

Théâtre complet

Thomas Corneille, M. Édouard Thierry


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

THÉATRE COMPLET

DE

T. CORNEILLE

PARIS. — IMPRIMERIE E. CAPIOMONT ET V. RENAULT

6, RUE DES POITEVINS, 6



THOMAS CORNEILLE.

Né à Rouen le 20 Août 1625, mort le 9 Décembre 1709.

Imp. Falconer

THÉATRE

P. CORNEILLE



THÉATRE COMPLET

DE

T. CORNEILLE

NOUVELLE ÉDITION PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE

PAR

M. ÉDOUARD THIERRY

CONSERVATEUR-ADMINISTRATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

ILLUSTRÉE DE DESSINS EN COULEUR ET DE FAC-SIMILE DE GRAVURES DU XVIIe SIÈCLE

PARIS

LAPLACE, SANCHEZ ET Cie, ÉDITEURS

3, RUE SÉGUIER, 3

—

1881


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 OCT 1935
OF OXFORD
LIBRARY

NOTICE

SUR

THOMAS CORNEILLE

Celui qui devait être Pierre Corneille avait dix-neuf ans accomplis; il avait fait ses classes au collège des Jésuites de Rouen — inutile d'ajouter sa ville natale; ses études étaient achevées; depuis dix mois il était reçu avocat, quand un sixième enfant naquit dans la maison de son père.

C'était le 20 août 1625. L'enfant fut baptisé le vingt-quatre et reçut le nom de Thomas au baptême.

Deux ans après la naissance de son premier fils, Pierre Corneille, le père, maître particulier des Eaux et Forêts, avait acheté, dans les environs de Rouen, une jolie maison de campagne à Petit-Couronne, et c'est là, disent les historiens du grand Corneille, que le futur auteur du *Cid* passa une partie de son enfance. Il dut en être ainsi pour le *petit frère* (l'abbé d'Aubignac a consacré le mot par une célèbre impertinence). Un chemin se fait pour les enfants dans les familles. L'aîné l'a ouvert, les cadets le prennent l'un après l'autre. Thomas Corneille ne manqua pas de recommencer les étapes de Pierre. Il fut à son tour le bambin qui joue dans la maison des champs, et l'élève du collège des Jésuites. Y retrouva-t-il le Père Delidel qui avait été le professeur de son frère, et à qui celui-ci écrivait en 1668 :

> J'en connais par toi l'efficace (celle de la grâce),
> Savant et pieux écrivain,
> Qui jadis de ta propre main
> M'as élevé sur le Parnasse?

Sans être impossible à la rigueur, puisque le Père Delidel fit pendant vingt ans le cours de rhétorique, la chose est toujours assez douteuse ; il est plus douteux encore que, à l'exemple de Pierre, Thomas ait prêté serment comme avocat, puisqu'il n'a pris ce titre sur aucun des actes publics où l'on a rencontré sa signature. Cependant les jours s'ajoutaient aux jours. L'enfant avait quatre ans, Pierre, qui en comptait vingt-trois, écrivait sa *Mélite*, et, tous les deux croissant l'un en âge, l'autre en renommée, Thomas avait sept ans

lorsque son frère était à *Clitandre;* neuf, l'année de la *Veuve*, de la *Galerie du Palais* et de la *Suivante;* dix, l'année de la *Place Royale*, onze, à l'*Illusion*.

Parmi tant d'applaudissements, de félicitations et de joies domestiques, dans cette maison pleine de lauriers naissants, on juge si l'enfance de Thomas Corneille devait être prévenue — c'est un mot de Racine — prévenue des grandeurs de la scène. Qui sait si on ne lui faisait pas réciter par cœur le brillant morceau d'Alcandre, par lequel se termine, à la gloire du théâtre, l'*Illusion comique :*

> Aujourd'hui le théâtre
> Est en un point si haut que chacun l'idolâtre,
> Et ce que votre temps voyait avec mépris
> Est aujourd'hui l'amour de tous les beaux esprits,
> L'entretien de Paris, le souhait des provinces,
> Le divertissement le plus doux de nos princes...

Qu'est-ce donc, quand le *Cid* parut, l'année suivante, et que la tragédie française se révéla soudainement, dans sa dernière perfection, à ce coup de foudre du sublime ?

Que le père des deux Corneille eût eu d'abord sur Thomas le dessein de le pousser aussi vers le barreau, la famille étant de robe; que Thomas lui-même, intelligence ouverte à tout, fût né avec d'autres aptitudes que l'invention de l'œuvre dramatique, n'importe ; en ce moment il ne pouvait y avoir pour lui d'autre vocation que l'enchantement du théâtre. Pierre, élève de rhétorique, avait, dit-on, remporté un prix de version latine avec un passage de la *Pharsale* traduit en vers français; dès la rhétorique, je suppose, Thomas préluda bien mieux encore à son avenir; ce fut par une tragédie scolaire.

On sait l'éclat que la Société de Jésus donnait à ses distributions de prix. C'étaient de brillantes solennités qui attiraient un merveilleux concours du clergé, de la noblesse et de la magistrature. Il s'y donnait une représentation théâtrale du plus grand appareil. Les élèves y jouaient soit un des chefs-d'œuvre des deux antiquités grecque et romaine, soit un poème dramatique nouveau, un ballet même, composés par un des professeurs de la maison. La gravure a souvent reproduit le bel aspect de ces spectacles, et les détracteurs de la comédie ont reproché à l'Ordre des Jésuites d'avoir répandu le goût du théâtre dans toute la province.

Le professeur désigné, cette année-là, pour écrire la pièce de la distribution, avait achevé son travail; les répétitions allaient commencer; mais, de son côté, le jeune Thomas avait traité le même sujet. Le maître eut la générosité de s'avouer vaincu par l'élève et demanda les honneurs de la représentation pour son vainqueur. A ce trait-là, j'aurais reconnu le Père Delidel; mais si c'eût été lui, Pierre Corneille n'aurait pas manqué de le dire. Ce qui est certain, c'est que Thomas fut joué, et comme il avait une mémoire prodigieuse, un grand talent pour réciter et pour lire — ces dons-là sont des dons de naissance — il n'est pas moins certain que le jeune écolier se joua lui-même. Auteur et acteur, il connut l'orgueil des applaudissements. Ce fut son premier pas dans la carrière du théâtre.

Ce pas-là une fois fait, avec de moins heureuses dispositions et dans des conditions moins favorables, il est assez rare qu'on recule. Le frère de Pierre Corneille n'était pas placé de manière à reculer. Dans ce temps des gloires littéraires de la Normandie, Rouen se piquait déjà d'un goût particulier pour le théâtre. Les bonnes troupes de campagne s'y

succédaient, lorsqu'elles ne s'y faisaient pas concurrence. L'hôtel de Bourgogne y venait donner des représentations. Quant à la troupe du Marais, il semble qu'elle venait s'y établir à peu près tous les ans, et que quand elle suspendait ses spectacles à Paris, c'est qu'elle était appelée dans la cité normande ou qu'elle allait y faire sa campagne accoutumée. Chaque fois donc que La Roque et ses camarades se transportaient à Rouen, soit qu'ils fussent reçus dans ces deux maisons jumelles de la rue de la Pie, dont chacune était la maison natale d'un des frères, soit que Corneille les visitât à leur théâtre, au jeu de paume des Braques ou à celui des deux Maures, Thomas les voyait en compagnie de son frère. Il suivait leurs représentations. A mesure qu'il grandissait, il se liait avec eux, et le départ de la troupe n'interrompait pas leurs relations mutuelles. On restait en correspondance. Je me figure Pierre Corneille assez négligent à soutenir un commerce de lettres; mais Thomas apportait à ce soin l'empressement d'un jeune homme heureux de se rapprocher des beaux esprits et de recueillir les nouvelles du monde littéraire. Du reste, chacun des frères n'écrivait jamais qu'au nom des deux. *Nous*, disaient-ils toujours l'un et l'autre, par une touchante habitude de vivre et de penser ensemble. Ainsi posé auprès de son frère, ce qui étonne, ce n'est pas que Thomas Corneille dût se trouver porté un jour dans la voie du théâtre, c'est bien plutôt qu'il ne s'y soit pas engagé tout de suite.

Était-ce le génie de son frère qui l'arrêtait en l'éblouissant? Mais ce n'est pas au foyer même de ses rayons que se produit l'éblouissement du génie. Quant à craindre de ne pas s'élever aussi haut que son frère, Thomas Corneille était plus modeste et ne visait pas jusque-là. Le théâtre a des succès de tous les degrés. Entre 1641 et 1642, si le jeune homme de dix-sept ans se prenait à perdre courage en regardant la *Mort de Pompée* ou le *Menteur*, il n'avait qu'à regarder l'*Alcidiane* de Desfontaines, l'*Aristotime* de Levert, la *Belle Égyptienne* de Sallebray ou le *Sac de Carthage* de Puget de la Serre, et le courage lui revenait.

Un an de plus (1643), se dirige sur Rouen avec ses fourgons et ses mannes de costumes, une nouvelle troupe de comédiens qui s'y arrête. Cette troupe arrive de Paris où elle a déjà joué, sous le nom des *Enfants de famille*. Elle s'est dissoute, elle s'est reconstituée et se fait approprier un jeu de paume au faubourg Saint-Germain. En attendant, comme il est plus aisé de se donner un nom qu'une salle de spectacle, elle s'est déjà donné un beau nom, celui de l'*Illustre théâtre*.

On reconnaît la seconde troupe des Béjard, dirigée par Madeleine et par Poquelin, ce « garçon » épris d'elle, qui s'appellera bientôt Molière.

L'*Illustre théâtre !* Un titre fait pour le théâtre de Corneille. Une société de comédiens qui s'était choisi un tel nom, qui s'était ainsi placée en quelque sorte sous l'invocation de l'auteur du *Cid* et d'*Horace*, ne pouvait pas allumer ses chandelles à Rouen, sans y représenter les pièces du grand poète. La troupe de la Béjard n'était pas une troupe ordinaire. Elle avait déjà la prétention de prendre sa place à côté de celles de l'hôtel de Bourgogne et du Marais. Que Poquelin eût déjà fait pour elle quelqu'une de ces farces auxquelles il dut, quinze ans plus tard, de rentrer victorieusement à Paris, je n'incline pas à le croire; son goût et celui de ses camarades était surtout à l'héroïque, même dans la comédie. Ils n'avaient pas alors à leur répertoire le *Menteur* qui n'était pas encore publié; mais ils avaient *Mélite*, la *Place Royale*, l'*Illusion comique*, et les grands chefs-d'œuvre; ils les jouaient avec un soin d'exécution qui leur était particulier, avec cette élégance de costumes qui distingua toujours la troupe de Molière entre les autres troupes.



Les relations des Corneille et de Jean-Baptiste Poquelin se dénouèrent cette fois presque aussitôt que nouées. Poquelin et ses compagnons revinrent bientôt à Paris où leur salle de spectacle devait être ouverte dans les derniers jours de l'année, mais la fortune ne devait pas encore leur sourire. Obligés de quitter le faubourg Saint-Germain, ils essayèrent du quartier Saint-Paul qu'avait habité la famille Béjard. Même déconfiture au quartier Saint-Paul qu'à la porte de Nesle. Salle vide et chambrées nulles. Sans Poquelin, la troupe aurait quitté la partie. Soit confiance en son étoile, soit dévouement à Madeleine Béjard, enchaînement de deux destinées prises l'une dans l'autre, il tenait tête à la mauvaise chance, cherchait des ressources, répondait des emprunts, si bien qu'un jour, en 1645, il se trouva écroué au Châtelet sous le coup d'une dette de la compagnie.

Si le chef de l'*Illustre théâtre* n'avait pas eu déjà, pour l'engager à quitter le nom paternel, l'usage ordinaire entre les comédiens de se donner brevet de gentilshommes, il avait une autre raison assez pressante pour l'y déterminer, la prévision d'une semblable catastrophe.

Enfin Molière disparut; l'exil l'emporta un peu de tous les côtés avec sa nouvelle famille ; mais Thomas Corneille n'oublia pas le passage de Molière à Rouen. La troupe ainsi que le répertoire répondaient trop bien à la distinction naturelle de ses goûts. Ce que voulait surtout réaliser la jeune compagnie, c'était l'idée qu'il se proposait lui-même, la comédie d'ingénieuse aventure entre des cavaliers généreux et des dames accomplies. Il était, lui aussi, de l'*Illustre théâtre,* et, lorsque son éducation sous son frère fut achevée, il n'essaya pas d'entrer après lui dans le grand caractère du romain, il aima mieux le suivre du côté des maîtres de l'intrigue espagnole.

Pierre avait emprunté le sujet de son *Cid* à Guilen de Castro, celui du *Menteur* à Lope de Véga. Thomas fond ensemble deux comédies de Caldéron, les *Engagements du hasard* et *Une maison à deux portes est difficile à garder;* il en fit sa pièce de début sous le premier des deux titres.

C'était en 1647. Pierre Corneille avait ouvert l'année par le grand succès de son *Héraclius.* Il n'eut sans doute qu'à présenter aux comédiens la pièce de son frère : les *Engagements du hasard* furent reçus ; ils furent joués, non sans applaudissements ; toutefois Thomas, qui gardait l'anonyme, attendit quatre ans pour les faire imprimer : encore le privilège ne fut-il pas accordé à son nom ; ce fut Pierre Corneille qui le demanda au sien, par une sorte de surprise, pour quatre pièces nouvelles dont deux seulement étaient de lui, les deux autres de son frère.

Il faudrait avoir sous les yeux la première édition des *Engagements du hasard;* on s'assurerait par là si Thomas Corneille y mit simplement ses deux noms, ou si ce fut alors qu'il prit celui de M. de l'Isle. A quelque moment qu'il l'ait pris, il fit bien.

On a pensé que Molière l'avait satirisé dans le Gros-Pierre de l'*École des Femmes*, ce paysan glorieux :

> Qui n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,
> Fit creuser tout autour un grand fossé bourbeux
> Et de monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux.

L'apparence y est, je ne le nie pas; en outre, que Molière ne se soit pas aperçu de la rencontre, la distraction n'est pas très vraisemblable, je l'avoue ; mais ce qui le serait encore moins, ce serait que Molière, avec un nom qui ne lui appartenait pas à lui-même, n'eût pas



permis à Thomas d'en porter un qui était le sien, et surtout que Molière eût pris pour une vanité ridicule la plus discrète des modesties.

Ce n'était pas de s'appeler M. de l'Isle comme le premier Gros-Pierre venu, c'était de s'appeler Corneille tout court, comme le grand auteur du *Cid*, qui eût été une usurpation de noblesse.

Une autre question plus délicate, M. Émile Picot l'a soulevée, serait celle-ci : cette confusion entre les œuvres des deux frères n'allait-elle pas à les mettre sur le même pied devant le droit d'auteur et à les faire payer, les unes comme les autres, par les comédiens au prix convenu de deux mille livres?

Si les comédiens et le public ne faisaient pas eux-mêmes la différence, pourquoi les deux frères l'auraient-ils faite ? et, quand cette égalité d'honoraires eût été une sorte de prime accordée aux chefs-d'œuvre de l'aîné, le père de la Tragédie française l'avait légitimement acquise. Aussi bien, tout se suivait. Tout était à deux ; on ne savait rien séparer dans cette maison bénie. Les deux frères ne travaillaient pas ensemble ; mais ils se consultaient à chaque instant. Tout le monde connaît la légende des deux chambres qui communiquaient par un judas. Pierre soulevait le judas, pour demander une rime qui s'obstinait à lui échapper ; Thomas la lui envoyait par le même chemin. Enfin, le feu de l'activité était à la ruche. Pierre Corneille préparait les magnificences de son *Andromède;* Thomas tirait encore de Caldéron son *Feint astrologue*. Pierre écrivait son *Don Sanche d'Aragon* qui n'est pas au-dessous du *Cid*, dans ses belles parties ; Thomas recomposait, d'après l'original de François de Roxas, le burlesque personnage de Don Bertrand de Cigarral, qui fut la joie vingt fois renouvelée de la cour pendant la minorité de Louis XIV et que, près d'un siècle et demi plus tard, le chevalier de Mouhy regrettait de ne plus voir à la scène.

Parmi les drôlatiques imaginations de l'auteur espagnol, la plus plaisante, au gré du traducteur, c'était le Cigarral qui s'obstine, en se mariant, à ne pas donner reçu de la dot et à vouloir donner reçu de la future. Il convient — le traducteur — que ce seul point d'extravagance l'aurait déterminé à traiter un sujet d'ailleurs assez faible et épuisé dès les trois premiers actes.

Thomas Corneille ne dit pas tout. Il y avait peut-être encore une raison pour que cette vision fantasque le frappât d'une façon particulière. En ce moment il venait de se marier lui-même. Mariage de convenance d'ailleurs et d'opportunité, déjà fait avant qu'on y pensât, ainsi qu'il faut pour les laborieux qui ne prennent rien sur leur travail. Thomas épousait la sœur de sa belle-sœur, mademoiselle Marguerite Lampérière. Rien ne changeait dans les deux familles, presque dans les deux maisons. Plus que jamais tout y était en communauté. « Il y avait entre eux, dit M. de Boze, parlant des deux frères, la plus parfaite union qui se puisse imaginer. Une estime réciproque, des inclinations et des travaux à peu près semblables, les engagements de la fortune, ceux mêmes du hasard, tout semblait avoir concouru à les unir. Nous en rapporterons un exemple qui paraîtra peut-être singulier. Ils avaient épousé les deux sœurs, en qui il se trouvait la même différence d'âge qui était entre eux ; il y avait des enfants de part et d'autre, en pareil nombre, ce n'était qu'une même maison, qu'un même domestique ; enfin, après plus de vingt-cinq ans de mariage, les deux frères n'avaient pas encore songé à faire le partage des biens de leurs femmes, biens situés en Normandie dont elles étaient originaires comme eux, et ce partage ne fut fait que par une nécessité indispensable, à la mort de Pierre Corneille. »



Nécessité reléguée dans le lointain. Pour le moment, Corneille était toujours ce victorieux sans rival, à qui le grand succès n'avait échappé qu'une fois — encore n'avait-il pas fallu moins que le grand Condé, refusant son suffrage à *Don Sanche d'Aragon*, pour faire hésiter la victoire.

Après avoir élevé les Romains au-dessus de l'homme, Pierre Corneille s'élevait au-dessus d'eux dans *Nicomède*, et produisait ce chef-d'œuvre d'héroïque ironie qui vengeait l'ancien monde opprimé. Assurément l'impertinence de l'abbé d'Aubignac avait raison alors. En dépit de sa facilité, de son esprit, de son adresse à conduire l'intrigue du théâtre, Thomas Corneille n'était toujours que le *petit frère;* mais si le *petit frère* ne transportait pas d'admiration les âmes de ses auditeurs, il amusait le public avec des figures nouvelles, celles de la coquette et du petit-maître, par exemple, qu'il inventait dans l'*Amour à la mode*. Il ne jouait pas ce jeu de dupe que joue le génie, élevant son siècle pour le rendre difficile et ingrat. Il restait vis-à-vis du public un de ces auteurs admis dans sa familiarité bienveillante, auxquels une salle amie ne demande que ce qu'ils promettent et tient généreusement compte, s'ils donnent davantage.

Il n'avait pas non plus ce terrible démon de son frère qui continuait à emporter le grand tragique dans la nue, mais qui allait bientôt se mettre capricieusement à l'y abandonner, pour le plaisir, disait-on, de le voir se tirer seul d'affaire. Pierre Corneille en était là quand il fit jouer *Pertharite*. Le démon se déroba par malice, Corneille trébucha, et le parterre n'attendit pas un moment pour manquer de respect à ses lauriers.

On a vu de nos jours, Rossini, après *Guillaume Tell*, Victor Hugo, après *les Burgraves*, déclarer tous les deux qu'ils n'exposeraient plus la dignité de leur génie à ces représentations injurieuses, et tenir trop fidèlement leur parole; Corneille, après la chute de *Pertharite*, leur avait donné l'exemple. Il s'éloigna de la scène. Sa retraite dura six ans, six ans qu'il mit à faire l'*Imitation de Jésus-Christ*, traduite en vers et publiée par parties. Thomas Corneille resta en dehors de la querelle. Il continua d'occuper le théâtre, il eut même aussi son échec avec *le Charme de la voix;* mais il l'accepta de bonne grâce, si bien que, dans son épître dédicatoire, prenant le parti de la critique contre sa pièce, il eut presque l'air de donner une leçon, disons mieux, un conseil détourné à son frère.

« Je n'appellerai point, dit-il, du jugement du public sur cette comédie... Il peut se laisser surprendre dans les approbations qu'il donne...; mais il arrive rarement qu'il condamne ce qui mérite d'être approuvé, et puisqu'il s'est déclaré contre celui-ci, je dois être persuadé qu'il a raison de le faire. »

Le public qui a toujours raison eut donc raison aussi de s'enthousiasmer pour *Timocrate*, *Timocrate* dont le nom célèbre est resté le nom même de l'inépuisable succès. De Visé, dans son *Mercure galant,* dit que les représentations de la pièce furent continuées tout un hiver et que le cri public entraîna le Roi lui-même au théâtre du Marais. L'abbé Des Fontaines donne quatre-vingts représentations de suite à la pièce et raconte, dans ses *Paradoxes littéraires*, que, la vogue s'obstinant à faire des salles combles, un comédien s'avança un jour sur le bord du théâtre pour adresser ce compliment au public : « Messieurs, vous ne vous lassez point d'entendre *Timocrate;* pour nous, nous sommes las de le jouer ; nous courons risque d'oublier nos autres pièces, trouvez bon que nous ne le représentions plus. Les représentations cessèrent en effet, ajoute Des Fontaines, et on ne l'a pas redonné depuis. »

Paradoxe ou récit mal fait : un comédien quelconque ne se permettait pas de telles incartades. Parler au public était le privilège et le devoir de l'orateur de la troupe. Dans un entr'acte du spectacle, il annonçait la représentation suivante ; ce serait donc à *l'annonce*, que l'orateur du Marais aurait excusé ses camarades, et en des termes moins désobligeants pour l'auteur, de renoncer aux grosses recettes de *Timocrate;* si toutefois les comédiens se sont jamais exposés à l'étourdissante exclamation de Don Annibal, dans l'*Aventurière :*

Une poule aux œufs d'or qui refuse de pondre !

Quant à l'autre fait avancé, que *Timocrate* n'a pas eu de reprise, il n'est pas non plus tout à fait exact. La pièce passa du Marais à l'hôtel de Bourgogne, seulement elle y passa sans y apporter son succès. Les grands comédiens furent battus par les petits ; ces surprises-là ne sont pas rares. Il y a entre l'exécution de l'œuvre théâtrale et l'œuvre théâtrale elle-même de ces harmonies de lieu, de personnes, de perspective et d'ensemble animé, qui ne se reforment pas, même avec des éléments supérieurs. Pour le parterre, le *Timocrate* du Marais était resté le vrai *Timocrate;* l'autre manquait à la ressemblance. Que de choses d'ailleurs il entre dans un succès ! Qui sait, si en examinant bien l'heureuse prévention du public à la première heure, on n'y aurait pas trouvé aussi un regret de son ingratitude envers le grand Corneille et le désir de se la faire pardonner en son frère?

Ce qui est certain, c'est que, dans le même temps, l'admiration se relevait autour de ce frère illustre. La publication de l'*Imitation de Jésus-Christ* suivait son cours, et l'applaudissement général qui accueillait la fidèle interprétation était fait pour consoler l'auteur de *Pertharite*. Achille offensé n'en était pas encore à sortir de sa tente ; mais il permettait à Patrocle de combattre sous ses armes, et Patrocle, disons Thomas Corneille, ne le remplaçait pas sans honneur dans le champ de la tragédie où Quinault même lui cédait la victoire. « Il n'y avait alors que lui, je cite encore M. de Boze, qui pût mériter la jalousie de son frère, et il n'y avait peut-être que ce frère qui fût assez généreux pour l'avouer. »

Il l'avouait d'autant plus aisément que cette jalousie était plus flatteuse pour Thomas. Elle n'était même qu'une flatterie. Les succès de Thomas entraient encore dans la gloire de la maison. Pierre ne les lui enviait pas ; mais, sans les envier, il se rappelait ses anciens triomphes et se sentait piqué d'une secrète émulation par ce bonheur facile. C'était là une tentation qui devait le ramener au théâtre; la tentation redoubla, lorsque, au printemps de 1658, le bruit se répandit dans les cercles de Rouen que Molière, avec sa troupe, une partie de sa troupe d'abord, arrivait pour la seconde fois, afficher ses spectacles, au chef-lieu de la Normandie.

Il quittait Grenoble où il avait terminé l'année théâtrale, et tout son équipage allait bientôt descendre dans la cour de l'hôtel de la rue du Bec, vers Pâques ou après Pâques, selon deux versions diverses, ce qui veut toujours dire pendant les vacances de Pâques.

Le 19 mai, la salle des Braques venait à peine de s'ouvrir, mademoiselle de Brie et mademoiselle Du Parc n'avaient pas encore rejoint leurs camarades, Thomas Corneille répondant à une lettre de l'abbé de Pure qui lui annonçait la prochaine arrivée des deux comédiennes :

« Nous attendons ici, écrivait-il, les deux beautés que vous croyez devoir disputer, cet hiver, d'éclat avec la sienne (celle de la veuve de Baron l'ancien, récemment remariée).



Au moins ai-je remarqué en mademoiselle Béjar grande envie de jouer à Paris, et je ne doute point que, au sortir d'ici, cette troupe n'y aille passer le reste de l'année. »

Certainement, la phrase est équivoque, et presque tous les mots y prêtent à deux sens. Qui « nous? » Les deux Corneille? — à moins que ce ne soit tout le monde. Où « ici? » à Rouen? ou seulement à la rue de la Pie? Qui même « les deux beautés? » Mais ce qui est bien positif, c'est que l'abbé de Pure comptait voir à Paris, dès l'hiver de cette même année, un concours de beauté entre trois déesses; que Madeleine Béjard ne dissimulait pas le désir d'y jouer au sortir de Rouen, et que Thomas Corneille doutait du succès de ses vœux.

Par parenthèse, la rentrée de Molière à Paris n'eut donc rien d'une surprise; Molière n'avait pas quitté Grenoble sans être déjà certain de n'y pas revenir.

Et Thomas Corneille, toujours fidèle aux comédiens qui avaient joué les premières pièces de son frère, souhaitait, à son tour, que cette excellente troupe de Molière et des Béjard voulût faire alliance avec le Marais : « Elle en pourrait changer la destinée, ajoutait-il; je ne sais si le temps pourra faire ce miracle. »

Le temps le fit, mais il n'y mit pas moins de quinze ans. Quinze ans! Durant ce long espace, cette grande part, a-t-on dit, de l'existence humaine, que de changements! Que de transformations! Que de choses qui commencent et s'achèvent, qui atteignent à la fois leur apogée et leur déclin! De 1658 à 1673, c'est d'abord Pierre et Thomas Corneille qui soupirent ensemble aux genoux de mademoiselle Du Parc, rivaux sans jalousie; c'est la belle comédienne qui s'en laisse adorer, comme elle fait aussi de Molière, avec des airs de reine, pour les sacrifier tous les trois à Racine, et pour en mourir avant l'âge. C'est Pierre Corneille qui rengage plus que jamais son âme au démon du théâtre, et fait avec lui ce pacte nouveau qui commence à *Œdipe*, commune illusion du public et du poète, et finit à *Suréna*, sans même laisser d'acteurs au poète, pour les merveilles de sa jeunesse. C'est Thomas Corneille, qui poursuit sa brillante carrière avec la même faveur du public, avec le même crédit auprès des théâtres, qui donne douze pièces, de *Timocrate* à la *Comtesse d'Orgueil*, qui entre un jour en lutte avec Racine lui-même, et lui dispute la victoire, créant à côté de son immortelle Hermione ce mémorable rôle d'Ariane, où la grande Rachel, après plus de deux siècles, a encore retrouvé la passion et rallumé la vie.

Pendant ces quinze ans, Molière accomplit toute son œuvre et remplit sa destinée. Il fait à Paris ce qu'il a fait à Lyon, ce qu'il a fait à Rouen; il paraît et entraîne à lui le public. Il charme le jeune monarque et la jeune cour, il enlève à la troupe de l'hôtel de Bourgogne cet honneur d'être la troupe du roi, qu'elle avait par droit d'aînesse. Il crée le théâtre, image vivante de l'homme et de la société humaine. Il ose tout dans la vérité des caractères, de la langue et des mœurs. Il invente toutes les formes de son art, la pièce à tiroirs avec les *Fâcheux*, la comédie héroïque avec le *Misanthrope*, l'opéra-comique avec le *Sicilien*, le drame avec *Tartufe*, la tragédie-lyrique avec *Psyché*, jusqu'aux *Surprises de l'amour*, jusqu'à l'exquise et élégante intrigue de Marivaux avec les *Amants magnifiques;* puis il meurt brusquement, presque sur la scène, en apprenant à l'auteur d'*Élomire hypocondre* comment s'étudie lui-même, se joue et s'éteint un malade imaginaire. Il meurt, et du 17 février au 21 mars, son théâtre n'a pas plus d'un mois à lui survivre. Le Roi lui-même a condamné la troupe du Palais-Royal à se fondre dans celle de l'hôtel de Bour-



gogne, quand tout à coup la fortune change, c'est la troupe de La Roque qui se fond dans l'ancienne troupe du Palais-Royal. C'est le théâtre Guénégaud qui s'ouvre, et réalise d'une façon imprévue, l'association, rêvée un jour par Thomas Corneille, de la troupe de Molière avec les comédiens du Marais; seulement le Marais a cessé d'être.

Jusque-là Thomas Corneille n'était pas entré en relations d'affaires avec le Palais-Royal. Le théâtre de Molière, on le comprend, était à peu près inaccessible. Molière le remplissait de lui-même ; sa supériorité en éloignait les auteurs jaloux de leur crédit. Les belles nuits de lune n'ont pas d'étoiles. Molière en plein éclat, l'étoile de Thomas Corneille s'était tenue à l'écart, comme les autres. Sans métaphore, Thomas Corneille avait toujours travaillé pour l'hôtel de Bourgogne et le Marais. Quand le Marais passa à Guénégaud, il y passa avec les auteurs de son *Ariane*, et l'année de la mort de Molière ne s'était pas encore écoulée qu'il y faisait jouer *la Mort d'Achille*.

Dès ce moment, le nouveau théâtre lui appartient. Que de Visé, le rédacteur du *Mercure galant*, le conseil des comédiens, l'ami de La Grange et de mademoiselle Molière, l'y ait introduit pour la forme, ou qu'ils s'y soient naturellement rencontrés tous les deux, leur liaison s'y fit plus intime. Talents souples l'un et l'autre, plumes faciles, hommes de théâtre, sachant bien la scène, le public et le succès (la supériorité de Thomas Corneille réservée bien entendu), ils associèrent leur activité, et la collaboration naquit.

La collaboration, dont le nom inusité existait tout au plus comme terme de jurisprudence, n'était pas toutefois sans exemple au théâtre. Il y avait eu la *Psyché* du Palais-Royal, achevée par Pierre Corneille, sur le plan et sous la direction de Molière; mais ce travail n'était considéré que comme un travail de commande ; il appartenait en définitive à qui avait loué l'ouvrier. Il y avait eu les *Plaideurs* de Racine, et quelques autres parodies à succès faites en commun, disait-on ; mais ce n'était qu'un amusement, un pique-nique littéraire de beaux esprits en gaieté qui s'excitaient l'un par l'autre à la satire ; mais personne ne s'était avisé jusque-là d'élever le jeu à la hauteur d'une industrie.

L'idée dut en venir à de Visé qui était auteur dramatique assurément, mais qui était encore plus gazetier, et qui faisait avec son *Mercure galant* de la littérature industrielle. De Visé et Thomas Corneille formèrent entre eux une association commerciale pour le partage du travail, du produit et de la renommée.

L'association visa tout de suite au succès d'argent; de nos jours encore qui veut le succès d'argent met en chantier une féerie. La féerie du dix-septième siècle était la pièce à machines (ou à décors), sur une action mythologique et de pompeux appareil. Thomas Corneille offrit à Guénégaud le sujet de *Circé*, dont la dépense commença par effrayer quelques-uns des acteurs, et suscita d'abord une scission dans la compagnie; mais la paix rétablie et *Circé*, enfin mise à la scène, le spectacle surpassa ce qu'on avait jamais vu de plus beau; les *chambrées* furent en proportion de la dépense.

Les trois premières représentations de *Tartufe*, en 1669, avaient donné 6,972 livres dix sous, chiffre inouï. Les trois premières de *Circé* réalisèrent ce total écrasant : 7,985 livres et le reste. — Plus de mille livres au-dessus des recettes de *Tartufe*.

Ce n'était plus le temps des grands chefs-d'œuvre de la comédie : mais, par une compensation plus ordinaire qu'il ne semble, on entrait dans celui des grosses recettes.

Thomas Corneille et de Visé amenaient la fortune à Guénégaud.

Quand je dis Thomas Corneille et de Visé, ce n'est pas que La Grange reconnaisse expli-

citement deux auteurs pour la pièce en question : le nom de Visé ne se trouve pas inscrit à cet endroit de son registre ; mais ce qui s'y trouve de particulier, le voici :

D'abord, le 23 avril 1675, au sujet de l'année théâtrale qui commence, et que la troupe, composée de 17 parts, inaugure par une représentation de *Circé*, La Grange ajoute en note : « 17 parts pour les comédiens en comptant Sourdéac et Champeron (les deux propriétaires de la salle Guénégaud), 2 parts d'auteur et une part à Baraillon pour les habits, partant sur 20 parts. »

Le 14 juin, toujours en note : « Ce jour, la troupe a délibéré de donner les parts d'auteurs (auteurs au pluriel), sur 14, sans conséquence pour les autres pièces. »

Du vivant de Molière, la troupe se composait de 13 acteurs qui représentaient 12 parts ; Beauval et mademoiselle de La Grange n'étant qu'à demi-part l'un et l'autre. Molière touchait 2 parts comme auteur, ce qui composait les 14 parts. Demander que les 2 parts d'auteurs pour *Circé* fussent réglées sur le pied de 14, c'était revenir aux droits d'auteur de Molière, par une fiction hardie. Or, la modestie de Thomas Corneille, que se sont plu à louer tous ses contemporains, ne permet pas de croire que cette fiction lui appartienne. C'est à de Visé que l'idée en sera venue, et le pluriel que je signalais tout à l'heure ne serait pas une faute d'orthographe. « Deux parts d'auteur », écrivait bien La Grange, lorsqu'il ne connaissait que Thomas Corneille. Cinq ou six semaines plus tard, il écrit « les parts d'auteurs. » De Visé s'est démasqué avec le succès.

A peine née, la collaboration devenait mère et donnait le jour à la prime ingénieuse.

Que faire, après les splendeurs de *Circé*, qui attirât le même concours? Une autre mythologie? Une autre féerie? Mythologie, non, il ne s'agissait plus de recommencer : féerie à la bonne heure ; mais une féerie qui serait encore à présent d'un genre nouveau, une féerie à la date du jour, avec les personnages de la vie élégante, la comtesse et le marquis, le chevalier et le vicomte, et tout ce qui peut créer d'aimables enchantements ; la galanterie unie à la fortune pour rivaliser avec la magie.

Telle est la première pensée de l'*Inconnu*, pensée heureuse, dont s'inspira bien l'exécution ; car le vers est d'un tour aisé, le dialogue spirituel et aimable. Cette gracieuse comédie « avec les *ornements* » comme on disait jadis, a eu plus d'une brillante reprise, et le Théâtre-Français y est souvent revenu comme à une ressource toujours prête.

Pour la première représentation de l'*Inconnu*, La Grange écrivit sur son registre « pièce no[le] (nouvelle), de monsieur de l'Isle et de Visé. » La collaboration était officielle. De Visé dans son *Mercure* (janvier 1710) — il est vrai que Thomas Corneille était mort — s'y est attribué une assez large part : « Corneille de l'Isle, a-t-il écrit, avait des raisons pour donner promptement cette comédie au public, de manière que, pour avancer, je fis toute la pièce en prose (il ne dit pas du moins qu'il en ait fourni le sujet) : pendant que je faisais la prose du second acte, il mettait le premier en vers, et, comme la prose est plus facile que les vers, j'eus le temps de faire ceux des divertissements et surtout ceux du dialogue de l'Amour et de la Jeunesse, qui n'a pas déplu au public. »

Il se peut que la chose soit vraie, ramenée cependant à une certaine mesure. Thomas Corneille aurait donc donné ici la première marque d'un talent qu'il a porté au plus haut point : celui de versifier la prose française. Nulle part, jusque-là, son vers n'avait eu, avec autant de suite, autant de distinction et d'élégance soutenues. On conçoit bien le grand succès de cette galante féerie qui n'a malheureusement pas fait école, le système de balance

ayant prévalu, qui dans les féeries de nos jours diminue la dépense d'esprit, à mesure que la dépense d'argent s'élève.

Mais l'élégante métamorphose du canevas de *l'Inconnu* valut à Thomas Corneille un plus grand honneur, celui d'être choisi par la veuve de Molière pour être le collaborateur de Molière lui-même, et pour mettre en vers ce fameux *Don Juan*, qui avait été l'audacieuse revanche de la seconde interdiction de *Tartufe*.

Molière n'avait jamais osé reprendre son ouvrage; il ne l'avait pas même recueilli dans l'édition de son Théâtre complet dont il avait obtenu le privilège en 1671. Le souvenir en était resté comme d'une chose dont on se tait, et plus suspect que précis. Thomas Corneille lui-même, qui se trompe de sept ou huit ans, dit que Molière fit jouer la pièce peu de temps avant sa mort et, expliquant son propre travail : « Quelques personnes qui ont tout pouvoir sur moi m'ayant engagé à la mettre en vers, je me suis réservé la liberté d'adoucir certaines expressions qui avaient blessé les scrupuleux. J'ai suivi la prose assez exactement dans tout le reste, à l'exception des scènes du troisième et du cinquième acte, où j'ai fait parler des femmes. Ce sont des scènes ajoutées à cet excellent original, et dont les défauts ne doivent pas être imputés au célèbre auteur sous le nom duquel cette comédie est toujours représentée. »

Elle était encore représentée, mais sous le nom de Thomas Corneille, il n'y a pas un demi-siècle. La jeunesse contemporaine aurait peine à croire que les comédiens, que les anciens amateurs de la comédie, ont commencé par regretter la traduction en vers; il en a été ainsi cependant. La Vulgate de Thomas Corneille s'était confondue pour le public avec la pièce originale; elle était devenue l'œuvre même de Molière, inattaquable du reste dans ses intentions, rentrée en faveur auprès des consciences les plus timorées, ornée enfin du double agrément qui manquait à la représentation, le rythme du vers, joint au nombre doublé des femmes.

L'homme d'esprit, en réhabilitant avec goût l'œuvre longtemps condamnée, avait bien préparé la revanche de l'homme de génie.

La collaboration allait toujours, le vent en poupe, dans la grande affaire d'attirer le public; elle avait le don naturel, l'instinct de la curiosité à exciter et à satisfaire, de l'intérêt du moment à passionner. Elle savait le fin du fin. Il y a un mot bizarre que les théâtres ont inventé de nos jours, *le clou,* ce fameux *clou* auquel se suspend le succès : elle ne connaissait pas le mot, mais elle ne manquait pas non plus ce point décisif de la représentation, sur lequel se gagne la partie. Dans l'*Inconnu,* Thomas Corneille avait déjà signalé la folie du temps, la fureur parmi les femmes d'aller en compagnie chez la Voisin s'évanouir de peur, à voir le diable. Les deux collaborateurs composèrent en hâte la *Devineresse;* ils firent à leur tour apparaître le diable sur la scène, tandis que la Justice terrible descendait dans l'antre des empoisonneuses pour lui arracher son masque avec ses cornes, et le traîner sur la sellette.

La *Devineresse*, c'était les mystères de la sorcellerie dévoilés. La ville et la cour s'y portèrent en foule. L'entraînement passa toute mesure. Comme on était en novembre 1679, et que l'année nouvelle approchait, de Visé, l'habile homme, un des pères, sinon le père, de la réclame, fit faire, pour 1680, l'almanach de la *Devineresse*, une grande planche gravée, comme on les faisait alors, représentant dans sept médaillons les principales scènes de l'ouvrage, par conséquent les sept principaux tours de fausse magie exécutés par la devineresse et son complice.



Ces sept médaillons sont ceux que le lecteur retrouvera dans cette belle publication, reproduits avec l'exactitude authentique des procédés nouveaux, et l'on verra si la féerie moderne a rien inventé qui lui appartienne ; si ses trucs les plus familiers : le décapité parlant, l'homme coupé en morceaux dont les membres se rajustent d'eux-mêmes, l'hydropisie passant d'un sujet dans un autre, ne datent pas de deux siècles au théâtre, je dis au théâtre seulement, étant peut-être aussi anciens que toute la sorcellerie antique.

Le *clou* du *Triomphe des Dames* fut le spectacle fidèle donné au public parisien d'un de ces brillants tournois à pied, réservés jusqu'alors pour le divertissement des princes et des rois.

Fortune rapide et changeante du théâtre ! la plus éclatante était déjà bien peu réelle alors, puisque tous ces succès ne mirent pas Thomas Corneille en état de faire à son illustre frère une mort moins dénuée ! Mais les mauvais temps allaient venir pour lui-même. Lorsque Thomas Corneille donna le *Baron des Fondrières*, le *clou* cassa ; la pièce n'eut qu'un jour et ne fut pas imprimée. La fameuse cabale des sifflets, qui commença, suivant l'immortelle épigramme de Racine, à l'*Asper* de Fontenelle, se tourna contre l'oncle avec autant de rigueur qu'elle avait sévi contre le neveu et lui signifia cruellement son congé en 1695, à la représentation de *Bradamante*.

Thomas Corneille se soumit dignement en tête de la pièce imprimée : « Mais enfin », c'est ainsi que se termine son avis au lecteur, « il y a des temps pour tout, et s'il est un âge qui semble permettre ces sortes d'amusements, il en est un autre qui demande qu'on songe à la retraite. »

Thomas Corneille était âgé de soixante-dix ans ; sa vue s'affaiblissait, si même il n'était pas déjà devenu aveugle ; il n'entreprit pas moins de faire deux dictionnaires aussi considérables l'un et l'autre que celui de l'Académie française et qui en étaient un double complément : le *Dictionnaire technologique des arts et métiers*, le *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*.

Il était entré lui-même à l'Académie française, comme successeur de son frère, en 1685, dans cette séance à jamais célèbre où Racine, prononçant le magnifique éloge de Pierre Corneille, dut se rappeler en secret ces deux vers de la *Mort de Pompée :*

O soupirs ! ô respect ! oh ! qu'il est doux de plaindre
Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à craindre !

Thomas Corneille mourut aux Andelys, le 8 décembre 1709 ; il avait alors quatre-vingt-quatre ans. L'Académie lui donna pour successeur Houdart de la Motte. C'était un aveugle qui succédait à un autre, par le droit d'un mérite réel et le rapport touchant d'une infirmité commune. Si le fauteuil des deux Corneille eût passé, la chose était possible, de La Motte à Lesage, de l'auteur de *Turcaret* à l'auteur de la *Métromanie*, deux aveugles aussi, deux esprits d'ordre supérieur, qui ne furent pas académiciens, il aurait été le fauteuil des Œdipes de la littérature française.

ÉDOUARD THIERRY.



LES ENGAGEMENTS DU HASARD.

ISABELLE.

Mes souhaits sont remplis, si mon père est content.

Acte V. sc. X

LES

ENGAGEMENTS DE [illegible]

COMÉDIE EN CINQ [illegible]

PERSONNAGES

ACTE PREMIER

SCÈNE I

Mais.

Eh bien, c'est ?



LES

ENGAGEMENTS DU HASARD

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

REPRÉSENTÉE EN 1647 SUR LE THÉATRE DE L'HOTEL DE BOURGOGNE

PERSONNAGES

LÉONEL, père d'Isabelle.
D. FÉLIX, amant d'Isabelle.
D. FADRIQUE, amant d'Elvire.
D. CÉSAR, amoureux d'Isabelle.
ELVIRE, sœur de D. César.

PERSONNAGES

ISABELLE, fille de Léonel.
BÉATRIX, suivante d'Isabelle.
CÉLIE, suivante d'Elvire.
ALONSE, valet de D. Félix.
CLARIN, valet de D. Fadrique.

La scène est à Madrid.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

CLARIN, CÉLIE, *la coiffe abattue.*

CÉLIE.

O le bon cajoleur! Avec combien d'adresse
Il me veut engager à trahir ma maîtresse!

CLARIN.

La trahir! Pour cela je te veux trop de bien :
Mais on parle de tout par forme d'entretien.
Elle est riche?

CÉLIE.

Oui, te dis-je, aussi riche que belle.

CLARIN.

Son nom?

CÉLIE.

Ah!

CLARIN.

Dis-le-moi, ténébreuse donzelle.

CÉLIE.

Point.

CLARIN.

Hé quoi, tu doutes que je ne sois discret?

CÉLIE.

Son nom est...

CLARIN.

Hé bien, c'est?

CÉLIE.

Un secret très secret.

CLARIN.

Ah! J'en tremble pour toi. Veux-tu mourir martyre?
Tu t'en vas étouffer, hâte-toi de le dire.

CÉLIE.

Crois-tu qu'il pèse tant?

CLARIN.

Tu serais en danger
Si tu n'avais trouvé sur qui t'en décharger :
Il n'est fardeau si lourd.

CÉLIE.

Ne crains point qu'il m'accable.

CLARIN.

Prends garde...

CÉLIE.

Porte ailleurs ton conseil charitable.

CLARIN.

Mais...

CÉLIE.

Non, non.

CLARIN.

Me voici confus au dernier point.
Être fille et suivante, et ne babiller point!
Pour avoir tant de force et tant de retenue,
D'un contrepoids bien lourd ta langue est retenue.

CÉLIE.

Il t'est donc bien fâcheux que je ne dise mot?

CLARIN.

Ma foi, tu n'es point fille, ou le diable est un sot.

CÉLIE.

Dis donc ce que je suis, et puis je te le quitte.

CLARIN.

Il faut que pour le moins tu sois hermaphrodite,
Et que pour vaincre un sexe au caquet tout enclin,
Le masculin en toi passe le féminin.

CÉLIE.

Tout de bon?

CLARIN.

Sais-tu bien qu'il est plus difficile
De garder un secret que de prendre une ville?

CÉLIE.

Tu crois donc cet effort des plus surnaturels ?

CLARIN.

A parler franchement, il en est peu de tels,
Vois-tu ? Ton sexe infirme est au-dessous du nôtre ;
Je suis homme, et Dieu sait si j'en vaux bien un autre:
Mais si j'avais en garde un secret confié...

CÉLIE.

Tu le dirais partout sans en être prié ?

CLARIN.

Non pas de bout en bout, mais je me persuade,
S'il ne passait le pas, qu'il serait bien malade.

CÉLIE.

Et je te confierais...

CLARIN.

Non, je suis satisfait,
Si je vois seulement comme ton nez est fait.

CÉLIE.

Aussi peu l'un que l'autre.

CLARIN.

Et ta douteuse mine
Prétend toujours ainsi passer sous l'étamine ?

CÉLIE.

C'est exprès que je cache au plus sot courtisan...

CLARIN.

Un visage de singe, ou bien de chat-huant.

CÉLIE.

Je ne suis pas pour toi, ne t'en mets point en peine.

CLARIN.

J'extravague, pardon, mon invincible reine.

CÉLIE.

Ou bien de chat-huant!

CLARIN.

Ah ! ma langue a fourché.
Mais aussi ton minois a tort d'être caché.
A certain air mutin que tu me fais paraître,
Je te crois l'œil fripon.

CÉLIE.

Cela pourrait bien être.

CLARIN.

Montre-le-moi, tandis que nous sommes en lieu...

CÉLIE.

Tais-toi. Voici nos gens qui se disent adieu.

SCÈNE II

D. FADRIQUE, ELVIRE, CÉLIE, *la coiffe abattue*, CLARIN.

D. FADRIQUE.

Mais, madame...

ELVIRE.

Ah ! c'est trop. Arrêtez, don Fadrique :
Votre feinte tendresse ouvertement s'explique ;
Et je me flattais trop quand j'osais présumer
Qu'un homme tel que vous soit capable d'aimer.

D. FADRIQUE.

Ah ! Si ce n'est pour vous que l'amour me fait vivre...

ELVIRE.

Donnez-m'en donc la preuve en cessant de me sui- [vre.

D. FADRIQUE.

Quoi ! Me laisser toujours dans mon aveuglement ?

ELVIRE.

Je vous l'ai déjà dit, je ne puis autrement.

D. FADRIQUE.

N'accorderez-vous rien à mon amour extrême?
Aimerai-je toujours sans savoir ce que j'aime?
Et quand d'un trait si doux mon cœur se sent blesser,
Chercher à vous connaître, est-ce vous offenser ?

ELVIRE.

Si, sans trop me flatter, il m'est permis de croire
Qu'à soupirer pour moi vous trouvez quelque gloire;
Si l'innocent appas d'un sincère entretien
A pu vous obliger à me vouloir du bien,
Sur vous-même aujourd'hui gardez assez d'empire
Pour n'exiger de moi que ce que je puis dire :
Et croyez qu'il importe au succès de vos feux,
Que je vous taise encor mon nom un jour ou deux.

D. FADRIQUE.

Ah! S'il est important au beau feu qui m'anime,
Contester plus longtemps serait commettre un cri- [me;
Mais quand puis-je espérer d'en savoir le secret ?

ELVIRE.

Peut-être dès demain. Adieu. Soyez discret,
Vous savez ma promesse.

D. FADRIQUE.

Adieu, belle inconnue.

CLARIN, *à Célie.*

Adieu, lune ou soleil caché sous une nue :
Touche.

CÉLIE.

C'est fait. Adieu, grand diseur de beaux mots.

SCÈNE III

D. FADRIQUE, CLARIN.

CLARIN.

Vous ne la suivez point?

D. FADRIQUE.

Il n'est pas à propos,
Ce serait tout gâter, puisque dans peu j'espère
L'aveu d'aller chez elle éclaircir ce mystère :
Cependant elle est riche, elle est noble.

CLARIN.

Fort bien :
C'est là le résultat de tout votre entretien.

D. FADRIQUE.

Je n'ai rien su de plus ; mais toi?

CLARIN.

Pas davantage.
Croyez-moi, l'une et l'autre est faite au badinage ;
Et tout leur procédé vous doit faire juger
Qu'elles ne cherchent rien qu'à nous faire enrager.

D. FADRIQUE.

A te dire le vrai, ce procédé m'étonne :
Et sur ces nouveautés plus mon esprit raisonne...

CLARIN.

Raisonnez, car pour moi je gagne sur ce point
Autant à raisonner qu'à ne raisonner point.

D. FADRIQUE.

Que me veut cette dame, enfin que prétend-elle?

CLARIN.

Ne vous l'ai-je pas dit! vous brouiller la cervelle :
Heureux si son amour pour vous si diligent,
Ne vous escroque pas à la fin votre argent.

D. FADRIQUE.

Ta crainte est bien fondée.

CLARIN.

Assez bien.

D. FADRIQUE.

Tu raffines.

CLARIN.

Pour attraper le monde on fait mines sur mines;
Et de ces rendez-vous souvent l'appas trompeur
Tend un piège à la bourse, et point du tout au cœur.
Je crains bien quelque emprunt, monsieur, à ne point rendre.

D. FADRIQUE.

Qu'un sentiment si bas me pût jamais surprendre?

CLARIN.

Vous faites l'esprit fort; mais s'il faut qu'en effet...

D. FADRIQUE.

Tais-toi.

CLARIN.

Pour vous convaincre examinons le fait.
Las sur terre et sur mer de parcourir le monde,
Vous fixez en ces lieux votre nef vagabonde,
Depuis huit jours au plus nous sommes à Madrid,
Et dès le lendemain, monsieur, on vous écrit;
Le rendez-vous se donne, où maîtresse invisible
A vos perfections se déclare sensible,
Et poursuivant sa chance ainsi de jour en jour,
Pour vous prendre au filet vous entretient d'amour.
Point de nom, on le cache avec un soin extrême :
Demander à la voir, c'est commettre un blasphème :
La suivre, encore pis ; c'est la perdre. Ma foi,
Je l'empêcherais bien de se moquer de moi,
Et de force ou de gré...

D. FADRIQUE.

Tu vas un peu trop vite.

CLARIN.

Enfin, sans plus tarder, j'en voudrais être quitte :
C'est vous plaire, monsieur, à vous laisser tromper.

D. FADRIQUE.

Non, non, je ne suis pas si facile à duper.
Mais pourrais-je me rendre à ce soupçon infâme?
Car enfin l'entretien est un miroir de l'âme;
Et quelque effort qu'on fasse à bien dissimuler,
Pour se faire connaître, il suffit de parler.
Ah! Que dans ses discours j'ai découvert de charmes;
Et pour leur résister, qu'il faut de fortes armes!

CLARIN.

Vous en tenez, monsieur, pour le moins à demi.

D. FADRIQUE.

Sans doute.

CLARIN.

Et que devient la sœur de votre ami?
Comment dans votre cœur gouvernez-vous Elvire?

D. FADRIQUE.

Toujours pour ses appas mon triste cœur soupire :
Mais ne t'étonne point si je tâche en ce jour
D'éteindre un feu si beau par un nouvel amour.
Tu sais qu'ailleurs son frère engage sa franchise.
Que sa foi par son ordre à don Lope est promise,
Qu'il est parti pour Flandre, et qu'enfin leur traité
N'attend que son retour pour être exécuté.

CLARIN.

C'est fort bien avisé; mais vous avez la mine
D'irriter votre mal par cette médecine.
Cet objet inconnu, si j'en ai bien jugé,
Vous rend plus amoureux, et non plus engagé :
Et quand pour sa beauté, que je suppose vraie,
Vous vous serez laissé longtemps donner la baie,
La belle s'éclipsant enfin, en un beau jour,
Vous perdrez la maîtresse, et garderez l'amour.

D. FADRIQUE.

Pourquoi juger si mal de son ardeur fidèle,
Si même avant deux jours je la dois voir chez elle?

CLARIN.

Vous ne manquerez pas à l'assignation?

D. FADRIQUE.

Doutes-tu de mon cœur, ou de ma passion?
Et me vois-tu d'humeur à mépriser qui m'aime?

CLARIN.

Non, monsieur; mais enfin gardez le stratagème.

D. FADRIQUE.

Ta sotte défiance est un étrange mal.

CLARIN.

Pour moi, je n'irais point.

D. FADRIQUE.

Tu parles en brutal.
J'irais, quand je saurais que le destin m'apprête...

CLARIN.

Vous ferez bien, monsieur, vous l'avez à la tête :
Mais, si vous m'en croyez, pour ne rien hasarder,
En ce cas donnez-moi votre bourse à garder.

D. FADRIQUE.

Sa conversation te tient bien en cervelle?

CLARIN.

Oui. Je crains le péril plus pour vous que pour elle.
Cette adroite inconnue, à l'entretien si doux,
Sait, comme je le sais, qu'il fait bon avec vous;
Et pour chasser bien loin tout soupçon d'imposture,
Par des discours sucrés, sans montrer sa figure,
Elle vous a longtemps exprès amadoué :
Mais qu'on m'étrille bien si vous n'êtes joué;
Et si l'on ne vous fait, recevant la visite,
Monter tout doucement, et descendre fort vite.

D. FADRIQUE.

Que je souffre à t'ouïr extravaguer toujours!
Mais voici don César qui vient à mon secours.

SCÈNE IV

D. CÉSAR, D. FADRIQUE, CLARIN.

D. FADRIQUE.

Je devine quel soin en ces lieux vous appelle,
Voyant si près de vous le logis d'Isabelle.

D. CÉSAR.

Vous voyez dans sa flamme un amant obstiné,
Qu'à languir sans espoir l'amour a condamné.

D. FADRIQUE.

Cette injuste langueur vous doit être épargnée :
Sa suivante est à vous, vos présents l'ont gagnée ;
Et vous pouvez prétendre un succès assez doux,
Ayant chez elle ainsi qui lui parle pour vous.

D. CÉSAR.

Il est vrai que pour moi Béatrix s'intéresse,
Qu'à mes soins assidus elle joint son adresse;
Mais nous faisons tous deux des efforts superflus
Pour obtenir un cœur que l'ingrate n'a plus.

D. FADRIQUE.

Un rival plus heureux aurait touché son âme?

D. CÉSAR.

Don Félix est l'objet de sa secrète flamme;
Et ce fut pour l'apprendre à mon esprit jaloux,
Qu'hier au soir Béatrix me donna rendez-vous :
Mais nous parlions ensemble à peine à sa fenêtre,
Que ce même rival commença de paraître,
Qui d'abord, « Sus, il faut, dit-il tout furieux,
Mériter l'infidèle ou mourir à ses yeux. »
La digne occasion offerte à ma colère,
Sans l'obstacle fâcheux d'Isabelle et son père !
Soudain aux premiers coups l'une et l'autre sortit.

D. FADRIQUE.

De tous deux, par respect, la fureur s'allentit?

D. CÉSAR.

Don Félix en triomphe, et c'est là ma disgrâce,
Craignant d'être connu, je lui cède la place :
Je fuis, mais c'est d'un air qui lui fait trop juger
Que je fuis la lumière, et non pas le danger.

D. FADRIQUE.

Ainsi vous ignorez ce qu'Isabelle en pense?

D. CÉSAR.

Je l'ignore en effet; et plein d'impatience,
Par ce billet sans nom j'oblige Béatrix
A me tirer du trouble où flottent mes esprits,
Et je venais ici pour le rendre moi-même.

D. FADRIQUE.

C'est mettre vos secrets dans un péril extrême;
On peut vous épier le voir donner en main.

D. CÉSAR.

Je ne veux que le rendre, et m'éloigner soudain.

D. FADRIQUE.

Mais enfin, puisqu'il manque et de nom et d'adresse,
Clarin le peut donner sans qu'il vous intéresse :
Qui le soupçonnera d'aller de votre part?

D. CÉSAR.

Donc, Béatrix sortant, qu'il la tire à l'écart;
Et fuyant d'être vu du monde domestique...

CLARIN.

Donnez-moi seulement, monsieur, j'ai la pratique.

D. CÉSAR.

Tiens, prends, mon cher Clarin, fais bon guet; et [s'il faut...

CLARIN.

Vous en avez déjà la réponse, autant vaut :
Je l'aperçois qui sort.

D. CÉSAR, *à D. Fadrique.*

Allons chez moi l'attendre.

D. FADRIQUE, *bas.*

Chez Elvire ! Ah, mon cœur, quel combat vas-tu [rendre ?

SCÈNE V

CLARIN, BÉATRIX.

CLARIN.

Ma pauvre Béatrix.

BÉATRIX.

L'abord est familier.

CLARIN.

Ah ! Je sais mieux traiter l'amour qu'un écolier;
Je t'aime, et tu vaux bien qu'une âme prisonnière
Déclare à ta beauté qu'elle est sa geôlière.

BÉATRIX.

L'agréable galant !

CLARIN.

J'ai fait pour toi des vers.

BÉATRIX.

Pour moi ! T'aurais-je mis la cervelle à l'envers?

CLARIN.

Tu ris; mais quand tu mets une poitrine en braise,
Un cœur qui s'y rôtit n'est pas trop à son aise.

BÉATRIX.

Tu te sens donc pour moi d'amour bien travaillé?

CLARIN.

Ma foi, je n'en dors point quand je suis éveillé,
Follette.

BÉATRIX.

Montre donc, si tu veux que je croie...

CLARIN.

C'est un billet d'amour qu'un brave homme t'envoie.

BÉATRIX.

Que me viens-tu conter?

CLARIN.

Bouche close, lis tôt.

BÉATRIX.

Et tes vers?

CLARIN.

Lis ceci, tu les auras tantôt.

BÉATRIX, *prenant le billet.*

Je n'y vois point d'adresse !

SCÈNE VI

D. FÉLIX, ALONSE, BÉATRIX, CLARIN.

ALONSE, *à D. Félix.*

Encor chez Isabelle?

D. FÉLIX.
Va, laisse-moi courir où mon amour m'appelle.
Mais, ô Dieu! Béatrix recevoir un billet?
Ah! C'est de mon rival.

ALONSE.
Je connais ce valet,
Il est à don Fadrique.

CLARIN, *à Béatrix.*
Enfin, le veux-tu lire?

BÉATRIX.
Mais qui te l'a donné?

D. FÉLIX, *lui ôtant le billet.*
Je m'en vais te le dire,
Et veux bien m'arrêter pour en prendre le soin.

CLARIN, *à D. Félix.*
Monsieur, vous avez hâte, il n'en est pas besoin.
(*Bas.*)
A voir comme à l'ouvrir sans scrupule il s'empresse,
On dirait qu'en effet c'est à lui qu'il s'adresse.

D. FÉLIX, *déployant le billet.*
L'ingrate!

BÉATRIX.
Qu'avez-vous?

CLARIN.
Sur ce ton, je crains fort
Ses libéralités à me payer le port.

D. FÉLIX.
« Malgré tout le secret de notre intelligence,
Don Félix cette nuit m'a contraint d'éclater;
Que je sache au plus tôt ce qu'Isabelle en pense,
Pour résoudre s'il faut me taire ou m'emporter. »
L'amour de don Fadrique ainsi se fait paraître,
De jour par un billet, de nuit par la fenêtre!

BÉATRIX, *bas.*
Dieux! C'était don César qui l'envoyait ici.

CLARIN, *à D. Félix.*
Rendez-moi mon billet, monsieur, et grand merci.

D. FÉLIX, *à Clarin.*
Va, connais don Félix, et dis à don Fadrique
Qu'avecque ses rivaux c'est ainsi qu'il s'explique.
(*Il lui donne un soufflet.*)

CLARIN.
Je suis homme d'honneur et vous avez grand tort.
Don Fadrique...

D. FÉLIX, *lui donnant des coups du plat de son épée.*
Maraud.

CLARIN, *fuyant.*
A l'aide, je suis mort.

BÉATRIX.
O dieux! Que faites-vous?

D. FÉLIX.
J'ai tort, je le confesse,
D'oser sur cette preuve accuser ta maîtresse :
Peu de chose m'alarme, et je fais trop de bruit.

SCÈNE VII

ISABELLE, D. FÉLIX, ALONSE, BÉATRIX.

ISABELLE.
Quoi, toujours quereller, soit de jour, soit de nuit.

D. FÉLIX.
Une juste douleur se peut-elle contraindre,
Quand on a jour et nuit tant de lieu de se plaindre?

ISABELLE.
Et de qui, don Félix?

D. FÉLIX.
Hé bien, dissimulez,
Je veux taire avec vous le feu dont vous brûlez,
Aussi bien vous aimant, j'ai part à votre gloire :
Et l'inconstance étant une tache trop noire,
J'aurais peine à souffrir qu'il vous fût reproché
Que d'un crime si bas votre cœur fût taché.
Mais de peur qu'un vieillard ne puisse enfin connaî-[tre
Que de nuit mon rival vous parle à la fenêtre,
Donnez un meilleur ordre, et choisissez de jour
Des agents plus adroits pour les billets d'amour.

ISABELLE.
De quoi me parlez-vous, et quel dessein vous porte
A venir aujourd'hui m'insulter de la sorte?
Moi, j'aurais, au mépris de ce que je vous dois,
En faveur d'un rival disposé de ma foi?

D. FÉLIX.
C'est une nouveauté dont j'ignore la cause;
Mais ce billet pourtant en dit bien quelque chose.

ISABELLE.
Quel billet?

D. FÉLIX, *montrant Béatrix.*
C'est donc peu qu'entre ses mains surpris.

ISABELLE.
Surpris entre ses mains! Qu'est ceci, Béatrix?

BÉATRIX.
Moi, pourrais-je savoir ce que ce pourrait être,
Connaissant aussi peu le valet que le maître?

D. FÉLIX, *à Béatrix.*
Tu n'es pas à blâmer quand tu m'oses trahir,
Ta maîtresse l'ordonne, il lui faut obéir.

ISABELLE.
Enfin, soit tout de bon, ou soit par raillerie,
C'est trop continuer, arrêtez, je vous prie,
Ces soupçons à ma foi sont trop injurieux;
Et, m'aimant, vous devez me connaître un peu mieux.

D. FÉLIX.
Je le devrais, ingrate, et c'est là mon supplice,
Qu'après mille devoirs, et deux ans de service,
Quand je crois ton amour à mon amour égal,
Tes trahisons font voir que je te connais mal :
Mais enfin je n'ai pas dessein de te confondre.
Adieu. Prends ce billet, et va-t'en y répondre.
Je ne t'arrête plus; satisfais promptement
A ce que veut de toi ce généreux amant :
Ton péril fait sa crainte, et sans ingratitude
Tu ne peux le laisser dans son inquiétude :
Fais-lui, fais-lui réponse, il la mérite bien.

ISABELLE.
Vous tenez un discours où je ne comprends rien.
D. FÉLIX.
La rougeur de ton front le fait assez paraître.
ISABELLE.
Ces reproches sanglants, il est vrai, la font naître;
Mais sachez qu'elle marque en cette occasion
Plus de colère en moi que de confusion.
D. FÉLIX.
Autrefois, Isabelle, elle eût pu me déplaire,
Mais perdant ton amour, je crains peu ta colère.
ISABELLE.
La vôtre vous emporte, et se croit tout permis;
Mais que je sache au moins quel crime j'ai commis?
Qu'est-ce enfin? Béatrix est-elle ma complice?
D. FÉLIX.
Oui. Je me plains sans doute avec trop de justice;
Seul je règne en ton âme, et jusques à ce jour
Don Fadrique jamais ne t'a parlé d'amour?
ISABELLE.
Quel est ce don Fadrique, et quelle jalousie
Vous a mal à propos brouillé la fantaisie?
D. FÉLIX.
Tu crois me satisfaire en niant jusqu'au bout;
Mais ne rien confesser, c'est confesser le tout.
Ne ferais-tu pas mieux, ingrate, de me dire:
« Il est vrai que pour moi don Fadrique soupire;
Mais en vain, me montrant un cœur passionné,
Il croit toucher celui que je vous ai donné.
Si mon feu, malgré moi, s'est fait enfin paraître,
Si vous l'avez de nuit trouvé sous ma fenêtre,
S'il rend par ses billets hommage à mes appas,
C'est l'effet d'un amour que je n'approuve pas. »
Mes maux dans ce mensonge auraient quelque allé-
Et tu t'excuserais au moins en apparence. [geance,
Un semblable détour serait moins odieux:
Mais oser démentir ce rapport de mes yeux!
ISABELLE.
S'ils osent vous tromper en cette conjoncture,
Dois-je, pour me trahir, taire leur imposture?
Mais je commence à voir que pour rompre avec moi,
Vous-même, à votre gré, vous engagez ma foi.
Si c'est là, don Félix, le désir qui vous presse,
Conduisez votre fourbe avecque plus d'adresse;
Et sans qu'un inconnu prétexte ce courroux,
Des soins de don César feignez d'être jaloux:
Car enfin il me parle, et l'on vous a pu dire
Que depuis quelque temps c'est pour moi qu'il sou-
D. FÉLIX. [pire.
Quoi, don César encor? Quel remède à mon mal!
C'eût été peu pour moi de n'avoir qu'un rival;
Mais je m'en plains à tort, ta beauté sans seconde
Mérite justement les vœux de tout le monde.
Ah! volage, inconstante, âme double et sans foi!
Adieu. N'espère pas...
ISABELLE.
Au moins, écoutez-moi.
D. FÉLIX.
Après ce que je sais, qu'écouterai-je encore?
ISABELLE.
Sachez...
D. FÉLIX.
Outre ces deux, qu'un troisième t'adore?
ISABELLE.
Voyez...
D. FÉLIX, *s'en allant.*
Ah! j'ai trop vu, parjure.
ISABELLE, *l'arrêtant.*
Où courez-vous?
Quoi, me quitter ainsi?
D. FÉLIX.
Crains mon juste courroux,
Et qu'un père, averti de tes lâches pratiques,
Ne rende ma vengeance et ta honte publiques.
ISABELLE, *rentrant.*
Oui, va, je te permets de l'aller publier;
Et j'ai pris trop de soin de me justifier.
Suis d'un transport honteux la passion confuse,
Tu ne mérites pas que je te désabuse.
D. FÉLIX.
Il faut mourir, Alonse, après ce coup fatal.
O beauté trop volage! O trop heureux rival!

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

ELVIRE, CÉLIE.

ELVIRE.
Enfin jusques ici l'affaire est bien conduite.
CÉLIE.
A vous dire le vrai, j'en redoutais la suite.
Il est de leur honneur certains frères jaloux,
Qui feraient mauvais jeu de pareils rendez-vous;
Et je crois, de l'humeur dont je connais le vôtre,
Qu'il en ferait du moins vacarme autant qu'un autre.
ELVIRE.
Oui, s'il les découvrait; mais comme rarement
Il entre si matin dans mon appartement,
Avant qu'il me demande, il m'est peu difficile
De faire à son insu deux ou trois tours en ville.
CÉLIE.
Mais quand finirez-vous le rôle commencé?
ELVIRE.
Don Fadrique s'y trouve assez embarrassé.
CÉLIE.
Après vos tours d'adresse il a sujet de l'être.
ELVIRE.
J'admire qu'il m'ait pu si longtemps méconnaître.
CÉLIE.
S'en faut-il étonner, si lorsque je vous vois
Changer en lui parlant, et de ton et de voix,
Plus surprise que lui de votre stratagème,

Moi-même je commence à douter de vous-même?

ELVIRE.

Sais-tu quel est mon but?

CÉLIE.

Il m'est aisé de voir
Qu'en feignant de l'aimer vous flattez son espoir;
Mais j'ignore quel fruit vous en pouvez attendre,
Puisqu'il est arrêté qu'à son retour de Flandre,
Don Lope, qu'on attend ici de jour en jour,
Verra par votre hymen couronner son amour.

ELVIRE.

Moi, causer de l'amour par une feinte flamme?
Ah! que tu connais mal les sentiments d'une âme
Qui, noble, et d'un tyran bravant l'injuste loi,
Quand elle veut aimer ne consulte que soi!
Oui, mon frère est tyran autant qu'on le peut être,
Quand il veut me contraindre à recevoir un maître;
Mais je ne règle pas mes désirs sur les siens:
Qu'il fasse ses présents, je veux faire les miens.

CÉLIE.

Ainsi don Lope encor n'est pas sûr de vous plaire?

ELVIRE.

Crois-tu mon cœur sujet aux caprices d'un frère?
Il s'est voulu servir de son autorité;
Mais rien n'est tant à nous que notre volonté.
Ce droit saint et sacré que la nature donne,
Toujours indépendant ne respecte personne;
Et je n'ai point encore appris jusqu'à ce jour
Que jamais la contrainte ait fait naître l'amour :
L'ordre qu'on nous en donne aisément nous dispose
A secouer le joug qu'un autre nous impose;
Tel serait adoré qu'on s'efforce à haïr,
A cause que l'aimer ce serait obéir;
Tant cet amour jaloux de sa toute-puissance,
D'elle seule en nos cœurs veut tenir sa naissance.
Don Lope méritait et mon choix et ma foi,
Si sa flamme eût voulu ne les devoir qu'à moi;
Mais sur moi de mon frère il a cherché l'empire,
Et je le hais, Célie, afin de l'en dédire;
Et ce qu'en sa faveur il me fait ordonner,
Lui fait perdre en secret ce qu'on croit lui donner.
Si je feins cependant un peu de complaisance,
C'est pour bien ménager le temps de son absence,
Pour n'être point suspecte, et pour éblouir mieux
Ce frère qui prétend que j'aime par ses yeux.

CÉLIE.

Don Fadrique est l'objet de vos peines secrètes,
Et vous pouvez encor lui cacher qui vous êtes?

ELVIRE.

Ce secret de mon cœur doit-il passer au sien,
Que je n'aie éprouvé s'il en usera bien?
Mais, ou mon œil me trompe, ou mon frère l'amène.

SCÈNE II

D. CÉSAR, D. FADRIQUE, ELVIRE, CÉLIE.

D. FADRIQUE, *à Elvire.*

Au plaisir de vous voir je ne consens qu'à peine,
Puisqu'entrant en ce lieu, quel que soit mon bon-[heur,
La peur de vous déplaire en corrompt la douceur.

ELVIRE.

L'accès vous en est libre, et l'amitié d'un frère
N'y saurait rien souffrir qui m'y puisse déplaire.

D. CÉSAR.

Don Fadrique, ma sœur, serait trop maltraité,
S'il ne devait qu'à moi votre civilité;
Donnez-en l'avantage à son propre mérite.

ELVIRE.

Vous me feriez par là redouter sa visite;
Car ma civilité n'irait jamais si haut,
Que je ne crusse encor mal payer ce qu'il vaut.

D. FADRIQUE.

Ah! par tant de bonté n'enflez point mon audace;
Ou vous-même ayez soin de vous en rendre grâce:
Ces termes sont pour moi si charmants et si doux,
Que tout ce que je pense est beaucoup au-dessous.

ELVIRE.

Don Fadrique est flatteur.

D. FADRIQUE.

Bien moins qu'il ne vous semble.

ELVIRE.

Vous ne me dites point d'où vous venez ensemble?

D. CÉSAR.

Le faut-il demander, ma sœur, si chaque jour
Tous mes pas, tous mes soins sont dus à mon amour?

ELVIRE.

Quoi, vous voulez toujours aimer une cruelle?

D. CÉSAR.

J'espère encore en vous, qui pouvez tout sur elle.

ELVIRE.

Vous vous engagez trop sur un si faible espoir :
J'ai cent fois, mais en vain, essayé ce pouvoir;
Un cœur, pour se donner, ne prend loi de personne.

D. FADRIQUE, *à Elvire.*

Pour moi, je l'avouerai, sa passion m'étonne;
Et je ne comprends point par quel charme fatal
Il s'obstine à chérir qui le traite si mal.

D. CÉSAR.

De quoi vous étonner, si par expérience
Vous connaissez d'amour la bizarre puissance?

ELVIRE, *à D. Fadrique.*

Quoi donc, aimeriez-vous aussi sans être aimé?

D. CÉSAR.

Il croit plaire à l'objet dont son cœur est charmé,
Mais son aveuglement en ce point est extrême,
Qu'il fait gloire d'aimer sans savoir ce qu'il aime.

ELVIRE.

Cet effet de l'amour me paraît fort nouveau.

D. FADRIQUE.

Ce dieu veut qu'avec lui je porte son flambeau;
Et, remplissant mon cœur de cette flamme obscure,
Il m'a rendu l'objet d'une rare aventure.

D. CÉSAR.

Ami, puis-je sur vous user de mon crédit?
Aux désirs d'une sœur accordez ce récit.

ELVIRE.

Ce serait m'obliger.

D. FADRIQUE.

J'y mets toute ma gloire.

ELVIRE, *bas à Célie.*

Oyons ce que de moi don Fadrique ose croire.

D. FADRIQUE.

Six jours sont écoulés depuis l'heureux moment
Qui d'un si rare amour fut le commencement.
Sur les bords de ce fleuve, où chaque jour nos dames
Allant prendre le frais, font naître mille flammes,
Je rêvais à l'écart, quand je perds mon repos,
Recevant un billet où je trouve ces mots :
« Touchant quelques secrets que don Fadrique ignore,
Une dame demain doit l'attendre en ce lieu ;
Qu'il s'y rencontre seul au lever de l'aurore,
S'il est aussi discret que généreux. Adieu. »
O combien de ce jour dans mon impatience,
Par mes vœux redoublés hâtai-je la naissance!
Il paraît, et suivi seulement d'un valet,
Je cours me rendre au lieu que marquait le billet,
Où, suivant sa promesse, une belle inconnue
Quelques moments après se présente à ma vue.
Je dis belle et charmante, encor que ses beaux yeux
Eussent peine à braver un voile injurieux,
Qui me cachant le reste en cette conjoncture,
D'un pinceau bien adroit m'en faisait la peinture :
Car enfin, et la mine, et la taille, et le port,
Pour triompher d'une âme, ont un charme assez fort;
Et l'amour dans nos cœurs assez souvent s'allume,
Moins par ce que l'on voit, que par ce qu'on présume.
Tout confus je l'aborde, et ma sincérité
S'efforçait de paraître en ma civilité,
Quand me voyant surpris : « Don Fadrique, dit-elle,
Cette façon d'agir vous semblera nouvelle;
Mais avant qu'il soit peu, si vous êtes discret,
Vous en pourrez savoir le mystère secret.
Je vous cherche et veux bien vous faire cette grâce:
Par elle j'apprendrai ce qu'il faut que je fasse,
Et selon, bien ou mal, que vous en userez,
Chaque jour en ce lieu vous me rencontrerez. »
A ces mots, je lui jure entière obéissance,
Par un vœu solennel je m'engage au silence :
Ainsi, depuis six jours son charmant entretien
Fait et tous mes plaisirs, et mon souverain bien;
Cette entrevue ainsi jusqu'ici continue,
Mais toujours même soin et même retenue;
Mes plus profonds respects ne peuvent l'obliger
A croire qu'on m'apprend un secret sans danger :
J'ai beau la conjurer de montrer son visage,
Ma prière au refus obstinément l'engage;
Et quel que soit le bien dont j'ose me flatter,
J'en perds la jouissance à la précipiter.
Dans ce désordre enfin m'étant lassé de vivre,
Je me suis aujourd'hui résolu de la suivre;
Mais à peine après elle ai-je fait quelques pas...

CÉLIE, *à D. César.*

Monsieur, un inconnu vous demande là-bas.

D. CÉSAR, *à Elvire.*

Hé bien, fut-il jamais rencontre plus galante?

CÉLIE.

Il presse fort, monsieur; l'affaire est importante.

D. CÉSAR, *à D. Fadrique.*

Je vous laisse achever ce récit à ma sœur.

SCÈNE III

D. FADRIQUE, ELVIRE, CÉLIE.

ELVIRE.

Don Fadrique a donc fait un présent de son cœur,
Et cependant ignore en son ardeur parfaite,
Tout prisonnier qu'il est, quelle chaîne l'arrête?
Cette aventure est rare, et mon esprit surpris
Des merveilles d'amour croit lui devoir le prix;
Mais s'il faut librement dire ce que j'en pense,
Je m'étonne encor plus d'une autre circonstance.

D. FADRIQUE.

Quelle est-elle, madame?

ELVIRE.

Un cavalier parfait,
Civil, noble, vaillant, si bien né, si bien fait,
Se vanter de la sorte, et sans craindre le blâme,
Conter publiquement les faveurs d'une dame!

D. FADRIQUE.

C'est me faire un reproche avec peu de raison.
En quoi lui fais-je tort, puisque je tais son nom?

ELVIRE.

En vain vous affectez celui d'amant sincère,
Ce que l'on ne sait point est bien facile à taire :
Et qui pour se vanter a le cœur assez bas,
Conterait jusqu'au nom s'il ne l'ignorait pas.
Il faut étroitement observer le silence,
Ou faire d'un secret l'entière confidence.
Par là je reconnais le visible danger
Que court cette inconnue à vous trop obliger,
Et que se découvrant à votre âme indiscrète,
De ses faveurs partout vous serez le trompette.

D. FADRIQUE.

Blâmez-moi : mais enfin vous devez présumer
Que jamais...

ELVIRE.

Que jamais vous ne sûtes aimer.

D. FADRIQUE.

Ah! si l'amour sur moi n'avait aucun empire,
Que je serais exempt d'un rigoureux martyre!
J'aime, et de mon destin telle est la cruauté,
Que j'aime sans espoir une illustre beauté;
Mais ce manque d'espoir qui me rend misérable,
Ne rend pas à mes vœux cet objet moins aimable.
J'adore avec respect ses charmes tout-puissants,
Elle n'a jamais su les peines que je sens :
Et par un triste effet de mon malheur extrême,
Je chéris qui l'ignore, et j'ignore qui m'aime.

ELVIRE.

Vous devriez souhaiter de ne le pas savoir,
Puisqu'une autre sur vous a déjà tout pouvoir;

Car, quel que soit l'espoir dont vous flattiez votre [âme,
Quelle gloire aurez-vous à tromper une femme?

D. FADRIQUE.

Moi, la tromper, madame? Ah! Ne présumez pas
Que je forme un dessein si honteux et si bas.
Elle aura sur mon cœur une entière puissance:
Et si d'un premier feu j'ai peint la violence,
Sachez que j'ai voulu vous tirer seulement
D'une erreur que votre âme embrasse aveuglément,
Et par là vous donner une preuve assez claire
Que je sais comme il faut et brûler et me taire :
Non que ce bel objet, non que ce premier feu
Sur mes sens étonnés n'agisse encore un peu.
Pour mieux forcer mon cœur d'aimer une inconnue,
Tandis qu'elle m'estime indigne de sa vue,
Je m'en fais un tableau pour flatter mes malheurs,
Dont ce premier objet me fournit les couleurs.
Sous son voile importun je crois voir ce visage
Qui par des traits si doux à tant d'amour m'engage,
Cet œil vif et perçant, dont le brillant éclat
Sait triompher sans force, et vaincre sans combat;
Cette noble fierté que la charmante Elvire...

ELVIRE.

O ciel! Que dites-vous?

D. FADRIQUE.

Plus que je n'ai cru dire :
Mais enfin je l'ai dit, et ne puis plus celer
Le beau feu dont pour vous l'amour me fait brûler:
Ne craignez rien pourtant d'une flamme si belle,
Elle règne en mon cœur, mais je règne sur elle.
Si j'ose en soupirant former quelques désirs,
Mon espoir le plus doux meurt avec mes soupirs.
Don Lope a du mérite, il est le choix d'un frère,
Et douter qu'il vous plût ce serait vous déplaire.

ELVIRE.

Du moins c'est m'offenser que de croire aujourd'hui
Que mon cœur pour aimer prenne l'ordre d'autrui;
Cependant pour souffrir un reproche semblable,
Ma curiosité n'était pas si blâmable,
Et c'est trop la punir que de feindre un amour
Dont le railleur aveu n'est permis qu'à la cour.

D. FADRIQUE.

Moi feindre! Moi railler! Ah! Croyez, je vous prie.

ELVIRE.

De grâce, bornez là votre galanterie,
Et souffrez qu'obligée à des termes si doux,
Par un juste conseil je m'acquitte avec vous.
Cessez de publier qu'une dame elle-même,
Pour vous entretenir, use de stratagème :
Le sachant, don Fadrique, elle doit vous quitter,
Et conter ses faveurs c'est mal les mériter :
Songez-y. Je vous laisse.

D. FADRIQUE.

Ah! cruelle vengeance!

ELVIRE, *derrière une tapisserie.*

Tâchons à découvrir de ce lieu ce qu'il pense.

D. FADRIQUE, *seul.*

Hélas! Que m'a servi d'avoir parlé d'un feu
Qui paraît à ma honte, et la touche si peu?
Car enfin elle apprend que je brûle pour elle,
Et me donne un conseil qui me rend infidèle :
Suivons-le ce conseil, et, sans plus soupirer,
Espérons, puisqu'ailleurs je puis tout espérer :
L'amour d'une inconnue à mes vœux assurée,
Éteindra...

SCÈNE IV

D. CÉSAR, D. FADRIQUE.

D. CÉSAR.

Quoi, ma sœur s'est déjà retirée?

D. FADRIQUE.

Mon aventure sue, elle m'a dit adieu.
Mais quoi, vous soupirez?

D. CÉSAR.

Hélas! j'en ai bien lieu;
De la mort de don Lope on m'écrit la nouvelle.

D. FADRIQUE.

Don Lope?

D. CÉSAR.

C'est l'effet d'une vieille querelle.
Obligé de la vie à sa rare valeur,
Je croyais m'acquitter par l'hymen de ma sœur,
Et ses vœux secondant les volontés d'un frère,
Je pressais son retour pour terminer l'affaire.

D. FADRIQUE.

Dans un pareil malheur je prends trop d'intérêt...

D. CÉSAR.

Tel était du destin l'irrévocable arrêt.
Mais il faut encor voir, quelque ennui qui me presse,
Si perdant un ami je perds une maîtresse.
Clarin est de retour.

SCÈNE V

D. CÉSAR, D. FADRIQUE, CLARIN.

CLARIN.

Ah! malheureux.

D. FADRIQUE.

Qu'as-tu?

CLARIN.

Les marques seulement d'avoir été battu.
Quelle commission!

D. CÉSAR.

Cher ami, je te prie,
Aujourd'hui, pour le moins, trêve de raillerie.
As-tu vu Béatrix?

CLARIN.

Ah! Monsieur, j'ai vu mieux.
Et mon dos peut parler de ce qu'ont vu mes yeux:
J'ai vu...

D. CÉSAR.

Dis vite, enfin.

D. FADRIQUE.

Qu'as-tu vu, misérable?

CLARIN.
Laissez-moi respirer. J'ai vu, je pense, un diable,
Un certain don Félix, qui d'abord franc et net
M'est venu régaler d'un plantureux soufflet.

D. FADRIQUE.
Un soufflet! Et je puis endurer cette honte?

CLARIN.
Je crois que le soufflet était pour votre compte.
Car quand ma langue ensuite a voulu s'égayer,
En petite monnaie il m'a bien su payer :
C'est pourtant un, oui-da, c'est un, je n'ose dire...

D. CÉSAR.
Et ton billet?

CLARIN.
Lui-même il a voulu le lire.

D. FADRIQUE.
Et tu l'as consenti fort amiablement?

CLARIN.
Qu'eussé-je fait, monsieur? il est sans compliment;
C'était par charité ce qu'il en voulait faire.
Ah! si j'eusse eu le don de me mettre en colère.

D. FADRIQUE.
Il t'a connu pour être à moi, traître, il l'a su?

CLARIN.
C'est pour cela, monsieur, qu'il m'a si bien reçu.

D. CÉSAR.
Quoi, tu l'as pu nommer?

CLARIN.
Nommer, ou non, qu'importe?
Ne connaît-on pas bien les couleurs que je porte?

D. FADRIQUE.
Il me croit son rival?

CLARIN.
Son rival? Mille fois.

D. CÉSAR.
Et pour le détromper tu n'as point eu de voix?

CLARIN.
J'ai parlé, j'ai crié; mais il est si farouche
Qu'à mes dépens trois fois il m'a fermé la bouche :
Et si je n'eusse pas promptement détalé,
J'en avais tout au moins pour un bras avalé,
Peste, comme il étrille!

D. CÉSAR.
Il t'a battu?

CLARIN.
Moi-même :
Et si c'est par les coups que l'on montre qu'on aime,
J'ai sujet de me croire au rang de ses amis;
Il m'en a plus donné qu'il ne m'avait promis.

D. FADRIQUE.
Traiter un de mes gens avec tant d'insolence,
Sachant qu'il m'appartient! Ah! j'en prendrai vengeance.

D. CÉSAR.
C'est à moi de la prendre, à moi de qui le front
Est couvert d'infamie après un tel affront :
Il allait de ma part, et ce sanglant outrage
Regarde seulement le maître du message :
Seul je dois satisfaire à mon honneur blessé.

D. FADRIQUE.
Vous disputez en vain, je suis seul offensé :
L'affront s'est fait au nom, et c'est moi qui le porte.

D. CÉSAR.
Toujours sur un abus la vérité l'emporte.
De qui que son audace ait menacé les jours,
Il n'en veut qu'à celui qui trouble ses amours :
Si je suis son rival, si j'adore Isabelle,
A quoi bon vous armer pour ma propre querelle?

CLARIN.
Mais plutôt, à quoi bon contester là-dessus?
Vous n'avez rien senti des coups que j'ai reçus,
Et c'est moi seulement qu'il faut qu'on désaffronte :
Bourrez-le donc tous deux, j'en prends sur moi la honte.

D. CÉSAR.
Quoi, lâche! deux contre un?

CLARIN.
Vous aurez plus tôt fait.
Qu'importe?

D. FADRIQUE.
Il faut sur l'heure en être satisfait.
Sais-tu son logis?

CLARIN.
Non, de bon cœur je l'ignore.

D. CÉSAR.
Quoi, dans votre dessein vous persistez encore?

D. FADRIQUE.
Quoi, je pourrais souffrir qu'on m'osât outrager,
Et je vous laisserais le soin de me venger?

D. CÉSAR.
Mais ce n'est qu'un rival que touche cette offense.

D. FADRIQUE, *s'en allant.*
Hé bien donc, je le suis.

D. CÉSAR, *seul.*
Il court à ma vengeance :
Mais, puisque mes raisons n'ont pu rien obtenir,
Pour assurer ma gloire il faut le prévenir.

SCÈNE VI

ELVIRE, CÉLIE.

CÉLIE.
Vous n'avez plus à craindre un fâcheux hyménée.

ELVIRE.
D'un malheureux amant je plains la destinée.
Mais à quels déplaisirs me dois-je préparer?
Déjà ce triste cœur en ose soupirer;
Don Fadrique et mon frère ont la même querelle.

CÉLIE.
Il en faut promptement avertir Isabelle.

ELVIRE.
Je n'en tirerais pas l'effet que je prétends :
Courons chez don Félix sans perdre plus de temps;
Si je les y pouvais devancer l'un et l'autre...

CÉLIE.
Pour moi, je ne vois pas quel dessein est le vôtre.

ELVIRE.
Tu le sauras bientôt.

CÉLIE.

Mais songez-vous comment...

ELVIRE.

Tiens ta coiffe abattue, et me suis seulement.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

LÉONEL, D. FÉLIX, ALONSE.

LÉONEL.

Appelez ma prière ou scrupule, ou faiblesse,
L'honneur est délicat, peu de chose le blesse.
Déjà de tous côtés j'entends naître un sourd bruit,
A cause qu'à ma porte on s'est battu de nuit :
On vous nomme tout bas l'auteur de la querelle;
A ses rivaux, dit-on, il dispute Isabelle.
D'un voisin médisant ce murmure indiscret
Me semble pour ma fille un outrage secret;
Étouffez-le, de grâce, et donnez lieu de croire
Que l'imposture en vain ose attaquer sa gloire.

D. FÉLIX.

Ce soupçon mal fondé peut un peu trop sur vous :
Ces rivaux prétendus n'étaient que des filous,
Je vous l'ai déjà dit, qu'ils m'ont pressé de sorte,
Qu'au besoin cette nuit j'ai gagné votre porte.
Cette heureuse retraite assurait mon parti,
Quand au bruit du combat vous-même êtes sorti ;
Et ces lâches craignant qu'on les pût reconnaître,
Ont disparu sitôt qu'ils vous ont vu paraître.

LÉONEL.

Je le veux croire ainsi, mais le peuple toujours
Dit ce qu'il s'imagine, et tient de sots discours.
Comme un mal négligé s'aigrit et continue,
Obtenez de vous-même un peu de retenue;
Et fuyant un quartier où l'on compte vos pas,
Montrez qu'à ces faux bruits vous ne consentez pas.

D. FÉLIX.

Gardez plutôt de là qu'on ne prenne l'audace...

LÉONEL.

Enfin, me voulez-vous refuser cette grâce?

D. FÉLIX.

Vous pouvez tout sur moi, mais vous n'avez pas [lieu...

LÉONEL.

Il y va de ma gloire, et c'est assez. Adieu.

SCÈNE II

D. FÉLIX, ALONSE.

D. FÉLIX.

O de mon mauvais sort rigoureuses atteintes!

ALONSE.

Quoi, vous ne donnez point de relâche à vos plain- [tes?

D. FÉLIX.

Par quel aveuglement moi-même contre moi
Excuser une ingrate et son manque de foi?
Il fallait au vieillard découvrir la pratique,
Qui m'ôtant son amour le donne à don Fadrique.
De mes prétentions un autre a donc le fruit?
Hélas!

ALONSE.

Mais l'avez-vous reconnu cette nuit?
Car enfin, un esprit atteint comme le vôtre
Prend aisément le change, et souvent l'un pour l'au- [tre.

D. FÉLIX.

Pour le connaître, en vain j'ai fait tout mon effort :
Au bruit que nous faisions on prend l'alarme, on [sort,
La lumière paraît, il recule, et sa fuite
Dérobe enfin sa tête à ma juste poursuite.

ALONSE.

Que ne le suiviez-vous?

D. FÉLIX.

C'eût été tout gâter:
Pour l'honneur d'Isabelle il fallait m'arrêter ;
Et feignant à son père un sujet de querelle,
Détourner ses soupçons prêts à tomber sur elle :
Mais je mériterais les maux dont je me plains,
Si je ne pénétrais leurs coupables desseins.
Alonse, ce billet où tant d'amour éclate,
Qu'un valet de sa part portait à mon ingrate,
N'en dit-il pas assez pour me faire savoir
Que Fadrique a sur elle un absolu pouvoir?

ALONSE.

C'est ce qui me confond : il se peut pourtant faire...

D. FÉLIX.

Non, non, quand j'ai pressé pour parler à son père,
Lui découvrir ma flamme, et tirer son aveu,
On m'a toujours prié de différer un peu :
La volage cent fois m'a conjuré d'attendre,
Et ce n'était enfin que pour mieux me surprendre ;
C'était pour gagner temps, j'en suis trop éclairci :
Mais que vois-je? Une dame!

ALONSE.

Elle s'en vient ici.

D. FÉLIX.

O dieux! Alonse, ô dieux! Si c'était Isabelle?

ALONSE.

Chassez votre chagrin, sans doute que c'est elle.

D. FÉLIX.

Ah! ne me flatte point d'un espoir décevant :
Mon cœur, quoique irrité, volerait au-devant,
Un doux saisissement s'en étant rendu maître,
Par d'aimables transports me la ferait connaître.
Mais écoutons, elle entre en cet appartement.

SCÈNE III

ELVIRE ET CÉLIE, *ayant leur coiffe abattue*, D. FÉLIX, ALONSE.

ELVIRE.

Pourrais-je sans témoins vous parler un moment?

D. FÉLIX.

Sors, Alonse, et surtout ne laisse entrer personne.

SCÈNE IV

ELVIRE ET CÉLIE, *ayant leur coiffe abattue*, D. FÉLIX.

ELVIRE.

Je vois bien, don Félix, que votre esprit s'étonne;
Et que vous n'aspirez qu'à vous voir éclairci
Du sujet important qui me conduit ici :
Mais prête à vous ouvrir mon âme tout entière,
Oserais-je d'abord vous faire une prière?
Comme d'elle dépend mon espoir le plus doux,
Si j'en obtiens l'effet, je tiendrai tout de vous.

D. FÉLIX.

Vous l'obtiendrez, madame, à quoi qu'elle m'en- [gage;
Douter d'être obéie, est me faire un outrage.
Parlez donc sans réserve, et me dites en quoi
Vous êtes résolue à vous servir de moi.

ELVIRE.

Dans un si triste état ma fortune est venue,
Que bien que de tout point je vous sois inconnue,
Je me vois en effet contrainte à partager
Les périls où la vôtre a su vous engager.
Si je crains aujourd'hui, vous seul me faites crain- [dre,
C'est pour vous que du sort j'ai sujet de me plaindre;
Et pour vivre en repos il me faut repousser
Les coups dont sa rigueur semble vous menacer.

D. FÉLIX.

Cette crainte pour moi marque une âme fort tendre:
Mais dans tout ce discours je ne puis rien compren- [dre,
Et quoique j'y soupçonne un sens mystérieux...

ELVIRE.

Puisque vous le voulez, je m'expliquerai mieux.
D'une seule action ayant fait deux offenses,
Vous vous êtes rendu l'objet de deux vengeances;
Combattre et terrasser un puissant ennemi,
C'est avec beaucoup d'heur ne vaincre qu'à demi :
Par là vous pouvez voir quel péril est le vôtre;
L'un défait, il faudra que vous combattiez l'autre,
Au lieu qu'un peu d'absence apaisant leur courroux,
M'ôterait tout sujet de rien craindre pour vous.
Pour deux jours seulement abandonnez la ville;
Ou si l'éloignement vous est trop difficile,
Que vos gens pour le moins, dans ce péril pressant,
Fassent courir le bruit que vous êtes absent,
Et surtout d'aujourd'hui ne parlez à personne.
Pour votre sûreté souffrez que je l'ordonne.
Paieriez-vous mon avis d'un injuste refus?

D. FÉLIX.

Cet excès de bonté rend mon esprit confus :
Mais, madame, avec vous s'il faut parler sans fein- [dre;
C'est à tort que pour moi vous trouvez lieu de crain- [dre:
Que le sort à son gré se montre rigoureux,
Si j'ai des ennemis ils seront généreux.

ELVIRE.

Quoi, voulez-vous trahir l'intérêt d'Isabelle?
On a su découvrir que vous brûlez pour elle,
Et si vous ne fuyez un injuste combat,
Un amour si secret est près de faire éclat.

D. FÉLIX.

Que vous peut importer que cet amour éclate?

ELVIRE.

Ah! ne détruisez point l'espoir dont je me flatte.

D. FÉLIX.

Je dois chercher moi-même à combattre un rival.

ELVIRE.

Au bonheur de mes jours ce coup serait fatal.

D. FÉLIX.

Pour finir la surprise où ce discours m'engage,
Donnez-moi le plaisir de voir votre visage;
Et ne me cachez plus qui me veut obliger
A connaître un rival, et ne me point venger.

ELVIRE.

Ce désir curieux ne se peut satisfaire,
Si je n'obtiens de vous la faveur que j'espère.

D. FÉLIX.

Mais enfin je voudrais en vain vous le celer,
Notre honneur a ses lois qu'on ne peut violer;
Et fuir un ennemi, quoiqu'il soit redoutable,
Est une lâcheté dont je suis incapable.

ELVIRE.

Vous ne deviez donc pas, par de si vains discours,
Prolonger en ce lieu le péril que j'y cours :
J'ai lieu de craindre tout si l'on m'y peut surpren- [dre.

D. FÉLIX.

Madame, alors pour vous j'ai du sang à répandre:
Quoi qu'il puisse arriver, n'ayez aucun souci.

SCÈNE V

D. FÉLIX, ELVIRE, ISABELLE, BÉATRIX,
CÉLIE, ALONSE.

ALONSE, *arrêtant Isabelle.*

Je m'en vais l'avertir que vous êtes ici.

ISABELLE.

Quoi, m'empêcher d'entrer? La défense est nou- [velle.

D. FÉLIX.

Alonse, que veut-on?

ELVIRE.

O dieux! C'est Isabelle.

ISABELLE.

Il me connaît si peu... Mais qu'est-ce que je voi?
Une dame avec vous! De grâce, excusez-moi,
Je me plaignais de lui, mais c'était sans connaître
Qu'il ne fait qu'obéir aux ordres de son maître.

D. FÉLIX.

Quoi, venez-vous encore ici me quereller?

ISABELLE.

Non. J'avais seulement dessein de vous parler,
Pour détruire une erreur qui vous a pu surprendre;
Mais je ne vous vois pas en état de m'entendre:
Et pour ne point troubler un si cher entretien,
Vivez content. Adieu.

ELVIRE, *bas.*

Quel malheur est le mien!

D. FÉLIX.

Non, non, quoique je puisse avec quelque justice

De ce reproche adroit mépriser l'artifice,
Vous souffrir la douceur de vous plaindre de moi;
Ce serait excuser votre manque de foi.
Cette dame...

ELVIRE.

Ah! C'est trop: si dans ce qui me touche
Le respect est trop peu pour vous fermer la bouche,
Ce que vous me devez mérite pour le moins
Qu'à sauver mon honneur vous employiez vos soins,
Et vous le hasardez pour une jalousie
Dont trop légèrement cette belle est saisie.
(*A Isabelle.*)
N'en ayez point, madame : et pour vous faire voir
Qu'en vain sur don Félix vous craignez mon pouvoir,
Sans aucune contrainte, adieu, je me retire,
Et vous laisse avec lui disputer votre empire.

D. FÉLIX, *la voulant arrêter.*

Il faut qu'auparavant...

SCÈNE VI

D. FÉLIX, ISABELLE, BÉATRIX, ALONSE.

ISABELLE, *arrêtant D. Félix.*

La suivre devant moi!
Don Félix, est-ce ainsi qu'on me garde sa foi?
Quand les traits imposteurs d'une main trop hardie
M'ont accusé vers vous de quelque perfidie,
Au moins ai-je tâché de ne rien oublier
De ce que j'ai cru propre à me justifier :
Cependant non content de quitter Isabelle,
Vous brûlez à ses yeux d'une flamme nouvelle.
Je ne vous retiens plus, suivez ce cher objet,
Abandonnez votre âme à son lâche projet :
Mais si d'un œil nouveau vous adorez les charmes,
A quel dessein tantôt faire tant de vacarmes,
D'un affront supposé me demander raison?
Cherchiez-vous un prétexte à votre trahison?
Et pour la pouvoir rendre envers moi légitime,
Fallait-il me charger la première d'un crime?

D. FÉLIX.

Par ce discours adroit d'un esprit irrité,
Vous cherchez à couvrir votre infidélité :
Mais puisque sans raison vous doutez de ma flamme;
Que ne me laissiez-vous arrêter cette dame?
Elle aurait dissipé cette frivole peur
Qui d'un œil inconnu me fait l'adorateur,
Et m'eût ici servi de témoin bien fidèle,
Que j'ignore son nom, loin de brûler pour elle.

ISABELLE.

Le ciel s'étant pour vous montré si libéral,
Qu'en rares qualités vous n'avez point d'égal,
Peut-on avec raison s'étonner que les dames
Cédant au doux effort de leurs secrètes flammes,
Sans se faire connaître à l'envi chaque jour
Viennent secrètement vous faire ici la cour?

D. FÉLIX.

Vous me rendez le change, et de fort bonne grâce :
Mais où l'amour se tait, la pitié trouve place,
Puisqu'on vient m'avertir sous ce déguisement
Que l'on ne peut en moi vous souffrir un amant;
Et que l'indigne ardeur d'une jalouse envie
Fait armer deux rivaux pour m'arracher la vie.

ISABELLE.

Quel que soit l'intérêt qui les puisse engager,
Voyez ce que j'ai fait, et daignez en juger :
Car enfin, sans respect ni crainte de mon père,
Sans avoir écouté ma première colère,
Hasarder mon honneur pour venir jusqu'ici
Rendre sur un soupçon votre esprit éclairci,
Faire en votre faveur une tache à ma gloire,
Quoi qu'un billet sans nom vous ait pu faire croire,
C'est vous montrer assez que je n'ai point de part
Dans un engagement qu'a produit le hasard :
Persister maintenant avec même injustice
A suivre obstinément votre jaloux caprice :
Pour vous en retirer, j'ai voulu cette fois
Oublier qui je suis et ce que je me dois :
Mais il n'est pas nouveau qu'en pareille occurrence,
Qui va pour obliger rencontre qu'on l'offense.
Adieu. Gouvernez bien vos nouvelles amours,
Sans craindre qu'on m'en voie interrompre le cours;
Bien loin de m'en fâcher, ma joie en est extrême.
Et pour mieux être à moi, je vous rends à vous-[même.

D. FÉLIX.

Oui, je suis criminel, je trahis vos appas,
Mais toutes ces raisons ne vous excusent pas,
Puisqu'avant que ma foi pût être soupçonnée,
Votre âme au changement s'était abandonnée,
Et que vous me traitiez avec tant de rigueur,
Qu'un rival avec moi partageait votre cœur.

ISABELLE.

Si bien qu'à votre avis il est fort légitime
Qu'une illusion pure en moi passe pour crime :
Et quoi qu'en doive ici présumer mon courroux,
Un parjure évident n'est point crime pour vous?

D. FÉLIX.

Est-ce une illusion qu'en une nuit obscure,
Et dans une heure propre à semblable aventure,
Un silence profond faisant tout croire aisé,
Trouver à votre porte un homme déguisé?

ISABELLE.

Et rencontrer chez vous en plein jour une dame,
Qui vient vous faire part des secrets de son âme,
Vous voir plein de surprise et de confusion
Rougir à mon abord, est-ce une illusion?

D. FÉLIX.

Un cavalier vous sert.

ISABELLE.

Une dame vous aime.

D. FÉLIX.

Mais je ne sais qui c'est.

ISABELLE.

Je l'ignore de même.

D. FÉLIX.

Je ne l'ai jamais vue.

ISABELLE.

Autant en est de moi.

D. FÉLIX.
Un valet le publie, un billet en fait foi.

ISABELLE.
Sur ce point elle-même aussi me désabuse,
Puisque vous voyant prêt à me faire une excuse,
Elle a dit devant moi, quand vous en résolviez,
Que vous lui payiez mal ce que vous lui deviez.

D. FÉLIX.
Si d'elle j'eus jamais la moindre connaissance,
Que le ciel!...

ISABELLE.
Vous prouvez fort mal votre innocence,
Et persistez en vain à nier jusqu'au bout;
Car ne rien confesser, c'est confesser le tout.
Ne feriez-vous pas mieux, don Félix, de me dire :
« Mon Isabelle, en vain cette dame soupire,
En vain elle me montre un cœur passionné,
Pour surprendre celui que je vous ai donné.
Si de fausser ma foi son feu me sollicite,
Si chez moi quelquefois elle me rend visite,
Si pour m'entretenir elle observe mes pas,
C'est l'effet d'un amour que je n'approuve pas. »
Alors pour soutenir l'éclat de votre gloire,
Peut-être j'aurais pu me forcer à vous croire,
J'aurais fermé les yeux sur tout ce que je voi,
Et pris votre parti peut-être contre moi :
Mais voir que l'inconstance ait pour vous tant de [charmes...

D. FÉLIX.
Hé bien, pour m'attaquer, servez-vous de mes ar-[mes,
Puisqu'ainsi vous pouvez avec plus de couleur,
D'une flamme nouvelle écouter la chaleur;
Et rejetant sur moi la honte du parjure,
Garder pour don Fadrique une ardeur toute pure.

ISABELLE.
Que sert de revenir toujours au même point?
Je vous l'ai déjà dit, je ne le connais point :
Mais nier qu'une femme ici surprise et vue...

D. FÉLIX.
Je vous l'ai déjà dit, elle m'est inconnue.

ISABELLE.
D'une débile main c'est repousser mes traits,
Et prendre le chemin de ne finir jamais :
Si c'est là la vengeance où votre esprit aspire,
Je me tiens pour vaincue, et n'ai plus rien à dire.

D. FÉLIX.
Bizarre effet du sort contre moi courroucé!
Je suis dans ce débat le seul intéressé :
Et lorsqu'oubliant tout je crois vous faire grâce,
Vous demandez encor que je vous satisfasse?

ISABELLE.
Moi, vous le demander? Ah! Ne présumez pas
Voir jamais dans mon cœur un sentiment si bas.
Qui perd un inconstant n'est pas beaucoup à plain-[dre.

D. FÉLIX.
On me quitte, on me change, et je dois encor fein-[dre?

ISABELLE.
Non, non, ne feignez point, il n'en est plus saison,
Le ciel me vengera de votre trahison.
Allons. Ne souffre pas, Béatrix, que je sorte.

D. FÉLIX.
Enfin sur mon amour la colère l'emporte.
Allez. Arrête-la, Béatrix, si tu vois...

BÉATRIX, *bas.*
On peut servir ainsi deux maîtres à la fois.
(*A Isabelle.*)
Considérez...

ISABELLE.
Hé bien?

BÉATRIX.
Qu'il peut être, madame...

ISABELLE.
Quoi? Qu'il ne sache pas le nom de cette femme?

D. FÉLIX.
Comme il peut être vrai que vous ne sachiez pas
Quel est ce cavalier captif de vos appas.

ISABELLE.
De sorte qu'à la fin vous confessez vous-même,
Que je puis, quoiqu'aimée, ignorer que l'on m'aime?

D. FÉLIX.
Je ne m'alarme point sur un simple soupçon :
J'ai vu...

ISABELLE, *à Béatrix.*
C'est trop, allons.

BÉATRIX.
Mais...

ISABELLE.
Viens, c'est tout de bon.
Nous suit-il?

BÉATRIX.
Non, madame.

ISABELLE.
Ah! Que la jalousie
D'un violent transport tient mon âme saisie!
(*Isabelle sort avec Béatrix.*)

D. FÉLIX, *à Alonse.*
Retourne-t-elle?

ALONSE.
Non.

D. FÉLIX.
O regret! O douleur!
Vit-on jamais disgrâce égale à mon malheur?
Mais de sa perfidie en vain mon cœur la blâme,
Tout ingrate qu'elle est je l'adore dans l'âme :
Suivons-la, prions-la, puisque pour mon repos...
Mais qui me vient troubler ici mal à propos?

SCÈNE VII

D. FADRIQUE, D. FÉLIX, CLARIN, ALONSE.

CLARIN.
Vous voyez sa maison, monsieur.

D. FADRIQUE.
Tu crains, ce semble?

CLARIN.
Bien d'autres trembleraient, et plus que je ne trem-[ble,
S'ils avaient éprouvé ce que pèse son bras.

D. FADRIQUE.

Suis-moi, viens.

CLARIN.

Ah! Monsieur, ne l'aperçois-je pas?
Voyez comme déjà de l'œil il me menace.
Monsieur, n'avançons point.

D. FADRIQUE.

Mon cavalier, de grâce;
Ce valet que voici, le reconnaissez-vous?

D. FÉLIX.

Il me connait lui-même.

CLARIN.

Oui, grâce à mille coups.

D. FADRIQUE.

Sachez qu'il est à moi.

CLARIN.

J'appartiens à mon maître;
J'ai de l'honneur.

D. FADRIQUE.

Ailleurs je vous le fais connaître.

D. FÉLIX.

Sortons, me voici prêt, aussi bien dans mon sein
Une juste colère avait mis ce dessein;
Car, quoiqu'à la quitter la raison me convie,
Pour servir Isabelle il faut m'ôter la vie.

D. FADRIQUE.

D'une si vaine erreur je pourrais vous guérir,
Mais mon honneur blessé ne me le peut souffrir.

D. FÉLIX.

Marchons donc, c'en est trop.

D. FADRIQUE.

Songe à ne pas me suivre,
Clarin.

CLARIN.

Moi? Croyez-vous que je sois las de vivre?
Mais, monsieur, par hasard s'il avait le dessous,
Vengez votre valet, et le rouez de coups.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

ELVIRE, ISABELLE, BÉATRIX, CÉLIE.

ISABELLE.

Quoi, c'était vous, Elvire?

ELVIRE.

Oui, vous dis-je, moi-même,
Pour rompre ce combat usant de stratagème
J'ai voulu voir Félix, et surprise avec lui,
Sans doute à votre amour j'ai causé quelque ennui.
Vous m'avez méconnue.

ISABELLE.

Il faut que je confesse
Qu'on ne feignit jamais avecque plus d'adresse:
Mais pour tromper l'oreille et l'œil tout à la fois,
Comment pouvoir changer et de taille et de voix?
Le port tout déguisé, l'habillement tout autre?

ELVIRE.

Enfin mon intérêt renferme ici le vôtre,
Et nous avons chacune à craindre également,
Moi, pour le sort d'un frère, et vous pour un amant.
C'est de votre amour seul que tout le mal procède.

ISABELLE.

Mais par où l'éviter?

ELVIRE.

Je n'y sais qu'un remède:
L'esprit de don Fadrique est facile à toucher,
Étant de la partie, il la peut empêcher,
Et je crois qu'il n'est rien que de lui je n'obtienne,
Si vous voulez souffrir qu'ici je l'entretienne.

ISABELLE.

Chez moi?

ELVIRE.

Je l'ai mandé.

ISABELLE.

Quoi, sans m'en avertir?

ELVIRE.

Vous aimez trop Félix pour n'y pas consentir.

ISABELLE.

Mais songez-vous à quoi ce procédé m'expose?

ELVIRE.

Il détourne un malheur dont vous seriez la cause.

ISABELLE.

Je crains tant d'un voisin le murmure indiscret,
Qu'à ce dessein mon cœur ne consent qu'à regret.
On peut voir...

ELVIRE.

Si c'est là ce qui vous inquiète,
Ce logis n'a-t-il pas une porte secrète?
J'ai songé qu'elle s'ouvre en un lieu si désert
Qu'il s'y peut arrêter sans être découvert:
C'est là que mon billet lui marque de se rendre.
(*A Célie.*)
Pour le donner en main tu le devais attendre,
Célie.

CÉLIE.

Et si quelqu'un m'eût surprise chez lui?
Clarin l'ayant reçu, n'en ayez point d'ennui:
Comme il connait la porte il saura l'y conduire.

ISABELLE.

En quelle extrémité nous allez-vous réduire?
Gardez de ce dessein de cueillir peu de fruit,
Mon père se retire aussitôt qu'il fait nuit:
Déjà le jour n'a plus qu'une lumière sombre.

ELVIRE.

Quitte pour s'échapper à la faveur de l'ombre.
Mais vous craignez à tort, puisqu'on voit rarement
Qu'il vienne vous surprendre en cet appartement.

ISABELLE.

Il donne lieu de craindre à qui le sait connaître,
Son humeur est fâcheuse autant qu'elle peut l'être:
Et s'il me soupçonnait d'une intrigue d'amour...

ELVIRE.

Béatrix au besoin épiera son retour :
Cependant trouvez bon, sans tarder davantage,
Qu'elle aille à don Fadrique assurer ce passage :
S'il a reçu ma lettre, il ne tardera pas.

ISABELLE.

Dépêchez, Béatrix, allez-y de ce pas.

(*Béatrix sort.*)

ELVIRE.

Par ce consentement déjà ma crainte cesse.

ISABELLE.

Pour mieux pourvoir à tout, moi-même je vous
Et je m'éloigne exprès, afin qu'en liberté [laisse;
Vous lui contiez l'erreur d'un amant irrité,
Que don Félix pour moi veut croire qu'il soupire,
Et...

ELVIRE.

Je n'oublierai rien de ce qu'il lui faut dire.

SCÈNE II

ELVIRE, CÉLIE.

ELVIRE.

Notre adresse, Célie, enfin a réussi.

CÉLIE.

J'ignore à quel dessein vous en usez ainsi.
Pourquoi de ce combat vous mettre tant en peine,
Si ce qu'on vous a dit rend votre crainte vaine?
Ces rivaux ennemis ne sont-ils pas d'accord?

ELVIRE.

Oui, devant toi, Célie, on m'a fait ce rapport;
Mais c'est ici qu'il faut que ma feinte s'explique,
Sous quel autre prétexte appeler don Fadrique?

CÉLIE. [besoin,

Bon pour lui : mais pourquoi, sans qu'il en soit
Vous cacher d'Isabelle avec autant de soin?
Devriez-vous l'employer sans lui faire connaître
L'amour que don Fadrique en votre âme a fait naître?
Ces fréquents rendez-vous, vos secrets entretiens?

ELVIRE.

Exposer ma faiblesse à d'autres yeux qu'aux tiens,
Et par ce lâche aveu rendre ma honte extrême,
Avant que d'avoir su si don Fadrique m'aime?
Non, non, c'est un secret qui ne doit voir le jour
Que quand je ne pourrai douter de son amour.

CÉLIE.

Mais puisqu'à l'éprouver vous êtes résolue,
Pourquoi dès aujourd'hui presser cette entrevue?

ELVIRE.

Pour voir si ce matin il m'a voulu flatter,
Lorsqu'en nous séparant il m'a su protester
Qu'aux soins passionnés d'un amour invisible
Mon seul engagement l'avait rendu sensible.
Enfin il est rompu ce triste engagement,
Qui me fit accepter don Lope pour amant :
Don Fadrique le sait, et je brûle d'apprendre [dre.
Quels sentiments pour moi cette mort lui fait pren-

CÉLIE.

Vous vous déclarerez s'il répond à vos feux?

ELVIRE.

L'amour d'une inconnue a mérité ses vœux,
Il la doit mépriser s'il veut montrer qu'il m'aime.

CÉLIE.

Mais l'inconnue enfin n'est autre que vous-même.

ELVIRE.

Il est vrai; mais l'amour, cet orgueilleux vainqueur,
Ne veut devoir qu'à soi la conquête d'un cœur,
Et du plus beau triomphe il dédaigne la gloire,
Quand il voit la surprise établir sa victoire :
Ainsi, pour m'assurer pleinement de sa foi,
S'il m'ose ici jurer qu'il n'adore que moi,
Avant que lui montrer mon âme toute nue,
Je veux jouer encor mon rôle d'inconnue.

CÉLIE.

S'il vous en conte alors?

ELVIRE.

Alors pour le punir...
Mais je me trompe fort, ou je l'entends venir.

SCÈNE III

D. FADRIQUE, ELVIRE, BÉATRIX, CLARIN, CÉLIE.

BÉATRIX.

Marchez tout doucement.

CLARIN.

Monsieur, à la malheure
Nous venons visiter cette étrange demeure :
Je crains bien d'en sortir plus vite que le pas.

D. FADRIQUE.

Tais-toi.

CLARIN.

Combien voilà passer de galetas?
Si c'est pour notre bien, tant mieux, mais Dieu le

BÉATRIX, *à Clarin.* [sache.

Entrez. Et toi, surtout, ne mouche ni ne crache :
Si tu fais bruit...

CLARIN.

Eh bien! quitte pour étouffer.

SCÈNE IV

ELVIRE, D. FADRIQUE, CÉLIE, CLARIN.

D. FADRIQUE, *à Elvire.*

De mon mauvais destin ai-je su triompher?
Madame, quelle gloire...

ELVIRE.

Arrêtez là, de grâce,
Et dans ce triste cœur sachez ce qui se passe.
C'est montrer de ma gloire un esprit peu jaloux
Qu'oser moi-même ici vous donner rendez-vous;
Mais dans l'inquiétude où je suis pour un frère,
Sans blesser ma vertu j'ai cru le pouvoir faire :
Je sais qu'il a querelle, et que contre un rival

Le moindre emportement n'a rien que de fatal.
Ainsi, sur votre esprit si je puis quelque chose,
Au combat que je crains faites que l'on s'oppose,
Par vous, par vos amis, empêchez un dessein...

D. FADRIQUE.

Ils sont d'accord, madame, et vous craignez en vain.
Quelque bouillante ardeur qui pressât leur courage,
Des amis survenus ont calmé cet orage,
Et réduit l'un et l'autre à se soumettre au choix
De l'objet trop chéri dont ils suivent les lois.
Tout s'est passé pourtant sans nommer Isabelle.

ELVIRE.

Et vous avez eu part vous-même en la querelle?

D. FADRIQUE.

Je ne le puis celer, puisqu'avec trop d'éclat
Don César est venu troubler notre combat :
Au moins j'aurai sur lui toujours cet avantage
Que déjà sur le pré je vengeais mon outrage,
Quand arrêtant Félix, et le tirant d'erreur,
Il tâche sur lui seul d'attirer sa fureur :
Mais l'honneur me défend de lui céder la place;
Nous contestons tous deux : cependant le temps [passe,
Notre querelle est sue, on nous cherche, on survient,
Je presse don Félix, don César me retient,
Le sujet de l'offense à la fin se déclare,
On nous fait embrasser, et chacun se sépare.

ELVIRE.

Cet accord me ravit, et me plaît d'autant mieux
Qu'à la fin à mon frère il semble ouvrir les yeux,
Et pour rendre à son cœur sa première franchise,
Fait juge de son sort l'objet qui le méprise.
Tout ce qui me surprend, don Fadrique, est de voir
Qu'en lui l'amour ait pu subsister sans espoir :
C'est ce que jusqu'ici je tenais impossible.

D. FADRIQUE.

Il est vrai qu'aux amants le mépris est sensible,
Mais l'épreuve l'emporte, et j'ai lieu d'assurer
Qu'on se résout souvent d'aimer sans espérer.

ELVIRE.

Je plains à cette épreuve un amant qui s'expose.

D. FADRIQUE.

C'est bien peu que le plaindre à qui peut autre chose.

ELVIRE.

Que pourrais-je autre chose à guérir ses ennuis?

D. FADRIQUE.

Tout, s'il était, madame, en l'état où je suis.

ELVIRE.

Il faudrait s'expliquer.

D. FADRIQUE.

Vous dirai-je que j'aime,
Et que depuis longtemps ma disgrâce est extrême,
Puisque l'aimable objet dont je crains le pouvoir,
Faisant naître mon feu, me défendit l'espoir?
Je l'aime toutefois, mais d'une ardeur si pure,
Que l'aimant sans espoir, je languis sans murmure;
De mille vains désirs mon esprit combattu,
A leur fougue insolente opposa sa vertu :
Je lui rendis justice, et je crus beaucoup faire
De ne déplaire pas, si je ne pouvais plaire :
Enfin, le ciel sensible à mon cruel ennui,
Permet à cet espoir de paraître aujourd'hui;
Mais, sans votre congé, c'est ce qu'il n'ose encore;
Don Lope est mort pourtant, et c'est vous que j'adore.

ELVIRE.

Quoi, vous continuez dans ce railleur aveu?

D. FADRIQUE.

Quoi, vous continuez à douter de mon feu?
Pour vous en exprimer toute la violence,
Faut-il que des soupirs j'emprunte l'éloquence,
Ou que de mes regards la mourante langueur
Serve, pour vous parler, d'interprète à mon cœur?
Non, non, sans embrasser un secours si frivole,
Le véritable amour ne veut qu'une parole :
De ses plus hauts desseins par elle il vient à bout.
Et disant seulement : « Je vous aime, » il dit tout.

ELVIRE.

Je sais que d'un seul mot l'amour peut beaucoup [dire;
Mais lorsque votre cœur pour un autre soupire,
Dire que vous m'aimez? Pour un amant discret,
C'est oublier bientôt que j'en sais le secret.

D. FADRIQUE.

Ah! Si votre rigueur jusque-là continue,
Que de me reprocher l'amour d'une inconnue,
Souvenez-vous qu'au moins, si dans son entretien
J'occupais son esprit, vous occupiez le mien :
Ce que je lui disais pour flatter mon martyre,
J'osais me figurer que c'était vous le dire;
Et trompant mes ennuis par un charme si doux,
Elle oyait des soupirs qui s'adressaient à vous.

ELVIRE.

Enfin il me suffit qu'elle ait pu les entendre;
L'hommage me déplaît qu'une autre peut prétendre:
Et je regarde un cœur comme un bien emprunté,
Quand j'en dois la conquête à l'infidélité.

D. FADRIQUE.

Est-ce être...

SCÈNE V

ISABELLE, ELVIRE, BÉATRIX, CÉLIE,
D. FADRIQUE, CLARIN.

BÉATRIX.

Et vite et tôt, vous l'allez voir paraître,
Notre vieillard...

CLARIN.

Gardons le saut par la fenêtre.

ELVIRE.

Frappe-t-il, Béatrix?

BÉATRIX.

Il marche sur mes pas.

ELVIRE.

Fais-les vite sortir, dépêche.

BÉATRIX.

On ne peut pas,
Le malheur est qu'il vient par cette même porte:
Entrez ici.

CLARIN, *tirant son maître pour entrer avant lui dans le cabinet.*

Monsieur, la crainte me transporte,
Pardonnez-moi la faute.

BÉATRIX, *à D. Fadrique.*

Entrez vite après lui.

SCÈNE VI

ISABELLE, ELVIRE, BÉATRIX, CÉLIE.

ISABELLE, *à Elvire.*

Voyez à quoi pour vous je m'expose aujourd'hui;
Tout semble en ce rencontre avoir juré ma perte.

SCÈNE VII

LÉONEL, ISABELLE, ELVIRE, BÉATRIX, CÉLIE.

LÉONEL.

Depuis quand laisse-t-on cette porte entr'ouverte?

ISABELLE.

Elvire étant en ville, et m'ayant fait savoir
Que d'un logis voisin elle me venait voir,
Ce logis répondant au quartier de derrière,
Je l'avais fait tenir ouverte à sa prière.

LÉONEL, *à Elvire.*

De grâce, pardonnez mon incivilité,
L'approche de la nuit par son obscurité,
M'empêchait de vous voir; et ce mauvais office...

ELVIRE.

Je vous ferais excuse avec plus de justice.
En effet, l'entretien d'Isabelle est si doux,
Que presqu'à tout moment vous me trouvez chez [vous.

ISABELLE.

C'est jusqu'au dernier point vous montrer obligean- [te.

LÉONEL.

De la lumière, holà! La saison dégoûtante,
Où presque sans tarder le jour paraît et fuit!

ELVIRE.

Nous sommes si voisins que je crains peu la nuit.

LÉONEL.

Vous ne sortirez point que je ne vous remène;
Je vous offre la main.

ELVIRE.

Vous donner cette peine!

LÉONEL.

Elle me sera douce...

ELVIRE.

Il en est peu besoin
Pour un détour de rue.

LÉONEL.

Enfin, soit près, soit loin,
Je vous mettrai chez vous.

ELVIRE.

Mais quoi?

ISABELLE, *bas à Elvire.*

Laissez-le faire;
Pour tirer don Fadrique, ai-je besoin d'un père?

LÉONEL.

Je sais que d'ordinaire on n'a que du mépris
Pour qui fait le galant avec des cheveux gris;
Mais la civilité ne prend point loi de l'âge.

ELVIRE.

Je n'ose après cela contester davantage;
J'accepte toutefois cet honneur à regret.
(*Bas à Isabelle.*)
Vous me voudrez du mal, et ce trouble secret...

ISABELLE.

Allez, votre départ m'en offre le remède.

LÉONEL, *à Béatrix.*

Marche avec la lumière.

SCÈNE VIII

ISABELLE, *seule.*

Enfin, tout me succède,
Et je suis en état de ne craindre plus rien.
Fut-il jamais péril si pressant que le mien?
J'ai peine à m'en remettre, et je ne puis comprendre
Dans quel aveuglement l'amitié fait descendre,
Puisque même, souvent au péril de ses jours,
On ose...

SCÈNE IX

ISABELLE, BÉATRIX.

ISABELLE.

Hé bien, enfin, tu viens à mon secours,
Mais songes-tu combien le destin m'est contraire?
Combien...

BÉATRIX.

Sans raisonner, songeons au nécessaire.
Retirez-vous d'ici, que j'aille voir nos gens,
Et leur puisse à tous deux donner la clef des champs.

ISABELLE, *se retirant.*

Va vite.

BÉATRIX.

Le valet ne trouvait pas son compte...

ISABELLE.

St.

BÉATRIX.

Qu'est-ce?

ISABELLE.

En l'escalier j'entends quelqu'un qui monte...
O Dieu! C'est don Félix, sa présence me perd.

BÉATRIX.

Si vous ne le chassez, je tiens tout découvert;
C'est à vous d'y mettre ordre.

ISABELLE.

O disgrâce mortelle!

SCÈNE X

D. FÉLIX, ISABELLE, BÉATRIX.

ISABELLE.

Qu'est ceci, don Félix?

D. FÉLIX.

Adorable Isabelle,
L'impatient désir d'apaiser le courroux
Que l'erreur a fait naître en votre esprit jaloux...

ISABELLE.

Je sais votre innocence, et j'en suis satisfaite;
Mais mettez fin au trouble où votre abord me jette,
Et d'un père avec moi craignant le prompt retour,
Épargnez mon honneur ainsi que notre amour.

D. FÉLIX.

J'attendais dans la rue, et pressé par ma flamme,
Ayant avecque lui vu sortir une dame,
J'ai pris cet heureux temps pour vous faire savoir...

ISABELLE.

De grâce, un peu plus tard remettez à me voir,
Nous parlerons alors sans péril et sans crainte.

D. FÉLIX.

Voudrez-vous oublier ma téméraire plainte?
Don Fadrique tantôt me tenait alarmé,
Mais de fausses couleurs me l'avaient peint aimé.

ISABELLE.

Allez, j'oublierai tout : que faut-il plus encore?

D. FÉLIX.

Enfin César vous aime, et ce cœur vous adore;
De vous seule aujourd'hui notre sort prend des lois;
Nous ne prétendons point contraindre votre choix:
Parlez, le malheureux doit céder sans murmure.

ISABELLE.

Quoi, prolonger encor la peine que j'endure?

D. FÉLIX.

Ah! Souffrez que du moins je cherche dans vos [yeux...

ISABELLE.

Peut-on plus maltraiter un objet odieux!
Mon père va venir, et cependant...

D. FÉLIX.

Qu'importe?
Je pourrai me couler par cette fausse porte,
J'en connais le détour.

ISABELLE.

Mais inutilement;
Il en a pris la clef.

D. FÉLIX.

Je sors donc promptement:
J'attendrai tout le soir votre ordre dans la rue.

SCÈNE XI

LÉONEL, *derrière le théâtre*, ISABELLE, D. FÉLIX, BÉATRIX.

LÉONEL.

Holà, quelqu'un, à moi.

ISABELLE.

C'est lui, je suis perdue.
Voyez dans quel péril...

D. FÉLIX.

Pour vous en garantir,
Puisque par cette porte on ne peut plus sortir,
J'entre en ce cabinet.

ISABELLE, *l'empêchant d'entrer dans le cabinet où s'est caché don Fadrique.*

Ah, dieux! C'est encor pire:
Arrêtez, tous les soirs c'est là qu'il se retire.

D. FÉLIX, *ayant entré où est don Fadrique.*

Dites, dites plutôt qu'abusant de ma foi,
C'est là que vous cachez un plus heureux que moi.

ISABELLE.

Quoi, faire de nouveau cet outrage à ma flamme?

D. FÉLIX.

Ne vous alarmez point, je n'ai rien vu, madame;
Pour un faible sujet c'est vous mettre en souci.

ISABELLE.

Hélas!

LÉONEL, *en entrant.*

Quoi, don Félix, vous rencontrer ici?

D. FÉLIX, *le tirant à quartier.*

C'est pour vous avertir d'une trame secrète.
Je viens vous découvrir que la partie est faite,
Et qu'à moins d'y pourvoir, peut-être dès demain
Vous verrez éclater un funeste dessein :
Un cavalier l'a fait, d'enlever votre fille.

LÉONEL.

Juste ciel!

D. FÉLIX.

Comme il est d'assez bonne famille,
Il se croit tout permis, et qu'au défaut du bien
Vous vous contenterez d'en avoir le soutien.

LÉONEL.

Mais, de grâce, le nom du galant personnage?

D. FÉLIX.

Je ne puis là-dessus m'expliquer davantage;
Suffit que vous sachiez qu'on m'a sollicité
De servir les auteurs de cette lâcheté:
Mais on m'a fait jurer de ne nommer personne.

LÉONEL.

Qu'à ce honteux dessein un amant s'abandonne!
J'y donnerai bon ordre.

D. FÉLIX.

Enfin vous le pouvez.

LÉONEL.

Par vous seul mon honneur, mes jours sont conser-[vés;
La vie est dans la honte un bien fort inutile.

D. FÉLIX.

Quand on connaît le mal, le remède est facile
Je vous laisse y rêver.

SCÈNE XII

LÉONEL, ISABELLE, BÉATRIX.

LÉONEL.

Éclaire, Béatrix.
(*Béatrix sort avec de la lumière pour éclairer D. Félix.*)

ISABELLE, *à part.*

Qu'a-t-il pu lui conter? Il paraît tout surpris.

LÉONEL.

Ma fille, qu'on m'apprend une étrange nouvelle!

ISABELLE.

Ne puis-je la savoir?

LÉONEL.

Oui. Prends cette chandelle.
Notre malheur est grand, mais pour le prévenir,
Seul dans mon cabinet je veux t'entretenir.

SCÈNE XIII

D. FADRIQUE, BÉATRIX, CLARIN.

BÉATRIX, *seule, avec de la lumière.*

Don Félix avait hâte, et sans attendre escorte,
Descendant sans lumière, il a gagné la porte;
Je n'ai pu le rejoindre : il a quelque dessein,
Mais par ma diligence il faut le rendre vain.
(*A D. Fadrique qui est dans le cabinet.*)
Sortez vite.

D. FADRIQUE.

Clarin, dépêche.

CLARIN.

Quelle étreinte!

BÉATRIX.

Nous avons bien, monsieur, partagé votre crainte.

CLARIN.

Eusses-tu partagé mon disloquement d'os,
Pour m'être sous un lit tapi mal à propos.

D. FADRIQUE, *à Clarin.*

Tu nous fais perdre temps.

BÉATRIX.

J'éteins cette lumière.

CLARIN, *lui saisissant le bras.*

Attends donc.

BÉATRIX.

Suivez-moi, je marche la première.

SCÈNE XIV

D. FÉLIX, *seul.*

Aux yeux de Béatrix j'ai su me dérober,
Pour voir à mon malheur s'il faudra succomber,
Et venir m'éclaircir de ce que je soupçonne;
Mais ici je ne vois ni n'entends plus personne.
N'importe, ne m'étant éloigné qu'un moment,
Je dois surprendre encor ce trop heureux amant.
Voici le cabinet : pour savoir ses pratiques,
Feignons adroitement d'être un des domestiques;
Tirons-le dans la rue, et là nous résoudrons,
Après l'avoir connu, quel parti nous prendrons.
St, st. Sortez, monsieur, sans bruit et sans remise.
Il ne me répond point? Craint-il quelque surprise?
Entrons pour éclaircir un soupçon si pressant.

SCÈNE XV

ISABELLE, *seule, avec de la lumière.*

Don Félix s'est tiré d'un pas assez glissant :
Mon père a cru sa fourbe, et j'ai su si bien faire,
Que sans qu'il y soupçonne aucun secret mystère,
Pour quelque ordre imprévu feignant de le quitter,
Je viens finir ici mon trouble, ou l'augmenter.
Mais quel triste présage à mon âme étonnée!
Où donc est Béatrix? M'a-t-elle abandonnée?
Béatrix! C'est en vain que je l'ose appeler;
Sans doute don Félix l'arrête à lui parler :
L'affaire me regarde. Où me vois-je réduite!
(*Isabelle entre dans le cabinet où était D. Fadrique, et prend D. Félix par la main*).
Sortez, mon cavalier, venez sous ma conduite,
Et sans vous étonner...

SCÈNE XVI

D. FÉLIX, ISABELLE.

D. FÉLIX.

Dites-moi donc comment
Je puis mettre une borne à mon étonnement?

ISABELLE.

Don Félix!

D. FÉLIX.

Empêchez ce trouble de paraître;
Montrez-vous moins surprise, ou souffrez-moi de [l'être.

ISABELLE.

Quoi, vous pouvez penser?...

D. FÉLIX.

Ah! ne me dites rien;
Ce serait redoubler votre crime et le mien,
Puisqu'enfin c'est un crime à mon feu trop crédule
De manquer de lumière à voir qu'on dissimule,
A voir que cet espoir qui me semblait si doux...

ISABELLE.

Toutefois je vous aime, et je n'aime que vous :
Dans un malheur si grand c'est toute ma défense.

D. FÉLIX.

J'aurais tort d'en douter après cette assurance.
En effet, n'ayant point là dedans enfermé
Un rival plus heureux que digne d'être aimé,
Ne m'ayant point exprès refusé ce passage,
Ne m'ayant point rendu contre vous témoignage,
Et d'un fâcheux vieillard le retour imprévu
Ne m'ayant point fait voir... Mais, las, qu'aurais-je [vu?
Non, non, j'accuse à tort une si pure flamme;
Je le sais, je l'avoue, en est-ce assez, madame?

ISABELLE.

Au moins devez-vous croire en cette occasion...

D. FÉLIX.

Que tout ce que j'ai vu n'est qu'une illusion,
Que mes yeux m'ont trahi.

ISABELLE.

Cela pourrait bien être.
Qu'avez-vous vu?

D. FÉLIX.

Quelqu'un que je n'ai pu connaître.

ISABELLE.

C'était quelque valet, qui peut-être en ce lieu...

D. FÉLIX, *s'en allant.*
C'était cela sans doute. Adieu, madame, adieu.
ISABELLE, *seule.*
Dois-je pour une amie à ce point me contraindre?

SCÈNE XVII

ISABELLE, BÉATRIX.

BÉATRIX.
Enfin vous n'avez plus aucun sujet de craindre,
Ils sont sortis tous deux, et jamais on ne vit...

SCÈNE XVIII

ISABELLE, D. FÉLIX, BÉATRIX.

D. FÉLIX, *rentrant.*
Ce n'était qu'un valet, vous me l'aviez bien dit.
BÉATRIX, *bas.*
Hélas! j'ai tout gâté.
ISABELLE.
Quoi donc, le ciel entasse,
Pour me pousser à bout, disgrâce sur disgrâce?
Et sans être coupable...
D. FÉLIX.
Oui, sans doute, c'est moi
Que l'on doit accuser de tout ce que je voi.
ISABELLE.
D'une infidélité vous voyez l'apparence,
Mais j'en commets une autre à rompre le silence;
Et me purger d'un crime et si noir et si bas,
C'est me rendre, en effet, ce que je ne suis pas.
D. FÉLIX.
Que c'est bien s'excuser quand on ne sait que dire!
C'en est fait, et mon cœur n'est plus sous votre em-
Allez, ingrate, allez, je renonce à vos lois, [pire.
Et je vous parle ici pour la dernière fois.
ISABELLE.
Je vous apprendrai tout, arrêtez pour m'entendre.
D. FÉLIX. [dre?
Après ce que je sais, que pourriez-vous m'appren-
ISABELLE.
Que don Fadrique...
D. FÉLIX.
Hé bien, j'en ai paru jaloux:
Un des siens, son billet, tout parlait contre vous,
On m'a tiré d'erreur; mais, quoi qu'il en puisse être,
Je ne veux plus d'un cœur dont un autre est le maître;
Et jamais votre orgueil, qui se rit de ma foi,
N'aura droit de choisir entre César et moi.
ISABELLE.
L'amour de don César me rend donc infidèle?
D. FÉLIX.
Hier au soir ce fut lui contre qui j'eus querelle;
Et comme il vous parla, je veux croire pour lui,
Que qui fut hier aimé, l'est encore aujourd'hui.
ISABELLE.
Ah! s'il peut se vanter...
D. FÉLIX.
A quoi bon cette excuse?
Je ne suis qu'un jaloux, à tort je vous accuse.
Ah! volage!

SCÈNE XIX

LÉONEL, D. FÉLIX, ISABELLE, BÉATRIX.

LÉONEL, *sortant l'épée à la main.*
Que vois-je? O fille sans honneur!
Et j'ai pu tantôt croire un lâche suborneur!
D. FÉLIX, *à Léonel.*
De quels emportements la vieillesse est suivie!
LÉONEL.
Tu me rendras l'honneur, ou laisseras la vie.
D. FÉLIX. [jours,
Pour vous rendre l'honneur aux dépens de mes
La menace impuissante est un faible secours.
Adieu, vieillard colère; adieu, beauté parjure.
LÉONEL.
(*A Isabelle.*)
Qu'on l'arrête. Ton sang lavera mon injure,
Albert, Fabrice, à moi!

SCÈNE XX

ISABELLE, BÉATRIX.

ISABELLE.
Tandis qu'il le poursuit,
Il faut nous échapper dans l'ombre de la nuit;
Craignons à sa fureur de servir de matière,
Et gagnons promptement la porte de derrière,
Où me réduit Elvire, et ma facilité!
BÉATRIX.
Mais que deviendrons-nous en cette extrémité?
ISABELLE.
Allons chez don Fadrique, il lui faut tout apprendre;
Auprès de don Félix lui seul peut me défendre:
Et si ce lâche amant persiste à m'outrager,
Enfin don César m'aime, et je puis me venger.
BÉATRIX, *seule.*
Si par moi don César apprend ce qui se passe
Nous verrons quel effet suivra cette menace.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

D. FADRIQUE, ISABELLE, CLARIN.

D. FADRIQUE.

Madame, enfin cessez de vous inquiéter,
Un amour si constant n'a rien à redouter;
Et sans doute le ciel ayant uni vos âmes,
Lèvera tout obstacle à de si belles flammes.
Don Félix avec joie apprenant son erreur,
A soudain condamné sa jalouse fureur;
Et l'âpre déplaisir où son remords l'expose,
Ne le punit que trop du malheur qu'il vous cause.

ISABELLE.

Il sait mon aventure?

D. FADRIQUE.

Oser la déguiser,
Eût-ce été le moyen de le désabuser?
Par respect toutefois j'ai tu le nom d'Elvire.

ISABELLE.

Il tarde si longtemps que mon cœur en soupire :
Tout me paraît à craindre en l'état où je suis.

D. FADRIQUE.

C'est qu'il cherche un remède à vos tristes ennuis :
Au moins m'a-t-il parlé de voir une parente,
De votre amour secret unique confidente,
Chez qui vous assurer un refuge au besoin.

ISABELLE.

Déjà par Béatrix j'en ai su prendre soin;
Je l'y viens d'envoyer.

D. FADRIQUE.

Si cela vous soulage,
Sachons ce qui l'arrête, il ne faut qu'un message.
(*A Clarin.*)
Va, cours chez don Félix, et lui dis de ma part...

CLARIN.

Moi, monsieur?

D. FADRIQUE

Qu'il se hâte.

CLARIN.

Il n'est pas encor tard,
Monsieur, il va venir.

D. FADRIQUE.

Et qu'il vienne en carrosse.

CLARIN.

Je n'ai qu'à m'apprêter, je vais être de noce.

D. FADRIQUE.

Que dis-tu?

CLARIN.

Qu'il s'en va m'étriller haut et bas.

D. FADRIQUE.

Le maraud!

CLARIN.

Ah, monsieur, ne le connais-je pas?
Si pour quatre soufflets j'en pouvais être quitte...

D. FADRIQUE.

Tu raisonnes encor?

CLARIN.

Non, c'est que je médite.
S'il n'est point à propos que je coure au barbier
L'avertir que je vais me faire estropier,
Et qu'il ne quitte point d'aujourd'hui la boutique :
J'espère lui donner assez bonne pratique.

D. FADRIQUE.

Prends garde qu'à la fin...

CLARIN.

Je crois que le voici.
Comme il frappe!

D. FADRIQUE.

Ouvre tôt. Madame, entrez ici;
Et pour vous et pour moi la surprise est à craindre.
(*Isabelle entre dans un petit cabinet.*)
Mais que vois-je! O malheur, que tu me rends à [plaindre!

SCÈNE II

D. FADRIQUE, ELVIRE ET CÉLIE, *ayant leur coiffe abattue*, CLARIN.

D. FADRIQUE.

Quoi, madame, c'est vous?

ELVIRE.

Voyez par les effets
Si je sais m'acquitter de ce que je promets;
Vous en aviez reçu ma parole pour gage,
Et je n'ai pas voulu différer davantage
A donner cette joie à votre esprit confus
D'avoir eu sur ce point déjà tant de refus :
Confessez-le pourtant, votre âme en est surprise.

D. FADRIQUE.

Oui, je vous avouerai, madame, avec franchise,
Que je n'espérais pas vous voir sitôt ici.

ELVIRE.

Aussi ce qui m'amène est un pressant souci :
On m'a dit qu'aujourd'hui vous aviez eu querelle.

D. FADRIQUE.

Qui vous a pu déjà dire cette nouvelle?

ELVIRE.

Suffit que je la sais, et que même on m'apprend
Qu'une dame a causé tout votre différend :
Mon âme à ce rapport de douleur s'est saisie;
Et quoiqu'il soit trop tôt d'entrer en jalousie,
L'amour que j'ai pour vous m'a fait résoudre enfin
A venir m'informer quel est votre destin.
Parlez-donc, qu'ai-je à craindre en un si prompt [orage?
Mais quel trouble confus paraît sur ce visage?
Je vous trouve inquiet, vous ne me dites rien :
(*Bas à Célie.*)
Mon abord vous déplaît sans doute? Tout va bien,

Célie, et sa froideur m'est un témoin fidèle
Qu'il parlait tout de bon tantôt chez Isabelle.

D. FADRIQUE.

Par mille empressements vous avez pu savoir
Avec combien d'ardeur j'ai souhaité vous voir,
Et que depuis le temps de notre intelligence
J'ai soupiré toujours après votre présence;
Mais je vous le confesse à ma confusion,
Elle m'est incommode en cette occasion,
Et ce serait me faire une faveur insigne,
Que me priver d'un bien dont je m'avoue indigne.
Cet accueil vous surprend, il me confond aussi,
Mais enfin j'ai sujet de vous parler ainsi.

ELVIRE.

Mon amour attendait plus de reconnaissance ;
Mais puisque le mépris en est la récompense,
Vous n'aurez jamais lieu de vous rire de moi.

D. FADRIQUE.

Telle est de mon destin l'impitoyable loi;
Aussi méritant peu l'honneur que vous me faites,
Bien loin de demander à savoir qui vous êtes...

ELVIRE.

Je mourrais de regret si vous l'aviez appris.
(*Bas à Célie.*)
Allons. Que de douceur pour moi dans ce mépris!

D. FADRIQUE.

Enfin elle s'en va. L'importune visite.
Qu'à peine...

CLARIN.

Vous croyez trop tôt en être quitte,
Elle revient.

ELVIRE.

Hélas!

D. FADRIQUE.

Madame, qu'avez-vous?

ELVIRE.

Que le ciel contre moi témoigne de courroux!
Un ami vous vient voir, et je serais perdue
S'il fallait par malheur que j'en fusse connue :
Qu'on l'arrête un moment.

D. FADRIQUE.

Va, cours vite, Clarin,
Ce sera don Félix.

ELVIRE.

O rigoureux destin!
Entrons ici.
(*Elle va à la porte du cabinet où Isabelle s'est enfermée.*)

D. FADRIQUE, *l'arrêtant.*

Sachez...

ELVIRE, *ayant entrevu Isabelle qui lui ferme la porte.*

Mais, dieux, quelle surprise!
Que ne me disiez-vous que la place était prise?

D. FADRIQUE.

Madame...

ELVIRE.

Et c'est de là que partaient vos mépris?
(*Bas.*)
Donc le traître d'une autre est en effet épris?
L'ingrat!

D. FADRIQUE.

Une autre fois vous en saurez la cause.

ELVIRE.

Ce cavalier me gêne, et non pas autre chose;
Donnez ordre surtout qu'il ne me puisse voir,
Et dans une autre chambre allez le recevoir.

D. FADRIQUE.

Il entre en celle-ci; je ne le puis, madame.

ELVIRE, *à Célie qui est de l'autre côté.*

Cache-toi bien, Célie. Ah, de douleur je pâme!
Et je crois déjà voir l'heure de mon trépas.

CÉLIE.

Il vaut mieux m'échapper, puisqu'on ne me voit pas.

SCÈNE III

D. FADRIQUE, D. CÉSAR, ELVIRE, *la coiffe abattue*, CLARIN.

D. CÉSAR.

Ami, le ciel enfin à mes vœux favorable
Met en votre pouvoir le bien d'un misérable,
Vous pouvez tout pour moi.

ELVIRE, *bas.*

Voici ce que je crains.

D. CÉSAR.

Mon repos, mon honneur, ma vie est en vos mains.

ELVIRE, *bas.*

Il me cherche. O malheur!

D. FADRIQUE, *bas.*

Surprenante disgrâce!
Quand j'attends don Félix, don César prend sa place.

D. CÉSAR.

Ce silence m'étonne, et me fait trop juger
Qu'en vain dans mon parti je crois vous engager :
Mais celle que je cherche étant ici venue,
Vous ne sauriez du moins m'en refuser la vue.
Et je n'en doute point, c'est elle que je voi,
Puisqu'elle tâche ainsi de se cacher de moi.

D. FADRIQUE.

On vous a mal instruit, don César, cette dame...

D. CÉSAR.

Souffrez que j'aille seul lui parler de ma flamme.

ELVIRE, *bas, se retirant.*

Cette cruelle approche est le coup de ma mort.

D. CÉSAR, *à Elvire.*

Ne fuyez point ainsi, madame, à mon abord :
Que craignez-vous de moi, qui n'ai point d'autre envie
Que de vous secourir au péril de ma vie?

ELVIRE, *bas.*

Me prend-il pour un autre, ou s'il veut seulement
Augmenter en raillant mon juste châtiment?

D. CÉSAR.

Je ne viens point ici vous parler de la peine
Que souffre un malheureux que poursuit votre haine,
Je viens pour conserver votre honneur et vos jours,
Non que j'aspire à rien par ce faible secours :

Assez de mon respect mes devoirs vous instruisent,
Qu'un autre ait les faveurs, les mépris me suffisent.

ELVIRE.

Mon frère mon amant! Qui l'aurait soupçonné?
O sort, ô triste sort à ma perte obstiné!

D. FADRIQUE.

L'avis doit être faux qui chez moi vous amène;
Et son silence en est une preuve certaine. [souci,
Quelqu'un s'est plu sans doute à vous mettre en
Puisqu'en vain vous cherchez votre maîtresse ici.
Vous savez que jamais je ne vis Isabelle,
Et cette dame enfin que vous prenez pour elle,
Est l'objet inconnu qui seul fait mon destin,
Et dont vous avez su l'histoire ce matin.
Jugez en vous oyant, avec quelle contrainte
D'une erreur imprévue elle souffre l'atteinte.
Sans plus vous obstiner, don César, trouvez bon
Que seul je la dispose à m'apprendre son nom,
C'est un bien où mon cœur depuis longtemps aspire.

ELVIRE, *bas.*

Il vient pour Isabelle, à la fin je respire.

D. CÉSAR.

Don Fadrique, est-ce ainsi que l'on sert ses amis.

D. FADRIQUE.

De quoi vous plaignez-vous? Que vous ai-je promis?

D. CÉSAR.

Ah, je ne sais que trop de quoi je me dois plaindre!
Pour moi dans votre esprit don Félix est à craindre,
C'était votre ennemi, mais le ciel en courroux
Veut que pour mon malheur il puisse tout sur vous:
Ainsi, loin de souffrir que je serve Isabelle...

D. FADRIQUE.

Je ne puis rien pour vous, puisque ce n'est point
Et quand ce serait elle, il faudrait aviser [elle;
Qui des deux je devrais plutôt favoriser :
L'honneur de son éclat à soi-même comptable,
Rend souvent à l'ami l'ennemi préférable.

D. CÉSAR.

Dites que mon rival doit m'être préféré,
Mais ne contestez plus sur un point assuré :
C'est elle, je le sais de la suivante même,
Qui l'a laissée ici.

D. FADRIQUE.

L'avis est stratagème;
Croyez-moi, l'on vous trompe.

D. CÉSAR.

Hé bien oui, je le croi;
Mais daignez faire aussi quelque chose pour moi.
Pour n'avoir désormais aucun scrupule en l'âme,
Et sauver mon honneur de ce reproche infâme
Que sans la secourir j'ai pu la rencontrer,
Si cette dame enfin ne se veut point montrer,
Quoique ce procédé sensiblement me touche,
Que je reçoive au moins mon congé par sa bouche,
Qu'elle me dise un mot, et je m'en vais content.

D. FADRIQUE, *bas à Elvire.*

Son départ à tous deux, madame, est important,
Et je ne vous dis point tout ce que j'appréhende
Si vous lui refusez la grâce qu'il demande.
Tirez-moi de la peine et du trouble où je suis,
Vous le pouvez d'un mot.

ELVIRE *bas, levant sa coiffe.*

Voyez si je le puis.

D. FADRIQUE.

Juste ciel, qu'ai-je vu! Que ma surprise est grande?

ELVIRE.

Est-il juste chez vous qu'il me voie, ou m'entende?

D. FADRIQUE.

Ah non. Dans ce refus persistez jusqu'au bout.
Ne parlez point, madame, et je réponds de tout.
(*A don César.*)
Je ne l'y puis résoudre, en vain je l'en conjure.

D. CÉSAR.

Mais...

D. FADRIQUE.

Mais ce n'est point elle, et je vous en assure.

D. CÉSAR.

Ah, pour m'en assurer, c'est de trop bonne part...

SCÈNE IV

D. FÉLIX, D. CÉSAR, D. FADRIQUE, ISABELLE *dans le cabinet*, ELVIRE, CLARIN.

D. FÉLIX, *à D. Fadrique.*

Généreux ennemi, je me rends ici tard,
Et peut-être Isabelle en est mal satisfaite,
Mais j'ai voulu moi-même assurer sa retraite :
Cependant du vieillard quelques gens de crédit,
En faveur de nos feux, pourront gagner l'esprit;
Et je ne le crois pas en si grande colère,
Qu'ils ne trouvent moyen d'accommoder l'affaire;
L'amour fait excuser de plus grands attentats.

CLARIN.

Voici pour marcher droit un assez mauvais pas.

D. CÉSAR.

Répondez, don Fadrique, enfin ce n'est point elle?

D. FÉLIX.

Quoi, trouver don César où je cherche Isabelle?
Certes, j'en suis surpris, et dans le même jour
Que vous m'avez promis de servir mon amour,
C'est mal vous souvenir d'une telle promesse,
Que souffrir mon rival auprès de ma maîtresse;
Mais enfin, malgré vous j'attends tout de son choix.

ISABELLE, *ouvrant à demi le cabinet.*

Ouvrons, j'ai reconnu don Félix à la voix.

D. FADRIQUE.

J'excuse une chaleur dont l'amour est capable.
Don César envers vous ne me rend point coupable;
S'il se rencontre ici, c'est sans être averti,
Et loin que contre vous je prenne son parti,
Encor qu'en cette dame il connût Isabelle,
J'ai toujours soutenu que ce n'était point elle.

ELVIRE, *bas à D. Fadrique.*

Qu'osez-vous dire? Hélas!

D. FADRIQUE, *bas à Elvire.*

Laissez-moi ce souci,
Je veux par don Félix vous tirer hors d'ici,
Je saurai bien après lui rendre sa maîtresse.
(*Haut à don Félix.*)
Et pour vous témoigner que je tiens ma promesse,
Si vous avez pour elle un lieu de sûreté,
Vous l'y pouvez conduire en toute liberté :
De mes soins votre flamme est-elle satisfaite?

ISABELLE, *bas.*

Ciel, quelle trahison ! est-ce ainsi qu'on me traite?

D. CÉSAR, *à D. Fadrique.*

Encor qu'en ce projet vous lui serviez d'appui,
Isabelle pourtant n'est pas encore à lui.

D. FÉLIX, *à Elvire.*

Allons, madame, allons, que rien ne vous étonne;
Suivons sans différer ce que l'amour ordonne.

ELVIRE, *bas.*

Que de confusion ! ô sort capricieux !

D. CÉSAR.

Ah ! Ce n'est pas ainsi qu'on l'enlève à mes yeux :
Que l'on m'ait averti, que le hasard m'amène,
Enfin je suis ici, votre espérance est vaine,
Je l'aime comme vous ; et quoique le mépris
Ait toujours de ma flamme été l'indigne prix,
En vain ce dur mépris à la quitter m'invite,
Il faut auparavant qu'elle m'en sollicite,
Et qu'elle avoue au moins, que jusqu'à se trahir
Mon triste cœur s'est pu résoudre d'obéir.

D. FÉLIX.

Puisque par cette voie enfin tout se répare,
Rien ne peut empêcher qu'elle ne se déclare.
Que ne répondez-vous, Isabelle, et pourquoi
Différez-vous encore à vous donner à moi ?
Vous m'aimez, je vous aime, et ma flamme sincère...

ELVIRE, *bas à D. Félix.*

Ne me pressez point tant, don César est mon frère :
Vous m'êtes obligé de l'avis d'aujourd'hui,
Travaillez en revanche à finir mon ennui,
Tirez-moi de ce lieu, l'occasion est belle,
Et vous retournerez après pour Isabelle.

D. FÉLIX.

Il est juste, madame, et je sais mon devoir.
(*A don César.*)
Cessez de vous flatter d'un inutile espoir,
Don César, je ne puis obtenir de sa haine
Qu'elle daigne d'un mot soulager votre peine ;
Par un pareil mépris cherchez à vous guérir.

D. CÉSAR.

Non, il faut qu'Isabelle, et dussé-je en mourir,
Me le dise elle-même, et puis je me retire.

ISABELLE, *sortant du cabinet.*

S'il ne tient qu'à cela, je m'en vais vous le dire.

D. FADRIQUE, *à Isabelle.*

Vous me perdez, madame, après un tel aveu.

CLARIN.

Isabelle est doublée, ils vont jouer beau jeu.

ELVIRE.

Que deviendrai-je, hélas !

D. CÉSAR.

Qu'est ceci, don Fadrique ?

ISABELLE.

Oui, puisqu'il faut enfin que tout mon cœur s'expli-[que,
C'est en vain, don César, que vos feux mal reçus
Se flattent de l'espoir de vaincre mes refus :
Je vous l'ai dit cent fois, vous perdez votre peine,
Et votre amour ne peut s'attirer que ma haine.

D. CÉSAR.

Pour me faire céder, madame, c'est assez,
Non que des traits si beaux soient sitôt effacés ;
Mais si ni la raison, ni le temps, ni l'absence
Ne peuvent de mon feu dompter la violence,
Du moins je saurai bien pour fuir votre courroux,
Empêcher mes soupirs d'aller jusques à vous.

ISABELLE.

Ce sentiment m'oblige, et je serais ingrate
Si, quand votre vertu dans ce dessein éclate,
Je craignais d'avouer qu'une si belle ardeur
Emporte mon estime au défaut de mon cœur.

D. FÉLIX, *à D. César.*

Daignerez-vous souffrir qu'un rival vous embrasse?

D. CÉSAR.

Déjà dans mon esprit ce fâcheux nom s'efface.

ISABELLE.

Allons, quoique l'amour cause tout mon souci,
Je rougis du long temps que je m'arrête ici.

SCÈNE V

D. FADRIQUE, D. CÉSAR, ELVIRE, CLARIN.

D. FADRIQUE.

Enfin vous remportez une haute victoire.

D. CÉSAR.

J'ai dû ce sacrifice à l'éclat de ma gloire ;
Mais votre procédé m'étonne au dernier point,
Qu'en croirai-je, ou plutôt que n'en croirai-je point?
Tant de déguisements dont j'ignore la cause,
Me font avec raison soupçonner quelque chose,
Et vous et mon rival conspiriez à l'envi...

D. FADRIQUE.

Ne me reprochez rien quand je vous ai servi..

D. CÉSAR.

Non, je ne me plains point qu'un ami plein de zèle
Ait voulu m'épargner les mépris d'Isabelle ,
Mais que de notre accord n'ignorant point les lois,
Touchant cette inconnue il m'ait trompé deux fois :
Il faut pour m'éclaircir...

SCÈNE VI

LÉONEL, ISABELLE ET D. FÉLIX *derrière le théâtre,*
D. FADRIQUE, D. CÉSAR, ELVIRE, CLARIN.

LÉONEL, *derrière le théâtre.*

Meurs, traître ! meurs, infâme !

D. FADRIQUE.

D'où vient un si grand bruit?

D. FÉLIX, *à Isabelle, derrière le théâtre.*

Retirez-vous, madame.

CLARIN.

On se tue, on se bat, monsieur, tout est perdu!
C'est...

D. FADRIQUE, *à D. César.*

Allons voir à qui notre secours est dû :
Mais croyez, attendant que je vous désabuse...

D. CÉSAR.

Allons, je connais trop comme il faut que j'en use.

D. FADRIQUE, *à Elvire.*

Madame, demeurez, et n'appréhendez rien.

SCÈNE VII

ELVIRE, CLARIN.

ELVIRE.

Dieu, quel malheur jamais fut comparable au mien!
Quand le ciel à mes vœux se déclare propice,
Un frère me traverse et cause mon supplice :
Mais, craignant son retour, enfermons-nous ici.

(*Elvire s'enferme dans le même cabinet où était Isabelle auparavant.*)

CLARIN, *seul.*

Quoiqu'éloigné des coups, m'en voilà tout transi;
Dieu me veuille garder d'être de la partie!

SCÈNE VIII

ISABELLE, CLARIN.

ISABELLE.

Qu'on nous ait rencontrés ainsi dès la sortie,
Et que je sois réduite en ce triste moment
A craindre pour un père, ou bien pour un amant!
Il faut pourtant mettre ordre à n'être pas surprise.

(*Isabelle veut rentrer dans le cabinet où Elvire vient de s'enfermer.*)

Mais je trouve à mon tour la place déjà prise.
Hélas!

CLARIN.

Venez ici renfermer vos hélas.

(*Isabelle se cache derrière une tapisserie.*)

SCÈNE IX

LÉONEL, D. FADRIQUE, D. FÉLIX, D. CÉSAR, CLARIN.

LÉONEL, *à D. Fadrique.*

Non, il faut qu'il l'épouse, ou dans son sang mon [bras...

D. FADRIQUE.

Ne vous emportez point, c'est tout ce qu'il désire.

LÉONEL.

Donc par quelle chaleur m'a-t-il tantôt pu dire...

D. FÉLIX.

Oubliez un transport que l'amour a causé,
Tout mon crime est mon feu trop longtemps dé-[guisé.
C'était par votre aveu que je devais prétendre...

LÉONEL.

Il me suffit qu'en vous j'embrasse enfin un gendre.

D. FÉLIX.

Mon bonheur est si grand que je ne sais comment
Vous témoigner ma joie et mon ressentiment :
Mais si pour vous offrir un cœur rempli de zèle...

LÉONEL.

Brisons là, je vous prie, et trouvons Isabelle.
Où s'est-elle cachée?

D. FADRIQUE, *à Clarin.*

As-tu perdu la voix?

CLARIN.

Je ne sais ce qu'il faut répondre cette fois;
Et j'ignore, monsieur, tant ce succès m'étonne,
Si vous me demandez la mauvaise ou la bonne,
La fausse ou bien la vraie; et dans un tel souci,
Pour ne me point tromper, l'une est là, l'autre ici.

D. FADRIQUE.

Comme ici dès tantôt elle s'est retirée,
En cette occasion elle y sera rentrée.

(*Il va au cabinet où est Elvire.*)

Sortez, sortez, madame, enfin tout est d'accord,
J'ai su gagner celui dont vous craignez l'abord
Et par son ordre exprès un heureux hyménée
Doit rendre dès demain votre amour couronnée.

ELVIRE, *sortant du cabinet.*

Puisqu'il sait ma faiblesse, et veut bien l'excuser,
Je dois cesser de feindre et de me déguiser.

D. CÉSAR.

Ah, sœur, infâme sœur! Est-ce ainsi qu'on m'af-[fronte?

CLARIN.

C'est bien ici le diable, ils n'ont pas tous leur compte.

D. FÉLIX.

Modérez ce transport.

D. CÉSAR.

Souffrir qu'un suborneur
Foule aux pieds l'amitié pour m'arracher l'honneur?

D. FADRIQUE.

A votre passion donnez moins de croyance,
Je suis perfide ami, peut-être en apparence,
Mais ce sont des secrets que vous saurez un jour :
Cependant je l'adore, approuvez mon amour,
Et calmant le courroux qui règne dans votre âme,
Par un aveu public autorisez ma flamme.

D. CÉSAR.

Je n'ai plus rien à dire, et mon cœur satisfait,
Pour condamner la cause, estime trop l'effet.

D. FADRIQUE.

Ce doux consentement fait ma plus haute joie.

CLARIN.

Ils sont tous deux payés de la même monnoie.

D. FADRIQUE, *à Elvire.*

Madame, trouvez bon que ce cœur amoureux
Vous renouvelle ici l'hommage de ses vœux,
De vous seule dépend tout le bien que j'espère.

ELVIRE.

Votre espoir est trop juste après l'aveu d'un frère.

SCÈNE X

ISABELLE, LÉONEL, ELVIRE, D. FADRIQUE, D. CÉSAR, D. FÉLIX, CLARIN.

D. FÉLIX, *à Léonel lui présentant Isabelle.*

Permettez qu'Isabelle en vienne dire autant.

ISABELLE.

Mes souhaits sont remplis si mon père est content,
Mais si votre bonté n'excuse ma folie...

LÉONEL.

Elle t'est pardonnée, et déjà je l'oublie,
L'amour excuse tout, vivez, heureux amants,
Et que rien ne s'oppose à vos contentements.

FIN DES ENGAGEMENTS DU HASARD.

LE

FEINT ASTROLOGUE

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

1648

PERSONNAGES

LÉONARD, père de Lucrèce.
D. JUAN, amant de Lucrèce et aimé de Léonor.
D. FERNAND.
D. LOPE, amoureux de Léonor.
D. LOUIS, ami de D. Fernand et de D. Lope.
LUCRÈCE, maîtresse de D. Juan.

PERSONNAGES

LÉONOR, amoureuse de D. Juan et aimée de D. Lope.
BÉATRIX, servante de Lucrèce.
JACINTE, suivante de Léonor.
MENDOCE, vieux domestique de Léonard.
PHILIPIN, valet de D. Fernand.

La scène est à Madrid.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

D. FERNAND, PHILIPIN.

D. FERNAND.

Que ce que tu me dis m'embarrasse l'esprit!
Est-il vrai, Philipin?

PHILIPIN.

Béatrix me l'a dit.

D. FERNAND.

Que Lucrèce en effet...

PHILIPIN.

Oui, que votre Lucrèce
N'aurait jamais pitié de l'ardeur qui vous presse,
Qu'en vain vous espériez voir son cœur adouci,
Et qu'elle avait sujet de vous traiter ainsi.

D. FERNAND.

Enfin de ses mépris je devine la cause,
Sans doute elle aime ailleurs.

PHILIPIN.

Je crois la même chose,
Au discours de tantôt je l'ai trop reconnu;
Et si le bon vieillard ne fût point survenu,
J'allais savoir, monsieur, tout au long le mystère;
Etre fille suffit pour ne se pouvoir taire,
Puisqu'il n'en fut jamais qui, dans l'occasion,
Pût garder un secret sans indigestion.

D. FERNAND.

Si bien que Béatrix...

PHILIPIN.

Cessez d'être en cervelle; [le:
J'en saurai tout, vous dis-je, et je vous réponds d'el-
Car, soit pour me trouver l'esprit un peu gaillard,
Soit pour me voir comme elle assez grand babillard,
J'ai le don de lui plaire, et surtout la méthode [de,
Dont nous traitons l'amour n'est pas fort incommo-
Elle n'engage à rien. Mais, monsieur, franchement,
Ne vous lassez-vous point d'aimer si constamment?
Autrefois en tous lieux vous disiez : « Je vous aime, »
A peine un demi-jour vous étiez à la même;
Et cependant Lucrèce, avec tous ses mépris,
Vous tient depuis un mois de ses beautés épris!
C'est être bien changé.

D. FERNAND.

Philipin, je confesse
Que je romps ma coutume en faveur de Lucrèce :
Mais écoute, c'est trop te laisser alarmé
De ce qu'un même objet soit si longtemps aimé.
Si l'amour m'engagea d'abord à son service, [ce :
C'est amour aujourd'hui beaucoup moins que capri-
Son peu de complaisance à flatter mon espoir
Est l'unique raison qui m'oblige à la voir;
Non pas que sa personne en effet me soit chère,
Mais parce que je prends plaisir à lui déplaire,
Et cherche à me venger, en la persécutant,
De la honte que j'ai qu'on m'estime constant.

PHILIPIN.

Quel tort je vous faisais faute de bien l'entendre!
Ainsi donc les devoirs que vous semblez lui rendre
Ne sont plus un effet de votre passion?

D. FERNAND.

Je la sers seulement par obstination;
Et si, quand je lui dis le secret de mon âme,
Avec moins de rigueur elle eût traité ma flamme;
Dans ma façon de vivre, et suivant mon humeur,
Une autre eût eu bientôt le présent de mon cœur :
Mais que mal à propos on prenne un front sévère,
Qu'un soupir, qu'un regard fasse entrer en colère,
C'est alors que pour mieux mériter ce courroux...





LE FEINT ASTROLOGUE.

DON JUAN.

J'adore votre fille, et cet objet vainqueur
Depuis un an entier dispose de mon cœur.

Acte V, sc. XII.

PHILIPIN.

Qu'il fait mauvais, monsieur, avoir affaire à vous!
Quoi? Quand de vous aimer on se trouve incapable
On n'ose l'avouer sans se rendre coupable?
Ah, Lucrèce a grand tort avec ses fiers refus.
Mais quand prétendez-vous enfin n'y penser plus?

D. FERNAND.

Lorsque par ton adresse et par ton entremise
Je connaîtrai celui pour qui l'on me méprise.

PHILIPIN.

C'est don Juan, peut-être.

D. FERNAND.

Ah!

PHILIPIN.

Oui, ce don Juan,
Qui, comme vous savez, la sert depuis un an.
Vous riez?

D. FERNAND.

Le parti serait pour elle honnête,
Et ne m'a point encor donné martel en tête.

PHILIPIN.

Quoique pauvre, il peut plaire.

D. FERNAND.

Ah! ne présume pas
Que jamais tant d'orgueil jette les yeux si bas.
Un cœur comme le sien, que l'ambition flatte,
Veut que par la fortune un grand mérite éclate.
Aussi ce don Juan n'en a que des mépris.

PHILIPIN.

C'est quelquefois par là que les plus fins sont pris,
Ce peut être une feinte.

D. FERNAND.

Et la peux-tu comprendre?
Il a quitté la ville, et doit passer en Flandre;
Et malgré tout cela tu veux qu'ils soient d'accord?

PHILIPIN.

On voit assez souvent...

D. FERNAND.

Tais-toi, Béatrix sort.
Tâche à t'en éclaircir, fais qu'elle se déclare;
J'attends à ce détour l'heure qui t'en sépare.

PHILIPIN.

Je sais quel est mon rôle, et je le jouerai bien.

SCÈNE II

BÉATRIX, PHILIPIN.

BÉATRIX.

A quoi donc penses-tu?

PHILIPIN.

Moi? Je ne pense à rien.

BÉATRIX.

Rêver en me voyant, en voyant ce qu'on aime?

PHILIPIN.

Mon maître n'aime plus, je n'aime plus de même.

BÉATRIX.

Tout de bon, Philipin?

PHILIPIN.

Tout de bon, Béatrix.

BÉATRIX.

Tu veux m'abandonner, toi?

PHILIPIN.

Moi-même.

BÉATRIX.

Tu ris :
Et peut-être demain...

PHILIPIN.

Cela va sans peut-être,
Un valet suit toujours la fortune d'un maître;
Fais qu'on aime le mien, et tu verras qu'après,
S'il faut mourir pour toi, je mourrai tout exprès.

BÉATRIX.

Ne me demande point une chose impossible.

PHILIPIN.

Ta maîtresse à l'amour est donc bien insensible?

BÉATRIX.

Non pas tant, mais...

PHILIPIN.

Quoi, mais?

BÉATRIX.

Mon pauvre Philipin,
Tu m'avais tant promis...

PHILIPIN.

Venons au mais enfin;
Poursuis.

BÉATRIX.

Que te dirai-je?

PHILIPIN.

A quel dessein Lucrèce
Traite ainsi don Fernand avec tant de rudesse,
Et si l'aimer encore est pour lui temps perdu.

BÉATRIX.

Je te le dirais bien, mais il m'est défendu.
Si pourtant tu jurais de garder le silence...

PHILIPIN.

Va, dis-moi ton secret avec toute assurance,
Je suis fort taciturne; et, tel que tu me vois,
Je ne conte jamais qu'une chose à la fois.
Avec peu de raison ta crainte me soupçonne.

BÉATRIX.

Tu n'en diras donc mot?

PHILIPIN.

Mot du tout.

BÉATRIX.

A personne?

PHILIPIN.

Non.

BÉATRIX.

Tu me le promets?

PHILIPIN.

Est-ce fait?

BÉATRIX.

Jure tôt.

PHILIPIN.

Oui, foi de Philipin. Juré-je comme il faut?

BÉATRIX.

Non pas même à ton maître ?

PHILIPIN.

Est-ce à dessein de rire?

Dis-le-moi tout d'un coup si tu me le veux dire.
Pourquoi tant de façons? Vois-tu, sans te flatter,
Si je meurs pour l'oüir, tu meurs pour le conter;
Tant de précaution est ici ridicule.

BÉATRIX.

Tu sauras donc enfin...

PHILIPIN.

Parle sans préambule.

BÉATRIX.

Que si tu vois toujours ton maître maltraité,
C'est parce que Lucrèce...

PHILIPIN.

Aime d'autre côté?

BÉATRIX.

Tu devines.

PHILIPIN.

Hé bien, le nom du personnage?
Achève.

BÉATRIX.

Tu veux donc en savoir davantage?

PHILIPIN.

Ah! D'un homme d'honneur c'est trop se défier.
Son nom est?

BÉATRIX.

Don Juan.

PHILIPIN.

Ce pauvre cavalier?

BÉATRIX.

Lui-même; il est galant, noble, de bonne mine.

PHILIPIN.

Et la galanterie échauffe la cuisine!

BÉATRIX.

Elle l'adore enfin.

PHILIPIN.

Ma foi, tu m'interdis;
Mais s'il en est aimé, comme tu me le dis,
Pourquoi l'abandonner pour s'en aller en Flandre:

BÉATRIX.

Chacun le croit ici comme il l'a fait entendre;
Mais dans un tel voyage, à te parler sans fard,
S'il était pris des Turcs nous courrions grand hasard.

PHILIPIN.

A ce compte il est donc en pays d'assurance?

BÉATRIX.

Entre nous deux il l'est, et plus qu'on ne le pense,
Dans Madrid.

PHILIPIN.

Dans Madrid!

BÉATRIX.

Et n'en a point sorti.

PHILIPIN.

Qui diable eût jamais cru qu'il eût si bien menti,
Et que pour mieux tromper tout autre que Lucrèce,
Il eût fait ses adieux avecque tant d'adresse!

BÉATRIX.

Ainsi, depuis huit jours que tu le crois absent,
Il voit de nuit Lucrèce, et Lucrèce y consent.
Vois ce que peut ton maître espérer de sa flamme!

PHILIPIN.

Mais ne craint-elle point qu'un voisin la diffame?
Car enfin il en est, qui, pendant tout un mois,
Comme des loups-garous ne dorment qu'une fois:
Leur curieuse humeur toujours les inquiète;
Et si dans le quartier il est quelque amourette,
Du soir jusqu'au matin ils demeurent au guet
Pour tenir bon papier de tout ce qui s'y fait.

BÉATRIX.

Pour s'en mettre à couvert, l'accord est fait de sorte
Qu'il va droit au jardin par une fausse porte,
Je la laisse entr'ouverte, et là, commodément,
Lucrèce l'entretient de son appartement;
Sa fenêtre y répond.

PHILIPIN.

La partie est bien faite;
Mais quand il l'a quittée, où fait-il sa retraite?

BÉATRIX.

Chez don Lope, où de jour il garde la maison,
Sans que don Lope même en sache la raison;
Sous un autre prétexte il le loge, et je pense
Que je n'en aurais pas reçu la confidence,
S'ils avaient eu moyen de se passer de moi.
Mais adieu, touche.

PHILIPIN.

Adieu.

BÉATRIX.

Tu me promets ta foi,
Philipin!

PHILIPIN.

Quelle foi?

BÉATRIX.

Celle de mariage.

PHILIPIN.

Va, je te la promets quand nous serons en âge.

SCÈNE III

PHILIPIN, *seul.*

C'est donc là cet honneur qu'elle nous vantait tant?
Ah! combien en est-il dans ce sexe inconstant
Qui contrefont de jour une vertu parfaite,
Et la laissent de nuit dormir sous leur toilette!
Donc l'amour à Lucrèce a brouillé le cerveau?
Qu'un secret à garder est un pesant fardeau!
Il me pèse, il m'étouffe; et je me persuade,
Si je le tais longtemps, que j'en serai malade.
Mais mon maître revient, voici ma guérison.

SCÈNE IV

D. FERNAND, PHILIPIN.

D. FERNAND.

Hé bien de ma disgrâce as-tu su la raison?

Lucrèce a-t-elle ailleurs engagé sa franchise? [se?
Est-ce haine, est-ce orgueil qui fait qu'on me mépri-
Tu ne me réponds rien? Es-tu sourd, ou sans voix?
Pourquoi grincer les dents, et te serrer les doigts?
Parle, es-tu possédé?

PHILIPIN.

Monsieur, laissez-moi faire.

D. FERNAND.

Dis donc ce que tu sais.

PHILIPIN.

Je tâche de me taire,
On me l'a commandé; mais pour ne rien cacher,
Déjà loin d'obéir, je suis las de tâcher;
Oyez. Ce cavalier poli, galant, honnête,
Qui ne vous a jamais donné martel en tête;
Enfin ce don Juan dont je vous ai parlé,
Qui fait croire partout qu'en Flandre il est allé,
Par l'ordre de Lucrèce, et sans qu'aucun le sache,
En secret dans Madrid chez don Lope se cache.

D. FERNAND.

Que dis-tu? Par son ordre?

PHILIPIN.

Il en est adoré.

D. FERNAND.

Don Juan est ici?

PHILIPIN.

Rien n'est plus assuré;
Il a feint ce départ pour vous donner la baie.

D. FERNAND.

Me tromper! Je prétends qu'un des deux me le paye.

PHILIPIN.

Et que résolvez-vous?

D. FERNAND.

Le dessein en est pris,
Je veux revoir Lucrèce.

PHILIPIN.

Ah! pauvre Béatrix!
Monsieur, vous parlerez, sa fortune est perdue.

D. FERNAND.

Non, crois-moi.

PHILIPIN.

De quoi donc vous guérira sa vue?

D. FERNAND.

Je veux me rire d'elle, et pour me venger mieux,
Me feindre de nouveau captif de ses beaux yeux;
Si j'en suis méprisé, du moins j'aurai la joie
De la payer sur l'heure en la même monnoie;
Je saurai la railler, et lui faire sentir
Que je n'ai fait l'amant que pour me divertir.
Mais enfin don Juan, à ce que j'en puis croire,
A besoin pour la voir de la nuit la plus noire.
Après tout, son bonheur me rend un peu jaloux.

PHILIPIN.

Suffit jusqu'à tantôt. Don Louis vient avec vous.

D. FERNAND.

Laisse-moi lui parler, et cours avec adresse
T'informer d'un voisin si je puis voir Lucrèce;
C'est-à-dire...

PHILIPIN.

J'entends. Vous craignez le vieillard?

D. FERNAND.

Va donc.

SCÈNE V

D. LOUIS, D. FERNAND.

D. LOUIS.

De votre joie, ami, faites-moi part,
Vous me semblez tout gai. Sans doute que Lucrèce
Ne tient plus que l'amour ne soit qu'une faiblesse,
Son cœur est adouci, je le juge à vous voir.

D. FERNAND.

Au contraire, jamais je n'eus si peu d'espoir;
Tout est perdu pour moi, quelque effort que je fasse.

D. LOUIS.

Peut-on vous consoler d'un telle disgrâce?

D. FERNAND.

A vous dire le vrai, je la perds sans regret;
Et si vous étiez homme à garder un secret...

D. LOUIS.

Vous n'en pouvez douter sans me faire une injure.

D. FERNAND.

Sachez donc en deux mots quelle est mon aventure.
J'ai découvert pourquoi l'on m'a traité si mal;
Par ces mépris Lucrèce obligeait un rival,
Depuis un an elle aime, on me le vient d'apprendre,
Jugez si j'ai raison de n'y plus rien prétendre.

D. LOUIS.

Quoi? Lucrèce aimerait?

D. FERNAND.

C'est de quoi s'étonner,
Qu'on ait touché son cœur, qu'elle ait pu le donner,
Elle qui se parant d'une vertu forcée,
Du moindre mot d'amour se trouvait offensée.

D. LOUIS.

Mais de grâce, quel est cet heureux qui lui plaît?

D. FERNAND.

Vous serez étonné quand vous saurez qui c'est.
Don Juan.

D. LOUIS.

Vous raillez, ou bien on vous abuse.

D. FERNAND.

Croyez qu'il est ainsi, son départ n'est que ruse;
Pour la voir sans soupçon il fait courir ce bruit;
Voyez le digne choix, et pour qui l'on me fuit,
Pour un homme sans biens.

D. LOUIS.

Perdez cette croyance,
Je connais trop Lucrèce, et je sais d'assurance
Qu'en secret don Juan brûle d'un autre feu.

D. FERNAND.

Pour qui?

D. LOUIS.

Pour Léonor.

D. FERNAND.

Vous la connaissez?

D. LOUIS.

Peu;
Et je sais seulement qu'assez belle et galante,
Elle vit chez un oncle où don Juan la hante.
C'est peut-être en effet par obligation,
Autant et plus encor que par affection :
Il doit à Léonor beaucoup plus qu'on ne pense;
Son plus intime ami m'en a fait confidence,
Et se tiendrait heureux que l'on vous eût dit vrai.

D. FERNAND.

Mais c'est de Béatrix enfin que je le sais,
J'en puis parler sans doute, et je me désespère
D'être pour l'amour d'elle obligé de me taire.
Mais pour ne vous pas dire un secret à demi,
Il se tient tout le jour caché chez votre ami,
Chez don Lope.

D. LOUIS.

Le ciel à propos me l'envoie;
Je vais savoir de lui ce qu'il faut que j'en croie,
Il m'avouera le tout, si je ne suis déçu.
Adieu, je vous dirai ce que j'en aurai su.

SCÈNE VI

D. LOPE, D. LOUIS.

D. LOUIS.

Hé quoi! Toujours rêveur?

D. LOPE.

Et toujours misérable.

D. LOUIS.

Don Lope, quel malheur de nouveau vous accable?

D. LOPE.

Pourquoi m'obligez-vous à vous redire encor
Que depuis si longtemps j'adore Léonor;
Et, qu'un ami l'aimant, je suis dans la contrainte
De n'oser seulement me permettre la plainte?
Il n'est point de tourments qui puissent égaler
Celui d'aimer beaucoup, et de n'oser parler.

D. LOUIS.

Un semblable respect en vain vous embarrasse,
Don Juan s'éloignant, vous a quitté la place;
L'occasion est belle, allez offrir vos vœux.

D. LOPE.

Je n'en suis pas, ami, de beaucoup plus heureux.

D. LOUIS.

De vrai, mais entre nous, quelqu'un me vient d'ap- [prendre
Qu'il termine à Madrid son voyage de Flandre.

D. LOPE.

Qui peut vous l'avoir dit?

D. LOUIS.

Bien plus, il court un bruit
Qu'il est caché chez vous, et ne sort que de nuit.
Ne me le cachez point, vous lui donnez retraite.

D. LOPE.

J'avais cru jusqu'ici la chose fort secrète.

D. LOUIS.

Elle l'est en effet, et vous craignez en vain;
Mais que peut-il prétendre, et quel est son dessein?

D. LOPE.

Sans avoir pénétré plus avant dans son âme,
J'ai su que cette feinte importait à sa flamme;
Et j'ose présumer, sur ce qu'il m'en a dit,
Qu'un peu de jalousie a brouillé son esprit;
Et que par le faux bruit d'une si longue absence,
Il veut savoir au vrai ce que Léonor pense,
Lui voir mettre pour lui ses sentiments au jour,
Et par son déplaisir juger de son amour.

D. LOUIS.

Le bruit court toutefois qu'il adore Lucrèce.

D. LOPE.

C'est d'un peuple grossier l'ordinaire faiblesse.
Parce qu'il est galant, et voit cette beauté,
Quoiqu'il en soit toujours assez mal écouté,
On veut croire son cœur esclave de ses charmes,
Et même Léonor en a versé des larmes;
Mais il a su toujours s'en défendre si bien,
Qu'elle a trop reconnu qu'il n'en fut jamais rien.

D. LOUIS.

Est-elle encor la même?

D. LOPE.

Oui, toujours trop fidèle,
C'est peu qu'il soit parti sans prendre congé d'elle;
Elle-même avec soin cherche à l'en excuser,
Et m'ôte chaque jour tout lieu de rien oser.
Cependant, et c'est là que ma peine est extrême,
Je lui rends des devoirs pour lui contre moi-même;
Je la vois pour lui plaire, et pour l'entretenir
D'un feu que de son cœur rien ne saurait bannir;
Au nom de don Juan elle-même ravie,
Pour en parler souvent, à la voir me convie.
Sans perdre tout espoir, j'en attends le succès,
Ce m'est toujours beaucoup d'avoir chez elle accès.
Et peut-être qu'un jour, si par quelque caprice
Le sort, pour les brouiller, use de sa malice,
Elle se souviendra que l'on voit rarement
Que qui fut bon ami, soit infidèle amant.

D. LOUIS.

Je le souhaite ainsi; mais adieu, je vous quitte;
C'est trop vous empêcher de lui rendre visite.

SCÈNE VII

D. LOPE, *seul.*

En quel fâcheux état me trouvé-je réduit!
Tout le soin que je prends m'est contraire et me nuit.
O cruauté du ciel qui n'eut jamais d'exemple!
Mais ne la vois-je point qui vient ici du temple?
C'est elle; amour, cessons de craindre son courroux;
Parlant pour un ami, parlons un peu pour nous:
Et, s'il faut succomber sous le sort qui nous brave,
Qu'elle apprenne du moins qu'elle a plus d'un [esclave.

SCÈNE VIII

LÉONOR, D. LOPE, JACINTE.

LÉONOR.

C'est un bonheur pour moi de vous avoir trouvé.
Don Juan à Burgos est sans doute arrivé,
Et du moins une lettre apaise ma colère.

D. LOPE.

Madame, j'en attends tantôt par l'ordinaire.

LÉONOR.

Si je m'en plains, don Lope, au moins j'en ai bien [lieu.
M'avoir ainsi quittée, et sans me dire adieu !

D. LOPE.

Daignez juger par là de l'excès de sa flamme,
L'eût-il pu prononcer, et ne pas rendre l'âme,
Voir un si grand mérite et des charmes si doux,
Et dire sans mourir : « Je prends congé de vous? »

LÉONOR.

Don Lope, en sa faveur j'aime que l'on m'abuse,
Aussi bien mon amour fait assez son excuse;
Mais par quelque motif qu'il ait pu s'éloigner,
S'il m'aimait, il a su fort mal le témoigner.

D. LOPE.

Je ne l'excuse point, madame, il est coupable;
Je sais de quels bienfaits il vous est redevable;
Qu'à pleines mains sur lui vous les avez versés,
Que toujours...

LÉONOR.

Brisons là, don Lope, c'est assez.
Un bienfait n'est plus rien sitôt qu'on le publie,
Qui peut s'en souvenir mérite qu'on l'oublie;
Et pour moi, si je l'ose avouer aujourd'hui,
Je m'obligeais moi-même en m'employant pour lui;
Je rendais seulement justice à son mérite.
Je veux bien toutefois ne le pas tenir quitte,
Et juger, comme vous, avec plus de rigueur;
Mais s'il m'est obligé, c'est du don de mon cœur;
Et c'est de ce don seul qu'il faut qu'il se souvienne,
Si son affection est égale à la mienne.

D. LOPE.

C'est de ce don aussi qu'il fait le plus d'état;
Et pour n'en être pas entièrement ingrat,
Dans la nécessité de quitter ce qu'il aime,
Il tâche à vous laisser la moitié de soi-même;
Il laisse, en s'éloignant, don Lope auprès de vous :
Et comme l'amitié ne fait plus qu'un de nous,
Si son triste départ vous tient lieu de disgrâce,
Je ferai mon possible à bien remplir sa place.
Mes soupirs redoublés vous peindront ses ennuis,
Pour être à don Juan, j'oublierai qui je suis ;
Le beau feu qui l'anime échauffera mon âme,
Et par le doux effort de cette vive flamme...

LÉONOR.

Il me suffit. Je crains que sous cette couleur
Vous ne parliez enfin avec trop de chaleur.
Pour n'ouïr rien de plus, adieu, je me retire.
L'amitié vous surprend et vous en fait trop dire;
Don Lope, une autre fois soyez plus modéré.

D. LOPE, *à part.*

Suivons le triste sort qui nous est préparé.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

LUCRÈCE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Madame, de nouveau je jure de me taire;
Mais encore, après tout, que prétendez-vous faire?

LUCRÈCE.

Que te puis-je répondre, et que demandes-tu ?
De cent soucis divers mon cœur est combattu,
En l'état où je suis moi-même je l'ignore.

BÉATRIX.

Vous aimez don Juan?

LUCRÈCE.

Dis plus, que je l'adore.

BÉATRIX.

Voir en vous un amour et si prompt et si grand,
Madame, à dire vrai, c'est ce qui me surprend :
Cent fois ce don Juan vous a fait voir sa peine,
Sans recevoir de vous que des marques de haine,
Les plus cruels mépris l'ont cent fois outragé;
Cependant tout d'un coup votre cœur est changé.

LUCRÈCE.

Ah ! Si pour moi le sien depuis un an soupire,
Que n'ai-je point souffert sans oser t'en rien dire!
Car pourquoi retenir ce secret enfermé?
Dès l'instant qu'il me vit, s'il m'aima, je l'aimai;
Mais jugeant que mon père en ayant connaissance,
Pour un homme sans biens aurait peu d'indulgence,
J'accusai fort longtemps mes yeux de trahison;
Cent fois à mon secours j'appelai ma raison.
Hélas! Combien en vain me suis-je défendue
D'oser aimer en lui la vertu toute nue!
Quels efforts ai-je faits, jusqu'à forcer mon cœur
D'affecter des mépris et s'armer de rigueur!
Peut-on plus maltraiter jamais ce que l'on aime?
Tu l'as vu, tu le sais, que don Juan lui-même,
Lassé de voir son feu récompensé si mal,
Fit dessein de quitter un séjour si fatal;
Et qu'ennuyé d'aimer sans voir rien à prétendre,
Il prit congé de moi pour s'en aller en Flandre.
Mon cœur n'osant encore alors se démentir,
Fit un dernier effort pour le laisser partir;
Mais il n'était plus temps de s'armer de courage,
Don Juan pour le vaincre avait trop d'avantage;
Et dans cette rencontre en sut user si bien...
Mais à quoi m'arrêter? Tu vis notre entretien,
Et tu sais que l'amour, pour braver mes caprices,
Me fit en ce moment accepter ses services;
Et malgré mon orgueil conclure enfin ce point,
Qu'il feindrait de partir, et ne partirait point.

BÉATRIX.

Vous avéz mérité sans doute d'être plainte.
Mais que peut à tous deux importer cette feinte?

LUCRÈCE.

Ce prétendu voyage avait trop éclaté
Pour l'oser ainsi rompre avec légèreté.
A force d'en chercher la véritable cause,
Peut-être en eût-on pu deviner quelque chose,
Quitte ainsi pour un temps à se cacher de jour,
Et sous quelque couleur feindre après son retour.
Mais voici don Fernand. O la vue importune!

SCÈNE II

D. FERNAND, LUCRÈCE, BÉATRIX, PHILIPIN.

D. FERNAND.

J'accuse avec raison ma mauvaise fortune;
On ne vous saurait voir toujours seule chez vous?
De vous-même à la fin je deviendrai jaloux.

LUCRÈCE.

La retraite me plaît; et, chez moi solitaire,
Du moins je ne vois rien qui me puisse déplaire.
Qui vous porte à troubler le repos où je suis?

D. FERNAND.

Vous n'aurez donc jamais pitié de mes ennuis?

LUCRÈCE.

Plaignez-vous-en ailleurs, pour moi je les ignore.

D. FERNAND.

L'amour...

LUCRÈCE.

Ne parlez point d'un tyran que j'abhorre.

D. FERNAND.

Mais un amant qui souffre...

LUCRÈCE.

Otez ce nom d'amant;
Il me choque, il me blesse.

D. FERNAND.

Ah! C'est injustement;
Puisqu'avec moins d'appas le ciel vous eût formée,
S'il n'avait point voulu que vous fussiez aimée.

LUCRÈCE.

Ne finirez-vous point cet importun discours?

D. FERNAND.

Voulez-vous être aimable et cruelle toujours?
Que j'ai de passions pour de si grands mérites!

LUCRÈCE.

Que j'ai d'aversion pour ce que vous me dites!

D. FERNAND.

Que j'aime ces beaux yeux, qu'ils ont d'attraits pour [moi!

LUCRÈCE.

Que je hais le soleil qui fait que je vous voi!

D. FERNAND.

Oui, la lune en effet vous est plus favorable;
Et vous fait voir sans doute un objet plus aimable.

LUCRÈCE.

Que me voulez-vous dire?

D. FERNAND.

Ah! De grâce, il suffit;
A qui m'entend assez je n'en ai que trop dit.

LUCRÈCE.

Par ce discours obscur vous voulez qu'on vous crai- [gne.

D. FERNAND.

Je pourrai l'éclaircir, s'il faut qu'on m'y contraigne.

LUCRÈCE.

Je me retire donc après un tel avis;
Vous êtes en colère, et je crains de voir pis.

D. FERNAND, *l'arrêtant.*

Sans ouïr mes raisons?

LUCRÈCE.

Je ne puis les entendre.

D. FERNAND.

Malgré vous toutefois je vous les veux apprendre.
C'est un procès d'amour où j'ai quelque intérêt,
Je vous en fais le juge et j'attends votre arrêt;
Mais ayant à loisir écouté ma partie,
Et peut-être du fait étant mal avertie,
J'ose vous demander audience à mon tour;
Puisqu'il l'a bien de nuit, je puis l'avoir de jour.
Je ne dis pas pourtant que de la même sorte
On me fasse couler par une fausse porte;
Qu'on la laisse le soir entr'ouverte; et qu'enfin,
Tout bas par la fenêtre on me parle au jardin;
Que Béatrix au guet rompe toute surprise; [mise;
Qu'un amant, quoiqu'absent, vienne à l'heure pro-
Qu'un voyage à dessein soit longtemps publié.

PHILIPIN, *bas.*

Il a bonne mémoire, il n'a rien oublié.
Au diable soit le maître avecque sa harangue.
Où me suis-je adressé pour jouer de la langue?

LUCRÈCE, *bas.*

Est-il vrai, l'ai-je ouï?

PHILIPIN, *à D. Fernand.*

Monsieur, qu'avez-vous fait?

D. FERNAND, *à Philipin.*

D'un injuste mépris tu vois le juste effet.

LUCRÈCE.

Qu'on m'ait ainsi trahie! Hélas, je suis perdue!
Ah! Béatrix!

BÉATRIX.

Croyez...

LUCRÈCE.

Tais-toi, tu m'as vendue;
Malheur à qui se fie à de pareils esprits.

PHILIPIN, *à D. Fernand.*

Voyez, on va chasser la pauvre Béatrix.

BÉATRIX, *à Lucrèce.*

Plût au ciel que vous-même avec votre colère,
N'eussiez pas avoué ce que j'avais su taire,
Et que par ce reproche...

LUCRÈCE.

Encore un coup, tais-toi.

PHILIPIN, *à D. Fernand.*

J'ai besoin d'un bon dos, tout va tomber sur moi.

D. FERNAND, *à Philipin.*

Que veux-tu? C'en est fait; mais pour moi, pour toi-
Tâche à remédier à ce désordre extrême; [même,
Tu n'es que trop adroit pour en venir à bout;

Invente, fourbe, mens, jure, j'avouerai tout.

LUCRÈCE, *à Béatrix.*

C'est un point résolu, n'en dis pas davantage.

BÉATRIX, *à Lucrèce.*

Hé! bien, vous le voulez, il faut plier bagage.
Mais puissé-je à vos yeux, si j'ai parlé de rien...

LUCRÈCE.

Ah! l'innocence même! O la fille de bien!

PHILIPIN, *à D. Fernand.*

Monsieur, j'ai grande peine à bien mentir pour [l'heure.
Celle-ci passera faute d'une meilleure.

D. FERNAND.

Bonne ou mauvaise enfin, parle, je t'aiderai.

PHILIPIN, *tout haut à D. Fernand.*

Dussiez-vous me chasser, monsieur, je le dirai.
(*A Lucrèce.*)
Madame, écoutez-moi; que ce courroux s'apaise.
(*A. D. Fernand.*)
Vous me faites en vain signe que je me taise.
(*A Lucrèce.*)
Jamais de votre amour Béatrix n'a parlé,
Et le ciel, oui le ciel lui seul l'a révélé.

LUCRÈCE.

Que dit cet importun?

PHILIPIN.

Vous en doutez peut-être.
Mais sachez en deux mots que don Fernand mon [maître,
Celui qu'ici présent vous voyez interdit,
Pour l'esprit qu'il possède a le corps trop petit.
En fait d'astrologie il n'a point son semblable;
Enfin, c'est un prodige, ou plutôt un vrai diable,
Rien pour lui n'est secret, et sans de grands efforts,
Je pense qu'il ferait même parler les morts.

BÉATRIX.

Ton maître est astrologue!

PHILIPIN.

Astrologogissime.

D. FERNAND.

Sa fourbe va bientôt me mettre en bonne estime.
Quoi, maraud...

PHILIPIN.

Oui, monsieur.

BÉATRIX.

Plût à Dieu qu'on le crût:

PHILIPIN.

Vous êtes astrologue, ou jamais il n'en fut.
Je sais qu'en l'avouant je perds tous mes services;
Mais j'aime Béatrix, reine des Béatrices,
De tout soupçon ici j'ai dû la dégager.
(*A Lucrèce.*)
Depuis plus de huit jours il me fait enrager;
Il contemple le ciel aux nuits les plus obscures;
Il feuillette un grand livre, et fait mille figures:
C'est sans doute par là qu'il a su vos amours.

D. FERNAND.

Donc, jaseur insolent, tu causeras toujours?
T'a-t-on ici gagé pour conter une fable?

PHILIPIN.

Je n'ai rien dit, monsieur, qui ne soit véritable.
Ne me fîtes-vous pas encore hier au soir
Remarquer un jardin dans un large miroir;
Et quelque temps après n'y vis-je pas paraître
Un homme qu'attendait madame à sa fenêtre?
(*A Lucrèce.*)
Je ne le pus ouïr pendant qu'il vous parla;
Mais parmi plus de cent je dirais: « le voilà, »
Tant je me remets bien son air et son visage.

D. FERNAND, *à Lucrèce.*

Il me perdra d'honneur s'il en dit davantage,
Pour peu qu'il parle encor vous me croirez sorcier;
Mais puisque je voudrais en vain vous le nier,
Madame, j'avouerai qu'en mon voyage en France,
Du grand Nostradamus j'acquis la connaissance,
Avec tant de bonheur qu'il m'enseigna son art,
Et n'eut point de secret dont il ne me fît part.
Ce fut donc à hanter ce rare et grand génie,
Qu'en assez peu de temps j'appris l'astrologie:
Mais pour oser ici m'en servir librement,
Je connais trop le peuple et son déréglement:
Il hait cette science, et croit que qui l'exerce
Doit avec les démons avoir quelque commerce.
Ainsi, craignant sa langue et d'en faire l'essai,
J'ai toujours avec soin caché ce que je sais,
Tant que las de souffrir votre rigueur extrême,
J'en ai voulu savoir la cause par moi-même.
J'ai consulté le ciel, et l'ai trouvée enfin,
J'ai trouvé la fenêtre avecque le jardin,
De l'heureux don Juan j'ai su la feinte absence;
Mais n'appréhendez rien de cette connaissance,
Mon intérêt m'oblige ici d'être discret;
Notre sort est pareil, c'est secret pour secret;
On vous a dit le mien, j'ai découvert le vôtre,
Assurez-moi de l'un, je vous réponds de l'autre.

BÉATRIX.

O l'habile homme!

PHILIPIN, *à Lucrèce.*

Hé! bien, vous avais-je menti?

BÉATRIX.

La vérité, madame, enfin prend mon parti.
Pour moi j'avais bien su, par un confus murmure,
Qu'il se mêlait un peu de la bonne aventure;
Mais je vous ai vendue, il a tout su de moi.

LUCRÈCE.

J'avais assez de peine à soupçonner ta foi;
Mais enfin, Béatrix, sans son astrologie
Eût-il pu rien savoir à moins qu'on m'eût trahie?

D. FERNAND, *à Philipin.*

Tout va bien, Philipin, la fourbe a réussi.

PHILIPIN, *à D. Fernand.*

La bonne dame en tient, et n'est pas sans souci.
Vous verrez son orgueil réduit à la prière.

LUCRÈCE.

Généreux don Fernand, esprit plein de lumière,
D'un amant dédaigné je craindrais le courroux,
S'il fallait faire excuse à tout autre qu'à vous;
Mais dans le haut degré de science où vous êtes,
Vous connaissez du ciel les pratiques secrètes,
Et qu'agissant en nous d'un pouvoir absolu,

On ne saurait changer ce qu'il a résolu.

BÉATRIX.

Madame, brisez là, j'aperçois votre père.

D. FERNAND.

Ah! que cette rencontre était peu nécessaire!

SCÈNE III

LÉONARD, D. FERNAND, LUCRÈCE, BÉATRIX, PHILIPIN.

LÉONARD.

Quelle affaire avez-vous avec ce cavalier?

LUCRÈCE.

C'est curiosité, je ne le puis nier.
Depuis deux ou trois jours j'ai su par une amie
Que mieux qu'homme du monde il sait l'astrologie;
Et je le consultais pour savoir au certain
A quel époux le ciel a destiné ma main.

D. FERNAND, *à Philipin.*

Elle veut éprouver si ma science est vraie.

LÉONARD.

Souvent un astrologue en mensonge nous paye,
Et l'effet rarement confirme son rapport:
Mais que vous a-t-il qui vous trouble si fort?

(D. Louis paraît, à qui Philipin va conter à l'oreille l'aventure de son maître, et ils se tiennent éloignés de dix pas à écouter Léonard et D. Fernand.)

D. FERNAND.

Je lui parlais, monsieur, de certaine disgrâce
Dont je vois clairement que le ciel la menace:
Elle s'alarme un peu, comme vous pouvez voir.

LÉONARD.

Mais en si peu de temps, qu'avez-vous pu savoir?

D. FERNAND.

Que l'époux trop heureux que le ciel lui destine
Est pauvre, et pour tout bien n'a que sa bonne mine.

LÉONARD.

Il ne faut pas ainsi craindre légèrement,
Ma fille.

BÉATRIX, *bas.*

De quel front le bon cavalier ment!

LUCRÈCE.

Cette prédiction me met beaucoup en peine.

LÉONARD.

Ne vous étonnez point, je la puis rendre vaine.

LUCRÈCE.

Toutefois don Fernand, qui me prédit ce point,
Est un grand astrologue, et ne se trompe point:
J'ai lieu, sur ce qu'il dit, d'être en inquiétude.

LÉONARD.

Certes, l'astrologie est une grande étude,
Bien digne d'occuper un esprit curieux,
Et noble d'autant plus qu'elle s'attache aux cieux;
Si vous la possédez dans un degré suprême,
Peu savent les moyens d'y réussir de même.
La spéculation n'est pas bonne pour tous;
Quoi qu'il en soit enfin, monsieur, je suis à vous,
J'ai toujours estimé les gens dont la science
Relève le bon sang qu'ils ont de leur naissance;
Et s'il faut librement vous en faire l'aveu,
Dans mon jeune âge aussi je m'en mêlais un peu:
Mes différents soucis, l'embarras des affaires,
M'ont fait prendre depuis des soins plus nécessaires.
Dites-moi cependant: auriez-vous pour suspect
Saturne regardant Vénus d'un trine aspect,
Et peut-on justement tirer un bon augure
De la conjonction d'Hécate avec Mercure?

D. FERNAND, *bas.*

Il parle hébreu pour moi, je suis pris, c'en est fait.

PHILIPIN, *à D. Fernand.*

Il aurait besoin d'être astrologue en effet.

D. FERNAND, *bas.*

N'importe, efforçons-nous, et payons d'impudence.
(Haut.)
Pour vous dire en deux mots, monsieur, ce que j'en pense,
Vénus aux amoureux promet beaucoup de biens,
Et Saturne peut tout sur les Saturniens;
Mais la triplicité de cette conjoncture,
Ainsi que l'union d'Hécate avec Mercure,
Combinant leurs aspects, ou les rétrogradant
Sur l'horizon fatal d'un bizarre ascendant,
Pourrait paralaxer sur un cerveau si tendre...

LÉONARD.

Ce discours est si haut que j'ai peine à l'entendre.
De grâce, en ma faveur, pour éclaircissement,
Expliquez-vous un peu plus populairement.

D. FERNAND.

Ce sont termes de l'art.

LÉONARD.

Pardonnez à mon âge
Qui n'en conserve plus qu'une confuse image:
Ces termes en mon temps n'étaient pas fort connus,
Mais la science augmente, et ce temps-là n'est plus.

D. FERNAND.

Tout s'y voit si changé depuis quelques années,
Qu'en autre caractère on lit les destinées;
Même Nostradamus, mon maître en ce grand art,
Avait et son langage et ses règles à part;
C'est pourquoi le discours où mon esprit s'applique,
Tient un peu de l'obscur et de l'énigmatique;
Je dois suivre ses pas comme son écolier.

LÉONARD.

Mais si vous vouliez être un peu plus familier?

SCÈNE IV

LÉONARD, D. FERNAND, D. LOUIS, LUCRÈCE, BÉATRIX, MENDOCE, PHILIPIN.

MENDOCE, *à Léonard.*

Monsieur.

LÉONARD.

Que me veux-tu?

PHILIPIN, *à D. Fernand, tandis que Mendoce parle tout bas à Léonard.*

Votre esprit s'évertue,
Monsieur, c'est tout de bon.

D. FERNAND.

Tu vois comme j'en sue.

PHILIPIN.

Le galimatias ira-t-il encor loin?

D. FERNAND.

Philipin, un ami se connaît au besoin.
Fais-moi quelque message, et par un tour d'adresse
Dans un pas si mauvais...

LÉONARD, *à D. Fernand.*

C'est affaire qui presse,
Monsieur, excusez-moi, je vous quitte à regret,
Et brûlais de savoir ce langage secret;
Mais nous nous reverrons touchant cette science,
Et nous pourrons ensemble en faire expérience.
Adieu.

SCÈNE V

D. FERNAND, D. LOUIS, PHILIPIN.

D. FERNAND, *à Philipin.*

Sans ton secours le péril est passé.
(A D. Louis.)
Que tout à l'heure, ami, j'étais embarrassé!
Mon aventure est rare, et digne qu'on l'admire.

D. LOUIS.

Sachez que Philipin m'en a déjà fait rire.
Et qu'à dix pas d'ici nous écoutions comment
Le vieillard vous parlait astrologiquement.

D. FERNAND.

Je l'ai mené si loin qu'il en a perdu terre.

D. LOUIS.

Mais vous ne l'avez pas vaincu de bonne guerre,
Il vous entendait mal.

D. FERNAND.

Je m'entendais bien moins.

D. LOUIS.

Pour vous mieux expliquer vous prendrez quelques soins,
Et sur ces mots nouveaux vous lui rendrez visite?

D. FERNAND.

Par celle d'aujourd'hui j'en prétends être quitte.

D. LOUIS.

Mais un grand astrologue, ou pour tel avoué...

D. FERNAND.

Il connaîtra bientôt que je l'aurai joué.
Les belles questions cependant qu'il m'a faites,
A moi qui ne connais ni signes, ni planètes!

D. LOUIS.

Oui, mais en récompense un discours si hardi,
S'il ne l'a terrassé, l'a si bien étourdi
Que j'oserais gager qu'en ce qui vous regarde,
Vous le pourrez longtemps mettre encor hors de garde.
De grâce, achevez donc, jouez-le jusqu'au bout,
Faites la pièce entière, il admirera tout;
Il vous serait honteux qu'elle fût imparfaite.
De votre haut savoir je serai le trompette,
J'en vais semer le bruit; et s'il apprend d'ailleurs
Que vous ayez de l'art les secrets les meilleurs,
Si ce bruit surprenant de vos fausses merveilles
Par la ville épandu vient frapper ses oreilles,
Comme il en a déjà l'esprit préoccupé,
Jamais plus galamment homme ne fut dupé.

D. FERNAND.

Non, mais ce passe-temps un peu trop me hasarde;
Au péril qui le suit vous ne prenez pas garde,
Et que c'est engager ma gloire et mon repos.

D. LOUIS.

Aussi nous connaîtrons combien il est de sots:
Et quand même on saura que ce soit raillerie,
Le tout ne passera que pour galanterie.

D. FERNAND.

Mais, quelque bon succès que j'en puisse espérer,
Ce plaisir, après tout, ne peut longtemps durer;
Car, si publiquement ce bruit partout se coule,
On viendra chaque jour me consulter en foule,
Mes réponses bientôt m'acquerront grand renom.

PHILIPIN.

Qu'importe? Vous direz tantôt oui, tantôt non;
Vous aurez quelque égard à l'âge, à la personne,
Et du reste, monsieur, Dieu la leur donne bonne:
Jamais un astrologue est-il garant de rien?

D. LOUIS.

Le hasard fait souvent prophétiser fort bien:
Vous devez seulement mettre beaucoup d'étude
A ne rien affirmer avecque certitude,
Du présent, du passé discourir rarement;
Toujours de l'avenir parler obscurément,
Examiner la chose, en peser l'importance.
Mais j'aperçois de loin don Lope qui s'avance,
Laissez-moi, c'est par lui que je veux commencer.

D. FERNAND.

Je m'abandonne à vous.

SCÈNE VI

D. LOUIS, D. LOPE.

D. LOUIS, *feignant de ne point voir D. Lope.*

Qui l'aurait pu penser?
O surprenant prodige! Incroyable merveille!
N'est-ce point quelque songe? Est-il vrai que je veille?

D. LOPE.

Qu'avez-vous, don Louis?

D. LOUIS.

A peine en sais-je rien.
Et je doute aujourd'hui si je me connais bien.
Effets miraculeux!

D. LOPE.

Ne puis-je les apprendre?

D. LOUIS.

Je crains...

D. LOPE.

Nous sommes seuls, on ne peut vous entendre.

D. LOUIS.

Mais il faut du secret.

D. LOPE.

Fiez-vous sur ma foi.

D. LOUIS.

Sachez que don Fernand vient de s'ouvrir à moi.

D. LOPE.

Hé bien?

D. LOUIS.

Et qu'il a fait ensuite en ma présence
Des choses que j'avoue être hors de croyance;
J'ai peine à m'en remettre.

D. LOPE.

Achevez. Qu'a-t-il fait?

D. LOUIS.

Je ne connus jamais un esprit si parfait.
Dans un degré si haut il sait l'astrologie,
Que je l'accuserais volontiers de magie.
Il a su de ma vie, et presque en un moment,
Ce qu'on n'en peut savoir que par enchantement;
Et cela de ma main tirant des conjectures,
Et puis sur du papier traçant quelques figures.
Qui croirait à le voir si galant...

D. LOPE.

N'est-ce pas
Cet esprit enjoué, don Fernand Centellas;
Dont on prise à l'envi les grâces nonpareilles?

D. LOUIS.

Oui, c'est lui dont je parle, et qui fait ces merveilles :
Certes, il faut qu'il ait un secret inconnu.

D. LOPE.

Je crois deux ou trois fois l'avoir entretenu ;
Mais je remarquais bien, non qu'il eût connaissance
De cette merveilleuse et divine science,
Mais du moins qu'il était homme de grand esprit.

D. LOUIS.

Vous serez donc encor beaucoup plus interdit
Si vous m'accompagnez un jour chez ce rare homme,
Qui me doit faire voir une dame de Rome,
Qui pendant que j'y fus me voulut quelque bien.

D. LOPE.

Se peut-il qu'en effet...

D. LOUIS.

Ce n'est encor là rien;
Car pour vous dire au vrai toute mon aventure,
Il a fait devant moi parler une peinture :
C'est ce qui me confond au point que vous voyez.

D. LOPE.

Vous croirai-je? Est-il vrai?

D. LOUIS.

Si vous ne me croyez
Vous avez de bons yeux, et les croirez peut-être.

D. LOPE.

Je vous en prie, ami, faites-le moi connaître,
Il m'apprendra de qui don Juan est jaloux,
Et par quelle raison...

D. LOUIS.

J'ai su cela pour vous :
Il trompe Léonor et voit de nuit Lucrèce.

D. LOPE.

Pour certain?

D. LOUIS.

Pour certain.

D. LOPE.

O ciel, que d'allégresse !

D. LOUIS.

Adieu. Mais prenez garde à ne parler de rien.
On pourrait l'accuser d'être magicien.
(*Bas en s'en allant.*)
En voici du moins un déjà mis dans le piège.

SCÈNE VII

D. LOPE, *seul.*

En quel étonnement aujourd'hui me trouvé-je
A peine puis-je encor rassembler mes esprits,
Tant mes sens sont ensemble et confus et surpris.
Don Fernand astrologue et don Juan parjure!
Selon mes vœux, amour, conduis cette aventure.
J'imagine un moyen qui me peut rendre heureux,
Et don Fernand l'inspire à mon cœur amoureux :
Allons voir Léonor, vantons-lui sa science,
Et de celui qu'elle aime examinons l'absence,
Faisons naître en son cœur le désir de le voir
Par l'effet merveilleux de son divin pouvoir.
Que si pour s'y résoudre elle est assez hardie,
Elle apprendra de lui toute sa perfidie,
Verra que c'est un fourbe, et qu'il est à Madrid;
Alors que ne peut point la honte et le dépit!
Oui, de sa folle erreur étant désabusée,
Son cœur sera sans doute une conquête aisée,
Et je puis espérer, si je prends bien mon temps,
De voir dans peu de jours tous mes désirs contents.
Ne différons donc plus, et sans perdre courage,
Allons, quoi qu'il en soit, commencer cet ouvrage.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

D. FERNAND, D. LOUIS, PHILIPIN.

D. LOUIS.

Astrologue excellent, miraculeux esprit,
Vous faites aujourd'hui l'entretien de Madrid;
Comme il ne fut jamais de fourbe mieux conçue,
Jamais avec plus d'heur fourbe ne fut reçue,
Chacun également en est persuadé,
Avec respect déjà vous êtes regardé,
Et si quelque accident ne vient troubler la fête,
Vous passerez bientôt pour un nouveau prophète.

D. FERNAND.

Aussi pour confirmer ce que l'on croit de moi,
Je ne perds point de temps.

PHILIPIN, *donnant deux livres à D. Louis.*

Ces livres en font foi,
Voyez.

D. LOUIS, *ouvrant les deux livres.*
Un almanach, un traité de la sphère!
PHILIPIN.
Il en disputerait s'il était nécessaire :
Vous ne vîtes jamais astrologue pareil.
D. LOUIS.
Vous connaissez du moins les maisons du soleil?
D. FERNAND.
Je connais même encor le zénith, l'écliptique,
Le tropique du cancre, et le pôle antarctique.
Ces termes de « Jupin s'opposant à Vénus, »
Grâce à mon almanach, ne m'épouvantent plus,
Et même en un besoin, par quelque préambule,
Je brouillerais l'esprit d'une femme crédule :
Je n'ai fait toutefois dans ce commencement
Qu'un effort de mémoire, et non de jugement,
Il me faut fuir encor le père de Lucrèce.
Avez-vous cependant poussé bien loin la pièce?
D. LOUIS.
Assez loin, et peut-être en rirez-vous un peu.
J'ai su trouver d'abord une maison de jeu,
Où j'ai tout débité dans une troupe amie
De ceux qu'on nomme là piliers d'académie,
De ces prêteurs à poste; et comme tout le jour
Attendant la rencontre ils tiennent là leur cour,
Vous savez que de tout curieux ils s'informent,
Que sur chaque nouvelle ils taillent, ils réforment;
Jugez si je pouvais m'être mieux adressé.
Chez les comédiens de là je suis passé,
Où, pour mieux faire croire une telle merveille,
J'en ai dit à beaucoup le secret à l'oreille,
Et cette confidence a si bien pullulé,
Que d'oreille en oreille il s'est partout coulé.
Au sortir de ce lieu, souffrez qu'encor j'en rie,
Un ami m'a conté ma propre menterie,
Avec tant de serments que c'était vérité,
Que moi-même à l'ouïr j'en ai presque douté.
Enfin, le jour manquant, j'ai passé par la place,
Où pour vous un certain mentait de bonne grâce,
Et publiait, tout prêt d'en jurer au besoin,
Cent choses dont lui-même il se disait témoin :
Cinq ou six l'écoutaient, je m'approche, et pour rire
J'ai sur ce qu'il disait voulu le contredire;
Mais lui, plein de colère et d'indignation,
M'interrompant soudain avec émotion,
« Je dis ce que j'ai vu, m'a-t-il dit, et peut-être
Vous en parlez ainsi faute de le connaître,
Ou vous portez envie aux hommes de vertu : »
Et moi sur ce ton-là craignant d'être battu,
Je me suis retiré pour en rire à mon aise.
D. FERNAND.
L'histoire est admirable.
D. LOUIS.
Elle n'est pas mauvaise.
D. FERNAND.
Que l'on trouve à Madrid d'impertinents menteurs!
D. LOUIS.
Les nouveautés partout trouvent des sectateurs.
Mais ce qui me surprend, c'est qu'en cette aventure...
PHILIPIN.
Une dame, monsieur, d'assez belle stature,
Demande à vous parler sans témoins un moment.
D. FERNAND.
Ami, retirez-vous dans cet appartement :
Ne s'agirait-il point ici d'astrologie?
D. LOUIS.
Plût à Dieu! J'en aurais l'âme toute ravie,
Aussi bien vous faut-il, par un effort d'esprit,
En tromper deux ou trois pour vous mettre en crédit.
D. FERNAND.
Quoi que ce soit, d'ici vous le pourrez entendre.

SCÈNE II

D. FERNAND, LÉONOR, JACINTE, PHILIPIN.

LÉONOR.
Une telle visite a lieu de vous surprendre.
D. FERNAND.
Elle m'honore trop, et j'en suis trop confus.
LÉONOR.
Pour vous voir, don Fernand, j'aurais fait encor plus,
Puisqu'avec passion j'ai souhaité connaître
L'homme le plus savant qu'on ait jamais vu naître.
Ah! Jacinte, je tremble, et n'ose m'expliquer.
D. FERNAND.
Madame, à ce discours je ne puis répliquer,
Un éloge si haut m'en met dans l'impuissance;
Je possède en effet quelque faible science,
Mais...
LÉONOR.
Non, non, c'est en vain que vous vous ravalez,
Je sais votre mérite et ce que vous valez,
Et que faire parler un corps privé de vie,
N'est que le moindre effet de votre astrologie.
D. FERNAND.
Ce que vous en croyez m'est trop avantageux :
Mais puis-je vous servir? Je m'en tiendrais heureux
LÉONOR.
Ah! don Fernand.
D. FERNAND.
D'où vient que votre cœur soupire :
LÉONOR.
Vous pourriez m'épargner la honte de le dire,
Puisque ce haut savoir dont chacun est jaloux,
Vous fait connaître assez ce que je veux de vous.
D. FERNAND.
Je ne puis vous souffrir une honte si vaine,
Car je ne puis savoir le sujet qui vous mène :
Ce que vous me direz en cette occasion
Ne saurait augmenter votre confusion.
LÉONOR.
Mais que vous servira d'entendre ma faiblesse?
Vous ne savez que trop le désir qui me presse,
Me montrer à vos yeux, c'est vous ouvrir mon cœur :
Ne me traitez donc pas avec tant de rigueur;
Et puisqu'à vous parler je suis si peu hardie,
Faites ce que je veux sans que je vous le die.

PHILIPIN, *à D. Fernand.*
Elle dit bien, monsieur, songez à l'obliger.
D. FERNAND, *à Philipin.*
Je crois qu'elle a dessein de me faire enrager.
Deviner sa pensée! Est-elle raisonnable!
Et suis-je pour cela magicien ou diable?
PHILIPIN.
Payez encore un coup de galimatias,
Et dites de grands mots qu'elle n'entende pas.
D. FERNAND, *à Léonor.*
Sans vouloir feindre ici, je confesse, madame,
Que je puis pénétrer les secrets de votre âme,
Voir à nu votre cœur, lire dans votre sein;
Mais sachez que pour vous je m'emploierais en vain,
Si vous ne témoignez, par un récit sincère,
Votre consentement à ce qu'il faudra faire :
Peut-être tâchez-vous de voir par cet essai,
Si je suis ce qu'on dit, et si ce bruit est vrai;
Mais gardez d'empêcher l'effet de ma science,
Il y faut une entière et pleine confiance :
J'ai mes règles à part, et n'agis pas toujours
Selon qu'apparemment les astres ont leurs cours :
La force de mon art passe un peu l'ordinaire;
Et pour vous en donner une preuve bien claire,
Je vais vous découvrir, si vous le souhaitez,
Quelle est votre pensée, à quoi vous la portez,
Si votre cœur est libre, ou quel objet l'enflamme,
Et ce que vous avez de plus caché dans l'âme;
Mais aussi, cela fait, ne me demandez rien,
Je ne puis rien pour vous.
LÉONOR.
Quel malheur est le mien,
Qu'il faille me résoudre à vivre infortunée,
Ou rougir du récit où je suis condamnée!
J'aime, et le digne objet qui règne sur mon cœur
Par cent et cent devoirs s'en est rendu vainqueur;
Mais encor que pour lui j'eusse un amour fort ten-
[dre;
Il m'a quittée enfin pour s'en aller en Flandre,
Avec tant de mépris, que, sans me dire adieu,
Il a pu se résoudre à partir de ce lieu.
On me vient toutefois d'apporter cette lettre,
Qui me promet encor ce qu'il m'osa promettre,
Et m'assurant pour lui d'un immuable amour,
Me fait avec ardeur souhaiter son retour :
Je brûle de le voir; et quoiqu'en apparence,
L'effet de ce désir passe toute puissance,
J'ai su que par votre art de tous si fort vanté,
Vous pourriez surmonter cette difficulté,
Et dès ce même soir faire à mes yeux paraître
Celui qui de mon âme a su se rendre maître.
Ainsi, si d'un beau feu jamais la noble ardeur
Pour un objet aimable échauffa votre cœur,
Par l'amour, par ce dieu que chacun appréhende,
Ne me refusez point ce que je vous demande.
D. FERNAND, *à Philipin.*
Que lui pourrai-je enfin répondre là-dessus?
PHILIPIN *à D. Fernand.*
Appelez au secours le grand Nostradamus.
D. FERNAND.
Le vieillard astrologue était moins redoutable.
PHILIPIN.
Dites-lui qu'il faut faire un pacte avec le diable.
D. FERNAND, *à Léonor.*
Madame, je ne sais pour qui vous me prenez,
Ni ce que de mon art vous vous imaginez,
Car où prétendez-vous que je puisse aller prendre
Un homme que vous-même avouez être en Flandre?
LÉONOR.
Ah! Vous faites encor des prodiges plus grands,
Votre pouvoir peut tout, j'en ai de sûrs garants.
PHILIPIN, *bas.*
J'en eusse osé jurer.
D. FERNAND.
Croyez qu'on vous abuse,
L'impossibilité seule fait mon excuse,
Mon art pour vous servir n'est point assez puissant;
S'il faut faire à vos yeux paraître un homme absent,
C'est ce qu'on ne fait point par simple astrologie;
Ces fantômes parlants ne vont que par magie,
Dont la noire science étant sujette aux lois,
D'un courage bien noble est rarement le choix.
D'ailleurs, la vision est fort mélancolique
D'un esprit enfermé dans un corps fantastique;
Cette apparition pleine d'horreur en soi
Fait pâlir bien souvent les plus hardis d'effroi,
Et vous y manqueriez sans doute de courage.
LÉONOR.
Non, non, de mon amant si ce spectre a l'image,
Dans cette vision, dans ce charme trompeur
J'aurai plus de plaisir que je n'aurai de peur :
Mais vous vous défiez peut-être d'une femme,
Et croyez qu'un secret soit mal sûr...
D. FERNAND.
Non, madame;
Car je l'avoue enfin, puisque vous m'en pressez,
Pour remplir vos souhaits mon savoir peut assez,
Et si j'ai dit d'abord qu'il m'était impossible,
C'est parce que j'y trouve un obstacle invincible :
Vous m'avez dit qu'en Flandre est cet amant heu-
Ainsi je ne puis rien, la mer est entre deux, [reux,
Cet élément sauvage à mes charmes s'oppose,
Et fait de mon refus la vraie et seule cause.
LÉONOR.
Cet obstacle de mer est facile à lever,
Car de longtemps en Flandre il ne peut arriver,
Puisque depuis huit jours ayant quitté la ville,
A Burgos quelque temps sa présence est utile,
Un procès l'y retient.
D. FERNAND, *à Philipin.*
A ce coup m'y voici.
PHILIPIN, *à D. Fernand.*
C'est depuis peu qu'on croit don Juan loin d'ici :
Si c'était lui, monsieur?
D. FERNAND, *à Philipin.*
Cela pourrait bien être.
Sans nous trop engager, tâchons de le connaître.
S'il est ainsi, madame, il reste seulement

A me faire savoir le nom de votre amant,
C'est une circonstance où vous manquez encore,
J'en dois être informé ; non pas que je l'ignore,
Car enfin avouez qu'étant né de bon sang,
Il a fort peu de bien pour soutenir son rang,
Que nous sommes tous deux environ du même âge.

LÉONOR.

Je ne le puis nier.

D. FERNAND, *à Philipin.*

C'est lui-même. Courage.

(*A Léonor.*)

Peut-être croirez-vous qu'avec peu de raison,
Puisque je le connais, je demande son nom ?
Mais si je ne l'apprends de votre propre bouche,
Je ne puis satisfaire au désir qui vous touche,
Notre art de ce tribut se rend un peu jaloux.

LÉONOR.

Hélas, qu'à prononcer ce nom me sera doux !
Don Juan de Roxas est l'amant que j'adore :
Ce secret révélé, que faut-il dire encore?

D. FERNAND.

Puisque la mer enfin ne m'embarrasse plus,
Madame, il ne me reste aucun lieu de refus :
Regardez-moi l'œil fixe.

LÉONOR.

O fille fortunée !

D. FERNAND.

Montrez-moi votre main. Quel jour êtes-vous née?

LÉONOR.

Le onzième de juillet.

D. FERNAND.

Enfin vous voulez voir
Cet amant si chéri ?

LÉONOR.

S'il se peut dès ce soir.
De ce désir mon âme est si fort possédée...

D. FERNAND.

Il me faut faire un pacte avecque son idée :
Ce charme est innocent, mais pour un tel dessein
J'ai besoin d'un billet écrit de votre main.

LÉONOR.

Puis-je rien refuser pour ce que je souhaite?

D. FERNAND.

Je le déchirerai ma figure étant faite.
Dépêche, Philipin, de l'encre et du papier.

LÉONOR, *à Jacinte.*

Hé bien, qu'en penses-tu ?

JACINTE.

Madame, il est sorcier ;
Et si vous écrivez, c'est chose indubitable
Qu'il portera soudain votre billet au diable ;
On parlera de vous ce soir dans le sabbat,
Le bel honneur pour vous !

LÉONOR.

Ton cœur trop tôt s'abat;
Et pour mon intérêt tu te mets trop en peine.

D. FERNAND, *lui présentant la plume.*

Je m'en vais vous dicter, écrivez.

PHILIPIN, *à Jacinte, pendant que Léonor écrit.*

Hé bien, reine ?

JACINTE.

Que ton maître est savant !

PHILIPIN.

Bien plus qu'il ne paraît.

JACINTE.

Je pense qu'avec lui tu peux bien marcher droit,
Puisqu'il lit dans les cœurs en voyant les personnes.

PHILIPIN.

Quand il en sait le nom, c'est assez.

JACINTE.

Tu m'étonnes :
Comment se peut cela, n'en sachant que le nom?

PHILIPIN.

C'est que toujours en poche il a quelque démon.

JACINTE.

Un démon ! Et tu sers un tel maître?

PHILIPIN.

Qu'importe ?
Un diable quelquefois n'est pas mauvaise escorte.
J'entends un familier, ne t'épouvante pas.

D. FERNAND, *à Léonor.*

Votre nom manque encore, il faut le mettre au bas.

LÉONOR.

Est-ce assez ?

D. FERNAND.

Oui, madame.

LÉONOR.

Adieu, je vous le laisse ;
Souvenez-vous de moi.

D. FERNAND.

Je tiendrai ma promesse.

JACINTE, *se cachant le visage.*

Faut-il qu'il me regarde ! Hélas ! Je meurs de peur.

D. FERNAND, *à Jacinte.*

Tu te caches les yeux, et je vois dans ton cœur.

JACINTE.

Si vous savez, monsieur, le secret où je pense,
Que ma maîtresse au moins n'en ait point connais-
Elle ferait chasser Fabrice, assurément. [sance,

SCÈNE III

D. FERNAND, D. LOUIS, PHILIPIN.

D. FERNAND.

Enfin, m'en voilà quitte, et sans enchantement.

D. LOUIS.

Un si bon tour joué va vous donner la vogue
D'un savant personnage et d'un grand astrologue;
Votre renom bientôt s'en accroîtra partout.

D. FERNAND.

J'ai bien encor sué pour en venir à bout,
Je ne souffris jamais un plus cruel martyre.

D. LOUIS.

J'avais beaucoup de peine à m'empêcher de rire,
Et, surtout, mon plaisir ne se peut exprimer
Lorsque j'ai vu détruit votre obstacle de mer.

D. FERNAND.

J'étais, je vous l'avoue, en mauvaise posture.

D. LOUIS.

Aussi vous aviez pris une route peu sûre;
On va par terre en Flandre aussi bien que par eau.

D. FERNAND.

Et que sait une fille? Il serait fort nouveau
Qu'elle fût plus savante en la cosmographie,
Que je ne suis moi-même en mon astrologie :
J'avais encor de quoi me sauver à demi
Sur ce qu'il faut passer en pays ennemi;
Ce passage eût détruit la force de mes charmes.

D. LOUIS.

Elle vous a pourtant donné bien des alarmes?

D. FERNAND.

Jusques à me voir presque au bout de mon latin.

D. LOUIS.

La plaisante aventure! Et son billet enfin?

D. FERNAND.

Lisez, ce ne sont pas choses pour vous secrètes.

D. LOUIS *lit.*

« Je sais, don Juan, où vous êtes,
Venez me voir dès cette nuit. »

LÉONOR.

L'artifice est assez bien conduit,
Et vous pouvez beaucoup avecque cette lettre.

D. FERNAND.

Aux mains de don Juan il faudra la remettre,
Qui sans doute croyant qu'on l'a fait épier,
Ira voir Léonor pour se justifier,
Se trahira lui-même; ainsi par cette adresse
Je me venge, et détruis les plaisirs de Lucrèce.
Si d'ailleurs Léonor, trop crédule en ce point,
Le prend pour un fantôme et ne l'écoute point,
On ne peut inventer fourbe plus accomplie,
Pour confirmer le bruit de mon astrologie :
Reste à faire tenir promptement le billet.

PHILIPIN.

De ce souci, monsieur, chargez votre valet.

D. FERNAND.

Mais il le faut donner en main propre.

PHILIPIN.

A lui-même,
J'en sais bien les moyens.

D. FERNAND.

Et par quel stratagème?

PHILIPIN.

Il n'est pas grand, monsieur, et vous l'allez savoir.
Don Juan chez Lucrèce est attendu ce soir,
Voici même au jardin l'heure qu'il se doit rendre,
C'est là que de ce pas je veux l'aller attendre;
Et si je ne le fais changer de rendez-vous...

D. LOUIS.

Cet avis en effet est le meilleur de tous.

D. FERNAND, *lui donnant le billet.*

Va donc vite, je meurs d'en savoir des nouvelles.

PHILIPIN.

Vous en saurez bientôt, monsieur, et des plus belles,
La porte du jardin n'est pas bien loin d'ici.

SCÈNE IV

PHILIPIN, *seul.*

Quelle intrigue jamais a valu celle-ci?
Et que j'ai bien de quoi faire aujourd'hui le rogue
D'avoir fait ériger mon maître en astrologue!
Que l'on croit de léger, et qu'à ce que je voi,
Il en est à Madrid de plus badauds que moi!
Mais j'enrage déjà d'avoir fait mon message :
Don Juan va pester, je crois, de bon courage,
Et n'aura pas grand soin de me bien régaler,
Lorsque de Léonor il m'entendra parler.
Bon, voici le jardin, occupons-en la porte,
Il ne peut m'échapper, soit qu'il entre ou qu'il sorte:
N'en étant point connu, je ne hasarde rien. [bien.
J'entends marcher quelqu'un, si c'est lui, tout va

SCÈNE V

D. JUAN, PHILIPIN.

D. JUAN, *heurtant Philipin lorsqu'il va pour entrer.*

Qui va là?

PHILIPIN.

J'y venais, monsieur, pour vous attendre :
Léonor m'a donné ce billet à vous rendre,
Et vous prie instamment de la voir cette nuit :
Voilà quel est mon ordre.

SCÈNE VI

D. JUAN, *seul.*

Où me vois-je réduit!
Ami, de grâce, écoute. Il fuit, il m'abandonne,
Et dans l'obscurité je ne vois plus personne.
Quel démon ennemi, quel infidèle esprit
A pu lui découvrir que je suis à Madrid?
Ah! je n'en puis douter, la preuve en est trop claire,
Don Lope m'a trahi pour tâcher de lui plaire;
Il l'adore, et j'ai trop reconnu pour mon mal,
Qu'en lui j'avais bien moins un ami qu'un rival.
O disgrâce! O malheur à qui tout autre cède!
Mais il faut, s'il se peut, y donner du remède,
L'aller voir de ce pas pour détruire l'espoir
Qu'un ami déloyal peut déjà concevoir.
Si ce billet aussi n'était qu'une imposture?
Voyons auparavant si c'est son écriture;
Et s'il est de sa main, allons au rendez-vous,
Et tâchons dès ce soir d'apaiser son courroux.
Je vois de la lumière, avançons, l'heure presse.

SCÈNE VII

LÉONOR, JACINTE.

JACINTE.
Mais encor croyez-vous qu'il tienne sa promesse,
Et qu'en si peu de temps don Fernand au besoin
Contraigne don Juan à venir de si loin?

LÉONOR.
Pauvre esprit! Esprit faible! Avec ton ignorance
Voudrais-tu limiter cette haute science,
Qui, pourvu que la mer ne fût point entre deux,
Produirait des effets cent fois plus merveilleux?
Sans doute qu'il viendra, non lui, mais son image,
Un spectre tout pareil de port et de visage.

JACINTE.
Et quel plaisir, madame, aurez-vous de le voir?
Pourquoi le souhaiter?

LÉONOR.
Tu ne le peux savoir,
Si tu ne sais qu'amour, ce charmant adversaire,
Lui-même est la raison de tout ce qu'il fait faire.

JACINTE.
Hé bien, vous le verrez, je veux vous l'accorder;
Mais si c'est un fantôme, un corps qui n'est que d'air,
N'aurez-vous point de peur?

LÉONOR.
Point du tout; mais on frappe.

JACINTE.
Vous pâlissez, madame; un soupir vous échappe?
Vous croyez que c'est lui peut-être?

LÉONOR.
Aucunement :
(*Seule.*)
Mais va voir ce que c'est. D'où vient ce changement?
Quelle secrète horreur s'empare de mon âme!
Je tremble, qu'ai-je à craindre!

SCÈNE VIII

D. JUAN, LÉONOR, JACINTE.

JACINTE, *laissant tomber la lumière qu'elle porte.*
Ah, madame! Ah, madame!
C'est lui-même, sinon qu'il est beaucoup plus grand.

LÉONOR, *fuyant sans regarder D. Juan.*
Ah ciel! Ah!

D. JUAN.
Cet accueil, Léonor, me surprend.

LÉONOR.
Ma curiosité ne sert qu'à me confondre :
C'est sa voix, je l'entends, mais je ne puis répondre;
Et quand j'ai pris dessein de le faire appeler,
J'ai souhaité le voir, et non pas lui parler.

JACINTE, *cachée.*
Que je crains que ce spectre, ou bien plutôt ce diable,
Ne me vienne chercher jusque sous cette table!

D. JUAN.
Quelle confusion, et quel charme est ceci!
Léonor, c'est donc moi que vous traitez ainsi,
Moi qui viens tout exprès vous donner assurance
Que sur mon cœur vous seule avez toute puissance?

LÉONOR, *fuyant toujours.*
J'y renonce. A mes yeux en vain tu viens t'offrir,
C'est le vrai don Juan que seul je puis souffrir.

D. JUAN.
Je suis toujours le même, et le bien où j'aspire...

LÉONOR.
Fantôme, laisse-moi, je n'ai rien à te dire.
(*Elle se retire dans un petit cabinet dont elle ferme la porte*

D. JUAN.
Hé, de grâce, écoutez mes raisons de plus près.
Léonor, est-ce feinte, est-ce jeu fait exprès?
Que fais-tu là, Jacinte?

JACINTE, *se retirant avec violence de dessous la table qu'elle fait tomber avec la lumière qui s'éteint.*
A l'aide, je suis morte,
C'en est fait.

SCÈNE IX

D. JUAN, *seul.*

Qui jamais fut reçu de la sorte?
Ai-je perdu l'esprit? Suis-je moi-même encor?
Jacinte à m'écouter oblige Léonor.
Léonor! L'une et l'autre est sourde à ma prière;
Personne ne répond, et je suis sans lumière.
Qui la peut obliger à se cacher de moi?
Est-ce haine, est-ce horreur pour mon manque de [foi?
En quels doutes mon âme est-elle ensevelie?
N'importe, laissons-la jouir de sa folie,
Et cependant allons à l'autre rendez-vous
Tâcher d'y recevoir un traitement plus doux.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

D. JUAN, LUCRÈCE, BÉATRIX.

D. JUAN.
Un chagrin si profond me surprend et m'afflige.
Madame, à soupirer quel sujet vous oblige?
Doutez-vous de mon cœur? Doutez-vous de ma foi?

LUCRÈCE.
Je crains tout, je l'avoue, et pour vous et pour moi,
Et ne puis empêcher ma vertu de s'abattre,
Voyant quels ennemis nous avons à combattre.
Songez-y, don Juan, un amant méprisé
Jamais à sa vengeance a-t-il rien refusé?
Croyez-vous don Fernand plus généreux qu'un au-[tre?
Son intérêt sur lui peut-il moins que le nôtre?
Il sait que j'ai de nuit souffert votre entretien,

Jugez si pour nous perdre il épargnera rien,
S'il pourra se dompter jusques à ne point nuire
Au bonheur d'un rival quand il peut le détruire.

D. JUAN.

Ses efforts seront vains si vous m'aimez encor.

LUCRÈCE.

Je n'en dis pas autant de ceux de Léonor.

D. JUAN.

Ah! madame, c'est faire un outrage à ma flamme.

LUCRÈCE.

Qu'est-ce qu'un premier feu ne peut point sur une [âme?
Nommez, si vous voulez, cet amour un devoir?
Enfin elle est aimable et vous la devez voir;
Et, si vous refusez votre cœur à ses charmes,
Le refuserez-vous à l'effort de ses larmes?

D. JUAN.

Ah! Ce doute cruel me touche au dernier point,
Hé bien, si vous voulez, je ne la verrai point.
Qu'elle menace, tonne, éclate de colère,
Je mettrai seulement tous mes soins à vous plaire;
Et, de quelque malheur dont je sente les coups,
Je vivrai trop heureux étant aimé de vous.
Mais d'une autre douleur je sens la vive atteinte,
Et si j'ose à mon tour vous expliquer ma crainte,
Que ne tentera point votre père alarmé,
S'il apprend que de vous don Juan est aimé?
Que n'emploiera-t-il point pour chasser de votre âme
Tout ce qui peut nourrir une certaine flamme?
Il vous menacera, vous craindrez son courroux;
Alors peut-être, alors m'abandonnerez-vous;
Et direz comme lui que c'est une faiblesse,
Où le bien a manqué, d'estimer la noblesse.
Dans mon peu de fortune...

LUCRÈCE.

Ah! Jugez mieux de moi.
La vertu suffit seule à soutenir ma foi;
Et je ne porte point un cœur assez esclave
Pour effacer par crainte un portrait qu'elle y grave;
J'y conserve le vôtre.

D. JUAN.

O trop heureux amant!

LUCRÈCE.

Pour gage de ma foi prenez ce diamant,
Sûr que je suis à vous; et que, quoi qu'il advienne,
Jamais sa fermeté n'égalera la mienne.

D. JUAN.

Dans l'excès du plaisir je ne me connais plus,
Et de tant de bontés et surpris et confus,
Ne sachant que vous dire, et ne pouvant me taire...

LUCRÈCE.

Vous poursuivrez tantôt, je vois venir mon père.

SCÈNE II

LÉONARD, LUCRÈCE, D. JUAN, BÉATRIX.

LÉONARD.

N'est-ce pas don Juan? Quoi? déjà de retour?

D. JUAN.

Un procès imprévu me renvoie à la cour,
Et me fait différer mon voyage de Flandre.
J'arrive de Burgos.

LÉONARD.

Et que fait là mon gendre?

D. JUAN.

D'un favorable accueil je lui suis obligé,
Il vous avait écrit, et m'en avait chargé;
Mais je m'étais muni d'un valet si fidèle,
Qu'il m'a volé ma malle, et la lettre avec elle.

LÉONARD.

Ainsi vous avez fait un retour malheureux?

D. JUAN.

Ainsi pour moi le ciel est toujours rigoureux.
Un pareil contretemps m'est d'autant plus contraire
Qu'il ne vous écrivait que touchant mon affaire,
Vous priant de m'aider en ce dont il s'agit,
Et de votre conseil, et de votre crédit.

LÉONARD.

Je n'ai crédit, ami, ni conseil qu'avec joie,
Si je puis vous servir, au besoin je n'emploie;
Je m'offre sans réserve; et, si vous m'épargnez,
Ce sera me montrer que vous me dédaignez.

D. JUAN.

C'est faire trop de grâce au peu que je mérite;
Mais vous m'excuserez, monsieur, si je vous quitte,
Quiconque a des procès est à soi rarement.
J'ai quelque ordre à donner, où je cours prompte- [ment.
Pardonnez si j'en use avec tant de franchise.

LÉONARD.

Je sais qu'il n'en est point qu'un procès n'autorise.

SCÈNE III

LÉONARD, LUCRÈCE, BÉATRIX.

LÉONARD.

Quoi? Contre ton humeur tu rêveras toujours?
D'où ce pesant chagrin peut-il prendre son cours?
Tire-moi de souci.

LUCRÈCE.

Ce n'est rien.

LÉONARD.

Mais encore?
Ne me le cèle point.

LUCRÈCE.

Moi-même je l'ignore;
C'est peut-être un effet de mon tempérament.

LÉONARD.

Ah! Lucrèce!

LUCRÈCE.

S'il faut l'avouer librement,
J'ai perdu quelque nippe, et c'est la seule cause
Qui fait en mon humeur cette métamorphose.

LÉONARD.

Hé bien, qu'as-tu perdu?

LUCRÈCE.

J'en suis tout en courroux.

LÉONARD.

Dis donc.

LUCRÈCE.

Ce diamant que je tenais de vous.

LÉONARD.

Ne t'inquiète point, un peu de patience,
On le retrouvera.

LUCRÈCE.

J'en ai peu d'espérance :
J'ai fait chercher partout, sans doute il est perdu.
M'eût-il coûté le double, et me fût-il rendu!

LÉONARD.

L'occasion peut-être à quelqu'un s'est offerte;
Mais il est fort aisé d'en réparer la perte,
Il en est de plus beaux en travail, en valeur.

LUCRÈCE.

Ils me consoleraient fort peu de ce malheur :
Celui-là me plaisait.

LÉONARD.

L'attachement étrange!
Pour beau que fût un autre elle perdrait au change.
Va, quitte ce chagrin, je vais tout maintenant,
Sur cet anneau perdu, consulter don Fernand.

BÉATRIX.

Pour excuser l'humeur qui vous rend si rêveuse,
Vous avez tout gâté.

LUCRÈCE.

Que je suis malheureuse!

BÉATRIX.

Taisez-vous; il revient.

LÉONARD.

Dis-moi, ce diamant,
De quand est-il perdu?

LUCRÈCE.

D'aujourd'hui seulement.

LÉONARD.

L'heure?

LUCRÈCE.

Entre neuf et dix.

SCÈNE IV

LUCRÈCE, BÉATRIX.

LUCRÈCE.

Quel conseil dois-je prendre?

BÉATRIX.

De ce chien d'astrologue il s'en va tout apprendre.
Pour moi, je tiens déjà votre amour découvert.

LUCRÈCE.

Ce n'est que don Fernand en effet qui me perd;
Mais, quoi qu'il entreprenne, et, quoi qu'il puisse [faire,
Mon amour craindra peu l'autorité d'un père;
Don Juan l'a fait naître, et dans ce triste cœur.
Rien n'aura jamais droit d'en éteindre l'ardeur.

BÉATRIX, *seule*.

Que ne peut une fille ayant l'amour en tête!
Mais il faut divertir l'orage qui s'apprête,
Instruire Philipin de ce qui s'est passé,
De peur que don Fernand ne soit embarrassé;
Et que, rompant commerce avec l'astrologie,
Il n'apprenne au vieillard toute la tromperie.

SCÈNE V

D. FERNAND, D. LOUIS.

D. FERNAND.

En quelle extrémité me vois-je ici réduit!

D. LOUIS.

Mais c'est par votre aveu que j'ai semé ce bruit.

D. FERNAND.

Oui, de l'astrologie, et non pas d'autre chose :
Cependant de l'enfer on croit que je dispose,
Peu s'en faut qu'en la rue on ne me montre au doigt.

D. LOUIS.

Un mensonge toujours en moins de rien s'accroît,
On y change, et chacun le débite à sa mode.
Mais qu'a pour vous encor ce bel art d'incommode?
De quoi vous plaignez-vous?

D. FERNAND.

De voir petits et grands
Me venir proposer cent doutes différents;
Je ne me vis jamais en pareil exercice;
Et, comme je réponds seulement par caprice,
J'aurai bientôt acquis le renom d'imposteur.

D. LOUIS.

Le meilleur astrologue est le plus grand menteur:
Et c'est toujours beaucoup que par ce tour d'adresse
Vous vous soyez vengé des mépris de Lucrèce.
Votre rival vous craint, vous troublez ses plaisirs,
Et tout semble d'accord avecque vos désirs.

D. FERNAND.

Croyez que sans regret je lui cède la place,
Je ne travaille point à causer sa disgrâce;
Et mon amour éteint, il m'importe fort peu
Que Lucrèce aujourd'hui récompense son feu.

D. LOUIS.

Que n'avouiez-vous donc le tout avec franchise,
Sans vous faire astrologue?

D. FERNAND.

Admirez ma sottise;
Car, à dire le vrai, je ne me comprends pas,
De m'être mis moi-même en un tel embarras,
Sans que la pièce ait eu cause plus importante
Que la crainte de voir chasser une servante.
J'avais bien pour ce coup la cervelle à l'envers!

D. LOUIS.

Cessez d'en murmurer, puisque je vous y sers,
J'ai part à l'imposture, et j'y prends pour mon comp-[te,
En l'osant divulguer, la moitié de la honte.
Mais y peut-on trouver rien indigne de nous?

SCÈNE VI

LÉONOR, D. FERNAND, D. LOUIS, JACINTE.

LÉONOR.

J'ai bien lieu, don Fernand, de me plaindre de vous.

D. FERNAND, *à D. Louis.*

Voici pour m'achever, l'incommode personne!
Vous, madame, de moi? Ce reproche m'étonne;
En quoi le puis-je avoir depuis hier mérité?

LÉONOR.

Si don Juan d'ici ne s'est point absenté,
S'il était à Madrid; puisque votre science
Des plus obscurs secrets vous donne connaissance,
Dites à quel dessein me l'avez-vous celé?

D. FERNAND.

Je l'ignorais encor lorsque je vous parlai,
Et ne l'ai découvert qu'en faisant ma figure :
Mais à bien regarder toute cette aventure,
Rien n'y saurait tourner à ma confusion.
Au lieu de son fantôme et d'une illusion,
Si, quoiqu'il se cachât avec un soin extrême,
A vous aller trouver je l'ai contraint lui-même,
Puis-je mieux témoigner la force de mon art,
Et qu'il n'est ni trompeur, ni sujet au hasard?

LÉONOR.

Cette raison l'emporte, il faut que je lui cède;
Mais à mon déplaisir donnez quelque remède.
Le parjure, au mépris de tant de vœux offerts,
D'une beauté nouvelle ose porter les fers;
C'est pour elle aujourd'hui qu'à Madrid il s'arrête:
J'ai su tout le détail de cette amour secrète,
Et que les astres seuls, à qui vous commandez,
Sont les témoins du feu dont ils sont possédés.
Puisqu'à votre science il n'est rien d'impossible,
Empêchez ce commerce à mon cœur trop sensible;
Rompez les tristes nœuds de cet attachement;
Aux yeux qui l'ont surpris dérobez mon amant:
Faites qu'il se repente, et que, pour ma vengeance,
Ma rivale à son tour pleure son inconstance.

D. FERNAND.

Ayez de votre amant des sentiments meilleurs,
On vous trompe sans doute, il n'aime point ailleurs;
Et quoiqu'il soit un peu blâmable en sa conduite,
Du sujet qui l'arrête on vous a mal instruite :
Vous en êtes la cause, et son esprit jaloux
A voulu se guérir en se cachant de vous;
Pour vous faire observer il a feint ce voyage :
Mais, madame, cessez d'en avoir de l'ombrage;
Il est charmé de vous, et toute sa rigueur
Assure à vos beautés l'empire de son cœur.
D'un faux mépris peut-être il couvrira sa flamme;
Mais, quoiqu'il dissimule, il vous adore en l'âme.

LÉONOR.

Agréable assurance! Hélas! Pardonne-moi,
Si j'ai pu, don Juan, faire outrage à ta foi.
Le ciel, ô don Fernand, vous soit toujours propice.
Adieu.

SCÈNE VII

D. FERNAND, D. LOUIS.

D. LOUIS.

La pauvre dame est toute sans malice;
Et de votre réponse a grande joie au cœur.

D. FERNAND.

Sa prière à ce coup ne m'a point fait de peur :
Et je me doutais bien, comme elle est fort crédule,
Qu'elle prendrait soudain un espoir ridicule.
Me voici libre enfin.

D. LOUIS.

Non pas trop libre encor,
Et quelqu'un...

D. FERNAND.

Ah! C'est là bien pis que Léonor.

SCÈNE VIII

LÉONARD, D. FERNAND, D. LOUIS.

LÉONARD.

Don Fernand.

D. FERNAND.

Ah! monsieur, quel sujet vous amène?

LÉONARD.

Je viens pour vous prier de me tirer de peine.

D. FERNAND, *à D. Louis.*

Que sera-ce?

LÉONARD.

Excusez si j'agis librement,
Dans tout ce que je fais je fuis le compliment;
Avecque mes amis c'est ainsi que je traite.

D. FERNAND.

Une telle franchise est ce que je souhaite.

LÉONARD.

Un certain diamant qu'on a perdu chez moi,
Fait soupçonner mes gens, et douter de leur foi;
Et comme ce désordre y cause grand murmure,
Daignez en ma faveur faire quelque figure,
Pour découvrir au vrai ce qu'il est devenu.

D. LOUIS, *à D. Fernand.*

Oh, qu'en bonne saison le vieillard est venu!

D. FERNAND, *à D. Louis.*

Pour durer plus d'un jour la fourbe est trop gros-
Je vous l'avais bien dit. [sière;

LÉONARD, *à D. Louis voyant rêver D. Fernand.*

Il rêve à ma prière,
Sans doute il l'examine avec attention.

D. LOUIS, *à Léonard.*

Ce métier a besoin de spéculation,
Et je l'ai vu souvent en rencontre semblable
Dans une rêverie à peine concevable.
Il semble que l'esprit abandonne le corps.

LÉONARD.

Aussi faut-il en faire agir tous les ressorts,
Et que jusques au ciel sa vivacité monte.

D. FERNAND, *bas.*

Oui, le vouloir fourber c'est me couvrir de honte;
Je n'en puis espérer qu'un embarras plus grand.

LÉONARD, *à D. Louis.*

Voyez, pour m'obliger quelles peines il prend!

D. LOUIS.

A vous rendre content sans doute il se dispose.

LÉONARD, *à D. Fernand.*

Hé bien, m'en allez-vous apprendre quelque chose?

D. FERNAND.

Comme à vous abuser je n'ai point d'intérêt,
Sachez qu'on croit de moi beaucoup plus qu'il n'en [est.
Je ne le cèle point; j'ai bien quelque principe
De cette astrologie où tant de monde pipe;
Et sur ce fondement mes amis indiscrets
Ont feint d'en avoir vu de merveilleux effets:
Mais, quoi qu'on en publie, et, quoi que l'on en pense,
Aucun n'en vit jamais la moindre expérience;
Et, si par leur exemple, à cette feinte instruit,
Moi-même quelquefois j'ai confirmé ce bruit,
Ce n'a jamais été que quand la raillerie,
Loin de passer pour crime, était galanterie.
Mais ici qu'il s'agit de vous parler sans fard,
Quel que soit le renom que m'ait acquis cet art,
La réputation ne m'en est point si chère,
Que pour la conserver je veuille vous rien taire.
Ainsi croyez qu'en vain, touchant ce diamant,
Vous attendez de moi quelque éclaircissement;
En quelque main qu'il soit, et quoi qu'il en puisse [être,
Par le peu que je sais je n'en puis rien connaître.

LÉONARD.

Quand je n'aurais pas su par le rapport d'autrui
Que vous êtes l'honneur des savants d'aujourd'hui,
Et que l'on fait de vous partout un cas extrême,
Cette humilité seule à parler de vous-même
Me persuaderait de ce que vous savez.

D. FERNAND.

Perdez ces sentiments pour moi trop relevés;
Je ne sais rien du tout, et je vous le proteste.

LÉONARD.

La preuve du contraire est par là manifeste.
Ainsi les plus savants, ainsi les plus parfaits
Doivent être toujours modestes et discrets,
Et ne pas obscurcir l'éclat de leur science
Par le faste insolent d'une vaine arrogance.

D. LOUIS, *bas.*

Il passe bien son temps.

D. FERNAND, *bas à part.*

O le vieillard maudit!
(*Haut.*)
Si j'étais en effet ce que l'on vous a dit,
Quand même je voudrais me cacher à tout autre,
Je donnerais ici mon intérêt au vôtre,
Et je vous en dirais la pure vérité.

LÉONARD.

Je vous le dis encor que cette humilité,
Plus que votre science est en vous estimable.
Elle est d'un grand esprit la marque indubitable.
Quiconque sait beaucoup présume peu de soi,
La vanité jamais ne lui donne la loi;
Il descend en soi-même, il tâche à se connaître:
C'est n'être pas savant que s'imaginer l'être,
Et quelque art que ce soit, à l'examiner bien,
Qui croit y tout savoir sans doute n'y sait rien.
Mais pour venir enfin à ce qui me regarde...

D. FERNAND, *bas à part.*

Il va me rendre fou, si je n'y prends bien garde.

LÉONARD.

Ce diamant perdu semblait d'autant plus beau,
Qu'il servait de cachet aussi bien que d'anneau;
Je l'avais fait graver; et s'il est d'importance
Que vous sachiez encor cette autre circonstance,
C'est entre neuf et dix qu'on croit l'avoir perdu.

SCÈNE IX

LÉONARD, D. FERNAND, D. LOUIS, PHILIPIN.

PHILIPIN, *tout haut présentant un papier à D. Fernand.*

Monsieur, l'autre ce soir vous doit être rendu.
(*Il le tire à part et lui parle à l'oreille.*)
C'est prétexte, écoutez.

LÉONARD, *à D. Louis.*

D'où vient qu'il me refuse?

D. LOUIS.

Peut-être de magie il craint qu'on ne l'accuse.
On est prompt à médire, et le peuple ignorant
Attribue aux démons tout ce qui le surprend;
C'est par cette raison que vous le voyez feindre.

LÉONARD.

Je sais ce qu'il faut taire, il n'a pas lieu de craindre.

PHILIPIN, *à D. Fernand.*

C'est ce que maintenant m'a conté Béatrix.

D. FERNAND, *à Philipin.*

Ton secours vient à temps, et sans toi j'étais pris.
(*A Léonard.*)
Pardonnez, devant vous si j'ai reçu message,
Je sais bien le respect que l'on doit à votre âge;
Mais l'affaire pressait.

LÉONARD.

Vous me rendez confus;
Mais de grâce avec moi ne dissimulez plus.

D. FERNAND.

Si j'en savais assez...

LÉONARD.

L'excuse est inutile;
Une bague perdue, est-il rien plus facile?

D. FERNAND.

Monsieur, encore un coup, je vous le dis sans fard.

LÉONARD.

Monsieur, encore un coup, laissons la feinte à part,
Et m'apprenez enfin ce que je veux apprendre.

D. FERNAND.

De peur de vous fâcher, je voulais m'en défendre.
Mais vous m'y contraignez.

LÉONARD.

Rien ne me peut fâcher.

D. FERNAND.

Oyez donc ce qu'en vain j'ai voulu vous cacher;
Et sachez que déjà rêvant à votre affaire,
J'ai fait en mon esprit ce qu'il a fallu faire.
Celui qui ce matin vous a fait compliment
En habit de campagne, a votre diamant.

LÉONARD.
Qui l'aurait soupçonné d'une si noire tache,
Et qu'étant si bien fait, il eût l'âme si lâche?
Mais quoi! C'est un effet de la nécessité,
Qui du sang le plus pur fait un sang tout gâté.
Vous voyez, don Fernand, qu'en vain vous vouliez [taire
Ce dont sur votre front je vois le caractère:
Quand je dis une fois : « Cet homme a de l'esprit,
C'est un savant du siècle, » il l'est sans contredit.
Adieu.

SCÈNE X

D. FERNAND, D. LOUIS, PHILIPIN.

D. LOUIS.
Sans Philipin il vous la baillait belle.

D. FERNAND.
Mais trouvant don Juan, s'il faut qu'il le querelle,
Comme l'ayant volé, ce sera bien le bon.

PHILIPIN.
Qu'importe s'il le prend pour gendre, ou pour lar- [ron,
C'est bien la même chose, et l'un et l'autre en [somme,
Pour en avoir le bien veut la mort du bonhomme.

D. FERNAND.
Quoique tout jusqu'ici m'ait succédé fort bien,
Je suis las d'un métier où je ne connais rien;
Mais afin d'en sortir avecque plus de gloire,
Puisque je vois le père en humeur de tout croire,
Je veux faire si bien, loin d'en être jaloux,
Que de Lucrèce enfin don Juan soit l'époux,
Et confesse devoir à ma feinte science
De son fidèle amour la juste récompense.
Mais quelqu'un entre encor.

D. LOUIS.
Quel est ce bon vieillard?

PHILIPIN.
Depuis plus de trente ans il sert chez Léonard.

SCÈNE XI

D. FERNAND, D. LOUIS, MENDOCE, PHILIPIN.

D. FERNAND.
Ah, Mendoce!

MENDOCE.
Ah! monsieur, en faveur de Lucrèce,
Lucrèce notre bonne et commune maîtresse,
Si j'osais vous prier...

D. FERNAND.
Parle, achève, de quoi?

MENDOCE.
De peu de chose.

D. FERNAND.
Dis, je ferai tout pour toi.

MENDOCE.
Las de servir toujours il m'a pris une envie
De revoir mon pays pour y finir ma vie,
J'y porte quelque argent, le fruit de mes sueurs;
Mais comme les chemins sont remplis de voleurs,
Pour y tenir ma bourse à couvert du pillage,
Et même pour gagner les frais d'un long voyage,
Je voudrais bien, monsieur, que par enchantement
Vous me fissiez chez moi porter en un moment.

D. FERNAND, *à D. Louis.*
Vous pouvez voir par là ce que l'on me croit être.

PHILIPIN, *à Mendoce.*
Il suffira de moi sans employer mon maître;
J'en sais trop pour cela, je t'y ferai porter.

D. FERNAND.
Mendoce, pour ce soir va toujours t'apprêter,
Philipin aura soin de ce qu'il faudra faire.

MENDOCE.
Monsieur, je m'en défie.

D. FERNAND.
Il n'ose me déplaire,
N'en appréhende rien.

D. LOUIS.
Il est tout satisfait.

D. FERNAND, *à D. Louis.*
Venez-en avec moi rire en mon cabinet.
(*A Philipin.*)
Dis que je suis sorti si quelqu'un me demande.

SCÈNE XII

MENDOCE, PHILIPIN.

MENDOCE.
Fais pour moi ce qu'il faut, ton maître le commande,
Mais tu te mêles donc aussi de son métier?

PHILIPIN.
Depuis que je le sers, je suis demi-sorcier.

MENDOCE.
Mais est-il si savant?

PHILIPIN.
Plus qu'on ne l'imagine.
C'est un terrible esprit!

MENDOCE.
Il en a bien la mine.

PHILIPIN.
On dirait à l'ouïr quand il parle d'autrui,
Qu'il lit dans tous les cœurs, ou le diable pour lui.

MENDOCE.
Qu'un valet est à plaindre avec tel personnage!
Ainsi, si quelquefois allant faire message,
Un ami par hasard te vient prendre en défaut,
Et t'oblige à tarder un peu plus qu'il ne faut,
Tu n'oses lui donner cette bourde légère :
« Le courrier est venu plus tard qu'à l'ordinaire;
J'ai longtemps attendu que monsieur eût écrit;
J'ai vu chez le tailleur s'il faisait votre habit; »
Et ce que nous fournit en diverse rencontre,
La peur d'être chassés, ou de recevoir montre?
Pour moi, je gueuserais plutôt que consentir
A faire choix d'un maître à qui n'oser mentir.

PHILIPIN.
D'abord, ainsi qu'à toi, cela m'était bien rude;

Mais on se fait à tout avec beaucoup d'étude.

MENDOCE.

Tu n'oserais d'ailleurs, quoiqu'avec gens discrets,
Ni médire de lui, ni conter ses secrets;
Où s'il arrive enfin, quand la bile le presse,
Qu'à bons coups de bâton il te fasse caresse,
De peur de pis encore il te faut filer doux,
Et, sans oser t'en plaindre, avaler ton courroux.
Oh, qu'on est consolé quand devant ses semblables
On donne de grand cœur son maître à tous les dia-
Cette seule douceur vaut tout le mal passé. [bles!

PHILIPIN.

C'est à quoi rarement je me suis exercé;
Aussi mon maître est bon.

MENDOCE.

Facile, ou difficile;
En une belle nuit, ma foi, je ferais gile.

PHILIPIN.

Ne saurait-il pas bien mon dessein en ce cas?

MENDOCE.

Autre incommodité que je ne comptais pas.
Mais où je trouve encor de grands désavantages,
S'il perce dans les cœurs et lit sur les visages,
Le moyen en servant, d'amasser un teston!
Remplit-on le gousset sans le tour du bâton?
Et pouvons-nous avoir de quoi faire débauche,
Sans ces menus profits qui nous viennent à gauche?
Tu sais que de l'argent qui tombe en notre main,
Selon l'occasion, on retient le douzain,
Et que peu de valets en font quelque scrupule.

PHILIPIN.

C'est-à-dire en deux mots que tu ferres la mule?
C'est un bon revenu dont il me faut passer,
Mon maître hait le vol plus qu'on ne peut penser?
Et je crois pour cinq sols que sans miséricorde,
Il me ferait apprendre à danser sous la corde.
Même je te plains fort de l'être venu voir,
Te servant du talent, et l'ayant fait valoir;
Car, comme en te voyant il l'aura pu connaître;
Il pourra bien tantôt en avertir ton maître.

MENDOCE.

En avertir mon maître? Hélas! Je suis perdu.

PHILIPIN.

Pourquoi? Ton pis aller n'est que d'être pendu.

MENDOCE.

Hé, de grâce, en faveur d'un compagnon d'office,
Empêche, si tu peux, qu'il ne l'en avertisse.

PHILIPIN.

As-tu bien dérobé?

MENDOCE.

Peu de chose à la fois.

PHILIPIN.

Mais souvent?

MENDOCE.

Environ vingt ou trente par mois.

PHILIPIN.

A te dire le vrai, je n'y sais qu'un remède.

MENDOCE.

Dis-le moi promptement afin que je m'en aide.

PHILIPIN.

Mon maître a maintenant tant de soins en l'esprit,
Que, sans qu'il pense à toi, tu peux quitter Madrid:
N'attends donc point ce soir à faire ton voyage,
Cours vite de ce pas dresser ton équipage;
Que ton vieillard après soit de tout averti,
T'enverra-t-il chercher quand tu seras parti?

MENDOCE.

Étant en mon pays je ne le craindrais guère;
Mais c'est bien loin d'ici.

PHILIPIN.

Donne ordre à tes affaires;
Je t'y rends aujourd'hui, quelque loin que ce soit;
Mais il te faut munir en l'air contre le froid;
Là soufflent certains vents ennemis de nature,
C'est l'incommodité d'une telle voiture;
Mais le voyage est fait en moins d'une heure ou deux.

MENDOCE.

Et la monture?

PHILIPIN.

Douce, ainsi que tu la veux,
Va cependant m'attendre au jardin de ton maître,
Je m'y rendrai bientôt.

MENDOCE.

Que ce soit sans peut-être.

PHILIPIN.

Sois tout prêt à partir.

MENDOCE.

Aussi, si tu n'y viens...

PHILIPIN.

Je m'y rendrai, te dis-je. Ah, vieux loup, je te tiens.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

D. JUAN, *seul.*

Enfin ma prison cesse, et par cette retraite
En vain j'ai cru tenir ma passion secrète;
Ma mauvaise fortune a su la révéler;
J'ai de quoi toutefois encor m'en consoler.
Sous ce prétexte faux de procès et d'affaire,
Mon retour à Madrid passe pour nécessaire,
Et malgré mon rival, cette feinte me sert
A trouver chez Lucrèce un accès plus ouvert.
C'est en vain, Léonor, que ton cœur en murmure,
Je ne suis point ingrat, je ne suis point parjure,
Mes sentiments pour toi sont les mêmes encor,
Léonor à mes yeux est toujours Léonor;
Cent bienfaits dans ton sort font que je m'intéresse,
Tu les versas sur moi toujours avec largesse:
Mais s'ils ne m'ont pu mettre enfin dans tes liens,
Ils ne sont pas perdus puisque je m'en souviens.
N'exige rien de plus, j'ai pour toi grande estime;
Mais je ne puis t'aimer, sans me noircir d'un crime:

Lucrèce a sur mon âme un absolu pouvoir;
Mes visites en vain ont flatté ton espoir.
Pouvais-je moins te rendre; et, par reconnaissance,
Ne te devais-je pas un peu de complaisance?

SCÈNE II

LÉONARD, D. JUAN.

LÉONARD.

Je vous trouve à propos.

D. JUAN.

Mes vœux sont satisfaits,
Et l'heur de vous servir fait mes plus grands sou-
Que me commandez-vous? [haits.

LÉONARD, *bas.*

Ah, que c'est grand dommage
Que cette lâcheté noircisse son courage,
Et qu'un homme sorti d'un sang dont on fait cas
L'ose déshonorer par un crime si bas!
Qui le prendrait jamais pour voleur, à la mine?

D. JUAN, *bas.*

D'où vient qu'en parlant seul des yeux il m'examine?
Aurait-il pu déjà découvrir notre amour,
Et que, pour l'abuser, je feins un faux retour?
O destin! O fortune à me nuire trop prompte!

LÉONARD, *bas.*

Je ne puis me résoudre à le couvrir de honte :
Parlons-lui, mais feignons de croire seulement
Que de quelque autre main il tient mon diamant.
(*Haut.*)
Pour vous dire en deux mots le sujet qui m'amène,
C'est pour certain bijou dont je suis fort en peine;
On me vient d'assurer qu'il est entre vos mains.

D. JUAN, *bas.*

Qu'en peu de temps le sort renverse mes desseins!

LÉONARD, *bas.*

Le voilà tout confus.

D. JUAN, *bas.*

Que je suis misérable!

LÉONARD.

Je suis fort éloigné de vous croire coupable,
Mais la main seulement de qui vous le tenez.

D. JUAN, *bas.*

Qu'à me persécuter les cieux sont obstinés!

LÉONARD.

Non, je ne doute point, quoi qu'on m'ait voulu taire,
Que qui vous l'a donné n'ait eu droit de le faire :
Vous n'avez pas besoin de vous justifier,
Je ne vous blâme point.

D. JUAN.

Je ne puis le nier.
J'ai votre diamant, et veux bien vous le rendre.
(*Il lui rend le diamant.*)
Mais sans doute, monsieur, on tâche à vous sur-
Et si la vérité doit ici s'exprimer, [prendre;
Je suis le seul coupable, et le seul à blâmer.
(*Bas.*)
Plutôt mourir cent fois que d'accuser Lucrèce.

LÉONARD, *bas.*

Plus je cache son crime, et plus il le confesse.

D. JUAN.

Oui, de ce procédé moi seul j'ai tout le tort,
Et vous dire autre chose est faire un faux rapport.

LÉONARD, *bas.*

A quel point son erreur le séduit et l'abuse!
Je tâche à l'excuser et lui-même s'accuse.

D. JUAN.

Je vous le dis encor, quand je pris ce dessein...

LÉONARD.

Contre la vérité vous disputez en vain,
Elle ne vous peut nuire, encor que je la sache.

D. JUAN.

Puisque vous la savez, en vain je vous la cache,
Et veux dissimuler en cette occasion.
Je le confesse donc à ma confusion,
Mon vol est trop hardi, je suis un téméraire;
Mais si mon crime est tel qu'il puisse vous déplaire,
Pour ma défense au moins sachez que malgré moi
D'un astre dominant j'ai reconnu la loi,
Dont la nécessité m'a mis dans la contrainte
De vous donner enfin juste sujet de plainte :
Si le peu que je vaux me défend d'espérer,
Par vos bontés, monsieur, j'ose vous conjurer...

LÉONARD.

Non, non, je ne suis point un juge inexorable,
Je connais trop de quoi la jeunesse est capable,
Et que l'occasion force la volonté.

D. JUAN.

Puisque vous l'excusez avec tant de bonté,
Pour me justifier autorisez mon crime,
Rendez de mes erreurs la cause légitime,
Et daignez consentir qu'à Lucrèce demain,
En qualité d'époux, je donne enfin la main.

LÉONARD, *bas.*

A ma fille? A quel droit ose-t-il y prétendre?

D. JUAN. [dre.

Faites-moi grâce entière en m'acceptant pour gen-
J'aimai toujours la gloire; et si j'ai peu de bien,
Au moins suis-je d'un sang qui ne redoute rien :
Mon mal, sans ce remède, ira jusqu'à l'extrême.

LÉONARD, *bas.*

Est-il dans son bon sens, ou suis-je fou moi-même?
Rêvé-je, ou se peut-il qu'il parle tout de bon?
Trouvant trop de péril au métier de larron,
Aux dépens de mon bien il veut se rendre sage,
Et m'ose demander ma fille en mariage.
O le plus plaisant fou qui jamais se verra!
Qu'il vole, qu'il dérobe autant qu'il lui plaira,
Sans me désobliger il peut se faire pendre,
Mais qu'il n'espère pas être jamais mon gendre.
(*Haut.*)
Allez, je vous promets, quoique vous m'ayez dit...

D. JUAN.

Votre fille, monsieur?

LÉONARD.

Le secret, il suffit.
Adieu.

SCÈNE III

D. JUAN, *seul.*

Fut-il jamais une telle surprise?
A lui confesser tout, lui-même il m'autorise;
Et quand il sait le feu dont je me sens brûler,
Il promet de se taire, et de n'en point parler.
O trop bizarre effet de ma triste fortune!
Mais que mal à propos je vois cette importune!
Tâchons de l'éviter.

SCÈNE IV

LÉONOR, D. JUAN, JACINTE.

LÉONOR.

Arrêtez un moment,
Don Juan, et du moins oyez mon compliment,
La civilité seule à cela vous convie :
Une autre sous ses lois tient votre âme asservie,
Et ce cœur si longtemps captif de ma beauté,
Trouve enfin des appas dans l'infidélité?
Hé bien, ce changement est assez ordinaire,
Je le vois sans regret puisqu'il a pu vous plaire :
Mais fuir à ma rencontre, et faire le surpris,
C'est de l'indifférence aller jusqu'au mépris;
Souvenez-vous du moins que vous m'avez aimée.

D. JUAN.

Dites mieux, que de moi vous fûtes estimée.
Oui, madame, si j'ose enfin parler sans fard,
L'amour dans mes devoirs n'eut jamais grande part:
Je vous devais beaucoup, et faisais mon possible
Pour vous montrer un cœur à vos bienfaits sensible;
Mais il n'est plus saison de vous rien déguiser,
Cessez d'être crédule et de vous abuser :
D'un si charmant objet je reconnais l'empire,
Qu'avant que de changer il faudra que j'expire.

LÉONOR, *à Jacinte.*

Avec combien d'adresse il feint pour m'éprouver!

D. JUAN.

Par vos commandements je fus hier vous trouver,
En vain je vous priai de me vouloir entendre;
Après ce traitement rien ne vous doit surprendre :
Ne vous étonnez point de ce que je vous fuis,
C'est votre ordre, madame, et je vous obéis.

SCÈNE V

LÉONOR, JACINTE.

JACINTE.

Il meurt d'amour pour vous, vous le croyez encore?

LÉONOR.

Lorsqu'il me traite mal, c'est alors qu'il m'adore.

JACINTE.

D'un autre feu lui-même il se confesse épris.

LÉONOR.

C'est exprès qu'il affecte un si cruel mépris;
Il feint, et ne me donne un peu de jalousie,
Que pour mieux voir l'amour dont mon âme est [saisie:
Je vois ce qu'il prétend, et j'en crois don Fernand.

JACINTE.

Si j'ose avec franchise en parler maintenant,
Ce fameux astrologue à fourber est grand maître,
Et par son procédé vous le pouvez connaître :
Ne vous y fiez point, quoi qu'il vous en ait dit;
Épris d'une autre ardeur, don Juan vous trahit :
En doutez-vous encore, et sans trop de faiblesse
Pouvez-vous ignorer qu'il adore Lucrèce?
Don Lope vous l'a dit.

LÉONOR.

Don Lope m'est suspect;
Tu sais pour son ami qu'il n'a plus de respect,
Qu'il me parle d'amour sans craindre ma colère.
Le rapport d'un rival est rarement sincère;
Et quoi qu'à don Juan il tâche d'imputer,
J'ai toujours lieu de craindre, et sujet de douter.

SCÈNE VI

D. LOPE, LÉONOR, JACINTE.

D. LOPE.

Ne doutez plus, madame, et croyez qu'au contraire
Le rapport de don Lope est un rapport sincère.
Mon amour, quoiqu'extrême, écoute la raison;
Je ne vous prétends point par une trahison;
Je n'ai ni le cœur bas, ni l'âme intéressée;
Et bien loin d'avoir eu jamais cette pensée,
Quand j'ai cru don Juan à vos charmes soumis,
Qu'ai-je fait? Qu'ai-je dit? Que me suis-je permis?
D'un silence obstiné j'ai suivi la contrainte,
Je me suis défendu même jusqu'à la plainte;
Et si quelque soupir m'échappait quelquefois,
Comme un enfant mal né je le désavouais :
Mais puisque d'un ami l'indigne indifférence
Me permet aujourd'hui de vanter ma constance,
Souffrez que je découvre aux yeux qui m'ont charmé
Le beau feu qu'en mon âme ils avaient allumé,
Et qu'un fâcheux respect me contraignait de taire
Jusqu'à m'être moi-même à moi-même contraire,
Vous parler pour un autre, et faire mon effort
Pour hâter un hymen dont j'attendais la mort.

LÉONOR.

Quoi, vous m'avez dit vrai? Don Juan n'est qu'un [traître?

D. LOPE.

Un violent amour de son cœur est le maître.

LÉONOR.

Il me quitte?

D. LOPE.

Peut-être il vous quitte à regret;
Mais par son propre aveu je trahis son secret.

LÉONOR.

Et pour Lucrèce enfin l'ingrat m'est infidèle?

D. LOPE.

Encor tout maintenant il vient d'entrer chez elle.

LÉONOR.
Puis-je m'en assurer?
D. LOPE.
Je l'ai vu de mes yeux.
LÉONOR.
O le plus lâche amant qu'on ait vu sous les cieux!
Ne nous aveuglons plus, punissons son offense,
Qu'il ne soit plus pour moi qu'un objet de vengeance.
Don Lope, m'aimez-vous?
D. LOPE.
Madame...
LÉONOR.
Suivez-moi,
Léonor est à vous, je vous promets ma foi;
Mais pour servir ma haine, et venger mon injure,
Je ne vous la promets que devant ce parjure.
Méprisant son amour, et vous donnant la main,
Je veux qu'il se repente, et se repente en vain,
Qu'il me voie à regret entre les bras d'un autre,
Que son bonheur détruit établisse le vôtre,
Et que perdant l'espoir dont il s'ose flatter,
Il regrette ce cœur qu'il n'a su mériter.

SCÈNE VII

MENDOCE, *en équipage de voyageur, dans le jardin de Léonard.*

Adieu, Madrid, adieu, sans regret je te quitte,
Le désir du repos enfin me sollicite;
Je préfère le chaume à tes plus beaux palais,
Et te dis derechef un adieu pour jamais :
J'abandonne tes murs, on n'y vit qu'avec trouble,
A peine bien souvent y gagne-t-on le double :
Quoiqu'on m'ait vu toujours servir par intérêt,
Ma bourse est si légère...

SCÈNE VIII

PHILIPIN, MENDOCE.

PHILIPIN.
Hé bien, es-tu tout prêt?
MENDOCE.
Tu vois la grosse cape avec de bonnes bottes.
PHILIPIN, *faisant un cercle avec une baguette, et prononçant ensuite quelques mots barbares demi-bas.*
Viens te mettre en ce rond.
MENDOCE.
Qu'est-ce que tu marmottes?
PHILIPIN.
C'est déjà fait, il reste à te bander les yeux.
MENDOCE.
Pourquoi?
PHILIPIN.
Laisse-moi faire.
MENDOCE.
En volerai-je mieux?
PHILIPIN.
Tu pourrais t'éblouir, et tomber cul sur tête.
MENDOCE.
Hé bien, soit : mais dis-moi, la monture?
PHILIPIN.
Elle est prête,
Nous n'avons qu'à siffler, on me l'amènera.
MENDOCE.
Une mule?
PHILIPIN.
Une mule.
MENDOCE.
Et qui me conduira?
Si j'allais m'égarer?
PHILIPIN.
O la vision bleue!
Quelque diable follet suivra ta mule en queue.
MENDOCE.
Il est donc, Philipin, des diables muletiers?
PHILIPIN.
Doutes-tu qu'il n'en soit presque de tous métiers?
Il en est de sergents, il en est de notaires,
Il en est de barbiers comme d'apothicaires,
Il en est de greffiers, il en est de voleurs,
Il en est de dévots, et de monopoleurs,
Il en est de tout poil, il en est de tous âges,
Il en est d'usuriers, et de prêteurs sur gages,
De souffleurs d'alchimie, et de rogneurs d'écus,
Il en est de jaloux, et même de cocus.
MENDOCE.
De cocus?
PHILIPIN.
Sans cela d'où leur viendraient les cornes?
Il en est de lourdauds, de hargneux et de mornes.
Il en est d'enjoués, il en est de grondants,
De danseurs sur la corde, et d'arracheurs de dents :
Il en est de village, il en est du grand monde,
Il en est à la mode, il en est à la fronde :
Enfin que te dirai-je? Il en est de galants,
De bretteurs, de filous, et de passevolants,
Il en est de mutins, et il en est d'aimables,
Il en est de méchants ainsi que tous les diables
Mais c'est trop m'arrêter, voici le mien venu,
Monte.
MENDOCE.
Débande-moi pour voir s'il est cornu,
J'ai curiosité de voir le diable en face.
PHILIPIN.
Il t'épouvanterait, il fait laide grimace,
Suffit qu'il te conduise.
(Il le fait monter sur une palissade du jardin, et le lie.)
MENDOCE, *pendant que Philipin le lie.*
Ah, monsieur le lutin,
Ne m'abandonne pas au milieu du chemin,
Tu me ferais donner bientôt du nez en terre.
PHILIPIN.
Tout ira comme il faut.
MENDOCE.
O diable comme il serre!
Relâche tant soit peu.

PHILIPIN.
Te voilà bien ainsi.
MENDOCE.
Qui me détachera?
PHILIPIN.
N'en sois point en souci,
Et sache seulement que lorsque l'on arrive,
L'on entend une voix et dolente et plaintive,
Ensuite de grands cris. Mais va, quitte ce lieu,
Adieu, marche. Ah, Mendoce, adieu, Mendoce, adieu.
O comme tu fends l'air!
(*Il s'éloigne toujours.*)
MENDOCE.
Je sens bien que je vole,
Car à peine j'entends le son de sa parole.
Quel bonheur! Je verrai mon pays aujourd'hui.
PHILIPIN, *prenant la bourse de Mendoce.*
S'il est volé, je m'offre à répondre pour lui.
MENDOCE.
Cette mule endiablée est sans mentir bien douce,
Elle va toute seule, et sans que je la pousse,
Elle n'ébranle point, j'y suis comme en mon lit,
Je crois que l'on acquiert en l'air grand appétit.
(*Philipin fait du vent avec un soufflet.*)
Mais il m'en avait bien averti, le maroufle :
Diable, qu'il fait de froid, et quel vilain vent souffle!
J'en ai la barbe prise, et le nez tout gelé.
PHILIPIN.
On vient dans le jardin, et quelqu'un a parlé.
Médaille du vieux temps, on te la sauve belle.

SCÈNE IX

D. JUAN, LUCRÈCE, BÉATRIX, MENDOCE, PHILIPIN.

LUCRÈCE.
Quoi, sitôt découvert? O la triste nouvelle!
Cessons de nous flatter, tout espoir est perdu.
D. JUAN.
Il me l'a demandé, je l'ai soudain rendu,
Ce gage précieux d'une amour toute pure;
Mais à ce déplaisir donnez quelque mesure,
Je ne saurais me plaindre encor de sa rigueur,
Il m'a parlé toujours avec grande douceur,
Et peut-être, madame, il sera moins farouche
Quand il saura de vous que mon amour vous touche.
LUCRÈCE.
S'il ne tient qu'à cela, croyez que dès demain
Lucrèce à don Juan peut promettre sa main.
D. JUAN.
O charmante parole!
LUCRÈCE.
Enfin, je vous la donne
D'être à vous pour jamais, ou de n'être à personne.
D. JUAN.
Que je me tiens heureux de vivre sous vos lois!
MENDOCE, *sur la palissade.*
Je discerne avec peine un bruit confus de voix,
Je passe assurément sur quelque grande ville.
D. JUAN.
Ainsi le ciel pour vous en miracles fertile...
BÉATRIX.
Madame.
LUCRÈCE.
Que veux-tu? Quelqu'un vient-il ici?
BÉATRIX.
Oui, notre bon vieillard, et l'astrologue aussi,
Ils entrent au jardin.
LUCRÈCE.
Quel obstacle à ma joie!
D. JUAN.
Ne puis-je m'échapper?
LUCRÈCE.
Non pas sans qu'on vous voie,
Cachez-vous promptement, et croyez qu'en tout cas,
S'il faut parler pour vous, je ne me tairai pas.

SCÈNE X

LÉONARD, D. FERNAND, LUCRÈCE, BÉATRIX, MENDOCE, PHILIPIN.

D. FERNAND.
Que ce jardin est beau!
LÉONARD.
Comme j'en fais ma joie,
Tout mon soin chaque jour à l'embellir s'emploie.
D. FERNAND.
Surtout de ce ruisseau le murmure est charmant.
LÉONARD.
Ma fille, approche-toi, voici ton diamant.
LUCRÈCE, *à Béatrix.*
Faut-il souffrir ici cet objet de ma haine?
LÉONARD, *lui rendant sa bague.*
Rends grâce à don Fernand qui nous tire de peine.
D. FERNAND.
Madame, si le ciel répond à mes souhaits,
Vous connaîtrez mon zèle à de plus grands effets.
LUCRÈCE.
Vous m'obligez, monsieur, plus que je ne mérite.
LÉONARD, *voyant entrer Léonor.*
Que nous veut cette dame?
MENDOCE, *sur la palissade.*
O que je vole vite!
Je passe sur un lieu de l'autre différent,
Et le bruit qu'on y fait est de beaucoup plus grand.

SCÈNE XI

LÉONOR, LÉONARD, D. FERNAND, D. LOPE, LUCRÈCE, BÉATRIX, MENDOCE, PHILIPIN.

LÉONOR.
Ne vous étonnez pas si j'ose ici paraître,
Je n'y viens, Léonard, que pour chercher un traître,
Et pour vous avertir qu'au mépris de ses feux
Un parjure insolent nous affronte tous deux :

S'il aime votre fille, il est adoré d'elle,
Ce réciproque amour me le rend infidèle;
Il est caché céans, ce lâche suborneur,
Prenez mes intérêts, et vengez votre honneur.

LUCRÈCE, *bas.*

O malheur imprévu !

MENDOCE, *sur la palissade.*

J'entends la voix plaintive,
Sans doute à mon pays c'est signe que j'arrive.

LÉONARD, *regardant Lucrèce.*

Un homme ici caché?

LUCRÈCE.

De quoi m'accusez-vous?

LÉONARD.

Sois sans crime, autrement redoute mon courroux :
Mais je veux me purger de ce soupçon infâme,
Il faut chercher partout. Allons, venez, madame,
Voyons tout le jardin.

LÉONOR.

Serait-il point ici?

SCÈNE XII

LÉONARD, D. FERNAND, D. JUAN, D. LOPE, LÉONOR, LUCRÈCE, BÉATRIX, JACINTE, PHILIPIN, MENDOCE.

D. JUAN, *se montrant.*

Vous cherchez don Juan, madame, et le voici.

LÉONOR.

Ingrat! Traître!

D. JUAN.

Ah! Cessez de me faire une injure;
En me donnant les noms d'ingrat et de parjure.

LÉONARD.

Le destin de ma fille agit bizarrement,
Je rencontre un voleur en cherchant son amant.
(*A D. Juan.*)
Vous prétendiez encor jouer un tour de maître,
Et pour nous dérober, vous vous cachiez peut-être?

LÉONOR.

On perd ici l'esprit, ou je n'y connais rien.
Pour qui le prenez-vous?

LÉONARD.

Madame, il m'entend bien.

D. JUAN.

Si je vous entends bien, certes au moins j'ignore
Pourquoi j'ai mérité que l'on me déshonore;
Je ne suis point voleur, et j'ai le cœur trop haut
Pour souffrir qu'on m'impute un si honteux défaut:
Enfin, puisque le sort à ma perte s'applique,
Il faut que devant vous la vérité s'explique.
J'adore votre fille, et cet objet vainqueur
Depuis un an entier dispose de mon cœur.
Cette bague tantôt que je vous ai rendue,
C'est de sa propre main que je l'avais reçue;
Et si vous lui donnez liberté de parler,
Elle m'estime assez pour ne le point celer.

LÉONARD, *à Lucrèce.*

Dit-il vrai? L'aimes-tu? Parle sans craindre un père.

LUCRÈCE.

Puisque vous m'ordonnez de ne vous plus rien taire,
J'avouerai que mon cœur par l'amour combattu
N'a pu de don Juan dédaigner la vertu.

LÉONARD, *tirant D. Fernand à part.*

De grâce, don Fernand...

LÉONOR.

Il ne le faut pas croire,
Il ne fait que fourber.

LÉONARD.

Pour conserver ma gloire
Que faut-il que je fasse?

D. FERNAND.

Ouvrez enfin les yeux,
Et ne résistez plus aux volontés des cieux :
Je vous en ai tantôt déjà dit ma pensée,
Que d'un semblable hymen elle était menacée;
Comme un homme sans bien doit être son époux,
Pour faire un meilleur choix, où le chercherez-vous?
Don Juan est bien fait et d'illustre famille,
Et puisqu'avec ardeur il aime votre fille,
D'un mot de votre bouche autorisant son feu,
Donnez à cet hymen un généreux aveu.

LÉONARD.

Si c'est l'ordre du ciel, je ne puis m'en défendre,
Approchez, don Juan, je vous reçois pour gendre.

D. JUAN.

O joie inespérée! O suprême bonheur!

LÉONOR.

Est-ce ainsi, Léonard, qu'on venge mon honneur?

LÉONARD.

Le mien intéressé demandait ce remède.

LÉONOR, *à D. Juan.*

Ecoute aveuglément l'ardeur qui te possède :
Va, traître, rends hommage à l'infidélité,
Le ciel me vengera de ta déloyauté.
Allons, don Lope, allons, je vous tiendrai parole.

SCÈNE XIII

LÉONARD, D. FERNAND, D. JUAN, LUCRÈCE, BÉATRIX, PHILIPIN, MENDOCE.

D. JUAN.

D'une femme en courroux la menace est frivole.

MENDOCE, *sur la palissade.*

Ah! je suis arrivé, de ce coup je le croi,
J'entends force grands cris. Lutin, débande-moi.

LÉONARD, *détournant la tête et apercevant Mendoce.*

Quel spectacle est ceci?

PHILIPIN, *à D. Fernand.*

La tromperie est bonne,
C'est notre voyageur, que rien ne vous étonne,
Il se croit déjà loin.

D. FERNAND.

O qu'il est ingénu!
Il faut le délier.

MENDOCE, *descendu de la palissade.*

Enfin je suis venu,
Et je ne fis jamais voyage tant à l'aise.
O ma terre natale! il faut que je te baise.

LÉONARD.

C'est Mendoce! Est-il fou?

MENDOCE.

Que mes yeux sont ravis?
(*A Léonard.*)
Vous êtes donc aussi, monsieur, en mon pays?
Mais pour vous y porter, ôtez-moi ce scrupule,
Le diable vous a-t-il aussi fourni de mule?

LÉONARD.

As-tu l'esprit troublé? C'est ici mon jardin,
Ne le connais-tu pas?

MENDOCE, *courant après Philipin qui s'enfuit.*

Ah! traître Philipin.

PHILIPIN.

Le charme t'a manqué.

LÉONARD.

Sont-ils fous l'un et l'autre?

D. FERNAND.

Excusez un valet qui s'est joué du vôtre.

LÉONARD.

Tout s'excuse aisément vous ayant pour ami.

D. FERNAND.

Vous ne me connaissez encore qu'à demi.

LÉONARD.

Votre art si merveilleux...

D. FERNAND.

Brisons là, je vous prie,
Je vous entretiendrai de mon astrologie,
Mais il faut que ce soit avec plus de loisir.

LÉONARD.

Je vous écouterai toujours avec plaisir:
Cependant, pour tenir ma parole donnée,
Il faut de nos amants terminer l'hyménée,
Allons-y donner ordre, et d'un esprit content,
Assurer le bonheur que l'un et l'autre attend.

FIN DU FEINT ASTROLOGUE.

DON BERTRAND DE CIGARRAL

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

1650

PERSONNAGES

D. GARCIE DE CONTRERAS, père d'Isabelle.
D. BERTRAND DE CIGARRAL.
D. ALVAR, cousin de D. Bertrand.
D. FÉLIX, amoureux d'Isabelle.
LÉONOR, sœur de D. Bertrand.

PERSONNAGES

ISABELLE, fille de D. Garcie.
JACINTE, suivante d'Isabelle.
GUZMAN, valet de D. Bertrand.
MENDOCE, valet de D. Félix.

Le premier acte se passe à Madrid, et les quatre autres dans une hôtellerie d'Yllescas, sur le chemin de Madrid à Tolède.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

ISABELLE, JACINTE.

JACINTE.

L'affaire me paraît bientôt expédiée :
Vous, aujourd'hui promise, et demain mariée !

ISABELLE.

Jacinte, que veux-tu? J'en suis au désespoir;
Mais dans mon déplaisir j'écoute mon devoir,
Et me résous enfin aux maux que me prépare
L'aveugle ambition d'un père trop avare.

JACINTE.

Ne vous y trompez point, c'est le jeu du vieux temps;
Gardez d'être aujourd'hui trop sage à vos dépens :
C'est un étrange nœud que le nœud d'hyménée.

ISABELLE.

Qu'y puis-je faire enfin? Sa parole est donnée,
Il le veut, et tu sais qu'il me vient d'avertir
Que dans une heure ou deux je sois prête à partir :
Au malheur qui m'accable il n'est point de remède.

JACINTE.

Quoi? Vous iriez trouver votre époux à Tolède;
Et, parce qu'il a bruit d'avoir force ducats,
Il est si grand seigneur qu'il n'en remuerait pas?
Ma foi, jusqu'à l'hymen je serais la maîtresse.

ISABELLE.

Mais on me le commande.

JACINTE.

O l'étrange faiblesse!
Dût se rompre l'accord, je me ferais prier;
Il n'est, tout bien pesé, que d'être à marier. [ge;
Qu'un amant importune, on l'abandonne, on chan-
Fussiez-vous un démon, on vous appelle un ange.
De cent soumissions vous payez un galant,
En lui laissant baiser le bout de votre gant;
Chacun tâche à vous plaire avec un soin extrême :
Mais dans le mariage il n'en va pas de même;
Notre bon temps est fait, adieu, c'est assez ri;
Qui nous flattait amant, nous rechigne mari :
Le flambeau d'hyménée amortit bien sa flamme;
La plus belle maîtresse est une laide femme;
Et sitôt que l'amour laisse agir la raison,
L'on connaît qu'il n'est point de charmante prison.
Peu sous ce triste joug ont l'âme bien contente.

ISABELLE.

Sur cet article-là tu parais bien savante.

JACINTE.

Jadis ma bonne mine avait ses partisans;
Je sais ce qu'en vaut l'aune, et j'ai plus de quinze ans,
Je connais à peu près le train commun des choses;
Ces matières pour vous sont encor lettres closes :
Mais se vendre soi-même est un triste marché,
L'on ne s'en dédit point quand le mot est lâché.
L'hymen nous asservit aux caprices d'un homme;
Et j'en connais beaucoup, sans que je vous les nom-
Qui n'en ayant jamais examiné les lois, [me,
Ont pris le frein aux dents, et s'en mordent les doigts.
Croyez-moi, de l'amour c'est un puissant remède;
L'on ne fait guère état de ce que l'on possède.
Le vrai plaisir consiste au pouvoir du refus;
Quand un bien est acquis, dès lors on n'en veut plus :
En vain à l'estimer sa valeur nous convie;
La difficulté seule échauffe notre envie;
Et celui qui nous charme avec le plus d'appas,
C'est celui qu'obtenant l'on peut n'obtenir pas.

ISABELLE.

Tu n'avais point encore étalé ta science.

JACINTE.

Avec votre devoir et votre obéissance,

Si celui qu'on vous donne est bizarre, jaloux?

ISABELLE.

Et jaloux et bizarre, il sera mon époux.

JACINTE.

Enfin pour un mari le ciel vous a fait naître;
Et moi, pour être libre, et pour vivre sans maître,
Je n'ai plus rien à dire, et vous plains seulement.

ISABELLE.

Il en faut présumer plus favorablement.

JACINTE.

Je voudrais le pouvoir; mais encor, je vous prie,
Ne m'apprendrez-vous point à qui l'on vous marie?

ISABELLE.

Mon père a fait ce choix, et tu sais comme moi
Qu'en passant par Tolède il a promis ma foi;
Qu'à son retour tantôt j'en ai su la nouvelle;
Et que de mon destin la tyrannie est telle,
Que, sans vouloir m'entendre, on m'ordonne demain
De donner tout ensemble et mon cœur et ma main.
Cet époux prétendu ne veut point de remise.

JACINTE.

Il fait déjà le maître?

ISABELLE.

Un père l'autorise.

JACINTE.

Il est riche?

ISABELLE.

Le cœur secrètement me dit
Qu'il a beaucoup de bien, mais qu'il a peu d'esprit.
Puis-je juger en lui qu'une âme trop vulgaire,
Puisqu'il emploie ainsi l'autorité d'un père?
S'il n'avait cent défauts, il n'aurait pas voulu
Faire agir contre moi son pouvoir absolu;
Il me témoignerait qu'il sait comme l'on aime,
Ne voudrait obtenir mon cœur que de moi-même;
Et de cette conquête il confierait l'espoir
A son propre mérite, et non à mon devoir.

JACINTE.

De son nom pour le moins vous êtes informée?

ISABELLE.

La curiosité marque une âme enflammée;
Je n'en ai demandé ni le rang, ni le nom.

JACINTE.

Et cependant, madame, à parler tout de bon,
Votre ancien amant, ou bien plutôt votre ombre,
Doutez-vous que des morts il n'augmente le nombre,
Sitôt qu'il vous saura dans les bras d'un rival?

ISABELLE.

Don Félix?

JACINTE.

Cet hymen lui deviendra fatal.

ISABELLE.

J'aurai ce bien du moins dans ma triste infortune,
Qu'elle me défera d'une amour importune.
Je ne sais quel démon de mon repos jaloux,
Où je dois me trouver, lui donne rendez-vous?
Mais partout où je suis, au temple, dans la rue,
C'est le premier objet qui vient frapper ma vue.
En effet, c'est une ombre attachée à mes pas.

JACINTE.

Ah! que pour vous encor l'amour a peu d'appas!

ISABELLE.

Hélas! Jacinte.

JACINTE.

Hé quoi? Votre cœur en soupire!

ISABELLE.

Tu juges mal.

JACINTE.

De quoi?

ISABELLE.

Je n'ose te le dire,
Et pourtant...

JACINTE.

Tout de bon, vous aimez?

ISABELLE.

Il est vrai.

JACINTE.

O la secrète! Et qui, de grâce?

ISABELLE.

Je ne sais.

JACINTE.

Vous ne me feriez pas confidence du reste?

ISABELLE.

Ne te souvient-il plus de l'accident funeste
Que je cache avec soin à tout autre qu'à toi,
Et qui depuis un mois m'a donné tant d'effroi?

JACINTE.

Quoi? Ce brave inconnu qui vous sauva la vie,
Par la peur d'un taureau déjà presque ravie,
Lorsqu'à l'insu d'un père, et sans me l'avoir dit,
Une parente et vous sortîtes de Madrid;
Et qu'un mauvais destin vous pensa bien cher vendre
Ce peu de liberté que vous osâtes prendre :
Serait-ce bien celui qui vous fait soupirer?

ISABELLE.

Lui-même.

JACINTE.

Et vous pouvez aimer sans espérer?

ISABELLE.

Sa vie en ma faveur promptement hasardée,
M'en a fait concevoir une si haute idée,
Que malgré moi sans cesse elle offre à mon esprit...

JACINTE.

Ah! sans doute, madame, il faut quitter Madrid.
Voici quelque message.

ISABELLE.

Adieu toute ma joie.

SCÈNE II

ISABELLE, JACINTE, GUZMAN.

ISABELLE.

Que veux-tu

GUZMAN.

Don Alvar, madame, ici m'envoie.

ISABELLE.

Don Alvar?

GUZMAN.

Oui, madame, un parent de celui
Qui vous est destiné pour époux aujourd'hui;
Et qui m'envoie ici vous faire humble requête,
Que bientôt à partir vous soyez toute prête.

ISABELLE.

Un message pareil de sa part me surprend;
Il n'est pas mon époux pour être son parent :
D'où lui vient ce pouvoir?

GUZMAN.

Don Bertrand le lui donne.

ISABELLE.

Que ne me le vient-il expliquer en personne?

GUZMAN.

L'ordre est ainsi donné, madame, il n'oserait,
Avecque don Bertrand il faut marcher bien droit;
Il est plus difficile à ferrer qu'une mule.

ISABELLE.

Don Bertrand? Que ce nom me semble ridicule!
Apprends-nous quel il est?

GUZMAN.

C'est un galant du temps;
Un fort brave jeune homme âgé de soixante ans,
Qui, pour remédier à la chaleur de l'âge,
S'est enfin résolu de se mettre en ménage.
Il vous écrit.

ISABELLE.

A moi! Qui?

GUZMAN.

Ce futur époux,
Ce don Bertrand.

JACINTE.

Voyez si le style en est doux.

ISABELLE *lit.*

« Ma fille, j'ai six mille et quarante-deux ducats de rente, et don Alvar, mon cousin et prétendu beau-frère, est mon héritier, si je n'ai point d'enfants. On m'a dit, qu'en me mariant avec vous j'en pourrai avoir autant que bon me semblera. Venez donc dès aujourd'hui à l'hôtellerie d'Yllescas, où je vous attends pour traiter de l'un, et pour l'autre nous y aviserons à loisir; mais souvenez-vous que je suis dans une hôtellerie, et qu'il y fait fort cher vivre en cette saison; c'est pourquoi ne perdez point de temps, partez promptement, et mettez un masque avant que mon cousin vous aille trouver de ma part; car le soin de votre honneur commence déjà à me regarder, et vous ne devez point vous laisser voir que je ne le juge à propos.

« Votre mari,

« D. Bertrand de Cigarral. »

Et l'on peut m'ordonner d'épouser un tel homme!

GUZMAN.

Il n'a point son pareil d'ici jusques à Rome.

JACINTE, *à Isabelle.*

Pour peu d'attention qu'on lui veuille prêter,
Ce valet est d'humeur à nous en bien conter.

ISABELLE.

Le joli compliment par où son feu débute!
Ah! Jacinte, s'il faut que l'accord s'exécute...

JACINTE.

Selon l'avare humeur de ce bon vieillard,
S'il rompt avecque lui, ce sera grand hasard :
Ses ducats vous font tort, et s'il était moins riche...

GUZMAN.

Pour en avoir beaucoup il n'en est pas moins chiche;
Et les garde si bien, qu'à parler comme il faut,
Je vous plaindrais beaucoup s'il ne mourait bientôt.
Avec un tel mari vous verrez par épreuve,
Qu'il n'est point de douceur qu'en l'espoir d'être [veuve;
Et vous ne devez point en confirmer le choix,
S'il ne veut s'obliger de mourir dans six mois :
C'est un terme assez long pour faire pénitence.

JACINTE.

Avec grande franchise il dit ce qu'il en pense.

ISABELLE.

Il parle à cœur ouvert.

JACINTE.

Je vais le mettre en jeu.
Mais encor, de ton maître entretiens-nous un peu.
Quelle mine, quel port?

GUZMAN.

Sa mine est équivoque,
Quelquefois elle plaît, bien souvent elle choque;
Mais quant à la parole, il a grand agrément,
Et débite son fait fort nasillardement.

JACINTE.

Cela va bien. L'humeur?

GUZMAN.

N'en est pas fort commune,
Gaie ou triste, selon les changements de lune,
Quoiqu'il goûte en tout temps assez peu de repos;
Car il est attaqué de tant et tant de maux,
Qu'outre ceux que le corps éprouve accidentaires,
Il en pourrait compter cinq ou six ordinaires.
Il mouche, il tousse, il crache en poumon malaisé.
Pour fluxions sans cesse il est cautérisé,
Goutteux ce que doit l'être un goutteux d'origine;
Toujours vers le poignet muni de la plus fine :
Joignez à tout cela, vilain, jaloux, quinteux,
Obstiné plus qu'un diable, et mutin plus que deux;
Malpropre autant que douze en mine, en barbe, en [linge;
Rusé comme un renard, et malin comme un singe.
Quant au savoir, jamais on n'approcha du sien;
Il sait mille secrets à ne guérir de rien.
Pour tous ces petits maux de rhume, toux, migraine,
Il compose à ravir l'onguent mitonmitaine;
De chaque saltimbanque il prend leçon exprès :
Au reste fort dévot, à l'intention près.
Il fait garder chez lui si souvent l'abstinence,
Qu'on y jeûne toujours deux carêmes d'avance.
Voilà de ses vertus le fidèle récit.

ISABELLE.

Je passerais par tout s'il avait de l'esprit.

GUZMAN.

De l'esprit! Ah, madame, il fait des comédies.

JACINTE.

Ce métier est mal propre à guérir ses folies;
Il en empirera, bien loin d'en amender.

GUZMAN.

Comme un poète fameux il se fait regarder;
Il en a composé déjà plus de vingt paires :
Mais les comédiens n'en représentent guères;
Le style en est si haut qu'ils n'y comprennent rien.
Lui-même toutefois en dit assez de bien;
Il en trouve toujours l'intrigue bonne et belle;
Et sa démangeaison de les produire est telle,
Que, faute bien souvent d'auditeurs plus parfaits,
Il va les débiter jusques à des laquais;
Mais avant qu'il soit peu vous le pourrez connaître.

JACINTE.

Hé bien, jamais valet servit-il mieux son maître?
Il fait tout ce qu'il peut pour vous en dégoûter.

GUZMAN.

Aussi pour deux raisons dois-je le souhaiter :
L'une, vous êtes belle, et ce sera dommage
Qu'avec lui vous perdiez le plus beau de votre âge;
Et l'autre, don Alvar serait son héritier.

ISABELLE.

Et quel est don Alvar?

GUZMAN.

Un brave cavalier,
Noble, vaillant, civil, bien né, de bonne mine,
Discret...

JACINTE.

Que n'est-ce là celui qu'on vous destine?
Et pourquoi votre père, au lieu de ce mal fait,
N'a-t-il pas pris pour gendre un homme si parfait?
Il a bien dans ce choix témoigné son caprice.

GUZMAN.

Oui, mais ce don Alvar comme un autre a son vice,
Qui de tant de vertus obscurcit bien l'éclat.

ISABELLE.

Quel peut être ce vice?

GUZMAN.

Il est gueux comme un rat.

ISABELLE.

Si l'esprit n'est content le bien est peu de chose

GUZMAN.

A l'hymen toutefois je crois qu'il se dispose;
La sœur de don Bertrand du moins ne le hait pas.
Vous la verrez ce soir.

ISABELLE.

Elle a beaucoup d'appas?

GUZMAN.

Autant qu'elle en avait quand elle vint au monde;
Jamais fille ne fut si délicate et blonde,
Soit défaut de nature, ou bien excès d'amour,
Elle s'évanouit plus de sept fois par jour.

JACINTE.

On doit de ce talent estimer l'avantage.

SCÈNE III

D. GARCIE, ISABELLE, JACINTE, GUZMAN.

D. GARCIE.

Hé bien, selon ton ordre as-tu fait ton message?

GUZMAN.

Je l'ai fait tel, monsieur, que j'ai cru le devoir :
Don Alvar cependant vous peut-il venir voir?
Il attend qu'on lui veuille accorder audience.

D. GARCIE.

Oui, fais qu'il vienne, va.

GUZMAN.

J'y cours en diligence.

SCÈNE IV

D. GARCIE, ISABELLE, JACINTE.

D. GARCIE.

Quoi, je te trouve en pleurs?

ISABELLE.

J'y puis bien être hélas!
Si vous ne révoquez l'arrêt de mon trépas.
Vous-même jugez-en; que puis-je me promettre
De qui m'ose envoyer une si belle lettre?

D. GARCIE.

Peu de chose souvent brouille un jeune cerveau,
Voyons.

ISABELLE, *lui donnant sa lettre.*

Le compliment en est rare et nouveau.

JACINTE, *à Isabelle.*

Ne vous relâchez pas, et, quoi qu'il en arrive,
Toujours le même ton, ferme la négative.

ISABELLE.

Il n'en arrivera que ce que j'en prévoi;
Ses six mille ducats lui plairont plus qu'à moi;
Et son cœur se rendant à de si honteux charmes,
Sans en être touché, verra couler mes larmes.

JACINTE.

Puisqu'il branle la tête il n'est pas satisfait.

D. GARCIE, *bas.*

A dire vrai, ce gendre a l'esprit bien mal fait.

ISABELLE.

Hé bien, que dites-vous d'une telle sottise?

D. GARCIE.

Te faut-il étonner qu'il parle avec franchise?
Cesse d'être alarmée et de t'en indigner;
La plus fâcheuse humeur est aisée à gagner.

ISABELLE.

Mais ce n'est qu'un vilain, un avare.

D. GARCIE.

Ma fille,
C'est par là que l'éclat vient dans une famille;
L'épargne est nécessaire à qui veut s'agrandir.

ISABELLE.

Il est capricieux.

D. GARCIE.

Il lui faut applaudir.

ISABELLE.

Il est opiniâtre, et commande à baguette.

D. GARCIE.

Hé bien, sois complaisante, et fais ce qu'il souhaite;
(*A Jacinte.*)
Mais va quérir son masque.

SCÈNE V

D. GARCIE, ISABELLE.

D. GARCIE.

Au moins dois-tu d'abord
Lui montrer un esprit souple, docile, accort;
Et puisqu'il ne veut pas que don Alvar te voie,
A lui plaire aujourd'hui mettre toute ta joie.

ISABELLE.

C'est bien vouloir ma perte et haïr mon repos,
Que de me marier ainsi mal à propos.
Le ridicule époux! Ah! J'en perds patience.

D. GARCIE.

J'ai tort de n'avoir pas consulté ta prudence.

ISABELLE.

J'aimerais mieux cent fois entrer dans un couvent.

D. GARCIE.

Il t'en faut donner un avec la plume au vent;
Un de ces fanfarons à l'âme efféminée,
Qui mangent tout leur fait dès la première année.

ISABELLE.

Mon père, si mes pleurs...

D. GARCIE.

Ne crois rien obtenir,
J'ai donné ma parole, et je veux la tenir;
Ma volonté doit être, et sera la plus forte.
Mais j'entends, ce me semble, un carrosse à la porte;
Cache cette tristesse, et ne témoigne pas...

SCÈNE VI

D. GARCIE, ISABELLE, JACINTE.

JACINTE.

Voici ce beau cousin envoyé d'Yllescas;
Je l'ai vu dans la cour : ah, qu'il a bonne mine!

D. GARCIE.

Masque-toi promptement.

ISABELLE.

O coup qui m'assassine!
Il est inexorable, et je n'y gagne rien.

JACINTE.

Il s'aime plus que vous, il le témoigne bien.

SCÈNE VII

D. ALVAR, D. GARCIE, ISABELLE,
JACINTE, GUZMAN.

D. GARCIE.

Soyez le bienvenu.

D. ALVAR.

Le ciel, ô don Garcie,
Vous comble d'un bonheur où chacun porte envie!
Vous savez ce qu'ici je viens vous demander.

D. GARCIE.

Holà! des sièges.

D. ALVAR.

Non, je ne saurais tarder.
(*Il parle bas à D. Garcie.*)

ISABELLE.

O ciel! Que vois-je? Hélas, Jacinte, c'est lui-même!

JACINTE.

Qui, madame?

ISABELLE.

C'est lui, cet inconnu que j'aime,
Qui m'a sauvé la vie, et dont je t'ai parlé.

D. ALVAR, *à D. Garcie.*

Enfin par ces désirs mon pouvoir est réglé;
Sa volonté le borne, et ma charge est expresse :
Je vous dois de sa part demander sa maîtresse,
La mener en carrosse, et la suivre à cheval.

D. GARCIE, *bas.*

Tant de précautions sentent bien son brutal.
(*Haut.*)
Je n'ose sur ce point vous presser davantage,
Et, sans plus différer, je consens au voyage :
Vous voyez Isabelle en état de partir.

D. ALVAR, *à Isabelle masquée.*

Des coups que vous portez on veut me garantir,
Madame; et si l'on cache à ma débile vue
Les célestes attraits dont vous êtes pourvue,
L'on connaît que l'éclat n'en peut être souffert;
Que je pourrais me perdre où tout autre se perd;
Et, malgré le respect où mon âme est forcée,
Permettre pour le moins un crime à ma pensée.

ISABELLE.

Vous me confirmez bien ce qu'on m'a toujours dit,
Que la civilité n'est pas toute à Madrid.
Trouver lieu sans me voir à tant de flatterie,
C'est le dernier effet de la galanterie :
Mais peut-être tantôt, lorsque vous me verrez,
D'un pareil compliment vous vous repentirez,
Vous changerez sans doute et d'âme et de langage.

D. ALVAR.

Moi, madame, en changer? Ce sentiment m'outrage,
Et vous devez penser qu'au mérite toujours...

D. GARCIE.

C'est trop continuer d'inutiles discours.
Partons, puisqu'il le faut.

D. ALVAR.

Il n'est pas nécessaire
Que vous quittiez Madrid pour une telle affaire.

D. GARCIE.

Je ne vous suivrais point! Et par quelle raison?

D. ALVAR.

Don Bertrand le défend.

D. GARCIE.

Moi, garder la maison,
Et souffrir que d'un autre il reçoive Isabelle!

Il me prend pour un homme à bien lourde cervelle.

D. ALVAR.

Il croit par ce billet que je dois vous laisser,
Vous ôter sur ce point tout lieu de balancer;
Et veut, comme bon gendre, épargner à votre âge
La peine et l'embarras de faire ce voyage.

D. GARCIE.

En effet, Yllescas est bien loin de Madrid!

D. ALVAR.

Enfin, vous résoudrez sur ce qu'il a souscrit.

D. GARCIE, *lit.*

« Pardevant Alonso Ruys et Domingo Sanchez,
« notaires royaux à Tolède, est comparu don Ber-
« trand de Cigarral, lequel de son bon gré, et
« sans aucune contrainte, a reconnu et confesse
« avoir reçu de don Garcie de Contreras une sienne
« fille, avec ses tâches bonnes ou mauvaises, se
« soumettant d'en faire au plus tôt son épouse légi-
« time, et de la lui rendre telle et aussi entière
« toutefois et quantes qu'elle lui pourra être
« demandée pour nullité de fait. En témoin de
« quoi ils ont signé.

« A Tolède, ce 19 de mai 1651.

« D. BERTRAND DE CIGARRAL.
« ALONSO RUYZ.
« DOMINGO SANCHEZ. »

ISABELLE.

A-t-on jamais parlé de telle extravagance?

D. GARCIE.

Il a perdu l'esprit avecque sa quittance.
Traiter ainsi ma fille! Où diable a-t-il pensé
De l'attendre au moyen de son récépissé?
(*A don Alvar.*)
Mais de grâce, entre nous, qu'est-ce qu'il en soupçonne?
Croit-il que je la vends, ou bien que je la donne?

D. ALVAR.

Ce caprice pour lui m'oblige de rougir;
Mais j'ai beau l'en blâmer, c'est sa façon d'agir,
Il ne peut s'en défaire.

ISABELLE.

Elle est assez étrange.

D. GARCIE, *à Isabelle.*

Ne t'inquiète point, en moins de rien on change;
Il ne sera pas tel que nous nous figurons,
Et nous recevra mieux que nous ne l'espérons.
Ne différons donc plus, et partons sans remise.

ISABELLE.

Hélas, quelle espérance à mon âme est permise!

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

D. FÉLIX, MENDOCE.

MENDOCE.

A la fin nous voici, monsieur, dans Yllescas.

D. FÉLIX.

O lieu pour moi funeste! Hélas, Mendoce, hélas!
Ne me demande point le sujet qui m'amène;
Si tu savais mon mal, si tu savais ma peine,
Tu me confesserais qu'en de tels déplaisirs
C'est peu que d'exhaler sa douleur en soupirs.

MENDOCE.

Je ne sais quel malheur vous avez lieu de craindre;
Vous ne songiez rien moins ce matin qu'à vous plaindre,
Ce cœur d'aucun souci ne paraissait chargé,
Et presque en un moment vous voilà tout changé.
Je vous trouve rêveur, inquiet, las de vivre;
Vous montez à cheval, et vous me faites suivre,
Nous marchons sans parler tout le long du chemin,
Chez l'hôte d'Yllescas nous arrivons enfin;
Et, sans dire le mal dont votre âme est atteinte,
Vous redonnez encor de nouveau sur la plainte.
Quel en est le sujet? Tirez-moi de souci.

D. FÉLIX.

Que te dirai-je? Hélas! Je viens mourir ici,
Et rendre témoignage à la beauté que j'aime,
Que, comme sa rigueur, mon amour est extrême.

MENDOCE.

Vous n'en mourrez donc pas, puisqu'il s'agit d'amour,
C'est un mal qui commence et finit en un jour.

D. FÉLIX.

Pour en guérir sitôt la cause en est trop belle.
Depuis combien de temps adoré-je Isabelle,
Sans que jamais refus, ni mépris, ni froideur,
Du feu qui me dévore ait modéré l'ardeur!
Cependant, ô disgrâce à qui ma raison cède,
Don Garcie aujourd'hui la marie à Tolède!
Don Bertrand son époux l'attend ici ce soir,
Toute prête à partir on me l'a fait savoir;
Et je viens empêcher, ou par force, ou par ruse,
Qu'un autre n'ait un bien qu'à ma flamme on refuse.

MENDOCE.

Sans venir vous montrer de son bonheur jaloux,
Vous eussiez bien mieux fait de demeurer chez vous;
Puisque tout est d'accord, que pouvez-vous prétendre?

D. FÉLIX.

L'espoir est si charmant qu'on ne peut s'en défendre.
Malgré de mon destin l'impitoyable loi,
J'espère en Isabelle, en don Bertrand, en moi.
Je sais que son bien seul le rend recommandable,
Et qu'il sert à chacun de risée et de fable;
Il est brutal, bizarre, et peut-être à le voir,
Isabelle oubliera ce trop cruel devoir,
Dont l'âpre austérité la force en dépit d'elle

De courir en aveugle où sa rigueur l'appelle.
Je parlerai, Mendoce, et ce peu que je vaux,
Se fera mieux connaître auprès tant de défauts;
Et pourra m'acquérir le cœur de mon ingrate,
Et faire réussir l'espoir dont je me flatte.
Que si trop de vertu l'oblige à se trahir
Jusqu'à vouloir me perdre en voulant obéir;
Comme ce don Bertrand n'agit que par caprice,
J'empêcherai par lui que l'hymen s'accomplisse;
Et le faisant entrer en doute de sa foi,
Je saurai travailler et pour elle et pour moi.
L'artifice en amour fut toujours légitime,
Feindre d'en être aimé n'est pas faire un grand [crime,
Et peut-être par là mon jaloux alarmé
Me cédera l'objet dont mon cœur est charmé;
Et sur un tel soupçon l'âme tout incertaine...

MENDOCE.

On se plaint, écoutez...

SCÈNE II

D. BERTRAND, LÉONOR, D. FÉLIX, MENDOCE.

D. BERTRAND.

Je me soutiens à peine.
Au diable soit la mule avec le muletier.

D. FÉLIX.

Hé bien, Mendoce, vois ce lourdaud, ce grossier,
C'est là ce don Bertrand.

MENDOCE.

O l'homme ridicule!

D. BERTRAND.

Quel chien de trot allait cette maudite mule!
J'en ai le col démis et les os tout rompus.

LÉONOR.

Quand vous vous marierez il n'y paraîtra plus.

D. BERTRAND.

Vous parlez donc proverbe, ô sœur à blonde tresse?

LÉONOR.

Toute douleur s'apaise auprès d'une maîtresse.
Ah! Si pareil bonheur...

D. BERTRAND.

C'est bien pour votre nez.

LÉONOR.

Si vous vouliez pourtant...

D. BERTRAND.

Ah! Vous m'importunez.

LÉONOR.

Don Alvar...

D. BERTRAND.

Don Alvar n'est pas encor trop sage,
Je veux laisser mûrir son esprit davantage;
Pour quelque couple d'ans rengainez vos amours.

LÉONOR.

Mais vous ne songez pas que je vieillis toujours.

D. BERTRAND.

N'importe.

LÉONOR.

Puisqu'il m'aime...

D. BERTRAND.

Achevons, je vous prie.

LÉONOR.

Vous devriez...

D. BERTRAND.

Suffit qu'un de nous se marie;
Je vous le tranche net devant ce cavalier.

D. FÉLIX.

Vous venez donc ici, monsieur, vous marier?

D. BERTRAND.

A peu près, et ma sœur semble en être jalouse.
Pour peu que vous tardiez vous verrez mon épouse:
Elle viendra bientôt, je l'ai mandée exprès;
On m'a dit qu'elle est belle à regarder de près.

D. FÉLIX.

A voir ce que le ciel aujourd'hui lui prépare,
Je la crois d'un mérite et bien haut et bien rare;
L'éclat de son bonheur blessera bien des yeux.

D. BERTRAND.

N'importe, elle m'aura malgré les envieux;
Mais on m'en vient enfin dire quelque nouvelle;
Je vois un de mes gens.

SCÈNE III

D. BERTRAND, D. FÉLIX, LÉONOR, GUZMAN, MENDOCE.

D. BERTRAND.

Hé bien, notre Isabelle;
Est-elle encor bien loin?

GUZMAN.

Environ à cent pas.

D. BERTRAND.

Ma lettre, qu'en dit-elle?

GUZMAN.

Elle en fait un grand cas.
Aussi c'est une aimable et bonne créature,
Je n'en ai jamais vu de plus belle en peinture,
De ses yeux rayonnants l'éclat est sans pareil;
Votre cœur s'y fondra comme cire au soleil,
Prenez bien garde à vous.

D. BERTRAND.

Mon cousin l'a-t-il vue?

GUZMAN.

Je l'avais fait masquer.

D. BERTRAND.

L'a-t-il entretenue?

GUZMAN.

Point du tout.

D. BERTRAND.

Elle m'aime?

GUZMAN.

Oui, je crois qu'elle en tient.
Savez-vous cependant que le beau-père vient,
Qu'il veut se réjouir et danser à la noce?
Mais les voici venus, et j'entends le carrosse.

D. BERTRAND.

Pour rire à mes dépens il s'en vient donc exprès?

C'est bien ici le temps de faire tant de frais;
Il peut s'en retourner si c'est ce qui l'amène.

D. FÉLIX.

Est-il supplice égal à l'excès de ma peine?

SCÈNE IV

D. GARCIE, D. BERTRAND, D. ALVAR, D. FÉLIX, ISABELLE *masquée*, LÉONOR, JACINTE, GUZMAN, MENDOCE.

JACINTE.

Quelle figure d'homme!

ISABELLE.

O le vilain époux!
Est-il rien de plus laid?

D. BERTRAND.

Beau-père, approchez-vous.
(*A don Alvar.*)
A mes ordres ainsi vous êtes réfractaire,
Et vous m'avez enfin amené le beau-père.

D. GARCIE.

Je viens vous témoigner qu'en vain...

D. BERTRAND.

Sans compliment.
Oyez un mot ici.

JACINTE, *à Isabelle regardant Léonor.*

C'est elle assurément,
C'est cette blonde sœur de don Alvar éprise;
Mais voyez don Félix...

ISABELLE.

O ciel, quelle surprise!
Que don Félix ainsi vienne mal à propos
Jusqu'ici me déplaire et troubler mon repos!

D. FÉLIX.

Mendoce, elle me voit.

D. GARCIE, *à D. Bertrand.*

C'est une affaire faite,
Sa volonté se borne à ce que je souhaite.

D. BERTRAND.

Je puis donc lui parler ainsi qu'il me plaira?

D. GARCIE.

Sans doute.

D. BERTRAND.

Et mon discours...

D. GARCIE.

Soudain la charmera.

D. BERTRAND.

Je m'en vais l'aborder. Ah! madame Isabelle,
Ou bien vous êtes laide, ou bien vous êtes belle:
Or, si vous êtes laide, il vous faut sur ma foi,
Ne montrer vos laideurs à personne qu'à moi;
Et si vous êtes belle, à bon droit j'appréhende;
Car la fragilité du sexe est assez grande:
Ainsi soit belle ou laide, et dût-on s'en moquer,
C'est fort bien avisé que vous faire masquer.

ISABELLE, *à Jacinte.*

L'impertinent discours! Quelle réponse y faire?

JACINTE.

Songez-y toutefois, il l'attend.

D. BERTRAND.

Oh! beau-père,
Elle ne répond point, qui peut l'en empêcher?

D. GARCIE.

Contre la modestie elle craint de pécher?

D. BERTRAND.

Sur le point de se voir richement mariée,
L'aise la tient ainsi sans doute extasiée?

D. GARCIE.

Parler bien à propos est fort rare aujourd'hui.

D. BERTRAND.

Il est vrai, par soi-même on juge mal d'autrui:
C'est donc qu'elle n'a pas en main la répartie?

D. GARCIE.

Je vous ai déjà dit que c'est par modestie.

D. BERTRAND.

Vous tairez-vous toujours, objet, ma passion?

ISABELLE.

Le silence est l'effet de l'admiration,
Et vos rares vertus, qui font que je soupire,
M'étonnent tellement que je ne sais que dire:
Leur éclat a surpris mon cœur au dépourvu,
Et si sans vous connaître, et sans vous avoir vu,
Les compliments civils dont votre lettre est pleine
M'ont interdit les sens, et mis l'âme à la gêne,
Jugez si je les puis aisément rappeler,
Et vous voyant vous-même, et vous oyant parler.

D. ALVAR, *à Guzman.*

Il ne s'aperçoit pas qu'on le raille.

D. BERTRAND.

Ah, galante!
Plus matoise que vous n'est pas trop innocente.
Hé bien, que dites-vous de ce discours adroit,
Ma sœur?

LÉONOR.

Qu'elle répond comme une autre ferait.

D. BERTRAND.

Et mon cousin?

D. ALVAR.

Qu'il faut que tout autre lui cède,
Et qu'elle a trop d'esprit pour ne pas être laide.

D. FÉLIX, *bas.*

J'éprouve le contraire, hélas, à mes dépens.

LÉONOR.

Faites-la démasquer, mon frère, il en est temps.

D. BERTRAND.

Oui, çà, voyons un peu quelle est votre figure,
Et si vous n'êtes point de laide regardure.

ISABELLE, *se démasquant.*

C'est à moi d'obéir, puisque vous l'ordonnez.

D. ALVAR.

Qui vois-je! Hélas, Guzman!

GUZMAN.

Quoi donc, vous en

D. FÉLIX, *à Mendoce.*

A la voir seulement que mon âme est ravie!

D. ALVAR.

C'est celle que j'adore, et qui me doit la vie.
Je suis perdu, Guzman, si l'hymen s'accomplit.

JACINTE, *à Isabelle.*

L'on vous a reconnue, et don Alvar pâlit.

D. BERTRAND.

Ma foi, je ne sais pas quel en fut l'exemplaire,
Mais vous avez bien là réussi, mon beau-père.

D. GARCIE.

Ce qu'elle a de beauté pour le moins est sans fard.

D. BERTRAND.

Elle a l'œil à mon gré mignardement hagard;
Et si jamais en vers je dois peindre une belle,
Allez, je pourrai bien prendre patron sur elle.

ISABELLE, *à Jacinte.*

As-tu jamais ouï discours plus ennuyeux?

JACINTE.

Écoutez don Alvar, il vous parle des yeux.

D. BERTRAND, *à D. Alvar.*

Est-elle laide? Hé bien, le croyez-vous encore?

D. ALVAR.

Elle est incomparable, et digne qu'on l'adore.

D. BERTRAND, *à Isabelle.*

Oyez-vous ce qu'il dit?

ISABELLE.

Don Alvar est flatteur.

D. ALVAR, *bas.*

Tu m'avouerais que non si tu voyais mon cœur.

D. BERTRAND.

Vous me semblez parfaite autant que les parfaites;
Vous avez les yeux doux, les paupières bien faites;
Qui ne vous aimerait, je le tiendrais pour sot.
Ma foi, remasquez-vous, ou je ne dirai mot,
Visage découvert, je n'en sais par où prendre.

ISABELLE.

Votre entretien est tel que je n'ose y prétendre,
Cessez de profaner un discours si poli.

D. BERTRAND, *à D. Garcie.*

Vous l'avez bien instruite, elle a l'esprit joli,
Son humeur toutefois me semble un peu rêveuse.
Mon cousin, contez-lui quelque histoire amoureuse,
Mais qui soit intriguée, et pleine d'incidents.
(*À Isabelle, se touchant le front avec la main.*)
Vous verrez quel esprit s'enferme là-dedans,
J'en saurai dès demain faire une comédie,
Que pour gage d'amour déjà je vous dédie;
Vous divertirez-vous à l'ouïr?

ISABELLE.

Je le croi.

D. BERTRAND.

Dites donc.

D. ALVAR. (*À part.*)

Je commence. Amour, seconde-moi.
En un jour de taureaux, hors Madrid, dans la plaine,
Un cavalier suivait une route incertaine,
Lorsqu'un digne spectacle ayant frappé ses yeux,
Réveilla tout à coup son esprit curieux :
Une dame, en sa taille à nulle autre seconde,
Semblait pour être seule avoir fui tout le monde,
Et loin des jeux publics venir rêver exprès
Où le courant du fleuve offre un aimable frais.
Il s'arrête, et de loin surpris il examine
Quel dessein peut avoir cette beauté divine,
Qu'à son port il croit telle, et digne de l'ardeur
Dont peut un bel objet enflammer un grand cœur :
Mais dans cette surprise il ne demeura guères,
Qu'un fier taureau s'échappe, et force les barrières,
Et de cette inconnue eût terminé les jours,
S'il n'eût été du ciel conduit à son secours;
Il s'avance, il s'écrie, et voit avecque joie
Que toute sa fureur sur lui seul se déploie :
Avec un peu d'adresse il évite d'abord
Dans sa première rage une infaillible mort,
Tant que prenant son temps enfin il sait l'abattre,
Et le met d'un seul coup hors d'état de combattre.
Quelle pouvait alors être cette beauté
Qui se croyait encore à peine en sûreté?
Il la voit toute pâle, et son charmant visage
Cacher tous ses attraits sous un petit nuage;
Mais s'étant rassurée au succès du combat,
Cette même pâleur en rehaussa l'éclat,
Avec qui la pudeur faisant un doux mélange,
Aux yeux du cavalier la fit paraître un ange.
Mais quels charmes nouveaux et quels ravissements,
Quand son esprit parut dans ses remercîments!
Avecque tant de grâce elle se plaît à dire
Qu'elle tient de lui seul le jour qu'elle respire,
Que charmé d'un esprit et si prompt et si vif,
De son libérateur il devient son captif;
Dans ses yeux aussitôt sa passion éclate :
En ce point toutefois elle se montre ingrate;
Qu'osant de sa vertu former quelque soupçon,
Elle reste obstinée à lui cacher son nom :
D'ingratitude en vain son reproche l'accuse,
Une raison secrète est toute son excuse,
Se découvrir à lui c'est se mettre en danger,
Et s'il la veut enfin pleinement obliger,
Il faut qu'il se résolve à taire sa victoire,
Et qu'il n'en cherche point d'autre fruit que la gloire:
Il s'engage au secret, il en donne sa foi,
Et de cette parole il s'en fait une loi.
Enfin elle le quitte, et joint une autre dame,
Sans donner plus d'espoir à sa nouvelle flamme :
Il les voit tout confus, d'un regard curieux,
En s'éloignant de lui jeter sur lui les yeux,
Il se donne à les suivre une peine inutile,
Entrant dans le carrosse elles gagnent la ville,
Où pendant quelques jours il tâche à découvrir
Quel est ce cher objet qu'il a su secourir :
Cependant un ami marié par promesse,
L'engage d'aller voir avec lui sa maîtresse;
Mais quel sensible coup à son cœur enflammé,
Lorsqu'en elle il connaît l'objet qui l'a charmé,
Qu'il voit un autre heureux, et qu'enfin on s'apprête,
A l'enrichir bientôt de sa propre conquête!
Il soupire, il lui parle, et devant son rival,
Sans qu'il s'en aperçoive, il lui conte son mal :
Elle en paraît surprise, il l'attendrit sans doute,

Avec émotion il voit qu'elle l'écoute,
Mais sa seule espérance est dans le désespoir,
Puisqu'elle s'abandonne à son triste devoir.
Au récit du malheur dont le destin l'accable,
Jugez s'il fut jamais amant plus déplorable.

ISABELLE.

Je plains fort l'un et l'autre, et doute qui des deux
En ce triste rencontre est le plus malheureux.
Un bienfait peut beaucoup sur un noble courage,
Peignant un grand mérite en secret il s'engage;
C'est un fidèle agent qui parle nuit et jour;
Dans la reconnaissance il entre un peu d'amour;
Sa flamme sous ce masque aisément se déguise;
L'on court même au-devant de sa bouche surprise,
Tant il est difficile, après un tel bonheur,
De donner son estime, et de garder son cœur.
De cette dame ainsi le malheur est extrême,
Car enfin elle perd ce que sans doute elle aime;
Et, pour comble de maux, dans son affliction,
On la livre à l'objet de son aversion.

D. ALVAR.

Que dites-vous, madame? Ah, s'il osait le croire,
Qu'en un si grand malheur il trouverait de gloire!

ISABELLE.

Si par un grand service il l'a su mériter,
Sans l'en juger indigne il n'en saurait douter.

D. ALVAR.

Vous trouvez cependant qu'ils sont tous deux à [plaindre.

ISABELLE.

Ce n'est pas l'être peu qu'être réduits à feindre.

D. ALVAR.

Si d'un pareil malheur vous ressentiez les coups,
Contre, ou pour cet amant, que résoudriez-vous?

ISABELLE.

Que résoudrais-je? Hélas! Pour le prix de sa flamme
Il aurait mes soupirs au défaut de mon âme;
Et s'il m'était permis de disposer de moi!..

D. ALVAR.

Qu'obtiendrait-il, madame?

ISABELLE.

Et mon cœur et ma foi.

D. ALVAR.

Ce serait le combler d'une joie infinie,
Que...

D. BERTRAND.

Tout doux, mon cousin, et sans cérémonie;
Vous vous émancipez, un peu plus bas d'un ton.
Diable, quelle commère! Elle entend le jargon.

ISABELLE.

J'ai fait cette réponse avec grande innocence.

D. BERTRAND.

Holà, vous en savez bien d'autres que je pense :
Rêvez si vous voulez, mais je me trompe bien
Si pour vous égayer il vous conte plus rien.

D. ALVAR.

Vous m'aviez demandé quelque histoire amoureuse.

D. BERTRAND.

Vous êtes un causeur, elle est une causeuse;
Mais, ma foi, je la veux un peu dépayser,
Et voir si dans Tolède on l'entendra jaser,
Moi présent, son époux. Oyez, les belles filles,
Il faut de grand matin demain trousser ses quilles,
Peut-être avant le jour, car j'ai hâte, et je veux
Sur mon propre fumier faire un peu l'amoureux,
La station m'en semble et moins chère et meilleure.

D. GARCIE.

Vous n'avez pour partir qu'à nous donner votre [heure.

D. BERTRAND.

Celle qu'il me plaira. Chacun peut sur un lit
Se tenir toujours prêt, sans quitter son habit :
Qui ne le sera point restera pour les gages.

D. FÉLIX, *à D. Bertrand.*

Je prends si grande part à tous vos avantages,
Que demain avec vous, pour en être témoin,
J'irai jusqu'à Tolède.

D. BERTRAND.

Il n'en est pas besoin,
Je sais bien le chemin.

D. FÉLIX.

Mais...

D. BERTRAND.

Mais, ne vous déplaise...

D. FÉLIX.

Je vous honore assez...

D. BERTRAND.

Hé bien, j'en suis fort aise.

D. FÉLIX.

Vous pourriez aujourd'hui me refuser ce point,
A moi qui...

D. BERTRAND.

A vous qui, je ne vous connais point.

D. FÉLIX.

J'étais fort grand ami de monsieur votre père,
Il m'estimait beaucoup.

D. BERTRAND.

Je n'y saurais que faire;
Il pria qui lui plut quand il se maria,
Mais de son temps au mien grand changement y a.
Pourvoyez-vous ailleurs.

D. FÉLIX.

Quelle étrange saillie!

MENDOCE.

Je l'enverrais au diable avecque sa folie.

D. FÉLIX.

Adieu. Ne craignez point que je suive vos pas.

D. BERTRAND.

Ne me voyez jamais, je n'en pleurerai pas.

SCÈNE V

D. GARCIE, D. BERTRAND, D. ALVAR, ISABELLE, LÉONOR, JACINTE, GUZMAN.

D. BERTRAND.

De pareils estafiers le quart d'une douzaine
A désenfler ma bourse aurait bien peu de peine.
Où diable celui-ci s'est-il venu fourrer?
Se prier de ma noce afin de s'y bourrer!

Il s'est bien adressé pour rencontrer sa dupe;
Mais comme il se fait tard, un autre soin m'occupe.
De quoi souperons-nous? Ma maîtresse, allons voir
Si l'hôte a quelque chose à nous donner ce soir,
Nous choisirons ensemble un morceau de régale,
Venez.

(*Il lui présente sa main sans gant.*)

ISABELLE.

Ah!

D. BERTRAND.

Ce n'est rien, ce n'est qu'un peu de gale,
Je tâche à lui jouer pourtant d'un mauvais tour;
Je me frotte d'onguent cinq ou six fois par jour,
Il ne m'en coûte rien, moi-même j'en sais faire;
Mais elle est à l'épreuve, et comme héréditaire :
Si nous avons lignée, elle en pourra tenir,
Mon père en mon jeune âge eut soin de m'en fournir;
Ma mère, mon aïeul, mes oncles et mes tantes
Ont été de tout temps et galants et galantes;
C'est un droit de famille où chacun a sa part;
Quand un de nous en manque il passe pour bâtard.

D. GARCIE.

Elle vous tient donc lieu de lettres de noblesse?

ISABELLE.

Le cœur me va manquer, si ce discours ne cesse.

D. BERTRAND.

Je vous entends, la belle, allons le raffermir,
Et puis nous songerons un moment à dormir.

SCÈNE VI

D. ALVAR, GUZMAN.

D. ALVAR.

Jamais fou plus avant poussa-t-il sa folie?

GUZMAN.

S'il n'amende bientôt, il faudra qu'on le lie :
Mais tantôt à vous voir j'ai resté tout confus,
Vous soupiriez?

D. ALVAR.

Hélas! ne t'en étonne plus,
Je meurs pour Isabelle, et mon âme asservie...

GUZMAN.

Vous m'avez déjà dit qu'elle vous doit la vie,
Et je devine trop que cet événement...

D. ALVAR.

Est la source des maux que je souffre en aimant.
J'ai rencontré la mort dans mon champ de victoire,
Et j'en viens de conter la pitoyable histoire :
Que si jusques ici je t'en ai fait secret,
On m'en avait prié, Guzman; je suis discret.

GUZMAN.

Je crois, si don Bertrand savait ce qui se passe,
Qu'il vous en pourrait faire assez laide grimace,
Et que Léonor même en ayant quelque vent,
S'en évanouirait encore plus souvent,
Car elle vous en veut, monsieur.

D. ALVAR.

La digne amante!

GUZMAN.

Elle vous est, je pense, assez indifférente?

D. ALVAR.

Si pesante de corps, et l'esprit si léger,
Sœur d'un frère si fou, qui voudrait s'en charger?
Mais elle te parlait tantôt?

GUZMAN.

Oui, pour me dire
Qu'elle veut cette nuit vous conter son martyre,
Qu'elle ne fermera sa porte qu'à demi,
Et que quand vous croirez don Bertrand endormi,
Vous alliez la trouver, elle vous fera fête;
N'y manquez pas.

D. ALVAR.

J'ai bien d'autres soucis en tête.

GUZMAN.

Quels?

D. ALVAR.

J'aime.

GUZMAN.

Je le sais. Qu'est-ce encor, qu'avez-vous?

D. ALVAR.

Un mal beaucoup plus grand, Guzman, je suis jaloux.

GUZMAN.

Déjà?

D. ALVAR.

Ce cavalier me donne de l'ombrage,
Qui voulait avec nous achever le voyage :
Il ne s'est point ici rencontré sans dessein;
Sans doute un même feu nous échauffe le sein?
Isabelle le charme, il la suit, et peut-être
Il a gagné son cœur, il s'en est rendu maître.
Guzman, s'il est ainsi, ma flamme a peu d'espoir.

GUZMAN.

Il n'est pas malaisé, monsieur, de le savoir :
Il a certain valet que je crois fort capable
De faire d'un secret confidence amiable,
Je lui saurai ce soir tâter le pouls de près.

D. ALVAR.

Parle donc, et de tout nous résoudrons après.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

D. ALVAR, GUZMAN.

GUZMAN.

Oui, vous dis-je, cessez d'en prendre de l'ombrage,
Nous avons tout le soir trinqué de grand courage,
En buvant tête à tête il m'a tout découvert,
Que depuis plus d'un an ce don Félix la sert
Et qu'ayant d'un valet appris que don Garcie
Avecque don Bertrand en secret la marie,
Et qu'ils s'étaient ici donné le rendez-vous :

Il est parti soudain désespéré, jaloux;
Mais, par quelques motifs qu'il se laisse conduire,
Aimez en assurance, il ne vous saurait nuire;
Il a beau protester qu'il est prêt de mourir,
Isabelle s'en moque, et ne le peut souffrir.
Poussez, à cela près, votre bonne fortune.

D. ALVAR.

Sa présence à ma flamme est toujours importune.

GUZMAN.

En l'état où je vois cette affaire aujourd'hui,
Je trouve don Bertrand plus à plaindre que lui :
Gardez de prendre ici quatorze au lieu de douze.
Si l'hymen se conclut? Si demain il l'épouse?

D. ALVAR.

Quoi, tu crois qu'Isabelle y pourrait consentir?

GUZMAN.

Je ne dis oui ni non, de crainte de mentir.
Mais chacun dort ici, déjà la nuit s'avance;
Prenez l'occasion dans ce profond silence,
Tâchez de lui parler.

D. ALVAR.

Je viens à ce dessein.
Frappe, voici sa chambre.

GUZMAN.

En êtes-vous certain?

D. ALVAR.

J'ai bien tout observé de peur d'en être en peine :
Don Bertrand choisissant cette chambre prochaine,
A voulu qu'Isabelle eût cet appartement.

GUZMAN.

Je puis donc y frapper?

D. ALVAR.

Oui, frappe assurément.

GUZMAN.

Et s'il faut qu'il s'éveille à ce bruit?

D. ALVAR.

Il n'importe.
Mais quelqu'un parle, écoute, on ouvre cette porte,
Voyons qui sortira.

GUZMAN.

Cachons-nous dans ce coin.

SCÈNE II

ISABELLE, JACINTE, D. ALVAR ET GUZMAN
cachés dans un coin du théâtre.

ISABELLE.

Non, non, je ne veux pas me manquer au besoin,
Allons trouver mon père, et quoi qu'enfin prétende...

JACINTE.

Mais du moins attendez...

ISABELLE.

Que veux-tu que j'attende?
Que demain de nouveau cet odieux époux
M'ôte la liberté d'embrasser ses genoux,
Et de le conjurer, s'il m'a donné la vie,
De ne pas consentir qu'elle me soit ravie?

JACINTE.

J'approuve votre avis, et veux ce qu'il vous plaît,
Mais nous ne savons point en quelle chambre il est,
Où le chercherons-nous?

ISABELLE.

O destin trop contraire!
Faut-il qu'un peu de bien aveugle tant un père,
Qu'il s'en laisse éblouir, et qu'un si vil poison
D'une honteuse atteinte infecte sa raison?
Mais, sans plus balancer, rendons au vrai mérite
Le tribut innocent dont il nous sollicite,
Et s'il faut aujourd'hui se résoudre d'aimer,
Faisons un digne choix qu'on ne puisse blâmer.
Mais que dis-je? Il est fait, et ce serait un crime
De payer tant d'amour par une simple estime :
Vivons pour don Alvar, et jusques au tombeau,
S'il m'aime...

GUZMAN, *à D. Alvar.*

Vous avez bonne part au gâteau.

ISABELLE.

Quelqu'un nous écoutait, et j'ai trahi ma flamme.
Ah! ciel!

D. ALVAR.

Ne craignez rien, c'est don Alvar, madame.

ISABELLE.

D. Alvar!

D. ALVAR.

Écoutez un malheureux amant
Qu'un destin trop cruel poursuit obstinément,
Et qui, près de vous perdre en son malheur extrême,
Se croira soulagé s'il vous dit qu'il vous aime :
Ce faible allégement dans un tel déplaisir
Ne vous saurait coûter tout au plus qu'un soupir.

ISABELLE.

Hélas!

D. ALVAR.

Enfin, madame, il n'est plus temps de feindre,
Mon amour est trop pur pour le vouloir contraindre :
Qui languit sans espoir peut bien se déclarer,
La plus âpre vertu n'en saurait murmurer.
Par quel décret fatal me fûtes-vous connue!
Je vous perdis soudain après vous avoir vue,
Cependant en secret mon cœur porte vos fers,
Et quand je vous retrouve, aussitôt je vous perds.
O fortune obstinée à traverser ma joie,
A combien de douleurs mets-tu mon âme en proie!

ISABELLE.

N'accusez aujourd'hui la fortune de rien,
Ce n'est qu'aux malheureux que la plainte sied bien.
Je ne cèlerai point que votre amour me touche,
Puisque vous avez pu l'apprendre de ma bouche,
Et que par cet aveu qui rend mes sens confus,
Mes derniers sentiments vous sont assez connus.
Cessez donc de pleurer ma perte imaginaire,
Je ne dépends point tant des volontés d'un père;
Qu'écoutant un devoir à mon repos fatal,
Je me laisse contraindre à l'amour d'un brutal :
Mon cœur dût-il souffrir une peine infinie,
Saura se dérober à cette tyrannie :

Mais je découvre trop dans ce triste revers
Pourquoi vous me perdez et pourquoi je vous perds.
Vous aimez Léonor, Léonor vous engage,
Elle seule aujourd'hui charme votre courage,
Et je ne puis prétendre à m'acquérir un cœur
Qui reconnaît les lois d'un plus noble vainqueur.

D. ALVAR.

Par ce jaloux soupçon, allez, allez, madame,
Au-devant de celui qui règne dans votre âme.

ISABELLE.

D'où vous pourrait venir ce sentiment jaloux,
Quand je romps un hymen seul à craindre pour [vous?

D. ALVAR.

Seul à craindre pour moi? don Félix vous adore.

ISABELLE.

Que peut-il contre vous? Je le hais, je l'abhorre.

D. ALVAR.

Et que peut Léonor, puisqu'un juste mépris
Fut toujours de son feu l'unique et digne prix?

ISABELLE.

Enfin donc vous m'aimez?

D. ALVAR.

Mon amour est extrême,
En puis-je croire autant? M'aimez-vous?

ISABELLE.

Je vous aime,
Mais il faut empêcher...

GUZMAN.

Brisez tout court ici,
On ouvre quelque porte, entrez.

ISABELLE, *à D. Alvar qui la suit dans sa chambre.*

Quoi, vous aussi!

JACINTE.

Que soupçonnerait-on de le voir à telle heure?

GUZMAN.

Entrez vite.

ISABELLE.

Et Guzman?

D. ALVAR.

Il vaut mieux qu'il demeure,
Et qu'il fasse le guet, afin de m'avertir,
Aussitôt qu'il croira que je pourrai sortir.

(*Guzman se retire dans le coin de la galerie.*)

SCÈNE III

D. FÉLIX, MENDOCE, GUZMAN *caché.*

D. FÉLIX.

Marche sans faire bruit.

GUZMAN, *bas.*

L'heure est bien indécente,
Sont-ce point des galants qui cherchent la servan- [te?

MENDOCE.

Si l'amour tourmentait chacun également,
Malheur plus de cent fois à qui serait amant :
Tout le monde à présent paisiblement repose,
Et vous seul...

D. FÉLIX.

A ma mort souffre que je m'oppose,
Que je voie Isabelle, et tâche à détourner
Le coup trop inhumain qui doit m'assassiner :
Il faut que je lui parle.

MENDOCE.

Et vous osez prétendre.
Qu'Isabelle à minuit soit prête à vous entendre,
Elle qui vous méprise avec tant de fierté?

D. FÉLIX.

Mon amour est pour elle une nécessité,
Pour ne pas se résoudre à vivre infortunée
Sous les honteuses lois d'un indigne hyménée.
Sais-tu quelle est sa chambre? En as-tu pris souci?

MENDOCE.

Oui, je crois l'avoir vue entrer en celle-ci.

D. FÉLIX.

Ne te trompes-tu point?

MENDOCE.

Non, c'est ici sans doute.

D. FÉLIX.

Frappe tout doucement. S'éveille-t-elle? Écoute.

MENDOCE.

Je pense ouïr marcher. L'on ouvre.

D. FÉLIX.

Éloigne-toi.

SCÈNE IV

D. BERTRAND *derrière le théâtre*, D. FÉLIX, LÉONOR, MENDOCE *dans le fond du théâtre*, GUZMAN *caché.*

LÉONOR.

Qui frappe à cette porte? Est-ce vous?

D. FÉLIX.

Oui, c'est moi
Qui viens vous rendre ici ce qu'un feu pur et tendre...

LÉONOR.

Parlez encor plus bas, on pourrait vous entendre.
Que vous me ravissez, et que j'ai souhaité
Vous pouvoir un moment parler en liberté!
Mais je devrais montrer un peu plus de colère,
Vous me voyiez tantôt, et vous pouviez vous taire?

D. FÉLIX.

Mon amour s'exprimait assez par ma langueur,
Et mes yeux vous disaient les secrets de mon cœur:
Mais devant don Bertrand vous pouvais-je, madame,
Parler plus clairement de l'ardeur de ma flamme?

LÉONOR.

Il est vrai qu'il s'oppose au bonheur de mes jours;
Mais pour moi contre lui n'est-il point de secours?

D. FÉLIX.

Oui, madame, il en est, et sans que je m'explique
Je puis vous affranchir d'un joug si tyrannique:
Mais quoi que j'entreprenne, y consentirez-vous?

LÉONOR.

L'amour...

D. BERTRAND, *derrière le théâtre.*
Qui va là ? Qu'est-ce ?

LÉONOR.
Adieu, séparons-nous;
Ne vous arrêtez pas dans cette galerie.

SCÈNE V

D. FÉLIX, MENDOCE.

D. FÉLIX.
Qui peut ainsi crier ?

MENDOCE.
Ce sera don Garcie.

D. FÉLIX.
Tu m'avais dit qu'ailleurs il s'était retiré.

MENDOCE.
Je l'avais cru.

D. FÉLIX.
Rentrons.

SCÈNE VI

GUZMAN *seul.*

Qui l'aurait espéré,
Que sans être aperçu du beau ni de la belle,
J'eusse pu si près d'eux rester en sentinelle?
Qu'ils paraissaient tous deux l'un et l'autre contents!

SCÈNE VII

D. ALVAR, GUZMAN.

GUZMAN.
Monsieur.

D. ALVAR, *entr'ouvrant la chambre d'Isabelle comme prêt d'en sortir.*
Puis-je sortir ?

GUZMAN.
Oui, vite, il en est temps :
Mais j'entends don Bertrand.

D. ALVAR.
Quel malheur m'accompagne!

GUZMAN.
Rentrez, encore un coup, le diable est campagne.

SCÈNE VIII

D. BERTRAND, D. ALVAR ET JACINTE *dans la chambre d'Isabelle*, GUZMAN.

D. BERTRAND, *l'épée à la main.*
Qui va là ? Qui va là, pour la seconde fois?
J'ai pourtant à ma porte entendu quelques voix,
On y faisait du bruit, il faut que je le sache,
Je chercherai partout, malheur à qui se cache.
Mais je pense entrevoir un homme dans ce coin,
Tâchons de nous munir de courage au besoin.
Parle, qui que tu sois, ou bien je t'estropie.

GUZMAN.
Ne vous pressez point tant, rengainez, je vous prie.

D. BERTRAND.
Dis ton nom.

GUZMAN.
C'est Guzman. Vous m'avez fait blêmir.

D. BERTRAND.
Que fais-tu là?

GUZMAN.
Je cherche une place à dormir.

D. BERTRAND.
Le lieu n'est pas mal propre.

GUZMAN.
Ailleurs, ou là, qu'importe;
Je fais communément mon gîte à quelque porte :
Étant né des Gourmands, digne race des gueux,
Je me couche toujours sur la dure comme eux.
(Il s'éloigne de la porte d'Isabelle.)
Mais de grâce, monsieur, quelle heure peut-il être?
Le ciel est étoilé, vous l'y pourrez connaître.

D. BERTRAND.
Sans lune et sans cadran? Mais viens çà, c'était toi
Qui frappais à ma porte, il faut dire pourquoi.

GUZMAN.
Je cherchais du repos, loin de troubler le vôtre.

D. BERTRAND.
Si quelqu'un avait pris une porte pour l'autre :
Je veux m'en éclaircir.
(Il veut aller à la chambre d'Isabelle, et Guzman le retient.)

GUZMAN.
Monsieur, il m'en souvient,
Ce doit être sans doute un esprit qui revient,
Je crois même avoir vu quelque grande ombre noire;
Et la chose n'est pas trop difficile à croire,
Car l'hôte m'a conté qu'on entend quelquefois
Dans cette galerie un bruit confus de voix,
Un lutin qui tantôt soupire, et tantôt gronde,
Mais qui ne se fait pas entendre à tout le monde :
Vous l'aurez ouï seul, c'est d'où venait ce bruit.

D. BERTRAND.
Et tu viens cependant passer ici la nuit?

GUZMAN.
J'incague les esprits.

D. BERTRAND.
Certain désir me presse
D'aller voir en tout cas ce que fait ma maîtresse.

GUZMAN, *l'arrêtant.*
Que pourrait-elle faire à présent? Elle dort.

D. BERTRAND.
Écoutons de plus près, ronfle-t-elle bien fort?
Je ne voudrais pour rien d'une femme ronflante.

GUZMAN.
Soit qu'elle veille ou dorme, elle est fort patiente;
On ne l'entend jamais.

D. BERTRAND.
Je m'en vais l'éveiller,
Car j'ai démangeaison beaucoup de babiller;

Qu'en pourrait-elle dire? Elle est presque ma fem- [me.

GUZMAN, *l'arrêtant toujours.*

Qu'avec peu de respect vous auriez peu de flamme,
Elle pourrait s'en plaindre avec juste raison;
Mais, puisque vous avez cette démangeaison,
Je vous prierai...

D. BERTRAND.

De quoi?

GUZMAN.

La prière est hardie,
De me dire des vers de quelque comédie;
Car, en ayant tant fait, comme célèbre auteur,
Vous en savez du moins quinze ou seize par cœur.

D. BERTRAND.

Ma foi, je suis ravi par ce que tu proposes,
De te voir curieux d'ouïr les belles choses,
Je t'en aime encor plus, et veux te faire part
D'une pièce admirable où j'ai surpassé l'art,
Elle est bien pathétique, en sentiment fort tendre.

GUZMAN.

Entrons dans votre chambre, afin de mieux l'enten- [dre.

D. BERTRAND.

J'éveillerais ma sœur qui nous interromprait :
Tu verras là dedans un galant bien adroit,
Et l'ouvrage surtout merveilleux en conduite.

GUZMAN.

C'est pour être joué cinquante jours de suite.
Vous l'appelez?

D. BERTRAND.

Hérode innocentituant.

GUZMAN.

Le beau titre!

D. BERTRAND.

Au sujet il est fort congruant;
Tu l'avoueras toi-même; et je te fais arbitre
S'il pouvait recevoir un plus sortable titre :
Tout vient dans ce grand poème admirablement [bien.

GUZMAN.

Jamais auprès de vous Lope n'y connut rien.

D. BERTRAND.

Aussi jamais travail ne me fit plus de peine :
Mais, pour venir au fait, dans la première scène
Je fais entrer Hérode, et trois cents innocents.

GUZMAN.

Deux vers à chacun d'eux, c'en est déjà six cents.
Pour peu qu'Hérode encore ait avec lui des pages,
Le théâtre est rempli d'assez de personnages.
La seconde? Sortez.

(*Il dit ce dernier mot à D. Alvar qui paraît avec Jacinte à la porte d'Isabelle.*)

D. BERTRAND.

Qui viens-tu d'avertir?

GUZMAN.

Je parle aux innocents pour les faire sortir,
Ils tiennent trop de place. Enfin, dans la seconde?

D. BERTRAND.

Je fais dans celle-là le plus beau trait du monde.
Au moment qu'ils sont tous condamnés à la mort...

(*Comme D. Alvar est à demi sorti de la chambre d'Isabelle, D. Bertrand détourne la tête, ce qui oblige D. Alvar d'y rentrer, et D. Bertrand continue.*)

Mais qu'est ceci? Je vois ce qui me déplaît fort.

D. ALVAR, *à Jacinte.*

Ferme vite.

D. BERTRAND.

Ah, vraiment, ma maîtresse, ma vie,
Je vous faisais grand tort de vous croire endormie.

GUZMAN.

Qu'avez-vous vu, monsieur?

D. BERTRAND.

Un homme seulement
Qu'Isabelle en sa chambre enferme galamment,
Il allait s'échapper quand j'ai tourné la tête.
Tiens en main comme moi la dague toute prête,
Je lui veux, tout au moins, couper jambes et bras.
Ouvrez, ouvrez, vous dis-je, ou je mets porte bas.

JACINTE, *dedans la chambre.*

Qui frappe?

D. BERTRAND.

Moi, mari de fabrique nouvelle.

(*Isabelle sort de sa chambre avec Jacinte, qui tient de la lumière.*)

SCÈNE IX

D. BERTRAND, ISABELLE, D. ALVAR *dans la chambre d'Isabelle*, JACINTE, GUZMAN.

D. BERTRAND.

Vous ne dormiez donc pas, Isabelle la belle?

ISABELLE.

Quoi, l'épée à la main? Que veut dire ceci?

D. BERTRAND.

Avec malin vouloir je me transporte ici.
Vous ne dormiez donc pas?

ISABELLE.

Que me voulez-vous dire?

D. BERTRAND.

Que vous ne dormiez pas, mais je n'en fais que rire.
Ce galant que je cherche a-t-il le nez bien fait?

ISABELLE.

Faites-vous l'insensé? L'êtes-vous en effet?

D. BERTRAND.

Vous m'estimez donc fou, madame la mignonne,
Et vous me l'osez dire à moi-même en personne?
Vous en déplaise ou non, malgré vous et vos dents,
Je m'en vais fureter et dehors et dedans,
Tant que j'aie à la fin trouvé le personnage.

GUZMAN, *prenant la chandelle des mains de Jacinte.*

Je vais vous éclairer, cherchons, faisons ravage.
Ah, la tête!

(*Il se laisse tomber et éteint la chandelle.*)

D. BERTRAND.

Qu'as-tu?

GUZMAN.

Je suis tombé tout plat;
A l'aide.

D. BERTRAND.

Et la lumière est éteinte! O le fat!

GUZMAN.

Je me suis disloqué tout le train de derrière.

D. BERTRAND.

Hôte, garçon, servante, holà, de la lumière.

JACINTE, *tirant D. Alvar hors de la chambre d'Isabelle.*

Coulez-vous promptement tandis qu'on ne voit [point.

D. BERTRAND, *arrêtant D. Alvar qui veut s'échapper.*

Qui tiens-je? Ah, j'ai saisi mon galant bien à point!
Il allait, sans mot dire, enfiler la venelle.
Le nom?

GUZMAN, *se mettant entre D. Bertrand et D. Alvar.*

C'est moi qui vais rallumer la chandelle.
Que vous m'étreignez fort! C'est Guzman, lâchez-[moi.

D. BERTRAND.

La lumière paraît, je verrai si c'est toi.

ISABELLE, *à Jacinte.*

Que ferai-je?

JACINTE.

D'un fou vous mettez-vous en peine?

SCÈNE X

D. BERTRAND, D. ALVAR, D. FÉLIX, LÉONOR, ISABELLE, JACINTE, GUZMAN, MENDOCE.

LÉONOR.

Mon frère, qu'avez-vous?

D. BERTRAND, *prenant la chandelle des mains de sa sœur, et regardant D. Alvar.*

Ah, ah, mon capitaine,
C'est donc vous?

GUZMAN.

Il est pris, et mieux pris qu'un renard.

D. BERTRAND.

Mon cousin, mon ami, vous n'êtes qu'un pendard.
(*A Isabelle.*)
Que faisait-il ici? Parlez, la fine mouche.

D. ALVAR.

Le soin de votre honneur, comme parent, me touche;
Et pour y regarder je me cachais exprès.

D. BERTRAND.

Diable! vous y venez regarder de bien près.
C'est donc pour mon honneur?

D. FÉLIX, *à D. Alvar.*

Vous l'a-t-on mis en garde?

D. BERTRAND, *se détournant tout à coup vers D. Félix.*

De quoi vous mêlez-vous? Je veux qu'il y regarde,
Qu'il en prenne le soin quand bon lui semblera;
Et, malgré tout le monde, il y regardera.

D. FÉLIX.

Ne vous plaignez donc point de voir...

D. BERTRAND.

Je veux me plaindre.
Pour homme tel que vous je dois peu me contraindre.

D. FÉLIX.

Sachez donc...

D. BERTRAND.

Commandez, de grâce, à vos valets :
Allez-vous-en dormir et nous laissez en paix.

D. FÉLIX, *à Mendoce.*

Viens, je renonce enfin à l'amour d'Isabelle!
Dans sa chambre un galant, de nuit! Ah, l'infidèle!
Laissons, laissons au ciel le soin de la punir.

GUZMAN.

Il sort.

D. BERTRAND.

Qu'il aille au diable, et sans en revenir.

SCÈNE XI

D. BERTRAND, D. ALVAR, ISABELLE, LÉONOR, JACINTE, GUZMAN.

LÉONOR.

Ne m'apprendrez-vous point quel est tout ce mys-[tère?

D. BERTRAND.

Don Alvar mieux que moi pourra vous satisfaire.

LÉONOR.

Où l'avez-vous trouvé?

D. BERTRAND.

Je l'ai surpris ici;
Il y vient pour mon compte.

LÉONOR.

Et pour le sien aussi.
Il vient voir Isabelle, il l'aime.

D. BERTRAND.

Il faut le croire,
Ou qu'il venait encor lui conter quelque histoire :
A ces contes en l'air son cœur s'épanouit.

LÉONOR, *s'appuyant sur Guzman.*

Hélas, je n'en puis plus!

GUZMAN.

Elle s'évanouit,
Monsieur; son mal la prend.

D. BERTRAND.

Soutiens-la. De l'eau, vite.

ISABELLE.

Pour la mieux secourir, un moment je la quitte.
Viens, Jacinte.

SCÈNE XII

LÉONOR, D. BERTRAND, D. ALVAR, GUZMAN.

D. BERTRAND.

Ce mal est venu tout à coup.

GUZMAN.

Elle a la tête bonne; elle pèse beaucoup.

D. BERTRAND.

Vous voyez, mon cousin, de quoi vous êtes cause :
Mais j'ai certain onguent mixtionné d'eau rose,
Il est de grande force, et de sa pâmoison,
En moins d'une heure ou deux il nous fera raison.
Je cours jusqu'en ma chambre.

SCÈNE XIII

D. ALVAR, LÉONOR, *évanouie*, GUZMAN.

D. ALVAR.

O disgrâce inouïe!

Guzman.

GUZMAN.

Feignez d'aimer la dame évanouie,
Contez-lui des douceurs, des quolibets d'amour,
Afin que don Bertrand les entende au retour,
Et qu'ainsi vous croyant le cœur féru pour elle,
Il ne soupçonne rien de l'amour d'Isabelle.
Commencez votre rôle.

D. ALVAR, *se mettant aux pieds de Léonor.*

Ah, cruels déplaisirs!
Digne objet de ma flamme, écoutez mes soupirs,
Voyez quelle douleur tient mon âme pressée,
A voir de vos beaux yeux la lumière éclipsée,
Vous seule sur mon cœur régnez absolument,
Et je n'aime le jour que pour vous seulement.

SCÈNE XIV

D. ALVAR, LÉONOR, *évanouie*, ISABELLE, JACINTE, GUZMAN.

ISABELLE, *bas à Jacinte.*

Que vois-je, juste ciel!

D. ALVAR.

Enfin, je vous adore,
Ma chère Léonor, respirez-vous encore?
D'un coup d'œil pour le moins répondez à ma voix.

ISABELLE.

Ne dissimule plus, traître je te connais;
Je vois les sentiments d'une âme toute lâche,
Qui sous un faux semblant se déguise et se cache :
C'est donc là ce beau feu dont tu t'osais vanter?
C'est là ce digne amour dont tu m'osais flatter?

D. ALVAR.

Madame...

ISABELLE.

Il me suffit. Ne cherche point d'excuses.
Don Félix obtiendra ce cœur que tu refuses,
Il sera mon époux, je le hais; mais enfin
J'obéis pour te plaire, à mon cruel destin;
Et pour me punir mieux d'avoir dit que je t'aime,
Je ne veux me venger de toi que sur moi-même.

D. ALVAR.

Ah! ne punissez pas avec tant de rigueur
Un crime de ma langue, et non pas de mon cœur.
Ne vous alarmez point d'une si vaine flamme,
Que, feignant de nourrir, je désavoue en l'âme :
De peur que don Bertrand, par un soupçon jaloux,
N'ose s'imaginer que je brûle pour vous,
Exprès pour Léonor je me feins l'âme atteinte.

ISABELLE.

Puisqu'il ne t'entend point, à quoi bon cette feinte?
Va, tu n'es qu'un ingrat.

D. ALVAR.

Quel malheur est le mien!
N'écouterez-vous point...

ISABELLE.

Non, je n'écoute rien.

D. ALVAR.

Je ne vis que pour vous, seule je vous adore,
Votre amour fait ma joie, en faut-il plus encore?
J'abhorre Léonor, et par de vains efforts...

LÉONOR, *se levant tout à coup.*

Traître, perfide...

GUZMAN.

A l'aide! Elle a le diable au corps.

LÉONOR.

Il faut te déclarer, imposteur, il faut dire
Pour laquelle de nous ton lâche cœur soupire;
Et pour elle et pour moi tu feins les mêmes feux?
L'aimes-tu; m'aimes-tu? Qui trompes-tu des deux?

ISABELLE.

Lève le masque enfin, il faut cesser de feindre.

GUZMAN.

Trente sergents en queue il serait moins à plaindre.

LÉONOR.

Parle donc, à laquelle as-tu donné ta foi?
Est-ce à moi, dis, parjure?

ISABELLE.

Infidèle, est-ce à moi?

LÉONOR.

Suis-je l'objet d'amour?

ISABELLE.

Suis-je celui de haine?

GUZMAN.

Je n'avais jamais vu jusqu'ici d'âme en peine,
J'en vois une à présent.

LÉONOR.

Réponds.

D. ALVAR.

J'aime, je dis...

LÉONOR.

Tu cherches à fourber puisque tu t'interdis:
Mais pourquoi si tu mets tous tes soins à lui plaire,
Cette nuit dans ma chambre as-tu feint le contraire?
Pourquoi m'as-tu juré pour t'en justifier...

D. ALVAR.

Oh, moi, que dans sa chambre...

LÉONOR.

Oses-tu le nier?

ISABELLE.

Tu l'aimes donc, perfide?

D. ALVAR.

Isabelle, de grâce,
Daignez ouïr...

LÉONOR.

Pour moi tu n'es donc que de glace?

D. ALVAR.

Léonor.

GUZMAN.

Comment diable en viendra-t-il à bout?

SCÈNE XV

D. BERTRAND, D. ALVAR, ISABELLE, LÉONOR, JACINTE, GUZMAN.

D. BERTRAND.

Voici notre remède. Ah! vous êtes debout!
Où vous tenait ce mal, sœur un peu trop dolente?
(*A Isabelle.*)
Mais vous avez la mine aussi bien rechignante,
Qu'auriez-vous de nouveau?

ISABELLE.

N'en ayez point souci.

D. BERTRAND, *montrant D. Alvar.*

Et ce joli mignon, que faisait-il ici?

ISABELLE.

Je ne puis vous le dire à moins que je devine,
C'était à mon insu...

D. BERTRAND.

Vous faites donc la fine?
Dormez tout votre saoul, je ne partirai point
Que l'on ne m'ait appris le tout de point en point.

LÉONOR.

Sans vous inquiéter, dès ce matin, mon frère,
Mariez-vous ici.

D. BERTRAND.

Vous devriez vous taire.
Je suis et bon et sage, et veux ce que je veux.
Rentrez.
(*Il fait rentrer D. Alvar et Léonor chacun dans sa chambre, et ensuite dit à Isabelle en s'en allant.*)
Adieu, la belle.

JACINTE.

O l'étrange amoureux!

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

D. BERTRAND, D. GARCIE.

D. BERTRAND.

Vous n'avez rien ouï de tout ce grand vacarme?

D. GARCIE.

Je n'en ai rien ouï.

D. BERTRAND.

Ni crier à l'alarme?

D. GARCIE.

Non.

D. BERTRAND.

Si le feu de nuit prenait à la maison,
Vous vous laisseriez donc rôtir comme un oison?
Toutefois, pour avoir l'âme si sommeillante,
Vous avez engendré fille bien peu dormante.

D. GARCIE.

Quoi, que s'est-il passé! Ma fille...

D. BERTRAND.

Allons tout doux,
Nous avons tout loisir, et le jour est à nous.
Dites-moi, seriez-vous bien aise de m'entendre?

D. GARCIE.

Je suis tout préparé. Que m'allez-vous apprendre?

D. BERTRAND.

Je m'en vais vous conter un assez vilain cas :
Mais oyez-vous bien clair, quand vous ne dormez pas?
Parlerai-je bien haut?

D. GARCIE.

La question est grande!
Suis-je sourd, pour me faire une telle demande?

D. BERTRAND.

M'interromprez-vous point?

D. GARCIE.

A quoi bon?

D. BERTRAND.

Mon dessein
Est de parler longtemps.

D. GARCIE.

Parlez jusqu'à demain.

D. BERTRAND.

Posément?

D. GARCIE.

Posément.

D. BERTRAND.

Et vous saurez vous taire?

D. GARCIE.

Tant que vous parlerez.

D. BERTRAND.

Écoutez donc, beau-père.
Je prétends être noble, et non pas, Dieu, merci,
De ceux qui seulement le sont *cosi*, *cosi*,
Je chasse de plus loin, et ferais bien voir comme
L'aïeul de mon aïeul était très gentilhomme :
Quoiqu'issu de parents si nobles et si preux,
Et moi, par conséquent, encor plus noble qu'eux,
Ma façon de traiter est pourtant assez ronde,
Je suis humble, je fais état de tout le monde,
Et bien loin d'imiter mille jeunes muguets,
Je m'entretiendrais même avecque des laquais :
Aussi des bons, dit-on, don Bertrand est la crème,
Il n'est dans le pays personne qui ne l'aime,
Qui n'en dise du bien, et cela se connaît,
Chacun me rit au nez aussitôt qu'il me voit.
A monter à cheval je triomphe, j'excelle,
Je tombe d'un plein saut à ravir sur la selle,
Mais d'un saut si léger que j'éblouis les yeux,
Et de la selle en bas je tombe encore mieux :
Cent fois m'est avenu sans me rompre os ni veine,
Ce qui de mon adresse est marque très certaine,
Car beaucoup n'ont tombé qu'une fois seulement,
Qui se sont échinés fort maladroitement.
Pour vaillant, je le suis, je crève de courage,
Je chante comme un cygne, à danser je fais rage,
Jusqu'à donner leçon à certain petit chien

Qui danse comme un drôle, et qui ne m'en doit rien.
D'ailleurs je me connais assez bien en peinture,
De cette propre main j'ai fait ma portraiture,
Et n'ai pas moins de grâce à toucher le pinceau,
Que d'esprit à tirer des vers de mon cerveau;
Car vous n'ignorez pas, sans que je vous le die,
Que je sais en six jours faire une comédie,
Et que si le théâtre était estropié,
J'ai déjà trop de quoi le remettre sur pied.
Quant au fait du ménage, où je m'applique l'âme,
Je sais comme il faut vivre, et n'en redoute femme :
J'ai pourtant le cœur bon, et ne pleure jamais
Ou la dépense faite, ou celle que je fais.
Qu'un parent me soit mort, sans qu'on m'en sollicite,
Je me mets en grand deuil, pourvu que j'en hérite,
Je m'en console ainsi mieux qu'à moi n'appartient,
Je prends toujours courage, et le temps comme il [vient.
L'esprit fort et constant, sans me mettre en cervelle
Ce que peut dire un tel, ou penser une telle,
Je fais nargue au babil, et qui plus est, ma foi,
Je me moque de ceux qui se moquent de moi.
Pour ma taille, on ne peut la trouver engoncée,
J'ai le pied bien tourné, la jambe bien troussée,
Le port majestueux, le visage assez doux,
Et la mine guerrière autant ou plus que vous.
Sans doute vous direz ici que je me loue;
En cela vous direz vérité, je l'avoue,
Je me loue en effet, mais il est à propos,
Et pour conclure enfin l'affaire en peu de mots,
Las de vivre toujours sans femme noire ou blonde,
Par qui je pus laisser des dons Bertrands au monde,
Noble, vaillant, adroit, danseur, dispos, léger,
Poète, musicien, peintre, bon ménager,
Et surtout, qui n'est pas chose fort dégoûtante,
Ayant plus de sept fois mille ducats de rente,
Je viens pour faire honneur à madame Isabeau,
Et par un bon contrat me charger de sa peau,
Sans en rien espérer que lorsque la mort fière
Par grand bonheur pour moi vous clôra la paupière;
Jugez jusqu'où pour vous je me suis relâché,
Et si ce n'est pas là me vendre à bon marché?
Et malgré tout cela, j'entre en chaud mal de fièvre,
Et trouve qu'on me donne un chat au lieu d'un lièvre.

D. GARCIE.

Avez-vous l'esprit sain?

D. BERTRAND.

Laissez là mon esprit,
Nous en disputerons lorsque j'aurai tout dit.

D. GARCIE.

Je devrais bien plutôt...

D. BERTRAND.

Vous avez humeur prompte,
Soyez de par le diable attentif à mon conte,
Écoutez jusqu'au bout, vous parlerez après.
J'avais mandé, je pense, en termes fort exprès
Qu'Isabelle s'en vînt bien et dûment masquée :
Bien loin de m'obéir, elle s'en est moquée,
Et partant de Madrid n'a mis sur son minois,
Pour me faire enrager, qu'un masque de trois doigts.
Ce qui m'émeut la bile encore davantage,
C'est que vous ayez fait sans besoin le voyage,
Peut-être sous l'espoir d'attraper un repas;
Cependant en deux mots je ne le voulais pas,
Et je vous épargnais la peine de le faire
Par un récépissé passé devant notaire.
Outre que votre fille aime trop le caquet,
Tout ce qu'elle m'a dit sent son esprit coquet,
Sa tête a des vapeurs qu'on a peine à rabattre,
Pour un pied qu'on lui donne elle ose en prendre qua- [tre;
Elle est presque toujours sur le raisonnement,
Et raisonnant, raisonne irraisonnablement;
Force cajolerie et mots galants en bouche,
L'œil souvent en campagne, et l'accueil peu farou- [che;
J'aime de cette humeur la femme d'un voisin,
Mais je veux que la mienne aille le grand chemin.
De plus, un don Félix adroit de la prunelle,
En dépit que j'en aie a toujours l'œil sur elle;
Même j'ai cette nuit été fort alarmé
Trouvant mon beau cousin dans sa chambre enfer- [mé,
« Et j'y suis, m'a-t-il dit, comme un parent fidèle
Qui vient pour votre honneur faire la sentinelle,
Et voir si don Félix oserait s'y couler. »

D. GARCIE.

Quoi, don Félix de nuit aurait pu lui parler?

D. BERTRAND.

Non pas, mais toutefois c'est chose assez infâme
Qu'un mari corps pour corps n'ose pléger sa femme,
Qu'il ait quelque scrupule, et demeure en soupçon
Si de nuit un galant l'entretenait ou non.
Enfin j'aimerais mieux la moindre paysanne :
Il faut à votre fille homme qui porte canne,
Allez en quêter un, j'en suis fort satisfait,
Nourriture de cœur n'est point du tout mon fait,
Vous le savez fort bien en votre conscience.
Payons donc, s'il vous plaît, par moitié la dépense,
Tirons chacun du nôtre au sortir de ce lieu,
Toute promesse nulle, et bons amis, adieu,
Je n'ai plus d'appétit touchant le mariage.

D. GARCIE.

On m'avait bien dit vrai que vous n'étiez pas sage,
Que souvent vous aviez le cerveau démonté,
Mais je ne croyais pas que vous l'eussiez gâté.
Savez-vous qui je suis?

D. BERTRAND.

Vous êtes don Garcie,
Que je souhaiterais n'avoir vu de ma vie.

D. GARCIE.

Il faut chanter pourtant, et sur un autre ton.

D. BERTRAND.

Criez, jurez, pestez, si vous le trouvez bon;
Pour moi, si j'en démords, je veux bien qu'on m'é- [trille,
Rendez-moi ma quittance, et prenez votre fille.

D. GARCIE, *tirant l'épée.*

Ma foi, vous parlerez ainsi que je l'entends.

D. BERTRAND.

A d'autres, rengainez, j'ai plus de soixante ans;
Je ne suis plus d'un âge à tenter l'enfilade,

Et, si je porte un fer, ce n'est que par parade.

D. GARCIE.

Ne croyez pas ainsi parler en reculant.

D. BERTRAND.

O de tous les vieillards le plus sanguinolent!

D. GARCIE.

Vous marchandez en vain.

D. BERTRAND.

Si je suis ma colère...
Mais tant s'estomaquer n'est pas fort nécessaire.
Voyez-vous? Je suis bon, et d'un mot de douceur
On m'arracherait l'âme, on me fendrait le cœur,
J'accorde, et me soumets d'épouser Isabelle,
Mais à condition seulement...

D. GARCIE.

Hé bien, quelle?

D. BERTRAND.

Que si ce don Félix venu pour elle exprès,
Ose l'envisager ou de loin ou de près...

D. GARCIE.

Hé quoi, ce don Félix vous tient-il à la tête?
Croyez-vous...

D. BERTRAND.

Croyez-vous que je sois une bête?
Et ne connaisse pas clairement aujourd'hui
Que sans comparaison je vaux bien mieux que lui?
Mais aussi bien que moi vous avez ouï dire
Que fille qui choisit bien souvent prend le pire.
Si donc je m'aperçois, et vous fais voir enfin
Qu'Isabelle ait pour moi le cœur traître et malin,
Vous me rendrez soudain, sans sommations nulles,
Ce qu'il m'a pu coûter en louage de mules,
Ce que j'ai déboursé pour le carrosse aussi,
Et ce que depuis hier j'ai fait de frais ici;
Car franchement, à moins qu'Isabelle soit nôtre,
Je serais un grand sot de payer pour un autre.

D. GARCIE.

Votre demande est juste, et j'y dois consentir.

D. BERTRAND.

Allez donc disposer tout le monde à partir.

SCÈNE II

D. BERTRAND, GUZMAN.

D. BERTRAND.

Guzman.

GUZMAN.

Hé bien enfin, avez-vous votre compte?
Est-ce fait?

D. BERTRAND.

Tu me vois avec ma courte honte,
Notre marché tiendra.

GUZMAN.

Quoi, tout n'est pas rompu?

D. BERTRAND.

En vain pour m'en tirer j'ai fait ce que j'ai pu,
Ce diable de beau-père est trop opiniâtre.

GUZMAN.

Ces vieillards sont toujours d'humeur acariâtre.

D. BERTRAND.

Au profit de sa fille, il a fort peu de bien,
Elle empire d'attendre, et je la prends pour rien,
La garde d'un tel meuble à la fin peut déplaire.

GUZMAN.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il cherche à s'en dé- [faire,
Mais le monde à Madrid est plus futé qu'ici.

D. BERTRAND.

Comment, je suis donc pris pour dupe?

GUZMAN.

Oui, Dieu merci,
Vous allez bientôt être un mari d'importance.

D. BERTRAND.

Ah, que si je pouvais rattraper ma quittance!
Mais notre épouse encor, qu'a-t-elle?

GUZMAN.

Un grand défaut.

D. BERTRAND.

Quel?

GUZMAN.

Il n'importe.

D. BERTRAND.

Dis.

GUZMAN.

Je n'ose.

D. BERTRAND.

Achève tôt.

GUZMAN.

Mais...

D. BERTRAND.

Si tu ne le dis, je jouerai de la dague.

GUZMAN.

Vous le voulez savoir?

D. BERTRAND.

Oui, parle.

GUZMAN.

Elle extravague.

D. BERTRAND.

Elle?

GUZMAN.

Elle.

D. BERTRAND.

Ce n'est donc qu'en de certains moments?

GUZMAN.

Elle a l'esprit gâté d'avoir lu des romans,
Et croit qu'étant un jour d'un taureau poursuivie,
Sans certain chevalier elle eût perdu la vie;
Elle l'aime en idée; et quoique son époux,
Ce chimérique amant l'emportera sur vous,
Elle caresse ainsi tantôt l'un, tantôt l'autre,
Croyant...

D. BERTRAND.

Dans sa folie il irait bien du nôtre.
Aussi bien à l'abord il m'était fort nouveau
Que mon cousin lui fit un conte de taureau.

GUZMAN.

Il avait dès Madrid appris sa maladie,
La fit-il bien jaser?

D. BERTRAND.

Jaser? Comme une pie;
Tant de raisons en l'air de ceci, de cela,
Qu'enfin je crus devoir y mettre le holà.
Je suis bien à mon aise avec mon mariage!

GUZMAN.

Quoi, vous l'épouseriez? Vous, monsieur?

D. BERTRAND.

J'en enrage :
Mais don Garcie...

GUZMAN.

Hé bien, se veut-il mutiner?

D. BERTRAND.

C'est un vieillard colère, et jusqu'à dégainer.

GUZMAN.

Dégaînez.

D. BERTRAND.

Au besoin, tu manques de prudence.
S'il faut que je le tue?

GUZMAN.

Il sera mort, je pense.

D. BERTRAND.

Ensuite d'un combat où j'aurai tout risqué,
Si mon bien se confisque?

GUZMAN.

Il sera confisqué.

D. BERTRAND.

Toi-même, en pareil cas, te voudrais-tu bien battre?

GUZMAN, *mettant l'épée à la main.*

Ah ventre! Ah tête! Ah sang!

D. BERTRAND.

Tu fais le diable à quatre!

GUZMAN.

Qui vive? Par la mort, vous en avez menti.

D. BERTRAND.

Guzman a du courage.

GUZMAN.

Il est déjà parti;
Et je tiens comme vous, que de flamberge nue
La vision est laide, et blesse fort la vue;
S'il m'en fallait tâter, je pourrais filer doux,
Et je ne me battrais, ma foi, non plus que vous.

D. BERTRAND.

L'on y peut beaucoup perdre, et l'on n'y gagne guères.

GUZMAN.

Si le jeu vous déplaît, songez à vos affaires.

D. BERTRAND.

Pourquoi?

GUZMAN.

Ce don Félix est un méchant garçon,
Et veut faire avec vous le coup d'estramaçon,
Comme offensé, dit-il, sans raison raisonnable.

D. BERTRAND.

Ces esprits de Madrid sont prompts comme le diable.

GUZMAN.

C'est un lancier bien rude à qui s'ose y jouer.

D. BERTRAND.

Que ne suis-je à Tolède! il faut l'amadouer;
Car tentant le hasard, sur quoi que je me fonde,
Il me faudrait quitter le pays ou le monde;
Et je me trouve bien, ma foi, dans tous les deux.
Mais, diable, le voici ce redoutable preux!
Ah, pauvre don Bertrand!

SCÈNE III

D. BERTRAND, D. FÉLIX, GUZMAN.

D. FÉLIX.

J'ai deux mots à vous dire.

D. BERTRAND.

Dites.

D. FÉLIX, *montrant Guzman.*

Mais en secret : dites qu'il se retire.

D. BERTRAND.

Quiconque marche droit, sans fraude, et comme il faut,
Ne fait rien en cachette, et parle toujours haut :
Quant à moi, je ne crains nullement qu'on m'entende.

D. FÉLIX.

Certes, avecque vous la courtoisie est grande,
Que vous ne vouliez pas éloigner un valet.

D. BERTRAND.

Hier, quand je vous parlai, je parlai haut et net:
Je ne demande rien que je ne veuille faire;
Et vous pouvez choisir de parler ou vous taire.

D. FÉLIX.

J'ai toujours grand sujet de me louer de vous.

D. BERTRAND.

Il est vrai, je veux bien l'avouer entre nous.
Hier, transporté d'amour, j'eus l'âme un peu hautaine,
Vous n'eûtes pas de moi satisfaction pleine,
Je fis trop peu d'état de votre compliment;
Vous vouliez m'honorer fort amiablement,
Venir jusqu'à Tolède avec toute la bande,
Et c'était là me faire une grâce fort grande;
Je devais l'accepter, je l'avoue à ce coup,
Car vous êtes brave homme, et vous valez beaucoup,
Gracieux, obligeant; de plus, je considère
Que vous étiez ami de feu monsieur mon père.
Ainsi, par ces raisons, pour refaire la paix,
Vous serez de ma noce, et je vous le promets;
Prenez place au carrosse auprès de l'épousée;
Et pour rendre entre nous cette paix plus aisée,
J'aurai deux violons pour nous faire danser.
Vous êtes mon ami plus qu'on ne peut penser;
Et pour l'amour de vous, je me mettrais en pièces.

D. FÉLIX.

Ce n'est pas là...

D. BERTRAND.

Combien avez-vous de maîtresses?
Je vous trouve bien fait, vous avez l'œil mignon,
Et la mine, surtout, d'être bon compagnon.

D. FÉLIX.

Enfin, venons, de grâce, au point que je désire.

D. BERTRAND.

Quoi, vous auriez encor quelque chose à me dire?

D. FÉLIX.

Oui, de fort important; j'aurai fait en deux mots.

D. BERTRAND.
Vous ne me direz rien que de fort à propos?
D. FÉLIX.
Vous m'en remercierez.
D. BERTRAND.
Parlez donc, car je pense
Que je suis en humeur de donner audience.
D. FÉLIX.
Je meurs pour Isabelle; et cet objet vainqueur,
Malgré ma résistance, a captivé mon cœur;
Je l'adore.
D. BERTRAND.
Tans pis, si vous n'êtes en grâce.
Depuis combien de temps lui donnez-vous la chasse?
D. FÉLIX.
Depuis un an ou deux.
D. BERTRAND.
C'est bien s'être aveuglé,
Que souffrir si longtemps son esprit déréglé;
Car vous en aurez vu quelques extravagances?
D. FÉLIX.
L'amour se fortifie au milieu des souffrances:
J'ai langui sans murmure, et toujours espéré
Qu'enfin je pourrais voir son esprit modéré;
Le temps dissipe encor de plus sombres nuages.
D. BERTRAND.
D'un réciproque amour avez-vous quelques gages?
D. FÉLIX.
J'ai poussé jusqu'ici mille soupirs en vain;
Mais se voyant réduite à vous donner la main,
Avec moi cette nuit elle s'est déclarée;
J'ai reçu de sa flamme une preuve assurée;
Un doux oui de sa bouche, après tant de mépris,
De ma constance enfin se trouve être le prix.
D. BERTRAND.
Quoi, vous ayant toujours fait mine peu civile,
Cette nuit seulement elle a changé de style?
D. FÉLIX.
Et n'est-ce pas assez?
D. BERTRAND, *à Guzman.*
Je gagerais ma peau,
Qu'elle croyait parler à l'homme à son taureau,
Et que sa vision lui tenait à la tête.
Mais passons outre. Enfin, quelle est votre requête?
D. FÉLIX.
Que sachant qu'elle m'aime, et ne vous aime point,
Vous ne sépariez pas ce qui semble être joint;
Et sans plus la contraindre à ce qu'elle appréhende...
D. BERTRAND.
Ah! si je la contrains, je veux que l'on me pende;
Mais aussi, si je fais ce coup d'ami pour vous,
Vous satisferez l'hôte, et vous paierez pour tous:
Je fis hier, par amour, dépense assez complète,
Et je vous y transporte et mon droit et la dette.
D. FÉLIX.
J'accepte l'un et l'autre.
D. BERTRAND.
A la bonne heure, soit:
Mais avecque ma sœur la voici qui parait;
Je veux tout maintenant vous en faire remise.

SCÈNE IV

D. BERTRAND, D. FÉLIX, ISABELLE, LÉONOR, JACINTE, GUZMAN.

LÉONOR.
L'heure de déloger, mon frère, est-elle prise?
Le cocher est tout prêt, et l'on n'attend que vous.
D. BERTRAND.
Oui, bientôt. Approchez, belle nymphe aux yeux
Donnez-moi votre main. [doux,
ISABELLE.
Que prétendez-vous faire?
D. BERTRAND.
Touchez là.
(Il veut obliger Isabelle à toucher dans la main de D. Félix).
ISABELLE.
Moi?
D. BERTRAND.
Vous, vite, et sans plus de mystère.
Don Félix vous en conte, il est de vous chéri,
Je vous fais son épouse, et lui votre mari:
Je ne fus convoiteux jamais du bien d'un autre.
ISABELLE.
Pouvez-vous me donner si je ne suis pas vôtre?
D. BERTRAND.
Sacher qu'onques à vous n'appartint tel honneur.
D. FÉLIX, *à Isabelle.*
Puisqu'enfin mon rival consent à mon bonheur,
J'ose vous demander l'effet de vos promesses.
ISABELLE.
Que vous ai-je promis?
D. BERTRAND.
Mettons bas les finesses,
L'on sait ce que l'on sait, et... Mais je ne dis mot;
Si plus on m'y retient, je veux passer pour sot.
D. FÉLIX.
Madame, à quel dessein voulez-vous ici feindre?
Don Bertrand vous cédant, vous n'avez rien à crain-
ISABELLE. [dre.
Quel droit peut-il avoir de me donner à vous?
D. FÉLIX.
Me faut-il un tel droit pour être votre époux?
Et n'ai-je pas...
ISABELLE.
Quoi?
D. FÉLIX.
Déjà reçu parole?
ISABELLE.
De qui? Quand?
D. FÉLIX.
Cette nuit, de vous.

GUZMAN, *à Jacinte.*

La pièce est drôle.

ISABELLE.

Moi, je vous ai parlé de toute cette nuit?

D. FÉLIX.

Oui, madame, et prié de me couler sans bruit,
Quand une voix soudain m'a fait quitter la place.

ISABELLE.

Vous faites bien un conte, et de fort bonne grâce.

D. FÉLIX.

Quoi, vous ne m'avez pas demandé du secours
Contre un hymen fatal au bonheur de vos jours,
Juré que votre amour serait ma récompense?

ISABELLE.

Sans doute vous rêvez?

D. BERTRAND.

Perd-elle contenance?
Vous entretenez donc de nuit le cavalier,
Et, quand à votre chambre on va vous épier,
On vous blesse, on fait tort à votre prud'hommie?

ISABELLE.

Quoi, peut-on me traiter avec plus d'infamie?
Si j'ai vu de bon œil don Alvar ce matin,
Apprenez que sans vous...

D. BERTRAND.

C'est un brave cousin,
Il veille à mon honneur comme je le souhaite.

LÉONOR.

Ces soins de votre honneur ne sont qu'une défaite;
Car dans sa chambre enfin don Alvar n'est entré...

D. BERTRAND.

Je sais si c'est par ruse, ou de force, ou de gré,
Taisez-vous.

LÉONOR.

Dois-je pas?

D. BERTRAND.

Vous êtes forte en gueule;
Votre langue a passé de nouveau sous la meule,
Elle est bien affilée.

LÉONOR.

Ah! je ne puis souffrir
Qu'un traître...

D. BERTRAND.

Jusqu'à quand voulez-vous discourir?

LÉONOR.

Ai-je tort de tâcher...

D. BERTRAND.

Diable, que de paroles!
Enfin je vous mettrai dehors par les épaules.

LÉONOR.

Quand pour vous détromper je fais ce que je puis...

D. BERTRAND, *la poussant rudement.*

C'en est trop, allez voir là dehors si j'y suis.

ISABELLE.

Quelle brutalité!

JACINTE.

C'est un fou personnage.

SCÈNE V

D. BERTRAND, D. FÉLIX, ISABELLE, JACINTE, GUZMAN.

D. BERTRAND.

Or sus, nos deux amants, sans tarder davantage,
Parlez, je jugerai de votre différend.

ISABELLE.

Je le tiens tout jugé.

D. FÉLIX.

Quoi, mon rival se rend?
Quoi, j'aurai même appris de votre propre bouche,
Que son feu vous déplaît, que mon amour vous touche,
Et tout cela, madame, à ma confusion?

D. BERTRAND, *à D. Félix.*

Vous ai-je pas bien dit que c'était vision?
Qu'elle croyait parler à son galant d'idée?
Cherchez fortune ailleurs, l'affaire en est vidée.

D. FÉLIX.

Après m'avoir promis cette nuit d'être à moi,
L'ingrate s'en dédire, et me manquer de foi!

ISABELLE.

Je n'examine point ici par quelle adresse
Vous voulez m'imputer une fausse promesse;
Mais sachez que jamais je ne vous promis rien,
Que je n'ai point de nuit souffert votre entretien,
Et que, loin de me rendre à vos vœux plus sensible,
J'eus pour vous de tout temps une haine invincible.
Ne vous flattez donc plus, et tenez pour certain
Que vous n'aurez jamais ni mon cœur ni ma main.

GUZMAN, *à Jacinte.*

C'est bien là pour lui faire épanouir la rate.

D. FÉLIX.

Ah! c'est trop s'exposer aux mépris d'une ingrate;
Quittons ces tristes lieux, et ne balançons plus.

SCÈNE VI

D. BERTRAND, ISABELLE, JACINTE, GUZMAN.

D. BERTRAND.

A bien et justement raisonner là-dessus,
Vous m'aimez mieux que lui?

ISABELLE.

J'obéis à mon père.

D. BERTRAND.

Mais certain cavalier ne vous saurait déplaire?

ISABELLE.

Quel?

D. BERTRAND.

Celui du taureau. Feinte à part, vous l'aimez?

GUZMAN, *à D. Bertrand.*

Voyez comme ce mot rend ses sens tout charmés.

JACINTE.

Puisqu'il sait l'aventure, avouez tout, madame.

ISABELLE, *à D. Bertrand.*

Son mérite, il est vrai, peut beaucoup sur mon âme:
Et je puis bien donner une place en mon cœur

A qui je dois la vie, et peut-être l'honneur.

D. BERTRAND, *souriant à Guzman.*

Guzman.

GUZMAN.

Oyez, monsieur. Hé bien, lui fais-je dire?
Flattez son fol amour, vous la ferez bien rire.

D. BERTRAND, *à Isabelle.*

Aimez ce beau galant, je n'en suis point jaloux.

ISABELLE.

Cet amour sera vain s'il n'est pas mon époux.

D. BERTRAND.

Je consens qu'il le soit, et lui cède ma place.

ISABELLE.

Je n'ose encor songer à vous en rendre grâce,
Et crains que mon bonheur ne soit mal affermi.

D. BERTRAND.

Non, j'y consens, vous dis-je, et serai son ami,
Mais à condition qu'il se rendra visible.

ISABELLE.

Il n'est pas malaisé.

D. BERTRAND.

Si la chose est possible,
(*A Guzman*).
Faites que je le voie. Elle en tient.

GUZMAN.

Et beaucoup.
Laissez-la rêver seule, il suffit pour ce coup.

D. BERTRAND.

Adieu, jusqu'au revoir, la belle aventurière.

SCÈNE VII

ISABELLE, JACINTE, GUZMAN.

ISABELLE.

Le ciel a-t-il enfin exaucé ma prière?
D'où lui vient cette humeur?

GUZMAN.

Reposez-vous sur moi:
Quoi que je lui débite, il me croit sur ma foi;
Je saurai l'amener au point que je souhaite.

JACINTE.

C'est donc par toi qu'il sait...

GUZMAN.

N'en sois point inquiète;
Mais il faut le rejoindre, et ne le quitter point.
Sans nommer don Alvar, tenez ferme en ce point,
D'aimer un cavalier qui vous sauva la vie,
Vous en verrez l'effet répondre à votre envie.

SCÈNE VIII

ISABELLE, JACINTE.

JACINTE.

S'il tient ce qu'il promet, vos désirs sont contents.

ISABELLE.

Je n'en sais qu'espérer; mais, sans perdre de temps,
Va trouver don Félix, et prenant ma querelle,
Fais-lui voir qu'il m'accuse à tort d'être infidèle,
Qu'à Léonor sur lui je cède tous mes droits,
Et qu'il m'a cette nuit mal connue à la voix.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

D. ALVAR, GUZMAN.

D. ALVAR.

Où l'as-tu donc laissé?

GUZMAN.

Seul avec sa folie,
Dans sa chambre enfermé, non sans mélancolie:
Il a, comme la mer, son flux et son reflux,
Tantôt il en veut bien, tantôt il n'en veut plus.

D. ALVAR.

Ce beau-père obstiné le tient bien en cervelle!

GUZMAN.

Si pour le satisfaire il épouse Isabelle,
Il craint ce dont à peine on échappe en ce cas;
Il craint d'être battu s'il ne l'épouse pas;
Et prévoit de tout sens si maligne influence,
Que contre son étoile il peste d'importance:
Je l'ai pourtant contraint enfin de faire choix.

D. ALVAR.

Et c'est?

GUZMAN.

De se laisser assommer mille fois,
Plutôt que passer outre à la cérémonie.

D. ALVAR.

Tu me donnes, Guzman, une joie infinie.

GUZMAN.

Si je n'eusse bien su l'empaumer à propos,
Vous en teniez pourtant, il eût dit des fins mots;
Mais encor que chacun cherche qui lui ressemble,
Il croit qu'elle étant folle, ils seraient mal ensemble:
Sur ma parole seule il change de dessein.

D. ALVAR.

Aussi crois...

GUZMAN.

De cela nous parlerons demain.
Venons à ce qui presse. Enfin, votre Isabelle!

D. ALVAR.

Ah, Guzman! Je l'adore.

GUZMAN.

Êtes-vous aimé d'elle?

D. ALVAR.

Assez pour avoir lieu de croire que son cœur
Est le prix du beau feu dont je ressens l'ardeur.

GUZMAN.

Vous l'avez détrompée, et votre paix est faite?

D. ALVAR.

Léonor cette nuit l'a tenue inquiète;

Mais elle a trop connu par quel adroit détour,
Pendant sa pâmoison, je feignais de l'amour :
J'ai dissipé sans peine un si léger nuage.

GUZMAN.

C'est en quoi don Bertrand me surprend davantage ;
Il n'en soupçonne rien?

D. ALVAR.

Loin de s'en défier,
Croyant que tout de bon j'ai voulu l'épier,
Et que cette action me la rend trop sévère,
Il a pris soin pour moi d'apaiser sa colère,
Nous a fait embrasser, et promettre tous deux
Que jamais...

SCÈNE II

D. ALVAR, JACINTE, GUZMAN.

D. ALVAR.

Ah, Jacinte ! Hé bien, serai-je heureux?
Sais-tu quels sentiments a pour moi don Garcie?

JACINTE.

Bien moindres qu'il n'aurait s'il suivait notre envie.
Ma maîtresse a parlé de vous adroitement,
Sans lui faire paraître aucun engagement,
Ni d'obligation ni de reconnaissance;
Mais son avare humeur emporte la balance,
Et de la vertu seule il fait fort peu d'état,
A moins que la fortune en soutienne l'éclat :
Ainsi la vôtre en vain vous rend considérable ;
Don Bertrand riche et fou lui semble préférable.

D. ALVAR.

N'importe, le temps presse, il faut se déclarer;
Ce que j'ai fait pour lui me permet d'espérer
Peut-être qu'à mes vœux il sera moins contraire,
Sachant que c'est par moi qu'il se voit encor père :
Suivons notre dessein au péril du refus.

JACINTE.

Allez voir Isabelle un moment là-dessus,
Vous résoudrez de tout plus aisément ensemble.

SCÈNE III

GUZMAN, JACINTE.

JACINTE.

Hé bien, Guzman?

GUZMAN.

Hé bien, Jacinte?

JACINTE.

Que t'en semble?

GUZMAN.

Le bienheureux à qui ta maîtresse sera!
On s'y presse, on s'y tue, et c'est à qui l'aura.

JACINTE.

Don Alvar seul pourtant en poursuit la conquête,
Car don Bertrand voudrait s'être fait moins de fête;
Et quant à don Félix notre passionné,
Je lui viens de porter son congé tout signé.

GUZMAN.

Tu l'as tiré d'erreur?

JACINTE.

Cette seule croyance
Qu'Isabelle eût de nuit flatté son espérance,
Le faisait obstiner; et son valet, sans moi,
En eût payé l'amende, et tout du long.

GUZMAN.

Pourquoi?

JACINTE.

De don Félix son maître il eut hier charge expresse
De voir dans quelle chambre entrerait ma maîtresse;
Espérant cette nuit lui parler sans témoin;
L'étourdi cependant en prit si peu de soin,
Que dans l'obscurité, prenant l'une pour l'autre,
Il causa ce désordre arrivé dans la nôtre.

GUZMAN.

De sorte qu'en effet il ignorait encor
Qu'ainsi pour Isabelle il eût pris Léonor,
Qui d'ailleurs, attendant don Alvar à même heure,
Dans cette même erreur jusqu'à présent demeure.

JACINTE.

Elle est, à mon avis, plus à plaindre que tous
D'aimer... Mais je l'entends, ce me semble, à sa toux;
De peur d'être surprise, adieu, je me retire.

GUZMAN.

Elle me disait vrai, la voilà qui soupire.

SCÈNE IV

LÉONOR, GUZMAN.

LÉONOR.

Guzman, que j'ai dans l'âme un déplaisir profond!
On rit...

GUZMAN.

Hé bien, riez comme les autres font,
C'est contre le chagrin un souverain remède.

LÉONOR.

Si l'on rit, c'est du feu dont l'ardeur me possède;
Et pour te découvrir le secret de mon cœur,
Le traître don Alvar se rit de ma langueur.
Mais, Guzman, tire-moi de mon inquiétude,
Qui le peut obliger à cette ingratitude?
Car tu sais jusqu'ici qu'il m'a voulu du bien.

GUZMAN.

A vous dire le vrai, ma foi, je n'en sais rien.

LÉONOR.

Toi, qui m'as tant de fois découvert sa pensée
Quand de quelque soupçon j'avais l'âme blessée,
Tu ne me réponds rien aujourd'hui là-dessus?

GUZMAN.

Je la savais alors, mais je ne la sais plus.

LÉONOR.

Il se cache de toi?

GUZMAN.

Bien plus qu'à l'ordinaire.

LÉONOR.

Mais cette nuit encor, ce qui me désespère,

L'ingrat s'est voulu rendre à l'assignation,
M'a fait un entretien rempli de passion;
Cependant aujourd'hui, pour me couvrir de honte,
Il veut faire passer tout cela pour un conte,
Il dit qu'il n'en est rien.

GUZMAN.

C'est fort mal fait à lui.

LÉONOR.

Cet outrage cruel redouble mon ennui;
Car pourquoi dénier un point si véritable?

GUZMAN.

Tout vilain cas, dit-on, fut toujours reniable;
Mais vous parler de nuit n'est point un vilain cas.

LÉONOR.

Isabelle sans doute a pour lui trop d'appas,
Et moi... Mais don Félix à grands pas se promène.

GUZMAN.

Je cours à don Alvar témoigner votre peine,
Et si l'on veut m'en croire, allez, tout ira bien.

LÉONOR.

Parle de ton côté, je vais parler du mien.

SCÈNE V

D. FÉLIX, LÉONOR.

LÉONOR.

Vous rêvez, je m'assure, aux mépris d'Isabelle?

D. FÉLIX.

Ah, laissez-moi, de grâce, oublier l'infidèle.

LÉONOR.

Vous partez, m'a-t-on dit?

D. FÉLIX.

Oui, je m'éloigne enfin,
Et vais l'abandonner à son mauvais destin.

LÉONOR.

Ah, vous ne savez pas encor ce qui se passe;
Ce n'est qu'à don Alvar que vous cédez la place,
A l'amour de ce traître Isabelle se rend.

D. FÉLIX.

Don Bertrand, don Alvar, tout m'est indifférent,
Et mon départ bientôt lui va faire connaître
Qu'elle est en liberté de se choisir un maître;
C'est par le mépris seul qu'on venge le mépris.

LÉONOR.

Eh, de grâce, changez un dessein trop tôt pris,
Différez ce départ, vous m'êtes nécessaire.

D. FÉLIX.

Ne pouvant rien pour moi, pour vous que puis-je [faire?

LÉONOR.

Du traître don Alvar empêcher le projet:
De ses feux Isabelle est le plus cher objet,
Et je ne doute point que par votre présence
Vous ne rompiez le cours de leur intelligence.

D. FÉLIX.

Vous l'aimez?

LÉONOR.

Je l'adore, et l'ingrat me trahit.

D. FÉLIX.

Mais dans un rendez-vous, à ce que l'on m'a dit,
Sa flamme cette nuit pour vous s'est fait paraître?

LÉONOR.

C'est ce qui me confond, il le veut méconnaître.

D. FÉLIX, *à part.*

En quel aveuglement ai-je été jusqu'ici!
Tu m'as dit vrai, Jacinte, et j'en suis éclairci.

LÉONOR.

Que dites-vous?

D. FÉLIX.

Enfin soyez désabusée
D'une erreur que la nuit entre nous a causée.
Dans l'ombre de la nuit, d'amour préoccupés,
Nous nous sommes tous deux également trompés;
Vous, touchant don Alvar, moi touchant Isabelle;
Vous me preniez pour lui, je vous prenais pour elle.

LÉONOR.

Quoi je vous ai parlé cette nuit?

(Ici D. Bertrand paraît qui les écoute.)

D. FÉLIX.

Oui, c'est moi
Qui cette même nuit vous ai promis ma foi,
Et me suis engagé de tout mettre en pratique
Pour vous soustraire au joug d'un pouvoir tyranni- [que,
Abuser don Bertrand, vous tirer de ses mains,
Et faire réussir de plus justes desseins;
Mais j'ai cru qu'en effet...

SCÈNE VI

D. BERTRAND, D. FÉLIX, LÉONOR, GUZMAN.

D. BERTRAND.

Ah, ma sœur la mutine,
Vous traitez donc ainsi l'amour à la sourdine,
Tête à tête de nuit, et vous faites complot
De mettre voile au vent tous deux sans dire mot?

LÉONOR.

Si vous nous avez ouï...

D. BERTRAND.

Taisez-vous, je vous prie:
Doncques vous romprez tout si l'on ne vous marie?

LÉONOR.

C'est à tort...

D. BERTRAND.

Taisez-vous, vous dis-je, et point de bruit,
Vous serez mariée à qui vous en poursuit.

D. FÉLIX.

Quant à moi...

D. BERTRAND.

Quant à vous, n'ayons point de querelle,
Elle vous amourache, aussi faites-vous elle,
Vous en voulez par là, j'en suis très fort joyeux,
Mais vous l'épouserez, ma foi, pour ses beaux yeux.
Prenez, je vous la livre, elle est et belle et droite,
N'a nuls défauts cachés, ne cloche, ni ne boite,
C'est comme il vous la faut, vous serez bien conjoints,

D. FÉLIX.
Me voici marié quand j'y pensais le moins.
Mais encor, parmi vous, de grâce, est-ce la mode
De se défaire ainsi d'une sœur incommode,
Sans avance, sans dot?

D. BERTRAND.
Non; mais, quoi qu'il en soit,
C'est sa faute et la vôtre, et qui la fait, la boit:
Vous en voulez tâter, encor qu'il m'en déplaise,
D'accord, oui, passez-en votre envie à votre aise,
Mais que je donne rien, ou contribue aux frais...

LÉONOR.
Cessez de vous...

SCÈNE VII

D. BERTRAND, D. FÉLIX, LÉONOR, GUZMAN, MENDOCE.

MENDOCE, *à D. Félix.*
Monsieur, les chevaux sont tout prêts.

D. FÉLIX.
Allons, Mendoce, allons, vous suivrez en carrosse,
Je m'en vais préparer le festin de la noce,
Je vous attends demain à Madrid pour dîner.

D. BERTRAND.
Laisser ainsi ma sœur?

D. FÉLIX.
Vous pourrez l'amener,
Ou, comme sous vos lois sa volonté se range,
L'envoyer par amis, ou par lettre de change.
(*Il s'éloigne comme pour s'en aller.*)

LÉONOR.
Vous vous faites berner.

D. BERTRAND, *tirant l'épée.*
Je m'en aperçois bien,
Mais je l'estropierai.

GUZMAN, *l'arrêtant.*
Monsieur, n'en faites rien.

D. BERTRAND.
Il faut...

D. FÉLIX, *revenant.*
Tirer l'épée, et Guzman...

D. BERTRAND.
Cet infâme
En a, vous le voyez, laissé gâter la lame,
Elle est toute rouillée, et je crois que sans vous,
Pour son manque de soin, je le rouerais de coups.

D. FÉLIX, *en riant.*
Je craignais autre chose. Adieu.

SCÈNE VIII

D. BERTRAND, LÉONOR, GUZMAN.

GUZMAN.
Votre colère
Est-elle enfin passée?

D. BERTRAND.
Ah! bien, c'est son affaire,
Qu'elle y songe.

LÉONOR.
Mais quoi, don Félix tout exprès...

D. BERTRAND.
Si le cœur vous en dit, ma sœur, courez après,
Je ne m'en mêle plus, c'est un point de chicane,
Et d'ailleurs, s'il n'a soif, fera-t-on boire un âne?

LÉONOR.
Je suis bien malheureuse au moins si je ne puis
Vous obliger d'ouïr l'excès de mes ennuis:
Souffrez-moi seulement de parler un quart d'heure.

SCÈNE IX

D. GARCIE, D. BERTRAND, LÉONOR, GUZMAN.

D. GARCIE.
Quel débat avez-vous l'un et l'autre?

D. BERTRAND.
Elle pleure.
Les oiseaux étaient drus, ils se sont dénichés.
Pleurez, ma pauvre sœur, pleurez pour vos péchés.

LÉONOR.
Il vaut mieux désormais me résoudre à me taire.

D. BERTRAND.
De grâce, dites-moi, mon prétendu beau-père...

D. GARCIE.
Vous pourriez supprimer ce mot de prétendu.

D. BERTRAND.
Si vous l'êtes jamais, je veux être pendu,
Pour la seconde fois j'en jure de la sorte,
Si c'est trop peu jurer, que le diable m'emporte,
C'est tout dire, on doit croire un homme à son ser-[ment.

D. GARCIE.
Nous en sommes tantôt convenus autrement.
Don Félix est parti, qui vous faisait ombrage,
Rien ne vous peut choquer, ma fille est belle et sage,
Ne nous brouillons donc point par de nouveaux dé-[tours.

D. BERTRAND.
Vous me pensiez mener par le nez comme un ours.

D. GARCIE, *avec un ton de colère.*
Quand je parle raison, j'entends qu'on y réponde.

D. BERTRAND.
Vous êtes bilieux autant qu'homme du monde,
Vous devriez donner prompt remède à cela;
Je compose un onguent...

D. GARCIE.
Nous n'en sommes pas là.
Puisque pour vous ma fille est un parti sortable,
Fussiez-vous mille fois plus diable que le diable,
Vous ne vous moquerez ni d'elle ni de moi,
Et vous l'épouserez ou vous direz pourquoi.

D. BERTRAND.
Je ne suis point un sot, que cela vous suffise.

D. GARCIE.
Cette sotte raison n'est point ici de mise.

D. BERTRAND.
Et si sa vision la prenant au collet,
Elle s'en va sauter au cou de mon valet,

Le croyant chevalier de l'animal à cornes?

D. GARCIE.

Ce galimatias n'aura-t-il point de bornes?
Irez-vous encor loin?

D. BERTRAND.

Ne faites point le fin,
Mais dites, son cerveau, car je sais tout enfin,
En quel temps reçoit-il cette idée importune,
Est-ce dans la nouvelle, ou dans la pleine lune?

D. GARCIE.

Je crois, sans vous flatter, que le vôtre en tout temps
Vous rend fou passé-maître, et des plus importants.

D. BERTRAND.

Doncques elle n'a point la cervelle blessée
De cette chimérique et fantasque pensée,
Qu'à la valeur d'un brave en un pressant danger...
Mais la voici qui vient pour vous faire enrager,
Nous allons tout savoir.

SCÈNE X

ISABELLE, D. GARCIE, D. BERTRAND,
LÉONOR, JACINTE, GUZMAN.

JACINTE, *à Isabelle.*

Jouez bien votre rôle.

D. BERTRAND.

Hé bien, la belle, enfin nous tiendrez-vous parole?

ISABELLE.

Oui, si vous m'assurez que mon père avec vous
Consent que cet amant devienne mon époux.

D. GARCIE.

Que dit-elle?

ISABELLE.

Ah! Mon père, il m'a sauvé la vie,
Et la reconnaissance à l'aimer me convie,
Je dois m'en souvenir jusque dans le tombeau.

D. GARCIE.

De quoi?

ISABELLE.

Sans son secours un furieux taureau...

D. BERTRAND, *à D. Garcie.*

Oyez, mais par ma foi, c'est méchanceté pure,
Et vous savez fort bien où lui tient l'encloueure.

D. GARCIE.

J'ignore...

D. BERTRAND.

Ignorez donc, il m'importe fort peu :
Je retire sans bruit mon épingle du jeu,
De peur d'engendrer noise, usez-en tout de même.

D. GARCIE.

Pensez-vous m'échapper avec ce stratagème?

ISABELLE.

De grâce, en ma faveur modérez ce courroux,
Si le ciel de sa main me choisit un époux...

D. BERTRAND, *à D. Garcie.*

C'est stratagème encore?

D. GARCIE.

Explique ce mystère.
Aimes-tu donc ailleurs?

ISABELLE.

Je ne puis vous le taire.
Oui, j'aime, et je ne pus refuser mon amour
Au généreux vainqueur à qui je dois le jour :
D'un accident si triste et difficile à croire,
Sachez que don Alvar vous conta hier l'histoire.
C'est une vérité que je ne puis nier,
Puisque j'en suis la dame, et lui le chevalier,
En me sauvant la vie il me fit sa captive,
Et c'est pour lui qu'il faut désormais que je vive.

D. GARCIE.

Tu voudrais l'épouser, lui qui n'a point de bien?

LÉONOR.

De tout ce qu'elle dit apprenez qu'il n'est rien :
Cette obligation n'est en effet qu'un conte,
Pour couvrir un amour dont l'aveu lui fait honte.

D. BERTRAND.

Vous a-t-on demandé votre avis là-dessus?
Vous tairez-vous jamais?

LÉONOR.

Je ne me tairai plus,
Aussi bien il est temps de vous faire connaître
Que don Alvar vous fourbe, et que ce n'est qu'un [traître,
Qu'il adore Isabelle.

D. BERTRAND, *à Isabelle.*

Est-il vrai, dites-moi,
Vous fait-il les yeux doux?

ISABELLE.

Il m'a promis sa foi.

D. GARCIE.

Quelque espoir qui le flatte, il pourra se méprendre,
S'il prétend que sans bien je l'accepte pour gendre.

ISABELLE.

Après un tel bienfait...

D. GARCIE.

Je sais ce qu'il te faut.

LÉONOR, *à D. Bertrand.*

Hé bien, contre l'ingrat ai-je parlé trop haut?

D. BERTRAND.

Quand je vous eusse vue en compétence d'âge,
Je voulais avec vous en faire un mariage,
Même je l'appelais déjà mon héritier,
Comme si j'eusse dû ne me point marier,
Et le galant me joue? Ah, si je ne me venge...

LÉONOR.

Je suis de votre avis si son humeur ne change;
Mais s'il se résolvait enfin à m'épouser?

D. BERTRAND.

Je suis bien ennuyé de vous ouïr jaser;
Sans cesse vous parlez si je ne vous fais taire.
Mais voici mon cousin.

SCÈNE XI

D. GARCIE, D. BERTRAND, D. ALVAR, LÉONOR,
ISABELLE, JACINTE, GUZMAN.

D. BERTRAND.

Venez, le débonnaire,
Qui faites l'amiable, et qui me trahissez.

D. ALVAR.

Moi, vous trahir!

D. BERTRAND.

J'en sais plus que vous ne pensez,
Et vous ferai bien voir que je suis hors de page :
Vous n'avez subsisté que par le cousinage,
Et sans moi qui fournis, peut-être dès demain
Vous tireriez la laine, ou vous mourriez de faim?

D. ALVAR.

Ce reproche est honteux.

D. BERTRAND.

Je prenais Isabelle,
Seulement sur le bruit qu'elle avait d'être belle;
Car du reste, néant, elle n'a pas un sou.

D. ALVAR.

Qu'en voulez-vous conclure?

ISABELLE, *à Jacinte.*

Est-il un plus grand fou?

D. BERTRAND.

Vous lui parlez d'amour au mépris de ma flamme?
Mariez-vous sur l'heure, et la prenez pour femme,
C'est par où je prétends me venger de tous deux :
Elle, sans aucun bien, vous, passablement gueux;
Allez, vous connaîtrez, plus tôt qu'il ne vous semble,
Quel diable de rien c'est, que deux riens mis ensem-
Dans la nécessité vous n'aurez point de paix, [ble.
L'amour finit bientôt, la pauvreté, jamais.
Afin que tout vous semble aujourd'hui lis et roses,
J'aurai soin de la noce, et payerai toutes choses;
Mais vous verrez demain qu'on a peu de douceur
A dîner d'un « Ma vie, » à souper d'un « Mon cœur, »
Et qu'on est mal vêtu d'un drap de patience
Doublé de foi partout, et garni de constance.

D. ALVAR, *à Guzman.*

Écoutons le beau-père avant que de parler.

LÉONOR, *à D. Bertrand.*

Quoi, sur sa trahison loin de le quereller...

D. BERTRAND.

Où je parle, où je suis, c'est à vous de vous taire,
Je vous l'ai dit cent fois, vous n'en voulez rien faire :
Parlez tout votre saoul, ma sœur, mais sur ma foi,
Vous ne vous marierez jamais non plus que moi :
Je hais qui comme vous incessamment babille,
Et pour vous en punir, vous mourrez vieille fille;
Allez, n'en doutez point, c'est un coup sûr pour vous.

GUZMAN.

Elle sort bien outrée.

SCÈNE XII

D. GARCIE, D. BERTRAND, D. ALVAR,
ISABELLE, JACINTE, GUZMAN.

D. BERTRAND.

Or sus, futurs époux,
Vous promettez-vous pas une foi réciproque?

D. GARCIE.

Mon gendre don Alvar?

D. BERTRAND.

Ah! don Alvar vous choque?
Qu'y trouvez-vous à dire? Il est beau, doux, bénin,
D'assez belle encolure, et de plus, mon cousin,
Cette qualité seule est assez noble et haute;
Il est vrai qu'il est gueux, mais ce n'est pas ma faute
Son père avait du bien jadis, et...

D. GARCIE.

Brisons là,
Il n'est pas maintenant question de cela.
Vous m'avez demandé ma fille en mariage?

D. BERTRAND.

Oui, mais je n'en veux plus puisqu'elle n'est pas sage,
Elle aime mon cousin, mon cousin l'aime aussi;
Qu'il l'épouse s'il veut, j'en prends peu de souci.

D. ALVAR, *à D. Bertrand qu'il tire à quartier.*

Je pourrais la connaître, et la trouver charmante?
Je pourrais soupirer pour une extravagante,
Qui s'ose imaginer qu'au péril de mes jours
J'ai su contre un taureau lui prêter du secours?

D. BERTRAND.

Quoi, cela n'est pas vrai?

D. ALVAR.

Non, c'est pure folie
Qui lui met en l'esprit qu'elle me doit la vie,
Et cela va si loin, qu'enfin il m'a fallu
Accorder malgré moi tout ce qu'elle a voulu,
Et flatter son esprit de quelque espoir frivole.

GUZMAN, *à D. Bertrand.*

Je vous l'avais bien dit, monsieur, qu'elle était folle.

D. BERTRAND.

Ah! Guzman, je croyais que tu m'eusses fourbé.

GUZMAN.

Vous voilà cependant sottement embourbé,
Cet obstiné vieillard n'entend point raillerie.

D. BERTRAND, *à D. Alvar.*

N'importe, épousez-la, cousin, je vous en prie.

D. ALVAR.

Qu'en ferais-je sans bien?

D. BERTRAND.

J'aime mieux tous les ans
M'obliger par contrat à vous donner cent francs.

D. ALVAR.

L'offre est avantageuse.

D. BERTRAND.

Au moins il me le semble

D. GARCIE.

C'est être trop longtemps à consulter ensemble,
Je veux avoir réponse.

D. BERTRAND.

Ah! vieillard sans pitié.

D. GARCIE.

En un mot, de vos biens donnez-lui la moitié,
Je consens en ce cas qu'il l'épouse, s'il l'aime;
Sinon, résolvez-vous à l'épouser vous-même,
Je vous laisse le choix.

D. BERTRAND.

La moitié de mon bien?
Guzman, le cœur m'en saigne.

GUZMAN.

Aussi me fait le mien;
Mais si vous l'épousez, pensez aux conséquences.

D. BERTRAND.

J'y pense, j'y repense, et plus que tu ne penses;
Et je trouve, après tout, qu'il est fort à propos
Que je ne fasse point nombre parmi les sots :
Déjà la confrérie est assez belle et grande,
Sans m'aller de surcroît mettre encor de la bande.
Je suis vieux, elle est jeune, et n'a pas l'esprit droit,
Et si j'en réchappais, le diable s'en pendrait.

D. GARCIE, *à D. Bertrand.*

Enfin votre dessein...

D. BERTRAND.

Vous avez grande hâte,
Laissez-moi prendre avis, rien encor ne se gâte.

D. GARCIE.

C'est trop délibérer.

D. BERTRAND.

Ah! le pressant grison
Qui fait le raisonnable, et parle sans raison!
Puisqu'aussi bien pour nous c'est un mal nécessaire,
J'aimerais mieux avoir deux femmes qu'un beau-père.
Avecque bouche à cour, et deux mille ducats,
Je crois que mon cousin ne vous déplaira pas,
De pareil revenu j'ai certain héritage
Que je lui donne en propre, et dont pourtant j'enrage,
Mais je mérite bien qu'on rie à mes dépens.

D. GARCIE.

A ces conditions nous sommes tous contents.

D. BERTRAND, *à D. Alvar.*

Vous l'êtes donc aussi?

D. ALVAR.

Pour avoir lieu de l'être
Sa folie est trop grande, et se fait trop paraître,
J'aurai bien à souffrir d'un esprit si léger;
Mais pour vous satisfaire et pour vous obliger...

D. BERTRAND.

Si, jeune, vous craignez son esprit peu traitable,
Vieux, elle me ferait donner cent fois au diable :
Pour m'en débarrasser donnez-lui votre foi.

D. ALVAR, *à D. Garcie.*

Cet ordre à mon amour est une douce loi;
Mais si vous n'approuvez le beau feu qui m'anime...

D. GARCIE.

Pour ne pas l'approuver, j'ai pour vous trop d'estime
Et si de l'intérêt écoutant la chaleur...

D. ALVAR.

De grâce, oublions tout.

D. BERTRAND, *regardant de tous côtés.*

Je ne vois point ma sœur.
Je crois de cet hymen qu'elle est peu réjouie.

GUZMAN.

Je pense bien plutôt qu'elle est évanouie,
L'hôtesse tout à l'heure appelait au secours.

D. BERTRAND.

Le chien et le sot mal qui la prend tous les jours!

D. GARCIE.

Allons voir ce que c'est.

D. ALVAR, *à Isabelle.*

Puis-je espérer, madame.

D. BERTRAND, *revenant après avoir fait quatre ou cinq pas pour s'en aller, et séparant D. Alvar d'avec Isabelle.*

Peut-être que ma sœur est prête à rendre l'âme,
Et vous voulez ici faire le gracieux?

D. ALVAR.

Suivons, et devant lui ne parlons que des yeux.

FIN DE DON BERTRAND DE CIGARRAL.

L'AMOUR A LA MODE

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

1651

PERSONNAGES	ACTEURS	PERSONNAGES	ACTEURS
ARGANTE, père de Dorotée.		LUCIE, sœur d'Éraste.	
ORONTE, gentilhomme parisien.	FLORIDOR.	LISETTE, suivante de Dorotée.	
FLORAME, amant de Lucie.		CLITON, valet d'Oronte.	JODELET.
ÉRASTE, amant de Dorotée.		LICAS, valet de Florame.	
DOROTÉE, fille d'Argante.		LISTOR, valet d'Éraste.	

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

ORONTE, CLITON.

ORONTE.

As-tu fait mon message ?

CLITON.

Oui, monsieur.

ORONTE.

Et ma lettre,
Aux mains de Dorotée as-tu su la remettre ?

CLITON.

En main propre.

ORONTE.

D'abord elle aura refusé
D'y voir peint le tourment que ses yeux m'ont causé,
Tu l'auras voulu rendre, et feignant...

CLITON.

Au contraire,
Sans se faire prier, elle l'a lue entière.

ORONTE.

A ce coup le succès a passé mon espoir,
Elle ne me hait pas, à ce que je puis voir ?

CLITON.

Du plus fort de ses traits l'amour pour vous la blesse,
Et vous avez, monsieur, plus d'heur que de sagesse.

ORONTE.

Je n'espérais pas tant.

CLITON.

Dans cet amour nouveau
Vous avez vent en poupe, et voguez en pleine eau :
Vous pourrez aller loin de l'air dont on vous traite.

ORONTE.

Tu sais à quels revers ma fortune est sujette.

CLITON.

Voici de quoi guérir une si vaine peur.

ORONTE.

Qu'est-ce ?

CLITON.

Lettre pour lettre, et faveur pour faveur.

ORONTE.

Elle m'a fait réponse ?

CLITON.

Au moins pour vous la rendre
Chez elle assez longtemps elle m'a fait attendre ;
Et ce billet enfin entre mes mains remis...

ORONTE.

Ouvrons, il m'apprendra quel espoir m'est permis.
« Pour prix de votre amour que vous peignez extrê-
J'avais écrit en vers, elle répond de même, [me...»
Il n'est rien dont sans peine elle ne vienne à bout.

CLITON.

Les femmes d'aujourd'hui mettent le nez partout.

ORONTE *lit.*

«Pour prix de votre amour que vous peignez extrême,
Oronte, vous osez me demander le mien ;
Quelquefois par bonté j'endure que l'on m'aime,
Mais je prétends aussi qu'il ne m'en coûte rien.

« Vous donner cœur pour cœur serait un avantage
Où le plus grand mérite à peine ose aspirer.
Voyez ce que je vaux ; vous m'offrez votre hommage,
Je le souffre, de quoi pouvez-vous murmurer.

« Serait-ce qu'en effet votre amour fût si forte
Qu'on la dût estimer digne d'un plus grand prix ?
Faisons un compte exact, et supputons de sorte
Que l'un ni l'autre enfin n'y puisse être surpris.

« Si ces brûlants désirs, qui vous sont ordinaires,
Vous donnent quelque espoir de me mettre à retour,
Croyez-moi, cent soupirs souvent ne pèsent guères,
Et n'emportent qu'à peine un demi-grain d'amour.



I. D. De S. Iean

L'AMOUR A LA MODE.

ORONTE.

C'est l'amour du vieux temps, il n'est plus à la mode.

Acte III, sc. XI



« On peut, pour en juger, en prenant la balance,
Leur opposer l'honneur de vous voir dans mes fers :
Si vous êtes d'accord de cette expérience,
J'offre de vous donner mon cœur, si je le perds. »

Sa réponse est adroite autant qu'elle est galante,
J'aime tous ces dehors d'une humeur arrogante :
Et ce charmant orgueil à m'écrire affecté
N'a pas moins de pouvoir sur moi que sa beauté.

CLITON.

Vous chantiez un peu haut, elle vous rend le change.

ORONTE.

Sa lettre aussi pour moi, Cliton, n'a rien d'étrange,
Si le style en est fier, il imite le mien,
Je vantais mon mérite, elle vante le sien.

CLITON.

C'est vous payer sur l'heure en la même monnaie.

ORONTE.

Pour surprendre mon cœur c'est la plus sûre voie.
Cette présomption qu'elle étale à son tour,
Ne fut jamais défaut en matière d'amour :
Une belle âme seule en peut être capable,
Ou, si c'est un défaut, c'est un défaut aimable.
Quelque superbe humeur que je témoigne avoir,
J'aime qu'un bel objet se fasse un peu valoir,
Qu'il voie avec dédain qu'à l'aimer on s'apprête,
Et me mette à haut prix l'espoir de sa conquête.
Ne montrer dès l'abord, ni mépris ni rigueur,
Bien loin de l'acquérir, c'est mendier un cœur ;
Et ce cœur qui se rend quand on l'en sollicite,
Se donne à la pitié bien plutôt qu'au mérite :
Le mien à ces appas se laisse peu toucher,
J'estime seulement ce qui me coûte cher,
Et, pour te dire tout, la faveur la plus grande
N'est point pour moi faveur à moins qu'on me la vende.

CLITON.

Vous avez en amour le goût bien dépravé :
Mais, Flore, qu'en est-il ?

ORONTE.

Son règne est achevé,
Mon âme à ses rigueurs à la fin s'est soustraite.

CLITON.

Mais vous aimez pourtant, monsieur, qu'on vous maltraite ?

ORONTE.

Oui, pourvu qu'un rival ne soit pas mieux traité,
Et qu'on me fasse voir une noble fierté,
Qui, semblant s'indigner de mon peu de mérite,
Loin d'amortir mon feu, l'entretienne et l'irrite :
Mais enfin Dorotée a beau dissimuler,
D'une flamme secrète elle se sent brûler,
Et son cœur à l'amour jusqu'ici bien sensible
Veut perdre en ma faveur le titre d'invincible,
J'ose en juger par moi qui cède à ses appas.

CLITON.

C'est une vérité dont je ne doute pas :
Grâces au ciel, monsieur, vous avez l'âme bonne ;
Et, qui plus est, le don de ne haïr personne.

ORONTE.

Moi ?

CLITON.

Vous. Je vous connais mieux que vous ne croyez,
Votre humeur est d'aimer tout ce que vous voyez ;
Et c'est pour Dorotée un bien fort inutile,
Qu'un cœur à partager avec plus de deux mille.

ORONTE.

C'est en dire un peu trop.

CLITON.

Je dis ce que je vois.

ORONTE.

Pour le moins aujourd'hui n'en aimé-je que trois :
Et même, de ces trois dont mon âme est charmée,
Comme la plus aimable, elle est la plus aimée.

CLITON.

Le parti donc pour elle est encore assez doux,
Si n'en aimant que trois...

ORONTE.

Éraste vient à nous,
Tais-toi.

CLITON.

Sans doute il a quelque chose à vous dire.

ORONTE.

Il le faut aborder.

SCÈNE II

ÉRASTE, ORONTE, CLITON.

ORONTE.

Ami, je vous vois rire,
La joie est dans vos yeux.

ÉRASTE.

Et bien plus dans mon cœur :
D'une fière beauté j'ai vaincu la rigueur,
Et contre cent mépris mon amour obstinée
Est prête enfin de voir sa flamme couronnée.

ORONTE.

Quoi, vous aimiez, Éraste, et m'en faisiez secret ?

ÉRASTE.

La vertu d'un amant, c'est d'être amant discret.

CLITON.

Notre amitié s'en plaint.

ÉRASTE.

La mienne m'autorise
A vous ouvrir mon cœur avec toute franchise.
De cet aimable objet qui règle mon destin
J'ai reçu par faveur ce billet ce matin ;
Quoiqu'il semble à mes vœux promettre peu de chose,
J'ai sujet de m'en faire un bonheur par sa cause ;
Quiconque écrit s'engage, ou laisse à présumer,
S'il n'aime pas encor, qu'il n'est pas loin d'aimer.

ORONTE.

Ainsi donc votre amour a tout ce qu'il souhaite ?

ÉRASTE.

Obtiendrai-je une grâce, et ma joie est parfaite ?

ORONTE.

Mes soins vous sont acquis, parlez-moi librement.

ÉRASTE.

Je dois une réponse à ce billet charmant,

Mais sans votre secours je n'y puis satisfaire,
Il est écrit en vers, et je n'en saurais faire;
Chargez-vous de ce soin.

ORONTE.

Le passé vous fait foi
Que j'ai toujours été bien plus à vous qu'à moi;
Je ferai mes efforts pour remplir votre attente.

ÉRASTE.

C'est m'obliger. Adieu.

SCÈNE III

ORONTE, CLITON.

CLITON.

La prière est galante.

ORONTE.

Après ce premier pas, j'ose espérer qu'un jour
Il me priera pour lui d'aller traiter l'amour;
Au moins avec raison puis-je tout m'en promettre,
S'il lui faut mon secours pour écrire une lettre.
Que t'en semble?

CLITON.

Si j'ose en dire mon avis,
En lui si c'est sottise, en vous c'est encor pis.

ORONTE.

Tu parles franchement.

CLITON.

Aussi, monsieur, j'enrage
Que vous mettiez pour lui vos talents en usage.
Quand près de quelque objet vous jurez quelquefois,
Quoiqu'en pleine santé, d'être presque aux abois,
Et que vous débitez les plus douces fleurettes
Pour mieux peindre des maux qu'à plaisir vous vous faites,
Je n'en murmure point, et je vois sans courroux,
Du moins si vous mentez, que vous mentez pour vous.
Mais qu'un faible intérêt l'emportant sur le vôtre
Vous fasse encor résoudre à mentir pour un autre,
Comme si c'était peu pour vous de vos péchés...
Car enfin, savez-vous ses sentiments cachés?
S'il est amant, peut-être est-ce à dessein de rire,
Et vous irez jurer qu'il languit, qu'il soupire.

ORONTE.

J'ai pu m'en exempter, il m'était fort aisé,
Et tout autre qu'Éraste eût été refusé;
Mais, si ce même Éraste est frère de Lucie,
L'une des trois beautés dont mon âme est ravie;
Et, si par un effet de son heureux destin,
De Dorotée encore il est proche voisin,
Puis-je rien refuser à qui m'est nécessaire,
Tantôt comme voisin, et tantôt comme frère?

CLITON.

C'est prévoir de bonne heure à tout, et d'assez loin.

ORONTE.

Il n'est si sot ami qu'on n'emploie au besoin,
De ma facilité c'est la raison secrète;
Mais il faut voir enfin de quel air on le traite.

CLITON.

Peut-être s'en rit-on.

ORONTE.

C'est comme je l'entends,
Ou s'il est régalé, que c'est à ses dépens.

« Pour prix de votre amour que vous peignez extrême,
Éraste, vous osez me demander le mien;
Quelquefois par bonté j'endure que l'on m'aime;
Mais je prétends aussi qu'il ne m'en coûte rien.

Vous donner cœur pour cœur... »

(Il prend son billet, et le confronte avec celui qu'Éraste lui a laissé.)

Ai-je pris l'un pour l'autre?

CLITON.

Sans doute, ou ce billet ressemble fort au vôtre.

ORONTE.

Jamais telle surprise à mes sens ne s'offrit :
C'est ici mot pour mot tout ce que l'on m'écrit,
Et je reconnais trop, plus je les étudie,
Si j'ai l'original qu'Éraste a la copie,
L'écriture est semblable, et ne diffère point.

CLITON.

Vous êtes à peu près chaussés à même point.
N'importe, Dorotée a beau faire la fine,
Vous l'avez deviné, tout son fait n'est que mine;
Et l'orgueil de sa lettre à dessein affecté
Tend un piège secret à votre liberté;
Elle brûle, et l'amour lui seul l'a fait écrire.
Ah! si devant un maître un valet osait rire...

ORONTE.

Non, je ne prétends point, Cliton, t'en empêcher;
Ris, j'en rirai moi-même au lieu de m'en fâcher.

CLITON.

Mettez le masque bas, déjà pour vous j'enrage :
Que sert à mauvais jeu de montrer beau visage?
Pestez, le mal redouble à qui se contraint tant;
Vous êtes, Dieu merci, de vous assez content,
Et vous voir pris pour dupe où vous pensiez y prendre,
Croyez-moi, c'est un cas, monsieur, à s'aller pendre.

ORONTE.

La pièce est délicate, et je ne cèle pas
Qu'un sot en ce rencontre eût poussé force hélas,
Et contre ces assauts manquant d'expérience,
De sa maligne étoile accusé l'influence;
Mais pour moi qui connais ce que c'est que d'aimer,
De semblables revers ne peuvent m'alarmer;
Si chaque objet me plaît, c'est sans inquiétude,
Jamais de préférence, et point de servitude,
Toujours prêt de le perdre, et de m'en détacher
Au moindre événement qui me pourrait fâcher :
Aussi quelque beau feu que je fasse paraître,
Pour ne rien hasarder, j'en suis toujours le maître.
Ainsi divers objets m'engageant chaque jour,
Je me regarde seul dans ce trafic d'amour;
Et chassant de mon cœur celui qui m'incommode,
Si je sais mal aimer, du moins j'aime à la mode.

CLITON.

Conservez cette humeur, vous en aurez besoin.

ORONTE.

Mon déplaisir, Cliton, ne va jamais plus loin.
Si l'une me trahit, l'autre me tient parole,
Et j'ai, dans mon malheur, toujours qui m'en con-
C'est là l'utilité d'aimer en divers lieux. [sole.

CLITON.

Hylas, tant qu'il vécut, ne l'entendit pas mieux.

ORONTE.

Son humeur et la mienne ont quelque différence;
J'aime tant que l'on m'aime, et n'ai point d'incon-
[stance :
Mais quand, par un caprice, on songe à me quitter,
Je suis trop mon ami pour m'en inquiéter;
Je vois ce changement sans que mon cœur s'irrite,
Et remplace aisément la part qu'on m'en raquitte,
Ainsi je vis heureux : tant payé que tenu.

CLITON.

Votre cœur, à ce compte, est d'un bon revenu?

ORONTE.

Tel qu'il est, de beaucoup il attire l'envie,
Mais j'en dois la moitié tout au moins à Lucie.

CLITON.

En ceci le partage est un étrange point,
Donnez-le tout entier, ou ne le donnez point.
Votre flamme autrement sera mal écoutée,
Et Lucie agira comme a fait Dorotée.

ORONTE.

Je n'ai pas lieu d'en craindre un pareil traitement,
Lucie agit toujours avecque jugement,
Sa conduite est réglée, elle est modeste et sage,
Et le plus défiant n'en prendrait pas ombrage;
Je trouve seulement en elle un grand défaut.

CLITON.

Quel est-il?

ORONTE.

Elle m'aime un peu plus qu'il ne faut.

CLITON.

Et ce défaut est grand?

ORONTE.

Il est des plus notables,
Les querelles d'amour sont querelles aimables :
Il est beau que l'objet qui nous tient sous sa loi
Quelquefois à dessein soupçonne notre foi,
C'est par là qu'en nos cœurs l'amour se fortifie,
Il semble qu'il renaît quand il se justifie. [duit,
Quelque désordre en nous qu'un reproche ait pro-
Il trouve un doux remède au pardon qui le suit;
Quelque faveur nouvelle aussitôt l'accompagne,
Et jamais l'accusé n'y perd tant qu'il y gagne.
Mais lorsque d'un amant on remplit les souhaits,
Comme l'on vit sans guerre, on ne fait point de paix;
L'amour triste et pensif va son train ordinaire,
Servant par habitude on perd tout soin de plaire,
Point de délicatesse, et pour qui vit ainsi, [aussi, »
C'est toujours, « Vous m'aimez, et je vous aime
Qui ne haïrait point ces grossières pratiques?

CLITON.

Vous y savez, monsieur, d'admirables rubriques,
Pour y raffiner tant vous avez bien rêvé.

SCÈNE IV

FLORAME, ORONTE, CLITON.

FLORAME.

Ami, je suis heureux de vous avoir trouvé,
Je vous cherchais partout.

ORONTE.

Que veut de moi Florame?

FLORAME.

Vous découvrir enfin les secrets de mon âme.

ORONTE.

C'est intrigue d'amour?

FLORAME.

Vous l'avez deviné.
Par mon père à l'hymen je me vois destiné,
Et quoique je lui montre une âme irrésolue,
L'affaire de sa part en secret est conclue :
La personne est aimable, et d'illustre maison,
Mais une autre beauté captive ma raison,
Et quoiqu'un grand obstacle à cette amour s'oppose,
Mon cœur n'est plus à moi si Lucie en dispose.

ORONTE.

Lucie?

FLORAME.

Avec raison vous vous en étonnez.

CLITON, *bas.*

Voilà mon galant homme avec un pied de nez.

FLORAME.

Cette vieille froideur qui m'éloigne du frère,
Semble ôter à la sœur les moyens de me plaire :
Mais qu'on s'obstine en vain à rejeter la loi
De qui pour souverain ne reconnaît que soi!
L'amour par tyrannie obtient ce qu'il demande.
S'il parle, il faut céder, obéir s'il commande;
Et ce Dieu, tout aveugle et tout enfant qu'il est,
Dispose de nos cœurs quand et comme il lui plaît;
Ainsi, malgré l'effort d'une haine endurcie,
Je n'ai pu résister aux charmes de Lucie,
Quoique pour arriver au but où je prétends,
Mon espoir le plus doux soit d'espérer au temps.

ORONTE.

Sans doute que d'Éraste il lèvera l'obstacle,
Il fait de plus grands coups.

FLORAME.

J'en attends ce miracle.
Cependant chez Lucie un secret rendez-vous
Ce soir offre à ma flamme un entretien fort doux,
Sa suivante au signal me doit ouvrir la porte :
Ce lieu m'étant suspect, daignez m'y faire escorte;
Aurez-vous ce loisir?

ORONTE.

Oui, je vous le promets,
Pour servir un ami je n'en manque jamais.

FLORAME.

Je vous prendrai chez vous.

SCÈNE V

ORONTE, CLITON.

CLITON.

Elle est modeste et sage,
Et le plus défiant n'en prendrait pas ombrage,
Sa conduite est réglée, et sans ce grand défaut
Qui la fait vous aimer un peu plus qu'il ne faut,
Elle serait féconde en qualités exquises.

ORONTE.

Tu vas tout de nouveau débiter cent sottises.

CLITON.

Jamais d'un autre amant elle ne fit de cas!
Dites encor, monsieur, que vous n'enragez pas.

ORONTE.

A quel sujet?

CLITON.

Pourquoi déguiser de la sorte?
Vous enragez, vous dis-je, ou le diable m'emporte.
Verriez-vous sans dépit deux amours à vau-l'eau?

ORONTE.

Leur perte à mon humeur offre un jeu tout nouveau.
Et dès que je verrai Dorotée ou Lucie...

CLITON.

Quoi, vous leur parlerez?

ORONTE.

Oui, j'en brûle d'envie :
C'est là que je prétends étaler à leurs yeux
Ce que l'art de se plaindre a de plus curieux;
Les soupirs seuls alors auront pour moi des charmes,
S'ils font trop peu d'effet, j'aurai recours aux larmes.
Mille sanglots confus feront mon entretien;
Mais j'aurai beau gémir, mon cœur n'en saura rien,
Et feignant qu'en la mort j'espère un prompt remè-
Je verrai sans douleur qu'un autre les possède. [de,

CLITON.

Pour vous voir à toute heure, on ne vous connaît pas.

ORONTE.

Un peu de patience et tu me connaîtras :
Cependant ce quartier ne m'est pas si funeste,
Que je n'y sache encore où jouer de mon reste.

CLITON.

Et vous pensez trouver qui vous écoutera?

ORONTE.

Oui, Cliton, avec joie, et quand il me plaira.
Certaine brune hier trouvée aux Tuileries
Servit longtemps d'objet à mes galanteries;
Nous fîmes connaissance, où je fus assez sot
D'offrir un diamant dont on me prit au mot;
Et toute la faveur que j'obtins de la belle,
Fut d'agréer ma main pour la mener chez elle.

CLITON.

Et vous entrâtes?

ORONTE.

Non, par certaine raison
Je dus me contenter d'avoir su sa maison.
Mais aujourd'hui, Cliton, elle attend ma visite,
Et me voudra du mal si je ne m'en acquitte.
Viens, suis-moi, ce détour nous cache son logis.

CLITON.

Avant que d'avancer, encore un mot d'avis.
Elle est gaie?

ORONTE.

A ravir.

CLITON.

Et s'appelle?

ORONTE.

Lisette.

CLITON.

Passez votre chemin, votre visite est faite.

ORONTE.

Maraud.

CLITON.

Passez, vous dis-je, et n'y prétendez rien;
Personne n'a qu'y voir.

ORONTE.

Pourquoi?

CLITON.

Je le sais bien.

ORONTE.

Mais elle m'a promis qu'aujourd'hui...

CLITON.

C'est adresse.

ORONTE.

Tu la connais donc bien?

CLITON.

Que trop; c'est ma maîtresse.

ORONTE.

Elle est vêtue en dame!

CLITON.

A mon plus grand regret.
Ses beaux habits, monsieur, mangent mon petit
[fait;
Et comme à plus fournir ma bourse est impuissante,
D'aujourd'hui seulement elle sert de suivante.

ORONTE.

Chez qui?

CLITON.

C'est dont ce soir je dois être averti.
Il est bon cependant que vous preniez parti,
Car si tout votre espoir en Lisette se fonde,
Soyez sûr que pour vous il n'en est plus au monde;
Votre cœur est vacant, et par provision
Vous le pouvez louer s'il s'offre occasion.

ORONTE.

Malgré le rude coup que ce succès lui porte,
Tu le verras bientôt brigué de bonne sorte.

CLITON.

Il peut de mille vœux se voir importuné,
Mais qui n'en croira rien ne sera pas damné.
Ne me vantez plus tant désormais vos adresses, [ses,
Ce matin même encor vous comptiez trois maîtres-
Qu'il semblait que pour vous l'amour poussât à bout,
Et voilà qu'un moment a fait râfle de tout.

ORONTE.

Il ne faut pas toujours juger sur l'apparence.

CLITON.
Vous faites bien, monsieur, de vivre d'espérance,
Tout mal semble léger à qui peut s'en nourrir.

ORONTE.
J'aurais grand tort, Cliton, de n'y pas recourir,
Puisque pour regagner Dorotée et Lucie
Il est et du soupçon et de la jalousie,
Et que pour mettre aussi Lisette à la raison,
Un diamant éclate et que l'or a du son.
Ces remèdes souvent font plus qu'on ne désire;
Mais chez moi pour Éraste il faut aller écrire,
Viens.

CLITON.
Vous vaincrez partout, si je m'y connais bien.

ORONTE.
Laisse faire le temps, et ne jure de rien.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

FLORAME, LUCIE, LICAS.

FLORAME.
Quoi, voir tant de respect d'un œil toujours sévère?

LUCIE.
Florame, je ne fais que ce que je dois faire.

FLORAME.
Quand pourrai-je obtenir un traitement plus doux?

LUCIE.
En cessant de m'offrir ce qui n'est plus à vous.

FLORAME.
Ce cœur brûlé d'amour touche si peu le vôtre?

LUCIE.
Je ne m'enrichis point des dépouilles d'une autre.

FLORAME.
Quel reproche honteux faites-vous à ma foi?

LUCIE.
Celui qu'un inconstant doit attendre de moi.

FLORAME.
Donc de ma flamme ailleurs j'ose porter l'hommage?

LUCIE.
Il ne m'est pas permis d'en dire davantage :
Quoique je sois d'un sexe estimé peu discret,
Florame, j'ai promis de garder le secret.

FLORAME.
Quelqu'un auprès de vous me rend mauvais office;
Mais en vain pour me perdre on use d'artifice,
Je vous aime, Lucie, et le ciel m'est témoin...

LUCIE.
Vous vous justifierez quand il sera besoin :
Laissez-moi seule, ici ma gloire se hasarde,
D'un et d'autre côté je vois qu'on nous regarde,
Et dans ces lieux enfin, un plus long entretien
N'est de grand préjudice, et ne vous sert de rien.

FLORAME.
Que cette retenue est contraire à ma joie!
J'obéis, mais encor que faut-il que je croie?

LUCIE.
Que malgré la rigueur qu'à tort vous m'imputez,
Je vous estime autant que vous le méritez.

FLORAME.
Qu'au moins un peu d'amour suive une telle estime.

LUCIE.
Prétendre au bien d'autrui serait commettre un [crime,
Je vous l'ai déjà dit.

FLORAME.
Ce discours éclairci...

LUCIE.
Il vous paraît obscur, je le veux croire ainsi :
Mais si votre âme enfin s'en trouve inquiétée,
Vous pouvez à loisir consulter Dorotée,
Elle en sait le mystère. Adieu.

SCÈNE II

FLORAME, LICAS.

FLORAME.
Tout est perdu.
D'où peut-elle savoir cet hymen prétendu,
Où contre mes désirs mon père me destine?

LICAS.
Est-il rien si secret, monsieur, qu'on ne devine?
Peut-être Dorotée en a fait vanité.

FLORAME.
Non, elle en craint l'issue aussi de son côté,
Et si j'en puis juger au trouble de son âme,
Ce n'est que par devoir qu'elle accepte ma flamme.

LICAS.
Quel est donc votre espoir?

FLORAME.
D'aimer et de mourir
Plutôt qu'au changement je songe à recourir :
Le récit de mes maux pourra toucher Lucie.

LICAS.
Oui, mais où lui parler sans que l'on vous épie?
Comme son frère et vous, vous êtes ennemis,
Chez elle aucun accès ne vous sera permis;
Et la voir seulement au temple, ou dans la rue,
Où chacun est témoin d'une telle entrevue,
N'est pas pour l'obliger d'écouter à loisir...

FLORAME.
Je ne le vois que trop, et c'est mon déplaisir;
Aussi n'est-ce pas là que j'ose enfin prétendre
Qu'après tant de refus elle voudra m'entendre.
Sa suivante gagnée à force de présents,
Depuis huit jours près d'elle est de mes partisans;
Et ce soir, au signal, trouvant la porte ouverte,
Je hâterai, Licas, mon triomphe ou ma perte :
Dans sa chambre, à ses pieds j'irai, dans mon tran-[sport,
Demander un arrêt ou de vie ou de mort,
Sûr de voir aujourd'hui son amour ou sa haine,
Par l'un ou l'autre effet mettre fin à ma peine.

LICAS.

Mais, quand vos cœurs unis auraient mêmes sou-
L'apparence qu'Éraste y consente jamais? [haits.

FLORAME.

Ces petits différends, où pour peu l'on s'engage,
Souvent pour s'assoupir veulent un mariage.
A cela près, Licas, poussons l'affaire à bout.

LICAS.

S'il arrive d'ailleurs...

FLORAME.

Tu mets un si partout;
Souffre au moins que l'espoir entretienne ma flam-
Mais qui dans cette allée amène cette dame? [me.
C'est Dorotée. O dieux! coulons-nous doucement.

SCÈNE III

DOROTÉE, LISETTE.

DOROTÉE.

La promenade est belle, et ce lieu fort charmant.

LISETTE.

Voici l'heure à peu près qu'on y voit le beau monde.

DOROTÉE.

Aux rendez-vous publics d'ordinaire il abonde,
Et surtout nos galants prennent soin chaque jour
D'y venir débiter leur gazette d'amour,
C'est-à-dire, Lisette, autant de menteries.

LISETTE.

Donc le bureau d'adresse en est aux Tuileries?

DOROTÉE.

Tu dis vrai, c'est ici qu'on nous en vient conter.
Et j'y suis comme un autre à dessein d'écouter.
Les hommes sont trompeurs, mais quoiqu'on puisse [faire,
Il faut quitter le monde, ou tâcher de leur plaire,
Puisqu'enfin la beauté n'est qu'un triste ornement
Si de la complaisance elle n'a l'agrément :
Les plus charmants attraits qui parent un visage,
Sans cette qualité n'ont qu'un appas sauvage,
Ce sont trésors cachés qui ne servent de rien,
Pour moi, j'ai ma méthode, et je m'en trouve bien.
A plaire aux yeux de tous mon esprit s'étudie,
Je tâche d'être belle, afin qu'on me le die;
Et fais fort peu d'état de ces dons précieux
Dont le farouche éclat ne frappe point les yeux.
Ce n'est pas toutefois que je sois si facile,
La plainte auprès de moi n'est jamais fort utile,
C'est en vain qu'on affecte une fausse langueur,
L'amour par les soupirs n'entre point dans mon
L'orgueil de notre sexe élevant mon courage, [cœur;
D'un air impétueux j'en soutiens l'avantage,
Et ne le croyant né que pour donner des lois,
A qui porte mes fers j'en fais sentir le poids :
Sur ses propres désirs je règne en souveraine,
C'est sans abaissement que je flatte sa peine,
Et qu'après un long temps que l'on m'a fait sa cour,
Un peu d'espoir permis est le prix de l'amour.

LISETTE.

Vous vous y gouvernez d'une étrange méthode.

DOROTÉE.

C'est comme il faut aimer pour aimer à la mode :
Pour peu qu'on se relâche on expose son cœur
Aux superbes mépris d'un insolent vainqueur.
Un amant que l'on flatte, enflé de sa victoire,
De ses soumissions perd bientôt la mémoire;
Pour en avoir raison il le faut gourmander.
Et, s'il n'est à la chaîne, on ne le peut garder.

LISETTE.

Et dans cette rigueur vous trouvez votre compte?

DOROTÉE.

Je t'avouerai, Lisette, avec un peu de honte...
Mais comme un jour t'acquiert mon inclination,
Reçois ma confidence avec discrétion.

LISETTE.

Si ce jour est trop peu pour vous marquer mon zèle,
Le temps vous fera voir que je vous suis fidèle,
Et que votre secret est sûr entre mes mains.

DOROTÉE.

Sache donc qu'aujourd'hui les hommes sont si vains,
Que depuis plus d'un mois peut-être, ou davantage,
De trois amants à peine ai-je reçu l'hommage,
Puisque sur l'un des trois la qualité d'époux,
Quoiqu'encore incertaine, attire mon courroux.
En faveur de Florame un père m'assassine,
J'en estime le bien, et l'esprit, et la mine;
Mais par quelques serments qu'il m'engageât sa foi,
L'esclave me fait peur qui doit être mon roi.
Éraste aussi m'en veut, un galant d'importance,
Et propre en un besoin à mourir de constance,
Mais si fort hors de mode et du temps de jadis,
Qu'il le disputerait à tous les Amadis.
Il est vrai que depuis, la défaite d'Oronte
D'un triomphe si bas efface bien la honte.

LISETTE.

Ce cavalier vous sert?

DOROTÉE.

Quoi, sais-tu quel il est?

LISETTE.

Je l'entends estimer.

DOROTÉE.

Lisette, qu'il me plaît!
L'air en est noble, aisé, la mine peu commune,
Une humeur enjouée et jamais importune,
L'esprit aussi charmant que le port gracieux,
S'il parle galamment, il écrit encor mieux,
A son propre mérite il doit toute sa gloire,
Et connaît ce qu'il vaut sans trop s'en faire accroire.
Je sens presque pour lui déjà je ne sais quoi;
Et s'il continuait à soupirer pour moi,
Encor que de mon cœur la garde me soit chère,
Je pourrais me résoudre enfin à m'en défaire :
Par là juge, Lisette, où j'en suis aujourd'hui.

LISETTE, *montrant deux billets qu'elle tient.*

L'un de ces deux billets ne vient donc pas de lui,
Puisque sans demander seulement à les lire...

DOROTÉE.

Donne-les-moi, Lisette, et te prépare à rire,
Etant prête à sortir quand je les ai reçus,
Il m'a suffi pour lors d'en lire le dessus;
Mais quoiqu'Oronte ait part à la galanterie,
La pièce, à mon avis, vaut bien que l'on en rie.
Sache qu'Éraste et lui m'offrent ici leurs vœux;
Et qu'à la même lettre ils répondent tous deux.

LISETTE.

Comment?

DOROTÉE.

C'est de quoi faire un assez plaisant conte.
J'écrivais ce matin un billet pour Oronte,
Et voyant que pour l'autre il semblait fait exprès,
J'ai voulu l'obliger sur l'heure à peu de frais,
J'ai transcrit le billet, et sans cérémonie,
Régalé son amour d'une belle copie :
Son pauvre esprit sans doute y répond de travers;
Voici sa lettre, ouvrons. O Dieu! Ce sont des vers;
J'ignorais qu'il en fit.

LISETTE.

Ce sont vers de ménage,
Chacun communément en fait pour son usage.

DOROTÉE.

« Transparente beauté dont le cœur est ouvert... »
Le ridicule mot dont ce lourdaud se sert!
« Et qui me faites voir jusqu'au fond de votre âme...»
C'est fort bien commencer à dépeindre sa flamme :
Laissons là son billet, et voyons le second.
Sans doute en galant homme Oronte me répond;
Et je gagerais bien, avant que d'en rien lire,
Que la moindre pensée est digne qu'on l'admire,
Son style du premier sera bien différent.

LISETTE.

L'autre croyait bien dire avec son transparent.

DOROTÉE *lit.*

« Transparente beauté...

LISETTE.

Le mot est bon, je pense,
Puisqu'Oronte lui-même use de transparence.

DOROTÉE.

« Dont le cœur est ouvert... » Que veut dire ceci?
C'est le même.

LISETTE.

En effet je le croirais ainsi.

DOROTÉE.

N'importe, il faut tout voir, et que je les confronte;
Tiens, lis celui d'Éraste, et moi celui d'Oronte.

LISETTE.

« Transparente beauté dont le cœur est ouvert,
Et qui me faites voir jusqu'au fond de votre âme,
Je confesse à ce coup que je suis pris sans verd,
Voyant qu'à peine encor vous y logez ma flamme.

« Je la croyais pour elle un palais assuré,
Où vous songiez bientôt à la traiter en reine;
Car enfin j'ai pour vous souffert, gémi, pleuré,
Et ma langueur en est une preuve certaine.

« Je ne veux pas pourtant supputer avec vous,
Ce que vous proposez irait à votre honte,
Si pour chaque tourment dont j'ai senti les coups,
Il vous fallait tirer une ligne de compte.

« De mes brûlants soupirs vous riez toutefois,
Quoiqu'en foule souvent vous connaissez qu'ils sortent,
Votre cœur toujours ferme en dédaigne le poids,
Mais tout légers qu'ils sont, gardez qu'ils ne l'emportent. »

DOROTÉE.

La pièce est concertée, il le faut avouer;
Mais Oronte lui seul me fait ainsi jouer,
Éraste est trop grossier...

LISETTE.

Ma pensée est la vôtre.
Enfin son style est-il bien différent de l'autre?

DOROTÉE.

Sans rien faire paraître, il faut dès aujourd'hui...
Mais, dieux! Voici mon père.

LISETTE.

Oronte est avec lui.

DOROTÉE.

Comme il te connaît peu, demeure ici, Lisette,
J'épierai de plus loin l'heure de sa retraite.
Toi, lorsque tu verras partir notre vieillard,
Joins Oronte, et l'arrête en ce lieu de ma part.

LISETTE, *abaissant sa coiffe.*

Elle me laisse à faire un joli personnage.

SCÈNE IV

ARGANTE, ORONTE, LISETTE.

ARGANTE.

Enfin j'en ai donné ma parole pour gage,
Dorotée est promise, et l'hymen arrêté
Doit bientôt sous ses lois ranger sa liberté;
Il semble cependant que vous brûliez pour elle,
Dans la rue à tous coups vous faites sentinelle,
Un voisin le remarque, un voisin en discourt;
Sur un amour si vain, Oronte, tranchez court,
Je tiendrais à bonheur de vous avoir pour gendre,
Mais l'affaire d'accord, vous n'y pouvez prétendre.

ORONTE.

Si dans votre quartier on me voit chaque jour,
J'y connais cent beautés à qui parler d'amour;
Et ce serait en vain que mon âme éclaircie...

ARGANTE.

Je sais qu'on parle encor de vous et de Lucie,
Mais comme elle est voisine, et l'honneur délicat,
Ne me contraignez point à faire plus d'éclat.
Et cessant pour huit jours seulement d'y paraître,
Étouffez un bruit sourd qui commence de naître.
Adieu, songez, de grâce, à me rendre content.

SCÈNE V

ORONTE, LISETTE.

ORONTE, *à part.*

La remontrance est belle, et l'avis important.

Combien de visions accompagne cet âge!

LISETTE.

St, st, mon cavalier, tournez un peu visage.

ORONTE.

Qui m'appelle?

LISETTE.

C'est moi : ne me voyez-vous pas?

ORONTE.

Un nuage importun me cache vos appas,
Et pour moi cette coiffe est un supplice extrême ;
Est-ce ainsi que l'on doit agir lorsque l'on s'aime?

LISETTE.

Le compliment est doux, et c'est bien débuter.
Nous nous aimons l'un l'autre?

ORONTE.

Il n'en faut point douter.

LISETTE.

Hé bien, je le crois donc puisque vous me le dites:
C'est réciproquement l'effet de vos mérites,
Mais j'avais jusqu'ici vécu sans le savoir.

ORONTE.

Je suis moi-même encore à m'en apercevoir;
Mais on tient que l'amour par sa toute-puissance
Se glisse dans nos cœurs sans que même on y pense;
Et si cette maxime est valable en ce cas,
Nous pouvons nous aimer, et ne le savoir pas.

LISETTE.

Vous ne manquez jamais à trouver vos défaites :
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais qui vous êtes,
Et que j'ai reconnu que votre affection
D'ordinaire est un peu sujette à caution :
Me trompé-je?

(*Elle lève sa coiffe.*)

ORONTE.

Ah, c'est toi! L'agréable surprise!
Lisette, qu'aujourd'hui le ciel me favorise!
Te revoir est un bien que j'estime...

LISETTE.

Tout doux,
Je sais trop de quel bois on se chauffe chez vous.
Écoutez seulement un message qui presse.

ORONTE.

Un message? Et de qui?

LISETTE.

C'est de votre maîtresse.

ORONTE.

Ce sera donc de toi.

LISETTE.

Sans doute, il est bon là.
Dorotée...

ORONTE.

Il suffit, j'entends fort bien cela.

LISETTE.

Souffrez...

ORONTE.

Non, non, je vois le sujet de ta plainte.
Pour elle assurément tu me crois l'âme atteinte,
Mais ne t'alarme point, quoi que l'on t'en ait dit,
Je lui trouve aussi peu de beauté que d'esprit;
Ses grâces la plupart sont grâces empruntées,
Et tu vaux à mes yeux cinquante Dorotées.

LISETTE.

Vous pensez vous railler, monsieur, mais sur ma foi,
J'en vaux bien tout au moins une pire que moi.

ORONTE.

Je meure si tes yeux n'ont sur moi tant d'empire
Que...

LISETTE.

J'en crois plus encor que vous ne sauriez dire,
Et n'en fais point ici la sucrée avec vous.
Mon visage a des traits qui ne sont pas si doux;
Mais d'ailleurs leur rudesse est assez réparée
Pour ne me croire pas tout à fait déchirée :
Cet air n'est pas tant sot, ce port est peu commun,
Et la coiffe abattue on me prend pour quelqu'un :
Voyez.

(*Elle abaisse sa coiffe.*)

ORONTE.

Ta gaie humeur soutient ta bonne mine.

SCÈNE VI

ORONTE, LISETTE, CLITON.

CLITON.

N'est-ce point là mon maître avecque ma coquine?

LISETTE, *bas.*

Si Cliton me connaît, que dira-t-il de moi?

CLITON.

Il faut qu'il lâche prise, ou qu'il dise pourquoi.
Monsieur, et vite et tôt, j'en suis tout hors d'haleine.

ORONTE.

Qu'as-tu?

CLITON.

Déjà peut-être ils ont gagné la plaine.

ORONTE.

Qui?

CLITON.

C'est pour s'aller battre, et vite à leur secours.

ORONTE.

Et de qui?

CLITON.

De Florame et d'Éraste.

ORONTE, *à Lisette.*

J'y cours.
Un moment me ramène.

CLITON, *à Lisette.*

Ah, gueuse revêtue!
Les plumets donc aussi vous donnent dans la vue!

ORONTE.

Viens donc vite, Cliton, et marchons sur leurs pas.

CLITON.

C'est assez que de vous.

ORONTE.

Viens.

CLITON.

Moi, je n'irai pas.
S'il fallait dégainer?

ORONTE.
Maraud, me veux-tu suivre?
CLITON, *à Lisette.*
On t'épargne un beau coup, j'allais t'apprendre à [vivre.
LISETTE, *seule.*
Contre moi sa colère aura peine à tenir.
Mais que fait ma maîtresse à ne point revenir?
Pour aller la rejoindre il faut faire retraite.

SCÈNE VII

DOROTÉE, *rentrant par l'autre côté du théâtre, la coiffe abattue.*

Je ne vois plus paraître Oronte ni Lisette :
J'éprouve en ce rencontre un bizarre destin ;
Qu'un père m'ait contrainte à rebrousser chemin,
Et que par un mépris que je ne puis comprendre,
Oronte cependant n'ait pas daigné m'attendre.
Mais il revient.

SCÈNE VIII

ORONTE, DOROTÉE, CLITON.

ORONTE.
Maraud, s'il t'arrive jamais...
CLITON.
Mais, monsieur, si Lucie...
ORONTE.
Il n'est ni si, ni mais.
CLITON.
Que faire donc? Par signe eussiez-vous pu connaî- [tre
Qu'elle veut cette nuit vous voir par sa fenêtre;
Et si je n'eusse ainsi mis l'alarme au quartier...
ORONTE.
Pourquoi n'attendre pas?
CLITON.
J'eusse pu l'oublier.
Vous savez que je suis d'assez courte mémoire.
ORONTE.
Tais-toi, demeure là.
CLITON, *regardant Dorotée.*
Qui l'eût jamais pu croire?
La gueuse encor l'attend. Pauvre souffre-douleur!
ORONTE, *à Dorotée.*
D'un zèle trop aveugle excuse la chaleur,
Notre alarme était fausse, et je reviens encore
Te jurer que je meurs pour toi, que je t'adore,
Qu'en vain de Dorotée on m'ose croire épris,
Qu'elle n'est à mes yeux qu'un objet de mépris :
C'est une beauté fade, et pour moi je confesse
Que j'ai peine à la voir sans tomber en faiblesse.
CLITON.
Au diable devant moi le mot qu'elle répond.
ORONTE.
Ton obstiné silence à la fin me confond,
Et sans trop de rigueur tu ne peux davantage
Tenir ainsi caché l'éclat de ton visage.
Dussent mes faibles yeux s'en laisser éblouir,
Il faut...
(Il lève sa coiffe.)
DOROTÉE.
Gardez, monsieur, de vous évanouir.
ORONTE.
Quoi, madame, c'est vous?
DOROTÉE.
Qui vous sert de risée.
CLITON.
Que vois-je là? Lisette est métamorphosée!
ORONTE.
Le ciel sait...
DOROTÉE.
Il ne sait que ce qu'il doit savoir,
Et moi, je ne vois rien que ce que j'ai cru voir.
Vous me paraissiez tel que vous devez paraître,
Je vous reconnais fourbe, et vous le devez être,
Votre sexe en naissant en prête le serment.
ORONTE.
Je pourrais appeler de votre jugement;
Mais si quelques effets démentent nos paroles,
Nous n'en apprenons l'art qu'à hanter vos écoles.
DOROTÉE.
Si je voulais parler de vos légèretés...
ORONTE.
Peut-être dirions-nous tous deux des vérités :
Mais n'écoutez point tant l'ardeur qui vous emporte.
Vous savez ce que vaut un homme de ma sorte;
Sans parler de pardon ni de crimes commis,
Demeurons quitte à quitte, et vivons bons amis.
DOROTÉE.
Moi, qu'ainsi je m'oublie après un tel outrage!
ORONTE.
Vous courez le hasard d'y perdre davantage;
Et refusant l'accord que j'ai su proposer,
Vous aurez de la peine après à m'apaiser.
DOROTÉE.
De vrai, je suis d'avis que je vous satisfasse.
ORONTE.
Mais je vous offre ici la paix de bonne grâce.
DOROTÉE.
Ce n'est pas sans sujet que je suis en courroux.
ORONTE.
Ce n'est pas sans raison que je me plains de vous.
DOROTÉE.
Témoin ce qu'à présent vous venez de me dire.
ORONTE.
Témoin ce qu'aujourd'hui vous avez su m'écrire.
DOROTÉE.
Vous pensiez cajoler une autre à mes dépens?
ORONTE.
Vous, d'une double lettre avoir le passe-temps?
DOROTÉE.
Ne me reprochez point un simple tour d'adresse
Par où de votre amour j'ai connu la faiblesse :
Croyant qu'Éraste et vous ne vous déguisiez rien,
Pour guérir mes soupçons j'ai trouvé ce moyen,
Et la trahison seule, avec trop d'injustice,

Vous en a fait sitôt découvrir l'artifice.

ORONTE.

Et je vous ai porté d'abord de rudes coups,
Non que j'aie ignoré que je parlais à vous;
Mais je l'ai fait exprès pour vous faire connaître
Qu'en fourbant quelquefois on se joue à son maître,
Et que, si vous songez jamais à me duper,
Je saurai bien encor par où vous attraper.

DOROTÉE.

L'excuse est assez froide.

ORONTE.

Examinez la vôtre.

DOROTÉE.

Enfin, vous avez pu me prendre pour une autre,
Selon les lois d'amour c'est un crime d'état,
Je n'examine rien après cet attentat,
Et veux, pour satisfaire à ma gloire offensée,
Vous bannir de mes yeux comme de ma pensée :
C'est vous traiter encor trop favorablement.

ORONTE.

Il faudra se résoudre à ce bannissement :
Mais perdant un sujet de si haute importance,
Je prévois votre empire en grande décadence.

DOROTÉE.

Je le relèverai, perdez-en le souci.

ORONTE.

Votre seul intérêt me fait parler ainsi :
Croyez-le, je vous aime, et n'ai point d'autre envie
Que de suivre vos lois tout le temps de ma vie.

DOROTÉE.

Et qui m'en répondra?

ORONTE.

Vous, si vous m'écoutez.

DOROTÉE.

Voyons donc votre fourbe à qui vous l'imputez.

ORONTE.

L'innocence jamais n'est assez manifeste
Que quand...

DOROTÉE.

Ce soir chez moi vous me direz le reste,
Là, pour mieux m'assurer de vos intentions,
J'attendrai vos respects et vos soumissions.
Adieu.

ORONTE.

Cette retraite est bizarre et bien prompte.

CLITON.

Sur le point de se rendre elle en a fui la honte,
Et cru qu'il valait mieux attendre que la nuit...
Mais je commence enfin à voir ce qu'elle fuit,
Ne le demandez plus puisqu'Éraste s'avance.

SCÈNE IX

ÉRASTE, ORONTE, CLITON.

ÉRASTE.

Ami, vous puis-je dire un mot en confidence?

ORONTE.

Vous savez qui je suis.

ÉRASTE.

J'ai su confusément
Que Florame en secret depuis peu fait l'amant :
Par beaucoup de raisons que je ne vous puis dire,
Je tâche à découvrir l'objet de son martyre;
Mais comme j'aurais peine à l'épier toujours,
Ne me refusez pas ici votre secours.
Il vous voit, il vous aime, et je ne saurais croire
Qu'il vous cache un amour qui ne va qu'à sa gloire;
De grâce, en ma faveur tâchez de le savoir.

ORONTE.

Je vais tout de ce pas y faire mon pouvoir.

ÉRASTE.

Adieu donc, je vous quitte.

SCÈNE X

ORONTE, CLITON.

CLITON.

Avez-vous grande envie
Qu'il sache que Florame est épris de Lucie?

ORONTE.

Non, mais de voir Florame, et de lui faire peur
De ce qu'Éraste croit qu'il brûle pour sa sœur.
Ce soir, dis-tu, je suis attendu de Lucie,
Et s'il craint une fois qu'Éraste ne l'épie,
Manquant au rendez-vous de peur de tout gâter,
Je serai libre alors d'aller lui protester.

CLITON.

Mais l'autre rendez-vous, comment y satisfaire?
Car Dorotée enfin prétend...

ORONTE.

Laisse-moi faire,
Tu me verras, Cliton, mettre bon ordre à tout,
Quand j'en aurais un cent, j'en viendrais bien à [bout.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

ORONTE, CLITON.

ORONTE.

Tu ne dis mot, Cliton? Quelle mélancolie
Fait qu'avec moi ce soir ta belle humeur s'oublie?
Je t'entends soupirer, et te plaindre à tous coups.

CLITON.

Ah! monsieur, que ne suis-je aussi content que vous!

ORONTE.

Il est vrai qu'affranchi d'accompagner Florame,
Qui manque au rendez-vous où l'appelait sa flamme,
J'y vais de mon côté l'esprit assez content.

CLITON.

Je voudrais bien, monsieur, en pouvoir dire autant,

Mais d'un étrange mal je sens la rude attaque.

ORONTE.

De quel mal ?

CLITON.

Mon honneur est hypocondriaque ;
Et ce mal d'autant plus me tient avant au cœur,
Que peu de médecins savent guérir l'honneur.

ORONTE.

Je te crois ; mais, Cliton, confesse-moi la dette,
Tu te fâches de voir que je serve Lisette !

CLITON.

Au contraire, monsieur, si je suis en courroux,
C'est bien plutôt de voir qu'elle se sert de vous.

ORONTE.

Simple, ne vois-tu pas que c'est ton avantage
Qu'à ses perfections je daigne rendre hommage,
Que par là son mérite est en un plus beau jour,
Et que ma passion ennoblit ton amour ?

CLITON.

C'est ce que j'appréhende, et que, par votre adresse,
Vous ne m'alliez donner des lettres de noblesse.
J'ai peu d'ambition, monsieur, et franchement
Je me passerais bien de l'ennoblissement.

ORONTE.

C'est fort mal reconnaître une faveur si grande.

CLITON.

Vous m'en faites cent fois plus que je n'en demande.

ORONTE.

Va, ne te fâche point, avant qu'il soit huit jours,
Je pourrai te laisser paisible en tes amours ;
Ce temps en ma faveur fera bien des miracles,
Et de ma part alors tu n'auras plus d'obstacles.

CLITON.

Tandis, pour m'obliger jusques à ce beau jour,
Vous me ferez l'honneur d'ennoblir mon amour ?
Je vous devrai beaucoup.

ORONTE.

Plus que tu ne peux croire.

CLITON.

Vos générosités vous mettront dans l'histoire.

ORONTE.

Cliton, sans la flatter, Lisette a des appas,
Dont, quelque effort qu'on fasse, on ne se défend [pas ;
A toute autre beauté mon amour la préfère,
Et comme elle me plaît autant qu'elle peut faire,
Crois que c'est en user assez modestement
Que de te l'emprunter pour huit jours seulement.

CLITON.

Puisque vous y trouvez de si grands avantages,
Prenez-la pour toujours, et redoublez mes gages,
Aussi bien d'aujourd'hui j'en suis fort dégoûté :
Vous avez à tel point enflé sa vanité,
Que par mépris la gueuse oubliant sa promesse,
Ne m'a point averti du nom de sa maîtresse.

ORONTE.

Quoi, maraud, est-ce là le respect que tu dois
A celle dont mon cœur pour aimer a fait choix ?

CLITON.

Ah, j'ai tort, mais, monsieur, quoique je la révère
Comme un objet fameux pour avoir su vous plaire,
Et qu'après le haut rang où votre amour la met,
Je n'en doive parler que la main au bonnet,
Si dans quelque logis jamais je la rencontre,
Ou, qu'en passant chemin, le hasard me la montre,
Ne puis-je point alors, en toute humilité,
Avec tous les respects dus à sa qualité,
Pour la remercier de ses humeurs gaillardes,
Lui donner seulement trois ou quatre nazardes ?

ORONTE.

Alors, tu pourras prendre avis de ton courroux ;
Mais c'est ici le lieu de mes deux rendez-vous,
Et je suis fort trompé si je ne vois paraître,
Malgré l'obscurité, Lucie à sa fenêtre ;
Cliton, qu'elle me plaît !

CLITON.

Mais Lisette encor plus ?

ORONTE.

Non pas, quant à présent.

CLITON.

Vous me rendez confus.
Pour le moins Dorotée...

ORONTE.

Encor moins que Lisette.

CLITON.

Je ne sais donc comment vous avez l'âme faite,
Tout maintenant...

ORONTE.

Vois-tu ? dans mon affection
Je me repais fort peu d'imagination :
La beauté la plus vive et la plus éclatante
Ne me chatouille plus sitôt qu'elle est absente.
Mille attraits surprenants pourront m'avoir blessé,
Qu'à trente pas de là c'est autant d'effacé ;
Du moindre éclat présent mon âme possédée
Ne conserve aucun trait de sa première idée ;
Et comme quelque objet dont je suive la loi,
Je ne l'aime jamais que pour l'amour de moi,
Mon cœur prend aisément une forme nouvelle,
Et celle que je vois est toujours la plus belle.

CLITON.

Donc, Lisette cessant de s'offrir à vos yeux...

ORONTE.

Celles que je verrais me plairaient beaucoup mieux.
Mais il faut s'avancer, et la voix adoucie,
Montrer un cœur soumis aux charmes de Lucie.

CLITON.

Quand vous faites dessein de lui parler si doux,
Vous souvenez-vous bien que vous êtes jaloux ?

ORONTE.

Tu me fais à propos souvenir de mon rôle,
Je vais sur le plaintif accorder ma parole.

SCÈNE II

ORONTE, LUCIE, CLITON.

ORONTE.

Êtes-vous là, madame ?

LUCIE, *à sa fenêtre.*

Est-ce Oronte?

ORONTE.

Oui, c'est moi,
Qui vous reprocherais votre manque de foi,
Si je ne vous croyais trop juste et raisonnable
Pour perdre un malheureux s'il n'était pas coupa- [ble.

LUCIE.

Oronte, prenez-vous plaisir à m'alarmer?
Moi, je vous puis trahir, et ne vous pas aimer!

ORONTE.

Ah! ne présumez pas que je m'en ose plaindre;
Ma douleur par respect saura mieux se contraindre,
Pour grands que soient les maux dont je ressens les [coups,
Ils me sont précieux puisqu'ils viennent de vous.
Posséder votre cœur m'était un bien insigne,
Vous m'en voulez priver, je n'en étais pas digne:
Je viens de votre bouche en écouter l'arrêt,
Et lui sacrifier mon plus cher intérêt;
Heureux si mon malheur ayant fait tout mon crime,
Vous m'ôtez votre amour, sans m'ôter votre estime.

LUCIE.

Quelle mortelle atteinte à ce cœur amoureux!
Vous parlez de coupable, et puis de malheureux.
Ah! ne me tenez point en suspens davantage.
De grâce expliquez mieux un si triste langage; [leur,
Et du moins, pour vous plaindre avec quelque cou-
Sachons quel est ce crime, ou quel est ce malheur.

ORONTE.

Vous souffrez qu'un rival en secret vous adore,
Mon malheur, le voilà, mon crime, je l'ignore,
Mais je ne me puis voir sitôt abandonné,
Sans m'estimer coupable autant qu'infortuné;
En effet, je croirais mériter mon supplice,
Si je vous soupçonnais de la moindre injustice,
De votre changement je n'accuse que moi,
Vous m'avez dû punir, mais je ne sais pourquoi.

LUCIE.

La surprise où me jette un reproche semblable...

ORONTE.

Ah! c'est trop différer à perdre un misérable;
Chercher à l'adoucir, c'est redoubler mon mal.
Dites qu'on me préfère un plus digne rival,
Que c'est par mes défauts qu'éclate son mérite,
Que de vos premiers feux votre gloire s'irrite,
Qu'afin de m'avertir de votre nouveau choix,
Vous me souffrez ici pour la dernière fois;
Et que loin de vos yeux, pour plaire à votre envie,
Je dois aller traîner ma déplorable vie.
Ce coup à mon amour sera rude, il est vrai;
Mais dussé-je en mourir, je vous obéirai
Avec tant de respect, que ma triste présence
Ne vous reprochera jamais votre inconstance.
(*A Cliton.*)
Joué-je bien mon rôle?

CLITON.

Admirablement bien,
Vous seriez au besoin un grand comédien.

LUCIE.

Ce discours me surprend jusques à me confondre,
J'en perds la liberté même de vous répondre,
Et ne vois aucun jour à me justifier,
Lorsque vous vous plaignez sans rien spécifier:
Si j'ose toutefois dire ce que j'en pense,
Votre douleur, Oronte, a beaucoup d'éloquence,
Et je la croirais moins, quoi que vous m'ayez dit,
L'effet d'un cœur atteint, qu'un jeu de votre esprit.
La douleur véritable, encor que violente,
N'a pour son truchement qu'une œillade mourante,
Elle fuit des discours le détour odieux,
Et c'est par les soupirs qu'elle s'explique mieux.
Mais enfin, s'il est vrai que je sois une ingrate,
Nommez-moi ce rival pour qui ma flamme éclate,
Et pour ne rien omettre à convaincre ma foi,
Dites ce que ses soins ont obtenu de moi.

ORONTE.

Vous contraindrez longtemps les secrets de votre [âme,
Si pour les découvrir vous attendez Florame;
Quoiqu'il montre pour vous beaucoup de passion,
Il manquera ce soir à l'assignation,
Quelque obstacle imprévu l'empêche de s'y rendre,
Et c'est ce que demain il viendra vous apprendre.

LUCIE.

Il suffit. C'est donc là ce qui vous rend jaloux?
A Florame aujourd'hui j'ai donné rendez-vous?

ORONTE.

Je l'en ai vu tantôt dans une joie extrême.

LUCIE.

Vous le savez de lui, sans doute?

ORONTE.

De lui-même.
Mais, hélas, jusqu'où va votre aveugle rigueur!
Vous vouliez devant moi lui donner votre cœur,
C'est peu que votre amour comble le sien de joie,
Pour mourir de douleur il faut que je le voie.

LUCIE.

A vos lâches soupçons n'avoir rien refusé,
C'est mériter fort peu d'être désabusé;
Et toute autre en ma place, après un tel reproche...
(*Bas.*)
Mais je pense entrevoir un homme qui s'approche,
C'est mon frère, sans doute, il faut dissimuler.
(*Haut.*)
Vous ne pourrez, monsieur, aujourd'hui lui parler.
L'heure n'est point réglée, et je ne puis vous dire
Dans quel temps de la nuit mon frère se retire;
Tous les soirs il me quitte, et ne revient que tard.
Adieu.
(*Elle ferme la fenêtre.*)

ORONTE.

Quel contretemps!

CLITON.

Il est assez gaillard.

ORONTE.

Pour en trouver la cause, en vain je m'examine.

CLITON.

Pour fin que vous soyez, monsieur, on vous affine,

Dans l'esprit de fourber on voit que vous parlez;
Et l'on vous plante là pour ce que vous valez.

ORONTE.

Tais-toi, j'entends quelqu'un.

SCÈNE III

FLORAME, ORONTE, CLITON.

CLITON.

Qui vive?

FLORAME.

Ami d'Oronte,
C'est Florame.

ORONTE, *bas.*

Tant pis, ce n'est pas là mon compte.
Quoi, vous ici? Tantôt nous avions concerté
Que...

FLORAME.

J'y viens seulement par curiosité,
Par certain mouvement d'une secrète envie,
Sans dessein toutefois de parler à Lucie;
Mais je la viens d'ouïr qui vous disait adieu?

ORONTE.

Oui.

FLORAME.

Quel sujet si tard vous amène en ce lieu?

ORONTE.

L'ardeur de voir Éraste avecque diligence,
Et de vous soulager dans votre impatience,
Sûr que quelques soupçons qu'il ait de votre amour,
Pour l'en guérir sur l'heure il ne faut qu'un détour.
Ma peine cependant s'est trouvée inutile,
Et j'apprends de sa sœur qu'il est encore en ville.

FLORAME.

Sans lui nier que j'aime, il est d'autres moyens...

ORONTE.

Quels?

FLORAME.

J'y rêve.

ORONTE.

Cliton, vois-tu bien que j'en tiens?
Lucie aime Florame, et pour le satisfaire,
Le voyant, elle a feint que je cherchais son frère.
Qu'il fait bon se fier à ce sexe changeant!

CLITON.

La meilleure en effet ne vaut pas grand argent.

FLORAME.

Pour voir sur quelque objet sa croyance arrêtée,
J'aime mieux hasarder le nom de Dorotée;
Peignez-lui son amour si fort sur mon esprit...

ORONTE.

Qu'espérez-vous par là?

FLORAME.

Tout, s'il l'approfondit,
Il pourra découvrir qu'elle m'est destinée.

ORONTE.

Est-ce elle dont pour vous on traite l'hyménée?

FLORAME.

Elle-même, jugez s'il me doit importer...

ORONTE.

Ami, de chez Lucie on peut nous écouter.
Éloignons-nous ailleurs; vous savez ma pensée.

CLITON, *à Oronte.*

Du second rendez-vous l'heure sera passée;
Songez à vous, monsieur.

ORONTE.

N'en sois point en souci;
Je saurai m'en défaire à trente pas d'ici.

SCÈNE IV

DOROTÉE, LISETTE.

DOROTÉE.

J'espère voir par là la fourbe découverte;
Mais qu'il tarde à venir!

LISETTE.

La porte est entr'ouverte,
Et d'ici là dehors la lumière paraît.
Croyez-vous qu'il y manque, ou qu'il passe tout [droit?

DOROTÉE.

Ne pouvant me payer que d'une faible excuse,
Il peut...

LISETTE.

Non, en tel cas qui ne dit mot s'accuse;
Allez, ne croyez point qu'il manque assez d'esprit...

DOROTÉE.

Lorsque tu lui parlas, qu'est-ce donc qu'il te dit?

LISETTE.

Que vous le ravissiez, qu'il vous allait attendre,
Et peut-être à dessein s'est-il voulu méprendre.
Encor, qu'en croyez-vous tout de bon?

DOROTÉE.

Je ne sais,
Mais il est excusable enfin s'il m'a dit vrai:
Et si c'est une fourbe, il l'a si bien conduite
Que je brûle de voir quelle en sera la suite:
Cependant je ne sais ce qui doit m'arriver,
Je me cherche en moi-même, et ne me puis trouver.
Mais la porte a fait bruit.

LISETTE.

C'est Oronte, sans doute.

DOROTÉE.

Va fermer après lui de peur qu'on nous écoute.

LISETTE, *bas.*

Me trouvant avec elle, il sera bien surpris.

SCÈNE V

DOROTÉE, ÉRASTE, LISETTE.

ÉRASTE.

Objet le plus charmant dont on puisse être épris.

DOROTÉE.

Éraste, où venez-vous, et quelle est votre audace?

LISETTE, *bas.*

Voici bien du ménage, un autre a pris la place.

ÉRASTE.

Trouvant la porte ouverte, et vous oyant parler,
A cette aimable voix l'amour m'a fait voler.

DOROTÉE.

Mon père que j'attends la fait tenir ouverte,
Retirez-vous, de grâce, ou vous causez ma perte;
Il est ici tout proche, et reviendra soudain.

ÉRASTE.

Hélas!

DOROTÉE.

Ah! remettez vos hélas à demain!

ÉRASTE.

Quoi, sans compassion!...

DOROTÉE.

Mais je l'ai de moi-même.
Songez-vous que je suis dans un péril extrême?
Le temps presse, sortez, qui vous peut arrêter?
Vous êtes né, je crois, pour me persécuter.
Me regarderez-vous toujours sans me rien dire?

ÉRASTE.

Qu'est-ce qu'on ne dit point lorsque le cœur soupire!

DOROTÉE.

C'est un triste plaisir d'écouter des soupirs,
Quand on en peut prévoir de si grands déplaisirs.
Sortez vite, vous dis-je, et vous coulez de sorte
Que... Mais il est trop tard, je l'entends à la porte.
Il frappe. Hé bien, voyez, que fera-t-on de vous?

ÉRASTE.

Je suis prêt, s'il le faut, d'essuyer son courroux.

DOROTÉE.

Que plutôt mille fois...

LISETTE.

Pour vous tirer de peine,
Jusqu'au fond du jardin souffrez que je le mène;
Là, vous n'en craindrez rien.

DOROTÉE.

L'avis est assez bon.
Va, mais ouvre en passant.

SCÈNE VI

ORONTE, DOROTÉE.

ORONTE.

Demeure là, Cliton,

(*Oronte entre seul, et Cliton demeure à la porte.*)

Quoi, tout est disparu? Certes cela m'étonne,
J'oyais ici du bruit, et n'y vois plus personne :
En user de la sorte est fort mal procéder,
Je ne suis pas venu pour vous incommoder.

DOROTÉE.

Il semble qu'aujourd'hui vous m'ayez entreprise.

ORONTE.

Mon humeur est d'agir toujours avec franchise,
Et j'ai peine à souffrir qu'avecque tant de soin
Vous vous cachiez de moi sans qu'il en soit besoin.
Quel que soit cet amant, qu'il paraisse, n'importe,
Ma passion pour vous n'en sera pas moins forte.
Ce serait mal répondre à ce que vous valez,
Que ne vous pas aimer comme vous le voulez.
Le change a des attraits capables de vous plaire;
Je vous dois adorer inconstante et légère,
Autrement, m'opposant à l'humeur qui vous plaît,
Je ne regarderais que mon seul intérêt,
Et confondant l'amour, par un abus extrême,
Bien loin de vous aimer, je m'aimerais moi-même.

DOROTÉE.

C'est fort bien vous tirer d'un pas assez glissant,
Que venir m'accuser pour vous faire innocent;
Le trait est d'habile homme, et bien digne d'Oronte.

ORONTE.

Un reproche si doux ne vous fait point de honte.

DOROTÉE.

Vos sentiments pour moi sont hauts et relevés.

ORONTE.

Mais je vous vois agir comme vous le devez.
Il est vrai, parmi nous il n'est point de mérite
Qui d'un plus ferme amour ne vous confesse quitte,
De tous côtés en foule on vous offre des vœux,
Il n'appartient qu'à vous de faire des heureux;
Et je tiens qu'en effet vos grâces sont perdues,
Quand sur un seul objet elles sont répandues :
Un trésor si charmant, d'un prix si relevé,
Ne fut jamais un bien pour un seul réservé.
Pour moi, dont vos beautés ont captivé l'hommage,
J'aspire à votre cœur, mais ce n'est qu'au partage,
Je ne le prétends point posséder tout entier,
Et me contenterai de servir par quartier.

DOROTÉE.

Parlons plus clairement, que voulez-vous me dire?

ORONTE.

Qu'un rival avant moi vous contait son martyre,
Et que, si vous avez ensemble à conférer,
Je n'y mets point d'obstacle, et vais me retirer.

DOROTÉE.

De cette lâcheté votre esprit me soupçonne,
Qu'autre que vous chez moi...

ORONTE.

J'ai l'oreille assez bonne,
Et discerne aisément dans la voix que j'entends
Si...

DOROTÉE.

Vous avez raison, j'aurais bien pris mon temps.
Vous n'aviez pas de moi ce soir parole expresse?

ORONTE.

Pour satisfaire à tout vous avez trop d'adresse,
Et par un seul billet qui fait répondre à deux,
Peut d'un seul rendez-vous exaucer bien des vœux.

DOROTÉE.

Quoi, sur ce fondement vos lâches défiances...

ORONTE.

Non, non, j'en parle encor sur d'autres apparences.
En frappant, certain bruit m'a fait juger d'abord
Que ce serait hasard si je vous plaisais fort;
On marchait, on parlait, et si je ne m'abuse,
J'ai pu même entr'ouïr dans une voix confuse :

« Le voilà, je l'entends, qu'est-ce qu'on en fera ? »
Je n'en croirai pourtant que ce qu'il vous plaira.

DOROTÉE.

Et je prendrais plaisir à vous laisser tout croire
Si ce honteux soupçon n'offensait point ma gloire.
Mais apprenez enfin, pour ne vous tromper pas,
Que j'avais fait tenir ma suivante ici-bas,
Et que tandis qu'en haut j'avais l'œil sur mon père...
Mais la voici qui vient éclaircir ce mystère.

SCÈNE VII

ORONTE, DOROTÉE, LISETTE.

DOROTÉE.

Lisette, approchez-vous.

ORONTE, *bas.*

Dieu, qu'est-ce que je vois.
Lisette sort d'ici !

DOROTÉE, *bas à Lisette.*

Prends la faute sur toi,
Il n'importe.

ORONTE, *bas.*

Voici mes amours éventées.

LISETTE, *bas à Oronte.*

Vaux-je encore à vos yeux cinquante Dorotées ?

DOROTÉE, *à Lisette.*

Qui vous entretenait quand Oronte a frappé ?

LISETTE.

Moi ?

DOROTÉE.

Vous-même. Croyez qu'on ne s'est point trompé.

LISETTE.

Me prend-on...

DOROTÉE.

Point d'excuse.

LISETTE.

Ah ! ma chère maîtresse.

DOROTÉE.

Un amant vous parlait ici ?

LISETTE.

Je le confesse.

(*Cliton commence à paraître aussitôt qu'il entend la voix de Lisette.*)

Nous avons l'un pour l'autre un peu d'affection,
Mais, par ma foi, ce n'est qu'à bonne intention ;
Il sera mon mari.

SCÈNE VIII

ARGANTE *derrière le théâtre*, ORONTE, DOROTÉE, CLITON, LISETTE.

CLITON.

Ah ! ah ! bonne hypocrite,
Ton mari !

LISETTE.

Quoi, Cliton ?

ORONTE, *à Cliton, qui prend la chandelle de dessus la table.*

Où t'en vas-tu si vite ?
Dis.

CLITON.

Chercher ce mari qu'on s'est attribué ;
Je reviendrai sitôt que je l'aurai tué.

ORONTE.

Arrête ta folie.

CLITON.

Ah ! dans mon infortune...

ORONTE.

Console-toi, Cliton, la chance en est commune.

DOROTÉE.

Êtes-vous satisfait ?

ORONTE.

Oui, si vous le voulez.

ARGANTE, *derrière le théâtre.*

A la porte, Lycante, ou nous sommes volés.

CLITON.

Monsieur, nous voilà pris.

DOROTÉE.

O disgrâce mortelle !
Mon père vient ici ; prends vite la chandelle,
Et te coule avec moi dans mon appartement.
Vous, sauvez mon honneur.

SCÈNE IX

ORONTE, CLITON.

CLITON.

Diable du sauvement !
Elle nous laisse seuls.

ORONTE.

Il y va de ma gloire
De voir...

CLITON.

Gagnons au pied si vous m'en voulez croire,
Autrement il viendra quelque méchant garçon
Qui nous étrillera de la bonne façon :
Mais c'en est déjà fait.

SCÈNE X

ARGANTE, ORONTE, CLITON.

ARGANTE, *l'épée à la main.*

Que vois-je ? c'est Oronte ?
O fille dont l'amour me couvrira de honte !
Meurs, lâche suborneur.

ORONTE.

Modérez ce courroux.

CLITON, *à genoux devant Argante.*

Avant que de tuer, monsieur, écoutez-nous.

ARGANTE.

Quelle excuse jamais...

ORONTE.

La mienne est trop valable.

Pour être malheureux, je ne suis point coupable.
Des beautés de Lucie éperdument épris,
Cette nuit avec elle Éraste m'a surpris,
Et ne pouvant mieux faire alors ni l'un ni l'autre,
Des murs de son jardin j'ai sauté dans le vôtre.

CLITON.

Jamais en moins de temps je ne fis tel chemin.

ARGANTE.

Il est vrai qu'on a fait du bruit dans le jardin,
Et qu'ayant mis soudain la tête à la fenêtre,
J'ai vu marcher quelqu'un que je n'ai pu connaître;
Mais quoique cette excuse ait assez de couleur,
Il ne me suffit pas dans un si grand malheur;
J'en veux, pour l'intérêt de toute ma famille,
Lire la vérité sur le front de ma fille,
Son trouble ou son repos me le feront savoir.
Je reviens.

(*Argante sort.*)

CLITON.

Ah! monsieur, donnons-lui le bonsoir.

ORONTE.

As-tu peur?

CLITON.

Moi? Non pas, mais j'ai peu de courage.
Partout flamberge au vent vous trouvez bien pas- [sage,
Vous vous échapperez, et le pauvre Cliton
On l'enverra dormir à grands coups de bâton.

ORONTE.

Écoute, on parle ici.

ARGANTE, *parlant à Éraste qu'il a trouvé dans sa maison, et fermant la porte pour l'empêcher de voir Oronte.*

Demeurez là, de grâce.

CLITON.

Il ferme cette porte; ah, tout mon sang se glace!

ARGANTE, *à Oronte.*

Vous m'aviez bien dit vrai, sortez vite et sans bruit.
Votre ennemi... J'en tremble.

ORONTE.

Hé bien?

ARGANTE.

Il vous poursuit.

ORONTE.

Qui?

ARGANTE.

Le demandez-vous? Éraste.

ORONTE.

Quoi?

ARGANTE.

Lui-même,
Je l'ai vu là dedans.

ORONTE, *à Cliton.*

Voici le stratagème,
Par quels rares moyens je m'en suis éclairci!

ARGANTE.

Vous nous perdrez tous deux si vous tardez ici;
Hâtez-vous de sortir.

ORONTE, *à Cliton.*

Vois quelle est ma fortune.

CLITON.

Consolez-vous, monsieur, la chance en est com- [mune.

ARGANTE, *seul.*

Enfin d'un grand malheur j'ai su me garantir;
Appelons ici l'autre, et le faisons sortir.

SCÈNE XI

ARGANTE, ÉRASTE.

ARGANTE, *ouvrant la porte qu'il avait fermée en rentrant.*

Éraste.

ÉRASTE, *bas.*

Je ne sais quel est tout ce mystère,
M'avoir ainsi surpris, et me voir sans colère!

ARGANTE.

Je pardonne à l'ardeur qui chez moi vous conduit;
Mais, si vous m'en croyez, ne faites point de bruit,
De pareils accidents demandent le silence.

ÉRASTE.

Ne pensez pas...

ARGANTE.

Je sais ce qu'il faut que je pense.

ÉRASTE.

Je doute si...

ARGANTE.

Non, non, je suis assez discret.

ÉRASTE.

Peut-être...

ARGANTE.

De ma part, soyez sûr du secret.
Adieu.

ÉRASTE.

Mais...

ARGANTE.

Il est temps que chacun se retire.
Sortez.

ÉRASTE.

Je n'entends rien à ce qu'il me veut dire.

ARGANTE, *seul.*

M'en voici dégagé, j'en tremble encor d'effroi,
Je les ai découverts bien à propos pour moi.
Qu'à présent dans la rue ils chamaillent à l'aise,
Ils s'y battront longtemps avant qu'il m'en déplaise,
Et si d'autres que moi ne les vont séparer,
Ils auront tout loisir de bien s'entre-bourrer.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

ORONTE, CLITON.

ORONTE.

Que tu raisonnes mal! Quoi donc, tu te figures...

CLITON.

Mais j'y perds mon latin et toutes mes mesures,
Et pourrais raisonner jusques au jugement.
Que j'y perdrais encor tout mon raisonnement.

ORONTE.

Confesse que je sais, Cliton, comme il faut vivre.

CLITON.

Vous allez si beau train qu'on ne saurait vous suivre,
Quant à moi, j'y renonce. Après les rudes coups
Que vous reçûtes hier à vos deux rendez-vous,
Qui n'aurait pas juré que dans votre colère
Vous eussiez dû maudire et l'amour et sa mère,
Soupirer et gémir tout le long de la nuit,
Ne sortir de trois jours, et peut-être de huit,
L'esprit chargé d'ennui, le cœur gros d'amertume?
Cependant vous voilà plus gai que de coutume;
Vous chantez, vous dansez, vous faites l'entendu,
Et vous semblez n'avoir ni gagné ni perdu :
Votre façon d'agir est bien hétéroclite.

ORONTE.

En quoi te surprend-elle? On me quitte et je quitte.

CLITON.

Si l'on montre pour vous quelques légèretés,
On ne vous rend, monsieur, que ce que vous prêtez.
Et maîtresse, et suivante, et blanche, et brune, et [blonde,
Vous vous accommodez de tout le mieux du monde,
Votre haut appétit en prend à gauche, à droit,
Et rien à votre goût n'est trop chaud ni trop froid.

ORONTE.

C'est aimer à peu près comme il faut que l'on aime.

CLITON.

Aussi commence-t-on à vous aimer de même.

ORONTE.

Je ne m'en fâche point.

CLITON.

A vous parler sans fard,
Je crois que votre amour est quelque amour bâtard.

ORONTE.

Il est vrai que sur lui je garde assez d'empire.

CLITON.

Plus je vous examine, et plus je vous admire.
Tantôt l'œil vif et gai vous faites le galant,
Tantôt morne et pensif vous faites le dolent,
Ici l'air enjoué vous contez des merveilles,
Là de soupirs aigus vous percez les oreilles,
Je m'y laisse duper moi-même assez souvent,
Vous pleurez, vous riez, et tout cela du vent.
Quels tours de passe-passe!

ORONTE.

Et mon humeur t'étonne!

CLITON.

Je n'en connus jamais de si caméléone.
Chaque objet lui fait prendre un jeu tout différent.

ORONTE.

C'est ainsi que l'amour jamais ne me surprend;
Je le brave, et par là rendant ses ruses vaines,
J'en goûte les douceurs sans en sentir les peines.

CLITON.

Quoi, donner tout ensemble et reprendre son cœur;
C'est amour?

ORONTE.

C'est amour, Cliton, et du meilleur.

CLITON.

Mais l'amour, n'est-ce pas une ardeur inquiète?
Car j'y suis grec depuis que j'en tiens pour Lisette,
Un frisson tout de flamme, un accident confus,
Qui brouille la cervelle, et rend l'esprit perclus,
Une peine qui plaît encor qu'elle incommode?

ORONTE.

C'est l'amour du vieux temps, il n'est plus à la mode.

CLITON.

Il n'est plus à la mode?

ORONTE.

Il est lourd et grossier.

CLITON.

Que faut-il faire donc pour le modifier?

ORONTE.

Ma conduite aisément te lèvera ce doute,
Examine-la bien.

CLITON.

Ma foi, je n'y vois goutte.
Si vous voulez m'instruire il faut mieux s'expliquer.

ORONTE.

Écoute pour cela ce qu'il faut pratiquer.
Avoir pour tous objets la même complaisance,
Savoir aimer par cœur, et sans que l'on y pense,
En conter par coutume, et pour se divertir,
Se plaindre d'un grand mal, et n'en point ressentir,
En faire adroitement le visage interprète,
N'avertir point son cœur de quoi que l'on promette,
D'un mensonge au besoin faire une vérité,
Se montrer quelquefois à demi transporté,
Parler de passions, de soupirs et de flammes,
Et, pour ne risquer rien en pratiquant les femmes,
Les adorer en gros toutes confusément,
Et les mésestimer toutes séparément.
Voilà la bonne règle.

CLITON.

Holà! quelle éloquence!
Vous savez de l'amour tirer la quintessence:
N'importe, pour Lisette avisez, tout ou rien,
Songez pour elle-même à lui vouloir du bien,
Autrement...

ORONTE.

Sans colère, un jour ou deux peut-être
Me feront consentir à t'en laisser le maître;
Je ne suis pas encor dépourvu tout à fait,
Dorotée est fidèle, et j'en suis satisfait.

CLITON.

Mais Éraste caché fait assez voir qu'on l'aime?

ORONTE.

J'ai su toute l'intrigue.

CLITON.

Et de qui?

ORONTE.

De lui-même,

Que retournant chez lui hier au soir assez tard
Il s'était à sa porte arrêté par hasard;
Que la trouvant ouverte, et la croyant entendre,
Seule avec sa suivante il l'avait pu surprendre,
Et qu'à peine il goûtait un entretien si cher,
Que son père frappant on l'avait fait cacher.
Vois s'il m'en doit rester quelque scrupule en l'âme.

CLITON.

Vous êtes né coiffé.

ORONTE.

Le bon est pour Florame;
S'il brûlait de savoir qui possède son cœur,
C'était pour Dorotée, et non pas pour sa sœur :
Si bien que lui contant par quelle tyrannie
Lui donnant Dorotée on l'arrache à Lucie,
Je l'ai vu prêt soudain de répondre à ses vœux,
S'il rompait un hymen si contraire à ses feux:
Là, Florame passant, bons amis, et sans peine,
A l'amour qui les pique ils ont donné leur haine;
Et par ce doux accord leurs différends cessés,
Devant moi, sans contrainte, ils se sont embrassés.

CLITON.

De sorte que Lucie à Florame est acquise?

ORONTE.

Oui, son frère y consent, et par mon entremise.

CLITON.

Vous ne la verrez plus?

ORONTE.

Moi? Comme auparavant.

CLITON.

Mais elle vous endort d'un espoir décevant;
Et tandis qu'autre part sa franchise arrêtée
Fait voir...

ORONTE.

J'en crus bien hier autant de Dorotée;
Et cependant, Cliton, je le crus faussement.

CLITON.

Mais celle-ci, monsieur, vous fourbe apparemment.

ORONTE.

Peut-être suis-je encor trompé par l'apparence.

CLITON.

Quoi, vous croyez Florame assez?...

ORONTE.

Vois qu'il s'avance,
J'en puis fort aisément sur l'heure être éclairci.

SCÈNE II

FLORAME, ORONTE, CLITON.

ORONTE.

Vous voilà satisfait, tout vous a réussi.

FLORAME.

Oui, mais ce n'est pas tout d'avoir gagné le frère,
Votre secours, ami, m'est encor nécessaire.
En vain, j'ai cru secret mon hymen prétendu,
Ce bruit pour mon malheur n'est que trop répandu.
Et l'aimable Lucie en est persuadée
Jusqu'à croire ma flamme une flamme fardée.
Vous, que notre amitié fait lire dans mon cœur,
Voyez ce cher objet, combattez sa rigueur,
Chassez de son esprit un soupçon qui m'outrage,
Et ne dédaignez pas d'achever votre ouvrage.

ORONTE.

Est-ce pour me jouer que vous parlez ainsi?
Si vous aimez Lucie, elle vous aime aussi,
Vous donner rendez-vous à l'insu de son frère,
C'est de sa passion une preuve assez claire,
Et vous osez vous plaindre? Ah, vous me surprenez!

CLITON, *bas.*

Lui sait-il finement tirer les vers du nez?

FLORAME.

Puisque vous rien cacher serait commettre un crime,
Sachez que son amour ne passe point l'estime,
Et que ce rendez-vous qui me fait croire heureux
N'était qu'un trait hardi de mon cœur amoureux.
A de telles faveurs bien loin qu'elle consente,
J'avais par mes présents suborné sa suivante,
Qui, sans qu'elle en sût rien, me devait hier au soir
Donner chez elle entrée, et me la faire voir;
Et ce fut la raison qui me rendit facile
A quitter un dessein plus dangereux qu'utile;
En vain sans cet abus vous m'en eussiez pressé.

ORONTE.

Je vous croyais sans doute un peu plus avancé;
Mais ayant su lever le plus fâcheux obstacle,
Nous n'avons pas besoin de consulter l'oracle,
La victoire est à nous, et j'ose m'en vanter.

FLORAME.

Vous ayant pour second, j'aurais tort d'en douter;
Cependant son accueil, après l'aveu d'un frère,
Me va faire savoir ce qu'il faut que j'espère.

SCÈNE III

ORONTE, CLITON.

ORONTE.

Eh bien! Cliton?

CLITON.

J'entends.

ORONTE.

Parle, ai-je été trompé?

CLITON.

Pas trop.

ORONTE.

Et l'apparence?

CLITON.

Elle m'avait dupé,
Lucie est toute à vous; mais quoi qu'on puisse dire,
Vous êtes en adresse un redoutable sire;
Et le diable qui met vos péchés en écrit,
S'il n'en oublie aucun, doit avoir de l'esprit.
Qui tombe entre vos mains, gare le stratagème.
Enfin, Lucie...

ORONTE.

Enfin, doutes-tu si je l'aime?

CLITON.

Fort bien. Et Dorotée?

ORONTE.

Encor plus que jamais.

CLITON.

Vous allez donc bientôt laisser Lisette en paix?

ORONTE.

Oui, sa maigre beauté n'a plus rien qui me tente,
On la souffre au besoin quand la place est vacante,
Faute de mieux...

CLITON.

De mieux? Ah! monsieur, parlez bien:
Hors, pour un pis aller, Lisette ne vaut rien,
Et c'est faute de mieux qu'à la montre elle passe!

SCÈNE IV

ORONTE, LISETTE, CLITON.

LISETTE.

Vraiment, monsieur Cliton, vous avez bonne grâce,
Lisette, un pis aller? C'est tout ce qu'elle vaut?

CLITON.

Me voici bien logé.

ORONTE.

Laisse là ce maraud;
Piqué de jalousie à cause que je t'aime,
Il tâche à te noircir.

CLITON.

Moi, monsieur?

ORONTE.

Oui, toi-même.

CLITON.

Voyez le filoutage.

LISETTE.

Ainsi...

CLITON.

Foi de Cliton.

LISETTE.

Va, j'ai trop bien ouï.

CLITON.

Tu m'as changé le ton.

LISETTE.

C'est donc faute de mieux qu'à la montre je passe?

CLITON.

Je l'ai dit en fausset, et tu l'as pris en basse.

ORONTE.

Si tu veux l'écouter, il parlera toujours.

CLITON.

Que je puisse...

ORONTE.

Tais-toi.

CLITON.

Voici de ses détours.
Charge tout, j'ai bon dos.

ORONTE.

Donc, aimable Lisette,
Tu fais si peu d'état d'une amour si parfaite?
Si longtemps sans te voir? Ah! ce m'est un tour-[ment!

LISETTE.

Je le crois.

CLITON, *bas.*

Gardons-nous de l'ennoblissement.

ORONTE.

Ton agréable humeur prend tout en raillerie;
Mais je te suis en vain suspect de flatterie.
Crois-moi, quand quelque objet peut s'acquérir mes [soins,
Que j'y songe deux fois...

LISETTE.

Vous l'aimez pour le moins;
Il faut aider la lettre.

ORONTE.

Ah! douter de ma flamme!
C'est...

LISETTE.

Non, non, je me crois bien avant dans votre âme;
Mais votre amour pourtant n'est chez moi qu'en dé-[pôt,
Et je cours grand hasard de le rendre bientôt.
Ma maîtresse...

ORONTE.

Tu crois que sa beauté me pique?
Va, si mon soin jamais à la servir s'applique...

LISETTE.

Vous la vîtes donc hier pour la dernière fois?

ORONTE.

Je m'y forçai pour toi; vois ce que tu me dois.

LISETTE.

Pour moi?

ORONTE.

Rien n'est plus vrai.

LISETTE.

C'est là donner des vôtres.

ORONTE.

Quoi! tu ne me crois point?

LISETTE.

Vous en savez bien d'autres.

ORONTE.

Ah, non! Encore un coup, je te jure ma foi
Que je ne la vis hier que pour l'amour de toi;
J'ai pour son entretien une haine mortelle;
Mais ayant découvert ta retraite chez elle,
Quoiqu'assuré d'y voir un objet odieux,
J'y courus sur l'espoir de te parler des yeux,
Tu n'eusses pas manqué d'entendre ce langage?

LISETTE.

Que vous êtes subtil, et fait au badinage!
Vous la trouvâtes seule?

ORONTE.

Aussi, pour m'en venger,
Je ne m'étudiai qu'à la faire enrager,
J'eus des respects pour elle aussi rares qu'étranges,
Et pensai l'accabler à force de louanges;
Mais elle me perdait tant mon style était haut.

LISETTE.

Vous pourrez aujourd'hui réparer ce défaut,
Elle veut vous parler, et je viens vous le dire.
Dépêchez, suivez-moi.

ORONTE.

Tu prends plaisir à rire?

LISETTE.

Non, elle vous attend, et doit vous avertir

Lorsque vous la verrez...

ORONTE.

Je n'y puis consentir.

LISETTE.

Il le faut. Voulez-vous lui laisser quelque ombrage
Que j'aie osé manquer à faire son message?

ORONTE.

J'aurai bien à souffrir.

LISETTE.

Allez, j'y prendrai part.

ORONTE.

Je n'irai qu'à regret, je te parle sans fard,
Et je crois qu'aisément tu te le persuades;
Mais dans cette entrevue observe mes œillades,
Au moindre mot d'amour jette les yeux sur moi,
Et, quoi que je lui dise, explique tout pour toi.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas, votre affaire vaut faite.

ORONTE.

Tu railles.

LISETTE.

Comme vous.

ORONTE.

Ah! je t'aime, Lisette;
Et pour te faire voir que dans ton entretien
Je trouve et mes plaisirs et mon souverain bien,
Que vivre sous tes lois est ma plus grande gloire,
Tiens...

(*Il fouille dans sa poche.*)

LISETTE.

Vous m'en diriez tant que je vous pourrais croire.

ORONTE.

Le temps découvrira ce qui semble caché.

CLITON.

Ma noblesse s'avance, on conclut le marché;
Je n'en puis plus, holà!

ORONTE.

Quel démon te possède?

CLITON.

Puisqu'à tous accidents vous savez bon remède,
Daignez me faire grâce, et m'accordez un point.

ORONTE.

Qu'est-ce?

CLITON.

Faites, monsieur, que je n'enrage point.

ORONTE, *apercevant Lucie.*

Si... Mais que vois-je?

CLITON.

Bon, voici quelque ressource.

LISETTE.

La fâcheuse rencontre, il resserre sa bourse!

ORONTE, *à Lisette.*

Quoi que j'ose conter, ne t'en étonne pas,
Nous en rirons ensemble.

LISETTE, *bas.*

Il faut franchir le pas,
L'espoir de son présent à tarder me convie.

SCÈNE V

LUCIE, ORONTE, LISETTE, CLITON.

ORONTE.

Je puis donc vous revoir, adorable Lucie?

LUCIE.

La joie en est commune, et c'est avec regret
Que je vous vois quitter la douceur du secret:
Vous étiez, je m'assure, en haute confidence?

ORONTE.

Quoi, vous me soupçonnez de quelque intelligence,
Et croyez sa rencontre un secret entretien?
Cliton sait...

CLITON.

Oui, mon maître est un amant de bien.

LUCIE, *montrant Lisette.*

Donc ce nouvel objet qui paraît à ma honte...

CLITON.

Il lui parlait d'amour, mais c'était pour mon compte.

ORONTE.

Si vous croyez ce fou...

LUCIE.

Je sais ce que je voi,
Et suis bien résolue à n'en croire que moi.

ORONTE.

Quoi donc, c'est tout de bon que vous jurez ma perte?

LUCIE.

La persécution que pour vous j'ai soufferte,
Quand un frère obstiné pour Florame aujourd'hui...

ORONTE.

Aussi sans vanité vaux-je un peu mieux que lui,
L'obéissance irait à votre préjudice,
Et vous vous obligez en me rendant justice.

LUCIE.

Gardez que pour punir votre présomption,
Je n'ose enfin la rendre à son affection.

ORONTE.

Quitte de trois soupirs à grossir l'ordinaire,
Mais consultez-vous bien avant que d'en rien faire,
Surtout de votre cœur obtenez-en l'aveu.

LUCIE.

Quoi, ma perte en effet vous toucherait si peu?

ORONTE.

Quoi, vous vous trahiriez, et j'aurais la folie
De me donner en proie à la mélancolie?
S'en pique désormais qui voudra s'en piquer:
La douleur hier au soir pensa me suffoquer,
De Florame et de vous ayant su la pratique,
Je vins au rendez-vous, confus, mélancolique,
J'y pleurai, j'y gémis, soupirai de mon mieux,
Et fis ce que je pus pour mourir à vos yeux;
Mais j'en trouve l'usage un peu trop incommode,
Et tiens qu'il n'est rien tel que d'aimer à la mode.

LUCIE.

Dites à votre mode, en trompeur, en ingrat.

ORONTE.

L'amour en est plus gai, s'il est moins délicat;

Et quand on s'y résout, jamais de jalousie,
Jamais...

LUCIE.

Donc sans raison mon âme en est saisie,
Et je dois démentir le rapport de mes yeux ?

ORONTE.

Les détourner à gauche est quelquefois le mieux :
Faisons que cette règle entre nous soit commune,
Vivons à cœur ouvert, sans défiance aucune;
L'un l'autre sans soupçon croyons-nous sur la foi,
Je n'en ai point de vous, n'en ayez point de moi :
Quand je vous le dirai, croyez que je vous aime,
Quand vous me le direz, je le croirai de même;
Tant qu'ainsi nous vivrons, notre marché tiendra,
Au moindre changement notre marché rompra.

LUCIE.

Le véritable amour a des lois plus sublimes,
Vous en ferions un monstre en suivant ces maximes.

ORONTE.

Les suivant comme il faut, nous ferions seulement
Qu'il serait un plaisir, et non pas un tourment.

LUCIE.

Ah ! Qui dans son amour voit le moindre partage,
S'il n'en meurt de douleur, doit manquer de courage.

ORONTE.

S'il fallait qu'en effet cette maxime eût cours,
Nous serions en danger de mourir tous les jours.
Est-il légèreté comparable à la vôtre? [l'autre.
Tout le sexe est changeant, hier l'un, aujourd'hui

LUCIE.

[heur;
Feignez pour mieux fourber, de craindre ce mal-
Mais combien après tout en sont morts de douleur ?
A ces fâcheux revers combien n'ont pu survivre ?

ORONTE.

L'exemple est dangereux, je renonce à le suivre.

LUCIE.

Pour un si bel effort votre cœur est trop bas.

ORONTE.

L'entreprenne qui veut, je lui cède le pas. [tyre,
Quand je mourrais pour vous d'angoisse et de mar-
Et que deux ou trois jours on vous entendrait dire,
« C'était un brave amant, c'est pour moi qu'il est
[mort.
Hélas! j'en ai regret : » j'y gagnerais très fort.

LUCIE.

N'est-ce rien qu'acquérir une illustre mémoire ?

ORONTE.

Me préserve le ciel d'une si triste gloire.

LUCIE.

Cependant vous direz encor que vous m'aimez ?

ORONTE.

Consultez-en mon cœur, ce cœur que vous charmez.

SCÈNE VI

ÉRASTE, ORONTE, LUCIE, LISETTE, CLITON LISTOR.

ÉRASTE, *à Listor.*

Ils s'adorent, te dis-je, on me l'a fait connaître.

LUCIE, *abaissant sa coiffe.*

Voici mon frère, ô dieux!

ÉRASTE.

Mais je le vois, le traître!

LISTOR.

Une dame avec lui...

ÉRASTE.

Je n'en saurais douter;
C'est Dorotée.

LUCIE, *à Oronte.*

Enfin songez à me quitter.

ÉRASTE, *montrant Lisette à Listor.*

Cette nuit au jardin conduit par sa suivante,
Je la reconnais trop.

ORONTE, *à Lucie.*

Faut-il que j'y consente?

LUCIE.

Oui, je veux qu'avant moi vous partiez de ce lieu;
Ne perdez point de temps, et me dites adieu.

ORONTE.

J'obéis. Toi, Cliton...

CLITON.

Que faut-il encor faire ?

ORONTE.

Arrête ici Lisette, et l'oblige à se taire,
Promets-lui pour cela tout ce que tu voudras.

(*Oronte s'en va par un côté, et incontinent après, Lucie s'en va par l'autre.*)

LISTOR, *à Éraste.*

Elle s'en va.

ÉRASTE.

L'ingrate! Il faut suivre ses pas ;
Car sans doute à dessein sa suivante est restée
Afin de me nier que ce soit Dorotée,
Mais la suivant de loin je rends vains tous ses traits.

SCÈNE VII

CLITON, LISETTE.

CLITON.

De quel air me prendrai-je à faire le mauvais ?

LISETTE.

Cliton ?

CLITON.

Point de quartier.

LISETTE.

Quoi, tu fais le sévère ?

CLITON.

Va te pourvoir ailleurs.

LISETTE.

Tu gardes ta colère,
Cliton?

CLITON.

Oui, je la garde et la garderai bien.

LISETTE.

Regarde-moi.

CLITON.

Non.

LISETTE.
Mais...
CLITON.
Je n'en rabattrai rien.
LISETTE.
Tu m'abandonnerais, toi que met hors de mise
Ton poil déjà grison, et ta nazillardise?
Tu m'abandonnerais, moi, que tu ne vaux pas,
Moi, dont un monde entier adore les appas,
Moi, dont tu vois l'amour à l'envi poursuivie
Faire qu'on te regarde avec un œil d'envie ;
Enfin, moi, qui m'abaisse à t'aimer...
CLITON.
Enfin, toi
Qui rend ma bourse nette, et te moques de moi.
LISETTE.
C'est aussi par tes dons qu'on me voit si poupine.
CLITON.
Diable, je t'appréhende, et ta chienne de mine;
A présent devant moi tu prends des libertés
Qui refroidissent bien mes libéralités,
Chacun t'en vient conter.
LISETTE.
Oui ; mais pour des paroles,
Sans donner rien de plus, j'attrape des pistoles.
CLITON.
Et par cette raison je m'en dois consoler?
LISETTE.
Cliton, parlons français au lieu de quereller.
Tu connais mon humeur, tu connais ma méthode,
J'aime à changer d'habits, j'aime à suivre la mode,
J'achète tous les jours quelque meuble nouveau,
Je fais couper, tailler, et toujours du plus beau,
Tantôt chez le mercier, tantôt chez la lingère,
Et tant que j'ai de quoi je ne l'épargne guère.
Vois-tu bien? Cela coûte, et tant d'ajustement
Ne se fait ni par sort ni par enchantement :
Tes gages, quels qu'ils soient, à peine sont capables
De me fournir des gants et des nippes semblables ;
Et si je ne souffrais qu'on m'en contât un peu,
Je viendrais au rabais, où je jouerais beau jeu.
CLITON.
C'est bien fait. Mais viens çà, dis-moi quels avan-
Jusqu'ici j'ai trouvés à te donner mes gages, [tages
Pour toi de jour en jour ma passion s'accroît,
Et je ne t'ose encor toucher du bout du doigt.
LISETTE.
Ne te suffit-il pas de savoir que je t'aime?
CLITON.
Tu m'aimes!
LISETTE.
En douter, c'est te tromper toi-même,
Tu le vois trop.
CLITON.
J'ai donc la berlue en amour.
LISETTE.
Je soupire pour toi plus de six fois par jour.
CLITON.
C'est un grand réconfort à soulager une âme.
LISETTE.
Estimes-tu si peu ces marques de ma flamme?
CLITON. [chement.
C'est toujours mieux que rien ; mais parlons fran-
L'amour, comme tu sais, est un enfant gourmand,
Et pour rassasier sa faim trop convoiteuse,
Je trouve des soupirs une viande bien creuse.
LISETTE.
Je perds temps avec toi, tu n'aimes qu'à jaser,
Et tes sottes raisons ne font que m'amuser.
Adieu.
CLITON.
Dis-moi, ta langue est-elle mercenaire,
Et pour vingt écus d'or te voudrais-tu bien taire?
LISETTE.
Au lieu d'une cent fois.
CLITON.
L'effort est grand pour toi.
LISETTE.
J'en viendrai bien à bout, repose-t'en sur moi ;
Peux-tu me les donner.
CLITON.
Oui, j'en ai charge expresse,
Si tu retiens ta langue auprès de ta maîtresse,
Mon maître...
LISETTE.
Je tairai son infidélité.
Voyons donc ton argent.
CLITON.
Il n'est pas bien compté.
LISETTE.
Quoi, les vingt écus d'or ne sont qu'en espérance?
CLITON.
J'en réponds, que t'importe?
LISETTE.
O la bonne assurance!
Va, crois que de ce pas je vais la détromper.
CLITON.
Garde aussi qu'il ne sache à son tour t'attraper.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

ARGANTE, DOROTÉE.

DOROTÉE.
Mais du moins attendez que mon âme étonnée
Ait pu se disposer à ce triste hyménée;
Et sans précipiter...
ARGANTE.
Vous espérez en vain
M'obliger par prière à changer de dessein,
Je vois quel est le vôtre, et je lis dans votre âme.
J'ai donné ma parole au père de Florame,

Il faut que je la tienne, il m'en presse, et je veux
Que dès demain l'hymen vous unisse tous deux.

DOROTÉE.

Mais vous voyez de moi qu'il tient si peu de compte,
Qu'à peine...

ARGANTE.

C'est l'effet du bruit qui court d'Oronte,
On dit qu'il vous en veut, et Florame alarmé
Semble craindre aujourd'hui de n'être pas aimé,
Je le remarque trop à son inquiétude;
Et comme ce faux bruit lui porte un coup bien rude,
Pour le faire avorter, et le voir satisfait,
De cet heureux hymen je dois presser l'effet;
Songez-y donc. Adieu, je vais trouver son père
Pour aviser ensemble à ce qu'il faudra faire.

DOROTÉE, *seule.*

Vous résoudrez en vain cet hymen odieux,
Dans le choix d'un mari je ne crois que mes yeux.
Mais Lisette revient. Amour, prends ma défense.

SCÈNE II

DOROTÉE, LISETTE.

DOROTÉE.

J'attendais ton retour avec impatience.
Hé bien, l'as-tu trouvé? Que t'a-t-il répondu?
Parle.

LISETTE.

Je l'ai trouvé tout ensemble, et perdu.

DOROTÉE.

Il aurait refusé d'écouter ton message?

LISETTE.

Vous ne connaissez pas encor le personnage,
Il sait trop pour cela comme on vit aujourd'hui.

DOROTÉE.

Dis-moi donc promptement, que croirai-je de lui?
Sait-il que je l'attends? Viendra-t-il? Le verrai-je?

LISETTE.

Sans doute qu'il viendra, mais gardez-vous du piège:
Et, si vous m'en croyez, rendez-lui de grand cœur
Fleurette pour fleurette, et douceur pour douceur,
Ne vous engagez point plus avant qu'il s'engage.

DOROTÉE.

Qui le peut obliger à tenir ce langage?
Est-il fourbe, inconstant?

LISETTE.

Je ne sais ce qu'il est,
Mais vous en jugerez, écoutez, s'il vous plaît.
Nous nous sommes l'un l'autre abordés dans la rue,
Où me riant au nez aussitôt qu'il m'a vue,
Avecque tant de joie il est vers moi couru,
Qu'à bon escient pour vous je l'ai jugé féru :
Même chose à l'ouïr, d'abord toute assurance
De ne sortir jamais de votre obéissance,
Mais à peine pour vous il me vantait son feu,
Qu'une dame arrivant, c'est là le beau du jeu,
Sans dire, quoi ni qu'est-ce, au mépris de sa flamme,
Le causeur est allé lui chanter même gamme,
Et sur l'heure à mes yeux, sans autre compliment,
S'est mis à cajoler fort gracieusement.

DOROTÉE.

Quoi, devant toi l'ingrat aurait eu l'impudence
De mettre lâchement au jour son inconstance,
De lui parler d'amour?

LISETTE.

Oui, vous dis-je, à mes yeux.

DOROTÉE.

Il fourbe donc, le traître?

LISETTE.

Il s'y connaît des mieux.

DOROTÉE.

Mais cette dame enfin, qu'est-elle devenue?
Achève.

LISETTE.

Après l'avoir longtemps entretenue,
Tout à coup, mais sans doute ils avaient concerté,
Ils ont tiré tous deux chacun de leur côté.

DOROTÉE.

Et pour savoir son nom tu ne l'as point suivie?

LISETTE.

Je l'ai tâché, madame, et j'en brûlais d'envie,
Mais le valet d'Oronte a rompu mon dessein,
Qui m'ayant su couler quelque douceur en main,
Pour arrhes qu'il ferait encor toute autre chose,
M'a promis monts et vaux moyennant bouche close:
Mais moi, « Sachons un peu pour qui vous me prenez »
Puis lui jetant soudain ses écus d'or au nez,
« Va, maroufle, ai-je dit, je ne suis point traîtresse,
Et ne sais ce que c'est de vendre ma maîtresse.
Si j'ai besoin d'argent, sans lui manquer de foi,
Elle en a de réserve et pour elle et pour moi. »
Alors si contre lui j'eusse cru mon courage...

DOROTÉE.

Ton zèle me ravit.

LISETTE.

Je pétillais de rage.
Moi, vous trahir! Vous vendre! Oh qu'il s'adressait bien!
Il aurait pu m'offrir...

DOROTÉE.

Va, tu n'y perdras rien.
Admire, cependant, aux termes où nous sommes,
Combien j'avais raison de haïr tous les hommes,
Puisqu'Oronte, en faveur de qui ce triste cœur
Relâchait un orgueil qui fait tout mon bonheur,
Cet Oronte me fourbe, il me joue, il me brave,
Et, pris en d'autres fers, feint d'être mon esclave.
Mais qu'à propos sa feinte a su se découvrir!
Avec ce lâche amant j'étais prête à m'ouvrir,
A prendre son avis pour rompre un hyménée...

LISETTE.

Vous l'espériez en vain, la parole est donnée;
Votre père vous presse, et pourra tout sur vous.

DOROTÉE.

Il a beau me presser, malgré ces rudes coups...

LISETTE.

Mais Florame lui plaît, il le souhaite, il l'aime.

DOROTÉE.

Florame en un besoin m'y servira lui-même.
Pour rechercher jamais cette triste union
Il est trop averti de mon aversion.
En vain de nos vieillards l'impuissante manie
Veut sur nos volontés user de tyrannie,
Dans toutes nos froideurs l'un et l'autre d'accord,
De leur autorité nous craignons peu l'effort.
Mais qui ferme la porte, et que prétend-on faire?

SCÈNE III

DOROTÉE, LUCIE, LISETTE.

LUCIE, *avec sa coiffe abattue.*

Madame, sauvez-moi des poursuites d'un frère;
Il tâche à me connaître, et son esprit jaloux
De quelque promenade est peut-être en courroux.
En vain par cent détours allant de rue en rue,
J'ai cru que dans la presse il me perdrait de vue,
Il m'a toujours suivie et marchant sur mes pas,
Ma contrainte à la fin, pour ne me perdre pas,
D'entrer ainsi chez vous, où j'implore votre aide
Pour trouver à ma crainte un assuré remède.
Connaissez qui le cherche.

(*Elle lève sa coiffe.*)

DOROTÉE.

Ah! Lucie, est-ce vous?

LUCIE.

C'est moi que le chagrin d'un frère trop jaloux...
Mais il frappe déjà: pour me servir d'asile,
Feignez de revenir maintenant de la ville.
Je vous laisse ma coiffe.

(*Elle met sa coiffe sur la tête de Dorotée.*)

LISETTE.

Il faut donc vous cacher.

LUCIE.

J'entre ici.

LISETTE *à Dorotée.*

Savez-vous...

DOROTÉE.

Veut-on se dépêcher?
Qu'on ouvre.

LISETTE, *allant ouvrir.*

Elle a beau faire, elle payera la dette.

DOROTÉE.

Que croira-t-il de moi?

SCÈNE IV

ÉRASTE, DOROTÉE, LISETTE.

DOROTÉE, *donnant sa coiffe à Lisette, comme feignant de revenir de la ville.*

Prends ma coiffe, Lisette.

(*Lisette sort, et rentre sur la fin de la scène.*)

ÉRASTE.

Pardonnez un abord qui me rendra suspect
De manquer envers vous d'amour et de respect,
Je suis mon désespoir, et ne retiens qu'à peine
Les flots impétueux du courroux qui m'entraîne.

DOROTÉE.

Votre mauvaise humeur aujourd'hui me surprend,
Je croyais votre esprit dans un calme si grand,
Qu'aux plus rudes assauts toujours inébranlable,
Du moindre emportement vous fussiez incapable.

ÉRASTE.

Je le suis pour tout autre, et trop d'amour pour vous
Est cause...

DOROTÉE.

Quoi, je suis l'objet de ce courroux?

ÉRASTE.

Niez l'ingrat mépris dont vous payez ma flamme,
Niez que mon rival puisse tout sur votre âme,
Que de vos trahisons mes yeux soient les témoins.

DOROTÉE.

Croyez-moi, vous rêvez, Éraste.

ÉRASTE.

Mais du moins
Vous tomberez d'accord qu'on peut vous avoir vue
Dans quelque confidence au milieu de la rue?

DOROTÉE.

Moi?

ÉRASTE.

Je vous ai suivie après vos adieux faits,
J'en crois mes yeux.

DOROTÉE.

Vos yeux...

ÉRASTE.

Ils ne mentent jamais.
Mais pour vous mieux convaincre, et vous couvrir de [honte
Peut-être il suffira de vous nommer Oronte.

DOROTÉE.

Oronte?

ÉRASTE.

Oui, cet amant avec qui vous étiez,
Qui vous faisait sa cour, et que vous écoutiez
Le nierez-vous encor?

DOROTÉE, *bas.*

Je sers donc ma rivale?
O ciel! Quelle surprise à la mienne est égale?

ÉRASTE.

De votre trahison ce silence est l'aveu.
Enfin j'ouvre les yeux pour éteindre mon feu,
J'adorais une ingrate, et le ciel favorable,
Pour me désabuser, me la fait voir coupable.

DOROTÉE.

C'est aller trop avant, mais par bonté je croi
Que vous ne savez pas que vous parlez à moi,
Et veux bien excuser les chaleurs indiscrètes,
Et qui de ce reproche armant votre courroux,
Ne vous permettent pas de bien penser à vous.

ÉRASTE.

Je n'y pense que trop, et si je vous accuse...

DOROTÉE.

Quoi, vous continuez? J'en suis pour vous confuse
Votre raison, Éraste, est sans doute en défaut;

Mais sachons qui vous porte à prendre un ton si
Oronte, dites-vous, à su toucher mon âme? [haut?
Est-ce un crime pour moi que d'estimer sa flamme?
Que vous ai-je promis qui m'en doive empêcher?
Quels serments violés m'osez-vous reprocher?
Si pour grande faveur vous comptez une lettre,
A votre vanité cessez de trop permettre :
J'aime à donner la baie, et pour la pousser loin,
J'écrirais cent billets, s'il en était besoin;
Vous régalant ainsi, je n'ai cherché qu'à rire,
Les termes en font foi, vous n'avez qu'à bien lire.

ÉRASTE.

Quoi, me railler encor! C'est donc là tout le fruit
Qu'une flamme si pure à la fin m'a produit?
Après deux ans perdus en devoirs, en services...

DOROTÉE.

Ces devoirs quelquefois tiennent lieu de supplices.

ÉRASTE.

Votre orgueil envers moi ne se peut démentir,
Vous me tirez d'erreur, et j'en veux bien sortir.
De l'infidélité ne craignez point la honte,
Abandonnez Éraste, et vivez pour Oronte.
Je romps mes tristes fers que j'estimai si doux;
Et, pour ne rien garder qui me parle de vous,
Ce billet, dont l'appas avait pu me surprendre,
J'en faisais un trésor, je m'offre à vous le rendre.

DOROTÉE.

Ce sera m'obliger; donnez donc promptement.

ÉRASTE.

Oui, je vous le rendrai, n'en doutez nullement,
Je cours chez moi, madame, et je vous le rapporte.

SCÈNE V

DOROTÉE, LISETTE.

LISETTE.

Hé bien, le ciel enfin vous rit de bonne sorte?
Celle dont je parlais, la rivale beauté
A qui le fourbe Oronte a si bien protesté,
Elle est entre vos mains, la voulez-vous plus belle?

DOROTÉE.

Je le sais, cependant je soutiens sa querelle.

LISETTE.

J'en ai tantôt souffert, mais à présent il faut...

DOROTÉE.

Elle pourrait t'ouïr, ne parle point si haut.

LISETTE.

Madame, elle n'a garde, elle est trop éloignée,
Jusque dans le jardin sa crainte l'a menée,
Où pour vous rendre grâce, elle attend mon retour;
Je l'y viens de quitter.

DOROTÉE.

Pour venger mon amour,
Et donner prompt obstacle aux desseins de mon [traître,
Il faut adroitement... Mais que vois-je paraître?

SCÈNE VI

CLITON, DOROTÉE, LISETTE.

CLITON.

Lisette.

LISETTE.

C'est Cliton. Ton maître tarde bien.

CLITON.

Peut-il entrer?

LISETTE.

Oui, va.

CLITON.

Mais...

LISETTE.

Qu'il ne craigne rien;
Le bonhomme est sorti, qu'il vienne.

SCÈNE VII

DOROTÉE, LISETTE.

DOROTÉE.

Enfin, Lisette,
Tu vois qu'en mes filets l'un et l'autre se jette;
Si leur amour est né du mépris de mes feux,
Je saurai d'un seul coup me venger de tous deux.

LISETTE.

Mais, suivant les transports de votre jalousie,
Gardez...

DOROTÉE.

Dans le jardin va retrouver Lucie,
Puis, lorsque tu croiras qu'Oronte soit ici,
Fais-l'en sortir soudain pour y venir aussi;
Et sur le point d'entrer arrête-la de sorte
Qu'elle nous puisse entendre étant à cette porte :
Il ne manquera pas de me parler d'amour,
Alors, laisse-moi faire, à beau jeu beau retour.

LISETTE.

L'appas est délicat, vous l'y pourrez surprendre.

DOROTÉE.

Va donc vite, aussi bien je crois déjà l'entendre.
Le voici.

SCÈNE VIII

ORONTE, DOROTÉE, LUCIE ET LISETTE, *dans l'appartement*, CLITON.

CLITON.

Quoi, monsieur?...

ORONTE.

Oui, je te le promets,
J'y renonce, et Lisette est à toi désormais.

CLITON.

De bon cœur?

ORONTE.

De bon cœur, et sans réserve aucune.

CLITON.

Grand merci. Maintenant poussez votre fortune.

ORONTE, *à Dorotée.*

Quelque cher que me soit l'honneur que je reçoi,
Je veux mal aux bontés que vous avez pour moi,
Puisqu'attendu de vous, l'on peut mettre en balance
Si je viens par amour, ou bien par complaisance;
Et que votre ordre exprès peut faire présumer
Que c'est vous obéir, et non pas vous aimer.

LISETTE, *paraissant avec Lucie qu'elle oblige incontinent de rentrer.*

Un cavalier, madame, est encore avec elle;
Demeurez.

LUCIE.

C'est Oronte. Ah, l'ingrat, l'infidèle!

DOROTÉE.

Me surprendre d'abord avec ce compliment,
C'est prévenir ma plainte assez adroitement.
Vous-même, apprenez-moi ce qu'il faut que j'en [croie.

ORONTE.

Vous le pouvez connaître à l'éclat de ma joie.

DOROTÉE.

J'en soupçonne l'adresse.

ORONTE.

Avec peu de raison.

DOROTÉE.

Souvent un beau dehors cache une trahison.

ORONTE.

Pour plus de sûreté n'en croyez que vous-même,
Consultez votre cœur, il sait si je vous aime.

DOROTÉE.

Il m'en fait donc secret?

ORONTE.

Moins que vous ne pensez,
Si vous daignez l'entendre, il vous en dit assez;
Et d'ailleurs, ce devoir dont mon amour s'acquitte...

DOROTÉE.

Peut-être étant forcé n'est pas de grand mérite.

ORONTE.

L'hommage que je rends aux yeux qui m'ont blessé
Passerait-il chez vous pour un devoir forcé?
Cet hommage si pur, sans mélange, sans tache,
Et qui n'a rien en soi de honteux ni de lâche.

DOROTÉE.

Vous l'élevez bien haut.

ORONTE.

N'en ai-je pas sujet,
Puisque de mon amour vos vertus sont l'objet,
Qu'en vous est le motif qui fait que je vous aime,
Et que c'est seulement à cause de vous-même?

DOROTÉE.

Je puis donc m'assurer qu'il durera toujours,
Ce rare et digne amour qui de moi prend son cours;
Car, encor que du temps le pouvoir soit extrême,
Me peut-il faire enfin cesser d'être moi-même?

ORONTE.

Aussi me feriez-vous un outrage mortel,
D'attendre moins de moi qu'un hommage éternel.

DOROTÉE.

Vous en parlez, ce semble, avec tant de franchise,
Que j'ai quelque sujet de craindre une surprise.

ORONTE.

Quoi, vous vous défiez de ma sincérité?

DOROTÉE.

On hasarde à tout croire avec légèreté.

ORONTE.

Mais un espoir fondé sur de si grands mérites
Trahit qui le soutient en souffrant des limites,
Il doit se tout promettre, et sur ce ferme appui,
Prétendre à tous les cœurs qu'il croit dignes de lui.

DOROTÉE.

C'est ainsi aussitôt que le vôtre soupire,
Il se tient assuré de tout ce qu'il désire?

ORONTE.

C'est ainsi que sans crainte et sans émotion
Je vois briguer sous main votre inclination;
Je vous rends mes respects, Éraste vous proteste,
Vous avez de bons yeux, qu'ai-je à douter du reste?

DOROTÉE.

Vos mérites vous sont un présage assuré
D'emporter la balance, et d'être préféré.

ORONTE.

D'une et d'autre façon, je sais me satisfaire;
Je me donne à l'objet dont le choix me préfère,
Et quand l'heur d'un tel choix ne tombe point sur [moi,
L'on montre une âme basse, et je reprends ma foi.

DOROTÉE.

M'accuseriez-vous bien d'une telle bassesse,
Et ce reproche adroit est-ce à moi qu'il s'adresse?

ORONTE.

Un peu trop de scrupule à votre amour est joint,
Des termes si communs ne vous regardent point.
Mais j'entends du bruit.

DOROTÉE, *contrefaisant l'étonnée.*

Où?

ORONTE.

Vous semblez inquiète.
Vous regardez...

DOROTÉE.

De l'œil, je cherche ici Lisette,
Il m'a semblé la voir.

ORONTE.

Vous l'avez vue aussi.

DOROTÉE.

Qu'est-elle devenue?

ORONTE.

Elle est entrée ici,
Je m'en vais l'appeler.

DOROTÉE, *feignant de l'arrêter avec empressement.*

Dieux! Que voulez-vous faire?

ORONTE.

Vous rendre de mon zèle une preuve légère.

DOROTÉE.

Toujours d'un vif soupçon votre amour est taché;
Mais croyez que chez moi si quelqu'un est caché,
Sans m'en avoir parlé, ma suivante est coupable...

ORONTE.

Madame, qui vous dit que vous soyez coupable?
C'est parler, cette fois, vous-même contre vous.

DOROTÉE.

J'ai lieu de craindre tout d'un naturel jaloux,
Vous m'accusâtes hier, et depuis ce reproche...

ORONTE.

Trouvez bon seulement que Lisette s'approche.

DOROTÉE, *l'arrêtant toujours.*

Sous ce prétexte feint vos soupçons imprudents
Veulent...

ORONTE.

Souffrez...

CLITON.

Sans doute Éraste est là dedans.
Tenez ferme, monsieur, ayons-en l'âme nette,
Pour n'être plus leurrés d'un mari de Lisette.

DOROTÉE.

Suivez votre caprice, et ne montrez ici...

ORONTE.

Vous vous alarmez trop. Lisette.

SCÈNE IX

ORONTE, DOROTÉE, LUCIE, CLITON.

LUCIE.

La voici;
Rassurez votre esprit, c'est à tort qu'il s'étonne.

CLITON.

Voici bien des marchands, la foire sera bonne.

ORONTE.

Quels embarras jamais furent moins espérés!

CLITON.

Vous avez l'esprit bon, vous vous en tirerez.

LUCIE.

Eh bien! perfide amant?

DOROTÉE.

Eh bien! amant volage?

LUCIE.

Entre nous, tour à tour, votre cœur se partage?

DOROTÉE.

Trompeur.

LUCIE.

Parjure.

DOROTÉE.

Fourbe.

LUCIE.

Ame double et sans foi.

DOROTÉE.

Lâche!

LUCIE.

Traître!

ORONTE.

Est-ce assez déclamé contre moi?

LUCIE.

Après tant de serments, tant de promesses fausses...

CLITON.

De crainte d'accidents, monsieur, tirons nos chaus- [ses.
Si la moindre des deux nous sautait au collet,
Adieu, ce serait fait du maître et du valet.

DOROTÉE.

Enfin, la vérité, malgré toutes vos feintes...

ORONTE.

De grâce, dites-moi le sujet de vos plaintes.

LUCIE.

Quoi! nos plaintes, ingrat, peuvent vous étonner?

CLITON.

Parlez, car je n'ai pas le don de deviner.

LUCIE.

Nier des trahisons qui sont en évidence,
A l'infidélité c'est joindre l'impudence.

ORONTE.

Ne me condamnez point sans me dire pourquoi.

DOROTÉE.

Vous ne m'avez pas dit que vous brûliez pour moi,
Que votre passion allait jusqu'à l'extrême?

ORONTE.

Je vous le dis encor de nouveau, je vous aime.

LUCIE.

Quoi! vous l'aimez, parjure, après m'avoir cent [fois
Juré que votre cœur se rangeait sous mes lois?
Qu'un fort amour pour moi...

ORONTE.

Je vous le dis encore.

LUCIE.

Vous m'aimez?

ORONTE.

Je vous aime.

DOROTÉE.

Et moi?

ORONTE.

Je vous adore.

LUCIE.

Voyez l'effronterie, à nos yeux, nous jouer!

ORONTE, *à Lucie.*

Mais vous cherchez en vain à ne pas l'avouer,
Vous me connaissez trop pour douter de ma flam- [me.

DOROTÉE.

Pourquoi donc m'en conter, si Lucie a votre âme?

ORONTE.

Par amour.

DOROTÉE.

Quel amour?

ORONTE.

Véritable.

DOROTÉE.

Et comment?

ORONTE.

J'aime par connaissance, et non aveuglément;
Ma raison se rendant de surprise incapable,

Sans rien chercher de plus, je m'attache à l'aima- [ble,
Et le trouvant en elle ainsi qu'il est en vous,
Je confonds un amour dont l'appas m'est si doux,
Et crois, sans me noircir vers l'une ni vers l'autre,
Qu'honorer son mérite est rendre hommage au vô- [tre.

DOROTÉE.

Mais comme on est réduit à choisir tôt ou tard,
Qui vaincra de nous deux?

ORONTE.

C'est un secret à part.

DOROTÉE.

Il faut se déclarer.

ORONTE.

Votre ordre en vain m'en presse;
Celle qui me perdrait en mourrait de tristesse.

LUCIE.

Vous pouvez sans scrupule ailleurs vous engager:
Vraiment, vous valez bien qu'on y daigne songer.

ORONTE.

Ah! Vous en osez donc faire la dégoûtée?
Voilà mon choix tout fait, je suis à Dorotée.

LUCIE.

Je lui cède sans peine un bien si précieux.

ORONTE.

Me déclarant pour vous, vous en parleriez mieux.

LUCIE.

En effet, son bonheur est fort digne d'envie.

ORONTE.

Toujours d'un faux orgueil la disgrâce est suivie;
Vous verrez ce que c'est que de m'avoir perdu.
(*A Dorotée.*)
Vous, à qui désormais tout mon amour est dû,
Croyez...

DOROTÉE.

Un choix si prompt me met en défiance.

ORONTE.

Votre cœur est d'accord de cette préférence,
N'en faites point la fine, il la croit mériter.

DOROTÉE.

Votre inégale humeur me fait toujours douter;
Vous en contez partout.

ORONTE.

Et n'est-ce pas la mode?
Voyez si, tel qu'il est, mon cœur vous accommode.

SCÈNE X

ARGANTE, ORONTE, FLORAME, ÉRASTE,
DOROTÉE, LUCIE, LISETTE, CLITON.

ÉRASTE, *à Dorotée.*

Voici votre billet, infidèle. Mais quoi,
Ma sœur avecque vous!

ARGANTE, *à Florame.*

Je réponds de sa foi,
Je suis père.

FLORAME.

Ah! plutôt que la vouloir contraindre...

ARGANTE.

Enfin de vos froideurs j'ai sujet de me plaindre;
Si certains bruits confus vous mettent en souci
Jusqu'à vous alarmer de voir Oronte ici,
Sachez ce qui l'amène, et qu'aimé de Lucie...

LUCIE.

De moi? Que dites-vous? C'est ce que je dénie,
Mon amour est un bien qu'il ne peut espérer.

FLORAME, *à Argante.*

Souffrez donc qu'aujourd'hui j'ose me déclarer.
Lucie étant l'objet à qui j'ai pu prétendre,
J'estime en vain l'honneur de me voir votre gendre,
Je ne puis l'accepter sans infidélité;
Mais Éraste...

ÉRASTE, *à Florame.*

Non, non, le sort en est jeté,
Mon cœur de cette ingrate abhorre l'hyménée;
Cependant je tiendrai ma parole donnée,
Venez-en voir l'effet, et remenez ma sœur.

FLORAME, *à Argante.*

Adieu. Ne soyez point jaloux de mon bonheur.

SCÈNE XI

ARGANTE, ORONTE, DOROTÉE, LISETTE,
CLITON.

ARGANTE, *à Oronte.*

Que veut dire ceci? Lucie aime Florame!
Eh quoi, n'est-elle pas l'objet de votre flamme;
Et surpris aujourd'hui dans un doux entretien,
N'avez-vous pas sauté de son jardin au mien?

ORONTE.

Puisqu'enfin il est temps que je vous désabuse,
Apprenez que l'amour m'a fourni cette excuse.

ARGANTE.

Quoi, voir de nuit ma fille, et tous deux tantoser...

ORONTE.

Ne vous emportez point.

ARGANTE.

A moins que l'épouser..

ORONTE.

J'y consens; il faut bien qu'enfin je me marie,
Pourrions-nous autrement finir la comédie?

DOROTÉE.

Vous réduire à l'hymen, qui l'aurait pu prévoir?

ORONTE.

C'est la fin de mon rôle, il faut bien le vouloir.

CLITON.

Cette conclusion est encore imparfaite,
Il faut, pour bien finir, que j'épouse Lisette.

DOROTÉE.

L'aimes-tu?

CLITON.

Je m'en meurs, madame.

DOROTÉE.

Elle est à toi.

CLITON, *à Lisette.*

Ah, mignarde!

LISETTE.

Non, non, il tient encore à moi.
Peux-tu m'entretenir l'état de demoiselle?

CLITON.

Que trop.

LISETTE.

As-tu de quoi?

CLITON.

N'en sois point en cervelle.

LISETTE.

J'en doute.

CLITON.

C'est à tort.

ORONTE.

Va, nous t'en assurons.

LISETTE.

Voyons compter l'argent, et puis nous parlerons.

FIN DE L'AMOUR A LA MODE.



LE CHARME DE LA VOIX.

LE DUC DE MILAN.

Pardonnez mon silence à ma juste surprise:
Mais, si l'on m'a dit vrai, qui peut être Fénise?

LE CHARME DE LA VOIX

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

1653

PERSONNAGES

LE DUC DE MILAN.
LA DUCHESSE DE PARME.
FÉDÉRIC, gouverneur du duc.
CARLOS, fils de Fédéric.

PERSONNAGES

FÉNISE, fille de Fédéric.
LAURE, confidente de Fénise
FABRICE, bouffon du duc.
CAMILE, suivant de Carlos.

La scène est à Milan.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

FÉNISE, LAURE.

LAURE.

Quoi, lorsque dans ces lieux tout le monde s'ap-
Au spectacle pompeux d'une superbe fête, [prête
Et que pour augmenter l'éclat d'un si beau jour,
Nous vous voyons enfin rappelée à la cour,
Vous soupirez, madame, et votre âme inquiète
Semble n'en recevoir qu'une joie imparfaite?

FÉNISE.

Après douze ans d'exil te faut-il étonner
Si l'ordre qui m'en tire a de quoi me gêner?
Lorsque de la retraite on a pris l'habitude,
On n'y renonce point sans quelque inquiétude;
Et dans le changement qui me vient d'arriver,
Les plus fermes esprits se plairaient à rêver.

LAURE.

Votre humeur au chagrin fut toujours si contraire,
Qu'il parle malgré vous quand vous voulez vous
[taire;
Le luth, dont vous faisiez votre plus cher souci,
A peine encor pour vous a quelque charme ici;
Et cette belle voix, le comble favorable
De tant de qualités qui vous rendent aimable...

FÉNISE.

Ah, don de la nature à mon repos fatal!

LAURE.

Quoi donc, sans y penser, j'ai touché votre mal?

FÉNISE.

Oui, Laure, et c'est en vain qu'un obstiné silence
Voudrait t'en dérober l'entière connaissance,
J'en sens par cet effort redoubler la rigueur;
Et te le découvrir, c'est soulager mon cœur.
Mais pour le concevoir, remets dans ta mémoire
De nos malheurs passés la pitoyable histoire,
Lorsque le duc de Parme, injuste en ses projets,
Nous priva si longtemps des douceurs de la paix.

LAURE.

Je sais que de Milan prétendant quelque hommage,
Il en tint le refus pour un sanglant outrage,
Et qu'il fit par la guerre éclater en ces lieux
Tout ce que la vengeance a de plus furieux; [tes,
Qu'après plusieurs combats aux deux partis funes-
On voulut par l'hymen en conserver les restes;
Que les ducs ennemis s'en faisant une loi,
Dès lors pour leurs enfants se donnèrent la foi;
Et qu'enfin par l'accord où l'obligea son père,
Le nôtre doit de Parme épouser l'héritière.

FÉNISE.

Hélas! Je vins au jour dans ce temps malheureux
Qui fit naître un accord pour moi si rigoureux.
Puisque j'entrais à peine en ma cinquième année,
Que Milan de son duc pleura la destinée;
Il meurt, et par un choix qui nous comble d'hon-
Mon père de son fils est déclaré tuteur. [neur,
Sa prudence connue, et son rang et son âge
Acquirent à sa foi cet illustre avantage,
Et chacun s'assurant sur sa fidélité,
On lui laisse le soin de l'hymen arrêté.
Comme par une rude et triste expérience,
Pour l'un et l'autre État il en sait l'importance,
Auprès de la duchesse, héritière à son tour,
A Parme pour son maître il fait toujours sa cour
Et craignant de laisser un prétexte à l'envie
Qui pût mêler quelque ombre à l'éclat de sa vie,
Pour montrer qu'à l'État il est bien plus qu'à soi,
Par mon bannissement il veut marquer sa foi.
Ce que sur mon visage il pense voir de charmes
Pour le rendre suspect a d'assez fortes armes;
Avec le jeune duc m'élever au palais,



LE CHARME DE LA VOIX.

LE DUC DE MILAN.

Pardonnez mon silence à ma juste surprise:
Mais, si l'on m'a dit vrai, qui peut être Fénise?

C'est vouloir l'asservir au peu que j'ai d'attraits ;
Et rompant un traité qui finit notre peine,
M'assurer en secret le rang de souveraine.
Voilà sur quels motifs ce père sans amour,
Dès l'âge de cinq ans m'éloigna de sa cour.
Compagne de mon sort, tu sais à quelle étude
J'ai tâché d'employer ma longue solitude,
Et que, sans être vue, ou du moins rarement,
J'ai pris pour la musique un fort attachement.

LAURE.

C'est ce qui me confond, qu'au mal qui vous pos- [sède
Elle manque aujourd'hui d'apporter du remède.

FÉNISE.

Ah ! s'il faut éclaircir ton esprit abusé,
Comment guérirait-elle un mal qu'elle a causé ?
Pour les noces du duc à Milan revenue,
A ce prince toujours je demeure inconnue,
Et l'on ne me permet de paraître à ses yeux
Qu'avecque la duchesse attendue en ces lieux.
Mon frère l'est allé recevoir à Pavie ;
Et de tant de malheur ma fortune est suivie,
Que contre mes souhaits, sans en rien espérer,
Je romps son hyménée, ou le fais différer.

LAURE.

Vous ?

FÉNISE.

Si de cet aveu ton âme est étonnée,
Songe depuis huit jours quelle est ma destinée ;
Et qu'affranchie enfin d'un long bannissement,
Dans le palais du duc j'ai cet appartement ;
Qu'ayant sur ce jardin une secrète vue,
C'est de là qu'aisément, sans en être aperçue,
J'ai pu, quelque ordre exprès qui m'en ôtât l'espoir,
Et voir ce jeune prince, et suivre mon devoir.
Hélas ! par cette vue où me vois-je réduite ?
Ma raison en désordre en fut d'abord séduite ;
Et pour le dissiper, je cherchai dans ma voix
Ce charme qu'à mes maux elle offrait autrefois :
Mais qu'indiscrètement je rompis le silence !
Le duc en est surpris, il s'approche, il s'avance,
Je me perds, je me trouble à le considérer,
Interdit et confus, je l'entends soupirer ;
Et l'un et l'autre atteints de blessures pareilles,
S'il m'éblouit les yeux, je touche ses oreilles.

LAURE.

Sut-il qui vous étiez ?

FÉNISE.

Il l'apprit aisément,
Et son inquiétude égalant mon tourment,
Dans la pressante ardeur qu'il a de me connaître,
Chaque jour en ce lieu je le vois seul paraître.
Je chante, et ne pouvant rien obtenir de plus,
Il soupire, il se plaint d'un injuste refus.
Jamais, s'il l'en faut croire, une si vive flamme
Avec tant de respect ne s'empara d'une âme.
Ce que lui peint de moi la douceur de ma voix
Par un charme inconnu l'asservit à mes lois ;
Et le rare tableau qu'en lui-même il s'en trace
Ne souffre dans son cœur aucun trait qu'il n'efface.
Un vieil accord à Parme engage en vain sa foi,
S'il me voit, s'il me parle, il le rompra pour moi ;
Et sur quelque prétexte arrêtant la duchesse,
Son amour de Milan me fera la maîtresse.

LAURE.

Il est de certains nœuds dont le secret pouvoir
Arrache un cœur à l'autre avant que de se voir ;
Et cette sympathie a souvent tant de force...

FÉNISE.

O de mon fol espoir trompeuse et vaine amorce !
Après tant de serments dont mon esprit flatté
Par trop de confiance enfla ma vanité,
Je crus que me montrant sans me faire connaître,
Si par l'ordre du ciel sa flamme avait pu naître,
Le duc serait contraint de la faire éclater
Aussitôt à me voir qu'à m'entendre chanter :
Ainsi, pour m'assurer du secret de son âme,
Ayant adroitement pratiqué quelque dame,
La curiosité me servant de couleur,
Je la suivis au bal, hélas ! pour mon malheur.
Ce fut pour mon orgueil de quoi se satisfaire
D'y mériter le nom de la belle étrangère.
Chacun m'offrit des vœux, chacun me fit sa cour,
Et le duc seul m'y vit sans me parler d'amour ;
Ce qu'il ouït vanter d'attraits sur mon visage
Ne put forcer son cœur au plus léger hommage :
Mes yeux, dont les regards en cherchaient les [moyens,
N'eurent qu'un faible éclat pour arrêter les siens ;
Et ce fatal essai de son indifférence,
Sans finir mon amour, finit mon espérance.
Vois par là si mon cœur a droit de soupirer.

LAURE.

Au moins ne l'a-t-il pas de ne point espérer.

FÉNISE.

Quoi, sans sentir ce trouble aux amants ordinaire,
Il me voit, il m'écoute, et tu veux que j'espère ?

LAURE.

Cette indigne froideur dont vous vous irritez,
Vient de n'avoir pas su que c'est vous qui chantez.

FÉNISE.

Quand l'amour dans nos cœurs se coule avec empire,
Le ciel qui le permet prend soin de les instruire ;
Un désordre secret qu'on ne peut réprimer
Nous fait connaître assez ce qu'il nous fait aimer.
En vain on dissimule, en vain l'on se déguise,
Un beau feu n'a jamais à craindre de surprise,
Et comme en ses effets il est toujours égal,
Il ne brûle pas bien quand il éclaire mal.

LAURE.

Mais il faudra qu'enfin le secret s'éclaircisse.

FÉNISE.

Mais tu vois que le duc n'aime que par caprice,
Et ma voix de sa flamme étant le seul appui,
Voudrais-tu que mon cœur se déclarât pour lui ?

LAURE.

C'est l'unique moyen de vous faire duchesse.

FÉNISE.

Où je hasarde trop, mon ambition cesse.

LAURE.
Et que hasardez-vous à souffrir son amour?

SCÈNE II

FÉDÉRIC, FÉNISE, LAURE.

FÉDÉRIC.
Il vous faut retirer, le duc est de retour,
Ma fille, et son chagrin qu'aucun plaisir n'efface,
N'a pu céder longtemps à celui de la chasse :
Pour rêver solitaire il doit entrer ici.

FÉNISE.
Mais encor jusqu'à quand me renfermer ainsi?
Ai-je à vivre toujours exilée ou captive?

FÉDÉRIC.
Ma fille, c'est demain que la duchesse arrive;
Et l'État par mes soins jusqu'ici défendu,
Vous remettra par elle au rang qui vous est dû.

FÉNISE.
Jusqu'ici mon respect vous a trop fait connaître...

FÉDÉRIC.
Hâtez-vous de rentrer, le duc s'en va paraître.

FÉNISE, *bas à Laure.*
C'est ma voix qui l'attire.

LAURE.
Et sans vous laisser voir,
Vous chercherez toujours à flatter son espoir?

FÉNISE.
Sans doute.

LAURE.
Mais par là que pouvez-vous prétendre?

FÉNISE.
Perdre quelques soupirs sans qu'il les puisse en- [tendre,
Et de ce faux appas soulager mon ennui,
Qu'il souffrira pour moi, si je souffre pour lui.

SCÈNE III

LE DUC, FÉDÉRIC, FABRICE.

LE DUC, *à Fabrice.*
Si tu peux à mon mal trouver quelque remède...
Mais verrai-je en tous lieux que Fédéric m'obsède?
Et faut-il pour surcroît de haine et de chagrin,
Qu'aujourd'hui mon malheur l'amène en ce jardin?

FÉDÉRIC.
Seigneur, si près de voir arriver la duchesse,
Vous conservez encor cette morne tristesse,
Un espoir si charmant vous en doit retirer.

LE DUC.
Quelque bien qu'il m'assure, il faut le différer.
Comme dans mon chagrin je ne puis me contraindre,
De mon accueil peut-être elle pourrait se plaindre;
Et je trouve à propos, pour la mieux recevoir,
De me priver encor du plaisir de la voir.

FÉDÉRIC.
Quoi; comme aux autres lieux l'arrêter à Pavie!
Seigneur...

LE DUC.
Mais, Fédéric, il y va de ma vie :
Qu'on ait soin seulement de l'y bien divertir,
Tant qu'un ordre nouveau l'oblige d'en partir.

FÉDÉRIC.
Ce long retardement ouvrant sa défiance,
Lui fera voir en vous trop peu d'impatience;
Et je crains que par là son esprit irrité...

LE DUC.
Enfin, n'en parlons plus, le sort en est jeté.

FÉDÉRIC.
Au point que cet hymen à votre État importe...

LE DUC.
La raison est pour vous, mais elle est la moins forte,
Et quand la passion tâche de l'étouffer,
Ce n'est qu'en lui cédant qu'on en peut triompher.

FÉDÉRIC.
Puisqu'aujourd'hui sur vous la vôtre a tant d'em- [pire,
De peur de l'irriter, seigneur, je me retire.

SCÈNE IV

LE DUC, FÉNISE, *derrière le théâtre*, FABRICE.

LE DUC.
Enfin, il est parti, Fabrice, c'est à toi
A me donner ici des preuves de ta foi.

FABRICE.
Elle a de tous vos maux la guérison certaine,
Vous en avez douté, vous en souffrez la peine:
Si vous eussiez plus tôt imploré mon secours...

LE DUC.
Je tâchais de me vaincre, et j'espérais toujours.

FABRICE.
C'était mal espérer; rien n'est gâté, n'importe,
Vous m'allez voir pour vous agir de bonne sorte

LE DUC.
Si tu peux m'acquérir le bien que je prétends...

FABRICE.
Je bats bien du pays, seigneur, en peu de temps
Et veux à bouffonner n'être jamais de mise,
Si dans ce même jour vous ne voyez Fénise :
Mais il vaudrait bien mieux, sans chercher ce dé [tour
Aller à Fédéric découvrir votre amour;
Dans l'espoir de se voir ducalement beau-père...

LE DUC.
Non, non, il faut aimer, et souffrir et me taire,
Attendant que sa fille avecque nous d'accord,
Du malheur que je crains m'aide à braver l'effor
Je sais de Fédéric la fière politique,
Au seul bien de l'État tout son zèle s'applique;
Et lui laisser enfin soupçonner mon amour,
C'est bannir de nouveau Fénise de la cour.
Vois si je dois songer à rompre le silence.

FABRICE.
Mais vous lui pourriez faire un peu de violence;
Et, si de l'éloigner il prenait le dessein,
Malgré ses dents et lui, parlez en souverain.
Un je veux, bien poussé, de loin se fait entendr

LE DUC.

Mais enfin, sans aveu, dois-je rien entreprendre?
Si pour trop écouter un scrupuleux devoir
Fénise a jusqu'ici refusé de me voir,
Puis-je, sans être sûr de ne lui pas déplaire,
Permettre à mon amour d'agir contre son père?

FABRICE.

Sans plus moraliser, il faut donc promptement
Vous donner l'accès libre à son appartement;
Alors permis à vous d'avancer vos affaires.

LE DUC.

Tu m'y verras donner les ordres nécessaires :
Mais comment ton adresse en viendra-t-elle à bout?

FABRICE.

Sachez que ma folie est mon passe-partout,
Et que, vieux harangueur qu'avec vous on voit rire,
J'entre par privilège en tout lieu sans rien dire.
Mais quel son musical...

(*On entend quelques accords de théorbe.*)

LE DUC.

Fénise va chanter,
C'est le signal; approche, il la faut écouter.

FÉNISE *chante derrière le théâtre.*

Si dans l'ennui dont mon âme est atteinte,
Mes soupirs chaque jour vous adressent ma plainte,
Cessez, ruisseaux, d'en murmurer.
Quand d'un astre fâcheux la fatale influence
Nous défend l'espérance,
Il est permis de soupirer.

FABRICE.

Peste, quels roulements!

LE DUC.

Ils enlèvent mon âme.
Hé bien, Fabrice, hé bien, condamnes-tu ma flam-
Et d'un plus rare objet puis-je suivre la loi? [me?

FABRICE.

Vous en croyez l'amour, et cela sur sa foi?
Mais s'il fallait qu'enfin cette rare personne
Eût le nez perroquet, ou la face guenonne?

LE DUC.

Quoi, tu pourrais penser qu'elle manquât d'appas,
Et que chantant si bien...

FABRICE.

Ne vous y trompez pas :
J'en ai vu telle, moi, témoin irréprochable, [diable,
Qui, chantant comme un ange, aurait fait peur au
Et qui, quoique sa voix semblât venir des cieux,
Avait un œil en terre, et l'autre chassieux.

LE DUC.

Non, Fénise toujours eut le bruit d'être belle.

FABRICE.

Si ce bruit n'est point faux, que ne se montre-t-elle?

LE DUC.

Peut-être... Mais je crois ouïr encor sa voix;
Écoute.

FABRICE.

Un peu plus haut que la première fois.

FÉNISE.

Je connais bien qu'au mal qui me possède,
Je n'applique par là qu'un impuissant remède,
Qui n'étouffe point mes désirs;
Mais en vain en fuyant votre onde s'en offense.
Quand on perd l'espérance,
On peut bien perdre des soupirs.

LE DUC, *à Fénise.*

Ah! Si d'un cœur soumis vous estimez l'hommage,
Perdrez-vous des soupirs que mon amour partage,
Et lorsque par l'espoir le sort se peut braver,
Vous le défendrez-vous afin de m'en priver?
Fabrice, c'en est fait. Il faut avec adresse
A Parme dès demain renvoyer la duchesse.
Dût se perdre Milan, on verra mon amour...
Mais que vois-je? Carlos est déjà de retour?

SCÈNE V

LE DUC, CARLOS, FABRICE, CAMILE.

CARLOS.

Seigneur, vous me verrez sans doute avecque joie,
Apprenant que vers vous, la duchesse m'envoie,
Et que de son amour l'impatiente ardeur
Vous explique par là les secrets de son cœur.
Ces superbes apprêts, dont la magnificence
Par votre ordre à Pavie honore sa présence,
N'ont point d'appas en eux qu'elle daigne goûter,
Lorsque, pour en jouir, il s'y faut arrêter.
C'est ce que de sa part j'ai charge de vous dire;
Vous voir est le seul bien où son désir aspire,
Et l'ennui qu'elle sent des honneurs qu'on lui fait
D'une agréable cause est le charmant effet.
A ce retardement où leur pompe l'engage,
Un aimable courroux a saisi son courage;
En vain à le cacher elle a fait quelque effort,
Dans l'éclat de ses yeux il a paru d'abord.
A songer au bonheur dont ce délai la prive,
On les a vus briller d'une clarté plus vive,
Son teint, dont la blancheur eût les lis effacés,
Souffrant un doux mélange a paru...

LE DUC.

C'est assez.

SCÈNE VI

CARLOS, CAMILE, FABRICE.

CAMILE.

La réponse est bien courte.

CARLOS.

O l'étrange caprice!
D'où lui vient cette humeur? Arrête, un mot, Fa-
Toi, qui souvent du duc partages le souci, [brice.
Dis-moi ce qui l'oblige à me traiter ainsi.
Sans daigner me parler je vois qu'il se retire!
Pour l'aigrir contre moi qu'aurais-je pu lui dire?
Je n'ai fait jusqu'ici qu'applaudir à ce feu,
Dont lui-même avec joie il a signé l'aveu.

Par ce retardement qui gêne la duchesse,
J'ai donné plus de jour à l'ardeur qui la presse,
J'en ai peint tout exprès ses désirs traversés,
J'ai parlé de ses yeux, de son teint...

FABRICE.

C'est assez.

SCÈNE VII

CARLOS, CAMILE.

CAMILE.

Entendez-vous l'écho?

CARLOS.

Tout sert à me confondre.
Quoi, le duc tout à coup s'en va sans me répondre,
Et quand je crois venir soulager son amour,
Un silence affecté condamne mon retour?
Quelle énigme est ceci? Dieux! Qu'est-ce qui se [passe?

CAMILE.

Est-ce là seulement ce qui vous embarrasse?

CARLOS.

Mille pensers divers me tiennent divisé,
Qui le devinerait?

CAMILE.

Il n'est rien plus aisé.
Nous arrivons tous deux, et, sans qu'on nous en [presse,
Votre langue s'exerce à louer la duchesse;
Le duc à la harangue ayant les yeux baissés,
Vous l'a fait accourcir par un grand, c'est assez;
Et sourcilleusement nous laissant seuls ensemble,
Sans plus longue réplique il tourne où bon lui sem- [ble.

CARLOS.

Mais enfin le sujet, quel est-il?

CAMILE.

Pour ce point,
Il est bien évident que je ne le sais point;
Mais du reste, si c'est ce qui vous embarrasse,
Sans y rien altérer, voilà ce qui se passe.

CARLOS.

Ah! cesse de railler, quand mon sort rigoureux
Dans un trouble confus laisse flotter mes vœux.
Si pour quelqu'autre objet l'âme d'amour atteinte
Le duc pour son hymen sentait quelque contrainte,
Et qu'il vît à regret... Mais, ô frivole espoir,
Qu'un feu trop écouté me laisse concevoir!
C'est plutôt que ce cœur, à louer la duchesse,
A trop fait éclater quel motif l'intéresse,
Et que mes sentiments par un zèle indiscret,
D'un amour que je cache ont trahi le secret.
Ah, dieux! S'il est ainsi...

CAMILE.

Non, cela ne peut être;
C'est plutôt que le duc cherchant à se connaître,
De peur de trop donner à son tempérament...

CARLOS.

Hé bien?

CAMILE.

Ma foi, brisons sur le raisonnement,
Il vaudra mieux peut-être à diverses reprises.
Souvent...

CARLOS.

C'est trop longtemps écouter tes sottises,
Allons trouver mon père, et tâchons de savoir
Si j'ai plus de sujet de crainte que d'espoir.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

LE DUC, FABRICE.

FABRICE.

C'est n'avoir pas peu fait avec mon badinage,
Qu'avoir à votre amour assuré ce passage.
Tandis que de sa voix jamais rassasiés
Vos sens à l'écouter étaient extasiés,
M'étant coulé sans peine avec un domestique,
J'ai mis avec tant d'art le bouffon en pratique,
Que, sans donner soupçon d'aucun secret complot,
Je me suis esquivé soudain sans dire un mot;
Et laissant au besoin cette porte entr'ouverte,
J'ai ménagé pour vous l'occasion offerte.
C'est à vous maintenant à vous en bien servir.

LE DUC.

Mon cœur dans son transport se sent presque ravir.
Mais un fâcheux souci vient traverser ma joie.

FABRICE.

Quel, seigneur?

LE DUC.

De Carlos qu'il faut que je renvoie.

FABRICE.

On l'est allé chercher, il partira soudain,
Lorsqu'il en verra l'ordre écrit de votre main.

LE DUC.

Il sera fort surpris d'y trouver charge expresse
De remener à Parme au plus tôt la duchesse.

FABRICE.

Que dira Fédéric?

LE DUC.

C'est ce que je crains peu,
Si j'obtiens de sa fille un favorable aveu.
Enfin je la verrai, cette aimable inconnue.

FABRICE.

Ce poste bien gardé vous assure sa vue.

LE DUC.

Mais es-tu bien certain qu'elle doive passer?

FABRICE.

Vous prenez grand plaisir à vous embarrasser.
Ne chantait-elle pas dans cette galerie?

LE DUC.

Si l'on s'était douté de ta supercherie?

FABRICE.

Pour peu que vous donniez sur les si, sur les mais,

Vous trouverez matière à ne finir jamais;
L'amour est ombrageux.

LE DUC.

Et Fénise trop belle
Pour ne pas craindre tout lorsqu'on brûle pour elle.

FABRICE.

Dans ce que votre esprit s'en figure d'appas,
Elle peut être belle et ne vous plaire pas; [ble,
Car la plus belle enfin, quelques traits qu'elle assem-
N'est pas celle qui l'est, mais celle qui le semble.

LE DUC.

Qui t'a fait si savant en matière d'amour?

FABRICE.

On est en bonne école en pratiquant la cour;
Et le plus ignorant que le ciel a fait naître,
Aux leçons qu'on y prend y devient bientôt maître.
Mais enfin, en aimant, qui croyez-vous aimer?

LE DUC.

L'objet seul dont l'empire a droit de me charmer.
Je m'en offre une idée et si noble et si belle,
Que je ne sache rien qui puisse approcher d'elle.

FABRICE.

Tant pis; car ce portrait dans votre cœur gravé
Y doit avoir déjà son autel élevé;
Et si l'original était fort dissemblable...

LE DUC.

Tel qu'il soit, à mes yeux il faut qu'il soit aimable,
De sa divine voix j'en crois le doux effet,
Le ciel ne laisse point son ouvrage imparfait:
Et l'amour sans succès entre peu dans une âme,
Lorsque la sympathie en fait naître la flamme.

FABRICE.

Pour moi qui ne sais point tant de raffinement,
J'aimerais mieux aimer moins sympathiquement.
Deux yeux un peu fripons aidés d'un souris tendre,
Sont beaux à regarder avant que de se rendre,
Les blessures qu'ils font sont de meilleur aloi,
Et s'il en faut mourir, au moins sait-on pourquoi.

LE DUC.

Tais-toi. J'entends marcher, on vient à nous, écoute.

FABRICE.

Retirons-nous ici, c'est Fénise sans doute.
Sans nous nommer sitôt, laissons-la s'avancer.

LE DUC.

Je crains...

FABRICE.

Quoi, les regards qu'elle va vous lancer?
Pour les tendres de cœur sa blessure est malsaine.

SCÈNE II

LE DUC ET FABRICE, *dans le fond du théâtre*, FÉNISE, LAURE.

FÉNISE, *à Laure.*

As-tu remis ce luth?

LAURE.

N'en soyez point en peine.

LE DUC.

Regarde, admire, vois, Fabrice, quel éclat
Qui n'en serait charmé?

FABRICE.

Tâtez, le cœur vous bat.

LE DUC.

Mais as-tu vu jamais beauté plus surprenante?

FABRICE.

Ma foi, je n'en sais rien, j'œillade la suivante;
Comme elle est plus mon fait, elle est plus à mon [gré.

FÉNISE, *à Laure.*

Dieux! Comment jusqu'ici le duc est-il entré?
Feignons grande surprise.

LE DUC, *à Fénise.*

Enfin, je puis, madame...

FÉNISE.

Ah! Laure, où sommes-nous?

FABRICE, *au duc.*

Parlez vite de flamme.

LE DUC.

Ne vous offensez pas...

FÉNISE.

Allons, Laure.

FABRICE, *l'arrêtant.*

Ah! Tout doux.
La belle, c'est le duc.

FÉNISE.

Que voudrait-il de nous?

LE DUC.

En pouvez-vous douter si vous êtes Fénise?

FÉNISE.

L'erreur qui vous abuse augmente ma surprise.
Moi, Fénise? Ah! Seigneur, j'ai quelque vanité
De voir à cette erreur votre esprit emporté;
Et je puis désormais me vanter d'être belle,
Puisqu'au moins à vos yeux j'ai pu passer pour elle.

LE DUC.

Quoi, vous ne l'êtes point?

FÉNISE.

Non, seigneur.

LE DUC, *à Fabrice.*

Qu'est-ceci?
Que toujours le malheur me persécute ainsi?

FABRICE, *au duc.*

Ma foi, nous allions mal adresser nos fleurettes.

LAURE, *bas à Fénise.*

Mais, de grâce, à quoi bon lui cacher qui vous êtes?

FÉNISE.

Pour voir si mon visage a pour lui quelque appas,
Et ne rien hasarder si je ne lui plais pas.

LE DUC.

Vous êtes de sa suite, à ce que je puis croire?

FÉNISE.

Oui, seigneur, la servir fait toute notre gloire,

LAURE.

Ce soin de l'une et l'autre est le plus cher emploi,
Mais Célie est d'un rang plus élevé que moi,
Comme dame d'honneur il faut que je lui cède.

LE DUC, *à Fénise.*
Vous êtes donc la dame?
LAURE.
Et moi, je suis son aide.
FABRICE.
Si l'on trouvait moyen de s'en accommoder
L'aide a l'air assez drôle, on pourrait s'en aider.
LE DUC.
Et Fénise?
FÉNISE.
Pour moi, je ne la quitte guère,
Que lorsqu'elle reçoit visite de son père.
Ils ont quelque secret toujours à consulter.
LE DUC.
Mais ici tout à l'heure elle vient de chanter?
FÉNISE.
Oui, dans cet endroit même, et j'étais avec elle,
Quand de cette visite ayant su la nouvelle,
Par cet autre escalier nous quittant promptement,
Elle a couru le joindre en son appartement.
LE DUC, *à Fabrice.*
O succès imprévu d'une heureuse entreprise,
Que je trouve Célie où je dois voir Fénise!
FABRICE.
Mais, si pour celle-ci vous vous sentez piqué,
Que perdra votre amour à s'être équivoqué?
Après tout, c'est hasard si l'autre n'est plus laide.
LE DUC.
Ah, non, Fabrice, non, mon mal est sans remède:
J'ai beau voir dans Célie éclater mille appas,
C'est en manquer pour moi que de ne chanter pas.
FÉNISE, *bas à Laure.* [mage,
Hé bien, quoiqu'à ma voix il semble rendre hom-
Veux-tu d'un plein mépris un plus clair témoignage;
Et crois-tu que mes yeux, pour en faire un captif,
Puissent jamais briller d'un éclat assez vif?
A peine il me regarde.
LAURE.
Et c'est là ma surprise.
LE DUC, *à Fénise.*
Voudriez-vous pour moi dire un mot à Fénise?
FÉNISE.
Vous pouvez m'employer, seigneur, sûr qu'il n'est
Que Fénise de moi ne reçoive fort bien, [rien
Qu'elle prend mes avis, les estime, les aime,
Et qu'enfin je lui suis comme une autre elle-même.
LE DUC.
Ainsi je vous pourrais confier mon secret?
FÉNISE.
Vous ne sauriez choisir un esprit plus discret.
LE DUC.
Et vous lui direz tout?
LAURE.
Célie est ponctuelle;
Quoi que vous lui disiez, je vous réponds pour elle,
Qu'avecque tant de soin elle vous servira,
Que dans le même instant Fénise le saura.
LE DUC.
Daignez donc l'assurer que mon âme soumise
Au charme de sa voix a voué sa franchise,
Que malgré ses refus, le bonheur de la voir,
De mon cœur amoureux fait le plus doux espoir,
Et qu'enfin, si le sien dans mes vœux s'intéresse,
Milan verra ma mort, ou la verra duchesse.
FÉNISE.
Quoi, vous aimez Fénise?
LE DUC.
Ah, c'est dire trop peu.
La plus pressante ardeur n'égale point mon feu;
Et sa rare beauté, pour qui ce cœur soupire,
Est la seule conquête où mon espoir aspire.
FÉNISE.
Vous la croyez donc belle?
LE DUC.
A former son beau corps
Le ciel a déployé ses plus riches trésors,
Jamais de tant d'appas beauté ne fut pourvue.
FÉNISE.
Comment la louer tant sans l'avoir jamais vue?
LE DUC.
C'est assez que l'amour, par un merveilleux trait,
A mon âme enflammée en ait fait le portrait;
Et s'il m'a su causer de si douces alarmes,
Jugez ce que sa vue aura pour moi de charmes.
FÉNISE.
Quoi que vous présumiez de ce rare portrait,
L'imagination fait en vous trop d'effet;
Et Fénise, après tout, ne peut être si belle,
Que vous n'en ayez vu qui vaillent autant qu'elle.
LE DUC.
Non, tout ce que jamais j'ai vu de plus charmant
N'a pu faire à mon cœur de surprise un moment;
Ce sont fades beautés indignes qu'on leur cède.
FÉNISE, *bas à Laure.*
Qu'ose-t-il dire, Laure, il me trouve donc laide?
LE DUC.
Mais cette belle voix dont les divins accents
M'ont enchanté l'oreille, et captivé les sens,
C'est là des plus grands cœurs le charme inévitable,
C'est par elle qu'au mien Fénise est adorable,
Et que j'estime autant cet objet inconnu,
Que je sens de mépris pour tout ce que j'ai vu.
FÉNISE, *bas à Laure.*
Jusqu'où pour moi du sort va le caprice extrême,
Si l'on me désoblige à me dire qu'on m'aime.
Il faut pourtant pousser la chose encor plus loin.
LE DUC.
Mais de votre secours mon amour a besoin;
Mon secret déclaré, me le puis-je promettre?
FÉNISE.
En de plus sûres mains l'eussiez-vous pu remettre?
Je prévois toutefois un obstacle fâcheux?
LE DUC.
Quel? Fénise aurait-elle accepté d'autres vœux?
Si le ciel l'a permis, ma mort est infaillible.
FÉNISE.
Non, son cœur jusqu'ici s'est montré peu sensible:
Mais on m'a découvert depuis notre retour,

Qu'une dame assez belle a pour vous de l'amour;
Et prenant quelque soin d'observer cette amante,
J'ai connu que Fénise était sa confidente,
Ainsi je tiens fort sûr, comme elle en fait grand cas,
Qu'elle vous voudra mal de n'y répondre pas.

LE DUC.

Et quelle est cette dame?

FÉNISE.

Un brillant de jeunesse
La fait plus que toute autre aimer de ma maîtresse;
D'elle, quoi qu'elle fasse, elle trouve tout bon.

LE DUC.

Faites-moi grâce entière en m'apprenant son nom.

FÉNISE.

Je vous le dirais bien, mais je ne saurais croire
Que vous eussiez sitôt pu manquer de mémoire.
Après ce que déjà vous avez su de moi...

FABRICE, *au duc.*

Oyez-vous la friponne? Elle parle pour soi.

LE DUC.

Je viens de me remettre, et sais qui ce peut être.

FÉNISE.

Vous la connaissez donc?

LE DUC.

Oui, je crois la connaître.

FÉNISE.

Hé bien, la trouvez-vous indigne qu'un grand cœur
Pour prix de son amour, en partage l'ardeur?
Qui verrait et Fénise, et celle que je pense,
N'y trouverait peut-être aucune différence;
Le mérite de l'une à l'autre est fort égal.

FABRICE.

Bon, qui l'entendra mieux ne l'entendra pas mal.

LE DUC.

Ce qui presse le plus, c'est qu'auprès de Fénise
Vous daigniez de ma flamme appuyer l'entreprise;
Assurez-la d'un cœur respectueux, soumis,
Je l'espère de vous, vous me l'avez promis :
Et quant à cette dame, à qui le ciel fait prendre
Des sentiments plus doux que je n'en dois prétendre,
Dites-lui qu'à la voir si j'osais présumer,
Que je fusse jamais capable de l'aimer,
D'une autre passion contraire à son attente
Je ne la voudrais pas faire la confidente.

SCÈNE III

FÉNISE, LAURE.

FÉNISE.

Ah! Laure, à sa froideur vois quel mépris est joint.
Que mon malheur est grand!

SCÈNE IV

FÉNISE, FABRICE, LAURE.

FABRICE.

Ne vous affligez point.
Si par hasard votre âme était embarrassée
De quelque trait d'amour dont elle fût pressée,
Avisez et comment, et pour combien, et quand,
Votre fait est trouvé, je suis toujours vacant.

LAURE.

Maraud, si de railler tu prends jamais l'audace...

SCÈNE V

FÉNISE, LAURE.

FÉNISE.

Souffrons, je n'ai que trop mérité ma disgrâce,
Qu'à ce mépris le duc ait pu s'abandonner!

LAURE.

Je ne vois point encor de quoi vous étonner.

FÉNISE.

Non, sa façon d'agir est sans doute obligeante?

LAURE.

S'il s'est mis dans l'esprit d'aimer celle qui chante,
Il ne doit pas trouver grands charmes à vous voir,
Lorsque vous lui cachez ce qu'il devrait savoir.
Avec quelques appas que le ciel l'ait formée,
L'amour fait la beauté de la personne aimée,
A votre seule voix le sien est attaché,
Et, tant qu'on lui tiendra le mystère caché,
Tous vos attraits pour lui n'auront qu'un éclat sombre,
Et comme l'âme y manque, il n'en verra que l'ombre.

FÉNISE.

Eh bien, qu'il continue à s'aveugler ainsi;
S'il est capricieux, je le veux être aussi;
Et de ce que je suis il n'aura connaissance,
Qu'en cessant de me voir avec indifférence.
Aussi bien de mon cœur l'espoir ambitieux,
Pour arrêter le sien, doit éblouir ses yeux;
Et, sans un fort amour, ce n'est qu'une faiblesse
De croire qu'il rompra l'hymen de la duchesse.

SCÈNE VI

FÉNISE, LAURE, CAMILE.

CAMILE.

Adieu, Laure.

LAURE.

Ah! C'est toi? Qui t'amène en ce lieu?

CAMILE.

Tu n'écoutes donc pas? Je viens te dire adieu.
Touche.

LAURE.

Tu me le dis avec beaucoup de joie.
Où vas-tu donc?

CAMILE.

A Parme, où le duc nous renvoie,
Nous avons ordre exprès de le démarier.

FÉNISE.

Et Carlos?

CAMILE.

Il y va sans se faire prier.

FÉNISE.

Quoi, d'un pareil emploi ne craint-il point la honte?

CAMILE.

A le voir on dirait qu'il y trouve son compte :
Pour le moins il prétend... Mais il vous dira tout.

LAURE, *à Fénise.*

Vous voyez que le duc pousse l'affaire à bout?

FÉNISE.

Je crains de Fédéric l'humeur inexorable.

CAMILE.

C'est fort bien craindre à vous, il peste comme un [diable.
Carlos est avec lui, qui ne peut l'apaiser.

LAURE.

N'en doutez point, madame, il veut vous épouser;
Et levant un obstacle à ses desseins contraire,
Il va pour vous fléchir employer votre frère,
C'est par là que Carlos sans contrainte obéit :
Mais il entre.

SCÈNE VII

FÉNISE, CARLOS, LAURE, CAMILE.

CARLOS.

Ma sœur, la fortune nous rit,
Et sur nous désormais sa faveur se déploie,
Voyez dans ce billet la cause de ma joie.

FÉNISE.

« Carlos, sans trop abattre ou flatter son espoir,
Jusque dans ses États remenez la duchesse;
A trouver un prétexte employez votre adresse,
Je ne suis point encore en état de la voir. »
« LE DUC. »

CARLOS.

Que dites-vous de l'ordre qu'il me donne?

FÉNISE.

Sachant ce qui se passe, il n'a rien qui m'étonne;
Mais après les bontés que vous avez pour moi,
Je me dois accuser...

CARLOS.

Vous, ma sœur? Et de quoi?

FÉNISE.

De vous avoir caché ce qu'avaient su m'apprendre
Mille soupirs qu'en vain j'ai refusé d'entendre.

CARLOS.

Ils sont les seuls à craindre à qui se voit forcé
De déguiser sa peine aux yeux qui l'ont blessé.

FÉNISE.

Il n'est point toutefois de flammes si secrètes,
Qu'on ne les autorise à s'en rendre interprètes.

CARLOS.

Le respect quelquefois a lieu de prévaloir.

FÉNISE.

Je ne vois pas pour qui le duc en dut avoir.

CARLOS.

Je sais qu'on lui doit tout; aussi j'ose vous dire
Que sentant dans mon cœur ce que l'amour inspire,
Ma raison dont mes sens tâchaient de triompher,
S'employa toute entière afin de l'étouffer;
Et si de cette ardeur, à toute autre inconnue,
Mes soupirs malgré moi vous ont entretenue,
C'est que contraint ailleurs à les trop resserrer,
Ce cœur auprès de vous cherchait à respirer.

FÉNISE, *à Laure.*

Où m'allait engager mon imprudence extrême?
Sans savoir mon secret il parle pour lui-même;
Pour nous entendre mal, j'ai pensé me trahir.

CARLOS.

Mais qu'à ce nouvel ordre il m'est doux d'obéir,
Quand le duc rejetant l'hymen de la duchesse,
Ote à ma passion toute ombre de faiblesse!
Car c'en est une enfin qu'on ne peut trop blâmer,
Que d'aimer sans espoir qui ne peut nous aimer.
J'ai vécu cependant dans ce cruel martyre,
J'aimais et le respect m'empêchait de le dire,
Et mes vœux incertains, dans mon cœur renfermés,
Y mouraient languissants, aussitôt que formés.
Hélas! Combien de fois, sans le faire paraître,
Me suis-je plaint du rang où le ciel m'a fait naître,
Puisque son vain éclat faisait tomber sur moi
Le redoutable honneur d'un glorieux emploi,
Qui, pour servir le duc, me réduisait sans cesse
A m'arrêter à Parme auprès de la duchesse!
C'est là qu'à ses regards ce cœur trop exposé
Prit l'amorce du feu dont il est embrasé,
C'est là que le devoir m'attachant à lui plaire
Produisit un effet à soi-même contraire :
Et que de mes respects les soins trop assidus
Dans l'hommage du duc se virent confondus.
Mais enfin ennuyé de contraindre ma flamme,
Le ciel daigne à mes vœux abandonner mon âme,
Et cet heureux revers que je n'osais prévoir,
Permet à mon amour les douceurs de l'espoir.

FÉNISE.

Cet espoir qui sitôt croit avoir lieu de naître, [tre,
Vous fait voir plus heureux que vous ne feignez d'ê-
Puisque dans la duchesse il suppose pour vous
Des sentiments d'estime et glorieux et doux.

CARLOS.

Je l'avouerai, ma sœur; si l'ardeur qui m'enflamme
Eclaire assez mon cœur pour lire dans son âme,
L'estime que toujours la duchesse eut pour moi,
Trouve quelque contrainte au respect de sa foi,
Et ce qu'elle se plaît à m'en faire paraître,
Désavoue à regret l'amour qui le fait naître,
Cent fois j'ai vu sa peine égale à mon ennui,
A m'ouïr expliquer la passion d'autrui,
Et nos cœurs interdits ne se pouvaient défendre
De pousser des soupirs que nous n'osions entendre.
Ainsi, comme l'hymen que l'on voit arrêté
A pour unique appui la foi d'un vieux traité;
Que bien loin que son cœur dans ce choix s'intéresse,
Le seul bien de l'État y porte la duchesse;
Et que même elle tient pour un mépris secret
Que le duc n'ait jamais demandé son portrait,
Jugez si d'un retour où son ordre m'engage,
Mon adresse pourra dissimuler l'outrage,
Et si, prenant mon temps à parler de mon feu

Il doit m'être permis d'en espérer l'aveu.

FÉNISE.

Vous l'espérez, mon frère, avec trop de justice :
Prenez l'occasion puisqu'elle est si propice;
Parlez, priez, pressez, et ne négligez rien.

CARLOS.

L'ordre que je reçois m'en offre le moyen ;
Fédéric toutefois m'en donne un tout contraire;
Auprès de la duchesse il m'engage à me taire,
Tandis que de sa part il fera son effort
A remettre le duc aux termes de l'accord.

FÉNISE.

Ah! Ne l'en croyez pas. C'est un abus extrême,
Quand on peut tout pour soi d'agir contre soi-même.
Le duc vous autorise à ne rien déguiser,
Irritez la duchesse au lieu de l'apaiser,
Inventez, ajoutez, une couronne est belle,
Et quoi qu'on fasse enfin tout est permis pour elle.

CARLOS.

A ces hauts sentiments je vois toute ma sœur;
Que pour mes intérêts elle montre d'ardeur!

FÉNISE.

Le ciel sait à quel point cette ardeur est sincère;
Mais en pourrais-je moins témoigner pour un frère
Qui, pendant mon exil, m'a montré tant de fois
Qu'il en désapprouvait les tyranniques lois ?
Aussi ce doux espoir de vous voir duc de Parme,
Pour mon âme, à son tour, est un si puissant charme,
Qu'à peine m'acquittant de ce que je vous doi,
Celui d'être duchesse en aurait plus pour moi.

CARLOS.

Certes, je suis confus de voir qu'à tant de zèle...

SCÈNE VIII

FÉDÉRIC, CARLOS, FÉNISE, LAURE, CAMILE.

FÉDÉRIC.

Je viens vous apporter une étrange nouvelle.
De ton départ, Carlos, ne sois plus en souci.
La duchesse en secret vient d'arriver ici.

CARLOS.

Que dites-vous, seigneur ?

FÉDÉRIC.

Moi-même je l'ai vue,
Elle veut à Milan demeurer inconnue,
Et tenant de son rang le secret déguisé,
Entretenir le duc sous un nom supposé.

CARLOS.

La résolution me semble si nouvelle...

FÉDÉRIC.

Ma fille, cependant courez au-devant d'elle,
Et, dans son entreprise, offrez-lui tous vos soins.

FÉNISE.

Je sais ce que je dois.

FÉDÉRIC.

Allez, je vous rejoins.

SCÈNE IX

FÉDÉRIC, CARLOS, CAMILE.

FÉDÉRIC.

Carlos, sans pénétrer son dessein davantage,
Pour servir la duchesse il faut feindre un voyage,
Et demeurant caché le reste de ce jour,
D'un ordre de sa part appuyer ton retour.
Prends bien garde surtout de ne lui rien apprendre
Du dessein que le duc contre elle avait su prendre;
Pour l'intérêt public il faut dissimuler.

CARLOS.

Mais, sans se découvrir, elle veut lui parler.
Quel est donc votre espoir ?

FÉDÉRIC.

Qu'ébloui de ses charmes,
Le duc à sa beauté rendra soudain les armes,
Et que de son chagrin l'effort capricieux
Cèdera sans contrainte à l'éclat de ses yeux :
J'en viens d'être surpris, on lit sur son visage
Une fierté si noble et d'âme et de courage,
Sa taille avantageuse a tant de majesté,
Son teint tant de douceur et de vivacité,
Que de tant de beautés il est presque impossible
De voir briller l'appas, et n'être point sensible.

CARLOS.

Mais enfin, sous quel nom le prétend-elle voir?
En quelle qualité?

FÉDÉRIC.

C'est ce qu'il faut savoir.
Comme à l'entretenir le devoir nous appelle,
Allons, sans différer, en résoudre avec elle.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

LA DUCHESSE, FÉNISE, LAURE.

LA DUCHESSE.

Celles qui comme nous naissent dans ce haut rang
Doivent ce sacrifice à l'éclat de leur sang;
Ces hommages profonds, et ces honneurs suprêmes
Ne servent qu'à les rendre esclaves d'elles-mêmes;
Et leur propre grandeur étale un joug pompeux,
Qui, pour être éclatant, n'est pas moins rigoureux.
Surtout pour leur hymen, quoi qu'elles se propo- [sent,
Elles sont aux États, les États en disposent;
Et de leurs intérêts faisant d'injustes lois,
Pour régler leurs désirs n'attendent pas leurs [choix.
C'est par là que mon cœur, sans aucun autre char- [me,
Agréa l'union de Milan et de Parme :
Mais au premier soupçon qui m'a fait pressentir
Qu'à cet accord le duc a peine à consentir,

Ayant su m'échapper de Pavie inconnue,
Pour m'en éclaircir mieux, je suis ici venue,
Où l'ordre de Carlos ne m'a que trop appris
Ce qu'il faut que j'oppose à de lâches mépris.

FÉNISE.

Madame, pour le duc, je demeure confuse
De voir qu'à son bonheur lui-même il se refuse.
Mais quand vous ne cherchez qu'à vous désabuser,
J'aurais cru faire un crime à vous rien déguiser;
La raison peut sur lui bien moins que son caprice.

LA DUCHESSE.

Quels que soient ses projets, le ciel me rend justice,
D'une indigne contrainte il dégage ma foi,
Et me laisse en état de disposer de moi;
Car je ne cache point ce qu'en faveur d'un frère
Vous m'avez su déjà forcer à ne plus taire,
Ce beau feu dont pour lui je me sentais brûler,
Et que l'honneur toujours me fit dissimuler.
Je rougis toutefois, et crains un juste blâme
D'avoir si tôt reçu l'hommage de sa flamme,
Et doute si Carlos, dans un trop prompt aveu,
Peut estimer un bien qui lui coûte si peu.

FÉNISE.

Douter qu'il ne l'estime! Ah! c'est lui faire injure.
Madame, il a pour vous une flamme si pure,
Il trouve tant de gloire à s'en voir consumer,
Qu'il semble que lui seul ait su jamais aimer.
Ravi d'être écouté, vous l'avez vu vous-même
Témoigner à vos pieds sa passion extrême;
Mais si je vous disais à quels secrets efforts
Le respect devant vous contraignait ses transports,
Si son feu tel qu'il est s'osait faire paraître...

LA DUCHESSE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il me l'a fait connaître;
Mais à vous en ouïr exagérer l'ardeur,
Carlos auprès de vous n'a que de la froideur;
Jamais sœur ne prit tant les intérêts d'un frère.

FÉNISE.

Le sang trace en nos cœurs un profond caractère.
D'ailleurs, pendant douze ans et d'exil et d'ennui,
N'ayant vu que lui seul, que puis-je aimer que lui?
Lui seul a soulagé ma triste solitude.

LA DUCHESSE.

D'un pareil traitement l'exemple est assez rude.

FÉNISE.

Fédéric crut devoir cet exemple à sa foi.

LA DUCHESSE.

Vous m'en devez haïr, puisque ce fut pour moi.

FÉNISE.

Dites plutôt le duc, dont le fâcheux caprice
Justifia depuis une telle injustice.

LA DUCHESSE.

Il a l'air d'un bizarre; et tantôt, à le voir,
J'ai connu dans ses yeux ce qu'on m'a fait savoir;
Mais c'est peu d'en juger par ce qu'ils font paraître,
Je veux l'entretenir sans me faire connaître;
Il est juste aussi bien qu'il me voie à son tour.

FÉNISE.

Madame, et s'il venait à vous parler d'amour?

LA DUCHESSE.

Que la vengeance alors aurait pour moi de charmes!

FÉNISE.

Il est pour attendrir des soupirs et des larmes;
S'il s'en servait, madame?

LA DUCHESSE.

Il n'en serait pas mieux.

FÉNISE.

Mais l'amour quelquefois se glisse par les yeux;
S'il vous plaisait, enfin?

LA DUCHESSE.

Le duc pourrait me plaire?

FÉNISE.

Madame, excusez-moi, je parle pour un frère,
Dont l'amour inquiet semble ne craindre rien
A l'égal du péril d'un semblable entretien.
Si le duc, lorsqu'il aime, est la même inconstance,
Il s'attache sur l'heure, au moins en apparence:
Toutes les nouveautés ont pour lui tant d'appas,
Qu'il estime toujours ce qu'il ne connaît pas.
Moi-même à me savoir hors de ma solitude,
J'ai mis dans son esprit un peu d'inquiétude;
Et pour me laisser voir, si je veux l'écouter,
Peut-être qu'il ira jusques à m'en conter.

LA DUCHESSE.

Flattant son feu d'espoir, faites qu'il continue.

FÉNISE.

Il s'évanouirait à la première vue;
Et ce n'est après tout que la difficulté
Qui chatouille aujourd'hui sa curiosité;
Ayant ouï ma voix il s'est pris par l'oreille.

LA DUCHESSE.

On publie en effet que c'est une merveille;
Et j'ai su de Carlos, lui qui ne farde rien...

FÉNISE.

Il prend mon intérêt comme je fais le sien.
Madame, on est suspect parlant de ce qu'on aime.

LA DUCHESSE.

Je voudrais avoir lieu de m'en croire moi-même.

FÉNISE.

Mes vœux ont à vous plaire, et leur gloire et leur but:
Je vais vous détromper. Qu'on m'apporte mon luth.

(Laure sort.)

LA DUCHESSE.

Les accords en sont doux quand la voix les anime,
Ce talent est aimable.

FÉNISE.

Il vaut ce qu'on l'estime;
Pendant ma solitude, il flattait mon souci.
Donne.

LAURE, *rentrant.*

Le duc, madame...

LA DUCHESSE.

Hé bien?

LAURE.

Il vient ici.

FÉNISE.

Le duc?

LA DUCHESSE.
Pour me cacher, usons de stratagème.
FÉNISE.
Appelez-moi Célie, et passez pour moi-même,
Vous n'aurez rien à craindre; attiré par ma voix,
Le duc ici déjà m'a surprise une fois.
J'ai feint si bien alors, que, trompant son attente,
Sous ce nom emprunté j'ai passé pour suivante.
LA DUCHESSE.
Ce jeu de votre esprit ne se peut trop priser.
FÉNISE, *lui donnant son luth.*
Servez-vous de ce luth pour le mieux abuser.

SCÈNE II

LE DUC ET FABRICE, *dans le fond du théâtre,*
LA DUCHESSE, FÉNISE, LAURE.

LE DUC.
Voyons, sans être vus.
FABRICE.
Ah! Seigneur, qu'elle est belle!
LE DUC.
Célie, avec raison, s'estimait autant qu'elle;
Et je doute, en effet, si jamais sans sa voix
La beauté de Fénise eût arrêté mon choix.
Mais elle est belle enfin, et ce charme l'emporte :
Elle accorde son luth, demeurons là.
FABRICE.
Qu'importe?
LE DUC.
Si tu sais que ma joie est à l'ouïr chanter...
FABRICE.
Oyez donc, mais gardez de vous en dégoûter.
Si vous fermiez les yeux?
LE DUC.
Le conseil ridicule?
FABRICE.
J'appréhende pour vous qu'elle ne gesticule.
Est-elle la première, à qui, sans y penser,
L'étude d'un passage apprenne à grimacer,
Et qui, pour l'adoucir, croyant faire merveille,
Le commence à la bouche, et finit à l'oreille?
LE DUC.
Ton sens, de ta folie a toujours le support.
Tais-toi.
FABRICE.
Son instrument est d'un fâcheux accord.
FÉNISE, *à la duchesse.*
Il ne s'avance point.
LA DUCHESSE.
La rencontre est plaisante;
Comme il me prend pour vous, il attend que je [chante;
J'y vais remédier.
(*Haut.*)
Julie est-elle ici?
Cherchez, Laure. Mais, dieux! Qui nous observe [ainsi?
FÉNISE.
Madame, c'est le duc.

LE DUC, *à la duchesse.*
Enfin, belle Fénise,
Le ciel par son aveu soutient mon entreprise,
Puisque malgré vos soins à vous cacher de moi,
Il daigne consentir au bien que je reçoi.
Mais, dieux, quelle rigueur? Et qui le pourrait croire,
Qu'au plaisir de vous voir lorsque je mets ma gloire,
Vos vœux dans mes désirs prennent si peu de part,
Que, s'ils sont satisfaits, je le dois au hasard?
LA DUCHESSE.
Seigneur, je l'avouerai, ce reproche m'étonne,
Quand on vit sans désirs, on n'en cause à personne;
Et je me connais trop, pour oser concevoir
Qu'on se laissât surprendre à celui de me voir.
LE DUC.
Vous désavouerez donc cette voix adorable,
Qui d'un si beau désir m'a su rendre capable,
Ce charme qui déjà m'a surpris tant de fois?
LA DUCHESSE.
Si bien que vos désirs sont l'effet de ma voix?
LE DUC.
Il est vrai qu'elle seule a su les faire naître; [naître,
Mais comment les borner quand on vous peut con-
Et qu'on admire en vous ces merveilleux accords
Des charmes de la voix et des beautés du corps?
FÉNISE, *bas à Laure.*
Que lui parais-je donc, s'il la trouve charmante?
LAURE.
Vous lui laissez penser que c'est celle qui chante,
C'est par là qu'il se prend.
FÉNISE.
Qu'il est capricieux?
LAURE.
Vos réserves pour lui ne valent guère mieux.
LA DUCHESSE.
J'examine, seigneur, quand je vous pourrais croire,
Comment vous accordez vos désirs et ma gloire;
Et je ne vois pas bien de quel espoir flatté,
Vous admirez ma voix, ou louez ma beauté.
LE DUC.
Comme tous mes désirs sont éloignés du crime,
Je crois m'être flatté d'un espoir légitime,
Et que vous agréerez qu'en ce bienheureux jour
Mon cœur vous soit donné par les mains de l'amour.
Que dis-je? il est à vous, et la gloire où j'aspire
N'est que d'être avoué quand j'ose vous le dire.
LA DUCHESSE, *à Fénise.*
Voyez qu'à ma vengeance il se livre à propos.
FÉNISE, *à la duchesse.*
Mais n'oublierez-vous point le malheureux Carlos?
LA DUCHESSE, *au duc.*
Si c'est là de la cour le langage ordinaire,
Il faudra que j'apprenne à n'être plus sincère.
LE DUC.
Quoi, doutez-vous d'un feu qu'ont tant justifié?...
LA DUCHESSE.
Quoi, l'on parle d'amour quand on est marié?
Est-ce que vous croyez m'acquérir pour maîtresse?

LE DUC.

Moi marié, madame?

LA DUCHESSE.

Avecque la duchesse.

LE DUC.

Et ne savez-vous pas qu'afin de l'irriter,
En tous lieux à dessein je l'ai fait s'arrêter,
Et qu'à ma passion craignant qu'elle pût nuire,
Carlos jusques à Parme est allé la conduire?
J'en hais jusques au nom, et trouverais plus doux
De vivre sans États que de vivre sans vous.

FÉNISE.

Quelle assurance, Laure, et qu'il la trouve aimable?

LA DUCHESSE.

Un tel aveu, seigneur, m'est assez favorable;
Mais c'est un peu trop tôt m'engager votre foi,
Peut-être la duchesse est plus belle que moi,
Et je m'exposerais...

LE DUC.

Pensez-en mieux de grâce;
Est-il quelque beauté que la vôtre n'efface?

LA DUCHESSE, *à Fénise.*

J'obtiens sous votre nom un accueil assez doux,
Voyez ce que je puis lui promettre pour vous,
Répondrai-je en cruelle, ou serai-je propice?

FÉNISE.

Je n'ai point d'intérêt à flatter son caprice;
Comme votre beauté fait vivre son désir,
Sans me considérer, c'est à vous à choisir.

LA DUCHESSE.

Mais c'est pour votre choix que ce désir éclate.

FÉNISE.

Qu'importe, si vos yeux ont l'appas qui le flatte?

LA DUCHESSE.

Où l'on voit à la plainte un cœur abandonné,
L'amour naîtra bientôt s'il n'est pas déjà né.

LE DUC, *à la duchesse.*

Hélas! lorsqu'il s'agit du repos de ma vie,
Au lieu de mon amour consultez-vous Célie?

LA DUCHESSE.

Outre que son avis est le seul qui me plaît,
Peut-être a-t-elle ici quelque peu d'intérêt,
Je le dois conserver.

LE DUC, *à Fabrice.*

Vois, Fabrice.

FABRICE.

Ah! j'enrage.
Elles sont toutes deux d'accord du filoutage.

LE DUC.

Mais que résolvez-vous?

LA DUCHESSE.

De prendre votre amour
Pour un feu qui peut naître et mourir en un jour,
Pour un aveugle effort d'une première idée,
Dont sans réflexion votre âme est possédée;
Ou, si vous m'en voulez pleinement assurer,
Il faut voir la duchesse, et puis me préférer.

LE DUC.

Ah, si vous en doutez, que votre crainte cesse:
Quelque éclat de beauté qu'étale la duchesse,
Eût-elle mille attraits capables de charmer,
N'ayant point votre voix, je ne la puis aimer.

LAURE, *à Fénise.*

Cela va bien pour vous.

LE DUC.

D'ailleurs, ceux qui l'ont vue
M'en ont fait le portrait, sa beauté m'est connue;
Ce sont charmes communs, ce sont mornes appas
Qui des plus faibles cœurs ne triompheraient pas.

FABRICE.

Et même...

LE DUC.

Que dis-tu?

FABRICE.

Que vous êtes modeste!
Elle a, vous a-t-on dit, quelque os ici de reste,
Qui n'a jamais voulu se mettre à la raison,
Qu'on ne l'ait mis aux fers, et son corps en prison.

LE DUC.

Vous ne répondez point? Serait-il bien possible
Qu'un si parfait amour vous trouvât insensible,
Et que vous trahissiez mon espoir le plus doux,
Quand j'ose mépriser la duchesse pour vous?

LA DUCHESSE.

En vain de ce mépris, qui sitôt vous dégage,
Votre légèreté tire quelque avantage,
Puisque dans cet amour qui presse mon aveu,
Ma voix mérite trop, et ma beauté trop peu.
Si pour avoir ouï cette voix qui vous blesse,
Sans scrupule aujourd'hui vous quittez la duchesse,
Pour me rendre le change, et m'ôter votre foi,
Il ne faudrait demain que chanter mieux que moi.
L'exemple me fait peur, et sur cette assurance
Vous pouvez adresser ailleurs votre inconstance.
Adieu.

LE DUC.

Quoi, me quitter? Madame, encor deux mots.

LA DUCHESSE, *à Fénise.*

Allons, il faut donner mes ordres à Carlos.

SCÈNE III

LE DUC, FÉNISE, LAURE, FABRICE.

LE DUC.

Hé, de grâce, un moment; arrête-la, Célie.

FÉNISE.

Moi, seigneur?

LE DUC.

Quel mépris!

FÉNISE.

Dites, quelle folie.
Mais pour lui donner lieu de s'en mordre les doigts,
Épousons la duchesse, et nargue de sa voix.

LE DUC.

Ah! Ne m'en parle point. Quoiqu'elle me méprise,
Ce cœur ne brûlera jamais que pour Fénise;
Elle a seule pour lui tout ce qui peut charmer.

FABRICE.
Donc sa seule beauté vous pouvait enflammer,
Et toute autre aujourd'hui vous est indifférente?
LE DUC.
J'en sens dans tout mon cœur l'impression charmante.
Ah! Si Célie eût eu quelque bonté pour moi...
FÉNISE.
Je prends vos intérêts autant que je le dois;
Et quoiqu'à m'accuser votre plainte s'attache,
Vous ne m'avez rien dit que Fénise ne sache.
LE DUC.
Auriez-vous exprimé ces doux empressements.
FÉNISE.
Avec la même ardeur, les mêmes sentiments;
Mais j'ai trouvé toujours obstacle à votre flamme.
LE DUC.
Et c'est?
FÉNISE.
Vous le savez, l'amour de cette dame,
Qui dans sa confidence eut toujours tant de part.
LE DUC.
Mais me dites-vous vrai?
FÉNISE.
Je vous parle sans fard.
Est-ce avec vous, seigneur, qu'il m'est permis de feindre?
LE DUC, *à Fabrice.*
Qu'*elle* est folle! Entends-tu?
FABRICE.
J'ai peine à me contraindre.
Quoi, ce petit extrait d'original humain,
Pour aspirer à vous a le cœur assez vain?
LE DUC.
Tu vois.
FABRICE.
Pour la payer de tous ses badinages,
Mariez-la, seigneur, à quelqu'un de vos pages.
FÉNISE, *au duc.*
Enfin, sur cet amour il faut vous déclarer.
LE DUC.
Mais, cette dame encor que peut-elle espérer?
FÉNISE.
Si pour elle, seigneur, vous avez quelque estime,
Ignorez-vous le prix d'un amour légitime?
LE DUC.
Mais me connaissez-vous?
FÉNISE.
En vous vantant son feu,
Au seul duc de Milan j'en crois faire l'aveu.
Si vous ne l'êtes pas, permettez que j'espère
Qu'il apprendra de vous ce que je n'ai pu taire.
LE DUC.
Pour obliger Fénise à recevoir ma foi,
Continuez, de grâce, à lui parler de moi,
Et pour reconnaissance, assurez cette dame
Qu'au duc même aujourd'hui j'expliquerai sa flamme,
Et qu'en votre faveur il peut être qu'un jour
Le duc se montrera sensible à son amour.
FÉNISE.
Dites vous-même au duc, que quoi qu'il pense d'elle,
Elle eut l'âme toujours aussi fière que belle,
Et qu'il peut arriver, quand le duc l'aimera,
Qu'elle verra sa peine, et la méprisera.

SCÈNE IV

LE DUC, FABRICE.

LE DUC.
Fabrice, qu'en dis-tu?
FABRICE.
J'admire la harangue.
Elle a le diable au corps, ou du moins à la langue :
Comme elle tranche net!
LE DUC.
J'aime cette fierté
Qui relève à mes yeux l'éclat de sa beauté,
Elle est belle, après tout.
FABRICE.
Mais Fénise plus qu'elle!
LE DUC.
Elle chante, il suffit pour être la plus belle.
FABRICE.
C'est par là seulement que vous la préférez?
LE DUC.
Oui, par sa seule voix mes vœux sont arrêtés,
Elle seule à mon cœur livre une douce guerre.
FABRICE.
Vous avez un amour bien sujet au caterre,
Il ne faut qu'une toux, un rhume, adieu la voix,
C'est-à-dire, à l'amour adieu pour quelques mois.
Mais voici Fédéric.

SCÈNE V

LE DUC, FÉDÉRIC, FABRICE.

FÉDÉRIC.
Seigneur, quelle surprise!
Vous rencontrer ici?
LE DUC.
Vous me cachiez Fénise,
Mais enfin, malgré vous, j'ai vu ce rare objet.
FÉDÉRIC.
Je n'ai jamais agi qu'en fidèle sujet.
En l'éloignant de vous, si j'ai pu vous déplaire,
Pour le bien de l'État j'ai cru le devoir faire.
LE DUC.
Aussi, jusques ici renonçant à mon choix,
De son seul intérêt je me suis fait des lois :
J'ai contraint ma raison sur un triste hyménée
Qui l'avait asservie avant qu'elle fût née;
Et pour l'y mieux forcer, par un dernier effort,
Sans voir, sans être vu, j'en ai signé l'accord;
Mais aujourd'hui le ciel autrement en ordonne.
FÉDÉRIC.
Que dites-vous, seigneur?
LE DUC.
Ce discours vous étonne?

La surprise pourtant n'aura rien que de doux,
Si je partage enfin ma couronne avec vous;
Je la veux, Fédéric, voir dans votre famille.

FÉDÉRIC.

Quoi, seigneur, vous voulez?...

LE DUC.

Épouser votre fille.
Sa beauté sur mon cœur usant de tous ses droits,
Vient d'achever en moi le charme de sa voix.

FÉDÉRIC.

Ah! dissipez ce charme, et rentrez en vous-même.
Vous, l'amant de ma fille?

LE DUC.

Oui, Fédéric, je l'aime,
Et rien ne peut changer ce que j'ai résolu.

FÉDÉRIC.

Servez-vous mieux, seigneur, du pouvoir absolu.

LE DUC.

Non, mon dessein est juste.

FÉDÉRIC.

Il ne le faut pas croire;
Puisqu'il blesse l'État, il blesse votre gloire.

LE DUC.

Quoi, lorsque votre sang prend sa source du mien,
Ne vous en rend-il pas le plus ferme soutien,
Et dans ce rang illustre où votre gloire monte,
Ce qui vous fait honneur me peut-il faire honte?

FÉDÉRIC.

Oui, seigneur, si l'État à qui vous vous devez,
Voit que ses intérêts en soient mal conservés:
Nous sommes tous à lui, mais vous plus que tout au-
Ce qui n'est point son bien ne peut être le vôtre: [tre;
Et comme à tous vos soins il doit servir d'objet,
S'il vous fait notre maître, il vous rend son sujet.

LE DUC.

Je n'ai que trop suivi cette injuste maxime,
Il faut m'en affranchir.

FÉDÉRIC.

Le pouvez-vous sans crime,
Et songez-vous assez de quel sanglant affront
La duchesse par là verrait rougir son front?
Après qu'en vos États on l'a déjà reçue...

LE DUC.

Enfin de ce dessein je prends sur moi l'issue;
Quoi qu'il puisse arriver, je le veux, il suffit.

FÉDÉRIC.

Et je suivrai les lois que le ciel me prescrit.

LE DUC.

Qu'est ceci, Fédéric, et qu'osez-vous me dire?
Quoi donc, ma volonté ne peut ici suffire?

FÉDÉRIC.

Non, quand j'en vois sur moi la honte rejaillir,
C'est assez pour bien faire et non pas pour faillir;
Comme votre tuteur j'ai droit de vous l'apprendre.

FABRICE, *à part.*

Ce beau-père futur craint bien qu'on ne l'engendre.

LE DUC.

Je force ma colère à ne pas éclater,
Mais à ma passion cessez de résister.
Aussi bien si pour moi la duchesse est à craindre,
L'affront est déjà fait, il n'est plus temps de feindre,
Et par un ordre exprès que j'ai su lui donner,
Carlos dans ses États l'est allé remener.

FÉDÉRIC.

Pour ne vous pas aigrir, je cède et me retire,
Je ne puis toutefois m'empêcher de vous dire,
Que peut-être pour voir vos desseins traversés,
La duchesse n'est pas si loin que vous pensez.

SCÈNE VI

LE DUC, FABRICE.

LE DUC.

Quelle est cette menace?

FABRICE.

Ah! Je rentre en mémoire,
Apprenez un secret que je n'avais pu croire,
Mais par cette menace il est trop éclairci.
Le bruit court que Carlos n'est point parti d'ici.

LE DUC.

Ainsi donc la duchesse est encore à Pavie?

FABRICE.

Il n'en faut point douter.

LE DUC.

Dieu, quelle perfidie!
Hélas! Fut-il jamais amant plus interdit?
Je me fie à Carlos et l'ingrat me trahit; [peine!
Mais ne le vois-je pas? Ah, Dieu, quelle est ma

SCÈNE VII

LE DUC, CARLOS, FABRICE, CAMILE.

LE DUC.

Quoi, de retour encor, Carlos? Qui vous ramène?

CARLOS.

L'ordre de la duchesse, à qui pour inspirer
Le dessein de partir et de se retirer,
J'ai su feindre d'abord qu'une atteinte imprévue
Vous priverait encor quelque temps de sa vue,
Et que d'un mal trop prompt les violents accès
Nous en faisaient déjà redouter le succès,
Lorsque m'interrompant: « Je vois ce qu'il espère,
Carlos, m'a-t-elle dit, il faut le satisfaire.
Pour soulager son mal, retournez de ce pas
L'assurer que demain je sors de ses États,
Et que tenant ma foi par contrainte engagée,
Pourvu qu'il me la rende, il m'aura trop vengée. »

LE DUC.

Vous venez donc, Carlos, reprendre cette foi?

CARLOS.

C'est ce que la duchesse a souhaité de moi;
Et j'ai cru vous servir...

LE DUC.

J'estime votre zèle;
Je n'aspirais, Carlos, qu'à me dégager d'elle,
Et ce seul embarras causait tout mon chagrin.

CARLOS.

Consentez donc, seigneur, à mon heureux destin.
La duchesse a pour moi quelques bontés secrètes,
Dont ses yeux aujourd'hui m'ont servi d'interprètes;
Et si par votre aveu je puis me déclarer,
Après votre refus j'aurais droit d'espérer.

LE DUC.

Quoi, vous prétendriez épouser la duchesse ?

CARLOS.

Seigneur, lorsque je vois que votre flamme cesse,
Étant de votre sang quel autre mieux que moi
Peut prétendre à l'honneur de mériter sa foi ?

LE DUC.

Vous le sauriez, Carlos, si vous saviez connaître
Quel respect un sujet doit avoir pour son maître.
Sitôt que vous aimez, espérer d'être aimé
Marque un feu dans vos cœurs déjà tout allumé;
Et ce retour si prompt offre à ma défiance
L'entier et plein aveu de votre intelligence.

CARLOS.

Seigneur...

LE DUC.

Non, non, j'en crois ce que vous m'avez dit.
Vous voulez être duc, Carlos, il me suffit :
Allez remplir à Parme une si noble envie,
Vous y pourrez aller de même qu'à Pavie.
Suivez-moi.

CARLOS.

Mon malheur me réduit-il au point
De...

LE DUC.

Suivez-moi, vous dis-je, et ne répliquez point.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

FÉDÉRIC, FÉNISE, LAURE.

FÉDÉRIC.

Je vous blâmais à tort, si par cette surprise
Le duc vous a pu voir sans connaître Fénise,
Et j'en trouve à mes vœux le succès assez doux,
Puisqu'elle a fait passer la duchesse pour vous.

FÉNISE.

Sans pouvoir m'en défendre, à lui parler réduite,
J'ai su sous ce faux nom éviter sa poursuite;
Et cette erreur déjà l'ayant trompé deux fois,
Le rend dans la duchesse amoureux de ma voix.

FÉDÉRIC.

Pour le bien de l'État empêchons qu'il n'en sorte.
Il faudra qu'à la fin la duchesse l'emporte ;
Et nous verrons céder avec facilité
Les charmes de la voix à ceux de la beauté.
On n'éteint point un feu qu'un vrai mérite allume;
A la voir seulement faisons qu'il s'accoutume,
Et n'appréhendons point, s'il s'en laisse charmer,
Que pour la mieux connaître il cesse de l'aimer.
Quoique sur son esprit son caprice ait de force,
L'éclat d'une couronne est une douce amorce ;
Et le droit d'un État où dispenser ses lois,
Fait bientôt oublier la douceur d'une voix.

FÉNISE.

Mais lorsqu'en cette voix pour qui son cœur soupire,
Il trouve seulement le charme qui l'attire,
Croyez-vous qu'en effet la duchesse aujourd'hui,
Se résolve en amour d'être l'écho d'autrui ?

FÉDÉRIC.

S'il faut à nos desseins que sa fierté s'oppose,
Pour gagner son esprit vous pourrez quelque chose;
Déjà sur vos conseils je la vois se régler.

FÉNISE.

Moi, que jusqu'à ce point je puisse m'aveugler,
Que peut-être au hasard d'attirer sa colère,
Je songeasse à trahir les intérêts d'un frère?
Pour élever Carlos au rang de souverain,
La duchesse a promis de lui donner la main;
Et quand en sa faveur sa vengeance s'explique,
Je dois plus à mon sang qu'à votre politique.

FÉDÉRIC.

Par les ordres du duc votre frère arrêté,
Reçoit le juste prix de sa témérité;
Et si sans mon aveu son espoir osa naître,
Je saurai désormais l'empêcher de paraître.

FÉNISE.

Quoi, l'éclat d'un tel choix peut-il si peu sur vous,
Que, loin de l'appuyer, vous en soyez jaloux ?

FÉDÉRIC.

Si d'un commun accord le duc et la duchesse
Rompaient cette union où l'État s'intéresse,
Et qu'un nouveau traité propice à leurs souhaits,
En dégageant leur foi, nous assurât la paix,
Alors ce cœur jaloux, comme vous l'osez croire,
De la grandeur d'un fils ferait toute sa gloire;
Et je n'ai point de sang que, pour le couronner,
Ma juste ambition ne fût prête à donner.

FÉNISE.

Mais si le duc renonce à l'empire de Parme,
Milan pour la duchesse est un bien faible charme,
Et tous deux possédés d'une autre passion,
Montrent pour leur hymen pareille aversion.

FÉDÉRIC.

Non, non, la passion que le duc fait paraître
S'attache au seul objet qui l'a dû faire naître ;
Et lorsque tout l'État se repose sur moi,
Je sais de son erreur quel compte je lui doi.
Tâchez à la nourrir, tandis qu'avec adresse
Je saurai ménager l'esprit de la duchesse.

SCÈNE II

FÉNISE, LAURE.

FÉNISE.

Un père eût-il jamais de pareils sentiments ?

LAURE.

Voilà ce qu'ont produit tous vos déguisements.

FÉNISE.

Ah, cruel souvenir d'un mépris qui me tue !

LAURE.

Vous n'en seriez pas là si j'avais été crue ;
Car vous aimez enfin !

FÉNISE.

Que te dirais-je, hélas !
Je sens des mouvements que je ne comprends pas.
Dans mon cœur indigné l'intérêt de ma gloire
A mes ressentiments dispute la victoire :
En songeant que le duc s'obstine à me trahir,
Pour me venger de lui je le voudrais haïr ;
Et jalouse qu'une autre ait son âme enflammée,
Pour ne lui point céder, j'en voudrais être aimée.
Ainsi lorsqu'à ma haine il semble donner jour,
Mon cœur à mon orgueil croit devoir son amour,
Et pour l'oser prétendre, oppose à ma colère
Le reproche honteux de n'avoir su lui plaire,

LAURE.

Quoi qu'en présume un cœur de colère animé,
On est loin de haïr quand on veut être aimé ;
Et ce faux sentiment qu'un vain orgueil inspire,
S'il déguise l'amour, n'en détruit pas l'empire.
Vos feintes, après tout, ne vous avancent pas.

FÉNISE.

La duchesse en ces lieux m'en cause l'embarras ;
Et tel est mon malheur qu'au point de sa retraite,
Pour délivrer Carlos sa passion l'arrête ;
Il n'est rien que le duc lui voulût refuser.

LAURE.

Non, si vous consentez encore à l'abuser ;
Mais si vous vous aimez, quittez le stratagème,
Montrez Fénise au duc, et parlez pour vous-même.
Si soudain pour vous plaire on ne lui voit quitter...

FÉNISE.

O le frivole espoir dont tu m'oses flatter !
Après que la duchesse a sur moi l'avantage
D'avoir par sa beauté mérité son hommage,
Tu veux que m'exposant à de nouveaux mépris,
J'assure un plein triomphe aux yeux qui l'ont sur-[pris ?

LAURE.

Mais c'est par votre voix qu'il la trouve charmante,
C'est elle qui lui plaît, c'est elle qui l'enchante ;
Et ce charme innocent, toujours victorieux,
Par un secret pouvoir fait celui de ses yeux.

FÉNISE.

Ton zèle à son amour impute ce caprice.

LAURE.

Pour vous en éclaircir il faut sonder Fabrice.
Il vient.

FÉNISE.

Que voudrais-tu que ce fou nous apprît.

LAURE.

Dans son extravagance il sait bien ce qu'il dit ;
Comme le duc l'écoute, il en sait des nouvelles.

SCÈNE III

FÉNISE, LAURE, FABRICE.

LAURE.

Ne vois-je pas Fabrice ?

FABRICE.

Ah ! Dieu vous gard, les belles.

LAURE.

Qui t'a permis d'entrer ?

FABRICE.

Moi-même.

LAURE.

Et sans refus ?

FABRICE.

Les ordres sont changés, on ne vous cache plus.

LAURE.

D'où vient donc que le duc...

FABRICE.

Le duc n'est pas trop sage,
Ne m'en demandez rien.

FÉNISE.

Que fait-il ?

FABRICE.

Il enrage ;
L'amour lui bouleverse et l'esprit et les sens.

FÉNISE.

Fenise a donc pour lui des charmes bien puissants ?

FABRICE.

Il en est possédé, son démon est Fénise,
Fénise cependant s'en moque, et le méprise ;
Mais s'il m'en voulait croire, avant qu'il fût un jour,
Fénise pourrait bien enrager à son tour :
J'en sais bien le secret.

FÉNISE.

Tu vas un peu bien vite,
Peut-être que Fénise...

FABRICE.

O la bonne hypocrite !
Je parle librement : mais aussi sait-on bien
Que votre langue...

LAURE.

Hé bien, sa langue ?

FABRICE.

Ne vaut rien.

FÉNISE.

Je souffre tout de toi.

FABRICE.

Croyez que je bouffonne ;
Mais le duc vous connaît, et vous la garde bonne ;
C'est vous qui détournez Fénise de l'aimer.

FÉNISE.

Le duc sur l'apparence a pu le présumer ;
Mais Fénise à dessein, pour éprouver sa flamme,
Me faisait lui parler de l'amour d'une dame ;
J'agissais par son ordre.

FABRICE.

Il n'en était donc rien ?

FÉNISE.
Son feu tâchait par là de s'assurer du sien.
FABRICE.
Donc après cette épreuve il en peut tout attendre?
FÉNISE.
Oui, s'il l'aime en effet.
FABRICE.
Il ne faut que l'entendre,
Il perd l'esprit pour elle.
FÉNISE.
Elle craint toutefois
Que feignant de l'aimer il n'aime que sa voix,
Et croit moins son amour dans son cœur qu'en sa [bouche,
Si sa seule beauté n'est pas ce qui le touche.
FABRICE.
Sa beauté? J'en réponds, si c'est ce qui la tient,
C'est d'elle à tout moment que le duc s'entretient.
Sa voix ayant servi d'abord à l'introduire,
Il la louera toujours de peur de se détruire;
Mais quoique par adresse il cherche à la flatter,
Pour peu qu'elle fût laide, elle aurait beau chanter.
Ébloui d'un amas de beautés entassées,
Dont chacune à son tour promène ses pensées,
Il trouve dans ses yeux, dans sa taille, en son port,
(*à Fénise qui sort.*)
Tous les charmes... Bonsoir.

SCÈNE IV

FABRICE, LAURE.

FABRICE.
D'où vient donc qu'elle sort.
LAURE.
C'est que tu jases trop.
FABRICE.
Chacun sait ses affaires.
Qu'elle s'en fâche ou non, il ne m'importe guère:
Elle me fait plaisir me laissant avec toi.
LAURE.
D'où vient ta belle humeur?
FABRICE.
De ce que je te voi,
Friponne. Sais-tu bien lorsque tu me regardes...
LAURE.
Quoi, je te tiens au cœur?
FABRICE.
Ma foi, tu le pétardes;
Jusqu'au moindre recoin tes yeux vont ravager.
LAURE.
Je te plais donc?
FABRICE.
Assez pour me faire enrager.
LAURE.
Déjà jusqu'à la rage?
FABRICE.
Et plus qu'il ne te semble;
Mais le plaisir d'amour c'est d'enrager ensemble:
Ainsi si tu voulais enrager tant soit peu...
LAURE.
Il y faudra songer.
FABRICE.
Tu te ris de mon feu?
LAURE.
M'en rire? Je t'en vois la face toute blême.
Mais enfin tout de bon m'aimes-tu?
FABRICE.
Si je t'aime?
J'ai déjà depuis hier, pour preuve de ma foi,
Tâché plus de six fois à soupirer pour toi.
LAURE.
C'est d'abord en amour le chemin qu'il faut prendre.
FABRICE.
Va, j'en connais le fin, le délicat, le tendre.
LAURE.
Tu n'as fait que tâcher cependant?
FABRICE.
N'est-ce rien?
Pactisons seulement, et le reste ira bien.
Es-tu traitable?
LAURE.
Moi? Cela va sans le dire.
FABRICE.
Combien de temps faut-il que pour toi l'on soupire?
LAURE.
Que t'importe combien?
FABRICE.
C'est là la question,
Je crains en soupirant quelque indigestion;
Il faut s'enfler le cœur, et l'excès est à craindre.
LAURE.
Ton feu n'irait pas loin avant que de s'éteindre.
Tu me plains tes soupirs?
FABRICE.
Je sais bien qu'il t'en faut,
Mais j'en voudrais avoir ma quittance au plus tôt;
Et pour n'en recevoir ni reproche ni honte,
N'être obligé qu'à tant, et les fournir par compte.
LAURE.
Et combien chaque jour en prétends-tu fournir?
FABRICE.
Si je promets beaucoup, j'aurai peine à tenir.
Vois-tu bien, je suis franc.
LAURE.
Donc en toute franchise,
Dis-moi quels sentiments le duc a pour Fénise,
N'est-ce plus pour sa voix...
FABRICE.
Que tu le bailles doux!
Mais les voici tous deux qui s'en viennent à nous.
Dispose ta maîtresse à mieux taire sa flamme.

SCÈNE V

LE DUC, LA DUCHESSE, LAURE, FABRICE.

LA DUCHESSE.
Quoi, seigneur, jusqu'ici?

LE DUC.

Me fuyez-vous, madame,
Et gardez-vous un cœur assez indifférent,
Pour refuser mes soins quand l'amour vous les [rend?

LA DUCHESSE.

Mon procédé n'a rien qui vous doive déplaire,
Je ne tâche à vous fuir que pour vous satisfaire;
Et comme on souffre à voir un objet odieux,
J'en voudrais épargner la contrainte à vos yeux.

LE DUC.

Où me réduisez-vous, si d'un pareil outrage
Vos mépris de mes vœux osent payer l'hommage?
Depuis que votre voix m'a contraint aux soupirs,
Le désir de vous plaire a fait tous mes désirs;
Et quand il vous fait voir jusqu'au fond de mon [âme,
Une injuste rigueur est le prix de ma flamme.
Hélas!

FABRICE, *au duc.*

Si vous voulez réussir cette fois,
Parlez de la beauté plutôt que de la voix.
J'ai bien menti pour vous.

LE DUC.

Enfin, que dois-je attendre?
Mes plus profonds respects n'ont-ils rien à préten- [dre :
Ma couronne et mon cœur à votre empire offerts
Me laissent-ils toujours indigne de vos fers?

LA DUCHESSE.

Quand pour moi par l'effet votre haine s'exprime,
Ce reproche, seigneur, est bien peu légitime;
Ou sans doute vos sens, par quelque erreur séduits,
Ont mal su jusqu'ici pénétrer qui je suis;
Mais si vous l'ignorez, je veux bien vous apprendre
Qu'en vain d'aimer Carlos je voudrais me défendre,
Et que la juste ardeur d'un zèle assez parfait
M'oblige à partager l'outrage qu'on lui fait.

LE DUC.

Madame, c'est assez que sa prison vous gêne;
Je n'examine rien. Fabrice, qu'on l'amène.

SCÈNE VI

LE DUC, LA DUCHESSE, LAURE.

LE DUC.

A quoi qu'ait pu son crime aujourd'hui me forcer,
Le bonheur de son sang suffit pour l'effacer.

LA DUCHESSE.

Quel crime auprès de vous aurait souillé sa gloire?

LE DUC.

Une infidélité qu'on aura peine à croire.
Il aime la duchesse, et sans respect pour moi,
Ayant surpris son cœur, il aspire à sa foi.

LA DUCHESSE.

C'est ainsi que j'ai dû me tenir assurée
D'effacer la duchesse, et d'être préférée?

LE DUC.

Quoi, toujours la duchesse arme votre rigueur?
Elle à qui ma raison a refusé mon cœur,
Elle, dont le nom seul m'est un supplice extrême,
Elle enfin que je hais parce que je vous aime,
Et pour qui d'un beau feu mes sentiments jaloux
Ont autant de mépris que de respect pour vous?

LA DUCHESSE.

Si ce mépris est tel que vous me l'osez peindre,
Qu'à l'amour de Carlos dont vous puissiez vous [plaindre?
Avec peu de raison vous vous en offensez,
Est-ce un crime d'aimer ce que vous haïssez?

LE DUC.

Non ; et comme le sang pour Carlos m'intéresse,
Je le verrais sans peine aimé de la duchesse,
S'il avait attendu, pour s'en faire un soutien,
Que mon amour éteint autorisât le sien;
Mais, quoique j'y renonce, avant que de l'apprendre,
Oser porter ses vœux où l'on me voit prétendre,
Étouffer un respect qui l'a dû retenir,
C'est ce qui fait son crime, et que j'ai dû punir.

LA DUCHESSE.

Par votre dernier ordre il n'a donc pu connaître
Que, votre amour cessant, son espoir pouvait naî- [tre?

LE DUC.

C'est faire assez pour lui que de me déguiser
Par quelle intelligence il a pu m'abuser;
Et sûr que la duchesse appuierait son envie,
Sans sortir de Milan, lui parler à Pavie.

LA DUCHESSE.

Doutez-vous qu'à sa foi votre ordre confié...

LE DUC.

N'en parlons plus, madame, il est justifié;
Le voici qui paraît.

SCÈNE VII

LE DUC, LA DUCHESSE, CARLOS, FABRICE, CAMILE.

CARLOS, *à Camile.*

Que vois-je? La duchesse?
Ah! le duc la connaît, et tout espoir me laisse.

LE DUC.

Approchez-vous, Carlos, et venez recevoir
L'assurance d'un bien qui passe votre espoir.
Puisque l'amour le veut, ne parlons plus de crime
Sans rien craindre de moi, rentrez dans mon estime
Je vous la rends entière avec la liberté.

CAMILE, *à Carlos.*

Le vent, pour être duc, souffle du bon côté.

CARLOS.

Ah! pour un bien si grand permettez que j'embra[se.

LE DUC.

Non, ce n'est pas à moi qu'il en faut rendre grâc[e
S'il peut remplir l'espoir que vous en concevez,
Vous voyez devant vous à qui vous le devez.
Ravi par mes respects de trouver à lui plaire,
Mon cœur à ses désirs immole ma colère,
Et pour elle avec joie il perd le souvenir
De ce qu'en votre audace il trouvait à punir.

CARLOS.

Dieux, que viens-je d'ouïr? L'aimerait-il, Camil[e

CAMILE.
Vous n'êtes pas trop duc s'il ne change de style.

LE DUC.
Cette froideur, Carlos, ou plutôt ce mépris,
De son zèle pour vous doit-il être le prix?

LA DUCHESSE.
Il suffit que je sache expliquer son silence.

CARLOS.
Un bonheur qui surprend porte à la défiance;
Et l'on en voit si peu qui ressemblent au mien,
Qu'il me force à douter si je le conçois bien.

LE DUC.
Non, puisqu'elle est pour vous, que rien ne vous [alarme.
Je résistais, Carlos, à vous voir duc de Parme;
Mais les soins qu'elle prend d'appuyer votre feu,
Enfin pour votre hymen obtiennent mon aveu;
J'oublie en sa faveur tout ce que j'ai pu croire.

CARLOS.
O favorable aveu qui me comble de gloire!
Madame, en vous servant, tout mon sang répandu
Pourrait-il m'acquitter de ce qui vous est dû?
Ce haut rang de duchesse à qui ce cœur apporte...

LA DUCHESSE.
Il n'est pas temps, Carlos, de parler de la sorte.

LE DUC, *à la duchesse.*
Quoi, de votre rigueur, l'excès est-il si grand,
Que vous désavouiez l'hommage qu'on vous rend?
Et lorsque sûr d'un feu qui s'augmente sans cesse,
Il veut vous applaudir sur le nom de duchesse...

LA DUCHESSE.
Et qui m'assurera que ce n'est pas en vain,
S'il faut que Fédéric s'oppose à ce dessein?
Sur nos premiers traités à voir comme il s'explique,
Ce changement d'hymen blesse sa politique.

LE DUC.
Mais si de sa rigueur je puis venir à bout?

LA DUCHESSE.
Jugez de moi par vous, quand je vous devrai tout.

CARLOS.
Seigneur, à cet aveu qui pour moi vous engage,
Joindre de vos bontés ce nouveau témoignage!

LE DUC.
Madame, je vous quitte, et vais sur cet accord,
Pour gagner Fédéric, faire un dernier effort;
Heureux, si le succès vous donne lieu de croire
Que vous plaire aujourd'hui fait ma plus haute [gloire.

LA DUCHESSE.
A de tels sentiments je sais ce que je doi.

LE DUC.
Je vous laisse Carlos qui répondra pour moi.

CARLOS.
En quoi puis-je, seigneur, vous témoigner mon zè- [le?

LE DUC.
A lui bien exprimer l'amour que j'ai pour elle;
Et chasser de son cœur certaine impression
Qui seule a pu d'abord nuire à ma passion.
Je l'adore, Carlos, et ma flamme est si pure,
Que tout ce que de grand mon esprit se figure,
N'a point d'appas pour moi ni si fort, ni si doux,
Qui ne cède à l'espoir de me voir son époux.

SCÈNE VIII

LA DUCHESSE, CARLOS, CAMILE.

CARLOS.
Ah, dieux!

CAMILE.
Il est mal sûr de compter sans son hôte.

CARLOS.
Il la veut épouser, Camile!

CAMILE.
Est-ce ma faute?

CARLOS.
O malheur!

LA DUCHESSE.
Quoi, Carlos, je t'entends soupirer,
Quand par l'aveu du duc tu peux tout espérer?

CARLOS.
Si vous me condamnez lorsque mon cœur soupire,
Que m'a-t-il dit, madame, ou qu'osez-vous me dire?

LA DUCHESSE.
Va, sans t'inquiéter, apprends par quelle erreur
Il m'adresse des vœux qu'il forme pour ta sœur,
Et qu'épris de sa voix, dont la douceur l'appelle,
Il croit aimer en moi ce qui le charme en elle.
Mais puisqu'à ton amour il a pu consentir,
Ne perdons point de temps, et songeons à partir.
Quoique par ses mépris je me sente outragée,
M'en étant fait aimer, je suis assez vengée;
Et ma beauté du moins s'applaudit en secret
De l'avoir mis au point de me perdre à regret.

CARLOS.
Ah! Que m'apprenez-vous?

LA DUCHESSE.
Cette froideur m'étonne:
Parle enfin, que faut-il, Carlos, que j'en soupçonne?

CARLOS.
Que le sort qui se plaît à me tyranniser
M'offre en vain un bonheur que je dois refuser.

LA DUCHESSE.
C'est donc ce que de toi, pour t'avoir osé croire,
Mon amour...

CARLOS.
Ah! madame, il fait toute ma gloire;
Mais aussi, s'il fut trop pour le peu que je vaux,
Je puis dire qu'il fait le plus grand de mes maux.
Car lorsque par le temps l'amour ne peut s'éteindre,
Si le manque d'espoir rend un amant à plaindre,
Jugez dans quelle horreur il se voit abîmé,
A céder cet espoir quand il se voit aimé.

LA DUCHESSE.
Quoi, tu cèdes le tien?

CARLOS.
Ma peine en est extrême;
Mais je dois tout au duc, et je vois qu'il vous aime.

LA DUCHESSE.
S'il me prend pour Fénise, il n'aime qu'elle en moi.

CARLOS.

L'abus du nom fait peu pour dispenser ma foi,
Il suffit que c'est vous dont la beauté l'engage,
Vous, à qui de son cœur il adresse l'hommage,
Et que sans lâcheté je ne puis aujourd'hui,
Connaissant son erreur, m'en servir contre lui.
Je sais que cet effort, où l'honneur me convie,
Ne peut avoir d'effet sans me coûter la vie;
Mais à la trahison on doit peu recourir,
Quand pour sauver sa gloire il ne faut que mourir;
Des grands cœurs affligés c'est la plus douce attente.
Je mourrai donc, madame, et vous vivrez contente;
Et mon feu cachera si bien tous ses désirs,
Qu'il ne paraîtra plus qu'en mes derniers soupirs :
Ainsi le duc pour vous ayant l'âme enflammée,
Ne vous offensez point de vous en voir aimée,
Souffrez que par l'espoir ses vœux soient animés,
Et, s'il se peut, hélas! j'ai pensé dire : aimez;
Mais pour marquer ma foi, c'est peut-être assez faire
De lui sacrifier une flamme si chère,
Sans que je vous conseille en ce malheureux jour
Ce qui rend votre perte affreuse à mon amour.

LA DUCHESSE.

Tu peux m'avoir aimée, et parler de la sorte?

CARLOS.

Cet amour m'est bien cher, mais mon devoir l'em-
Et le respect du duc... [porte;

LA DUCHESSE.

Le glorieux projet,
D'être mauvais amant pour être bon sujet!
Va, rends à me trahir ta foi brillante et pure,
Achètes-en l'éclat aux dépens d'un parjure,
C'est de ta lâcheté me venger pleinement,
Que de t'abandonner à ton aveuglement.
Je ne te dis plus rien, fais gloire de ton crime,
Ainsi qu'à mon amour renonce à mon estime,
Tandis que par un droit jusqu'ici suspendu
Mes armes poursuivront l'hommage qui m'est dû,
Et que pour égaler le supplice à l'offense,
Le ciel sur tout Milan étendra ma vengeance.
Je vais y donner ordre. Adieu.

SCÈNE IX

CARLOS, CAMILE.

CAMILE.

Nous voilà bien.

CARLOS.

O rigueur de mon sort! Que dois-je faire?

CAMILE.

Rien.
Il n'est fidèle preux que votre foi redoute;
Vous avez assez fait.

CARLOS.

Que cet effort me coûte!

CAMILE.

Ne vous en plaignez point; céder une duché,
Pour se montrer loyal, c'est avoir bon marché,
Vous serez dans l'histoire.

CARLOS.

Ah! crains de me déplaire.

CAMILE.

Quoi, lorsque l'on enrage, il faut encor se taire,
Et sans qu'il soit permis de s'en estomaquer,
D'une foi du vieux temps vous pourrez vous piquer!

CARLOS.

J'ai fait ce qu'a voulu l'intérêt de ma gloire.

CAMILE.

Chacun sur cet article a liberté de croire.
Pour moi, si j'en osais dire mon sentiment,
Je vous condamnerais très authentiquement;
Car loin que vous ayez quelque excuse valable,
Qu'aurait pu faire pis un hérétique, un diable?
Une belle duchesse, et tout ce qui la suit,
Sceptre, couronne...

CARLOS.

Hélas! Où me vois-je réduit?
Perdre un objet si cher!

CAMILE.

Le remède est facile,
Revoyez-la.

CARLOS.

Non, non n'en parlons point, Camile;
Dans le pressant malheur où me plonge le sort,
Si quelque espoir me reste, il n'est plus que la mort.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

LA DUCHESSE, FÉNISE, LAURE.

LA DUCHESSE.

Quoi que vous me disiez de l'ennui qui l'accable,
L'ayant pu mériter, il est assez coupable;
Et toute ma rigueur venge mal ma fierté
De l'outrageant refus dont il fait vanité;
Mais en vain contre lui je me sens animée,
Si je songe toujours qu'il peut m'avoir aimée,
Et si mon feu sans cesse oppose à mon courroux
Ce qu'un tel souvenir a pour moi de plus doux.

FÉNISE.

Madame, plût au ciel que vous vissiez vous-même
Où l'a déjà porté son désespoir extrême!
Je sais que votre cœur, sensible à ses ennuis,
Plaindrait le triste état où ses jours sont réduits,
Et ne pourrait souffrir que la mort qu'il souhaite
Fût le funeste effet d'une amour si parfaite.

LA DUCHESSE.

Quoique pour lui mon cœur me presse d'accorder,
Puis-je oublier sitôt qu'il m'a voulu céder?

FÉNISE.

Vous en souviendrez-vous, sans songer que son cri[me]
Est l'effet éclatant d'une vertu sublime,

Et qu'affranchi par lui d'un reproche éternel,
S'il était moins coupable, il serait criminel?
Quelque ressentiment que vous fassiez paraître,
Qu'en auriez-vous jugé s'il eût trahi son maître,
Et s'il vous eût par là forcée à soupçonner
Une foi que sans crime il n'eût pu vous donner?
Rendez, rendez justice à cette grandeur d'âme,
Qui veut que pour sa gloire il trahisse sa flamme;
Et vous ressouvenez que jamais on n'eut droit
De haïr un amant de faire ce qu'il doit.

LA DUCHESSE.

C'en est trop, et déjà ma colère s'efface,
Au seul nom de Carlos mon cœur obtient sa grâce,
Il y rentre, ou plutôt il n'en a pu sortir;
Mais enfin il ne peut se résoudre à partir?

FÉNISE.

Soit qu'à votre beauté le duc s'assujettisse,
Soit que ma seule voix soutienne son caprice,
Pour fuir avecque vous, ce frère malheureux
A-t-il droit d'abuser de l'erreur de ses vœux?
Il doit, il doit au duc ce qu'il ose lui rendre;
Et si passant pour moi vous l'avez pu surprendre,
C'est pour vous qu'aujourd'hui ce secret découvert
Doit sauver son amour d'un devoir qui le perd.

LA DUCHESSE.

Pour finir cette erreur que ma feinte a fait naître,
Je vois bien qu'il est temps de me faire connaître;
Mais les mépris du duc que j'ai voulu braver,
Abattent mon esprit au lieu de l'élever.
Mon orgueil s'en plaignait, et, pour le satisfaire,
J'avouai ma beauté de chercher à lui plaire;
Et j'ai trop reconnu que ces faibles attraits
Ont obtenu sur lui l'effet de mes souhaits.

FÉNISE.

Hélas!

LA DUCHESSE.

Ainsi je crains que son cœur trop sensible
N'apporte à nos projets un obstacle invincible,
Et que me connaissant, il n'ose avec éclat
Faire agir pour sa flamme un intérêt d'État.

FÉNISE.

C'est à vous à juger si vous seriez capable
D'abandonner Carlos au malheur qui l'accable,
Et si Milan pour vous serait d'un si haut prix,
Qu'il pût du duc alors racheter les mépris.
Pour moi, qui de mon rang soutiendrais l'avantage,
Si d'un pareil refus j'avais reçu l'outrage,
Il n'est serments ni vœux qui pussent obtenir
Que j'aimasse jamais quand je devrais punir.

LA DUCHESSE.

Ce sont les sentiments dont ma colère s'arme;
Et si l'amour du duc me cause quelque alarme,
C'est pour prévoir qu'en vain j'ose me déguiser
Qu'au bonheur de Carlos il voudra s'opposer.
Cependant, si je sais pénétrer dans votre âme,
D'un lâche abaissement vous soupçonnez ma flam-
[me,
Et croyez que Carlos aurait en vain ma foi,
Si le duc s'obstinait à soupirer pour moi.
Pour guérir votre esprit de votre abus extrême,
Je veux de son amour que vous jugiez vous même,
Et qu'en voyant l'effort vous puissiez témoigner
Quels nobles sentiments me le font dédaigner.
Je l'aperçois qui vient.

FÉNISE, *à Laure.*

Qu'une épreuve si rude
A mon cœur alarmé cause d'inquiétude!
Ah, Laure!

LAURE.

Voilà bien de quoi vous tourmenter :
Quand vous n'en pourrez plus vous n'aurez qu'à
[chanter :
Forcez-vous un moment à garder le silence.

SCÈNE II

LE DUC, LA DUCHESSE, FÉNISE, LAURE, FABRICE.

LE DUC, *à la duchesse.*

Madame, le succès passe mon espérance :
Mes vœux par Fédéric jusqu'ici condamnés
D'aucun crime d'État ne sont plus soupçonnés;
Et c'est par son aveu que mon âme charmée
Vient vous rendre ma foi pleinement confirmée,
Recevez-en pour gage et mon cœur et ma main.

FÉNISE, *à Laure.*

Dieux, quelle offre!

LAURE.

Attendez l'effet de ce dessein.

LA DUCHESSE.

Seigneur, si Fédéric de surprise incapable
A votre passion se montre favorable,
Dans tout ce que l'honneur fait dépendre de moi,
Soyez sûr que Fénise agréera votre foi,
Pourvu que cette foi par mes vœux couronnée
Me tienne pour Carlos la parole donnée.

LE DUC.

N'en doutez point, madame, il se peut assurer
De tout ce que l'amour lui permet d'espérer,
Mon cœur avec plaisir lui cède la duchesse.

LA DUCHESSE.

Quelquefois on oublie une juste promesse.

LE DUC.

L'effet suivra la mienne et je le jure ici
Par ce cœur que mes soins ont enfin adouci,
Par ces yeux vifs et doux, le charme de mon âme,
Par cette belle voix la source de ma flamme,
Cette voix que me fit connaître le hasard.

FABRICE, *au duc.*

Pour ne vous point brouiller, laissez la voix à part.
Oubliez-vous ainsi...

LA DUCHESSE.

J'ai donc sujet de croire
Qu'à ma voix de vos feux je dois toute la gloire?

LE DUC.

Je vous ai déjà dit que son divin pouvoir
Fit naître en moi d'abord le plaisir de vous voir,
Mais sur mon âme enfin vos beautés sans obstacle
Ont d'un charme si doux achevé le miracle.

De leur brillant éclat l'impérieux effort
A trouvé ma raison avec mes sens d'accord;
Et cédant à vos yeux une pleine victoire,
Mon cœur par sa défaite a signalé leur gloire.

FÉNISE, *à Laure.*

C'en est fait, sa beauté l'emporte sur ma voix.
Qu'a-t-elle plus que moi qui mérite son choix?
Ah! Je perds patience.

LAURE.

Il n'est pas temps encore,
C'est votre seule voix, vous dis-je, qu'il adore;
Quoiqu'il proteste ici, l'épreuve en fera foi.

LE DUC.

Oserais-je expliquer ce silence pour moi?

LA DUCHESSE.

N'en soyez point surpris. L'aveu que vous me faites
Pour l'orgueil de mes vœux a des douceurs secrètes,
Dont vous comprendriez l'appât mystérieux
S'il vous était permis de me connaître mieux.

LE DUC.

Ce discours est obscur; mais quoi qu'il en puisse [être,
Si je vous connais mal, faites-vous mieux connaître;
Et de mes sens charmés dissipant le faux jour,
Faites que vos beaux yeux éclairent mon amour.

LA DUCHESSE.

Vos soins et vos respects semblent assez me dire
Qu'en effet votre amour en reconnaît l'empire.
Mais, de grâce, sans fard, éclaircissons un point,
Me pourriez-vous aimer si je ne chantais point?

LE DUC, *à Fabrice.*

Elle veut m'éprouver. Que dites-vous, madame?

LA DUCHESSE.

Cette atteinte imprévue étonne votre flamme;
Mais enfin pourriez-vous me garder votre foi,
Si jusqu'ici quelqu'autre avait chanté pour moi.

LE DUC.

Sans votre belle voix, j'avouerais que peut-être
Je n'aurais pas cherché sitôt à vous connaître,
Et que pour ce bonheur mes vœux moins empressés
D'un soin si redoublé se seraient dispensés :
Mais quand de mille attraits le ciel vous a pourvue,
Songer à la révolte après vous avoir vue,
C'est une trahison dont le crime honteux
Ne souillera jamais la gloire de mes feux.

FÉNISE, *à Laure.*

Je n'en puis plus souffrir, le dépit me surmonte
Tu vas voir ma vengeance ou ma dernière honte.

SCÈNE III

LE DUC, LA DUCHESSE, FÉNISE, *derrière le théâtre,* FABRICE, LAURE.

LA DUCHESSE.

Ce fort attachement, quoique peu mérité,
D'une fierté nouvelle enfle ma vanité,
Qui peut-être abusant de votre âme enflammée
Vous fera repentir de m'avoir trop aimée.

LE DUC.

Comment en abuser, si mes vœux les plus doux
Sont de suivre vos lois, et de mourir pour vous?

LA DUCHESSE.

Un amour si soumis est mauvais politique.
Notre empire, seigneur, est un peu tyrannique;
Et comme notre orgueil soutient ce qu'il résout,
Une femme va loin sitôt qu'elle peut tout.

LE DUC.

(*On entend quelques accords de luth.*)

Ce pouvoir... Mais, ô dieux!

LA DUCHESSE.

Quelle est cette surprise?

LE DUC.

J'entends toucher un luth.

LA DUCHESSE, *bas, se détournant.*

Je ne vois plus Fénise.

(*Haut.*)

Mes filles quelquefois me voulant divertir...

LE DUC.

Leur dessein est très juste et j'y dois consentir;
Il faut les écouter. Dieux!

FABRICE, *au duc.*

Votre amour s'alarme.

LE DUC.

C'est le même signal de la voix qui me charme.

LA DUCHESSE, *bas.*

O ciel! Se pourrait-il, m'ayant tant protesté,
Qu'une voix dans son cœur effaçât ma beauté?

FÉNISE *chante derrière le théâtre.*

En vain de mes soupirs laissés sans espérance,
Vous croiriez réparer l'offense
En soupirant à votre tour.
L'amour est doux; mais la vengeance
Est aussi douce que l'amour.

LE DUC.

Dieu! Est-il rien d'égal au trouble de mon âme?
C'est cette même voix qui fit naître ma flamme;
Mais, non, la ressemblance a pu me décevoir.

LA DUCHESSE, *bas.*

Qu'il ose de mes yeux balancer le pouvoir,
Et d'un lâche caprice appuyer l'imposture,
Joindre au premier outrage une seconde injure!
S'il s'en laisse surprendre il faut pour m'en venger
Que de nouveaux appas m'aident à l'engager.
Quoi, seigneur, la musique à ce point vous trans- [porte,
Qu'elle vous autorise à rêver de la sorte?
Son charme pour vos sens peut-il être si doux,
Qu'il vous fasse oublier que je suis avec vous?

LE DUC.

J'ai failli, je l'avoue, et mon âme étonnée
A son transport secret s'est trop abandonnée,
Mais sur moi la musique eut toujours ce pouvoir.

LA DUCHESSE.

De grâce, seyez-vous, que je puisse m'asseoir.

LE DUC, *bas.*

Qui croirait que mon cœur, malgré ma foi promise,
Dans Fénise déjà ne trouvât plus Fénise?
M'aurait-on pu tromper?

LA DUCHESSE.

Il faut que sur nos sens
L'empire du devoir ait des droits bien puissants.
En effet, quelque éclat qui brille dans votre âme,
Avant que Fédéric approuvât votre flamme,
Je n'y remarquais point ces rares qualités
Dont soudain son aveu m'a fourni les clartés,
Et qui dans un instant par un pouvoir extrême,
Vous rendent à mes yeux différent de vous-même.

LE DUC, *bas.*

A quel fâcheux tourment me va-t-elle exposer,
S'il faut qu'elle s'obstine à me favoriser?

LA DUCHESSE.

Vous ne répondez point?

LE DUC.

Que puis-je vous répondre;
Sinon que vos bontés servent à me confondre?

(On entend encore le luth, et Fabrice va voir qui chante derrière le théâtre.)

Et que... mais malgré moi je me sens emporter.

LA DUCHESSE.

C'en est trop. Pour ma gloire, il est temps d'éclater.

FÉNISE *chante.*

En vain vous me diriez que votre âme charmée
D'un feu si pur est consumée,
Que je la devrais soulager.
Il est doux de se voir aimée;
Mais il est doux de se venger.

LE DUC.

On m'a trompé sans doute. Ah! C'est trop me con- [traindre.

LA DUCHESSE.

Levons le masque, duc, enfin c'est assez feindre,
Je vous rends votre amour qui, pour ne rien cacher,
Ne cherchant qu'une voix, ne saurait me toucher.
Si l'espoir de ma main a pu flatter votre âme,
Le ciel a pris plaisir d'abuser votre flamme,
Et n'a sur ce faux bien arrêté votre choix,
Qu'afin de trouver lieu de vous l'ôter deux fois,
Et vous faire avouer, trompant votre espérance,
Que vous n'en méritez l'effet, ni l'apparence;
C'est ainsi qu'il se rit d'un feu capricieux
Adieu. Vous répondrez quand vous m'entendrez [mieux.

SCÈNE IV

LE DUC, FABRICE.

FABRICE.

Vous voilà bien payé.

LE DUC.

N'importe, elle m'oblige,
Son mépris me fait grâce, et n'a rien qui m'afflige,
Puisqu'enfin sa beauté, quelque charme qu'elle eût,
Sans celui de sa voix n'avait rien qui me plût.

FABRICE.

Mais que deviendrez-vous si votre amour l'oublie?
Car la chanteuse enfin n'est autre que Célie.

LE DUC.

Que Célie!

FABRICE.

Oui, mes yeux en sont de bons garants,
Eux qui viennent de voir ce que je vous apprends.

LE DUC.

Quoiqu'en beauté peut-être elle cède à Fénise,
Elle a je ne sais quoi dont mon âme est éprise;
Et d'un secret instinct l'invincible pouvoir,
Quand je la pris pour elle avait su m'émouvoir :
Mais qu'en vain sa beauté, qu'en vain sa voix m'en- [flamme,
Si ce que je me dois tyrannise mon âme;
Et si par ce qu'elle est, tout mon espoir détruit
Ne découvre...

SCÈNE V

LE DUC, FENISE, FABRICE, LAURE.

LE DUC.

Ah! Célie, où m'avez-vous réduit?

FÉNISE.

De quoi vous plaignez-vous?

LE DUC.

D'un amour qui m'accable.

FÉNISE.

Votre malheur est grand.

LE DUC.

Vous en êtes coupable.

FÉNISE.

Quoi, s'il vous traite mal, m'en faut-il accuser?

LE DUC.

Oui, puisque c'est par vous qu'il a su m'abuser.
Vous m'avez fait aimer votre voix en Fénise,
Vous avez à son charme engagé ma franchise;
Satisfait de son rang, hélas, je l'ai souffert;
J'ai cédé sans contrainte, et c'est ce qui me perd.

FÉNISE.

Qui doit mieux que Fénise avoir charmé votre âme?

LE DUC.

Mais c'était votre voix qui soumettait ma flamme.

FÉNISE.

Il se peut, en effet, qu'elle ait eu le pouvoir
De vous porter d'abord au désir de la voir;
Mais, quand de mille attraits ses beautés sont pour- [vues,
Songer à la révolte après les avoir vues,
C'est une trahison dont le crime honteux
Ne doit jamais souiller la gloire de vos feux.

LE DUC.

C'est ce que mon erreur m'engageait à lui dire;
Mais enfin sur mon âme elle n'a plus d'empire,
Et sur moi votre voix en a pris un si doux,
Que je me sens forcé de l'adorer en vous.
Ah! si vous n'étiez pas ce que je vous vois être...

FÉNISE.

Quelle estime pour moi feriez-vous plus paraître?

LE DUC.

Je vivrais pour vous seule, et tiendrais à bonheur
D'ajouter ma couronne à l'offre de mon cœur.
Qu'avec joie à vos pieds on me le verrait mettre,
Si l'éclat de mon rang me le pouvait permettre.

FÉNISE.

Et si je vous disais que celui que je tiens
Laisse à peine égaler vos sentiments aux miens,
Et que dans la fierté que ma vertu me donne,
Je renonce à ce cœur comme à votre couronne?
Quoique votre sujette, il n'est ni duc, ni roi,
A qui son choix suffit pour m'obtenir de moi;
Il faut d'autres devoirs à l'orgueil qui m'enflamme,
Ainsi conservez-bien l'empire de votre âme.
A quoi qu'un peu d'éclat fasse monter ce bien,
Il remplirait trop mal un cœur comme le mien,
Non que par ce refus j'aie assez de faiblesse
Pour vouloir vous porter à me faire duchesse;
Ce bonheur, quoique grand, n'est pas d'un si haut
Qu'il valût la douceur d'un semblable mépris. [prix,
Adieu. Souvenez-vous que contre son attente
Celle que de vos feux vous fîtes confidente,
Quand vous la méprisiez, se vantait qu'à son tour
Peut-être elle aurait lieu de braver votre amour.

SCÈNE VI

LE DUC, FABRICE.

FABRICE.

Elle a l'esprit perdu.

LE DUC.

Qu'en toute son audace
Elle fait éclater et d'attraits et de grâce!
Bien loin de m'irriter, sa fierté me ravit.

FABRICE.

Vous aimez son orgueil, sa voix vous asservit,
Même pour sa beauté votre cœur s'intéresse.
Voilà bien de l'amour, et bien peu de maîtresse.

LE DUC.

Telle est de mon destin la triste cruauté.
Mais enfin, que résoudre en cette extrémité?

FABRICE.

De n'aimer que vous seul, et narguer les cruelles;
Aussi bien...

SCÈNE VII

LE DUC, CAMILE, FABRICE.

CAMILE.

Ah, seigneur, voici bien des nouvelles.

LE DUC.

Quoi, qu'est-il survenu? Tire-moi de souci.

CAMILE.

La duchesse...

LE DUC.

Hé bien, parle!

CAMILE.

Est arrivée ici.

LE DUC.

Que dis-tu? La duchesse?

CAMILE.

Elle-même en personne.

FABRICE.

Tout le sexe aujourd'hui d'assez près vous talonne;
Voilà pour bien encore exercer vos esprits.

LE DUC, *à Camile.*

Fais venir Fédéric, le conseil en est pris.

SCÈNE VIII

LE DUC, FABRICE.

FABRICE.

Qu'avez-vous résolu?

LE DUC.

Rien ne m'en peut distraire,
L'effort est violent, mais il est nécessaire.
Puisque Fénise enfin m'a su rendre ma foi,
Que par son rang Célie est indigne de moi,
Il faut qu'à ma vertu soumettant ma faiblesse,
Je rende, en l'épousant, justice à la duchesse.

FABRICE.

Fort bien. Si votre amour peut faire un si beau saut,
Fénise et la chanteuse auront ce qui leur faut.
Voici l'une déjà que Carlos vous amène.

LE DUC.

Si c'est pour l'excuser, leur espérance est vaine.

SCÈNE IX

LE DUC, LA DUCHESSE, CARLOS, FABRICE.

LE DUC.

Madame, enfin cessez de craindre désormais
Que mes vœux importuns contraignent vos sou-
[haits;
Ils cédent, et mon cœur, par un respect insigne,
Abandonne un espoir dont il n'était pas digne.

CARLOS.

Seigneur, souffrez qu'ici j'ose vous éclaircir.

LE DUC.

Vous n'y pourriez, Carlos, que fort mal réussir:
Non que voyant vos feux appuyés l'un par l'autre,
Quand j'éteins mon amour, je ne plaigne le vôtre;
Mais quelques droits sur moi qu'on l'ait vue usurper,
Je n'ai pu rien promettre à qui m'osait tromper;
Et comme à la duchesse un vieil accord m'engage,
Puisqu'elle est à Milan, je lui rends mon hommage.

LA DUCHESSE.

Vous pensez me braver, duc, mais par cet aveu
Votre aveugle mépris ne m'oblige pas peu,
Puisqu'à changer d'objet, votre âme un peu trop
[prompte,
Sur vous d'un fier refus fait retomber la honte:
Si je reviens ici c'est pour vous assurer
Qu'en vain à son hymen vous osez aspirer,
Et que ce qui l'amène est une ardeur sincère
D'assurer à Carlos le bonheur qu'il espère.

LE DUC.

Je l'empêcherai bien, ce téméraire amour.

FABRICE, *au duc.*

Faites-vous promptement chanter un air de cour,
Contre tous accidents c'est un puissant remède.

SCÈNE X

LE DUC, LA DUCHESSE, CARLOS, FÉNISE, FÉDÉRIC, LAURE, FABRICE, CAMILE.

FÉDÉRIC.

Quel chagrin importun de nouveau vous possède?
Seigneur, vous paraissez l'esprit tout inquiet.

LE DUC.

J'ai quelque lieu de l'être, et le suis en effet.
Pour payer votre foi, dont partout l'éclat brille,
Je m'étais engagé d'épouser votre fille.
Mais sorti d'une erreur qu'à la fin je connoi,
Il ne m'est plus permis de disposer de moi.
Vous savez, Fédéric, que tout Milan me presse
D'étouffer ses malheurs, épousant la duchesse;
Et puisqu'il est ainsi, ce serait le trahir,
Qu'à la loi qu'il m'en fait refuser d'obéir.

FÉDÉRIC.

Oui, seigneur; et tantôt si j'ai pu pour Fénise,
De votre amour séduit approuver l'entreprise,
Apprenez que déjà de votre erreur instruit
Mon cœur à la duchesse en assurait le fruit.
En vain pour mes enfants le sang me sollicite,
Pour ébranler ma foi sa force est trop petite;
Et je ne me souviens de ce que je leur doi,
Qu'après que mon pays n'attend plus rien de moi.
Ainsi, sans balancer, épousez la duchesse,
Qu'aujourd'hui de Milan elle soit la maîtresse,
Rendez cette justice à l'éclat de son sang,
A celui qu'elle en tient joignez ce nouveau rang,
Je le verrai sans peine, et je fais davantage
Si j'ose l'assurer par mon premier hommage.
Recevez-le, madame, et souffrez qu'à genoux...

LE DUC.

Qu'est ceci, Fédéric? O ciel! Que faites-vous?

FÉDÉRIC.

Ce que d'un bon sujet vous avez droit d'attendre.

CARLOS.

Je vois dans ce discours ce qui peut vous surprendre;
Mais, seigneur, si d'abord vous m'eussiez écouté,
Il n'aurait eu pour vous aucune obscurité,
Et vous auriez déjà connu par quelle adresse,
Où vous croyez ma sœur, vous voyez la duchesse.

LE DUC.

La duchesse?

LA DUCHESSE.

Oui, c'est moi, vous en doutez en vain.

LE DUC.

O dieux!

FABRICE.

Il va crier, ô dieux, jusqu'à demain.

LE DUC, *à la duchesse.*

Pardonnez mon silence à ma juste surprise :
Mais si l'on m'a dit vrai, qui peut être Fénise?

FÉNISE.

Dans un pareil succès à votre espoir si doux,
Si vous saviez aimer, le demanderiez-vous?

LE DUC.

Quoi, c'est donc vous, madame? O bonheur! O [miracle!

LA DUCHESSE, *au duc.*

A l'amour de Carlos voudrez-vous mettre obstacle?

LE DUC, *à la duchesse.*

Puis-je assez m'excuser, madame...

FABRICE, *montrant l'assemblée.*

Arrêtez là;
Laissez ce monde en paix puisque vous y voilà,
L'éclaircir plus avant serait pure sottise.
Voit-il pas que le duc épousera Fénise,
La duchesse, Carlos; et si le cœur m'en dit,
Qu'avec Laure demain je ne ferai qu'un lit?
A quoi bon l'étourdir de vos « Qui l'eût pu croire!
C'était vous qui chantiez: Que j'ai d'heur et de gloi-
Tout cela, c'est fadaise; ainsi jusqu'au revoir, [re! »
Sans autre compliment donnons-lui le bonsoir.

FIN DU CHARME DE LA VOIX.

LES

ILLUSTRES ENNEMIS

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

REPRÉSENTÉE EN 1654 SUR LE THÉATRE DE L'HOTEL DE BOURGOGNE

PERSONNAGES

D. LOPE DE GUZMAN, amant de Jacinte.
ENRIQUE, frère de D. Lope.
ALONSE DE ROXAS, ami de D. Lope et d'Enrique.
D. SANCHE, père de D. Alvar et de Jacinte.
D. ALVAR, amant de Cassandre.
D. RAMIRE, ami de D. Sanche.

PERSONNAGES

D. LOUIS, prévôt.
CASSANDRE, sœur de D. Lope.
JACINTE, fille de D. Sanche.
BLANCHE, suivante de Jacinte.
FLORE, suivante de Cassandre.

La scène est à Madrid.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

ALONSE, ENRIQUE.

ALONSE.

Quoi! sans aucun respect, pour un léger outrage
Accabler d'infamie un homme de son âge;
Et démentant par là le sang dont vous sortez,
L'avoir fait maltraiter par des gens apostés?
Quel fruit espérez-vous de cette violence?

ENRIQUE.

Quoi! j'aurais plus longtemps souffert son insolen-
Et qu'au sang des Guzmans on osât reprocher [ce,
Qu'un murmure honteux n'aurait pu les toucher?
Il publie en tous lieux, ce vieillard téméraire,
Que l'artifice seul nous acquiert un beau-frère,
Que l'hymen de Fernand est un hymen contraint,
Qu'il n'épouse ma sœur que parce qu'il nous craint;
Et qu'avec tant de bien il est hors d'apparence
Qu'un tel choix eût enfin borné son espérance.
Le ciel ne souffre point de nœuds mal assortis;
Et s'il pouvait prétendre aux plus riches partis,
Au moins de notre sang la gloire est peu commune,
Et vaut bien aujourd'hui la plus haute fortune.

ALONSE.

Si la chose est ainsi, j'avouerai qu'il eut tort;
Mais on vous aura fait peut-être un faux rapport,
Et de vos sens fougueux croire le fier tumulte...

ENRIQUE.

Dans ces occasions le lâche seul consulte.
Reculer sa vengeance est trahir son honneur,
Et le plus prompt remède est toujours le meilleur.

ALONSE.

Mais souvent à leur gré les violents courages,
Pour se croire un peu trop, se forment des outra-
En vain la raison parle, ils ne l'écoutent plus, [ges;
Et vengent des affronts qu'ils n'ont jamais reçus.
Enfin, d'un vain discours dont votre honneur s'of-
[fense,
Au moins don Lope eût dû partager la vengeance;
Mais à l'insu d'un frère...

ENRIQUE.

Ah! ne me blâmez point
Je sais que son honneur à mon honneur est joint;
Mais quel que soit l'affront qu'en reçoit sa famille,
Pour se venger du père, il aime trop la fille;
Et, quand de cet amour j'aurais lieu de douter,
Quoi qu'il me plaise faire, ai-je à l'en consulter?

ALONSE.

Vous emporter ainsi dans ce qui l'intéresse,
C'est avec trop d'empire user du droit d'aînesse.
Jacinte est fille unique, et l'éclat de ses biens
Pour arrêter un cœur a de puissants liens.
Deviez-vous ruiner sa plus douce espérance?

ENRIQUE.

Elle est basse, elle est vaine, et c'est dont je m'offen

ALONSE. [se

Si le nom de Guzman marque un illustre sang,
Don Sanche est estimé, don Sanche a quelque rang
Et, sans se faire tort, sans trahir sa famille,
Don Lope aux yeux de tous peut épouser sa fille.

ENRIQUE.

Quoi, les Lares déjà, les Mendoces confus,
De ce vieillard avare ont souffert des refus,
Et don Lope cédant à l'ardeur qui le dompte,
Osera s'exposer à cette même honte?
Non, j'imagine encore un moyen plus certain
D'empêcher un amour aussi lâche que vain.

Un de ceux dont l'audace a servi ma colère,
S'ira dire à don Sanche employé par mon frère,
Afin que par lui seul se croyant affronté,
Il détruise un espoir trop longtemps écouté.

ALONSE.

Mais il aime sa fille?

ENRIQUE.

Oui, je sais qu'il l'adore;
Mais je l'ai déjà dit, et vous le dis encore,
A quoi que cet amour pût enfin l'obliger,
Ce sera le servir que de l'en dégager :
Un refus en serait l'indigne récompense.

ALONSE.

Pesez mieux un dessein d'une telle importance;
Car comment s'assurer sur ces lâches esprits
Qui mettent et leur vie et leur honneur à prix?
Leur commerce honteux, quoi que vous puissiez [croire,
Déjà d'un noir reproche a souillé votre gloire;
Et vos emportements qu'on leur voit approuver,
Me font craindre pour vous ce qui peut arriver.

ENRIQUE.

Et moi, quoi qu'on murmure, et quoi qu'il en puisse [être,
Seul de mes actions je veux être le maître;
Mais, puisque leur appui vous semble hasardeux,
Faites ici pour moi ce que j'obtiendrais d'eux.
Don Sanche vous estime, il vous croit, et j'espère...

ALONSE.

Que me proposez-vous? Moi, trahir votre frère?

ENRIQUE.

Ce murmure insolent, au mépris des Guzmans,
De ce vieillard pour lui fait voir les sentiments;
Et, quoi que son amour ait pu lui faire croire,
Le rendre sans espoir, c'est assurer sa gloire.
Enfin, vous le pouvez, c'est par vous que j'attends
L'infaillible succès de ce que je prétends;
Et si votre amitié s'obstine à s'en défendre,
D'autres que vous peut-être oseront l'entrepren- [dre.

ALONSE.

Non, j'ai pu balancer; mais puisque je connoi
Qu'à don Lope par là je signale ma foi,
Pour abuser don Sanche, employer l'artifice,
N'est pas, à mon avis, une grande injustice :
C'est ici qu'il demeure, et je vais de ce pas
Lui tendre un piège adroit qu'il n'évitera pas.
Adieu, laissez-moi seul, je vois sa porte ouverte.

ENRIQUE.

Allez; ne perdons point l'occasion offerte :
Rendez suspect mon frère, et, s'il en est besoin,
Faites-moi de l'outrage et complice et témoin.

ALONSE, *seul.*

Oui, lâche et faux ami, j'accuserai ton frère,
Mais plus pour le servir, que pour te satisfaire;
Et tu verras bientôt par quel heureux détour
Sur tes propres conseils j'appuierai son amour.
Feignant de t'applaudir, j'empêcherai peut-être...
Mais je vois Blanche.

SCÈNE II

ALONSE, BLANCHE.

ALONSE.

Eh bien! Blanche, que fait ton maître?

BLANCHE.

Vous l'eussiez rencontré quelques moments plus tôt;
Tout à l'heure...

ALONSE.

Il suffit. Je le verrai tantôt.

SCÈNE III

JACINTE, BLANCHE.

JACINTE.

Qui parlait avec vous, Blanche?

BLANCHE.

Pour quelque affaire,
Alonse de Roxas demandait votre père.

JACINTE.

Je ne m'étonne point qu'en cette occasion
Ses amis prennent part à sa confusion :
Alonse, dont chacun estime le courage,
Venait s'offrir sans doute à venger son outrage;
Et contre un ennemi dont le cœur est si bas...

BLANCHE.

Madame, vous pleurez?

JACINTE.

Qui ne pleurerait pas?
Souffre à mon déplaisir, dans d'inutiles larmes,
La funeste douceur de chercher quelques charmes;
Et qu'au défaut du sang qu'exigent nos malheurs,
A mes tristes ennuis mes yeux donnent des pleurs.
Mais si je pleure, hélas! c'est le désavantage
Que reçoit en naissant notre sexe en partage.
Il semble qu'en effet la nature en courroux,
Mère partout ailleurs, est marâtre pour nous.
Les plus riches présents que nous obtenions d'elle,
Sont de faibles appuis sur qui l'honneur chancelle;
On flatte nos beautés, nous croyons ce qu'on dit,
Et notre front alors n'est pas seul qui rougit;
Nous en voyons la preuve, et tous les jours infâme
Un père par sa fille, un mari par sa femme.
Défaut honteux pour nous, pour eux injurieux!
L'honneur, de tous les biens est le plus précieux;
Et par un vieil abus difficile à comprendre,
Nous le pouvons ôter, et ne saurions le rendre,

BLANCHE.

Tout le monde vous plaint, et blâme hautement
D'un ennemi caché le vil ressentiment :
On en parle partout; mais je vois qu'on ignore,
Par ces gens apostés quel bras vous déshonore;
On en cherche l'auteur sans le pouvoir trouver.

JACINTE.

Et c'est moi-même à quoi je ne fais que rêver;
Mais, quoi que sur ce point mon esprit se figure,
Il dément aussitôt sa propre conjecture.

Non qu'il ne soit trop vrai que mon père en ces [lieux,
S'il n'a des ennemis, a beaucoup d'envieux.
Ce grand amas de biens qui regarde sa fille,
Dont un oncle en mourant enrichit sa famille...
Hélas! ce souvenir réveille mes douleurs;
Au sort de don Alvar donnons ici des pleurs.
Aux Indes vers cet oncle allant faire voyage,
Ce frère infortuné périt par un naufrage;
Et ces riches trésors à lui seul destinés,
Soudain à mon espoir furent abandonnés.
Incommodes faveurs d'une fortune ingrate,
Qui me nuit dans le temps que plus elle me flatte,
Et, m'élevant trop haut, s'oppose au plus beau feu
Dont la vertu jamais autorisa l'aveu!
Tu sais, Blanche, tu sais si don Lope en fut digne.

BLANCHE.

Ainsi que son amour son respect est insigne,
Madame; et vous devez d'autant plus l'estimer,
Qu'avant tant de fortune on le vit vous aimer,
Que votre vertu seule est ce qui sut lui plaire.

JACINTE.

Hélas! cette raison l'est-elle pour un père,
Qui de ces nouveaux biens goûtant l'indigne appas,
Ne voit presque pour moi que des partis trop bas?
Ainsi d'un noble sang quel que soit l'avantage,
Lui proposant don Lope, on lui ferait outrage.
D'un amour si secret ne t'étonne donc plus,
Il tâche à s'épargner la honte d'un refus;
Et son feu que soutient un rayon d'espérance,
Attendant tout du temps se contraint au silence.
Mais cessons d'y penser, aussi bien aujourd'hui
Mon cœur, ce triste cœur, n'est plus digne de lui :
Pour m'aimer dans la honte il aime trop la gloire;
Et l'affront... Mais que vois-je? O dieux! le puis-je [croire?

SCÈNE IV

D. LOPE, JACINTE, BLANCHE.

JACINTE.

Quoi! don Lope, est-ce vous dont l'abord indiscret
D'un amour si caché vient rompre le secret?
Entrer ainsi chez moi sans crainte de mon père,
Sont-ce là ces serments d'aimer, et de vous taire?
Sont-ce là ces respects? Est-ce là cette foi?
Enfin, don Lope, enfin, est-ce vous que je voi?

D. LOPE.

Oui, madame; et chez vous si j'ose ainsi paraître,
Ne me soupçonnez point d'être parjure, ou traître;
Toujours ce grand mérite est l'objet de mes feux,
Toujours mêmes respects accompagnent mes vœux;
Et s'il m'était permis, lorsque j'ai tout à craindre...

JACINTE.

Parlez, parlez, don Lope, et sans plus vous con- [traindre,
Aussi bien ces respects sont pour moi superflus;
Et qui n'a plus d'honneur ne les mérite plus.

D. LOPE.

Je vous entends, madame, et le sort qui m'accable
Cherche dans vos malheurs à me rendre coupable.
Un vif ressentiment vous fait déjà penser
Que qui sait votre honte aurait dû l'effacer;
Et ce n'est pas pour plaire à votre âme affligée,
Que m'offrir à vos yeux sans vous avoir vengée.
Mais sur un bruit confus qui m'apprend vos en- [nuis,
Jugez ce que j'ai pu, jugez ce que je puis:
Si ce bruit répandu, si ce confus murmure
M'eût appris l'ennemi, comme il a fait l'injure,
Son trépas ou le mien vous eût déjà fait voir
Que don Lope vous aime, et qu'il sait son devoir;
Mais ne pouvant d'ailleurs en tirer de lumière,
C'est, madame, de vous que j'attends grâce entière.
En acceptant mon bras pour finir vos malheurs,
Apprenez-moi quel sang doit essuyer vos pleurs.

JACINTE.

Et ne voyez-vous pas qu'en une telle offense
Vous feriez peu pour moi d'en prendre la vengeance,
Et qu'oser s'y servir d'un secours étranger,
C'est en punir l'auteur, et non pas se venger?
Ce sang de l'offenseur qu'un tel affront demande,
Il faut que l'offensé lui-même le répande;
Que le sien tout ému d'un spectacle si doux,
En le voyant couler, bouillonne de courroux,
Et qu'un tel mouvement dans sa source agitée,
Purge l'indignité qu'il aura contractée.

D. LOPE.

Mais quand l'âge s'oppose...

JACINTE.

Ah! cessez d'y songer;
Pour venger une injure, il faut la partager;
Et l'on voit rarement qu'un vieillard qu'on affronte,
Sur un autre qu'un fils puisse épargner sa honte.

D. LOPE.

Comme un fils la partage, un fils peut l'effacer!

JACINTE.

Sans doute qu'il le peut; mais que sert d'y penser?
Don Alvar n'étant plus...

D. LOPE.

Ah! permettez, de grâce,
Que de ce frère mort j'aille tenir la place,
Et que m'offrant pour fils à don Sanche outragé,
Je tâche à rendre ainsi son malheur partagé.
Il demande du sang, et brûlant d'en répandre,
J'en acquerrai le droit si je deviens son gendre,
Et le mien par l'hymen dans le sien confondu,
Devra celui d'un lâche à son honneur perdu.
Voilà ce que pour vous l'amour me porte à faire!
Et si jusques ici ma flamme a dû se taire,
Je crains peu qu'un refus fasse rougir mon front,
Quand je lui veux pour dot demander son affront.

JACINTE.

Si de ces sentiments votre âme est prévenue,
Apprenez qu'en m'aimant vous m'avez mal connue
Et que je porte un cœur assez fier, assez haut,
Pour se dérober même à l'ombre d'un défaut.
Je vous aime, il est vrai, mais l'auriez-vous pu croire
Sans croire en même temps que j'aime votre gloire
Et que de son éclat je suis jalouse au point
De vivre sans bonheur pour n'en triompher point

Ne vous flattez donc plus d'une vaine espérance
Qui blesse votre honneur, dont ma vertu s'offense.
Si j'eusse hier estimé le bonheur d'être à vous,
Je vous dois aujourd'hui refuser pour époux,
Et ne pas m'exposer à ce reproche infâme,
Que le manque d'honneur me rendit votre femme.
Non, aucun n'aura droit de publier un jour
Que don Lope à ce prix acheta mon amour;
Que bien qu'elle fût due à son mérite insigne,
Je ne pus être à lui que quand j'en fus indigne,
Et qu'enfin il fallut, pour mériter sa foi,
Qu'il trouvât quelque chose à suppléer en moi.

D. LOPE.

Quoi, vous refuseriez un cœur qui vous adore?

JACINTE.

Quoi, je pourrais souffrir ce qui me déshonore?

D. LOPE.

J'assure votre honneur, et c'est là vous aimer.

JACINTE.

Je conserve le vôtre, et c'est vous estimer.

D. LOPE.

Hélas! Que cette estime est contraire à ma flamme!

JACINTE.

Accusez-en le ciel, sans m'en donner le blâme.

D. LOPE.

Que vous secondez bien sa funeste rigueur!

JACINTE.

Assez mal, et sans doute aux dépens de mon cœur!
Mais ma raison s'égare, et ce cœur trop sincère...

BLANCHE.

Madame.

JACINTE.

Qu'est-ce, Blanche?

BLANCHE.

Alonse et votre père...

JACINTE.

Entrons ici, de grâce, et surtout gardez bien
Que de cette entrevue on ne soupçonne rien.

SCÈNE V

D. SANCHE, ALONSE.

D. SANCHE.

Quel funeste conseil vous voulez que j'embrasse!
Consentir qu'il me voie et qu'il me satisfasse!

ALONSE.

Mais enfin cent raisons vous y doivent porter,
Que servirait encor de vous les répéter?
Outre que son pouvoir égale sa noblesse...

D. SANCHE.

Endurer qu'il triomphe ainsi de ma faiblesse?

ALONSE.

Je vous l'ai déjà dit, il est au désespoir
Que par de faux rapports on l'ait pu décevoir.
D'une indigne vengeance il dut prévoir l'issue,
Il dut moins s'emporter, mais l'offense est reçue.

D. SANCHE.

Et, de grâce, son nom?

ALONSE.

Quand vous m'aurez promis
D'accepter un accord qui vous doit rendre amis.

D. SANCHE.

Quoi, mon lâche ennemi, lors même qu'il s'accuse,
En serait quitte ainsi pour quelque vaine excuse;
Et, tant que je vivrai, l'on verrait sur mon front
Les traits mal effacés d'un si sanglant affront?

ALONSE.

Donc, s'il pouvait s'offrir une voie assez prompte
Par où de votre injure il partageât la honte,
Et, qu'attirant sur lui l'affront qu'il vous a fait,
De cette violence il démentît l'effet?

D. SANCHE.

Comment la démentir, si loin de s'en défendre...

ALONSE.

Ne le pourrait-il pas, se faisant votre gendre?
Votre honneur dans le sien alors intéressé,
Confondant l'offenseur avecque l'offensé,
L'hymen ayant uni son sang avec le vôtre,
La pureté de l'un rendrait l'éclat à l'autre?
Puisqu'on ne vit jamais dans un même sujet
Subsister d'un affront, et l'auteur, et l'objet.

D. SANCHE.

Ah! Si par cette voie un sang impur se change,
Il vaut bien mieux choisir un gendre qui me venge.

ALONSE.

Ne pouvant le choisir que sous de rudes lois,
A moins que de descendre, êtes-vous sûr du choix?
D'ailleurs cet ennemi que vous voulez connaître,
Est d'un rang qu'on respecte et qu'on craindra peut-être;
Et ce rang dans la cour lui donne un tel appui,
Que peu voudront pour vous s'engager contre lui.

D. SANCHE.

Quoi donc, c'est seulement en lui donnant ma fille
Que je puis rétablir l'honneur de ma famille?

ALONSE.

Y croyez-vous trouver un remède plus doux?

D. SANCHE.

Il est mon ennemi, j'en ferais son époux!
Ce remède est pour moi pire que le mal même.

ALONSE.

Il le faut violent quand le mal est extrême.
Mais enfin résolvez, si je n'obtiens ce point,
Son nom est un secret que vous ne saurez point.

D. SANCHE.

A quelle indignité me voulez-vous contraindre?

ALONSE.

Je sais ce que je fais, cessez de vous en plaindre,
Mais ne m'en croyez pas, et d'un esprit remis,
Allez sur cet accord consulter vos amis.

D. SANCHE.

Je veux que leur aveu réponde à votre attente :
Mais qui m'assurera que ma fille y consente,
Que son esprit soumis cède sans résister?

SCÈNE VI

D. SANCHE, ALONSE, JACINTE.

JACINTE.

Moi-même, puisqu'enfin vous en pouvez douter,
Si du ciel, en naissant, je reçus quelque outrage,
Au-dessus de mon sexe il m'enfla le courage;
Et ce doit être un charme à mes tristes ennuis
De vous venger du moins autant que je le puis.

D. SANCHE.

Quoi, sans connaître à qui cet hymen te destine?

JACINTE.

Ah! Jugez mieux d'une âme où la vertu domine.
M'informer de son nom, ce serait balancer
Sur ce grand sacrifice où je dois me forcer,
Ce serait à mon cœur, par cette connaissance,
Mendier lâchement un peu de complaisance,
Et souffrir qu'on doutât, si m'aimant plus que vous,
Je satisfais un père, ou choisis un époux.
Non, non, et quel qu'il soit, je n'en suis point en pei-
Je ne puis voir en lui que l'objet de ma haine; [ne,
Et de tous les tourments le plus affreux pour moi,
C'est sans doute celui de recevoir sa foi.
Mais vous devant le jour, et le sang qui m'anime,
Je dois à votre honneur une grande victime,
Et crois ne pouvoir mieux en rétablir le cours,
Qu'en lui sacrifiant le bonheur de mes jours.

D. SANCHE.

C'est trop, et je m'oppose à ce devoir sévère
Qui n'arrête tes yeux que sur le front d'un père;
Vois ce gouffre de maux où tu veux t'exposer,
Soupire en le voyant, et crains de trop oser.

JACINTE.

Je vois tout ce que j'ose, et ma vertu se fâche
Qu'en moi vous soupçonniez rien de bas ni de lâche,
L'ardeur de vous venger remplit trop mes désirs,
Pour abaisser mon âme à de honteux soupirs.
Si mon sexe aujourd'hui m'avait permis les armes,
Vous auriez vu du sang où vous craignez les larmes;
Mais je ferai du moins tout ce qu'il peut souffrir;
Et ne pouvant tuer, je saurai bien mourir.

D. SANCHE.

Ta vertu me ravit, viens, viens que je t'embrasse.

JACINTE.

Croyez-vous que par là notre honte s'efface?
Ne perdez point de temps.

D. SANCHE.

Allons voir nos amis,
Et sachons quel accord nous peut être permis.

SCÈNE VII

D. LOPE, JACINTE, BLANCHE.

JACINTE.

Prenez ce temps, don Lope, et de peur qu'on me
Si son retour trop prompt... [blâme,

D. LOPE.

Je le prendrai, madame,
Adieu. Mais prenez garde au serment que je fais.
Je vous quitte aujourd'hui pour ne vous voir jamais.
Vous engagez ailleurs la foi qui m'est promise,
On conspire ma mort, votre aveu l'autorise,
J'en viens d'ouïr l'arrêt, et n'ai point éclaté;
Non qu'un reste d'amour m'en ait sollicité,
Non que de mon respect je garde la mémoire,
Mais parce que j'ai dû cet effort à ma gloire;
Et que j'eusse rougi qu'un mouvement jaloux
Eût convaincu mon cœur d'avoir brûlé pour vous.

JACINTE.

Ah! Ne vous plaignez pas où je suis seule à plaindre;
L'effort est grand sans doute où j'ai su me contrain-
Mais je n'ai pas jugé qu'un plus bas sentiment [dre,
Méritât d'avoir eu don Lope pour amant;
Et comme vos vertus par leur éclat sublime,
Pour gagner mon amour s'acquièrent mon estime,
C'est par là seulement que j'espère, à mon tour,
M'acquérir votre estime, en perdant votre amour.

D. LOPE.

Vous l'acquerrez, madame, et vous le devez croire,
Si l'infidélité mérite quelque gloire.

JACINTE.

Si mes feux aujourd'hui vous semblent inconstans
Suspendez votre plainte, et laissez faire au temps

D. LOPE.

Le temps n'adoucit point des malheurs de la sorte

JACINTE.

Le temps vous fera voir que votre amour s'emporte
Et qu'enfin quel que soit le dessein qu'on ait fait,
Pour en blâmer la cause, il en faut voir l'effet.

D. LOPE.

Hélas! Et quel effet dois-je attendre du vôtre,
Quand de ce qui m'est dû l'on enrichit un autre
Oui, mon rival triomphe, et mon espoir est vain,
N'avez-vous pas promis de lui donner la main?

JACINTE.

Je le ferai sans doute.

D. LOPE.

Et vous serez sa femme!

JACINTE.

Moi! cette lâcheté pourrait m'entrer dans l'âme!

D. LOPE. [prends

Que m'avez-vous donc dit, ou qu'est-ce que j'ap
Et comment accorder deux points si différents?

JACINTE.

Si pour les accorder vous manquez de lumière,
Connaissez aujourd'hui mon âme toute entière;
Et de l'heur d'un rival cessant d'être jaloux,
Confessez que mon cœur était digne de vous.
L'espoir de mon hymen n'est qu'une attente vain
Sous ce trompeur aveu je le livre à ma haine;
Et lui donnant la main, je sème un faux appas,
Qui sans aucun soupçon l'attire dans mes bras,
Où ma main dans son sang, au gré de mon envi
Venge avec mon honneur le repos de ma vie.
Êtes-vous satisfait?

D. LOPE.

Hélas, si je le puis!
Vous-même jugez-en, jugez si je le suis.
Par lui seul votre honneur à l'outrage est en butte;
Et, quoi que contre lui votre haine exécute,
Après le noir effet de son lâche dessein
Il mourra glorieux, s'il meurt de votre main.
Non, il faut que par moi sa mort vous satisfasse,
Qu'elle soit un supplice, et non pas une grâce.
Le plus rude trépas lui deviendrait trop doux,
S'il avait pu se dire un moment votre époux.
Au nom de cette amour ferme, pure, sincère...

JACINTE.

Brisons là, je crains trop le retour de mon père.
Éloignez-vous, de grâce, et recevez ma foi
Que je me souviendrai de ce que je vous doi.

D. LOPE.

Ah! madame, ajoutez...

JACINTE.

Je n'ai plus rien à dire.

D. LOPE.

Que mon rival...

JACINTE.

Sortez, ou bien je me retire.

D. LOPE.

Rigoureuse vertu que l'on doit admirer,
Hélas, à quels tourments me viens-tu préparer!

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

D. LOPE, CASSANDRE, FLORE.

D. LOPE.

C'était peu que toujours son devoir trop fidèle
Contre ma passion eût combattu pour elle,
Quand pour la mériter je crois voir quelque jour,
Un fier motif d'honneur s'oppose à mon amour;
Et quoiqu'à mes soupirs son cœur soit favorable,
Cet honneur, ce devoir, tout est inexorable.
Dures extrémités! Qui le croirait, ma sœur,
Que le ciel me traitât avec tant de rigueur,
Que pouvant espérer d'avoir pour moi le père,
La vertu de la fille à mes vœux fût contraire,
Et seule mît obstacle au plus charmant espoir
Que jamais un amant eût droit de concevoir?
Je la perds, mais hélas! perdant tout avec elle,
La façon de la perdre est pour moi si cruelle,
Que toute ma constance et frémit et s'abat
Aux menaces d'un coup dont elle craint l'éclat.
Ce n'est point un rival dont l'amour préférée
Me dérobe une foi si saintement jurée;
Ce n'est point un vieillard, dont l'ordre impérieux
Arrache à mon espoir un bien si précieux.
Sans qu'un rival l'y porte, ou qu'un père l'ordonne,
Elle-même s'engage, elle-même se donne;
Et, par ce sacrifice à son honneur offert,
Veut être digne au moins de l'amant qu'elle perd.
Rigoureuse faveur! Tyrannique maxime!

CASSANDRE.

Sa résolution mérite qu'on l'estime;
Et son cœur par l'amour vainement combattu
M'oblige en vous plaignant d'admirer sa vertu.

D. LOPE.

Vous devez davantage au trouble de mon âme.
Votre amitié, ma sœur, a fait naître ma flamme,
Et je n'ai pu la voir si souvent avec vous,
Sans voir, sans découvrir cet éclat vif et doux,
Cette vertu modeste, et ce rare mérite,
Dont le charme à l'amour secrètement invite;
Et, de tant de beautés voyant l'illustre appas,
Puisque j'avais un cœur, pouvais-je n'aimer pas?
Ainsi, quelques ennuis où cet amour m'expose,
M'ayant laissé la voir, vous en êtes la cause;
Et pour moi vos bontés agiraient lâchement,
De plaindre en moi le frère, et négliger l'amant.
Voyez-la donc, ma sœur, cette fille adorable,
Montrez-lui ce respect toujours inébranlable,
Ce feu tenu secret avecque tant de soin,
Qu'il n'a souffert que vous jusqu'ici de témoin;
Mais c'est ce qui me perd, sans ce fâcheux silence
Alonse en eût reçu l'entière confidence,
Et ne m'eût pas réduit par ses cruels avis
A mourir de douleur si je les vois suivis.
C'est lui, ma sœur, c'est lui qui propose à don Sanche
Cet odieux hymen où l'un et l'autre penche;
Mais si mon désespoir doit enfin éclater,
Pour mon rival peut-être il est à redouter.

CASSANDRE.

Quoique de ses avis vous ayez à vous plaindre,
Voyez-le cet Alonse avant que d'en rien craindre;
Il vous cherche partout avec empressement.

D. LOPE.

C'est à votre prière? Avouez franchement.

CASSANDRE.

Vous pourrez de lui-même apprendre le contraire.

D. LOPE.

Votre hymen près de lui me rend injuste frère;
Et les biens de Fernand n'ayant pu vous charmer,
C'est moi qui vous contrains, c'est moi qu'il faut blâmer?

CASSANDRE.

S'il vous peint mon malheur comme un malheur extrême,
C'est sur ce que Fernand en dit tout haut lui-même,
Qui tenant et l'amour et l'hymen à mépris,
N'eût jamais rien conclu s'il n'eût été surpris.
Encor tout de nouveau j'apprends qu'il s'ose plaindre
Qu'Enrique à cet hymen lui seul l'a su contraindre,
Et que sa violence et son emportement
L'ont forcé par surprise à cet engagement.
Il le fait bien paraître; on a pris la journée
Qui doit hâter ma mort par ce triste hyménée;
Dans deux jours mon malheur sous ses lois me réduit,

Et, bien loin de me voir, il semble qu'il me fuit.
Si, pour une maîtresse il porte un cœur sans flamme,
Quel amour espérer quand je serai sa femme?
N'importe, c'en est fait; ayant reçu sa foi,
Un lâche repentir est indigne de moi;
Et de tous les malheurs, un cœur qui se possède,
Dans sa propre vertu voit toujours le remède.

D. LOPE.

Ce sentiment, ma sœur, est bien digne de vous.
Je sais que de tous temps vous fuyez un époux,
Et votre aversion nous a trop fait paraître
Que vous craignez en lui de ne trouver qu'un maître.
J'ai parlé pour Fernand, mais sachez aujourd'hui
Que votre intérêt seul m'a fait parler pour lui.
Enrique est violent, et voyant qu'il vous traite,
Malgré tous mes avis, moins en sœur qu'en sujette;
Appuyant un hymen qu'on l'a vu rechercher,
Au pouvoir d'un tyran j'ai cru vous arracher,
Et qu'enfin dans le choix d'un sort toujours contraire
Vous souffririez plutôt d'un époux que d'un frère;
Je vous ai donc pressée et je vois à regret
Que j'ai lieu de m'en faire un reproche secret.
La froideur de Fernand me surprend et m'afflige;
Mais, à quoi que pour vous la nature m'oblige,
Lui faire proposer de rompre cet accord,
Serait porter Enrique à conspirer sa mort.
Mais, dieux! Vois-je Jacinte, ou si mon œil s'abuse?

CASSANDRE.

Les différends sont doux qui font naître une excuse.

SCÈNE II

D. LOPE, CASSANDRE, JACINTE, BLANCHE, FLORE.

D. LOPE.

Madame, quel dessein en ce lieu vous conduit?
Venez-vous voir l'état où vous m'avez réduit,
Et de mon désespoir jouissant sans obstacle,
Saouler votre vertu d'un si triste spectacle?

CASSANDRE, *à Jacinte.*

Vous voyez les transports d'un cœur vraiment at- [teint,
Il n'espère qu'en trouble, et croit tout ce qu'il craint.

JACINTE.

J'avais fait un dessein dont sans doute il soupire,
Mais il était injuste, et je viens m'en dédire.

D. LOPE.

Quoi, se pourrait-il bien qu'après tant de rigueur
Un reste de tendresse eût ému votre cœur,
Que vous eussiez connu qu'une injustice extrême
Vous portait à me perdre en vous perdant vous-mê- [me;
Et que l'amour enfin vous eût fait souvenir
Qu'il faut venger un père, et non pas vous punir?

JACINTE.

Je sais ce que je dois aux intérêts d'un père,
Pour l'oublier jamais ma gloire m'est trop chère;
Mais au nom de l'époux qu'il m'avait destiné,
Contre moi tout à coup mon cœur s'est mutiné,
Et, soudain condamnant ma première entreprise,
A sa rébellion ma raison s'est soumise.

D. LOPE.

Elle a dû s'y soumettre; et son aveuglement
Avec trop d'injustice immolait votre amant:
Le ciel qui l'a connue y daigne mettre obstacle,
Et mon amour confus attendait ce miracle.
Mais puis-je demander quel était cet époux?

JACINTE.

Le voulez-vous savoir, vous, don Lope?

D. LOPE.

Moi?

JACINTE.

Vous.

D. LOPE.

Hélas! A ce discours que faut-il que je pense?

JACINTE.

Que mon père vous croit l'auteur de son offense.

D. LOPE.

Que le perfide Alonse ait osé m'accuser
Du crime le plus noir qu'on me pût imposer?

JACINTE.

Sur vous d'un coup si lâche il fait tomber le blâme;
Et par votre ordre seul...

D. LOPE.

Le croyez-vous, madame?

JACINTE.

Vous voir, et vous parler sans faire agir mon bras,
C'est vous montrer assez que je ne le crois pas.
De quoi que vous accuse un indigne murmure, [re,
L'amour que j'ai pour vous m'en fait voir l'impostu-
Et répond hautement à mon cœur abattu,
Et de votre innocence, et de votre vertu.
Cette amour dans son choix ne s'est point emportée,
Ayant pu l'acquérir, vous l'avez méritée;
Et l'ayant méritée, il est à présumer
Qu'une vertu sublime en vous me sut charmer,
Que la mienne jamais ne peut m'avoir trahie,
Que de fausses clartés ne m'ont point éblouie,
Et qu'enfin j'ai dû voir dans mon esprit constant
Tout ce qu'un vrai mérite a de plus éclatant.
Voilà sur quels appuis mon amour osa naître;
Et si vous n'étiez pas ce que je vous crois être,
Si de bas sentiments vous tenaient partagé,
Je me voudrais punir d'en avoir mal jugé.

D. LOPE.

Pour bien juger de moi, jugez-en par vous-même,
Ou, pour dire encor plus, par ce cœur qui vous aime;
Puisqu'on ne vit jamais les belles passions
Sur des courages bas formés d'impressions;
Mais si votre vertu, sachant mon innocence,
Contre la calomnie entreprend ma défense,
Daignez ne pas laisser votre ouvrage imparfait,
Et de l'erreur d'un père accordez-moi l'effet.
Voyez de votre hymen ce qu'on lui fait prétendre,
Pour effacer sa honte il vous demande un gendre:
Et puisque son honneur vous doit seul engager,
Faites tomber sur moi le droit de le venger.
Prenez l'occasion que le ciel vous présente,
De remplir les devoirs et de fille et d'amante,

Et ne me perdez pas quand il vous donne jour
A satisfaire ensemble et l'honneur et l'amour.

JACINTE.

Don Lope, qu'est ceci? Vous oubliez sans doute
Que c'est vous qui parlez, et moi qui vous écoute?
Ou, voulant que j'embrasse un projet si honteux,
La gloire vous déplaît pour objet de nos feux?
Ainsi donc ma vertu doublement infidèle
Répondra lâchement à ce qu'on attend d'elle;
Et je pourrai souffrir qu'on me reproche un jour
Que l'honneur me servit de prétexte à l'amour;
Qu'abusant de l'erreur qui put surprendre un père,
Je ne la satisfis que pour me satisfaire,
Et que ma passion couvrit sa lâcheté
D'un vain et faux éclat de générosité!

D. LOPE.

Comme toujours sa flamme a demeuré secrète,
La peur d'un tel reproche en vain vous inquiète :
On ne soupçonne rien de cette noble ardeur [cœur;
Qui m'acquit votre estime en vous donnant mon
Et chacun vous croyant dans cet hymen surprise,
Personne ne saura que l'amour l'autorise,
Qu'à des motifs d'honneur il mêle son appas.

JACINTE.

Et moi, don Lope, et moi, ne le saurai-je pas?
Quoi, dans ce haut dessein où la vertu m'engage,
Estimez-vous si peu mon propre témoignage;
Et ne suffit-il pas pour m'en faire une loi,
Que mon cœur en secret dépose contre moi?
Quoiqu'on cherche l'estime avec des soins extrê-
Des belles actions le prix est en nous-mêmes; [mes,
Ce charme intérieur qui nous fait émouvoir,
Est le plus doux encens qu'on puisse recevoir.
Sans que nous dépendions de ce qu'on ose croire,
C'est par nous que s'achève ou détruit notre gloire;
Et l'éclat du dehors a peine à l'agrandir,
Quand pour nous le dedans refuse d'applaudir.
Un cœur qui d'un grand cœur aspire à l'avantage,
Doit s'oser dire tel par son propre suffrage,
S'en répondre à soi-même, et sur un tel appui
S'abandonner sans crainte à ce qu'on croit de lui.

D. LOPE.

Où me vas-tu réduire, ô vertu trop austère!

JACINTE.

Mais vous êtes encor l'ennemi de mon père;
On vous accuse enfin, convainquez l'imposteur,
Et de notre disgrâce allez chercher l'auteur;
Montrez-vous innocent en le faisant connaître.

D. LOPE. [tre,

Quoi, c'est aussi par moi que son bonheur doit naî-
Par moi, qui découvrant son crime aux yeux de tous,
Lui cède mon espoir, et le fais votre époux?
Et vous m'osez charger de cet emploi funeste?

JACINTE.

Faisons notre devoir, le ciel fera le reste.

D. LOPE.

Il faut vous obéir; mais souvenez-vous bien
Que ce lâche connu, je ne connais plus rien,
Et qu'à quoi que pour vous le respect me convie,
Son bonheur est mal sûr s'il me laisse la vie.
Adieu.

SCÈNE III

JACINTE, CASSANDRE, FLORE, BLANCHE.

CASSANDRE.

C'est vous servir avec trop de rigueur
Du pouvoir que l'amour vous donne sur son cœur.

JACINTE.

C'est montrer que l'amour n'est vertueux ou lâche
Que selon les objets où sa flamme s'attache;
Et que si rarement un courage abattu
De cette passion se fait une vertu,
Jamais une grande âme où la gloire préside,
N'en prend dans ses desseins l'aveuglement pour

CASSANDRE. [guide.

Ainsi ce grand pouvoir que vous gardez sur vous,
Des plus rudes malheurs vous fait braver les coups.
Que vous êtes heureuse, et que je suis à plaindre!

JACINTE.

Pouvant tout espérer, vous n'avez rien à craindre;
Mais si votre malheur était égal au mien,
Vous auriez tout à craindre, et n'espéreriez rien.

CASSANDRE.

En l'état où je suis, que faut-il que j'espère? [saire,
L'hymen rend dans deux jours mon amour néces-
Je le dois à Fernand; et, presque au désespoir,
Tout mon cœur se refuse à ce triste devoir.

JACINTE.

Au moins ce grand malheur qui cause votre plainte
Peut être surmonté par un peu de contrainte;
Et quelque aversion qu'on ait pour un époux,
C'est n'en haïr aucun, que de les haïr tous.
Mais d'un revers si dur ma disgrâce est suivie,
Qu'écoutant le projet où l'honneur me convie,
Il me faut étouffer les plus beaux sentiments
Que la gloire jamais permît aux vrais amants :
C'est en vain avec vous que je le voudrais taire,
Don Lope a des vertus dont l'éclat m'a su plaire;
Et je ne puis songer sans trouble et sans ennui,
Que qui n'ose le perdre est indigne de lui.

CASSANDRE.

Après un tel aveu vous oserai-je dire...
Mais que ne dit-on point lorsque le cœur soupire,
Et que dans ses soupirs, interdit et confus,
Il parle, il s'embarrasse, et ne se comprend plus?

JACINTE.

Il n'est pas malaisé d'entendre ce langage;
Je vois contre l'hymen quel motif vous engage,
Qu'on n'éteint pas sans peine un feu bien allumé,
Et que vous aimeriez si vous n'aviez aimé.

CASSANDRE.

Je l'avoue, et jamais une plus belle flamme
Pour un plus digne objet ne régna dans une âme.
Mais, las, que la fortune, au moins jusqu'à ce jour,
Respecte rarement un vertueux amour!

SCÈNE IV

JACINTE, CASSANDRE.

CASSANDRE.

A Madrid, où j'étais alors chez une tante,
Je menais en repos une vie innocente,
Et mes frères en Flandre, en de nobles emplois,
Laissaient à mes désirs la liberté du choix,
Alors qu'un cavalier, dans un péril extrême,
Osa m'en dégager en s'y jetant lui-même,
Et par ce grand service engagea ma raison
A souffrir de mon cœur l'aimable trahison.
Il me vit, je le vis; et, trop reconnaissante,
Pensant n'être rien plus, je me sentis amante.
Je ne vous dirai point par quels soins, par quels
Il disposa mon âme à répondre à ses feux, [vœux,
Ni quel rapport d'humeurs l'une à l'autre assorties,
Forma de nos esprits les douces sympathies;
Ce serait dans le mien porter un souvenir
Que ma triste raison s'efforce d'en bannir.
Vous saurez seulement que, quoi que je supprime,
Rien de honteux pour moi ne m'acquit son estime,
Et que l'ayant connu généreux et discret,
Je ne pus refuser de le voir en secret.
Mais, quoiqu'il me jurât entière obéissance,
Il sut avec tant d'art me cacher sa naissance,
Que m'opposant toujours quelque obligeant refus,
M'ayant appris son nom, il ne dit rien de plus,
Si ce n'est que pour vaincre un destin trop con-
Un voyage d'un an se trouvait nécessaire, [traire,
Et qu'alors plus heureux et plus digne de moi,
Il se ferait connaître aussi bien que sa foi.
Que vous dirai-je enfin? Sans savoir davantage,
Il fallut consentir à ce triste voyage,
Et sur un élément le plus traître de tous,
Abandonner aux vents mon espoir le plus doux.
Il partit, et le ciel, pour comble de misères,
Fit suivre son départ du retour de mes frères.
Ah!

JACINTE.

Si par ce récit...

CASSANDRE.

Achevons, ce n'est rien.
Jugez par ce retour quel malheur fut le mien.
A me tyranniser leur amitié consiste;
Un parti se présente, ils pressent, je résiste,
Ils parlent pour un autre; et, par trop de rigueur,
Leur gloire s'intéresse à garder une sœur.
Je recule toujours, un peu de temps se passe,
Déjà mon triste cœur frémit de sa disgrâce,
Et dans le sort douteux d'un amant qu'il attend,
Met son moindre supplice à le croire inconstant;
Quand sur moi la fortune achevant son ouvrage,
D'un parent et de lui l'on m'apprend le naufrage:
Ils s'étaient embarqués dans le même vaisseau,
Et la mer de tous deux fut l'injuste tombeau.
Ah, dieux!

JACINTE.

Votre douleur semble toujours s'accroître.

CASSANDRE.

Hélas! A tous moments je crois le voir paroître;
Je l'entends qui se plaint d'avoir été trahi,
Que, quoiqu'après deux ans, j'ai trop tôt obéi;
Que Fernand... Juste ciel! Pardonnez ma faiblesse,
A ce funeste nom ma constance me laisse;
Approchez-moi d'un siège, et souffrez qu'aux abois
Ma flamme...

JACINTE.

La douleur lui suffoque la voix.
Flore vient de sortir, quel conseil dois-je prendre?

SCÈNE V

JACINTE, CASSANDRE, FLORE, BLANCHE.

JACINTE.

Flore, et vite.

CASSANDRE, *comme en pâmoison.*

Ah! Pardon, chère ombre.

JACINTE.

Vois, Cassandre...

FLORE.

Ah, madame!

JACINTE.

Qu'as-tu?

FLORE.

Son amant...

JACINTE.

Qui? Fernand?

FLORE.

Non; mais par un destin tout à fait surprenant,
Celui qu'elle croit mort...

JACINTE.

Hé bien?

FLORE.

Est là qui presse...

JACINTE.

Que dis-tu?

FLORE.

Qu'il demande à revoir sa maîtresse:
Mais le voici lui-même; il entre.

JACINTE.

Ah, justes dieux!
C'est mon frère.

SCÈNE VI

D. ALVAR, JACINTE, CASSANDRE, FLORE, BLANCHE.

D. ALVAR.

Ah! Ma sœur, qui vous met en ces lieux?
Vous trouver à Madrid, et vous croire à Tolède!

JACINTE.

Donc après avoir cru nos malheurs sans remède...

D. ALVAR.

Je cherche ici Cassandre, excusez mon transport :
Mais fuit-elle ma vue, ou si c'est qu'elle dort?
(*A Cassandre.*)
Madame, c'est donc là cette innocente joie,
Qu'au retour d'un amant, une amante déploie?
Faut-il qu'après deux ans, et d'absence et de maux...

CASSANDRE, *comme en pâmoison.*

Laisse-moi, don Alvar, un moment en repos.

D. ALVAR.

Hélas! De cet accueil que faut-il que j'augure?

JACINTE.

C'est un léger accès, ne craignez pas qu'il dure,
Il va donner relâche à ses sens assoupis.

D. ALVAR.

Ouvrez les yeux, madame, et voyez que je vis.

CASSANDRE, *en pâmoison.*

Songes-tu que deux ans m'ont trop justifiée,
Et que, veuve de toi, je me suis mariée?

D. ALVAR.

Que dit-elle, ma sœur?

JACINTE.

Elle revient à soi.

CASSANDRE.

Jacinte, hélas ! Où suis-je, et qu'est-ce que je voi.

JACINTE.

Reprenez vos esprits.

CASSANDRE.

Et les puis-je reprendre,
Si je vois ce qu'enfin je ne saurais comprendre?
Don Alvar vivrait-il ?

D. ALVAR.

Apprenez-moi son sort,
Vous le savez vous seule; est-il vivant ou mort?
Je sais que sur un banc échappé du naufrage,
Echappé des rigueurs d'un étroit esclavage,
Le ciel qui l'en sauva le renvoyait au jour;
Mais vivrait-il encor s'il n'a plus votre amour?
Parlez, madame.

CASSANDRE.

Hélas !

D. ALVAR.

Soupirer et se taire?
Ah, ma sœur !

CASSANDRE.

Que dit-il ? Don Alvar votre frère?

JACINTE.

Oui, vous voyez ce frère...

D. ALVAR.

Ah ! C'est trop me gêner.
Dites-moi ce qu'enfin je n'ose deviner.
J'eus tort de vous quitter; vous seriez-vous vengée?
Un autre est-il heureux ? Êtes-vous engagée ?

CASSANDRE.

Vous vivant, dites-moi comment je l'avouerai ?
Mais le puis-je nier, s'il n'est rien de plus vrai ?

D. ALVAR.

Quoi, plus d'espoir pour moi ?

CASSANDRE.

La parole est donnée,
Et ma main dans deux jours achève l'hyménée.

D. ALVAR.

Ce terme peut encor rétablir mon bonheur.

CASSANDRE.

Ce terme est peu de chose à qui chérit l'honneur.

D. ALVAR.

Et vous m'avez aimé?

CASSANDRE.

Mon heur serait extrême
D'oser dire j'aimai, sans pouvoir dire, j'aime.

D. ALVAR.

Ah ! S'il vous reste encor...

CASSANDRE.

Ne me demandez rien.
Je sais ce que se doit un cœur comme le mien.
Tant que votre retour flatta mon espérance,
En vain l'on essaya d'ébranler ma constance.
Le bruit de votre mort a dégagé ma foi,
Il vous perd, il me perd, plaignez-vous, plaignez-moi.
Ou plutôt, pour sauver l'éclat de votre gloire,
Achetez par l'absence une illustre victoire.
D'un feu jadis si beau perdez le souvenir,
Et fuyez un objet qui peut l'entretenir.
Adieu. Vous me perdez si mes frères surviennent.

D. ALVAR.

Que ne rompez-vous donc les nœuds qui me retiennent.

CASSANDRE.

Je les crois toujours voir, tirez-moi de souci.

D. ALVAR.

Hé bien, si vous craignez de me parler ici,
Au moins faites qu'ailleurs je puisse vous apprendre...

CASSANDRE.

Ne pouvant rien pour vous, je ne dois rien entendre.
Je ne vous verrai plus.

D. ALVAR.

Comment donc, vous quitter?

CASSANDRE.

Le péril croît toujours ; c'est trop vous écouter,
Je me retire.

SCÈNE VII

D. ALVAR, JACINTE.

D. ALVAR.

Hélas, ma sœur quelle injustice !
C'est donc ainsi qu'au port il faut que je périsse?
Ah ! Que ne suis-je mort, ou pourquoi l'a-t-on cru?

JACINTE.

Ce faux bruit en deux ans ne s'est que trop accru.
Aussi me destinant le grand bien qu'il possède,
Mon père sur ce bruit voulut quitter Tolède,
Espérant qu'à Madrid...

D. ALVAR.

Ah! Puisqu'il me croit mort,
Promettez-moi, ma sœur, de lui cacher mon sort ;
Aussi bien, si le ciel s'obstine à me poursuivre,

Mon espoir étant mort, je ne veux point revivre.
Adieu. Vous seule ici me pouvez secourir ;
Touchez pour moi Cassandre ou me laissez mourir.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

D. SANCHE, D. RAMIRE.

D. RAMIRE. [dre,
Enfin, instruit du nom que vous brûliez d'appren-
D'un ennemi secret vous allez faire un gendre ?

D. SANCHE.
Au moins suis-je ravi que, contre mon espoir,
Vos fidèles conseils m'en donnent le pouvoir.

D. RAMIRE.
Le conseil est fâcheux, et j'ai vu l'assemblée,
Sans pouvoir que résoudre, également troublée ;
Mais, quoiqu'avec des yeux de juge rigoureux,
Ne regardant en vous qu'un vieillard malheureux,
Que la suite de l'âge a mis dans l'impuissance
D'effacer par le sang la honte d'une offense,
Voyant d'ailleurs Alonse à se taire obstiné,
A moins qu'à cet accord on vous eût condamné,
Et vous-même surtout témoigner de vous rendre...

D. SANCHE.
Je n'en usais ainsi que pour mieux le surprendre,
Sachant qu'à ne me voir ébranlé qu'à demi,
Il m'eût toujours caché quel est mon ennemi.
Il me l'a donc nommé devant ma fille même ;
Et pour mieux déguiser encor le stratagème,
J'ai voulu devant lui ne lui donner qu'un jour
A disposer son âme à ce funeste amour.
Lui-même il l'en a vue et surprise et confuse ;
Mais il est juste enfin que je la désabuse,
Et qu'elle sache au moins que mon juste courroux
Dans mon lâche ennemi ne peut voir son époux.

D. RAMIRE.
Quoi, votre procédé n'était qu'un artifice !

D. SANCHE.
J'ai fait ce que sans doute il fallait que je fisse.

D. RAMIRE.
Si toujours la vengeance occupe vos esprits,
Le ciel plus à propos n'eût pu vous rendre un fils ;
Don Alvar est vivant.

D. SANCHE.
Quoi, mon fils, don Ramire,
Mon fils serait vivant ?

D. RAMIRE.
Oui, don Alvar respire ;
A deux cents pas d'ici je viens de le quitter.

D. SANCHE.
Un plus faible rapport m'en laisserait douter.
Mais qui l'empêche donc à mes yeux de paraître!
Est-ce qu'en ma disgrâce il me veut méconnaître
Que mon honneur blessé touche peu son esprit,
Ou qu'il ignore encor mon séjour à Madrid ?

D. RAMIRE.
Il l'ignore sans doute, et j'allais l'en instruire,
Quand surpris tout à coup au nom de don Ramire
Sans me laisser parler, se tirant de mes bras,
« Ah ! Si l'on me croit mort, on ne s'abuse pas, »
M'a-t-il dit ; « et la mer ne m'a laissé la vie,
Qu'afin que par l'amour elle me fût ravie ;
Il a donné l'arrêt, il faut l'exécuter. »
A ces mots s'échappant sans vouloir m'écouter,
Son pas précipité, le détour d'une rue,
L'ont su presque aussitôt dérober à ma vue.

D. SANCHE.
Quoi, le croyant revoir, il m'est encor ravi ?

D. RAMIRE.
Ne vous alarmez point, un des miens l'a suivi :
Mais l'ayant retrouvé, que lui pourrai-je appren-

D. SANCHE. [dre!
Ce malheur dont le bruit a pu sitôt s'épandre.

D. RAMIRE.
Mais ignorant l'auteur...

D. SANCHE.
Il l'apprendra de moi,
Quand sur un tel secret j'aurai reçu sa foi,
Puisqu'enfin pour punir une action si noire,
Si j'employais un fils, je trahirais sa gloire.
Mon mal veut un remède et violent et prompt,
Et je dois mesurer la vengeance à l'affront.

D. RAMIRE.
Ne pouvant avec lui m'expliquer davantage,
Il vaut mieux par vous seul qu'il apprenne l'outra-
Ainsi, par un billet que je ferai tenir, [ge.
Sur un affront reçu, pressez-le de venir.

D. SANCHE.
Hé bien, sans perdre temps, allons chez moi l'é-
Ce billet... [crire

SCÈNE II

D. SANCHE, D. RAMIRE, JACINTE, BLANCHE.

D. SANCHE.
Ah ! ma fille, à la fin je respire ;
Et dans l'heureux succès qui flatte mes désirs,
Tu peux donner relâche à ces tristes soupirs.
Ta vertu s'est montrée entière, pure, pleine ;
Jouis de son éclat sans en craindre la peine :
Enfin ne songe plus à l'hymen proposé.
Je le pressais moi-même, on m'avait abusé ;
J'avais prêté les yeux à de fausses lumières,
A des illusions sans doute trop grossières ;
Mais, sans qu'il soit besoin de trahir ton bonheur,
Le ciel m'offre un moyen d'assurer mon honneur,
Il m'est plus glorieux, et pour toi moins funeste.
Adieu. Le temps saura te découvrir le reste.

SCÈNE III

JACINTE, BLANCHE.

JACINTE.

Que veut-il dire, Blanche, et que m'imaginer
De ce confus avis qu'il vient de me donner?

BLANCHE.

S'il vous paraît confus, au moins j'en conjecture
Qu'il ne croit plus don Lope auteur de son injure.
Il doit connaître au vrai quel est son ennemi.

JACINTE.

Mais par où son honneur peut-il être affermi?
Quel sera ce moyen que le temps doit m'apprendre?

BLANCHE.

C'est ce qui comme à vous me fait peine à compren- [dre.
Si ce n'est qu'à la cour son malheur étant su,
On y doive étouffer l'affront qu'il a reçu,
Et par son ennemi le faisant satisfaire,
Forcer et sa vengeance et l'envie à se taire.

JACINTE.

Quelque espoir que mon cœur me presse d'en former
Une obscure frayeur vient toujours m'alarmer.
Du sort de don Alvar ayant eu connaissance,
Peut-être il se tient sûr par lui de sa vengeance,
Et que contre don Lope animant sa fureur...

BLANCHE.

Pourquoi contre don Lope? Il est sorti d'erreur,
Par ce qu'il vous a dit, il vous l'a fait connaître.

JACINTE.

Que n'est-ce un faux soupçon que l'amour fasse naî- [tre!
Mais Cassandre paraît, et s'avance vers nous.

SCÈNE IV

CASSANDRE, JACINTE, BLANCHE, FLORE.

JACINTE.

Hé bien, qu'a su don Lope et que m'apprendrez- [vous?
Pourra-t-il obliger Alonse à se dédire?

CASSANDRE.

Ne l'ayant pu trouver, il se plaint, il soupire.
Et croit que de lui-même il peut se défier,
Si son meilleur ami l'ose calomnier.
Cependant pour lui plaire il faut que je vous voie;
Il m'est aisé, dit-il, de rétablir sa joie,
Et de vous détourner de cet hymen fatal
Qui tous deux vous immole au bonheur d'un rival.

JACINTE.

Si de ce seul malheur la crainte l'inquiète,
Qu'il se mette en repos, il a ce qu'il souhaite.

CASSANDRE.

Don Sanche à cet hymen n'a donc pu consentir?

JACINTE.

Tout à l'heure en passant il m'en vient d'avertir;
Et si j'ai bien compris ce qu'il m'a fait entendre,
Il sait que pour don Lope on l'a voulu surprendre.

CASSANDRE.

J'admire en sa fortune un si prompt changement.

JACINTE.

J'ai su cette nouvelle assez confusément.
Avec lui don Ramire étant en conférence,
Lui qui de ses secrets reçoit la confidence,
J'ai dû me contenter de ce qu'il m'en a dit;
Mais je sais comme il faut ménager son esprit;
Et mettant le détour et l'adresse en pratique,
Je n'aurai pas de peine à faire qu'il s'explique.

CASSANDRE.

Allez donc, les effets nous ont souvent fait voir
Qu'un secret su trop tard ruine un bel espoir.

SCÈNE V

CASSANDRE, FLORE.

CASSANDRE.

Ainsi tout se prépare au bonheur de mon frère.

FLORE.

Ainsi si vous cessiez de vous être contraire,
Vous n'auriez pas à craindre...

CASSANDRE.

Ah! Flore, que dis-tu?

FLORE.

Que tout votre heur dépend d'un peu moins de vertu.
Des mépris de Fernand la preuve est trop certaine,
Si proche de l'hymen il ne vous voit qu'à peine;
Et vous faites encore un scrupule si grand
De reprendre une foi que sa froideur vous rend?

CASSANDRE.

Quand de ce changement j'aurais été capable,
Sachant ce que je sais, serait-il excusable?
Il l'eût été peut-être, et du moins bien plus beau
Avant que don Alvar fût sorti du tombeau;
Mais aujourd'hui qu'il vit, donner lieu qu'on soup- [çonne
Qu'aux dépens de ma foi mon lâche cœur se donne,
Que je romps...

FLORE.

Le voici, souffrez-lui quelque espoir.

CASSANDRE.

Non, Flore, éloignons-nous, je ne veux point le voir.

SCÈNE VI

D. ALVAR, CASSANDRE, FLORE.

D. ALVAR.

Me fuyez-vous, madame, et portez-vous envie
A ce faible bonheur, le dernier de ma vie?
Dans ce qu'il fait pour moi n'ayant aucune part,
Pourquoi vous opposer aux faveurs du hasard?
Est-ce qu'en votre cœur l'excès de ma disgrâce
Fait succéder la haine à l'amour qu'elle en chasse,
Ou que ce même cœur pour moi trop rigoureux,
Croit que s'il n'est cruel, il n'est point généreux?

CASSANDRE.

Mon cœur n'est point cruel, et ce n'est point sans [peine
Qu'il vous entend parler et d'amour et de haine.
Quelques maux que jamais il puisse ressentir,

L'une n'y peut entrer, mais l'autre en doit sortir.

D. ALVAR.

C'est donc ce qu'à mes feux, après deux ans d'ab- [sence,
Vous réserviez pour prix de ma persévérance?
Encor, si votre cœur moins sensible à ces feux,
Par quelque aversion échappait à mes vœux,
Si la haine m'ôtait ce qu'il faut que je quitte,
Je n'en accuserais que mon peu de mérite,
Et, sur mes seuls défauts jetant un œil jaloux,
Je me plaindrais du ciel sans me plaindre de vous.
Mais, par une rigueur qu'on aura peine à croire,
M'arracher de ce cœur fait toute votre gloire;
Et ces traits que l'amour lui-même y sut tracer,
C'est en les déchirant qu'il les faut effacer.

CASSANDRE.

Dans le triste revers dont je souffre l'atteinte,
Si ma juste conduite attire votre plainte,
Songez qu'il est bien dur de la voir condamner
A qui ne peut avoir d'excuse à vous donner.

D. ALVAR.

Quoi, votre fier devoir jusque-là vous abuse,
Que vous me refusiez la douceur d'une excuse?

CASSANDRE.

C'est ce que votre amour ne doit point exiger.
Qu'aurait-elle aussi bien qui le pût soulager,
Qui pût donner relâche au trouble qui l'agite,
Puisque je n'en ai qu'une, et que je vous l'ai dite?

D. ALVAR.

Ah! Si cette raison vous l'a fait supprimer,
Que vous connaissez peu ce que c'est que d'aimer:
Jamais, jamais l'amour n'eut d'excuse frivole,
Il sait charmer cent fois par la même parole,
On a beau la redire, et beau la répéter,
De nouvellles douceurs s'y font toujours goûter.
L'appas en est secret, et le pouvoir extrême;
Et si pour qui la dit elle est toujours la même,
Bien qu'elle semble l'être, il est certain pourtant
Qu'elle n'est pas la même à celui qui l'entend.
Dites-la donc encor cette excuse charmante,
Qui soulage mes maux quand elle les augmente,
Et mêlant vos regrets à mes vives douleurs,
Presse mon désespoir de finir mes malheurs.

CASSANDRE.

Et vous pourriez souffrir qu'aux dépens de ma [gloire
J'écoutasse un amour que je ne dois plus croire?
Quand d'abord votre vue a troublé mes esprits,
L'âme tout en désordre, et les sens interdits,
J'ai pu m'abandonner dans ma surprise extrême,
A ce que pense un cœur quand il perd ce qu'il aime,
Et que prêt de subir un redoutable sort,
Il regrette souvent ce qu'il a pleuré mort.
Mais enfin à présent qu'un peu mieux éclairée,
Ma raison sert de guide à mon âme égarée,
Et que mon cœur honteux de se voir abattu
Avec plus de vigueur rappelle sa vertu,
Loin de suivre l'erreur qui m'avait abusée,
Si je dois m'excuser, c'est de m'être excusée,
Et d'avoir fait paraître avec quel désespoir
L'amour que j'eus pour vous s'immole à mon devoir.

D. ALVAR.

Ainsi, vous détrompant du bruit de mon naufrage,
Confessez qu'à mes feux j'ôte un grand avantage,
Et qu'il vaudrait bien mieux qu'ainsi qu'aupara- [vant,
Vous m'estimassiez mort que de me voir vivant.

CASSANDRE.

Au moins pourrais-je encor me disposer sans honte
A pousser des soupirs pour une mort trop prompte;
Et sans examiner si dans de tels malheurs
L'amour ou la pitié ferait couler mes pleurs,
Pour flatter mon ennui je trouverais des charmes
A me croire permis de répandre des larmes.
Mais, lorsque vous vivez, des sentiments si doux
Sont trop pour mon devoir, s'ils sont trop peu pour [vous.
C'est à les étouffer qu'il faut que je m'applique;
Et comme votre vue en est l'obstacle unique,
Je fuis un ennemi qu'en mon ennui secret
Je combats avec peine, et ne vaincs qu'à regret.

D. ALVAR.

Vous me quittez, madame?

CASSANDRE.

Il y va de ma gloire.

D. ALVAR.

Et d'un amour si pur vous perdez la mémoire?

CASSANDRE.

J'y ferai mon pouvoir.

D. ALVAR.

Oyez donc jusqu'au bout,
A quel point...

CASSANDRE.

Non, c'est trop.

D. ALVAR.

Je vous suivrai partout;
Et, si vous me quittez, il n'est respect ni crainte
Qui m'empêche chez vous d'aller porter ma plainte.

CASSANDRE.

Si je dois l'écouter, sachez auparavant
Ce que s'en doit promettre un espoir décevant.
Quand celui d'être à vous autorisa ma flamme,
Je ne vous cachai point les secrets de mon âme,
Et vos feux n'ayant rien qui blessât mon devoir,
Je vous aimai sans doute, et vous le pûtes voir.
Par un funeste bruit ma fortune est changée,
Ayant cru votre mort je me suis engagée :
Ce bruit m'a fait ailleurs disposer de ma foi;
Vous savez qui je suis et ce que je me doi,
Que l'honneur a ses lois que l'on ne peut enfreindre;
Plaignez-vous là-dessus, si vous osez vous plaindre.

D. ALVAR.

Oui, je l'ose, madame, et si vous n'espérez...
Mais que puis-je vous dire, hélas, quand vous pleu- [rez?

CASSANDRE.

Si mes yeux par des pleurs attentent sur ma gloire,
Ce sont des imposteurs que l'on ne doit point croire.

D. ALVAR.

Quoi donc, vos passions sont tellement à vous,
Qu'un moment peut changer la tendresse en cour- [roux?

Qui pourrait le penser, qu'avec si peu de peine
Vous réduisiez l'amour aux effets de la haine;
Et qu'exposée aux coups des plus rudes combats,
Vous puissiez soupirer, et ne soupirer pas?
Ah! si jamais pour vous ma flamme eut quelques [charmes,
Enseignez-moi comment vous vous servez des lar-
De ces larmes toujours si prêtes d'obéir, [mes,
Qui prennent loi de vous, qui n'osent vous trahir,
Et que, par un pouvoir que je ne puis comprendre,
Je vous vois essuyer aussitôt que répandre.

CASSANDRE.

Quand de ce que je fus j'ose me souvenir, [nir;
Mon cœur, comme en tribut, s'apprête à m'en four-
Quand par ce que je suis il connaît qu'il s'abuse,
Mon cœur, ce même cœur soudain me les refuse;
Et par ces sentiments l'un à l'autre opposés,
Deux partis se formant dans mes sens divisés,
Sans permettre aucun calme à mon âme inquiète,
La douleur les attire, et l'honneur les rejette,
Ne pouvant consentir qu'en un sort si nouveau
Le plus bas sentiment triomphe du plus beau.

D. ALVAR.

Enfin, c'est à regret qu'entre les bras d'un autre...

CASSANDRE.

Si l'aveu de mon mal peut adoucir le vôtre,
Oui, je souffre à vous perdre; et mon cœur alarmé
Ne se souvient que trop de vous avoir aimé;
En vain pour l'oublier il se fait violence.

D. ALVAR.

Donc je puis...

CASSANDRE.

N'en tirez aucune conséquence.

D. ALVAR.

Espérer que peut-être...

CASSANDRE.

Injuste et vain espoir!

D. ALVAR.

Mon amour...

CASSANDRE.

Ne pourra corrompre mon devoir?
Et plutôt que...

FLORE, *montrant Enrique qui paraît.*

Madame.

CASSANDRE.

O disgrâce imprévue!
Empêchez qu'on me suive, ou bien je suis perdue.

SCÈNE VII

ENRIQUE, D. ALVAR, CASSANDRE, FLORE.

ENRIQUE.

Ne vois-je pas ma sœur? Elle me fuit en vain
Si...

D. ALVAR, *coupant le chemin à Enrique qu'il voit se préparer à suivre Cassandre.*

Vous m'obligerez de changer de dessein,
Cette dame me touche.

ENRIQUE.

Et plus que vous peut-être
Moi-même elle me touche, et je la veux connaître.

D. ALVAR.

J'y pourrai mettre obstacle.

ENRIQUE, *mettant l'épée à la main.*

Ah, Dieu! Me menacer!
Voici par où l'obstacle est facile à forcer.

D. ALVAR.

Vous reculez pourtant.

CASSANDRE, *paraissant après que D. Alvar a fait reculer Enrique hors du théâtre.*

Hélas! Que dois-je faire?
Quel funeste combat d'un amant et d'un frère!

FLORE.

On les séparera, ne craignez rien pour eux.

CASSANDRE.

Ce quartier est désert, don Alvar malheureux;
Et la nuit qui survient...

FLORE.

Retirons-nous, madame.

CASSANDRE.

Que de troubles divers s'élèvent dans mon âme!
Encor si nous pouvions trouver quelque secours.

FLORE.

Nous ne les voyons plus, ils s'éloignent toujours.
Mais don Lope...

SCÈNE VIII

D. LOPE, CASSANDRE, FLORE.

D. LOPE.

Ah, ma sœur, la funeste nouvelle!

CASSANDRE.

Qu'est-ce, mon frère?

D. LOPE.

Alonse est un ami fidèle;
Et cette trahison dont j'osais murmurer,
M'assurait le seul bien que je puis espérer.
Mais jugez quel espoir me doit rester encore,
Quand Enrique me perd, quand il me déshonore,
Et qu'auteur d'un affront que je croyais venger,
Malgré moi dans son crime il a su m'engager.
Mais qui vous trouble ainsi? Vous semblez tout [émue.

CASSANDRE.

Un bruit d'armes ouï dans la prochaine rue,
D'un effroi si subit vient de saisir mon cœur...

D. LOPE.

Je l'entends en effet; éloignez-vous, ma sœur,
Je verrai ce que c'est.

SCÈNE IX

D. LOPE, D. ALVAR, *trois* BRAVES *le poursuivant.*

PREMIER BRAVE.

Ta mort suivra la sienne.

D. ALVAR.

Que ne l'empêchiez-vous, comme je fais la mienne,
Lâches?

D. LOPE.

Quoi, trois contre un? Donnons; je suis à vous,
Mon cavalier; courage.

DEUXIÈME BRAVE.

O Dieu, les rudes coups!

TROISIÈME BRAVE.

Ah! Don Lope...

D. LOPE.

Mon nom dans la bouche d'un lâche?

TROISIÈME BRAVE.

Sachez...

D. LOPE.

J'ai déjà su ce qu'il faut que je sache.

DEUXIÈME BRAVE.

Craignant quelque disgrâce, évitons sa fureur.

D. ALVAR.

Vous fuyez, assassins; ce secours vous fait peur?

D. LOPE.

Laissons-les s'échapper; quoiqu'indignes de vivre,
Ils ne méritent pas qu'on daigne les poursuivre.

D. ALVAR.

Cependant je dois tout à ce bras généreux;
Sans vous, ma résistance était vaine contre eux;
Vous seul par un secours...

D. LOPE.

Épargnez-moi, de grâce,
J'ai fait ce que vous-même eussiez fait en ma place.

D. ALVAR.

Au moins j'aurais montré que je sais mon devoir.
Mais enfin, où vous puis-je entretenir ce soir?
Il faut que je vous quitte; et ma disgrâce est telle,
Qu'ayant tué d'abord l'auteur de la querelle,
Quoique sa mort soit juste après sa lâcheté,
Je serais criminel si j'étais arrêté.

D. LOPE.

Je ne laisserai pas mon secours inutile :
Ne craignez rien, chez moi je vous offre un asile.
Allons, et soyez sûr qu'au besoin contre tous
Je saurai vous défendre, ou périr avec vous.
Mais sans doute on vous cherche.

D. ALVAR.

O malheur redoutable!

SCÈNE X

D. LOPE, D. ALVAR, D. LOUIS, *suite d'archers.*

D. LOUIS.

Voyez nos soins, don Lope, à trouver un coupable.
Enrique, hélas!

D. LOPE.

Hé bien!

D. LOUIS.

Vient d'être assassiné.

D. LOPE.

Enrique?

D. LOUIS.

Et l'assassin par ici détourné,
Tâchant de garantir sa tête par sa fuite,
Attire sur ses pas notre juste poursuite :
On l'a vu reculer les armes à la main.

D. LOPE.

Par votre diligence empêchez son dessein;
Je vais pourvoir au reste.

SCÈNE XI

D. LOPE, D. ALVAR.

DON ALVAR.

Et vous devant la vie;
Ce n'était pas assez...

D. LOPE.

Brisons là, je vous prie.
Savez-vous qui je suis?

D. ALVAR.

C'était pour le savoir
Que je vous demandais à vous parler ce soir.

D. LOPE.

Savez-vous contre qui je viens de vous défendre?

D. ALVAR.

Non.

D. LOPE.

Savez-vous quel sang vous avez su répandre?

D. ALVAR.

Aussi peu; seulement vous répondrai-je bien
Que mon cœur sur ce point ne se reproche rien.
Mais ne me cachez plus un secret qui m'importe.

D. LOPE.

Don Lope de Guzman est le nom que je porte.

D. ALVAR.

Je connais ce grand nom; et le malheur m'est doux
Par qui je tiens le jour d'un homme tel que vous.

D. LOPE.

Gardez bientôt de prendre un sentiment contraire.

D. ALVAR.

Pourquoi?

D. LOPE.

Si je vous dis que le mort est mon frère

D. ALVAR.

Votre frère?

D. LOPE.

Oui, mon frère; et vous pouvez juger
Si je puis vous défendre, ayant à le venger.

D. ALVAR.

Mais vous m'avez promis...

D. LOPE.

La promesse est frivole
Jamais contre soi-même on ne donne parole.

D. ALVAR.

Que prétendez-vous donc?

D. LOPE.

Montrer par votre mort
Que le devoir du sang est toujours le plus fort.

D. ALVAR.

Hé bien, me voici prêt à vous rendre une vie...

D. LOPE.

Non, je sais mieux à quoi la gloire me convie.
J'aurais tort contre vous d'oser avec éclat,
Quand je vois qu'on vous cherche, entreprendre un
De peur qu'on vous arrête allez en diligence [combat.
Mettre dans ce péril vos jours en assurance.
J'ai soin de votre vie, et l'ose conserver;
Mais sachez qu'en effet c'est me la réserver,
Et qu'il n'est point de lieu, quoique vous puissiez fai-
Où sur vous mon devoir n'aille venger un frère. [re;

D. ALVAR.

Croyez-vous que son sang qu'a répandu ma main,
Soit l'effet criminel d'un injuste dessein?

D. LOPE. [tre;

Par soi-même un grand cœur juge toujours d'un au-
Mais c'est le sang d'un frère, et je lui dois le vôtre.

D. ALVAR.

Me soupçonneriez-vous le courage assez bas
Pour n'oser en tous lieux affronter le trépas?

D. LOPE.

Je vous ai vu combattre, et j'avouerai sans feindre,
Que je ne puis avoir d'ennemi plus à craindre.

D. ALVAR.

Donc, sans plus balancer, c'est ici que je doi
Me montrer tel pour vous que vous êtes pour moi.

D. LOPE.

Que pensez-vous résoudre, et quelle est votre envie?

D. ALVAR.

De fuir un ennemi qui m'a sauvé la vie,
Et faire voir qu'au moins, si le ciel l'eût permis,
Je pouvais mériter que nous fussions amis.

D. LOPE.

C'est ce qui ne se peut, après la mort d'un frère.

D. ALVAR.

Aussi l'éloignement est pour moi nécessaire.

D. LOPE.

Quoi, vous pourriez me fuir?

D. ALVAR.

Je fuis avec éclat,
Quand j'évite en fuyant le péril d'être ingrat.

D. LOPE.

Vous me verrez pousser ma vengeance à l'extrême:
Je vous suivrai partout.

D. ALVAR.

Je vous fuirai de même.

D. LOPE.

Je saurai vous chercher.

D. ALVAR.

Et moi, vous éviter.

D. LOPE.

Quoi, je ne tâche ici que de vous irriter,
Et je ne puis enfin forcer votre colère
D'accepter un combat qui me doit satisfaire?

D. ALVAR.

C'est que, songeant à fuir, si vous me poursuivez,
Je fais ce que je dois, vous, ce que vous devez.

D. LOPE.

Contentez ce devoir qui presse ma vengeance.

D. ALVAR.

Il vous porte à combattre, et le mien m'en dispense.

D. LOPE.

Vous m'avez offensé, je dois vous en punir.

D. ALVAR.

Vous m'avez obligé, je dois m'en souvenir.

D. LOPE.

Nous nous verrons pourtant.

D. ALVAR.

Jamais.

D. LOPE.

Et ma poursuite?

D. ALVAR.

Ne m'en mettrai-je pas à couvert par la fuite?

D. LOPE.

Peut-être; mais enfin, si nous nous rencontrons,
Comment ne pas combattre?

D. ALVAR.

Hé bien, nous combattrons.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

ALONSE, D. LOPE.

ALONSE.

Je l'avais bien prévu que tant de violence
Pourrait enfin du ciel lasser la patience,
Et qu'à suivre toujours son seul emportement,
Enrique par ses mains creusait son monument;
Toutefois il respire, et son reste de vie
Rend de quelque douceur sa disgrâce suivie,
Puisqu'il nous laisse lieu d'espérer qu'au besoin
Lui-même contre lui servira de témoin.

D. LOPE.

Ah! Sans me déguiser ce qu'on ne peut me taire,
Dites qu'on doit rougir d'avouer un tel frère,
Et que sa lâcheté, dans ce dernier combat,
N'a fait aux yeux de tous qu'un trop honteux éclat.

ALONSE.

Il est vrai qu'on le blâme, et qu'un noble courage
Du nombre contre un seul dédaigne l'avantage;
Cependant chacun sait, pour ménager ses jours,
Qu'il a pu s'abaisser à souffrir du secours.
C'est au milieu de trois qui lui prêtaient main-forte,
Que ce jeune inconnu l'a blessé de la sorte;
Il est tombé mourant, et de sa fausse mort
Tout le peuple amassé me faisait le rapport,
Quand lui voyant encor quelque signe de vie,
A ne le point quitter l'amitié me convie;
On arrête son sang; et revenant à soi,
Comme il était tout proche, on le porte chez moi,
Où vous-même avez vu dans l'ennui qui m'accable,
Que de tout son malheur il se tient seul coupable.

D. LOPE.

Hélas ! Et plût au ciel qu'en déplorant le sien,
Je n'eusse pas sujet de l'accuser du mien !
Après la triste loi que la fille m'impose,
La promesse du père est pour moi peu de chose ;
Et je n'ai plus sans doute à songer qu'à mourir,
Puisque votre amitié n'a pu me secourir.

ALONSE.

J'avais cru jusqu'ici qu'il était impossible
Qu'avec tant de vertu l'amour fût compatible ;
Et, vous sachant aimé, j'appréhendais fort peu
Que Jacinte nous pût refuser son aveu.
Mais s'il faut que ma crainte avec vous s'éclaircisse,
Don Sanche m'est suspect lui-même d'artifice :
Je l'ai revu tantôt et connu malgré lui
Que l'accord accepté redouble son ennui.
Lui parlant de vous voir, il n'a pu si bien faire
Qu'un mouvement d'aigreur n'ait trahi sa colère ;
Elle a paru couverte, et m'a trop fait juger
Que rien n'éteint en lui l'ardeur de se venger.

D. LOPE.

Qu'il se venge ; aussi bien, quoi que j'ose entrepren-
Après ce que je sais je n'ai rien à prétendre : [dre,
Pour paraître innocent mon effort serait vain ;
Si c'est le même sang, qu'importe quelle main ?
C'est le malheur du sang dont je suis responsable,
Qui me rendra toujours également coupable,
Puisqu'ayant à combattre un destin rigoureux,
C'est être criminel que d'être malheureux.

ALONSE.

La vertu de la fille, à nos desseins contraire,
Semble avoir commencé la vengeance du père ;
Et ce trouble confus qu'il m'a fait remarquer,
Me fait craindre pour vous à l'oser expliquer.
Mais le meilleur remède en ce malheur extrême,
C'est de porter Enrique à s'accuser lui-même,
A demander don Sanche, et ne lui point cacher
Ce que je sais déjà qu'il s'ose reprocher.
Pour peu qu'on soit sensible, il n'est rien qu'on re-
Au triste repentir d'un mourant qui s'accuse ; [fuse
Et, quoi qu'ait résolu ce vieillard outragé,
Par le malheur d'Enrique il se tiendra vengé :
Il croira que le ciel à ses vœux favorable,
Aura pris soin pour lui de punir un coupable ;
Et j'ose m'assurer du succès de vos feux,
Quand cet hymen pour lui n'aura rien de honteux.

D. LOPE.

Qu'Enrique obtînt sur lui cette haute victoire ?

ALONSE.

Il l'obtiendra sans doute, et j'ai lieu de le croire,
Puisqu'au nom de Fernand par hasard prononcé,
« Si Cassandre se plaint de son hymen forcé, »
M'a-t-il dit d'une voix et languide et mourante,
« Je ne l'oblige à rien, qu'elle vive contente. »

D. LOPE.

Ah ! Si son repentir s'étendait jusqu'à moi !

ALONSE.

Vous en verrez l'effet tel que je le prévoi.
Adieu. Pour vous servir je vais mettre en usage
Tout ce qui peut abattre un orgueilleux courage.

D. LOPE.

Cependant dans l'espoir de quelque mot d'avis,
Je vais rêver une heure autour de ce logis.
Si je suis aperçu, Blanche pourra paraître.

ALONSE.

Et si quelqu'autre aussi vous allait reconnaître,
Et que, la force en main, le vieillard averti,
Malgré tout notre accord vous fît mauvais parti

D. LOPE.

Vous parlez d'un péril que mon amour méprise.

ALONSE.

Ce n'est pas sans sujet que j'en crains la surpris
Voyez, la lune brille avec tant de clarté,
Que la nuit n'eut jamais si peu d'obscurité.
Ne vous exposez point, si vous voulez m'en croir

D. LOPE.

J'aurai soin de ma vie, ayez soin de ma gloire ;
Et, puisqu'un fier destin s'oppose à mon bonheu
Par l'aveu du coupable assurez mon bonheur.

(*Seul.*)

Enfin, fortune, enfin, quoi que ta rage ordonne,
Mon cœur à ton caprice aujourd'hui s'abandonne
Et de son désespoir il tire au moins ce bien,
Qu'il se trouve en état de ne craindre plus rien.
Mais si dans sa clarté la lune m'est fidèle,
Je vois cet inconnu contre qui je querelle ;
C'est lui-même : parlons, puisqu'il s'ose approche

SCÈNE II

D. LOPE, D. ALVAR.

D. LOPE.

Me reconnaissez-vous ?

D. ALVAR.

Je vous allais chercher ;
Et quelque rigoureux que mon destin se montre
Je lui suis obligé d'une telle rencontre.

D. LOPE.

Quoi, croyez-vous ainsi pouvoir impunément
Braver et ma colère et mon ressentiment ?
Il ne vous souvient plus que l'honneur vous convi
De fuir un ennemi dont vous tenez la vie ?

D. ALVAR.

Cette obligation est dans mon souvenir,
J'en ai donné parole et saurai la tenir.

D. LOPE.

Me chercher n'en est pas une preuve trop forte.

D. ALVAR.

C'est pour mieux l'observer que j'agis de la sort

D. LOPE.

Mais vous n'ignorez pas qu'un devoir assez fort
M'oblige sans réserve à vouloir votre mort ?

D. ALVAR.

Je connais ce devoir ; mais qu'ai-je lieu d'en craind
Quand je viens le surprendre, et non pas le contrai
Et qu'à votre courroux j'épargne en ce projet [dr
La honte d'éclater contre un indigne objet ?

D. LOPE.

Ce discours est obscur.

D. ALVAR.

Pour vous le faire entendre,
Oyez par un billet ce que je viens d'apprendre.
Un injuste ennemi, par un noir attentat,
Envieux de ma gloire en a terni l'éclat :
L'outrage par le sang ne s'efface qu'à peine ;
On m'en donne l'avis, voilà ce qui m'amène.

D. LOPE.

Et que pensez-vous faire?

D. ALVAR.

En pouvez-vous douter?
Et dans de tels malheurs a-t-on à consulter?
Je ne balance point, quelle que soit l'offense,
Tout mon sang indigné m'en demande vengeance ;
Mais ce bien, le plus grand qu'on puisse concevoir,
Don Lope, c'est à vous que je le veux devoir.
Quoique mon ennemi, j'ai peu de peine à croire
Que l'appui de mes jours le sera de ma gloire :
Et le moyen aussi de juger d'un grand cœur
Qu'il fit tout pour ma vie et rien pour mon honneur?
J'ose donc vous revoir, sans qu'un respect frivole
Me fasse appréhender de manquer de parole,
Puisque loin de braver votre juste courroux,
J'en recule l'effet moins pour moi que pour vous.
J'ai promis de vous fuir, mais je veux que ma fuite
D'un si grand ennemi mérite la poursuite :
Et n'auriez-vous pas lieu, si je fuyais ainsi,
De dédaigner un sang par un autre noirci?
On m'a fait un affront, j'ai tué votre frère; [chère;
La vengeance à tous deux aujourd'hui nous est
Mais, quoi qu'en ce rencontre elle ait pour vous d'ap-
Si vous la différez, vous ne la perdez pas. [pas,
Devenons donc amis, tant que le sang d'un lâche
De ma gloire obscurcie ait effacé la tache,
Et que par son trépas mon honneur affermi,
Je puisse mériter d'être votre ennemi.
Je dois avoir pour vous une trop pure estime,
Pour vouloir abuser d'un cœur si magnanime ;
Ma vengeance est la vôtre, et je n'en suis jaloux
Que pour rendre mon sang moins indigne de vous.

D. LOPE.

Je ne sais que répondre, et c'est par mon silence
Que vous laissant juger de tout ce que je pense,
Je crois mieux expliquer dans mon sort rigoureux
Ce que peut la vertu sur un cœur généreux ;
Mais où cette vertu me va-t-elle réduire?
Vous savez m'obliger quand je cherche à vous nuire,
Et pressé d'un devoir que je n'ose trahir,
Je vois que vous m'ôtez le droit de vous haïr.
Ce devoir toutefois que presse la nature,
Se trahirait soi-même à souffrir votre injure,
Il y prend intérêt; et dans votre ennemi,
Par un dessein bizarre, il vous donne un ami :
Je le suis, j'en fais gloire; et d'un aveugle zèle,
En tous lieux, contre tous, je prends votre querelle.
A venger votre affront servez-vous de mon bras,
Un ami tel que moi ne vous manquera pas ;
Mais cet affront vengé, mon cœur, quoiqu'avec
Dépouille l'amitié pour reprendre la haine; [peine,
Et l'intérêt d'un frère est un respect trop fort
Pour n'oser voir en vous que l'auteur de sa mort.

D. ALVAR.

Au moins dans cet instant que l'amitié reçue
Tient pour moi dans ce cœur la haine suspendue,
Souffrez qu'impatient de m'acquitter vers vous,
D'un ami si parfait j'embrasse les genoux. [vie?
Rendrais-je un moindre hommage à qui je dois la
Mais on veut vous parler, ou bien l'on vous épie.

SCÈNE III

D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE.

D. LOPE.

Ah! Blanche.

BLANCHE.

Qu'à propos je vous ai reconnu!
L'on m'envoyait chez vous.

D. LOPE.

Quoi? Qu'est-il survenu?

BLANCHE.

Venez, on vous attend.

D. LOPE.

Moi, Blanche?

BLANCHE.

Oui; ma maîtresse
Veut résoudre avec vous une affaire qui presse.

D. LOPE.

Que je crains...

BLANCHE.

Craignez tout d'un courroux déguisé.

D. LOPE.

Sans doute le vieillard n'est point désabusé?
C'est ce qu'on veut m'apprendre.

BLANCHE.

Il est vrai qu'il s'emporte.

D. LOPE.

C'est assez, je te suis; va m'attendre à la porte.

SCÈNE IV

D. LOPE, D. ALVAR.

D. LOPE.

Voyez que l'amitié se croit beaucoup permis.

D. ALVAR.

Souffre-t-on la contrainte entre les vrais amis?
Vous m'avez obligé; mais quel est ce message?
D'autre que d'une fille il m'aurait fait ombrage.
Vous êtes tout rêveur.

D. LOPE.

Peut-être en ai-je lieu ;
Mais enfin il est temps que je vous dise adieu.

D. ALVAR.

Quoi, sans me découvrir ce qui vous inquiète?
Don Lope, c'est donc là cette amitié parfaite?

Je me découvre à vous, vous vous cachez de moi!

D. LOPE.

Avec peu de raison vous soupçonnez ma foi;
Et, s'il faut éclaircir le sujet de ma peine,
J'ai reçu rendez-vous, et c'est ce qui me gêne.

D. ALVAR.

La faveur vous déplaît?

D. LOPE.

J'aime et je suis aimé,
Mais un père fâcheux tient mon cœur alarmé;
Et, contre mon espoir, cette faveur offerte
Est moins faveur pour moi que l'arrêt de ma perte.
Il me hait, et la fille attendant son aveu,
D'une vertu si fière accompagne son feu,
Que je n'en dois prévoir qu'une atteinte mortelle,
Puisqu'elle se dispense à m'appeler chez elle.
Ainsi, de ce vieillard redoutant le courroux,
J'accepte avec chagrin un pareil rendez-vous;
Non, parce qu'au malheur dont ma flamme est [suivie,
Si j'y suis découvert, il y va de ma vie,
Mais parce que surpris dans un tel entretien,
Tout mon sang exposé n'assure pas le sien.
Mais je vous quitte enfin, c'est trop la faire atten- [dre.

D. ALVAR.

Je vous escorterai.

D. LOPE.

Vous?

D. ALVAR.

Quoi, vous en défendre!
Craignez-vous que ce bras ne vous manque au [besoin?

D. LOPE.

Un amour si secret fuit un nouveau témoin;
Et je dois ce respect à l'objet de ma flamme,
De...

D. ALVAR.

Vous abandonner, c'est me couvrir de blâme;
Et mon cœur est pour vous injuste au dernier point,
S'il vous souffre un péril qu'il ne partage point.
Non, non, je vous suivrai.

D. LOPE.

Vous ne prenez pas garde
A ce qu'en ce projet votre amitié hasarde;
Et que dans ma disgrâce oser vous engager,
C'est vous mettre en état de ne vous point venger.
Que devient cette ardeur d'effacer votre injure?

D. ALVAR.

Sur l'occasion seule un grand cœur se mesure.
Allons, nous perdons temps.

D. LOPE.

Mais...

D. ALVAR.

C'est trop contester.
Sachant ce que je sais, je ne puis vous quitter.
Surtout, je suis discret.

D. LOPE.

Je n'ai plus rien à dire;
Mais je vous devrai tout, et mon cœur en soupire,
Puisqu'après cet accord que l'honneur rend permis,
Ce même honneur nous force à cesser d'être amis.

D. ALVAR.

Ne songeons maintenant qu'à ce qui vous importe.

D. LOPE.

Nous n'irons pas bien loin; voyez d'ici la porte,
J'y dois être attendu.

SCÈNE V

D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE.

D. LOPE.

Blanche.

BLANCHE.

Entrez, et sans bruit,
De peur que... Mais que vois-je?

D. LOPE.

Un ami qui me suit;
Ne crains rien, sa vertu dans mon sort l'intéresse.

BLANCHE.

Vous me perdez, monsieur. Que dira ma maîtresse?

D. LOPE.

Va, je t'excuserai, n'en sois point en souci.
Ami, j'en use mal de vous laisser ici
Seul, de nuit, sans clarté; mais...

D. ALVAR.

Cette excuse est vaine.
Un désir curieux n'est pas ce qui m'amène.
Je vous attends, allez, et ne m'oubliez pas
Si vous avez besoin du secours de mon bras.

BLANCHE, *à D. Lope.*

La chambre où je vous mène ayant double sortie,
Contre toute surprise assure la partie;
D'ailleurs, l'appartement est assez reculé.

SCÈNE VI

D. ALVAR, *seul.*

De quel sort plus étrange a-t-on jamais parlé?
Quand un père offensé, dont j'ignore l'outrage,
Au soutien de sa gloire appelle mon courage,
Pour ne me pas montrer généreux à demi,
Il faut que je m'engage avec mon ennemi;
Et dans cet ennemi que mon malheur me laisse,
Je trouve à respecter le sang d'une maîtresse.
O haine, amour, vengeance! ô doux et puissants [nœuds
Qui déchirez mon âme, et confondez mes vœux,
Finissez un combat qui me rend trop à plaindre
Ou cachez-moi les maux que vous me faites craindre
Mais j'ois marcher quelqu'un : ne sachant où je suis
Songer à la défense est tout ce que je puis;
Ne nous découvrons point si l'on ne nous découvre
Mais, dieux! N'entends-je pas une porte qui s'ouvre
La lumière paraît; enfin, tout est perdu :
Que ferai-je?

SCÈNE VII

D. SANCHE, D. ALVAR.

D. SANCHE.
Un bruit sourd vers la porte entendu,
Dans l'attente d'un fils à mes souhaits si chère...
Mais ne le vois-je pas? Ah, mon fils!

D. ALVAR.
Ah, mon père!

D. SANCHE.
Je puis donc te revoir?

D. ALVAR.
C'est donc vous que je voi?

D. SANCHE.
Ah, qu'avecque raison tu doutes si c'est moi!
Dans l'affront que je pleure, et qui me désespère,
Tu peux, tu peux, mon fils, méconnaître ton père.
La rougeur de mon front t'empêche d'y trouver
Ces traits que la nature y sut jadis graver;
Tu les cherches en vain : mais, sûr de ma vengeance,
Si je dois aujourd'hui t'expliquer mon offense,
J'ai l'avantage au moins qu'en ton ressentiment
Tu n'auras de ma honte à rougir qu'un moment.

D. ALVAR.
Ce moment est trop long; hâtez-vous de m'apprendre
Quel sang, pour l'effacer, il faut aller répandre.

D. SANCHE.
Te dirai-je, mon fils, que l'affront est si bas,
Qu'il serait trop vengé s'il l'était par ton bras?
Pour un lâche ennemi, capable de surprise,
La générosité n'est pas même permise.
Ne t'inquiète point de mon honneur perdu;
S'il lui faut une vie, on m'en a répondu.
Il périra, le traître.

D. ALVAR.
Ah! Que voulez-vous faire?

D. SANCHE.
Te remettre en état de m'avouer pour père.

D. ALVAR.
Me réserveriez-vous à cette lâcheté,
De souffrir...

D. SANCHE.
Il aura ce qu'il a mérité.
Où l'offense est indigne, et basse, et lâche, et noire,
Tout ce qui la répare est toujours plein de gloire;
Fer, poison, tout est beau quand il n'est point dou- [teux;
Et, pourvu qu'on se venge, il n'est rien de honteux.

D. ALVAR.
Expliquez-vous enfin, et sachons cette offense.

D. SANCHE.
Elle est... Ah! Tout mon sang en frémit quand j'y [pense;
Il se trouble, il s'indigne au nom de l'offenseur;
Si tu le veux savoir, apprends-le de ta sœur.

D. ALVAR.
Où courez-vous, mon père?

D. SANCHE.
Il faut que je l'appelle.

D. ALVAR.
Pensez-vous...

D. SANCHE.
Oui, mon fils, tu sauras mieux tout d'elle.

D. ALVAR.
Peut-être...

D. SANCHE.
Je l'amène ici dans un moment.

D. ALVAR, *seul.*
Puis-je encor me connaître en cet événement?
Don Lope aime ma sœur, et moi-même, à ma honte,
J'assure un rendez-vous au feu qui le surmonte.
Ah, suivons... Mais, hélas! ne précipitons rien.
S'il offense mon sang, j'ai répandu le sien;
Et lorsqu'avecque lui ma parole m'engage,
Consentir à sa perte est manquer de courage:
Et puis, si ce point seul nous rendait ennemis,
Que lui puis-je imputer que je n'ai point commis?
Il brûle pour Jacinte, et j'adore Cassandre.
Mais qu'il tarde à venir! L'aurait-on pu surprendre?
Si j'ai bien entendu, d'un et d'autre côté
Un passage au besoin le met en sûreté :
Puisqu'il peut s'échapper, quel obstacle l'arrête?

SCÈNE VIII

D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE.

D. LOPE.
Ami, notre vieillard m'oblige à la retraite.
Sortons, et vous saurez...

D. ALVAR.
Ami, je le connoi;
Je viens de lui parler, ne craignez rien pour moi.

D. LOPE.
Vous?

D. ALVAR.
M'en voyant surpris, j'ai feint sur quelque af- [faire
Qu'une lettre de lui m'était fort nécessaire,
Il est allé l'écrire; et, dans cet embarras,
Je me rendrais suspect à ne l'attendre pas.

D. LOPE.
Mais...

BLANCHE.
Je l'entends déjà. Le rendez-vous funeste!
Sortez vite.

D. ALVAR.
Demain je vous dirai le reste.

SCÈNE IX

D. SANCHE, D. ALVAR, JACINTE.

JACINTE.
Quoi, sans savoir pourquoi, je dois tant me hâter?

D. SANCHE.
En croiras-tu tes yeux? Tu les peux consulter.
Reconnais-tu ce fils que le ciel me renvoie?

JACINTE.

Juste ciel! Se peut-il qu'enfin je le revoie?
Ah! Mon frère, est-ce vous?

D. ALVAR.

Mon déplaisir, ma sœur,
Me laisse de ce nom mal goûter la douceur.
Quand un père offensé...

SCÈNE X

D. SANCHE, D. ALVAR, JACINTE, BLANCHE.

D. SANCHE.

Dis-lui, dis-lui, ma fille,
Cet affront si honteux à toute ma famille;
Et si dans mes ennuis tu veux me soulager,
Nomme-lui l'ennemi dont je dois me venger. [me,
Quand l'outrage est mortel, qu'il va jusqu'à l'extrê-
C'est s'en faire un nouveau que l'expliquer soi-mê-
Par ces tristes soupirs l'un par l'autre pressés, [me:
Épargne cette honte à qui rougit assez.
Tu te tais; oui, ma fille, à conter mon injure
Ton sang pourrait du mien contracter la souillure,
Il est encor sans tache; et ton père affronté
N'en corrompt pas sitôt toute la pureté.
Défends-toi, j'y consens, d'un récit qui t'outrage.
Si ton refus me gêne, il montre ton courage.
Tu ne peux t'abaisser à parler d'un affront
Dont par moi l'infamie éclate sur ton front;
Mais, s'il faut que moi-même enfin je le déclare,
Mon fils, souffre un moment que mon cœur s'y pré-

BLANCHE. [pare.

Son fils, madame?

JACINTE.

Oui, Blanche.

BLANCHE.

O dieux! Que ferons-nous?
Il escortait don Lope, il sait le rendez-vous.

JACINTE.

Que dis-tu? C'était lui qui lui servait d'escorte?

BLANCHE.

Lui-même.

D. ALVAR.

Enfin, je cède au soupçon qui m'emporte;
Parlez, ou je croirai...

D. SANCHE.

Crois tout ce que tu peux,
L'affront dont je rougis est encor plus honteux.
Connais-tu les Guzmans?

D. ALVAR.

Oui, ce nom est illustre.

D. SANCHE.

L'un d'eux par mon offense en a terni le lustre;
Don Lope... Enfin, c'est fait, j'ai nommé l'offenseur.

D. ALVAR.

Quoi? don Lope...

D. SANCHE.

Ah! mon fils, daigne épargner ta sœur;
Vois comme trop sensible à l'outrage d'un père,
Le nom d'un ennemi l'enflamme de colère:
Vois de quels mouvements son cœur est combattu,
Et, plaignant ma disgrâce, admire sa vertu.

D. ALVAR.

J'en suis surpris sans doute encor plus que vous
Don Lope... [n'êtes.

D. SANCHE.

Vois son trouble au nom que tu répètes,
Et juge, à ces effets de haine et de courroux,
Si j'ai dû consentir d'en faire son époux:
On me l'a fait promettre, et j'ai feint...

JACINTE.

Ah! mon père!

D. SANCHE.

Non, quand ce seul moyen me pourrait satisfaire,
Ne crois pas, quelque éclat que mon malheur ait eu,
Que j'abuse jamais de ton trop de vertu.
Je sais que tu le hais; je sais que la vengeance
T'ayant mis dans le cœur toute sa violence,
Tu souffrirais bien plus à lui donner la main,
Qu'à lui plonger toi-même un poignard dans le sein.
A ces grands mouvements abandonne ton âme;
Donnes-toi toute entière à l'ardeur qui t'enflamme;
Et s'il faut...

D. ALVAR.

Cet avis ne nous rend pas l'honneur,
Mon père, et vous gênez la vertu de ma sœur.

D. SANCHE.

Ah! si tu connaissais quel noble sacrifice...

D. ALVAR.

Elle sait de nous deux qui lui rend mieux justice.

JACINTE.

L'apparence, mon frère, est trop à soupçonner...

D. ALVAR.

Il n'est pas temps, ma sœur, de rien examiner.

D. SANCHE.

Oui, c'est trop en effet lui dérober la joie
Que lui permet le ciel au bonheur qu'il m'envoie.
Étouffe ce chagrin où ton cœur s'est plongé;
Encore un peu, ma fille, et ton père est vengé.

JACINTE.

Vous, mon père? Et de qui?

D. SANCHE.

De cet ennemi même
Dont pour toi le nom seul est un supplice extrême.
Crois-le déjà sans vie; et, par un doux transport,
Tâche de t'avancer le plaisir de sa mort.
Peins-le-toi tout sanglant, blessure sur blessure,
Par son dernier soupir expiant notre injure,
Repais de cette image...

D. ALVAR.

Elle a beaucoup d'appas;
Mais il périt en vain s'il ne vous venge pas.

D. SANCHE.

S'il ne me venge pas? Apprends, apprends l'offen-
Et sache que lui-même a réglé ma vengeance; [se,
Si je ne la veux perdre, il le faut imiter.
Par des gens apostés il m'a fait affronter;
Et lorsque pour ma gloire il doit cesser de vivre,
Son exemple est pour moi le seul exemple à suivre.

J'ai préparé le piège, et c'est dans cette nuit
Que des braves...

D. ALVAR.

O ciel! où me vois-je réduit?
Et je m'arrête encor? C'est trop.

D. SANCHE.

Que vas-tu faire?

D. ALVAR.

Défendre un ennemi pour mieux venger mon père.

D. SANCHE.

Quoi! tu peux condamner...

D. ALVAR.

Vous m'arrêtez en vain;
Son sang est mal versé, si ce n'est par ma main.

SCÈNE XI

D. SANCHE, JACINTE, BLANCHE.

D. SANCHE.

O l'indigne scrupule où son cœur s'abandonne!

JACINTE.

Hélas!

D. SANCHE.

Ainsi que moi sa faiblesse t'étonne;
Mais, quoi qu'il ose enfin cesse d'en soupirer,
La partie est bien faite, et tu peux espérer.

JACINTE.

Dans un pareil malheur que veut-on que j'espère?

D. SANCHE.

Que peut-être déjà l'on a vengé ton père.
Viens, suis-moi. Quelques maux que je puisse prévoir,
Mon plus grand déplaisir s'affaiblit à te voir.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

D. LOPE, CASSANDRE.

D. LOPE.

C'était pour m'en donner la funeste nouvelle,
Que Jacinte, hier au soir, m'osa mander chez elle.
Il n'en faut point douter, son trouble à mon abord,
Ce discours préparé des caprices du sort,
Ces serments exigés d'obéir sans murmure,
Étaient de ma disgrâce une marque trop sûre;
Et quoique du vieillard presque aussitôt surpris,
J'eusse dû la quitter sans avoir rien appris,
Au désordre confus qu'elle me fit paraître
Devinant aisément ce qui le faisait naître,
J'eusse pu me soustraire à ce noir attentat,
Si pour prévoir l'orage on en fuyait l'éclat.
Mais de tant d'assassins la troupe découverte,
Prêt de rentrer chez moi, marquait déjà ma perte;
Et je ne combattais, assuré de périr,
Que pour venger ma mort avant que de mourir,
Quand une voix de loin, à ce bruit de nos armes,
Me remplissant d'espoir, et nos traîtres d'alarmes,
« Prends courage, don Lope; à moi, lâches, à moi, »
Nous dit-on; et ces mots redoublent leur effroi;
Me voyant secondé, la victoire en balance:
Ces braves attaquants demeurent sans défense,
Et leur fuite aussitôt, dans ce manque de cœur,
Me laisse rendre grâce à mon libérateur.

CASSANDRE.

Certes, je tremble encore à vous ouïr redire
Avec quelle fureur contre vous l'on conspire.
Croyant vous avancer, Alonse vous a nui,
Et sa feinte à vos feux prête un mauvais appui.

D. LOPE.

C'est ainsi que le sort, par un dernier outrage,
Dans un calme apparent me fait faire naufrage,
Et trompant d'un ami le zèle officieux,
N'élève mon espoir que pour l'abattre mieux.

CASSANDRE.

C'est le dernier des biens dont sa rigueur nous prive.

D. LOPE.

Vous en jugez, ma sœur, par ce qui vous arrive;
Et d'un fâcheux hymen qui faisait votre mort,
Enrique avec Fernand ayant rompu l'accord,
D'un si prompt changement le revers favorable
Vous en fait pour ma flamme espérer un semblable:
Mais qu'en vain jusque-là je voudrais me flatter!
Don Sanche veut ma mort, je ne puis l'éviter;
Et, quoi qu'on fasse enfin, je n'ai point à prétendre
Qu'après l'avoir jurée il m'accepte pour gendre.

CASSANDRE.

Mais il vous croit coupable.

D. LOPE.

Il le croira toujours.

CASSANDRE.

La vérité connue est un puissant secours;
Vous n'êtes criminel que pour la vouloir taire.

D. LOPE.

Chercher mon innocence en accusant un frère,
Un frère, dont l'état trop digne de pitié
Me ferait soupçonner d'un secours mendié!
D'un si lâche dessein je me sens incapable;
Et puisque son aveu ne le rend point coupable,
Qu'à s'accuser soi-même il n'a pu consentir,
Je ne publierai point ce qu'il peut démentir.

CASSANDRE.

Espérez tout d'Alonse, il l'observe sans cesse;
Et dans la juste ardeur qui pour vous l'intéresse,
Sans doute il tentera cent moyens superflus,
Ou trouvera celui de vaincre ses refus,
S'il a pu l'obliger touchant mon hyménée...
A reprendre pour moi la parole donnée...

D. LOPE.

Ah! le faible motif pour prétendre à mon tour,
Qu'avec même succès il serve mon amour!
Que dans vos intérêts Enrique ait pu le croire,
Cet effort ne va point jusqu'à trahir sa gloire;
Dégageant une sœur, il oblige un ami :
Mais s'avouer coupable à son propre ennemi,

S'exposer à rougir du plus honteux reproche
Que...

CASSANDRE.

Vous ne voyez pas Jacinte qui s'approche?

SCÈNE II

D. LOPE, JACINTE, CASSANDRE.

D. LOPE.

Après le dur revers qui détruit mon espoir, [voir,
Pouvais-je encor prétendre au bonheur de vous
Madame? Vos bontés, par un effort insigne,
Semblent croître pour moi, plus on m'en croit in-
Et j'aimerai le sort le plus injurieux, [digne;
Puisqu'il peut m'acquérir un bien si précieux.

JACINTE.

Je hasarde beaucoup, mais je n'ai pu moins faire
Pour me justifier du procédé d'un père,
Qui se consultant seul, séduit par son erreur,
N'écoute contre vous qu'une aveugle fureur;
Mais le ciel qni toujours veille pour l'innocence,
Pour la faire avorter prit hier votre défense,
Et montre sa justice à qui sait par quel bras
Il sut vous garantir d'un attentat si bas.

D. LOPE.

Je sais qu'aucun jamais ne lui fut redevable
D'un secours ni plus prompt ni plus considérable;
Mais si j'en tiens le jour qu'on me voulait ravir,
J'ignore de quel bras il daigna se servir.
Ce vaillant inconnu quelque effort que je fisse,
Me refusa son nom après ce grand service;
Et ce n'est qu'aujourd'hui que je le dois savoir.

JACINTE.

Pouvez-vous l'ignorer si vous le pûtes voir?
La nuit n'était pas sombre.

D. LOPE.

Elle était assez claire
Pour voir ce même ami qui trompa votre père,
Qui m'escortant chez vous n'en sortit qu'après moi;
Mais son visage seul est ce que j'en connoi.

JACINTE.

Hé bien, quel qu'il puisse être, obtiendrai-je une [grâce?

D. LOPE.

Madame...

JACINTE.

A l'expliquer mon esprit s'embarrasse;
Mais c'est ce qui m'amène, et ce fut hier au soir
Ce qui me fit encor souhaiter de vous voir.

D. LOPE.

Parlez; et puisqu'enfin il s'agit de vous plaire,
Fallût-il me soumettre à la fureur d'un père,
Et perdre...

JACINTE.

Ah! Jugez mieux d'un cœur qui tout à vous
Déteste les effets d'un injuste courroux.
Vous voir reconnaissant est toute mon envie.
Un inconnu pour vous a prodigué sa vie;
Et ce qu'à votre amour je demande aujourd'hui,
C'est que jamais ce bras ne s'arme contre lui.
Me le promettez-vous?

D. LOPE.

Je puis vous le promettre,
Puisque l'honneur enfin semble me le permettre,
Et que, sans lâcheté, je ne puis à mon tour
Combattre un ennemi par qui je vois le jour.
Mais qui vous peut sitôt avoir dit la nouvelle
D'une si surprenante et secrète querelle,
Et qu'un frère mourant pour venger son trépas,
Contre cet inconnu sollicite mon bras?

JACINTE.

C'est ce que j'ignorais dans le malheur d'Enrique.

D. LOPE.

Pourquoi donc cette alarme et vaine et chimérique,
Et par quel mouvement vous croyez-vous permis
De craindre quelque jour de nous voir ennemis?

JACINTE.

Comme l'honneur peut tout et sur l'un et sur l'autre,
Si vous n'êtes le sien il peut être le vôtre;
Et par ce que je sais je prévois à regret...
Mais je le vois qui vient vous dire son secret.
Me tiendrez-vous parole, et puis-je le prétendre?

D. LOPE.

Doutez-vous de mon cœur?

JACINTE.

Laissons-les seuls, Cassandre;
Et, quoiqu'ici pour nous tout soit à redouter,
Sachons leurs sentiments avant que d'éclater.

SCÈNE III

D. LOPE, D. ALVAR.

D. ALVAR.

Je me rendrai suspect, sans doute, de faiblesse,
D'avouer qu'à regret je vous tiens ma promesse,
Et que, s'il se pouvait, il me serait plus doux
De me faire connaître à tout autre qu'à vous.

D. LOPE.

Il en est peu pourtant qu'avec plus d'assurance
Vous puissiez honorer de cette confidence;
Avant que j'en abuse on me verra périr.

D. ALVAR.

Enfin, sommes-nous seuls? Puis-je me découvrir?
Je crains d'être écouté.

D. LOPE.

Parlez sans vous contraindre.
Quel que soit ce secret, vous n'avez rien à craindre.

D. ALVAR.

Après les différends survenus entre nous,
En quelle qualité me considérez-vous?

D. LOPE.

D'ami. Pour un grand cœur ce doute est un peu rude.
Si mon devoir m'est cher, je hais l'ingratitude;
Je l'avouerai partout, sans vous j'étais perdu.

D. ALVAR.

Ce que je vous devais, vous l'ai-je assez rendu?

D. LOPE.

Le ciel vous est propice autant qu'il m'est contraire:
Je méditais sur vous la vengeance d'un frère,

Et de son sang versé je vois qu'il vous absout.

D. ALVAR.

Suis-je quitte envers vous ?

D. LOPE.

C'est moi qui vous dois tout.
Mais de ce procédé mon amitié s'offense :
Est-ce que vous doutez de ma reconnaissance ?

D. ALVAR.

Non; mais aucun malheur n'approcherait du mien,
Si vous ne m'avouïez que je ne vous dois rien.

D. LOPE.

Qu'a cet aveu de propre à flatter votre envie ?

D. ALVAR.

Tout, puisqu'il faut qu'enfin j'attaque votre vie,
Et qu'un cœur généreux doit être au désespoir
Quand le moindre scrupule étonne son devoir.

D. LOPE.

Tout mon sang, malgré moi, se trouble à vous enten-[dre.
Qui le défendit hier, veut aujourd'hui l'épandre ;
En m'enviant des jours par lui seul conservés...

D. ALVAR.

Vous savez encor peu ce que vous me devez ;
Et comme un tel secret n'a plus rien qui m'importe,
Chez qui croyez-vous hier que je vous fis escorte ?

D. LOPE.

Je n'ai pas oublié sitôt qu'avec le jour
Je dois à vos bontés l'appui de mon amour.
Je craignais pour Jacinte, et votre grand courage
Voulut, ou dissiper, ou partager l'orage.

D. ALVAR.

Vous trouvant attaqué quand vous fûtes sorti,
Savez-vous contre qui j'ai pris votre parti ?

D. LOPE.

Contre des assassins employés par son père.

D. ALVAR.

C'est ce que je voudrais qu'ils eussent pu vous taire :
Puisque n'ayant plus lieu de vous déguiser rien,
Je dois vous avouer que son père est le mien.

D. LOPE.

Quoi, Jacinte...

D. ALVAR.

Est ma sœur; et c'est assez vous dire
Quel devoir veut pour moi que notre trêve expire.

D. LOPE.

Oui, c'est me dire assez qu'une injuste rigueur
Fait un crime pour moi de l'amour d'une sœur ;
Mais j'atteste le ciel ennemi du parjure,
Que je brûle d'un feu dont l'ardeur est si pure,
Que si...

D. ALVAR.

Vous jugez mal de mon ressentiment,
D'en croire cet amour l'unique fondement.
Je ne condamne point une ardeur légitime ;
Et, comme je connais qu'on peut aimer sans crime,
Jacinte étant ma sœur, j'ai lieu de présumer
Que sans blesser sa gloire elle a pu vous aimer,
Que cet amour n'a rien dont sa vertu rougisse.

D. LOPE.

C'est m'obliger ensemble, et lui rendre justice.
Mais si ma passion n'arme point votre bras,
Quelle offense inconnue expierait mon trépas ?

D. ALVAR.

Ce long déguisement redouble ma colère.
Ne vous ai-je pas dit que don Sanche est mon père?
Et par ce seul aveu n'avez-vous pas appris
Que je dois le venger puisque je suis son fils ?

D. LOPE.

Son malheur est de ceux dont la surprise accable.

D. ALVAR.

Quoi, ne savez-vous pas qu'il vous en croit cou-[pable ?

D. LOPE.

Oui, je sais qu'il le croit, mais aussi je sais bien,
Quoi qu'il vous en ait dit, que vous n'en croyez rien.
Votre sang cette nuit exposé pour ma vie,
M'a trop justifié de cette calomnie ;
Et sachant son affront, loin de me secourir,
Qui m'en eût cru l'auteur m'aurait laissé périr.

D. ALVAR.

Je l'eusse fait sans doute; et j'aurais dû le faire,
Puisqu'enfin je souscris aux sentiments d'un père.
Apporter quelque obstacle à ce qu'il a tenté,
C'est l'accuser d'erreur, et non de lâcheté.
Il faut, quoique d'abord un grand cœur s'en offense,
Pour le dernier affront la dernière vengeance :
L'assassinat est juste où l'outrage est sanglant,
Et le meilleur remède est le plus violent.

D. LOPE.

Puisque votre suffrage en ma faveur s'explique,
Quel crime est donc le mien ?

D. ALVAR.

L'opinion publique.
C'est peu pour négliger un devoir si pressant,
Que mon cœur en secret vous déclare innocent ;
A l'erreur du public c'est peu qu'il se refuse,
Vous êtes criminel tant que l'on vous accuse :
Et mon honneur blessé sait trop ce qu'il se doit,
Pour ne vous pas punir de ce que l'on en croit.

D. LOPE.

Quoi, sur un bruit si faux...

D. ALVAR.

Vous m'en devez répondre :
Avant que vous revoir j'ai voulu le confondre,
Mais en vain en tous lieux je me suis informé ;
On ne nomme personne, ou vous êtes nommé.
J'affaiblis ma vengeance à la voir différée.
Sortons.

D. LOPE.

Et l'amitié que vous m'aviez jurée ?

D. ALVAR.

Telle est de mon honneur l'impitoyable loi ;
Loin qu'un ami l'arrête, il n'a d'yeux que pour soi,
Et dans ses intérêts toujours inexorable,
Veut le sang le plus cher au défaut du coupable.

D. LOPE.

S'il faut donner le mien, changez au moins l'arrêt,
Qu'aimer soit tout mon crime et le voici tout prêt.
Oui, punissez en moi ce respect téméraire,

Qui, poussé par l'amour, osa paraître et plaire;
Et donnant sans regret ce qu'il faut m'arracher...

D. ALVAR.

Ah ! Que je punirais un crime qui m'est cher !
Vous l'avouerai-je enfin ? J'aime, hélas ! et nos âmes
Avec même secret brûlent de mêmes flammes;
Même objet asservit et l'un et l'autre cœur :
Si vous aimez ma sœur, j'adore votre sœur...

SCÈNE IV

D. LOPE, D. ALVAR, CASSANDRE.

CASSANDRE.

Hé bien, cruel amant, découvre mes faiblesses,
Je viens les avouer puisque tu les confesses;
Mais je demande aussi que de justes effets
Montrent ton cœur d'accord de l'aveu que tu fais.
Ce beau feu dont l'ardeur dut être si certaine,
Ne s'explique pas bien par des marques de haine ;
Et poursuivre le frère avec tant de rigueur,
C'est prouver assez mal ton amour pour la sœur.
Respecte en lui mon sang si j'ai droit d'y préten- [dre,
Ou dis que tu me hais si tu le veux répandre;
Et dans tes sentiments un peu mieux affermi
Sois amant tout à fait, ou bien tout ennemi.

D. ALVAR.

Don Lope, c'est ainsi qu'avec toute assurance
J'ai pu de mon secret vous faire confidence?

D. LOPE.

Ne me reprochez rien quand mon cœur abattu
Soupire du long temps que vous me l'avez tu.

CASSANDRE.

Quoi, ta haine est pour lui déjà si violente,
Qu'elle a peine à souffrir l'obstacle d'une amante;
Et quand elle s'apprête à lui ravir le jour,
Pour la faire trembler c'est trop peu que l'amour?

D. ALVAR.

Hélas ! Et plût au ciel qu'une si belle flamme
Vous éclairât assez pour lire dans mon âme;
Vous m'y verriez encor préférer hautement
Au titre d'ennemi la qualité d'amant,
Détester autant l'un que je respecte l'autre;
Mais enfin ma vertu se règle sur la vôtre.
Malgré tout mon amour, son ordre impérieux
Sur mon affreux destin vous fait fermer les yeux;
Et cette ombre de gloire a pour vous tant de charmes,
Que ma mort vous arrache à peine quelques larmes :
Je n'en murmure point; et pour votre intérêt,
Sans rien tenter pour moi, j'en accepte l'arrêt.
Contre vous pour le mien faites la même chose;
Et sans vous opposer à ce qu'il faut que j'ose,
Souffrez à mes désirs le pitoyable espoir
D'expier sans remords sous l'horreur du devoir.

CASSANDRE.

Cruel, et si le mien t'a paru trop sévère,
Devrais-tu te venger de la sœur sur le frère,
Et prendre avidement une fausse couleur
Pour le faire garant de ton propre malheur?
Je ne connais que trop quelle offense t'anime;
C'est ma seule vertu qui fait ici son crime :
Tu te le peins coupable afin d'armer ton bras;
Mais si j'avais pu l'être il ne le serait pas.

D. ALVAR.

Ah! si vous pouviez voir avec quelle contrainte
De mon honneur blessé j'ose écouter la plainte,
Vous n'en trouveriez pas le tourment si léger,
Qu'il vous dût être encor permis de m'outrager.
Non, je ne poursuis point don Lope en téméraire,
Je me regarde amant pour le voir votre frère ;
Et m'accusant pour lui de sentiments ingrats,
Je lui prête mon cœur pour désarmer mon bras.
Mais, hélas ! c'est en vain que je le justifie,
Quand je viens à revoir toute notre infamie.
Contraint à cet objet de me désabuser,
Je vois que c'est lui seul que j'entends accuser,
Et qu'en l'obscurité d'un sort si déplorable
Il me doit, ou son sang, ou le nom du coupable.

D. LOPE.

Que je le sache, ou non, je connais mon devoir;
Et si par moi quelqu'un avait dû le savoir...
Mais, ô dieux! C'est ici que l'espoir et la crainte...

SCÈNE V

D. SANCHE, D. LOPE, D. ALVAR, CASSANDRE.

D. SANCHE.

Ah, mon fils!

D. ALVAR.

Suspendez, de grâce, votre plainte.
Vous venez condamner ce cœur trop partagé;
Mais je mourrai, mon père, ou vous serez vengé.
Nous pourrons nous revoir. Adieu, don Lope.

D. SANCHE.

Arrête;
Un heureux calme enfin doit suivre la tempête;
Don Lope est innocent.

D. ALVAR.

Pour en avoir douté,
Le procédé d'un traître a trop de lâcheté :
Mais enfin avec vous ayant part à l'outrage,
Si je n'en sais l'auteur...

D. SANCHE.

Tu sauras davantage,
Puisque le ciel propice à mon ressentiment,
Au crime qui le cause a joint le châtiment.
On m'a déjà vengé.

D. ALVAR.

Quel bras l'aurait pu faire?
Jamais autre qu'un fils ne venge bien un père.

D. LOPE.

Non ; mais quand vous saurez qui l'avait outragé,
Peut-être avouerez-vous qu'il est assez vengé.

D. SANCHE.

Oui, mon cœur de vengeance assez insatiable,
La trouve tout entière aux remords du coupable,
Qui, blessé par rencontre, et craignant de mourir,
Chez Alonse à moi-même a pu se découvrir.
Qui l'aurait jamais cru, que cette âme si fière

Eût pu jusqu'au pardon abaisser sa prière?
Que l'orgueilleux Enrique...

D. LOPE.

Après l'avoir nommé,
Quelque juste sujet qui vous tienne animé,
Songez qu'il est mon frère, et m'épargnez la honte...

D. ALVAR.

Quoi, votre frère! O ciel, que ta justice est prompte!

D. SANCHE.

Il nous le montre en lui.

D. ALVAR.

Mais vous ne savez pas
Que le voulant punir il l'a fait par mon bras.
Sans savoir votre affront j'en ai tiré vengeance.

D. SANCHE.

Quoi, mon fils aurait pu réparer mon offense!

D. ALVAR.

Don Lope en est témoin, lui dont l'heureux secours
S'employa pour ma gloire, et conserva mes jours.
Ah, si vous connaissiez sa vertu tout entière?

D. LOPE.

Elle offre à votre estime une faible matière.

D. SANCHE.

De ce qui s'est passé j'ai su tout le secret;
Et de cette vertu pleinement satisfait,
Ravi qu'à ma vengeance un fils ait mis obstacle,
Confus de mon erreur, et surpris du miracle,
Je venais l'assurer qu'un regret éternel...

D. LOPE.

Pourquoi tant d'indulgence envers un criminel?
Puisque vous savez tout, il n'est plus temps de taire
Et que j'aime Jacinte, et que j'ai su lui plaire;
Et, quoique la vertu soutienne un si beau feu,
Il est à condamner n'ayant point votre aveu.
Ce m'est beaucoup pourtant que vous puissiez con- [naître
Que sur cet appui seul la raison le fit naître,
Et que mon cœur s'offrant à de si doux liens,
N'y fut point engagé par l'éclat de vos biens :
C'est à quoi rarement un grand courage cède.
Le ciel vous rend un fils, que ce fils les possède;
Aussi charmé que vous de son heureux retour,
Un cœur me suffira pour payer mon amour.
Si je demande trop, punissez mon audace,
La mort, sans un tel prix, me tiendra lieu de grâce;
Et purgé d'un soupçon qui m'eût pu diffamer,
Je mourrai satisfait si je meurs pour aimer.

D. ALVAR.

C'est trop. Pour couronner une flamme si pure,
Mon père, attendez-vous qu'un fils vous en conjure?

D. SANCHE.

Non, de ce feu secret si j'ai blâmé l'ardeur,
Alonse en a déjà justifié ta sœur.
Surprise et par mon ordre et par son stratagème,
Je sais ce qu'elle a fait contre don Lope même;
Et pour ce grand effort, le moins que je lui dois,
C'est d'oublier sa faute, et d'approuver son choix.

SCÈNE VI

D. SANCHE, D. ALVAR, D. LOPE, JACINTE, CASSANDRE.

JACINTE.

Puisque par le succès cette faute s'efface,
J'en viens bénir le ciel, et recevoir ma grâce.

D. SANCHE.

Quoi, voir ici ma fille?

JACINTE.

Avant que m'accuser,
Songez à quoi pour vous j'ai su me disposer;
Ainsi ne soupçonnez ni crime ni faiblesse
Dans une passion dont je suis la maîtresse.
C'est votre intérêt seul qui plus fort que le mien...

D. SANCHE.

Va, je te ferais tort si j'examinais rien;
Ta vertu me répond de l'amour qui t'engage.

D. LOPE.

Dieux! Que le calme est doux qui succède à l'orage!

D. ALVAR.

Il est bien doux, hélas! à qui peut espérer.

D. SANCHE, *à D. Alvar.*

Quoi, chacun est content, et tu peux soupirer?

D. ALVAR.

Ah, soupirs indiscrets d'avoir osé paraître!

D. LOPE.

Puisque j'ai su par vous que ma sœur les fait naître,
Pour les faire cesser, voulez-vous bien par moi
Recevoir tout ensemble et son cœur et sa foi?

D. ALVAR.

Une foi qu'à Fernand vous-même avez promise!

D. LOPE.

Je ne m'engage à rien que Fernand n'autorise.

D. ALVAR.

O dieux! Se pourrait-il...

D. SANCHE.

Tu l'aimes donc, mon fils?

D. ALVAR.

Dans mon ravissement je doute si je vis.
Mon père...

D. SANCHE.

Je t'entends; obtiens-la d'elle-même.

D. ALVAR, *à Cassandre.*

Consentez--vous, madame, à mon bonheur ex- [trême?

CASSANDRE.

Voir vos vœux tout à coup par un frère exaucés,
Et n'y résister point, c'est m'expliquer assez.

D. ALVAR.

O favorable arrêt!

D. SANCHE.

C'est le ciel qui le donne;
L'ordre de ses décrets n'est connu de personne,
Et souvent de ses soins l'infaillible ressort
Se plaît par le naufrage à nous conduire au port.

FIN DES ILLUSTRES ENNEMIS.

LE

GEOLIER DE SOI-MÊME

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

1655

PERSONNAGES

LE ROI DE NAPLES.
FÉDÉRIC, prince de Sicile.
ÉDOUARD, infant de Sicile.
LAURE, princesse de Naples.
ISABELLE, princesse de Salerne.
JULIE, confidente de Laure.
FLORE, confidente d'Isabelle.

PERSONNAGES

OCTAVE, écuyer de Fédéric.
ENRIQUE, } officiers du roi de Naples.
SANCHE, }
ALFONSE, domestique d'Isabelle.
JODELET.
PASCAL.
SOLDATS.

La scène est à Gaëte.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

FÉDÉRIC, OCTAVE.

FÉDÉRIC.

Ne me propose point de nouvelles faiblesses,
Vois l'état malheureux, Octave, où tu me laisses;
Vois-moi par tes conseils qui flattent mes ennuis,
Sous cet habillement cacher ce que je suis:
C'est assez quand par eux oubliant sa naissance,
Un prince à sa vertu fait cette violence,
Et qu'il s'ose abaisser, pour ménager son sang,
Jusqu'à se dérober à l'éclat de son rang.
En effet, cet habit dont tu fais mon asile,
Laisse-t-il voir en moi l'héritier de Sicile ;
Et sans suite en ce bois, bien moins prince qu'amant,
Connais-tu Fédéric dans ce déguisement.

OCTAVE.

Seigneur, ce faux habit éloigne la tempête
Dont le coup imprévu menaçait votre tête ;
Mais craignant du destin les revers éclatants,
Songez qu'un prince a peine à se cacher longtemps,
Et que de sa grandeur le brillant caractère
A parlé mille fois de ce qu'il voulait taire.
Avant qu'il vous trahisse, abandonnez ces lieux
Où Rodolphe tué vous doit rendre odieux :
Par vous l'État privé d'un conquérant si brave...

FÉDÉRIC.

Le sort en est jeté, c'est perdre temps, Octave ;
Je sais que cette mort qui rompt ce grand tournoi,
Arme contre mes jours la colère du roi :
Je sais qu'à la venger tout l'État s'intéresse;
Mais aussi, tu le sais, j'adore la princesse ;
Et cette passion me fait voir sans effroi
L'intérêt de l'État, et le courroux du roi.

OCTAVE.

Seigneur, à quels périls exposer votre vie !

FÉDÉRIC.

Il faut les affronter, l'honneur nous y convie.
Osons pour la princesse, osons nous exposer
A quoi que le destin contre nous puisse oser ;
Qu'un bel effort lui prouve une ardeur peu commune
Et laissons faire après l'amour et la fortune.
Mais d'une vaine peur je te vois prévenu ;
Mon visage en ces lieux ne fut jamais connu ;
Cet habit de tournoi, ces plumes et ces armes
Dont l'éclat remarqué te causait tant d'alarmes,
Et qui pour m'accuser semblaient autant de voix,
Tu m'as tout vu laisser au milieu de ce bois.
En faveur de ma flamme, et contre mon envie,
L'amour m'a su forcer à ce soin de ma vie ;
Mais s'il faut y périr, il est juste à mon tour
De donner cette vie aux soins de mon amour.

OCTAVE.

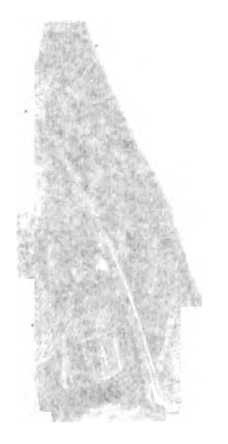
Quel est votre dessein ?

FÉDÉRIC.

Seul en cet équipage
Je prétends m'arrêter dans ce prochain village ;
Aussi bien mon cheval, mort tout à coup sous moi,
Par un nouveau malheur m'impose cette loi.
Dans Naples cependant va voir ce qui se passe,
Vois quel espoir encor m'y souffre ma disgrâce,
Observe ma princesse, et si quelque mépris...

OCTAVE.

Seigneur, j'entends du bruit, gardez d'être surpris.





LE GEOLIER DE SOI-MÊME.

ISABELLE.

Et je veux qu'aujourd'hui, par son obéissance,
Chacun respecte en vous l'effet de ma puissance

Acte III, sc. I

FÉDÉRIC.

Quelqu'un marche en effet, et, si je ne m'abuse,
Du plus proche sentier vient une voix confuse.
Dans un lieu plus secret viens songer avec moi
Aux moyens d'éviter les poursuites du roi.

SCÈNE II

ISABELLE, FLORE.

FLORE.

i, madame, il est vrai que votre solitude
a cette occasion me paraît un peu rude.
a gloire est de vous voir et de vous obéir,
ais je sens ma faiblesse en secret vous trahir,
t songeant au tournoi que tant de pompe ordonne,
our voler à la cour mon cœur vous abandonne.

ISABELLE.

a curiosité bornant ta trahison,
en prends sur moi le crime, et je m'en fais raison.
e sais qu'il est fâcheux à celles de notre âge
'abandonner la cour pour un lieu si sauvage,
t que dans cet exil nous trouvons rarement
e quoi nous consoler de son éloignement.
ais si tu connaissais combien un grand courage
es caprices d'autrui fuit l'indigne esclavage,
t dans quel triste sort nous jettent quelquefois
'un frère impérieux les tyranniques lois ;
ors tu concevrais qu'on se résout sans peine
quitter ce qui plaît, quand on fuit ce qui gêne,
t que la solitude a de quoi m'arrêter,
isqu'elle m'ôte un joug si fâcheux à porter.

FLORE.

est vrai que l'humeur du prince de Salerne...

ISABELLE.

que son sens aveugle est ce qui le gouverne,
e d'un droit que le ciel semble avoir limité
seul emportement règle l'autorité ;
que par un destin à mes vœux trop contraire,
rencontre un tyran où je dois voir un frère.
n'est pas que cent fois il n'ait avec éclat
nalé sa valeur au secours de l'État ;
l'estime, et le roi crut toujours inutile
pposer d'autres bras aux forces de Sicile :
st par lui que son sceptre en ses mains affermi,
ble aujourd'hui braver un puissant ennemi ;
s ce farouche amas d'une vertu guerrière,
n loin de l'adoucir, rend son humeur plus fière;
tu sais, pour en fuir le caprice odieux,
'enfin j'ai demandé ma retraite en ces lieux.
depuis six mois, dans une paix profonde,
ris des embarras que se fait le grand monde;
surtout, de ce bois, l'agréable séjour
se tous les faux biens que l'on vante à la cour.

FLORE.

on trouble inquiet ce calme est préférable ;
s si ma liberté vous semble pardonnable,
me, j'oserai vous demander pourquoi
ne vous trouvez point à ce fameux tournoi ?
Ce superbe appareil de chars, d'habits et d'armes,
Méritait de s'y voir honoré de vos charmes ;
Et vous deviez forcer votre juste courroux
En faveur d'un spectacle assez rare pour nous.

ISABELLE.

L'indignité soufferte est un puissant obstacle
A cette vaine soif des pompes d'un spectacle.
Ici je vis sans trouble avecque mes désirs,
Je goûte ici partout de solides plaisirs,
Et Naples aujourd'hui dans sa magnificence,
Cède aux charmes secrets de ce profond silence ;
Mais enfin je pardonne à ton propre intérêt
Qui suit ta passion et non ce qui me plaît ;
Et pour la contenter, comme je m'intéresse
Aux honneurs qu'aujourd'hui l'on rend à la princes- [se,
Trois ou quatre des miens, envoyés tout exprès,
Nous en feront savoir les superbes apprêts :
Ce récit pourra plaire à ton inquiétude.
Mais qui nous vient troubler dans notre solitude ?

SCÈNE III

FÉDÉRIC, ISABELLE, FLORE.

FÉDÉRIC.

Madame, pardonnez un abord indiscret,
Qui de votre entretien a rompu le secret.
Accablé sous le faix d'une infortune extrême,
Persécuté du sort, odieux à moi-même,
Je cherche où terminer mes pas trop incertains,
Pour mettre ma douleur en de fidèles mains ;
Si pourtant, dans l'excès du malheur qui m'op- [presse,
Chercher quelque secours n'est pas une faiblesse.

ISABELLE.

Malheureux inconnu, si ma compassion
Peut servir de remède à votre affliction,
Et borner de vos pas les courses incertaines,
Soyez sûr que déjà je prends part à vos peines ;
Mais, pour les soulager, peut-on savoir de vous
De quel fâcheux destin vous ressentez les coups?

FÉDÉRIC.

Hélas ! Faut-il ici que ma triste mémoire
Vous retrace un tableau de ma première gloire,
Et qu'elle représente à mon esprit confus
L'inestimable prix d'un bien que je n'ai plus ?
Dans ce noble trafic des choses les plus rares
Que forme la nature aux lieux les plus barbares,
De pierres, de joyaux, perles et diamants,
Je bornai mon emploi dès mes plus tendres ans ;
Et jamais la fortune avec plus d'abondance
D'un cœur ambitieux ne flatta l'espérance ;
Tout rit à mes souhaits, et, sans de grands efforts,
J'acquiers en peu de temps de si riches trésors,
Que leur possession, qu'un bon astre me donne,
Valait presque à mes yeux l'espoir d'une couronne ;
Mais ces divers trésors avec soin amassés,
A mes bouillants désirs ne furent point assez.
L'appas d'un plus grand bien ayant su me surpren- [dre,

L'ardeur de l'acquérir me fait tout entreprendre ;
Et le bruit répandu de ce pompeux tournoi
En impose à mon cœur l'ambitieuse loi.
Pour n'être point connu, je pars seul et sans suite,
A mon heureux destin je remets ma conduite ;
Et l'espoir d'un grand gain m'attirant en ces lieux,
Tout ce que j'ai de rare et de plus précieux,
Sans regarder à quoi ma passion m'engage,
Je l'expose sans crainte aux périls du voyage.
J'arrive cependant, tout répond à mes vœux,
Je vends, trafique, échange, obtiens ce que je veux,
Et riche de nouveau d'un trésor adorable,
A ma félicité rien n'était comparable,
Quand surpris au retour de voleurs en ce bois,
J'éprouve du destin les ordinaires lois,
Et vois avec douleur ma fortune asservie
A quitter tout mon bien pour conserver ma vie.
Dure nécessité, devais-je t'obéir,
Et, lâche en ce besoin, moi-même me trahir?
Seul contr'eux il fallait repousser cet outrage ;
Et si ma résistance eût animé leur rage,
Du moins j'aurais lavé dans mon sang répandu
La honte de survivre au bien que j'ai perdu.

ISABELLE.

Où la défaite est sûre, et la mort infaillible,
Le courage est blâmable autant qu'il est nuisible;
Jamais sous les malheurs un grand cœur ne s'abat,
Et c'est d'où la vertu tire le plus d'éclat:
Mais avec tant de soin on peut suivre les traces
De ces lâches auteurs de tant d'autres disgrâces ;
Que si ce dur revers d'un sort injurieux
Vous permet de souffrir le séjour de ces lieux,
Peut-être y verrez-vous une heureuse poursuite,
Par mes ordres donnés, mettre obstacle à leur fuite.
Ici tout m'obéit, et sous l'aveu du roi
Ce grand château voisin ne dépend que de moi.
Ainsi vous en pouvez accepter la retraite.

FÉDÉRIC.

Cette offre est un doux charme à ma peine secrète;
Et je ne puis assez estimer un séjour
Qui m'éloigne des lieux où j'ai reçu le jour;
Ma disgrâce sans doute y croîtrait par ma honte.

FLORE.

Madame Alfonse arrive, et vient vous rendre compte.

SCÈNE IV

FÉDÉRIC, ISABELLE, ALFONSE, FLORE.

ISABELLE.

Ton retour me surprend, étant inopiné.
Quoi, le tournoi déjà serait-il terminé ?

ALFONSE.

Madame, c'en est fait.

ISABELLE.

Quelle est cette tristesse ?
Rodolphe a-t-il trahi l'honneur de la princesse?
S'est-il trahi lui-même; et, souffrant un vainqueur,
Dans cette occasion a-t-il manqué de cœur?

ALFONSE.

Au contraire, jamais avec tant d'avantage
On ne vit éclater l'ardeur d'un grand courage;
Mais...

ISABELLE.

Pourquoi t'arrêter? Qui te rend interdit?
Dis-moi l'ordre de tout, j'en attends le récit.

FÉDÉRIC, *bas.*

On va parler de moi.

ALFONSE.

Déjà tout plein de gloire,
Sur trois rivaux Rodolphe étendait sa victoire,
Quand on voit dans la lice entrer un combattant
Dont le riche équipage et l'habit éclatant
Attirant les regards de l'assemblée entière,
Nous marque à tous une âme aussi haute que fière
Le prince avec dédain regarde ce rival;
Il s'apprête à le vaincre, on donne le signal,
Ils partent, et tous deux, pleins de cœur et d'adres
Fournissent leur carrière avec tant de vitesse, [se
Qu'à les voir arrêtés on a peine à juger
S'ils ont gardé leur poste, ou s'ils l'ont su changer.
L'inconnu s'en émeut, il recule, il s'étonne,
Le prince à son grand cœur tout entier s'abandon-
Il pousse, avance, presse avec tant de vigueur, [ne
Qu'avant qu'il ait vaincu, chacun le croit vain-
Son ennemi lui-même aide à cette croyance, [queur;
Son cheval est blessé, lui presque sans défense,
Quand ce lâche destin qui l'avait épargné,
Laisse tomber Rodolphe en son sang tout baigné.

ISABELLE.

O dieux, mon frère est mort!

FÉDÉRIC.

Qu'ai-je entendu? Son frère!

FLORE.

Madame...

ISABELLE.

C'est en vain qu'on me le voudrait taire;
Si de quelque douceur je puis goûter l'appas,
Je ne la dois chercher qu'à venger son trépas;
Car enfin, il est pris, on sait quel est le traître.

ALFONSE.

Pendant un si grand trouble il a su disparaître;
Mais son cheval blessé, quoiqu'il l'ait bien servi,
Le livrera bientôt à ceux qui l'ont suivi.

ISABELLE.

Que d'orages subits troublent notre bonace!
(*A Fédéric.*)
O vous, dont maintenant je plaignais la disgrâce,
Voyez que du destin l'implacable courroux
Éclate sur les grands, aussi bien que sur vous.

FLORE.

Madame, si jamais...

ISABELLE.

Ton discours m'importune;
Retournons au château pleurer mon infortune.

FÉDÉRIC, *seul.*

Quel bizarre malheur renverse mes desseins!
Fuyant mes ennemis, je me mets en leurs mains.

Suivons-la toutefois de peur qu'on me soupçonne,
Mon visage aussi bien n'est connu de personne;
Et souvent, c'est l'effet des caprices du sort,
Qu'au milieu des écueils on rencontre le port.

SCÈNE V

JODELET, PASCAL.

JODELET, *armé des mêmes armes que Fédéric avait portées au tournoi.*

Holà, nymphes, holà. Mes cris ne servent guères,
J'apostrophe en vain ces nymphes bocagères;
Mes holà redoublés leur font doubler le pas.

PASCAL.

Pourquoi les appeler; tu ne les connais pas.

JODELET.

N'importe; puisqu'au nez me rit dame fortune,
Je brûle du désir d'en haranguer quelqu'une:
« Donzelle aux yeux brillants, » lui dirai-je d'un ton
A rendre de pitié le plus dur hoqueton,
« Je viens ici te rendre et la cape et l'épée,
Car mon âme d'amour est toute constipée,
Tu m'as mis dans les fers, tu m'as mis dans les feux,
Dussé-je enrager, j'en mourrai si tu veux;
Mais je te crois d'humeur à tout mettre en usage,
Pour empêcher ma mort, de peur que je n'enrage.»
Avec mes beaux habits, et ce joli jargon,
Crois-tu que la plus belle ose me dire, non?

PASCAL.

C'est bien jaser. Pour peu qu'à Naples on t'arrête,
Tu t'y feras connaître aussi bien qu'à Gaëte.

JODELET.

Gaëte est mon pays, et chacun m'y connoît...

PASCAL.

Pour un extravagant que l'on y montre au doigt.

JODELET.

Mon père...

PASCAL.

Laissons là ta généalogie.
Ton nom est Jodelet, ton emploi, ta folie.

JODELET.

N'y suis-je pas marquis?

PASCAL.

On t'y donne en effet
Le ridicule nom du marquis Jodelet;
Parce que tu fais rire, on te caresse, on t'aime.
Pauvre fou!

JODELET.

Par ma foi, tu n'es qu'un fou toi-même,
Va, va, j'ai trop d'esprit pour me laisser duper;
Je me fis l'autre jour encore horoscoper,
Et j'appris que bientôt, si l'effet suit la cause,
Le marquisat pour moi sera fort peu de chose.

PASCAL.

Si l'effet suit la cause il est à présumer
Qu'avant qu'il soit un mois il faudra t'enfermer.

JODELET.

Au diable l'ignorant!

PASCAL.

Au diable soit la bête,
Sais-tu bien qu'aujourd'hui l'on commence la fête?

JODELET.

Oui-da, je le sais bien, et j'y prétends jouter.

PASCAL.

Reprends donc tes habits pour ne pas t'arrêter,
J'ai hâte.

JODELET.

Cours devant, pour pareilles affaires,
Un homme tel que moi ne s'incommode guères.

PASCAL.

O l'homme d'importance!

JODELET.

On en doit faire état,
Puisqu'on me voit déjà narguer le marquisat.
Suivant des grands guerriers les traces si vantées,
Je suis le chevalier aux armes enchantées.

PASCAL.

C'est donc enchantement que d'avoir en ce bois
Trouvé cet équipage, et ce riche harnois?

JODELET.

Oui, c'est enchantement, et de plus, bon augure
Que je suis menacé d'une grande aventure.

PASCAL.

L'aventure sera le destin des filoux,
Te voyant ces habits, on te rouera de coups.
Remets-les en leur place, autrement je te quitte.

JODELET.

Quitte-moi si tu veux, la menace est petite,
Aussi bien à présent que je suis chevalier,
Je ne te voudrais plus que pour mon écuyer.

PASCAL.

Je parle tout de bon.

JODELET.

Je réponds tout de même.

PASCAL.

Tu prétends les garder?

JODELET.

Encor plus d'un carême.

PASCAL.

Adieu donc. J'aime mieux aller seul au tournoi,
Que me mettre au hasard qu'on m'étrille avec toi.

SCÈNE VI

JODELET, *seul.*

C'est faire sagement. Après tout, il peut être
Que cet habit trouvé ne manque point de maître:
Et si quelqu'un venait m'en demander raison,
Parler d'enchantement serait peu de saison.
Que dirais-je; ma foi, c'est un triste avantage
Que d'être bien armé, si l'on n'a du courage.
Or sus, examinons un peu les accidents
Qui peuvent m'arriver malgré nous et nos dents;
Songeons aux questions que l'on me pourrait faire.
« Votre équipage est beau. » Je le sais bien, compère.
« Il vous sied à ravir. » Je l'ai fait faire exprès.

«Il vous coûte beaucoup?» Je prends peu garde aux
« Quel en est l'ouvrier?» Il vient de Moscovie. [frais,
«Vous le portez souvent? » Quand il m'en prend
[envie.
« Vous allez au tournoi ? » Nous y prendrons parti.
« Vous venez? » D'assez loin. « D'où ? » D'où je suis
[parti.
Bon, après cet essai, pour peu que je m'applique,
Aux plus questionnants je puis faire la nique.
Mais n'aperçois-je point de fort vilaines gens,
Plus terribles cent fois que recors de sergents?
Ils sont trois; c'en est fait, je vais être leur proie,
Si ces arbres touffus n'empêchent qu'on me voie.

SCÈNE VII

ENRIQUE, SOLDATS.

ENRIQUE.

Cette heureuse rencontre en est un sûr témoin;
Amis, prenons courage, il ne peut être loin.
Son cheval trouvé mort dans cette étroite route,
Lui manquant au besoin, l'arrête ici sans doute,
Il doit être en ce bois; et vous pouvez juger
Si pour nous en saisir on doit rien négliger.

UN SOLDAT.

Je sais que l'arrêter, quand il faut qu'il périsse,
C'est rendre à tout l'État un signalé service;
Mais prenons garde aussi de nous en voir surpris,
Je prévois qu'il mettra sa défaite à haut prix,
Et que ce fier lion que nous voulons surprendre,
Répandra bien du sang avant que de se rendre.
Le vainqueur de Rodolphe est à craindre pour nous.

ENRIQUE.

Hé bien, j'en essuierai moi seul les premiers coups:
Vous autres, seulement secondez mon courage.
Mais que viens-je d'ouïr dans ce prochain feuillage?

SCÈNE VIII

ENRIQUE, JODELET, SOLDATS.

ENRIQUE.

Qui va là?

JODELET, *bas.*

La vilaine enquête que voilà!
J'avais réponse à tout, hormis à qui va là;
Mais, st!

ENRIQUE.

Amis, il faut découvrir ce mystère,
Quelqu'un ici se cache, et s'obstine à se taire.

JODELET, *bas.*

Ah, je suis découvert. Qu'ils me vont étriller,
Si le fer à la main je ne les fais driller!
Çà, mon courage, allons.

(*Il commence à se montrer l'épée à la main.*)

Le premier qui s'avance,
Par la mort, dans son sang... Ils ont peur, que je
Ils s'arrêtent de loin à me considérer, [pense,
Ils parlent bas entr'eux; il faut encor jurer.
Ventre, si l'on m'approche!...

ENRIQUE, *aux soldats.*

Usons de stratagème
Il n'en faut point douter, en effet c'est lui-même
Ces armes, cet habit nous le disent assez.

(*A Jodelet.*)

Nous ne sommes rien moins que ce que vous pense[z]
Pourquoi nous menacer?

JODELET.

Ils tremblent. Par la tê[te]
Qui ne rengaînera, sa mort est toute prête.

ENRIQUE.

Nous voilà sans défense à vos ordres soumis,
Prêts à vous secourir contre vos ennemis.

JODELET.

Quoi, vous ne prétendiez me faire aucune injure

ENRIQUE.

Voyez notre franchise, elle vous en assure.

JODELET.

Et vous n'auriez dans l'âme aucun mauvais dessei[n]

ENRIQUE.

Au contraire.

JODELET.

Ainsi donc je tempêtais en vain?

ENRIQUE.

Nous en sommes surpris.

JODELET, *remettant son épée au fourreau, et s'approchant d'eux.*

Mettez-vous hors de pein[e]
Voici le holà mis à mon humeur hautaine.
Il faut un peu connaître avant que d'être ami.

ENRIQUE, *lui saisissant son épée.*

Vous ne nous connaissiez encore qu'à demi;
Il faut rendre l'épée.

JODELET.

Ah, canaille maudite!

ENRIQUE.

Nous quereller encore!

JODELET.

Hé bien, non, quitte à quitt[e]
Je ne fus jamais moins d'humeur à quereller;
Prenez mes beaux habits, et me laissez aller.

ENRIQUE.

Non, non, il faut marcher.

JODELET.

Je suis prêt à les rendr[e]

ENRIQUE.

Allons, c'est trop, allons.

JODELET.

Où?

ENRIQUE.

Je vais vous l'apprendr[e]

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

LAURE, JULIE.

JULIE.

Madame, épargnez-vous ces nouveaux déplaisirs;
Donnez quelque relâche à ces profonds soupirs.
Nommer à tous moments la fortune cruelle,
C'est prendre trop de part au malheur d'Isabelle;
Et pour moi, je veux mal au zèle officieux,
Qui, pour la consoler, vous amène en ces lieux.
Au pitoyable objet d'une sœur affligée,
Dans un plus noir chagrin votre âme s'est plongée;
Mais enfin, cette mort qui fait couler ses pleurs
N'exige pas de vous de si vives douleurs;
La perte est différente, et dans un sort contraire,
L'amant le plus chéri nous touche moins qu'un [frère.

LAURE.

Ah, que tu juges mal de mon cruel ennui,
Si tu l'oses régler sur les larmes d'autrui,
Et que tu connais peu quelle est la différence
Des profonds déplaisirs à ceux de bienséance!
Pour peindre un faux ennui par de vives couleurs,
La nature souvent fait un amas de pleurs,
Notre abord les excite, et ces pleurs se déploient
Moins pour celui qu'on perd, que pour ceux qui le [voient;
Car enfin, qu'Isabelle ait recours aux soupirs,
Peut-elle ouvrir son âme à de vrais déplaisirs?
Rodolphe, à qui le sang l'avait dû rendre chère,
Devenant son tyran, cessa d'être son frère;
Non qu'elle se dispense à se trop modérer,
Elle pleure sa mort, mais ce n'est que pleurer,
Et tout son désespoir laisse voir dans sa plainte
L'effort étudié d'une douleur contrainte.

JULIE.

Prenez même pouvoir sur vous à votre tour;
La nature se tait, faites taire l'amour.
Je sais que votre cœur avec raison soupire,
Que les soins de Rodolphe...

LAURE.

Ah! Que m'oses-tu dire?

JULIE.

Si votre mal redouble...

LAURE.

Hélas, Julie, hélas!
Mon mal est si caché qu'on ne le connaît pas.

JULIE.

J'en crois la mort du prince être la seule cause.

LAURE.

Oui, cette mort sans doute à mille maux m'expose.

JULIE.

Comme dans la vengeance on trouve des douceurs
Qui de nos plus grands maux apaisent les rigueurs,
Le sang de l'assassin vous pourra satisfaire,
On le poursuit le traître, et dans peu l'on espère...

LAURE.

Ah! C'est là mon tourment, arrête; car enfin
Ce traître qu'on poursuit, ce cruel assassin,
Par le charme secret d'un pouvoir que j'ignore,
C'est lui qui fait ma peine; en un mot je l'adore.

JULIE.

Madame, pardonnez si mon zèle indiscret...

LAURE.

Pour t'en punir, Julie, écoute mon secret,
Ecoute ma faiblesse. Il te souvient peut-être
D'un peintre qu'à la cour moi seule ai pu connaître?
Entre plusieurs tableaux d'un travail curieux
Qu'un jour cet étranger vint offrir à mes yeux,
J'en vis un dont la riche et brillante bordure
Relevait hautement l'éclat de la peinture :
J'en considérais l'ordre, alors qu'au premier trait
J'aperçus tout à coup que c'était mon portrait.
Je regarde le peintre; et lui, presque immobile,
« Je le tiens, » me dit-il, « du prince de Sicile,
Portrait, unique objet de mes plus chers désirs,
A dit ce triste prince avec mille soupirs, [nes,
Puisque la guerre ouverte entre nos deux couron-
Fait vivre sans espoir l'amour que tu me donnes,
Va, retourne à ta source, et cesse chaque jour
Par ton appas flatteur d'irriter mon amour.
Alors il me le donne, et son ordre m'engage
A venir dans vos mains remettre ce cher gage;
Au moins le sort pour lui n'aurait plus de rigueur
S'il croyait que sa vue eût ému votre cœur;
Je vous le laisse. Adieu, madame. » Il se retire,
Et, s'éloignant de moi, je l'entends qui soupire.
Je reçois ce portrait, mais las! Au lieu du mien,
Ce peintre déguisé m'avait laissé le sien;
Et je reconnais trop au trouble qu'il me cause,
Que le peintre et le prince étaient la même chose.
Que te dirai-je enfin? Depuis ce triste jour
En secret il m'aima, je souffris son amour,
Il me la jura vraie, et j'en reçus pour gage
Tout ce que peut jamais promettre un grand cou-
Le reste, tu le sais. Rodolphe ambitieux, [rage.
Voulant dans un tournoi triompher à mes yeux,
S'est vu par Fédéric, trop jaloux de ma gloire,
Arracher d'un seul coup la vie et la victoire.
Hélas, où me réduit ce funeste revers!
S'il est pris, il est mort, et s'il fuit, je le perds;
Mon amour le retient, et ma crainte le chasse :
En ce fâcheux état juge de ma disgrâce.

JULIE.

Madame, je vous plains, et trouve en ce malheur
De quoi justifier la plus vive douleur.
L'un et l'autre destin vous donne lieu de craindre,
Et dans l'un et dans l'autre il faudra vous contrain-
A vos tristes soupirs permettre peu d'éclat, [dre;
Donner votre chagrin au besoin de l'État;
Et vous-même une fois à vous-même infidèle...
Mais le roi vient.

SCÈNE II

LE ROI, LAURE, JULIE.

LE ROI.

Apprends une heureuse nouvelle.
Ma fille, enfin le ciel propice à mes désirs
D'un espoir assez doux flatte nos déplaisirs.
L'assassin se dérobe en vain à ma vengeance,
Nous en aurons bientôt l'entière connaissance,
Un des siens arrêté nous va tout découvrir.

LAURE, *bas à Julie.*

Enfin, Julie, il faut s'apprêter à souffrir.

LE ROI.

Sachant quel intérêt ton amour y doit prendre,
Je n'ai voulu sans toi, ni le voir, ni l'entendre;
Tu sauras mieux que moi pénétrer dans son cœur
Les desseins criminels d'un insolent vainqueur.

LAURE.

Ah, que ne vois-je ici l'occasion offerte
De sauver un amant dont je pleure la perte!
Avec quelle chaleur suivrais-je mon transport
S'il pouvait arrêter l'injustice du sort!
Mais en vain je me flatte, et, quoi qu'il en avienne...

LE ROI.

N'accrois point ma douleur en me montrant la [tienne,
Et ne l'écoute plus que pour te souvenir
Que Rodolphe nous laisse un coupable à punir.
C'est à quoi d'autant plus moi-même je m'anime,
Qu'un grand trouble s'apprête à suivre ce grand [crime;
Et que nos ennemis prévenant nos efforts,
Avec toute leur flotte ont paru sur nos bords.
Je les crois déjà voir, après notre disgrâce,
D'un invincible orgueil soutenir leur audace.
Que n'oseront-ils point conrte nous aujourd'hui
Que l'État est privé de son plus ferme appui?

LAURE.

Si vous vous alarmez des forces de Sicile,
Qu'on propose la paix, elle sera facile.
Cent fois vos ennemis après de longs combats,
Ont voulu s'accorder, mettre les armes bas.
Vous seul écoutant trop un désir de vengeance...

LE ROI.

Voyons le prisonnier, le voici qui s'avance.

LAURE.

Juste ciel! C'est Octave.

SCÈNE III

LE ROI, LAURE, OCTAVE, SANCHE, JULIE.

OCTAVE, *bas à Laure.*

Ah! madame.

LAURE, *au roi.*

Ah! seigneur,
Quel trouble à son aspect s'est saisi de mon cœur!
Pardonnez ce désordre à ma douleur extrême,
A peine en cet état me connais-je moi-même.

LE ROI.

Approche, et crains un roi qu'on ne peut abus[er]
Ta sûreté consiste à ne rien déguiser.
Parle, quel est ce traître ennemi de sa gloire
Qui par la mort d'un prince a souillé sa victoir[e]
Apprends-nous ses desseins, et force ma bonté
A donner ton pardon à ta sincérité.

OCTAVE.

Sire, si le malheur doit passer pour un crime,
Votre courroux est juste, et ma mort légitime,
Puisqu'enfin, attiré d'un désir curieux,
Je venais admirer la pompe de ces lieux,
Quand de mon mauvais sort la fatale injustice
A su d'un inconnu m'engager au service.

LE ROI.

Sans plus dissimuler, songe que les tourments
Nous peuvent garantir de tes déguisements; [rac
Et prends garde, surtout, que leur rigueur n'[a]
Ce qu'un devoir frivole imprudemment nous cach[e]

SANCHE, *présentant un billet au roi.*

Sire, de ce devoir puisqu'il fait tant de cas,
Voyez si ce billet ne le trahira pas.

OCTAVE, *bas.*

O malheur imprévu!

SANCHE.

Par dépêche secrète
Il a cru sûrement l'envoyer à Gaëte,
Mais quelques espions en chemin l'ont surpris.

LE ROI.

Dieux, quel trouble à mon tour agite mes espri[ts]
« A l'Infant de Sicile! » O ciel est-il possible!

LAURE, *bas.*

Enfin, cher Fédéric, ta perte est infaillible.

LE ROI, *lit.*

« Rodolphe par mes mains a vu finir ses jours,
Et m'oblige en ces lieux à craindre un sort contrai[re]
Ne perdez point de temps, venez à mon secour[s]
Si vous prenez encor les intérêts d'un frère.
« FÉDÉRIC. »

Puis-je croire au rapport de mes yeu[x]
Mon plus grand ennemi, Fédéric en ces lieux!
O de tous les malheurs le dernier et le pire!
Pour Rodolphe tué c'est peu que je soupire,
Si pour percer mon cœur par des traits plus p[ui]
Fédéric n'est l'auteur des peines que je sens. [san
Il n'est point de malheur sans tache d'infamie,
Quand le coup nous en vient d'une main ennem[ie]
Et dût sur moi du sort l'ouvrage s'achever,
Ce n'est que dans le sang que je la dois laver.

OCTAVE.

Puisqu'enfin l'intérêt du prince de Sicile
Ne trouve en moi l'appui que d'un zèle inutile
Ce serait le trahir que de vous plus cacher
Ce glorieux vainqueur que vous faites chercher
S'il vous prive d'un bras dont vous plaignez la per[te]
Sire, à tous combattants la lice était ouverte;
Et Rodolphe sans vie à ses pieds abattu,
Est un crime du sort, et non de sa vertu.

LE ROI.

mputons point au sort un dessein si coupable;
tte mort en tout autre eût été pardonnable,
is dans mon ennemi c'est un pur attentat;
ne le dois traiter qu'en criminel d'État;
si le juste ciel entre mes mains le livre,
sais trop quels desseins il m'est permis de suivre.

LAURE.

igneur, écoutez moins ces vifs ressentiments.
e cœur outré d'ennuis partage vos tourments;
j'atteste du ciel la grandeur souveraine,
e Fédéric lui seul cause toute ma peine,
e par lui seul je souffre, et donne ici des pleurs
s à ma passion qu'à nos communs malheurs.
is, hélas, quel espoir de la voir satisfaite!
flotte de Sicile a paru vers Gaëte,
venant de son prince appuyer les desseins,
s arrache aujourd'hui la vengeance des mains.
obstacle sensible aux désirs d'un amante...

SCÈNE IV

LE ROI, LAURE, ENRIQUE, SANCHE, JULIE, OCTAVE.

ENRIQUE.

Sire, un heureux succès a rempli notre attente,
L'assassin de Rodolphe est en votre pouvoir.

LE ROI.

a pu l'arrêter?

ENRIQUE.

Sire, vous l'allez voir;
On l'amène.

LAURE, *bas.*

Qu'entends-je? O comble de disgrâces!

ENRIQUE.

yant appris sa route, et marchant sur ses traces,
cheval trouvé mort, par un bonheur nouveau,
us arrête en ce bois qui borne ce château.
Là nous le découvrons; mais bien loin qu'il s'étonne,
in que seul contre trois sa vertu l'abandonne,
menace; et le nombre augmentant sa fierté,
périra plutôt qu'il se voie arrêté;
is la ruse l'emporte, et son courage extrême
contraint de céder enfin au stratagème,
lui saisis l'épée.

LE ROI.

Enfin donc je le tiens
superbe ennemi de mon trône et des miens!
bonheur, ô service à l'État trop utile,
i soumet à mes lois le prince de Sicile!

ENRIQUE.

Le prince de Sicile?

LE ROI.

Oui, c'est lui dont le bras
st noirci du plus grand de tous les attentats.

ENRIQUE.

Cet orgueil menaçant qu'il nous a fait paraître
eut suffire sans doute à le faire connaître;
Mais, sire, oyez enfin ce qu'on n'eût su prévoir;
A peine entre nos mains il se voit sans espoir,
Qu'usant d'un stratagème à combattre le nôtre,
Il veut obstinément qu'on l'ait pris pour un autre;
Et d'un tel contre-sens soutient tout ce qu'il dit,
Qu'il semble qu'en effet il ait perdu l'esprit.

LE ROI.

S'il croit nous abuser, son espérance est vaine.

ENRIQUE.

Sire, daignez l'ouïr, je l'entends qu'on amène.

LAURE.

Agréez ma retraite. A qui perd un amant,
Voir l'auteur de sa mort, est un nouveau tourment.

SCÈNE V

LE ROI, ENRIQUE, SANCHE, OCTAVE, JODELET, SOLDATS.

JODELET, *aux soldats.*

Oui, ce lieu pour mon gîte est assez agréable,
Bonsoir et bonne nuit, allez-vous-en au diable.
Tout habillé de fer et par bas et par haut,
Vous m'avez fait, je crois, galoper comme il faut,
Mais un jour peut venir, où je veux qu'on me pende,
Si plus cher qu'au marché vous n'en payez l'amende.
Une chaise, quelqu'un, je suis las, dépêchez.

LE ROI.

Levez, levez le masque, en vain vous vous cachez;
Trop superbe ennemi, l'on connaît qui vous êtes?

JODELET.

M'amène-t-on ici pour me conter sornettes?

ENRIQUE.

Sire, vous le voyez.

OCTAVE, *bas.*

Ciel, soutiens mon espoir.

JODELET.

Qu'on me désenharnache, ou qu'on me fasse seoir,
La charge est lourde.

LE ROI.

Enfin, sachez mieux vous connaître;
Et prince, répondez à la gloire de l'être.
La peur d'un juste arrêt vous doit toucher trop peu
Pour en faire à nos yeux un si bas désaveu;
Soutenez ce grand titre, et, bravant ma puissance,
Remplissez hautement l'heur de votre naissance.

JODELET.

Apprenez à vous taire, ou parlez sagement.
Je ne sache en ma race aucun forlignement.
Pour qui donc me prend-on?

LE ROI.

La feinte est inutile,
Et nous connaissons trop le prince de Sicile.

JODELET.

Et que m'importe à moi si vous le connaissez?

LE ROI.

Vous nommer Fédéric, c'est vous en dire assez,
A cet illustre nom cessez de faire injure.

OCTAVE, *bas.*

A l'erreur qui les trompe ajoutons l'imposture.
Ah, seigneur! Ah, mon maître! O qu'il m'eût été
En autre lieu qu'ici d'embrasser vos genoux! [doux,
Mais puisque la fortune, à vous nuire obstinée,
A trahi le secret de votre destinée,
Et que j'ai pour mon prince une vie à donner...

JODELET.

Que diable celui-ci me vient-il jargonner?
Moi, prince? Moi, son maître?

OCTAVE.

Ah! Seigneur...

JODELET.

Je vous prie;
L'honneur cède au profit, trêve de seigneurie.

OCTAVE.

Quoi, seigneur, votre Octave...

JODELET.

Achevons en un mot.
Eh bien, Octave soit, Octave n'est qu'un sot.

OCTAVE, *au roi.*

Fédéric est vaillant, mais...

JODELET.

Oh, comme ils me vendent!
Avec tous leurs respects, les matois s'entr'enten- [dent.

ENRIQUE.

Mais, seigneur...

JODELET.

Voici l'autre.

LE ROI.

Ah! C'en est trop enfin;
Il faut l'abandonner à son lâche destin.

ENRIQUE.

Quoi, prince...

JODELET.

Vous avez les visières mal nettes.

LE ROI.

Savez-vous en quels lieux, et devant qui vous êtes?

JODELET.

Devant vous, à peu près.

LE ROI.

Tremblez donc.

JODELET.

Et pourquoi?
Si je suis devant vous, vous êtes devant moi.

ENRIQUE.

C'est le roi qui vous parle.

JODELET.

Ah! Qu'il ne vous déplaise;
Le roi voit maintenant jouter fort à son aise.
Je sais ce qui se passe, et je le vais trouver.

LE ROI.

Qu'après sa trahison il m'ose encor braver,
Et joigne impunément, le mépris à l'injure!

JODELET.

Vous m'accuseriez donc de quelque forfaiture?

ENRIQUE.

Voyez votre équipage, il parle contre vous.

JODELET.

Ah! Je m'en doutais bien, vous êtes des filous;
Et pour mieux m'escroquer toute ma braverie...

LE ROI.

Cessez une si basse et froide raillerie.
Pour la dernière fois, prince...

JODELET.

Cela va bien,
Prince, je le suis donc sans que j'en sache rien

ENRIQUE.

Songez qu'un si haut rang que donne la naissance.

JODELET.

Je sais qu'être marquis est de ma compétence,
Mais, prince?

LE ROI.

Quoi, toujours...

JODELET.

Eh bien, rien n'est gâté
Je consens pour vous plaire à la principauté,
Tout coup vaille.

LE ROI.

Non, non, suivez votre caprice
D'une si lâche feinte appuyez l'artifice.
Attendant que le temps nous en fasse raison,
Je veux que ce château lui serve de prison,
C'est de quoi vous irez avertir Isabelle,
Je commets ce dépôt à sa garde fidèle;
Mais, quoiqu'il se déclare indigne de ce rang,
Qu'elle respecte en lui la dignité du sang,
Qu'elle le traite en prince, et que chacun lui rend
Ce que dans mes États ce grand titre demande.

SCÈNE VI

JODELET, ENRIQUE, OCTAVE, SOLDATS.

JODELET.

Ma foi, je n'y vois goutte, ils ont beau haranguer
Eux, ou moi, nous avons le don d'extravaguer.
Je ne me trompe point, je me tâte, retâte,
Et sous d'autres habits je sens la même pâte.
Oui, tous mes tâtements sont ici superflus,
Je suis encor moi-même, ou jamais ne le fus.
Je suis ce que je suis, en soi ce qui peut être;
Mais pourquoi m'obstiner à ne me point connaître?
Puisque chacun ici d'une commune voix
Soutient que je suis prince, il faut que je le sois.
On est plus grand seigneur quelquefois qu'on ne [pense.
Tâchons de rappeler notre réminiscence.

ENRIQUE.

Quoi, seigneur!

JODELET.

Je le suis, il n'est rien de plus vrai,
C'est par votre suffrage, et je m'en souviendrai.
Si mon pouvoir de prince un peu loin peut s'étendre,
Allez, consolez-vous, je vous ferai tous pendre.

ENRIQUE.

C'est vouloir notre perte avec peu de raison.

JODELET.

Un prince n'a-t-il pas pouvoir de pendaison?
Si c'est là mon plaisir, qu'y trouvez-vous à dire?

ENRIQUE.

Par quelques lâchetés cette honte s'attire;
Mais, seigneur, nous avons le courage trop haut...

JODELET.

Vous en enrageriez peut-être, et peu m'en chaut.
Quand on meurt pour le prince, on est mis dans

OCTAVE. [l'histoire.

Seigneur, soutenez mieux l'éclat de votre gloire.

JODELET.

Ah, tu me parles, toi, que le diable a tenté
De joindre la maîtrise à la principauté;
Mais me connais-tu bien, et n'est-ce point adresse?

OCTAVE.

Depuis plus de vingt ans je suis à votre altesse.

JODELET.

En quelle qualité?

OCTAVE.

De votre confident.

JODELET.

Confident ordinaire, ou bien par accident?

OCTAVE.

Autre que moi jamais n'eut part à cette gloire.

JODELET.

Quelle preuve en as-tu pour me le faire croire?

OCTAVE.

Seigneur, il vous souvient qu'un jour, sans mon se-
Un cruel sanglier eût terminé vos jours; [cours,
Il vous souvient de plus, que le roi votre père...

JODELET.

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère,
Ai-je autrefois aimé la chasse au sanglier?

OCTAVE.

Je me tais par respect.

JODELET.

Bon, c'est s'humilier.

Mon nom est?

OCTAVE.

Fédéric.

JODELET.

Prince de?

OCTAVE.

De Sicile.

JODELET.

que c'est que d'avoir la mémoire labile!
l'oubliais déjà.

ENRIQUE.

Seigneur, permettez-moi
D'exécuter enfin les volontés du roi.

JODELET.

Du roi?

ENRIQUE.

Quoi, doutez-vous que ce ne fût lui-même?

JODELET.

Qu'il soit roi tout de bon, ou bien par stratagème,
Pourvu qu'on obéisse, il m'importe fort peu :
Allons donc promptement, grande chère et beau
C'est là son ordre exprès. [feu,

ENRIQUE.

Je sais ce qu'il ordonne.

JODELET.

Quand c'est pour mon profit, j'ai la mémoire bonne.
Je prétends festiner du matin jusqu'au soir.

ENRIQUE.

Isabelle, seigneur, aura soin d'y pourvoir;
Mais par précaution, avant toute autre chose,
A souffrir votre abord il faut qu'on la dispose.

JODELET.

Soit donc, vite.

ENRIQUE.

J'y cours; suivez dans un moment,
Et vous laissez conduire à son appartement.

JODELET.

J'irai; qu'on m'y reçoive en prince de Sicile.
(Aux soldats.)
Vous, menez-moi rôder par ce mien domicile,
Je veux voir si pour hôte il me peut mériter,
Et puis nous nous irons faire complimenter.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

FÉDÉRIC, ISABELLE.

FÉDÉRIC.

Par quels vœux désormais, madame, ou quel ser-

ISABELLE. [vice...

Je m'oblige moi-même, en vous rendant justice.

FÉDÉRIC.

Mais sur un étranger répandre un tel honneur?

ISABELLE.

Enfin, de ce château vous êtes gouverneur;
Et je veux qu'aujourd'hui, par son obéissance,
Chacun respecte en vous l'effet de ma puissance.

FÉDÉRIC.

Mon mérite est si faible, et mon bonheur si grand,
Qu'avec juste raison son excès me surprend.
Lorsque je considère avec quel avantage
Du sort qui me poursuit vous réparez l'outrage,
Et que, malgré l'éclat que font par mes défauts
Et le peu que je suis, et le peu que je vaux,
Par un heureux secours que je n'osais attendre,
Vos bontés jusqu'à moi se plaisent à descendre,
Je chéris mes malheurs, dont la fatalité
N'a fait qu'ouvrir la voie à ma félicité.

ISABELLE.

La faveur est légère, et ma gloire s'offense
Que vous portiez si haut votre reconnaissance :
Montrez des sentiments un peu plus réservés,

Ou je vous devrais plus que vous ne me devez.
La vertu, quand elle est et solide et parfaite,
Elle-même est le prix qui la rend satisfaite;
Et de quelque valeur que puisse être un bienfait,
S'avouant redevable, on s'acquitte en effet.

FÉDÉRIC.

Puisque c'est vous déplaire, et que, quoi que l'on [fasse,
C'est trahir vos bienfaits, que vous en rendre grâce,
Pour les laisser, madame, en leur plus haut éclat,
Je veux bien me résoudre à demeurer ingrat.
Je ne vous dis donc point que ma plus forte envie
Est d'exposer pour vous et mon sang et ma vie,
Je m'abandonne entier à ma stupidité,
Et reçois vos faveurs comme un bien mérité.

ISABELLE.

C'est mal prendre mon sens, et ne me pas connaître.
Je m'estimerais lâche autant qu'on le peut être,
Si, faisant quelque bien, par un motif trop bas,
La gloire d'obliger ne me suffisait pas:
Mas je l'avoue aussi, ce nom d'ingratitude
A quelque chose en soi qui me paraît si rude,
Que, quelque occasion qui me le puisse offrir,
Un terme si fâcheux me fait toujours souffrir.

FÉDÉRIC.

Ainsi, madame, ainsi, quoi que je puisse faire,
Je ne puis espérer de ne vous pas déplaire,
Puisqu'enfin votre esprit condamne également,
Et mon ingratitude, et mon ressentiment.

ISABELLE.

J'approuve quelquefois que le dernier s'exprime,
Mais il est pour cela des sentiments d'estime;
Et d'ailleurs, quelques biens qu'on ait pu recevoir,
Qui peut donner son cœur, peut ne plus rien devoir.

FÉDÉRIC.

Le mien pourrait-il être une assez digne offrande...

ISABELLE.

Sans doute; et je m'explique afin que l'on m'entende.
Ce don de votre cœur me plairait en ce point,
Que j'y découvrirais ce que je ne sais point,
Quel est votre pays, quelle est votre naissance?

FÉDÉRIC.

Mon nom est Léonard, et mon pays, Florence;
Vous savez ma fortune, et je vous ai conté...

ISABELLE.

Parlons, parlons de grâce, avec sincérité:
Ce récit du malheur qui causait votre plainte,
Avait tout l'appareil d'une éloquente feinte;
D'abord j'ai bien voulu qu'il vous ait réussi,
Mais un homme de peu ne parle point ainsi.

FÉDÉRIC.

Quoi, madame...

ISABELLE.

Quittons un discours qui vous blesse.
Vous n'avez encor vu le roi, ni la princesse?

FÉDÉRIC.

L'honneur qu'il vous a plu de répandre sur moi,
Pour quelque ordre déjà m'a fait connaître au roi,
Mais sans voir la princesse; et j'espère, madame,
Que ne relâchant rien de cette grandeur d'âme,
Vos bontés, par l'aveu de ce que je vous dois,
Forceront son estime à suivre votre choix.

ISABELLE.

Il sera peu besoin que je l'en sollicite.
Que n'obtiendrez-vous point avec tant de mérite?

SCÈNE II

FÉDÉRIC, ISABELLE, ENRIQUE.

ENRIQUE.

Madame, enfin le ciel touché de vos malheurs,
Semble n'avoir plus soin que d'essuyer vos pleurs:
Vous regrettez un frère, et je viens vous apprendre
Quelle noble victime il a lieu de prétendre.

FÉDÉRIC, *bas.*

Serais-je découvert?

ISABELLE.

Parlez, Enrique; enfin
Aurait-on pu savoir le nom de l'assassin?

ENRIQUE.

C'est Fédéric, madame.

FÉDÉRIC, *bas.*

O trop funeste asile!

ISABELLE.

Fédéric, dites-vous?

ENRIQUE.

Le prince de Sicile.

ISABELLE.

Quoi, dans mon ennemi, l'ennemi de l'État!

ENRIQUE.

On ne conçoit qu'à peine un si noir attentat:
A vous venger aussi, déjà le roi s'apprête.

FÉDÉRIC, *bas.*

D'un œil ferme et constant regardons la tempête,
On peut savoir mon nom sans savoir où je suis.

ISABELLE.

Le ciel ne pouvait mieux soulager mes ennuis.
(*A Fédéric*).
Dans les faveurs sur moi que sa bonté déploie,
Prenez, brave étranger, prenez part à ma joie.

FÉDÉRIC.

Je tiens ce qui la cause à souverain bonheur.

ENRIQUE.

Madame, de ce fort quel est le gouverneur?
Avec lui, par votre ordre, il faut de tout résoudre

FÉDÉRIC, *bas.*

Voici sur mon espoir le dernier coup de foudre

ENRIQUE.

De grâce, commandez qu'on le fasse chercher.

FÉDÉRIC.

Il a le cœur trop bon pour se vouloir cacher.
Le voici.

ENRIQUE.

Sachez donc que l'ordre que j'apporte..

FÉDÉRIC.

On veut que Fédéric soit coupable, il n'importe

Vous savez qui je suis, je n'examine rien,
Faites votre devoir, et je ferai le mien.

ENRIQUE.

C'est aller un peu vite; et je ne puis comprendre
Ce qui vous fait ainsi refuser de m'entendre.

FÉDÉRIC.

Enfin, vous me cherchez?

ISABELLE, *à Fédéric.*

Oyons l'ordre du roi.

ENRIQUE.

Si Fédéric a pu s'échapper du tournoi,
Le ciel m'a réservé la gloire inestimable
D'arrêter prisonnier ce prince redoutable;
Et je ne viens ici...

FÉDÉRIC.

Sans verser bien du sang,
On n'arrêta jamais un prince de son rang.

ENRIQUE.

Aussi j'ai bien voulu que dans cette entreprise
Un stratagème adroit m'ait assuré sa prise.

ISABELLE.

Quoi, Fédéric est pris?

ENRIQUE.

Oui, madame, en ce bois
Dont la douce fraîcheur vous charme quelquefois;
C'est là que tout armé nous l'avons pu surprendre.

FÉDÉRIC, *bas.*

Quel revers imprévu! Ciel, que viens-je d'entendre!

ENRIQUE.

Pour mieux vous satisfaire, après sa trahison
Le roi vous a remis le soin de sa prison;
Et comme dans ce fort il faudra qu'on le garde,
C'en est le gouverneur que cet ordre regarde.

ISABELLE.

C'est à quoi, Léonard, il vous faut préparer.

FÉDÉRIC.

De ma fidélité l'on doit tout espérer.

ENRIQUE.

Il semble avoir l'humeur assez fière et farouche,
Pour n'appréhender pas que la pitié le touche.

FÉDÉRIC.

Madame, permettez qu'on assure le roi,
Que de mon seul devoir je sais prendre la loi,
Que je ferai juger, à voir mon soin extrême,
Que garder Fédéric, c'est me garder moi-même;
Que, bien loin qu'il se puisse échapper de mes mains,
Jusqu'au fond de son cœur je lirai ses desseins,
Et que de sa personne enfin, quoi qu'il advienne,
Je m'engage à répondre ainsi que de la mienne.

ISABELLE.

C'est assez, Léonard.

ENRIQUE.

Madame, le voici.

ISABELLE.

Puis-je assez me contraindre?

FÉDÉRIC.

O ciel, Octave aussi!

SCÈNE III

FÉDÉRIC, ISABELLE, ENRIQUE, JODELET, OCTAVE, GARDES.

OCTAVE, *bas.*

Quoi, mon prince en ces lieux?

ISABELLE.

Ah! Ce cœur me reproche...

JODELET.

Place, place, c'est moi, c'est un grand qui s'approche.
(*A Isabelle, montrant Enrique*).
Ce courrier dépêché, s'il a fait son devoir,
Vous aura préparée à l'honneur de me voir,
Et vous aura conté, charmante géolière,
Qu'on vous envoie ici mon âme prisonnière;
Car vos yeux, quand ils font jouer tous leurs ressorts,
Emprisonnent bien plus les âmes que les corps.

ISABELLE.

O ciel! Puis-je souffrir un si sanglant outrage?
Tu viens donc me braver pour assouvir ta rage;
Et le frère tué, ton cœur, ton lâche cœur,
Croirait avoir peu fait s'il épargnait la sœur?
Pousse jusques au bout, pousse ta barbarie;
De mes tristes malheurs fais une raillerie;
Ta noire trahison semble avoir mérité
Que tu mettes au jour toute ta lâcheté.

JODELET.

Si vous n'avez jamais l'accueil plus amiable,
Vous êtes animal assez insociable.
Soit dit, sans offenser certain air égrillard
Qui dans vos yeux malins se loge quelque part,
Mais ils ont beau lancer cette foudre égrillarde,
Quand un cœur est lion, j'ai l'âme léoparde;
Délionnez le vôtre, ou nargue de leurs traits.

ISABELLE.

O le cœur le plus bas qui respira jamais!
De quel front oses-tu, traître...

JODELET.

Et de quelle bouche
Osez-vous exhaler une humeur si farouche,
Pétulante femelle? Oyez, oyez mon nom,
Oyez ma qualité, vous changerez de ton.
Parlez donc, chers témoins de ma grandeur suprême;
Vous qui me connaissez encor mieux que moi-même,
Dites-lui qui je suis, de grâce.

ENRIQUE.

Hé quoi, seigneur,
Votre altesse...

JODELET.

Voyez si l'on me doit honneur,
Je suis un Fédéric, un prince de Sicile.

ISABELLE.

Toi, prince?

JODELET.

Oui, je le suis, la preuve en est facile.

ISABELLE.

Tu nous vantes en vain la splendeur de ton sang,
Ton lâche procédé dément un si haut rang.
Non, non, tu n'es point prince, et le ciel m'autorise....

JODELET.
Sachez que votre langue est une malapprise,
Mais je la convaincrai. Parlez, mon écuyer;
M'avez-vous pas sauvé jadis d'un sanglier?
N'est-il pas vrai, de plus, qu'un jour le roi mon père...
Dites, n'est-il pas vrai?

ISABELLE.
Que le sort m'est contraire!
Mais c'est trop en souffrir, c'est trop gêner mes yeux
Par l'aspect importun d'un objet odieux.
Je vous l'ai déjà dit, sa prison vous regarde,
Gouverneur, c'est à vous que je remets sa garde;
Disposez pour cela de cet appartement.

SCÈNE IV

FÉDÉRIC, ENRIQUE, OCTAVE, JODELET, GARDES.

ENRIQUE, *à Fédéric.*
Que sa prison soit libre, au moins apparemment;
Et rendant ce qu'on doit à sa haute naissance,
Joignez à vos respects beaucoup de vigilance.

FÉDÉRIC.
Pour vous en assurer, souffrez que ces soldats
Puissent ici partout accompagner ses pas.

ENRIQUE.
(*Aux gardes*).
J'y consens. Demeurez.

SCÈNE V

FÉDÉRIC, OCTAVE, JODELET, GARDES.

JODELET.
Gouverneur, je vous prie,
Le vin est-il fort bon dans cette hôtellerie!
Tout bien considéré, nous ne ferions point mal
D'en humecter un peu l'humide radical.

FÉDÉRIC.
Il faut faire servir, seigneur.

JODELET.
Bonne parole.
Ce lit que j'aperçois a-t-il la plume molle?

FÉDÉRIC.
C'est votre appartement.

JODELET.
Il est donc à propos
Qu'attendant le repas j'y repose mes os;
Car, comme l'on m'a fait tantôt courir grand erre,
Je suis las de porter ces instruments de guerre.

FÉDÉRIC.
Gardes, suivez le prince.

SCÈNE VI

FÉDÉRIC, OCTAVE.

OCTAVE.
Est-ce une illusion,
Seigneur?

FÉDÉRIC.
Octave, enfin quelle confusion:
Qui t'a fait arrêter?

OCTAVE.
Un zèle téméraire
D'envoyer votre lettre à l'infant votre frère:
L'ordre m'en fut par vous expressément donné,
Lorsque seul en ce bois je vous abandonnai;
Mais pour l'exécuter il fallait mieux connaître,
Et ne m'aveugler pas à faire choix d'un traître.

FÉDÉRIC.
Mais ce brutal, Octave?

OCTAVE.
Il les abuse tous,
Vos armes, votre habit l'ont fait prendre pour vous;
Et soudain, pour vous mettre à couvert de l'orage,
A leur commune erreur j'ai joint mon témoignage,
Je l'ai traité de prince.

FÉDÉRIC.
Il t'a désavoué?

OCTAVE.
J'ai poursuivi mon rôle, et l'ai si bien joué,
Que ses brutalités, sa grossière rudesse,
Dans l'esprit du roi même ont passé pour adresse;
Tant que de nos respects ayant goûté l'appas,
Il s'est persuadé d'être ce qu'il n'est pas.
Mais, seigneur, en quels lieux trouvez-vous un [asile?

FÉDÉRIC.
Je cherchais un appui qui me dût être utile.
Tu vois que mon espoir n'a point été déçu,
Que de mon ennemi même je l'ai reçu;
Et que par un bonheur aussi rare qu'extrême,
L'on me donne moi-même à garder à moi-même,
Mais ma princesse encor, que dit-elle de moi?

OCTAVE.
Ne l'ayant vue ici qu'en présence du roi,
Je n'ai pu lui parler.

FÉDÉRIC.
Elle me croit loin d'elle?

OCTAVE.
Seigneur, de votre prise apprenant la nouvelle,
Et cédant tout à coup à sa juste douleur,
Elle a quitté le roi pour pleurer son malheur.

FÉDÉRIC.
Sans voir notre faux prince?

OCTAVE.
Oui, seigneur, elle ignore
Ce succès étonnant qu'à peine crois-je encore.

FÉDÉRIC.
Ah! de quel doux espoir mon amour s'entretient,
Si la tirant d'erreur... Mais, Octave, elle vient;
C'est elle-même.

SCÈNE VII

LAURE, FÉDÉRIC, JULIE, OCTAVE.

FÉDÉRIC.
Enfin, madame, est-il possible



Que le ciel à mes maux se déclare sensible,
Et qu'après tant de traits lancés déjà sur moi
Il puisse consentir au bien que je reçoi ?

LAURE.

Prince, votre vertu paraît toujours la même,
Elle demeure ferme en un péril extrême ;
Et redoublant sa force où tout autre s'abat,
Ce qui dût l'affaiblir augmente son éclat ;
N'attendez pas de moi que la mienne y réponde.
Je m'abandonne entière à ma douleur profonde.
Et faut-il s'étonner si mon cœur s'est rendu ?
Prince, je vous aimais, et je vous ai perdu.

FÉDÉRIC.

Ah! Souffrez que du sort j'adore l'injustice
Qui vaut à mes désirs un aveu si propice ;
Ou si j'ose me plaindre en un état si doux,
Ne vous offensez pas si je me plains de vous.
Craindre un faible péril où votre amour m'engage,
C'est d'un charmant espoir m'envier l'avantage.]
C'est voir avec regret que j'ose me flatter
D'avoir cherché du moins par où vous mériter.
L'amour de ma princesse est un trésor insigne,
Dont mon sang hasardé me laisse encore indigne ;
Et quand un si beau feu dans un cœur peut régner,
C'est en mourant pour vous qu'il le faut témoigner.

LAURE.

De votre passion cette preuve obligeante,
Prince, ne fait qu'aigrir la douleur d'une amante,
Qui du sort qui la perd sent d'autant mieux les coups
Qu'elle voit éclater plus de mérite en vous.
Ne croyez pas pourtant que je me tienne quitte
Pour plaindre le malheur où je me précipite.
Je prends votre destin pour la règle du mien ;
Quand on a tout à craindre, on ne doit craindre rien.
Que le roi sache donc l'ardeur qui me transporte,
Ce sera m'attirer son courroux, mais n'importe,
L'honneur à ce péril me presse de courir ;
Et quand un bel effort nous engage à périr,
D'une haute vertu la marque la plus ample
N'est pas d'en recevoir, mais d'en donner l'exemple.

FÉDÉRIC.

Je croirais faire outrage à des feux si constants,
Si j'osais vous laisser dans l'erreur plus longtemps ;
Que contre Fédéric le roi soit tout de flamme,
Ne craignez rien pour moi, je suis libre, madame.

LAURE.

Prince, que dites-vous?

FÉDÉRIC.

Qu'un autre est pris pour moi,
Qui sous mon équipage a pu tromper le roi ;
Et que loin que mon sang en ces lieux se hasarde,
Je tiens dans ce château ce faux prince à ma garde.

LAURE.

Ah! Si vous êtes libre, ôtez-moi de souci ;
La foudre gronde encore, éloignez-vous d'ici.

FÉDÉRIC.

Moi, vous abandonner? Qu'elle gronde, menace, [ce?
Qu'ai-je à craindre, madame, un autre tient ma pla-

LAURE.

Songez que votre amour ose trop espérer,
Prince, et qu'un tel abus ne peut longtemps durer.

OCTAVE.

Oserai-je parler, seigneur? Avant qu'il cesse,
Proposez votre hymen avecque la princesse,
Le roi s'en indignant, l'effet de son courroux
Tombe sur ce brutal qui passe ici pour vous ;
Et s'il peut consentir à voir votre hyménée
Rendre dans vos États la guerre terminée,
Vous lèverez le masque ; enfin par ce moyen
Vous pouvez tout gagner, et ne hasardez rien.

FÉDÉRIC.

Madame, approuvez-vous un avis si fidèle ?

LAURE.

Nous ne saurions d'Octave estimer trop le zèle ;
Mais qui trouvera-t-on qui l'ose proposer ?

FÉDÉRIC.

Moi, madame, pour vous je pourrai tout oser.

LAURE.

Comme j'ignore encor quelle est votre fortune...

FÉDÉRIC.

La rencontre sans doute en est fort peu commune ;
Mais pour songer, madame, à vous l'expliquer mieux
Il faudrait que le temps me fût moins précieux,
Il faudrait que ma foi...

OCTAVE, *montrant à Fédéric Jodelet qui entre.*

Seigneur.

SCÈNE VIII

FÉDÉRIC, LAURE, JULIE, OCTAVE, JODELET, GARDES.

JODELET, *à Fédéric.*

Par parenthèse,
Je vous entends jaser ici fort à votre aise.
Vous fait-on de ma garde intendant, à dessein
Que quand il vous plaira j'enragerai de faim ?
Mon corps donc vous plairait s'il devenait carcasse?
Votre office est vacant, gouverneur, je vous casse.

FÉDÉRIC.

La princesse, seigneur, qui vient ici pour vous,
Peut-être en ma faveur calmera ce courroux.

JODELET.

La princesse ?

FÉDÉRIC.

Oui, seigneur.

JODELET, *à Laure.*

Vous visitez un prince
Dont le cœur n'est couvert que d'une peau bien min-
Pour peu que vos regards puissent l'égratigner, [ce;
C'est un cœur pantelant que vous ferez saigner.
Gare la fièvre après, car je me persuade
Que qui saigne du cœur est déjà bien malade.

FÉDÉRIC, *bas, à Laure.*

Daignez vous abaisser à le piquer d'amour,
Madame.

LAURE, *à Jodelet.*

Vos vertus sont dans leur plus beau jour,

Prince, et cette constance au milieu de l'orage,
De ce que vous valez est un clair témoignage :
Aussi ce qui de vous s'est ici répandu
N'a pu me dispenser de ce qui vous est dû.
Tant de rares exploits dont l'honneur fut la cause,
Tant de périls passés...

JODELET.

Oui, j'en sais quelque chose;
Je suis fort périlleux. On dit qu'un sanglier...
Mais ce n'est pas à moi de m'en glorifier,
L'histoire en parlera ; puis telles vanteries
Parmi nous autres grands sont des forfanteries.

LAURE.

Non, ce qui part de vous ne peut être imputé
A l'affectation de trop de vanité.
Un prince comme vous si rayonnant de gloire,
Qui ne fait qu'entasser victoire sur victoire,
Un prince si parfait et de corps et d'esprit...

JODELET.

Ah! Vous m'égratignez, belle bouche, il suffit.
Je vous le disais bien, mon pauvre cœur pantelle,
Et déja devant vous ne bat plus que d'une aile.

LAURE.

Je me retire donc. Adieu.

JODELET.

Quoi, tout à coup ?

LAURE.

Songez que pour vous voir j'ai hasardé beaucoup,
Prince, et qu'envers le roi c'est me noircir d'un crime
Qu'oser à son insu vous marquer mon estime.

JODELET.

Visitez-moi du moins alternativement,
Ma reine. Me voilà tout je ne sais comment.

SCÈNE IX

FÉDÉRIC, JODELET, OCTAVE, GARDES.

FÉDÉRIC.

Seigneur, que vous en semble?

JODELET.

Elle a dans sa personne
Des traits bien moins lions que cette autre lionne,
J'y trouverais mon compte.

FÉDÉRIC.

Enfin elle vous plaît;
Avouez-le, seigneur.

JODELET.

Elle a plu, qui plus est. [mes,
Mais dites, gouverneur, dans le siècle où nous som-
Les princes aiment-ils comme les autres hommes?
Je voudrais bien l'aimer dans la congruité
Que requiert en tel cas ma haute qualité.

FÉDÉRIC.

Vos feux l'honoreront.

JODELET.

Me serait-il loisible
D'en faire le début par le concupiscible?

FÉDÉRIC.

Il faut y procéder suivant votre grandeur,
La demander au roi par un ambassadeur,
Lui proposer la paix.

JODELET.

Nous sommes donc en guerre?

FÉDÉRIC.

Oui, seigneur, votre bras plus craint que le tonnerre,
Signalant votre nom en de fameux combats,
A versé plus de sang...

JODELET.

Ah! Je n'en doute pas.
Je me suis plu toujours au carnage, aux alarmes,
Témoin, vous le voyez, on m'a pris sous les armes.
Puisqu'on m'arrête ainsi, le roi craint ma valeur.

FÉDÉRIC.

Aussi lui cause-t-elle un assez grand malheur,
Son favori tué...

JODELET.

Qui l'a tué?

FÉDÉRIC.

Vous-même.

JODELET.

Ai-je d'un assassin l'envisagement blême?
Vous perdez le respect.

FÉDÉRIC.

Apaisez ce courroux,
Il méritait la mort combattant contre vous. [toire
C'est dans le champ d'honneur, c'est par une vic-
Que son sang répandu redouble votre gloire;
Ne craignez point d'en voir l'éclat diminué.

JODELET.

Ah! Puisqu'il est bien mort, c'est moi qui l'ai tué.
J'y fais réflexion, oui, c'est moi, d'ordinaire
Un prince dans la tête a bien plus d'une affaire;
Et ne peut pas tenir si bon mémorial
De ces menus hauts faits qui ne font bien ni mal.

FÉDÉRIC.

Ce dernier à l'État semble être assez contraire; [re,
Mais puisque la princesse a l'honneur de vous plai-
Seigneur, par son hymen vous pouvez désormais
Y voir céder la guerre aux douceurs de la paix.

JODELET.

Point de guerre, la paix, pourvu que mon altesse
Ne s'abaisse pas trop épousant la princesse,
Car je suis Fédéric.

FÉDÉRIC.

Elle est digne de vous,
Vous ne sauriez mieux faire.

JODELET.

Hé bien, je m'y résous.
Faites savoir au roi ma pensée amoureuse;
Je lui promets lignée, et de la plus nombreuse.

FÉDÉRIC.

Vous m'honorez, seigneur, par cet illustre emploi.

JODELET.

Allons donc boire ensemble à la santé du roi.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

ISABELLE, FLORE.

ISABELLE.

Mais n'admires-tu point cette âme peu commune,
Qui semble être au-dessus des traits de la fortune,
Ce port majestueux, cet air et noble et grand
Dont il fait éclater tout ce qu'il entreprend?

FLORE.

Cet amas de vertus en ses pareils m'étonne.

ISABELLE.

Qu'il a de gravité dans les ordres qu'il donne!

FLORE.

Comme il fallait ici nommer un gouverneur,
Ses rares qualités méritaient cet honneur.

ISABELLE.

Que ne dis-tu plutôt qu'une âme si bien née
N'avait point mérité sa basse destinée,
Et qu'un sceptre en ses mains par un échange heureux
Ne remplirait qu'à peine un cœur si généreux.
Ne m'avoueras-tu pas que même dans sa plainte...

FLORE.

Je vous avouerai tout, madame, et sans contrainte,
Pourvu qu'à votre tour vous daignez m'avouer
Que vous prenez plaisir à l'entendre louer.

ISABELLE.

Peut-on à la vertu refuser son estime?

FLORE.

Non ce n'est que lui rendre un tribut légitime;
Mais on peut s'y tromper, et dans le même jour
Quelquefois de l'estime on va jusqu'à l'amour.
C'est sous cette couleur, que surprenant une âme,
Ce tyran par adresse y fait glisser sa flamme,
Il ne fait pas sentir ses chaînes tout d'un coup;
Mais c'est aimer un peu que d'estimer beaucoup.

ISABELLE.

Quoi, pour cet étranger j'aurais l'âme blessée?

FLORE.

Son mérite du moins flatte votre pensée?

ISABELLE.

Je ne le puis celer, à toute heure, en tous lieux
L'éclat de ses vertus vient s'offrir à mes yeux;
Toujours en sa faveur il me parle, il me presse,
Mon cœur semble s'entendre avecque ma faiblesse,
Loin de s'armer contre elle, il goûte avec plaisir
L'amorce d'un appas qui flatte son désir:
Je n'ai point de repos, et toute mon étude
C'est de me conserver ma douce inquiétude.
Tu peux juger par là de l'état où je suis,
Je tâche à fuir l'amour autant que je le puis;
Mais trouver dans ce trouble une douceur extrême,
Flore, si c'est aimer, je le confesse, j'aime.

FLORE.

Mais, lorsqu'à cet amour vous-même vous courez,
Songez-vous aux ennuis que vous vous préparez?

ISABELLE.

A quoi puis-je songer, si telle est ma misère,
Qu'à peine il me souvient qu'il faut venger un frère?
Bizarre effet du sort qui cause mes malheurs!
Je conçois de l'amour quand je lui dois des pleurs.

FLORE.

Il vous traita si mal qu'on verra sans murmure
Que d'un simple soupir vous payiez la nature;
Mais ce qui me confond dans cet évènement,
C'est de vous voir aimer avec abaissement.
Léonard vaut beaucoup, mais enfin sa naissance...

ISABELLE.

Elle m'est inconnue, et basse en apparence;
Mais ne se peut-il pas qu'un secret intérêt
L'oblige parmi nous à cacher ce qu'il est?
Sais-tu ce que j'en crois? Sais-tu que je soupçonne
Qu'au moins, s'il ne la porte, il touche une couronne.
Il favorise Octave, et n'épargne aucuns soins
Pour lui pouvoir parler, me dis-tu, sans témoins.
D'ailleurs, pour Fédéric je vois qu'il s'intéresse
Jusqu'à briguer pour lui l'hymen de la princesse.
Aurait-il entrepris avecque tant d'ardeur
D'aller auprès du roi faire l'ambassadeur,
Proposer une paix aux deux États utile,
S'il n'était allié du prince de Sicile?
Ce peut être l'infant.

FLORE.

Son frère?

ISABELLE.

Je le croi.

FLORE.

Quel qu'il puisse être enfin, il a gagné le roi,
Il consent à l'hymen, on vient de me l'apprendre.

ISABELLE.

Et le sang de Rodolphe?

FLORE.

Il n'a pu s'en défendre;
L'ennemi n'est pas loin, le péril fait éclat,
Et tout intérêt cède à celui de l'État.
Mais la princesse vient.

SCÈNE II

LAURE, ISABELLE, JULIE, FLORE.

ISABELLE.

Qu'ai-je entendu, madame?
Le roi vous fait brûler d'une honteuse flamme,
Et sa vertu tremblante à l'ombre du danger
Plaint le sort de Rodolphe, et n'ose le venger?

LAURE.

Il est vrai que le roi témoigne en apparence
Du prince Fédéric approuver l'alliance;
Et, par son ordre exprès, je le dois assurer
Qu'il n'est rien que ses feux ne puissent espérer.
Mais comme avecque moi son âme s'est ouverte,
Ce favorable aveu n'est qu'un piège à sa perte;
Et j'ai trop remarqué, quoi qu'il fasse aujourd'hui,
Qu'il cherche sa ruine, et non pas son appui.

ISABELLE.
Pourquoi donc l'écouter?
LAURE.
Ce traitement est rude,
Mais c'est pour le connaître avecque certitude :
Car comme Fédéric s'est obstiné d'abord
A cacher sa naissance, et déguiser son sort,
Que même il ne l'avoue encor qu'avec contrainte;
Le roi ne peut assez démêler cette feinte,
Il est toujours en doute, il craint d'être abusé,
De perdre au lieu du prince, un prince supposé,
Et croit s'en éclaircir avec pleine assurance
Par l'espoir de la paix et de son alliance.
C'est sous ce faux appas qu'il cache son courroux.
ISABELLE.
J'ose m'en réjouir moins pour moi que pour vous.
Il me serait fâcheux de voir le sang d'un frère
Être aujourd'hui le sceau d'un accord si contraire;
Mais quelle indignité si de vos plus beaux jours
Un hymen si honteux déshonorait le cours!
LAURE.
Et si ce feu caché d'une invincible haine,
Ce courroux déguisé faisait toute ma peine?
ISABELLE.
Quelle indigne pitié séduirait votre cœur?
LAURE.
Celle de voir trahir un illustre vainqueur.
Enfin sur votre esprit si j'ai quelque puissance,
Quoique sœur de Rodolphe, imposez-vous silence.
ISABELLE.
Vous pouvez tout sur moi, mais...
LAURE.
Mais ne sait-on pas
Qu'un si pressant devoir venge trop son trépas?
Vous ne trouviez en lui qu'un cruel adversaire.
ISABELLE.
Dois-je être lâche sœur, s'il fut injuste frère?
LAURE.
Non; mais si vous m'aimez, par quelle dure loi
Vous sera-t-il permis de le venger sur moi?
ISABELLE.
Ce discours me surprend.
LAURE.
En faut-il davantage?
Le sort d'un malheureux touche un noble courage.
Déjà la renommée avait peint à mes yeux
Le prince Fédéric illustre et glorieux;
Mais si ses grands exploits m'avaient préoccupée,
Mon estime pour lui n'a point été trompée;
Il montre en son malheur, dont il brave l'assaut,
Une vertu si pure, un courage si haut,
Que ma raison sur moi n'a point assez d'empire
Pour m'empêcher d'aimer ce que mon cœur admire.
ISABELLE.
Vous me parlez de lui si favorablement,
Que je soupçonnerais mon propre jugement,
N'était qu'aux yeux de tous il s'est fait trop paraître
Indigne du haut rang où le ciel l'a fait naître.
Chacun remarque en lui des sentiments si bas...
LAURE.
Chacun croit le connaître, et ne le connaît pas.
On s'arrête souvent aux écorces grossières,
Mais les yeux d'une amante ont bien d'autres lumières
L'amour qui les conduit, pour peu qu'il soit constant,
Leur fait voir dans sa source un mérite éclatant.
C'est alors que sans honte une âme s'autorise
A vouloir de son sens avouer la surprise;
Mais, sans cette conduite, un œil mal éclairé
Voit le mérite en trouble, et n'est point assuré :
Ainsi ce Fédéric qu'on traite avec outrage,
N'est qu'un faux Fédéric caché sous un nuage,
Mais celui dont mon cœur éprouve le pouvoir,
C'est le vrai Fédéric que l'amour me fait voir.
ISABELLE.
Cette subtilité de votre amour m'étonne,
Qui met deux Fédérics dans la même personne.
Mais sans examiner un mystère si haut,
Disons que ce qui plaît est toujours sans défaut,
Qu'on trouve rarement imparfait ce qu'on aime;
Et...
LAURE.
D'où vient ce soupir?
ISABELLE.
Je l'éprouve moi-même.
LAURE.
Quoi, vous pourriez aimer?
ISABELLE.
Voyez que ma rougeur
Condamne la révolte où s'obstine mon cœur.
Non pas que j'aime encor; mais mon âme surprise
A trop de complaisance engage ma franchise;
Et dans l'appas flatteur qu'elle craint de bannir,
Ce qui n'est point amour le pourra devenir.
LAURE.
Vous devriez...
ISABELLE.
Je sais ce que je devrais faire.
Ne parler que de pleurs lorsque je perds un frère;
Ou si ma passion a pour moi quelque appas,
En rougir en secret et ne l'avouer pas;
Mais enfin, plus mon feu se contraint au silence,
Plus j'en sens dans mon cœur croître la violence;
Et l'amour en tyran s'y voulant établir,
Je le pousse au dehors afin de l'affaiblir.
LAURE.
Je vous blâmais d'abord de n'avoir su l'éteindre,
Mais ce que vous souffrez me force de vous plaindre.
ISABELLE.
Ah! Si vous me plaignez de souffrir pour aimer,
Oyez pour qui je souffre, et vous m'allez blâmer.
Ce nouveau gouverneur, c'est lui qui m'a su plaire.
LAURE.
O ciel! Que dites-vous?
ISABELLE.
Ce que je ne puis taire.
LAURE.
Quoi, celui que vous-même avez fait gouverneur,

elui dont l'infortune a causé le bonheur,
ont vous m'avez conté la disgrâce fatale?

ISABELLE.

ui-même.

LAURE.

Et votre cœur jusque-là se ravale;
oyez-vous que le roi, de ses sujets jaloux,
isse approuver un choix si peu digne de vous?
pérer son aveu, c'est un abus extrême.

ISABELLE.

us pouvez là-dessus vous répondre vous-même.
oyez-vous que le roi dans sa haine affermi,
isse approuver en vous le choix d'un ennemi?

LAURE.

s sont fortes raisons qu'un fort amour surmonte,
is je voudrais du moins pouvoir l'aimer sans [honte.

ISABELLE.

a trop de vertus pour ne pas présumer,
'il soit d'une naissance à pouvoir m'enflammer,
e son rang déguisé... Mais je le vois paraître.

LAURE.

urrais-je l'obliger à se faire connaître?
vous offre mes soins.

ISABELLE.

Ah! madame.

LAURE.

Il suffit.
aissez-moi seule ici ménager son esprit.

SCÈNE III

FÉDÉRIC, LAURE, JULIE.

LAURE.

otre félicité doit être sans égale,
our vous entretenir je chasse une rivale;
ais ce n'est toutefois qu'en subissant la loi
ui m'oblige à parler pour elle contre moi.
abelle vous aime.

FÉDÉRIC.

Et plût au ciel, madame,
Qu'elle fît seule obstacle au succès de ma flamme!
Je ne me verrais pas dans la nécessité
De chercher dans la feinte un peu de sûreté.

LAURE.

Son amour la soupçonne, et m'a fait trop paraître
Qu'elle ne vous croit pas ce que vous feignez d'être.

FÉDÉRIC.

C'est par là que le ciel traverse mes desseins;
Ce soupçon dans son âme est tout ce que je crains;
Car vous m'avez appris que le roi veut ma perte.

LAURE.

Oui, prince, il en prendrait l'occasion offerte.
Ne hasardez donc plus un sang si précieux,
Et, sans vous découvrir, quittez ces tristes lieux.
Par votre éloignement...

FÉDÉRIC.

Éloignement funeste,
Qui détruirait soudain tout l'espoir qui me reste:
Non, non, puisqu'un brutal répond ici pour moi,
Voyons ce qui suivra ce feint aveu du roi.
Du moins si la raison ne peut borner sa haine,
La douceur de vous voir soulagera ma peine.

LAURE.

Et notre prisonnier?

FÉDÉRIC.

Il m'envoyait savoir
Si vous ne brûliez pas du désir de le voir.
Après mon ambassade, il est sans défiance;
Et sa crédulité... mais lui-même s'avance.

SCÈNE IV

FÉDÉRIC, LAURE, JODELET, JULIE, OCTAVE, GARDES.

JODELET, *se curant les dents, et parlant à ses gardes.*

Ces ragoûts m'ont semblé friands et délicats,
Qu'on m'en prépare encor pour le premier repas.

(*A Laure.*)

Je suis un peu rondin; aussi, reine future,
J'ai fait chère de prince, et trinqué de mesure,
J'en sens encor pour vous mes désirs plus ardents;
J'y rêvais, Dieu me sauve, en me curant les dents:
J'aurais bien pour cela quelque officier en charge,
Mais il faudrait ouvrir la bouche un peu trop large;
Ainsi je me résous moi-même à les curer.
Qu'en dites-vous?

LAURE.

Qu'en tout il vous faut admirer.

JODELET.

Ce cure-dent? Voyez...

LAURE.

J'en admire l'ouvrage.

JODELET.

Je vous en fais présent au nom de mariage.
Quoi, vous le refusez! Ah, ma foi, je prétends [dents.
Qu'en commun désormais nous nous curions les
Si près du sacré joug, c'est bien la moindre chose.

LAURE.

Je me soumets aux lois que mon devoir m'impose,
Et puisqu'il m'est permis d'en faire ici l'aveu,
Je croirais faire un crime à vous cacher mon feu.
Ce projet de la paix où votre amour s'applique,
Me charme tellement...

JODELET.

Je suis fort pacifique;
Quoiqu'un foudre de guerre, elle ne me plaît pas.
Voyez, j'ai bientôt mis toute l'armure bas:
Ces maudits ferrements eussent rempli d'alarmes
Tous ces amours follets voltigeants dans vos char-[mes.
Qu'ils voltigent en paix, ces larrons de mon cœur.

(*Il montre Fédéric.*)

Mais que dit-on en cour de mon ambassadeur?

LAURE.

Ce qu'il a fait pour vous rend sa gloire [illegible].

JODELET.

Aussi je lui promets une chambellanie.
Mon écuyer.

OCTAVE.

Seigneur.

JODELET.

Que peut valoir par an
La charge de petit, ou de grand chambellan?

FÉDÉRIC.

L'honneur de vous servir rend mon âme assez vaine.

JODELET.

Non, je vous ferai grand, ou j'y perdrai ma peine :
D'avance je vous loue. Il est vrai que souvent
La louange des grands ne produit que du vent;
La récompense est creuse, et non pas si solide
Qu'elle puisse empêcher de bien mâcher à vide :
Mais si mon trésorier était là, comme non,
Allez, je vous louerais de la bonne façon.
(*A Laure.*)
N'avais-je pas fait choix d'un agent bien fidèle?

LAURE.

Tout autre aurait eu peine à montrer même zèle.

FÉDÉRIC.

Aussi puis-je assurer que chacun ne sait pas
Combien pour Fédéric vos vertus ont d'appas.
Braver d'un fier destin les plus rudes menaces,
S'exposer pour vous plaire aux plus hautes disgrâces,
C'est dont il fait sa gloire, et par où son ardeur
Cherche une illustre voie à toucher votre cœur.

JODELET.

Il est vrai.

LAURE.

Pour payer une si belle flamme,
Je puis à Fédéric ouvrir toute mon âme,
Et l'assurer ici qu'il n'est point de danger
Qu'avec lui mon amour n'aspire à partager;
Que ma foi...

JODELET.

C'est assez, vous m'enchantez l'oreille.

FÉDÉRIC.

Oui, Fédéric à peine ose croire qu'il veille;
Et de tant de bontés et surpris et confus,
Dans l'excès de sa joie il ne se connaît plus.

JODELET.

C'est ce que j'eusse dit, si mon âme extatique
N'eût pas...

FÉDÉRIC.

Ainsi, madame, il faut...

JODELET, *à Fédéric.*

Quand je réplique,
Sachez que c'est à vous à tenir le tacet.
(*A Laure.*)
Donc, beauté...

LAURE, *à Fédéric.*

Votre esprit doit être satisfait.
Des vœux de Fédéric si j'ai sa foi pour gage,
Il possède mon cœur, que veut-il davantage?

JODELET.

Que bientôt...

FÉDÉRIC.

Ah! madame...

JODELET.

Hé quoi, plaisant falot,
Vous jaseriez toujours, et je ne dirais mot!

FÉDÉRIC.

C'est pour vous que je parle.

JODELET.

Il n'est pas nécessaire
Qui veut parler pour moi, pour moi voudrait plus faire.

FÉDÉRIC, *à Laure.*

Enfin, si mon amour s'était mal expliqué,
Fédéric...

JODELET.

Arrêtez, c'est trop Fédériqué.
Oublierai-je mon nom?

FÉDÉRIC.

Madame, il vous adore,
Cet heureux Fédéric.

JODELET.

Quoi, Fédéric encore?

FÉDÉRIC, *à Jodelet.*

Je dis que vous l'aimez, et crois vous obliger.

JODELET.

Moi, je la veux haïr pour te faire enrager.
Au diable le parleur!

FÉDÉRIC.

Les dons qu'elle possède,
Tant de grâces...

JODELET.

Eh bien, je la veux trouver laide.
Elle est sotte, elle est grue, elle a l'esprit bourru,
La taille déhanchée, et le corps malotru;
Elle a l'œil chassieux, le nez fait en citrouille,
La bouche... Pardonnez si je vous chante pouille,
Ma reine, ce faquin m'a tout colérisé,
Il en sera, ma foi, déchambellanisé;
Vous me plaisez pourtant, et je vous trouve belle.

FÉDÉRIC.

Souffrez que je vous parle en serviteur fidèle.
Un prince tel que vous, sans trahir sa grandeur,
Ne peut traiter l'amour que par ambassadeur.

JODELET.

Est-ce que je m'abaisse en contant des fleurettes?

FÉDÉRIC.

Sans doute; et c'est à vous à montrer qui vous êtes,
Vous tirer du commun, toujours grave...

JODELET.

En ce cas,
Faites pour moi l'amour, je n'y résiste pas,
S'entend pour le parler; car pour fuir tout conteste,
Dès lors ma gravité fait arrêt sur le reste :
Mais plus de Fédéric, car je hais le détour.

FÉDÉRIC, *à Laure.*

Je vous puis donc enfin parler de mon amour,
Princesse; mais, hélas! quelque ardeur qu'il m'inspire:
Je vous aime, et c'est tout ce que je vous puis dire.
Je sens naître en mon cœur un désordre profond,
Et dans ses propres vœux lui-même il se confond.
N'en soyez pas surprise, aussi bien le silence
Fut toujours des amants la plus vive éloquence;
C'est par là qu'un beau feu se fait mieux remarquer,
Et l'on a peu d'amour quand on peut l'expliquer.

LAURE.

Je sais trop qu'un grand cœur croit faire peu de
Si pour l'objet aimé sa flamme... [chose,

JODELET.

Halte, et pour cause.

(*A Laure*).

S'il est vrai, comme il l'est, qu'il soit de ma grandeur
Que je vous parle ici par un ambassadeur, [plisse,
J'entends que de tout point ma grandeur s'accom-
Et que vous répondiez par une ambassadrice :
Tandis qu'ils jaseront, les poings sur nos côtés,
Nous ferons guerre à l'œil sur nos deux gravités.

(*A Julie.*)

Reculez donc d'un pas. Vous, jouez de la langue.

JULIE.

Quoi, seigneur...

JODELET.

Parlez, sotte, enfilez la harangue.

JULIE.

Mais, seigneur...

JODELET.

Savez-vous que qui me contredit...
Parlez, sotte, vous dis-je. Ah! la coquine rit.

(*A Laure*).

Et vous aussi, ma foi, loin d'en être en colère,
Vous riez, ô beauté plénipotentiaire!
J'aime cette douceur, et j'en augure bien
Dans la proximité du conjugal lien.
Vous, n'ayant point de fiel, et moi n'en ayant guère,
Les princes nos enfants seront fort débonnaires;
Et, si de père en fils ils suivaient nos leçons,
Nos arrière-neveux seraient de vrais moutons.
Pour nous leurs trisaïeuls la gloire en serait grande.

SCÈNE V

FÉDÉRIC, LAURE, ENRIQUE, JODELET, OCTAVE, JULIE, GARDES.

ENRIQUE.

Le roi veut vous parler, madame.

JODELET.

Qu'il attende ;
Et voyez-moi traiter l'amour avec splendeur :

(*A Fédéric.*)

Je tiens ma gravité. Parlez, ambassadeur.

ENRIQUE. [dre,

Prince, c'est trop enfin; il n'est plus temps de fein-
Craignez du moins pour vous, si vous nous faites

LAURE. [craindre.

Enrique, quel malheur nous faut-il redouter?

ENRIQUE.

C'est ce qu'avecque vous le roi veut consulter :
Mais en vain j'en tiendrais la nouvelle secrète :
L'ennemi par surprise est entré dans Gaëte,
Il s'en est rendu maître; et déjà pleins d'effroi
Les nôtres du vainqueur semblent prendre la loi.

LAURE.

Un malheur si pressant demande un prompt remède;
Je vais trouver le roi.

SCÈNE VI

FÉDÉRIC, OCTAVE, ENRIQUE, JODELET, GARDES.

FÉDÉRIC.

Vois que tout me succède,
Octave.

JODELET.

Son départ me suffoque la voix.
Fi de la guerre, fi, jusqu'à plus de cent fois;
L'ennemi, quel qu'il soit, n'est qu'un sot malhabile.

ENRIQUE.

Quoi, vous méconnaissez les troupes de Sicile,
Et feignant d'ignorer, affectant ce courroux,
Que vos propres sujets sont armés contre nous?

JODELET.

Mes sujets! Les marauds, que peuvent-ils prétendre?

ENRIQUE.

Rompre une paix conclue.

JODELET.

Oh, que j'en ferai pendre!

ENRIQUE.

Forcer votre prison.

JODELET.

Ah! Cela ne vaut rien.
De quoi se mêlent-ils? Je m'y trouve fort bien.
Soit ma table toujours comme aujourd'hui servie,
Dure ma passion tout le temps de ma vie.

ENRIQUE.

Prince, enfin, songez-y; votre sang répondra
De celui qu'en ces lieux leur fureur répandra.
Comme votre ordre seul excite la tempête,
Si vous ne la calmez, apprêtez votre tête :
Je parle au nom du roi.

JODELET.

Ma tête! Quel abus!
Soit prince qui voudra, mais je ne le suis plus.

ENRIQUE.

Quoi, vous n'êtes plus prince; et votre propre gloi-

JODELET. [re...

Prince tant qu'on voudra pour bien manger et boire;
Mais dès lors qu'il s'agit d'un saut mal apprêté,
Trêve de seigneurie et de principauté.

FÉDÉRIC, *à Jodelet.*

Si du courroux du roi votre âme est alarmée,
Prince, envoyez Octave au chef de votre armée.

JODELET.

Ah! Je n'ai point d'armée, et n'en aurai jamais.

ENRIQUE.

Il faut prendre parti; votre tête, ou la paix.

JODELET.

La paix, et Dieu vous gard.

(*Il sort*).

FÉDÉRIC, *à Octave.*

Pour finir ces alarmes,
Allez trouver vos chefs, qu'ils mettent bas les armes;

Votre retour pourra dissiper son effroi.

ENRIQUE, *à Octave.*

Venez donc prendre escorte, et les ordres du roi.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

FÉDÉRIC, OCTAVE.

FÉDÉRIC.

Que ton adresse, Octave, a bien servi ma flamme!

OCTAVE.

Seigneur, comme je sais le secret de votre âme,
J'aurais trahi l'espoir de vos plus doux souhaits,
Si je n'avais levé tout obstacle à la paix.
Elle règne à Gaëte, on y voit tout tranquille,
Sans désordre, et nos chefs prêts à rendre la ville.

FÉDÉRIC.

Sans doute qu'avec joie ils ont su t'écouter?

OCTAVE.

Ils tiennent le conseil afin de députer.
C'est ce qu'attend le roi; mais je me persuade
Que l'infant a dessein d'être de l'ambassade.

FÉDÉRIC.

Quoi, mon frère lui-même?

OCTAVE.

Oui, si j'en sais juger,
Vous servir est un bien qu'il craint de partager,
Il s'en veut à lui seul réserver l'avantage.

FÉDÉRIC.

Mais un chef de parti s'exposer sans otage!

OCTAVE.

Quand on le connaîtrait, Gaëte, entre ses mains,
Est un puissant obstacle à d'injustes desseins.

FÉDÉRIC.

Mais d'où peut-il sitôt avoir su ma disgrâce?

OCTAVE.

A dire vrai, seigneur, c'est ce qui m'embarrasse.

FÉDÉRIC.

Tu n'en as rien appris?

OCTAVE.

Pour oser rien de moi,
J'étais trop écouté des envoyés du roi.

FÉDÉRIC.

Donc il ignore encor quel heureux stratagème
Me rend dans ce château géolier de moi-même?

OCTAVE.

Oui, seigneur, il l'ignore.

FÉDÉRIC.

Attendant ton retour,
Pour ne rien hasarder, j'ai fait agir l'amour.
Par cette passion fortement rétablie,
J'ai de notre brutal réveillé la folie;
Il se croit toujours prince, et son esprit remis
Se flatte de l'espoir du bien qui m'est promis.

OCTAVE.

Qu'il s'en flatte à présent autant que bon lui semble
La fortune vous rit.

SCÈNE II

ISABELLE ET FLORE *dans le fond du théâtre,*
FÉDÉRIC, OCTAVE.

FLORE, *à Isabelle.*

Madame, ils sont ensemble.

FÉDÉRIC.

Tu dis vrai, cher Octave; et voici l'heureux jour
Où Fédéric doit voir couronner son amour.
Hâtons par nos souhaits le bonheur qu'il espère.

OCTAVE.

C'est ce que vous devez au prince votre frère.
La Sicile jamais ne peut trop dignement...

FLORE, *à Isabelle.*

Ils vous ont aperçue, avancez promptement.

ISABELLE.

Sans trouble de ma part vous pouvez satisfaire
A ce que vous devez au prince votre frère.
La Sicile jamais n'eut un sort plus heureux;
Si le prince est adroit, l'infant est généreux.

FÉDÉRIC.

Madame...

ISABELLE.

J'avais su déjà de la princesse
Qu'en ces lieux Fédéric n'agit que par adresse,
Qu'il fait paraître exprès un esprit peu discret;
Et voilà que j'apprends le reste du secret.
Sans votre longue feinte, à présent inutile,
J'aurais fait moins d'outrage à l'infant de Sicile,
Le faisant gouverneur, je ne m'étonne pas
Si sa haute vertu fuyait un rang si bas.
Ce qui peut l'obscurcir, un grand cœur le refuse.

FÉDÉRIC, *à Octave.*

Elle me croit l'infant, souffrons qu'elle s'abuse.
(A Isabelle).
Le trouble où me réduit mon indiscrétion,
Joindrait à ma surprise un peu d'émotion,
Si ce que de mon rang je viens de vous apprendre
Sur un autre que vous avait pu se répandre;
Mais vos bontés, madame, ont trop paru d'abord,
Pour rien craindre à vous voir maîtresse de mon sort
Et vous n'avez appris, par cet aveu sincère,
Qu'un secret que mon cœur avait peine à vous taire

ISABELLE.

C'était vous faire effort que de me le cacher;
Et, pour le découvrir, il faut vous l'arracher?

FÉDÉRIC.

Un peu de défiance est-elle condamnable?

ISABELLE.

Fédéric criminel rend-il l'infant coupable?

FÉDÉRIC.

Son intérêt du mien ne se peut séparer.

ISABELLE.

...une âme généreuse on doit tout espérer.

FÉDÉRIC.

...ssi votre vertu que je choisis pour guide,
...on sang aujourd'hui me rend presque perfide.
...prince Fédéric on menace les jours,
...t en mon pouvoir de lui prêter secours,
...ais l'occasion ne s'offrira si belle ;
...j'ose le trahir pour vous être fidèle.

ISABELLE.

...t par de grands effets qu'un grand cœur se fait [voir.

FÉDÉRIC.

...ez-moi donc fléchir un rigoureux devoir.
...oique de Fédéric ait mérité l'audace,
...ez votre courroux à m'accorder sa grâce.
...e trait qui vous blesse est parti de sa main,
...ssez son malheur plutôt que son dessein ;
...e le privez pas de la douceur extrême
...a oser espérer le pardon de vous-même.

ISABELLE.

...moi, qu'il a traitée avec indignité ?

FÉDÉRIC.

...t un déguisement qui fait sa sûreté,
...ura l'éclaircir ; mais, quoi que l'on prépare,
...paix sera conclue avant qu'il se déclare :
...ettez point d'obstacle, et cessez aujourd'hui
...gir contre moi-même agissant contre lui.

ISABELLE.

...squ'à son intérêt le vôtre se mesure, [jure ;
...veux bien, pour vous plaire, oublier mon in-
...s quand j'ose étouffer un si juste courroux,
...ce, daignez songer que ce n'est que pour vous.

FÉDÉRIC.

...! Si je puis jamais en perdre la mémoire...

ISABELLE.

...fet m'assurera de ce que j'en dois croire.
...s le roi vient.

FÉDÉRIC.

Enfin j'ose espérer un bien...

ISABELLE.

...ngez à moi, de grâce, et ne doutez de rien.

SCÈNE III

...E ROI, ISABELLE, FLORE, SANCHE, SUITE.

LE ROI.

...cesse, le ciel sait que de votre infortune
...c vous aujourd'hui la douleur m'est commune.
...olphe m'était cher, et j'avais prétendu
...e le sang satisfît à son sang répandu ;
...is si sa triste mort me pousse à la vengeance,
...péril de l'État m'en met dans l'impuissance ;
...mon peuple alarmé semble me condamner
...recevoir les lois que je pensais donner.

ISABELLE.

...n, quoi que je doive à l'intérêt d'un frère,
...dois plus à mon roi, seul je le considère ;
Et croirais de ma gloire obscurcir tout l'éclat,
Refusant mon injure au bien de son État.

LE ROI.

Non, je n'accepte point la paix qui m'est offerte,
A moins que Fédéric répare votre perte,
Il le peut, il le doit ; mais le dédiriez-vous,
Si vous ôtant un frère, il vous rend un époux?
Quoique son attentat mérite votre haine,
Son aigreur doit céder à l'espoir d'être reine :
Et l'hymen qui vous porte à cet illustre rang,
Efface votre injure au défaut de son sang.

ISABELLE.

Quand j'aurais fait paraître une âme assez légère
Pour faire mon époux de l'assassin d'un frère,
Quand mon cœur deviendrait assez lâche, assez bas,
L'intérêt de l'État ne le souffrirait pas.
Assez et trop longtemps une funeste guerre
Par de longues horreurs désole cette terre ;
Il est temps que la paix, étouffant vos discords,
Étale dans ces lieux ses plus charmants trésors ;
Mais pour ne craindre plus qu'aucun trouble renais- [se,
Il faut que Fédéric épouse la princesse,
Et que par cet hymen vos deux sceptres unis
Rendent cette paix ferme, et tous nos maux finis.

LE ROI.

Cependant la Sicile aurait cet avantage
D'avoir porté sur vous les effets de sa rage ;
Et quand il faut conclure un accord glorieux,
Sur ce qu'elle vous doit je fermerais les yeux ?

ISABELLE.

Enfin si vous jugez que pour y satisfaire,
Elle me doive rendre un époux pour un frère,
Si le traité de paix me force à l'accepter,
L'infant seul est celui que je puisse écouter.

LE ROI.

L'infant ! Quelle raison à ce choix vous engage ?

ISABELLE.

Vous pourrez de lui-même en savoir davantage,
Pour servir Fédéric il cache sa grandeur,
Et vous le trouverez dans son ambassadeur,
J'en ai trop dit peut-être, et ma rougeur me chasse.
(*Elle rentre.*)

LE ROI, *à Sanche.*

Admire où me réduit ma nouvelle disgrâce.
Lorsque je pense rompre un hymen que je crains,
Un obstacle imprévu s'oppose à mes desseins,
J'en vois par cet aveu le projet inutile.

SCÈNE IV

LE ROI, ENRIQUE, SANCHE, SUITE.

ENRIQUE.

Sire, un ambassadeur au nom de la Sicile...

LE ROI, *à Sanche.*

Son abord en rendra le secret éclairci ;
Allez le recevoir, nous l'attendrons ici.

SCÈNE V

LE ROI, ENRIQUE, SUITE.

LE ROI.

Enrique, on me trahit, tout conspire ma honte,
De tant de vœux offerts le ciel tient peu de compte,
Et cet ambassadeur que l'on va recevoir
Forme un secret obstacle à mon dernier espoir.
C'est l'infant de Sicile, et c'est par ses pratiques
Que les malheurs publics sont joints aux domesti-
[ques.
Pour surprendre Gaëte et s'en assurer mieux,
Il avait su passer inconnu dans ces lieux,
Il n'en faut point douter, mais apprends ce qui reste:
Pour fuir une alliance à mon honneur funeste,
J'ai voulu d'Isabelle éblouir le courroux,
Et lui faire accepter Fédéric pour époux;
Mais, las! J'ai trop connu qu'une secrète flamme
En faveur de l'infant ayant séduit son âme,
Rend ma poursuite vaine et lui fait en ce jour
Préférer à sa gloire un intérêt d'amour.

ENRIQUE.

Sire, ces nouveautés ont droit de vous surprendre;
Mais que peut l'ennemi, quoi qu'il ose entreprendre,
Puisqu'enfin Fédéric ne borne ses souhaits
Qu'à vous rendre aujourd'hui l'arbitre de la paix?

LE ROI.

J'en tiendrais l'espérance aussi douce qu'heureuse
Si la condition en était moins honteuse;
Mais m'oser allier d'un prince si brutal,
Qu'on ne voit rien en lui qui marque un sang royal.
Car enfin tu le sais, que son extravagance
M'ayant fait dès l'abord douter de sa naissance,
Je n'ai flatté ses vœux que pressé du soupçon
Qu'il prît à faux d'un prince et le rang et le nom.

ENRIQUE.

Le péril l'étonnait, mais la paix que l'on traite
Remettra son esprit dans sa première assiette.

LE ROI.

Dans quelque haut péril qu'on soit précipité,
Désavouer son rang est toujours lâcheté,
Et jamais aux grands cœurs leur vertu ne reproche
Qu'ils puissent... Mais déjà l'ambassadeur s'appro-
Avant que de résoudre il doit être écouté. [che.

SCÈNE VI

LE ROI, ÉDOUARD, ENRIQUE, SANCHE,
SUITE DU ROI ET D'ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Sire, mon ordre est su de votre majesté.
Le prince Fédéric dont je soutiens la cause,
Vous fait parler de paix, et je vous la propose.

LE ROI.

Il ne peut la traiter avec plus de splendeur,
Si l'infant de Sicile en est l'ambassadeur.
Prince, ne cachez plus ce qu'on a pu connaître.

ÉDOUARD.

Puisque je suis connu, je fais gloire de l'être,
L'honneur me le commande, il lui faut obéir;
Et dût la foi publique en ces lieux me trahir,
La gloire d'être prince à mon cœur est trop chè[re]
Pour n'en pas avouer le noble caractère.

LE ROI.

O d'un cœur vraiment haut illustres sentiment[s]

ÉDOUARD.

La vertu n'autorise aucuns déguisements.

LE ROI.

Que n'ose Fédéric en rendre témoignage!

ÉDOUARD.

C'est le rendre assez grand qu'oublier son outrag[e]
Et tout prêt par la force à s'en faire raison,
Ne se pas souvenir d'une injuste prison.

LE ROI, *à Enrique.*

Faites venir le prince. Attendant qu'il paraisse,
Quelque juste soupçon que sa feinte me laisse,
Je veux bien condamner ces maximes d'État
Qui m'ont peint sa victoire ainsi qu'un attenta[t]
Et quoiqu'un ennemi soit l'auteur de ma perte,
Me plaindre seulement du ciel qui l'a soufferte;
Mais, si pour le noircir d'un reproche éternel,
Son triomphe sanglant n'a rien de criminel,
A quoi bon Fédéric, déguisant sa naissance,
D'un honteux désaveu souiller son innocence?
De quelle vaine peur ce prince combattu
Ose-t-il renoncer à sa propre vertu?
On le voit parmi nous en ternir tout le lustre,
Fédéric, ce seul nom est ce qu'il a d'illustre;
Et tout son procédé le dément à tel point,
Qu'en lui je cherche un prince et ne l'y trouve poi[nt]

ÉDOUARD.

Ou la haute vertu n'est point ici connue,
Sire, ou de passion votre âme est prévenue,
Puisqu'enfin Fédéric, pour être malheureux,
Ne saurait cesser d'être et grand et généreux.

LE ROI.

Comme de la vertu le pouvoir est extrême,
Je lui rendrais justice en mon ennemi même;
Elle ne peut jamais rien perdre de son prix;
Et je vous l'avouerai, Fédéric m'a surpris.
Du bruit de ses exploits mon âme trop charmée
Attendait qu'il remplît toute sa renommée,
Quand à l'aspect d'un roi qu'il trouble en ses Éta[ts]
Ce cœur toujours si haut a paru lâche et bas,
Et laisse sans obstacle emporter la balance
A l'indigne frayeur de ma juste vengeance.

ÉDOUARD.

Si son cœur jusque-là s'est osé démentir,
Qu'à cette indigne crainte il ait pu consentir,
Si la vie est un bien qu'à l'honneur il préfère,
Ce lâche Fédéric ne peut être mon frère;
Et l'heur de la Sicile est trop grand sous nos loi[s]
Pour voir un sang impur dans celui de ses rois

LE ROI.

Aussi lorsque j'ai vu qu'un honteux stratagème
Mais le voici qui vient.



SCÈNE VII

LE ROI, ÉDOUARD, FÉDÉRIC, ENRIQUE ET JODELET, *dans le fond du théâtre.*

ÉDOUARD.

Il est vrai, c'est lui-même,
Mais enfin dans mon cœur sa vertu le défend.

JODELET, *à Enrique montrant Édouard.*

Et ce nez aquilin est mon frère l'infant?

LE ROI.

De peur que ma présence ici ne l'embarrasse,
Je veux bien m'éloigner, et lui céder la place.
Vous voyant seul, peut-être il se contraindra moins;
Gardes, retirez-vous, laissez-les sans témoins;
(*A Fédéric.*)
Et vous, écoutez-moi.

SCÈNE VIII

ÉDOUARD, JODELET, SUITE D'ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *à part.*

La conduite est nouvelle,
Le roi mande le prince, et soudain le rappelle.

JODELET.

Vous me cherchez de l'œil sans doute, et me voilà.
Embrassez-moi la cuisse, infant, embrassez-la.
Encor que votre guerre en ce point malhonnête,
D'un saut fort périlleux ait menacé ma tête,
Saut, dont toute ma vie on m'eût vu repentir,
Je vous fais grâce, allez, bon sang ne peut mentir.

ÉDOUARD.

Que veut dire ceci?

JODELET.

Si vous n'êtes point louche,
Du moins vous avez l'œil honnêtement farouche,
Et vous m'envisagez d'un certain lorgnement,
A vous faire traiter peu fraternellement.

ÉDOUARD.

Quoi, prétend-on en jeu tourner mon ambassade?

JODELET.

Donc au lieu de venir me donner l'accolade,
D'embrasser cette cuisse et ce bras triomphant,
Vous faites le badin, petit cadet infant?

ÉDOUARD.

Savez-vous qui je suis pour parler de la sorte?

JODELET.

Vous êtes un infant mal nourri, mais n'importe,
J'en connais l'encloueure et je sais bien par où
Vous faire devenir un peu moins loup-garou.

ÉDOUARD.

Ce discours insolent...

JODELET.

Insolent! Patience.
Vous pourrez tout du long rengainer l'insolence;
Et quand nous compterons ensemble ric à ric,
Connaître de quel bois se chauffe Fédéric.

ÉDOUARD.

Fédéric?

JODELET.

A ce nom quelle mine vous faites?
Il n'est donc pas encore écrit sur vos tablettes,
Et vous prétendriez le défraterniser?

ÉDOUARD.

Jamais confusion...

JODELET.

Il ne faut point jaser.
Tôt, implorez ma grâce, autrement mon altesse
Pourrait apprendre à vivre à votre petitesse.

ÉDOUARD.

Mais...

JODELET.

Mais vous raisonnez peut-être à votre dam.
Qui méconnaît son frère est digne du carcan;
Et si je lâche un mot...

ÉDOUARD.

Quoi, vous êtes mon frère?

JODELET.

Oui-da, c'est moi qui suis le fils du roi mon père,
Fédéric.

ÉDOUARD.

Depuis quand?

JODELET.

Je le suis, il suffit,
Peu m'importe de quand, puisque chacun le dit
Et comme pour garant j'en ai la foi publique,
Si vous êtes le seul qui me défédérique,
J'incague vos raisons prêtes à m'alléguer
Autant de fois qu'il faut pour les bien incaguer.

ÉDOUARD.

Quelle surprise!

JODELET.

Et quand avec sa dent félonne
Ce sanglier sur moi vint lui-même en personne...
Ah! Vous me regardez au nom du sanglier?

ÉDOUARD.

Fut-il jamais un fou...

JODELET.

Quoi, vous, m'injurier?
Vous, que je puis sur l'heure... Holà, mes gens, mes
[gardes.

SCÈNE IX

ÉDOUARD, JODELET, SUITE D'ÉDOUARD, UN GARDE.

UN GARDE.

Seigneur.

JODELET.

Être un infant vous sauve cent nasardes;
Car me devant respect, et l'ayant mal gardé,
Le moindre châtiment c'est d'être nasardé.

SCÈNE X

LE ROI, ÉDOUARD, LAURE, JODELET, SUITE D'ÉDOUARD, GARDES.

LE ROI, *à Édouard.*

Hé bien, prince?

JODELET.

Ma foi, cet infant qu'on me baille,
N'en déplaise aux baillants, n'est qu'un vrai rien qui
Je le veux dégrader pour son peu de respect. [vaille,

ÉDOUARD.

Est-ce pour me jouer...

JODELET.

Ah ! Vous m'êtes suspect.

(*A Laure.*)

Taisez-vous. Vous voyez, ô beauté conjugale,
Comme à vous voir soudain mon courroux se ra-
[vale.
Cet infant m'avait mis tout sens dessus dessous,
Mais je me radoucis étant auprès de vous.

LE ROI, *à Édouard.*

Prince, après cet aveu qu'il fait de sa bassesse,
Croyez-vous Fédéric digne de la princesse!
Car j'atteste le ciel que si dans ce haut rang
Sa vertu répondait à l'éclat de son sang,
Je verrais avec joie une illustre alliance
D'une guerre si longue étouffer la semence.

ÉDOUARD.

Sire, à ce que je vois, nous nous entendons mal.
Qu'a de commun le prince avecque ce brutal?

JODELET.

Qu'on ôte de mes yeux cet infant qui blasphème.

LE ROI.

N'est-ce pas Fédéric?

ÉDOUARD.

Lui? Fédéric?

JODELET.

Moi-même.
Ah, maudit renégat de consanguinité!

ÉDOUARD.

Quoi, cet extravagant, cet esprit emporté,
Passe pour Fédéric?

JODELET.

Voyez le misérable.
Ces cadets, la plupart, ne valent pas le diable,
Sur l'aînesse à tous coups ce sont loups acharnés.

ÉDOUARD.

Il montre sa folie, et vous la soutenez?

LE ROI.

Mais vous-même d'abord l'avez su reconnaître.

ÉDOUARD.

Oui, le vrai Fédéric, qu'on le fasse paraître.

LE ROI.

Quel autre Fédéric se trouve en mon pouvoir?

ÉDOUARD.

Peut-on me le cacher si je viens de le voir?

LE ROI.

Où?

ÉDOUARD.

Dans ce même lieu.

LE ROI.

Prince, croyez de grâce...

ÉDOUARD.

Sire, je le revois, souffrez que je l'embrasse.

LE ROI.

Juste ciel!

JODELET.

L'on connaît fort mal les gens d'honne
Préférer, à moi, prince, un chétif gouverneur!

SCÈNE XI

LE ROI, FÉDÉRIC, ÉDOUARD, LAURE, ENRIQU
SANCHE, JODELET, OCTAVE, SUITE.

FÉDÉRIC.

Sire, c'est trop enfin pour une âme bien née,
Aux yeux d'un si grand roi cacher ma destinée.
Connaissez Fédéric et voyez en ce jour
S'il faut punir son crime, ou payer son amour.

LE ROI.

Vous êtes Fédéric ?

JODELET, *bas.*

Trêve ici d'incartade.

FÉDÉRIC.

Je n'en veux pour témoins que ma seule ambass
J'y parlais pour moi-même.

JODELET, *bas.*

A la fin je crains bie
D'avoir en même jour été César et rien.

LE ROI.

Vous êtes Fédéric? Surprenante aventure!

JODELET, *bas.*

Tout ceci pour mon règne est de mauvais augure

FÉDÉRIC.

Je sais trop quelque espoir dont j'ose me flatter,
Que la mort de Rodolphe y semble résister;
Mais si de cette mort votre courroux m'accuse,
J'adore la princesse et c'est là mon excuse.
J'ai cru qu'à trop d'orgueil il osait se porter,
Soutenant que lui seul la pouvait mériter:
Mon amour a voulu lui ravir cette gloire,
Vous savez son malheur, vous savez ma victoi
Il pouvait tout prétendre appuyé de son roi;
Mais après que le ciel s'est déclaré pour moi,
Si vous me refusez cette illustre conquête,
Pour son sang répandu je vous offre ma tête.

LE ROI.

Non, non, quoi que Rodolphe ait sur moi de pouvo
Je ne condamne plus un légitime espoir.
J'ai voulu le venger et je l'ai fait paraître
Quand j'ai cru son vainqueur si peu digne de l'êt
Mais puisqu'enfin je sors de mon aveuglement,
Pour arrhes de la paix soyez heureux amant.

FÉDÉRIC.

Ah, sire, c'est beaucoup, mais l'ardeur qui me pre
Ose ici demander l'aveu de la princesse.

LE ROI.

Son cœur avec plaisir voit le vôtre charmé;
Vous avez trop d'amour pour n'être pas aimé.

LAURE.

Seigneur...

LE ROI.

Non, je veux bien vous épargner la honte
D'avouer une ardeur peut-être un peu trop prompte,
Mais toi, qui te dis prince, et qui sais cependant...

JODELET.

Sire, je ne le suis qu'à mon corps défendant.

LE ROI.

Cet habit te convainc d'une trame secrète.

JODELET.

C'est un habit d'emprunt que le hasard me prête.

FÉDÉRIC.

En effet, c'est celui qu'au sortir du tournoi,
J'ai laissé dans un bois, quand j'ai fui malgré moi;
Il l'a trouvé sans doute, et suivi son caprice.

LE ROI.

Mais, oser m'abuser!

JODELET.

Ma foi, c'est sans malice,
Car, et chacun le sait, combien j'ai contesté
Pour secouer le joug de la principauté;
J'en ai senti longtemps remords de conscience,
Mais enfin je songeais à prendre patience,
Et, puisqu'on m'y forçait, je m'étais résolu
A vouloir être prince autant qu'on l'eût voulu.
J'entrais en goût, ma table était fort bien garnie...

FÉDÉRIC.

Va, tu n'y perdras rien que la cérémonie,
Sois à moi désormais, et ne t'épargne point. [point,
Mais comme mon bonheur se trouve au plus haut
Prince, et que c'est par vous...

ÉDOUARD.

Cette reconnaissance
Pour un faible service est trop de récompense.
Apprenez seulement qu'en ces lieux à l'envi
J'avais des espions qui vous ont bien servi.

LE ROI.

Je n'examine point la pratique secrète,
Qui sous votre pouvoir a sitôt mis Gaëte;
En faveur de la paix je veux tout oublier.

FÉDÉRIC.

Cependant j'ai besoin de me justifier,
De revoir Isabelle et de la satisfaire.

LE ROI, *lui montrant Édouard.*

Vous pouvez lui donner un frère pour un frère.

ÉDOUARD.

Ah! Sire.

LE ROI.

Elle n'est pas indigne de vos vœux.

FÉDÉRIC.

Cet hymen de la paix affermirait les nœuds.
Prince, consentez-vous à m'acquitter vers elle?

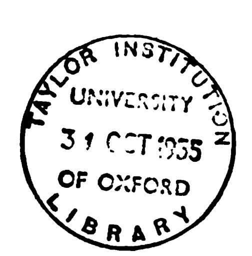
ÉDOUARD.

Vous me connaissez trop pour douter de mon zèle;
Mais c'est à la Sicile à disposer de moi.

LE ROI.

Je sais qu'il faut savoir les volontés du roi.
Allons y donner ordre, et que chacun s'applique
A rendre dans ces lieux l'allégresse publique.

FIN DU GEOLIER DE SOI-MÊME.



TIMOCRATE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

REPRÉSENTÉE EN 1656 SUR LE THÉATRE DE L'HOTEL DU MARAIS

A MONSEIGNEUR LE DUC DE GUISE

MONSEIGNEUR,

Timocrate est trop jaloux de sa gloire pour différer plus longtemps à venir rendre à V. A. les hommages qu'il lui en doit; il en a reçu beaucoup dans les témoignages publics que toute la cour et tout Paris semble avoir rendus à son avantage, mais ce n'est qu'en vous la consacrant qu'il s'en peut assurer la possession, et il vous la consacre avec d'autant plus d'ardeur, que la tenant entière de votre illustre suffrage, c'est dans ce respectueux effet de sa reconnaissance qu'il en trouve le précieux achèvement. S'il voit quelque chose de flatteur dans les acclamations qui en ont fait jusqu'ici tout l'éclat, il sait qu'elles n'ont rien de durable; que l'injuste caprice du siècle les rend souvent communes à toutes les nouveautés qui le surprennent, et qu'ainsi il en est peu que le temps puisse sauver de l'injurieux soupçon d'avoir été plutôt données à de faux brillants qu'à de véritables beautés. La crainte en est sans doute fâcheuse à ceux qui, comme lui, sont poussés d'une belle ambition; mais il s'en ose croire à couvert dans l'espoir dont il se flatte que V. A. ne dédaignera pas de lui accorder la continuation des grâces qu'elle lui a tant de fois si généreusement prodiguées; et que l'honorant de sa protection, elle lui permettra de publier qu'il fut assez heureux pour trouver quelque part dans son estime, lors même qu'il était le moins en état d'y pouvoir aspirer. Après cela, MONSEIGNEUR, il est impossible que l'on attribue à son seul bonheur cet accueil obligeant qu'on lui a fait en France, et dont la juste défiance que lui donnait le peu qu'il mérite, lui souffrait à peine de concevoir les souhaits; pour en convaincre ses plus obstinés ennemis, il suffit qu'il se puisse vanter d'avoir su plaire à V. A. Il n'y a personne qui ne sache que votre esprit est d'une trempe si relevée, qu'étant incapable de se laisser éblouir, s'il excuse toujours avec bonté, il ne loue jamais qu'avec justice, et que ce qui échappe quelquefois aux connaissances les plus éclairées, n'offre rien d'obscur aux lumières perçantes qui lui font pénétrer les moindres défauts avec un plein discernement. Pour moi, MONSEIGNEUR, comme je n'oublierai jamais l'honneur que je reçus dans le commandement que vous me fîtes de vous faire la lecture de cet ouvrage longtemps avant qu'il fût représenté, je me souviendrai toujours avec admiration de cette merveilleuse vivacité, qui vous fit découvrir d'abord les intérêts les plus cachés de Cléomène, et développer dès ses premiers sentiments le secret d'un nœud qui pendant quatre actes a laissé Timocrate inconnu presque à tout le monde : mais quoique ce roi si longtemps persécuté semble n'avoir plus rien à craindre aujourd'hui de sa mauvaise fortune, et qu'après avoir hautement triomphé de ses malheurs, il ne doute pas qu'il ne rencontre auprès de V. A. un asile inviolable contre les plus rudes attaques dont il pourrait être menacé, ce n'est pas le seul avantage qu'il en ose attendre, il y voit la certitude de tout ce qui peut remplir les désirs les plus étendus, et il se tient plus assuré de l'immortalité sous l'éclatant appui de votre nom, que si les marbres et les bronzes lui répondaient déjà de cette seconde vie, qui comme elle est le charme des grands cœurs, en fait aussi la plus solide récompense. En effet, MONSEIGNEUR, quel avenir assez éloigné se voudrait défendre d'avoir pour tout ce qui portera cette noble marque, le même respect qu'on lui rend aujourd'hui, et ne ferait pas vanité de contribuer quelque chose à dérober à l'injure des années ce qu'il trouvera soutenu d'une recommandation si favorable? Si l'on jette les yeux sur ces grands personnages dont avec les éminentes qualités vous avez hérité le sang et ce fameux nom de GUISE, on n'admire pas moins de héros que vous pouvez compter d'aïeux, et le nombre des miracles de leurs vies n'est réglé que par celui de leurs actions. Toutes nos histoires nous en fournissent à l'envi les pompeuses et surprenantes images; mais de quelques vives couleurs qu'elles s'étudient à les faire briller, elles ne nous représentent rien en eux tous de si grand ni de si achevé dont nous ne voyions aujourd'hui avec étonnement les merveilles glorieusement ramassées en la seule personne de V. A. Cette inimitable grandeur d'âme qui règne dans tous vos sentiments, cette haute générosité qui se rend inséparable de tout ce que vous faites, et tant d'autres dons excellents dont le ciel s'est plu à se montrer si libéral en votre faveur, sont d'irréprochables témoins de cette vérité, et les rayons secrets de cette majesté brillante qui nous fait respecter en vous un grand prince, semblent être moins un droit de votre naissance, que le caractère de votre vertu. Mais, MONSEIGNEUR, je ne m'aperçois pas que me laissant emporter insensiblement à mon zèle, je donne lieu de croire que j'oserais presque entreprendre de vous louer, je suis trop persuadé de ma faiblesse pour faire un projet, qui ne servant qu'à la rendre publique, ne souffrirait aucune excuse à mon indiscrète témérité, et si je dois me hasarder à la faire paraître, il vaut mieux que ce soit à vous protester que si des vœux entièrement soumis, et une vénération très profonde pouvaient mériter d'être considérés dans le peu que je suis, je ne serais peut-être pas tout à fait indigne d'obtenir la permission de me dire,

MONSEIGNEUR,

De Votre Altesse,

Le très humble, très obéissant, et très passionné serviteur.

T. CORNEILLE.

PERSONNAGES

TIMOCRATE, roi de Crète, déguisé sous le nom de Cléomène.
LA REINE D'ARGOS.
CRESPHONTE, LÉONTIDAS, } rois voisins.
ÉRIPHILE, fille de la reine.
NICANDRE, prince sujet de la reine d'Argos.
TRASILE, prince sujet du roi de Crète.
DORINE, CLÉONE, } confidentes d'Ériphile.
ARCAS, confident de Nicandre.

La scène est dans Argos.





TIMOCRATE.

TIMOCRATE.

S'il vous faut à ce prix racheter votre haine,
Pour dispenser vos lois, daignez faire une reine.

Acte V, sc. VIII

ACTE PREMIER

SCÈNE I

NICANDRE, ARCAS.

NICANDRE.

Mais es-tu bien certain que ce soit Cléomène?
Tes yeux t'ont pu trahir?

ARCAS.

Il est avec la reine,
Seigneur; et son retour qu'exprès l'on fait savoir,
Dans le peuple alarmé jette un nouvel espoir.
Avec joie, à l'envi, déjà chacun publie
Ce qu'il a fait pour nous contre la Messénie;
Et, portant jusqu'au ciel le nom de ce héros,
Semble mettre en lui seul la défense d'Argos.

NICANDRE.

Jamais une si haute et vaste renommée
Par de nobles exploits ne fut mieux confirmée;
Et dans toute la Grèce il est fort peu d'États [bras.
Qui, pour mieux s'affermir, n'aient employé son
Partout son grand courage a contraint la victoire
De suivre ses désirs et respecter sa gloire;
Et bien plus souhaité qu'il n'était attendu,
Ce vaillant Cléomène enfin nous est rendu.
La justice des dieux par son retour éclate,
Ils s'en veulent servir pour perdre Timocrate.
Ce lâche roi de Crète attaquant cet État,
Veut d'un père perfide achever l'attentat :
Déjà devant Argos sa flotte ose paraître,
Mais l'orgueilleux tyran n'en est pas encor maître;
Et nous lui ferons voir peut-être dès ce jour
Ce que peut un grand cœur animé par l'amour.

ARCAS.

Seigneur, dans le dessein de plaire à la princesse,
Il semble qu'avec vous le destin s'intéresse,
Puisque par cette guerre il offre à votre bras
Tout ce qu'un bel espoir a de plus doux appas.
Combattez, et forçant l'orage qui s'apprête,
De son cœur à vos feux assurez la conquête,
Et de l'éclat d'un sceptre avec raison jaloux,
Le conservant pour elle, acquérez-le pour vous.

NICANDRE.

Hélas! C'est cette guerre à moi seul trop contraire
Qui détruit mon espoir quand tu veux que j'espère.
Pour vaincre la rigueur de nos premiers destins,
La reine a fait armer deux princes, ses voisins;
Tous deux sont accourus au besoin qui la presse,
Cependant, cher Arcas, ils ont vu la princesse;
Et comme il est trop vrai que la voir c'est l'aimer,
Tous deux également s'en sont laissé charmer.
Ainsi dans ses désirs ma flamme opiniâtre,
Trouve avec mon respect deux rivaux à combattre;
Et si ce seul respect tient mes sens étonnés,
Juge ce que feront deux rivaux couronnés.

ARCAS. [craindre,
Quoi que ces deux rivaux vous donnent lieu de
Si vous n'en aviez qu'un vous seriez plus à plain-
[dre.
Je sais bien que la reine, au besoin qu'elle a d'eux,
Dans l'amour qu'ils ont pris écoutera leurs vœux;
Mais comme choisir l'un serait irriter l'autre,
Leur bonheur suspendu fera naître le vôtre;
Et chacun d'eux enfin, l'un par l'autre détruit,
De ses prétentions vous laissera le fruit.

NICANDRE.

Mais s'il faut t'expliquer ma crainte tout entière,
Sais-tu que la princesse est orgueilleuse et fière?

ARCAS.

Quel que soit son orgueil, il manque en vous d'objet,
N'êtes-vous pas né prince?

NICANDRE.

Oui, prince, mais sujet.

ARCAS.

Mais sujet dont les soins toujours infatigables
Aux peuples nos voisins nous rendent redoutables.
Depuis plus de six ans, c'est d'eux que cet État
Sous une auguste reine emprunte son éclat;
Et vous avez fait voir par d'assez nobles marques
Ce qu'en vous peut le sang de nos premiers monar-
Avec ce privilège oserez-vous douter [ques;
Que son cœur...

NICANDRE.

Cesse, Arcas, cesse de me flatter.
Mes rivaux ont sur moi du moins cet avantage,
Qu'ils eurent en naissant un sceptre pour partage,
Et que sans son hymen dans le trône placés,
Mes vœux auprès des leurs semblent intéressés.
Oui, ce rang inégal où le ciel m'a fait naître,
Sans être ambitieux me force à le paraître,
Puisqu'enfin mon amour, qu'en vain je veux borner,
Demande une couronne, et n'en saurait donner.

ARCAS.

Vous vous alarmez trop.

NICANDRE.

Pour sortir de ce doute,
Employons auprès d'elle un ami qu'elle écoute.
Cléomène...

SCÈNE II

NICANDRE, CLÉOMÈNE, ARCAS.

CLÉOMÈNE.

Seigneur, il m'est bien glorieux
Qu'on se souvienne encor de mon nom en ces lieux,
Et qu'en le prononçant un grand prince m'assure
Qu'il sait avec bonté pardonner une injure.
Être parti sans ordre, et quitter cette cour...

NICANDRE.

Ce crime est effacé par votre heureux retour,
Ou s'il est ordonné que l'on vous en punisse,
Embrasser Cléomène en sera le supplice.

CLÉOMÈNE.

Ah, seigneur!

NICANDRE.

Mais au moins dans l'heur de vous revoir,
Ne me refusez pas ce que je dois savoir.
Si votre éloignement nous parut un peu rude,
Je n'en pus accuser que notre ingratitude,
Puisque par vous deux fois cet État défendu,
Ayant reçu beaucoup, vous avait peu rendu.
Parlez donc, Cléomène; et, si dans cet empire
Il est quelques honneurs où votre cœur aspire,
Pour réparer l'outrage...

CLÉOMÈNE.

Ah, de grâce, seigneur,
Arrêtez un discours qui blesse mon honneur.
Si l'on croit dans Argos que j'ai l'âme si basse,
Qu'un intérêt honteux m'y retienne ou m'en chasse,
Peut-être y montrerai-je avant un jour ou deux,
Qu'une mort éclatante est le prix que j'y veux.

NICANDRE.

Quoi, de nos ennemis souhaiter l'avantage
Quand à nous secourir la gloire vous engage?
Vous-même avecque vous c'est n'être pas d'accord.

CLÉOMÈNE.

Tel est l'injuste effet des caprices du sort.
Son ordre aveuglément contre nous se déploie :
Il me chassa d'Argos, c'est lui qui m'y renvoie;
Forcé par ces décrets je reviens en ces lieux.
Ne me demandez point que je m'explique mieux,
Seigneur, un tel secret m'est de telle importance,
Que la reine elle-même excuse mon silence.

NICANDRE.

J'aurais tort d'aspirer à plus qu'elle n'a su.

CLÉOMÈNE.

J'oubliais cependant l'ordre que j'ai reçu.
Avec vous en ce lieu j'ai charge de l'attendre;
Les princes d'autre part sont mandés pour s'y ren-
Je vous en donne avis. [dre.

NICANDRE.

Quel malheur survenu
Veut que sur l'heure ainsi le conseil soit tenu?

CLÉOMÈNE.

Quoi, vous ignorez donc l'audience secrète
Que lui fait demander l'ambassadeur de Crète?

NICANDRE.

L'ambassadeur de Crète? Ah! Vous me surprenez.

CLÉOMÈNE.

Pour sa réception les ordres sont donnés;
On l'allait faire entrer quand j'ai quitté la reine.

NICANDRE.

Quel qu'en soit le dessein, l'ambassadeur me gêne;
Et d'un vieil ennemi tout doit être suspect.

CLÉOMÈNE.

Puis-je être curieux sans perdre le respect,
Seigneur? Tout me surprend; et j'ai peine à com-
[prendre
Ce qu'un bruit fort confus m'a voulu faire entendre.
Quand je partis d'Argos, sur le commun rapport,
Du prince Timocrate on y croyait la mort.
Déjà depuis quatre ans l'âme aux soupirs ouverte,
Démochare, son père, en regrettait la perte;
Et ce vieux roi de Crète accablé de douleur,
Paisible en ses États, déplorait son malheur.
Cependant aujourd'hui par un sort tout contraire,
Je vois ce fils cru mort au trône de son père;
Et d'autres sentiments appuyant ses projets,
Je rencontre la guerre où j'ai laissé la paix.

NICANDRE.

Si de ces nouveautés votre esprit est en peine,
Faites réflexion sur cette vieille haine,
Qui cent fois de nos mers a fait rougir les eaux
Par le sang le plus pur et de Crète et d'Argos;
Tant qu'enfin le feu roi combattant Démochare,
Fait par lui prisonnier, périt chez ce barbare.
La reine hors d'état de venger son époux,
Sur l'offre de la paix déguise son courroux,
Et d'un tel attentat dissimulant l'offense,
Pour mieux l'exécuter, recule sa vengeance.
Elle arme toutefois, mais les Messéniens,
Osant renouveler des débats anciens, [tendre,
Nous font changer bientôt, pour vouloir trop pré-
Le dessein d'attaquer au soin de nous défendre.
Je ne parlerai point des différents combats
Qu'enfin après deux ans termina votre bras,
Quand l'issue en étant pour nous trop incertaine,
Le ciel nous envoya l'illustre Cléomène,
Par qui jusqu'en ses ports l'ennemi repoussé,
A ses prétentions eut bientôt renoncé.
Nous voyant affranchis d'une guerre si rude,
La reine que pressait sa vive inquiétude,
Voulut, pour apaiser les mânes d'un grand roi,
De ses armes en Crète aller porter l'effroi.
Vous sûtes ce dessein; et quoique votre absence
D'une prompte victoire affaiblît l'espérance,
Chacun ambitieux du nom de bon sujet,
Embrasse avidement ce glorieux projet.
Démochare surpris, et saisi d'épouvante,
D'un faible et vain effort trouble notre descente;
Tout fait jour, tout nous cède, il se retire, il fuit,
Enflés de ce succès nous en cherchons le fruit;
Et maîtres en dix jours de la moitié de l'île,
Nous l'allions assiéger dans sa dernière ville,
Si, cherchant à périr du moins avec éclat,
Il ne fût pas venu nous offrir le combat.
Il se donne sanglant, et déjà pleins de gloire
Nous cherchions par sa prise une entière victoire,
Quand nous voyons de loin, pour en rompre le cours,
Des escadrons épais voler à son secours.
Soudain à cet aspect son camp de joie éclate;
Ensuite l'on entend le nom de Timocrate,
Dont l'imprévu retour nous surprend à tel point
Qu'il jette le désordre où nous n'en craignions point.

CLÉOMÈNE.

Quoi, ce fut lui, seigneur...

NICANDRE.

Oui, le pourrez-vous croire?
Lui seul nous sut des mains arracher la victoire;
Et pour vous découvrir notre honte en deux mots,
Il nous fallut de nuit regagner nos vaisseaux.
Jugez si Démochare, après cette retraite,

Différa contre nous d'armer toute la Crète;
Mais quand de sa vengeance il croit être témoin
Sa mort à Timocrate en laisse tout le soin.
Alors ce nouveau roi se déclare sans peine,
Ainsi que de son sceptre, héritier de sa haine;
Et sa flotte en nos bords nous défend désormais
D'adoucir nos malheurs par l'espoir de la paix.
Mais la reine parait.

SCÈNE III

LA REINE, CRESPHONTE, LÉONTIDAS, NICANDRE, CLÉOMÈNE.

LA REINE, *à Cresphonte.*

J'estime votre zèle,
Prince, mais ce dessein me rendrait criminelle;
Et je dois redouter la colère des dieux.

CRESPHONTE.

Seront-ils contre vous pour un ambitieux?

LA REINE.

Quels que soient ses projets, s'ils méritent leur [foudre,
Leur justice sans doute en saura bien résoudre.
Quand vous aurez parlé, nous verrons quels avis
Dans cette occasion doivent être suivis.
(La reine s'assied, et fait asseoir les princes et Cléomène.)
Nobles et chers appuis d'une illustre couronne,
Dont la gloire à vos soins aujourd'hui s'abandonne,
Vous qui contre la Crète, en portez la splendeur,
Répondez par ma bouche à son ambassadeur.
Si je veux par la paix éloigner la tempête,
Ma fille d'un tyran doit être la conquête;
Et par son hymen seul, dont je frémis d'horreur,
Je puis de Timocrate apaiser la fureur.
Pour soutenir d'Argos la gloire tout entière,
Ici de vos conseils j'attends quelque lumière.
Parlez donc; et, sans fard, résolvez avec moi
Ce que des bons sujets doivent au sang d'un roi.

CRESPHONTE.

C'est par ce sentiment que je m'obstine à dire
Que, quoi que la vengeance à votre cœur inspire,
C'est au tyran de Crète en montrer peu d'ardeur
Que de le respecter dans son ambassadeur.
Rendez donc hautement menace pour menace;
Que sa mort soit le prix d'une insolente audace;
Et, par son châtiment, faites connaître à tous
Quel sang vous destinez aux mânes d'un époux.

LÉONTIDAS.

Je n'examine point quelle est cette maxime
Qui permet de punir un crime par un crime;
Mais ce vieux droit des gens, partout si révéré,
Pour le vouloir enfreindre, est un droit trop sacré.
Non qu'on doive excuser, dans l'orgueil qui le flatte,
L'indigne procédé du prince Timocrate.
En tête d'une armée expliquer son dessein,
C'est agir en amant bien moins qu'en souverain.
Cette honteuse paix, dont l'offre nous étonne,
Est un ordre absolu que sa fierté nous donne;
Et si quelque rebelle osait s'en dispenser,
Il tient la foudre en main toute prête à lancer.
Certes, il faudrait être ennemi de la gloire
Pour céder sans combat le prix de la victoire;
Et ce trône où sans peine il aspire à monter,
A son ambition vaut bien le disputer.
Ainsi, pour faire voir qu'on craint peu, quoi qu'il [ose,
Je ne répondrais rien sur l'hymen qu'il propose;
Et son ambassadeur retournerait confus
Deviner avec lui d'où viendraient mes refus.

NICANDRE.

Un tel avis sans doute est glorieux à suivre.
D'un reproche éternel je sais qu'il nous délivre,
Et qu'il part d'un grand cœur qui voit que sur l'État
L'hymen du roi de Crète est un noir attentat.
Mais ce n'est pas assez d'en rejeter la honte,
Dans un plus haut orgueil ne souffrons pas qu'il mon- [te;
Et pour lui mieux apprendre à ne pas s'élever,
Bravons cet ennemi qui pense nous braver.
Quelques fausses couleurs qui déguisent sa haine,
Cet hymen proposé n'est pas ce qui l'amène;
Et de quoi qu'il l'appuie, il n'arriva jamais
Qu'un appareil de guerre ait annoncé la paix.
Non, non, il avait cru que l'effroi de ses armes
Nous réduirait d'abord aux dernières alarmes,
Et que chassant d'Argos ses légitimes rois,
Chaque ville en tremblant irait prendre ses lois.
Il s'était figuré que pour s'en rendre maître,
Avec toute sa flotte il n'avait qu'à paraître;
Et, contre son espoir, ayant trouvé nos ports
En état de braver ses plus rudes efforts,
Sous l'offre d'une paix qu'il fait avec contrainte,
Il cache le désordre où le jette sa crainte.
Profitons-en, madame, et pour sauver l'État,
Lorsqu'il offre la paix, offrons-lui le combat.
Par là dès aujourd'hui prévenant sa menace,
Étonnons sa fierté par une belle audace,
Et faisons éprouver à cet ambitieux
Que jamais les tyrans ne sont amis des dieux.
C'est là mon sentiment, et le ciel me l'inspire
Pour votre propre gloire et le bien de l'empire.

LA REINE.

Et Cléomène enfin?

CLÉOMÈNE.

Je me tais par respect,
Aussi bien mon avis pourrait être suspect;
Et voyant pour l'État que trois grands princes veil- [lent,
C'est à moi de souscrire à tout ce qu'ils conseillent.

LA REINE.

Non, non, ce que déjà vous avez fait pour nous
Ne permet à l'envie aucun pouvoir sur vous;
Votre cœur m'est connu, parlez en assurance.

CLÉOMÈNE.

Puisque vous m'ordonnez de rompre le silence,
Je dirai qu'un bon roi doit n'oublier jamais
Qu'il est comptable aux dieux du sang de ses sujets;
Et qu'il n'est point de guerre, encor que légitime,
Qui par trop de longueur ne penche vers le crime.
Songez depuis un siècle à quel excès d'horreur
De vos dissensions a monté la fureur,

Et ce que peut encor, dans ces vives poursuites,
Cette même fureur si l'on n'en rompt les suites.
Vous le pouvez, madame, et revoir votre État
Par la paix qu'on vous offre en son premier éclat.
On vous en sollicite, et vous aurez la gloire
Qui dans tout l'avenir suivra votre mémoire,
D'avoir, malgré l'orgueil qui réglait leurs projets,
Réduit vos ennemis à demander la paix.

CRESPHONTE.

Ainsi, notre vertu lâchement endormie
De cette indigne paix souffrirait l'infamie,
Et la reine étouffant un trop juste courroux,
Vendrait pour l'acheter le sang de son époux?
De la mort du feu roi Démochare coupable,
En rend toute la Crète aujourd'hui responsable;
Et nous justifierions nous-mêmes cette mort,
Si de ses meurtriers nous recevions l'accord.

CLÉOMÈNE.

Seigneur, de ce soupçon qui souille sa mémoire
La honte rejaillit sur votre propre gloire;
Et vous ne songez pas qu'il expose au mépris
Ce rare privilège où vous êtes compris.
Ceux que dans votre rang, comme dieux de la terre,
Le ciel qui les forma n'a soumis qu'au tonnerre,
Par un ordre éternel sont en quelque façon,
Comme indignes du crime, au-dessus du soupçon;
Et ternir leur vertu par un sombre nuage,
C'est offenser les dieux dans leur plus noble image.
Si j'ose toutefois, pour décider ce point,
Donner à Démochare un juge qu'il n'a point,
Pour lever à la paix l'obstacle qui s'oppose,
Voyons de cette mort s'il put être la cause.
Le feu roi votre époux attaquant son État,
Blessé mortellement, fut pris dans un combat;
Et quoi qu'en ait osé publier l'imposture,
S'il mourut prisonnier, ce fut d'une blessure.
Le calme en vos États aussitôt affermi,
Du soupçon de sa mort purgea son ennemi.
Ce malheur remplissant tous vos sujets d'alarmes,
Laissait Argos en proie à l'effort de ses armes;
Et les Messéniens en guerre contre vous,
S'il eût voulu vous perdre, animaient son courroux.
Cependant qu'a-t-il fait digne de cette haine,
Qui d'un si noir soupçon le condamne à la peine,
Et qui, pour soutenir d'ambitieux desseins,
L'accuse au sang d'un roi d'avoir trempé ses mains?

CRESPHONTE.

Vous palliez en vain, avec un peu d'adresse,
Un crime qu'avec vous a su toute la Grèce.
Pour s'en justifier s'il proposa la paix,
La fausse mort d'un fils produisit ces effets.
Privé de Timocrate, à qui de sa victoire
Ce coupable vieillard devait toute la gloire,
Il borna des désirs dont la trop vaste ardeur
Manquait pour les remplir d'un bras déjà vainqueur;
Mais c'est trop balancer une belle entreprise.
Éprouvons quel parti le destin favorise,
Et si ce Timocrate est tant à redouter,
Qui de nous le craindra n'aura qu'à l'éviter.

CLÉOMÈNE.

Le succès réglera qui de nous le doit craindre;
Tel brave qui souvent devient le plus à plaindre,
Et peut-être...

LA REINE, *se levant.*

Il suffit. Je vois dans vos conseils
Pour moi, pour mon État des sentiments pareils,
Un même zèle en vous en fait la différence;
Mais pour vous expliquer enfin ce que je pense,
La Crète, quoi qu'on dise, est coupable vers moi
Du secret attentat qui fit périr un roi.
Depuis ce coup fatal j'aspire à la détruire;
Et quand par vos avis je cherche à me conduire,
De quoi que Timocrate ose flatter ses vœux,
Ce n'est pas son hymen, c'est sa mort que je veux.
Démochare sans lui tombait en ma puissance,
Son bras seul l'a soustrait à ma juste vengeance;
Et ce serait trahir les mânes d'un époux,
Que d'écouter pour lui des sentiments plus doux.
A ses mânes sacrés je le dois pour victime.
Qui sauve un criminel se charge de son crime;
Et j'atteste aujourd'hui les dieux nos souverains,
Qu'il payera de son sang s'il tombe entre mes mains.
Oui, tant que dans ces lieux j'aurai le nom de reine,
Si d'autres intérêts affaiblissent ma haine,
Puissent ces dieux vengeurs pour le dernier des [maux,
Sous les lois de la Crète assujettir Argos.
Cependant si ma fille a pour vous quelques charmes,
Princes, pour l'acquérir il faut prendre les armes,
Et livrant Timocrate à mon juste courroux,
Régler enfin mon choix qui balance entre vous.
Outre qu'à cet effort la gloire vous convie,
Sa main sera le prix de qui m'aura servie;
Et de mon ennemi couronnant le vainqueur,
Par mon ordre aussitôt fera suivre le cœur.

LÉONTIDAS.

Madame, permettez à l'amour qui m'en presse
D'aller sur cet espoir consulter la princesse.

LA REINE.

Allez, et l'assurez que le bien de l'État
Va porter ma réponse à l'offre du combat.

(*Elle donne la main à Cresphonte.*)

SCÈNE IV

NICANDRE, CLÉOMÈNE.

NICANDRE.

De vous-même à vous-même enfin puis-je me plain- [dre?
A souffrir votre avis j'ai voulu me contraindre,
Et quoiqu'il ruinât mon espoir le plus doux,
Je n'ai pu me résoudre à parler contre vous.
Jugez de cet effort par l'aveu de la flamme
Que la belle princesse a fait naître en mon âme;
Et si pour un amant il est supplice égal
A voir pour un ami préférer un rival.

CLÉOMÈNE.

Seigneur, je vous dois tout; mais c'est une faiblesse
D'avoir de faux respects où l'État s'intéresse;

Et je ne croirais pas qu'un zèle moins parfait
Répondît à l'honneur que la reine m'a fait.

NICANDRE.

Je n'en murmure point; mais comme enfin la reine
Fait dépendre aujourd'hui notre amour de sa haine,
Si jamais l'amitié signala votre foi,
Faites-le-moi paraître en combattant pour moi.
Après ce haut serment où son courroux éclate,
Il ne faut plus songer qu'à vaincre Timocrate;
Et celui qui de nous le met en son pouvoir,
Seul d'un illustre hymen peut conserver l'espoir.
Contre mes deux rivaux assurez-m'en la gloire.
Si vous êtes pour moi, j'ai déjà la victoire;
Et je puis, secondé d'un bras toujours vainqueur...
Mais quoi, vous soupirez?

CLÉOMÈNE.

J'en ai bien lieu, seigneur.
Mais pourquoi plus longtemps surprendre votre es-[time?
Privez-en un coupable en apprenant son crime;
Car quoiqu'à l'avouer je consente à regret,
Il vous en faut enfin confier le secret.
J'aime, hélas! De mon sort déplorant la bassesse,
Ne dois-je pas trembler à nommer la princesse?

NICANDRE.

Quoi! C'est elle...

CLÉOMÈNE.

Oui, seigneur, ses regards trop puissants
Ont contre ma raison fait révolter mes sens.
Dans la gêne secrète où cet amour m'expose,
De mon éloignement ne cherchez plus la cause.
Par une prompte fuite opposée à ces feux,
J'ai cru me dérober à l'orgueil de mes vœux;
Mais en vain, dans l'espoir de guérir par l'absence
Je m'en suis imposé l'affreuse violence,
Cet effort dans mon mal n'a pu me secourir,
La mort seule le peut, et je reviens mourir.

NICANDRE.

Certes, si vous aimez, l'exemple est assez rare
Qu'en faveur d'un rival un amant se déclare;
Et ce feu si secret s'est un peu démenti,
Lorsque de Timocrate il a pris le parti.
Comme toujours l'amour pour soi seul s'intéresse,
Conseiller son hymen, est-ce aimer la princesse?
Vous l'aimez, dites-vous, et la pouviez donner?

CLÉOMÈNE.

Cessez, cessez, seigneur, de vous en étonner.
L'amour qu'au désespoir la raison abandonne,
S'attache à ce qu'il ôte, et non à ce qu'il donne.
C'était toujours beaucoup pour flatter ma douleur,
Que faire à trois rivaux partager mon malheur.
Par ce fatal hymen dont votre amour s'offense,
Les deux princes, et vous, perdiez toute espérance;
Et de cette douceur mon esprit abusé
Ne voyait plus un mal qu'il s'était déguisé.
« La princesse, » disais-je en ma triste pensée,
« Acceptant Timocrate obéira forcée;
Et suivant de son sort le décret inhumain,
Réservera le cœur en lui donnant la main.
Sa contrainte à mes maux me la peindra sensible;
Et puisqu'enfin pour moi sa perte est infaillible,
J'aime mieux qu'à ma flamme elle échappe en ce [jour
En victime d'État qu'en victime d'amour. »
Voilà sur quoi mon âme au désespoir ouverte,
Tâchait d'envelopper mes rivaux dans sa perte;
Et dans ces sentiments, de leur bonheur jaloux,
Jugez, seigneur, jugez ce que je puis pour vous.

NICANDRE.

Mais à suivre l'erreur dont votre âme est charmée,
Qu'espérez-vous enfin?

CLÉOMÈNE.

Me perdre dans l'armée,
Et sans être connu, sautant de bord en bord,
Vaincre cet ennemi dont Argos veut la mort.

NICANDRE.

Et vous ne doutez pas que l'État, que la reine
N'accordent tout alors aux vœux de Cléomène,
Et n'enfreignent ces lois, qui dans le sang royal
Défendirent toujours un hymen inégal?

CLÉOMÈNE.

Quelque témérité qu'il fasse ici paraître,
Cléomène, seigneur, sait encor se connaître,
Et n'oubliera jamais que de sa passion
Un éternel silence est la punition.
Mais s'il vainc Timocrate, il a quelque espérance
De voir de ses rivaux le bonheur en balance,
Et que le sang d'un roi, par lui seul satisfait,
D'un si funeste choix reculera l'effet.
Mais après un aveu si vain, si téméraire,
Armez contre un ingrat, armez votre colère;
Et puisque son malheur vous porte à le haïr
Empêchez par sa mort qu'il n'ose vous trahir.

NICANDRE.

Non, non, ne craignez point, mon amour, quoi-[qu'extrême,
Ne prétend rien de vous qui soit contre vous-même.
Abandonnez votre âme à ces doux sentiments,
Qui d'un feu sans espoir amusent les tourments;
J'y consens, et je puis y consentir sans peine,
Lorsque mon cœur pour vous incapable de haine,
Admirant de vos feux l'aveuglement fatal,
Plaint en vous un ami, sans y craindre un rival.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

ÉRIPHILE, CLÉONE.

CLÉONE.

Si c'est là contre lui tout ce qui vous anime,
Madame, son malheur est plus grand que son crime;
Et vous jugez sans doute avec trop de rigueur
Du zèle qui pour vous fait agir son grand cœur.
Ce généreux conseil dont votre esprit s'étonne,

Vous assurait l'éclat d'une double couronne,
Et par le doux accord d'un hymen glorieux,
Remettait pour jamais le calme dans ces lieux.

ÉRIPHILE.

Si pour moi cet hymen n'avait eu rien de lâche,
Rien qui pût sur ma gloire imprimer quelque tache,
Les princes qu'animait un zèle au sien pareil,
Auraient de leurs avis appuyé son conseil.

CLÉONE.

Ils ont tous rejeté l'hymen de Timocrate,
Mais leur amour par là plus que leur zèle éclate;
Et cette passion qu'expliquent leurs respects,
Parlant contre un rival, les rend un peu suspects.
C'est en quoi je croirais avecque moins de peine
Qu'il fallait préférer l'avis de Cléomène,
Puisque tout à l'État, sans intérêt pour lui...

ÉRIPHILE.

Ah! C'est là ce qui fait mon plus cruel ennui.
Pourquoi rappelles-tu dans ma triste mémoire
Ce que, tout vrai qu'il est, je cherche à ne pas [croire;
Que proposant ma mort, sans y prendre intérêt,
Ce lâche Cléomène en ait donné l'arrêt?

CLÉONE.

Ce discours me surprend.

ÉRIPHILE.

Apprends d'une princesse,
Apprends la criminelle et honteuse faiblesse;
Et sachant ce qu'encor tu n'oses deviner,
Il sera juste alors, commence à t'étonner.
Si les princes n'ont pu dans l'espoir qui les flatte,
Souffrir aucun accord avecque Timocrate,
Ce rare et grand conseil qui lui donnait ma foi,
Le croiras-tu parti d'un cœur qui fut à moi?
Je l'aimai cet ingrat, oui, j'aimai Cléomène;
Mais qu'inutilement j'ose flatter ma peine,
Si, malgré mon courroux, par son crime enflammé,
Je sens que j'aime encor, quand je dis que j'aimai!
Hélas! Lorsqu'à mes pieds avec de fausses larmes
Le traître à mon orgueil faisait rendre les armes,
Ce spécieux dehors d'un immuable amour
Cachait la trahison qu'il vient de mettre au jour.

CLÉONE.

Elle n'a point d'égale, et pour moi je veux croire,
Pour amoindrir son crime et sauver votre gloire,
Que ses feux dans l'abord peut-être mal reçus
Perdirent tout espoir de vaincre vos refus.

ÉRIPHILE.

Encor qu'une princesse ait cela d'elle-même,
De ne pas s'abaisser jusqu'à dire qu'elle aime,
Et que ce rang illustre, au milieu de ses feux,
Défende sa vertu d'un terme si honteux,
Quelque empire qu'elle ait sur son âme enflammée,
N'est-ce pas l'avouer que souffrir d'être aimée?
Je l'ai souffert, Cléone, et tu tâches en vain,
Lorsque je sens le coup, de me cacher la main.
Il me vient d'un ingrat, il me vient d'un parjure,
Et j'ai bien mérité le tourment que j'endure.

CLÉONE.

Quoi, c'eût été donc peu pour cet audacieux
D'avoir jusque sur vous osé lever les yeux?

ÉRIPHILE.

Ah, qu'il lui fut aisé d'être assez téméraire
Pour porter ses désirs au dessein de me plaire,
Puisque mon cœur se fit par trop de lâcheté
Le complice secret de sa témérité!
Contrainte à l'avouer, je l'avoue avec honte,
Je rendis son audace et plus forte et plus prompte;
Et le rang que je tiens la pouvant arrêter,
J'en descendis exprès pour l'y faire monter.
Son feu qu'il s'efforçait de contraindre au silence,
Dans mes confus regards en trouvait la défense;
Et cet ordre secret se découvrant par eux,
Mon cœur semblait courir au-devant de ses vœux.
Je voyais à regret que sa flamme timide
Osât encor trembler sur la foi d'un tel guide.
Ainsi, ma complaisance animant ses désirs,
J'empêchais son respect d'étouffer ses soupirs;
Et permettant aux miens de flatter son martyre,
Je me disais pour lui ce qu'il n'osait me dire.
Il m'en a bien punie, et ma facilité
Reçoit enfin le prix qu'elle avait mérité.
Je vis sa trahison d'abord dans sa retraite,
Mais demeurant douteuse, elle était imparfaite;
Et pour mieux me confondre, et pour mieux me bra- [ver,
Par ce dernier outrage il revient l'achever.

CLÉONE.

Un tel mépris sans doute est un rude supplice;
Mais voyez que par là les dieux vous font justice,
Et que dans votre cœur ils veulent étouffer
Un feu dont la raison avait dû triompher;
Car Cléomène enfin, quoi qu'on en veuille croire,
Doit toute son estime à l'éclat de sa gloire,
Et quand sa perfidie arme votre courroux,
Que voyez-vous en lui qui soit digne de vous?
C'est un Grec inconnu qu'un peu de renommée
A peint illustre et grand à votre âme charmée,
Et qui, n'étant point prince, aspirerait en vain
A mériter l'honneur de vous donner la main.

ÉRIPHILE.

Hélas! Quand par l'amour la raison est séduite,
Elle abandonne un cœur à sa propre conduite;
Et libre en ses désirs, on doit peu s'étonner
S'il cherche à ne rien voir qui le puisse gêner.
D'abord que Cléomène eût surpris mon estime,
L'audace de ses feux me parut légitime;
Et prenant ses respects pour garants de sa foi,
« Puisqu'il ose m'aimer, il est digne de moi, »
Disais-je, « et de ses vœux le téméraire hommage
D'un cœur qui se connaît est un clair témoignage. »
C'est ainsi qu'avec lui mon courage abattu,
Était d'intelligence à trahir ma vertu.
Ainsi mon lâche cœur s'en déguisant l'injure,
Avouait de mes sens la secrète imposture;
Alors ma passion, pour me séduire mieux,
M'offrant dans Cléomène un héros glorieux,
Sans voir ce qu'il était, sans le vouloir connaître,

Je voyais seulement ce qu'il méritait d'être.

CLÉONE.

Madame, si tantôt blâmant votre courroux,
J'ai pu dire...

ÉRIPHILE.

Tais-toi, Nicandre vient à nous.

SCÈNE II

ÉRIPHILE, NICANDRE, CLÉONE.

NICANDRE.

Madame, enfin le ciel par une haine ouverte,
Semble de Timocrate avoir juré la perte,
Puisque après les serments que la reine en a faits
Sa mort seule pour nous est le sceau de la paix.
Ce combat où déjà chaque parti s'apprête,
Ne se donne aujourd'hui qu'au péril de sa tête,
Elle en est le seul but; et quoique des cœurs bas
L'espérance du prix soit l'ordinaire appas,
Celui qu'on nous propose... Hélas! Que vais-je faire?
Je tremble à m'expliquer, et je ne puis me taire;
Et dans mes sentiments interdit et confus,
J'en découvre le trouble, et n'ose rien de plus.

ÉRIPHILE.

Non, non, Nicandre, non, cessez de vous contraindre,
Je connais quel sujet vous avez de vous plaindre;
Et vous craignez en vain que je prenne intérêt
Au juste désaveu d'un prix qui vous déplaît.
Quelque pressant devoir qui hâte sa vengeance,
A trop d'emportement la reine se dispense,
Quand pour vous animer à servir son courroux,
Elle prend hors de vous ce qui doit être en vous.
Un cœur qui s'abandonne au désir de la gloire,
N'a jamais que soi-même à consulter et croire;
Et, quoi qu'il fît de grand, il aurait à rougir
Si sa propre vertu ne le faisait agir.
Ainsi, dans ce combat où l'honneur vous engage,
L'espoir de mon hymen n'est qu'un pompeux outrage;
Et, loin que son refus irrite ma fierté,
Je me plains avec vous de son indignité.
C'est aux courages bas, c'est aux âmes vulgaires
A goûter lâchement ces amorces grossières;
Et qui peut en montrer un cœur moins abattu,
Alors même qu'il l'augmente, affaiblit sa vertu.
Craignez donc un hymen contraire à votre estime,
Faites-en éclater un mépris légitime,
Et montrez qu'un grand cœur embrasse un grand exploit
Moins par l'espoir du prix que par ce qu'il se doit.

NICANDRE.

Moi, des mépris pour vous! Ah! Bien plutôt, madame,
Souffrez que je renonce à cette grandeur d'âme,
Dont le charme pour moi n'a rien que d'odieux,
S'il lui faut immoler un espoir glorieux.
Non que j'ose en prétendre un plus haut avantage,
Que d'en faire à vos pieds un juste et plein hommage,
Mais s'il me laisse encore à craindre également,
Au moins il m'autorise à me montrer amant.
C'est ici qu'un regard plus ou moins favorable
Me peut faire ajouter, heureux ou misérable.

ÉRIPHILE.

Quel charme en ce bonheur penseriez-vous trouver,
Qu'un regard peut détruire aussitôt qu'achever?
Par sa fragilité connaissez sa faiblesse,
Et, sans vous éblouir d'une vaine promesse,
Soumettez hautement à la gloire, à l'honneur,
Les appas décevants d'un si faible bonheur.
Défendez jusqu'au bout l'éclat de votre vie
Des traits empoisonnés que décoche l'envie.
C'est au trône d'Argos qu'on en veut aujourd'hui,
Et le devoir du sang vous en faisant l'appui,
Ne lui donnez pas lieu de dire que Nicandre
Le voulut partager avant que le défendre,
Et qu'au moins il fallut que l'espoir de ma main,
Pour être bon sujet, le rendît souverain.

NICANDRE.

Hé quoi, madame, hé quoi, ma conduite passée
Vous peut-elle souffrir cette injuste pensée,
Et quand vos intérêts ont exposé mon sang,
M'a-t-on vu démentir la gloire de mon rang?
Par quel complot secret ai-je pu faire naître
Cet outrageant soupçon que vous faites paraître,
Et qui de ma princesse éblouissant les yeux,
Ne lui fait voir en moi qu'un prince ambitieux?
Ah! Si ce pur amour qui règne dans mon âme,
Prend de sombres couleurs pour vous peindre ma flamme...

ÉRIPHILE.

Nicandre, c'en est trop; enfin vous me forcez
D'opposer ma colère à des feux insensés,
J'en voulais étouffer les chaleurs indiscrètes;
Mais puisque je vous vois oublier qui vous êtes,
Pour punir votre orgueil, c'est le moins que je puis
Que de vous faire ici souvenir qui je suis.
Certes, si sur l'espoir dont vous flatte la reine,
Vous tenez de mon cœur la conquête certaine,
Ce cœur né pour le trône est d'un rang bien abject,
S'il n'est qu'un prix sortable aux devoirs d'un sujet.
C'est le nom que je donne à ces exploits célèbres
Qui dérobent le vôtre à l'horreur des ténèbres,
Et qui sont trop payés lorsque le souvenir
S'en transmet par la gloire aux siècles à venir.
Outre qu'un bon sujet qui n'agit et ne pense
Qu'à remplir ces devoirs où soumet la naissance,
Eût-il seul empêché la chute de l'État,
Sitôt qu'il s'en souvient, n'est qu'un sujet ingrat,
Et qu'il serait honteux d'attendre aucun salaire,
Quand on sait qu'on a fait que ce qu'on a dû faire.

NICANDRE.

Je vous entends, madame; et je vois clairement
Qu'il faut être né roi pour être votre amant.
Au moins si mon espoir est si peu légitime,
Ma mort saura bientôt en effacer le crime,
Et laisser par respect à l'un de mes rivaux
Le prix qu'acquiert un sceptre à ses heureux travaux.

ÉRIPHILE.

Dans ce sceptre pour moi vous croyez trop de charmes;
Et si ces deux rivaux vous causent tant d'alarmes,
Pour vous désabuser, apprenez que mes vœux

Seront dans le combat plus pour vous que pour eux.

NICANDRE.

Se pourrait-il...

ÉRIPHILE.

Allez, cela vous doit suffire.
Suivez les sentiments que l'honneur vous inspire,
Et sachez qu'un grand cœur, s'il veut toucher le
Doit mériter beaucoup et ne demander rien. [mien,

SCÈNE III

ÉRIPHILE, CLÉONE.

CLÉONE.

Son espoir était mort, vous l'avez fait revivre.

ÉRIPHILE.

De deux princes amants par là je me délivre;
Et s'il vainc Timocrate, au moins quitte vers eux,
Mes ordres d'un sujet sauront borner les vœux.
Ce n'est pas qu'après tout je me trouve obligée
A me faire le prix d'une reine vengée;
Mais nos vieux démêlés sont assez importants
Pour ne pas faire encor de nouveaux mécontents,
Car je n'ose espérer que l'ingrat Cléomène...

CLÉONE.

Madame, le voici.

ÉRIPHILE.

Cléone, quelle peine!
N'importe, éloigne-toi. Tout parjure qu'il est,
S'il daigne s'excuser, sa présence me plaît.

SCÈNE IV

ÉRIPHILE, CLÉOMÈNE.

ÉRIPHILE.

[dre
Que voulez-vous de moi? Venez-vous pour me plain-
Du refus d'un hymen qui me rend tout à craindre,
Ou si le roi de Crète assuré de vos soins
A pu vous ordonner de me voir sans témoins?

CLÉOMÈNE.

Ah! Madame...

ÉRIPHILE.

Parlez. Si c'est ce qui vous mène,
Je vous dois audience aussi bien que la reine.

CLÉOMÈNE.

Pour me faire jouir de toute sa douceur,
Daignez me la promettre avecque moins d'aigreur,
Ma princesse.

ÉRIPHILE.

Est-ce à moi que ce discours s'adresse?
Qui peut trahir Argos me nomme sa princesse;
Et lorsque de ses vœux notre honte est l'objet,
Me nommant sa princesse, il se dit mon sujet!
Si l'indignation d'un conseil bas et lâche [che,
Me fait vous témoigner quelque aigreur qui vous fâ-
Jugez contre un sujet quel serait mon courroux,
Par le peu d'intérêt que je dois prendre en vous.

CLÉOMÈNE.

Et j'ai pu m'attirer un traitement semblable
Par le plus bel effort dont l'amour soit capable?
Car j'atteste les dieux...

ÉRIPHILE.

Non, non, c'est perdre temps.
Une excuse de vous n'est pas ce que j'attends;
Et quand mon cœur pourrait s'en pardonner l'injure
Quelle foi donnerais-je aux serments d'un parjure?

CLÉOMÈNE.

Moi, parjure, madame! Et d'un soupçon si bas
Vos propres sentiments ne me défendent pas?
Ah! Si de mes respects désavouant l'hommage,
Ma foi d'un tel reproche a mérité l'outrage...

ÉRIPHILE.

En effet, c'est fort bien signaler votre foi,
Que servir Timocrate aujourd'hui contre moi.
Son hymen conseillé d'injustice m'accuse?
Ingrat, voilà ton crime, apprête ton excuse;
Car, quoique de ta part il me dût peut toucher,
J'ai la faiblesse encor de te le reprocher.
Cette fierté qu'en moi la naissance autorise,
A ta fausse vertu ne s'était donc soumise
Qu'afin de te voir faire un lâche désaveu
D'un triomphe si beau qui t'a coûté si peu?

CLÉOMÈNE.

Ah! Daignez mieux juger du zèle qui m'anime,
D'un bel excès d'amour ne faites pas un crime;
Et dans ce même avis, suspect de lâcheté,
Voyez jusqu'où pour vous cet amour m'a porté.
Il m'a fait renoncer à tous ces avantages
Qu'un glorieux espoir permet aux grands courages
Afin de mieux aimer j'ai voulu me haïr,
Et je me suis trahi de peur de vous trahir.

ÉRIPHILE.

Quoi, toi seul applaudir aux vœux de Timocrate,
N'est pas montrer une âme aussi lâche qu'ingrate
Et quand ta trahison par là se met au jour,
J'en dois prendre l'effet pour des marques d'amour

CLÉOMÈNE.

Quoi, vous pourriez souffrir avecque moins de peine
Qu'un servile intérêt fît agir Cléomène,
Et que, lorsque le ciel s'offre à vous couronner,
Il vous ravît un bien qu'il ne peut vous donner?
Non, non, ma passion est assez noble et pure
Pour savoir de mon cœur étouffer le murmure,
Quand cette belle ardeur dont l'appas m'est si doux
Sans me considérer s'attache toute à vous.
Ainsi lorsque j'ai vu par la paix qu'il souhaite,
Timocrate à vos pieds mettre toute la Crète,
Que son hymen offert s'en faisant le soutien
Assurait votre trône en vous plaçant au sien,
Vous devant un conseil et grand et magnanime,
Ma flamme à balancer aurait cru faire un crime
Et contre vos soupçons les dieux me sont témoins
Que j'eusse été perfide à le paraître moins.

ÉRIPHILE.

Je croyais que l'amour qu'un tel revers accable,
Lorsqu'il perd tout espoir, n'était pas si traitable

qu'il désavouait comme autant d'attentats,
s générosités qui lui font des ingrats.

CLÉOMÈNE.

ussi de mes conseils si l'effet devait suivre,
e sais d'un tel malheur par où l'on se délivre;
ma vie immolée à mon cruel devoir,
rait bien ménager la douleur de le voir.
i, du même moment que la fortune ingrate
semblé se résoudre à flatter Timocrate,
me victime due à ce fameux accord,
éomène sans doute eût achevé son sort;
p heureux, si mourant pour vous avoir servie,
eût vu dans sa mort la gloire de sa vie;
si de cette mort le secret avéré,
vous placer au trône eût servi de degré.
elez ce dessein, faiblesse, ingratitude,
nez-lui, s'il se peut, encore un nom plus rude,
par là seulement que ce cœur amoureux
u justifier l'audace de ses feux.
ncer pour l'amour au soin de sa fortune,
que le faible effet d'une vertu commune;
a vu mille amants, dans ses moindres douceurs,
uver la pente aisée aux mépris des grandeurs,
pour l'objet aimé, sans que rien les étonne,
itter parents, amis, sceptre, trône, couronne;
is il est inouï peut-être avant ce jour,
ucun ait immolé l'amour même à l'amour.
consacrer mon nom au temple de mémoire,
à moi que le ciel en réservait la gloire,
devait sans doute à ma fidélité;
ose jusque-là flatter ma vanité,
d'un effort, si grand, si beau, si peu croyable
vous fit seule digne, il m'a fait seul capable.

ÉRIPHILE.

moins, si tu me crois le courage si bas,
des seules grandeurs je goûte les appas,
princes, dont l'amour vient servir notre haine,
vaient par leur hymen me faire deux fois reine;
préférer au leur celui d'un ennemi,
n'est que te montrer généreux à demi.

CLÉOMÈNE.

s! Vous plaignez-vous de cette préférence,
nd ils n'ont rien en eux par delà la naissance,
dont un grand courage ait lieu d'être jaloux,
l'illustre projet de soupirer pour vous?
t à succomber sous un revers insigne,
flamme a cru devoir ne céder qu'au plus digne,
e laisse, madame, à juger qui des trois,
t parler pour lui de plus nobles exploits.

ÉRIPHILE.

vent la renommée est mal instruite, ou flatte;
quoiqu'elle ait osé nous vanter Timocrate,
vertu qui produit les exploits les plus grands,
celle quelquefois qu'on punit aux tyrans;
c'est avec raison ce qu'en lui je soupçonne,
je veux m'arrêter aux marques qu'il en donne.

CLÉOMÈNE.

i ne croyez pas que mon juste courroux
vu sans s'indigner qu'il armât contre vous.
Pour savoir ses desseins, en prévenir la suite,
D'un zèle impatient je choisis la conduite;
Et quoiqu'un ordre exprès, connu dans chaque port,
De Crète aux étrangers eût défendu l'abord,
Je passai dans sa cour, plein de cette vengeance
Que de ma passion pressait la violence.
Mais, hélas! Eus-je lieu de la précipiter,
Quand j'appris qu'il n'armait que pour vous mériter,
Et qu'une ardeur si belle échauffant son courage,
Je devais dans son cœur respecter votre image?
J'avouerai plus encor, dussé-je me trahir,
Tout mon rival qu'il est, j'ai peine à le haïr;
Et de soi le mérite étant partout aimable,
Si quelque chose en moi vous paraît estimable,
Si ce zèle en mon cœur par la gloire produit
De quelque grandeur d'âme a mérité le bruit,
Il la possède toute, avec cet avantage
Qu'élevé sur un trône où brille son courage,
De ce premier éclat ses exploits revêtus
Donnent un double prix à ses moindres vertus.

ÉRIPHILE.

Eh bien, sans respecter ton amour ni ta gloire,
Fais pour ce cher rival ce qu'on n'eût osé croire;
Et puisqu'en ta louange il trouve un faible appui,
Contre toi, contre moi, va combattre pour lui.
Tu me verras constante et fidèle en ma haine,
Avouer hautement les serments de la reine,
Encourager moi-même à mériter ma foi
Ceux que jusques ici j'ai dédaignés pour toi,
Et par un noble orgueil que la gloire autorise,
De ma main à tes yeux récompenser sa prise.
Quel triomphe de voir son sort précipité,
Confondant son orgueil, punir ta lâcheté,
Et dresser, par l'éclat d'une seule victoire,
De ton ingratitude un trophée à ma gloire!

CLÉOMÈNE.

Cessez de soupçonner de sentiments ingrats
Ce cœur qu'un rival touche, et ne partage pas.
Puisque vous le voulez, sa perte est assurée,
Il ne peut l'éviter quand vous l'avez jurée,
J'y cours; et si pour lui mon zèle officieux
A tâché d'étaler son mérite à vos yeux,
Rendant à sa vertu ce tribut légitime,
Je ne l'ai regardé que comme une victime,
Que mon amour soumis osant vous destiner,
Pour vous l'immoler mieux, a voulu couronner.

ÉRIPHILE.

Non, non, n'embrasse point une vertu contrainte.

CLÉOMÈNE.

Le respect me défend le murmure et la plainte;
Mais je veux que les dieux, pour punir mes serments,
M'exposent chaque jour à de nouveaux tourments,
S'il est trône, grandeurs, que mon âme souhaite
A l'égal de vous voir souveraine de Crète;
Et si j'épargne rien, quoi que vous présumiez,
Pour en mettre dans peu la couronne à vos pieds.
Est-ce assez noblement répondre à votre haine?

ÉRIPHILE.

Va, tu n'ignores pas ce qu'a promis la reine.

Combats, vaincs, et surtout n'expose pas ma foi
A refuser ailleurs ce qui n'est dû qu'à toi.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

ÉRIPHILE.

Quel sentiment confus et d'espoir et de crainte
Tient mes vœux tour à tour dans mon cœur suspen-
De quel bizarre sort l'injurieuse atteinte [dus?
Se plaît à les voir confondus?
Tout mon sang s'émeut et s'altère
A songer que déjà peut-être on est aux mains.
Je sais que poursuivant la vengeance d'un père,
La justice veut que j'espère;
Mais parce que j'aime, je crains.

Tu l'emportes, ô crainte, et ma raison te cède;
Si ce cruel combat satisfait mon devoir,
Ce cœur que malgré moi Cléomène possède,
Ne s'en permet pas plus d'espoir.
Ainsi, d'une image trop noire
Le seul péril qu'il court vient frapper mes esprits;
Et je regarde peu ce qui lui vient de gloire,
Quand il poursuit une victoire
Dont je ne puis être le prix.

Oui, c'est en vain pour lui que mon feu s'intéresse;
L'impérieux orgueil du trône qui m'attend,
A son plus doux appas vient opposer sans cesse
Ce qu'il a de plus éclatant.
D'une source si peu commune
Il sait tirer ce sang à qui je dois le jour,
Que dans cette grandeur à moi-même importune,
Pour devoir trop à la fortune,
Je n'accorde rien à l'amour.

Dure fatalité, dont l'ordre tyrannique
M'asservit en esclave à ce que je me dois,
Et qui sur mes désirs jette un joug magnifique,
Dont l'éclat déguise le poids.
Que me sert-il qu'un diadème
D'un absolu pouvoir soit l'infaillible appui?
Que me sert de mon rang la majesté suprême
Si je ne puis rien pour moi-même
Lorsque je puis tout pour autrui?

Ainsi, quand tu vaincrais, ne crois pas, Cléomène,
Que mon amour osât se déclarer pour toi,
Tu peux par ton mérite égaler une reine,
Mais tu n'as pas le nom de roi.
Ce défaut qui fait mon supplice
N'offre point de remède à mon cœur abattu;
Et tel est de mon sort le scrupuleux caprice,
Que je te fais une injustice
Par un principe de vertu.

SCÈNE II

ÉRIPHILE, CLÉONE.

ÉRIPHILE.

Hé bien, Cléone, enfin que devons-nous attendr
Qu'as-tu su? Qu'a-t-on fait? Et que viens-tu m'appre [dr

CLÉONE.

Un succès qui sans doute à nos vœux était dû,
L'orgueil de Timocrate enfin est confondu;
Et ce fameux héros, tout vaillant qu'il puisse êt
Doit craindre nos guerriers puisqu'il n'ose paraît
Chacun d'eux à l'envi le défie au combat.

ÉRIPHILE.

Il agit plus en chef peut-être qu'en soldat,
Et ne pas s'exposer à ce premier orage,
Sans doute est moins défaut qu'adresse de courag
Quelque raison l'engage à réserver son bras.

CLÉONE.

Trasile prisonnier, ne l'étonne donc pas?

ÉRIPHILE.

Quoi, Trasile, Cléone? O dieux, est-il croyable,
Ce chef de son parti le plus considérable?
Mais, Cléone, après tout ce peut être un faux bru

CLÉONE.

Non, non, devant la reine on l'a déjà conduit,
Où pour couvrir la honte où sa prise l'expose,
« L'amour de Timocrate en est la seule cause,
A-t-il dit, « et sans doute on vainc mal aisémen
Lorsqu'il se faut soumettre aux ordres d'un aman
Sans oser attaquer réduits à nous défendre,
Vous nous offrez du sang que l'on craint de répandr
Et l'espoir du triomphe est rarement permis
A qui veut épargner ses propres ennemis. »

ÉRIPHILE. [croi

Ainsi, quand nous vaincrons, si nous l'en voule
A l'amour de son roi nous en devrons la gloire;
Il arme contre nous, et nous veut épargner?

CLÉONE.

Par ce respect peut-être il prétend vous gagne

ÉRIPHILE.

Il n'y peut employer qu'un effort inutile.

CLÉONE.

Je le crois; mais, madame, à parler de Trasile,
La curiosité touche peu votre cœur,
De ne pas demander quel en est le vainqueur.

ÉRIPHILE.

Hélas! S'il était tel qu'il pût flatter ma peine,
J'aurais ouï déjà le nom de Cléomène;
Et comme à ses rivaux je crains de trop devoir,
Après Trasile pris je n'ai rien à savoir.

CLÉONE.

Au moins à son défaut si j'ai su vous entendre,
Vous souhaitiez tantôt l'avantage à Nicandre;
Et c'est par sa valeur que Trasile soumis

Semble semer l'effroi parmi nos ennemis.
Leur courage déjà s'allentit par sa prise;
Et pour peu qu'aujourd'hui le ciel nous favorise,
J'ose presque augurer de ces premiers exploits
...e nous verrons dans peu la Crète sous vos lois.

ÉRIPHILE.

...ant que mon espoir sur ton zèle s'assure,
...prenons si la reine en avouera l'augure.

SCÈNE III

LA REINE, ÉRIPHILE, DORIDE, CLÉONE.

ÉRIPHILE.

...dame, enfin les dieux se déclarant pour nous,
...blent flatter nos maux d'un espoir assez doux;
...j'allais vous jurer...

LA REINE.

Ah! ma fille!

ÉRIPHILE.

Madame,
...e dois-je présumer du trouble de votre âme?

LA REINE.

...loin qu'un juste espoir puisse adoucir nos maux
...viens te préparer à des malheurs nouveaux.

ÉRIPHILE.

...l changement soudain me défend que j'espère?
...prise de Trasile est-elle imaginaire,
...pour nous accabler d'un plus rude revers,
...dieux par quelque traître ont-ils brisé ses fers?

LA REINE.

..., sa prison est sûre, et je crains peu sa fuite;
...d'un combat funeste ignores-tu la suite?

ÉRIPHILE.

...'ai rien su de plus.

LA REINE.

Lis dans mon désespoir
...u'on me laisse encore à te faire savoir,
...che à m'épargner la douleur de te dire
...le ciel contre nous pour un tyran conspire.
...bord Trasile pris semblait nous assurer
...tout ce que ma haine avait droit d'espérer.
...siens que cette prise avait remplis d'alarmes,
...s'offraient qu'en désordre à soutenir nos armes,
...nd, pour chasser l'effroi dans leur parti semé,
...ocrate paraît superbement armé.
...isière abaissée, il exhorte, il commande,
...uvelle en est sue et la joie en est grande;
...hauts cris que les siens en poussent jusqu'aux cieux
...t de notre malheur le présage odieux.
... princes pour voler où l'amour les engage,
...ttent imprudemment leur premier avantage;
...ourant attaquer cet ennemi nouveau,
...phonte le premier accroche son vaisseau,
...ute dans son bord; figure-toi le reste,
...y donne un combat et sanglant et funeste.
...ain Léontidas, jaloux de son bonheur,
... d'en partager le péril et l'honneur,
Mais il ne peut sitôt contenter son envie
Qu'il ne trouve déjà que Cresphonte est sans vie.

ÉRIPHILE.

Il est mort?

LA REINE.

Oui, ma fille; et, pour comble de maux,
Même sort attendait deux illustres rivaux,
Léontidas n'est plus.

ÉRIPHILE.

Que dites-vous, madame?

LA REINE.

Tous deux par Timocrate ont vu couper leur trame;
Et ce fier ennemi triomphe injustement
De toute la fureur de mon ressentiment;
Vois dans un tel destin ce qui nous reste à craindre.

ÉRIPHILE.

Et pour eux et pour nous il est sans doute à plaindre:
Mais achevez, de grâce; après un tel malheur,
Tous les nôtres, madame, ont-ils manqué de cœur?
Laissent-ils sans obstacle échapper la victoire?

LA REINE.

Nicandre avec éclat en dispute la gloire,
Et contre Timocrate il emploie à son tour
Ce qu'inspire aux grands cœurs et l'honneur et l'amour;
Mais comme sur lui seul tout l'éclat se repose,
Son péril de mon trouble est la plus juste cause.
Outre qu'à ces sujets et d'alarme et d'effroi,
Cléomène... Mais, dieux! Est-ce Arcas que je voi?

SCÈNE IV

LA REINE, ÉRIPHILE, ARCAS, DORIDE, CLÉONE.

LA REINE.

Eh bien, Arcas vient-il, après tant de disgrâces,
Nous expliquer du sort les dernières menaces?

ARCAS.

Madame, plût au ciel qu'au prix de tout mon sang...

LA REINE.

La pitié fait outrage à celles de mon rang.
Parle, c'est trop tenir mon âme suspendue;
Ne me déguise rien, la bataille est perdue?

ARCAS.

Oui, madame, et jamais les destins conjurés
Avec tant de fureur ne se sont déclarés.
Contre nous Timocrate a paru comme un foudre,
Qui renverse, qui brise, et réduit tout en poudre;
Tous sous ses moindres coups sont tombés sans effort,
Et peu de nos vaisseaux ont regagné le port.

ÉRIPHILE.

Ah! Cléone.

LA REINE.

Gardez de rien faire paraître
Qui démente le sang dont on vous a vue naître;
Et refusant votre âme à des soupirs trop bas,
Si le sort vous trahit, ne vous trahissez pas.
A quoi que sa rigueur contre nous puisse atteindre,
C'est la justifier que de s'en oser plaindre,
Et d'un trône où la gloire a toujours éclaté,

Par cet abaissement souiller la majesté.
Dans ces murs jusqu'au bout armés pour la défendre,
Tombons par ses débris plutôt que d'en descendre,
Et montrons qu'aux grands cœurs qui perdent tout [espoir,
C'en est un assez grand que de n'en point avoir.

ARCAS.

Ce dessein serait beau, si le ciel moins contraire
Ne découvrait pour nous qu'une haine ordinaire ;
Mais ce qui des malheurs semble être le dernier,
Nicandre...

LA REINE.

Que dis-tu, Nicandre?

ARCAS.

Est prisonnier.

LA REINE.

Achève, et dis qu'un traître, insolent dans sa haine,
Est prêt de l'assouvir par le sang de la reine.
Oui, pour vous satisfaire, ô mânes d'un époux,
Je destinais le sien comme digne de vous;
Mais puisqu'en vain ma foi l'a cherché pour victime,
Le mien de mes serments doit expier le crime.
Sus donc, sans balancer un dessein glorieux,
De leur témérité faisons raison aux dieux.
Sur ce peu de vaisseaux échappés de l'orage,
Allons contre un tyran achever leur ouvrage,
Et, du moins, sûrs du coup qui nous doit accabler,
Essayons en tombant de le faire trembler. [reste.
C'est là dans nos malheurs tout l'espoir qui nous

ÉRIPHILE.

Quel espoir, dont l'effet n'a rien que de funeste!
Madame, au nom des dieux que touchent vos ser- [ments,
Daignez de ce transport calmer les mouvements.
Trasile dans vos fers rompra ceux de Nicandre;
Ou, si pour les briser il faut tout entreprendre,
Peut-être tous ces chefs qui lui servaient d'appui,
Ne sont pas hors d'état de combattre pour lui.

LA REINE.

La surprise d'un coup que redoutait ma haine
Avait de mon esprit éloigné Cléomène,
Mais puis-je sans trembler m'informer de son sort?
Parlez, parlez, Arcas.

ARCAS.

Madame, on le croit mort,
Au moins s'étant mêlé sans se faire connaître,
A nos yeux aussitôt il a su disparaître ;
Et sans doute au combat il portait trop de cœur
Pour voir, sans y périr, Timocrate vainqueur.

LA REINE, *à Ériphile.*

Eh bien, mon espoir cède à d'injustes alarmes?

ÉRIPHILE. [larmes;

En de pareils malheurs le mien n'est plus qu'aux
Et pour vous les cacher je vais loin de vos yeux
En offrir le spectacle en sacrifice aux dieux.

LA REINE.

Ah! Loin que leur colère en puisse être apaisée...
Mais, dieux, que vois-je? Arcas, m'aviez-vous abusée?

SCÈNE V

LA REINE, NICANDRE, ARCAS, DORIDE.

NICANDRE.

Non, madame, et le sort qui me poursuit toujou
En me tirant des fers, m'en donne de plus lourds.
De quelque doux espoir que mon retour vous flat
Aimerez-vous un bien qu'on doit à Timocrate,
Et vous résoudrez-vous dans un malheur si gra
A vous servir d'un bras qu'un ennemi vous rend
M'ayant fait prisonnier, c'est lui qui me renvo

LA REINE.

Quelle amertume, ô dieux, versez-vous sur ma jo

NICANDRE.

Et je sens d'autant plus l'aigreur de ce revers,
Que sans condition il a brisé mes fers.
Jugez à quel effort tant de vertu m'engage.

LA REINE.

Quoi, de Trasile pris nous laisser l'avantage,
Et ne l'arracher pas à ce lâche destin
Qui d'un règne éclatant précipite la fin?

NICANDRE.

Vous la craignez en vain si vous l'en pouvez cro
Ma prise avait à peine affermi sa victoire,
Que le combat cessé, je prépare mon cœur
A tout ce que fait craindre un insolent vainque
Quand un ordre secret que l'on semblait attendr
Dans un léger esquif me force de descendre,
Où pour en joindre un autre, ayant un peu ra
J'y vois le roi de Crète encore tout armé.
Sitôt qu'il m'aperçoit il hausse la visière,
Je découvre l'éclat d'une mine guerrière,
Et tel que sur un teint et vif et coloré,
La chaleur du combat ne l'a point altéré.
« Nicandre, » me dit-il, « pour montrer à la re
Que même je la veux respecter dans sa haine,
Si tant de sang versé ne la saurait finir,
Je lui redonne en toi de quoi la soutenir;
Heureux, si poursuivant mon premier avant
De son trône et du mien je lui puis faire homm
Et si de son courroux désarmant la rigueur,
Ma victoire aux vaincus fait souffrir le vainqu
Cependant, par respect pour qui veut me détru
Vois que moi-même aux tiens j'ai voulu te condu
Nous voguons tant qu'enfin n'osant plus ava
Avant qu'on nous sépare, il me fait l'embrass

LA REINE.

Quoi, d'un faux sentiment l'indigne et basse am
Pour éblouir Nicandre a donc assez de force,
Et ce trompeur appât l'a sitôt abattu,
Qu'il nous vante pour vraie une ombre de ve
Non, non, quoique la tienne ait peine à s'en [fe
Ne crois pas que jamais je m'en laisse surpren
Et que d'un ennemi l'audacieux espoir,
En séduisant ma haine, ébranle mon devoir.
Ce cœur qu'il veut corrompre est trop haut [sous

Au triomphe insolent où son orgueil aspire;
Et dans les sentiments où m'engage un époux,
Ce qu'il fait pour l'éteindre augmente mon courroux.
Quelque bien aujourd'hui que l'État en reçoive,
Je le hais d'autant plus qu'il veut que je lui doive;
Et que sa tyrannie osant trop s'élever,
Jusque dans mon cœur même il cherche à me braver.
Oui, dieux, de cet État protecteurs redoutables,
Des serments violés vengeurs impitoyables,
Pour obliger ma haine à ne fléchir jamais,
Oyez-moi répéter ceux que j'ai déjà faits.
Tant que reine en ces lieux j'aurai quelque puis-
Si de hâter sa mort mon devoir se dispense, [sance,
Puisse votre courroux, par de justes fureurs,
Exposer tout Argos aux dernières horreurs,
Et par une vengeance aussi juste qu'entière,
N'y laisser voir partout qu'un vaste cimetière.
Mais d'où vient ce grand bruit, qui poussé jusqu'aux
Par des cris redoublés fait retentir ces lieux. [cieux?

DORIDE.

Madame, permettez, pour vous tirer de peine...

SCÈNE VI

LA REINE, NICANDRE, CLÉOMÈNE, ARCAS, DORIDE.

LA REINE.

J'en connais le sujet en voyant Cléomène,
Il vit, il vit encore, et le peuple à le voir
Par ces marques de joie explique son espoir,
De son retour sans doute il prend droit de renaître.

CLÉOMÈNE.

Il est vrai qu'à me voir sa joie a su paraître,
Mais, madame, elle est due au surprenant revers
Qui sauvant cet État met Timocrate aux fers.

LA REINE.

Que dites-vous? O dieux!

CLÉOMÈNE.

Que de notre défaite
J'ai su venger par là le malheur sur la Crète,
Et que, pour vous laisser maîtresse de son sort,
Remis aux mains d'Iphite, on le conduit au fort.

NICANDRE.

Quoi, vous l'auriez vaincu?

CLÉOMÈNE.

Quand je n'osais le croire,
Les dieux ont à mon bras accordé cette gloire,
Puisque voyant qu'en vain j'y ferais mes efforts,
La bataille perdue et les deux princes morts,
M'échappant vers le port, par un heureux rencontre
Dans un léger vaisseau le hasard me le montre.
Je le joins, je l'attaque avec tant de vigueur,
Que surpris du péril qui menace un vainqueur,
Avant que dans sa flotte on puisse en rien appren-
Après quelque combat je l'oblige à se rendre. [dre

NICANDRE.

Mon trop de vertu t'a-t-il précipité,
Prince! ta prison vient de ma liberté.

LA REINE.

Enfin, ma haine, enfin nous bravons la tempête,
Les dieux m'ont exaucée, et la victime est prête.
O vous, par qui le sort l'a soumise à mes lois,
Quel prix m'acquittera de ce que je vous dois?

CLÉOMÈNE.

L'aveu d'un bel espoir qui, sur votre promesse,
Dans l'orgueil de ses vœux s'élève à la princesse.

NICANDRE.

L'ambition déjà vous fait-elle ignorer
Qu'à moins d'être né prince on n'y peut aspirer?

CLÉOMÈNE.

Cette ambition même est un illustre signe,
Que ce que je suis né ne m'en rend pas indigne,
Et qu'il n'est pas de prince à qui l'éclat du sang
Ait dans toute la Grèce acquis un plus haut rang.

NICANDRE.

C'est sans doute en donner une preuve certaine,
Que venir sans armée au secours de la reine?

CLÉOMÈNE.

Rendre ses ennemis sous le nombre abattus,
N'est que l'effet commun des communes vertus;
Et sur cet avantage obtenir la victoire,
Si c'est vaincre en effet, c'est triompher sans gloire.
Quoi que montre un parti de faiblesse ou d'effroi,
Ce bras pour l'en chasser n'a besoin que de moi;
Et du moins, mes exploits n'égalant pas les vôtres,
Je tiens tout de moi seul, et ne dois rien aux autres.

LA REINE.

Ils sont tels, Cléomène, ils sont tels que les dieux
Ne désavoueraient pas un sang si glorieux.

NICANDRE.

Mais, madame, est-ce lui que nous en devons croire?

CLÉOMÈNE.

Oui, puisque je l'assure après une victoire.
Qui dans le champ d'honneur tel qu'un prince a paru
Lorsqu'il dit qu'il est prince, est digne d'être cru,
Non qu'il ne fût facile, en me faisant connaître,
D'étouffer un soupçon que l'envie a fait naître;
Mais vouloir l'éclaircir quand mon bras le confond,
D'un doute injurieux c'est mériter l'affront.
Puisqu'enfin, si j'avais une naissance ingrate,
Avant qu'entre vos mains remettre Timocrate,
Sur la foi des serments j'aurais pu m'assurer
Le bonheur qu'un rival me défend d'espérer.
Ici leur sainteté les rend inviolables,
Mais un cœur généreux hait des ruses semblables.
D'un glorieux espoir dans mon âme adoré,
J'ai cru votre parole un garant assuré;
Et lorsqu'à son effet comme prince j'aspire,
Pour confirmer ce rang ma foi vous doit suffire.

LA REINE.

Il est juste; et l'État ne saurait faire un choix
Qui dans leur majesté soutienne mieux ses lois. [ce,
Votre hymen fait leur gloire; et, pour plus d'assuran-
Sur ces mêmes serments qui pressent ma vengeance,
J'atteste tous les dieux, qu'au temple, aux yeux de
[tous,
La princesse demain vous prendra pour époux.

Ne craignez pas plus loin que l'effet s'en recule;
Ou s'il vous peut encor rester quelque scrupule,
Pour le mieux étouffer, venez avecque moi
L'assurer de vos soins, et recevoir sa foi.

SCÈNE VII

NICANDRE, ARCAS.

NICANDRE.

Quel coup de foudre, Arcas!

ARCAS.

Il est grand, il est rude.

NICANDRE.

O d'un cœur partagé mortelle inquiétude,
Que dans leurs intérêts engagent tour à tour
Par un effort égal et l'honneur et l'amour!
Mais c'est trop écouter un amour qui nous flatte.
Satisfaisons l'honneur en sauvant Timocrate;
Quand je vois que j'en tiens et vie et liberté,
Songer à d'autres soins est une lâcheté.

ARCAS.

L'effort dont sa vertu l'a fait pour vous capable,
Semble ici de la vôtre en attendre un semblable.
Mais si, le délivrant, je pouvais trouver jour
A servir votre honneur ensemble et votre amour?

NICANDRE.

A quel frivole espoir veux-tu porter ma flamme?

ARCAS.

Je renferme, seigneur, ce secret dans mon âme;
Et c'est par les effets que vous pourrez savoir
Ce qu'ose à votre gloire épargner mon devoir.

NICANDRE.

Pressé trop vivement d'une atteinte mortelle,
Sans rien examiner je laisse agir ton zèle;
Seulement pour hâter un glorieux dessein,
Viens prendre pour Iphite un ordre de ma main.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

NICANDRE, ARCAS.

NICANDRE.

Quoi, sans voir qu'à périr un tel refus l'expose,
Timocrate à sa fuite est le seul qui s'oppose?

ARCAS.

Seigneur, je l'avouerai, j'appréhendais d'abord
D'avoir peine à gagner le gouverneur du fort.
Quoique de vos bienfaits Iphite soit l'ouvrage,
Un scrupule léger souvent lui fait ombrage;
Et s'agissant ici de délivrer un roi,
Je craignais seulement l'obstacle de sa foi.
Mais lorsque sa prison par lui nous est ouverte,
Voir ce roi malheureux s'obstiner à sa perte,
C'est ce qui me confond, et le dernier effort
De ce que peut sur nous la malice du sort.

NICANDRE.

Pour couvrir ce refus encor que peut-il dire?

ARCAS.

Que pour sa liberté son cœur en vain soupire,
Puisqu'après la disgrâce où le ciel l'a fait choir,
C'est de son seul vainqueur qu'il la peut recevoir

NICANDRE.

Mais sait-il que sa prise importe à Cléomène,
Que son amour l'expose aux serments de la reine
Et que même déjà le scrupule indiscret
D'un peuple trop timide ose en presser l'effet?

ARCAS.

C'est par où j'ai tâché d'ébranler son courage;
Mais d'une haine injuste il veut forcer la rage,
Et voir si Cléomène osera dans ce jour
Tirer du sang d'un roi le prix de son amour.

NICANDRE.

Ce n'est donc pas assez qu'une affreuse victoire
D'un bel espoir au mien ait défendu la gloire,
Si par un ennemi mon devoir combattu
Ne voit le sort jaloux confondre ma vertu.
Il faut vaincre pourtant. Retourne, emploie Iphite
Joins ses efforts aux tiens, presse, agis, sollicite,
Et fais si bien qu'enfin Timocrate aujourd'hui
Daigne accepter de moi ce que je tiens de lui.

ARCAS.

Puis-je avec tant d'ardeur le forcer à se rendre,
Si votre amour par là n'a plus rien à prétendre?

NICANDRE.

Quoi, sa fuite aurait pu relever mon espoir?

ARCAS.

Oui, s'il l'avait d'abord laissée en mon pouvoir;
Car j'avais fait déjà soupçonner à la reine
Qu'elle hasardait trop à croire Cléomène,
Et qu'un faux Timocrate entre ses mains remis,
Pouvait surprendre un bien aux seuls princes pro
Ainsi dans ce refus d'éclaircir sa naissance, [mi
Timocrate échappé par notre intelligence,
On n'aurait pas eu peine à lui persuader
Que pour couvrir sa fourbe il l'eût fait évader.
Jugez quel doux espoir eût flatté votre flamme.

NICANDRE.

Qu'à ce lâche dessein j'eusse abaissé mon âme!
Non, Arcas, mon amour jaloux de son bonheur
Peut attaquer son rang, mais non pas son honneu

ARCAS.

Je sais que dès l'abord votre vertu sévère
Eût rompu ce projet, à ne vous le pas taire;
Mais aussi je sais bien qu'en un pressant ennui
On doit souvent servir un prince malgré lui.
Cependant les soupçons où j'ai poussé la reine,
Au lieu de le détruire avancent Cléomène,
Puisque pour débrouiller le secret d'un tel sort,
On doit avoir déjà mené Trasile au fort,
Qui connaissant son roi, va, malgré mon adress
A votre heureux rival assurer la princesse.

NICANDRE.

Souffrons ce dur revers, plutôt que consentir
Que ma vertu s'attire un honteux repentir,
Et que ton trop de zèle, aux dépens de ma gloire,
Impute à Cléomène une fausse victoire.
Si contre mon amour le destin irrité...
Mais où porte Doride un pas précipité?

SCÈNE II

NICANDRE, DORIDE, ARCAS.

NICANDRE.

Parle, où vas-tu si vite?

DORIDE.

Avertir la princesse
Du plus noir attentat dont ait rougi la Grèce.
J'en crois à peine encor ce que mes yeux ont vu.

NICANDRE.

Il faut sauver l'État de ce coup imprévu;
Dépêche, explique-toi.

DORIDE.

Seigneur, ce Cléomène
Dont l'orgueil aspirait au trône de la reine,
De la haute vertu ce modèle parfait,
N'a pu si bien cacher ce qu'il est en effet,
Qu'en lui le juste ciel n'ait laissé reconnaître
Un fourbe, un imposteur aussi lâche que traître.

NICANDRE.

Que m'apprends-tu, Doride?

DORIDE.

Un secret éclairci,
Qui perdait la princesse et vous perdait aussi.
On s'étonnait, seigneur, au bonheur de nos armes,
De voir nos ennemis n'en prendre point d'alarmes,
Et que dans leur parti le désordre et l'effroi
N'eût point encor suivi la prise de leur roi.
Mais quelle crainte, hélas, troublerait leur victoire,
Quand Cléomène à faux s'ose en donner la gloire,
Et que son artifice à la fin prévenu
Sous les armes d'un roi suppose un inconnu?

NICANDRE.

Quoi, celui dont lui-même a vanté la défaite,
Le prisonnier du fort, n'est pas le roi de Crète?

DORIDE.

Non, seigneur, mais l'appui d'un fourbe ambitieux
Dont on a convaincu l'imposture à mes yeux.
Sur un confus murmure épandu par la ville,
Qui veut qu'au prisonnier on confronte Trasile,
Quoiqu'en secret mon cœur en déplorât le sort,
Par curiosité j'ai voulu suivre au fort,
Où pressé de douleur et trompé par ses armes,
Trasile à ses genoux allait porter ses larmes:
Lorsque levant les yeux, il s'étonne de quoi
On lui montre pour prince un sujet de son roi.
Le prisonnier rougit; et de son artifice
Les signes qu'il lui fait donnant un clair indice,
« Quoi, » dit alors Trasile, « un traître, un imposteur,
l'ose dire vaincu sous le nom de vainqueur,
Et formant contre lui quelque trame secrète,
Ariston dans vos fers s'érige en roi de Crète?
Pour voir avec succès ce bruit partout semé,
Son fantôme sans doute est assez bien armé;
Mais, quel que soit l'auteur d'un si bas stratagème,
J'en verrai rejaillir la honte sur lui-même;
Et de l'indigne affront d'une fausse prison,
Timocrate dans peu saura tirer raison. »
A ces mots, qui pour lui semblent un coup de foudre,
On voit ce prisonnier ne savoir que résoudre.
Il demeure confus, et sa confusion
Servant à le convaincre en cette occasion,
Sur un aveu si fort dont la preuve est facile,
A la reine sur l'heure on remène Trasile.

NICANDRE.

Arcas, qui l'aurait cru?

ARCAS.

L'ambition, seigneur,
A de puissants attraits à chatouiller un cœur;
Et de l'espoir du trône exclu par sa naissance,
Cléomène...

DORIDE.

Seigneur, le voici qui s'avance.
Vous-même sur sa fourbe essayez son esprit.
Je cours à la princesse en faire le récit.

SCÈNE III

NICANDRE, CLÉOMÈNE, ARCAS.

NICANDRE.

Enfin, par une voie illustre et peu commune,
Le vaillant Cléomène a bravé la fortune,
Il la voit en esclave asservie à ses vœux.

CLÉOMÈNE.

Je me plaindrais à tort de n'être pas heureux.

NICANDRE.

Ce choix dont va partout la gloire être semée,
Sans doute aura rendu la princesse charmée;
Son devoir lui doit être une assez douce loi.

CLÉOMÈNE.

Du moins sans répugnance elle a reçu ma foi.

NICANDRE.

Qui l'affermit au trône y mérite une place.

CLÉOMÈNE.

Elle me l'a promise, et de fort bonne grâce.

NICANDRE.

C'est le moins qu'elle doive à l'amour d'un héros.

CLÉOMÈNE.

Il n'a pas nui peut-être aux intérêts d'Argos.

NICANDRE.

L'État qui balançait à faire choix d'un maître,
Se plaint du long refus qu'il a fait de paraître:
Vous lui pouviez plus tôt épargner ce souci.

CLÉOMÈNE.

J'eus mes raisons alors pour en user ainsi.

NICANDRE.

La couronne pourtant est toujours belle à prendre.

CLÉOMÈNE.
Je tâche à mériter avant que de prétendre.
NICANDRE.
De ce que vous valez nous étions trop instruits.
CLÉOMÈNE.
Pas tant, qu'il ne fallût montrer mieux qui je suis.
NICANDRE.
Dans vos premiers exploits éclate tant de gloire...
CLÉOMÈNE.
J'avais lieu de douter qu'on les en voulût croire.
NICANDRE.
Vous pouviez éclaircir le rang que vous tenez.
CLÉOMÈNE.
La naissance est l'appui des courages mal nés.
NICANDRE.
Vous vous obstinez bien au secret de la vôtre?
CLÉOMÈNE.
La conduite de l'un n'est pas celle de l'autre;
Et, comme on peut agir par divers intérêts,
Selon l'occasion chacun a ses secrets.
NICANDRE.
J'imaginais au vôtre un peu moins d'importance.
CLÉOMÈNE.
Peut-être qu'elle va plus loin que l'on ne pense.
NICANDRE.
La reine vous doit trop pour rien examiner.
CLÉOMÈNE.
J'ai fait ce que l'honneur me semblait ordonner.
NICANDRE.
Timocrate sans vous aurait bravé sa haine.
CLÉOMÈNE.
Timocrate avait lieu de craindre Cléomène.
NICANDRE.
Vous lui cachiez sans doute un dangereux rival?
CLÉOMÈNE.
Mon amour en effet lui peut être fatal.
NICANDRE.
Triompher d'un vainqueur est une gloire extrême.
CLÉOMÈNE.
Je n'en croirais pas moins à se vaincre soi-même.
NICANDRE.
Ainsi, vos feux payés, il vous serait bien doux
Que la reine daignât étouffer son courroux,
Pardonner à ce roi que votre amour lui livre.
CLÉOMÈNE.
De pareils sentiments sont toujours beaux à suivre.
NICANDRE.
Nous parlerons pour lui, si c'est vous obliger.
CLÉOMÈNE.
Mes vœux dans son destin se laissent partager;
Et c'est de la princesse ou propice ou cruelle...
Mais la voici.
NICANDRE.
Seigneur, je vous laisse avec elle,
Et n'oublierai jamais le respect que je doi
A celui que les dieux m'ont destiné pour roi.

SCÈNE IV

ÉRIPHILE, CLÉOMÈNE, CLÉONE.

CLÉOMÈNE.
Que vois-je qui m'alarme, ô divine princesse!
Aurais-je quelque part dans l'ennui qui vous presse,
Et dois-je appréhender de mon mauvais destin,
Que Cléomène heureux ait causé ce chagrin?
D'où peut-il être né quand la joie est publique?
ÉRIPHILE.
Souffrez une demande avant que je m'explique.
Votre courage est grand, et la prise d'un roi
Par vous de tout l'État vient de chasser l'effroi;
Mais, quoi qu'il se promette après cette victoire,
Vous-même assurez-moi de ce que j'en puis croire,
Et si je dois en vous, son vaillant protecteur,
Admirer un héros, ou craindre un imposteur?
CLÉOMÈNE.
Madame, qui vous donne un soupçon qui m'outrage?
ÉRIPHILE.
Un bruit fortifié d'un puissant témoignage.
Purgez-vous d'un faux roi que, pour nous abuser,
Sous un feint équipage on vous fait supposer.
Parlez; et dût ma gloire en demeurer ternie,
Je vous en croirai seul, est-ce une calomnie?
Et l'éclat d'un hymen qui vous doit rendre heureux,
Fournit-il à l'envie un trait si dangereux?
Dépêchez, Cléomène, il est temps de répondre.
Tu te tais; c'en est trop, lâche, pour te confondre:
Ton désordre t'accuse, et je vois trop pourquoi
Tu voulais de ton rang être cru sur ta foi.
CLÉOMÈNE.
Je suis surpris sans doute; et toute mon adresse
Ne peut cacher mon trouble aux yeux de ma princesse.
Non que lorsqu'un faux bruit m'ose calomnier,
Il ne me soit aisé de me justifier;
Car il n'est pas si vrai que je sois Cléomène,
Qu'il l'est que j'ai livré Timocrate à la reine,
Qu'un succès favorable a rempli son espoir,
Et qu'elle a sur sa vie un absolu pouvoir.
Mais ce qui fait ma peine et mes inquiétudes,
C'est de vous voir pour lui des sentiments si rudes;
Que je n'ose espérer qu'un généreux effort
Vous fasse plaindre au moins le malheur de sa mort.
ÉRIPHILE.
Quoi, de celle d'un père un ennemi coupable,
D'une lâche pitié m'éprouverait capable?
CLÉOMÈNE.
Hélas!
ÉRIPHILE.
Achève, parle, explique tes soupirs.
CLÉOMÈNE.
Comment les expliquer s'ils choquent vos désirs?
L'ardeur qu'à vous servir mon courage déploie,
Fait sans doute et mes soins et ma plus forte joie;
Mais, quoique mon amour l'ait toujours su borner
A l'aveu glorieux qu'on vient de me donner,

Un reproche secret que malgré moi j'écoute,
M'arrête incessamment sur le prix qu'il me coûte.
Aux aveugles désirs d'un transport furieux
Il m'a fait immoler un roi victorieux;
Et cet effort est tel, qu'à l'avoir su comprendre,
Vous m'auriez moins poussé peut-être à l'entre-[prendre.

ÉRIPHILE.

Ne crois pas ton orgueil jusques à te flatter
D'un aveu qu'en effet tu n'oses mériter.
Ce cœur qui voit le tien, et lit dans ta pensée,
Ne peut être le prix d'une vertu forcée.
Rencontrer par hasard, et triompher d'un roi,
C'est ce qu'un autre heureux aurait fait comme toi;
Mais en faire éclater le remords qui t'accable,
C'est une lâcheté dont toi seul es capable.

CLÉOMÈNE.

Hé bien, à ce reproche osez vous emporter,
Mais apprenez par où je l'ai pu mériter.
Je suis lâche, il est vrai, moi-même je m'accuse,
Non pour ce faux remords dont l'erreur vous abuse,
Mais pour avoir souffert que ce cœur amoureux
Abusât du respect d'un roi trop malheureux;
Car, puisqu'un tel secret ne saurait plus se taire,
C'est lui qui par sa prise a tâché de vous plaire;
Et, quelque sûr qu'il soit de perdre ici le jour,
Il est moins prisonnier de guerre que d'amour.
Sitôt qu'il m'a connu, « Triomphe, Cléomène, »
M'a-t-il dit, « sans combat ta victoire est certaine,
La princesse a donné l'arrêt de mon trépas.
Je la respecte trop pour n'y souscrire pas;
Et si j'ai pu d'abord suivre une ardeur contraire,
De deux rivaux haïs j'ai voulu la défaire;
Mais ce courroux contr'eux dans mon cœur allumé,
Ne peut avoir d'effet contre un rival aimé. »
Ah, princesse!

ÉRIPHILE.

Poursuis, renonce à ta victoire,
Tâche sur ton rival d'en répandre la gloire;
Et me le faisant voir par soi-même vaincu,
Rends-le digne d'un prix qui t'était si mal dû.

CLÉOMÈNE.

Ce prix n'en peut avoir; mais si, pour y prétendre,
Le mérite assez loin de soi pouvait s'étendre,
Le ciel qui fait les rois n'en voit point aujourd'hui
Qu'en un si haut espoir il soutînt mieux que lui.

ÉRIPHILE.

Va, ta louange est froide; et puisque ta faiblesse
A louer ton rival lâchement s'intéresse,
Je te veux faire voir, pour combler tes souhaits,
Que je sais mieux encor louer que tu ne fais.
De tout ce qu'a d'éclat la grandeur de courage,
Timocrate lui seul possède l'avantage.
Comme il sait avec gloire en régler la chaleur,
Sa prudence est toujours égale à sa valeur;
Partout il fait briller une vertu parfaite,
Il est illustre et grand, mais il est roi de Crète;
Et pour moi sa naissance est un crime si noir,
Que sa mort de mes vœux est le plus doux espoir.

CLÉOMÈNE.

Hé bien, madame, eh bien, il faut les satisfaire.
De ce roi malheureux la perte vous est chère,
Et votre aveugle haine attachée à son rang,
Brûle d'en voir le crime effacé dans son sang.
Vous l'y verrez, madame, et ma triste victoire
D'un spectacle si doux vous assure la gloire;
Mais les dieux permettront, pour flatter ses mal-[heurs,
Que malgré vous sa mort vous coûtera des pleurs,
Et qu'enfin votre cœur mieux instruit dans sa haine,
D'un amour qui le perd haïra Cléomène.

ÉRIPHILE.

Oui, puisque cet ingrat s'obstine à se trahir,
Timocrate en effet me le fera haïr,
Non, comme tu le crois, d'avoir livré sa tête
A la juste vengeance où tout l'État s'apprête,
Mais de s'être rendu, pour trop plaindre son sort,
Indigne que mon cœur soit le prix de sa mort.
C'en est assez. Adieu, je vois venir la reine;
Tu peux de ma colère appeler à sa haine.

SCÈNE V

LA REINE, CLÉOMÈNE, ARCAS, DORIDE.

LA REINE.

La princesse paraît s'éloigner en courroux;
A-t-elle quelque lieu de se plaindre de vous?
Cléomène, parlez, vous en savez la cause?

CLÉOMÈNE.

Oui, madame, je sais le crime qu'on m'impose;
Mais si mon feu déplaît, on montre un cœur bien [bas
A publier de moi ce que l'on ne croit pas;
Et c'est sans doute user d'une mauvaise adresse,
Que noircir mon honneur, pour m'ôter la princesse.

LA REINE.

Non, Cléomène, non, la princesse est à vous;
Ayant reçu sa foi, vous êtes son époux;
Et tout ce que le temple a de cérémonies
Ne rendra pas demain vos âmes mieux unies.
Nous devons par respect ce dehors à nos dieux,
Mais à l'ambition il faut fermer les yeux.
Ce bonheur souhaité, cet hymen qui vous flatte,
N'est dû qu'au seul vainqueur du prince Timocrate;
Et la foi dont les nœuds ont pour vous tant d'appas,
Demeure sans effet si vous ne l'êtes pas.

CLÉOMÈNE.

Quoi, ce n'est point assez, pour vous le faire croire,
Que la mienne à l'État répond de ma victoire?
Ces exploits renommés des cœurs nobles et grands,
D'une entière vertu sont d'illustres garants;
Et ce serait un monstre horrible à la nature,
De voir la valeur jointe avecque l'imposture.

LA REINE.

Toutefois un témoin assez digne de foi,
Dans votre prisonnier ne connaît point de roi.

CLÉOMÈNE.

Ce témoin, tel qu'il soit, le pourrait mal connaître.

LA REINE.
Quoi donc, Trasile enfin ne connaît point son [maître?
CLÉOMÈNE.
Trasile? Il le connaît, et ne peut s'abuser;
Mais je le confondrai s'il ose m'accuser,
C'est à quoi je m'engage.
LA REINE, *à Arcas.*
Allez, qu'on nous l'amène,
Arcas; il attend l'ordre en la chambre prochaine.

SCÈNE VI

LA REINE, CLÉOMÈNE, DORIDE.

LA REINE.
Votre entreprise est grande, et j'en tremble pour [vous.
CLÉOMÈNE.
C'est ce que le succès va régler entre nous.
LA REINE.
Vous avez tous mes vœux, mais je ne puis com- [prendre
Ce qu'à nous abuser Trasile peut prétendre;
Car d'espérer par là voir son roi relâché...
CLÉOMÈNE.
Nous en éclaircirons le mystère caché.
LA REINE.
Il s'avance, et déjà je l'entends qui murmure.

SCÈNE VII

LA REINE, CLÉOMÈNE, TRASILE, ARCAS, DORIDE.

TRASILE.
Quoi, madame, on persiste en la même impos- [ture?
On ose soutenir qu'on ait vaincu mon roi,
Qu'il soit entre vos mains?
CLÉOMÈNE.
Oui, Trasile, et c'est moi.
Vous-même oserez-vous soutenir le contraire?
Parlez, il n'est plus temps, Trasile, de vous taire.
Ai-je trompé la reine, et trahi son espoir,
Jurant que Timocrate était en son pouvoir?
LA REINE.
Trasile, répondez.
TRASILE.
Ah, coupable Trasile!
CLÉOMÈNE.
Non, non, il faut parler, la feinte est inutile.
LA REINE.
Le silence d'un fourbe est l'ordinaire appui.
Qui des deux m'a trompée? Est-ce vous? Est-ce lui?
CLÉOMÈNE.
Ah! C'en est trop, enfin, parlez.
TRASILE.
Je me retire,
Et n'en ai que trop dit pour n'avoir rien à dire;
Mais, si j'ai découvert ce qu'il fallait cacher,
Vous aurez peu, seigneur, à me le reprocher.

SCÈNE VIII

LA REINE, CLÉOMÈNE, ARCAS, DORIDE.

LA REINE.
Qu'ai-je ouï dont mon cœur n'ose avouer ma haine?
CLÉOMÈNE.
Ce que veut encor mieux expliquer Cléomène.
Enfin, madame, enfin, c'est trop dissimuler
Un secret que l'honneur me force à révéler;
Après tant de contrainte il est temps qu'il éclate.
Cléomène n'est plus, connaissez Timocrate,
Ce roi qui pour vous plaire, et vainqueur et vaincu,
Vous vient faire raison du trop qu'il a vécu.
Pour rendre à mon amour votre haine propice,
J'ai d'un fantôme vain emprunté l'artifice.
C'est par mon prisonnier que Nicandre abusé
A pris pour Timocrate un vainqueur supposé,
Et qu'avec ce fantôme ayant changé mes armes,
Ma fausse prise aux miens n'a point causé d'alarmes;
Mais le vrai roi de Crète enfin vous est remis,
Sa vie est en vos mains, et tout vous est permis.
LA REINE.
Quoi, d'un espoir si doux c'est donc ici la suite?
Trop favorables dieux, où m'avez-vous réduite?
Je me perds, je m'égare, et mon devoir confus
Tremble dans ce qu'il ose, ou ce qu'il n'ose plus.
O devoir, ô vengeance, ô serment téméraire!
N'ai-je engagé le ciel à servir ma colère,
Que pour lui voir offrir à mon cœur alarmé
Timocrate haï dans Cléomène aimé?
Fatal accablement d'une illustre famille!
Puis-je donner la mort à qui je dois ma fille?
Ou si je suis contrainte à ce funeste effort,
Puis-je donner ma fille à qui je dois la mort?
O vœux trop exaucés! La haine qui m'anime
Dans une seule tête a trop d'une victime :
Je perds ce que pour moi mon courroux a d'appas;
Et pour me trop venger je ne me venge pas.
CLÉOMÈNE, *reconnu pour Timocrate.*
Quoi, madame, est-ce ainsi que mon âme surprise
S'ose plaindre du ciel quand il vous favorise?
Le sang d'un ennemi qui bornait ce courroux,
Était une victime indigne d'un époux;
Et par une bonté que vous n'osiez attendre,
Pour lui plus immoler, il l'a fait votre gendre.
Sacrifiez sans peine à son sang répandu
Celui que dans le sien vous avez confondu;
Et vengez, en ôtant un époux à sa fille,
Le malheur de sa mort sur sa propre famille.
LA REINE.
Oui, quand de mes serments l'inviolable foi
Se pourrait affranchir de ce que je lui doi,
L'on me verrait sur vous, d'une seconde offense,
Par mon propre intérêt, poursuivre la vengeance.
Vous avez su forcer ma haine à se trahir,
Vous m'avez fait aimer ce que j'ai cru haïr;
Et mon cœur doit venger cette haine trompée
De ce qu'il sent sur lui de tendresse usurpée.

Les dieux, dont l'intérêt fait agir mes serments,
En agréeront l'effet sur de tels sentiments;
Et dans cette vengance où par eux je m'engage,
Mon époux avec lui souffrira ce partage.

CLÉOMÈNE, *reconnu pour Timocrate.*

Ils sont justes, madame, et leur sévérité
Fait grâce encor sans doute à ma témérité.
Mais s'il vous faut mon sang pour réparer l'offense
D'avoir fait malgré vous trembler votre vengeance,
J'ai l'avantage au moins, qu'en me privant du jour,
Votre haine est forcée à payer mon amour;
Et que, quoiqu'un époux à ma perte l'anime,
Vous m'aurez fait son fils avant que sa victime.

LA REINE.

Hé bien, puisque ce titre a charmé votre cœur,
Vous en aurez demain la funeste douceur.
Arcas, pour empêcher l'alarme dans la ville,
Qu'on le tienne en lieu sûr séparé de Trasile.

ARCAS.

Seigneur, c'est à regret...

CLÉOMÈNE, *reconnu pour Timocrate.*

Marchons sans discourir :
Qui peut chercher la mort ne craint pas de mourir.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

ÉRIPHILE, CLÉONE.

CLÉONE.

Oui, madame, dès hier la nouvelle en est sue;
Mais je la vois par tout si lâchement reçue,
Qu'à moins d'y faire naître un obstacle plus fort,
L'alarme qu'elle cause avancera sa mort.

ÉRIPHILE.

Quoi donc, ce peuple ingrat perd déjà la mémoire
Que c'est de ce héros qu'il tient toute sa gloire,
Et que, sans son secours, peut-être qu'à leur choix
Chez les Messéniens nous prendrions des rois?

CLÉONE.

L'effroi qu'il a conçu des serments de la reine,
Ne lui laisse plus voir ce qu'a fait Cléomène;
Et l'on vainc cet effroi toujours malaisément,
Quand le respect des dieux en est le fondement.
Pour peu que l'on diffère à leur offrir sa tête,
Il croit voir leur vengeance à tonner toute prête;
Et dans cette frayeur qu'on ne peut modérer,
Les plus zélés pour lui n'osent que soupirer.
Mais ce qu'on vient d'apprendre, et qui plus l'épouvante,
L'ennemi cette nuit a fait une descente;
Et l'avis qu'on en a lui faisant présumer
Qu'il nous veut investir et par terre et par mer :
Ce peuple qu'un faux zèle aveuglément anime,
Pour apaiser le ciel demande sa victime.

ÉRIPHILE.

Rigoureuse demande, et zèle criminel!
C'était peu qu'être ingrat, il veut être cruel.
Mais la reine, Cléone, à quoi se résout-elle?

CLÉONE.

Elle accuse avec vous la fureur de ce zèle,
Et fait connaître assez quel est son désespoir
De n'avoir pas laissé sa haine en son pouvoir;
Mais d'une exacte foi comme elle doit l'exemple;
Pour votre hymen promis tout se prépare au temple,
Où sans l'avis reçu des complots de la nuit,
Déjà le roi de Crète aurait été conduit.

ÉRIPHILE.

Ah! Si de cet hymen dépend le sacrifice,
Où d'un serment fatal l'expose l'injustice,
Ne crois pas que jamais ni le fer ni le feu
M'en puissent arracher le sacrilège aveu.
Ce cœur dont on l'attend doit trop à Cléomène,
Pour rendre mon amour ministre de la haine;
Et des dieux indignés l'implacable courroux
Peut perdre Timocrate, et non pas mon époux.
Mais puisqu'enfin du peuple on ne doit rien attendre,
Pour le dernier secours espérons en Nicandre,
S'il a de la vertu, comme il peut tout ici...

CLÉONE.

Vous pouvez l'éprouver, madame, le voici.

SCÈNE II

ÉRIPHILE, NICANDRE, CLÉONE.

ÉRIPHILE.

Nicandre, m'aimes-tu? La fortune publique
Me fait t'en demander une preuve héroïque,
Digne de ton grand cœur, digne de ta vertu.
Réponds, sans balancer, Nicandre, m'aimes-tu?

NICANDRE.

Hélas! Si cet amour avait de quoi vous plaire,
Vous n'auriez pas un doute à mes vœux si contraire.
Un amant, quoi qu'il fasse à cacher son tourment,
Quand il n'est point haï, paraît toujours amant.
Pour peindre d'un beau feu les ardeurs innocentes,
Ses moindres actions ont des couleurs parlantes,
Dont l'éclat jusqu'au cœur en portent les appas :
Qui ne les ressent point, ne les approuve pas.

ÉRIPHILE.

Le trouble où tu me vois me laisse peu comprendre
Ce qu'une telle plainte a cru me faire entendre;
Mais enfin, si tes vœux furent jamais pour moi,
Souffre à ton propre honneur de séduire ta foi,
Soit que dans ce héros que veut perdre la reine,
Il t'offre Timocrate, ou montre Cléomène,
Sans noircir cet honneur d'un reproche fatal,
Tu n'y saurais plus voir ennemi ni rival.
Tous deux à sa défense intéressent ta gloire,
A l'un tu dois la vie, à l'autre une victoire;
Et si tu crains les noms et de lâche et d'ingrat,
Perdras-tu ton vainqueur et l'appui de l'État?
Car le pouvoir sauver, et souffrir qu'il périsse,

C'est de son mauvais sort te déclarer complice.
Parle, et sans perdre temps à faire le surpris,
Ou refuse, ou reçois mon estime à ce prix.

NICANDRE.

Le ciel sait à quel point cette estime m'est chère,
Mais pour la mériter je sais ce qu'il faut faire;
Et, quoique ce désir ait sur moi de pouvoir,
J'aime toujours Argos, et connais mon devoir.

ÉRIPHILE.

Ah! Si tu le connais, songe que Cléomène...

NICANDRE.

Mais, madame, son sort est aux mains de la reine;
Et pour changer l'arrêt qui l'expose à périr,
Ce n'est qu'à sa pitié qu'il vous faut recourir.

ÉRIPHILE.

Veux-tu que violant un serment trop funeste,
Elle attire sur nous la colère céleste?

NICANDRE.

Voudriez-vous aussi que pour vous obéir,
Devant tout à l'État, j'osasse le trahir?

ÉRIPHILE.

Si son intérêt seul à ce refus t'engage,
Tu manques de lumière à voir son avantage.
Ces murs qu'un triste sort prive de combattants,
Ne sont pas en état de résister longtemps.
Déjà de tous côtés l'ennemi nous assiège;
Et si le sang d'un roi n'a point de privilège,
La mort de Timocrate irritant sa fureur,
Fera de tout Argos un théâtre d'horreur.

NICANDRE.

L'on vous donne, madame, une alarme inutile,
Si l'ennemi par terre ose attaquer la ville,
Quatre mille soldats que je viens de placer,
Jusque dans ses vaisseaux sauront le repousser.

ÉRIPHILE.

C'est assez. Malgré toi je vois ce qui t'anime.
De mon cœur engagé ton amour fait un crime;
Et ton rival détruit, tu t'oses figurer
Que ton orgueil au trône aura droit d'aspirer.
Mais quand dans son malheur je serais assez lâche
Pour n'oser par son sang en effacer la tache,
Quel que soit ton espoir, ne crois pas que ma foi
Jamais pour t'y placer s'abaissât jusqu'à toi.
Avant que d'en souffrir la coupable pensée,
Aux plus indignes lois je me verrais forcée,
Et choisirais des fers plutôt que me charger
D'un sceptre qu'avec toi je dusse partager.

NICANDRE.

Le dessein que mon cœur fit toujours de vous plaire,
M'oblige à respecter jusqu'à votre colère,
Ma présence l'aigrit; et c'est blesser vos yeux
Que ne leur pas ôter un objet odieux.
Mais si de cette aigreur je souffre l'injustice,
Elle pourra se rendre à quelque grand service;
Et je dois craindre peu qu'elle puisse éclater,
Quand je soutiens un trône où vous devez monter.

SCÈNE III

ÉRIPHILE, CLÉONE.

ÉRIPHILE.

Cléone, as-tu compris jusqu'où va ma disgrâce?

CLÉONE.

Je vois tant d'injustice en tout ce qui se passe,
Que le ciel s'obstinant à croître vos ennuis,
Soupirer et vous plaindre est tout ce que je puis.

ÉRIPHILE.

Ta plainte bien plutôt est due à Cléomène,
Dont l'amour... Mais, ô dieux! Est-ce lui qu'on amène?
Mes larmes pour le moins avaient eu le pouvoir
D'empêcher jusqu'ici qu'on ne me le fît voir;
Mais, las! on les néglige, et l'on veut que sa vue
Joigne un nouveau supplice au tourment qui me tue.

SCÈNE IV

TIMOCRATE, ÉRIPHILE, CLÉONE.

TIMOCRATE.

Madame, après mon sort pleinement éclairci,
En quelle qualité dois-je paraître ici?
Timocrate aurait-il mérité tant de haine,
Qu'il eût de votre cœur effacé Cléomène,
Et ce cœur de bonté pour lui si prévenu,
L'est-il moins pour un roi que pour un inconnu?

ÉRIPHILE.

Ah! Puisque ma douleur est forcée à paraître,
Pourquoi, prince, pourquoi vous ai-je pu connaître?
Pour vous toujours du sort la funeste rigueur
A contre mon devoir fait révolter mon cœur.
Ce devoir autrefois l'empêchant de se rendre,
Pour aimer Cléomène il ne le put entendre;
Et maintenant encor, quoi qu'il ose tenter,
Pour haïr Timocrate il ne peut l'écouter.

TIMOCRATE.

Quoi qu'ordonnent les dieux, je n'ai donc rien à craindre,
Princesse, mon destin est trop beau pour m'en plaindre;
Et, sans murmure aucun, je m'en verrai trahi,
Si je meurs assuré de n'être point haï.

ÉRIPHILE.

Hélas! Pour en avoir la fatale assurance,
Fallait-il assouvir une aveugle vengeance,
Et sans perdre un héros si grand, si renommé,
Ne pouviez-vous savoir si vous étiez aimé?

TIMOCRATE.

Pour le mieux découvrir que pouvais-je plus faire?
J'ai su passer deux fois dans le parti contraire;
Deux fois ma passion par un discours trompeur,
Vous nommant Timocrate, a sondé votre cœur.
Avant que de combattre, et depuis ma victoire,
J'ai fait agir pour lui tout l'éclat de sa gloire;
Mais, loin que mon adresse ait rien gagné sur vous
J'en ai vu redoubler deux fois votre courroux,
Et deux fois votre cœur trop rempli de sa haine,
Vous l'a fait rejaillir jusque sur Cléomène.

ÉRIPHILE.

Aussi qui l'aurait cru qu'un nom si glorieux
Eût caché si longtemps Timocrate à nos yeux,
Et qu'après un serment que la vengeance anime,
Lorsqu'il m'en fait le prix, il s'en fît la victime.

TIMOCRATE.

Quand par ce seul moyen il vous peut acquérir,
Vous voulez qu'il le sache, et qu'il n'ose mourir?

ÉRIPHILE.

Hélas! dans ce dessein quelle est son injustice!
En étant seul coupable il me rend sa complice,
Et dans mon ennemi confondant mon amant,
Fait un crime pour moi de mon aveuglement.
Ah! Prince, se peut-il que vous m'ayez aimée?

TIMOCRATE.

Mais plutôt votre haine est-elle confirmée
Jusqu'à vouloir encor par un dernier effort,
Doutant de mon amour, que je perde ma mort?

ÉRIPHILE.

Comment n'en point douter quand cet amour s'obstine
Par un projet funeste à chercher sa ruine,
Et qu'enfin Timocrate aux dépens de mon cœur,
Pour s'en trop défier, s'immole à mon erreur?

TIMOCRATE.

Ah, que vous savez mal connaître votre haine,
De la croire étouffée en ce cœur qu'elle gêne!
Ces tendres sentiments qu'il vient de mettre au jour
Sont dus à la pitié bien plutôt qu'à l'amour.
A voir un ennemi plongé dans la disgrâce,
La plus âpre fureur se dissipe et se lasse;
Et lorsque ses transports vont être satisfaits,
Si la cause en est chère, on en plaint les effets.
Mais tous ces mouvements où la pitié nous mène,
Éblouissent bien plus qu'ils n'éteignent la haine;
Et sans doute aujourd'hui Timocrate opprimé,
S'il n'était malheureux, ne serait pas aimé.

ÉRIPHILE.

Que vous êtes cruel de joindre encor l'offense...

CLÉONE.

Madame, j'aperçois la reine qui s'avance.

SCÈNE V

LA REINE, TIMOCRATE, ÉRIPHILE, DORIDE, CLÉONE.

LA REINE, *à Timocrate.*

L'on nous attend au temple, où tout est préparé.
L'hymen va vous unir, vous l'avez désiré.
S'il est de votre amour le plus digne salaire,
J'en ai donné parole, il faut y satisfaire,
Et pour fuir le parjure, accomplir hautement
L'irrévocable arrêt d'un aveugle serment.

TIMOCRATE.

Par quels vœux reconnaître une faveur si rare?

LA REINE.

Vous me devrez bien plus si mon cœur se déclare;
Et s'il ose pour vous jusque-là se trahir
Qu'il montre aimer encor ce qu'il devrait haïr.
Car enfin, si je dois ma fille à Cléomène,
Je dois en même temps Timocrate à ma haine;
Et plaindre l'un heureux, c'est montrer qu'en effet
Malgré ce fier devoir, je perds l'autre à regret.

TIMOCRATE.

Le bonheur qui m'attend a pour moi trop de charmes,
Pour relâcher mon cœur à d'indignes alarmes.
Allons, madame, allons, c'est trop le reculer.

ÉRIPHILE.

Ah! Prince, et c'est à moi que vous croyez parler?
Ce n'est donc pas assez du malheur qui m'accable,
Si d'un serment fatal je ne me rends coupable,
Et vous osez penser qu'en vous donnant la main
J'irai fournir des traits à vous percer le sein?
Voyez-vous ce qui suit un hymen si funeste?

TIMOCRATE.

L'honneur m'en est trop cher pour redouter le reste.

ÉRIPHILE.

Et pour vous et pour moi, je m'y dois opposer.

TIMOCRATE.

Auriez-vous la rigueur de me le refuser.
Et le nom d'ennemi dont il me justifie
Ayant toujours souillé la gloire de ma vie,
Par ce refus cent fois plus cruel que mon sort,
Voudriez-vous ternir la gloire de ma mort?

ÉRIPHILE.

Ces serments dont les dieux font répondre la reine,
Ne vous doivent pas moins qu'ils doivent à sa haine;
Et l'on ne peut sans crime offrir à leur courroux
Le sang d'un ennemi qu'il ne soit mon époux.

TIMOCRATE.

Si je ne le suis pas, à quoi donc vous engage
Cette foi dont la vôtre honora hier l'hommage?

ÉRIPHILE.

A ne pouvoir ailleurs disposer de mes vœux.
Mais l'hymen seul a droit d'en éteindre les nœuds;
Et c'est au temple seul qu'avec pleine assurance
Le ciel peut l'achever, si la foi le commence.

LA REINE.

O combat, ô dispute, où mon cœur étonné
Se sent pour l'un et l'autre également gêné!
Le ciel n'a-t-il rendu ma haine nécessaire,
Qu'afin de lui soumettre une tête si chère,
Et le sang que je dois à mes tristes malheurs,
Ne le puis-je verser sans répandre des pleurs?
Mais où chercher ce sang qu'il faut enfin répandre?
Je n'ai point d'ennemi si je me dois un gendre,
Et, malgré mon courroux par ma haine affermi,
Je ne le puis choisir que dans mon ennemi.
O trop sensibles coups d'une rigueur extrême!
J'aime ce que je perds, et je perds ce que j'aime,
Et contrainte à venger un époux sur un roi,
Je ne fais point de vœux qui n'aillent contre moi.
Mais quel bruit tout à coup d'ici se fait entendre?
Le peuple impatient se lasse-t-il d'attendre?
Déjà pour votre hymen qu'il a vu différer,
Dans sa lâche épouvante il semblait murmurer.

SCÈNE VI

LA REINE, TIMOCRATE, ÉRIPHILE, ARCAS, DORIDE, CLÉONE.

LA REINE.

Que venez-vous m'apprendre, Arcas?

ARCAS.

Une entreprise
Que sans doute le ciel contre vous autorise.
Madame, l'ennemi par des complots secrets
Est maître de la ville, et s'avance au palais.

LA REINE.

Arcas, que dites-vous? L'ennemi dans la ville?

ARCAS.

Il en eût pu trouver la prise difficile,
Et voir de ses exploits le progrès retardé,
Si par intelligence il n'eût été mandé.
Avec ce qui restait ici de gens de guerre,
Nicandre l'attendait du côté de la terre,
Et hors de ses vaisseaux il estimait aisé
De vaincre un ennemi qui s'était divisé;
Mais on a vu bientôt la trame découverte.
D'abord qu'il a paru, la porte s'est ouverte;
Et les nôtres surpris, oubliant leur devoir,
Ont semblé n'être armés que pour le recevoir.
Ainsi sans résistance ils ont livré la ville,
Mais ce qui me confond, c'est d'avoir vu Trasile,
Qui, gardé dans le fort, ne peut s'être échappé,
Sans que le gouverneur dans sa fuite ait trempé.

ÉRIPHILE.

Sois-moi propice, ô ciel!

SCÈNE VII

LA REINE, TIMOCRATE, ÉRIPHILE, NICANDRE, ARCAS, DORIDE, CLÉONE.

LA REINE.

Hé bien enfin, Nicandre,
Après tant de combats il est temps de se rendre?
Les dieux sans perdre Argos ne pouvaient s'apaiser?

NICANDRE.

Madame, c'est un mal qu'on ne peut déguiser.
Arcas vous aura dit avec quelle surprise
J'ai d'un accord secret reconnu l'entreprise,
Et que pour animer un grand peuple interdit...

LA REINE.

Je sais qu'on m'a trahie, et cela me suffit.
Si c'est l'arrêt du ciel, il faut qu'il s'exécute,
M'ayant placée au trône, il en veut voir la chute;
Et je mériterais cet indigne revers,
Si j'osais regretter un sceptre que je perds.

TIMOCRATE.

Le perdre? Ah, juste ciel! Cessez, cessez, madame,
A de vaines frayeurs d'abandonner votre âme.
Trasile est mon sujet, et n'entreprendra rien
Où votre ordre ne puisse encor plus que le mien;
Et si jusques au bout votre devoir s'obstine,
Pour venger votre époux à vouloir ma ruine,
Malgré tout mon pouvoir, pour le voir satisfait,
Vous n'aurez seulement à former qu'un souhait.

LA REINE.

Que vous m'offensez, prince, et pour un grand courage
Qu'un pareil sentiment est un sensible outrage!
Ah! S'il m'était permis de vous ouvrir mon cœur,
Vous verriez quels combats...

SCÈNE VIII

LA REINE, TIMOCRATE, ÉRIPHILE, NICANDRE, TRASILE, ARCAS, DORIDE, CLÉONE.

TRASILE, *à Timocrate.*

Tout est à vous, seigneur,
Et le ciel favorable à ma juste prière,
Prévient par moi le mal que j'ai pensé vous faire.
Argos est sous vos lois, et son peuple soumis,
En autant de sujets change vos ennemis.
Après ce qu'il vous doit il n'aura pas de peine...

TIMOCRATE.

Trasile, ce discours fait outrage à la reine,
Et c'est mal lui prouver que mes vœux les plus doux
N'ont jamais aspiré qu'à vaincre son courroux.
De nos armes enfin quel que soit l'avantage,
De toute cette gloire il faut lui faire hommage,
Et mettant sa couronne et mon sceptre à ses pieds...

LA REINE.

Ah! Prince, voyez mieux où vous m'engageriez.
Contrainte à redouter la colère céleste,
Cet hommage accepté vous deviendrait funeste.
Les dieux ont attaché ma vengeance à mon rang,
Et reine, mes serments leur devraient votre sang.
Prenez donc ma couronne, elle est votre conquête,
Par son nouvel éclat assurez votre tête;
Et me laissant sujette, affranchissez mon sort
De la nécessité de vouloir votre mort.

TIMOCRATE.

S'il vous faut à ce prix racheter votre haine,
Pour dispenser vos lois daignez faire une reine,
Et, demeurant toujours dans un pouvoir égal,
Laissez à la princesse un titre si fatal.
Accordez-lui pour moi ce prix de ma victoire.

LA REINE.

Prince, c'est à vous seul qu'en appartient la gloire.
De mon trône conquis vous pouvez disposer;
Et qui ne peut plus rien n'a rien à refuser.

NICANDRE, *à Timocrate.*

Agréerez-vous, seigneur, dans ce haut avantage,
Et mes premiers respects, et mon premier hommage?

ÉRIPHILE, *à Nicandre.*

Dans ce haut avantage il trouve au moins ce bien,
Qu'il brave ses malheurs sans qu'il vous doive rien.

TRASILE.

Faites moins d'injustice à sa vertu parfaite,
Elle seule aujourd'hui vous fait reine de Crète,
Madame, et c'est par lui que le destin trompé,
Voit un roi magnanime à sa rage échappé.
Il m'a tiré des fers, et reçu dans la ville.

LA REINE.

Qu'apprends-je ? Quoi, Nicandre a délivré Trasile ?

NICANDRE.

Ce seul moyen, madame, encor que violent,
S'offrait pour soutenir un trône chancelant;
Et dans l'inquiétude où j'ai vu votre zèle,
J'ai cru que vous trahir c'était être fidèle,
Et que je répondais à ce que je vous doi,
D'oser de vos serments dégager votre foi.

LA REINE.

Mes vœux, dont le succès découvre la justice,
Vous portaient en secret à ce dernier service.

ÉRIPHILE.

Si dans un tel dessein j'ose vous accuser,
Pourquoi tantôt vous plaire à me le déguiser?

NICANDRE.

Pour me venger de vous, qui m'outragiez à croire
Qu'il fallait m'inviter où m'invitait la gloire;
Et qu'aux grands sentiments ce cœur de soi porté
Eût besoin pour agir d'être sollicité.
Ce n'est pas qu'en effet je cédasse sans peine
Quand le ciel à mes yeux n'offrait que Cléomène;
Mais bientôt le respect a su régler ma foi,
Quand dans ce Cléomène il m'a fait voir un roi.

TIMOCRATE.

O rival généreux, pour qui son grand courage
Rend même une couronne un trop faible partage?
Vous n'envierez jamais la fortune d'un roi,
Si vous êtes content de régner avec moi.

(*A Ériphile.*)

Mais vous, madame, enfin êtes-vous satisfaite?
Je vous avais promis la couronne de Crète;
Et quand avec mon cœur je la mets à vos pieds,
Ai-je à craindre aujourd'hui que vous la refusiez?
Ce cœur vous déplaît-il offert par Timocrate?

ÉRIPHILE.

Je lui dois trop, seigneur, pour vouloir être ingrate;
Et quand nous aurions droit encor de le haïr,
Le vainqueur a parlé, c'est à nous d'obéir.

TIMOCRATE.

Donc pour rendre ma gloire encore plus certaine,
A l'un et l'autre peuple allons montrer sa reine,
Et bénissons le ciel qui fait voir en ce jour
Que la plus forte haine obéit à l'amour.

FIN DE TIMOCRATE.

BÉRÉNICE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

REPRÉSENTÉE EN 1657 SUR LE THÉATRE DE L'HOTEL DU MARAIS

PERSONNAGES

LÉARQUE, roi de Phrygie.
PHILOXÈNE, passant pour le fils du roi de Lydie, et reconnu pour Atys, véritable roi de Phrygie.
BÉRÉNICE, passant pour la fille d'Araxe, et reconnue pour celle de Léarque.
PHILOCLÉE, sœur de Léarque.

PERSONNAGES

ANAXARIS, favori de Léarque.
ARAXE, cru père de Bérénice.
IPHITE, confident d'Anaxaris.
CLÉOPHIS, gouverneur de Philoxène.
CLYTIE, confidente de Bérénice.
HÉSIONE, confidente de Philoclée.

La scène est dans Apamée, capitale de Phrygie.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

LE ROI, ARAXE.

LE ROI.

Quoi que dans ce conseil tu trouves de contraire
A l'orgueil d'un espoir excusable en un père,
Ouvre les yeux, Araxe, et moins aveugle, voi
Le seul zèle d'ami l'inspirer à ton roi.
Si ta fille, en naissant, a reçu pour partage
D'une entière vertu l'éclatant avantage,
Cette même vertu qui la fait estimer,
Doit, ou borner ses vœux, ou l'empêcher d'aimer;
Cependant trop sensible à ceux de Philoxène,
Le choix d'Anaxaris l'inquiète et la gêne,
Et son ambition ne peut voir sans courroux,
Qu'en lui mon amitié lui destine un époux.

ARAXE.

Seigneur, souvent le ciel par des ordres suprêmes,
Sans nous en consulter dispose de nous-mêmes,
Et de nos passions maître et juge à la fois,
Pour nous les inspirer, n'attend pas notre choix.
C'est par là que de l'un son âme détachée
En voit tout le mérite, et n'en est point touchée,
Et qu'en faveur de l'autre elle ose aux yeux de tous
Permettre à son estime un sentiment plus doux.

LE ROI.

Si ce doux sentiment s'arrêtait à l'estime,
J'en tiendrais et l'effet et l'aveu légitime,
Puisque dans Philoxène, après tant de combats,
Des plus hautes vertus on voit briller l'appas.
La Phrygie à lui seul après vingt ans d'orage,
Du calme qui le suit doit l'heureux avantage;
Et c'est par sa valeur qu'Antaléon détruit,
De la paix qu'il troublait nous assure le fruit.
Par lui ce fier rebelle enfin en ma puissance,
Blessé mortellement satisfait ma vengeance,
Et l'accord qu'avec moi les Mysiens ont fait,
De l'effroi de sa perte est le pressant effet.
Mais c'est trop s'oublier qu'en cet amas de gloire
Prétendre d'un vainqueur partager la victoire,
Et croire imprudemment que le fils d'un grand roi
A la fille d'Araxe engagera sa foi.

ARAXE.

Je sais bien que le trône où le ciel le destine
D'un si charmant espoir semble être la ruine,
Et que le haut éclat qu'il tire de son sang
Oppose à son amour la splendeur de son rang.
Mais pour le soupçonner d'oser trahir sa flamme,
Seigneur, je connais trop la grandeur de son âme,
Et qu'épris de la gloire il la fait consister
A mériter un sceptre autant qu'à le porter.

LE ROI.

Par ce raisonnement où l'orgueil t'abandonne
Bérénice déjà partage sa couronne,
Et sa rare vertu qui peut tout mériter
Est le degré du trône où tu la fais monter?
Mais sais-tu que les rois, ces puissances suprêmes
Donnant des lois pour tout en reçoivent d'eux-mêmes,
Et que l'ordre du ciel que rien ne peut borner
Les soumet aux États qu'il leur fait gouverner?
Le trône, où rarement le vrai bonheur arrive,
Tient sous ses intérêts leur volonté captive.
Comme ils sont nés pour lui, plus esclaves qu'heureux,
C'est trahir ce qu'ils sont que de vivre pour eux;
Son bien seul fait leur règle, et toute autre maxime
Dans un juste monarque, est ou faiblesse ou crime.

ARAXE.
L'amour dont Bérénice a dû souffrir l'éclat,
Blesse peut-être peu ces maximes d'État;
Mais sous quelque astre enfin qu'elle puisse être née,
Laissons au gré des dieux aller sa destinée.
L'impénétrable abîme où tombent leurs décrets,
Pour se développer a d'étranges secrets.

LE ROI.
Si ton ambition veut se voir applaudie,
Eh bien, espère tout du prince de Lydie,
J'y consens, sa vertu te répond de sa foi;
Mais tu sais qu'il dépend et d'un père et d'un roi;
Qui, suivant contre lui sa rigueur ordinaire,
Ne cherche qu'un prétexte à couronner son frère.

ARAXE.
A quoi que pour le perdre aspire son courroux,
Je n'ai rien toutefois à craindre que de vous.

LE ROI.
Tu dois craindre en effet cette étroite alliance,
Qui de nos deux États unissant la puissance,
Ne peut voir la Phrygie aspirer aujourd'hui
A lui ravir un fils qu'il a fait notre appui,
Ce n'est pas que mon cœur, qu'un secret instinct presse,
Ne penche vers ta fille avec tant de tendresse,
Que si je prévoyais que Philoxène un jour
Du sceptre qui l'attend pût payer son amour,
A cette passion bien loin de mettre obstacle,
Moi-même je voudrais en presser le miracle.
Juge de cette ardeur par les soins que j'ai pris
De soumettre à ses vœux l'espoir d'Anaxaris,
Lui qu'avec tant d'éclat sa vertu fait paraître,
Que s'il n'est pas né prince, il est digne de l'être;
Et qui dans le haut rang qu'il doit à son grand cœur,
Aurait droit de prétendre à l'hymen de ma sœur.
Comme entre mes sujets il faut qu'elle choisisse,
En faveur de ton sang je lui fais injustice;
Et, pour me satisfaire, il ose abandonner
L'espérance d'un choix qui le peut couronner.

ARAXE.
Aussi fait-il bien voir par une plainte ouverte
Que ce fatal hymen est l'arrêt de sa perte;
Et que d'un prix si bas récompenser sa foi,
C'est apprendre aux sujets à mal servir leur roi.
Seigneur, quoiqu'entre nous la gloire en fût commune
Je n'eus jamais dessein d'abaisser sa fortune;
Mais peut-être qu'un jour nous le verrons témoin
Que qui se croit au trône en est encor bien loin.

LE ROI.
Tu prends mal ce murmure où mon ordre l'engage,
Quand, sans l'approfondir, tu t'en fais un outrage.
En vain ce faux mépris te l'a rendu suspect,
Sachant l'amour du prince il lui doit ce respect;
Et, pour ne pas l'aigrir, témoigner par sa plainte
Que d'un pouvoir injuste il souffre la contrainte.
Mais si ta fille enfin, plus juste en son espoir,
Prenait les sentiments qu'elle devrait avoir,
Si voyant par son choix sa fortune certaine,
Elle-même y voulait préparer Philoxène;
Alors Anaxaris ferait voir à son tour
Quel importun respect renferme son amour.
Use comme tu dois d'un avis si fidèle,
Vois-en, sans te flatter, l'importance avec elle.
La voici qui s'avance. Adieu. Mais souviens-toi
Qu'ici j'agis pour elle en père plus qu'en roi.

SCÈNE II

ARAXE, BÉRÉNICE, CLYTIE.

BÉRÉNICE.
Par ce trouble confus que vous faites paraître
Les sentiments du roi sont aisés à connaître.
En vain un beau destin s'efforce à m'élever,
Il voit l'amour du prince, et ne peut l'approuver.

ARAXE.
Dis plutôt qu'à nos vœux si son pouvoir s'oppose,
L'amour d'Anaxaris en est la seule cause,
Et que de sa faveur osant se prévaloir,
Il traverse en secret un glorieux espoir.

BÉRÉNICE.
Quoi, vous le soupçonnez d'une telle faiblesse,
Lui qui doit aspirer au choix de la princesse,
Et dont l'ambition, qui s'en laisse flatter,
Contre l'ordre du roi le force d'éclater?
Non, non, de cet amour je ne vois rien à craindre,
Il a le cœur trop haut pour s'y laisser contraindre;
Et, quoi que le roi fasse, il croirait se trahir
S'il me laissait l'honneur de lui désobéir.

ARAXE.
Pour ne se pas brouiller avecque Philoxène,
Il murmure, il se plaint d'un ordre qui le gêne;
Mais son cœur qu'en secret consume un si beau feu,
N'attend pour s'expliquer qu'un favorable aveu;
Et s'il faut t'éclaircir le soupçon qui me presse,
Peut-être il perd espoir de toucher la princesse,
Et tâche par le cours d'une autre passion
D'étouffer la chaleur de son ambition;
Car enfin, soit par haine ou par antipathie,
Soit pour trop estimer le prince de Lydie,
C'est assez rarement qu'on la voit sans mépris
Se forcer à souffrir les soins d'Anaxaris.

BÉRÉNICE.
Mais cette même loi qui la doit faire reine
Lui défend de prétendre au prince Philoxène;
Et son estime en vain flatterait son désir,
Si dans ses seuls sujets elle a droit de choisir.

ARAXE.
Cette loi qui leur donne un si grand avantage
Semble avoir jusqu'ici conservé son usage;
Mais, quoi qu'on en présume, elle a ses droits bornés
Aussitôt qu'il s'agit des princes couronnés.
D'une funeste guerre à peine dégagée
La Phrygie en secret est encor partagée,
Il est des mécontents qui déjà jusqu'au roi
D'un orage nouveau semblent porter l'effroi;
Et ce qu'en sa faveur Philoxène a su faire
Lui faisant voir toujours son appui nécessaire,
Il a jugé peut-être en prince ambitieux,

Qu'en partageant son trône il le défendrait mieux.
Ainsi son sentiment qui contre nous s'explique
Ne doit être l'effet que de sa politique ;
Et du prince sans doute il soutiendrait l'ardeur,
S'il ne le destinait à l'hymen de sa sœur.

BÉRÉNICE.

Ne nous flattons donc plus d'un espoir téméraire
Dont la cause nous fut peut-être un peu trop chère.
Cet amour dont le prince appuie en vain les droits,
Ne saurait résister au pouvoir de deux rois,
L'un y trouve sa honte, et je dois tout à l'autre.
A ces grands intérêts sacrifions le nôtre,
Et faisons voir au moins, en bravant leur rigueur,
Que le trône n'a rien de plus haut que mon cœur.
Tout ce que je demande, et qu'il faut que j'obtienne,
C'est que votre vertu s'accommode à la mienne,
Et que vous consentiez qu'après de si beaux nœuds
Je m'obstine au refus d'écouter d'autres vœux.
C'est par votre ordre seul qu'une secrète flamme
Au mérite du prince ouvrit toute mon âme,
Et la rendit sensible à ces impressions
Que font sur les grands cœurs les belles passions.
Par ce fatal arrêt d'un destin trop contraire
Il en faut effacer l'aimable caractère,
Il faut à sa malice immoler un beau feu,
Il faut reprendre un cœur donné par votre aveu,
Il le faut, j'y consens; mais à quoi qu'il s'apprête,
Ce cœur garde toujours l'orgueil de sa conquête;
Et dans cette fierté qui l'ose accompagner,
Auprès de ce qu'il perd voit tout à dédaigner.

ARAXE.

O nobles sentiments d'une âme peu commune,
Qui même en lui cédant sait braver la fortune !
Quoi que pour ta vertu le ciel veuille ordonner,
C'est le moins qu'il lui doit que de la couronner.
Il t'en répond par moi, suis l'amour qui t'engage,
Quoi qu'il puisse arriver, le trône est ton partage;
Crois-en ce noble orgueil qui pouvant tout sur toi,
N'a pu se relâcher que pour le fils d'un roi.
Le prince est généreux, continue, espère, aime,
Je connais mieux ton sang que tu ne fais toi-même,
J'en vois jusqu'à la source, et j'y sais pénétrer
Ce qu'à tes yeux le ciel refuse de montrer.

SCÈNE III

BÉRÉNICE, CLYTIE.

CLYTIE.

Il vous promet beaucoup.

BÉRÉNICE.

Ah, Clytie ! Il est père,
Et le sang l'abandonne à tout ce qu'il espère;
Mais ce flatteur appas, s'il le peut décevoir,
Pour éblouir mon âme a trop peu de pouvoir.

CLYTIE.

Comme son ordre seul sur l'espoir d'être reine,
Vous força d'accepter les vœux de Philoxène,
Sans doute il n'est plus rien qu'il voulût épargner
Pour mettre dans son sang la gloire de régner.
Non qu'enfin le succès n'en soit toujours à craindre,
Mais si d'un sort ingrat vous avez à vous plaindre,
Au moins sera-ce un charme à votre espoir trahi,
Qu'en effet vous aurez moins aimé qu'obéi.

BÉRÉNICE.

Ah, que tu juges mal des sentiments d'une âme,
Quand par l'ordre d'autrui tu fais naître sa flamme,
Et pour mieux l'excuser en rejettes l'espoir
Sur le trompeur appui d'un aveugle devoir!
L'amour dont trop d'orgueil trahirait l'entreprise,
Sous d'autres sentiments se cache et se déguise,
Et dans nos cœurs séduits s'introduisant par eux,
Il nous fait admirer un prince généreux,
Comme au respect d'abord sa vertu nous invite,
Il en soutient l'éclat par un brillant mérite,
Notre âme en est émue, et goûte un doux poison
Dans l'appas d'une estime où consent la raison,
Son aveu l'autorise, on ne s'en peut défendre;
Et quand charmé des soins qu'il s'abaisse à nous rendre,
Un père veut pour lui qu'on se laisse enflammer,
On ne croit qu'obéir, en effet c'est aimer;
Et d'un si prompt devoir quoi que l'on se figure,
Il est toujours amour quand il est sans murmure.

CLYTIE.

J'avais cru jusqu'ici dans votre passion
Un peu moins de tendresse, et plus d'ambition.

BÉRÉNICE.

Comme un lâche intérêt s'en rend inséparable,
C'est mal juger de moi que m'en croire capable.
Non, le prince jamais n'eût mérité ma foi,
S'il eût dû son estime au trône plus qu'à soi.
Ce n'est pas qu'en effet l'autorité d'un père
N'ait été pour sa flamme un appui nécessaire,
Mais avant que cet ordre élevât mes désirs,
Sans répugnance au moins j'écoutais ses soupirs.
On eût dit que déjà l'orgueil de mon courage
Cherchait à s'applaudir de cet illustre hommage,
Ou plutôt que mon cœur, pour l'oser recevoir,
Mendiait en secret le secours du devoir,
Et qu'avec son amour étant d'intelligence,
Mes vœux hâtaient l'effet de mon obéissance.

CLYTIE.

Quand par un vrai mérite un beau feu se soutient,
Il est bien malaisé... Mais la princesse vient.

SCÈNE IV

PHILOCLÉE, BÉRÉNICE, HÉSIONE, CLYTIE.

PHILOCLÉE.

Si par un entretien qui pourra vous contraindre
Je semble vous donner quelque lieu de vous plaindre,
Accusez-en le roi qui m'oblige à savoir
Ce qu'un conseil sincère a sur vous de pouvoir.
Sachant ses sentiments, apprenez-moi les vôtres.

BÉRÉNICE.

Il ont trop éclaté pour en embrasser d'autres,
Madame; et vos bontés s'expliqueront pour moi,

S'ils m'attirent jamais la colère du roi.

PHILOCLÉE.

Qui la peut éviter ne la doit pas attendre.

BÉRÉNICE.

Je sais ce que je dois, et tâche de le rendre.

PHILOCLÉE.

Vous le témoignez mal par l'injuste mépris
Qu'on vous voit opposer au choix d'Anaxaris.

BÉRÉNICE.

Il a des qualités que ma raison admire;
Mais le ciel de nos cœurs s'est réservé l'empire,
Et sans son ordre exprès, qui seul le met au jour,
S'il nous permet l'estime il nous défend l'amour.

PHILOCLÉE.

En effet, c'est un ordre où vous cédez sans peine,
Quand il vous faut souffrir les vœux de Philoxène;
Il vous plaît, il vous flatte, et vous fait présumer
Que rien n'est impossible à qui sait bien aimer.
Pour moi, si rien jamais peut toucher mon envie,
C'est de vous voir un jour au trône de Lydie;
Mais quoi que Philoxène ose vous protester,
Étant amant et prince, il est à redouter;
Et ces deux qualités dans la même personne
Sont de mauvais garants de la foi qu'il vous donne.

BÉRÉNICE.

Les princes peuvent tout, mais c'est blesser les dieux
Qu'en oser concevoir des soupçons odieux;
Ils tirent du haut rang qui forme leur puissance,
Un secours favorable à remplir leur naissance.
Ce qu'aux grands sentiments un long soin nous acquiert,
Au bonheur qui la suit est un trésor ouvert,
Par là leurs cœurs sans peine égalent leurs fortunes;
Et pour se dérober aux faiblesses communes,
De quelques passions qu'ils semblent combattus,
Ils trouvent dans leur sang la source des vertus.

PHILOCLÉE.

Le prince de Lydie a l'âme noble et grande;
Mais, quoi que de sa flamme un bel espoir attende,
Ayant à respecter un père dans son roi,
C'est un gage mal sûr que celui de sa foi.

BÉRÉNICE.

Aussi ne doutez pas que s'il me voulait croire,
Au seul soin de vous plaire il ne bornât sa gloire,
Et que ce rare amas de belles qualités
Ne vous acquît des vœux que j'ai peu mérités.

PHILOCLÉE.

Moi, dans le rang illustre où le ciel m'a fait naître,
Je pourrais me résoudre à recevoir un maître,
Qui, déjà par soi-même assuré d'être roi,
Croirait plus me donner qu'il ne tiendrait de moi!
Non, quel que soit l'éclat d'une double couronne,
Je veux donner un sceptre, et non qu'on me le donne;
Et l'on verra mon choix assurer à ma main
L'ambitieux honneur de faire un souverain.
Mais dans mon cœur peut-être une secrète envie
Vous dispute l'espoir du trône de Lydie;
Et ce que l'amitié me fait craindre pour vous
N'est que l'indigne effet d'un mouvement jaloux.
Guérissez votre esprit d'une frayeur si vaine.
Je vois sans déplaisir l'amour de Philoxène;
Et, loin que son succès me cause aucun ennui,
Pour le faciliter je vous laisse avec lui.

SCÈNE V

PHILOXÈNE, BÉRÉNICE, CLYTIE.

BÉRÉNICE.

Ah? Seigneur, il est temps qu'une triste victoire
Aux dépens de mon cœur satisfasse ma gloire,
Et que par un effort trop longtemps combattu
Tout mon repos s'immole à ma fière vertu.
Dans votre passion tout l'État s'intéresse;
Elle choque le roi, déplaît à la princesse;
Et l'ambition cache à mes yeux abusés
L'horreur du précipice où vous me conduisez.
Je l'avouerai, seigneur, j'ai cru pouvoir sans crime
Payer d'un feu tout pur une ardeur légitime;
Mais puisqu'il est contraire à ce que je vous dois,
D'une dure contrainte il faut suivre les lois,
Et ne permettre plus à mon âme enflammée
Que l'heureux souvenir que vous m'avez aimée.

PHILOXÈNE.

Quoi, le roi, la princesse, à ma perte animés,
En prononcent l'arrêt, et vous le confirmez?
Ils blâment votre amour, vous cherchez à l'éteindre?
Ah! Madame, avouez que j'ai droit de me plaindre,
Et qu'un cœur qui se rend aussitôt qu'alarmé,
Sait peu comme l'on aime, ou n'a jamais aimé.

BÉRÉNICE.

Le combat que pour vous je rends contre moi-même,
Me fait trop éprouver que je sais comme on aime;
Et dans le rude assaut dont je soutiens les coups,
Je méritais peut-être un reproche plus doux.
Mais si, quand de mon feu le vôtre se défie,
Le respect veut encor que je me justifie,
A nourrir quelque espoir ne trouver plus de jour,
Le savoir, vous le dire, est-ce manquer d'amour?

PHILOXÈNE.

Oui, c'est manquer d'amour; et s'il est quelque obstacle
Qui semble demander le secours d'un miracle,
Si sans lui sa rigueur ne saurait se forcer,
On peut bien le prévoir, on peut bien le penser.
Mais quand l'amour sur nous règne avec quelque empire,
On ne doit pas avoir la force de le dire,
Et d'un œil languissant le désordre confus
Doit servir d'interprète à qui n'espère plus.

BÉRÉNICE.

Ah! Seigneur, n'imputez cette fermeté d'âme
Qu'au généreux motif qui fait agir ma flamme.
Mon cœur de son succès paraîtrait plus jaloux,
Si vous perdiez en moi ce que je perds en vous;
Mais quand votre intérêt veut que je vous arrache
Au malheur qui me suit, et que l'amour vous cache,
Un si beau sentiment ne saurait endurer
Que de lâches soupirs l'osent déshonorer.

PHILOXÈNE.

Et vous ne voyez pas dans cette noble envie,

Que m'ôter votre amour c'est m'arracher la vie,
Et que votre vertu conspire contre moi
Si par un vain scrupule il échappe à ma foi?
Que le roi s'en indigne, ou que l'État murmure,
Ce cœur vous l'a donnée inviolable, pure;
Et je prends aujourd'hui tous les dieux pour témoins,
Que l'effet qu'elle attend ne le sera pas moins.

BÉRÉNICE.

Vous pourriez l'espérer si le roi votre père
Souffrait à sa raison de régler sa colère;
Mais bien loin que le sang lui parle pour un fils...

PHILOXÈNE.

Attendons le retour au moins de Cléophis,
Il l'estime, il l'écoute; et comme à sa prudence
Il daigna confier ma vie et mon enfance,
De ce vieux gouverneur la sage autorité
Peut-être adoucira son esprit irrité.
Par lui mieux informé de tout ce que vous êtes,
Cessant de faire outrage à vos vertus parfaites,
Il se ressouviendra qu'avant que d'être roi
Il excusait en lui ce qu'il condamne en moi.
Mon frère qu'un vrai zèle à me servir engage,
Pour gagner son aveu mettra tout en usage;
Et si par politique il s'obstine au refus,
Son exemple est pour moi, je ne balance plus.

BÉRÉNICE.

A quel indigne espoir cet exemple vous porte!
Me connaissez-vous, prince, en parlant de la sorte,
Et songez-vous assez qu'en ses plus doux appas,
Si l'amour m'a surprise, il ne m'aveugle pas?
Je sais que votre père, étant ce que vous êtes,
S'abaissa pour aimer une de ses sujettes,
Et qu'à fléchir le roi ne voyant aucun jour,
L'hymen à son insu satisfit son amour.
Mais quelle suite! A peine entrez-vous à la vie,
Qu'il vous fait en tumulte enlever de Lydie;
Votre mère traitée avec indignité,
Hors d'état de vous suivre, en perd la liberté;
Et si la prompte mort de ce roi trop sévère
N'eût bientôt à son trône appelé votre père,
Cette injuste prison, cet exil rigoureux,
Auraient puni longtemps un prince malheureux.
Non, son destin en vain semble régler le nôtre;
Mon amour est trop pur pour abuser du vôtre,
Et souffrir qu'un hymen contraire à ses desseins
Vous fasse mériter les malheurs que je crains.

PHILOXÈNE.

O sévère vertu, dont la fière maxime
Sans l'appui du devoir ne croit rien légitime!
Au moins, s'il faut tout craindre en l'état où je suis,
Voyez ce que je fais, et non ce que je puis;
Et l'espoir à l'amour étant si nécessaire,
Faites...

BÉRÉNICE.

Vous le voulez? Hé bien, seigneur, j'espère;
Mais quoique votre foi m'y serve de soutien,
Je sais trop qui je suis pour l'obliger à rien.

PHILOXÈNE.

Quoi, si l'on me pouvait forcer à la reprendre,
Pour l'engager ailleurs vous pourriez me la rendre?

BÉRÉNICE.

Après les sentiments que j'ai fait éclater,
Sans blesser ma vertu vous n'en sauriez douter.

PHILOXÈNE.

Et votre amour par là m'explique sa tendresse?

BÉRÉNICE.

Que vous êtes cruel de presser ma faiblesse!
Oui, peut-être ce cœur en voudrait murmurer,
Mais je ferais qu'au moins vous pussiez l'ignorer.

PHILOXÈNE.

Qu'aisément à ma foi votre vertu renonce!

BÉRÉNICE.

Prince, adieu. Ce soupir est toute ma réponse,
Et l'amour vous l'explique en termes assez doux,
Si vous croyez de moi ce que je crois de vous.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

ANAXARIS, BÉRÉNICE, CLYTIE, IPHITE.

BÉRÉNICE.

Ne vous repentez point de cette confidence;
Vous avez trop langui sous un fâcheux silence,
Il est temps qu'un beau feu jusqu'ici renfermé,
Acquière à vos désirs la gloire d'être aimé,
Et que vous fassiez voir que loin d'en trop attendre,
Qui peut tout mériter a droit de tout prétendre.

ANAXARIS.

Ah! Ne me jetez point dans la nécessité
D'examiner mon cœur sur sa témérité.
Quoiqu'en vain la raison à ses desseins s'oppose,
Il ne peut qu'en tremblant songer à ce qu'il ose,
Et d'un trouble inquiet confusément atteint,
Dans tout ce qu'il espère il voit tout ce qu'il craint.

BÉRÉNICE.

Peut-être craignez-vous que le roi ne s'irrite
D'un amour si contraire à l'hymen qu'il médite,
Et qu'il n'y veuille voir qu'un rebelle obstiné
Qui porte ailleurs un cœur qu'il m'avait destiné.
Mais outre l'intérêt que l'État y doit prendre,
Philoxène pour vous saura tout entreprendre;
Et ce qu'à cet amour sa flamme croit devoir,
Lui fera sans réserve appuyer votre espoir.

ANAXARIS.

Je lui viens d'avouer qu'au choix de la princesse,
Ce téméraire cœur malgré moi s'intéresse,
Et qu'un orgueil secret qu'il désavoue en vain
Engage mes désirs à l'espoir de sa main:
Non, qu'en lui découvrant le secret de mon âme,
J'aie osé présumer que j'obligeais sa flamme,
Je sais trop ce qu'il est pour me persuader
Que je sois un rival qu'il doive appréhender;

Mais dans un grand projet que je ne pus lui taire,
Mon cœur avait jugé son secours nécessaire;
Et c'est pour l'obtenir que, sans plus balancer,
A cette confidence il s'est voulu forcer.

BÉRÉNICE.

Il en usera bien; et comme la Phrygie
Doit son dernier bonheur au secours de Lydie,
Quoi que pour vous son prince en ose désirer,
Elle aura quelque lieu de le considérer.
Forcez donc Philoclée à vous faire justice,
Pour mériter son choix vous avez tout propice,
Rien n'en peut plus troubler le dessein glorieux,
Nos malheurs sont finis, le calme est dans ces lieux,
Ou s'il y reste encor quelque parti contraire,
Antaléon mourant vient de mander mon père,
Et dans l'âpre remords d'un juste repentir,
Il ne cherche à le voir que pour l'en avertir.
Mais ma présence nuit à l'ardeur qui vous presse,
Je sais que tous vos soins sont dus à la princesse;
Et ce trouble confus semble me reprocher
Que vous perdez un temps qui vous doit être cher.

SCÈNE II

ANAXARIS, IPHITE.

ANAXARIS.

Hélas!

IPHITE.

Vous soupirez, seigneur?

ANAXARIS.

Oui, je soupire;
Et si tu pouvais voir l'excès de mon martyre,
Tu me confesserais qu'aux plus grands déplaisirs
On n'a jamais donné de plus justes soupirs.

IPHITE.

La fortune à vos vœux paraît si favorable, [ble.
Qu'en vain j'ose chercher quel malheur vous acca-
Vous pouvez tout ici, chacun vous fait la cour;
Et la faveur du roi...

ANAXARIS.

Ne peut rien sur l'amour;
C'est là ma peine, Iphite.

IPHITE.

Et sa faible puissance
D'un courage si haut étonne la constance?

ANAXARIS.

Oui, puisque c'est un sort affreux à concevoir
D'être forcé d'aimer et d'aimer sans espoir.

IPHITE. [dre,

Ah! Seigneur, voyez mieux où vous pouvez attein-
Le rang que vous tenez vous défend de rien craindre;
Et la princesse au point de choisir un époux,
Baissera peu les yeux pour les jeter sur vous.

ANAXARIS.

Je veux bien l'espérer; mais s'il faut que j'achève,
Qu'importe à mon amour qu'un si beau choix m'é-
Bérénice... *Hélas!* [lève?

IPHITE.

Vous semblez interdit?
L'aimeriez-vous, seigneur?

ANAXARIS.

Que ne t'ai-je point dit?
Apprends, Iphite, apprends qu'où l'amour est ex-
[trême,
C'est l'expliquer assez que nommer ce qu'on aime.
A ce nom, quoi qu'on fasse, un doux saisissement
En fait briller l'ardeur dans les yeux d'un amant;
Et par un vif transport dont il n'est plus le maître,
Tout le secret du cœur y vient soudain paraître.

IPHITE.

Vous aimez Bérénice, et par un libre aveu
Votre feinte à ses yeux étale un autre feu?

ANAXARIS.

Juge par cet effort où j'ai dû me contraindre,
Combien ma passion rend mon destin à plaindre;
Car à se taire enfin l'amour est peu gêné,
Quand par le seul respect il s'y voit condamné.
Au moins est-ce un appât à sa peine secrète,
Qu'un regard échappé s'en peut rendre interprète,
Et que, si cet essai répond à son désir,
Pour achever de vaincre il ne faut qu'un soupir.
Mais quand d'un fier destin la fatale ordonnance
Du cœur avec les yeux défend l'intelligence,
Et que par ce divorce il dérobe à ce cœur
Ce qu'offre du secours leur mourante langueur,
Il n'est point pour l'amour de plus rude supplice,
Et c'est ce que je souffre en aimant Bérénice.

IPHITE.

La contrainte est fâcheuse; et le prince vous doit,
Pour cet amour caché, beaucoup plus qu'il ne croit.
Lui céder un espoir que le roi vous ordonne,
Il le faut avouer, tant de vertu m'étonne;
Et je n'aurais pas cru que jamais un rival...

ANAXARIS.

Qu'Iphite a l'esprit faible, ou qu'il me connaît mal!
Si j'impose à ma flamme un rigoureux silence,
Le prince me doit peu pour cette violence:
C'est le cruel effet d'une autre passion;
Et, pour tout dire enfin, j'ai de l'ambition. [prête
Ce vice des grands cœurs dont l'ardeur toujours
Veut sans cesse avancer, et jamais ne s'arrête,
Ce monstre qu'en désirs on ne peut épuiser,
Dès mes plus jeunes ans me sut tyranniser.
Je sais bien que le rang que j'ai dans cet empire,
A l'orgueil le plus vaste aurait de quoi suffire.
Mais à qui porte un cœur vraiment ambitieux,
Au dessus de sa tête il ne faut que les dieux.
Si mon destin est haut, songe qu'il peut s'accroître,
Et par ce que je suis, vois ce que je veux être.

IPHITE.

Mais enfin vous aimez?

ANAXARIS.

C'est là mon désespoir;
Mais une ardeur plus forte a sur moi tout pouvoir,
Et dans le rang affreux où je me considère,
Sans ambition même elle m'est nécessaire.

Lorsque si près du trône on s'est pu rencontrer,
La chute est infaillible à qui n'y peut entrer :
C'est un sentier étroit dont le penchant qui glisse
Offre de tous côtés l'horreur du précipice,
Et si par la faveur on y peut parvenir,
Le mérite est bien fort qui peut s'y soutenir;
Car la faveur enfin n'est, à la bien résoudre,
Qu'un nuage brillant où se forme la foudre,
Dont le coup incertain, avant que d'éclater,
Alarme d'autant plus qu'on ne peut l'éviter.
Ne présume donc point que mon âme aveuglée,
Sans bien s'examiner, préfère Philoclée.
L'amour m'appelle ailleurs, mon cœur parle pour lui,
Mais je la vois au trône, et j'en cherche l'appui.

IPHITE.

Gardez d'aigrir le roi.

ANAXARIS.

Bien loin qu'il s'en offense,
De mon secret espoir il est d'intelligence;
Et le bruit d'un hymen hautement publié
N'est que pour satisfaire un roi son allié.
Non que pour lui montrer un zèle plus sincère,
Je n'offre à l'accomplir s'il s'agit de lui plaire,
Mais l'offre n'est qu'adresse; et quoi que l'on eût fait,
Bérénice aime trop pour en souffrir l'effet.

IPHITE.

C'est à vous dans ce choix, seigneur, à vous connaître.

ANAXARIS.

Qui ne veut point d'égal souffrirait-il un maître;
Et verrais-je un sujet qui doit trembler sous moi,
Jouir de ma faiblesse, et devenir mon roi?
Non, Bérénice, non, quoique ce cœur t'adore,
J'immole cet amour, et ferais plus encore,
Si j'osais présumer que contre mon espoir
La princesse...

IPHITE.

Seigneur, je crois l'apercevoir.

ANAXARIS.

Laisse-moi donc agir, Iphite, et te retire,
Il est temps que je parle, et tu pourrais me nuire.

SCÈNE III

PHILOCLÉE, ANAXARIS.

PHILOCLÉE.

On me vient d'avertir que sur quelque traité
La Lydie a vers nous de nouveau député;
Puis-je d'Anaxaris en savoir l'importance?

ANAXARIS.

Madame, ce secret passe ma connaissance;
Rien de ces envoyés n'est venu jusqu'à moi,
Et l'on n'en parlait point quand j'ai quitté le roi.

PHILOCLÉE.

Il leur donne audience et je me persuade
Que Philoxène a part à leur prompte ambassade;
Au moins l'a-t-on mandé pour la mieux recevoir.

ANAXARIS.

Je plains sa passion.

PHILOCLÉE.

Avec assez d'espoir,
Puisque si la Lydie en détruit l'entreprise,
Bérénice à vos vœux sans obstacle est acquise.

ANAXARIS.

C'est me connaître mal que de le présumer.

PHILOCLÉE.

Est-ce que vous croyez qu'il soit honteux d'aimer?

ANAXARIS.

Que dites-vous, madame? Ah! bien loin de le croire
De cette passion je fais toute ma gloire;
Et peut-être jamais une si belle ardeur
Pour un plus rare objet ne régna dans un cœur,
Mais telle est de mon sort la dure tyrannie,
Que souffrant à la taire une peine infinie,
Je dois trembler pourtant qu'un soupir indiscret
N'en ose malgré moi découvrir le secret.
Il me perdrait, madame; et vous-même sans doute
Loin de plaindre l'effort que cette ardeur me coûte
Vous y trouveriez lieu d'armer votre courroux,
Si ma témérité se déclarait pour vous.

PHILOCLÉE.

Quoiqu'autrefois peut-être elle eût pu me déplaire
Je veux bien aujourd'hui l'apprendre sans colère,
Et ne voir rien en vous indigne de ce choix
Qu'ordonne la Phrygie, et que règlent nos lois.
Depuis qu'Antaléon, pressé de jalousie,
Contre son souverain a ligué la Mysie,
Et que de ses desseins par Araxe trahis
Il s'est voulu venger sur son propre pays,
Par cent exploits fameux qu'a suivis la victoire,
Vous vous êtes ouvert un chemin à la gloire;
Mais, quoi que pour l'État vous ayez entrepris,
Cette gloire peut-être en est un digne prix;
Et quand il serait vrai qu'un sujet téméraire
Aurait droit d'en prétendre un plus ample salaire,
Ce trône qui m'attend n'exempte pas ma foi
De soumettre mes vœux aux volontés du roi.
Par l'éclat de l'hymen où son choix vous engage,
Il vous exclut d'un rang qu'il faut que je partage;
Et de quelque beau feu qu'on se vît consumer;
Sitôt qu'un roi l'ordonne, on doit cesser d'aimer

ANAXARIS.

Ah! que ce pur amour qui règne dans mon âme
Mêlerait de faiblesse à l'ardeur qui m'enflamme
Si pour naître ou s'éteindre il devait prendre loi
Du respect que je dois aux ordres de mon roi!
Non, non, madame, non, quand ce cœur qui soupire
Prendrait dans son aveu l'audace de le dire,
Vous m'en verriez encor, d'un vrai zèle animé,
Faire un plein sacrifice aux yeux qui m'ont charmé
Et sur ce bel espoir ma passion extrême
Ne voudrait contre vous employer que vous-même
Toujours toute soumise, et prête à le quitter
Dès le moindre soupir qu'il vous pourrait coûter.
Mais aussi son pouvoir, quelque loin qu'il s'étende
Ne peut rien m'opposer que ma flamme appréhende
Et toute sa rigueur n'ayant qu'un faible effort,
Vos seules volontés sont l'arrêt de mon sort.

En vain je chercherais plus longtemps à me taire,
L'amour n'est point amour s'il n'est que volontaire,
Une douce contrainte est son plus cher appas;
Et l'on aime bien peu quand on peut n'aimer pas.

PHILOCLÉE.

Je ne puis déguiser que c'est avec surprise
Que je remarque en vous une ardeur si soumise,
Et que j'aurais pensé que dans ce grand projet
Votre amour n'eût en moi qu'un trône pour objet.

ANAXARIS.

Quoiqu'il se dût montrer sensible à cette injure,
Un trop juste respect me défend le murmure;
Mais pour mieux repousser un soupçon si honteux,
Si contre votre rang j'osais former des vœux,
Et dans une autre main, sans vous faire d'outrage,
Du sceptre qui vous fuit souhaiter l'avantage,
Sans aucune ombre alors vous verriez éclater
La pureté d'un feu dont je vous vois douter.

PHILOCLÉE.

Ces sentiments sont grands, et d'un cœur magnanime,
A qui le mien confus doit toute son estime;
Mais en vain de mon choix vous garderiez l'espoir,
Bérénice m'est chère, et je sais mon devoir.

ANAXARIS.

Ah! Que ne puis-je ici...

SCÈNE IV

PHILOCLÉE, ANAXARIS, HÉSIONE.

HÉSIONE.

Madame.

PHILOCLÉE.

Qui t'amène?

HÉSIONE.

Plaignez l'ingrat destin du prince Philoxène.

PHILOCLÉE.

Quoi? Qu'est-il arrivé?

HÉSIONE.

Si j'ai bien entendu,
Par un dernier revers son amour l'a perdu.

PHILOCLÉE.

Quoi, le roi de Lydie, aveugle en sa colère,
Aurait-il pris dessein de couronner son frère?

HÉSIONE.

Il le faut présumer : au moins ai-je entr'ouï
Qu'un bel espoir trop tôt s'était évanoui;
Qu'un cœur si généreux méritait la couronne
Qu'au prince Alcidamas son malheur abandonne;
Que tout ce que jamais un sort injurieux...
Mais le roi qui paraît vous éclaircira mieux.

SCÈNE V

LE ROI, PHILOCLÉE, ANAXARIS, HÉSIONE.

PHILOCLÉE.

Que m'apprend-on, seigneur? L'amour de Bérénice
A conduit Philoxène enfin au précipice,
Et, pour le voir puni d'un téméraire choix,
De son trône à son frère on transporte les droits?

LE ROI.

Oui, ma sœur, de son sort l'injuste perfidie
Destine Alcidamas au trône de Lydie;
Mais ce triste revers, quoique peu mérité,
N'en montre pas encor toute l'indignité.

ANAXARIS.

Quoi, seigneur, dans ce trône un frère aura sa place?
Et ce malheur encor souffre une autre disgrâce?

LE ROI.

Oui, plus rude, et sous qui, s'en voyant accabler,
La vertu la plus ferme aurait lieu de trembler.

PHILOCLÉE.

Juste ciel!

LE ROI.

Apprenez, pour vous tirer de peine,
Que ce fameux héros, ce vaillant Philoxène,
Que le roi de Lydie a toujours cru son fils,
Loin d'en tenir le jour, le doit à Cléophis.

PHILOCLÉE.

Il n'est pas fils de roi?

LE ROI.

Cléophis l'a fait croire;
Mais le roi de sa fourbe a su toute l'histoire.

PHILOCLÉE.

Quoi, ce vieux gouverneur, dont ce prince autrefois,
Pour conserver un fils, crut faire un digne choix,
Lorsque de son hymen l'audace découverte
Porta le roi son père à résoudre sa perte,
Et que pour éviter un malheur si pressant,
Ce fils de son exil reçut l'ordre en naissant,
Par un coupable échange, et facile à connaître,
Aurait pu supposer un faux prince à son maître?

LE ROI.

Quand du désir du trône un cœur est combattu,
Le crime qui l'acquiert lui tient lieu de vertu :
Et comme redoutant quelque embûche secrète,
Cléophis sut cacher le lieu de sa retraite,
Où le suivit un fils, dont la rigueur du sort
Pendant ce triste exil lui fit pleurer la mort,
Étant d'un âge égal il put rendre sans peine
Ce fils qu'il feignit mort, au lieu de Philoxène.

ANAXARIS.

Échange malheureux dont la honte le perd!

PHILOCLÉE.

Mais à qui Cléophis s'en serait-il ouvert?
D'où l'a-t-on pu savoir?

LE ROI.

On l'a su de sa femme,
Qui perdant la raison au point de rendre l'âme,
Dans son extravagance a répété cent fois
Que l'on avait trahi le vrai sang de ses rois,
Que la peine sur elle en était répandue,
Qu'au seul Alcidamas la couronne était due,
Et qu'enfin tout l'État, par son crime abusé,
Aimait dans Philoxène un prince supposé.
On l'écoute, elle garde un assez long silence,
Puis son mal tout à coup perdant sa violence,

D'un ton plein de langueur, mais plus libre d'esprit,
Elle confirme encor tout ce qu'elle avait dit;
Et sa voix s'abaissant en ce moment funeste,
« De Cléophis, » dit-elle, « on peut savoir le reste. »
A ces mots elle expire.

PHILOCLÉE.

Ainsi donc Cléophis
N'a su pousser plus loin le désaveu d'un fils?

LE ROI.

Il venait de paraître en la cour de Lydie;
Et ce qui hautement prouve sa perfidie,
Soudain, à ce rapport, saisi d'un juste effroi,
Sa fuite l'a soustrait au courroux de son roi.

PHILOCLÉE.

Que je plains Philoxène en un sort si contraire!

LE ROI.

Le prince Alcidamas agit toujours en frère,
Et par ses envoyés il le fait assurer
Que d'un zèle sincère il doit tout espérer,
Et que de son malheur, étant sans imposture,
Son sceptre partagé réparera l'injure.

PHILOCLÉE.

Ces nobles sentiments sont d'illustres témoins
Qu'un cœur si relevé ne méritait pas moins,
Que seul de Philoxène il peut remplir la place.
Mais de quel œil, seigneur, a-t-il vu sa disgrâce?

LE ROI.

D'abord à cette atteinte, et confus et surpris,
Un obscur et fier trouble a frappé ses esprits,
Mais soudain sa vertu dans son cœur redoublée,
S'en est fait voir émue, et non pas accablée;
Et dans cette grande âme aucun lâche transport
N'a paru mériter la honte de son sort.

PHILOCLÉE.

Si je plains son malheur, j'admire sa constance.

LE ROI.

Vous en pouvez juger, le voici qui s'avance.

SCÈNE VI

LE ROI, PHILOXÈNE, PHILOCLÉE, ANAXARIS, HÉSIONE.

LE ROI.

Hé bien, ne trouvez-vous aucun lieu de douter
De ce qu'à Cléophis vous oyez imputer?

PHILOXÈNE.

Seigneur, le ciel est juste, et je dois sans murmure
Abandonner un rang que m'acquiert l'imposture;
Tout ce que je rappelle en mon esprit confus,
Ne m'en fait que mieux voir le criminel abus.
Ces tendres sentiments dont le roi, dont la reine
N'ont jamais honoré le triste Philoxène,
Au prince Alcidamas accordés tant de fois,
Étaient de la nature une secrète voix;
Et dans ce que pour moi Cléophis a su faire,
Je vois paraître enfin toute l'ardeur d'un père,
Qui, prenant sur mon cœur un empire permis,
Le presse de se rendre, et lui demande un fils.

LE ROI.

Que je vous tiens heureux dans ce malheur extrêm
De vous pouvoir si bien répondre de vous-mêm
Que sans peine on vous voie, en de si rudes coup
Contraindre votre sort à dépendre de vous!

PHILOXÈNE.

Quoi, par l'accablement d'une âme lâche et bass
L'on me verrait, seigneur, mériter ma disgrâce,
Et cédant au revers qui désabuse un roi,
J'aiderais au destin à triompher de moi?
Non, non, à quelque excès que son caprice mont
Il m'ôte un rang bien haut, mais je le perds sa [hont
Et cet abaissement arrivé par hasard,
N'est qu'une faible injure où je n'ai point de pa
Qu'avons-nous mérité lorsque le ciel nous donn
Par le seul droit du sang, l'espoir d'une couronn
Et que ce privilège autorisé des dieux,
Nous place dans un trône où furent nos aïeux?
Comme ce n'est l'effet que d'un bonheur insign
La chute en est sans tache à qui n'en est point dign
Et le ciel ne peut rien qui nous force à rougir,
Quand notre lâcheté ne le fait point agir.
Le roi de son erreur voit la preuve certaine:
Pour n'être plus son fils, suis-je moins Philoxèn
Et le dehors, sujet aux derniers accidents,
Peut-il mêler quelque ombre à l'éclat du dedans
Si toujours la grandeur et d'âme et de courage
Fut d'un illustre sang le précieux partage,
C'est beaucoup d'avoir su la posséder au point
D'avoir été cru prince, et de ne l'être point.
Au moins ai-je ce bien, qu'il m'est permis de croi
Qu'à ma seule vertu je dois toute ma gloire,
Et qu'à lui consacrer et mes soins et mes jours
Mon cœur n'avait besoin d'aucun autre secours

PHILOCLÉE.

Ainsi sur vous le sort exerce en vain sa haine.

LE ROI.

Demeurez donc toujours ce même Philoxène,
Et de nos factieux poussant l'audace à bout,
Attendez tout d'un roi qui veut vous devoir tou
Prenez auprès du trône une si haute place,
Que l'envie...

PHILOXÈNE.

Ah! Seigneur, épargnez-moi, de grâ
Et songez que ce n'est que d'un cœur abattu
Qu'on doit par ces motifs exciter la vertu.
Si j'ose toutefois, en faveur de ma flamme,
Permettre à mes désirs de vous ouvrir mon â
Je vous demanderai que pour donner sa foi,
Bérénice à son choix ait l'aveu de son roi.
Et que ne s'engageant par respect ni par cra
Son cœur puisse aujourd'hui s'expliquer sans [tra

ANAXARIS.

Seigneur, si mon espoir fait l'obstacle du sie
Je cède sans murmure, et ne demande rien.

LE ROI.

Quand le sort vous trahit, le ciel vous est pro
Un rival généreux vous cède Bérénice;

Et puisque la Lydie abandonne à vos vœux [reux,
La poursuite d'un bien qui vous peut rendre heu-
S'il vous est encor cher, je veux, sans plus atten-
Que l'hymen... [dre,

PHILOXÈNE.

Ah! C'est plus que je n'ose prétendre;
Et je n'ai point, seigneur, assez de lâcheté
Pour vouloir abuser de votre autorité.
A quoi qu'en ma faveur votre bonté s'engage,
Il faut à Bérénice en faire un pur hommage.
Souffrez-le-moi, seigneur, et qu'un pressant devoir
De ma flamme à ses pieds aille mettre l'espoir :
Aussi bien ma vertu, quelque effort qu'elle fasse,
Ne peut se dérober à toute ma disgrâce,
S'il est vrai que l'amour n'ait laissé voir en moi
Que le trompeur éclat qui suit le fils d'un roi.

SCÈNE VII

LE ROI, PHILOCLÉE, ANAXARIS, HÉSIONE.

LE ROI, *à Philoclée.*

Cet hymen parmi nous arrêtant Philoxène,
Affermit un État qui vous doit voir sa reine;
Mais, pour combler ma joie, il est juste, ma sœur,
Qu'enfin vous me donniez un digne successeur.
Si nous voyons la paix suivre notre victoire,
Les soins d'Anaxaris en partagent la gloire;
Et je ne doute pas qu'avec joie aujourd'hui
Votre choix ne s'apprête à m'acquitter vers lui.

PHILOCLÉE.

Seigneur...

LE ROI.

L'aveugle instinct d'une erreur peu com-
Me fit à Bérénice immoler sa fortune; [mune
Son respect le souffrit, et, par là, je le voi
Le plus digne en effet de régner après moi.

ANAXARIS.

Ah! Seigneur...

LE ROI.

Cet effort de ton obéissance
Est encore au-dessus de ma reconnaissance.
Va, flatte ton espoir du trône où tu me vois,
Ma sœur m'estime trop pour balancer son choix.

ANAXARIS, *à Philoclée.*

Madame, si jamais...

PHILOCLÉE.

Suivez le roi, de grâce.
Jusqu'ici dans mon cœur l'amour n'a point eu place;
Mais, soit qu'il puisse aimer, ou qu'il s'ose trahir,
Ce vous doit être assez que je sache obéir.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

BÉRÉNICE, PHILOXÈNE, CLYTIE.

BÉRÉNICE. [prompte,

Quoi, ma flamme peut-être à s'expliquer trop
D'un si sensible outrage a mérité la honte,
Et d'un fatal revers l'indispensable loi
Vous souffre une vertu dont vous doutez en moi?
Est-ce ainsi qu'en m'aimant vous m'avez dû con-

PHILOXÈNE. [noître?

Mon trouble est assez grand sans chercher à l'ac-
[croître;
Et ce reproche injuste accable un malheureux
Qui craint d'être cru lâche étant trop généreux.
Au moins, dans ce revers à mes vœux si contraire,
Ne jugez pas si mal de ce que j'ai dû faire.
Du sort le plus cruel je me vois combattu,
Pour en parer l'assaut je n'ai que ma vertu;
Et, dans ce dur combat où mon âme étonnée
A ses seules clartés craint d'être abandonnée,
Est-ce trop peu répondre à ce que je vous doi,
Que de vous faire arbitre entre le sort et moi?

BÉRÉNICE. [autre,

Oui, puisque les grands cœurs jugent par eux d'un
Vous avez dû régler ma vertu sur la vôtre,
Et ne me croire pas si facile à changer,
Que du parti du sort je pusse me ranger.
En vous ôtant un sceptre il vous fait injustice;
Mais je le connais trop pour m'en rendre complice
Et souffrir qu'on impute à mon cœur enflammé,
Que sans l'espoir du trône il n'aurait pas aimé.
Non, non, ces faux brillants d'une grandeur pom-
N'éblouissent jamais une âme généreuse; [peuse
Et de ce vain éclat le fastueux dehors
Emploie à l'ébranler d'inutiles efforts.
Comme elle en tient l'appas suspect de perfidie,
Elle ne résout rien qu'elle ne s'étudie,
Et que de sa vertu l'intérêt scrupuleux
Ne lui semble en secret justifier ses vœux.
Par là vous pouvez voir si mon amour sans peine
A su du prince en vous séparer Philoxène,
Et si jamais le prince eût engagé ma foi,
S'il n'eût eu Philoxène à répondre pour soi.
C'est lui seul que j'aimai, c'est encor lui que j'aime,
Si malgré sa disgrâce il est toujours lui-même
Et si, bravant du sort l'indigne trahison,
Son grand cœur lui suffit à s'en faire raison.

PHILOXÈNE.

Quoi, d'un amour si cher vous lui souffrez de croire
Qu'au prince de Lydie il doit si peu de gloire,
Que lorsque son destin le rend à Cléophis
Vous avouez sans peine un amant dans son fils?

BÉRÉNICE.

Si d'un bas sentiment j'étais assez pressée,

Pour croire en cet aveu ma gloire intéressée,
Sans doute on aurait lieu de juger qu'aujourd'hui
Son abaissement seul me rend digne de lui,
Et qu'avant son malheur l'éclat de sa naissance
D'aucun mérite en moi ne souffrait la balance.
Est-ce à quoi Philoxène oserait consentir?

PHILOXÈNE.

Non, madame, un beau feu ne se peut démentir;
Et quand les doux transports qu'en nos cœurs il [excite
S'y trouvent appuyés d'un rare et plein mérite,
Tout le faste des rois ne peut rien étaler
Qu'avec cet avantage il ne puisse égaler.

BÉRÉNICE.

C'est aussi par lui seul que l'ardeur qui vous presse
S'attira de mon cœur la première tendresse.
Je vous l'ai déjà dit, qu'un amant couronné
Ne m'en fit point souffrir l'effort passionné,
Et qu'éloignant de vous la grandeur souveraine,
Je ne voulus y voir que le seul Philoxène;
Mais enfin aujourd'hui, si j'ose m'emporter,
Vous en êtes indigne en ayant pu douter.

PHILOXÈNE.

Je l'avouerai, j'ai tort de l'avoir fait paraître.
Votre amour jusqu'ici s'est assez fait connaître,
Et j'en garde, madame, un souvenir trop cher
Pour céder au soupçon où je semble pencher :
Mais pardonnez au mien, dans un sort peu propice,
De ce doute affecté l'innocent artifice.
L'avantage d'un trône où je vous croyais voir,
Flattait ma passion d'un glorieux espoir;
Mon âme à ce doux charme à peine s'abandonne,
Que je n'ai plus pour vous ni sceptre ni couronne,
Vous demeurez sujette, hélas! quand je le perds;
Et pour me consoler d'un si rude revers,
Quoique sûr d'être aimé lorsqu'il m'ôte un empire,
Est-ce trop de chercher à vous l'ouïr redire,
Et voir céder par là, dans ce funeste jour,
L'aigreur de la fortune aux douceurs de l'amour?

BÉRÉNICE.

Quoi que de ces douceurs le vôtre puisse croire,
N'en cherchez plus l'appas aux dépens de ma gloire,
Et songez que c'est faire un outrage à ma foi,
Que me laisser penser que vous doutiez de moi.
Dans votre abaissement si quelque appas vous flatte,
C'est de voir que par lui tout mon amour éclate,
Et que, quand la Phrygie ose s'en défier,
Le destin prenne soin de le justifier.
Jusqu'ici votre flamme ardente, noble et pure,
D'un soupçon d'intérêt m'a fait souffrir l'injure;
Mais je veux aujourd'hui faire voir à mon tour
Que l'amour ne veut point d'autre prix que l'amour.

PHILOXÈNE.

Trop heureux Philoxène! Ah! Madame, de grâce,
D'un vain emportement épargnez-moi l'audace,
Et par tant de bontés dont je reste confus,
Cessez d'enfler un cœur qui ne se connaît plus.
En vain d'un peu d'orgueil il tâche à se défendre,
Quand de votre vertu l'éclat le vient surprendre,
Et qu'il est convaincu par un charme si doux,
Qu'il faut tout mériter pour être aimé de vous.
Je le suis, je le sais. Jugez dans cette gloire
Ce que ma vanité m'autorise de croire,
Et sur quels sentiments, quoiqu'au-dessus de moi,
Pour vous faire justice, elle soutient ma foi.

BÉRÉNICE.

Malgré le sort jaloux, vous conserver la mienne,
C'est ne vous rien donner qui ne vous appartienne;
Mais enfin, pour ôter tout scrupule à mon feu,
De nouveau de mon père obtenez-en l'aveu.
Quoique son ordre seul vous ait ouvert mon âme,
Mille soins empressés à soutenir ma flamme,
Quand je n'attendais rien de votre passion,
Me l'ont rendu suspect de quelque ambition,
Et j'en crains les effets après votre disgrâce.

PHILOXÈNE.

Ne me déguisez rien de tout ce qui se passe.
Sans doute son conseil vous porte à me trahir?
Et votre devoir tremble à ne pas obéir.

BÉRÉNICE.

Ah! C'est un peu trop loin pousser la défiance.
Antaléon au fort le tient en conférence,
Où, loin que sa rigueur étonne mon devoir,
De votre chute encore il n'a pu rien savoir: [teinte,
Mais l'ardeur dont je sens l'heureuse et douce at-
Vous fait voir ma tendresse en vous montrant ma
Et l'obstacle d'un père à vos yeux exposé, [crainte;
N'en est qu'un prompt effet que l'amour a causé.

PHILOXÈNE.

Puisqu'il ignore encor ce que je me vois être...

BÉRÉNICE.

Je me retire. Adieu. Je crois le voir paraître;
Et l'espoir qui vous flatte, après l'aveu du roi,
Ne se doit pas d'abord expliquer devant moi :
Il est mieux sans témoins que votre flamme agisse.

SCÈNE II

PHILOXÈNE, ARAXE.

ARAXE.

Quoi, seigneur, ma présence a chassé Bérénice?
En craint-elle un obstacle à ses doux entretiens,
Où vos vœux tant de fois ont mérité les siens?

PHILOXÈNE.

Plût au ciel que toujours Araxe m'en crût digne

ARAXE.

Vous faites un souhait dont ma vertu s'indigne,
Et mon zèle pour vous la devrait garantir
De l'injuste soupçon d'un lâche repentir.

PHILOXÈNE.

Mon amour est timide, et craint d'en trop attendre

ARAXE.

Ce zèle est toujours ferme, et peut tout entreprendre

PHILOXÈNE.

Un revers imprévu peut le voir chanceler.

ARAXE.

Il n'en est point, seigneur, qui le pût ébranler.

PHILOXÈNE.
Si toute la Lydie ordonnait ma disgrâce?

ARAXE.
Sans en craindre l'effet j'en verrais la menace.

PHILOXÈNE.
Mais si d'un noir destin l'implacable rigueur
Par la perte d'un trône achevait mon malheur?
Si le roi, si l'État...

ARAXE.
Perdez sceptre, couronne.
Les dieux étant pour vous, il n'est rien qui m'étonne.
Que le sort à son gré cherche à vous éprouver,
Quoi qu'il ose aujourd'hui, j'ai de quoi le braver,
Et vous devez enfin connaître par ma joie
Le surprenant bonheur que le ciel vous envoie.

PHILOXÈNE.
Quel bonheur?

ARAXE.
Il est tel, qu'on n'eût osé prévoir
Qu'à vos vœux sa justice en pût souffrir l'espoir.

PHILOXÈNE.
Ce discours est obscur, faites qu'il s'éclaircisse.

ARAXE, *lui donnant un billet.*
En croirez-vous, seigneur, ce billet de Phénice?

PHILOXÈNE.
Phénice, dites-vous? Quoi, celle à qui le roi,
Avant qu'il fût au trône, avait donné sa foi,
Et dont l'hymen à peine autorisait la flamme,
Que gagnant un empire il perdit une femme?

ARAXE.
Oui, cette infortunée entre tous ses sujets
Qu'Antaléon trois ans tint captive au palais,
Et qui, femme de roi, sans se voir jamais reine,
Finit dans sa prison et sa vie et sa peine.

PHILOXÈNE, *lit.*
« Ne craignez plus enfin le nom d'usurpateur,
La mort du jeune Atys vous acquiert la Phrygie;
Le bruit qui le fait vivre est un bruit imposteur,
Puisque par un naufrage il a perdu la vie.

« Araxe en est témoin, ce fidèle sujet,
Qui vous l'est d'autant plus, qu'il feint d'être infidèle,
Et qui, pour mieux détruire un coupable projet,
Du traître Antaléon suit le parti rebelle.

« Jugez de mon malheur sans son heureux secours,
Quand je me connus grosse aussitôt que captive,
Son soin d'un fruit si cher a conservé les jours,
Et vous garde un trésor dont son malheur le prive.

« Sa femme en même jour accouchant d'un fils mort,
Pour sienne aux yeux de tous prit ma fille naissan-
Et, sans qu'Antaléon en connaisse le sort, [te;
Comme fille d'Araxe il la souffre vivante.

« Je meurs après trois ans de prison et d'ennui,
Et laisse entre ses mains ce billet pour indice;
Par lui l'État saura qu'il s'est fait son appui,
Que sa fille est la vôtre, et son nom Bérénice.
« PHÉNICE. »

Et son nom, Bérénice! Ah! Que m'apprenez-vous?

ARAXE.
Que le ciel vous prépare un destin assez doux,
Et qu'ôtant tout obstacle à l'amour qui vous presse,
Il montre en Bérénice une illustre princesse.
Mais quoi, dans un bonheur qui comble vos désirs
Il semble qu'en secret vous poussiez des soupirs?
Est-ce que votre amour ne souffre qu'avec peine,
Que sans lui Bérénice ait le titre de reine,
Et que sa pureté se doive soupçonner
Lorsque d'elle il reçoit ce qu'il croyait donner?

PHILOXÈNE.
Que sa fille est la vôtre, et son nom Bérénice?
Dieux! Mais jamais le roi n'eut d'enfants de Phénice.

ARAXE.
Il ne l'a jamais su, du moins; et jusqu'ici
Ce secret à garder a fait tout mon souci.
Mais, seigneur, si votre âme en veut être éclaircie,
Souffrez-moi le récit des troubles de Phrygie,
Lorsque le jeune Atys, dès l'âge de six mois,
Par le droit de naissance y dispensa ses lois.

PHILOXÈNE.
Je sais que votre roi qui n'était que Léarque,
Fut élu pour tuteur à ce jeune monarque,
Et qu'héritier d'un trône à son zèle commis,
Il eut à soutenir de puissants ennemis;
Que l'armée, au sortir d'une entière victoire,
Par sa rébellion en obscurcit la gloire,
Et lasse d'obéir aux ordres d'un enfant,
Aima mieux pour son maître un prince triomphant,
Que de ce titre en vain s'étant voulu défendre,
Léarque incontinent fut contraint de le prendre,
Lorsque déclaré traître et criminel d'État,
Il vit qu'Antaléon le forçait au combat,
Et que dans la fureur de cette âpre tempête
Il fallait, ou se perdre, ou couronner sa tête;
Que quoiqu'apparemment sa femme entre vos
[mains
Lui pût servir d'obstacle à d'injustes desseins,
Dans ces confusions craignant pour votre maître,
Avec le jeune Atys vous sûtes disparaître,
Et cherchant à le mettre en lieu de sûreté,
Vous vîtes dans les flots son sort précipité.
Mais je ne comprends point par quel secret mystère
Bérénice vingt ans a mal connu son père.

ARAXE.
Hélas! Mon zèle seul, par un trop prompt effroi,
Perdit le jeune Atys, cet enfant déjà roi;
Et pour mettre ses jours à l'abri de l'orage,
Je les précipitai dans un cruel naufrage.
Notre vaisseau brisé fut englouti des flots,
D'où poussé par hasard aux rives de Lesbos,
Sans savoir quel secours m'avait sauvé la vie,
Le cœur outré d'ennuis, je repasse en Phrygie,
Où, fort du nom d'Atys contre le nouveau roi,
Celui d'Antaléon jetait partout l'effroi.
Ce fut en ce temps-là qu'apprenant le naufrage
Qui du trône à Léarque assurait l'avantage,
Ce cœur ambitieux ne sut plus me cacher

Que l'éclat de ce trône avait su le toucher;
Que feignant qu'en lieu sûr le jeune Atys respire,
Je m'acquérais un titre à partager l'empire,
Et qu'il m'était permis, sans blesser son honneur,
D'en usurper les droits sur un usurpateur.
Le voyant trop puissant, voyant dans Apamée
Phénice avec ma femme au palais enfermée,
Je crus qu'il valait mieux, pour bien servir mon [roi,
Le laisser quelque temps en doute de ma foi.
Je dissimulai donc une mort trop certaine,
Atys fut cru vivant, excepté de la reine,
A qui de mes desseins ne déguisant plus rien,
Mon secret confié, je méritai le sien.
De cette déplorable et captive princesse,
Jugez avec quel soin je cachai la grossesse,
Sachant qu'Antaléon, dans la soif de régner,
Pour en perdre le fruit n'eût pu rien épargner.
Par ce billet, seigneur, vous avez su le reste,
Notre échange suivi d'un malheur trop funeste,
Puisqu'on sait que ma femme étant morte d'abord,
Deux ans après la reine éprouva même sort.
Je ne vous parle point de mes secrètes brigues,
Qui, contre Antaléon formant de sourdes ligues,
Me mirent en état, après quatre ans d'appui,
De m'oser, pour le roi, déclarer contre lui.
Vous savez que d'Atys la perte déclarée
Rendit des plus mutins la défaite assurée,
Et que dans Apamée, avecque peu d'effort,
Par ce bruit répandu je me vis le plus fort;
Qu'Antaléon contraint de quitter la Phrygie,
Nous a brouillés quinze ans avecque la Mysie,
Qu'il l'arma contre nous, et que sa prise enfin
Par vous seul aujourd'hui nous soumet son destin.

PHILOXÈNE.

Mais pendant ces quinze ans, par quel trait de [prudence
De Bérénice au roi déguiser la naissance?

ARAXE.

N'ayant plus ce billet quand je pus voir le roi,
Mon rapport aurait-il mérité quelque foi?
Tandis que j'apaisais quelques mutineries,
Je le perdis, seigneur, avec mes pierreries,
Qu'au château d'Apamée on me sut enlever
Avant qu'en cette place on le vît arriver;
Et comme enfin ce prince, en quittant la princesse,
Avait aussi bien qu'elle ignoré sa grossesse,
N'eût-il pas présumé que l'espoir de son rang
Eût fait à mon orgueil désavouer mon sang,
Et que l'ambition séduisant la nature,
Pour couronner ma fille eût admis l'imposture?
J'allais m'ouvrir pourtant d'un secret trop caché,
Quand d'un juste remords Antaléon touché,
Maître de ce billet qu'on m'avait pu surprendre,
Avant que d'expirer, a voulu me le rendre.

PHILOXÈNE.

Je vous le rends moi-même; allez, Araxe, enfin,
Allez de Bérénice éclaircir le destin,
Elle est digne du trône où ce revers l'appelle;
Courez porter au roi cette heureuse nouvelle,
C'est trop lui dérober...

SCÈNE III

PHILOCLÉE, PHILOXÈNE, ARAXE, HÉSIONE.

PHILOCLÉE.

Enfin l'aveu du roi
D'un succès assez doux doit flatter votre foi.
Vous semblez soupirer? Se pourrait-il bien faire
Qu'Araxe à vos désirs voulût être contraire,
Et que de votre flamme il condamnât l'effort,
Quand il voit la Lydie abaisser votre sort?

PHILOXÈNE.

Au contraire, madame, il m'est trop favorable,
Il surpasse mes vœux, et c'est ce qui m'accable.

PHILOCLÉE.

S'il eût pu se lasser d'en soutenir l'espoir,
Je vous aurais offert ce que j'ai de pouvoir,
Et n'aurais refusé ni mes soins ni ma peine.

ARAXE.

Ah! madame, épargnez l'illustre Philoxène.
Quoi qu'ose la Lydie, ou qu'elle ait pu tenter,
Un héros tel que lui n'a rien à redouter;
Et toujours sa vertu, dans le plus fort orage,
Répond à son grand cœur du destin qui l'outrage.

PHILOCLÉE.

Je sais que la vertu, par un secret effort,
Rend toujours un grand cœur arbitre de son sort,
Que c'est sans s'abaisser qu'il quitte une couronne,
Mais il est peu d'amis que sa chute n'étonne;
Et lorsqu'on perd un trône où l'on crut s'élever,
Il faut bien du mérite à se les conserver.

PHILOXÈNE.

Quand par ces sentiments d'une âme trop commu[ne,
Sans peser le mérite, ils suivent la fortune,
Le malheur qui leur rend le changement permis,
Nous ôte des flatteurs, et non pas des amis.

PHILOCLÉE.

Vous exigeriez d'eux une ardeur bien parfaite!

PHILOXÈNE.

Je les demande tels que je vous les souhaite.

PHILOCLÉE.

La grandeur les attire, et lorsqu'on en jouit...

PHILOXÈNE.

C'est le malheur des rois qu'un faux zèle éblouit,
Et qui ne cherchent point dans l'encens qu'on leur [donne,
Quelle part leur mérite en doit à leur couronne.

PHILOCLÉE.

Pour pénétrer ce zèle il faudrait de bons yeux.

PHILOXÈNE.

Ils le pénétreraient s'ils se connaissaient mieux:
Mais le moyen qu'un roi se puisse bien connaître,
S'il voit plus ce qu'il est que ce qu'il devrait être?

PHILOCLÉE.

Le ciel, pour le conduire en ces obscurités,
Aime à lui prodiguer ses plus vives clartés;
Et, loin qu'à ce qu'il peut il le laisse séduire,
Dès qu'il le place au trône il prend soin de l'instrui[re.

PHILOXÈNE.
Souvent un faux pouvoir sous son nom se prévaut
Du respect que l'on a pour ces leçons d'en haut;
Et la crainte d'un rang que venge le tonnerre,
Fait imputer au ciel ce qui vient de la terre.

PHILOCLÈS.
Si son ordre eût soumis la Lydie à vos lois,
Vous auriez effacé la splendeur de ses rois;
Mais je vous tiens heureux de céder sans faiblesse
A ce revers indigne où chacun s'intéresse,
Et de trouver Araxe aussi zélé pour vous,
Que si vous éprouviez le destin le plus doux.
Le roi pour votre amour craignait sa résistance,
Mais je vais l'assurer de son obéissance,
Et que dans Philoxène ayant fait choix d'un fils,
Il n'y dédaigne point le sang de Cléophis.

SCÈNE IV

PHILOXÈNE, ARAXE.

ARAXE.
Que dit-elle, seigneur?

PHILOXÈNE.
Ce qu'on ne saurait taire,
Qu'en vain cru fils de roi, j'ai Cléophis pour père.

ARAXE.
Cléophis, votre père!

PHILOXÈNE.
Il n'est rien plus certain;
Mais l'intérêt du roi presse un juste dessein.
Allez, et l'assurez que pour dernier service
Je lui rends un aveu qui perdait Bérénice.

ARAXE.
Non, je me souviens trop de ce que je vous doi,
Pour faire moins pour vous que vous fîtes pour moi.
Philoxène cru prince en son amour extrême,
A la fille d'Araxe offrit un diadème;
Et par elle aujourd'hui je me tiens glorieux
De pouvoir réparer l'injustice des dieux:
C'est par ce billet seul qu'on la peut reconnaître.
Pour m'acquitter vers vous je vous en fais le maître;
Gardez ce grand secret, et, sans vous étonner,
Achevez un hymen qui vous doit couronner.
Vous êtes digne d'elle, et sans trop d'injustice...

PHILOXÈNE.
Ah! C'est blesser ma gloire autant que Bérénice.
Quand elle a droit au trône, un intérêt honteux
Pourrait porter ma flamme à le rendre douteux?
Non, si fille d'Araxe elle y monte sans peine,
On la désavouerait femme de Philoxène,
Et les grands indignés d'un trop injuste choix,
Croiraient trahir l'État d'en recevoir des lois.

ARAXE.
J'assure sa grandeur à vous en faire maître.

PHILOXÈNE.
C'est ce que la Phrygie aurait peine à connaître.

ARAXE.
Otons-lui le pouvoir de refuser son bien.

PHILOXÈNE.
Couronnons Bérénice, et ne hasardons rien.

ARAXE.
Mais, étant étranger, si l'on sait sa naissance,
Quoi qu'elle ose pour vous, quelle est votre espérance?

PHILOXÈNE.
La douceur d'un destin qu'à tort vous m'envieriez,
La voir au trône, Araxe, et mourir à ses pieds.

ARAXE.
Quoi, je consentirais...

PHILOXÈNE.
C'est trop vous en défendre.
Adieu, moi-même au roi je saurai tout apprendre,
Et mettre le secret hors de votre pouvoir.

ARAXE.
Hélas, à quel aveu forcez-vous mon devoir!

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

LE ROI, BÉRÉNICE, ARAXE, CLYTIE.

LE ROI, *tenant le billet d'Araxe.*
Oui, ma fille, le sang par un vif caractère
Me traçait dans tes yeux l'image de ta mère;
Et ces aimables traits imprimés dans mon sein,
Cherchaient à prévenir ce gage de sa main:
Mais, sans un tel secours, la nature muette
Ne pouvait de son sort se faire l'interprète,
Et son aveuglement affaiblissant ses droits,
Lui faisait dans mon cœur méconnaître sa voix.

BÉRÉNICE.
Pour s'expliquer au mien, souvent avec adresse
Elle a su de mon zèle emprunter la tendresse;
Et j'ai cent fois, Seigneur, répondu malgré moi,
Par un respect de fille, aux bontés de mon roi.
Mais après vos bienfaits versés en abondance,
J'imputais cet effet à ma reconnaissance;
Et mon cœur, que par là mon destin abusait,
Pensait l'entendre mieux, plus il se déguisait.

LE ROI.
O Phénice! O billet de la main la plus chère,
Qui d'un roi malheureux put faire un heureux père?
Enfin vingt ans passés en troubles intestins:
Nous ouvrent une voie à de meilleurs destins:
Nous voyons à l'État Bérénice rendue.
Araxe, c'est à toi que la gloire en est due;
Je lui donnai la vie, et ton zèle à son tour
A su lui conserver et le sceptre et le jour.

ARAXE.
Seigneur, par ce récit vous découvrez sans peine
Ce qui m'a fait tenter l'hymen de Philoxène.
Ce billet me manquant, il fallait faire effort
Pour porter vos sujets à croire mon rapport;

Et je n'y pouvais mieux préparer la Phrygie,
Qu'en mettant Bérénice au trône de Lydie.
Alors quel intérêt m'aurait fait soupçonner
De confondre son sort pour la voir couronner,
Puisque reine déjà, cette lâche imposture,
M'en dérobant la gloire, eût trahi la nature.

LE ROI.

Jamais avec plus d'heur un fidèle sujet
Ne fit pour sa princesse un généreux projet;
Cet hymen l'assurait d'une double couronne,
La justice du ciel autrement en ordonne;
Mais, de quelque bonheur qu'il semble me flatter,
Pour bien goûter ma joie il faut trop l'acheter.
J'en sens, je le confesse, une secrète gêne,
Quand je vois que sa cause accable Philoxène,
Et que, lui devant tout, l'intérêt de l'État,
Pour me souffrir heureux, me force d'être ingrat.
En vain, ma fille, en vain ton amour m'a su plaire.
Qui put tout comme roi, ne peut rien comme père;
Et le droit qui me fit disposer de ta foi,
Lorsque je te suis plus, semble être moins à moi.

BÉRÉNICE.

Seigneur, à cet amour j'ai souffert trop d'empire
Pour cacher ma faiblesse, ou m'en vouloir dédire;
Mais, comme son effort par mon cœur combattu
Employa mon devoir pour gagner ma vertu,
Il saura bien encore en repousser les charmes,
Quand ce même devoir lui fournira des armes;
Et si, pour mon repos, je ne puis l'étouffer,
Pour le bien de l'État j'en saurai triompher.

LE ROI.

Les dieux me sont témoins avec quelle contrainte
Je porte à ton amour une si rude atteinte.
Philoxène en lui seul montre un brillant amas
De tout ce qu'on admire aux plus grands potentats;
Et ta main, dont chacun va briguer la conquête,
Ne saurait couronner une plus digne tête;
Mais comme un étranger ne peut, suivant nos lois,
S'il n'est né dans le trône, aspirer à ton choix,
Vouloir en sa faveur en violer l'usage,
C'est replonger l'État dans un nouvel orage,
Qui, mettant aux mutins les armes à la main,
Du plus puissant enfin peut faire un souverain.

ARAXE.

Dans ce grand changement son malheur est à plain- [dre,
Mais ce n'est pas de lui que l'orage est à craindre.

LE ROI.

Qui pourrait l'exciter lorsque tout m'obéit?

ARAXE.

Anaxaris, seigneur, que ce revers trahit,
Et qui dans ses desseins n'aura rien qui l'étonne,
S'il se voit arracher l'espoir d'une couronne.

LE ROI.

Tu connais mal, Araxe, un cœur comme le sien,
Il est trop généreux pour entreprendre rien;
Et si l'ambition est ce qui l'inquiète,
Par l'hymen de ma sœur elle est trop satisfaite.

ARAXE.

Le rang dont il l'assure a toujours un défaut,
Il est bien élevé, mais le trône est plus haut.

LE ROI.

Qui fait naître en ton cœur ce soupçon qu'il déploie?

ARAXE.

Ce que vous avez vu qu'on a montré de joie,
Lorsque parmi le peuple on a su qu'aujourd'hui
Vous portiez Philoclée à s'expliquer pour lui.
On voit depuis longtemps sa faveur confirmée
Disposer du palais ainsi que de l'armée :
Par là, de quoi qu'il ose il peut venir à bout;
Et pour régner, seigneur, qui peut tout, ose tout.

LE ROI.

Le zèle qui l'anime est plus pur qu'on ne pense;
Et, s'il faut t'en donner une entière assurance,
Quoiqu'il m'eût avoué qu'il brûlât pour ma sœur,
Apprends que son respect suspendit cette ardeur,
Et que m'en osant faire un noble sacrifice,
Il s'offrit à mon choix d'épouser Bérénice.
Vois par là si le trône attire tous ses vœux.

BÉRÉNICE.

Ce genre de respect, seigneur, est bien douteux.
Il savait que mon cœur fidèle à Philoxène,
Rendrait par mes refus sa déférence vaine;
Et sur mon intérêt pouvant régler le sien,
A vous montrer son zèle il ne hasardait rien.
Ce n'est pas que je veuille imputer à sa flamme
Qu'un téméraire orgueil l'ait fait naître en son âme;
Il aime Philoclée, et je dois présumer
Que l'on aime en effet quand on avoue aimer :
Mais si ce que je suis m'attirait son hommage,
Permettez-moi, seigneur, d'en repousser l'outrage,
Et de lui faire voir, comme fille de roi,
Qu'un lâche ambitieux est indigne de moi.

LE ROI.

Va, ne crains rien d'un père, et d'un père qui t'aime,
Tu te dois à l'État, je te rends à toi-même;
Et, quelque appas pour toi que Philoxène ait eu,
J'abandonne ton cœur à ta propre vertu.
Mais c'est trop différer à te faire connaître,
Il faut enfin te rendre à ce que tu dois être.
Viens, Araxe, il est bon, dans un succès pareil,
Pour plus de sûreté, d'assembler mon conseil.
Ce billet de son sort fait la preuve infaillible;
Sans doute qu'à ma sœur le coup sera sensible :
Mais quand Anaxaris se voudrait emporter,
Elle a trop de vertu pour n'y pas résister.

SCÈNE II

BÉRÉNICE, CLYTIE.

CLYTIE.

Enfin, malgré l'espoir dont chacun d'eux se flatte,
Vous allez triompher d'une fortune ingrate;
En vain l'éclat d'un sceptre aura su les toucher.

BÉRÉNICE.

Quel triomphe, Clytie, et qu'il me coûte cher!

CLYTIE.

La gloire que sur vous le ciel aime à répandre,

Est un bien que vos vœux n'eussent osé prétendre;
Il est vrai que par là votre amour est trahi.

BÉRÉNICE.

Tu me flattais tantôt de n'avoir qu'obéi :
Que n'est-il vrai, Clytie, et que n'ose ma flamme
Remettre à mon devoir l'empire de mon âme!
Je l'avoue, il s'étonne, et mon cœur interdit
Se dérobe lui-même aux lois qu'il se prescrit.
Ma vertu tâche en vain d'agir en souveraine,
Elle est faible, elle tremble au nom de Philoxène.
Je sais que pour ma gloire il faut ne le plus voir,
Je cherche à m'y résoudre, et crains de le vouloir;
Et de mes vœux confus la triste inquiétude
Voit partout de la honte, ou de l'ingratitude.
O Philoxène! O nom qui n'a fait jusqu'ici...

CLYTIE.

Songez, de grâce, à vous, madame, le voici.

SCÈNE III

PHILOXÈNE, BÉRÉNICE, CLYTIE.

PHILOXÈNE.

Quoique le ciel s'efforce à troubler ma constance,
Madame, avant qu'ici je rompe le silence,
Souffrez que dans vos yeux je tâche à remarquer
Comment avecque vous je me dois expliquer.
Dans l'excès surprenant du bien qu'il vous envoie,
Faut-il vous témoigner ma douleur ou ma joie?
Si sur moi l'une et l'autre agit également,
L'une et l'autre, peut-être, est digne d'un amant.
Pardonnez-moi ce nom, dont l'indiscrète audace,
Pour forcer mon respect, se sert de ma disgrâce,
Et lui fait présumer qu'elle se doit souffrir
A qui pour tout espoir n'aspire qu'à mourir.

BÉRÉNICE.

Ce n'est donc pas assez de l'ennui qui me presse?
Vous voulez triompher encor de ma faiblesse,
Et voir de mon devoir les efforts impuissants
Abandonner mon âme au trouble de mes sens.
Eh bien, pour vous souffrir ce funeste avantage,
J'avouerai que le sort en m'élevant m'outrage,
Et qu'à quoi que m'oblige un si grand changement,
Philoxène à mon cœur plaira toujours amant.

PHILOXÈNE.

Ah! Si ce cœur consent à l'aveu que vous faites,
Il est mal informé de tout ce que vous êtes;
Et sa tendresse encor l'intéressant pour moi,
Oppose Bérénice à la fille du roi.
Mais, quand jaloux du rang où le ciel vous fit naître,
Il aura bien compris ce qu'il commence d'être,
Et que se connaissant il se verra contraint
De rejeter l'ardeur dont il s'avoue atteint,
Plus à l'en dégager vous trouverez de peine,
Plus d'un œil indigné vous verrez Philoxène,
Et vengerez sur lui par un juste courroux
L'attentat innocent qu'il aura fait sur vous.

BÉRÉNICE.

Moi, je voudrais éteindre une si pure flamme?
La bannir de mon cœur?

PHILOXÈNE.

Vous le devez, madame,
Et, par ce grand triomphe, aujourd'hui témoigner
Que qui se vainc soi-même est digne de régner.

BÉRÉNICE.

Ta vertu te séduit; mais, quoi qu'elle ose croire,
La pourrais-tu souffrir cette injuste victoire;
Et, quel qu'en soit l'éclat, s'il m'y faut aspirer,
Dois-tu m'en avertir quand je veux l'ignorer?

PHILOXÈNE.

Votre foi par Araxe à mes vœux engagée,
Combat pour moi sans doute, et vous tient partagée;
Mais, comme un sort nouveau veut un cœur différent,
Mon amour la reçut, mon respect vous la rend.

BÉRÉNICE.

Si pour y renoncer ta force est assez grande,
Attends du moins, cruel, que je te le demande;
Et te voyant du ciel injustement trahi,
Mérite d'être plaint, et non d'être haï.

PHILOXÈNE.

Quoi qu'il veuille ordonner pour augmenter ma peine,
Je doute si je puis mériter votre haine;
Mais enfin je sais trop qu'après ce triste jour
C'est un crime pour moi de garder votre amour.

BÉRÉNICE.

Quoi, faut-il que je croie une indigne apparence?
Veux-tu cesser d'aimer quand tu perds l'espérance;
Et, par un sentiment trop éloigné du mien,
Ton amour tremble-t-il à ne prétendre rien?
Soutiens plus noblement le revers qui l'accable,
Demeure infortuné sans te rendre coupable.
Le destin a pour toi la dernière rigueur,
Mais ce n'est pas assez pour retirer ton cœur;
Et le manque d'espoir qui rend ta flamme à plaindre,
Ne te donne pas droit de chercher à l'éteindre.
Si d'abord en m'aimant tu parus généreux,
Ose m'aimer encor pour vivre malheureux.
Cette double disgrâce à qui ta raison cède,
Ne trouve dans la mort qu'un indigne remède;
N'en cherche point la honte, et, loin d'y recourir,
Tâche à me disputer la gloire de souffrir.
La victoire en ce point doit sur toi m'être acquise,
Que la plainte à tes maux sera du moins permise,
Et qu'un cruel devoir contraignant mes désirs,
Me va faire en secret dévorer mes soupirs.

PHILOXÈNE.

Ah! Madame, c'est trop; ma douleur est forcée
De vous laisser paraître une âme intéressée,
Qui, pressant sur la vôtre un rigoureux effort,
Ne vous le conseillait que pour hâter ma mort.
Oui, j'avais beau vouloir me montrer insensible,
Si vous m'eussiez pu croire elle était infaillible,
Et par sa promptitude elle m'eût délivré
De l'affreux désespoir d'avoir trop espéré.
Hélas, à quels malheurs ma fortune est en butte!
Vous ne vous élevez qu'au moment de ma chute.
Princesse un peu plus tôt, princesse un peu plus tard
J'étais heureux sans crime, encor que par hasard,

Le sort, pour vous placer où vous n'osiez prétendre,
Choisit l'instant fatal qui me force à descendre;
Après vingt ans de haine il calme son courroux,
Vous en étiez indigne, et je le suis de vous.

BÉRÉNICE. [trage,

Au moins, en te plaignant, ne me fais point d'ou-
Je change de fortune, et non pas de courage;
Et tu ne saurais être, en ce commun malheur,
Digne de mes soupirs sans l'être de mon cœur.

PHILOXÈNE. [endure,

Ah, qu'ils sont doux au mien, quelques maux qu'il
Ces précieux témoins d'une ardeur toute pure!
Mais, las! puis-je sans crime en goûter les appas?
Je me vois malheureux si vous ne l'êtes pas;
Et tel est le destin qui nous perd l'un et l'autre,
Que mon plus grand bonheur est de troubler le vôtre.

BÉRÉNICE.

Sois sûr, si mes ennuis soulagent ton malheur,
Que mon dernier soupir marquera ma douleur.
Je sais qu'après deux ans d'un aveugle service,
Borner là ton espoir c'est peu pour Bérénice;
Mais, à jeter les yeux sur ce que je me doi,
C'est peut-être beaucoup pour la fille d'un roi.

PHILOXÈNE.

O constance! O vertu qui plus elle redouble...

BÉRÉNICE.

Aux yeux d'Anaxaris il faut cacher mon trouble.
Adieu. Souffre, aime, et crois qu'en un si beau des-
Mon cœur te venge assez du refus de ma main. [sein,

SCÈNE IV

PHILOXÈNE, ANAXARIS, IPHITE.

ANAXARIS.

Mon abord est suivi d'une étrange disgrâce,
S'il porte Bérénice à me quitter la place.

PHILOXÈNE.

Avant que de vous voir son dessein était pris.

ANAXARIS.

Je ne demande point si ses vœux sont remplis,
Le ciel lui donne lieu d'être assez satisfaite.

PHILOXÈNE.

Plus qu'on ne croit peut-être, et que l'on ne souhaite.

ANAXARIS.

Quoi, de votre bonheur se montre-t-on jaloux?

PHILOXÈNE.

La crainte suit l'amour, jugez de moi par vous.

ANAXARIS.

Pour faire que la mienne heureusement finisse,
Puis-je de votre zèle attendre un bon office?

PHILOXÈNE. [ploi.

Dans l'heur de vous servir je trouve un doux em-

ANAXARIS.

Vous agirez pour vous en travaillant pour moi.
Le roi pour votre hymen a choisi la journée
Qui doit voir la princesse en pompe couronnée;
Et, prévenant des vœux qui craignaient d'éclater,
De l'espoir de sa main il daigne me flatter.
Philoclée y répond avec assez d'estime,
Le choix lui semble juste, et l'espoir légitime;
Mais, pour y consentir, elle veut s'assurer
De la sincère foi que j'ai su lui jurer,
Et pouvoir se répondre avant qu'elle s'engage,
Qu'à son mérite seul je rends un libre hommage.
Vous, à qui de mon cœur le secret est connu,
Chassez du sien l'abus dont il est prévenu :
Assurez-la pour moi, que jamais dans une âme
L'amour ne répandit une si pure flamme,
Que son sceptre n'a rien qui me puisse charmer,
Qu'elle ne doit qu'à soi ce qui la fait aimer,
Et qu'à mes yeux enfin d'elle seule estimable,
Elle serait sans trône également aimable.

PHILOXÈNE.

Que vous êtes heureux d'avoir ces sentiments!

ANAXARIS.

La vertu les inspire au cœur des vrais amants.

PHILOXÈNE.

L'usage en est fâcheux.

ANAXARIS.

La gloire en est plus grande.
Mais obtiendrai-je enfin ce que je vous demande?
Lui peindrez-vous ma flamme en fidèle témoin?

PHILOXÈNE.

Sans mon faible secours le ciel en a pris soin,
Il l'a mise en état de n'avoir rien à craindre.

ANAXARIS.

Est-ce que la princesse a pris plaisir à feindre,
Et montre un faux scrupule afin de m'étonner?

PHILOXÈNE.

Non, mais elle n'a plus de couronne à donner.

ANAXARIS.

Plus de couronne? Ah, ciel! Que me fait-on en-

PHILOXÈNE. [tendre?

Qu'aujourd'hui Bérénice y peut seule prétendre,
Qu'elle est fille du roi. Vous changez de couleur?
Philoclée est sans doute à plaindre en son malheur;
Mais ce doit être au moins un doux charme pour
Qu'il lui demeure encore un amant si fidèle. [elle,
L'amour a quelquefois des moments précieux,
Je vous en laisse user.

SCÈNE V

ANAXARIS, IPHITE.

ANAXARIS.

Ah, dieux, injustes dieux!
Quoi, pour trop écouter une ardeur déréglée...

IPHITE.

La princesse paraît, seigneur.

ANAXARIS.

Qui?

IPHITE.

Philoclée.

ANAXARIS.

Ah, l'importun surcroît de peines et d'ennuis!
Pourrai-je me contraindre en l'état où je suis?

SCÈNE VI

PHILOCLÉE, ANAXARIS, IPHITE, HÉSIONE

PHILOCLÉE.

Sans doute vous avez appris de Philoxène
Que du ciel, à mon tour, je vais sentir la haine;
Il vient de vous quitter; et ce profond chagrin
Semble de ma disgrâce accuser le destin.

ANAXARIS.

Quoi, madame, il est vrai que son lâche caprice
Vous éloignant du trône y place Bérénice?

PHILOCLÉE.

C'est par l'ordre du roi qu'Araxe m'a fait voir
Que je ne puis sans crime en conserver l'espoir.
Hé bien, puisqu'il le faut, cédons une couronne.
Il semble qu'à ce mot ton courage s'étonne,
Il s'émeut, il chancelle, et se laisse accabler
D'un coup dont ma vertu dédaigne de trembler.
A ce désordre obscur dérobe enfin ton âme,
Et fais paraître...

ANAXARIS.

Hélas! Je suis amant, madame;
Et qui de mon amour concevrait le tourment,
Ne s'étonnerait pas de cet accablement.

PHILOCLÉE.

L'amour n'aurait pour toi qu'une honteuse flamme,
Si sous les coups du sort il abaissait ton âme,
De sa seule disgrâce il se doit alarmer;
Et c'est être suspect que vouloir trop aimer.

ANAXARIS.

Juste ciel! Je verrai dans mon amour extrême,
Qu'un indigne revers vous ôte un diadème,
Et quand de mon devoir l'amour sait m'avertir,
J'aurai la lâcheté d'y pouvoir consentir?

PHILOCLÉE.

Et par où prétends-tu repousser la tempête?
Employerai-je ton bras pour couronner ma tête?
Et veux-tu qu'essayant un rebelle attentat,
Plutôt que de céder j'expose tout l'État?

ANAXARIS.

Ah! Madame, épargnez ce soupçon à ma gloire,
La maxime est injuste, et la tache trop noire.
Mais vous voir accepter un changement si prompt,
Sans reprocher aux dieux l'outrage qu'ils vous [font...

PHILOCLÉE.

Le noble emportement que m'inspire ton zèle!
Je fais voir un cœur bas si je ne les querelle,
Et je trahis ma gloire à n'oser mériter
La chute où leur rigueur me veut précipiter!
S'il est vrai que pour moi ton amour s'intéresse,
Aie assez de vertu pour suivre ma faiblesse;
Et, pour bien signaler ta générosité,
Élèves-en l'effort jusqu'à ma lâcheté :
Alors tu connaîtras qu'un cœur qui se possède,
Des plus rudes malheurs porte en soi le remède,
Et que d'un fier destin l'implacable courroux
Jamais, sans notre aveu, ne triomphe de nous.

ANAXARIS.

J'aurais ces sentiments dans ma propre disgrâce,
Mais l'amour...

PHILOCLÉE.

Cet amour un peu trop t'embarrasse;
Mais je t'estime assez pour forcer mon devoir
A ne rien croire encor de ce qu'il me fait voir.
Tu m'as offert des vœux, le roi les autorise,
A toute leur attente il me veut voir soumise.
Incapable d'aimer ainsi que de haïr,
Le temps me fera voir si j'ai lieu d'obéir.
C'est ce qui me console en perdant la couronne,
Qu'il faut qu'à ce qu'elle est ton âme s'abandonne,
Et que de faux respects ne sauraient plus cacher
Qui du trône ou de moi t'a su le plus toucher.
Adieu. Cédant au ciel qui veut que je m'abaisse,
Je vais de mon hommage assurer la princesse.
C'est à toi de juger si, quoique sœur de roi,
Après ces lâchetés, je suis digne de toi.

SCÈNE VII

ANAXARIS, IPHITE.

ANAXARIS.

Où me vois-tu réduit, cher Iphite?

IPHITE.

A tout craindre,
Si votre ambition ne sait mieux se contraindre.

ANAXARIS.

Quoi, l'amour, cette ardente et fière passion,
Aura pu se soumettre à cette ambition?
Et je balancerais un autre sacrifice,
Quand j'en puis espérer le trône et Bérénice?
Otons à cet amour tout droit de s'indigner;
Qui ne l'épargna point, ne doit rien épargner.
Perdons-nous, perdons tout, plutôt qu'on nous [soupçonne
De céder lâchement l'espoir d'une couronne,
Et faisons triompher dans ce cœur combattu
Le crime entreprenant sur la molle vertu.
Pour gagner un empire, et s'en rendre le maître,
C'est être criminel qu'appréhender de l'être.
Osons tout sans scrupule, et par de prompts effets...

IPHITE.

Quoi, seigneur, pour régner recourir aux forfaits?

ANAXARIS.

Fussent-ils assez grands pour mériter la foudre :
Qui m'en voudra punir si je puis m'en absoudre?
La plus noire action que l'audace punit,
Ne prend que du succès la honte qui la suit,
C'est lui seul qui la rend injuste ou légitime;
Heureux, elle est vertu, malheureux, elle est crime;
Et quand l'éclat d'un trône y semble convier,
Tous les crimes sont beaux qu'on peut justifier.

IPHITE.

Mais, s'il n'est nécessaire, à quoi bon en commettre?
A votre espoir encor vous pouvez tout permettre,
Du peuple et des soldats vous avez tous les cœurs.

Servez-vous-en, seigneur, pour vaincre vos mal- [heurs ;
Qu'ils demandent pour vous l'hymen de Bérénice,
Si le roi les refuse ils vous feront justice,
Et bientôt du palais ils sauront la tirer,
Pour forcer cet obstacle, et vous en assurer.
Tant de villes d'ailleurs prendront votre querelle,
Qu'on prétendrait en vain vous traiter de rebelle.
Essayez ces moyens puisqu'ils sont les plus doux.

ANAXARIS.

Viens. Dans peu tu sauras à quoi je me résous.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

BÉRÉNICE, CLYTIE.

BÉRÉNICE.

En vain tu veux douter qu'on puisse avec justice
Imputer ce tumulte à son lâche artifice,
Et que, par de faux bruits ayant su l'exciter,
Il n'en fasse un essai de ce qu'il peut tenter.
C'est au trône, par là, que son orgueil aspire ;
Le peuple avecque lui dans ce dessein conspire ;
Et, loin que de soi-même il eût rien entrepris,
Vois, pour se mutiner, quel prétexte il a pris.
Il se plaint que du roi l'âme trop aveuglée
Au choix d'Anaxaris n'a porté Philoclée,
Qu'après qu'il a connu que c'était l'éloigner
D'un trône que moi seule avais droit de donner,
Et qu'au mépris des lois, dont la rigueur le gêne,
Il veut, quoiqu'étranger, y placer Philoxène.
Crois-tu qu'il embrassât ce murmure indiscret,
A moins qu'Anaxaris l'appuyât en secret?
Son ordre seul, sans doute, en fait les impostures.

CLYTIE.

C'est pousser un peu loin de simples conjectures;
Car que prétendrait-il ?

BÉRÉNICE.

Montrer que malgré soi
On le force de rompre avec la sœur du roi,
En accuser le peuple, et sur sa violence
De son ambition rejeter l'insolence.

CLYTIE.

Mais, madame, sur quoi ce soupçon odieux
Qui vous le peint d'accord avec les factieux?
Sitôt que du tumulte on a su la nouvelle,
Quel autre à l'étouffer a marqué plus de zèle?
Il en a pour le roi fait voir de prompts effets,
Faisant suivre soudain la garde du palais;
Et sans lui, nous dit-on, qui va de place en place,
Le roi de ces mutins verrait croître l'audace.
Il semble que lui seul attire leur respect.

BÉRÉNICE.

C'est par cette raison qu'il m'est le plus suspect.
Sans s'en montrer complice, il veut voir quelle at- [teinte
Du peuple sur le roi pourra porter la plainte;
Et, s'il l'en voit ému, soudain, à haute voix,
Par un second tumulte il briguera mon choix :
Mais, avant qu'à souffrir un lâche et vil hommage,
Ou le temps, ou la force abaissent mon courage,
Tout ce que peut du ciel le plus âpre courroux...

CLYTIE.

Ne vous emportez pas, madame, il vient à vous.

SCÈNE II

BÉRÉNICE, ANAXARIS, IPHITE, CLYTIE.

BÉRÉNICE.

Quoi, venir sans le roi?

ANAXARIS.

N'en soyez pas en peine,
Il donne encor quelque ordre avecque Philoxène.
Cependant tout est calme; et, l'orage cessé,
Pour vous en avertir je me suis avancé.

BÉRÉNICE.

Sans doute à votre zèle on doit ce grand ouvrage!

ANAXARIS.

Madame, j'ai tâché de faire davantage;
Et si pour moi le peuple eût dompté son courrou[x,]
Philoxène aujourd'hui serait digne de vous.
Vingt fois j'ai fait ouïr qu'on ne pouvait sans crim[e]
Défendre à son amour un espoir légitime,
Et qu'il était permis de violer nos lois
En faveur des héros, aussi bien que des rois;
Mais des raisons d'État font que chacun s'obstin[e]
L'hymen d'un étranger en ferait la ruine,
Et l'indignation ferait armer soudain,
Tous ceux que peut flatter l'espoir de votre mai[n.]

BÉRÉNICE.

Cet effort est l'effet d'une vertu sublime.

ANAXARIS.

Il semble assez payé puisqu'il a votre estime;
Mais c'est peu que pour vous il paraisse entrepri[s,]
Votre cœur, quoi qu'il pense, en connaît mal le pri[x,]
Et je le perds sans doute à souffrir qu'il ignore
Que je sers Philoxène, et que je vous adore.

BÉRÉNICE.

Moi?

ANAXARIS.

Déjà dans vos yeux je lis votre courroux;
Mais enfin je vous aime, et je n'aime que vous:
Et peut-être, madame, après un long martyre,
Il me doit être au moins permis de vous le dire.
Je sais que cet aveu, malgré tout mon respect,
A n'examiner rien, vous peut être suspect;
Mais, avant qu'écouter une aveugle colère,
Instruisez votre cœur de ce que j'ai su faire;
Et, si de mon audace il trouve à s'offenser,
Voyez à quoi pour vous le mien s'est pu forcer,
A vos seuls intérêts donnant toute mon âme,

En vain l'appui du roi semble assurer ma flamme,
J'en détruis tout l'espoir plutôt que vous priver
Du rang où Philoxène aime à vous élever.
Je fais plus. Ma vertu redoutant ma faiblesse,
Me contraint d'engager mes vœux à la princesse,
Afin que de son choix m'étant montré jaloux,
Je n'ose plus prétendre à m'expliquer pour vous.
Aujourd'hui par l'hymen votre bonheur s'assure;
Vous l'avez souhaité, je le vois sans murmure.
Votre sort tout à coup avec éclat changé,
Me fait voir de sa foi votre amour dégagé :
Loin d'en flatter le mien contre un parti rebelle,
Je cours de Philoxène embrasser la querelle,
Et pour le rendre heureux, par un cruel effort,
Je travaille moi-même à l'arrêt de ma mort.
Hélas! Pourriez-vous bien, après tant de contrainte,
D'un amour si soumis désapprouver la plainte?
Et, quoiqu'il vous surprenne, est-ce un crime à mon [feu
De n'avoir plus d'obstacle et d'espérer un peu?

BÉRÉNICE.

J'ai gardé le silence, et je m'y suis forcée,
Pour voir où tu portais une ardeur insensée,
Et pénétrer l'orgueil qui tâche à t'élever
Où ta fausse vertu ne saurait arriver.
Donc, rendre à ton amour la princesse propice,
C'était de ton repos me faire un sacrifice;
Et tu donnais ton cœur de peur que malgré toi
Il n'osât me déplaire en s'échappant vers moi.
Tu voulus par maxime agir contre toi-même;
Certes l'exemple est rare, et le respect extrême;
Et j'en tiendrais l'effort digne d'être admiré,
Si l'intérêt du trône en était séparé :
Mais vers nous, tour à tour, son seul éclat t'appelle,
Tu le cherches en moi quand il n'est plus en elle.
Quoi que tu puisses dire, un véritable amant
Quand son amour est pur, jamais ne se dément;
S'il voit qu'à s'expliquer ses vœux puissent déplaire,
Sans les porter ailleurs, il les force à se taire;
Et, pour charmer ses maux, c'est assez d'espérer
Que du moins en mourant il pourra soupirer.

ANAXARIS.

D'un triomphe trop bas vous dédaignez la gloire;
Mais si je ne vous aime...

BÉRÉNICE.

Hé bien, je le veux croire,
Et plus juste pour toi qu'on n'eût pu présumer;
Je consens même encor que tu m'oses aimer.

ANAXARIS.

Ah! Ce n'est qu'à vos pieds...

BÉRÉNICE.

Ne fais point de bassesse:
L'amour dans les grands cœurs, hait ces molles ten- [dresses,
Et, quoi que sur le tien il ait pris de pouvoir,
Je te donne l'exemple, ose le recevoir.
J'aime : ma lâcheté serait sans doute extrême,
Si je cessais jamais d'aimer autant que j'aime;
Mais quand de mon devoir l'inexorable loi
Dérobe à Philoxène et mon cœur et ma foi,
Quoiqu'en dépit du sort tout mon cœur lui demeure,
Sous l'effort du silence il est beau que je meure,
Plutôt que mon amour, dans ce cœur renfermé,
Lui laisse découvrir qu'il soit encore aimé.
Voilà les sentiments que la gloire m'inspire,
Prends-les pour règle aux tiens, aime sans en rien [dire;
Et tandis qu'en secret je saurai soupirer,
Si j'ai part dans tes vœux, laisse-moi l'ignorer :
La contrainte pour toi sera d'autant moins rude,
Que déjà ton amour en a pris l'habitude,
Et qu'à taire sa flamme un cœur accoutumé,
Peut renoncer sans peine à l'espoir d'être aimé.

ANAXARIS.

J'y renonçais pour vous, quand l'heureux Philoxène
D'un légitime espoir pouvait flatter sa peine;
Mais, puisqu'indigne enfin d'un bien qu'il doit quit- [ter...

BÉRÉNICE.

Et par où mieux que lui crois-tu le mériter?
Est-ce par ton orgueil dont je hais la maxime?
Est-ce par ton amour dont je connais le crime?
Est-ce enfin par les noms que tu prends hautement,
D'ambitieux sujet, et d'infidèle amant?
Règle mieux un transport indigne de paraître.
Si tu me connais mal, tâche de te connaître;
Et sans trop espérer de l'appui de ton roi,
Vois encor quelque espace entre le trône et toi.

ANAXARIS.

Ah! Madame, c'est trop...

BÉRÉNICE.

Oui, c'est trop te contraindre:
Ne pouvant être aimé, cherche à te faire craindre;
Dis que par toi l'État se laissant gouverner,
Tu demandes un bien que tu te peux donner;
Dis que le roi lui-même, approuvant ton audace,
M'exclura de ce trône, ou t'y donnera place.
Mon cœur de ton pouvoir concevrait quelque effroi,
S'il t'estimait assez pour rien craindre de toi.

SCÈNE III

ANAXARIS, IPHITE.

ANAXARIS.

Tu vois de la douceur ce qu'il faut que j'espère.

IPHITE.

Seigneur, avant la force elle était nécessaire.
C'est à vous maintenant d'agir dans le palais,
Tout le peuple est pour vous, tous vos amis sont [prêts,
Chacun d'eux dispersés vers cette fausse porte,
Se prépare, au besoin, à vous prêter main-forte;
Et l'ardeur qui pour vous échauffe leurs esprits...

ANAXARIS.

Viens, je vois Philoclée.

SCÈNE IV

PHILOCLÉE, ANAXARIS, IPHITE, HÉSIONE.

PHILOCLÉE.

Arrête, Anaxaris.

ANAXARIS.

Madame, il faut au roi que j'aille rendre compte...

PHILOCLÉE.

En effet, si j'en crois ce que l'on me raconte,
La nouvelle princesse a des mépris pour toi,
Qui doivent t'obliger à t'aller plaindre au roi.

SCÈNE V

PHILOCLÉE, HÉSIONE.

PHILOCLÉE.

Hé bien, tu le croiras enfin, qu'en ma personne
Ce lâche ambitieux n'aimait que la couronne,
Et que l'aversion que je sentais pour lui
Découvrait à mon cœur ce qu'il voit aujourd'hui?

HÉSIONE.

Rien ne saurait, madame, égaler ma surprise.

PHILOCLÉE.

Au moins dans mon malheur le ciel me favorise,
Puisque m'affranchissant d'un hymen odieux,
Il me laisse toujours dans mon rang glorieux,
Qui, par le noble éclat qu'il tire de soi-même,
Me peut souffrir partout le choix d'un diadème.

HÉSIONE.

Avec tant de vertu pourriez-vous en manquer?

SCÈNE VI

LE ROI, PHILOCLÉE, HÉSIONE.

LE ROI.

Ma sœur, nos factieux ont osé s'expliquer:
L'intérêt de l'État, par d'injustes alarmes,
Les avait obligés à recourir aux armes;
Et, présumant déjà qu'au mépris de nos lois
J'élevais Philoxène au trône de leurs rois,
Chacun pour son pays croyait montrer son zèle,
A prendre avidement le titre de rebelle.

PHILOCLÉE.

Quoi donc, par tant d'exploits qui le font redouter,
Un héros tel que lui n'a pu rien mériter?

LE ROI.

Le peuple seul agit, mais encor qu'il déguise
Et le rang et le nom des chefs de l'entreprise,
Il n'aurait rien osé si, pour leurs intérêts,
Les grands à l'appuyer n'avaient paru tous prêts.

PHILOCLÉE.

Pour former ce tumulte, oserais-je vous dire,
Seigneur, qu'Anaxaris lui seul a pu suffire?

LE ROI.

Araxe dans mon âme avait déjà porté
Quelque faible soupçon de sa fidélité;
Mais contre nos mutins, loin que mon choix le gêne,
On l'a vu hautement agir pour Philoxène,
Et faire ses efforts à leur persuader
Qu'à qui mérite tout, les lois doivent céder.

PHILOCLÉE.

Pour mieux cacher l'orgueil d'une folle espérance,
Il prend d'un beau dehors la trompeuse apparence;
Mais, sans une couronne, on voit bien aujourd'hui
Que la sœur de son roi n'est plus digne de lui.

LE ROI.

D'un projet téméraire il n'aurait que la honte,
S'il osait de mon sang faire si peu de compte,
Qu'il crût impunément pouvoir aux yeux de tous
Désabuser des vœux que j'ai reçus pour vous.
La Phrygie...

SCÈNE VII

LE ROI, PHILOCLÉE, CLYTIE, HÉSIONE.

CLYTIE.

Ah! seigneur...

LE ROI.

Quelle douleur te presse
Parle.

CLYTIE.

On a du palais enlevé la princesse.

LE ROI.

Bérénice enlevée! Ah, juste ciel!

CLYTIE.

Seigneur,
On se défiait peu du lâche ravisseur.

PHILOCLÉE.

Et c'est?

CLYTIE.

Anaxaris.

LE ROI.

Anaxaris!

CLYTIE.

Lui-même.

PHILOCLÉE.

Vous voyez si le traître aspire au diadème.

CLYTIE.

Oui, seigneur, n'imputez cette indigne action
Qu'aux transports inquiets de son ambition;
Mais ce qui me confond dans sa lâche entreprise,
C'est de voir qu'en effet le peuple l'autorise.
Seule, et sans rien prévoir d'un si cruel destin,
J'avais accompagné la princesse au jardin,
Quand suivi seulement d'une assez faible escorte,
Il la force à sortir par une fausse porte,
Où, sitôt qu'il paraît, j'entends pousser des cris
De, « Vive Bérénice, et vive Anaxaris. »

LE ROI.

Quoi, d'un crime si noir tout le peuple est complice!
De son tumulte enfin je comprends l'artifice,
Il était concerté pour tirer du palais
Ce qu'il eût pu trouver d'obstacle à ses projets:
Une seconde fois allons voir si sans peine...

CLYTIE.

Seigneur, espérez tout du vaillant Philoxène.
Revenant par bonheur avec quelques soldats,
A ces cris vers le traître il a tourné ses pas;
Et, sans rien voir de plus, dans l'ardeur de mon zèle
J'ai cru vous en devoir la première nouvelle.

LE ROI.

Il ne peut sous le nombre éviter de périr,
Contre un peuple mutin courons le secourir.

PHILOCLÉE.

Vous exposer vous-même à son lâche caprice?

SCÈNE VIII

LE ROI, PHILOCLÉE, ARAXE, CLYTIE, HÉSIONE.

LE ROI.

Hé bien, Araxe, un traître enlève Bérénice?

ARAXE.

Elle est libre, seigneur, et Philoxène enfin
D'une insolente audace affranchit son destin.
L'un et l'autre à vos yeux s'en va soudain paraître.

LE ROI.

La justice du ciel par là se fait connaître;
Et je me trahirais si, pour la mériter,
Contre un sujet ingrat je n'osais l'imiter.
De son audace enfin cessons d'être complices,
Pour mieux punir sa faute oublions ses services;
Et, puisque son orgueil s'enfle de nos bienfaits,
Mettons-le hors d'état d'en abuser jamais.

ARAXE.

Seigneur, les dieux sur l'heure ont ordonné sa peine.
Fort de l'appui du peuple, il bravait Philoxène,
Et le voyant suivi de fort peu de soldats,
Il croyait sa défaite indigne de son bras :
Mais Philoxène ému des pleurs de la princesse,
Sait inspirer aux siens tant de cœur et d'adresse,
Que contre Anaxaris tous se portant d'abord,
Sans connaître la main on le voit tomber mort.
Le succès aussitôt répond à notre attente,
Par la perte du chef chacun prend l'épouvante,
Son parti se dissipe; et la princesse ainsi
Rendant grâce au vainqueur... Mais, seigneur, les voici.

SCÈNE IX

LE ROI, BÉRÉNICE, PHILOCLÉE, PHILOXÈNE, ARAXE, CLYTIE, HÉSIONE.

LE ROI.

Que ne vous dois-je point, guerrier incomparable;
Vous faites avorter les desseins d'un coupable,
Et rendez aujourd'hui par un heureux secours,
Et le calme à l'État, et la gloire à mes jours.

PHILOXÈNE.

Cette reconnaissance est trop pour Philoxène.
A qui combat pour vous la victoire est certaine;
Et la mienne, seigneur, perd d'autant de son prix,
Qu'il l'a fallu souiller du sang d'Anaxaris.
Son hymen résolu marquait la haute estime...

LE ROI.

Après son attentat sa mort est légitime;
Et ma sœur n'en sent pas le coup si vivement,
Que dans un criminel elle plaigne un amant.

PHILOCLÉE.

Ses vœux dans leur fierté n'ayant pu vous déplaire,
J'aurais cru faire un crime à leur être contraire;
Mais, malgré ce respect qui soutenait ma foi,
Je n'estimais en lui que le choix de mon roi.

LE ROI.

Tant de vertus, ma sœur, aura les dieux propices.
(*A Philoxène.*)
Vous, de qui le grand cœur signale les services,
Attendant que le temps ordonne de leur prix,
Prenez auprès de moi le rang d'Anaxaris.
Ma faveur fit sa gloire, et la mienne est parfaite
Si je puis...

PHILOXÈNE.

Non, seigneur, agréez ma retraite,
Étant suspect au peuple, il peut vous reprocher
Que déjà je lui coûte un sang qui vous fut cher;
Et croyant que la mort d'un si grand adversaire
Aura flatté mes vœux d'un espoir téméraire :
A des troubles nouveaux il pourrait s'emporter,
Si vos bontés pour moi ne cessaient d'éclater.
N'ayant plus qu'à traîner une vie inutile,
Il vaut mieux...

SCÈNE X

LE ROI, BÉRÉNICE, PHILOCLÉE, PHILOXÈNE, CLÉOPHIS, ARAXE, HÉSIONE, CLYTIE.

CLÉOPHIS, *au roi.*

Ah! seigneur, où sera mon asile?
Si contre le courroux d'un roi trop irrité
Votre protection ne fait ma sûreté?

LE ROI.

O dieux! C'est Cléophis!

CLÉOPHIS.

Oui, Cléophis coupable
De laisser sans couronne un héros indomptable,
Puisque par sa vertu Philoxène aujourd'hui
Justifiait assez ce que j'osais pour lui.

PHILOXÈNE.

Accordez-lui, seigneur, le secours qu'il espère;
C'est un fils à vos pieds qui parle pour son père.

CLÉOPHIS.

J'abuserais d'un nom qui ne m'est point permis.
On le publie en vain, vous n'êtes point mon fils.

LE ROI,

Quoi, ce n'est qu'un faux bruit qu'a fait courir l'envie,
Et toujours Philoxène est prince de Lydie?

CLÉOPHIS.

On en sait déjà trop pour pouvoir déguiser
Qu'à mon roi pour son fils j'osai le supposer;
Mais un même accident dans la même journée,
Du prince et de mon fils trancha la destinée;
Et ce vaillant héros qui passait pour le sien,
N'est en effet, seigneur, ni son fils, ni le mien.

LE ROI.

Et qui donc?

CLÉOPHIS.

C'est de quoi je n'ai point connaissance.

PHILOXÈNE.

Dieux! Quel astre fatal éclaira ma naissance,
Si, sans m'en éclaircir le funeste embarras,
L'on m'apprend seulement ce que je ne suis pas?

CLÉOPHIS.

Je ne vous dirai point ce qu'a su la Phrygie,
L'injuste emportement du feu roi de Lydie,
Qui par l'hymen du prince à leur fureur réduit,
Si l'on ne l'eût soustrait, en eût perdu le fruit.
Il me fut confié, Lesbos fut ma retraite,
Qui pendant mon séjour demeura si secrète,
Que sur moi seul le prince osant s'en assurer,
De peur de se trahir, la voulut ignorer.
Ayant alors un fils, ma femme en cet orage,
Avec notre dépôt enleva ce cher gage;
Et c'est par où l'on croit que n'étant point au roi,
Puisque j'avais un fils, Philoxène est à moi.
Mais huit mois en effet s'étaient coulés à peine,
Qu'avec lui je pleurai le jeune Philoxène.
Tous deux en même jour terminèrent leur sort.
Jugez de ma douleur dans l'une et l'autre mort,
Quand j'appris aussitôt que le roi de Lydie,
Laissant le prince au trône, avait fini sa vie.
Je maudis le destin de prolonger mes jours,
Et le seul désespoir eût été mon secours,
Si de leurs volontés les dieux voulant m'instruire,
Sur le bord de la mer n'eussent sû me conduire :
Là, rêvant seul un jour, je découvre sur l'eau
Un esquif qui suivait le débris d'un vaisseau,
Et qui, poussé d'un vent à mes yeux favorable,
Vint soudain à mes pieds s'arrêter sur le sable.

ARAXE.

O dieux!

CLÉOPHIS.

Jugez, seigneur, si je suis étonné
D'y trouver un enfant aux flots abandonné.
Tout paraît digne en lui d'une illustre naissance,
Il montre en ses regards une aimable assurance;
D'ailleurs son équipage est riche et curieux,
J'en admire partout l'or qui brille à mes yeux;
Et croyant que du ciel la faveur découverte
Me faisait ce présent pour réparer ma perte,
J'abandonne Lesbos, et, dégageant ma foi,
J'ose, pour son fils mort, le rendre au nouveau roi.

LE ROI.

Araxe.

ARAXE.

Pardonnez, au zèle qui m'emporte.
Le lieu, l'âge, le temps, seigneur, tout se rapporte,
C'est Atys, c'est mon prince, il n'en faut point douter.

LE ROI.

J'en croirai sa vertu s'il l'en faut consulter;
Mais tu l'as vu périr.

ARAX.

Prêt à faire naufrage,
Espérant dans l'esquif pouvoir vaincre l'orage,
Moi-même entre mes bras j'avais su l'y porter,
Quand, résistant à ceux qui s'y voulaient jeter,
Dans l'instant qu'à mes yeux notre vaisseau se brise,
Le vent rompant le câble aide mon entreprise,
Mais avec tant d'effort, qu'emporté dans les flots
J'en fus jeté mourant dans l'île de Lesbos;
Là, du destin d'Atys n'ayant pu rien apprendre,
Je crus sa mort certaine.

BÉRÉNICE.

O ciel, daigne m'entendre

CLÉOPHIS.

Cette boîte peut-être...

ARAXE.

Ah! Qu'est-ce que je voi'
Elle enferme au dedans le portrait du feu roi.

CLÉOPHIS.

Un portrait?

ARAXE, *ouvrant la boîte.*

Elle s'ouvre, en faut-il davantage?
Il la portait, seigneur, quand nous fîmes naufrage

LE ROI.

Ah! Vous êtes Atys.

PHILOXÈNE.

Croirai-je ce rapport?
Et n'est-ce point encore un nouveau jeu du sort'

CLÉOPHIS, *à Philoxène.*

Vous supposer, seigneur, c'était vous en défendre,
Il vous ôtait un sceptre, et j'osais vous le rendre.

LE ROI.

O succès étonnant qui me rend malgré moi
L'injuste usurpateur du trône de mon roi!
Si toutefois Araxe eût conçu moins d'alarmes
De me voir contre un lâche avoir recours aux armes,
Dès lors, sans rien prétendre, Antaléon vaincu
M'aurait vu vous remettre au rang qui vous est dû.
Je n'y résiste point, régnez, le ciel l'ordonne.

PHILOXÈNE.

Que dites-vous, seigneur? Ah! Gardez la couronne.
La Phrygie aujourd'hui suit de trop justes lois,
Pour m'opposer aux dieux, et combattre leur choix;
Respectant leurs décrets, j'adore leur justice.

LE ROI.

Quoi, refuseriez-vous un sceptre à Bérénice,
Et ce parfait amour qu'on ne put étonner,
Si vous n'êtes son roi, la peut-il couronner?

PHILOXÈNE.

Si pour la voir au trône il faut que je partage
De ce titre éclatant le fameux avantage,
Au moins dans mon amour sais-je trop mon devoir,
Pour en vouloir jamais partager le pouvoir.
Mais, madame, parlez, après l'aveu d'un père
C'est à vous à régler ce qu'il faut que j'espère;
Ne consultez que vous sur l'offre de ma foi.

BÉRÉNICE.

Je porte un cœur soumis aux ordres de mon roi,
Et ce cœur vous explique assez par mon silence
Quelle part vous avez dans son obéissance.

PHILOXÈNE.

O gloire, où mes désirs n'osaient plus s'élever!

Mon bonheur est trop grand pour ne pas l'achever.

(*A Philoclée.*)

Consentez-y, madame, et d'un illustre hommage
Daignez prendre aujourd'hui ma parole pour gage,
Le prince Alcidamas étant dans cette cour,
Sous beaucoup de respect cacha beaucoup d'amour,
La rigueur de vos lois l'obligea de le taire;
Et comme il a pour moi les sentiments d'un frère,
Il aura même cœur, si je puis l'assurer
Qu'ayant changé de sort il a droit d'espérer.
Rendez par là ma joie et ma gloire parfaites.

PHILOCLÉE.

Seigneur, lorsque le ciel m'apprend ce que vous êtes
Je m'acquitterais mal de ce que je vous dois,
Si pour former des vœux je consultais mon choix.

LE ROI.

Daigne à ce grand projet le ciel être propice.

PHILOXÈNE.

Seigneur...

LE ROI.

Allons au trône élever Bérénice,
Publier votre gloire, et d'un accord commun
Montrer aux Phrygiens deux maîtres au lieu d'un.

FIN DE BÉRÉNICE.

LA MORT

DE

L'EMPEREUR COMMODE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

REPRÉSENTÉE EN 1658 SUR LE THÉATRE DE L'HOTEL DU MARAIS

A MONSEIGNEUR FOUQUET

PROCUREUR GÉNÉRAL, SURINTENDANT DES FINANCES ET MINISTRE D'ÉTAT

MONSEIGNEUR,

Je me prépare à vous faire un étrange aveu, j'ai trouvé de la témérité, et je doute même qu'elle n'approche du crime ; mais je ne m'en saurais plus défendre, et quelque profond respect que je vous doive, il m'est impossible de ne me pas échapper jusqu'à vous faire connaître que je me repens de lui avoir trop déféré. C'est lui qui m'a contraint jusqu'ici de renfermer dans mon âme ces impatients désirs qui me pressaient de vous expliquer, avec quelle parfaite soumission j'honore en vous depuis si longtemps ce que la vertu la plus surprenante nous fait voir de plus achevé ; c'est lui qui, me jetant sans cesse dans une juste défiance de moi-même, m'a détourné d'en chercher plus tôt l'occasion par l'hommage que je vous rends aujourd'hui. J'en ai souvent formé le dessein, mais il en a toujours combattu l'empressement, et comme il vous faisait justice, il n'a pas eu de peine à me persuader que je devais amasser des forces avant que de me hasarder à une entreprise de cette nature, et que la chaleur qui me la ferait précipiter, aurait plutôt les apparences d'une présomption indiscrète, que de ce zèle passionné dont j'aspirais à vous rendre de prompts témoignages. Cependant, MONSEIGNEUR, quelque violente que j'en éprouve l'ardeur, je ne me vois plus en état de vous la faire paraître en toute sa pureté ; vous avez trouvé moyen de me la rendre suspecte à moi-même, et les ordres favorables par lesquels vous avez daigné me prévenir, me font un devoir si absolu qu'il exige de ma reconnaissance ce qui ne devait être qu'un effet de mon inclination. Ainsi, MONSEIGNEUR, je puis dire en quelque sorte que nous m'avez ôté en me donnant, et j'ai droit de me plaindre de ces généreuses marques de votre estime qui semblent corrompre la juste sincérité de mes sentiments. Vous ne pouviez sans doute m'en accorder de plus glorieuses que ce qu'il vous a plu de résoudre en ma faveur, avant même que j'eusse l'honneur d'être connu de vous, mais aussi vous ne pouviez rien faire de plus dangereux pour moi. Je voulais m'offrir, et vous m'avez attiré, et si je trouve de signalés avantages dans l'obligeante nécessité que vous m'en imposez, elle m'en fait perdre un encore plus considérable, puisqu'elle ne me laisse plus en pouvoir de vous témoigner qu'une passion aussi désintéressée que respectueuse, m'attachait déjà tout à vous. C'est une chose dont la nouveauté surprendra, que vous me réduisiez à murmurer de vos bienfaits dans un siècle, où quelques éloges infructueux sont presque toujours la seule récompense des veilles les plus laborieuses, et des travaux les plus assidus : mais vous faites bien plus, MONSEIGNEUR, et comme si c'était peu pour vous que les grâces que vous avez voulu répandre sur moi, n'ayant laissé aucune liberté d'agir aux purs mouvements de mon âme, vous semblez m'envier jusqu'à la douceur de me pouvoir assez justifier qu'on n'y saurait être plus sensible. J'ai beau chercher tout ce qui peut donner plus de force aux très humbles remerciements qu'il me serait honteux de différer davantage, j'ai beau m'imaginer tout ce que le ressentiment le plus pressant peut inspirer de persuasif, j'y trouve toujours je ne sais quelle ombre d'intérêt particulier, et plus je médite d'efforts pour faire connaître à tout le monde à quel point je vous suis obligé, plus je m'aperçois que je ne travaille que pour moi-même, et que la seule considération de ma gloire me forcerait à l'aveu public de ce que je vous dois, quand j'aurais assez d'ingratitude pour en balancer l'obligation. En effet, MONSEIGNEUR, vous êtes aujourd'hui dans un rang qui arrête sur vous avec admiration les yeux de toute la France ; elle vous regarde comme une de ces suprêmes intelligences dont la vigilante activité est entièrement nécessaire à faire mouvoir son grand corps, et dans l'heureux secours que vous lui prêtez sans cesse, elle ne voit rien de plus éclatant que votre vie, elle ne conçoit rien de plus illustre que vous. Ces deux grandes charges que vous exercez avec un applaudissement si général, et dont le différent ministère lasserait deux des plus infatigables esprits, n'ont rien dans leur union qui embarrasse la solidité du vôtre, leurs plus sérieux emplois ne sont point assez vastes pour en borner l'étendue ; quelques pénibles affaires qui demandent son application, vous n'y trouvez jamais assez d'obscurité pour avoir besoin de toutes ses lumières, et leur féconde vivacité vous en rend tellement le maître, qu'au milieu du plus pesant accablement, vous demeurez dans une paisible possession de vous-même. Ce sont des merveilles que vous faites éclater avec tant de vertus, que le pinceau le plus délicat n'en saurait faire une assez brillante peinture. Pour moi, MONSEIGNEUR, je me contente de les admirer, et je suis trop convaincu de ma faiblesse, pour oser entreprendre d'approfondir, ni cette extraordinaire grandeur d'âme que l'on voit inséparable de tous vos desseins, ni cette prudente conduite dont vous en accompagnez l'exécution, ni cette générosité sans exemple qui ne vous laisse souhaiter du bien que pour en faire, et ne croit proprement jouir que de ce que vous avez donné. C'est elle qui force l'envie même à confesser que la place que vous occupez ne peut être plus dignement remplie ; vous êtes comme le dépositaire des trésors de la fortune, mais elle vous en fait corriger l'aveuglement, et si vous prenez plaisir à l'étendre sur ceux dont une louable ambition assure toutes les veilles au public, c'est toujours avec un choix si judicieux, qu'au même temps que vous en favorisez quelques-uns, vous vous rendez arbitre de la gloire de tous les autres. Oui, MONSEIGNEUR, on peut dire que vous en êtes le plus juste dispensateur, que ce parfait discernement que vous savez faire de toutes choses, donne aujourd'hui votre estime pour règle à tout ce qui doit être estimé, et qu'il est difficile de rencontrer ailleurs une légitime approbation quand on ne s'est point attiré votre suffrage. C'est de là que naît cette ombre d'intérêt particulier dont je crains d'être soupçonné en me servant de la plus forte expression par laquelle je puisse tâcher de vous faire paraître tout ce que l'âme la plus reconnaissante est capable de ressentir. Je ne le puis faire sans publier que je tiens beaucoup de vous, et quoi que vous ayez fait pour moi par un excès de bonté, ce que vous faites pour tant d'autres par une exacte connaissance de leur mérite ; on n'examinera point les motifs de cette indulgente préoccupation, et il suffira qu'on apprenne que vous m'avez fait part de vos grâces, pour présumer que vous ne m'en avez pas cru tout à fait indigne. L'avenir même qui ne cessera jamais de respecter tout ce qu'il trouvera soutenu de l'éclat de votre nom, jugera plus avantageusement du mien par cette noble marque qu'il lui portera, que par tout ce que cet ouvrage lui pourra offrir de moins défectueux, et dans l'infaillible prévoyance que j'en ai, que puis-je tenter qui paraisse partir d'un mouvement volontaire de mon

zèle, quand les faveurs dont je vous suis redevable semblent en avoir excité l'ardeur, et que je dois au sort ambitieux de m'assurer l'immortalité, ce que vous avez sujet d'attendre de ma gratitude? Oserais-je vous conjurer, MONSEIGNEUR, de vouloir suppléer à mon impuissance? Il ne vous faut pour cela qu'un moment de réflexion sur vous-même; ce que la renommée se plait à vanter de vous, est appuyé sur des qualités trop éminentes, pour souffrir aucune faiblesse dans la vénération qui leur est due, et comme je n'en puis être persuadé au point que je le suis, sans qu'elles aient produit en moi le même effet qu'elles produisent partout, ne dédaignez pas d'employer cet art merveilleux qui vous soumet les cœurs de tous ceux qui vous approchent, à découvrir dans le mien une vérité qu'il m'est important que vous conceviez dans toute sa force, puisqu'elle enferme la protestation que je fais d'être toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

Le très humble, très obéissant et très obligé serviteur,

T. CORNEILLE.

PERSONNAGES

COMMODE, empereur de Rome.
ÉLECTUS, amant de Marcia.
LÆTUS, amant d'Helvie.
MARCIA, } filles de Pertinax qui succéda à Commode.
HELVIE, }
FLAVIAN, capitaine des gardes de l'empereur.
LUCIE, confidente de Marcia.
JULIE, confidente d'Helvie.
SUITE DE L'EMPEREUR.

La scène est à Rome.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

MARCIA, HELVIE, JULIE, LUCIE.

HELVIE.

Je l'avouerai, ma sœur, c'est vous faire justice
Que de vous élever au rang d'impératrice,
Tout paraît digne en vous des honneurs qu'on vous rend;
Mais, quoi que leur éclat ait d'illustre et de grand,
Tout mon cœur en tumulte et frémit et s'étonne,
Quand je viens à songer quelle main vous le donne;
Et malgré moi sans cesse une secrète horreur
Me fait trembler pour vous au nom de l'empereur.
Commode, en sa personne, a tous les avantages
Dont les dieux font briller leurs plus nobles ouvrages,
Et l'on voit son destin, dans un rang glorieux,
Compter depuis Trajan une suite d'aïeux;
Mais s'il en prit d'abord un orgueil légitime,
Il s'en est bientôt fait un appui pour le crime;
Et, dans les cruautés qu'il nous fait éprouver,
Qui peut souffrir son choix semble les approuver.

MARCIA.

C'en est trop, et j'ai lieu d'accuser votre zèle
Qui condamne la gloire où le destin m'appelle,
Et si ce fier orgueil dont il se fait des lois,
Oppose un vain scrupule à l'éclat d'un beau choix.
Il est vrai que Commode a d'injustes maximes;
Mais le trône, ma sœur, apaise bien des crimes,
Et peu dans les plus noirs verraient assez d'horreur
Pour y refuser place auprès d'un empereur.

HELVIE.

Par une main odieuse il pourrait me déplaire.

MARCIA.

Vous faites vanité d'une vertu sévère;
Mais pour vous jusqu'ici quelque appas qu'elle ait eu,
C'est un crime à la cour d'avoir trop de vertu.
Ces actions par elle exactement guidées
N'y semblent tenir lieu que de belles idées,
Quelque sentier qu'elle offre, on prend le moins douteux;
Et qui peut s'élever ne croit rien de honteux.

HELVIE.

Je n'ai pas de la cour assez d'expérience
Pour en avoir sitôt pénétré la science;
Et n'y songeant qu'à fuir de lâches intérêts,
J'en ignore aisément les plus nobles secrets.

MARCIA.

Je sais que le défaut d'une haute naissance
Du rang que nous tenons nous ôtait l'espérance,
Et que, sans avantage ayant reçu le jour,
Nous regardions de loin les pompes de la cour.
Mais enfin aujourd'hui si l'on nous considère,
C'est plus de le devoir à la vertu d'un père,
Que si du plus beau sang la brillante splendeur,
Sans cet illustre appui, soutenait sa grandeur.
Jusqu'ici Pertinax a su forcer l'envie
De ne rien dérober à l'éclat de sa vie;
Et par un vrai mérite il fut de ces amis
Que laissa Marc Aurèle à Commode son fils.
Comme élevant la fille il honore le père,
C'est Pertinax en moi, c'est son sang qu'il révère,
Et de ces vieux amis resté seul aujourd'hui,
C'est le zèle de tous qu'il récompense en lui.

HELVIE.

Soit qu'il ait craint le peuple, ou respecté son âge,
Dites qu'il est le seul qu'ait épargné sa rage,
Et qu'au premier avis contraire à ses souhaits,
Pour le perdre sans bruit il le tient au palais.

MARCIA.

Mais, ma sœur, si telle est sa lâche tyrannie,

Qu'à qui peut lui déplaire il en coûte la vie,
Quoi que pour son hymen vous m'inspiriez d'hor-
Je dois pour Pertinax redouter sa fureur, [reur,
Et ne pas m'exposer, par une vaine audace,
A le voir sur un père étendre ma disgrâce.

HELVIE.

J'aurais tort de combattre un motif si pieux.

MARCIA.

Hé bien, si vous voulez, il n'est qu'ambitieux; [tage
Mais, quoi qu'on en présume, au moins j'ai l'avan-
Que Rome avec plaisir m'apprête son hommage,
Et semble triompher de pouvoir une fois
Applaudir au tyran qui lui donne des lois.
Ne désavouons point cette gloire éclatante,
Pour mériter ses vœux remplissons son attente,
Et dans ce grand dessein cherchons à réussir,
Ou pour rompre ses fers, ou pour les adoucir.
Tant qu'a vécu sa femme, on a vu sa prudence
De ses emportements régler la violence;
Et peut-être, à mon tour, sur ce farouche esprit,
Si je tiens même rang, j'aurai même crédit.

HELVIE.

En effet, sa fureur au meurtre toujours prête,
Des meilleurs citoyens n'a pas proscrit la tête;
Mais n'avons-nous pas vu ce cruel empereur
Tremper dès lors ses mains dans le sang de sa sœur?

MARCIA.

De cette indigne sœur l'orgueilleuse manie
D'un injuste attentat fut justement punie:
Lucilla conspirant crut trop sa passion,
Et sa mort était due à son ambition.

HELVIE.

Ce sont belles couleurs pour fuir un juste blâme,
Mais qui perd une sœur peut bien perdre sa femme;
Et sur quelques soupçons, si j'en crois un bruit [sourd,
L'impératrice même, eut un destin bien court.

MARCIA. [vôtre,

Sur ces soupçons, ma sœur, vous poussez loin le
Mais le destin d'autrui ne règle pas le nôtre;
Et fût le précipice ouvert de toutes parts,
Il est beau de périr au trône des Césars.

HELVIE. [vaine,

Ce grand titre pour lui n'est plus qu'une ombre
Tel qu'un gladiateur il descend dans l'arène;
Et jaloux de cet art qu'il croit justifier,
Dans ce vil équipage il veut sacrifier.
Avec sa lâche troupe il doit aller au temple?

MARCIA.

Je lui fis voir dès hier ce dessein sans exemple;
Mais comme en son pouvoir il en trouve l'aveu,
Qui veut le partager doit le combattre peu.

HELVIE.

Au moins, si je tenais cette gloire si chère,
Dans son retardement j'aurais peine à me taire,
Et voudrais que l'hymen, par un succès plus prompt,
Épargnât à mon feu la crainte d'un affront.
A voir depuis quel temps l'empereur le recule,
Sur l'offre de ses vœux on vous tient trop crédule,
Sa foi de sa constance est un faible garant.

MARCIA.

Électus m'en répond par les soins qu'il me rend,
Et s'empresserait moins à les faire paraître,
S'il n'était assuré de l'esprit de son maître.
Je l'ai prié pourtant, comme il peut tout sur lui,
D'oser encor pour moi lui parler aujourd'hui;
Et d'ailleurs, ce qui rend mon espérance entière,
Pertinax à Lætus fait la même prière.
Vous savez que Commode, estimant son grand cœur,
Pour prix de ses exploits lui destine sa sœur;
Et dans le rang pompeux où cet hymen l'élève,
Quoi qu'il veuille entreprendre, il n'est rien qu'il
Il honore mon père, et le respecte en fils. [n'achève,
Adieu. Je vais savoir ce qu'il aura promis.

SCÈNE II

HELVIE, JULIE.

JULIE.

Madame, tout d'un coup, quelle est cette tristesse?

HELVIE.

Hélas!

JULIE.

Vous soupirez?

HELVIE.

Épargne ma faiblesse,
Et ne me force point à trahir un secret
A qui je n'ai donné ce soupir qu'à regret.

JULIE.

S'il faut pour l'empereur en croire votre haine,
L'hymen de Marcia n'est pas ce qui vous gêne;
Et vous l'en plaignez trop, pour voir d'un œil jaloux
Que l'éclat de son choix ne tombe pas sur vous.
Mais, dans un noir chagrin votre âme ensevelie
Quand le nom de Lætus...

HELVIE.

Ah, cruelle Julie!
Si tu vois que son nom étonne ma vertu,
Qu'il la fait chanceler, pourquoi le nommes-tu

JULIE.

Si j'avais su prévoir qu'il eût dû vous déplaire..

HELVIE.

Après ce que tu sais je n'ai plus rien à taire;
Et ton adresse en vain cherche à dissimuler
Qu'elle ait lu dans mon cœur ce que j'ai cru cel
Au nom de ce grand homme un sentiment trop te
M'a surpris un soupir que je t'ai fait entendre. [d
Hé, qui n'a pas encore appris jusqu'à ce jour
Qu'un soupir de tendresse est un soupir d'amou

JULIE.

Quoi, vous aimez Lætus?

HELVIE.

Oui, j'avoue, à ma hon
Que malgré moi je cède au feu qui me surmont
Mais quand un vrai mérite a droit de nous charm
Peut-on se voir aimée, et refuser d'aimer?
Ce fut après l'éclat d'une insigne victoire

Que m'étant venu faire hommage de sa gloire,
Ma faiblesse avoua cet illustre vainqueur
D'achever son triomphe en captivant mon cœur.
Dans un trouble inquiet ayant su me surprendre,
Je n'examinai rien de peur de m'en défendre :
Lætus par sa conquête éblouit mes désirs.
Il soupira pour moi, j'écoutai ses soupirs;
Et déjà dans ses vœux assuré de me plaire,
Il ne lui manquait plus que l'aveu de mon père,
Quand un funeste choix qu'il n'eût osé prévoir,
Étonnant son amour accable mon espoir.
Pour époux à sa sœur Commode le destine ;
Il veut se déclarer, je résiste, il s'obstine,
Et son respect pour moi, qu'il n'ose enfin trahir,
Aux ordres du tyran le force d'obéir.

JULIE.

Il est vrai que sa mort, et la vôtre peut-être,
Eût suivi le mépris qu'il en eût fait paraître,
Mais l'amour qui sur vous prenait tant de pouvoir,
S'est du moins refroidi par le manque d'espoir?

HELVIE.

Ah! que tu conçois peu dans de si nobles flammes
Ce que c'est que d'aimer parmi les belles âmes!
Cet amour, dont l'empire à nos sens est si doux,
Ne serait pas amour s'il dépendait de nous.
Comme un puissant mérite en nos cœurs le fait naître,
Il n'a point d'autre but que de se bien connaître.
Sans cesse il se contemple, et sans cesse est charmé
De trouver son objet si digne d'être aimé.
C'est alors que cédant à tout ce qu'il admire,
La raison convaincue affermit son empire ;
Et, quand un fier obstacle en vient troubler le cours,
On soupire, on se plaint, mais on aime toujours.

JULIE.

Et dans ces sentiments d'une entière constance,
Voyez-vous qu'en effet Lætus... Mais il s'avance.

HELVIE.

C'est lui-même. Ah! Julie, éloignons-nous d'ici.

SCÈNE III

LÆTUS, HELVIE, JULIE.

LÆTUS.

Quoi, madame, est-ce moi que vous fuyez ainsi,
Et tandis que mon cœur ennemi de la feinte,
N'ose pour vous plaire embrasser la contrainte,
Le vôtre dans mes maux prend-il si peu de part,
Que vous me refusiez la douceur d'un regard?

HELVIE.

Ah! Lætus, dans l'état où je me vois réduite,
Qu'avec peu de raison vous blâmez ma conduite!
L'empereur vous prépare un destin glorieux,
Qui sur le trône seul doit arrêter vos yeux,
En vous chacun déjà respecte son beau-frère;
Et quand l'obéissance est pour vous nécessaire,
Je dois à votre amour épargner en secret
Tout ce *qui le* peut faire obéir à regret.

LÆTUS.

C'est donc ce qui vous porte à m'ordonner de feindre?
Cet amour vous déplaît, vous le croyez éteindre,
Et que d'un fier tyran les présents odieux,
Pour vous en délivrer, m'éblouiront les yeux?
Hé bien, madame, hé bien, il est une autre voie
Par où vous assurer cette funeste joie,
Et d'un fatal hymen le refus éclatant
Rendra ma mort certaine, et votre esprit content.

HELVIE.

Hélas!

LÆTUS.

Parlez enfin, serez-vous inflexible?

HELVIE.

J'ai toujours été juste, et jamais insensible;
Et je vous avouerai qu'il m'aurait été doux,
Si le ciel l'eût permis, d'oser vivre pour vous.
Mais puisqu'enfin l'espoir n'a plus rien qui vous flatte,
Pourquoi vous obstiner dans une flamme ingrate?
L'hymen de la princesse est trop à redouter;
Quand on vous pressera, pourrez-vous l'éviter?
Et ne croyez-vous pas...

LÆTUS.

Dans mon amour extrême
Tout ce que je puis voir, c'est seulement que j'aime,
Et qui sait d'un beau feu goûter le pur appas,
En tous autres objets ne voit rien que de bas.
Pour braver en aimant les plus rudes obstacles,
Il suffit qu'on ait droit d'espérer aux miracles,
Le temps en peut produire; et, sans trop s'alarmer,
On vit toujours heureux, pourvu qu'on ose aimer.

HELVIE.

Hé bien, pour soutenir une si belle audace,
Ne considérez point quel destin vous menace,
D'un aveugle transport suivez l'injuste loi;
Mais en m'aimant enfin, qu'espérez-vous de moi?
Voulez-vous que mon cœur charmé de sa victoire,
S'ouvre à des sentiments qui blesseraient ma gloire,
Et que de mon repos le sacrifice offert
Soit l'inutile prix d'un amour qui vous perd?

LÆTUS.

Non, madame, et ce feu dont l'ardeur m'est si chère,
Est trop respectueux pour être téméraire.
Aussi ma passion, bien loin de m'aveugler,
Par votre seul mérite aime à se voir régler;
Et comme je connais, bien moins que vous ne faites,
Et le peu que je suis, et tout ce que vous êtes,
Je ne demande point qu'à mes brûlants désirs
Vous donniez cœur pour cœur, ni soupirs pour soupirs.
Trop content si mes vœux obtiennent sur les vôtres,
Qu'ayant accepté l'un, vous écoutiez les autres.

HELVIE.

C'est trop. Votre vertu m'accable; et je crains bien
Que vous n'obteniez tout en ne demandant rien.
Oui, ce profond soupir vous fait assez connaître
Que de sa passion mon cœur n'est pas le maître,
Et que ce triste hymen qui vous ôte ma foi,
A moins d'horreur pour vous, que de rigueur pour moi.
Contrainte à mon devoir d'immoler ma tendresse,

Je combats lâchement l'ennemi qui me presse,
Et ma vertu qu'alarme un tumulte secret,
Ne vainc qu'en soupirant, et triomphe à regret.

LÆTUS.

Ah! Si ce seul hymen que l'on me veut prescrire
S'oppose aux sentiments que l'amour vous inspire,
N'en étant point complice, il est juste qu'enfin
Je demeure puni d'un crime du destin?

HELVIE.

Nommez crime ou malheur un ordre redoutable,
J'en regarde l'effet, et non pas le coupable.

LÆTUS.

De cette crainte en vain votre esprit est atteint,
Il n'en aura jamais.

HELVIE.

Vous y serez contraint.

LÆTUS.

A cet ordre inhumain croyez-vous que je cède?

HELVIE.

Du mal qui vous poursuit c'est l'unique remède.

LÆTUS.

Quoi, mon amour vous touche, et je puis mériter
Qu'à l'infidélité vous osiez me porter!

HELVIE.

Cet effort à mon cœur coûte plus qu'on ne pense;
Mais enfin du tyran je sais la violence;
Et j'aime encore mieux, dans un si rude sort,
Regretter votre amour que pleurer votre mort.

LÆTUS.

Le regretter, madame? Ah! Quoi qu'on entrepren-
L'empereur... [ne,

HELVIE.

Le voici. Quel malheur nous l'amène!
Je vous quitte, aussi bien le désordre où je suis
Forcerait mon visage à trahir mes ennuis.

SCÈNE IV

COMMODE, LÆTUS, ÉLECTUS, FLAVIAN,
SUITE DE L'EMPEREUR.

COMMODE, *à Électus.*

Quoi, Rome veut de moi cette indigne contrainte?
J'en dois fuir le murmure, et respecter la plainte;
Et dans vos sentiments c'est montrer un cœur bas,
Que de suivre un projet qu'elle n'approuve pas?

ÉLECTUS.

Seigneur, mon zèle ici les a laissés paraître
Avec tout le respect que je dois à mon maître;
Et si Rome se plaint, ses murmures secrets
Ont pour but votre gloire, et non ses intérêts.
Dans un grand empereur elle tient tout auguste,
Elle sait qu'il n'est rien qu'il n'ait pu rendre juste;
Et cent fois ses transports ont marqué dans nos jeux,
Pour votre heureux triomphe, et sa joie et ses vœux;
Mais elle souffre enfin sitôt qu'elle contemple
Le rebut de la terre enflé de votre exemple,
De vils gladiateurs dans l'opprobre vieillis,
En oser hautement paraître enorgueillis;
Et sur ce que pour eux vous montrez d'indulgence,
De leur indigne audace appuyer l'insolence.
Jugez de son excès après un tel abus,
S'ils vous servent d'obstacle au temple de Janus!
Et si, comme eux armé, vous célébrez la fête,
Où suivant ses statuts Rome aujourd'hui s'apprête,
C'est ce qui fait sa peine, et j'aurais cru manquer
Si j'avais pu, seigneur, ne vous pas l'expliquer.

COMMODE.

Oui, sans doute, Électus, j'ai tout sujet de croire
Que votre zèle ici n'agit que pour ma gloire;
J'ai toujours avec joie écouté vos avis,
Et ce sont presque en tout les seuls que j'ai suivis;
Mais changer un dessein où Rome s'intéresse,
C'est, en flattant ses vœux, montrer trop de faiblesse;
Son orgueil plus avant pourrait se hasarder;
Et qui doit obéir prétendrait commander.

ÉLECTUS.

Non, seigneur, son respect toujours ferme et sincère
Attache tous ses soins à celui de vous plaire;
Mais elle ose penser que suivi du sénat
Un illustre empereur marche avec plus d'éclat,
Qu'en ce noble appareil, c'est sous d'heureux auspi-
Qu'il peut offrir aux dieux de justes sacrifices, [ces
Et que cette présence est comme un fort secours
Qui rend le ciel propice au bonheur de ses jours.
Outre qu'un juste effroi la pressant pour les vôtres,
Elle tremble à vous voir les confier à d'autres,
A des hommes sans foi, dont les sanglants combats
Portent sans peine au meurtre, et le cœur, et le bras.
Ce péril est pour elle une trop vive atteinte;
Daignez vous l'épargner pour épargner sa crainte
Et ne rejetez point un zèle officieux
Qui met en sûreté des jours si précieux.

COMMODE.

Hé bien, il faut céder aux avis qu'on m'en donne,
Électus le croit juste, et Rome nous l'ordonne.

LÆTUS.

N'ayant plus rien pour vous, seigneur, à redouter
Sa joie au sacrifice aura lieu d'éclater.

COMMODE.

Non, borner ma puissance est toute son envie,
Rome a trop de fierté pour se croire asservie;
Et son orgueil encore, en ses folles erreurs,
Pour ses premiers sujets compte ses empereurs.
C'est assez pour la voir d'un sentiment contraire
Qu'elle ait pu pressentir ce qui pouvait me plaire
Soudain dans mes projets tout lui paraît suspect

ÉLECTUS.

Ah! seigneur, jugez mieux de son profond respect
Ces applaudissements où votre amour l'engage
Vous en rendent encore un pressant témoignage
Elle ne cherche point s'il est dans le sénat
Un sang dont l'union eût pour vous plus d'éclat
Celui de Pertinax s'est fait assez connaître,
Il est à préférer, c'est celui de son maître;
Et ce qu'en Marcia l'on admire aujourd'hui,
N'en souffre point ailleurs de plus digne de lui.

COMMODE.

J'aurais déjà du trône approché ce grand homme,
Mais j'ai dû redouter le murmure de Rome;
Et c'est ce qui m'a fait si longtemps balancer
Un projet que l'amour me force d'embrasser.

LÆTUS.

Seigneur, s'il m'est permis de vous parler pour elle,
Jamais un beau dessein ne remplit mieux son zèle;
Et Pertinax blanchi dans les plus grands emplois,
A mérité ses vœux, méritant votre choix.

ÉLECTUS.

Oui, seigneur, sa vertu noblement confirmée,
Du bonheur qui la suit trouve Rome charmée,
Et d'un auguste hymen le projet glorieux
Fait voir pour Marcia la justice des dieux.
Il rend de toutes parts l'allégresse publique,
Pour son heureux succès tout le sénat s'explique,
Et de ses vœux soumis l'impatiente ardeur
Pour le bien de l'empire en presse la splendeur.

COMMODE.

Puisque Rome le veut, il faut qu'il s'accomplisse.
Au sang de Pertinax rendons enfin justice,
Et cessant de tenir mon choix irrésolu,
Faisons lui partager le pouvoir absolu.
(*A Électus.*)
Voyez-le de ma part.
(*A Lætus.*)
Vous, faites qu'on apprête
Tout ce qui de Janus peut ennoblir la fête,
Ordonnez-en la pompe avec un plein éclat,
Et, surtout, ayez soin d'assembler le sénat.

SCÈNE V

LÆTUS, ÉLECTUS.

LÆTUS.

Le pouvoir d'Électus est grand, je le confesse.
Empêcher l'empereur de faire une bassesse,
Et presser un hymen que par vous il résout!
Ainsi que Rome enfin Marcia vous doit tout.

ÉLECTUS.

Attendez par la suite à juger de mon zèle,
Vous savez encor peu ce que j'ose pour elle,
Je le sais mal moi-même; et, m'en sentant gêner,
Tout mon cœur malgré moi tremble à l'examiner.

LÆTUS.

Il est vrai que toujours l'empereur fut à craindre
A qui ne sait point l'art de flatter et de feindre.
C'est assez pour l'aigrir que de lui résister.

ÉLECTUS.

Qui souhaite la mort la peut-il redouter?

LÆTUS.

D'où naît ce sentiment?

ÉLECTUS.

D'un destin déplorable,
Que je conçois à peine au moment qu'il m'accable,
Auprès de sa rigueur tous les maux ne sont rien.

LÆTUS.

Il vous paraîtra doux si vous songez au mien.
J'aime, vous le savez, et la charmante Helvie
Sous ses lois en secret tient mon âme asservie.
Cependant l'empereur, troublant de si beaux nœuds,
Par un funeste choix tyrannise mes vœux.
Jugez ce que je souffre en ce malheur extrême,
Quand l'honneur qu'il me fait m'arrache à ce que j'aime,
Et que mon seul espoir est de finir mon sort,
Sans oser découvrir la cause de ma mort.

ÉLECTUS.

C'est beaucoup que du moins lorsque l'empereur presse,
Son choix par trop d'empire irrite la princesse,
Et que, pour vous servir, je tâche à le porter
A ne s'obstiner pas à la violenter.
Mais...

LÆTUS.

Vous n'achevez point?

ÉLECTUS.

O penser trop funeste:
Allons. Dans peu ma mort vous apprendra le reste.
Heureux, si dans l'ennui dont mon cœur est atteint,
Je pouvais en mourant espérer d'être plaint.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

MARCIA, LUCIE.

MARCIA.

En vain de sa vertu la sévère maxime
Trouve de mon espoir l'appas illégitime,
Et tient le diadème un objet de mépris,
Quand l'hymen d'un tyran en doit être le prix.
Je sais qu'un naturel farouche et peu traitable
De cent proscriptions rend Commode coupable;
Mais tant de cruautés indignes d'un beau sang,
Déshonorant son nom, n'abaissent pas son rang;
Et quoique leur excès mérite le tonnerre,
Il demeure toujours le maître de la terre.
Dans le brillant éclat de cette dignité
Souffrons à ses forfaits un peu d'obscurité;
Et ne voyons en lui que la gloire d'un titre
Qui de tout l'univers nous peut rendre l'arbitre.
J'aime d'un si beau feu les pressantes ardeurs;
Et c'est là proprement la marque des grands cœurs.

LUCIE.

Elle est noble, elle est haute, et je doute qu'Helvie
Ne la condamne en vous par un motif d'envie;
La cour que sa fierté s'obstine à dédaigner,
La pourrait voir sensible à l'espoir de régner.
Dans toute sa vertu son humeur est altière;
Et, s'il faut vous ouvrir mon âme tout entière,

Elle souffre à Lætus des entretiens secrets,
Dont je pénètre peu les justes intérêts.
Auprès de l'empereur son crédit est extrême,
Et l'on blâme en autrui ce qui plaît en soi-même.

MARCIA.

Non, ma sœur n'eut jamais de si bas sentiments,
Elle a le cœur trop bon pour ces déguisements;
Et si Lætus lui montre un peu de complaisance,
Un homme tel que lui rarement s'en dispense.
Ce faible et vain dehors t'a fait trop présumer,
Et ce n'est pas encor ce qui doit m'alarmer.

LUCIE. [dent,

Il est vrai que d'un choix où les dieux vous secon-
Les devoirs d'Électus hautement vous répondent;
Il est aisé de voir, par toute leur ferveur,
Qu'il brigue en vous déjà l'appui de sa faveur,
Et qu'ayant de son maître et le cœur et l'oreille,
Il voit certain pour vous l'hymen qu'il vous conseille.
Ce zèle est vif et prompt, ces respects assidus...

MARCIA.

O devoirs, ô respects peut-être trop rendus!

LUCIE.

Quoi donc, à l'empereur aurait-il pu déplaire?

MARCIA.

Je ne sais, mais...

LUCIE.

Parler, et tout à coup vous taire?

MARCIA.

Ah! Lucie, oserais-je exposer à tes yeux
Le désordre inquiet d'un cœur ambitieux;
Et puis-je, dans l'orgueil dont la chaleur me presse,
Donner à tes désirs l'aveu de ma faiblesse?
Moi-même elle m'étonne, et me force à rougir
De voir que sur mes sens ma raison n'ose agir.
Sans cesse cette indigne et lâche souveraine
Leur montre en Électus une vertu si pleine,
Que charmés d'un éclat qui les fait éblouir,
Ces sujets révoltés refusent d'obéir.
Dans une haute estime autorisés par elle,
Ils engagent mon cœur dans un parti rebelle,
Qui jugeant cette estime un tribut innocent,
Y croit de la justice, et sans peine y consent :
Mais en s'examinant, qu'il y voit de surprise!
Il trouve de l'ardeur qu'un faux charme déguise,
Et que d'un fort mérite Électus soutenu
Le pousse avec plaisir dans un trouble inconnu.
Je ne sais que penser de cette ardeur secrète;
Mais si ce n'est qu'estime, elle est bien inquiète,
Et l'on ne devrait pas avec plus de souci
Se défendre d'aimer, que d'estimer ainsi.

LUCIE.

L'amour avec l'estime a tant de ressemblance,
Qu'il est bien malaisé d'en voir la différence,
Non, que sans que l'on aime on ne puisse estimer:
Mais sitôt qu'on y songe, on commence d'aimer.

MARCIA.

Ah! Malgré moi cent fois en consultant mon âme,
Sans perdre en cette estime aucun soupçon de flam-
Je me suis écriée en cette douce erreur, [me,
« Que le ciel n'a-t-il fait Électus empereur! »
Sans doute que l'amour, jaloux de son empire,
Cherchait de mon orgueil à me faire dédire,
Et qu'à l'ambition il voulait disputer
La conquête d'un cœur qu'elle osait lui vanter.
Mais quand même Électus de l'ardeur qui me gên[e]
Par un même ascendant partagerait la peine,
Ce cœur est trop rempli d'un vaste et noble espoi[r]
Pour se laisser abattre à qui sait l'émouvoir.
Je sais que sa vertu voudrait la préférence,
Mais Commode empereur emporte la balance.
Il est doux, il est beau de recevoir des cieux
Ce destin éclatant qui leur donne des dieux,
Et qui, dans une gloire et sublime et profonde,
Nous fait voir sous nos pieds tous les trônes du mon[de,]
C'est là ce qui me charme; et quoique jusqu'ici [d...
Je sente qu'Électus...

LUCIE.

Madame, le voici.

SCÈNE II

MARCIA, ÉLECTUS, LUCIE.

MARCIA.

Hé bien, qu'avez-vous fait? Me venez-vous appren-
Ce que de l'empereur il m'est permis d'attendre? [dre

ÉLECTUS.

Madame, vous servir m'est un emploi trop doux
Pour avoir différé de lui parler pour vous;
Non, qu'à se voir presser, souvent il ne rejette
Ce qu'avec passion nous savons qu'il souhaite:
Mais pour en redouter ce bizarre défaut,
L'illustre Marcia sait trop ce qu'elle vaut;
Et j'aurais mal rempli l'ardeur que j'ai pour elle,
Si la peur de l'aigrir eût arrêté mon zèle.

MARCIA.

Ce zèle généreux m'était déjà connu.
Enfin, en ma faveur qu'avez-vous obtenu?

ÉLECTUS.

Que dans peu les effets suivraient votre espérance:
Je viens à Pertinax d'en porter l'assurance,
J'en avais reçu l'ordre et m'en suis acquitté.

MARCIA.

Ce que nous vous devons n'a rien de limité;
Aussi n'ai-je aspiré jamais à la couronne
Que pour vous faire part du pouvoir qu'elle donne.

ÉLECTUS.

En vain ce faux espoir abuserait ma foi, [moi;
Lorsque vous pourrez tout, vous pourrez peu pour
Encor peut-être alors voudrez-vous vous défendre
De m'accorder ce peu que j'oserais prétendre?

MARCIA.

D'ingratitude à tort c'est vouloir m'accuser :
Qui peut promettre tout, ne veut rien refuser;
Et je hais la vertu qui, quoi que je propose,
Vous fait prétendre peu quand je dois toute chose.
Un grand cœur est injuste à n'agir que pour soi.

ÉLECTUS.

Hélas! C'est peu pour vous, mais c'est beaucoup pour [moi;
Et, puisqu'enfin le mien succombe à ma faiblesse,
Tout ce que je demande au tourment qui me presse,
C'est que vous consentiez à plaindre un malheu- [reux
Que poursuit sans relâche un destin rigoureux,
Qui cherche malgré lui ce qu'il faut qu'il évite,
Qui voit un gouffre ouvert, et qui s'y précipite;
Et qu'enfin abandonne à tout votre courroux
L'indispensable loi de soupirer pour vous.

MARCIA.

Que m'osez-vous apprendre, Électus?

ÉLECTUS.

Ah! madame,
Déjà votre vertu s'indigne de ma flamme:
Et j'avais bien prévu qu'avec trop de rigueur
Son intérêt contre elle armerait votre cœur;
Mais si je suis coupable en suivant votre empire,
C'est moins d'oser aimer, que d'oser vous le dire;
Et le plus fier scrupule examinant mon feu,
N'y saurait condamner qu'un indiscret aveu.
Il m'échappe, et ma mort sans doute est légitime,
Si d'un crime forcé l'apparence est un crime.
J'en viens presser l'arrêt, mais il m'est rigoureux,
Si je meurs criminel plutôt que malheureux,
Et si ce feu qui règne en ce cœur qui vous aime
Porte un crime en son nom qu'il n'a pas en soi- [même.

MARCIA.

S'il est vrai que ce cœur, trop prompt à s'enflam- [mer,
Au peu que j'ai d'appas se soit laissé charmer,
Si de vos vœux secrets il m'a soumis l'hommage,
Vous me deviez au moins déguiser cet outrage,
Et ne me forcer pas à dégager le mien
D'une estime où vos feux prendraient trop de sou- [tien.

ÉLECTUS.

Quoi, madame, il se peut que vous nommiez injure
Une ardeur si parfaite, une flamme si pure,
Qu'il semble qu'en effet rien n'en approche mieux
Que le profond respect que nous devons aux dieux?
L'amour n'a rien en soi que de grand, que d'illustre,
Quand un lâche motif n'en ternit point le lustre,
Et que le propre amour, qui le suit pas à pas,
Emploie à le corrompre un inutile appas.
Le pouvez-vous mieux voir qu'en celui qui m'ani- [me?
Il vous offre en mon cœur une pure victime,
Un cœur qui d'intérêt pleinement dépouillé,
D'aucun regard vers moi ne l'a jamais souillé.
Quoiqu'il brulât pour vous, il a bien su le taire
Voyant que l'empereur s'efforçait à vous plaire;
Et que ce trône auguste où l'ont placé les dieux
Offrait à vos désirs un appas glorieux.
Pour seconder l'espoir qu'il vous en a fait prendre,
Je n'ai point craint la mort que j'en devais attendre,
Vous m'avez condamné, j'ai su vous obéir.
On l'a vu balancer, on m'a vu me trahir,
J'ai pressé, combattu, remporté la victoire,
Jamais pour mon repos, toujours pour votre gloire;
Un zèle infatigable a soutenu ma foi,
Sans cesse tout pour vous, et jamais rien pour moi.
Jugez par ces efforts où ma vertu m'engage,
Si l'amour qui m'enflamme a pu vous faire outrage,
Et si dans le respect qui l'ose mettre au jour,
Vous y pouvez blâmer que le seul nom d'amour.

MARCIA.

Je ne sais s'il n'a rien qui soit plus condamnable,
Mais je sais que j'écoute, et qu'il en est coupable,
Puisqu'un charme secret que j'ai peine à bannir,
Me force à la pitié quand je devrais punir.

ÉLECTUS.

Ah! Madame, il est vrai, je suis un téméraire
D'oser séduire ainsi votre juste colère,
Et de venir surprendre en vos sens abusés
Quelque pitié des maux que vous m'avez causés.
Aussi j'en trouverais l'audace illégitime,
Si ma mort n'allait pas en expier le crime,
Et si de l'empereur l'hymen par moi pressé
Ne m'en faisait pas voir le coup plus avancé.
Au moins ai-je en mourant une douceur extrême
D'oser croire qu'un jour vous direz en vous-même,
Plaignant de mon amour le malheur éternel;
« Électus en m'aimant ne fut point criminel,
Il suivit seulement un ordre inévitable
Qui le força d'aimer ce qu'il connut aimable;
D'une vertu brillante il vit en moi l'appas,
Il n'était pas en lui de ne l'adorer pas.
Sans espoir, sans désirs, sa passion fut pure,
Il souffrit sans se plaindre, il languit sans murmure,
D'aucun propre intérêt il ne fut ébranlé,
Et fût mort innocent s'il n'eût point trop parlé. »

MARCIA.

Quoique l'amour ait pris de pouvoir sur votre âme,
Le temps vous fera voir...

ÉLECTUS.

Il ne peut rien, madame;
Et ce ne fut jamais dans les maux importants
Qu'on eût droit d'espérer quelque chose du temps.

MARCIA.

Au moins, en vous fuyant, j'empêcherai peut-être
Que du vôtre à me voir l'aigreur ne puisse croître,
Ce remède est pour vous le seul à souhaiter,
Et je m'éloigne exprès afin de le hâter.

ÉLECTUS.

Ah! Ne me quittez point, et que mon mal s'aigrisse,
Madame, au nom des dieux... Hélas, quelle injustice,
Rien ne l'arrête, ô ciel! ô destins conjurés!

SCÈNE III

LÆTUS, ÉLECTUS.

LÆTUS.

Marcia se retire, et vous en soupirez?
Je ne demande plus quelle est la rude atteinte
Qui tantôt devant moi vous forçait à la plainte.
L'amour de l'empereur tient le vôtre gêné?

ÉLECTUS.

Injurieux ami, qu'avez-vous deviné?

LÆTUS.

Un feu que la vertu soutient dans ce qu'il ose,
Si j'en plains les effets, j'en admire la cause;
Et servir Marcia sans vous considérer,
Est le plus bel effort qu'elle puisse inspirer.

ÉLECTUS.

Aussi vous en voyez ma constance abattue;
De ce cruel effort la contrainte me tue;
Et si de quelque espoir il peut être adouci,
C'est que...

LÆTUS.

Ne dites rien, l'empereur vient ici.

SCÈNE IV

COMMODE, LÆTUS, ÉLECTUS, FLAVIAN,
SUITE DE L'EMPEREUR.

COMMODE.

Électus, allez voir si le sénat s'apprête,
Voici l'heure bientôt de commencer la fête,
Si tout est préparé vous m'en avertirez.
Suivez-le, Flavian; vous, Lætus, demeurez.

SCÈNE V

COMMODE, LÆTUS.

COMMODE.

Jusqu'ici ta vertu généreuse et fidèle,
M'a fait voir dans tes soins un véritable zèle,
Respectueux, soumis, et qui me fait juger
Que des miens sur toi seul je dois me décharger.
En effet, mes faveurs sur d'autres répandues,
Semblent partout ailleurs avoir été perdues,
Électus n'en sait plus ménager la douceur,
Et de mon confident il se fait mon censeur.
Presque en tous mes projets ma gloire s'intéresse,
L'un est honteux pour moi, l'autre plein de faiblesse;
Et jusqu'au rang illustre où je veux t'élever,
Il trouve des raisons pour ne pas l'approuver.

LÆTUS.

Seigneur, c'est qu'il connaît que cette récompense
Des plus ambitieux passerait l'espérance,
Ou que, de la princesse appuyant l'intérêt,
Il croit devoir combattre un choix qui lui déplaît.
Je m'en avoue indigne; et puisqu'elle s'irrite
De vous voir trop donner au peu que je mérite,
Souffrez que je renonce à l'honneur éclatant...

COMMODE.

Non, ce choix pour ma gloire est sans doute impor- [tant,
Ma sœur me connaît trop pour choquer mon envie,
A ne m'obéir pas il irait de sa vie;
Et je veux, quoi qu'on dise, ou qu'elle puisse oser,
Que Rome avant deux jours te la voie épouser.
Par là je t'ôterai ces indignes alarmes,
Qui bornant ton espoir en corrompent les charmes;
Et pour mieux relever l'éclat d'un si beau jour,
Moi-même on m'y verra couronner mon amour.
Oui, je veux que l'hymen à cet amour propice
A Rome en même temps donne une impératrice.
Déjà sur mes désirs prenant d'injustes droits,
Je vois que Marcia s'assure de mon choix;
Mais sans doute Électus pour plaire à son envie,
A m'avoir trop pressé, ne l'a pas bien servie,
Et n'a fait qu'exposer à mon aversion
L'impatient orgueil de son ambition.
Vaine d'un bel espoir et de ma complaisance,
Elle ose comme lui étaler sa prudence;
Et je fais sur ma gloire un indigne attentat,
Si je ne vais au temple avec tout le sénat.
Je cède, mais enfin je veux, quoi qu'elle fasse,
D'un conseil importun punir l'injuste audace,
Et que l'affront d'un trône à ses vœux échappé
Me venge d'un pouvoir sur le mien usurpé.

LÆTUS.

Quoi qu'on ait fait, seigneur, il est indubitable
Qu'ayant su vous déplaire on est toujours coupable
Mais Pertinax peut-être aurait dû mériter...

COMMODE.

Non, Pertinax ici n'a rien à redouter.
En faveur de son sang j'ai toujours même envie
Et lui fais part du trône en couronnant Helvie.

LÆTUS.

Helvie?

COMMODE.

Oui, d'un beau feu mon cœur pour elle atteint
Déjà depuis longtemps soupire et se contraint.
L'amour de Marcia trop puissant sur mon âme,
Sans cesse m'opposait quelques restes de flamme
Mais enfin aujourd'hui je le sens étouffé,
Et malgré cet obstacle Helvie a triomphé.
Crois-tu qu'il soit une âme et plus haute et plus bel
Plus digne de ce trône où mon âme l'appelle; [le
Et qui pour soutenir une aimable fierté,
Mêle plus de douceur à plus de majesté?

LÆTUS.

Peu l'égalent sans doute.

COMMODE.

Ajoute, si je l'aime,
Qu'un mérite parfait veut un amour extrême.
Enfin, pour lui conter cet amour glorieux,
Lætus, c'est sur toi seul que j'ai jeté les yeux.
Va charmer ses désirs avec cette nouvelle;
Plus le bonheur est grand, plus la surprise est belle,
Contre toute apparence on aime à s'élever.
Mais, loin de m'applaudir, qui t'oblige à rêver?

LÆTUS.

Un scrupule, seigneur, qui fait que j'appréhende
Que difficilement son esprit ne se rende,
Puisque, de quelque espoir que j'ose la flatter,
L'exemple de sa sœur la peut inquiéter.

COMMODE.

Si par là de ma flamme elle craint l'inconstance,
Tu peux d'un prompt hymen lui laisser l'assurance,
Et lui jurer pour moi qu'à son choix, dès demain,
Elle me verra prêt à lui donner la main.
Juge alors si sa joie aura lieu de paraître.

ais pour voir son estime en ta faveur s'accroître,
is-lui que c'est par toi que j'ai connu l'erreur
ui m'a fait si longtemps lui préférer sa sœur;
l'avouerai moi-même, et veux qu'aucun ne doute
ne dans ce nouveau choix c'est toi seul que j'écou-
[te.

LÆTUS.

ais, seigneur..

COMMODE.

Quoi, ton âme avec peine y consent?
Crains-tu de Marcia le courroux impuissant,
Ou crois-tu son audace injustement punie?

SCÈNE VI

COMMODE, LÆTUS, FLAVIAN.

FLAVIAN.

Seigneur, on vous attend pour la cérémonie.

COMMODE.

Il faut aller au temple. Adieu. Sers mon amour,
Vois Helvie, et me rends sa réponse au retour.

SCÈNE VII

LÆTUS, *seul.*

Sous quels plus rudes coups ma constance étonnée
Peut-elle au désespoir se voir abandonnée?
Ce n'est donc pas assez qu'un choix injurieux,
Jette sur mes désirs un joug impérieux,
C'est peu de la contrainte où sa rigueur m'engage,
De plus cruel destin il faut souffrir l'outrage,
Et me voir condamné par un ordre fatal
A mettre ce que j'aime au pouvoir d'un rival.
O Commode ! O tyran, dont la faveur m'accable,
Qui pour trop m'estimer rends mon sort déplorable,
Pourquoi, lorsque chacun gémit sous tes forfaits,
N'es-tu tyran sur moi qu'à force de bienfaits?
Me promettre ta sœur, m'offrir ta confidence,
C'est arrêter mon bras, corrompre ma vengeance.
Que ne me laisses-tu le droit de te haïr?
Que ne me laisses-tu le droit de te trahir,
Et de m'autoriser à chercher dans tes veines
La liberté de Rome, et la fin de mes peines?
Je vois Helvie, ô dieux! Par quel funeste sort
Pourrai-je la porter à résoudre ma mort?

SCÈNE VIII

HELVIE, LÆTUS, JULIE.

HELVIE.

Quoi, vous trouver ici lorsqu'au temple on se presse?
J'ai su me dispenser d'y suivre la princesse,
Et des vœux criminels, j'eus toujours trop d'horreur,
Pour en faire jamais avecque l'empereur.

LÆTUS.

Ah, madame!

HELVIE.

D'où vient que votre cœur soupire?

LÆTUS.

Hélas! Sans expirer, pourrai-je vous le dire?
L'empereur...

HELVIE.

C'est assez. Quoi que vous ayez fait,
D'un hymen qui vous gêne il presse enfin l'effet?

LÆTUS.

Oui, madame, il le presse, et j'en crains la menace.
Dans cette extrémité conseillez-moi, de grâce;
Mon cœur à ma raison ne s'ose confier,
Parlez, que dois-je faire?

HELVIE.

Obéir, m'oublier;
L'un et l'autre pour vous sans doute est nécessaire.

LÆTUS.

Suivez donc ce conseil, il est noble et sincère;
Et, si j'ose en douter; il vous doit être doux
De m'en pouvoir convaincre en le prenant pour vous.
Au moins de son effet l'avantage est insigne,
Il vous assure un trône, et vous en êtes digne;
Et pour plus de vertus peut-être que les dieux
N'ordonnèrent jamais un prix si glorieux.

HELVIE.

Que dites-vous, Lætus?

LÆTUS.

Que l'empereur vous aime,
Qu'il vous offre par moi la puissance suprême,
Qu'il veut vous épouser, qu'il s'y prépare. Hélas!
Madame, obéissez, mais ne m'oubliez pas.
Je sens que ma vertu plus faible que la vôtre,
En vous conseillant l'un, ne saurait souffrir l'autre;
Mais avouez aussi qu'en ce funeste jour
Si j'ai moins de vertu, je montre plus d'amour.

HELVIE.

Dans le confus désordre où la mienne est réduite,
C'est en vain que mon cœur s'attache à sa conduite,
Elle est toute alarmée, il est tout interdit.
Ah! Lætus, que croirai-je, et que m'avez-vous dit?

LÆTUS.

S'il vous faut de mon sort répéter l'injustice,
Souffrez à mes soupirs ce pitoyable office,
Si toutefois mon cœur, hors d'état d'espérer,
Quand vous montez au trône a droit de soupirer.

HELVIE.

C'est à quoi je crains peu que le ciel l'autorise,
S'il ne doit soupirer que de m'y voir assise.

LÆTUS.

Doutez-vous d'un hymen qui vous y va placer?

HELVIE.

Doutez-vous d'un refus que rien ne peut forcer?

LÆTUS.

Comment n'en douter pas sans me rendre coupable?
D'un injuste conseil vous n'êtes point capable,
Vos sentiments par là me sont trop déclarés,
Vous parliez d'obéir, et vous obéirez.

HELVIE.

C'est donner un peu trop peut-être à l'apparence,

Que de juger par là de mon obéissance.
Je vous la conseillais, mais vous savez, hélas,
Que l'on peut conseiller ce qu'on ne voudrait pas.
L'amour, que trop souvent aveugle trop de zèle,
Contre ce qu'il ordonne aime qu'on se rebelle,
Et n'agit contre soi par quelque ordre confus,
Qu'afin de s'assurer la douceur d'un refus.
Non qu'en vous conseillant un hymen nécessaire,
Vous ne deviez penser que j'aie été sincère;
Au moins, si ma faiblesse eût triomphé de moi,
Ce cœur vous demeurant n'aurait trahi que soi;
Et l'affreuse rigueur d'un éternel silence
Aurait sans doute assez expié cette offense.
Mais dans les sentiments peut-être un peu trop doux
Que l'amour malgré moi me fait prendre pour vous,
Quand l'hymen d'un tyran serait cru légitime,
J'y voudrais résister pour m'épargner un crime,
Et ne pas m'exposer au coupable embarras
De lui devoir mon cœur, et ne le donner pas.

LÆTUS.

Puis-je dans cet aveu goûter assez ma joie,
Lorsque je dois réponse au tyran qui m'envoie?
Que lui dirai-je enfin?

HELVIE.

Que je ne puis souffrir
Qu'il ôte à Marcia ce qu'il me fait offrir.

LÆTUS.

Pour suivre la raison en connaît-il l'empire?

HELVIE.

En dois-je écouter moins ce que l'honneur m'inspi-

LÆTUS. [re?

Son seul emportement règle sa volonté.

HELVIE.

Ma vertu contre lui sera ma sûreté.

LÆTUS.

D'un amour irrité la fureur est à craindre.

HELVIE.

Hé bien, s'il est besoin, j'ai du sang pour l'éteindre,
Et faire voir à tous qu'aux malheurs les plus grands,
Qui peut oser mourir, peut braver les tyrans.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

HÉLVIE, FLAVIAN, JULIE.

HELVIE.

Quoi, vers moi, Flavian, l'empereur vous envoie?
Il veut que dé nouveau ma fierté se déploie,
Et qu'un second refus serve à mieux découvrir
Que je suis au-dessus de ce qu'on vient m'offrir?

FLAVIAN.

Je n'examine point par quelle grandeur d'âme
Vous méprisez le trône en méprisant sa flamme;
Mais, quelque noble orgueil qui nous puisse ani-
On doit feindre souvent si l'on ne peut aimer. [mer,

HELVIE.

Moi, que par une basse et molle complaisance
Je consente à trahir les droits de ma naissance,
Et montre un cœur d'esclave à qui m'a pu juger
Digne de la grandeur qu'il songe à partager?
Non, si j'ai rejeté d'abord le diadème,
L'honneur veut que toujours je demeure la même,
Et ne saurait souffrir que ce cœur combattu
Par sa légèreté démente ma vertu.

FLAVIAN.

Le dessein serait beau, si votre résistance
Pouvait de l'empereur vaincre la violence,
Mais vous savez, madame, où l'a souvent porté
L'inexorable abus de son autorité.
Aussitôt qu'il ordonne, il veut qu'on obéisse;
Son pouvoir est sa règle, et non pas la justice;
Ou plutôt pour maxime il a su concevoir
Que quiconque peut tout a droit de tout vouloir.
Je hasarde sans doute en parlant de la sorte,
Mais mon zèle pour vous sur mon devoir l'em-
Et je le peins tyran, pour mieux faire éclater [porte,
Ce que de sa rigueur vous devez redouter.

HELVIE.

Quoi qu'il souffre d'empire à ses injustes flammes,
Il ne l'est pas assez pour forcer jusqu'aux âmes;
Et si par mon refus il se tient outragé,
En me privant du trône il se croira vengé.

FLAVIAN.

Vous l'espérez en vain. Plus il ose paraître,
Plus, malgré son courroux, son feu semble s'ac-
Et l'indignation dont on le voit surpris, [croître.
Ne saurait pour l'éteindre aller jusqu'au mépris.
Si dans sa passion il en était capable,
Lætus aurait gagné cet esprit indomptable;
Il n'est rien qu'il n'ait fait, il n'est rien qu'il n'ait dit,
Pour lui voir au dédain donner ce qui l'aigrit:
Mais ses empressements à combattre sa flamme,
A d'injustes soupçons n'a fait qu'ouvrir son âme;
Et lui persuader que par quelque intérêt
Il presse lâchement un nœud qui vous déplaît.
C'est par là qu'il m'emploie à ce fatal office,
J'en connais la rigueur, j'en connais l'injustice;
Mais enfin il commande, et c'est vous dire assez
Qu'il pourra tout oser si vous n'obéissez.

HELVIE.

Je n'ai pas attendu cette indigne menace,
Pour préparer mon cœur à toute sa disgrâce,
Je sais sous quelle atteinte elle peut redoubler,
Et la dédaigne trop pour en pouvoir trembler.

FLAVIAN.

N'en faites point l'essai, si vous m'en pouvez croire
Jamais à prendre un sceptre on ne ternit sa gloire;
Et dans un rang si haut peu croiraient comme
[vous...
Mais l'empereur paraît, redoutez son courroux,
Madame, encore un coup, ce seul moment vous
Gardez de le forcer à quelque ordre funeste, [reste.

Et sur vos sentiments faites assez d'effort
Pour bien user du droit de régler votre sort.

SCÈNE II

COMMODE, HELVIE, FLAVIAN, JULIE, SUITE DE L'EMPEREUR.

COMMODE.

Madame, à vos refus je viens ici moi-même
Abandonner encor l'honneur du diadème,
Et soumettre au dédain qu'expliquent vos regards
L'impérieux orgueil du trône des Césars.
Un tel aveu sans doute à votre humeur altière
Offre d'un beau triomphe une illustre matière;
Et c'est pour l'étaler aux yeux de l'univers,
Que d'en pouvoir vanter le maître dans vos fers.
Vous l'y voyez, madame, et son amour profonde
Reçoit de vous les lois qu'il donne à tout le monde :
Vous forcez un pouvoir qu'il se crut conserver,
Et faites le destin de qui l'osa braver.
Moi, dans ce que je suis, ma volonté sans peine,
En réglait jusqu'ici la balance incertaine;
Et la gloire d'un être, approchant du divin,
Promettait à mes vœux le choix de mon destin.
Il n'en est plus ainsi, vous en êtes l'arbitre,
Pour vous de souverain je n'ai plus que le titre,
Et je fais vanité d'abaisser à vos pieds
La fière majesté du trône où je m'assieds.
Vous pouvez de moi-même en rejeter l'hommage,
Mais songez que l'amour est sensible à l'outrage,
Et qu'à se trop permettre on peut tout hasarder,
Quand l'esclave qui prie a droit de commander.

HELVIE.

Seigneur, de quelque orgueil que je sois soupçonnée,
Je me souviens toujours de ce que je suis née,
Et je rendrai sans cesse au rang que vous tenez
Les plus profonds respects qui lui soient ordonnés.
Mais l'obligation de cette déférence
D'un devoir plus étroit n'a rien qui me dispense,
Et la sévérité de ses plus rudes lois
N'oppose aucun obstacle à ce que je me dois.
Je le connaîtrais mal si, pour oser vous croire,
A ma crédulité j'abandonnais ma gloire,
Et souffrais que par moi Pertinax abusé
A de nouveaux affronts fût encore exposé.
Dans l'éclat dont son nom par ses actions brille,
Son avantage seul est de me voir sa fille;
Et si dans Marcia c'est peu pour votre foi,
Si vous l'y dédaignez, que feriez-vous en moi?

COMMODE.

Lætus auprès de vous a mal servi ma flamme,
Si ce faible scrupule alarme encor votre âme,
Puisque pour l'étouffer il a dû vous offrir
Ce que pour Marcia je n'ai pu me souffrir.
Mes soins à reculer toujours mon hyménée
De trop d'engagement marquaient ma foi gênée;
Mais n'appréhendez point qu'un feu trop inconstant
Dérobe à votre espoir la gloire qu'il prétend.
Avant que de céder, avant que de me rendre,
J'ai longtemps contre vous tâché de me défendre;
Mais je me vois contraint d'avouer mon vainqueur,
Et je lui viens offrir et mon trône et mon cœur.
L'un est à vous déjà, pour vous assurer l'autre
L'hymen peut dès demain unir mon sort au vôtre,
Consentez-y, madame, et, dans des vœux si doux,
Faites un peu pour moi, quand je fais tout pour vous.

HELVIE.

Vous faites trop, seigneur, et je serais injuste
Si j'osais abuser un empereur auguste,
Et monter dans un trône où son espoir trompé
Se plaindrait d'un empire à faux titre usurpé.
Pour mériter ce rang que votre amour m'apprête,
Il faudrait que mon cœur devînt votre conquête;
Et, quelque vaste éclat qu'il fît sur moi tomber,
J'aime mieux n'être rien que de le dérober.

COMMODE.

Quoi, quand l'amour du trône a pouvoir sur tout autre,
C'est peu que vous l'offrir pour mériter le vôtre,
Et l'univers entier dans cette offre compris
D'un cœur que je demande est un indigne prix?
Ce que l'ambition a de plus puissants charmes,
Pour vaincre sa fierté n'a que de faibles armes?
Si du maître du monde il dédaigne la loi,
A qui donc se soumettre?

HELVIE.

A moi, seigneur, à moi.
Les dieux m'en ont donné l'empire pour partage,
Mes respects seulement vous en doivent l'hommage;
Et du plus fort pouvoir, quel que soit l'ascendant,
Cet hommage rendu le laisse indépendant.

COMMODE.

Enfin, madame, enfin je commence à connaître
Que j'ai tort de prier, pouvant parler en maître;
J'en ai le droit, madame, et l'orgueil le plus fier
Devrait s'en souvenir quand je veux l'oublier.

HELVIE.

Je m'en souviens, seigneur; et vous montrer une âme,
Malgré l'espoir du trône, incapable de flamme,
L'exposer toute nue et sans fard à vos yeux,
C'est vouloir vous traiter de même que les dieux.

COMMODE.

Hé bien, puisque l'amour n'y saurait trouver place,
D'un indigne refus il faut souffrir l'audace;
Soyez en liberté ou d'aimer ou d'haïr,
Mais je commande enfin, c'est à vous d'obéir.
L'hymen où votre cœur trouve tant d'injustice,
S'il n'en est pas le charme, en sera le supplice;
Et, puisque votre orgueil s'obstine à m'outrager,
S'il ne le peut abattre, il m'en saura venger.

HELVIE.

Et moi, seigneur, et moi, j'oserai vous apprendre,
Qu'abandonnant ma vie au soin de m'en défendre,
Je sais pour en sortir cent chemins différents,
Si je vous vois marcher sur les pas des tyrans.

COMMODE.

Oui, je serai tyran; et puisqu'on se déclare,
Pour qui m'est trop cruel je veux être barbare,

Dépouiller le respect dont j'ai trop pris la loi,
Et perdre une pitié que l'on n'a pas pour moi.
Dans l'affreux désespoir où vous livrez mon âme,
De ses plus noirs effets vous aurez tout le blâme,
Lorsque je m'en défends, c'est vous qui m'y forcez.
Un mot pour l'empêcher peut encore être assez,
Mais enfin votre arrêt par le mien se prononce,
Songez-y, Flavian, attendez sa réponse;
Et si rien ne fléchit son esprit obstiné,
Exécutez soudain l'ordre que j'ai donné.

SCÈNE III

HELVIE, FLAVIAN, JULIE.

HELVIE.

Ma mort est résolue; hé bien, me voilà prête.
Où faut-il, Flavian, que je porte ma tête?

FLAVIAN.

Ah, madame, voyez...

HELVIE.

Non, non, mon choix est fait;
Et quel que soit votre ordre, il en faut voir l'effet.

FLAVIAN.

Quelle en est la rigueur et pour l'un et pour l'autre!
L'empereur veut du sang, mais ce n'est pas le vôtre;
Et si vous n'en changez l'impitoyable arrêt,
Celui de Pertinax est le seul qui lui plaît.

HELVIE.

De mon père! Ah! Je tremble, et ma raison s'égare,
D'un barbare tyran, ordre vraiment barbare!
Hélas! Et Flavian s'en est voulu charger?

FLAVIAN.

D'assez fortes raisons m'y doivent obliger.
J'empêche au moins par là qu'une main plus hardie
N'en presse en Pertinax la noire perfidie;
Et ne pouvant enfin oublier aujourd'hui
Qu'en cent occasions j'ai commandé sous lui,
Je périrai plutôt que de sa mort complice,
On en puisse à mon bras reprocher l'injustice.
Mais, hélas! Votre sort en sera-t-il plus doux?
Sans le pouvoir sauver c'est me perdre avec vous.
Un autre à mon refus, plein d'une lâche audace...

HELVIE.

Ah, je puis, et j'en dois empêcher la menace.

FLAVIAN.

Madame, je vais donc assurer l'empereur...

HELVIE.

Que tout mon sang est prêt d'assouvir sa fureur,
Que pour le satisfaire il n'est tourment ni peine...

FLAVIAN.

Pour fléchir sa rigueur votre espérance est vaine.
Piqué que son amour n'ait pu rien obtenir,
Par la perte d'un père il croit mieux vous punir;
Et si pour son hymen vous n'êtes toute prête,
Je ne puis le revoir qu'en lui portant sa tête.
Avec de tels transports il l'a su commander,
Qu'à moins qu'on ne lui cède...

HELVIE.

Hé bien, il faut céder.
Je dois à la nature un effort si funeste;
Promettez tout, les dieux disposeront du reste.

FLAVIAN.

Madame...

HELVIE.

Allez, de grâce, et me laissez du moins
Dans un sort si cruel soupirer sans témoins.

SCÈNE IV

HELVIE, JULIE.

JULIE.

Madame, ce triomphe obtenu sur vous-même
Sans doute auprès des dieux sera d'un prix extrême,
Et contre votre espoir on obtiendra pour vous
Du plus heureux destin le revers le plus doux.

HELVIE.

Que le mien s'adoucisse! Hélas! Que veux-tu croire?

JULIE.

Qu'à se faire obéir l'empereur met sa gloire,
Et que se contentant de vaincre vos refus,
S'il voit vos vœux soumis, il ne pressera plus.

HELVIE.

Que tu le connais mal d'en juger de la sorte!
Toujours dans un tyran l'injustice l'emporte,
Et Commode l'est trop pour pouvoir consentir
Au plus faible remords d'un juste repentir.
De quel fatal effet sa rigueur est suivie!
Il m'ôte jusqu'au droit d'attenter sur ma vie;
Et quelques rudes maux qu'on m'apprête à souffrir,
C'est un crime pour moi que de vouloir mourir.
Où me réduisez-vous, ô devoir, ô nature?
De vos sévères lois mon cœur en vain murmure.
Il faut vivre en dépit de mon noble courroux.
O nature, ô devoir! Où me réduisez-vous?

SCÈNE V

MARCIA, HELVIE, JULIE, LUCIE.

MARCIA.

Madame, car le ciel à vos désirs propice,
M'oblige à ce respect pour mon impératrice;
Et je dois ajouter aux honneurs éclatants...

HELVIE.

Ma sœur, n'affectons point d'importuns contre-temps.
Quoi que vous présumiez de mes brigues secrètes,
Leur froideur vous sied mal en l'état où vous êtes.

MARCIA.

Il offre à votre cœur un triomphe assez doux.

HELVIE.

Au moins ce qui s'y passe est un secret pour vous.

MARCIA.

Lætus à mon défaut en a la confidence.

HELVIE.

Lætus y peut avoir plus de part qu'on ne pense.

MARCIA.

[illegible]ous faites de son zèle un glorieux essai.

HELVIE.

je lui dois beaucoup, je m'en acquitterai.

MARCIA.

sentiment est juste, il vous a bien servie.

HELVIE.

a tâché peut-être aux dépens de sa vie.

MARCIA.

de charmants appas, à nuls autres pareils,
ts de l'empereur appuyaient ses conseils;
de tels seconds il n'avait rien à craindre.

HELVIE.

a brigué pour moi, vous en êtes à plaindre.

MARCIA.

mode, en sa faveur, aime à le publier.

HELVIE.

'ai pas entrepris de le justifier.

MARCIA.

ndant votre orgueil relâchant son audace,
vœux de l'empereur a daigné faire grâce;
é par Flavian, il s'est enfin rendu?

HELVIE.

suivi votre exemple, et fait ce que j'ai dû.

MARCIA.

contraindre bientôt cet orgueil à se taire.

HELVIE.

rends de vous, ma sœur, à craindre pour un [père.

MARCIA.

son seul intérêt arrache votre aveu?

HELVIE.

vous dirais en vain ce que vous croiriez peu.

MARCIA.

rétexte est plausible, et d'une lâche injure
che contre vous que Rome ne murmure.
ces et refus, tout est bien concerté.

HELVIE.

temps me purgera de cette lâcheté.

MARCIA.

vos déguisements, il publiera la honte.

HELVIE.

la gloire souvent c'est par eux que l'on monte;
la vôtre du sort pourrait braver les traits,
vous vous déguisez aussi bien que je fais.

MARCIA.

, d'un vil procédé dissimuler l'outrage?

HELVIE.

uffre que par là votre ennui se soulage;
isqu'en éclatant il se peut modérer,
vous laisse Électus à qui le déclarer.

SCÈNE VI

MARCIA, ÉLECTUS, LUCIE.

MARCIA.

me brave, Électus, et ma triste disgrâce
orgueilleux mépris accroît l'indigne audace,
mon jaloux destin il fuit la trahison,
Tu la sais, tu la vois, m'en feras-tu raison?
Je l'attends de toi seul: d'un trône qu'on me vole,
De sa possession tu m'as porté parole;
Et, si toujours la gloire est dans ton souvenir,
Par ton seul intérêt tu me la dois tenir.

ÉLECTUS.

Madame, plût au ciel que mon sang, que ma vie
Fût le prix des grandeurs que le sort vous envie,
Vous le verriez sur l'heure à vos pieds répandu
Vous assurer l'éclat du rang qui vous est dû;
Et, par ce sacrifice offert à votre gloire,
Mon cœur de mon amour consacrer la mémoire.
Mais puisque l'empereur s'est voulu déclarer,
Il n'est plus rien pour vous qu'on en puisse espérer.
Malgré le fier refus qui dût aigrir sa flamme,
Il n'adore qu'Helvie, elle règne en son âme;
Et j'employerais en vain tout ce que je vous doi
A forcer sa raison de vous rendre sa foi.

MARCIA.

De ta parole en vain par là tu te crois quitte,
Non que d'un plein effet mon cœur te sollicite;
Mais puisqu'en mon injure elle doit t'engager,
N'y pouvant mettre obstacle, aspire à me venger.
Par une belle audace empêche qu'on ne pense
Qu'avecque l'empereur tu fus d'intelligence;
Et d'une indignité que je méritais peu,
Va dans son lâche sang signer le désaveu.
Ta honte est attachée à celle qu'il m'apprête,
Pour te justifier apporte-moi sa tête;
Et d'un noble courroux te laissant enflammer,
Parais digne aujourd'hui d'avoir osé m'aimer.
Pour moi contre un tyran c'est lui que tu dois croire,
Je te l'ai déjà dit, il y va de ta gloire;
Et s'il faut t'exciter où t'excite l'honneur,
J'oserai te le dire, il y va de mon cœur.
Dans les doux sentiments que ma vertu te cache,
C'est à toi qu'il est dû quand il sera sans tache,
Et que ton bras vengeur, prompt à me secourir,
M'aura mise en état de te l'oser offrir.

ÉLECTUS.

Ah! Quelque rude sort dont la rigueur l'opprime,
Ne mettez point si bas un cœur si magnanime,
Il est toujours d'un prix trop haut, trop relevé...

MARCIA.

Non, non, ton intérêt doit être conservé;
En vain du tien séduit la flamme trop ardente
T'en fait encor tenir la conquête éclatante;
Dans le honteux revers qui dégage ma foi,
Le rebut d'un tyran est indigne de toi.
Purge-le par sa mort d'une tache si noire,
Pour l'oser accepter, rends-moi toute ma gloire;
Et d'un indigne affront confondant l'attentat,
Joins un éclat plus vif à son premier éclat.

ÉLECTUS.

Hélas!

MARCIA.

Quoi, ton ardeur pour moi toujours si prompte,
Ne m'offre qu'un soupir à réparer ma honte?
Et, quelque dur mépris qui me force à rougir,

Tu me trouves à plaindre, et dédaignes d'agir ?
Quelle suite attachée à mon malheur extrême,
Fait qu'inutilement je te cherche en moi-même ?
Qu'as-tu fait d'Électus, et, dans ce triste jour,
Que devient ta vertu ? Que devient ton amour ?

ÉLECTUS.

L'une et l'autre a sur moi toujours le même empire,
Mais leurs droits sont divers, et c'est dont je soupire,
Puisque des deux côtés mon cœur trop combattu,
Voulant tout par amour, n'ose rien par vertu.

MARCIA.

Quoi, la tienne en ton cœur souffre tant de faiblesse,
Que lui-même il te porte à trahir ta maîtresse?
Tu préfères par elle un tyran à ta foi ?

ÉLECTUS.

S'il l'est pour tout le monde, il ne l'est pas pour moi ;
Et lorsqu'en ma faveur chaque jour il s'explique,
Pourrais-je prendre part à la haine publique?
De tout ce que je suis son bras est le soutien,
Pour élever mon sort il ne réserve rien ;
Et l'oubli qui suivrait tant de marques d'estime,
Des plus noires couleurs peindrait partout mon cri-
Jugez dans cet oubli quel en serait l'horreur, [me.
Si j'y pouvais encore ajouter la fureur,
Et portant un poignard dans le sein de mon maître,
Joindre au titre d'ingrat, l'infâme nom de traître.

MARCIA.

Je sais qu'à ton destin il abaissa le sien,
Que tu lui dois beaucoup : mais ne me dois-tu rien?

ÉLECTUS.

Tout, où son intérêt ne combat point le vôtre.

MARCIA.

Hé bien, il t'est aisé d'accorder l'un et l'autre;
Et le ciel aujourd'hui te laisse le pouvoir
De contenter l'amour, et remplir ton devoir.
Ne vois que mon injure, et non pas qui m'affronte,
Sans songer dans quel sang, cours en laver la honte ;
Et si pour moi ton bras avec justice armé
Par la mort d'un tyran croit s'être diffamé,
Soudain pour satisfaire à ta gloire outragée,
Venge-le sur moi-même après m'avoir vengée,
Et de ce même fer qui bornera son sort,
Ote-moi la douceur de jouir de sa mort.
Ainsi tu donneras, sans être ingrat ni traître,
Sa vie à ta maîtresse, et la mienne à ton maître.
Ainsi vers lui, vers moi, tu seras dégagé,
Si m'ayant satisfaite il meurt sur moi vengé.
Tu ne me réponds point, mais ta vue abaissée
Par un secret refus m'explique ta pensée ;
Et mes yeux dans les tiens avaient trop vu d'abord
Avec ton cher tyran ton lâche cœur d'accord.
C'est toi dont les conseils, loin de m'avoir servie,
Lui font en ta faveur me préférer Helvie;
Et l'offre de son trône était pour donner jour
Au criminel aveu de ton indigne amour.
Comme alors sans espoir je le voyais paraître,
J'admirais ce qu'en vain je croyais bien connaître,
Mais d'un éclat trompeur cet amour revêtu,
Empruntait les dehors d'une fausse vertu;
Et, sûr de tes projets, tu cherchais à me vendre
La lâcheté d'un cœur dont j'osais tout attendre.

ÉLECTUS.

Quoi, madame?...

MARCIA.

Il suffit, je n'écoute plus rien
Mon bras pourrait agir où j'employais le tien;
Mais pour te punir mieux, et me punir moi-même
De n'avoir pu trop tôt avouer que je t'aime,
Il n'est rien que je n'ose afin de regagner
Ce trône dont par toi je me vois éloigner.
Si trop d'abaissement suit ce que je propose,
Au moins rougiras-tu de t'en savoir la cause,
Et de voir par toi seul le pouvoir absolu
Être le prix d'un cœur que tu n'as pas voulu.

ÉLECTUS.

Ah ! Si jamais l'hymen où l'empereur s'apprête

MARCIA.

Tu perds temps, il me faut ou son trône ou sa tête
Je vais songer à l'un ; si tu veux m'obtenir,
L'autre dépend de toi, tu peux me prévenir.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

COMMODE, FLAVIAN, SUITE DE L'EMPEREUR.

COMMODE.

Vient-elle cette aimable et fière criminelle
Qui te promettait tout pour mieux tromper ton zèle
Et n'a feint de céder à mon ardent amour,
Que pour prendre son temps à me priver du jour?

FLAVIAN.

On va vous l'amener, seigneur ; mais j'appréhende
Que jusqu'à s'applaudir sa fureur ne s'étende,
Et que, loin que son crime étonne sa fierté,
Elle n'ose à vos yeux en faire vanité.
Chacun tâche à l'envi de lui faire connaître [tre
Qu'elle doit craindre en vous et son juge et son maî-
Qu'un peu d'abaissement peut tout pour son arrêt
On dirait à la voir qu'elle est sans intérêt.
Un sentiment obscur qu'un vif dédain enflamme,
Étale dans ses yeux tout l'orgueil de son âme,
Elle en ose porter l'audace au plus haut point;
Et, si vous m'en croyez, vous ne la verrez point.

COMMODE.

D'abord surpris d'un coup si noir, si détestable,
Je n'ai pu la souffrir, cette ingrate coupable ;
Mais dans ce que sur moi ma flamme a de pouvoir
Tu me voudrais en vain détourner de la voir.
Qu'on la laisse venir, il faut que cette vue
Détermine en ses vœux mon âme irrésolue,
Et que ce fier objet qui m'a trop su charmer
Achève ou de m'aigrir ou de me désarmer.

O crime, ô trahison trop lâche pour Helvie!
Quand je lui donne un trône, attenter sur ma vie!
L'ingrate! Mais, hélas, c'est bien plus de rigueur
Qu'oser encore ensuite attenter sur mon cœur.
Il a beau se résoudre à prononcer contre elle,
S'il la connaît coupable, il la voit toujours belle,
Il cède à des attraits qu'il ne peut soutenir;
Et, punissant son crime, il craint de se punir.

FLAVIAN.

Ce crime veut sans doute une pleine vengeance,
Mais on la peut, seigneur, trouver dans la clémence;
Et l'âme abandonnée à ses remords secrets,
A toujours son supplice et ses bourreaux tous prêts.
D'ailleurs Helvie est femme; et quoi qu'elle ait pu [feindre,
Ce sexe en sa fureur n'est qu'un moment à craindre.
Comme un premier transport fait tout ce qu'il résout,
Il n'examine rien pour entreprendre tout;
Et sa faible vertu à ses conseils réduite,
Perd ses plus grands projets, ou les laisse sans suite.

COMMODE.

Non, Flavian, un crime et si noir et si bas
Engage plus de cœurs qu'il n'a montré de bras;
Le coup qu'à d'autres mains ils auront cru remettre,
Helvie aura sans doute osé se le permettre,
Et selon son transport croyant l'exécuter,
Fait avorter la trame à la précipiter.
Peut-être que ma mort où l'inhumaine aspire
Ouvrait à quelque amant un chemin à l'empire,
Et que d'un attentat pour le trône entrepris,
Ce cœur qu'on me refuse était l'injuste prix.
Ah! C'est mon désespoir, si méprisant ma peine
Son amour pour un autre aigrit pour moi sa haine.
C'est là, c'est ce qu'en vain je voudrais pardonner.
Je sais trop entre tous qui je dois soupçonner,
Lætus, l'ingrat Lætus...

FLAVIAN.

Ah! Seigneur, c'est trop croire.
Lætus dans son devoir a toujours mis sa gloire,
Et jamais...

COMMODE.

Cependant Lætus avec chaleur
A combattu ma flamme, en a blâmé l'ardeur.
D'ailleurs, loin de presser l'hymen que je souhaite,
Le mépris de ma sœur n'a rien qui l'inquiète,
Electus qui l'approuve a part en ses desseins;
Et dans leur procédé je vois ce que je crains.
Quoi qu'Helvie ait osé, l'un et l'autre est pour elle,
Et le seul Flavian me demeure fidèle.

FLAVIAN.

Seigneur, de tout mon sang je vous le signerai,
Commandez, ordonnez, et j'exécuterai.

COMMODE.

Contre mes ennemis ton zèle inébranlable
Du plus secret emploi t'a fait trop voir capable;
Et s'il fallait qu'Helvie osât... Mais la voici,
Fais-moi chercher Lætus, et qu'on l'amène ici.

SCÈNE II

COMMODE, HELVIE, FLAVIAN.

COMMODE.

Approche, ingrate, approche, et contrains ton audace
De soumettre ta haine à l'espoir de ma grâce;
Offre-la pour victime à mon ressentiment,
Et tâche dans ton juge à trouver un amant.
Tu le peux, et mon cœur où ta beauté domine
A peine à voir en toi la main qui m'assassine;
D'une image odieuse il repousse les traits,
Et signe ton pardon au nom de tes attraits.
Voudras-tu l'accepter? C'est moi qui t'en conjure.
Renonce à ta fierté, j'oublierai mon injure,
Ma passion m'en presse, et pour y consentir,
Ce cœur, quoiqu'outragé, ne veut qu'un repentir.

HELVIE.

Tu triomphes, Commode, et ce que peu flexible
Ma haine auparavant n'aurait pas cru possible,
Tu me réduis au point de n'en voir la fureur,
Que pour haïr mon crime, et pour en prendre horreur.
Mon cœur le conçoit tel, que les plus rudes gênes
Pour l'expier assez semblent manquer de peines.
Emploie à m'en punir tout ce qu'ose le tien;
Ayant tout mérité, je ne refuse rien.

COMMODE.

Ah, que je trouverais de quoi me satisfaire,
Si j'osais m'assurer que tu fusses sincère,
Et que ta trahison te fît assez d'horreur
Pour me coûter ta haine, et m'acquérir ton cœur!

HELVIE.

Va, pour ton intérêt ainsi que pour ma gloire,
Je te veux bien ici donner lieu de me croire,
Et te mettre en état, si tu t'es trop flatté,
De n'abuser jamais de ma sincérité.
Je te la montre entière en m'avouant coupable
Non, d'avoir voulu perdre un tyran détestable,
Non, d'avoir attenté sur tes jours odieux,
Mais d'avoir pu manquer un coup si glorieux;
De n'avoir su fournir au courroux qui m'enflamme,
Dans un cœur tout Romain que le bras d'une femme,
D'avoir vu sous le mien son dessein avorter,
Et mériter la mort qu'il te voulait porter.

COMMODE.

Quoi, ta fierté s'élève à tel point d'insolence,
Que tu fais gloire encor de braver ma clémence,
Et d'une audace impie armant ton cœur ingrat,
Tu pousses ta fureur par delà l'attentat?
Au moins si mon amour ne peut fléchir ta rage,
Sachant qu'il est des dieux, respecte leur image;
Et songe que l'orgueil qui les outrage en moi,
Intéresse leur foudre à descendre sur toi.

HELVIE.

Je sais qu'un vif rayon de leur toute-puissance
Doit briller sur le front de ceux de ta naissance :
Mais si tu veux en toi me le voir respecter,
A nos yeux sur le tien fais qu'il puisse éclater.
D'un juste prince en tout soutiens le caractère,

Et fais ce que ces dieux t'ont ordonné de faire.
Pour voir si leur respect règle tes actions,
Jette un moment les yeux sur tes proscriptions.
Vois de là sous ton nom tes provinces pillées,
De leur premier éclat tristement dépouillées,
Servir d'injuste proie à qui, pour s'enrichir,
Dans d'infâmes emplois ne craint point de blanchir;
Vois-y, vois-y partout ce funeste ravage
Qu'exercent d'autre part l'avarice et la rage,
Lorsque de ton pouvoir leurs tyrans revêtus,
Se font de tes forfaits d'éclatantes vertus;
Et que, pour t'imiter dans tes noires maximes,
Regardant tes sujets comme autant de victimes,
Ces demi-souverains par de lâches rigueurs,
S'en immolant les biens, t'en dérobent les cœurs.

COMMODE.

Ta haine à tort sur moi par là s'ose répandre.
Si le désordre est tel, me le vient-on apprendre?
Me vient-on expliquer ces secrets attentats?

HELVIE.

Et qui les doit savoir si tu ne les sais pas?
Le ciel t'a-t-il commis la puissance suprême
Pour la voir confiée à d'autres qu'à toi-même;
Et quand sur tes agents tu fais tomber son poids,
Dois-tu pas à l'État répondre de leur choix?
As-tu droit d'oublier qu'un conseil infidèle
Peut souvent éblouir, ou surprendre leur zèle,
Et qu'en eux, comme en toi, dans les moindres [projets
L'ignorance ou l'erreur ne s'excusent jamais?
Mais quand juste en ses mœurs et grand en sa per- [sonne
Un prince à l'une ou l'autre en ton rang s'abandon- [ne,
De son peuple du moins, par ce malheur trahi,
Il est plaint en secret, et n'en est point haï;
Mais ces destructions de provinces entières,
Sont de tes volontés les expresses matières.
Rome ne souffre rien d'affreux ni de sanglant,
Qui n'ait de toi l'appui d'un ordre violent;
Et dans les cruautés qui font qu'on t'y déteste,
Cette main qu'à tes jours je crus rendre funeste,
Ne faisait qu'usurper, à punir tes forfaits,
L'office de ce foudre à qui tu me remets.

COMMODE.

Je t'ai laissé vomir ta rage la plus noire
Pour chasser de mon cœur l'opprobre de ma gloire,
Un reste de tendresse à qui prêt à céder
Ce cœur, ce lâche cœur osait trop accorder.
Dis que ma cruauté, dis que ma barbarie
Réveillent dans le tien l'amour de la patrie,
Et qu'en moi par un zèle et sincère et parfait,
Tu lui sacrifiais le tyran qu'elle hait.
Malgré toi mon soupçon à mes regards expose
D'un dessein avorté la criminelle cause,
Puisque si ta fureur n'eût que pour Rome osé,
Pour exécuter mieux tu m'aurais épousé;
Et, sans rien hasarder, au gré de ton envie,
Choisi l'occasion de t'immoler ma vie.

HELVIE.

Tu m'offenses, Commode, à vouloir comme toi
Qu'Helvie en ses projets n'ait ni vertu ni foi.
Ce coup qui de tes jours devait finir la trame,
Aurais-je pu l'oser, si j'eusse été ta femme,
Et permettre à l'ardeur d'un illustre courroux,
Dans des nœuds si sacrés, la haine d'un époux?
D'une belle entreprise où la gloire me guide,
L'hymen que tu pressais eût fait un parricide;
Et c'est pour un tyran un trop glorieux sort,
Lorsqu'il en coûte un crime à qui résout sa mort.

COMMODE.

Tu crois ne pouvoir mieux cacher ce qui t'engage,
Qu'en entassant toujours outrage sur outrage,
Et qu'ils m'empêcheront d'aller jusqu'en ton sein
Percer le vrai motif qui vient d'armer ta main?
Quelque fière vertu dont tu fasses la vaine,
L'amour peut sur ton cœur encor plus que la haine,
Lui seul a fait ton crime; et, contre ton espoir,
Voici de qui peut-être on le pourra savoir.

SCÈNE III

COMMODE, HELVIE, LÆTUS, FLAVIAN.

COMMODE.

Viens t'expliquer, Lætus, c'est en faveur d'Helvie;
Son intérêt t'en presse et l'honneur t'y convie.
Parle sans balancer, l'aimes-tu? Dis.

LÆTUS.

Seigneur...

HELVIE.

De quoi t'embarrasser? Lætus aime l'honneur,
Lætus aime la gloire, et tu n'en dois attendre
Que ce que sa vertu t'a pu cent fois apprendre.

COMMODE.

Quoi, tu souffres qu'Helvie ici parle pour toi?
Son crime ou son péril étonnent-ils ta foi?
Crains-tu d'en partager ou la honte ou la peine?

LÆTUS.

La crainte ne peut rien sur une âme Romaine;
Et par ses ordres seuls, peut-être trop gardés,
Vous ignorez encor ce que vous demandez.
Eux seuls à mon amour, par une longue feinte,
Ont d'un choix odieux fait souffrir la contrainte,
Et jusques à l'hymen qu'il eut à redouter,
Forcé mon désespoir de ne pas éclater.
Mais enfin, apprenant votre nouvelle flamme,
Il s'est avec horreur emparé de mon âme.
Résolu de vous perdre, elle a lu dans mes yeux
A quoi portait mon bras un transport furieux;
Et, quoi qu'elle ait osé, c'est sur ma seule tête
Que de votre courroux doit fondre la tempête,
Puisque, me prévenant, elle n'a que tenté
Ce qu'avec plein succès j'aurais exécuté.

HELVIE.

Quoi, Lætus, s'il est vrai qu'un pur amour t'inspire,
Est-ce là m'en prouver le vertueux empire;
Et quand ma gloire avoue un illustre attentat,

La tienne a-t-elle droit d'en affaiblir l'éclat?
Je t'aurais prévenu, toi, dont la complaisance
M'ordonnait une indigne et basse obéissance,
Et toujours trop fidèle à ton lâche empereur,
Tâchait de son hymen à m'adoucir l'horreur?
Je ne t'en blâme point, mais souffre à mon courage
D'un projet glorieux le parfait avantage,
Et qu'avec tout l'éclat qui suivra ce grand jour,
Je meure indigne encor d'emporter ton amour.

LÆTUS.

En vain pour attirer tout le crime sur elle,
Elle offre mes conseils pour garants de mon zèle.
S'ils étaient d'obéir, c'était pour m'assurer
La gloire d'une mort que j'avais su jurer;
Mais d'un transport secret n'ayant pu me défendre,
L'effet vous montre assez qu'elle a bien su l'enten-
Et si son entreprise a pu le prévenir, [dre,
En étant seul la cause, on m'en doit seul punir.

COMMODE.

Ah! Je l'avais bien vu qu'en cette âme inhumaine
Il fallait que l'amour appuyât tant de haine.
O criminelle ardeur, dont le honteux dessein
Arme Helvie et Lætus contre leur souverain!
Dans un tel attentat qu'ai-je plus à connaître?
L'un est déjà coupable, et l'autre le veut être,
Et tous deux à l'envi, pour suprême bonheur,
Du plus noir des forfaits se disputent l'honneur.
C'était là cette gloire et brillante et solide,
Ingrate, de m'oser préférer un perfide,
Un traître, à qui mon cœur servant partout d'appui
N'a pu donner pour moi ce qu'il a pris pour lui?
Va, n'appréhende plus que mon âme aveuglée
Te demande une foi lâchement violée,
T'aimer était un crime indigne de mon rang;
Et pour m'en voir punir j'abandonne mon sang.
Ose, ose le verser, je n'y mets plus d'obstacle,
Donne-toi la douceur d'un si charmant spectacle,
Mets, en perçant mon sein, ton entreprise à bout;
En l'état où je suis je t'avouerai de tout.

SCÈNE IV

COMMODE, MARCIA, HELVIE, LÆTUS, FLAVIAN, LUCIE.

MARCIA.

Je ne viens point ici presser votre clémence
De combattre l'ardeur d'une juste vengeance,
Et de se signaler par le pompeux éclat
Qui suivrait le pardon d'un indigne attentat.
Je viens, seigneur, je viens pour nouvelle victime
Offrir à l'expier tout le sang qui m'anime,
Et réparer par là, puisqu'il est résolu,
Le coupable malheur de vous avoir déplu.
Il est juste, et la cause en vain m'en est suspecte,
C'est un ordre du ciel qu'il faut que je respecte,
Lui qui des souverains prend toujours l'intérêt,
Me souffrant votre haine, en a donné l'arrêt.
Sans voir, sans pénétrer qui me l'a suscitée,
L'avoir pu ressentir, c'est l'avoir méritée;
Et je tiendrai mon sort et glorieux et doux,
Si comme j'ai vécu je puis mourir pour vous.

COMMODE.

Qu'avec tant de fureur, qu'avec tant d'insolence,
L'orgueil à me braver hautement se dispense,
Qu'après mille bienfaits un traître... Ah, justes
[dieux!
Leur crime sans horreur ne peut frapper mes yeux.
L'enfer n'a point de peine assez forte, assez rude...
Mais d'un transport aveugle où va la promptitude?
Quoi que ce couple ingrat ait fait, ait projeté,
Je suis le seul coupable, et j'ai tout mérité.

(*A Marcia.*)

Oui, madame, c'est moi dont l'ardeur infidèle,
Pour venger votre injure a corrompu leur zèle;
Et je me plains à tort qu'animés contre moi
Ils suivent mon exemple à me manquer de foi.

MARCIA.

La foi des souverains est d'une autre nature,
Ils la donnent par grâce, et l'ôtent sans injure;
Et, malgré mon espoir, vous avez pu, seigneur...

COMMODE.

Non, j'ai trop cru, madame, un amour suborneur,
Je rougis que son charme ait surpris mon courage,
Il noircissait ma gloire en vous faisant outrage;
Et ce n'est pas assez pour en purger mon choix
De vouloir m'acquitter de ce que je vous dois.
D'une coupable sœur à ma perte obstinée
Il faut à votre sort donner la destinée.
Lætus de ses appas n'a pu se garantir,
Ils veulent être unis, il faut y consentir,
Je vous les abandonne, et dans ce sacrifice
Ne remets qu'à demain à vous rendre justice.
Le trouble où ce succès m'a su précipiter,
Pour calmer ses transports me force à vous quitter;
Mais j'atteste les dieux que rien n'est plus capable
D'altérer de ce cœur le décret immuable,
Et que l'effet demain justifiant ma foi,
Vous serez hors d'état de vous plaindre de moi.

MARCIA.

Ah! Souffrez qu'à vos pieds, seigneur...

SCÈNE V

MARCIA, HELVIE, LÆTUS, LUCIE.

MARCIA.

Il se retire, [pire.
Mais mon cœur rentre enfin dans son premier em-
Ma sœur, qu'avez-vous fait l'un et l'autre aujour-
[d'hui?
Qui l'aurait cru de vous, qui le croirait de lui?

HELVIE.

Sur la foi d'un tyran vous prenez assurance?

MARCIA.

Pour rien dissimuler il a trop d'imprudence;
Et s'il avait dans l'âme arrêté votre mort,
En vain à le cacher il aurait fait effort.

LÆTUS.

Ne nous alarmons point d'un malheur sans remède;
Le ciel nous aidera si Rome ne nous aide.
Ah! Si dans un péril qui veut un prompt secours,
Tout mon sang suffisait pour assurer vos jours...

HELVIE.

Tu n'as déjà que trop satisfait cette envie,
A le hasarder moins tu m'aurais mieux servie;
En vain en te perdant tu crois me secourir.

LÆTUS.

Quoi, je vivrai, madame, et vous voudrez mourir?

MARCIA.

Le secret d'une flamme et si noble et si pure
Par un soupçon trop prompt m'a fait vous faire in- [jure;
Mais j'ose croire aussi que des dieux secondés,
Mes soins lui rendront plus que vous n'en attendez.

HELVIE.

Puisque je suis réduite à ne la pouvoir taire,
Pour la justifier je vais trouver mon père,
Quoique tant de vertu sur elle ait su régner,
Que Lætus hautement m'y pût accompagner,
Vous pouvez cependant, pour plus forte assurance,
D'Électus qui paraît consulter la prudence.
Quoi que nous montre à craindre un sort injurieux,
Comme il connaît Commode, il en jugera mieux.

SCÈNE VI

MARCIA, ÉLECTUS, LUCIE.

MARCIA.

As-tu vu l'empereur, Électus?

ÉLECTUS.

Oui, madame,
Il vient de me parler plein de trouble dans l'âme,
Et m'a pour votre hymen en tumulte ordonné
Tout ce que pour sa pompe on avait destiné.
Mais dans cet ordre même un fier transport le guide,
Helvie est une ingrate, et Lætus un perfide;
C'est ce que j'en ai su.

MARCIA.

Je te l'avais bien dit,
Que je pourrais enfin regagner son esprit.
Quoi, tu l'as su permettre, et ton cœur en soupire?

ÉLECTUS.

Hélas! M'en croirez-vous si j'ose vous le dire?

MARCIA.

Parle, parle, de toi j'aime à tout écouter.

ÉLECTUS.

L'espoir sur sa parole a trop su vous flatter.
Quoi qu'il vous ait promis, je lis dans sa pensée,
Pour vous perdre, il suffit qu'il vous ait offensée;
Et que dans sa maxime on aide à se trahir,
Lorsqu'on peut pardonner à qui nous doit haïr.

MARCIA.

Et que voudrais-tu faire en cette défiance?

ÉLECTUS.

Céder, et par la fuite éviter sa vengeance;
Puisqu'en secret sa haine y devant consentir,
Un prompt éloignement nous en peut garantir...

MARCIA.

Quoi, pour remède aux maux où tu me feins réduite,
Tu n'imagines rien de plus beau que la fuite;
Et mon cœur doit trouver plus de gloire aujourd'hui
A fuir avecque toi, qu'à régner avec lui?
Quand Commode a dessein de couronner Helvie,
Tu ne vois rien alors à craindre pour ma vie;
Et je suis au hasard de perdre enfin le jour
Sitôt qu'avec le trône il me rend son amour?
Prends, prends les sentiments d'un cœur plus ma- [gnanime,
En renonçant au mien, aspire à mon estime,
Et tâche à mériter que, pour venger ma foi,
Je me sois abaissée à jeter l'œil sur toi.

ÉLECTUS.

Ah, dieux! Pour m'outrager avec plus d'injustice
Voulez-vous être aveugle au bord du précipice,
Et ne pas voir qu'Helvie, animant son courroux,
Ne l'attire pas plus sur elle que sur vous?
Quoi qu'ait pu déguiser sa haine impitoyable,
Son crime auprès de lui rend tout son sang coupa- [ble;
Et vous, et Pertinax du même coup frappés,
Dans sa punition serez enveloppés.

MARCIA.

Quoi qu'il doive arriver, je suis la destinée
Où par ta lâcheté je me vois condamnée;
Et si j'ai pu descendre à des moyens trop bas,
J'ai dû les employer au refus de ton bras.
Au moins, soit que je règne, ou soit que je périsse,
Ta flamme en tous les deux trouvera son supplice,
Puisqu'exposée à tout, par ton manque de foi,
Dans l'un et l'autre sort je suis morte pour toi.

ÉLECTUS.

Ah! Si j'étais certain que la rage ou l'envie
Fît dessein d'attaquer une si belle vie,
Il n'est droit si sacré qu'en ce pressant besoin
Rome...

MARCIA.

Arrête, Électus, tu vas un peu trop loin.
Quelque horreur que tantôt te fit le nom de traître,
Tu sembles déjà prêt d'attenter sur ton maître.
S'il m'abandonne à toi, c'est peu pour le punir,
Et s'il trompe ta flamme, il faut te retenir.
Règle mieux entre nous ton amour et ton zèle,
Ayant pu me trahir, demeure-lui fidèle;
Et content d'un seul crime, ose au moins aujour- [d'hui,
Étant vers moi coupable, être innocent vers lui.

ÉLECTUS.

Ah! Que me dites-vous?

MARCIA.

Qu'en ton zèle, en ta flamme
Toujours ton intérêt fait déguiser ton âme.
Aussi, t'abuses-tu si tu peux présumer
Que sur tes faux soupçons je songe à m'alarmer.
Pour me voir consentir à ta jalouse envie,
Montre-moi que Commode ordonne de ma vie,
Et m'en convaincs si bien, que par un beau retour
Je doive à ta vertu le prix de ton amour.

ÉLECTUS.

Hé bien, madame, hé bien, obstinez-vous à croire
Qu'un indigne intérêt me fait trahir ma gloire,
Et que, quoi que je fasse à vous prouver ma foi,
J'affecte l'apparence et n'agis que pour moi.
Je ne vous dirai plus que ce reproche accable
Le plus parfait amour dont un cœur soit capable.
Sans ce soupçon, qu'en vain il vous a confié,
Déjà mon désespoir l'aurait justifié ;
Mais vous devant ma vie, il faut encor suspendre
La résolution que vous me faites prendre,
Et ménager si bien le trépas où je cours,
Qu'il assure ma gloire en conservant vos jours.

SCÈNE VII

MARCIA, LUCIE.

LUCIE.

Vous l'avez maltraité.

MARCIA.

De Commode offensée,
Ma flamme à son hymen ne consent que forcée ;
Et puisqu'en vain par lui j'ai voulu me venger,
S'il me tient lieu de peine, il doit la partager.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

MARCIA, LÆTUS, LUCIE.

MARCIA, *tenant les tablettes de l'empereur.*

Je ne le cèle point, l'entreprise est si noire,
Qu'à bien l'examiner j'ose à peine la croire ;
Et douterais encor d'un si lâche dessein,
Si je n'en connaissais l'ordre écrit de sa main.
Le barbare ! A sa haine abandonner ma vie !
S'immoler Électus, vous, Pertinax, Helvie,
Et, pour porter sa rage au dernier attentat,
Proscrire en même temps la moitié du sénat !
Je ne puis, sans horreur, m'en souffrir la pensée.

LÆTUS.

Le ciel soutient toujours l'innocence oppressée,
Et de cet attentat ne s'est montré d'accord,
Que pour nous donner droit de conspirer sa mort.

MARCIA.

Mais forçant son humeur, qui l'a rendu capable
De pouvoir déguiser un projet si coupable,
D'oser jusqu'à la nuit en remettre l'effet ?

LÆTUS.

La crainte de laisser son ouvrage imparfait.
Eût-il pu sans surprise attaquer tant de têtes,
Qu'il n'eût contre la sienne ému mille tempêtes?
Le sang de Pertinax du peuple est respecté,
Le pouvoir d'Électus au palais redouté;
Et l'armée a pour moi peut-être assez d'estime,
Pour en craindre un obstacle au courroux qui l'anime.
C'est l'unique raison de ses déguisements.

MARCIA.

J'avais conçu de lui de meilleurs sentiments,
Et n'aurais jamais cru qu'une brutale envie
Lui fit dans tout son sang vouloir punir Helvie.
Mais si cette union m'engage dans son sort,
Qu'à pu faire Électus pour mériter la mort ?

LÆTUS.

Donnez-vous la raison pour règle à sa colère?
Pressant votre hyménée il a su lui déplaire;
Et, sans qu'il ait besoin de prétextes plus grands,
C'est mériter la mort que déplaire aux tyrans.

MARCIA.

Il me le disait bien que sa feinte clémence,
Nous déguisant son cœur assurait sa vengeance;
Mais bien loin qu'il me fit redouter son courroux,
Je traitais ses avis d'un désespoir jaloux,
Et j'osais imputer à son amour extrême
D'envier à ma foi l'éclat du diadème.
Cependant de ce feu toujours si maltraité,
L'arrêt de son trépas montre la pureté,
Ses conseils tout son crime ; et, si par un faux zèle,
Flavian à son maître eût craint d'être infidèle,
S'il n'en eût pas trahi les ordres inhumains,
Mon aveugle injustice achevait ses desseins.

LÆTUS.

Dans le juste soupçon que l'empereur peut feindre,
C'était le seul pour nous que je voyais à craindre.
Comme chef de la garde en pouvant disposer,
Sûr d'exécuter tout, il eût pu tout oser ;
Aussi prévoyant bien qu'à quelque âpre tempête
L'hymen de la princesse exposerait ma tête,
A l'insu de Commode un commerce secret
Me l'a fait voir ami généreux et discret ;
Par là sur sa vertu prenant toute assurance,
De notre fier tyran j'ai moins craint la vengeance,
Et cru, quoi qu'il osât, que peu, sans le trahir,
Aux dépens de nos jours lui voudraient obéir.

MARCIA.

C'est beaucoup que sa rage ait été découverte,
Mais comme d'Électus il a juré la perte,
Si, contre sa coutume, un scrupule incertain
Lui faisait refuser la coupe de sa main?

LÆTUS.

Non, non, ne doutez point que sa fausse prudence
N'affecte jusqu'au bout la même confiance.
D'ailleurs, dans le palais l'ordre est si bien donné,
Qu'il ne peut fuir le sort qu'il nous a destiné.
Rien ne nous laisse plus à craindre de surprise ;
Et Flavian lui-même étant de l'entreprise,
Le fer, quoi qu'il arrive, au défaut du poison,
D'un trop injuste arrêt nous doit faire raison :
Mais je vois Électus qui vous le vient apprendre.

SCÈNE II

MARCIA, ÉLECTUS, LÆTUS, LUCIE.

MARCIA.

Hé bien, contre un tyran que devons-nous attendre?
La conspiration nous promet-elle effet?
En viendrons-nous à bout?

ÉLECTUS.

Madame, c'en est fait.
Loin que par quelque horreur de sa lâche vengeance
Commode ait pris de moi la moindre défiance,
Jamais sa gratitude avec tant de bonté
Ne parut applaudir à ma fidélité.
Un plein calme en ses yeux déguisant son courage,
Il a pris sans soupçon le funeste breuvage.
A juger par sa joie, on eût dit que les dieux
Lui montraient dans sa perte un destin glorieux,
Qu'à Rome, à vous, à tous, s'offrant en sacrifice,
Il faisait sans contrainte un acte de justice,
Et que, s'intéressant à tant de maux soufferts,
Son zèle n'aspirait qu'à venger l'univers.

MARCIA.

Mais, si de ce poison la vertu faible ou lente
A le perdre assez tôt se trouvait impuissante,
L'abandonner ainsi c'est servir son courroux,
Et lui donner moyen de s'armer contre nous.

ÉLECTUS.

Flavian qui l'observe assure l'entreprise;
Et de peur qu'à le voir vous ne fussiez surprise,
Sachant qu'il a dessein de vous entretenir,
Pour vous y préparer j'ai dû le prévenir.

LÆTUS.

Je me retire donc pour éviter sa vue.
C'est contre moi surtout que sa rage est émue;
Et quand je vois son sort si près de s'achever,
M'exposer à ses yeux, ce serait le braver.

SCÈNE III

MARCIA, ÉLECTUS, LUCIE.

MARCIA.

Quel chagrin dans ton cœur marque un secret supplice?
Vient-il ou de sa perte, ou de mon injustice?
Son malheur ou le tien causent-ils ton ennui?
Soupires-tu pour toi? Soupires-tu pour lui?

ÉLECTUS.

Quoi que vous ordonniez du beau feu qui m'anime,
Déjà dans mon respect je crois tout légitime;
Mais je dois avouer, puisque vous m'en pressez,
Que je plains en secret ce que vous haïssez.
Tout barbare et cruel que l'empereur puisse être,
Si j'y vois un tyran, j'y vois toujours mon maître;
Et de mille bienfaits le pressant souvenir
M'accuse d'être ingrat quand j'ose le punir.
Aussi, dans sa fureur, si pour le satisfaire
Ma tête eût seule été l'objet de sa colère,
J'atteste tous les dieux qu'on m'aurait vu périr,
Plutôt qu'à l'attentat j'eusse pu recourir.
Mais à voir que sur vous sa rage ose s'étendre,
Mon amour aussitôt a dû tout entreprendre;
Et toutefois, hélas, toujours infortuné,
Peut-être cet amour est encor soupçonné.

MARCIA.

Juge mieux d'un transport que je crus légitime.
Je vois ton innocence en connaissant son crime;
Et tu me ferais tort si tu n'osais penser
Qu'aspirant à punir, j'aime à récompenser.
Ta mort par un tyran lâchement résolue,
Expose à mes regards ta vertu toute nue,
J'en sais pour ton amour l'inexorable loi;
Et si j'ai de Commode en vain... Mais je le voi.

SCÈNE IV

COMMODE, MARCIA, ÉLECTUS, FLAVIAN, LUCIE.

COMMODE.

Madame, enfin les dieux, par un bonheur suprême,
Pour mieux songer à vous me rendent à moi-même,
Et chassent de mon cœur ces agitations
Qu'excitaient à l'envi deux fières passions.
L'amour et la colère avecque violence
Y pressaient tour à tour ma grâce et ma vengeance;
Et par l'une et par l'autre ardemment combattu,
Je n'ai pu qu'avec trouble employer ma vertu.
Dans les rudes assauts dont je souffrais l'atteinte,
Peut-être en son triomphe elle a paru contrainte;
Et trop plein d'un transport qu'elle a su condamner,
En vous quittant trop tôt, je l'ai fait soupçonner.
Par ce haut et plein calme où vous voyez mon âme,
Jugez si ma retraite a bien servi ma flamme,
Et si de ce désordre entièrement remis,
J'aurai lieu de tenir tout ce que j'ai promis.

MARCIA.

Seigneur, je me croirais aussi lâche qu'ingrate,
Si j'osais résister à l'espoir qui me flatte,
Et, malgré vos serments, autoriser ma foi
A douter des bontés que vous avez pour moi.
A me favoriser toujours accoutumées,
Électus après vous me les a confirmées,
Et m'a fait assez voir dans vos ordres donnés,
La pompe des honneurs que vous me destinez.

COMMODE.

Quoi que de mes desseins il ait pu vous apprendre,
L'ordre qu'il a reçu les laisse mal comprendre.
Si pour notre hyménée, il lui fait préparer
Tout ce que Rome doit aux soins de l'honorer;
Ces superbes dehors dont je la sollicite,
Ne sont qu'un faible essai de ce que je médite;
Et je les comblerai par un si digne prix,
Que l'univers entier en restera surpris.
C'est à quoi je m'apprête, et je veux que l'histoire
Avecque tant d'éclat en consacre la gloire,
Que ce que de mon sort elle voudra marquer,
Sans nommer Marcia, ne se puisse expliquer.

MARCIA.

Vous m'accablez, seigneur, et mon âme confuse
Croit qu'en tant de faveurs un vain songe l'abuse,
Et présume si peu les pouvoir mériter,
Qu'à moins de s'en convaincre elle en voudrait dou- [ter;
Aussi, quoique j'emploie à vous faire paraître
Avec quels sentiments je les veux reconnaître,
De mes profonds respects les vœux les plus soumis
Remplissent mal un soin à leur zèle commis.
Mon cœur se voit encor réduit à l'impuissance
De vous montrer assez ce qu'il sent, ce qu'il pense;
Et la secrète ardeur que pour vous il conçoit,
Le peut seule acquitter de tout ce qu'il vous doit;
Mais d'un effet si noble elle sera suivie,
Qu'autant que Rome a droit de condamner Helvie...

COMMODE.

Ah! Madame, de grâce, accordez-moi ce point,
Pensez, croyez tout d'elle, et ne la nommez point.
A ce nom, malgré moi, je sens que je m'enflamme,
Qu'à ses premiers transports je rends toute mon âme,
Et que d'un juste effort secrètement gêné,
Je voudrais révoquer l'arrêt que j'ai donné.
Daignez à mon amour épargner ce supplice,
Votre destin est grand, souffrez qu'elle en jouisse,
Et ne rappelez point ce qu'en mon souvenir,
Sans blesser notre amour je ne puis retenir.
Mais, dieux! Quel accident tout à coup me menace?
Quelle maligne humeur me fait sentir sa glace?
Elle saisit mon cœur, en vain il la combat.
Ma force m'abandonne, et ma vigueur s'abat.

MARCIA.

Ne craignez rien, seigneur.

COMMODE.

Ma faiblesse redouble,
Je tremble, je chancelle, et tout mon sang se trou- [ble.
Soutiens-moi, Flavian, ne m'abandonne pas.

MARCIA.

A ce pieux office il prêtera son bras;
Et de vous obéir ne sait perdre l'envie,
Que quand vous le forcez de m'arracher la vie.
Vois ceci, vois, Commode, en connais-tu la main?

(*Elle lui montre les tablettes.*)

COMMODE, *à Flavian.*

Ah! Traître, c'est ainsi...

MARCIA.

Tu t'emportes en vain,
Tu n'es plus en pouvoir d'ordonner son supplice.
Apprends qu'en ce moment je suis impératrice,
Et qu'à Rome Électus voulant prouver sa foi,
T'a donné le poison qu'il a reçu de moi.
Vois par ce juste coup que je viens d'entreprendre,
Ce qu'un règne pareil donnerait lieu d'attendre,
Puisqu'on n'en vit jamais de plus beaux, de plus [grands,
Que ceux qui sont fondés sur la mort des tyrans.

COMMODE.

Je sens qu'il faut mourir, que pour servir ta rage
Les dieux injustement trahissent leur ouvrage,
Ces dieux qui, jusqu'ici de mes crimes auteurs,
Ne les punissant pas, s'en sont faits protecteurs.
Au moins je meurs content d'avoir traité sans cesse
Leur foudre suspendu d'impuissante faiblesse;
Et, quoique de la vie on fasse un si grand bien
J'aime à l'abandonner pour ne leur devoir rien.
Qu'on m'emporte d'ici.

MARCIA, *à Électus.*

Rendez-lui ce service,
Aussi bien je craindrais de me voir sa complice,
Et que le désespoir d'expirer à mes yeux
Ne redoublât sa rage à blasphémer les dieux.

SCÈNE V

MARCIA, ÉLECTUS, LUCIE.

MARCIA.

Dans le bruit éclatant que cette mort va faire,
Allez, cher Électus, vous êtes nécessaire.
Je sais bien que de Rome elle fait les souhaits,
Mais il faut empêcher le désordre au palais.

ÉLECTUS.

Je cours joindre Lætus, et voir ce qui s'y passe;
Non que des plus mutins j'appréhende l'audace;
Mais de vos intérêts incessamment jaloux,
Je ne puis les porter sans m'éloigner de vous.
Je vous laisse un moment dans l'entretien d'Helvie.

SCÈNE VI

MARCIA, HELVIE, LUCIE.

HELVIE.

Ma sœur, Commode enfin doit-il perdre la vie?
Électus répond-il de ce qu'il entreprend?

MARCIA.

Ce que mes yeux ont vu m'en est un sûr garant.
Sous l'effort du poison cet empereur infâme,
Déjà plein de faiblesse, est prêt de rendre l'âme;
Tout blasphémant de rage on le vient d'emporter.

HELVIE.

Les dieux pour Pertinax ont daigné m'écouter.
Pour son seul intérêt je craignais la surprise.

MARCIA.

Il ne sait rien encor de toute l'entreprise?

HELVIE.

Comme trop de vertu règle ce qu'il résout,
On attend le succès pour l'avertir de tout.
Dans le sort de Commode une forte tendresse,
Malgré ses cruautés, de tout temps l'intéresse;
Et quoique de sa haine il se tienne assuré,
Il n'eût vu qu'à regret que l'on eût conspiré.

MARCIA.

Cent bienfaits autrefois reçus de Marc-Aurèle,
Lui donnent pour ce fils la ferveur de ce zèle;
Mais il peut aujourd'hui connaître son erreur,
C'est le sang de Faustine, et non d'un empereur;

Et, par cent lâchetés, l'abus de sa puissance
Ne le convainc que trop d'une fausse naissance.

HELVIE.

Cependant j'avais tort de croire qu'un tyran...

MARCIA.

Sachons ce qui s'est fait, j'aperçois Flavian.

HELVIE.

On peut voir dans ses yeux ce qu'il faut qu'on en [croie.

SCÈNE VII

MARCIA, HELVIE, FLAVIAN, JULIE.

MARCIA.

Venez-vous, Flavian, achever notre joie?
Le tyran est-il mort?

FLAVIAN.

Oui, madame, et sa main
A du salut de Rome avancé le dessein.
Voyant que du poison l'extrême violence
L'avait de rien tenter réduit à l'impuissance,
Nous l'avions sur un lit, malgré ses vains efforts,
Abandonné sans crainte à ses derniers transports;
Quand, par le désespoir ses forces ramassées,
Lui souffrant d'expliquer l'horreur de ses pensées:
« Dieux, dont l'être n'est dû qu'à notre folle erreur »,
A-t-il dit d'une voix qu'animait la fureur,
« Vains dieux, aveugles dieux, dont la jalouse envie
Destinait le poison pour la fin de ma vie,
Malgré vous jusqu'au bout je réglerai mon sort.
Et vous démentirai jusqu'au choix de ma mort. »
Là, saisi d'un poignard, sa rage impatiente
Presse à coups redoublés la mort qu'il voit trop lente;
Et goûte au moins ce bien, s'il se perce le flanc,
Qu'au moment qu'il expire il voit couler du sang.

HELVIE.

O nobles mouvements d'un cœur né pour l'empire,
Avec Commode enfin la tyrannie expire,
Et le coup glorieux qui nous tire des fers,
Finissant nos malheurs, affranchit l'univers.

MARCIA.

S'il voit l'heureuse fin de son triste esclavage,
C'est à Flavian seul qu'il doit cet avantage;
Seul du salut public il s'est fait le soutien.

FLAVIAN.

A faire ce qu'on doit on ne mérite rien;
Et la moindre vertu, dans toutes ses maximes,
Établit le refus de commettre des crimes.

MARCIA.

Quand la faveur d'un prince en doit être le prix...
Mais par tout le palais d'où viennent ces longs cris?

HELVIE.

Doutez-vous que déjà cette mort ne soit sue?

MARCIA.

Nous allons donc savoir comment elle est reçue.
Je vois venir Julie.

SCÈNE VIII

MARCIA, HELVIE, FLAVIAN, JULIE, LUCIE.

MARCIA.

Hé bien, Julie, enfin
Du barbare Commode on connaît le destin?

JULIE.

Madame, ces hauts cris qu'au ciel chacun envoie,
Du peuple et des soldats vous expliquent la joie;
Sitôt que du poison il a senti l'effort,
Électus par les siens a publié sa mort.
Ce bruit en un moment a couru dans la ville;
Et, comme enfin Lætus par un ordre facile
Avait fait au besoin tenir ses amis prêts,
Tout le monde est en foule entré dans le palais;
Mais la mort d'un tyran, où chacun s'intéresse,
N'est pas le seul sujet de ces cris d'allégresse.
Par un commun suffrage un empereur élu...

MARCIA.

Que dites-vous? Ce choix est déjà résolu?
Rome à Lætus sans doute en accorde la gloire?

HELVIE.

Votre crainte, ma sœur, vous fait un peu trop croire,
Lætus a des amis, mais il est généreux;
Et vous craignez en vain qu'il n'ait brigué par eux

JULIE.

Il l'a fait toutefois, mais la brigue est si belle
Qu'à ses soins Électus ayant uni son zèle,
Pour voir régner la paix où régnait la fureur,
Tous deux ont proclamé Pertinax empereur.

MARCIA.

Mon père! Ah, justes dieux!

JULIE.

Soudain, sans plus attendre,
Le nom de Pertinax s'est fait partout entendre.
Et chacun à l'envi, d'une commune voix,
Par ses cris redoublés a confirmé ce choix.
Mais j'en vois les auteurs qui, pleins d'impatience,
Viennent de ce succès vous donner l'assurance.

SCÈNE IX

MARCIA, HELVIE, LÆTUS, ÉLECTUS, FLAVIAN, JULIE, LUCIE.

MARCIA.

Enfin le ciel pour nous s'est daigné déclarer.
L'univers aujourd'hui commence à respirer.
Sa liberté renaît; et, par la mort d'un homme,
Vous vous êtes montrés dignes enfants de Rome.

ÉLECTUS.

Si d'un titre si beau nous pouvons nous flatter,
Le choix d'un empereur nous le fait mériter.
C'est par là seulement que notre gloire brille;
Vous vous en crûtes femme, et vous en êtes fille.
L'État par Flavian heureusement sauvé
Aime à voir Pertinax à l'empire élevé,
Tous secondant un choix qu'il refusait de croire...

MARCIA.

Nous savons qu'à vous seul nous devons cette gloire;
Et ma sœur dans Lætus admire avec plaisir
La vertu d'un amant qu'elle avait su choisir.

LÆTUS.

Si son cœur de mes vœux eut peine à se défendre,
Quand elle touche au trône, oserais-je y prétendre?

HELVIE.

Ce cœur vous devant tout, c'est outrager ma foi
Que craindre une grandeur que vous quittiez pour [moi;
Et votre amour du mien doit flatter sa constance,
S'il peut dans mon devoir en trouver l'assurance.

LÆTUS.

O glorieux arrêt qui remplit mon espoir!

ÉLECTUS, *à Marcia.*

Qu'ai-je à combattre en vous par delà ce devoir,
Madame? Jusqu'ici ma flamme, quoique pure,
D'un insigne soupçon n'a pu forcer l'injure.
Pour toucher votre cœur ai-je assez entrepris?

MARCIA.

L'aveu de Pertinax vous doit gagner ce prix,
Mais pour vous l'acquérir, sans tarder davantage,
Dans sa grandeur nouvelle allons lui rendre hom- [mage,
Et mériter qu'en vous il honore aujourd'hui
La vertu que les dieux ont couronnée en lui.

FIN DE LA MORT DE L'EMPEREUR COMMODE.

STILICON

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

REPRÉSENTÉE EN 1660 SUR LE THÉATRE DE L'HOTEL DE BOURGOGNE

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL MAZARIN

MONSEIGNEUR,

Quelque indigne que soit Stilicon de paraître devant V. E., j'ose abuser des approbations que le public lui a données, pour chercher à rougir moins de la liberté que je prends de vous l'offrir. L'histoire le marque pour un des plus grands hommes de son siècle ; dans les divers honneurs que ses longs services lui firent obtenir, il mérita que l'empereur Théodose le laissât pour tuteur à Honorius, qui daigna depuis se faire son gendre ; et il n'y aurait peut-être rien eu jusques à lui de plus éclatant que sa vie, s'il n'eût pas laissé surprendre son devoir aux tendresses inconsidérées de la nature, et oublié ce qu'il devait à son maitre, pour rendre ce qu'il ne devait pas à son fils. Mais, MONSEIGNEUR, c'est une tache qu'il aurait sans doute épargnée à sa gloire, s'il avait été assez heureux pour être réservé à naitre dans le temps, où je me suis efforcé de le faire revivre. Il ne trouvait rien alors qui lui offrit l'image parfaite de cette fermeté héroïque, qui soumet à une belle âme l'empire de ses passions, et ses propres mouvements étant ce qu'il avait de plus illustre à consulter pour règle de sa conduite, ils ne lui suffisaient pas à lui faire acquérir cette pleine et inébranlable vertu, dont il ne voyait point d'exemples. Mais aujourd'hui, MONSEIGNEUR, qu'il aurait eu celui de V. E. et que ces hautes qualités qui vous assurent l'admiration de toute la terre, auraient fortifié les favorables dispositions qu'il avait aux grands sentiments, il y a lieu de croire que l'ardeur de vous imiter l'eût garanti des surprises d'une ambition qui l'a mis dans le précipice et que par cet heureux secours il se serait dégagé de cette dangereuse faiblesse, qui l'a enfin abandonné au plus criminel emportement. En effet, MONSEIGNEUR, pour trouver un véritable héros, il le faut chercher dans V. E. De tous ceux que nous vante l'antiquité, aucun ne nous en fournit un caractère si solide, et vous nous faites voir en vous ce qui hors de là semble ne pouvoir être que la vaine idée d'une belle rêverie, et l'inutile effort d'une si agréable imagination. Il s'en trouve qui, selon leurs diverses inclinations, nous ont laissé des traits assez achevés de prudence, d'équité, de modération, de constance et de générosité : mais toutes ces différentes vertus n'ont jamais été qu'une imparfaite ébauche de celles que vous nous avez fait paraitre; et à bien examiner le principe dont elles sont parties, ils les ont peut-être possédées trop paisiblement, pour ne sembler pas avoir plutôt cédé à la pente naturelle qu'ils ont eu, que d'avoir eu besoin de triompher d'eux-mêmes pour s'y affermir. Cependant on peut dire qu'il y a ce scrupule dans l'exacte vertu, que tant qu'elle n'a pas été fortement combattue, elle ne mérite point cette véritable estime qui en fait le plus noble prix. Il faut que les grandes épreuves servent à la justifier; et c'est par là, MONSEIGNEUR, que tout le cours de votre vie a quelque chose de si extraordinaire, que nous tâchons inutilement de comprendre ce que nous ne nous lassons point d'admirer. Si nous vous considérons dans ces temps difficiles, où notre malheur ne nous laissa point de plus redoutables ennemis que nous-mêmes, y a-t-il rien de si surprenant que cette tranquille et incomparable sagesse, que les plus violents orages ne purent émouvoir ? Si nous vous regardons dans ce glorieux retour, qui a été suivi des acclamations de tous les peuples, que trouverons-nous qui soit plus au-dessus de l'homme que cette haute modération avec laquelle vous vous êtes servi de cet avantage ? En vérité, MONSEIGNEUR, il est bien malaisé que V. E. ait refusé de s'applaudir souvent en secret sur cette merveilleuse égalité où vous avez su maintenir votre grande âme dans des résolutions si imprévues, et des changements si peu attendus. Comme l'élévation du rang où la seule force du vrai mérite vous a fait arriver, n'avait point eu de charmes assez forts pour vous éblouir, vous avez montré qu'il n'y avait point de revers capable de vous abattre ; et n'ayant jamais fait vanité de tirer votre plus éminente grandeur que de celle de vos sentiments, vous êtes toujours demeuré maître de votre fortune, parce que vous êtes toujours demeuré maître de vous-même. Aussi MONSEIGNEUR, il semble que les outrages les plus injustes qu'on ait essayé de vous faire, vous aient tenu lieu de services considérables, et que ne les regardant que comme des achemi nements à vous mettre dans un plus sublime degré de gloire vous ayez dédaigné de pénétrer l'intention par l'assurance que vous avez de l'effet. La France n'en pouvait être plus avantageusement convaincue. C'est seulement en redoublant l'infatigable ardeur qui vous faisait travailler pour son repos que vous vous êtes vengé des efforts qu'elle a vu faire pour troubler le vôtre, et vous ne vous êtes point souffert de relâche que par vos sages conseils vous n'ayez porté notre Grand Roi à lui accorder un bien qu'elle n'osait plus se promettre. cette paix pour laquelle on lui avait entendu pousser de si longs soupirs. Il fallait, MONSEIGNEUR, un zèle pareil à celui de V. E. pour venir à bout d'une si difficile entreprise. Les obstacles invincibles qui s'y étaient toujours rencontrés avaient beau confondre nos vœux, et repousser nos espérances, nous ne pouvions douter d'un succès, dont vous nous aviez déjà répondu. Nous en avions un garant infaillible dans cette miraculeuse vivacité de génie qui vous avait fait autrefois apaiser la fureur de deux armées prêtes à venir aux mains. et il ne nous était permis d'attendre une moindre merveille de vos soins, dans l'important et fameux accord de deux couronnes dont les intérêts enfermaient ceux de toute l'Europe. C'est, MONSEIGNEUR, de vos conférences qu'elle tient l'heureux calme dont elle jouit, et nous le goûtons avec d'autant plus de joie, que le gage auguste que l'Espagne nous a donné de sa durée. est le couronnement illustre de vos pénibles travaux. Vivez, MONSEIGNEUR, et vivez avec cet avantage, que pour offrir en vous trop de matière à de justes louanges, vous nous avez réduits dans l'impuissance de vous louer. Tout ce que vous faites est si grand, qu'on ne saurait concevoir d'éloges assez forts pour y répondre. Il n'y a que vous seul qui puissiez vous suffire à vous-même, par les réflexions intérieures que vous ne vous sauriez quelquefois dispenser de faire sur vous. Un coup d'œil vous y découvre en un moment ce que nous tâcherions en vain d'exprimer par tout ce que la plus subtile éloquence a d'industrieux Et pour moi, qui ne sais qu'être dans une perpétuelle admiration des miracles de votre vie, je ne sais aussi que garder en ce rencontre un silence respectueux, si ce n'est que vous me permettiez de le rompre, pour vous assurer de la profonde soumission avec laquelle je suis,

MONSEIGNEUR,

De Votre Éminence,

Le très humble et très obéissant serviteur

T. CORNEILLE.

PERSONNAGES

HONORIUS, empereur d'Occident.
THERMANTIE, impératrice et fille de Stilicon.
PLACIDIE, sœur d'Honorius.
STILICON, laissé par Théodose pour tuteur à Honorius, et devenu depuis son beau-père.
EUCHÉRIUS, fils de Stilicon.
MARCELLIN, capitaine des gardes.
LUCILE, confidente de Placidie.
MUTIAN, confident de Stilicon.
SUITE DE L'EMPEREUR.

La scène est à Rome.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

THERMANTIE, EUCHÉRIUS.

THERMANTIE.

i, j'ai parlé, mon frère, et pour toucher son âme,
s le plus vif excès j'ai porté votre flamme,
peint de ses transports le confus désespoir,
l'empereur même expliqué le pouvoir,
contre les dédains dont vous souffrez l'outrage,
agir tout l'empire où son ordre m'engage;
s d'un appui si fort la pleine autorité
semblé moins fléchir qu'accroître sa fierté,
s j'en ai cru par là voir l'ardeur refroidie,
s dans son arrogance elle s'est applaudie;
mon zèle pour vous n'a fait que confirmer
njurieux orgueil qui l'empêche d'aimer.

EUCHÉRIUS.

z mieux d'un mépris dont le sort est complice,
étruit mon espoir, mais il lui rend justice.
s le chemin du trône à sa naissance ouvert,
cidie à son rang doit l'orgueil qui me perd;
e mon sang au sien l'union inégale
lui saurait souffrir un choix qui la ravale.
e de Théodose, et sœur d'Honorius,
gloire est attachée à ses justes refus.
s ont pour mon amour une rigueur insigne,
faute en est au ciel qui m'en fit naître indigne;
quelques rudes maux qu'il m'en faille sentir,
puis en soupirer, mais je dois consentir.

THERMANTIE.

i, vous consentirez qu'un traitement si rude
re un plein triomphe à son ingratitude,
que de vos soupirs l'hommage rejeté
trop de déférence enfle sa vanité?
n, non, mon frère, non, c'est trop faire l'esclave,
est temps de braver la fierté qui vous brave.
ntrez sous ses dédains un cœur moins abattu;
a de la naissance, et vous de la vertu;
de quoi que la flatte un peu trop d'arrogance,
seul degré peut-être en fait la différence.
tre destin du sien peut-il mieux s'approcher?
e naquit au trône où je vous fais toucher;
Le fils de Stilicon la ferait peu descendre,
Après que l'empereur s'est fait deux fois son gen- [dre;
Et tout autre que vous se montrerait plus vain
Du rang d'impératrice où m'élève sa main.
D'un titre si brillant soutenez mieux la gloire,
Le plus faible combat vous offre la victoire;
Et vengeant par l'oubli votre amour négligé,
Brisez les fers honteux dont vous êtes chargé.

EUCHÉRIUS.

Ah! madame, je sais qu'en de si rudes peines
C'est par le seul oubli qu'on peut rompre ses chaînes.
Mais lorsqu'un vrai mérite en a formé les nœuds,
Un cœur n'est pas longtemps le maître de ses vœux.
De l'éclat de son choix l'âme préoccupée [pée,
S'offre sans cesse aux traits qui d'abord l'ont frap-
Et par sa complaisance à nourrir son erreur,
Ouvre aux sens une voix à séduire ce cœur.
Comme par la raison leur rapport s'autorise,
D'une aimable imposture il aime la surprise,
Et d'un trouble inquiet goûtant le faux appas,
Cède à mille transports qu'il n'examine pas.
C'est par là qu'à soi-même il se rend infidèle;
Et, quand à la révolte un fier mépris l'appelle,
En vain à son secours on tâche d'animer
Cette même raison qui lui permit d'aimer.
Ce qu'elle eut de pouvoir pour flatter son martyre
Se trouve assujetti sous un plus fort empire,
Et l'amour qu'elle crut toujours accompagner
Se montre le tyran de qui le fit régner;
De ses flammes alors on a beau fuir l'amorce,
On aima par surprise, il faut aimer par force,
Et, quoi que l'on en souffre, abandonner ses jours
A la nécessité de soupirer toujours.

THERMANTIE.

Je connais quel espoir à souffrir vous engage;
Honorius pour vous doit tout mettre en usage;
Mais si ce grand secours par moi déjà tenté,
N'a pu de la princesse étonner la fierté,
Qu'espérez-vous que fasse une attaque nouvelle,
Que l'aigrir contre vous, et l'empereur contre elle?
D'un volontaire choix l'amour aime à s'offrir;
Et, s'il règne par force, il n'en saurait souffrir.

EUCHÉRIUS.

Aussi, ne croyez pas que le mien, quoiqu'extrême,
Voulût pour triompher employer que soi-même,
Et que faisant agir un pouvoir souverain,

Quand le cœur se refuse il acceptât la main.
Placidie est pour moi le seul objet aimable,
Mais d'un effort illustre on voit l'amour capable;
Et, puisqu'un trône seul a de quoi le charmer,
Les effets feront voir si je sais bien aimer.

THERMANTIE.

Souvent le désespoir va plus loin qu'on ne pense.

EUCHÉRIUS.

Non, si de l'empereur...

THERMANTIE.

Le voici qui s'avance,
Parlez, votre dessein lui doit être connu.

SCÈNE II

HONORIUS, THERMANTIE, EUCHÉRIUS, MARCELLIN.

HONORIUS.

Hé bien, madame, enfin qu'avez-vous obtenu?
Vaincrons-nous cet orgueil dont l'indigne manie
Aux vœux d'Euchérius refuse Placidie?
Se rend-elle moins fière, en viendrons-nous à bout?

THERMANTIE.

Seigneur, pour la fléchir je viens d'employer tout;
Mais de son cœur altier l'audace téméraire
Craint peu par ses refus d'aigrir votre colère,
Et dans l'orgueil secret qui semble l'animer,
Je plains Euchérius s'il ne cesse d'aimer.

HONORIUS.

Quoi, l'inégal dehors d'un peu plus de naissance
Peut à tant de fierté porter son arrogance,
Et l'éclat que sur lui ma faveur fait tomber
A de si durs mépris ne le peut dérober? [dre,
Nous verrons, puisqu'enfin elle veut m'y contrain-
Si qui m'ose braver peut n'avoir rien à craindre,
Et si, quand votre amour a mérité ma foi,
Mon exemple est pour elle une honteuse loi.

(*A Marcellin.*)

Qu'on la fasse venir.

SCÈNE III

HONORIUS, THERMANTIE, EUCHÉRIUS.

EUCHÉRIUS.

Ah! que voulez-vous faire,
Seigneur? Je ne suis plus un amant téméraire,
Et de votre faveur le glorieux soutien
M'offre en vain une gloire où je ne prétends rien.
Ma raison sur mes sens a repris son empire, [re,
Et dans l'heureux projet qu'à ma flamme elle inspi-
Loin que de son ardeur j'ose attendre aucun fruit...

HONORIUS.

Non, non, Euchérius, ta vertu te séduit,
Et veut que je m'oppose à l'effort magnanime
Qui d'un refus trop fier jette sur toi le crime.
J'autorise ton choix, et pour le maintenir,
Je dois vaincre l'orgueil qui cherche à t'en punir.

EUCHÉRIUS.

Non, seigneur, mon amour avait trop d'injustice.
Souffrez-en à ma gloire un noble sacrifice,
Et que l'empressement d'en rehausser l'éclat
L'immole tout entier au repos de l'État.
Après tant de combats dont les tristes alarmes
Tiennent Rome inquiète, et l'Italie en armes,
Le superbe Alaric formant d'autres projets,
Cherche votre alliance, et demande la paix.
Puisque dans cet accord le sang vous intéresse,
Permettez qu'il assure un trône à la princesse,
Et que de cet hymen les favorables nœuds
Remplissent sa naissance, et couronnent ses vœux.

HONORIUS.

Ce traité dont le bruit a suspendu nos armes,
Pour son ambition sans doute a quelques charmes;
Et j'admire en ton cœur le généreux effort
Qui t'en fait contre toi solliciter l'accord.
Mais plus de ta vertu ce grand effet m'étonne,
Moins je puis consentir à ce qu'elle t'ordonne.
Viens embrasser ton prince; et quoi qu'on fasse en- [fin,
Laisse à mon amitié le soin de ton destin.

EUCHÉRIUS.

Daignez songer, seigneur, que la gloire où j'aspi- [re...

HONORIUS.

Va, laisse-moi parler, te dis-je, et te retire,
Ta voix dans ce dessein n'est pas à consulter.

EUCHÉRIUS, *à Thermantie.*

Ah! madame, empêchez l'empereur d'éclater.

SCÈNE IV

HONORIUS, THERMANTIE.

HONORIUS.

Je ne le vois que trop. L'accord qu'on nous propose
Du mépris qui nous brave est la secrète cause,
Madame, et de ma sœur l'ambitieux projet
Court après ce faux charme, et n'a plus d'autre objet.
D'un diadème offert l'espérance confuse
La livre tout entière à l'ardeur qui l'abuse,
Et laisse dédaigner à ses sens éblouis
Le mérite du père, et la vertu du fils. [vices,
Puisqu'il n'est point de prix trop haut pour leurs ser-
De sa rébellion cessons d'être complices;
Et rompant un accord trop longtemps écouté,
Par l'espoir qui l'anime abattons sa fierté.

THERMANTIE. [traire.

Seigneur, j'en crains pour vous un succès tout con-
En pensant faire tout, gardez de ne rien faire;
Le cœur de la princesse est altier en un point,
Qu'il pourra perdre un trône, et ne se rendre point.
Puisqu'aux vœux d'Alaric Euchérius la cède,
D'un hymen qui l'éloigne essayez le remède;
L'absence sur l'amour a beaucoup de pouvoir,
Et l'on cesse d'aimer quand on cesse de voir.

HONORIUS.

Ce remède est trop dur pour vous en oser croire,
Il blesse Euchérius, comme il trahit ma gloire.

Quand l'effet pour sa flamme en serait moins dou-
Voyez ce que pour moi la paix a de honteux. [teux,
Pouvez-vous m'y porter sans vouloir qu'on déclare
Que sous Honorius Rome a craint un barbare,
Et qu'un Goth insolent qu'elle dût accabler,
A trouvé les moyens de la faire trembler?
Épargnons à sa gloire une telle bassesse;
Et pour rendre...

THERMANTIE.

Seigneur, j'aperçois la princesse,
Souffrez que je vous quitte. En de tels intérêts
Il faut pour s'expliquer des entretiens secrets.

SCÈNE V

HONORIUS, PLACIDIE.

HONORIUS.

sœur, jusques ici j'ai voulu me défendre
sentiments d'aigreur que vous me faites pren-
vu, sans éclater, qu'un indigne mépris [dre,
soins d'Euchérius ait été le seul prix.
pouviez ignorer que dans cette entreprise
un appui secret mon aveu l'autorise,
lui seul de sa flamme a fait naître l'espoir.
enfin aujourd'hui qu'on vous l'a fait savoir,
ne saurais souffrir qu'un refus téméraire
pousse avec audace un choix qui m'a su plaire;
comme en le bravant, c'est moi que vous bravez,
prends de votre orgueil ce que vous me devez.
soutient trop en vous la dignité suprême,
pose à mes yeux les droits du diadème,
e force de voir que rien ne doit borner
ordres absolus que je vous puis donner;
, quoiqu'un même sang nous ait tous deux fait [naître,
ne parle qu'en frère, a droit d'agir en maître,
que le rang auguste où je me vois monté,
régler mes projets n'a que ma volonté.

PLACIDIE.

is ce qu'entre nous, quoiqu'égaux de naissance,
antage du trône a mis de différence;
ne puis lui rendre un hommage plus grand
d'asservir mon cœur aux respects qu'il vous [rend.
, seigneur, s'il est vrai que l'amour et la haine
aveugle penchant soient la suite certaine,
ouvements secrets qui naissent malgré nous
des droits dont sans crime il peut être jaloux;
e votre aveu seul les doit laisser paraître,
ordre ne peut rien pour les y faire naître;
cœur dont on cherche à confondre l'espoir,
se donne pas, a peine à se devoir.

HONORIUS.

fait d'Euchérius la passion extrême,
de presser ce cœur de se donner soi-même;
de cet espoir il pouvait se flatter,
plus profonds respects l'auraient pu mériter?
l'avez vu cent fois dans l'ardeur qui l'engage
De sa flamme à vos pieds porter le pur hommage,
Et n'opposer jamais à vos cruels refus,
Qu'une plainte étouffée, ou des soupirs confus.

PLACIDIE.

S'il n'avait que mon cœur à son espoir contraire,
Il pourrait obtenir le don que j'en puis faire;
Mais ce cœur qu'en secret le vrai mérite émeut,
Ne s'ose pas toujours permettre ce qu'il veut.
Quelque doux sentiment qui tâche à le surprendre,
Il consulte ma gloire avant que de se rendre;
Et, quand son intérêt l'oblige à l'étouffer,
Il la respecte assez pour n'en pas triompher.

HONORIUS.

De votre gloire en vain le charme vous abuse,
Votre cœur fait le crime, elle prête l'excuse;
L'éclat qu'elle en attend, et qu'il craint de trahir,
Se hasarde-t-il moins à me désobéir?
Quoi que dans cet hymen vous crussiez voir de lâche,
L'aveu que je lui donne en purgerait la tache;
Et pour un bon sujet qui respecte les dieux,
L'ordre du souverain est toujours glorieux.
Mais sur quel plus beau choix auriez-vous pu me croi-
Jamais plus de vertu ne soutint plus de gloire, [re?
Stilicon que toujours ont craint nos ennemis,
Se verrait sans égal s'il n'avait point de fils,
De mille exploits fameux le superbe avantage
En tous lieux à l'envi fait briller leur courage.
Est-ce pour mériter vos indignes refus?

PLACIDIE.

J'estime Stilicon, j'estime Euchérius,
J'estime en tous les deux la vertu qu'on m'oppose;
Mais j'estime encor plus le sang de Théodose,
Et périrais plutôt qu'on me vît consentir
Au moindre abaissement qui pût le démentir.

HONORIUS.

Je l'ai donc démenti, quand épousant sa fille
J'ai mis par cet hymen le trône en sa famille,
Et l'orgueil qui vous fait dédaigner un beau feu
Est de ma lâcheté le secret désaveu?

PLACIDIE.

A qui que votre choix se fût rendu propice,
Vous eussiez pu, seigneur, faire une impératrice,
Mais si d'Euchérius j'ose flatter l'erreur,
Le faisant mon époux, en fais-je un empereur?
Aux honneurs de sa sœur il n'a rien à prétendre,
Vous la faites monter quand il me fait descendre;
Et d'un auguste hymen le différent appui,
L'élevant jusqu'à vous, m'abaisse jusqu'à lui.

HONORIUS.

Si l'éclat des grandeurs où le sang vous appelle
Oppose à son mérite une fierté rebelle,
Je le mettrai si haut, que de moi seul jaloux,
Il baissera les yeux pour les jeter sur vous;
Alors de vos mépris l'injurieux caprice,
Lui vaudra la douceur de s'en faire justice,
Et de voir que vos vœux à leur tour méprisés,
Se flattent de l'espoir que vous lui refusez.

PLACIDIE.

Faites-le devenir ce que l'on m'a vu naître,

Pour être près du trône aura-t-il moins un maître,
Et quand tout l'univers tremblerait sous sa loi,
Tant qu'il la prend d'un autre, est-il digne de moi?
Pour mériter ce cœur où je le vois prétendre,
Il faudrait que son sort de lui seul pût dépendre!
Et que du plus haut rang sa foi prenant l'appui,
N'eût rien à respecter entre les dieux et lui.

HONORIUS.

Superbe, enfin craignez que ma juste colère...

PLACIDIE.

J'abandonne mon sang, s'il peut le satisfaire,
Seigneur, et vous pouvez, puisqu'il espère en vain,
Le venger par ma mort du refus de ma main;
Mais portez la menace et le coup tout ensemble;
Un cœur né dans le trône ignore comme on tremble,
Et je souffrirai tout avant que me trahir
Jusqu'à prendre un époux qui me laisse obéir.

HONORIUS.

Je vois ce qui vous perd; la grandeur souveraine
Fait pour Euchérius votre plus forte haine;
Lui-même, par excès de générosité,
De votre ambition seconde la fierté,
Quand votre cœur soupire après le diadème,
Pour vous faire régner il se trahit soi-même,
Et, si je l'en veux croire, un juste et prompt accord
Au trône d'Alaric élève votre sort.

PLACIDIE.

Quoi, pour moi d'Alaric il presse l'hyménée?

HONORIUS.

Votre âme à cet appas s'est toute abandonnée,
Et de ce trône offert l'ambitieux espoir,
Séduisant vos désirs, corrompt votre devoir;
Mais si de votre orgueil la chaleur inquiète,
Cherche à vous affranchir du titre de sujette,
Ayant d'Euchérius à soutenir le choix,
A son amour trahi je sais ce que je dois;
Vous recevrez mon ordre.

PLACIDIE.

Il me faudra l'attendre,
Seigneur; mais cependant j'oserai vous apprendre
Qu'en vain par ses conseils il tâche à m'assurer
L'avantage d'un rang où j'ai droit d'aspirer.
Ce trône qu'il souhaite à mon impatience,
Le ciel, sans son secours, le doit à ma naissance,
Et mon cœur n'y voit rien qu'il n'aime à dédaigner,
Pour lui ravir l'honneur de m'avoir fait régner.

HONORIUS.

L'ambition trompée adoucit bien une âme;
Nous en verrons l'effet.

SCÈNE VI

STILICON, PLACIDIE, MUTIAN.

STILICON.

Qu'a l'empereur, madame?
Si j'en crois l'apparence il vous quitte en courroux,
Quel en est le sujet?

PLACIDIE.

Me le demandez-vous?
De vos rares conseils il fait agir l'adresse,
Sans pouvoir m'obliger à faire une bassesse;
Et c'est son déplaisir qu'une noble fierté
Soutienne ma vertu contre leur lâcheté.

STILICON.

Pour ne me plaindre pas, j'ai besoin de connaître
Ce que doit un sujet à la sœur de son maître,
J'ai maintenu sa gloire, et, s'il prend mes avis,
Il ne se repent point de les avoir suivis.

PLACIDIE.

Que sa gloire par eux s'assure ou se hasarde,
Je ne prends intérêt qu'à ce qui me regarde,
Et trahirais la mienne à ne pas repousser
La honte d'un hymen où l'on me veut forcer.

STILICON.

L'amour d'Euchérius ayant su vous déplaire,
Il a tort de garder un espoir téméraire;
Mais vous pourriez, madame, à l'éclat d'un beau fe[t]
Avec moins de mépris refuser votre aveu.
Quoi que vous fasse croire une fierté trop prompte,
Un héros tel que lui vous ferait peu de honte,
De cent nobles travaux ce grand titre est le pri[x]
Tout est illustre en lui.

PLACIDIE.

Mais il est votre fils;
Et si j'ose estimer ce qu'il mérite d'être,
Je vois ce que le ciel l'a voulu faire naître.

STILICON.

Ce qu'il est né, madame...

PLACIDIE.

Enfin n'en parlons plu[s]
Je hais sur ce sujet les discours superflus.
Si ma fierté vous blesse, il faut peu vous contraindr[e]
L'empereur vous écoute, et vous pouvez vous plai[ndre]
Mais, si vous m'en croyez, faites-lui concevoir
L'indignité des vœux dont il flatte l'espoir.
Non qu'après mon refus je craigne sa puissance,
Mais, la faveur changeant lorsque moins on y pens[e]
Je craindrais que mon cœur plein d'un juste cou[rroux]
Ne s'abaissât assez pour se venger de vous.

SCÈNE VII

STILICON, MUTIAN.

STILICON.

Et tu voudras encor qu'après un tel outrage
De mon ressentiment je contraigne la rage,
Et que craignant l'horreur qui confond les ingra[ts]
Aux intérêts d'un fils je refuse mon bras? [j'atteign]
Non, non, puisque mon sang, quelque honneur
Est le honteux motif qui fait qu'on le dédaigne,
Je ne puis différer sans trop de lâcheté,
A lui faire raison de cette indignité.
Corrigeons un défaut où le mépris s'attache,
Par la splendeur du trône effaçons-en la tache;
Et pour l'y voir assis pressant un juste effort,

érobons sa naissance aux injures du sort.

MUTIAN. [pose,

eigneur, je vous dois tout, et, quoi qu'on me pro-
our venger votre outrage, il n'est rien que je n'ose,
e crime ou vous courez ne saurait m'étonner ;
ais vous m'avez permis de vous en détourner.
uffrez donc que j'oppose au dessein que vous faites
qu'est Honorius, ce que par lui vous êtes,
que je vous arrache à l'indigne fureur
i veut tremper vos mains au sang d'un empereur.

STILICON.

ord, je l'avouerai, saisi d'un trouble extrême,
endre ce dessein j'eus horreur de moi-même ;
d'un tel attentat mon cœur épouvanté
n conçut qu'en tremblant toute l'impiété.
sang et le devoir soudain y firent naître
ndresse pour mon gendre, et respect pour mon [maître ;
ivi d'un remords qui conservait ses jours,
r le fortifier j'employai ton secours :
s les honteux mépris d'une ingrate princesse
t de ces sentiments dissipé la faiblesse ;
r punir un orgueil qui ne m'était pas dû,
es premiers transports tout mon cœur s'est ren-
vain j'ai voulu voir ma fille couronnée, [du.
n'ai vu que d'un fils l'indigne destinée,
l'outrage éclatant que souffre son grand cœur,
demeure sujet des enfants de sa sœur.
t rempli d'un objet et si cher et si tendre,
mien ne connaît plus de maître ni de gendre ;
contre ses remords pleinement affermi,
t dans Honorius son plus grand ennemi.

MUTIAN.

a-t-il pu pour ce fils qu'il n'ait pas daigné faire?
rang de ce qu'il est d'un seul degré diffère,
re un pas peut-être, et le trône est au bout.

STILICON.

degré l'en sépare, et ce degré c'est tout.
grandeur la plus vaste est toujours imparfaite,
nd d'un plus haut empire elle se voit sujette ;
e qu'à commander elle donne de droits
ant pas la douleur d'obéir une fois.
endant si tu veux blâmer mon injustice,
ge qu'Honorius lui-même est un complice,
ue par la rigueur d'un destin peu commun,
e deviens ingrat que pour en punir un.
s avoir au trône élevé son enfance,
re ses ennemis affermi sa puissance,
néreuse ardeur d'une illustre amitié,
tout sauvé par moi me devait la moitié.
s point que peut-être il me l'eût accordée,
ur prix de ma foi je l'eusse demandée ;
d sa sœur dans mon fils dédaigne un rang trop
me la refuser que ne me l'offrir pas. [bas,
que mon intérêt m'eût forcé d'entreprendre,
ur Euchérius j'eusse pu m'en défendre ;
enfin tous mes vœux ne se trouvent remplis
de l'avidité de voir régner ce fils.
astre dominant l'indispensable empire

A cet arrêt du sort me contraint de souscrire ;
Et dussé-je y périr, quoi qu'il doive en coûter,
Pour lui laisser un trône il faut l'exécuter.

MUTIAN.

Mais pourquoi lui cacher vos desseins de la sorte,
Si son seul intérêt à conspirer vous porte?
Devrait-il ignorer ce qu'on ose pour lui?

STILICON.

Oui, puisqu'à l'empereur il servirait d'appui [fasse
Et que, s'il peut l'apprendre, il n'est rien qu'il ne
Pour détruire un projet qui le met dans sa place.
D'ailleurs, aimant ce fils, je lui dois épargner
Tout ce qui le rendrait indigne de régner ;
La tendresse pour lui qu'il faut que je soutienne,
Aime à sauver sa gloire aux dépens de la mienne ;
Et comme le mépris qui s'attache à son rang,
Prend en lui pour objet la honte de mon sang,
Pour l'en justifier, sans noircir son estime,
Mon cœur à sa vertu veut bien prêter un crime,
Et pour le couronner, y courant sans effroi,
Le venger de l'affront d'être sorti de moi.

MUTIAN.

J'admire pour ce fils l'ardeur qui vous anime.
Mais songez-vous assez jusques où va ce crime,
Et que tout l'avenir condamnant sa fureur,
Ne l'examinera que pour en prendre horreur?

STILICON.

Va, va, si l'avenir ne lui fait point de grâce,
Il en louera du moins l'inébranlable audace,
Et rendra ce qu'il doit aux surprenants transports
Qui me font voir le crime, et braver les remords.
Peins-toi mon entreprise encor plus effroyable,
Une grande âme seule en peut être capable ;
Plus l'attentat est noir, plus son indignité
Veut du cœur le plus haut l'entière fermeté.
Des plus sacrés devoirs étouffer le murmure,
C'est à ses passions asservir la nature ;
Cet effort ne part point d'un courage abattu,
Et pour faire un grand crime il faut de la vertu.

MUTIAN.

Ce genre de vertu touche un peu trop votre âme.

STILICON.

Enfin tu veux en vain que j'en craigne le blâme,
La chose est résolue, et tout prêt d'éclater,
Un lâche repentir ne saurait m'arrêter.
Il faut, sans balancer, que dès cette nuit même
La mort d'Honorius couronne un fils que j'aime,
Rien ne peut mettre obstacle au dessein que j'en fais,
Je puis tout sur l'armée, on me craint au palais,
Et j'ai dans l'entreprise intéressé sans peine
Tous ceux dont le pouvoir l'eût dû rendre incertaine ;
Ainsi, pour voir l'effet que je m'en suis promis,
En secret chez Zénon assemble nos amis :
Zénon peut tout pour nous, et brûle d'entreprendre :
Dans une heure au plus tard j'aurai soin de m'y ren-
Et là, pour le succès d'un si hardi dessein, [dre ;
Nous choisirons ensemble et le temps et la main.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

PLACIDIE, LUCILE.

PLACIDIE. [pose,
Quoi, pour un trône offert par l'hymen qu'on pro-
Aux soins d'Euchérius je devrais quelque chose,
Et lui donnerais droit de pouvoir se flatter
D'avoir prêté la main à m'y faire monter?
Non, non, quand son conseil m'assure une couron-
Je me dois le refus dont la fierté t'étonne ; [ne,
Et tu prétends en vain que je puisse aujourd'hui
Faire paraître une âme aussi basse que lui.

LUCILE.
Quelle bassesse d'âme éclate dans ce zèle,
Dont l'ardeur toute pure au trône vous appelle?
Sans trop d'emportement, qu'y pouvez-vous blâ-

PLACIDIE. [mer?
La lâcheté d'un cœur qui feignit de m'aimer,
Et qui, du plus beau feu s'imposant la contrainte,
En affecta les soins sans en sentir l'atteinte.

LUCILE.
Soupçonner dans le sien des sentiments si bas,
C'est en prendre pour lui qu'il ne mérite pas.
Sitôt qu'à vos souhaits on offre un diadème,
Il fait gloire pour vous de se trahir soi-même ;
D'un hymen qui le perd il va presser l'aveu,
Et dans ce grand effort vous doutez de son feu?

PLACIDIE.
Par un éclat trompeur cet effort t'a charmée,
On doit tout immoler à la personne aimée;
Mais d'un indigne sort le coup le plus fatal,
Ne la fait point céder à l'espoir d'un rival.
Quand il faut que l'amour jusque-là se trahisse,
La révolte plaît mieux qu'un si grand sacrifice;
Et, quelque dur revers dont on soit combattu,
C'est aimer lâchement qu'avoir tant de vertu.

LUCILE.
Hé bien, sa lâcheté va jusques à l'extrême,
Si vous le haïssez, qu'importe qu'il vous aime,
Et par quel intérêt vous pouvez-vous fâcher
Qu'il affecte un amour qui ne vous peut toucher?

PLACIDIE.
Quel intérêt, hélas!

LUCILE.
Votre cœur en soupire?

PLACIDIE.
Ce soupir t'en dit plus que je n'en voulais dire;
Tu viens de trouver l'art de me le dérober.
Cache-toi la faiblesse où tu me vois tomber,
Lucile; et s'il se peut, te déguisant ma peine,
Prends un effet d'amour pour des marques de haine.

LUCILE.
Vous, de l'amour, madame?

PLACIDIE.
Étonne, étonne-toi
De ce qu'il faut enfin confier à ta foi.
J'aime, et ce feu secret qui contraint ma franchi
L'eût combattue en vain s'il ne l'eût pas surpris
Il l'a pu d'autant mieux que contre son ardeur
Mon orgueil me sembla répondre de mon cœur;
Et me fit négliger le soin de me défendre
D'estimer un sujet indigne d'y prétendre.
Ainsi d'Euchérius le zèle officieux
Cent fois sur sa vertu sut arrêter mes yeux; [me
J'en connus tout le prix, j'en goûtai tous les cha
Je me sentais émue, et n'en pris point d'alarme
De l'éclat de mon sang la jalouse fierté
Au milieu du péril faisait ma sûreté;
Sur un appui si faux mon âme trop crédule,
D'un chagrin inquiet rejeta le scrupule,
Et ne voulut pas voir que sous ce piège adroit
L'estime bien souvent va plus loin qu'on ne cro
J'en fis l'épreuve, hélas! quand je me crus capable
De rendre cette estime un peu moins favorable.
Vers un penchant si doux tout mon cœur empo
Trouva dans sa faiblesse une nécessité; [mon
D'un feu qu'il devait craindre il eut beau voir l'
Il voulut le combattre, et n'en eut pas la force;
Il vit bien que l'amour qu'il tâchait d'étouffer,
Avant qu'il se déclare est sûr de triompher.

LUCILE.
Mais si d'Euchérius l'hommage a su vous plair
Vous devez à ses vœux vous rendre moins contrair
Pourquoi fuir un hymen qui les peut couronner

PLACIDIE.
Tu me connais, Lucile, et peux t'en étonner?
Je t'en ai fait l'aveu, j'aime, et pour mon supplice
De l'erreur de mes sens mon cœur s'est fait complic
Et n'a pu résister à ces charmes flatteurs
Qu'étalent à l'envi de si doux imposteurs.
Mais celles de mon rang de leurs désirs maîtresses
Savent purger l'amour de ses moindres faiblesses
Et dérober sa flamme aux douceurs de l'espoir,
Quand il trahit leur gloire, ou blesse leur devoir.
Euchérius me plaît, mais ce que je suis née
Dans un si vaste orgueil pousse ma destinée,
Qu'un trône seul offert à mes brûlants désirs
Me peut faire, sans honte, avouer ses soupirs.
Mais que dis-je? Sur lui si j'obtiens quelque em
Par son lâche conseil il cherche à s'en dédire;
Et j'ai cru bien en vain qu'il avait mérité
Les dédains où pour lui j'excitais ma fierté.
Oui, s'il t'en faut montrer l'aveuglement extrême
Je ne l'ai dédaigné que parce que je l'aime,
Et qu'un pareil refus balançant son destin,
Lui pouvait à l'empire ouvrir quelque chemin.
L'empereur Gratian pour une moindre cause
Daigna le partager avecque Théodose ;
Et ce fameux exemple eût pu seul aujourd'hui
Forcer Honorius à faire autant pour lui.
Les soins qu'eut Stilicon d'élever son enfance,
Méritaient pour son fils cette reconnaissance;

Et ce n'est qu'à ce prix qu'osant me déclarer,
J'eusse promis l'aveu qu'on lui fait espérer.
Mais quand pour Alaric j'apprends qu'il s'intéresse,
Mon cœur ne saurait trop condamner ma bassesse;
Et mon orgueil honteux qu'on ait pu l'abuser...

LUCILE.

Écoutez-le, madame, avant que l'accuser,
Le voici qui paraît.

SCÈNE II

PLACIDIE, EUCHÉRIUS, LUCIE.

PLACIDIE.

J'apprends avec surprise
Que l'espoir d'Alaric par vous se favorise;
Mais de mes sentiments c'est assez mal juger
D'avoir cru que ce zèle eût de quoi m'obliger.
Dans le rang que je tiens j'ai l'âme un peu trop vaine
Pour vouloir vous devoir la qualité de reine,
Et forcer mon courage au lâche abaissement
D'écouter vos conseils sur le choix d'un amant.

EUCHÉRIUS.

C'est donc ce qui manquait à ma disgrâce extrême,
Que quand ce triste cœur s'immole à ce que j'aime,
Cet effort que ma flamme en vain a combattu
N'eût que le faux éclat d'une lâche vertu?
Persistez à mes vœux d'être toujours contraire,
J'ai mérité la mort quand je n'ai su vous plaire;
Et je dois croire égal d'en recevoir les coups,
Ou d'un hymen funeste, ou de votre courroux.

PLACIDIE.

J'y pourrais consentir sans qu'on vous crût à plaindre.
Qui peut le conseiller n'a pas lieu de le craindre,
Et s'offre à voir d'un œil pleinement satisfait
Le succès d'un accord dont il presse l'effet.

EUCHÉRIUS.

Dites que votre haine enfin trop endurcie
Par l'excès d'un beau feu ne peut être adoucie,
Et que son injustice aime à se déguiser
Ce qu'aujourd'hui pour vous le mien m'a fait oser.
J'espérais que par là nous la verrions s'éteindre,
Que n'ayant pu m'aimer vous daigneriez me plaindre,
Et que pour vous servir prêt à quitter le jour,
La pitié m'obtiendrait ce que n'a pu l'amour.
Mais comme les mépris dont ma flamme est suivie
A d'éternels malheurs avaient livré ma vie,
Ce que sur mes désirs ma vertu fait d'effort,
Ne vaut pas qu'un soupir soit le prix de ma mort.

PLACIDIE.

Sur quelle étrange erreur cette plainte est formée;
A cause qu'on me cède on croit m'avoir aimée;
Et toute mon estime est le moins que je doi
A l'indigne attentat qu'on veut faire sur moi?

EUCHÉRIUS.

Quoi, vous croyez assez l'aigreur qui vous anime
Pour traiter d'attentat un conseil magnanime,
Et m'attacher à vous, sans me considérer,
C'est démentir l'ardeur que j'ai su vous jurer?
Non qu'en un rang égal j'eusse pu me résoudre
D'attirer sur mon feu ce dernier coup de foudre,
Mais je suis sans murmure un ordre si fatal
Quand je vous cède au trône, et non à mon rival.
Je l'avouerai pourtant, à quoi que je m'apprête,
Le déplaisir affreux de vous voir sa conquête,
N'aigrira pas si peu la douleur d'un amant
Qu'à sa triste disgrâce il survive un moment;
Mais puisqu'un sceptre seul peut remplir votre attente,
Je mourrai trop heureux de vous laisser contente;
Et du moins ce succès de vos plus chers désirs,
Mêlera quelque joie à mes derniers soupirs.

PLACIDIE.

Par trop d'aveuglement ta passion me brave,
Renonçant à mon cœur tu le fais ton esclave;
Et de ton désespoir suivant l'injuste loi,
Tu prends droit de donner ce qui n'est pas à toi.
Connais, Euchérius, connais mieux ta princesse,
Si de l'ambition la noble ardeur me presse,
Un trône n'est pas tant qu'il me doive coûter
La honte du secours qui m'y ferait monter.
Quel zèle injurieux, quelle vertu maligne,
Brigue pour moi le rang dont ma naissance est digne,
Et te fait hasarder un téméraire effort
Pour attirer sur toi la gloire de mon sort?
Doutes-tu qu'en secret mon rang ne me réponde
D'élever mon destin à l'empire du monde,
Et que son juste orgueil ne porte mes regards
Jusqu'à pouvoir un jour lui laisser des Césars?
Règle mieux tes conseils, et bornes-en l'audace,
Je ne veux rien devoir où je puis faire grâce;
Et, si toujours le trône échauffe mon désir,
Il est des rois pour moi quand je voudrai choisir.

EUCHÉRIUS.

Je sais qu'il n'en est point à qui l'amour n'ordonne
De venir à vos pieds abaisser leur couronne;
Et du choix d'Alaric si j'ai paru jaloux,
C'est sans m'être flatté de rien faire pour vous.
J'ai voulu seulement par une mort plus prompte,
D'un hommage odieux vous épargner la honte,
Et dérober ce cœur qui se sent trop charmer,
Au crime glorieux de vous oser aimer.
Vous en donnez l'arrêt, c'est à moi de le suivre;
Mais pour cesser d'aimer, je dois cesser de vivre;
Et l'hymen dont l'horreur accable mon amour,
Est le plus sûr moyen de me priver du jour.

PLACIDIE.

Moi, j'ai fait quelque effort pour éteindre en ton âme
Ce que tes vœux offerts m'y firent voir de flamme,
Et l'aigreur dont tu crois qu'elle ait dû m'animer
Ne t'aurait pu souffrir la liberté d'aimer?

EUCHÉRIUS.

Qu'a donc fait ce mépris à mes vœux si contraire?

PLACIDIE.

Il a dû te défendre un espoir téméraire;
Mais en vain ton amour en craindrait la rigueur,
Il part de ma naissance, et non pas de mon cœur;
Et la gloire d'aimer sans voir rien à prétendre,
Est le plus digne prix qu'un beau feu doive attendre.

EUCHÉRIUS.

Le mien de cette gloire est pleinement charmé;
Mais, hélas! aime-t-on sans vouloir être aimé?

PLACIDIE.

Ne crois pas que jamais l'orgueil du diadème
Relâche une princesse à confesser qu'elle aime,
Et que sur ses désirs son rang puisse si peu,
Qu'il la laisse descendre à ce honteux aveu.
Mais comme d'injustice il la rend incapable,
Il faut examiner ce qu'on a d'estimable,
Voir en soi ce qu'en eux les vrais héros ont eu,
Le convaincre en secret de toute leur vertu,
S'en pouvoir applaudir, et, sur un si bon signe,
Se répondre du cœur dont l'on se trouve digne.
Non qu'enfin ce ne fût un bonheur assez vain
De mériter ce cœur sans mériter la main; [dre,
Mais c'est toujours beaucoup à qui n'y peut préten-
Qu'au seul crime du sort ayant droit de s'en prendre,
On ne lui puisse au moins dans un malheur si grand,
Reprocher qu'un défaut dont il n'est pas garant.

EUCHÉRIUS.

Ah, si par ce défaut ma passion extrême...

PLACIDIE.

Adieu, l'empereur vient. Aime, j'y consens, aime;
Mais, si tu t'y résous, quoi qu'il faille endurer,
Sachant ce que je suis, aime sans espérer.

SCÈNE III

HONORIUS, EUCHÉRIUS, SUITE DE L'EMPEREUR.

HONORIUS, *à sa suite.*

Qu'on s'éloigne de nous.

EUCHÉRIUS.

Seigneur, dans quelle crainte
Me jette le chagrin dont votre âme est atteinte!
Je le vois qui s'explique au trouble de vos yeux.

HONORIUS.

Prends, et lis, ce billet te l'expliquera mieux.

EUCHÉRIUS, *lit.*

« Malgré mille bienfaits une main trop ingrate
Vous doit à sa fureur cette nuit immoler;
De peur qu'avant ce temps l'entreprise n'éclate,
Devant aucun témoin je n'ose vous parler.
Beaucoup dans le palais favorisent le traître;
Et si vous voulez le connaître,
Faites qu'en secret et sans bruit
Dans votre cabinet je puisse être conduit.

« ZÉNON. »

Que contre vous, seigneur, une main parricide...
Mais vous savez le nom du lâche, du perfide,
Et vous aurez appris l'ordre de l'attentat?

HONORIUS.

On n'ose me parler de peur de faire éclat;
Et pour fuir ce péril, c'est par l'impératrice
Que ce billet reçu m'en a donné l'indice,
Avec tant de secret qu'on lui peint tout perdu,
Si l'on peut découvrir qu'il m'ait été rendu.
Elle-même, ignorant quel avis on me donne,
S'alarme pour l'État, et non pour ma personne;
Et du trouble où me jette un coupable projet,
Le seul Euchérius sait encor le sujet.

EUCHÉRIUS.

Il faut le prévenir, mais un si prompt orage
Par l'effroi du péril fait trembler mon courage;
Et mon zèle d'ailleurs l'osant examiner,
Dans l'avis de Zénon voit tout à soupçonner.
Ce dangereux esprit m'est suspect d'artifice,
Et, vous donnant du crime un imparfait indice,
Le secret qu'il demande engage à présumer
Qu'il peut convaincre mal ceux qu'il craint à [nommer

HONORIUS.

Qui te fait dans Zénon croire tant de bassesse?

EUCHÉRIUS.

Le peu que pour l'État je sais qu'il s'intéresse;
Son zèle en vain pour vous cherche à se signaler.
Qui peut rendre un billet aurait pu vous parler;
Et même en ce billet par quelle politique
Vous taire les auteurs d'un crime qu'il explique?
Un perfide, un ingrat, malgré mille bienfaits,
S'engage contre vous aux plus noirs des forfaits
S'il vous fallait par là deviner le coupable,
Qui craindrait plus que moi d'en être cru capable
Je tiens de vos bontés un sort si glorieux...

HONORIUS.

Ah! C'est pousser trop loin un scrupule odieux;
Sur ta fidélité je prends toute assurance;
Et, pour te faire voir quelle est ma confiance,
Tout ce que j'apprendrai d'un attentat si noir,
C'est par toi seulement que je le veux savoir.
Va-t'en trouver Zénon, dis-lui que je t'envoie,
Puisqu'il est dangereux qu'au palais il me voie;
Et pour en être cru lui montrant ce billet,
Du sort qu'on me prépare obtiens tout le secret,
Je le saurai de toi.

EUCHÉRIUS.

Tant de bonté m'accable,
Seigneur, mais s'il s'obstine à taire le coupable?

HONORIUS.

Ne crains pas qu'il refuse à s'ouvrir avec toi,
Il sait trop quel secret je confie à ta foi;
Et suspect s'il me parle, il n'aura pas de peine
A m'avertir par toi de celui qui le gêne.
Marcellin vient ici, va, ne perds point de temps
Ton zèle me répond de tout ce que j'attends.

SCÈNE IV

HONORIUS, MARCELLIN.

HONORIUS.

As-tu porté mon ordre?

MARCELLIN.

Oui, seigneur, et la trêve
Fait naître pleine joie à voir qu'elle s'achève.
De l'orgueil d'Alaric tous vos chefs indignés,
Formaient d'indignes vœux que vous leur épargnez

Et j'admire l'ardeur que chacun d'eux prépare
A triompher d'un Goth, à chasser un barbare.
La princesse le sait, et je viens de la voir,
Mais rien dans ce revers n'a paru l'émouvoir;
Et d'un trône échappé la disgrâce éclatante
Lui laisse pour sa perte une âme indifférente.

HONORIUS.

Son orgueil s'étudie à paraître adouci,
Mais je vois Stilicon, laisse-nous seuls ici.

SCÈNE V

HONORIUS, STILICON.

HONORIUS. [flamme,

Approche, et si toujours la même ardeur t'en-
Viens juger de ma peine au trouble de mon âme.
On nous hait, Stilicon, et tes sages avis
En tout temps pour l'État écoutés et suivis,
Dans mon gouvernement mêlent tant de faiblesse,
Que Rome se trahit d'en souffrir la bassesse.

STILICON.

Quoi, seigneur, l'insolence irait jusqu'à l'abus?
On s'emporte à la plainte? On murmure?

HONORIUS.

On fait plus;
Et par une fureur que cette haine inspire,
On en veut à mes jours, Stilicon, on conspire.

STILICON.

On conspire, seigneur?

HONORIUS.

Qui l'eût jamais pensé,
Qu'un perfide à ma mort se fût intéressé,
Et que né dans le trône où m'affermit ton zèle,
J'y dusse redouter une main infidèle?
En vain l'ordre du ciel a daigné m'y placer,
Tes soins m'en firent digne, et l'on m'en veut chas-

STILICON. [ser.

Non, seigneur, ce seront de ces vaines alarmes
Qui servent d'un beau règne à redoubler les char-
Et qui, par leur menace étonnant les esprits, [mes,
Du bien que l'on possède étalent mieux le prix.
L'apparence qu'un prince et si grand et si juste,
Que bien moins que son rang sa vertu rend auguste,
Chéri de tout son peuple, adoré dans sa cour,
Autorisât la haine à le priver du jour?

HONORIUS.

Il l'a fait toutefois, et Zénon...

STILICON.

Quoi, le traître,
Zénon, l'ingrat Zénon attente sur son maître?
Et ce que tout l'enfer verrait avec horreur,
Il cherche à s'immoler un si bon empereur?
Ah! sans daigner l'ouïr, de peur qu'il vous fléchisse,
Ne commettez qu'à moi l'ordre de son supplice,
Et ne vous laissez pas la triste liberté
De consulter son crime avec votre bonté.

HONORIUS.

A trop d'emportement ton zèle te dispense,
Tu parles de supplice où je dois récompense;
Et ton avidité d'en voir punir l'auteur,
Impute un parricide à mon libérateur.
Oui, bien loin que Zénon à ma mort s'autorise,
C'est lui dont je reçois l'avis de l'entreprise;
Et sa fidélité, qu'il n'a pu démentir,
Du péril que je cours cherche à me garantir.

STILICON.

Il vous en donne avis? Mais achevez de grâce,
De quel lâche assassin doit-on craindre l'audace?

HONORIUS.

C'est ce que son billet ne m'a point fait savoir.

STILICON.

Et je m'arrête encor? Seigneur, il faut le voir;
Ignorant le coupable on pourrait vous surprendre.

HONORIUS. [prendre;

L'ordre est donné, demeure, on me va tout ap-
Et du nom d'un ingrat tu prends un vain souci,
Si devant toi son crime est prêt d'être éclairci.
Mais quel est ce désordre où ton cœur s'abandonne?
Tu sembles interdit? Ton courage s'étonne?

STILICON.

Quoi, quand la trahison cherche à vous accabler,
Je le pourrais, seigneur, apprendre sans trembler?
Théodose à mes soins commit votre jeunesse,
Et ce cœur a pour vous conçu tant de tendresse,
Que redoutant un coup dont j'ignore le bras,
Dans l'horreur du péril je ne me connais pas.
Le secret de Zénon me tient l'âme à la gêne,
Vous aurez ordonné sans doute qu'on l'amène;
Et je crains pour cet ordre où vous vous assurez,
Que vous n'ayez choisi quelqu'un des conjurés.
Souvent pour mieux trahir le plus zélé peut feindre.
Enfin tout m'est suspect où je vois tout à craindre;
Et je plains votre sort si, sans plus différer,
Moi-même de Zénon je ne cours m'assurer.
Vos jours sont précieux, le péril est extrême;
Et je ne puis ici me fier qu'à moi-même.
Permettez donc, seigneur...

HONORIUS, *l'embrassant.*

O prince trop heureux
D'avoir dans sa disgrâce un ami généreux!
Que l'entreprise éclate aussitôt qu'elle est sue,
Ne m'abandonne point, et j'en crains peu l'issue.
Ta vue est un secours qui m'en ôte l'effroi,
Et pour la renverser il me suffit de toi. [donne;
Mais en vain pour Zénon tu crains ce que j'or-
Vois celui qui paraît, veux-tu qu'on le soupçonne?

STILICON.

Ah, seigneur!

SCÈNE VI

HONORIUS, STILICON, EUCHÉRIUS.

HONORIUS.

As-tu su le nom de l'assassin?
Parle, et devant ton père éclaircis mon destin.

EUCHÉRIUS.

Seigneur, j'ai vu Zénon, et tâché de l'apprendre,

Dans la cour du palais il s'était venu rendre,
Où l'ayant à l'écart adroitement tiré,
Je demande pour vous quel bras a conspiré.
Il en paraît surpris, son visage se trouble,
A me voir son billet sa surprise redouble;
Il demeure pourtant d'accord de l'attentat;
Mais me l'éclaircir mieux serait trahir l'État,
Il suffit que je sache un complot si funeste;
Et ce n'est qu'à vous seul qu'il peut dire le reste.

HONORIUS.

Zénon ne t'a rien dit?

STILICON.

Et tu n'as point pressé?

EUCHÉRIUS.

J'ai tenté cent efforts, et n'ai rien avancé.
J'ai beau de l'entreprise examiner la rage,
Il ne peut là-dessus s'expliquer davantage,
Ce que par son aveu je crois justifier,
C'est à vous seulement qu'il le doit confier;
Et même je vous livre à la fureur d'un traître,
Si je découvre ailleurs ce qu'on m'en fait connaître.
Il m'engage au secret; et, pour se voir sans bruit
Par des lieux dérobés près de vous introduit,
Comme sans nouvel ordre il n'y saurait prétendre,
Dans le bois du jardin il est allé l'attendre.

HONORIUS.

Zénon ne te dit rien, et veut m'entretenir?

STILICON.

Ah, seigneur, que de maux s'offrent à prévenir!
Zénon cherche à vous perdre, et de son artifice
Mon fils trop imprudent s'est rendu le complice,
Puisqu'enfin son silence étant à redouter,
Pour fuir toute surprise il devait l'arrêter.

EUCHÉRIUS.

J'ai craint que cet éclat fît sur l'heure entreprendre.

HONORIUS.

Quoi, jusque sur un fils ton soupçon peut descendre?

STILICON.

Non, seigneur, de mon sang l'exacte pureté
Ne me répond que trop de sa fidélité;
Et si pour la noircir il était assez lâche,
Ma main dans tout le sien en laverait la tache.
Mais s'agissant d'apprendre un si noir attentat,
La plus faible imprudence est un crime d'État;
C'est hasarder ensemble et vos jours et l'empire.

HONORIUS.

Tu crois donc que Zénon...

STILICON.

Oui, je crois qu'il conspire,
Et ne veut sans témoins vous voir et vous parler,
Que pour prendre son temps à vous mieux immoler.
Je connais dans la cour ce qu'il a fait de ligues;
Et, pour peu qu'au palais il ait formé d'intrigues,
Si de votre personne il nous tient éloignés,
Vos gardes par ses soins se trouveront gagnés.
Ne lui donnez point lieu de vous pouvoir sur-[prendre.

HONORIUS.

Quoi, sur un seul soupçon refuser de l'entendre?

STILICON.

Non; mais comme pour vous on doit s'en prévaloir,
Faites changer la garde avant que de le voir,
Ôtez à son espoir ce moyen de vous nuire;
Et quand auprès de vous on le viendra conduire,
Donnant ordre au passage à le faire arrêter,
Quel que soit son secret, forcez-le d'éclater.

HONORIUS.

Ah, que ne dois-je pas à ta rare prudence!
Elle assure mes jours contre la violence,
Je t'en laisse le soin, ordonne sur ce point,

(*A Euchérius.*)

Change, dispose, agis. Toi, ne me quitte point.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

HONORIUS, EUCHÉRIUS.

HONORIUS.

Dissipe, Euchérius, dissipe ces alarmes;
Quand Zénon hautement prendrait enfin les armes,
Et qu'auteur d'un complot dont il te voit instruit,
Il voudrait par la force en recueillir le fruit,
D'un si hardi dessein quelle que fût la suite,
Je plaindrais mon malheur sans blâmer ta conduite,
Puisqu'un destin égal était à redouter
De l'aveugle chaleur qui l'eût fait arrêter.
A voir par cet éclat la trame découverte,
Soudain les conjurés eussent pressé ma perte,
Et précipitant tout auraient jeté mes jours
Dans un péril plus grand que celui que je cours.
Tu m'en as épargné la triste certitude.

EUCHÉRIUS.

La crainte à mon esprit en est toujours bien rude:
Et, pour être sans trouble en de tels attentats,
Le coup seul trop souvent fait connaître le bras.

HONORIUS.

C'est dans la trahisons un péril ordinaire,
Mais nous le préviendrons par les soins de ton père,
Le voici qui déjà l'aura su détourner.

SCÈNE II

HONORIUS, STILICON, EUCHÉRIUS.

HONORIUS.

Hé bien, Zénon vient-il?

STILICON.

On va vous l'amener,
Seigneur, et Mutian s'est chargé de le prendre
Où lui-même au jardin a promis de se rendre.
Sans en savoir la cause il doit secrètement
Le conduire de là dans cet appartement,

Où nous le forcerons, quel qu'en soit le mystère,
D'expliquer hautement ce qu'il a voulu taire.
Ainsi, coupable ou non, seigneur, vous l'allez voir,
Sans que les conjurés en puissent rien savoir;
Et quand même sur l'heure ils le pourraient appren-
[dre,
En vain à force ouverte ils voudraient entreprendre,
J'ai su pourvoir à tout, et mes ordres secrets
M'assurent de la ville ainsi que du palais.

HONORIUS.

O zèle qu'à jamais il faudra qu'on admire!
Une seconde fois je te devrai l'empire.
Tes soins dans mon enfance à maintenir mes droits
M'avaient su conserver le rang où je me vois;
Par eux Rome toujours respecta mon peu d'âge;
Et maintenant qu'un traître à conspirer s'engage,
La même ardeur encor s'intéressant pour moi...
Mais je vais mieux savoir tout ce que je te doi,
J'aperçois Mutian.

STILICON, *à part.*

Ciel! De quelle disgrâce
Par un retour si prompt reçois-je la menace?
Peut-il au rendez-vous s'être déjà trouvé.

SCÈNE III

HONORIUS, STILICON, EUCHÉRIUS, MUTIAN, MARCELLIN, SUITE.

MUTIAN.

Ah, seigneur! Savez-vous le malheur arrivé?
Zénon...

HONORIUS.

Hé bien, Zénon?

STILICON.

Voudrait-il entreprendre?
Parlez.

MUTIAN.

Dans le jardin je songeais à me rendre,
Quand le nom de Zénon que suivent de longs cris,
M'arrêtant tout à coup, me laisse tout surpris:
Je quitte l'escalier, et ce grand bruit m'engage
A détourner mes pas vers cet obscur passage,
Dont le sentier étroit, éclairé d'un faux jour,
Jusqu'en ce cabinet offre un secret détour.
Là, tout saisi d'horreur d'une triste rencontre,
Je cherche à démentir ce que mon œil me montre,
De trois coups de poignards qui lui percent le flanc,
L'infortuné Zénon tout baigné dans son sang...

HONORIUS.

Zénon est mort? Ah, ciel!

EUCHÉRIUS.

Quoi, Zénon...

STILICON.

O disgrâce!
Mais enfin?

MUTIAN.

Je m'approche, et chacun me fait place.
En lui prenant la main je me la sens presser,
Un reste de vigueur semble se ramasser;
Je l'entends qui soupire.

STILICON.

O succès favorable!
Il a parlé sans doute, et nommé le coupable?

MUTIAN.

Il l'a voulu du moins; mais l'effort qu'il y fait
Hâte sa destinée, et trompe mon souhait;
Il expire.

STILICON.

Et du crime on n'a pu rien connaître?

MUTIAN.

Beaucoup l'environnaient lorsqu'on m'a vu paraî-
[tre,
Je m'en informe à tous; mais, tous le croyant mort,
Sans en avoir rien su, plaignaient son triste sort.

HONORIUS.

Le mien est plus à plaindre: et dans cette disgrâce
Les funestes soupçons où mon cœur s'embarrasse,
Avecque tant d'horreur en confondent l'espoir,
Qu'il n'ose examiner ce qu'il craint de savoir.
Euchérius a su l'avis que l'on me donne,
Zénon qu'il va trouver ne lui nomme personne,
Il ne l'arrête point; et lorsqu'il est mandé,
Ce malheureux Zénon se trouve poignardé!
Hélas! Comme à le voir c'est toi seul que j'emploie,
Lui mort, Euchérius, que faut-il que je croie?
As-tu juré ma perte, et son sang répandu
Te rend-il ton secret quand le mien est perdu?

EUCHÉRIUS.

Me soupçonner, seigneur, moi?

HONORIUS.

Que puis-je donc faire?
Si je veux t'excuser, je condamne ton père;
Et le fatal soupçon qui m'accable aujourd'hui
Ne s'éloigne de toi que pour tomber sur lui.
Du crime dont Zénon m'a donné connaissance,
Seuls vous avez reçu tous deux la confidence;
Et mon malheur est tel, que mon sort le plus doux
Est d'avoir quelque lieu de douter entre vous.
Doutons, puisque par là du moins en apparence
Le criminel encor garde quelque innocence.
Dures extrémités où je me vois réduit!
Ce que je dois à l'un est par l'autre détruit,
Tous deux contre un ingrat m'ont fait voir même
[zèle;
Mais si dans mon malheur l'un m'est encor fidèle,
Mon cœur est sur ce choix contraint de balancer;
Il a peur de punir s'il veut récompenser,
Et n'ose à l'innocent se rendre favorable,
De crainte en le cherchant de trouver le coupable.
Qui que tu puisses être, ô coupable trop cher,
Qui confondant ton crime, as l'art de te cacher,
Dût l'erreur où je suis me devenir funeste,
Laisse m'en la douceur, c'est tout ce qui me reste.
Cette incertaine mort dont je suis menacé,
Me plaît mieux que la tienne où je serais forcé;
Et je n'ai point à craindre un destin plus contraire,
Qu'être réduit à perdre une tête si chère;
De tous ses coups pour moi c'est là le plus affreux.
Pour couvrir le coupable offre-m'en toujours deux.

Empêche l'innocent de se faire connaître,
Et parais-le du moins, puisque tu ne peux l'être.

STILICON.

Ah! seigneur, dans l'horreur dont je me sens frappé
Pardonnez si mon trouble est si tard dissipé;
Et si tant de bontés m'arrachent avec peine
Le déplorable aveu qui m'acquiert votre haine.
Je le nierais en vain, le crime est avéré,
Euchérius ou moi nous avons conspiré,
Le malheur de Zénon en convainc l'un ou l'autre;
Et quand son sang versé marque la soif du vôtre,
Un scrupule douteux retient trop votre bras,
Si le coupable l'est, le crime ne l'est pas.
Il faut punir, seigneur, et, sans incertitude,
Votre courroux m'en doit la peine la plus rude,
Puisqu'armant contre moi sa plus fière rigueur,
Vous êtes sûr d'en perdre, ou la cause, ou l'auteur.
D'une ou d'autre façon ma mort est nécessaire,
Je suis par moi coupable, ou le suis comme père,
Qui, détournant de moi l'attentat entrepris,
Ne puis être innocent des crimes de mon fils.
C'est moi qui dans son cœur, lui donnant la naissance,
En dois avoir jeté l'effroyable semence,
Enraciné l'instinct, et coulé dans son sang
L'abominable ardeur de vous percer le flanc.
Comme avecque la vie il l'a de moi reçue,
De ce sang malheureux la source est corrompue;
Et si rien jusqu'ici n'en semble être connu,
C'est que de mes forfaits le temps n'est pas venu.
Que ma mort au plus tôt, seigneur, vous en délivre,
Ils pourraient éclater si vous me laissiez vivre;
Et cédant au destin qui nous entraîne tous,
Ma main peut-être, hélas! attenterait sur vous.
Ainsi, puisque ce sang me rend de tout capable,
Vous pouvez sans erreur me traiter en coupable,
Prononcez, et, par là, daignez me dérober
Au péril des forfaits où je pourrais tomber.

HONORIUS.

Qu'en vain en t'accusant ta tendresse de père
Veut accroître une erreur qui me serait trop chère,
Si dans ce qu'à mes yeux ta vertu vient offrir,
Cent preuves de ta foi me la pouvaient souffrir!
Qui s'est dans mon jeune âge empêché d'entreprendre,
Ne me peut envier ce qu'il a su me rendre;
Et plus à ces clartés je tâche à résister,
Moins leur cruel état me permet de douter.
Je vois... Te le dirai-je, et ma juste colère...

STILICON.

Oui, seigneur, accablez un misérable père,
Sur ce cœur affligé portez les derniers coups,
Tout ce que vous voyez je le vois comme vous.
Hélas! Où m'emportait une indigne tendresse?
J'ai mérité l'arrêt dont la douleur vous presse;
Mais cette triste mort dont j'attends le secours,
Sans une autre victime assure mal vos jours.
En vain sur moi d'abord la nature incertaine,
De l'attentat d'un fils voulait jeter la peine,
Et me persuader, pour lui servir d'appui,
Qu'il s'expierait assez si je mourais pour lui.
Je dois mourir sans doute, et d'un forfait si lâche
Il faut que tout mon sang efface enfin la tache;
Mais ce fils trop perfide, et toutefois trop cher,
A sa peine par là ne se peut arracher.
Qu'il périsse l'ingrat, dont la rage secrète
Par votre seule mort se peut voir satisfaite.
Voilà, voilà, seigneur, où l'amour l'a réduit,
De ses vœux, sans un trône il attend peu de fruit.
La princesse obstinée à dédaigner sa flamme
N'abaisse qu'à ce prix la fierté de son âme;
Et le lâche, aux transports d'un criminel espoir,
A laissé contre vous séduire son devoir.

EUCHÉRIUS.

Et mon père lui-même aide au sort qui m'accable?

HONORIUS.

Pour te faire innocent nomme donc un coupable.
Je n'attache sur toi mes soupçons qu'à regret;
Mais qui peut de Zénon avoir su le secret?

EUCHÉRIUS.

Tantôt en lui parlant, seigneur, de l'entreprise,
J'ai vu sur son visage une extrême surprise;
Et comme cent témoins la pouvaient observer,
Quelqu'un en le perdant aura cru se sauver.
Souvent à prévenir la défiance engage.

HONORIUS.

Ah! Si de ta fureur sa mort n'était l'ouvrage,
C'est vers ce rendez-vous l'un à l'autre donné,
Qu'une barbare main l'aurait assassiné.
Dans le bois du jardin loin de t'aller attendre,
Ici seul en secret il cherchait à se rendre.
Se défiant des lieux où tu veux l'attirer,
Sa foi pour m'avertir n'a plus à différer,
Et lorsque pour me voir à tout il se hasarde,
Dans un obscur passage un traître le poignarde.

EUCHÉRIUS.

Prenant un rendez-vous il a su m'abuser;
Mais de sa mort par là me doit-on accuser?

HONORIUS.

Fais croire si tu peux ces preuves trop grossières;
Pour voir ton crime, hélas! j'ai bien d'autres lumières.
Zénon à me parler voit le péril trop grand,
Il hasarde un billet qu'en secret on me rend;
L'impératrice en vain de se taire est capable,
De peur qu'elle ne l'ouvre il cache le coupable,
Et ne l'aurait pas tu, s'il n'eût craint qu'en effet
La sœur n'aidât du frère à couvrir le forfait.
D'ailleurs, lorsque j'élève un si rare service,
Tu me le fais soudain soupçonner d'artifice;
Si j'accuse un ingrat qui viole sa foi,
Tu prévois qu'il s'apprête à parler contre toi;
Tant de précaution marque une indigne ruse.
Qui se trouve innocent ne craint point qu'on l'accuse;
Et ce qui te convainc, tu te vois dédaigner
Si tu ne mets ma sœur en état de régner.
Mes jours sacrifiés flattent ton espérance,
Sans haïr ta personne elle hait ta naissance:
Et ma mort t'assurant le pouvoir souverain,
Il faut percer mon cœur pour mériter sa main.
Tu t'y résous enfin, et l'ardeur qui t'entraîne...

STILICON.

O crime, dont l'horreur ne se conçoit qu'à peine!
M'en as-tu vu capable, et honteux d'obéir,
As-tu reçu de moi l'exemple de trahir?
Quand le lâche Rufin arma contre son maître,
Me trouva-t-on trop lent à prévenir ce traître;
Et d'un peuple depuis enclin aux remuements,
Quel autre a mieux que moi calmé les mouvements?
Que dans le plus beau sort souvent la chute est [prompte;
J'ai vécu glorieux pour mourir dans la honte,
Et voir le ciel lassé de me servir d'appui,
Confondre ma vertu dans le crime d'autrui.

HONORIUS.

Va; tu le crains en vain; mais, toi, pour ta défense,
Ingrat, dédaignes-tu de rompre le silence?

EUCHÉRIUS.

Que vous dirais-je, hélas! qui pût me secourir?
Je suis né malheureux, et je cherche à mourir.

STILICON.

Quoi, ton malheur, perfide, est toute ton excuse?

EUCHÉRIUS.

Un père me condamne, et mon maître m'accuse,
A leurs justes soupçons que pourrais-je opposer?
Je vois que l'apparence aide à les abuser,
Et que ce cœur surpris d'un crime abominable,
Ne peut être innocent s'ils l'estiment coupable.

HONORIUS.

Donc ta rage te plaît, et pour mieux en jouir,
Par ces déguisements tu me crois éblouir?
Non, non, contre un soupçon si fort, si légitime,
Ne te défendre point, c'est redoubler ton crime;
Dis qu'en te séduisant l'amour t'y sut forcer;
Et par ton repentir tâche de l'effacer.

EUCHÉRIUS.

Pour effacer celui dont votre erreur m'accuse,
Il faut du sang, seigneur, et non pas une excuse;
Et tout le mien suffit à peine à l'expier,
Si le destin s'obstine à le calomnier.
Il a juré ma perte, et de sa violence
Je ne puis appeler qu'à ma seule innocence.
Qui fuit plus que la mort de telles trahisons,
Jamais à s'en purger ne trouve de raison;
Surpris d'être accusé, dans l'abus qui l'opprime,
Par son silence seul il repousse le crime,
Et stupide et muet en des soupçons si bas,
Prouve son innocence à ne la prouver pas.

HONORIUS.

Hé bien, ingrat, hé bien, sois ferme à ne rien dire;
Voudras-tu point encor nier que l'on conspire,
Qu'un traître ose attenter?

EUCHÉRIUS.

On le nierait en vain,
Zénon assassiné rend le crime certain;
Mais à quelques soupçons qu'il expose mon zèle,
J'ignore le coupable, et je vous suis fidèle.

STILICON.

Quoi, lâche, sur ton cœur le remords ne peut rien?

HONORIUS.

Dérobe-le toujours aux tendresses du mien;
Voici par qui sans toi nous pourrons tout apprendre.

EUCHÉRIUS

Quoi, vous croyez, seigneur...

HONORIUS.

Je ne puis plus l'entendre.
Qu'on le tienne en lieu sûr, Marcellin.

EUCHÉRIUS.

Mon souci
N'est pas...

HONORIUS, *à Marcellin.*

Suivez votre ordre, et l'éloignez d'ici.

SCÈNE IV

HONORIUS, THERMANTIE, PLACIDIE.
STILICON, MUTIAN, LUCILE.

HONORIUS, *à Thermantie.*

Ah, madame!

THERMANTIE.

Ah, seigneur! Que vient-on de me dire?

HONORIUS.

Ce qui m'arrache l'âme, Euchérius conspire,
Et l'ingrat, qu'au remords en vain j'ai cru forcer,
Aime son crime assez pour ne rien confesser;
Mais ma sœur nous en peut éclaircir l'entreprise.

PLACIDIE.

Lui, conspirer, seigneur?

HONORIUS.

En êtes-vous surprise?
Et vous étonnez-vous que pour vous mériter
Au trône de son maître il aspire à monter?
La loi qu'à son amour votre orgueil en impose,
Soutient avec éclat le sang de Théodose,
Et ces dignes complots dont je préviens les coups,
Remplissent la fierté qu'il exige de vous.

PLACIDIE.

Si j'ai tout le pouvoir qu'en moi vous semblez crain-[dre,
Cette fierté, seigneur, m'autorise à me plaindre,
Et prendre pour affront l'indigne emportement
Qui dans un criminel veut trouver mon amant.
L'amour qu'à ses pareils une princesse imprime,
Rend le cœur qu'il occupe incapable de crime;
Et pour Euchérius ce droit est si puissant,
Que s'il m'aime en effet, il doit être innocent;
Ma vertu fait sa règle en tout ce qu'il peut faire.
D'un peu d'orgueil peut-être elle a le caractère,
L'éclat d'un sang illustre est son plus cher appas,
Mais un si noble orgueil n'inspire rien de bas.
S'il tient l'ardeur du trône et douce et légitime,
Il sait la dédaigner dès qu'il en coûte un crime;
Et c'est d'Euchérius connaître mal la foi,
Que vouloir présumer qu'il conspire pour moi.
Qu'on me réponde en lui d'un amour véritable,
Je répondrai qu'à tort vous le croyez coupable,
Et qu'il me connaît trop pour s'être enfin flatté
De surprendre mon cœur par une lâcheté.

HONORIUS.

Jusqu'où l'orgueil du sang contre moi vous abuse,
La cause de son crime en doit être l'excuse ;
Et quand à conspirer pour vous il se résout,
D'un si lâche forfait votre vertu l'absout?
Qui le sait votre amant l'en doit croire incapable?

THERMANTIE.

Mais sur quoi s'assurer, seigneur, qu'il soit coupa-
[ble?

HONORIUS.

Sur cent preuves, hélas ! qu'il n'a pu démentir.
Si Zénon en secret tâche de m'avertir,
S'il n'ose me parler de peur qu'on le soupçonne,
S'il vous donne un billet sans y nommer personne,
C'est qu'en m'avertissant, s'il fait rien éclater,
Il trouve Euchérius partout à redouter,
Il vous craint comme sœur, s'il s'ouvre sans réserve,
S'il me parle au palais, Euchérius m'observe ;
Enfin par son amour sa vertu se détruit,
Il aime, il cherche à plaire, et c'en est là le fruit.

PLACIDIE.

Hé bien, jusques au bout poussez votre injustice,
D'un forfait odieux déclarez-moi complice,
Prenez l'occasion de venger sur mon sang
Le refus d'un hymen qui trahissait mon rang.
Quand j'aurai par ma mort saoûlé votre vengeance.
D'Euchérius alors vous croirez l'innocence,
Et ferez vanité de ne plus déguiser,
Que pour me perdre seule, on voulut l'accuser.

STILICON.

Ah ! Madame, quittez une erreur volontaire,
N'excusez point un fils que désavoue un père,
Le sang en sa faveur aurait séduit ma voix,
Mais contre mon devoir la nature est sans droits.
Vous voyez son forfait dans l'ardeur qui l'anime,
En vous osant aimer il fit un premier crime ;
Et son respect pour vous par son feu violé,
N'a pu dans un plus grand voir son cœur ébranlé.
Hors l'objet qui le charme il n'a rien à connaître,
Pour gagner sa maîtresse il veut perdre son maître,
Et tient son attentat facile à pardonner,
Si vous demandant grâce il peut vous couronner.

THERMANTIE.

Mais cependant, seigneur, d'une lâche entreprise
On ne peut trop pour vous redouter la surprise,
Il faut pourvoir sur l'heure à votre sûreté.

PLACIDIE.

Oui, madame, et punir qui l'aura mérité.
Attendant que du crime on ait quelque lumière,
Dans mon appartement je me fais prisonnière,
Prête à répondre à tout on m'y peut observer.

SCÈNE V

HONORIUS, THERMANTIE, STILICON, MUTIAN.

STILICON.

O sort, dont le caprice osa trop m'élever!

HONORIUS.

Va, si de sa fureur quelque chose est à craindre,
Songe à m'en préserver, et non pas à te plaindre,
Donne ordre...

STILICON.

Moi, seigneur, prendre quelque pouvoir
Quand je deviens suspect du crime le plus noir?
Non, non, pour me cacher l'opprobre de ma race,
Je demande la mort par justice ou par grâce,
Et que vous m'épargniez la honte où je me voi
D'avoir fait naître un fils si peu digne de moi.
Voudrait-on qu'en lui seul sa lâcheté punie
M'en laissât après lui traîner l'ignominie?
L'horreur m'en fait trembler, et, voulant le trépas,
Vous me puniriez trop de ne me punir pas.

HONORIUS.

O devoir toujours ferme, et vertu trop sévère!
Madame, prenez soin de consoler un père,
C'est perdre trop de temps au péril où je suis.

THERMANTIE.

Hélas! Que peut une âme où règnent tant d'ennuis?

SCÈNE VI

STILICON, MUTIAN.

MUTIAN.

Seigneur, contre ce fils témoigner tant de haine?

STILICON.

Je sais ce que je fais, ne t'en mets point en peine;
Et demain tiens-toi sûr de voir, selon tes vœux,
Euchérius au trône, et Stilicon heureux.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

PLACIDIE, LUCILE.

PLACIDIE.

Le crime est éclairci! Que me dis-tu, Lucile!

LUCILE.

Que du moins le coupable à connaître est facile;
Et qu'il se cache en vain lorsqu'un heureux destin
De Zénon dans Félix nous livre l'assassin.

PLACIDIE.

Félix? Quoi, cette mort est l'effet de sa rage?

LUCILE.

Flavie entrait alors dans cet obscur passage,
Et s'arrêtant au bruit, mais sans rien discerner,
Entend: « Quoi, c'est Félix qui m'ose assassiner? »
Interdite et tremblante, elle quitte la place,
Rencontre Théodote, et dit ce qui se passe,
Il l'oblige à s'en taire, et prudent et discret
En vient à l'empereur découvrir le secret.
Lui que d'Euchérius le triste sort accable,
Craint de voir un témoin qui convainc le coupable,

mandant Stilicon, lui veut persuader
pourvoir en secret à le faire évader;
is loin que Stilicon à cet ordre obéisse,
son fils est coupable, il consent qu'il périsse;
quoi que de Félix il doive redouter,
st lui-même aussitôt qui le fait arrêter.
là de Mutian ce que je viens d'apprendre.

PLACIDIE.

cœur dans ce qu'il sent a peine à se comprendre,
joie et le chagrin y viennent tour à tour
retenir ma crainte, et flatter mon amour.
vœux d'Euchérius embrassent la défense,
voudrais déjà voir éclater l'innocence;
par l'effet d'un charme aussi doux que pressant,
crains pour mon orgueil s'il se trouve innocent.
oir un malheureux que le destin opprime,
laisse agir pour lui tout ce qu'on eut d'estime;
quoiqu'assez souvent l'amour s'y trouve joint,
pitié l'autorise, ou ne s'en défend point.
me qu'elle séduit s'en laissant trop atteindre,
nd sujet d'admirer ce qu'elle voit à plaindre;
vain dans cette ardeur on la veut refroidir,
se trouve émue et s'en ose applaudir;
croyant d'elle-même être toujours maîtresse,
r sa compassion excuse sa tendresse.
est par ce sentiment qui semblait m'y forcer,
e pour Euchérius j'ai cru m'intéresser;
vertu que soutient l'éclat le plus insigne,
n soupçon lâche et bas me la fait voir indigne;
, pour en repousser l'injurieux abus,
i suivi de mon cœur le mouvement confus.
cœur s'est attendri, mais, quoiqu'il en soupire,
doute si jamais il s'en voudra dédire,
si dans un sujet son fier emportement
daignera toujours d'avouer un amant.

LUCILE.

elque tendre pitié qui vous porte à le plaindre,
n'est guère en état de vous la faire craindre.
a conjecture est forte, et l'indice pressant,
out le rend criminel.

PLACIDIE.

Mais il est innocent;
de quoi que son cœur pour régner fût capable,
uiconque ose m'aimer ne peut être coupable.

LUCILE.

a si beau sentiment ferait tout présumer,
i l'on aimait toujours quand on jure d'aimer.
peut feindre avec vous.

PLACIDIE.

Mais, Lucile, je l'aime,
S'il peut feindre avec moi, puis-je feindre de même,
Et crois-tu que mon cœur pût trahir ma fierté,
Jusqu'à vouloir s'entendre avec sa lâcheté?
Non, non, ces vains dehors d'une fausse tendresse
N'éblouissent jamais les yeux d'une princesse;
Elle prend dans son sang l'infaillible pouvoir
De donner de l'amour avant qu'en recevoir.
Incapable d'erreur dans les feux qu'elle excite,
Elle y voit la vertu soutenir le mérite;
Et sur ces seuls garants se laissant enflammer,
Elle est sûre en aimant de s'être fait aimer.

LUCILE.

Ce droit d'un sang illustre est le vif caractère;
Mais absoudre le fils, c'est condamner le père;
Croyez-vous Stilicon capable d'attenter?

PLACIDIE.

Il aime l'empereur, on n'en saurait douter,
Ce qu'il a fait pour lui défend qu'on le soupçonne;
Mais dans sa dureté son courage m'étonne,
Et je ne comprends point quel jaloux désespoir
Immole Euchérius à son triste devoir.
Si l'amour en secret m'en fait voir l'innocence,
Le sang pour l'éclairer n'a pas moins de puissance,
Et ces douces clartés devraient également
Lui répondre d'un fils comme à moi d'un amant.

LUCILE.

Voici par qui savoir qui des deux est à plaindre.

SCÈNE II

PLACIDIE, MARCELLIN, LUCILE.

PLACIDIE.

La perfidie enfin n'est-elle plus à craindre?
En connaît-on l'auteur? Félix a-t-il parlé?

MARCELLIN.

Le secret vient par lui d'en être révélé,
Euchérius...

PLACIDIE.

Hé bien? Euchérius conspire?

MARCELLIN.

Félix s'est obstiné longtemps à ne rien dire,
De la mort de Zénon par Flavie accusé,
Il ne peut s'émouvoir d'un crime supposé.
En vain pour ébranler son insolente audace
On fait agir d'abord et promesse et menace,
Il tient son innocence un assez ferme appui;
Et ces divers efforts n'auraient rien pu sur lui,
S'il n'eût vu Stilicon par les plus rudes gênes
Résolu d'en tirer des lumières certaines.
Il s'étonne, on le presse, et tremblant et confus,
Il gauchit, parle, avoue, et nomme Euchérius.

PLACIDIE.

Il l'accuse!

MARCELLIN.

Oui, madame, et détestant son crime
Nous apprend quel motif à conspirer l'anime,
Qu'ayant vu votre cœur du diadème épris,
Il croyait par ce charme éblouir vos mépris,
Que, trahi par Zénon, un revers si contraire
L'avait fait aussitôt songer à s'en défaire,
Et que pour ce grand coup, d'un prompt succès suivi,
C'est son bras en secret dont il s'était servi.

PLACIDIE.

Ah, Lucile!

LUCILE.

Madame...

MARCELLIN.

Enfin on les confronte,
Euchérius rougit de colère et de honte,
Quoi que Félix soutienne, il ose le nier,
C'est un lâche aposté pour le calomnier.
Qu'on les expose ensemble aux plus cruels supplices,
On verra l'imposture, on saura les complices.
C'est par là que Félix le convainc du forfait,
Il s'offre à les nommer, et les nomme en effet.
L'empereur seul les sait, et leur rage l'étonne,
Pour les faire arrêter l'ordre secret se donne;
Et comme si leur sort ne réglait pas le sien,
Euchérius le voit et ne confesse rien.

PLACIDIE.

Ah, le traître! Il croit donc que ses lâches complices,
Sans trahir son secret braveront les supplices,
Que rien par leur rapport ne doive être éclairci?

MARCELLIN.

Madame, l'empereur va l'envoyer ici.
Comme l'amour peut tout, vous aurez moins de peine
A savoir. . Mais déjà le voici qu'on amène,
Chacun va s'éloigner; peut-être sans témoins
Son cœur avecque vous se déguisera moins.

SCÈNE III

PLACIDIE, EUCHÉRIUS, LUCILE.

EUCHÉRIUS.

Quoiqu'on voie à l'envi l'imposture et l'envie
Attaquer tout ensemble et ma gloire et ma vie,
La plus âpre rigueur d'un si cruel effort
Laisse encor ma princesse arbitre de mon sort;
Non que j'ose douter quel ordre je dois suivre :
Qui n'en peut être aimé n'est point digne de vivre;
Mais j'aurai moins de peine à renoncer au jour,
Quand je croirai par là lui prouver mon amour;
Et je ne craindrai point de voir ternir ma gloire,
Si je meurs assuré de vivre en sa mémoire.
Un prix si relevé rendra mes vœux contents;
Et c'est de mon malheur le seul bien que j'attends.

PLACIDIE.

Vous pouvez l'espérer après ce grand ouvrage
Qu'entreprenait pour moi votre illustre courage;
Et j'aurais trop d'orgueil, s'il n'était adouci
Par l'horreur du forfait dont vous êtes noirci.

EUCHÉRIUS.

Ah! Madame, il est vrai, je commence à connaître
Qu'innocent jusqu'ici, je cesse enfin de l'être,
Puisque vous relâchant à soupçonner ma foi,
Cette injustice en vous est un crime pour moi.
De ma triste vertu les preuves imparfaites
Vous ont abandonnée à l'erreur où vous êtes;
Et dans un cœur si grand l'erreur qui le séduit,
Rend toujours criminel quiconque l'y réduit.
Un projet lâche et bas semble noircir ma gloire;
Mais enfin mon seul crime est que vous l'osez croire,
Et que dans votre cœur mes respects ni ma foi
N'ont jamais rien surpris qui vous parle pour moi.

PLACIDIE.

Va, je hais les dédains qui t'en cachaient l'estime,
S'ils te font ignorer la moitié de ton crime,
Et veux bien un moment oublier ma fierté,
Pour te reprocher mieux toute ta lâcheté.
L'attentat le plus noir t'acquiert le nom de traître,
Je t'en vois convaincu vers l'État, vers ton maître;
Mais je n'y puis penser que, surprise d'effroi,
Je t'en trouve un second qui ne touche que moi.
Ne dis plus qu'à tes vœux mon cœur fut inflexible,
Tout superbe qu'il est, tu l'as rendu sensible;
Et son plus vaste orgueil n'a pu le garantir
D'admirer ce qu'enfin je te vois démentir.
C'est là ce crime, ingrat, où t'aida ma faiblesse,
Tu m'as injustement dérobé ma tendresse,
Je me suis crue aimée; et l'offre de ta foi
Sur ta feinte vertu m'a répondu de toi.
L'amour qui contre moi soutenait un perfide,
La peignait à mes yeux et brillante et solide;
Et toujours cet éclat pour toi m'intéressant,
Si Félix n'eût parlé, t'aurait fait innocent.
Oui, pour juger en toi l'innocence opprimée,
Il m'a suffi d'aimer, et de me croire aimée,
Et de voir qu'en secret ma plus fière rigueur
Te refusant ma main t'abandonnait mon cœur.
L'aveu m'en est honteux, mais j'ai cet avantage
Qu'au moins ton sang est prêt d'en réparer l'outrage,
Et que l'éclat trompeur dont tu sus m'éblouir,
N'a pu me l'arracher quand tu pus en jouir.

EUCHÉRIUS.

Ah! Souffrez qu'à loisir j'en goûte tous les charmes.
La calomnie enfin me cause peu d'alarmes,
De mon destin trop tôt je m'étais défié;
L'amour parle pour moi, je suis justifié.
Avec tant de fureur l'imposture m'accable,
Qu'à croire ce qu'on voit, je dois être coupable;
Et quand tout me confond, Zénon assassiné
Laisse pour me convaincre un témoin suborné.
Mais que peut contre moi sa noire perfidie,
Si mes soins ont touché l'illustre Placidie,
Et si je vois l'amour, jaloux de mon trépas,
Lui donner des clartés que les autres n'ont pas?
Indigne de sa main, ma mort est nécessaire,
Mais je ne dois mourir que pour la satisfaire,
Et me punir enfin du coupable malheur
De ne rien mériter au delà de son cœur.
Prenez de ce défaut une prompte vengeance,
Mon amour vous la doit de mon peu de naissance;
Et la mort ne saurait offrir rien que de doux
A qui vit pour vous seule, et ne peut être à vous.
Hélas! Si cette gloire est la seule où j'aspire,
Ne vivant que pour vous, veut-on que je conspire,
Et que ma passion ait cru vous mériter
Par le forfait honteux que l'on m'ose imputer?
Me serais-je flatté qu'un trône eût pu vous plaire,
Teint du sang de mon maître et de celui d'un frère,
Et que d'un lâche orgueil votre cœur combattu
Déférât tout au crime, et rien à la vertu?
Non, non, si d'un beau sang la fierté peu flexible

Oppose à mon espoir un obstacle invincible,
Je connais trop ce sang pour avoir présumé
Qu'un criminel heureux pût jamais être aimé.
Mais pourquoi me purger d'une action si noire?
J'ai tout ce que je veux, vous ne la sauriez croire;
Et cherchant à mourir, il doit m'être assez doux
Que le sort ne me laisse innocent que pour vous.

PLACIDIE.

Sois-le, si tu le peux, du forfait qu'on t'impute,
Partout ta trahison contre moi s'exécute;
Et par un juste effet de ce que je me doi,
Coupable, ou non d'ailleurs, tu l'es toujours pour moi.
Si la mort de Zénon souille ton innocence,
Tu m'as fait naître un feu qui trahit ma naissance;
Et si ce lâche crime à tort t'est imputé,
Il me coûte un aveu qui trahit ma fierté.
Ainsi, sans pénétrer un complot détestable,
Tu me dois satisfaire innocent ou coupable;
Je t'ai dit que je t'aime, et l'avoue à regret,
Ou rends-moi mon amour, ou rends-moi mon secret.
Affranchis-moi d'un sort dont ma gloire s'indigne,
Veux-tu te faire aimer si tu n'en es pas digne;
Et si ta passion a mérité ce prix,
Veux-tu me voir rougir de te l'avoir appris?
Abuse-moins d'un cœur dont l'orgueil qui me presse
Ne t'a pu jusqu'au bout déguiser la tendresse,
D'un si sensible outrage il est si peu d'accord...

EUCHÉRIUS.

Hé bien, pour l'expier, il faut hâter sa mort,
Il faut avouer tout, il faut laisser tout croire,
Pour vous seule aussi bien j'ai pris soin de sa gloire;
Et quand votre intérêt me défend de parler,
C'est ne la perdre pas que de vous l'immoler.

PLACIDIE.

Ah! Vis pour démentir ceux qui l'osent poursuivre.

EUCHÉRIUS.

Mais mon sort est d'aimer si vous me laissez vivre;
Et je trouve en secret tous mes vœux attachés
A l'heureux attentat que vous me reprochez.
Me le souffririez-vous?

PLACIDIE.

Prouve ton innocence;
Et, si mes sentiments étonnent ta constance,
Songe que c'est beaucoup qu'un cœur comme le mien
Veuille, murmure, craigne, et ne résolve rien.

SCÈNE IV

HONORIUS, PLACIDIE, EUCHÉRIUS, MARCELLIN, LUCILE, SUITE.

PLACIDIE.

Seigneur, je vous l'ai dit, et ne m'en puis dédire,
Ou par ambition Euchérius conspire,
Ou s'il fait tout céder aux soins de m'acquérir,
A de lâches moyens il n'a pu recourir.
Je n'ai rien su de lui; mais enfin, pour sa gloire,
Vous apprendrez qu'il m'aime, et que j'ose le croire;
Peut-être cet aveu que j'ai cru lui devoir,
Me fera partager un attentat si noir,
Si Félix l'en convainc, l'apparence m'engage;
Mais m'en justifier serait vous faire outrage.
Et, sans expliquer mieux quel est mon intérêt,
Je vais pour l'un et l'autre attendre votre arrêt.

SCÈNE V

HONORIUS, EUCHÉRIUS, MARCELLIN, SUITE.

HONORIUS.

Quoi, vouloir que toujours cet orgueil m'éblouisse?
L'as-tu séduite, ingrat, pour être ta complice,
Et crois-tu que l'appui qu'elle ose te prêter
Prouve la calomnie ou me force à douter?

EUCHÉRIUS.

Seigneur, pour mes pareils que l'imposture accable,
C'est être criminel que d'être cru coupable;
Et leur faible vertu les laissant soupçonner,
Ne fut jamais en eux un crime à pardonner.
Vous pouvez me punir sans que j'ose m'en plaindre;
Mais ce crime est le seul dont j'ai la honte à craindre;
Et tout ce que mon cœur dépose contre moi,
C'est d'avoir mis mon maître en doute de ma foi.

HONORIUS.

Quelle fureur aveugle à nier t'intéresse?
Va, si tu crains qu'en tout la vérité paraisse,
Que ton aveu trop loin étendît le forfait,
Confesse-toi coupable, et je suis satisfait.
Pour percer les motifs d'une telle injustice,
Je n'examinerai ni témoin ni complice,
Tu choisiras ta peine, et, pour t'en garantir,
Il ne te coûtera qu'un simple repentir.

EUCHÉRIUS.

L'apparence m'accuse, et vous la pouvez croire;
Mais n'ayant jusqu'ici vécu que pour la gloire,
Mon cœur dont la vertu régla tous les efforts,
N'a point à redouter la honte du remords.

HONORIUS.

Hé bien, si je ne puis abaisser ton courage
Au remords d'un forfait dont tu chéris la rage,
Si pour toi l'attentat est toujours plein d'appas,
Confesse-le du moins pour ne te perdre pas;
J'en vois partout l'aveu qui confond ton audace,
Mais je le veux de toi pour t'accorder ta grâce,
Ne la refuse point, elle est en ton pouvoir.

EUCHÉRIUS.

Qui n'est pas criminel ne la peut recevoir.

HONORIUS.

Convaincu par Félix, tu démens ton complice?

EUCHÉRIUS.

Le temps, de l'imposteur fera voir l'artifice.

HONORIUS.

Et ceux dont ton adresse a suborné l'appui,
Vont être en t'accusant imposteurs comme lui?
Valère, Pompejan, Evodius, Maxence,
Lucilian, Rufus, Albin, Straton, Térence,
Tous ces lâches enfin de tes crimes instruits,
Pour te calomnier auront été séduits?
Si l'on te rend justice, il faut qu'on les récuse?

EUCHÉRIUS.

Ils pourront m'accuser puisque Félix m'accuse;
Mais, quoi que contre moi le sort ose par eux,
Mon crime ne sera que d'être malheureux.

HONORIUS.

Ton malheur est de voir ta rage découverte;
Mais renonce à ma grâce, et t'obstine à ta perte.
Puisque dans ta fureur rien ne peut t'étonner,
A ton lâche destin il faut t'abandonner.
Cet endurcissement que tu me fais paraître,
Est ensemble et la peine et la marque d'un traître,
La foudre va tomber, je t'en veux garantir,
Et c'est toi seul, ingrat, qui n'y peux consentir.

SCÈNE VI

HONORIUS, THERMANTIE, EUCHÉRIUS, MARCELLIN, SUITE.

THERMANTIE.

Seigneur, si la pitié peut assez sur votre âme
Pour vous laisser sensible aux ennuis d'une femme,
Souffrez que par mes pleurs je tâche d'obtenir
Que vous considériez ce qu'il vous faut punir.
Je sais d'Euchérius où va la perfidie,
Mais c'est un criminel à qui le sang me lie;
Et, quoi que pour sa peine il vous faille endurcir,
La part que j'en viens prendre a droit de l'adoucir.
Souffrirez-vous, seigneur, ce qu'on ne pourrait
[croire,
Le frère dans la honte, et la sœur dans la gloire;
Et quand il est en butte au revers le plus haut,
Me verra-t-on au trône, et lui sur l'échafaud?
Qu'à lui sauver le jour mon malheur vous convie,
La perte de mon rang vaudra bien une vie,
La sienne vous est due, et pour la racheter
Je descends de ce trône où j'eus l'heur de monter.
Choisissez un lieu sûr, et l'y faites conduire,
Qu'il y traîne ses jours incapable de nuire,
Tandis qu'on me verra, dans un destin moins doux,
Pleurer d'avoir à vivre, et de vivre sans vous.

EUCHÉRIUS.

Le ciel sera pour moi, ne craignez rien, madame.
Qui vit comme j'ai fait ne peut mourir infâme;
Et vous avez du trône entière sûreté,
Si vous n'en descendez que par ma lâcheté.

HONORIUS.

N'attendez pas de lui l'aveu de mon injure,
Accusé, convaincu, c'est toujours imposture;
Pour mourir glorieux il suffit de nier.

THERMANTIE.

Je n'entreprendrai point de le justifier;
Mais, seigneur, la prison dont vous ferez sa peine,
S'il n'a point conspiré, rend l'imposture vaine;
Et, s'il est criminel, un long et dur remords
Lui peut faire au lieu d'une endurer mille morts.

HONORIUS.

Non, il ne mourra point, votre intérêt l'emporte.
Si son crime est bien grand, ma tendresse est plus
Et ce qu'à l'amitié mon cœur aime à devoir [forte,
Ne saurait plus laisser sa peine en mon pouvoir.
Triomphe, ingrat, triomphe en conspirant ma perte,
Ton juge est corrompu, ta prison t'est ouverte,
Fuis, ne te montre plus; quels que soient tes for-
J'en serai puni seul à ne te voir jamais. [faits,

EUCHÉRIUS.

Que je consente à fuir, et que j'aide à l'envie...

HONORIUS.

Quoi, me veux-tu forcer de m'immoler ta vie,
Et crains-tu de rougir à voir ton empereur
Montrer plus de bonté que tu n'as de fureur?

EUCHÉRIUS. [me

Seigneur, je puis mourir; mais le sort qui m'oppri-
Ne me saurait contraindre à me charger d'un crime;
Et j'aime mieux d'un autre expier le forfait,
Qu'avouer en fuyant ce que je n'ai point fait.

HONORIUS.

O d'un cœur infidèle insupportable audace!
Tu trahis mes bienfaits pour te mettre en ma place;
Et quand je cherche à voir tes jours en sûreté,
Tu t'obstines encore à trahir ma bonté?

SCÈNE VII

HONORIUS, THERMANTIE, STILICON, EUCHÉRIUS, MARCELLIN, SUITE.

HONORIUS.

Viens m'aider, Stilicon, à forcer un coupable
De ne pas rendre seul sa perte inévitable.
Ton fils, ton lâche fils, après sa trahison,
Dédaigne encor de fuir quand j'ouvre sa prison.
Tire-le d'un péril qui n'a rien qui l'étonne,
Rends-toi maître des jours que l'ingrat m'abandon-
Et de ces tristes lieux l'éloignant malgré lui, [ne,
D'un arrêt trop funeste épargne-moi l'ennui.

STILICON.

Moi, seigneur, j'aurais l'âme assez lâche et perfide
Pour vouloir protéger un traître, un parricide?
C'est mon fils, il est vrai, mais un crime si noir
Étonnant la nature en détruit le pouvoir.
Comme mon cœur sensible au bien de ma famille,
Sur le trône avec joie a fait monter ma fille,
Pour abattre un orgueil qui s'élevait trop haut,
Je verrai sans regret mon fils sur l'échafaud;
Et, s'il avait pu fuir, il n'est retraite, asile,
Que je ne fisse effort à lui rendre inutile,
Et d'où mon zèle ardent ne vînt avec éclat
Punir aux yeux de tous son indigne attentat.

HONORIUS.

Ah! madame, admirez quel destin est le nôtre,
Je suis trahi par l'un, et vous l'êtes par l'autre,
J'ai beau vous rendre un frère, et n'oser le punir,
Je demande sa grâce, et ne puis l'obtenir;
Et trouve contre moi, quoi que je pense faire,
Et le crime du fils, et la vertu du père.
Sont-ce là, Stilicon, les tendresses du sang?

STILICON.

Seigneur, le ciel m'oblige à venger votre rang.
Si mon fils est sans crime, il prendra sa défense.

EUCHÉRIUS.

C'est dont un juste espoir flatte mon innocence,
Et, dédaignant de fuir, au moins m'est-il bien doux
De me pouvoir par là montrer digne de vous.
Mais si ce sentiment mérite quelque grâce,
D'un zèle plein d'ardeur permettez-moi l'audace,
Quoiqu'on m'accuse à tort de vouloir attenter,
Quelque lâche conspire, et je n'en puis douter,
Le malheur de Zénon me le fait trop connaître.
Dans un péril si grand ayez soin de mon maître,
Pour assurer ses jours ne l'abandonnez pas.

STILICON.

Va, va, confesse tout, tu les assureras;
Mais enfin on craint peu tes lâches artifices,
Quand Félix en secret a nommé tes complices.
Vous aurez d'eux, seigneur, de nouvelles clartés,
Rufus et Pompejan déjà sont arrêtés,
Je venais vous l'apprendre.

HONORIUS.

Ils m'ôteront de doute,
Mais accepte ta grâce avant qu'on les écoute,
S'ils t'accusent encor je ne pourrai plus rien.

EUCHÉRIUS.

Leur zèle sera faux s'il peut noircir le mien.

HONORIUS.

Vois-tu que leur aveu rend ta perte certaine?

EUCHÉRIUS.

Prononcez, je suis prêt.

HONORIUS.

Gardes, qu'on le remène,
Traître, tu veux périr, il faut te contenter.

THERMANTIE.

Ciel! Quels malheurs plus grands pouvais-je redouter?

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

STILICON, MUTIAN.

MUTIAN.

Seigneur, dans un moment vous n'aurez plus de maître,
Les conjurés enfin se vont faire connaître;
Et vous aviez bien lieu d'avancer un dessein
Dont l'effet cette nuit pouvait être incertain.
Outre qu'après l'éclat où l'on s'est vu contraindre,
Quelque Zénon encore était pour vous à craindre,
L'empereur par scrupule eût pu secrètement
L'aller passer ailleurs qu'en son appartement.
Tandis qu'enfermé seul avec le faux coupable,
Il rend l'occasion à nos vœux favorable,
Jusqu'en son cabinet vingt des nôtres choisis
Sont allés par sa mort absoudre votre fils.
Sa garde est du complot, la plupart sont des nôtres,
Et le poignard soudain nous défera des autres.
Le reste du parti dans le palais épars,
D'un tumulte imprévu préviendra les hasards;
Ainsi tout est pour vous, et l'entreprise est sûre.

STILICON.

J'ai parlé contre un fils, j'ai trahi la nature,
Tu t'en es étonné, mais de moindres efforts
Ne m'eussent du projet laissé que le remords:
Pour le voir réussir, quelque horreur qu'il m'en coûte,
Il fallait de ma foi ne laisser aucun doute,
Éblouir l'empereur, et surtout éviter
Que l'intérêt du sang ne me fît arrêter.
Nos amis dont moi seul je fais la confiance,
Auraient par ma prison perdu toute espérance;
Et, sans rien entreprendre aux dépens de mes jours,
Chacun d'eux dans sa fuite eût cherché du secours.
J'ai prévu ce péril, et, pour mieux m'en défendre,
De peur d'être suspect, j'ai voulu me le rendre;
Et demandant la mort, cette ardeur de périr
A détruit les soupçons où je semblais m'offrir.

MUTIAN.

J'en vois l'heureux effet; mais enfin ma surprise
C'est qu'en secret Zénon trahissant l'entreprise,
Tout ait à vos souhaits si bien su s'accorder,
Que Félix par votre ordre ait pu le poignarder.
J'ai tremblé autrefois quand j'ai su la disgrâce
Qui contraignait Félix d'avouer son audace;
Je vous croyais perdu le voyant arrêté.

STILICON.

Non, non, avant le coup tout était concerté.
Pour fuir tous les soupçons que je voyais à craindre,
Mes soins n'avaient été que de l'instruire à feindre,
Et nous étions d'accord que s'il était surpris,
Après quelque menace il accusât mon fils.
J'en ai tiré ce fruit, que par ces artifices,
Feignant à l'empereur de nommer les complices,
Il a fait arrêter tous ceux dont au palais
J'aurais pu craindre obstacle au dessein que je fais.
Ainsi d'Euchérius j'ai refusé la grâce,
Sûr que demain au trône il pourra prendre place;
Et si dans un bonheur à mon espoir si doux
Placidie ose encor... Mais elle vient à nous,
Retourne, Mutian, c'est en toi que j'espère,
Et ta présence ailleurs peut m'être nécessaire.

SCÈNE II

PLACIDIE, STILICON.

PLACIDIE.

Quoi, d'un lâche imposteur on diffère l'arrêt?
Est-ce ainsi que d'un fils vous prenez l'intérêt?
Par un emportement à peine concevable
Vous semblez prévenir ce qui le rend coupable;
Et quand il s'offre jour à le croire innocent,
On ne remarque en vous qu'un zèle languissant.
De tous ceux que Félix a nommés pour complices,

Aucun ne se confond par la peur des supplices;
Chacun séparément avec lui confronté
Fait voir à nier tout la même fermeté.
Jamais Euchérius n'en souilla l'innocence,
Jamais de l'attentat ils n'eurent connaissance;
Enfin aucun n'avoue, et tous également
Repoussent un forfait que leur vertu dément.
Pour tirer de Félix des clartés plus certaines,
Pourquoi n'employer pas les tourments et les gênes?
La voie est assez prompte, et les moyens aisés
De rendre ce qu'on doit aux autres accusés.
Que son rapport contre eux soit faux ou véritable,
De la mort de Zénon il est toujours coupable ;
Et comme l'attentat à ce crime est uni,
Sans rien mettre en balance, il doit être puni.
Si cette épreuve est juste, elle est due à ma gloire,
On sait d'Euchérius ce que j'ai voulu croire;
Et l'on doit faire enfin connaître à l'empereur
Si le sang qui m'anime est sujet à l'erreur.

STILICON.

Madame, je n'attends qu'à presser sa justice
De vouloir de Félix ordonner le supplice;
Mais seul avec mon fils qu'il a voulu revoir,
Il examine encor ce qu'on n'a pu savoir.
Surpris que Pompejan, Straton, Rufus, Térence,
Au lieu de l'accuser montrent son innocence,
Il hésite, et, par lui, cherche à développer
Qui d'eux ou de Félix aspire à le tromper.
Mais les gênes rendront son audace inutile;
Et le ciel est trop juste...

SCÈNE III

PLACIDIE, STILICON, LUCILE.

LUCILE.

                    Ah, madame!

PLACIDIE.

                                        Lucile,
Qu'est-il arrivé? Parle.

LUCILE.

                    Il n'en faut plus douter,
L'ingrat Euchérius...

STILICON.

                    Hé bien?

LUCILE.

                                        Ose attenter.

PLACIDIE.

Que dis-tu?

LUCILE.

                    Que pour lui de lâches parricides
Du sang d'Honorius insolemment avides,
Ont enfin achevé le funeste attentat,
Qui sous les lois d'un traître assujettit l'État.

STILICON.

O crime! O perfidie, à qui tout autre cède!
Apprenez-nous le mal pour songer au remède,
Peut-être...

LUCILE.

                    Vos efforts y seront superflus.

STILICON.

Le coupable triomphe, et l'empereur n'est plus.

PLACIDIE.

Il est mort?

LUCILE.

                    Apprenez par ce que j'ai vu faire,
Si la raison encor peut souffrir qu'on espère.

STILICON.

L'empereur serait mort? Achève promptement.
Qu'as-tu vu?

LUCILE.

                    Je passais par son appartement,
Lorsque sur l'escalier une troupe arrêtée,
Tout à coup pour entrer s'est enfin présentée.
Les gardes aussitôt pour lui prêter secours, [jou
De quelques-uns des leurs tranchent les trist
Et, presque en un moment, leur barbare injustic
A grands coups de poignard s'en fait un sacrific

PLACIDIE.

O ciel!

LUCILE.

                    A ce spectacle immobile d'effroi,
Je le sens redoubler par tout ce que je voi.
La porte s'ouvre, on entre, et par cette surprise
Sûrs de ne plus trouver d'obstacle à l'entreprise
Ils sont à peine entrés que j'ois des cris confus
De « Meure l'empereur, » et « Vive Euchérius. »

PLACIDIE.

Le traître!

LUCILE.

                    Marcellin avec sa faible escorte
Proche du cabinet en occupait la porte.
Le coupable à sa garde ayant été donné,
L'empereur le mandant il l'avait amené;
Ainsi contre eux sans doute il s'est mis en défens
Mais des siens et de lui que peut la résistance?
Ils auraient beau donner leur sang à leur devoi
Le zèle est inutile où manque le pouvoir.
Pour moi, qu'à fuir soudain la crainte a condamné
Plaignant de l'empereur la triste destinée,
J'ai longtemps au palais publié son trépas,
Sans pouvoir bien connaître où je portais mes pa

PLACIDIE. [crim

Ah! Rien n'a pu sans doute empêcher ce gra
L'empereur à leur rage a servi de victime,
C'en est fait; et mon cœur par un traître abusé
Voit trop tard dans ce mal l'erreur qui l'a caus
A moi-même, à mon sang, à tout l'État perfide,
Pour le croire innocent, j'ai fait son parricide;
Et l'appui criminel que j'osais lui prêter,
Suspendant son arrêt, a tout fait éclater.

STILICON.

Madame, pardonnez, dans un sort si contraire,
A la stupidité qui me force à me taire.
Je vois d'un noir complot le surprenant effet,
Et ma raison se perd dans l'horreur du forfait:
Mais ce qui le suivra va vous faire connaître
Ce que je prends de part dans la mort de mon m
Et si par l'attentat son destin avancé... [tr

SCÈNE IV

HONORIUS, STILICON, PLACIDIE.
LUCILE.

HONORIUS.
Ne crains rien, Stilicon, le péril est passé;
la faveur du ciel t'a conservé ce maître,
ont la mort te livrait aux attentats d'un traître.

PLACIDIE.
Ah, seigneur, vous vivez!

STILICON.
Seigneur...

HONORIUS.
Embrasse-moi;
dois cette tendresse à ton zèle, à ta foi,
n devoir dans ton fils m'offrait une victime...

PLACIDIE.
ur ce coupable fils oublierez-vous mon crime,
eigneur? Dans son forfait mon esprit partagé...

HONORIUS.
Ah! Vous seule, ma sœur, en avez bien jugé,
était innocent; et jamais imposture
avait fait soupçonner une vertu si pure.

PLACIDIE.
Quoi, ce n'est pas pour lui qu'à hauts cris décla-
[rés...

HONORIUS.
Son nom s'est fait ouïr parmi les conjurés;
ais on l'a vu bientôt, contre leur espérance,
ux dépens de leur sang prouver son innocence.

STILICON.
on fils n'est point coupable! Ah! Permettez, sei-
[gneur,
ue je coure jouir d'un si rare bonheur,
'en ses embrassements...

HONORIUS.
Tu le vas voir paraître,
emeure.

PLACIDIE.
Mais, seigneur, connaissez-vous le traître?
our qui conspirait-on?

HONORIUS.
C'est ce qu'on va savoir
r ceux des assassins qui sont en mon pouvoir;
ciel dans leur défaite admirez la justice.
voyaient à leurs vœux l'occasion propice,
ns les nouveaux soupçons qui m'avaient alarmé,
ul avecque ton fils je m'étais enfermé;
is ils ne savaient pas que dans la juste crainte
nt on a vu pour moi l'impératrice atteinte,
s plus zélés des miens quelque nombre sans bruit
ar son appartement dans le mien introduit,
ans mon cabinet même armé pour ma défense,
ontre la trahison faisait mon assurance.
arcellin par mon ordre au dehors demeuré,
tait trompé lui-même, et l'avait ignoré;
t n'ayant avec lui que deux des siens pour suite.
A me laisser périr voyait sa foi réduite;
ors qu'entrés en tumulte, et leurs indignes cris
ous ayant fait songer à n'être point surpris,
De Marcellin à peine ils bravent l'impuissance,
Qu'il nous voit tout à coup sortir à sa défense.
Ce secours imprévu les ayant étourdis,
Fait d'abord à nos pieds tomber les plus hardis,
L'effroi suit aussitôt leur attente trompée;
Et ton fils de l'un d'eux ayant saisi l'épée,
Les yeux étincelants d'une illustre fureur,
« Quoi, vive Euchérius, et meure l'empereur,
Traîtres? » Et de l'effet la menace est suivie.
Son bras n'attaque point qu'il n'en coûte une vie,
Il pousse, il frappe, il tue; et par de si grands coups,
L'avantage du nombre est tout entier pour nous.
C'est alors que cédant à l'ardeur d'un beau zèle,
« Pour des lâches, » dit-il, « cette mort est trop belle,
Nos mains à trop d'entr'eux ont ouvert le tombeau;
Réservons ce qui reste à celles d'un bourreau,
Sous l'horreur des tourments qu'ils parlent, qu'ils
[m'accusent. »
De leur dernier espoir ces mots les désabusent,
Chacun cherche une mort qu'il ne peut obtenir,
On épargne leur vie afin de les punir,
On les met hors d'état d'aucune résistance;
Et leur parti par là demeurant sans défense,
Les derniers qu'à l'instant Euchérius poursuit,
N'espèrent qu'à la fuite où leur sort les réduit.
Marcellin le seconde, et lui prête main forte;
Et dans la noble ardeur qui tous deux les transporte,
Rien ne peut dérober ces lâches révoltés
Aux justes châtiments qui leur sont apprêtés.

STILICON.
Ah! Puisqu'il reste à vaincre, accordez-moi la
[gloire
D'achever avec eux cette grande victoire.
Je rougis que sans moi l'on vous ait secouru.

SCÈNE V

HONORIUS, PLACIDIE, LUCILE.

HONORIUS.
Enfin d'Euchérius l'innocence a paru;
Et j'espère, ma sœur, qu'étant toujours aimée...

PLACIDIE.
Seigneur, pour vous encor je suis toute alarmée.
Ne me demandez rien; vous vivez, je le voi,
L'entreprise est détruite, et c'est assez pour moi.

SCÈNE VI

HONORIUS, PLACIDIE, MARCELLIN,
LUCILE.

MARCELLIN.
Seigneur...

HONORIUS.
Hé bien, enfin nos traîtres par leur fuite
N'ont pu d'Euchérius éviter la poursuite?

MARCELLIN.
Des trois les deux sont pris, et de sa propre main

L'autre s'est mis sur l'heure un poignard dans le [sein ;
Mais un nouveau malheur dont tout mon cœur [soupire...

HONORIUS.

Ciel! Qu'ai-je à craindre encor?

MARCELLIN.

Je tremble à vous le dire,
Mais je balance en vain ce funeste rapport;
Euchérius n'est plus.

HONORIUS.

Il est mort?

MARCELLIN.

Il est mort.

PLACIDIE.

Pourrai-je déguiser la douleur qui m'accable?
Lucile, quelle atteinte!

HONORIUS.

O princesse adorable!
Euchérius n'est plus; mais dans un tel malheur,
Achève, Marcellin, de me percer le cœur,
Apprends-nous de sa mort ce que tu peux connaître.

MARCELLIN.

Avec la même ardeur qu'il vous a fait paraître,
Lorsqu'à vos yeux, seigneur, il combattait pour [vous,
Sur ceux qui le fuyaient il porte son courroux;
Comme s'il s'offensait du secours qu'on lui prête,
C'est lui seul qui combat, lui seul qui les arrête.
Il ne s'aperçoit point qu'assez proche du flanc
Une large blessure épuise tout son sang,
Soit qu'au premier combat il l'eût déjà reçue,
Soit que de ce dernier ce fût l'injuste issue;
A peine est-il fini, qu'ensuite d'un faux pas
Les forces lui manquant, il tombe entre mes bras.
Soudain l'impératrice accourue à notre aide,
A ce triste accident cherche à donner remède;
Mais lui, de sa pitié désavouant l'effet,
« Je meurs, » dit-il, « madame, et je meurs satisfait,
Puisqu'avant mon trépas j'ai fait voir à mon maître
Que je méritais peu l'infâme nom de traître.
J'aimais, et c'est l'aveu d'un insolent amour
Qui m'avait su déjà rendre indigne du jour.
Le ciel juste par tout fait plus qu'on osait croire,
Punissant mon audace il conserve ma gloire,
Et me souffre l'espoir d'un assez doux repos,
Pourvu que ma princesse... » Il expire à ces mots;
Et l'amour à la mort par une juste envie
Dérobe le soupir qui termine sa vie.

HONORIUS.

Enfin un plein succès a suivi vos refus,
Vous triomphez, ma sœur, Euchérius n'est plus.
Ayant vu contre lui l'imposture soufferte,
Il a pour l'étouffer précipité sa perte,
Et cru dans les soupçons d'un crime lâche et bas
Un affront assez grand pour n'y survivre pas.

PLACIDIE.

Ah! seigneur, il vous faut ouvrir toute mon âme.
Mon orgueil jusqu'ici s'est immolé ma flamme;
Mais, quand d'Euchérius j'ai creusé le cercueil,
Je dois à mon amour immoler mon orgueil.
Ce héros, dont toujours la vertu m'a charmée,
N'eût point été suspect s'il ne m'eût point aimé
Et l'injuste refus d'avouer son amour,
A causé l'accident qui le prive du jour.
Je l'aimais toutefois; mais de cette victoire
Ma jalouse fierté lui dérobait la gloire.
Je le voulais au trône, et l'ardeur de régner
M'offrait dans ce défaut de quoi le dédaigner.
Ces dédains affectés ne cherchaient qu'à vous di
Qu'il aurait su me plaire en partageant l'empir
Et j'osais me flatter que, pour prix de sa foi,
Vous le sauriez par là rendre digne de moi.
Enfin il ne vit plus; et de mon arrogance
Je dois à sa chère ombre une pleine vengeance
D'un trop superbe espoir le succès décevant
Veut qu'il obtienne mort ce qu'il n'a pu vivant,
Qu'avec éclat pour lui mon cœur toujours s'expliqu
Qu'ainsi que mon orgueil ma flamme soit publiqu
Et qu'au moins, devant tous, dans mes vives do [leur
Ne pouvant rien de plus, je lui donne des plem

SCÈNE VII

HONORIUS, PLACIDIE, STILICON, MARCELLI
LUCILE, SUITE.

HONORIUS.

Hé bien, du sort enfin la rage est assouvie,
Ton fils est innocent, mais ton fils est sans vie;
Et je tremble à t'ouïr tout bas me reprocher
Que si je vis encore, il t'en coûte bien cher.

STILICON.

Seigneur, mon fils est mort. La nature effrayée
N'ose voir de quel prix votre vie est payée;
Et, quand vous le saurez, si croyant votre erre
Vous tremblez de pitié, vous tremblerez d'horre

HONORIUS.

Ah! Quoique par le sang ta douleur se soutienn
Elle ne peut aller au delà de la mienne;
Et si par la vengeance on la peut soulager...

STILICON.

Apprenez donc sur qui mon fils se doit venger;
Mais pour voir dans sa mort quel désespoir m'a [cab
Sachez auparavant de quoi je fus coupable.
Je vous aimai, seigneur, et l'on ne vit jamais
Plus de zèle répondre à de rares bienfaits.
Ce zèle dans mon cœur n'en souffrant aucun autr
M'eût fait cent fois donner tout mon sang pour [vôt
Et dans vos intérêts ma tendresse et mes soins
En ont peut-être été de fidèles témoins.
La vertu m'inspirant par de secrètes flammes,
J'eus tous les sentiments qui font les grandes âm
La gloire me fut chère; et cent nobles exploits,
Pour en marquer l'ardeur ne manquent point [vo
Heureux, si du destin la jalouse puissance
M'eût épargné d'un fils la fatale naissance;
Par là de ma vertu sa rigueur vint à bout,

Ce fils fut une idole à qui j'immolai tout.
Mon amour dans ce fils, ou bien plutôt ma rage,
Au titre de sujet ne put souffrir l'outrage;
Et, sans l'en consulter, mon ingrate fureur
Voulut par votre perte en faire un empereur.
J'en prononçai l'arrêt, et je la crus certaine.
Jugez par cet aveu de l'excès de ma peine.
Pour élever mon fils au rang où je vous voi,
J'ai trahi vos bienfaits; j'ai violé ma foi;
J'ai démenti mon sang, j'ai pris le nom de traître,
J'ai porté le poignard dans le sein de mon maître,
J'ai souillé lâchement la gloire de mon sort;
Cependant, cependant, seigneur, mon fils est mort.

PLACIDIE.

Quoi, méchant, pour cacher une âme basse et noire,
Tu pus feindre...

HONORIUS.

Ma sœur, voudriez-vous le croire,
Et, pressé de douleur, ne vous fait-il pas voir
Qu'en tout ce qu'il s'impute il fuit son désespoir?

STILICON.

Non, non, mon désespoir ne cherche point à feindre,
Ayant perdu mon fils je n'ai plus rien à craindre;
Assez des assassins entre vos mains restés,
Vous peuvent confirmer ces dures vérités.
Pour couronner ce fils, qui n'eût pu le prétendre,
Moi seul à son insu je faisais entreprendre.
Voyant qu'au repentir Zénon avait cédé,
Par mon ordre aussitôt Félix l'a poignardé,
Sur mon fils par mon ordre il a jeté le crime,
Qui devait cette nuit vous faire sa victime;
Et de ma dureté l'éclat mystérieux,
Le traitant de coupable, éblouissait vos yeux.
Inventez des tourments, imaginez des gênes,
Sa mort passe pour moi les plus affreuses peines.
De son père aujourd'hui je me vois son bourreau,
Je le voulais au trône, et le mets au tombeau.
Le ciel, dont la puissance à nos destins préside,
Tourne contre moi seul mon lâche parricide;
Et l'avide fureur de mes projets trahis,
Ne me rend criminel que pour perdre mon fils.
Après mes attentats que j'ose vous apprendre,
Sachant ce qui m'est dû, seigneur, je vais l'attendre,
Je connais trop encore un reste de devoir,
Pour vous plus exposer à l'horreur de me voir.

PLACIDIE.

Attendant qu'à loisir on en puisse résoudre,
Suivez-le, Marcellin.

SCÈNE VIII

HONORIUS, PLACIDIE, LUCILE.

HONORIUS.

Ma sœur, quel coup de foudre!
Abîmé tout à coup dans un gouffre d'ennuis,
Abandonné, trahi, sais-je encor qui je suis?
Je perds Euchérius, et ma douleur amère,
Cherchant son assassin, le trouve dans son père.
O rigueur du destin à ma peine endurci!
C'est le perdre deux fois, que de le perdre ainsi.
Dans l'arrêt où déjà je me crois voir contraindre,
Tous deux également rendent mon sort à plaindre;
Et je les vois tous deux, pour surcroît de douleur,
L'un m'exposer son crime, et l'autre son malheur.
Fut-il jamais un mal comme le mien extrême?
Je chéris Stilicon à l'égal de moi-même;
Et de cette tendresse où vole tout mon cœur,
Au seul Euchérius je partage l'ardeur.
Plein de ces sentiments, un revers effroyable
Me fait voir le fils mort, et le père coupable;
Et sa fatalité qu'on n'a su prévenir,
Quand j'ai l'un à pleurer, m'offre l'autre à punir.
O toi, dont la vertu toujours brillante et pure
Presse mon amitié de venger ton injure,
D'un si cruel devoir daigne me dispenser,
Ou me donne du sang que je puisse verser!
Si c'est le criminel qui te doit satisfaire,
Je ne trouve à t'offrir que celui de ton père;
Et son crime à punir, dans ton funeste sort,
Passe toute l'horreur où me plonge ta mort.
Ah! que n'a-t-on souffert qu'aux dépens de ma vie
Un coupable si cher assouvît son envie?
Ce revers eût peut-être été moins important,
Il vivrait satisfait, je serais mort content.
Cette triste grandeur, dont l'éclat me demeure,
Ne vaut pas l'embarras, ni la mort que je pleure.
Mais où m'ont emporté ces regrets superflus,
Tandis que Stilicon...

SCÈNE IX

HONORIUS, PLACIDIE, MARCELLIN, LUCILE, SUITE.

MARCELLIN.

Seigneur, il ne vit plus;
A peine est-il sorti, qu'ordonnant son supplice,
« Jusqu'au bout, a-t-il dit, poussons notre injustice.
Sous mille affreux tourments un juste et vif remords
Me devrait réserver à souffrir mille morts;
Mais de ce lâche cœur l'ingratitude extrême
Ne souffre point pour moi de bourreau que moi-même. »
Un poignard à ces mots dans son sein enfoncé...

HONORIUS.

Son forfait est puni, mais non pas effacé;
Et, quoi qu'un vain remords ait pu lui faire croire,
Sa main par son trépas ne lui rend pas sa gloire.
Ne m'abandonnez point au trouble où je me voi,
Ma sœur, perdant son fils, vous perdez comme moi,
Et ma douleur ne peut espérer d'autres charmes
Que de joindre pour lui mes soupirs à vos larmes,
Et de voir qu'avec moi, votre pitié d'accord,
Me seconde à pleurer le malheur de sa mort.

FIN DE STILICON.

LE GALANT DOUBLÉ

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

REPRÉSENTÉE EN 1660 SUR LE THÉATRE DE L'HOTEL DE BOURGOGNE

PERSONNAGES

D. DIÈGUE, père de Léonor.
D. FERNAND DE SOLIS, amant de Léonor.
D. JUAN DE TORRÈS, ami de D. Fernand.
LÉONOR, fille de D. Diègue.
ISABELLE, amie de Léonor.
BÉATRIX, suivante d'Isabelle.
JACINTE, suivante de Léonor.
UN EXEMPT.
GUZMAN, valet de D. Fernand.

La scène est à Madrid.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

D. FERNAND, GUZMAN.

D. FERNAND.

Ah, Guzman!

GUZMAN.

Ah! monsieur!

D. FERNAND.

Je te vois à Madrid!

GUZMAN.

Ce voyage longtemps m'a chagriné l'esprit,
Et j'avais belle peur de ne le pouvoir faire.

D. FERNAND.

Quoi, Guzman, tu doutais du crédit de mon père?

GUZMAN.

Je ne doutais de rien; mais, dans la vérité,
Don César était mort, et j'étais arrêté.

D. FERNAND.

Pour huit jours de prison tu t'en dus croire quitte.

GUZMAN.

La prison est toujours un malencontreux gîte;
Et, m'y voyant entré, je m'étais attendu
De n'en sortir jamais que pour être pendu.
Dans ces occasions, pour chétif qu'il puisse être,
Un valet quelquefois peut payer pour son maître.
Comme après le coup fait vous étiez évadé,
On n'accusait que moi d'avoir homicidé;
J'étais là, sottement, demeuré pour les gages.

D. FERNAND.

Enfin?

GUZMAN.

Enfin l'argent a de grands avantages;
Et c'est par sa vertu qu'on est tombé d'accord,
Que sans nuire aux vivants, le mort resterait mort.
Mais depuis plus d'un mois que parti de Séville,
Vous avez ici dû prendre en propre une fille,
Tout étant entre vous par lettres concerté,
Puis-je vous demander où vous avez été?

D. FERNAND.

Ici. Pourquoi douter d'une chose si claire?

GUZMAN.

Pour vous avoir en vain cherché chez le beau-père.

D. FERNAND.

Chez don Diègue?

GUZMAN.

Oui, monsieur.

D. FERNAND.

Ah! Guzman, qu'as-tu fait?

GUZMAN.

Ma foi, c'est un brave homme, et j'en suis satisfait;
La station est douce, on y boit d'importance.

D. FERNAND.

Il m'attend comme gendre?

GUZMAN.

Avec impatience,
Et trouve tout en vous tellement à son gré,
Qu'il voudrait dès demain vous avoir engendré.
Votre retardement le tient bien en cervelle.

D. FERNAND.

Par toi de mon départ il a su la nouvelle?

GUZMAN.

Il sait jusqu'au sujet qui vous l'a fait hâter.

D. FERNAND.

Sa fille, tu l'as vue, il n'en faut point douter?

GUZMAN.

Arrivé d'hier au soir, je n'ai vu que le père;
Et ne sachant sans vous que résoudre ni faire,
Sorti sans en rien dire avant qu'il fût levé,
J'ai voulu voir la ville, et je vous ai trouvé.
Mais, de grâce, monsieur, quelle rare aventure
Vous fait fuir le beau-père et l'épouse future?



LE GALANT DOUBLÉ.

LÉONOR.

Cependant il s'agit de prouver votre foi;
On me la rend suspecte....

Imp. Falconer

Vous sentez-vous impropre au matrimonium?

D. FERNAND.

Guzman, je laisse agir mon inclination,
Et de si doux objets ont tenté ma franchise...

GUZMAN.

Prenez garde, monsieur, à cette marchandise.
L'air de cour rabat bien du haut prix qui s'y met,
On ne la livre pas telle qu'on l'y promet;
Et beaucoup attrapés par un maintien modeste,
Pensent prendre en plein drap, qui n'achètent qu'un [reste.

D. FERNAND.

Non, non, mon cœur n'est point novice dans ce choix,
Et pour deux aujourd'hui brûle tout à la fois.

GUZMAN.

Autres que Léonor votre épouse?

D. FERNAND.

Autres qu'elle.
On me la fait aimable, on me dit qu'elle est belle,
Mais son père et le mien en ont en vain ma foi,
Ils choisissaient pour eux, je veux choisir pour moi.

GUZMAN.

Bon, mais puisqu'à la fois deux ont l'heur de vous [plaire,
Et que la confrérie est un mal nécessaire,
Prenez-les toutes deux en qualité d'époux,
L'une pour vos amis, l'autre sera pour vous.

D. FERNAND.

Au lieu de badiner, écoute. La poursuite
Dont pour César tué j'appréhendais la suite,
Ayant hâté d'un mois mon voyage à la cour,
Me fit perdre d'abord tout souci de l'amour;
Ainsi, jusqu'au succès que j'en devais attendre,
J'oubliai qu'à Madrid je venais comme gendre;
Et, sans que chez don Diègue aucun l'ait pu savoir,
Don Juan est celui qui m'a su recevoir.
Me logeant, il ne fait que me rendre en la ville
Ce que tu sais chez nous qu'il reçut à Séville;
Et j'ai l'heur qu'à Madrid n'étant jamais venu,
Il est le seul encor de qui j'y sois connu.

GUZMAN.

Vous l'êtes du beau-père?

D. FERNAND.

Il a mauvaise vue,
Je l'ai déjà deux fois rencontré par la rue;
Mais comme j'y prends garde, et qu'il me croit fort [loin,
Cet embarras à fuir me donne peu de soin.
Cependant, don Juan m'a fait voir une dame,
Pour qui mon cœur soudain s'est senti tout de flam- [me.
Jamais des traits plus vifs, jamais des yeux plus [doux
N'avaient porté sur lui de si dangereux coups.
L'air galant, enjoué...

GUZMAN.

Son nom est?

D. FERNAND.

Isabelle.

GUZMAN.

Et vous avez sans doute un libre accès chez elle?

D. FERNAND.

Jusque-là que tantôt encore elle m'attend.

GUZMAN.

Elle vous aime?

D. FERNAND.

Assez pour en être content;
Et comme elle a du bien, et dépend d'elle-même,
Je l'aimerais autant peut-être qu'elle m'aime,
Si par un autre amour, cet amour traversé
Pouvait continuer comme il a commencé.

GUZMAN.

Avouez à peu près que mon goût est le vôtre,
Tâter un peu de tout, hier l'une, aujourd'hui l'au- [tre;
Cet amour est d'un genre assez adultérin.

D. FERNAND.

Non, ces deux objets seuls ont droit sur mon destin,
Et toute autre beauté toucherait peu mon âme.

GUZMAN.

Quelle est cette seconde encor qui vous enflamme?

D. FERNAND.

J'en ignore le nom, comme la qualité.

GUZMAN.

Vous l'aimez seulement par curiosité?

D. FERNAND.

Ce commerce où mon cœur va plus loin qu'il ne [pense,
Est fondé de sa part sur la reconnaissance;
Aux lieux de promenade elle vient chaque jour
Recevoir les serments d'un réciproque amour;
Mais sans se découvrir.

GUZMAN.

Monsieur, c'est une gueuse,
Qui gagne ses habits au métier de coureuse,
Et qui, poussant la leurre autant qu'elle pourra,
Se titrera marquise, et vous attrapera.

D. FERNAND.

A la voir seulement tu jugerais mieux d'elle.
De tout ce qu'elle fait la grâce est naturelle,
Le port noble, touchant, rien de bas, d'affecté,
Un certain air modeste et plein de liberté,
Je ne sais quoi de doux, l'entretien agréable,
L'esprit vif, délicat, perçant.

GUZMAN.

C'est là le diable.
Ces gueuses pour piller la dupe qui leur rit,
Monsieur, vendant le corps, achètent de l'esprit.

D. FERNAND.

Pour m'y voir attrapé je m'y sais trop connaître;
Et ce que tant d'appas dans mon cœur ont fait naître
Pourrait pour celle-ci gagner enfin ma voix,
Si sa famille sue autorisait mon choix.
Au plus parfait amour je sens mon âme prête;
Mais j'ignore qui j'aime, et c'est ce qui m'arrête.

GUZMAN.

La fourbe est bien en règne, et s'en sauve qui peut.

SCÈNE II

D. FERNAND, JACINTE, GUZMAN.

JACINTE, *ayant la coiffe abattue.*

St.

GUZMAN.

St. Bonjour. Monsieur, est-ce à vous qu'on en [veut,
Ou si c'est moi déjà que la donzelle tente?
Voyez.

D. FERNAND.

A l'inconnue elle sert de suivante,
Tais-toi. Qu'heureusement je te rencontre ici!
Enfin...

JACINTE.

Heureusement je vous rencontre aussi.
A la poste où pour nous vous laissez votre adresse,
Je portais ce billet.

D. FERNAND.

De qui?

JACINTE.

De ma maîtresse.
Lisez-le, don Fernand.

GUZMAN, *à Jacinte tandis que don Fernand lit.*

Ma chère...

JACINTE.

Assurément.

GUZMAN.

Si le cœur t'en disait, je suis sans compliment.
Ces détours, ces douceurs, dont un galant s'enivre,
Autant de bien perdu pour ceux qui savent vivre.
Sans tant verbaliser, l'amour veut de l'effet,
J'en ai toujours de prêt, si tu m'aimes, c'est fait.

JACINTE.

Tu seras pris au mot, si tu n'y prends bien garde.

GUZMAN.

Ma foi, dans ce marché c'est moi seul qui hasarde.
Tu vois clair en m'aimant, si nous en disputons,
Mais je suis obligé de t'aimer à tâtons;
Avec ton nez bridé de ta coiffe importune,
Ta ténébrosité m'en pourrait bailler d'une;
Et ton minois des cœurs modestement filou,
S'il n'est quelque peu singe, est peut-être hibou.

JACINTE.

Il te les faut choisir.

D. FERNAND, *après avoir lu.*

Ta maîtresse m'oblige,
Et ne peut me donner d'avis que je néglige.
Mais ne puis-je savoir où tu me dois mener?

JACINTE.

Ne vous préparez point à me questionner.
Tantôt au lieu marqué prenez soin de vous rendre,
Suivant votre billet je vous y viendrai prendre;
N'attendez rien de plus.

D. FERNAND.

Ote-moi de souci,
De grâce...

JACINTE.

Voulez-vous qu'on me surprenne ici?
Si quelqu'un m'y connaît, ma maîtresse est perdue.

D. FERNAND.

Mais fais-la-moi connaître.

JACINTE.

Enfin vous l'avez vue?

D. FERNAND.

Oui, je sais bien qu'en elle éclatent mille appas.

JACINTE.

En êtes-vous content?

D. FERNAND.

Qui ne le serait pas?

JACINTE.

Jugez par là du reste, et lui soyez fidèle.

D. FERNAND.

Au moins dis-moi son rang.

JACINTE.

Tout est égal en elle,
La beauté, l'air, l'esprit, la qualité, le bien.

GUZMAN.

C'est-à-dire, monsieur, que le tout n'y vaut rien.

D. FERNAND.

Maraud...

GUZMAN.

Vous la croyez à son apprentissage?

D. FERNAND.

Mais pourquoi se cacher?

JACINTE.

C'est qu'elle est bonne et sage
Et que l'on voit la fourbe un don si cavalier,
Qu'il faut vous bien connaître avant que s'y fier.

D. FERNAND.

Non, si ma passion ne va jusqu'à l'extrême,
Si mon cœur n'est atteint...

JACINTE.

Chacun en dit de même:
Pour faire croire un feu qu'ils affectent souvent,
Tous ont le même style, et la plupart, du vent.

D. FERNAND.

Mais ta maîtresse enfin, telle qu'elle puisse être,
Se trouvera forcée à se faire connaître;
Il en faudra venir à l'aveu que j'attends.

JACINTE.

Vous saurez le secret quand il en sera temps,
Et prétendez en vain me voir changer de note,
Je tiens bien le tacet.

GUZMAN.

La peste soit la sotte.
Quel que fût le secret qu'on m'eût pu confier,
Je le dirais soudain de peur de l'oublier.

D. FERNAND.

Tu n'oses donc encore éclaircir l'aventure?

GUZMAN.

Elle est faite, monsieur, en dépit de nature;
Et le ciel se trompant, sans doute, à la façon,
Dans un moule de fille a cru faire un poisson.

JACINTE.

Adieu, brave causeur.

GUZMAN.

Adieu, chère muette.

SCÈNE III

D. FERNAND, GUZMAN.

GUZMAN.

Qui l'en croira, monsieur, votre fortune est fai[te]

Esprit, naissance, biens, attraits, le choix est doux.

D. FERNAND.

Me voici cependant avec deux rendez-vous.
Isabelle tantôt m'attend à la même heure.

GUZMAN.

Des deux occasions choisissez la meilleure,
Allez où votre cœur est le plus attaché.

D. FERNAND.

Pour la dame inconnue il se sent plus touché;
Mais de peur de surprise, ignorant sa naissance,
Autant que je le puis je le tiens en balance;
Et comme je ne sais ce qui peut arriver,
Si celle-ci manquait, l'autre est à conserver.

GUZMAN.

Mais, puisqu'elle vous tient ses affaires secrètes,
Lui deviez-vous sitôt découvrir qui vous êtes?
Sa suivante a d'abord fait ouïr votre nom.

D. FERNAND.

Qu'il soit connu de tous, qu'en devinera-t-on?
Il est mille Fernands dans une même ville.
Suffit que j'ai caché que je suis de Séville,
Et qu'enfin me disant de Grenade, j'ai pris
Le surnom d'Avaloz pour celui de Solis.

GUZMAN.

Par ce nom trop tôt dit, autre embarras à craindre.
Vous aimez Isabelle, ou du moins l'osez feindre;
Et si cette inconnue apprend, quelque beau jour,
Qu'un Fernand Grenadin fasse en deux lieux sa [cour?

D. FERNAND.

César de ce péril par sa mort me délivre.
Craignant que jusqu'ici l'on ne me sût poursuivre,
Je priai don Juan d'abuser ses amis,
Me nommant devant eux partout don Dionis,
Sous ce nom, d'Isabelle il m'assura la vue;
Et je suis don Fernand pour la seule inconnue.
Mais de quelque message on m'en vient régaler,
Sa suivante s'approche afin de me parler;
Je la vois qui sourit.

GUZMAN.

Quoi, celle d'Isabelle?
Votre première amante?

D. FERNAND.

Oui, Guzman.

GUZMAN.

Qu'elle est belle!
Monsieur, préférons-la.

D. FERNAND.

Tu te trouves tenté?

GUZMAN.

J'ai de malins instants pour la fragilité,
Et, par précaution, j'essayerais du remède.

SCÈNE IV

D. FERNAND, BÉATRIX, GUZMAN.

D. FERNAND.

Aujourd'hui, Béatrix, tout à mes vœux succède,
Ta rencontre est un bien qui doit m'être si doux...

BÉATRIX.

Pas tant, si je vous viens ôter un rendez-vous.

D. FERNAND.

Que dis-tu?

BÉATRIX.

Que tantôt ma maîtresse Isabelle,
Ne peut, don Dionis, vous attendre chez elle;
Voilà ce que j'allais vous dire de sa part.

D. FERNAND.

J'attendrai son retour, et la verrai plus tard.

BÉATRIX.

Non pas pour aujourd'hui, votre amour va trop [vite.

D. FERNAND.

Au moins à son défaut accepte ma visite;
Et si tantôt, sans toi, par hasard elle sort...

BÉATRIX.

Il vous plaît de railler.

D. FERNAND.

Ah! c'est me faire tort.
Non, à t'entretenir j'aurai la même joie,
Et je croirai la voir pourvu que je te voie.

BÉATRIX.

Ma foi, je ne sais pas comme vous l'entendez,
Mais je pense valoir ce que vous demandez.
D'aussi bien faits que vous me verraient pour mon [compte.

GUZMAN.

Qu'elle en sait!

D. FERNAND.

Tout de bon, ton esprit me fait honte;
Et je t'en trouve tant...

BÉATRIX.

Que vous le baillez doux!
Trêve, don Dionis, point de guerre entre nous;
J'ai peut-être de quoi vous donner votre reste.

D. FERNAND.

Tu tournes tout en jeu; mais, je te le proteste,
Que mon cœur sent pour toi certaine émotion...

BÉATRIX.

De grâce, arrêtez là la protestation.
Sans me charger encor d'un cœur comme le vôtre,
J'ai tant de protestants qu'ils s'étouffent l'un l'autre;
Et, dans les vœux divers qu'on me vient adresser,
Je ne sais tantôt plus où les pouvoir placer.

D. FERNAND.

Ta beauté, du plus fier te ferait un esclave.

BÉATRIX.

Je sais ce que je puis, ne faites point le brave,
Et croyez seulement que, l'ayant entrepris,
Vous seriez bien adroit si vous ne restiez pris.
Qu'on se défende, ou non, de chercher à me plaire,
Quand j'ai dessein de prendre, on ne m'échappe [guère,
Et j'arrête si bien, qu'en ce droit absolu
Je n'ai perdu jamais que ce que j'ai voulu.

D. FERNAND.

Qui ne t'en croirait pas? Tu vaux que l'on t'admire;
Tout est aimable en toi.

BÉATRIX.

Vous pensez vous en rire;
Mais après tout, peut-être, à m'examiner bien,

A la qualité près il ne me manque rien.
Quoi que montre d'appas ma maîtresse et la vôtre,
Cette taille et ce port en valent bien quelque autre.
Si je n'ai point les traits si doux, si délicats,
J'ai des je ne sais quoi que la beauté n'a pas,
Le teint, je m'en rapporte; et, pour de la jeunesse,
Je pense que me voir c'est tout.

GUZMAN.

La bonne pièce!
Si quelqu'un l'entend mieux, je le quitte.

BÉATRIX.

Jaseur,
Est-ce à toi de parler avec les gens d'honneur?

GUZMAN.

Si je puis librement dire ce qu'il m'en semble,
Ton honneur et le mien sont bons à mettre ensemble;
Et, quiconque des deux pourrait n'en faire qu'un,
Ferait encor, je pense, un honneur bien commun.

D. FERNAND.

Tu ne te tairas point, maraud?

GUZMAN.

Sur ma parole,
La matoise est, monsieur, instruite en bonne école,
Elle vous en dira de toutes les façons,
Et se peut aisément passer de nos leçons.

BÉATRIX.

Oui, je m'abaisserai jusqu'à prendre des tiennes.

GUZMAN.

Ah, mon ange!

BÉATRIX.

C'est là que je veux que tu viennes.
J'ai besoin de douceurs d'un galant tel que toi.

D. FERNAND.

Laisse-là ce badin, et ne songe qu'à moi.

BÉATRIX.

Quoi, ne songer qu'à vous? Et que feraient mille [autres
Dont les vœux acceptés ont précédé les vôtres?
Chaque moment du jour peut à peine fournir
A donner à chacun son rang de souvenir.
Mais je perds trop de temps. Adieu, je me retire.

D. FERNAND.

Sitôt?

BÉATRIX.

Achevez donc, qu'avez-vous à me dire?

D. FERNAND.

Béatrix.

BÉATRIX.

Est-ce tout? Vous me ferez gronder.
J'ai hâte.

D. FERNAND.

Laisse-moi du moins te regarder;
A te voir seulement mon plaisir est extrême.

BÉATRIX.

Vous ne m'étonnez point, j'y prends plaisir moi- [même;
Et dans plus d'un miroir on me voit chaque jour
Aller, de temps en temps, me faire un peu de cour.

D. FERNAND.

Il est doux de s'y voir quand la copie agrée.

BÉATRIX.

Je ne m'y trouve pas tout à fait déchirée;
Et j'en prends plus de droit d'aimer l'original.

SCÈNE V

D. FERNAND, D. JUAN, BÉATRIX, GUZMAN.

D. JUAN.

Seul avec Béatrix? C'est n'être pas trop mal.

D. FERNAND.

Venez-vous m'envier le bien que je possède?

D. JUAN.

Brûlant pour sa maîtresse, il faut qu'on me la cèd[e]

D. FERNAND.

Gardez qu'à l'obtenir vos efforts ne soient vains.

BÉATRIX.

Hé, de grâce, pour moi n'en venez pas aux mai[ns]

D. JUAN.

Tu n'as qu'à décider, je prétends, il s'oppose.

BÉATRIX.

Je pense que pour vous je sens la même chose.
Et crains bien que, restant dans cette égalité,
Aucun des deux jamais n'ait droit de primauté.
Adieu.

GUZMAN.

Bonsoir, la belle.

SCÈNE VI

D. FERNAND, D. JUAN, GUZMAN.

D. JUAN.

Et Guzman la cajole
Déjà?

GUZMAN.

Non pas, monsieur, c'est que je la console
Ces belles ont toujours l'esprit déconcerté,
Quand on leur dit adieu, sans parler de beauté
Il se faut acquitter, du moins, de la grimace.

D. JUAN.

Où l'avez-vous trouvée?

D. FERNAND.

En cette même place,
Où soudain il m'a vu changer de rendez-vous.

D. JUAN.

Aimant en deux endroits, ce changement est dou[x]
C'est recouvrer soudain une faveur perdue.

D. FERNAND.

Je l'avais d'Isabelle, et l'ai de l'inconnue.
L'une hors du logis doit passer jusqu'au soir;
Et, sur quelques secrets, l'autre cherche à me voi[r]

D. JUAN.

Vous brûlez d'éclaircir celui de l'aventure?

D. FERNAND.

Cette assignation m'en donne bonne augure.

D. JUAN.

Oui, mais je vous apporte un sujet de souci,
Votre beau-père sait que vous êtes ici.



D. FERNAND.

Que je suis arrivé, don Juan?

D. JUAN.

Que vous l'êtes.
En vain j'ai cru tenir toutes choses secrètes,
Ayant été dès hier par Guzman averti
Du long temps qu'il vous sait de Séville parti;
Et, de notre amitié sachant l'étroite chaîne,
Il est venu chez moi me témoigner sa peine.

D. FERNAND.

Vous n'avez point alors tâché de l'abuser?

D. JUAN.

Après ce qu'il savait, qu'avais-je à déguiser?
Votre arrivée ici se pouvait-elle taire?

D. FERNAND.

De mon secret sans doute il est fort en colère?
Qu'aura-t-il cru de moi de ne l'avoir point vu?

D. JUAN.

Que de votre combat c'est l'effet imprévu,
Et, qu'avant que le voir, vous jugez nécessaire
D'attendre quelque temps le succès de l'affaire.

D. FERNAND.

Quel malheur!

D. JUAN.

Cependant j'ai promis qu'aujourd'hui,
Puisque vous étiez libre, il vous verrait chez lui;
C'est à vous d'y songer, ma parole est donnée.

D. FERNAND.

Quel prétexte choisir pour rompre l'hyménée?
L'amour me cause ici d'étranges embarras.

D. JUAN.

Je n'entreprendrai point d'en combattre l'appas;
Mais voyez Léonor, elle est sage, elle est belle;
Et ce que vous aimez vaut peut-être moins qu'elle.

D. FERNAND.

Ah! Ne m'en parlez point, Léonor me déplaît.

D. JUAN.

Sans la voir, sur son nom vous en donnez l'arrêt?

D. FERNAND.

Je ne la puis souffrir.

GUZMAN.

La pauvre délaissée!
Monsieur, si par hasard elle était fort pressée,
Et qu'à vous en défaire on vous vît empêché,
Pour vous faire plaisir je prendrais le marché.

D. JUAN.

Guzman a le goût bon.

D. FERNAND.

Il faut voir l'inconnue.
En l'état où je suis, tout dépend de sa vue;
Son destin éclairci pourra régler le mien.

D. JUAN.

Voyez-la, mais enfin ne précipitez rien.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

D. DIÈGUE, ISABELLE, BÉATRIX.

D. DIÈGUE.

N'en soyez point surprise, ô charmante Isabelle,
D'un bruit sourd et confus j'en ai su la nouvelle;
Et comme rien pour moi ne peut être plus doux,
Je m'en suis cru devoir expliquer avec vous.
Excusez pour un fils ma tendresse de père,
Je sais que don Félix s'étudie à vous plaire;
Et j'aurai grande joie à le voir sous vos lois,
S'il a su mériter l'honneur de votre choix.
Vous connaissez mon bien, vous savez ma famille,
L'amitié semble étroite entre vous et ma fille;
Et pour elle et pour moi je me tiendrais heureux
Que l'alliance encore en redoublât les nœuds.

ISABELLE.

Cet hymen proposé me fait voir tant d'estime,
Que l'espoir m'en paraît à peine légitime.
Je ne cèlerai point que ce peu de beauté
M'acquiert de don Félix quelque civilité,
Mais, monsieur, un dessein d'une telle importance,
Avant qu'aller plus loin vaut bien que l'on y pense;
Et, quoiqu'aucun n'ait droit de contraindre ma foi,
Je dois en consulter de plus sages que moi.
Je sais de leurs conseils ce que je puis attendre;
Et c'est de Léonor que je le voudrais prendre,
Si, comme elle est sa sœur, les intérêts du sang,
Auprès de l'amitié, n'étaient d'un autre rang.

D. DIÈGUE.

D'un si fâcheux délai quelle que soit la suite,
Je ne puis qu'admirer votre sage conduite;
Et, si vos sentiments se déclarent pour nous,
J'emploierai Léonor à les savoir de vous.
L'époux qu'elle attendait, arrivé de Séville,
Va déjà commencer la joie en ma famille;
Et, comblant d'heur un fils qui se sent captiver,
C'est votre seul aveu qui la peut achever.
Le ciel daigne en hâter l'heureuse incertitude.

SCÈNE II

ISABELLE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Ce choix vous va causer un peu d'inquiétude!
Si don Félix fait voir son amour par ses soins,
Don Dionis pour vous n'en témoigne pas moins;
Votre cœur doit parler, c'est à vous de l'entendre.

ISABELLE.

En se déférant trop, il craint de se méprendre.
Ces soupirants d'office, en tous lieux si chéris,
Sont d'aimables amants, mais de fâcheux maris;

En vain la plus parfaite aura touché leur âme,
S'ils l'adorent maîtresse, ils la méprisent femme,
Et leurs vœux attachés à de nouveaux appas,
Dédaignent ce qu'ils ont pour tout ce qu'ils n'ont [pas.
Voilà ce qui suspend tout ce que je propose.

BÉATRIX.

De vrai, le mariage est une étrange chose;
Et qui s'en peut louer, pour en bien discourir,
Au métier de forçat n'aurait guère à souffrir.
La chaîne en est, dit-on, si rude et si pesante,
Que, qui n'en gémit point, a l'âme bien constante;
Et quand il faut choisir, jeune, galant, fleuri,
Adroit, aimable, beau, c'est toujours un mari.
On est bien empêché comme on s'y doit conduire,
Trop de précaution souvent ne fait que nuire;
En vain pour mieux échoir on y fait cent façons,
Puisqu'enfin les meilleurs ne sont jamais trop bons,
Sans qu'un semblable choix nous chagrine d'avan- [ce,
Il faut jeter les dés au hasard de la chance,
Et dire, en risquant tout, puisqu'enfin on le veut,
Dieu nous la donne bonne, et vienne ce qui peut.

ISABELLE.

C'est en dire un peu trop.

BÉATRIX.

Ce n'est point là satire,
Madame, croyez-moi, l'on n'en saurait trop dire.
Il est de ces rêveurs, il est de ces jaloux,
Qui se font plus de mal qu'ils n'en craignent de [nous.
Qu'une femme s'échappe à voir un peu de monde,
Leur chagrin en murmure, et leur dépit en gronde,
Et dans leur rêverie à rendre un esprit fou,
L'on n'est sage jamais si l'on n'est loup-garou.
Pour moi, qui ne suis pas d'humeur trop enduran- [te,
Si jamais d'un mari l'assemblage me tente,
Le contrat d'union, dans mon petit calcul,
Aura plus d'une clause, ou demeurera nul.
Il me sera permis de danser et de rire,
Je verrai mes amis sans qu'il y trouve à dire,
Et saurai le réduire à ne rien redouter
De toutes les douceurs qu'on me viendra conter.

ISABELLE.

Tu crois qu'il tiendra tout?

BÉATRIX.

Hé bien, quitte à se battre,
Si j'enrage une fois il enragera quatre;
Et, me mettant au pis, je sais qu'il trouvera
Plus de fâcheux moments qu'il ne m'en donnera.
Après tout, le meilleur est de vivre sans maître.

ISABELLE.

C'est un état heureux, et je le sais connaître;
Mais de quelque douceur qu'il flatte nos esprits,
Le nom de vieille fille est un nom de mépris.

BÉATRIX.

Aussi, ce qui doit bien refroidir notre envie,
Quand on est marié, c'est pour toute sa vie;
Et, pour qui s'en repent, à vous parler sans fard,
L'espoir de se voir veuve est un triste hasard.
Cette faveur du ciel est toujours trop tardive, [rive,
Nos beaux jours sont passés quand ce grand jour ar-
Et le plus souvent même, abusant nos souhaits,
Il nous rit, il nous flatte, et n'arrive jamais.
Mais pour vos deux amants, quel dessein est le vôtre?
Vous sentez-vous égale, et pour l'un et pour l'autre?

ISABELLE.

Le choix, à dire vrai, n'est pas facile entr'eux,
Je tiens l'un plus galant, l'autre plus amoureux.
D'abord don Dionis, en m'expliquant sa flamme,
Éblouit ma raison, charma toute mon âme;
Mais, si j'en juge bien, je lui vois chaque jour
Plus de galanterie avecque moins d'amour.
De cette passion il n'a que l'habitude,
Il en prend les dehors, soupire par étude;
Et je crois, quand il tâche à lui donner crédit,
Que son cœur ne sait rien de tout ce qu'il me dit.

BÉATRIX.

Don Félix pourra donc emporter la balance?

ISABELLE.

Si son feu brille moins, j'y crois plus de constance,
Et je tiens qu'à l'hymen un esprit arrêté,
Doit moins chercher l'éclat que la solidité.

BÉATRIX.

Pourquoi permettre donc que son rival vous voie?

ISABELLE.

Pour juger mieux encor ce qu'il faut que j'en croie,
Et c'est, pour me pouvoir expliquer avec lui,
Qu'il avait eu de moi rendez-vous aujourd'hui.
Tu sais que Léonor a rompu la partie.

BÉATRIX.

Ma foi, je n'aurais point péché par modestie.
Sa visite à demain eût reçu le renvoi;
On doit à ses amis quand on a fait pour soi.

ISABELLE.

Léonor seule ici me priant de l'attendre,
C'est le moins, Béatrix, que je pouvais lui rendre;
Mais je la vois entrer.

SCÈNE III

LÉONOR, ISABELLE, BÉATRIX.

LÉONOR.

J'en use librement.

ISABELLE.

Songez que l'amitié défend le compliment;
Et qu'enfin vous servir fait ma plus forte envie.

LÉONOR.

Je viens vous confier le secret de ma vie,
Et sais trop que pour fuir le malheur que je crains,
Je ne pourrais le mettre en de plus sûres mains.
Vous avez déjà su que mon père à Séville
Ne crut pas avoir fait un voyage inutile,
Puisque là, pour époux, à son retour, j'appris
Qu'il m'avait su choisir don Fernand de Solis.
Ignorant jusque-là ce que c'est qu'être amante,
Je tins cette nouvelle assez indifférente;
Et mon cœur libre encor, n'étant point prévenu,
Souscrivit sans murmure au choix d'un inconnu;
Mais, dans cet intervalle, usant de sa puissance,

L'amour s'est bien vengé de son indifférence.
Un autre don Fernand pour troubler nom repos...

ISABELLE.

Un autre, dites-vous?

LÉONOR.

Don Fernand d'Avalos.
Un procès qu'à la cour il est venu poursuivre,
L'a tiré de Grenade où le ciel le fait vivre;
Et mes sens en lui seul se sont sentis flattés
De tout ce qu'on peut voir d'aimables qualités.
Sans savoir ce qu'en moi sa rencontre fit naître,
Vous savez l'accident qui me le fit connaître,
Lors qu'au bord du fleuve, où j'osai m'engager,
Mes chevaux s'emportant m'eussent mis en danger,
Si, soudain, à leur fougue opposant son courage,
Il n'eût su m'épargner ce genre de naufrage.
Je ne vous ferai point de récits superflus,
Je le vis, il me plut, il me vit, je lui plus.
Une pareille ardeur dans nos cœurs sembla naître;
Mais, quelque effort alors qu'il fît pour me connaître,
Malgré ce grand service il ne put rien savoir,
Sinon qu'en ce lieu même il pourrait me revoir.
Ainsi, dès ce moment, contre toute apparence,
Mon amour commença par la reconnaissance;
Et sans cesse mon cœur, par de secrets discours,
S'entretient du péril pour songer au secours.
J'aimais à me tenir cette image présente,
J'évitais d'être ingrate, et me rendais amante;
Et, pour me livrer mieux aux transports que je sens,
L'amour se prévalait de l'erreur de mes sens.

ISABELLE.

Mais, engagée enfin à l'hymen par un père,
Qu'est-ce dans cet amour que votre cœur espère?

LÉONOR.

Tout, si d'un si beau feu l'impérieuse loi
Peut attendre de lui ce qu'elle obtient de moi.
C'est par ce seul motif qu'il m'a vue obstinée
A lui taire et mon nom et de qui je suis née;
Et qu'à le voir souvent ayant su m'obliger,
Avant qu'il me connût j'ai voulu l'engager.
L'amour, dont on sait trop jusqu'où les droits s'étendent
Est toujours favorable à deux cœurs qui s'entendent;
Et, pour rompre un hymen qui confond mon espoir,
Pourvu qu'on l'en consulte, il a trop de pouvoir.

ISABELLE.

Mais l'époux arrivé, que pouvez-vous prétendre?

LÉONOR.

C'est ce qu'à don Fernand j'ai résolu d'apprendre;
Et, pour lui découvrir cet important souci,
Jacinte, qui l'attend, va l'amener ici.
Je m'en suis cru chez vous la liberté permise.

ISABELLE.

Il n'est rien qu'avec moi l'amitié n'autorise.

LÉONOR.

Le logis de derrière ouvre en un lieu désert,
Par où le faire entrer sans qu'il soit découvert;
Jacinte en est instruite, et sait ce qu'il faut faire.

ISABELLE.

Cette précaution était peu nécessaire;
Qui vit comme je fais, sans détour, sans façon,
Brave la médisance, et craint peu le soupçon.
Mais enfin, aujourd'hui vous lui voulez tout dire?

LÉONOR.

Non, mais ce seul hymen dont mon amour soupire,
Et, par ses sentiments, prendre droit de juger
Jusqu'où, pour y répondre, il me doit engager.

ISABELLE.

Souvent un beau dehors a l'art de nous séduire.

LÉONOR.

Aussi, par vos conseils je cherche à me conduire;
Et ce qu'il veut savoir ne lui sera connu,
Qu'après que vous l'aurez vous-même entretenu.
Vous sonderez son cœur, étudierez son âme;
Et j'éteindrai par vous, ou nourrirai ma flamme.

SCÈNE IV

LÉONOR, ISABELLE, JACINTE, BÉATRIX.

JACINTE.

Madame.

LÉONOR.

Hé bien, Jacinte?

JACINTE.

Il attend pour entrer.

LÉONOR.

Qu'il vienne.

ISABELLE.

Il ne faut pas dès l'abord me montrer.
Dans l'aise qu'il aura du dessein que vous faites,
Ses premières douceurs doivent être secrètes;
Quand à vous seconder vous aurez su le sien,
Je ne refuse pas d'être de l'entretien.
Viens, Béatrix.

LÉONOR.

Enfin, c'est en vous que j'espère.

BÉATRIX.

Ma foi, pour un amant voilà bien du mystère;
Je m'inquiète moins de m'en voir mille et plus,
J'en tiens papier exact, et je dors là-dessus.

SCÈNE V

LÉONOR, D. FERNAND, JACINTE.

JACINTE.

Entrez, on vous attend.

D. FERNAND.

Madame, quelle grâce.
Et pour la mériter, que faut-il que je fasse?
Accorder tant de gloire à mon ardent amour!

LÉONOR.

Enfin, à le prouver le ciel vous offre jour.
S'il est tel que mes yeux semblent l'avoir fait naître,
C'est à vous, don Fernand, à le faire paraître.
Le temps presse, du sort je crains les derniers coups;
Et, si vous n'agissez, je ne puis être à vous.

D. FERNAND.

Ah! Si de ce malheur je puis rompre l'atteinte,

J'ai lieu de m'offenser de votre injuste crainte;
Et, quand les coups du sort peuvent être forcés,
Qui peut douter de moi ne peut m'aimer assez.
Que pour m'ôter à vous la terre conjurée,
Tienne à mon cœur charmé la guerre déclarée,
Pour en favoriser les violents desseins,
Le seul aveu du vôtre est tout ce que je crains.

LÉONOR.

On ne l'aura jamais, et, quoi que je hasarde,
Les effets feront voir quelle foi je vous garde;
Et qu'il n'est rien pour vous que j'ose négliger,
Quand sous les lois d'un autre on me veut engager.
Oui, pour vous découvrir ce que j'ai dû vous taire,
Apprenez, don Fernand, que je dépends d'un père
Qui, sans m'en consulter, de mon repos jaloux,
A voulu par ses yeux me choisir un époux.
Cet hymen arrêté rend ma disgrâce extrême,
Mais je vous dois la vie enfin, et je vous aime;
Et vois avec plaisir que mon cœur, en ce jour,
Ne peut fuir d'être ingrat, sans servir mon amour.

D. FERNAND.

Frappé trop vivement de ce grand coup de foudre,
Le mien s'étonne, tremble, et ne sait que résoudre;
Mais enfin, je sais bien que mon cruel ennui
Ne redoublera point par le bonheur d'autrui.
Quelque époux qu'à choisir le devoir vous convie,
Il n'aura pas ce nom que je ne sois sans vie;
Et même, avant ce coup, s'il me doit accabler,
Plus d'un rival, peut-être, aura lieu de trembler.

LÉONOR.

Quoiqu'il nous faille ici conduire avec prudence,
J'aime dans votre amour un peu de violence;
Et, si j'en dois calmer les transports furieux,
Je ne saurais haïr ce qui le prouve mieux.

D. FERNAND.

Mais votre nom, enfin? Faites que je le sache.

LÉONOR.

Quelque raison encor veut que je vous le cache.

D. FERNAND.

La réserve en est vaine à qui doit présumer
Que sachant son logis, je puis m'en informer.

LÉONOR.

Dans un logis d'amie on a su vous conduire,
De mon engagement j'ai cru devoir l'instruire;
Et, si son avis est qu'on ne vous cache rien,
Peut-être, dès ce soir, vous me verrez au mien.

D. FERNAND.

Ainsi donc mon bonheur ne dépend plus que d'elle!

LÉONOR.

Je l'en croirai.

(*A Jacinte.*)

Va vite avertir Isabelle.

SCÈNE VI

LÉONOR, D. FERNAND.

D. FERNAND, *bas.*

Juste ciel, Isabelle! Ai-je bien entendu?
Si c'est celle qui m'aime, enfin je suis perdu.
O d'un jaloux destin attaques imprévues?
Sa maison peut répondre à deux diverses rues;
C'est ici son quartier.

LÉONOR.

Que dites-vous tout bas?

D. FERNAND.

Je me plains d'un malheur que je n'attendais pas.

LÉONOR.

Votre amour y rencontre un péril dont je tremble.

D. FERNAND.

Madame, il est encor plus grand qu'il ne vous semble.

LÉONOR.

Des conseils d'Isabelle espérons quelque fruit.

D. FERNAND, *bas.*

C'est elle-même, elle entre, où me vois-je réduit!

SCÈNE VII

ISABELLE, LÉONOR, D. FERNAND,
BÉATRIX, JACINTE.

ISABELLE, *à Béatrix.*

Nous le verrons; mais, dieux! Ma surprise est extrême,
Je vois don Dionis.

BÉATRIX.

Madame, c'est lui-même.

ISABELLE.

Il aime Léonor, et m'ose cajoler!

BÉATRIX.

Bons dieux! Quel maître fourbe!

ISABELLE.

Il faut dissimuler.

LÉONOR, *à Isabelle.*

Sachant quelle aventure à soupirer m'expose,
Voyez en don Fernand le sujet qui la cause;
Vos sentiments ont droit d'en régler seuls la fin.

D. FERNAND, *à Isabelle.*

Je dois beaucoup, madame, à mon heureux destin,
Qui, me laissant toujours inconnu ce que j'aime,
Me fait connaître, au moins, comme une autre elle-même;
L'amitié qui vous joint m'en persuade assez.

ISABELLE.

Je ne m'étonne point si vous me connaissez;
Pour peu qu'avec un cœur l'on ait d'intelligence,
De tout ce qu'il chérit on a la connaissance;
Et l'amour, qui du sien vous fait suivre la loi,
Doit faire autant pour vous que l'amitié pour moi.
J'en ai déjà tiré des lumières secrètes,
Qui m'ont en un moment, appris ce que vous êtes;
Je sais presque de vous tout ce qu'on peut savoir.

D. FERNAND.

Un si brillant esprit ne se peut décevoir;
Mais, si vous vous rendez à de justes prières,
Madame, faites-m'en partager les lumières.
De ce charmant objet j'adore la beauté,
Sans avoir pu tirer mon feu d'obscurité,
Son nom qu'elle me cache étonne ma constance.

ISABELLE.

Elle vous fait grand tort par cette défiance;
Et, sur ce que de vous je puis justifier,
Elle verra, bientôt, comme on s'y doit fier.

LÉONOR.

Prendre déjà sa cause! A moins qu'il vous cor-
[rompe...

ISABELLE.

Vous me ferez reproche en cas que je vous trompe.

LÉONOR.

Il faut vous l'avouer, si don Fernand me plaît,
Dès l'abord, comme vous, je vis tout ce qu'il est,
Le cœur grand, l'âme belle, une entière franchise;
Mais de mes sentiments je craignois la surprise,
Les plus prompts quelquefois ne sont pas les meil-
[leurs.

ISABELLE.

A vous dire le vrai, je le connais d'ailleurs.
Un ami, qui d'erreur est assez incapable,
M'en avait déjà fait une peinture aimable,
Dont les traits délicats, ayant gagné ma foi,
Ne m'avaient rien caché de tout ce que j'y voi.
L'air, la mine, l'esprit, enfin tout se rapporte.

D. FERNAND.

Je lui suis obligé d'une estime si forte.

ISABELLE.

Jamais d'un vrai mérite on ne fit plus de cas.

LÉONOR.

Et c'est?

ISABELLE.

Don Dionis.

D. FERNAND.

Je ne le connais pas.

ISABELLE.

Ne le connaître pas? Certes cela m'étonne;
Vous est-il inconnu, s'il ne l'est à personne?
Un cavalier civil, poli, galant, parfait,
Qui, pensant ce qu'il dit, plaît dans tout ce qu'il
[fait,
Point fourbe, point trompeur, point de ces lâches
[âmes,
Qui cherchent en tous lieux à promener leurs
[flammes;
Et, d'ailleurs, il se dit de vos meilleurs amis.

D. FERNAND.

L'erreur m'est favorable, où quelque abus l'a mis.

ISABELLE.

Deux noms divers en lui pourraient causer le vôtre,
Qui m'est connu sous l'un, me le sera sous l'autre;
Don Dionis, pourtant, est le seul que je sais.

D. FERNAND.

Quoi qu'il vous ait pu dire, il vous aura dit vrai,
S'il a su vous jurer que mon amour extrême
Engage tous mes vœux à la beauté que j'aime.
J'apprends qu'on la marie; et ce fatal revers
Accable un malheureux qui languit dans ses fers.
Ne pouvant m'éclaircir du père ni du gendre,
Je forme cent desseins sans savoir lequel prendre.
Dans ces obscurités daignez me secourir;
Vous voyez qu'à vous seule on me fait recourir,
Soulagez les ennuis dont mon âme est pressée.

ISABELLE.

Je ne vais pas si vite à dire ma pensée;
Et, si, de son aveu, j'ose en prendre le droit,
Je crains de l'engager à plus qu'elle ne croit.

LÉONOR.

Non, à votre amitié tout mon cœur s'abandonne,
Il l'en croira soudain, quoi que son zèle ordonne;
Et, pour vous donner lieu d'en mieux délibérer,
Je vous laisse tous deux, et vais me retirer.
Adieu.

D. FERNAND, *à Léonor.*

Souvenez-vous que mes peines cruelles
Ne peuvent...

LÉONOR.

Vous aurez tantôt de mes nouvelles.

BÉATRIX.

Madame, nous pouvons enfin le régaler.

ISABELLE, *à part.*

Voyons son impudence, avant que de parler.

SCÈNE VIII

D. FERNAND, ISABELLE, BÉATRIX.

D. FERNAND.

A voir quelles bontés d'abord, sans me connaître,
Vous avez bien voulu me faire ici paraître,
J'ai lieu de présumer que la peine où je suis
Vous rendra favorable à finir mes ennuis.
C'était pour moi sans doute une disgrâce extrême
D'aimer avec excès, et d'ignorer qui j'aime;
Mais, d'un plus rude sort j'ai tout à redouter,
Si, par votre secours, je ne puis l'éviter.

ISABELLE.

En vain à vous cacher votre esprit s'étudie.
De grâce, jouez-vous ici la comédie,
Ou si vous prétendez que, pour votre intérêt,
Mon esprit soit brouillé comme le vôtre l'est?

D. FERNAND.

Madame, où trouvez-vous que ce soient frénésies...

ISABELLE.

Oui, sans doute, il vous faut des douceurs mieux
[choisies;
Et la pauvre abusée, à qui vous en contez,
Pour vous croire honnête homme, a de grandes
[clartés.
Certes, votre méthode est galante et nouvelle.
Pour moi don Dionis, et don Fernand pour elle?
Ce rare expédient à vous mettre en crédit,
D'aucun autre avant vous n'avait frappé l'esprit;
Et ce sont en amour de subtiles adresses,
Que prendre autant de noms que l'on fait de maîtres-
[ses.
Un si beau stratagème en a-t-il bien dupé?

D. FERNAND.

De quel étonnement mon esprit est frappé!
M'amenait-on ici pour un pareil outrage?

BÉATRIX.

Il fallait un peu plus vous sucrer le breuvage,
A vous, qui, don Fernand, quand vous vous avisez,
Chez nous effrontément vous endionisez;

Ce sont là les moyens d'en attraper de belles.

D. FERNAND.

Ces façons de traiter me sont assez nouvelles.
Madame, c'est ainsi que me jugeant discret,
D'une aimable inconnue on m'apprend le secret?

ISABELLE.

Elle apprendra le vôtre, et saura qui vous êtes;
Mais, pour vous, croyez-moi, vos affaires sont fai-
Vous n'en saurez jamais ni le rang ni le nom. [tes;

BÉATRIX.

Voyez le fourbe! Et puis, à qui se fiera-t-on?

D. FERNAND.

Mais, à ce changement quel motif vous engage?

ISABELLE.

C'est trop longtemps jouer le même personnage.
Enfin, don Dionis, mettons le masque bas.

D. FERNAND.

Quel est ce Dionis?

ISABELLE.

Quoi, vous ne l'êtes pas?

D. FERNAND.

Moi? Si ce jeu vous plaît, quel qu'en soit le mystère...

BÉATRIX.

Payez son impudence, ou bien laissez-moi faire.
Voyez, il nous prendra pour ses dupes, ma foi?

D. FERNAND.

Quelle est cette beauté qui parle contre moi?
Madame, est-ce une amie, ou bien quelque parente?

BÉATRIX.

Faites bien l'ignorant, je ne suis que suivante;
Mais, telle que je suis, vous ayant rencontré,
Vous me trouviez tantôt assez à votre gré.

ISABELLE.

Il t'en veut donc aussi?

D. FERNAND.

Je ne l'ai jamais vue.

BÉATRIX.

Il m'a galantisée au milieu de la rue;
Et son cœur, s'il m'eût fait en croire ses serments,
Se fût enregistré sur mon papier d'amants.
La chose n'est pas vraie?

D. FERNAND.

Il est vrai qu'on me joue,
Et qu'on ne me dit rien que je ne désavoue.
A pas une des deux je n'ai fait les yeux doux.

ISABELLE.

Don Juan de Torres n'est pas connu de vous?

D. FERNAND.

Je ne sais quel il est, et trêve d'incartade,
Mon nom est don Fernand, et mon pays, Grenade,
Et je viens d'un procès presser ici la fin.

BÉATRIX.

Gardez d'être frotté, monsieur le Grenadin.
Quelque temps qu'à forger vous ait coûté l'histoire
Vous le passeriez mal si l'on voulait m'en croire.
Entrant à l'aise ici, l'on ne vous hâtait pas;
Mais, ma foi, pour sortir, vous doubleriez le pas;
Je vous remercierais de votre effronterie.

D. FERNAND.

Enfin est-ce gageure, ou bien galanterie?
Prétend-on quelque chose affectant ce courrou

ISABELLE.

Non, non, don Dionis, on ne veut rien de vous.

D. FERNAND.

Mais ce don Dionis qu'en moi l'on veut connaître,

ISABELLE.

Il m'importe fort peu que vous le vouliez être,
Pourvu qu'en le voyant vous sachiez l'avertir,
Que je ne l'ai souffert que pour me divertir.
De ses fades douceurs, par cœur sans doute appri
Il m'a plu quelquefois d'écouter les sottises;
Mais, loin qu'il pût avoir quelques charmes po
Mon choix à don Félix répondait de ma foi; [m
A des provinciaux j'aime à donner la baie.
Adieu, mon cavalier.

BÉATRIX.

Voilà comme on vous pai
Messieurs, qui nous venez provincialement
Débiter la fleurette, et prêter le serment.
On vous fait bonne mine, on rit, on raille, on caus
Mais les amis du cœur, dame, c'est autre chos
La tablature change, on parle sérieux.

D. FERNAND.

C'est donc à qui de vous m'embarrassera mieu
Si c'est là votre but la pièce est imparfaite?

ISABELLE.

C'est assez, il est temps que vous fassiez retraite

D. FERNAND, *voulant sortir par où on l'avait fait entrer.*

Adieu. Ne croyez pas m'en avoir inquiété.

ISABELLE, *l'arrêtant.*

Non, non, mon cavalier, tournez de ce côté,
Sortez par l'autre porte, elle vous est connue.

D. FERNAND.

Quoi, vous continuez...

BÉATRIX.

Gagnons vite la rue,
Le meilleur est pour vous de déloger sans bruit;
Je vous y conduirai. Bonsoir et bonne nuit.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

D. FERNAND, GUZMAN.

GUZMAN.

Quoi? Quand vous prétendiez l'entretenir chez elle
Le rendez-vous, monsieur, était chez Isabelle?
C'est là que l'inconnue avait su vous mander?

D. FERNAND.

C'est là que de la fourbe il a fallu m'aider,
Et que le jeu pour moi passait la raillerie,

Si je n'eusse aussitôt payé d'effronterie.
Quelquefois au besoin le vice est de saison.

GUZMAN.

Mais comment n'avoir pas reconnu la maison?

D. FERNAND.

Comment l'aurais-je pu, si dans une autre rue
L'on me tenait ouverte une porte inconnue,
D'où, sans qu'on m'ait rien dit, je me suis rencontré
Dans un appartement où jamais je n'entrai?
Le plus fin, en ma place, eût donné dans le piège;
Mais le don d'impudence est un grand privilège,
Je l'ai mis en pratique, et je m'en suis tiré.

GUZMAN.

C'est un talent en vous de tout temps admiré;
Mais l'abord d'une femme est un péril honnête,
Lorsque prise pour dupe, elle a martel en tête;
Et vous deviez trembler, ainsi pris au filet,
D'en voir deux à la fois vous sauter au collet.
Qui lors, par impudence, évite qu'on l'échine,
En a provision, monsieur, de la plus fine,
C'est un pas qu'à franchir peu de gens ont appris;
Et, tout subtil qu'il est, le diable y serait pris.

D. FERNAND.

Aussi, pour en sortir, j'aurais eu plus d'obstacle,
Si le ciel, pour m'aider, n'avait fait un miracle.
Contre l'ordre commun il a fait qu'en ce jour,
On ait vu la prudence accompagner l'amour;
Et que du rendez-vous Isabelle en colère,
Ait eu, dans son dépit, le pouvoir de se taire.
Ainsi, pour moi, le pas était moins hasardeux;
Tant que j'ai pu me voir avec toutes les deux,
Pour quelques mots couverts je m'en suis trouvé quitte;
Mais, dès que l'inconnue a fini sa visite,
Et qu'ayant, malgré moi, voulu se retirer,
Seul avec Isabelle on m'a fait demeurer,
En me traitant de fourbe, et suivante et maîtresse,
M'ont pensé mettre alors au bout de mon adresse,
Don Dionis en moi leur étant trop connu...

GUZMAN.

Je vous tiens fort heureux d'en être revenu.
Deux femmes! Rendez grâce aux heureuses planètes
Qui vous ont de leurs mains su tirer bragues nettes;
Car, tout autre que vous, quoiqu'adroit à mentir,
Eût laissé la perruque avant que de sortir.
Mais de vos faux errants les voyant éclaircies,
Comment avez-vous pu vous les rendre adoucies?
Et quel charme assez fort, apaisant leur courroux,
A détourné l'orage et rabattu les coups?
Pour moi, j'aurais fort craint le saut de la fenêtre.

D. FERNAND.

J'ai feint effrontément de ne le pas connaître;
Et comme l'inconnue avait dit mon vrai nom,
Sur ce déguisement j'ai toujours tenu bon.
De leur don Dionis qu'elles nommaient sans cesse,
Pour un jeu concerté j'ai fait passer l'adresse;
Et, comme tout n'étant que pour m'embarrasser,
Niant tout jusqu'au bout je m'en suis fait chasser.

GUZMAN.

Vous laisserez pester Isabelle à son aise?

D. FERNAND.

Au contraire, Guzman, il faut que je l'apaise;
Et que je fasse effort à lui mettre en l'esprit,
Qu'elle croit trop l'erreur qui contre moi l'aigrit.
Ayant à soutenir ce second personnage,
Ici, pour le jouer, je l'attends au passage;
Et, sur un autre ton ayant su m'accorder,
Comme don Dionis je prétends l'aborder.
J'ai su par don Juan qu'elle est chez une tante;
Et, feignant tout le jour de l'avoir crue absente,
Privé d'un rendez-vous dont je devais jouir,
Je préviendrai sa plainte, et pourrai l'éblouir.

GUZMAN.

Et vous la voulez croire assez dupe et novice,
Pour ne pas découvrir le nœud de l'artifice?

D. FERNAND.

Mais on a vu des gens se ressembler si bien,
Qu'à les voir séparés, on n'y connaissait rien.
Si la rencontre est rare, elle est du moins possible.

GUZMAN.

Monsieur, dans ce dessein votre honte est visible.
Si les traits du visage ont un rapport parfait,
Ou la taille, ou la voix en détruisent l'effet;
Mais à moins que pour vous la foi n'entraîne l'âme...

D. FERNAND.

Aussi je ne prétends abuser qu'une femme;
Et je n'en sache point qu'on ne puisse obliger,
Quand on sait bien s'y prendre, à croire de léger.
Outre que don Juan, secondant mon adresse,
Par de nouveaux détours fera valoir la pièce;
Pour appuyer la fourbe il est de tout instruit.

GUZMAN.

S'il a quelque talent, il peut faire grand fruit.
Qui prend de vos leçons a de grands avantages.
Enfin, pour l'inconnue, elle est cassée aux gages;
Il ne s'en parle plus, c'est autant de vidé?

D. FERNAND.

Mon cœur de ses attraits est toujours possédé,
Jamais un plus beau feu n'eut tant de violence.

GUZMAN.

Monsieur, ayez, de grâce, un peu de conscience,
Gardez-vous bien de suivre un conseil hasardeux,
Qui vous les voulait faire épouser toutes deux.
Peut-être punit-on en matière pareille,
Et celui qui consent, et celui qui conseille;
Et je me trouverais assez peu soulagé,
Que l'on vous accourcît, si j'étais allongé.

D. FERNAND.

Tu vas un peu trop vite en faveur d'Isabelle;
Je la veux adoucir, non pas à cause d'elle;
Mais de peur que l'aigreur de son ressentiment
N'engage l'inconnue à quelque changement.
Elle va de ma foi lui donner mille ombrages,
Si je ne sais jouer tous les deux personnages;
Et ne fais dans l'état d'un nœud si surprenant,
Tantôt don Dionis, et tantôt don Fernand.
Voilà quel est mon but.

GUZMAN.

Tant pis.

D. FERNAND.

Il te chagrine?

GUZMAN.

C'est qu'en mon cœur déjà l'amour prenait racine,
Et que, pour Béatrix ravi de n'en bouger,
Si vous tournez casaque, il faut le déloger.

D. FERNAND.

Donc, Béatrix te plaît?

GUZMAN.

Monsieur, par delà plaire,
Ce serait bien mon fait, si j'étais son affaire;
Et, comme de tout temps les belles m'ont tenté,
Je me hasarderais à l'incongruité.
Se charger d'une femme en est une assez haute.

D. FERNAND.

Vraiment, je suis fâché d'un repos qu'elle t'ôte;
Mais crois-tu voir en elle assez pour t'engager?

GUZMAN.

J'y vois plus qu'il ne faut pour me faire enrager.
La coquine a des yeux dont la mutinerie
Passe le plus fripon de la friponnerie;
Et les malins regards qu'elle m'a su darder,
Navrant un pauvre cœur, prennent sans demander.

D. FERNAND.

Avec toi pour l'hymen obtiens qu'elle s'engage.

GUZMAN.

J'y fais réflexion, trêve de mariage.
Galante comme elle est, qui que vous épousiez,
Quand vous en seriez saoûl, vous me l'emprunteriez;
Mais je la vois venir, monsieur.

D. FERNAND.

C'est Isabelle.

GUZMAN.

Peste! Encore une fois, que la friponne est belle!
Mon cœur en tombe presque en suffocation.

D. FERNAND.

C'est ici qu'il me faut pousser la passion.

SCÈNE II

D. FERNAND, ISABELLE, BÉATRIX, GUZMAN.

D. FERNAND.

Madame, enfin le ciel, à mon amour propice,
N'a pu de vos desseins approuver l'injustice,
Ne souffrir plus longtemps qu'un orgueil rigoureux
Privât de votre vue un amant malheureux.
Il a fait naître exprès une telle rencontre,
Aujourd'hui malgré vous à mes yeux il vous montre;
Et m'offre la douceur dont un destin jaloux
M'a tantôt empêché d'aller jouir chez vous.
J'ose au moins me flatter de vous voir assez bonne,
Pour consentir au bien que le hasard me donne;
Et ne murmurer pas, que contre mon espoir,
Il accorde à mes vœux le plaisir de vous voir.

ISABELLE.

Pour vous le faire croire, il suffit de vous dire
Que, plus je vous connais, et plus je vous admire.
Les divertissements que vous vous choisissez
Ne trouveront jamais qui les estime assez,
Votre agréable humeur galamment les ordonne;
Mais, afin d'épargner votre double personne,
A qui d'elle avec vous parlé-je maintenant?
Est-ce à don Dionis, ou bien à don Fernand?
Êtes-vous de Grenade, ou venez-vous de Flandre?

D. FERNAND.

De telles questions ont droit de me surprendre.
Vous avez déjà su, par d'autres que par moi,
Qu'en Flandre assez longtemps on m'a vu dans l'em
Le désir du repos a causé ma retraite. [ploi.
Cependant en ces lieux j'ai trouvé ma défaite;
Et mon cœur que l'amour n'avait pu surmonter,
Charmé de vos appas, n'a su leur résister;
Vous le savez; mais las! Je crains bien que votre âm
Ne cède au repentir d'avoir souffert ma flamme;
Et que ce rendez-vous, ôté cruellement,
Ne soit déjà l'arrêt de mon bannissement.

ISABELLE.

Prévenir les sujets que j'aurais de me plaindre,
C'est fort adroitement pratiquer l'art de feindre.
Si j'avais pu tantôt tomber dans le panneau,
Vous me feriez encore y donner de nouveau;
Mais, quoique mon esprit n'ait pas tant de lumières
Il faut pour l'éblouir des fourbes moins grossières;
Et celles que par là vous pourrez attraper,
Auront un grand talent à se laisser duper.

D. FERNAND.

Quelle énigme est ceci, madame...

ISABELLE.

Je vous prie,
Afin d'ennuyer moins, changez de batterie;
C'est assez sur ce ton, vous ne m'y prendrez pas.

D. FERNAND, *à Béatrix*.

Tout ici de mon trouble augmente l'embarras.
Tire-moi de la peine où tu vois qu'on me laisse;
Quelqu'un m'a-t-il su nuire auprès de ta maîtresse,
Béatrix, quelle erreur tient ses sens obsédés?

BÉATRIX.

Ah! Monsieur don Fernand, vous vous dégrenadez?
Vous ne me prenez plus pour amie ou parente?

D. FERNAND.

Enfin, je n'ai point l'âme assez intelligente,
Il faut s'expliquer mieux. De quoi m'accuse-t-on?
Qu'ai-je dit? Qu'ai-je fait? Que croit-on de moi?

GUZMAN.

Bon.
Voilà vous parler ferme, avisez à répondre.

ISABELLE.

Quoi, ce que vous voyez est peu pour vous confon-
[dre?

D. FERNAND.

Faute d'y rien comprendre, on m'en voit interdit.

BÉATRIX.

Madame, il veut, je crois, nous renverser l'esprit.
Donc, tantôt, tout du long, me traitant d'inconnue,
Vous n'avez point nié de m'avoir jamais vue,
De vous être adouci pour m'en conter un peu?

D. FERNAND.

Moi, je l'aurais nié? Pourquoi ce désaveu,

Si t'ayant, malgré toi, dans la rue arrêtée...

BÉATRIX.

Avec combien de soin la pièce est concertée!
Vous n'attraperez rien à prendre ce détour.

D. FERNAND.

Guzman.

GUZMAN.

Ce sont, monsieur, gentillesses de cour.
Lorsque le jeu leur plaît, le plus fin n'y voit goutte.

D. FERNAND.

Mais, madame, de grâce, éclaircissez mon doute;
Ne puis-je au moins savoir de quoi vous vous plaignez?

BÉATRIX.

De vous voir archifourbe, et des plus raffinés.

D. FERNAND.

Moi?

BÉATRIX.

Qui voudra l'ouïr, c'est la même innocence.

D. FERNAND.

Mais enfin...

ISABELLE.

Mais enfin quelle est votre espérance?
Si je sais qu'en secret d'une inconnue épris,
Vous êtes don Fernand, et non don Dionis;
Pourquoi, sous ce faux nom, tâcher à me surprendre!
Arriver de Grenade, et me parler de Flandre;
Et de l'armée enfin vous feignant de retour,
Me cacher qu'un procès vous amène à la cour?

D. FERNAND.

Ce conte pour me nuire est un froid stratagème.
Madame, qui le fait?

ISABELLE.

J'ai tout su de vous-même.

D. FERNAND.

De moi? Sans être fou, pourrais-je à mes dépens...

BÉATRIX.

Ma foi, vous n'aviez pas tantôt votre bon sens.

ISABELLE.

La rencontre chez moi vous était imprévue.

D. FERNAND.

Quoi, madame, aujourd'hui chez vous je vous ai vue?

ISABELLE.

Vous y veniez sans peine, attiré par l'amour.

D. FERNAND.

Parles; m'as-tu, Guzman, quitté de tout le jour?

GUZMAN.

Ah!

ISABELLE.

L'honnête garant que vous faites paraître?

D. FERNAND.

Mais il vous peut...

GUZMAN.

Oui-da, je puis pléger mon maître,
Il est amant d'honneur, si jamais il en fut.

ISABELLE.

De vos déguisements je découvre le but.
Pour conserver toujours quelque place en mon âme
Vous me voulez cacher votre nouvelle flamme;
Mais n'en croyez pas tant l'espoir que vous prenez,
L'un pour l'autre tous deux nous ne sommes point nés.
A la seule inconnue adressez votre hommage,
Aussi bien, ma parole à don Félix m'engage;
Et jamais à vous voir je n'ai su me forcer,
Qu'aux moments de chagrins que j'avais à passer.

D. FERNAND.

Ce n'est pas sans raison que de justes alarmes,
Étonnant mon espoir, m'en défendaient les charmes.
Sans chercher un prétexte aux mépris qu'on me rend,
Le peu que je mérite en est un assez grand.
Ne dites point qu'ailleurs je partage ma flamme,
Mais dites qu'un rival a su toucher votre âme,
Et que sa passion, engageant votre foi,
Pour en remplir l'attente, il faut rompre avec moi.

ISABELLE.

Vous n'avez point d'intrigue avec une inconnue?

D. FERNAND.

Pour vous seule d'amour mon âme est prévenue;
Et cette ardeur est telle...

ISABELLE.

On en connaît le prix.

D. FERNAND.

Madame...

ISABELLE.

Adieu, c'est trop.

D. FERNAND.

Retiens-la, Béatrix,
Aide-moi de mes feux à prouver l'innocence.

BÉATRIX.

Je ne sais quasi plus ce qu'il faut que j'en pense.
Madame, accordez-lui...

ISABELLE.

Quoi, tu peux l'écouter?

BÉATRIX.

Mais ne trouveriez-vous aucun lieu de douter?
S'il était don Fernand, comme il semble paraître,
Pourquoi s'obstiner tant à ne vouloir pas l'être?
Sur quel espoir, si loin, pousser la fiction?

ISABELLE.

Tu te laisses gagner par la compassion,
Et crois que, jusqu'au cœur, son déplaisir arrive?

BÉATRIX.

C'est mon plus grand défaut, je suis trop compassive;
Et, parmi mes galants d'amour et d'amitié,
J'en sais sur mon papier plus de cent de pitié;
Il est des étourdis, que refuser d'entendre,
C'est contraindre, autant vaut, sur l'heure à s'aller pendre,
J'évite le désastre, et fais tout pour le mieux.

SCÈNE III

D. JUAN, D. FERNAND, ISABELLE, BÉATRIX, GUZMAN.

D. JUAN, *contrefaisant l'étonné.*

Que vois-je? Juste ciel! En croirai-je mes yeux?
Vous êtes-ici? Vous? ma surprise est extrême.

D. FERNAND.

Qui vous la peut causer?

D. JUAN.

Mais enfin, c'est vous-même?
C'est vous, don Dionis?

D. FERNAND.

Que veut-on que je sois?
Parlez.

D. JUAN.

J'en crois à peine encor ce que je vois.

ISABELLE.

Mais, qui de ce transport vous peut rendre capable?

D. JUAN.

Une aventure étrange, et qui semble une fable.
Madame, à ce détour que je viens de quitter,
Un cavalier passant j'ai voulu l'arrêter,
Tel que don Dionis, mêmes traits de visage,
Même voix, même port, c'est sa vivante image;
Et beaucoup, se vêtant de la même façon,
Son habit a laissé mon erreur sans soupçon.
Pour m'en faire sortir, quoi qu'il ait pu me dire,
J'ai pris tout pour adresse, et cru qu'il voulait rire;
Et serais encor loin de m'en voir éclairci,
Si je ne rencontrais don Dionis ici.

D. FERNAND.

Son nom est don Fernand?

D. JUAN.

Je n'ai su rien apprendre,
Sinon que pour quelque autre on me l'aurait fait [prendre;
Et, sans plus m'écouter, il a tiré chemin.

BÉATRIX.

Madame, assurément c'est notre Grenadin.

ISABELLE.

Pauvre dupe!

BÉATRIX.

Pas tant, peut-être, qu'il vous semble.

D. FERNAND.

Mais, si le ciel permet qu'un autre me ressemble,
Faut-il sous ce malheur que je sois accablé?

GUZMAN.

Monsieur, je suis perdu si vous êtes doublé.
Ce second Dionis terriblement me choque;
Aux dépens de mon dos j'en crains bien l'équivoque;
Si, l'abordant pour vous, il prend son sérieux?

D. JUAN.

Enfin jamais portrait ne ressemblera mieux,
Tout autre y serait pris.

ISABELLE.

Il faut que je l'avoue,
Chacun de vous fait bien dans le rôle qu'il joue;
Le conte avec grand art est sans doute inventé.
De grâce, don Juan, vous a-t-il bien coûté?
Ce rare effort d'esprit vous comblera de gloire.

D. JUAN.

Je ne suis point surpris qu'on ait peine à me croire,
Moi-même, qui m'en trouve encor tout interdit,
Je prendrais pour un conte un semblable récit;
Mais il n'est rien plus vrai.

BÉATRIX.

Vous en doutez, madame?

ISABELLE.

Qu'il est souvent aisé de tromper une femme!
Simple, tu ne vois pas qu'ils s'entendent tous deux?

BÉATRIX.

Doutez, puisqu'il vous plaît, pour moi je suis pour [eux;
Et j'ai vu tant de fois de telles ressemblances,
Que je ne puis avoir toutes vos défiances.
Pour s'être tenu prêt à fourber avec nous,
Pouvait-il deviner qu'on le menait chez vous?
Y serait-il venu sachant ce qu'il hasarde?
Outre que, si vous-même y voulez prendre garde,
Quel que soit leur rapport de visage et de voix,
L'autre semblait moins large et plus grand de deux [doigts.

D. JUAN.

Oui, je lui crois la taille un peu plus déchargée.

D. FERNAND.

Non, non, c'est entre nous une histoire forgée,
Madame en juge mieux, et me doit quereller,
De peur que mon malheur ne m'oblige à parler.

ISABELLE.

Quels reproches de vous aurais-je lieu de craindre?

D. FERNAND.

Celui de mal aimer, ou plutôt de trop feindre;
Et de m'avoir caché qu'un plus heureux que moi
Était maître du cœur où prétendait ma foi.

ISABELLE.

Si quelque autre a sur lui la victoire obtenue,
Je pourrais opposer l'amour d'une inconnue;
Mais, quoi que vous fassiez, j'y prends peu d'inté- [rêt.

D. FERNAND.

Pour l'inconnue enfin je ne sais ce que c'est;
Une telle aventure en vain pour moi s'explique,
Je n'y prends point de part. Mais...

GUZMAN.

Elle est hérétique,
Monsieur, vous perdez temps.

BÉATRIX.

Quel serait son dessein,
Madame, pensez-vous...

ISABELLE.

Tu me parles en vain,
Je ne croirai jamais qu'un autre lui ressemble,
Si tous deux aujourd'hui je ne les vois ensemble.
Tantôt pour m'éclaircir il peut venir chez moi.

D. FERNAND.

J'irai, mais don Fernand vous répond-il de soi?

ISABELLE.

Qu'un semblable souci n'ait rien qui vous tour- [mente,
Depuis une heure au plus j'ai revu son amante,
Qui, sans savoir encor ce que je crois de lui,
Doit chez moi de nouveau l'envoyer aujourd'hui.
L'un ou l'autre y manquant, je sais mon person- [nage.
Adieu.

SCÈNE IV

D. JUAN, D. FERNAND, GUZMAN.

GUZMAN.

C'est fait, monsieur, il faut trousser bagage,
A l'impossible enfin nul, dit-on, n'est tenu.

D. FERNAND.

Va, mon talent encor ne t'est pas bien connu.

D. JUAN.

Quoi, vous croyez plus loin pousser l'effronterie?

D. FERNAND.

Je prétends au besoin suppléer d'industrie.
Pour rompre l'embarras où le hasard m'a mis,
Il ne faut qu'un exempt qui soit de nos amis.

D. JUAN.

Je puis vous en fournir.

D. FERNAND.

Voyons-en un, de grâce,
Et nous concerterons ce qu'il faudra qu'il fasse.

D. JUAN.

Ce que vous méditez voudra le jour entier;
Ainsi, puisqu'avec vous je suis dans ce quartier,
Dégagez ma parole avant que de rien faire.
Par devoir, tout au moins, voyons votre beau-père,
Ce serait l'offenser que d'attendre à demain.

D. FERNAND.

Je sais qu'il faut le voir, et j'en ai le dessein;
Mais souffrez que sans vous je lui fasse visite,
Allant seul, je pourrai plus tôt en être quitte;
Et, s'il veut m'arrêter, je feindrai que ce soir
Un succès important m'oblige à vous revoir.
Tu connais la maison, Guzman?

D. JUAN.

Voici sa porte.

D. FERNAND.

Adieu donc, quittez-moi, je tremble qu'il ne sorte,
Cependant vous savez ce que j'attends de vous.

D. JUAN.

Fiez-vous-en à moi.

SCÈNE V

D. FERNAND, GUZMAN.

GUZMAN.

Vous l'allez bailler doux?
Faire bien le dolent d'avoir cru nécessaire
Qu'il ne partageât pas l'ennui de votre affaire?
Vos excuses sans doute auront ce fondement?

D. FERNAND.

Je vais sur son accueil régler mon compliment.

GUZMAN.

Mais croyez-vous chez lui comme gendre paraître,
Sans que soudain ailleurs il vous fasse connaître?
Si jusqu'à l'inconnue on fait courir ce bruit,
Au choix de Léonor vous vous verrez réduit.
Isabelle de vous déjà se désabuse.

D. FERNAND.

Il faut pour le beau-père inventer quelque ruse,
Et le mener si bien, qu'après mon compliment,
Il me permette encor huit jours d'éloignement.
Je puis chez don Juan d'une affaire secrète,
Pour un terme si court prétexter ma retraite,
Presser mon aventure, et pénétrer enfin
Quel succès de mes feux doit régler mon destin.

GUZMAN.

Ce sont feux volatils dont je crains bien l'issue.
Deux beautés, à la fois, vous ont frappé la vue;
Et, quittant Léonor sur l'appât d'un faux bien,
Vous risquerez à tout, et n'attraperez rien.

D. FERNAND.

Voyons-la, puisqu'au père il faut rendre visite,
Entrons. Mais, dieux! Guzman, que j'ai l'âme inter-[dite!

GUZMAN.

Qu'avez-vous?

D. FERNAND.

Qui jamais vit un feu plus constant?
Dans la cour de don Diègue on m'épie, on m'attend;
J'y vois mon inconnue avecque sa suivante.

GUZMAN.

N'en doutez point, monsieur, la chose est évidente,
Elle a su votre hymen; et, voulant l'empêcher,
Ici chez le beau-père elle vient vous chercher.
Voilà comme un secret ne se peut jamais taire.

SCÈNE VI

D. FERNAND, LÉONOR, JACINTE, GUZMAN.

LÉONOR, *à Jacinte.*

Que don Fernand s'expose à venir chez mon père!

JACINTE.

Sa passion par là se croit justifier,
Il avait su de vous qu'on veut vous marier;
Et d'Isabelle, ensuite, ayant appris le reste,
Il vient chercher à rompre un hymen si funeste.
Madame, qui craint tout doit un peu hasarder.

LÉONOR.

Il m'en croit offensée, et n'ose m'aborder.

D. FERNAND.

M'ayant vu prêt d'entrer, Guzman, que dira-t-elle?

LÉONOR, *à D. Fernand.*

De votre amour pour moi cette épreuve est cruelle;
Et je n'aurais pas cru qu'un mouvement jaloux
Vous fît payer si mal ce que j'ai fait pour vous.
Quoi que, sur mon rapport, vous ayez lieu de crain-[dre
Que mon père à l'hymen ne me veuille contraindre,
Vous avez dû me croire assez de fermeté,
Pour n'en redouter pas toute l'autorité.
Cependant, c'est par vous que le sort m'assassine,
Vous venez chez don Diègue assurer ma ruine;
Et ne voulez pas voir qu'en ce pressant ennui,
C'est me perdre en effet que paraître chez lui.
Qu'y venez-vous chercher, sachant ce qui s'y passe?
Laissez-moi les moyens d'éviter ma disgrâce;
Et ne dédaignez pas, pour mériter ma foi,

Quand j'ose tout pour vous, de faire un peu pour [moi.

D. FERNAND.

Si vous voulez, madame, en croire l'apparence,
Le sujet qui m'amène est pour vous une offense,
Et, par ce qui paraît, déclaré contre vous,
J'ai mérité l'aigreur de tout votre courroux.
Je venais chez don Diègue, et vous pouvez me dire
Qu'il semble contre soi que mon amour conspire,
Puisque, m'y hasardant, je ne pouvais douter
Que le vôtre par là n'eût tout à redouter;
Mais j'atteste le ciel, qui voit toute mon âme,
Qu'on ne brûla jamais d'une si pure flamme;
Et que, quoi qu'en ordonne un destin trop jaloux,
Je périrai plutôt que n'être point à vous.

LÉONOR.

Un semblable serment a pour moi bien des charmes;
Mais daignez m'épargner de puissantes alarmes;
Et, pour ne me laisser aucun lieu de souci,
Sans vouloir voir don Diègue, éloignez-vous d'ici.

D. FERNAND.

J'y consens; mais, pour prix d'un amour si fidèle,
Ne puis-je...

LÉONOR.

De ma part allez voir Isabelle;
Et suivez un espoir qui vous est confirmé,
Si vous aimez autant que vous êtes aimé.

D. FERNAND.

Ah! Si vous en doutez...

LÉONOR.

Retirez-vous, de grâce,
Mon amour vous l'ordonne, et ma crainte vous chas-
Être ici plus longtemps ce serait me trahir. [se;
Adieu.

D. FERNAND.

Vous le voulez, et je dois obéir.

SCÈNE VII

LÉONOR, JACINTE.

JACINTE.

Madame, heureusement de la ville arrivées,
Au besoin, dans la cour nous nous sommes trouvées,
Il eût vu votre père, et fait peut-être éclat.

LÉONOR.

J'ai souffert dans mon cœur un étrange combat;
D'un si hardi dessein je voyais tout à craindre.

JACINTE.

Mais puisqu'il vous connaît, il n'est plus temps de
Il faut songer à rompre, ou recevoir sa foi. [feindre,

LÉONOR.

Viens dans mon cabinet en résoudre avec moi.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

BÉATRIX, GUZMAN.

BÉATRIX, *paraissant à la porte d'Isabelle au même temps que Guzman se présente pour entrer.*

Guzman vient seul ici? Qu'a-t-il fait de son maître?

GUZMAN.

Je suis son lieutenant, quand il ne peut paraître.
Avec un grand parleur dans la rue arrêté,
Il trouve à le quitter quelque difficulté;
Et, s'il tarde un peu trop, craignant qu'on ne l'accu-
Il m'envoie, en tout cas, en faire son excuse. [se,
Il saura trancher court; et peut-être, il me suit.

BÉATRIX.

Enfin, on l'attendra plutôt jusqu'à la nuit.
Mais pourquoi n'entrer pas? Qui t'arrête à la porte?

GUZMAN.

J'en avais à mon gré raison valable et forte;
Mais on ne saurait fuir ce qui doit arriver;
Je craignais de te voir, et tu me viens trouver.

BÉATRIX.

Quoi, pour te faire peur, suis-je assez effroyable?

GUZMAN.

Non pas; mais je te crains pourtant comme le diable,
Et choisirais plutôt, s'il dépendait de moi,
D'être tenté par lui, que de l'être par toi.

BÉATRIX.

Ne t'épouvante point; si ton cœur en soupire,
Tu t'accoutumeras.

GUZMAN.

Il ne coûte qu'à dire;
Et, quoiqu'un pauvre cœur soit tout percé de coups,
Pourvu qu'on s'accoutume, il doit être fort doux;
Mais en m'accoutumant, comme j'ai l'âme prompte,
Quand je n'en pourrai plus, ce sera pour mon comp-
Cependant de ta part, loin de me soulager, [te.
Tu t'accoutumeras à me faire enrager.

BÉATRIX.

Tu crois donc qu'à me voir ton repos se hasarde?

GUZMAN.

Je suis tout palpitant dès que je te regarde;
Et de mes sens ravis en contemplation,
Mes yeux seuls, près de toi, gardent leur fonction;
Peu s'en faut que mon cœur n'en soit paralytique

BÉATRIX. [que

Pourrait-il craindre un mal que ta langue m'expli-
Qui le connaît si bien n'est pas pour en mourir;
Et, si je t'ai blessé, je pourrai te guérir.

GUZMAN.

Si tu connais assez jusqu'où va ma blessure,
Tu n'entreprendras pas une légère cure;
Et je puis t'en promettre un honneur sans égal.
La rechute, dit-on, est pire que le mal;
Mais à guérir le mien, s'il faut que tu consentes,

'iens mon cœur en état d'en avoir de fréquentes,
:t songe qu'avec toi, ravi de s'embourber,
l ne voudra guérir qu'afin de retomber.

BÉATRIX.

'a, Guzman, j'aurai soin, de peur qu'il ne t'empire,
l'avoir quelque douceur chaque jour à te dire;
li langueurs ni soupirs ne te coûteront rien.

GUZMAN.

e crois qu'aux délicats tout cela fait grand bien;
lais pour moi qui crains fort les crudités venteuses,
'eus toujours l'estomac contraire aux viandes creu-
t quand, pour mes péchés, il en est question, [ses;
e n'en tâte jamais sans indigestion.

BÉATRIX.

'u n'es donc point mon fait; ainsi que de tous âges
'armi mes soupirants j'en ai de tous étages.
e reçois compliment, soins, complaisance, vœux,
lais ce meuble d'amour est tout ce que j'en veux;
Chacun me fait, sans peine, écouter son martyre;
J'estime les polis, et les sots me font rire.
C'est ainsi que l'amour dans mon cœur se nourrit.

GUZMAN.

Cet amour est bien jeune, ou n'a guère d'esprit.
Je sais bien qu'en effet quand il commence à naître,
Ce n'est que de douceurs qu'il aime à se repaître;
Cet aliment alors sans peine le soutient;
Mais je le crois léger, quand l'appétit lui vient;
S'en tenir toujours à, « tu m'aimes, et je t'aime, »
Si c'est faire enrager, c'est enrager soi-même;
Et le simple art coquet, si des sottes l'ont eu,
Sans de certains ragoûts, n'est pas grande vertu.

BÉATRIX.

Tu vas un peu trop loin; encor sommes-nous faites
Pour ouïr des douceurs, écouter des fleurettes;
C'est à quoi la plus prude aisément se résout;
Mais il faut que toujours la vertu règle tout.

GUZMAN.

Tu me la bailles belle avec ta pruderie.
Enfin qu'attrape-t-on par la coquetterie,
Et que sert la vertu que tu me veux prêcher,
Si, sous l'habit du vice, on aime à la cacher?
C'est être sage en vain que ne le point paraître.
..ur moi, je suis pécheur, autant qu'il le faut être;
..je ne sache rien qui me choque l'esprit,
..mme se vendre au diable, et s'y vendre à crédit.

BÉATRIX.

..pense, pour t'avoir, qu'il lui doit coûter bonne.

GUZMAN.

..n'est pas trop « gratis, » et fol est qui s'y donne.
..is enfin, bien plutôt que je n'eusse espéré
..vec son grand parleur mon maître s'est tiré.

SCÈNE II

D. FERNAND, GUZMAN, BÉATRIX.

GUZMAN.

..onsieur, on vous attend; mais cependant j'enrage
..être avant vous ici venu faire message;
Avec la Béatrix pour avoir babillé,
Jusques aux intestins je me trouve grillé.

D. FERNAND, *faisant semblant de ne pas connaître Guzman.*

Que veut dire ce fou?

GUZMAN.

Bon, et grand bien vous fasse;
Voyez s'il y fait chaud, je vous quitte la place,
Pour m'ôter du péril vous venez bien à point.

D. FERNAND, *le repoussant.*

Ami, les froids railleurs ne divertissent point,
Retire-toi.

GUZMAN.

Chasser un homme de ma sorte?

BÉATRIX.

Voyez qu'exprès pour vous j'attendais à la porte;
Mais, comme je n'ai pas le don de deviner,
Apprenez-moi quel nom il me faut vous donner.

D. FERNAND.

Le mien est don Fernand, est-ce que l'on en doute?

BÉATRIX.

Si vous ne vous nommez, monsieur, on n'y voit gout-
Et quand don Dionis... [te;

D. FERNAND.

Encor don Dionis?
Ces divertissements devraient être finis.
Cet objet inconnu qui me tait sa naissance,
Me fait de ta maîtresse implorer l'assistance;
Et, pour m'en éclaircir, je suis ici venu.

BÉATRIX.

Ainsi donc ce valet ne vous est pas connu?

D. FERNAND.

Je ne le vis jamais, bien loin de le connaître.

GUZMAN.

Quoi, vous ne seriez pas don Dionis mon maître?

D. FERNAND, *lui donnant un soufflet.*

Maraud, tu veux railler?

GUZMAN.

Monsieur, vous êtes prompt.
Ah! Devant Béatrix m'avoir fait un affront!
J'en ai la rage au cœur.

BÉATRIX.

Vous avez été vite.

D. FERNAND.

Il aurait vu, sans toi, comme je m'en acquitte;
Et si don Dionis m'a jamais ressemblé...

GUZMAN.

Peste de la figure, et du maître doublé.

D. FERNAND, *tirant sa bourse de sa poche.*

Mais, avant que d'entrer, prends, et daigne me dire
Pour quel charmant objet mon triste cœur soupire;
Je crains de ta maîtresse encor quelques refus.

BÉATRIX.

Vous me voulez en vain éprouver là-dessus.
Cet essai n'est pour vous qu'une faible ressource.

D. FERNAND.

Mais...

BÉATRIX.

Mon cœur est fermé, n'ouvrez point votre bourse.

D. FERNAND.

Au moins...

BÉATRIX.

Encore un coup, monsieur, je ne prends rien,
Vous me connaissez mal.

GUZMAN.

O la fille de bien !
Elle est incorruptible.

D. FERNAND.

Un présent t'épouvante!

BÉATRIX.

Pourquoi, s'il m'en revient plus de mille de rente?
Mais il faut, quels qu'ils soient, pour les voir sans mé-
Que la galanterie en fasse tout le prix. [pris,
Je veux qu'avec tant d'art son adresse en ordonne,
Qu'on me soit obligé de tout ce qu'on me donne;
Et qu'on fasse si bien, que, le don accepté,
Je semble avoir encor moins reçu que prêté.
C'est assez que mon cœur connaît ce que j'en pense.

D. FERNAND.

Pour tes adorateurs c'est trop de récompense;
Mais, en ayant grand nombre, il est bien malaisé
Qu'ils touchent vivement un cœur si divisé.
De l'un par l'autre ainsi tu confonds le service.

BÉATRIX.

L'alphabet que j'en tiens à chacun rend justice;
Et, selon les degrés du mérite qu'il a,
Pour ne confondre rien, je lui fais un « nota. »

D. FERNAND.

Le secret est galant, pour ne s'y pas méprendre.

BÉATRIX.

Nous avons obligé ma maîtresse à descendre;
La voici qui paraît.

SCÈNE III

D. FERNAND, ISABELLE, BÉATRIX, GUZMAN.

D. FERNAND.

Dois-je encor redouter
L'erreur qui contre moi vous a fait emporter?
L'ordre d'une inconnue, à qui mon cœur se donne,
Veut qu'à vos volontés don Fernand s'abandonne;
Et dans l'obscur succès dont je presse la fin,
Ce que vous résoudrez réglera mon destin.

ISABELLE.

Vous serez don Fernand si vous le voulez être,
Lorsque don Dionis aura voulu paraître;
Vous êtes tous les deux tant qu'on ne le voit pas.

BÉATRIX.

Ne doutez plus, madame, il n'est qu'à trente pas;
Son valet qu'il envoie en ôte tout scrupule.

ISABELLE.

Il ne me l'ôte pas.

GUZMAN.

Je suis moins incrédule,
Et me suis trop senti de la contrefaçon.

D. FERNAND.

Mais, madame, pourquoi cet outrageant soupçon?
Que pourrais-je espérer d'une lâche imposture?

ISABELLE.

Sans aucun intérêt je vois cette aventure;
Dionis ou Fernand, tout est égal pour moi;
Je vous l'ai déjà dit, don Félix a ma foi;
Mais la dame inconnue à qui vous voulez plaire,
Par beaucoup de raisons me doit être bien chère;
Et, si vous la trompez, je ne puis refuser
D'employer tous mes soins à la désabuser.

D. FERNAND.

Jamais fidélité n'approcha de la mienne.

ISABELLE.

Entrons, en attendant que don Dionis vienne;
C'est l'unique moyen de vous justifier.

SCÈNE IV

ISABELLE, D. FERNAND, BÉATRIX, GUZMAN, UN EXEMPT, SUITE DE L'EXEMPT.

L'EXEMPT, *saisissant l'épée de don Fernand.*

Monsieur, de par le roi, je vous fais prisonnier.

D. FERNAND.

Moi?

L'EXEMPT.

Vous-même.

D. FERNAND.

Voyez quelle erreur est la vôtre.
Messieurs, vous me prenez, sans doute pour un au-

L'EXEMPT. [tre.

Don Fernand d'Avalos nous est assez connu,
Vous verrez le décret contre vous obtenu.
Votre partie enfin a fait voir qu'à Grenade
Vous avez fait tuer don Lope d'Alvarade,
Qu'un autre en est pour vous faussement accusé.

GUZMAN, *bas.*

Voici pour les surprendre un trait assez rusé;
Il faut aider la pièce.

D. FERNAND.

Ah! messieurs, je proteste...

L'EXEMPT.

C'est aux juges demain que vous direz le reste;
Ces éclaircissements passent ma fonction.

ISABELLE.

Mais ne pourrait-il pas vous donner caution?

L'EXEMPT.

Madame, à ces rigueurs la justice est contrain

GUZMAN.

Messieurs, pour un soufflet je couche aussi ma plai

L'EXEMPT.

Marchons sans faire éclat.

GUZMAN.

Me voilà satisfait.
Ah! monsieur don Fernand, vous payerez le sou

D. FERNAND, *à Isabelle.*

Je puis fort aisément prouver mon innocence;
Mais en vous cependant je mets mon espéranc
Rendez-vous favorable à seconder mes vœux.

GUZMAN.

Je le verrai loger.

SCÈNE V

ISABELLE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Vous vous défierez d'eux,
Et voudrez croire encor que le tout soit adresse?

ISABELLE.

Nomme ma défiance injustice ou faiblesse,
Condamne sur mes sens ce qu'elle a de pouvoir,
Dans ces occasions on n'en peut trop avoir.

BÉATRIX.

Quoi, vous la croiriez juste, après ce qui se passe?

ISABELLE.

Je plains de don Fernand la fâcheuse disgrâce;
Mais, crois-moi, ses détours vont être superflus,
Puisqu'il est arrêté, don Dionis n'est plus.
Son valet qui le suit fait voir le stratagème.

BÉATRIX.

J'en avais cru d'abord la ressemblance extrême;
Mais ici tout à l'heure, à le voir de plus près,
J'ai fort bien remarqué qu'ils n'ont pas mêmes [traits;
Qui s'y veut attacher en voit la différence.

ISABELLE.

Tu seras toujours folle avec ta ressemblance.
Enfin, c'est don Juan qui t'a gâté l'esprit;
Il n'est rien de plus vrai que ce qu'il nous a dit!
Voilà comme tu crois, sitôt que l'on t'en conte.

BÉATRIX.

Bien d'autres là-dessus ont la croyance prompte,
Et quand je m'examine, au moins, vois-je de quoi
Mériter les soupirs qui s'adressent à moi.
Qu'on en vienne aux transports, qu'on se plaigne, [languisse,
Pourquoi ne croire pas que l'on me rend justice?
La fausse modestie est des faibles esprits;
Après tout, il est bon de connaître son prix;
Quelques vœux dont chacun à l'envi nous accable,
Qui croit en être digne, en devient plus aimable.
Pour moi, qui sur moi-même ouvre assez bien les [yeux
Je sais ce que je vaux, et j'en crois valoir mieux;
J'en prends un droit d'empire, un air de confiance,
Qui force les plus fiers, et prend les cœurs d'avance;
Un peu d'orgueil sied bien pour en venir à bout;
Et, pour grossir la troupe, on fait armes de tout.
Vous savez qu'en amants je ne hais pas la foule,
La beauté se flétrit, la jeunesse s'écoule;
Et je tiens qu'en notre âge il faut, sans consulter,
Prendre tout au hasard de ce qu'il doit rester.

ISABELLE.

Je te souffre l'erreur qui t'a toujours flattée;
Mais dans mon cœur enfin la chose est arrêtée;
Et, quand don Dionis serait tel que tu crois,
J'ai su pour don Félix déterminer mon choix.
Son retour à Madrid que dans peu l'on espère,
S'il est toujours le même, achèvera l'affaire;
Et, si pour Léonor j'étais hors de souci...
Mais je vois don Juan.

SCÈNE VI

D. JUAN, ISABELLE, BÉATRIX.

ISABELLE.

Qui vous fait rire ainsi?

D. JUAN.

Je ris de l'embarras où, depuis plus d'une heure,
Avec un vieil ami don Dionis demeure.
Jamais plus de grands mots n'avaient encor si bien
Fait voir le haut talent de nos diseurs de rien.
Quoi que l'on ait pu dire, et quoi qu'on ait pu faire,
Il a fallu l'entendre, enrager, et se taire;
Je les viens de laisser aux compliments d'adieu.

ISABELLE.

Don Dionis ne fait que sortir de ce lieu.

D. JUAN.

Don Dionis?

ISABELLE.

Lui-même.

D. JUAN.

Oui, sans doute, madame,
Je viens tâcher encore à surprendre votre âme;
Mais, me donnant la main, pour vous éclaircir mieux'
A trente pas d'ici vous en croirez vos yeux.

BÉATRIX.

J'y vais pour vous, madame, et si cette assurance...

D. JUAN.

Il n'en est pas besoin, le voici qui s'avance.

SCÈNE VII

D. FERNAND, D. JUAN, ISABELLE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Hé bien, voyez un peu les yeux de celui-ci,
Madame, tout de bon l'autre est-il fait ainsi?
Et, si quelque rapport à douter vous engage,
Pourriez-vous lui trouver même tour de visage?
Ce front vous semble-t-il également ouvert?

ISABELLE.

Tout augmente mon trouble, et mon esprit s'y perd;
Mais tu doutes en vain, Béatrix, c'est le même.

D. FERNAND.

Madame, on craint toujours quand l'amour est ex- [trême;
Et je vous dois paraître encore inquiété
D'un fâcheux embarras qui m'a trop arrêté.
J'appréhendais chez vous de m'être fait attendre;
Mais je me trouve encor le premier à m'y rendre;
Et votre don Fernand qu'on y faisait venir,
Du moins, s'il s'en souvient, s'est laissé prévenir.

ISABELLE.

Don Fernand est venu dégager sa parole,
Vous pouvez là-dessus poursuivre votre rôle;
Il vous laisse en état de bien l'exécuter.

D. FERNAND.
J'ai lieu d'être surpris qu'on ait pu l'arrêter.

ISABELLE.
Quoi, pour votre intérêt vous voulez qu'il s'arrête,
Quand le pouvoir du roi rend son excuse prête?
C'est, pour n'y pas céder une trop juste loi.

D. FERNAND.
Que dites-vous, madame, il est mandé du roi?

ISABELLE.
Que vous êtes adroit à bien donner le change!
Mais rien, de votre part, ne doit sembler étrange;
Et la fourbe est pour vous un don si naturel...

D. FERNAND.
M'en accuser encor! Ce reproche est cruel,
Si votre injuste erreur vous est toujours si chère,
Que rien, sans don Fernand, ne vous peut satisfaire,
Quoi qu'il vous opposât, deviez-vous consentir,
Puisqu'il était chez vous, à le laisser sortir?

ISABELLE.
Le trait est si subtil qu'il faut que je confesse
Qu'on ne peut rien conduire avec plus de justesse;
Et, comme de l'exempt je connaissais le nom,
J'ai cru, vous arrêtant, que c'était tout de bon.
Où l'avez-vous laissé?

D. FERNAND.
Qui, madame?

ISABELLE.
Hé, de grâce,
Faites valoir ailleurs vos tours de passe-passe.
L'on me dupe d'abord, mais j'en reviens soudain.

D. FERNAND.
Qu'est ceci?

D. JUAN, *à D. Fernand.*
Remettez la partie à demain.
Aussi bien, pour guérir l'erreur qui la possède,
Vous voir tous deux ensemble est l'unique remède.
Sans une telle preuve elle n'a point de foi.

D. FERNAND.
Béatrix.

BÉATRIX.
Elle voit son erreur comme moi;
Mais l'obstination d'une femme à combattre,
Est un petit démon qui fait le diable à quatre;
Son esprit de longtemps n'en sera délivré.

SCÈNE VIII

D. FERNAND, D. JUAN, ISABELLE, GUZMAN, BÉATRIX.

GUZMAN.
Enfin, je suis content, le galant est coffré;
S'il m'a pu souffleter, il en payera l'amende.

BÉATRIX.
Tu l'as suivi, Guzman?

GUZMAN.
Suivi? Belle demande!

D. FERNAND.
Qui? Parle, explique-toi?

GUZMAN.
Vous en serez surpris,
Monsieur, votre figure est un sot mal appris;
Mais réjouissez-vous.

D. FERNAND.
Quel sujet m'y convie?
Dis.

GUZMAN.
Vous serez roué bientôt en effigie.

D. FERNAND.
Maraud...

GUZMAN.
Votre portrait, ce don Fernand maudit,
D'un saut qu'on lui prépare a lieu d'être contrit;
Pour vol, brûlement, meurtre, on l'a mis en clô-
[ture.

D. FERNAND.
On l'a saisi?

GUZMAN.
Demain il aura la torture.

D. FERNAND.
Quoi, ce même Fernand qu'on dit me ressembler?

GUZMAN.
Le traître d'un soufflet a pensé m'accabler;
Sa main pesante et large a grande expérience,
Je l'eusse pris pour vous sans cette différence,
Tant sur vous, aux mains près, il est bien copié.

D. FERNAND.
Il t'a battu?

GUZMAN.
Monsieur j'en suis estropié;
Mais, si pareils soufflets sont toujours dans sa man-
[che,
Je prétends en avoir bientôt bonne revanche,
Et venir des premiers ouïr son compliment,
Quand il haranguera patibulairement.

D. FERNAND.
Madame, après cela seriez-vous si cruelle,
Que de douter encore...

GUZMAN.
Il était avec elle,
Monsieur, quant au collet on l'est venu gripper.

ISABELLE.
Certes, je vous devrais aider à me duper;
Mais personne jamais n'eut moins de complaisance;
Vous perdez votre temps.

D. FERNAND.
L'étrange défiance!
Vous voyez, vous oyez, et vous ne croyez rien?

ISABELLE.
Je crois tout; mais enfin, je vous connais trop bien.

D. FERNAND.
Quoi, c'est moi qu'en prison Guzman a vu con-
[duire?

ISABELLE.
Guzman mérite bien que vous daigniez l'instruire,
Il fait de vos leçons un merveilleux emploi.
Tu l'as donc vu, Guzman?

GUZMAN.
Tout comme je vous voi.

ISABELLE.
Où l'a-t-on fait entrer?

GUZMAN.

A deux détours de rue,
Ici... Mais la prison vous doit être connue.

D. FERNAND.

Madame...

ISABELLE.

C'est assez, nous nous verrons demain.
Adieu. Viens, Béatrix.

D. FERNAND.

Quel est votre dessein?
Au moins, de quelque espoir daignez flatter ma [flamme.

ISABELLE.

Vous avez déjà su le secret de mon âme;
Ma foi pour don Félix toujours se soutiendra;
Et, pour vos intérêts, le temps en résoudra.

SCÈNE IX

D. JUAN, D. FERNAND, GUZMAN.

D. JUAN.

Elle a tant de soupçon de votre stratagème,
Qu'elle ne veut enfin en croire qu'elle-même;
Et, si j'en juge bien, elle va, maintenant,
Jusque dans la prison demander don Fernand.

D. FERNAND.

Je le crois comme vous.

D. JUAN.

Elle aura beau s'en plaindre,
Le concierge a le mot, vous n'avez rien à craindre.

D. FERNAND.

Non, si mon inconnue avecque moi d'accord,
M'avait pour assurance expliqué son vrai sort.
Je ne sais que résoudre à moins de la connaître.

D. JUAN.

Que chez votre beau-père elle ait osé paraître?
Cet effort part d'un cœur profondément atteint.

D. FERNAND.

Il en faut voir la fin, et l'amour m'y contraint;
Mais comme j'en attends toujours quelque message,
En vain votre parole à don Diègue m'engage;
Je ne puis aujourd'hui me résoudre à le voir.
Inventez quelque excuse, allez chez lui ce soir;
Pour en manquer pour moi vous avez trop d'adresse.

D. JUAN.

Il faut vous satisfaire.

D. FERNAND.

Adieu donc, je vous laisse,
D'Isabelle, en ce lieu, j'attendrai le retour.

SCÈNE X

D. FERNAND, GUZMAN.

GUZMAN.

Monsieur, vous faites rage en matière d'amour;
Mais, quand pour don Fernand vous prenez la [parole,
Vous pourriez retrancher quelque peu de ce rôle;
J'y trouve, en le jouant, un endroit superflu.

D. FERNAND.

Quel?

GUZMAN.

Celui du soufflet qui m'a très fort déplu.
J'ai pensé m'oublier : vous frappez comme un dia- [ble.

D. FERNAND.

C'est pour mieux conserver, partout, le vraisem- [blable.

GUZMAN.

On s'y doit attacher; mais il est certain cas
Où, vraisemblablement, il ne me plairait pas;
J'en hais la conséquence, et me connais à vivre.

SCÈNE XI

D. FERNAND, JACINTE, GUZMAN.

JACINTE.

Monsieur, on vous attend, et vous pouvez me suivre.

D. FERNAND.

Ah! C'est toi? Que de joie à mon cœur amoureux!

JACINTE.

Ma maîtresse m'envoie, et vous êtes heureux,
Venez sans différer.

D. FERNAND.

L'agréable nouvelle!
Mais, où la dois-je voir?

JACINTE.

Vous la verrez chez elle.

D. FERNAND.

Et l'obstacle du père?

JACINTE.

Il est grand; mais enfin
On tient ouverte, exprès, la porte du jardin.
Ainsi, vous entrerez, sans qu'il le puisse ap- [prendre.
Suivez de quelques pas.

D. FERNAND, *à Guzman.*

J'avais raison d'attendre;
Tu vois avec quel soin on cherche à me parler.

GUZMAN.

Gare aussi le vieillard pour vous mieux régaler.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

ISABELLE, LÉONOR, BÉATRIX.

ISABELLE.

La visite où pour vous ici je me dispense,
Peut-être choquera l'exacte bienséance;
Et, quand pour don Félix on presse mon aveu,
Je n'entre point chez vous sans en rougir un peu.
Aussi, quoiqu'à vous voir l'amitié m'autorise,
Je ne m'en croirais pas la liberté permise,

Si, le voyant absent, je ne venais sans peur
De rencontrer le frère où je cherche la sœur.
Vous m'avez confié votre secrète flamme;
Et, sachant ce que peut don Fernand sur votre âme,
Ce serait mal répondre à ce que je vous dois,
Que de vous refuser mon avis sur ce choix.

LÉONOR.

En l'état déplorable où l'amour m'a réduite,
J'ai bien besoin qu'on m'aide à régler ma conduite.
Cet époux qu'à Séville un père m'a choisi,
Fait le chagrin mortel dont mon cœur est saisi.
De moment en moment il doit ici paraître;
Et, pleine du désordre où vous me voyez être,
J'ai mandé don Fernand pour résoudre avec lui
Ce que mon feu du sien peut attendre d'appui.
Comme il sait qui je suis, il n'est plus temps de [feindre.

ISABELLE.

Donc à vous déclarer il a su vous contraindre?

LÉONOR.

Quoi, ce n'est pas de vous qu'il tient tout mon secret?

ISABELLE.

Peut-être pour le taire est-il assez discret;
Mais, s'il l'a su de moi, j'ai mauvaise mémoire.

LÉONOR.

Ce qu'il a fait tantôt m'obligeait à le croire.
De l'hymen qui me perd, désespéré, jaloux,
Afin d'y mettre obstacle, il est venu chez nous;
A peine ai-je obtenu qu'il n'ait pas vu mon père.

ISABELLE.

Cette chaleur d'amour ne doit pas vous déplaire;
Mais, si son cœur pour vous nourrit des feux con- [stants,
Vous êtes en danger de l'attendre longtemps.

LÉONOR.

Quoi, vous doutez qu'ici Jacinte ne l'amène?

ISABELLE.

Je crains qu'à le trouver elle n'ait quelque peine;
Tout à l'heure, à mes yeux on vient de l'arrêter.

LÉONOR.

Quel plus rude revers avais-je à redouter!
Que le sort m'est cruel!

ISABELLE.

J'ai pourtant un scrupule,
Qui, sur ce point encor me laisse peu crédule.
Je viens de la prison, où de tout mon pouvoir,
J'ai tâché, mais en vain, d'obtenir de le voir;
Le concierge en oppose une étroite défense.

LÉONOR.

Quel sujet avez-vous par là de défiance.

ISABELLE.

C'est que j'en ai beaucoup de me persuader
Que jamais de la fourbe on ne sut mieux s'aider.
Ce même don Fernand qui vous voit, qui vous aime,
Doit être un Dionis qui m'en conte à moi-même,
Ou, s'il ne l'était pas, le rapport est si grand,
Qu'il confond en effet, plutôt qu'il ne surprend.
Béatrix n'y peut voir pourtant de ressemblance.

BÉATRIX.

J'en vois autant qu'il faut, et dis ce que je pense;
Mais que ce soit le même, à quoi bon s'alarmer?
Vous suffira-t-il pas qu'il sache bien aimer?

LÉONOR.

En conter en tous lieux, n'en est pas un bon signe.

BÉATRIX.

De votre amour par là vous le croiriez indigne?
Ma foi, si la maxime avait lieu contre nous,
S'il est bien des galants, il serait peu d'époux.
Se trouve-t-il encor de ces sottes cruelles,
Qui se fâchent d'ouïr que l'on se meurt pour elles,
Et, parmi tous nos droits, n'est-ce pas le plus vieux
D'ouvrir presque l'oreille, aussitôt que les yeux?
Il n'est pour un amant fidélité qui tienne,
Tout ce qui flatte plaît, de quelque part qu'il vienne.
On écoute; et fît-on magasin de vertu,
Jamais pour des douceurs galant ne fut battu.
Qu'on y trouve à redire, après tout, qu'on y glose;
La faculté d'ouïr est une belle chose;
Et qui jugera bien des malheurs les plus hauts,
Trouvera qu'être sourde est le plus grand des maux.
Pour moi, que la fleurette a toujours réjouie,
Je n'entretiens mes jours qu'au moyen de l'ouïe;
Et j'en aurais déjà vu le cours arrêté,
S'il m'en était échu quatre de surdité.

LÉONOR.

L'humeur de Béatrix n'aura jamais d'égale.
Malgré mon déplaisir, j'écoute sa morale;
Mais elle adoucit peu ce que ma flamme craint,
S'il faut que don Fernand soit tel qu'on me le peint.

BÉATRIX.

Il me semble, pourtant, que, sans trop de mystère,
De tout ce que je dis la conséquence est claire.
De même qu'en tous lieux il nous plaît d'écouter,
Les hommes de leur part prennent droit d'en conter;
Mais, de tant de galants, dont la fleurette roule,
Il en est toujours un qu'on met hors de la foule.
Le cœur, quoiqu'il le cache, a son choix favori.
On préfère; et c'est là ce qui fait un mari.
C'est ainsi qu'un amant jamais ne se partage, [ge,
Que quelqu'une en secret n'ait toujours son homma-
Et que ce don Fernand qui vous fait les yeux doux,
Peut protester à cent, et n'adorer que vous.

ISABELLE.

Enfin de sa prison, ou fausse, ou véritable,
Dépend de ce qu'il est la preuve indubitable;
C'est à quoi je m'arrête; et vous devez juger
Qu'ici votre intérêt me peut seul engager.
Je dois un cœur fidèle aux vœux de votre frère;
Et, quand à tous objets son amour me préfère,
Le mien de ce qu'il vaut par ses respects instruit...
Mais, dieux! Je vois Jacinte, et don Fernand la suit.

LÉONOR.

Que me disiez-vous donc, et quelles conjectures...

ISABELLE.

Sur ce que vous savez prenez bien vos mesures.

(*A Béatrix.*)

Hé bien, ce n'est pas fourbe encor que sa prison?

BÉATRIX.

A la fin je crains bien que vous n'ayez raison.

SCÈNE II

ISABELLE, LÉONOR, D. FERNAND, GUZMAN, JACINTE, BÉATRIX.

D. FERNAND, *à Guzman.*
Que je trouve Isabelle avec mon inconnue!

GUZMAN.
Nous avons tous notre heure et la vôtre est venue,
Monsieur, c'est sans remède, il faut passer le pas.

LÉONOR, *à D. Fernand.*
Vous voir est un bonheur que je n'attendais pas.
Sur un bruit, don Fernand, qui m'avait mise en pei-
J'avais lieu de tenir cette espérance vaine; [ne,
On parlait de disgrâce et d'emprisonnement.

D. FERNAND, *montrant Isabelle.*
J'étais avec madame en ce fâcheux moment;
Mais, comme dans la cour, contre la violence
J'ai des amis puissants qui prennent ma défense,
A peine ont-ils appris que j'étais arrêté,
Qu'ils ont fait de leur rang agir l'autorité.
Leur parole donnée a causé ma sortie.

ISABELLE.
C'est avoir promptement dressé votre partie.
Leur envoyer l'avis, prendre leur caution,
Trouver, suivre Jacinte à l'assignation, [juste,
Le tout dans moins d'une heure, et dans un temps si
Qu'il semble qu'à vos vœux chaque moment s'ajuste,
Qui, pour aller si vite, a des ressorts tout prêts,
S'il n'est quelque peu fourbe, a d'étranges secrets.

D. FERNAND.
L'amour est un grand maître, et tout le favorise.

ISABELLE.
Mais tout à l'heure encor, ce qui fait ma surprise,
Le concierge semblait n'avoir pas le pouvoir
De souffrir seulement qu'un ami vous pût voir.

D. FERNAND.
C'est à quoi ma partie avait su le contraindre;
Mais il a vu bientôt qu'il n'avait rien à craindre;
Et trop de gens de marque ont répondu de moi.

LÉONOR.
Cependant il s'agit de prouver votre foi,
On me la rend suspecte; et, si je l'en veux croire,
Je ne puis m'y fier sans hasarder ma gloire;
Il doit faire mal sûr recevoir vos serments.

D. FERNAND.
Elle a conçu de moi d'étranges sentiments!
Mais, hélas! Se peut-il que, les ayant su prendre,
Vous doutiez d'un amour et si pur, et si tendre,
Et qu'un soupçon indigne, et de vous et de moi,
Déshonorant mes vœux, fasse outrage à ma foi?

LÉONOR.
Je tâcherais en vain, don Fernand, de vous taire
Qu'un mouvement secret m'en rendît l'offre chère,
Et que rien à mon cœur ne peut être plus doux,
Que vous voir mériter ce qu'il ressent pour vous;
Mais réduite à l'hymen qu'un père me prépare,
Si contre mon devoir mon cœur ne se déclare,
Songez que cet effort ne se doit hasarder
Que pour prix d'une foi qu'on veuille me garder.

D. FERNAND.
Ah! Si brûler pour vous ne fait toute ma gloire...

LÉONOR.
Dans ce qu'on vous impute ai-je lieu de le croire?
Tout ce que don Fernand me conte de douceurs,
Don Dionis, dit-on, le sait conter ailleurs.
C'est sous ces divers noms que son cœur le partage.

D. FERNAND.
Madame a contre moi rendu ce témoignage;
Je connais quelle erreur m'attire son courroux;
Mais je suis don Fernand, et je n'aime que vous.

ISABELLE.
Enfin de vos talents elle est bien informée.
Qu'elle aime là-dessus, qu'elle se croie aimée,
J'ai, pour ses intérêts, agi comme j'ai dû.

D. FERNAND.
Et d'un soupçon si bas rien ne m'a défendu,
Vous n'en voulez juger qu'à mon désavantage?

LÉONOR.
Mais, de don Dionis connaissant le visage,
Croirai-je qu'en effet elle ait pu s'abuser?

D. FERNAND.
Elle est du moins trop prompte à vouloir m'accuser.
Si l'on en croit le bruit dont elle a connaissance,
Avec ce Dionis j'ai quelque ressemblance;
Et ce rapport de traits, sans doute surprenant,
M'ôte dans son esprit le nom de don Fernand.

ISABELLE.
Un rapport si fidèle a grand lieu de surprendre.

LÉONOR.
Mais peut-il être tel qu'on s'y puisse méprendre,
Et que, dans cet abus, la taille ni la voix...

D. FERNAND.
L'autre, dit-on, madame, est plus haut de deux doigts;
Aucun ne nous a vus, qui, dans la ressemblance,
N'ait remarqué soudain beaucoup de différence;
Et de la vérité soutenant l'intérêt,
Béatrix vous dira que...

BÉATRIX.
Non pas, s'il vous plaît.
Avec tous vos détours vous m'aviez attrapée,
Mais j'en vois l'artifice, et je suis dédupée.
Vous savez donc ainsi vous faire prisonnier?

D. FERNAND.
Quoi, pour me perdre mieux, veux-tu...

BÉATRIX.
Point de quartier.
Je connais ma sottise, elle en vaut bien une autre,
Je le sais, mais, ma foi, vous avouerez la vôtre,
Et nous éclaircirons votre genre douteux.

LÉONOR.
Ce procédé pour vous n'a rien que de honteux.
Partout, sous divers noms, faire intrigues nouvelles?

GUZMAN, *bas.*
Le voilà justement le cul entre deux selles;
Pour en embrasser trop, il l'a bien mérité.

D. FERNAND.
Ce reproche est sensible à ma fidélité;

Mais, si quelques soupçons vous tiennent en balance,
Le temps de mon amour prouvera la constance;
Et des soins si pressants la feront éclater,
Que vous n'aurez enfin aucun lieu d'en douter.

LÉONOR.

En vain cette assurance à mes soupçons s'oppose,
Don Dionis ailleurs promet la même chose,
D'autres en ont ouï ce qu'il dit maintenant.

D. FERNAND.

Laissez don Dionis, et croyez don Fernand.
Je le suis, et ma foi vous en devrait répondre.

LÉONOR.

Mon doute me déplaît, je cherche à le confondre;
Mais peut-on refuser de croire ce qu'on voit?

BÉATRIX.

Puisqu'il veut l'être enfin, consentez qu'il le soit,
Madame; et, seulement, tâchons de savoir comme
Il nous amène ici ce brave gentilhomme.

GUZMAN.

Je suis laquais d'honneur, et tu me fais grand tort.

D. FERNAND.

C'est que, m'ayant trouvé...

ISABELLE.

Parler pour lui d'abord!
Vous viendrez au secours, s'il sait mal vous connaître.
Parle, à qui donc es-tu?

GUZMAN.

Moi? Je suis à mon maître.

ISABELLE.

Et c'est don Dionis, que ce maître?

GUZMAN.

Il est vrai.

ISABELLE.

Est-ce lui que tu vois?

GUZMAN.

Si c'est lui? Je ne sai.
Puis-je le démêler d'avecque sa figure?

D. FERNAND.

Ce que j'ai dit, madame, est la vérité pure.
Don Dionis, sans doute, est un autre que moi.

BÉATRIX.

Mais nous l'avons laissé tantôt avecque toi.

GUZMAN.

L'ayant quitté depuis, je ne sais plus qu'en dire;
On me l'a pu changer, et j'en aurai le pire.

ISABELLE.

Mais tu l'aurais connu quand tu l'as abordé?

GUZMAN.

Je m'avançais vers lui quand je l'ai vu mandé,
Ainsi, j'ai cru devoir le suivre à l'aventure;
Don Dionis, tant mieux; don Fernand, je l'abjure.

LÉONOR.

Pour les pouvoir surprendre ils s'entendent trop bien.

JACINTE.

Tous les déguisements ne vont servir de rien.
Quand la coiffe abaissée, allant en inconnue,
J'ai trouvé ce matin don Fernand dans la rue,
Et que de ma maîtresse il a lu le billet,
Tu m'as complimentée en fidèle valet.
Tu disais ton avis, c'était alors ton maître.

GUZMAN.

J'étais avecque lui? Moi? Cela ne peut être,
A moins que le doublant, comme il paraît ici,
Le diable ait pris plaisir à me doubler aussi.

JACINTE.

Quel impudent valet? Madame, je proteste...

BÉATRIX.

Enfin, il faut ici jouer de votre reste.

D. FERNAND, *à Léonor.*

Tout semble avoir juré ma perte auprès de vous;
Mais je veux que du ciel m'accable le courroux,
Si je ne suis...

LÉONOR.

Soyez tout ce qu'il vous plaît d'être;
Loin de prendre intérêt encore à vous connaître,
C'est un surcroît sensible à mes tristes ennuis,
Qu'on vous ait, malgré moi, découvert qui je suis.

D. FERNAND.

Moi, je le sais, madame? Et vous êtes capable
De vouloir insulter au sort d'un misérable,
Qui, du plus pur amour se sentant consumer,
Ignore en vous aimant qui le force d'aimer?

LÉONOR.

Quoi, jaloux d'un hymen que je n'ai pu vous taire;
Vous n'êtes point venu pour parler à mon père,
Lui proposer de rompre?

D. FERNAND.

Où prendre sa maison?
Où le chercher, enfin, si j'ignore son nom?

LÉONOR.

Ah! C'est trop soutenir un lâche stratagème.
Nier obstinément ce que j'ai vu moi-même,
Et, de l'art de fourber se tenant glorieux,
Démentir à la fois mon oreille et mes yeux!
Je n'en demande point une preuve plus forte.
Adieu. Va du jardin le remettre à la porte,
Jacinte, je rougis de l'avoir écouté.

D. FERNAND.

Je n'avouerai jamais ce qui m'est imputé;
Mais, pour vous témoigner que ma flamme est sincère,
Faites-moi tout à l'heure entretenir ce père,
Qu'instruit de ma naissance il puisse examiner
Si je vous ai rien dit qu'on doive soupçonner.

LÉONOR.

Enfin je ne veux point m'éclaircir davantage.
Pour un autre à l'hymen sa parole m'engage,
Il le veut, il l'ordonne, et je dois obéir.

D. FERNAND.

O ciel! pour mon rival chercher à me trahir!
Madame, songez mieux...

JACINTE.

Parlez bas, je vous prie;
Madame, le bonhomme est dans la galerie,
Je crois qu'il vient ici.

GUZMAN.

Monsieur, tout est perdu.

LÉONOR.

Après ce que j'ai fait ce malheur m'est bien dû.

ISABELLE.
Songez à les cacher, s'il faut qu'il les surprenne...

JACINTE.
Entrez ici...

D. FERNAND.
Non, non, la prévoyance est vaine;
En l'état où je suis il faut tout hasarder.

LÉONOR.
N'espérez pas...

D. FERNAND.
L'amour saura me seconder.

LÉONOR.
Donc à ne craindre rien le péril vous anime?

GUZMAN.
Non pour lui; mais pour moi, qui suis pusillanime,
Mesdames, n'est-il point, dans ce mortel danger,
Quelque endroit charitable où me pouvoir loger?

JACINTE.
Je l'entends à sa toux, vous l'allez voir paraître;
Entrez vite...

GUZMAN.
Hé, monsieur!

D. FERNAND.
Mon malheur ne peut croître,
Il faut avec éclat justifier ma foi.

LÉONOR.
Mais cet éclat me perd.

D. FERNAND.
Dieux! Qu'est-ce que je voi?
N'est-ce pas don Juan?

GUZMAN.
Et de plus le beau-père.

D. FERNAND.
Où suis-je, et que croirai-je?

LÉONOR.
Hélas! Que dois-je faire?

ISABELLE.
Préparez quelque excuse, et je vous aiderai.

SCÈNE III

D. DIÈGUE, D. JUAN, ISABELLE, LÉONOR, D. FERNAND, BÉATRIX, JACINTE, GUZMAN.

D. DIÈGUE, *à D. Juan.*
D'où naît ce changement, si vous m'avez dit vrai?
J'aperçois don Fernand.

D. FERNAND, *à D. Diègue.*
Ah! Monsieur.

LÉONOR.
Ah! Mon père,
De ma témérité vous serez en colère;
Mais quand vous apprendrez...

D. DIÈGUE.
Je vois que tu rougis
D'avoir reçu sans moi don Fernand de Solis;
Mais le titre d'époux qu'il a droit de prétendre,
Souffre la liberté que nous te voyons prendre.
Sans doute qu'à tes vœux mon choix a répondu?

LÉONOR, *à Jacinte.*
Don Fernand de Solis! Ai-je bien entendu?

D. FERNAND.
L'inconnue est sa fille? Ah! Guzman, quelle gloire!

D. DIÈGUE.
Si ton bonheur est tel que j'ai lieu de le croire,
Il faut que je te loue, au moins, d'avoir eu soin
Que l'aimable Isabelle en pût être témoin.

ISABELLE.
Comme pour Léonor une forte tendresse
Toujours dans son destin veut que je m'intéresse,
Le choix de don Fernand ne peut que m'être cher,
S'il est digne du cœur qu'il tâche de toucher.

D. FERNAND.
C'est dont je n'ose encor me souffrir l'espérance,
Et ce doute cruel me réduit au silence.
Madame, quoiqu'un père autorise mes vœux,
Son aveu sans le vôtre en vain me rend heureux,
Mon cœur ne reconnaît que votre seul empire.
Parlez, expliquez-vous.

LÉONOR.
Je l'ai déjà su dire;
Mon père ayant des droits que je ne puis trahir,
S'il a choisi pour moi, je ne sais qu'obéir.

D. JUAN.
Ainsi par cet aveu votre soupçon s'efface;
Mais de don Dionis obtiendrons-nous la grâce?
Madame...

ISABELLE.
C'est assez. Votre jeu concerté
N'a pas surpris en moi trop de crédulité.

D. DIÈGUE, *à Isabelle.*
Enfin, dans le bonheur qu'ici le ciel m'envoie,
Un mot de votre bouche achèverait ma joie;
Madame, don Félix, dont j'attends le retour...

ISABELLE.
Vous m'avez, pour répondre, accordé plus d'un jour;
Suffit que je l'estime, et que je ne puis taire
Que la sœur, près de moi, peut beaucoup pour le frère.

D. DIÈGUE.
Je ne demande rien après ce doux espoir.

D. JUAN.
Il ne nous reste plus que Guzman à pourvoir;
C'est à lui de choisir entre les deux suivantes.

GUZMAN.
Ah! Béatrix.

BÉATRIX.
Hé bien, est-ce fait?

GUZMAN.
Tu me tentes;
Et, si je m'arrêtais à jeter l'œil sur toi,
Le diable pourrait bien être plus fin que moi.

BÉATRIX.
Quoi, tu doutes?

GUZMAN.
Vois-tu? L'hymen dont tu me pries
Doit durer un peu plus que tes friponneries.
Pour un bail de six mois je pourrais hasarder;

Mais, ma foi, pour toujours, Dieu m'en veuille
[garder.
Tous ces friands attraits qui parent ton visage,
Sont meubles de hauts prix malpropres au ména-
Et je tiendrais heureux qui les doit posséder, [ge;
S'il ne fallait toujours que voir et regarder.
Mais, chère Béatrix, qui sous l'hymen se range,
Fait tout comme un autre homme, il boit encore
Partant, Jacinte, tiens. [et mange.

JACINTE.

Tu la quittes pour moi?

GUZMAN.

Va, touche.

BÉATRIX.

Pauvre fou! J'aurais voulu de toi?
Dans quelle folle erreur ton esprit s'enveloppe!
Sais-tu bien que j'ai fait tirer mon horoscope,
Et que le moindre honneur qui me puisse être ac-
[quis,
C'est, avant qu'il soit peu, d'épouser un marquis?
Peut-être même un duc, ou plus.

GUZMAN.

Le doux augure!
Bonsoir, belle marquise, ou duchesse future.
Le ciel...

D. JUAN.

Va, Béatrix, n'écoute plus ce fat,
Je vais faire ériger ma terre en marquisat;
Et si, dans ce temps-là, ta foi n'est point promise,
Prends-en la mienne ici, je te ferai marquise.
Comme en toi je choisis l'objet le plus parfait,
J'en sais qui m'ont trouvé peut-être assez bien fait;
Je plais où je veux plaire, et suis assez de mise.

BÉATRIX. [dise;

Nous n'avons pas besoin tous deux qu'on nous le
Et, si je crois valoir qu'on ait des yeux pour moi,
Vous avez pour vous-même autant de bonne foi;
Mais, à bien prendre tout, quoiqu'un peu plus
[grand'dame,
Je n'en ferais pas mieux pour être votre femme;
Et nous n'irions pas loin ensemble à commun
Qu'il ne fût question d'en venir au rabais. [frais;
De l'humeur dont je suis, de l'humeur dont vous
[êtes,
Je crois, qu'assez souvent, nous ferions bourses
[nettes;
Nous sommes en défauts opposés tant soit peu,
J'aime fort la dépense, et vous aimez le jeu.
L'un de l'autre par là nous nous verrions les dupes;
Je voudrais de l'argent pour acheter des jupes;
Et, loin de m'en fournir, comme j'aurais pensé,
Peut-être, ce jour-là, vous auriez tout massé.
Un point, ou de Venise, ou de quelque autre mode
Serait d'un taupe et tinc une suite incommode,
Et vous enrageriez cent fois tout votre saoûl,
Quand vous me verriez brave, et n'auriez pas le sou
Si la nécessité se trouvait trop pressante,
On prendrait au besoin un peu d'argent en rente
La somme doublerait, elle ferait éclat,
Et la terre saisie, adieu le marquisat.
Voilà comme le tout s'en irait en fumée.

D. JUAN.

Je n'ai pas avec toi méchante renommée.
Puisque tu me connais, n'allons pas plus avant,
Aussi bien nous pourrions nous quereller souvent
Au lieu que, demeurant aux termes où nous som
[mes
Tu verras que je suis le plus ardent des hommes
Et que, tant que le jeu me laissera de quoi,
Si tu prends à crédit, j'irai payer pour toi.

FIN DU GALANT DOUBLÉ.



CAMMA.

SOSTRATE

O peu sensible amant ! elle meurt, et tu vis !...

CAMMA

REINE DE GALATIE

ACTE PREMIER

SCÈNE I



CAMMA

REINE DE GALATIE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

REPRÉSENTÉE EN 1661 SUR LE THÉATRE DE L'HOTEL DE BOURGOGNE

PERSONNAGES

CAMMA, veuve de Sinatus, roi de Galatie.
SINORIX, roi de Galatie, ayant usurpé la couronne sur Sinatus.
HÉSIONE, fille de Sinatus.
SOSTRATE, prince de Galatie, favori de Sinatus.
PHÉDIME, confident de Sinorix.
SOSIME, capitaine des gardes de Sinorix.
PHÉNICE, confidente de Camma.

La scène est dans la capitale de Galatie.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

SINORIX, PHÉDIME

SINORIX.

Tu dis vrai, cher Phédime, on aurait peine à croire
Qu'un grand cœur soupirât au milieu de la gloire,
Qu'au faîte des grandeurs Sinorix élevé
Souhaitât dans leur pompe un bien plus achevé;
Et que de tant d'honneurs sa fortune suivie,
Pût opposer quelque ombre à l'éclat de sa vie.
Il n'est rien au-dessus du rang où tu me vois,
Toute la Galatie obéit à mes lois;
Un vieux droit, que soutient un peu de violence,
M'a laissé sur le trône établir ma puissance;
On me flatte, on me craint, chacun m'offre des vœux,
Cependant, tu le sais, je ne suis pas heureux.
Depuis six mois je règne, et règne sans obstacles;
Mais le sort fait en vain pour moi tant de miracles,
Si du plus digne objet trop vivement charmé,
J'aime pour mon supplice, et ne puis être aimé.

PHÉDIME.

C'est vous plaire, seigneur, à nourrir votre peine,
Que d'expliquer si mal les refus de la reine,
Qui peut-être, en secret brûlant déjà pour vous,
N'ose encor par devoir vous prendre pour époux.
Quelque éclat à ses yeux dont la couronne brille,
Elle est veuve d'un roi qui vous donnait sa fille,
Et qui, par votre hymen, lui faisait éviter
D'avoir avecque vous un trône à disputer. [frage
Du peuple qui vous craint l'entier et prompt suf-
Vous en a fait sur elle emporter l'avantage;
Et lorsque tout l'État respecte en vous son roi,
Vous la laissez sujette, et lui manquez de foi.
L'affront est grand, seigneur, et, quoique dans sa
Le nom de belle-mère engage peu la reine, [haine
Du moins l'honneur la force à prendre l'intérêt
De la fille d'un roi qui la fit ce qu'elle est.
Voilà ce qui vous nuit, et vous nuira sans cesse,
Si vos ordres enfin n'éloignent la princesse.
Otez-lui cet obstacle, et vous verrez soudain
Que son cœur adouci vous répond de sa main.

SINORIX.

Je vois bien qu'il le faut, mais le puis-je, Phédime,
Sans m'exposer encore à trembler de mon crime,
Et revoir quel excès d'injustice et d'horreur
Déjà de mon amour a suivi la fureur?
A ses brûlants transports livrant toute mon âme,
J'ai perdu le mari pour acquérir la femme;
Des beautés de la reine éperduement épris,
D'un parricide affreux je l'ai faite le prix;
Et, pour rompre du roi ce second hyménée,
J'en ai par le poison tranché la destinée;
C'est peu de Sinatus à ma rage immolé,
Si mon devoir ailleurs n'est encor violé.
Hésione sa fille à qui son choix m'engage,
De mes lâches mépris souffre l'indigne outrage;
Et, pour forcer les maux dont mon cœur est atteint,
Son exil est un ordre où je me vois contraint.

PHÉDIME.

Mais lui-même à sa perte engagea votre flamme,
Il vous donnait sa fille, et vous aimiez sa femme;
Et, dans un sort si dur, la seule mort d'un roi

De ce fatal hymen dégageait votre foi :
Mais de ce prince en vain l'ombre vous embarrasse,
Il n'en est point, seigneur, que le trône n'efface;
Et, dans quelques horreurs qu'on ait pu se porter,
Pour être absous de tout, il suffit d'y monter.

SINORIX.

Ce sont là des tyrans les damnables maximes
En qui l'impunité fait le pardon des crimes,
Et qui d'un noir forfait espérant quelque bien,
Après l'avoir commis ne se reprochent rien.
Mais, las! Tu me plaindrais si tu pouvais connaître
Ce que dans un grand cœur le repentir fait naître,
Quand, après un effort mille fois combattu,
Le crime, par contrainte, échappe à la vertu.
De son indigne objet sans cesse possédée,
L'âme entraîne partout l'épouvantable idée,
Un vif et dur remords n'en est jamais banni,
Et, coupable un moment, on est toujours puni.

PHÉDIME.

C'est beaucoup que, du moins, cette mort qui vous
Soit toujours un secret ignoré de la reine, [gêne
Et qu'à Sostrate seul l'ayant su confier,
Vous n'ayez point vers elle à vous justifier;
Mais, comme enfin, seigneur, Sostrate a de l'adres-
Devient-elle inutile auprès de la princesse, [se,
Et ses soins n'ont-ils pu la faire balancer
Sur l'hymen où pour lui vous la voulez forcer?

SINORIX.

Il la voit chaque jour, Phédime, et je puis dire
Que ce cher confident partage mon martyre,
Puisqu'à mes intérêts osant s'abandonner,
Il a pris malgré lui ce qu'il n'a pu donner.
S'il a brigué d'abord son hymen pour me plaire,
C'est un bien aujourd'hui qu'à tout autre il préfère,
Et, quoiqu'il m'ait caché le chagrin qui le suit,
Montre le désespoir où l'amour le réduit.
Aussi plus que le mien son intérêt me presse
D'embrasser un conseil qui bannit la princesse :
J'ai fait naître sa flamme, et je lui dois offrir,
L'éloignant de ses yeux, une aide à se guérir.

PHÉDIME.

Sostrate est généreux, et jamais un vrai zèle
Ne marquera pour vous une âme plus fidèle;
Mais ce fatal amour qui l'accable aujourd'hui,
Serait peut-être un crime à tout autre que lui.
D'un bel espoir trahi l'irréparable offense
Sur vous de la princesse attire la vengeance;
Et prétendre à son cœur, c'est presser son courroux
D'accepter une main qui la venge de vous.

SINORIX.

Contre moi de Sostrate il n'est rien qu'elle obtien-
Mon amitié pour lui me répond de la sienne, [ne,
Sa vertu m'est connue; et ce que je lui doi
Ne me laisse aucun droit de douter de sa foi.
Cet amour que tu crains flatte en ce point ma peine,
Qu'espérant d'être aimé, si j'épouse la reine,
Avec tant de chaleur il lui peint mon tourment...
Mais je la vois qui passe à son appartement.

SCÈNE II

SINORIX, CAMMA, PHÉDIME, PHÉNICE.

SINORIX.

Vos yeux de votre cœur marquent l'impatience,
Madame, et tant de soins d'éviter ma présence,
Ne me font que trop voir le peu qu'il prend de part
Au bonheur imprévu que m'offre le hasard.

CAMMA.

Le chagrin où je vis me rend si peu traitable,
Que souvent, malgré moi, son aigreur vous acca-
Et mon zèle pour vous osant s'en indigner, [ble;
Par ces soins de vous fuir cherche à vous l'épar-

SINORIX. [gner.

Ah! Si ce n'est qu'au prix d'une si chère vue,
Perdez une bonté dont la rigueur me tue;
Et puisque pour mes vœux il n'est rien de si doux,
Accablez-moi plutôt que me priver de vous.
Je sais bien qu'à me voir quelque nouvel outrage
Toujours de mon amour repoussera l'hommage,
Que je n'entendrai rien qui me souffre l'espoir;
Mais, madame, j'aurai le plaisir de vous voir.
Ce charme, où tout mon cœur pleinement s'aban-
Adoucit les mépris dont la fierté m'étonne; [donne,
Et dans l'âpre douleur de ce qu'il faut ouïr,
S'il ne peut l'étouffer, il la fait éblouir.

CAMMA.

J'ignore quel mépris je vous ai fait paraître,
Mais je sais qu'en m'aimant vous m'avez dû connaî-
Et ne prétendre pas qu'une moindre fierté [tre,
Du rang où je me vois soutînt la dignité.
Sinatus me fit reine, et, quoiqu'un coup funeste
Ait réduit mon destin au seul nom qui m'en reste,
Le malheur de sa mort ne peut rien sur ma foi,
S'il ne vit plus pour vous, il vit encor pour moi;
Je dois à son amour, je dois à sa mémoire
Le refus d'un hymen qui blesserait ma gloire,
Du trône en vain, par là, vous voulez me flatter,
Ce serait en descendre, et non pas y monter.
Usurpez sans remords la grandeur souveraine,
Veuve de Sinatus, je sais que je suis reine;
Mais, si je m'abaissais à vous donner ma foi,
Femme de Sinorix, la serais-je d'un roi?
Votre hymen de ce rang ferait le sort arbitre,
J'en aurais le pouvoir, mais j'en perdrais le titre;
Et, pour des droits honteux quittant un bien con-
Je pourrais davantage, et ne ferais pas tant. [stant,

SINORIX.

Oui, gardez votre rang, vous le perdrez, madame,
Si d'un usurpateur vous devenez la femme;
Et de reine aujourd'hui le nom qui vous est dû,
Dans ce titre odieux se verra confondu.
Mais pourquoi, rejetant l'offre d'une couronne,
Nommez-vous attentat le droit qui me la donne,
Et quel crime ai-je fait, quand, secondé des dieux,
J'ai rentré par leur ordre au bien de mes aïeux?

CAMMA.

Pour éblouir mes sens, c'est une faible amorce

Qu'un droit qu'expliqua moins la raison que la force;
Le peuple fut timide, et, vous voyant armer,
Préféra le tyran qui pouvait l'opprimer.

SINORIX.

Hé bien, je suis tyran; ma seule violence
Fut le droit qui m'acquit la suprême puissance,
Le crime est noir et lâche, il fait horreur à tous,
Mais, causé par l'amour, est-il crime pour vous?
Cet amour n'aurait eu qu'une ardeur imparfaite,
S'il m'eût souffert l'affront de vous laisser sujette,
Et seul au vol d'un trône ayant su me forcer,
Je ne l'ai fait, du moins, que pour vous y placer.

CAMMA.

t lorsqu'à cet excès monte votre injustice,
ous trouvez glorieux de m'en rendre complice,
t ce parfait amour, qui cherche à m'obliger,
e le peut qu'en m'offrant son crime à partager?
u'ici nos sentiments diffèrent l'un de l'autre!
ous trahissez ma gloire, et j'ai soin de la vôtre;
, quand pour m'abaisser vous m'offrez votre foi,
e cherche à faire en vous un légitime roi.
u'à ces vives clartés votre aveuglement cesse,
Pour mériter le trône épousez la princesse,
, lui rendant des vœux à sa flamme échappés,
Possédez justement ce que vous usurpez.

SINORIX.

i j'en formai pour elle, on ne les vit paraître
e quand mon cœur pour vous n'osait se bien con-
 que son zèle ardent par un adroit détour, [naître,
Cédait à mon devoir les soins de mon amour.
Ce cœur en qui l'espoir n'aurait pu qu'être un crime,
e vit qu'elle, après vous, digne de son estime;
 pour ce triste hymen, mal instruit de mon feu,
natus le pressant, je donnai mon aveu;
is sitôt que sa mort, laissant agir ma flamme,
 secret de mes vœux eut dégagé mon âme,
ibres dans leur hommage, il leur fut assez doux
'être encore en état de s'expliquer pour vous.
insi, ce qu'ils cachaient se fit bientôt connaître,
 parus inconstant, afin de ne pas l'être.
 fis voir qu'à mon feu, pour oser s'exprimer,
 manquait seulement que vous pussiez aimer.
ous le pouvez, madame, et de vos vœux maîtresse...

CAMMA.

n, non, c'est présumer en moi trop de faiblesse.
oi qu'un trône ait d'éclat, il n'a rien d'assez doux
ur me faire trahir les mânes d'un époux.
st mort, et sa fille, en ce malheur extrême,
 moins par votre hymen a droit au diadème.
us pouvez à ses yeux en ceindre un autre front,
is ce n'est point par moi qu'elle en aura l'affront.
ur en donner l'aveu, quoi que vous pussiez faire,
a source de mon sang à mon cœur est trop chère;
 l'on ne verra point qu'infidèle à ce sang
'aide à la tyrannie à lui voler son rang.

SINORIX.

h! Puisque vous prenez quelque soin de ma gloire,
uvez-la d'un péril plus grand qu'on ne peut croire,
 ne me forcez point, lorsque je m'en défends,
A mériter l'horreur que l'on doit aux tyrans.
J'aime une reine auguste, et cette ardeur est telle,
Que n'aimant et le trône et le jour que pour elle,
Mon cœur que ses dédains peuvent pousser à bout,
S'il suit son désespoir, est capable de tout.
Daignez m'en épargner la fatale disgrâce.

CAMMA.

Vous avancez beaucoup d'employer la menace,
Je ne vous dirai point s'il la faut redoubler,
Mais mon cœur est à vous quand il pourra trembler.

SINORIX.

Hé bien, pour me punir allez jusqu'à l'outrage,
Noircissez ce beau feu dont vous fuyez l'hommage.
Malgré tant de mépris redoublez chaque jour,
Dans un respect égal vous verrez mon amour,
Je vous le jure encor; mais pour le satisfaire,
Sachant ce qui me nuit, je sais ce qu'il faut faire;
Et, lui devant l'éclat d'un trop juste courroux,
Je puis être tyran pour d'autres que pour vous.
Je vous laisse penser, madame.

SCÈNE III

CAMMA, PHÉNICE.

CAMMA.

Ah, le perfide!
Il veut donc achever son lâche parricide,
Joindre la fille au père? O mon unique espoir!
O vengeance! Est-ce ainsi que tu sers mon devoir?

PHÉNICE.

Si dans vos déplaisirs la vengeance vous flatte,
Pour en jouir, madame, il est temps qu'elle éclate;
Sinorix menaçant, rien n'est à négliger.

CAMMA.

Quoi, tu doutes encor si je veux me venger?
Par le noir attentat de ce tyran infâme
J'aurais vu dans mes bras Sinatus rendre l'âme,
Et me contenterais, dans un si rude sort,
De reprocher aux dieux le crime de sa mort?
Hélas! Il me souvient de ce fatal augure
Qui d'un peuple étonné fit naître le murmure,
Quand lui donnant ma foi, le cœur tout interdit,
Le vase nuptial tout à coup s'épandit.
De ce triste accident l'infortuné présage
D'une secrète horreur saisit tout mon courage,
Et m'annonça dès lors les funestes malheurs
Qui pressent ma vengeance, et font couler mes [pleurs.

PHÉNICE.

Pour bien l'exécuter, si vous m'en voulez croire,
Il faut que la princesse en partage la gloire;
Comme elle ignore encor le crime du poison,
Vos mépris d'un tyran lui font en vain raison,
Elle les prend pour feinte, et, croyant que dans l'âme
La seule ardeur du trône est ce qui vous enflamme,
De ses soupçons jaloux l'impatiente aigreur
Vous fait souffrir assez pour la tirer d'erreur;
Vous savez sa fierté.

CAMMA.

De quoi qu'elle m'accuse,
Il n'est pas temps encor que je la désabuse.
Si la gloire en secret me pousse à me venger,
Ce serait l'affaiblir que de la partager.

PHÉNICE.

Mais, Sostrate l'aimant, peut-être que par elle
Il vous serait aisé d'en corrompre le zèle.
Dans ce que sur sa foi Sinorix prend d'appui,
Sostrate pouvant tout, on ne peut rien sans lui ;
Il faut vous l'acquérir, et l'amour qui le flatte
Le peut seul obliger...

CAMMA.

Tu connais mal Sostrate,
Il aime, il cherche à plaire, et toutefois, hélas!
Son cœur contre un tyran craint d'avouer son bras.

PHÉNICE.

Vous le savez, madame?

CAMMA.

Apprends par quelle adresse,
Brûlant pour une reine, il feint pour la princesse,
Et que mon ordre exprès, y contraignant sa foi,
Lui fait cacher ainsi l'amour qu'il a pour moi.
Sinorix qui l'engage à m'expliquer sa peine,
Lui donnant lieu d'agir l'offre entier à ma haine ;
Non qu'il m'ait avoué la noire trahison
Qui contre Sinatus se servit de poison,
Mais je reconnais trop, quelque soin qu'il emploie,
Qu'en me niant ce crime il veut que je le croie.
On pénètre aisément dans le cœur des amants.

PHENICE.

Mais, madame, pour lui quels sont vos sentiments?

CAMMA.

Te parler sans aigreur de l'ardeur qui le presse,
Phénice, n'est-ce pas t'avouer ma faiblesse,
Et que ce triste cœur de vengeance animé,
N'a pu si bien haïr qu'il n'ait enfin aimé?
Non que par une lâche et honteuse victoire
L'amour à mon devoir puisse en ravir la gloire,
Au souvenir affreux de la mort d'un époux
Il me soumet soudain ses charmes les plus doux;
Mais, à quelques transports que cette mort me livre,
Il m'ôte, en le vengeant, le dessein de le suivre ;
Et me vantant Sostrate, il force mon ennui
A chercher les moyens d'oser vivre pour lui.
C'est par là que flatté d'une douce espérance
Mon cœur s'est fait enfin le prix de ma vengeance,
Et que pour lui devoir un si précieux bien,
Ce qu'aurait fait mon bras, je l'ai remis au sien.
Cependant, et c'est là ce que je me reproche,
Je le vois reculer quand ce grand coup approche,
Il tremble; et son amour prêt à se déclarer,
Toujours sur quelque obstacle aspire à différer.
Mais, puisqu'à menacer le tyran s'autorise,
Un péril si pressant ne veut plus de remise,
Il faut montrer ma haine, et que, si jusqu'ici
La princesse abusée a cru... Mais la voici.

SCÈNE IV

CAMMA, HÉSIONE, PHÉNICE.

HÉSIONE.

Madame, je ne sais si dans ce qui se passe
De mes ressentiments vous approuvez l'audace,
Et si de mon orgueil l'éclat impétueux
N'a rien pour Sinorix qui contraigne vos vœux.
Il tâche à les séduire, et le trône...

CAMMA.

Oui, princesse,
Mais qu'ils cèdent ou non, que ce scrupule cesse,
L'injure qu'on vous fait, et qu'il faut réparer,
A leur ambition n'a rien à déférer.

HÉSIONE.

Un zèle dont l'ardeur me sera toujours chère,
M'oblige à respecter la veuve de mon père;
Et je ne croirais pas y répondre assez bien,
Si sur votre intérêt je ne réglais le mien.

CAMMA.

Donc, si j'ose accepter l'offre d'une couronne,
Ce zèle généreux soudain me l'abandonne?
Sans vouloir rien prétendre il m'en cède l'espoir?

HÉSIONE.

Pour m'y résoudre, au moins, je voudrais le savoir.

CAMMA.

Si ma façon d'agir vous l'a fait mal comprendre,
Par de plus grands effets il faudra vous l'apprendre;
D'un doute trop cruel votre esprit est atteint.

HÉSIONE.

Je sais que Sinorix vous accuse, et se plaint,
Mais souvent le dehors n'est qu'une adroite feinte,
Qui résiste le plus, aime à céder contrainte:
Et cet amusement des crédules esprits
Fait subsister l'espoir au milieu des mépris.

CAMMA.

A d'étranges soupçons le chagrin vous expose.

HÉSIONE.

Je veux bien l'avouer, Sostrate en est la cause.
Il vous voit si souvent, que, comme il m'ose aimer,
Vos secrets entretiens ont droit de m'alarmer.
Il croit, si le tyran vous avait épousée,
Que mon cœur lui serait une conquête aisée;
Et c'est à quoi, sans doute, il tâche à vous porter.

CAMMA.

Il en a l'ordre au moins, s'il veut l'exécuter.

HÉSIONE.

Qui l'en empêcherait?

CAMMA.

Ma volonté, peut-être,
Ou quelque autre raison que l'on ne peut connaître.

HÉSIONE.

Mais vous l'auriez souffert un peu plus rarement.

CAMMA.

Je n'ai pas cru devoir en user autrement.

HÉSIONE.

Quand on ne prétend rien, on doit peu se contrain[dre.

CAMMA.

est bon quelquefois de se forcer à feindre.

HÉSIONE.

'est pour une grande âme un sentiment trop bas.

CAMMA.

ui, mais j'ai des secrets qu'on ne pénètre pas.

HÉSIONE.

e n'ai pas mérité d'en savoir le mystère.

CAMMA.

ous en usez si mal que j'ai lieu de me taire;
lais enfin je pardonne à l'aigreur où vous met
injurieux éclat de l'affront qu'on vous fait.
ans me considérer, pressez-en la vengeance,
e la verrai sans peine; et, pour plus d'assurance,
e vous laisse Sostrate, avec qui consulter
es moyens les plus sûrs de bien l'exécuter.

SCÈNE V

HÉSIONE, SOSTRATE.

HÉSIONE.

Viens, Sostrate, il est temps que je t'ouvre mon âme
Sur l'espoir, dont enfin tu peux flatter ta flamme.
Tes soins de mon orgueil en poursuivent l'aveu?

SOSTRATE.

Madame, le respect accompagne mon feu.
Sinorix jusqu'à vous en a porté l'audace;
Mais, quoique son appui combatte ma disgrâce,
Vous me pouvez toujours défendre d'espérer,
Sans que mon cœur jamais en ose murmurer.

HÉSIONE.

Tu me l'as fait paraître, et j'aurais lieu, sans doute,
D'admirer les efforts que ton respect te coûte,
Si d'un charme trompeur ton esprit combattu
Se laissait contre moi séduire ta vertu.
Ta foi pour Sinorix cherche à gagner la reine?

SOSTRATE.

Vers toute autre ce soin pourrait vous mettre en [peine;
Mais tant de fiers mépris...

HÉSIONE.

Ne les vante point tant,
J'en connais l'artifice, et vois ce qu'elle attend.
Tu verrais le tyran toucher bientôt son âme
Si j'avais de ma main récompensé ta flamme,
Et donné lieu, par là, de rejeter sur moi
L'affront de me réduire à me manquer de foi;
Mais, si ce seul espoir l'engage à se contraindre,
Elle me connaît mal de s'obstiner à feindre,
Et d'oser présumer qu'un cœur comme le mien
Par mon hymen jamais autorise le sien.

SOSTRATE.

Il est juste, madame, et l'ardeur de vous plaire
N'enfle pas mes désirs d'un orgueil téméraire,
Jusqu'à prétendre enfin qu'elle aura le pouvoir...

HÉSIONE.

Va, c'est un peu trop tôt renoncer à l'espoir;
Non que par cet aveu que tu n'osais attendre,
Flattant ta passion, je veuille la surprendre,
Je ne te dirai point qu'elle ait pu m'enflammer,
Mais, si je n'aime pas, du moins je puis aimer.
C'est à toi de chercher à m'en rendre capable;
Mon estime déjà t'est assez favorable,
Je connais ton mérite, et sais que dans ton rang
Jamais plus de vertu ne soutint un beau sang.
Tu vois que je commence, achève, entreprends, ose,
Peut-être un seul obstacle à ton bonheur s'oppose,
J'aspire à me venger, et ce fier mouvement
Éloigne de mon cœur tout autre sentiment.
Plein d'une passion et si juste et si forte,
Pour y faire entrer l'une, il faut que l'autre en sorte;
Et ta flamme à l'espoir cherche en vain quelque jour,
A moins que la vengeance ait fait place à l'amour.
J'ai reçu du tyran le plus sanglant outrage,
Tu le sais, je n'ai rien à dire davantage.
Ou du feu qui te brûle écoute moins l'appas,
Ou ne m'offre ton cœur qu'en suite de ton bras.

SOSTRATE.

Quoi...

HÉSIONE.

Ne réplique point, quand ce grand coup t'é- [tonne,
Vois que je suis ta reine, et que je te l'ordonne;
Et, si ta lâcheté me prépare un refus,
Ne me le fais savoir qu'en ne me voyant plus,
C'en sera l'assurance. Adieu.

SOSTRATE, *seul.*

Que fuir ta vue
N'est-ce tout le péril d'un ordre qui me tue!
Mais, las! Forcé d'aimer, quels seront mes souhaits
S'il faut trahir partout, ou n'espérer jamais?

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

SINORIX, HÉSIONE, PHÉDIME.

SINORIX.

Je vous le dis encor, c'est à vous de résoudre.
Il est en votre choix de repousser la foudre,
Je la tiens suspendue, et, malgré mon courroux,
J'ai peine à consentir qu'elle éclate sur vous;
Mais votre orgueil m'y force, et, de quoi qu'il vous [flatte,
Si vous n'y renoncez en faveur de Sostrate,
Je sais ce que je dois à ses feux méprisés,
Au défaut de l'aveu que vous lui refusez.

HÉSIONE.

Certes, jusques ici l'exemple est assez rare
Que contre l'injustice un tyran se déclare.
J'en fais une, il est vrai, si Sostrate confus
A l'orgueil de mon sang impute mes refus;
Mais quel aveuglement fait que tu me l'opposes?
La veux-tu condamner quand c'est toi qui la causes,
Et que, par l'attentat qui t'élève aujourd'hui,
Tu m'ôtes le pouvoir de rien faire pour lui?
Tu le plains de montrer une vertu sublime,

Sans qu'à peine il m'en coûte un sentiment d'estime;
Mais ce charme brillant dont mon cœur est surpris,
Quand il se donnerait, demande un plus haut prix.
Au lieu de lui prêter cette pitié frivole,
Rends-moi l'éclat du rang que ta rage me vole,
Alors tu connaîtras s'il faut me reprocher
Que l'amour d'un héros ne puisse me toucher.

SINORIX.

Cessez de vous flatter d'un droit imaginaire,
Qui vous laisse prétendre à la grandeur d'un père.
Quoique dans nos aïeux vous comptiez de nos rois,
Sinatus pour régner abusa de mes droits.
Sa brigue plus puissante, et la faveur de l'âge
Du peuple suborné lui gagnèrent l'hommage;
Et, par sa préférence obligé de céder,
On me vit obéir où je dus commander.
Il en donna lui-même une preuve assez claire,
Lorsque par votre hymen il crut me satisfaire,
Et voulut que, du moins, le droit me fût rendu
D'un trône qu'à moi seul il savait être dû.
Ce moyen d'y rentrer, et certain et facile,
Me fit voir la révolte un projet inutile,
Par ce seul intérêt j'en acceptai l'accord;
Mais, pour m'en dégager, le ciel permit sa mort.
Par là de tout l'État rendu maître sans peine,
J'osai me consulter sur le choix d'une reine,
Et, sans amour pour vous, je crus honteux pour moi
De sembler vous devoir la qualité de roi.
Appelez-moi tyran, ingrat, traître, parjure,
Vos seuls emportements font toute votre injure,
Et c'est un peu trop loin en pousser la rigueur,
Que vouloir sur le trône assujettir mon cœur.

HÉSIONE.

Moi, que par une lâche et honteuse faiblesse
Je cherche de ton cœur à me rendre maîtresse?
Je l'aurais accepté, quand, sur l'aveu du roi,
Ma vertu le pouvait rendre digne de moi;
Mais, quelque juste ardeur dont le trône m'anime,
Ne crois pas que je t'aide à jouir de ton crime.
Qui tient pour y monter le chemin que tu prends,
Mérite d'y périr comme font les tyrans.
Rendre par mon hymen ta grandeur affermie,
Ce serait de leur sort t'épargner l'infamie,
Et d'un rang, où t'élève un indigne attentat,
Prendre sur moi la honte et t'assurer l'éclat.

SINORIX.

Rejetez-la, madame, et sauvez votre gloire
Du péril odieux d'une tache si noire;
Mon cœur qui voit l'injure où vous alliez céder,
Sur un si noble soin aime à vous seconder.
Sans doute il ne vaut pas ce cœur bas, ce cœur lâche,
Qu'à son indignité votre vertu l'arrache;
Et vous craignez en vain que je ne fasse effort
A répandre sur vous la honte de mon sort :
Mais quelque triste fin qu'il faille que j'en craigne,
S'il m'expose à périr, il m'apprend que je règne;
Et jusqu'au dur revers qui saura me trahir,
J'aurai la joie au moins de me faire obéir.
Soutenez votre orgueil, quelque loin qu'il s'étende,
Je sais que dans ces lieux c'est moi seul qui commande.
Et, si toujours Sostrate est par vous outragé,
Ne pouvant être heureux, il peut être vengé.

HÉSIONE.

Va, ne crois pas qu'ici son intérêt m'abuse.
D'un faux zèle pour lui je vois l'indigne ruse,
Par cet empressement à soutenir son feu,
Ta lâcheté du tien sollicite l'aveu.
Ce que la reine doit au sang dont je suis née,
Lui défend d'accepter la foi qui m'est donnée;
Et, quoique mon orgueil en dédaigne l'appas,
Le mépris que j'en fais ne te dégage pas.
Tu le vois, et l'hymen où tu crois me contraindre
La doit mettre en état de n'avoir plus à feindre,
De répondre à ta flamme, et de s'abandonner
Aux douceurs de l'espoir que tu lui fais donner;
Mais maîtresse d'un cœur qui brave ton empire,
Je ris des vains projets que cet amour t'inspire;
Et tous mes déplaisirs semblent s'évanouir,
Quand tu fais un parjure, et n'en saurais jouir.

SINORIX.

J'en jouirai, madame; et, puisque votre audace
Ose presser l'effet d'une juste menace,
Nous verrons si l'exil pourra vous laisser jour
A trouver les moyens de nuire à mon amour.
L'arrêt en est donné.

HÉSIONE.

Fais donc qu'on l'exécute,
C'est par là que les dieux ont résolu ta chute,
Sans cette indignité mon sort serait trahi;
Plus tu seras tyran, plus tu seras haï.
Mes sujets me plaindront, et leur haine timide
Cessera dans ta mort de croire un parricide.
Redouble tes forfaits, loin d'en rien redouter,
Je vais faire des vœux afin de les hâter.

SCÈNE II

SINORIX, PHÉDIME.

PHÉDIME.

Je l'avais bien prévu, seigneur, que la menace,
Loin d'étonner sa haine, aigrirait son audace;
Il fallait, sans la voir, en venir aux effets.

SINORIX.

Ah! Laisse-moi trembler du dessein que je fais,
Et souffre à ma vertu, que mon amour opprime,
De faire quelque effort pour m'épargner un crime.
Cet exil qu'elle presse a droit de m'effrayer,
Avant ce dur remède il faut tout essayer.
Au péril de l'orgueil qu'elle m'a fait paraître
J'ai dû lui faire voir quels maux en peuvent naître.
Va lui parler encore et tâche d'obtenir...
Mais quel frivole espoir ose m'entretenir?
Après tant de refus d'obéir, de se rendre,
Ai-je rien à tenter? Ai-je rien à prétendre?
Non, non, il faut enfin à son cœur indigné
Dérober la douceur de me voir dédaigné,
De voir que si la haine à ma flamme s'oppose,
De tout ce que je souffre elle est la seule cause.

Ou plutôt il faudrait, par un noble retour,
Avec mon injustice éteindre mon amour.
Mais hélas! je sens bien qu'en vain de sa défaite
Mon cœur craint, à ce prix, le repos qu'il souhaite,
qu'il n'est point de maux où je n'ose m'offrir,
S'il faut cesser d'aimer, pour cesser de souffrir.

SCÈNE III

SINORIX, SOSTRATE, PHÉDIME.

SINORIX.

é bien! as-tu, Sostrate, entretenu la reine?
a princesse toujours règle-t-elle sa haine,
sur ses intérêts son indigne rigueur
obstine-t-elle encore au refus de mon cœur?

SOSTRATE.

votre amour du temps n'attend quelque miracle,
vain de son orgueil il croit vaincre l'obstacle.
me elle s'est tantôt expliquée avec vous, [roux.
soins n'ont fait, seigneur, qu'accroître son cour-
st assez qu'elle-même elle ait voulu vous dire
el inutile espoir flatte votre martyre,
tre pouvoir est grand, mais, pour forcer sa foi,
'étend point vos droits sur la veuve d'un roi.

SINORIX.

i, *Sostrate*, elle peut me dédaigner sans craindre
mon amour s'emporte à vouloir la contraindre.
oi qu'à ma tyrannie elle ose reprocher,
cœur doit s'obtenir et non pas s'arracher;
is puisque la princesse à ces mépris m'expose,
mon malheur en elle il faut punir la cause,
te venger des maux où t'a précipité
inutile secours que ton feu m'a prêté.

SOSTRATE.

oi, contre la princesse armer votre colère?
! seigneur, songez-vous...

SINORIX.

L'arrêt t'en doit déplaire;
l'aimes, je le sais, et ton amour soumis,
ur punir son orgueil, ne se croit rien permis.
rde ces sentiments, tandis que ma vengeance
essant...

PHÉDIME.

Voyez, Seigneur, que la reine s'avance.

SINORIX.

reine vient ici, qu'en dois-je présumer?
x! rendez-la flexible, ou m'empêchez d'aimer.

SCÈNE IV

SINORIX, CAMMA, SOSTRATE, PHÉDIME.

SINORIX.

adame, quel dessein en ces lieux vous amène?
venez-vous chercher à jouir de ma peine,
dans le désespoir où vous m'avez réduit,
r ce triste spectacle en goûter mieux le fruit?

CAMMA.

veux bien l'avouer, vous m'aviez su contraindre
croire en vous ce feu dont vous osez vous plaindre:
Mais dans vos feints transports je connais mon er-
Vous appelez amour ce qui n'est que fureur. [reur,
Quoi, si je me défends de faire une bassesse,
Il faut soudain d'exil menacer la princesse,
Et d'un indigne espoir votre cœur combattu
Ose trouver pour elle un crime en ma vertu?
Suivez un mouvement qu'il vous est doux de croire,
Dans votre tyrannie enveloppez ma gloire,
Et rejetez sur moi, par l'ardeur de régner,
La honte du dessein qui vous fait l'éloigner;
J'en fuirai l'infamie en prenant sa querelle;
Et, quelque fière ardeur qui vous arme contre elle,
Nous verrons qui des deux en fera plus juger,
Ou vous pour la punir, ou moi pour la venger.

SINORIX.

Ce dessein de vengeance est l'effet d'un beau zèle;
Mais vous répondez-vous qu'il fasse assez pour elle,
Lorsque, pour prévenir l'arrêt que vous craignez,
Il ne faut qu'accepter ce que vous dédaignez?
Pour ses seuls intérêts infidèle à vous-même,
Je vous vois rejeter l'offre du diadème.
Mon amour s'en offense, et cet éloignement
Est le moins qu'il prescrive à mon ressentiment,
Il peut aller plus loin; mais, quoi qu'il exécute,
C'est un mal qu'à vous seule il faudra qu'on impute;
Et ce sera pour vous un genre de forfait,
D'avoir pu l'empêcher, et ne l'avoir pas fait.

CAMMA.

Hé bien, sans respecter le sang qui la fit naître,
Commence enfin, tyran, à te faire connaître,
Montre-toi tout entier, et cherche à découvrir
La lâcheté du cœur que tu m'oses offrir.
Je veux qu'à t'épouser son intérêt m'engage;
Ce cœur que tu poursuis sera-t-il ton partage,
Et crois-tu qu'un aveu, par contrainte arraché,
L'acquierre à tes souhaits, si tu ne l'as touché?
Songe qu'indépendant et jaloux de ce titre,
C'est lui seul de ces droits qu'il choisit pour arbitre,
Et que contre ses vœux, la plus pressante loi
Ne saurait le réduire à disposer de soi.

SINORIX.

Dans les cruels mépris qui troublent ma constance,
Le refus que j'ai fait d'user de violence,
Montre assez que l'amour qui règne dans mon sein,
S'il ne gagne le cœur, estime peu la main:
Mais ne m'opposez point pour obstacle invincible,
Que ce cœur par lui seul peut devenir sensible,
Nos désirs font sa règle, et contraint d'obéir,
Il prend d'eux le penchant d'aimer ou de haïr.

CAMMA.

Si ce divers penchant est un droit qu'il nous laisse,
Tâche de m'en convaincre en aimant la princesse,
Et, puisque ton amour se soumet à ton choix,
Dispose en sa faveur d'un cœur que tu lui dois.

SINORIX.

Me contraindre à l'aimer? Et votre erreur est telle...

CAMMA.

Quoi! puis-je plus pour toi que tu ne peux pour elle,
Et ce pénible effort où ton cœur ne peut rien,

Suis-je plus en pouvoir de l'obtenir du mien?

SINORIX.

Oui, madame, et ce cœur ne pourrait se défendre
Des soins qu'à la princesse il refuse de rendre,
Si d'un premier amour les doux et pressants nœuds,
Le laissaient en état de former d'autres vœux;
Mais ce que vos beautés ont pris sur lui d'empire
Ne peut souffrir le choix qu'on lui voulait prescrire;
Et je quitte un espoir qui m'a trop su charmer,
Si la même raison vous défend de m'aimer.
Déclarez-vous, madame, et, sur cette assurance,
Triomphez d'un amour dont l'aveu vous offense.
Mon cœur, que la raison oblige de céder,
Si vous aimez ailleurs, n'a rien à demander;
J'en atteste les dieux, et je veux que leur haine
M'expose sans relâche à la plus rude peine,
Si quelque heureux rival dont vous payiez la foi,
Mon amour à ses vœux n'immole ceux d'un roi.
Mais aussi, dès demain, pour finir mon supplice,
Je veux avecque lui que l'hymen vous unisse,
Et que par ce revers mon malheur confirmé
M'arrache au fol espoir de pouvoir être aimé.
Ce sont les seuls partis que vous avez à prendre,
Ou donner votre main, ou m'y laisser prétendre;
Et jugez, dans le choix que je vous offre ici,
Si c'est être tyran que d'en user ainsi.
Je vous laisse résoudre ou ma gloire ou ma peine.
Vous, Sostrate, attendez les ordres de la reine,
Et songez à me faire un fidèle rapport,
Sitôt que sa réponse aura réglé mon sort.

SCÈNE V

CAMMA, SOSTRATE.

CAMMA.

Ton silence, Sostrate, a droit de me confondre,
Sinorix a parlé, c'est à toi de répondre.
Le temps presse, on menace, et, sans plus différer,
Ou pour l'un ou pour l'autre il faut te déclarer.
Si mon cœur est pour toi d'un prix assez insigne,
S'il remplit tes désirs, tu peux t'en rendre digne;
Mais aussi c'est un bien qui doit peu te flatter,
Si tes vœux incertains n'osent le mériter;
Car enfin, quelque espoir dont ma main t'entretien-
Tu ne peux l'obtenir sans faire agir la tienne; [ne
Et je m'apprête en vain à couronner ton feu,
Si Sinatus vengé ne m'en donne l'aveu.

SOSTRATE.

Madame, il est aisé, par mon désordre extrême,
De juger des combats que je sens en moi-même;
Non que j'aspire enfin qu'à mériter un bien
Sans qui tout m'est fatal, sans qui tout ne m'est rien;
Mais dans la passion dont le transport vous guide,
Quand j'en vois les moyens, je demeure stupide,
Je me perds, et ne puis convaincre ma raison
Qu'il se doive acquérir par une trahison.
Ouvrez les yeux, madame et, sans trop vous en croire,
Jetez-les sur les soins que je dois à ma gloire.
Si j'aime Sinorix, il n'est point de bienfaits
Dont il n'ait jusqu'ici prévenu mes souhaits;
Ses bontés chaque jour se font pour moi paraître,
Je puis ce que je veux, c'est mon roi, c'est mon maîtr
Et si j'ose sur lui porter de lâches coups,
Me souiller de son sang, suis-je digne de vous?

CAMMA.

Oui, tu l'es, puisqu'enfin c'est en servant ma hain
Que tu peux égaler le destin d'une reine,
Et trouver dans l'éclat d'un illustre projet
A réparer l'affront du titre de sujet.
Crois-tu qu'à t'écouter je me fusse abaissée,
Si je n'eusse pu voir cette honte effacée,
Et su, pour m'enhardir à recevoir ta foi,
Que qui perd un tyran est au-dessus d'un roi?
Renonce à cette gloire, et quitte un avantage
Qui peut-être jamais n'a touché ton courage.
Si tu le dédaignais, pourquoi te déguiser,
Et différer toujours à me désabuser?

SOSTRATE.

J'ai promis, il est vrai, c'est ce qui fait ma peine
Mais j'ai cru que l'amour fléchirait votre haine,
Et que pour en calmer les transports éclatants,
Il fallait seulement avoir recours au temps.

CAMMA.

Dis plutôt qu'alarmé de l'amour de ton maître,
Ton feu désespérait d'oser jamais paraître,
Et que ta passion, corrompant ton devoir,
Sacrifiait ses jours à ce manque d'espoir.
L'ardeur dont tu flattais ma noble impatience,
Par ton seul intérêt s'offrait à ma vengeance,
Et tu consentais moins, par cet accord fatal,
A punir mon tyran, qu'à perdre ton rival.
Alors tu n'avais point cette vertu timide
Qui tremble à voir mon cœur le prix d'un parricide
Et ta flamme aisément convainquait ta raison,
Qu'il pouvait s'acquérir par une trahison.
Aujourd'hui seulement qu'un faible stratagème
Fait promettre au tyran de me céder si j'aime,
Tu veux être fidèle, et lui garder ta foi,
Sur l'espoir de me rendre aussi lâche que toi.
Son aveu d'un beau choix me laissant la puissanc
Tu crois qu'en ta faveur j'oublierai ma vengean
Et que, d'un fol amour secondant le pouvoir,
Je t'aiderai moi-même à trahir mon devoir?
Mais, gravé dans ce cœur, où rien ne le part
Apprends que l'effacer est un pénible ouvrage,
Et que je plains en toi, si ton feu l'entrepren
L'inutile vertu que cet espoir te rend.

SOSTRATE.

Ah! Que me dites-vous?

CAMMA.

Ce que je te dois dire,
Que jamais sur ton cœur la gloire n'eut d'emp
Et qu'un lâche intérêt, qu'il vient de mettre au j
Le rend traître ou fidèle au gré de ton amour.

SOSTRATE.

Hé bien, pour épargner ce soupçon à ma gloire,
Il faut oser ici ce qu'on ne pourra croire,

Étouffer de l'amour le charme le plus doux,
Et vous donner l'exemple à triompher de vous.
Deux grandes passions nous portent à l'extrême,
Nous leur déférons tout, vous haïssez, et j'aime :
Trahissons-en l'attente, et, pour nous signaler,
Consentons l'un à l'autre à nous les immoler.
Par un effort illustre, et digne d'une reine,
Renoncez à l'espoir qui soutient votre haine;
Et de mes sentiments triomphant à mon tour,
Je renonce à l'espoir qui soutient mon amour.
Ainsi, nous nous ferons égale violence,
Vous haïrez toujours sans désir de vengeance,
Sans chercher qu'à haïr, sans vouloir d'autre bien ;
Et j'aimerai toujours sans aspirer à rien.
Mais, las! Dans cet accord, à bien voir ce que j'ose,
Vos maux approchent-ils de ceux que je m'impose?
Si la vengeance prête, il vous la faut trahir,
Il vous reste du moins la douceur de haïr.
Outre qu'un fort mépris que la haine suggère
A quelque charme en soi qui peut vous satisfaire,
uisque, quelque ennemi dont on soit outragé,
ui peut le dédaigner en est assez vengé;
Mais, dans l'effort cruel que j'ose me prescrire,
Sur quelle juste attente adoucir mon martyre,
Et de quoi me flatter dans l'horreur d'un devoir
Qui me laisse l'amour, et m'arrache l'espoir?
Être privé de l'un, lorsque l'autre demeure,
C'est languir, ou plutôt c'est mourir à toute heure;
Et qui conçoit ce mal dans un cœur amoureux,
vouera que de tous c'est là le plus affreux.
gez si m'y soumettre, ayant su le connaître,
est vous offrir assez pour les jours de mon maître,
si j'ai mérité qu'on m'accuse en ce jour,
tre traître ou fidèle au gré de mon amour.

CAMMA.

rare et sûr moyen d'éblouir ma vengeance!
s maux que tu te fais ne sont qu'en apparence;
cet espoir pour toi si fâcheux à quitter,
r quelque heureux revers te peut toujours flatter.
is puis-je à Sinatus, sans me noircir d'un crime,
accorder pas le sang qu'il attend pour victime,
laisser sa vengeance à décider au sort,
est-ce pas devenir complice de sa mort?

SOSTRATE.

ujours sur cette mort vous croyez votre haine.

CAMMA.

, non, le crime est sûr, et l'injure certaine;
atus, mais trop tard connut la trahison,
tout prêt d'expirer, m'avertit du poison.
r ce funeste avis, cent marques évidentes
en donnèrent dès lors des preuves trop constan- [tes;
le tyran, depuis, lui-même en a fait foi
and quittant la princesse, il soupire pour moi:
sais trop, et ton zèle en vain le justifie.

SOSTRATE.

'apparence souvent abuse qui s'y fie;
contre Sinorix c'est un faible garant
e d'avoir seulement le soupçon d'un mourant.

CAMMA.

Va, si l'indice est faible, ose pour sa défense
Me répondre qu'en lui j'outrage l'innocence,
Je t'en veux croire seul; mais aussi souviens-toi
Que s'il n'est point coupable, il est digne de moi.

SOSTRATE.

Ah! C'est pousser trop loin un effort magnanime.
Vous lui rendez justice à le croire sans crime,
Mais...

CAMMA.

Mais tes vœux ardents à lui sauver le jour,
Languiront, si je songe à payer son amour?

SOSTRATE.

Madame...

CAMMA.

Il me suffit. Puisque c'est te déplaire,
Porte-lui ma réponse, et dis-lui qu'il espère,
Que mon cœur n'aime rien, et que, dans peu, sa foi,
Peut, selon ses souhaits, attendre tout de moi.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

SINORIX, PHÉDIME.

PHÉDIME.

Ce changement, seigneur, n'offre rien qui m'étonne;
Je connais ce que peut l'éclat d'une couronne,
Et n'ai jamais douté, malgré son feint courroux,
Que la reine en secret ne fît des vœux pour vous.

SINORIX.

Quoiqu'encor contre moi votre intérêt combatte,
Elle m'a confirmé le rapport de Sostrate,
Tout espoir est permis à mon cœur amoureux;
Mais il faut que le temps aide à me rendre heureux;
J'ai voulu lui céder pour montrer plus de zèle.

PHÉDIME.

Non, non, pressez, seigneur, vous obtiendrez tout [d'elle;
Déjà son fier devoir voudrait être forcé.

SINORIX.

D'un scrupule de gloire il est embarrassé.
Après ses longs refus, un peu de bienséance
Doit l'obliger encore à quelque résistance;
C'est ce qu'à mon amour elle vient d'opposer.

PHÉDIME.

Sur un aveu si doux vous pouvez tout oser.
Menacez, contraignez, rien ne peut lui déplaire;
Mais puis-je m'expliquer sans être téméraire?
Tout vous rit, tout vous flatte, et cependant, sei- [gneur,
Je vois qu'un noir chagrin trouble votre bonheur.

SINORIX.

Oui, Phédime, et mon âme étonnée, interdite,

Se veut en vain soustraire à l'honneur qui l'agite:
Plus j'ai lieu de tenir mon bonheur assuré,
Plus par de vifs remords je me sens déchiré.
Une secrète voix que leur rigueur anime,
De moment en moment me reproche mon crime;
Et lorsque j'en frémis, pour me confondre mieux,
L'ombre de Sinatus se présente à mes yeux.
Pâle et défiguré plus qu'on ne peut comprendre,
Il sort de cette tombe où je l'ai fait descendre;
Et, marquant du poison les efforts violents,
Il chancelle, et vers moi se conduit à pas lents.
Ses yeux, quoiqu'égarés, fixes sur le coupable,
Me lancent un regard affreux, épouvantable;
Et comme si c'était me faire peu souffrir,
Je l'entends s'écrier : « Tyran, il faut mourir,
Il est temps d'expier ta criminelle flamme;
Tu m'as ravi le jour pour me ravir ma femme;
Et trahissant ma fille, adroit dans ce grand art,
Tu lui voles un trône où tu n'as point de part.
Ta lâche ambition s'étant pu satisfaire,
Tient sûr pour toi le prix que ton amour espère ;
Mais, prêt de l'obtenir, tremble, et, malgré tes soins,
Succombe au coup fatal que tu prévois le moins. »
Là, j'ai beau repousser cette funeste image,
L'horreur qu'elle me laisse accable mon courage;
Et, sans cesse, agitant mon esprit incertain,
Me montre un bras levé pour me percer le sein.

PHÉDIME.

De ces vaines frayeurs il faut vous mieux défendre.
Seigneur, qui contre vous oserait entreprendre?
Vous-même, en le craignant, cessez de vous trahir.
La princesse, sans doute, a droit de vous haïr;
Mais enfin, de régner son cœur toujours avide,
Ne prend point contre vous le désespoir pour guide;
Et tout ce grand éclat où l'enhardit son rang,
Aspire à votre main, et non à votre sang.

SINORIX.

Mais, quand elle saura que j'ai fléchi la reine,
Que ne permettra-t-elle aux transports de sa haine?
Déjà, déjà peut-être elle en sait le secret.

PHÉDIME.

Quoi, Sostrate, seigneur, serait si peu discret?

SINORIX.

Comme j'aime Sostrate à l'égal de moi-même,
Je sais bien que pour moi sa tendresse est extrême,
Qu'il donnerait cent fois tout son sang pour le mien,
Mais souvent l'amour parle, et croit ne dire rien.
Pour me tirer du trouble où ce soupçon me laisse,
Phédime, de ce pas, va trouver la princesse,
Et, par ses sentiments, tâche de pressentir
Si de l'heur de ma flamme il a pu l'avertir.
Il est bien malaisé, quoique d'abord on feigne,
Que longtemps dans sa rage un grand cœur se
[contraigne.
Fais agir ton adresse à lire dans le sien.

PHÉDIME.

Je connais mon devoir, et n'épargnerai rien.

SCÈNE II

SINORIX, *seul.*

Dieux, dont les lois pour nous doivent être adorables
Est-ce ainsi que j'ai cru vous trouver exorables,
Et me réserviez-vous à la nécessité
De gémir du bonheur que j'ai tant souhaité?
Hélas! Fût-il jamais une infortune égale?
Quels que soient mes désirs, l'issue en est fatale
Et, mes vœux acceptés, je ne fais seulement
Que prendre ailleurs ma peine, et changer d
[tourment
Après avoir langui sous la disgrâce extrême
Qui m'ôtait tout espoir d'obtenir ce que j'aime,
Je me sens maintenant et gêner et punir
Par le cruel remords que j'ai de l'obtenir.
Accablé de l'horreur qui dans mon cœur se glisse
Je voudrais n'aimer plus pour en fuir le supplice
Et dans ce qu'à mes yeux la reine offre d'appas,
J'aimerais mieux mourir, que ne l'adorer pas.
Ainsi le triste excès de ce confus martyre
Fait révolter mon cœur contre ce qu'il désire;
Et, contraire à moi-même en mes propres desseins
Je crains ce que je veux, et veux ce que je crains
Ah! Qu'il est malaisé qu'une âme généreuse
Tire d'un noir forfait de quoi se rendre heureuse,
Et qu'aux cœurs, dont le zèle à la gloire est offert,
Le bonheur coûte cher quand le crime l'acquiert!
Mais quoi, d'où tout à coup me vient ce nouveau
[trouble
Mon désordre s'augmente et ma frayeur redouble
Est-ce un avis du ciel qui cherche à m'annonce
L'arrêt que son courroux s'apprête à prononcer
Il est juste, et d'un roi quand j'ai fait ma victime
S'il punit par le foudre, il le doit à mon crime.
Dieux, hâtez-en la peine, ou m'ôtez ces soupçons

SCÈNE III

SINORIX, CAMMA, SOSTRATE.

CAMMA, *paraissant à un des côtés du théâtre, et tirant un poignard.*

L'occasion est belle, il est seul, avançons.

SINORIX.

O Sinatus!

SOSTRATE, *paraissant à l'autre côté du théâtre, et voy Camma qui s'avance vers Sinorix un poignard à main.*

Que vois-je! Ah!

CAMMA.

Perdons cet infâm

(Dans l'instant que la reine lève le bras pour frapp Sinorix, Sostrate lui saisit la main. Sinorix se d tourne, et le poignard tombe sans qu'il puisse con naître de quelle main.)

Que fais-tu, malheureux?

SOSTRATE.

Que faites-vous, madame !

SINORIX, *se détournant et se saisissant du poignard.*

Justes dieux, un poignard ! On en veut à mes jours.
A moi, gardes, à moi, qu'on vienne à mon secours.

SCÈNE IV

CAMMA, SINORIX, SOSTRATE, SOSIME, GARDES.

SOSIME.

Seigneur.

SINORIX.

La trahison d'un faux succès suivie
Vient d'employer ce fer pour m'arracher la vie !
Mais j'ai tort d'accuser mon ingrat ennemi.
Il n'est dans son forfait coupable qu'à demi,
Il suit l'ordre du ciel, dont l'arrêt trop sévère
Trouve pour moi la mort une peine légère,
Et d'un lâche assassin n'arrête la fureur,
Qu'afin que la menace en redouble l'horreur.
C'est peu que dans mon sang cette fureur s'éteigne,
Avant que j'y succombe il veut que je la craigne,
Et dans cette frayeur pour mieux m'envelopper,
Il retire le bras sur le point de frapper.
Sa cruelle pitié qui de mon sort décide,
M'envoie un protecteur avec un parricide,
Et du crime à mes yeux la vertu triomphant,
L'un attaque ma vie, et l'autre la défend.
Voudrez-vous m'éclaircir ce coup abominable,
Madame ? Je le vois, et le trouve incroyable ;
Et mon cœur qu'en confond le projet odieux,
Cherche sur tant de rage à démentir mes yeux.

CAMMA.

Vous avez peu besoin que je vous éclaircisse,
Un autre peut ici vous rendre cet office ;
Et dans l'effet douteux qui vous comble d'effroi,
Le fidèle Sostrate a plus de part que moi.

SINORIX.

Hé bien, parle, Sostrate, et me tire de peine.
Suivras-tu contre moi l'exemple de la reine ;
Et voudras-tu, comme elle en cet événement,
Refuser quelque jour à mon aveuglement ?

SOSTRATE.

Non, seigneur, c'est en vain que je voudrais me taire,
Vous avez vu l'effort que mon bras vient de faire ;
Le crime veut du sang ; et, sans rien balancer,
Sachant ce qui m'est dû, vous devez prononcer.

SINORIX.

Traître, par cet aveu mets le comble à ta rage,
Je ne voyais que trop le crime qui t'engage ;
Mais pour avoir prétexte à t'en justifier,
Je voulais que du moins tu l'osasses nier.
La reine en ta faveur ayant voulu se taire,
Me donnait jour à prendre une erreur volontaire ;
Et, si par ton silence il m'eût été permis,
Je t'ôtais de l'abîme où ta flamme t'a mis.
Aidé de ce silence, à toi seul favorable,
Je me fusse contraint à douter du coupable,
Et j'aurais pu, par là, dans un sort si cruel,
Donner à l'innocent les jours du criminel.
Dans celui dont ma mort a su toucher l'envie,
J'eusse craint de punir qui m'a sauvé la vie ;
Et la peine et le prix qu'à tous deux je vous doi,
Fussent restés secrets entre mon cœur et moi.
Mais c'est peu qu'à ma perte un lâche espoir t'anime
Si tu ne fais encor vanité de ton crime,
Et si l'indigne aveu que ta fureur en fait,
Ne tâche aux yeux de tous d'en suppléer l'effet.
Ingrat, de mes bienfaits, est-ce la récompense ?

SOSTRATE.

Ils sont tous dans mon cœur mieux gravés qu'on ne pense ;
Mais enfin, je l'avoue, il ne peut consentir
Que de ce que j'ai fait j'ose me repentir.
Vous m'apprêtez la mort, et ce cœur la désire,
Elle seule aujourd'hui fait tout l'heur où j'aspire ;
Et pour la mieux hâter, sachez que cette main
En même occasion aurait même dessein,
Que cent fois de nouveau l'effort qu'elle a su faire...

SINORIX.

Quoi, traître, jusque-là ta rage te peut plaire ?
Hé bien, sache à ton tour que plus tu me fus cher,
Moins ce cœur dans ton sort se laissera toucher,
Que l'amitié par toi lâchement outragée
Sur ton sang hautement sera par moi vengée,
Et que de ma tendresse étouffant la chaleur,
Je le verrai couler sans la moindre douleur.

(*A la reine.*)

Mais pardonnez, madame, au transport qu'autorise
Du plus noir attentat la plus lâche entreprise,
Et qui, m'offrant un gouffre ouvert de toutes parts,
Sur le coupable seul arrête mes regards.
Surpris de sa fureur je m'emporte et j'oublie,
Quand je lui dois la mort, que je vous dois la vie,
Et que m'abandonnant à cet ardent courroux,
Ce cœur juste pour lui devient ingrat pour vous.
Sans vous je n'étais plus, sans vous, triste victime,
Mon sang d'un parricide eût couronné le crime ;
Et, dans ce grand secours, c'est peu le mériter,
Que songer à punir plutôt qu'à m'acquitter.
Souffrez donc qu'à vos pieds...

CAMMA.

Ah ! C'est trop me confondre.
Je vois, j'entends, j'écoute, et ne sais que répondre ;
Et mon esprit confus, surpris, inquiété,
Tombe enfin malgré moi dans la stupidité.
Ce que Sostrate a fait m'est la plus rude offense ;
Je voudrais, toutefois, parler en sa défense ;
Et, lorsqu'en sa faveur la pitié m'entretient,
Un autre sentiment m'inspire et me retient.

SINORIX.

Vous, madame, défendre un perfide, un infâme ?

SOSTRATE.

Non, non, de grâce, non, ne dites rien, madame,
Et, sans vouloir pour moi tenter un vain effort,

A toute ma disgrâce abandonnez mon sort.
Tout ce que vous diriez pour garantir ma tête,
Me serait plus cruel que la mort qu'on m'apprête;
Par là, mon désespoir se verrait achevé;
Et je mourrais cent fois si vous m'aviez sauvé.

SINORIX.

Par cette lâche ardeur de périr pour son crime,
Admirez contre moi quelle rage l'anime,
Et le charme qu'il trouve à se rendre aujourd'hui
Indigne des bontés que vous auriez pour lui.

CAMMA.

A quoi qu'en son malheur sa fierté le hasarde,
Je ne vous dis plus rien sur ce qui le regarde;
Mais sur vos intérêts vous devez présumer
Que si son entreprise a pu vous alarmer,
Si d'un effroi secret votre âme embarrassée
Se trouve à quelque trouble indignement forcée,
Ces alarmes, ce trouble, et ces sujets d'effroi, [moi,
Sont des maux qu'aujourd'hui vous souffrez malgré
Qu'à vous les épargner aussi prompte qu'ardente...

SINORIX.

O de bonté pour moi preuve trop obligeante!
Je me tais tout rempli de ce que vous pensez,
Et je ne vous dis rien, ne pouvant dire assez.
Mais toi, qui mets ta gloire à braver les supplices,
Après t'être accusé nomme-nous tes complices,
Et sachons quel soutien assez ferme, assez fort,
Engageait ton audace à résoudre ma mort. [spire.
Sous l'effort de ton bras apprends-nous qui con-

SOSTRATE.

Je vous ai dit, seigneur, ce que j'avais à dire.
Nommez ce que le ciel vient de vous faire voir
Un effet de ma rage ou de mon désespoir;
Il suffit qu'à punir une action si noire [croire;
Vos yeux vous soient garants de ce qu'il en faut
Vous avez leur rapport, prononcez là-dessus;
J'ai parlé, j'ai tout dit, et ne sais rien de plus.

SINORIX.

Quoi, garder le silence est ta plus sûre adresse
Pour tâcher de ton crime à sauver la princesse?
Va, tu nous tiens en vain ce grand secret caché,
L'arrêt de son exil t'avait déjà touché,
Et lui contant l'espoir que me souffre la reine,
Tu n'as pu refuser un forfait à sa haine?
Tu t'es montré soudain prêt à m'assassiner?

SOSTRATE. [ner?

Ah! Contre elle, seigneur, qu'osez-vous soupçon-
J'atteste tous les dieux, et je veux que leur foudre
Tombe à vos yeux sur l'heure et me réduise en pou-
[dre,
Si dans ce grand projet qu'a détruit le hasard,
On peut à la princesse imputer quelque part.
C'est moi seul dont le sang doit laver votre injure.

SINORIX.

Les serments d'un perfide entraînent un parjure.
En vain tu crois par là nous éblouir les yeux;
Qui peut perdre son roi ne connaît point de dieux.

SCÈNE V

SINORIX, CAMMA, HÉSIONE, SOSTRATE, PHÉDIME, SOSIME, GARDES.

SINORIX.

Phédime, aurais-tu cru l'attentat d'un perfide?

HÉSIONE.

Nomme mieux un beau zèle où la gloire préside.
Je sais par quel malheur son projet avorté
L'expose aux fiers transports d'un tyran irrité,
Et viens avec plaisir, complice de son crime,
Offrir à ta fureur une double victime.
C'est pour moi que son bras dans ton indigne sang
Cherchait à réparer l'outrage de mon rang.
Par moi, ce bras armé pour soutenir ma haine,
Perdait l'usurpateur qui détrône sa reine;
Et d'un illustre effort le généreux éclat,
D'un honteux esclavage affranchissait l'État.
Le ciel dont contre toi le courroux se déguise,
Nous ôte exprès le fruit d'une belle entreprise,
Et pour voir où ta rage arrêtera son cours,
De Sostrate et de moi t'abandonne les jours.
Ose, et de mon destin prenant droit de résoudre,
De la main qui le lance arrache enfin le foudre;
Et, comblant des forfaits qu'on ne peut égaler,
Ote aux dieux le pouvoir de plus dissimuler.
Je suis prête à souffrir quoi que ta rage ordonne,
La plus affreuse mort n'aura rien qui m'étonne;
Et le coup m'en plaira, s'il me peut épargner
L'horreur de te voir maître où je devrais régner.

SINORIX, *à Sostrate*.

Hé bien, j'ai fait sans doute injure à la princesse,
Lâche, ton attentat n'a rien qui l'intéresse,
Et j'ai dû, quand ton bras s'arme contre ton roi,
Recevoir tes serments pour garants de ta foi?

SOSTRATE, *à Hésione*.

Qu'avez-vous dit, madame, et que faites-vous croire?

HÉSIONE.

J'ai dit ce qu'a voulu l'intérêt de ma gloire;
Et quand ce grand motif à mon cœur vient s'offrir,
Si je ne sais aimer, du moins je sais mourir.

SINORIX. [perte

Non, vous ne mourrez point; et puisque par ma
L'assurance du trône à vos vœux est offerte,
J'aurais tort si j'osais retrancher de vos droits
Le pouvoir d'attenter une seconde fois.

HÉSIONE.

Une si juste ardeur suivra toujours ma haine;
Mais je dois respecter les projets de la reine,
Et ne poursuivre plus d'un effort si constant
Un trône où je découvre enfin qu'elle prétend.

CAMMA.

Ce chagrin inquiet incessamment vous gêne.

HÉSIONE.

J'ai soupçonné d'abord, mais je parle certaine,
Et ne vous fais ici qu'un reproche trop dû,
Quand le trône sans vous m'aurait été rendu.
Rompre un coup qui perdait l'auteur de ma misère,

C'est avouer le vol qu'un traître en a su faire;
Et qui dans cette honte a voulu s'engager,
N'en assure le fruit que pour le partager.

CAMMA.

Sans me justifier, quoi que vous puissiez croire,
Il suffit que mon cœur ait l'appui de ma gloire,
Et que de mes desseins pleinement satisfait,
Il doive m'applaudir sur tout ce que j'ai fait.
Cependant dans son sort Sostrate étant à plaindre,
Je vous laisse calmer l'orage qu'il doit craindre,
Et me remets au temps à voir qui de nous deux
Avec plus de succès aura conduit ses vœux.

SCÈNE VI

SINORIX, HÉSIONE, SOSTRATE, PHÉDIME, SOSIME, GARDES.

SINORIX.

Princesse, tant d'orgueil lasse ma patience.
La reine ici toujours garde pleine puissance;
Et quand vous l'offensez, c'est à moi de venger
Les outrages piquants qu'elle ose négliger.
Voyez que sous vos pas s'ouvre le précipice,
Si je veux consentir à me faire justice,
C'est à vous de songer à vous mieux secourir...

HÉSIONE.

A quelle indignité je te vois recourir !
Quoi, sur ce vain courroux tu crois que je me rende?
Éclate, ordonne, agis, c'est ce que je demande;
Mais ne t'arrête pas, quand tu peux m'accabler,
A l'inutile effort de me faire trembler.
Je te l'ai déjà dit, tyran, quoi que tu fasses,
Je te dédaigne trop pour craindre tes menaces.
Du destin qui me perd la fatale rigueur
Ne saurait abaisser ni mon rang ni mon cœur;
Malgré sa lâcheté j'ai l'âme toujours vaine,
Malgré ta trahison je suis toujours ta reine;
Et j'ai la joie, au moins, que ton heureux projet,
S'il te fait mon tyran, te laisse mon sujet.

SINORIX.

Mais un pareil sujet en peut aimer le titre,
Quand du sort de sa reine il s'est rendu l'arbitre,
Et qu'il en peut tenir le pouvoir limité
Dans les emportements de sa seule fierté.
Pour la gloire du rang, conservez-la, madame,
Tandis qu'à d'autres soins je livrerai mon âme,
Je chercherai sur qui, dans ce noir attentat,
De mon ressentiment doit s'étendre l'éclat.
J'en sais dont en ma cour l'appui secret vous flatte.

HÉSIONE.

Je les éprouve donc plus lâches que Sostrate.
C'est lui seul dont le zèle à mes désirs se rend,
Je m'explique, il est prêt, j'ordonne, il entreprend,
Tu tiens le criminel, je t'offre sa complice.

SOSTRATE.

Madame, qui vous porte à vous faire injustice,
A vouloir de mon sort partager le courroux ?
J'entreprends, il est vrai, mais ce n'est pas pour vous.
Par mon seul intérêt j'ai dû...

HÉSIONE.

Qu'oses-tu dire ?
Je t'ai sollicité, c'est ton bras qui conspire;
Et tu cherches en vain à rejeter sur toi
Les motifs d'un beau coup qui ne sont dus qu'à moi.

SOSTRATE.

Mais, madame...

HÉSIONE.

Non, non, c'est m'offenser, Sostrate,
Souffre d'un grand projet que la gloire me flatte.
Où le péril est beau, m'empêcher d'y courir,
C'est m'arracher la part que j'en puis acquérir.

SINORIX.

Quoi, généreuse assez pour ne lui pas survivre?

HÉSIONE.

Ne pouvant le sauver, du moins je dois le suivre,
Et n'aurais dans mon sort à me plaindre de rien,
Si, te donnant mon sang, je conservais le sien.

SINORIX.

Hé bien, pour satisfaire à cette noble envie,
Je vous mets en pouvoir de lui sauver la vie.
Oui, quoi qu'il ait tenté, je laisse à votre choix
D'empêcher contre lui la rigueur de nos lois.
Sostrate doit périr, tout le veut, tout m'en presse;
Mais je puis épargner l'époux de la princesse;
Et sa grâce pour vous est un effet certain
Si pour prix de son crime il obtient votre main.

SOSTRATE.

Non, seigneur, ordonnez la peine qui m'est due;
Quand je verrais pour moi la princesse rendue,
Sachant quelle contrainte elle en pourrait sentir,
Jamais, jamais ce cœur n'y voudrait consentir.

SINORIX.

Fais, fais le magnanime, et souffre à ton audace
De braver ma vengeance, et rejeter ma grâce;
Mais, j'en jure les dieux qui m'ont soumis ton sort,
Elle n'a que ce choix, son hymen, ou ta mort.

HÉSIONE.

Le détour est adroit, et me mettrait en peine
S'il pouvait m'empêcher de voir que je suis reine;
Mais ma main dans ce rang ne saurait se donner
Qu'en remplissant le droit qu'elle a de couronner.
Par là, de son refus ne crois pas qu'on s'étonne,
Ta fureur m'a ravi ce qu'il faut qu'elle donne;
Et tu m'ôtes ainsi, par tes lâches forfaits,
Le pouvoir d'accepter l'offre que tu me fais.

SINORIX.

Il mourra donc, madame, et vous aurez la gêne
De voir que vos mépris feront toute sa peine,
Et que de votre main ce refus éclatant
Redoublera l'horreur de la mort qui l'attend.
Au moins, ce lui doit être un supplice assez rude
De n'en devoir l'arrêt qu'à votre ingratitude,
Et de voir qu'en effet qui doit le secourir,
Quand je veux le sauver, le condamne à périr.

HÉSIONE.

Va, nous saurons dans peu, malgré ta lâche audace,

Si sa peine, à ton tour, n'a rien qui t'embarrasse,
Et si, dans le malheur que ses projets ont eu,
Tu l'oseras punir d'un acte de vertu.
Alors cette douceur à ses vœux est offerte,
Que je suivrai son sort, ou vengerai sa perte,
Et que, hors mon hymen, ne lui refusant rien,
Il aura pour victime, ou ton sang, ou le mien.

SOSTRATE.

Ah! madame, cessez de vous laisser surprendre...

SINORIX.

Fais-le mettre en lieu sûr, je suis las de l'entendre,
Sosime. Vous, madame, avisez à ce choix,
Je veux bien vous l'offrir une seconde fois;
Mais, dans une heure enfin, si votre main n'est prê-
La foudre l'est déjà pour lancer sur sa tête; [te,
Songez-y.

HÉSIONE.

Tu perds temps; puisque sa mort te plaît,
Tonne contre tous deux, j'attendrai ton arrêt.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

CAMMA, PHÉNICE.

CAMMA.

L'arrêt en est donné! Que me dis-tu, Phénice?

PHÉNICE.

Qu'on dresse l'appareil d'un funeste supplice,
Et que c'est par sa mort qu'un tyran inhumain
Punit ce fier refus de lui donner la main.

CAMMA.

Quoi, cet ami si cher ne trouve point de grâce?

PHÉNICE.

Enfin, l'effet est prêt de suivre la menace;
Jamais tant de fureur ne se peut concevoir,
Qu'en tous ses sentiments Sinorix en fait voir.
Indigné de l'orgueil que montre la princesse,
Il éclate, il foudroie, il s'emporte sans cesse;
Et le rang qu'en son cœur Sostrate a su tenir,
Semble augmenter sa rage à le vouloir punir.

CAMMA.

Phénice, il est donc temps que ma vengeance cède,
Qu'au mal que j'ai causé j'oppose le remède,
Et qu'à tant de fureur ce cœur reconnaissant,
Par l'offre du coupable, arrache l'innocent?

PHÉNICE.

Vous découvrir, madame? Ah! Que voulez-vous

CAMMA. [faire?

Épargner à Sostrate une mort volontaire,
Et ne permettre pas qu'il expie aujourd'hui
Le crime glorieux qu'il a jeté sur lui.
Dès lors, sans un époux dont l'intérêt me presse,
J'eusse de son amour désavoué l'adresse,
Et n'aurais pas souffert que mon tyran trompé
Le chargeât d'un forfait sur ma gloire usurpé;
Mais voyant Sinatus sans espoir de vengeance,
Si je n'en confirmais l'abus par mon silence,
J'ai voulu m'y contraindre, et cru que la pitié
Lui ferait pour Sostrate écouter l'amitié.
C'est à moi, puisqu'enfin je l'en crois incapable,
A détruire une erreur qui cache le coupable,
A lui montrer le bras qui s'immolait ses jours,
Et des dieux, pour le reste, attendre le secours.

PHÉNICE.

Comme il faudra pour lui que votre haine éclate
Vous l'allez irriter sans secourir Sostrate.
N'ayant rien dit d'abord, vous lui ferez penser
Que vous n'avez dessein que de l'embarrasser;
Et je crains que piqué de voir, par là, votre âme
Désavouer l'espoir dont il flatte sa flamme,
Il ne hâte une mort dont, par quelque intérêt,
Il peut songer encore à suspendre l'arrêt.

CAMMA.

Mais quand je lui dirai qu'une ardeur de vengeance
M'a fait de ses forfaits cacher la connaissance,
Que je sais qu'en secret sa lâche trahison,
Pour perdre Sinatus, eut recours au poison,
Qu'à venger cette mort ma haine toujours prête,
A Sostrate cent fois a demandé sa tête,
Qu'à son refus tantôt, dans ma noble fierté,
Mon bras se l'immolait s'il ne l'eût arrêté,
Que l'aveu qu'à sa flamme il a cru si propice,
Pour le mieux éblouir n'était qu'un artifice;
Crois-tu que ce rapport trouve si peu de foi,
Qu'il le laisse douter entre Sostrate et moi?

PHÉNICE.

Le voici qui paraît; avant que rien n'éclate,
Songez à Sinatus, jetez l'œil sur Sostrate;
Et craignez qu'à sa rage abandonnant vos jours,
L'un ne soit sans vengeance, et l'autre sans secours.

SCÈNE II

SINORIX, CAMMA, PHÉNICE, PHÉDIME.
SUITE DE SINORIX.

SINORIX.

Madame, je sais bien que vous devant la vie,
Que sans votre secours un lâche m'eût ravie,
On aurait dû déjà me voir à vos genoux
Vous consacrer cent fois ce que je tiens de vous:
Mais j'ai cru, dans l'ardeur du courroux qui m'en
[flamme
Vous devoir dérober les troubles de mon âme.
Sans cesse, je l'avoue, il me vient animer,
Et toute mon étude a peine à le calmer.

CAMMA.

La cause en est trop juste où le crime est extrême:
Mais souvent il est beau de se vaincre soi-même,
Et d'attacher sa gloire à ce pompeux éclat
Dont brille le pardon d'un indigne attentat.

SINORIX.

Madame, c'est à quoi j'avais su me contraindre.
A Sostrate déjà j'ôtais tout lieu de craindre,
Et, faisant sur moi-même un généreux effort,
Je laissais la princesse arbitre de son sort;
Mais avec tant d'orgueil, mais avec tant d'audace,
Tous deux ont dédaigné que je leur fisse grâce,
Qu'il faut qu'un châtiment aussi juste que prompt,
Par le sang du perfide en répare l'affront.

CAMMA.

Quoi, la pitié pour lui ne touche point votre âme,
Lui qui vous fut si cher, lui qu'enfin?...

SINORIX.

Ah, madame!
Que vous concevez mal, en pressant ma pitié,
Quelle horreur à l'outrage ajoute l'amitié!
Le coup que de tout autre on verrait sans colère,
Nous arrache le cœur quand la main nous est chère;
Et l'oubli ne pouvant jamais s'en obtenir,
Ce cœur devient par là plus ardent à punir.
Si j'ai chéri Sostrate, après son parricide,
J'aime mieux le voir mort que de le voir perfide,
Et trouve plus de peine, en ce rude combat,
A haïr un ami, qu'à punir un ingrat.

CAMMA.

Mais enfin, à présent que je me vois remise
De ce trouble où tantôt m'engageait la surprise,
J'entends mon triste cœur me reprocher tout bas,
Que j'ai fait son péril, et ne l'en tire pas.
Non que s'il s'agissait encor de votre tête,
A de plus vifs efforts cette main ne fût prête;
Mais, si vous tenez tout d'un généreux secours,
Pour les vôtres sauvés je demande ses jours.

SINORIX.

Quel indigne parti la pitié vous fait prendre!

CAMMA.

Étant sans intérêt, je voudrais m'en défendre;
Mais, quoique votre haine ait droit d'en murmurer,
Ayant fait son malheur, je dois le réparer.

SINORIX.

Mais, songez qu'évitant la peine qu'il mérite...

CAMMA.

Mais songez que c'est moi qui vous en sollicite,
Et, qu'après tant de vœux que j'ai pu dédaigner,
S'ils sont ardents pour moi, c'est mal le témoigner.

SINORIX.

S'ils sont ardents pour vous? Qu'on amène Sostrate.
La vengeance déjà n'a plus rien qui me flatte,
Mais qu'au moins un triomphe et si grand et si beau
Sur votre fier devoir m'en acquière un nouveau.
Faites, à votre tour, que sa rigueur se rende;
Vous me demandez grâce, et je vous la demande.
Cessez de reculer, pour me voir trop soumis,
L'effet du doux espoir que vous m'avez permis.
J'étonne mon respect, il tremble en ce que j'ose;
Mais à qui donne tout vous devez quelque chose;
Et mon courroux vaincu, peut-être, a mérité
L'entier et prompt aveu de ma félicité.

CAMMA.

Donc ces fortes raisons par vous-même approuvées,
Sont chimères en l'air que ma crainte a rêvées?
J'ai montré ma faiblesse à leur trop déférer?

SINORIX.

Il suffisait tantôt de me faire espérer;
Mais contre ce devoir et cette bienséance
Qu'opposait le scrupule à mon impatience,
Le sang où ma vengeance a voulu renoncer,
Autorise l'hymen dont j'ose vous presser;
A ce prix seulement mon cœur vous l'abandonne.

CAMMA.

C'est là ce grand pouvoir que votre amour me donne?
Vous m'osez refuser quand j'ai cru ne devoir...

SINORIX.

C'est blesser cet amour, j'en suis au désespoir;
Mais contre les fureurs d'une fière princesse,
Dans ce juste refus ma gloire s'intéresse,
Et ne saurait souffrir que, par ses attentats,
Elle m'ait fait trembler, et n'en soupire pas.
Il faut, si le coupable échappe à ma justice,
Que demain votre hymen me venge, et la punisse,
Et que le vain effort d'un coup si malheureux
Lui coûte la douleur de m'avoir fait heureux.

SCÈNE III

SINORIX, CAMMA, SOSTRATE, PHÉDIME, SOSIME, PHÉNICE, GARDES.

SINORIX.

Approche; et quoi qu'ait pu ta criminelle audace,
Pour la seconde fois viens recevoir ta grâce.
Ce cœur que rien pour toi ne pouvait plus toucher,
En faveur de la reine ose me l'arracher;
Elle est entre ses mains, tu peux l'obtenir d'elle.

CAMMA.

Est-ce me la donner qu'abuser de mon zèle,
Et m'imposer des lois, dont le fatal accord,
Ou hasarde ma gloire, ou le livre à la mort?

SOSTRATE.

Ah! madame, il se peut que ce choix vous arrête!
Mon destin est trop beau pour craindre la tempête,
C'est en ternir l'éclat que de me secourir,
Conservez votre gloire, et me laissez mourir.

SINORIX.

Quoi, traître, jusqu'au bout, obstiné dans ta rage,
Tu m'oses faire voir que ma bonté t'outrage!
Ta grâce t'est offerte, il est vrai; mais apprends
Que c'est contre mes vœux que pour toi je me rends,
Que tout ce qu'ont d'horreur les plus affreux sup-
Ferait à te punir mes plus chères délices, [plices
Et que j'attacherais leur plus charmant transport
A goûter à longs traits le plaisir de ta mort.
Après un tel aveu suis tes fières maximes,
Fais encor vanité de voir punir tes crimes,
Aux bontés de la reine oppose tes refus.

CAMMA.

Quoi, j'aurais fait pour lui des efforts superflus?
Ah! Songez...

SINORIX.

Non, madame, il y va de ma gloire.
Souffrez à mon amour cette juste victoire.
Je sais que résister lorsque vous commandez,
C'est trahir le respect que vous en attendez ;
Mais je dois à mon rang pour punir la princesse,
Ou le sang d'un perfide, ou l'hymen que je presse.
Si mon bonheur trop prompt a de quoi vous gêner,
A son lâche destin daignez l'abandonner.
Il ne vaut pas, l'ingrat, que, par reconnaissance,
Vous vous fassiez pour lui la moindre violence,
Ni qu'il coûte à ce cœur qu'ont charmé vos appas,
Le pressant déplaisir de ne vous céder pas.
Mais enfin, c'est en vain que l'amour m'y convie,
Votre main seule a droit de racheter sa vie ;
Et vous pouvez choisir, si ce prix est trop haut,
De monter sur le trône, ou lui sur l'échafaud.
C'est de quoi j'attendrai la réponse certaine.
Qu'on se tienne éloigné par respect pour la reine.
Je le laisse avec vous, afin que ses avis,
S'ils flattent vos souhaits, puissent être suivis.

SCÈNE IV

CAMMA, SOSTRATE.

CAMMA.

Sous quel voile trompeur le lâche se déguise!
A me tyranniser sa gloire l'autorise ;
Quand il m'arrache l'âme, il agit par vertu,
Ah! Sostrate, Sostrate, à quoi me réduis-tu?

SOSTRATE.

Voudrez-vous pour le prix de l'amour le plus rare,
Avouer mon destin de l'heur qu'il me prépare,
Et laissant Sinorix dans son aveuglement,
Honorer d'un soupir la perte d'un amant?

CAMMA.

Tu dois être content si son erreur t'est chère;
Ton amour l'a fait naître, et je saurai la taire;
Tu le veux, j'y consens, elle aura son effet.

SOSTRATE.

Ah! Puisqu'il est ainsi, que je meurs satisfait!
Madame...

CAMMA.

Quoi, mourir? Tu me crois assez lâche
Pour te livrer au sort dont ta vertu m'arrache?
Si je cache l'abus qui t'expose à périr,
C'est par la seule peur de te mal secourir.
Le tyran, redoublant la rage qui l'anime,
De ton amour pour moi te pourrait faire un crime,
Et dans son désespoir, sa fureur le pressant,
Confondre le coupable avecque l'innocent.
Ainsi, mon imprudence à suivre cette envie,
Du moins à ce péril exposerait ta vie;
Et, quand je te la dois, c'est à moi de trouver
L'infaillible moyen de te la conserver.

SOSTRATE.

Quel moyen où l'amour n'a point eu de puissance!

CAMMA.

Celui que d'un tyran m'offre la violence.

SOSTRATE.

Quoi, madame...

CAMMA.

Je tremble à me le proposer,
J'en frémis, mais enfin il le faut épouser.

SOSTRATE.

Lui, contre qui tantôt vous osiez entreprendre?

CAMMA.

Lui, dont encor le sang me plairait à répandre,
Lui, dont, si le hasard m'offrait un coup certain,
Au péril de cent morts j'irais percer le sein;
Mais cette occasion si difficile à prendre,
Tu me mets hors d'état de la pouvoir attendre.
Ta vie est en danger; et, pour te secourir,
Il me faut faire plus mille fois que mourir.
Il me faut consentir qu'un honteux hyménée
A mon lâche tyran joigne ma destinée,
Il me faut violer les devoirs les plus saints,
Ne me condamne point, c'est toi qui m'y contrains.
C'est toi qui, t'opposant à ma noble colère,
Me plonge dans un gouffre où tout me désespère,
Où, quoi que mes malheurs offrent à mes regards,
Ce n'est que désespoir, qu'horreur de toutes parts,
Où, d'un triste devoir déplorable victime,
Je connais, je déteste, et couronne le crime?
Mais je raisonne en vain sur un point résolu,
Il n'y faut plus penser, c'est toi qui l'as voulu.

SOSTRATE.

Hé bien, de tous ces maux où seul je vous expose,
Souffrez-vous la douceur de voir punir la cause?
Et ne m'enviez point la gloire d'une mort
Qui de tant de malheurs affranchit votre sort.
Par ce profond respect dont l'assurance offerte...

CAMMA.

Moi, que si lâchement je consente à ta perte!
Que te devant le jour je t'en laisse priver!

SOSTRATE.

Hélas, madame, hélas! Pouvez-vous me sauver?
En l'état où je suis ma mort est assurée,
Mon maître et mon amour à l'envi l'ont jurée;
Et je la vois partout certaine à recevoir,
Ou d'un arrêt funeste, ou de mon désespoir.
Rendre par votre hymen cet arrêt inutile,
Pour une seule mort c'est me livrer à mille,
C'est changer la douceur du sort le plus heureux
En tout ce que sa haine a jamais eu d'affreux.
Mon âme à ce penser de frayeur possédée,
D'un si cruel revers n'ose prendre l'idée,
Ni montrer à mes sens interdits, égarés,
Toute l'horreur des maux que vous me préparez,
Leur menace déjà rend mon tourment extrême.
Madame, par pitié, sauvez-moi de moi-même,
Et ne remettez point à mes vives douleurs
A contraindre ma main de finir mes malheurs.

CAMMA.

Le dessein que je prends t'est un rude supplice,
Je le sais, mais toi-même en loueras la justice,

Puisque par sa rigueur je rends ce que je doi
A ce qu'a fait ton zèle, et pour, et contre moi,
En m'arrêtant le bras, et m'immolant ta vie,
Tu m'as en même temps offensée et servie;
Et je dois, par l'hymen dont tu me vois presser,
Te punir tout ensemble, et te récompenser.
Devant tout aux motifs de ta noble imposture,
Il m'acquitte vers toi par le jour qu'il t'assure;
Et m'ayant outragée à secourir ton roi,
Par l'horreur de me perdre il me venge de toi.
Ainsi des deux côtés il fait plus qu'on ne pense,
En payant le service il répare l'offense;
Et de tes jours sauvés te faisant un tourment,
Au prix qui les rachète il joint le châtiment.

SOSTRATE.

Quelle justice, hélas! votre haine autorise!
J'ai rompu, je l'avoue, une triste entreprise,
Mais ce crime est-il tel que, bien examiné,
Il mérite la peine où je suis condamné?
Faut-il que mon devoir toujours inébranlable
M'attire un châtiment qui n'a point de semblable,
Et pour vous satisfaire en de si rudes coups,
La mort que je demande en est-elle un trop doux?

CAMMA.

Si la sévérité qu'exerce ma vengeance
Paraît à ton amour au-dessus de l'offense,
Aussi, quoi que pour moi ton zèle ait entrepris,
Tu vois que le service est au-dessous du prix.
C'est une illustre mort que ton amour affronte,
Mais, pour la détourner, je me couvre de honte;
Mon zèle à mon péril sacrifiait tes jours,
Et j'immole ma gloire à celui que tu cours.
Pour toi, je l'asservis au sort le plus infâme,
De mon tyran, pour toi, j'ose me rendre femme,
Déshonorer mon rang, obscurcir ma vertu.
Sostrate, encore un coup, à quoi me réduis-tu?

SOSTRATE.

Mais, vous-même obstinée à me perdre, à vous nuire,
A quoi, madame, à quoi vous osez-vous réduire?
Au plus honteux projet votre cœur se résout,
Il le sait, il le voit.

CAMMA.

Je vois tout, je sais tout,
Mais en vain de mon sort l'épouvantable image
Te laisse quelque espoir d'ébranler mon courage,
Pour te sauver le jour l'effort est résolu;
Je te l'ai déjà dit, c'est toi qui l'as voulu.

SOSTRATE.

Dites, dites plutôt que du trône touchée
Votre âme à la vengeance enfin s'est arrachée,
Et voit avec plaisir le suprême pouvoir
Étouffer par l'empire un si juste devoir,
Que des vœux d'un sujet l'importune mémoire,
D'un reproche honteux accablait votre gloire,
Et que, quoi que de vous ait mérité ma foi,
Il fallait m'en punir en épousant un roi.
Dites qu'à les souffrir vous ayant su contraindre,
Le sort le plus cruel ne me rend point à plaindre,
Que si vous conceviez une plus rude mort...
Mais où m'emporte, hélas! mon aveugle transport?
A sa coupable audace ordonnez un supplice.
Madame, je le sais, je vous fais injustice,
Mais, ce cœur déchiré par mille affreux combats,
S'il vous en faisait moins, ne vous aimerait pas.
Dans l'excès des malheurs que le ciel a fait naître,
Qui ne se connaît plus, peut ne vous pas connaître;
Je me perds, je m'égare, et dans mon désespoir,
Je ne puis écouter ni raison, ni devoir;
Mon amour s'abandonne au torrent qui l'entraîne.

SCÈNE V

CAMMA, HÉSIONE, SOSTRATE.

SOSTRATE, *à Hésione.*

Ah! madame, empêchez le dessein de la reine.
Trop injuste pour vous, trop aveugle pour moi,
Pour me sauver la vie, elle épouse le roi.

HÉSIONE.

On m'apprend à quel prix il t'est permis de vivre,
Et je n'ai point douté de ce que je vois suivre.
Le zèle est généreux, et j'ai bien à rougir
Qu'où mon cœur n'ose rien un autre veuille agir.
L'effort que je refuse à ma reconnaissance,
Par la seule pitié la reine s'y dispense;
Et, pour sauver tes jours d'un arrêt inhumain,
Je n'offre que du sang, elle donne la main.
D'un plus noble triomphe eût-on jamais la gloire!

CAMMA.

Il peut me coûter plus que vous ne voudrez croire.

HÉSIONE.

Comme de son éclat tout mon cœur est surpris,
Je l'examine assez pour en savoir le prix.
On veut perdre Sostrate, et, quand je l'abandonne,
Daigner monter au trône, et prendre une couronne
Pour l'arracher au sort dont il est combattu,
C'est l'effet d'une rare et sublime vertu.

CAMMA.

Chacun dans ses malheurs est juge de la sienne;
Mais, princesse, aujourd'hui que rien ne vous re-[tienne.
Je ne déguise point ce que vous connaissez,
Pour rompre mon hymen, éclatez, agissez.
Puisqu'il empêche seul un injuste supplice,
Puisqu'il sauve Sostrate...

SOSTRATE.

Ah! Souffrez qu'il périsse,
Qu'il remplisse en mourant la gloire de son sort.
(*A Hésione.*)
Madame, s'il se peut, obtenez-moi la mort,
Empêchez l'injustice où se porte la reine.

HÉSIONE.

Non, non, Sostrate, non, ton espérance est vaine.
Lorsque l'offre d'un trône a droit de nous flatter,
Quels qu'en soient les degrés, il est beau d'y monter.
C'est par là qu'on s'assure une illustre mémoire.

CAMMA.

Il est divers chemins qui mènent à la gloire.

HÉSIONE.

Y prétendre arriver par des moyens si bas,
Ce sont de vos secrets qu'on ne pénètre pas.

CAMMA.

Je n'ai point d'autres choix dans celui qu'on me
Nommez-en les motifs, injustice, bassesse, [laisse,
Pour moi, qui fuis l'aigreur d'un plus long entre-
Je porte ma réponse, et n'écoute plus rien. [tien,

SCÈNE VI

HÉSIONE, SOSTRATE, SOSIME.

SOSTRATE.

Madame, elle nous quitte. O cœur impitoyable!
Pouvais-je craindre, hélas! un sort plus effroyable?
Princesse...

HÉSIONE.

Va, c'est trop, quitte ce désespoir,
Sostrate, ton amour a bien fait son devoir.
Pour vaincre les malheurs dont je suis poursuivie,
Tu m'as aveuglément sacrifié ta vie.
Si les dieux ont trahi ton espoir et le mien,
N'en étant point garant, je ne t'impute rien;
Calme ces déplaisirs à qui ta raison cède.

SOSTRATE.

Ne me consolez point, mes maux sont sans remède;
Et quand le ciel s'obstine à me pousser à bout,
Madame, c'est à moi de répondre de tout.

HÉSIONE.

Si, pour t'obtenir grâce, après ton entreprise,
A l'hymen d'un tyran la reine s'autorise,
C'est par là que les dieux, peut-être, ont résolu
De remettre en mes mains le pouvoir absolu.
Tout le peuple en secret plaignant ma destinée,
De Sinorix pour moi souhaite l'hyménée;
Et nous verrons du sang, sans doute, répandu,
S'il voit qu'elle partage un trône qui m'est dû.
Conserve-moi ton zèle, et, pour heureux présage,
Vois ta princesse ferme au milieu de l'orage.
Adieu. Je vais agir; cependant, souviens-toi
Que tu peux, si je règne, espérer tout de moi.

SCÈNE VII

SOSTRATE, SOSIME.

SOSTRATE.

Quel espoir où je vois abîme sur abîme,
Où les dieux irrités, où la reine... ah! Sosime!

SOSIME.

Seigneur, si la pitié que j'ai de votre sort...

SOSTRATE.

Allons, et, s'il se peut, qu'on me mène à la mort.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

SOSTRATE, SOSIME.

SOSTRATE.

Quoi, d'un si dur revers ma disgrâce est suivie,
Sosime, et, malgré moi, l'on me laisse la vie?

SOSIME. [effort

Seigneur, vous plaignez-vous, quand cet illustre
Vous épargne l'horreur d'une honteuse mort?
Sinorix a donné sa vengeance à la reine;
Mais, après ce triomphe obtenu sur sa haine,
Ce qui suit, quoique juste, étonnant vos désirs,
Vous contraindra, sans doute, à pousser des soupirs.

SOSTRATE.

Je sais quel coup affreux la fortune me garde.
La reine...

SOSIME.

Ce malheur n'a rien qui la regarde,
C'est à votre amour seul qu'il s'offre à redouter.
La princesse tantôt a voulu s'emporter;
« Contre l'ambition d'une reine infidèle, [relle?
« Peuple, » a-t-elle crié, « prendras-tu ma que-
« C'est pour la couronner que, me manquant de foi,
« Un tyran a trahi la fille de ton roi. » [en place,
Par ces mots pleins d'ardeur, allant de place
Dans les cœurs les plus froids elle a mis de l'audace;
Et les aurait contraints, peut-être d'éclater,
Si soudain Sinorix ne l'eût fait arrêter.
Dans son appartement il la tient prisonnière;
Et, comme on ne peut rien sur une âme si fière,
Je crains que cet effort, imprudemment tenté,
Ne le force à l'exil qu'il avait arrêté.

SOSTRATE.

Mais la reine, Sosime, à quand son hyménée?

SOSIME.

La pompe vient, seigneur, d'en être terminée.

SOSTRATE.

Quoi, c'en est déjà fait? Ah, destins ennemis!
La reine est mariée, et les dieux l'ont permis.
Au moins, dis-moi, Sosime, en cette rude atteinte
Ce qu'elle a témoigné de douleur, de contrainte.
C'est pour moi qu'à l'hymen son cœur violenté...

SOSIME.

Cessez, cessez, seigneur, d'en être inquiété.
Dans les biens les plus grands que le ciel nous en-
Jamais sur un visage on n'a vu plus de joie. [voie
Tandis que Sinorix donne ordre aux factieux,
Dans le temple enfermée elle invoque les dieux,
Où, sitôt qu'il paraît, se voyant sans rivale,
Elle fait apporter la coupe nuptiale,
Baise le sacré vase; et, s'approchant du roi,
« Dieux », dit-elle, « soyez les témoins de ma foi »
Là, pour suivre nos lois, le portant à sa bouche
On connaît dans ses yeux le plaisir qui la touche

Le roi que possède un transport éclatant,
Prend de sa main le vase et l'imite à l'instant.
Vers le grand prêtre alors l'un et l'autre s'avance;
On voit croître leur joie où leur bonheur commence;
Et c'est là qu'aussitôt, s'étant donné la foi,
L'hymen tout glorieux les unit sous sa loi.
Jugez par là, seigneur, si vous avez à craindre
Que la reine pour vous ait voulu se contraindre;
Elle aspirait au trône, et, par de si beaux nœuds,
En vous sauvant la vie, elle a rempli ses vœux.
Il est doux d'obliger quand on gagne un empire.

SOSTRATE.

Ah! Sosime, c'est trop, souffre que je respire;
Mes maux sont si grands, laisse-moi l'ignorer,
Et ne t'obstine point à me désespérer.
Avec tant de vertu, serait-il bien possible
Qu'aux douceurs d'un faux charme on se rendît sensible,
Et que, pour s'assurer un indigne pouvoir,
Elle renonçât à tout, à la gloire, au devoir?
Non, non, cette pensée est lâche et criminelle,
Je la dois mieux connaître, elle a l'âme trop belle.
C'est moi qui l'ai contrainte à ce funeste effort;
Mais elle est mariée, et je ne suis pas mort.
C'est ici, mes douleurs, que j'implore votre aide,
Faites-moi bien l'horreur du mal qui me possède,
La reine est mariée, et, pour finir mes jours,
Mon désespoir n'attend que ce triste secours.

SOSIME.

Que dites-vous, seigneur, et que viens-je d'entendre?

SOSTRATE.

Ce qu'au roi, ce qu'à tous il faut enfin apprendre;
Dans les maux où le ciel a voulu m'exposer,
Qui n'espère plus rien, n'a rien à déguiser.

SCÈNE II

SINORIX, SOSTRATE, SOSIME, SUITE DE SINORIX.

SINORIX.

Tu parais encor, lâche; et quand ta perfidie
Tient ta gloire souillée à l'amitié trahie,
Loin d'éviter mes yeux, je te vois fièrement
Attendre tout l'éclat de mon ressentiment.
Mais ne crois plus pour toi que mon courroux l'exprime,
Mon indignation t'abandonne à ton crime;
Et, quoique ton audace aime à le soutenir,
C'est en te dédaignant que je te veux punir.

SOSTRATE.

Seigneur, puisqu'à ce point ma peine vous est chère,
Apprenez que le ciel cherche à vous satisfaire,
Et que tous les tourments l'un sur l'autre amassés,
Pour égaler le mien, ne seraient point assez.
Il n'est point de moment où, par quelque artifice,
Mon désespoir pour moi ne change de supplice,
Mille maux l'un de l'autre à l'envi renaissants
Accablent ma raison, et confondent mes sens,
Tout me nuit, tout me perd, tout me devient funeste.

SINORIX.

Quoi, de tant de fierté c'est là ce qui te reste,
Et, las à me braver de perdre tes efforts,
Tu ne crois plus honteux de céder aux remords?

SOSTRATE.

Non, seigneur, aux remords rien ne peut me résoudre,
Quand vous me condamnez la gloire sait m'absoudre,
J'ai montré quelque audace, et pour n'en point rougir,
Ce me doit être assez qu'elle m'ait fait agir.
Mais, hélas! j'en ai beau suivre partout les traces,
Je connais mes forfaits à mes tristes disgrâces,
Et malgré tout mon zèle à ses conseils uni,
Je me tiens criminel quand je me vois puni.
Aveugle jusqu'ici dans l'ardeur qui me presse,
Vous m'avez plaint d'aimer une ingrate princesse;
Mais enfin, éclairé par un revers fatal,
Connaissez votre erreur, et l'excès de mon mal.
J'aime, j'aime la reine, et l'amour dans mon âme
A transmis en secret tout ce qu'il a de flamme.
Mon cœur à l'adorer met son plus doux appas,
Cependant je la vois, seigneur, entre vos bras;
Je la perds, et sa perte à ce tourment m'expose,
Qu'accablé de l'effet, je frémis de la cause.
On croit me faire grâce à trahir mon amour,
Et, quand on m'assassine, on me sauve le jour.
Que me servent ces jours qu'on cesse de poursuivre,
Si l'on m'ôte le bien sans qui je ne puis vivre?
Ah! Pour ce dur supplice il n'est point de forfait,
C'est m'avoir trop puni que ne l'avoir pas fait.
Par là votre rigueur va jusques à l'extrême,
Elle m'arrache au sort, et me livre à moi-même.
Il faut y consentir, et forcer mon devoir
A vous laisser jouir de tout mon désespoir;
Je l'étale à vos yeux, triomphez de ma peine.

SINORIX.

C'est donc là d'où partaient les refus de la reine?
Toujours traître, toujours infidèle à ton roi,
Tu détournais ses vœux quand ils penchaient vers moi.
Je ne m'étonne plus si tes serments sans cesse
Osaient de ton forfait affranchir la princesse.
Quoiqu'avec toi sa haine eût juré mon trépas,
Un intérêt plus fort armait déjà ton bras.
Tu feignais par amour d'applaudir à sa rage,
Tandis qu'une autre ardeur échauffait ton courage,
Et que l'heureux succès qui suivait mes désirs,
Te pressait dans mon sang d'étouffer tes soupirs.
Ainsi, plus lâche encor qu'on ne pouvait connaître,
Tu trahissais ensemble et la reine et ton maître,
Puisque le coup fatal qu'elle a su m'épargner,
En me privant du jour, l'empêchait de régner.

SCÈNE III

SINORIX, CAMMA, SOSTRATE, SOSIME, PHÉNICE, SUITE.

SINORIX.

Madame, savez-vous quelle espérance offerte
Avait poussé Sostrate à résoudre ma perte?
Son orgueil jusqu'à vous ayant porté ses vœux,

S'indignait d'un hymen qui me rendait heureux;
Et ma mort...

CAMMA.

Je le sais; mais Sinorix, écoute,
Il est d'autres secrets dont tu peux être en doute,
Et j'ai quelques clartés acquises par hasard,
Dont il est juste enfin que je te fasse part.
Mon hymen, si j'en crois les transports de ta flam-
Faisait l'unique bien qui pût toucher ton âme; [me,
Et malgré tes soupirs tant de fois repoussés,
Tes vœux, de ce côté, viennent d'être exaucés.
Ainsi le ciel souscrit à quoi que tu prétendes,
Je t'ai donné la main, tu règnes, tu commandes,
Et tu ne vois plus rien dont la possession
Irrite ton amour, ou ton ambition.
Mais quand tout à l'envi répond à ton attente,
Si l'on te voit content, je ne suis pas contente;
Et mon triste devoir, toujours inquiété,
Me demande raison de ta félicité.
Sinatus ennuyé d'un assez long veuvage,
Admira quelque éclat dont brillait mon visage,
Et d'un second hymen ayant pris le dessein,
Son amour aussitôt m'honora de sa main.
Tu le sais, et qu'il m'eut à peine couronnée,
Qu'un fatal accident trancha sa destinée;
Sa mort fut imprévue, et, sans s'inquiéter,
Au malheur de son âge on voulut l'imputer;
Pour moi, que de ce coup surprit la promptitude,
Je mis à l'avérer ma plus pressante étude,
Et découvris enfin, sans qu'on l'ait soupçonné,
Que ce roi malheureux mourut empoisonné.

SINORIX.

Empoisonné, madame? Ah, coupable entreprise!

CAMMA.

Il n'est pas temps encor de montrer ta surprise,
S'il t'est avantageux de la faire éclater,
Ce que tu vas oüir le pourra mériter.
Achève cependant de me prêter silence.
Du sort de Sinatus j'ai donc eu connaissance,
Et l'horreur d'un forfait et si lâche et si noir
Laisse mes sentiments aisés à concevoir.
La plus pressante ardeur que, pour punir un traître,
La vengeance jamais dans un cœur ait fait naître,
Tout ce que peut la haine y joindre de soutien,
Pour venger son trépas, se trouve dans le mien.
A ses mânes sacrées un zèle inviolable
Me fit jurer soudain d'immoler le coupable;
Et le ciel m'est témoin si, dans ce triste cœur,
Rien égala jamais une si noble ardeur.
Cependant de mon sort telle est la perfidie,
Que, quoique cette ardeur ne soit point refroidie,
Que sa mort de mes vœux soit l'objet le plus doux,
Je n'ai pu m'affranchir d'en faire mon époux.

SINORIX.

Quoi, madame...

CAMMA.

Tu vois, t'expliquant l'entreprise,
Si j'avais lieu d'abord d'arrêter ta surprise,
Et te dire, en parlant d'un poison odieux,
Que ce qui le suivait le mériterait mieux?

SINORIX.

Ah! madame...

CAMMA.

Non, non, Sinorix, tu t'abuses
Si tu crois que je veuille entendre des excuses.
A des vœux criminels tu t'es abandonné,
Sinatus leur nuisait, tu l'as empoisonné.

SINORIX.

Pour assurer sa flamme, et détruire ma gloire,
C'est là ce qu'un perfide ose vous faire croire?

SOSTRATE.

Moi, seigneur?

SINORIX.

Vous aimant, il a cru réussir
Si de quelque grand crime il pouvait me noircir!

CAMMA.

C'est le connaître mal, pour un maître infidèle
Je puis répondre, hélas! qu'il n'a que trop de zèle,
Et que, si dans ma haine on pouvait m'ébranler,
Les soins qu'il en a pris l'auraient fait chanceler.
C'est là son déplaisir, qu'avec impatience
Il me voie aspirer sans cesse à la vengeance,
Et ne puisse opposer qu'un inutile effort
A cette avidité de poursuivre ta mort.

SINORIX.

Vous, la poursuivre! Vous, dont le secours propice
Du coup qui me perdait a rompu l'injustice!
Vous, qui me dérobant aux fureurs d'un ingrat...

CAMMA.

Va, ne t'abuse point sur ce noble attentat,
Et cesse à ma pitié, dans l'erreur qui te flatte,
D'imputer un secours que tu dois à Sostrate.
Quand ma haine te porte un poignard dans le sein,
C'est lui, pour t'en sauver, qui m'arrête la main:
Trop fidèle sujet il m'ôte ma victime,
Trop généreux amant il prend sur lui mon crime;
Et je ne l'ai souffert qu'afin de m'assurer
Une autre occasion de pouvoir conspirer.
Comme l'hymen oblige à quelque confiance,
Voilà de quoi j'ai cru te devoir confidence.
C'est à toi là-dessus à te bien consulter.

SINORIX.

Non, vous cherchez en vain à me faire douter.
Les soupçons qu'en votre âme on aime à faire na
Font périr Sinatus par le crime d'un traître; [tre
Sa mort rend de courroux votre cœur embrasé,
Et, m'en croyant l'auteur, vous m'auriez épousé

CAMMA.

L'affront m'en fait rougir, l'affront m'en désespère
Mais puisque je l'ai fait, crois que je l'ai dû faire
Et tremble d'autant plus que, dans ce désespoir
Je sais ta perfidie, et connais mon devoir.
C'est t'expliquer assez les projets de ma haine.

SINORIX.

Pour les exécuter vous aurez peu de peine;
Et la vie à mes vœux n'est pas un bien si doux,
Qu'il vaille le malheur d'être haï de vous.
De votre hymen sur moi la gloire répandue

Commençait à remplir leur plus vaste étendue;
Mais, en le poursuivant comme un bonheur certain,
J'ai cherché votre cœur, et non pas votre main.
S'il aime, s'il s'obstine à croire l'imposture,
Ordonnez que mon bras répare votre injure;
Il est prêt, et par lui tout mon sang répandu
Saura...

CAMMA.

Non, mieux que toi je sais ce qui t'est dû.
Ma vengeance par là flatterait peu ma peine,
Tu l'offres à l'amour, je la dois à la haine.
Souffrir que ton remords me la fasse obtenir,
C'est te rendre ta gloire et non pas te punir.
Il faut que ce courroux que je te laisse à craindre
N'ait rien en te perdant qui me force à te plaindre,
Et que le coup heureux qu'il refuse à ton bras
Me venge de ton crime, et ne l'efface pas.

SINORIX.

Quoi? Ce parfait amour dont l'ardeur forte et tendre
Contre la calomnie aurait dû me défendre,
Cet hommage soumis, ce respect dont jamais...

SCÈNE IV

SINORIX, CAMMA, SOSTRATE, PHÉDIME, PHÉNICE, SOSIME, SUITE.

PHÉDIME.

Ah! Seigneur, les mutins assiègent le palais;
Et chacun, à hauts cris, demandant la princesse...

CAMMA.

Vois par là que le ciel avec moi s'intéresse.
De ma vengeance, enfin, secondant les projets,
Pour te chasser du trône il arme tes sujets.
Crains tout de leur révolte, et de l'ardeur soudaine
Qu'a mise...

SINORIX.

Ah! Je ne crains que votre seule haine.
Madame, au nom des dieux, daignez régler mon sort,
Donnez-moi votre amour, ou m'accordez la mort.
L'arrêt, à son défaut, m'en sera favorable.
Pourquoi le différer si je suis cru coupable?
Pourquoi n'ordonner pas qu'aux mânes d'un hé- [ros...

CAMMA.

Va, songe à tes mutins, et me laisse en repos,
Si le trône t'est dû, cherche à n'en point descendre.

SINORIX.

Pour vous le conserver il faut l'aller défendre,
J'y cours, et pour dompter de lâches factieux
J'appelle ici sans peur la justice des dieux;
Mais, après le succès qu'elle m'offre infaillible,
Si l'abus rend toujours votre haine inflexible,
Ce cœur qui ne voit rien de si rude à souffrir,
Ne prend plus que de moi les ordres de mourir.

SCÈNE V

CAMMA, SOSTRATE, PHÉNICE.

CAMMA, *voyant Sostrate qui veut s'éloigner.*

Quoi, le peuple peut-être en veut à ma personne?
Et dans ce grand péril Sostrate m'abandonne?
Arrête, j'ai besoin ici de ton secours

SOSTRATE.

Le destin veut ma mort, il la presse, et j'y cours;
La vouloir retarder dans l'ennui qui m'accable,
C'est m'exposer encore à devenir coupable.
De mes tristes regards l'indiscrète langueur
Vous reproche déjà votre ingrate rigueur.
Le respect aura beau m'opposer ses maximes,
Si je parle après eux, je vais faire cent crimes;
Otez-en le pouvoir à mon juste courroux,
Et me laissez mourir sans me plaindre de vous.

CAMMA.

[Sostrate,
Que l'on m'approche un siège. Il n'est plus temps,
D'empêcher contre moi que ce courroux n'éclate;
Puisqu'on sait ton amour, plains-toi, condamne- [moi,
Dis que l'ambition m'a fait trahir ma foi.
Si pourtant la raison éclairait ta colère,
Ce que tu viens d'ouïr t'aurait dû satisfaire;
Le sort de Sinorix n'est pas un sort trop doux.

SOSTRATE.

Madame, il est haï, mais il est votre époux.
A la vengeance en vain le devoir vous entraîne,
Ce titre malgré vous suspendra votre haine;
Et ce devoir confus va craindre à l'avenir
De faire un parricide à l'en vouloir punir. [dre,
C'en serait un, sans doute, et je vois, sans me plain-
Qu'innocent ou coupable il n'ait plus rien à crain- [dre;
Mais, fussent vos transports encor plus éclatants
Qui n'a plus à punir ne peut haïr longtemps.
Ainsi, madame, ainsi, sa victoire est certaine;
Il saura vous réduire à perdre votre haine;
Et, son heureux triomphe augmentant chaque jour,
S'il n'a plus votre haine, aurai-je votre amour?
Non, non, j'en crois en vain posséder l'avantage,
Vos scrupules voudront en faire son partage;
Et, s'ils tiennent jamais votre courroux borné,
Vous lui devez ce cœur que vous m'avez donné.
Déjà, déjà, sans doute, encor qu'on me le cache,
De ce triste devoir la rigueur me l'arrache;
C'en est fait, je le perds, et, toutefois, hélas!
J'avais bien mérité de ne le perdre pas.
Pour m'imposer l'horreur d'une peine semblable,
Le crime n'est pas grand de n'être point coupable;
Et, peut-être, jamais tant de sévérité
N'a puni le refus d'une infidélité.
Mais, je me plains à tort d'un si rude supplice,
Puisqu'il vous met au trône, il est plein de justice
Jouissez des douceurs d'un si glorieux sort,
Le prix en est léger s'il ne faut que ma mort.
Elle est, elle est trop due à ce feu téméraire
Dont l'orgueil à ma reine eut l'audace de plaire.
Pour effacer l'affront qu'il vous a fait souffrir,
C'est à vous de régner, c'est à moi de mourir.
J'y cours, j'y cours, madame, et ma rage secrète
Va vous mettre en état de régner satisfaite;
Heureux, s'il m'est permis, pour tromper mes mal- [heurs,

De vous dire en mourant : c'est pour vous que je [meurs.

CAMMA.

Tout t'est permis, Sostrate, et tu vois mon silence
Souffrir de ta douleur l'entière violence.
Parle, accuse, condamne un projet important,
Peut-être l'heure est proche où tu seras content.

SOSTRATE.

Où je serai content ? Hé, le puis-je, madame,
Dans l'affreux désespoir où vous voyez ma flamme !
Tout l'augmente, et je fais cent efforts superflus. .

SCÈNE VI

CAMMA, SOSTRATE, SOSIME, PHÉNICE, SUITE.

SOSIME.

Ah ! Madame, le roi...

CAMMA.

Parle, hé bien ?

SOSIME.

Ne vit plus.

SOSTRATE.

Quoi, de nos factieux la troupe mutinée...

SOSIME.

Non, seigneur, apprenez sa triste destinée.
A peine, pour punir leurs nouveaux attentats,
Vers le lieu du tumulte il a fait quelques pas,
Que dans l'âpre douleur de voir toujours la reine,
Malgré sa foi reçue, obstinée en sa haine,
Tout à coup il s'arrête, et, poussant de longs cris,
Fait voir un changement dont nous sommes surpris.
Il agit sur le corps, si sa cause est dans l'âme,
Ses yeux sont égarés, son visage s'enflamme;
Et, soudain, sous l'effort d'un accès différent,
Une froide sueur le rend pâle et mourant.
C'est alors que, cédant au tourment qui le presse,
Il cherche entre nos bras une aide à sa faiblesse;
Et quand de tous côtés on appelle au secours,
« Voici l'instant fatal qui doit borner mes jours,
A cet ordre éternel c'est en vain qu'on s'oppose.
Je meurs, dit-il, je meurs, n'en cherchez point la [cause ;
Je la sais, mais bien loin d'en oser murmurer,
Je me trouve en secret contraint de l'adorer.
Le ciel, qui tôt ou tard se découvre équitable,
Se plaît à me punir par où je suis coupable,
Et m'avait bien prédit que, malgré tous mes soins,
Je recevrais la mort d'où je l'ai cru le moins.
Je la sens qui s'approche, et je mourrais sans peine,
Si j'osais me flatter d'obtenir de la reine... »
Là, trop pressé du mal qu'il ne peut plus souffrir,
Achevant de parler, il commence à mourir.
Ses soupirs languissants témoignent qu'il expire,
Il nomme encor la reine, et ne peut plus rien dire;
Il meurt; et, sur ce bruit, chacun de voix en voix
Élève la princesse au trône de nos rois.

CAMMA.

Enfin, Sostrate, enfin, grâce à mon hyménée,
Voici pour mes désirs une illustre journée;
Ma vengeance est remplie, et je meurs sans regret.

SOSTRATE.

Quoi...

CAMMA.

Dis qu'un trône a su m'éblouir en secret,
Dis qu'il m'a fait trahir une amour sans égale;
J'avais empoisonné la coupe nuptiale;
Et n'ai donné ma foi que sur le doux espoir
D'en obtenir la mort que j'ai fait recevoir.

SOSTRATE.

La reine empoisonnée !

PHÉNICE.

Ah! Madame !

SOSTRATE.

Ah ! Phénice,
Vite à la secourir...

CAMMA.

Tu me fais injustice.
Si la douceur de vivre eût flatté ma raison,
J'aurais su prévenir la force du poison;
Laisse agir son pouvoir, le sort ainsi l'ordonne.

SOSTRATE.

Qu'aux lâchetés du sort mon cœur vous abandonne !
Que mes soins, mes malheurs, tout soit perdu pour [moi !

CAMMA.

Je n'ai rien oublié de ce que je te doi;
Mais, dans l'état honteux, où, de peur de te nuire,
Par l'hymen d'un tyran il m'a fallu réduire,
Quand j'en ai dans mon cœur le reproche à souffrir,
Il n'est point en mon choix de vivre ou de mourir.
C'est à moi d'effacer une tache si noire,
J'ai racheté ta vie aux dépens de ma gloire;
Et tu dois consentir qu'après ce grand secours,
Je rachète ma gloire aux dépens de mes jours.
Vis content, si pour vivre et soulager ta peine,
Il te suffit enfin de savoir que ta reine...
Qu'on m'emporte, je meurs, et mes sens interdits...
(*On lui aide à marcher pendant qu'elle dit ce dernier vers.*)

SOSTRATE.

O peu sensible amant ! Elle meurt, et tu vis !
Préviens, lâche, préviens...

SOSIME, *lui retenant la main.*

Seigneur, qu'allez-vous faire ?

SOSTRATE.

Que vous sert d'empêcher un coup si nécessaire ?
Pour m'arrêter le bras en de pareils ennuis,
Hélas ! me sauvez-vous de la rage où je suis ?

FIN DE CAMMA.

MAXIMIAN

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

REPRÉSENTÉE EN 1662 SUR LE THÉATRE DE L'HOTEL DE BOURGOGNE

PERSONNAGES

CONSTANTIN, empereur.
MAXIMIAN, père de Fauste.
FAUSTE, femme de Constantin.
CONSTANCE, sœur de Constantin.
SÉVÈRE, lieutenant général des armées de l'empereur.
LICINE, amant de Constance.

PERSONNAGES

MAXIME, capitaine des gardes de l'empereur.
MARTIAN, confident de Maximian.
FLAVIE, confidente de Fauste.
LUCIE, confidente de Constance.
SUITE DE L'EMPEREUR.

La scène est à Marseille.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

MAXIMIAN, LICINE.

LICINE.

Seigneur, je le confesse, on ne peut plus rien faire,
Dont la gloire ne cède à celle de Sévère;
L'honneur d'avoir rangé la Gaule sous nos lois,
Ajoute un nouveau lustre à ses autres exploits;
Et de plus beaux lauriers, après cette conquête,
Auront peut-être peine à couronner sa tête.
Pour s'acquitter vers lui, je vois sans murmurer,
Que du nom de César on songe à l'honorer;
Mais ce rang lui doit être assez de récompense,
Sans en prendre aucun droit sur le cœur de Cons-
Et je ne puis, seigneur, que je ne sois surpris [tance;
De voir qu'à tant de gloire on joigne un si haut prix.

MAXIMIAN.

Cette gloire où pour lui je vois que l'on s'obstine,
A lieu d'être sensible au généreux Licine;
Et, si j'en étais cru, l'on verrait aujourd'hui
Un peu moins de distance entre Sévère et lui.
Dans un pareil degré de vertu, de mérite, [quitte;
Constantin doit à l'un, quand vers l'autre il s'ac-
Et, quoi qu'ait fait Sévère, il est beau de penser
Que qui l'élève trop semble vous abaisser;
Mais d'un retour brillant de plus d'une victoire,
Le seul rang de César peut consacrer la gloire;
Et sans voir que c'est faire un attentat sur vous...

LICINE.

Non, seigneur, de ce rang je ne suis point jaloux.
Qu'il coure vers le trône où son destin l'entraîne,
Qu'on l'y comble d'honneurs, je le verrai sans peine;
Mais, pour partage au moins, assuré d'y monter,
Qu'il laisse à mon espoir un cœur à disputer.
J'en dis trop, mais en vain je me fais violence,
Pour pouvoir de mes vœux vous cacher l'arrogance.
Du malheur qui les suit la dure cruauté
Arrache à mon respect l'aveu de leur fierté;
De mille attraits divins la princesse est pourvue;
Sa beauté charme tout, j'ai des yeux, je l'ai vue;
Et, dans ce droit pressant qu'elle a de tout charmer,
Puisque j'ai pu la voir, il m'a fallu l'aimer.
Non qu'enfin je demande en l'ardeur qui me presse
Que contre elle pour moi l'empereur s'intéresse,
Qu'il souffre seulement que, pour donner sa foi,
Elle n'ait dans ses vœux à consulter que soi;
La grandeur de son rang est peu digne d'envie
Si sous son fier éclat il la tient asservie;
Et fait dépendre un cœur né pour donner des lois,
Du besoin de l'État, et non pas de son choix.
Daignez-en à ma flamme épargner le supplice,
Vos conseils peuvent tout contre cette injustice;
Et quoi qu'à l'empereur vous vouliez inspirer,
Il vous estime trop pour n'y pas déférer.

MAXIMIAN.

Depuis que Constantin en épousant ma fille,
A remis, malgré moi, le trône en ma famille,
Pour soutenir un rang que l'on m'a vu quitter,
Il a cru presque en tout me devoir consulter :
Mais l'éclat des grandeurs qu'il destine à Sévère,
De sa sœur avec lui rend l'hymen nécessaire;
Et dans ce grand projet on doit peu s'étonner
S'il lui prescrit un choix qui la doit couronner.
C'est par là qu'ayant su l'amour qui vous engage,
J'ai du trône à Sévère envié l'avantage,
Et combattu longtemps ce partage inégal,
Dont l'injustice accable un illustre rival;
Mais la Gaule soumise emporte la balance,
Constantin donne tout à la reconnaissance;

Et, dans ce qu'il prépare, il ne peut endurer
Le vif ressentiment qui vous fait murmurer.
Il le sait, et pour vous sa colère est à craindre.

LICINE.

L'amour qu'on désespère a-t-il à se contraindre?
Et, si malgré Constance on engage sa foi,
Suis-je en état, hélas! de répondre de moi?
Encore un coup, seigneur, permettez-moi l'audace
Qui force mon amour à vous demander grâce.
Il aspire à des droits qu'on cherche à violer;
Et ma foi...

SCÈNE II

MAXIMIAN, LICINE, MAXIME, MARTIAN.

MAXIME, *à Licine.*

L'empereur demande à vous parler.

LICINE.

A moi, Maxime?

MAXIME.

A vous, seigneur, son ordre presse.

MAXIMIAN, *à Licine.*

Ménagez son courroux avec un peu d'adresse;
Quand vous l'aurez quitté, j'aurai soin de le voir.

LICINE.

Enfin, c'est de vous seul que dépend mon espoir.

SCÈNE III

MAXIMIAN, MARTIAN.

MAXIMIAN.

Hé bien, cher Martian, que faut-il que j'espère?
Dans quels secrets transports as-tu trouvé Sévère?
Licine est mécontent; et si j'en puis juger,
La princesse offre assez de quoi nous l'engager,
Son hymen résolu tient son âme alarmée;
Mais, comme enfin Sévère est maître de l'armée,
Qu'en vain, sans son appui, j'ose me découvrir,
Avant toute autre chose, il faut nous l'acquérir.

MARTIAN.

Vous le ferez sans peine, et la secrète rage
Où la perte de Fauste abîme son courage,
D'une douleur si forte arme son désespoir,
Qu'il n'est plus en état d'écouter son devoir.
Aussi, pour lui, seigneur, la disgrâce est cruelle;
Il aime votre fille, il se fait aimer d'elle,
Vous approuvez sa flamme, il part, et trouve enfin
Qu'elle est, à son retour, femme de Constantin.
Je viens de le quitter comme frappé du foudre.
Il brûle de la voir, et tremble à s'y résoudre;
Et l'amas des lauriers dont il revient couvert,
N'a rien qu'il considère auprès de ce qu'il perd.

MAXIMIAN.

Prenons donc à nos vœux un temps si favorable,
Pressons adroitement la douleur qui l'accable,
Et l'aigrissons si bien qu'il se laisse flatter
De voir ma fille à lui, s'il ose l'accepter.
Par moi de son hymen ayant reçu parole,
Montrons-lui qu'en effet c'est son bien qu'on lui vole,
Et que jamais l'amour n'échauffa son désir,
Si, quand il le retrouve, il craint de s'en saisir.
Un amant qu'en secret le désespoir anime,
Vient insensiblement sur le penchant du crime,
Ébloui d'un faux jour, il aime à s'y placer,
Et, pour peu qu'on l'y pousse, il s'y laisse glisser.

MARTIAN.

C'est ce qu'attend Sévère, et puisque l'entreprise
N'est qu'un projet mal sûr à moins qu'il l'autorise,
Ménagez un traité dont l'accord résolu
Vous acquiert sur l'armée un pouvoir absolu.
Quand à nous seconder vous l'aurez su réduire,
Licine sera moins en état de nous nuire.
Les conjurés sont prêts, et, perdant Constantin,
Aspirent chaque jour à changer de destin.
J'ai peine à retenir l'ardeur qui les emporte.

MAXIMIAN.

Et toujours cette ardeur est également forte?

MARTIAN.

Quand quelque lâche entr'eux se pourrait déguiser,
Vous êtes à couvert de ce qu'il peut oser.
Impatients du chef que je leur fais attendre,
Leur soupçon jusqu'à vous est bien loin de s'étendre.
Puisque, pour l'empêcher, j'ai soutenu d'abord
Qu'à notre sûreté nous devions votre mort.
C'est ce qu'à notre chef on doit laisser résoudre;
Et quand sur Constantin on lancera la foudre,
Vous êtes en pouvoir, après ce vain discours,
De sauver votre gloire en vous cachant toujours;
Lui mort, la brigue est forte à vous choisir pour maî-[tre.

MAXIMIAN.

Non, Sévère a moins lieu de se faire connaître;
Et si nos mécontents, par un secret appui,
Ont besoin pour agir d'être assurés de lui,
Il faut, dans le dessein qui me fait entreprendre,
Cacher à d'autres yeux la part qu'il voudra prendre.
Fauste étant le seul prix qui le puisse attirer,
Si le crime est connu, que peut-il espérer?
Croira-t-il de sa mort que le sachant coupable,
L'assassin d'un époux lui soit jamais aimable?
Et si ce doux espoir ne flatte ses souhaits,
Voudra-t-il embrasser d'inutiles forfaits?
Pour moi, qui me cachant hasarde toute chose,
Je ne refuse point d'avouer ce que j'ose.
Tout mon but est le trône, et, pour y parvenir,
Les chemins les plus sûrs me plaisent à tenir.
Ne dis point que l'éclat à ma gloire est contraire,
Ce scrupule n'est bon qu'à quelque âme vulgaire;
Et, pour te l'arracher, souviens-toi, Martian,
Qu'en moi, qu'en me servant tu sers Maximian.
Si j'ai de l'avenir à craindre quelque blâme,
C'est qu'un indigne exemple ait pu trop sur mon âme.
Quand Dioclétian m'inspira le dessein
De quitter comme lui le pouvoir souverain,
Séduit par ses conseils j'abandonnai l'empire;
Et quand à leur faiblesse on m'a trop vu souscrire
Le crime sera beau, s'il peut me racheter

La honteuse vertu qui me le fit quitter.
C'est sur ce grand projet, c'est sur cette espérance
Que j'ai de Constantin souhaité l'alliance,
Afin que par ces nœuds mon pouvoir augmenté
M'offrît à l'immoler plus de facilité.
Ne différons donc plus puisqu'il faut entreprendre,
La couronne est à moi, cherchons à la reprendre;
Et, par de grands effets, hâtons-nous d'enseigner
Qu'on doit nommer vertu tout ce qui fait régner.

MARTIAN.

L'hymen où pour Sévère on veut forcer Constance,
Du succès de nos vœux nous donne l'assurance,
Puisque Licine et lui piqués que l'empereur...

MAXIMIAN.

Par ce nom odieux redouble ma fureur,
Et pour hâter le coup dont tu vois la menace,
Fais-moi voir, Martian, qu'un autre est en ma place.
Je sais bien qu'aujourd'hui, quoi que j'ose vouloir,
C'est à mes seuls désirs à régler mon pouvoir,
Que par eux, à mon choix, j'ordonne de l'empire;
Mais Constantin le souffre, et pourrait s'en dédire;
Et c'est pour un grand cœur une trop dure loi,
De tenir ce qu'il peut d'un autre que de soi.
Il trouve, quoiqu'enfin tout cède à sa puissance,
Je ne sais quelle horreur dans cette dépendance;
Et la plus absolue est pour lui sans appas,
Quand il songe qu'il règne et peut ne régner pas.
Surtout, l'essai du trône enfle trop un courage,
Pour lui laisser souffrir ce honteux esclavage;
Et, pour qui l'a su faire, il est injurieux
De ne pas oser tout pour ne céder qu'aux dieux.
C'est un affront pour lui d'avoir plus qu'eux à crain-[dre;
Et pour monter au faîte où l'on voudrait atteindre,
Lorsque dans le seul crime on trouve du secours,
Je ne sais s'il est beau de les craindre toujours.
Quoi qu'il en soit enfin, dans ce grand sacrifice...

MARTIAN.

Seigneur, ne dites rien, voici l'impératrice.

SCÈNE IV

FAUSTE, MAXIMIAN, FLAVIE, MARTIAN.

MAXIMIAN.

Madame, savez-vous que Licine aujourd'hui
Pour fléchir Constantin implore mon appui?
Il adore Constance, et l'hymen de Sévère...

FAUSTE.

Seigneur, sa passion n'a pu si bien se taire,
Qu'au malheur qui la suit son transport n'ait cédé,
Et, pour s'en éclaircir, l'empereur l'a mandé.

MAXIMIAN.

Le coup est assez rude, et Sévère lui-même
Ne pourra, sans douleur, lui ravir ce qu'il aime;
Mais, quoique l'un et l'autre aient droit d'en soupi-[rer,
Ici vos intérêts se doivent préférer;
Je vous les ai fait voir, et de quelle importance
Pour vous avec Sévère était cette alliance;
Constantin l'a conclue, et, pour la terminer,
Vous savez quels conseils vous avez à donner.

SCÈNE V

FAUSTE, FLAVIE.

FAUSTE.

Ah! Funestes conseils, dont la rigueur extrême
Me force pour ma gloire à m'immoler moi-même!
Après ce que mon cœur a voulu lui céder,
Faut-il qu'il donne encor ce qu'il n'ose garder?

FLAVIE.

Quoi, parmi tant d'honneurs, et de pompe et de gloi-[re,
Vous conservez, madame, une humeur sombre et [noire,
Et pour vaincre l'ennui qui traverse vos jours,
Le rang d'impératrice est un faible secours?

FAUSTE.

S'il assure à mon sort la gloire la plus haute,
Qui me rendra le bien que cette gloire m'ôte?
Dieux!

FLAVIE.

Vous n'achevez point?

FAUSTE.

Si pour Sévère...

FLAVIE.

Hé bien?

FAUSTE.

Je t'en dis trop, hélas!

FLAVIE.

Mais vous ne dites rien?

FAUSTE.

Après ce nom fatal que ma douleur attire,
Soupirer et me taire, est-ce ne te rien dire?
Et puis-je expliquer mieux qu'en secret trop charmé,
Si Sévère m'aima, Sévère fut aimé?
Dans l'estime où pour lui je surprenais mon âme,
Maximian, mon père, autorisa sa flamme;
Et je n'eus pas de peine à céder au pouvoir
Qui d'un penchant si doux me faisait un devoir.
Ainsi, ce pur amour, dont j'ai tu la naissance,
Éclata sur l'appui de mon obéissance;
Et contrainte à des vœux qui n'osaient s'exprimer,
Je vis avec plaisir qu'on m'ordonnât d'aimer.
Mais, las! Cette douceur me fut bientôt amère,
Quand pour donner la Gaule on fit choix de Sévère.
Général de l'armée, il adore un emploi
Où son bras le rendra moins indigne de moi;
De ma main en partant il reçoit l'assurance.
Vois par là quels malheurs ont suivi son absence.
Constantin à me voir trouve un charme pressant,
Il m'offre place au trône, et mon père y consent;
J'oppose en vain ma foi par son ordre donnée;
Son pouvoir me condamne à ce triste hyménée.
J'obéis, il s'achève, on trahit mon amour;
Cependant aujourd'hui Sévère est de retour;
Et, pour comble de maux, ma gloire m'intéresse

A conseiller pour lui l'hymen de la princesse.
Mais, dieux !

FLAVIE.

Il vient ici, madame, songez bien...

FAUSTE.

Hélas! Quand on perd tout, peut-on songer à rien?

SCÈNE VI

FAUSTE, SÉVÈRE, FLAVIE.

FAUSTE.

Quel dessein vous engage à rechercher ma vue?
Est-ce trop peu pour moi du tourment qui me tue;
Et, quand à sa rigueur je n'ai pu m'arracher,
Venez-vous pour m'en plaindre, ou me le reprocher?

SÉVÈRE.

Madame, pour commettre une telle injustice,
Je dois trop de respect à mon impératrice.
Elle est digne du choix qui la rend ce qu'elle est,
Je le suis de la mort dont j'ai reçu l'arrêt;
Et si de mes regards la langueur indiscrète
Lui fait de ma disgrâce une plainte secrète,
Le pressant désespoir qu'ici je viens aigrir,
Ne lui laissera pas longtemps à la souffrir.

FAUSTE.

Que, Sévère m'offense, et que, malgré son zèle,
La plainte qu'il étouffe en est une cruelle!
Ne la contraignez point, et, pour vous soulager,
Dites que pour un trône il est beau de changer.
Dites que son éclat m'ayant l'âme charmée,
Votre perte à ce prix ne m'a point alarmée,
Que j'ai couru moi-même à l'infidélité;
Le reproche est bien juste, et j'ai tout mérité.

SÉVÈRE.

Quand le ciel vous élève au rang le plus insigne,
Est-ce vous offenser que vous en trouver digne?
Je l'ai dit, et les dieux me sont ici témoins
Si j'ai cru que pour vous ils pussent faire moins;
Mais les transports affreux où, sans cesse, m'expose
Des honneurs qu'on vous rend la déplorable cause,
Sont des maux que peut-être, adorant vos appas,
Pour prix de mon amour je ne méritais pas.
Mon cœur ne peut s'offrir cette funeste image
Sans en trembler d'horreur, sans en frémir de rage.
J'aime, on veut que j'espère, et, par un coup fatal,
Je vois tout ce que j'aime au pouvoir d'un rival,
Mon malheur fait sa gloire, il triomphe; ah! madame,
Avez-vous bien conçu ce tourment dans mon âme,
Et, si son triste excès semble vous étonner,
L'avez-vous pu comprendre, et m'y voir condamner?

FAUSTE.

Oui, je l'ai pu, Sévère, et prête à m'y contraindre,
J'ai vu ces maux affreux qui vous rendent à plaindre,
De votre amour trahi j'ai vu le désespoir,
J'en ai vu tout l'excès, mais j'ai vu mon devoir;
Et quelques durs malheurs où ce devoir me livre,
Je n'ai pu balancer un moment à le suivre.
Non qu'à ses tristes lois on m'ait vue obéir,
Qu'il n'en ait à mon cœur coûté plus d'un soupir.
Comme vous en teniez la conquête assez chère,
Il en fit votre bien par l'ordre de mon père;
Et peut-être jamais il ne l'eût retiré,
Si pour vous l'arracher il ne l'eût déchiré.
Vous en voyez l'effet dans ce désordre d'âme
Qui suit le souvenir d'une si belle flamme;
Et le trouble où je suis est un aveu secret,
Que réduit à vous perdre, il vous perd à regret.

SÉVÈRE.

Triste soulagement dans un mal sans remède!
Votre cœur est un bien que mon amour possède,
Et, quand il me tient lieu de cent trônes offerts,
On me l'ôte à regret, mais enfin je le perds.
Accablé du devoir qui veut qu'on le retire,
Qu'importe qu'il se rende, ou bien qu'on le déchire?
La violence est-elle une plus douce loi,
Et pour me l'arracher en est-il plus à moi?
Non, non, de vos bontés ces preuves obligeantes
Ne font que rendre encor mes douleurs plus pressantes;
Plus votre amour me tient ses charmes découverts,
Plus ma rage s'augmente à voir ce que je perds;
Au lieu de me montrer qu'en un sort si contraire,
Je dois tous mes malheurs au seul ordre d'un père,
Qu'à cet ordre à regret vous avez obéi,
Dites-moi, s'il se peut, que vous m'avez trahi.
Vous montrant insensible à tout ce que j'endure,
Prêtez à ma raison le secours du murmure,
Affectez des mépris dont l'outrageant aveu,
Affaiblissant ma perte, en console mon feu;
Et, puisque le devoir a bien su vous apprendre
A m'arracher ce cœur où j'eus droit de prétendre,
Partout ce que la haine a de plus obstiné,
Arrachez-moi l'amour que vous m'avez donné.
Mais que dis-je? Les maux à qui ma vertu cède
Égalent-ils l'horreur d'un si cruel remède?
Puisqu'enfin votre cœur en daigne soupirer,
Laissez-les-moi, ces maux, je veux les adorer.
Au repos le plus doux j'en préfère la peine,
Si pour la voir finir il me faut votre haine;
Vos mépris combleraient les rigueurs de mon sort,
Madame, pardonnez à ce confus transport,
Je cède, et me dérobe à l'erreur qui m'abuse;
Je veux et ne veux pas, je demande et refuse,
Je trouve un nouveau mal où je crois voir un bien;
Mais, hélas! en est-il pour qui n'espère rien?

FAUSTE.

Oui, Sévère, il en est; et, quoiqu'en apparence
Vous puissiez dans vos maux garder peu d'espérance,
Le temps et la raison où l'on doit recourir,
Sauront vous assurer les moyens d'en guérir.

SÉVÈRE.

Ainsi, cette raison à votre aide appelée,
D'un si beau feu trahi vous aura consolée,
Et ce qu'en votre cœur l'amour avait tracé,
N'a plus rien que déjà le temps n'ait effacé?

FAUSTE.

C'est ce qu'ils ont dû faire, et, quoi qu'ils me proposent,

Si mes sens révoltés à leur secours s'opposent,
Mon cœur se contiendra si bien à le cacher,
Qu'à peine aurai-je droit de me le reprocher.

SÉVÈRE.

Quoi, si de mes malheurs quelquefois il soupire,
M'envier la douceur de vous l'entendre dire;
Pourquoi me refuser cet innocent aveu?
Vous coûterait-il tant pour me donner si peu?

FAUSTE.

Trop, puisqu'il n'est pas tel que vous le voulez croi- [re.

SÉVÈRE.

Qu'a-t-il de condamnable?

FAUSTE.

Il hasarde ma gloire.

SÉVÈRE.

Par ce feu, ce beau feu qu'honora votre foi?

FAUSTE.

Je l'étouffe pour elle, étouffez-le pour moi.

SÉVÈRE.

C'est à quoi, sans effort, vous savez vous contraindre?

FAUSTE.

Mon devoir l'alluma, mon devoir sait l'éteindre.

SÉVÈRE.

Qu'il l'éteint bien plus tôt qu'il ne fût allumé!
Et vous direz encor que vous m'avez aimé?

FAUSTE.

Adieu, Sévère, adieu. Quelque effort que je fasse,
Je sens que, malgré moi, ma vertu s'embarrasse;
Non que de la victoire elle ait lieu de douter,
Mais c'est l'acheter trop que de la disputer.

SÉVÈRE.

Quoi, vous m'abandonnez? Ah! Divine princesse,
Avec tant de vertu craignez-vous ma faiblesse?
Craignez-vous un amour dont le triste entretien,
Dans tout son désespoir, ne vous impute rien?
Constantin eut pour soi l'autorité d'un père,
Vous avez obéi, vous avez dû le faire;
Quelque reste d'amour semble vous alarmer,
Je n'y résiste point, il faut cesser d'aimer;
N'aimez plus, j'y consens, mais souffrez qu'à ma [rage
Vos regards...

FAUSTE.

Je ne puis écouter davantage, [voir,
Vos plaintes sur mon cœur prennent trop de pou-
Et, plus je vous entends, moins je sais mon devoir.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

CONSTANTIN, MAXIME.

CONSTANTIN.

Je l'avais bien prévu, que cette résistance
Venait d'un feu secret qui plaît trop à Constance;
Sans mon ordre en son cœur ce feu s'est allumé,
Et si Licine l'aime, il n'est pas moins aimé.
Je viens de lui parler, et l'ai trop su connaître.

MAXIME.

Sa passion toujours affectait de paraître;
Mais jusqu'ici, seigneur, rien n'avait fait juger
Que pour lui la princesse eût voulu s'engager;
Et s'il faut qu'en secret Licine ait pu lui plaire,
De l'espoir de sa main on flatte en vain Sévère,
L'amour soutient longtemps la gloire de son choix.

CONSTANTIN.

Mais je suis sur le trône, et j'en connais les droits.

MAXIME.

N'en croyez point l'aigreur qui vous parle contre elle;
Licine, est un sujet grand, illustre, fidèle,
Et je ne vois enfin Sévère à préférer
Que par l'auguste rang qu'on lui fait espérer.

CONSTANTIN.

Du titre de César je fais sa récompense;
Mais sais-tu que pour lui je fais moins qu'on ne pense,
Et que l'éclat du rang où ma faveur le met
De mon ingratitude est le honteux effet?
Jaloux de la vertu dont le charme l'inspire,
Pour m'ôter un rival je partage l'empire;
Et m'empresserais moins à le faire régner,
Si je n'en acquérais le droit de l'éloigner.
Il soupirait pour Fauste, et jamais l'espérance
N'avait d'un plus beau feu soutenu la constance,
Quand la guerre allumée armant pour moi son bras,
Le plonge en des malheurs qu'il ne prévoyait pas.
Tandis que sa valeur soutient mon diadème,
Mon hymen résolu lui vole ce qu'il aime;
Fauste cède, mais, las! son chagrin fait trop voir
Que son obéissance est due à son devoir. [ploie,
Quelque effort, quelques soins que mon adresse em-
La couronne est trop peu pour lui rendre sa joie;
Par là juge à quel point s'alarme mon amour
Quand je vois aujourd'hui Sévère de retour;
Non que ce feu secret qu'il a peine à contraindre,
Offre à ma jalousie aucun sujet de craindre,
Quelque trouble en son cœur qu'il ait droit de jeter,
Fauste a trop de vertu pour m'en inquiéter,
Elle en triomphera; mais enfin, je prends garde
Que ce cœur est un bien que ce trouble hasarde,
Et qu'à le voir souvent, quoi que puisse sa foi,
Il est bien malaisé qu'il n'en soit moins à moi.
Tu sais que je l'adore, et que son hyménée
Tenait de tous mes vœux l'avidité bornée;
Mais je ne puis souffrir que, dans des nœuds si doux,
L'amant n'ait point de part au bonheur de l'époux.
Sans cesse à mon repos ce dur chagrin s'oppose,
La douceur de l'effet se corrompt par sa cause;
Et mon cœur que confond ce juste désespoir,
En faveur de l'amour est jaloux du devoir.
Ne t'étonne donc plus du choix que j'ai su faire;
En couronnant ma sœur, il engage Sévère,
Et, par ce prompt hymen, l'oblige d'étouffer
Un amour dont lui seul a droit de triompher.
Outre qu'avecque lui partageant ma puissance

Je l'éloigne des lieux où je crains sa présence,
Et le faisant régner où je ne serai pas,
J'empêche... Mais Constance adresse ici ses pas,
Sachons ses sentiments.

SCÈNE II

CONSTANTIN, CONSTANCE, MAXIME, LUCIE.

CONSTANTIN.

Ma sœur, j'ai peine à croire
Un bruit sourd que l'envie oppose à votre gloire.
Quand par ce que je dois aux tendresses du sang
Je veux vous élever à l'éclat de mon rang, [re,
J'apprends que vous souffrant un indiscret murmu-
Ces marques de bontés vous tiennent lieu d'injure,
Et que vous dédaignez dans le choix d'un époux
Celui que l'amitié m'a fait faire pour vous.
Sévère aura peut-être assez de déférence
Pour forcer, par respect, ses désirs au silence;
Mais, si trop de fierté tient les vôtres séduits,
Sachant ce que je veux, craignez ce que je puis.

CONSTANCE.

Ces soins de m'élever à la grandeur suprême,
Sont, sans doute, l'effet d'une tendresse extrême;
Et les profonds respects qui vous marquent ma foi
Ne sauraient m'acquitter de ce que je vous doi:
Mais, de quelque fierté que je sois soupçonnée,
Je réponds mal, seigneur, au sang dont je suis née,
Si je ne tiens le trône un bonheur imparfait,
Quand la menace est jointe à l'offre qu'on m'en fait.
Quelque éclatant qu'il soit, forcer d'y prendre place,
C'est m'imposer un joug, et non pas faire grâce;
Et, pour m'y donner part, l'hymen qu'on me prescrit
Me l'asservit bien moins qu'il ne m'assujettit.
Dans les droits que pour lui l'on veut que j'aban-
[donne,
Bien loin qu'il soit à moi, c'est à lui qu'on me donne:
Et mon ambition s'en laisse en vain flatter,
Si mon cœur est le prix dont je dois l'acheter.

CONSTANTIN.

Ce prix est-il si haut, que tout couvert de gloire,
Tout brillant de l'éclat d'une illustre victoire,
Sévère à trop d'orgueil semble s'abandonner,
S'il en reçoit l'espoir que je lui fais donner?

CONSTANCE.

Sévère a des vertus dignes de sa naissance,
Mais mon cœur est jaloux de son indépendance,
Et, quoi que mon devoir ait d'empire sur lui,
Il dédaigne d'aimer par les ordres d'autrui.

CONSTANTIN.

Dites, dites plutôt que ce cœur téméraire
Pour se donner ailleurs se refuse à Sévère,
Et qu'à des feux secrets prêtant trop de soutien,
Votre choix pour aimer a prévenu le mien.
Licine vous adore, et l'ardeur qui l'enflamme
N'a pu frapper vos yeux sans pénétrer votre âme.
Mais, flattant des soupirs sans mon ordre écoutés,
Avez-vous oublié de quel sang vous sortez?
Celles de votre rang à qui la gloire est chère,
Hors le bien de l'État, n'ont point de choix à faire,
Et, quelque passion qui les puisse aveugler,
Un si noble intérêt la doit toujours régler.

CONSTANCE.

Je sais que plus le rang approche des couronnes
Plus sa fière grandeur asservit nos personnes,
Mais je ne sais pas moins quel injuste attentat
Font souvent sur nos cœurs ces maximes d'État;
Non que vous devant tout, le mien les examine,
C'est sans aveuglement que j'estime Licine;
Et son amour n'a rien qui me puisse ébranler,
Sitôt qu'à votre gloire il faudra l'immoler;
Mais je puis à vos vœux me rendre un peu contraire,
Quand votre seul dessein est d'élever Sévère;
Et je ne dois point tant au soin de sa grandeur...

CONSTANTIN.

Hé bien, pour cet hymen je fais voir trop d'ardeur;
L'État en peut tenir les droits illégitimes,
Mais ce n'est pas à vous d'en régler les maximes;
Et quoique votre orgueil ait peine à se trahir,
Qui ne sait point aimer doit savoir obéir.
Qu'à son gré d'un sujet votre mépris décide,
Il suffit qu'à ce choix ma volonté préside,
Et, pour ôter tout lieu d'obstacles superflus,
Licine me sera garant de vos refus.
C'est lui dont l'intérêt, trop puissant sur votre âme,
A la rébellion engage votre flamme;
C'est lui, qui contre moi vous la fait soutenir,
Et c'est lui seul aussi que j'en saurai punir.
Il est en votre choix d'arrêter ma colère,
Mais tremblez pour sa tête, ou songez à me plaire.
Je vous laisse en résoudre. Adieu.

SCÈNE III

CONSTANCE, LUCIE.

CONSTANCE.

Qui l'eût pensé,
Qu'à tant de tyrannie il se fût dispensé,
Qu'il eût prêté la main au coup qui m'assassine?

LUCIE.

J'en soupire pour vous et tremble pour Licine;
Et si de ce revers votre cœur combattu
N'en trouvait le remède en sa propre vertu...

CONSTANCE.

Quel remède, Lucie, et qu'il a d'amertume,
Quand l'amour est un feu que le mérite allume,
Et que le cœur atteint d'un si charmant poison
Obtient pour lui céder l'appui de la raison!
Non qu'enfin la vertu n'en soit toujours maîtresse,
Mais quand à l'étouffer le devoir s'intéresse,
C'est un combat affreux dont la triste rigueur,
Du malheur du vaincu fait gémir le vainqueur.
Timide à triompher, puni par sa victoire,
Il soupire du coup qui l'immole à sa gloire;
En tyran, malgré lui, de ses plus chers souhaits,
S'il osait ne pas vaincre, il ne vaincrait jamais.

LUCIE.

J'ose encor me flatter d'un succès plus propice,
S'il est vrai que Sévère aime l'impératrice,
L'empereur s'en alarme, et, sur un tel souci,
S'armant contre Licine, on dit... Mais le voici.

SCÈNE IV

CONSTANCE, LICINE, LUCIE.

LICINE.

Dans l'état déplorable où me réduit l'envie,
adame, qu'avez-vous résolu de ma vie?
out conspire à ma perte, et je vois l'empereur
u coup le plus cruel me préparer l'horreur.
is quoi que de mon sort puisse ordonner sa haine,
ous en êtes toujours arbitre souveraine;
toute la rigueur des destins irrités
peut rien contre moi, si vous n'y consentez.

CONSTANCE.

pour vous en secret mon cœur toujours propice,
ffit de leur courroux à rompre l'injustice,
elques maux qui sur vous semblent prêts d'écla- [ter,
ous me connaissez trop pour en rien redouter;
attendez rien de plus, j'ai cru pouvoir sans crime
ous souffrir d'aspirer à toute mon estime,
n'ai point balancé d'approuver un amour
'aux yeux de l'empereur vous osiez mettre au jour.
éclat qu'il lui souffrait flattant votre espérance,
ntre un doute importun me servait d'assurance;
mes désirs trop prompts aidant à me trahir,
crus que vous aimer ce n'était qu'obéir.
is enfin, aujourd'hui que cette erreur bannie
isse de mon devoir agir la tyrannie,
ntrainte à m'y soumettre, en de pareils ennuis,
ire des vœux pour vous c'est tout ce que je puis.
sais que votre amour qu'un cruel ordre alarme,
un si faible secours dédaignera le charme;
ais, si c'est peu pour lui, dans ce que je me doi
ut-être avouerez-vous que c'est beaucoup pour [moi.

LICINE.

i, c'est beaucoup, madame, et d'un sort si funeste
e coup doit m'être doux si cet espoir me reste.
uel remède à des maux si rudes, si pressants,
ue de les soulager par des vœux impuissants!
on, non, puisque je vois votre amour trop crédule,
un pareil sentiment se former un scrupule,
'il s'abandonne entier à ce cruel devoir;
i cherche à triompher de tout mon désespoir:
e vous reprochez point d'avoir été facile
usques à m'accorder un souhait inutile;
Consentez à ma perte, et purgez votre foi
De l'indigne pitié qui vous parle pour moi.
Ce cœur dont votre amour faisait toute la gloire,
Ne vaut pas qu'un soupir souille votre victoire;
Et vous laisseriez voir un courage abattu
Si vous n'étiez cruelle à force de vertu.

CONSTANCE.

J'excuse des transports qui, trop prompts à paraître,
Suivent l'aveuglement du feu qui les fait naître;
Mais, si par la raison il se laisse éclairer
Vous n'aurez pas longtemps sujet de murmurer.
Voyez ce que je suis, et ce que l'on m'ordonne,
Au choix qu'on me prescrit ma gloire m'abandonne,
Contre vous, contre moi, tout conspire à s'armer,
Dans ces extrémités que puis-je faire?

LICINE.

Aimer.
Que sans cesse on oppose obstacles sur obstacles,
L'amour pour les braver est fertile en miracles,
Des plus rudes assauts sans peine il vient à bout;
Et, pourvu que l'on aime, on triomphe de tout.

CONSTANCE.

Quoi que vous en croyiez, tout ce que je puis faire
C'est d'oser expliquer ma contrainte à Sévère,
D'obtenir son refus pour prétexte du mien;
Mais, après cet effort, ne me demandez rien.

LICINE.

Quoi, si l'ambition l'oblige à se défendre
De céder à ma foi ce qu'elle osait attendre,
Cette fière vertu que vous mettez au jour,
Fera de votre cœur le prix de son amour?

CONSTANCE.

Jugez-en par mon rang qui vous force à le croire,
Plus il est élevé, plus je dois à ma gloire;
Et je souffrirai moins à la laisser agir,
Qu'à jouir d'un bonheur dont j'aurais à rougir.

LICINE.

Ainsi, vous l'aimerez si le devoir l'ordonne?
A quels cruels tourments cet aveu m'abandonne!
Ce serait donc trop peu pour remplir ce devoir
Que vous fissiez alors effort à le vouloir?
Il faut pousser plus loin votre rigueur extrême,
Et pour lui, contre moi, répondre de vous-même.
Non, non, n'opposez plus à mon ennui secret
Le charme injurieux de me perdre à regret.
Quand la vertu demande un si dur sacrifice,
On peut bien souhaiter que le cœur obéisse,
S'efforcer d'en bannir ce qui peut l'enflammer;
Mais, qui croit le pouvoir n'a su jamais aimer.
Ce prompt dégagement, un peu trop volontaire,
Du vrai, du vif amour dément le caractère;
Et c'est aimer bien peu, qu'être sûr d'un secours
Qui nous mette en pouvoir de n'aimer pas toujours.

CONSTANCE.

Quoique le trop de zèle où pour vous je m'engage,
D'un reproche pareil dût m'épargner l'outrage,
Je ne déguise point qu'en cette extrémité
Il me serait bien doux de l'avoir mérité.
A ma triste raison mon âme plus soumise,
De mes sens révoltés préviendrait la surprise,
Et leur rébellion, par un indigne éclat,
Ne me coûterait pas la honte du combat.

LICINE.

Que de vertu, madame, et que je suis à plaindre,
Puisqu'à tant d'injustice elle peut vous contraindre,
Qu'il faille me haïr jusqu'à vous opposer
Au regret de la mort que vous m'allez causer.

Pour moi, qu'un sang plus bas, et ma triste disgrâce
Semblent autoriser d'avoir l'âme plus basse,
Je ne me défends point de tous les mouvements
Qu'une aveugle fureur met au cœur des amants;
N'ayant qu'elle en mon mal à choisir pour remède,
Il n'est rien que je n'ose avant que je vous cède;
Et j'aurai lieu peut-être, en ce revers fatal,
De rendre mon malheur funeste à mon rival.
Mais je le vois, madame, agréez ma retraite,
Sa présence fait peine à mon âme inquiète;
Et je craindrais enfin de ne pouvoir calmer
Les transports violents qu'elle a droit d'animer.

SCÈNE V

CONSTANCE, SÉVÈRE, LUCIE.

CONSTANCE.

J'aspirais à vous voir, Sévère, et ce mérite
Dont le brillant éclat pour vous me sollicite,
M'oblige à prendre part aux surprenants exploits
Qui du trône aujourd'hui vous acquièrent les droits.
Pour payer ce qu'on doit à votre grand courage,
L'empereur avec vous en résout le partage.
Il fait plus, et c'est peu que de vous couronner,
Si ma main n'est un prix qu'il me force à donner.
J'obéirai, sans doute, et quoi qu'il en arrive,
Mon fier devoir tiendra ma volonté captive;
Mais s'il faut, pour répondre à cet ordre inhumain,
Joindre le don du cœur à celui de la main,
Comme je me connais hors d'état de le faire,
Je vous estime trop pour vouloir vous le taire.
C'est à vous là-dessus à régler vos desseins,
Mon bonheur, mon repos, tout est entre vos mains.
Peut-être qu'il serait d'une âme magnanime
De ne pas abuser d'un devoir qui m'opprime;
Mais vous vous connaissez, et jamais on n'eut droit
D'exciter un grand cœur à faire ce qu'il doit.

SÉVÈRE.

Madame...

CONSTANCE.

Adieu. C'est trop, Maximian s'avance.
Je vous ai répondu de mon obéissance;
Et sûr à votre choix du nom de mon époux, [vous.
Vous m'apprendrez vous-même à bien juger de

SCÈNE VI

MAXIMIAN, SÉVÈRE.

MAXIMIAN.

Quoi, pousser des soupirs en quittant la princesse?

SÉVÈRE.

Ah! Seigneur, épargnez la douleur qui me presse.
Je ne vous parle point en amant outragé
De l'abîme de maux où vous m'avez plongé.
C'était à mon orgueil un attentat insigne
D'écouter un espoir dont je n'étais pas digne.
Le rang d'impératrice, et l'éclat qui le suit,
Valent bien la disgrâce où je me vois réduit;
Mais, si quelque pitié pour moi vous intéresse,
Sauvez-moi d'un refus honteux à la princesse,
Prévenez un éclat où je suis résolu.
J'aime, seigneur, hélas! vous l'avez bien voulu,
Et quoique sans espoir l'amour soit un supplice,
Puisque c'est mon seul bien, souffrez que j'en jouis- [se,
Par un hymen illustre on tente en vain ma foi,
En vain on veut qu'un trône ait des charmes pour [moi;
C'est un surcroît de rage à ma douleur extrême,
Je ne veux que mourir aux yeux de ce que j'aime,
Lui soumettre mes jours, et les abandonner
A la triste langueur qui les doit terminer.

MAXIMIAN.

Quoi, Sévère, il se peut que le sort qui t'outrage
Te fasse des malheurs plus grands que ton courage!
Apprends, apprends les miens, et pour sortir d'er- [reur,
Vois comme la fortune accable un empereur.
Si j'osais la braver, en dédaignant l'empire,
A son tour, contre moi, je vois qu'elle conspire.
En vain auprès d'un fils des Romains adoré,
Je crois jouir du calme où j'avais aspiré;
Redoutant mes conseils, ce fils, l'ingrat Maxence,
Par mon éloignement affermit sa puissance;
On me bannit de Rome, et tel est mon destin,
Qu'il me faut rechercher l'appui de Constantin.
Contre sa tyrannie il m'offre un sûr asile;
Et quand auprès de lui je me crois tout facile,
Loin d'obtenir pour toi l'aveu de ton amour,
J'apprends quel intérêt t'éloigne de sa cour.
Devenu ton rival, il veut que ton absence
Laisse dans ses projets agir sa violence,
Et tout ce qu'à ton feu l'honneur me fait devoir,
Est forcé de céder à son lâche pouvoir.
Ainsi, plus le tyran que l'époux de ma fille,
Il usurpe mes droits jusque sur ma famille;
Et mes vœux par contrainte à ses ordres soumis,
Sont l'effet du repos que je m'étais promis.

SÉVÈRE.

C'est trop, seigneur, c'est trop, tant de bonté m'ac-
Le destin a rendu ma perte irréparable; [cable,
Mais l'intérêt de Fauste étant à préférer,
Quand il la met au trône, en dois-je murmurer?
Non, il lui fait justice, et pourvu qu'on s'oppose
A l'hymen où pour moi l'empereur se dispose,
Qu'on ne me force point à l'éclatant refus...

MAXIMIAN.

Et si je te disais que je veux faire plus!
J'ai besoin seulement de trouver dans Sévère
Cette fermeté d'âme aux héros ordinaire,
Elle aide à repousser le sort le plus affreux;
Et, si tu l'as enfin, tu n'es plus malheureux.

SÉVÈRE.

Ah! Seigneur, pour guérir le mal qui me possède,
La grandeur du courage est un faible remède,
Contre un si rude assaut il n'est point de vertu;
Et qui sait bien aimer...

MAXIMIAN.

Mais enfin aimes-tu?
us un indigne joug Constantin me fait vivre,
ıx plus cruels ennuis sa lâcheté te livre,
r tous deux sa rigueur aime à se découvrir,
suis las d'être esclave, es-tu las de souffrir?

SÉVÈRE.

igneur...

MAXIMIAN.

Explique-toi sans que rien te retienne,
n choix seul peut résoudre ou sa perte ou la mien-
, dans ce que m'inspire une juste fureur, [ne;
st à toi d'ordonner des jours d'un empereur.
ns l'ardeur du repos où sans cesse j'aspire,
m'est dur de songer à reprendre l'empire;
is j'ai le cœur trop haut pour oser me trahir
ques à me soumettre à l'affront d'obéir.
lle était à toi, je t'en donnai parole,
che Constantin malgré moi te la vole,
rannie est prête à lui coûter le jour;
consulté mon cœur, consulte ton amour.

SÉVÈRE.

outer sur un crime...

MAXIMIAN.

Hé quoi, tu t'embarrasses!
s crimes ne sont faits que pour les âmes basses,
i de leur fermeté s'osent trop défier
ur se croire en pouvoir de les justifier.
r ce scrupule en vain tu trembles à résoudre,
'est rien de honteux pour qui s'en peut absoudre;
, quoi qu'on puisse oser, c'est aux faibles esprits,
rougir d'un forfait dont le trône est le prix.
 que les mouvements que je te fais paraître
ndent que ton bras s'arme contre ton maître,
r te laisser la gloire, et contenter tes vœux,
secret, de ta part, est tout ce que je veux.
indrai, comme toi, d'ignorer l'entreprise,
ourvu qu'en effet ton aveu l'autorise,
laissant sans obstacle agir dans le palais,
'en vois guère à craindre au dessein que je fais.
peux tout sur l'armée, et c'est assez te dire,
n vain sans ton appui, par mon ordre on conspi-
ur Fauste à l'amour ton cœur craint d'obéir, [re.
verrai, sans regret, que tu m'oses trahir.
 sort dépend de toi, mais j'ai cet avantage
u moins je me vois sûr de sortir d'esclavage,
que, quelque succès qui suive mon effort,
ure à mes vœux ou le trône, ou la mort.

SÉVÈRE.

désordre où me jette une telle entreprise
souffre point, seigneur, que je vous le déguise;
clate à vos yeux, et je confesse enfin
 la pitié me force à plaindre Constantin.
is qu'en vous trahissant j'expose votre vie
tout ce qui rendrait sa vengeance assouvie;
naissez mieux Sévère, et croyez que ma foi
trop ce qu'il faut rendre à qui fait tout pour moi.

MAXIMIAN.

généreux ami que touche ma disgrâce!
Viens dans mon cabinet savoir ce qui se passe,
Consulter Martian, et résoudre avec lui
Si de quelque autre bras il faut chercher l'appui.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

FAUSTE, SÉVÈRE.

FAUSTE.

Non, c'est vous abuser que de l'oser prétendre,
Il n'est rien que de vous je puisse encore entendre;
Et, dans l'étroit scrupule où m'engage ma foi,
Un second entretien est un crime pour moi.

SÉVÈRE.

Quoi, vous jugez si mal de l'ardeur qui m'anime,
Qu'elle puisse à vos yeux offrir l'ombre d'un crime,
Si ce scrupule a droit de vous inquiéter,
Pour en sortir, madame, il me faut écouter.
Je ne viens point surprendre un reste de tendresse
Qu'à vous faire étouffer le devoir s'intéresse,
Je viens aux dures lois de cet affreux devoir
Immoler ce qu'on cherche à me rendre d'espoir;
Trop content, si je puis vous faire assez connaître,
Que n'étant point heureux, j'étais digne de l'être,
Et que, dans un grand cœur trop justement charmé,
Jamais un si beau feu ne s'était allumé.

FAUSTE.

Ah! Si ce charme a fait le bonheur de ma vie,
C'est là ce qu'aujourd'hui l'honneur veut que j'ou-
Autrefois, je l'avoue, il eût pu m'être doux, [blie;
Mais devant tout mon cœur à l'amour d'un époux...

SÉVÈRE.

Je sais qu'à l'empereur les droits de l'hyménée
En acquièrent la part que vous m'avez donnée,
Qu'à lui seul le devoir vous fait l'assujettir;
Mais l'empereur n'est plus, si j'y veux consentir.

FAUSTE.

On en veut à ses jours?

SÉVÈRE.

Oui, madame, on conspire,
On cherche à lui ravir et le jour et l'empire,
Et, si je tiens secret l'attentat entrepris,
Sans avoir part au crime on me répond du prix.
L'image de sa mort à votre esprit offerte
Ne me montrera point complice de sa perte;
Et dans le coup fatal qu'on veut faire éclater,
Vous plaindrez son malheur sans me rien imputer.
Pour changer de fortune il ne faut que me taire,
Tous mes maux sont finis, on me venge, et j'espère;
Mais, mon cœur succombant à des projets si bas,
Pour les cacher à tous ne me les cache pas.
Si jusqu'au plus haut point ma disgrâce est montée,
Du moins je veux mourir sans l'avoir méritée;

Et j'aurai l'avantage en ce funeste jour,
D'emporter votre estime, en perdant votre amour.

FAUSTE.

En vain à vous l'ôter on voudrait me contraindre,
Mais je n'ai rien à dire où je vois tout à craindre;
Et dans ce qu'à mes yeux le crime offre d'horreur,
Tout l'effort de mes soins se doit à l'empereur.
Montrez-moi promptement la main qui l'assassine,
Parlez, est-ce un effet de l'amour de Licine?
Il murmure, il s'emporte, et, dans son désespoir...

SÉVÈRE.

Non, madame, Licine est ferme en son devoir,
Il ignore le crime, et, loin qu'il l'autorise,
C'est de lui seul qu'on craint obstacle à l'entreprise;
Il est chef de la garde, et peut tout au palais;
Et, comme on en prévoit de dangereux effets,
Ceux qu'à le prévenir la trahison engage,
Pour le rendre suspect vont tout mettre en usage.
C'est à vous d'empêcher qu'ils en viennent à bout,
S'ils font changer la garde, ils sont maîtres de tout,
Et...

FAUSTE.

Mais à l'empereur ont-ils pouvoir de nuire,
Si, sachant l'attentat, nous le pouvons détruire?
Allons lui découvrir le nom des conjurés.

SÉVÈRE.

Le voudrez-vous, hélas! lorsque vous les saurez?
Jusqu'ici Martian a conduit l'entreprise,
Avec Pompilius Straton la favorise,
Lucile, Eutrope, Albin s'en déclarent l'appui,
Mais leur chef...

FAUSTE.

Achevez.

SÉVÈRE.

Le croirez-vous de lui?
Contre un lâche assassin armez votre colère;
Mais, madame, tremblez au nom de votre père;
Pour remonter au trône, et changer de destin,
Maximian...

FAUSTE.

O dieux!

SÉVÈRE.

Veut perdre Constantin.

FAUSTE.

Quoi, c'est lui qui conspire?

SÉVÈRE.

Et, ce qui doit surprendre,
C'est par Martian seul qu'il l'a fait entreprendre.
Sans que les conjurés dont il est le soutien,
Sachent dans ce projet ni son nom ni le mien.

FAUSTE.

On vous trompe, Sévère; et, pour noircir sa gloire,
L'imposture a forgé ce qu'on vous a fait croire.
Maximian ne peut...

SÉVÈRE.

Hélas! Que n'est-il vrai?
Mais de lui seul enfin je tiens ce que je sais.
Feignant qu'un fol espoir avait pu me séduire,
De tout par Martian je me suis fait instruire;
Un père ambitieux veut perdre votre époux,
Et je viens, pour agir, prendre l'ordre de vous.

FAUSTE.

Ah! si ma gloire encor vous avait été chère,
C'est sans m'en consulter que vous le deviez fai
Et ne me pas réduire à l'affreux déplaisir
D'être forcée au choix, et de n'oser choisir.
Quel conseil vous donner, à quel parti me rend
Sans exposer des jours que je devrais défendre,
Sans qu'aux traits du destin les voulant arrach
Il n'en coûte à mon cœur ce qu'il a de plus ch
Si j'ose pour un père écouter la nature,
Mon devoir outragé souffre, tremble, murmur
Et lorsqu'en sa faveur je me laisse émouvoir,
La nature, à son tour, frémit de mon devoir.
Ainsi mon innocence est partout poursuivie,
Je deviens sacrilège à moins que d'être impie;
Et de quelque côté que penchent mes souhaits,
J'y découvre aussitôt le plus noir des forfaits.
J'ai beau haïr les noms d'ingrate et de perfide
Je ne m'en puis sauver que par un parricide;
Et de mes tristes maux l'excès monte à tel poi
Que je commets un crime à n'en commettre p
Je hasarde un époux si je respecte un père,
Il faut me déclarer, on m'y force? Ah, Sévère!
Si dans quelques ennuis j'ai pu vous engager,
Est-ce ainsi qu'un grand cœur se plaît à se veng

SÉVÈRE.

Continuez, madame, et par cette injustice,
D'un amour qui perd tout augmentez le supplic
Si d'un espoir honteux il eût pu se flatter,
Ma vengeance était sûre à vouloir l'accepter.
La mort qu'à l'empereur la trahison apprête,
Faisait cesser l'horreur de vous voir sa conqu
Et me vengeait bien mieux que le pressant en
D'avoir à vous résoudre, ou pour, ou contre l
Mais j'aurais trop par là racheté ma disgrâc
Et vous n'eussiez rien su du coup qui le me
Si, prêt à faire éclat, j'eusse pu l'arrêter,
Sans exposer un sang que je dois respecter.
C'est la source du vôtre; et pour me voir sans p
Vous épargnez un choix dont la rigueur vous g
Vous n'avez qu'à souffrir que j'ose me cacher
Ce qu'exige de vous un intérêt si cher.

FAUSTE.

Non, si mes tristes vœux n'osent rien se perme
Ce choix n'est pas un droit qu'ils puissent vou
C'est à moi d'essayer si j'aurai le pouvoir [me
D'accorder la nature avecque mon devoir.
Pour sortir de l'erreur où mon esprit s'abîme
Détournons le péril sans découvrir le crime,
Quelque pressante ardeur qui force d'attente
On n'entreprendra rien sans vous en consulte
Et d'un si noir complot par vous toujours instr
Je ne perds pas l'espoir d'en prévenir la suite.
Mon cœur aux droits du sang doit garder ce resp
Mais ne me parlez plus de peur d'être suspect
A moins que l'avis presse, et qu'il soit d'importa
Un billet suffira pour notre intelligence.

yez, observez tout ; et si les conjurés
tire un prompt éclat se trouvent préparés,
rs contre le coup que leur rage médite...

SÉVÈRE.

imian paraît, souffrez que je vous quitte,
s ordres que j'attends en régleront le sort.

SCÈNE II

MAXIMIAN, FAUSTE, SÉVÈRE.

MAXIMIAN.

oi, Sévère prend soin d'éviter mon abord,
e fuit, et pour lui ma vue est un supplice?

SÉVÈRE.

présence, seigneur, blesse l'impératrice ;
voyant ce qu'elle est, je sais trop mon devoir
la vouloir contraindre à l'ennui de me voir.

(*Sévère sort.*)

MAXIMIAN.

que austère vertu dont la rigueur vous porte
iter aujourd'hui Sévère de la sorte,
me, vous pourriez, par maxime d'État,
u dure fierté permettre moins d'éclat.
douleur de vous perdre excite assez sa rage
s l'irriter encor par un nouvel outrage.
st des mécontents, vous le poussez à bout ;
qui n'espère rien est capable de tout.

FAUSTE.

! Seigneur, jugez mieux de ce qu'il en faut croire,
pçonnez sa douleur, mais épargnez sa gloire,
quelque désespoir dont il soit combattu,
gnez-le pour sa vie, et non pour sa vertu.

MAXIMIAN.

craindrais moins l'effet, si l'hymen de Constan-
souffrait d'en calmer la juste violence ; [ce
s, pour comble de maux, je vois que l'empereur
tache obstinément à lui donner sa sœur.
rage impatiente en va jusqu'à l'extrême ;
dans l'âpre douleur de perdre ce qu'il aime,
t engager sa flamme aux derniers attentats,
t vouloir l'asservir à ce qu'il n'aime pas.
r mon ordre un des miens doit l'observer sans ces-
is Licine d'ailleurs adore la princesse, [se,
ce qu'en son pouvoir son feu trouve d'appui,
s montre en sa fureur tout à craindre de lui.
palais à son gré c'est lui seul qui dispose,
arde aveuglément suit les lois qu'il impose ;
aloux d'un espoir qu'on le force à quitter,
i qu'il veuille entreprendre, il peut l'exécuter.
ne déguise point que ce péril m'étonne,
time l'empereur, et crains pour sa personne,
a garde changée est l'unique secours
i nous puisse aujourd'hui répondre de ses jours.
est ce qu'il faut de lui que vos conseils obtiennent,
s périls sont légers pour ceux qui les prévien-
[nent :
, dans le moindre lieu de craindre un attentat,
trop de confiance est un crime d'État.

FAUSTE.

Je sais que pour me mettre à couvert de ces crimes
Je ne puis faire mieux que suivre vos maximes,
Et que l'essai du trône a su vous enseigner
Tout ce qu'a de plus sûr le grand art de régner.
Aussi, comme il n'est rien qu'après vous j'examine,
Je veux bien me contraindre à soupçonner Licine ;
Mais, afin que l'affront l'en fasse moins rougir,
C'est sans aucun éclat que je prétends agir.
Pour avoir sûreté que rien ne se hasarde,
Je ferai qu'en secret on observe la garde,
Et vois trop quels périls s'offrent à redouter
Pour laisser les moyens de rien exécuter.

MAXIMIAN.

Mais, malgré tous vos soins, si la garde est la même,
L'empereur est toujours dans un péril extrême ;
Et ceux dont vous aurez le zèle pour appui,
Sans empêcher sa mort, périront avec lui.
Non, non, jamais l'éclat ne fut plus nécessaire,
Licine est trop suspect pour songer à le taire ;
Le voici, remarquez, comme tout interdit,
Dans ses transports secrets lui-même il se trahit.

SCÈNE III

MAXIMIAN, FAUSTE, LICINE.

LICINE.

Vous a-t-on averti de tout ce qui se passe,
Seigneur? J'ignore encor quel destin nous menace ;
Mais mille bruits confus courent de tous côtés,
Eutrope et Saturnin viennent d'être arrêtés,
De Félix, de Lucie, on dit la même chose.
Chacun diversement en soupçonne la cause,
On parle d'entreprise, on murmure, on se plaint ;
Et, quoiqu'on craigne tout, on ne sait ce qu'on
[craint.

FAUSTE.

Et l'empereur, Licine?

LICINE.

Il fait effort, madame,
Pour ne pas découvrir le trouble de son âme ;
Mais, sur divers avis qui semblaient l'alarmer,
Seul avecque Straton on l'a vu s'enfermer.
Il a mandé Maxime, et c'est là qu'on soupçonne
Que Maxime a reçu tous les ordres qu'il donne.
Vous savez ceux déjà qu'il a fait arrêter,
Et le reste, sans doute, est tout prêt d'éclater.

FAUSTE.

Seigneur, quelle surprise !

LICINE.

Elle est telle qu'à peine
Je puis me dérober à tout ce qui me gêne ;
Par cent motifs divers ma frayeur se soutient ;
Et si pour Constantin... Mais le voici qui vient.

SCÈNE IV

CONSTANTIN, MAXIMIAN, FAUSTE, LICINE, SUITE.

CONSTANTIN.

L'auriez-vous cru, madame? Un traître, un parri-
[cide,

S'abandonne aux transports dont la fureur le guide,
Et ma vie immolée est le titre éclatant
Qui lui répond du trône où son orgueil prétend.

FAUSTE.

On conspire, seigneur?

MAXIMIAN.

Seigneur, est-il possible
Qu'à l'éclat des vertus on soit si peu sensible,
Que sur un lâche espoir...

CONSTANTIN.

Non, non, seigneur, jamais
Un souverain n'agit au gré de ses sujets.
Du vrai discernement leurs âmes incapables,
Ne veulent voir en lui que des vertus coupables;
Et ses soins d'un pouvoir qu'il cherche à maintenir,
Sont des crimes secrets qu'ils ont droit de punir.
Le ciel en ma faveur s'oppose à cette envie,
Aux fureurs d'un ingrat il dérobe ma vie;
Et de Straton séduit le noble repentir
M'apprenant l'entreprise a su m'en garantir.
Mais, quoique son rapport m'ait pu donner d'indices,
J'en ignore l'auteur si j'en sais les complices;
Et je vois contre moi cent lâches déclarés,
Sans que son nom encor soit su des conjurés.

MAXIMIAN.

Quoi, Straton ne sait pas qui les fait entreprendre?

CONSTANTIN.

Voici par qui, seigneur, nous allons tout apprendre,
D'un complot si hardi, ce traître est le soutien.

SCÈNE V

CONSTANTIN, MAXIMIAN, FAUSTE, LICINE, MARTIAN, MAXIME, SUITE.

CONSTANTIN, *à Martian.*

Viens, méchant, et, surtout, ne nous déguise rien.
On en veut à ma vie, et, par tes artifices,
Un projet si coupable a trouvé des complices.
Toi seul en sais l'auteur, parle, et nous fais savoir
Quels charmes, dans ma perte, ont flatté ton espoir.

MARTIAN.

Seigneur, le ciel est juste, et j'apprends de Maxime
Qu'en vain je tâcherais à déguiser mon crime;
Straton vous a tout dit, et de ma trahison
La plus affreuse mort vous doit faire raison.
Je saurais la souffrir, sans parler, sans me plaindre;
Sans qu'à rien déclarer elle me pût contraindre,
Si d'un pressant remords l'indispensable loi,
Ne m'arrachait un nom qui n'est su que de moi.
Pour un ambitieux qui se cache à tout autre,
La mort que je rencontre est le prix de la vôtre,
Pour lui je l'ai jurée, et, sans le découvrir,
Si j'étais arrêté, j'ai promis de périr.
Sur cette confiance il ose encor paraître,
Assuré d'un secret dont seul je suis le maître.
Mais le moins que je puis, après ma lâcheté,
C'est de donner sa vie à votre sûreté.

MAXIMIAN.

Dis tout, traître, il est temps que ta rage s'expliq

MARTIAN, *à Maximian.*

Seigneur, que votre haine à ma perte s'appliq
Si déjà mon forfait éclate aux yeux de tous,
Ce que j'en tiens caché ne regarde que vous.
Du sang de l'empereur mon lâche cœur avide
Formait le noir dessein d'un second parricide;
Et la même fureur qui sut armer mon bras
Vous mettait hors d'état de venger son trépas.

CONSTANTIN.

Quoi, sur Maximian ton insolente rage
Résolvait lâchement d'achever son ouvrage?
Seigneur, à mon injure il ne faut plus songer,
C'est la vôtre, c'est vous que l'État doit venger.
Il n'aurait rien perdu, si, dans un si grand cri
J'eusse à la trahison servi seul de victime;
Mais, privé de défense en perdant votre appui,
Le fruit de vos travaux périssait avec lui.

FAUSTE.

Juste ciel!

CONSTANTIN.

Dis le reste, et sachons qui conspir

MARTIAN.

Licine peut parler, je n'ai plus rien à dire.

LICINE.

Quoi, méchant?

MARTIAN.

Malgré moi, l'on a tout découve
Et Straton me contraint de perdre qui me perd

LICINE.

Moi, j'ai pris quelque part aux projets d'un infâ
J'ai su ta trahison?

MAXIMIAN, *à Fauste.*

Vous le voyez, madame.
Lorsqu'à tant de murmure il s'est abandonné,
Si c'était sans raison que je l'ai soupçonné.

LICINE, *à Maximian.*

Ah! Seigneur, contre moi croyez-vous l'impostu

CONSTANTIN.

C'est donc là cette foi pleine, sincère, pure;
Et l'hymen de ma sœur contraire à tes souha
Te fait ainsi, sans peine, oublier mes bienfai
C'est peu du rang illustre où ma faveur t'élève,
Si l'ayant commencé ton crime ne l'achève,
Et si par l'attentat dans le trône placé,
Tu n'y vois de sa main ton feu récompensé.
Le ciel ne l'a souffert que pour mieux te confon

LICINE.

La surprise, seigneur, m'empêche de répondr
Et de pareils malheurs permettent rarement
Que les sens étonnés agissent librement.
Si c'est crime d'aimer un objet adorable,
De tous les criminels je suis le plus coupable;
Et, comme à mon amour l'espoir est défendu,
La mort est le seul bien où j'avais prétendu.
M'en avancer le coup c'est finir mon supplice.
Mais à ma gloire, au moins, rendez quelque justi
Et, pour être à couvert de tous déguisements,

Faites parler ce traître au milieu des tourments.
Pour tous les conjurés imaginez des gênes,
Que moi-même on me livre aux plus cruelles peines;
Et dans cette rigueur forcez-vous à chercher
L'aveu des vérités qu'on aime à vous cacher.

CONSTANTIN.

En vain tu crois t'absoudre en bravant les supplices,
Tu n'as point d'intérêt au rapport des complices;
Ignorant ton secret, qu'ont-ils à déposer?

MAXIMIAN.

Cesse en te déguisant, cesse de t'abuser.
Déjà de mon esprit ton attentat s'efface,
Pourvu que l'empereur daigne te faire grâce;
Mais avoue, et, du moins, par ta sincérité,
Mérite qu'il écoute un reste de bonté.
L'espoir de le fléchir sur l'hymen de Constance,
T'obligeait à tenir l'entreprise en balance,
Et toujours à la rompre au besoin préparé,
C'est à Martian seul que tu t'es déclaré.
Du succès de ton feu tu la faisais dépendre,
Par tes emportements je l'ai trop su comprendre.
Tu ne m'as point caché que, dans ton désespoir,
Tu ne connaîtrais plus ni raison ni devoir;
Et puisque Martian...

LICINE.

Quoi, par sa calomnie
Un souffrira qu'ainsi ma gloire soit ternie?
Non, non, seigneur, qu'il parle, et d'un coup si fa-
[tal...

MARTIAN.

Quoi qu'on veuille en juger, mon destin est égal.
Qu'on vous croie innocent, qu'on vous tienne cou-
[pable,
Je vois toujours pour moi la mort inévitable;
Et si le crime un jour au trône vous fait seoir,
Il suffit qu'en mourant j'aurai fait mon devoir.

LICINE.

Tu fais ton devoir, traître?

CONSTANTIN.

On vous rendra justice.

LICINE.

D'un si lâche imposteur redoutez l'artifice,
Seigneur, il vous perdra, si vous vous assurez...

CONSTANTIN.

Qu'on les tienne en lieu sûr, et qu'ils soient séparés;
C'est trop les écouter.

LICINE.

De grâce...

CONSTANTIN.

Allez, Maxime.

SCÈNE VI

CONSTANTIN, MAXIMIAN, FAUSTE.

CONSTANTIN.

Madame, on ne peut trop s'étonner de leur crime,
Mais à l'examiner, ce qui plus me surprend,
C'est que vous le voyez d'un œil indifférent.
Il semble qu'insensible au coup qui me menace
De Licine en secret vous plaigniez la disgrâce.
J'observe votre trouble, il m'accable, et j'y voi
Plus de pitié pour lui que de crainte pour moi.

FAUSTE.

Seigneur, il m'est bien dur que ma foi soupçonnée
Redouble les malheurs où je suis destinée.
Mon silence, il est vrai, renferme dans mon cœur
Ce que leur triste excès a pour moi de rigueur,
Mais, dans un mal qui porte et l'horreur et la crainte,
Qui sait bien s'expliquer en ressent peu l'atteinte;
Et peut-être jamais de si pressants ennuis
N'avaient autorisé le désordre où je suis.

CONSTANTIN.

Ah! si j'étais aimé vous n'auriez pu vous taire,
Le crime eût contre un lâche armé votre colère;
Et du traître Licine apprenant l'attentat,
Pleine d'un vif transport vous auriez fait éclat.
Depuis le triste jour que mon amour extrême
Vous a, par mon hymen, fait part du diadème,
Toujours d'un noir chagrin votre esprit obsédé,
M'a fait voir la contrainte où vous avez cédé;
La rigueur du devoir éteignait une flamme
Qu'un funeste retour rallume dans votre âme;
Vous avez vu Sévère, et dans l'appas flatteur
Où cette chère vue entretient votre cœur,
D'autres présumeraient qu'à lui seul attachée,
Le malheur de ma mort vous aurait peu touchée;
Et que ce feu secret qu'on ne peut ébranler,
Eût trouvé les moyens de vous en consoler;
Mais...

MAXIMIAN.

[engage;
Contre elle, seigneur, trop d'aigreur vous
Au sang dont elle sort ce soupçon fait outrage;
Et d'un feu criminel lui reprocher l'ardeur,
C'est jusque dans sa source en souiller la splen-
[deur.

CONSTANTIN.

En l'état où je suis je ne sais que vous dire.
Dans mes honteux soupçons moi-même je m'admire;
Mais à les repousser je fais un vain effort,
Tout mon cœur s'abandonne à mon jaloux transport;
Et, dans les sentiments qui viennent me surprendre,
Je vois mon injustice, et ne puis m'en défendre.
Aussi, pour m'en punir ma vie est en danger,
On conspire, on me hait, je veux tout négliger.
Prenez soin de la vôtre, et, puisqu'on vous menace,
Seigneur, à votre choix, faites justice ou grâce,
Punissez, pardonnez, je n'examine rien.

MAXIMIAN.

Non, non, votre intérêt l'emporte sur le mien;
Et comme tout l'État en vous seul se hasarde,
Le soin le plus pressant c'est de changer la garde.
Licine l'a choisie, et sa lâche fureur...

FAUSTE.

Seigneur, je prendrai soin des jours de l'empereur,
J'en connais le péril.

CONSTANTIN.

Ordonnez-en, madame,
Votre empire est toujours absolu sur mon âme,
Et, quoi que m'offre à craindre un désespoir jaloux,

Venant de votre main tout me semblera doux.

MAXIMIAN, *arrêtant Fauste.*

Madame, l'empereur trompé par votre zèle,
Loin de fuir...

FAUSTE.

Son malheur auprès de lui m'appelle,
Seigneur; et du forfait quoi qu'on veuille espérer,
Le ciel pour rompre tout daignera m'inspirer.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

MAXIMIAN, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Quoi, n'avoir point encor par l'effroi des supplices
Cherché la vérité dans le sein des complices,
Et souffrir si longtemps, sans les faire parler,
Tout ce que Martian a voulu révéler?
Que son rapport soit vrai, que ce soit imposture,
Il faut punir Licine, ou venger son injure;
Et l'on ne peut trop tôt, dans ces obscurités,
Faire efforts à trouver de fidèles clartés.

MAXIMIAN.

Madame, en ce forfait, quoi que l'on examine,
Il est bon d'épargner la gloire de Licine,
Et ne pénétrer pas avec tant de rigueur
Quels intérêts cachés ont séduit son grand cœur.
Constantin y consent; qu'on punisse, pardonne,
Avec l'impératrice il veut que j'en ordonne,
Et, sans vouloir entendre aucun des conjurés,
Sur l'ardeur de nos soins tient ses jours assurés.
Je sais ce que je dois; mais pourvu que Licine
A ne rien avouer jusques au bout s'obstine,
Peut-être il suffira pour sa punition
D'ôter tout lieu de nuire à son ambition;
Et prévenant par là tout ce qu'on appréhende...

CONSTANCE.

Ah! Seigneur, ce n'est pas ce que je vous demande;
Et Licine est d'un rang à ne pouvoir souffrir
L'outrageante pitié que vous semblez m'offrir.
J'ai pour lui de l'estime et je l'ai fait paraître;
Mais l'éclat de sa gloire est ce qui la fit naître,
Il la surprit par elle, et, s'il l'a pu ternir,
C'est un double attentat dont il le faut punir.
Ainsi, pour vous, pour moi, soyez juste, sévère,
Point de grâce pour lui s'il osa trop me plaire,
Et si d'un faux brillant les indignes appas
Lui gagnèrent un prix qu'il ne méritait pas.

MAXIMIAN.

Jusqu'à cette rigueur contre lui vous contraindre?

CONSTANCE.

A dire vrai, seigneur, je n'ai pas tout à craindre.
L'attentat m'est suspect; et, pour votre intérêt,
Du lâche Martian il faut presser l'arrêt.
Si de l'auteur du crime il a seul connaissance,
La vertu de Licine en prouve l'innocence;
Et tout ce qu'il a fait semble être un sûr garant
Du peu qu'il a de part dans ce qu'on entreprend
Son nom qui n'est connu d'aucun autre complice
Sous un si grand secret cache quelque artifice:
Et, si Martian parle, afin de moins douter,
C'est dans les seuls tourments qu'il le faut écouter
Comme la vérité par là se peut connaître,
J'ai pressé l'empereur de condamner ce traître,
Il vous en laisse arbitre; et, dans ce plein pouvoir
Punissant Martian, vous pourrez tout savoir.

MAXIMIAN.

Il est juste, et dans peu, par les plus rudes gênes,
On m'en verra tirer des lumières certaines.
Je craignais pour Licine à trop examiner,
Mais, s'il est innocent, qui peut-on soupçonner?

CONSTANCE.

Seigneur, une belle âme, incapable de crime,
Ne croit former jamais de soupçon légitime,
Et le mien ne sachant où pouvoir s'arrêter,
Vous laisse là-dessus Sévère à consulter.

SCÈNE II

MAXIMIAN, SÉVÈRE.

MAXIMIAN.

Viens, il faut de nouveau résoudre l'entreprise,
La prison de Licine en vain la favorise,
En vain par cet obstacle à nos desseins ôté,
D'un sûr et prompt succès mon espoir s'est flatt
Toujours l'impératrice à cet espoir contraire
Détruit par ses conseils tout ce que je crois fai
Et n'agirait pas mieux si, dans ce qu'on résout,
Pour en rompre l'effet, on l'instruisait de tout.
D'ailleurs, de Constantin le procédé m'étonne,
A cent jaloux transports sans cesse il s'abandon
Il croit qu'avecque vous Fauste toujours d'acc
Pour vous garder sa foi fait des vœux pour sa m
Et lorsqu'à ce soupçon son trop d'amour le livr
Quoi qu'elle lui conseille, il se plaît à le suivre
C'est par ses seuls avis que, sans y rien chang
De sa garde suspecte il brave le danger.
En vain les conjurés lui veulent tout apprendr
Elle ne peut souffrir qu'il songe à les entendre
Et rompt ce que par eux, les faisant écouter,
Nous pouvions être sûrs de voir exécuter.

SÉVÈRE.

Cet obstacle, seigneur, a droit de vous surprend
Mais vous teniez trop sûr ce moyen d'entrepren
Le coup précipité m'en semblait hasardeux.

MAXIMIAN.

Non, non, il n'offrait rien à craindre que pour e
Et si leur mort, sur l'heure, eût terminé leur pei
Celle de l'empereur était toujours certaine.
Les armes qu'en secret je leur faisais donner,
N'avaient rien contre moi que l'on pût soupçonn

Et lorsqu'en l'abordant, l'ardeur qui les anime
Eût cherché dans son sang le pardon de leur crime,
Par ce hardi projet maître de tout l'État,
Nous n'aurions pas eu peine à cacher l'attentat.

SÉVÈRE.

Craignez de trop céder à l'espoir qui vous flatte,
Quand le secours du ciel pour l'empereur éclate.
Le coup que de sa tête il aime à détourner,
Est peut-être un avis de tout abandonner;
Et, quoiqu'un plein pouvoir que lui-même autorise,
Vous laisse en liberté d'étouffer l'entreprise,
Redoutez un projet dont le succès douteux,
S'il tourne contre vous, n'a rien que de honteux.

MAXIMIAN.

Et soumis au destin dont la rigueur me brave,
Tu ne crois point de honte à demeurer esclave,
A craindre le pouvoir qu'il m'a plu de céder,
Et me voir obéir où j'ai pu commander?
Non, non, plutôt sur moi tombe cent fois la foudre,
Qu'on m'oblige à changer ce que j'osai résoudre,
J'arracherais ce cœur, s'il s'était démenti;
C'est assez qu'une fois je me sois repenti,
Il m'en coûte l'empire; et, si pour le reprendre
Du seul secours du crime il nous faut tout attendre,
La gloire du succès que je prends pour objet,
Aura droit d'effacer la honte du projet.
Ainsi, quelques périls où j'expose ma tête...

SCÈNE III

CONSTANTIN, MAXIMIAN, SÉVÈRE, SUITE.

CONSTANTIN.

Ah! Seigneur, que de maux le destin nous apprête,
Et qu'on m'eût épargné de peines à souffrir
Si, sans me rien apprendre, on m'eût laissé périr!
Vous ne conceviez point sur quels secrets indices,
Fauste me détournait d'entendre les complices,
Et, malgré ses conseils, m'a forcé d'ordonner
Qu'un autre prît le soin de les examiner.
Elle vous l'a remis, et n'a pas craint qu'un père
Par l'intérêt du sang refusât de se taire,
Et pour sa gloire au moins, n'aidât à déguiser
Ce que les conjurés auraient pu déposer.

MAXIMIAN.

Que dites-vous, seigneur?

CONSTANTIN.

Que la rage et l'envie
Par son seul ordre, hélas! attentent sur ma vie,
Et que d'un premier feu le souvenir trop doux
Lui fait tremper les mains dans le sang d'un époux.

MAXIMIAN.

Ah! Seigneur, de ma fille épargnez l'innocence.
Je vous l'ai déjà dit, ce sentiment m'offense;
Et, quoi que l'imposture ait osé publier,
Le sang dont elle sort la doit justifier.

CONSTANTIN.

Il le devrait, mais, las!

SÉVÈRE.

Quoi, seigneur, il peut être
Que d'aveugles soupçons tombent...

CONSTANTIN.

Ne dis rien, traître.
C'est toi de qui l'amour dans son cœur enflammé
A versé la fureur dont il est animé.
En vain tu fais paraître une surprise extrême,
S'il te faut des témoins, je ne veux que toi-même;
Lâche, dans ce billet reconnais-tu ta main?

SÉVÈRE.

O ciel!

CONSTANTIN, *donnant le billet à Maximian.*

Voyez, seigneur, s'il a part au dessein.

MAXIMIAN, *lit.*

« Quoi que de l'attentat on ait donné d'indices,
Peut-être dès ce soir vous n'aurez plus d'époux;
Agissez promptement, tout est perdu pour nous,
Si vous ne l'empêchez d'écouter les complices. »
Il le faut avouer, ce coup de foudre est grand;
Mais, sans doute, seigneur, Sévère vous surprend,
L'ingrat, pour se venger de sa foi méprisée
A vos ressentiments la veut voir exposée;
Et, par ce faux billet qu'il vous fait supposer,
Il s'accuse lui-même afin de l'accuser.
L'ardeur de la noircir...

CONSTANTIN.

Pouvez-vous la défendre.
Si moi-même en ses mains je viens de le surprendre
Entré sans l'avertir dans son appartement?
J'ai soupçonné son crime à son étonnement,
Je l'ai vue inquiète, et comme toute émue
Dérober avec soin ce billet à ma vue;
Et confus de son trouble, au point de lui parler,
Votre abord m'a contraint de tout dissimuler.
Vous avez vu, seigneur, avec quels artifices
Elle a su se soustraire au rapport des complices.
J'ai voulu devant vous lui laisser son secret;
Et, lorsque resté seul j'ai parlé du billet,
Ses refus ont si loin porté ma défiance,
Qu'à la prière enfin j'ai joint la violence.
On va vous l'amener, afin que sa fureur
Vous oblige avec moi d'en partager l'horreur.

MAXIMIAN.

Dans l'affreux désespoir où me plonge son crime,
Pardonnez le désordre où ma raison s'abîme.
Quoiqu'à votre péril le mien fût attaché,
Jusqu'ici l'attentat ne m'avait point touché;
J'estime peu la vie, et la main qui conspire
M'assurait par la mort le repos où j'aspire;
Mais voir que sur le trône, après m'être vaincu,
J'aie à ma gloire encor malgré moi survécu,
Tout mon sang que noircit un si honteux outrage,
En frémit de colère, en bouillonne de rage;
Et, dans l'accablement de mes tristes ennuis,
Je me perds, je m'égare, et ne sais qui je suis.

CONSTANTIN.

Ah! Si vous l'ignorez, puis-je encor le connaître?
L'amour de tous mes vœux s'est rendu le seul maître,

Je ne vis que pour Fauste; et la soif de mon sang
Est le prix du beau feu qui l'élève à mon rang.

SÉVÈRE.

Et vous pouvez souffrir qu'une aveugle injustice
Étende sa rigueur jusqu'à l'impératrice?
Par sa haute vertu vos soupçons repoussés
N'ont rien...

CONSTANTIN.

Quoi, ce billet ne m'en dit pas assez,
Traître, et ton fol espoir veut que je me déguise
Qu'ainsi qu'elle, avant moi, tu savais l'entreprise?

SÉVÈRE.

Non, si de ce forfait mon sang vous doit raison,
Condamnez, punissez, j'ai su la trahison;
Mais, quoique la rigueur de vos dures maximes
De mes tristes malheurs me fasse autant de crimes,
Le favorable arrêt qui saura les finir,
Par la mort que j'attends n'aura rien à punir.

CONSTANTIN.

Oui, tu mourras, perfide, et ta lâche complice
Dans ta peine, du moins, trouvera son supplice;
Et puisque mon amour par un tendre intérêt...

SÉVÈRE.

Ah! Contre elle, seigneur, suspendez votre arrêt.
Quoi que vous fasse croire une indigne apparence,
Jamais tant de vertu ne soutint l'innocence;
Et j'atteste les dieux...

MAXIMIAN.

Cesse de t'obstiner,
Si tu n'as pour témoins que les dieux à donner.
Tes serments dont l'audace attire encor leur foudre,
Quand ta main te convainc, te peuvent-ils absoudre?
Et crois-tu que le ciel voulût favoriser...

SÉVÈRE.

Quoi, vous-même, seigneur, vous pouvez l'accuser,
Vous à qui sa vertu par des clartés secrètes,
Pour montrer ce qu'elle est, offre ce que vous êtes,
Et, pour braver un sort de sa gloire jaloux,
Prend pour elle en vous-même un témoin contre [vous?

MAXIMIAN.

J'en aurais cru ce sang, qu'avant un coup si lâche
J'avais pris tant de soin de conserver sans tache;
Mais, contre un fol amour que rien n'a pu bannir,
Il n'est point de vertu qu'il puisse soutenir.
Sous l'horreur surprenante où l'attentat me jette,
La nature étouffée a droit d'être muette;
Et saisi tout à coup et de trouble et d'effroi,
Je n'entends qu'une voix qui parle contre toi.
(*A Constantin.*)
C'est lui, seigneur, c'est lui dont l'ardeur criminelle
Force l'impératrice à vous être infidèle;
Il m'en coûte ma gloire, et pour venger mon rang...

SÉVÈRE.

Hé bien, à cette gloire abandonnez mon sang;
Mais songez, si l'amour me la rendait moins chère,
Que je pourrais parler où je cherche à me taire.
Comme c'est le seul crime où j'ai su m'engager,
L'impératrice seule a droit de m'en purger;
Par de honteux soupçons qui noircissent son zèle,
Ne me contraignez point à m'expliquer pour elle,
Son intérêt me touche, et, pour le maintenir,
Mon cœur...

CONSTANTIN.

Et c'est de quoi je saurai te punir,
Lâche, fais gloire encor de ta coupable flamme,
On vient te seconder.

SCÈNE IV

CONSTANTIN, MAXIMIAN, FAUSTE, SÉVÈRE, MAXIME, SUITE.

CONSTANTIN.

Parlez, parlez, madame,
Et par le noble éclat d'un généreux amour,
Faites-nous voir Sévère innocent à son tour.
Comme avec tant de zèle il prend votre défense,
Vous devez quelque chose à la reconnaissance;
Et ce sera pour vous un reproche éternel,
Si, lorsqu'il vous absout, il reste criminel.

FAUSTE.

Seigneur, n'attendez point qu'en faveur de Sévère
Je cherche à déguiser ce qu'on ne peut plus taire.
Ce billet nous accuse; et ce qu'il vous apprend
De notre intelligence est un trop sûr garant.
Nous avons cru tous deux devoir suivre un beau zèle:
Je l'ai rendu coupable, il me rend criminelle;
Mais, quoique l'un et l'autre en soient moins inno- [cent,
C'est un crime louable où la vertu consent.
Dans les divers malheurs où le destin m'engage,
Il ne m'est pas permis d'en dire davantage.
Des conjurés saisis le dangereux appas
Découvre l'entreprise, et ne la détruit pas.
Vous voyez de nouveau le péril où vous êtes,
Appréhendez partout des pratiques secrètes;
Et pour conseil utile en de si lâches coups,
Si vous le voulez fuir, n'en prenez que de vous.

CONSTANTIN.

Ah, que de ce conseil j'ai sujet de me plaindre!
Pour confondre mes soins il m'oblige à tout crain- [dre;
Et le péril partout qu'il m'offre à redouter,
Force mon désespoir de m'y précipiter.
Vous serez satisfaite, et, puisqu'à votre crime
La vertu peut prêter un appui légitime,
De mes jours odieux le sacrifice offert
Rendra le coup facile à la main qui me perd:
Vous aurez la douceur d'immoler à Sévère
Cet époux qu'à sa flamme il trouva si contraire;
Et, malgré les transports de mon juste courroux,
J'ai pour vous trop d'amour pour me garder de vous.
Mais, quoique de vos vœux je me rende complice,
J'empêcherai du moins que l'ingrat n'en jouisse;
Et si ma mort a droit d'adoucir vos malheurs,
La sienne auparavant vous coûtera des pleurs.

FAUSTE.

J'aurai lieu d'en donner au malheur qui l'accable,
Puisque c'est malgré lui qu'il s'est rendu coupable
Et qu'à mes intérêts s'osant sacrifier...

MAXIMIAN.

Cherchez, cherchez, madame, à le justifier; [prime,
Et quelque affront, par là, qui sur mon sang s'im-
Pour le faire innocent, chargez-vous de son crime.
L'horreur du fol amour dont vos sens sont blessés,
Sans ce honteux aveu n'éclate pas assez,
Il faut par une audace, et lâche et téméraire...

SÉVÈRE.

Seigneur, encore un coup, souffrez-moi de me taire,
Et de l'impératrice épargnant la vertu,
Laissez-moi le pouvoir...

CONSTANTIN.

Lâche, que dirais-tu?

MAXIMIAN. [dre

Seigneur, il faut qu'il parle, et qu'il nous fasse enten-
Jusqu'à quelle fureur le crime a pu s'étendre.
De quoi qu'en l'écoutant nous puissions être in-
[struits,
Je n'ai plus rien à craindre en l'état où je suis.
En vain la vertu seule attira tout mon zèle,
Plus de gloire pour moi quand Fauste est criminelle;
Son forfait dont l'image à mes yeux vient s'offrir...

SÉVÈRE.

Enfin, madame, enfin, je n'en puis plus souffrir;
Et quelque fort respect qui m'oblige au silence,
C'est trop voir l'injustice opprimer l'innocence.
(*A Constantin.*)
Seigneur, le criminel n'a plus à se cacher,
C'est dans Maximian qu'il vous le faut chercher,
Lui seul fait conspirer, et, chef de l'entreprise...

CONSTANTIN.

Traître, Maximian?

MAXIMIAN.

J'avouerai ma surprise;
A ce coup imprévu je ne sais qu'opposer,
Mais je m'accuserais en voulant m'excuser,
Et ne puis faire mieux pour confondre l'envie,
Que laisser ma défense à l'éclat de ma vie.

CONSTANTIN, *à Sévère.*

Ah, lâche! C'est donc là cet important secret
Que ta jalouse rage abandonne à regret,
Et d'un crime odieux que l'enfer te suggère,
Tu crois sauver la fille en accusant le père?
Mais au moins, apprends-nous quel pressant intérêt
L'a contraint de ma mort à prononcer l'arrêt?
Quand par un noble effort que l'univers admire,
Pour régner sur soi-même il a quitté l'empire,
Veux-tu que par un crime aussi noir que honteux,
L'objet de son mépris soit celui de ses vœux?

SÉVÈRE.

A quoi qu'en sa faveur un tel mépris vous force,
L'éclat d'une couronne est une douce amorce;
Et quiconque du trône a goûté les appas,
En conçoit mieux le prix quand il n'en jouit pas.
A son ambition vous serviez de victime,
Il m'a dit son secret, et c'est là tout mon crime.
J'ai vu l'impératrice, et cru que ses avis
Pour rompre l'attentat doivent être suivis.
Ce billet prévenant de lâches artifices,
Dérobe votre sang aux fureurs des complices,
Qui par Maximian secrètement armés
A l'envi contre vous se fussent animés.
Votre perte était sûre à les vouloir entendre,
Leur crime découvert le pressait d'entreprendre,
Il voyait tout facile, et Licine arrêté
Faisait de ses desseins l'entière sûreté.
C'est à vous là-dessus d'être juge équitable,
Licine est innocent, vous voyez le coupable;
Et j'expose à vos yeux, sans plus rien vous cacher,
Tout ce que dans son crime on peut me reprocher.

CONSTANTIN.

Mais, si par ce billet ta trahison connue
Ne t'en eût pas fait voir la rage prévenue,
Sans nommer ce coupable, et me rien découvrir,
Ton jaloux désespoir m'aurait laissé périr?

SÉVÈRE.

Pour l'arracher au crime où le trône l'engage,
J'aurais mis en secret toute chose en usage;
Et si tous mes efforts n'eussent pu l'émouvoir,
Le péril redoublant je savais mon devoir.

MAXIMIAN.

Ah! Puisque ce devoir était inébranlable,
Tu devais m'accuser quand tu me sus coupable,
Et ne t'exposer pas à te voir condamné
Par le honteux silence où tu t'es obstiné.
La gloire de Licine indignement ternie,
Demandait ton secours contre la calomnie;
Mais à ta lâcheté mon déplaisir consent,
Je suis seul criminel, Licine est innocent.
Je ne demande point qu'à force de supplices
On tire un juste arrêt de l'aveu des complices;
Loin de vouloir par eux justifier ma foi,
Je t'offre dans ma fille un témoin contre moi.
Il est temps qu'elle parle, et qu'aidant l'impos-
Ce nouveau parricide accable la nature, [ture
Le sang contre l'amour s'explique vainement;
Et ce n'est rien qu'un père, où l'on sauve un amant.

FAUSTE.

Dans les cruels soupçons que mon malheur attire,
Après ce que j'ai dit, je n'ai plus rien à dire.
C'est à l'empereur seul à bien examiner
Ce qu'il a droit d'absoudre, ou droit de condamner;
Ou plutôt, le péril étant toujours extrême,
Il doit pour s'en sauver ne croire que soi-même,
Se défier sans cesse et, pour sa sûreté,
Voir et craindre partout de l'infidélité.

CONSTANTIN.

Hélas! Pour mon repos, ainsi que pour ma gloire,
Je ne connais que trop ce qu'il faut craindre et croire;
Et d'un feu criminel l'espoir trop écouté,
Pour voir tous mes malheurs m'offre assez de clarté.
Il périra, le traître, et ma rage secrète,
Du moins, par son trépas se verra satisfaite;
Non que dans l'attentat il puisse être accusé,
Que d'avoir su le crime, et l'avoir déguisé.
Vous seule avec Licine aviez juré ma perte,
Il trouve à son retour l'occasion offerte;
Et ne peut refuser de prêter quelque appui

Aux indignes complots qu'on a formés sans lui.
Mais ce que ma douleur à punir s'intéresse,
C'est qu'il m'ait lâchement volé votre tendresse,
Et que de mon amour osant braver l'ardeur,
Quand j'obtiens votre main, il garde votre cœur.
C'est là ce qui vers moi noircit son innocence,
C'est le seul attentat dont je me dois vengeance ;
Et pour voir jusqu'au bout ma haine s'enflammer,
Le crime est assez grand de s'être fait aimer.
Qu'on le tienne en lieu sûr. Dans un sort si funeste,
Seigneur, c'est à vous seul à disposer du reste.
Pour moi, quelques ennuis où mon cœur soit plongé,
Si Sévère est puni je suis assez vengé.

SCÈNE V

MAXIMIAN, FAUSTE.

FAUSTE.

Ah! Seigneur, si jamais la pitié sur votre âme
Par un juste pouvoir...

MAXIMIAN.

Nous sommes seuls, madame,
Et pour vous épargner des efforts superflus,
Je veux bien avec vous m'expliquer là-dessus.
C'est par mon ordre seul que Martian conspire,
La mort de Constantin me doit rendre l'empire ;
Et mon cœur insensible à toutes vos douleurs,
Verra couler son sang de même que vos pleurs.

FAUSTE.

Quoi, l'aveugle transport que vous prenez pour [guide
L'emporte sur l'horreur d'un si noir parricide,
Et par lui votre cœur au crime abandonné,
N'épargne point l'époux que vous m'avez donné?

MAXIMIAN.

Ce titre de ma haine aurait dû le défendre,
Mais il est empereur aussi bien que mon gendre ;
Et l'inquiète ardeur dont je me sens brûler,
Ne l'a fait votre époux que pour me l'immoler.

FAUSTE.

S'il n'est point de fureur qu'un nom si doux n'étei-
Sur quel crime assez grand... [gne,

MAXIMIAN.

Il est au trône, il règne,
Et, dans l'abaissement du rang où je me voi,
Quiconque est au-dessus est coupable vers moi.

FAUSTE.

Peut-il l'être vers vous d'un trône héréditaire!
Votre place à remplir y fit monter son père ;
Et, lorsque la vertu vous l'a fait dédaigner,
Est-ce un crime pour lui que le droit de régner?

MAXIMIAN.

Si des projets si bas surprirent ma faiblesse,
A m'en faire raison ma gloire s'intéresse ;
Et, pour les réparer, dans l'éclat qu'ils ont eu,
Je dois un crime illustre à ma lâche vertu.

FAUSTE.

Quoi, réduire aux devoirs et de fille et de femme,
Ce déplorable état...

MAXIMIAN.

C'est perdre temps, madame,
Les larmes dans vos maux sont un faible secours ;
Et le trône vaut bien les forfaits où je cours.

FAUSTE.

Hé bien, père cruel, il faut être cruelle,
Votre infidélité me va rendre infidèle ;
Et contre la nature un juste désespoir
Fait déjà dans mon cœur révolter mon devoir.
Pour sauver mon époux, j'accuserai mon père ;
Et...

MAXIMIAN.

Vous craindrai-je plus que je n'ai fait Sévère?
Après que son rapport n'a pu trouver de foi,
Pour empêcher sa perte agissez contre moi,
Déclarez mes desseins, accusez qui l'opprime ;
Malgré vous je me vois le maître de mon crime ;
Et sa mort me va mettre en état de jouir
De la pleine douceur d'avoir osé trahir.
Mais enfin de sa peine il est temps qu'on ordonne,
Vous savez le pouvoir que l'empereur me donne,
J'en saurai bien user.

FAUSTE.

Hélas!

MAXIMIAN.

Dans un moment
Vous recevrez mon ordre en votre appartement.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

CONSTANTIN, CONSTANCE.

CONSTANTIN.

Quoi, ma sœur, c'est par vous que sa prison ou- [verte...

CONSTANCE.

Seigneur, je vous voyais au point de votre perte.
Déjà des révoltés l'aveugle emportement
Assiégeant le palais s'expliquait fièrement,
Tout le peuple poussé d'un zèle téméraire
Demandait à hauts cris et Licine et Sévère,
Et sans aucun respect pour le nom d'empereur,
Semblait jusque sur vous étendre sa fureur.
Dans un mal violent à qui tout secours cède,
Souvent tout hasarder en est le seul remède ;
Et c'est par là, seigneur, qu'un mouvement secret
A su m'autoriser à tout ce que j'ai fait.
J'ai délivré Licine, et l'arrêt qu'il peut craindre
A quitter sa prison n'aurait pu le contraindre,
S'il n'eût vu que lui seul avait droit d'apaiser
De lâches factieux qui pouvaient tout oser.
Vous en voyez l'effet ; par sa seule présence
Il a calmé soudain leur plus fière insolence ;
Et si dans ce qu'elle ose il leur doit quelque appui,

Je le connais assez pour répondre de lui.

CONSTANTIN.

Je n'en suis point en peine; et ce qui m'inquiète,
C'est le secret remords où la raison me jette.
J'aime; et l'amour enfin éclairant ma fureur,
De mes jaloux transports me découvre l'erreur.
Leur rigueur contre Fauste était peu légitime,
Sa vertu suffisait pour la croire sans crime;
Et, pour en voir soudain le soupçon rejeté,
Mon cœur n'avait besoin d'aucune autre clarté.

CONSTANCE.

L'attentat est si noir, qu'avec trop d'injustice
Du coup qui vous perdait vous la croyiez complice;
Mais je ne vous dis pas, seigneur, ce que je crains,
Voyant que Martian n'est plus entre vos mains.
On l'a fait évader, et sa fuite m'étonne,
Un traître qui se cache en veut à la couronne;
Et connu de lui seul, quoi qu'il veuille tenter,
Ne l'en pouvant convaincre, il est à redouter.

CONSTANTIN.

Sa fuite n'a pas eu tout le succès qu'on pense;
Et s'il peut mériter encor quelque croyance,
L'ingrat Maximian doit seul être accusé
Du forfait qu'à Licine il avait supposé.
Le perfide alarmé du rapport de Sévère,
Pour le faire évader s'est servi de Valère,
Qui craignant d'avoir part à ses lâches desseins,
Me l'a secrètement remis entre les mains.
Maximian l'ignore, et le bruit de sa fuite
L'autorisant toujours à la même conduite,
De ses déguisements le but mystérieux,
Après ce que je sais se découvrira mieux.

CONSTANCE.

Et Martian?

CONSTANTIN.

D'abord il a voulu se taire;
Mais, resté sans secours, et trahi par Valère,
Dans l'effroi des tourments qui l'auraient fait parler,
Il s'est vu hors d'état de plus dissimuler.
Avec tant de fureur Maximian conspire,
Que dans l'avidité de reprendre l'empire,
La nuit favorisant ce qu'il veut hasarder,
Jusque dans mon lit même il doit me poignarder.
C'est de quoi sur l'espoir d'un obstiné silence,
Il avait su déjà lui donner assurance;
Et craignant des mutins le murmure indiscret,
Il a cru par sa fuite assurer son secret.

CONSTANCE.

Quelle rage, seigneur!

CONSTANTIN.

Ce qui me désespère,
C'est le contraint aveu que m'en a fait Sévère,
Qui sachant le secret du lâche qui me perd,
Si Straton n'eût parlé, ne m'eût rien découvert.
Maxime nous l'amène, afin qu'en sa présence
Fauste puisse...

CONSTANCE.

Seigneur, la voici qui s'avance.

SCÈNE II

CONSTANTIN, FAUSTE, CONSTANCE.

CONSTANTIN.

Dans le confus désordre où mon malheur me met,
Madame, oublierez-vous l'affront qu'on vous a fait?
Dans votre appartement l'ordre cruel d'un père,
Sans en être avoué, vous tenait prisonnière,
L'outrage m'est sensible, et, pour le réparer,
Il n'est rien que de moi l'on n'ait droit d'espérer.

FAUSTE.

Ah! seigneur, il n'est point de peine assez cruelle
Pour punir mon forfait si je suis criminelle;
Mais ce soupçon peut-être un peu trop écouté,
Vous livre sans obstacle à l'infidélité;
De son aveuglement on ne peut trop vous plaindre,
C'est lui seul contre vous que vous ayez à craindre.
Je ne combattrai point un rigoureux arrêt,
Sévère doit mourir puisque sa mort vous plaît;
Mais quand la trahison vous cherche pour victime,
Qui paraît innocent, peut n'être pas sans crime,
Partout d'un noir destin vos jours sont menacés;
Et ne rien dire plus, c'est vous en dire assez.

CONSTANTIN.

Oui, c'est m'en dire assez, et le soin de ma gloire
Suffisait à forcer mon amour à vous croire;
Mais je ne vois que trop, par ce revers fatal,
Qu'un feu qui brûle trop, souvent éclaire mal.
Ses flammes dévorant tout ce qui le fait naître,
Rendent faux les objets qu'elles font trop paraître;
Et si l'erreur qu'en vain j'ai voulu prévenir,
M'a de Maximian... Mais je le vois venir.

SCÈNE III

CONSTANTIN, MAXIMIAN, FAUSTE, CONSTANCE.

MAXIMIAN.

Hé bien, après l'éclat que le peuple autorise,
Douterez-vous, seigneur, des chefs de l'entreprise?
Par sa rébellion il est aisé de voir
Qu'en secret son appui soutenait leur espoir.
De tant de factieux la criminelle audace,
S'ils étaient arrêtés, répondait de leur grâce;
Par là leur fermeté bravait votre courroux,
Et sûr d'une révolte ils n'ont rien craint de vous.

CONSTANTIN.

S'ils n'ont rien craint de moi, je vois beaucoup à [craindre,
Et l'on ne connaît pas combien je suis à plaindre.
Non que du criminel je puisse encor douter,
Les motifs du secret ont su trop éclater,
Le traître m'est connu, mais ce qui fait ma peine,
L'amour peut sur mon cœur encor plus que la haine;
Et dans ce que de moi Fauste a droit d'obtenir,
C'est mal savoir aimer que songer à punir.

MAXIMIAN.

Quoi, seigneur, à l'État, à vous-même perfide,
Vous pourriez épargner un lâche parricide,

Et cet amour que Fauste a si peu mérité,
Contre vos intérêts est encore écouté?
Quand pour vous affranchir de tout ce qu'on hasar-
Je vous ai conseillé de changer votre garde, [de,
Vous voyez, au forfait qu'on lui peut reprocher,
Par quelle politique elle a su l'empêcher.
Cette garde à Licine aveuglément soumise,
La flattait du succès de sa noire entreprise ;
Et je vous vois toujours dans le même danger
Si vous vous obstinez à ne la point changer.
Non qu'à ces sûretés mon zèle vous convie
Par l'effroi du péril qui menace ma vie,
Bien loin de me souffrir un si bas sentiment
Je passerai la nuit dans votre appartement;
Et si le trône enfin n'offre rien que respecte
L'insolente fureur d'une garde suspecte,
Du moins, mon sang versé, s'il ne peut l'émouvoir,
Justifiera l'avis que j'ai cru vous devoir.

FAUSTE.

De tout ce que j'entends interdite et confuse,
Je n'ose murmurer quand mon père m'accuse;
Mais, après mon silence, il m'est bien dur de voir
Que sur lui la nature ait si peu de pouvoir.

MAXIMIAN.

Moi, je l'écouterais quand je vois que Licine
Avec vous de l'État a juré la ruine?
Voyez ce que pour lui les mutins ont osé.

CONSTANCE.

Il doit être suspect puisqu'il est accusé ;
Mais je doute, seigneur, si ce serait un crime
D'avoir encor pour lui quelque reste d'estime,
Et de se hasarder à juger un peu mieux
Du secret intérêt qu'il prend aux factieux.

MAXIMIAN.

En vain votre pitié veut être son refuge,
Qui se trouve innocent n'a jamais craint son juge;
Et suspect d'une lâche et noire trahison,
Lui-même il se condamne en quittant sa prison.
C'est peu si Martian ne seconde sa fuite,
Martian qui du crime eut l'entière conduite,
Et garda le secret, et qui, seul aujourd'hui,
Aurait pu nous servir de témoin contre lui.
Pour qui doit recourir à sa seule innocence,
Trouver lieu d'évader, c'est trop d'intelligence.
Seigneur, encore un coup, craignez-en les effets,
Il peut tout sur le peuple, il peut tout au palais.
Il excite à son choix le calme et la tempête ;
Et, quand sa perfidie en veut à votre tête,
En prévenir la rage avec tant de langueur,
C'est pousser le poignard qui vous perce le cœur.

CONSTANTIN.

Ainsi, tout prêt à voir l'entreprise détruite;
De Martian Licine a pratiqué la fuite?
C'est par lui que ce traître est hors de mon pouvoir?

MAXIMIAN.

Lui-même par la sienne il vous le fait trop voir.
Ne craignant rien, d'ailleurs, dans l'horreur des sup-
[plices,
Il laisse entre vos mains tous les autres complices.
Martian au remords avait déjà cédé,
Lui seul l'eût convaincu, lui seul est évadé.

CONSTANTIN.

D'autres témoins peut-être auront peine à se taire,
Voici Maxime.

SCÈNE IV

CONSTANTIN, MAXIMIAN, FAUSTE, CONSTANCE, MAXIME.

CONSTANTIN.

Hé bien, amène-t-on Sévère?

MAXIME.

Seigneur, le triste état où la perte du sang
Que trois coups de poignard ont tiré de son flanc...

CONSTANTIN.

Quoi, Sévère est blessé ?

MAXIMIAN.

Seigneur, quelle surprise!
Mais s'il n'est que mourant le ciel me favorise;
Comme il a sur moi seul jeté la trahison,
Pour réparer ma gloire allons dans sa prison,
Il parlera, sans doute, et voudra se dédire.

MAXIME.

A peine y suis-je entré qu'on l'entend qui soupire;
Et nous voyant saisis d'épouvante et d'horreur,
« Qu'on me porte », a-t-il dit, « aux pieds de l'empe-
[reur,
J'ai beaucoup à lui dire. » Il n'achève qu'à peine;
Et sa voix... Mais, seigneur, le voici qu'on amène.

SCÈNE V

CONSTANTIN, MAXIMIAN, FAUSTE, CONSTANCE, SÉVÈRE, MAXIME, SUITE.

CONSTANTIN.

Ah, Sévère!

SÉVÈRE.

Ah! seigneur!

MAXIMIAN.

Hâte-toi de parler,
Quelle main à sa rage a voulu t'immoler?

SÉVÈRE.

Où la faut-il chercher qu'en celle qui conspire?

FAUSTE.

Dieux!

SÉVÈRE, *à Maximian.*

Je ne dirai rien que vous n'eussiez pu dire.
(A Constantin.)
Seigneur, Maximian par moi seul découvert,
M'a cru devoir punir d'un rapport qui le perd;
Mais le ciel, malgré lui, contraire à son envie,
Pour l'accuser encor me laisse assez de vie,
Lui seul des conjurés engage la fureur.

MAXIMIAN.

Quoi, traître, les forfaits te font si peu d'horreur,
Que pour plaire à l'amour ton indigne imposture...

SÉVÈRE.

Ce que je viens de dire est la vérité pure.
Dans le funeste état, seigneur, où je me voi,
La crainte ni l'espoir ne peuvent rien sur moi;
Je vais mourir, je meurs, mais à l'impératrice
Les dieux auparavant veulent rendre justice.
D'un sentiment jaloux votre cœur combattu,
A fait outrage en elle à la même vertu;
Et, comme les soupçons que l'on a vu paraître
Sont tombés par moi seul dans l'esprit de mon maî-
Je verrai sans regret tout mon sang répandu, [tre,
Si par là le repos lui peut être rendu.
Vivez, régnez, aimez, seigneur; et vous, madame,
Songez que tout mon crime est l'excès de ma flamme,
Et que, malgré le sort à ma perte animé,
Je serais innocent si j'avais moins aimé.
C'en est fait, et déjà...

CONSTANTIN.

Prenez-en soin, Maxime.

SCÈNE VI

CONSTANTIN, MAXIMIAN, FAUSTE, CONSTANCE, SUITE.

MAXIMIAN.

J'ai voulu jusqu'au bout lui voir pousser son crime,
Il meurt en m'accusant; laissez couler vos pleurs,
Vous les devez, madame, à ses tristes malheurs.
Un amant qui pour vous a fait amas de crimes,
Doit rendre par sa mort vos larmes légitimes;
Et leur seule tendresse a droit de mériter
Ceux que sur moi sa rage a voulu rejeter.

FAUSTE, *à Maximian.*

Vous le savez, seigneur, quoi que m'impute un père,
Le respect, le devoir m'ont appris à me taire;
Heureuse dans un mal qui veut un prompt secours,
S'il peut m'être permis de me taire toujours.

CONSTANTIN, *à Maximian.*

Dans ce que d'un mourant le ciel nous fait entendre,
C'est trop que d'accuser, songez à vous défendre.
Sévère est mort, à qui le doit-on imputer?

MAXIMIAN.

Quoi, parce qu'il m'accuse, on voudrait en douter!
Pour en craindre l'effet l'imposture est trop claire;
Qui fait fuir Martian a fait périr Sévère.
Licine seul...

CONSTANTIN.

Seigneur, sur quoi l'en soupçonner?

MAXIMIAN.

Sur l'excès d'un orgueil qui se veut couronner,
Puisqu'enfin de deux chefs que l'ambition presse,
L'un à détruire l'autre à l'envi s'intéresse,
Et dans l'ennui secret de souffrir un égal,
Met son heur le plus grand à perdre son rival.
Voilà sur quels motifs le coupable Licine...

CONSTANTIN.

Mais dans sa trahison voyons-nous qu'il s'obstine?
Si le peuple s'emporte, il le sait retenir.

MAXIMIAN.

Et c'est un crime encor dont il faut le punir.
Ce que sur les mutins il s'est acquis d'empire
Fait voir à quoi, par eux, son lâche orgueil aspire.
Sous les fausses couleurs d'un respect affecté
Son cœur de ses desseins cache l'indignité;
Feignant d'agir pour vous, il agit pour lui-même.
Courons de cet affront venger le diadème.
Aussi bien, pour sa gloire, il faut qu'un souverain
Avec des révoltés parle la foudre en main;
Ils ont beau s'attacher aux intérêts d'un traître,
Pour faire avorter tout, je ne veux que paraître;
Et, quoi qu'à se garder Licine ait pris de soin,
L'arrachant de leurs mains...

SCÈNE VII

CONSTANTIN, MAXIMIAN, FAUSTE, CONSTANCE, LICINE, SUITE.

LICINE.

Il n'en est pas besoin.
Seigneur, il vient se rendre, et dérober sa gloire,
A ce qu'un imposteur a donné lieu de croire.
La fuite où m'a forcé le seul bien de l'État,
Eût de la calomnie autorisé l'éclat.
Dans sa rébellion le peuple était à craindre,
Le feu m'a paru grand, j'ai tâché de l'éteindre;
Et, comme à l'innocence on doit se confier,
Je reviens ou mourir, ou me justifier.

CONSTANCE, *à Constantin.*

Vous le voyez, seigneur, si j'ai dû vous répondre
Que, bravant l'imposture, il saurait la confondre.
Son retour à sa gloire assure assez d'éclat.

CONSTANTIN, *à Maximian.*

Lui voudrez-vous encore imputer l'attentat?
Vous paraissez surpris?

MAXIMIAN.

Je n'ai plus rien à dire :
Pour justifier Fauste on veut que je conspire,
J'y consens, croyez tout, l'indice est trop pressant,
Licine vient s'offrir, il doit être innocent.
Mais que hasarde-t-il? Un grand peuple rebelle,
Si vous le condamnez, va prendre sa querelle;
Et sûr de son secours il doit peu redouter
La rigueur d'un arrêt qu'on n'ose exécuter.

LICINE.

J'avais de vous, seigneur, attendu plus d'estime,
Mais l'empereur sans doute éclaircira le crime,
Et l'imposture en vain l'aura sur moi jeté,
Si contre Martian Sévère est écouté.

CONSTANTIN, *à Licine.*

Bien loin de te flatter d'un si faible avantage,
Tremble, Sévère est mort, on l'impute à ta rage.
Purge-toi, si tu peux, de l'avoir fait périr.

LICINE.

Sévère ne vit plus! Hé bien, il faut mourir.
J'aurais beau repousser un crime détestable,
Puisque Sévère est mort, on veut me voir coupable;

Et, quoi que l'imposture invente contre moi,
Le traître Martian sera digne de foi.

MAXIMIAN.

Feins de le craindre encor, quand, par tes artifices,
Sa fuite l'a soustrait aux plus affreux supplices;
Tu l'as fait évader, et reviens sans effroi,
N'ayant plus de témoin qui parle contre toi.
Nie encore, et, par là, prouve ton innocence.

LICINE.

Moi, qu'avec Martian je sois d'intelligence?
Ai-je quelque intérêt à le faire évader,
Quand de l'auteur du crime il peut seul décider?
Si m'étant confronté je ne le fais dédire,
Je demeure coupable, et c'est moi qui conspire.
Qu'attends-je de sa fuite, et quel est mon espoir?

MAXIMIAN.

Par ces fausses clartés tâche à nous décevoir.
Pour te justifier c'est peu que l'apparence.

CONSTANTIN.

Elle fait encor plus pour lui que l'on ne pense;
Et, pour tout dire enfin, il me serait bien doux
Qu'avec autant de force elle parlât pour vous.
Sévère a soutenu que pour vous on conspire,
Et sa mort l'a puni de ce qu'il a su dire;
Votre intérêt ailleurs se trouve conservé,
Martian n'a rien dit, Martian est sauvé.

MAXIMIAN.

Enfin, je suis coupable, et l'éclat de ma gloire
Est trop peu pour régler ce que vous devez croire;
Mais si j'avais encor Martian pour témoin...

CONSTANTIN.

Hé bien, s'il vous le faut, Martian n'est pas loin,
Voulez-vous qu'on l'amène, et que Valère ensuite
Vienne vous expliquer ce qu'il sait de sa fuite?
Voulez-vous savoir d'eux d'où j'ai pu deviner
Que jusque dans mon lit on doit m'assassiner,
Et que, dès cette nuit, pour cet excès de rage,
Par votre appartement on trouve au mien passage?
Qu'on les fasse venir. Pour peu qu'ils soient pres-[sés...

MAXIMIAN.

Arrête, Constantin, tu m'en as dit assez.
Je vois que tu sais tout, et qu'instruit par Valère
De mes déguisements tu perces le mystère.
Martian dont la fuite assurait mes desseins,
Quand je le crois sauvé, se trouve entre tes mains,
Il t'a tout découvert; et dans la défiance
Où de mes vœux trahis te met la connaissance,
Me voyant hors d'espoir d'en obtenir l'effet,
Je n'ai plus d'intérêt à cacher mon forfait.
Quand en avouant rien je pourrais te réduire
A douter si c'est moi qui cherche à te détruire,
Observé dans ta cour, haï de toutes parts,
J'aurais beau vers le trône élever mes regards,
On ne me laisserait aucun lieu d'entreprendre;
Et puisque je connais qu'il n'y faut plus prétendre,
J'aime mieux, te pressant de ne pas m'épargner,
Mourir dans cet orgueil, que vivre sans régner.
Peut-être à déguiser ce qu'on t'a fait connaître,
De tes jours malgré toi j'aurais été le maître,
Et soulager du moins la peine où je me voi,
Par la fausse douceur de te perdre avec moi.
Mais, comme à l'attentat le trône seul m'anime,
Lorsque j'en perds l'espoir, je perds l'ardeur du [crime,
Et dans l'avide soif de reprendre son rang,
Ne pouvant te l'ôter, je dédaigne ton sang.
Prononce, Martian n'a plus rien à te dire.

CONSTANTIN.

Qu'au trône par ma mort Maximian aspire!
Lui, qui dans mes États plus souverain que moi,
Puisqu'il voulait régner pouvait donner la loi!

FAUSTE.

Seigneur, n'écoutez pas toute votre colère;
Et, s'il est criminel, songez qu'il est mon père.
Non que d'un attentat qu'on ne peut trop punir,
Je veuille vous ôter le fatal souvenir;
Mais qu'il vive, et s'il faut qu'enfin le sang efface...

MAXIMIAN.

Moi vivre! Moi, de lui, daigner recevoir grâce!
Régnez, régnez, madame, et cessez de penser
Qu'au rang de vos sujets je puisse m'abaisser;
Et pour vous et pour moi je sais ce qu'il faut faire.
Toi, Constantin, jouis de la mort de Sévère.
C'est à moi que tu dois le bonheur sans égal
De n'avoir plus enfin à craindre de rival.
Son sang à ma vengeance a servi de victime;
Et, loin de démentir la fierté de mon crime,
Je veux te faire voir, qu'indigne d'obéir,
Je sais braver les dieux qui m'ont osé trahir.
Pour rentrer dans ce trône où tu remplis ma place,
J'eusse aux plus noirs forfaits élevé mon audace;
Et, comme dans l'ardeur de te le dérober,
J'avais songé d'abord à t'en faire tomber,
Voilà pour me punir d'avoir manqué ta chute,
Et comme je prononce, et comme j'exécute.

(*Il tire un poignard dont il se tue.*)

Qu'on m'emporte.

FAUSTE, *suivant Maximian.*

Ah, seigneur!

CONSTANTIN.

Courons la seconder,
Son intérêt ici doit seul se regarder;
Et, quand un peu de calme, après ce grand orage,
M'aura tiré du trouble où ce revers m'engage,
Licine aura sujet d'oublier son malheur,
Par le rang de Sévère, et l'hymen de ma sœur.

FIN DE MAXIMIAN.

PERSÉE ET DÉMÉTRIUS

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

REPRÉSENTÉE EN 1662 SUR LE THÉATRE DE L'HOTEL DE BOURGOGNE

PERSONNAGES

PHILIPPE, roi de Macédoine.
PERSÉE, } fils de Philippe.
DÉMÉTRIUS, } fils de Philippe.
ÉRIXÈNE, princesse de Thrace.

PERSONNAGES

PHÉNICE, confidente d'Érixène.
DIDAS, favori de Philippe.
ANTIGONUS, confident de Philippe.
ONOMASTE, confident de Persée.

La scène est dans le palais des rois de Macédoine.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

PERSÉE, DIDAS, ONOMASTE.

PERSÉE.

vain jusques ici, résolu de me taire,
me suis déguisé les attentats d'un frère,
vain, quoique ma mort fût l'objet de ses vœux,
sang qui nous unit j'ai respecté les nœuds,
haine chaque jour en devient plus ardente,
s je la dissimule, et plus elle s'augmente;
ne me plaindre pas de tout ce que je voi,
st redoubler l'aigreur qui l'arme contre moi.
métrius jaloux du trône de mon père
peut voir sans fureur que l'âge m'y préfère;
le titre d'aîné qui m'acquiert ses États,
t un crime trop grand pour ne m'en punir pas.
hier dans ce spectacle où l'on voit chaque année
parti du vainqueur l'adresse couronnée,
le mien n'eût cédé, son transport violent
n combat de plaisir en eût fait un sanglant.
s le festin qu'ensuite en triomphe il ordonne,
croyant attirer, il veut qu'on m'empoisonne;
sûr par mes refus qu'on m'a de tout instruit,
fin à force ouverte il vient chez moi de nuit.

DIDAS.

gneur, je connais trop avec quelle contrainte
us laissez contre un frère échapper votre plainte;
lorsqu'en mon secours vous cherchez quelque appui,
ne refuse point de parler contre lui.
n zèle serait faux s'il craignait de paraître
ur celui que les dieux me destinent pour maître;
toujours prêt pour vous à signaler ma foi,
Puisque vous l'ordonnez, j'irai trouver le roi;
Mais dans les mouvements et de haine et de rage
Où l'ardeur de régner pousse un jeune courage,
Quoi que Démétrius vous force à redouter,
Examinez la suite avant que d'éclater.
Il n'est plus de milieu s'il faut qu'on se déclare,
Chacun n'écoutera qu'une fureur barbare;
Et le sang qui vous joint ne servant qu'à l'aigrir,
Si vous ne le perdez, il vous faudra périr.
De ces inimitiés la rage trop avide,
Vole, sans s'étonner, au plus noir parricide;
Et, pour en assouvir la brûlante fureur,
Les plus sanglants effets n'ont point assez d'horreur.

PERSÉE.

Je le sais, cher Didas, et voudrais encor feindre
Si ses emportements ne m'offraient tout à craindre.
Tant que sa jalousie a respecté mes jours,
J'ai traité de mépris ses insolents discours;
J'ai vu, sans m'émouvoir, qu'il ait avec audace
Publié que par lui le sénat nous fit grâce;
Et qu'à la Macédoine à son choix, malgré moi,
Rome peut-être un jour saura donner un roi.
Mais enfin, aujourd'hui qu'une fureur ouverte
Le fait obstinément s'attacher à ma perte,
Pour en rompre le cours, c'est le moins que je puis
Que d'avertir le roi du péril où je suis;
Et de peur que l'ennui dont mon âme est atteinte
Ne me force à mêler trop d'aigreur à ma plainte,
Respectant des devoirs où je le vois manquer,
J'emprunte votre bouche afin de l'expliquer.
Votre propre intérêt à parler vous convie,
Le rang que vous tenez hasarde votre vie;
Et le prince ne peut achever ses desseins,
Qu'il ne punisse en vous l'ennemi des Romains.
Vos généreux conseils à sortir d'esclavage
Pour ces chers favoris lui donnent de l'ombrage;
Et, sans doute, il vous hait d'oser trop soutenir
Un trône que, sans eux, il ne peut obtenir.

DIDAS.

Contre leur fier orgueil, tant qu'on me voudra croire,
De ce trône, seigneur, je soutiendrai la gloire,
Et ne les verrai point s'établir, à leur choix,
Arbitres souverains des différends des rois.
Il est temps, après tout, qu'une éclatante guerre
Nous fasse enfin braver ces tyrans de la terre,
Et que nous acceptions d'un esprit moins soumis
L'avantage honteux qui nous rend leurs amis.

PERSÉE.

Ce glorieux projet charme tout mon courage;
Mais le prince par nous leur sert toujours d'otage;
Et leur intelligence est trop à redouter
Pour nous croire en pouvoir de rien exécuter.

DIDAS.

Si j'en sais bien juger, seigneur, le roi n'aspire
Qu'à secouer le joug d'un si fâcheux empire,
Et se lasse de voir les droits abandonnés
Qu'usurpe le sénat sur les fronts couronnés.
Ces ordres absolus dont la fierté le chasse
De ce qu'il a conquis au trône de la Thrace,
Semblent l'aigrir assez pour ne balancer pas,
A repousser un jour de pareils attentats.
C'est à quoi je le porte; et, si par mon adresse
J'apprends jusqu'où le prince engage sa tendresse,
Si ses vrais sentiments pour lui me sont connus,
L'obstacle que je crains ne m'arrêtera plus.
J'en vais tenter l'épreuve, et vous en rendrai compte.

PERSÉE.

Vous voyez mon malheur, connaissant notre honte,
Parlez; et de vos soins à l'État importants
Mon cœur croira tenir le trône que j'attends.

SCÈNE II

PERSÉE, ONOMASTE.

PERSÉE.

Ainsi, pour prévenir l'ambition d'un frère,
Le secours de Didas nous était nécessaire;
Le roi l'écoutant seul, on n'eût pu rien sans lui.

ONOMASTE.

Je n'ose encor pour vous m'en promettre l'appui;
Il semble à s'expliquer, seigneur, qu'il ait eu peine.

PERSÉE.

Mais, il est ennemi de la grandeur romaine,
Et son faste insolent lui blesse trop les yeux.

ONOMASTE.

Il faut pourtant songer à vous l'acquérir mieux.
Quoiqu'il vous l'ait promis, toute sa politique
A sa seule grandeur sans relâche s'applique,
Et prêt des deux partis à se joindre au plus fort,
Il attend que quelque autre en décide le sort.
Avec l'appui du peuple à ses vœux favorable,
Démétrius, seigneur, lui paraît redoutable;
Et, sans doute, il craindra d'attirer son courroux
S'il ne voit que le roi se déclare pour vous.
Cherchez donc à l'aigrir par tout ce que la plainte
Peut jeter dans son âme et d'horreur et de crainte,
D'un parricide affreux montrez-lui le projet,
Que sa tête et la vôtre en font l'indigne objet;
Et songez que le droit d'un trône héréditaire
Ne vous demeure sûr qu'en perdant votre frère.
L'occasion est belle, et l'audace des siens
A vos ressentiments en offre les moyens.
Tout ce qui se fit hier prouve sa violence;
Et ce qui doit, surtout, servir votre vengeance,
Vous savez que de Rome on attend aujourd'hui
Ceux qu'envoya le roi pour s'informer de lui.
Sous couleur d'ambassade et d'affaires publiques
Ils allaient épier ses secrètes pratiques;
Et fût-il innocent, ils noirciront sa foi
De tout ce qui la peut rendre suspecte au roi.
C'est là ce qu'en partant vous leur fîtes promettre
Et, si par le secours de quelque fausse lettre,
Il faut pour le convaincre étendre le forfait,
Le seing de Quintius se verra contrefait.

PERSÉE.

Ne balançons donc plus une juste entreprise
Où m'engage le trône, où l'amour m'autorise.
Perdons ce frère ingrat dont l'insolent pouvoir
Fait par l'un et par l'autre obstacle à mon espo
La princesse de Thrace en vain m'est destinée,
En vain le roi m'en veut assurer l'hyménée,
De mes tristes soupirs l'hommage dédaigné
Enorgueillit un cœur que le prince a gagné;
Ses soins qu'à préférer on voit qu'elle s'appr
Dérobent à mes vœux cette illustre conquête;
Et, par ce fier rival sans cesse traversé,
Je frémis de sa perte, et m'y trouve forcé.

ONOMASTE.

Ce refus n'est-il pas une marque assurée
Qu'avec lui la princesse a la vôtre jurée?
La Thrace, dès longtemps unie à nos États,
La doit laisser sujette à ne vous choisir pas:
Et, dans l'ambition dont on la voit coupable,
Croiriez-vous à ses yeux Démétrius aimable,
Si l'appui des Romains n'avait su l'assurer
Qu'au trône, malgré vous, il a droit d'aspirer?
En serait-il aimé s'il ne la faisait reine?

PERSÉE.

Non, Onomaste, non, et c'est ce qui me gêne
Que de son cœur en vain je tâche à l'éloigner,
Si sa mort ne me laisse assuré de régner.

ONOMASTE.

Quoi, seigneur, en effet, vous cherchez à lui plai

PERSÉE.

D'abord je n'eus dessein que de nuire à ce frè
Ayant su son amour, par un décret fatal,
Sans me sentir amant, je me fis son rival;
Mais, las! Je n'appris pas longtemps à la connaît
Qu'en secret je devins ce que je feignis d'être.
Son mérite à mes yeux vivement exposé,
Me fit naître un vrai mal d'un tourment suppo
Et mon cœur qu'aux soupirs forçait un peu d'étu
Ne s'en fit que trop tôt une douce habitude.

ONOMASTE.

Seigneur, s'il est ainsi, j'imagine un dessein
Dont le succès pour vous ne peut être incertai

'ous assurez vos droits, ou gagnez la princesse.
ontre Démétrius faisons agir l'adresse,
ant que le roi, craignant ses secrets attentats,
e force d'épouser la fille de Didas.
our s'assurer de lui le prétexte est plausible,
das garde pour Rome une haine invincible;
, contre les projets dont s'alarme le roi,
prince étant son gendre, il répond de sa foi.

PERSÉE.

is sa brigue, par là, se rendrait plus puissante!

ONOMASTE.

igneur, à cet hymen vous croyez qu'il consente,
i, qui pour la princesse ardemment enflammé,
end n'aimer qu'autant qu'il se connaît aimé?
. non, je ne mets point le refus en balance,
ura de Didas rejeter l'alliance;
d'un pareil mépris Didas trop indigné
tre lui, par nos soins, sera bientôt gagné.
ez pour s'en venger ce qu'il doit entreprendre.

PERSÉE.

, si par politique il s'en veut faire gendre,
s, que flatteront ses orgueilleux desseins,
eut mettre avec lui du parti des Romains?

ONOMASTE.

s, si jusque-là son courage s'abaisse,
infidélité vous acquiert la princesse,
, dans les vifs transports de son juste courroux,
peut mieux le punir qu'en se donnant à vous.
nt au trône, seigneur, quoi que Didas pût faire,
iel qui vous y place en exclut votre frère;
pour vous maintenir dans ce rang glorieux,
s saurons, s'il le faut, prêter secours aux dieux.

PERSÉE.

rais tort de combattre un avis si fidèle,
'abandonne entier à l'ardeur de ton zèle.
rincesse paraît. Adieu, retire-toi,
eux sur ce dessein sonder l'esprit du roi.

SCÈNE III

PERSÉE, ÉRIXÈNE, PHÉNICE.

PERSÉE.

ien, madame, enfin un orgueil inflexible
rendra-t-il toujours à mes maux insensible,
n feu si constant l'infatigable ardeur
a-t-elle aucun droit de toucher votre cœur?

ÉRIXÈNE.

ciel laisse en vous cette ardeur volontaire,
oit n'aimer, seigneur, qu'autant qu'elle peut [plaire;
il contraint nos cœurs, ne m'accusez de rien,
me il force le vôtre, il peut forcer le mien.

PERSÉE.

N'autorisez point ce mépris de ma flamme
ce que prend le ciel d'empire sur une âme.
ais bien que l'amour à vaincre intéressé,
nd il occupe un cœur, n'en peut être chassé;
bien loin que d'en haut l'ordre nous violente,
Il ne le surprend point que ce cœur n'y consente;
C'est par son seul aveu qu'on se laisse enflammer;
Et l'on est toujours libre à commencer d'aimer.

ÉRIXÈNE.

S'il est ainsi, seigneur, que vous le voulez croire,
De cette liberté ne m'ôtez pas la gloire,
Et souffrez qu'à mon choix on me voie ordonner
Du seul bien que les dieux semblent m'abandonner.
La Thrace où je naquis, par vos armes conquise,
Rend ma triste fortune à cet État soumise;
Et, dans un sort si dur, ce m'est quelque douceur
Que je puisse du moins disposer de mon cœur.

PERSÉE.

Disposez-en, madame, et refusez de croire
Que mon hymen sur vous pût jeter cette gloire;
Ne voyez point qu'un trône offert par cet accord
Vous aurait fait raison des outrages du sort.
Ce frère dont l'audace à votre amour aspire,
Vaut bien...

ÉRIXÈNE.

J'entends, seigneur, ce que vous voulez [dire,
De sa flamme à mon cœur les seuls charmes sont [doux,
Mais si vous le croyez, que me demandez-vous?

PERSÉE.

Non, non, madame, non, et malgré ma faiblesse,
Je sais trop bien juger d'une illustre princesse,
Pour croire que l'orgueil qui la doit animer
Borne son plus doux charme à la gloire d'aimer.
Un cœur qui pour le trône a mérité de naître,
Quand il prend de l'amour, s'en rend toujours le [maître,
De ses vastes désirs l'insatiable ardeur
L'asservit en esclave au soin de sa grandeur,
Sa flamme s'accommode aux desseins qu'il achève,
Il ne la laisse agir qu'autant qu'elle l'élève,
Et ne cède aux transports qui forment de doux [nœuds,
Que quand l'ambition a rempli tous ses vœux.
C'est ainsi qu'à l'amour votre cœur s'abandonne,
Son orgueil en secret accepte la couronne,
De sa possession il se fait une loi,
Mais il l'attend plutôt d'un frère que de moi.
Vous voyez trop d'ardeur suivre son entreprise
Pour douter d'un projet où Rome l'autorise;
Et, s'il y faut mon sang, c'est aux esprits mal faits
A craindre pour régner les remords des forfaits.

ÉRIXÈNE.

Certes, je dois beaucoup à cette haute estime,
Qui dans Démétrius me fait presser un crime,
Et ne me rend sensible aux offres de sa foi,
Qu'afin qu'un parricide en puisse faire un roi.
Sans respecter en moi la grandeur souveraine,
Jugez, prince, jugez au gré de votre haine;
Pour venger cet affront, quoi que je veuille oser,
Tout l'éclat de la mienne est trop à mépriser.

PERSÉE.

Qu'elle éclate, madame; aussi bien, quoi qu'elle ose,
Qui souffre vos mépris peut souffrir toute chose.
Je ne vous dirai plus qu'un amour si parfait

N'avait point mérité l'outrage qu'on lui fait.
Du moins, en l'étouffant, assuré de vous plaire,
Je veux, s'il n'y consent, le forcer à se taire,
Et que votre fierté n'ait plus à s'indigner
De l'offre d'un hymen qui vous ferait régner.
J'en vais presser le roi, mais, dans ce sacrifice,
Je vois ce qu'à mon rang vous faites d'injustice;
Et, si pour vous encor le respect me retient,
Je suis sensible, et sais d'où l'injure me vient.
Adieu, madame.

SCÈNE IV

ÉRIXÈNE, PHÉNICE.

ÉRIXÈNE.

Ah, ciel! Où me vois-je réduite?

PHÉNICE.

De ce jaloux transport il faut craindre la suite.
Persée est violent, et, dans son désespoir,
Le sang pour l'arrêter aura peu de pouvoir.
De ses vœux rebutés l'impatient outrage
Contre Démétrius animera sa rage;
Et vos dédains pour lui hautement confirmés,
La vont rendre funeste à ce que vous aimez.

ÉRIXÈNE.

Quel conseil prendre, hélas! dans ce désordre ex- [trême?

PHÉNICE.

Vous devez accepter l'offre d'un diadème.
Si pour Démétrius c'est montrer peu d'amour,
La constance n'est pas une vertu de cour;
Et le cœur le plus ferme aisément se pardonne
Une infidélité qui vaut une couronne.

ÉRIXÈNE.

Ah! Si pour moi ton zèle a quelque droit d'agir,
Ne me conseille rien qui m'oblige à rougir.
Contre Démétrius sollicitant ma flamme,
Les défauts de Persée ont-ils frappé ton âme,
Et pourrais-tu souffrir qu'au mépris de ma foi
L'orgueil qui l'accompagne eût des charmes pour [moi?

PHÉNICE.

Si dans un rang si haut l'orgueil est condamnable,
Démétrius, madame, en est-il incapable,
Et, quand vous estimez les devoirs qu'il vous rend,
Savez-vous quelle part l'ambition y prend?
On dit qu'il veut régner; et, dans cette pensée,
S'il ne peut arracher la couronne à Persée,
C'est un espoir en lui facile à pénétrer
Que les droits de la Thrace où vous pouvez rentrer.

ÉRIXÈNE.

Ces bruits d'ambition dont on ternit sa gloire
Découvrent dans Persée une âme basse et noire;
C'est par là qu'il prétend le punir aujourd'hui
D'avoir osé montrer plus de vertu que lui.
Sa haine dangereuse autant qu'elle est couverte,
Fait naître ces soupçons pour avancer sa perte;
On m'a de tout instruite; et, si jusques ici
Démétrius n'a pas...

PHÉNICE.

Madame, le voici.

SCÈNE V

ÉRIXÈNE, DÉMÉTRIUS, PHÉNICE.

ÉRIXÈNE.

Ah! Prince, il n'est plus temps d'opposer à l'o
L'illustre fermeté d'un généreux courage;
Dans le pressant péril qu'il force à redouter,
Ce n'est qu'en lui cédant qu'on le peut éviter.
Persée au désespoir de cette préférence,
Qu'emportent vos vertus sur l'heur de sa naissa
Blessé de leur éclat, s'en forme contre vous
Tout ce qui peut aigrir l'esprit le plus jaloux.
Le peuple ici vous aime, et Rome vous estime,
Si c'est gloire pour vous, ce n'est pas moins un cri
Et ce crime est de ceux dont, par la trahison,
Un lâche ambitieux se peut faire raison.

DÉMÉTRIUS.

Madame, je sais trop jusqu'où la jalousie
Porte l'indigne ardeur dont son âme est saisie
Et que pour me noircir il répand en tous lieu
Ce que la calomnie a de plus odieux;
Mais, qui d'un noir dessein se connaît incapabl
Dans un autre jamais ne le trouve croyable;
Et si mon frère...

ÉRIXÈNE.

En vain vous voulez vous
Sa haine avecque moi vient encor d'éclater.
De ses vœux mal reçus l'injurieuse audace
En a poussé l'aigreur jusques à la menace;
Et, pour porter le coup prêt à lever le bras,
J'ai découvert qu'il cherche à corrompre Dida
Tous ceux en qui le roi semble avoir confian
Sont déjà contre vous de son intelligence,
Didas seul l'embarrasse; et, s'il peut le gagner,
Le sang n'aura plus rien qu'on lui voie éparg

DÉMÉTRIUS.

Didas auprès du roi plus que tous est à crai
Mais, madame, à trembler voulez-vous me cont
Évité-je par là le péril que je cours?

ÉRIXÈNE.

Du moins l'éloignement vous offre du secou
Fuyez, prince, fuyez, la foudre est toute prê
A son indigne éclat dérobez votre tête.
Rome où, presque en naissant, vous fûtes él
Par elle avec plaisir vous verra conservé;
L'asile est sûr pour vous.

DÉMÉTRIUS.

Quel outrage à ma flam
Moi, fuir! Moi, vous quitter!

ÉRIXÈNE.

Il le faut.

DÉMÉTRIUS.

Ah! Mad
Ai-je rien à prévoir dont les funestes coups
Approchent de l'horreur de m'éloigner de vo
Si vous l'avez pu croire, est-ce ainsi que l'on ai

ÉRIXÈNE.

En vous le conseillant j'agis contre moi-mêm

is, quoique votre vue ait de quoi me charmer,
i se cherche en aimant n'est pas digne d'aimer.

DÉMÉTRIUS.

las ! Madame, hélas ! Quand le sort nous accable,
-ce aimer comme il faut qu'être si raisonnable ?
r moi, dans les revers dont je suis combattu,
ne me pique point d'avoir tant de vertu.
s voir est le seul bien qui peut flatter ma flamme,
nt que j'y renonce on m'arrachera l'âme ;
quoi qu'on entreprenne, il me sera plus doux
ourir à vos yeux que vivre loin de vous.

ÉRIXÈNE.

ous aveuglez point quand le mal est extrême.

DÉMÉTRIUS.

, madame, songez que mon frère vous aime,
e dans la douleur de se voir dédaigner,
r agir sans obstacle, il tâche à m'éloigner.
i que de ses transports votre crainte soupçonne,
nt pour votre cœur plus que pour la couronne,
rchent, en mettant ses menaces au jour,
sser un rival qui nuit à son amour.

ÉRIXÈNE.

amour vous gêne, il me blesse, il m'irrite ;
lorsqu'en sa faveur le roi me sollicite,
cœur au plein mépris n'ose s'abandonner,
que votre péril a de quoi m'étonner.
donc, et par là dissipant la tempête,
z libre l'éclat où ma haine s'apprête.
ra de quel air j'en soutiendrai le cours,
nd je n'aurai plus rien à craindre pour vos jours.

DÉMÉTRIUS.

l'envi contre moi la terre au ciel s'unisse,
peut être aisé d'en braver l'injustice.
mez-vous ?

ÉRIXÈNE.

Quand mon cœur se voudrait démentir,
upir échappé n'y pourrait consentir.
, encore une fois, prince...

DÉMÉTRIUS.

Mon heur suprême
de voir, c'est d'ouïr que ma princesse m'aime ;
me pour ma flamme il n'est point d'autre bien,
ce doux aveu je n'écoute plus rien.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

PHILIPPE, ANTIGONUS.

PHILIPPE.

, non, Antigonus, la grandeur de l'injure
ouffe point en moi la voix de la nature,
on cœur t'expliquant ce qui la fait souffrir,
rche à se soulager, et non pas à s'aigrir.
i que dans ses projets Démétrius espère,
Je garde encor pour lui les sentiments de père ;
Et toute la fureur de son ambition
N'excite qu'en secret mon indignation.
Je le vois sur l'appui que le sénat lui donne,
Contre moi, contre un frère, usurper la couronne,
Et mes lâches sujets à l'hommage contraints,
Accepter pour leur roi l'esclave des Romains.
Dans les emportements qu'il ne peut plus contrain-
Je connais que Persée a raison de se plaindre ; [dre,
Mais, de peur d'un désordre à tous les deux fatal,
Sans prendre aucun parti, je veux paraître égal.
Par là j'empêcherai que fort de ma colère
Persée injustement n'ose accuser son frère ;
Et ma bonté, peut-être, aura quelque pouvoir
Pour rendre un fils rebelle aux lois de son devoir.
Quoiqu'assez rarement un ambitieux cède,
Il faut avant la force essayer ce remède,
Et voir si la douceur ne saurait obtenir
Le remords d'un forfait que je crains de punir.

ANTIGONUS.

Seigneur, on ne peut trop louer cette prudence
Qui tient entre deux fils la nature en balance ;
Mais gardez qu'en secret la pente où je vous voi
Contre Démétrius ne séduise un grand roi.
Peut-il trouver en vous un juge favorable,
Si déjà, sans l'ouïr, vous le croyez coupable ?
Je sais que vos soupçons condamnent justement
Ce que pour les Romains il a d'attachement ;
Mais c'est pousser trop loin la fierté qui le guide,
Que de la faire aller jusques au parricide.
Il est aimé du peuple et peut-être en ces lieux,
Qui s'en peut faire aimer, fait bien des envieux.

PHILIPPE.

Quoi, tu ne veux pas voir qu'une ardeur criminelle
L'engage de ce peuple à corrompre le zèle,
Et lui fait publier que rompant mes desseins
Lui seul l'a garanti des armes des Romains ?
Sur ce bruit qu'à semer son orgueil se hasarde,
Pour son libérateur je vois qu'on le regarde,
On le suit, on l'honore ; et, depuis son retour,
A mes yeux à l'envi chacun lui fait sa cour ;
Mais à ce charme en vain ils aiment à se rendre,
La guerre leur fait peur, et je veux l'entreprendre.
C'est trop, c'est trop rougir du joug impérieux
Qu'impose aux souverains un peuple ambitieux.
Il est temps de résoudre, et de parler en maître,
Un roi qui peut céder n'est point digne de l'être ;
Et, prêt à souffrir tout des plus fiers ennemis,
Le trône a plus d'éclat renversé que soumis.

ANTIGONUS.

Ces sentiments sont grands, mais si, comme l'on
Démétrius à Rome a de l'intelligence, [pense,
Doutez-vous que par lui le sénat averti...

PHILIPPE.

Nous forcerons l'ingrat à prendre enfin parti.
Il faut, sur un hymen à l'État nécessaire,
Qu'il renonce aux Romains, ou s'arme contre un
Et si par son refus il s'y montre attaché, [père,
Nous n'aurons plus du moins un ennemi caché.

SCÈNE II

PHILIPPE, ANTIGONUS, ONOMASTE.

PHILIPPE.

Les princes viennent-ils?

ONOMASTE.

Ils ne font plus qu'attendre,
Seigneur, dans l'antichambre ils sont venus se ren- [dre,
Où, pour vous avertir, je viens de les quitter.

PHILIPPE.

Qu'ils entrent, Onomaste, il les faut écouter.
Demeure, Antigonus, je veux qu'en ta présence
Deux frères ennemis obtiennent audience;
Déjà de l'un des deux m'expliquant le souci
Sur ce qui se fit hier, Didas... Mais les voici.

SCÈNE III

PHILIPPE, PERSÉE, DÉMÉTRIUS, ANTIGONUS, ONOMASTE.

PERSÉE.

Seigneur, si je pouvais sans m'en rendre complice...

PHILIPPE.

Prenez place tous deux, je vous ferai justice.
Voici le jour fatal où le ciel contre nous
Semble avoir réservé son plus âpre courroux.
La plainte ouverte, enfin, succédant au murmure,
A la pleine révolte enhardit la nature,
J'en vois les droits partout honteusement trahis,
Il m'en faut être juge, et c'est entre mes fils.
Père trop malheureux, qui, quoique je me cache,
D'un crime dans mon sang ne saurais fuir la tache!
Un frère accuse l'autre, et le crime est douteux,
Mais l'effet m'en doit être également honteux.
Qu'il soit faux, qu'il soit vrai, la haine qui les guide,
En fait pour moi toujours un lâche parricide.
Ou l'un d'eux aujourd'hui cherche à l'exécuter,
Ou l'autre le commet en l'osant inventer;
Et ma gloire ne peut qu'elle ne soit ternie,
Ou par son attentat, ou par sa calomnie.
Voilà ce que j'ai craint de ces dissensions
Dont l'aigreur soutenait toutes vos actions;
Mais, comme il en est peu que le temps n'adoucisse,
J'ai cru qu'au sang enfin vous rendriez justice,
Et qu'après les avis que je vous ai donnés,
Vous n'oublieriez jamais ce que vous êtes nés.
Combien de fois, hélas! vous ai-je fait comprendre
Quels biens de la concorde on a sujet d'attendre?
C'est par là que deux rois avecque tant d'éclat
De Sparte si longtemps ont gouverné l'État,
Que d'un zèle pareil la conduite admirable,
A ses plus fiers voisins l'a rendu redoutable,
Et que ce même État n'a pu se maintenir
Dès que l'ambition a su les désunir.
Combien ai-je tâché de prévenir vos haines
Par l'exemple fameux et d'Attale et d'Eumènes,
Que la concorde seule où tous deux je les voi,
A faits aussi puissants qu'Antiochus ou moi?
Honteux du nom de rois qu'à peine ils voulai [pren
Ils ont droit aujourd'hui d'oser tout entrepren
Et, s'il faut mêler Rome aux autres nations,
Voyez les Quintius, voyez les Scipions.
Dans l'éclat immortel qui suivra leur mémoire
De leur noble union voyez briller la gloire;
Au lieu que des forfaits la plus pressante horreu
Toujours de la discorde a suivi la fureur.
Ni le crime des uns, ni la vertu des autres,
Sur les grands sentiments n'ont pu régler les vôtr
D'une coupable ardeur l'indigne emportement
Vous fait de votre rage aimer l'aveuglement.
Vous voulez que je vive, et souffrez que je règn
Tant que vous n'ayez plus d'obstacle qu'elle craig
Et que par l'attentat l'un de l'autre défait
Puisse, en m'ôtant le jour, jouir de son forfait.
Il n'est droit si sacré que votre orgueil révère,
Vous haïssez les noms et de père, et de frère;
Et du sang, à l'envi, brisant les plus doux nœu
Le trône est le dieu seul qui mérite vos vœux.
Sus donc, immolez-lui de si chères victimes,
Et me faites trembler par l'horreur de vos crim
Attendant que le fer en règle les effets,
Faites en ma présence un combat de forfaits.
Dites tout ce que peut, pour trahir la nature,
Ou résoudre la rage, ou forger l'imposture.
J'écoute, et je crains bien, pour reproche étern
De n'avoir à juger que du moins criminel.

PERSÉE.

Seigneur, j'ai dû, sans doute, abandonner ma t
A l'éclat imprévu d'une affreuse tempête,
Puisque les attentats dont encor je frémis
Ne sauraient être crus s'ils n'ont été commis.
Ce n'est pas sans raison qu'un peuple témér
Ne veut pour votre fils connaître que mon frè
Si chez vous, comme lui, j'en obtenais le rang,
Vous trembleriez d'ouïr qu'on veut verser mon s
Et ne voudriez pas qu'un reproche semblable
Confondît l'innocent avecque le coupable.
Ayant à craindre tout, si, sans rien découvrir,
Vous voulez que je meure, hé bien, il faut mou
J'y consens, et croirai mon sort digne d'envie
Si ma mort avancée assure votre vie;
Et si l'indigne ardeur de ses transports jaloux
Peut s'éteindre en mon sang sans aller jusqu'à v
Mais, si dans ce péril la plainte m'est permise,
Voyez-le contre moi s'armer avec surprise:
Et, l'éclat de sa haine osant tout aujourd'hui,
Souffrez pour l'arrêter que je m'adresse à lui.
Qu'espérez-vous, mon frère, et sur quelles maxi
Courez-vous en aveugle au plus affreux des crim
Dans l'orgueil de compter tant de rois pour aïe
L'avidité du trône entraîne tous vos vœux;
Comme eux il faut régner, et cette noble envie
Pour remplir tout leur sort veut se voir assou
Mais, si ce que je suis tient le vôtre borné,
Prenez-vous-en aux dieux qui m'ont fait votre a

'usage ici reçu, le jugement d'un père
our régner après lui veulent qu'on me préfère;
votre bras armé pour répandre mon sang
us peut seul donner droit de monter à son rang.
ciel dont l'équité sur nos desseins préside
pu souffrir encore un si noir parricide.
r dans ce faux combat que j'osai hasarder,
r éviter ma perte il m'apprit à céder;
t lui, qui s'opposant à l'espoir qui vous reste,
fit fuir un festin qui m'eût été funeste;
le crime par vous noircissant votre foi,
rais dû cette nuit vous recevoir chez moi?
gneur, sans mes refus nés d'une juste crainte,
s pleureriez ma mort où vous oyez ma plainte;
e qu'entre deux fils vous avez à juger,
ous aurait laissé que ma perte à venger.
stez maintenant l'ardeur insatiable
la soif de régner plonge une âme coupable;
s, en la détestant, daignez vous souvenir
vous avez à plaindre aussi bien qu'à punir.
celui dont la rage aspire à perdre un frère
e à jamais des dieux l'implacable colère;
s qu'au moins l'opprimé, pour s'en mettre à cou-
[vert,
l'appui de son roi trouve un asile ouvert.
re la trahison c'est le seul que j'espère,
'ai pour m'en sauver que les dieux et mon père.
me faut fuir ici de secrets attentats,
'ai point de Romains qui me tendent les bras,
r haine de ma mort se fait un heur suprême,
e que je soutiens l'honneur du diadème,
e leur laisse voir aucuns moyens offerts
ettre, moi vivant, la Macédoine aux fers.
lainte cependant, le murmure, l'outrage,
le prix d'affranchir vos sujets d'esclavage.
l'avez vu, seigneur, dans ces lâches soldats,
ier, même à vos yeux, cherchèrent mon trépas.
dirai-je des grands dont la molle faiblesse
ter les Romains à l'envi s'intéresse,
i, sur un espoir et vil et hasardeux,
rent que celui qui peut tout auprès d'eux?
'est pas à moi seul qu'il voit qu'on le préfère,
mporte en secret sur son roi, sur son père.
lui, qui dans l'orage où vous étiez compris,
foudres du sénat sauva vos cheveux gris.
peuples sans guerre ont la douceur de vivre,
rmes des Romains c'est lui qui les délivre;
ndis qu'en vous seul je fonde mon appui,
euples, les Romains, tout enfin est pour lui.
oi présumez-vous que Quintius aspire
tout ce qu'il se plaît sans cesse à vous écrire,
d, pour entretenir l'amitié du sénat,
us fait envoyer les premiers de l'État?
étrius a part à cette politique,
conseils sont sa règle en tout ce qu'il pratique;
dans ces envoyés qu'ils ont l'art de gagner,
cherchent du secours pour le faire régner.
x qu'un pur intérêt, ceux qu'un vrai zèle y mène
reviennent jamais qu'avec l'âme romaine,
Le seul Démétrius est maître de leur foi;
Et déjà, vous régnant, ils l'appellent leur roi.
Si l'indignation m'arrache quelque plainte,
De l'ardeur de régner j'ai soudain l'âme atteinte;
Chacun veut que ce crime ait pour moi des appas,
Et vous-même, seigneur, ne m'en exemptez pas.
Mais à quoi cette ardeur et basse et criminelle,
Puisqu'au trône après vous ma naissance m'appelle?
Vouloir pour y monter confondre tous les droits,
Renverser la nature, anéantir les lois.
Se faire une vertu d'un frère qu'on opprime,
C'est là, seigneur, c'est là ce qui s'appelle crime;
Et j'atteste les dieux, si j'en prends quelque effroi,
Que je le crains pour vous beaucoup plus que pour
Négligez le péril où ma vie est réduite, [moi.
Détournez-en les yeux, mais voyez-en la suite,
Et songez, qu'où du sang on a brisé les nœuds,
Qui fait un parricide en peut commettre deux.

DÉMÉTRIUS.

Si je parais surpris, seigneur, j'ai pour excuse
Et le genre du crime, et celui qui m'accuse.
Pour m'ôter tous moyens de vaincre mon malheur,
Il veut auprès de vous corrompre ma douleur;
Et de ses feints soupirs l'injurieuse amorce
Tâche en la prévenant d'en détruire la force.
Sur vous d'un faux péril il fait tomber l'effroi,
Pour faire agir par vous sa rage contre moi.
Quoique fort du secours de ma seule innocence,
Pour moi du monde entier il arme la puissance;
Et d'asiles partout il aime à se priver,
Pour empêcher qu'en vous je n'en puisse trouver.
Dieux, qu'il prend pour témoins des motifs de sa
[crainte,
Aidez ceux qu'il abuse à pénétrer leur feinte!
Et, puisqu'à m'en purger je me trouve réduit,
Éclairez ce grand crime où j'ai choisi la nuit.
Il l'expose à vos yeux l'âme encor toute émue,
Comme s'il ne formait qu'une plainte imprévue,
Et que ces noirs complots dont il souille ma foi
Ne fussent pas des traits préparés contre moi.
Prince, si dès longtemps formant brigues sur bri-
Je fais contre l'État de criminelles ligues, [gues,
Il fallait m'accuser de cette trahison
Avant qu'elle employât le fer et le poison.
Déjà pour m'en punir j'étais assez coupable,
Sans que de cette nuit on y joignît la fable; [pérer,
Mais, pour mieux voir quel fruit j'en pourrais es-
Vous voulez tout confondre, il faut tout séparer.
Le grand titre d'aîné, le jugement d'un père,
Le droit des nations, tout veut qu'on vous préfère;
Et, pour en démentir l'aveugle choix du sort,
Ma lâche ambition a juré votre mort.
Pourquoi donc m'imputer la coupable espérance
Dont l'appui des Romains flatte mon arrogance?
Si jusqu'à faire un roi vous portez leur crédit,
Qu'est-il besoin de crime où leur secours suffit?
Est-ce afin que le trône ait plus de quoi me plaire,
Si j'en vois les degrés teints du sang de mon frère?
Est-ce afin qu'auprès d'eux ce noir crime commis

M'ôte ce peu d'estime où la vertu m'a mis?
Quintius qu'on me voit prendre partout pour guide,
M'aura-t-il conseillé cet affreux parricide,
Lui, qui chérit son frère, et laisse à nos neveux
De l'union parfaite un exemple fameux?
Pour m'élever au trône où mon orgueil aspire,
Vous voulez qu'à l'envi tout le monde conspire;
Et, comme sans appui, pour unique recours,
Vous me faites du crime emprunter le secours.
Voyons-le tel qu'il est, ou qu'on le fait paraître,
Ce crime qu'entre nous un père doit connaître.
On divise l'armée, et, d'une égale ardeur,
Nous disputons le prix qu'on destine au vainqueur.
Tous deux chefs de parti nous cherchons la victoire:
Et quand sur vous enfin j'en emporte la gloire,
Ma haine, dites-vous, si l'on ne m'eût cédé,
Par un combat sanglant en aurait décidé.
Quelle plainte, grands dieux, et qu'elle a de faiblesse!
Vous fûtes le témoin de ce combat d'adresse,
Seigneur, et vous savez ce qu'on me vit tenter,
Qui marque la fureur qu'il ose m'imputer;
Mais la sienne, qu'anime une haine implacable,
Ne veut rien épargner pour me rendre coupable.
Dans la fête qu'ensuite on me voit ordonner,
Je l'invite au festin, c'est pour l'empoisonner.
Sans nommer les témoins d'une trame si noire,
J'en suis trop convaincu, parce qu'il la veut croire,
Le fer enfin succède, on me fait tout oser.
Prince, m'accuser trop, ce n'est pas m'accuser.
Pour rendre contre moi vos plaintes légitimes,
Un seul jour me pouvait amasser moins de crimes;
Je vais chez vous de nuit, et l'on doit soupçonner
Que j'y vais seulement pour vous assassiner.
Puisque de ce forfait vous avez des indices,
J'étais accompagné, je livre mes complices,
Qu'ils viennent; et, par eux, faites connaître à tous
L'ordre d'un attentat qu'ils apprendront de vous.
Mais que sert contre moi d'inventer cette fable?
De tant de crimes faux passons au véritable.
Que ne me dites-vous, puisqu'il faut l'exprimer,
« Pourquoi, Démétrius, t'es-tu fait estimer?
Pourquoi de ta vertu la Macédoine éprise
Me voit-elle à regret une couronne acquise,
Et quand de ma conduite on la voit s'indigner,
Pourquoi lui parais-tu plus digne de régner? »
Quelques déguisements que cache sa pensée,
C'est là, seigneur, c'est-là ce qui blesse Persée;
Et l'on s'empresserait bien moins à me trahir,
Si par mes lâchetés je me faisais haïr;
Mais, comme avec le sang la vertu m'intéresse
A lui céder un trône acquis au droit d'aînesse,
Ce même sang m'apprend à me montrer jaloux
De mériter l'honneur d'être sorti de vous.
Quant aux Romains, seigneur, dont on veut prendre [ombrage,
M'a-t-on vu demander à leur servir d'otage;
Et si vers le sénat vous m'avez député,
Ai-je de cet emploi brigué la dignité?
Dans l'un et l'autre temps ma foi toujours sincère
N'a choisi pour objet que la gloire d'un père;
Et par vos ordres seuls ayant pris droit d'agir,
Ni pour vous, ni pour moi je n'ai point à roug
Tant qu'avec eux la paix nous défendra les ar
Leur alliance offerte aura pour moi des charm
Mais, si vous en rompez le nœud mal affermi,
Ils trouveront en moi leur plus fier ennemi.
De leur protection il n'est rien que j'attende;
Qu'ils ne me nuisent point, c'est ce que je deman
Et qu'un frère, trop prompt à soupçonner ma f
Ne prenne point chez eux des armes contre moi
Si vous me condamniez, quelle que fût l'offense
Ce serait à lui seul à prendre ma défense;
Et c'est lui que je vois, sur de faux attentats,
Vouloir vous arracher l'arrêt de mon trépas.
Appelé, sans savoir que j'eusse à me défendre,
Je n'ai pour y songer que le temps de l'entend
Tandis qu'à me noircir, et qu'à me déchirer,
Sa haine industrieuse a su se préparer.
Hélas! dans ce malheur où serait mon refuge
Si tout autre que vous devait être mon juge?
Contre un frère cruel qui veut trancher mes jou
C'est un fils qui d'un père implore le secours.
Dans l'excès où sa rage a pu déjà paraître, [b
Que n'en craindrai-je point quand il sera mon m
Et que sert qu'aujourd'hui l'on m'ose secourir,
Si par lui, tôt ou tard, j'ai toujours à périr?

PERSÉE.

Seigneur, si ce qu'il craint...

PHILIPPE.

Bornez là votre plai
L'aigreur qui la soutient autorise la crainte,
Et trop de pente à prendre un esprit soupçonn
Éblouit votre haine, et vous trompe tous deux.
J'ai compris les raisons et de l'un et de l'autre
Sans prendre son parti, ni m'attacher au vôtre
Et, comme entre deux fils j'aime à me partager,
C'est sur l'avenir seul que je prétends juger.
Vivez, et, s'il se peut, qu'une amitié sincère
Du sang qui vous unit marque le caractère:
Et par ses plus doux nœuds épargne à mon cour
La douleur de chercher un coupable entre vou
La nature l'ordonne, et je vous le demande.

DÉMÉTRIUS.

Vous plaire est le seul bien, seigneur, où je préte
Et de cette union le charme m'est si doux,
Que j'aurais fait pour moi ce que je fais pour v

PHILIPPE.

L'assurance m'en plaît; mais, pour l'avoir ent
Contre vous à l'envie ôtons toute matière.
Étouffons un soupçon qui, dans tous vos dess
Vous fait d'intelligence avecque les Romains.
De ces tyrans des rois la fière politique
Fait révolter Didas contre leur république,
Épousez-en la fille; et, pour vous et pour moi
Faites leur ennemi garant de votre foi.

DÉMÉTRIUS.

Je vous l'ai dit, seigneur, lorsque la paix romp

PHILIPPE.

Faut-il vous l'ordonner de puissance absolue?
Ne me résistez point; au prince, au peuple, à tous,
Cet hymen seul a droit de répondre de vous.
Votre gloire, sans lui, par le crime est flétrie,
Je vous vois lâchement trahir votre patrie,
Et, par le sang d'un frère, acheter des Romains
Les fers injurieux où vous tendez les mains.

PERSÉE.

Daignez moins exiger de la foi qu'il vous jure,
Pour lui de cet hymen la contrainte est trop dure,
Seigneur; et vous devez, par des ordres plus doux,
Essayer le respect qu'il veut avoir pour vous.

DÉMÉTRIUS.

J'aurais peut-être lieu d'admirer par quel zèle
Qui veut me voir périr, craint de me voir rebelle;
Mais pour mes intérêts cessez de vous trahir,
Un père a commandé, je ne sais qu'obéir.

PHILIPPE.

Puissé-je ainsi revoir le calme en ma famille.

SCÈNE IV

PHILIPPE, PERSÉE, DÉMÉTRIUS, DIDAS, ANTIGONUS, ONOMASTE.

PHILIPPE.

Didas, rends grâce au prince, il épouse ta fille;
Et cet honneur sur toi justement répandu
Assure à tes travaux le prix qui leur est dû.

DIDAS.

Seigneur...

PHILIPPE.

S'il est plus grand que tu n'osais le croire,
Rends-lui ce que de toi demande tant de gloire,
Je te laisse avec lui. Vous, prince, suivez-moi.

SCÈNE V

DÉMÉTRIUS, DIDAS.

DIDAS.

Seigneur, sans trop d'orgueil puis-je croire le roi;
Se peut-il qu'un prince et grand et magnanime
Pour le sang d'un sujet conçoive tant d'estime,
...e d'un choix où jamais il n'aurait prétendu...

DÉMÉTRIUS.

Obéissant au roi, j'ai fait ce que j'ai dû;
Mais je crois qu'imitant cet effort par un autre,
...j'ai fait mon devoir, vous songerez au vôtre;
Vous n'en croirez pas tant des vœux trop élevés,
Qu'on vous voie oublier ce que vous me devez.

DIDAS.

Le respect qui pour vous accompagne mon zèle,
Ne marquera jamais une âme plus fidèle;
...je sais trop, seigneur, ce que vous doit ma foi...

DÉMÉTRIUS.

Puisque vous le savez, allez trouver le roi;
Et, m'épargnant l'éclat où je sais qu'on aspire,
Sauvez-moi de l'hymen qu'on lui fait me prescrire.
Je vois d'où m'en vient l'ordre, et qu'un frère jaloux
Prétend par mes refus accroître son courroux.
Sachant que j'aime ailleurs, par cette loi cruelle
Il a cru me contraindre à me montrer rebelle;
Mais j'ai lieu d'espérer que de sa haine instruit,
Vous ne souffrirez pas qu'il en cueille le fruit.
Rompez donc un accord dont l'amour qui m'engage,
Par estime pour vous, ne veut pas voir l'outrage;
Et, respectant les traits dont mon cœur est blessé,
Chargez-vous d'un refus où je serais forcé.

DIDAS.

Quelque honneur où le roi m'autorise à prétendre,
Vous pouvez arrêter l'espoir qu'il m'en fait prendre;
Mais, vouloir qu'affectant un refus criminel,
Moi-même...

DÉMÉTRIUS.

Je vous plains d'un effroi si cruel,
Mais il faut empêcher que l'on ne vous soupçonne
D'avoir eu quelque part à l'ordre qu'on me donne,
Et, si vous m'en croyez, vous obtiendrez du roi
Qu'il me laisse à mon choix disposer de ma foi.

DIDAS.

Le roi sait ce qu'il fait; et, s'il cherche ma gloire,
Croyez, seigneur...

DÉMÉTRIUS.

Laissons ce que j'ai lieu de croire
S'il vous fait, malgré vous, prendre un espoir trop [haut,
Détournez-en l'effet, je croirai ce qu'il faut.

DIDAS.

Seigneur, vous pourriez mieux...

DÉMÉTRIUS.

Oui, je pourrais lui dire
Que s'il songe au néant dont sa faveur vous tire,
Il saura qu'à sa gloire il est injurieux
D'unir un sang trop bas au plus pur sang des dieux;
Qu'un roi, quoique jaloux d'élever ce qu'il aime,
Doit à sa dignité beaucoup plus qu'à soi-même;
Et qu'il faut préférer, dans le moindre projet,
La majesté du trône à l'orgueil d'un sujet.
Pour lui faire éviter la honte qu'il se cache,
Ou par vous ou par moi c'est ce qu'il faut qu'il sache;
Mais l'aigreur de l'avis ne regardant que vous,
Vous saurez le donner en des termes plus doux;
Et pour vos intérêts ma patience extrême [même.
Veut bien, pour l'expliquer, s'en remettre à vous-
Si c'est vous dire trop, accusez-en des vœux
Dont l'audace me force à plus que je ne veux.

DIDAS.

Dans le peu que je suis, du moins...

DÉMÉTRIUS

Brisons, de grâce,
Malgré mes envieux, je sais ce qui se passe;
Et qu'après cette plainte où le sang m'a trahi,
L'on devait m'arrêter si je n'eusse obéi.
C'était pour m'y contraindre une méchante voie,
Si je n'eusse à mon frère envié cette joie;
Mais si votre insolence à me persécuter
Sur ce honteux hymen me force d'éclater;

Malgré tout ce que peut l'injuste appui d'un père,
Peut-être aurez-vous lieu de craindre ma colère.
C'est à vous d'y penser.

DIDAS.

Vous serez satisfait,
Seigneur ; et cet hymen n'aura jamais d'effet.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

ÉRIXÈNE, PHÉNICE.

ÉRIXÈNE.

Oui, je le sais, Phénice, en de pareils outrages
Le moindre emportement sied mal aux grands cou-
Et j'ai lieu de rougir d'avoir peine à calmer [rages;
L'impatient courroux qui cherche à m'animer;
Mais plus je vois son crime, et moins de ma faiblesse,
Malgré tout mon orgueil, je puis être maîtresse,
Dieux ! Peut-il être vrai que l'infidélité
De tant de vœux offerts souille la pureté ?
Incapable jamais de trahir ce que j'aime,
Je dédaigne pour lui l'éclat du diadème ;
Et sur un lâche espoir dont il goûte l'appas,
Il m'ose préférer la fille de Didas?
Tu l'avais bien jugé; quoi qu'il en ait pu dire,
Après le trône seul le parjure soupire,
Et croit en voir pour lui les droits moins incertains,
Gendre d'un favori qu'il acquiert aux Romains.
Qu'il règne, que par eux sa puissance affermie
D'un si honteux hymen répare l'infamie ;
Quelque éclat qu'elle assure à ses vœux insensés,
Par sa gloire flétrie il s'en punit assez.

PHÉNICE.

Son infidélité ne vous peut trop surprendre;
Mais d'abord sans aigreur vous avez pu l'apprendre,
Votre esprit semblait calme, et plus de fermeté...

ÉRIXÈNE.

Te le dirai-je? Hélas ! D'abord j'en ai douté :
D'abord, pour cet ingrat ma flamme intéressée,
A vu dans Onomaste un agent de Persée ;
Mais, quand Antigonus par mon ordre amené
M'a confirmé l'avis qu'on m'en avait donné,
Que lui-même excusant sa lâche obéissance
De cet hymen pour lui m'a montré l'importance,
Tout ce qu'a de pressant la plus jalouse ardeur
Aux plus âpres transports a livré tout mon cœur.
Mille serments trahis par l'espoir qui l'anime,
Pour aigrir ma colère, ont redoublé son crime;
Et leur image offerte à mon ressentiment
Des plus noires couleurs m'a peint son changement.
S'il en eût craint l'affront, c'est par son seul silence
Qu'il aurait fait juger de son obéissance :
Et sa flamme aussitôt venant s'en plaindre à moi,
Eût démenti la honte où l'eût forcé le roi;
Mais, pour gagner Didas, sa lâche politique
Veut que sa trahison aux yeux de tous s'expliqu[e]
Et qu'un indigne aveu lui fasse mériter
L'appui dont pour le trône il se laisse flatter.
Tandis qu'à soupirer ma fierté se ravale,
Il est, il est, Phénice, auprès de ma rivale,
Et rit du vain courroux qu'il voudra présumer
Que son crime en mon cœur ait eu lieu d'allume[r].

PHÉNICE.

Montrer si peu de force à braver cet outrage,
C'est lui donner, madame, un peu trop d'avantag[e]
Et ces ressentiments...

ÉRIXÈNE.

Daignes-en mieux juger.
Avec toi ma douleur aime à se soulager;
Mais, ailleurs les transports qu'irrite son offense,
N'armeront contre lui que mon indifférence;
Et du moins mon orgueil n'en pouvant triompher,
Sous l'éclat du mépris saura les étouffer.

PHÉNICE.

Vous promettez beaucoup, mais comme, quoi qu'o[n] [fasse,
Il n'est rien qu'un remords dans un grand cœ[ur] [n'efface
Si de Démétrius...

ÉRIXÈNE.

Ah ! pour fléchir le mien
Ne crois pas que jamais le remords puisse rie[n].
Plus l'amant nous fut cher, plus son ingratitude
Rend le coup qui nous blesse et surprenant et rude:
Et sa peine, attirant nos plus ardents souhaits,
Si l'amour n'en meurt point, il n'en guérit jamais
Je te dirai bien plus. Quand, par une faiblesse
Dont le sang qui l'anime exempte une princess[e]
Tout mon cœur contre moi lâchement révolté,
En faveur d'un ingrat trahirait ma fierté,
Quand, en le punissant du mépris de ma flamm[e]
Je me verrais forcée à l'adorer dans l'âme,
A quelque dur malheur que me livrât le sien,
Je mourrais mille fois plutôt qu'il en sût rien;
Et mes derniers soupirs par ma fausse victoire
D'un triomphe effectif lui voleraient la gloire.
Qu'il se repente ou non, il m'a manqué de foi;
Et je me souviendrai de ce que je me doi.
Pour plaire à mon courroux, en remplir l'arrogan[ce]
Il faut que mon amour tremble sous ma vengean[ce]
Qu'aux dépens d'un repos qui lui sembla si doux

PHÉNICE.

Le roi peut vous entendre, il avance vers nou[s]

SCÈNE II

PHILIPPE, ÉRIXÈNE, PHÉNICE, SUITE DU ROI

PHILIPPE.

Madame, enfin du ciel la bonté souveraine
De deux frères jaloux semble étouffer la haine
Et j'ai lieu d'espérer qu'un plus heureux des[tin]
A leurs divisions va mettre quelque fin.
Contre Démétrius sur de vaines maximes

Le défiant Persée a trop cru de faux crimes;
Et le seul dont j'ai vu la suite à redouter,
C'est l'appui qu'aux Romains on lui faisait prêter.
Mais l'hymen où contre eux un vrai zèle l'engage,
De sa fidélité me doit être un sûr gage;
Et de cette union les favorables nœuds,
Par la foi de Didas m'assurent tous ses vœux.
Ainsi, loin qu'il me reste à craindre un fils rebelle...

ÉRIXÈNE.

Seigneur, j'ai déjà su cette grande nouvelle;
Et c'est avec plaisir qu'après tant de souhaits,
Où le trouble a régné, je vois régner la paix.

PHILIPPE.

Pour n'en revoir jamais la douceur en balance,
Achevez aujourd'hui ce que le ciel commence;
Et daignant de Persée autoriser l'espoir,
Du sceptre qui l'attend partagez le pouvoir.
ome par cet hymen, à quoi qu'elle s'apprête,
erdra l'injuste droit de régler ma conquête;
t se verra forcée, après tant de débats,
e voir la Thrace entière unie à mes États.

ÉRIXÈNE.

oique du sort jaloux l'injuste violence
n ait soumis l'empire à votre obéissance,
endant ce que je dois à l'éclat de son sang,
ai cru pouvoir garder tout l'orgueil de mon rang,
est sur ce noble orgueil que tant de fois pressée
ccepter et le cœur et la main de Persée,
n œil indifférent j'ai semblé toujours voir
gloire qui, par là, s'offrait à mon espoir.
ouse de l'éclat du trône où je suis née,
voulais y rentrer avant cet hyménée;
qu'on ne pût penser que le don de ma foi
t moins suivi mon choix que les ordres d'un roi.
de tels sentiments sont d'une âme trop vaine,
ut-être sont-ils beaux dans celle d'une reine;
leur fierté n'a rien qu'on me vît démentir
vos dissensions m'y laissaient consentir :
is enfin dans le trouble où Rome vous expose,
n hais trop les effets pour en nourrir la cause;
vouloir que par moi, sur des droits incertains,
s ordres du sénat traversent vos desseins.
st de là que j'ai vu par des motifs contraires
discorde à vos yeux ouverte entre deux frères;
mon cœur, quand leur haine est prête à s'apaiser,
r seconder vos soins n'a rien à refuser.

PHILIPPE.

e Persée est heureux, et qu'après tant d'alarmes
aveu si propice aura pour lui de charmes!
is, comme un prompt succès dans de si grands desseins
t un plus sûr obstacle aux malheurs que je crains,
ur voir plus tôt le calme éloigner la tempête.
oique vos ordres seuls...

ÉRIXÈNE.

Ma main est toute prête,
igneur, et, dès demain, il ne tiendra qu'à vous
'un hymen glorieux n'en fasse mon époux.
vois vos intérêts, et de quelle importance
De Didas contre Rome est pour vous l'alliance;
Et si par politique ou par légèreté,
Démétrius osait en rompre le traité,
Après ce que de moi Persée a voulu croire,
Je veux être en état qu'on respecte ma gloire,
Et que ce changement ne se puisse imputer
A l'espoir dont ma main aurait pu le flatter.

PHILIPPE.

O d'un charmant espoir l'agréable surprise!

SCÈNE III

PHILIPPE, ÉRIXÈNE, DIDAS, PHÉNICE,
SUITE DU ROI.

PHILIPPE.

Enfin, Didas, enfin le ciel me favorise,
Et nous verrons demain éclater le grand jour
Qui contre la discorde intéresse l'amour.
C'est peu qu'au plus haut rang ta fille soit placée,
La princesse consent à l'hymen de Persée;
Et, dans l'heureux succès dont je me sens charmer,
Mon cœur ne conçoit plus de souhaits à former.

DIDAS.

Pour rompre les malheurs dont le péril vous presse,
Il est beau que Persée épouse la princesse,
L'État à cet hymen se doit intéresser;
Mais, pour Démétrius, il n'y faut point penser.
Loin d'accepter la gloire où pour moi l'on s'apprête,
Je viens, seigneur, je viens vous apporter ma tête,
Dans le peu que je suis, c'est le moins que je doi
A l'insolent refus des bontés de mon roi.

PHILIPPE.

De quel trouble nouveau reçois-je la menace?
De ce fils téméraire explique-moi l'audace;
Se voudrait-il dédire, et dégager sa foi,
Par le refus forcé qu'il exige de toi?

DIDAS.

Non, seigneur, et c'est là ce qui me rend coupable,
Le prince à vos désirs s'est montré favorable;
Et sur ce grand hymen dont vous m'aviez flatté,
Je l'ai vu de mes vœux enhardir la fierté;
Mais son sang dont, par là, la splendeur se ravale,
Ne souffre point du mien l'union inégale;
Et, quoique votre aveu semble l'autoriser,
Je me rends criminel si j'ose en abuser.
C'est ce qu'avec respect, pour vous le faire entendre,
J'ai cru devoir tâcher de lui faire comprendre;
Mais, malgré tous mes soins, mon zèle et mon respect
N'ont eu rien que soudain il n'ait trouvé suspect;
Et sur un vain soupçon dont son âme est blessée,
Me croyant contre lui du parti de Persée,
Plus d'accord, plus d'hymen, loin d'en souffrir les nœuds,
Ma perte désormais est l'objet de ses vœux.
Quoi que tente, seigneur, son aveugle colère,
J'aurai tout mérité si j'ai su vous déplaire,
Et si mon sang au vôtre indigne de s'unir
Est un crime qu'en moi vous trouviez à punir.

PHILIPPE.

Quoi, c'est peu que l'appui de toute ma puissance
Pour suppléer l'éclat qui manque à ta naissance,
Et ma faveur pour toi n'offre rien dont l'effort
Suffise à réparer l'injustice du sort?

DIDAS.

Trop, seigneur, mais enfin, si j'ose vous le dire,
La gloire des grandeurs n'est pas celle où j'aspire;
Et mes désirs jamais ne prendront pour objet
Que l'honneur éclatant de vivre bon sujet.

PHILIPPE.

Dans ce nouveau degré de gloire et de puissance,
De l'ardeur de ton zèle ai-je moins d'assurance,
Et ta foi...

DIDAS.

Je serai toujours ferme, soumis,
Mais je crains l'apparence, et j'ai des ennemis.

PHILIPPE.

Que peut-on contre toi, si, quoi qu'on puisse faire,
Toujours sur tes avis...

DIDAS.

Souffrez-moi de me taire,
Seigneur, et ne voyez que ma témérité
Quand je refuse un bien que j'ai peu mérité.

PHILIPPE.

Non, non, explique-toi.

DIDAS.

Que puis-je vous apprendre
Que ce qu'un bruit commun vous a pu faire enten-
Seigneur, jusques ici, pour ne vous aigrir pas, [dre?
J'ai de Démétrius caché les attentats.
Par mes soins redoublés veillant sur sa conduite,
Je me suis contenté d'en prévenir la suite;
Et s'il souffre l'hymen que lui prescrit son roi,
C'est qu'il cherche une voie à s'assurer de moi;
Car enfin, ce n'est pas sans raison qu'on soupçonne
Que son ambition en veut à la couronne,
Ses brigues dont par moi l'effet s'est vu détruit,
De l'orgueil de ses vœux ne m'ont que trop instruit.
Le sénat avec lui toujours d'intelligence
Par un appui secret en soutient l'arrogance;
Et pour voir jusqu'ici Rome donner la loi,
Quintius a juré de le couronner roi.
Peut-être que déjà, malgré ma vigilance,
Le péril de l'orage est plus près qu'on ne pense,
Et que ceux où je mets notre plus ferme appui,
Gagnés par son adresse, oseront tout pour lui.
Si devenu mon gendre, il attente, il s'oublie,
Qu'est-ce que l'imposture aussitôt ne publie,
Et qui ne croira point que d'un si noir forfait,
Pour voir régner mon sang, j'aurai pressé l'effet?
Non, non, pour ce refus s'il faut donner ma tête,
J'y consens, ordonnez; la voilà toute prête;
J'aurai la joie au moins de voir, par là, ma foi
Jusqu'au dernier soupir vous répondre de moi.

PHILIPPE.

Dieux! Quand votre courroux contre moi se déploie,
N'a-t-il pour me punir que cette seule voie;
Et si Rome en secret me fait des ennemis,
Les verrai-je toujours à craindre dans un fils?
Didas, ton trop de zèle a trahi ta prudence,
Il fallait de ce fils gagner la confiance,
Et tirer de l'hymen que j'avais arrêté
Le droit de voir son crime avec plus de clarté.
Si sa lâche fureur par toi n'eût pu s'éteindre, [dre,
Du moins j'aurais connu ce qu'il m'eût fallu crain-
Au lieu que mes soupçons, qu'en vain j'ai cru bannir,
Ayant à craindre tout, n'ont rien à prévenir.
Mais pardonnez, madame, à l'ennui qui me presse.
J'abuse des bontés d'une illustre princesse;
Et ce n'est pas ici qu'il faut voir quel secours
Peut forcer le péril qui menace mes jours.

ÉRIXÈNE.

La part que m'y fait prendre une auguste alliance...

SCÈNE IV

PHILIPPE, ÉRIXÈNE, DIDAS, ONOMASTE, PHÉNICE, SUITE.

ONOMASTE.

Seigneur, vos envoyés demandent audience,
Ils arrivent de Rome.

PHILIPPE.

Allons les écouter,
Nous pourrons savoir d'eux ce qu'il faut redouter.
Cependant trouvez bon qu'un heureux hyménée
M'assurant dès demain...

ÉRIXÈNE.

Ma parole est donnée,
Seigneur, et s'il vous peut rendre le sort plus dou
Disposez de ma main, j'attends l'ordre de vous.

SCÈNE V

ÉRIXÈNE, PHÉNICE.

ÉRIXÈNE.

Je triomphe, Phénice, et ma vengeance est sûr
D'un infidèle amant je puis braver l'injure,
Sans jouir de son crime, il me verra régner.

PHÉNICE.

Le ciel pour le punir ne veut rien épargner;
Mais enfin, je voudrais qu'à dédaigner sa flam
La seule ambition eût pu forcer votre âme,
Et que ce grand hymen qui rend Persée heure
Par l'ardeur d'être reine attirât tous vos vœux.

ÉRIXÈNE.

Quoi, si pour cet hymen je me fais violence,
Est-ce un bien si commun qu'une pleine vengean
Que quoiqu'à mon amour elle doive coûter,
Tu penses que jamais il pût trop l'acheter?
Non, non, quelques malheurs dont ce projet m'a
Il me suffit de voir Démétrius coupable. [l
Ce seul objet m'arrête; et, dans son peu de foi,
Tout ce qui le punit a des charmes pour moi.
Si pour une vengeance où la gloire autorise,
On court même à des maux qu'aucun art ne dégui

Juge de sa douceur, quand on fait présumer
Que ce qui nous l'assure a de quoi nous charmer.
Démétrius, par là, verra croître sa peine,
J'oserai m'applaudir d'un vain titre de reine,
Et porterai si haut l'éclat de ce revers,
Qu'il ne pourra savoir qu'à regret je le perds.

PHÉNICE.

Cette douceur pour vous doit avoir bien des charmes;
Mais, si j'ose expliquer mes secrètes alarmes,
Cet hymen qui du roi vous soumet les États,
Me semble un peu bien prompt pour ne vous gêner [pas.
Vous haïssez Persée; et, comme de la haine
Vers un penchant plus doux le temps seul nous ra- [mène,
C'est hasarder beaucoup de ne prendre qu'un jour
Pour vous accoutumer à souffrir son amour.

ÉRIXÈNE.

Moi, par l'indigne crainte où ton zèle te jette,
Consentir à laisser ma vengeance imparfaite!
Ce cœur dont tu veux voir le repos affermi,
Était d'intelligence avec mon ennemi.
Par de fausses clartés dont je suis éblouie,
Pour me le faire aimer c'est lui qui m'a trahie;
Et sous un choix funeste accablant mon amour,
Je veux pour m'en venger le trahir à mon tour.
Il faut qu'il soit puni d'avoir su mal connaître
Qu'aimant Démétrius il brûlait pour un traître,
Que d'un dehors trompeur l'injurieux éclat...

PHÉNICE.

Ce grand triomphe est beau, mais craignez le com- [bat,
Démétrius paraît.

SCÈNE VI

ÉRIXÈNE, DÉMÉTRIUS, PHÉNICE.

DÉMÉTRIUS.

Que m'apprend-on, madame?
On vous fait de Persée autoriser la flamme;
Et, si je puis sans crime en croire un bruit confus,
Dès demain son bonheur doit vaincre vos refus.

ÉRIXÈNE.

J'admire que ce bruit ait de quoi vous surprendre
Dans le peu d'intérêt que vous y devez prendre.
Du gendre de Didas les desseins mal cachés...

DÉMÉTRIUS.

Ah! Madame, est-ce vous qui me le reprochez,
Et le déguisement dont j'ai puni ce traître,
Peut-il abuser ceux qui me doivent connaître?
Réduit à m'en servir contre un destin jaloux,
Ce qui l'est pour le roi ne peut l'être pour vous,
Cependant, quand ma foi croit être en assurance,
Didas... Ce nom fatal fait trembler ma constance,
Mon cœur s'en épouvante, et son espoir flottant
N'ose l'abandonner à tout ce qu'il entend.

ÉRIXÈNE.

J'ignore ce qu'il craint, mais je puis vous apprendre
Qu'il cherche à se flatter dans ce qu'il doit entendre,
S'il doute que le mien ne ressente pour vous
Ce que l'indifférence eut jamais de plus doux.
Dans cet heureux état qui me rend à moi-même,
Persée avec son cœur m'offre le diadème;
Et nul exemple encor n'a paru m'enseigner
A n'être point sensible à l'ardeur de régner.

DÉMÉTRIUS.

Cachez mieux à mon cœur le mal qu'il appréhende,
J'entends peut-être plus qu'on ne veut qu'il entende,
Et vous vois, malgré moi, dans ce funeste jour
Mendier un prétexte à trahir mon amour.
Si quelque dur éclat marquait votre colère,
Je croirais que ma feinte aurait pu vous déplaire,
Et qu'une injuste erreur vous aurait fait penser
Que jusques à Didas je voudrais m'abaisser;
Mais l'air indifférent dont ma perte est conclue
Marque une âme à l'oubli dès longtemps résolue;
Et je vois en secret la vôtre s'applaudir
D'avoir trouvé par où s'y pouvoir enhardir.
Des grandes passions c'est le cours ordinaire,
Que le cœur qui les change en prend une contraire;
Et quand ces vœux trahis exigent ce retour,
S'il ne sent point de haine, il n'eut jamais d'amour.
Ne rejetez donc point sur ma fausse inconstance
Celle où l'ambition pousse votre vengeance,
Quelque crime qu'en moi vous ayez présumé,
Je serais innocent si vous m'aviez aimé.

ÉRIXÈNE.

Ces grandes passions qu'en suit une contraire,
N'entrent point dans une âme au-dessus du vulgaire,
Qui maîtresse des vœux qu'il lui plaît de former,
De la seule vertu prend les ordres d'aimer.
Du tumulte des sens l'impérieuse amorce
Pour troubler sa raison n'a point assez de force;
Et toujours à ses lois jalouse d'obéir,
Ce qui la fit aimer ne la fait point haïr.
Tant que vos vœux ont eu ce précieux suffrage,
Je ne le cèle point, j'en ai chéri l'hommage,
L'inconstance sur eux commence de régner,
Je ne m'en souviens plus que pour les dédaigner;
Et je me sens une âme et trop haute et trop vaine
Pour croire que l'outrage ait mérité ma haine.

DÉMÉTRIUS.

Quel outrage, grands dieux! Et quand contre Didas...

ÉRIXÈNE.

Je le tiens si léger qu'il ne m'ébranle pas;
Puis-je à vos feux naissants rendre plus de justice?
Vous aimerez ailleurs sans que je vous haïsse,
Et donnant votre cœur ne serez point gêné
D'en voir au moindre ennui le mien abandonné.

DÉMÉTRIUS.

Non, non, si j'ai failli, ma timide espérance
Préfère votre haine à votre indifférence;
Et la foudre, et l'orage auront moins de rigueur
Que le calme odieux qui règne en votre cœur.
Mais quel crime ai-je fait quand j'ai craint pour vous [plaire
Le piège dangereux que me tendait un frère?
Mandé sur un hymen par Didas concerté,
Si je résiste au roi, je dois être arrêté,
Et...

ÉRIXÈNE.

C'est l'avoir servi plus qu'on ne saurait croire,
Que de cette injustice avoir sauvé sa gloire,
Et consenti plutôt à souiller votre foi,
Que de lui voir rien faire indigne d'un grand roi.

DÉMÉTRIUS.

Si son ordre d'abord ne m'a point vu rebelle,
Blâmez un malheureux plutôt qu'un infidèle.
Contre cet ordre, hélas! bien loin d'y déférer,
Partout de mes amis je viens de m'assurer.
C'est pour gagner ce temps que d'un roi, que d'un
J'ai, par un faux aveu, suspendu la colère; [père,
J'en voyais l'éclat prêt, et feignant d'obéir...

ÉRIXÈNE.

Ah! Qui sait bien aimer ne feint point de trahir.
L'horreur que dans son âme imprime l'inconstance
Lui fait du plus noir crime en traiter l'apparence;
Et l'amant qui s'en peut déguiser le forfait,
Cherche à se voir contraint de trahir en effet.

DÉMÉTRIUS.

Quelque dur que me soit un reproche semblable,
Puisque vous m'accusez, je veux être coupable;
Mais, si mon innocence a pour vous quelque appas,
Pour me justifier, faites parler Didas.
Qu'il dise de quel air ma juste impatience
De ses vœux arrogants a traité l'insolence,
Et quels ordres exprès il a reçus de moi
Contre le fier espoir dont le flatte le roi.

ÉRIXÈNE.

Ces ordres, ces mépris doivent peu me surprendre,
Quand sa fidélité vous dédaigne pour gendre,
Et que vous n'avez pu me croire un cœur si bas
Que j'estimasse encor le rebut de Didas.
Pour cacher son refus avez-vous pu moins faire?

DÉMÉTRIUS.

Quoi, Didas...

ÉRIXÈNE.

Malgré vous Didas n'a pu se taire;
Mais, quoique son rapport mérite assez de foi,
Je veux sur ce refus qu'il ait trompé le roi.
Si le vôtre a puni l'audace qui l'entraîne,
Du remords des ingrats vous avez craint la gêne;
Et la honte attachée à des vœux inconstants
Ne vous a pu souffrir de me trahir longtemps;
Mais quand du plus beau feu l'on s'est montré capa-
Qui trahit un moment reste toujours coupable; [ble,
Et ce moment qu'il donne à l'infidélité,
Par le plus vif remords n'est jamais racheté.

DÉMÉTRIUS.

Continuez, madame, et, sur cette maxime,
De votre ambition faites-moi la victime;
Quoique vous m'imputiez, l'éclat d'un trône offert
Fait seul, auprès de vous, le crime qui me perd.
C'est lui qui, pour prétexte, offre à votre vengeance
L'irréparable affront d'un moment d'inconstance,
Et tâche, en noircissant et mon zèle et ma foi,
D'autoriser en vous ce qu'il punit en moi.
Je ne demande plus par quel charme séduite
Avec tant de chaleur vous m'ordonniez la fuite.
Prête à m'ôter la vie en m'ôtant votre cœur,
Mes reproches pour vous avaient trop de rigueur.
Ce dur éloignement que pressait votre crainte,
D'un amant outragé vous épargnait la plainte;
Mais n'en redoutez point le vif ressentiment,
Abandonné, trahi, je suis toujours amant.
Toujours ma passion aussi noble que pure
A tout ce qui vous plaît sait m'offrir sans murmure;
Et, quand ma triste mort a de quoi vous flatter,
L'ordre est de ma princesse, il faut le respecter.

ÉRIXÈNE.

Si sur un trône offert votre lâche inconstance
Se veut croire permis d'en rejeter l'offense,
A la favoriser je prends tant d'intérêt,
Que je lui veux laisser une erreur qui lui plaît.
Adieu.

DÉMÉTRIUS.

Quoi, me quitter? Hé, de grâce, madame,
Daignez ouïr... Hélas! rien ne touche son âme:
Et l'affreuse disgrâce où le ciel me fait choir,
Pour en finir l'horreur, n'a que mon désespoir.

— —

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

ÉRIXÈNE, DÉMÉTRIUS, PHÉNICE.

ÉRIXÈNE.

Quoi, jusqu'à m'arrêter, étendre votre audace?

DÉMÉTRIUS.

Madame, accordez-moi cette dernière grâce;
Et si, sur le rapport qu'un imposteur a fait,
Votre ressentiment juge de mon forfait,
Songez qu'à pénétrer l'offense est si facile...

ÉRIXÈNE.

C'est faire à l'adoucir un effort inutile:
Je vous l'ai déjà dit, je la néglige au point
D'en voir toute l'injure, et ne m'en plaindre point.
La honte de mes vœux par ce calme effacée,
Les abandonne entiers à l'hymen de Persée;
Et sa foi que pour vous ils osaient dédaigner,
M'assure, dès demain, la gloire de régner.

DÉMÉTRIUS.

Enfin elle vous charme, et, dans le coup funeste
Qui me doit arracher le seul bien qui me reste,
Ce bien devient si faible à flatter mon amour,
Qu'il ne lui permet plus que l'espoir d'un seul jou
Demain il m'est ôté, demain votre injustice
M'abandonne à l'horreur du plus affreux supplic
Et vous vous répondez d'assez de dureté
Pour jouir sans remords de cette cruauté?
Ah! Madame, est-ce ainsi que vous faites connaît
Que la raison éteint le feu qu'elle fit naître,

Et ce cœur contre moi de vengeance animé,
Me perd-il sans regret si vous m'avez aimé?

ÉRIXÈNE.

Quand j'affranchis ce cœur de sa lâche tendresse,
Que ne puis-je avec vous douter de ma faiblesse,
Ou, du moins, étouffer l'odieux souvenir
D'un amour que ma gloire aimait à soutenir!
Je ne rougirais point d'avoir été trop prompte
A céder au penchant qui m'en cachait la honte,
Et de n'avoir pu fuir l'indigne trahison
Que mes sens subornés faisaient à ma raison.
Ce reproche est le seul qui me tienne alarmée,
Si ma flamme s'éteint, elle fut allumée;
Et, pour voir tout mon cœur de regret consumé,
C'est assez de songer qu'il ait jamais aimé.

DÉMÉTRIUS.

Hé bien, éteignez-la, cette innocente flamme,
Dont l'ardeur si longtemps sembla charmer votre [âme,
De toute sa tendresse étouffez les appas,
Perdez-moi sans regret, mais ne vous perdez pas;
En reculant l'hymen dont la gloire avancée
Des rigueurs de mon sort fait triompher Persée,
Cessez de lui promettre en un moment si doux,
Ce qui peut-être encor ne sera pas à vous.
Si le cœur pour aimer se fait une habitude
De ce qu'en son estime il sent d'inquiétude,
Quelque suite de temps qu'il faille à la former,
Il en faut beaucoup moins que pour cesser d'aimer.
On a beau sur ce cœur user de tyrannie,
La flamme tout d'un coup ne peut être bannie;
Et l'effort violent qu'on fait pour l'amortir,
Laisse durer le mal qu'on croit ne plus sentir.
De cette guérison le temps seul est le maître;
Et si vos sens aigris vous le font mal connaître,
Croyez-en un amant dont les tristes avis,
Tout ingrat qu'on le croit, peuvent être suivis.
Consentez à vous voir entre les bras d'un autre,
Mais faites son bonheur sans renoncer au vôtre,
En lui donnant ce cœur dont je m'étais flatté
Soyez sûre du moins de me l'avoir ôté.
Rendez-vous tout à vous avant qu'il vous obtienne.

ÉRIXÈNE.

Ce qui touche votre âme étonne peu la mienne;
Les dieux en prendront soin.

DÉMÉTRIUS.

Par tout ce que pour vous
L'empire de mon cœur eut jamais de plus doux,
Par ce profond respect, par ce parfait hommage...

ÉRIXÈNE.

Prince, c'est perdre temps qu'en parler davantage,
Si quelque espoir encor s'obstine à vous flatter,
Voici Persée, oyez s'il vous en doit rester.

SCÈNE II

ÉRIXÈNE, PERSÉE, DÉMÉTRIUS, PHÉNICE.

ÉRIXÈNE, *à Persée.*

Seigneur, quoiqu'il soit vrai qu'une secrète flamme
Ait pour Démétrius sollicité mon âme,
Je vous estime trop pour oser présumer
Que sa vue ait ici de quoi vous alarmer.
La parole des grands est toujours un sûr gage;
Et, s'il faut devant lui que la mienne s'engage,
J'autorise vos vœux à l'assurer pour moi,
Que demain je suis prête à vous donner ma foi.

SCÈNE III

PERSÉE, DÉMÉTRIUS.

DÉMÉTRIUS.

Ah! Ne l'acceptez point cette foi qui m'est due,
Elle est encore à moi, je ne l'ai point rendue,
Et, quoi qu'un fier courroux lui fasse imaginer,
Elle vous promet plus qu'elle ne peut donner.
Seigneur, elle se trompe, et vous trompe après elle.

PERSÉE.

Je n'attendais pas moins qu'un avis si fidèle;
Mais sa sincérité vous donne trop de jour
A finir une erreur qui plaît à mon amour.
Si sa foi, ce haut prix où le vôtre s'oppose,
Est tellement à vous qu'en vain elle en dispose,
Comme c'est le seul bien où je veuille aspirer,
Du moins, jusqu'à demain, laissez-moi l'espérer.
Le terme est assez court, et sûr, quoi que je tente,
De voir mes vœux trompés confondre mon attente,
Par pitié, jusque-là, vous pouvez me souffrir
La douceur d'un espoir qu'ils aiment à nourrir.

DÉMÉTRIUS.

Bravez un malheureux, et pour aigrir ma rage,
Faites que la princesse ait part à cet outrage;
Mais enfin, cet hymen qui fait votre bonheur,
En vous donnant sa foi, vous donne-t-il son cœur?
Ce cœur, le prix du mien, ce cœur dont j'ai pour gage
Tout ce qui d'un beau feu peut rendre témoignage,
Hélas! ce même cœur, quoi qu'ose son courroux,
Par tant de droits à moi, pourra-t-il être à vous?

PERSÉE.

De tels soins touchent peu les têtes couronnées,
Le seul bien des États règle leurs hyménées;
Et, sans voir quelle part l'amour y peut avoir,
Il suffit qu'un grand cœur sait toujours son devoir.
Ainsi j'envierai peu le bien que je vous laisse,
Quand ce devoir pour moi pressera la princesse.
Content de cet appui, sans en être alarmé,
Je verrai qu'en secret vous vous croyiez aimé;
Et tandis que demain, au défaut de sa flamme,
Sa foi m'assurera l'empire de son âme,
J'abandonne sans peine à vos désirs jaloux
La douceur de penser que son cœur soit à vous.

DÉMÉTRIUS.

Hé bien, dédaignez-en la charmante conquête;
Mais quand un coup affreux menace notre tête,
Si la pitié partout a des droits assurés,
Prenez-en d'un amant que vous désespérez,
D'un amant qui se perd dans l'ennui qui le presse.

Seigneur, au nom des dieux, laissez-moi ma prin-
[cesse,
De quelque aimable objet cherchez ailleurs la foi,
Il en est temps pour vous, il n'en est plus pour moi.
Dans le fatal revers dont je vois la menace,
Jugez jusqu'où s'étend l'horreur de ma disgrâce,
Puisque pour tout refuge en de si rudes coups,
Elle peut me réduire à n'espérer qu'en vous,
En vous de qui la haine à ma perte animée,
Du plus âpre courroux tient votre âme enflammée,
En vous dont le refus est tout prêt de combler
Le mortel désespoir qui me doit accabler.
Je le sais, je le vois, mon cœur en sent l'outrage,
Il s'en émeut de honte, il en frémit de rage;
Et toutefois ce cœur qui ne saurait céder,
Sûr de n'obtenir rien, s'obstine à demander.

PERSÉE.

Pendant votre triomphe on a vu ma constance
Faire un si long essai d'aimer sans espérance,
Qu'il vous sera moins dur de voir qu'à votre tour
Une vertu si rare exerce votre amour;
Mais pour le dérober au charme qui l'abuse,
S'il ne faut qu'obtenir l'aveu qu'on vous refuse,
J'emploierai vers Didas...

DÉMÉTRIUS.

Ah! C'est trop m'outrager.
Je vois ce que sur lui le ciel m'offre à venger.
Ce ministre insolent animant votre rage
Par sa lâche imposture en achève l'ouvrage;
C'est lui dont l'artifice à mon amour fatal,
Va du bien qu'on me vole enrichir mon rival;
Mais je jure les dieux qu'avant ce coup funeste
Mon bras...

PERSÉE.

Voici le roi, vous lui direz le reste.

SCÈNE IV

PHILIPPE, PERSÉE, DÉMÉTRIUS, DIDAS.

PHILIPPE.

Quoi, toujours quereller? Quelle nouvelle aigreur
De vos divisions réveille la fureur?
Est-ce là cette paix?

PERSÉE.

Seigneur, je me retire,
Contre Démétrius je n'ai rien à vous dire;
Et suspect, si ma plainte implore votre appui,
Il ne m'est plus permis de rien craindre de lui.
Je vous dois ce respect, et saurai vous le rendre.

SCÈNE V

PHILIPPE, DÉMÉTRIUS, DIDAS.

DÉMÉTRIUS.

Non, non, je n'ai parlé que pour me faire entendre;
Et quoi que son faux zèle aime à vous déguiser,
S'il ne m'accuse pas, je me veux accuser.
Abîmé dans la rage où son bonheur me jette,
Je n'ai plus d'intérêt à la tenir secrète,
Il est temps qu'elle éclate, et que mon désespoir
Me venge aux yeux de tous de mon lâche devoir.
C'est lui qui m'a perdu, lui qui m'a su contraindre
D'affecter par respect la bassesse de feindre.
Auprès de ma princesse on s'en sert contre moi,
On me vole son cœur, on me vole sa foi;
Du traître que je vois l'outrageante imposture
De mes propres refus tourne sur moi l'injure;
Mais ses vœux de ma perte ont beau s'être applau-
[dis,
Je l'ai dit à Persée, et je vous le redis:
Ou le public aveu de sa coupable adresse,
Justifiant ma foi, me rendra ma princesse,
Ou de mes tristes jours par lui précipités,
Son sang, son lâche sang...

PHILIPPE.

Insolent, arrêtez.
L'abus où pour un fils aime à tomber un père,
Dérobe en vain le vôtre à ma juste colère,
Si, plus ma patience en suspend les effets,
Plus je vous autorise à de nouveaux forfaits.
Leur charme vous emporte, et jusqu'à la menace
Vous laissez à mes yeux échapper votre audace;
Mais, puisque ni devoir, ni respect écouté...

DÉMÉTRIUS.

Pour l'écouter encore il m'en a trop coûté,
J'ai craint votre colère, et me forçais à feindre;
Mais qui vit sans espoir n'a plus lieu de la craindre:
Après avoir perdu ce qui fut tout mon bien,
Périsse l'univers, je ne craindrai plus rien.
Ma princesse rendait ma gloire sans seconde.
Son cœur me tenait lieu de l'empire du monde,
Et sa seule conquête offrait à mes désirs
De quoi remplir l'orgueil de mes plus fiers soupirs.
Cependant, sur ma vaine et fausse obéissance,
Didas de ce refus établit l'insolence,
Il feint qu'il me dédaigne, et de sa trahison
Je pourrais balancer à me faire raison?
Il saura, l'imposteur...

PHILIPPE.

Ah! C'est trop me contraindre
Vous l'osez menacer, je vous le ferai craindre.
A moi, gardes.

DIDAS.

Seigneur, où vous emportez-vous
Tout mon sang ne vaut pas l'éclat de ce courroux
Le prince est votre fils, et ce vif caractère
Qu'en secret la nature imprime au cœur d'un père.

PHILIPPE.

Ah! De quelques forts traits qu'il soit au mien tracé
Par sa coupable audace il est trop effacé;
Je ne vois plus de fils où la noirceur du crime...

DÉMÉTRIUS.

Oui, le mien contre moi vous rend tout légitime,
J'arrache votre gloire à l'indigne projet
D'unir un sang auguste au sang le plus abject.
De ce mélange impur la honte repoussée.
L'affranchit de l'affront où vous l'auriez forcée;

Et rompre un lâche hymen qui la devait ternir,
C'est faire un attentat qu'on ne peut trop punir.
Si pourtant, pour sauver l'honneur du diadème,
Je puis vous conseiller ici contre moi-même,
Malgré votre courroux, j'oserai vous porter
A perdre le dessein de me faire arrêter.
Peut-être que le peuple indigné qu'on m'opprime,
Voudra s'autoriser à juger de mon crime;
Et de peur qu'avec vous il n'en fût pas d'accord,
Il vaut mieux qu'en secret vous résolviez ma mort.
Mais, si vous achevez un hymen qui me tue,
Faites qu'elle soit prompte aussi bien qu'imprévue,
Autrement, de nouveau j'en jure tous les dieux,
Ma rage immolera ce perfide à vos yeux,
Et saura par sa perte, à moins qu'on me prévienne,
Lui ravir la douceur de jouir de la mienne.
Voilà de mon amour ce que veut l'intérêt,
Prononcez là-dessus, j'attendrai votre arrêt.

SCÈNE VI

PHILIPPE, DIDAS.

PHILIPPE.

Oui, je prononcerai malgré tout le murmure
Qu'en mon âme étonnée excite la nature;
Et, puisque l'on m'y force, il doit m'être permis
De renoncer aux noms et de père et de fils.
ieux, a-t-on jamais vu pousser si loin l'audace?
e ma seule clémence il peut espérer grâce;
son coupable orgueil, bien loin de s'abaisser,
rte encor sa fureur jusques à menacer.

DIDAS.

eigneur, puisque ma mort est tout ce qu'il souhaite,
ne mérite pas que l'on s'en inquiète;
j'en vois naître en vous des transports superflus,
urvu que vous n'ayez rien à craindre de plus.

PHILIPPE.

ien à craindre de plus? Et sans que je m'étonne
se sacrifiera l'appui de ma couronne?
is je veux qu'en ta mort l'État ne perde rien,
bliant ton péril, oublierai-je le mien?
e que Rome a de part dans ces noires pratiques
nt, par nos envoyés, j'ai découvert les ligues,
e que sur ces projets Quintius lui répond...

DIDAS.

dire vrai, seigneur, tout cela me confond;
is, comme Quintius, appuyant son audace,
abandonne à ses vœux que le trône de Thrace,
peur de lui déplaire, et d'aigrir le sénat,
son ambition pourra borner l'éclat.

PHILIPPE.

faut donc voir toujours que ce sénat me brave,
'au milieu de ma cour il me traite en esclave,
que son fier orgueil, dont j'ai trop pris la loi,
e souffre par pitié le vain titre de roi?
'est un joug dont la guerre a droit de me défendre;
y porte tous mes vœux, mais puis-je l'entreprendre
ant que ce lâche fils séduit par les Romains,
Pour les en mieux instruire épiera mes desseins?
Non, non, puisqu'à me craindre on ne peut le réduire,
Il faut le mettre enfin hors d'état de me nuire;
Il faut que l'arrêtant...

DIDAS.

Seigneur, le pouvez-vous,
Sans voir soudain pour lui le peuple contre nous?
Par ce qu'il vient de dire il en a l'assurance;
Et, comme il vous faudra forcer son insolence,
Gardez qu'en l'essayant vous ne hasardiez tout,
Si vous l'entreprenez sans en venir à bout.
Qui combat sa fureur, l'irrite s'il lui cède.

PHILIPPE.

Dieux! Mon mal est-il tel qu'il n'ait plus de remède?

DIDAS.

Il en reste un, seigneur, mais si dur, si fatal,
Qu'il vous serait encor plus affreux que le mal;
Moi-même j'en frémis quand je me le propose.

PHILIPPE.

Ah! Pour vivre sans maître il n'est rien que je n'ose,
C'est trop voir les Romains pousser les rois à bout,
Fais-m'en braver l'empire, et je consens à tout.

DIDAS.

Ce noble et juste orgueil n'offre qu'un choix à faire:
Pour être roi, seigneur, il faut n'être plus père.
La saine politique a pour seul fondement
L'inébranlable ardeur de régner sûrement;
Et qui craint dans un mal une suite funeste,
Purge le mauvais sang qui corrompait le reste.
Un fils à la nature a beau servir d'objet,
Sitôt qu'il est coupable, il n'est plus que sujet;
Et quand contre l'État Démétrius conspire,
Sa mort seule... Mais quoi! Votre cœur en soupire!
Je vous l'avais bien dit, le remède est affreux.

PHILIPPE.

Souffre cette faiblesse en un roi malheureux.
D'abord, pour braver Rome, un mouvement sévère
M'a fait voir, comme à toi, cette mort nécessaire;
Mais de tant de rigueur tous mes sens indignés,
Étouffant malgré moi...

DIDAS.

Servez donc, et craignez.
Pour conserver un fils, il faut souffrir un maître.

PHILIPPE.

Tombe plutôt ce trône où le ciel m'a fait naître.
Ce n'est plus ton péril que j'aime à repousser,
C'est l'affront d'obéir que je veux effacer.
Que me viens-tu donc dire, indiscrète nature?
Pour un indigne fils fais cesser ton murmure;
Pourquoi nourrir des droits qu'il ne respecte pas?
C'en est fait, j'ai donné l'arrêt de son trépas;
Je me rends, il mourra, sa perte est résolue.

DIDAS.

Tout autre, dès longtemps, l'aurait déjà conclue;
Mais, comme votre cœur est moins dur que le sien,
Avant qu'en donner l'ordre, examinez-vous bien.
Qui peut craindre un remords s'apprête un sort bien rude;
Et, quelque dure aux rois que soit la servitude,
C'est à vous à juger s'il peut m'être permis

D'en préférer la honte à la perte d'un fils.

PHILIPPE.

Non, non, il faut régner, et que l'ingrat périsse,
Je dois au nom de roi ce triste sacrifice,
La nature y consent, songeons à le hâter;
Mais nous avons toujours le peuple à redouter.

DIDAS.

Pour forcer sa prison, s'il peut tout entreprendre,
Quand il saura sa mort vous le verrez se rendre,
Étouffer un éclat qui serait sans soutien.
Où l'on manque de chef la révolte n'est rien.
Mais, si de sa fureur vous craignez les menaces,
Il ne faut qu'en secret nous assurer des places,
Tenir nos amis prêts, les répandre en tous lieux.
Que pourront entreprendre alors les factieux?
Étonnés par sa chute, oseront-ils paraître?

PHILIPPE.

De ce peuple insolent va donc te rendre maître,
Et t'étant assuré de la ville et du fort,
Viens résoudre avec moi l'ordre de cette mort.
Le poison surprenant ce fils trop téméraire,
Avecque moins d'éclat saura nous en défaire;
Mais le temps presse, va.

DIDAS.

C'est vouloir être roi,
Seigneur, mais...

PHILIPPE.

Va, te dis-je, et ne crains rien de moi.

SCÈNE VII

PHILIPPE, *seul.*

Enfin, sénat superbe, il faut te satisfaire,
C'est peu pour ta fierté qu'un hommage ordinaire,
Et mon cœur pour remplir tes vœux ambitieux,
Consent à te traiter comme il traite les dieux;
Il tient de tes autels le culte légitime,
Mon fils fut ton esclave, il en fait ta victime;
Et ce noir sacrifice à ton orgueil offert,
Va faire voir à tous de quel zèle il te sert.
Mais où va contre lui la fureur qui me guide?
Est-ce en le commettant qu'on venge un parricide,
Et si les droits du sang ne peuvent l'ébranler,
Parce qu'il les trahit, dois-je les violer?
Ah! Roi né pour servir, tu frémis, tu t'étonnes?
Veux-tu rougir toujours des fers que tu te donnes,
Et, pour un peu de sang qu'il t'en pourra coûter,
As-tu le cœur si bas qu'il tremble à les quitter?
Non, non, c'est trop gémir, bravons la tyrannie.

SCÈNE VIII

PHILIPPE, ANTIGONUS.

ANTIGONUS.

Seigneur, l'ordre est donné pour la cérémonie;
Le grand prêtre demain en superbe appareil...

PHILIPPE, *sans écouter Antigonus.*

Ce serait perdre temps qu'assembler mon conseil,
Qu'il y consente ou non, la guerre est résolue.

ANTIGONUS.

Seigneur.

PHILIPPE.

J'ai trop souffert sa puissance absolue,
Il est temps qu'elle cède, et que ce fier sénat
Perde l'injuste espoir que lui donne un ingrat.
Par mes secrets trahis son orgueil se redouble:
Mais...

ANTIGONUS.

Il n'achève point. Seigneur, d'où naît ce trou-
Vous semblez inquiet, et vos sens interdits... [ble

PHILIPPE.

Peuvent-ils l'être moins? J'ai condamné mon fils;
Et l'arrêt de sa mort...

ANTIGONUS.

Seigneur, est-il croyable!

PHILIPPE.

Ah! Ne l'excuse point, il n'est que trop coupable;
Et tant de noirs complots dont j'aimais à douter,
Ne sont plus des soupçons qu'on puisse rejeter.
Dans Rome où tout conspire à nourrir son audace,
Va de nos envoyés savoir ce qui se passe;
Et s'il t'en faut encore un témoin plus certain,
Écoute Quintius, et reconnais sa main.

« Rome à vous voir régner se trouve intéressée,
Pour le trône de Thrace espérez son appui;
Mais elle hait le crime encor plus que Persée,
Et vous n'en devez rien attendre contre lui.
QUINTIUS. »

Doute encor des forfaits de ce traître,
Démens jusqu'à tes yeux qui te les font connaître,
N'en crois point Quintius.

ANTIGONUS.

J'y vois tant de fureu
Que le plus dur supplice en punit mal l'horreu
Mais, si le nom de fils n'a rien qu'il considère,
Pouvez-vous oublier que vous êtes son père,
Et la nature...

PHILIPPE.

Hélas! Tout coupable qu'il est,
C'est moi bien plus que lui qué perdra son arr
Déjà sa triste mort à mille maux m'expose,
Je souffre de l'effet, je souffre de la cause,
Je vois par ses forfaits ma gloire se ternir;
Leur peine me fait peur, mais il les faut punir.

ANTIGONUS.

Il est juste, seigneur, et dans un si grand cri
Pour en rompre l'effet, sa mort est légitime;
Mais, pour les prévenir, n'est-il rien de plus dou

PHILIPPE.

Le faisant arrêter, tout sera contre nous.
Prétendre par l'exil punir son arrogance,
Au plus funeste éclat c'est porter sa vengeance
Quelque ordre qu'il en ait, voudra-t-il obéir?

ANTIGONUS.

ui, si vous consentez que j'ose vous trahir.
'instruisant du péril où sa vie est réduite,
e puis par un billet le forcer à la fuite,
me feignant suspect si j'ose lui parler,
i montrer le poison tout prêt à l'immoler.
endra-t-il l'éclat menacé de la foudre?

PHILIPPE.

ns le trouble où je suis, je ne sais que résoudre,
rtout sous même horreur tremblent mes vœux [confus;
dis rien à Didas, et ne me quitte plus.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

ÉRIXÈNE, PHÉNICE.

PHÉNICE.

! Sans qu'à la pitié vous ayez pu vous rendre,
avez de nouveau refusé de l'entendre,
je vois tout à coup chanceler ce courroux...

ÉRIXÈNE.

un peu de relâche à mon esprit jaloux;
mes feux mal éteints ma raison peu maîtresse
peut-être à ses yeux opposé ma faiblesse,
plaintes, ses soupirs auraient pu m'émouvoir;
pour fuir ce péril, j'ai dû ne le plus voir:
, si de ce dehors la trompeuse apparence
courroux qui m'anime étale l'arrogance,
fierté qui me livre à ces transports ardents,
peut-elle affranchir des troubles du dedans?
e pour un grand cœur il n'est rien de si rude
un beau feu lâchement payé d'ingratitude,
bord, sans voir l'abîme où nous portons nos pas,
ce qui nous en venge est pour nous plein d'ap[pas;
cette vive ardeur dont nous goûtons l'amorce,
point d'exécuter perd beaucoup de sa force.
mour parle, et le cœur, malgré tout son dépit,
ent toujours forcé d'écouter ce qu'il dit;
qu'à mes yeux du prince il dérobe le crime,
is de son orgueil quelle fut la maxime,
qu'en vain de sa foi j'oserais me flatter,
das pour sa fille eût voulu l'accepter.
gloire à l'en punir est trop intéressée,
faut, je le dois, mais j'épouse Persée;
quelque trahison dont il se soit noirci,
m'en venger sur moi que le punir ainsi.

PHÉNICE.

ai prévu ce remords; mais, de quoi qu'il vous flatte,
e d'aller au temple est-il temps qu'il éclate?
s ce temple déjà pour tout le monde ouvert,
grand prêtre...

ÉRIXÈNE.

Ah! C'est là que ma raison se perd.
Si je ne touchais pas à l'heure infortunée
Où se doit achever ce funeste hyménée,
J'en croirais de nouveau l'impatient courroux
Qui porta ma vengeance à choisir un époux.
Pour punir mon ingrat du choix qu'il me préfère,
De nouveau je voudrais me promettre à son frère,
Par cet affreux hymen combler son désespoir,
Au moins, Phénice, au moins je croirais le vouloir.
Mais quand le coup approche, et qu'il faut, sans re[mise,
Donner aux yeux de tous la foi que j'ai promise,
Dans l'horreur qui s'oppose à ce don de ma foi,
Je ne répondrais pas de l'obtenir de moi.
Si ton zèle jamais parut pour ta princesse,
Sauve-la du péril de montrer sa faiblesse.
Prends pitié de sa gloire, et, sans trop m'engager,
Tire-moi de l'abîme où j'ai su me plonger.
Cherche Démétrius, si ma rigueur le pique,
Fais si bien qu'avec toi son désespoir s'explique;
S'il menace, il suffit pour ne rien achever
Tant qu'on ait prévenu ce qui peut arriver,
Quelque retardement paraîtra nécessaire,
Et j'aurai tout gagné pourvu que l'on diffère.

PHÉNICE.

Mais, madame, songez...

ÉRIXÈNE.

Je vois Antigonus,
Va, tu me donnerais des avis superflus.

SCÈNE II

ÉRIXÈNE, ANTIGONUS.

ÉRIXÈNE.

Que venez-vous m'apprendre?

ANTIGONUS.

Une étrange nouvelle;
Les dieux de l'innocence embrassent la querelle;
Déjà par un sanglant et déplorable arrêt,
Contre Démétrius le poison était prêt...

ÉRIXÈNE.

Quoi, de tant de rigueur le roi serait capable?

ANTIGONUS.

J'ai détourné ce coup, quoiqu'il le crût coupable;
Et d'un si triste sort je l'ai fait consentir
Que par un faux billet je pourrais l'avertir;
C'est ce que j'ai su faire, et, par ce stratagème,
Le roi forçait le prince à se bannir soi-même,
Et chercher dans la fuite un secours assuré
Contre le noir poison qu'il se croit préparé.

ÉRIXÈNE.

Ah! Ne présumez pas que cet avis suffise,
Le prince craindra peu cette lâche entreprise;
Et, sans songer à fuir...

ANTIGONUS.

Le ciel vient d'y pourvoir,
Apprenez ce qu'en vain il nous a fait savoir.
Ayant vu que le roi dans toute sa colère
Pour ce fils malheureux se montrait encor père,

J'ai su si bien agir que je l'ai disposé
A revoir les témoins qui l'avaient accusé.
Amenés en secret, et pressés de répondre,
Leur surprise a suffi d'abord pour les confondre;
Et sur quelque scrupule heureusement offert,
Menacés de la gêne, ils ont tout découvert,
Que Persée en partant avait su les instruire
De ce qu'à leur retour ils diraient pour lui nuire,
Que Quintius en vain le chargeait d'un forfait,
Que la lettre était fausse, et son seing contrefait,
Et qu'avec les Romains ces bruits d'intelligence,
Du prince injustement accablaient l'innocence.

ÉRIXÈNE.

Dieux! Et que dit Persée?

ANTIGONUS.

Il n'a rien encor su;
Mais enfin son espoir se va trouver déçu,
Puisque le roi m'envoie avertir le grand prêtre,
Qu'en vain pour votre hymen...

ÉRIXÈNE.

Moi, l'épouse d'un traître!
Si ma main pour ses vœux est un espoir si doux...

ANTIGONUS.

Souffrez que je vous quitte, il s'avance vers nous.

SCÈNE III

PERSÉE, ÉRIXÈNE.

PERSÉE.

Après tant de soupirs, tant de rudes alarmes,
Enfin voici ce jour pour moi si plein de charmes,
Où, pour prix de ma flamme obtenant votre foi,
Je vais me voir ensemble heureux amant et roi.
Attendant qu'en ces lieux j'obtienne une couronne,
Il m'est doux que l'amour par vos mains me la donne.
C'est ce que votre hymen va faire aux yeux de tous,
Pour son auguste pompe on n'attend plus que vous.
Allons, allons, madame, et de l'heur que j'espère...

ÉRIXÈNE.

Seigneur, l'ordre du roi m'est ici nécessaire,
C'est par lui que pour vous mon cœur s'est engagé,
Et, puisqu'il tarde tant, il peut être changé.

PERSÉE.

Si ce seul changement pour ma flamme est à crain-[dre,
A ce scrupule en vain vous voulez vous contraindre.
Le roi pour cet hymen s'intéresse à tel point...

ÉRIXÈNE.

Allez l'en consulter, et ne m'en croyez point.
Non qu'enfin, affectant un scrupule frivole
Je cherche à m'affranchir de lui tenir parole,
Mais je lui ferais tort si j'avais quelque effroi
Qu'il en pressât l'effet que pour le fils d'un roi.
J'ai promis pour un prince et grand et magnanime,
Jaloux de la vertu, plein d'horreur pour le crime,
Digne de voir par moi ses hommages reçus,
Je ne m'en dédis point, jugez-vous là-dessus.

PERSÉE.

Ah! si d'un pur amour les pressants témoignages
Vous faisaient de mon cœur estimer les hommages,
Vous ne douteriez point si je puis mériter
Que vous vous abaissiez jusqu'à les accepter.
Vous trouveriez en moi ce prince magnanime,
Jaloux de la vertu, plein d'horreur pour le crim
Et cesseriez de dire, en outrageant ma foi,
Que vous n'avez promis que pour le fils d'un r
Ne vous déguisez plus, et, malgré vos promesse
Laissez, laissez agir vos premières tendresses.
Quand je touche au moment qui me doit rendre he
Démétrius vaut bien un remords généreux. [reu
D'un cœur que l'on rejette il est beau qu'une rei
Au refus de Didas daigne flatter la peine,
Que d'un parjure amant l'indigne trahison...

ÉRIXÈNE.

Je n'ai pas oublié que je m'en dois raison,
Mais la plus vive ardeur presse en vain ma venge
Quand on le punit trop on lui rend l'innocence;
Et de Didas sur moi quoi qu'ait pu le rapport,
Tout me devient suspect sitôt qu'on veut sa mo

PERSÉE.

Sa mort? Qui vous fait prendre une frayeur si vain

ÉRIXÈNE.

Les crimes dont le charge une implacable hai
Non qu'on en puisse trop punir l'indignité;
S'il a su les commettre, il a tout mérité;
Mais, puisque vous voulez qu'avec vous je m'ex
On les croit un effet de votre politique;
Et dans vos envoyés si votre espoir fut mis,
Ils vous ont mal tenu ce qu'ils vous ont promi

PERSÉE.

Quoi, si ce qu'ils ont dit à ses desseins peut n
Ils parlent par mon ordre, et j'ai su les sédui

ÉRIXÈNE.

Vous le saurez du roi, je parle seulement
De ce qu'un bruit confus m'apprend obscurém
Mais sur ce doute, enfin, je crois devoir atten
A partager ce trône où vous pouvez prétend
Et j'aime mieux plus tard avoir droit d'y mon
Que me mettre en péril de le trop acheter.

PERSÉE.

Ah! Ce serait trop peu que borner votre hai
A différer l'effet d'un accord qui vous gêne.
Sur l'exemple d'un traître il vous sera plus d
De vous montrer pour moi ce qu'on l'a vu pour
Ne considérez point sur ce grand hyménée
Ni mes vœux acceptés, ni votre foi donnée,
S'il osa vous trahir en faveur de Didas,
Vous l'avez trop aimé pour ne l'imiter pas.
J'avais dû le prévoir; et, lorsque l'on me qu
Mon espoir trop crédule a l'affront qu'il mér
Donnez à mon rival la douceur d'en jouir,
Vous le pouvez aimer, vous pouvez me haïr;
Mais avant que ma foi sur sa flamme confu
Emporte avec le cœur la main qu'on me ref
Pour lui ravir un bien qu'il m'ose disputer,
J'irai jusqu'aux forfaits qu'on me veut impu
Puisque l'on me soupçonne, il faut par de
cr

Rendre enfin contre moi vos soupçons légitimes.
Si j'attaque des jours que je dois respecter,
C'est votre seul arrêt que j'ose exécuter;
C'est vous qui, malgré moi, cherchez à m'y con- [traindre;
C'est vous...

ÉRIXÈNE.

Voici le roi, vous pouvez vous en plaindre.

SCÈNE IV

PHILIPPE, PERSÉE, ÉRIXÈNE, SUITE.

PERSÉE.

Seigneur, apprenez-moi s'il ne m'est plus permis
e me flatter d'un bien que vous m'avez promis.
semble que le sort toujours prêt à me nuire
'ait voulu m'élever que pour mieux me détruire.
a gloire fait ma honte; et, contraint de céder,
us on m'a vu d'espoir, et moins j'en puis garder.

PHILIPPE.

e cet injuste espoir si l'on m'a vu complice,
grat, le ciel se plaît à me rendre justice;
, dès le premier pas, sa bonté nous fait voir
bien la soif du trône a sur toi de pouvoir.
hymen qui te l'assure est un faible avantage,
t qu'un père importun avec toi le partage.
a perte d'un fils tu voulais m'engager,
r en prendre sur moi le droit de le venger.
succès a trompé tes damnables maximes;
i sauvé, malgré moi, ma gloire de tes crimes;
si le sang d'un frère a pour toi tant d'appas,
faut pour l'épandre emprunter d'autres bras.
songez plus, madame, à couronner un lâche.
vois pour vous, enfin, quelle en serait la tache;
garant de l'hymen où j'osais vous porter,
vous rends un aveu qu'il n'a pu mériter.

PERSÉE.

quelque dur revers que le sort me menace,
ne demande point d'où me vient ma disgrâce.
sont ces mêmes traits toujours empoisonnés
'en vain, jusques ici, ma plainte a détournés;
mépris dont, enfin, elle fut hier suivie,
la rage d'un frère abandonna ma vie;
, quand j'en expliquai les secrets attentats,
fut les approuver que ne les punir pas.
n'en murmure point, et dois voir, sans surprise,
'à me persécuter votre aveu l'autorise;
is que je sache au moins quel indigne rapport
n hymen souhaité vous fait rompre l'accord.

PHILIPPE.

is-moi servir ta haine, et joins à cette injure
ut ce qui peut au crime endurcir la nature.
mens ces envoyés qui, subornés par toi,
vec tant de fureur noircirent hier sa foi.
-tu que l'imposture aujourd'hui découverte
sse voir qu'ils suivaient tes ordres pour sa perte?
qu'instruits par ta rage, ils viennent déclarer
els jaloux mouvements te l'avaient fait jurer?
eux-tu que Quintius sur un faux caractère...

PERSÉE.

Que l'erreur qui nous flatte aisément nous est chère!
Pour ce fils contre moi noirci de lâchetés,
Laissez-vous éblouir à de fausses clartés.
Cédez à ce penchant dont l'indigne imposture
Toujours en sa faveur suborna la nature;
Mais vous en fierez-vous à des âmes sans foi,
Qui d'abord contre lui, sont enfin contre moi?
C'est par là qu'à ma mort leur trahison aspire,
Ils ne m'ont accusé qu'afin de s'en dédire,
Et rejeter sur moi le plus noir attentat
Qui de votre courroux pût mériter l'éclat.
Je vous le disais hier, plus d'espoir d'innocence,
Vos peuples sont pour lui, Rome prend sa défense,
Le sang même conspire à le favoriser,
Et, pour me voir coupable, il n'a qu'à m'accuser.
Mais, au moins, pour avoir des preuves plus certai- [nes,
Livrez les imposteurs aux plus cruelles peines,
Dans leurs derniers remords cherchez des vérités...

PHILIPPE.

Va, n'en demande point de plus vives clartés.
Loin de les souhaiter dans un destin si rude,
J'aime à laisser ton crime en quelque incertitude;
Et, quoi que leur rapport me montre à prévenir,
J'en veux douter exprès pour n'oser t'en punir.
Mais, comme je vois trop que rien n'est plus capa- [ble
D'arracher l'innocent aux fureurs du coupable,
Il faut rompre un péril qui, jusqu'ici douteux,
Pourrait se rendre enfin, funeste à tous les deux.
Vous le pouvez, madame, et dissiper la crainte
Dont Persée aujourd'hui fait l'appui de sa plainte.
D'une sourde pratique il prendra peu d'effroi,
Si de Démétrius vous daignez faire un roi.
De quelque ambition qu'il ait l'âme saisie,
Il le verra chez vous régner sans jalousie,
Et cessera de croire un soupçon odieux
Quand il n'aura plus rien qui lui blesse les yeux.
Je vous rends vos États, vous leur devez un maître;
Et si le triste état où vous me voyez être,
Pour un fils malheureux...

ÉRIXÈNE.

Seigneur, permettez-moi
De remonter au trône avant que faire un roi.
Plus de gloire y suivra l'heureux choix de ma flam- [me;
Et si Démétrius...

PERSÉE.

Ah! C'en est trop, madame,
Quelque pressant respect qui cherche à m'arrêter,
Vous forcez, malgré moi, ma rage d'éclater.
En vain mon désespoir voudrait encor se taire.
Seigneur, n'épargnez rien pour élever mon frère,
Donnez-lui votre sceptre et le couronnez roi,
Vous ne lui donnez rien qui soit encore à moi;
Et, quelque injuste rang que vous lui fassiez pren- [dre,
Au trône, vous vivant, je n'ai rien à prétendre.
C'est assez que le ciel m'y réserve mes droits;
Mais, pour placer ses vœux, faites un autre choix,
Pour lui contre ma flamme en vain on s'intéresse,
Il m'a vu recevoir la foi de la princesse;

Et les ordres cruels qui l'en veulent flatter,
M'arracheront le jour avant que me l'ôter.

ÉRIXÈNE.

Votre orgueil de mon choix s'est pu faire l'arbitre,
Tant qu'on ne m'a laissé de reine que le titre;
Mais, enfin, on me rend le pouvoir souverain ;
Et, quand il me plaira disposer de ma main...

PHILIPPE.

Disposez-en, madame, et puisque son audace
Par ses emportements veut hâter sa disgrâce,
Il faut qu'aux yeux de tous ses forfaits étalés,
Découvrent mieux quels droits sa rage a violés.
Qu'on amène son frère, afin qu'en sa présence...

PERSÉE.

Oui, seigneur, achevez d'assouvir sa vengeance;
Sans rien examiner, puisque ma mort lui plait,
A son impatience accordez-en l'arrêt.
Aussi bien, ce haut prix qu'on destine à sa flamme,
Sans verser tout mon sang...

SCÈNE V

PHILIPPE, PERSÉE, ÉRIXÈNE,
PHÉNICE, SUITE.

PHÉNICE.

Ah, seigneur! Ah, madame!

ÉRIXÈNE.

De quel présage, hélas, est pour moi ce transport!
Parle, Démétrius...

PHÉNICE.

Plaignez son triste sort,
Démétrius n'est plus.

ÉRIXÈNE.

Il est mort?

PHILIPPE, *à Persée.*

Ah, perfide!

PERSÉE.

Je suis coupable encor de ce noir parricide?

PHILIPPE.

Sur quel autre que toi d'un soupçon si pressant...

PHÉNICE.

Seigneur, il a parlé, Persée est innocent.

PERSÉE.

Enfin le ciel s'explique; et, lorsque tout m'accable,
Malgré vous sa justice entraîne le coupable.
Au moins, si l'on dédaigne et ma main et ma foi,
Je n'ai plus de rival qui triomphe de moi.
C'est un charme secret dont la douceur me flatte;
Et, lorsque par sa mort mon innocence éclate,
Je me retire exprès, de peur de vous blesser
Par la joie où mon cœur a peine à renoncer.
Je la sens, malgré moi, qui vient y prendre place;
Et c'est assez, seigneur, que le respect me chasse.

SCÈNE VI

PHILIPPE, ÉRIXÈNE, PHÉNICE, SUITE.

PHILIPPE.

Va, ris des vœux d'un père interdit et confus.
Phénice, il est donc vrai que mon fils ne vit plus?

PHÉNICE.

Oui, seigneur, et du sort les plus dures menac[es]
N'ont fait suivre jamais de pareilles disgrâces.
J'étais dans le jardin, quand une prompte horreu[r]
Par un objet affreux s'empare de mon cœur.
Du prince tout sanglant le spectacle funeste
Me fait craindre un forfait que mon âme déteste.
Je m'écrie, et tremblant à le voir aux abois,
A peine ai-je parlé qu'il reconnaît ma voix.
Il soupire, et faisant effort sur sa faiblesse:
« J'exécute, a-t-il dit, l'ordre de ma princesse,
Et la mets en pouvoir de donner une foi
Qui n'aurait pu, sans crime, être à d'autre qu'à moi.
C'est le moins que je dusse au beau feu qui m'anim[e]
Que rendre par ma mort son hymen légitime.
Je l'aimais chèrement, mais malgré tant d'amou[r]
Qui n'en est point aimé n'est plus digne du jour.
Du moins, en le quittant, j'ai la douceur de croir[e]
Que si l'envie encore ose attaquer ma gloire,
Elle repoussera ces bruits injurieux
Qui n'ont fait voir en moi qu'un prince ambitieu[x].
Averti du poison qu'un père me prépare,
J'évitais par la fuite un ordre si barbare;
Et si pour les grandeurs mon cœur eût soupiré,
J'avais chez les Romains un asile assuré;
Mais j'aurais de mon feu cru trahir la tendress[e]
Si j'eusse refusé ma vie à ma princesse.
Comme pour elle seule on m'a vu la chérir,
Quand elle veut ma mort il m'est doux de mouri[r].
Assure-l'en, Phénice, et que jamais une âme...
Son cœur pousse à ces mots un soupir tout de fla[mme],
Ses regards sur les miens s'arrêtent tristement, m[...]
Il nomme la princesse, et meurt en la nomma[nt].

PHILIPPE.

Hé bien, es-tu content, malheureux politique?
Le ciel, selon tes vœux, pour ta grandeur s'expliqu[e]
Et si Rome aspirait à te faire la loi,
Aux dépens de ton sang, enfin, te voilà roi.
Satisfais tout l'orgueil de ce fier caractère,
Tu ne le peux remplir qu'en cessant d'être pèr[e]
Un fils te reste encore, ose, achève, et ne crain[s]
Ni la foudre des dieux, ni celle des Romains.
C'est lui dont les soupçons pressant ta défianc[e]
Ont fait servir ta crainte à sa lâche vengeance.
Le sang contre le sang à la fin t'a séduit,
Et cette mort funeste en est l'indigne fruit.
Fuyez, fuyez, madame, un père abominable;
On partage un forfait à souffrir le coupable.
Rentrez dans votre Thrace où les dieux ennem[is]
Pour régner avec vous ont refusé mon fils,
Ce fils que de ma rage ils ont fait la victime,
Ce fils...

ÉRIXÈNE.

C'est trop, seigneur, vous charger de m[on] [cri[me]]
L'accablement stupide où mes sens sont forcés
De la main qui le perd vous éclaircit assez.
Je l'aimais, et Didas me donnant lieu de croir[e]
Qu'un choix et bas et lâche avait souillé sa gloi[re]

Jalouse autant que fière aux dépens de mon feu,
Je l'ai voulu punir d'un trop honteux aveu.
Sa mort en est l'effet; et, quand j'en sens l'atteinte,
N'attendez point qu'ici je m'arrête à la plainte.
Je sais ce qu'on doit faire en de pareils malheurs.
Pour le sang d'un héros c'est trop peu que des pleurs.
Sa gloire tant de fois indignement blessée,
Demande à ma vengeance et Didas et Persée.
La Thrace ne m'est rien; qu'ils périssent tous deux,
Soit que j'y rentre ou non, j'ai tout ce que je veux.
Si votre âme à leur perte a peine à se résoudre,
Les dieux à ce défaut me prêteront leur foudre.
J'en vais presser l'éclat, et vous laisse ordonner
Du sceptre qu'en naissant ils m'avaient su donner.

PHILIPPE, *seul.*

Ah! Pour une vengeance et si juste et si chère,
C'est peu du sang du fils, versez celui du père,
Il est prêt, et déjà le remords...

SCÈNE VII

PHILIPPE, ANTIGONUS, SUITE.

ANTIGONUS.

Ah, seigneur!
D'un peuple mutiné redoutez la fureur;
Il sait la mort du prince, et tant de violence
Suit la rage où le porte une aveugle vengeance,
Qu'ayant trouvé Didas qui rentrait au palais,
On l'en a vu sur lui pousser les premiers traits;
Mais c'est peu que d'abord il l'ait pris pour victime,
De Persée à hauts cris il déteste le crime,
La menace est mêlée à d'insolents discours,
Et s'il s'osait montrer, je craindrais pour ses jours.

PHILIPPE.

Qu'il périsse, aussi bien de sa jalouse haine
Il faut que tôt ou tard il ressente la peine.
C'est elle dont l'ardeur pour régner sûrement,
M'en a fait partager l'indigne aveuglement.
Le ciel l'a pu souffrir; mais, s'il lui rend justice,
Ce qui causa son crime en fera le supplice;
Et ces mêmes Romains qui l'ont tant fait trembler,
Sous le poids de leurs fers le sauront accabler.
La honte du triomphe à son orgueil est due.
Mais, à quoi mes ennuis, arrêtez-vous ma vue?
Démétrius attend les honneurs du tombeau,
Il a cessé de vivre, et je suis son bourreau.
A ce penser affreux ma constance me laisse.
Prêtez, Antigonus, quelque aide à ma faiblesse;
Et qu'on me mène ailleurs, après un tel malheur,
Sous mes tristes remords expirer de douleur.

FIN DE PERSÉE ET DÉMÉTRIUS.

ANTIOCHUS

TRAGI-COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

REPRÉSENTÉE EN 1666 SUR LE THÉATRE DE L'HOTEL DE BOURGOGNE

PERSONNAGES	ACTEURS
SÉLEUCUS, roi de Syrie	MONTFLEURY.
STRATONICE, fille de Démétrius, roi de Macédoine	Mlle D'ENNEBAULT.
ANTIOCHUS, fils de Séleucus	FLORIDOR.
ARSINOÉ, nièce de Séleucus	Mlle DES ŒILLETS.
TIGRANE, favori de Séleucus	HAUTEROCHE.
PHÉNICE, confidente de Stratonice	Mme POISSON.
BARSINE, confidente d'Arsinoé	Mme BRÉCOURT.
SUITE.	

La scène est dans la capitale de Syrie.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

ANTIOCHUS, TIGRANE.

ANTIOCHUS.

En vain à cet appât vous voulez que je cède,
C'est redoubler mon mal que m'offrir ce remède,
Et le croire l'effet d'un chagrin bien léger,
Si par l'éclat d'un trône on peut le soulager.
Quoiqu'aux plus vertueux la couronne soit chère,
J'aime à la voir briller sur la tête d'un père ;
Et l'orgueil de mes vœux ne s'est jamais porté
Jusqu'à ce grand partage où penche sa bonté.
De quel front accepter les droits du diadème,
Si je n'ai pas appris à régner sur moi-même?
Et par quelle âpre soif du vain titre de roi,
Prendre un empire ailleurs que je n'ai pas sur moi?
Non, non, l'avidité de cette indépendance
Ne m'en a point encor laissé voir l'espérance;
Et, quoiqu'elle fût juste au rang où je suis né,
Je puis vivre content sans être couronné.

TIGRANE.

Seigneur, chacun connaît avec quel avantage
Une entière vertu règle votre courage;
Et trop de grands effets l'exposent à nos yeux,
Pour laisser croire en vous un prince ambitieux :
Mais le roi, que poursuit l'impatiente envie
De rendre ce grand jour le plus beau de sa vie,
Languira dans ses vœux, si, pour les voir remplis,
Épousant Stratonice, il ne couronne un fils.
L'excès de son amour pour cette belle reine
Veut tout ce qu'a d'éclat la grandeur souveraine,
Et croit mal seconder la gloire de son choix,
S'il ne la place au trône au milieu de deux rois.
Souffrez donc que, par là, d'un auguste hyménée
Nous voyions avec pompe éclater la journée,
Et que, de tant d'apprêts qui marquent sa grande
Votre couronnement augmente la splendeur,

ANTIOCHUS.

L'éclat qui le suivrait n'a rien qui m'éblouisse.
Je sais que Séleucus adore Stratonice,
Qu'il ne vit que pour elle, et que jamais l'am
Ne prit tant d'intérêt aux pompes d'un grand jo
Mais, lorsqu'il lui consacre une ardeur toute p
Sa bonté pour un fils vers elle est une injure,
Puisque, par ce partage, il la prive des droits
D'étendre jusqu'à moi la gloire de ses lois.
Ainsi, mon cher Tigrane, à quoi qu'il se prép
Il faut que mon refus pour elle se déclare,
Et mette un prompt obstacle à l'injuste projet
Qui, pour me couronner, lui dérobe un sujet.

TIGRANE.

Seigneur, quand sous vos lois il met la Phénicie,
Séleucus règne encor sur toute la Syrie,
Et croit que plus d'éclat suit le don de sa foi,
S'il lui soumet en vous les hommages d'un roi;
Mais, si de ce refus vous vous trouvez capable,
C'est l'effet du chagrin dont l'excès vous accable.
Déjà depuis longtemps une morne langueur
Étale dans vos yeux l'ennui de votre cœur;
Rien n'en saurait forcer l'abattement funeste,
La seule solitude est le bien qui vous reste;
Et tout ce que jamais la cour eut de plus doux,
Semble n'être que gêne et supplice pour vous.
Chacun surpris de voir ce changement extrême.

ANTIOCHUS.

Hélas! Tigrane, hélas! j'en suis surpris moi-même
Et de ce noir chagrin les accès languissants
Accablent ma raison, et confondent mes sens.
En vain tout mon courage à leur trouble s'oppose
Plus j'en ressens l'effet, moins j'en trouve la cause
Et pour la découvrir rien ne s'offre à mes yeux,
Que l'astre qui nous force, ou le courroux des dieux.

TIGRANE.

Quoi, d'un astre ennemi la dure violence...

ANTIOCHUS.

Oui, Tigrane, aujourd'hui croyez-en mon silence.
Si quelque ennui secret me faisait soupirer,
Pourrais-je si longtemps vous le voir ignorer,
Vous, de qui l'amitié me fut toujours si chère,
Qu'il n'est rien que la mienne ait encor pu vous taire,
A vous, à qui l'État par vos soins conservé,
Doit avec moi le jour que vous m'avez sauvé?

TIGRANE.

C'est trop vous souvenir d'un si noble service,
Quand par vous la princesse à ma flamme est propice:
J'aimais, et ma raison condamnant mes désirs,
Un respect trop sévère étouffait mes soupirs.
Nièce de Séleucus, et fille de son frère,
Le rang d'Arsinoé les forçait à se taire.
Vous avez auprès d'elle autorisé mes vœux,
Tiré le doux aveu qui doit me rendre heureux;
Et les plus grands exploits que mon zèle imagine,
Sont au-dessous du prix que le roi me destine.
Mais, seigneur, si j'osais, dans un état si doux,
Lorsque je vous dois tout, me plaindre un peu de vous,
Je dirais qu'en secret cette humeur sombre et noire,
Suspendant mon bonheur met obstacle à ma gloire.
D'un jour grand et fameux les superbes apprêts
Sont pour le reculer des prétextes secrets;
Et la pompe qui manque à l'hymen d'une reine,
C'est d'un mal inconnu la guérison certaine.
Le roi qu'alarme en vous un sort trop rigoureux,
Si vous n'êtes content refuse d'être heureux;
Et, comme un même jour également propice
Doit, m'approchant du trône, y placer Stratonice,
Mes vœux les plus pressants en vain l'osent hâter,
Quand votre inquiétude y semble résister.

ANTIOCHUS.

Et c'est aussi par là que mon âme abattue
Se livre tout entière au chagrin qui me tue.
J'en souffre d'autant plus que le bonheur du roi
Dépend de l'hymen seul qu'il diffère pour moi.
Puisqu'enfin jusque-là sa bonté l'inquiète,
Voyez-le pour lui faire agréer ma retraite.
Peut-être un mois ou deux, dans un autre séjour,
Me rendront le repos que je perds à la cour.
Sa pompe m'embarrasse, et mon inquiétude
Pour calmer ses transports veut de la solitude,
C'est un bien que vos soins me peuvent obtenir.

TIGRANE.

Moi, seigneur, de la cour chercher à vous bannir?

ANTIOCHUS.

Ce volontaire exil que mon chagrin m'impose,
A droit seul de calmer la peine qu'il me cause:
Ici tout m'importune, et le trouble où je suis,
Dans le bonheur d'autrui trouve un surcroît d'ennuis;
Je m'en hais, mais mon cœur, quelques soins que j'emploie,
Repousse malgré moi tous les sujets de joie.
Je languis, je soupire, et je ne sais pourquoi.
Tigrane, encore un coup, allez trouver le roi;
Et d'une fête auguste où seul je mets obstacle,
Par mon éloignement pressez l'heureux spectacle.

TIGRANE.

Mais, seigneur, ce dessein...

ANTIOCHUS.

Rien ne peut l'ébranler;
C'est me servir, enfin, que d'oser lui parler.
D'un roi qui vous chérit craignez-vous la colère?

TIGRANE.

Mes vœux les plus ardents n'aspirent qu'à vous plaire;
Et votre seul désir servant de règle au mien,
Je parlerai, seigneur, mais je n'obtiendrai rien.

SCÈNE II

ANTIOCHUS, *seul.*

Suis le juste projet où l'honneur te convie,
Sors de ces tristes lieux, ou plutôt de la vie,
Ingrat Antiochus, et du moins, par ta mort,
Tâche de racheter la honte de ton sort:
Aussi bien, cet exil où ton chagrin aspire,
De tes sens révoltés te rendra-t-il l'empire?
Y crois-tu de ta flamme écouter moins l'ardeur?
Et, pour changer de lieu, changeras-tu de cœur?
Non, non, ce cœur en vain croit vaincre sa faiblesse,
Son destin est d'aimer, il aimera sans cesse;
Et, quoique ta raison offre à le secourir,
Il chérit trop son mal pour en vouloir guérir.
Ah! Lâche, à quel orgueil ta passion t'entraîne!
Porter insolemment tes vœux jusqu'à la reine,
Adorer Stratonice, et violer la foi
Qu'un fils doit à son père, un sujet à son roi!
La sienne étant déjà l'heureux prix de sa flamme,
Par ce gage reçu n'est-elle pas sa femme?
Et, pour bannir un feu que tu nourris en vain,
Faut-il attendre, hélas! qu'elle ait donné sa main?
Songe, songe à l'horreur de ce secret murmure
Qu'à tes vœux insensés oppose la nature,
Et vois de ton amour les transports odieux
Blesser également les hommes et les dieux.
Par ce fatal portrait dont la perte t'accable,
Ces dieux semblent t'offrir un secours favorable:
Il nourrissait ta flamme, il en flattait l'ardeur,
Ce qui charmait tes yeux se gravait dans ton cœur;
Et, lorsqu'à mille soins ce portrait te convie,
Tu perds, en le perdant, le seul bien de ta vie.
Mais, las, en d'autres mains que sert qu'il soit passé,
Si de ce triste cœur il n'est pas effacé?
J'y vois, j'y vois toujours une adorable reine
Augmenter mon amour, et redoubler ma peine:
J'observe avec plaisir ces merveilleux accords
Des charmes de l'esprit, et des grâces du corps;
Et, sans cesse, y trouvant mille sujets d'estime,
Cette même raison qui m'en faisait un crime,
Contrainte de céder à des traits si puissants,
Se range contre moi du parti de mes sens.
Aimons donc, puisqu'enfin c'est un mal nécessaire,

Mais aimons seulement pour souffrir et nous taire ;
Et cherchons dans l'exil qui seul est mon recours,
La fin de cet amour par celle de mes jours :
Là, mon dernier soupir poussé pour Stratonice,
D'un feu si criminel bornera l'injustice;
Et mon secret caché justifiant ma foi,
Me rendra... Mais, ô dieux! c'est elle que je voi.
Dans quel trouble me jette une si chère vue!
Ma raison se confond, mon âme en est émue.
Fuyons, ce seul moyen m'épargne le souci...

SCÈNE III

STRATONICE, ANTIOCHUS, PHÉNICE.

STRATONICE.

Quoi, prince, c'est donc moi qui vous chasse d'ici?

ANTIOCHUS.

Si vous fuir blesse en vous l'honneur du diadème,
On peut le pardonner à qui se fuit soi-même.
Jugez si de mes maux je puis venir à bout,
Je tâche de me perdre, et me trouve partout.

STRATONICE.

Si vous trouver partout est pour vous un supplice,
Prince, résolvez-vous à vous rendre justice;
Et, quoi que pour vos sens le chagrin ait d'appas,
Vous vous consolerez de ne vous perdre pas.

ANTIOCHUS.

C'est par où ma raison redouble ses alarmes.
L'habitude au chagrin y fait trouver des charmes;
Et j'appréhende bien de ne guérir jamais
D'un mal où, malgré moi, je sens que je me plais.

STRATONICE.

Si vous vous y plaisez, vous êtes moins à plaindre
Que ceux à qui pour vous sa rigueur donne à crain-[dre;
Il leur ôte un repos qu'il vous laisse acquérir.

ANTIOCHUS.

Hélas ! Est-ce être heureux que se plaire à souffrir?
Un mal n'est-il plus mal s'il flatte en apparence,
Et, pour nous être cher, perd-il sa violence?
Non, non, ses traits pour nous sont d'autant plus [perçants,
Que, pour surprendre l'âme, il abuse les sens,
Qu'à peine il nous fait prendre un chagrin volon-[taire,
Qu'un astre impérieux nous le rend nécessaire,
Et force un cœur séduit par cette trahison,
Au refus du secours que prête la raison.

STRATONICE.

Du mal pour qui le cœur à la raison s'oppose,
Le charme est dans l'effet beaucoup moins qu'en [la cause;
Et pour voir quel remède on y peut appliquer,
Qui la connaît si bien la devrait expliquer.

ANTIOCHUS.

Triste, confus, rêveur, si ce mal peut me plaire,
C'est sans savoir pourquoi la peine m'en est chère;
Et quand un pareil trouble embarrasse l'esprit,
Qui sait mal ce qu'il sent, sait bien peu ce qu'il dit.

STRATONICE.

Le roi trop vivement partage votre peine,
Pour ne pas faire effort...

ANTIOCHUS.

C'est là ce qui me gêne.
Son déplaisir m'accable ; et, comme un noir destin
Par l'éclat de la cour redouble mon chagrin,
Je crois pour quelque temps qu'il lui sera moins [rude,
De souffrir ma retraite en quelque solitude.
Voilà ce qu'aujourd'hui je lui fais demander;
Pour tirer son aveu daignez me seconder.
Madame, et par vos soins...

STRATONICE.

Quoi, prince, dois-je croire
Qu'en secret ce chagrin porte envie à ma gloire,
Et que dans votre cœur un mouvement jaloux,
Lorsqu'on m'appelle au trône...

ANTIOCHUS.

Ah! Que me dites-vous?
Qu'à l'ardeur de mes vœux le juste ciel réponde,
Et vous êtes soudain la maîtresse du monde:
Si le sceptre en est beau, quoi que vous présumiez,
Qu'il le mette en mes mains, je le mets à vos pieds.
Dans ce degré pompeux, loin que l'éclat m'en gêne,
Je ne veux qu'adorer, voir, et servir ma reine,
Elle seule en est digne; et pour mieux l'élever...
Mais, dieux !

STRATONICE.

Vous avez lieu de ne pas achever;
Et le trouble sur vous peut prendre quelque empire,
Quand la civilité vous engage à trop dire.

ANTIOCHUS.

Pourquoi de ce reproche affecter la rigueur?
Ma bouche ne dit rien sans l'aveu de mon cœur;
Et ce brillant amas de vertus et de charmes...
Madame, de mon mal le roi prend trop d'alarmes.
Proposez ma retraite, et, de grâce, obtenez...

STRATONICE.

Prince, je monte au trône, et vous m'abandonnez!
Fuir d'en être témoin, est-ce chérir ma gloire?

ANTIOCHUS.

Ah! Si vous connaissiez tout ce qu'il en faut croire...
Adieu, madame, adieu; dans le trouble où je suis,
Penser, fuir et me taire, est tout ce que je puis.

SCÈNE IV

STRATONICE, PHÉNICE.

PHÉNICE.

Ou j'ai peu de lumière, ou le prince, madame,
Cherche à cacher un mal dont la source est dans l'[...]
Tandis qu'il vous parlait, ses timides regards, [...]
S'ils rencontraient vos yeux, erraient de tou[...] [par[...]
Languissant, interdit, plein d'un désordre extrê[...]
Si j'osais m'expliquer, je dirais qu'il vous aime,
Et que par tant d'appas s'étant laissé charmer...

STRATONICE.

Quoi, Phénice, tu crois qu'il me pourrait aimer?

PHÉNICE.

Je crains de dire trop; mais, s'il faut ne rien taire,
Je crois qu'il le pourrait, et ne vous pas déplaire.
De l'air dont vous parlez, c'est sans trop de cour-
[roux...

STRATONICE.

Phénice, qu'as-tu dit?

PHÉNICE.

Mais, que me dites-vous?

STRATONICE.

Que te peut dire une âme étonnée, abattue,
Qui, dans ce qu'elle doit, voit tout ce qui la tue,
Et qui, de son devoir redoublant les efforts,
Plutôt que le trahir souffrira mille morts?
Oui, Séleucus, Phénice, aura ce qu'il espère,
Il a reçu ma foi dans la cour de mon père,
Par là je suis sa femme; et mon malheur en vain
Fait trembler ma constance à lui donner ma main.
Quand le bien de l'État conclut cet hyménée,
Pourquoi dès lors, hélas! me fut-elle donnée!
Fallait-il, pour la pompe, en voir le jour remis?
Pour me laisser le temps de connaître son fils?
Tandis que Séleucus de retour en Syrie,
Songe aux apprêts d'un sort qui va m'ôter la vie,
Le prince Antiochus chez mon père, à son tour,
En superbe appareil vient charmer notre cour.
Attendant qu'en ces lieux il doive me conduire,
Mon repos à le voir commence à se détruire;
Un air galant, l'âme noble, un courage élevé,
Tout ce qui marque enfin un héros achevé.
Aux courses, aux tournois, pour lui toute la gloire,
Son adresse partout sait traîner la victoire;
Et je sens, malgré moi, que sans cesse vainqueur,
En emportant le prix, il emporte mon cœur.

PHÉNICE.

Antiochus, sans doute, a tout ce qui doit plaire,
Mais déjà votre main était due à son père;
Et lorsque votre cœur se sentit enflammer...

STRATONICE.

Hélas! Sait-on qu'on aime en commençant d'aimer,
Et l'amour qui d'un cœur cherche à se rendre maître,
Tant qu'on peut résister se laisse-t-il connaître?
Non, non, et mon malheur aujourd'hui me l'ap-
[prend,
C'est en se déguisant que l'amour nous surprend:
Avant qu'aucun soupçon découvre sa naissance,
Dans l'âme qu'il attaque il prend intelligence;
Et de son feu secret l'industrieux pouvoir
Acquiert des partisans qui l'y font recevoir.
D'un tendre et doux penchant l'appât impercep-
La dispose d'abord à se rendre sensible; [tible
Un peu d'émotion qui marque ce qu'elle est,
Lui rend en vain suspect un trouble qui lui plaît;
D'un mérite parfait les images pressantes
Lui peignent aussitôt ces douceurs innocentes;
Et des sens éblouis par ce charme trompeur,
La vertu qu'elle admire autorise l'erreur;
Le cœur qu'en ont séduit les flatteuses amorces,
Pour se vaincre en tout temps se répond de ses for-
Sur l'offre du secours que lui fait la raison, [ces;
Il laisse agir sans crainte un si subtil poison,
Il en aime l'appât, il le goûte, il lui cède,
C'est assez qu'au besoin il en sait le remède;
Et, quand le mal accru presse d'y recourir,
L'habitude est formée, on n'en peut plus guérir.
C'est ainsi que d'abord mon imprudence extrême
Me laissa consentir à me trahir moi-même;
Voyant Antiochus, je ne sais quoi de grand
Exigea de mon cœur le tribut qu'il lui rend.
Ce cœur trop plein pour lui d'une estime empressée,
N'en crut ni mon devoir ni ma gloire blessée;
J'admirais sans scrupule un prince si parfait,
Je voulais estimer, et j'aimais en effet;
Et mon cœur de mes sens négligeant l'artifice,
Pensait fuir une erreur dont il était complice.

PHÉNICE.

Mais de ce triste amour quel peut être l'espoir?

STRATONICE.

Phénice, encore un coup, je ferai mon devoir,
Et, quoiqu'Antiochus trouve trop à me plaire,
Ma main suivra ma foi, je suis toute à son père;
Mais, enfin, je voudrais pouvoir croire aujourd'hui
Qu'il ressentît pour moi ce que je sens pour lui;
Que le même penchant dont la force m'entraîne,
Par mon funeste hymen lui donnât même gêne;
Que tremblant d'un devoir où je ne puis manquer,
Il voulût me le dire, et n'osât s'expliquer;
Que sa fière douleur, par le respect contrainte,
A ses confus soupirs abandonnât sa plainte,
Et l'étouffât d'un air qui dans ces durs combats
Me laissât deviner ce qu'il ne dirait pas.

SCÈNE V

SÉLEUCUS, STRATONICE, PHÉNICE, SUITE.

SÉLEUCUS.

Madame, tout est prêt, et la Syrie en peine
De rendre promptement son hommage à sa reine,
N'attend plus que demain pour voir, selon ses vœux,
Et Stratonice au trône, et Séleucus heureux.
Un seul trouble s'oppose au comble de ma joie,
Toujours à ses chagrins je vois le prince en proie;
Et ne pouvant les vaincre, il tâche obstinément
A m'arracher l'aveu de son éloignement. [me
J'ai sans doute à rougir, dans l'amour qui m'enflam-
Que d'autres intérêts puissent trop sur mon âme,
Mais peut-être ce fils a-t-il des qualités
A rendre son malheur digne de vos bontés.
J'implore leur secours, empêchez qu'il nous quitte,
Si j'ai trop de tendresse, il a quelque mérite;
Et je vous devrai tout, si, rompant son dessein,
Vous obtenez qu'au trône il vous prête la main.

STRATONICE.

Quel que soit votre amour, il me ferait injure,
Seigneur, s'il étouffait la voix de la nature,
Et vous avait séduit jusqu'à vous détacher

Des soins où vous oblige un intérêt si cher.
Jamais dans un destin à nos vœux si contraire,
Pour un fils plus illustre on n'a vu craindre un père;
Mais en vain nos souhaits hâtent la guérison
Des inquiets transports qui troublent sa raison.
Pour vous cacher le trouble où son malheur le jette,
Il m'emploie à vous faire agréer sa retraite;
Et l'éclat des apprêts qu'étale votre cour,
Blesse autant son chagrin qu'il flatte votre amour.

SÉLEUCUS.

Qu'espérer donc, madame, et quel dieu favorable
Lui rendra le repos dont la perte m'accable?
Comme sur ses pareils l'ambition peut tout,
Par là, de ses ennuis j'ai cru venir à bout.
Quand ma main vous appelle au trône de Syrie,
J'aime à lui voir remplir celui de Phénicie,
Et pense que sur lui, dans un chagrin si noir,
La douceur de régner aura quelque pouvoir;
Mais, bien loin qu'à ce charme il se montre sensible,
Tigrane m'en rapporte un refus invincible,
Et ne découvre rien qui puisse m'éclaircir
D'un mal que tous nos soins ne peuvent adoucir.

STRATONICE.

C'est par là que j'en vois la suite plus à craindre.
Quoi que souffre le prince, on ne peut que le plain- [dre;
Et l'amour paternel vous fait en vain chercher
Par où guérir un mal qu'il se plaît à cacher.
J'ai déjà fait effort pour vaincre son silence,
Mais je l'ai vu s'aigrir par cette violence;
Et craignant d'oser trop...

SÉLEUCUS.

Ah! Tout vous est permis,
Et vous seule avez droit de me rendre mon fils.
Vos soins y peuvent tout, employez-les, de grâce,
A détourner le sort dont l'horreur nous menace;
Et pour lire en son cœur, malgré son noir destin,
Contraignez-vous encore à flatter son chagrin.
Quand vous le presserez, peut-être aura-t-il peine
A ne pas expliquer le trouble qui le gêne.
Surtout, arrachez-lui ce dessein de partir,
Madame, c'est à quoi je ne puis consentir.
Pendant que vos bontés en rompront l'injustice,
J'irai presser le ciel de nous être propice,
Et, par des vœux soumis désarmant son courroux,
Lui demander pour lui ce que j'attends de vous.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

ARSINOÉ, BARSINE.

BARSINE.

Quoi, lorsque sa langueur va jusques à l'extrême,
Le trouble qui la suit fait connaître qu'il aime?

ARSINOÉ.

Oui, Barsine; et le prince a beau se déguiser,
L'amour seul à ce trouble a droit de l'exposer;
Dans son cœur, malgré lui, mes soupçons me fo[nt] [lire.

BARSINE.

C'est peut-être pour vous qu'Antiochus soupire;
Et par là, quoi qu'il cache, il vous serait aisé
De connaître le mal que vous auriez causé.

ARSINOÉ.

Tu crois qu'il m'aimerait, lui, dont l'ardent suffrag[e]
A des vœux de Tigrane autorisé l'hommage,
Me l'a fait agréer, et, sur l'aveu du roi,
Assure à son amour et mon cœur et ma foi.

BARSINE.

Peu voudraient d'un rival favoriser la flamme;
Mais, madame, il n'est rien que n'ose une grand[e] [âme
Et Tigrane à son prince ayant sauvé le jour,
Tout me devient suspect quand il sert son amo[ur]
Pour triompher du sien, le forcer au silence,
L'amitié s'est pu joindre à la reconnaissance;
Et, quoiqu'il se contraigne à soupirer tout bas,
L'excès de son chagrin ne le trahit-il pas?
Peut-il mieux expliquer qu'il cède ce qu'il aime?

ARSINOÉ.

C'est ce cruel effort qui l'arrache à lui-même;
Mais, lorsqu'il se soumet à cette affreuse loi,
La reine en ce qu'il souffre a plus de part que m[oi]

BARSINE.

Stratonice?

ARSINOÉ.

Elle-même.

BARSINE.

Et vous le pouvez croire
Dans le peu d'intérêt qu'il montre pour sa gloire
Quand chacun, à l'envi, s'y fait voir empressé,
Du plus faible devoir il se croit dispensé,
Jamais il ne lui parle; et, la fuyant sans cesse...

ARSINOÉ.

S'il la fuit, ce n'est pas son chagrin qui l'en pre[sse]
Il fuit, il craint des yeux trop savants à char[mer]
Et craindre un bel objet, Barsine, c'est l'aimer.

BARSINE.

Quoi, c'est là de sa flamme une preuve certain[e]

ARSINOÉ.

Non; mais enfin j'en crois ce portrait de la re[ine]
Qui, trouvé sur mes pas, me laisse peu douter
D'un feu que son respect empêche d'éclater:
Depuis que le hasard m'en fait dépositaire,
Sa perte est un malheur dont on aime à se ta[ire]
Et, pour le recouvrer, tout autre qu'un aman[t]
N'ayant rien à cacher, s'en plaindrait hautem[ent]
(*Elle tire une boîte de portrait qu'elle montre à Bars[ine]*)
Vois de nouveau, Barsine, avec quel avantage
Ce qui doit l'enfermer étale son ouvrage;
Admire tout autour quels pompeux ornements
Lui fournit, à l'envi, l'éclat des diamants!
Tant de profusion, comme elle est peu comm[une]
Marque en qui la peut faire une haute fortune
Et la boîte est d'un prix qui ne fait que trop v[oir]

Qu'un prince à l'enrichir a montré son pouvoir.
Outre que je la trouve en ce lieu solitaire
Où l'on voit chaque jour Antiochus se plaire,
Sous ces arbres touffus dont l'agréable frais,
Pour qui cherche à rêver, a de si doux attraits.
Crois-moi, de mes soupçons la preuve est convain-
BARSINE. [cante.
S'ils ne vous trompent point, la disgrâce est touchan-
Car c'en est une enfin, sous qui trembler d'effroi [te,
D'être rival ensemble, et d'un père, et d'un roi,
Mais d'un roi qui d'ailleurs adore Stratonice.

ARSINOÉ.
Il faut que cet amour aujourd'hui s'éclaircisse :
Cette boîte y peut tout, et, pour m'en assurer,
Aux yeux d'Antiochus je n'ai qu'à m'en parer.
De son trouble à la voir penses-tu qu'il soit maître?

BARSINE.
Le feu qu'il tient caché par là se peut connaître.
Mais n'oubliez-vous point ce que vous avez fait,
Que par vous cette boîte a changé de portrait?
Pour celui de la reine elle enferme le vôtre.

ARSINOÉ.
C'est exprès que le mien tient la place de l'autre.
A moins qu'un tel échange aidât à m'éclaircir,
En vain par cet essai j'y croirais réussir.
Le prince aurait sur soi peut-être assez d'empire
Pour ne rien laisser voir de ce qu'il n'ose dire,
Et, sur quelque prétexte, il pourrait trouver jour
A reprendre un portrait si cher à son amour;
Au lieu que par la boîte ayant un sûr indice
Que je garde en mes mains celui de Stratonice,
L'ardeur de retirer ce dépôt précieux,
Lui fera découvrir ce qu'il cache le mieux;
Ou, s'il peut me laisser en quelque incertitude,
Du moins je jouirai de son inquiétude,
Il parlera par elle ; et quand... Mais je le voi;
Pour le contraindre moins, Barsine, éloigne-toi.

SCÈNE II

ANTIOCHUS, ARSINOÉ.

ARSINOÉ.
Seigneur, est-il possible, et pourra-t-on le croire,
Que vous-même ayez mis obstacle à votre gloire,
Et que, lorsque le roi cherche à vous couronner,
Votre aveu pour un trône ait peine à se donner?
L'éclat d'un nouveau rang, qui d'une pompe insi-
ANTIOCHUS. [gne...
Sa bonté l'a surpris quand il m'en a cru digne ;
Mais mon zèle à ses soins aurait mal répondu,
Si j'avais accepté ce qui ne m'est pas dû.
Je suis né son sujet, et fais gloire de l'être.

ARSINOÉ.
Dites que de vos sens le chagrin est le maître,
Et que tout votre cœur s'en laissant accabler,
Ce qui doit l'adoucir sert à le redoubler.
ANTIOCHUS. [se
Il est vrai qu'il m'emporte, et qu'en vain mon adres-
S'efforce de bannir, ou cacher ma faiblesse;
Malgré moi je lui cède, et son subtil poison
D'une vapeur maligne infecte ma raison ;
Sans cesse elle s'abîme, et son trouble... De grâce,
Faites...

ARSINOÉ.
Hé bien, seigneur, que faut-il que je fasse?
Vous ne dites plus rien, et tout à coup vos yeux...

ANTIOCHUS.
J'examine un travail et riche et curieux,
Et trouve en cette boîte un chef-d'œuvre si rare,
Qu'il semble en l'admirant que mon esprit s'égare;
La façon est nouvelle, et j'en estime l'art.

ARSINOÉ.
Toute riche qu'elle est, je la tiens du hasard.

ANTIOCHUS.
Quoi, madame, en vos mains le hasard l'a remise?

ARSINOÉ.
Oui, seigneur, et c'est là ce qui fait ma surprise,
Que qui, pour l'enrichir n'a rien fait épargner,
Puisse en souffrir la perte, et n'en rien témoigner.

ANTIOCHUS.
J'admire comme vous qu'on la tienne secrète :
Mais, madame, attendant qu'on sache qui l'a faite,
Souffrez que j'en jouisse, et tâche à profiter
De ce qu'en ce modèle on peut faire imiter.
Pour un travail charmant dont la garde m'est chère,
Un ouvrage pareil me serait nécessaire;
Et je ne saurais mieux en régler le projet...

ARSINOÉ.
J'estimais ce dépôt, et j'en avais sujet;
Mais je vous l'abandonne, et ne veux pour partage
Que reprendre un portrait...

ANTIOCHUS.
Ah! C'est me faire outrage,
En me le confiant, ne craignez rien pour lui,
Et souffrez que sa vue amuse mon ennui,
La peinture eut toujours de quoi me satisfaire.

ARSINOÉ.
Si j'en crois ce qu'on dit, celle-ci doit vous plaire;
Et comme enfin, seigneur, vous vous y connaissez,
Dites-moi d'un coup d'œil ce que vous en pensez.
Les traits en sont hardis, et la main...

ANTIOCHUS, *l'empêchant d'ouvrir la boîte.*
Non, madame,
Déjà la rêverie occupe trop mon âme;
Et du moins, devant vous, c'est à moi d'éviter
Tout ce que je prévois qui pourrait l'augmenter.
Du peintre, en ce portrait, examinant l'adresse,
J'oublierais malgré moi...

ARSINOÉ.
Seigneur, je vous le laisse,
Quoique sur ce travail j'aie à vous consulter,
La reine qui paraît m'oblige à vous quitter.

SCÈNE III

STRATONICE, ANTIOCHUS.

ANTIOCHUS.
Hé bien, madame, enfin le roi me fait-il grâce?

Consent-il au destin dont la rigueur me chasse,
Et que, loin de la cour, je tâche à retrouver
La douceur du repos dont je me sens priver?

STRATONICE.

Seigneur, pour vous le rendre, espérez tout d'un
Il n'est rien qu'à son fils sa tendresse préfère; [père,
Mais c'est trop vous flatter de croire qu'aisément
Il donne son aveu pour votre éloignement.
Ce dessein l'épouvante, en parler c'est un crime.

ANTIOCHUS.

Il faut donc qu'en mes maux sans cesse je m'abîme,
Que sans cesse une triste et mortelle langueur...

STRATONICE.

Tout le monde avec vous partage sa rigueur :
Mais, quand à vos désirs la solitude est chère,
N'est-il rien à la cour d'assez beau pour vous plaire?
N'y voyez-vous partout qu'objets à dédaigner?

ANTIOCHUS.

Ah! Ce n'est pas par là qu'il m'en faut éloigner.
S'il est rien dont l'appât ou me flatte, ou m'attire,
C'est là que je le vois, c'est là que je l'admire;
Et l'univers entier n'a rien d'un si haut prix,
Qui vaille les douceurs dont je m'y sens surpris;
Mais, dans le trouble obscur de mon âme abattue,
Mon bonheur fait mon mal, ce qui me plaît me tue;
Et mon chagrin funeste a l'art d'empoisonner
Tous les biens que le ciel cherche à m'abandonner.

STRATONICE.

Quoi, toujours ce chagrin sans m'en dire la cause?
J'avais cru que sur vous je pouvais quelque chose,
Mais...

ANTIOCHUS.

Si dans ce pouvoir vous trouvez quelque appas,
Il ne va que trop loin, ne vous en plaignez pas.

STRATONICE.

Vous me cachez vos maux et je pourrais vous croire?

ANTIOCHUS.

Mais, madame, songez qu'il y va de ma gloire?
Et que je la trahis si j'ose découvrir
Ce qu'en vain ma raison a tâché de guérir.

STRATONICE.

Quoi que pour un grand cœur la raison ait d'amor-
Où la passion règne, elle reste sans forces; [ces,
Et, surtout, ses conseils font peu d'impression
Quand le mal naît d'amour, ou vient d'ambition.

ANTIOCHUS.

Ah! Pour l'ambition, j'en crains peu la surprise.
Plus je suis près du trône, et plus je le méprise;
Et, lorsqu'on vous y place, il me serait moins doux
D'aller donner des lois que d'en prendre de vous.

STRATONICE.

Cet illustre mépris sied bien aux grands courages,
Mais chaque passion excite ses orages;
Et tel qu'un plus haut rang ne peut inquiéter,
Aux troubles de l'amour a peine à résister.

ANTIOCHUS.

Hélas!

STRATONICE.

Vous soupirez!

ANTIOCHUS.

Il est vrai, je soupire,
Et dis peut-être plus que je n'ai cru vous dire;
Mais, si j'explique trop ce qu'en vain je combats,
Songez que c'est à vous à ne m'entendre pas.

STRATONICE.

Quoi, prince, il se peut donc que l'amour...

ANTIOCHUS.

Ah! madame,
Vous avez arraché ce secret de mon âme;
Et quand rien, sur ce point, ne pouvait m'ébranler,
Vous blâmiez mon silence, il a fallu parler.
Mais ne prétendez point, pour finir mon martyre,
Que j'accepte l'oubli que vous m'allez prescrire,
Et que ma passion puisse prendre la loi
Du pouvoir absolu que vous avez sur moi.
Avec toute l'ardeur dont un cœur est capable,
J'aime ce que jamais on vit de plus aimable,
Et trouverai toujours un sort bien moins amer
A mourir en aimant, qu'à vivre sans aimer.

STRATONICE. [dre,

Quoi que de mes conseils votre amour semble crain-
J'en crois le feu trop beau pour le vouloir éteindre;
Mais je ne comprends point quel bizarre pouvoir,
Le forçant au silence, arme son désespoir. [gne,
Outre qu'en vain, sans cesse, on veut qu'il se contrai-
Vous n'êtes pas d'un rang qu'aisément on dédaigne;
Ou si rien en aimant ne vous peut secourir,
Du moins on plaint un mal qu'on ne saurait guérir.

ANTIOCHUS.

Non, non, à mon destin le ciel veut que je cède:
Madame, il faut mourir, mon mal est sans remède.
Ce n'est pas qu'en effet la douceur d'être plaint
Ne soulageât les maux dont mon cœur est atteint;
Mais, pour flatter le trouble où leur rigueur m'ex-
Il faudrait être plaint de celle qui les cause: [pose,
Et, dans l'obstacle affreux qui s'offre à respecter,
C'est être criminel que de le souhaiter.

STRATONICE.

J'ignore quel obstacle elle vous montre à craindre;
Mais, pour vous soulager, s'il ne faut que vous plain-
Quelque austère vertu qui la force d'agir, [dre,
C'est un bien qu'elle peut accorder sans rougir.
Pour moi, si sur mon cœur, quand elle a tout le
Je puis... [vôtre,

ANTIOCHUS.

Vous y pouvez sans doute plus qu'une autre;
Et si je me souffrais l'espoir d'un bien si doux,
Mon amour ne voudrait l'attendre que de vous:
Mais sitôt que j'aurais... Je sais trop que ma flam-

STRATONICE. [me...

Hé bien, prince, achevez.

ANTIOCHUS.

N'en parlons plus, madame,
J'oubliais un devoir que mon respect soutient,
Je m'allais égarer, mais ma raison revient;
Et tant qu'un coup fatal borne enfin ma misère,
Je vois qu'il faut languir, soupirer, et me taire.

STRATONICE.

Pour vous en pouvoir croire, il faut qu'auparavant...

ANTIOCHUS.

Madame, au nom des dieux, n'allez pas plus avant.
Tant que j'aime en secret, j'aime avec innocence,
Mais enfin je la perds si j'en fais confidence;
Et c'est peut-être assez, dans un sort si cruel,
De vivre malheureux, sans mourir criminel.

STRATONICE.

Après ce que sur vous je dois avoir d'empire,
Prince, c'est m'outrager que s'en vouloir dédire,
Et soupçonner qu'un zèle aussi faux qu'indiscret...

ANTIOCHUS.

Madame, encore un coup, laissez-moi mon secret.
Vous-même qui voulez qu'un libre aveu l'exprime,
S'il échappe à mon cœur, vous m'en ferez un crime;
Et sans voir par quel ordre il l'ose révéler,
Vous me demanderez qui m'aura fait parler.
Ne vous exposez point pour vouloir trop connoître...

STRATONICE.

Vos malheurs sont au point de ne pouvoir s'accroître;
Et quand je n'agirais qu'afin de vous trahir...

ANTIOCHUS.

Enfin vous le voulez, il faut vous obéir;
Mais j'atteste les dieux, si je romps le silence,
Que votre ordre à mon feu fait cette violence,
Et que jusqu'au tombeau, sans cette dure loi,
Ce serait un secret entre mon cœur et moi.
Puisqu'il faut expliquer pour qui ce cœur soupire,
Vous-même dites-vous ce que je ne puis dire?
Ce portrait trop aimable, et trop propre à charmer,
Vous montrera l'objet que je n'ose nommer.

(*Il lui donne le portrait qu'il a reçu d'Arsinoé.*)

STRATONICE.

Cet excès de respect marque une âme incapable...

ANTIOCHUS.

Hé bien, qu'ordonnez-vous d'un amant déplorable?
A tout son désespoir faut-il l'abandonner,
Ou le plaindre d'un sort qu'il n'a pu détourner?
Mais votre teint se change, et ce front qui s'altère...
C'en est fait, je le vois, j'ai dû, j'ai dû me taire;
Et l'amour dont je suis l'indispensable loi,
Quand j'en nomme l'objet, est un crime pour moi.

STRATONICE.

Votre choix me surprend; et, quelque haut mérite
Que cet amour se peigne en l'objet qui l'excite...

ANTIOCHUS.

Ah! si par le mérite il pouvait s'excuser,
Qui n'approuverait pas ce qu'il me fait oser?
A l'orgueil de mes vœux ne faites point de grâce,
Mais épargnez l'objet qui les force à l'audace.
Jamais rien de si beau ne parut sous les cieux,
Jamais rien de si vif ne sut charmer nos yeux,
De la divinité c'est l'image visible,
Pour ne l'adorer pas il faut être insensible;
Et, quand ce libre aveu presse votre courroux,
Le malheur est pour moi, mais le crime est de vous.
Quoique près d'expirer sous l'horreur du silence,
J'ai voulu de mon feu cacher la violence,
J'ai voulu déguiser à quels charmes soumis...

STRATONICE.

Pourquoi ce long silence à qui tout est permis?
Je dois à ce portrait l'aveu de votre flamme;
Et sur ce qu'il m'apprend...

ANTIOCHUS.

Rendez-le-moi, madame,
Mon amour le demande; et, dans son désespoir...

STRATONICE.

Ce n'est pas de ma main qu'il doit le recevoir.

ANTIOCHUS.

Quoi, me le refuser? O rigueur imprévue!
Hé bien, privez mes yeux d'une si chère vue,
Vous n'empêcherez point que gravé dans mon cœur,
Du beau feu qui m'embrase il n'augmente l'ardeur.
C'est là que, malgré vous, j'adorerai sans cesse
Les traits d'une charmante et divine princesse;
Qu'un hommage secret lui soumettant ma foi...

STRATONICE.

Prince, adieu, c'en est trop.

ANTIOCHUS.

Madame, écoutez-moi.
Si je ne puis forcer mon amour à se taire,
J'ai du sang à répandre, il peut vous satisfaire,
Je vous l'offre; et mon mal deviendra plus léger...

STRATONICE.

Tigrane qui paraît saura le soulager;
Comme il peut tout pour vous, vous lui pouvez tout dire.

SCÈNE IV

ANTIOCHUS, TIGRANE.

TIGRANE.

Pour adoucir les maux dont votre cœur soupire,
Seigneur, se pourrait-il que mon zèle et mes soins...

ANTIOCHUS.

Mon chagrin, pour rêver, ne veut point de témoins;
Accordez ce relâche à mon âme abattue.

TIGRANE.

Quoi, vous me déguisez la douleur qui vous tue?
Et l'amitié, seigneur, vous y fait consentir?

ANTIOCHUS.

Je vous l'ai déjà dit, Tigrane, il faut partir,
C'est tout ce que je sais.

TIGRANE.

Je n'ose vous promettre
Que le roi sur ce point veuille rien vous permettre:
D'un congé si funeste il condamne l'espoir,
Et plein d'impatience il demande à vous voir.
Mais, si je m'en rapporte à ce qu'a dit la reine,
Il semble que je puis soulager votre peine,
Et qu'à me l'expliquer vous faisant quelque effort...

ANTIOCHUS.

Voyons le roi, Tigrane, et laissons faire au sort.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS, SUITE.

SÉLEUCUS.

Prince, n'espérez point que jamais je consente
A ce cruel départ qui flatte votre attente.
S'il faut de vos ennuis partager le tourment,
J'en préfère la peine à votre éloignement.
De votre vue, au moins, laissez-nous l'avantage :
Mais enfin se peut-il que rien ne vous soulage,
Et qu'un roi qui peut tout, et fait cent rois jaloux,
Avec ce plein pouvoir ne puisse rien pour vous?

ANTIOCHUS.

Seigneur, je me condamne, et n'ai rien à vous dire,
A l'exil qui m'est dû c'est par là que j'aspire;
Je rougis de troubler par mon fatal chagrin
Le triomphe éclatant de votre heureux destin;
Et pour vous épargner la gêne où vous expose...

SÉLEUCUS.

Vous me l'épargneriez à m'en dire la cause.

SCÈNE II

SÉLEUCUS, STRATONICE, ANTIOCHUS, PHÉNICE, SUITE.

SÉLEUCUS.

Qu'avez-vous fait pour moi? Vous avez vu mon fils,
Madame, et de vos soins je me suis tout promis :
Dans le trouble où l'engage un destin trop contraire,
A-t-il pu vous cacher ce qu'il aime à nous taire?

ANTIOCHUS.

S'il était quelque soin qui le pût adoucir,
Les bontés de la reine auraient dû réussir ; [ble,
Mais, dans mes sens confus, seigneur, tel est ce trou-
Que plus on le combat, plus je sens qu'il redouble;
Et, malgré moi, sans cesse interdit, étonné...

STRATONICE.

A d'éternels ennuis il se croit destiné;
Mais, quel que soit le mal à qui sa raison cède,
Peut-être est-il aisé d'en trouver le remède?
Et l'on n'ignore pas où l'on doit recourir,
Quand on n'a dans un cœur que l'amour à guérir.

SÉLEUCUS.

Quoi, mon fils aimerait?

ANTIOCHUS.

Qu'avez-vous dit, madame?

STRATONICE.

Oui, seigneur, son chagrin est l'effet de sa flamme;
Son cœur de son secret obstinément jaloux...

ANTIOCHUS.

Ah! madame, est-ce là ce que j'ai cru de vous?

SÉLEUCUS.

N'en rougis point, mon fils; si l'aveu t'en fait honte,
Vois qu'il n'est point de cœur que l'amour ne sur-
Et, pour autoriser celui qui t'a surpris, [monte;
Songe que ton père aime avec des cheveux gris.
Quelques brûlants transports où cette ardeur t'en-
Puis-je le condamner quand j'adore la reine, [traîne,
Et préfère, en l'aimant, la gloire de ses fers
A celle de me voir maître de l'univers?
Aime donc, puisqu'enfin aimer n'est pas un crime,
Mais aime pour te rendre un secours légitime :
Quelque cœur que l'amour te force d'attaquer,
Pour voir finir tes maux tu n'as qu'à t'expliquer.

ANTIOCHUS.

Seigneur, trop de bonté pour moi vous intéresse :
J'aime, en vain je voudrais vous cacher ma faiblesse:
On vous en a trop dit, mais enfin, c'est du temps
Que dépend dans mes maux le secours que j'attends;
Vaincre ma passion en est le seul remède.

SÉLEUCUS.

A tant d'aveuglement se peut-il qu'elle cède,
Que dans ce qu'autorise un absolu pouvoir,
Tu n'oses lui souffrir la douceur de l'espoir?
Vois dans toute l'Asie : a-t-elle aucune reine
Qui dédaignât l'honneur d'avoir causé ta peine?
Ou, s'il te plaît d'aimer dans un destin plus bas,
Pour l'élever à toi choisis qui tu voudras,
Ma tendresse y consent, et tu n'as rien à taire.

ANTIOCHUS.

Je me vaincrai, seigneur, c'est tout ce qu'il faut faire.

SÉLEUCUS.

Hâtez la guérison d'un amant trop discret,
Madame, vous savez le reste du secret.

STRATONICE.

Oui, seigneur, et je puis...

ANTIOCHUS.

Ne dites rien, madame,
Vous n'avez que trop fait d'avoir trahi ma flamme;
Bornez là des malheurs qu'on ne peut réparer,
Et laissez-moi mourir sans me désespérer.

STRATONICE.

Souffrir que sous l'amour un si grand prince expire!
Ce portrait vous dira ce qu'il n'ose vous dire.
Seigneur, voyez pour qui son cœur est prévenu.

ANTIOCHUS, *pendant que Séleucus regarde le portrait.*

Enfin, l'on sait mon crime, et tout vous est connu;
L'astre qui m'en a fait un destin nécessaire,
Dérobe à mon respect la gloire de me taire;
Et, pour comble d'horreur dans un mal si pressant,
Il ne m'est plus permis de mourir innocent :
C'était par là pourtant que je flattais ma peine;
Et, si j'ai découvert mon secret à la reine,
J'avais quelque sujet de croire qu'à son tour
Elle voudrait m'aider à cacher mon amour.
L'aveu qu'elle en a fait demande mon supplice,
Ordonnez-le, seigneur, et vous faites justice;
Déjà ce que pour vous j'y prenais d'intérêt,
Par l'exil que je presse avait fait mon arrêt.

SÉLEUCUS.

O vertu sans exemple! O cœur trop magnanime!
Ne parle point, mon fils, ni d'exil ni de crime;

Quoi qu'oppose à ta flamme un scrupuleux devoir,
C'est trop, c'est trop longtemps lui défendre l'espoir :
Je réponds du succès, aime sans plus rien craindre.

ANTIOCHUS.

Que pour moi jusque-là vous vouliez vous contrain-
Ah! Plutôt qu'abuser de vos rares bontés, [dre!
Puissent croître ces maux que j'ai trop mérités,
Puissent...

SÉLEUCUS.

Je sais à quoi ton grand cœur te convie,
Tu dois tout à Tigrane, il t'a sauvé la vie;
Mais le trouble où t'abîme un long et dur ennui,
Quoi qu'il ait fait pour toi, te rend quitte vers lui :
Tu n'as que trop payé ce fidèle service.

ANTIOCHUS. [blisse :

Je crains peu qu'en mon cœur jamais rien l'affai-
Mais pourquoi m'avertir de ce que je lui doi?
Tigrane...

SÉLEUCUS.

Le voici, laisse parler ton roi.

SCÈNE III

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS, STRATONICE, TIGRANE, PHÉNICE, SUITE.

SÉLEUCUS, *à Tigrane.*

Pour arracher ton prince au tourment qui l'accable,
D'un grand et rare effort sens-tu ton cœur capable?

TIGRANE.

Au prix de tout mon sang j'aspire à le montrer.
Seigneur...

SÉLEUCUS.

Dans ses ennuis on vient de pénétrer,
Il en cachait la cause avec un soin extrême,
Mais tout est éclairci, te le dirai-je? Il aime;
Et son feu qu'au silence il a toujours contraint,
A causé tous les maux dont tu le vois atteint.
Puisque d'Arsinoé dépend son seul remède,
Il faut qu'à son amour ton amitié la cède,
Et qu'un heureux hymen commence dès demain
A lui rendre un repos qu'il attend de sa main.

ANTIOCHUS.

Moi, seigneur? La princesse! Ah, dieux? Qu'à l'hy-
Tigrane... [ménée

SÉLEUCUS.

Son malheur tient ton âme étonnée,
Tu crains de lui ravir ce qui plaît à ses yeux;
Mais enfin à l'État tes jours sont précieux.
Quelque atteinte qu'il sente à ce grand coup de
Pour conserver ta vie il saura s'y résoudre. [foudre,
Je réponds de son zèle et connais trop sa foi.

TIGRANE.

Vous le pouvez, seigneur, je dois tout à mon roi.

ANTIOCHUS.

On s'abuse, Tigrane, et c'est en vain qu'on pense...

SÉLEUCUS.

Assez et trop longtemps tu t'es fait violence,
Laisse enfin éclater un amour trop discret;
Va voir Arsinoé, je te rends son portrait;
D'un gage si charmant la garde est toujours chère.

ANTIOCHUS, *regardant le portrait.*

Confus, hors de moi-même, et contraint de me

SÉLEUCUS. [taire...

Dans l'excès du bonheur les sens sont interdits.
Enfin je n'ai plus rien à craindre pour mon fils.
Madame, c'est à vous que j'en dois l'avantage,
Mais ne dédaignez pas d'achever votre ouvrage;
Et, puisqu'à la princesse il faut tout déclarer,
Par un premier avis, venez l'y préparer.

ANTIOCHUS.

Madame, se peut-il...

STRATONICE.

Oui, perdez vos alarmes,
Vos vœux pour la princesse auront assez de charmes,
Et si, pour la toucher, quelque soin m'est permis,
Je vous y servirai comme je l'ai promis.

SCÈNE IV

ANTIOCHUS, TIGRANE.

TIGRANE.

Je ne demande plus d'où partait le silence
Qui de votre secret m'ôtait la connaissance.
Seigneur, il est donc vrai qu'un revers trop fatal
M'apprêtait la douleur de vous voir mon rival,
De voir tout ce qu'on craint dans un malheur ex-
Porter sur mon amour... [trême,

ANTIOCHUS.

Quoi, Tigrane, et vous-même
Vous croyez que mon cœur pour la princesse at-

TIGRANE. [teint...

Ah! Ce n'est pas de quoi ma passion se plaint.
Arsinoé, sans doute, a tous les avantages
Dont l'éclat puisse plaire aux plus nobles courages;
Et, comme rien n'échappe à qui peut tout charmer,
Puisque vous la voyiez, vous avez dû l'aimer.
Je me plains seulement que l'aveu de ma flamme
Ne m'ait pas attiré le secret de votre âme;
Mon respect joint alors à ce que je vous doi,
Eût été pour me vaincre une assez forte loi.
Dans ces commencements, quelque ardeur qui nous
[presse,
Des sens encor soumis la raison est maîtresse;
Et contraint en naissant d'en étouffer l'appas,
Si le cœur en soupire, il soupire tout bas;
Mais, avant qu'éclater, vous m'avez laissé prendre
Tout l'espoir qu'un beau feu puisse jamais attendre;
Vous avez consenti que ce cœur amoureux [reux :
Touchât le doux moment qui m'allait rendre heu-
Demain l'hymen devait couronner ma victoire,
Demain je devais être au faîte de la gloire,
Et par l'affreux revers d'un trop funeste sort,
Le jour de mon triomphe est celui de ma mort.

ANTIOCHUS.

Non, non, quoi qu'il arrive, aimez en assurance,

Les maux dont vous tremblez ne sont qu'en appa- [rence :
C'est de mon seul repos que le sort est jaloux ;
Tigrane, croyez-m'en, la princesse est à vous.

TIGRANE.

Est-elle à moi, seigneur, et le puis-je prétendre
Quand c'est me l'arracher que me la vouloir rendre,
Et que votre vertu, par cet illustre effort,
M'expliquant mon devoir, fait l'arrêt de ma mort ?
Au péril de vos jours chercher à vous contraindre,
C'est combattre mon feu, c'est chercher à l'éteindre,
Et sur moi d'autant plus porter de rudes coups,
Qu'il ne m'est pas permis de me plaindre de vous.
Encor si vous disiez qu'à l'espoir qu'on me vole
Vous vouliez que pour vous ma passion s'immole,
Et qu'un ordre absolu me forçât d'étouffer
Un feu dont votre cœur n'aurait pu triompher,
Je vous demanderais si vous auriez dû croire
Que j'obtinsse plutôt cette triste victoire,
Et si, pour renoncer à l'espoir le plus doux, [vous.
J'aurais ou plus de force, ou moins d'amour que
Je vous demanderais par quelle grandeur d'âme
Je pourrais plus sur moi que vous sur votre flamme,
Et pourquoi jusqu'au jour où j'attends tout mon [bien,
On m'aurait tout promis pour ne me donner rien.
Mais, plus vous me cédez, moins ce bien me de- [meure ;
Quand vous voulez mourir, l'honneur veut que je [meure,
Et meure au désespoir d'être encor vers le roi
Coupable des ennuis que vous sentez pour moi.

ANTIOCHUS. [dre ;

Ils sont grands, je l'avoue, et j'ai lieu de m'en plain-
Mais s'il m'était permis de ne me point contraindre,
Et de vous faire voir à quels rudes combats...

TIGRANE.

Parlez, parlez, seigneur, ne vous contraignez pas :
Dites que la princesse agrée en vain ma flamme,
Qu'elle a tout votre cœur, qu'elle a toute votre âme,
Qu'avant que la céder vous verrez tout périr ;
Je mourrai de l'entendre, et je cherche à mourir.

ANTIOCHUS.

Quoi, vous me réduirez à vous dire sans cesse
Que je ne prétends rien au cœur de la princesse,
Que loin que mon espoir combatte votre feu,
Je suis prêt...

TIGRANE.

Ah ! Seigneur, pourquoi ce désaveu ?
N'avez-vous pas au roi déclaré quel empire...

ANTIOCHUS.

J'ai parlé sans savoir ce que j'ai voulu dire,
Ou plutôt, dans les maux dont je suis attaqué,
On a cru mon silence, il s'est mal expliqué.

TIGRANE.

Et ce portrait, seigneur ?

ANTIOCHUS.

En vain on me l'oppose :
S'il semble avoir trop dit, n'en cherchez point la [cause.
Mon cœur dont ce mystère augmente l'embarras,
Ne vous peut éclaircir ce qu'il ne conçoit pas.

TIGRANE.

Je le conçois, seigneur, mon désespoir vous gêne ;
Vous m'en montrez l'exemple, il faut céder sans pei-
S'applaudir en donnant ce qu'on a de plus cher, [ne,
Et démentir l'amour qu'on ne peut s'arracher.
Hé bien, quoique sur nous son pouvoir soit extrê-
Si vous y renoncez, j'y renonce de même. [me,
De quoi que la princesse ait paru me flatter,
Nous engager son cœur, c'est ne me rien ôter.
Si j'eus longtemps l'espoir que le roi vous assure,
Je le pris sans amour, je le perds sans murmure.
Sa main pour mon bonheur n'avait rien d'impor- [tant :
En est-ce assez, seigneur, et vivrez-vous content ?

ANTIOCHUS.

Pour l'espérer jamais ma disgrâce est trop forte.

SCÈNE V

ANTIOCHUS, ARSINOÉ, TIGRANE, BARSINE.

ANTIOCHUS.

Madame, retenez un amant qui s'emporte,
Sa mort sera l'effet d'un ordre qu'il reçoit,
Son désespoir le presse, et c'est lui qu'il en croit.

ARSINOÉ.

Quoique de Séleucus le ciel m'ait fait dépendre,
Tigrane sait de moi ce qu'il a droit d'attendre :
Mais, comme enfin cet ordre a droit de l'étonner,
De grâce, apprenez-moi ce qui l'a fait donner.
Qu'avez-vous dit, seigneur, dont son âme abattue...

TIGRANE. [tue,

Qu'il meurt d'amour pour vous, que cet amour le
Et que, pressé d'ennui, la langueur qui le suit
Est l'effet de l'état où vous l'avez réduit.

ARSINOÉ, *à Antiochus.*

Sous quelque dur soupçon que Tigrane languisse,
Je me connais, seigneur, et je vous rends justice.
Ce qui le fait trembler étonne peu ma foi.
Mais, encore une fois, qu'avez-vous dit au roi ?
Lui deviens-je suspecte, et m'avez-vous nommée ?

ANTIOCHUS.

Non, madame, et sa flamme en vain s'est alarmée,
Le nom d'Arsinoé ne m'est point échappé ;
Et si le roi se trompe, il veut être trompé.

TIGRANE.

Hélas ! Pour exprimer tout l'amour qui l'inspire,
Montrer votre portrait n'est-ce pas assez dire ;
Et, sur l'heureux dépôt d'un gage si charmant,
Peut-il moins avouer que le titre d'amant ?

ARSINOÉ.

M'a-t-on dit vrai, seigneur, qu'expliquant votre p[eine,]
Vous avez laissé voir mon portrait à la reine, [n
Et souffert que le roi...

ANTIOCHUS.

Madame, vous savez
me plaignant les ennuis qui me sont réservés,
Vous-même...

ARSINOÉ.

Hé bien, seigneur?

TIGRANE.

Que cherchez-vous, madame?
Son trouble n'est-il pas le témoin de sa flamme?
Vous faut-il un témoin plus fort, plus assuré;
Et Tigrane a-t-il tort s'il meurt désespéré?

ANTIOCHUS.

Ses transports iront loin si vous lui laissez suivre
L'injuste désespoir où ce portrait le livre.
Il est vrai qu'on l'a vu; mais, sans trop s'alarmer,
Qu'il attende...

ARSINOÉ.

Je vois ce qu'il faut présumer,
Et pénètre à la fin sous quel secret empire...

ANTIOCHUS.

Ah! Madame, surtout, gardez-vous de rien dire,
Et plutôt du silence où je dois m'obstiner,
Gardez-vous, malgré moi, d'oser rien deviner;
Loin d'adoucir mes maux, ce serait les accroître.

TIGRANE.

Pour ne les guérir pas, ils se font trop connoître,
Et d'un amour contraint le dur accablement,
Sans qu'on devine rien, parle assez clairement.

ANTIOCHUS.

Devoir, ô respect dont la loi trop sévère,
Quand je veux m'expliquer, me condamne à me taire!
Je ne vous dis plus rien, mais, pour m'en consoler,
Mes effets parleront si je n'ose parler.

SCÈNE VI

ARSINOÉ, TIGRANE, BARSINE.

TIGRANE.

Madame, c'est donc là...

ARSINOÉ.

Vous n'êtes pas à plaindre
Autant que votre amour vous engage à le craindre.
Quelque ordre dont l'éclat menace votre espoir,
Il suffit que c'est moi qui dois le recevoir.

TIGRANE.

Contre l'ordre du roi, que peut votre constance?

ARSINOÉ.

Par lui, par son aveu ma flamme a pris naissance,
Tigrane; et c'est assez pour m'acquérir les droits,
D'appuyer hautement la gloire de son choix.

TIGRANE.

A suivre ce projet, quand le prince vous aime,
Songez-vous que déjà sa langueur est extrême,
Qu'on en voit chaque jour redoubler les accès,
Qu'on tremble de sa suite?

ARSINOÉ.

Attendez le succès.

TIGRANE.

Il y va de sa vie; et, quand le péril presse,
Vous voulez...

ARSINOÉ.

Sa vertu bannira sa faiblesse,
Ou, s'il essaie en vain de contraindre ses vœux,
Le roi n'a qu'à vouloir, et le prince est heureux.

TIGRANE.

Et ne le veut-il pas quand son ordre m'arrache...

ARSINOÉ.

Votre heur est toujours sûr, quelque ombre qui le cache,
Ne vous alarmez point.

TIGRANE.

Quoi, garder quelque espoir,
Quand pour le rendre heureux le roi n'a qu'à vouloir?

ARSINOÉ.

Je vous le dis encor, malgré votre surprise,
La guérison du prince au roi seul est remise;
Mais il est dangereux, en de tels embarras,
D'oser trop expliquer ce qu'on ne comprend pas.

TIGRANE.

C'est sans m'expliquer rien que je puis vous entendre :
Qu'a mon malheur d'obscur pour ne le point comprendre?
Ne vois-je pas...

ARSINOÉ.

Adieu. Gardez toujours ma foi,
Je vous en dirai plus quand j'aurai vu le roi.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

STRATONICE.

Flatteuse illusion que j'ai trop osé croire,
Doux abus de mon cœur par mes désirs trompé,
Cessez, pour me punir, d'opposer à ma gloire
Le pouvoir que sur lui vous avez usurpé.
D'un vrai mérite en vain j'eus peine à me défendre,
En vain je l'écoutai sur la foi de l'amour;
S'il triompha par là de ce cœur faible et tendre,
Le noble et juste orgueil qui cherche à me le rendre,
En doit triompher à son tour.

Oui, pour en arracher cette estime enflammée
Dont mon devoir trop tard se sentit alarmer,
Il suffit de l'affront de n'être point aimée,
A qui sur cet espoir s'était permis d'aimer.
Vois donc avec mépris tout ce qu'eut d'estimable
Ce prince qui sur toi prenait trop de pouvoir;
Mais, d'un pareil effort est-on sitôt capable,
Et, pour cesser d'aimer ce que l'on trouve aimable,
Hélas! n'a-t-on qu'à le vouloir?

Je sais que le dépit qu'un autre objet l'emporte
Semble jusqu'à la haine attirer tous nos soins,

Qu'à nos yeux la plus rude à peine est assez forte;
Mais, pour vouloir haïr, on n'en aime pas moins.
L'ardeur de se venger, par là, de ce qu'on aime,
Hausse le prix d'un cœur vainement attaqué;
Et sentir dans ce trouble une colère extrême,
C'est moins le dédaigner que venger sur soi-même
La honte de l'avoir manqué.

Ainsi, ne prétends point avoir éteint ta flamme
Par ce brûlant courroux qui te défend d'aimer;
Le vif ressentiment qui l'étouffe en ton âme,
Ne fait que l'assoupir pour mieux se rallumer.
La seule indifférence est la marque certaine
D'un cœur que la raison ou soulage, ou guérit;
Et, loin que les transports de colère et de haine
De ce cœur indigné puissent calmer la peine,
C'est de quoi l'amour se nourrit.

Cependant, quand l'hymen étonne ta constance,
Que ta lâche vertu frémit de ton devoir,
T'oseras-tu vanter de cette indifférence
Qui fait seule acquérir ce que tu crois vouloir?
T'apprend-elle à céder à l'oubli nécessaire
De tant de vœux secrets que tu te crus permis;
Et dans l'instant fatal qu'un destin trop sévère
T'avertit que demain tu dois ton cœur au père,
Peux-tu ne point songer au fils?

Dures extrémités, où l'âme partagée...

SCÈNE II

STRATONICE, PHÉNICE.

PHÉNICE.

Madame, savez-vous que vous êtes vengée?
En vain Antiochus se flattait d'être heureux,
La fière Arsinoé n'en peut souffrir les vœux;
Et, si le roi prétend user de sa puissance,
Elle sait comme il faut signaler sa constance;
C'est assez qu'à Tigrane elle ait donné sa foi.
Voilà ce qui se dit.

STRATONICE.

Et que résout le roi?

PHÉNICE.

Pour vaincre ses refus on croit qu'il l'ait mandée;
Mais, dans le pur amour dont elle est possédée,
Les ordres violents qu'elle va recevoir
N'en feront dans son cœur qu'affermir le pouvoir.

STRATONICE.

Qu'importe du succès à mon âme alarmée?
Pour refuser d'aimer n'est-elle point aimée?
Et, quoique sa fierté brave l'ordre du roi,
En vois-je moins ailleurs ce que je crus à moi?

PHÉNICE.

L'amour d'Antiochus n'a pu trop vous surprendre;
Mais, comme à son hymen vous ne pouviez préten-
[dre,
C'est du moins quelque charme à votre esprit ja-
[loux,
De le voir dans ses vœux aussi trompé que vous.

STRATONICE.

Que tu pénètres mal l'ennui qui me surmonte!
Si le prince est trompé, Phénice, il l'est sans honte,
Et n'a point à rougir de s'être répondu
Du succès qu'à sa flamme il croyait être dû.
Il savait qu'à Tigrane Arsinoé fidèle
Verrait avec chagrin qu'il soupirât pour elle;
Et poursuivant un cœur pour un autre enflammé
Il aimait assuré de n'être point aimé.
Mais qui n'aurait point cru qu'une secrète flamme
M'avait abandonné l'empire de son âme?
De ses yeux interdits la confuse langueur
Semblait de son destin m'expliquer la rigueur;
A ses souhaits pour moi rien ne pouvait suffire,
Il parlait, s'égarait, et craignait de trop dire.
S'il allait quelquefois jusques à m'admirer,
Se taisant tout à coup je l'oyais soupirer;
Et de son feu secret j'avais pour assurance
Ses regards, ses soupirs, sa crainte et son silence.
Cependant j'ai trop cru ce silence trompeur,
Ah! Si tu connaissais tout ce que souffre un cœur
Quand au gré de ses vœux se flattant d'être aimé
On croit ouïr son nom et qu'une autre est nom-
[mée.

PHÉNICE.

C'est sans doute un chagrin qu'on ne peut concevoir;
Mais de quoi peut se plaindre un amour sans espoir
Que perd-on en perdant ce qu'on n'a pu préten-
[dre?

STRATONICE.

La gloire d'avoir pris ce qu'on avait cru prendre
Et de pouvoir du moins ne se point reprocher
Qu'on ne méritait pas ce qu'on a su toucher.
Outre que dans le rang où le ciel m'a fait naître,
Je rougissais d'un feu que je sentais s'accroître;
Et, pour en consoler ma sévère fierté,
Je voulais m'excuser sur la fatalité,
Voir le même ascendant par une égale amorce,
Forcer Antiochus de même qu'il me force,
Et pouvoir imputer mes vœux trop enflammés
Au penchant invincible où nous étions formés.
Mais, lorsqu'à mon destin le sien est si contraire,
Il semble que sa flamme ait été volontaire,
Et que mon cœur exprès, pour mendier le sien,
Se soit permis des vœux dont je n'attendais rien.
Peut-être, hélas! peut-être à m'expliquer trop prompte,
De ces vœux indiscrets j'ai découvert la honte,
J'ai pu lui donner lieu de s'en apercevoir,
De voir toute mon âme, et c'est mon désespoir.

PHÉNICE.

Sur ce scrupule en vain votre fierté s'alarme,
Il aime Arsinoé, cet amour seul le charme:
Son cœur à cette idée entièrement rendu,
Quoi que vous ayez dit, n'aura rien entendu;
Et loin de voir pour lui que votre âme enflammée.

STRATONICE.

Ah! Pour le remarquer que ne m'a-t-il aimée?
Et quand à s'enhardir mon feu lui donnait jo[ur]

Que ne l'ai-je pu voir éclairé par l'amour?
N'y pensons plus, Phénice, ou croyons qu'il s'obstine
A braver l'ascendant qui pour moi le domine,
Et que pour l'en punir les dieux l'ont fait pencher
Où d'autres vœux reçus l'empêchent de toucher.
Mais, sans doute, frappé d'une mortelle atteinte,
Tigrane que je vois vient m'adresser sa plainte;
Tandis que sa douleur se soulage avec moi,
Va savoir, s'il se peut, les sentiments du roi.

SCÈNE III

STRATONICE, TIGRANE.

STRATONICE.

Ce revers trop cruel traverse votre flamme
Pour pouvoir m'étonner du trouble de votre âme;
Mais, du moins, c'est beaucoup que, malgré sa rigueur,
D'un triomphe secret vous goûtiez la douceur.
J'apprends que de vos feux la princesse charmée,
Fait vanité d'aimer autant qu'elle est aimée,
Et que sur sa constance on ne saurait gagner
Qu'à immoler la gloire à celle de régner.

TIGRANE.

Madame, le destin m'est d'autant plus contraire,
Qu'au moment qu'il m'accable il consent que j'espère;
Et par de faux appas éblouissant ma foi,
Me force d'appuyer ce qu'il fait contre moi.
Antiochus renonce à m'ôter ce que j'aime,
D'Arsinoé pour moi la constance est extrême;
Et, quoi qu'on fasse enfin, si je les crois tous deux,
Rien ne peut mettre obstacle au succès de mes feux.
Du prince cependant le déplaisir augmente,
Son chagrin est plus noir, sa langueur plus traînante;
Et, si de sa vertu j'ose me prévaloir,
Sa mort presque certaine étouffe mon espoir:
Jugez si mes ennuis en ont moins d'amertume.

STRATONICE.

Peut-être il n'aime pas autant qu'on le présume;
Et, puisqu'à son bonheur il cherche à résister,
On peut croire...

TIGRANE.

Ah! madame, il n'en faut point douter:
La princesse le charme, il l'adore, et son âme
Peut à peine suffire à l'excès de sa flamme,
Jamais un plus beau feu ne régna sur un cœur;
Mais un faible service en arrête l'ardeur:
Il ne peut oublier qu'un sort digne d'envie
M'a fait sauver ses jours au péril de ma vie;
Et par reconnaissance il s'obstine à son tour
A donner aujourd'hui la sienne à mon amour.

STRATONICE.

Je vois ce qui vous gêne, une amitié si pure
Vous force à refuser ce qu'elle vous assure;
Mais au moins votre amour, dans ce revers fatal,
N'a point à redouter le bonheur d'un rival,
Puisqu'à vous préférer la princesse constante,
Saura trop...

TIGRANE.

C'est par là que mon malheur s'augmente,
On m'apprend que le roi de tant d'amour surpris,
M'impute pour son choix ce qu'elle a de mépris,
Et que si jusqu'au bout il la trouve obstinée
A refuser l'honneur de ce grand hyménée,
Comme il m'en croit la cause, il veut que dès demain
Moi-même je choisisse à qui donner ma main.
La princesse, par là, de sa foi dégagée,
N'aura plus dans ses vœux à rester partagée;
Et voyant mon devoir porter ma flamme ailleurs,
Cédera sans scrupule à des destins meilleurs.
S'il est vrai qu'on m'apprête un si cruel supplice,
J'implore vos bontés contre tant d'injustice.
Par pitié de mes maux détournez-en l'effet,
Il suffit de l'effort que mon devoir s'est fait.
Pourquoi presser l'éclat d'un désespoir funeste?
Ma douleur le commence, elle répond du reste,
Et n'aura pas besoin, pour terminer mes jours,
De souffrir que mon bras lui prête du secours.

STRATONICE.

Si le prince...

TIGRANE.

A ses yeux il faut cacher mon trouble,
Et, puisque mon malheur par sa vertu redouble,
Je vous laisse empêcher qu'une vaine pitié
N'immole dans son cœur l'amour à l'amitié.

SCÈNE IV

STRATONICE, ANTIOCHUS.

STRATONICE.

Prince, enfin il est temps que ce chagrin s'efface,
Tigrane sans murmure accepte sa disgrâce;
Et pour finir vos maux renonçant à l'espoir...

ANTIOCHUS.

Pour les finir, hélas! en a-t-il le pouvoir?
Non, non, ces tristes maux dont ma flamme est suivie
N'auront jamais de fin qu'en celle de ma vie;
Et pour quitter ces lieux je me vois dispensé
D'attendre le congé que vous avez pressé.
Demain le roi vous place au trône de Syrie,
J'en serai le témoin, mon devoir m'y convie;
Mais ma fuite suivra la pompe de son choix,
Et je vous parle ici pour la dernière fois.

STRATONICE.

L'hymen d'Arsinoé...

ANTIOCHUS.

Je le vois bien, madame,
Vous consentez pour elle au beau feu qui m'enflamme;
Mais l'excuseriez-vous si, de ce feu charmé,
J'avouais que c'est vous qui l'avez allumé?

STRATONICE.

Moi, prince?

ANTIOCHUS.

Il n'est plus temps, madame, de vous taire
Qu'Arsinoé n'a rien de ce qui peut me plaire.
Ne me demandez point quel fatal contretemps

M'a fait lui donner part aux ennuis que je sens ;
Comme un malheur toujours est la source d'un autre,
Vous donnant son portrait j'ai cru montrer le vôtre ;
Et sur le faux rapport de vos yeux abusés,
On l'accuse des maux que vous m'avez causés.

STRATONICE.

Et vous ne craignez point d'exciter ma colère?

ANTIOCHUS.

Qu'elle éclate, madame, elle m'est nécessaire;
Et, quoique mes ennuis doivent trancher mes jours,
Pour en hâter l'effet il leur faut du secours.
Dure nécessité de mon malheur extrême !
J'aspire à la douleur d'irriter ce que j'aime ;
Et, pour mourir plus tôt, forcé de me trahir,
J'ai besoin de chercher à me faire haïr:
Par là mon désespoir pressant sa violence...

STRATONICE.

Ce transport va trop loin et dit plus qu'il ne pense ;
Mais je dois excuser ce triste excès d'ennuis
Qui vous fait, malgré vous, oublier qui je suis.

ANTIOCHUS.

N'excusez point mon crime, il n'a rien que j'ignore,
C'est vous qui me charmez, vous que mon cœur ado-[re ;
Et ce cœur qu'à vous voir un prompt amour surprit,
En vous l'osant jurer sait trop bien ce qu'il dit.

STRATONICE.

Si c'est sans votre aveu qu'il s'en est rendu maître,
Vous devriez au moins l'empêcher de paraître,
Et ne me pas réduire à songer à punir
Quand la pitié de moi voudrait tout obtenir.

ANTIOCHUS.

Pour moi, dans mes malheurs la vôtre serait vaine,
D'autres cherchent l'amour, je cherche votre haine,
Pour prix des plus beaux feux à qui l'on peut céder,
Après ce que je souffre, est-ce trop demander ?

STRATONICE.

Quoi que votre douleur de cette haine espère,
Ne la méritez point si vous me voulez plaire ;
Et, me cachant l'amour qui tient vos sens séduits,
Laissez-moi la douceur de plaindre vos ennuis.

ANTIOCHUS.

Plaindre d'un malheureux la disgrâce inhumaine,
C'est montrer quelque pente à soulager sa peine ;
Et pour flatter la mienne au point qu'elle se voit,
Si c'est moins qu'il ne faut, c'est plus qu'on ne lui [doit.

STRATONICE.

Si le ciel à mon choix... Mais qu'est-il nécessaire...

ANTIOCHUS.

N'achevez point sitôt.

STRATONICE.

C'est à moi de me taire;
La pitié dont pour vous mon cœur se sent saisir...

ANTIOCHUS.

Mais enfin, si le ciel vous eût laissé choisir?

STRATONICE.

Que vous êtes cruel ! Ah !

ANTIOCHUS.

Votre cœur soupire !

STRATONICE.

Ce soupir échappé...

ANTIOCHUS.

Parlez, que veut-il dire?
M'apprend-il que mes vœux des vôtres secondés

STRATONICE.

Que me demandez-vous, puisque vous l'entende[z]

ANTIOCHUS.

Quoi, votre hymen me livre au plus cruel supplic[e]
Sans que de mes malheurs votre cœur soit complic[e]
Et, si votre choix seul avait réglé vos vœux,
J'aurais pu par mes soins mériter d'être heureu[x]

STRATONICE.

Prince, n'abusez point d'un sentiment trop tendr[e]
Qui m'a fait dire plus qu'on ne devait entendre
Et, sans quelques soupirs, n'a pu me laisser voi[r]
Ce qu'il m'en doit coûter pour suivre mon devoir.
Il pourra tout sur moi, mais, en l'osant promettre,
J'avouerai qu'en secret je tremble à m'y soumettr[e]
Et que l'ordre à mon cœur aurait été plus doux,
Si le ciel m'eût souffert d'en disposer pour vous
C'est alors qu'on m'eût vue en recevant le vôtre...

ANTIOCHUS.

Ah ! Madame, il en a disposé pour un autre;
Et de quoi que pour moi vous vous sentiez presser,
Votre main est promise, il n'y faut point penser.

STRATONICE.

Je suis due à l'État, il me fait sa victime.

ANTIOCHUS.

C'est à moi cependant à payer pour ce crime,
A soupirer sans cesse, et languir consumé
De l'ennui de pouvoir, et n'oser être aimé.
Pour en cacher l'excès, blâmerez-vous ma fuite?

STRATONICE.

Non, prince; et dans l'état où mon âme est réduite,
J'y consens d'autant plus, que sa triste rigueur
Sauvera ma vertu des troubles de mon cœur.
La pitié de vos maux dès l'abord y fit naître
Un chagrin inquiet que je n'osais connaître;
Mais si le charme en plut à mes sens alarmés,
Il se rend plus sensible à voir que vous m'aimez.
Malgré moi je succombe à ce qu'il a d'amorce,
J'aime l'appât flatteur dont le pouvoir m'y force;
Et quand je vous estime, un sentiment confus
M'engage à soupirer de n'oser rien de plus.
Allez, prince, et daignez m'épargner une vue
Qui me fait oublier à qui ma main est due;
Non qu'enfin ma raison en ait moins de pouvoir,
Mais j'écoute, et c'est trop pour qui sait son devoir.

ANTIOCHUS.

De vos bontés pour moi ce dernier témoignage
Pour ce cruel devoir est sans doute un outrage;
Mais enfin, par ma mort s'il se peut réparer,
Consolez-vous, madame, il n'a guère à durer.

STRATONICE.

Si votre éloignement s'est rendu nécessaire,
Songez que votre vie a lieu de m'être chère,
Et que l'honneur toujours permettant d'estimer...

ANTIOCHUS.

élas! madame, hélas! je vivrais pour aimer!
ourriez-vous à ce prix consentir à ma vie?

STRATONICE.

ivez pour n'aimer plus, c'est moi qui vous en prie;
si ce triste effort passe votre pouvoir,
ince, vivez du moins pour ne le plus vouloir.

ANTIOCHUS.

ssi, quelques ennuis, que j'aie encore à craindre,
ous n'aurez qu'à vouloir pour cesser de m'en plain-
tre cœur aussitôt se rendant tout à soi... [dre;

STRATONICE.

ince, adieu; plus j'écoute, et moins je me connoi.

ANTIOCHUS.

h bien, il faut survivre à cet adieu funeste,
aut voir votre hymen, j'ordonnerai du reste;
is, au moins, si l'honneur, après ce triste jour;
e plus vous souffrir de plaindre mon amour,
endant que ma mort en efface le crime,
dame, assurez-moi de toute votre estime;
la promettez-vous?

STRATONICE.

Oui, je vous la promets.
yez, et, s'il se peut, ne me voyez jamais.

ANTIOCHUS.

h! Si c'est pour jamais que le ciel nous sépare,
ame, soutenez ma raison qui s'égare,
qu'un moment encore... Elle fuit, et je voi...

SCÈNE V

ANTIOCHUS, ARSINOÉ.

ARSINOÉ.

igneur, le roi me mande, et vous savez pourquoi :
ant que je lui parle, il est bon que je sache
e que de vos secrets vous voulez qu'on lui cache.
girai par votre ordre, et viens le recevoir.

ANTIOCHUS.

'ai-je à dire, ou plutôt qu'avez-vous à savoir?
endez Tigrane heureux, vous l'aimez, il vous aime.

ARSINOÉ.

e sais ce que je dois à son amour extrême.
is, quand le roi prétend disposer de ma main,
t-ce à moi de braver le pouvoir souverain?
n refus vaincra-t-il, et puis-je, quoi que j'ose,
tenir un espoir où le vôtre s'oppose?

ANTIOCHUS.

i, je m'oppose au feu dont vous êtes charmée?

ARSINOÉ.

oi, n'avez-vous pas dit au roi que vous m'aimez,
ue pour moi votre cœur secrètement soupire?

ANTIOCHUS.

h! Madame, pourquoi me l'avez-vous fait dire?
otre portrait, hélas!

ARSINOÉ.

Seigneur, il me suffit,
Je vois ce que, sans vous, je m'étais déjà dit.
Vous brûlez pour la reine, et l'amour...

ANTIOCHUS.

Oui, madame,
Vous avez, malgré moi, pénétré dans mon âme;
Et ce qu'obstinément j'aurais toujours caché,
De ce cœur amoureux vous l'avez arraché.
J'adore Stratonice, et l'ardeur qui me presse
M'est un ordre absolu de l'adorer sans cesse;
Cependant, par l'erreur de ce portrait changé,
A vivre sous vos lois on me croit engagé.
Tigrane me condamne, et telle est ma contrainte,
Qu'il faut par mon silence autoriser sa plainte.
C'est à vous, qui causez le trouble où je me voi,
A rompre l'injustice où s'emporte le roi,
A montrer pour Tigrane un cœur assez fidèle...

ARSINOÉ.

Je sais vos intérêts, vous connaîtrez mon zèle.
Quelque excès qu'à son feu le roi semble souffrir,
Son âge...

ANTIOCHUS.

Ah! Gardez-vous de lui rien découvrir.
Pour mettre auprès de vous mon crime en évidence,
Le destin, par surprise, a trahi mon silence;
Mais, si vous m'accusez, il n'est rien que ma foi,
Pour se justifier, ne tente contre moi.
Pour démentir l'ardeur de mon âme embrasée,
J'avouerai que c'est vous qui me l'aurez causée,
Et que l'honneur me force à mourir de langueur,
Pour ne pas à Tigrane arracher votre cœur.

ARSINOÉ.

Mais que dirai-je au roi qui veut que j'obéisse?

ANTIOCHUS.

Obtenons que demain son hymen s'accomplisse,
Tandis qu'un peu de temps, malgré vos premiers
Disposera votre âme à couronner mes vœux. [feux,
Regardant ce délai comme un bonheur suprême,
Promettez tout alors, je promettrai de même,
Et, l'hymen achevé, quoi que veuille le roi,
Je vous rends à Tigrane en me rendant à moi.
Mais ne refusez point, pour soulager ma peine,
De remettre en mes mains le portrait de la reine,
Sa vue adoucira...

ARSINOÉ.

J'ai sujet d'en douter,
Mais ce n'est point à moi, seigneur, à résister :
Ce portrait est à vous, je saurai vous le rendre.
Cependant, pour savoir quel conseil je dois pren-
Je vais où l'on m'appelle, et voir ce que le roi, [dre,
Pour guérir vos ennuis, peut attendre de moi.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

SÉLEUCUS, ARSINOÉ.

SÉLEUCUS.

Princesse, enfin c'est trop vous en vouloir défendre,
Il est temps de céder, il est temps de vous rendre,
Le beau feu dont pour vous mon fils est consumé,
Ne le rend pas peut-être indigne d'être aimé.
Ne dites point qu'ailleurs votre main est promise,
Pour le bien de l'État l'inconstance est permise ;
Et Tigrane à son prince immolant son espoir,
Par ce trait de vertu vous en fait un devoir.

ARSINOÉ.

Tigrane de votre ordre a beau voir l'injustice,
Vous parlez, commandez, il faut qu'il obéisse ;
Mais, seigneur, notre sexe a souvent le malheur
D'embrasser la révolte avec plus de chaleur.
Comme au rang que je tiens c'est une peine extrême
De pouvoir se résoudre à prononcer qu'on aime,
Quelques charmes d'ailleurs qui flattent nos sou-
Qui l'a dit une fois ne s'en dédit jamais. [haits,
Par d'invincibles nœuds, par de secrètes flammes,
Sans nous, sans notre aveu le ciel unit nos âmes ;
Et sur l'heureux rapport qui fait ce doux lien,
Tigrane est votre choix, j'y puis régler le mien.

SÉLEUCUS.

Il le fut, je l'avoue, et j'avais lieu de croire
Que votre hymen pour lui n'était point trop de gloi-
La sienne qu'élevaient mille fameux exploits, [re,
Pour grand que fût ce prix, autorisait mon choix;
Mais plutôt que céder, quand lui-même il vous cède :
Verrez-vous tout périr sans secours, sans remède ;
Et mon trône pour vous est-il d'un si bas prix,
Qu'il ne mérite pas que vous sauviez mon fils ?

ARSINOÉ.

S'il est quelque remède où le mal semble extrême,
Vous le cherchez en moi quand il l'a dans lui-même ;
Et que de ses ennuis il voit la guérison,
S'il ose consentir à croire sa raison.

SÉLEUCUS.

C'est en vain qu'il l'écoute, en vain qu'il la veut
Plutôt que n'aimer plus il cessera de vivre. [suivre,
Pour étouffer sa flamme, il n'est rien qu'il n'ait fait,
La langueur qui le tue en est le triste effet;
Tout à l'heure en mes bras pâmé, plein de faiblesse,
Chacun l'a vu céder à l'ennui qui le presse ;
On craint tout pour sa vie, et contre votre roi...

ARSINOÉ.

Mais, pour donner mon cœur, ce cœur est-il à moi ?

SÉLEUCUS.

Si votre amour se plaint d'un effort si funeste,
Accordez votre main, le ciel fera le reste,
Et le temps au devoir prendra soin de fournir
La force du penchant qui n'a pu vous unir.
D'un prince infortuné prévenez la disgrâce,
Il y va de ses jours, son destin les menace,
Sauvez-le, sauvez-moi. Pour l'obtenir de vous
Faudra-t-il qu'on me voie embrasser vos genou

ARSINOÉ.

Ce serait trop, seigneur, et ce haut caractère...

SÉLEUCUS.

Si c'est trop pour un roi, c'est trop peu pour un pèr
Qui d'un fils aux abois plaignant le triste sort,
Abandonnerait tout pour empêcher sa mort.
J'en vois le coup certain dans ces dures contraint
Dont votre ingrat refus redouble les atteintes.
Ce n'est qu'abattement dans ses sens désolés,
Et, s'il périt enfin, c'est vous qui l'immolez.

ARSINOÉ.

Cet amour qu'à nos yeux il tâche de contraind
Mérite la pitié qui vous porte à vous plaindre;
Mais par quel droit, seigneur, m'exposer aujou
[d'h
A l'horreur d'un tourment dont vous tremblez pou
[lui
Même sort est à craindre où règne même flamme,
Ce qui perce son cœur doit déchirer mon âme ;
Et, dans l'ardeur d'un feu qui n'ose attendre rien
S'il languit sans repos, qui répondra du mien?
J'aime, et quand cet amour par votre ordre a s
Je n'ai point à rougir de le laisser paraître. [naître,
Tigrane a des vertus dont le secret pouvoir
Par mes vœux les plus doux prévenait mon devoir
Mon cœur sur un appui si fort, si légitime,
Se livra, sans scrupule, à toute son estime;
Et ces je ne sais quoi dont je me vis charmer, [me
Sont des nœuds que vous-même eûtes soin de f
Pour me promettre ailleurs puis-je en rompre
[chaîne

SÉLEUCUS.

L'effort est grand sans doute, et j'en conçois
Mais lorsqu'Antiochus à la mort se résout, [pein
L'État souffre en sa perte, et vous lui devez tou

ARSINOÉ.

L'amour qu'on a flatté jusqu'à lui tout promett
Aux maximes d'État a peine à se soumettre;
Et, pour sauver un fils, quoique tout semble dou
Je n'en veux point, seigneur, d'autre juge que vou
Stratonice vous charme, et vous sentez pour ell
Tout ce qu'un rare objet attend d'un cœur fidèl
Dans cet excès d'amour prêt à la posséder,
Si le prince l'aimait, la pourriez-vous céder;
Je réponds de me vaincre, assurez-m'en l'exemp

SÉLEUCUS.

Jamais douleur n'aurait de matière plus ample
J'oserai l'avouer; mais le ciel m'est témoin
Que pour sauver mon fils j'irais encor plus loin
Je ne réserverais sceptre ni diadème.

ARSINOÉ.

C'est promettre en grand cœur, le feriez-vous
[mêm

SÉLEUCUS.

Me punissent les dieux, s'il m'en fallait presser,
L'exemple vous est sûr? Qui vous fait balancer

Songez qu'un fils si cher, sans qui je ne puis vivre...

ARSINOÉ.

Si l'exemple est certain vous n'avez qu'à le suivre.
Votre tendresse, en vain, me l'offre pour époux,
Le prince aime la reine, et tout dépend de vous.

SÉLEUCUS.

Il l'aime...

ARSINOÉ.

Hé quoi, seigneur, vous promettez sans [peine,
Et, quand il faut agir, l'engagement vous gêne?

SÉLEUCUS.

Votre amour prend le change, et croit m'inquiéter;
Mais sur l'aveu du prince on n'a point à douter,
Et de votre portrait l'éclatant témoignage
Fait trop voir qui des deux attire son hommage.

ARSINOÉ.

Ce portrait me convainc d'avoir touché son cœur,
Mais, quand vous le voudrez, vous sortirez d'erreur;
De tout ce que je dis j'ai la preuve certaine.

SÉLEUCUS.

Quoi, dans sa passion a-t-il nommé la reine?

ARSINOÉ.

Non, et trop de respect captive ses souhaits,
Pour craindre qu'il s'échappe à la nommer jamais.
Son secret étouffé n'en fera rien connaître,
Je le tairai de même, et vous en êtes maître.
C'est à vous seulement à penser, à bien voir
Ce que de cet amour il vous plaît de savoir.
Je vous laisse en résoudre, et, pour plus d'assurance
Que le prince pour moi n'a rien de ce qu'on pense,
Quoi que sur ses ennuis on veuille m'imputer,
J'abandonne ma main s'il la veut accepter.
Promettez-la, seigneur, c'est sans trahir Tigrane
Qu'à cet effort pour vous mon devoir me condamne,
Mais, si l'offre en déplaît à son esprit confus,
Gardez-vous de douter d'où partent ses refus.

SCÈNE II

SÉLEUCUS, *seul.*

Ah! Pour ne point douter de son indigne flamme,
Il suffit du désordre où se plonge mon âme,
Et la tremblante horreur sous qui mon cœur gémit,
Sans qu'on m'explique rien, ne m'en a que trop dit.
Eh bien, roi malheureux, qu'un excès de tendresse
Dans le sort de ton fils en aveugle intéresse,
La cause de ses maux te rendait inquiet,
Tu la voulais savoir, te voilà satisfait.
Un feu pareil au tien l'attache à Stratonice,
Ton bonheur fait sa mort, le sien fait ton supplice;
Et, quoique sa vertu triomphe du désir,
Il meurt, si tu ne meurs, c'est à toi de choisir.
Quoi, le flatteur appât de ce feu téméraire
Lui peut-il donner droit d'être rival d'un père?
Et voyant à quel point on m'avait su charmer,
N'a-t-il pas dû, l'ingrat, se défendre d'aimer?
De ses vœux par respect arrêter l'injustice?
Mais, si son devoir cède, il cède à Stratonice;
Et, quelque effort qu'il fît pour se faire écouter;
Qui la voit et l'admire, a-t-il à consulter?
Non, non, il faut qu'il aime, et si tu tiens à crime
Qu'un fils n'ait point borné cet amour à l'estime,
Songe à tant de beautés dont les charmes pressants
Pour t'enflammer sur l'heure éblouirent tes sens.
Songe à ce noble amas de vertus et de grâces
Qui sut de tes vieux ans fondre soudain les glaces.
Ce fils pour adorer ce qui surprit ta foi,
N'avait-il pas un cœur et des yeux comme toi?
Mais pourquoi rappeler dans mon âme insensée
Le pénétrant appas des traits qui l'ont blessée:
Pour soutenir tes vœux par les siens traversés,
Crains-tu, lâche, crains-tu de n'aimer pas assez?
Songe, songe plutôt que sous le poids de l'âge
L'amour ne peut offrir qu'un ridicule hommage,
Et que, sous le silence, un fils prêt d'expirer
T'apprend à la raison comme il faut déférer.
O combat, dont le trouble oppose dans mon âme
L'objet de ma tendresse à celui de ma flamme!
De mon cœur l'un et l'autre attire tous les vœux,
Et, sans être à pas un, il est à tous les deux.
S'il ose consentir que l'amour s'en assure,
C'est un triomphe amer dont tremble la nature,
Et quand vers la nature il a quelque retour,
C'est un triomphe affreux qui fait trembler l'amour.
Mais d'où vient qu'à l'espoir cet amour se refuse?
Arsinoé peut-être ou s'abuse, ou t'abuse.
Éclaircis-toi d'un mal qu'elle aime à découvrir;
Mais, quand tu l'auras su, le voudras-tu guérir?
Dure nécessité d'une âme combattue!
Je veux croire ma gloire, et ma gloire me tue,
Et mon cœur que toujours trop de tendresse émeut,
Voulant tout ce qu'il doit, n'ose voir ce qu'il veut.
Pour conserver mon fils il faut perdre la reine,
Il faut... Mais le voici que son chagrin amène.
Dieux, qui voyez le trouble où je suis abîmé,
Ne se pourrait-il point qu'il n'eût jamais aimé?

SCÈNE III

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS.

SÉLEUCUS.

Prince, ôtez-moi d'un doute, il ne faut plus rien [taire,
Si ce que l'on m'a dit est un rapport sincère,
Vous nous trahirez tous à cacher plus longtemps...

ANTIOCHUS.

Seigneur...

SÉLEUCUS.

J'en ai reçu des avis importants,
Et vous seul pouvez tout pour me tirer de peine.
J'apprends qu'au vif éclat des beautés de la reine...
Ne me déguisez rien; que dit-on à la cour
Des pompes que pour elle apprête mon amour?

ANTIOCHUS.

Seigneur, qu'en peut-on dire? On vous aime et res- [pecte.

SÉLEUCUS.

L'aveugle déférence à ma gloire est suspecte,
Elle forme un scrupule, et me fait présumer

Qu'avec des cheveux gris, il m'est honteux d'aimer.
A moi-même en secret mes vieux ans me font peine,
Quand j'ose soupirer pour une jeune reine.
J'aime à fuir le murmure, et c'est sur vos avis...

ANTIOCHUS.

Seigneur, oubliez-vous...

SÉLEUCUS.

Non, non, parlez, mon fils.
Je ne demande point que vous flattiez ma flamme;
Ouvrez-moi votre cœur, je vous offre mon âme;
Je puis avoir trop cru ce doux empressement
Qui m'a fait accepter la qualité d'amant.
Mais, si l'âge où je suis répugne à l'hyménée,
Quels qu'en soient les apprêts, ma main n'est pas
[donnée,
Et je veux qu'aujourd'hui vous résolviez pour moi
S'il faut que j'abandonne, ou retire ma foi.

ANTIOCHUS.

Comme de ma raison le désordre est extrême,
Vous prendrez mieux, seigneur, ce conseil de vous-
Ou plutôt l'amour seul a droit de décider [même.
Ce scrupule de gloire où je vous vois céder. [âme,
C'est lui qu'il en faut croire, il connaît seul votre
Mais, après tout l'éclat qu'a cherché votre flamme,
Croirai-je qu'un moment puisse avoir refroidi
Ce feu dont votre cœur s'est toujours applaudi?
Croirai-je qu'à vos yeux la reine moins aimable...

SÉLEUCUS.

Douter si Stratonice est toujours adorable!
Elle pour qui le ciel, par de rares efforts,
Semble avoir épuisé les plus riches trésors!
Elle à qui tous les cœurs, gagnés sans résistance...
Mais n'examine point enfin ce que j'en pense,
Et crois ton père prêt à reprendre sa foi,
S'il faut ce sacrifice à la gloire d'un roi.

ANTIOCHUS.

Non, non, aimez, seigneur, je vois trop quel empire
A sur vous cet amour qu'il vous plaît d'en dédire,
En tout âge il est bon de brûler de ses feux;
Vivez pour Stratonice, et rendez-vous heureux.
Aussi bien, dans l'accord qu'il vous faudrait enfrein-
Démétrius son père aurait droit de se plaindre, [dre,
Et la guerre aussitôt...

SÉLEUCUS.

Afin de l'empêcher
Il faudrait...

ANTIOCHUS.

Quoi, l'affront s'en pourrait-il cacher,
Et manquer de parole où l'on voit que la sienne...

SÉLEUCUS.

Votre main suppléerait au défaut de la mienne?
Et sans rompre l'accord...

ANTIOCHUS.

Que dites-vous, seigneur?

SÉLEUCUS.

Je sais quel coup, mon fils, c'est porter sur ton cœur,
Un changement si dur l'arrache à la princesse;
Mais...

ANTIOCHUS.

J'ai promis, seigneur, de vaincre ma faiblesse

SÉLEUCUS.

Non, si tu souffres trop par ce nouveau projet,
Je consens que ton feu ne change point d'objet,
Et, pour t'en épargner le funeste supplice,
Je suis prêt, s'il le faut, d'épouser Stratonice.
J'ai même à t'annoncer le bonheur le plus grand;
Comme Tigrane cède, Arsinoé se rend,
Pour couronner tes vœux sa main est toute prête.

ANTIOCHUS.

Tigrane a de son cœur mérité la conquête;
Et lui voler sa main quand il garde sa foi,
C'est le désespérer sans rien faire pour moi.

SÉLEUCUS.

Quoi, lorsque sur tes sens l'amour prend tant d'em-

ANTIOCHUS. [pire...

J'ai dit sur cet amour ce que j'avais à dire. [reux;
Quelque éclat qu'il ait fait, laissons Tigrane heu-
Le temps sera pour moi, c'est tout ce que je veux.

SÉLEUCUS.

Je sais qu'il peut beaucoup; mais quitte l'artifice,
Et m'apprends...

ANTIOCHUS.

Quoi, seigneur?

SÉLEUCUS.

Aimes-tu Stratonice?

ANTIOCHUS.

Si j'aime Stratonice! Ah, dieux! Qu'ai-je entendu?
Mon hommage, sans doute, à Stratonice est dû,
Je la dois révérer, Stratonice est ma reine;
Mais que vers Stratonice un fol amour m'entraîne,
Que Stratonice ait pu m'éblouir, m'enflammer!

SÉLEUCUS.

Tu la nommes souvent pour ne la point aimer.

ANTIOCHUS.

Hélas! Pour écouter un feu si téméraire,
Oublierais-je, seigneur, que vous êtes mon père?
Ah! Plutôt mille morts...

SÉLEUCUS.

Va, c'en est trop, mon fils,
Je découvre l'abîme où ton respect t'a mis.
Tu m'immoles ta vie, et j'aime à te la rendre.
Quelques charmes d'abord avaient su me surpren-
Mais, puisque ton amour peut dégager ma foi, [dre,
Sans que j'en souffre rien Stratonice est à toi.
Aime-la, j'y renonce, et me souviens à peine
Que mon hymen conclu te la donnait pour reine.
D'un cœur aussi content que le sort m'en est doux,
Je verrai l'heureux jour qui t'en rendra l'époux.
J'ai déjà, sans effort, banni de ma mémoire...

ANTIOCHUS.

Gardez, seigneur, gardez d'oser trop vous en croire;
Quoi que votre bonté s'offre à sacrifier,
Oublier tout sitôt, c'est ne rien oublier.
Mais pourquoi m'en promettre une preuve si vaine?
Vous le savez, seigneur, je n'aime point la reine.
Épousez-la, de grâce; et, si ce n'est assez...
Mais, ô dieux!

SÉLEUCUS.

A la voir, prince, vous rougissez?
Parlons-lui, cette épreuve est encor nécessaire,
Vous saurez mieux après ce que vous pourrez faire.

SCÈNE IV

SÉLEUCUS, STRATONICE, ANTIOCHUS, TIGRANE, PHÉNICE, SUITE.

STRATONICE.

Seigneur, Tigrane a cru devoir encor par moi
Vous donner aujourd'hui des preuves de sa foi;
Et, malgré les ennuis dont la rigueur le presse,
Il vient vous assurer que si de la princesse
Vos souhaits, dès l'abord ne peuvent obtenir...

SÉLEUCUS.

Son zèle m'est connu, qu'on la fasse venir.

TIGRANE.

Seigneur...

SÉLEUCUS.

Lorsqu'à Tigrane on voit tout si contraire,
Madame, vous pouvez ordonner qu'il espère.
Quoique d'Arsinoé le prince soit charmé,
Il saura l'oublier s'il est ailleurs aimé;
Mais il faut qu'il le soit d'un objet adorable,
D'un objet en mérite à soi seul comparable;
Et cet objet si rare, et préférable à tous,
S'il faut m'expliquer mieux, ne peut être que vous.

STRATONICE.

Seigneur, dans ma surprise agréez mon silence.
J'ai cédé sans murmure aux lois de ma naissance,
Par elle je vous dois et ma main et ma foi,
L'une est à vous déjà, l'autre est encore à moi;
Et si mon hyménée est pour vous une gêne,
Je puis...

SÉLEUCUS.

Dans mes États vous devez être reine;
Je ne manque à rien si mon fils couronné
Vous assure le rang qui vous est destiné.
Mon amour s'en émeut, mais je vois qu'à mon âge
L'hymen où j'aspirais est pour vous un outrage;
Et d'ailleurs il y va d'étouffer tant d'ennuis...

STRATONICE.

Mon devoir a toujours réglé ce que je puis;
Seigneur, après cela je n'ai rien à vous dire.

ANTIOCHUS.

Ce que veut le roi gardez-vous de souscrire,
Pour moi de sa tendresse il croit trop les appas,
Madame, il vous adore.

SÉLEUCUS.

Et ne l'aimes-tu pas?

ANTIOCHUS.

Aimer la reine? O ciel!

SÉLEUCUS.

Hé bien, il t'en faut croire.
Mais, si de son hymen tu rejettes la gloire, [toi
Fais qu'elle-même au moins puisse apprendre de
Que ses charmes sont peu pour surprendre ta foi,
Qu'un mépris...

ANTIOCHUS.

Moi, j'aurais du mépris pour la reine!
Serait-il pour ce crime une assez rude peine?
Jamais tant de beautés n'eurent droit de charmer;
Mais, seigneur, je ne dois ni ne la veux aimer,
J'en atteste les dieux; et, si de ma faiblesse
Votre âme...

SÉLEUCUS.

Accepte donc la main de la princesse,
Je la laisse à ton choix.

SCÈNE V

SÉLEUCUS, STRATONICE, ANTIOCHUS, ARSINOÉ, TIGRANE, PHÉNICE, BARSINE, SUITE.

ARSINOÉ.

Elle est à lui, seigneur,
S'il peut, pour l'accepter, faire suivre le cœur;
Mais la reine...

ANTIOCHUS.

Ah! madame, et vous-même osez dire...
Mais, seigneur, vous voyez à quoi sa flamme aspire;
Pour épargner Tigrane elle veut m'imputer...

SÉLEUCUS.

Il est temps de résoudre, et non de consulter.
Puisqu'elle offre sa main, c'est à toi de la prendre,
Je n'en crois que ce gage.

ANTIOCHUS.

Hé bien, il me faut rendre,
Céder à mon destin. Donnez, princesse, hélas!
Seigneur, c'est de Tigrane assurer le trépas.
Des jours qu'il m'a sauvés est-ce la récompense?

ARSINOÉ, *donnant au roi le portrait de Stratonice.*

Ce portrait confondra son obstiné silence :
L'ayant trouvé, seigneur, sans qu'il en ait su rien,
Pour lire dans son cœur j'ai supposé le mien;
On m'impute par là ce qu'il sent pour la reine.

SÉLEUCUS.

Connais-tu ce portrait?

ANTIOCHUS.

Ordonnez de ma peine,
Il faut punir le crime où l'amour m'a fait choir,
C'est tout ce que je puis et connaître et savoir.

SÉLEUCUS.

Non, mon fils, contre toi ne crains rien de ma flam- [me,
La reine, je l'avoue, avait touché mon âme;
Mais, après les efforts que s'est fait ton amour,
Il est beau que du mien je triomphe à mon tour.
Je t'en fais possesseur, et roi de Phénicie.

ANTIOCHUS.

Que tout votre heur s'immole à celui de ma vie?
Non, non, plutôt, seigneur, abandonnez un fils;
Je vaincrai ma faiblesse, et je vous l'ai promis.

SÉLEUCUS.

Cesse d'en vouloir croire un respect qui me tue.

Tu dois craindre ta flamme, et la mienne est vaincue.
Je vous l'avais bien dit, que pour sauver ses jours,
Je n'attendais plus rien que de votre secours :
Madame, à son espoir vous rendrez-vous contraire?

STRATONICE.

Ma réponse, seigneur, dépend du roi mon père;
Ses seules volontés ont droit de m'engager.

SÉLEUCUS.

A donner son aveu nous saurons l'obliger.

ANTIOCHUS.

Seigneur, encore un coup...

SÉLEUCUS.

Obéis sans réplique,
C'est tout ce que je veux que ton devoir m'explique.

ANTIOCHUS.

O bonté sans égale! O vertu, dont l'éclat,
Loin de punir un fils, récompense un ingrat!
Madame...

SÉLEUCUS.

Après l'ennui des plus rudes alarmes,
Tigrane de l'espoir goûtera mieux les charmes,
S'y rendra tout entier, attendant l'heureux jour
Qui remplissant ses vœux, couronne votre amour.

FIN D'ANTIOCHUS.

LAODICE

REINE DE CAPPADOCE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

REPRÉSENTÉE EN 1668 SUR LE THÉATRE DE L'HOTEL DE BOURGOGNE

PERSONNAGES	ACTEURS
LAODICE, reine de Cappadoce	Mlle DES ŒILLETS.
ARIARATE, fils de Laodice, déguisé sous le nom d'Oronte	FLORIDOR.
AQUILIUS, ambassadeur de Rome	LA FLEUR.
ANAXANDRE, prince sujet de Laodice	BRÉCOURT.
PHRADATE, prince sujet de Laodice	HAUTEROCHE.
AXIANE, princesse de Cilicie	Mlle D'ENNEBAULT.
CLÉONE, confidente de Laodice.	
ALCINE, confidente d'Axiane.	
THÉODOT.	

La scène est dans la capitale de Cappadoce.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

AXIANE, ALCINE.

AXIANE.

Quoi, le sénat députe, et, sans daigner attendre
Qu'ici l'ambassadeur ait le temps de se rendre,
La reine sur ce choix ne consultant que soi,
Veut à la Cappadoce enfin donner un roi?

ALCINE.

Vous en étonnez-vous quand Rome s'intéresse
A l'époux qu'elle doit choisir pour la princesse?
Déjà, depuis longtemps, le peuple à haute voix
Afin d'avoir un roi presse pour ce grand choix;
Et comme Aquilius que ce projet amène,
Arrivant tout à coup peut surprendre la reine,
Pour prévenir son ordre, elle veut aujourd'hui
Nous donner seule un maître, et s'en faire un appui.
Jalouse de l'éclat dont la couronne brille,
Elle a peine, sans doute, à la rendre à sa fille;
Mais au moins cet époux que son choix seul résout,
Ne tiendra rien de Rome, et va lui devoir tout.

AXIANE.

Mais Rome se plaindra de ce choix fait sans elle.
Si le feu roi mourut armé pour sa querelle,
Du moins dans sa mort même il en reçut le prix
Lorsque Rome agrandit l'empire de ses fils,
Et qu'à la Cappadoce on vit par elle unie
La Cilicie entière, et la Lycaonie.

ALCINE.

Que ne sont-ils vivants ces fils infortunés,
Par qui tous ces États vous étaient destinés!
L'hymen qui vous eût jointe à l'aîné de ces princes,
Vous aurait fait régner sur toutes ces provinces,
Et vos Ciliciens, par ce nœud glorieux,
Eussent vu leur princesse au rang de ses aïeux.

AXIANE.

Le ciel, dont contre moi les rigueurs éclatèrent,
M'ôta la Cilicie où mes aïeux régnèrent,
Et par l'ordre de Rome envoyée en ces lieux,
J'y pouvais espérer un destin glorieux.
Du moins Rome, en donnant mes États à la reine,
Sembla me réserver au rang de souveraine,
Et, pour les voir aux siens plus sûrement unis,
Me destina pour femme à l'aîné de ses fils;
Mais ils ne vivent plus, et quoique l'on se flatte
Que le ciel a sauvé le jeune Ariarate,
Arsinoé sa sœur a droit seule aujourd'hui
De posséder le rang que j'attendais de lui.

ALCINE.

Aux vœux d'Arsinoé quoi que ce rang promette,
Ariarate encor la peut laisser sujette,
Le plus riant espoir nous trompe assez souvent;
Que sait-on si ce frère enfin n'est point vivant?
Si l'on en croit la reine, il est prêt à paraître.

AXIANE.

Sais-tu d'où vient le bruit qui le force à renaître?
La reine que le trône a toujours su charmer,
Fait à regret le roi qu'elle est prête à nommer;
Et des jours de son fils la frivole assurance
Tenait toujours l'hymen de sa fille en balance,
Qui de son frère encore attendait le retour,
Si le peuple ennuyé ne pressait ce grand jour;

Il croit ce prince mort, et veut avoir un maître.

ALCINE.

Ah! s'il était vivant, et qu'il se fît connaître,
Le trône sûr pour vous...

AXIANE.

Il a de quoi toucher;
Mais peut-être à ce prix il me coûterait cher.

ALCINE.

Quoi, vous refuseriez l'hymen d'Ariarate?

AXIANE.

Il peut seul m'affranchir d'une fortune ingrate;
Mais pour nous éblouir quoi qu'un trône ait d'appas,
Peut-on être content quand le cœur ne l'est pas?

ALCINE.

O Dieux! Se pourrait-il que pour toucher le vôtre,
L'amour...

AXIANE.

Il peut sur moi ce qu'il peut sur un autre,
Et ce qu'on met d'obstacle aux traits qu'il peut sentir,
Augmente quelquefois ce qu'on pense amortir.

ALCINE.

Cet aveu me surprend, mais à qui puis-je croire
Que l'amour ait voulu destiner tant de gloire?
Nos princes qui pourraient aspirer jusqu'à vous,
De leur ambition font leurs vœux les plus doux;
La main d'Arsinoé donne le diadème;
Et, dans l'avidité de la grandeur suprême,
Chacun pour son hymen qui les fera régner,
Brigue la voix d'Oronte, et tâche à le gagner.
Ce fameux inconnu peut beaucoup sur la reine.

AXIANE.

Son mérite est bien rare.

ALCINE.

Il obtient tout sans peine;
Et ce faîte d'honneurs où l'on voit aujourd'hui...

AXIANE.

Ils sont grands; mais crois-tu qu'on puisse trop pour [lui?

ALCINE.

Je sais bien qu'à l'État il est si nécessaire,
Qu'afin de l'arrêter on ne peut assez faire.
Depuis plus de deux ans que la faveur des dieux
Nous l'ayant envoyé le retient en ces lieux,
De nos fiers ennemis l'insolence étouffée
A ses moindres exploits a servi de trophée;
Et ce que leur audace ou médite ou produit,
Par ses sages conseils est aussitôt détruit;
Mais ces rares effets de valeur, de prudence,
Lui donnent de la gloire, et non de la naissance;
Et le rang inégal où le ciel l'a formé,
Ne l'empêche pas moins d'espérer d'être aimé.

AXIANE.

Il se peut qu'en son cœur cet espoir n'ose naître;
Mais, Alcine, pourquoi ne pourrait-il pas l'être?
L'amour de la raison est-il toujours l'effet,
Et n'aime-t-on jamais sans savoir ce qu'on fait?

ALCINE.

Je croirais que son rang trop différent du vôtre...

AXIANE.

Et n'ai-je pas un cœur et des yeux comme une autre;
Et quand d'un vrai mérite on fait briller l'appas,
Est-il en mon pouvoir de ne l'estimer pas?

ALCINE.

L'estime est innocente, et fut toujours permise,
Mais l'amour...

AXIANE.

Songe-t-on que l'amour se déguise?
Et dans la liberté de voir et d'estimer,
Lorsqu'on aime en effet, s'aperçoit-on d'aimer?
D'un doux je ne sais quoi la plus flatteuse amorce
N'est d'abord qu'un tribut où la vertu nous force;
L'éclat dont elle brille aux yeux de cent témoins,
D'un cœur qui la connaît ne peut attendre moins.
L'âme a beau s'en trouver inquiète, interdite,
La raison y consent, c'est l'effet du mérite;
Et l'on ne veut pas voir que malgré son secours,
Ce mérite plaît tant qu'on y pense toujours.
C'est par là qu'ébloui d'une vertu parfaite,
Mon cœur en succombant s'est caché sa défaite,
Et qu'à mes sens surpris osant trop déférer,
Il a pris de l'amour, et n'a cru qu'admirer.
Tout ce que des héros l'histoire nous raconte,
Tout ce qu'ils ont de grand, je l'ai vu dans Oronte.
L'État qui chancelait sans l'appui de son bras,
Doit son entier triomphe à ses derniers combats,
Au trône par lui seul la reine est affermie;
Et s'il eût en naissant la fortune ennemie,
Quoiqu'on veuille par là ravaler ses exploits,
C'est être plus que roi que maintenir les rois.

ALCINE.

Je le veux croire ainsi. Mais Oronte, madame,
Est-il assez heureux pour lire dans votre âme?
En sait-il le secret?

AXIANE.

Je tâche à lui cacher
Ce qu'en vain de mon cœur je voudrais arracher;
Je m'observe sans cesse en tout ce qu'il m'inspire,
Mais l'amour dit beaucoup lorsqu'il croit ne rien [dire,
Et quelque soin qu'on prenne à bien dissimuler,
Si la bouche se tait, les yeux savent parler.
Aussi je l'avouerai, cet heureux téméraire
Semble se tenir sûr de ne me point déplaire;
Je le vois quelquefois d'un regard tout mourant
Solliciter l'aveu des devoirs qu'il me rend.
Son amour que fait taire un respect tyrannique,
Emprunte le secours d'un soupir qui l'explique;
Et j'ai connu souvent qu'il s'était répondu
Que s'il m'avait parlé, je l'avais entendu.
Juge, Alcine...

ALCINE.

Voyez que l'amour vous l'amène

SCÈNE II

ARIARATE, *sous le nom d'Oronte*, AXIANE, ALCINE

ARIARATE.

Madame, vous savez le dessein de la reine;

Des vœux de ses sujets se faisant une loi,
On la voit qui s'apprête à nous donner un roi.
Au défaut de son fils, dont on plaint la disgrâce,
Sa fille Arsinoé prend aujourd'hui sa place,
Et l'époux que pour elle a résolu son choix,
Montant par elle au trône, y va donner des lois.
Quelle douceur pour moi si, dans cette journée,
Au lieu d'Arsinoé vous étiez couronnée !
Quand Rome disposa de vos États conquis,
La reine pour époux vous destina son fils,
Et dans la Cappadoce on vous vit élevée
Pour la gloire où ce choix vous avait réservée.
Plût au ciel qu'il parût ce fils, et qu'il fût prêt...

AXIANE.

Oronte en mon destin prend toujours intérêt,
Il ne peut, sans douleur, voir ma gloire obscurcie
Par le sort qui m'a fait perdre la Cilicie.
Comme elle est le partage où régnaient mes aïeux,
J'aurais voulu sans doute y régner après eux;
Mais puisqu'enfin le ciel autrement en dispose,
M'ôtant la Cappadoce, il m'ôte peu de chose,
Et du moins, ne devant ni mon cœur, ni ma foi,
Si je vis sans éclat, je puis vivre pour moi.

ARIARATE.

Quoi, donner votre cœur au prince Ariarate,
Serait-ce un sort pour vous...

AXIANE.

La liberté me flatte;
Et ce cœur trop altier appelle un attentat
Tout ce qui le soumet à des raisons d'État.

ARIARATE.

J'admire à ces raisons la fierté qu'il oppose;
Mais si j'osais, madame, en pénétrer la cause...

AXIANE.

Et que me diriez-vous ?

ARIARATE.

Ce qu'il nous tient caché,
Que, sans doute, en secret quelque autre l'a touché,
Et qu'ainsi...

AXIANE.

Ce soupçon va trop loin pour ma gloire.
Mais enfin quel sujet auriez-vous de le croire ?
D'aucuns vœux, d'aucuns soins m'a-t-on vu faire [cas?

ARIARATE.

Madame, au nom des dieux, ne me le cachez pas,
Un si fort intérêt me presse de l'apprendre...

AXIANE.

Vous? Et quel intérêt auriez-vous lieu d'y prendre?

ARIARATE.

Madame...

AXIANE.

Expliquez-vous, je vous ai tout permis.

ARIARATE.

Vous savez le crédit où la faveur m'a mis,
Je puis ce que je veux sur l'esprit de la reine;
Et quand le choix d'un roi lui tient l'âme incertaine,
Nommant qui vous aimez, vous n'auriez point l'en- [nui
De craindre que ce choix pût s'arrêter sur lui,
J'en saurais à vos vœux épargner le supplice.

AXIANE.

Je lui ferais peut-être un peu moins d'injustice,
Et croirais que ma gloire aurait à s'indigner,
Si mon cœur lui coûtait la douceur de régner.
Mais ma crainte par là trouve peu de matière,
Et, pour vous en donner la marque tout entière,
Si quelque vrai mérite avait à me charmer,
Ce serait par vos yeux que je voudrais aimer;
Ce que vous choisiriez aurait droit de me plaire.

ARIARATE.

Et vous pourriez, madame, en croire un téméraire,
Qui pour faire un heureux, quel que soit votre rang,
Chercherait plus l'amour que la splendeur du sang?
A quel prompt désaveu vous verrais-je réduite?

AXIANE.

Ayant choisi par vous, j'en craindrais peu la suite;
Et qui pour la vertu s'est toujours expliqué...

ARIARATE.

Que sert cet avantage où le reste a manqué ?
Si je vous proposais quelqu'un dont la naissance
Avec le sang des rois eût trop de différence,
Quelqu'un dont ce malheur ternît les qualités ?

AXIANE.

Ces défauts aux destins doivent être imputés,
Un héros n'est garant que d'un mérite extrême,
Que d'un...

ARIARATE.

Et si j'osais vous parler pour moi-même,
Vous jurer que jamais une si vive ardeur
Avec tant de respect ne s'empara d'un cœur,
Que le mien tout à vous par un pur sacrifice...
Mais de ma folle audace ordonnez le supplice,
Dans son emportement je m'égare et me perds.
Est-ce à moi de porter de si glorieux fers ?
Est-ce à moi de prétendre où mon orgueil aspire?
Parlez, madame.

AXIANE.

Adieu.

ARIARATE.

Quoi ! sans me vouloir dire...

AXIANE.

Épargnez ce qu'ici je me dois de fierté,
C'est vous avoir trop dit que d'avoir écouté.

ARIARATE.

C'est beaucoup, il est vrai, mais si ce pur hommage...

AXIANE.

A quoi bon me presser d'en dire davantage?
Les devoirs d'un beau sang vous sont assez connus,
Vous savez qui je suis, jugez-vous là-dessus.

ARIARATE.

Ce que vous m'opposez n'est pas ce qui me gêne,
Soutenez ce beau sang, je le verrai sans peine.
Dites-moi seulement si mon feu vous déplaît,
Si votre cœur touché...

AXIANE.

Je ne sais ce qu'il est,
Mais je sens qu'il se trouble à vouloir vous entendre,
Et que, quoi que l'amour vous forçât d'entreprendre

Vous pourriez espérer le succès le plus doux,
Si l'orgueil de mon rang n'était pas contre vous.

SCÈNE III

ARIARATE, PHRADATE.

PHRADATE.

Voudrez-vous l'avouer? La princesse Axiane
Cherche à rompre par vous un choix qu'elle condam-
L'hymen d'Arsinoé la doit inquiéter. [ne,

ARIARATE.

L'espoir d'une couronne est fâcheux à quitter,
Mais Axiane est ferme, et loin de lui voir craindre...

PHRADATE.

Que je la trouve heureuse, et que je suis à plaindre!
Quoique d'Arsinoé tous les vœux soient pour moi,
J'ai des rivaux, Oronte, et j'en tremble d'effroi,
Car vous ne doutez point que leur jalouse envie
M'ôtant Arsinoé, ne me coûte la vie.
Vous pouvez seul contre eux soutenir mon espoir,
Vous avez sur la reine un absolu pouvoir, [âme,
Et cent fois, quand le trouble est entré dans mon
Vous m'avez répondu du succès de ma flamme;
Enfin, mon cher Oronte, il est temps de parler.

ARIARATE.

Je vous dois trop, seigneur, pour vouloir reculer;
Ce service est le moins où l'honneur me convie,
Sans vous dans un combat j'aurais perdu la vie;
Et cent fois vos bontés s'intéressant pour moi,
Ont daigné m'affermir au rang où je me voi.
Ainsi, pour votre amour ne soyez point en peine,
Aimez Arsinoé, je réponds de la reine,
Et vous pouvez vous croire au comble de vos vœux,
S'il est vrai que sa main vous puisse rendre heureux.

PHRADATE.

A l'honneur de ce choix beaucoup osent prétendre,
Mais mon amour, surtout, me fait craindre Anaxan-
Ce glorieux rival ne manque point d'appui; (dre,
Et de ses partisans...

ARIARATE.

Ne craignez rien de lui.
L'aveugle ambition dont la fierté l'entraîne,
Lui laisse peu de part aux bontés de la reine;
Elle cherche un esprit souple, docile, accort,
Qui pour régner toujours lui serve de support,
Et qui du sang pompeux dont on la voit arbitre,
Lui laissant le pouvoir se contente du titre.

PHRADATE.

Je l'abandonne entier à l'ardeur de ses vœux,
Le cœur d'Arsinoé c'est tout ce que je veux;
Et pourvu que sa main...

ARIARATE.

Quoi, seigneur, sa personne
A des charmes pour vous plus forts que sa couronne?

PHRADATE.

Oui, j'atteste les dieux que sans ambition,
Elle seule a causé toute ma passion,
Que sans trône à mes yeux également aimable...

ARIARATE.

Toujours d'un pur amour je vous ai cru capable,
Vous en aviez besoin; et, pour m'expliquer mieux,
Ariarate est prêt de paraître en ces lieux.

PHRADATE.

Ariarate?

ARIARATE.

Hé quoi, son retour vous fait peine?

PHRADATE.

Non, mais je connais mal le dessein de la reine;
Pourquoi feindre aujourd'hui le choix d'un autre
roi?

ARIARATE.

Le secret de son fils n'est connu que de moi,
Elle-même l'ignore; et, pour ne vous rien taire,
A vous qui m'honorez d'une amitié sincère,
Aquilius qu'exprès Rome envoie en ces lieux,
Vient rétablir ce prince au rang de ses aïeux.

PHRADATE.

Aucun n'ignore ici que dès son plus bas âge,
Du vivant du feu roi, Rome l'eut en otage;
Mais à peine du jour le roi fut-il privé,
Que Rome se plaignit qu'il lui fut enlevé;
Et, si nous en croyons ce qu'elle fit paraître,
Ce crime eut des auteurs que l'on ne put connaître.

ARIARATE.

Hélas! ils n'ont enfin été que trop connus.
Dispensez-moi, seigneur, de parler là-dessus,
Et pour finir plus tôt un discours qui me gêne,
Songez aux bruits fâcheux qu'on sema de la reine.
De cinq fils, tous enfants, restés en son pouvoir,
La mort souilla son nom du crime le plus noir,
Le poison l'en défit, au moins contre sa gloire
Chacun le publia comme on le voulut croire;
Mais si l'on eut ici des soupçons incertains,
Le crime fut bientôt évident aux Romains.
Comme la peur de rendre un jour le diadème,
En elle avait armé le sang contre soi-même,
Le jeune Ariarate en otage chez eux
Mettait un dur obstacle aux succès de ses vœux.
Pour l'enlever de Rome elle choisit Orcame,
Qui surpris de sa rage, et plein d'horreur dans l'âme,
Feignant de la servir, vint apprendre au sénat
L'ordre de ce funeste et dernier attentat.
Rome engagée alors dans une rude guerre,
Suspend pour quelque temps l'éclat de son tonnerre
Et croit qu'un seul témoin ne l'autorise pas
A détruire une reine et prendre ses États.
Mais, pour n'exposer plus le prince à tant de rage,
Elle feint qu'on lui vient d'enlever son otage,
Tandis qu'en l'élevant ailleurs sous un faux nom
Du sort qui le conserve elle ôte le soupçon.
Orcame cependant vient retrouver la reine,
De ce fils malheureux lui fait la mort certaine;
Et la sienne qui suit, la laisse en liberté
De jouir de son crime avec impunité.
Pour régner toujours seule en dépit de l'envie,
Du prince Ariarate elle opposait la vie;
Et feignant de douter de la mort de ce fils,
De son doute affecté le trône était le prix.

Mais enfin, il est temps de rompre le silence,
L'ambassadeur de Rome est plus près qu'on ne pense;
Et, dès aujourd'hui même, on doit rendre éclairci,
Par un premier avis, ce qui l'amène ici.

PHRADATE.

Ah! Souffrez que pour moi tout le secret éclate,
Ce que vous m'apprenez me montre Ariarate,
Puisque sous un faux nom il nous abuse tous,
A vos rares vertus je le dois croire en vous.
Sur ma fidélité prenez toute assurance.

ARIARATE.

Oui, prince, il faut vous faire entière confidence;
Fils d'une indigne mère...

PHRADATE.

Ah, seigneur!

ARIARATE.

Ces respects,
Si l'on nous observait, pourraient être suspects;
Il est bon qu'aujourd'hui ce zèle se surmonte;
Attendant le Romain, traitez-moi comme Oronte;
Lui seul de mon secret a droit de disposer.

PHRADATE.

Mais quoi, depuis deux ans, seigneur, vous déguiser?

ARIARATE.

Rome a donné ce temps à ma juste prière,
Pour me laisser fléchir la haine de ma mère,
Et voir si je pourrais lui faire concevoir
Qu'en vain d'un fils au trône elle a craint le pouvoir,
Que bien loin qu'à ce rang l'ambition m'appelle,
Même en donnant des lois je veux en prendre d'elle.
J'ai réussi, ce semble, elle m'aime, ou, du moins,
Pour l'appui de son sceptre elle estime mes soins.
J'ai d'ailleurs la douceur d'avoir pu sans couronne
Attacher Axiane à ma seule personne,
En voir mes vœux reçus sans qu'un feu si discret,
Pour les faire agréer, ait trahi mon secret.
J'aime à le taire exprès jusqu'à ce qu'elle apprenne
Qu'Ariarate vit, et vient la faire reine,
Et que j'aie éprouvé si, dans ce doux appas,
Oronte abandonné ne la touchera pas.
Ce sera lors...

PHRADATE.

Seigneur, j'aperçois Anaxandre.

ARIARATE.

Laissez-moi pénétrer ce qu'il ose prétendre,
Ses projets n'ont plus lieu d'alarmer votre amour.

SCÈNE IV

ARIARATE, ANAXANDRE.

ANAXANDRE.

Phradate prend grand soin de vous faire sa cour;
Et je ne doute point qu'il n'ait quelque avantage
Sur quiconque voudra briguer votre suffrage.
La secrète amitié qu'on remarque entre vous...

ARIARATE.

Seigneur, cette amitié...

ANAXANDRE.

Je ne suis point jaloux,
Parlez-moi seulement avec pleine franchise.
Vous savez mon espoir, la place est-elle prise?
Proposez-vous Phradate? En faites-vous un roi?

ARIARATE.

Je ne sais si ce choix peut dépendre de moi;
Mais si l'espoir du trône est un bien qui vous flatte,
Soyez sûr que jamais vous n'y verrez Phradate.

ANAXANDRE.

Si vous me dites vrai, je puis tout espérer.
Chacun en ma faveur aime à se déclarer;
Et, quoi qu'à mes rivaux nous voyions entreprendre,
Si vous n'êtes pour eux, ils n'ont rien à prétendre;
Mais, comme c'est par vous que je veux être roi,
Le trône, si j'y monte, est plus à vous qu'à moi,
Prenez-en ma parole; et, pour plus d'assurance,
J'y joins déjà les nœuds d'une étroite alliance,
De l'hymen de ma sœur...

ARIARATE.

Ah! seigneur, voyez-vous
Ce que le ciel a mis de distance entre nous?

ANAXANDRE.

Si d'un sang plus obscur le ciel vous a fait naître,
Ce n'est pas un défaut pour qui sait vous connaître;
L'éclat de cet hymen n'est que le moindre prix...

ARIARATE.

D'un tel excès d'honneur je me montre surpris.
Comme vous en secret l'ambition me flatte;
Mais qu'opposerez-vous au prince Ariarate?
Il est vivant, dit-on, et vient de ses aïeux...

ANAXANDRE.

Montons au trône, Oronte, et laissons faire aux dieux.

ARIARATE.

Quoi, vous refuseriez de rendre la couronne?

ANAXANDRE.

Nous en saurons les droits si l'hymen me la donne.
Alors, comme de tout le temps sait décider,
Nous verrons s'il faudra la rendre ou la garder.

ARIARATE.

Du sang d'Ariarate on chérit la mémoire;
Et pour lui contre vous je crains qu'on ne fît gloire...

ANAXANDRE.

Fût-il ici l'appui d'un million de bras,
Avec le sceptre en main je ne le craindrais pas.

ARIARATE.

Mais s'il vous opposait les plus augustes marques
Que mit jamais le ciel sur le front des monarques,
Pourriez-vous sans remords sur son trône usurpé...

ANAXANDRE.

Du foudre sans remords je m'y verrais frappé;
Fût-il tout prêt à choir, il est bon de l'attendre;
Mais c'est perdre du temps et l'on peut nous entendre;
Allez trouver la reine, et recevez ma foi
Que le trône est à vous si son choix est pour moi.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

LAODICE, CLÉONE.

CLÉONE.

Madame, on est surpris que dès aujourd'hui même,
Vous vouliez partager la puissance suprême,
Et pour Arsinoé faire choix d'un époux
Avant que Rome ait pu conférer avec vous.
Aquilius ne vient que pour cette hyménée.

LAODICE.

Et Cléone elle-même en peut être étonnée,
Elle à qui ma conduite a dû trop enseigner
Qu'il n'est pour moi qu'un choix, ou périr ou régner?
En vain j'ai fait longtemps revivre Ariarate,
D'un peuple audacieux l'impatience éclate,
Et l'hymen de ma fille offrant un doux espoir,
Nos princes ont de Rome employé le pouvoir. [dre;
C'est par elle à choisir qu'ils ont cru me contrain-
Mais je n'attendrai pas ce que j'aurais à craindre,
Si par Aquilius l'un d'eux devenu roi
Se pouvait voir en droit de régner malgré moi.
Si j'ai fait part du trône, au moins je serai sûre,
En y plaçant un roi d'y voir ma créature,
Et de rester toujours pour qui veut m'asservir,
Maîtresse du pouvoir qu'on cherche à me ravir.

CLÉONE.

Ce roi nommé par vous doit n'aimer qu'à vous plaire;
Mais pour gagner la fille, il oubliera la mère;
Et quand Arsinoé l'aura pris pour époux,
Je doute qui pourra le plus d'elle ou de vous.
Il n'est rien qu'à l'amour le temps ne sacrifie.

LAODICE.

Et pouvant le prévoir tu crois que je m'y fie,
Et souffre qu'aujourd'hui, par le don de sa main,
Ma fille ait la douceur de faire un souverain ?

CLÉONE.

Pour qui donc cet époux qui doit monter au trône
Vous promettez ce choix?

LAODICE.

Pour qui ? Pour moi, Cléone.

CLÉONE.

Pour vous, madame ! Et Rome y voudra consentir?

LAODICE.

Quoi donc, à son orgueil il faut m'assujettir;
Et quand des droits du trône on me doit voir instrui-
Cette reine des rois règlera ma conduite? [te,
Qu'elle en murmure ou non, je saurai faire un roi,
Qui, dédaignant ses lois, n'en prenne que de moi,
Et content de l'éclat dont un si grand nom brille,
Me sauve de l'affront d'obéir à ma fille.
Le prétexte est plausible, on croit mon fils vivant;
Et sur l'heureuse erreur de ce bruit décevant, [tre;
Je feindrai que ma main ne donne au peuple un maî-
Qu'attendant qu'en ces lieux ce fils daigne paraître,
Et vienne enfin de moi reprendre les États
Que l'époux de sa sœur ne lui remettrait pas.

CLÉONE.

Quoi qu'attende Phradate, ou qu'Anaxandre espère,
Je ne demande plus quel choix vous allez faire.
Tant d'honneurs sur Oronte à pleines mains versés,
Sans vous l'oüir nommer, me l'apprennent assez.
Son zèle exact et pur, sa valeur, sa prudence...

LAODICE.

Dis qu'il est étranger, sans appui de naissance,
Et que, par politique, il me faut faire un roi
Dont le sort, au besoin, dépende tout de moi.
Que je puisse, à mon choix, conserver ou détruire,
Perdre au moindre projet qu'il ferait pour me nuire,
Qui soit soumis, qui craigne et reste sans secours
Si jamais il me plaît ordonner de ses jours.
Mais, après cet orgueil, après ce que t'explique
De mon ambition la fière politique,
T'oserai-je, à ma honte, avouer que l'amour
Dispose presque seul du choix de ce grand jour?

CLÉONE.

Vous, de l'amour, madame?

LAODICE.

Étonne-t'en, Cléone,
Toi qui sais que jamais je n'aimai que le trône,
Et qu'une insatiable et vaste ambition
Me faisait dédaigner toute autre passion.
Pour en remplir l'ardeur, je traitai de faiblesse
Ce que peut la nature inspirer de tendresse;
Et, quoiqu'elle en gémît, dans la mort de cinq fils,
Le charme de régner fut tout ce que je vis.
Le sixième qu'à Rome on gardait en otage,
A mes jaloux désirs faisait encore ombrage.
De peur qu'un jour du trône il osât me priver,
Sans pitié, sans remords, je le fis enlever,
Et voulus que sa mort parût être incertaine,
Pour suspendre les droits qui font ma fille reine,
Et contre son hymen me laisser tout permis,
Sous couleur de garder la couronne à ce fils.
Dans les brûlants transports dont l'inquiète flamme
Vers le trône toujours pousse toute mon âme,
J'ai peine à concevoir par quel abaissement
Dans un roi que je fais j'aime à voir un amant.
J'y trouve de la honte, et ma fierté s'en fâche;
Je me traite en secret et de faible et de lâche,
Et cependant mon cœur ne se peut arracher
Aux flatteuses douceurs qui l'ont trop su toucher.
Je vois sans cesse Oronte actif, ardent, fidèle,
Par cent soins empressés me signaler son zèle,
Au seul bien de me plaire attacher tous ses vœux,
Se soumettre en aveugle à tout ce que je veux;
Je m'en sens attendrie, et, par sa déférence,
De mon cœur avec lui telle est l'intelligence,
Que je me défierais de moi-même aujourd'hui,
S'il me fallait choisir entre le trône et lui.
Ce sentiment est lâche, indigne, bas, infâme,
Je m'en hais : mais j'ai beau le bannir de mon âme,
Il semble que des dieux la dure volonté

l'en ait fait, pour ma honte, une nécessité,
ue l'amour qui m'embrase, indigne d'une reine,
oit de mon trop d'orgueil l'inévitable peine,
t qu'exprès leur courroux ait voulu m'enflammer
l'âge où, quoi qu'on puisse, on doit rougir d'ai-
es prétextes d'État en couvriront la honte, [mer.
saurai la cacher aux yeux même d'Oronte;
ais il faut qu'avec toi je soulage mon cœur
u poids trop accablant d'une si vive ardeur,
ue toute ma fierté t'ayant été connue,
u m'aides à chercher ce qu'elle est devenue,
t me plaigne du moins...

CLÉONE.

Madame.

LAODICE.

Écoute-moi,
t vois si je réponds à ce que je me doi.

SCÈNE II

LAODICE, ARIARATE, CLÉONE.

LAODICE.

faut faire un grand choix, Oronte, et mon adresse
mpre pour ma fille un hymen que l'on presse,
e sai plus qu'opposer aux superbes projets
ue forment contre moi des princes mes sujets.
L'espoir de la couronne à sa naissance acquise,
Son succès éclatant flatte leur entreprise;
tous pouvant prétendre à l'honneur de mon choix,
es de Rome, en secret, ont fait briguer la voix.
quilius entr'eux vient résoudre d'un maître;
l'on voit quelle honte au rang où j'ai su naître,
i pour moi, dans ce choix qu'exprès je veux hâ-
es ordres du sénat étaient à respecter. [ter,
ais, quoiqu'il ne soit pas indigne d'une reine
e refuser le joug de la grandeur romaine,
es dieux me sont témoins qu'un intérêt plus cher
ait naître ici l'orgueil qu'on me peut reprocher,
t que dans cet orgueil à mon rang nécessaire,
out ce que je regarde est un devoir de mère,
ui toujours pour mon fils m'engage à conserver
e sceptre dont je vois qu'on cherche à le priver.
C'est ce que je veux faire avec cette tendresse
Que demande le sang, que la nature presse;
t comme de son trône on voit en vous l'appui,
C'est de vous jusqu'au bout que j'attends tout pour
[lui.
l est vivant, sans doute, et le ciel qui m'inspire
e promet la douceur de lui rendre l'empire,
Si toujours, d'un vrai zèle Oronte prévenu,
Veut demeurer pour moi ce que je l'ai connu.

ARIARATE.

Madame, pardonnez si mon chagrin s'exprime
Quand je vous vois douter du zèle qui m'anime.
Mes plus doux vœux, sans doute, auront été rem-
Si je puis voir régner le prince votre fils; [plis,
Mais pour vos intérêts tel est ce zèle extrême,
Que malgré le respect qu'on doit au diadème,
Si ce fils sur le trône oubliant son devoir,
Abusait contre vous du souverain pouvoir,
S'il ne vous laissait pas tous les droits que vous
Le privilège heureux de porter la couronne, [donne
Il me verrait moi-même armé pour le chasser
De ce trône où vous seule auriez su le placer.
Jugez après cela si je veux toujours être
Ce que jusques ici vous m'avez su connaître,
Et si j'ai mérité que peu sûre de moi,
A de nouveaux serments vous obligiez ma foi.

LAODICE.

Je n'attendais pas moins de ce noble courage
Qu'à soutenir l'État mon intérêt engage.
Aussi, quand il me faut sur des droits incertains
Mettre en dépôt le trône en de fidèles mains,
Voyant combien d'orgueil nos princes font paraître,
Je crains tout si par moi l'un d'eux en devient maître;
Et dans l'ambition qui les aveugle tous,
Je n'ose pour ce choix m'assurer que sur vous.
Ce n'est pas que ma fille à mes ordres défère
Jusqu'à vouloir en sœur ce que je cherche en mère;
De l'éclat de son sang la jalouse fierté,
Contre moi, contre vous, tient son cœur révolté,
Votre hymen lui fait honte; et, dès que je la pres-
[se...

ARIARATE.

Vouloir jusques à moi qu'Arsinoé s'abaisse!
Non, non, quelques dédains qu'elle fasse éclater,
Mon sort trop inégal me les fait mériter;
Elle se rend justice, et si la faisant reine,
Par l'intérêt d'un fils sa grandeur vous fait peine,
Il est d'autres moyens de ne point hasarder
Le trône qu'à ce fils il vous plaît de garder.

LAODICE.

Il en est, et j'en sais, sans que je la contraigne,
Qui sauront empêcher qu'un jour on ne la craigne,
Et vous affranchiront de la nécessité
D'être jamais en butte à son trop de fierté.
Vous savez quel éclat les princes ont fait naître,
Le peuple agit par eux, il me demande un maître;
Et le peuple obtiendra ce qu'il attend de moi,
Si ma main vous acquiert la qualité de roi.
Ce dessein vous surprend, et quinze ans de veuvage
M'éloignant des soupçons d'un second mariage,
Il paraîtra nouveau qu'au rang où je me vois,
D'un époux tout à coup, une reine ait fait choix;
Mais, fût-ce en démentir l'orgueilleux caractère,
Ma principale gloire est d'être bonne mère,
Et j'en croirai l'éclat au plus haut point monté,
Si je mets pour mon fils le trône en sûreté.
Comme de toutes parts l'ambition menace,
C'est l'assurer pour lui que vous y donner place,
Et lui choisir en vous sous ce grand nom de roi,
Un tuteur qui pour lui va s'unir avec moi,
Qui, plein d'un même esprit qui me pousse et m'ins-
Aura le même zèle à gouverner l'empire, [pire,
Et sera, comme moi, toujours prêt à céder
Ce que, sans doute, un autre essaierait de garder.

ARIARATE.

Ah! Pour tant de bontés, c'est trop peu qu'une vie

Qu'aujourd'hui de nouveau ma foi vous sacrifie;
Et tout mon sang pour vous répandu mille fois
Ne pourrait m'acquitter de ce que je vous dois.
Après m'avoir déjà, par un effort d'estime,
Élevé dans un rang glorieux et sublime,
Quoi qu'oppose le peuple, ou pense le sénat,
Du trône à mon destin vouloir joindre l'éclat,
Et par tout ce qu'aux rois il donne d'avantage,
Dans votre créature achevez votre ouvrage.
Madame, s'il se peut, pénétrez dans mon cœur
Ce qu'un zèle soumis y renferme d'ardeur,
Voyez-y ce qu'il faut enfin que vous explique...

LAODICE.

Le mien prend quelque part à cette politique;
Et j'aime les raisons qui semblent me forcer
A l'hymen où pour vous je me veux abaisser.
Le peuple qui par vous depuis longtemps respire,
Vous verra, sans regret, possesseur de l'empire;
Et si Rome s'en plaint, il lui sera permis
D'attaquer un héros protecteur de mon fils.

ARIARATE.

Ah! Puisque de ce fils l'intérêt seul vous presse
De ne pas confier le trône à la princesse,
Il ne faut plus cacher...

LAODICE.

Oui, ce serait en vain
Que je voudrais encor déguiser mon dessein,
Comme il est résolu je consens qu'il éclate.

SCÈNE III

LAODICE, ARIARATE, ANAXANDRE, CLÉONE.

LAODICE, *à Anaxandre.*

Prince, j'entends toujours parler d'Ariarate,
On dit qu'il va paraître, et ce bruit est trop fort
Pour me croire permis de régler votre sort.
Entre de grands rivaux qu'un doux espoir engage
A soumettre à ma fille un noble et pur hommage,
Ce fils que les destins vous réservent pour roi,
Le diadème au front choisira mieux que moi.
Le peuple cependant chaque jour fait connaître
Qu'attendant qu'il se montre il veut un second maî- [tre,
Qui commande, exécute, et puisse avec éclat
M'aider à soutenir le grand poids de l'État.
Aux dépens de ma main il faut le satisfaire;
Et je crois que mon choix aura droit de lui plaire,
Quand il saura qu'Oronte élevé jusqu'à moi...

ANAXANDRE.

Quoi, c'est par votre hymen que nous aurons un roi,
Madame, et sur un bruit qu'exprès on a fait naître,
Il nous faut recevoir un inconnu pour maître?

LAODICE.

Prince, n'abusez point d'un excès de bonté
Qui m'oblige à souffrir votre témérité;
Je sais ce que je dois à l'État, à ma gloire.

ANAXANDRE.

Oronte! Et le sénat voudra-t-il vous en croire,
Lui, qui pour vos sujets dont il soutient les vœux,
Demande un digne maître, et non pas un heureux?
Souffrira-t-il qu'un trône, où depuis tant d'années
La naissance est l'appui des têtes couronnées,
Où la splendeur du sang...

LAODICE.

C'est trop, n'achevez pas.
Oronte est inconnu, son sang peut être bas,
Je le sais comme vous, mais, quoi qu'il en puisse être,
Malgré vous, malgré Rome, il sera votre maître;
Et si quelque insolent murmure de mon choix,
Je suis reine, et le sceptre est la foudre des rois.

SCÈNE IV

ARIARATE, ANAXANDRE.

ANAXANDRE.

Dans l'espoir dont je vois que la reine vous flatte,
Vous pouviez être sûr du destin de Phradate,
Et m'ôter tout sujet de rien craindre de lui,
Quand j'ai cru pour régner qu'il aurait votre appui.

ARIARATE.

L'honneur qu'elle me fait passe le sort d'Oronte,
Il va jusqu'à l'excès, mais j'en rendrai bon compte;
Ses desseins par ce choix ne seront point trahis.

ANAXANDRE.

Ainsi, vous garderez la couronne à son fils?

ARIARATE.

J'y ferai mes efforts, et peut-être en ma place
Quelque autre la rendrait de plus mauvaise grâce;
Mais enfin, comme en tout j'aime à garder ma foi,
Qu'on montre Ariarate, Oronte n'est plus roi.

ANAXANDRE.

Vous pensez déjà l'être, et dévorant dans l'âme
Les restes précieux du règne d'une femme,
Vous consentez, sans peine, au généreux effort
De rétablir ce fils dont vous savez la mort.

ARIARATE.

Si le ciel pour régner de quelques droits me flatte,
Je n'entreprendrai point sur ceux d'Ariarate:
Le temps éclaircira s'il est vivant ou non.

ANAXANDRE.

C'est ainsi qu'un héros doit se faire un grand nom.
Aussi bien de quelque œil que le sénat vous voit
Votre hymen préviendra les ordres qu'il envoie;
Et je le crois trop juste, après de si beaux nœuds
Pour ne pas consentir à vous laisser heureux.
Sans trouble de sa part votre gloire est certaine;
Mais enfin, vous serez le mari de la reine,
Tandis qu'à l'un de nous daignant donner sa foi
Sa fille Arsinoé saura choisir un roi.

ARIARATE.

Je sais combien pour vous son hymen a de charmes
Il vous promet beaucoup, mais j'en prends peu d'a- [larmes
Et vous plains si du trône y croyant voir les droits
Vous n'avez rien pour vous de plus fort que so- [choix

ANAXANDRE.

Quoi, déjà souverain jusqu'à disposer d'elle?

SCÈNE V

ARIARATE, ANAXANDRE, THÉODOT.

THÉODOT.

Ah! Seigneur, savez-vous une grande nouvelle?

ANAXANDRE.

Dis vite.

THÉODOT.

Aquilius est tout près d'arriver,
A trois milles d'ici chacun le va trouver;
Et le peuple montrant sa joie et sa surprise...

ANAXANDRE.

Vous croyez-vous encore Arsinoé soumise,
Seigneur, et le sénat sera-t-il sans pouvoir?

ARIARATE.

Aquilius arrive, il faut le recevoir.

THÉODOT.

Ce n'est pas pour lui seul que tant de joie éclate,
Il vient accompagné du prince Ariarate,
Il l'amène avec lui.

ANAXANDRE.

Quoi, ce prince est vivant?

THÉODOT.

On ne prend plus ce bruit pour un bruit décevant,
On l'approche, on lui parle, et lui-même il ordonne...

ARIARATE.

C'est par lui seul enfin qu'Arsinoé se donne,
Obtenez-la, seigneur.

ANAXANDRE.

Et c'est aussi par lui
Qu'on voit un téméraire être enfin sans appui.
Allez remplir ce trône où vous attend la reine.

ARIARATE.

Je ne sais qui de nous s'en met le plus en peine.

ANAXANDRE.

Avant que vous connaître un ami lâche et feint,
De quelque ambition j'avais le cœur atteint,
Du prince avec chagrin j'eusse reçu l'obstacle;
Mais votre orgueil puni m'est un si doux spectacle,
Il m'assure un plaisir si charmant à goûter,
Que qui peut en jouir n'a rien à regretter.
Flattez-vous des douceurs que promet la couronne;
Votre sort sera beau, quoi que le ciel ordonne;
Et du moins un moment, Phradate que je voi
Peut adorer en vous le fantôme d'un roi.

SCÈNE VI

ARIARATE, PHRADATE.

PHRADATE.

Seigneur, d'où naît ce bruit qui tout à coup éclate?
Aquilius, dit-on, amène Ariarate,
Il se montre, on le voit.

ARIARATE.

N'en soyez point surpris,
Par un avis secret j'ai déjà tout appris.
Un imposteur qu'anime une coupable audace,
De ma première enfance ayant su la disgrâce,
Et n'oyant plus parler de mon enlèvement,
A pris enfin mon nom, et l'a pris hautement.
Comme fils du feu roi, que de longues misères
Firent vivre incertain du vrai rang de ses pères,
Pour trouver les moyens d'en terminer le cours,
Il est venu de Rome implorer le secours.
Rome qui de mon sort eut toujours connaissance,
A feint de s'abuser sur sa fausse naissance,
Et ne l'envoie ici qu'afin de l'y punir
Du mensonge insolent qu'il ose soutenir.
J'en tire au moins ce fruit, que s'il est quelque traî-
Aux périls de ce fourbe il se fera connaître, [tre,
Quoiqu'après les bontés que ma mère a pour moi,
Mes secrets ennemis me causent peu d'effroi.

PHRADATE.

Vous la croyez vaincue?

ARIARATE.

Oui, la nature est forte;
Et telle est pour son fils la chaleur qui l'emporte,
Que de peur que du sceptre on osât abuser,
Elle se contraignait à vouloir m'épouser.
Jugez, me connaissant, ce que j'en dois attendre.
Cependant ayez soin d'observer Anaxandre,
Et j'irai découvrir, quand il s'agit d'un roi,
Quels secrets sentiments Axiane a pour moi.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

AXIANE, ARIARATE.

AXIANE.

Je veux bien l'avouer, que malgré votre flamme
Je m'étais attendue à cette grandeur d'âme,
Et n'avais point douté qu'un si dur changement
Ne laissât triompher le héros de l'amant.
Mais je l'avoue aussi, ce que le ciel m'envoie
N'obligeait pas Oronte à montrer tant de joie;
Et perdant ce qu'il aime, un cœur bien amoureux
Eût pu se dispenser d'être si généreux.

ARIARATE.

Dans les bras d'un rival voir passer ce qu'on aime,
Est sans doute un malheur plus grand que la mort
Je le sais; mais malgré ce désespoir jaloux, [même,
En vous osant aimer je ne puis voir que vous.
Ainsi, quand ma princesse acquiert le nom de reine,
Je n'examine point si ma perte est certaine;
Ce haut rang où l'élève un destin éclatant,
M'offre tout ce qu'il faut pour me rendre content.
Cet objet seul me frappe; et, dans la chère idée
Dont par votre heureux sort j'ai l'âme possédée,
Un aimable transport me fait imaginer

Que c'est moi, c'est ma main qui va vous couronner,
Que si votre malheur par le trône s'efface,
Malgré les envieux c'est moi qui vous y place.
Condamnez-vous ma joie, et dans ce doux appas...

AXIANE.

Oui, cruel, puisqu'enfin tu ne m'y places pas.
Je ne t'en ai déjà que trop dit pour ma gloire,
Achève de jouir de toute ta victoire,
Et vois une princesse aux dépens de sa foi,
Murmurer d'un bonheur qui ne vient pas de toi.
Lorsqu'à te couronner la reine a paru prête,
Qu'il fallait me résoudre à te voir sa conquête,
J'ai voulu, j'ai tâché de vaincre mes désirs,
Mais ce n'a pas été sans pousser des soupirs.
Contre tes intérêts mon cœur pressait ma flamme,
Je souhaitais ta gloire, et j'en tremblais dans l'âme.
Qui te rend dans mon sort le cœur moins abattu?
Est-ce défaut d'amour, est-ce excès de vertu?
L'un et l'autre de toi m'est un parfait outrage;
Et si d'un pur amour tu m'as offert l'hommage,
Devrais-tu me réduire à soupirer tout bas
De voir qu'en me perdant tu ne soupires pas?

ARIARATE.

Ah! Si ce pur amour qu'en moi vous fîtes naître
N'a pu jusques ici se faire assez connaître,
Par où pourrais-je mieux vous en prouver l'ardeur,
Que par la pleine joie où nage tout mon cœur?
Vous régnez, et mon sort s'attachant tout au vôtre,
Ce triomphe pour moi l'emporte sur tout autre.
Pour en jouir sans trouble et dans sa pureté,
Tournez ainsi que moi les yeux de ce côté,
Ne voyez que la gloire où le ciel vous appelle,
Ne voyez que ce trône...

AXIANE.

Et le puis-je, infidèle?
Car qui d'un trône seul veut qu'un cœur soit charmé,
Ou trahit ce qu'il aime, ou n'a jamais aimé.
Ah, que je m'abusais quand j'ai cru que la reine
Par l'offre de sa main, te causait quelque peine!
Tu régnais, et l'éclat d'un sort si glorieux
Pour les tourner vers moi ne te laissait plus d'yeux.
Tu te livrais entier aux charmes d'un empire
Dont ton amour vaincu...

ARIARATE.

Que vous entends-je dire?
Moi, j'eusse consenti sous l'espoir de régner,
A perdre...

AXIANE.

Et quel motif te l'eût fait dédaigner?

ARIARATE.

L'amour, ce pur amour dont tout l'excès éclate
Lorsqu'Oronte vous cède aux vœux d'Ariarate.
Peut-il vous arracher à l'hymen d'un grand roi?

AXIANE.

Non, ce n'est point par là que je me plains de toi.
Je te l'ai déjà dit, il est beau que ton âme,
Immole à ma grandeur tout l'espoir de ta flamme;
Mais serait-ce une honte indigne d'un grand cœur
D'en laisser échapper au moins quelque douleur?
Ne saurais-tu souffrir, ingrat, qu'une princesse
Pour prix de son amour te coûte une faiblesse,
Ou crois-tu qu'à rougir il fallut t'apprêter,
Si quand tu perds mon cœur tu l'osais regretter?
Ah! Contre ton amour, contre son arrogance
Que n'ai-je fait agir l'orgueil de ma naissance;
Et pourquoi me laissais-je arracher un aveu
Qui m'a fait tant de peine et te touche si peu?

ARIARATE.

Il fait tout mon bonheur, il fait toute ma joie;
Mais, quand du ciel, sur vous la faveur se déploie
Serait-ce vous aimer que mêler mes regrets
Aux pompes d'un destin qui remplit vos souhaits

AXIANE.

Qui remplit mes souhaits?

ARIARATE.

C'est de quoi je me flatte
Avant que d'en douter voyez Ariarate;
Et si, le connaissant, vous avez quelque ennui
Que Rome vous engage à régner avec lui,
Si, lui donnant la main, ma princesse est capable
De regretter ailleurs quelque chose d'aimable,
L'excès de ma douleur alors lui fera voir
Jusqu'où peut ce dégoût porter mon désespoir.
Alors ce désespoir lui montrera sans cesse
Si je crains que son cœur me coûte une faiblesse,
Et si de son bonheur j'ai pu me réjouir
Qu'assuré qu'elle-même aimerait d'en jouir.

AXIANE.

Va, tu seras content; et, puisque c'est te plaire,
Sans regret, sans murmure, il faut te satisfaire.
Je m'abandonne au trône, et ne vois plus en toi
Que ce qui te pouvait rendre indigne de moi.
Crois déjà que régnant avec Ariarate,
Il n'est plus rien ailleurs qui m'attire ou me flatte,
Et que sa main m'attire un bonheur si parfait,
Que j'aurais fait ce choix si Rome ne l'eût fait.
Aussi bien, quand j'aurais à soupirer sans cesse,
Il suffit qu'une fois j'ai fait une bassesse,
Je t'empêcherais bien d'espérer la douceur
De t'applaudir jamais des peines de mon cœur;
Tu me verrais égale, et tranquille, et constante,
Montrer dans mes ennuis l'âme la plus contente,
En démentir l'atteinte, et ne rien témoigner
Qui parût m'affaiblir la douceur de régner.

ARIARATE.

S'il m'est permis de croire à ce que j'en présume,
Cette douceur toujours sera sans amertume;
Et pour ne taire plus ce qui doit éclater,
Sachez...

AXIANE.

La reine vient, et c'est trop t'écouter.

SCÈNE II

LAODICE, AXIANE, ARIARATE, CLÉONE.

LAODICE.

Princesse, enfin le ciel, par d'éclatantes marques,

Nous fait voir que toujours il prend soin des monarques:
Ce fils si souhaité, ce fils dont mon amour
Par un secret instinct assurait le retour,
Il paraît, et comblant tous nos peuples de joie,
Sa main vous ouvre au trône une brillante voie.
Pour vous le conserver, que n'ai-je pris de soins?
Vos yeux depuis longtemps m'en sont d'heureux témoins,
A l'hymen de ma fille ils m'ont vu mettre obstacle,
Pour attendre toujours le temps de ce miracle;
Et quand aux vœux du peuple il me fallait céder,
Les dieux à mon espoir ont daigné l'accorder.

AXIANE.

Ce miracle est grand, il était dû sans doute
Aux soins que jusqu'ici ce doux espoir vous coûte,
Madame; je dois trop à vos rares bontés,
Pour ne partager pas tout ce que vous sentez.
Dans le retour d'un fils que le ciel vous renvoie,
Par vos seuls intérêts j'aurais eu pleine joie;
Et, pour remplir mon cœur des transports les plus doux,
Vous me souffrez en lui d'espérer un époux.
Tant de gloire est un bien dont le ciel m'autorise
A me montrer charmée aussi bien que surprise;
Heureuse si pour dot ma main rendait soumis
Le reste de la terre à cet illustre fils.

LAODICE.

Vos vœux ont pu le rendre à ma juste tendresse,
Ils se sont joints aux miens, et c'est assez, princesse.
D'un retour qui fait seul le bonheur de ces lieux,
Ne songeons aujourd'hui qu'à rendre grâce aux dieux.
On vous attend au temple, où, par des sacrifices,
Vous vous acquitterez vers ces dieux si propices,
Tandis que j'aurai soin que pour marquer sa foi,
Chacun sorte avec pompe au-devant de son roi.

AXIANE.

Madame, j'obéis, et mon obéissance
Parlera mieux que moi de tout ce que je pense;
Je vous la jure entière, et vous l'éprouverez.

LAODICE.

Qu'on me laisse ici seule. Oronte, demeurez.

SCÈNE III

LAODICE, ARIARATE.

ARIARATE.

Madame, j'attendais à vous faire paraître
Quelle joie en mon cœur la vôtre avait fait naître,
Apprenant que le ciel propice à vos souhaits...

LAODICE.

Plus ils semblent remplis, moins ils sont satisfaits,
Oronte; et puisqu'enfin il faut ne vous rien taire,
J'ai souhaité mon fils, mon fils me désespère,
Par son fatal retour tous mes soins sont trahis.

ARIARATE.

Quoi, vous en plaindre, vous qui n'aimiez que ce fils,
Qui lui gardiez le sceptre, et qui du nom de mère...

LAODICE.

Oui, mère pour un fils à qui je serais chère,
Qui viendrait sans secours le prendre de mes mains;
Mais je ne puis souffrir l'esclave des Romains.
Soumis à ces tyrans que bravaient nos ancêtres,
Il vient nous asservir sous l'orgueil de ses maîtres,
Nous faire part des fers qu'il s'abaisse à traîner,
Et j'aurais quelque joie à le voir couronner?
Non, non, l'espoir du trône en vain l'a pu surprendre,
Point d'ordre du sénat s'il y voulait prétendre,
Point de force étrangère à me faire obéir.

ARIARATE.

Le sang dans votre cœur se laisse donc trahir?
Si le sénat députe, est-ce l'avoir pour maître
Que prendre son aveu pour se faire connaître?
Sans lui, sans les Romains qui l'ont nourri chez eux,
Le destin de ce fils serait-il pas douteux?
Pourriez-vous sur sa foi le croire Ariarate?

LAODICE.

Je sais qu'il faut par eux que sa naissance éclate;
Mais enfin, avec lui si Rome était d'accord,
A quoi bon si longtemps m'avoir caché son sort?
Quand, députant vers moi, l'on m'a tant fait connaître
Qu'elle voulait m'aider à faire choix d'un maître,
Par quel rare motif ne m'a-t-on pas appris
Que son ambassadeur me ramenait mon fils?
Avec tant de mystère Aquilius s'avance,
Qu'on le voit arriver même avant qu'on y pense,
Comme si tout à coup surpris de voir son roi,
Le peuple devait mieux s'animer contre moi.
C'est là, c'est là que tend toute leur politique.
Dans ces précautions je la vois qui s'explique,
Et cherche à m'arracher par des moyens si bas
Ce qu'ils ont présumé que je ne rendrais pas.
Par l'hymen de ma fille où l'on me crut forcée,
Ils ont voulu d'abord pénétrer ma pensée;
Et le choix que de vous ils sauront que j'ai fait,
A leurs jaloux soupçons tiendra lieu de forfait;
Ils voudront vous punir d'en avoir été digne,
Mais que le peuple s'arme, ou que Rome s'indigne,
Pour vous perdre à son choix ou me faire la loi,
Ce fils n'est pas encore assuré d'être roi.

ARIARATE.

Je veux bien avec vous blâmer la politique
Dont par trop de secret le mystère vous pique:
Ariarate a dû faire un plus prompt éclat;
Mais songez ce que c'est qu'irriter le sénat.
Vous l'ayant renvoyé, pensez-vous qu'il endure
Qu'au destin de ce fils vous osiez faire injure?
Il armera sans doute, et tout autre que vous
Craindrait un grand pouvoir dans un juste courroux.

LAODICE.

Si l'État veut un roi, s'il a besoin d'un homme,
Vous faisant mon époux, que craindrai-je de Rome?
Armé de ce grand titre et d'époux et de roi,
Manquerez-vous de cœur à combattre pour moi?
Vous trouverai-je moins cet invincible Oronte,
Que nos plus fiers voisins n'ont connu qu'à leur honte;
Et l'orage que veut éviter votre soin,

Est-il plus dangereux pour venir de plus loin ?

ARIARATE.

J'aurai le même cœur ; mais, à quoi qu'il m'anime,
Que peut-on espérer contre un roi légitime?
Qui saura, malgré vous, malgré tous nos projets,
Gagner, en se montrant, le cœur de ses sujets?

LAODICE.

Hé bien, si vous craignez qu'à sa vue on ne cède,
C'est un mal où peut-être il est quelque remède.

ARIARATE.

En est-il quand déjà son nom seul en ces lieux...

LAODICE.

Vous ne m'entendez pas, il faut m'expliquer mieux.
La rigueur me fait peine, et, depuis que je règne,
Si pour ma sûreté je souffre qu'on me craigne,
Contre mille ennemis de ma grandeur jaloux,
J'ai toujours essayé les moyens les plus doux.
Aussi lente à punir que prompte à faire grâce,
Il m'a suffi cent fois d'en désarmer l'audace,
Tant j'ai conçu d'horreur, dès mes plus jeunes ans,
Pour la sévérité qu'exercent les tyrans.
Mais, il faut l'avouer, s'agissant de l'empire,
Comme c'est à lui seul que tout mon cœur aspire,
Si pour le conserver il faut armer mon bras,
Un peu de sang versé ne m'épouvante pas.
Quoi, vous ferait-il peur? Vous pâlissez, ce semble?

ARIARATE.

Oui, madame, il est vrai, je pâlis et je tremble ;
Et quand le sang d'un fils est l'unique moyen...

LAODICE.

Il faut donc voir répandre et le vôtre et le mien?
Ce choix seul est à faire, il s'agit de résoudre ;
C'est à nous, ou d'attendre, ou de lancer la foudre,
Elle est inévitable à quiconque de nous
N'osera, par scrupule, en prévenir les coups.
Si mon fils ne périt, notre perte est certaine.

ARIARATE.

Vous suivez les transports où le soupçon vous mène ;
Mais de quoi ne peut pas le sang venir à bout?
Croyez-vous que ce fils...

LAODICE.

Il faut vous dire tout ;
Aussi bien avec vous, dont l'âme est un peu tendre,
Qui s'explique à demi ne se fait pas entendre,
Sachant mes intérêts, vous jugerez de moi.
J'eus six fils qu'en mourant me laissa le feu roi,
Par divers accidents des six les cinq moururent,
Peut-être avez-vous su quels fâcheux bruits couru-
[rent,
J'en dédaignai l'outrage, et crus de tels malheurs,
Puisque j'étais au trône, indignes de mes pleurs.
Dans le charme secret d'un si brillant partage,
Pour me l'assurer mieux je mis tout en usage ;
Ariarate à Rome en otage élevé,
Pouvait me le ravir s'il n'était enlevé,
J'en donnai l'ordre exprès, sa mort fut résolue ;
Mais je vois que les dieux ne l'avaient pas conclue,
Qu'un lâche m'a trahie, et que de mon projet
Ariarate et Rome ont su tout le secret.
C'est à vous là-dessus à voir ce que peut faire
Un fils trop convaincu de l'orgueil de sa mère.
Si j'immolai sa vie à l'ardeur de régner,
Pour régner à son tour voudra-t-il m'épargner?
C'est mon sang, et ce sang du trône est trop avide
Pour trembler à l'aspect d'un simple parricide ;
Et bientôt, si par moi ce fils n'était détruit,
Sur mes propres leçons on l'y verrait instruit.
Il faut, il faut le perdre, et je m'y vois réduite,
Avec Aquilius on dit qu'il est sans suite,
Vous ne pouvez avoir d'ennemis que les miens,
Et qui veut s'en défaire en trouve les moyens.

ARIARATE.

Ah! Pour rompre un projet à ses jours si funeste
Souffrez qu'il s'abandonne à l'espoir qui lui reste
Et que, pour vous fléchir, ce prince infortuné
Vous oppose par moi le sang dont il est né.
Croyez, en m'écoutant, que c'est lui qui vous prie,
Qu'en regardant sa mère il la cherche attendrie,
Et qu'enfin à vos pieds il vous dit par ma voix,
« Accordez-moi la vie une seconde fois,
Je vous suis odieux. Mais, quoi ? Qui vous anime?
Être né votre fils n'est pas un si grand crime.
Daignez lui faire grâce en faveur d'un respect
Que jamais rien de moi ne vous rendra suspect,
Prenez-en pour garant la foi sincère et pure
Qu'à la face du ciel ma tendresse vous jure,
Cette foi que jamais les plus durs changements... »

LAODICE.

Lorsqu'il s'agit du trône, on se fie aux serments!
Ne vous y trompez point, quand il se pourrait faire
Qu'à ce fils comme à vous le crime pût déplaire,
Qu'une vertu pareille eût pour lui même appas,
Dans ce qu'il sait de moi, je ne m'y fierais pas.
Je dis plus. Quand j'aurais une entière assuranc
Qu'il dût laisser toujours le trône en ma puissanc
Toujours comme sujet me soumettre son sort,
J'aurais la même ardeur à poursuivre sa mort.
Pour en tenir l'arrêt et juste et légitime,
Il suffirait de voir qu'il fait grâce à mon crime,
Et que je périrais si, par un noble effroi,
Il ne refusait d'être aussi méchant que moi.
Ainsi, je ne puis voir cette mort assez prompte,
Ne fût-ce que pour voir un témoin de ma honte.
C'est par là que son sort est toujours combattu,
Je dois craindre son crime, ou haïr sa vertu,
Et chercher dans son sang la sûreté du nôtre,
Pour me sauver de l'un, ou me punir de l'autre.
Enfin, plus de réplique, il faut vous déclarer
Et choisir qui des deux vous voulez préférer.
Si du sang à verser vous émeut, vous fait peine,
J'en sais qui sans scrupule en croiront une rei
Et qui pour un seul crime exigé de leur foi,
Ne dédaigneront pas de régner avec moi.
Mais avant qu'emprunter d'autres bras que le vôtr
Songez bien que souvent un crime en presse un a
Et que vous ayant dit à quoi je me résous, [u
Le trône seul peut être un asile pour vous.

ARIARATE.

é bien, prenez ma vie, elle est à vous, madame.
oujours la vertu seule a régné sur mon âme ;
s'il me faut mourir, je mourrai satisfait
voir donné mon sang au refus d'un forfait.

LAODICE. [lasse.

st trop, n'en parlons plus, tant de vertu me
moi, quelqu'un.

SCÈNE IV

LAODICE, ARIARATE, CLÉONE.

CLÉONE.

Madame.

LAODICE.

Écoutez.

(léone sort après que la reine lui a parlé tout bas.)

ARIARATE.

Hé, de grâce,
ce zèle pour vous tant de fois employé...

LAODICE.

avoue, il fut grand, mais je l'ai bien payé.
i qu'ait pu m'opposer une envie importune,
moi votre destin a bravé la fortune,
tout à coup vous possédez un rang
s'accorda jamais qu'au plus illustre sang.
uprême pouvoir depuis deux ans arbitre,
ne vous voit de roi manquer que le seul titre,
us l'offre, et pour prix, ingrat, de mes bienfaits,
voulez m'arracher du trône où je vous mets ;
voulez qu'aux Romains je serve de victime ?

ARIARATE.

? Dites que je veux vous épargner un crime,
voir le noir projet par le sang combattu.

LAODICE.

z, dans le besoin gardez votre vertu ;
écompenserai de même qu'on m'oblige.

SCÈNE V

LAODICE, ARIARATE, CLÉONE.

LAODICE, *à Cléone.*

bien ?

CLÉONE.

L'ordre est donné.

ARIARATE.

Madame...

LAODICE.

Allez, vous dis-je,
connais votre cœur, vous le mien, il suffit.

SCÈNE VI

LAODICE, CLÉONE.

CLÉONE.

el nouveau trouble encore agite votre esprit ?
dame, si j'osais parler sans vous déplaire...

LAODICE.

Ah ! Cléone, ce fils dont j'ai cru me défaire,
Ce fils dont je feignais d'attendre le retour...
Dieux !

CLÉONE.

Un si prompt revers change bien ce grand jour.
Mais il semble d'ailleurs que quelque autre disgrâce
Se joigne à la rigueur du sort qui vous menace.
Dans le moment qu'Oronte est sorti d'avec vous,
J'ai cru vous voir contraindre un violent courroux.
Avant qu'il vous quittât vous m'avez fait entendre
Qu'il fallait que sur l'heure on trouvât Anaxandre,
Comme si pouvant seul adoucir votre ennui...

LAODICE.

Viens, suis-moi, tu sauras ce que je veux de lui.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

LAODICE, CLÉONE.

LAODICE.

En vain tu me fais voir que le peuple est à craindre,
Le projet est hardi, mais j'ai dû m'y contraindre,
Étouffer la nature, et ne balancer pas
A couronner par là mes premiers attentats.
Qui s'est pu dans le trône affermir par le crime,
S'il tremble à l'achever, mérite qu'on l'opprime ;
Et quand mille forfaits le rendraient odieux,
Le dernier qui l'absout est toujours glorieux.
Si je ne veux périr, sa mort est nécessaire.

CLÉONE.

Pour votre sûreté je vois ce qu'il faut faire.
Ce fils, dès son jeune âge instruit de vos desseins,
Suivra, pour s'en sauver, les conseils des Romains ;
Et dans ce qu'ils auront de juste défiance,
Vos jours seuls immolés feront son assurance ;
C'est ce que vous avez, sans doute, à prévenir.
Anaxandre promet, mais pourra-t-il tenir ?
En jurant cette mort voyez ce qu'il hasarde.
Le prince autour de lui doit avoir quelque garde,
C'est un faible secours que vous ne craignez pas :
Mais verra-t-on le coup sans connaître le bras ?
Un complice arrêté, que devient Anaxandre ?

LAODICE.

Ai-je dans son destin quelque intérêt à prendre ?
Le coup fait, qu'il périsse, il m'importe fort peu,
Je ferai de son crime un entier désaveu,
Et croirai n'avoir plus à craindre un sort contraire,
Si d'un ambitieux Rome veut me défaire.
Ce n'est pas qu'il n'ait pris toutes ses sûretés,
Si ceux dont il se sert se voyaient arrêtés,
Il m'a fait consentir qu'ils nommassent Oronte.

CLÉONE.

Quoi, pour ce malheureux une haine si prompte,

Madame? Et votre amour a pu sitôt céder?

LAODICE.

A qui nous prête un crime on doit tout accorder.
Anaxandre le hait, et m'aurait mal servie
Si je n'avais pas feint d'abandonner sa vie,
Et de vouloir sur lui rejeter l'attentat
Qui, malgré son refus, est prêt de faire éclat.
Mais enfin, quoiqu'Oronte ait mérité ma haine,
Contre lui dans mon cœur elle est faible, elle est vai-
Ce refus d'un forfait dont il me fait le prix, [ne;
Après ce qu'il me doit joint l'injure au mépris;
Et, par un sentiment qu'en vain je désavoue,
Contre mes intérêts moi-même je l'en loue.
Étrange aveu d'un cœur sous le crime abattu,
De se sentir contraint d'estimer la vertu!
Oui, telle que je suis, aux forfaits enchaînée
Par le dur ascendant que prend la destinée,
Je me vois, malgré moi, forcée à respecter
Ce qu'un fatal penchant me défend d'imiter.
Plus Oronte du crime a rejeté l'amorce,
Plus mon amour pour lui semble avoir pris de force;
Son refus m'a trahie, et, loin de l'en haïr,
Je l'aurais moins aimé s'il eût pu m'obéir.
Ma flamme s'est accrue à voir croître sa gloire;
Et, s'il a pu tantôt me réduire à le croire,
Si j'embrasse un forfait par lui seul combattu,
C'est afin qu'il me serve à payer sa vertu.
J'en fais le prix du trône, où, de quoi qu'on m'accuse,
Je lui veux acheter la place qu'il refuse,
Y voir briller sa gloire, et faire, en ce grand jour,
Servir l'ambition de prétexte à l'amour;
C'est par là seulement que ma honte s'efface.

SCÈNE II

LAODICE, AXIANE, CLÉONE.

AXIANE.

Ah! madame, apprenez une étrange disgrâce;
On ne la sait encor que sur un bruit confus;
Mais, si l'on m'a dit vrai, le prince ne vit plus.

LAODICE.

(*Bas à Cléone.*)

Quoi, mon fils? Tout va bien, Cléone. Hélas, princes-

AXIANE. [se!

Ce bruit change en soupirs la commune allégresse.
Chacun de ce malheur également surpris,
Fait partout jusqu'à nous retentir de longs cris;
On gémit, on se plaint, et le peuple en furie
Demande au ciel raison de cette barbarie,
Il jure de venger un sang si précieux.

LAODICE.

O trop sensible effet du vif courroux des dieux!
Après un si long règne et d'ennuis et d'alarmes,
Est-ce là ce bonheur dont ils m'offraient les charmes?
Ce fils sur qui leur haine a voulu s'assouvir,
Ne me l'ont-ils rendu que pour me le ravir?
Mais enfin, s'il est mort, connaît-on le perfide
Qui s'est osé souiller d'un si noir parricide?
Comme il lui faut du sang, les pleurs sont superflus.

AXIANE.

Ariarate est mort, on ne dit rien de plus:
On parle seulement de désordre, d'insulte
Qu'a causé pour les rangs un imprévu tumulte,
Mais sans que rien s'explique; et si l'on peut dou-
[ter...

SCÈNE III

LAODICE, AXIANE, PHRADATE, CLÉONE.

LAODICE.

Que m'apprend-on, Phradate, et qu'ai-je à redoute

PHRADATE.

L'aveugle emportement que semble avoir fait naîtr
Dans un grand peuple ému la perte de son maître;
Son désespoir éclate, et dans ses cris confus...

LAODICE.

Hélas! Il est donc vrai que mon fils ne vit plus,
Et qu'à mes vœux le ciel n'a paru favorable [bl
Que pour mieux redoubler le malheur qui m'acca
J'avais eu trop de joie, et tous mes sens saisis
Goûtaient trop le triomphe où j'attendais ce fils;
Il faut que de sa mort sa gloire soit suivie.

PHRADATE.

C'est ce triomphe seul qui lui coûte la vie.
Par votre ordre, madame, on a fait son pouvoir
Pour le mettre en état de l'aller recevoir.
Le peuple, sous ses chefs en superbe équipage,
Brûlait de s'acquitter de ce premier hommage,
En sortant de la ville avec l'empressement
Qu'inspire à des sujets un si grand changement.
A peine avions-nous fait mille pas dans la plain
Que nous voyons de loin briller l'aigle romaine,
Qui vers nous, à pas lents, paraissant s'avancer,
Donne à nos escadrons le temps de se placer.
On s'arrête; et tandis qu'on veut se rendre maît
De l'ardeur qu'à le voir nos soldats font paraîtr
Ariarate arrive, et se livre en nos mains,
Suivi d'Aquilius et d'un gros de Romains.
D'une foi toute pure il a d'abord pour gages [...]
Nos plus profonds respects, nos plus soumis homm
Il souffre avec plaisir qu'on le puisse approcher,
Et nos devoirs rendus on commence à marcher
C'est là qu'entre deux chefs un intérêt de gloire
Fait naître un différend qu'on aura peine à croir
Tous deux proche du prince, et le voulant garder,
Disputent un honneur qu'aucun ne veut céder;
Et dans l'aveugle ardeur de cette préférence,
Tandis qu'avec Oronte Aquilius s'avance,
Tel est l'emportement qui soutient leurs dessein
Qu'après quelque menace ils en viennent aux main
D'un parti contre l'autre on voit la troupe émue,
Malgré nous on se mêle, on se bat, on se tue;
Quand d'un funeste coup jusqu'au prince échapp
Dans ce fatal désordre il est d'abord frappé,
Il tombe, et, sans avoir la force de rien dire,
A peine a-t-il poussé deux soupirs qu'il expire.
Cette mort de frayeur saisit les combattants,

On arrête les chefs et les plus importants;
Et voulant qu'à vos yeux l'attentat s'éclaircisse,
Aquilius ici vient demander justice.

LAODICE.

Il l'aura tout entière, et je lui ferai voir
L'horreur que j'ai d'un crime et si lâche et si noir.
Ce tumulte imprévu cache quelque mystère,
Rome a pour l'éclaircir le pouvoir d'une mère;
Ayant nourri mon fils elle est au même rang,
Elle est aux mêmes droits où je suis par le sang,
Même intérêt l'engage à se faire justice;
Et de quelque façon qu'un monarque périsse,
Fût-ce par un malheur qu'on n'eût su prévenir,
Le crime du hasard est un crime à punir.

(*A Axiane.*)

Princesse, à ma douleur prêtez encor la vôtre;
Pour mieux venger ce fils, pressons l'une par l'autre.
Il vous eût mise au trône; et pour en démentir
L'injustice du sort qui n'y peut consentir,
Si Rome de ses dons souffre que je dispose,
Votre espoir n'aura rien où mon chagrin s'oppose,
Obtenez son aveu, je vous rends vos États.

AXIANE.

Madame, vos bontés ne me surprennent pas;
Mais je me croirais l'âme aussi lâche qu'ingrate,
Si j'oubliais sitôt la mort d'Ariarate.
Vengez-la, punissez un perfide assassin,
Et le sénat après règlera mon destin.

SCÈNE IV

LAODICE, AXIANE, ANAXANDRE, PHRADATE, CLÉONE.

LAODICE.

Eh bien, mon fils est mort, Anaxandre?

ANAXANDRE.

Oui, madame,
Dans les bras des Romains il vient de rendre l'âme;
Sa gloire a fait sa perte, et jamais on n'a vu
Revers plus surprenant, ni coup plus imprévu.

LAODICE.

De ce coup du hasard je perce le mystère.
Voilà ce que me coûte un peuple téméraire,
Qui me voulant contraindre à faire choix d'un roi,
Prête à l'ambition des armes contre moi.
Ma douleur entre vous ne désigne personne,
Mais mon fils n'étant plus, ma fille a la couronne;
Et le don de sa main qui fait tant de jaloux,
Pour qui peut y prétendre a des charmes bien doux.
Sans ce coupable espoir mon fils vivrait encore.

PHRADATE.

Ce soupçon peut avoir des raisons que j'ignore;
Mais, comme enfin par là mon honneur est noirci,
Je me rends prisonnier tant qu'il soit éclairci.
L'innocence à l'épreuve aisément s'abandonne.

ANAXANDRE.

Madame, il est fâcheux de voir qu'on nous soupçonne;
Mais si l'espoir du trône a pu nous engager
A résoudre une mort que vous devez venger,
Que croira-t-on d'Oronte, à qui dans ce jour même
Votre hymen résolu donnait le diadème?
Je ne l'accuse point, mais on est étonné
Que venant pour le prince il l'ait abandonné,
Qu'avec Aquilius s'avançant vers la ville
Il ait rendu pour lui son secours inutile,
Et semble, tout exprès, s'être mis hors d'état
D'apporter quelque obstacle à ce lâche attentat.
On se plaint, et beaucoup le traitent de coupable.

AXIANE.

De tant de perfidie Oronte est incapable,
Sa vertu, son grand cœur, tout parle assez pour lui.

ANAXANDRE.

Je sais que sa vertu lui doit servir d'appui,
Qu'un vrai héros est ferme, et jamais ne s'oublie;
Mais Aquilius sait ce que l'on en publie;
Et dans l'horreur du crime où va la trahison,
Peut-il se dispenser d'en demander raison?

LAODICE.

D'Oronte pour l'État le zèle inébranlable
Repousse les soupçons qui le peignent coupable;
Pour les pouvoir souffrir sa gloire a trop d'éclat.

ANAXANDRE.

Madame, Aquilius parle au nom du sénat;
Et quand d'Ariarate il doit lui rendre compte,
S'il demandait qu'à Rome on envoyât Oronte,
Pour l'oser affranchir d'un ordre si pressant,
Pensez-vous qu'il suffit de le croire innocent?

AXIANE.

Le voici qui paraît, souffrez que je vous quitte.
Un sensible intérêt à punir vous invite,
Madame; et je craindrais dans un sort si cruel,
D'avoir de mauvais yeux à voir le criminel.

SCÈNE V

LAODICE, ARIARATE, ANAXANDRE, PHRADATE, CLÉONE.

LAODICE.

Viens, Oronte, et réponds, c'est en vain qu'on t'excuse,
Sur un bruit qui s'épand Anaxandre t'accuse;
Est-ce à toi que le crime a si bien réussi?

ARIARATE.

Madame, Aquilius est à vingt pas d'ici,
Il a su l'attentat, et, s'il m'en croit complice;
J'ai du sang à verser, vous lui ferez justice.

LAODICE.

Dans le superbe espoir que je t'avais donné,
C'est être criminel que d'être soupçonné.
On murmure, on se plaint, qu'as-tu pour te défendre?

ARIARATE.

Peut-être est-ce un peu trop que d'en croire Anaxandre.

ANAXANDRE.

J'ai dit ce qu'on publie, et n'ai point prétendu
Appuyer un soupçon qui ne vous est pas dû;
Mais il a beau s'armer contre votre innocence,

Nos mutins arrêtés prendront votre défense;
Et n'ayant point de part à la coupable ardeur...

ARIARATE.

Vous pourrez achever devant l'ambassadeur.

SCÈNE VI

LAODICE, AQUILIUS, ARIARATE, ANAXANDRE, PHRADATE, CLÉONE, THÉODOT, SUITE DE ROMAINS.

LAODICE.

Seigneur, qui l'aurait cru, qu'un jour si plein de [charmes
Dût être un jour pour moi de soupirs et de larmes,
Et que venant ici pour finir mes malheurs,
La gloire de vous voir me pût coûter des pleurs?
Pour tout remercîment à votre république,
Faut-il que ma douleur avec elle s'explique,
Et que de ses bienfaits je lui marque le prix
Par le trouble où me met la perte de mon fils?
Vous nous le rameniez instruit par de grands maî-
A marcher sur les pas de ses dignes ancêtres, [tres
Et par le dur revers du plus funeste sort,
Le moment de sa gloire est celui de sa mort:
A ce cruel objet ma raison qui me quitte,
Cède aux égarements de mon âme interdite,
Et se perd quand je trouve à venger à la fois
Et l'injure de Rome et le sang de nos rois.

AQUILIUS.

Madame, je vous plains, et de votre infortune
La fatale rigueur semble si peu commune,
Qu'il est bien malaisé qu'avecque moins d'éclat,
Votre fermeté cède au coup qui vous abat.
Il est rude sans doute; et quand sa violence
Laisse votre âme entière ouverte à la vengeance,
Si c'est vous soulager que de vous dire ici
Que j'en veux avec vous partager le souci,
Ne vous inquiétez que du choix des supplices.
Pour savoir le coupable il suffit des complices,
Mes soins à le trouver ne sauraient être vains,
Et vous pouvez déjà le croire entre vos mains.

LAODICE.

C'est par là seulement qu'aux ennuis où je cède,
Après la mort d'un fils, j'attends quelque remède.
Pour satisfaire Rome et remplir cet espoir,
Prenez ici, seigneur, un absolu pouvoir.
Je sais que d'injustice et d'erreur incapable,
Vous saurez séparer l'innocent du coupable,
Et que ceux que l'envie aime à persécuter,
Sur un premier soupçon n'ont rien à redouter.
Peut-être ma douleur, dans son impatience,
Aurait moins de lumière, et plus de violence;
C'est vous qu'elle en veut croire, ordonnez, punis-[sez.

AQUILIUS.

L'outrage est grand pour Rome, et vous le connais-[sez;
Mais de quelque rigueur qu'il arme sa colère,
Madame, elle est encor plus juste que sévère;
Et, s'il m'en faut partout soutenir l'intérêt,
Quand j'ose condamner je réponds de l'arrêt;
Mais aussi je ne puis qu'au péril de ma tête
Voir sans précaution qu'un grand trouble s'apprête;
Et je serais suspect moi-même d'attentat,
Si j'avais négligé d'en prévenir l'État.
J'ai de pressants soupçons qui ne peuvent paraître
Qu'on n'ait mis en lieu sûr ceux qui les ont fait naî-[tre,
Dans leur juste défense ils seront écoutés;
Mais je ne parle point s'ils ne sont arrêtés;
C'est au nom du sénat que je vous le demande.

ANAXANDRE.

Il n'est rien que sous vous l'innocence appréhende,
Madame; et si d'Oronte on s'obstine à douter...

LAODICE.

Où l'ordre est du sénat il faut l'exécuter.
Parlez, de qui, seigneur, voulez-vous qu'on s'assure?

AQUILIUS.

D'Anaxandre.

ANAXANDRE.

De moi!

AQUILIUS.

Si c'est vous faire injure,
Le sang des criminels saura le réparer.

ANAXANDRE.

Madame...

LAODICE.

Il n'est pas temps, prince, d'en murmurer,
Qu'on le conduise au fort.

ANAXANDRE.

Quoi, jusqu'à l'injustice!
Rome n'a qu'à vouloir, il faut qu'on obéisse?

AQUILIUS.

Rome en est incapable; et quand vous l'offensez..

LAODICE.

Théodot, suivez l'ordre, et vous, obéissez.

ANAXANDRE.

Que sans égard au rang...

LAODICE.

Obéissez, vous dis-je
Vous-même vous savez à quoi Rome m'oblige,
Contre vous, contre tous, je dois lui déférer,
Si le soupçon est faux, on saura l'avérer.
Allez, qu'on m'en réponde.

ANAXANDRE.

Il faut céder, madame
Mais pour vous consoler, vous connaissez mon âme
Et ne souffrirez pas que l'on me pousse à bout.

AQUILIUS.

Suivez, Lucilian, et prenez garde à tout.

SCÈNE VII

LAODICE, AQUILIUS, ARIARATE, PHRADATE, CLÉONE.

LAODICE.

Êtes-vous satisfait, seigneur, de ma franchise?

AQUILIUS.

Madame, à cet éclat le sénat m'autorise;
Et vous ne pouvez mieux vous acquitter vers lui
Que par ce que son ordre en vous trouve d'appu

l l'apprendra sans doute, avec beaucoup de joie ;
lais il est temps qu'ici la vôtre se déploie,
t que la mort d'un lâche, indigne de vos pleurs,
'esse d'être comptée au nombre des malheurs.

LAODICE.

ue dites-vous, seigneur ?

AQUILIUS.

Que toujours équitable
e ciel à l'attentat n'a livré qu'un coupable,
ui dérobant le nom du prince votre fils,
a fourbe déjà croyait le trône acquis.
ome vous l'envoyait pour en punir l'audace.

LAODICE.

n'était pas mon fils ! Ah, seigneur! Mais de grâce,
sort d'Ariarate en sera-t-il plus doux?
is-je croire qu'il vive, et me l'amenez-vous?

AQUILIUS.

'est vivant, madame, et le bruit de sa perte
t une illusion heureusement offerte,
nt Rome intéressée à vous garder ce fils,
r ne l'exposer pas, se crut l'abus permis.
e en prit toujours soin, et prête à vous le rendre
que d'elle aujourd'hui vous le pouvez attendre,
a voulu d'abord prévenir en ces lieux
qu'elle soupçonnait de quelques factieux.
u en voyez l'effet, et leur rage peut-être
m fourbe avortée aura peine à renaître,
nd le prince averti qu'on en veut à ses jours,
s sa précaution trouvera du secours.

LAODICE.

oi donc, il se pourra qu'enfin je le revoie!
adate, allez au peuple annoncer cette joie.

(*Phradate sort.*)

le tirant d'erreur calmez son désespoir ;
is, seigneur, hâtez-vous de me le faire voir;
'entreprise manquée, il n'a plus rien à craindre.

AQUILIUS.

juste empressement a peine à se contraindre,
s le verrez bientôt paraître avec éclat;
endant apprenez l'équité du sénat.
il fait régner ce fils que le ciel vous redonne,
ne peut consentir à vous voir sans couronne,
que ce changement vous réduise aujourd'hui
e donner des lois que sous l'aveu d'autrui.
ez sans dépendance, et toujours souveraine,
Lycaoniens vous recevront pour reine;
me ils sont sa conquête, il en peut disposer.

LAODICE.

sais qu'en vain mon fils s'y voudrait opposer;
la Lycaonie est jointe à cet empire,
st le prix d'un malheur dont encor je soupire,
bonheur des Romains me coûta mon époux,
is souffrez que ce fils en résolve pour nous.
achée à son sort, et moins reine que mère,
cherche sa grandeur, elle seule m'est chère;
'il me souffre avec lui, qu'il veuille m'éloigner,
s vœux sont satisfaits si je le vois régner.
triomphe est le seul où ma tendresse aspire.
sque-là dans ces lieux prenez un plein empire,
Venez pourvoir à tout, et, selon vos souhaits,
Ordonner de la ville ainsi que du palais.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

ARIARATE, PHRADATE.

ARIARATE.

Quoi, malgré tant d'efforts pour calmer sa furie,
On n'a pu l'empêcher de s'immoler sa vie?

PHRADATE.

Seigneur, on a tâché d'éviter ce malheur,
Mais le peuple animé de rage et de douleur,
Dans son emportement ne cherchant qu'où se prendre,
Quoi qu'ait fait Théodot, s'est saisi d'Anaxandre;
Et sans vouloir souffrir qu'on le menât au fort,
« Du prince Ariarate il faut venger la mort, »
A-t-il dit; et soudain, comme sûr de son crime,
Sans rien examiner, il l'a pris pour victime.
Anaxandre mourant fait ouïr à hauts cris
Que la reine elle seule a fait périr son fils;
Et de ce peuple ému l'impatiente rage
Eût pu jusque sur elle achever son ouvrage,
Si d'un faux attentat le bruit partout semé,
En le tirant d'erreur, ne l'eût pas désarmé.
A voir par ses transports quel doux espoir le flatte,
Sachant qu'il n'a pleuré qu'un feint Ariarate,
Il semble qu'il connaît déjà pour son repos
Que le ciel va pour roi lui donner un héros,
Qu'il n'est bonheur sous vous qu'il n'ait sujet d'attendre.

ARIARATE.

Ainsi j'ai causé seul le malheur d'Anaxandre
Que par Aquilius j'avais fait arrêter
Pour rompre seulement ce qu'il eût pu tenter;
Mais, si d'un ennemi sa mort m'a su défaire,
Que n'ai-je point toujours à craindre de ma mère?
Tous ses vœux n'ont pour but que de me voir périr.

PHRADATE.

Le ciel jusques au bout saura vous secourir,
Il s'est trop déclaré contre son injustice,
Cependant de sa haine admirez l'artifice.
Tout ce que pour un fils sauvé des factieux
On peut montrer de joie, éclate dans ses yeux.
Avec Aquilius elle règle, elle ordonne
Qui doit d'Ariarate escorter la personne,
Quelle sera sa garde, et par où prévenir
Les suites d'un forfait qu'elle cherche à punir.
Aucun trouble échappé ne la montre gênée.
De tout ce qu'a produit cette grande journée,
Ses vœux sont exaucés, le ciel lui rend son fils.

ARIARATE.

C'est trop souffrir l'abîme où sa haine m'a mis.
Si mes soumissions ne servent qu'à l'accroître,
Étonnons cette haine en me faisant connoître,
Et voyons si ce fils par son orgueil trahi,

Connu pour ce qu'il est, sera toujours haï.
La voici; laissez-moi sur cette âme trop dure
Faire un dernier effort pour vaincre la nature;
Le temps de ce triomphe est peut-être arrivé.

SCÈNE II

LAODICE, ARIARATE.

LAODICE.

Vous l'emportez, Oronte, et mon fils est sauvé :
Contre les fiers projets de ma jalouse envie
Déjà le ciel deux fois a défendu sa vie,
Deux fois de ma fureur il a rompu les coups,
Mais il n'eût pu jamais en triompher sans vous.
C'est vous qui sur mon cœur plus fort que le ciel
Y savez modérer l'ardeur du diadème, [même,
Et contraindre l'orgueil qu'a trop enflé mon rang
A croire la nature, et respecter le sang.
C'en est fait, cet orgueil n'a plus rien qui m'anime,
A force de vertu vous m'arrachez au crime;
Malgré tant de serments de ne rien épargner,
Ariarate est sûr de vivre et de régner;
Mon ambition cède, il n'a plus rien à craindre.

ARIARATE.

Je brûle de vous croire, et cherche à m'y contrain-
Mais pardonnez, madame, à mon cœur interdit [dre;
Un scrupule forcé que mon respect dédit.
C'est en vain que je veux empêcher qu'il n'éclate,
Vous m'avez demandé le sang d'Ariarate;
Et si, malgré les dieux qui s'en montrent l'appui,
La même ardeur encor vous armait contre lui,
Me découvririez-vous cette funeste envie,
A moi, dont le refus vous a si mal servie,
Et qui tâchant à rompre un dessein trop cruel,
Peut-être auprès de vous me suis fait criminel?
Ainsi par où juger qu'un repentir sincère,
Faisant vaincre le sang, lui rend enfin sa mère?
Quel garant aura-t-il d'un si grand changement?

LAODICE.

Le ciel qui le protège, et mon éloignement.
Je suis juste, et vois trop à quelle défiance
Le doit de mes projets porter la connaissance,
Pour exiger de lui que s'assurant sur moi
Il souffrît ma présence, et régnât sans effroi.
J'ai conspiré sa perte, et, pour m'en voir punie,
Je m'impose l'exil de la Lycaonie.
C'est là que le sénat m'autorise à régner,
J'y consens, et déjà suis prête à m'éloigner; [re,
Mais dans ce qu'il me laisse et d'honneur et de gloi-
Mon cœur de vos vertus ne perd pas la mémoire;
Et si ce cœur au trône ose encor se donner,
C'est moins pour en jouir que pour vous couronner.
Oui, vous ayant flatté d'un pompeux hyménée,
Je ne révoque point ma parole donnée;
A vous voir mon époux mes vœux sont limités.

ARIARATE.

Je sais ce que je dois à vos rares bontés;
Mais quand il vous a plu de me laisser prétendre
Aux pompes d'un hymen qui vous faisait descendre,
Craignant tout des Romains dans ce pressant be-
[soin,
Vous cherchiez un appui dont les dieux ont pris
De cet abaissement ils vous ont dégagée. [soin;

LAODICE.

S'ils ont changé mon sort, ils ne m'ont pas changée,
Et ce fils si longtemps par ma haine opprimé,
Serait encor haï si vous n'étiez aimé.

ARIARATE.

Si je n'étais aimé?

LAODICE.

J'ai voulu vous le taire
Tant qu'un prétexte heureux m'a permis de le faire
Et que ce qu'un beau feu pour vous m'a fait oser,
Sous des raisons d'État pouvait se déguiser;
Mais par votre vertu ma flamme encore accrue
Ne peut plus se contraindre à tant de retenue;
Et c'est peu que mon fils trouve grâce en ce jour
Si je ne vous apprends qu'il la doit à l'amour.
C'est lui, qui pour vous seul me contraignant de vi-
Me dérobe le sang que j'aimais à poursuivre, [vre
Et qui, malgré l'orgueil de mes désirs jaloux,
M'ôte à l'ambition pour me donner à vous. [monte.
C'est lui, c'est cet amour dont l'ardeur me sur-
Mais quoi! Vous vous troublez? Expliquez-vous
[Oronte
D'où viennent ces regards tremblants, mal assurés,
Cette froide surprise?

ARIARATE.

Hélas!

LAODICE.

Vous soupirez?

ARIARATE.

Il est vrai, je soupire; et plût au ciel, madame,
Que je pusse cacher ce qui trouble mon âme,
Les maux que je prévois ne seraient pas le prix
Du funeste secret que vous m'avez appris.
Le mien va vous réduire où m'a réduit le vôtre,
J'ai soupiré de l'un, vous tremblerez de l'autre,
Et plus de votre amour vous aurez cru l'erreur
Plus la haine pour moi vous donnera d'horreur.

LAODICE.

Vous aimez donc ailleurs, et l'hymen d'une rei-
Ne vaut pas que pour elle on brise une autre ch-
La constance en amour est digne d'un héros. [

ARIARATE.

Mes vœux n'ont réussi que trop pour mon rep-
Quel dur revers, madame, et qui l'aurait pu croi-
Pour être aimé de vous j'ai cherché de la gloire,
Et je me vois réduit à la nécessité
De me plaindre d'un bien que j'ai tant souhait-
Haïssez un ingrat, perdez un téméraire,
J'ai trop tu ce qu'enfin il ne faut plus vous tai-
Mais quand d'amour pour moi votre cœur est s-
Comment vous avouer que je suis votre fils? [p

LAODICE.

Vous mon fils?

ARIARATE.

Si pour vous la nature muette

N'ose de mon destin se faire l'interprète,
N'épargnez point mon sang, ce sang trop odieux,
Qui peut-être en coulant vous l'expliquera mieux.
C'est là qu'avec plaisir vous trouverez, sans doute,
Les tristes vérités que votre âme redoute.
Pour combler les malheurs de ce funeste jour,
Satisfaites la haine au défaut de l'amour;
Il me sera plus doux...

LAODICE.

N'en soyez point en peine,
Je la satisferai cette invincible haine,
Vos soupirs sont contre elle un impuissant appas;
Et, si vous l'étonnez, vous ne l'ébranlez pas.
Moi, par de faux devoirs vous m'aurez su réduire
A l'aveu de l'orgueil qui voulait vous détruire,
Vous aurez dans mon cœur pénétré mes forfaits,
Et vos vœux triomphants en seront les effets?
Non, il faut qu'entre nous cette haine en décide,
Elle offre le défi du plus prompt parricide;
Et du moins, si les dieux ont trompé mon amour,
Il vous en coûtera l'innocence, ou le jour.
Pour vous conserver l'une, il vous faut perdre l'autre,
Devenir ma victime, ou me faire la vôtre,
Et vous résoudre enfin, quoi qui puisse avenir,
De périr par mon crime, ou de le prévenir.

ARIARATE.

En vain ce vif transport s'empare de votre âme;
Quoi qu'il puisse arriver, vous régnerez, madame.
Si mes vœux n'avaient eu qu'un trône pour objet,
Je n'aurais pas deux ans paru comme sujet,
Je n'aurais pas deux ans par un respect sincère,
Tâché de mériter les bontés de ma mère;
Les armes à la main, sans craindre son courroux,
J'aurais osé paraître...

LAODICE.

Ah! Que ne l'osiez-vous?
Alors ma haine libre aurait à force ouverte
Goûté l'entier plaisir de jurer votre perte,
Et mon cœur, qui sans trouble aurait pu l'écouter,
N'eût pas eu contre vous de faible à redouter.
Mais, en vous déguisant, vous m'avez su contraindre
A chérir l'ennemi que j'avais seul à craindre;
Vos flatteuses vertus, par des charmes trop doux,
Ont pris intelligence avecque mon courroux;
Et dans ce qu'en mon cœur elles offrent d'amorce,
Quand il veut vous haïr, il n'en a pas la force,
Et tout ce qu'il résout vous l'osez détourner.
Ah! Ce crime est trop grand pour vous le pardonner.
Cinq enfants immolés par mes trames secrètes,
Me laissent encor moins coupable que vous n'êtes.
Par mille et mille soins rendus jusqu'à ce jour
Vous m'avez pour mon fils fait naître de l'amour,
Vous avez allumé dans le sein d'une mère
Une ardeur à la fois et détestable et chère,
Et dont j'ai d'autant plus à craindre les effets,
Qu'elle cherche à m'ôter le fruit de mes forfaits.
Elle a beau le prétendre, il faut que j'en jouisse,
Que je fasse du sang ce dernier sacrifice,
Et que l'ambition que j'allais étouffer,
Reprenne tout l'orgueil qui l'en fit triompher.
Dût en gémir cent fois la nature détruite,
J'ai trop bien commencé pour trembler de la suite,
Pour craindre lâchement de m'immoler vos jours.

ARIARATE.

Hé bien, prenez ce fer s'il vous faut du secours.
Puisque ma mort pour vous peut être un doux spectacle,
Hâtez-vous d'en jouir, je n'y mets point d'obstacle,
Frappez, percez ce cœur dont les derniers soupirs
Furent toujours l'objet de vos plus chers désirs.
Effacez dans mon sang ce tendre caractère...

LAODICE.

Laissez-moi donc, ingrat, le pouvoir de le faire;
Et quand à vous haïr tout semble m'animer,
Arrachez-moi du cœur ce qui vous fait aimer.
Otez-moi cette ardeur qui, quoique je l'abhorre,
Me fait voir dans mon fils un amant que j'adore,
Et qui, bravant l'orgueil qui voudrait son trépas,
Sait corrompre ma haine et retenir mon bras.
En vain ma dureté de votre vie ordonne,
La nature vous l'ôte, et l'amour vous la donne;
Et quand l'une du jour consent à vous priver,
L'autre vient me séduire afin de vous sauver.
Dure malignité du penchant qui m'entraîne!
Les crimes ont toujours accompagné ma haine;
Et tel en est pour moi le triste enchaînement,
Que, cessant de haïr, j'en fais un en aimant.
D'un violent amour la fureur indomptable
Me laisse pour mon fils brûler d'un feu coupable,
Et mon fils n'est sauvé que par l'indigne ardeur
Que mon aveuglement alluma dans mon cœur.
Les dieux l'ont résolu, ma résistance est vaine;
Vivez, Ariarate, et faites une reine,
Tandis que je me rends à la nécessité
De chercher mon repos et votre sûreté.

ARIARATE.

Où la trouverez-vous pour un fils qui vous aime,
Qu'en daignant partager la puissance suprême?
Soyez par vos conseils l'appui de ses États;
Et régnant avec lui...

LAODICE.

Ne vous y fiez pas.
Quoi que j'eusse promis, l'ambition peut-être
Étoufferait l'amour qui s'en est rendu maître;
Et dans les bras d'autrui ce qu'on aima le mieux,
Devient bientôt pour nous un objet odieux.
Contre un péril si grand assurons notre vie,
Par son ambassadeur le sénat m'y convie,
Il m'en ouvre la voie, et j'y saurai pourvoir.

ARIARATE.

Les prières d'un fils auront quelque pouvoir;
Et si le temps fait tout, il m'est permis de croire...

SCÈNE III

LAODICE, ARIARATE, AXIANE, ALCINE.

LAODICE.

Princesse, jouissez enfin de votre gloire,

Les dieux en prirent soin lorsqu'un heureux accord
Au destin de mon fils attacha votre sort;
Et leur bonté pour vous achève de paraître
Quand dans l'illustre Oronte ils nous le font con-
Recevant de ma main ce héros pour époux, [naître.
Vous ne douterez point s'il est digne de vous.
Je vous laisse avec lui partager cette joie,
Il vous en dira plus.

SCÈNE IV

AXIANE, ARIARATE, ALCINE.

AXIANE.

Que faut-il que je croie?
Après les plus beaux vœux à mon rang immolés.
Se pourrait-il qu'Oronte... Ah! De grâce, parlez.
Quoi que de votre sort la reine ait pu m'apprendre,
Je crains que mon amour n'ait voulu trop entendre,
Que d'une erreur flatteuse il n'ait trop cru l'appas.

ARIARATE.

Non, croyez cet amour, il ne vous trompe pas.
Je suis Ariarate; et si de ma naissance
Je vous ai dérobé toujours la connaissance,
J'ai voulu par mes soins mériter d'être aimé,
Sans que le trône eût part au feu qui m'a charmé.
D'ailleurs, je m'assurais de l'esprit de la reine.

AXIANE.

D'un peuple ému contre elle on doit craindre la
Il s'assemble, il menace, et crie à haute voix [haine.
Que d'une parricide il abhorre les lois,
Que lorsque sa fureur contre son sang éclate,
Ne l'en oser punir, c'est perdre Ariarate.
La suite est dangereuse, et dans un pareil sort...

ARIARATE.

Le peuple a su déjà venger ma fausse mort;
Et ce hardi tumulte où sa crainte l'engage
De sa fidélité me donne un nouveau gage.
Mais il faut le calmer, et c'est ce que je puis.

SCÈNE V

ARIARATE, AQUILIUS, AXIANE, ALCINE.

ARIARATE.

Seigneur, il n'est plus temps de cacher qui je suis.
La reine et la princesse ont appris ma naissance.

AQUILIUS.

Tout se perdait, seigneur, par un trop long silence.
J'ai rencontré la reine, et je viens devant tous
De lui redire encor ce qu'elle a su de vous;
Mais ce n'est point assez, il faut par votre vue
Apaiser promptement la populace émue,
Qui, grossissant toujours dans la cour du palai
D'elle contre son fils craint de nouveaux forfaits.
Ce peuple à haute voix la nomme parricide;
Et peut-être il suivrait la fureur qui le guide,
Si pour le retenir, et calmer son effroi,
Nous différions encore à lui montrer son roi.
Hâtons-nous, le temps presse, et tout paraît à crai

AXIANE, *à Ariarate.* [dr

Allez, seigneur, ce feu ne peut trop tôt s'éteind
On y ferait, sans vous, des efforts superflus.

ARIARATE.

J'y cours, mais...

SCÈNE VI

ARIARATE, AQUILIUS, AXIANE, PHRADATE, ALCINE.

PHRADATE.

Ah! seigneur, la reine ne vit plus

ARIARATE.

O ciel!

AQUILIUS.

Quoi, des mutins l'aveugle et prompte audace..

PHRADATE.

Non, seigneur, apprenez quelle est cette disgrâce.
Ayant su que le peuple au palais amassé,
Pour voir son nouveau maître avait déjà pressé,
Sur l'appui d'un balcon obstinée à paraître,
La reine aux factieux se fait d'abord connaître,
Et sa vue aussitôt animant leur fureur,
Tous pour elle à la fois ont marqué de l'horreu
Joignant insolemment l'injure à la menace,
Du plus sanglant reproche ils armaient leur audac
Quand d'un ton, qui de loin pouvait être entend
« Va, » dit-elle, « sans toi je sais ce qui m'est d
Peuple lâche, et de qui les timides maximes
T'ont fait jusques ici dissimuler mes crimes,
Sans moi, qui contre moi te veux prêter mon br
Tu tremblerais toujours, et ne punirais pas. »
Là, tirant un poignard dont elle était saisie,
Avant qu'on l'ait pu voir elle a tombé sans vie,
Un seul coup, malgré nous, a terminé son sort

ARIARATE.

O fils trop malheureux! O déplorable mort!

AQUILIUS.

Le ciel est équitable, et le fait bien connaître.
Mais le peuple, seigneur, soupire après son maît
Forcez votre douleur, et, pour prix de sa foi,
Allons lui faire voir et sa reine et son roi.

FIN DE LAODICE.

LE

BARON D'ALBIKRAC

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

REPRÉSENTÉE EN 1668 SUR LE THÉATRE DE L'HOTEL DE BOURGOGNE

PERSONNAGES	ACTEURS	PERSONNAGES	ACTEURS
LA TANTE.		LISETTE, servante de la Tante.	
ANGÉLIQUE, amante d'Oronte.		LA MONTAGNE, valet de Léandre...	POISSON.
ORONTE, amant d'Angélique.		PHILIPIN, valet d'Oronte,	
LÉANDRE, ami d'Oronte.		CASCARET, laquais de la Tante.	

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

ANGÉLIQUE, PHILIPIN.

ANGÉLIQUE, *tenant une lettre.*

Si j'en crois ce billet, Oronte est fort sincère,
Il met tout son bonheur à me voir, à me plaire;
Mais ce fut là toujours le style des amants.

PHILIPIN.

Madame, il meurt pour vous. Vous savez si je mens,
Je suis valet d'honneur; et, quoi qu'il pût écrire,
S'il n'était fou d'amour, voudrais-je vous le dire?
Il pense à vous sans cesse, et s'il avait cent cœurs...

ANGÉLIQUE.

Quand il peut me parler il me dit des douceurs,
Mais son sexe partout doit ce tribut au nôtre.

PHILIPIN.

Mon maître, croyez-moi, n'est point fait comme un autre;
A moins qu'on ne lui plaise, et plaise tout de bon,
Jamais sur la fleurette il ne règle son ton.

ANGÉLIQUE.

Jamais? Et quelquefois il en conte à ma tante.

PHILIPIN.

C'est là de son amour la preuve convaincante.
Il n'est pas de ces gens si fort abandonnés,
Qu'il doive être réduit aux attraits surannés;
Et si par votre tante, aussi vieille que folle,
Il se laisse arracher quelque douce parole,
S'y pourrait-il résoudre à moins que de savoir
Qu'on n'obtient que par là le plaisir de vous voir?
Mais que doit-il attendre enfin, que lui dirai-je?

ANGÉLIQUE.

Que j'ai lu son billet.

PHILIPIN.

Le rare privilège!
N'aurons-nous rien de plus?

ANGÉLIQUE.

Quoi, tu n'es pas content?

PHILIPIN.

La plus indifférente en ferait bien autant.
Ce n'est que savoir lire.

ANGÉLIQUE.

Un jour viendra peut-être...

PHILIPIN.

Un peut-être n'est point ce que cherche mon maître.

SCÈNE II

ANGÉLIQUE, LISETTE, PHILIPIN.

LISETTE.

Et vite.

ANGÉLIQUE.

Qu'est-ce?

LISETTE.

Et tôt.

ANGÉLIQUE.

Ma tante?

LISETTE.

Détalons,
La voilà qui descend, elle est à mes talons.
Par le petit degré gagnez le haut.

PHILIPIN.

Lisette,
Fais-lui dire...

LISETTE.

Il est temps qu'elle fasse retraite,
Autrement...

PHILIPIN.

Mais au moins en trois ou quatre mots,
Qu'elle déclare...

ANGÉLIQUE.

Adieu.

SCÈNE III

PHILIPIN, LISETTE.

PHILIPIN.

C'est bien dit. Ah, les sots,
Qui, sans rien attraper, avec un soin extrême,
Sont un an à poursuivre un chétif je vous aime?
Prétend-elle toujours ainsi se défier?

LISETTE.

Faute d'expérience elle se fait prier;
Elle est novice encor, mais enfin laisse faire :
Mes soins en si bon train ont déjà mis l'affaire,
Qu'en la pressant un peu, si ton maître est discret,
Je lui répondrais bien d'un rendez-vous secret :
Lui peignant bien sa flamme il l'obtiendra sans [doute.

PHILIPIN.

Mais on ne lui dit rien que la tante n'écoute;
Et montrer pour la nièce un cœur d'amour blessé,
Ce serait le secret d'être bientôt chassé.
O le fâcheux dragon qu'une tante éternelle!

LISETTE.

Ajoute qui prétend être encor jeune et belle,
Et qui, laissant au coffre un peu plus de trente ans,
Veut jusque dans l'hiver ramener le printemps.
A chaque occasion parlant de son peu d'âge,
Son radoucissement tire un piteux hommage,
Qui lent à s'avancer...

PHILIPIN.

Pour de si vieux appas,
Dis-moi, quelle douceur pourrait doubler le pas?
A soixante et dix ans! L'agréable mignonne!

LISETTE.

Dis soixante.

PHILIPIN.

Hé bien, soit, la différence est bonne.
Comment diable à cet âge ose-t-on vivre encor!

LISETTE.

Sais-tu pas qu'une femme en tout temps prend [l'essor?

PHILIPIN.

Je le sais; mais du moins on n'a point la figure
D'une Ostrogote faite en dépit de nature;
Et l'on doit s'habiller, sans tant de sots atours,
A l'usage des gens que l'on voit tous les jours.
De son deuil mitigé la mode est fort nouvelle.

LISETTE.

Elle croit du commun se distinguer par elle,
En être plus galante et plus propre à charmer.

PHILIPIN.

Elle a le diable au corps, croire se faire aimer!
Ne voir pas quand quelqu'un près d'elle s'huma- [nise...

LISETTE.

Qu'on lui dise un mot tendre, elle est soudain éprise,
Croit tout, prend feu sur tout, et c'est là son destin;
Aussi, sans le doux style, on n'est point son cousin:
On n'a chez elle accès qu'en lui contant fleurettes,
Qu'en feignant un amour...

PHILIPIN.

Un amour à lunettes.
Si bien que sans douceurs et le tendre soupir,
Ce dragon surveillant ne se peut assoupir?

LISETTE.

C'en est la seule voie.

PHILIPIN.

Ah, beauté bisaïeule!
Si j'osais pour douceur te bien paumer la gueule,
Que je prendrais plaisir...

LISETTE.

Tu te mets en courroux!

PHILIPIN.

Mais quand avec la nièce avoir ce rendez-vous?
Où l'en presser?

LISETTE.

Léandre est ami de ton maître,
On l'aime ici déjà plus qu'on ne fait paraître;
Qu'il amuse la tante, et l'endorme si bien
Qu'Oronte avec la nièce ait un libre entretien.

PHILIPIN.

Oui, mais tu ne dis pas que ce Léandre enrage
D'avoir déjà dix fois joué ce personnage?
Il est saoûl de la tante, et n'en veut plus tâter.

LISETTE.

Voyez que c'est bien là de quoi se rebuter, [tres!
La pauvre nièce et moi nous en souffrons bien d'au-
Et peut-être il n'est point d'ennuis pareils aux nô-
Ma foi, c'est charité que de nous secourir. [tres.

PHILIPIN.

Mais avant qu'attraper il faut longtemps courir;
Et de l'air dont elle est par la tante gardée...

LISETTE.

Le désir d'un mari l'a si fort possédée,
Que, comme elle en veut un quoi qu'il puisse coûter,
La nièce n'est jamais en pouvoir d'écouter.
Depuis neuf ou dix mois que dure le veuvage,
La vieille requinquée a l'amoureuse rage,
Dans le premier venu croit voir un protestant,
S'en fait conter par force, et s'offre au même instant;
Ainsi, point de quartier tant qu'elle ait eu son comp-
Mais, dis-moi, cet époux que promettait Oronte, [te.
Ce baron d'Albikrac est longtemps à venir.

PHILIPIN.

Quelque obstacle maudit l'aura pu retenir,
Nous le saurons bientôt; un certain La Montagne
Chez nous, quand j'en sortais, arrivait de Bretagne,
Il en rapportera ce que tu veux savoir.

LISETTE.

A vanter ce baron, j'ai bien fait mon devoir.
Sur ce que j'en ai dit notre tante charmée,
Par lettres aussitôt, de lui s'est informée.

PHILIPIN.
Tant pis. Qu'a-t-elle su ? Car, enfin, il n'a rien.
LISETTE.
Qu'il était de naissance avec fort peu de bien,
Mais enjoué, folâtre, et toujours prêt à rire.
PHILIPIN.
Plus encor mille fois qu'on ne le saurait dire.
Mais d'où diable as-tu feint que tu savais son nom?
LISETTE.
J'ai dit que j'avais vu ce monsieur le baron,
Qui, plein d'amour pour elle, et pressé d'un voyage,
Devait à son retour parler de mariage,
Qu'il n'avait point voulu la voir pour un moment.
On croit ce qu'on souhaite assez facilement.
PHILIPIN.
Ah! baron, qu'à présent tu serais nécessaire!
LISETTE.
Qu'il veuille d'elle ou non, ce n'est point notre [affaire,
Pourvu qu'en temps et lieu, l'entretenant d'amour,
A celui de ton maître il donne quelque jour.
PHILIPIN.
Mais, à propos d'amour, m'aimes-tu?
LISETTE.
Le beau doute!
PHILIPIN.
Tu m'en as assuré bien des fois; mais écoute,
Il me le faut jurer plus authentiquement.
LISETTE.
Philipin se défie?
PHILIPIN.
A parler franchement,
Je te trouve égrillarde autant qu'on le peut être;
Et notre La Montagne est un dangereux traître
Qui toujours goguenard, prend, en goguenardant,
Ce qu'on dit qu'on n'obtient jamais en demandant.
Comme nouveau venu tu voudras qu'il t'en conte?
LISETTE.
Badin.
PHILIPIN.
J'ai de l'honneur, et l'autre a bu sa honte;
Plus effronté qu'un page en vain on le retient.
LISETTE.
Tais-toi, ne vois-tu pas que notre tante vient?

SCÈNE IV

LA TANTE, LISETTE, PHILIPIN.

LA TANTE.
Que te dit Philipin ?
LISETTE.
Que son maître l'envoie
S'informer, s'il se peut, que bientôt il vous voie.
LA TANTE.
Dis-lui que je l'attends.
LISETTE.
Retourne, Philipin.
PHILIPIN.
Il en faisait scrupule à cause du matin :
Léandre est avec lui.
LA TANTE.
Qu'ils viennent l'un et l'autre.

SCÈNE V

LA TANTE, LISETTE.

LISETTE.
Madame, vous voyez quel pouvoir est le vôtre,
Tous deux ne sauraient vivre un seul moment sans [vous.
LA TANTE.
Que n'est-il vrai! Mais non, ils ont besoin de nous;
Et venus à Paris pour quelque grande affaire,
Je les dois regarder comme amis de mon frère.
Tu sais ce que pour eux d'Angleterre il m'écrit,
Qu'en leur faveur je tâche à trouver du crédit,
Et que les obliger, c'est l'obliger lui-même.
LISETTE.
Mais ne croyez-vous pas que l'un des deux vous [aime?
LA TANTE.
J'aurais lieu de le croire; et Léandre du moins
Semble, pour me gagner, ne manquer point de [soins:
Mais enfin, je crains tant qu'il ne soit pas honnête,
Qu'à me remarier je me montre si prête...
LISETTE.
Le veuvage est un don qu'on m'a toujours appris
Que le ciel ne départ qu'à ses plus favoris;
Et si dans ce qu'on sait par mainte et mainte épreuve,
Vous pouviez transporter votre office de veuve,
Au lieu de le garder toujours en enrageant,
Il vous serait aisé d'en trouver de l'argent.
Malgré des blonds cheveux la mode avantageuse,
Un bandeau sied au front mieux qu'une paresseuse.
Mais, madame, chacun sait ses nécessités.
LA TANTE.
Il est vrai, le veuvage a ses commodités.
Mais, s'il en est à qui le mariage coûte,
D'autres n'y trouvent pas...
LISETTE.
Vous le savez sans doute.
Pendant plus de trente ans vous avez eu loisir
D'apprendre ce qu'il a qui touche le désir;
Le défunt vous aimait, et chacun sait bien comme....
LA TANTE.
Au mal de jaloux près, je le trouvais bon homme;
Mais il était si vieux...
LISETTE.
J'entends; pour réconfort,
Vous en voulez un jeune?
LA TANTE.
Hé, Lisette, ai-je tort?
LISETTE.
Non pas; et la jeunesse est d'un si grand usage,
Qu'ayant à prendre maître, il le faut du bel âge;

Mais la difficulté, c'est que votre barbon
A bien usé le vôtre.

LA TANTE.

Hé, mon Dieu, le voit-on?
Mes ans aux yeux de tous sont-ils si manifestes?

LISETTE.

Avec un peu d'emprunt vous avez de beaux restes;
Et certain charme en vous saute encor tant aux [yeux,
Qu'il en est, à vingt ans, qui ne valent pas mieux.
Mais, entre vous et moi, qui connais vos affaires,
Vous en avez au moins trente surnuméraires,
C'est quelque chose.

LA TANTE.

Ainsi tu me tiens hors d'état
De plus faire divorce avec le célibat?

LISETTE.

Non, un mari pour vous est un point nécessaire.

LA TANTE.

Les gens ont, sans cela, tant de peine à se taire,
Que pour ôter tout lieu de médire de nous...

LISETTE.

Hé, si l'une s'en plaint, l'autre le trouve doux.
Dans la fleur de nos ans, où tout aime à nous rire,
C'est gloire que de nous on s'attache à médire;
Et j'en sais qu'on verrait pester au dernier point,
Si de leurs soupirants on ne médisait point.
Les belles, à l'envi, tirent de ce murmure,
Du côté du mérite, un favorable augure;
C'en est aussi la marque; et, sans expliquer rien,
Si l'on a leurs faveurs, on les achète bien :
Mais dans l'âge où pour nous manque la complai- [sance,
Malheur à qui ne fait taire la médisance.
Grand opprobre, madame.

LA TANTE.

Il est rude en tout temps.

LISETTE.

Et beaucoup plus encor quand on a nombre d'ans.
Croyez-moi, sur ce point la médisance est vraie,
Étant vieille, l'on n'a que les amants qu'on paie;
Et je laisse à juger, la belle passion
Qui s'allume ou s'éteint selon la pension?

LA TANTE.

Ah, Lisette!

LISETTE.

Excusez, je parle avec franchise.

LA TANTE.

En est-il...

LISETTE.

Non, témoin notre vieille marquise,
Qui, ne pouvant trouver de galant tout entier,
Se contente, dit-on, qu'on serve par quartier.
Pour quatre pensions il faut bonne finance.

LA TANTE.

Et puis, n'ai-je pas lieu de fuir la médisance?

LISETTE.

Oui, sans doute, et de vous on en dirait autant.
Mais, en fait de mari, ne barguignez point tant;
Le vouloir jeune et riche...

LA TANTE.

Hé, pour le bien, Lisette;
Tu sais que ce n'est pas...

LISETTE.

L'affaire vaut donc faite,
Le baron d'Albikrac sera votre vrai fait.

LA TANTE.

S'il a si bonne mine...

LISETTE.

Ah, madame!

LA TANTE.

En effet,
J'y puis songer.

LISETTE.

Surtout, suivez ma tablature;
Gardez toujours la bourse, et donnez à mesure.
Quand on a, comme vous, force écus bien comptés,
On peut faire à propos ses libéralités :
Il est d'heureux moments où l'on trouve son comp- [te.

LA TANTE.

Si j'osais m'amuser de Léandre ou d'Oronte,
J'aurais bientôt choisi.

LISETTE.

Le respect les retient,
Peut-être ils parleront si notre baron vient.
Souvent la jalousie est ce qui nous enflamme.

LA TANTE.

Mais il semble qu'Oronte et ma nièce...

LISETTE.

Madame.

LA TANTE.

Tout de bon, à l'oreille il aime à lui parler.

LISETTE.

Croyez qu'il ne lui dit que des contes en l'air.
Elle est si jeune encor...

LA TANTE.

Défions-nous de l'âge,
Il en est, dès douze ans, que la fleurette engage;
Et le cœur...

LISETTE.

Il est vrai, c'est un oiseau si fin
Qu'il faut, pour l'attraper, venir de bon matin.
Mais, quant à votre nièce, à moins d'en vouloir rire,
On ne peut...

LA TANTE.

La voici, voyez ce qui l'attire;
Il faut que je l'éloigne.

LISETTE.

Ah! gardez-vous-en bien :
Vous savez que Léandre aime votre entretien;
Et s'il peut avec elle embarrasser Oronte,
Je crois qu'auprès de vous il trouvera son compte.

LA TANTE.

Cela se pourrait bien; mais s'il fallait aussi
Que ma nièce...

LISETTE.

N'ayez pour elle aucun souci.

SCÈNE VI

LA TANTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.
Vous plaît-il que quelqu'un aille pour ces tablet-
Ma tante? [tes,

LA TANTE.
Non, tantôt.

ANGÉLIQUE.
Je crois qu'elles sont faites.

LA TANTE.
N'importe, ce matin vos yeux sont mal ouverts.

ANGÉLIQUE.
Comment?

LA TANTE.
Votre coiffure est toute de travers.
Mon Dieu! cela fait peur.

ANGÉLIQUE.
Je me coiffe à ma mode,
Ma tante.

LA TANTE.
En attendant qu'on vous la raccommode,
Cachez-la tout au moins d'une coiffe.

ANGÉLIQUE.
Et pourquoi?
Ai-je à plaire à quelqu'un?

LA TANTE.
C'est qu'il me plaît à moi.

LISETTE, *allant prendre une coiffe sur la table.*
Avec vos cheveux blonds, en coquette fieffée,
Vous vous imaginez être fort bien coiffée.
Rien n'est plus ridicule, et madame a raison,
Mettez.

ANGÉLIQUE.
Mettre une coiffe en gardant la maison?

LA TANTE.
Que de raisonnements! Approchez.

ANGÉLIQUE, *bas.*
Je déteste.

LISETTE.
Voilà proprement l'air d'une fille modeste.
Mais Léandre...

SCÈNE VII

LA TANTE, ANGÉLIQUE, LÉANDRE, ORONTE, LISETTE.

LÉANDRE.
Voyez si l'on se plaît chez vous,
Madame.

ORONTE.
C'est un bien dont chacun est jaloux.

LA TANTE.
Vous le dites, je sais ce qu'il faut que j'en croie.

LÉANDRE, *à Angélique.*
Vous cacher de la sorte! Ah! Souffrez qu'on vous
Est-ce pour inspirer des désirs plus ardents? [voie.

LA TANTE.
Laissez : elle se plaint d'un si grand mal aux dents,
Qu'elle souffrirait trop...

ANGÉLIQUE.
Il se passe, ma tante.

LÉANDRE.
Otez donc.

ANGÉLIQUE, *à la tante.*
L'ôterai-je!

LA TANTE.
Otez. L'impertinente!
Vous prenez donc plaisir à montrer votre nez?
J'en suis fort aise.

LISETTE, *à la tante.*
Ainsi les esprits sont tournés :
Plus on défend...

ORONTE, *à la tante.*
Madame, on poursuit mon affaire;
Votre crédit bientôt me sera nécessaire,
J'ose en espérer tout.

LA TANTE.
Il me sera bien doux
D'avoir occasion de m'employer pour vous :
Mon frère m'en écrit d'une assez bonne sorte
Pour n'y rien négliger; et d'ailleurs, mais n'im-
L'effet vous montrera si je sers mes amis. [porte,

LÉANDRE, *à la tante.*
Ce titre est glorieux, vous me l'avez promis.

LA TANTE.
Vous y prétendez donc?

(*Pendant que la tante parle tout haut à Léandre, Oronte entretient la nièce tout bas, et Lisette est au milieu, qui tâche d'empêcher la tante de les observer.*)

LÉANDRE.
Beaucoup plus que personne.

LA TANTE.
Si je ne suis pas belle, au moins suis-je assez bonne;
Et c'est toujours de quoi réparer ce défaut.

LÉANDRE.
Défaut, madame?

LA TANTE.
On sait un peu ce que l'on vaut;
Et, sans ce grand éclat d'une beauté brillante,
Quelquefois une femme a l'heur d'être touchante.
Il est mille agréments...

LÉANDRE.
C'est ce qu'on voit en vous,
Et l'assemblage en est si charmant et si doux,
Que j'admire souvent en vous voyant paraître...

LA TANTE.
Vous avez assez l'air de vous y bien connaître.

LÉANDRE.
Par ce que je vous dis, du moins vous l'éprouvez.

LA TANTE, *faisant signe de l'œil à Angélique.*
Angélique.

ANGÉLIQUE.
Ma tante.

ORONTE, *à Angélique, feignant de continuer haut la conversation.*

Enfin donc vous trouvez
Ma garniture belle?

ANGÉLIQUE.

Oui, belle, et des plus belles.

LISETTE, *bas à la tante.*

J'écoute : il ne lui dit que pures bagatelles,
Et vous laisse, par là, Léandre à gouverner.

LA TANTE, *à Léandre.*

Quel âge croyez-vous qu'on me puisse donner?

LÉANDRE.

Vous n'êtes qu'une fille, et sans votre veuvage,
Je vous croirais trop jeune encor pour le ménage.
Vingt et un ans au plus.

LISETTE, *bas.*

Où les va-t-il chercher?

LA TANTE.

Non, j'en puis avoir trente, et n'en veux point ca- [cher.

LÉANDRE.

Quoi, trente! Et dans cet âge un brillant de jeu- [nesse...

LA TANTE.

J'ai pourtant eu souvent grand sujet de tristesse :
Du vivant du bonhomme, ah! grands dieux, quels [ennuis!
C'étaient de tristes jours.

LISETTE, *bas.*

Et de plus tristes nuits.

LÉANDRE.

Qu'un vieillard ait eu l'heur d'obtenir... J'en sou- [pire.

LA TANTE.

Que j'ai versé de pleurs!

LÉANDRE.

Au moins, dans ce martyre,
Grâce à sa prompte mort, peu de temps s'écoula?

LA TANTE.

Quinze ans s'y sont passés.

LISETTE, *bas.*

Et quinze par delà.

LÉANDRE.

Quel supplice! Et vos yeux, après quinze ans de [larmes,
Ont trouvé le secret de conserver leurs charmes?
Que de jaloux débats vont causer vos attraits!

LA TANTE.

L'hymen n'a pas grand lieu de toucher mes sou- [haits;
Et quitte des ennuis dont j'ai trop fait l'épreuve,
J'aime assez le repos qui suit l'état de veuve.
Je vis tranquille, heureuse.

LÉANDRE.

Et vous faites fort bien.
C'est en cela...

LA TANTE.

Pourtant je n'ai juré de rien;
Et selon...

LÉANDRE, *l'interrompant d'un air chagrin.*

D'ordinaire, où sont vos promenades?

LA TANTE.

Où l'on veut.

LÉANDRE.

A Saint-Cloud? Les charmantes cascades!
Vous allez fort souvent dans ces aimables lieux?

LA TANTE.

Pas trop.

LÉANDRE.

Dites le vrai, Vincennes vous plaît mieux.

LA TANTE.

On ne se divertit dans toutes ces parties,
Que selon qu'elles sont bien ou mal assorties;
Le goût dépend des lieux beaucoup moins que des [gens;
Quand ils sont bien choisis...

LÉANDRE.

C'est comme je l'entends.

LA TANTE.

Si bien que vous croiriez qu'une haine si forte,
Contre le mariage en aveugle m'emporte;
Que sûre qu'on m'aimât, j'eusse assez de rigueur
Pour voir un vrai mérite, et défendre mon cœur?

LÉANDRE.

Qu'il en faudrait, madame, et qu'il est difficile
Que vous ne rendiez pas ce mérite inutile!
En est-il qui ne cède, en voyant éclater...

LA TANTE.

Mon Dieu, ne perdez point le temps à me flatter,
Je n'aime point l'encens.

LÉANDRE.

Puisque c'est vous déplaire,
Je le quitte, madame, et change de matière.
Croyez-vous qu'à la cour Ariste ait du crédit?

LA TANTE.

Vous n'expliquez pas bien ce que je vous ai dit.
Si j'ai quelque mérite, il n'est pas raisonnable
De prétendre qu'à peine il s'en trouve un semblable;
Et quelqu'un que je sais vaut tout ce que je vaux.

LISETTE, *bas.*

Bon cela.

LÉANDRE.

Ce quelqu'un n'a donc point de défauts?

LA TANTE.

Vous le connaissez bien.

LÉANDRE.

Moi, madame?

LA TANTE.

Vous-même.

SCÈNE VIII

LA TANTE, ANGÉLIQUE, LÉANDRE, ORONTE, LISETTE, CASCARET.

CASCARET.

Madame.

LA TANTE.

Que veut-on?

CASCARET.

La marquise d'Amblème...

LA TANTE.

Hé bien, qu'est-ce?

CASCARET.

Elle vient.

LA TANTE.

Qu'a-t-elle à me conter?

LISETTE.

C'est peut-être un galant qu'elle veut emprunter.

LA TANTE.

Qu'on la reçoive ailleurs. L'incommode personne!
Ah!

LÉANDRE, *bas en regardant la tante.*

Si tu m'y retiens, va, je te le pardonne.
Peste soit de la vieille!

LA TANTE, *à Angélique.*

Allez l'entretenir;
Je vous suis.

(*A Oronte et Léandre.*)

Demeurez, je m'en vais revenir.

ORONTE.

Quelle est cette marquise?

LA TANTE.

Une sempiternelle
Qui passe soixante ans, et fait encor la belle;
Elle aime la fleurette, et la moindre douceur
Lui fait ouvrir l'oreille, et chatouille son cœur.
C'est un original.

LISETTE, *bas.*

L'impertinence extrême,
De faire son portrait, et se railler soi-même!

ORONTE.

Elle vous fournit bien de quoi vous divertir?

LA TANTE.

Et qui ne rirait pas de l'entendre mentir,
Que pour elle en secret plus d'un chevalier brûle,
Que monsieur le marquis s'en meurt?

LÉANDRE.

La ridicule!

LA TANTE.

Je l'aurais avec nous mise de l'entretien,
Mais vous n'en auriez pas été quitte pour rien,
Et nous n'eussions point vu la fin de sa visite.
Adieu pour un moment, souffrez que je vous quitte,
Je saurai m'en défaire, et perdrai peu de temps.

SCÈNE IX

LÉANDRE, ORONTE, LISETTE.

LÉANDRE, *à Oronte.*

Faites ici le sot, pour moi, si je l'attends...

ORONTE.

Ami, songez, de grâce...

LÉANDRE.

Il n'est ami qui tienne;
Pour couvrir votre jeu, cherchez qui l'entretienne,
J'ai paré de mon mieux les plus dangereux coups,
Mais tirer à la rame est un métier plus doux.
Au moindre jour offert d'union conjugale,
Elle en fait seul à seul un fort joli régale;
J'en ai tremble deux fois, et j'ai cru que tout net
J'allais, pour l'épouser, être pris au collet.

LISETTE.

C'est l'unique moyen de l'éblouir.

LÉANDRE.

N'importe.

ORONTE.

M'abandonneriez-vous au besoin de la sorte?
Il y va de ma vie; et si vous faites cas...

LÉANDRE.

Vivez; mais, s'il vous plaît, que je ne meure pas.
Encore un tête-à-tête, et le moins qui m'arrive,
C'est de perdre l'esprit.

LISETTE.

La défaite est naïve!
Mais notre nièce enfin?

ORONTE.

Qu'elle est aimable! Ah, dieux!

LISETTE.

Son entretien est-il aussi doux que ses yeux?

ORONTE.

Qu'il est rempli d'appas! J'en suis charmé, Lisette.

LISETTE.

Vous a-t-elle promis audience secrète?

ORONTE.

Oui. Si sa tante ailleurs se laissant engager,
T'assure les moyens de me la ménager,
Tout dépend de tes soins.

LISETTE.

Ou plutôt de Léandre,
Qu'il prenne un rendez-vous...

LÉANDRE.

Bonsoir.

ORONTE.

Vous en défendre,
Ami, quand il y va de tout l'heur de mes jours?

LÉANDRE.

Faut-il combattre ici des lions et des ours,
Forcer quelque château, m'opposer seul à trente?
A cela je suis prêt; mais, ma foi, pour la tante...

LISETTE.

Ah, si votre Breton était prêt d'arriver!

ORONTE.

L'argent comptant le charme, il viendra nous trouver,
Et craignant qu'on ne songe à presser les affaires,
Il m'envoie un pouvoir passé devant notaire;
Mais de plus de dix jours il ne saurait partir.

LISETTE.

Et Léandre pour rien ne voudra consentir...

LÉANDRE.

Non; mais, à mon défaut employez La Montagne;
Qu'il fasse quelques jours le baron de Bretagne,
On ne le connaît point.

LISETTE.

A-t-il un peu d'esprit?

ORONTE.

Que trop, quoiqu'il bouffonne, il sait bien ce qu'il dit.
Le voici qu'à propos Philipin nous amène.

SCÈNE X

LÉANDRE, ORONTE, LA MONTAGNE, LISETTE, PHILIPIN.

LÉANDRE, *à La Montagne.*

As-tu vu le marquis ?

LA MONTAGNE.

J'ai bien eu de la peine.

LÉANDRE.

Viendra-t-il ?

LA MONTAGNE.

Oui, monsieur, où vous lui marquez.

LÉANDRE.

Bon.

Mais ici cependant il nous manque un baron.
Peux-tu le devenir?

LA MONTAGNE.

Moi, baron? Et de reste,

ORONTE.

Tu connais Albikrac ?

LA MONTAGNE.

C'est un gaillard, la peste!

ORONTE.

Il faut passer pour lui.

LA MONTAGNE.

Je suis votre homme, allez,
Vous me verrez baron, et des plus signalés.

LISETTE.

Donc, sans plus balancer, dès cette après-dînée,
Qu'il s'en vienne nous faire un début d'hyménée,
La tante l'attendra dans son appartement,
Et nous nous servirons de cet heureux moment.

ORONTE.

Mais pour voir en secret ton aimable maîtresse ?

LISETTE.

Vous avez belle peur que je manque d'adresse.
Que Philipin au guet ait soin de se montrer,
Je viendrai l'avertir quand vous pourrez entrer.

ORONTE.

Adieu donc, nous allons en baron de campagne
Travestir décemment monsieur de La Montagne,
Si la tante se plaint de ne nous trouver plus,
Dis que...

LISETTE.

Vous me donnez des avis superflus,
Suffit que du baron j'aurai reçu message.
Au moins faites-lui bien jouer son personnage.

LA MONTAGNE.

Va, je sais mon métier, n'en sois point en souci.
As-tu plus de quinze ans?

LISETTE.

Environ, dieu merci.

ORONTE, *à La Montagne.*

Sors vite ; s'il fallait qu'on te vît avec elle,
Tu perdrais tout.

LA MONTAGNE.

Adieu, tendre et jeune pucelle,
Jusqu'au revoir.

PHILIPIN.

Lisette, ah !

LISETTE.

Quel diantre de toi!
Tu gémis?

PHILIPIN.

Que je crains La Montagne baron !

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Philipin m'attendait par ordre de son maître,
Ici dans un moment vous l'allez voir paraître,
L'avis lui sera doux.

ANGÉLIQUE.

Lisette, en vérité,
Ce que tu me fais faire est bien précipité.
Permettre qu'en secret un galant m'entretienne!

LISETTE.

Voulez-vous que je coure empêcher qu'il ne vienne?

ANGÉLIQUE.

Non; mais n'est-ce point trop...

LISETTE.

Voilà bien des façons!
Hé, mon dieu, hardiment prenez de mes leçons,
Vous m'en remercierez quelque jour.

ANGÉLIQUE.

Mais, Lisette,
J'accorde une faveur peut-être en indiscrète;
Et si de moi par elle Oronte veut juger...

LISETTE.

Quoi, la tante aurait droit de nous faire enrager,
Et vous craindrez...

ANGÉLIQUE.

Je crains d'affaiblir son estime.

LISETTE.

Un entretien secret n'est pas un si grand crime;
Et d'un joug trop pressant pour fuir les durs apprêts,
Il n'y faut pas toujours regarder de si près.
Pour moi, de tous les maux où l'on s'impatiente,
Je n'en crois point d'affreux comme le mal de tante,
Il suffoque, et jamais un moment de repos.

ANGÉLIQUE.

Toutes n'agissent pas du même air.

LISETTE.

En deux mots,
La vôtre est une Turque, une Arabe, et le diable
N'en fournirait qu'à peine encore une semblable,
Elle ne peut souffrir que vous leviez les yeux;
Il faut qu'on soit pour elle obligeant, gracieux,

Qu'on loue à tout moment les beautés qu'elle [achète.

ANGÉLIQUE.

Mais si, nous soupçonnant d'une intrigue secrète,
Elle nous découvrait, tout serait lors perdu.

LISETTE.

Elle attend ce baron si longtemps attendu.
De miroir en miroir se façonnant la bouche,
Elle ôte, et puis remet dix fois la même mouche;
Dans ce soin d'agrément songera-t-elle à vous?

ANGÉLIQUE.

Ainsi, c'est tout de bon qu'il lui vient un époux.
Est-il assez bien fait pour lui plaire?

LISETTE.

Peut-être
En ai-je un peu plus dit qu'on n'en verra paraître,
Mais sur sa bonne mine il faut nous récrier.
Dans la démangeaison de se remarier,
Elle nous en croira.

ANGÉLIQUE.

Mais, l'affaire étant faite,
Comme alors elle aura tout ce qu'elle souhaite,
Ce rendez-vous secret à quoi bon l'accorder?
Oronte ouvertement pourra me demander.

LISETTE.

Oui; mais d'où pouvez-vous tirer un sûr indice
Que pour ses durs appas le baron s'attendrisse?
Qu'il veuille d'elle après qu'il en aura goûté?
Servons-nous de ce temps pour plus de sûreté,
Par quelques entretiens éprouvez-vous l'un l'autre,
Voyez si son humeur se rapporte à la vôtre,
Si toujours elle aura pour vous mêmes appas.
Là, l'aimez-vous un peu?

ANGÉLIQUE.

Je ne m'y connais pas,
Mais tantôt près d'entrer, le voyant dans la rue,
De ma chambre ici-bas je suis vite accourue;
Et j'eusse eu grand dépit qu'on m'eût voulu chasser.

LISETTE.

Continuez, ceci n'est point mal commencer.

ANGÉLIQUE.

D'ailleurs, quand on le nomme, ou qu'il nous rend [visite,
Certain je ne sais quoi fait que mon cœur palpite,
J'aime à le regarder, et, soupirant tout bas,
J'ai des troubles d'esprit que je ne comprends pas.
Sitôt qu'il est parti je rêve. Quand on aime,
Est-ce là comme on est, Lisette?

LISETTE.

Tout de même.
L'amour en peu de temps vous en a bien appris,
Mais Oronte...

ANGÉLIQUE.

Il vient. Dieux!

LISETTE.

Reprenez vos esprits.

ANGÉLIQUE.

Que lui pourrai-je dire, et...

LISETTE.

S'il ne faut rien taire,
Vous faites l'innocente, et vous ne l'êtes guère.

SCÈNE II

ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

ORONTE.

Madame.

LISETTE.

En liberté je vous laisse jaser,
Notre tante est à craindre, et je cours l'amuser.

SCÈNE III

ANGÉLIQUE, ORONTE.

ORONTE.

Enfin mon heureux sort, après tant de contraintes,
De mes tristes langueurs soulage les atteintes;
Et, sans être gêné par des regards jaloux,
Je puis vous dire ici ce que je sens pour vous.
Mais que sert que ma bouche à l'expliquer s'emploie?
Pour vous marquer ma flamme il suffit de ma joie;
Et quand l'occasion rend le temps précieux,
Il faut dans ce moment laisser parler les yeux.
C'est là que sans réserve, en voyant ce qu'on aime,
Tout le secret du cœur se produit de lui-même;
Et qui prend part au feu qui le fait éclater,
N'a besoin que de voir, et non pas d'écouter.

ANGÉLIQUE.

J'ai trop peu de clartés pour pouvoir bien compren- [dre
Ce que de vos secrets je dois vouloir apprendre;
Mais je sais qu'un motif que je crois généreux,
M'oblige à souhaiter que vous soyez heureux,
Qu'à vous combler de gloire à l'envi tout conspire.

ORONTE.

Ce souhait est beaucoup, mais, si j'ose le dire,
Dans ce que vos appas ont pour moi d'engageant,
S'il n'est que généreux, il n'est point obligeant.
A moins qu'il soit l'effet d'une estime empressée,
D'un tendre mouvement où vous soyez forcée,
D'une inquiète ardeur...

ANGÉLIQUE.

Ah, que vous me gênez!
J'ai bien peur de savoir ce que vous m'apprenez,
Ne l'examinons point; et, quoi qu'il en puisse être...

ORONTE.

Craignez-vous de m'aimer?

ANGÉLIQUE.

Je le fais mal paraître,
Mais au moins je devrais, malgré vos vœux soumis,
Craindre de vous aimer plus qu'il ne m'est permis.

ORONTE.

Hélas! Le pouvez-vous quand ma flamme est extrê- [me,
Et que l'amour n'a point d'autre prix que lui-même,
Non, quoi que vous fassiez pour vaincre le souci...

ANGÉLIQUE.

N'est-ce point déjà trop que vous souffrir ici?
J'en rougis; et s'il faut que ma tante soupçonne...

ORONTE.

A ce scrupule en vain votre esprit s'abandonne,
Lisette y met bon ordre, et seconde mon feu,
Il s'agit seulement d'obtenir votre aveu,
Me l'accorderez-vous?

ANGÉLIQUE.

Ce qu'ici je hasarde
Ne vous répond que trop de ce qui me regarde;
Mais songez que les lois d'un rigoureux devoir
Me forcent d'une tante à craindre le pouvoir,
Que mon père en mourant me mit sous sa conduite,
Que par quelque intérêt elle m'aime à sa suite,
Et qu'avant que pour moi vous puissiez rien oser,
Il faut qu'elle ait trouvé qui la veuille épouser.
Il s'offre, m'a-t-on dit, un baron d'importance.
Si l'affaire se fait...

ORONTE.

Vivons en espérance.
Quelque obstacle qui tienne un esprit alarmé,
Pour vaincre tout, madame, il suffit d'être aimé.

ANGÉLIQUE.

J'aurais peut-être dû m'en tenir à l'estime;
Mais, puisque vous brûlez d'un feu si légitime,
Que depuis si longtemps que vous le contraignez,
L'amour est tel en vous que vous me le peignez,
Je ne m'en défends plus.

SCÈNE IV

LA TANTE, ANGÉLIQUE, ORONTE.

LA TANTE, *après avoir écouté les trois derniers vers.*

La peinture est jolie.
Le rouge vous sied bien, vous êtes embellie,
L'appétit au besoin vous viendrait en parlant.
Vraiment, j'en suis d'avis, il vous faut un galant.

ANGÉLIQUE.

Moi, ma tante?

LA TANTE.

Voyez la petite effrontée.
Je ne vous ai donc pas tout à l'heure écoutée,
Quand sur ce bel amour qui le faisait agir...

ORONTE.

Madame.

LA TANTE.

Allez, monsieur, vous devriez rougir,
Et, du moins, ce n'est pas à d'honnêtes familles
Qu'on se doit adresser pour corrompre des filles.

ORONTE.

L'hymen étant le but qui m'a fait la prier
D'entendre...

LA TANTE.

Il n'est ici personne à marier.
Parler d'amour chez moi! Vous êtes fort mignonne.

ANGÉLIQUE.

Ne croyez pas...

LA TANTE.

Comptez, je vous la garde bonne;
Et si...

ANGÉLIQUE, *à Oronte.*

Venez encore emprunter mon secours,
J'ai bien affaire, moi, de vos sottes amours.

LA TANTE.

Quoi? Que veut-elle dire?

ANGÉLIQUE.

Hé bien, il me faut taire,
Cela ne servirait qu'à vous mettre en colère;
Mais si jamais il vient me demander appui...

LA TANTE.

Comment? Est-ce qu'il veut que vous parliez pour lui?

ORONTE, *bas à Angélique.*

Qu'allez-vous dire?

ANGÉLIQUE, *haut.*

Tout, et devant tout le monde;
Voyez, il faut pour vous, monsieur, que l'on me gronde.
Je vous l'avais bien dit, renvoyant vos amours,
Que ma tante voulait rester veuve toujours,
Elle en a fait bon vœu.

LA TANTE.

C'est mon dessein, sans doute;
Et qui parle d'amour, Dieu sait si je l'écoute;
Je n'en veux point.

ORONTE.

Madame, il n'y faut plus penser.
Et puisque je connais que c'est vous offenser...

LA TANTE.

Laissez, par le récit que je veux qu'elle fasse,
J'aurai lieu de juger s'il faut vous faire grâce.
Ce doit être sa peine après ce qu'elle a fait.

ORONTE, *à la tante.*

Vous haïssez la cause, épargnez-vous l'effet.

ANGÉLIQUE.

Oyez donc.

ORONTE, *bas à Angélique.*

L'embarras où vous nous allez mettre!

ANGÉLIQUE.

Mais quand vous aurez su ce qu'il m'a fait promettre;
Contre moi, tout d'un coup, je crains bien de vous voir...

ORONTE, *à la tante.*

Ah! Ne l'apprenez point.

LA TANTE.

Non, je veux tout savoir.
Pourquoi seule avec lui?

ANGÉLIQUE.

C'est qu'il m'a rencontrée,
Et qu'il entrait ici comme j'y suis entrée.
Il venait...

ORONTE, *bas à Angélique.*

Sans donner de plus forte raison,
Dites que je venais pour voler la maison;
Je l'avouerais plutôt que...

LA TANTE.

Qu'est-ce qu'il vous conte?

ANGÉLIQUE.

Qu'à vous expliquer tout il va mourir de honte:
Mais en vain il prétend que j'ose rien cacher.

ORONTE, *bas.*

Je suis pris.

ANGÉLIQUE.

Enfin donc il venait vous chercher,
Et m'ayant aperçue il m'a fait la peinture
De je ne sais quels maux que pour vous il endure,
Que depuis qu'il vous voit il languit nuit et jour,
Et que si je n'avais pitié de son amour...
A ce nom j'ai crié furieuse, en colère,
Ainsi que vous m'avez appris qu'il fallait faire.
Il m'a toujours pressée, et moi, j'ai toujours dit
Que, sans doute, il fallait qu'il eût perdu l'esprit;
Que vous oser parler pour lui, ni pour personne,
C'était... Il vous dira si pour vous je raisonne.
Il m'a dit que sachant votre tempérament,
Il ne vous fallait pas presser ouvertement, [tendre
Mais qu'au moins on pouvait, de loin, vous faire en-
Que vous étiez encor dans un âge assez tendre,
Qu'aussi fraîches que vous peu se feraient prier
Pour choisir un brave homme, et se remarier,
Et que, selon l'humeur où je vous verrais être,
Je servirais sa flamme, et la ferais connaître.
Alors, je l'avouerai, c'est en quoi j'ai manqué,
Sensible à l'air touchant dont il s'est expliqué,
J'ai promis, sans penser pourtant faire un grand cri-
Que puisque son amour était si légitime, [me,
Qu'il m'en peignait le feu si plein d'ardeur...

LA TANTE.

Rentrez.

SCÈNE V

LA TANTE, ORONTE.

ORONTE.

Ma présence vous choque, et je vais...

LA TANTE.

Demeurez.

ORONTE.

Madame, le regret d'avoir pu vous déplaire...

LA TANTE.

J'aurais quelque sujet d'être assez en colère.

ORONTE.

Vous l'avez, je l'avoue; aussi je vous promets
Que de moi, sur ce point, vous n'en aurez jamais.
Je sais trop pour l'amour jusqu'où va votre haine.

LA TANTE.

Pour le moins jusqu'ici je l'ai vaincu sans peine.

ORONTE.

Tout le monde en convient; et c'est être indiscret
D'avoir à votre nièce expliqué mon secret.
Mais que ne fait-on point quand un mal est extrême?

LA TANTE.

Et pourquoi ne vous pas adresser à moi-même?

ORONTE.

A vous-même, madame? Hélas! Et de quel air?
Non, je mourrais plutôt que de vous en parler.
Mais si vous faites grâce à l'ardeur de mon zèle,
Souffrez que quelquefois j'en soupire avec elle.
C'est tout ce que je veux pour prix d'un si beau feu.

LA TANTE.

Il me paraît trop beau pour obtenir si peu.
Pour prix de votre amour, si sa flamme est constante,
Il vaut mieux que j'en sois la seule confidente.
A ma nièce, surtout, n'en témoignez plus rien.
Dans un si jeune esprit un secret n'est pas bien.

ORONTE.

Quoi, pour me soulager vous pourriez vous contrain- [dre
A souffrir ce qu'ailleurs on vous voit le plus crain-
Vous que l'amour offense, et dont l'aversion [dre,
Vient de paraître encor pour cette passion,
Vous, qui loin d'excuser l'innocente peinture
Dont...

LA TANTE.

Il faut quelquefois garder quelque mesure,
Et devant une fille il est bon de blâmer
Ce qui lui peut apprendre à se laisser aimer.
Ce sont tendres esprits, qui, sans leçon ni maître,
Ne savent que trop tôt d'où ce penchant peut naître;
Et pour rendre l'amour à leur goût moins charmant,
On leur en fait un monstre, et l'on pense autrement.
Ce n'est pas qu'il ne soit des douceurs au veuvage
Qui valent quelquefois celles du mariage.
Vivre comme on l'entend, ne répondre qu'à soi...

ORONTE.

Ah! N'appréhendez point de les perdre pour moi.
Vous me donnez l'exemple, et je dois, sans m'en [plaindre,
Quand vous vous contraignez, apprendre à me con- [traindre,
Sur moi-même à mon tour prendre assez de pou- [voir...

LA TANTE.

Je ne dis pas cela pour me faire valoir,
Au contraire je veux...

SCÈNE VI

LA TANTE, ANGÉLIQUE, ORONTE.

ANGÉLIQUE.

Voici qu'on vous apporte
Des petits tableaux.

ORONTE, *bas.*

Bon.

ANGÉLIQUE.

L'homme attend à la porte,
Le ferai-je entrer?

LA TANTE.

Non, qu'il revienne. Est-ce fait?
L'étourdie! Est-il temps...

ORONTE.

C'est pour un cabinet!
Voyons-les.

ANGÉLIQUE.

Il en a des plus jolis du monde.

LA TANTE.

Quelle stupide! Encor?

(*A Oronte*).

L'espoir où je me fonde,

C'est que me connaissant...

ANGÉLIQUE.

S'il les voulait laisser?
Il peut les vendre ailleurs.

LA TANTE.

Il s'en faudra passer;
Qu'il les vende, ce soin vous rend officieuse?
Si...

ORONTE, *bas.*

Le friand ragoût qu'une vieille amoureuse!

SCÈNE VII

LA TANTE, ORONTE.

LA TANTE.

Sans trop de vanité, je pourrais me flatter
Qu'il n'a tenu qu'à moi jusqu'ici d'écouter.
Cent fois, le défunt mort, on m'a persécutée,
Officiers, gens de cour, mais rien ne m'a tentée.
J'ai même depuis peu reçu de tous côtés
Pour un certain baron mille importunités,
On m'en veut, malgré moi, donner la connaissance.

ORONTE.

Quel est-il?

LA TANTE.

Un baron de fort haute naissance,
Albikrac. C'est un nom assez connu de tous.
Il vous donne à rêver, en êtes-vous jaloux?

ORONTE.

Pour m'oublier ainsi je sais trop me connaître.

LA TANTE.

Du moins, vous n'aurez pas longtemps sujet de l'être.
Une visite ou deux, puisque je l'ai promis?
Après, ne craignez rien, nous vivrons bons amis.

ORONTE.

Vous priver de sa vue, et que rien m'autorise...

SCÈNE VIII

LA TANTE, ANGÉLIQUE, ORONTE.

ANGÉLIQUE.

Ah, ma tante! Voici ce beau point de Venise.

LA TANTE, *à Angélique.*

A-t-on jamais...

ANGÉLIQUE.

Vos yeux en vont être éblouis.

ORONTE, *faisant semblant d'admirer le mouchoir.*

Ah, madame!

ANGÉLIQUE.

On l'aura peut-être à vingt louis.
Voyez ce long branchage, et ces fleurs qui se jettent.

ORONTE.

On surfait de moitié quand les hommes achètent.
On m'en fit un quarante encore hier au matin,
Qui n'est pas...

ANGÉLIQUE.

Le tissu n'en peut être plus fin.

LA TANTE.

Il est assez passable; allez, qu'on me le garde,
Nous le verrons tantôt.

ORONTE, *d'un air chagrin.*

Dieux!

ANGÉLIQUE.

Plus je le regarde,
Plus je l'aime. Voyez de l'un à l'autre bout,
L'ouvrage saute aux yeux, il est égal partout.

LA TANTE.

Ne finirez-vous point? Que veut encor Lisette?

SCÈNE IX

LA TANTE, ANGÉLIQUE, ORONTE, LISETTE.

LISETTE.

Le baron d'Albikrac...

ORONTE, *bas.*

Enfin ma tâche est faite,
Respirons.

LISETTE.

Ah, madame! il n'est rien plus galant.

ORONTE.

Ces messieurs les barons font valoir le talent,
Ce sont gens du bel air.

LA TANTE.

Vous avez de l'ombrage.

ORONTE.

Madame.

LA TANTE.

Il ne faut pas m'en dire davantage,
J'y pourvoirai. Qu'il entre, il faut le recevoir.
(*A Angélique.*)
Demeurez. Vous, Lisette, ayez soin du mouchoir.
(*Bas à Oronte.*)
Nous laisser seul à seul, surprendre en confidence,
Serait, sans aucun fruit, choquer la bienséance.

ORONTE.

Madame.

LA TANTE.

Sans cela, j'aurais su prendre soin
De n'avoir pas ma nièce avec nous pour témoin;
Du moins, tenez-vous sûr quand je le pourrai faire,
Que vous n'aurez jamais ce chagrin.

ORONTE.

Pour vous plaire
Je l'essuierai sans peine et consens que par là...

SCÈNE X

LA TANTE, ANGÉLIQUE, ORONTE,
LA MONTAGNE, LISETTE.

LA MONTAGNE, *s'adressant à Angélique, et feignant de la prendre pour sa tante.*

Qui des deux est la tante? A l'âge, la voilà.
Pardonnez, je sais bien que ce vilain mot d'âge

Aux belles comme vous, tient toujours lieu d'ou-
Mais il ne vous en fait aucun, et, tout de bon, [trage,
Vous chercher à deux fois auprès d'une poupon,
Auprès de cette nièce, à peine encore au monde,
C'est une gloire en vous qui n'a point de seconde.
On m'en avait bien dit, et j'en trouve encor plus.

ANGÉLIQUE.

Que dirai-je, ma tante?

LA MONTAGNE.

A d'autres ces abus.

Ma tante!

LA TANTE.

Je la suis.

LA MONTAGNE.

Et celle-ci la nièce?

LA TANTE.

Elle s'est déclarée.

LA MONTAGNE.

Oui, pour me faire pièce,
Comme provincial vous voulez me sonder,
Mais ce n'est pas à moi qu'on en baille à garder.

LA TANTE.

On ne vous trompe point.

LA MONTAGNE.

Quoi, vous seriez la tante?

LA TANTE.

Moi-même.

LA MONTAGNE.

Je ne sais si le diable me tente,
Mais je sais qu'il me fait vouloir que cela fût.
Ah, quel plaisir alors de s'aimer but à but!
Car ne pouvant causer qu'un mal de cœur extrême,
Tel qu'on l'aurait pour vous, vous l'auriez tout de
Mal de cœur en amour est un drôle de mal. [même;
Mais qui de notre tante est donc l'original?
Sans railler, est-ce vous?

LA TANTE.

Je ne suis point surprise
De vous voir affecter exprès cette méprise;
Vous êtes obligeant, et me voulez flatter.

LA MONTAGNE.

Non, ma foi, j'enrageais d'avoir lieu de douter;
Et déjà je songeais à trouver quelque adresse
Pour planter là la tante et donner sur la nièce.

LA TANTE.

Ma nièce est-elle si...

LA MONTAGNE.

Chacune vaut son prix,
Mais enfin.

ANGÉLIQUE, *bas à Lisette.*

Est-il fou de s'être ainsi mépris?

LISETTE.

Le beau jeune seigneur! Qu'il est bien fait!

LA MONTAGNE.

Ma mère
A pris aussi, dit-on, grand plaisir à me faire,
Et je m'en suis senti, car certain air gaillard
Que j'ai d'elle hérité, me rend tout égrillard.
Je vous divertirai, belle tante. Ah, ma nièce!
Il faut céder, la tante est la même jeunesse.
Certains traits enfantins, doux, mignons, délicats...

LA TANTE.

Ne me louez point tant.

LA MONTAGNE.

Je ne vous louerais pas,
Vous que je vois briller comme fleur printanière?
Dieu me sauve, il n'est point... Montrez-vous par
derrière,
Vous êtes encor mieux, et si propre à charmer,
Qu'il ne faut point vous voir afin de vous aimer,
Le port beau, l'air poupin. J'en tiens, et sans remède.
Quelle taille!

LA TANTE.

Il en est qui l'ont un peu plus laide.

LA MONTAGNE.

Comment diable! Et de plus de cinquante carats.

LISETTE.

Qu'il a d'esprit, madame!

LA MONTAGNE.

Ah! L'on n'en doute pas.

LA TANTE, *à Oronte.*

Vous êtes tout rêveur.

LA MONTAGNE.

J'eusse eu peine à m'en taire
Si vous ne l'eussiez dit. Rêve-t-il d'ordinaire?
C'est un mal de chagrin dont je crains les accès.

LA TANTE.

Il est à pardonner quand on a des procès.

LA MONTAGNE.

Monsieur en a? Tant pis. Monsieur est de province.

ORONTE.

Auvergnat.

LA MONTAGNE.

On prétend votre noblesse mince,
Et vous venez ici la réhabiliter?

ORONTE.

Je crains peu que l'on songe à m'en inquiéter.

LA MONTAGNE.

J'en connais, soi-disant, issus de haute race,
Nobles comme le roi, qu'on remet dans la crasse.
Parmi de vieux papiers abandonnés aux rats,
Ils ont beau la plupart dénicher des contrats,
Leur gentilhommerie étant toute en paroles,
Ne se trouve de poids qu'à celui des pistoles.
A nous autres barons qu'on voit hors du commun,
On n'a pas dit un mot, moins à moi qu'à pas un.
Aussi, partout le bruit de ma noblesse craque,
Mon père était Kerling, et ma mère Albikraque,
Deux familles, pensez, d'éclat et de renom.
Qu'on s'informe, on verra si quelqu'un dira non.

LA TANTE, *bas à Oronte.*

Vous n'avez pas sujet...

LA MONTAGNE.

Je vous trouve inquiète,
Est-ce que vous craignez de me sembler mal faite?
Ma foi, quand tout exprès, pour me rôtir d'amour,
L'ouvrier qui vous fit vous aurait faite au tour,
Qu'il aurait compassé, pour me rendre tout vôtre

Chaque connexité d'un membre avecque l'autre,
Vous ne me plairiez pas davantage! et déjà
J'enrage d'être au point dont mon père enragea;
Car on tient que deux jours après son mariage
Il s'en mordit les doigts.

ANGÉLIQUE.

Lisette, il n'est pas sage.

LISETTE.

C'est un homme enjoué. Qu'il est divertissant!

LA TANTE, *à La Montagne qui lui avait parlé bas.*

Rien ne nous presse encor.

LA MONTAGNE.

Je suis un peu pressant,
Mais à voir moins d'appas qui ferait moins la presse!
Et puis, quand on va droit, sans entendre finesse,
Et que l'un, à peu près, est de l'autre le fait,
On dit que le plus tôt vaut le mieux.

LISETTE.

En effet.

LA TANTE.

On y doit un peu plus songer que vous ne faites.

LA MONTAGNE.

Gai comme je le suis, vous, dans l'âge où vous êtes,
Selon que je me sens fortement dans vos lacs,
Nous aurons quantité de petits Albikracs,
Ma tante.

LA TANTE.

Pour le moins épargnez une fille,
Vous la faites rougir.

LA MONTAGNE.

Elle en est plus gentille.
Quant à moi, j'aime à voir ce vermillon subit
Dont, en baissant les yeux, la friponne sourit;
Il faut les faire à tout. Mais, mon aimable tante,
Voyons votre maison, sa propreté m'enchante;
Et si j'en puis juger par cet appartement...

LA TANTE.

Vous n'y trouverez pas ce que...

LA MONTAGNE.

Sans compliment,
Agréez que je sois votre écuyer.

LISETTE.

Madame
A dans son cabinet ce qui peut ravir l'âme;
Il vous faut, tout au moins, deux heures pour le voir.

LA TANTE.

Quelque autre jour.

LA MONTAGNE.

Ah, non!

LA TANTE, *bas à Oronte.*

Je suis au désespoir.
Ne vous chagrinez point, mon cher, je vous en prie.
Si je donne la main...

LISETTE, *ouvrant une porte.*

Par cette galerie.

LA TANTE.

Suivez-nous.

ORONTE, *à Angélique.*

En suivant, éloignons-nous un peu.

LISETTE, *à Oronte.*

Profitez du moment, on vous donne beau jeu.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

LÉANDRE, LISETTE.

LÉANDRE.

Nos amants à leurs feux vont trouver peu d'obstacles,
Notre nouveau baron fait pour eux des miracles;
Et de ce cabinet qu'il appelle enchanté,
Je suis exprès sorti pour rire en liberté.
La tante a beau vouloir faire un pas vers Oronte,
Il a, pour l'arrêter, toujours un nouveau conte;
Et sur chaque tableau la faisant haranguer,
Il la force à l'ouïr, ensuite extravaguer.
Ainsi pour nos amants point de tante importune.

LISETTE.

Ce n'est pas là pour elle une grande infortune.
S'il la prive d'Oronte, au moins, d'une douceur,
De moment en moment il lui flatte le cœur;
Mais quand elle vous tient à l'écart l'un ou l'autre,
Il n'est point de plaisir qui soit égal au vôtre.
Vous passez votre temps à ravir.

LÉANDRE.

Justement,
Oronte en a tâté.

LISETTE.

Très copieusement.
Jamais on ne souffrit de si longue torture.

LÉANDRE.

Il m'a dit en deux mots toute son aventure.

LISETTE.

Quand dans le cabinet il vous a parlé bas,
J'ai bien cru qu'avec vous il ne s'en taisait pas.

LÉANDRE.

Tu fais le guet pour eux, et les laisse surprendre?

LISETTE.

Quand le malheur en veut, on a beau s'en défendre.
Oronte étant entré, j'ai couru promptement
Pour rejoindre la tante en son appartement;
Mais par sa défiance elle a trompé la nôtre,
J'ai pris un escalier, elle venait par l'autre.

LÉANDRE.

Oronte cependant tombe en de bonnes mains.

LISETTE.

Qu'il s'en tire s'il peut.

LÉANDRE.

C'est comme tu le plains.

LISETTE.

Si tant de charité pour lui vous inquiète,
Faites le tour d'ami, son affaire vaut faite,
La tante vous adore, et vous préférera.

LÉANDRE.

Elle m'aime.

LISETTE.

Hier encor son cœur en soupira;
Et dans ce que de vous sans cesse elle me conte,
Vous l'emportez en tout de bien loin sur Oronte;
Jamais homme à ses yeux ne parut plus parfait.
Vous rêvez.

LÉANDRE.

Je cherchais quel grand crime j'ai fait;
Pour se trouver aimé d'une vieille, et lui plaire,
Il faut avoir du moins assassiné son père.
Si la tante avec moi s'expliquait sur ce ton,
Je la divertirais de la bonne façon.

SCÈNE II

ANGÉLIQUE, LÉANDRE, ORONTE, LISETTE.

LÉANDRE.

Vous vous êtes enfin échappés.

ORONTE.

La peinture
Nous prête ce bonheur fort grand, pourvu qu'il [dure;
Et monsieur le baron nous le fait espérer,
Il paraît n'être pas encor las d'admirer;
Dix ou douze portraits qu'il voit l'un après l'autre,
Faisant son entretien, ont assuré le nôtre;
Ils sont tous de la tante, et vous pouvez juger
Si le bien qu'il en dit a de quoi l'engager.
Les louant trait pour trait il lui chatouille l'âme;
Elle peut à son gré favoriser sa flamme,
Nous l'en avons laissée en pleine liberté.

ANGÉLIQUE.

J'en serai querellée.

LISETTE.

Et moi, de mon côté,
Mais n'importe.

LÉANDRE.

Il est vrai qu'il lui doit être rude
Qu'on lui donne sitôt sujet d'inquiétude.
Puisqu'Oronte est pour elle un amant déclaré,
C'est mal faire sa cour que s'être retiré
Elle en murmurera.

ANGÉLIQUE.

Je le vois fort à craindre.

ORONTE.

Mon malheur est fort grand, mais je n'ose m'en plain-
Il me vient d'une part qui m'est trop à chérir, [dre,
Pour craindre d'essuyer ce qu'il faudra souffrir.

ANGÉLIQUE.

Que faire, où la rencontre était si surprenante?

LÉANDRE.

Soutenir qu'il voulait cajoler la servante,
Et qu'accourue au bruit vous lui faisiez leçon.

ANGÉLIQUE.

Mais je ne querellais en aucune façon,
Et même elle m'avait en entrant écoutée.

LÉANDRE.

Qu'il soit donc chevalier de la dame enchantée,
Car c'est enchantement qu'aimer à soixante ans.

ORONTE.

Vous me raillez? Chacun, peut-être, aura son temps;
Que sait-on?

LISETTE, *à Oronte.*

Pour le moins il a cet avantage,
Que si pour notre tante il sucrait le breuvage,
Ma foi, vous tireriez votre poudre aux moineaux;
Il vous supplanterait.

LÉANDRE.

Voyez ce que je vaux.
Mon étoile est heureuse, et c'en est une marque.

ORONTE.

C'est une rude mer que celle où je m'embarque,
Mais je ne compte à rien tout ce que je prévoi,
Pourvu que cette belle ait du penchant pour moi,
Qu'elle daigne à mon feu permettre l'espérance.

ANGÉLIQUE.

J'y vois beaucoup d'ardeur; s'il a de la constance,
D'une âme généreuse il peut tout espérer.

ORONTE.

C'est de quoi cet ami pourrait vous assurer,
C'est un autre moi-même, il voit toute mon âme.
Pour plus de sûreté d'une éternelle flamme,
Souffrez que devant lui je vous donne ma foi,
Qu'il en soit le garant.

LISETTE, *à Angélique.*

Donnez.

ANGÉLIQUE, *donnant la main à Oronte.*

Je la reçoi;
Et pourvu que toujours et sincère et constante
Elle soutienne en vous...

LÉANDRE.

Prenez garde, la tante...

ANGÉLIQUE.

Ah, dieux!

ORONTE.

Ne craignez rien, et me laissez parler.

SCÈNE III

LA TANTE *dans le fond du théâtre*, ANGÉLIQUE, LÉANDRE, ORONTE, LISETTE.

ORONTE.

Avant qu'un an ou deux se puissent écouler,
Vous aurez une grande et longue maladie.

ANGÉLIQUE.

Quel présage!

ORONTE.

S'il faut encor que je le die,
Cet angle qui se ferme à traits presque tirés,
Est la mort d'un parent dont vous hériterez.

ANGÉLIQUE.

Bon cela.

ORONTE.

De ce bien vous ne jouirez guère,

Car cette ligne jointe à ce triangulaire.
Est pour vous, tôt après, la marque d'un couvent.

ANGÉLIQUE.

Ma tante pour le moins m'en parle fort souvent;
Je le croirais, selon que j'aime peu le monde.

LÉANDRE.

Pensez-vous qu'au couvent cette ligne réponde?

ORONTE.

Celle-ci qui s'étend le dénote encor mieux.

LA TANTE.

Que lui prédisiez-vous ici de curieux?
Du destin qui l'attend veut-elle être éclaircie?

ORONTE.

J'ai pris jadis leçon sur la chiromancie,
Et je la débitais, sans doute, en écolier.

LA TANTE.

Mais que lui trouvez-vous de plus particulier?

ORONTE.

Qu'elle court grand hasard d'être religieuse.
Je vois de certains traits...

LA TANTE.

Qu'elle serait heureuse!
Si j'étais à son âge, il est sûr...

LISETTE.

Écoutez.

LA TANTE.

On a dans le couvent la paix de tous côtés,
Au lieu que dans le monde, inquiète, jalouse,
Souvent prendre un époux, c'est la mort qu'on épouse.

ANGÉLIQUE.

Il en est donc beaucoup qui cherchent à mourir?

LA TANTE.

Depuis quand sur l'hymen savez-vous discourir?
Vous m'apprendrez bientôt comme il faut qu'on le nomme.

LÉANDRE.

Ce monsieur le baron paraît bien honnête homme.

LA TANTE.

Toujours quelque enjouement à son discours est joint.

LÉANDRE.

Son humeur me plaît fort.

LA TANTE.

Il ne se contraint point.
Il dit tout ce qu'il pense.

ORONTE.

Il vous a tôt quittée?

LA TANTE.

Je crois que de tableaux il a l'âme enchantée,
Il ne s'en peut saoûler.

LÉANDRE.

Il est encor là-haut?

LA TANTE.

Je vais l'y retrouver.

LÉANDRE.

Ah! Sans doute, il le faut.

LA TANTE.

Seulement un quart d'heure allez tenir ma place.

(*Bas à Oronte.*)

Pour causer avec vous voyez que je les chasse.

(*Haut à Léandre.*)

Je vous irai rejoindre.

ORONTE.

Ah! Madame, songez...

LÉANDRE.

Mais le baron dira que vous le négligez.

LA TANTE.

La franchise n'aura jamais rien qui le blesse.

(*Bas à Oronte.*)

Dites à votre ami qu'il emmène ma nièce.

LÉANDRE, *bas à Oronte.*

Vous avez de l'esprit, tirez-vous d'embarras.
Pour moi...

ORONTE.

De grâce, ami, ne m'abandonnez pas.

LÉANDRE.

Je me rendrais suspect à m'en vouloir défendre.
Il faut...

LA TANTE, *à Angélique.*

Faites pour moi compagnie à Léandre.

ANGÉLIQUE.

Si l'on peut le savoir, qu'est-ce qu'on en dira?
Aller seule avec lui!

LA TANTE.

Lisette vous suivra.
Vous êtes scrupuleuse.

ORONTE.

Ah, détestable tante!

SCÈNE IV

LA TANTE, ORONTE.

LA TANTE.

Je crois que vous devez avoir l'âme contente,
Du moins, pour vous marquer une tendre amitié,
Je fais assez pour vous.

ORONTE.

C'est trop de la moitié.
Que dira le baron? Que croira votre nièce?

LA TANTE.

La bonne créature est simple et sans finesse;
Pour l'autre, le ménage offre assez d'embarras;
Pour m'avoir donné lieu de faire ce faux pas,
J'ai supposé quelque ordre oublié par mégarde,
Et prié le baron de n'y prendre point garde,
Que je ne le quittais que pour un seul moment;
Il est libre, et veut bien voir agir librement.
Et puis, quand cette faute irait jusqu'à l'extrême,
On se pardonne tout, manquant pour ce qu'on aime.

ORONTE.

Madame.

LA TANTE.

Tout de bon, s'il faut ouvrir mon cœur
Dans votre procédé je vois tant de candeur,
Tant d'honnêteté, jointe à l'ardeur la plus sage
Que pour quelque repos que m'offre le veuvage
Je ne me croirais pas être digne du jour,
Si je désespérais plus longtemps votre amour.

Perdez donc ce chagrin que votre front déploie.
Vous voulez m'épouser, j'y consens avec joie,
Votre peine, par là, trouve une heureuse fin.

ORONTE.

Madame, à tant de gloire élever mon destin !
Mais que dis-je, insensé ! c'est bien mal me connaî-
Vous êtes généreuse, et je dois aussi l'être. [tre;
Le baron d'Albikrac charmé de vos appas,
Vous mettra dans un rang où je ne vous mets pas;
Vous en puis-je, sans crime, envier l'avantage ?

LA TANTE.

Je vous l'ai déjà dit, vous avez de l'ombrage ;
Mais pour vous en guérir, il nous faut sans façon
Faire épouser ma nièce à monsieur le baron.
De quoi se plaindra-t-il ? Elle est jeune, assez belle.

ORONTE.

Ce n'est point mal pensé; mais répondez-vous d'elle?
Vous lui faites sans cesse un monstre de l'amour ;
Et je crains...

LA TANTE.

Agissons chacun à notre tour.
Tirez-la quelquefois à l'écart, et lui dites
Que le baron me choque avecque ses visites,
Et que s'il lui plaisait, vous pourriez m'obliger
A souffrir que pour elle il voulût s'engager.
Je favoriserai toutes vos confidences.

ORONTE.

C'est agréablement flatter mes espérances,
Je n'épargnerai rien afin de la toucher;
Mais il ne faudra pas d'abord l'effaroucher.
Comme sans intérêt, je lui ferai connaître
Qu'une fille se perd à vouloir toujours l'être,
Le temps fera le reste; et, prenant toujours soin...

LA TANTE.

Donnez-vous tout le temps dont vous aurez besoin ;
Prenez la plus commode et la plus sûre voie,
Vous ne m'en verrez point retarder votre joie ;
Je vous aime, et, pour prix d'un zèle si discret,
Je vous puis aisément épouser en secret.

ORONTE, *bas.*

M'épouser en secret ! Me voilà bien, courage.

LA TANTE.

Ce soir nous signerons, demain le mariage,
Chez moi je suis maîtresse, et l'hymen contracté,
Lisette étant pour nous, tout est en sûreté.
Quoi, vous en soupirez ?

ORONTE.

Ah, douceurs imparfaites!
Que ne me parliez-vous tantôt comme vous faites ?
Mon amour n'eût alors fait scrupule de rien,
Et Léandre jamais ne m'eût parlé du sien.

LA TANTE.

Léandre m'aimerait ?

ORONTE.

D'une amour éperdue.

LA TANTE.

Cet aveu me surprend.

ORONTE.

Ah ! Madame, il me tue.

LA TANTE.

Depuis quand savez-vous que j'ai touché son cœur ?

ORONTE.

Trop tard pour mon repos, trop tôt pour mon mal-
Tantôt à l'impourvu vous savez que Léandre [heur.
Dans votre cabinet nous est venu surprendre.
Là, voyant le baron plein d'un secret dépit,
« Est-ce là quelque amant pour madame, » a-t-il dit?
Ayant appris la chose, « Ah! malheureux, je l'aime, »
A-t-il continué, « cent fois plus que moi-même ;
Et si mon triste espoir n'est par vous affermi,
Oronte, c'en est fait, vous n'avez plus d'ami.
Je vous cachais toujours cette ardeur violente,
Mais plus j'approche d'elle, et plus elle s'augmente ;
Où je ne la vois point je ne fais que languir. »
A ces mots, je n'ai pu retenir un soupir,
Ni m'empêcher de dire en faveur de ma flamme,
Que vous saviez déjà le secret de mon âme.
« Vous m'avez prévenu ? Soyez amant heureux, »
M'a-t-il dit : « c'est à moi de céder à vos feux.
Quels qu'en soient les ennuis, vous n'avez rien à
[craindre,
Je mourrais mille fois plutôt que de m'en plaindre,
Plutôt que d'avouer ce que je souffre. » Alors,
Faisant sur sa douleur de violents efforts,
Il a couru vers vous, et parlé de peinture.

LA TANTE.

Vous craignez plus pour lui peut-être qu'il n'endure.
Je saurai son secret.

ORONTE.

Il voudra le cacher,
Je le connais, en vain vous croirez l'arracher.
Tandis qu'il languira d'ennuis, d'inquiétude,
A démentir sa peine il mettra son étude;
Feignant d'être content...

LA TANTE.

Nous croirons qu'il le soit.

ORONTE.

Le puis-je avec honneur, madame, il en mourrait.
Comme on ne m'a jamais imputé de bassesse...

LA TANTE.

Soit pour vous, soit pour lui, voyez toujours ma
A l'hymen du baron ; mais le voici. [nièce,

ORONTE, *bas.*

Je tiens.
Si Léandre...

SCÈNE V

LA MONTAGNE, LA TANTE, ANGÉLIQUE,
LÉANDRE, ORONTE, LISETTE.

LA MONTAGNE, *bas à Léandre.*

Suffit, je vais rompre les chiens.

(*Haut à la tante et à Oronte.*)

Quoi, tous deux tête à tête ?

LA TANTE.

Est-ce un sujet de blâme ?

ORONTE.

Dans ce lieu par hasard, j'ai rencontré madame
Qui parlait pour affaire à quelqu'un de ses gens.

LA MONTAGNE.

Diable, que vous savez bien prendre votre temps?
Ces tristes songe-creux valent pis que les autres.
N'importe, vous avez vos desseins, nous les nôtres;
Et chacun a les siens en son particulier.
Courage, rira bien qui rira le dernier.

LA TANTE, *à La Montagne.*

En désespérez-vous?

(*Bas à Lisette*).

Si tu savais, Lisette...

LA MONTAGNE.

J'ai toujours bon espoir, et connais ma planète.
Sans rien dire pourtant, je vois ce que je voi,
Mais, patience.

LA TANTE.

Enfin, vous vous plaignez de moi.

LA MONTAGNE.

Hé, non pas tout à fait, mais il faut laisser faire,
Tout vient avec le temps.

LA TANTE, *bas à Lisette.*

Vois Léandre se taire;
Qu'il est chagrin!

LA MONTAGNE.

Toujours quelque mot en passant
A votre confidente.

LA TANTE.

Il est fort innocent.

LA MONTAGNE.

Au diable qui s'y fie. Entre vous autres belles,
Mille cœurs friponnés passent pour bagatelles;
Et de vos yeux malins, si j'en crois le fracas,
La multiplicité ne vous en déplaît pas.
Sur monsieur l'Auvergnat vous faites fond mais [baste!

LA TANTE.

C'est à tort que...

LA MONTAGNE.

Vos yeux ont je ne sais quel faste,
Un certain aigre-doux si savoureux pour moi,
Que je pâme d'amour sitôt que je vous voi.
Quand nous marierons-nous, ma reine? sur mon [âme,
Je n'en puis plus.

LA TANTE.

Il faut modérer votre flamme.

LA MONTAGNE.

Sans cesse, auprès de vous, le cœur me fait tic tac.
Tâtez.

LA TANTE.

Ah!

LA MONTAGNE.

Vous craignez ce diable d'Auvergnat?

LA TANTE.

Mais s'il vous entendait?

LA MONTAGNE.

Hé bien, ai-je à lui plaire?
Je m'en ris.

ANGÉLIQUE, *à Oronte qui l'avait entretenue tout bas.*

Non, monsieur, il n'est pas nécessaire.

LA TANTE, *à Angélique.*

Qu'est-ce qu'il vous propose?

ORONTE.

Un seul tour de jardin,
Mais elle en fait scrupule.

LA MONTAGNE.

Ah! C'est jouer au fin.

LA TANTE, *à Angélique.*

Vous y pouvez aller.

LA MONTAGNE.

Je découvre la pièce.
Ce qu'il sent pour la tante, il le dit à la nièce,
Et ne pouvant ici parler comme il l'entend,
La confidence marche.

LA TANTE.

Il est persécutant.
Quoi, toujours soupçonner?

LA MONTAGNE.

Bon pied, bon œil, ma tante,
Je ne saurais avoir l'âme trop surveillante;
Et comme, sans dessein, il ne peut s'éloigner,
Au jardin, tout exprès, je vais l'accompagner,
S'il raisonne, du moins je saurai qu'il raisonne.

ORONTE.

Je ne l'entretiendrai que de votre personne,
De ce que vous valez.

LA MONTAGNE.

Sans vanité, je croi
Qu'il est quelques barons plus mal taillés que moi.
Ce port, cette action? Ah, ma tante très chère,
Si vous connaissiez bien tout ce que je sais faire...
Mais ils sortent, ma foi, je veux suivre leurs pas.

LA TANTE, *à Lisette.*

Allez avec ma nièce, et ne la quittez pas.

SCÈNE VI

LA TANTE, LÉANDRE.

LA TANTE, *voyant que Léandre veut sortir.*

Léandre, me laisser pour une promenade?

LÉANDRE.

J'admirais du baron la plaisante boutade,
Et voulais voir la fin de tout ce différend.

LA TANTE.

Vous êtes bien secret.

LÉANDRE.

Moi!

LA TANTE.

Cela vous surprend?

LÉANDRE.

J'écoute le reproche, et n'en sais point la cause.

LA TANTE.

Hé, j'en avais déjà soupçonné quelque chose,
Mais mon sexe...

LÉANDRE.

De quoi me voulez-vous parler?

LA TANTE.
Un homme quand il veut sait bien dissimuler!
Vous ne m'aimez donc pas?

LÉANDRE.
Moi, madame?

LA TANTE.
Vous-même.

LÉANDRE.
Si, sans en rien savoir, il se peut que l'on aime...

LA TANTE.
Que vous êtes injuste! On me l'avait bien dit
Qu'à feindre on n'eut jamais tant d'adresse et d'es-[prit.

LÉANDRE.
Mais qui donc vous a fait ce rapport de ma flamme?

LA TANTE.
Celui qui comme vous voit au fond de votre âme,
Votre ami.

LÉANDRE.
Quoi, ces feux, ces amours prétendus,
Vous les savez, d'Oronte?

LA TANTE.
Oui, de lui; mais bien plus,
Il m'a dit qu'ayant su combien je lui suis chère,
Vous prétendiez pour lui renoncer à me plaire,
Mourir plutôt cent fois d'un désespoir jaloux...

LÉANDRE.
Madame, Dieu me damne, il se moque de vous,
Je n'y pensai jamais.

LA TANTE.
Vous le voulez bien dire.
Mais...

LÉANDRE.
Où donc en pourrait être le mot pour rire?
Je dis ce qu'il faut croire.

LA TANTE.
A quoi bon affecter
De nier un amour dont je ne puis douter?

LÉANDRE.
Vous le devez pourtant.

LA TANTE.
C'est vous trahir vous-même.
Ne vous obstinez point...

LÉANDRE.
Enfin donc je vous aime?

LA TANTE.
Quand d'Oronte aujourd'hui je n'aurais pas appris
Combien d'amour pour moi vous vous sentez épris,
Vous m'en avez tant dit ce matin même encore,
J'ai tant vu dans vos yeux que votre cœur m'adore,
Que le mien de vos feux jamais ne doutera.

LÉANDRE.
J'ai dit, vous avez vu tout ce qu'il vous plaira,
Mais je ne vous aimai cependant de ma vie.

LA TANTE.
Vous ne m'aimez pas?

LÉANDRE.
Non, et n'en ai point d'envie.

LA TANTE.
Le terme est un peu fier, et même injurieux;
Mais j'en sais le motif et vous en aime mieux.
Qui peut à son ami sacrifier sa flamme,
S'il était marié, chérirait bien sa femme.
Peut-on assez louer cet effort de vertu?

LÉANDRE.
Mais je vous parle net.

LA TANTE.
Vous vous êtes trop tu,
C'est d'où vient tout le mal, mais j'y vois du remède.
Sans trop en murmurer, ce cher ami vous cède;
Et même, s'il vous faut dire tout aujourd'hui,
J'ai du penchant pour vous beaucoup plus que pour [lui.

LÉANDRE.
Est-ce en dépit des gens que selon son envie...

LA TANTE.
Non, mais en dépit d'eux on prend soin de leur vie;
Et souffrir votre mort pouvant vous secourir...

LÉANDRE.
Hé, faites-moi l'honneur de me laisser mourir.

LA TANTE.
Si quelques jours encor votre amour se veut taire,
Différons, j'y consens; mais, vous aurez beau faire,
Il faudra, malgré vous, enfin le déclarer.

LÉANDRE, *bas.*
Si quelque adroit détour ne m'aide à m'en tirer,
Elle m'accablera. Madame, quand Oronte
De mon amour pour vous vous a fait le beau conte,
Ne lui parliez-vous point d'épouser?

LA TANTE.
Dès demain,
S'il l'eût pu consentir.

LÉANDRE.
Vous l'offriez en vain,
Je ne m'étonne plus s'il a joué d'adresse.

LA TANTE.
Serait-il marié?

LÉANDRE.
Non pas, mais...

LA TANTE.
Hé bien, qu'est-ce?

LÉANDRE.
Ce serait le trahir que vous en dire plus.

LA TANTE.
De grâce.

LÉANDRE.
Je ne puis m'expliquer là-dessus;
Il romprait avec moi, s'il avait pu l'apprendre.

LA TANTE.
Je n'en parlerai point.

LÉANDRE.
Je crains trop...

LA TANTE.
Non, Léandre,
Croyez-moi.

LÉANDRE.
Vous vouliez récompenser son feu?
La chose est impossible, il est votre neveu.

LA TANTE.
Mon...

LÉANDRE.

Il m'a fait cent fois jurer de vous le taire.

LA TANTE.

Quoi, vous dites...

LÉANDRE.

Qu'Oronte est fils de votre frère,
Qui, laissant ce pays pour l'Angleterre, aima
La comtesse d'Uspek qu'à son tour il charma.
De leurs amours secrets ce fruit serra la chaîne;
Mais au moins songez bien...

LA TANTE.

N'en soyez point en peine.
Allons les retrouver. Mais si vous m'aimiez?

LÉANDRE.

Non,
Madame, vous savez que j'agis sans façon.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

ORONTE, LISETTE.

ORONTE.

Puisqu'il faut essuyer encor cette corvée,
Sois témoin de quel air ma flamme est éprouvée :
Ne quitte point, Lisette, et demeure avec nous.

LISETTE.

Vous ne vous sentez pas d'un si cher rendez-vous?
Vos yeux brillent de joie.

ORONTE.

Elle est étincelante.
Mais n'as-tu point appris ce que me veut la tante?

LISETTE.

Non; je sais seulement qu'elle m'a dit tout bas
Qu'à vous prendre à quartier je ne manquasse pas,
Qu'avec vous du jardin ici je me rendisse.

ORONTE.

De ses jaloux soupçons il faut fuir la malice :
Le refus d'y venir pourrait les éveiller.

LISETTE.

Ma foi, nous n'avons pas trop sujet de railler.
Dans la rage d'amour où son penchant l'engage,
Quoi que pour l'éblouir vous mettiez en usage,
Elle vous va serrer le bouton de bien près.

ORONTE.

Mais, ayant fait Léandre épris de ses attraits,
Cette amorce jetée au moins saura suspendre...

LISETTE.

C'est vous être fort mal adressé qu'à Léandre;
Ce jeu déjà lui semble un ennuyeux parti.

ORONTE.

Je ne sais pas encor comme il en est sorti :
Seulement tout riant, sans marques de querelle,
Il est venu nous joindre au jardin avec elle,
Et m'a dit en passant que je l'avais joué.

LISETTE.

Croyez qu'il vous aura tout franc désavoué.

ORONTE.

Qu'importe? J'aurai droit de soutenir sans cesse,
Qu'il immole à mon feu la douleur qui le presse
Et qu'ainsi je serais et sans cœur et sans foi,
Si je faisais pour lui moins qu'il ne fait pour moi
Mais la voici.

SCÈNE II

LA TANTE, ORONTE, LISETTE.

LA TANTE.

Jugez si ma joie est la vôtre,
Quand je fausse pour vous compagnie à tout autre
Du jardin, tout exprès, j'ai su me dérober.

ORONTE.

Aussi Lisette sait...

LA TANTE.

Que vous savez fourber.

ORONTE.

Moi?

LA TANTE.

Ne craignez rien d'elle, elle est ma confidente.

ORONTE.

Léandre aura nié l'ennui qui le tourmente?

LA TANTE.

A quoi bon avec moi faire trop le discret?
De tout votre artifice il m'a dit le secret.
Un obstacle importun dont votre amour s'étonne
Vous faisait m'abuser, et je vous le pardonne,
Pourvu que l'amitié dont le nœud vous unit,
Ne s'aigrisse de rien de tout ce qu'il m'a dit.

ORONTE.

Madame, je ne sais ce qu'il vous a pu dire,
Mais je sais sûrement que pour vous il soupire,
Et qu'il mourrait plutôt que vous l'avoir appris.

LA TANTE.

On fait l'amour à Londre aussi bien qu'à Paris.

ORONTE.

Qu'il s'y fasse, qu'aura cet amour qui me touche?

LA TANTE.

Je ne veux qu'un seul mot pour vous fermer la bouche.
La comtesse d'Uspek... Vous êtes interdit?

ORONTE, *bas.*

Léandre m'a joué. Qu'est-ce qu'il aura dit?
N'étant instruit de rien, je ne sais que répondre.

LA TANTE.

Hé bien, sais-je la carte, et ce qu'on fait à Londre?

ORONTE.

Madame...

LA TANTE.

Elle était belle?

ORONTE.

Il ne m'est pas permis...

LA TANTE.

Parlez, cela sied bien dans la bouche d'un fils.

ORONTE, *bas à Lisette.*

D'un fils!

LISETTE, *haut.*

Quoi, jusqu'ici nous avoir fait finesse,
Monsieur, que vous étiez le fils d'une comtesse!
Madame, il est donc vrai?

LA TANTE.

Tu vois qu'il en rougit.
Mon frère en fut épris aussitôt qu'il la vit,
Sage du reste.

LISETTE.

Oronte est fils de votre frère?

LA TANTE.

L'air dont il m'avait écrit pour son affaire,
Je pouvais deviner qu'il lui touchait de près :
Mais ce qui le fait taire, et cause ses regrets,
C'est qu'étant mon neveu, quelque amour qui l'en-
L'impossibilité se trouve au mariage. [gage,

ORONTE, *bas.*

Le tour est d'habile homme, il le faut appuyer.
(*Haut.*)
Puisque vous savez tout, je n'ai rien à nier :
Pour vous cacher mon sort, j'avais feint que Léan-

LA TANTE. [dre...

Je le sais; mais d'aimer doit-on pas se défendre,
Quand on voit que le sang nous en fait une loi?

ORONTE.

Hélas! Combien de fois aime-t-on malgré soi?
Quand je m'en aperçus, si vous saviez, madame,
Les efforts que je fis pour éteindre ma flamme;
Mais toujours mon penchant plus fort que ma raison,
De mes sens contre moi soutint la trahison.
Jugez de mon malheur par l'expresse défense
De vous oser jamais découvrir ma naissance,
Mon père, par serment, en avait pris ma foi.

LA TANTE.

Ce m'est quelque chagrin qu'il se cache de moi :
Mais, comme jusqu'à vous il ne faut pas qu'il passe,
Devant aimer son fils, venez que je l'embrasse,
La tendresse du sang eut toujours droit d'agir.

SCÈNE III

LA TANTE, ANGÉLIQUE, ORONTE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Quoi, ma tante, embrasser un homme sans rougir,
Vous qui condamniez tant toute ardeur indécente!

LISETTE.

Voyez le bel oison qui remontre à sa tante.
Vous nous épiez donc?

ANGÉLIQUE.

J'entrais sans y penser.

LISETTE.

Quand on a des neveux on peut les embrasser.

ANGÉLIQUE.

Oronte est le neveu de ma tante?

LISETTE.

Oui, sans doute.

LA TANTE.

La seule ardeur du sang est celle que j'écoute.
C'est le fils de mon frère, il m'en a fait l'aveu.

ANGÉLIQUE.

Il est donc mon cousin, s'il est votre neveu,
Et je dois comme vous l'embrasser.

ORONTE, *l'embrassant.*

Ma cousine.

LA TANTE.

Vous l'embrassez bien fort.

ANGÉLIQUE.

C'est que je m'imagine
Qu'il faut, quand on le voit, régaler un cousin.

LA TANTE.

Vous vous êtes bientôt ennuyée au jardin?

ANGÉLIQUE. [mes,

Comme on médit de tout dans le siècle où nous som-
J'ai craint qu'on ne m'y vît moi seule avec deux hom-
Pratiquer vos leçons est mon plus grand souci. [mes.

LA TANTE.

Allez dans votre chambre, et nous laissez ici;
Mon neveu m'entretient d'une affaire importante.

ANGÉLIQUE.

Adieu donc, mon cousin.

ORONTE.

Adieu, belle parente.

LISETTE, *bas à Angélique.*

Le cousinage n'est...

ANGÉLIQUE.

Léandre m'a tout dit.

SCÈNE IV

LA TANTE, ORONTE, LISETTE.

LA TANTE.

Sans mentir, vous jouez à lui gâter l'esprit,
C'est pour le renverser. La flatter d'être belle!

ORONTE.

Est-ce qu'elle s'émeut pour une bagatelle?

LA TANTE.

Elle a déjà pour soi des soins si complaisants...

ORONTE.

Ah, qu'une fille est sotte à l'âge de quinze ans!

LA TANTE.

Elle en a près de vingt; et que, quoi que je fasse,
Vous voyez ce que c'est.

ORONTE.

Vingt?

LISETTE, *bas.*

Qu'elle a bonne grâce
D'en donner à sa nièce, et de s'en dérober!

LA TANTE.

Otez-moi d'un scrupule où je viens de tomber.
D'où vient qu'en lui parlant tantôt de votre flamme,
Vous vouliez qu'elle sût le secret de mon âme,
Puisque vous étiez sûr que, quoi qu'on fît pour vous,

Le sang rendait l'hymen impossible entre nous?

ORONTE.

Lorsque l'amour est fort, hélas! peut-il se taire?
Ah! Pourquoi suis-je né le fils de votre frère?
Qu'il m'en coûte à la fois de gloire et de bonheur!

LA TANTE.

Vous vous en faites donc un sensible malheur?

ORONTE.

Tel qu'il passe du ciel tout ce que peut la haine.

LA TANTE.

C'est trop, je ne vous puis plus longtemps voir en peine,
Consolez-vous.

ORONTE.

De quoi?

LA TANTE.

Ce frère prétendu...

ORONTE, *bas.*

Je tremble.

LA TANTE.

Il ne m'est rien.

ORONTE, *à Lisette.*

Ah! Me voici perdu.

LISETTE, *à la tante.*

Votre frère l'Anglais n'est pas votre vrai frère?

LA TANTE.

Non. Quand l'hymen joignit et son père et ma mère,
Nous étions déjà nés chacun d'un premier lit,
Dès l'enfance, par là, l'amitié nous unit;
Les noms de frère et sœur l'ont depuis confirmée.

ORONTE.

Lisette.

LISETTE, *bas à Oronte.*

M'en voilà pour vous toute alarmée,
Vous l'échapperez belle en parant celui-ci.

LA TANTE.

Donc pour la parenté n'ayez aucun souci.
Lisette ira ce soir nous chercher un notaire,
Et demain en secret... Mais, quoi, c'est vous déplaire?
Le chagrin qui vous prend me le fait assez voir.

ORONTE.

Que ne vous montre-t-il où va mon désespoir?
Vous y seriez sensible, et forcée à me plaindre.

LA TANTE.

Sachons donc le motif qui m'y pourrait contraindre;
Pour le fils de mon frère il n'est point d'embarras...

ORONTE.

Ne parlons plus d'un nom qui ne m'appartient pas:
Pour me faire son fils c'est trop user d'adresse,
Jamais il n'eut d'intrigue avec une comtesse;
Léandre ne l'a feint que pour vous déguiser
Qu'Oronte, quoiqu'amant, ne vous peut épouser.

LA TANTE.

Qui l'en empêcherait?

ORONTE.

Le malheur qui m'accable.

LA TANTE.

C'est ne rien dire.

ORONTE.

Hélas! que je suis misérable!

LA TANTE.

Mais..,

ORONTE.

Contre un téméraire armez votre courroux

SCÈNE V

LA TANTE, ORONTE, PHILIPIN, LISETTE.

PHILIPIN.

Monsieur, votre avocat vient d'envoyer chez vous;
Il dit qu'on se prépare à vider votre affaire.

ORONTE.

Laisse-moi, son succès ne m'inquiète guère,
J'ai bien d'autres soucis.

LA TANTE.

Dites donc ce que c'est.

ORONTE.

Je sais qu'en mon destin vous prenez intérêt,
Mais, de grâce, épargnez à l'ennui qui me presse
Ce qu'à taire toujours ma gloire s'intéresse;
Il suffit que le ciel de mon bonheur jaloux,
Ne veut pas consentir que je sois votre époux.

LA TANTE.

Non, non, c'est trop vouloir m'éblouir de vos ruses,
Sur les ordres du ciel ne cherchez point d'excuses;
Et sans tant de détours, pour fuir ce mauvais pas
Avouez franchement que vous ne m'aimez pas.

ORONTE.

Je ne vous aime pas! Que dites-vous, madame?
Philipin vous dira ce qu'il sait de ma flamme,
Combien m'a-t-il ouï, tant de nuit que de jour,
Me plaindre en vous nommant, et soupirer d'amour
Il a voulu cent fois en avertir Lisette.

PHILIPIN.

Votre nom prononcé, notre nuit était faite:
Mille doux souvenirs, pour le mieux embraser,
Lui peignaient...

LA TANTE.

Pourquoi donc ne me pas épouser

ORONTE.

Par un sort si cruel qu'à peine j'en respire.

LA TANTE.

Mais enfin, quel est-il?

ORONTE.

Je ne puis vous le dire.

LA TANTE.

Vous ne le pouvez?

ORONTE.

Non.

LA TANTE.

Ce sont là ces beaux feux
De grâce...

ORONTE, *bas à Philipin.*

Ah! Philipin, secours-moi si tu peux
Suppose, invente, mens.

PHILIPIN, *à Oronte.*

Moi, monsieur, que dirai-je?

LA TANTE.

bien que le silence est votre privilège?
vous faut bonnement croire sur votre foi.

ORONTE.

adame.

LA TANTE.

Adieu, monsieur, vous vous moquez de moi.
s secrets sont à vous, et je vous en tiens quitte;
is je vous prie aussi, plus aucune visite.

ORONTE.

, dieux!

LA TANTE.

Jamais de vous je n'en veux recevoir.

ORONTE.

oi! vous me priveriez pour toujours de vous voir?
faut donc que je meure, est-ce là votre envie?

LA TANTE.

n, je veux seulement...

ORONTE.

Il y va de ma vie.

LA TANTE.

ous ouvrant avec moi, vous ne hasardez rien.
e vous aime.

ORONTE.

Il est vrai, je le connais trop bien,
ais il m'est si honteux que vous sachiez l'affaire.

LA TANTE.

onteux ou non, enfin, ce choix seul est à faire;
faut me dire tout, ou ne me voir jamais.

ORONTE.

arlez donc à Léandre, il sait tous mes secrets:
il se tait, s'il craint trop pour un ami qu'il aime,
pourrai m'enhardir à m'expliquer moi-même,
en chercherai la voie, et sors pour y rêver.

PHILIPIN, *bas.*

fourbe est commencée, il la faut achever.

SCÈNE VI

LA TANTE, PHILIPIN, LISETTE.

LA TANTE.

-t-on rien vu d'égal au procédé d'Oronte?

PHILIPIN.

uelquefois on a peine à surmonter la honte.

LA TANTE.

h! Philipin, dis-nous...

PHILIPIN.

Léandre sait le tout.

LISETTE.

Penses-tu qu'aisément nous en venions à bout?
Ils s'entendent l'un l'autre...

PHILIPIN.

Et si je vais trop dire,
Quand mon dos pâtira, vous n'en ferez que rire.

LA TANTE.

Va, je prends tout sur moi.

LISETTE.

Mais enfin, tu sais bien
Que ton maître consent qu'on ne nous cache rien.

PHILIPIN.

Il est vrai, vous saurez en tout cas me défendre.

LA TANTE.

Ne crains rien.

PHILIPIN.

Oyez donc ce qu'il vous plaît d'apprendre.
Un voyage Breton fait très mal à propos,
Aujourd'hui de mon maître est le trouble-repos.
Pour joindre un ennemi qui tirait en arrière,
Il s'y fit appeler monsieur de la Rapière,
Et sous ce nom d'emprunt sut si bien se cacher,
Qu'en six jours il trouva ce qu'il venait chercher.
Il vit son ennemi, le força de se battre,
Reçut un coup d'épée, et le perça de quatre;
Et, craignant les prévôts, il fuit, et, sans façon,
Alla chercher asile au château d'un baron:
Le baron, et ce fut le malheur de mon maître.

LA TANTE.

On l'appelle?

PHILIPIN.

Et par où le pourriez-vous connaître?
Au fond de la Bretagne avez-vous des agents?

LA TANTE.

La naissance en tous lieux fait connaître les gens.

PHILIPIN.

D'Albikrac. On le tient un des plus galants hom- [mes...

LA TANTE.

Lisette.

LISETTE, *à Philipin.*

Parle bas; ce baron que tu nommes...

PHILIPIN.

Eh bien?

LISETTE.

Avec Léandre il est dans le jardin.

PHILIPIN.

Ah! C'est fait de mon maître, et j'en crains bien la [fin.

LA TANTE.

Tu connais à quel point son intérêt m'engage,
Achève.

PHILIPIN.

Le baron faisait alors voyage,
Une sœur qu'il avait le reçut au château,
Fit panser sa blessure, et puis, c'est là le beau,
En se communiquant tous deux, ils s'enflammèrent,
Se virent en secret, en secret se parlèrent:
L'occasion riait, le diable s'en mêla,
Mon maître fit le fou, la dame pullula,
La voilà grosse enfin de qui que ce pût être.

LA TANTE.

Quoi! ne nous dis-tu pas que ce fut de ton maître?

PHILIPIN.

Je crois qu'à sa grossesse il peut n'avoir pas nui,
Mais la belle était douce à bien d'autres qu'à lui;
Et sur quelques soupçons ayant fait sentinelle,
Il entrevit de nuit un galant avec elle;
Alors, ne voulant plus en entendre parler,

Jusques en Angleterre il alla prendre l'air.
D'autre part, le baron, dont l'âme est assez fière,
Jura d'exterminer le pauvre la Rapière;
Et sachant au retour ce qui s'était passé,
Voilà contre son nom un procès commencé :
Ainsi qu'un vagabond sans feu, ni lieu, ni race,
La Rapière est pendu soudain par contumace.
Jugez si, quand de tout il nous faut défier,
Mon maître en cet état s'oserait marier.

LA TANTE.

Je le blâmais d'abord d'abuser une fille
Dont la gloire intéresse une illustre famille,
Mais qui peut écouter deux galants tour à tour,
Mérite la disgrâce où la plonge l'amour.
L'honneur sur un seul choix fixe les feux pudiques.

PHILIPIN.

On se moque aujourd'hui de ces honneurs uniques;
Et chacun, comme il peut, vivant sur le commun,
C'est n'avoir point d'amant que de n'en avoir qu'un.
Mais, madame, cela ne fait point notre affaire.

LA TANTE.

Il faudrait par amis...

PHILIPIN.

L'a-t-on pas voulu faire?
Autant de temps perdu. Ce diable de baron,
Quoi qu'on puisse alléguer, ne change point de ton,
Toujours parle de pendre et rien à l'amiable.

LA TANTE.

Le voici, je veux voir s'il est si peu traitable.

PHILIPIN.

Ah! Madame, gardez de lui rien déclarer,
Que mon maître avec vous n'en ait pu conférer.

LA TANTE.

Va, n'appréhende point que je lui puisse nuire.

PHILIPIN, *bas.*

Il s'en va tout gâter, comment l'oser instruire?

SCÈNE VII

LA TANTE, LA MONTAGNE, LISETTE, PHILIPIN.

LA TANTE.

Qu'est devenu Léandre? il n'est point avec vous.

LA MONTAGNE.

Il entretient tout bas votre futur époux,
D'intention, s'entend; car, quoiqu'il se figure,
La consommation n'est pas encor trop sûre,
Jamais on a tenu contre les Albikracs.

LA TANTE.

Je le crois.

LA MONTAGNE.

Pas trop fou qui suit mes almanachs.

LA TANTE.

Ils doivent être bons; mais, avant que d'en prendre,
Baron, quand vous aimez, avez-vous le cœur tendre?

LA MONTAGNE.

Comment tendre?

LA TANTE.

Il m'en faut une preuve aujourd'hui.

PHILIPIN, *bas à La Montagne, sans faire semblant de lui parler.*

La Rapière pendu, ta sœur grosse de lui.

LA TANTE.

Hé quoi, vous hésitez?

LA MONTAGNE.

Non, ma poupine veuve,
Ordonnez, j'ai pour vous un cœur à toute épreuve.

LA TANTE.

Un certain la Rapière...

LA MONTAGNE.

Il fut un peu pendu
Pour avoir...

LISETTE, *l'interrompant.*

C'est le moins qui lui pût être dû.
Affronter un baron!

LA TANTE.

Sans doute, il est coupable.

LA MONTAGNE.

Aussi je vous le fis brancher comme un beau diable!
Vous l'eussiez vu...

LISETTE.

Ce fut devant votre château
Que vous fîtes dresser sa figure en tableau?
Si jamais il est pris, vous lui ferez grand'chère.

PHILIPIN, *bas.*

Pour peu qu'il parle encore, adieu tout le mystère.

LA MONTAGNE, *bas.*

Que diable a-t-il fait croire, et que dit celle-ci?

PHILIPIN, *à la tante.*

Voir que vous sachiez tout, lui donne du souci.

LA TANTE, *à La Montagne.*

D'un affront si cruel le souvenir vous fâche,
Mais les fautes d'autrui ne sont pas...

LA MONTAGNE.

Ah, le lâche
La douleur dont m'accable un si dur souvenir...
Ami pour un moment, daigne me soutenir,
Je n'en puis plus.

(*Il fait semblant de se trouver mal, et s'appuie sur Philipin qui lui conte tout à l'oreille.*)

LA TANTE.

Lisette, il faudrait...

LA MONTAGNE.

Non, madam[e]
Ce n'est rien.

LISETTE, *à la tante.*

Ces malheurs abattent bien une â[me]
Plus la naissance est haute, et plus on les ress[ent]

LA TANTE.

Qu'une fille est partout un meuble embarrass[ant]

LISETTE.

Si j'étais que de vous, et que j'eusse une nièce,
Je saurais m'en défaire aussitôt.

LA TANTE.

Rien ne pres[se]
Voyons auparavant quel sera mon destin.

LISETTE.

Oronte a su toucher votre cœur; mais enfin

Le baron, sans réserve, aspirant à vous plaire,
Je prendrais le plus sûr.

LA MONTAGNE, *bas à Philipin.*

J'entends, laisse-moi faire.

PHILIPIN, *bas à La Montagne.*

Dis qu'il sera pendu tout au moins.

LA MONTAGNE, *à la tante.*

Pardonnez
Le désordre où mes sens se sont abandonnés:
La douleur m'a d'abord suffoqué la parole.

LA TANTE.

L'accident est de ceux dont rien ne nous console;
Et j'avoue...

LA MONTAGNE.

Il est vrai, je sais qu'il serait mieux
Que de honte et d'ennui j'en mourusse à vos yeux;
Mais ma sœur, dont le sexe est moins fort que le nôtre,
A fait une folie, et j'en ferais une autre.
Vivons donc, s'il vous plaît, nonobstant son délit,
C'est son affaire.

LA TANTE.

Il faut vous en guérir l'esprit,
Et, pour faire finir les ennuis qu'il vous cause,
Avecque la Rapière accommoder la chose.

LA MONTAGNE.

Moi, j'accommoderais? Vous ne songez donc pas
Que de tous cas vilains, c'est le plus vilain cas?
Comment, dans un château dont l'antiquité brille,
Venir de guet-apens déhonter une fille,
Duper sa prud'homie à force de douceurs,
De ma sœur qu'elle était, la faire de nos sœurs,
Et, quand il en est soûl, lui tourner le derrière?
Ah! Vous serez pendu, monsieur de la Rapière.

LA TANTE.

Je sais qu'il est coupable, et je l'ai dit d'abord,
Mais il est des moments où l'amour est bien fort;
Et pour un peu d'empire usurpé sur son âme,
Le malheureux qu'il est sera...

LA MONTAGNE.

Pendu, madame.
A la sœur d'un baron apprendre à provigner!

LA TANTE.

Quoi, ne pouvoir souffrir qu'on tâche à vous gagner,
Et contre un gentilhomme avoir l'âme si fière?

LA MONTAGNE.

Oui, pendu, lui, vous dis-je: et sa gentilhommière.
Ne tient-il qu'à venir affronter des barons?
Par son cou, sans ressource...

LA TANTE.

Hé bien, nous le verrons.
M'aimez-vous?

LA MONTAGNE.

Les transports dont mon âme est suivie,
Ne vous font que trop voir...

LA TANTE.

Donnez-moi donc sa vie,
Sans cela, point de foi.

LA MONTAGNE.

Qui diable, en demi-jour,
Vous est déjà pour lui venu faire la cour?
Vous en a-t-on appris le pays, la naissance?

LA TANTE.

Signons sa grâce, après entière confidence.

LA MONTAGNE.

Signons puisqu'il le faut, mais à condition
Que vous ne ferez point languir ma passion,
Et que, dès aujourd'hui, par bon contrat en forme,
J'aurai droit de vous dire, attendez-moi sous l'orme:
Sans cela point d'accord.

LA TANTE.

Vous prendre pour époux
Ne serait pas, sans doute, assez faire pour vous.
Ma nièce est jeune et riche, allez, je vous la donne.

LA MONTAGNE.

Et moi, je vous la rends; vous me la baillez bonne,
Je hais ces yeux fripons dont la malignité
Est, dit-on, fort sujette à la fragilité.
Par la moindre douceur leur friandise émue
Laisse égarer soudain leurs regards vers la nue;
Et pour peu qu'un galant prenne la balle au bond...

LA TANTE.

Ma nièce ne vit pas comme les autres font,
J'ai pris soin de l'instruire, et je répondrai d'elle.

LA MONTAGNE.

D'accord, mais...

LA TANTE.

Elle est riche, et de plus...

LA MONTAGNE.

Bagatelle.
C'est à vous que j'en veux.

LA TANTE.

Mes beaux ans sont passés,
J'enlaidis tous les jours.

LA MONTAGNE.

Plaisez-moi, c'est assez.

LA TANTE.

Vous ne voulez pas voir que j'avance dans l'âge,
Que je n'ai plus...

LA MONTAGNE.

Tant mieux, vous en serez plus sage.

LA TANTE.

On m'a parlé de vous, je ne le puis nier;
Mais sitôt que je songe à me remarier,
Les soins que le défunt prit toujours de me plaire,
Ce que, pour m'attendrir, il s'efforçait de faire,
Tout cela me ramène un souvenir si doux,
Qu'à faire choix d'un autre en vain je me résous.
Je ne suis plus moi-même aussitôt qu'il me frappe.

LA MONTAGNE.

Vous l'avez bien trouvé, c'est par là qu'on m'attrape.

LA TANTE.

Que Lisette...

LA MONTAGNE.

Employez et le vert et le sec,
Pour me faire passer la plume par le bec.
Nous verrons qui de nous y trouvera son compte.

LA TANTE.

Quoi donc...

LA MONTAGNE.

Vous mitonnez le taciturne Oronte;
Et si jamais l'hymen le met entre vos bras,
Vous prendrez patience, et n'en pleurerez pas.

LA TANTE.

Mais si je ne sens point pour vous grande tendresse?

LA MONTAGNE.

Si je n'en sens non plus pour votre sotte nièce?

LA TANTE.

Qu'a-t-elle de si sot pour vous en dégoûter?

LA MONTAGNE.

Et qu'ai-je de si laid pour me tant rebuter?

LA TANTE.

Vingt mille écus pour elle ont entré dans la masse.

LA MONTAGNE.

Mille barons et plus sont sortis de ma race.

LA TANTE.

Mon bien, en l'épousant, vous est sûr quelque jour.

LA MONTAGNE.

Vous devenez baronne en payant mon amour.

LA TANTE.

Mais quand ce ne serait que cet hymen m'importe.

LA MONTAGNE.

Serviteur.

LA TANTE.

A la fin la colère m'emporte.
Ah, le vilain magot qui refuse les gens!

LA MONTAGNE.

Ah, la laide guenon qui jase à soixante ans!

LA TANTE.

Quoi, joindre impudemment le mensonge à l'injure?
Soixante ans!

LA MONTAGNE.

Oui, soixante, à fort bonne mesure,
Et je le maintiendrai devant votre mignon,
Je le connais.

LISETTE.

Voyez le joli compagnon
Qui nous donne des ans; elle n'en a pas trente.

LA MONTAGNE.

Le blondinage a l'art de m'escroquer la tante;
Et chacun pour soi-même agissant comme il peut,
Je laisse heureux Oronte à qui seul on en veut.
Pour vous garder à lui vous m'avez fait la pièce
De vouloir sottement m'endosser de la nièce.
L'affront pour un baron est un outrage indu,
Mais la Rapière aussi, net, il sera pendu.
Adieu, tante.

SCÈNE VIII

LA TANTE, LISETTE.

LISETTE.

Il s'en va bien outré.

LA TANTE.

Mais, Lisette,
Par où sortir du trouble où son refus me jette?

LISETTE.

Moi, je ne vous dis rien.

LA TANTE.

Qu'Oronte est malheureux!

LISETTE.

Vous courez grand hasard de les perdre tous deux.
Craignant d'être surpris, et que quelque lumière
Ne découvre au baron qu'Oronte est la Rapière,
Il va gagner pays.

LA TANTE.

Pour fuir ce dur ennui,
Lisette, allons de tout conférer avec lui.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

ANGÉLIQUE, ORONTE, PHILIPIN.

ANGÉLIQUE.

Quoi, par un faux baron avoir dupé ma tante?
La pièce est un peu forte.

ORONTE.

Elle était importante;
Et, sans son entremise, il s'offrait peu de jour
A vous pouvoir montrer l'excès de mon amour.
C'est lui qui m'a tiré de l'embarras extrême
Où vous m'aviez réduit en feignant que je l'aime;
Et Philipin eût vu sa fourbe sans effet,
S'il n'eût pas confirmé le conte qu'il a fait.
La Montagne est adroit, et jouera bien son rôle.

ANGÉLIQUE.

Le bon est que de tout Lisette la console,
Et ne lui laisse voir rien d'égal au dessein
De vous sauver la vie en lui donnant la main.
Elle a si bien tourné son âme irrésolue,
Que par elle ou par moi votre affaire est conclue;
On a fait revenir le baron tout exprès.

PHILIPIN.

Ils sont à disputer encor sur nouveaux frais.
J'écoutais tout à l'heure, et d'une ardeur semblable
L'un nommait la Rapière, et jurait comme un diable;
Et l'autre soutenait que, quoiqu'il fût baron,
Sa nièce valait bien qu'il signât le pardon.
Léandre feint entr'eux d'avoir l'âme incertaine.

ORONTE.

Il travaille pour nous, n'en soyons point en peine.

ANGÉLIQUE.

Mais pouvez-vous penser, quand ma tante apprendra
Qu'un baron supposé...

ORONTE.

Le vrai baron viendra.
Je vous ai déjà dit qu'arrêté pour affaire,
Il n'avait su partir comme il le croyait faire,
Et que par un pouvoir que j'avais d'aujourd'hui,

Il me donne plein droit de tout signer pour lui.
Le voici, dans vos mains il sera l'assurance
De l'hymen dont on a flatté son espérance;
Le baron d'Albikrac se trouvant des mieux faits,
N'aura pas grande peine à faire notre paix :
Il lui faut jusque-là cacher le stratagème.

ANGÉLIQUE.

Mais, quand il l'aura vue, êtes-vous sûr qu'il l'aime?

ORONTE.

Qu'importe? Elle est fort riche, et lui fort endetté,
C'est son bien qu'il épouse, et non pas sa beauté;
Pourvu qu'il trouve l'un, il l'acquitte de l'autre.

PHILIPIN.

Que j'aie aussi mon compte en vous donnant le [vôtre.
J'aime Lisette.

ANGÉLIQUE.

Va, nous songerons à toi.

PHILIPIN.

Après tout, votre amour ne tenait rien sans moi.
Avouez que pour vous la Rapière a fait rage.

ANGÉLIQUE.

J'entends, tu n'en es pas à ton apprentissage.

ORONTE.

Le nom de la Rapière et la sœur du baron,
Grâce à son bel esprit, sont traits d'invention;
Le reste est effectif, et regarde l'affaire
Où de tous vos amis l'appui m'est nécessaire.
D'un Breton laissé mort redoutant les parents,
Au château du baron aussitôt je me rends;
La nuit, par son conseil, je quitte la Bretagne,
Jusqu'à Londre, en secret, lui-même il m'accompa- [gne;
Et, lui devant beaucoup, il m'est doux aujourd'hui
De trouver quelque voie à m'acquitter vers lui.
Par son grand bien la tante est pour lui des plus [belles,
Et sur ce qu'il m'écrit...

SCÈNE II

ANGÉLIQUE, ORONTE, LISETTE, PHILIPIN.

LISETTE.

Voici bien des nouvelles;
Armez-vous de constance, et faites l'esprit fort,
On va vous prononcer la sentence de mort :
Le baron, pour cela, se fait tenir à quatre,
De ses emportements il ne veut rien rabattre,
Et la tante ne peut y mettre le holà,
Qu'en mettant dans vos bras la belle que voilà.
Voyez si vous pourrez souffrir ce coup de foudre.

PHILIPIN.

Va quérir un docteur afin de l'y résoudre,
Tu vois comme il en a l'esprit tout consterné.

LISETTE.

Pour en amener un l'ordre est déjà donné;
Cascaret est couru d'abord chez le notaire.

ORONTE.

En croirai-je vos yeux?

ANGÉLIQUE.

Ils ne peuvent se taire,
Et vous marquent assez ce que mon cœur ressent.

LISETTE.

Au lieu d'une douceur, vous vous en direz cent;
Mais bouche close ici, renfermez votre joie,
J'ai peur que notre tante avec lui ne nous voie,
Elle est prête à venir, et le moindre soupçon
Nous ferait avorter la fourbe du baron.
Rentrez.

SCÈNE III

ORONTE, LISETTE.

ORONTE, *à Lisette.*

Je te dois tout; si son cœur est sensible,
C'est par toi...

LISETTE.

Vous doutiez qu'il pût être flexible?

ORONTE.

De quoi ne doute point un cœur bien amoureux?
Plus l'objet...

LISETTE.

Faites bien le plaintif, le piteux,
La tante vient.

SCÈNE IV

LA TANTE, ORONTE, LISETTE, PHILIPIN.

ORONTE.

La perdre! Ah, douleur qui me tue!

LISETTE.

Tâchez d'en avoir l'âme un peu moins abattue.
Si l'on trompe vos feux, c'est pour vous secourir.

ORONTE.

Ah, qu'il vaudrait bien mieux qu'on me laissât pé- [rir!
Tu dis que cet hymen lui tient lieu de supplice,
Qu'elle fait en tremblant ce triste sacrifice,
Qu'au baron à regret elle donne la main?

LA TANTE.

Plaignez-moi; mon malheur, Oronte, est trop cer- [tain;
Vous le savez, pour moi l'hymen est une peine,
Par pitié de vos feux j'étouffais cette haine;
Et, pour vous garantir d'un infâme trépas,
Il me faut épouser ce que je n'aime pas,
Me livrer au baron.

ORONTE.

Au baron! Ah, madame!

LA TANTE.

Que de douceurs, hélas, va perdre votre flamme!
La mienne, chaque jour, si l'hymen nous eût joints,
Eût charmé votre cœur par mille tendres soins.
Je vous aurais chéri, témoigné...

ORONTE.

Quelle rage!

PHILIPIN, *bas.*

La bonne âme!

LA TANTE.

Ah! Pourquoi n'étiez-vous pas plus sage?
Pour la sœur du baron, quoi qu'elle eût de charmant,
Fallait-il de vos feux croire l'emportement?
S'y trop abandonner, n'en prévoir pas la suite?

ORONTE.

Personne ne veillait dessus notre conduite,
Hors une vieille tante à tous moments au lit,
Rien ne mettait obstacle au feu qui nous surprit;
La belle d'un coup d'œil forçait tout à se rendre,
Je n'étais pas de marbre, elle avait le cœur tendre,
Cent faveurs m'assuraient d'un amour mutuel.
Madame, était-ce à moi de faire le cruel?
Sans ce galant surpris elle m'était si chère,
Qu'afin de l'épouser j'eusse attendu son frère,
Mais plutôt...

LA TANTE.

Par argent si nous tâchions...

ORONTE.

Abus;
J'ai fait offrir, six fois, jusqu'à dix mille écus;
Mais à moins d'épouser...

LA TANTE.

Il faut donc me résoudre
A devenir sa femme afin de vous absoudre;
Un veuvage éternel me serait bien plus doux.

ORONTE.

Hé bien, demeurez veuve.

LA TANTE.

Et que deviendrez-vous?
Le baron a juré votre ruine entière.
Ah! que si vous pouviez n'être point la Rapière!

PHILIPIN.

Sa rapière a fait rage, il en a pris le nom,
Voilà que c'est d'occire.

ORONTE.

Évitant le baron,
Que craindrais-je? Candie est un poste honorable,
J'irai contre le Turc...

PHILIPIN.

J'irai contre le diable?
Le Turc, madame!

LA TANTE.

Non, si le ciel ne veut pas
Qu'un doux et chaste nœud me mette entre vos bras,
Du moins, pour m'empêcher de vivre infortunée,
Attachez-vous à moi par un autre hyménée.
Ma nièce...

LISETTE.

Elle est pour lui toujours à dédaigner;
C'est pis qu'un hérétique, on n'y peut rien gagner.
Hors vous, rien ne lui plaît.

LA TANTE.

Mais on la trouve aimable.

ORONTE.

Madame, si l'on veut, elle est incomparable;
Mais je mourrais d'ennui si j'étais son époux,
Chacun voit par ses yeux.

PHILIPIN, *à Lisette.*

Comme il le baille doux,
L'entend-il?

LA TANTE.

Cependant, quoi que nous puissions faire,
Le baron, sans cela, refuse votre affaire,
Point d'accommodement.

ORONTE.

Et par quel intérêt?

LA TANTE.

Il croit que votre hymen est tout ce qui me plaît,
Que je me garde à vous, et, pour son assurance,
Il vous veut voir tous deux mariés par avance.

ORONTE.

Et ne vous peut-il pas épouser dès demain?

LA TANTE.

Non, une grande affaire en suspend le dessein,
Il faut qu'auparavant il retourne en Bretagne.

ORONTE.

Et moi, je me dispose à faire une campagne:
Ce que je souffrirais par l'hymen, chaque jour,
Rend la guerre pour moi préférable à l'amour,
J'y vais prendre parti.

PHILIPIN.

C'est afin qu'on vous tue:
Il a la rage au cœur de vous avoir perdue,
Madame, ayez pitié du maître et du valet.

SCÈNE V

LA TANTE, ORONTE, LÉANDRE, LA MONTAGNE, PHILIPIN, LISETTE.

LA MONTAGNE.

Nous nous sommes lassés de garder le mulet.
Pour pouvoir si longtemps nous laisser en attente,
Il faut que vous ayez l'âme bien inconstante.
Est-ce fait? Quant à moi, dire et faire n'est qu'un.

ORONTE.

Vous avez grande hâte.

LA MONTAGNE.

Oui, j'en suis importun;
Mais c'est mon naturel d'être prompt à tout faire.
Signerons-nous? C'est là ma plus pressante affaire.

LA TANTE.

Vous aurez le bonheur que votre amour attend.

LA MONTAGNE.

Nous n'avons point parlé combien d'argent comptant,
Il m'en faut quelque peu, ne fût-ce que pour faire
Un train digne du rang de défunte ma mère.
Je suis dans nos quartiers le premier des barons.

LÉANDRE.

Le notaire venu, nous le stipulerons;
Madame est raisonnable.

LA MONTAGNE.

Il le faudra superbe.

(*A Oronte.*)

Vous pensiez sous le pied me pouvoir couper l'herbe,

Blondin, mais, s'il vous plaît, rengaînez vos amours.
La tante...

ORONTE.

Oui, je l'aimais, et l'aimerai toujours;
Et, quand vous me l'ôtez, plein d'une fière audace,
Ce trait de raillerie est de méchante grâce.
Si pour vous, contre moi, ses propres intérêts...

LA MONTAGNE.

Quoi, diable, en un besoin il ferait le mauvais?
Allez, je vous accepte avec joie infinie,
Pour très digne neveu de notre baronnie
Je vous donne la nièce, et vous fais son époux.

ORONTE.

Non pas, quand il faudrait...

LA MONTAGNE.

Comment l'entendez-vous,
Ma tante?

ORONTE.

Mais comment l'entendez-vous vous-même?
Ne vous suffit-il pas de m'ôter ce que j'aime?
Faut-il...

LA MONTAGNE.

Criez, pestez autant qu'il vous plaira,
Savez-vous de ceci ce qui résultera?
La Rapière... Autant vaut.

LA TANTE, *à Oronte.*

Mon cher monsieur.

ORONTE.

Madame.

LA MONTAGNE.

On me le doit livrer.

LA TANTE.

Que je touche votre âme.
Sauvez un malheureux dont je prends l'intérêt.

ORONTE.

Autant que je le puis, je veux ce qui vous plaît;
Mais vous perdre, et penser qu'une autre me fût chè-
[re...

LÉANDRE.

Madame vous en prie, il faut la satisfaire.

ORONTE.

Mais sa nièce jamais ne voudra...

LA TANTE.

Veuille ou non,
J'en réponds.

ORONTE.

Elle espère épouser le baron;
Le rang qu'il tient la charme, elle en est entêtée;
Et l'en ayant tantôt, par votre ordre, flattée...

LA MONTAGNE.

Lorsque par les parents un hymen est réglé,
Je voudrais devant moi qu'une fille eût soufflé,
Comme je vous... Holà, qu'on appelle Angélique.
Pour nièce de par vous me sera-t-elle unique?
Pour moi, j'ai quantité de jeunes baronneaux
Que je vous vais donner pour neveux tout nouveaux,
Sans le petit Rapière, il n'entre point en compte.

LA TANTE.

Épousez-la, de grâce, et me laissez Oronte.
Épargnez-lui l'ennui de me voir dans vos bras;
Il m'aime tant.

LA MONTAGNE.

Et moi, ne vous aimé-je pas?

LA TANTE.

Je ne sais.

LA MONTAGNE.

Quoi, dix fois on m'a, pour la Rapière,
Avec dix mille écus, fait très humble prière,
Je le dépends gratis, dès que vous m'en priez,
Et, malgré tout cela, vous vous en défiez?

LA TANTE.

Mais vous dites que j'ai...

LA MONTAGNE.

C'est que je goguenarde.

LA TANTE.

Vous me trouvez si laide?

LA MONTAGNE.

Y faut-il prendre garde?

LA TANTE.

L'affront me tient au cœur.

LA MONTAGNE.

Et moi fort à l'esprit.
Avez-vous oublié ce que vous m'avez dit?

LA TANTE.

Il faut qu'un galant homme endure tout des femmes;
Et se venger du sexe est des petites âmes.

LA MONTAGNE.

Quoi, vous aurez le droit de m'appeler magot?
Il sera des guenons, et je ne dirai mot?
Je suis pis qu'un démon contre qui m'injurie,
Je ris quand on veut rire, et j'entends raillerie;
Et, pour vous faire voir qu'on me le peut payer,
Sitôt qu'il vous plaira nous entre-tutoyer,
Sans rancune et sans fiel, volontiers, va, mignon-
Je serai ton magot, tu seras ma guenone; [ne,
Nous choisirons ainsi cent jolis petits noms.

SCÈNE VI

LA TANTE, ANGÉLIQUE, ORONTE, LÉANDRE,
LA MONTAGNE, LISETTE, PHILIPIN.

LA MONTAGNE.

La belle, il faut vouloir ce que nous ordonnons,
C'est sans aucun appel; en fille obéissante
Oyez ce qu'avec nous a résolu la tante.

LA TANTE.

On vous donne un époux, monsieur prend ce souci.

LA MONTAGNE.

Faites la révérence, et dites grand merci,
Bouchonne; dès demain vous aurez l'avantage
De savoir quelle joie on trouve au mariage;
Pour réveiller les sens rien n'est plus souverain.

ANGÉLIQUE.

Oronte, dès tantôt, m'a dit votre dessein:
J'avais pour le couvent l'intention fort bonne,

Mais pour m'ouïr nommer madame la baronne,
Me voir grand équipage...

LA MONTAGNE.

Ah! Friand petit nez,
De votre chef ainsi vous vous embaronnez?
En fait de ce qui flatte, et doit donner à rire,
La chatte a le goût bon, et ne prend pas le pire.

ANGÉLIQUE.

Ne m'aviez-vous pas dit que vous vouliez...

LA MONTAGNE.

Tout doux,
Un baron tel que moi n'est pas viande pour vous;
Un mets si délicat n'est que pour une tante.

ANGÉLIQUE.

Ma tante, sans mari, vit heureuse et contente;
Et plutôt qu'à l'hymen on la pût disposer,
Elle ferait...

LA TANTE.

Il faut vous entendre jaser.
Où va-t-elle?

ANGÉLIQUE.

Je sors de peur de vous déplaire.

LA MONTAGNE.

Vous ne vous sauriez donc marier et vous taire?
Venez, voilà le beau qu'on vous a destiné.

ANGÉLIQUE.

Oronte!

LA MONTAGNE.

Il est dispos, allègre, bien tourné.

ANGÉLIQUE.

N'importe.

LA TANTE.

Vous voulez, je pense, être priée?

ANGÉLIQUE.

Je suis trop jeune encor pour être mariée.

LISETTE.

Voyez, elle en mourrait.

LA MONTAGNE.

Que d'importuns débats!
Finissons en deux mots. Veut-on? Ne veut-on pas?

ORONTE.

Mais en quoi mon hymen importe-t-il au vôtre,
Pour vouloir que...

LA MONTAGNE.

C'est là me prendre pour un au-
Il me faut faire un tour en Bretagne, et tandis [tre.
Vous auriez tout loisir de vous être ébaudis.
Moi parti, la Rapière absous, la chère tante
Vous prenant pour mari, croirait vivre contente;
Il n'est contrat signé qui m'en pût garantir.

ORONTE.

Hé bien, mariez-vous avant que de partir.
Un jour plus, un jour moins ne vous importe guères;
Et...

LA MONTAGNE.

Mon futur neveu, chacun sait ses affaires.
Donnez la main.

ANGÉLIQUE.

Moi?

LA MONTAGNE.

Vite, et sans plus raisonner.

LA TANTE.

La sotte!

LISETTE.

Donnez-la, puisqu'il la faut donner,
Vous fâchez votre tante.

ANGÉLIQUE.

Elle en parle à son aise.
Quand on a des barons...

LA MONTAGNE.

Vous plaît-il qu'il vous plaise?

ANGÉLIQUE.

Il faut bien obéir, mais je ne réponds pas
Qu'à vaincre mon dégoût jamais Oronte...

LA MONTAGNE.

Hélas!
On s'accoutume à tout. Demain donc, sans remise,
Dans les bras d'un époux l'épouse sera mise,
Cela fait, je déloge, et pars en sûreté.

ORONTE.

Mais madame en a-t-elle autant de son côté?
Si pour vous de sa foi mon hymen est le gage,
Il lui faut contre vous un pareil avantage,
Qu'après votre intérêt vous assuriez le sien.

LA MONTAGNE.

Dépendre la Rapière est donc compté pour rien?
Sans l'honneur de ma sœur, qui ne vaut pas grand'
Ce sont dix mille écus dont ma tante dispose; [chose,
Et, pour vous faire voir que j'agis franchement,
J'y veux bien ajouter encor ce diamant,
Il n'est pas des plus laids.

LISETTE.

Madame, comme il brille!

LÉANDRE.

Il est de prix.

LA MONTAGNE.

C'est presque un titre de famille,
Des seigneurs d'Albikracs il vient de père en fils,
L'an est gravé dessous, mil deux cent trente-six,
Si l'on ne m'en croit pas, en rompant...

LA TANTE.

Non, de grâce;
On ne peut mieux prouver une ancienne race.

LA MONTAGNE.

Nous la montrerons telle, et vous ramènerons,
Pour nous voir marier, quinze ou trente barons.
Si la noblesse a droit de chatouiller votre âme,
Je vous en garantis satisfaite.

SCÈNE VII

LA TANTE, LÉANDRE, ORONTE, ANGÉLIQUE,
LA MONTAGNE, LISETTE, CASCARET, PHILIPIN.

CASCARET.

Madame,
Le notaire est venu.

LA MONTAGNE.

Bon, allons tous signer.
Ma sœur, en l'apprenant, voudra se mutiner ;
Mais elle a fait la faute, il faut qu'elle la boive.

LÉANDRE.

A son propre repos il n'est rien qu'on ne doive,
Goûtez-le sans chagrin.

PHILIPIN.

Par la permission
De très haut, très puissant monseigneur le baron,
Que j'épouse Lisette.

LA MONTAGNE.

Elle n'est pas novice,
Tu choisis bien.

PHILIPIN.

Monsieur, je la crois de service ;
C'est bien mon fait par là.

LA MONTAGNE.

T'aime-t-elle?

PHILIPIN.

A peu près.

LA MONTAGNE.

Viens signer avec nous, tu danseras après.

FIN DU BARON D'ALBIKRAC.

LA MORT D'ANNIBAL

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

REPRÉSENTÉE EN 1669 SUR LE THÉATRE DE L'HOTEL DE BOURGOGNE

PERSONNAGES

PRUSIAS, roi de Bithynie.
ATTALE, successeur d'Eumène, cru mort, au royaume de Pergame.
ANNIBAL.
FLAMINIUS, ambassadeur romain.

PERSONNAGES

NICOMÈDE, fils de Prusias.
ÉLISE, fille d'Annibal.
ALCINE, confidente d'Élise.
PROCULE, tribun romain.
ARAXE, capitaine des gardes de Prusias.

La scène est dans la capitale de la Bithynie.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

PRUSIAS, ATTALE, ARAXE.

ATTALE.

Seigneur, ne croyez pas qu'un trône m'éblouisse
Jusqu'à rendre mon cœur capable d'injustice,
Et me faire oublier quel excès de bonté
Vous fit prendre intérêt à ma captivité.
Prisonnier d'Annibal qui triomphait d'Eumène,
Je vous vis adoucir et mes fers et ma peine,
Et vouloir que chez vous on respectât en moi
Le sang infortuné de ce malheureux roi.
Aujourd'hui que sa mort m'assure sa couronne,
Je croirais faire outrage au ciel qui me la donne,
Si dans ce nouveau rang j'avais rien de plus doux
Que chercher les moyens de m'acquitter vers vous.
Quoiqu'Eumène...

PRUSIAS.

Seigneur, ne parlons plus d'Eu-
Il eût nourri pour nous une éternelle haine ; [mène,
Et malgré vous l'honneur vous eût fait une loi
De suivre le destin et d'un frère et d'un roi.
En vain, brisant vos fers, je pensai le contraindre
A redouter les maux que je voyais à craindre ;
Son orgueil ne lui put endurer d'autre accord,
Que de promettre aux dieux ma défaite ou sa mort.
Cette mort que pour nous ils crurent nécessaire,
Ne m'a plus laissé voir d'ennemi dans son frère ;
Et la paix vous semblant le parti le plus doux,
Je suis ici venu la jurer avec vous.
Rome a choisi ce lieu commun à l'un et l'autre,
Il borne mon État comme il borne le vôtre ;
Et c'est là qu'avec joie on m'a vu vous céder
Ce que Flaminius n'eût osé demander.
Quoi que m'ait pu sur vous acquérir la victoire,
Je ne m'en suis voulu réserver que la gloire :
Pergame est tout à vous, et je vous ai rendu
Ce qu'à droit de conquête on sait qui m'était dû.

ATTALE.

Ce rare et grand effort d'une vertu sublime,
De l'univers entier vous assure l'estime ;
Mais, seigneur, tant de biens sont pour moi super-
Si, vous devant beaucoup, je n'obtiens encor plus. [flus,
Quand voulant entre nous voir la guerre finie,
Vous brisâtes mes fers dans votre Bithynie,
Déjà, depuis longtemps, charmé dans cette cour,
J'étais moins prisonnier de guerre que d'amour.
Deux beaux yeux en secret captivaient ma franchise,
J'avais, j'avais trop vu l'incomparable Élise.

PRUSIAS.

La fille d'Annibal ?

ATTALE.

Oui, je l'aime, seigneur,
L'absence ni le temps n'ont pu changer mon cœur ;
Et si de votre appui j'ose flatter mon âme,
Je puis me tenir sûr du succès de ma flamme.
Le fameux Annibal reçu dans vos États,
Si vous êtes pour moi, ne vous dédira pas.
Contre ses ennemis vous lui prêtez retraite ;
Et dans l'incertitude où ce besoin le jette,
Deux rois pourront tenir son destin affermi,
S'il en a l'un pour gendre, et l'autre pour ami.

PRUSIAS.

La vertu d'Annibal paraît si peu commune,
Que, sans doute, il est beau d'embrasser sa fortune
Et vous ne sauriez mieux vous en faire l'appui,
Qu'en cherchant par l'hymen à vous unir à lui.
Mais, quand vous m'employez à vous y rendre office
Ouvrez les yeux, seigneur, et me faites justice.

A seconder vos feux si je m'étais porté,
Que croirait Annibal de ma sincérité ?
Ne jugerait-il pas que déjà je me lasse
De lui prêter la main pour aide en sa disgrâce ;
Et que ce grand hymen que j'oserais presser,
Ne serait qu'un prétexte afin de le chasser ?
Malgré ses envieux et la haine de Rome,
J'ai promis, j'ai donné retraite à ce grand homme;
Et dois trop aux serments qu'il a reçus de moi,
Pour rien faire jamais qui démente ma foi.

ATTALE.

Aussi ne suis-je pas assez vain pour prétendre
Qu'Annibal dût me suivre en m'acceptant pour gendre.
Content de posséder un objet plein d'appas,
Je le verrai, seigneur, vivre dans vos États.
Ainsi, le retenant, vous pouvez sans scrupule...

PRUSIAS.

Seigneur, il ne faut point que je vous dissimule.
Je doute qu'Annibal m'imputât à mépris,
Si je parlais pour vous plutôt que pour mon fils.
Vous savez près de lui quel rang ce fils possède,
Que tout jeune qu'il est...

ATTALE

Ah! Seigneur, je lui cède.
Quoiqu'Élise à mes yeux fasse briller d'appas,
Si le prince y prétend...

PRUSIAS.

Non, il n'y pense pas;
Mais il faut éviter en cherchant mon suffrage,
Ce qui pourrait vous nuire, ou donner de l'ombrage.
Mes souhaits sont pour vous, n'attendez rien de plus;
Vos vœux sans mon appui peuvent être reçus :
Contre vous pour un fils bien loin que je m'emploie,
Faites-les agréer, j'en aurai de la joie ;
Mais laissez-moi me taire où vos feux parleront.

ATTALE.

Seigneur, vous apprendrez le succès qu'ils auront.

SCÈNE II

PRUSIAS, ARAXE.

ARAXE.

Me trompé-je, seigneur, dans ce que je présume?
Attale craint qu'un jour la guerre se rallume ;
Et de peur qu'Annibal n'ose vous secourir,
En épousant sa fille, il veut se l'acquérir.

PRUSIAS.

J'ignore les motifs du dessein qu'il m'explique,
Mais enfin, soit amour, Araxe, ou politique,
Cet hymen... Dieux!

ARAXE.

D'où vient...

PRUSIAS.

Qu'il doit m'être fatal !

ARAXE.

A vous, seigneur ?

PRUSIAS.

Tu vois qu'il nous ôte Annibal.

ARAXE.

Pouvez-vous regretter qu'il chasse ailleurs un homme
Dont la retraite ici vous rend suspect à Rome?

PRUSIAS.

Mais il faudra qu'Élise...

ARAXE.

Hé bien, quel intérêt...

PRUSIAS.

Quoi, d'Élise...

ARAXE.

Seigneur, je crois qu'elle vous plaît?

PRUSIAS.

A moi ? Qui te l'a dit ?

ARAXE.

Je l'apprends de vous-même.
Ce trouble...

PRUSIAS.

Il me trahit, je l'avoue ; oui, je l'aime,
Et par mille combats rendus jusqu'à ce jour,
J'ai tâché vainement d'étouffer mon amour.
Les intérêts d'un fils joints à ceux de mon âge,
Ont beau sur cette ardeur refroidir mon courage,
Élise a tous mes vœux, Élise a tout mon cœur,
Et pour moi, sans Élise, il n'est point de bonheur.

ARAXE.

Mais, en vous déclarant, doutez-vous qu'avec joie
Annibal...

PRUSIAS.

Non, je sais ce qu'il faut que j'en croie,
Mon hymen d'Annibal remplirait tous les vœux,
Je n'ai qu'à dire un mot, et je me rends heureux.
Mais puis-je consentir à ce que veut ma flamme,
Sans que Rome aussitôt s'en indigne et m'en blâme?
Je me brouille avec elle, et les malheurs d'autrui
M'apprenant ce que c'est que perdre son appui,
Je dois le ménager; c'est par là que, sans cesse,
A déguiser mon cœur j'applique mon adresse.
Annibal ne pourrait savoir ma passion,
Qu'il ne s'en prévalût pour son aversion.
L'abaissement de Rome étant ce qu'il souhaite,
Il formerait contre elle une ligue secrète,
Et m'en faisant l'auteur, me mettrait hors d'état
De ne me pas montrer ennemi du sénat.
Tu vois que dans la paix jurée avec Attale,
Déjà son amitié m'a presque été fatale.
Rome à ce grand accord témoignant s'attacher,
Exprès pour choquer Rome il voulait l'empêcher.
D'ailleurs, Flaminius ouvertement s'explique,
Qui protège Annibal, blesse la république,
Et son éloignement qu'il presse chaque jour,
Suspend mon espérance, et confond mon amour.
J'oppose pour refus ma parole donnée ;
Et pour éblouir Rome à le perdre obstinée,
J'affecte des froideurs dont le déguisement
Cache à Flaminius l'intérêt d'un amant.
Cependant Annibal qui surprend ma conduite,
De mes longues froideurs peut redouter la suite,
Et, cédant aux soupçons dont je le vois gêné,
Accepter dans Attale un gendre couronné.

Je crois voir à ses feux déjà que tout succède,
A moins que de ce mal mon fils soit le remède.
Confident d'Annibal, s'il craint tout de ma foi,
Par de nouveaux serments il peut... Mais je le voi.

SCÈNE III

PRUSIAS, NICOMÈDE, ARAXE.

PRUSIAS.

Prince, Annibal, sans doute, aura quelques alarmes
De voir qu'Attale et moi nous mettions bas les armes,
Et que la paix jurée assure à nos États
Un calme qui pour vous doit être sans appas.
Ses leçons vous charmaient, et, sous un si grand maître,
Votre jeune valeur se plaisait à paraître.
Rome en a pris ombrage, et l'accord arrêté
Est devenu pour nous une nécessité.
A n'y déférer pas je rompais avec elle,
Je lui faisais d'Attale embrasser la querelle,
Et l'éclat d'un refus pour nous trop hasardeux,
Au lieu d'un ennemi, nous en attirait deux.

NICOMÈDE.

Quelque bouillante ardeur que la guerre m'inspire,
Vous préférez la paix, c'est à moi d'y souscrire;
Mais permettez, seigneur, que contre les Romains
J'oppose vos bontés aux malheurs que je crains.
Je sais que d'Annibal ils cherchent la ruine,
Que toujours même haine en leurs cœurs s'enracine,
L'adroit Flaminius a beau dissimuler,
Il ne vient...

PRUSIAS.

C'est sur quoi je voulais vous parler.
Depuis que dans ces lieux Flaminius m'observe,
J'ai dû pour Annibal montrer quelque réserve,
Et tâcher de guérir par cet amusement
Les soupçons qu'on a pris de mon attachement.
Mais, comme les froideurs qu'il est bon que j'affecte
Pourraient, avec le temps, rendre ma foi suspecte,
Prévenez Annibal, et lui jurez pour moi
Tout ce qu'a de sacré la parole d'un roi,
Que le Romain parti, je dois trop à ma gloire
Pour...

NICOMÈDE.

Il est un moyen de lui faire tout croire.
Si vous l'autorisez...

PRUSIAS.

Quel que soit ce moyen,
Offrez, promettez tout, je ne réserve rien.

NICOMÈDE.

Après ce doux aveu, seigneur, j'ose vous dire
Que mon cœur, en secret, depuis longtemps soupire,
Et que par un pouvoir à mon repos fatal,
Élise...

PRUSIAS.

Vous aimez la fille d'Annibal?

NICOMÈDE.

Oui, seigneur, je l'adore, et ne puis plus vous taire
Que la fille sur moi peut autant que le père.
Si la vertu de l'un tient tout mon cœur charmé,
Pour la beauté de l'autre il est tout enflammé;
Et dans la passion où ce cœur s'abandonne...

PRUSIAS.

N'avez-vous découvert cet amour à personne?

NICOMÈDE.

Il est connu d'Élise, à qui j'ai cru devoir...

PRUSIAS.

Vous en êtes aimé?

NICOMÈDE.

Je n'ai pu le savoir,
Mais, sans doute, son choix suivra celui d'un père.

PRUSIAS.

Je pardonne à votre âge un aveu téméraire,
Prince, vous êtes jeune, et votre aveuglement
Presse plus ma pitié que mon ressentiment.
Ouvrez, ouvrez les yeux, et pour un fol caprice,
Voyez-nous sur le bord d'un affreux précipice.
Sachant l'indigne feu dont vous osez brûler,
Élise peut nous perdre, elle n'a qu'à parler.
De quel œil le sénat verra-t-il l'insolence
Qui vous fait d'Annibal rechercher l'alliance,
Et quels nœuds votre amour s'est-il jugé permis
Avec le plus mortel de tous ses ennemis?
Cessez de vous flatter, nous dépendons de Rome,
Annibal vaut beaucoup, mais ce n'est qu'un seul homme:
Et dans ce qu'à mon sceptre il faut chercher d'appui,
L'amitié des Romains peut pour nous plus que lui,
C'est elle qui soutient les trônes qui chancellent;
Et, sans cette amitié que mes soins renouvellent,
Nous nous verrions réduits à courber sous le poids
Sous qui déjà, partout, gémissent tant de rois;
Profitons de l'exemple, et craignons leur disgrâce.

NICOMÈDE.

Les exemples, seigneur, n'ont rien qui m'embarrasse,
Chacun a sa conduite, et tel peut succomber
Où tout autre, après lui, craindra peu de tomber.
Non que par cet hymen qui semble vous déplaire,
Je cherche à vous ôter une amitié si chère;
Bien loin qu'il ait de quoi faire ombrage aux Romains,
Pourraient-ils mettre Élise en de plus sûres mains?
Il n'est rien que pour eux votre foi ne prévienne,
Ils trouveront en elle un garant de la mienne;
Et dans le fils d'un roi qui les veut respecter,
Le gendre d'Annibal n'est point à redouter.
Que si de ce projet Rome se rend l'arbitre,
Seigneur, vous êtes roi, soutenez ce grand titre,
Et, sans vous éblouir de devoirs apparents,
Négligez des amis qui se font vos tyrans.
Rejetez une indigne et basse dépendance,
Cent princes opprimés prendront votre défense,
Toute l'Asie aspire à voir briser ses fers,
Tirez-la d'esclavage, et vengez l'univers.

PRUSIAS.

Voilà les sentiments que l'amour vous inspire?
Élise vous apprend ce que vous m'osez dire,
Et ce parfait rapport de haine et d'intérêt,
A pour toucher son cœur le charme qui lui plaît?

Si déjà son pouvoir est si grand sur votre âme,
Jusqu'où n'ira-t-il point avec le nom de femme?
Pour plaire à ses beaux yeux dont vous êtes épris,
Rome vous paraîtra digne de vos mépris;
Vous armerez contre elle, et jusqu'en Italie,
Vous irez de vos feux étaler la folie.
J'y consens, perdez-vous, et, sans plus m'écouter,
Courez prendre les fers que vous voulez porter.
Cent rois ont avant vous estimé cette gloire,
Ils vous pressent d'oser, il est beau de les croire,
Et de chercher, comme eux, par d'illustres desseins,
A servir de triomphe aux armes des Romains.

NICOMÈDE.

Du moins, seigneur, du moins, j'aurai cet avantage,
Qu'ils ne pourront jamais soumettre mon courage;
Et si l'indignité de quelque dur revers
Me réduit quelque jour à la honte des fers,
Je n'imiterai point l'abaissement extrême
Qui va les mendier jusque dans Rome même.

PRUSIAS.

Et moi je saurai bien, si vous vous emportez,
Arrêter la fureur de vos témérités;
Non que dans un discours dont la fierté m'outrage,
Je n'excuse et l'amour et la chaleur de l'âge,
Le temps éteindra l'une, et saura modérer [rer;
L'orgueil d'un mouvement trop bouillant pour du-
Mais, si dans votre cœur vos soins n'étouffent l'au-
Je suis père du peuple avant qu'être le vôtre; [tre,
Et les nœuds les plus doux n'ont rien qu'avec éclat
Ma justice n'immole au repos de l'État.
Pensez-y mûrement, allez.

NICOMÈDE.

Je me retire. [dire,
Mais trouvez bon, seigneur, que j'ose encor vous
Que si pour plaire à Rome il faut trahir son rang,
Elle peut de bonne heure ordonner de mon sang.

SCÈNE IV

PRUSIAS, ARAXE.

PRUSIAS.

Qui jamais en aimant plus que moi fut à plaindre?
Un rival m'alarmait, j'en trouve deux à craindre;
Et d'un fatal hymen les nœuds mal assortis
N'ont rien dont le péril puisse alarmer mon fils.
Les maux que je lui peins, s'il obtient ce qu'il aime,
Ne sont point... Mais, hélas! m'étonnent-ils moi-
[même?
J'ai beau jeter les yeux sur ce que j'en prévoi,
En les ouvrant pour lui, je les ferme pour moi;
Et voulant l'arracher à l'abîme qu'il s'ouvre,
Je cherche à ne point voir ce que je lui découvre.
Quel conseil prendre, Araxe, en ces extrémités?

ARAXE.

La raison le dira si vous l'en consultez.
L'amitié des Romains faisant votre assurance,
Il vous faut d'Annibal éviter l'alliance.
Seigneur, servez Attale, et secondez ses feux.

PRUSIAS.

Quoi, je pourrais souffrir qu'Attale fût heureux?
Je sais que quelques soins que l'amour me suggère,
Mon fils, ainsi qu'Attale, aura plus de quoi plaire.
Tous deux jeunes, tous deux bouillants dans leurs
[desseins,
Et tous deux, s'il le faut, ennemis des Romains.
Mais n'importe, essayons à bien connaître Élise;
Et sachant qui des deux son amour favorise,
Attaquons ce rival, et cherchons du repos
A détruire...

ARAXE.

Seigneur, elle vient à propos.

SCÈNE V

PRUSIAS, ÉLISE, ARAXE, ALCINE.

PRUSIAS.

Quoi, madame, toujours cet air mélancolique?

ÉLISE.

Quelle joie en mes yeux voulez-vous qui s'explique,
Seigneur, lorsque partout les destins conjurés
A nous persécuter se montrent préparés?
Si nous trouvons chez vous, par un doux avantage,
De quoi nous consoler de l'exil de Carthage,
Les Romains, aussitôt, de ce bonheur jaloux,
S'opposent aux bontés que vous avez pour nous.
Avecque sa fortune errante et vagabonde,
Un seul homme fait peur à ces maîtres du monde;
A vous voir notre appui, leur trouble est sans égal.

PRUSIAS.

Madame, je ne sais ce qu'en juge Annibal;
Mais si j'ai le malheur qu'après mille assurances
Rome le fasse entrer en quelques défiances,
Du moins est-il le seul qui, soupçonnant ma foi,
N'ait pas les sentiments qu'il doit avoir de moi.
Sur le titre d'ami chacun me rend justice;
Et même on craint si peu que rien nous désunisse,
Que pour vous obtenir, vos amants aujourd'hui
Implorent mon suffrage et briguent mon appui.

ÉLISE. [ble
Que parlez-vous d'amant, seigneur? Est-il croya-
Qu'en l'état où je suis on pût me croire aimable,
Et sur mon triste sort fermer assez les yeux,
Pour s'unir au rebut des hommes et des dieux!
Non, non, il faut me fuir, il n'est revers ni peine
Qu'en tous lieux avec moi ma disgrâce ne traîne;
Et me vouloir aimer, serait, sans aucun fruit,
Livrer sa destinée au malheur qui me suit.
Aussi mon cœur n'est pas un bien où l'on aspire;
Et si me regardant quelquefois on soupire,
La pitié que mes maux s'attirent chaque jour,
Laisse dans ces soupirs peu de part à l'amour.

PRUSIAS. [dre.
Et ce sont ces malheurs qui vous rendent à crain-
Pour être tout à vous il ne faut que vous plaindre,
Et voir dans vos beaux yeux cette douce langueur
Qui surprend, émeut, touche et pénètre le cœur.

Attale qui se plaît à vous rendre les armes,
De ces beaux yeux peut-être aurait bravé les char-
Si pour ce grand triomphe en secret emporté, [mes,
Ils se fussent servi de toute leur fierté;
Mais l'adoucissement qu'y mêlent vos disgrâces,
Fait briller...

ÉLISE.

Des douceurs sont pour les âmes basses,
Seigneur, et mon orgueil s'en accommode mal;
De grâce, traitez mieux la fille d'Annibal.
Mes yeux ont démenti la fierté de mon âme,
S'ils la font soupçonner de quelque lâche flamme;
Attale sort d'un sang qui peut prétendre à moi,
Mais il fut dans vos fers avant que d'être roi;
Et l'éclat de ce trône où je le vois qui monte,
N'a pas encore assez effacé cette honte.

PRUSIAS.

Ah, que cette fierté paraît digne de vous!
J'en conçois pour mon fils un augure bien doux;
Pour vos charmants appas, vous savez qu'il soupire,
Ses respects ont cent fois pris soin de vous le dire,
Il n'aime qu'à vous plaire; à des feux si soumis,
Madame, expliquez-vous; quel espoir est permis?

ÉLISE.

Quoi, vous croyez qu'Élise ait l'âme assez ingrate
Pour pouvoir consentir que cet amour la flatte,
Et que pour prix des soins qu'en eut votre pitié,
Son hymen des Romains vous coûte l'amitié?
Si déjà sur l'appui que trouve ici mon père,
Nous voyons dans leur plainte éclater leur colère,
Que n'essuieriez-vous point de leurs chagrins ja-
[loux
Si des nœuds plus étroits nous unissaient à vous?
Fuyez, fuyez les maux qui suivent nos personnes.
Ces dignes conquérants sont maîtres des cou-
[ronnes;
Et, quoi que vous fît croire un dépit généreux,
Pour régner sûrement, il faut régner par eux.

PRUSIAS.

De ma fidélité Rome a trop d'assurance
Pour me laisser longtemps craindre sa défiance;
Et, sur cette union, quel qu'en soit le danger,
S'il nous faut son aveu, je puis le ménager.
Pourvu que de mon fils vous approuviez la flamme;
Que ses vœux...

ÉLISE.

Connaissez, seigneur, toute mon âme.
Le prince a des vertus qu'on ne peut égaler;
Mais, quelque feu pour lui dont je puisse brûler,
Je le dédaignerais si d'une ardeur ouverte
Des Romains que j'abhorre il ne jurait la perte;
De ma haine pour eux mon amour prend la loi,
Et c'est la seule dot que j'apporte avec moi.
Ainsi, point de mari capable de me plaire,
Qui ne venge Carthage, et l'exil de mon père.
L'univers affranchi de ces cruels tyrans
Est tout ce qui me flatte; à ce prix je me rends.
Adieu, seigneur.

SCÈNE VI

PRUSIAS, ARAXE.

PRUSIAS.

Hé bien, quelle preuve plus claire
Que mon fils est aimé, que c'est lui qu'on préfère?
La haine que pour Rome ils montrent tour à tour,
Fait voir dans ce rapport celui de leur amour;
Ce n'est point un soupçon, j'en vois la certitude,
Affranchissons mon cœur de cette inquiétude;
Et, puisque cet obstacle à mes vœux est fatal,
Pour n'avoir rien à craindre, éloignons ce rival.
L'ambassadeur de Rome ici me favorise,
Il faut lui découvrir que mon fils aime Élise;
Et demain, avec lui, sans en faire d'éclat,
Sous prétexte d'honneur l'envoyer au sénat.

ARAXE.

Mais si vous regardez son amour comme un crime,
Comment rendre, seigneur, le vôtre légitime?
Rome vous verra-t-elle impunément jouir...

PRUSIAS.

Mon zèle aura paru, c'est de quoi l'éblouir.
Peut-être qu'elle-même, obligée à se rendre,
Redoutant Annibal, me voudra voir son gendre;
Et s'assurer par moi de l'inquiète ardeur,
Qui l'a toujours rendu jaloux de sa grandeur.

ARAXE.

Mais d'une et d'autre part votre espérance est vai-
Élise veut, seigneur, qu'on épouse sa haine; [ne,
Et que...

PRUSIAS.

Lorsqu'il s'agit de voir nos vœux contents,
Promettons tout, Araxe, et laissons faire au temps.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

ÉLISE, ALCINE.

ÉLISE.

Le prince doit partir! Ne t'es-tu point trompée?

ALCINE.

J'ai douté de ce bruit d'abord qu'il m'a frappée;
Mais dans toute la cour, madame, il fait éclat.
Prusias sur la paix le député au sénat,
Et lui rend cet honneur de vouloir par sa bouche
Expliquer à quel point ce grand accord le touche.
Flaminius l'emmène, ils partent dès demain.

ÉLISE.

Et le prince y consent?

ALCINE.

Son refus serait vain.
Où l'ordre est absolu, que peut sa résistance?

ÉLISE.

Quoi, son cœur à céder n'a point de répugnance?

ALCINE.

J'ai peu l'art de connaître un cœur comme le sien.
Mais pourquoi...

ÉLISE.

C'est assez, je ne demande rien.
Ma curiosité, sans doute, est indiscrète.

ALCINE.

Au moins vous en aviez quelque raison secrète?

ÉLISE.

Je ne sais; mais enfin ce que j'aime à savoir,
C'est que mon triste cœur n'en devrait pas avoir.

ALCINE.

Ne dissimulez point, le prince a su vous plaire.

ÉLISE.

Moi, l'aimer?

ALCINE.

Sa vertu vous doit être assez chère.

ÉLISE.

Il est vrai qu'il sait joindre à l'éclat de son rang
Toutes les qualités que demande un beau sang;
Jamais plus de mérite avec tant d'avantage
Ne sut de tous les cœurs s'acquérir le suffrage;
Moi-même je me sens forcée à l'estimer,
J'admire sa vertu, mais ce n'est pas l'aimer.

ALCINE.

Avec tant de chaleur louer ce qu'on estime,
Madame, croyez-moi, c'est l'amour qui s'exprime.

ÉLISE.

Quoi, tu crois que je l'aime, et que pour faire cas...

ALCINE.

Mais vous-même avec moi ne le croyez-vous pas?

ÉLISE.

Je veux bien t'avouer que son départ m'afflige,
Que l'ordre qu'on lui donne à soupirer m'oblige;
Mais, sans doute, mon cœur dans cet éloignement
Soupire pour un père, et non pour un amant.
Le prince hors d'ici, Prusias n'est point homme
A résister longtemps aux poursuites de Rome;
Elle hait Annibal, et je crains que le roi
N'ait pas la fermeté de nous garder sa foi.
Son fils était pour nous un appui nécessaire.

ALCINE.

J'en croirai ce motif s'il s'agit de vous plaire.
Le prince peut ici vous manquer au besoin,
Mais on ne prévoit pas les malheurs de si loin;
Et lorsque tant d'ardeur fait que l'on s'intéresse...

ÉLISE.

Qui te porte à vouloir jouir de ma faiblesse?
Ne force point mon cœur à se trop déclarer;
Et s'il aime en secret, laisse-moi l'ignorer.
Voici le prince. Ah, dieux!

ALCINE.

Redoutez-vous sa vue?

ÉLISE.

Je sens que, tout à coup, mon âme s'est émue;
Mais ce trouble inconnu par moi jusqu'à ce jour,
Je donne à sa disgrâce, et non pas à l'amour.

SCÈNE II

NICOMÈDE, ÉLISE, ALCINE.

ÉLISE.

Vous vous éloignez, prince?

NICOMÈDE.

On m'y force, madame;
Mais dans ce déplaisir, ce qui flatte mon âme,
C'est que Flaminius, s'éloignant avec moi,
N'aura plus contre vous d'empire sur le roi.
Son départ, en ces lieux, assure votre asile.

ÉLISE.

Rome pour nous troubler trouvera tout facile;
Elle a d'autres agents, dont le secret pouvoir
De votre éloignement saura se prévaloir.
Quoi qu'ils veuillent oser, nous serons sans défense.

NICOMÈDE.

Madame, attendez tout de mon impatience;
Par un retour si prompt, s'il vous faut mon secours.

ÉLISE.

Ah! Prince, vous parti, vous l'êtes pour toujours.
Ne vous offensez point de ce triste présage,
Rome, pour Annibal, vous demande en otage,
Et vous n'en reviendrez qu'après que nos tyrans
De sa ruine entière auront de sûrs garants.

NICOMÈDE.

Quoi, le roi souffrirait...

ÉLISE.

J'oserai plus vous dire.
A vous voir éloigner le roi lui-même aspire;
Et cet ordre soudain qui nous prive de vous,
N'est que l'indigne effet d'un mouvement jaloux.
Je n'en saurais douter, prince, j'ai su lui plaire,
Ses regards enflammés ne me le peuvent taire;
Ma vue est le seul bien dont il cherche à jouir,
Et souvent j'entends plus que je ne veux ouïr.

NICOMÈDE.

Pardonnez mon désordre à ma surprise extrême.
Quoi, madame, il se peut que Prusias vous aime,
Que l'ordre de partir...

ÉLISE.

Si vous obéissez,
Prince, voyez, de grâce, à qui vous me laissez.

NICOMÈDE.

Si j'osais le bien voir, je craindrais de trop dire.
Adieu, madame.

ÉLISE.

Hélas!

NICOMÈDE.

Quoi, votre cœur soupire?
A quoi dois-je imputer ce tendre mouvement?
Quand je trouve un rival, l'obtiens-je comme amant?
Parlez.

ÉLISE.

Que vous dirai-je?

NICOMÈDE.

Expliquez-vous, de grâce.

ÉLISE.

Un soupir dit beaucoup quand le cœur s'embarrasse;
Et qui peut l'arracher, après mille combats,
Le mériterait peu s'il ne l'entendait pas.

NICOMÈDE.

O trop charmant aveu de la plus belle flamme,
Dont ait pu jusqu'ici brûler une grande âme!
Que le ciel m'abandonne à son plus vif courroux,
J'en craindrai peu les traits étant aimé de vous.
Mon exil me plaira, si dans la Bithynie
Il vous fait des Romains braver la tyrannie.
Heureux cent et cent fois de voir ma liberté
Servir d'un digne prix pour votre sûreté.
Avec la même ardeur qu'elle vous est offerte,
Je voudrais de mon sang racheter votre perte;
Et, par ce sacrifice, apprendre assez à tous
Que peut-être mon cœur était digne de vous.

ÉLISE.

Quoi, si ce pur amour fait toute votre gloire,
Il faut m'abandonner pour me le faire croire!

NICOMÈDE.

Quoi, pour votre repos je pourrais lâchement
Refuser de souscrire à mon éloignement?
De nos jaloux destins tel est l'ordre barbare,
Que l'amour qui nous joint lui-même nous sépare.
En vain pour nous unir nous ferions nos efforts,
Vous ne restez ici que parce que j'en sors;
Et le coup que fuit l'un devant tomber sur l'autre,
Mon exil évité serait l'arrêt du vôtre.
Cédons, cédons, madame, à d'injustes projets.

ÉLISE.

Ainsi vous me quittez peut-être pour jamais?

NICOMÈDE.

Le ciel adoucira cette rigueur extrême.

ÉLISE.

Que faire cependant?

NICOMÈDE.

Songer que je vous aime;
Et si le roi vous presse, accepter de sa foi
Ce que je ne veux pas que vous perdiez pour moi

ÉLISE.

Ah! Prince, songez-vous jusqu'où va cet outrage?
Et quand mon intérêt à l'exil vous engage,
Les maux que vous croyez qu'il me fasse éviter,
Approchent-ils de ceux qu'il m'offre à redouter?
Donc j'aiderais moi-même au destin qui vous brave,
J'aurais le nom de reine, et vous celui d'esclave,
Et les fers que dans Rome on vous ferait traîner,
Me vaudraient la douceur de me voir couronner?

NICOMÈDE.

Et quel repos pour moi prétendre en Bithynie,
Si, faute d'en partir, je vous en vois bannie,
Et de nouveau réduite au funeste revers
D'aller de cour en cour, et de passer les mers?
En souffrirai-je moins, quand la main qui m'opprime,
De l'orgueil des Romains vous fera la victime,
Et que vous deviendrez, sous leurs indignes lois,
Et le jouet des vents, et le mépris des rois?
Pour m'épargner l'horreur d'un si cruel supplice,
Madame, au nom des dieux, souffrez que j'obéisse,
Et que jusque dans Rome affrontant vos tyrans,
J'aille vous arracher à vos destins errants.
J'y porterai des fers en y portant les vôtres,
Mais ce cœur tout à vous n'en recevra point d'autres;
Et j'y conserverai l'entière liberté,
Que du sang dont je sors exige la fierté.
Quelque maître des rois dont le sénat se nomme...
Mais Annibal...

SCÈNE III

ANNIBAL, NICOMÈDE, ÉLISE, ALCINE.

ANNIBAL.

J'apprends que vous allez à Rome,
Prince.

ÉLISE.

Rompez, seigneur, cet injuste projet,
De sa haine, par vous, les Romains sont l'objet.
Laisseriez-vous ainsi détruire votre ouvrage?

ANNIBAL.

J'ai d'assurés moyens de rompre ce voyage,
Ne vous alarmez point.

ÉLISE.

Ah! Je le jugeais bien,
Que si...

ANNIBAL, *à Élise.*

Laissez-nous seuls, et n'appréhendez rien.

SCÈNE IV

ANNIBAL, NICOMÈDE.

NICOMÈDE.

Seigneur, n'enviez point à ma reconnaissance
La gloire d'un départ qui fait votre assurance;
Et souffrez qu'en aveugle obéissant au roi,
Je cherche à m'acquitter de ce que je vous doi.
A moins oser pour vous je ferais mal connaître
L'heureux fruit des leçons de mon illustre maître;
Et que c'est sous lui seul que l'on peut à son choix
Apprendre les vertus les plus dignes des rois.

ANNIBAL.

Si mes faibles avis ont eu l'heur de vous plaire,
Ce me doit être, prince, une gloire trop chère,
Pour pouvoir consentir que mes fiers ennemis
Me dérobent l'effet que je m'en suis promis.
Vous n'irez point à Rome.

NICOMÈDE.

Ah! seigneur, prenez garde.

ANNIBAL.

Ne vous alarmez point de ce qui me regarde,
Je sais par où je puis tourner l'esprit du roi,
J'en réponds.

NICOMÈDE.

Mais, seigneur...

ANNIBAL.

De grâce, écoutez-moi.

'eus toujours pour vous, prince, une tendresse ex- [trême;
t vous considérant comme un autre moi-même,
e croirais démentir un zèle si parfait,
i je vous déguisais le dessein que j'ai fait.
lon cœur vous est connu, vous savez qu'il n'aspire
u'à braver des Romains le fastueux empire,
t qu'il n'est point d'effort qu'il ne se soit permis
our lui pouvoir partout faire des ennemis.
 n'ai pas cherché loin, leurs dures violences
 plaisant à choquer les plus vastes puissances;
ssez de potentats ont voulu rejeter
'odieux joug des fers qu'on les force à porter.
ais, quoique de ce joug l'indignité les gêne,
eur courage trop mol secondant mal leur haine,
'ai vu ces fiers tyrans impuissamment haïs,
riompher jusqu'ici de mes desseins trahis.
ar une défiance et basse et trop couverte,
ntiochus lui-même ayant causé sa perte,
'ai choisi cette cour, et je m'étais flatté
'y trouver moins d'ombrage et plus de fermeté.
'accueil de Prusias, ses offres, mes services,
on fort attachement m'étaient de sûrs indices.
es plus hardis projets m'enflaient déjà le cœur,
ais je vois, tout à coup, qu'un Romain lui fait peur.
Quand il peut plus lui seul que trente rois ensemble,
u seul nom du sénat il s'intimide, il tremble,
l fait plus; et, craignant l'effet de mes desseins,
our m'empêcher d'oser, il vous livre aux Romains.
rince, j'apprends par là ce qu'il faut que je fasse,
 trouve une autre main quand la sienne se lasse;
ltale me reçoit, prêt à s'unir à moi,
ans craindre mes tyrans, il me donne sa foi,
'épouse ma fille, et c'en est là le gage.
insi vous n'aurez plus à leur servir d'otage;
t mon départ, rompant un ordre rigoureux,
ous laissera paisible, et Prusias heureux.

NICOMÈDE.

ous perdre est un malheur que mérite mon père;
ais, savez-vous, seigneur, ce que vous allez faire?
 meurs par cet hymen s'il se doit achever,
t vous m'assassinez en me voulant sauver.
h! pourquoi si longtemps ma trop timide flamme
est-elle par respect renfermée en mon âme?
ais quoi? Mille devoirs, mille soins empressés,
es soupirs, mes langueurs vous en ont dit assez.
ombien m'avez-vous vu pour la charmante Élise...

ANNIBAL.

ui, prince, il ne faut point que je vous le déguise,
'ai connu votre amour; et, comme il m'a fait voir
ue ma haine pour Rome a sur vous plein pouvoir,
harmé des sentiments que vous prenez contre elle,
'en voudrais par mon sang reconnaître le zèle;
ais, quoi que pour vos feux il puisse m'inspirer,
ous me connaissez trop pour en rien espérer.

NICOMÈDE.

our en rien espérer! Ah, seigneur, par quel crime
ai-je pu mériter de perdre votre estime?
 quoi que vos souhaits puissent être attachés,
N'avez-vous pas en moi tout ce que vous cherchez?
Trouverez-vous ailleurs une âme plus fidèle?
Plus de respect pour vous, plus d'ardeur, plus de zèle;
Et, si de votre haine il faut prendre la loi,
Détester vos tyrans, qui les hait plus que moi?

ANNIBAL.

Je dois vous l'avouer; j'ai beau chercher une âme
Que du solide honneur l'intérêt seul enflamme;
Ce n'est qu'abaissement dans tout ce que je vois,
Et, quand je vous compare avec nos plus grands rois,
Dans le faible honteux qu'ils laissent tous paraître,
Je ne vois que vous seul qui méritez de l'être.
Mais pour moi ce mérite est un bien imparfait;
C'est peu qu'en être digne, il faut l'être en effet.
Vous dépendez d'un père ombrageux, politique,
Jeune encor, défiant, qui craint la république.
Vous avez le cœur grand, résolu, ferme, chaud,
Prompt, hardi; cependant c'est un roi qu'il me faut,
Un puissant allié, qui, brûlant de me suivre,
Se serve des moments qui me restent à vivre;
Je n'en ai point à perdre, et, dans l'âge où je suis,
C'est à moi de presser la fin de mes ennuis.
Perdre un jour sans chercher à remplir ma ven- [geance,
Ce serait avec Rome être d'intelligence;
Je dois à sa ruine un éternel effort,
Et rien ne me pourrait consoler de ma mort,
Si j'avais négligé de tout mettre en usage
Pour lui faire sentir ce qu'a souffert Carthage.
J'aime votre personne, et le ciel m'est témoin
Que peut-être amitié n'alla jamais plus loin;
Mais, quoique je l'éprouve aussi tendre que forte,
Je ne puis vous cacher que ma haine l'emporte,
Et que l'une à mon cœur ne peut faire oublier
Ce qu'aux transports de l'autre il doit sacrifier.
Je vous aime depuis que j'ai su vous connaître;
Mais je hais les Romains avant même de naître.
A peine au jour encor j'avais ouvert les yeux,
Que j'en jurai la perte en présence des dieux.
A ces nobles serments j'ai, sans réserve aucune,
Immolé biens, honneurs, repos, gloire, fortune;
J'ai vu, sans démentir ce que j'avais promis,
Et ma patrie ingrate, et les dieux ennemis.
Jugez si l'amitié pourrait, sans infamie,
Triompher d'une haine à ce point affermie,
Et faire négliger à ses transports mourants
L'heureuse occasion d'abaisser mes tyrans.

NICOMÈDE.

Hé, plût aux dieux, seigneur, que pour flatter ma [peine,
Vous connussiez l'amour aussi bien que la haine,
Ou que vous jugeassiez de cette passion
Par les brûlants transports de votre aversion!
Vous verriez une force égale en l'une et l'autre,
Que mon cœur n'est pas moins enflammé que le vô- [tre,
Et que les tendres feux qu'il renferme au dedans,
Pour être un peu plus doux, n'en sont pas moins ar- [dents.
Vous verriez que ce cœur ne vit que pour Élise,
Qu'il immole à ses pieds repos, gloire, franchise;
Et... Pardonnez, seigneur, à ce transport jaloux,

J'ai pensé dire encor, tout ce qu'il sent pour vous.
Non, non, quelques rigueurs dont vous payiez mon
Ne craignez rien de moi, je vous serai fidèle, [zèle,
Et périrai plutôt que de rendre suspect
Ce qu'au grand Annibal j'ai juré de respect.
Trop heureux, si mourant pour ne lui pas déplaire,
J'apprends qu'il daigne plaindre un feu qu'il déses-
Et voir, dans ce moment, d'un regard de pitié, [père,
Ce que pour moi l'amour immole à l'amitié.

ANNIBAL.

Ah! prince, c'en est trop, cachez-moi tant de zèle,
Ma haine, à vous ouïr, déjà presque chancelle;
Et jamais les Romains, pour fléchir mon courroux,
N'eurent un partisan plus à craindre que vous.

NICOMÈDE.

Votre haine pour eux ne peut être assez fière,
Je ne l'attaque point, gardez-la tout entière;
Mais si vous ne cherchez à me priver du jour,
Suspendez-en l'effet en faveur de l'amour.
Flaminius nous quitte, et Prusias peut-être
N'attend que son départ pour se faire connaître,
Pour vous laisser de Rome affranchir son État.

ANNIBAL.

Et c'est dans ce dessein qu'il vous livre au sénat?
Je veux bien lui parler; et d'un honteux voyage
Par mes soins, s'il se peut, vous épargner l'outrage;
Je puis remettre Attale, et n'engager ma foi
Qu'après que Prusias... Laissez-nous, je le voi.

SCÈNE V

PRUSIAS, ANNIBAL, ARAXE.

PRUSIAS.

Hé bien, seigneur, enfin me rendrez-vous justice?
Ai-je fait aux Romains un honteux sacrifice,
Et leur Flaminius que j'éloigne de nous,
Vous répond-il assez que mon cœur est à vous?
Vous restez dans ma cour, et je vous tiens parole.

ANNIBAL.

Je vois qu'il s'est flatté d'une attente frivole,
Et vous dois d'autant plus, seigneur, qu'en vain par
Rome a tout employé pour m'ôter votre appui. [lui
Résister un moment à cette souveraine,
C'est se mettre au hasard de mériter sa haine;
Et l'horreur du péril où vous courez pour moi,
Avait de quoi, sans doute, ébranler votre foi.
Mais quand pour Annibal vous montrez tant de zèle,
Faisant beaucoup pour lui, faites-vous moins pour
[elle?
Vainqueur de toutes parts, il ne faut qu'un Romain
Pour vous faire tomber les armes de la main.
Un seul mot, plus puissant que foudres ni tempêtes,
Vous arrache aussitôt le fruit de vos conquêtes,
Dans vos plus sûrs progrès vous arrête le bras,
Agrandit vos voisins, resserre vos États,
Et vous fait renoncer, au gré de ses caprices,
A tout ce que pour vous avaient pu mes services.
Ainsi, par un effort digne d'un sang royal,
En dépit des Romains vous gardez Annibal;
Et par une faiblesse indigne d'un grand homm
En dépit d'Annibal vous cédez tout à Rome.
Fixez, fixez, seigneur, cette douteuse foi,
Déclarez-vous entier ou pour elle ou pour moi.
Accorder Annibal avec la république,
Passe tous les ressorts de votre politique;
Jamais de tant d'amis vous ne viendrez à bout,
Et c'est n'en faire point que d'en chercher partou
Vous me tenez parole, et vous en faites gloire. [re
Seigneur, parlons sans feindre, ai-je lieu de le croi
Quand vous tremblez de rompre avec mes ennemi
Qu'est devenu l'orgueil que vous m'aviez promi
Est-ce afin de régner avec indépendance
Que vous mettez demain le prince en leur puissance
Ou par quelque dessein dont nous verrons l'écla
Va-t-il comme espion amuser le sénat?

PRUSIAS.

Jugez par là, seigneur, si mon zèle est extrême.
Je cherche à détourner vos malheurs sur moi-même
Et, pour vous soutenir contre vos ennemis,
Me garder tout à vous, je vous livre mon fils.

ANNIBAL.

Et pourquoi vous soumettre à l'affront volontair
De recevoir la loi quand vous la pouviez faire;
Toute l'Asie émue, et presque sous vos lois,
Craignait en vous déjà le plus grand de ses rois.
Après Eumène mort, et son débris funeste,
Cent mille bras armés vous promettaient le reste;
Et ce qui flatterait un cœur entreprenant,
Vous aviez Annibal pour votre lieutenant.
C'était, c'était alors que l'honneur, que la gloire
Quoi qu'il vous fît oser, vous portaient à le croire
Ces serments qu'il reçut contre l'orgueil romai
Il fallait les tenir les armes à la main.
Où pourrez-vous jamais, pour venger vos outrage
Recouvrer à la fois de pareils avantages?

PRUSIAS.

Ils étaient grands, sans doute, avec un tel secou
Mais pour espérer vaincre on ne vainc pas toujour
Souvent l'occasion y fait plus que le nombre.
Les plus grands corps, seigneur, produisent le plu
Et si faisant la paix j'ai rendu des États, [d'ombre
Voyez si j'avais lieu de ne le faire pas.
Je voyais en Syrie, en Macédoine, en Grèce,
Les peuples abattus, tremblants, pleins de faiblesse
Philippe était défait, Antiochus détruit,
Et partout les Romains triomphaient à grand bruit
De tant d'heureux succès leurs légions trop fières
Cherchaient à leurs exploits de nouvelles matières;
Et, si j'eusse trop haut porté le nom de roi,
Toutes se ramassant allaient fondre sur moi.
Seul à tant d'ennemis ne pouvant faire tête,
Par une fausse paix j'écarte la tempête;
Pour trouver les Romains à vaincre plus aisés,
J'attends par quelque guerre à les voir divisés.
Cependant du sénat, dont je crains la puissance,
Lui commettant mon fils, j'acquiers la confiance;
Pour voir Attale à moi, je le rends mon égal,

Fais des amis partout, et retiens Annibal.

ANNIBAL.

Ces projets déguisés dont votre âme est charmée,
Marquent une prudence et rare et consommée;
Mais pardonnez, seigneur, si je ne puis cacher
Qu'en vous coûtant un fils, il vous coûte trop cher.
L'envoyer au sénat, c'est lui donner un gage
Du plus injurieux et plus dur esclavage;
C'est vous assujettir à tout ce que de vous
Il plaira d'ordonner à ses soupçons jaloux;
C'est vouloir, sans que rien le rende nécessaire,
Ce que tout détrôné Philippe eut peine à faire.
Enfin, seigneur, enfin, c'est me lier les mains,
M'ôter l'entier pouvoir d'attaquer les Romains,
Ou leur donner sur vous par où venger sans peine,
Tous les maux que sur eux doit répandre ma haine.
Et je consentirais à rester à ce prix?
Non, non, je vous dois trop pour perdre votre fils;
Mais aussi trop d'ardeur à ma vengeance est due
Pour souffrir qu'aucun temps en borne l'étendue.
Je satisfais à tout en m'éloignant d'ici,
C'est par là que je puis vous tirer de souci.
Mon départ laissera le prince en assurance,
Ma haine en liberté, Rome sans défiance.
Ainsi souffrez, Seigneur...

PRUSIAS.

Vouloir quitter un roi
Qui ne réserve rien pour vous prouver sa foi,
Qui vous fait partager la puissance suprême,
Respecter dans sa cour à l'égal de lui-même;
Et pour votre repos...

ANNIBAL.

C'est me connaître mal.
Quoi, parler de repos pour moi, pour Annibal?
Instruit de ses travaux, avez-vous lieu de croire
Qu'à s'exiler soi-même il aurait mis sa gloire,
Pour venir en ces lieux, démentant sa fierté,
Languir dans une ingrate et lâche oisiveté?
Si l'ardeur du repos eût touché mon envie,
J'aurais vécu, seigneur, au sein de ma patrie,
Et joui des honneurs dont le traité de paix
Laissait parmi les miens le choix à mes souhaits.
Mais Rome, pour avoir triomphé de Carthage,
N'avait pas d'Annibal surmonté le courage.
L'Afrique n'osant plus lui faire d'ennemis,
Pour l'attaquer d'ailleurs il se croit tout permis;
Et son pays n'a point de douceur qui l'entraîne,
Lorsque pour les Romains il n'y voit plus de haine.
Voilà ses sentiments, réglez-vous là-dessus.
Le prince doit partir, les ordres sont reçus,
Faites-les révoquer, ou, sans vous en plus dire,
Chez Attale demain, seigneur, je me retire.
J'attends votre réponse, et vous laisse y rêver.

SCÈNE VI

PRUSIAS, ARAXE.

PRUSIAS.

A quoi le ciel encor me veut-il réserver?
Pour garder Annibal en faveur de ma flamme,
J'ose exiler mon fils, j'en accepte le blâme;
Et contre mon attente un intérêt fatal,
Si j'éloigne ce fils, fait partir Annibal.
Voyons Flaminius, l'infortune est égale,
J'ai parlé contre un fils, parlons-lui contre Attale;
Et ménageons si bien l'éclat de son courroux,
Qu'Annibal soit réduit à n'espérer qu'en nous.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

ATTALE, ÉLISE, ALCINE.

ATTALE.

Qu'obtiendra mon respect? Vous le voyez, madame,
Je viens mettre à vos pieds mon espoir et ma flamme,
Si l'une a su borner mon espoir le plus doux,
Je ne puis consentir à l'autre malgré vous;
Et du plus heureux sort je fuirais l'assurance
S'il coûtait à vos vœux la moindre violence.
Ainsi, quoi qu'Annibal m'ait permis d'espérer...

ÉLISE.

Vous l'avez déjà vu, faites-le déclarer,
Seigneur, ses ordres seuls règlent ma destinée;
Et sur les intérêts de ce grand hyménée,
Pourvu que les désirs vers vous puissent pencher,
Ma joie ou mon chagrin vous doivent peu toucher.
Voyez bien seulement, avant que d'y prétendre,
Si vous vous connaissez digne d'être son gendre.
Il n'est rien de plus fier que le sang d'Annibal,
S'il monte sur le trône, il obéira mal;
Et vos maîtres du monde à qui les rois défèrent,
S'ils pensent l'asservir, n'ont pas ce qu'ils espèrent.
Là, suivant de mon sort l'orgueilleux ascendant,
Ils me verront porter un cœur indépendant,
Un cœur résolu, ferme, et capable peut-être
De haïr un époux s'il endurait un maître.
Ne vous exposez point à l'affront de me voir
Maintenir malgré vous le suprême pouvoir;
Et si vous vous sentez et l'âme et le courage
Par de basses frayeurs tournés à l'esclavage,
Renoncez à des vœux qui pourraient vous trahir
Jusqu'à vous dérober la honte d'obéir.

ATTALE.

Que Rome à sa fierté jamais m'assujettisse,
Que mon cœur se ravale à s'en faire complice,
Et qu'assis sur ce trône où j'aspire à vous voir,
Je m'y laisse éblouir d'un titre sans pouvoir!
Madame, jugez mieux de l'ardeur qui m'enflamme,
L'orgueil d'un si beau feu répond d'une belle âme;
Et l'honneur de prétendre à vos divins appas,
Dans qui vous ose aimer ne souffre rien de bas.
Ainsi ne craignez point qu'aucune dépendance

Me fasse démentir les droits de ma naissance;
De l'éclat de mon rang ce cœur vraiment jaloux,
S'il doit prendre des lois, n'en prendra que de vous,
Sur lui, sur ses désirs, il vous fait souveraine,
C'est un roi fier, hautain, dont vous êtes la reine;
Mais, lorsqu'à votre empire il se rend si soumis,
De grâce, quel espoir lui laissez-vous permis?
Croira-t-il qu'une ardeur et si tendre et si forte
Touche assez vos désirs...

ÉLISE.

Seigneur, que vous importe?
Si jamais vous avez le nom de mon époux,
Je connais mon devoir, et c'est assez pour vous.
Sans égard à l'amour, de pareils hyménées
Ne font que décider des grandes destinées;
Et quand on voit par où bien remplir ce qu'on est,
Aimer ou n'aimer pas est un faible intérêt.
Il faut se mettre au rang des âmes trop communes
Pour laisser à l'amour balancer les fortunes;
Et les charmes secrets qui suivent ses langueurs,
Sont des abaissements indignes des grands cœurs.
Le mien les connaît peu: qu'Annibal vous choisisse,
Que de ma main pour vous il fasse un sacrifice,
Ce cœur fera soudain vanité d'obéir,
Mais bien moins pour aimer qu'afin de mieux haïr.
C'est le seul intérêt où ma gloire m'engage.
Voir un roi craindre Rome irrite mon courage,
Et l'époux me plaira dont l'intrépidité
M'offrira les moyens d'en braver la fierté.

ATTALE.

Ah! Que plutôt sur moi le sort le plus funeste...

ÉLISE.

J'aperçois Annibal, vous lui direz le reste.

SCÈNE II

ATTALE, ANNIBAL.

ATTALE.

Seigneur, de quel espoir puis-je enfin me flatter?
Mon cœur vous est offert, venez-vous l'accepter,
Et du grand Annibal ma flamme obtiendra-t-elle
Qu'une heureuse union soit le prix de mon zèle?

ANNIBAL.

Il doit m'être bien doux de voir que mon malheur
A mes amis pour moi laisse tant de chaleur.
D'un prince tel que vous l'alliance m'honore;
Mais, de grâce, seigneur, consultez-vous encore.
Le zèle qui paraît souvent le plus parfait,
Lorsque Rome a parlé, demeure sans effet;
Et si j'avais promis, je verrais avec peine
Qu'à me tenir parole on sentît quelque gêne.
Voyez Flaminius, sur ce qu'il vous dira,
Peut-être en votre cœur l'amour s'allentira.
Le grand nom d'allié que le sénat vous donne...

ATTALE.

Pour disposer de moi, prends-je loi de personne?
Seigneur, j'en crois ma flamme, et ne consulte plus.

ANNIBAL.

Vous vous expliquerez, voici Flaminius.

SCÈNE III

FLAMINIUS, ANNIBAL, ATTALE.

FLAMINIUS, *à Attale.*

Seigneur, par le pouvoir qu'on m'a daigné commettre,
Jusque dans vos États j'aurais dû vous remettre;
Mais je vous vois partir trop bien accompagné,
Pour ne m'en croire pas le voyage épargné;
Et, sur ce que j'apprends, j'aurais mauvaise grâce
De vous offrir encore un secours qui vous lasse:
On vous a mis au trône, et cela vous suffit.

ATTALE.

Je ne sais pas, seigneur, ce que l'on vous a dit;
Mais ce que je vous dois m'assure trop de gloire,
Pour souffrir que jamais j'en perde la mémoire.
Vous trouverez en moi toujours un zèle égal;
Et, si dans mes États je reçois Annibal,
Comme j'agis partout d'un cœur franc et sincère,
Ce n'est pas un secret que je cherche à vous faire.

FLAMINIUS.

Dans le sein de la guerre ayant toujours vécu,
Il vous apprendra l'art de n'être plus vaincu;
Et, quelques ennemis qui pensent vous abattre,
Pour triompher d'abord, vous n'aurez qu'à combattre.

ANNIBAL.

S'il n'apprend pas de moi l'art de vaincre aisément,
Il apprendra celui de fuir l'abaissement,
Et de rester toujours, par un pouvoir suprême,
Maître de son destin, malgré le destin même.

FLAMINIUS.

De si grandes leçons ont de quoi faire bruit,
Le faste m'en plairait, mais j'en craindrais le fruit;
Et, si j'ose le dire, Antiochus, peut-être,
Se serait bien passé de vous avoir pour maître.

ANNIBAL.

Pour peu qu'en mes leçons il se fût affermi,
Il vous eût mis en tête un fâcheux ennemi;
Mais son insuffisance à les mettre en usage,
Vous a vendu sa gloire, et livré son courage.

FLAMINIUS.

Leur pratique est en vous ce qu'il faut admirer,
De royaume en royaume elle vous fait errer,
Et chercher dans l'exil tout ce que l'on peut croire,
Que doive un grand courage au souci de sa gloire.

ANNIBAL.

Cet exil, qui déjà m'a fait voir tant d'États,
Vous coûte quelques soins que vous ne dites pas;
Et, pour tenir votre âme en tous lieux alarmée,
C'est beaucoup d'Annibal, et même sans armée.

FLAMINIUS.

On doit craindre en effet le bonheur qui le suit.

(*à Attale*).

Mais, faites-moi raison, seigneur, d'un autre bruit.
On dit que vous songez à faire Élise reine.

ANNIBAL, *à Attale.*

Que ma présence n'ait, seigneur, rien qui vous gêne,
Vous savez que...

ATTALE, *à Annibal.*

Seigneur, donnez-moi votre aveu
Et l'hymen, dès demain, couronnera mon feu.

ANNIBAL, *à Flaminius.*

Vous voyez que malgré les malheurs qu'on m'op- [pose,
L'honneur d'être mon gendre est encor quelque [chose.

FLAMINIUS.

Attale a fait, sans doute, un choix bien glorieux;
Mais, s'il m'en voulait croire, il y penserait mieux.
(*A Attale.*)
Seigneur, souvenez-vous que si vous êtes maître,
Rome hait les ingrats et les fera connaître.
Vous pouvez là-dessus écouter votre amour,
Prenez, pour y songer, le reste de ce jour,
Pour ne vous perdre pas ma bonté vous le donne.

ANNIBAL.

Pour moi j'ignore l'art de contraindre personne;
Et, sans m'inquiéter de ce qu'il résoudra,
Je lui laisse à son choix tout le temps qu'il voudra.
Au moins, suis-je assuré que par mon alliance
Il craindra peu l'affront de trahir sa naissance,
Et que jamais l'exil d'un homme tel que moi
N'aura rien dont l'éclat fasse rougir un roi.

FLAMINIUS.

Vous avez le cœur haut, le bel orgueil y règne.

ANNIBAL.

Assez pour empêcher qu'aucun roi ne vous crai- [gne;
Et, si de Prusias mes conseils sont suivis,
Rome attendra longtemps qu'il vous livre son fils.
Le voir trop s'abaisser sous votre tyrannie,
Est tout ce qui me peut chasser de Bithynie.

SCÈNE IV

ANNIBAL, PRUSIAS, FLAMINIUS, ATTALE, ARAXE.

ANNIBAL, *à Prusias.*

Parlez, seigneur, enfin qu'avez-vous résolu?
Votre Rome aura-t-elle un pouvoir absolu?
Obligez-vous le prince à faire le voyage?

PRUSIAS.

La paix qu'elle nous donne à ce devoir m'engage;
Mon fils d'un tel honneur a lieu d'être jaloux.

ANNIBAL.

Il me suffit.
(*A Attale.*)
Demain je pars avecque vous.
Seigneur, délibérez, vous avez ma réponse.

SCÈNE V

FLAMINIUS, PRUSIAS, ATTALE, ARAXE.

FLAMINIUS.

C'est donc ainsi qu'Attale à ses amis renonce.

ATTALE.

Je connais mal, seigneur, par où j'ai mérité
Un reproche si dur à ma fidélité.
L'ardeur qui la soutient le rend peu légitime,
Je reçois Annibal, mais ce n'est pas un crime,
Ou vers Rome par là, si je noircis ma foi,
Croirez-vous Prusias moins coupable que moi?
D'Antiochus à peine il apprit la défaite,
Qu'à ce même Annibal il accorda retraite,
Le reçut tout fumant de ce fameux débris;
Cependant, ce qu'il fait blessa-t-il les esprits?
Vous parut-il suspect de pratiques secrètes?

PRUSIAS.

Je ne condamne rien au projet que vous faites;
Mais assez de couleurs pourraient le pallier,
Sans chercher mon exemple à vous justifier.
Antiochus défait, Annibal pouvait nuire,
Trouver quelque autre roi qui s'en laissât séduire;
J'étais maître en ma cour de son ressentiment,
Ainsi je le reçus, mais sans attachement;
Et l'on me voit pour Rome une foi trop sincère,
Pour douter des motifs de ce que j'osai faire.

ATTALE.

Ce zèle si vanté, dont vous êtes jaloux,
N'est pas moins fort en moi qu'il pourrait l'être en [vous.
Et quand vers Annibal ma parole m'engage,
Rome n'a pas plus lieu d'en prendre de l'ombrage.

PRUSIAS.

Son asile était sûr, vous l'y pouviez laisser.

ATTALE.

Vous voyez toutefois qu'il y veut renoncer,
Et que dans votre foi le vif éclat qui brille,
Ne saurait...

PRUSIAS.

Mais enfin, vous épousez sa fille?

ATTALE.

Je n'avais pas prévu que contre le sénat
Disposer de mon cœur dût être un attentat.
Pour Élise, il est vrai, l'amour me sollicite;
Mais de quoi m'accuser lorsque je vous imite?

PRUSIAS.

Quoi, l'on me voit prétendre au nom de son époux?

ATTALE.

Non, seigneur, ce soupçon ne tombe point sur vous;
L'hymen vous siérait mal, et dans l'âge où vous êtes,
Aux tendres passions peu d'âmes sont sujettes;
Mais lorsque d'Annibal vous vous fîtes l'appui,
Vous vouliez seulement vous assurer de lui,
Prévenir ce qu'ailleurs il pouvait entreprendre.
Par un zèle aussi pur je veux être son gendre,
Et l'empêcher de mettre en de mauvaises mains
Un dépôt dont la garde est utile aux Romains.

FLAMINIUS.

J'ai voulu vous laisser par ces raisons frivoles
Étaler votre esprit, et perdre des paroles.
Mais enfin, moi présent, et sans m'en consulter,
On vous offre une main, vous osez l'accepter?
Vous osez à mes yeux, enflé du rang suprême,
Trancher du souverain, ordonner de vous-même;
Et, sans songer par qui Pergame est sous vos lois,
Votre amour prétend faire une reine à son choix?
C'est donc là le respect que vous portez à Rome?

Ignorez-vous qu'un roi chez elle n'est qu'un homme,
Et que pour renverser les plus grands potentats,
Elle n'a, tout à coup, qu'à retirer le bras?
Ce trône chancelant qu'allait, sans résistance,
D'un voisin redoutable entraîner la puissance,
Vous l'a-t-elle remis, et rendu son égal,
Afin de couronner la fille d'Annibal?
Le titre d'allié dont elle vous honore,
Ne vaut pas se priver d'un objet qu'on adore;
Et cet honneur n'a rien qui ne laisse terni
Le nom rare et pompeux de gendre d'un banni?
N'en croyez que l'amour, et, sans inquiétude,
Accordez tout contre elle à votre ingratitude.
Le temps vous apprendra s'il vous était permis,
De vous unir contre elle avec ses ennemis.

ATTALE.

Touchant quelque hauteur qui semble me confon-
Je laisse à Prusias le soin de vous répondre, [dre,
Seigneur, ce qu'il dira sera d'un plus grand poids.
Il a part au mépris que vous faites des rois;
Et, comme dès longtemps il sait ce que demande
La majesté d'un rang qu'il est beau qu'il défende,
Il saura contre vous soutenir mieux que moi,
Et la splendeur du trône, et le titre de roi.
Au regard d'Annibal, et de l'hymen d'Élise,
Avouant mon amour j'ai montré ma franchise;
Et, s'il doit m'attirer les foudres du sénat,
Vous m'en donnez l'avis, j'en attendrai l'éclat:
Voyez bien seulement si j'en paraîtrai digne.

SCÈNE VI

FLAMINIUS, PRUSIAS, ARAXE.

PRUSIAS.

N'épargnez point mon zèle en ce péril insigne;
Après deux ans d'asile Annibal qui me fuit,
De ma fidélité me peut ravir le fruit,
Vous troubler chez Attale; et, de cette entreprise,
J'empêcherais le coup en retenant Élise,
Parlez, et dans ma cour je la fais arrêter.

FLAMINIUS.

Votre amitié pour nous ne peut mieux éclater,
Seigneur, et j'aurai soin que Rome soit instruite
Du procédé d'Attale, et de votre conduite.
Mais, vous défendrez-vous d'admirer avec moi,
Jusqu'où l'orgueil du trône enfle ce jeune roi?
Pour l'empêcher d'aimer il n'est rien qui l'étonne.

PRUSIAS.

On s'oublie aisément avec une couronne;
Il est jeune; et, l'amour qu'anime la fierté,
Va plus loin quelquefois qu'on ne l'a projeté.
Ainsi voyez, seigneur, ce que Rome hasarde
A souffrir qu'Annibal...

FLAMINIUS.

C'est à quoi je prends garde;
Mais aussi je ne puis voir, tout à coup, perdus
Les services qu'Attale au sénat a rendus.
Eumène comme lui toujours ardent, fidèle,
En cent occasions nous a marqué son zèle;
Et Rome se plaindrait si, contre ses souhaits,
Je rallumais la guerre où j'apportai la paix.
C'est par là que d'un feu que suit un peu d'audace,
Attale a mérité que nous lui fassions grâce;
Et que par trop d'aigreur nous ne l'exposions pas
A prendre contre nous des sentiments ingrats.
Son amour satisfait, sans doute, il aura peine
A vouloir faire tête à la grandeur romaine;
Et, sur cet hyménée où je le vois porté,
Sa foi nous répondra de sa sincérité.

PRUSIAS.

Quoi, vous consentirez à lui donner Élise?

FLAMINIUS.

C'est à quoi du sénat l'intérêt m'autorise.
Ne pouvant éviter qu'elle prenne un époux,
Si je refuse Attale, où le choisirons-nous?
Par qui mieux que par lui pouvoir s'assurer d'elle?

PRUSIAS.

Par moi, seigneur, par moi, dont vous savez le zèle,
Et qui, tout au sénat, ne puis voir sans rougir
Que je parle, et qu'un autre ait la gloire d'agir.

FLAMINIUS.

Que dites-vous, seigneur?

PRUSIAS.

Que pour vous être utile
Je voulus qu'Annibal chez moi trouvât asile,
Et qu'avec même ardeur, du même esprit poussé,
J'achèverai pour vous ce que j'ai commencé.
J'épouserai sa fille.

FLAMINIUS.

O, digne effort du zèle,
Qui ne cherchant que Rome, immole tout pour elle?
Vous forcer à l'hymen! Vous m'en voyez surpris.

PRUSIAS.

Je sers la république, et j'en reçois le prix.

FLAMINIUS.

Non, non, elle doit trop à vos rares services,
Pour accepter de vous de pareils sacrifices.
Quoi qu'Annibal impute à ses justes rigueurs,
Elle se connaît mal à contraindre les cœurs.

PRUSIAS.

Le mien ne promet rien que ma foi n'accomplisse.

FLAMINIUS.

Un hymen, sans amour, est un trop dur supplice.

PRUSIAS.

Jamais je n'en aurai le moindre repentir;
Et pourvu...

FLAMINIUS.

Non, seigneur, je n'y puis consentir,
Aux intérêts de Rome Attale peut suffire.

PRUSIAS.

Hé bien, j'aime, seigneur, puisqu'il faut vous le dire,
Jouissez d'un aveu qu'il vous plaît d'arracher.

FLAMINIUS.

Vous aimeriez Élise et l'auriez pu cacher?

PRUSIAS.

Jugez par cet effort si je vous suis fidèle. [belle,
En vain mes yeux cent fois m'ont dit qu'elle était

En vain mon cœur surpris en a cru sa langueur,
J'ai fait taire mes yeux, j'ai démenti mon cœur;
Et ce m'était assez pour chercher à le faire,
De songer qu'en aimant je pouvais vous déplaire.
Mais enfin, aujourd'hui que vous me faites voir
Que cet amour n'a rien qui blesse mon devoir,
Et que par un motif que Rome favorise,
Je puis vous obliger, en épousant Élise,
Je rappelle des feux dont les charmes trop doux
N'avaient été bannis que par respect pour vous;
Votre intérêt soutient l'ardeur qui me consume,
Lui seul l'avait éteinte et lui seul la rallume.
Accordez donc, seigneur, à mes brûlants souhaits,
La gloire d'un hymen qui confirme la paix.
Quelque flatteur appât que mon amour y voie,
Montrer mon zèle à Rome est ma plus forte joie;
Et j'atteste les dieux qu'en un si grand projet [jet.
Tout mon cœur est pour elle, et n'a point d'autre ob-

FLAMINIUS.

Après tant de vertus Rome serait ingrate
Si vos feux n'obtenaient l'heureux prix qui les flatte.
Elle vous l'abandonne; et quand, sans balancer,
Elle fait plus pour vous que vous n'osiez penser,
Elle a quelque sujet d'espérer qu'un beau zèle
Vous fera faire aussi quelque chose pour elle.

PRUSIAS.

Lui devant tout, seigneur, qu'aurais-je à refuser?

FLAMINIUS.

Ainsi de votre main vous pouvez disposer.
Rome approuve l'ardeur dont votre âme est éprise,
Livrez-nous Annibal, elle vous donne Élise.

PRUSIAS.

Vous livrer Annibal! Ah! seigneur, voulez-vous
Me mettre en butte aux dieux, m'attirer leur cour-
Cent serments d'une foi sacrée, inviolable, [roux?
De tant de trahison me laissent-ils capable?
Souffrent-ils que mon cœur, ébloui de ses feux,
Ose...

FLAMINIUS.

Hé quoi, Prusias, vous êtes scrupuleux?
Apprenez, apprenez, pour solide maxime,
Que qui sert le sénat ne peut faire de crime;
Et que de mille horreurs un forfait revêtu,
Quand il est fait pour lui, doit passer pour vertu,
Que partout cette gloire est la seule qu'on prise.

PRUSIAS.

Et par où cependant gagner le cœur d'Élise?
Mettre en votre pouvoir ce qu'elle a de plus cher,
Sera-ce le moyen, seigneur, de la toucher?
Obtiendrai-je par là que son amour s'explique?

FLAMINIUS.

C'est ne voir guère loin pour un grand politique.
Sans livrer Annibal laissez-nous l'enlever,
Envoyez après nous comme pour le sauver,
Flattez Élise ensuite, armez pour son offense,
Et recevez sa main pour prix de sa vengeance.

PRUSIAS.

Maîtres de tant de rois, soumis, obéissants, [sants?
Craignez-vous d'un vieillard les destins impuis-

FLAMINIUS.

Quoi! Nous vous laisserons au pouvoir d'une femme,
Dont la haine, à son gré, saura tourner votre âme?

PRUSIAS.

Si cet hymen vous porte à soupçonner ma foi,
N'aurez-vous pas mon fils qui répondra de moi?
Vous en puis-je donner un gage plus sincère?

FLAMINIUS.

Non, si c'était un fils que vous vissiez en père;
Mais ce fils aime Élise, et vos transports jaloux
Le livrent aux Romains moins pour eux que pour [vous.
J'ai les yeux bien ouverts, et, sans vous en rien dire,
Je vois depuis longtemps à quoi votre âme aspire.
Ainsi, dans votre cour, gardez votre rival,
Nous vous rendons le prince, il nous faut Annibal.
Ce n'est qu'à ce prix seul que l'on obtient Élise.

PRUSIAS.

Me souiller par l'horreur d'une telle entreprise?

FLAMINIUS.

Ces scrupules sont beaux, mais craignez que pour
Attale plus zélé n'en ait pas tant que vous; [nous
Il aime, et vos refus obligeront sa flamme.

PRUSIAS.

Attale, quoiqu'il aime, a trop de fierté d'âme;
Et bien loin que pour lui le crime ait quelque appas...

FLAMINIUS.

Son esprit m'est connu, ne vous y fiez pas;
Je ne vous ai que trop observés l'un et l'autre.
Son pouvoir en ce lieu se trouve égal au vôtre,
Pareil nombre l'escorte; et, pour ce grand dessein,
Je voulais votre bras, j'emprunterai sa main.
Rome après, entre vous, fera la différence.

PRUSIAS.

Adieu, seigneur, je vois Procule qui s'avance,
Consultez avec lui si mon zèle et ma foi
Ne peuvent mériter que l'on me traite en roi.

SCÈNE VII

FLAMINIUS, PROCULE.

PROCULE.

Seigneur, sur un secret d'une importance extrême,
Un soldat phrygien veut s'ouvrir à vous-même.
A trente pas d'ici je viens de le quitter,
Il presse fort.

FLAMINIUS.

Allons, il le faut écouter.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

FLAMINIUS, PROCULE.

PROCULE.

Après quelque chagrin, que faut-il que je croie,
De voir sur votre front éclater tant de joie?
Auriez-vous pu, seigneur, ébranler Prusias?

FLAMINIUS.

J'étais embarrassé, je ne le cèle pas.
Deux rois épris d'amour me paraissaient à craindre,
En vain j'en murmurais, en vain j'osais me plaindre,
Sur l'un d'eux par Élise Annibal pouvant tout,
De sa foi contre nous eût pu venir à bout.
Une heureuse nouvelle a fait cesser ma peine,
J'ai su du Phrygien la fausse mort d'Eumène.

PROCULE.

Eumène vit encor?

FLAMINIUS.

Cette lettre est de lui;
Par elle contre Attale il cherche mon appui;
Et doutant que ce frère aisément abandonne
Les flatteuses douceurs qui suivent la couronne,
Avant que de paraître il m'exhorte à vouloir
Essayer sur les chefs ce que j'ai de pouvoir.
J'ai vu les plus zélés, qui ravis de connaître
Qu'un sort inespéré leur rend leur premier maître,
Quoi que puisse ordonner ce jeune et nouveau roi,
M'ont promis en secret de n'obéir qu'à moi.
Ainsi tous ses projets n'ont plus rien qui me gêne.

PROCULE.

Mais la mort de ce frère avait paru certaine?

FLAMINIUS.

Sautant de bord en bord pour animer les siens,
Dans un combat naval contre les Rhodiens,
Il reçut tant de coups, qu'à force de blessures,
Son sang trouvant partout de larges ouvertures,
Il tomba de faiblesse; et, dans chaque parti,
Par les flots, en tombant, on le crut englouti;
Cependant un vaisseau qu'écarta la tempête,
Ravit aux Rhodiens cette illustre conquête;
Et son bonheur fut tel, que par un prompt secours,
Sans le faire connaître, on prit soin de ses jours.

PROCULE.

C'est ce qu'Attale ignore...

FLAMINIUS.

Et ce qu'il faut lui taire
Jusqu'au flatteur hymen que son amour espère.
Permettre qu'Annibal remplisse cet espoir
Ce sera lui donner un gendre sans pouvoir,
Qui se verra sans trône, et dépendant d'Eumène
Ne pourra soutenir qu'une impuissante haine.
Annibal en nos mains serait à préférer,
Mais en vain jusqu'ici j'ai voulu l'espérer.
Prusias est trop mol, et son inquiétude,
Pour oser rien de ferme, a trop d'incertitude.
Attale à ce défaut, d'Élise étant l'époux,
Nous ôtera...

PROCULE.

Voyez qu'il s'avance vers vous.

SCÈNE II

FLAMINIUS, ATTALE, PROCULE.

FLAMINIUS.

Sans doute vous aurez d'une âme plus tranquille
Examiné quel choix vous est le plus utile;
Rome vaut bien...

ATTALE.

Seigneur, je connais mon devoir,
Et ce que j'ai pensé...

FLAMINIUS.

Je n'en veux rien savoir.
La fierté qui tantôt soutenait votre flamme,
M'a paru d'un cœur franc, digne d'une grande âme,
Et fait voir d'autant mieux combien vous méritez
L'honneur d'être reçu parmi vos alliés.
Un nom si glorieux demande quelque grâce;
Et, comme on ne saurait blâmer la belle audace,
J'excuse votre amour, et veux vous épargner
Ce qu'il vous coûterait d'efforts à me gagner.
Pour vous l'hymen d'Élise est un bien plein de charmes,
Vous craignez mes refus, n'en prenez plus d'alarmes,
J'y consens, et vois trop qu'approuver vos desseins,
C'est mettre ce dépôt en de fidèles mains.

ATTALE.

Cet heureux changement a de quoi me surprendre.
Seigneur, à mon amour vous daignez donc vous rendre,
Confier Annibal et sa haine à ma foi?

FLAMINIUS.

Rome sert qui l'honore, elle vous a fait roi,
Et veut par cet hymen qu'elle rend légitime,
Vous marquer mieux encor jusqu'où va son estime.
Demeurez-lui fidèle, et n'oubliez jamais
Qu'elle a toujours puni les ingrats qu'elle a faits.

ATTALE.

Seigneur, j'aime la gloire, et c'est assez vous dire.

FLAMINIUS.

Pressons cet hyménée où votre flamme aspire.
Dans le rang que je tiens c'est peu d'y consentir,
J'en veux être témoin avant que de partir.
Rome qui laissait vivre Annibal à Carthage,
Lui peut souffrir chez vous ce paisible avantage.
Ayez soin pour demain d'en préparer l'éclat,
Et pour vous, et pour moi, j'en dois compte au sénat.
Cependant Prusias vous montre assez de zèle
Pour mériter par vous d'en savoir la nouvelle;
Vous pourrez avec lui, seigneur, vous déclarer.

SCÈNE III

PRUSIAS, ATTALE, ARAXE.

PRUSIAS.

Si mon abord vous nuit, je vais me retirer.
Sitôt que je parais, Flaminius vous quitte.

ATTALE.

Veniez-vous à dessein de lui rendre visite?
Vous n'auriez qu'à le suivre, il peut la recevoir.

PRUSIAS.

Je n'ai point de secret qui m'oblige à le voir.
Mais si vous me souffrez un peu de confidence,
Quel était le sujet de votre conférence?

ATTALE.

Un projet, grand, illustre, et des plus importants,
Et que je vous dirai quand il en sera temps.

PRUSIAS.

S'il est tel que vos feux permettent qu'on le croie,
Vous pourriez, sans péril, m'avancer cette joie.

ATTALE.

Il est vrai qu'aimant Rome au point que vous l'aimez,
Vous prendrez part à l'heur qui tient mes sens char-
Flaminius d'abord m'a traité de rebelle; [més.
Mais enfin, le voulant convaincre de mon zèle,
J'ai su si bien entrer dans tous ses intérêts,
Que par l'hymen d'Élise il comble mes souhaits.

PRUSIAS.

Flaminius consent...

ATTALE.

Oui, que j'épouse Élise,
Vous en voyez ma joie, en vain je la déguise,
Mes yeux la font paraître.

PRUSIAS.

Et pour un si grand bien
Vous avez cru devoir ne lui refuser rien?

ATTALE.

Il n'est vers le sénat aucun refus sans crime,
Quoi qu'il veuille exiger, il rend tout légitime;
Et puis, pour un objet où brillent mille appas,
Quand l'amour est pressant que ne ferait-on pas?

PRUSIAS.

Quoi! Céder à l'amour et s'en laisser surprendre,
Jusqu'à...

ATTALE.

Que voulez-vous, seigneur, j'ai le cœur tendre,
Et n'ai pas tant vécu qu'on doive présumer
Que déjà je me fasse une honte d'aimer.

PRUSIAS.

A fuir ce que l'on aime, on montre du courage.

ATTALE.

Ce genre de prudence est un effet de l'âge;
Et jeune, et plein d'amour, au point où je me voi,
Peut-être seriez-vous aussi faible que moi.

PRUSIAS.

Et jeune, et plein d'amour, j'aurais soin de ma

ATTALE. [gloire.

Vous êtes hors d'état de me le faire croire;
Mais, puis-je de la mienne assurer mieux l'éclat,
Qu'en ne prétendant rien sans l'aveu du sénat?

PRUSIAS. [compte.

C'est dont pourtant d'abord vous faisiez peu de

ATTALE.

Selon l'occasion, on peut changer sans honte.

PRUSIAS.

J'en pénètre la cause et j'ai quelques clartés...

ATTALE. [portez,

Songez-vous bien, seigneur, que vous vous em-
Et que d'autres que moi soupçonneraient peut-être
Que votre cœur n'est pas tout ce qu'il veut paraî-

PRUSIAS. [tre.

Qui soupçonnerait-on qui pût répondre mal...

ATTALE.

Voyez l'ambassadeur, j'entre chez Annibal.

SCÈNE IV

PRUSIAS, ARAXE.

PRUSIAS.

Va, traître, et puisqu'enfin le crime peut te plaire,
Pour obtenir la fille assassine le père. [nuit,
Que je suis malheureux! Tout me perd, tout me
Si je forme un projet, mon rival le détruit;
Et Rome, en un moment, par de lâches surprises,
Fait tourner contre moi toutes mes entreprises.
Impitoyable amour, que ne t'ai-je étouffé
Avant que de mon cœur ta flamme eût triomphé;
Je ne me verrais pas esclave d'une haine
Qui veut que je m'oppose à la fierté romaine;
Et tout à ma grandeur, sans plus rien épargner,
Aux dépens d'Annibal, j'apprendrais à régner.
Mais pourquoi t'oser croire, ô grandeur importune,
Serviles intérêts d'État et de fortune,
Qui, pour me conserver le vain titre de roi,
M'ôtez la liberté de disposer de moi?
Sans vous de l'amour seul j'écouterais la flamme,
Le trône n'aurait rien qui partageât mon âme;
Au lieu que l'un et l'autre attirant tous mes vœux,
Sans céder à pas un, je cède à tous les deux.
O désirs de grandeur, fiers mouvements de gloire,
Amour, Rome, Annibal, qui de vous dois-je croire?
Qui de vous dans mon cœur doit enfin l'emporter?

ARAXE.

Sachant ce qui se passe, avez-vous à douter?
Il faut perdre Annibal, cette seule entreprise
Affermit votre trône, et vous acquiert Élise;
Par là vous gagnez tout.

PRUSIAS.

Perdre Annibal! Hélas!

ARAXE.

Etes-vous en état de ne le perdre pas?
Décidant de ses jours, Attale...

PRUSIAS.

Ah, le perfide!
Mais le serai-je moins si ma flamme en décide?

ARAXE.

De tels crimes au sort doivent être imputés.

Il a donné l'arrêt, et vous l'exécutez.
Annibal est trahi ; puisqu'il faut qu'il périsse,
Attirez-vous le fruit de ce grand sacrifice,
Voyez Flaminius, et, sans plus différer,
Quoi qu'Attale ait promis, faites-vous préférer.

PRUSIAS.

Mais c'est flatter mon feu d'un espoir inutile.
Si l'on voit que par moi...

ARAXE.

Le remède est facile.
Employez des Romains, et par eux seulement,
Faites prendre Annibal dans son appartement.
Le coup fait, plaignez-vous de cette violence,
Rendez suspect Attale, et demandez vengeance.
Enfin, quand le succès manquerait à vos feux,
C'est beaucoup d'empêcher qu'un rival soit heureux.

PRUSIAS.

Tu dis vrai, je me rends, ma passion l'ordonne,
A ses brûlants transports tout mon cœur s'abandonne;
Dût ce que j'entreprends me devenir fatal,
Je ne puis endurer le bonheur d'un rival.
C'en est fait, perdons tout dans ce besoin extrême,
Attale par mon fils, Annibal par moi-même;
Et comme à triompher voici notre grand jour,
Perdons jusqu'à ce fils s'il nuit à mon amour.
Le voici.

SCÈNE V

PRUSIAS, NICOMÈDE, ARAXE.

PRUSIAS.

Viens savoir, et venger tout ensemble,
Un crime dont encor l'horreur fait que je tremble.
A l'amour d'un perfide on s'est enfin rendu,
Flaminius triomphe, Annibal est vendu.
Pour prix d'une si lâche et honteuse entreprise,
Attale qui le vend reçoit la main d'Élise.

NICOMÈDE.

Attale! Hé bien, avant qu'on me livre aux Romains,
Il faut mettre, seigneur, Élise entre vos mains.

PRUSIAS.

A sauver Annibal l'honneur, tout nous convie,
Adieu, je vais lui faire un rempart de ma vie.
Cependant cherche Attale, ose, il est important;
Et, si tu sais aimer, vois le prix qui t'attend.

SCÈNE VI

ÉLISE, NICOMÈDE.

ÉLISE.

Que vous disait le roi, prince, et d'où naît ce trouble?

NICOMÈDE.

Dans mon cœur à vous voir je le sens qui redouble;
Mais, madame, jugez s'il doit être pressant,
Aux vœux de mon rival Flaminius consent,
Attale vous obtient.

ÉLISE.

C'est ce qui vous étonne?
Pour tirer mon aveu la voie est assez bonne;
Et Rome, à qui je porte un courage soumis,
Peut répondre de moi quand elle aura promis.

NICOMÈDE.

Mais on livre Annibal, et c'est ce qu'on vous cache.

ÉLISE.

Mon père?

NICOMÈDE.

Il est le prix de l'aveu qu'on arrache.
Ne craignez rien pourtant de cette trahison,
Je vais trouver Attale, il m'en fera raison;
Et s'il ose...

ÉLISE.

Arrêtez, que prétendez-vous faire?
Cet avis m'est suspect, il part de votre père,
Qui craignant deux rivaux, pour en venir à bout,
Veut perdre l'un par l'autre, et désavouer tout.

NICOMÈDE.

Ainsi donc il vous plaît que, sans rien entreprendre,
Je laisse à mon rival le temps de vous surprendre,
Ou, si l'avis est faux, vous voulez que ma foi
Cède à ses vœux un cœur qui semblait être à moi?

ÉLISE.

Si l'avis n'est pas vrai, je veux que votre flamme
Prenne pour seul objet la fierté de mon âme;
Je vous aime, et l'aveu peut-être m'en sied mal;
Mais enfin, je vous aime en fille d'Annibal.
Sans ce faible honteux qui, quand on l'ose croire,
Couronne la tendresse aux dépens de la gloire.
Montrez-vous en pouvoir de braver le sénat,
De votre hymen à tout je préfère l'éclat;
Et je m'applaudirai de voir qu'ainsi, sans peine,
Mon cœur puisse accorder mon amour et ma haine.
Mais ne prétendez pas qu'un sentiment si doux
Me dérobe à mon sort pour me garder à vous;
Il est de haïr Rome, et, si je puis contre elle
Obtenir qu'à ma haine Attale soit fidèle,
Malgré ce qu'en mon cœur vos feux trouvent d'appui,
Je ferai vanité de me donner à lui.
Voilà de mon orgueil quelles sont les maximes.

NICOMÈDE.

Ces sentiment sont grands, illustres, magnanimes;
Mais, quoi que l'on promette à leur noble fierté,
Quel cœur de votre haine aura la fermeté?
Qui vous assurera qu'Attale soit sincère?

ÉLISE.

N'en soyez point en peine, il entretient mon père;
Et, s'il obtient de lui ce que vous méritez,
Ma main, en se donnant, prendra ses sûretés.

NICOMÈDE.

En est-il dont la suite offre à votre disgrâce...

ÉLISE.

Ayez soin seulement de voir ce qui se passe,
Et croyez que l'effort où s'apprête ma foi,
Quoi qu'il ait de fâcheux, sera digne de moi.

NICOMÈDE.

Hé bien, madame, il faut dans ce péril extrême

Oser tout, faire tout pour vous contre moi-même;
Rompre avec les Romains, leur ravir Annibal,
Et tout cela peut-être en faveur d'un rival.
Au moins, souvenez-vous, si ma mort vous arrache,
A l'indigne attentat qu'un perfide vous cache,
Que qui cherche à mourir pour en rompre les coups,
Pouvait, sans trop d'audace, oser vivre pour vous.

ÉLISE.

Prince, mon cœur est juste, et sait ce qu'il doit faire,
Adieu, je vois Attale, il sort avec mon père,
Évitez leur présence, et prenez garde à tout,
Tandis que j'apprendrai ce qu'Annibal résout.

SCÈNE VII

ANNIBAL, ATTALE, ÉLISE.

ANNIBAL.

C'est trop voir le destin confondre mon attente,
Il est temps de fixer votre fortune errante,
Ma fille, et qu'un époux, par le don de sa foi,
Vous dérobe aux malheurs que je traîne avec moi.
Il vous faut du repos, Attale vous l'assure,
Du sort qui me poursuit j'en craindrai moins l'injure,
Je croirai triompher de ses plus rudes coups,
Si j'empêche par là qu'ils n'aillent jusqu'à vous.

ÉLISE.

Qu'ils n'aillent jusqu'à moi! S'il faut mourir ou vivre,
C'est votre exemple seul, seigneur, que je veux sui- [vre,
Jusqu'ici votre sort a réglé mon destin,
Souffrez que sans partage il en règle la fin.
L'alliance des rois où chacun porte envie,
Ne peut rien ajouter à l'éclat de ma vie;
Et fille d'Annibal, je ne vois point de rang
Qui puisse m'élever au-dessus de mon sang.
Non qu'où j'entends votre ordre il soit rien qui m'ar- [rête,
Si vous voulez ma main, seigneur, la voilà prête;
Mais, quand je la soumets à ce qu'elle vous doit,
Savez-vous à quel prix Attale la reçoit?
Il vous livre aux Romains.

ATTALE.

Ah! Madame, je jure
Qu'on me fera...

ÉLISE, *à Attale.*

Seigneur, ce peut être imposture;
Mais, quand on vous accuse, à vous parler sans fard,
L'apparence aux soupçons vous donne grande part.

ATTALE.

Quoi, me tenir suspect, moi, qui...

ÉLISE.

Sachons, de grâce,
D'où vient que du Romain la colère se passe,
Et que de votre amour dans l'abord irrité,
Il montre tout à coup tant de facilité.
Par quel charme, un hymen qu'il a traité de crime,
Peut-il en un moment devenir légitime,
Et, tout à l'heure encor, que peut-on concevoir
Du secret entretien que vous venez d'avoir?

ATTALE.

Saisi d'étonnement, je n'ai que le silence
Qui puisse contre vous prouver mon innocence;
Il en devrait bien être un témoin assuré,
Si j'étais criminel, je viendrais préparé.
Flaminius changé m'accorde ce que j'aime,
Son aveu vous surprend, il me surprend moi-même;
Et je pénètre mal par quels soins, dès demain,
Il me presse à ses yeux de vous donner la main.
Mais ces fausses couleurs qui me peignent coupable,
Sont de quelque ennemi le trait inévitable;
Et, pour me donner lieu de soupçonner sa foi,
Prusias s'est assez déclaré contre moi.

(*A Annibal.*)

Il ne saurait souffrir que mon amour obtienne
Que vous quittiez sa cour pour venir dans la mienne,
Seigneur, et je crains bien que son chagrin jaloux,
Feignant tout contre moi, n'ose tout contre vous.
Non qu'on m'en ait rien dit, mais d'un crime sem- [blable,
Voyez qui de nous deux serait le plus capable.
Tandis qu'au vain orgueil de ses chers favoris
Sa lâche politique ose immoler son fils,
Malgré Flaminius, pour vous je me déclare,
J'attends, sans m'ébranler, les foudres qu'il prépare,
Et fais que Rome enfin, toute fière qu'elle est,
Se soumet à ma flamme, et veut ce qu'il me plaît.

ANNIBAL.

Oui, seigneur, c'est en vain qu'on voudrait me sur- [prendre,
Je fais un digne choix en vous prenant pour gendre;
Et ces grands sentiments vous mettent au-dessus
Des odieux soupçons que ma fille a conçus.
Même de Prusias je crains peu la surprise,
Il peut vouloir me perdre, en former l'entreprise,
Dans ce lâche projet se montrer affermi;
Mais le ciel me réserve un plus noble ennemi;
Il ne m'a pas sauvé des tyrans que je brave
Pour me laisser périr aux mains de leur esclave,
Et souffrir qu'un parjure, au mépris de sa foi,
M'ose faire un destin si peu digne de moi.
Il sait ce qu'il me doit; et, s'il avait pu croire
Que Rome eût mérité l'éclat de tant de gloire,
Il eût su de ma perte honorer les grands noms,
Prendre les Fabius, choisir les Scipions,
Moi seul je puis prétendre à cet honneur suprême,
Et, pour perdre Annibal, il faut Annibal même.

ATTALE.

Ah, seigneur, qui pourrait avoir le cœur si bas...

ÉLISE, *à Attale.*

Je veux bien n'accuser ni vous ni Prusias,
Mais dans ce qu'on publie, il est de la prudence
De ne pas s'exposer à trop de confiance.

ATTALE.

Dites, dites plutôt que mon espoir est vain,
Que vous me soupçonnez pour m'ôter votre main,
Et que des feux plus doux l'emportant sur ma flam- [me...

ÉLISE.

Quoi! vous croyez en moi tant de bassesse d'âme?
Quand j'aurais de l'amour, il saurait m'obéir;

Mais je l'ai dit cent fois, je ne sais que haïr,
L'art de toucher mon cœur, c'est de servir ma haine;
Et, pour vous en donner une preuve certaine,
Partons, me voilà prête; allons dans vos États,
Contre l'orgueil de Rome armons cent mille bras,
Et nous y faisant jour à force de batailles,
Montrons-nous, s'il se peut, au pied de ses murail-
Là, vous voyant contre elle un ennemi certain, [les;
Avec pompe, à ses yeux, je vous donne la main;
Et, pour vous et pour moi, par une gloire égale,
Son sang sera le sceau de la foi conjugale :
Mais que Flaminius, si j'accepte un époux,
Se mêle insolemment de me donner à vous...

SCÈNE VIII

ANNIBAL, ÉLISE, ATTALE, ALCINE.

ALCINE. [dre,
Ah, madame! Ah, seigneur! Songez à vous défen-
Sans doute les Romains cherchent à vous surpren-
De la cour du palais maîtres en un moment, [dre.
Ils ont presque investi tout cet appartement.
Jugez s'ils auraient peine à s'y faire passage.

ÉLISE.
Hé bien, Attale, hé bien, mon soupçon vous outra-

ATTALE. [ge?
Les Romains nous surprendre!

ÉLISE.
Et pour ce coup fatal,
Tandis qu'on s'y prépare, on amuse Annibal.

ATTALE.
Madame, les effets me vont faire connaître;
Je vois la trahison, je trouverai le traître :
Vous verrez si mon cœur sous Rome est asservi.
Heureusement, seigneur, ma garde m'a suivi :
Dans cet appartement elle m'a fait escorte,
Je vais l'encourager à nous prêter main forte;
Et j'atteste les dieux, qu'en ce pressant danger
Je périrai moi-même, ou saurai vous venger.

SCÈNE IX

ANNIBAL, ÉLISE, ALCINE.

ÉLISE.
Seigneur, vous fierez-vous à des serments frivoles?

ANNIBAL.
Le temps nous est trop cher pour le perdre en paro-
Sans trop chercher l'auteur de cette trahison, [les.
Il faut, malgré le sort, nous en faire raison.
Par une belle audace étonnons les perfides,
Allons au-devant d'eux, les traîtres sont timides;
Et, pour épouvanter leur lâche général,
Peut-être il ne faudra que montrer Annibal.
Au moins, s'il faut périr en leur vendant ma vie,
Faisons-les souvenir de Cannes, de Trébie.
Vous, demeurez, ma fille, et retenez vos pleurs,
C'est du sang qu'il nous faut en de pareils malheurs:
Vivez, et s'il vous peut être honteux de vivre,
Vous aurez mon exemple, apprenez à le suivre.

ÉLISE.
Pour vous quitter, seigneur, je sais trop mon devoir,
L'exemple sera grand, je vais le recevoir.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

ÉLISE, PRUSIAS, ARAXE.

ÉLISE. [lence
Quoi! Je vous vois, seigneur; et bien que l'inso-
Dont on use envers nous vous demande vengeance,
Votre honneur, votre foi sont des fantômes vains
Lorsqu'il faut s'opposer au crime des Romains?

PRUSIAS.
Pour détruire un projet à nos vœux si contraire,
Je n'ai rien oublié de ce que j'ai pu faire.
A peine l'ai-je appris, que ce rapport fatal
M'a fait, tout indigné, courir vers Annibal :
J'ai mis autour de lui ceux des miens dont le zèle
M'a, pour le seconder, paru le plus fidèle;
Mais voyant les Romains, malgré tous nos efforts,
Contre lui, contre moi se rendre les plus forts,
J'ai cru que pour répondre à la foi qui m'engage,
Il fallait empêcher qu'on ne vous fît outrage.
Voilà ce qui m'amène, et je viens vous offrir
Tout ce que peut un roi qui veut vous secourir.

ÉLISE.
Ce zèle est obligeant, généreux, magnanime.

PRUSIAS.
Ah! Si vous connaissiez l'ardeur dont il m'anime;
Quels feux depuis longtemps dans mon cœur renfer-
Vous ont fait... [més

ÉLISE.
Oui, seigneur, je sais que vous m'aimez;
Mais enfin il fallait, si vous me vouliez plaire,
Ne m'en venir rien dire, et mourir pour mon père:
J'aurais suivi ses pas; et c'est de quoi rougir
De plaindre son malheur quand je devrais agir.
Mais en vain je déploie et promesse et prière,
Dans cet appartement on me tient prisonnière,
Mes efforts pour sortir ont été superflus,
On m'arrête, et peut-être Annibal ne vit plus.

PRUSIAS.
Si le ciel aujourd'hui me met dans l'impuissance
D'empêcher une injuste et lâche violence,
Au moins, madame, au moins de cette trahison
Il ne tiendra qu'à vous que vous n'ayez raison.
Venez dans mes États, et toute à votre haine
Acceptez mon secours avec le nom de reine.
Pour venger Annibal, il n'est rien qu'avec vous
Contre ses assassins ne tente mon courroux,

Rien qu'à son sang versé ma passion n'immole.

ÉLISE.

C'est donc là comme un roi lui doit tenir parole?
Vous voyez qu'on l'attaque, et fuyant le danger
Vous le laissez périr afin de le venger?
Ah! c'est m'en dire trop : vous l'avez livré, traître,
Ce nom de reine offert me le fait trop connaître.
Ah! si le prince au moins... Mais de quoi me flatter?
Vos lâches partisans l'auront fait arrêter;
Il ne peut rien pour nous, et tout nous abandonne.

PRUSIAS.

Quoi! du crime d'Attale il faut qu'on me soupçonne;
Et quand ouvertement on voit que le Romain
Pour prix de son forfait lui donne votre main,
Cet Attale...

ÉLISE.

Du moins il fait ce qu'il doit faire;
Il anime les siens à défendre mon père,
Se donne pour exemple, et les enhardissant...

PRUSIAS, *montrant Attale.*

Voyez si c'est pour eux un exemple pressant.

SCÈNE II

ÉLISE, PRUSIAS, ATTALE, ARAXE.

ATTALE.

Madame, craignons tout, c'est peu qu'on vous trahis-
De ses pièges sur moi Rome étend l'artifice; [se,
Et ma garde séduite, au lieu de m'écouter,
Me fermant le passage a voulu m'arrêter :
Je me le suis ouvert malgré sa résistance,
J'ai rejoint Annibal, embrassé sa défense;
Mais j'ai bientôt connu que contre les Romains,
Trahis de toutes parts, nos efforts étaient vains.
Ceux qui l'environnaient, quoi qu'il en dût attendre,
Le livraient bien plutôt qu'ils ne l'osaient défendre;
Ils m'ont mis hors d'état de le plus seconder;
Et le voyant au nombre obligé de céder,
Contre les noirs complots d'une jalouse envie
Je suis ici venu vous apporter ma vie :
Disposez-en, madame, et pour vous secourir,
Servons-nous des moyens qui se pourront offrir.
J'ose tout entreprendre, et puisque je vous aime...

ÉLISE.

L'assurance est pour moi d'une douceur extrême.
Venez, venez tous deux, nobles héros d'amour,
Qui, tandis qu'on se bat, me faites votre cour :
A couvert du péril où le soin de me plaire
Vous a fait, sans scrupule, abandonner mon père,
Satisfaites l'ardeur de vos tendres désirs,
Épargnez votre sang, et poussez des soupirs.
Qu'ai-je affaire de vous, lâches, et de vos vies,
Lorsque d'un cœur si bas vos offres sont suivies?
Pour m'arracher au sort, en braver le courroux,
S'il ne faut que mourir, je mourrai bien sans vous.

ATTALE.

D'un reproche si dur l'injustice m'étonne. [donne;
J'abandonne, il est vrai, mais quand on m'aban-
Et je rendrai bientôt votre esprit éclairci,
Si c'est pour m'épargner que je parais ici.

PRUSIAS, *à Attale.*

Par les commencements on peut prévoir la suite :
Vous trouvez, dites-vous, votre garde séduite;
Et le même intérêt qui retient vos soldats,
Sur le point d'oser tout, retiendra votre bras.

ATTALE.

Gardez qu'à vos dépens vous le puissiez connaître;
Si la trahison plaît, on abhorre le traître;
Et, pour goûter le fruit de vos desseins jaloux,
Tout mon sang à verser est de l'emploi pour vous.

PRUSIAS.

Nous verrons s'il sera difficile à répandre,
Quand vous attaquerez ce que je viens défendre.

ATTALE.

Oui, le sang d'Annibal doit être défendu;
Mais de ses défenseurs on sait qui l'a vendu.

ÉLISE.

Qu'importe qui de vous m'assure d'un vrai zèle,
Quand Annibal vous voit l'un et l'autre infidèle?
C'était autour de lui qu'il fallait étaler
Ce beau feu qui pour moi s'offre à tout immoler.
Celui qui des Romains eût garanti mon père,
Se fût acquis le droit de prétendre à me plaire;
Mais enfin, vous l'avez tous deux abandonné,
Tous deux signé l'arrêt qu'un parjure a donné;
Et l'ardeur qu'à l'envi vous me faites paraître,
Ne m'offre un défenseur qu'en me cachant un traître.
Mais je veux en tous deux croire une égale foi;
N'ayant pu rien pour lui, que pourrez-vous pour moi?
L'exemple d'Annibal, contre un si rude orage,
N'a pu vous inspirer ni vertu, ni courage;
Et, dans cette honteuse et timide langueur,
Une fille en parlant vous donnera du cœur?
Ah! Je vois ce que c'est, bien d'autres le connaissent,
Les rois ne sont plus rois où les Romains paraissent.
Tremblez, princes, tremblez, l'honneur du sang
Se maintenait encore à l'ombre d'Annibal. [royal
Dépouillé qu'il était, il vous rendait terribles;
Armés de son seul nom vous étiez invincibles;
Et sa vie employée à votre sûreté,
Vous mettait à couvert de la captivité;
Le destin des Romains n'attendait que sa perte,
Pour voir la terre entière à l'esclavage offerte.
De votre liberté lui seul était l'appui,
Il la faisait revivre, elle meurt avec lui.
Vains fantômes d'honneurs! Impuissantes idoles!
Esclaves en effet, soyez rois en paroles,
En vain du plein pouvoir vous deviendrez jaloux,
S'il n'est plus d'Annibal, plus de trône pour vous.

SCÈNE III

FLAMINIUS, ÉLISE, PRUSIAS, ATTALE, PROCULE, ARAXE.

ÉLISE.

Hé bien, Flaminius, ton ambassade est faite?

Un lâche t'a vendu ce que Rome souhaite :
Pour combler ton triomphe, et le voir sans égal,
Viens-tu joindre mon sang à celui d'Annibal ?

FLAMINIUS.

Modérez un transport dont j'aurais à me plaindre,
Pour le sang d'Annibal vous n'avez rien à craindre;
Entre les mains des miens à qui je l'ai remis,
Pourvu qu'il vienne à Rome, il n'a plus d'ennemis.
De sa haine outrageante il lui doit quelque compte,
Dans la paix de Carthage il trouva de la honte,
S'en bannit pour nous nuire, et, sur ce faux abus,
Vint enfin contre nous armer Antiochus :
Il s'en justifiera. Pour vous, dont le seul crime
Est de croire un peu trop le sang qui vous anime,
Vous n'avez point de Rome à craindre le courroux,
Elle est juste, et vous offre un traitement plus doux.
Saisi de son pouvoir, j'aime à vous faire grâce,
Recevez son appui sans orgueil, sans audace;
Et, quelques biens par là qui vous soient accordés,
Voyez toujours la main de qui vous dépendez.

ÉLISE.

Hé bien, mes défenseurs, me voici donc esclave,
Sans rien faire pour moi, vous souffrez qu'on me
Et malgré vos serments de ne me point trahir, [brave;
Votre maître a parlé, c'est à vous d'obéir?
Où sont-ils ces serments d'oser tout pour me plaire,
Traîtres, qui me livrez aussi bien que mon père;
Et, quand il faut montrer qu'un de vous ne l'est pas,
Que devient votre cœur, que devient votre bras?

ATTALE.

C'est trop, c'est trop souffrir qu'un perfide se cache.
Vous l'allez voir ce cœur qui vous a paru lâche,
Et juger qui de nous, par son manque de foi,
Méritait les soupçons qui sont tombés sur moi.
(*A Flaminius.*)
A quel titre, à quel droit vos jalouses envies
Vous peuvent-elles rendre arbitre de nos vies,
Et qui vous fait ainsi, selon votre intérêt,
Disposer de nos jours quand et comme il vous plaît?
Est-ce par l'amitié que le sénat me garde,
Que vous avez pris soin de corrompre ma garde;
Et les plus noirs forfaits, à vous seuls réservés,
Deviennent-ils permis quand vous les approuvez?
Quels droits sur ce beau sang que l'on vient de vous
Celui qui vous le vend avait-il à prétendre? [vendre,
Ce que jamais sans vous il n'eût sacrifié,
L'a-t-il pu par l'honneur d'être votre allié?
Honneur injurieux! Captieuse alliance!
J'y renonce, et d'Élise entreprends la défense,
Point d'autres lois pour moi que son ressentiment.

FLAMINIUS.

Pour un roi de deux jours, c'est parler hautement.

ATTALE.

La majesté des rois toujours brillante et pure,
N'a ni vos volontés, ni le temps pour mesure;
Et qui l'est un moment, doit contre vos souhaits
Prendre assez de fierté pour n'obéir jamais.

FLAMINIUS.

Je plains de cet orgueil l'aveuglement extrême.
Pour me connaître mieux connaissez-vous vous-mê-
Et sur ce que pour vous le trône a d'éclatant, [me,
Retournez à Pergame, Eumène vous attend.

ATTALE.

Eumène!

FLAMINIUS.

Oui, c'est par lui que le ciel y rappelle,
Que vous avez trouvé votre garde infidèle;
Quand nous le croyions mort, la mer nous l'a rendu,
Et vous saurez de lui le respect qui m'est dû.

ATTALE.

Faites, faites régner un fantôme à ma place,
Je vous fais peur au trône, il faut que l'on m'en chas-
Je vous l'avais bien dit, et voilà de leurs coups; [se;
Je suis trahi, madame, et trahi plus que vous;
Mais pour vous et pour moi je vais faire connaître
Que je sais mieux punir que seconder un traître.

FLAMINIUS.

Qu'on l'observe; et d'abord, s'il ose rien tenter,
Donnez ordre, Procule, à le faire arrêter.

SCÈNE IV

ÉLISE, PRUSIAS, FLAMINIUS, ARAXE.

ÉLISE, *à Prusias.*

Seigneur, c'est donc à vous que de ce grand ouvrage
Doit enfin, sans débat, demeurer l'avantage,
Et, grâce à vos bontés, tout l'honneur vous est dû,
Et d'Élise trahie, et d'Annibal vendu?

PRUSIAS. [un père,

Quels que soient les malheurs qui vous font plaindre
Madame, je n'ai fait que ce que j'ai dû faire;
Et vous n'avez pas lieu de me les reprocher,
Lorsqu'à son mauvais sort je viens vous arracher.
Pour fuir avec honneur celui qui vous menace,
Prenez mon trône offert, je vous y donne place.

ÉLISE.

Votre trône?

FLAMINIUS.

Oui, madame; et, si vous balancez,
J'oserai contre vous plus que vous ne pensez,
J'arrêterai le cours de cette humeur altière.

ÉLISE.

Parles-tu de mourir? La menace est légère.
Pour qui porte en son cœur le pur sang d'Annibal
Ce qui finit les maux ne saurait être un mal.

FLAMINIUS.

Si vous bravez la mort, le triomphe peut-être...

ÉLISE.

Il sera beau pour toi d'avoir séduit un traître;
Et tes fourbes dont l'art nous a mis sous tes lois,
Pour ennoblir ton nom sont de fameux exploits.
Tu crois donc que par là mon courage se rende?
Le triomphe est honteux, l'infamie en est grande;
Mais, au moins si le ciel en ose être d'accord,
Nous n'aurons à rougir que d'un crime du sort.
L'affront d'y succomber me fera moins d'injure

Que si je partageais le trône d'un parjure;
De son manque de foi quoi qu'il se soit promis...

SCÈNE V

ÉLISE, FLAMINIUS, PRUSIAS, ALCINE, ARAXE.

ALCINE.

Madame, espérez tout, les dieux nous sont amis.
Au point que les Romains enlevaient votre père,
Le prince...

ÉLISE.

Hé bien?

ALCINE.

A fait tout ce que l'on peut faire.
Fort d'un nombre d'amis à la hâte amassés,
Jusque dans le palais il les a repoussés; [traître,
Et tous, tremblant d'effroi dès qu'ils l'ont vu pa-
Négligeant Annibal l'en ont laissé le maître.

PRUSIAS.

Mon fils a l'insolence...

FLAMINIUS.

Éclatez, Prusias,
L'entreprise est manquée, et je n'en doute pas.
Vous voyant l'âme faible, et jamais arrêtée,
Ma défiance exprès l'avait précipitée;
Et je ne voulais pas à votre esprit léger
Laisser l'occasion ni le temps de changer.
Le prince agit pour vous, son audace est la vôtre,
Vous donnez d'une main, et retenez de l'autre;
Mais Rome...

PRUSIAS.

Hé bien, seigneur, aux dépens de mon fils,
Vous me verrez tenir tout ce que j'ai promis.
Bien loin d'en appuyer la criminelle audace,
Sur lui, sur tous les siens je vais faire main basse;
Et ses jours immolés pourront vous faire voir
S'il est, dans ce qu'il ose, armé de mon pouvoir.

SCÈNE VI

ÉLISE, FLAMINIUS, ALCINE.

ÉLISE.

Poursuis, Flaminius, et, pour te satisfaire,
Contre le sang d'un fils arme le bras du père.
Tu vois par Annibal échappé de tes mains,
Comme le ciel partout seconde tes desseins.

FLAMINIUS.

La victoire pour vous n'est pas encore entière,
Et je vais donner ordre à vous revoir moins fière.

ÉLISE.

Je te conseillerais de ne t'éloigner pas.
Que sais-tu si le prince est maître de son bras?
Tu peux avoir besoin que je t'obtienne grâce;
Et, malgré l'attentat dont il punit l'audace,
Je te dédaigne assez pour fuir l'abaissement
D'abandonner ta vie à mon ressentiment.

FLAMINIUS.

Rome de ces mépris saura vous tenir compte.

SCÈNE VII

ÉLISE, ALCINE.

ALCINE.

Madame, à le braver n'êtes-vous point trop prompte?
Le prince périra plutôt que vous trahir;
Mais est-il en état de se faire obéir?
Prusias est le maître; et, comme il se déclare...

ÉLISE.

Va, va, je sais l'accueil que Rome nous prépare,
Et consens qu'elle songe à se faire valoir
Quand je serai d'humeur de l'aller recevoir.

SCÈNE VIII

ANNIBAL, ÉLISE, NICOMÈDE, ALCINE.

ÉLISE, *à Annibal.*

Ah, seigneur, c'est donc vous?

ANNIBAL.

Oui, que le ciel ramène
Pour vous faire encor mieux hériter de ma haine.
De nos mauvais destins si vous venez à bout,
Voici le bras, ma fille, à qui vous devez tout.

NICOMÈDE.

Seigneur, le ciel peut-il favoriser un traître?

ÉLISE.

Mais ce traître à vos yeux ne s'est pas fait connaître.
Vous allez trembler, prince, au nom de Prusias.

NICOMÈDE.

Quoi, mon père...

ÉLISE.

Oui, de lui viennent ces attentats,
L'innocence d'Attale est assez avérée.

NICOMÈDE.

O triomphe pour moi de trop peu de durée! [sang,
N'importe, osons, seigneur; tant que j'aurai du
J'appuierai votre haine et soutiendrai mon rang.

ANNIBAL.

Elle doit à vos yeux être d'autant plus chère,
Que l'on voit chaque jour que Rome dégénère.
Pyrrhus armant contre elle un dangereux parti,
D'un poison préparé fut par elle averti.
Quelque animosité qu'elle se crût permise,
Elle n'en voulut point triompher par surprise;
Cependant aujourd'hui le crime est de ses droits,
Et, pour perdre Annibal, elle corrompt les rois.

SCÈNE IX

ANNIBAL, NICOMÈDE, ÉLISE, ARAXE, ALCINE.

ARAXE, *à Nicomède.*

Seigneur, de Prusias, plaignez la destinée.

NICOMÈDE.

Araxe.

ARAXE.

Il ne vit plus.

NICOMÈDE.

O funeste journée!
Mon père ne vit plus.

ARAXE.

A peine a-t-il appris
Ce que pour Annibal vous avez entrepris,
Que saisi tout à coup d'une fureur extrême,
Pour vous couper passage, il est sorti lui-même:
Il n'a trouvé qu'Attale, avec qui les Romains
Par un fatal rencontre étaient venus aux mains.
Aux dépens de leur sang il se faisait connaître,
Et, remarquant le roi, « Vois si je suis un traître, »
A-t-il dit. A ces mots redoublant sa fierté,
Au milieu des Romains il s'est précipité.
C'est là que Prusias armé pour leur défense,
A voulu s'opposer à cette violence;
Il les a secondés contre Attale, et d'abord
Sans savoir par quel bras on l'a vu tomber mort,
Pour venger cette perte aux Romains si fatale,
Ils s'animent l'un l'autre, enveloppent Attale,
L'arrêtent, et craignant quelques malheurs nou- [veaux,
Flaminius, dit-on, regagne ses vaisseaux.

NICOMÈDE.

O succès déplorable! O perte trop amère!
Romains, qui me coûtez la vertu de mon père,
Vous m'en ferez raison; pour ce noble souci,
Donnez l'ordre, seigneur, vous êtes maître ici.

ANNIBAL, *à Élise*.

C'est trop, il ne faut plus que votre amour se cache,
Le prince vous mérite, il est enfin sans tache,
Prenez-le pour époux, et, dans tous vos desseins,
Ayez pour seul objet la perte des Romains.
Après un trop long faste un jour viendra peut-être
Où ces tyrans du monde adoreront un maître;
Et tremblant sous le joug qu'ils m'osaient destiner,
Se soumettront aux lois qu'ils n'ont pu me donner.
Puissent-ils, attendant ce honteux esclavage,
Tourner contre leur sein leur plus sanglante rage,
Se déchirer l'un l'autre, et d'un acier fatal
Eux-mêmes s'immoler aux mânes d'Annibal.

ÉLISE.

Aux mânes d'Annibal!

ANNIBAL.

Quoi, vous auriez pu croire
Que j'eusse pris si peu l'intérêt de ma gloire,
Qu'aux mains de mes tyrans m'étant vu sans secours,
Je leur eusse laissé quelques droits sur mes jours?
Cet anneau m'a fourni de quoi ne les pas craindre,
Je meurs empoisonné.

NICOMÈDE.

Dieux!

ANNIBAL.

Gardez de me plaindre.
Avecque trop d'éclat j'ai su remplir mon sort,
Pour vous donner sujet de regretter ma mort.
Vivez pour haïr Rome; et, maîtres de vos vies,
Si d'un jaloux destin elles sont poursuivies,
Envisageant toujours sa rigueur sans effroi,
Bravez la tyrannie, et mourez comme moi.

ÉLISE.

C'en est fait, il expire. Ah, seigneur!

NICOMÈDE.

Ah, madame!
Que d'ennuis à la fois s'emparent de mon âme!
Allons en Bithynie, et, pour nous soulager,
Faisons-y tout servir au soin de nous venger.

FIN DE LA MORT D'ANNIBAL.

LA

COMTESSE D'ORGUEIL

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

REPRÉSENTÉE EN 1670 SUR LE THÉATRE DE L'HOTEL DE BOURGOGNE

PERSONNAGES

LE MARQUIS DE LORGNAC.
LE CHEVALIER, frère du marquis, amant d'Olympe.
ORONTE, amant de Lucrèce.
ANSELME, père d'Olympe et tuteur de Lucrèce.
OLYMPE, fille d'Anselme.

PERSONNAGES

LUCRÈCE, nièce d'Anselme.
VIRGINE, suivante d'Olympe.
LISE, suivante de la comtesse d'Orgueil.
CARLIN, valet du marquis.
CASCARET.

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

CARLIN, LISE.

CARLIN.

Quoi, te trouver encore et seule et sans maîtresse?

LISE.

J'attends de jour en jour madame la comtesse,
Qui, depuis près d'un mois, absente de Paris,
Abandonne à mes soins la garde du logis.
On croit ne point tarder d'abord que l'on s'engage,
Mais insensiblement on prend goût au voyage;
D'Orléans on veut voir Saumur, Angers et Tours,
Et le retour ainsi se diffère toujours.

CARLIN.

Tant mieux pour toi d'avoir liberté tout entière,
De prendre du bon temps, et te donner carrière.
Ah, si pour moi le cœur t'en disait tant soit peu,
Lotte!

LISE.

En faut-il douter?

CARLIN.

Le mien est tout en feu;
Et depuis cette noce où tu me fis tant boire,
Je me suis si bien mis ta largesse en mémoire,
Qu'aussitôt que la soif commence à me presser,
Pour en guérir plus tôt je voudrais t'embrasser.

LISE.

Tout de bon?

CARLIN.

Tout de bon, et s'il t'en faut plus dire
Écoute, en te voyant, de quel ton je soupire.

LISE.

Tu te sens donc pour moi d'amour bien travaillé?

CARLIN.

Ma foi, je n'en dors point quand je suis éveillé;
Et si ton cœur sensible à la friponnerie...
Lise, ma chère Lise.

LISE.

Ah! Point de brusquerie.
Et, que dirait Virgine à qui tu t'es promis?

CARLIN.

Y doit-on regarder de si près entre amis?

LISE.

Tu n'es point scrupuleux.

CARLIN.

Vois-tu? J'aime Virgine;
Mais ce qui m'en dégoûte, elle est un peu trop fine,
Et sait tant de détours, qu'à ce que j'en entends,
Avec elle un mari passera mal son temps.
Anselme aussi, voyant du trouble en sa famille,
L'a depuis peu chassée en dépit de sa fille.

LISE.

Olympe en sa disgrâce a donc pris grande part?

CARLIN.

Elle la garde encore à l'insu du vieillard;
Le temps rajuste tout.

LISE.

Elle doit t'être chère.

CARLIN.

Veux-tu de mon amour savoir tout le mystère?
Je suis homme d'intrigue, et, tel que tu me vois,
J'entreprends de servir deux maîtres à la fois,
Ou plutôt près de l'un faisant le bon apôtre,
Je tâche à le duper pour être utile à l'autre.

LISE.
Ton marquis de Lorgnac est le sot?
CARLIN.
Justement.
Jamais on ne fut sot si méthodiquement.
Comme il est de naissance, et fort riche, il croit être
L'homme le plus parfait qu'on ait encor vu naître;
Et dans cette folie il est persuadé
Qu'on meurt d'amour pour lui dès qu'on l'a regardé.
Aussi fait-il le beau, le plaisant, l'agréable,
Vain, s'il en fut jamais, contrariant en diable,
Grand parleur, curieux des affaires d'autrui.
LISE.
Le chevalier, son frère, est-il fait comme lui?
CARLIN.
Comme lui? Dieu l'en garde, il est fort antipode,
C'est un homme discret, civil, d'humeur commode,
Poli, galant, qui fait les choses comme il faut,
Et dont la gueuserie est l'unique défaut.
LISE.
La tache est un peu forte.
CARLIN.
Et d'autant plus qu'il aime.
Être gueux en amour est un malheur extrême;
Mais aux beaux yeux d'Olympe il n'a pu résister,
A Virgine par là j'eus ordre d'en conter.
Pour gagner quelque accès auprès de sa maîtresse,
Le chevalier voulut...
LISE.
Je comprends la finesse.
Olympe par Virgine a su sa passion?
CARLIN.
Non pas, grâce à l'excès de sa discrétion.
Depuis deux mois et plus que pour elle il soupire,
Il s'est fait remarquer, mais sans vouloir rien dire.
Moi-même, il m'a fallu faire le réservé;
Cependant, tout d'un coup, le frère est arrivé,
Ce diable de marquis, qui s'en va d'importance
Faire sonner partout son manque de finance.
LISE.
Peut-il le décrier sans qu'il se fasse tort?
CARLIN.
Tort ou non, il le hait, et voudrait le voir mort.
Pour détourner ce coup j'ai joué d'artifice.
LISE.
Comment?
CARLIN.
Du chevalier j'ai quitté le service;
Et cent sujets de plainte au besoin inventés,
Ont été du marquis avec joie écoutés.
En moi par cette fourbe il a pris confiance;
Et, comme j'applaudis à son extravagance,
Je suis chez lui le tout, je tranche, ordonne, agis.
LISE.
Ainsi...
CARLIN.
Prends garde à toi, voici notre marquis.
Le cœur te bat-il point?
LISE.
Quelle rare figure!
CARLIN.
Hé bien, suit-il la mode?
LISE.
Il comble la mesure.
Quel attirail de points, de rubans, d'affiquets!

SCÈNE II

LE MARQUIS, CARLIN, LISE, CASCARET.

LE MARQUIS, *à Carlin, montrant Lise.*
C'est de moi qu'on te parle?
CARLIN.
Oui, monsieur.
LE MARQUIS.
Bon. Laqu[ais],
A ce prochain détour que faisait cette belle?
CASCARET.
Elle vous regardait, monsieur.
LE MARQUIS.
Tant pis pour elle.
CARLIN.
Elle s'en souviendra.
LE MARQUIS.
Je le crois. Celle-ci,
Qui de loin m'envisage, a l'œil bien radouci.
CARLIN.
Elle vient de la part de certaine comtesse...
LE MARQUIS.
Diable, il faut l'écouter. Tu nommes ta maîtresse?
LISE.
La comtesse d'Orgueil.
LE MARQUIS.
D'Orgueil! Le nom est grand.
Vieille ou jeune?
LISE.
Elle n'a que vingt ans.
LE MARQUIS.
Bien lui prend.
La jeunesse est mon goût, sans cela point de tendre.
Avecque le mari quelle mesure à prendre,
Est-il accommodant?
LISE.
Elle est veuve.
LE MARQUIS.
Tant mieux.
Les veuves, la plupart, sont mets délicieux;
Et de quinze à vingt ans il en est d'égrillardes
Qui donnent au défunt de terribles nazardes.
Pour moi, j'en ai tant vu de toutes les façons,
Qu'au besoin je pourrais en faire des leçons.
Et fille et femme, et brune et blonde, j'ai beau faire,
Tout m'en veut.
LISE.
Qui pourrait n'aimer pas à vous plaire?
Un marquis qu'on fait gloire en tous lieux d'ad-[mirer.

LE MARQUIS.
J'écarte assez la foule afin de respirer,
Mais toujours, malgré moi, j'ai quelque soupirante.
La comtesse est jolie?

LISE.
Elle est votre servante.

LE MARQUIS.
C'est-à-dire, son cœur en tient déjà pour moi?

LISE.
Hé, vous pouvez penser...

LE MARQUIS.
J'en ai pitié, ma foi.
Vingt ans, veuve, et languir! Viens, conduis-moi [chez-elle,
Il faut la voir; au moins, tu me dis qu'elle est belle?

LISE.
Elle a dans Orléans tout fait mourir d'amour;
Mais vous en jugerez, monsieur, à son retour.

LE MARQUIS.
Elle n'est pas ici?

CARLIN.
Puisqu'il faut vous le dire,
Pour vouloir fuir le mal quelquefois on l'empire.
L'autre jour, en passant, la comtesse vous vit,
Votre mine, votre air, enfin tout la surprit;
Et chez elle d'abord l'amour faisant ravage,
Pour guérir par l'absence elle a fait un voyage;
Mais de fièvre en chaud mal son cœur par là tombé,
Est contraint avec vous de venir à jubé.
Sa flamme impatiente en ces lieux la rappelle,
Vous la verrez demain.

LE MARQUIS.
Je me souviendrai d'elle.
Seulement du retour prends soin de m'avertir.

LISE.
Vous viendrez donc?

LE MARQUIS.
Oui, va.
(*A Carlin*).
Je puis m'en divertir;
Et selon... Mais je vois mon impertinent frère.

LISE, *à Carlin*.
C'est là le chevalier?

CARLIN.
Lui-même. Adieu, ma chère.

LISE.
Est-il original qui vaille ton marquis?

SCÈNE III

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, CARLIN.

LE CHEVALIER.
Peut-être que je viens mal à propos?

LE MARQUIS.
Tant pis.
Qui vous force à venir?

LE CHEVALIER.
Vous voyant dans la rue,
Passerai-je tout droit sans que je vous salue?

LE MARQUIS.
Saluez-moi de loin, et ne me dites mot.

LE CHEVALIER.
Mais ceux qui me verront...

LE MARQUIS.
Vous prendront pour un sot.
Que m'importe?

LE CHEVALIER.
Toujours injure sur injure?
Vous êtes mon aîné, je me tais, et j'endure.

LE MARQUIS.
Hé bien, n'endurez point, qu'est-ce que vous ferez?
Vous me chanterez pouille, et vous retirerez,
C'est là ce que je veux.

LE CHEVALIER.
Grâce à votre injustice,
Me voir et me parler est pour vous un supplice,
J'en suis trop convaincu.

LE MARQUIS.
Ne l'ignorez donc pas.
J'en suis content.

LE CHEVALIER.
Ma peine a pour vous des appas;
Et plus vous connaissez que le malheur m'accable...

LE MARQUIS.
Il est vrai, votre vie est gueuse et misérable;
Mais enfin, sans appui, sans ressource, sans bien,
Vous devriez mourir, et vous n'en faites rien.
Est-ce ma faute?

LE CHEVALIER.
Au moins, si par le droit d'aînesse
Vous avez de grands biens, j'ai la même noblesse.

LE MARQUIS.
Vous êtes chevalier, mais quand il faut manger,
Votre chevalerie est un mets bien léger,
Et souvent la mâchoire est fort mal occupée
A qui n'a, comme vous, que la cape et l'épée.

LE CHEVALIER.
Et la cape et l'épée auront toujours de quoi
Faire considérer des gens faits comme moi.
Jouissez de vos droits, l'aînesse vous les donne,
Je n'y demande rien.

LE MARQUIS.
Vous me la baillez bonne.
Si dans votre chaumière il vous eût plu rester,
Votre part de cadet vous eût fait subsister,
Mais on ne va pas loin avec petite somme.
Vous avez voulu faire ici le gentilhomme,
Et n'ayant plus de quoi, vous voilà sur le point
D'être franc parasite, ou de ne dîner point.
Gueusez, servez, volez, ce n'est point mon affaire.

LE CHEVALIER.
J'ai fait quelque dépense, et cru la devoir faire.
Ma gloire étant la vôtre, il vous doit être doux...

LE MARQUIS.
Mais Carlin que voici mourait de faim chez vous,
Et s'il n'eût avec moi cherché ses avantages,
C'était fait de sa vie ainsi que de ses gages.

CARLIN.

Sans monsieur le marquis, j'étais sec, autant vaut.

LE MARQUIS.

Oyez.

LE CHEVALIER.

Mon peu de bien vous semble un grand défaut.
Toujours sur ce reproche; et ne peut-il pas être...

LE MARQUIS.

Mon nom vous fait honneur, on me l'a fait connaître,
Il pourra vous servir à duper un bourgeois.
L'alliance d'Anselme est, dit-on, votre choix,
Vous muguetez sa fille, elle a de quoi vous plaire;
Et quand ce ne serait que les grands biens du père,
Pour qui n'a point de pain à mettre sous les dents,
C'est un trait de beauté des plus accommodants.

LE CHEVALIER.

Puisque, malgré moi-même, on a lu dans mon âme,
Il est vrai, mon dessein est de prendre une femme,
Et, comme Anselme est riche, et qu'il manque d'ap-
Ma naissance m'a fait espérer tout de lui. [pui,
La sienne, je l'avoue, est basse et fort commune.

LE MARQUIS.

Ce n'était qu'un maraud, mais il a fait fortune;
Puisqu'il a du douzain, il est démaraudé.
Sait-il votre amour?

LE CHEVALIER.

Non, c'est un secret gardé.
Mais quand il l'apprendra, veuillez ne me pas nuire;
Forcez-vous...

LE MARQUIS.

Laissez-moi cette affaire à conduire.
Moi, parlant, moi, faisant la demande pour vous,
Je crois qu'il recevra cet honneur à genoux.
Un faquin qu'on a vu petit clerc de notaire,
D'un cadet de marquis devenir le beau-père,
S'allier des Lorgnac, peste!

LE CHEVALIER.

M'offrir vos soins,
Vous à qui je déplais!

LE MARQUIS.

M'en déplaisez-vous moins?
Je vous décrierais bien, mais si je vous décrie,
J'ai sur mon dos le fait de votre gueuserie.
Au moins, quand du bourgeois vous aurez les écus,
Vous battrez en retraite, et ne me verrez plus:
Allez, tout de ce pas, je vais lui faire entendre
Qu'il choisit un brave homme en vous prenant pour
[gendre.
S'il s'informe du bien, je suis prêt à mentir.
Reposez-vous sur moi.

LE CHEVALIER.

Mais...

LE MARQUIS.

Mais sans repartir.
J'agis de là. La fille est de vous fort éprise?

LE CHEVALIER.

J'ignore encor pour moi quelle estime elle a prise,
Mais vingt fois, dans sa rue, elle m'a remarqué.

LE MARQUIS.

Votre amour autrement ne s'est point expliqué?

LE CHEVALIER.

Le père étant pour nous, il nous répondra d'elle.

LE MARQUIS. [belle

Je vous entends, l'argent vous plaît mieux que l
Et pourvu qu'il vous soit bien et dûment compté,
Peut vous chaud du reste.

LE CHEVALIER.

Ah!

LE MARQUIS.

Dites la vérité,
Franchement aimez-vous? Car à moins que l'o
Tâter du mariage est la misère même; [n'aime
Et je ne voudrais pas qu'une fille eût sujet...

LE CHEVALIER.

Non, Olympe est pour moi le plus charmant objet.
Jamais rien de si beau ne s'offrit à ma vue;
Et de tant de mérite on la trouve pourvue,
Que sa seule conquête assurant mon repos,
N'eût-elle aucune dot, je...

LE MARQUIS.

Voilà de mes sots.
Pour trois jours de douceurs trente ans de gueuserie.
Mais, si vous l'épousez, dites-moi, je vous prie,
Cadet, prétendez-vous avoir beaucoup d'enfants?

LE CHEVALIER.

Peut-on...

LE MARQUIS.

Point de peut-on, car je vous le défends.
La cause est qu'il n'est point de famille nombreuse
Qui, presque en moins de rien ne dégénère en
[gueuse;
Et quand l'oncle est marquis, et des plus apparents,
Serviteur aux neveux qui sont dégénérants.

LE CHEVALIER.

J'aurai soin que jamais aucune plainte à faire...

LE MARQUIS.

Fort bien, et là-dessus je vais voir le beau-père.
Carlin.

CARLIN.

Monsieur.

(*Le marquis parle bas à Carlin.*)

J'entends.

LE MARQUIS.

Va, cours, le temps m'est cher;
Si la marquise vient, qu'on me fasse chercher.

SCÈNE IV

LE CHEVALIER, CARLIN.

LE CHEVALIER.

C'est encore un message à faire à quelque belle?

CARLIN.

Grand mystère toujours, et toujours bagatelle.
Mais d'où diable a-t-il su votre amoureux secret?

LE CHEVALIER.

Un amant bien épris est toujours indiscret.
J'ai trop parlé d'Olympe, il aura pu l'apprendre,

Et soupçonné l'amour que ses yeux m'ont fait pren-
Mais, puisqu'à m'y servir, il est si disposé, [dre.
Le succès pour mes vœux en sera plus aisé.

CARLIN.

J'en doute, il n'eut jamais pour vous que de la haine.

LE CHEVALIER.

Oui, mais me voir sans bien lui donne quelque peine;
Et craignant d'en avoir un jour de l'embarras,
Si mon feu touche Olympe, il ne me nuira pas.

CARLIN.

Il est homme pourtant à nous en donner d'une.
Son cœur est plein pour vous d'une vieille rancune;
Ainsi, j'aurais voulu qu'avant qu'il eût parlé,
Votre amour à Virgine eût été révélé.
Contre ce qu'il eût dit, comme elle a de l'adresse,
Elle aurait préparé l'esprit de sa maîtresse;
Mais vous m'avez fait taire, et tout était perdu
Si j'eusse osé...

LE CHEVALIER.

Je vois que j'ai trop attendu,
Qu'il serait bon qu'Olympe eût approuvé ma flamme,
Mais je ne savais pas qu'on dût lire en mon âme,
Et que de mon secret, malgré moi, trop instruit,
Le marquis...

CARLIN.

Pour ou contre il va faire grand bruit.
Et le vieillard...

LE CHEVALIER.

Tais-toi, je vois venir Oronte.

SCÈNE V

LE CHEVALIER, ORONTE, CARLIN.

LE CHEVALIER.

Enfin donc il n'est rien que l'amour ne surmonte,
Lucrèce a pris sur vous un pouvoir absolu,
Et pour elle à l'hymen vous voilà résolu.

ORONTE.

J'ai pesté jusqu'ici contre le mariage,
J'en tremble même encor lorsque je l'envisage,
C'est un marché terrible, et qui doit étonner;
Cependant au torrent je me laisse entraîner.

LE CHEVALIER.

Le péril en est beau.

ORONTE.

Telle est ma destinée.

LE CHEVALIER.

L'ordre vous en est doux; mais à quand l'hyménée?
Lucrèce vous aimant...

ORONTE.

Anselme son tuteur
Attend obstinément le retour de ma sœur;
Parce qu'elle est comtesse, il s'est mis à la tête
Qu'il faut, pour plus d'éclat, qu'elle honore la fête,
Sans cela point de noce.

LE CHEVALIER.

Il aime à faire bruit.

ORONTE.

A trois jours seulement le délai se réduit.

LE CHEVALIER.

Vous croyez donc bientôt voir ici la comtesse?

ORONTE.

Peut-être dès demain; mais j'aperçois Lucrèce;
De grâce, pardonnez aux transports d'un amant,
Si je cours où m'appelle un objet si charmant.

LE CHEVALIER.

Sur tout autre devoir l'amour toujours l'emporte.

CARLIN, *au chevalier.*

Olympe est avec elle.

LE CHEVALIER.

Éloignons-nous, n'importe.
Je ne lui veux parler qu'après que j'aurai su
Quel accueil du vieillard ma flamme aura reçu.

SCÈNE VI

ORONTE, OLYMPE, LUCRÈCE.

ORONTE, *à Lucrèce.*

Quoi, sortir sans m'attendre? Ah! j'ai lieu de m'en
[plaindre.

LUCRÈCE.

Oui, car je viens de faire une visite à craindre;
Et ma cousine sait...

OLYMPE.

Que dans tout l'entretien
Vous avez écouté de grands diseurs de rien.
Qu'il est d'impertinents!

ORONTE.

Olympe est difficile.

OLYMPE.

Quoi, d'abord qu'on vous voit recourir au doux style,
Prodiguer la fleurette, et vous assassiner
De cent offres d'un cœur qu'on n'a plus à donner?
Pour moi, je suis un peu délicate en mérite,
Plus le vrai me sait plaire, et plus le faux m'irrite;
Et, comme j'aime en tout qu'on soit de bonne foi,
Les soupirants d'office ont bientôt fait chez moi.

ORONTE.

C'est l'usage du monde, et si toutes les belles
Traitaient ainsi que vous l'encens de bagatelles,
A quoi seraient réduits nos galants du bel air,
Qui par là près de vous apprennent à parler?
Pour faire un honnête homme il n'est point d'autre
Le beau sexe aux muets fait trouver la parole; [école,
Et parce qu'à vous plaire ils prennent du souci,
Tout ce qu'ils ont de rude est soudain adouci.

OLYMPE.

La douceur s'étend loin.

LUCRÈCE.

Vous l'avez mendiée.

SCÈNE VII

OLYMPE, LUCRÈCE, ORONTE, VIRGINE.

VIRGINE, *à Olympe.*

Enfin c'est tout de bon, vous êtes mariée.

OLYMPE.

Moi, mariée?

VIRGINE.

Oui, vous. Quel malheur à souffrir !
M'en voici hors d'haleine à force d'accourir.
Pour prix d'une nouvelle à mes désirs si chère,
Daignez faire ma paix avecque votre père,
Faudra-t-il que de lui je me cache toujours ?

OLYMPE.

Ne t'inquiète point, encor deux ou trois jours,
Son chagrin passera, j'en réponds.

LUCRÈCE.

Mais, Virgine,
Apprends-nous quel époux mon oncle lui destine?

VIRGINE.

Un marquis si charmé, dit-il, de ses appas,
Qu'il se pendra demain s'il ne l'épouse pas,
Le marquis de Lorgnac.

OLYMPE.

Quoi, j'en serais aimée?

VIRGINE.

De votre cabinet où j'étais enfermée,
Je viens d'entendre tout ; sur mon âme il dit d'or.
Vos attraits sont pour lui le plus riche trésor,
Le bonhomme se rend aux désirs qui le pressent,
Et, de l'heure qu'il est, les articles se dressent.

OLYMPE.

Sans m'avoir consultée?

VIRGINE.

Hé, pour se marier,
Est-il fille aujourd'hui qui se fasse prier ?
Et puis, quand il s'agit du grand nom de marquise...

OLYMPE.

Fort bien, chez moi pourtant l'esprit seul est de mise;
Et de quelque haut rang que l'on me pût flatter,
Un sot qui m'en voudrait n'aurait qu'à décompter.

ORONTE.

Je crains donc bien qu'ici le marquis ne décompte.
Il donne lieu sans cesse à quelque nouveau compte;
Et, sur ce qu'on en dit, ce n'est pas son défaut
Que d'avoir eu jamais plus d'esprit qu'il ne faut ;
Il croit charmer partout, fait le beau, l'agréable.

LUCRÈCE.

Que vous me faites peur !

ORONTE.

Brusque, dit-on, en diable.

OLYMPE.

Voilà ce qu'il me faut.

VIRGINE.

Moquez-vous du dit-on.
Voulez-vous un époux sage comme un Caton,
Qui prétend, en vertu de sa grave figure,
Qu'on marche par compas, et parle par mesure?

LUCRÈCE.

Virgine a l'humeur gaie, et pense que...

VIRGINE.

Ma foi,
Bien d'autres là-dessus penseraient comme moi.
Pour devenir marquise il n'est esprit qui tienne,
Le titre en plaît toujours, de quelque part qu'il vienne;
Et d'ailleurs, quelquefois, s'il faut trancher le mot,
Il est avantageux d'être femme d'un sot :
Excuse, adresse, fourbe, il n'est rien qu'il ne croie.
Quoi qu'on fasse, il ne voit que ce qu'on veut qu'il voie;
Et se laissant mener au besoin par le nez...

OLYMPE.

C'est par où se prendraient des esprits mal tournés,
Mais quand la vertu seule a pouvoir sur une âme...

VIRGINE.

D'accord, c'est fort bien fait que d'être honnête femme,
Mais Dieu veuille du trop préserver tous maris.

LUCRÈCE.

Laissons là cette folle, et venons au marquis.
Le connaissez-vous?

ORONTE.

Non, mais je connais son frère,
Qui, s'il était plus riche, aurait bien de quoi plaire,
Il a l'air si galant et si particulier,
Qu'on ne peut...

OLYMPE.

Vous voulez parler du chevalier?

ORONTE.

De lui-même.

OLYMPE.

A sa mine on connaît sa naissance;
Mais l'effet répond mal souvent à l'apparence,
L'air ne fait pas l'esprit et je douterais fort
Que le sien fût de ceux...

ORONTE.

Ah ! c'est lui faire tort.
D'où vient qu'à ce soupçon votre cœur s'abandonne?

OLYMPE.

C'est un secret qu'encor je n'ai dit à personne.
Depuis plus de deux mois en cherchant à me voir,
Ce brave chevalier a paru m'en vouloir.
Au palais pour emplette, au temple, dans la rue,
Je le trouve partout, partout il me salue;
Mais, quoi qu'il ait eu lieu cent fois de m'aborder,
Il n'a jamais plus fait que de me regarder.
Jugez si c'est à tort que je le crois stupide.

ORONTE.

Un excès de respect l'a pu rendre timide;
Et je vous plaindrais peu pour l'hymen arrêté,
Si le marquis avait même stupidité.

OLYMPE.

Quoi qu'on ait fait sans moi, s'il est tel que vous dites,
La puissance d'un père a ses bornes prescrites;
Et, par précaution, avant que m'engager,
Lui parlant en secret, je prétends en juger.

LUCRÈCE.

En secret? Et comment?

OLYMPE.

Ce soir par ma fenêtre.

VIRGINE.

Un premier entretien vous le fera connaître;
Et si pour son début il n'a tous mots exquis,
Madame, vous voulez refuser un marquis?

Ma foi, si vous saviez combien...

OLYMPE.

Laisse-moi faire,
Et l'attends au moment qu'il quittera mon père.
Le jour baisse déjà; sitôt qu'il sera nuit,
Dis-lui sous mon balcon qu'il se rende sans bruit.

LUCRÈCE.

Mais si pour vous donner cette grande nouvelle,
Lorsque nous rentrerons mon oncle vous appelle;
Et qu'à voir le marquis, dont sans doute il fait cas...

OLYMPE.

J'aurai quelque migraine, et ne paraîtrai pas.
Fais ce que je te dis, Virgine.

LUCRÈCE.

Vous, Oronte,
Rendez-moi du marquis un plus fidèle compte,
Informez-vous partout en quelle estime il est.

ORONTE.

Il suffit, vous savez si j'y prends intérêt.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

LE MARQUIS, ANSELME.

LE MARQUIS.

N'allez pas plus avant, beau-père, il fait trop sombre,
Et quoique de la nuit mes yeux incaguent l'ombre,
Chez vous de vos vieux ans le cours trop actuel
Doit avoir affaibli le rayon visuel;
Et par là j'aurais peur qu'en marchant, quelque pier- [re
Vous fit mal à propos donner du nez en terre.
Seulement pour demain, quand je vous irai voir,
Préparez votre fille à faire son devoir.

ANSELME.

Dès mes plus jeunes ans un chevalier de Malte
M'apprit que quand l'honneur qu'on daigne nous [faire...

LE MARQUIS.

Halte,
Votre caducité de trop loin se souvient;
Si je vous fais l'honneur le profit m'en revient.

ANSELME.

Du moins, je vous réponds d'une fille fort sage,
Modeste, accorte, douce, à qui, dès son bas âge,
Où l'esprit est toujours de fadaises rempli,
Les quatrains de Pybrac ont donné le bon pli:
Elle les savait tous, sur chacun bonne glose.

LE MARQUIS.

Les quatrains de Pybrac ne font rien à la chose;
Et votre fille étant ce que je me la peins,
Ne se mariera pas pour dire des quatrains.
Est-elle propre?

ANSELME.

Autant qu'une fille peut l'être.

LE MARQUIS.

Je vous eusse prié de la faire paraître;
Mais j'ai craint, en suivant ma curiosité,
Quelque souillon d'habit qui m'en eût dégoûté.
J'aime l'ajustement.

ANSELME.

La dépense est petite,
Plus de cent mille écus dont elle seule hérite,
Tant en maisons, effets, qu'en bon argent comp- [tant...

LE MARQUIS.

Ma terre de Lorgnac en vaut deux fois autant :
Qu'elle est belle! Grands parcs pour vaches, bœufs, [génisses,
Grandes foires aux bourgs, grandes, hautes justi- [ces,
Grands moulins, sans compter de grands fossés [pleins d'eau,
Qu'on passe en pont-levis pour aller au château.

ANSELME.

Quand je ne vous verrais pour tout bien que la gloire
D'être sorti de gens renommés dans l'histoire,
Mon choix serait pour vous, et ne regardant qu'eux...

LE MARQUIS.

Ah! Que tous les Lorgnacs ont été belliqueux!

ANSELME.

La race en est célèbre, et d'abord qu'on la nomme...

LE MARQUIS.

Beau-père, ainsi je crois que je suis gentilhomme,
Hein?

ANSELME.

De votre noblesse on n'est guère en souci.

LE MARQUIS.

Vous avez pensé voir un amoureux transi,
Mon cadet, qui, sans moi, plein d'une sotte flamme,
Vous aurait demandé votre fille pour femme.

ANSELME.

Vous touchant de si près il m'aurait fait honneur;
Et l'on tiendra toujours sa recherche à bonheur.

LE MARQUIS.

Il est gueux, archigueux.

ANSELME.

Mais son sang est illustre,
Et partout sa vertu lui donne tant de lustre,
Que sur ce qu'on en dit...

LE MARQUIS.

Monsieur, on, est un sot.
Mon frère fait le doux, le bénin, le cagot,
A l'ouïr, vous diriez qu'il n'est rien plus traitable,
Cependant, entre nous, il ne vaut pas le diable;
C'est un rieur sous cape, et tous ces beaux semblants,
S'ils amorcent quelqu'un le mettent en draps blancs.
Dit-on draps blancs, beau-père, ou blancs draps?

ANSELME.

Il n'importe.

LE MARQUIS.

Non, à ce qu'il paraît aux gens de votre sorte;
Mais parmi le beau monde où l'on parle correct,
L'arrangement des mots veut un soin circonspect.
L'esprit est un grand fonds. Votre fille en a-t-elle?

ANSELME.

Chacun le croit.

LE MARQUIS.

Est-il de rue, ou de ruelle?

ANSELME.

Qu'appelez-vous, de rue?

LE MARQUIS.

Un esprit trop bourgeois,
Un esprit badinant, de ces filles sans poids,
Qui, pour toute réponse à ce qu'on leur peut dire,
N'ont qu'un « vous vous moquez, » et se mettent à [rire.

ANSELME.

Ma fille, en discourant, pourra vous étonner,
Sur quoi qu'on lui propose elle sait raisonner,
Jamais de bagatelle, ou c'est la faire taire.

LE MARQUIS.

Et vous l'auriez donnée à mon drille de frère!
Quel dommage! A demain je verrai ce que c'est,
Et de la noce ensuite on résoudra l'apprêt.
Les clauses du contrat déjà sont arrêtées.

ANSELME.

Il suffit qu'entre nous elles soient concertées,
Et qu'un dédit signé qui vous répond de moi,
Quoi qui puisse arriver m'engage votre foi.
Du reste, un peu de temps est assez nécessaire
A qui tout à la fois a deux noces à faire.

LE MARQUIS.

Deux noces?

ANSELME.

D'une nièce on m'a fait le tuteur.
Pour l'épouser, Oronte attend ici sa sœur,
Demain elle y doit être.

LE MARQUIS.

Il diffère pour elle?

ANSELME.

On lui doit cet honneur.

LE MARQUIS.

Et cette sœur s'appelle?

ANSELME.

La comtesse d'Orgueil.

LE MARQUIS.

La comtesse! Ma foi...

ANSELME.

Quoi, vous la connaissez?

LE MARQUIS.

Ah! Si je la connais?
C'est une jeune veuve, aimable, alerte, drue.

ANSELME.

On le dit; car pour moi je ne l'ai jamais vue.

LE MARQUIS.

Nous la gouvernerons. Elle est riche?

ANSELME.

Et très fort.
Un vieillard a tout fait pour elle avant sa mort.
Comme sur ses vieux ans il l'avait épousée,
Avec lui sa fortune à faire fut aisée.
Son revenu, du moins, monte à dix mille écus.

LE MARQUIS.

Dix mille écus de rente!

ANSELME.

Et peut-être encor plus.

LE MARQUIS.

On fait florès à moins. Peste, quelle commère!

ANSELME.

Un duc aussi, dit-on, cherche fort à lui plaire.

LE MARQUIS.

Un duc?

ANSELME.

Oui, qui voudrait...

LE MARQUIS.

Je crois qu'il voudrait, mais...

ANSELME.

Elle en est peu touchée.

LE MARQUIS.

Il ne l'aura jamais.

ANSELME.

Le temps...

LE MARQUIS.

Hé, je sais trop où lui tient l'enclouure.

SCÈNE II

LE MARQUIS, ANSELME, CARLIN.

CARLIN, *au marquis.*

Quatre mots à quartier, monsieur.

LE MARQUIS, *à Anselme.*

Par aventure,
Beau-père, vous savez comme on rentre chez vous?

ANSELME.

Si je nuis...

LE MARQUIS.

Preste, ici vous gagneriez la toux.
Bonsoir.

SCÈNE III

LE MARQUIS, CARLIN.

LE MARQUIS.

Combien as-tu de poulets à me rendre?

CARLIN.

La marquise chez vous a passé pour vous prendre,
J'ai voulu l'arrêter, mais ne vous trouvant pas...
« C'est donc comme il en fait; fracas contre fracas, »
M'a-t-elle dit: « Dis-lui que puisqu'il me dédaigne,
L'abbé qui lui déplaît va commencer son règne;
J'aurais pu me résoudre à ne l'écouter plus,
Mais... »

LE MARQUIS.

Ces diables d'abbés la plupart sont courus.

CARLIN.

Hé, n'en médisons point, certains abbés novices
Ne sont point à courir de méchants bénéfices.
Les belles trouvent là de quoi se régaler,
Bijoux, cadeaux, bombance, elles n'ont qu'à parler.
L'argent ne coûte rien; mais pour votre marquise,
Que faire?

LE MARQUIS.

Une douceur la rendra plus soumise.

CARLIN.

Je le crois.

LE MARQUIS.

Ce vieillard qui vient de me quitter,
Tout chat-huant qu'il est m'a-t-il pu résister?
Où l'on me voit, tout cède.

CARLIN.

Il se résout à prendre,
Sur votre bonne foi, le chevalier pour gendre.

LE MARQUIS.

Il m'a tout accordé.

CARLIN.

Que vous êtes heureux
D'avoir pu vous défaire à la fin de ce gueux!
Il l'eût fallu nourrir, c'est toujours votre frère.
Que diable auriez-vous fait?

LE MARQUIS.

Ce que je prétends faire,
Ne le pas secourir du moindre verre d'eau.

CARLIN.

Olympe y suppléera.

LE MARQUIS.

Tu l'entends. Quel cerveau!
J'aurais parlé pour lui?

CARLIN.

Pour qui donc?

LE MARQUIS.

Pour moi-même.

CARLIN.

Ah, le traître! Quoi donc, vous aimez?

LE MARQUIS.

Moi, si j'aime?
Point du tout; mais mon frère ayant ce vilain mal,
Pour le désespérer je me fais son rival.

CARLIN.

Si vous lui souhaitez misère sur misère,
Il veut le conjungo, monsieur, laissez-le faire,
N'est-ce pas, quand lui-même il vous en vient prier,
L'accabler de tous maux, que de le marier?
Qu'on ait volé, brûlé, causé famine et peste,
Mariez-moi les gens, ils sont punis de reste;
Mais la pitié vous prend, et tant de charité
Pour un frère cadet vous tient inquiété,
Que résolu, sur l'heure, à vous mettre en ménage,
Il vous plaît d'enrager, de crainte qu'il n'enrage.

LE MARQUIS.

Pauvre ignorant! Apprends un tour d'homme d'es- [prit.
J'ai su contraindre Anselme à signer un dédit,
Qui de dix mille écus tient la somme assignée
Sur celui de nous deux qui rompra l'hyménée.

CARLIN.

Rien que cela? Bon, bon, vous voilà garotté.

LE MARQUIS.

Contre le chevalier c'est là ma sûreté.
Par ces dix mille écus où son seing le condamne,
Anselme pour sa fille est bridé comme un âne.

CARLIN.

Vous connaît-elle?

LE MARQUIS.

Non, l'entrevue à demain,
J'y dirai de bons mots si je me mets en train,
Car je crois que je puis, sans peur d'engendrer noise,
Pousser l'humeur gaillarde avec une bourgeoise.

CARLIN.

Mais vous l'épouserez?

LE MARQUIS.

Oui, si le cœur m'en dit.

CARLIN.

Comment?

LE MARQUIS.

Vivent, Carlin, vivent les gens d'esprit.
Sans tenir jamais rien, je promettrai sans cesse,
Tant qu'enfin la jaunisse entraîne la maîtresse;
Et que le chevalier qui n'aura pas le sou,
S'aille, de désespoir, faire casser le cou.
Les Turcs le devaient bien échiner en Candie.

CARLIN.

Ils ont tort; mais pour lui, que voulez-vous qu'on [die?
C'est l'ordre, chacun vit le plus longtemps qu'il peut.

LE MARQUIS.

Tais-toi, l'on vient à nous, jour et nuit on m'en [veut.
C'est quelque belle encor.

CARLIN.

Je vais la reconnaître.

SCÈNE IV

LE MARQUIS, VIRGINE, CARLIN.

VIRGINE.

Carlin.

CARLIN.

C'est toi, Virgine!

VIRGINE.

Oui, qui cherche ton maître.
Vous puis-je dire un mot, monsieur?

LE MARQUIS.

Quatre au lieu d'un.
La honte vous fait donc choisir le moment brun,
Et vous venez dans l'ombre en fine tapinoise,
Éprouver si mon cœur aisément s'apprivoise.

VIRGINE.

Du moins je vous apporte un avis important,
Ce soir à sa fenêtre Olympe vous attend.

LE MARQUIS.

Quoi, la fille d'Anselme?

VIRGINE.

Elle-même.

LE MARQUIS.

La chatte!
L'honneur de m'épouser terriblement la flatte;
Dès ce soir seul à seul vouloir m'entretenir!

VIRGINE.

Vous voyez le balcon, y peut-elle venir?
La nuit se fait obscure.

LE MARQUIS.

Obscure, ou non, qu'importe?
Cours assembler mes gens pour me servir d'escorte,
Carlin, dans un moment, je te rejoins chez moi.

CARLIN.

On vous demande seul.

LE MARQUIS.

Quelque balaud, ma foi.
Tiens-moi prête, surtout, cette cotte de maille
Qui me sert quand de nuit le cas veut qu'on cha-
Que sait-on quelquefois ce qui peut arriver? [maille.
Va vite.

SCÈNE V

LE MARQUIS, VIRGINE.

LE MARQUIS.

Au rendez-vous je saurai me trouver.

VIRGINE.

Ne vous éloignez point, monsieur, à la fenêtre
Avec moi, tout à l'heure, Olympe va paraître.

LE MARQUIS.

Tu la peux avertir, je reviens sur mes pas.
St. Elle me connaît ?

VIRGINE.

Qui ne vous connaît pas?
Un homme dont partout on parle avec éloge?

LE MARQUIS.

Il est vrai qu'il faudrait être pis qu'Allobroge.
Je fais bruit, si jamais aucun marquis en fit.

VIRGINE.

Vous êtes beau, galant, gracieux, plein d'esprit.

LE MARQUIS.

Tu te connais en gens. Pour l'esprit, d'ordinaire,
J'en cache la moitié dont je ne sais que faire;
Sans cela, je mettrais tout le monde en défaut.

VIRGINE.

Olympe est donc, monsieur, tout comme il vous la [faut;
Vous pouvez pratiquer le haut style avec elle,
Lui parler sérieux, d'un ton grave.

LE MARQUIS.

Es-tu belle?
Car dans l'obscurité je ne saurais savoir
Comme ton nez est fait, s'il est ou blanc ou noir?

VIRGINE.

Vous êtes curieux.

LE MARQUIS.

Tu me parais friponne,
Et comme en certains temps volontiers on raisonne,
Si je te connaissais digne de raisonner...

VIRGINE.

J'entends marcher, adieu.

SCÈNE VI

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Qui vient m'importuner?

LE CHEVALIER.

Je vous ai par hasard aperçu dans la rue,
Je m'en allais chez vous.

LE MARQUIS.

Vous avez bonne vue.
Je ne vous voyais pas, moi.

LE CHEVALIER.

L'amour est pressant,
Et me fait vous...

LE MARQUIS.

Autant en un mot comme en cent.
Vous venez demander l'effet de ma harangue?
Jamais je ne me suis mieux servi de ma langue,
Et j'ai si bien prêché, qu'à l'éclat de mon nom
Le bonhomme ébloui n'a pu me dire non.

LE CHEVALIER.

Il me donne sa fille?

LE MARQUIS.

Elle sera Lorgnaque.

LE CHEVALIER.

Quelle gloire!

LE MARQUIS.

Pour vaincre il suffit que j'attaque.

LE CHEVALIER.

Que ne vous dois je point!

LE MARQUIS.

Mon Dieu, je le sais bien.

LE CHEVALIER.

Si mon sang...

LE MARQUIS.

Laissons là vos compliments de chien,
Je n'en veux point.

LE CHEVALIER.

Il faut me taire, mais, sans doute...

LE MARQUIS.

Éloignons-nous d'ici de peur qu'on nous écoute.

LE CHEVALIER.

Puisque mes feux d'Olympe ont mérité la main,
Je voudrais...

LE MARQUIS.

Hé bien, quoi, jaser jusqu'à demain?
Venez, pour satisfaire à votre impatience,
Jusqu'au prochain détour je vous donne audience.

LE CHEVALIER, *bas.*

Ne vois-je pas quelqu'un qui s'avance au balcon?
Si c'est Olympe?

LE MARQUIS.

Enfin, me suivez-vous, ou non.

SCÈNE VII

LUCRÈCE, OLYMPE, VIRGINE.

LUCRÈCE, *dans le balcon.*

Je n'entends plus personne.

VIRGINE.

Il ne tardera guère.

OLYMPE, *à Lucrèce.*

Cousine, va, de grâce, entretenir mon père,

Et l'amuse si bien par ce que je te dis,
Que je trouve le temps de parler au marquis.

LUCRÈCE.

J'aurais à l'écouter une joie excessive;
Mais, pour tes intérêts, il faut que je m'en prive,
Tel qu'il puisse être, au moins, j'en attends le por-
[trait.

OLYMPE.

Repose-t'en sur moi, tu l'auras trait pour trait.

SCÈNE VIII

OLYMPE, VIRGINE.

VIRGINE.

N'en déplaise à quiconque a fait la médisance,
Je maintiens le marquis, un marquis d'importance.
Si ce grand sérieux n'est pas dans ce qu'il dit,
C'est qu'il a l'humeur gaie, et qu'il se divertit;
Mais quand il veut, il parle, et des mieux.

OLYMPE.

Je souhaite
Qu'il n'ait pas les défauts...

VIRGINE.

Charité qu'on lui prête.
Croyez-moi, le mal est qu'à trop l'examiner,
Vous êtes prévenue, et voudrez raffiner?

OLYMPE.

Mais tu sais à quel point Oronte le méprise.

VIRGINE.

C'est qu'il enragerait si vous étiez marquise,
Et qu'il ne saurait voir sans en être jaloux,
Qu'en l'épousant, Lucrèce ait moins de rang que
[vous.

SCÈNE IX

LE CHEVALIER, OLYMPE, VIRGINE.

LE CHEVALIER, *bas.*

J'ai quitté mon brutal pour chercher ce que j'aime.

OLYMPE.

N'entends-tu pas du bruit?

VIRGINE.

J'écoute, c'est lui-même.

OLYMPE.

Son retour est bien prompt.

VIRGINE.

L'amour l'a fait voler.

LE CHEVALIER.

Mes vœux étant reçus, je puis enfin parler.
Est-ce vous, belle Olympe?

OLYMPE.

Oui, parlez bas, de grâce.

LE CHEVALIER.

Un père de ma flamme autorise l'audace;
Et, fort de son aveu, je pourrais m'applaudir
Sur le flatteur espoir qu'il lui plaît d'enhardir.
J'en prends, je vous l'avoue, assez de confiance
Pour ne balancer plus à rompre le silence;
Mais cet aveu, madame, assure peu ma foi,
Voyant tout ce qui doit vous parler contre moi.
Quoiqu'il semble à mes vœux donner pleine victoire,
Vous demeurez toujours arbitre de ma gloire;
Et l'espoir qu'il me souffre est pour moi sans douceur
Si je n'ai mérité de toucher votre cœur.
C'est lui qu'à cet espoir l'amour veut qu'il consente,
Je ne suis point heureux si vous n'êtes contente;
Et le moindre soupir à votre âme échappé,
Me reproche un pouvoir lâchement usurpé.
Aurais-je le malheur de vous en faire naître?

VIRGINE.

Madame, ce début? hem? m'y sais-je connaître?

OLYMPE.

Voyons la suite, il peut l'avoir étudié.
L'amour hait ce qu'il tient d'un secours mendié;
Et tout autre peut-être eût tâché de me plaire
Avant que d'employer l'autorité d'un père.
N'importe, c'est beaucoup pour flatter votre espoir,
Sa parole est donnée, et je sais mon devoir.

LE CHEVALIER.

Si je m'en prévalais vous pourriez vous en plaindre;
Mais quoi qu'il m'ait promis, vous n'avez rien à crain-
[dre.
Pressé de mon amour je ne l'ai fait parler
Que pour être en pouvoir de vous plus immoler.
Incertain autrement il agréerait ma flamme,
Vous tiendriez vos feux renfermés dans votre âme;
Mais lorsque mon respect vous soumet son aveu,
Je vous donne plein droit d'ordonner de mon feu.
Sur lui, sur son espoir vous êtes souveraine;
Ainsi, dites un mot, sa victoire est certaine,
C'est de vous qu'il la veut, prêt à la refuser,
Si vos désirs contraints s'y peuvent opposer.

OLYMPE.

Ce n'est pas grand effort que de se rendre maître
D'un amour qui ne fait que commencer à naître.

LE CHEVALIER.

Que commencer à naître? Ah! Ne le croyez pas.
Je brûle dès longtemps pour vos divins appas.
Le respect, il est vrai, jusqu'ici m'a fait taire,
Mais je n'en ai pas eu moins d'ardeur de vous plaire;
Et mes yeux ont trahi les ordres de mon cœur
S'ils ne vous ont, cent fois, parlé de ma langueur.
A vous chercher partout leur soin était extrême,
Au temple, dans la rue, à votre balcon même;
Et les vôtres souvent, par un regard rendu,
Ont semblé m'avertir que j'étais entendu.

OLYMPE.

Une ardeur si discrète a mérité, sans doute,
De me trouver sensible aux soins qu'elle vous coûte;
Mais ma mémoire en vain vous cherche sur mes pas.

LE CHEVALIER.

Vous ne m'avez point vu?

OLYMPE.

Je ne m'en souviens pas.

LE CHEVALIER.

Je m'en étais flatté; pour moi je vous ai vue,
Mais cent fois, mais toujours de tant d'attraits pour-
[vue,
Que mes brûlants transports s'augmentant chaque
[jour,

A peine tout mon cœur suffit à mon amour.
Tout ce qui de mes sens fit d'abord la surprise,
N'eut rien que ma raison aujourd'hui n'autorise.
Sans cesse, elle me dit qu'il faut vous adorer,
Qu'à l'heur de vous servir rien n'est à préférer.
Madame, je me perds pour avoir trop à dire.

VIRGINE, *bas à Olympe.*

Pouvez-vous écouter ces fadaises sans rire?

OLYMPE.

Tais-toi.

VIRGINE.

Ce n'est qu'un sot, il ne sait ce qu'il dit.
Il vous plaît donc?

OLYMPE.

Que trop.

VIRGINE.

Il n'avait point d'esprit.

LE CHEVALIER.

Vous consultez ensemble. Hélas! qu'en dois-je [croire?
Parlez, résolvez-vous ou ma perte, ou ma gloire?

OLYMPE.

Vous venez de me peindre un cœur bien enflammé;
Et quiconque aime ainsi mérite d'être aimé.
Mais si d'un autre amour j'étais préoccupée?

LE CHEVALIER.

De quel chagrin mon âme eût-elle été frappée!
J'en mourrais de douleur; mais, dans mes déplai- [sirs
Vous ne me verriez point contraindre vos désirs.
Je vous l'ai déjà dit, malgré l'aveu d'un père,
Je renonce à l'espoir si je ne puis vous plaire.
Un autre à votre bien pourrait être attaché,
Mais ce n'est que de vous que j'ai le cœur touché;
Et quand vous auriez eu le sort moins favorable,
Vous seriez à mes yeux également aimable,
Votre seule personne est tout ce que je voi.

OLYMPE.

Ces nobles sentiments obtiennent tout de moi;
Et rien ne saurait plus m'obliger à vous taire,
Que quand vous ne seriez que ce qu'est votre frère,
Trahi de la fortune avec la même ardeur
Je voudrais vous donner et ma main et mon cœur.
Ni le rang de marquis, ni tous vos droits d'aînes- [se...

LE CHEVALIER, *bas.*

Elle croit que je suis le marquis? Ah, dieux!

OLYMPE, *bas.*

Qu'est-ce?
Nous vient-on écouter?

LE CHEVALIER.

Non, madame, achevez.
(*Bas.*)
Voilà les derniers coups qu'il m'avait réservés,
Je le vois trop, le lâche a parlé pour lui-même.

OLYMPE.

Non, votre marquisat ne fait pas ce que j'aime;
Et, pour gagner mes vœux sur le choix d'un époux,
Vos soins n'avaient besoin seulement que de vous.

LE CHEVALIER.

Donc, à ce que j'apprends, vous connaissez mon [frère?

OLYMPE.

Quoi? votre chevalier? Il prétend à me plaire;
Et je crois qu'il est bon de vous en avertir,
Bien moins par vanité, que pour vous divertir.

LE CHEVALIER.

Vous le voyez souvent?

OLYMPE.

Plus que je ne souhaite.
Il me cherche en tous lieux dans sa flamme secrète,
Jour et nuit fait la ronde, et je m'étonne bien
Qu'il n'est déjà venu troubler notre entretien.

LE CHEVALIER.

Et ses empressements ne font que vous déplaire?

OLYMPE.

Je le dois épargner, puisqu'il est votre frère.

LE CHEVALIER.

Non, vous m'obligerez de ne me point cacher
D'où vient que tant de soins ne vous ont pu toucher.
Le trouvez-vous mal fait?

OLYMPE.

Sa personne est bien prise,
Si j'en crois ses amis, dans le monde on le prise;
Mais puisqu'il vous en faut dire la vérité,
Il me paraît avoir grande stupidité;
Et comme enfin le cœur a ses secrets suffrages,
Eût-il et votre bien et tous vos avantages,
Si mon père pour lui disposait de ma foi,
Mon devoir me serait une fort dure loi,
J'irais jusqu'à l'éclat plutôt que m'y résoudre.
Vous ne m'en dites rien?

LE CHEVALIER, *bas.*

Ah! dieux, quel coup de foudre!

VIRGINE, *à Olympe.*

C'est qu'on fait quelque bruit, et qu'il écoute.

SCÈNE X

LE MARQUIS, OLYMPE, LE CHEVALIER, VIRGINE, CARLIN.

LE MARQUIS, *à Carlin.*

Allons,
Pour m'entendre jaser tiens-toi sur mes talons.
Mille jolivetés qui dans l'esprit me viennent...
Mon cocher, mon laquais?

CARLIN.

Ils sont là.

LE MARQUIS.

Qu'ils s'y tiennent.

OLYMPE, *au chevalier.*

Quelqu'un s'avance. Adieu, marquis, séparons- [nous.

LE CHEVALIER, *à Olympe.*

C'est mon frère.

OLYMPE.

Je crains l'insulte d'un jaloux;
Je vous l'avais bien dit qu'il passait à toute heure.

LE MARQUIS.

Qui va là?

LE CHEVALIER.
Moi.
LE MARQUIS.
Qui?
LE CHEVALIER.
Moi.
LE MARQUIS.
C'est mon frère, ou je meure,
Carlin.
CARLIN.
Qu'il se retire.
LE MARQUIS.
Et s'il fait le mutin?
OLYMPE.
Ah, dieux!
LE CHEVALIER.
Ne craignez rien.
LE MARQUIS, *au chevalier*.
Jusqu'à demain matin,
Je veux être ici seul; qu'on déloge.
LE CHEVALIER.
Quoi! traître,
Tu prétends avec moi toujours parler en maître?
LE MARQUIS.
Mes gens.
LE CHEVALIER.
Tu m'as fourbé.
LE MARQUIS.
Vite, mes gens, à moi,
Main basse.
LE CHEVALIER.
Quoi, main basse? Avance, et songe à toi.
Tu recules, infâme!
OLYMPE.
Où me vois-je réduite?
VIRGINE.
Monsieur le chevalier prend galamment la fuite.
OLYMPE.
Quel brutal! contre un frère?
VIRGINE.
Il se sauve en larron;
Et cependant le jour il fait le fanfaron,
A le voir vous diriez que c'est la valeur même.
OLYMPE.
Le nombre m'épouvante, et ma peine est extrême.
VIRGINE.
Le marquis est adroit. Comme il l'a relancé!
Ils sont déjà bien loin.
OLYMPE.
S'il faut qu'il soit blessé!
VIRGINE.
Il se ménagera.
OLYMPE.
Retirons-nous, Virgine.
VIRGINE.
Vous vous inquiétez, n'en faites point la fine.
OLYMPE.
Je crains toujours pour lui.
VIRGINE.
Vous l'aimez donc?
OLYMPE.
Hélas!
Je ne craindrais pas tant si je ne l'aimais pas.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

LUCRÈCE, ORONTE.

LUCRÈCE.
Vous vous éloignez donc?
ORONTE.
La peine m'est cruelle,
Mais il faut obéir, l'ordre du roi m'appelle.
Au moins, ce qui me rend ce malheur adouci,
J'espère à mon retour trouver ma sœur ici,
Et que tout sera prêt pour l'heureux hyménée
Qui doit à votre sort unir ma destinée.
LUCRÈCE.
Je crains un long séjour si l'ordre est important.
ORONTE.
Je prends, pour moins tarder, la poste au même [instant,
Et j'obtiens dans trois jours le bonheur que je presse;
Pourvu qu'en arrivant je trouve la comtesse,
L'amitié qui nous joint la fera se hâter.
Olympe cependant pourra se consulter,
Je crains tout de l'époux qu'Anselme lui destine.
LUCRÈCE.
J'ignore, en le voyant, ce que fera sa mine;
Mais l'ayant cette nuit longtemps entretenu,
Elle veut que d'erreur chacun soit prévenu;
Jamais, s'il l'en faut croire, on n'eut tant de mé- [rite.
ORONTE.
Mais moi-même je viens de lui rendre visite.
Votre oncle m'a mené lui faire compliment;
Et, puisque je l'ai vu, j'en parle savamment.
LUCRÈCE.
Et que vous a-t-il dit?
ORONTE.
Sottise sur sottise,
Qu'un abbé lui fait pièce avec une marquise,
Et que jamais ma sœur ne lui pardonnera,
S'il néglige à la voir dès qu'elle arrivera.
LUCRÈCE.
Il connaît la comtesse?
ORONTE.
Il se le persuade.
Où l'aurait-il pu voir? Pure fanfaronnade!
Le bonhomme lui-même en est scandalisé.
LUCRÈCE.
A cela près encore a-t-il l'esprit aisé?
Rien moins, et l'on croirait qu'il cherche à faire [rire.

SCÈNE II

OLYMPE, LUCRÈCE, ORONTE.

OLYMPE, *à Oronte.*

Est-ce une vérité que l'on vient de me dire?
Vous partez?

ORONTE.

Oui, madame, et par l'ordre du roi.

LUCRÈCE.

Mais vous m'avez promis...

ORONTE.

Je sais ce que je doi.
Mon cœur qui vous demeure, assure ma promesse;
Cependant, belle Olympe, ayez soin de Lucrèce.
Tous les moments qu'ici je donne à mon amour,
Ne font que différer d'autant plus mon retour,
Ainsi puisqu'il le faut, je m'arrache à moi-même.

SCÈNE III

LUCRÈCE, OLYMPE.

OLYMPE.

Le chagrin de l'absence est cruel quand on aime,
Cousine, je te plains.

LUCRÈCE.

Il doit sitôt cesser,
Que je n'aurai pas trop de loisir d'y penser.
D'ailleurs, j'ai tant de part à prendre dans ta [joie...

OLYMPE.

Tu m'aimes, et je sais ce qu'il faut que j'en croie.
Mais que t'a dit Oronte? Il a vu le marquis.

LUCRÈCE.

Que sert de te parler, si ton dessein est pris?
Il te plaît, c'est assez.

OLYMPE.

Mais, quoiqu'il m'ait su plaire,
Si tu m'ouvrais les yeux...

LUCRÈCE.

Vois-tu? Je suis sincère,
Et je te dirais plus que tu ne veux savoir.

OLYMPE.

Quels défauts a-t-il vus?

LUCRÈCE.

Tout ce qu'on en peut voir:
Une vanité sotte, un esprit ridicule.

OLYMPE.

Ah! Pour l'esprit, permets que je sois incrédule,
Je m'y connais un peu; pour quelque vanité
C'est un vice ordinaire aux gens de qualité;
Et peut-être est-il bon, quoi que le monde en cause,
De croire quelquefois que l'on vaut quelque chose.
Si le marquis se juge un peu d'orgueil permis,
Avec moi, pour le moins, il n'est rien plus soumis,
C'est un respect si grand, une ardeur si discrète,
Que...

LUCRÈCE.

T'en voilà coiffée, il t'a dit la fleurette;
Mais ce qui me confond, c'est de voir qu'un moment
Ait produit dans ton âme un si grand changement.
Je veux qu'il ne soit pas ce qu'on le prétend être,
Ce n'est que d'hier au soir que tu le peux connaître,
L'entretien dura peu, tu parlas sans le voir,
Et déjà sur ton cœur l'amour a tout pouvoir?

OLYMPE.

Voilà ce que sur moi fait l'esprit, c'est mon charme,
Quoique fière, par lui ma fierté se désarme;
Et pour être le prix d'un don si précieux,
Mon cœur n'a pas besoin du conseil de mes yeux.

LUCRÈCE.

Sans ce raffinement, dis que ce qui t'a prise,
C'est la douceur de voir que tu seras marquise;
Cousine, un si beau nom couvre bien des défauts.

OLYMPE.

Ah! Tu me connais mal.

LUCRÈCE.

Je sais ce que tu vaux,
Le faste jusqu'ici ne t'a point éblouie;
Mais le marquis peut bien...

OLYMPE.

Tu t'en es réjouie,
Soit; au moins crois tes yeux plutôt qu'un faux rap[port
Je l'estime, il viendra, tu verras si j'ai tort.
Ce n'est pas seulement son esprit que j'admire,
Son courage l'égale, et l'on n'en peut trop dire.
Si je te pouvais bien dépeindre de quel air
Il repoussa son frère, et le fit reculer...

SCÈNE IV

OLYMPE, LUCRÈCE, VIRGINE.

VIRGINE, *à Olympe.*

Madame, une visite où vous ne songiez guère.

LUCRÈCE, *à Virgine.*

Ce n'est pas le marquis?

VIRGINE.

Non, c'est son brave frè

OLYMPE.

De quoi s'avise-t-il?

LUCRÈCE.

Quoi que l'on t'en ait dit,
Tu t'es préoccupée, il doit manquer d'esprit.

OLYMPE.

Sur un pareil défaut quand je lui ferais grâce,
Ce qu'il fit hier au soir marque une âme si bas
Qu'au moins, si je m'en tais, il sera malaisé
Qu'il me trouve à l'estime un cœur bien disp

VIRGINE.

De peur que le vieillard lui-même ne l'amène,
Je vais vous écouter de la chambre prochaine.
Prenez l'occasion de faire enfin ma paix.

OLYMPE.

J'emploierai le marquis, va, je te le promets.

SCÈNE V

LE CHEVALIER, OLYMPE, LUCRÈCE.

LE CHEVALIER.

Madame, j'ai douté si ce serait vous plaire
Que venir prendre part au bonheur de mon frère ;
Je suis né malheureux, et vois, malgré mes soins,
Que souvent j'importune où je l'ai cru le moins.
Mais l'honneur que sur moi fait rejaillir sa flamme,
Avecque trop de force a pénétré mon âme,
Pour ne m'avoir pas fait à la fin surmonter
Le scrupuleux respect qui voulait m'arrêter.
Si d'un pareil devoir l'empressement vous gêne,
Au moins daignez songer qu'un beau zèle m'amène,
Et qu'il ne me fallait qu'avoir le sort plus doux,
Pour en rendre l'ardeur moins indigne de vous.

OLYMPE.

Je dois trop aux bontés du marquis votre frère,
Pour ne pas estimer ce qu'il vous plaît de faire,
Et vous m'avez fait tort quand vous avez douté,
Si vous hasarderiez cette civilité.
Non que je la mérite, et que je dusse attendre
Que vous puissiez songer sitôt à me la rendre ;
Mais j'ai quelque lumière, et, sans rien exiger,
Je sais ce que je dois à qui veut m'obliger.

LE CHEVALIER.

Ah! Vous ne devez rien, et, quoi qu'on puisse faire,
On en est trop payé par l'honneur de vous plaire.
Mais, hélas! Quels devoirs si pressants, si soumis
Pourraient jamais laisser ce doux espoir permis?
Vous plaire est une gloire au-dessus de toute autre,
Tout mérite s'efface à voir briller le vôtre ;
Et le bonheur d'un seul par ses flatteurs appas,
Cause bien des soupirs que vous n'entendez pas.

LUCRÈCE, *bas à Olympe.*

Est-il stupide ?

OLYMPE.

Non, j'en suis assez contente;
Mais le marquis, c'est bien autre chose, il enchante.
(*Au chevalier.*)
J'étais peu préparée à recevoir de vous
Des éloges conçus en des termes si doux;
Je les trouve un peu forts.

LE CHEVALIER.

S'ils n'ont rien qui vous touche,
C'est qu'ils perdent leur grâce en passant par ma [bouche.
Mais l'absence où je suis tout prêt à recourir,
Vous laissera de moi peu de chose à souffrir.

LUCRÈCE.

Vous nous abandonnez?

LE CHEVALIER.

Paris m'est trop contraire,
Le ciel depuis longtemps m'y voit d'un œil sévère ;
Et peut-être qu'ailleurs j'aurai le sort plus doux.

OLYMPE.

Quel malheur assez grand vous éloigne de nous ?

LE CHEVALIER.

Celui de trop aimer et de ne savoir plaire.

OLYMPE.

La dame est bien cruelle.

LE CHEVALIER.

Ah, dieux, qu'elle m'est chère !
Quoique ses durs mépris me causent mille maux,
Je n'ai point à m'en plaindre, elle sait mes défauts ;
J'en dois subir la peine, en aimer la justice.

LUCRÈCE.

Il n'est point de rigueur que le temps ne fléchisse.
Voyez, parlez, pressez, pourquoi vous rebuter?

LE CHEVALIER.

Que je presse ! Non, non, rien n'est plus à tenter.
L'amour plus de cent fois m'a fait chercher sa vue,
Je n'en ai parlé qu'une, et cette fois me tue ;
Dans cette seule fois elle m'a fait savoir
Tout ce qui porte une âme au plus vif désespoir;
Dans cette seule fois elle m'a fait entendre...

OLYMPE.

Cette façon d'agir ne me peut trop surprendre,
Le cœur doit être libre à se laisser charmer,
Mais on peut, sans mépris, se défendre d'aimer.

LUCRÈCE.

Que je lui veux de mal !

LE CHEVALIER.

Ah ! Non, quoi qu'il m'arrive,
Qu'elle ait tout le bonheur dont sa rigueur me prive,
Par là mon désespoir peut être soulagé ;
Et, tout ce que j'en crains, c'est d'en être vengé.

OLYMPE.

Tant de respect gardé fait voir...

LE CHEVALIER.

Adieu, madame.
A trop d'emportement j'abandonne ma flamme,
Et, sans doute, j'ai tort de mêler mes chagrins
Aux sensibles douceurs de vos heureux destins.

SCÈNE VI

LUCRÈCE, OLYMPE.

LUCRÈCE.

Dis tant que tu voudras que ton marquis l'efface,
Sa plainte m'a touchée.

OLYMPE.

Il l'a faite avec grâce ;
Et, sans ce qu'il fit hier qui témoigne un cœur bas,
Son esprit, tel qu'il est, ne me déplairait pas.

LUCRÈCE.

Il a voulu toujours épargner ce qu'il aime ;
Et d'abord je croyais qu'il parlât de toi-même.
Son œil était vers toi si tendrement tourné...

OLYMPE.

Sur quelques soins rendus je l'aurais soupçonné ;
Mais pour lui quel mépris ai-je laissé paraître?

LUCRÈCE.

Cette nuit au marquis tu les as fait connaître.

OLYMPE.
Le marquis est discret.

LUCRÈCE.
Ne te réponds de rien.

OLYMPE.
Mais avec lui jamais ai-je eu quelque entretien?
Il dit qu'il a parlé.

LUCRÈCE.
Ce n'est pas toi qu'il aime,
D'accord; on le maltraite, et tu ferais de même.
Qu'importe quel objet sa passion ait eu?

OLYMPE.
Voici quelque message.

SCÈNE VII

OLYMPE, LUCRÈCE, CARLIN.

LUCRÈCE.
Approche.

OLYMPE.
Que veux-tu?

CARLIN.
C'est monsieur le marquis, madame, qui m'envoie...

OLYMPE.
Le marquis?

CARLIN.
Il est là.

LUCRÈCE, *à Olympe.*
Tes yeux brillent de joie.

OLYMPE.
Qu'il entre.

CARLIN, *bas.*
Elles verront un rare original.

OLYMPE.
Enfin tu vas juger si je m'y connais mal.

LUCRÈCE.
Je me tais.

OLYMPE.
Le voici.

LUCRÈCE.
Quel excès de parure!
J'admire son épaisse et vaste chevelure.

OLYMPE.
Que dis-tu de son air? l'a-t-il galant et doux?

SCÈNE VIII

LE MARQUIS, OLYMPE, LUCRÈCE, CARLIN.

LE MARQUIS, *à Olympe.*
C'est celle-ci? Bonjour. Comment vous portez-vous?

OLYMPE.
Comme ayant eu longtemps toute l'inquiétude,
Où d'un malheur qu'on craint plonge l'incertitude.
Ce combat imprévu...

LE MARQUIS.
Vous parlez d'hier au soir?
Ce n'est rien. En courant j'eus belle peur de choir,
J'en tenais tout du long faisant la culebute.

OLYMPE.
De nuit les plus vaillants sont sujets à la chute.

LE MARQUIS.
Comment aurais-je fait pour n'être point vaillant?
Ce n'est que feu partout, j'ai le sang pétillant.
Ta, ta, ta, quand je vois l'ennemi qui recule,
Et haye après.

OLYMPE, *bas.*
D'où vient qu'il fait le ridicule?
Me veut-il éprouver?

LE MARQUIS.
Je crois qu'en cet instant
Vous avez à me voir le cœur bien palpitant.
Que je tâte.

OLYMPE.
Ah, grands dieux!

LE MARQUIS, *montrant Lucrèce.*
C'est là votre cousine?

OLYMPE.
Pourquoi le demander?

LE MARQUIS.
On le voit à sa mine,
Elle a le front ouvert, la bouche à l'avenant,
Et visage jamais ne fut plus cousinant.

LUCRÈCE, *à Olympe.*
C'est là ce grand esprit?

OLYMPE.
Ne me dis rien. J'enrage.
Se peut-il faire...

LE MARQUIS.
Encore un mot de cousinage.
Tout à l'heure en entrant j'ai trouvé deux blondins
Qui, pour me haranguer, se sont dits vos cousins.
Je leur ai de mes gens chez eux offert l'escorte,
Baissé la tête ensuite, et fait fermer la porte.

LUCRÈCE.
Ils méritaient de vous plus de civilité.

LE MARQUIS.
Je hais ces compliments à droit de parenté.
Cent devoirs, dans l'abord, de peur qu'on se mutine.
Grand accueil au cousin, et tout pour la cousine.

LUCRÈCE.
Quoi, vous serez jaloux?

LE MARQUIS.
Oui, si je deviens fou.
Jaloux! Je ne vois pas ni comment ni par où.
Diable, après qu'on m'a vu, regarde-t-on personne?
Cet œil perçant, ce tour de visage? Ah, friponne!
Je vous vois me lancer un regard tendre et doux?
(*A Olympe.*)
Qui fait... Votre cousine est plus belle que vous.

LUCRÈCE.
Vous nous déconcertez. Cela se doit-il dire?

LE MARQUIS.
Doive ou non, je m'en ris.

LUCRÈCE.
Mais pourquoi vous en rire?
Puisqu'enfin vous l'aimez...

LE MARQUIS.

C'est là la question.
L'amour me cause encor peu d'indigestion,
Et j'ai le cœur...

LUCRÈCE.

Hier une flamme avouée?

OLYMPE.

Il faut m'en éclaircir, sans doute, on m'a jouée,
Etes-vous le marquis?

LE MARQUIS.

La buse!

OLYMPE.

Répondez.

LE MARQUIS.

Vous-même savez-vous ce que vous demandez?

OLYMPE.

Cousine, on me fait pièce.

LUCRÈCE.

Elle serait bien forte.

LE MARQUIS.

Si je suis le marquis? Oui, le diable m'emporte,
Je le suis.

OLYMPE.

Quoi, celui qu'en qualité d'époux...

LE MARQUIS.

Celui qui cette nuit avait le rendez-vous.
Quel rendez-vous! Jamais je n'eus frayeur sembla-[ble.
Mon cadet dégainant a fait d'abord le diable;
Et si je n'eusse pas promptement détalé,
J'en avais tout au moins pour un bras avalé.

LUCRÈCE, *à Olympe.*

C'est là comme tu dis qu'il a poussé son frère?

OLYMPE.

A la fin je commence à percer le mystère.
Vous n'avez pu me voir?

LE MARQUIS.

Il m'avait prévenu.
Mais dites, l'avez-vous longtemps entretenu?
Il vous en a bien dit; car enfin, il enrage
D'avoir été dupé sur votre mariage.
Ayant auprès d'Anselme imploré votre appui,
Il croyait sottement que j'eusse agi pour lui;
Même pour me pouvoir divertir de sa flamme,
Je l'avais assuré qu'il vous aurait pour femme,
Qu'on approuvait ses feux. Vous l'aurez détrompé?

OLYMPE.

De quel étonnement mon esprit est frappé!

LUCRÈCE, *à Olympe.*

Oronte avait-il tort? Ton marquis...

OLYMPE, *à Lucrèce.*

Je le quitte.
Celui-là dont j'ai tant élevé le mérite,
Que j'ai cru le marquis, c'était le chevalier.

LE MARQUIS.

Vous donnez toutes deux dans le particulier.
Parlez haut; si l'amour à l'envi vous talonne,
Vous m'avez vu, le mal n'a plus rien qui m'étonne,
Quand avec le grand mot recevrez-vous ma foi,
Rêveuse?

OLYMPE.

Rien ne presse.

LE MARQUIS.

Et je veux presser, moi.

LUCRÈCE.

Un amant prend toujours l'ordre d'une maîtresse.

LE MARQUIS.

Bon pour les non marquis.

OLYMPE.

Ah, ma chère Lucrèce!
Quel malheur est le mien?

LE MARQUIS.

Lucrèce est un beau nom.
Est-ce par chasteté que vous l'avez pris? Non.
Vous avez l'œil tourné...

LUCRÈCE.

Que me voulez-vous dire?

LE MARQUIS.

Qu'une Lucrèce en vous... Regardez-moi sans rire.
Si, comme il est encor des Tarquins, par hasard
Vous en trouviez quelqu'un, joueriez-vous du poi-[gnard?

LUCRÈCE.

Je ne vous entends point.

LE MARQUIS.

Vous avez lu l'histoire,
Coquine, vous riez.

OLYMPE.

Qui l'eût jamais pu croire?

LE MARQUIS, *à Olympe.*

Mais vous ne riez point, vous?

OLYMPE.

Moi, rire? Et de quoi?

LE MARQUIS.

De la voir rire. Elle est grassette.

OLYMPE.

Laissez-moi.

LE MARQUIS.

Je veux...

OLYMPE.

Ne veuillez rien.

LE MARQUIS.

Ah, petite doduc!
Pour un peu d'embonpoint vous faites l'entendue!
S'il ne faut pour cela que faire voir du gras,
Je m'en vais vous montrer...

LUCRÈCE.

Ah! ne vous montrez pas.
Mon Dieu, le vilain homme!

OLYMPE.

Où peut être mon père?
Il le faut appeler.

LE MARQUIS.

Nous n'en avons que faire,
Ces bouquins du vieux temps ne sont propres à rien.

OLYMPE.

Vous le traitez si mal...

LE MARQUIS.

Je le traite assez bien.
Si le nom de bouquin est un nom qui le choque,

D'où vient qu'il vieillissait? C'est pour lui, je m'en [moque.

LUCRÈCE.

Mais quand vous vieillirez...

LE MARQUIS.

Pourquoi vieillir? Les ans
Ne sont faits proprement que pour les sottes gens.
Qu'on ait l'air tel que moi, galant, fin, le visage
Soutenu d'un brillant... C'est toujours le bel âge.
Voyez-moi bien, je suis des propres, s'il en est.
Mon habit vous plaît-il?

OLYMPE.

Rien de vous ne me plaît.

LE MARQUIS.

Rien de moi ne vous plaît? La laide, la mauvaise!

LUCRÈCE.

L'injurier!

LE MARQUIS.

Je veux que mon habit lui plaise,
Il est bien entendu, chamarré haut et bas,
Fort riche en points, pourquoi ne lui plairait-il pas?

OLYMPE.

Qu'il me donne la main?

LE MARQUIS.

Vous ôtant à mon frère,
J'étais fort résolu de n'en vouloir rien faire;
Mais, puisque vous savez si peu me ménager,
Je vous épouserai pour vous faire enrager.

OLYMPE.

M'épouser?

LE MARQUIS.

Dès demain.

LUCRÈCE.

Oui, si...

LE MARQUIS.

Point de réplique.

LUCRÈCE.

Est-elle...

LE MARQUIS.

Contre vous gardez que je me pique.
Je vous épouserais toutes deux.

LUCRÈCE.

Bon cela.

LE MARQUIS, *à Olympe.*

Oh, oh, ma reine, donc vous en voulez par là.
J'en vais danser de joie.

SCÈNE IX

LE MARQUIS, ANSELME, OLYMPE, LUCRÈCE, CLARICE.

LE MARQUIS.

Ah! Vous voilà, beau-père.
Je crois qu'en votre temps vous étiez un bon frère.
Peste, l'heureux grison! Qu'il est râblu!

ANSELME.

Mais vieux;
Et c'est...

LE MARQUIS.

Courez-vous point quelquefois les bons lieux?
Vous en avez la mine, et tout vieux que vous êtes...

ANSELME.

De pareilles questions n'ont jamais été faites.

OLYMPE.

Voilà les beaux discours et les termes choisis
Dont nous régale ici monsieur votre marquis.

ANSELME.

C'est qu'il est gai, ma fille.

LE MARQUIS.

Et gai seul plus que trente.
Je ne vois point ici paraître de suivante.

ANSELME.

Ma fille en avait une, il l'a fallu chasser.
Certains tours trop rusés...

LE MARQUIS.

Je veux la remplacer,
Vous en choisir moi-même une drôle, follette,
C'est contre le chagrin une douce recette;
Et, comme votre fille a l'air trop sérieux,
Ayant où m'égayer, je m'en porterai mieux.

ANSELME.

Ma fille aura toujours si grand soin de vous plaire..

LE MARQUIS.

Est-ce depuis longtemps que vous êtes son père?

ANSELME.

Que répondre à cela? Je l'ai toujours été.

LE MARQUIS.

Toujours? Quoi, même avant votre nativité?
Le stupide!

ANSELME.

J'entends depuis qu'elle est au monde.

LE MARQUIS.

C'est aussi là-dessus que je veux qu'on réponde.
Quel âge a-t-elle?

ANSELME.

Elle a...

OLYMPE.

Quarante ans à peu prè[s]

ANSELME.

Elle raille.

LE MARQUIS.

Pourtant son teint n'est pas trop frais.
Le lait de sa nourrice était-il bon?

LUCRÈCE.

Courage.

LE MARQUIS.

Par là l'humeur des gens...

ANSELME.

N'en ayez point d'ombra[ge]

LE MARQUIS.

Et sa mère, soit dit sans vous désobliger,
Vous faisait-elle point quelquefois enrager?
Un enfant tient de tout. Elle n'est pas la seule.

OLYMPE, *à Anselme.*

De la mère il ira jusqu'à la bisaïeule;
Et, si vous l'écoutez, vous courez grand hasard.

LE MARQUIS, *à Olympe.*
De quoi vous mêlez-vous?
OLYMPE.
Je dois y prendre part,
Et ne pas endurer...
LE MARQUIS.
Vous devriez vous taire,
Voyez, elle fera la leçon à son père.
Hé, qu'on me la... Suffit, j'y veux mettre la main.
Concluons pour la noce.
ANSELME.
Il est juste.
LE MARQUIS.
A demain.
ANSELME.
La comtesse d'Orgueil qu'on attend à toute heure
Réglera...
LE MARQUIS.
J'ai réglé; l'un rit quand l'autre pleure,
Si votre fille est sotte, à son dam.
OLYMPE, *à Anselme.*
Jusqu'ici
L'heur de vous plaire a fait mon unique souci;
Mais, si vous m'ordonniez d'accepter...
ANSELME.
J'ai de l'âge.
Taisez-vous.
LE MARQUIS.
Bon. Voilà parler en homme sage.
OLYMPE.
Plutôt que me résoudre...
LE MARQUIS, *à Anselme.*
A croire son dépit,
J'aurai dix mille écus portés par le dédit;
Mais comme il ne faut pas que d'un honnête père...
Pourquoi diable vous être avisé de la faire?
ANSELME.
C'est un fruit de l'hymen.
LE MARQUIS.
Je vous en déferai.
Elle a la tête creuse, et j'y remédierai.
Ah! tu m'épouseras, guenonne.
OLYMPE, *à Anselme.*
Si ma vie
Vous est. .
ANSELME.
Encore un coup, taisez-vous.
LE MARQUIS, *à Olympe.*
Je vous prie,
Tirez-vous bientôt vos lamentables tons?
LUCRÈCE.
Mais, mon oncle, souffrez...
LE MARQUIS.
Voici l'autre. Sortons,
Beau-père, mon carrosse est là-bas, et je pense
Qu'on peut, tout en roulant, se donner audience.
ANSELME.
Il vaut mieux qu'ici seul...
LE MARQUIS.
Vous viendrez avec moi.
ANSELME.
J'aurai soin de calmer...
LE MARQUIS.
Vous y viendrez, ma foi.
Je ne m'étonne pas si la fille est têtue.
Marchez.
ANSELME.
Ah!
LE MARQUIS, *le poussant.*
Marchez donc, là, quel pas de tortue!
ANSELME.
Sortirai-je avant vous?
LE MARQUIS.
Oui. Le maudit vieillard!
Qu'il aime à contester! Les belles, Dieu vous gard.

SCÈNE X

OLYMPE, LUCRÈCE.

OLYMPE.
A-t-on jamais parlé de pareille folie?
LUCRÈCE.
C'est encor pis cent fois que ce qu'on en publie.
OLYMPE.
Pour se l'imaginer, je le donne au plus fin.

SCÈNE XI

OLYMPE, LUCRÈCE, VIRGINE.

VIRGINE.
Le bonhomme est sorti, je puis paraître enfin.
OLYMPE.
Ah, Virgine!
VIRGINE.
Ma foi, j'en suis toute interdite.
LUCRÈCE.
Mais tu nous le vantais; où donc est ce mérite?
Comment avais-tu pu lui trouver de l'esprit?
VIRGINE.
Les fous semblent-ils fous quand on leur applaudit?
J'avais bien hier connu, m'acquittant du message,
Que son humeur était portée au badinage;
Mais devais-je le croire aussi blessé qu'il est?
LUCRÈCE.
Cousine, cependant le chevalier te plaît?
OLYMPE.
Je l'avoue.
LUCRÈCE.
Et c'est toi dont le mépris trop rude
Donne tant de matière à son inquiétude?
OLYMPE.
J'eusse eu peine à lui croire un esprit aussi doux.
VIRGINE.
Carlin m'avait appris qu'il soupirait pour vous;
Mais, outre qu'il avait ordre de n'en rien dire,
Sachant son peu de bien, je n'en faisais que rire.

OLYMPE.

L'esprit répare tout, il m'aime, c'est assez.

LUCRÈCE, *à Olympe.*

Attendant que ses vœux puissent être exaucés,
Tu peux lui faire dire en secret qu'il espère;
Mais les dix mille écus arrêteront ton père,
Il faudra qu'il les paie, en trompant le marquis.

OLYMPE.

Ah ! Pour m'en dégager, vingt mille au lieu de dix.
Moi, l'épouser ?

LUCRÈCE.

Encor si nous avions Oronte,
Qu'il pût...

VIRGINE.

Il n'est donc plus à Paris, à ce compte?

LUCRÈCE.

Non, il vient de partir.

VIRGINE.

Attendant son retour,
Il me tombe en l'esprit un assez plaisant tour;
Je cours chercher Carlin.

OLYMPE.

Fais agir ton adresse.

VIRGINE.

Ma frayeur est de voir arriver la comtesse,
Elle gâterait tout.

LUCRÈCE.

Qu'est-ce que tu prétends?

VIRGINE.

Allons, vous le saurez quand il en sera temps.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

LUCRÈCE, LE CHEVALIER, LISE.

LUCRÈCE.

Êtes-vous satisfait?

LE CHEVALIER.

Quelle aimable surprise !
Quoi, madame, à l'espoir Olympe m'autorise?
Mes vœux sont préférés à ceux de mon rival ?

LUCRÈCE.

L'erreur du rendez-vous a causé tout le mal ;
Et, la fourbe éclaircie, il ne faut plus vous taire
Qu'autre que vous jamais n'aura droit de lui plaire.
Le respect que pour elle a gardé votre amour,
Méritait la douceur d'un si charmant retour.
Tandis qu'à d'autres soins ce changement l'appelle,
J'ai voulu vous donner cette heureuse nouvelle,
Et vous mander ici pour prendre votre avis
Sur le tour qu'on s'apprête à jouer au marquis.
Lise de ce logis rend Virgine maîtresse.

LISE.

Vous savez que j'attends madame la comtesse,
Il faut de l'arrivée essuyer le hasard.

LUCRÈCE.

Mais, quand elle viendrait, ce ne serait que tard.

LISE.

En tout cas on n'a point à craindre de surprise;
La porte de derrière ici nous favorise;
Vous n'auriez qu'à sortir.

LUCRÈCE.

J'avais à t'assurer
Que d'Olympe et de moi tu peux tout espérer,
Et que son premier soin sera de reconnaître
Le zèle officieux que tu lui fais paraître.
Voilà, ce qui, surtout, m'a fait venir ici.

LISE.

Je voudrais que déjà la chose eût réussi.
Le bon est que dès hier, par un pur badinage,
Carlin à son marquis me fit faire message;
Ainsi tout ira bien.

LE CHEVALIER.

Mais par où me flatter
Qu'Anselme à son défaut daignera m'écouter?
Les grands biens de mon frère auront touché son âme.

LUCRÈCE.

Ce n'est pas ce qui doit alarmer votre flamme,
N'ayez point là-dessus l'esprit inquiété,
Tout gendre lui plaira s'il est de qualité;
Et l'estime d'ailleurs qu'il a pour vous conçue,
De nos prétentions facilite l'issue.
L'obstacle le plus fort vient de dix mille écus;
Il est grand, mais enfin nous ne le craindrons plus,
Si Virgine pour vous poussant le stratagème,
Peut forcer le marquis à rompre de lui-même.
C'est de quoi divertir Oronte à son retour.

LE CHEVALIER.

Vous aurez cette joie avant la fin du jour.

LUCRÈCE.

Il ne part point ?

LE CHEVALIER.

Chez vous vous le verrez se rendre,
Les ordres sont changés on vient de me l'apprendre.

LISE.

N'importe, il sera bon que la pièce ait effet
Avant qu'il sache rien de ce qu'on aura fait.
Je craindrais son scrupule et sa délicatesse,
A voir qu'on se servît du nom de la comtesse;
Ainsi, jusqu'au succès, cachez-lui ce dessein.

LE CHEVALIER.

Mais pour jouer ce rôle...

LUCRÈCE.

Il est en bonne main,
Virgine a de l'esprit, croyez-moi. Que fait-elle?
Virgine.

SCÈNE II

LUCRÈCE, LE CHEVALIER, VIRGINE, LISE.

VIRGINE.

L'on y va. Voyez si je suis belle.
Ai-je perdu mon temps ?

LUCRÈCE.

Tu m'éblouis les yeux.

Quel éclat !

VIRGINE.

Je ferai la comtesse des mieux.

LUCRÈCE.

Je crains ta folle humeur, garde-toi bien de rire,
Tu sais...

VIRGINE.

J'ai vu le loup, madame, c'est tout dire.
De l'air dont je soutiens certains tendres souris,
Je brouillerais le timbre aux plus sages marquis.
Jugez de celui-ci, sa conquête m'est due.

LUCRÈCE.

Mais s'il te reconnaît, j'oubliais qu'il t'a vue.

VIRGINE.

Il est vrai qu'avec lui j'eus hier quelque entretien ;
Mais se voit-on de nuit ? N'en appréhendez rien.
Qu'au besoin seulement ma suivante m'observe.

LISE.

Dame.

VIRGINE.

Je paierai bien ; mais j'entends qu'on me serve.

LISE.

Va, je sais les respects dus à ta qualité.

VIRGINE.

Souviens-toi du message entre nous concerté.

LISE, *à Virgine.*

Autre embarras, qui peut mettre à bout ton adresse.
Depuis hier qu'au marquis je nommai la comtesse,
Sur ce qu'il croit pour lui qu'elle brûle en secret,
S'il s'en était fait faire à peu près le portrait ?
Adieu ton étalage en prétendu mérite.
Elle est grande, fort blonde, et toi brune et petite,
Quoiqu'elle ait l'air galant, tu l'as plus dégagé.

VIRGINE.

C'est à quoi je réponds qu'il n'aura pas songé.
Voici Carlin.

SCÈNE III

LUCRÈCE, LE CHEVALIER, VIRGINE, LISE, CARLIN.

LE CHEVALIER, *à Carlin.*

Hé bien ?

CARLIN, *au chevalier.*

Monsieur, quittez la place,
Le marquis, d'un ruban corrige la grimace,
C'est sur l'escalier où ce soin le retient.

LUCRÈCE, *au chevalier.*

Allons trouver Olympe. Adieu, prends garde...

CARLIN.

Il vient,
Dépêchez.

SCÈNE IV

VIRGINE, LISE, CARLIN.

VIRGINE.

Là dedans j'attendrai le message.
A sortir gravement mon nouveau rang m'engage.

SCÈNE V

LISE, CARLIN.

CARLIN.

C'est l'entendre.

LISE.

Il croit donc que par excès d'amour
Pour lui seul la comtesse est ici de retour?

CARLIN.

S'il le croit? A-t-on vu jamais de ridicule
Qu'il n'eût, entre autres dons, celui d'être crédule?
Pour le voir, il croira, si tu veux, qu'à grands frais
La reine de Congo vient ici tout exprès.
Vois dans ces nœuds confus quel amas de mérite.

SCÈNE VI

LE MARQUIS, LISE, CARLIN.

LE MARQUIS, *à Lise.*

Qu'en dis-tu? Suis-je exact? J'ai promis, je m'ac-
La comtesse ? [quitte.

LISE.

Je vais l'avertir de ce pas.
Qu'elle en aura de joie!

LE MARQUIS.

Ah! Je n'en doute pas.
J'ai quitté, sans mot dire, un trio de marquises
Pour venir... Mais encore à diverses reprises;
Car j'ai, de rue en rue, été forcé de voir
Vingt carrosses à qui j'ai donné le bonsoir.
Pour m'avoir, à l'envi, chacun faisait instance.

LISE.

Vous en serez payé largement.

LE MARQUIS.

Je le pense.

SCÈNE VII

LE MARQUIS, CARLIN.

LE MARQUIS.

Cette maison est belle.

CARLIN.

Et le meuble ?

LE MARQUIS.

Encor plus.

CARLIN.

La comtesse a pris soin d'amasser des écus;
Il la faut mitonner.

LE MARQUIS.

Grâce à ma destinée,
Je la tiens déjà prise, et toute mitonnée;
Elle m'a vu, suffit.

CARLIN.

Faites bien le transi.
Les veuves d'ordinaire aiment le radouci;
C'est par là qu'on les prend.

LE MARQUIS.

Pour peu qu'elle m'entende,
A moins que d'être bête, il faut qu'elle se rende.

CARLIN.

Bête? Hé quoi? Son esprit fait la nique aux plus prompts,
Il est toujours en l'air, et ne va que par bonds;
Vous en serez charmé.

LE MARQUIS.

S'il a ces avantages,
Nous pourrons, elle et moi, faire de grands voyages,
Je vais haut quand je veux.

CARLIN.

La voici.

LE MARQUIS.

L'air m'en plaît.

SCÈNE VIII

LE MARQUIS, VIRGINE, LISE, CARLIN, UN PAGE.

VIRGINE.

Rentrez, page.

LE MARQUIS, *à Carlin.*

Du reste, il faut voir ce que c'est.

VIRGINE.

Qu'aujourd'hui mon étoile est heureuse!

LE MARQUIS.

Madame,
Je m'étais fait de vous un portrait... Sur mon âme,
C'était si bien votre air, qu'à la parole près,
Mon imaginative avait pris tous vos traits.
Un agrément de taille, et certain caractère...
Dieu me damne, je crois que vous me pourrez plaire.
Il entre en votre corps petit, mais bien troussé,
Je ne sais quoi de grand dont je me sens blessé;
Et vos yeux ont, surtout, la physionomie...

VIRGINE.

Leur clarté doit pourtant être bien endormie.
Les veilles, la fatigue...

LE MARQUIS.

Ah! Je suis enchanté.
Que des yeux, la fatigue endorme la clarté,
Voilà ce qui s'appelle un tour beau, grand, facile.

VIRGINE.

L'enflure de l'esprit paraît dans le haut style.

LE MARQUIS, *à Carlin.*

L'enflure!

VIRGINE.

Qu'avec vous je ferai de profit!

LE MARQUIS.

Ah!

VIRGINE.

Vous ne dites rien qui ne soit si bien dit...

LE MARQUIS.

Qu'on me donne deux mois, et je vais vous apprendre
Ce qu'un autre, en dix ans, ne ferait pas comprendre;
Mais quand vous le sauriez, autant de bien perdu,
On parle à des lourdauds, il faut être entendu.
Dites un mot nerveux, vous trouverez des ânes...

VIRGINE.

Il est, je l'avouerai, peu d'esprits diaphanes,
De ces esprits à jour bien ouverts.

LE MARQUIS.

C'est pitié!
Aussi, pour la plupart, j'en rabats de moitié.
J'y trouve une épaisseur...

VIRGINE.

Que vous êtes à plaindre!

LE MARQUIS.

Si je le suis! bien plus qu'on ne croit. Sans rien feindre
De cent belles à qui je parais en conter,
Je ne sache que vous digne de m'écouter.
Au lieu qu'en admirant les gens d'esprits s'écrient,
Je ne trouve partout que des sottes qui rient,
Point de raisonnement.

VIRGINE.

Pourquoi les voyez-vous?

LE MARQUIS.

Qui donc voir? Il faut bien hurler avec les loups.
On me cherche, on me court; je suis bon, comment faire?

VIRGINE.

Vous souffrez bien, je pense, à force de trop plaire.

LE MARQUIS.

Si je voulais tenir papier de tous les cœurs...

VIRGINE.

Qu'on vous fait chaque jour paraître de langueurs!
Que d'amoureux transports qui s'échappent!

LE MARQUIS.

Je meure,
Je suis sourd des soupirs que j'entends à toute heure.

VIRGINE.

Il en est qui pour vous auraient pu s'enhardir;
Mais, puisque l'on connaît que c'est vous assourdir...

LE MARQUIS.

M'assourdir? Non pas vous.

VIRGINE.

Ah!

LE MARQUIS.

Ma belle comtesse,
Soupirez à votre aise, et que rien ne vous presse.
Diable, vous n'êtes pas à mettre à tous les jours.
Carlin, son mal en moi prend déjà même cours.
Mon cœur palpite.

CARLIN.

Ailleurs, où trouver qui la vaille?

VIRGINE.

A dissiper mon trouble en vain mon cœur travaille,
L'assaut que sa langueur me livre à l'impourvu...
Ah! monsieur le marquis, pourquoi vous ai-je vu?

LE MARQUIS.

Ne vous repentez point, comtesse de mon âme.
Si vous êtes en feu, je me sens tout en flamme,
Et pour prix des soupirs que j'ai su vous tirer,
Ecoutez, je commence à contre-soupirer.
Ah!

VIRGINE.

Monsieur le marquis, voulez-vous que je meure?

LE MARQUIS.

Non. Pourquoi tant souffrir? Guérissez-vous sur [l'heure,
Et, sans mettre avec moi cent soupirs bout à bout,
Rognez, taillez, coupez, me voilà prêt à tout.

VIRGINE.

La comtesse d'Orgueil serait assez heureuse,
Pour mériter le choix...

LE MARQUIS.

Oui, ma belle orgueilleuse,
Mon cœur, de tous les cœurs l'inévitable écueil,
Ne veut s'enorgueillir qu'auprès de votre orgueil.

VIRGINE.

Je pourrais vous avoir tout à moi sans partage?

LE MARQUIS.

Tout.

VIRGINE.

Il ne faut donc point différer davantage.
L'ordre est donné chez moi de cacher mon retour,
Pour témoin de notre heur ne prenons que l'amour,
L'hymen peut, dès demain, nous unir l'un et l'autre.
Ordonnez du contrat, tout mon bien est le vôtre.

LE MARQUIS, *bas à Carlin.*

Carlin, si je conclus après le mot lâché,
Tu diras que de moi je fais trop bon marché?

CARLIN.

Sans les meubles elle a dix mille écus de rente.
Vous pourriez trouver mieux.

LE MARQUIS.

J'en trouverais cinquante.
Mais l'esprit?

CARLIN.

C'est à vous, monsieur, à vous sonder.

LE MARQUIS.

Les autres avec moi semblent goguenarder.
Celle-ci parle juste, est accorte, et sait vivre.

(*A Virgine.*)

Se promettre n'est rien, à moins qu'on ne se livre.
Je m'y résous, demain, tout comme il vous plaira.

VIRGINE.

Mon cher marquis.

LE MARQUIS, *à Carlin.*

De joie elle se pâmera.

VIRGINE.

Qu'au brillant de mon astre on va porter envie!

LE MARQUIS.

J'en sais qui crèveront.

VIRGINE.

Que j'en serai ravie!

LE MARQUIS.

Gare aussi le poison, si l'on sait que mon choix...

VIRGINE, *à Lise qui rentre sur le théâtre après en être sortie un moment.*

Qu'est-ce?

LISE.

Monsieur le duc pour la dixième fois...

VIRGINE.

Qu'il vienne trente encor, je n'y suis pour per- [sonne.

LISE.

On a suivi votre ordre.

LE MARQUIS.

Il vous trouve mignonne,
Ce duc?

VIRGINE.

Malgré l'ardeur de son empressement...

LE MARQUIS.

Vous en voudrait-il point concubinalement?

VIRGINE.

Concubinalement!

LE MARQUIS.

Sans courroux, ma comtesse.
Vous savez que nature est un peu larronnesse,
Que partout elle pille, et qu'on voit de nos ans,
Plus d'amours concubins qu'il n'en est d'épousants.

VIRGINE.

Le duc est grand ami de mon frère.

LE MARQUIS.

D'Oronte?

VIRGINE.

Quoi, vous le connaissez?

LE MARQUIS.

Ah!

VIRGINE.

Que j'en ai de honte!

LE MARQUIS.

A certaine Lucrèce...

VIRGINE.

Admirez le beau choix.
Un homme comme lui donner dans le bourgeois!
Si j'eusse pu de vous me priver davantage,
Il eût eu beau presser la fin de mon voyage,
Son hymen pour six mois m'eût fait fuir de Paris.
Cette Lucrèce est riche, et c'est ce qui l'a pris.
Est-elle belle?

LE MARQUIS.

Non; c'est un nez... une bouche...
Des yeux... un teint... Enfin elle n'a rien qui tou- [che;
Vous la verrez.

VIRGINE.

Trop tôt; j'en meurs déjà de peur,
Car enfin le bourgeois me fait si mal au cœur...

LE MARQUIS.

Aussi fait-il à moi.

VIRGINE.

Passe encor pour Lucrèce,
Son bien répare assez le manque de noblesse;
Mais il est une Olympe...

LE MARQUIS.

Hé bien?

VIRGINE.

Que t'a-t-on dit,
Lise ?

LISE.

Dans son quartier tout le monde s'en rit.
Un campagnard fort riche et de bonne famille,
Est si sot que d'Anselme il épouse la fille;
Le voilà bien logé.

LE MARQUIS.

Comment?

VIRGINE.

Elle n'a rien.

LE MARQUIS.

Ne dit-on pas qu'Anselme...

VIRGINE.

Oui, qu'il a quelque bien,
Mais il se fait honneur de celui de Lucrèce,
Il en a la tutelle; et, comme avec adresse,
Des grands deniers qu'il touche il éblouit les yeux,
Une dupe à trouver...

LE MARQUIS.

On en trouve en tous lieux?
Ne nous vantons de rien, Carlin.

CARLIN.

C'est votre affaire.

VIRGINE.

Cette Olympe a d'ailleurs la tache de sa mère,
Qui tombant du haut mal...

LE MARQUIS.

Du haut mal ! J'en dis fi.

LISE.

Cependant de superbe elle a le cœur bouffi;
Et, selon qu'on la trouve en son humeur verbeuse,
On la voit quelquefois faire la dédaigneuse.

VIRGINE.

Je plains la pauvre dupe, il faudrait l'avertir,
Ce mariage est trop...

LISE.

Comment l'en garantir?
Le dédit est signé d'une fort grande somme.

CARLIN, *bas au marquis.*

Monsieur, voilà ce tour, disiez-vous, d'habile hom-
La comtesse demain vous épouse en secret, [me.
Mais les dix mille écus, Anselme a votre fait.
Comment le retirer?

LE MARQUIS.

Il faut pourtant le faire.

VIRGINE, *à Lise.*

Quel bruit fait-on là-bas?

LISE.

Rentrez, c'est votre frère.

VIRGINE.

Oronte?

CARLIN.

Adieu la fourbe.

LISE.

Il monte promptement.

LE MARQUIS.

Et quand il la verrait?

CARLIN.

C'est pour vous seulement
Qu'elle rentre à Paris; voulez-vous qu'il le sache?

LISE, *au marquis.*

Suivez vite.

LE MARQUIS.

Il faut donc aussi que je me cache?

LISE.

Entrez.

LE MARQUIS.

Il n'est plus temps, il m'a vu, le voici.

SCÈNE IX

ORONTE, LE MARQUIS, LISE, CARLIN.

ORONTE.

Ah ! Monsieur le marquis, que faites-vous ici?

LE MARQUIS.

Je venais m'informer si la belle comtesse...

ORONTE.

Ainsi pour son retour même désir nous presse.
Lise, aucun de ses gens n'est-il encor venu?

LISE.

Non, monsieur.

ORONTE.

Un portier qui ne m'est pas conn
M'a fait façon là-bas quand je t'ai demandée.

LISE.

Du duc et de ses gens je me trouve obsédée,
Il vient ici sans cesse, et, pour m'en garantir,
J'ai fait dire souvent que je viens de sortir.

LE MARQUIS.

Ce duc n'a pas le goût dépravé ; la comtesse
Fait bien enrager ceux qui n'aiment pas la press
C'est un œil attirant...

ORONTE.

Le duc lui fait honneur.

LE MARQUIS.

Lui fait honneur? Là, là.

LISE, *à Oronte.*

Quel est ce bon seigneu
Des contes qu'il me fait je suis toute surprise.

ORONTE.

C'est un fou toujours prêt à dire une sottise.

LE MARQUIS.

La comtesse partout remportera le prix,
Dans sa petite taille elle a l'air si bien pris...

ORONTE.

Petite?

LISE, *à Carlin.*

Il va tout perdre.

ORONTE.

En est-il de plus grande

LE MARQUIS.

Où diable a-t-il les yeux? S'il en est? Et par ba
[de

ORONTE.

Pous vous, étant géante, elle aurait plus d'app

LE MARQUIS.

Géante!

ORONTE, *à Lise.*

Il parle d'elle et ne la connaît pas.

LE MARQUIS.

Je ne la connais pas, dites-vous? Par exemple, [ple,
Elle a des cheveux bruns, le nez court, le front am-
Les sourcils bien taillés, l'air fripon, l'œil perçant,
Le teint des plus unis, le regard languissant,
La gorge...

ORONTE.

Ce portrait est le plus beau du monde.
Mais si je vous disais que la comtesse est blonde?

LE MARQUIS.

Et si je vous disais qu'il a l'œil de travers,
Le visage de singe, et la mine à l'envers,
L'équipage et l'habit d'un pauvre gentilhomme,
Vous ne me croiriez pas, mon très cher? C'est tout [comme.

LISE, *à Oronte.*

Voulez-vous disputer contre un fou?

ORONTE.

Je le voi,
Ma sœur vous est du moins connue autant qu'à [moi.

LE MARQUIS.

Sais-je peindre?

ORONTE.

On n'en peut mieux conserver l'idée,
Mais où l'avez-vous vue?

LE MARQUIS.

Où je l'ai regardée.

ORONTE.

Encor, quelle rencontre...

LE MARQUIS.

Il n'importe comment,
Ces frères curieux parlent si lentement.
Laissez-moi mes secrets, je vous laisse les vôtres.

ORONTE.

J'admire...

LE MARQUIS.

Admirez donc, vous en verrez bien d'autres.

SCÈNE X

ANSELME, ORONTE, LE MARQUIS, LISE, CARLIN.

ANSELME.

La compagnie est belle.

ORONTE.

Ah, monsieur!

LE MARQUIS, *à Carlin.*

Où va-t-il?
Ce diable de beau-père a l'odorat subtil?
Il nous sent de bien loin.

ANSELME, *à Oronte.*

En passant par la rue,
Le hasard sur vos gens m'a fait jeter la vue;
Et c'est d'eux que j'ai su que vous étiez ici.

ORONTE.

J'ai reçu nouvel ordre.

ANSELME.

Ils me l'ont dit aussi;
Et, puisque vous restez, l'affaire qui nous presse
Est de voir arriver madame la comtesse.
Qu'en avez-vous appris?

ORONTE.

Lise l'attend toujours,
Mais à certaine amie elle écrit tous les jours,
Et, pour m'en informer, j'allais passer chez elle.

ANSELME.

Tandis que vous irez, sur quelque bagatelle,
Pourrions-nous, sans témoins, parler mon gendre [et moi?
Je le trouve à propos.

ORONTE.

Lise, retire-toi.
Vous pouvez tout ici.

LE MARQUIS, *à Carlin.*

Le beau-père demeure.

LISE, *au marquis.*

Monsieur, défaites-nous du vieillard.

LE MARQUIS.

Tout à l'heure.
Carlin, s'il va parler?

SCÈNE XI

ANSELME, LE MARQUIS, CARLIN.

ANSELME.

Comme on ne peut trop tôt
Apaiser les débats qui...

LE MARQUIS.

Le reste à tantôt,
Serviteur.

ANSELME.

Quatre mots.

LE MARQUIS.

En maison étrangère,
N'en eût-on qu'un à dire, il est bon de se taire.

ANSELME.

Puisqu'on sait que pour vous ma fille...

LE MARQUIS.

On ne sait rien,
Décampez.

ANSELME.

A quoi bon me pousser?

LE MARQUIS.

Je fais bien.
A quoi bon m'étourdir, vous?

ANSELME.

L'avis est utile.

LE MARQUIS.

Je ne veux point d'avis.

ANSELME.

Écoutez.

LE MARQUIS.

L'imbécile!
Faire écouter les gens.

ANSELME.

N'entrez point en courroux,
Si vous saviez, marquis...

LE MARQUIS.

Tantôt j'irai chez vous.
Ne vous suffit-il pas?

ANSELME.

Peut-être...

LE MARQUIS.

Allez m'attendre.

ANSELME.

Vous étant de vous-même offert à moi pour gendre...

LE MARQUIS.

Tu ne te tairas point, vieux loup-garou?

ANSELME.

Pourquoi?
Vous ne vous moquerez d'Olympe ni de moi,
Je ne suis que bourgeois, mais...

LE MARQUIS.

Qui te le conteste?

ANSELME.

Chacun vaut ce qu'il vaut, je ne dis pas le reste.
Adieu.

SCÈNE XII

LE MARQUIS, CARLIN.

CARLIN.

Qu'il est mutin!

LE MARQUIS.

Le traître m'a perdu.

CARLIN.

Je crois que la comtesse aura tout entendu.

LE MARQUIS.

J'enrage.

CARLIN.

La voici qui sort tout éplorée.

SCÈNE XIII

LE MARQUIS, VIRGINE, LISE, CARLIN.

VIRGINE.

Ah! monsieur le marquis, je suis désespérée.

LE MARQUIS.

Ma reine, un peu de cœur.

VIRGINE.

Non, laissez-moi mourir.

LE MARQUIS.

Ne vous pressez point tant, j'ai de quoi vous guérir.

VIRGINE.

Vous?

LE MARQUIS.

Moi.

VIRGINE.

De ce vieillard n'êtes-vous pas le gendre?
Olympe... Ah, nom fatal, que me viens-tu d'apprendre?
C'était donc vous...

LE MARQUIS.

En vain je l'ai dissimulé.
Je suis le campagnard dont on vous a parlé,
Et pourtant pas trop dupe.

VIRGINE.

Olympe a su vous plaire.
Ah!

LE MARQUIS.

Je n'ai fait le sot que pour berner mon frère,
Certain cadet qu'au monde on voit mince et léger,
Et qui, pour mes péchés, n'en veut point déloger.
Charmé de cette Olympe, il crut qu'à ma requête
On tiendrait sa recherche un parti fort honnête;
Mais comme, à le bien prendre, il n'est bon qu'à noyer,
Au diable si pour lui je voulus m'employer.
Loin de cela, craignant qu'il n'obtînt ce qu'il aime,
Je courus m'assurer du parti pour moi-même.

VIRGINE.

C'est là mon désespoir qu'une bourgeoise...

LE MARQUIS.

Non.
En m'offrant au vieillard parlais-je tout de bon?

VIRGINE.

Mais le dédit signé...

LE MARQUIS.

Quitte à l'aller reprendre,
Deux mots, et trop heureux encor de me le rendre.

VIRGINE.

Vous iriez chez Olympe? Ah! Ne me quittez pas.
Si l'ardeur de ma flamme a pour vous quelque appas,
Pour ne troubler en rien l'heur de ma destinée,
Avant que voir personne achevons l'hyménée;
Après, s'il faut payer le dédit, j'ai du bien.

LISE.

A quoi qu'il puisse aller, pour tous deux ce n'est rien;
Mais, madame, en payant, voulez-vous que l'on dise
Qu'un marquis d'un bourgeois soit la dupe?

VIRGINE.

Quoi, Lise,
Tu veux donc hasarder...

LE MARQUIS.

Que hasarderez-vous?

VIRGINE.

L'amour n'est guère fort quand il n'est point jaloux,
Olympe, vous voyant, essayera de vous plaire.

LE MARQUIS.

Je sais sa tache, il faut y rembarquer mon frère,
Ma foi, je rirai bien si, pour don nuptial,
Je le vois régalé d'un brouet du haut mal.

VIRGINE.

Mais ne peut-elle pas vous paraître si belle...

LE MARQUIS.

Rien n'est plus laid.

VIRGINE.

Enfin, vous me serez fidèle?

LE MARQUIS.

Le dédit rendu nul, je suis à vous ce soir.
Touchez, foi de marquis.

VIRGINE.

Je vis sur cet espoir:
Mais si vous me trompez...

LE MARQUIS.

Vous tromper! Je n'ai garde.

VIRGINE.

Craignez tout, il n'est rien où je ne me hasarde,
Éclat, emportement, fer, poison.

LE MARQUIS.

J'aurai soin,
En pressant mon retour, qu'il n'en soit pas besoin.
Adieu, mon astre, adieu.

SCÈNE XIV

VIRGINE, LISE.

VIRGINE.

Tout va le mieux du monde.

LISE.

Auprès de ton vieillard pourvu qu'on te seconde,
Les vœux du chevalier pourront avoir effet.

VIRGINE.

Viens savoir avec moi ce qu'Olympe aura fait.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

OLYMPE, VIRGINE.

VIRGINE.

Demeurez-en d'accord, madame, quand on aime
On trouve grand plaisir à se gêner soi-même.
Des rebuts du marquis, votre père en courroux
Semble être encor de lui plus dégoûté que vous;
Et ce qui doit surtout flatter votre espérance,
Avec le chevalier il est en conférence.
Cependant on dirait, à vos fréquents soupirs,
Que tout se montre ici contraire à vos désirs.

OLYMPE.

Quoique du chevalier les vœux puissent me plaire,
Par où te réponds-tu qu'ils plairont à mon père?
Que sur lui son mérite aura même pouvoir?

VIRGINE.

S'il ne l'agréait pas, l'aurait-il voulu voir?

OLYMPE.

Je ne vais pas si vite en ce qui m'intéresse.

VIRGINE.

Ma foi, je me repens d'avoir été comtesse,
De n'avoir point laissé la chose au même point.
Vous ne méritez pas...

OLYMPE.

Ne me querelle point.

VIRGINE.

Et le moyen? N'était que je vous considère
Pour avoir fait ma paix avecque votre père,
Vous n'en seriez pas quitte.

OLYMPE.

Au moins tu m'avoueras,
Que de pareils soucis causent de l'embarras.
Le bien pour les vieillards est une douce amorce,
A consentir à tout, c'est par là qu'on les force,
Le chevalier en manque.

VIRGINE.

Et celui du marquis?
A ce frère déjà je le tiens tout acquis.
Impérieux, fantasque, et plein d'extravagance,
Qui voudrait l'épouser? Ce serait conscience;
Et j'en détournerais... S'il me voulait pourtant,
Je prendrais le parti d'un cœur assez content,
Et ferais, ce me semble, avecque plus d'adresse,
La marquise à beau jeu que la fausse comtesse,
Puis à bon chat, bon rat, s'il voulait être sot,
Peut-on pas contenter les gens sans dire mot?

OLYMPE.

Tu seras toujours folle.

SCÈNE II

OLYMPE, VIRGINE, CARLIN.

VIRGINE.

Hé bien, quelle nouvelle?
Le marquis?

CARLIN.

Ton air fin lui brouille la cervelle;
Du grand don d'être beau tout entêté qu'il est,
Il voit rire toujours quand on lui dit qu'il plaît.
Ton sérieux le charme; et, ce soir, il se compte
D'aller, en t'épousant, gagner le nom de comte.
Son fait à retirer le met seul en souci.

OLYMPE.

Doit-il venir bientôt?

CARLIN.

Je le croyais ici.
Il aura sur ses pas trouvé quelque marquise.

OLYMPE.

Mais, par le chevalier s'il voit la place prise,
N'aura-t-il point d'ombrage?

CARLIN.

Il n'en est plus jaloux,
Et cela, grâce au bien que l'on a dit de vous.
Madame la comtesse, outre la gueuserie,
Vous a donné d'un plat de sa matoiserie;
Si vous ne le savez, vous tombez du haut mal.

OLYMPE.

A se rendre crédule il n'a point son égal.

CARLIN.

Ces prétendus défauts peuvent tant sur son âme,
Qu'avec joie à son frère il vous cède pour femme.

VIRGINE.

Mais, dégagé d'ici, quand il voudra ce soir
Aller chez la comtesse essayer son pouvoir,

Et qu'au lieu d'y trouver un accueil amiable,
On lui dira néant?

CARLIN.

Ce sera bien le diable.

VIRGINE.

Tu l'iras consoler.

CARLIN.

Peste, il y ferait chaud.
Il n'est pas toutefois plus méchant qu'il ne faut,
J'en viendrai bien à bout; et pourvu que Virgine...

OLYMPE.

Tu prétends l'épouser, et je te la destine.
Jamais, en me servant, on ne perd avec moi.

CARLIN, *à Virgine.*

Ah, ma chère comtesse!

SCÈNE III

OLYMPE, LUCRÈCE, VIRGINE, CARLIN.

LUCRÈCE, *à Olympe.*

Enfin, réjouis-toi,
Cousine, dans tes vœux tu n'as rien de contraire.
L'esprit du chevalier plaît si fort à ton père,
Que pour l'avoir pour gendre, au hasard du dédit,
S'il fallait éclater, il n'est rien qu'il ne fît.
Ainsi des deux côtés la parole est donnée,
Et c'est de ton aveu que dépend l'hyménée,
On t'attend pour cela.

VIRGINE, *à Olympe.*

Courez donc promptement.

LUCRÈCE.

J'ai déjà répondu de ton consentement,
Mais enfin, pour la forme, il est bon qu'on te voie.
Viens.

VIRGINE, *à Olympe.*

Vous craignez, je crois, d'en montrer de la [joie,
C'est bien fait, votre honneur par là serait noirci.

OLYMPE.

Tu ne changeras point.

VIRGINE.

Je vous attends ici.
Allez, sur le grand oui faites bien la grimace.

SCÈNE IV

CARLIN, VIRGINE.

CARLIN.

Tu n'oses donc encor...

VIRGINE.

Je suis remise en grâce,
Et sans plus de façon je me montre au vieillard;
Mais je crains le marquis.

CARLIN.

C'est une affaire à part.

VIRGINE.

S'il m'avait ici vue en habit de suivante,
Comme la fourbe alors deviendrait apparente,
Piqué de cet affront, dans son secret dépit,
Penses-tu qu'il voulût renoncer au dédit?

CARLIN.

Il tiendrait bon, sans doute, et ferait de la peine.

VIRGINE.

Cependant n'ai-je pas de quoi faire la vaine?
Mon rôle de tantôt ne se peut mieux jouer,
Me suis-je démentie?

CARLIN.

Il le faut avouer,
Tes charmes rehaussés m'ont fort chatouillé l'âme;
Mais avec ton talent de faire la grand'dame,
Quand tu seras à moi, ne va pas t'aviser
De devenir comtesse, ou de t'emmarquiser. [tes
Il est, sans chercher loin, certains marquis et com-
Qui, sur la gaie intrigue, ont les démarches promp-
Et je n'aimerais pas que, s'adressant à toi, [tes;
Ma race, de par eux, fût plus noble que moi.

VIRGINE.

Le beau raisonnement!

CARLIN.

Quand on craint la disgrâce,
Il est bon...

VIRGINE.

Va là-bas savoir ce qui se passe;
Et lorsque tu verras le marquis arriver...
Mais...

SCÈNE V

LE MARQUIS, VIRGINE, CARLIN.

LE MARQUIS, *à un domestique d'Anselme.*

Cours dire au vieillard qu'il me vienne trouver,
Que je prétends ici m'expliquer tête-à-tête.

VIRGINE, *à Carlin.*

C'est lui, tout est perdu. Dieux!

CARLIN.

Ne fais pas la bête...
Il se faut, comme on peut, tirer d'un mauvais pas.

LE MARQUIS.

Me trompé-je, Carlin?

VIRGINE.

Ne me découvrez pas,
Marquis.

LE MARQUIS.

C'est la comtesse. Ah, ma chère!

CARLIN, *à Virgine.*

Courage.

LE MARQUIS.

Vous trouver chez Anselme, et dans cet équipage?

VIRGINE.

Je vous aime, et l'amour cause bien du souci.
Carlin, dis-lui pourquoi je me déguise ainsi.

CARLIN.

Monsieur, c'est qu'elle a craint qu'Olympe... Dans [son âme,
Si vous connaissiez bien ce que l'amour... Madame,
Vous direz mieux vous-même à monsieur le mar- [quis...

VIRGINE.

Ne le juge-t-il pas? J'aurais fait encor pis,

Si pour remédier au mal qui me tourmente
Il n'avait pas suffi de me faire suivante.
Olympe en cherchait une, et j'ai, sans hésiter,
Employé mon adresse à me faire accepter. [mes,
Restant chez moi, sans vous, mon amour, en alar-
Eût de votre bourgeoise appréhendé les charmes;
Et pour peu de pitié que son malheur vous fit,
Vous croyant son époux, j'aurais perdu l'esprit.
Ici, présente à tout, je soutiendrai peut-être
Les bontés que déjà vous m'avez fait paraître,
Voyant ce que je fais, vous me préférerez.

LE MARQUIS.

J'ai de ravissement les sens tous égarés.
Carlin, ai-je le don de charmer les mieux faites?
Des comtesses pour moi se changer en soubrettes,
Se résoudre à servir plutôt que hasarder
Qu'un autre seul à seul puisse me regarder?
Je vaux trop, Dieu me sauve.

VIRGINE.

Ai-je l'heur de vous plaire
Par ce que vous voyez que l'amour m'a fait faire?

LE MARQUIS.

Il vous a fait choisir un emploi des plus bas,
Mais enfin, c'est pour moi, vous ne le perdrez pas.

VIRGINE.

[honte...
Pourvu que vous rompiez, et qu'Olympe ait la

LE MARQUIS.

Laissez faire, à présent la bourgeoise a son compte;
Mais, pour la faire rire, et vous mettre en repos,
Je prétends, devant vous, lui dire quatre mots,
Elle les entendra.

VIRGINE.

Surtout, sans plus attendre,
Déchirons le dédit.

LE MARQUIS.

Je sais par où m'y prendre;
Mais, pour m'encourager...

VIRGINE.

Ah! point d'emportement.

LE MARQUIS.

Ma comtesse.

VIRGINE.

Arrêtez.

LE MARQUIS.

Un baiser seulement;
Je vous en tiendrai compte; et...

SCÈNE VI

ANSELME, LE MARQUIS, VIRGINE, CARLIN.

ANSELME.

La pièce est galante,
Vous fuyez la maîtresse, et courez la suivante?

LE MARQUIS.

J'en veux par là. Cassé, vieux et prêt à mourir,
Vous enragez assez de ne pouvoir courir.

ANSELME.

Continuez, le jeu commençait à vous plaire.

VIRGINE, *à Anselme.*

Ne croyez pas, monsieur...

ANSELME.

Tais-toi.

LE MARQUIS.

Pourquoi se taire?
Je veux qu'elle raisonne; et quand il me plaira,
Malgré vous et vos dents elle raisonnera.

ANSELME.

Vous prenez son parti d'un air...

LE MARQUIS.

Je veux le prendre,
Qu'en est-il?

VIRGINE, *à Anselme.*

Si monsieur...

ANSELME.

Encore? il faut t'entendre.
C'est depuis un moment qu'on t'a reçue ici,
Et déjà... C'est assez, n'en sois point en souci.
Rentre.

LE MARQUIS.

Pourquoi rentrer?

ANSELME.

Rentre, te dis-je.

LE MARQUIS.

Ventre:
Gardez de m'échauffer, je ne veux pas qu'elle entre.

ANSELME.

Quoi, toujours vos: je veux?

LE MARQUIS.

Ma foi, j'en suis d'avis;
Qu'un pied plat comme vous glose sur un marquis.

ANSELME.

Vous l'êtes, et je sais ce qu'est votre famille.
Mais d'où vient ce mépris quand vous aimez ma fille?
Son hymen avec vous n'est-il pas résolu?
Vous le vouliez tantôt.

LE MARQUIS.

Je veux l'avoir voulu,
Bon pour lors, à présent, il me plaît de m'en rire.

ANSELME.

Mais dans ma fille encor que trouvez-vous à dire?
N'est-elle pas...

LE MARQUIS.

Elle est tout ce qu'il vous plaira,
Je n'en veux point.

ANSELME.

Demain cette humeur passera.

LE MARQUIS.

Point. Comme il parle doux!

ANSELME.

L'affaire est donc conclue?

LE MARQUIS.

Oui, plaignez-vous, pestez.

ANSELME.

La plainte est superflue.
Je dirai seulement, sans plus d'émotion,
Que nous avions tous deux la même intention,
Et que je ne venais que pour vous faire entendre

Que jamais, moi vivant, vous ne seriez mon gendre.

VIRGINIE, *au marquis.*

L'occasion est belle, au dédit promptement.

LE MARQUIS.

Je vous sais fort bon gré d'enrager doucement.
Sus, rendez-moi mon fait, voici le vôtre ; vite.
Votre madame Olympe où fait-elle son gîte?
Il nous la faut ici, je la veux pour témoin...

ANSELME.

Pour rester quitte à quitte, on n'en a pas besoin.

LE MARQUIS, *à Virgine.*

Non, ce vous semble, va, fais venir ta maîtresse.
(*Bas.*)
Dépêche. Pardonnez, ma divine comtesse,
Pour duper le barbon, il faut vous tutoyer.

VIRGINE.

Vous attendrez fort peu, je vais vous l'envoyer.

SCÈNE VII

LE MARQUIS, ANSELME, CARLIN.

LE MARQUIS.

Ce coup inopiné vous rabattra la huppe.
Franchement vous pensiez que je fusse une dupe,
Et que m'étant laissé bonnement prendre au mot,
Avec vous, tout de grand, j'allais faire le sot?

ANSELME.

Quand vous m'auriez tenu...

LE MARQUIS.

Je sais de vos nouvelles.
Diable! quel maître sire avecque ses tutelles!
Sur ces cent mille écus dont on m'a cru leurrer,
Dites, combien la nièce a-t-elle à retirer?

ANSELME.

De quoi me parlez-vous?

LE MARQUIS.

On m'a dit le mystère.
Pour la fille, elle a trop hérité de sa mère ;
Tombe-t-elle souvent... Là, vous m'entendez bien?

ANSELME.

Est-ce donc que ses yeux ne lui servent à rien,
Tomber!

LE MARQUIS.

Ce vilain mal, puisqu'il faut qu'on s'explique,
En quel temps devient-il plus ou moins domestique?
Hein?

ANSELME.

J'ignore à quoi tend ce galimatias.

CARLIN, *au marquis.*

Ne voulant point entendre, il ne répondra pas.

LE MARQUIS.

Voici sa géniture.

SCÈNE VIII

LE MARQUIS, ANSELME, OLYMPE, CARLIN, VIRGINE.

LE MARQUIS.

Approchez, notre prude.

OLYMPE.

Je vous ai dit tantôt quelque chose de rude,
Vous en êtes choqué; mais, si vous étiez prêt
A recevoir l'excuse...

LE MARQUIS.

Halte-là, s'il vous plaît.
Tantôt, faute d'avoir ouï de moi fleurettes,
Vous avez fait la folle, et c'est ce que vous êtes;
Mais quand vous auriez eu l'accueil bénin et doux,
Vous parlant d'épouser, je me moquais de vous.
Outre qu'à droite, à gauche, et devant et derrière,
Votre race a l'honneur d'être fort roturière,
Vous possédez encor très-personnellement
Tout ce que la laideur peut avoir d'ornement.
Vous êtes sotte, vieille, impertinente, gueuse;
Sans esprit, sans talent que celui de grondeuse;
Et le diable qui loge avecque les hiboux,
Voulant se marier, ne voudrait pas de vous.
(*A Virgine, bas.*)
Ma comtesse.

VIRGINE, *bas au marquis.*

J'entends.

ANSELME.

Vous ne pouviez mieux dire.

LE MARQUIS.

Qu'elle m'en dise autant, je n'en ferai que rire.
On me connaît.

OLYMPE.

Autant! A vous le beau des beaux!

LE MARQUIS.

Afin de m'adoucir vous direz mots nouveaux;
Point de rapatriement, cela vaut fait, rupture.

VIRGINE, *bas au marquis.*

Vite.

LE MARQUIS.

Pour déchirer, déployons l'écriture.
Allons, vieux roquentin, les armes à la main.

VIRGINE, *prenant le billet du marquis qu'elle déchire.*

Donnez-moi, vous seriez d'ici jusqu'à demain.

LE MARQUIS.

Bon, voilà ton dédit, bourgeois.

ANSELME, *déchirant son billet.*

Et voilà comme
Je fais état du tien, monsieur le gentilhomme.

LE MARQUIS.

La colère vous prend, ne vous contraignez pas,
Enragez à votre aise, et faites du fracas.
(*A Olympe.*)
Fort bien, il vous fallait des marquis?

OLYMPE.

Je l'avoue.
J'ai, touchant votre hymen, mérité qu'on me joue.
Mais vous trouverez bon que fort modestement
Je vous fasse à mon tour un léger compliment,
Et ne vous cache plus que si prendre une femme
Est un dessein fixé que vous ayez dans l'âme,
Vous êtes obligé par beaucoup de raisons
D'en aller chercher une aux Petites-Maisons.
Vous avez le cerveau...

LE MARQUIS.

Tout doux, ma colombelle,
Je sais que je vous fais une injure mortelle,
Vous laisser encor fille est un tort des plus grands,
Mais ne vous fâchez point, tout vient avec le temps.
De peur qu'à trop garder ce vieux nom qui vous cho-
Votre virginité vous presse et vous suffoque, [que,
Demain je vous amène un galant achevé,
Joli, beau.

ANSELME.

J'ai sans vous un gendre tout trouvé,
Qu'on le fasse venir.

LE MARQUIS.

Ah! Voyons donc ce gendre.
Trois jours après l'hymen, c'est un homme à se pen-
Et la chère Lucrèce, elle n'est point ici? [dre.
Je la cherchais des yeux.

OLYMPE.

Vous met-elle en souci?
Virgine, promptement.

LE MARQUIS.

Vous l'appellez Virgine?

OLYMPE.

Pour monsieur le marquis avertis ma cousine.

LE MARQUIS, *arrêtant Virgine.*

Elle l'avertira si je veux. Demeurez.
Vous vous faites servir; ma foi, vous en aurez
Des valets qui plus hauts que vous de trois étages,
Quand vous commanderez se mettront à vos gages!

ANSELME.

Il est fort pour Virgine, et ne saurait souffrir...

LE MARQUIS.

Demain vous en pourrez tout au long discourir.
Bouche close aujourd'hui, compère.

ANSELME.

Elle est heureuse,
Et tandis que ma fille est sotte, vieille, gueuse,
C'est pour elle un sujet d'orgueil...

LE MARQUIS.

Voilà le point,
Vous y touchez du doigt, et ne l'entendez point.
Laissez faire à l'orgueil, il vous promet miracle.

ANSELME.

Monsieur le chevalier n'y mettra pas d'obstacle.

SCÈNE IX

ANSELME, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, OLYMPE, LUCRÈCE, VIRGINE, CARLIN.

ANSELME, *au chevalier.*

Venez, on vous attend pour un ordre assez doux.
J'ai repris ma parole, et ma fille est à vous,
Donnez-lui votre main.

LE CHEVALIER.

L'aurais-je pu prétendre?
Quel heur!

LE MARQUIS.

C'est mon cadet, bonjour, monsieur le gendre.
Je suis ravi du choix; quand je la régalais
De l'offre d'un amant, c'est lui dont je parlais.

LE CHEVALIER.

A l'obtenir pour moi vous avez eu grand zèle.

LE MARQUIS.

Trop heureux de l'avoir quand je ne veux plus d'elle.
Te voilà bien, cadet, tiens-y-toi.

ANSELME.

Je prétends
Que tous trois nous aurons sujet d'être contents,
Et qu'entre nous jamais ni discorde ni guerre...

LE MARQUIS, *à Anselme.*

Et quand il la verra se débattre par terre,
Faire des cris, hurler, rira-t-il bien?

ANSELME.

De quoi?

LE MARQUIS.

De quoi? Le fin renard!

ANSELME.

C'est de l'hébreu pour moi.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien, je sais ce qu'il faut qu'on lui cache.
Ils sont bien assortis, chacun d'eux a sa tache.
Mon cadet est sans bien, je vous l'ai déjà dit.
Mais...

ANSELME.

Il aime la gloire; et cela me suffit.
Si quelque qualité peut en lui me déplaire,
Puisqu'il faut parler franc, c'est qu'il est votre frère.

LE MARQUIS.

S'il ne tient qu'à cela, pour vous rendre content,
Je me défraternise, il en peut faire autant,
Laisser du nom Lorgnac la noblesse en arrière,
Et se faire appeler monsieur de l'Anselmière.
La seigneurie est belle, et bien digne de vous,
(*A Lucrèce.*)
Père Anselme. Le père et la fille sont fous.
Qu'en dites-vous, ma belle? Il vous faut que je pense,
Pour les pouvoir souffrir, grand fonds de patience?

LUCRÈCE.

Vous me croyez peut-être encor plus folle qu'eux?

LE MARQUIS.

Vous croire folle? Ah! non, c'est bien assez de deux;
Et d'ailleurs j'ai pour vous...

LUCRÈCE.

J'en devine la cause.
On m'a dit que je dois vous être quelque chose,
Que vous épouserez la comtesse.

LE MARQUIS.

Comment?
Qui vous l'a dit?

LUCRÈCE.

Qu'importe, à quand l'hymen?

LE MARQUIS.

Vraiment,
La comtesse! C'est bien mon amour qu'elle brigue.

LUCRÈCE.

Pourquoi non?

LE MARQUIS

Demandez à notre vieux Rodrigue
Si la plus misérable accepterait mon cœur.

ANSELME.

Vous pensez-vous railler? Je plaindrais son malheur;
Et, si j'en étais cru, quoique le bien nous tente,
Virgine que voilà qui n'est qu'une suivante,
Quand vous la voudriez...

LE MARQUIS.

Il est bon, sur ma foi,
Virgine! le moyen qu'elle voulût de moi?
Mon bel ange, parlez, que faut-il que j'en croie?

VIRGINE.

Jugez-en.

SCÈNE X

ANSELME, LE MARQUIS, ORONTE, OLYMPE, LUCRÈCE, LE CHEVALIER, VIRGINE, CARLIN.

ORONTE.

Je vous viens faire part de ma joie,
Ma sœur est arrivée, enfin, selon mes vœux;
Et demain je me vois en état d'être heureux.

VIRGINE, *au marquis.*

Je me cache un moment afin de le surprendre.

ANSELME, *à Oronte.*

C'est d'elle pour l'hymen que le jour se doit prendre.

ORONTE, *au chevalier.*

Pour surcroît d'allégresse on m'a là-bas appris
Ce que doit votre amour à monsieur le marquis.
S'il daignait honorer ma sœur d'une visite,
Elle est civile, douce, et connaît son mérite.

LE MARQUIS.

Vous ne m'apprenez rien, n'en soyez point jaloux.
Je l'ai vue, et savais son retour avant vous.

ORONTE.

Vous l'avez vue?

LE MARQUIS.

Holà, qu'on appelle Virgine.
Que j'en vais voir ici qui feront grise mine!

VIRGINE, *rentrant.*

On a besoin de moi, qu'est-ce?

LE MARQUIS, *à Oronte.*

Ne dites mot.

ORONTE.

D'où vient que...

LE MARQUIS, *à Oronte.*

Nous verrons qui de nous est le sot.
Motus.

CARLIN, *au chevalier.*

Gare mon dos, ce n'est plus raillerie.

LE CHEVALIER.

Va, ne crains rien.

VIRGINE.

Tandis que chacun se marie,
Si j'en faisais autant?

ORONTE.

Virgine a de l'esprit.

ANSE

L'exemple tout d'un coup

VIRGI

J'ai promis en secret, pui

LE MAR

Vous allez voir à qui.

VIRGIN

C'est

Touche, Carlin.

CARLI

Mon tout,

LE MARC

(A Oronte.)

Elle se divertit.

VIRGINE, *au*

Je n'ai pa
Si pourtant vous pouviez v
Je suis votre très humble e

LE MARQ

La suivante m'a plu, me pl

ANSELM

Quel est donc ce mystère?

LE MARQ

(

ORONTE, *à*

Je m'y perds comme vous.

LE MARQUIS, *à*

Il

La Virgine est sa sœur, ma

ORONT

Ma sœur?

ANSELM

Qui nous rendra ... tout ceci?
Depuis un an et plus Virgine sert ici,
Après l'avoir chassée, on vient de la reprendre,
Et c'est une comtesse! Y peut-on rien comprendre?

LE MARQUIS.

Carlin.

CARLIN.

Monsieur.

VIRGINE.

Je puis débrouiller ce chaos.
Si l'on veut m'écouter, j'aurai fait en deux mots.
Le marquis prétendant épouser ma maîtresse,
J'ai, pour l'en dégoûter, contrefait la comtesse;
Et par là lui faisant pour moi tout oublier,
J'ai levé tout obstacle aux vœux du chevalier.

LE MARQUIS.

M'avoir fourbé!

VIRGINE.

J'ai tort, mais Carlin qui me gâte...

LE MARQUIS.

Ah! Coquin, tu mourras.

CARLIN.

Moi! Je n'ai point de hâte.

LE CHEVALIER.

Ce valet est à moi, point de bruit s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

D'un gibier de bourreau tu prends donc l'intérêt,
Cadet maudit? Et toi rieuse ridicule,

Épouse-le, j'en dois avaler la pilule;
C'en est fait, je vois bien qu'en pensant l'attraper,
Moi-même je me suis enfin laissé duper.
Pour un fat comme lui qui n'avait pas la maille,
Cent mille écus sont beaux, il en fera gogaille ;
Mais puisse-t-il se voir plus marqué sur le front
Que cent des mieux timbrés ensemble ne le sont,
Que le nombre d'enfants, vous rendant misérables,
Vous fasse chaque jour donner à tous les diables;
Puissiez-vous en seize ans en avoir trente-deux,
Tous borgnes, tous bossus, tous tortus, tous boiteux,
Sitôt qu'ils seront grands, que chacun d'eux vous
A toi sur la crinière, à toi sur la moustache ;[crache,
Et pour l'achèvement d'un malheur consommé,
Qu'ils soient haïs partout comme je suis aimé.

SCÈNE XI

ANSELME, ORONTE, OLYMPE, LUCRÈCE,
LE CHEVALIER, VIRGINE, CARLIN.

ORONTE.

Vous en voilà défaits.

VIRGINE.

Et tout par mon adresse.
Quel présent fera-t-on à la fausse comtesse?
Il m'en faut un de noce, et des plus beaux.

ANSELME.

Suis-nous.
C'est moi qui dois payer, et je réponds pour tous.

FIN DE LA COMTESSE D'ORGUEIL.

ARIANE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

REPRÉSENTÉE EN 1672 SUR LE THÉATRE DE L'HOTEL DE BOURGOGNE

PERSONNAGES	ACTEURS
ŒNARUS, roi de Naxe.	
THÉSÉE, fils d'Ægée, roi d'Athènes.	
PIRITHOUS, fils d'Ixion, roi des Lapithes.	
ARIANE, fille de Minos, roi de Crète.....	LA CHAMPMESLÉ.
PHÈDRE, sœur d'Ariane.	
NÉRINE, confidente d'Ariane.	
ARCAS, Naxien, confident d'Œnarus.	

La scène est dans l'île de Naxe.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

ŒNARUS, ARCAS.

ŒNARUS.

Je le confesse, Arcas, ma faiblesse redouble,
Je ne puis voir ici Pirithoüs sans trouble.
Quelques maux où ma flamme ait dû me préparer,
C'était toujours beaucoup que les voir différer.
La princesse avait beau m'étaler sa constance,
Son hymen reculé flattait mon espérance;
Et si Thésée avait et son cœur et sa foi,
Contre elle, contre lui, le temps était pour moi.
De ce faible secours Pirithoüs me prive;
Par lui de mon malheur l'instant fatal arrive;
Cet ami si longtemps de Thésée attendu,
Pour partager sa gloire en ces lieux s'est rendu.
Il vient être témoin du bonheur de sa flamme;
Ainsi, plus de remise, il faut m'arracher l'âme,
Et me soumettre enfin au tourment sans égal,
De voir tout ce que j'aime au pouvoir d'un rival.

ARCAS.

Ariane vous charme, et sans doute elle est belle;
Mais, seigneur, quand l'amour vous a parlé pour elle
Avez-vous ignoré que déjà d'autres feux
La mettaient hors d'état de répondre à vos vœux?
Sitôt que dans cette île où les vents la poussèrent,
Aux yeux de votre cour ses beautés éclatèrent,
Vous sûtes que Thésée avait par son secours
Du labyrinthe en Crète évité les détours,
Et que, pour reconnaître un amour si fidèle,
Vainqueur du Minotaure, il fuyait avec elle.
Quel espoir vous laissaient des nœuds si bien formés?
Ils étaient l'un de l'autre également charmés,
Chacun d'eux l'avouait; et vous-même en cette île
Contre le fier Minos leur promettant asile,
Vous les pressiez d'abord d'avancer l'heureux jour
Qui devait par l'hymen couronner leur amour.

ŒNARUS.

Que n'ont-ils pu me croire! Ils m'auraient vu sans peine,
Consentir à ces nœuds dont l'image me gêne.
Quoiqu'alors Ariane eût les mêmes appas,
On résiste aisément quand on n'espère pas;
Et du moins je n'eusse eu, pour sauver ma franchise,
Qu'à vaincre de mes sens la première surprise;
Mais si mon triste cœur à l'amour s'est rendu,
Thésée en est la cause, et lui seul m'a perdu.
Sans songer quels honneurs l'attendent dans Athènes,
Ici depuis trois mois il languit dans ses chaînes;
Et, quoi que dans l'hymen il dût trouver d'appas,
Pirithoüs absent, il ne les goûtait pas.
Pour en choisir le jour il a fallu l'attendre.
C'est beaucoup d'amitié pour un amour si tendre;
Ces délais démentaient un cœur bien enflammé;
Et qui n'aurait pas cru qu'il n'aurait point aimé!
Voilà sur quoi mon âme à l'espoir enhardie,
S'est peut-être en secret un peu trop applaudie.
Les plus charmants objets qui brillent dans ma cour
Semblaient chercher Thésée, et briguer son amour.
Il rendait quelques soins à Mégiste, à Cyane,
Tout cela me flattait du côté d'Ariane;
Et j'allais quelquefois jusqu'à m'imaginer
Qu'il dédaignait un bien qu'il n'osait me donner.

ARCAS.

Dans l'étroite amitié qui, depuis tant d'années,
De deux amis si chers unit les destinées,
Il n'est pas surprenant, que, malgré de beaux feux,
Thésée ait refusé jusqu'ici d'être heureux.
C'est de quoi mieux goûter le fruit de sa victoire
Qu'avoir Pirithoüs pour témoin de sa gloire.
Mais, seigneur, Ariane a-t-elle en son amant
Blâmé pour un ami ce trop d'empressement?
En avez-vous trouvé plus d'accès auprès d'elle?

ŒNARUS.

C'est là ma peine, Arcas, Ariane est fidèle;

ARIANE.

ARIANE

Sans son ordre Thésée eût-il rien entrepris ?
Son aveu l'autorise, et de ses injustices
Le roi, vous et les dieux, vous êtes tous complices.

Acte V. sc. IV



Mes languissants regards, mes inquiets soupirs
N'ont que trop de ma flamme expliqué les désirs.
C'était peu, j'ai parlé, mais pour l'heureux Thésée
D'un feu si violent son âme est embrasée,
Qu'elle a toujours depuis appliqué tous ses soins
A fuir l'occasion de me voir sans témoins.
Phèdre, sa sœur, qui sait les peines que j'endure,
Soulage, en m'écoutant, ma funeste aventure;
Et, comme il ne faut rien pour flatter un amant,
Je m'obstine par elle, et chéris mon tourment.

ARCAS.

Avec un tel discours vous êtes moins à plaindre,
Mais Phèdre est sans amour et d'un mérite à crain-
Vous la voyez souvent; et j'admire, seigneur, [dre,
Que sa beauté n'ait rien qui touche votre cœur.

ŒNARUS.

Vois par là de l'amour le bizarre caprice.
Phèdre dans sa beauté n'a rien qui n'éblouisse;
Les charmes de sa sœur sont à peine aussi doux,
Je n'ai qu'à dire un mot pour en être l'époux;
Cependant, quoiqu'aimable, et peut-être plus belle,
Je la vois, je lui parle, et ne sens rien pour elle.
Non, ce n'est ni par choix, ni par raison d'aimer,
Qu'en voyant ce qui plaît on se laisse enflammer,
D'un aveugle penchant le charme imperceptible
Frappe, saisit, entraîne, et rend un cœur sensible;
Et par une secrète et nécessaire loi,
On se livre à l'amour sans qu'on sache pourquoi.
Je l'éprouve au supplice où le ciel me condamne,
Tout me parle pour Phèdre, et tout contre Ariane;
Et, quoi que sur le choix ma raison ait de jour,
L'une a ma seule estime, et l'autre mon amour.

ARCAS.

Mais d'un pareil amour n'êtes-vous pas le maître?
Qui peut tout, ose tout.

ŒNARUS.

Que me fais-tu connaître?
L'ayant reçue ici, j'aurais la lâcheté
De violer les droits de l'hospitalité! [me!
Quand je m'y résoudrais, quel espoir pour ma flam-
En la tyrannisant toucherais-je son âme?
Thésée est un héros fameux par tant d'exploits :
S'auprès d'elle en mérite il efface les rois,
Son cœur est tout à lui, j'en connais la constance,
Et nous ferions en vain agir la violence.
Ainsi, par mon respect, au défaut d'être aimé,
Méritons jusqu'au bout de m'en voir estimé. [sent;
Par d'illustres efforts les grands cœurs se connais-
Et, malgré mon amour... Mais les princes parais-
[sent.

SCÈNE II

ŒNARUS, THÉSÉE, PIRITHOUS, ARCAS.

ŒNARUS.

Enfin, voici ce jour si longtemps attendu;
Pirithoüs dans Naxe à Thésée est rendu;
Et quand un heureux sort permet qu'il le revoie,
Il n'est pas malaisé de juger de sa joie;
Après un tel bonheur rien ne manque à sa foi.

PIRITHOUS.

Cette joie est encor plus sensible pour moi,
Seigneur; et plus Thésée a pendant mon absence
D'un destin rigoureux souffert la violence,
Plus c'est pour ma tendresse un aimable transport
D'embrasser un ami, dont j'ai pleuré la mort.
Qui l'eût cru, que du sort le choix illégitime,
L'ayant au minotaure envoyé pour victime,
Il dût, par un triomphe à jamais glorieux,
Affranchir son pays d'un tribut odieux?
Sur le bruit qui rendait ces nouvelles certaines,
L'espoir de son retour m'attira dans Athènes;
Et, par un ordre exprès, ce fut là que je sus
Qu'il attendait ici son cher Pirithoüs.
Soudain je vole à Naxe, où de sa renommée
Mon âme à le revoir est d'autant plus charmée,
Que tout comblé qu'il est des faveurs d'un grand roi,
Même zèle toujours l'intéresse pour moi.

ŒNARUS.

Que Thésée est heureux! Tandis qu'il peut attendre
Tous les biens que promet l'amitié la plus tendre,
Du plus parfait amour les favorables nœuds
N'ont rien qu'un bel objet n'abandonne à ses vœux.

THÉSÉE.

Il ne faut pas juger sur ce qu'on voit paraître, [être,
Seigneur, on n'est heureux qu'autant qu'on le croit
Vous m'accablez de biens; et, quand je vous dois tant
Ne pouvant m'acquitter je ne vis point content.

ŒNARUS.

Ce que j'ai fait pour vous vaut peu que l'on y pense;
Mais, si j'en attendais quelque reconnaissance,
Prince, me dussiez-vous et la vie et l'honneur,
Il serait un moyen...

THÉSÉE.

Quel? Achevez, seigneur,
J'offre tout; et déjà mon cœur cède à la joie,
De penser...

ŒNARUS.

Vous voulez en vain que je le croie;
Cessez d'avoir pour moi des soins trop empressés,
Il vous en coûterait plus que vous ne pensez.

THÉSÉE.

Doutez-vous de mon zèle, et...

ŒNARUS.

Non, je me condamne;
Aimez Pirithoüs, possédez Ariane,
Un ami si parfait... De si charmants appas...
J'en dis trop, c'est à vous à ne m'entendre pas;
Ma gloire le veut, prince, et je vous le demande.

SCÈNE III

PIRITHOUS, THÉSÉE.

PIRITHOUS.

Je ne sais si le roi ne veut pas qu'on l'entende;
Mais au nom d'Ariane un peu trop de chaleur
Me fait craindre pour vous le trouble de son cœur;

Songez-y, s'il fallait qu'épris d'amour pour elle...

THÉSÉE.

Sa passion est forte et ne m'est pas nouvelle,
Je la sus dès l'instant qu'il s'en laissa charmer ;
Mais ce n'est pas un mal qui me doive alarmer.

PIRITHOUS.

Il est vrai qu'Ariane aurait lieu de se plaindre,
Si, chéri sans réserve, elle vous voyait craindre.
Je viens de lui parler, et je ne vis jamais
Pour un illustre amant de plus ardents souhaits;
C'est un amour pour vous si fort, si pur, si tendre,
Que quoi que pour vous plaire il fallût entreprendre
Son cœur de cette gloire uniquement charmé...

THÉSÉE.

Hélas! Et que ne puis-je en être moins aimé?
Je ne me verrais pas dans l'état déplorable
Où me réduit sans cesse un amour qui m'accable,
Un amour qui ne montre à mes sens désolés...
Le puis-je dire?

PIRITHOUS.

O dieux! Est-ce vous qui parlez?
Ariane en beauté partout si renommée,
Aimant avec excès ne serait point aimée?
Vous seriez insensible à de si doux appas?

THÉSÉE.

Ils ont de quoi toucher, je ne l'ignore pas.
Ma raison qui toujours s'intéresse pour elle,
Me dit qu'elle est aimable, et mes yeux qu'elle est belle;
L'amour sur leur rapport tâche de m'ébranler;
Mais quand le cœur se tait, l'amour a beau parler.
Pour engager ce cœur ces amorces sont vaines,
S'il ne court de lui-même au-devant de ses chaînes
Et ne confond d'abord, par ses doux embarras,
Tous les raisonnements d'aimer ou n'aimer pas.

PIRITHOUS.

Mais vous souvenez-vous que pour sauver Thésée
La fidèle Ariane à tout s'est exposée?
Par là du labyrinthe heureusement tiré...

THÉSÉE.

Il est vrai, tout sans elle était désespéré.
Du succès attendu son adresse suivie,
Malgré le sort jaloux m'a conservé la vie,
Je la dois à ses soins; mais par quelle rigueur
Vouloir que je la paie aux dépens de mon cœur?
Ce n'est pas qu'en secret l'ardeur d'un si beau zèle
Contre ma dureté n'ait combattu pour elle.
Touché de son amour, confus de son éclat,
Je me suis mille fois reproché d'être ingrat,
Mille fois j'ai rougi de ce que j'ose faire,
Mais mon ingratitude est un mal nécessaire;
Et l'on s'efforce en vain par d'assidus combats
A disposer d'un cœur qui ne se donne pas.

PIRITHOUS.

Votre mérite est grand, et peut l'avoir charmée ;
Mais quand elle vous aime, elle se croit aimée;
Ainsi vos vœux d'abord auront flatté sa foi,
Et vous aurez juré...

THÉSÉE.

Qui n'eût fait comme moi?
Pour me suivre, Ariane abandonnait son père,
Je lui devais la vie, elle avait de quoi plaire.
Mon cœur sans passion me laissait présumer
Qu'il prendrait à mon choix l'habitude d'aimer.
Par là, ce qu'il donnait à la reconnaissance,
De l'amour, auprès d'elle, eut l'entière apparence,
Pour payer ce qu'au sien je voyais être dû
Mille devoirs... Hélas! C'est ce qui m'a perdu.
Je les rendais d'un air à me tromper moi-même,
A croire que déjà ma flamme était extrême,
Lorsqu'un trouble secret me fit apercevoir
Que souvent pour aimer c'est peu que le vouloir.
Phèdre à mes yeux surpris à toute heure exposée...

PIRITHOUS.

Quoi, la sœur d'Ariane a fait changer Thésée?

THÉSÉE.

Oui, je l'aime, et telle est cette brûlante ardeur,
Qu'il n'est rien qui la puisse arracher de mon cœur.
Sa beauté, pour qui seule en secret je soupire,
M'a fait voir de l'amour jusqu'où s'étend l'empire,
Je l'ai connu par elle, et ne m'en sens charmé
Que depuis que je l'aime, et que j'en suis aimé.

PIRITHOUS.

Elle vous aime?

THÉSÉE.

Autant que je le puis attendre
Dans l'intérêt du sang qu'une sœur lui fait prendre.
Comme depuis longtemps l'amitié qui les joint
Forme entre elles des nœuds que l'amour ne rompt point,
Elle a quelquefois peine à contraindre son âme,
De laisser, sans scrupule, agir toute sa flamme,
Et voudrait, pour montrer ce qu'elle sent pour moi,
Qu'Ariane eût cessé de prétendre à ma foi.
Cependant, pour ôter toute la défiance
Qu'aurait donné le cours de notre intelligence,
Naxe a peu de beautés pour qui des soins rendus
Ne me semblent coûter quelques soupirs perdus;
Cyane, Æglé, Mégiste ont part à cet hommage,
Ariane le voit, et n'en prend point d'ombrage,
Rien n'alarme son cœur, tant ce que je lui doi
Contre ma trahison lui répond de ma foi.

PIRITHOUS.

Des devoirs partagés ont trop d'indifférence
Pour vous faire aisément soupçonner d'inconstance.
Mais quand depuis trois mois vous m'avez attendu,
Ne vous déclarant point, qu'avez-vous prétendu?

THÉSÉE.

Flatter l'espoir du roi, donner temps à sa flamme
De pouvoir, malgré lui, tyranniser son âme,
Gagner l'esprit de Phèdre, et me débarrasser
D'un hymen dont peut-être on m'aurait pu presser.

PIRITHOUS.

Mais me voici dans Naxe, et quoi qu'on puisse faire,
Votre infidélité ne saurait plus se taire.
Quel prétexte aurez-vous encore à différer?

THÉSÉE.

Je me suis trop contraint, il faut me déclarer.
Quoi que doive Ariane en ressentir de peine,

Il faut lui découvrir que son hymen me gêne;
Et, pour punir mon crime et se venger de moi,
La porter, s'il se peut, à faire choix du roi.
Vous seul; car de quel front lui confesser moi-même
Qu'en moi c'est un ingrat, un parjure qu'elle aime?
Non, vous lui peindrez mieux l'embarras de mon [cœur.
Parlez, mais gardez bien de lui nommer sa sœur.
Savoir qu'une rivale ait mon âme charmée,
La chercher, la trouver dans une sœur aimée,
Ce serait un supplice, après mon changement,
A faire tout oser à son ressentiment.
Ménagez sa douleur pour la rendre plus lente,
Avouez-lui l'amour, mais cachez-lui l'amante.
Sur qui que ses soupçons puissent ailleurs tomber,
Phèdre à sa défiance est seule à dérober.

PIRITHOUS.

Je tairai ce qu'il faut; mais, comme je condamne
Votre ingrate conduite au regard d'Ariane,
N'attendez point de moi que, pour vous dégager,
Je lui parle du feu qui vous porte à changer,
C'est un aveu honteux qu'un autre lui peut faire.
Cependant, mon secours vous étant nécessaire,
Si sur l'hymen du roi je puis être écouté,
J'appuierai le projet dont je vous vois flatté.
Phèdre vient, je vous laisse.

THÉSÉE.

O trop charmante vue!

SCÈNE IV

THÉSÉE, PHÈDRE.

THÉSÉE.

Hé bien, à quoi, madame, êtes-vous résolue?
Je n'ai plus de prétexte à cacher mon secret.
Ne verrez-vous jamais mon amour qu'à regret?
Et quand Pirithoüs que je feignais d'attendre,
Me contraint à l'éclat qu'il m'a fallu suspendre,
M'aimerez-vous si peu, que pour le retarder,
Vous me disiez encor que c'est trop hasarder?

PHÈDRE.

Vous pouvez là-dessus vous répondre vous-même,
Prince, je vous l'ai dit, il est vrai, je vous aime;
Et quand d'un cœur bien né la gloire est le secours,
L'avoir dit une fois, c'est le dire toujours.
Je n'examine point si je pouvais, sans blâme,
Au feu qui m'a surprise abandonner mon âme;
Peut-être à m'en défendre aurais-je trouvé jour,
Mais il entre souvent du destin dans l'amour;
Et, dût-il m'en coûter un éternel martyre,
Le destin l'a voulu, c'est à moi d'y souscrire.
J'aime donc, mais malgré l'appât flatteur et doux
Des tendres sentiments qui me parlent pour vous,
Je ne puis oublier qu'Ariane exilée
S'est pour vos intérêts elle-même immolée,
Qu'aucun amour jamais n'eut tant de fermeté,
Qu'ayant tout fait pour vous elle a tout mérité;
Et plus l'instant approche où cette infortunée,
Après un long espoir doit être abandonnée,
Plus un secret remords trouve à me reprocher
Que je lui vole un bien qui lui coûte si cher.
Vous lui devez ce cœur dont vous m'offrez l'hom-[mage,
Vous lui devez la foi que votre amour m'engage,
Vous lui devez ces vœux que déjà tant de fois...

THÉSÉE.

Ah! Ne me parlez plus de ce que je lui dois.
Pour elle contre vous, qu'ai-je oublié de faire?
Quels efforts! J'ai tâché de l'aimer pour vous plaire,
C'est mon crime; et peut-être il m'en faudrait haïr,
Mais vous m'en donniez l'ordre, il fallait obéir;
Il fallait me la peindre aimable, jeune et belle,
Voir son pays quitté, mes jours sauvés par elle.
C'était de quoi sans doute assujettir mes vœux
A n'aimer qu'à lui plaire, à m'en tenir heureux,
Mais son mérite en vain semblait fixer ma flamme,
Un tendre souvenir frappait soudain mon âme,
Dès le moindre retour vers un charme si doux,
Je cédais au penchant qui m'entraîne vers vous,
Et sentais dissiper par cette ardeur nouvelle,
Tous les projets d'amour que j'avais faits pour elle.

PHÈDRE.

J'aurais de ces combats affranchi votre cœur;
Si j'eusse eu pour rivale une autre qu'une sœur;
Mais trahir l'amitié dont on la voit sans cesse...
Non, Thésée, elle m'aime avec trop de tendresse,
D'un supplice si rude il faut la garantir;
Sans doute elle en mourrait, je n'y puis consentir.
Rendez-lui votre amour, cet amour qui, sans elle,
Aurait peut-être dû me demeurer fidèle;
Cet amour, qui toujours trop propre à me charmer,
N'ose...

THÉSÉE.

Apprenez-moi donc à ne vous plus aimer,
A briser ces liens où mon âme asservie
A mis tout ce qui fait le bonheur de ma vie,
Ces feux dont ma raison ne saurait triompher;
Apprenez-moi comment on les peut étouffer,
Comment on peut du cœur bannir la chère image...
Mais à quel sentiment ma passion m'engage!
Si la douceur d'aimer a pour vous quelque appas,
Me pourriez-vous apprendre à ne vous aimer pas?

PHÈDRE.

Il en est un moyen que ma gloire envisage,
Il faut de votre cœur arracher cette image.
Ma vue étant pour vous un mal contagieux,
Pour dégager ce cœur, commencez par les yeux.
Fuyez de mes regards la trop flatteuse amorce;
Plus vous les souffrirez, plus ils auront de force;
Ce n'est qu'en s'éloignant qu'on pare de tels coups;
Si le triomphe est rude, il est digne de vous;
Il est beau d'étouffer ce qui peut trop nous plaire,
D'immoler à sa gloire...

THÉSÉE.

Et le pourrez-vous faire?
Ces traits qu'en votre cœur mon amour a tracés,
Quand vous me verrez moins, seront-ils effacés?
Oublierez-vous sitôt cet ardent sacrifice...

PHÈDRE.

Cruel, pourquoi chercher à croître mon supplice?
M'accable-t-il si peu, qu'il y faille ajouter
Les plaintes d'un amour que je n'ose écouter?
Puisque mon fier devoir le condamne à se taire,
Laissez-moi me cacher que vous m'avez su plaire.
Laissez-moi déguiser à mes chagrins jaloux, [vous.
Qu'il n'est point d'heur pour moi, point de repos sans
C'est trop, déjà mon cœur à ma gloire infidèle,
De mes sens mutinés suit le parti rebelle,
Il se trouble, il s'emporte, et, dès que je vous voi,
Ma tremblante vertu ne répond plus de moi.

THÉSÉE.

Ah! Puisqu'en ma faveur l'amour fait ce miracle,
Oubliez qu'une sœur y voudra mettre obstacle.
Pourquoi, pour l'épargner, trahir un si beau feu?

PHÈDRE.

Mais sur quoi vous flatter d'obtenir son aveu?
Sachant que vous m'aimez...

THÉSÉE.

C'est ce qu'il lui faut taire,
Sa fuite de Minos allume la colère,
Pour se mettre à couvert elle a besoin d'appui;
Le roi l'aime, faisons qu'elle s'attache à lui,
Et qu'acceptant sa main au défaut de la mienne,
Elle souffre en ces lieux qu'un trône la soutienne.
Quand un nouvel amour par hymen établi
M'aura par l'habitude attiré son oubli,
Qu'elle verra pour moi son mépris nécessaire,
Nous pourrons de nos feux découvrir le mystère.
Mais, prêt à la porter à ce grand changement,
J'ai besoin de vous voir enhardir un amant,
De voir que dans vos yeux, quand ce projet me flat-
En faveur de l'amour un peu de joie éclate; [te,
Que contre vos frayeurs rassurant votre esprit,
Elle efface...

PHÈDRE.

Allez, prince, on vous aime, il suffit.
Peut-être que sur moi la crainte a trop d'empire,
Suivez ce qu'en secret votre cœur vous inspire;
Et de quoi que le mien puisse encor s'alarmer,
N'écoutez que l'amour si vous savez aimer.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

ARIANE, NÉRINE.

NÉRINE.

Le roi de ce refus eût eu lieu de se plaindre,
Madame, vous devez un moment vous contraindre;
Et, quoi qu'en l'écoutant vous ne puissiez douter
Que c'est son amour seul qu'il vous faut écouter,
Votre hymen dont enfin l'heureux moment s'avance,
Semble vous obliger à cette complaisance.
Il vous perd, et la plainte a de quoi soulager.

ARIANE.

Je sais qu'avec le roi j'ai tout à ménager,
J'aurais tort de l'aigrir. L'asile qu'il nous prête
Contre la violence assure ma retraite.
D'ailleurs, tant de respect accompagne ses vœux,
Que souvent j'ai regret qu'il ne puisse être heureux.
Mais quand d'un premier feu l'âme toute occupée
Ne trouve de douceur qu'aux traits qui l'ont frappée,
C'est un sujet d'ennui qui ne peut s'exprimer,
Qu'un amant qu'on néglige, et qui parle d'aimer.
Pour m'en rendre la peine à souffrir plus aisée,
Tandis que le roi vient, parle-moi de Thésée;
Peins-moi bien quel honneur je reçois de sa foi,
Peins-moi bien tout l'amour dont il brûle pour moi,
Offres-en à mes yeux la plus sensible image.

NÉRINE.

Je crois que de son cœur vous avez tout l'hommage;
Mais au point que de lui je vois vos sens charmés,
C'est beaucoup s'il vous aime autant que vous l'ai-
[mez.

ARIANE.

Et puis-je trop l'aimer, quand tout brillant de gloire,
Mille fameux exploits l'offrent à ma mémoire?
De cent monstres par lui l'univers dégagé
Se voit d'un mauvais sang heureusement purgé.
Combien ainsi qu'Hercule a-t-il pris de victimes?
Combien vengé de morts, combien puni de crimes?
Procuste et Cercyon, la terreur des humains,
N'ont-ils pas succombé sous ses vaillantes mains?
Ce n'est point le vanter que ce qu'on m'entend dire,
Tout le monde le sait, tout le monde l'admire;
Mais c'est peu, je voudrais que tout ce que je voi
S'en entretînt sans cesse, en parlât comme moi.
J'aime Phèdre, tu sais combien elle m'est chère;
Si quelque chose en elle a de quoi me déplaire,
C'est de voir son esprit de froideur combattu,
Négliger entre nous de louer sa vertu.
Quand je dis qu'il s'acquiert une gloire immortelle,
Elle applaudit, m'approuve, et qui ferait moins
[qu'elle?
Mais enfin, d'elle-même on ne l'entend jamais
De ce charmant héros élever les hauts faits,
Il faut en leur faveur expliquer son silence.

NÉRINE.

Je ne m'étonne point de cette indifférence,
N'ayant jamais aimé son cœur ne conçoit pas...

ARIANE.

Ellle évite peut-être un cruel embarras. [peuse;
L'amour n'a bien souvent qu'une douceur trom-
Mais vivre indifférente, est-ce une vie heureuse?

NÉRINE.

Apprenez-le du roi, qui de vous trop charmé,
Ne souffrirait pas tant, s'il n'avait point aimé.

SCÈNE II

ŒNARUS, ARIANE, NÉRINE.

ŒNARUS.

Ne vous offensez point, princesse incomparable,

Si prêt à succomber au malheur qui m'accable,
Pour la dernière fois j'ai tâché d'obtenir
La triste liberté de vous entretenir,
Je la demande entière; et, quoi que puisse dire
Ce feu qui, malgré vous, prend sur moi trop d'empire,
Vous pouvez, sans scrupule, en voir mon cœur at-
[teint,
Quand, pour prix de mes maux, je ne veux qu'être
[plaint.

ARIANE.

Je connais tout l'amour dont votre âme est éprise,
Son excès m'a souvent causé de la surprise,
Et vous ne direz rien que mon cœur interdit
Pour vous-même, avant vous, ne se soit déjà dit.
Tant d'ardeur méritait que ce cœur plus sensible
A l'offre de vos vœux ne fût pas inflexible,
Que d'un si noble hommage il se trouvât charmé;
Mais, quand je vous ai vu, Thésée était aimé;
Vous savez son mérite, et le prix qu'il me coûte;
Après cela, seigneur, parlez, je vous écoute.

ŒNARUS.

Thésée a du mérite, et je l'ai dit cent fois,
Votre amour eût eu peine à faire un plus beau choix,
Partout sa gloire éclate, on l'estime, on l'honore,
Il vous aime, ou plutôt, madame, il vous adore;
Vous le dire à toute heure est son soin le plus doux;
Et qui pourrait moins faire étant aimé de vous?
Après cette justice à sa flamme rendue,
La mienne par pitié sera-t-elle entendue?
Je ne vous redis point que tous mes sens ravis
Cédèrent à l'amour sitôt que je vous vis.
Vous l'avez déjà su par l'aveu téméraire
Que de ma passion j'osai d'abord vous faire.
Il fallut pour cesser de vous être suspect,
Ne vous en parler plus, je l'ai fait par respect.
Pour ne vous aigrir pas, d'un rigoureux silence
Je me suis imposé la dure violence;
Et s'il m'est échappé d'en soupirer tout bas,
C'était bien m'en punir, que ne m'écouter pas.
Tant de rigueur n'a pu diminuer ma flamme, [d'âme,
Pour vous voir sans pitié, je n'ai point changé
J'ai souffert, j'ai langui d'amour tout consumé,
Madame, et tout cela sans espoir d'être aimé.
Par vos seuls intérêts vous m'avez été chère,
J'ai regardé l'amour sans chercher le salaire;
Et même en ce funeste et dernier entretien,
Prêt peut-être à mourir, je ne demande rien.
Rendez Thésée heureux, vous l'aimez, il vous aime;
Mais songez, en plaignant mon infortune extrême,
Que vos bienfaits n'ont point sollicité ma foi,
Que vous n'avez rien fait, rien hasardé pour moi;
Enfin lorsque mon cœur dispose de ma vie,
C'est sans vous la devoir qu'il vous la sacrifie.
Pour prix du pur amour qui le fait soupirer,
S'il était quelque grâce où je pusse aspirer,
Je vous demanderais pour flatter mon martyre,
Qu'au moins, quand je vous perds, vous daignassiez
[me dire,
Que sans ce premier feu pour vous si plein d'appas,
J'aurais pu par mes soins ne vous déplaire pas.
Pour adoucir les maux où votre hymen m'expose
Ce que j'ose exiger sans doute est peu de chose;
Mais un mot favorable, un sincère soupir,
Est tout pour qui ne veut que l'entendre et mourir.

ARIANE.

Seigneur, tant de vertu dans votre amour éclate,
Qu'il faut vous l'avouer, je ne suis point ingrate,
Mon cœur se sent touché de ce que je vous doi,
Et voudrait être à vous, s'il pouvait être à moi;
Mais il perdrait le prix dont vous le croyez être,
Si l'infidélité vous en rendait le maître.
Thésée y règne seul, et s'y trouve adoré;
Dès la première fois je vous l'ai déclaré,
Dès la première fois...

ŒNARUS.

C'en est assez, madame,
Thésée a mérité que vous payiez sa flamme.
Pour lui, Pirithoüs arrivé dans ma cour,
Va presser votre hymen, choisissez-en le jour.
S'il faut que je donne ordre à l'apprêt nécessaire,
Parlez, il me suffit que ce sera vous plaire,
J'exécuterai tout. Peut-être il serait mieux
De vouloir épargner ce supplice à mes yeux.
Que doit faire le coup, si l'image me tue?
Mais je me priverais par là de votre vue,
C'est ce qui peut surtout aigrir mon désespoir,
Et j'aime mieux mourir que cesser de vous voir.

SCÈNE III

ŒNARUS, THÉSÉE, ARIANE, NÉRINE.

ŒNARUS.

[taire
Prince, mon trouble parle, et, quand je voudrais
Le supplice où m'expose un destin trop contraire,
De mes yeux interdits la confuse langueur
Trahirait malgré moi le secret de mon cœur.
J'aime, et de cet amour dont j'adore les charmes,
La princesse est l'objet, n'en prenez point d'alar-
Au point de votre hymen vous en faire l'aveu, [mes.
C'est vous montrer assez ce qu'est un si beau feu.
De tous ses mouvements ma raison me rend maître,
L'effort est grand, sans doute, on en souffre, et peut-
Un rival tel que moi, par sa vertu trahi, [être
Mérite d'être plaint, et non d'être haï.
C'est tout ce qu'il prétend pour prix de sa victoire,
Ce malheureux rival qui s'immole à sa gloire.
Vos soupçons auraient pu faire outrage à ma foi,
S'ils s'étaient avec vous expliqués avant moi;
C'est en les prévenant, que je me justifie.
Ne considérez point le malheur de ma vie.
L'hymen, depuis longtemps, attire tous vos yeux,
J'y consens, dès demain, vous pouvez être heureux,
Pirithoüs présent n'y laisse plus d'obstacle,
Ma cour qui vous honore attend ce grand spectacle.
Ordonnez-en la pompe; et, dans un sort si doux,
Quoi que j'aie à souffrir ne regardez que vous.
Adieu, madame.

SCÈNE IV

THÉSÉE, ARIANE, NÉRINE.

THÉSÉE.

Il faut l'avouer à sa gloire,
Sa vertu va plus loin que je n'aurais pu croire.
Au bonheur d'un rival lui-même consentir?

ARIANE.

L'honneur à cet effort a dû l'assujettir.
Qu'eût-il fait? Il sait trop que mon amour extrême,
En s'attachant à vous, n'a cherché que vous-même,
Et qu'ayant tout quitté pour vous prouver ma foi,
Mille trônes offerts ne pourraient rien sur moi.

THÉSÉE.

Tant d'amour me confond, et plus je vois, madame,
Que je dois...

ARIANE.

Apprenez un projet de ma flamme.
Pour m'attacher à vous par de plus fermes nœuds,
J'ai dans Pirithoüs trouvé ce que je veux.
Vous l'aimez chèrement, il faut que l'hyménée
De ma sœur avec lui joigne la destinée,
Et que nous partagions ce que pour les grands cœurs
L'amour et l'amitié font naître de douceurs.
Ma sœur a du mérite, elle est aimable et belle,
Suit mes conseils en tout, et je vous réponds d'elle.
Voyez Pirithoüs, et tâchez d'obtenir
Que par elle avec nous il consente à s'unir.

THÉSÉE.

L'offre de cet hymen rendra sa joie extrême;
Mais, madame, le roi... Vous savez qu'il vous aime.
S'il faut...

ARIANE.

Je vous entends, le roi trop combattu
Peut laisser à l'amour séduire sa vertu;
Cet inquiet souci ne saurait me déplaire,
Et pour le dissiper, je sais ce qu'il faut faire.

THÉSÉE.

C'en est trop, mon cœur... Dieux!

ARIANE.

Que ce trouble m'est doux!
Ce qu'il vous fait sentir, je me le dis pour vous,
Je me dis...

THÉSÉE.

Plût aux dieux? Vous sauriez la contrainte...

ARIANE.

Encore un coup, perdez cette jalouse crainte,
J'en connais le remède; et, si l'on m'ose aimer,
Vous n'aurez pas longtemps à vous en alarmer.

THÉSÉE.

Minos peut vous poursuivre; et, si de sa vengeance...

ARIANE.

Et n'ai-je pas en vous une sûre défense?

THÉSÉE.

Elle est sûre, il est vrai, mais..,

ARIANE.

Achevez.

THÉSÉE.

J'attends...

ARIANE.

Ce désordre me gêne, et dure trop longtemps;
Expliquez-vous enfin.

THÉSÉE.

Je le veux, et ne l'ose;
A mes propres souhaits moi-même je m'oppose;
Je poursuis un aveu que je crains d'obtenir;
Il faut parler pourtant, c'est trop me retenir.
Vous m'aimez, et peut-être une plus digne flamme
N'a jamais eu de quoi toucher une grande âme,
Tout mon sang aurait peine à m'acquitter vers vous,
Et cependant le sort de ma gloire jaloux,
Par une tyrannie à vos désirs funeste...
Adieu. Pirithoüs vous peut dire le reste.
Sans l'amour qui du roi vous soumet les États,
Je vous conseillerais de ne l'apprendre pas.

SCÈNE V

ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE.

ARIANE.

Quel est ce grand secret, prince, et par quel mystère
Vouloir me l'expliquer, et tout à coup se taire?

PIRITHOUS.

Ne me demandez rien, il sort tout interdit,
Madame, et par son trouble il vous en a trop dit.

ARIANE.

Je vous comprends tous deux, vous arrivez d'Athènes,
Du sang dont je suis née on n'y veut point de reines,
Et le peuple indigné refuse à ce héros
D'admettre dans son lit la fille de Minos?
Qu'après la mort d'Ægée, il soit toujours le même,
Qu'il m'ôte, s'il se peut, l'honneur du rang suprême,
Trône, sceptre, grandeurs, sont des biens superflus;
Thésée étant à moi, je ne veux rien de plus,
Son amour paie assez ce que le mien me coûte,
Le reste est peu de chose.

PIRITHOUS.

Il vous aime sans doute;
Et comment pourrait-il avoir le cœur si bas,
Que tenir tout de vous, et ne vous aimer pas?
Mais, madame, ce n'est que des âmes communes
Que l'amour s'autorise à régler les fortunes;
Qu'Athènes se déclare, ou pour, ou contre vous,
Vous avez de Minos à craindre le courroux;
Et l'hymen seul du roi peut, sans incertitude,
Vous ôter là-dessus tout lieu d'inquiétude.
Il vous aime, et de vous Naxe prenant la loi,
Calmera...

ARIANE.

Vous voulez que j'épouse le roi?
Certes l'avis est rare, et si j'ose vous croire,
Un noble changement me va combler de gloire.
Me connaissez-vous bien?

PIRITHOUS.

Les moindres lâchetés
Sont pour votre grand cœur des crimes détestés,
Vous avez pour la gloire une ardeur sans pareille;
Mais, madame, je sais ce que je vous conseille;
Et, si vous me croyez, quels que soient mes avis,
Vous vous trouverez bien de les avoir suivis.

ARIANE.

Quoi, moi, les suivre? Moi, qui voudrais pour Thé-
A cent et cent périls voir ma vie exposée? [sée
Dieux! Quel étonnement serait au sien égal,
S'il savait qu'un ami parlât pour son rival!
S'il savait qu'il voulût lui ravir ce qu'il aime!

PIRITHOUS.

Vous le consulterez, n'en croyez que lui-même.

ARIANE.

Quoi? Si l'offre d'un trône avait pu m'éblouir,
Je lui demanderais si je dois le trahir,
Si je dois l'exposer au plus cruel martyre
Qu'un amant...

PIRITHOUS.

Je n'ai dit que ce que j'ai dû dire.
Vous y penserez mieux, et peut-être qu'un jour
Vous prendrez un peu moins le parti de l'amour.
Adieu, madame.

ARIANE.

Il dit ce qu'il faut qu'il me dise!
Demeurez, avec moi c'est en vain qu'on déguise,
Vous en avez trop dit pour ne me pas tirer
D'un doute dont mon cœur commence à soupirer;
J'en tremble, et c'est pour moi la plus sensible attein-
Éclaircissez ce doute, et dissipez ma crainte, [te;
Autrement je croirai qu'une nouvelle ardeur
Rend Thésée infidèle, et me vole son cœur;
Que pour un autre objet, sans souci de sa gloire...

PIRITHOUS.

Je me tais, c'est à vous à voir ce qu'il faut croire.

ARIANE.

Ce qu'il faut croire? Ah, dieux! Vous me désespérez.
Je verrais à mes vœux d'autres vœux préférés?
Thésée à me quitter... Mais quel soupçon j'écoute!
Non, non, Pirithoüs, on vous trompe sans doute,
Il m'aime; et s'il m'en faut séparer quelque jour,
Je pleurerai sa mort, et non pas son amour.

PIRITHOUS.

Souvent ce qui nous plaît par une erreur fatale...

ARIANE.

Parlez plus clairement; ai-je quelque rivale?
Thésée a-t-il changé? Viole-t-il sa foi?

PIRITHOUS.

Mon silence déjà s'est expliqué pour moi;
Par là je vous dis tout. Vos ennuis me font peine;
Mais quand leur seul remède est de vous faire reine,
N'oubliez point qu'à Naxe on veut vous couronner,
C'est le meilleur conseil qu'on puisse vous donner.
Ma présence commence à vous être importune,
Je me retire.

SCÈNE VI

ARIANE, NÉRINE.

ARIANE.

As-tu conçu mon infortune?
Il n'en faut point douter, je suis trahie. Hélas!
Nérine.

NÉRINE.

Je vous plains.

ARIANE.

Qui ne me plaindrait pas?
Tu le sais, tu l'as vu, j'ai tout fait pour Thésée,
Seule à son mauvais sort je me suis opposée;
Et quand je me dois tout promettre de sa foi,
Thésée a de l'amour pour une autre que moi?
Une autre passion dans son cœur a pu naître?
J'ai mal ouï, Nérine, et cela ne peut être,
Ce serait trahir tout, raison, gloire, équité,
Thésée a trop de cœur pour tant de lâcheté,
Pour croire qu'à ma mort son injustice aspire.

NÉRINE.

Pirithoüs ne dit que ce qu'il lui faut dire;
Et quand il a voulu l'attendre si longtemps,
Ce n'était qu'un prétexte à ses feux inconstants,
Il nourrissait dès lors l'ardeur qui le domine.

ARIANE.

Ah! Que me fais-tu voir, trop cruelle Nérine?
Sur le gouffre des maux qui me vont abîmer,
Pourquoi m'ouvrir les yeux quand je les veux fer-
Hélas! Il est donc vrai que mon âme abusée [mer?
N'adorait qu'un ingrat en adorant Thésée?
Dieux, contre un tel ennui soutenez ma raison,
Elle cède à l'horreur de cette trahison;
Je la sens qui déjà... Mais quand elle s'égare,
Pourquoi la regretter, cette raison barbare,
Qui ne peut plus servir qu'à me faire mieux voir
Le sujet de ma rage et de mon désespoir?
Quoi, Nérine, pour prix de l'amour le plus tendre...

SCÈNE VII

ARIANE, PHÈDRE, NÉRINE.

ARIANE. [prendre?
Ah, ma sœur! Savez-vous ce qu'on vient de m'ap-
Vous avez cru Thésée un héros tout parfait,
Vous l'estimiez sans doute, et qui ne l'eût pas fait?
N'attendez plus de foi, plus d'honneur, tout chan-
Tout doit être suspect, Thésée est infidèle. [celle,

PHÈDRE.

Quoi, Thésée?...

ARIANE.

Oui, ma sœur, après ce qu'il me doit,
Me quitter est le prix que ma flamme en reçoit,
Il me trahit. Au point que sa foi violée
Doit avoir irrité mon âme désolée,
J'ai honte, en vous contant l'excès de mes malheurs,
Que mon ressentiment s'exhale par mes pleurs.

Son sang devrait payer la douleur qui me presse.
C'est là, ma sœur, c'est là, sans pitié, sans tendresse,
Comme après un forfait si noir, si peu commun,
On traite les ingrats, et Thésée en est un.
Mais quoi qu'à ma vengeance un fier dépit suggère,
Mon amour est encor plus fort que ma colère,
Ma main tremble, et malgré son parjure odieux,
Je vois toujours en lui ce que j'aime le mieux.

PHÈDRE.

Un revers si cruel vous rend sans doute à plaindre;
Et vous voyant souffrir ce qu'on n'a pas dû craindre,
On conçoit aisément jusqu'où le désespoir...

ARIANE.

Ah, qu'on est éloigné de le bien concevoir!
Pour pénétrer l'horreur du tourment de mon âme,
Il faudrait qu'on sentît même ardeur, même flamme,
Qu'avec même tendresse on eût donné sa foi,
Et personne jamais n'a tant aimé que moi.
Se peut-il qu'un héros d'une vertu sublime
Souille ainsi... Quelquefois le remords suit le crime;
Si le sien lui faisait sentir ces durs combats...
Ma sœur, au nom des dieux ne m'abandonnez pas.
Je sais que vous m'aimez et vous le devez faire,
Vous m'avez dès l'enfance été toujours si chère,
Que cette inébranlable et fidèle amitié
Mérite bien de vous au moins quelque pitié.
Allez trouver... Hélas! Dirai-je, mon parjure?
Peignez-lui bien l'excès du tourment que j'endure,
Prenez, pour l'arracher à son nouveau penchant,
Ce que les plus grands maux offrent de plus tou-
Dites-lui qu'à son feu j'immolerais ma vie, [chant.
S'il pouvait vivre heureux après m'avoir trahie,
D'un juste et long remords avancez-lui les coups;
Enfin, ma sœur, enfin je n'espère qu'en vous.
Le ciel m'inspira bien, quand par l'amour séduite,
Je vous fis, malgré vous, accompagner ma fuite.
Il semble que dès lors, il me faisait prévoir
Le funeste besoin que j'en devais avoir.
Sans vous, à mes malheurs où chercher du remède?

PHÈDRE.

Je vais mander Thésée; et si son cœur ne cède,
Madame, en lui parlant vous devez présumer...

ARIANE.

Hélas! Et plût au ciel que vous sussiez aimer,
Que vous pussiez savoir par votre expérience
Jusqu'où d'un fort amour s'étend la violence!
Pour émouvoir l'ingrat, pour fléchir sa rigueur,
Vous trouveriez bien mieux le chemin de son cœur,
Vous auriez plus d'adresse à lui faire l'image
De mes confus transports de douleur et de rage;
Tous les traits en seraient plus vivement tracés.
N'importe, essayez tout, parlez, priez, pressez,
Au défaut de l'amour, puisqu'il n'a pu vous plaire,
Votre amitié pour moi fera ce qu'il faut faire;
Allez ma sœur, courez empêcher mon trépas.
Toi, viens, suis-moi, Nérine, et ne me quitte pas.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

PIRITHOUS, PHÈDRE.

PIRITHOUS.

Ce serait perdre temps, il ne faut plus prétendre
Que rien touche Thésée, et le force à se rendre.
J'admire encor, madame, avec quelle vertu
Vous avez de nouveau si longtemps combattu.
Par son manque de foi contre vous-même armée,
Vous avez fait paraître une sœur opprimée,
Vous avez essayé par un tendre retour
De ramener son cœur vers son premier amour;
Et prière, et menace, et fierté de courage,
Tout vient, pour le fléchir, d'être mis en usage;
Mais sur ce changement qui semble vous gêner,
L'ingratitude en vain vous le fait condamner,
Vos yeux rendent pour lui ce crime nécessaire;
Et s'il cède aux remords quelquefois pour vous plai-
Quoi que vous ait promis ce repentir confus, [re,
Sitôt qu'il vous regarde, il ne s'en souvient plus.

PHÈDRE.

Les dieux me sont témoins que de son injustice
Je souffre, malgré moi, qu'il me rende complice.
Ce qu'il doit à ma sœur méritait que sa foi
Se fît de l'aimer seule une sévère loi;
Et quand des longs ennuis où ce refus l'expose,
Par ma facilité je me trouve la cause,
Il n'est peine, supplice, où pour l'en garantir,
La pitié de ses maux ne me fît consentir.
L'amour que j'ai pour lui me noircit peu vers elle,
Je l'ai pris sans songer à le rendre infidèle;
Ou plutôt j'ai senti tout mon cœur s'enflammer,
Avant que de savoir si je voulais aimer.
Mais si ce feu trop prompt n'eut rien de volontaire,
Il dépendait de moi de parler ou me taire;
J'ai parlé, c'est mon crime, et Thésée applaudi
A l'infidélité par là s'est enhardi.
Ah, qu'on se défend mal auprès de ce qu'on aime!
Ses regards m'expliquaient sa passion extrême,
Les miens à la flatter s'échappaient malgré moi,
N'était-ce pas assez pour corrompre sa foi?
J'eus beau vouloir régler son âme trop charmée
Il fallut voir sa flamme et souffrir d'être aimée;
J'en craignis le péril, il me sut éblouir.
Que de faiblesse, il faut l'empêcher d'en jouir,
Combattre incessamment son infidèle audace;
Allez, Pirithoüs, revoyez-le, de grâce.
De peur qu'en mon amour il prenne trop d'appui
Otez-lui tout espoir que je puisse être à lui;
J'ai déjà beaucoup dit, dites-lui plus encore.

PIRITHOUS.

Nous avancerions peu, madame, il vous adore;
Et, quand pour l'étonner à force de refus,
Vous vous obstineriez à ne l'écouter plus,

Son âme toute à vous n'en serait pas plus prête
A suivre d'autres lois, et changer de conquête.
Quoique le coup soit rude, achevons de frapper;
Pour servir Ariane, il faut la détromper,
Il faut lui faire voir qu'une flamme nouvelle
Ayant détruit l'amour que Thésée eut pour elle,
Sa sûreté l'oblige à ne pas dédaigner
La gloire d'un hymen qui la fera régner.
Le roi l'aime et son trône est pour elle un asile.

PHÈDRE.

Quoi, je la trahirais, elle, qui trop facile,
Trop aveugle à m'aimer, se confie à ma foi,
Pour toucher un amant qui la quitte pour moi?
Et quand elle saurait que par mes faibles charmes,
Pour lui percer le cœur, j'aurais prêté des armes,
Je pourrais à ses yeux lâchement exposer
Les criminels appas qui la font mépriser?
Je pourrais soutenir le sensible reproche
Qu'un trop juste courroux...

PIRITHOUS.

Voyez qu'elle s'approche.
Parlons, son intérêt nous oblige à bannir
Tout l'espoir que son feu tâche d'entretenir.

SCÈNE II

ARIANE, PIRITHOUS, PHÈDRE, NÉRINE.

ARIANE.

Eh bien! ma sœur, Thésée est-il inexorable?
N'avez-vous pu surprendre un soupir favorable?
Et quand au repentir on le porte à céder,
Croit-il que mon amour ose trop demander?

PHÈDRE.

Madame, j'ai tout fait pour ébranler son âme,
J'ai peint son changement lâche, odieux, infâme;
Pirithoüs lui-même est témoin des efforts
Par où j'ai cru pouvoir le contraindre au remords,
Il connaît et son crime et son ingratitude,
Il s'en hait, il en sent la peine la plus rude,
Ses ennuis de vos maux égalent la rigueur,
Mais l'amour en tyran dispose de son cœur;
Et le destin plus fort que sa reconnaissance, [ce.
Malgré ce qu'il vous doit, l'entraîne à l'inconstan-

ARIANE.

[bat!
Quelle excuse! Et pour moi, qu'il rend peu de com-
Il hait l'ingratitude, et se plaît d'être ingrat.
Puisqu'en sa dureté son lâche cœur demeure,
Ma sœur, il ne sait pas qu'il faudra que j'en meure.
Vous avez oublié de bien marquer l'horreur
Du fatal désespoir qui règne dans mon cœur,
Vous avez oublié, pour bien peindre ma rage,
D'assembler tous les maux dont on connaît l'image;
Il y serait sensible, et ne pourrait souffrir
Que qui sauva ses jours fût forcée de mourir.

PHÈDRE.

Si vous saviez pour vous ce qu'a fait ma tendresse,
Vous soupçonneriez moins...

ARIANE.

J'ai tort, je le confesse;
Mais dans un mal sous qui la constance est à bout,
On s'égare, on s'emporte, et l'on s'en prend à tout.

PIRITHOUS.

Madame, de ces maux à qui la raison cède,
Le temps qui calme tout est l'unique remède.
C'est par lui seul...

ARIANE.

Les coups n'en sont guère importants,
Quand on peut se résoudre à s'en remettre au
[temps.
Thésée est insensible à l'ennui qui me touche,
Il y consent, je veux l'apprendre de sa bouche.
Je l'attendrai, ma sœur, qu'il vienne.

PIRITHOUS.

Je crains bien
Que vous ne vous plaigniez de ce triste entretien.
Voir un ingrat qu'on aime, et le voir inflexible,
C'est de tous les ennuis l'ennui le plus sensible;
Vous en souffrirez trop, et pour peu de souci...

ARIANE.

Allez, ma sœur, de grâce, et l'envoyez ici.

SCÈNE III

ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE.

PIRITHOUS.

Par ce que je vous dis, ne croyez pas, madame,
Que je veuille applaudir à sa nouvelle flamme.
Sachant ce qu'il devait au généreux amour
Qui vous fit tout oser pour lui sauver le jour,
Je partageai dès lors l'heureuse destinée
Qu'à ses vœux les plus doux offrait votre hyménée;
Et je venais ici, plein de ressentiment,
Rendre grâce à l'amante, en embrassant l'amant.
Jugez de ma surprise à le voir infidèle, [pelle,
A voir que vers une autre une autre ardeur l'ap-
Et qu'il ne m'attendait que pour vous annoncer
L'injustice où l'amour se plaît à le forcer.

ARIANE.

Et ne devais-je pas, quoi qu'il me fît entendre,
Pénétrer les raisons qui vous faisaient attendre,
Et juger qu'en un cœur épris d'un feu constant,
L'amour à l'amitié ne défère pas tant?
Ah! quand il est ardent, qu'aisément il s'abuse!
Il croit ce qu'il souhaite, et prend tout pour excuse.
Si Thésée avait peu de ces empressements
Qu'une sensible ardeur inspire aux vrais amants,
Je croyais que son âme au-dessus du vulgaire
Dédaignait de l'amour la conduite ordinaire,
Et qu'en sa passion garder tant de repos,
C'était suivre, en aimant, la route des héros.
Je faisais plus; j'allais jusqu'à voir sans alarmes
Que des beautés de Naxe il estimât les charmes;
Et ne pouvais penser qu'ayant reçu sa foi,
Quelques vœux égarés pussent rien contre moi.
Mais enfin, puisque rien pour lui n'est plus à taire,

Quel est ce rare objet que son choix me préfère?

PIRITHOUS.

C'est ce que de son cœur je ne puis arracher.

ARIANE.

Ma colère est suspecte, il faut me le cacher.

PIRITHOUS.

J'ignore ce qu'il craint, mais lorsqu'il vous outrage,
Songez que d'un grand roi vous recevez l'hommage,
Il vous offre son trône, et, malgré le destin,
Votre malheur par là trouve une heureuse fin.
Tout vous porte, madame, à ce grand hyménée,
Pourriez-vous demeurer errante, abandonnée?
Déjà la Crète cherche à se venger de vous,
Et Minos...

ARIANE.

J'en crains peu le plus ardent courroux,
Qu'il s'arme contre moi, que j'en sois poursuivie,
Sans ce que j'aime, hélas! que faire de la vie?
Aux décrets de mon sort achevons d'obéir,
Thésée avec le ciel conspire à me trahir.
Rompre un si grand projet, ce serait lui déplaire;
L'ingrat veut que je meure, il faut le satisfaire,
Et lui laisser sentir, pour double châtiment,
Le remords de ma perte, et de son changement.

PIRITHOUS.

Le voici qui paraît; n'épargnez rien, madame,
Pour rentrer dans vos droits, pour regagner son [âme;
Et, si l'espoir en vain s'obstine à vous flatter,
Songez ce qu'offre un trône à qui peut y monter.

SCÈNE IV

ARIANE, THÉSÉE, NÉRINE.

ARIANE.

Approchez-vous, Thésée, et perdez cette crainte;
Pourquoi dans vos regards marquer tant de con- [trainte,
Et m'aborder ainsi quand rien ne vous confond,
Le trouble dans les yeux, et la rougeur au front?
Un héros tel que vous, à qui la gloire est chère,
Quoi qu'il fasse, ne fait que ce qu'il voit à faire;
Et si ce qu'on m'a dit a quelque vérité,
Vous cessez de m'aimer, je l'aurai mérité.
Le changement est grand, mais il est légitime,
Je le crois. Seulement apprenez-moi mon crime,
Et d'où vient qu'exposée à de si rudes coups,
Ariane n'est plus ce qu'elle fut pour vous.

THÉSÉE.

Ah! pourquoi le penser? Elle est toujours la même,
Même zèle toujours suit mon respect extrême,
Et le temps dans mon cœur n'affaiblira jamais
Le pressant souvenir de ses rares bienfaits;
M'en acquitter vers elle est ma plus forte envie.
Oui, madame, ordonnez de mon sang, de ma vie,
Si la fin vous en plaît, le sort me sera doux
Par qui j'obtiendrai l'heur de la perdre pour vous.

ARIANE.

Si quand je vous connus la fin eût pu m'en plaire,
Le destin la voulait, je l'aurais laissé faire.
Par moi, par mon amour, le labyrinthe ouvert
Vous fit fuir le trépas à vos regards offert;
Et quand à votre foi cet amour s'abandonne,
Des serments de respect sont le prix qu'on lui donne!
Par ce soin de vos jours qui m'a fait tout quitter,
N'aspirais-je à rien plus qu'à me voir respecter?
Un service pareil veut un autre salaire,
C'est le cœur, le cœur seul qui peut y satisfaire,
Il a seul pour mes vœux ce qui peut les borner;
C'est lui seul...

THÉSÉE.

Je voudrais vous le pouvoir donner,
Mais ce cœur, malgré moi, vit sous un autre empire,
Je le sens à regret, je rougis à le dire;
Et quand je plains vos feux par ma flamme déçus,
Je hais mon injustice, et ne puis rien de plus.

ARIANE.

Tu ne peux rien de plus! Qu'aurais-tu fait, parjure,
Si quand tu vins du monde éprouver l'aventure,
Abandonnant ta vie à ta seule valeur,
Je me fusse arrêtée à plaindre ton malheur?
Pour mériter ce cœur qui pouvait seul me plaire,
Si j'ai peu fait pour toi, que fallait-il plus faire?
Et que s'est-il offert que je pusse tenter,
Qu'en ta faveur ma flamme ait craint d'exécuter?
Pour te sauver le jour dont ta rigueur me prive,
Ai-je pris à regret le nom de fugitive?
La mer, les vents, l'exil ont-ils pu m'étonner?
Te suivre, c'était plus que me voir couronner?
Fatigues, peines, maux, j'aimais tout par leur cause.
Dis-moi que non, ingrat, si ta lâcheté l'ose;
Et, désavouant tout, éblouis-moi si bien,
Que je puisse penser que tu ne me dois rien.

THÉSÉE.

Comment désavouer ce que l'honneur me presse
De voir, d'examiner, de me dire sans cesse?
Si par mon changement je trompe votre choix,
C'est sans rien oublier de ce que je vous dois.
Ainsi joignez au nom de traître et de parjure
Tout l'éclat que produit la plus sanglante injure:
Ce que vous me direz n'aura point la rigueur
Des reproches secrets qui déchirent mon cœur.
Mais pourquoi, m'accusant, en croître les atteintes?
Madame, croyez-moi, je ne vaux pas vos plaintes,
L'oubli, l'indifférence, et vos plus fiers mépris,
De mon manque de foi doivent être le prix.
A monter sur le trône un grand roi vous invite,
Vengez-vous, en l'aimant, d'un lâche qui vous quitte;
Quoi qu'aujourd'hui pour moi l'inconstance ait de [doux,
Vous perdant pour jamais, je perdrai plus que vous.

ARIANE.

Quelle perte, grands dieux, quand elle est volontaire!
Périsse tout, s'il faut cesser de t'être chère.
Qu'ai-je affaire du trône et de la main d'un roi?
De l'univers entier je ne voulais que toi.

Pour toi, pour m'attacher à ta seule personne,
J'ai tout abandonné, repos, gloire, couronne;
Et quand ces mêmes biens ici me sont offerts,
Que je puis en jouir, c'est toi seul que je perds.
Pour voir leur impuissance à réparer ta perte,
Je te suis, mène-moi dans quelque île déserte,
Où, renonçant à tout, je me laisse charmer
De l'unique douceur de te voir, de t'aimer.
Là, possédant ton cœur, ma gloire est sans seconde,
Ce cœur me sera plus que l'empire du monde,
Point de ressentiment de ton crime passé,
Tu n'as qu'à dire un mot, ce crime est effacé;
C'en est fait, tu le vois, je n'ai plus de colère.

THÉSÉE.

Un si beau feu m'accable, il devrait seul me plaire;
Mais telle est de l'amour la tyrannique ardeur...

ARIANE.

Va, tu me répondras des transports de mon cœur;
Si ma flamme sur toi n'avait qu'un faible empire,
Si tu la dédaignais, il fallait me le dire,
Et ne pas m'engager par un trompeur espoir
A te laisser sur moi prendre tant de pouvoir.
C'est là, surtout, c'est là ce qui souille ta gloire;
Tu t'es plu, sans m'aimer, à me le faire croire;
Tes indignes serments sur mon crédule esprit...

THÉSÉE.

Quand je vous les ai faits, j'ai cru ce que j'ai dit.
Je partais glorieux d'être votre conquête;
Mais enfin dans ces lieux poussé par la tempête,
J'ai trop vu ce qu'à voir me conviait l'amour,
J'ai trop...

ARIANE.

Naxe te change? Ah, funeste séjour!
Dans Naxe, tu le sais, un roi grand, magnanime,
Pour moi, dès qu'il me vit, prit une tendre estime,
Il soumit à mes vœux et son trône et sa foi;
Quoi qu'il ait pu m'offrir, ai-je fait comme toi?
Si tu n'es point touché de ma douleur extrême,
Rends-moi ton cœur, ingrat, par pitié de moi-même,
Je ne demande point quelle est cette beauté
Qui semble te contraindre à l'infidélité;
Si tu crois quelque honte à la faire connaître,
Ton secret est à toi; mais, qui qu'elle puisse être,
Pour gagner son estime, et mériter ta foi,
Peut-être elle n'a pas plus de charmes que moi.
Elle n'a pas du moins cette ardeur toute pure,
Qui m'a fait pour te suivre étouffer la nature;
Ces beaux feux, qui volant d'abord à ton secours,
Pour te sauver la vie ont exposé mes jours;
Et si de mon amour ce tendre sacrifice
De ta légèreté ne rompt point l'injustice,
Pour ce nouvel objet, ne lui devant pas tant,
Par où présumes-tu pouvoir être constant?
A peine ton hymen aura payé sa flamme,
Qu'un violent remords viendra saisir ton âme,
Tu ne pourras plus voir ton crime sans effroi;
Et qui sait ce qu'alors tu sentiras pour moi?
Qui sait par quel retour ton ardeur refroidie
Te fera détester ta lâche perfidie?
Tu verras de mes feux les transports éclatants;
Tu les regretteras, il ne sera plus temps.
Ne précipite rien; quelque amour qui t'appelle,
Prends conseil de ta gloire avant qu'être infidèle.
Vois Ariane en pleurs, Ariane autrefois
Toute aimable à tes yeux méritait bien ton choix;
Elle n'a point changé, d'où vient que ton cœur change?

THÉSÉE.

Par un amour forcé qui sous ses lois me range.
Je le crois comme vous; le ciel est juste, un jour
Vous me verrez puni de ce perfide amour;
Mais à sa violence il faut que ma foi cède,
Je vous l'ai déjà dit, c'est un mal sans remède.

ARIANE.

Ah! C'est trop, puisque rien ne te saurait toucher,
Parjure, oublie un feu qui dut t'être si cher;
Je ne demande plus que ta lâcheté cesse,
Je rougis d'avoir pu m'en souffrir la bassesse.
Tire-moi seulement d'un séjour odieux,
Où tout me désespère, où tout blesse mes yeux;
Et pour faciliter ta coupable entreprise,
Remène-moi, barbare, aux lieux où tu m'as prise.
La Crète, où pour toi seul je me suis fait haïr,
Me plaira mieux que Naxe où tu m'oses trahir.

THÉSÉE.

Vous remener en Crète! Oubliez-vous, madame,
Ce qu'est pour vous un père, et quel courroux l'enflamme?
Songez-vous quels ennuis vous y sont apprêtés?

ARIANE.

Laisse-les-moi souffrir, je les ai mérités;
Mais de ton faux amour les feintes concertées,
Tes noires trahisons, les ai-je méritées?
Et ce qu'en ta faveur il m'a plu d'immoler,
Te rend-il cette foi que tu veux violer?
Vaine et fausse pitié, quand ma mort peut te plaire!
Tu crains pour moi les maux que j'ai voulu me faire,
Ces maux qu'ont tant hâtés mes plus tendres souhaits,
Et tu ne trembles point de ceux que tu me fais?
N'espère pas pourtant éviter le supplice
Que toujours après soi fait suivre l'injustice.
Tu romps ce que l'amour forma de plus beaux nœuds,
Tu m'arraches le cœur, j'en mourrai, tu le veux;
Mais quitte des ennuis où m'enchaîne la vie,
Crois déjà, crois me voir, de ma douleur suivie,
Dans le fond de ton âme armer, pour te punir,
Ce qu'a de plus funeste un fatal souvenir,
Et te dire d'un ton et d'un regard sévère,
« J'ai tout fait, tout osé pour t'aimer, pour te plaire,
J'ai trahi mon pays, et mon père et mon roi;
Cependant vois le prix, ingrat, que j'en reçoi. »

THÉSÉE.

Ah! Si mon changement doit causer votre perte,
Frappez, prenez ma vie, elle vous est offerte.
Prévenez par ce coup le forfait odieux
Qu'un amour trop aveugle...

ARIANE.

Ote-toi de mes yeux,

De ta constance ailleurs va montrer les mérites,
Je ne veux pas avoir l'affront que tu me quittes.

THÉSÉE.

Madame...

ARIANE.

Ote-toi, dis-je, et me laisse en pouvoir
De te haïr autant que je le crois devoir.

SCÈNE V

ARIANE, NÉRINE.

ARIANE.

Il sort, Nérine. Hélas!

NÉRINE.

Qu'aurait fait sa présence,
Qu'accroître de vos maux la triste violence?

ARIANE.

M'avoir ainsi quittée, et par tout me trahir?

NÉRINE.

Vous l'avez commandé.

ARIANE.

Devait-il obéir?

NÉRINE.

Que vouliez-vous qu'il fît? Vous pressiez sa retrai- [te.

ARIANE.

Qu'il sût, en s'emportant, ce que l'amour souhaite,
Et qu'à mon désespoir souffrant un libre cours,
Il s'entendît chasser, et demeurât toujours.
Quoique sa trahison et m'accable et me tue,
Au moins j'aurais joui du plaisir de sa vue,
Mais il ne saurait plus souffrir la mienne. Ah, dieux!
As-tu vu quelle joie a paru dans ses yeux?
Combien il est sorti satisfait de ma haine :
Que de mépris!

NÉRINE.

Son crime auprès de vous le gêne,
Madame; et, n'ayant point d'excuse à vous donner,
S'il vous fuit, j'y vois peu de quoi vous étonner;
Il s'épargne une peine à peu d'autres égale.

ARIANE.

M'en voir trahie! Il faut découvrir ma rivale.
Examine avec moi. De toute cette cour
Qui crois-tu la plus propre à donner de l'amour?
Est-ce Mégiste, Æglé qui le rend infidèle?
De tout ce qu'il y voit Cyane est la plus belle,
Il lui parle souvent; mais, pour m'ôter sa foi,
Doit-elle être à ses yeux plus aimable que moi?
Vains et faibles appas qui m'aviez trop flattée,
Voilà votre pouvoir, un lâche m'a quittée;
Mais si d'un autre amour il se laisse éblouir,
Peut-être il n'aura pas la douceur d'en jouir,
Il verra ce que c'est que de me percer l'âme;
Allons, Nérine, allons, je suis amante et femme;
Il veut ma mort, j'y cours; mais avant que mourir,
Je ne sais qui des deux aura plus à souffrir.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

ŒNARUS, PHÈDRE.

ŒNARUS.

Un si grand changement ne peut trop me surpren- [dre,
J'en ai la certitude, et ne le puis comprendre.
Après ce pur amour dont il suivait la loi,
Thésée à ce qu'il aime ose manquer de foi?
Dans la rigueur du coup, je ne vois qu'avec crainte
Ce qu'au cœur d'Ariane il doit porter d'atteinte,
J'en tremble, et si tantôt lui peignant mon amour,
Je voulais être plaint, je la plains à son tour.
Perdre un bien qui jamais ne permit d'espérance,
N'est qu'un mal dont le temps calme la violence;
Mais voir un bel espoir tout à coup avorter,
Passe tous les malheurs qu'on ait à redouter.
C'est du courroux du ciel la plus funeste preuve.

PHÈDRE.

Ariane, seigneur, en fait la triste épreuve;
Et, si de ses ennuis vous n'arrêtez le cours,
J'ignore, pour le rompre, où chercher du secours.
Son cœur est accablé d'une douleur mortelle.

ŒNARUS.

Vous ne savez que trop l'amour que j'ai pour elle,
Il veut, il offre tout; mais, hélas! je crains bien
Que cet amour ne parle, et qu'il n'obtienne rien.
Si Thésée a changé, j'en serai responsable, [mable;
C'est dans ma cour qu'il trouve un autre objet ai-
Et sans doute on voudra que je sois le garant
De l'hommage inconnu que sa flamme lui rend.

PHÈDRE.

Je doute qu'Ariane, encor que méprisée,
Veuille par votre hymen se venger de Thésée;
Et si ce changement vous permet d'espérer,
Il ne faut pas, seigneur, vous y trop assurer.
Mais, quoi qu'elle résolve après la perfidie
Qui doit tenir pour lui sa flamme refroidie,
Qu'elle accepte vos vœux, ou refuse vos soins,
La gloire vous oblige à ne l'aimer pas moins.
Vous lui pouvez toujours servir d'appui fidèle,
Et c'est ce que je viens vous demander pour elle.
Si la Crète vous force à d'injustes combats,
Au courroux de Minos ne l'abandonnez pas.
Vous savez les périls où sa fuite l'expose.

ŒNARUS.

Ah! Pour l'en garantir, il n'est rien que je n'ose,
Madame, et vous verrez mon trône trébucher,
Avant que je néglige un intérêt si cher.
Plût aux dieux que ce soin la tînt seule inquiète!

PHÈDRE.

Voyez dans quel ennui ce changement la jette.
Son visage vous parle, et sa triste langueur
Vous fait lire en ses yeux ce que souffre son cœur.

SCÈNE II

ŒNARUS, ARIANE, PHÈDRE, NÉRINE.

ŒNARUS.

Madame, je ne sais si l'ennui qui vous touche
Doit m'ouvrir, pour vous plaindre, ou me fermer [la bouche.
Après les sentiments que j'ai fait voir pour vous,
Je dois, quoi qui vous blesse, en partager les coups.
Mais si j'ose assurer que jusqu'au fond de l'âme
Je sens le changement qui trompe votre flamme,
Que je le mets au rang des plus noirs attentats,
J'aime, il m'ôte un rival, vous ne me croirez pas.
Il est certain pourtant, et le ciel qui m'écoute
M'en sera le témoin, si votre cœur en doute,
Que si de tout mon sang je pouvais racheter
Ce que...

ARIANE.

Cessez, seigneur, de me le protester.
S'il dépendait de vous de me rendre Thésée,
La gloire y trouverait votre âme disposée,
Je le crois de ce cœur qui sut tout m'immoler,
Aussi veux-je avec vous ne rien dissimuler.
J'aimai, seigneur, après mon infortune extrême;
Il me serait honteux de dire encor que j'aime.
Ce n'est pas que le cœur qu'un vrai mérite émeut,
Cesse d'être sensible au moment qu'il le veut;
Le mien fut à Thésée, et je l'en croyais digne,
Ses vertus à mes yeux étaient d'un prix insigne,
Rien ne brillait en lui que de grand, de parfait,
Il feignait de m'aimer, je l'aimais en effet;
Et comme d'une foi qui sert à me confondre,
Ce qu'il doit à ma flamme eût lieu de me répondre,
Malgré l'ingratitude ordinaire aux amants, [ments,
D'autres que moi peut-être auraient cru ses ser-
Je m'immolais entière à l'ardeur d'un pur zèle;
Cet effort valait bien qu'il fût toujours fidèle.
Sa perfidie enfin n'a plus rien de secret,
Il la fait éclater, je la vois à regret.
C'est d'abord un ennui qui ronge, qui dévore,
J'en ai déjà souffert, j'en puis souffrir encore;
Mais quand à n'aimer plus un grand cœur se ré-
Le vouloir, c'est assez pour en venir à bout; [sout,
Quoi qu'un pareil triomphe ait de dur, de funeste,
On s'arrache à soi-même, et le temps fait le reste.
Voilà l'état, seigneur, où ma triste raison
A mis enfin mon âme après sa trahison.
Vous avez su tantôt, par un aveu sincère,
Que sans lui votre amour eût eu de quoi me plaire,
Et que mon cœur touché du respect de vos feux,
S'il ne m'eût pas aimée, eût accepté vos vœux.
Puisqu'il me rend à moi, je vous tiendrai parole;
Mais, après ce qu'il faut que ma gloire s'immole,
Étouffant un amour et si tendre et si doux, [vous,
Je ne vous réponds pas d'en prendre autant pour
Ce sont des traits de feu que le temps seul impri-
J'ai pour votre vertu la plus parfaite estime; [me.
Et pour être en état de remplir votre espoir,
Cette estime suffit à qui sait son devoir.

ŒNARUS.

Ah! Pour la mériter, si le plus pur hommage...

ARIANE.

Seigneur, dispensez-moi d'en ouïr davantage.
J'ai tous les sens encor de trouble embarrassés,
Ma main dépend de vous, ce vous doit être assez;
Mais pour vous la donner, j'avouerai ma faiblesse,
J'ai besoin qu'un ingrat par son hymen m'en presse;
Tant que je le verrais en pouvoir d'être à moi,
Je prétendrais en vain disposer de ma foi.
Un feu bien allumé ne s'éteint qu'avec peine.
Le parjure Thésée a mérité ma haine, [sir,
Mon cœur veut être à vous, et ne peut mieux choi-
Mais s'il me voit, me parle, il peut s'en ressaisir.
L'amour par le remords aisément se désarme,
Il ne faut quelquefois qu'un soupir, qu'une larme;
Et du plus fier courroux quoi qu'on se soit promis,
On ne tient pas longtemps contre un amant soumis.
Ce sont vos intérêts, que sans m'en vouloir croire,
Thésée à ses désirs abandonne sa gloire;
Dès que d'un autre objet je le verrai l'époux,
Si vous m'aimez encor, seigneur, je suis à vous.
Mon cœur de votre hymen se fait un heur suprême,
Et c'est ce que je veux lui déclarer moi-même.
Qu'on le fasse venir; allez, Nérine. Ainsi
De mon cœur, de ma foi n'ayez aucun souci,
Après ce que j'ai dit, vous en êtes le maître.

ŒNARUS.

Ah! Madame, par où puis-je assez reconnaître...

ARIANE.

Seigneur, un peu de trêve; en l'état où je suis,
J'ai comblé votre espoir, c'est tout ce que je puis.

SCÈNE III

ARIANE, PHÈDRE.

PHÈDRE.

Ce retour me surprend. Tantôt contre Thésée
Du plus ardent courroux vous étiez embrasée,
Et déjà la raison a calmé ce transport?

ARIANE.

Que ferais-je, ma sœur? C'est un arrêt du sort.
Thésée a résolu d'achever son parjure,
Il me veut voir souffrir, je me tais, et j'endure.

PHÈDRE.

Mais vous répondez-vous d'oublier aisément
Ce que sa passion eut pour vous de charmant?
D'avoir à d'autres vœux un cœur si peu contraire,
Que...

ARIANE.

Je n'ai rien promis que je ne veuille faire;
Qu'il s'engage à l'hymen, j'épouserai le roi.

PHÈDRE.

Quoi! par votre aveu même il donnera sa foi;
Et lorsque son amour a tant reçu du vôtre,
Vous le verrez sans peine entre les bras d'une autre?

ARIANE.

Entre les bras d'une autre! Avant ce coup, ma sœur,
J'aime, je suis trahie, on connaîtra mon cœur.
Tant de périls bravés, tant d'amour, tant de zèle,
M'auront fait mériter les soins d'un infidèle?
A ma honte partout ma flamme aura fait bruit
Et ma lâche rivale en cueillera le fruit?
J'y donnerai bon ordre. Il faut, pour la connaître,
Empêcher, s'il se peut, ma fureur de paraître,
Moins l'amour outragé fait voir d'emportement,
Plus, quand le coup approche, il frappe sûrement.
C'est par là qu'affectant une douleur aisée,
Je feins de consentir à l'hymen de Thésée;
A savoir son secret j'intéresse le roi.
Pour l'apprendre, ma sœur, travaillez avec moi:
Car je ne doute pas qu'une amitié sincère
Contre sa trahison n'arme votre colère,
Que vous ne ressentiez tout ce que sent mon cœur.

PHÈDRE.

Madame, vous savez...

ARIANE.

Je vous connais, ma sœur,
Aussi c'est seulement en vous ouvrant mon âme,
Que dans son désespoir je soulage ma flamme.
Que de projets trahis! Sans cet indigne abus,
J'arrêtais votre hymen avec Pirithoüs;
Et de mon amitié cette marque nouvelle
Vous doit faire encor plus haïr mon infidèle.
Sur le bruit qu'aura fait son changement d'amour,
Sachez adroitement ce qu'on dit à la cour,
Voyez Æglé, Mégiste, et parlez d'Ariane;
Mais surtout, prenez soin d'entretenir Cyane.
C'est elle qui d'abord a frappé mon esprit,
Vous savez que l'amour aisément se trahit,
Observez ses regards, son trouble, son silence.

PHÈDRE.

J'y prends trop d'intérêt pour manquer de prudence.
Dans l'ardeur de venger tant de droits violés,
C'est donc cette rivale à qui vous en voulez?

ARIANE.

Pour porter sur l'ingrat un coup vraiment terrible,
Il faut frapper par là, c'est son endroit sensible,
Vous-même jugez-en. Elle me fait trahir,
Par elle je perds tout, la puis-je assez haïr?
Puis-je assez consentir à tout ce que la rage
M'offre de plus sanglant pour venger mon outrage?
Rien après ce forfait ne me doit retenir,
Ma sœur, il est de ceux qu'on ne peut trop punir.
Si Thésée, oubliant un amour ordinaire,
M'avait manqué de foi dans la cour de mon père,
Quoi que pût le dépit en secret m'ordonner,
Cette infidélité serait à pardonner.
Ma rivale, dirais-je, a pu sans injustice
D'un cœur qui fut à moi chérir le sacrifice;
La douceur d'être aimée ayant touché le sien,
Elle a dû préférer son intérêt au mien.
Mais étrangère ici, pour l'avoir osé croire,
J'ai sacrifié tout jusqu'au soin de ma gloire;
Et pour ce qu'a quitté ma trop crédule foi,
Je n'avais que ce cœur que je croyais à moi;
Je le perds, on me l'ôte, il n'est rien que n'essaye
La fureur qui m'anime, afin qu'on me le paye.
J'en mettrai haut le prix, c'est à lui d'y penser.

PHÈDRE.

Ce revers est sensible, il faut le confesser.
Mais quand vous connaîtrez celle qu'il vous préfère,
Pour venger votre amour, que prétendez-vous faire?

ARIANE.

L'aller trouver, la voir, et de ma propre main,
Lui mettre, lui plonger un poignard dans le sein.
Mais pour mieux adoucir les peines que j'endure,
Je veux porter le coup aux yeux de mon parjure,
Et qu'en son cœur les miens pénètrent à loisir
Ce qu'aura de mortel son affreux déplaisir.
Alors ma passion trouvera de doux charmes
A jouir de ses pleurs comme il fait de mes larmes;
Alors il me dira, si se voir lâchement
Arracher ce qu'on aime est un léger tourment.

PHÈDRE.

Mais, sans l'autoriser à vous être infidèle,
Cette rivale a pu le voir brûler pour elle;
Elle a peine à ses vœux peut-être à consentir.

ARIANE.

Point de pardon, ma sœur, il fallait m'avertir;
Son silence fait voir qu'elle a part au parjure.
Enfin, il faut du sang pour laver mon injure.
De Thésée, il est vrai, je puis percer le cœur,
Mais, si je m'y résous, vous n'avez plus de sœur.
Vous aurez beau vouloir que mon bras se retienne,
Tout perfide qu'il est, ma mort suivra la sienne;
Et sur mon propre sang l'ardeur de nous unir
Me le fera venger aussitôt que punir.
Non, non, un sort trop doux suivrait sa perfidie,
Si mes ressentiments se bornaient à sa vie.
Portons, portons plus loin l'ardeur de l'accabler,
Et donnons, s'il se peut, aux ingrats à trembler.
Vous figurez-vous bien son désespoir extrême,
Quand dégouttante encor du sang de ce qu'il aime,
Ma main offerte au roi dans ce fatal instant,
Bravera jusqu'au bout le douleur qui l'attend?
C'est en vain de son cœur qu'il croit m'avoir chassée;
Je n'y suis pas peut-être encor toute effacée;
Et ce sera de quoi mieux combler son ennui,
Que de vivre à ses yeux pour un autre que lui.

PHÈDRE.

Mais pour aimer le roi, vous sentez-vous dans l'âme...

ARIANE.

Et le moyen, ma sœur, qu'un autre objet m'enflamme?
Jamais, soit qu'on se trompe, ou réussisse au choix,
Les fortes passions ne touchent qu'une fois.
Ainsi l'hymen du roi me tiendra lieu de peine;
Mais je dois à mon cœur cette cruelle gêne,
C'est lui qui m'a fait prendre un trop indigne amour,
Il m'a trahie, il faut le trahir à mon tour.
Oui, je le punirai de n'avoir pu connaître
Qu'en parlant pour Thésée, il parlait pour un traître,
D'avoir... Mais le voici. Contraignons-nous si bien,
Que de mon artifice il ne soupçonne rien.

SCÈNE IV

ARIANE, THÉSÉE, PHÈDRE, NÉRINE.

ARIANE.

Enfin à la raison mon courroux rend les armes,
De l'amour aisément on ne vainc pas les charmes;
Si c'était un effort qui dépendît de nous,
Je regretterais moins ce que je perds en vous.
Il vous force à changer, il faut que j'y consente.
Au moins c'est de vos soins une marque obligeante,
Que par ces nouveaux feux ne pouvant être à moi,
Vous preniez intérêt à me donner au roi.
Son trône est un appui qui flatte ma disgrâce,
Mais ce n'est pas pour vous que j'y puis prendre
Si l'infidélité ne vous peut étonner, [place,
J'en veux avoir l'exemple, et non pas le donner.
C'est peu qu'aux yeux de tous vous brûliez pour une
[autre,
Tout ce que peut ma main, c'est d'imiter la vôtre,
Lorsque par votre hymen m'ayant rendu ma foi,
Vous m'aurez mise en droit de disposer de moi.
Pour me faire jouir des biens qu'on me prépare,
C'est à vous de hâter le coup qui nous sépare,
Votre interêt le veut encor plus que le mien.

THÉSÉE.

Madame, je n'ai pas...

ARIANE.

Ne me répliquez rien;
Si ma perte est un mal dont votre cœur soupire,
Vos remords trouveront le temps de me le dire;
Et cependant ma sœur qui peut vous écouter,
Saura ce qu'il vous reste encore à consulter.

SCÈNE V

PHÈDRE, THÉSÉE.

THÉSÉE.

Le ciel à mon amour serait-il favorable,
Jusqu'à rendre sitôt Ariane exorable,
Madame, quel bonheur qu'après tant de soupirs
Je pusse sans contrainte expliquer mes désirs,
Vous peindre en liberté ce que pour vous m'inspi-

PHÈDRE. [re...

Renfermez-le, de grâce, et craignez d'en trop dire.
Vous voyez que j'observe, avant que vous parler,
Qu'aucun témoin ici ne se puisse couler.
Un grand calme à vos yeux commence de paraître,
Tremblez, prince, tremblez, l'orage est prêt de naî-
Tout ce que vous pouvez vous figurer d'horreur [tre;
Des violents projets de l'amour en fureur,
N'est qu'un faible crayon de la secrète rage
Qui possède Ariane, et trouble son courage.
L'aveu qu'à votre hymen elle semble donner,
Vers le piège tendu cherche à vous entraîner.
C'est par là qu'elle croit découvrir sa rivale;
Et dans les vifs transports que sa vengeance étale,
Plus le sang nous unit, plus son ressentiment,
Quand je serai connue aura d'emportement.
Rien ne m'en peut sauver, ma mort est assurée,
Tout à l'heure avec moi sa haine l'a jurée,
J'en ai reçu l'arrêt. Ainsi le fort amour
Souvent, sans le savoir, mettant sa flamme au jour,
Mon sang doit s'apprêter à laver son outrage.
Vous l'avez voulu, prince, achevez votre ouvrage.

THÉSÉE.

A quoi que son courroux puisse être disposé,
Il est pour s'en défendre un moyen bien aisé.
Ce calme qu'elle affecte afin de me surprendre,
Ne me fait que trop voir ce que j'en dois attendre.
La foudre gronde, il faut vous mettre hors d'état
D'en ouïr la menace, et d'en craindre l'éclat.
Fuyons d'ici, madame, et venez dans Athènes,
Par un heureux hymen, voir la fin de nos peines.
J'ai mon vaisseau tout prêt. Dès cette même nuit,
Nous pouvons de ces lieux disparaître sans bruit.
Quand même pour vos jours nous n'aurions rien
[à craindre,
Assez d'autres raisons nous y doivent contraindre.
Ariane forcée à renoncer à moi,
N'aura plus de prétexte à refuser le roi.
Pour son propre intérêt il faut s'éloigner d'elle.

PHÈDRE.

Et qui me répondra que vous serez fidèle?

THÉSÉE.

Ma foi, que ni le temps, ni le ciel en courroux...

PHÈDRE.

Ma sœur l'avait reçue en fuyant avec vous.

THÉSÉE.

L'emmener avec moi fut un coup nécessaire,
Il fallait la sauver de la fureur d'un père;
Et la reconnaissance eut part seule aux serments
Par qui mon cœur du sien paya les sentiments.
Ce cœur violenté n'aimait qu'avec étude;
Et quand il entrerait un peu d'ingratitude
Dans ce manque de foi qui vous semble odieux,
Pourquoi me reprocher un crime de vos yeux?
L'habitude à les voir me fit de l'inconstance
Une nécessité dont rien ne me dispense;
Et si j'ai trop flatté cette crédule sœur,
Vous en êtes complice aussi bien que mon cœur.
Vous voyant auprès d'elle, et mon amour extrême
Ne pouvant avec vous s'expliquer par vous-même,
Ce que je lui disais d'engageant et de doux,
Vous ne saviez que trop qu'il s'adressait à vous.
Je n'examinais point, en vous ouvrant mon âme,
Si c'était d'Ariane entretenir la flamme,
Je songeais seulement à vous marquer ma foi,
Je me faisais entendre, et c'était tout pour moi.

PHÈDRE. [larmes!

Dieux, qu'elle en souffrira! Que d'ennuis! que de
Je sens naître en mon cœur les plus rudes alar-
Il voit avec horreur ce qui doit arriver; [mes.
Cependant j'ai trop fait pour ne pas achever.
Ces foudroyants regards, ces accablants reproches,
Dont par son désespoir je vois les coups si proches,
Pour moi, pour une sœur sont plus à redouter

Que cette triste mort qu'elle croit m'apprêter.
Elle a su votre amour, elle saura le reste.
De ses pleurs, de ses cris, fuyons l'éclat funeste,
Je vois bien qu'il le faut, mais, las !

THÉSÉE.

Vous soupirez?

PHÈDRE.

Oui, prince, je veux trop ce que vous désirez.
Elle se fie à moi, cette sœur, elle m'aime,
C'est une ardeur sincère, une tendresse extrême,
Jamais son amitié ne me refusa rien,
Pour l'en récompenser je lui vole son bien,
Je l'expose aux rigueurs du sort le plus sévère,
Je la tue, et c'est vous qui me le faites faire.
Pourquoi vous ai-je aimé ?

THÉSÉE.

Vous en repentez-vous ?

PHÈDRE.

Je ne sais, pour mon cœur il n'est rien de plus doux;
Mais vous le remarquez, ce cœur tremble, soupire,
Et perdant une sœur, si j'ose encor le dire,
Vous la laissez dans Naxe en proie à ses douleurs,
Votre légèreté me peut laisser ailleurs.
Qui voudra plaindre alors les ennuis de ma vie
Sur l'exemple éclatant d'Ariane trahie?
Je l'aurais bien voulu ; mais c'en est fait, partons.

THÉSÉE.

En vain...

PHÈDRE.

Le temps se perd quand nous en consultons.
Si vous blâmez la crainte où ce soupçon me livre,
J'en répare l'outrage, en m'offrant à vous suivre.
Puisqu'à ce grand effort ma flamme se résout,
Donnez l'ordre qu'il faut, je serai prête à tout.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

ARIANE, NÉRINE.

NÉRINE.

Un peu plus de pouvoir, madame, sur vous-même.
A quoi sert ce transport, ce désespoir extrême ?
Vous avez dans un trouble à nul autre pareil,
Prévenu ce matin le lever du soleil.
Dans le palais errante, interdite, abattue,
Vous avez laissé voir la douleur qui vous tue.
Ce ne sont que soupirs, que larmes, que sanglots.

ARIANE.

On me trahit, Nérine, où trouver du repos ?
Quoi, ce parfait amour dont mon âme ravie
Ne croyait voir la fin qu'en celle de ma vie,
Ces feux, ces tendres feux pour moi trop allumés,
Dans le cœur d'un ingrat sont déjà consumés ?
Thésée avec plaisir a pu les voir éteindre ; [dre,
Ma mort n'est qu'un malheur qui ne vaut pas le crain-
Et ce parjure amant, qui se rit de ma foi,
Quoiqu'il vive toujours, ne vivra plus pour moi?
Que fait Pirithoüs? Viendra-t-il?

NÉRINE.

Oui, madame,
Je l'ai fait avertir.

ARIANE.

Quels combats dans mon âme!

NÉRINE.

Pirithoüs viendra ; mais ce transport jaloux
Qu'attend-il de sa vue, et que lui direz-vous?

ARIANE.

Dans l'excès étonnant de mon cruel martyre,
Hélas! Demandes-tu ce que je pourrai dire?
Dût ma douleur sans cesse avoir le même cours,
Se plaint-on trop souvent de ce qu'on sent toujours?
Tu dis donc qu'hier au soir chacun avec murmure
Parlait diversement de ma triste aventure?
Que la jeune Cyane est celle que l'on croit
Que Thésée...

NÉRINE.

On la nomme à cause qu'il la voit.
Mais qu'en pouvoir juger? il voit Phèdre de même,
Et cependant, madame, est-ce Phèdre qu'il aime?

ARIANE.

Que n'a-t-il pu l'aimer? Phèdre l'aurait connu,
Et par là mon malheur eût été prévenu.
De sa flamme par elle aussitôt avertie,
Dans sa première ardeur je l'aurais amortie.
Par où vaincre d'ailleurs les rebuts de ma sœur?

NÉRINE.

En vain il aurait cru pouvoir toucher son cœur,
Je le sais ; mais enfin quand un amant sait plaire,
Qui consent à l'oüir, peut aimer et se taire.

ARIANE.

Je soupçonnerais Phèdre, elle de qui les pleurs
Semblaient, en s'embarquant, présager nos mal-
Avant que la résoudre à seconder ma fuite, [heurs?
A quoi, pour la gagner, ne fus-je pas réduite?
Combien de résistance et d'obstinés refus?

NÉRINE.

Vous n'avez rien, madame, à craindre là-dessus;
Je connais sa tendresse, elle est pour vous si forte,
Qu'elle mourrait plutôt...

ARIANE.

Je veux la voir, n'importe.
Va, fais-lui promptement savoir que je l'attends,
Dis-lui que le sommeil l'arrête trop longtemps,
Que je sens ma douleur croître par son absence.
Qu'elle est heureuse, hélas ! Dans son indifférence,
Son repos n'est troublé d'aucun mortel souci.
Pirithoüs paraît, fais-la venir ici.

SCÈNE II

ARIANE, PIRITHOUS.

ARIANE.

Hé bien ! puis-je accepter la main qui m'est offerte?

Le roi s'empresse-t-il à réparer ma perte?
Et pour me laisser libre à payer son amour,
De l'hymen de Thésée a-t-on choisi le jour?

PIRITHOUS.

Le roi sur ce projet entretint hier Thésée,
Mais il trouva son âme encor mal disposée.
Il est pour les ingrats de rigoureux instants,
Thésée en fit l'épreuve, et demanda du temps.

ARIANE.

Différer d'être heureux après son inconstance,
C'est montrer en aimant bien peu d'impatience
Et ce nouvel objet dont son cœur est épris,
Y doit pour son amour croire trop de mépris.
Pour moi, je l'avouerai, sa trahison me fâche,
Mais puisqu'en me quittant il lui plaît d'être lâche,
Si je dois être au roi, je voudrais que sa main
Eût pu déjà fixer mon destin incertain;
L'irrésolution m'embarrasse et me gêne.

PIRITHOUS.

Si l'on m'avait dit vrai, vous seriez hors de peine;
Mais, madame, je puis être mal averti.

ARIANE.

Et de quoi, prince?

PIRITHOUS.

On dit que Thésée est parti.
Par là vous seriez libre.

ARIANE.

Ah! Que viens-je d'entendre?
Il est parti, dit-on?

PIRITHOUS.

Ce bruit doit vous surprendre.

ARIANE.

Il est parti! Le ciel me trahirait toujours!
Mais non, que deviendraient ses nouvelles amours?
Ferait-il cet outrage à l'objet qui l'enflamme?
L'abandonnerait-il?

PIRITHOUS.

Je ne sais; mais, madame,
Un vaisseau cette nuit s'est échappé du port.

ARIANE.

Ce n'est pas lui, sans doute, on le soupçonne à tort.
Peut-il être parti sans que le roi le sache?
Sans que Pirithoüs à qui rien ne se cache,
Sans qu'enfin... Mais de quoi me voudrais-je étonner?
Que ne peut-il pas faire? Il m'ose abandonner?
Oublier un amour, qui toujours trop fidèle
M'oblige encor pour lui...

SCÈNE III

ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE.

ARIANE, *à Nérine.*

Que fait ma sœur? Vient-elle?
Avec quelle surprise elle va recevoir
La nouvelle d'un coup qui confond mon espoir!
D'un coup par qui ma haine à languir est forcée!

NÉRINE.

Madame, j'ai longtemps...

ARIANE.

Où l'as-tu donc laissée?
Parle.

NÉRINE.

De tous côtés j'ai couru vainement,
On ne la trouve point dans son appartement.

ARIANE.

On ne la trouve point! Quoi, si matin! Je tremble.
Tant de maux à mes yeux viennent s'offrir ensemble
Que stupide, égarée, en ce trouble importun,
De craindre d'en trop voir, je n'en regarde aucun.
N'as-tu rien ouï dire?

NÉRINE.

On parle de Thésée,
On veut que cette nuit voyant la fuite aisée...

ARIANE.

O nuit! O trahison dont la double noirceur
Passe tout... Mais pourquoi m'alarmer de ma sœur?
Sa tendresse pour moi, l'intérêt de sa gloire,
Sa vertu, tout enfin me défend de rien croire.
Cependant contre moi quand tout prend son parti,
Elle ne paraît point, et Thésée est parti.
Qu'on la cherche, c'est trop languir dans ce supplice,
Je m'en sens accablée, il est temps qu'il finisse.
Quoique mon cœur rejette un doute injurieux,
Il a besoin, ce cœur, du secours de mes yeux.
La moindre inquiétude est trop tard apaisée.

SCÈNE IV

ARIANE, PIRITHOUS, ARCAS, NÉRINE.

ARCAS, *à Pirithoüs.*

Seigneur, je vous apporte un billet de Thésée.

ARIANE.

Donnez, je le verrai. Par qui l'a-t-on reçu?
D'où l'a-t-on envoyé? Qu'a-t-on fait? Qu'a-t-on su?
Il est parti, Nérine. Ah, trop funeste marque!

ARCAS.

On vient de voir au port arriver une barque,
C'est de là qu'est venu le billet que voici.

ARIANE.

Lisons, mon amour tremble à se voir éclairci.

THÉSÉE, *à Pirithoüs.*

« Pardonnez une fuite où l'amour me condamne,
Je pars sans vous en avertir.
Phèdre du même amour n'a pu se garantir,
Elle fuit avec moi; ayez soin d'Ariane. »
Prenez soin d'Ariane! Il viole sa foi,
Me désespère, et veut qu'on prenne soin de moi.

PIRITHOUS.

Madame, en vos malheurs, qui font peine à comprendre...

ARIANE.

Laissez-moi, je ne veux vous voir, ni vous entendre;
C'est vous, Pirithoüs, dont le funeste abord,
Toujours fatal pour moi, précipite ma mort.

PIRITHOUS.

J'ignore...

ARIANE.

Allez au roi porter cette nouvelle,
Nérine me demeure, il me suffira d'elle.

PIRITHOUS.

D'un départ si secret le roi sera surpris.

ARIANE.

Sans son ordre Thésée eût-il rien entrepris?
Son aveu l'autorise et de ses injustices
Le roi, vous et les dieux, vous êtes tous complices.

SCÈNE V

ARIANE, NÉRINE.

ARIANE.

Ah, Nérine!

NÉRINE.

Madame, après ce que je voi,
Je l'avoue, il n'est plus ni d'honneur, ni de foi,
Sur les plus saints devoirs l'injustice l'emporte.
Que de chagrins!

ARIANE.

Tu vois, ma douleur est si forte,
Que succombant aux maux qu'on me fait découvrir
Je demeure insensible à force de souffrir.
Enfin d'un fol espoir je suis désabusée;
Pour moi, pour mon amour, il n'est plus de Thésée,
Le temps au repentir aurait pu le forcer;
Mais c'en est fait, Nérine, il n'y faut plus penser.
Hélas! Qui l'aurait cru, quand son injuste flamme
Par l'ennui de le perdre accablait tant mon âme,
Qu'en ce terrible excès de peines, de douleurs,
Je ne connusse encor que mes moindres malheurs?
Une rivale au moins, pour soulager ma peine,
M'offrait, en la perdant, de quoi plaire à ma haine.
Je promettais son sang à mes bouillants transports,
Mais je trouve à briser les liens les plus forts;
Et quand dans une sœur, après ce noir outrage,
Je découvre en tremblant la cause de ma rage,
Ma rivale, et mon traître, aidés de mon erreur,
Triomphent par leur fuite, et bravent ma fureur.
Nérine, entres-tu bien, lorsque le ciel m'accable,
Dans tout ce qu'a mon sort d'affreux, d'épouvantable?
La rivale sur qui tombe cette fureur,
C'est Phèdre, cette Phèdre à qui j'ouvrais mon cœur.
Quand je lui faisais voir ma peine sans égale,
Que j'en marquais l'horreur, c'était à ma rivale
La perfide, abusant de ma tendre amitié,
Montrait de ma disgrâce une fausse pitié;
Et jouissant des maux que j'aimais à lui peindre,
Elle en était la cause, et feignait de me plaindre.
C'est là mon désespoir; pour avoir trop parlé,
Je perds ce que déjà je tenais immolé,
Je l'ai portée à fuir, et par mon imprudence
Moi-même je me suis dérobé ma vengeance.
Dérobé ma vengeance! A quoi pensé-je? Ah, dieux!
L'ingrate! On la verrait triompher à mes yeux!
C'est trop de patience en de si rudes peines.
Allons, partons, Nérine, et volons vers Athènes.
Mettons un prompt obstacle à ce qu'on lui promet,
Elle n'est pas encore où son espoir la met;
Sa mort, sa seule mort, mais une mort cruelle...

NÉRINE.

Calmez cette douleur, où vous emporte-t-elle?
Madame, songez-vous que tous ces vains projets,
Par l'éclat de vos cris, s'entendent au palais?

ARIANE.

Qu'importe que partout mes plaintes soient ouïes?
On connaît, on a vu des amantes trahies,
A d'autres quelquefois on a manqué de foi;
Mais, Nérine, jamais il n'en fut comme moi.
Par cette tendre ardeur dont j'ai chéri Thésée,
Avais-je mérité de m'en voir méprisée?
De tout ce que j'ai fait considère le fruit.
Quand je suis pour lui seul, c'est moi seule qu'il fuit;
Pour lui seul je dédaigne une couronne offerte;
En séduisant ma sœur, il conspire ma perte.
De ma foi chaque jour ce sont gages nouveaux,
Je le comble de biens, il m'accable de maux;
Et par une rigueur jusqu'au bout poursuivie,
Quand j'empêche sa mort, il m'arrache la vie.
Après l'indigne éclat d'un procédé si noir,
Je ne m'étonne plus qu'il craigne de me voir.
La honte qu'il en a lui fait fuir ma rencontre,
Mais enfin à mes yeux il faudra qu'il se montre.
Nous verrons s'il tiendra contre ce qu'il me doit,
Mes larmes parleront; c'en est fait s'il les voit.
Ne les contraignons plus, et par cette faiblesse
De son cœur étonné surprenons la tendresse.
Ayant à mon amour immolé ma raison,
La peur d'en faire trop serait hors de saison.
Plus d'égard à ma gloire; approuvée, ou blâmée,
J'aurai tout fait pour moi, si je demeure aimée.
Mais à quel lâche espoir mon trouble me réduit!
Si j'aime encor Thésée, oublié-je qu'il fuit?
Peut-être en ce moment aux pieds de ma rivale,
Il rit des vains projets où mon cœur se ravale.
Tous deux peut-être... Ah, ciel! Nérine, empêche-moi
D'ouïr ce que j'entends, de voir ce que je voi.
Leur triomphe me tue, et toute possédée
De cette assassinante et trop funeste idée,
Quelques bras que contre eux ma haine puisse unir
Je souffre plus encor qu'elle ne peut punir.

SCÈNE VI

ŒNARUS, ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE, ARCAS

ŒNARUS.

Je ne viens point, madame, opposer à vos plaintes
De faux raisonnements, ou d'injustes contraintes
Je viens vous protester que tout ce qu'en ma cour...

ARIANE.

Je sais ce que je dois, seigneur, à votre amour.
Je connais même à quoi ma parole m'engage,
Mais...

ŒNARUS.

A vos déplaisirs épargnons cette image.

Vous répondriez mal d'un cœur...

ARIANE.

Comment, hélas!
Répondrais-je de moi? Je ne me connais pas.

ŒNARUS.

Si du secours du temps ma foi favorisée
Peut mériter qu'un jour vous oubliiez Thésée...

ARIANE.

Si j'oublierai Thésée? Ah, dieux, mon lâche cœur
Nourrirait pour Thésée une honteuse ardeur!
Thésée encor sur moi garderait quelque empire!
Je dois haïr Thésée, et voudrais m'en dédire!
Oui, Thésée à jamais sentira mon courroux;
Et si c'est pour vos vœux quelque chose de doux,
Je jure par les dieux, par ces dieux qui peut-être
S'uniront avec moi pour me venger d'un traître,
Que j'oublierai Thésée, et que, pour m'émouvoir,
Remords, larmes, soupirs, manqueront de pouvoir.

PIRITHOUS.

Madame, si j'osais...

ARIANE.

Non, parjure Thésée,
Ne crois pas que jamais je puisse être apaisée,
Ton amour y ferait des efforts superflus.
Le plus grand de mes maux est de ne t'aimer plus.
Mais après ton forfait, ta noire perfidie,
Pourvu qu'à te gêner le remords s'étudie,
Qu'il te livre sans cesse à de secrets bourreaux,
C'est peu pour m'étonner que le plus grand des [maux.
J'ai trop gémi, j'ai trop pleuré tes injustices,
Tu m'as bravée, il faut qu'à ton tour tu gémisses.
Mais quelle est mon erreur? Dieux! Je menace en l'air,
L'ingrat se donne ailleurs quand je crois lui parler,
Il goûte la douceur de ses nouvelles chaînes.
Si vous m'aimez, seigneur, suivons-le dans Athènes;
Avant que ma rivale y puisse triompher,
Partons, portons-y plus que la flamme et le fer.
Que par vous la perfide entre mes mains livrée,
Puisse voir ma fureur de son sang enivrée.
Par ce terrible éclat signalez ce grand jour,
Et méritez ma main en vengeant mon amour.

ŒNARUS.

Consultons-en le temps, madame, et s'il faut faire...

ARIANE.

Le temps! Mon désespoir souffre-t-il qu'on diffère?
Puisque tout m'abandonne, il est pour mon secours
Une plus sûre voie, et des moyens plus courts.
Tu m'arrêtes, cruel?

(*Elle se jette sur l'épée de Pirithoüs.*)

NÉRINE.

Que faites-vous, madame?

ARIANE, *à Nérine.*

Soutiens-moi, je succombe aux transports de mon [âme.
Si dans mes déplaisirs tu veux me secourir,
Ajoute à ma faiblesse, et me laisse mourir.

ŒNARUS.

Elle semble pâmer; qu'on la secoure, vite.
Sa douleur est un mal qu'un prompt remède irrite;
Et c'en serait sans doute accroître les efforts,
Qu'opposer quelque obstacle à ses premiers trans- [ports.

FIN D'ARIANE.

DON CÉSAR D'AVALOS

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

REPRÉSENTÉE EN 1674 SUR LE THÉATRE DE LA RUE MAZARINE

PERSONNAGES

D. FERNAND DE VARGAS, père d'Isabelle.
D. CÉSAR D'AVALOS, amant d'Isabelle.
D. PASCAL GIRON.
ENRIQUE, ami de D. Fernand.
ISABELLE, fille de D. Fernand.

PERSONNAGES

BÉATRIX, suivante d'Isabelle.
SGANARELLE, valet de D. Lope, fils de D. Fernand.
CARLIN, valet de D. César.
GUZMAN, valet de D. Pascal.

La scène est à Madrid.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

ISABELLE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Oui, vous dis-je, l'on vient d'assurer votre père,
Qu'ici, depuis une heure, on a vu votre frère.
Par les derniers vaisseaux arrivés de Cadix,
De son prochain retour on avait eu l'avis.
Peut-être est-il fâcheux qu'après douze ans d'ab-
Il vienne avecque vous partager la finance; [sence
Mais le ciel qui vous donne un époux à souhait,
Répare assez le tort que ce frère vous fait.
Les ducats... A propos, quand vous serez sa femme,
N'allez pas, s'il vous plaît, faire la trop grand'dame;
Je suis de la maison depuis plus de vingt ans,
Je vous ai dirigée, et par là je prétends...

ISABELLE.

Va, ta direction aura son plein salaire,
Ne crains rien, mais dis-moi, je reviens à ce frère.
Si don Lope est ici, pourquoi ne vient-il pas?

BÉATRIX.

Peut-être il craint encor le bonhomme; en ce cas,
Il cherche quelque ami par qui pouvoir apprendre,
Après son fol hymen, l'accueil qu'il doit attendre.
Enlever une fille, et sans nom et sans bien...

ISABELLE.

Je n'avais que cinq ans, et me souviens fort bien
Que mon père apprenant qu'il avait pris la fuite,
En fit faire partout une exacte poursuite.
C'était fait de don Lope, il n'était plus son fils.

BÉATRIX.

Aussi, pendant dix ans, n'en a-t-on rien appris;
Mais enfin, étant veuf, il a demandé grâce;
Sa femme était son crime, elle est morte, il s'efface,
Les lettres l'ont de loin assuré du pardon.
Je crois le voir encore; il avait l'air si bon,
C'était un de ces gens qu'on ne peut voir, sans pren-
Dès la première fois, je ne sais quoi de tendre. [dre,
Son malheur fut d'aimer un peu trop fortement.
Qu'est-ce donc? Vous voilà tout je ne sais comment?

ISABELLE.

Tu me fais réfléchir sur ce que je hasarde.
C'est au bien seulement que mon père prend garde.
L'époux qu'on me promet, peut n'être pas de ceux
Qui font parler d'abord leur mérite pour eux.
Mon cœur n'ose m'en faire une aimable peinture;
Et s'il faut expliquer ce que je m'en figure,
Avec un tel excès la fortune lui rit,
Qu'il me trompera fort, s'il est riche en esprit.
Le bien fait de grands sots.

BÉATRIX.

C'est un prétexte honnête
Pour porter, sans rougir, la qualité de bête.
Mais n'appréhendez rien; don César d'Avalos,
Quoique riche, n'est point du nombre de ces sots.
La preuve, par Enrique, en est assez facile,
Ainsi que don César, Enrique est de Séville;
Et le bien qui s'en dit par lui-même affermi,
Est d'autant moins suspect, qu'il est son ennemi.

ISABELLE.

Peut-être est-ce par là qu'il tâche de lui nuire.
Quelquefois on élève afin de mieux détruire;
Rien n'est plus dangereux que de préoccuper.

BÉATRIX.

Et vous croyez qu'Enrique oserait vous tromper,
Lui, qui depuis deux ans que dure son affaire,
N'a d'amis à Madrid que ceux de votre père?

ISABELLE.

Quand il faut dire oui, pour ne plus dire non,

Crois-moi, l'on n'y saurait trop faire de façon;
La chose est pour mon compte.

BÉATRIX.

Hé, puisque c'est la mode,
Ne songez qu'aux écus, c'est là le plus commode.
Quand les maris en ont, de quoi s'inquiéter?
S'ils veulent être sots, il faut les contenter;
Est-il si difficile?

ISABELLE.

Ainsi, sans nul scrupule,
Le bien te ferait prendre un mari ridicule,
Un de ces obstinés dont rien ne vient à bout?

BÉATRIX.

Vivent les gens d'esprit, ils se tirent de tout.
Mais quand pour don César la crainte vous arrête,
Dites, n'auriez-vous point quelqu'autre chose en [tête?

ISABELLE

Moi! qui pourrais-je avoir? Est-ce que l'on me voit...

BÉATRIX.

Hé, mon Dieu, le mal vient plus vite qu'on ne croit.
Que sait-on? Depuis peu je vous trouve inquiète,
De votre cabinet vous aimez la retraite,
Sans moi, chez Léonor, vous allez fort souvent.

ISABELLE.

C'est ma cousine.

BÉATRIX.

Elle est une tête à l'évent;
Et, pour vous parler franc, vous auriez bien la mine
D'avoir fait un cousin en cherchant la cousine.

ISABELLE.

Quoi, tu présumerais que j'aurais pu...

BÉATRIX.

Ma foi,
Si vous me le cachez, défiez-vous de moi,
Je vais pour le savoir, mettre tout en usage;
Et si j'apprends sans vous... Vous rougissez? Cou-
C'est bon signe. Enfin donc vous aimez? [rage,

ISABELLE.

Moi, non pas,
Mais...

BÉATRIX.

Quelqu'un est épris de vos jeunes appas?

ISABELLE.

Hé?

BÉATRIX.

Poursuivez.

ISABELLE.

Au moins, garde-toi d'en rien dire.

BÉATRIX.

Je ne sais rien encor. Ce quelqu'un qui soupire
Est bien fait?

ISABELLE.

L'air, le port, la taille, tout en plaît,
Galant, spirituel, mais je ne sais qui c'est.

BÉATRIX.

Vous l'ignorez?

ISABELLE.

Apprends l'aventure bizarre
Qui m'expose aux chagrins que l'amour me prépare:
Un de ces derniers soirs étant sortie exprès
Pour aller où chacun aime à prendre le frais,
Je marchais à pas lents avecque ma cousine,
Quand un je ne sais qui d'assez mauvaise mine,
Troublant notre entretien par de sots compliments,
Nous ôte la douceur de ces heureux moments.
Sa poursuite obstinée allant à l'insolence,
Un cavalier survient qui prend notre défense.
Il repousse l'insulte, et d'un air peu commun,
Met la main à l'épée, et fait fuir l'importun.
Juge à quoi ce service engage une belle âme.
Ce cavalier m'aborde, et d'un œil tout de flamme
S'attachant fortement à me considérer,
Me fait l'offre d'un cœur que je fais soupirer.
Cent discours obligeants secondent cet hommage.
Que d'esprit! On ne peut en montrer davantage;
Mais, la nuit survenant, nous rompons l'entretien,
Lui sans dire son nom, moi sans dire le mien.
Le reste au lendemain à même heure, au lieu même,
Il me répond d'un feu qui va jusqu'à l'extrême,
Et devant Léonor veut m'engager sa foi,
Que jamais, quoi qu'on fasse, il n'aimera que moi.
Je l'ai vu quatre fois, toujours même assurance
D'un amour sans égal, d'une entière constance;
Mon cœur contre sa flamme a peine à s'obstiner,
Et voudrait être à lui, s'il osait se donner.

BÉATRIX.

Qu'au moindre mot d'amour la jeunesse est crédule;
Ce diseur de beaux mots sait dorer la pilule;
Et si vous en croyez son doucereux jargon,
Votre fortune est faite avec lui?

ISABELLE.

Tout de bon!
Par tant de qualités il mérite qu'on l'aime...
Il est fort riche.

BÉATRIX.

Bon, c'est la richesse même;
Il vous l'a dit, pourquoi ne l'en croiriez-vous pas?
Pour noble, on l'est d'abord qu'on fait le fier-à-bras.
Ce fut là son début?

ISABELLE.

Mais quel mal en peut naître,
Puisqu'apprenant mon nom il se fera connaître?

BÉATRIX.

Tenez-vous-en, de grâce, à votre époux futur,
Avec lui l'abondance est pour vous un coup sûr,
C'est là qu'il faut donner, le reste est bagatelle.

SCÈNE II

D. FERNAND, ISABELLE, GUZMAN, BÉATRIX.

D. FERNAND.

Je t'apporte, ma fille, une bonne nouvelle,
Don César, ton époux, est ici d'hier au soir.

GUZMAN.

Il est à quatre pas, qui brûle de vous voir,
Madame, et comme il veut tout faire avec méthode,
Dans la crainte qu'il a de vous être incommode...

D. FERNAND.

Il ne le sera point, qu'il vienne promptement.

ISABELLE.

Son maître, où je me trompe, aime le compliment.

GUZMAN.

Ah! madame, il n'a point son pareil pour en faire.
C'est un esprit... Qu'il parle, on n'a plus qu'à se
Il sera quatre jours à discourir sur rien. [taire,

D. FERNAND.

C'est beaucoup que d'avoir le don de l'entretien.

GUZMAN.

D'abord qu'on l'aperçoit, on accourt pour l'en-
C'est l'humeur la plus drôle... [tendre,

D. FERNAND.

Oui?

GUZMAN.

S'il est votre gendre,
Je vous tiens tout du moins rajeuni de vingt ans.

D. FERNAND.

Comment, s'il est mon gendre? Est-ce que...

GUZMAN.

Je m'entends,
Il vient à ce dessein, mais comme enfin son père
A tant et tant de biens qu'il n'en saurait que faire,
Quoiqu'à Madrid encore on ne l'ait jamais vu,
Ses amis ont écrit; il y sera couru.
Pour attraper les gens, il est de fines mouches.

D. FERNAND.

Les belles de Madrid ne sont pas trop farouches,
Mais enfin à cela le remède est aisé.
Si je trouve à l'hymen ton maître disposé,
Pas plus tard que demain...

GUZMAN.

C'est assez bien le prendre.
Le plus tôt vaut le mieux, mon maître a le cœur ten-
Et quand on l'amadoue, il a peine à tenir. [dre,

D. FERNAND.

Suffit qu'un prompt hymen puisse tout prévenir.

GUZMAN.

Vous verrez là-dessus ce qui se devra faire.
(*A Béatrix.*)
Mais je cours l'avertir qu'il peut entrer. Ma chère,
Nous ferons connaissance au retour.

BÉATRIX, *à Guzman.*

On t'attend.
Va vite.

SCÈNE III

D. FERNAND, ISABELLE, BÉATRIX.

D. FERNAND.

Le parti, ma fille, est important.
Quand don César viendra, pour lui paraître aimable,
Prends un air enjoué, complaisant, agréable,
Et l'attire si bien, que, l'hymen résolu,
Par ses propres désirs, dès demain, soit conclu;
Tu lui plairas sans doute.

ISABELLE.

Et s'il ne peut me plaire?

D. FERNAND.

Il est unique, et c'est un Crésus que son père.
Tu rouleras sur l'or en l'épousant.

ISABELLE.

Tant mieux,
L'or est une couleur qui réjouit les yeux;
Mais le cœur?

BÉATRIX.

De quel soin vous chargez-vous? En somme
Il est riche, peut-il n'être pas honnête homme?

D. FERNAND.

Béatrix a raison, l'argent est le bon mot,
Et tout gueux, quel qu'il soit, ne peut être qu'un sot.
Je me souviens du temps où dans notre jeune âge
Je fis avec son père un assez long voyage.
Nous étions l'un pour l'autre amis si complaisants,
Qu'aux Indes pour lui seul je m'arrêtai six ans;
C'est là qu'a commencé sa première fortune.
Il me jura dès lors que nous l'aurions commune,
Elle s'est augmentée; et, quoique rarement
L'amitié tienne bon contre l'éloignement,
Les lettres ont toujours, malgré vingt ans d'absen-
Entretenu le cours de notre intelligence. [ce,
Nous avons l'un de l'autre assuré le crédit,
Je l'emploie à Séville, il m'emploie à Madrid,
Et sur divers payements, par la première lettre,
J'attends vingt mille écus qu'il cherche à me re-
Son fils sera chargé de lettres pour cela. [mettre.

ISABELLE.

J'appréhende si fort...

BÉATRIX.

Taisez-vous, le voilà.

SCÈNE IV

D. FERNAND, ISABELLE, D. PASCAL, BÉATRIX, GUZMAN.

GUZMAN, *bas à don Pascal.*

Si don César arrive, adieu le personnage,
Sous ce nom dérobé pressez le mariage,
Qu'on découvre la fourbe après qu'il sera fait,
Volontiers les grands mots auront eu leur effet.

D. PASCAL, *bas à Guzman.*

Ne t'inquiète point, je jouerai bien mon rôle.
Excusez si je suis un peu court de parole,
Pour la première fois je me trouve à la cour,
Où les mots recherchés se disent nuit et jour;
Voir de plain-pied d'abord et beau-père et maîtres-
Savoir qu'ils ont tous deux la même politesse, [se,
C'est de quoi m'étonner; mais cela passera,
Mon esprit mal en train se raccommodera;
Et bientôt pour vous faire une juste harangue,
J'espère rattraper l'usage de ma langue.
Pour la première fois, si je ne vous dis rien...

D. FERNAND.

Vous en dites assez, et cela va fort bien.
Embrassez-moi. Ma fille, allons, qu'on se démène,
Saluez votre époux.

D. PASCAL.

A-t-elle la migraine?
Je lui vois certain air refrogné, sérieux.

ISABELLE.

Qu'il est sot, Béatrix!

BÉATRIX.

S'il l'est déjà, tant mieux,
C'est pour vous, au besoin, de la peine épargnée.

D. PASCAL.

Beau-père, seriez-vous pour l'humeur refrognée?
Elle n'est nullement de mon goût.

D. FERNAND.

Ni du mien.

D. PASCAL.

Allons, ma belle, allons, gaiement, tout ira bien.
Puisque vous me voyez, tâchez de mettre à l'ombre
La nébulosité de ce visage sombre;
Riez, goguenardez, et vivons sans façon.
Quant à moi, je suis gai toujours comme un pinson,
Cent jovialités me font partout de mise;
Et si le mariage ôtait la gaillardise,
Plutôt que ne pas rire, et danser, et sauter,
Je ferais vœu cent fois de m'encélibater.
Le mot est-il de cour? M'encélibater! Peste,
Qu'il est long!

D. FERNAND.

Les plus fins auraient par vous leur reste.
Quel éveillé!

D. PASCAL.

J'ai cru qu'il eût été trop plat
De dire simplement: suivre le célibat.
J'aime le style haut. Enfin, à la bonne heure,
Vous riez. Elle en est plus aimable, ou je meure.
Guzman, vois-tu ces yeux de feu tout pétillants?
Quand la friponne veut, qu'elle les a brillants!

D. FERNAND.

Elle est le vrai portrait de sa défunte mère.

D. PASCAL.

J'oublie à vous donner les lettres de mon père.

D. FERNAND.

Il est bien tourmenté des gouttes?

D. PASCAL.

Quelquefois.

D. FERNAND.

Nous nous sommes connus en six cent trente trois.
Ensemble de Goa nous fîmes le voyage,
Grand commerce depuis d'écriture.

ISABELLE.

Ah! j'enrage.
Béatrix, épouser un ridicule, moi!

D. PASCAL.

Lisez.

BÉATRIX.

Il aime à rire, est-ce là tant de quoi?

D. FERNAND, *lit.*

A don Fernand de Vargas, à Madrid.

« Si j'étais moins sujet aux attaques de la goutte, je vous aurais mené mon fils moi-même, pour goûter avec vous la joie que la noce vous donnera. C'est un fils qui m'est d'autant plus cher, qu'il est unique. Je l'ai toujours élevé dans la vue d'en faire votre gendre, et je suis ravi qu'en épousant votre fille, il vous fasse part des grands biens que j'ai commencé d'amasser avec vous. Je m'acquitte par là de ce que je dois à notre vieille amitié, et meurs d'impatience que vous me donniez des nouvelles du mariage. Comme mon fils n'est jamais sorti de Séville, ne vous étonnez point si vous ne le trouvez pas fait à l'usage de la cour. »

D. PASCAL.

Avecque les leçons du révérend beau-père,
Avant qu'il soit très peu, je prétends bien m'y faire.
En province, on ne peut qu'être provincial.

D. FERNAND.

Je suis content de vous.

D. PASCAL.

Ah!

ISABELLE.

Quel original!

D. FERNAND, *continue à lire.*

« Il vous parlera d'une affaire fâcheuse qui est de la dernière importance pour lui. Je vous prie de l'y servir, en cas qu'il en soit nécessaire, et de ne point faire difficulté de lui donner l'argent dont il pourra avoir besoin. »

C'est pour vous en tout temps une sûre ressource,
Employez mon crédit, servez-vous de ma bourse.

D. PASCAL.

Trop d'honneur; le beau-père est un homme obligeant,
Qui...

D. FERNAND.

Vous ne manquerez ni d'ami, ni d'argent.

(*Il continue à lire.*)

« vous porte des lettres de change pour la remise de vingt mille écus que vous m'avez fait toucher ici. Donnez-moi au plus tôt de vos nouvelles, et me croyez toujours,

« Votre meilleur ami,

« D. ALONSE D'AVALOS. »

Que de bonté!

D. PASCAL.

Voici les lettres de remise.

D. FERNAND.

Sus, mon gendre, usez-en avec pleine franchise.
Quelle est donc cette affaire où je puis vous servir?

D. PASCAL.

C'est qu'un jour... Voyez-vous, l'honneur qu'on veut ravir,
Porte souvent si loin la chaleur qu'il inspire,
Que m'étant arrivé...

D. FERNAND.

Quoi?

GUZMAN.

Que lui va-t-il dire?

D. PASCAL.

Il est des gens hargneux, qui, sur les moindres [cas...

D. FERNAND.

Expliquez-moi la chose.

D. PASCAL.

Elle ne le vaut pas. [che,
D'ailleurs, l'heur de vous voir si fortement me tou-
Que sur toute autre chose il me ferme la bouche.
Ne parlons que de joie, et, jusqu'au *conjungo*,
Laissez-moi, s'il vous plaît, m'en donner à gogo,
Point d'autre affaire en jeu que celle de la noce.
(*A Isabelle.*)
Je vous promets au reste un superbe carrosse,
Avec six chevaux... là, de ces chevaux fringants...
Pour des jupes, des points, des coiffes et des gants,
A foison tout cela.

ISABELLE.

Rien encor ne vous presse.

D. PASCAL.

Non, dites-vous; et moi je presserai sans cesse,
A moins que ce ne soit vous choquer, car mon cœur
A déjà fait pour vous un si grand fond d'ardeur...

D. FERNAND.

Pour pouvoir promptement écrire à votre père,
Demain, à petit bruit, nous conclurons l'affaire.
Vos emplettes après se feront à loisir.

D. PASCAL.

Me marier demain! Vous me ferez plaisir.
J'ai naturellement quelques impatiences,
Qu'elle est belle!

ISABELLE.

Moi?

D. PASCAL.

Plus cent fois que tu ne penses,
Follette. Pardonnez, le style est familier;
Mais quand le lendemain on doit se marier...

ISABELLE.

Non pas sitôt.

D. PASCAL.

Beau-père, on remet la partie.
Des six chevaux fringants veut-elle être nantie?
Tout à l'heure, on en trouve à Madrid de tout faits.
On m'a bien défendu de prendre garde aux frais;
Mon père a tant de bien, que pour être aimé d'elle,
Semer dix mille écus c'est une bagatelle.
J'ai quelques diamants qui nous mèneront loin.

D. FERNAND.

Vous pouvez disposer de ma bourse au besoin.
Je vous l'ai déjà dit. Quant à l'hymen...

ISABELLE.

Mon père,
Vous voulez bien qu'au moins nous attendions mon [frère?

D. PASCAL.

Quoi, ce frère indien, don Lope, qu'autrefois
L'amour fit décamper? S'il ne vient de six mois?
Le terme serait long.

ISABELLE.

Pas tant qu'il dût détruire...

D. PASCAL.

De tout, en arrivant, je me suis fait instruire.
On vous fait de ce fils espérer le retour?

D. FERNAND.

Nous le verrons sans doute avant la fin du jour.
Il doit être à Madrid.

D. PASCAL.

Don Lope?

D. FERNAND.

Ainsi, mon gendre,
Soyez sûr que demain, sans davantage attendre...

ISABELLE.

Hé, mon père, daignez m'accorder quelques jours.

D. FERNAND.

L'insensée!

D. PASCAL.

Il me faut mettre sur mes atours,
Et, pour me façonner, aller voir quelque belle.
Béatrix de Guzman, j'ai des lettres pour elle.
Ynès de Velasco, je la dois voir aussi.

D. FERNAND.

Non, mon gendre, il est bon que vous restiez ici;
La noce pour demain. Quand vous en serez quitte,
Je prétends vous mener partout faire visite.

D. PASCAL.

Volontiers, c'est le mieux d'être produit par vous.

ISABELLE.

Mon père.

D. FERNAND.

Quoi, tu veux refuser cet époux?
Ynès et Béatrix, je n'ai rien à t'apprendre;
S'il en voit l'une, adieu. Çà, qu'on songe à mon gen-
Qu'on aille donner ordre à son appartement, [dre;
Ma fille, ayez-y l'œil vous-même promptement,
Que tout soit propre.

ISABELLE, *à Béatrix.*

Hélas! Que je suis malheureuse!

BÉATRIX.

Le plus grand des malheurs, c'est celui d'être gueu- [se.

GUZMAN, *à Béatrix.*

La Béatrix pour moi ne sent-elle encor rien?

BÉATRIX.

Tout vient avec le temps, laisse faire.

GUZMAN.

Fort bien.

SCÈNE V

D. FERNAND, D. PASCAL, GUZMAN.

D. PASCAL.

A ne vous rien cacher, votre infante Isabelle,
Beau-père, est d'une humeur grandement telle [quelle
Elle n'a qu'à parler, si je ne lui plais pas.
Le bien, vous le savez, est un puissant appas;
Je trouverai partout des femmes à revendre.
C'est par pure amitié...

D. FERNAND.

Je le sais bien, mon gendre

Quoi qu'Isabelle dise, elle sait comme moi
L'honneur qu'elle reçoit à vous donner sa foi;
Mais souvent, par pudeur, une fille bien née
Parle de reculer le jour de l'hyménée;
La grimace sied bien à son sexe.

D. PASCAL.

Demain
Je me tiendrai donc prêt à lui donner la main.
Si je la trouve encor d'humeur contrariante,
Bonsoir et bonne nuit.

D. FERNAND.

Elle en sera contente,
J'en réponds. Cependant vous voulez acheter?
Quelle somme faut-il que j'aille vous compter?

D. PASCAL.

Je crois n'avoir besoin que de cinq cents pistoles.

D. FERNAND.

Au moins ne faites pas de dépenses frivoles.

D. PASCAL.

Hé, beau-père, il sera de l'argent après nous.
J'irai faire tantôt emplette de bijoux,
Je m'y connais, j'en veux régaler votre fille.
C'est l'ornement du sexe, il aime ce qui brille.

D. FERNAND.

Venez donc pour cela jusqu'en mon cabinet.

D. PASCAL.

Je vous suis, laissez-moi parler à ce valet,
J'ai quelque ordre à donner.

D. FERNAND.

Coupez, taillez en maître,
Vous pouvez tout.

SCÈNE VI

D. PASCAL, GUZMAN.

D. PASCAL.

Guzman.

GUZMAN.

Cela ne peut mieux être.
Si le vrai don César dont vous volez le nom,
N'arrive point sitôt, demain, c'est tout de bon,
Je vous tiens marié.

D. PASCAL.

La rencontre est heureuse.

GUZMAN.

Que ne répondiez-vous sur l'affaire fâcheuse
Dont votre passeport fait mention?

D. PASCAL.

Suffit
Que je m'en suis tiré.

GUZMAN.

Tenez bon, tout vous rit.
Arriver à minuit dans une hôtellerie,
N'y trouver qu'une chambre, et grande gueuserie,
Coucher, sans vous rien dire, où couche un cava-
Lui, partir avant vous, et si fort s'oublier [lier,
Qu'au lieu de sa valise il fait prendre la vôtre.

D. PASCAL.

Il pouvait s'y tromper; qui fit l'une, a fait l'autre;
Toi-même ne connus l'échange que le soir;
Sans argent, nous cherchions le moyen d'en avoir,
Le voilà tout trouvé.

GUZMAN.

Mais si, comme il peut être,
Quelqu'un pour don Pascal allait vous reconnat-

D. PASCAL. [tre?

Va, c'est si rarement que je viens à Madrid,
Qu'à moins de don César, je tiens la pie au nid.
Moyennant ce que j'ai trouvé dans la valise,
Je passe ici pour lui; don Fernand me courtise,
Et craint tant que de moi je n'ose disposer,
Qu'au besoin pour sa fille, il voudrait m'épouser.

GUZMAN.

Je crois de votre humeur qu'il a pris de l'ombrage.
Vous avez je ne sais quel diable de langage.

D. PASCAL.

C'est par là que je plais, on me cherche partout.

GUZMAN.

Bon pour rire, mais quand un hymen se résout...

D. PASCAL.

J'en ai pris l'habitude, et ne m'en puis défaire.
Il s'agit d'attraper les écus du beau-père.
Si don César ici me vient prendre sans vert,
Ce que j'aurai touché sera mis à couvert,
J'aurai bientôt alors disparu. Va m'attendre
Dans ce petit logis qu'exprès tu m'as fait prendre.
La fourbe va trop bien pour ne pas l'achever;
Quand je serai garni, j'irai te retrouver.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

D. CÉSAR, CARLIN.

D. CÉSAR.

Il n'était point connu dans cette hôtellerie?

CARLIN.

Non, j'ai su seulement du valet d'écurie,
Qu'ayant jusques au jour dormi fort en repos,
Il s'était fait montrer la route de Burgos.
Je m'y rends au plus vite, et, dans cette entrepri-
Me servant des billets trouvés dans sa valise, [se,
Qui tous sont adressés à don Pascal Giron,
Je m'informe avec soin si l'on connaît ce nom.
Ma recherche n'est pas tout à fait inutile.
J'apprends que don Pascal est natif de la ville,
Et que depuis deux mois et plus qu'on ne l'a vu,
Aucun n'a découvert ce qu'il est devenu.

D. CÉSAR. [dre.

Je n'en suis guère mieux, ne sachant où le pren-
Jamais si lourdement a-t-on pu se méprendre?

Avoir changé de malle en ce gîte maudit,
Et n'en connaître rien que le soir à Madrid.

CARLIN.

A moins que de l'ouvrir, dites-moi, comment diable
L'aurais-je pu connaître? Elle est toute semblable.
Voilà ce que nous vaut l'ardeur de votre amour.
Vous nous faites partir une heure avant le jour.
Sans savoir que la place avec vous était prise,
J'entre dans votre chambre, et trouve une valise.
Croyant que l'autre lit n'était point occupé,
Je prends sans rien choisir; qui ne s'y fût trompé?
Vous deviez m'avertir que vous aviez un hôte...

D. CÉSAR.

Blâme mon imprudence, elle amoindrit ta faute.
La nuit s'avançait fort, lorsqu'on me vint prier
De souffrir qu'en ma chambre on couche un cava-
Je sais qu'elle est unique en cette hôtellerie; [lier,
Ma joie est d'obliger, et j'attends qu'on me prie.
Pouvais-je au survenant refuser l'autre lit?

CARLIN.

Ce voyageur nocturne a joué là d'esprit.
Fait à trouver son compte au tour de passe-passe,
Sans doute, il a changé nos valises de place.

D. CÉSAR.

Mais puisqu'il n'est parti que longtemps après

CARLIN. [nous...

Hé, monsieur, il est tant de ces adroits filous,
Qui toujours pour le monde observant des mesu-
Tournent sur le hasard toutes leurs aventures. [res,
Celui-ci, m'a-t-on dit, est un des plus rusés,
Malaisé, si jamais il fut des malaisés.
Il a mangé son fait, et, comme il ne subsiste
Que par le don qu'il a de n'être pas fort triste,
S'introduisant partout, partout faisant fracas,
Quand il trouve à duper, il ne s'épargne pas.

D. CÉSAR.

De tout ce que je perds par ce bizarre échange,
Je ne regrette rien que mes lettres de change.
A Séville d'abord j'ai mandé l'accident.

CARLIN.

On vous y traitera de jeune, d'imprudent.

D. CÉSAR.

Il est vrai qu'il est peu de méprises semblables.

CARLIN.

Mais au seul don Fernand ces lettres sont payables,
A moins qu'il ne les signe, on n'en peut profiter;
L'avez-vous vu?

D. CÉSAR.

Non.

CARLIN.

C'est assez mal débuter.
Quoi, vous, l'époux futur de sa fille Isabelle,
Vous n'allez point chez lui? La méthode est nouvelle,
Vous veniez cependant tout échauffé d'amour.

D. CÉSAR.

J'ai voulu, pour le voir, attendre ton retour.

CARLIN.

Et qu'avez-vous donc fait depuis votre arrivée?

D. CÉSAR.

J'ai rêvé.

CARLIN.

La douceur est assez bien trouvée.
En auberge! Personne en ce lieu de repos
Ne sait que vous soyez don César d'Avalos.

D. CÉSAR.

La mort de don Fabrique à me cacher m'engage,
Personne dans Madrid ne connaît mon visage;
Et, quelque fort appui qu'on m'y doive prêter,
Si j'avais dit mon nom, on pourrait m'arrêter.
Avant que je l'avoue, il est bon que mon père
Ait avec la partie accommodé l'affaire.
En tout cas, force amis doivent agir pour moi,
S'il faut solliciter ma grâce auprès du roi.

CARLIN.

Mais Enrique est ici qui peut vous reconnaître,
Vous êtes mal ensemble, et s'il vous voit paraître...

D. CÉSAR.

Enrique a de l'honneur, je n'en dois craindre rien,
Quand il saurait l'affaire, il en userait bien,
L'estime est entre nous plus grande que la haine.
J'avais cru ce matin ma précaution vaine;
Un homme qui de près m'est venu regarder,
Surpris de ma rencontre, a voulu m'aborder.
J'ai reculé pour être en état de défense,
S'il prétendait user de quelque violence;
Et ne comprenant rien à tout ce qu'il m'a dit,
J'ai cessé d'écouter.

CARLIN.

Rencontres de Madrid.

D. CÉSAR.

Ah! Carlin, qu'il en est quelquefois d'agréables!
Si tu savais...

CARLIN.

Quoi?

D. CÉSAR.

Mais...

CARLIN.

Hé, de par tous les diables,
Contez-moi sans prélude...

D. CÉSAR.

Ah! J'en suis enchanté.
C'est... Imagine-toi la plus rare beauté,
Un teint, des yeux, la bouche...

CARLIN.

Et quelle est cette belle?

D. CÉSAR.

Je ne sais.

CARLIN.

N'oserait-on la regarder?

D. CÉSAR.

Elle?
Nous nous sommes parlé.

CARLIN.

Faites-moi donc savoir...

D. CÉSAR.

Le jour de ton départ me promenant le soir
J'aperçois un brutal qui chagrinait deux dames;

Moi, l'ennemi mortel des procédés infâmes,
Je m'avance, et d'abord...

CARLIN.

J'entends, flamberge au vent.

D. CÉSAR.

Tu l'as dit; mon brutal prend soudain le devant,
Gagne au pied. Je m'approche, et vois en l'une [d'elles
Un si brillant amas de grâces naturelles,
Que tout mon cœur charmé, dès ce premier mo- [ment,
Malgré moi, prend pour elle un tendre engagement.
Elle y répond d'un air attirant, mais modeste.
La nuit au lendemain fait remettre le reste;
Tous les soirs, je la vois sans qu'il me soit permis
De la suivre, autrement nous sommes ennemis.
Ainsi je meurs d'amour, et j'ignore qui j'aime.

CARLIN.

La verrez-vous ce soir?

D. CÉSAR.

Oui, toujours au lieu même.

CARLIN.

C'est assez, laissez-moi, monsieur, la déterrer.

D. CÉSAR.

Elle s'en fâcherait.

CARLIN.

Quoi, toujours soupirer,
Sans connaître l'objet que votre amour oblige?

D. CÉSAR.

Je crains trop...

CARLIN.

Laissez-moi la déterrer, vous dis-je.
Tout n'en ira que mieux. Revenons sur nos pas.
Votre épouse Isabelle, et don Fernand Vargas,
A quand les voir?

D. CÉSAR.

A quand? Plus pour moi d'Isabelle.

CARLIN.

Et si votre inconnue était quelque donzelle...
Là, qui selon le cas fût d'accommodement?

D. CÉSAR.

Ah! Parle avec respect d'un objet si charmant,
C'est une modestie à surprendre, un visage
Où l'honnêteté règne.

CARLIN.

Ah! D'abord. Elle est sage,
C'est la même pudeur; mais, quel qu'en soit l'ap- [pas,
Nous sommes à Madrid, ne vous y fiez pas,
Il est ici, monsieur, de terribles sucrées.

D. CÉSAR.

Ces choses ne sont pas si longtemps ignorées,
On se connaît enfin.

CARLIN.

Cependant, entre nous,
Vous êtes sans argent, grand embarras pour vous.
Rien ne vous eût manqué chez le futur beau-père,
C'était un sûr recours; il faut donner pour plaire.
Quel présent ferez-vous à votre aimable?

D. CÉSAR.

Moi?
Point d'autre que celui de mon cœur, de ma foi.
Ce diamant offert, pour en être le gage,
Lui tient lieu contre moi du plus sensible outrage;
Ma téméraire audace a pensé tout gâter.

CARLIN.

On recule souvent, dit-on, pour mieux sauter.
Mais on vous rit de loin, n'est-ce point sa suivante?

D. CÉSAR.

Non, elle n'a jamais qu'une jeûne parente,
Qui déjà mariée accompagne ses pas.

CARLIN.

C'est à vous qu'on en veut. Comme on vous lorgne!

SCÈNE II

D. CÉSAR, BÉATRIX, CARLIN.

BÉATRIX.

Hélas!
Monsieur, quoi, c'est donc vous que le ciel nous [renvoie?

CARLIN.

Peste, on vous court partout.

BÉATRIX.

Vous revoir! Quelle joie!
Si j'osais...

CARLIN.

Là, monsieur, bras dessus, bras dessous.
Voyez qu'on vous les tend.

BÉATRIX.

Douze ans entiers sans vous!

D. CÉSAR.

Elle est folle, Carlin.

BÉATRIX.

Je ne me sens point d'aise;
Monsieur.

CARLIN.

Au lieu de lui, veux-tu que je te baise?
Me voilà prêt.

BÉATRIX.

Pourquoi faire tant le surpris?
Vous ne connaissez plus la pauvre Béatrix.

D. CÉSAR.

Béatrix!

CARLIN, *à D. César.*

Comme on sait que nous sommes novices,
Pour nous donner leçons, d'abord des Béatrices.
Ma chère, fait-il sûr te voir dans ton réduit?
Nous sommes bonnes gens, qui n'aimons pas le [bruit.

BÉATRIX.

Que dit cet insensé?

CARLIN.

L'aventure est gaillarde.

BÉATRIX.

Allons, il ne faut point qu'ici je vous retarde;
Entrez, on vous attend, monsieur.

CARLIN.

Que n'entrez-vous?
Le régal sera grand.

BÉATRIX.

Sans doute, et des plus doux.

CARLIN.

As-tu quelque marquise à montrer à mon maître?

BÉATRIX.

Que veut-il dire?

CARLIN.

Enfin tu crois donc le connaître?

BÉATRIX.

Si je le connais? Moi, qui dans ses feux secrets,
Sitôt qu'on l'accusait, prenais ses intérêts?
Il n'est donc pas don Lope?

CARLIN.

Il faut ici se rendre,
Monsieur don Lope, on sait pour qui l'on vous doit [prendre.

BÉATRIX.

S'il m'en eût voulu croire, il se fût bien gardé
D'épouser... Mais l'amour l'avait trop possédé,
Tout est bien comme il est, n'importe.

D. CÉSAR.

Adieu, la belle,
Viens, Carlin.

BÉATRIX.

Craignez-vous d'entrer? Plus de querelle,
Le bonhomme est sans fiel, il vous pardonne tout.

D. CÉSAR.

Va, tu rêves.

BÉATRIX.

Son père en viendra mieux à bout.
Je m'en vais l'avertir.

SCÈNE III

D. CÉSAR, CARLIN.

CARLIN.

Monsieur, que vous en semble?

D. CÉSAR.

Il faut qu'elle ait connu quelqu'un qui me ressemble.
Celui qui m'a tantôt dans la rue arrêté,
M'en aurait dit autant si je l'eusse écouté.

CARLIN.

C'est de quoi vous cacher, si par quelque pratique
On poursuivait ici la mort de don Fabrique.
Vous pourriez de don Lope alors prendre le nom,
N'être plus don César.

D. CÉSAR.

Et nous en croirait-on?
Un mensonge aisément toujours se développe.
Par où justifier que je serais don Lope?
D'où? De quelle naissance?

CARLIN.

On pouvait le savoir,
Béatrix eût parlé.

D. CÉSAR.

Que de joie à me voir!

CARLIN.

Pour moi, j'ai cru d'abord, comme ici c'est la mode,
Que cette Béatrix était d'humeur commode,
Et que pour vous leurrer par un air ingénu,
Elle feignait exprès de vous avoir connu.
C'est ainsi, m'a-t-on dit, lorsque les gens s'y fient,
Que celles du métier à Madrid négocient,
Elles sentent de loin un provincial. Mais
Je crois qu'on vous en veut encor sur nouveaux frais.

D. CÉSAR.

Quel est ce bon vieillard?

SCÈNE IV

D. FERNAND, D. CÉSAR, CARLIN.

D. FERNAND.

Ah, quel bonheur!

D. CÉSAR.

De grâce
Monsieur.

D. FERNAND.

Il se peut donc qu'enfin je vous embrasse!

CARLIN.

Voici bien le meilleur.

D. FERNAND.

Vous n'êtes point changé.

D. CÉSAR.

De votre accueil, monsieur, je me tiens obligé,
Mais bien d'autres que moi s'en laisseraient confon- [dre
Ne vous connaissant pas, que puis-je vous répon- [dre?

D. FERNAND.

Quoi, pour me retrouver avec des cheveux gris,
Vous pourriez ne me plus reconnaître? Mon fils,
Ouvrez les yeux.

CARLIN, *bas.*

Son fils? Morbleu, la bonne affaire!
(*Haut.*) Faut-il tant barguigner à connaître son père?
Répondez à nature.

D. FERNAND.

Il est vrai, j'eus pour vous,
Quand vous prîtes la fuite, un peu trop de cour- [roux:
Il m'en a bien coûté des larmes; sans reproche,
J'en pleure encor.

CARLIN.

Voilà pour fendre un cœur de roche.
Ah, monsieur! Votre fils m'avait toujours bien dit
Que vous étiez un père aussi tendre... Il suffit,
Le sang...

D. CÉSAR.

Que vas-tu dire?

CARLIN, *bas à D. César.*

Acceptez-le pour père;
Vous aimez, en aimant l'argent est nécessaire,
Il vous en fournira.

D. FERNAND.

Que n'ai-je point souffert,
Tant que de votre sort je n'ai rien découvert?
Fûtes-vous dès l'abord aux Indes?

CARLIN.

Bon voyage,
Dites oui.

D. CÉSAR.

Non, monsieur, j'ai respect pour votre âge,
Et ne puis consentir à vous tromper... Je viens...

CARLIN.

Nous avons vu, monsieur, de drôles d'Indiens.

D. FERNAND.

Vos lettres de Goa me rendirent la vie,
Les voyant, les lisant, que j'eus l'âme ravie!
Je vous avais cru mort.

CARLIN.

Le voilà bien vivant.

D. FERNAND.

Mais, mon fils, dites-moi...

D. CÉSAR.

Sans aller plus avant,
Le nom de votre fils aurait de quoi me plaire,
Mais...

CARLIN.

Quoi, vous n'êtes pas le fils de votre père?
Vous vous moquez.

D. CÉSAR.

En vain on veut vous éblouir.

D. FERNAND.

Moi, je ne serais pas son père?

CARLIN.

A vous ouïr,
La chose est sûre, il est votre fils, on le nomme...

D. FERNAND.

Don Lope.

CARLIN.

Oui, justement. Monsieur est honnête homme.
Pourquoi de son accueil faire si peu de cas?
S'il n'était votre père, il ne le dirait pas.
(*A D. Fernand.*)
Je sais ce qui le tient, que rien ne vous tourmente.

D. FERNAND.

Il m'a trompé peut-être, et sa femme est vivante.

CARLIN.

Sa femme...

D. CÉSAR.

Quelle femme? As-tu perdu l'esprit?

CARLIN, *à D. Fernand.*

Ne vous étonnez pas de tout ce qu'il vous dit.
Revenant de Goa, nous avons eu du pire.
La tempête a longtemps battu notre navire.
Mon maître a cru trois fois être englouti dans l'eau;
Et la peur a si bien desséché son cerveau,
Que tombant par la fièvre en certaine humeur noire,
Il en est demeuré tout perclus de mémoire.
Voyages, villes, gens, rien ne s'imprime.

D. FERNAND.

Hélas!

CARLIN.

Le plus souvent moi-même il ne me connaît pas.
Parlez-lui de la mer, des choses qu'il a vues,
S'il répond, vous diriez qu'il est tombé des nues.
Point de réminiscence.

D. FERNAND.

A quoi l'homme est sujet!
Mon fils, consolez-vous.

CARLIN.

C'est votre fils tout fait.
Dans Goa sa mémoire était alors entière,
Il m'a dit mille fois que vous étiez son père,
Un homme entretaillé, sec, le visage frais.

D. CÉSAR.

As-tu donc entrepris de ne finir jamais?

SCÈNE V

D. FERNAND, D. CÉSAR, ISABELLE, BÉATRIX, CARLIN.

BÉATRIX, *à Isabelle, en lui montrant D. César.*

Vous avais-je pas dit qu'il avait bonne mine?

ISABELLE.

Que vois-je?

D. FERNAND.

Viens, ma fille.

D. CÉSAR.

Ah, Carlin!

CARLIN.

Je devine;
Monsieur, la sœur vous plaît.

D. FERNAND.

Le moment est venu,
Tu vois enfin ce frère à tes yeux inconnu.

ISABELLE, *à Béatrix.*

C'est celui dont tantôt nous parlions.

BÉATRIX.

Quoi?

ISABELLE.

Lui-même.

D. CÉSAR.

Carlin, c'est la beauté que je t'ai dit que j'aime.
Que le destin m'est doux!

ISABELLE.

Que le sort m'est cruel!

CARLIN.

Vite, l'embrassement doit être mutuel,
Avancez. Voyez-vous comme nature opère.

D. CÉSAR.

Quoi, vous êtes ma sœur?

ISABELLE.

Quoi, vous êtes mon frère?

D. FERNAND.

La mémoire peut-être un jour lui reviendra.

CARLIN.

Sans doute, avec le temps il se reconnaîtra.
Débarquant à Cadix, c'était bien autre chose.
Là, d'une potion il prit certaine dose,
Qui dégageant le nez... Je crois qu'il serait bon
De lui faire souvent humecter le poumon,
Car on tient...

D. FERNAND.

Nous ferons tout ce qu'il faudra faire.

(*A D. César.*)
Hé bien?

D. CÉSAR.

Je n'ose encor vous appeler mon père,
Tant le trouble stupide où vous m'avez surpris
Me fait peu mériter le nom de votre fils.
J'eusse écouté le sang, et cru son témoignage,
Sans la noire vapeur d'un importun nuage,
Qui me cachant vos traits, m'a fait tenir suspect
Ce que pour vous d'abord j'ai senti de respect.
Cet oubli, malgré moi, de temps en temps m'arrive;
Je me fais des objets une image tardive,
Mais enfin cela passe, et mes égarements
Me laissent à moi-même après quelques moments.

D. FERNAND.

Comme cet accident provient de maladie,
Il sera bien fâcheux, si l'on n'y remédie.
Plus qu'en tout autre lieu sur mille maux divers,
Nous avons à Madrid des médecins experts,
Nous les assemblerons.

D. CÉSAR.

Hélas! chacun raisonne
Selon...

CARLIN.

Surtout, monsieur, la sueur vous est bonne,
Car vous avez le sang humide, intempéré.

D. FERNAND.

Il a pour vous du zèle, et je lui sais bon gré.

CARLIN.

Monsieur, il est bon maître, et l'on n'en trouve guère.

BÉATRIX, *à Isabelle.*

Vous soupirez?

ISABELLE.

Hélas! faut-il qu'il soit mon frère!
Car ne me parle plus de don César.

D. FERNAND.

Enfin
J'aurais tort si j'osais me plaindre du destin.
Il ne manque plus rien à ma joie. Et mon gendre?

D. CÉSAR.

Son gendre!

D. FERNAND.

Il va, sans doute, être ravi d'apprendre...

BÉATRIX.

Pour faire un tour en ville, il ne fait que sortir.

D. FERNAND.

Je crains qu'il ne visite, il fallait m'avertir.
Par lettres la partie est peut-être liée.

D. CÉSAR.

Quoi, mon père, ma sœur est-elle mariée?

D. FERNAND.

Non, et vous ne pouviez arriver plus à point.

D. CÉSAR.

Ma sœur mérite bien que...

D. FERNAND.

Ne la flattez point,
Une fille à s'aimer n'est toujours que trop prête.
Entrons, mon fils, je veux vous parler tête à tête.
Depuis votre départ j'ai sur quoi m'expliquer.

D. CÉSAR, *à Isabelle.*

Ma sœur, au rendez-vous, il nous faudra manquer.

ISABELLE.

Que direz-vous de moi? Ma honte en est extrême.

D. CÉSAR.

Aimez-moi seulement autant que je vous aime.

SCÈNE VI

CARLIN, BÉATRIX.

CARLIN.

Écoute.

BÉATRIX.

Qu'est-ce?

CARLIN.

Enfin, ma chère Béatrix,
Comment sommes-nous?

BÉATRIX.

Hé, comme tu sais.

CARLIN.

Tu ris?
Mais, quand il faut s'aimer, l'étoile étant fort prompte,
D'abord que l'on se voit, on se sent.

BÉATRIX.

A ce compte,
Tu m'aimerais un peu?

CARLIN.

Tout franc, cela va bien.
Le moyen que pour toi je ne sentisse rien?
Mon maître en raisonnant sur ce qui te regarde,
M'a parlé mille fois de ton humeur gaillarde,
Tu ne haïssais pas qu'il t'en voulût conter.

BÉATRIX.

Les jeunes gens toujours aiment à coqueter,
Il faut bien avec eux entendre raillerie.

CARLIN.

Que diable ferait-on sans la friponnerie?
Il en faut bien. Je sais que tu lui plaisais tant,
Que les soirs dans ta chambre... En tout honneur s'entend...

BÉATRIX.

Oh, quoi qu'il m'eût offert, comme j'aime la gloire,
A moins que de l'honneur...

CARLIN.

Vraiment, il le faut croire,
Pour avoir quelquefois la nuit des rendez-vous...

BÉATRIX.

Mais la petite sœur était avecque nous.

CARLIN.

Je le sais.

BÉATRIX.

C'était plus qu'avoir la porte ouverte.
Dès l'âge de trois ans elle avait l'œil alerte.

CARLIN.

Voyez un peu.

BÉATRIX.

Jamais rien que de bienséant,
Pour des paroles, passe; autre chose, néant.

CARLIN.
Ce que c'est que d'avoir de la conduite!

BÉATRIX.
Dame,
C'est le tout.

CARLIN.
Mais, dis-moi, mon maître avait pris femme,
C'est par là que tout jeune il s'était décrié.
Je n'ai jamais bien su comme il s'est marié.

BÉATRIX.
Avec certaine fille il eut intelligence,
Belle, mais mal en biens, de même qu'en naissance,
On la nommait Jacinte. Il la voyait souvent,
Parlait de l'épouser, son père en eut le vent,
Il pesta, fulmina, lui défendit sa vue;
Et voyant par le temps sa passion accrue,
Pour la mettre où son fils ne la pût retrouver,
Il résolut enfin de la faire enlever.
Mais ayant eu sur l'heure avis du stratagème,
Le fils prévint le père, et l'enleva lui-même,
Et prenant ce qu'il put d'argent et de bijoux,
Par une prompre fuite évita son courroux. [dre,
Pour courir après eux, quelque soin qu'on pût pren-
Autant de pas perdus, on n'en put rien apprendre,
Tant que don Lope enfin, après plus de dix ans,
Manda qu'il était veuf, et n'avait point d'enfants,
Qu'il s'était à Goa, par un peu d'industrie,
Fait un-fonds assez grand pour y passer sa vie,
Et qu'il s'y résolvait, si son père irrité
Gardait toujours pour lui même sévérité.
De son éloignement voilà ce qui fut cause.

CARLIN.
Il m'avait à peu près conté la même chose,
Mais ma foi, je doutais s'il fallait qu'on le crût.

BÉATRIX.
Il aimait bien sa femme?

CARLIN.
Ah!

BÉATRIX.
Quand elle mourut,
Quelle angoisse!

CARLIN.
Vois-tu, c'était de grosses larmes.

BÉATRIX.
Il pouvait la pleurer, elle avait bien des charmes,
Des yeux perçants, un air à n'en point revenir.

CARLIN.
De grande taille.

BÉATRIX.
Autant qu'il m'en peut souvenir,
Elle était médiocre.

CARLIN.
Il est vrai, mais bien prise.
L'air fait tout, c'est par l'air que la taille est de mise.

BÉATRIX.
Et Sganarelle?

CARLIN.
Hé bien?

BÉATRIX.
L'a-t-on ramené?

CARLIN.
Quoi?
Sganarelle?

BÉATRIX.
Il était à ton maître avant toi.

CARLIN.
Ah! J'entends; il peut bien ne se pas laisser prendre,
Sinon, point de quartier, mon maître le fait pendre,
Il l'a volé.

BÉATRIX.
Volé? Qui l'aurait cru de lui?

CARLIN.
Son procès est tout fait; qu'on l'attrape aujour-
Demain pendu. [d'hui,

BÉATRIX.
C'était la fidélité même,
Quand il était ici. Comme on change!

CARLIN.
Un teint blême
Tel qu'il l'avait, est bien sujet à caution.

BÉATRIX.
I ne l'avait pas tant.

CARLIN, *à part.*
Adieu, ma passion.
(*A Béatrix.*)
Ma Béatrix, mon tout, tu m'aimeras?

BÉATRIX.
Peut-être.

CARLIN.
J'enrage qu'il me faille aller joindre mon maître;
Mais il m'étrillerait, si je tardais.

BÉATRIX.
Entrons.

CARLIN.
Mon cœur est tout à toi, sotte.

BÉATRIX.
Nous le verrons.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

D. FERNAND, D. CÉSAR.

D. FERNAND.
N'y pensons plus, mon fils, ces choses sont passées,
Qu'entre nous à jamais elles soient effacées.
Le brusque entêtement qui vous fit marier,
Fut un coup de jeune homme, il le faut oublier,
Et songer seulement à bien goûter la joie [voie.
Qu'après de longs chagrins le ciel par vous m'en-
Je vous aime, agissez avec moi comme un fils
A qui tout ce que j'ai de fortune est acquis.

Je veux avant ma mort pourvoir à ma famille;
Je ne suis déjà plus en peine pour ma fille,
Ce soir pour son hymen on doit tout arrêter.

D. CÉSAR.

Mon père, il serait bon de ne se point hâter;
Vous avez du bien...

D. FERNAND.

Oui, mais non pas pour prétendre
Celui que mon bonheur m'a fait trouver pour gen-
Il est riche au delà de tout ce qu'on en croit. [dre.
Je sais depuis dix ans...

D. CÉSAR.

Quelque riche qu'il soit,
Si j'osais proposer un ami que j'estime,
Le choix vous semblerait peut-être légitime.
Quand il n'aurait de bien que ce que je connoi,
Cela va loin. De taille il est fait comme moi;
Et si ma sœur savait tout ce qui s'en publie...

D. FERNAND.

Qu'elle n'en sache rien, mon fils, je vous en prie.
Son cœur a déjà pris je ne sais quels dégoûts
Pour celui que mon choix lui donne pour époux;
Ils pourraient s'augmenter en lui parlant d'un autre.

D. CÉSAR.

Je dois soumettre ici mon sentiment au vôtre;
Mais si le mariage est souvent sans douceur,
Vous hasardez beaucoup en contraignant ma sœur;
Le désordre est à craindre où l'époux ne peut plaire.

D. FERNAND.

Je sais ce qu'il lui faut, qu'elle me laisse faire.
Si mon gendre n'est pas tout à fait sérieux,
S'il a l'humeur trop gaie, il n'en vaudra que mieux.
Les choses sont au point qu'on ne s'en peut défendre.
J'ai donné ma parole, et ne la puis reprendre.
C'est sur quoi je voulais vous parler en secret;
Vous avez l'esprit doux, insinuant, discret,
Conférez avec elle; et sur cet hyménée
Dites-lui ce que doit une fille bien née,
Elle vous en croira.

D. CÉSAR.

Reposez-vous sur moi,
J'appuierai vos desseins autant que je le doi,
Et n'épargnerai rien pour vous faire connaître,
Qu'aimé par vous en fils, je mérite de l'être.

D. FERNAND.

C'est là ce que mon cœur du vôtre s'est promis.
Cependant il nous faut assembler nos amis.
Ah, qu'en vous embrassant don Sanche aura de joie!
Don Pèdre...

D. CÉSAR.

Il ne faut point encor que je les voie,
A moins qu'on prenne soin de m'en entretenir;
A peine de leurs noms puis-je me souvenir;
Et je crois qu'il serait à propos pour ma gloire
De cacher quelque temps ma perte de mémoire.

D. FERNAND.

Dix ans hors de Madrid passés sans revenir,
Ont pu les éloigner de votre souvenir;
Mais au moins je croirais que les choses récentes...

D. CÉSAR.

J'ai peine à m'en tenir les images présentes.

D. FERNAND.

Quoi, ce qui dans Goa depuis peu s'est passé,
Ce que vous avez vu...

D. CÉSAR.

C'est autant d'effacé.
Je sais confusément que Goa...

D. FERNAND.

Belle ville,
Fort grande.

D. CÉSAR.

Oui, spacieuse, en habitants fertile
Où, qui veut s'employer, trouve aisément parti.

D. FERNAND.

Je n'avais pas trente ans lorsque j'en suis sorti.
Vous remettez-vous point, vers le château de Gar-

D. CÉSAR. [de...

Ne me demandez rien de ce qui le regarde.
Si le discours vous plaît, Carlin, qui vient à nous,
En pourra mieux que moi raisonner avec vous.

SCÈNE II

D. FERNAND, D. CÉSAR, CARLIN.

D. CÉSAR, *bas à Carlin.*

Tiens ferme, s'il le faut, et...

CARLIN, *bas à D. César.*

J'ai bonne cervelle.

D. FERNAND.

A propos de Carlin, dites-moi, Sganarelle,
Qu'est-il?

D. CÉSAR.

Sganarelle?

D. FERNAND.

Oui, vous en faisiez cas.
Qu'en avez-vous fait?

D. CÉSAR.

Moi? je ne le connais pas.

CARLIN, *à D. Fernand.*

Il ne le connaît pas!

D. CÉSAR.

Non.

CARLIN, *à D. Fernand.*

Monsieur, quel dommage.
(*A D. César*).
Quoi, ce diable d'escroc, ce renverse ménage,
Qu'en partant de Madrid pour venir à Goa,
Vous avez amené comme un bon valet?

D. CÉSAR.

Ah!
Je sais. Tu l'as connu, Carlin?

CARLIN.

Il me le semble.
Nous vous avons servi cinq ou six mois ensemble.

D. FERNAND.

Qu'est-il devenu?

CARLIN.

Lui? Vous ne le verrez plus.

Le coquin à mon maître a volé mille écus.

D. FERNAND.

Le pendard! Mille écus!

CARLIN.

Oh, s'il est pris, je pense
Qu'il fera le pendard au bout d'une potence.
En bon argent de mise et de poids tout autant,
Mille écus.

D. CÉSAR.

Je n'avais que cela de comptant.

D. FERNAND.

L'accident est fâcheux; quand à sa seule adresse
On doit le peu qu'on a, la moindre perte blesse.
Il vous sera resté quelques effets ?

CARLIN.

Vraiment.
Mon maître a fait son compte aux Indes grassement;
Vous verrez apporter dans quelques jours... La pes- [te!
En matière d'enfants, vous l'entendez de reste;
Vous avez fait un fils si bien spirituel,
Monsieur, qu'un sot et lui ce sont deux.

D. FERNAND.

Comme tel.
A sa mine...

CARLIN.

Il est vrai, qu'à moins qu'on ne soit bête,
Quand on a vu Goa, l'esprit...

D. FERNAND.

On s'en entête,
Je ne l'ai pu quitter qu'avec peine.

D. CÉSAR.

Sans vous
J'y serais demeuré, le séjour m'était doux,
Je n'y manquais de rien.

D. FERNAND.

Pour vous mettre à votre aise,
Et faire que Madrid après Goa vous plaise,
Je veux vous marier.

D. CÉSAR.

Ce doit m'être une loi,
Que ce qu'il vous plaira de résoudre de moi.
Disposez de ma main si jamais je la donne;
Je prétends que l'amour par vous seul en ordonne,
Et fais de votre aveu dépendre mon destin.

D. FERNAND.

On trouve Elvire aimable, elle est fort riche.

D. CÉSAR.

Enfin,
Vous contenter, vous plaire est tout ce qui m'impor- [te.

D. FERNAND.

Mais il faudra prouver que votre femme est morte,
N'en apportez-vous pas quelque attestation ?

CARLIN, *à D. Fernand.*

Il l'a; mais pardonnez à son affliction.
Vous avez réveillé la douleur dans son âme.
La pauvre défunte! Ah, monsieur, la brave femme!
Belle comme le jour, douce comme un agneau,
Franchement c'est dommage.

D. CÉSAR.

Elle est dans le tombeau.
Hélas!

CARLIN.

Depuis deux ans la pleurer c'est sa gloire.

D. FERNAND.

Comment s'en souvient-il, il n'a pas de mémoire?

CARLIN.

Ah! Monsieur, une femme est un mal d'embarras,
Qui tient comme le diable, on ne s'en défait pas.
Il n'est d'oubli qui tienne, il faut que l'on y songe.

D. FERNAND.

Tire-le, si tu peux, du chagrin qui le ronge,
Je te laisse avec lui.

D. CÉSAR.

Mon père, c'en est fait,
D'un tendre souvenir c'est le dernier effet;
N'en appréhendez rien.

D. FERNAND.

Tâchez donc, je vous prie,
D'obtenir qu'au plus tôt votre sœur se marie.
Je vais vous l'envoyer.

D. CÉSAR.

Soyez sûr de mes soins.

D. FERNAND.

C'est assez.

D. CÉSAR.

Les effets en seront les témoins.

SCÈNE III

D. CÉSAR, CARLIN.

CARLIN.

Ma foi, la pièce est drôle.

D. CÉSAR.

Et l'accident bizarre.
Des traits si ressemblants sont une chose rare.
J'ai d'abord comme folle écouté Béatrix;
Mais, Carlin, ce vieillard me prendre pour son fils!

CARLIN.

Profitons du bon temps que le hasard nous donne;
Si je ne suis trompé, monsieur, l'auberge est bonne,
Pouvions-nous mieux choisir?

D. CÉSAR.

Je m'en trouve fort bien.

CARLIN

Sans la sœur, avouez que je ne tenais rien,
J'aurais eu beau prêcher.

D. CÉSAR.

Il est vrai que sans elle
J'eusse eu peine à me rendre. Ah! Carlin, qu'elle est [belle!
L'as-tu bien regardée, et ne vaut-elle pas
Tous les soins...

CARLIN.

J'aurais fait tout comme, en pareil cas,
Mais n'osant plus ici l'entretenir qu'en frère,
Qu'en aurez-vous de joie?

D. CÉSAR.

Hé, mon Dieu, laisse faire
L'amour, sous quelque habit qu'il s'ose déguiser,
A toujours certains temps dont il sait bien user.
Le plus grand embarras où par là je puisse être,
Consiste à voir des gens que je devrais connaître.
C'est dont, sans grande peine, on ne vient pas à bout.

CARLIN.

La mémoire malade est un remède à tout.

D. CÉSAR.

La fuite de Madrid jointe à mon mariage,
M'a fait jouer d'abord un mauvais personnage.
Sans toi j'étais perdu.

CARLIN.

Je viens par Béatrix
De me faire conter l'aventure du fils.
Ainsi je parle instruit; mais Béatrix est bonne,
J'ai feint en vous pour elle une amitié friponne,
Qu'ensemble, au temps jadis, dans vos transports [ardents,
Vous aviez rendez-vous. Elle a donné dedans,
Et ce qu'elle m'a dit m'a fait voir qu'avec elle
L'Indien certains soirs allait en sentinelle.
Mais lorsque vous passez pour don Lope en ces lieux,
S'il allait revenir?

D. CÉSAR.

Il n'en serait que mieux.
La ressemblance est telle entre nous, que peut-être
J'aurai peine au besoin à me faire connaître.
On peut de don César me disputer le nom,
Mais au moins as-tu su celui du père?

CARLIN.

Non.

D. CÉSAR.

De la fille?

CARLIN.

Aussi peu.

D. CÉSAR.

Ce point est nécessaire.
S'il fallait en parler par hasard, comment faire :
Puisqu'avec Béatrix...

CARLIN.

Au premier entretien,
Je saurai l'un et l'autre, ils ne tiennent à rien.
Mais voici cette sœur dont la beauté vous pique.

SCÈNE IV

ISABELLE, D. CÉSAR, BÉATRIX, CARLIN.

ISABELLE.

Comment avecque vous faut-il que je m'explique,
Mon frère? Je rougis lorsque je me souviens
Et de ma complaisance, et de nos entretiens.
Quelles plaintes de vous n'ai-je pas lieu de faire?
Car vous saviez déjà que vous étiez mon frère,
Et n'avez si longtemps caché votre retour,
Que pour voir sur mon cœur ce que pourrait l'amour.

D. CÉSAR.

Oui, ma sœur, il est vrai, je vous avais connue,
J'appris qui vous étiez vous voyant dans la rue,
Et sans savoir pourquoi je ne vous parlais pas,
La curiosité me fit suivre vos pas.
C'est par là que d'abord avecque tant de zèle
Contre un lâche importun je pris votre querelle;
Je vous cachai mon nom, pour avoir la douceur
De connaître à loisir le fond de votre cœur.
Plus vous vous expliquiez sur la reconnaissance,
Plus j'aimais à jouir de votre complaisance;
Et pour pouvoir goûter plus longtemps avec vous
Les charmes innocents d'un commerce si doux,
Croyant qu'un autre ciel, l'air de la mer, et l'âge,
Auraient assez changé les traits de mon visage,
Rencontrant par malheur Béatrix sur mes pas,
J'ai feint d'en être cru ce que je n'étais pas;
J'en avais déjà fait autant avec mon père,
Vous êtes survenue, il a fallu me taire,
Plus de feinte à poursuivre étant connu de vous.

BÉATRIX.

Pouvoir à Béatrix soutenir... Entre nous,
Monsieur, vous savez bien ce qu'il faut que j'en [pense.

CARLIN, *à D. César.*

Là, deux pas en avant, renouez connaissance.

ISABELLE.

Cependant la surprise est assez à blâmer,
On sait de quelle sorte un frère doit aimer;
Et je ne conçois pas à quel dessein votre âme, [me.
Tournant tout sur l'amour, m'a fait voir tant de flam-
Pourquoi par mille vœux avoir tenté ma foi?

D. CÉSAR.

Pour savoir ce qu'il faut que j'attende de moi;
Un Indien privé par une longue absence
De ce que du beau monde acquiert l'expérience,
Avant qu'il se hasarde à paraître au grand jour,
Doit par de doux essais prendre l'air de la cour;
Ainsi j'ai cru, ma sœur, que, sans vous faire injure,
Je pouvais d'un beau feu vous tracer la peinture;
Et ce que par le sang je sens pour vous d'ardeur,
N'avait que trop de quoi faire parler mon cœur.

ISABELLE.

Ne me blâmez donc point, si m'y laissant surprendre,
Il peut m'être échappé quelque soupir trop tendre.
Vous vous étiez pour moi déclaré hautement,
Vous avez du mérite, et parliez en amant. [me,
C'est par là que dans l'âme un beau feu se consom-
Un frère qui se cache est fait comme un autre homme,
Et pour se faire aimer, a d'autant plus d'appui,
Que le sang en secret s'intéresse pour lui.

D. CÉSAR.

Quoi, vous repentez-vous d'avoir été capable
De suivre, en me voyant, un penchant favorable?
D'avoir souffert mes soins?

ISABELLE.

Ne me demandez rien.

D. CÉSAR.

Mérité-je si peu qu'on me veuille du bien?
Soumis, passionné, suis-je indigne de plaire?

ISABELLE.
Qu'ai-je à vous dire, hélas! Quand vous êtes mon [frère?

D. CÉSAR.
Hé, du moins, dites-moi, si je ne l'étais pas,
Que de mes vœux offerts vous pourriez faire cas;
Que votre cœur sensible aimerait à se rendre.

ISABELLE.
Vous n'avez là-dessus besoin de rien entendre;
Et vouloir à l'hymen pour jamais renoncer,
C'est... J'en dis trop, pourquoi m'en osez-vous pres- [ser?

D. CÉSAR.
Que de gloire pour moi!

ISABELLE.
Je sais qu'avec mon père,
En prenant ce dessein, je me fais une affaire.
Il veut sans résister que je donne ma main.

D. CÉSAR.
Il vient de me l'apprendre.

ISABELLE.
Il le prétend en vain.
De mes sens abusés j'ai cru la flatterie;
Plus d'hymen.

D. CÉSAR.
Quoi, ma sœur, et si je vous en prie?
Voudrez-vous de ma main refuser un époux?

ISABELLE.
Je pourrais l'accepter, s'il était tel que vous.

D. CÉSAR.
Fiez-vous-en à moi, dont la tendresse extrême
Me fait vous regarder comme un autre moi-même.
Don César de vos jours peut faire le repos,
Il est...

ISABELLE.
Don César? Quoi, don César d'Avalos,
Dont le bien fait, dit-on, tant de bruit à Séville?

D. CÉSAR.
Lui-même.

ISABELLE.
Vous prenez un soin fort inutile.
Jamais homme ne fut jusques à maintenant,
Et de moins de mérite, et plus impertinent;
Un esprit bas, rampant, qui ne sent que la fange.

CARLIN.
Monsieur, entendez-vous? Vers à votre louange.

D. CÉSAR.
On vous a prévenue avec un faux portrait,
Ma sœur, et don César...

ISABELLE.
Non, il est trait pour trait.
Je ne m'abuse point.

D. CÉSAR.
Quoi?

BÉATRIX.
Vous ayant en tête,
Tout autre auprès de vous, monsieur, lui paraît bête;
Mais don César n'est point si sot qu'elle vous dit,
Il a ce qui fait seul le mérite et l'esprit,
Des ducats à milliers.

ISABELLE.
Mais aussi la nature...

D. CÉSAR.
Encor, qui vous a fait cette belle peinture?

ISABELLE.
Mes yeux.

D. CÉSAR.
Vous me raillez, ma sœur.

ISABELLE.
Mes propres yeux.
C'est la sottise même.

CARLIN.
On ne peut dire mieux,
Vous êtes en crédit, monsieur.

ISABELLE.
Ainsi, mon frère,
Quoi que vous me disiez, quoi qu'ordonne mon [père...

D. CÉSAR.
Et vous-même avez vu ce don César?

ISABELLE.
Oui, moi.
Mais à ce que je dis ne donnez point de foi,
N'en croyez que vous seul, le voici qui s'avance.

D. CÉSAR.
Carlin, démêles-tu tout ceci?

CARLIN.
Patience.

SCÈNE V

D. CÉSAR, ISABELLE, D. PASCAL, BÉATRIX, CARLIN.

D. PASCAL.
Ah! Mon cher, de Goa soyez bien revenu.
A certain air sournois je l'aurais reconnu,
Et juré mille fois, en voyant sa figure,
Que de son propre père il est la géniture.
Vers le menton aussi je lui trouve de vous
Je ne sais quoi, non pas aussi beau ni si doux,
Mais assez approchant. Quoi qu'il en soit, beau- [frère,
Touchez là. Serez-vous jusqu'au soir à vous taire?
Vous ne me dites mot.

D. CÉSAR.
De mon étonnement
Ne faites pas, de grâce, un mauvais jugement.
Après avoir passé loin d'ici tant d'années,
Par un heureux retour voir mes courses bornées,
Arriver au moment qu'un homme tel que vous
Estime assez ma sœur pour s'en faire l'époux,
Un homme rare, en qui tout passe l'ordinaire,
C'est pour...

D. PASCAL.
Vous dites bien, si vous ne parlez guère,
Et ce ne sont point là selles à tous chevaux.
Peste! Les Indiens ne sont point des badauds,
On a là le bon sens.

ISABELLE, *à D. César.*
M'avait-on prévenue?

Le portrait est-il faux?

D. PASCAL.

Pour votre bienvenue
Je veux presser la noce, afin qu'en festoyant
Nous fassions amitié.

ISABELLE, *à D. César.*

Vous êtes clairvoyant.
Me conseilleriez-vous...

D. CÉSAR.

Oui, ma sœur.

ISABELLE.

Quoi, mon frère?

D. CÉSAR.

Épousez don César, vous ne sauriez mieux faire.

D. PASCAL.

Le brave homme!

ISABELLE.

Pas mieux?

D. PASCAL.

Non-da, je le maintiens,
On devient de bon goût parmi les Indiens,
Il se connait en gens.

D. CÉSAR.

C'est de quoi je me pique.

D. PASCAL.

Votre sœur Isabelle est un peu lunatique.

D. CÉSAR, *à Carlin.*

Isabelle! Vois-tu qu'il est de mon destin
Que j'aime une Isabelle!

ISABELLE.

Ah, mon frère!

D. CÉSAR.

Carlin,
Qu'elle est charmante!

ISABELLE.

Il faut l'avouer, j'eusse eu peine
A croire en vous pour moi ce sentiment de haine;
Car sur ce triste hymen me parler d'obéir,
L'appuyer contre moi, c'est plus que me haïr.

D. PASCAL.

Ah! Vous en faites donc ainsi la dégoûtée?
Sans le beau-frère, allez, vous seriez rejetée,
Et j'irais de ce pas, où me faisant honneur,
Je suis sûr que le oui se dirait de grand cœur.

ISABELLE.

Vous y pouvez aller; car je vous certifie
Que si c'est sur vos biens que votre amour se fie,
Je n'en fais aucun cas, et crois valoir assez,
Pour ne pas m'abaisser autant que vous pensez.

D. PASCAL.

Vous vous abaisseriez en m'épousant?

ISABELLE.

Sans doute.

D. PASCAL.

Gardez que je n'éclate, et qu'il ne vous en coûte.

D. CÉSAR.

Ah, ma sœur!

ISABELLE.

Qu'il éclate autant qu'il lui plaira;
Je perdrai sans regret ce qu'il m'en coûtera.

BÉATRIX.

Hé, madame.

D. PASCAL.

Oui?

BÉATRIX.

Monsieur.

D. PASCAL.

Suffit, qu'elle y revienne;
Ma famille vaut mieux mille fois que la sienne;
Et si nous supputions, sans tout prendre en un tas,
Le quart d'un Avalos vaudrait quinze Vargas;
Soit dit sans offenser le Vargas, mon beau-père.

D. CÉSAR, *à Carlin.*

Vargas?

CARLIN, *à D. César.*

Si nous étions au logis du beau-père?

D. CÉSAR.

Il n'en faut point douter, Carlin.

D. PASCAL.

Dès maintenant,
J'en vais faire ma plainte au vieux père Fernand.

D. CÉSAR, *à Carlin.*

Entends-tu?

CARLIN.

Quel matois! Voyez-vous la surprise?

D. CÉSAR, *à Carlin.*

Sais-tu que je le crois notre homme à la valise?

CARLIN.

Cela pourrait bien être.

D. CÉSAR.

Il faut m'en éclaircir.
Ne fâchez point ma sœur, je saurai l'adoucir;
Quand j'aurai dit trois mots, elle sera traitable.

ISABELLE.

Quoi, vous-même vouloir me rendre misérable?
Ah! Qu'aux Indes encor n'êtes-vous retenu?
Du moins...

D. PASCAL.

Il a bien fait d'en être revenu.
Ma foi, j'en suis d'avis, qu'à Goa, pour vous plaire,
Le reste de ses jours on vous confine un frère.

D. CÉSAR.

C'est donc avec chagrin que vous me revoyez,
Ma sœur?

ISABELLE.

J'en ai bien lieu.

D. CÉSAR.

Pas tant que vous croyez.
Vos intérêts me sont mieux connus qu'à vous-même.
Je suis pour don César, je l'avoue, il vous aime,
Votre bonheur dépend de lui donner la main.

D. PASCAL, *à Isabelle.*

Avisez, car à moins que ce ne soit demain,
Serviteur.

ISABELLE.

J'aime assez un amant qui menace.

BÉATRIX.

Madame.

D. CÉSAR.

Rendez-vous, ma sœur, de bonne grâce.
Prenez pour don César des sentiments plus doux;
Aussi bien je suis sûr qu'il sera votre époux.

ISABELLE.

Lui? Vous en êtes sûr?

D. CÉSAR.

Oui, je vous le répète.
Votre hymen est conclu, mon père le souhaite,
Et, quoi qu'à son amour vous puissiez opposer,
Vous tiendrez à bonheur enfin de l'épouser,
J'en ai la certitude.

ISABELLE.

Et moi, je vous déclare,
A quoi que don César contre moi se prépare,
Que la chose avec lui n'ira pas plus avant,
Et que, s'il faut parler, j'entre dans un couvent.
Avec vous là-dessus qu'il prenne ses mesures;
Viens.

BÉATRIX.

Qui vous a donné ces belles tablatures?
Monsieur, ne croyez pas...

ISABELLE.

Viens, te dis-je, suis-moi.

SCÈNE VI

D. CÉSAR, D. PASCAL, CARLIN.

D. PASCAL.

La petite lionne! Elle jase, ma foi.

D. CÉSAR.

Ne vous étonnez point d'une telle réponse.
Au reste, vous saurez que j'ai vu don Alonse,
J'ai passé par Séville, où je fus averti
Que depuis quatre jours vous en étiez parti.
J'appris là votre hymen.

D. PASCAL.

Vous avez vu mon père?
Don Alonse? A Séville?

D. CÉSAR.

Oui.

D. PASCAL, *bas.*

La maudite affaire!

D. CÉSAR.

Il me parla, je crois, mais en termes confus,
Sur des lettres de change.

D. PASCAL.

Oui, pour vingt mille écus.
Aux mains de don Fernand ces lettres sont remises.

D. CÉSAR.

Carlin.

CARLIN, *bas.*

Nous vous tenons, escroqueur de valises.

D. PASCAL.

Mon père est homme... Allez, je lui ferai savoir
Que pour moi le beau-père a bien fait son devoir.
Cependant je crains fort...

D. CÉSAR.

Vous n'avez rien à craindre;
Que ma sœur parle, crie, elle aura beau se plain-
Je me ris du couvent. [dre,

D. PASCAL.

Si nous pouvions demain,
Il faudrait que sans bruit...

D. CÉSAR.

Mon père a ce dessein;
Et je vais d'autant plus presser le mariage,
Qu'à me rendre à Burgos certain devoir m'engage.

D. PASCAL.

Quel?

D. CÉSAR.

C'est pour y chercher un don Pascal Giron;
Si je le trouve...

D. PASCAL.

Hé bien?

D. CÉSAR.

Le connaissez-vous?

D. PASCAL.

Non.

D. CÉSAR.

Il a fait d'un ami certaine raillerie,
Au talent de hâbler il joint l'effronterie,
Dit-on, et je lui veux montrer aux yeux de tous...

D. PASCAL.

Cela mérite-t-il de vous mettre en courroux?

D. CÉSAR.

Si l'on n'en disait mot, il n'aurait qu'à poursuivre,
A de pareils hâbleurs, il faut apprendre à vivre;
C'est un extravagant, un fat.

D. PASCAL.

Sans compliment,
Je vous quitte, et vais voir le beau-père un moment.

SCÈNE VII

D. CÉSAR, CARLIN.

D. CÉSAR.

Qu'en dis-tu?

CARLIN.

Vous avez bien rabattu sa joie.
Reste à vous découvrir...

D. CÉSAR.

J'en chercherai la voie;
Mais sans tant me hâter, peut-être il serait bon,
Comme ici don Pascal fait connaître mon nom,
D'attendre sous celui que le hasard me prête,
Qu'avec nos obstinés mon affaire soit faite.
Si les parents du mort s'avisaient d'éclater,
Ce serait don Pascal qu'on viendrait arrêter.

CARLIN.

Quand on le coffrerait, la prise serait belle,
Il le mérite bien; mais, monsieur, Isabelle,
La pourrez-vous laisser si longtemps en erreur?

D. CÉSAR. [cœur.

Plus ses dédains sont forts, mieux je lis dans son

CARLIN.
Elle était, en partant, dans un dépit extrême.
D. CÉSAR.
Qu'il m'est doux de me voir mépriser pour moi- [même!
CARLIN.
Mais quand vous en riez, elle en souffre.
D. CÉSAR.
Allons voir
Quel mépris de nouveau j'en pourrai recevoir.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

D. FERNAND, ENRIQUE.

ENRIQUE.
Voilà ce qu'on m'écrit.
D. FERNAND.
Vous m'étonnez, Enrique;
Et quel rang parmi nous tenait ce don Fabrique?
Ceux que le sang oblige à venger cette mort,
Sont-ce gens à ne point vouloir parler d'accord?
Mon gendre a-t-il affaire à puissante partie?
ENRIQUE.
Non pas, sans doute, assez pour lui coûter la vie
Outre que l'action, à la prendre en rigueur,
Telle qu'on me la mande, est d'un homme de cœur;
Mais c'est toujours un mort, et tout mort embarras- [se.
D. FERNAND.
Il faut agir en cour, nous obtiendrons sa grâce.
ENRIQUE.
Si l'affaire est tombée en accommodement,
Nous en aurons bientôt plus d'éclaircissement.
Au moins, à voir le jour dont ma lettre est datée,
C'est de beaucoup trop tard qu'elle m'est apportée.
Comme avant cette mort don Alonse avait dit
Que son fils se viendrait marier à Madrid,
Et qu'on nous croit toujours ennemis, on veut croi- [re
Qu'agissant contre lui, je dois en faire gloire,
Et que s'il est chez vous, comme on n'en peut dou- [ter,
Je prêterai la main à le faire arrêter;
Mais la division n'empêche point l'estime,
Et quand ma haine encor serait plus légitime,
Le nom de vôtre gendre, et ce que je vous doi,
Contre ses ennemis lui répondraient de moi.
D. FERNAND.
Cette mort qu'il m'a tue est sans doute l'affaire
Que me recommandait la lettre de son père,
Vous en donner l'avis, c'était bien s'adresser;
Mais, Enrique, avec moi c'est peu de commencer,
Vous protégez mon gendre, après ce bon office,
Souffrez avecque lui que je vous réunisse,
Je ne saurais vous voir plus longtemps ennemis.
ENRIQUE.
Ordonnez, je suis prêt, et tout vous est permis;
Mais comme don César est plus fier qu'il ne sem- [ble,
Ne vous commettez point à nous trouver ensemble,
Que vous n'ayez pris soin vous-même de savoir,
S'il pourra, sans aigreur, consentir à me voir;
Me montrant tout à coup, j'ai peur qu'il ne s'empor- [te.
Cependant empêchez quelques jours qu'il ne sorte,
Il s'est trop fait connaître en arrivant chez vous,
La nouvelle en est sue, il a force jaloux,
On l'épie, et pour lui la prison est à craindre.
D. FERNAND.
Je doute qu'il soit homme à se vouloir contraindre.
Du reste, de Goa, mon fils est de retour.
ENRIQUE.
Don Lope est à Madrid?
D. FERNAND.
Oui, de ce même jour,
Absent depuis douze ans, le ciel me le renvoie.
ENRIQUE.
Croyez qu'avecque vous j'en partage la joie.
Quand don César et moi nous serons réunis,
Il faudra que je vienne embrasser ce cher fils.
D. FERNAND.
Je vous le mènerai, c'est à quoi je m'engage.
ENRIQUE.
Et l'aimable Isabelle? A quand le mariage?
D. FERNAND.
Don César n'a point eu le don de la charmer,
Quoi que j'en puisse dire, elle a peine à l'aimer;
Et si je veux pour elle écouter ma tendresse,
Je dois suspendre au moins l'hymen dont il me [presse.
Entre nous je ne sais si l'air provincial
Donne à certaines gens un trait original;
Mais dans sa gaie humeur ce don César s'oublie,
Et le bon sens toujours n'est pas de la partie.
Au portrait dont pour lui vous m'avez prévenu,
Il faut vous l'avouer, je ne l'ai point connu,
Je lui croyais l'esprit poli, galant, docile.
ENRIQUE.
Depuis plus de deux ans que j'ai quitté Séville,
J'ignore ce qu'il est; mais quand j'en suis parti,
C'était de mille dons un esprit assorti,
Je ne sais quoi d'aisé, du brillant, du solide.
D. FERNAND.
Il est brusque, et de tout en souverain décide.
Si l'hymen, dès demain, ne remplit ses désirs
Il ne sait ce que c'est que pousser des soupirs,
Il est riche, et partout peut choisir une femme.
ENRIQUE.
Ah! don César n'a point cette bassesse d'âme,
Il est civil, honnête, et dans ce que j'en sai...

SCÈNE II

D. FERNAND, D. CÉSAR, D. PASCAL,
ENRIQUE, CARLIN.

D. FERNAND, *voyant D. Pascal.*
Le voici qui paraît.

ENRIQUE, *voyant D. César.*

C'est lui-même, il est vrai.

CARLIN.

Monsieur.

D. CÉSAR.

Je vois Enrique, il faut rentrer.

ENRIQUE.

Je pense
Qu'il aurait quelque peine à souffrir ma présence.
Je m'éloigne, et vous laisse en pouvoir d'obtenir
Qu'il consente à l'accord qui nous doit réunir.

SCÈNE III

D. FERNAND, D. PASCAL.

D. FERNAND.

De peur de vous choquer, vous voyez qu'il me quit-[te.

D. PASCAL.

Il pouvait jusqu'au soir prolonger sa visite;
C'est à quoi nul de nous n'eût voulu s'opposer.
Vous autres vieux grisons, vous aimez à jaser,
Vous ne finissez point.

D. FERNAND.

Il est prudent et sage,
Et pour ne pas aigrir les choses davantage,
Il a voulu savoir avant que vous parler...

D. PASCAL.

A moi? Qu'avons-nous donc ensemble à démêler?

D. FERNAND.

Rien; il m'a tout conté, c'est une bagatelle.

D. PASCAL.

La lune a-t-elle point disloqué sa cervelle?

D. FERNAND.

Il n'en faut point parler avec tant de mépris,
Enrique a du mérite, et chacun vaut son prix.

D. PASCAL.

Enrique soit; Enrique est pour moi peu de chose.

D. FERNAND.

Vos différends n'ont point une assez juste cause,
Il faut, pour vivre amis, mettre tout sous le pied.

D. PASCAL.

Vous avez, comme lui, le timbre estropié,
Beau-père.

D. FERNAND.

Vous pourriez parler mieux, ce me semble.

D. PASCAL.

Que diable aussi veut-on que nous ayons ensemble?
Je ne l'ai jamais vu.

D. FERNAND.

Jamais vu!

D. PASCAL.

Non, jamais.

D. FERNAND.

Vous n'avez point tous deux sur certains intérêts,
Lorsqu'un jour son avis fut si contraire au vôtre,
Qu'il fallût...

D. PASCAL.

Non, vous dis-je; il me prend pour un autre.

D. FERNAND.

Et dans ce même instant que vous êtes venu,
Pour don César encore il vous a reconnu.

D. PASCAL.

D'Avalos?

D. FERNAND.

D'Avalos. Il est né dans Séville,
A du bien, des amis, connaît toute la ville;
Il ne s'y passe rien qui par lui ne soit su.

D. PASCAL, *bas.*

Serais-je don César sans m'en être aperçu?
N'importe, avouons tout.

D. FERNAND.

Çà, plus d'aigreur, mon gendre,
Enrique veut la paix, c'est trop vous en défendre.
L'accord vous déplaisant, pour en fuir l'embarras,
Vous auriez bien voulu ne le connaître pas;
De grâce, oubliez tout, vous avez l'âme bonne;
S'il a dit quelque chose...

D. PASCAL.

Hé bien, je lui pardonne,
Mais à condition que je ne le verrai
Qu'après que de l'hymen j'aurai fait plein essai.

D. FERNAND.

Il ne mérite point ce reste de colère,
Il m'a montré pour vous une estime sincère;
Et, tout à l'heure encor, il vient de m'avertir
De ce que l'on hasarde à vous laisser sortir.

D. PASCAL.

Parce que je puis mettre une femme à son aise,
Il craint qu'on ne m'engage ailleurs? ne vous dé-[plaise;
Je veux aller courir, voir, me faire prier;
Si l'on craint de me perdre on peut me marier.
Je suis, jusqu'à demain, de l'épouse future
Le très futur époux; passé cela, j'en jure,
Je porte le mouchoir où le cœur m'en dira.

D. FERNAND.

Vous serez satisfait, ma fille obéira.
Tantôt qu'elle a voulu jaser avec son frère,
Il l'a bientôt réduite au parti de se taire;
Voyant que pour l'hymen elle n'allait pas droit,
Il vous l'a chapitrée.

D. PASCAL.

Il agit comme il doit.

D. FERNAND.

Mais craignez tout pour vous, si l'on vous voit paraî-[tre,
Chez moi pour don César on a su vous connaître
Et pour vous arrêter on est au guet.

D. PASCAL.

Comment?
M'arrêter? Et pourquoi?

D. FERNAND.

Le beau déguisement.
A quoi bon vous cacher, quand la chose est publique?
Quoi qu'il en ait coûté la vie à don Fabrique,
On sait qu'en le tuant...

D. PASCAL.

Halte-là, s'il vous plaît.
Moi, j'ai tué?

D. FERNAND.
L'honneur...
D. PASCAL.
Je ne sais ce que c'est.
Suis-je un tueur de gens?
D. FERNAND.
On palliera l'affaire.
C'est d'elle assurément que m'écrit votre père,
Quand il veut qu'on vous trouve au besoin du sup-[port.
D. PASCAL, *bas*.
Tirons-nous de la lettre avouant cette mort.
(*Haut.*)
Sur tous cas chagrinants j'ai recours au silence;
Mais puisqu'enfin du fait vous avez connaissance...
D. FERNAND.
Oui, je sais que l'honneur qui vous a fait agir,
Vous doit sur cette mort empêcher de rougir.
Comment arriva-t-elle?
D. PASCAL.
Ah, l'importun beau-père!
Payons d'effronterie.
D. FERNAND.
En me contant l'affaire,
Enrique ne m'a point expliqué comme quoi...
D. PASCAL.
Ce détail est de lui plus séant que de moi;
Puisqu'il a commencé, qu'il vous dise le reste.
D. FERNAND.
Sur les cas de bravoure on doit être modeste,
Je le sais, mais non pas s'en taire entièrement.
Fut-ce duel, rencontre?
D. PASCAL.
Environ.
D. FERNAND.
Mais comment?
Sur le pré? Dans la rue?
D. PASCAL.
Enfin, vaille que vaille,
Le mort mourut, et moi j'eus le champ de bataille.
C'est un mort bien complet, qu'un mort de ma façon.
D. FERNAND.
Il faut...

SCÈNE IV

D. FERNAND, D. PASCAL, ISABELLE, BÉATRIX.

D. PASCAL.
Ah! Vous voilà, mon aimable dondon.
Çà, qu'un peu moins de brun sur votre front se voie,
Le chagrin ne vaut rien, tournez-vous à la joie;
Je vous donne l'exemple.
ISABELLE.
En puis-je profiter,
Quand Enrique me dit qu'on vous doit arrêter?
Qui jamais aurait cru ce qu'il vient de m'apprendre,
Mon père? Don César...
D. FERNAND.
Il m'a tout fait entendre,
Cela n'est rien, ma fille, et, malgré les jaloux...
ISABELLE.
Quand un homme est tué, ce n'est rien, dites-vous!
D. FERNAND.
Épargnant don Fabrique, il eût passé pour lâche;
Il a dû le tuer.
D. PASCAL.
Je vous l'ai... Qu'on me fâche,
Par la mort... Avez-vous des ennemis secrets?
Parlez, j'estramaçonne, et je vous en défais.
ISABELLE.
Si de vous seulement vous vouliez me défaire...
D. PASCAL.
De moi?
D. FERNAND.
L'impertinente!
D. PASCAL.
A vous le dé, beau-père,
Vous pouvez bien user du pouvoir paternel;
Autrement, et j'en fais un serment solennel,
Si vous ne la rendez, avant que le jour passe,
D'humeur à souhaiter d'amplifier ma race,
Je prends parti.
D. FERNAND.
De quoi vous chagriner? Demain
Vous la trouverez prête à vous donner la main.
ISABELLE.
Moi?
D. FERNAND.
Vous.
ISABELLE.
L'aveuglement pour moi serait honnête.
L'épouser, et qu'ensuite on lui coupe la tête.
D. PASCAL.
Couper la tête! Diable, elle y va d'un plein saut.
ISABELLE.
Qu'il se tire d'affaire; ensuite, s'il le faut,
Je m'expliquerai net sur ce qui le regarde.
D. PASCAL.
Beau-père, encore un coup, si vous n'y prenez garde,
Rien de fait entre nous. Il faut vous donner temps
De pouvoir seul à seul lui rendre le bon sens;
Et cependant j'irai...
D. FERNAND.
Ne sortez point, de grâce.
S'il fallait...
D. PASCAL.
Que pour moi rien ne vous embarrasse.
Je vais vous envoyer le beau-frère, avec lui
Vous pouvez en résoudre encor tout aujourd'hui.
Cela fait, je déloge.

SCÈNE V

D. FERNAND, ISABELLE, BÉATRIX.

D. FERNAND.
Il est donc fort honnête,
Qu'une fille avec moi n'en fasse qu'à sa tête?

En matière d'époux vous allez à grands frais;
Si l'on veut qu'il vous plaise il faut le faire exprès,
Allez, pour vous punir, si je n'étais bon père,
Vous voulez perdre tout, je vous laisserais faire.
Ne voir pas qu'un parti si riche, si puissant...

ISABELLE.

Le bien pour l'hyménée est un motif pressant;
Mais à quoi voulez-vous, mon père, qu'il m'engage,
S'il n'est accompagné de quelqu'autre avantage?

D. FERNAND.

Quand on vous a nommé don César pour époux,
Qu'on l'a laissé venir, que ne l'empêchiez-vous?
Il fallait m'opposer alors votre scrupule.

ISABELLE.

Pouvais-je deviner qu'il était ridicule?
Que son discours rempli de termes affectés...

D. FERNAND.

Taisez-vous, il vaut mieux que vous ne méritez.
C'est si votre morale en devient la maîtresse,
Dans votre cerveau seul que loge la sagesse;
Et quand sur cet hymen nous sommes si pressants,
Votre frère, ni moi n'avons pas le bon sens.

ISABELLE.

A parler franchement, j'admire que mon frère
Sur le choix d'un tel gendre à vos souhaits défère.

D. FERNAND.

Il a tort, et son goût devrait choquer le mien.
Est-ce vous, Béatrix, qui l'instruisez si bien?
Qui remplissez son cœur de ces belles idées?

BÉATRIX.

Encor tout maintenant nous nous sommes grondées;
Il ne tient pas à moi qu'elle n'ait le bon pli.
Je trouve don César un époux accompli,
C'est le bien que j'en dis qui fait notre querelle;
Je ne puis... Mais que vois-je?

D. FERNAND.

Ah! Voici Sganarelle.

SCÈNE VI

D. FERNAND, ISABELLE, BÉATRIX, SGANARELLE, *avec un habit de deuil.*

D. FERNAND.

Bonjour.

SGANARELLE, *pleurant.*

Bonjour, monsieur. Qui se fût attendu...

D. FERNAND.

Pourquoi tant sangloter?

BÉATRIX, *bas.*

C'est autant de pendu;
Où vas-tu, malheureux?

SGANARELLE.

La douleur qui me presse...
Ah, monsieur!

D. FERNAND.

Apprends-nous quelle est cette tristesse,
D'où te vient ce grand deuil?

SGANARELLE.

Monsieur, si je l'ai pris
C'est à mon grand... Bonjour, ma pauvre Béatrix.

BÉATRIX.

Dieu te gard.

SGANARELLE, *montrant Isabelle.*

Est-ce là la petite Barbète,
Qui n'était qu'un bouchon quand nous fîmes retraite?

BÉATRIX.

Elle-même.

SGANARELLE.

En douze ans comme une fille vient!
Je l'ai bien fait sauter.

BÉATRIX.

Est-ce qu'il t'en souvient?

SGANARELLE.

La voilà belle et grande.

BÉATRIX.

Assez.

SGANARELLE.

Mon pauvre maître
En partant de Goa, brûlait de la connaître;
Mais sa mort...

D. FERNAND.

Tu viens donc m'annoncer son trépas?
Il est mort?

SGANARELLE.

Si bien mort qu'il n'en reviendra pas.

D. FERNAND.

Et l'as-tu vu mourir?

SGANARELLE.

Oui, la mort de sa femme
L'a si bien tourmenté, qu'il en a rendu l'âme.

D. FERNAND.

Où donc est arrivé ce funeste accident?

SGANARELLE.

A Cadix, chez Gomez votre correspondant,
En cinq jours. Il m'est dû la moitié de mes gages.

D. FERNAND.

Coquin.

SGANARELLE.

Comment, coquin?

D. FERNAND.

Hé!

SGANARELLE.

Quoi?

D. FERNAND.

Tu m'envisages?

SGANARELLE.

Les injures encor seront mon réconfort.

D. FERNAND.

Donc, tu voles ton maître, et soutiens qu'il est mort?

SGANARELLE.

Moi?

D. FERNAND, *lui montrant don César.*

Regarde.

SCÈNE VII

D. FERNAND, ISABELLE, D. CÉSAR, BÉATRIX, SGANARELLE, CARLIN.

SGANARELLE.
Au secours.
D. FERNAND.
Tu commences à craindre.
SGANARELLE.
La voix me manque, ah, ah !
D. CÉSAR.
Qu'a-t-il donc à se plaindre?
SGANARELLE.
Qu'il ne m'approche point, j'ai si peur des esprits...
D. FERNAND.
Ah ! Monsieur Sganarelle, enfin vous voilà pris.
CARLIN, *à D. César.*
Sganarelle ! Monsieur, continuez la pièce;
C'est le valet du fils.
D. CÉSAR, *à Sganarelle.*
Que cette frayeur cesse,
Et sachons seulement où sont les mille écus.
SGANARELLE.
Pouvez-vous...
D. CÉSAR.
Point de bruit, j'en sais trop là-dessus;
Tu me les as volés.
SGANARELLE.
Volés ?
D. CÉSAR.
Toi ?
SGANARELLE.
Patience,
Pour un mort, vous n'avez guère de conscience.
D. CÉSAR, *à D. Fernand.*
Que dit-il ?
D. FERNAND.
Il prétend qu'arrivant à Cadix,
En cinq jours chez Gomez vous êtes mort.
D. CÉSAR.
Tant pis,
Me voilà mal.
SGANARELLE, *à D. Fernand.*
Il croit vivre encor ?
D. FERNAND.
Quoi, tu penses
Te sauver du gibet par tes extravagances?
D. CÉSAR.
Dans quelque chambre sûre il le faut enfermer.
Là...
D. FERNAND.
Non, puisqu'à le perdre il nous veut animer,
Tout droit à la potence il est juste qu'il meure.
CARLIN, *à Sganarelle.*
Courage, il ne s'agit que d'un méchant quart d'heure;
C'est à quoi, dès longtemps, tu dois t'être attendu.
N'es-tu pas bienheureux de n'être que pendu?
SGANARELLE.
Au diable soient les morts, et toute leur séquelle.
BÉATRIX.
Que j'ai pitié de toi, mon pauvre Sganarelle !
D. FERNAND.
Suis-moi, certain caveau sera là-bas ton fait,
Si tu n'y parles, va.
SGANARELLE.
J'ai dit ce que j'ai fait.
CARLIN.
Marchons vite.
D. FERNAND.
Carlin, tiens-le bien, qu'il n'échappe.
CARLIN.
Au cachot noir.
SGANARELLE.
Monsieur.
CARLIN.
Tu viendras dans la trappe.

SCÈNE VIII

ISABELLE, D. CÉSAR, BÉATRIX.

ISABELLE.
S'il fût venu ici quelque temps avant vous,
L'imposture eût trouvé tout crédit parmi nous;
Nous vous aurions cru mort.
D. CÉSAR.
Quand on ne perd qu'un frère,
Ma sœur, on se console, et la perte est légère.
ISABELLE.
Ne vous connaissant pas, je dois tomber d'accord
Que j'aurais moins senti l'ennui de votre mort;
Vous pleurant j'eusse au moins évité le supplice
Où de vos sentiments m'expose l'injustice.
Me vouloir engager à don César ?
D. CÉSAR.
Ma sœur,
Je ne prends son parti que pour votre bonheur,
Je vous l'ai déjà dit.
ISABELLE.
Et quel bonheur attendre,
Quand je ne trouve en lui que du bien à prétendre?
D. CÉSAR.
Et si je vous disais que lorsqu'on le connaît,
Don César n'est rien moins que ce qu'il vous paraît ?
ISABELLE.
Ah, mon frère! Toujours, encor qu'il se déguise,
Il aura l'air choquant, dira quelque sottise;
Le dégoût que j'en ai ne se peut surmonter.
D. CÉSAR.
N'en jurez pas trop fort, je prétends vous l'ôter.
ISABELLE.
Vous ?
D. CÉSAR.
Oui, j'ai pris plaisir, par des raisons secrètes,
A jouir quelque temps de l'erreur où vous êtes;
Mais enfin apprenez qu'on vous abuse tous,

Que le vrai don César n'est point connu de vous,
Et qu'un extravagant qui tient ici sa place,
Lui dérobant son nom, vous gêne et s'embarrasse.

ISABELLE.

Serait-il vrai, mon frère ?

D. CÉSAR.

En pouvez-vous douter?

ISABELLE.

J'admirais à le voir, qu'on me l'eût pu vanter,
Un homme qui paraît n'aimer qu'à faire rire.

BÉATRIX.

J'y trouvais comme vous quelque chose à redire,
Je le cherchais en lui, mais je savais en gros
Qu'il était honnête homme, et j'étais en repos.
Ai-je eu tort de vouloir toujours le mariage?

ISABELLE.

Mais quand cet imposteur joue un faux personnage,
Où le vrai don César peut-il être ?

D. CÉSAR.

A Madrid.

ISABELLE.

En êtes-vous content du côté de l'esprit?

D. CÉSAR.

Vous le verrez, du moins on l'estime à Séville,
Il a l'humeur accorte, obligeante, civile ;
Et si depuis l'instant que nous nous sommes vus,
Je l'aimais un peu moins, j'en pourrais dire plus;
Mais l'amitié séduit alors qu'elle est extrême.

ISABELLE.

Vous l'aimez donc, mon frère ?

D. CÉSAR.

A l'égal de moi-même.

ISABELLE.

S'il l'a pu mériter, il doit être parfait :
Mais, mon frère, daignez m'achever son portrait.
L'air, les traits?

D. CÉSAR.

Tel que moi. Ce rapport de visage
Est ce qui l'un pour l'autre à l'envi nous engage.
Le voulez-vous, ma sœur, accepter pour époux?

ISABELLE.

Comment le refuser, s'il est fait comme vous ?
Mais ce faux don César qu'ici l'on voit paraître,
Se dit le vrai, comment peut-il ne le pas être ?
Mon père qui connaît l'écriture du sien,
A pour lui...

D. CÉSAR.

Là-dessus, ne me demandez rien.
Le temps éclaircira cet embrouillé mystère.

ISABELLE.

Allez donc en donner la nouvelle à mon père,
Afin qu'instruit du piège, il puisse, en l'évitant,
S'assurer, s'il le faut, du fourbe qui le tend.

D. CÉSAR.

J'y vais ; mais, attendant que don César vous voie,
Je pourrai lui parler ; que voulez-vous qu'il croie,
Ma sœur ?

ISABELLE.

Que s'il est tel que vous me l'avez peint...
Adieu, mon frère.

BÉATRIX, *à D. César.*

On fuit, bonne marque, on vous craint.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

D. FERNAND, D. CÉSAR, CARLIN.

D. FERNAND.

J'ai, pour les confronter, envoyé chez Enrique ;
Mais, mon fils, contre vous je crains qu'il ne s'ex- [plique,
Lui-même, en le voyant, l'a tantôt reconnu.
Pour épouser ma fille il sait qu'il est venu,
Et par trop de raisons prend part à mes affaires,
Pour vouloir appuyer des fourbes si grossières.

D. CÉSAR.

Je le sais ; mais croyez que, dès qu'il me verra,
Quoi qu'il ait pu vous dire, il le désavouera.
Les choses quelquefois se peuvent mal entendre.

D. FERNAND.

Mais il a regardé, vu, contemplé mon gendre.

D. CÉSAR.

Ses yeux, dans ce moment, l'auront mal éclairci,
Ils l'ont trompé.

D. FERNAND.

Les miens me trompent donc aussi ?
J'ai pour ce don César, qui n'a pas l'art de plaire,
Reçu présentement des lettres de son père,
Qui nous mande à tous deux que sur certaine mort
La partie est contente, et qu'on a fait l'accord.

D. CÉSAR.

L'accord est fait? Tant mieux. J'attends de don Alon- [se,
Sur des avis donnés, une prompte réponse,
Qui vous confirmera les choses que je dis.

D. FERNAND.

Mais les vingt mille écus qu'il m'a par lui remis ?

D. CÉSAR.

Pur hasard.

D. FERNAND.

Croyez-moi, l'on cherche à vous surpren- [dre,
Comme nouveau venu vous avez la foi tendre,
Quelqu'un hait don César, et vous a contre lui...

D. CÉSAR.

Non, je ne parle point sur le rapport d'autrui,
Je connais don César.

D. FERNAND.

La chose est difficile.
D'où ? Comment ! Et de quand ?

D. CÉSAR.

Je l'ai vu dans Séville.

D. FERNAND.

Dans Séville ! Avez-vous été là de Cadix?

D. CÉSAR.

Suffit que je connais et le père et le fils.
Don Alonse, en partant, m'a chargé de vous dire,
Que de ce qu'il attend par le premier navire,
Puisque vous le voulez, il vous mettra d'un quart;
Que pour l'autre à charger l'avis est venu tard.

D. FERNAND.

Il vous l'a dit?

D. CÉSAR.

Lui-même, et vous m'en pouvez croire.

D. FERNAND.

Carlin, son mal se passe, il a bonne mémoire.

CARLIN.

Il faut avec le temps, espérer que ce mal...

D. FERNAND.

Il se souvient de tout.

CARLIN.

Monsieur, c'est l'air natal.
Hier encor, qui l'eût mis sur ce qu'il vous explique,
C'eût été de l'hébreux, pour lui point de réplique;
Les lieux nataux ouvrant les portes de l'esprit...

D. FERNAND.

Carlin sait de grands mots.

D. CÉSAR.

Et fort peu ce qu'il dit.

CARLIN.

Si je dis mal, du moins je sais ce que je pense.
Tâchez à rattraper votre réminiscence,
Tout le reste ira bien.

D. FERNAND.

Et quand pourrons-nous voir
Cet autre don César?

D. CÉSAR.

Peut-être dès ce soir;
Nous sommes de Séville ici venus ensemble.

D. FERNAND.

Je ne sais où j'en suis, car enfin il me semble
Qu'Enrique à m'abuser n'ayant point d'intérêt,
Devrait m'avoir conté la chose comme elle est.
Pourquoi d'un imposteur appuyer l'entreprise?

D. CÉSAR.

Quand vous lui parlerez vous saurez la surprise.
Je crains peu que d'un fourbe il veuille être l'appui.

D. FERNAND.

J'entends quelqu'un qui monte, et peut-être est-ce [lui.
Retirez-vous, mon fils, je veux de cette affaire,
Lui parlant seul à seul pénétrer le mystère.

D. CÉSAR, *bas à Carlin.*

Allons voir Isabelle, et l'amenons ici.

D. FERNAND, *seul.*

Que peut prétendre Enrique à me tromper ainsi?
A croire un imposteur il m'a vu trop facile.
Tous ceux qui connaissaient la carte de Séville,
De mon gendre futur m'avaient dit trop de bien,
Pour le voir sans mérite, et ne soupçonner rien.
Son abord, ses discours remplis d'extravagance...

SCÈNE II

D. FERNAND, ENRIQUE.

D. FERNAND.

Apprenez-moi de vous ce qu'il faut que je pense,
Enrique. Vous voyez qu'on cherche à me duper,
Qu'on me joue; et vous-même aidez à me tromper.

ENRIQUE.

J'aide à vous tromper? Moi?

D. FERNAND.

Vous avez vu mon gendre?

ENRIQUE.

Oui, tantôt un moment.

D. FERNAND.

Comme on peut se méprendre,
En avez-vous assez examiné les traits?

ENRIQUE.

Rien ne m'est plus connu.

D. FERNAND.

C'est don César?

ENRIQUE.

Oui.

D. FERNAND.

Mais
En êtes-vous bien sûr?

ENRIQUE.

Autant que de moi-même.

D. FERNAND.

Don César d'Avalos?

ENRIQUE.

Ma surprise est extrême.
Pourquoi ces questions?

D. FERNAND.

Pourquoi? Si je vous dis
Que c'est un imposteur, en croirez-vous mon fils?
Il connaît don César.

ENRIQUE.

Quoi, votre fils peut dire...

D. FERNAND.

Qu'à mon bien, sous ce nom, un imposteur aspire,
Qu'il n'est point don César.

ENRIQUE.

C'est qu'il le connaît mal.

D. FERNAND.

Il prétend le savoir pourtant d'original.

ENRIQUE.

J'appuierais contre vous un lâche stratagème!
Je l'ai vu, croyez-moi, c'est don César lui-même!

D. FERNAND.

Voyez-le de nouveau, pour n'en pouvoir douter.

SCÈNE III

D. FERNAND, ENRIQUE, BÉATRIX.

BÉATRIX, *à D. Fernand.*

Cette lettre est pour vous, on vient de l'apporter.

D. FERNAND.

Fais venir don César. *(Béatrix rentre.)*

ENRIQUE.
Qu'il vienne.
D. FERNAND.
Autre aventure.
La lettre est de Cadix, je connais l'écriture,
C'est Gomez qui m'écrit. Me pardonnerez-vous...
ENRIQUE.
Lisez, les compliments sont bannis d'entre nous.
D. FERNAND, *lit.*

« Je ne me suis point hâté de vous écrire les funestes nouvelles que Sganarelle vous a portées. Je ne doute point que vous n'en ayez été fort surpris. La mort de don Lope m'a tellement touché, que j'ai peine encore à m'en remettre. Il n'est rien qu'on n'ait fait pour le sauver. Les remèdes se sont trouvés sans force, et tout l'art des médecins n'a pu empêcher qu'il n'ait été emporté en cinq jours d'une fièvre continue. Sganarelle vous dira les soins que j'ai pris à lui faire rendre les derniers honneurs. »

ENRIQUE.
L'avis est surprenant. Qu'est-ce qu'il vous en sem-
Votre fils est-il mort, et vivant tout ensemble? [ble?
Les termes sont précis.
D. FERNAND.
Vous m'y voyez rêver.
ENRIQUE.
Je craindrais...
D. FERNAND.
Permettez que je puisse achever.

« En arrivant chez moi il y a fait décharger douze caisses bien conditionnées, dont vous pouvez disposer. J'exécuterai ponctuellement vos ordres, et prends part à votre douleur autant qu'on le peut faire.

« Votre très humble serviteur, GOMEZ. »

ENRIQUE.
Les caisses chez Gomez par don Lope laissées,
Doivent causer un peu de trouble à vos pensées.
Le fait est positif.
D. FERNAND.
C'est de quoi m'occuper.
ENRIQUE.
Mais celui qui prétend que j'ose vous tromper,
Qu'appuyant un faux nom j'ai part au stratagème,
Dites, serait-il point quelqu'imposteur lui-même,
Qui chez vous introduit en qualité de fils, [pris?
Sous des traits ressemblants vous aurait tous sur-
D. FERNAND.
La lettre de Gomez, sans doute, m'embarrasse.
Je trouve du mystère en tout ce qui se passe;
Et le retour d'un fils dont on m'écrit la mort,
Causerait quelque trouble à l'esprit le plus fort.
Mais, pour tout éclaircir, commençons par mon
[gendre.
Voyez, qu'en dites-vous? M'a-t-on voulu surprendre.

SCÈNE IV

D. FERNAND, D. PASCAL, ENRIQUE.

D. FERNAND, *à D. Pascal.*
Plus de froideur, Enrique est prêt d'y renoncer.
D. PASCAL.
Encore Enrique?
D. FERNAND.
Allons, il faut nous embrasser.
D. PASCAL.
Vous avais-je pas dit, impatient beau-père,
Qu'une si prompte paix n'était pas nécessaire?
Il va faire le fier de se voir recherché,
Cependant c'est lui seul qui gagne en ce marché.
En fera-t-il un pas?
D. FERNAND, *à Enrique.*
Voyez-le bien, de grâce,
Observez tous ses traits.
D. PASCAL.
Si l'accord l'embarrasse,
Je l'en quitte, et suis prêt à ne parler de rien.
ENRIQUE.
Tout cela se dit-il par forme d'entretien?
D. FERNAND.
Daignez le regarder.
D. PASCAL.
S'il ne l'a pas en tête,
Vous l'en pressez en vain, c'est une fière bête.
Voyez comme en silence il tient son quant à moi.
Dieu me damne, il se moque et de vous et de moi,
Beau-père.
D. FERNAND, *à Enrique.*
Vous rêvez?
ENRIQUE.
Je n'ai rien à vous dire.
C'est un jeu qui vous plaît; d'accord, songeons à rire.
D. FERNAND.
Vous croyez que je ris?
ENRIQUE.
Oui, sans doute.
D. PASCAL.
Voilà
Comme il est sans rancune? Allons donc, touchez là.
D. FERNAND.
Cette froideur, Enrique, a droit de me surprendre.
Quand mon gendre pour vous...
ENRIQUE.
C'est donc là votre gendre?
D. PASCAL.
Votre gendre? Oui, son gendre, et des mieux en-
D. FERNAND. [gendrés.
Hé bien, qu'est-ce?
ENRIQUE.
Usez-en comme vous en voudrez,
Je ne dis mot. Un père est maître en sa famille,
Et peut, comme il lui plaît, disposer de sa fille.
Mais si vous prétendez...

D. PASCAL.

Beau-père, je suis las
D'entendre un harangueur à qui je ne plais pas.
Je suis ici venu par l'ordre de mon père,
S'il faut rompre, rompons, volontiers.

D. FERNAND.

Sans colère,
Mon gendre.

D. PASCAL.

Est-ce qu'ailleurs je pourrais trouver pis?
Allez, si ce n'était don Lope votre fils,
Qui m'aime, qui sait vivre, et me demande grâce,
Quand sa sotte de sœur me parle avec audace,
J'aurais déjà dix fois... Je m'en vais le chercher,
Lui conter mes raisons; et si, sans le fâcher,
Je puis vous planter là, vous et sœur Isabelle,
Tenez-vous tout planté.

SCÈNE V

D. FERNAND, ENRIQUE.

ENRIQUE.

La franchise est nouvelle.
Quel est ce digne gendre, et par quel changement
Manquez-vous de parole à don César?

D. FERNAND.

Comment,
Je manque à don César? C'est lui qui sort.

ENRIQUE.

De grâce,
Entendons-nous. Celui qui nous quitte la place,
C'est don César?

D. FERNAND.

Lui-même.

ENRIQUE.

Ah! si c'est lui, j'ai tort
D'avoir dit qu'il était d'un esprit doux, accort.

D. FERNAND.

Vous riez?

ENRIQUE.

Don César? Un fou le pourrait être?

D. FERNAND.

Vous-même ici tantôt l'avez su reconnaître.

ENRIQUE.

Quand avec vous ici j'ai tantôt discouru,
Je l'avoue, à mes yeux don César a paru;
Mais...

D. FERNAND.

Vous le revoyez, que voulez-vous me dire?
C'était le même.

ENRIQUE.

Quoi, ce fou qui se retire,
Est celui qui tantôt s'est montré?

D. FERNAND.

D'aujourd'hui
Il n'est entré céans aucun autre que lui.

ENRIQUE.

Et c'est lui que j'ai vu?

D. FERNAND.

Lui, vous dis-je.

ENRIQUE.

Sans doute,
Vous avez vos desseins, pour moi, je n'y vois goutte.

D. FERNAND.

Je vous comprends bien moins. Encor si vous disiez
Qu'il ne vous paraît plus ce que vous le pensiez,
Qu'à don César, de loin, l'ayant trouvé semblable,
De près la différence à vos yeux est notable.
Mais, Enrique, nier que dans ce même lieu...

ENRIQUE.

Vous vous divertissez. Oui, je le nie. Adieu.

D. FERNAND.

Dans ce grand embarras, m'abandonner, Enrique!

ENRIQUE.

Que puis-je, quand pour vous mon zèle en vain s'explique?

SCÈNE VI

D. FERNAND, ISABELLE, D. CÉSAR, BÉATRIX, ENRIQUE, D. PASCAL, CARLIN.

D. CÉSAR, *à Isabelle.*

C'est à moi de parler, soyez présente à tout;
Les débats seront grands, si je n'en viens à bout.

D. PASCAL.

Approchez, j'ai besoin de votre témoignage.

ENRIQUE.

Hé bien, prétendez-vous contester davantage?
Voici don César.

D. FERNAND.

Lui? C'est mon fils?

ENRIQUE.

Votre fils?

D. FERNAND.

Don Lope qui revient de Goa.

ISABELLE.

Béatrix.

ENRIQUE.

Du retour de Goa j'ignore le mystère,
Mais, pour lui, j'en suis sûr, don Alonse est son père.

D. FERNAND.

Vous en êtes sûr?

ENRIQUE.

Oui, je ne m'abuse point,
C'est don César.

ISABELLE, *bas à Béatrix.*

Serais-je heureuse jusqu'au point
Qu'il ne fût pas... Je n'ose en former l'espérance.

BÉATRIX.

Écoutons.

D. CÉSAR.

Il est temps de rompre le silence.
Oui, monsieur, vous voyez don César.

D. FERNAND.

Justes dieux!
Don César! Mais comment n'en pas croire mes yeux?

Si j'ose être pour vous, j'entends qu'ils vous accu-
Ils me montrent don Lope. [sent.

D. CÉSAR.

Et ces yeux vous abusent;
Par des traits ressemblants, ce sont témoins sur-

ISABELLE. [pris.

Se pourrait-il... Ah, ciel!

D. FERNAND.

Vous n'êtes point mon fils?

D. CÉSAR.

Non.

ENRIQUE.

Gomez de sa mort vous écrit la nouvelle.

D. FERNAND.

Mais vous avez tantôt reconnu Sganarelle?

D. CÉSAR.

Je l'ai fait pour jouir quelque temps d'un faux
Et quant au vol... [nom,

CARLIN.

Monsieur, il est de ma façon.
Béatrix m'a nommé Sganarelle, et pour rire
J'ai fait...

BÉATRIX.

Mais cependant le malheureux soupire;
On l'entend au caveau qui pousse les hauts cris.

D. CÉSAR.

On l'en retirera.

D. FERNAND.

Je n'ai donc plus de fils?
Quand je crois le revoir, don Lope cesse d'être.

D. CÉSAR.

Oubliez-vous qu'en moi vous le voyez paraître?

D. FERNAND.

C'est un soulagement à ma douleur bien doux;
Mais ce fourbe à ma fille arrivé pour époux,
Qui se dit don César, quel est-il?

D. CÉSAR.

Pour l'apprendre,
On m'a dit qu'il me cherche; il faut ici l'attendre.
Soyons amis, Enrique, à l'heure où je me voi
Il manque...

ENRIQUE.

Don Fernand vous répondra de moi.

D. FERNAND.

Plus je veux de ses traits trouver la différence,
Et plus avec mon fils j'y vois de ressemblance.

D. CÉSAR.

Si vous doutez encor, je puis justifier...

D. FERNAND.

Non, tout s'explique trop pour ne s'y pas fier;
Et j'ai, sans doute, au ciel bien des grâces à rendre,
Qu'ayant à perdre un fils, quand je fais choix d'un
Par un enchaînement de bonheurs inouïs, [gendre,
Dans ce gendre choisi je retrouve ce fils.

ENRIQUE.

Oubliez cette perte, et d'une âme contente
Donnez ordre à l'hymen qui charme son attente.

D. CÉSAR, *à Isabelle.* [ceur
Hé bien, pour vous, madame, est-ce quelque dou-
De voir que vous cessiez sitôt d'être ma sœur,
Et suis-je à condamner de vous avoir gênée,
Quand j'ai de don César appuyé l'hyménée?

ISABELLE.

Si l'amour a sur vous un pouvoir absolu,
Ce que j'en ai souffert ne vous a pas déplu.

D. FERNAND.

Notre fourbe paraît, il faut...

D. CÉSAR.

Laissez-moi faire.

SCÈNE VII

D. FERNAND, D. CÉSAR, D. PASCAL, ENRIQUE, ISABELLE, BÉATRIX, CARLIN.

D. PASCAL.

Soyez le bien trouvé, je vous cherchais, beau-frère,
En deux mots comme en cent, je suis fort dégoûté
Des sots raisonnements de votre parenté.
L'un fait l'homme important, l'autre la délicate;
Et ce vilain monsieur, encor de fraîche date,
A ce qu'il m'a paru, semble n'approuver pas
Que...

D. CÉSAR.

Je viens d'apaiser tous ces petits débats;
Comme une longue absence efface tout, Enrique
A d'abord mal connu don César.

D. PASCAL.

Qu'il s'explique,
J'ai l'honneur placé haut. Veut-il douter de moi?
Que je sois don César?

ENRIQUE.

Non, c'est lui que je voi.

D. PASCAL.

Si c'est lui?

ENRIQUE.

Je me rends.

D. PASCAL.

La méprise était bonne.
Douter de don César? Je le suis en personne,
Entre les Avalos César très signalé.

CARLIN, *à part.*

Ah! Fourbe de César, vous serez régalé.

D. FERNAND.

Vous lui pouvez nommer vos parents de Séville,
Il connaît tout.

D. PASCAL.

Cela serait fort inutile.
Tant mieux s'il les connaît, laissons-les en repos.

D. FERNAND.

Mais...

D. PASCAL.

Il n'est question ici que de trois mots.
Peut-on conclure, ou non?

D. FERNAND.

Oui, sans plus de remise,
Ma fille, à don César votre main est promise,
Donnez-la, j'y consens.

D. PASCAL.

Mais sans en rechigner,
Autrement, marché nul.

ISABELLE.

Non, j'y crois trop gagner,
Pour ne pas obéir avec toute la joie...

D. PASCAL.

Ah! Vous entrez en goût à la fin. Si j'emploie
Tout mon talent de plaire, il faudra que bientôt...
Mais d'où vient que...

(*Don César reçoit la main d'Isabelle.*)

D. CÉSAR.

Sa main m'est donnée en dépôt,
Tant que j'aie avec vous éclairci le mystère
D'une étroite amitié que vous me voulez taire;
On vient de m'assurer que don Pascal Giron
N'était qu'un avec vous.

D. PASCAL.

Vous savez bien que non.

D. CÉSAR.

C'est un fourbe achevé, qui, quoiqu'il se déguise...

CARLIN.

Ah! don Pascal Giron, vous rendrez la valise.

D. PASCAL.

(*Bas.*) (*Haut.*)
La valise! A propos, j'oubliais un portrait [fait,
Que pour vous de mon père un fameux peintre a
Il faut vous le donner, qu'on apporte ma malle.
Guzman, holà, Guzman! (*Don Pascal s'enfuit.*)

BÉATRIX.

Monsieur, comme il détale!

D. FERNAND.

Et vite, Béatrix, nous sommes affrontés.

CARLIN.

J'ai bon pied. S'il m'échappe...

D. FERNAND.

Aux voleurs! arrêtez!
Coupez-lui le passage, empêchez qu'il ne sorte.

BÉATRIX.

Sans Carlin, c'était fait, il eût gagné la porte;
Il l'a pris au collet, et le ramène ici.

D. FERNAND.

Ah, ah! mon cavalier, vous décampez ainsi?

D. PASCAL.

J'ai craint d'être importun; mais sans tant de pa-
En quoi vous suis-je utile? [roles,

D. FERNAND.

Et mes cinq cent pistoles?

D. PASCAL.

Bon.

D. FERNAND.

Parlons net.

D. PASCAL.

Hé bien! çà, de bonne amitié,
Composons.

D. FERNAND.

Composons?

D. PASCAL.

J'en rendrai la moitié,
Sinon, dès à présent, je prends la négative.
Faites preuve.

D. FERNAND.

Comment?

D. PASCAL.

Il faut que chacun vive;
Je perds encore assez à n'être point l'époux
(*A D. César.*)
De cette belle infante; et tout cela, par vous.
Je m'oppose à la fête, à moins qu'on m'indemnise;
Il y va trop du mien.

D. CÉSAR.

Il parle avec franchise;
Prenons ce qu'il rendra sans contestation.
(*A. D. Fernand.*)
Pour le reste, monsieur, je suis sa caution;
Il faut lui donner lieu de partager ma joie.

D. PASCAL.

Si l'on cherche un brave homme, en voici la mon-

D. FERNAND, *à D. Pascal.* [noie.

Je ne vous quitte point, allons compter.

CARLIN.

Et moi?

D. CÉSAR.

Avec cinq cents écus Béatrix est à toi;
Vois si tu lui plairas.

CARLIN.

Cinq cents écus! ma chère.
Qu'est-ce? Cinq cents écus.

BÉATRIX.

C'est le moyen de plaire,
Prends-les.

CARLIN.

Quand nous serons mariés, touche là,
Nous irons, si tu veux, trafiquer à Goa.

FIN DE DON CÉSAR D'AVALOS.

CIRCÉ

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

ORNÉE DE MACHINES, DE CHANGEMENTS DE THÉATRE ET DE MUSIQUE

REPRÉSENTÉE EN 1675 SUR LE THÉATRE DE LA RUE GUÉNÉGAUD

PERSONNAGES

MARS.
LA FORTUNE.
LA RENOMMÉE.
L'AMOUR.
LA GLOIRE.

PERSONNAGES

LA COMÉDIE.
LA MUSIQUE.
LES ARTS.
LES PLAISIRS.

PROLOGUE

La toile qui cache le théâtre étant levée, laisse paraître un temple de riche architecture, que la Gloire a fait élever pour le Roi. L'ordre en est composite, avec plusieurs arcades et colonnes de jaspe d'Orient, dont les bases et chapiteaux sont d'or, aussi bien que les modillons et les fleurs de lis qui sont les ornements des corniches et des frises. Le haut du temple est fini par un attique où se voit un buste de héros directement au-dessus de chaque milieu des chapiteaux. Les supports des colonnes sont des piédestaux qui représentent une partie des conquêtes du Roi, et les superbes bâtiments qui se sont faits, ou qui ont été embellis sous son règne. Au-dessus de chaque piédestal, il y a différentes figures peintes en saillies et isolées, qui toutes, ainsi que les bustes, représentent par leurs attributs, ou les vertus particulières que possède cet auguste monarque, ou les arts qu'il prend soin de faire fleurir. L'effet que font ces figures est d'autant plus beau que, se trouvant chacune entre deux colonnes, elles forment une juste symétrie, qui ne saurait être que très agréable à la vue. Vers le milieu du temple s'élève une manière d'arc triomphal, soutenu par huit colonnes d'ordre ionique, avec une espèce d'attique au-dessus de la corniche où le roi est représenté. La Victoire et la Gloire sont à ses côtés, dont l'une lui présente une couronne, et l'autre une branche de laurier, le tout de marbre blanc. On voit dans le fond du temple un autel de marbre serpentin. Il est orné de colonnes, figures, festons de fleurs et trophées d'armes.

Les yeux se sont à peine arrêtés sur toutes ces magnificences, qu'on découvre Mars dans un char orné de tout ce qui peut le faire connaître pour le dieu qui préside aux combats. Il paraît au plus haut des nues, et s'abaissant vers le temple, il y voit arriver la Fortune portée sur un nuage qu'elle quitte au même temps que Mars descend de son char. Après avoir regardé ce temple avec des marques d'indignation et de surprise, ils commencent le prologue ensemble.

SCÈNE I

MARS, LA FORTUNE.

MARS.

Quoi! la Fortune sans bandeau?

LA FORTUNE.

Je viens de l'arracher moi-même,
Pour voir l'éclat pompeux de ce temple nouveau.
Mais d'où vient qu'à l'aspect d'un ouvrage si beau,
Le dieu Mars fait paraître une douleur extrême?

MARS.

Puis-je voir, sans chagrin, qu'un mortel à mes yeux,
Des honneurs qu'on me doit emporte l'avantage?
Je sais bien que Louis est un roi glorieux,
En qui mille vertus, par un noble assemblage,
Offrent à révérer le plus parfait ouvrage
Qui jamais ait marqué la puissance des dieux;
Mais parce qu'il se fait admirer en tous lieux,
Ai-je mérité qu'on m'outrage?
Voyez ce que ce temple ajoute à son renom;
Voyez sur cent tableaux avec quel soin la Gloire
A tracé la brillante histoire
Des merveilleux exploits qui consacrent son nom.
C'est là que les plus grands courages,
D'un zèle tout soumis écoutant la chaleur,
Viennent par d'assidus hommages
Honorer la prudence unie à la valeur.
Cependant mes autels, où par toute la terre
L'encens se prodiguait pour les moindres hasards,
Sont négligés de toutes parts.
On regarde Louis comme dieu de la guerre,
Et l'on ne songe plus à Mars.
D'un si honteux mépris c'est trop souffrir l'audace,
J'en punirai l'injure, et ce temple détruit,
Va dans le monde entier étaler à grand bruit
Ce que peut un dieu qui menace.

LA FORTUNE.

Si Louis des mortels vous dérobe les vœux,
N'ai-je pas même plainte à faire?
Tout le monde à l'envi pour devenir heureux,
N'aspirait toujours qu'à me plaire;
Mais depuis que la gloire a par tout l'univers

De cet auguste roi fait briller le mérite,
Pour le suivre chacun me quitte,
Et je vois mes temples déserts.
Cette foule qui plaît, quand même elle importune,
Dédaignant mes faveurs brigue son seul appui;
Il me ravit mes droits, et ce n'est plus qu'en lui
Qu'on songe à chercher la fortune.
Jugez à me voir sans honneurs,
Jusqu'où va l'ennui qui me presse,
Car c'est en vain que le nom de déesse
Me fait attendre encor quelques adorateurs.
De quelque rang qu'on soit, les biens seuls qu'on
Nous attirent ces vœux pressants [dispense
Dont nous aimons la déférence;
Et les dieux qui sont sans puissance,
Ne reçoivent guère d'encens.

MARS.

Je vois venir l'Amour. Qu'aura-t-il à nous dire?

LA FORTUNE.

La Renommée arrive aussi;
Mais lorsque son emploi de tous côtés l'attire,
D'où vient qu'elle s'arrête ici?

(L'Amour et la Renommée paraissent portés chacun sur un nuage.)

SCÈNE II

MARS, LA FORTUNE, LA RENOMMÉE, L'AMOUR.

LA RENOMMÉE.

N'en soyez point surpris, le pénible voyage
Où jusqu'au bout de l'univers,
Pour vanter ses vertus chez cent peuples divers,
Le monarque des lis de jour en jour m'engage,
M'a déjà tant de fois fait traverser les airs,
Qu'il faut qu'en m'arrêtant enfin je me soulage.
Dans les siècles passés, j'ai bien vu des héros.
Alexandre et César m'ont donné de la peine,
Mais au moins dans leur course ils reprenaient
Et me laissaient quelque repos. [haleine,
Louis n'en connaît point, son âme toujours prête
A s'éprouver dans les combats,
A peine a médité la plus haute conquête,
Qu'à la Victoire il fait suivre ses pas.
Chaque instant de sa vie est un nouveau miracle.
Vingt princes dont il fut l'appui,
Arment vainement contre lui;
A ce qu'il entreprend rien ne peut mettre obstacle;
Et ces jaloux de sa grandeur,
Forcés partout à céder la victoire,
Ne combattent jamais que pour lui faire honneur,
Et donner du lustre à sa gloire.
Ainsi, pour m'acquitter de ce que je lui dois,
J'ai beau presser mon vol, et me hâter de dire
Ce qu'avec moi tout l'univers admire,
Mes cent bouches pour lui s'ouvrent tout à la fois,
Et je n'y puis encor suffire.

MARS.

S'il ne faut rien dissimuler,
La plainte me paraît nouvelle.
Quoi, vous, qui si souvent sur des contes en l'air
Redites mille fois la même bagatelle,
Vous vous fâchez d'avoir trop à parler?

LA RENOMMÉE.

Je prends sans murmurer tout l'emploi qu'on me
Mais enfin j'ai peine à souffrir [donne,
D'être forcée à discourir
Toujours de la même personne.
Sur chaque nouveauté, comme en tout elle plaît,
J'aime à dire ce que je pense;
Et si je ne prends intérêt
Qu'à célébrer le nom du grand Roi de la France
Tous les exploits que les autres feront,
A ce compte demeureront
Ensevelis dans le silence.
Je veux bien toutefois ne parler que de lui;
Mais ce qui cause mon ennui,
C'est de voir quand je les publie
Toutes ses grandes actions,
On les prend pour des fictions,
Et l'on m'accuse de folie.
Qui pourrait croire aussi ce qu'on a vu deux fois?
Il paraît, et soudain une province entière
Se fait un heureux sort de servir de matière
Au triomphe éclatant qui la met sous ses lois?
Je crois le voir encor, toujours infatigable,
Courant, volant partout, sans jamais s'arrêter,
Être chef et soldat, résoudre, exécuter,
Et seul à soi-même semblable,
Chercher dans le péril tout ce qui peut flatter
L'ardeur de gloire insatiable
Qui porte les héros à s'y précipiter.
Mais c'est peu que forcer de superbes murailles:
Voyez-le dans le même temps,
Par l'effroi de son nom gagner plus de batailles
Qu'on n'en donnait autrefois en vingt ans.
Après cela, que puis-je faire?
Toutes ces grandes vérités
Ne semblent-elles pas des contes inventés,
Et, lorsque je les dis, m'estime-t-on sincère?

L'AMOUR.

Vous en donnez si souvent à garder,
Qu'il est bon qu'une fois vous en soyez punie;
Mais par Louis quand ma gloire est ternie,
Moi, l'Amour, n'ai-je pas tout sujet de gronder?
Depuis le pouvoir qu'il me vole,
Dont il use comme du sien,
Je suis une vraie idole
Qui ne semble bonne à rien.

LA FORTUNE.

D'où ce grand chagrin peut-il naître,
Quand nous voyons que ce grand roi, [tre...
En gagnant tous les cœurs, chaque jour fait connaî

L'AMOUR.

Mais c'est par lui qu'il s'en rend maître;
Et ce n'est pas mon compte à moi;
Car enfin je voudrais qu'il me dût quelque chose
Mais j'ai beau parmi tous mes traits,

Pour faire que des cœurs par mon ordre il dispose,
En aller choisir tout exprès :
D'eux-mêmes à l'envi, sans qu'on les sollicite,
Ces cœurs tout à coup enflammés,
Se rendent tous à son mérite,
Et, sans que je m'en mêle, ils s'en trouvent charmés.

MARS.

Et c'est à quoi l'Amour prend garde?
Pourvu que tout vous soit soumis,
Que vos droits soient bien affermis,
Qu'importe...

L'AMOUR.

Passe encor pour ce qui le regarde;
Mais ce qui fait tout mon ressentiment,
Et m'est une peine cruelle,
C'est que lorsqu'avec une belle,
J'ai fait l'union d'un amant,
Et qu'elle en croit les nœuds serrés si fortement,
Que rien ne saurait plus l'arracher d'auprès d'elle,
Si Louis dans sa noble ardeur
Court où l'appelle son grand cœur,
L'amant, quoique plein de tendresse,
Se reproche un honteux repos,
Et quitte aussitôt sa maîtresse,
Pour suivre les pas du héros.
Elle s'en plaint, elle en soupire,
Et par sa disgrâce fait voir
La faiblesse de mon empire.

LA RENOMMÉE.

Que n'usez-vous alors de tout votre pouvoir,
Pour rappeler ceux que la guerre attire?

L'AMOUR.

Il ne tient pas à le vouloir;
Mais j'ai beau faire, j'ai beau dire,
Charmés de voir Louis, de marcher sur ses pas,
Quelque flatteur que pour eux je puisse être,
C'est un enfant qui parle, ils ne m'écoutent pas,
Et les combats
Auprès de leur auguste maître,
Ont pour eux plus d'appas
Que les plus tendres feux qu'en leurs cœurs j'ai fait naître.
Ainsi la guerre est un malheur
Qui me rend inutile, et c'est de quoi j'enrage;
Je me trouve accablé de honte et de douleur,
Et tandis que Louis fait briller sa valeur,
Je joue un méchant personnage.
Mais, que vois-je?

SCÈNE III

LA GLOIRE, MARS, LA RENOMMÉE, LA FORTUNE, L'AMOUR.

LA GLOIRE.

La Gloire, à qui le ciel toujours
Donna les héros à défendre,
De ce temple où j'ai soin chaque jour de me rendre,
Je viens d'entendre vos discours.
En vain, dieu des guerriers, dont la fière puissance
Vous fait redouter des mortels,
Vous prétendez détruire les autels
Que j'ai fait élever au héros de la France;
Il mérite encor plus, et n'est point, comme vous,
Incessamment rempli d'un aveugle courroux.
Lorsqu'il entreprend quelque guerre,
C'est pour mieux maintenir de légitimes droits,
Ou pour confondre ceux qui, méprisant les rois,
Se veulent ériger en tyrans de la terre.
Rendez-lui donc justice, et dans tous ses combats
Vous-même accompagnez ses pas.
Ainsi de vos fureurs on ne pourra se plaindre;
Et secondant Louis, qui partout sait charmer,
En même temps que vous vous ferez craindre,
En même temps vous vous ferez aimer.

(A la Fortune.)

La Fortune, je le confesse,
A sujet de se chagriner.
Elle est d'un sexe à voir avec quelque tristesse
Que ses adorateurs l'osent abandonner;
Mais qu'elle se fasse justice,
Ses bienfaits sont souvent suivis de trahison;
Elle ne fait jamais de bien que par caprice,
Et le dieu des Français n'en fait que par raison.
Il récompense le mérite,
Sans même qu'on l'en sollicite;
Et pour se rétablir, la Fortune aujourd'hui
Doit se ranger auprès de lui.
On oubliera son inconstance,
Et par un surprenant effet,
On lui croira de la prudence;
Et c'est ce qu'on n'a jamais fait.

(A la Renommée.)

Pour vous répondre aussi, déesse,
Le travail est pénible à remplir votre emploi;
Mais le charme qu'on trouve à parler d'un grand roi,
Ne demande-t-il pas qu'on en parle sans cesse?
Depuis que par l'ordre des cieux
Vous publiez les merveilles
Et des hommes et des dieux,
En avez-vous jamais raconté de pareilles,
Ni de qui le récit vous fût si glorieux?
Quand aux demi-héros qui prennent pour offense,
Que de leurs noms obscurs vous fassiez peu d'état,
A quoi bon vous charger d'actions sans éclat,
Dont jamais l'avenir ne prendra connaissance?
Malgré le vain orgueil dont ils sont éblouis,
Laissez-les dans la poussière,
Et donnez-vous tout entière
A publier des exploits inouïs;
Dites plus que jamais cent héros n'ont pu faire;
Vous n'aurez qu'à nommer Louis,
Et dans tout l'univers on vous croira sincère.

(A l'Amour.)

Vous souffrez, je le connais bien,
J'entre dans votre inquiétude;
Demeurer sans pouvoir est un destin bien rude,
Et je plains fort l'Amour qui ne s'occupe à rien;
Mais venez voir Louis, et tâchez de lui plaire,

Attachez-vous à le considérer,
A voir sa gloire, à l'admirer,
Et vous aurez assez à faire.

L'AMOUR.

Je veux suivre votre conseil.

LA FORTUNE.

Chacun doit déférer aux avis de la Gloire.

LA RENOMMÉE.

Ainsi que vous je la veux croire.

MARS.

Voyons auparavant ce temple sans pareil.

LA GLOIRE.

Vous pouvez l'admirer ensemble,
Il mérite bien vos regards;
Mais il faut qu'en ce lieu j'assemble
Les plaisirs et les plus beaux arts;
Par mon ordre ils s'en vont paraître,
Et par leurs chansons et leurs jeux,
Marquer au plus grand Roi que le ciel ait fait naître,
Ce qu'ils doivent au soin qu'il daigne prendre d'eux.

(Dans le temps que Mars et les autres divinités qui ont paru dans le prologue, s'avancent dans le temple, pour en mieux examiner les beautés, la musique sort d'un des côtés du théâtre, avec un livre de tablature à la main ; elle est suivie des arts, tant libéraux que mécaniques, qui sont l'agriculture avec un habit couvert d'épis d'or, et tenant une bêche ; la navigation, vêtue d'un taffetas de la Chine, à la manière des matelots ; l'orfèvrerie, chargée de chaînes d'or et de pierreries ; la peinture, tenant une palette et un pinceau ; la guerre, une épée ; la géométrie, un compas ; l'astronomie, un globe ; la sculpture, un ciseau. La comédie paraît de l'autre côté, tenant un masque, et accompagnée des plaisirs. La chasse qu'on met ensemble au nombre des plaisirs et des arts, se faisant voir la première vêtue de vert, et tenant un dard. La mascarade la suit bizarrement habillée, avec un cornet à la main. On voit ensuite la pêche qui tient une ligne ; la paume, une raquette ; le jeu, des cartes ; la bonne chère, un flacon d'or, et la danse, une poche. Après avoir, par quelques figures, et par leurs différentes actions, donné des marques de ce qu'ils représentent, la comédie et la musique chantent ensemble le dialogue suivant.)

DIALOGUE DE LA MUSIQUE ET DE LA COMÉDIE.

LA COMÉDIE.

Pour divertir LOUIS, unissons-nous ensemble,
Il est le plus grand des mortels;
Et quand pour lui la Gloire élève des autels,
Il faut que la Musique assemble
Ce que ces tons les plus charmants
Peuvent à mon théâtre ajouter d'ornements.

LA MUSIQUE.

Pour ce grand Roi qui sur la scène,
Voit si souvent tes charmes éclater,
J'aimerais assez à chanter,
Mais j'ai si peu de voix qu'on ne m'entend qu'à peine.

CEUX DES COMÉDIENS QUI REPRÉSENTENT UNE PARTIE DES ARTS ET DES PLAISIRS.

Si tu nous veux souffrir, nous pourrons t'en prêter.

LA COMÉDIE ET LA MUSIQUE, *ensemble*.

Unissons-nous pour célébrer la gloire
Dont brille l'auguste LOUIS.

LA MUSIQUE, *seule*.

De son éclat, partout, les peuples éblouis,
Consacrent son grand nom au temple de mémoire.

LA COMÉDIE ET LA MUSIQUE, *ensemble*.

Unissons-nous pour célébrer sa gloire.

Tous ensemble.

Vantons ce grand nom comme eux.
Jamais exploits si fameux
Ne firent parler l'histoire.

LA COMÉDIE ET LA MUSIQUE, AVEC UN DES ARTS.

Ils sont tels que nos neveux
Refuseront de les croire.

Tous ensemble.

Chantons, unissons-nous pour célébrer sa gloire.

LA MUSIQUE, *seule*.

Sur des exploits moins glorieux,
On a placé parmi les dieux
Le héros dont le nom fut grand et redoutable;
LOUIS a droit plus qu'eux à l'immortalité,
LOUIS, qui tous les jours fait une vérité
Des vains prodiges de la fable.

LA COMÉDIE ET LA MUSIQUE.

Ses ennemis, de ses armes frappés,
Sont à vanter son nom eux-mêmes occupés,
Lui voyant entasser victoire sur victoire.

Tous ensemble.

Vantons ce grand nom comme eux.
Jamais exploits si fameux
Ne firent parler l'histoire.

LA COMÉDIE ET LA MUSIQUE, AVEC UN DES ARTS.

Ils sont tels que nos neveux
Refuseront de les croire.

Tous ensemble.

Chantons, unissons-nous pour célébrer sa gloire.

FIN DU PROLOGUE.

CIRCÉ

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

PERSONNAGES

JUPITER.
NEPTUNE.
LE SOLEIL.
VÉNUS.
GLAUCUS, amant de Sylla, } dieux marins.
PALÉMON, confident de Glaucus, } dieux marins.
MÉLICERTE, prince de Thèbes, } dieux marins.
CIRCÉ, fille du Soleil.
SYLLA.

PERSONNAGES

DORINE, } nymphes de Circé.
FLORISE, } nymphes de Circé.
ASTÉRIE, } nymphes de Circé.
CÉLIE, } nymphes de Sylla.
MÉLISSE, } nymphes de Sylla.
CINQ SATYRES.
SILVIE.
TIRCIS.
UNE DRYADE.
UN FAUNE.

ACTE PREMIER

Le théâtre du prologue fait place à une décoration moins régulière, mais qui, dans son irrégularité, ne laisse pas d'avoir les beautés qui plaisent également à la vue. Elle représente une plaine, où diverses ruines marquent les restes de quelques palais démolis, et le tout dans une si agréable variété, qu'elle n'a aucune partie qui ne fasse paraître quelque chose de différent. Au bout de cette plaine on découvre une montagne d'une grandeur prodigieuse. Elle est fertile dans le bas en plantes et fleurs bâtardes, et à mesure qu'elle s'élève, elle devient aride, formant des rochers peu remplis de verdure, et entrecoupés de chemins. Le sommet laisse voir un palais ruiné et désert, avec un grand horizon tout autour, en sorte que la montagne est isolée, et paraît naturelle aux yeux.

SCÈNE I

GLAUCUS, PALÉMON.

PALÉMON.

J'admire, à dire vrai, cette délicatesse,
Sylla tient votre cœur charmé,
Vous n'aspirez dans l'ardeur qui vous presse,
Qu'à l'unique bonheur de vous en voir aimé;
Et lorsque votre rang vous peut aider à plaire,
Vous vous obstinez à le taire.
Vous passez pour un prince illustre et glorieux,
Que l'on révère dans la Thrace;
Et c'est choisir d'assez nobles aïeux,
Que de faire un Borée auteur de votre race.
Borée, en ces cantons de frimas et de glace,
S'est acquis un renom qui fait bruit en tous lieux;
Mais, lorsque d'un rival l'amour vous embarrasse,
Si l'aimable Sylla savait qu'entre les dieux
Le destin vous a donné place,
Vos desseins n'en iraient que mieux.
Laissez-là d'un mortel la trompeuse apparence,
Et prenez de Glaucus la fière majesté;
Pour forcer un cœur qui balance,
L'éclat de la divinité
Manque rarement de puissance.

GLAUCUS.

Ah! Palémon, crois-tu qu'on puisse avoir jamais,
Quand on est bien touché, l'âme trop délicate?
Et quelque doux penchant qui pour nos cœurs combatte,
L'amour qui contraint les souhaits,
A-t-il quelque chose qui flatte?
Si me faisant connaître pour Glaucus,
J'obtiens que Sylla me préfère,
Pourrai-je m'applaudir de ses dédains vaincus,
Quand son ambition voulant se satisfaire,
Aura plutôt en moi, pour finir mon tourment,
Regardé le dieu que l'amant?
Comme prince mortel, dans mon amour extrême,
Je voudrais lui pouvoir faire agréer mes vœux,
Obtenir son cœur d'elle-même,
Et la voir sensible à mes feux,
Sans qu'elle sût que c'est un dieu qui l'aime.

PALÉMON.

Si comme dans Borée il vous a pu choisir
Le sang que vous feignez vous avoir donné l'être,
Vous l'imitiez dans le brûlant désir
Que l'amour autrefois dans son âme fit naître,
Vous n'auriez pas le goût si différent du sien.
Charmé de la belle Orithie,
Il fit l'amant soumis, en prit le doux maintien,
Et d'abord les soupirs furent de la partie;
Mais voyant qu'auprès d'elle ils ne servaient de rien,
Sans tenir au respect sa flamme assujettie,
Il employa la force, et s'en trouva fort bien.

GLAUCUS.

Ah! Ne me parle point de suivre son exemple.
Moi, tâcher d'être heureux par un enlèvement!

PALÉMON.

Soupirez donc toujours, la matière est bien ample,
Quand un rival en est le fondement.
Sylla, vous le savez, regrette Mélicerte,
Pour ce prince thébain son cœur est enflammé.

GLAUCUS.

Oui, je sais qu'il en est aimé,
Et c'est la cause de ma perte.
Mais enfin, tout à coup, disparu de ces lieux,
Sans l'avoir préparée aux chagrins de l'absence,
Par ce départ injurieux
Il semble qu'à mon espérance
Il abandonne un bien si précieux.
Il me faut ménager un temps si favorable.
Ainsi, je veux pour fléchir sa rigueur,
Lui jurer tout l'amour dont le plus tendre cœur
Se soit jamais trouvé capable;
Et si les vifs transports d'une si belle ardeur
La laissent à mes vœux toujours inexorable,
Je ferai briller à ses yeux
L'honneur que j'ai reçu d'être au nombre des dieux.
Peut-être que déjà la nymphe Galatée,
Qui sait tout le secret de mon déguisement,
Aura nommé Glaucus à Sylla pour amant;
La chose entre elle et moi s'est ainsi concertée,
Pour découvrir son sentiment;
Et pour peu que d'un dieu l'hommage l'ait flattée,
Si comme prince enfin je me vois sans espoir,
Parlant comme Glaucus, j'aurai quelque pouvoir.
Ce n'est pas qu'il soit sûr qu'elle veuille se rendre,
Il est d'orgueilleuses beautés
Qui font gloire de se défendre
De l'amour des divinités.
Apollon autrefois fut l'amant le plus tendre,
Et l'offre de son cœur soumis, passionné,
Ne put toucher la trop fière Daphné.

PALÉMON.

Mais à quand découvrir que le prince de Thrace
Cache en vous ce Glaucus que l'on ne connaît pas?

GLAUCUS.

Laisse à ma flamme encor rendre quelques combats;
Malgré ce que je souffre à voir Sylla de glace,
Je perds ce que l'amour a de plus doux appas,
Si Glaucus dans son cœur peut seul me donner place.

PALÉMON.

L'être divin, sans doute, est un grand bien,
Le privilège en est commode;
Mais pour moi, je voudrais qu'au moins ce fût la mode
Que les dieux pussent tout, et ne souffrissent rien.

GLAUCUS.

C'est l'arrêt du sort, nous ne sommes,
En matière de passions,
Que ce qu'ici-bas sont les hommes;
Et si des transformations
Les miracles nous sont possibles,
L'heur d'être plus ou moins sensibles
Ne suit pas nos intentions.
Par nous les volontés ne sont jamais forcées;
Et quand l'amour nous a touchés,
Pénétrer dans les cœurs, lire dans les pensées,
Sont droits qui nous sont retranchés.
Il est bon, après tout, qu'une telle impuissance,
Laissant craindre et douter, irrite le désir,
L'incertitude anime l'espérance;
Et nous aimerions sans plaisir,
Si nous n'aimions qu'avec pleine assurance
De ne trouver aucune résistance
Dans l'objet que l'amour nous aurait fait choisir.

PALÉMON.

Comme je n'aime pas la peine,
J'y serais, je l'avoue, un peu moins délicat;
Et quoique vaincre sans combat
Ne soit pas pour une âme vaine
Un triomphe de grand éclat,
J'aimerais à trouver la victoire certaine.
Témoin les belles que voici,
Dont chacune avec moi prend différente route;
Je vois la fière sans souci,
Et je ne fais le radouci
Qu'auprès de celle qui m'écoute.

SCÈNE II

GLAUCUS, PALÉMON, CÉLIE, MÉLISSE.

GLAUCUS.

Quoi, seules sans Sylla?

CÉLIE.

Derrière ce coteau
Elle a trouvé la nymphe Galatée,
Avec qui, par respect, elle s'est arrêtée.

GLAUCUS.

Sans cette occasion, il m'eût paru nouveau
Que vous l'eussiez ainsi l'une et l'autre quittée.
Que m'en apprendrez-vous, et que dois-je espérer
Du pur amour que je lui fais paraître?

CÉLIE.

Sa fierté peut ne pas durer;
Mais qui risque sur un peut-être,
A quelquefois longtemps à soupirer.

MÉLISSE.

Seigneur, si vous m'en voulez croire,
Vous cesserez d'aimer qui ne vous aime pas,
Vous devez cet effort au soin de votre gloire;
Et c'est vous ravaler trop bas,
Que de céder une victoire
Dont vous voyez qu'on fait si peu de cas.

CÉLIE.

Contre l'amour Mélisse est toujours animée,
Et dit plus qu'elle ne ferait.

MÉLISSE.

Il est vrai que jamais je n'eus l'âme enflammée;
Mais le dépit me guérirait,
Si j'aimais un moment sans que je fusse aimée.

GLAUCUS.

Non, vos conseils sont superflus,
Mélisse, il faut que j'aime, et le destin l'ordonne;
Mais lorsque tout mon cœur à Sylla s'abandonne,

Qu'ai-je en moi qui me doive attirer ses refus?
Mon rival vaut-il tant qu'elle me le préfère,
Quand il s'agit de choisir un époux?
Et suis-je fait d'un air...

CÉLIE.

Non, seigneur, au contraire,
Air, taille, mine, port, tout est brillant en vous;
Et vous auriez le cœur de quelqu'une de nous,
Si quelqu'une de nous avait l'heur de vous plaire.

MÉLISSE.

Qui cherche à prévenir d'un air si gracieux,
Doit se sentir d'humeur à ne se point défendre.

CÉLIE.

Sans doute, je tiendrais le parti glorieux,
Car, comme vous, je ne veux pas le prendre
Sur le ton fier et sérieux;
Mais, soit dit sans blesser le pouvoir de vos yeux,
Qui vous donne droit de prétendre
Jusqu'à la tendresse des dieux?
Celle qu'on voit qui se défend le mieux,
Est quelquefois la plus prête à se rendre.

PALÉMON.

Célie est sans façon, et je l'aime par là.

CÉLIE.

A quoi peut servir la grimace?

GLAUCUS.

Quoi, toujours Mélicerte est aimé de Sylla,
Quoique par son absence il m'ait quitté la place,
Il l'ose abandonner, sans qu'on sache en quel lieu
Son ingratitude l'entraîne;
Point d'excuses, aucun adieu,
Et les soupirs d'un prince, et peut-être d'un dieu,
Ne pourront contre lui révolter l'inhumaine?
La constance est, sans doute, un peu hors de saison.

CÉLIE.

Voilà ce que c'est qu'une femme.
Quand de l'amour le doucereux poison
S'est une fois emparé de son âme,
Il la brouille si bien avecque sa raison,
Que la plus noire trahison
Peut à peine éteindre sa flamme.
J'ai beau, pour vous servir, peindre votre rival
De toutes les couleurs qui repoussent l'estime,
De son éloignement j'ai beau lui faire un crime,
Sylla soutient que je le connais mal,
Et croit brûler pour lui d'un feu si légitime,
Que dans l'ardeur de le revoir,
Elle veut de Circé faire agir le pouvoir.

GLAUCUS.

De Circé! quoi, Célie...

CÉLIE.

Oui, dès aujourd'hui même
Elle songe à se rendre au palais de Circé.

GLAUCUS.

Je l'aperçois qui vient. Ciel, faut-il que je l'aime,
Si de son cœur par ma tendresse extrême,
Mon indigne rival ne peut être chassé?

SCÈNE III

GLAUCUS, SYLLA, PALÉMON, CÉLIE, MÉLISSE.

GLAUCUS.

Qu'avez-vous résolu, madame?
Dois-je toujours languir, et languir sans espoir?

SYLLA.

Je vous l'ai déjà dit, j'estime votre flamme,
Prince, et vos vœux offerts auraient touché mon [âme,
Si sur moi Mélicerte eût eu moins de pouvoir.

GLAUCUS.

Doit-il le conserver, ce pouvoir qui me tue,
Quand il aime assez peu pour vous abandonner?
Sa fuite est-elle à pardonner?
Il vous quitte, il renonce au bien de votre vue,
Et vous voulez vous obstiner
A lui garder la foi qu'il a reçue.

SYLLA.

Qu'il en soit digne ou non, tout est égal pour vous,
Je dois toujours l'aimer, s'il m'est toujours fidèle;
Et si de son départ la cause est criminelle,
Tous les hommes par lui méritent le courroux,
Où pour venger ma gloire un juste orgueil m'ap- [pelle,
Et je leur dois jurer à tous,
Pour le crime d'un seul, une haine éternelle.

GLAUCUS.

Quoi! regarder ce crime ainsi qu'un attentat
Que partagent tous ceux qu'un beau feu vous atti- [re?

SYLLA.

De l'amour une fois on peut suivre l'empire,
Au péril de faire un ingrat;
Mais, dès qu'on est trompé, l'épreuve doit suffire;
Et pour peu qu'elle ait fait d'éclat,
Qui de nouveau peut croire un amant qui soupire,
N'a pas sur la fierté le cœur bien délicat.

GLAUCUS.

Rigoureuse maxime! A quoi me réduit-elle,
Si rien ne vous la fait changer?

SYLLA.

Je n'aime pas l'esprit léger;
Et si j'aime un infidèle,
Jamais passion nouvelle
N'aura de quoi m'engager.

GLAUCUS.

Ah! si vous connaissiez jusqu'où pour vous la mien- [ne
Pousse les transports de mon cœur!

SYLLA.

Je les crois pleins de la plus vive ardeur;
Mais que voulez-vous qu'elle obtienne,
Lorsqu'un dieu même éprouve ma rigueur?
Je viens de quitter Galatée,
Qui m'a peint de Glaucus le violent amour,
Je ne l'ai qu'à peine écoutée;
Tout cède à Mélicerte, et j'attends son retour.

GLAUCUS.

Il est juste qu'un dieu sur un mortel l'emporte;
Et si Glaucus brûle pour vous,
Ce choix à votre gloire importe,

Je le verrai sans en être jaloux.
Au moins ce me sera quelque chose de doux,
Que mon malheur au plus haut rang vous porte,
Et ma douleur sera moins forte
Par l'avantage de l'époux.

SYLLA.

Prince, l'ambition ne règle point ma flamme;
Et si j'avais encore à choisir un amant,
Je ne m'attacherais qu'au seul empressement,
Lui seul pourrait tout sur mon âme.
Ainsi, tout dieu qu'il est, si Glaucus écouté
De mon cœur se rendait le maître,
Ce serait moins par sa divinité
Que par l'amour qu'il me ferait paraître.

GLAUCUS.

Quoi, d'un dieu pour époux faire si peu de cas,
Qu'un mortel lui soit préférable?

SYLLA.

C'est à force d'aimer que l'on se rend aimable;
Et je ne me figure pas
Que d'un amour solide et stable
Un dieu chérisse assez l'appas,
Pour en être longtemps capable.

GLAUCUS.

C'est mal juger des dieux, qu'avoir ce sentiment.

SYLLA.

Leur flamme est sitôt amortie,
Qu'on les peut croire tous portés au changement.
Le Soleil n'a-t-il pas abandonné Clitie,
Lui qui semblait l'aimer si tendrement?
Croyez-moi, leur amour n'approche point du nôtre.
Si c'est gloire qu'un dieu quand on l'a pour époux,
Il en faut essuyer mille chagrins jaloux;
Et Jupiter lui-même, à le dire entre nous,
N'est pas meilleur mari qu'un autre.

GLAUCUS.

Mais par son peu d'amour quels ennuis aujourd'hui
Ne vous cause pas Mélicerte?

SYLLA.

Il est vrai, je soupire, et ce n'est que par lui
Qu'aux soupirs mon âme est ouverte.
Il s'est éloigné sans me voir,
Sans m'apprendre en quel lieu son mauvais sort [l'exile;
A le faire chercher mon soin est inutile,
Je demande, m'informe, et n'en puis rien savoir.
Son incertaine destinée
A mon esprit flottant cause mille embarras;
Il peut être infidèle, il peut ne l'être pas;
Mais enfin je puis voir ma peine terminée,
Et sortir de ce mauvais pas.
Il est un sûr moyen d'éclaircir le mystère
De son départ précipité.

GLAUCUS.

Employez-le, madame, et faites vanité
D'étaler à mes yeux ce qui me désespère.
Pour moi qui vois que de vous plaire
Tout espoir désormais à ma flamme est ôté,
Je ne serai plus arrêté
Par un respect qui m'est contraire.
Je vais devenir téméraire;
Et pour réduire enfin votre ingrate fierté,
Il n'est rien que je n'ose faire.

SYLLA.

C'est pour l'amour un assez doux appas,
Que chercher à se faire craindre.

GLAUCUS.

Si le mien va trop loin ne m'en accusez pas,
C'est vous qui le voulez contraindre
A recourir aux attentats.
Pour forcer vos désirs, je vais mettre en usage
Ce qu'en vain...

SYLLA.

Adieu, prince, il faut me retirer,
Pour ne rien ouïr davantage.
Je vois que votre amour commence à s'égarer,
Et vous estime assez pour vouloir ignorer
L'indiscrète chaleur où son transport l'engage.

GLAUCUS.

Madame, encore un mot.

SYLLA.

Je n'écoute plus rien.

GLAUCUS.

Je vous suivrai partout, et malgré vous, sans cesse,
Je me plaindrai de l'ennui qui me presse.

SCÈNE IV

PALÉMON, CÉLIE.

PALÉMON.

Tout de bon, Célie, est-il bien
De se montrer ainsi tigresse?

CÉLIE.

Sylla se pique trop d'avoir le cœur constant
Pour un ingrat qui l'a quittée.
Pour moi qui serais rebutée,
Si l'on m'en avait fait autant,
Je prendrais sans façon l'ordre de Galatée.

PALÉMON.

Ainsi l'amour d'un dieu te toucherait le cœur?

CÉLIE.

N'en déplaise au prince ton maître,
Un dieu plus qu'un mortel, en aimant fait honneur!
Et si le moindre d'eux me montrait quelque ardeur,
Malgré ce qu'en mon âme un autre aurait fait naî- [tre,
Je m'en ferais un sensible bonheur.

PALÉMON.

Voilà comme au brillant courent toutes les femmes;
Elles ont beau jurer fidélité,
L'amour ne tient jamais contre la qualité,
Et malgré les plus belles flammes,
L'amant au plus haut rang monté,
Est celui qui toujours peut le plus sur leurs âmes.

CÉLIE.

Va, va, tu n'en ferais pas moins.
Malgré ce que tu m'as débité de fleurettes,
Si parmi nos nymphes coquettes
Quelqu'une était d'humeur à recevoir tes soins...

PALÉMON.

Tes affaires alors pourraient bien être faites,
Car tu veux qu'avec toi je parle franchement.

CÉLIE.

Sans doute. Mais Sylla s'avance dans la plaine,
Il me la faut rejoindre promptement.

PALÉMON.

Nous la rattraperons, ne t'en mets point en peine:
J'ai beaucoup à te dire, écoute seulement.

CÉLIE.

Pas deux mots.

PALÉMON.

Pas deux mots! Quoi! refuser d'apprendre...

CÉLIE.

Si le cœur te dit d'en conter,
Ces trois belles auront tout loisir de t'entendre,
Et je veux bien te laisser coqueter.

PALÉMON.

Elles pourront longtemps m'attendre,
Je t'aime trop pour te pouvoir quitter.

SCÈNE V

FLORISE, DORINE, ASTÉRIE.

FLORISE.

Circé doit préparer un charme d'importance,
Puisqu'en cette montagne elle a voulu chercher
Les herbes qu'elle-même elle vient d'arracher,
Et dont l'entière connaissance
Est un secret qu'elle aime à nous cacher.

ASTÉRIE.

Serait-ce que déjà lasse de sa conquête,
Au prince Mélicerte elle manque de foi,
Qu'à s'en défaire elle s'apprête,
Et qu'elle cueille ici de quoi
Le métamorphoser en bête?

DORINE.

C'est de tous ses amants le déplorable sort.
Après les plus fortes tendresses
Dont elle est prodigue d'abord,
Un état mille fois plus fâcheux que la mort,
Devient le fruit de ses promesses.

ASTÉRIE.

Voir les uns transformés en loups,
Les autres d'un lion endosser la figure,
C'est une terrible aventure.

DORINE.

Ne vaudrait-il pas mieux qu'à quelqu'une de nous,
Quand Circé d'un amant a juré la disgrâce,
Elle cédât les vœux dont l'offre l'embarrasse?

ASTÉRIE.

Pour moi, je verrais sans courroux,
Si dans son cœur Mélicerte s'efface,
Qu'il me vînt faire les yeux doux;
Et je sens je ne sais quel mouvement jaloux
De ce qu'un autre objet le rend pour moi de glace.

DORINE.

Ainsi, ma sœur, vous croyez bonnement,
S'il pouvait à Circé devenir infidèle,
Que vous l'engageriez à quelque attachement?

ASTÉRIE.

Et ne suis-je pas assez belle
Pour mériter son adoucissement?

FLORISE.

Pour moi, je vous admire, et ne vois pas comment
Écouter des douceurs peut donner tant de joie.
C'est bien du temps perdu que celui qui s'emploie
A tourner sur le tendre un fade sentiment;
Et je ne sache rien...

ASTÉRIE.

Ma sœur, c'est vainement
Que votre pruderie avec nous se déploie;
A quoi bon ce déguisement!
Vous décriez l'amour, et pensez autrement,
Car enfin votre cœur est fait comme le nôtre;
Et s'il vous venait un amant,
Vous le prendriez comme une autre.

DORINE.

En voici pour nous à choisir,
Trois satyres ici viennent pour nous surprendre.
Comme sans nul péril nous pouvons les entendre,
Il faut s'en donner le plaisir.

FLORISE.

Vous n'en craignez point l'insolence?

ASTÉRIE.

Circé n'est qu'à dix pas de nous,
Et nous aurons par elle une sûre vengeance,
S'ils méritent notre courroux.

SCÈNE VI

FLORISE, DORINE, ASTÉRIE, *trois* SATYRES.

PREMIER SATYRE.

Vous n'échapperez pas; nous vous tenons, les belles.

FLORISE.

Ah, ma sœur!

DEUXIÈME SATYRE.

Contre nous vos efforts seront vains,
Le seul moyen de sortir de nos mains,
C'est de n'être pas trop cruelles.

ASTÉRIE.

Vous êtes d'accommodement,
Encore est-ce pour nous une assez bonne affaire.
Çà, regardons ce qu'il faut faire,
Mais, surtout, point d'emportement.

PREMIER SATYRE.

Il faut vivre pour nous, et chercher à nous plaire.

ASTÉRIE.

Il est bon de savoir comment.

Avec vous volontiers, en nous prenant pour fem-
Nous irons habiter les bois. [mes,

TROISIÈME SATYRE.

C'est bien notre affaire à tous trois.

PREMIER SATYRE.

S'il ne tient qu'à cela, l'hymen joindra nos âmes;
Voici celle dont je fais choix.

DEUXIÈME SATYRE.

Ne te hâte point tant, c'est celle
A qui je veux donner ma foi.

PREMIER SATYRE.

J'ai parlé le premier, je l'aurai.

DEUXIÈME SATYRE.

Bagatelle.
Tu prétends me faire la loi?

PREMIER SATYRE.

C'est un arrêt donné sans retour.

TROISIÈME SATYRE.

J'en appelle.

PREMIER SATYRE.

Tu t'en veux mêler?

TROISIÈME SATYRE.

Et pourquoi
Voudrez-vous tous deux la plus belle,
Étant tous deux plus laids que moi?

DEUXIÈME SATYRE.

Je suis plus laid? Voyez sa mine,
Mal figuré, trapu, courtaud.

TROISIÈME SATYRE.

A cause de sa taille, il veut le porter haut;
Mais qu'il approche, il est d'une odeur fine
A mettre le cœur en défaut.

ASTÉRIE.

C'est pousser trop loin la querelle;
Je sais pour la finir un moyen glorieux.
Celui des trois qui chantera le mieux,
Choisira de nous la plus belle.

PREMIER SATYRE.

D'accord.

DEUXIÈME SATYRE.

Je le veux bien.

TROISIÈME SATYRE.

Rien ne peut être mieux.

PREMIER SATYRE.

Silence à ma chanson nouvelle.

CHANSON DU PREMIER SATYRE.

Deux beaux yeux me charment,
Leurs traits me désarment,
Mais s'ils ne sont doux,
Nargue de leurs coups.
J'aime une maîtresse
Qui me tend les bras.
Fi de la rudesse
Avec mille appas,
La beauté tigresse
Ne me plairait pas.

Qu'est-ce? Hé bien? N'ai-je pas une voix qui résonne?

ASTÉRIE.

Elle a de quoi nous charmer.

DEUXIÈME SATYRE.

Pour cesser de l'estimer,
Écoutez comme j'entonne.

CHANSON DU SECOND SATYRE.

Un jour la jeune Lisette
Couchée à l'ombre d'un bois,
Disait d'une triste voix,
Hélas! hélas! faut-il rêver seulette,
Et ne pourrait-on quelquefois
Se trouver deux à rire sur l'herbette?
Un berger survint
Qui lui tint
Bonne et douce compagnie.
Sur la rencontre au bois, dès qu'on en eut le vent,
On fit jaser la calomnie,
Qui mit cent contes en avant,
Mais Lisette laissa médire.
Le berger l'avait fait rire,
Elle y retourna souvent.

Ma voix? Est-il rien de si doux?

DORINE.

Vous avez fait tous deux merveilles.

TROISIÈME SATYRE.

Ce n'est encor là rien, apprêtez vos oreilles.

SCÈNE VII

FLORISE, DORINE, ASTÉRIE, *trois* SATYRES,
deux autres SATYRES *qui surviennent.*

QUATRIÈME SATYRE.

Ah, ah! Troupe gaillarde, il fait bon avec vous.

PREMIER SATYRE.

Halte-là.

CINQUIÈME SATYRE.

Vous pensiez avoir chacun la vôtre,
Mais vous n'avez qu'à décompter.

DEUXIÈME SATYRE.

Ah! S'il ne tient qu'à disputer...

QUATRIÈME SATYRE.

Prenez-en votre part, et nous donnez la nôtre;
Quand on parle raison, il la faut écouter.

ASTÉRIE.

Avec eux avant vous nos pactions sont faites,
Sous les lois de l'hymen ils nous donnent leur foi.

CINQUIÈME SATYRE.

De l'hymen? Ah! Je m'en ris, moi.
Ce sont là de belles défaites.

TROISIÈME SATYRE.

Le pas est un peu hasardeux.
Si nous faisions jouer une fois la massue...

QUATRIÈME SATYRE.

Pour n'avoir rien à débattre avec eux,
De ce côté tourne la vue,
Celle qui vient suffira pour nous deux,
Elle seule, elle vaut plus que les trois ensemble.

CINQUIÈME SATYRE.

J'en suis charmé.

SCÈNE VIII

CIRCÉ, FLORISE, DORINE, ASTÉRIE,
cinq SATYRES.

CINQUIÈME SATYRE, *à Circé.*

Ma reine, il se peut...

CIRCÉ.

Insolent,
C'est Circé qui paraît, que chacun de vous tremble.

ASTÉRIE.

L'amour à fuir ne les rend pas trop lents.

DORINE.

Voici pour eux des paroles terribles.

FLORISE.

Ils ne s'attendaient guère à ce fâcheux revers.

QUATRIÈME SATYRE.

Tenons bon.

CIRCÉ.

Contre moi?

QUATRIÈME SATYRE.

Voir tant de biens offerts,
Et ne pas...

CIRCÉ.

C'en est trop. Vous, esprits invisibles,
A qui je rends toutes choses possibles,
Portez-les loin d'ici par le milieu des airs.

(Les cinq Satyres sont enlevés, deux dans les deux côtés du théâtre, et les trois autres sur le cintre.)

ASTÉRIE.

C'est là, pour nous tirer d'affaires,
Prendre des chemins assez courts.

CIRCÉ, *à ses nymphes.*

Allez, laissez-moi seule en ces lieux solitaires.

SCÈNE IX

GLAUCUS, CIRCÉ.

GLAUCUS.

Madame, je venais vous offrir du secours
Contre d'infâmes téméraires;
Mais le prompt châtiment que vient de recevoir
Leur insolence extrême,
Me convainc de votre pouvoir.
Vous n'avez eu contre eux besoin que de vous-même,
Et d'un seul mot leur espoir renversé,
Me fait connaître en vous la fameuse Circé.

CIRCÉ.

Vous ne vous trompez point, j'ai le Soleil pour père,
Et je tiens de lui ce grand art,
Qui, dans tous les lieux qu'il éclaire,
Aux honneurs de son rang me donne tant de part.
Je ne puis cependant m'applaudir trop du zèle
Qui vous intéresse pour moi,
Il part de l'âme la plus belle;
Et je voudrais savoir à qui je doi
Ce qui rendra pour vous mon estime éternelle.
Si par ce qui brille à mes yeux,
L'air, le port, la taille, la mine,
Je puis de votre sang pénétrer l'origine,
La source en doit venir des dieux;
Et pour vous le destin...

GLAUCUS.

Je l'avouerai, madame,
Le destin m'a comblé d'honneur jusqu'à ce jour;
Et le rang que je tiens dans une illustre cour
Aurait de quoi satisfaire mon âme,
Si j'étais content de l'amour;
Mais une nymphe ingrate autant qu'elle est aimable,
Sylla, la charmante Sylla,
Par une rigueur incroyable,
Ne peut souffrir mes vœux, les rejette, et c'est là
De tous les maux pour moi le plus insupportable;
Son cœur d'un autre amour dès longtemps prévenu,
Traite mes plaintes d'indiscrètes.
Mélicerte...

CIRCÉ.

Ce nom ne m'est pas inconnu,
Et je sais par lui qui vous êtes.
Jusque dans mon palais votre amour a fait bruit,
On y plaint le prince de Thrace,
Que trop d'aveuglement réduit
A la honteuse et sensible disgrâce
De pousser des soupirs dont un autre a le fruit.

GLAUCUS.

Il n'en est point de plus cruelle,
Mes maux passent tous ceux qui se peuvent offrir;
Mais est-il honteux de souffrir
Lorsque la cause en est si belle?
Tout ce qu'un rare objet eut jamais de charmant,
Tout ce qui peut toucher une âme,
Sylla...

CIRCÉ.

Vous parlez en amant;
Mais enfin, vos chagrins naissant de votre flamme,
J'y puis donner quelque soulagement.

GLAUCUS.

Que me dites-vous? Quoi, madame,
Vous ferez que Sylla finisse mon tourment?

CIRCÉ.

Je ferai que l'amour propice
Répare vos transports jaloux
Par tout ce qu'il a de plus doux;
Mais il faut que le charme avec vous s'accomplisse:
Ce sont vos intérêts, je ne puis rien sans vous.
Dans mon char je vous offre place,
Mes dragons emplumés qui le tiennent en l'air,
Vers moi seront prêts à voler
Au moindre signe que je fasse.
Le voilà qui descend. Prince, ne craignez rien
Lorsque Circé vous sert de guide.

GLAUCUS.

Est-il quelques périls dont l'amour s'intimide,
Quand il est fort comme le mien?

(Glaucus entre dans le char de Circé, qui l'enlève par l'air avec elle dans son palais.)

ACTE DEUXIÈME

L'art et la nature ont également part à ce qui fait la décoration de cet acte. Cette grande montagne qui a paru dans le premier, s'abîme d'une manière aussi surprenante qu'elle s'était élevée, et laisse paraître en sa place un jardin rempli de berceaux, de fontaines, de plantes, de fleurs et de vases, sur lesquels sont des enfants montés sur des cygnes qui jettent de l'eau. On y voit encore d'autres vases de porcelaine, de terre ciselée, et de marbre blanc. Les ornements en sont d'or, et ces vases sont remplis d'orangers, d'arbres fruitiers, et de fleurs naturelles.

SCÈNE I

PALÉMON, FLORISE, DORINE, ASTÉRIE.

FLORISE.

Allez rejoindre votre maître,
Et nous laissez ici travailler en repos.

PALÉMON.

C'est me chasser un peu mal à propos.
Comme nouveau venu, peut-être
J'ai droit de vous dire trois mots.

ASTÉRIE.

Ma sœur, quand il en dirait quatre,
Je crois qu'il n'en ferait que mieux.
Pourquoi de votre sérieux
Ne vouloir jamais rien rabattre?
Il faut rire, autrement les jours sont ennuyeux.

PALÉMON.

Vous avez le goût bon, ma chère,
La joie est toujours de saison.

DORINE.

Je le crois d'humeur...

PALÉMON.

A tout faire;
Badin, tant qu'il est nécessaire,
Même un peu plus que de raison.

ASTÉRIE.

Il faudra faire connaissance,
Après ne sois point en souci;
Les plaisirs semblent naître ici,
On les y trouve en abondance.
Mais qui t'a découvert qu'au palais de Circé
Ton maître parmi nous s'était laissé conduire?

PALÉMON.

Quand dans le char il s'est placé,
Je n'étais qu'à vingt pas, et venais pour l'instruire
Du départ de l'objet dont son cœur est blessé.
Sylla vers ce palais a déjà pris sa route;
Pour en donner avis je suis vite accouru.

DORINE.

Quoi, presqu'en un moment?

PALÉMON.

Sans doute,
Circé sortait du char lorsqu'ici j'ai paru.
Comme mon maître est du sang de Borée,
Pour tous ceux de sa suite il a des vents follets,
Qui pour les transporter où tendent leurs souhaits,
Sont une voiture assurée;
L'un d'eux, d'un vol léger, m'a mis dans ce palais.

ASTÉRIE.

Pour ton maître Sylla va n'être plus à craindre,
Il est d'autres appas qui toucheront son cœur.

PALÉMON.

Je doute qu'à changer on le puisse contraindre,
Sylla seule lui plaît; et, malgré sa rigueur,
Il chérit trop ses feux pour les laisser éteindre.

DORINE.

Ce n'est pas avec nous qu'il doit faire le fier;
Pour confondre l'orgueil, le réduire aux prières,
Nos herbes sont à craindre, et les âmes altières
Trouvent ici peu de quartier.

PALÉMON.

Faites de votre mieux, mon maître a des lumières
Qui le rendront aussi sorcier
Que vous pourrez être sorcières.

ASTÉRIE.

Puisque tu nous braves pour lui,
Tu n'as qu'à l'avertir qu'il songe à se défendre.

PALÉMON.

J'y cours. Si vous voulez le forcer à se rendre,
Travaillez-y dès aujourd'hui;
Et gardez seulement d'être prise sans prendre.

SCÈNE II

FLORISE, DORINE, ASTÉRIE.

DORINE.

Je ne sais s'il croit qu'au besoin
Son maître contre nous aura de quoi suffire;
Mais de nous épargner il ne prend guère soin.

FLORISE.

En badinant voilà ce qu'on s'attire.
Le grand plaisir de vous être fait dire
Qu'on ne vous craint, ni de près ni de loin?
Pour moi, qui me suis mise à composer un charme,
Pour guérir un mari de son ombre jaloux,
Je pense avoir mieux fait que vous;
C'était un éternel vacarme,
Je l'apaise, et rejoins l'épouse avec l'époux.

ASTÉRIE.

La paix ainsi par moi n'aurait pas été faite;
Et comme des jaloux de tout temps on a ri,
Pour faire crever le mari,
J'aurais rendu la femme si coquette,
Que rien n'aurait jamais guéri
Les visions de son âme inquiète.
Après tout, qui voudrait de près y regarder,
C'est bien aux maris à gronder,
Si quelquefois de tendres flammes
S'allument dans nos jeunes cœurs.
Que ne sont-ils les galants de leurs femmes?
On n'en chercherait point ailleurs.

DORINE.

Tous les maris n'ont pas tant de délicatesse,
Et j'en sais de moins scrupuleux,

Qui des galants qui vont chez eux
Ménageant l'utile tendresse,
N'ont besoin de notre pouvoir
Que pour être sans yeux, quand il ne faut rien voir.

ASTÉRIE.

Que direz-vous d'un tas de belles
Qui donnent le champ libre à cent regards errants,
Et qui pour voir leur cour grossir de soupirants,
Me font à tous moments pour elle
Faire des charmes différents?
Encor, tout de nouveau, j'en ai deux de commande
Pour reblanchir des lis effacés par les ans;
A moins qu'avec nous l'on s'entende,
L'âge fait de vilains présents
Dont la beauté n'est pas bonne marchande.

FLORISE.

Ce sont là des emplois légers,
Les miens sont de plus d'importance.
Un brave qui n'a pas une entière assurance,
Quand il s'agit d'affronter les dangers,
A mis en moi son espérance.
Pour le garantir de l'effroi
Qui rend des plus hardis la valeur étouffée,
J'ai promis de le rendre fée.
Étant invulnérable, il trouvera de quoi
S'acquérir les honneurs du plus brillant trophée;
Et pour combler ses vœux, Circé... Mais je la voi.

SCÈNE III

CIRCÉ, FLORISE, DORINE, ASTÉRIE.

CIRCÉ, *à Florise.*

Allez dire au prince de Thrace,
Que s'il veut me parler, je vais l'attendre ici.

(A Astérie.)

Et vous, par qui la joie en tous lieux trouve place,
Préparez quelque voix dont la douceur efface
Les chagrins que lui cause un amoureux souci.

SCÈNE IV

CIRCÉ, DORINE.

DORINE.

Quand pour favoriser l'ardeur qu'il a de plaire
A l'objet inhumain qui confond son espoir,
Vous employez votre pouvoir,
S'il m'est permis de ne rien taire,
Je crains bien qu'en vous laissant voir,
Vous-même n'empêchiez ce que vous pensez faire.
Vos yeux n'eurent jamais un si brillant éclat,
Pour le prince déjà ma pitié s'en alarme;
Tout ce qu'a la beauté de fin, de délicat...

CIRCÉ.

Tout de bon, trouves-tu que mes yeux...

DORINE.

C'est un charme.

CIRCÉ.

Te parais-je touchante; et si dans cet état
A quelque cœur altier je vais livrer combat,
Penses-tu que je le désarme?

DORINE.

N'en doutez point; pour moi, je ne le cache pas.
Quand mes plus tendres vœux offerts à quelque [belle,
M'auraient par cent serments soumis à ses appas,
Dès que je vous verrais, je serais infidèle.

CIRCÉ.

J'ai l'affront cependant, et tu m'en vois rougir,
Que le prince m'ait vue, et ne m'ait point aimée.
L'ardeur de le toucher a beau me faire agir,
Sylla seule en est estimée;
Sylla l'occupe tout, et s'il pousse un soupir,
C'est Sylla qui l'arrache à son âme charmée.
Je l'ai quitté d'abord pour lui donner le temps
De réfléchir sur ma rencontre;
Mais en vain à ses yeux de nouveau je me montre,
Le nom de ce qu'il aime est tout ce que j'entends;
Et quand Sylla par moi devrait être effacée,
Sylla plus que jamais règne dans sa pensée.

DORINE.

J'avais cru qu'exprès avec lui
Vous aviez suspendu le pouvoir de vos charmes.

CIRCÉ.

Non, Dorine, et par là juge de mon ennui,
Si mes yeux sont de sûres armes,
Pour l'attaquer, j'en ai cherché l'appui.
Ils n'ont pu rien, ces yeux, à qui je dois la gloire
De m'assujettir tous les cœurs;
Ils m'ont sur Mélicerte obtenu la victoire,
Lui pour qui, si je l'en veux croire,
Cette même Sylla n'eut jamais de rigueurs;
Et le prince de Thrace aurait seul l'avantage
De ne pas soupirer pour moi?
Non, non, il me viendra soumettre son hommage.
C'est une indispensable loi
Dont il n'est rien qui le dégage.
Mon art de sa fierté sera victorieux,
Je viens de m'en servir pour être plus aimable;
Et c'est de là que vient cet éclat redoutable
Que tu vois briller dans mes yeux.
Non que le prince à tel point m'ait charmée,
Que la douceur d'en être aimée
Ait de quoi plus longtemps mériter mes désirs,
Ses peines seulement à mon cœur seront chères;
Et je mettrai tous mes plaisirs
A lui voir perdre des soupirs
Que j'aurai rendus nécessaires.

DORINE.

Et dans cet imprévu revers,
Que deviendra l'amoureux Mélicerte?

CIRCÉ.

Qu'il reprenne ses premiers fers,
Ils le pourront consoler de ma perte.
Pourquoi quand par le temps l'amour est abattu,
Opposer la constance au dégoût qui l'accable,

Et ne pas s'affranchir, par un choix agréable,
De la ridicule vertu
D'aimer ce que le cœur ne trouve plus aimable?
D'abord pour Mélicerte, il faut le confesser,
Tout mon plaisir était de le voir s'empresser
A me venir expliquer sa tendresse.
Ses soins ne pouvaient me lasser.
Je sens qu'enfin ce plaisir cesse,
C'est assez pour permettre à l'amour de cesser.

DORINE.

Ainsi se piquer de constance,
N'est pas une vertu propre à nos jeunes ans?

CIRCÉ.

Sans te dire ce que je pense
De ces feux tendres et constants,
Dont tu veux prendre la défense,
Je m'en tiens à l'expérience.
Tout plaisir ne l'est plus, s'il dure trop longtemps,
L'habitude d'aimer porte à l'indifférence;
Et si jamais deux cœurs en amour sont contents,
C'est seulement lorsqu'il commence.

DORINE.

Si l'amour en naissant charme tous nos désirs,
Il est malaisé... Mais, madame,
Mélicerte...

CIRCÉ.

Il lui va coûter quelques soupirs,
S'il vient me parler de sa flamme.

SCÈNE V

CIRCÉ, MÉLICERTE, DORINE.

MÉLICERTE.

Enfin vous voilà de retour,
Vous, ma princesse, en qui je vis plus qu'en moi-même,
Je vous avais perdue. Hélas, qu'un demi-jour
A passer sans voir ce qu'on aime,
Est un dur supplice à l'amour!
Depuis que vous êtes rentrée,
En vain j'ai fait deux fois le tour de ce palais,
Toujours votre retraite a trompé mes souhaits,
Vous ne vous êtes point montrée.
Consolez-m'en, de grâce; et puisque tous mes soins
Regardent celui de vous plaire...

CIRCÉ.

J'avais cherché ce lieu pour rêver sans témoins,
Laissez-m'en la douceur, elle m'est nécessaire
Contre certains chagrins que j'attendais le moins.

MÉLICERTE.

De cet accueil que faut-il que j'augure?
L'orage est prêt à s'élever;
De la foudre déjà j'entends le sourd murmure,
Madame...

CIRCÉ.

Je ne sais ce qui peut arriver;
Mais qui n'a jusqu'ici demandé qu'à rêver,
Ne vous a pas fait grande injure.

MÉLICERTE.

Me le demandiez-vous, quand vos désirs contents
Renfermaient votre joie au plaisir de m'entendre?
Plus je cherchais à vous faire comprendre
Jusqu'où...

CIRCÉ.

Chaque chose a son temps;
Puisque vous l'ignorez, je veux bien vous l'apprendre.

MÉLICERTE.

Ainsi je ne suis plus ce trop heureux amant,
Dont l'amour semblait seul être digne du vôtre;
Vous allez oublier son tendre emportement,
Et ce qu'il eut pour vous de flatteur, de charmant,
Vous le sentirez pour un autre.

CIRCÉ.

L'amant qui veut empêcher
Un changement qui l'irrite,
S'y prend mal de reprocher
Que pour un autre on le quitte.
Sans se montrer alarmé
De la peur qu'on ne préfère
Un rival plus estimé,
Qu'il trouve toujours à plaire,
Il sera toujours aimé.

MÉLICERTE.

Je suis pour vous toujours le même,
Toujours la même ardeur vous répond de ma foi:
Mais que peut cet amour extrême,
A moins que votre cœur ne soit toujours pour moi?

CIRCÉ.

S'il est vrai que malgré l'outrage
Que recevront vos feux jaloux,
L'intérêt de mon cœur à vous quitter m'engage;
S'agissant de me faire un sort heureux et doux,
A qui de mon cœur, ou de vous,
Dois-je déférer davantage?

MÉLICERTE.

Ah! Puisque vous étiez capable de changer,
Pourquoi m'avoir tiré de mes premières chaînes?
Le poids m'en paraissait léger;
Et ravi que l'amour m'en eût voulu charger,
J'ignorais qu'en aimant il pût être des peines.
M'enlevant en ces lieux, vous m'avez malgré moi
Fait à Sylla manquer de foi...

CIRCÉ.

Vous lui pouviez être fidèle,
Mais c'est un feu facile à rallumer.

MÉLICERTE.

Que je cesse de vous aimer!
Ah, plutôt...

CIRCÉ.

Non, suivez l'amour qui vous appelle;
Sylla vaut ce retour, elle est jeune, elle est belle,
Sait mieux que moi l'art de charmer,
Et je ne suis rien auprès d'elle.

MÉLICERTE.

Faites donc que les dieux affaiblissent ces traits
Qui nous offrent en vous leur plus brillante image.
Rien n'est capable ailleurs d'attirer mes souhaits;

Et comme un nouveau charme à qui tout doit hom-
Semble aujourd'hui de vos attraits [mage,
Avecque plus de force étaler l'avantage,
J'ai pour vous plus d'amour que je n'en eus jamais

CIRCÉ.

C'est trop; en attendant des réponses plus claires,
Songez qu'aux importuns je sais ce que je doi,
Et que mes volontés étant ma seule loi,
Ce n'est pas le moyen d'avancer ses affaires,
Que de s'obstiner avec moi.

MÉLICERTE.

Madame...

CIRCÉ.

Allez, et craignez ma vengeance,
Si vous osez mériter mon courroux.

MÉLICERTE.

Ciel, à quoi me réduisez-vous?
S'il faut aimer sans espérance
De recevoir jamais un traitement plus doux?

SCÈNE VI

CIRCÉ, DORINE.

DORINE.

On est à moins inconsolable.
Quand à sa flamme il voit l'espoir ôté,
Vous vous montrez à ses yeux plus aimable
Que vous n'avez jamais été;
Et vous voulez qu'il soit capable
De souffrir le coup qui l'accable,
Sans se plaindre qu'on l'a quitté?

CIRCÉ.

Qu'il s'en plaigne, qu'il en murmure,
Je verrai ses ennuis d'un esprit satisfait,
Pourvu qu'à réparer ce qu'on m'a fait d'injure,
Mon charme ait son entier effet.
Le prince, en me voyant, ne m'a pas estimée
Digne de son attachement;
Pour l'en punir, je veux en être aimée,
Je veux que le plaisir de traiter fièrement
Ce qu'un imprévu changement
Fera sentir d'ardeur à son âme enflammée,
Serve dans mon ressentiment
A venger ma gloire alarmée
De n'avoir pu d'abord l'acquérir pour amant.

DORINE.

Quand pour tâcher à vous rendre sensible
Vous le verrez à vos genoux,
Vous n'en croirez plus tant l'emportement jaloux,
Qui contre lui vous montre tout possible;
Et comme laisser vaincre un orgueilleux courroux,
Est en amour quelque chose de doux,
Vous ne serez pas invincible.

CIRCÉ.

Tu verras si ma gloire oublie à se venger
Quand elle a reçu quelque outrage.
Mais il vient; prenons un visage
Dont la douceur ait de quoi l'engager
A m'offrir de ses vœux le plus soumis hommage.

SCÈNE VII

GLAUCUS, CIRCÉ, PALÉMON, DORINE.

CIRCÉ.

Hé bien, prince, avez-vous trouvé dans mon palais
Les merveilles qu'on en publie?
Et l'heur d'y pouvoir vivre en paix
Peut-il mériter qu'on oublie
Qu'il soit ailleurs des biens à flatter les souhaits?

GLAUCUS.

Ce qui s'offre à mes yeux passe toute croyance,
Tout brille ici partout d'un éclat sans pareil;
Et par plus de magnificence
L'illustre fille du Soleil
Ne pouvait soutenir l'honneur de sa naissance.

CIRCÉ.

Je puis à ce jardin ajouter des beautés
Capables de toucher votre âme.
Naissez, berceaux, et par vos raretés
Charmez si bien ses yeux, qu'il se plaise...

(Un berceau s'élève tout à coup, soutenu par des statues de bronze qui le forment, et en sont comme les supports. Il est embelli d'un bassin avec un jet d'eau, et environné de plusieurs grenouilles, sur lesquelles il y a de petits enfants assis.)

GLAUCUS.

Ah, madame!
Perdez cet obligeant souci,
Il n'en faudrait pas tant pour me charmer ici.
Un seul bien...

CIRCÉ.

Quel qu'il soit, s'il est en ma puissance,
Parlez, je ne réserve rien.

GLAUCUS.

Après une telle assurance,
Quel bonheur est égal au mien!
Oui, madame, de vous dépend ce que j'espère,
C'est dans votre palais que mon cœur satisfait
Peut n'avoir plus aucun souhait à faire,
J'y jouirai d'un heur parfait;
Et si de vos bontés rien n'empêche l'effet,
Point de félicité qui puisse ailleurs me plaire.
Charmé, dégagé de souci,
Vous me verrez, par d'éternels hommages,
Tâcher de mériter les heureux avantages
Que je puis rencontrer ici.

DORINE, *à Circé.*

Il vous aime, en voilà d'assez clairs témoignages.

CIRCÉ.

Dorine, tout va bien, le charme a réussi.

(A Glaucus.)

Sans m'expliquer votre reconnaissance,
Dites-moi seulement ce que je puis pour vous.

GLAUCUS.

Prendre pitié d'un feu dont les charmes trop doux
Ont trouvé mon cœur sans défense.

Tout ce que du ciel en courroux
Peut la plus sévère vengeance,
C'est de faire qu'on aime avecque violence,
Sans être aimé de qui peut tout sur nous.

CIRCÉ.

Cet amour sur votre âme a-t-il assez d'empire,
Pour vous faire immoler à sa naissante ardeur...

GLAUCUS.

Quoi, vous doutez des transports qu'il m'inspire?
Ah! Si vous ne pouvez pénétrer dans mon cœur,
Croyez ce que mes yeux s'empressent de vous dire.
Voyez-les tout remplis de ce brûlant amour,
Qui cherche par eux une voie
A pouvoir se montrer au jour.
J'ai su que Sylla vient dans ce charmant séjour,
Daignez l'y retenir; pourvu que je la voie,
Tous les plaisirs pour moi vont être de retour,
Vivre avec elle ici, me comblera de joie.
Malgré ses indignes mépris,
Mes soins fortifiés du secours de vos charmes,
Forceront sa rigueur à rendre enfin les armes.
Souffrez l'espoir que j'en ai pris;
Si vous êtes pour moi, ma flamme est sans alarmes.

CIRCÉ.

J'ai cru qu'ayant à faire choix...
Songez-vous que peut-être...

SCÈNE VIII

GLAUCUS, CIRCÉ, ASTÉRIE, PALÉMON, DORINE.

CIRCÉ.

Approchez, Astérie!
Est-on prêts à chanter?

ASTÉRIE.

Oui, madame.

CIRCÉ.

La voix
M'a toujours fort touchée. Écoutons, je vous prie;
Vous me direz le reste une autre fois.

DIALOGUE DE SILVIE ET DE TIRCIS.

TIRCIS.

Pourquoi me fuyez-vous, ô beauté trop sévère,
Quand d'un si tendre amour j'ai le cœur enflammé?

SILVIE.

Je fuis ce que je sens qui commence à me plaire,
Si je vous écoutais, vous pourriez être aimé.

TIRCIS.

Quoi, toujours, aimable inhumaine,
Refuser de m'entendre? hé, de grâce, deux mots.

SILVIE.

L'amour cause de la peine,
Et je veux vivre en repos.

TIRCIS.

Est-il des plaisirs sans tendresse?

SILVIE.

Est-il de l'amour sans chagrin?

TIRCIS.

Par l'amour tout chagrin cesse.

SILVIE.

Tous les plaisirs par l'amour prennent fin.

TIRCIS.

C'est une erreur; dans le bel âge,
Il faut aimer pour vivre heureux.

SILVIE.

Ne me dites rien davantage.

TIRCIS.

Soulagez les ennuis de mon cœur amoureux.

SILVIE.

Que vous sert que le mien soupire?

TIRCIS.

Ah, Silvie!

SILVIE.

Ah, Tircis!

ENSEMBLE.

Unissons nos soupirs.

TIRCIS.

Aimons-nous.

SILVIE.

Douce peine!

TIRCIS.

Agréable martyre!

SILVIE.

Il fait tout mon bonheur.

TIRCIS.

Il fait tous mes désirs.

ENSEMBLE.

Pour goûter les plus doux plaisirs,
Ne nous lassons jamais de nous le dire;
Aimons-nous. Douce peine! Agréable martyre!

SILVIE.

La liberté m'était un bien si doux!

TIRCIS.

Vaut-il ceux que l'amour offre dans son empire?

SILVIE.

Je la perds, c'en est fait.

TIRCIS.

Vous en repentez-vous?

SILVIE.

Ce n'est pas de quoi je soupire.

TIRCIS.

Ah, Silvie!

SILVIE.

Ah, Tircis!

ENSEMBLE.

Unissons nos soupirs.

TIRCIS.

Aimons-nous.

SILVIE.

Douce peine!

TIRCIS.

Agréable martyre!

SILVIE.

Il fait tout mon bonheur.

TIRCIS.

Il fait tous mes désirs.

ENSEMBLE.

Pour goûter les plus doux plaisirs,
Ne nous lassons jamais de nous le dire;
Aimons-nous. Douce peine! Agréable martyre!

CIRCÉ.

Vous voyez de quelles douceurs
L'amour souffre aux amants la flatteuse espérance,
Quand il prend soin d'unir leurs cœurs.

GLAUCUS.

On oublie aisément ce qu'il eut de rigueurs,
Lorsque cette union en est la récompense.
Par vous avec Sylla je la puis espérer,
Vos charmes n'ont jamais trouvé rien d'impossi-
Et cette charmante inflexible [ble;
Pour qui l'amour me force à soupirer,
Dès que vous parlerez, aura le cœur sensible.

CIRCÉ.

Si vous n'obtenez que par moi
L'heureux succès que votre amour espère,
Cette douceur aura-t-elle de quoi
Vous assurer ce qui doit seul vous plaire?
Pour bien goûter le plaisir d'être aimé,
l faut ne le devoir qu'à l'ardeur de sa flamme.
De Sylla qui vous fuit êtes-vous si charmé,
Qu'un autre objet dont vous toucheriez l'âme
Ne pût de vous être estimé?
Laissez agir votre mérite,
l est mille beautés, qui, pour vous rendre heureux,
e plairont à répondre à vos soins amoureux;
La gloire à changer vous invite.

GLAUCUS.

Est-il rien de plus rigoureux?
Quel cons…l! A Sylla devenir infidèle!
ylla qu'on ne peut voir sans se faire une loi…

CIRCÉ.

lle a tout ce qui peut mériter votre foi;
Mais si vous ne changiez pour elle,
Qu'afin de vous donner à moi,
eureux par cet amour, auriez-vous tant de quoi
Nommer la fortune cruelle?

GLAUCUS.

La gloire d'être aimé de vous,
Devrait m'être un bonheur sensible
A remplir mes vœux les plus doux;
ais, madame, l'amour, par un charme invincible,
Dispose de nous malgré nous.
uoique Sylla me livre à cent peines secrètes,
lla seule peut plaire à mon cœur amoureux,
Pour Sylla seule il peut former des vœux;
Et toute aimable que vous êtes,
Vous ne pourriez me rendre heureux.

CIRCÉ.

Tremblez de l'aveu que vous faites.
er à mon amour préférer d'autres feux!
n dis trop, mais Circé n'est pas accoutumée
A contraindre ses sentiments.
l me plaît de choisir, je n'ai que trop d'amants;
is lorsque je m'abaisse à souffrir d'être aimée,
st vouloir voir ma haine à punir animée,
Que m'opposer d'autres engagements.
ur de moindres mépris j'ai répandu la honte
Du sort le plus injurieux
des rois dont j'ai fait la terreur de ces lieux.
aut d'une vengeance aussi juste que prompte,
Étaler la peine à vos yeux.

voit paraître divers animaux, lions, ours, tigres, dragons
serpents.)

En bêtes transformés, pour m'avoir su déplaire,
Voyez-les à regret souffrir encor le jour;
Et si vous dédaignez l'offre de mon amour,
Craignez l'horreur de ma colère.

GLAUCUS.

La menace, madame, est pour se faire aimer
Un moyen dont je crois le succès un peu rare.
Je l'entends sans m'en alarmer;
Et quoi que ces objets me fassent présumer
Du sort honteux qu'on me prépare,
L'amour règne en mon cœur, et l'a trop su charmer,
Pour souffrir lâchement que l'effroi s'en empare.

CIRCÉ.

Quoi, jusqu'à me braver vous poussez vos dédains?
Connaissant qui je suis, et ce que je puis faire,
Encore un coup, redoutez ma colère,
A me fléchir vos efforts seront vains,
Si j'étouffe l'amour qui la force à se taire.
Je n'ai qu'à dire un mot, et ces fiers animaux
Fondant sur vous pour venger mon injure,
De l'un d'eux aussitôt vous prendrez la figure;
Vous me regretterez, et pour comble de maux…

GLAUCUS.

Le ciel pourra détourner l'aventure,
Et les secrets dont les dieux m'ont fait part,
Mettront peut-être obstacle au pouvoir de votre art.

CIRCÉ.

De la témérité passer à l'insolence!
Prétendre que les dieux appuyant vos projets…
Ah! C'en est trop, il faut punir cette arrogance.
Fiers ministres de ma vengeance,
Avancez, il est temps, et je vous le permets.

GLAUCUS.

Et moi, qui sais confondre une juste puissance,
Je vous défends de vous montrer jamais.

(Tous les animaux sont engloutis dans la terre.)

CIRCÉ.

Ciel! Que vois-je? La terre s'ouvre;
Et par ces animaux employés vainement,
Ma faiblesse qui se découvre,
Le laisse triompher de mon ressentiment.
Quoi, voir par son pouvoir mes forces abattues?
Non, non, animez-vous, immobiles statues,
Et vous armez contre un ingrat.

(Les dix statues de bronze qui servent de supports au berceau commencent à remuer.)

GLAUCUS.

De ce que vous pouvez votre art vous fait trop croire,
J'en saurai contre vous repousser l'attentat;
Et ces vains ennemis opposés à ma gloire,
Bien loin de la ternir, en accroîtront l'éclat.
Disparaissez, et, sans combat,
Vous perdant dans les airs, cédez-moi la victoire.

(Les statues s'envolent, et le berceau fond dans la terre.)

Par l'inutile essai qui suit votre courroux,
Sitôt qu'à ses transports ma volonté s'oppose,
Madame, vous voyez ce que j'ai fait pour vous,
Quand j'ai voulu vous devoir quelque chose.

SCÈNE IX

CIRCÉ, DORINE.

CIRCÉ.

Est-ce une illusion, et suis-je encor Circé?
Quoi, dans mon art un autre me surmonte?
Par un pouvoir plus fort cet art est renversé;
Et tout ce qu'entreprend le courroux qui me dompte
Pour venger mon honneur mortellement blessé,
Je ne l'entreprends qu'à ma honte?
Ah, Dorine!

DORINE.

Madame, un tel événement
A porté si loin ma surprise,
Que j'ai peine à sortir de mon étonnement.
Qu'à vous braver un mortel s'autorise!

CIRCÉ.

Mes charmes n'ont encore agi que faiblement.
Je voulais l'épargner, mais après l'avantage
Qu'il vient de s'acquérir sur moi,
Je n'ai plus recours qu'à ma rage,
D'elle seule aujourd'hui je veux prendre la loi.
C'en est fait, contre lui je vais mettre en usage
Ce que moi-même j'envisage
Avec des sentiments d'effroi.
Viens, malgré ces dures atteintes,
Mon cœur doit être ferme; et j'ai lieu de rougir
De perdre le temps à des plaintes,
Quand l'honneur me presse d'agir.

ACTE TROISIÈME

Le magnifique jardin qui a servi de décoration à l'acte précédent fait place à un superbe palais, dont l'architecture est d'ordre corinthien, avec les frises et corniches. Les pilastres sont de lapis veiné d'or. Une balustrade règne au-dessus en forme d'attique. La masse du palais est toute de marbre blanc, avec les chapiteaux des pilastres et les bases d'or. On voit sur des piédestaux qui sortent en saillie, des vases d'or, de lapis, et de marbre; et au bout de ce palais on découvre un jardin avec ses ornements d'arbres, de fleurs, de jets d'eau et de fontaines.

SCÈNE I

MÉLICERTE, ASTÉRIE.

MÉLICERTE.

Moi, me contraindre, moi! Non, non, belle Astérie,
Quoi qu'ose le courroux où je puis l'engager,
Vous en voulez pour moi craindre en vain le danger;
Si je perds ce qui fait tout le bien de ma vie,
Mes jours sont-ils à ménager?
Circé me quitte, m'abandonne,
Elle qui paraissait faire tout son bonheur
De l'empire absolu qu'elle avait sur mon cœur;
Et je dois recevoir la mort qu'elle me donne,
Sans me plaindre de sa rigueur?
Partout j'en parlerai sans cesse,
Sans cesse mes soupirs demanderont raison
De cette lâche trahison.

ASTÉRIE.

Et quel fruit espérer d'une telle faiblesse?
Quant à moi, j'en voudrais user tout autrement;
Et si l'on me venait apprendre
L'infidélité d'un amant,
Sans lui donner le plaisir de m'entendre
Soupirer de son changement,
Fût-ce des amours le plus tendre,
J'irais dans le même moment
De mon cœur avec lui rompre l'engagement;
Et s'agissant de le reprendre,
J'en aurais plus d'empressement,
Qu'il n'en aurait de me le rendre.

MÉLICERTE.

Hélas! Quel remède à m'offrir!
L'amour d'un tel effort rend-il nos cœurs capables?
Et dans les maux au mien semblables,
N'a-t-on qu'à le vouloir pour cesser de souffrir?

ASTÉRIE.

Il n'en est guère d'incurables,
Quand on se met en tête d'en guérir.
J'en parle sans expérience,
Et je n'ai pas vécu ce qu'il faut pour avoir
Une parfaite connaissance
De ce que sur un cœur l'amour prend de pouvoir;
Mais, comme l'on soutient avec tant d'assurance,
Que toujours là-dessus on sait plus qu'on ne pense,
Sans savoir rien, je pense tout savoir.

MÉLICERTE.

Je connais d'où vient ma disgrâce;
L'amour dans ce palais, pour troubler mon bonheur,
A conduit le prince de Thrace;
C'est lui qui de Circé me dérobe le cœur.
J'aurais déjà puni ce rival téméraire,
Si je n'avais appris qu'il l'ose dédaigner;
Ainsi je le veux épargner
Pour le livrer à sa colère.
Bizarre destinée! A l'ardeur de ses vœux
J'abandonne Sylla que je sais qu'il adore;
Et lorsqu'ici ma retraite s'ignore,
Il y vient, malgré lui, mettre obstacle à mes feux;
Malgré lui je le vois aimé de l'infidèle
A qui j'ai su tout immoler.

ASTÉRIE.

Il est insensible pour elle,
C'est de quoi vous en consoler.

MÉLICERTE.

Mais au lieu d'écouter dans un pareil outrage
Le courroux qui doit l'animer,
S'il fallait, pour s'en faire aimer,
Qu'elle mît contre lui quelque charme en usage?

ASTÉRIE.

Avant le temps pourquoi vous alarmer?

MÉLICERTE.
Sait-on ce qu'a produit leur dernière entrevue?
ASTÉRIE.
Circé m'en a paru triste, tout abattue;
Mais j'ai pressé Dorine en vain de s'expliquer,
Elle était avec eux, et, contre l'ordinaire,
Il semble qu'elle veuille aujourd'hui se piquer
De pouvoir entendre et se taire.
MÉLICERTE.
Non, j'ai beau me flatter, du bien que je poursuis
L'espérance m'est interdite.
Pour jouir du malheur où mes jours sont réduits,
Mon rival de Circé connaîtra le mérite.
ASTÉRIE.
Hé bien, alors, faite comme je suis,
Si vous me trouvez propre à guérir vos ennuis,
Vous oublierez pour moi l'ingrate qui vous quitte.
Quoique jeune, un peu folle, et ce qu'il vous plaira,
Car il faut que chacun à son âge réponde,
Je serai pour qui m'aimera
De la meilleure foi du monde.
Tant que le cœur nous en dira
Tendresse des deux parts à nulle autre seconde,
Mais bonne clause aussi, que l'on se quittera
Sans souffrir que l'amour en gronde
Sitôt qu'on s'en dégoûtera.
MÉLICERTE.
Dans les vives douleurs où mon âme est en proie,
Vous pouvez me parler ainsi?
ASTÉRIE.
Que voulez-vous? J'ai le cœur à la joie;
Et quand je ris d'un amoureux transi,
C'est mon penchant qui se déploie;
Mais enfin, sortez de souci,
Vous brûliez pour Sylla, le ciel vous la renvoie,
Aujourd'hui même elle doit être ici.
MÉLICERTE.
Sylla dans ce palais?
ASTÉRIE.
Elle est encor capable,
Quand vous la reverrez, d'attirer vos désirs.
MÉLICERTE.
Ah! Ne m'en parlez point; malgré tous les soupirs
Que m'a déjà coûté le malheur qui m'accable,
Pour moi Circé seule est aimable;
Et si vous lui vouliez peindre mes déplaisirs,
Elle ne serait pas peut-être inexorable.
ASTÉRIE.
Voici le confident du rival qui vous perd,
Laissez-moi découvrir par lui ce qui se passe;
Pour empêcher le coup dont l'amour vous menace,
Nous pourrons agir de concert,
S'il m'apprend que son maître ait toujours même [audace.
MÉLICERTE.
Parlez, je lui quitte la place;
Heureux qu'un tel secours à mon feu soit offert.

SCÈNE II

PALÉMON, ASTÉRIE.

ASTÉRIE.
Approche. Que fait-on? Que dit-on?
PALÉMON.
Sur mon maître
On a quelques prétentions
Qui se font un peu trop connaître.
ASTÉRIE.
Quelqu'amour que Sylla dans son cœur ait fait naî- [tre,
S'il est sujet aux belles passions,
Peut-être que Circé...
PALÉMON.
N'y mets point de peut-être,
Que Circé pour changer son cœur,
Fasse dans sa colère agir charmes sur charmes,
Ce seront d'impuissantes armes;
Un autre objet s'en est rendu vainqueur,
Et son pouvoir lui cause peu d'alarmes.
Ce n'est pas qu'il ne fût à souhaiter pour moi
Que Circé le touchât de même qu'il la touche,
Pour ta beauté je sens je ne sais quoi;
Et si tu n'étais point farouche,
Je m'apprivoiserais aisément avec toi.
ASTÉRIE.
Franchement, je ne sais quelle étoile est la nôtre;
Si je te plais, tu ne me déplais pas;
Et dans ce que pour moi ce penchant a d'appas,
Nous nous trouverions nés au besoin l'un pour l'au- [tre;
Le prince songe-t-il sitôt à nous quitter,
Qu'en vain nous prétendions établir connaissance?
PALÉMON.
Sans Sylla qu'il attend, je pense
Qu'ici l'on aurait beau le vouloir arrêter.
Comme il sait qu'elle vient, il se fait une joie
De pouvoir lui montrer qu'il dédaigne Circé.
Souvent pour voir son feu récompensé,
Un pareil sacrifice est une sûre voie.
ASTÉRIE.
J'ai peur qu'il ne s'en trouve mal.
Circé n'est pas d'humeur à souffrir qu'on l'outrage;
Il n'en faut pour témoin que ce pauvre animal,
Dont, si pour moi l'amour t'engage,
Tu vas devenir le rival.
(On voit paraître un singe.)
PALÉMON.
Moi, le rival d'un singe? Ah! Crois que...
ASTÉRIE.
Sans colère.
C'est seulement depuis un mois,
Que d'homme il est ce que tu vois,
Pour son malheur je lui fus chère.
Circé l'aimait, il lui cacha son choix,
Et feignant il sut si bien faire,
Qu'il semblait vivre sous ses lois,
Tandis que tous ses vœux n'aspiraient qu'à me [plaire.
C'était le plus badin amant

Qui jamais ait été capable de tendresse.
Il me parlait des yeux sans cesse,
S'il ne le pouvait autrement;
Mais enfin malheureusement
De ses soins affectés Circé connut l'adresse;
Et le fit singe en un moment.
Même destinée à deux pages
Qu'au palais parmi nous il avait amenés.
Les voici. Tous les trois par mille badinages,
Semblent se tenir fortunés
De venir, chaque jour, me rendre leurs hommages.
La souplesse des sauts dont pour me divertir
Ensemble ils ont pris l'habitude,
Fait leur plus agréable étude.
Voilà comme l'amour ne se peut démentir.

PALÉMON.

La récompense est fort honnête.
Lorsque de quelque amant ton cœur se trouve [épris,
On le métamorphose en bête.

ASTÉRIE.

Tu ne le voudrais pas acquérir à ce prix?

PALÉMON.

Je me louerais du sortilège,
Pourvu qu'en épagneul je pusse être changé;
Du moins par là j'aurais le privilège
De me voir jour et nuit entre tes bras logé.
Flatteur pour toi, pour toute autre farouche,
Sans cesse je tiendrais mes pattes sur ta peau,
Et j'aboierais d'un ton nouveau,
Lorsque tu frotterais ta bouche
Avecque mon petit museau.

ASTÉRIE.

Nous songerons à la métamorphose.
Cependant je veux bien te faire partager
Le plaisir qu'en sautant mon singe amant me cause.
Allons, mon singe, il faut être léger,
S'il est vrai que de vous ma volonté dispose.

(Les trois singes font ici quelques sauts.)

PALÉMON.

Rien ne peut être égal à son agilité.
Mais lorsqu'il s'agit de te plaire,
Quoi qu'on veuille entreprendre, autant d'exécuté.
Si jamais de ton cœur je suis dépositaire...
Ah! Monsieur le magot, vous êtes en colère.

ASTÉRIE.

Pour peu que l'on m'approche, il s'en montre irrité,
Pour lui seul il veut mes caresses,
Vois-tu comme il baise ma main?
Mais il est temps que tu me laisses;
Circé vient, le reste à demain.

SCÈNE III

CIRCÉ, DORINE, ASTÉRIE.

CIRCÉ.

Vous parliez du prince de Thrace?
Que vous en a-t-on dit?

ASTÉRIE.

Que malgré les mépris
Qui chaque jour augmentent sa disgrâce,
C'est toujours de Sylla que son cœur est épris.

CIRCÉ.

Et Mélicerte, il vous a vue?

ASTÉRIE.

Il m'a de ses ennuis longtemps entretenue,
Mais en peut-on blâmer l'excès?
Après mille serments d'une entière constance,
Voir son amour payé d'indifférence,
Est le déplorable succès
Qui suit sa crédule espérance.

CIRCÉ.

Un charme par un autre aisément est détruit;
Et si je suis la cause de ses peines,
Au moins de mon amour il tirera ce fruit,
Que je saurai le rendre à ses premières chaînes.
Faites-lui toucher cet anneau;
Et soudain oubliant qu'il m'ait jamais aimée,
Il se sentira de nouveau
Des beautés de Sylla l'âme toute charmée.
Sa guérison dépend de vous,
Allez, sans perdre temps, mettre fin à ses plaintes.

SCÈNE IV

CIRCÉ, DORINE.

DORINE.

Ainsi pour lui vos flammes sont éteintes;
Et ces tendres ardeurs dont il vous fut si doux
De lui voir partager les sensibles atteintes,
N'ont plus aucun pouvoir sur votre cœur jaloux?
Il est tout occupé de la juste colère
Que du prince de Thrace allument les refus.

CIRCÉ.

Il devait l'être au moins, tant j'ai l'esprit confus
De l'affront que l'ingrat à ma flamme ose faire;
Mais en vain la vengeance a de quoi me charmer,
En vain elle me porte à résoudre sa peine;
Malgré ce que je sais que je lui dois de haine,
Un fatal ascendant me force de l'aimer;
Et plus à le punir je me veux animer,
Plus je sens que je cède à l'amour qui m'entraîne.
Il n'en faut point douter, l'implacable Vénus
Est toujours sensible à l'outrage.
Ce fut par le Soleil, par son seul témoignage,
Que ses feux avec Mars aux dieux furent connus;
Et ce cruel amour qu'elle a mis dans mon âme,
La venge sur moi de l'affront
Dont mon père autrefois, en découvrant sa flamme,
Laissa la tache sur son front.

DORINE.

Vous devez espérer...

CIRCÉ.

Que veux-tu que j'espère?
Malgré ce que ma gloire y courait de hasard,
Pour m'acquérir le cœur d'un téméraire,

Ai-je rien épargné des secrets de mon art?
Moi qui cent fois d'un seul regard
Ai gagné des plus fiers l'hommage volontaire?
Ce dernier charme encor dont je viens à tes yeux
De faire l'inutile épreuve,
N'est-il pas de ma honte une trop forte preuve?
Qu'a-t-il fait? Qu'a-t-il pu sur cet audacieux?
Sylla toujours pour lui n'est-elle pas la même?
N'est-elle pas toujours l'objet de son amour?
Ah! C'est trop en souffrir, dans ma fureur extrême
Ne pouvant obtenir qu'il m'aime,
Satisfaisons ma gloire, en le privant du jour.
Les charmes contre lui n'ont qu'une vaine amorce;
Mais au moins ce doit m'être un bonheur assez [doux,
Que s'il me plaît d'en croire mon courroux,
Il est des poisons dont la force
Donnera plein pouvoir à mes transports jaloux.
Éteignons une ardeur fatale,
Qui de mon cœur troublant la paix...

SCÈNE V

CIRCÉ, FLORISE, DORINE.

FLORISE.
Sylla, pour vous parler entre dans le palais.

CIRCÉ.
Sylla? Mon sang s'émeut au nom de ma rivale.
Qu'on l'amène, il faut voir ces dangereux attraits
Qui rendent ma puissance à la sienne inégale.
S'il est vrai que toujours le prince dédaigné
Ait servi de victime à son humeur altière,
Je veux pour lui la rendre encor plus fière;
Et croirai dans ma perte avoir assez gagné,
S'il n'a pas sur ma flamme une victoire entière.

SCÈNE VI

CIRCÉ, SYLLA, DORINE.

SYLLA.
Ne vous étonnez point, madame, de me voir
Mettre en vous tout l'espoir que mon malheur me [laisse.
Je sais quel est votre pouvoir,
Et que si la pitié pour moi vous intéresse,
Vos bontés n'auront qu'à vouloir
Pour finir l'ennui qui me presse.
J'aime; avec moi tant d'autres ont aimé,
Que l'on doit faire grâce à l'ardeur qui m'anime;
Et quand l'amour serait un crime,
On s'est à l'excuser si bien accoutumé,
Qu'on ne reprocherait à mon cœur enflammé
Qu'un faible que l'usage a rendu légitime.
Je ne vous dirai point sur quels flatteurs attraits
Du prince qui m'aima je partageai la flamme.
L'hommage qu'il m'offrit méritait mes souhaits,
Et je laissai toucher mon âme
Au plus beau feu qui fut jamais.
Mais enfin, sur le point qu'un heureux hyménée
Des soins qu'il me rendait allait être le prix...

CIRCÉ.
Le seul nom de Sylla m'a d'abord tout appris;
C'est assez, je connais quelle est sa destinée.
Mélicerte parti sans vous en consulter...

SYLLA.
Oui, c'est de là que naît le trouble qui m'agite.
S'il s'est vu malgré lui forcé de me quitter,
Dites-moi quels lieux il habite,
Et rien pour le revoir ne pourra m'arrêter.
Que si son changement a causé sa retraite
Pour me dégager d'un ingrat,
Arrachez-moi du cœur cette flamme indiscrète
A qui je n'ai déjà souffert que trop d'éclat.
Voilà ce qui m'amène, et sur quelle espérance
J'ose recourir à votre art.

CIRCÉ.
Prenez sur Mélicerte une entière assurance.
Quoiqu'à ne voir que l'apparence,
Vous ayez pu trouver du crime en son départ,
Je vous réponds de sa constance.

SYLLA.
Ah! Puisqu'il me garde sa foi,
Pour le trouver, madame, où faut-il que je vole?

CIRCÉ.
Et le prince de Thrace?

SYLLA.
Il soupire pour moi;
Mais il n'est rien que je n'immole
Au beau feu dont je suis la loi;
Et, s'il espère encor, c'est un espoir frivole.

CIRCÉ.
Demeurez dans ces sentiments;
Et pour prix d'une ardeur si belle,
Je vais vous faire voir Mélicerte fidèle
Dans les plus vifs empressements
Que vous puissiez attendre de son zèle.
Suivez-moi.

SCÈNE VII

GLAUCUS, CIRCÉ, SYLLA, PALÉMON, DORINE.

GLAUCUS.
Quoi, toujours vous me fuyez ainsi,
Belle ingrate?

SYLLA.
Quelle surprise!
Voir le prince de Thrace ici?

GLAUCUS.
Écoutez-moi, de grâce, et d'un œil adouci
Regardez un amant que sa flamme autorise...

CIRCÉ.
Quelle est votre témérité,
Prince? Quoi, vous avez la coupable insolence
D'étaler à mes yeux un amour qui m'offense,
Un amour qui déjà n'a que trop mérité
Une redoutable vengeance?

GLAUCUS.

Pouvez-vous nommer crime un amour où toujours
Mon cœur a mis toute sa gloire?
Et pour vous avoir voulu croire
Sur cet infaillible secours
Qui devait à ma flamme assurer la victoire,
Ai-je dû mériter de vous
Les transports où me jette un aveugle courroux?
Voyez Sylla, madame, et la voyez pourvue
De tout ce qui jamais fut en droit de charmer.
Je l'aimais quand je vous ai vue,
Est-il en mon pouvoir de ne la plus aimer?
J'en ai trop cru l'inutile promesse
Qui m'a fait vous suivre en ces lieux.
Votre art devait forcer l'obstacle injurieux
Que sa rigueur oppose à ma tendresse,
Il me devait rendre aimable à ses yeux;
Peut-être un changement semblable
Aurait à votre gloire ajouté quelque éclat.
Vous pouvez tout encor, mon cœur n'est point in-
Et vous savez de quoi je suis capable [grat,
Pour rompre un injuste attentat.
Songez-y de grâce.

SYLLA.

Ah! Madame,
Vous laissez-vous séduire contre moi?
Et pour favoriser sa flamme,
Me forçant à manquer de foi
Voulez-vous au parjure abandonner mon âme?

CIRCÉ.

Non, n'appréhendez rien; si de votre rigueur
Je me suis engagée à lui faire justice,
Je ne l'ai prétendu que par le sacrifice
Que je lui faisais de mon cœur.
Il l'ose refuser, je le vois avec honte,
Quand je le cacherais, ma rougeur vous le dit;
Et si mon amour interdit
Ne souffre pas ma vengeance aussi prompte
Que la demande un violent dépit,
Elle en est plus à craindre, et peut-être il suffit
Qu'en pouvoir l'univers n'a rien qui me surmonte.

SYLLA.

Prince, je ne vaux pas les malheurs que je crains,
Voyez-en le péril et rentrez en vous-même,
Oubliez qui vous fuit, pour aimer qui vous aime,
Et faites-vous enfin raison de mes dédains,
Un seul mot peut calmer l'orage qui s'apprête.

GLAUCUS.

Moi, qu'aux dépens d'un feu qui s'augmente tou-
Je cherche à garantir ma tête [jours,
Du fier éclat de la tempête
Qui vous fait trembler pour mes jours?
Qu'elle gronde à loisir, bien loin que je m'en plaigne
J'aimerai d'autant plus à me trouver surpris
Des malheurs qu'on veut que j'en craigne,
Que pour tout autre objet n'ayant que du mépris,
L'amour que j'ai pour vous semble augmenter de
Par les périls que je dédaigne. [prix,
Ce tendre emportement ne peut-il mériter
Que pour moi la pitié vous touche?
N'adoucira-t-il point cette rigueur farouche?
Et quand un peu d'espoir commence à me flatter,
Ne sauriez-vous ouvrir la bouche,
Que ce ne soit pour me l'ôter?

CIRCÉ.

Joindre sans cesse outrage sur outrage;
Tombe la foudre sur ces lieux,
Et puisse par un prompt ravage,
La flamme dévorant ce palais à ses yeux,
Lui faire en même temps craindre et sentir ma rage.

SYLLA.

Ah! Prince, redoutez ce que peut son courroux,
Et voyez mieux ce que vous faites.
Ne l'entendez-vous pas dans son transport jaloux
Presser les éléments...

GLAUCUS.

Non, madame, où vous êtes,
Je ne vois, je n'entends que vous;
C'est l'effet de votre présence.

CIRCÉ.

Quoi, la terre, le ciel, tout est sourd à mes cris;
Et voyant à toute heure avorter ma vengeance,
L'ingrat par de plus fiers mépris,
Triomphe de mon impuissance?
Que me sert que du sang des dieux
Avec éclat le destin m'ait fait naître,
S'il me faut endurer qu'un lâche audacieux
Confonde, en me bravant, la gloire de mon être?
Mais de noires vapeurs obscurcissent les cieux,
L'air se trouble, et pour moi ce sont d'heureux présa-
Soutenez mon espoir, dieux, qui le connaissez. [ges.

(On voit paraître en l'air plusieurs nuages, qui s'étant ramassés pour enfermer Circé et Sylla, leur donnent lieu à l'une et l'autre de se dérober aux yeux de Glaucus. Ensuite le nuage s'ouvre et se dissipe des deux côtés du théâtre.)

GLAUCUS.

Qu'espérez-vous de ces nuages
Dans l'air par le vent dispersés?
Ce sont pour vous de faibles avantages,
Mais tout à coup je les vois ramassés,
Ils renferment Sylla. Madame,
Des charmes de Circé n'ayez aucun effroi,
Son art ne tient point contre moi;
Accordez seulement quelque espoir à ma flamme,
Et je dissiperai... Mais qu'est-ce que je voi?
Le nuage s'ouvre, il s'envole,
Et Sylla, ni Circé... Quel pouvoir absolu
Rend le mien contre elle frivole?

PALÉMON.

Pour cette fois vous manquez de parole,
Et la magie a prévalu.

GLAUCUS.

Dorine.

DORINE.

Qui d'un mot fait descendre les nues,
A quelque pouvoir dans son art.

GLAUCUS.

Vois ce qu'elles sont devenues.

DORINE.

Je vais chercher Circé ; mais, à parler sans fard,
Ses vengeances me sont connues,
Vous y passerez tôt ou tard.
L'amour seul vous en peut défendre,
Je vous en donne avis, c'est à vous d'y songer.

SCÈNE VIII

GLAUCUS, PALÉMON.

GLAUCUS.

Si jusque sur Sylla sa fureur s'ose étendre...
Ciel !

PALÉMON.

Vous deviez la ménager.

GLAUCUS.

Sa retraite n'est point un effet de ses charmes.
Si par l'air à sa fuite un chemin est ouvert,
C'est un dieu contre moi qui lui prête des armes,
Je ne l'ai que trop découvert.

PALÉMON.

Tant pis si quelque dieu la sert,
J'en prendrais encor plus d'alarmes.

GLAUCUS.

Tu me verrais inquiété
De voir agir la suprême puissance,
Si je n'avais quelque assurance
D'avoir divinité contre divinité.
Vénus hait le Soleil et prendra ma défense,
La voici qui paraît au milieu des amours.
Venez, et par vos chants rendez-la-moi propice,
Vous, dont ici la voix m'est un charmant secours
Pour adoucir l'ennui qui cause mon supplice.

(Ici on voit descendre Vénus dans son palais, dont l'architecture est composée et ornée de quantité d'Amours qui soutiennent la corniche. Ils sont de marbre blanc jusqu'au milieu du corps, dont le bas se forme en fleurons d'or, et se termine en consoles enrichies d'ornements aussi d'or. Ils portent sur leurs têtes des paniers de fleurs, d'où pendent de grands festons qu'ils retiennent avec leurs mains, en sorte qu'ils retombent entre les feuillages de leurs queues, et font une chute sur la console. Le piédestal se trouve directement dessous, orné de panneaux d'azur veiné d'or. De grands festons de fleurs tombent du milieu des frises, dans lesquelles, d'espace en espace, sont peints des cœurs percés de flèches, avec des carquois et d'autres ornements. L'optique représente deux Amours de même symétrie que les autres, avec un berceau soutenu par quatre Amours en forme de termes qui le supportent. Il est fait de feuillages et de jasmins, au milieu desquels on voit une table de marbre blanc, remplie de corbeilles de fleurs et de vases. Tandis que Vénus descend dans ce magnifique palais, on chante les paroles suivantes.)

CHANSON.

Viens, ô mère d'Amour, viens recevoir nos vœux ;
C'est toi qui nous fais vivre heureux,
Par les biens qu'à chérir le bel âge convie.
Tu disposes nos cœurs à se laisser charmer ;
Et sans le doux plaisir d'aimer,
Est-il de beaux jours dans la vie ?

SCÈNE IX

VÉNUS, *sur le globe, environnée d'Amours ;*
GLAUCUS, PALÉMON.

GLAUCUS.

Déesse, à qui ma flamme a toujours eu recours,
Vois ma peine, et me daigne accorder ton secours ;
Comme dieu de la mer, j'ai sujet de l'attendre
De celle à qui les eaux ont servi de berceau.
Ainsi toujours de quelque encens nouveau
L'odeur sur tes autels soit prête à se répandre.
Par un pouvoir du mien victorieux,
Sylla qui m'a coûté les plus tendres hommages,
A peine a paru dans ces lieux,
Que l'air s'est couvert de nuages
Qui l'ont dérobée à mes yeux.
Où Circé la tient-elle ? Apprends-le-moi de grâce,
Et sois favorable à mes vœux.

VÉNUS.

Le Soleil de sa fille a soutenu l'audace ;
Mais, Glaucus, persévère, et malgré la disgrâce
Qui semble attachée à tes feux,
Sors du trouble qui t'embarrasse.
De ces amours que j'ai fait suivre exprès,
Ici de tous côtés la troupe répandue,
Aux desseins de Circé veillera de si près,
Qu'en vain elle croirait échapper à leur vue.
Amours, séparez-vous autour de ce palais,
Et pénétrez si bien les lieux les plus secrets,
Qu'à Glaucus Sylla soit rendue,
C'est tout ce que je puis pour remplir tes souhaits.

(Les amours s'envolent de tous côtés, et Vénus remonte dans son globe.)

GLAUCUS.

C'en est assez, déesse, et je ne dois rien craindre
Puisqu'enfin ta bonté s'intéresse pour moi.
Suis-moi, viens.

PALÉMON.

A ce que je voi,
Vous croyez n'être plus à plaindre ;
Tout vous rit, et Vénus qui jamais ne sut feindre,
Vous a parlé de bonne foi.

GLAUCUS.

Oui, je cède à l'espoir qu'elle vient de me rendre ;
Après ce qu'elle a dit, ce serait l'offenser
Que de songer à m'en défendre.

PALÉMON.

Je crois qu'il en faut tout attendre ;
Mais fût l'amour tout prêt à vous récompenser,
C'est courir longtemps sans rien prendre ;
Et la peine au plaisir me ferait renoncer.

ACTE QUATRIÈME

Cet acte, qui se passe dans le lieu le plus désert du palais de Circé, n'a point d'autre décoration que de grands arbres touffus, qui forment un bois dont l'épaisseur semble être impénétrable à la clarté du soleil.

SCÈNE I

PALÉMON, ASTÉRIE.

ASTÉRIE.

Te rencontrer ici? Ma surprise est extrême;
Que cherches-tu dans ces lieux écartés?

PALÉMON.

L'amour tient-il en place? Il va de tous côtés.
Je suis pour tes beaux yeux ce que tu sais, je t'aime;
Et dans l'heur de te voir, ces bois inhabités,
Pour peu que tu fusses de même,
Auraient pour moi mille beautés.
Mais toi, quel est le sujet qui t'attire
Dans cet abandonné séjour?

ASTÉRIE.

Je cherche Mélicerte, à qui sur son amour
J'ai pour Circé deux mots à dire.
Du palais, mais en vain, j'ai fait déjà le tour;
Et comme un amant qui soupire
Assez souvent fuit le grand jour,
J'ai cru pour conter son martyre,
Qu'il serait à ce bois venu faire sa cour.

PALÉMON.

Circé vient d'attraper mon maître,
A Sylla devant elle il peignait son tourment,
Quand à nos yeux, en un moment,
L'une et l'autre ont su disparaître.

ASTÉRIE.

Qu'il y songe, à la fin lui-même y sera pris;
Il est jeune, bien fait, et ce serait dommage,
Que faute de vouloir déguiser le mépris
Où Sylla pour Circé l'engage,
Il se laissât changer en quelque vieux loup gris,
Dont peut-être il jouera bientôt le personnage.

PALÉMON.

Que veux-tu? C'est un éventé
Qui ne croit jamais que sa tête.
Pour retrouver Sylla dont il est la conquête,
En cent lieux différents j'ai déjà fureté;
Et tandis qu'en ce bois j'en viens faire l'enquête,
Il la cherche de son côté.
Ne me diras-tu point où Circé l'a cachée?

ASTÉRIE.

Mon âge incompatible avecque le secret,
Du conseil de Circé m'a toujours retranchée;
Je parais étourdie, et puis l'être en effet,
C'est un malheur pour moi, mais j'aurais grand [regret,
Si la discrétion aux ans est attachée,
D'avoir l'esprit moins indiscret.

PALÉMON.

Fort bien, quoique les ans donnent de la sagesse,
Tu n'as point hâte de vieillir.

ASTÉRIE.

L'automne est douce à qui s'empresse
D'avoir des fruits mûrs à cueillir;
Mais quoiqu'exposée à faillir,
Je tiens toujours pour la jeunesse.

PALÉMON.

C'est bien fait, le printemps est la belle saison;
Tu peux faire du tien un agréable usage.

ASTÉRIE.

Du moins quand je m'échappe à quelque badinage
Qui semble s'écarter un peu de la raison,
Je dis qu'un jour je serai sage;
Et j'aime assez à chanter sur ce ton.
Ah! Combien il en est dont les désirs partagent
L'état riant où je me voi,
Qui sans en rien dire envisagent
Comme un sujet mortel d'effroi,
L'incommode sagesse où les ans les engagent,
Et qui de tout leur cœur enragent
De n'oser être aussi folles que moi!
Sur l'avenir je me trompe peut-être;
Mais enfin je prétends, lorsque j'en serai là,
Pour fuir leur ridicule, assez bien me connaître...
Mais, adieu, va chercher Sylla,
Je vois Mélicerte paraître.

PALÉMON.

Que ton humeur me plaît!

ASTÉRIE.

De grâce, éloigne-toi,
Il faut que je lui parle, et Circé me l'ordonne.

PALÉMON.

Je te quitte à regret, friponne;
Si tu n'as rien à faire autre chose, aime-moi.

SCÈNE II

MÉLICERTE, ASTÉRIE.

ASTÉRIE.

A vous trouver j'ai bien eu de la peine,
Depuis longtemps je vous cherche partout.

MÉLICERTE.

Confus, triste, inquiet, je sens que tout me gêne
Et, sans savoir ce que mon cœur résout,
J'entretiens dans ce bois le chagrin qui m'y mène
Mais enfin que m'apprendrez-vous?
Parlez, belle Astérie, et, s'il vous est possible,
Soulagez un amant jaloux.

ASTÉRIE.

La jalousie est un mal bien terrible;
Mais n'importe, le ciel vous voit d'un œil plus doux
Et Circé n'est pas insensible.

MÉLICERTE.

Quoi, Circé me rendrait son cœur?
D'un si prompt repentir Circé serait capable,
Et cette farouche rigueur

Qui la rendait inexorable,
Aurait fait place à la douceur?
Je l'avais bien prévu, qu'en lui faisant comprendre
Le dur excès de mes ennuis,
Vous la forceriez à se rendre.

ASTÉRIE.

Toute badine que je suis,
J'ai le cœur tourné sur le tendre,
Et pour les malheureux je fais ce que je puis.
Voyez-vous cet anneau que Circé vous envoie?

MÉLICERTE.

Que ne dois-je point à vos soins?
Donnez, de grâce, et de ma joie
Allons chercher mille témoins.

ASTÉRIE.

Voilà comme souvent l'amour pour nous s'emploie,
Lorsque nous l'espérons le moins.

MÉLICERTE, *ayant l'anneau.*

Il est vrai. Qui l'eût cru, que pour finir ma peine,
L'amour dût amener Sylla dans ce palais?
Mais n'en crois-je point trop mes amoureux souhaits,
Et la nouvelle est-elle bien certaine?
L'a-t-on vue arriver? Est-elle avec Circé?
Et de sa part cherchez-vous Mélicerte?

ASTÉRIE.

Le portrait de Sylla n'est donc pas effacé?

MÉLICERTE.

Non, toujours son image à mes yeux s'est offerte.
Que de temps à pleurer sa perte
S'est inutilement passé?
Sait-elle qu'en ce lieu l'amour m'a fait l'attendre?
Qu'on m'avait assuré qu'elle s'y ferait voir?

ASTÉRIE.

C'est ce que par vous-même elle pourra savoir;
Mais, Circé, vous l'aimiez? Une amitié si tendre
Déjà sur vous est-elle sans pouvoir?

MÉLICERTE.

Moi, qui chéris Sylla d'une ardeur empressée
Qu'à peine égalerait le plus parfait amant,
J'aurais pris pour Circé le moindre attachement?
Du seul soupçon ma gloire est offensée,
Par où le mérité-je, et sur quel fondement
M'imputez-vous un changement
Dont je n'eus jamais la pensée?

ASTÉRIE.

J'avais pris pour amour certains soins complai-
Qu'à Circé je vous ai vu rendre; [sants
On s'attache aux objets présents; [dre,
Et pour peu que l'absence aide à se laisser pren-
Les hommes la plupart sont d'une foi si tendre,
Qu'il ne faut qu'un bel œil, et quelques jeunes ans,
Pour les réduire à ne se point défendre.

MÉLICERTE.

Non, si j'ai vu Circé, j'ai voulu seulement
Apprendre d'elle où Sylla pouvait être.
Dans ces lieux, à toute heure, elle devait paraître;
Et j'attendais toujours ce bienheureux moment.
Enfin il est venu; mais suis-je encor moi-même?
Elle est dans le palais, et je m'arrête ici?

SCÈNE III

FLORISE, ASTÉRIE.

FLORISE.

Seule avec Mélicerte ainsi?
Dans un bois? C'est pousser la franchise à l'ex-
Qu'en dira-t-on? [trême.

ASTÉRIE.

Hé bien, on dira que je l'aime.
Le grand malheur pour en être en souci!

FLORISE.

Vous tournez tout en raillerie;
Mais, ma sœur, à ne rien déguiser entre nous,
Si la même galanterie
Arrivait à d'autres qu'à vous,
Qu'en penseriez-vous, je vous prie?

ASTÉRIE.

Que ce serait un rendez-vous. [prête,
Comme à suivre mon cœur ma bouche est toujours
J'avouerai sans façon, qu'il n'est rien, selon moi,
De plus satisfaisant qu'un peu de tête-à-tête;
Et quand on peut l'avoir, pourquoi
Voulez-vous qu'on soit assez bête,
Pour n'oser témoigner qu'on veut vivre pour soi?

FLORISE.

Mais l'exacte vertu nous doit faire la loi,
Et le plaisant cède à l'honnête.

ASTÉRIE.

Voilà l'ordinaire chanson
De qui fait le métier de prude.
Elle met son unique étude
A se garantir du soupçon;
Et pour l'essentiel en bonne solitude,
Elle n'y fait point de façon.

FLORISE.

C'est se tirer avec adresse
D'un pas dont avec peine un autre sortirait;
Mais, ma sœur, qui vous entendrait...

ASTÉRIE.

J'agis comme je parle, et jamais de finesse,
C'est le moyen de marcher droit.
Pour vous, qui n'avez point d'égale
En vertueux tempérament,
Et qui sur le moindre enjouement
Me faites la mercuriale,
Dites-moi, de grâce, comment
Vous vous trouvez dans ce lieu solitaire,
Car comme moi qui n'en fais point mystère,
Vous n'y cherchez pas un amant?

FLORISE.

Je venais voir les aimables Dryades
Qui font leur demeure en ce bois.
Les doux accents de leurs charmantes voix
Méritent bien les promenades
Que je fais ici quelquefois.

ASTÉRIE.

Ne viendrait-il jamais quelque Faune avec elles
Qui vous parlerait à l'écart?

Avec un mortel c'est hasard
Si vous quittez le parti des cruelles ;
Mais pour un demi-dieu, c'est une affaire à part.

FLORISE.

Il faut que votre humeur badine
Trouve toujours à s'exercer.

ASTÉRIE.

A croire en vous l'air prude qui domine,
De votre retenue on ne peut trop penser ;
Mais rien n'est si trompeur quelquefois que la mi-[ne.

FLORISE.

La vôtre ne l'est point ; et vous voir une fois,
C'est assez pour juger qu'au talent de coquette...
Mais Circé, qui par l'air du palais s'est soustraite,
Amène Sylla dans ce bois ;
Quel est son dessein ?

ASTÉRIE.

Pour l'apprendre,
Peut-être il ne faut qu'écouter.

SCÈNE IV

CIRCÉ, SYLLA, FLORISE, ASTÉRIE.

CIRCÉ.

Votre amour en ce lieu n'a rien à redouter,
Nymphe, et puisque pour vous je veux tout entre-[prendre,
Aimez sans vous inquiéter.

SYLLA.

J'aurais tort de garder encor quelques alarmes,
Après ce que je viens de voir.
Si l'air en nous cachant cède à votre pouvoir,
Quel sera celui de vos charmes
Pour confondre un injuste espoir?
D'abord, je l'avouerai, quand le prince de Thrace
S'offrant tout à coup à mes yeux,
M'a fait voir qu'il m'avait prévenue en ces lieux,
J'ai craint que votre appui redoublant son audace
Ne rendît de ma foi son feu victorieux ;
Mais puisqu'à Mélicerte il vous plaît faire grâce,
Sûre de mon bonheur, je n'ai plus à souffrir
Que par la juste impatience
De voir finir une trop dure absence.

CIRCÉ.

Si vous souffrez par là, je puis vous secourir.
Mon intérêt est joint au vôtre.
Je vous l'ai fait connaître ; ainsi
Du succès de vos feux n'ayez aucun souci,
Je m'en charge. Allez l'une et l'autre,
Amenez Mélicerte ici.

(Florise et Astérie sortent.)

SYLLA.

Vous m'allez rendre ce que j'aime?
Madame, pardonnez si je ne vous dis rien.
Quoi que pense l'amour quand la joie est extrême,
Jamais il ne s'explique bien.
Si vous savez aimer, jugez-en par vous-même.

CIRCÉ.

Puisque l'amour vous rend Mélicerte si cher,
Pour voir de vos desseins le succès plus facile,
Il faut à son rival quelque temps vous cacher ;
Et de ses soins à vous chercher
Rendre dans un lieu sûr l'entreprise inutile.
Si l'obscur séjour de ce bois
N'a rien pour vous de trop mélancolique,
D'un seul mot j'y puis faire un palais magnifique,
Où les plaisirs naîtront à votre choix.
C'est là que le prince de Thrace
Ne vous découvrira jamais,
Et que dans votre cœur le trouble fera place
Aux charmes d'une douce paix.
Tandis que l'heureux Mélicerte
Dans Thèbes ira préparer
Les honneurs que l'hymen vous y doit assurer,
Dans cette demeure déserte
Vous serez à couvert du désespoir jaloux,
Qu'un amant dédaigné peut suivre contre vous.

SYLLA.

Ma flamme en ce conseil trouve trop d'avantage
Pour ne s'en pas faire une loi.
Mélicerte a reçu ma foi ;
Et, pour fuir son rival, il n'est lieu si sauvage
Qui n'ait mille charmes pour moi,
Mais qu'entends-je?

(On voit paraître un Faune avec une Dryade qui sort en chantant, et qui veut se retirer quand elle aperçoit Circé.)

CIRCÉ, *à la Dryade.*

D'où vient qu'en nous voyant paraître
Vous détournez vos pas, et cessez de chanter?
Continuez, de grâce, il est doux d'écouter,
Quand on sait, comme moi, quel plaisir en peut [naître.

(A Sylla.)

Ce sont Nymphes et demi-dieux,
Qui dans ce bois font leur demeure,
Et qui de leurs concerts les plus mélodieux
Vous viendront à l'envi divertir à toute heure.

CHANSON DE LA DRYADE.

Vous étonnez-vous
D'un peu de martyre?
C'est quand on soupire,
Que l'amour est doux.
La plus belle chaîne
Ne saurait charmer,
Si l'on n'a de la peine
A se faire aimer.

J'aime les plaisirs
Qu'on me fait attendre ;
Un objet trop tendre
Éteint les désirs.
La plus grande gloire
Qu'on trouve en aimant,
C'est lorsque la victoire
Coûte un long tourment.

(Cette chanson est suivie de ces paroles, qui sont chantées par un Faune et par la même Dryade.)

LE FAUNE.

Il n'est rien de si doux que de changer sans cesse ;
L'amour pour les cœurs inconstants

Ne peut avoir que d'heureux temps;
Toujours plaisirs nouveaux, et jamais de tristesse.
Il n'est rien de si doux que de changer sans cesse.

LA DRYADE.

L'inconstance détruit les douceurs de l'amour;
Pour estimer un bien, il faut qu'il soit durable.

LE FAUNE.

L'amour qui dure trop, est un mal véritable;
Pour aimer sans chagrin, il faut n'aimer qu'un jour.

LA DRYADE.

Ridicule folie!

LE FAUNE.

Incommode sagesse!
Il n'est rien de si doux que de changer sans cesse.

LA DRYADE.

Ridicule folie!

LE FAUNE.

Incommode sagesse!

LA DRYADE.

Il n'est rien de si doux qu'une longue tendresse.

LE FAUNE.

A cent objets divers on doit faire sa cour.

LA DRYADE.

Ridicule folie!

LE FAUNE.

Incommode sagesse!

ENSEMBLE.

(*Le Faune.*)
Il n'est rien de si doux que de changer sans cesse.
(*La Dryade.*)
Il n'est rien de si doux qu'une longue tendresse.

SYLLA.

La seule douceur de leur voix
Fait que pour ces beaux lieux déjà je m'intéresse.

CIRCÉ.

C'en est assez pour cette fois,
Allez. Que veut Dorine, et quel ennui la presse?

SCÈNE V

CIRCÉ, SYLLA, DORINE.

DORINE.

Ah, madame!

CIRCÉ.

Dorine.

DORINE.

A quel ardent courroux
Vous va porter ce qui se passe!
Il n'est que trop certain. Vénus prend contre vous
Le parti du prince de Thrace.
En vain vous avez cru pouvoir l'assujettir,
Inquiet pour Sylla qu'il a longtemps cherchée,
Il proférait son nom, le faisait retentir,
Quand deux Amours sont venus l'avertir,
Que dans ce bois vous la teniez cachée.
L'un d'eux prend soin de l'amener,
Vous l'allez voir ici paraître;
Et dans l'appui qu'il a peut-être,
Votre art de son pouvoir, quoi qu'il veuille ordonner,
Aura peine à se rendre maître.

SYLLA.

Madame, au nom des dieux, ne m'abandonnez pas,
Vous pouvez tout pour moi dans un destin si rude.

CIRCÉ.

Le remède à ce mal veut de la promptitude,
Et votre seule fuite en d'éloignés climats
Peut calmer votre inquiétude.
Thèbes où Mélicerte est aussi craint qu'aimé,
Par son hymen vous doit avoir pour reine.
Par les routes de l'air souffrez qu'on vous y mène,
Il vous suivra de près, et de son cœur charmé
La conquête par là vous deviendra certaine.

SYLLA.

Je m'abandonne à vous.

CIRCÉ.

Paraissez devant moi,
Esprits qui m'écoutez.

SYLLA.

Ah, ciel! Madame?

CIRCÉ.

Quoi,
Vous fuyez à les voir? Que rien ne vous étonne,
Je réponds de votre personne.
Vous pouvez les souffrir sans en prendre d'effroi.
Partez, et pour Sylla faites ce que j'ordonne.

(Quatre esprits viennent enlever Sylla; et quand elle est au milieu de l'air, quatre Amours se détachent du haut du cintre, et après avoir combattu quelque temps les esprits, ils l'arrachent de leurs mains, et l'emportent dans le palais de Vénus.)

J'ai l'avantage au moins... Mais qu'est-ce que je voi?
Dorine, les Amours à mes projets s'opposent.

DORINE.

L'obstacle me surprend, qui l'aurait pu prévoir?

CIRCÉ.

Quoi de mes charmes ils disposent,
Et l'on entreprendra d'en borner le pouvoir?
Animez-vous, esprits, qui toujours invincibles,
M'avez fait triompher en cent divers combats,
Forcez vos ennemis, et ne vous rendez pas;
A ma gloire contre eux seriez-vous insensibles?
Mais quoi? Vous reculez? Vous cédez Sylla? Dieux!
C'en est fait, les Amours l'enlèvent à mes yeux.
Tu l'emportes, Vénus, et je me vois réduite
Au plus mortel ennui qui pouvait m'accabler;
Mais le lâche pour qui l'amour m'a trop séduite,
Verra peut-être par la suite
Que qui m'outrage a sujet de trembler.
Plus pour lui de tendresse; il faut que pour ma gloire
L'horreur de son destin réponde à ma fierté.

DORINE.

Armez-vous pour sa perte, il l'a trop mérité;
Mais, madame, j'ai peine à croire,
Après l'heureux succès de sa témérité,
Que sur lui votre haine emporte la victoire.

CIRCÉ.

Je serais forcée à céder,
Moi, qui puis arrêtant les fleuves dans leur course,
Les faire, d'un seul mot, remonter vers leur source?

J'aimais, et cet amour a pu m'intimider,
Mais puisque de mon art la honteuse impuissance
M'oblige à recourir aux dernières horreurs,
Ma gloire veut une pleine vengeance.
Je m'abandonne à mes justes fureurs.
Sus, divinités implacables,
Qu'autrefois l'Achéron engendra de la nuit,
Terreur, désespoir, rage, et tout ce qui vous suit,
Quand pour des projets effroyables
A quitter les enfers mon ordre vous réduit,
Hâtez-vous de sortir de vos demeures sombres.
C'est Circé qui le veut.

(Les furies paraissent suivies des plus noires divinités de l'enfer; et après avoir répondu dans le commencement de cette scène aux divers mouvements de Circé par leurs différentes actions, elles lui font connaître sur la fin, que le ciel les a mises dans l'impuissance de la venger.)

DORINE.

Madame.

CIRCÉ.

Tu le vois
Avec quel prompt transport du noir séjour des om-
Elles accourent à ma voix. [bres
Je triomphe, et leur vue en me tirant de peine,
De cent plaisirs secrets me fait goûter l'appas.

Contre un ingrat il faut servir ma haine;
N'y consentez-vous pas?

C'est assez pour punir un lâche qui m'outrage,
Je veux que dans son sein vous versiez à l'envi...
Quoi, cet amant si cher me sera donc ravi?
Cruelle! sais-tu bien ce qu'ordonne ta rage?

Tendresse indigne de Circé!
On me brave, et je crains d'en trop croire ma haine.
Allez, c'est... Qu'à nommer un amant fait de peine,
Quand après son nom prononcé,
On en voit la perte certaine!

Quelle indigne pitié tâche de m'arrêter!
Les éléments à ma voix obéissent,
La lune en fuit d'effroi, les enfers en frémissent;
Et le cœur d'un mortel m'osera résister?
Partez, courez, volez, c'est le prince de Thrace,
Qui s'est noirci vers moi de mille trahisons.
Pour le punir de sa coupable audace,
Répandez dans son cœur vos plus mortels poisons.

Quoi! vous demeurez immobiles?
Je parle, et n'obtiens rien de vous?
Non, vous avez pour moi des craintes inutiles,
L'amour est étouffé, croyez-en mon courroux.

Le ciel pour me venger vous défend de rien faire;
Et vous m'abandonnez dans cet affreux revers?
Ah! refus qui me désespère!
Que ne peut ma fureur... Je m'égare, me perds.

Donc, pour avoir raison d'un téméraire,
Je ne trouve aujourd'hui qu'impuissance aux en-
Hélas! fut-il jamais un sort plus déplorable? [fers!
Vous me plaignez? Ah! c'est trop m'outrager.
Fuyez, votre présence et me gêne et m'accable,
Si vous ne pouvez me venger.

(Les furies disparaissent.)

DORINE.

Tous vos charmes détruits vous le font trop con-
Madame, vous tenez d'inutiles combats; [naître.
Pour triompher de vous, Vénus arme son bras.

CIRCÉ.

Quoi! le Soleil de qui j'ai reçu l'être,
Lui voit chercher ma honte, et ne l'empêche pas?
Il peut souffrir, mais le moment s'approche
Où pour moi sa bonté va peut-être éclater.
Je le vois, c'est lui-même, il le faut écouter.

(Le Soleil paraît dans son palais. Ce palais est d'or, composé avec des colonnes torses d'or poli, qui sont revêtues de branches de laurier qui les environnent, de couleur naturelle. Les chapiteaux sont d'or ciselé, et les bases des colonnes de même matière, aussi bien que la frise et la corniche. Le corps de massif de ce palais est de pierres précieuses, et tous les piédestaux de marbre blanc, au milieu desquels on voit de gros rubis. Les panneaux sont enrichis de veines d'or sur un fond de lapis. Au-dessous de la corniche on voit dans une espèce de petit attique d'où naissent les cintres, des lyres d'or avec plusieurs ornements; dans le milieu des voûtes sont peints de grands soleils d'or poli avec quantité d'autres ornements. L'optique de ce palais est toute transparente, et jette un éclat qui éblouit.)

SCÈNE VI

LE SOLEIL, *dans son palais*, CIRCÉ, DORINE.

LE SOLEIL.

Cesse ton injuste reproche,
Ma fille, tes ennuis ont beau m'inquiéter,
Celui dont tu voudrais me voir punir l'audace,
N'est point sujet à m'en faire raison,
C'est un dieu, c'est Glaucus, qui du prince de Thrace
A pris le visage et le nom.
Ainsi ne pouvant rien contre lui par tes charmes,
Contente-toi du plaisir de le voir
Languir sous les dures alarmes,
Dont l'amour est suivi quand il est sans espoir.

SCÈNE VII

CIRCÉ, DORINE.

DORINE.

Enfin, vous n'avez plus à vous faire une honte
Du peu de pouvoir de votre art.
Si vous cédez, un dieu seul vous surmonte,
Et les dieux ont leur droit à part.

CIRCÉ.

Glaucus est dieu, je le confesse;
Mais si contre les dieux mon art ne peut agir,
Du côté de l'amour, ai-je moins à rougir,
D'avoir montré tant de faiblesse,
Sans pouvoir de Glaucus mériter un soupir.
C'est là surtout ce qui m'outrage.
La fille du Soleil tient-elle un rang si bas,

Qu'ayant offert son cœur, elle ne vaille pas
Qu'un dieu comme Glaucus se fasse un avantage
De soupirer pour ses appas?
Lui-même qui me traite avec tant d'arrogance,
Qu'était-il qu'un pêcheur, avant que le destin
Lui fît des dieux partager la puissance?
Ne nous démentons point, et jusques à la fin,
De l'affront qu'on me fait poursuivons la vengeance.

DORINE.

Que pouvez-vous contre l'être divin?

CIRCÉ.

Encor si Galatée, ou quelque Néréide,
Avait disposé de son cœur,
Je me plaindrais de mon malheur,
Et du courroux du ciel qui contre moi décide,
Le rang de ma rivale adoucirait l'aigreur.
Mais que Sylla sur moi l'emporte,
Qu'il m'ose de Sylla...

DORINE.

Madame, je le voi.
Calmez l'ennui qui vous transporte,
Et contre une douleur si forte,
De vous-même pour vous daignez prendre la loi.

SCÈNE VIII

GLAUCUS, CIRCÉ, DORINE.

GLAUCUS.

Le ciel enfin s'explique, et vous le devez croire,
Madame, contre vous il a donné l'arrêt,
Il veut que ma constance éternise ma gloire,
Et je dois pour Sylla vouloir ce qui lui plaît.
J'ai su que dans ce bois vous l'aviez amenée,
Rendez-la-moi, de grâce; et puisqu'enfin les dieux
A ma flamme l'ont destinée,
Faites-la paraître à mes yeux.

CIRCÉ.

Sylla n'est plus en ma puissance,
Vénus par les Amours me la vient d'enlever,
Et n'a rien commencé, prenant votre défense,
Qu'elle n'ait dessein d'achever.
Mais un si grand secours n'était point nécessaire,
Vous n'aviez qu'à cesser de vous rendre inconnu,
Il n'est rien qu'aussitôt je n'eusse voulu faire,
Et Glaucus par lui-même aurait tout obtenu.

GLAUCUS.

Madame...

CIRCÉ.

Il ne faut point vous cacher davantage,
J'ai su par le Soleil votre déguisement,
Et ne m'étonne plus si j'ai mis en usage
Tout ce qui me devait assurer l'avantage
De vous acquérir pour amant.
Le malheureux succès d'une flamme si prompte
A causé quelque peine à mon cœur abusé;
Mais, à quelque refus qu'il se soit exposé,
L'amour ne peut faire de honte
Quand c'est un dieu qui l'a causé.

GLAUCUS.

Vous savez quelle loi le destin nous impose,
C'est sans nous consulter qu'il dispose de nous;
Et lorsque de l'amour nous ressentons les coups,
La nécessité qui le cause...

SCÈNE IX

GLAUCUS, CIRCÉ, PALÉMON, DORINE.

PALÉMON.

Venez vite, seigneur, on a besoin de vous.
D'Amours en l'air environnée,
Sylla vient avec eux de descendre au palais;
Et je crains bien que pour son hyménée
Votre amour n'ait formé d'inutiles projets;
Elle a de loin reconnu Mélicerte,
Que deux Amours empêchent d'approcher;
Ravis de se revoir, ils n'ont pu se cacher
Le vif excès de joie où leur âme est ouverte.
Voilà ce qui m'a fait en hâte vous chercher.

GLAUCUS.

Quoi, les Amours qui pour moi s'intéressent
Ne lui peuvent changer le cœur;
Et toujours avec même ardeur
Ses vœux pour mon rival s'empressent?

CIRCÉ.

C'est ainsi qu'en suivant un transport amoureux
On a peu de douceurs qui ne soient inquiètes.
Un rival vous alarme, et tout dieu que vous êtes,
Sans moi vous aurez peine à devenir heureux.
Pour me venger du faux mystère
Qui m'a fait si longtemps méconnaître Glaucus,
J'aurais sujet, dans ma juste colère,
De vous abandonner aux soupirs superflus
Où vous réduit l'impuissance de plaire;
Mais je suis bonne, allez, je ne m'en souviens plus,
Et ferai tout ce qu'il faut faire.

GLAUCUS.

Vous vous rendez enfin, et je puis espérer
Que Sylla de ma flamme acceptera l'hommage?

CIRCÉ.

Il suffit que pour vous, j'ose me déclarer.
Laissez-moi seule ici, j'ai pour ce grand ouvrage
Quelques herbes à préparer,
Dont la recherche à vous quitter m'engage.

GLAUCUS.

Madame...

CIRCÉ.

J'agirai pour vous sans différer;
Ne me demandez rien davantage.

SCÈNE X

CIRCÉ, DORINE.

DORINE.

Il s'en va tout rempli de l'espoir d'être aimé.

CIRCÉ.

Je viens de le promettre, il le sera sans doute.

DORINE.

D'une telle promesse il doit être charmé;
Mais, madame, je la redoute.
Un violent courroux n'est point sitôt calmé;
Et qui court où l'entraîne un transport enflammé,
Change malaisément de route.

CIRCÉ.

Moi, changer! Non, Dorine, à l'affront qu'il m'a [fait,
Je dois pour m'en venger une fureur extrême,
Dont tu verras bientôt l'effet.
Glaucus ne peut rien souffrir par lui-même,
Je veux à ce défaut qu'il souffre en ce qu'il aime ;
Et je n'aurais qu'un plaisir imparfait,
Si l'amour que Sylla lui va faire paraître
N'augmentait pas le désespoir
Que dans son cœur doit faire naître
L'état épouvantable où je la ferai voir.

DORINE.

Vous puniriez Sylla? Sa mort pourrait vous plaire?
Quel crime a-t-elle fait, et quelle dure loi
Autorise contre elle un arrêt si sévère?

CIRCÉ.

Elle s'est fait aimer, et je ne l'ai pu faire.
N'est-ce pas un crime envers moi
Digne de toute ma colère?

DORINE.

Mais, madame, songez...

CIRCÉ.

Viens, c'est trop t'écouter,
La vengeance où l'honneur engage,
Est un torrent dont le ravage
Redouble d'autant plus qu'on cherche à l'arrêter.

ACTE CINQUIÈME

Une longue allée de cyprès qui forment une perspective très agréable à la vue, succède au lieu désert qui a paru dans l'acte précédent.

SCÈNE I

SYLLA, FLORISE, ASTÉRIE.

SYLLA.

Où donc est le prince de Thrace?
Plus, sans le voir, je passe de moments,
Plus mon impatience a pour moi de tourments;
Dans mille vains soucis mon esprit s'embarrasse,
Et de ces lieux, quoique charmants,
Il semble que sans lui tout l'ornement s'efface.

FLORISE.

Ravi de voir enfin, par un heureux retour,
Votre cœur à ses vœux sensible,
Circé l'autorisant, il veut dans ce grand jour,
Avec tout l'appareil possible,
De sa félicité rendre grâce à l'amour.
La pompe qu'il prépare à quelque ordre l'oblige,
Qui l'a forcé de vous quitter.

SYLLA.

Je le sais, mais de lui quelques soins qu'elle exige,
Il s'y devrait moins arrêter.

FLORISE.

Vous le verrez bientôt, mais craignez Mélicerte;
Son rival préféré l'a mis au désespoir,
Il se plaint, il murmure; et surpris de vous voir...

SYLLA.

Si par là de mon cœur il répare la perte,
Les plaintes sont en son pouvoir.

FLORISE.

Quoi, l'amour, sans regret, souffre ainsi qu'on le [quitte?

SYLLA.

Mais peut-on être juste, et voir d'un œil égal
Le fort et le faible mérite?
Regardons Mélicerte auprès de son rival,
La différence est-elle si petite,
Que ce soit m'y connaître mal,
Qu'écouter contre lui ce qui me sollicite?
Oui, sans doute, et mon cœur y doit prendre intérêt.
Ce rival n'est que trop digne qu'on le préfère;
Une noble fierté fait briller ce qu'il est,
Et sur son front est peint le caractère...

ASTÉRIE.

Enfin, madame, il suffit qu'il vous plaît.
C'est tout en amour que de plaire.

SYLLA.

Quand par un accueil obligeant
Mon cœur pour lui s'est fait connaître,
Quelle joie à vos yeux n'a-t-il pas fait paraître?
Que ne m'a-t-il point dit de flatteur, d'engageant
J'ai dû, j'ai dû me rendre, et toute autre en ma plac
Dès l'abord l'aurait préféré.
Il ne s'est pas encor tout à fait déclaré,
Mais si j'en crois l'image qu'il me trace
Du bonheur qui m'est préparé,
Un plus haut rang par lui m'est assuré,
Que celui de reine de Thrace.
Vous l'avez entendu toutes deux?

FLORISE.

Il est vrai;
Et ce qui me ferait soupçonner quelque chose,
C'est que des Amours il dispose.
De son pouvoir sur eux vous avez fait l'essai.

ASTÉRIE.

Vénus toujours un peu coquette
Ne pourrait-elle pas avoir aimé sans bruit,
Et fait quelque intrigue secrète
Dont il aurait été le fruit?
Ce qu'il a fait ici sent bien son parentage
Avecque la divinité.

SYLLA.

Je ne pénètre point dans cette obscurité.
Il m'aime, c'est assez : après cet avantage
Rien ne saurait manquer à ma félicité.

ASTÉRIE.
Reposez-vous sur moi; je saurai le mystère,
S'il est du mystère à savoir.
De ses secrets certain dépositaire
Sur qui mes yeux ont tout pouvoir,
Pour peu que je le presse aura peine à se taire.
Mais vers vous Mélicerte...

SYLLA.
Ah, dieux!
Quel malheur ici me l'envoie?

SCÈNE II

SYLLA, MÉLICERTE, FLORISE, ASTÉRIE.

MÉLICERTE.
Ma présence ne peut que déplaire en ces lieux,
Madame; et je vois trop que m'offrir à vos yeux,
C'est venir troubler votre joie.

SYLLA.
Si vous le connaissez, vous pouvez m'épargner
Ce qu'un fâcheux objet cause d'impatience.

MÉLICERTE.
Quoi, jusque-là me dédaigner?
De mon fidèle amour est-ce la récompense?
Après avoir pour vous si longtemps soupiré,
Après...

SYLLA.
Finissons là, de grâce.
Quand vous aurez bien murmuré
De voir un rival préféré,
Les choses ne sont pas pour prendre une autre face.
Si pour vous autrefois mon cœur s'est déclaré,
Ce cœur sent aujourd'hui qu'un autre vous efface,
Et se trouve contraint, quoi qu'il vous ait juré,
A donner au prince de Thrace,
Ce qui vous semblait assuré.

MÉLICERTE.
Quel aveu! Quoi, madame, il se peut que vous-même
Vous m'osiez prononcer l'arrêt de mon trépas?
Et malgré mon amour extrême,
La honte de changer a pour vous tant d'appas,
Que vous la regardez comme un bonheur suprême
Qui remplit tous vos vœux? Hélas!
Quand malgré les Amours dont l'injuste puissance
M'empêchait de vous approcher,
Vous m'assuriez tantôt d'une entière constance;
Ce rival qui vous est si cher
Méritait-il la préférence,
Lui, qui jamais n'avait su vous toucher?

SYLLA.
Les Amours l'ont cru nécessaire;
Et si mon cœur change de vœux,
Ce changement n'arrive que par eux,
Leur conseil m'autorise à ce que j'ose faire.
Ils m'ont fait voir votre rival
Toujours ferme, toujours glorieux de ses peines,
Tandis que refroidi, lâche, faible, inégal,
Par un éloignement fatal
Vous cherchiez à briser mes chaînes.
Il m'ont fait voir... Mais pourquoi m'excuser?
Je ne vous blâme point d'avoir fui ma présence.
Vous avez au dégoût qu'elle a pu vous causer,
Cherché remède par l'absence;
C'est ainsi qu'il en faut user.
Nous n'avons point un cœur pour le tyranniser,
Et rien n'est tant à nous que notre complaisance.

MÉLICERTE.
Ah! Ne vous armez point de ces fausses raisons
Pour tâcher à rendre plausible
La plus noire des trahisons;
Jamais autre que vous ne m'a trouvé sensible;
Et malgré votre éloignement,
J'ai fait gloire toujours du nom de votre amant.
Mais croyez-moi, madame, il entre ici du charme,
On contraint vos désirs, je le connais trop bien.
Si jamais votre amour fut satisfait du mien,
Daignez craindre ce qui m'alarme,
Et pour vous et pour moi ne précipitez rien.

SYLLA.
Le charme est grand, je le confesse,
Puisqu'en votre rival il m'a fait découvrir
Tout ce qui peut mériter ma tendresse.
Mais, adieu, ce discours vous blesse,
Et c'est trop vous faire souffrir.

SCÈNE III

SYLLA, MÉLICERTE, PALÉMON, ASTÉRIE, FLORISE.

SYLLA.
Où pourrai-je trouver ton maître?

PALÉMON.
Circé qui l'entretient l'arrête en ce jardin
D'où vous voyez la mer paraître.

MÉLICERTE, *à Sylla qui sort.*
Je vous suivrai partout, et jusques à la fin
J'approfondirai mon destin
Quelque rigoureux qu'il puisse être.

SCÈNE IV

FLORISE, ASTÉRIE, PALÉMON.

FLORISE.
Je plains le malheur qui le suit.
Quand l'anneau de Circé le rend à ce qu'il aime,
Il trouve que pour lui Sylla n'est plus la même,
Et qu'en son cœur l'absence l'a détruit.
Insensible aux ennuis que traîne sa disgrâce,
Elle ferme les yeux...

ASTÉRIE.
N'a-t-elle pas raison?
Nommer son changement parjure, trahison, [fasse?
Quand le cœur n'en dit plus, que voulez-vous qu'on
Comme on ne doit chercher que la joie en aimant,

Tant qu'on s'en trouve bien, j'approuve que l'on
Avec l'entier attachement [aime
Que demande un amour extrême;
Mais pour ne pas vouloir chagriner un amant,
Quand on ne sent plus rien, s'obstiner sottement
A se faire enrager soi-même!
Il faut avoir perdu le jugement.

PALÉMON.

C'est bien dit, la constance est d'une âme grossière
Qui voudrait du vieux temps ramener les vertus.
Mais, Circé, qu'est-ce? A-t-elle emporté le dessus,
Elle qui faisait tant la fière?

ASTÉRIE.

A dire vrai, je ne m'y connais plus.

PALÉMON.

Rien n'est si dangereux qu'une jeune sorcière
Qui, comme toi, sait l'art de vaincre les refus,
L'entreprise en est meurtrière;
Mais craindre des herbes, abus.

FLORISE.

Vous n'en parlez ainsi que sur la confiance
D'un suprême pouvoir qui nous est inconnu.
Depuis qu'en ce palais votre maître est venu,
Circé de ce qu'elle est n'a plus que l'apparence;
Et son art, dont cent fois elle a tout obtenu,
Semble réduit à l'impuissance.

PALÉMON.

Nous sommes gens, s'il ne faut cacher rien,
Fort sûrs partout de la victoire,
Mon maître... sur sa mine on a peine à le croire.
C'est le plus grand magicien
Dont jamais on ait eu mémoire;
Et pour peu que tu fisses gloire
De me vouloir un peu de bien,
Je t'en dirais toute l'histoire.

FLORISE.

L'honneur défend que j'aime, il n'y faut point son-
Toute intrigue m'effraye, et j'ignore... [ger.

PALÉMON.

Courage.
A te donner leçon je veux bien m'engager;
Il ne t'en coûtera qu'un droit d'apprentissage,
Qui te paraîtra si léger,
Que tu croiras me devoir davantage.
Malgré ton point d'honneur, tu n'es pas si sauvage,
Qu'à n'être plus farouche on ne pût t'obliger.

FLORISE.

Sans perdre temps à m'entreprendre,
Si vous avez des douceurs à conter,
Ma compagne est toujours en humeur d'écouter,
Et saura mieux que moi...

ASTÉRIE.

Pourquoi vous en défendre?
Est-ce que vous craignez d'avoir l'âme si tendre,
Que vous ne puissiez résister?

FLORISE.

Mais c'est vous faire tort...

ASTÉRIE.

Tort, ou non, sans querelle.
Si j'étais ce qu'il est, je serais de son goût;
Pour un cœur que l'amour au vrai triomphe appelle,
Une prude adoucie est un friand ragoût;
Et je vous en voudrais plutôt qu'à la plus belle.

FLORISE.

Si je n'ai pas ce vif éclat
Dont votre jeunesse vous flatte,
Qu'il nous juge, et qu'il dise...

PALÉMON.

Entre vous le débat,
La question est délicate,
Et c'est plus que vider une affaire d'État.

ASTÉRIE.

Fais-nous donc part de ta magie,
Et nous dis d'où ton maître en a pu tant savoir.

PALÉMON.

Si de le révéler j'avais fait la folie,
Jamais il ne me voudrait voir.
J'ai la langue liée.

ASTÉRIE.

Attends, j'ai tout pouvoir,
Il faut que je te la délie.
Viens çà.

PALÉMON.

Non.

ASTÉRIE.

Viens, ou crains. Je puis, quand il me
A tout mutin faire connaître, [plaît,
Qu'en ce que je souhaite on doit prendre intérêt.

PALÉMON.

Adieu, je vais trouver mon maître;
Juge par là de ce qu'il est.

(Palémon s'élève en l'air tout à coup et s'envole.)

FLORISE.

Qu'en pensez-vous, ma sœur?

ASTÉRIE.

Je n'en fais aucun
Voici de la divinité. [doute,
Avec tant de légèreté
Prendre par l'air ainsi sa route,
C'est l'effet d'un pouvoir qui n'est point limité.

SCÈNE V

DORINE, ASTÉRIE, FLORISE.

ASTÉRIE, *à Dorine.*

Ah, ma sœur, savez-vous quelle est notre surprise?

DORINE.

J'en viens de voir assez pour me l'imaginer;
Mais apprenez qu'un dieu parmi nous se déguise,
Et cessez de vous étonner.
Celui qui passe ici pour le prince de Thrace,
C'est Glaucus, à qui dans sa cour
Parmi les dieux marins Neptune a donné place.
Vous connaissez l'objet de son amour;
Vous en a-t-on appris la funeste disgrâce?

FLORISE.

Quoi, qu'est-il arrivé?

DORINE.

J'en tremble encor d'horreur.
Par un supplice épouvantable
Sylla vient d'éprouver tout ce qu'en sa fureur
L'amour qu'on brave trop, a de plus redoutable.
Glaucus dans le jardin rendait grâce à Circé
D'avoir fait que pour lui Sylla devînt sensible,
Quand vers eux d'un pas empressé,
Avecque cette Nymphe autrefois inflexible,
Mélicerte s'est avancé.
Sur Glaucus dont Sylla reçoit d'abord l'hommage,
Il jette un regard furieux,
Et tout rempli de la secrète rage
De les voir à l'envi l'un et l'autre à ses yeux
Se donner de leur flamme un tendre témoignage,
Il s'emporte, il menace, il accuse les dieux,
Et demandant raison de cet outrage,
Rejette sur Circé le changement fatal
Qui fait triompher son rival.
Circé ne fait sur lui qu'étendre sa baguette,
Il devient arbre au même instant,
Dans le tronc qui l'enferme il murmure, on l'entend;
Sylla voit le prodige, et tremblante, inquiète,
Semble prévoir le malheur qui l'attend.
Circé, pour apaiser ce qu'elle prend d'alarmes,
Lui fait connaître un dieu caché dans son amant,
Et par un prompt éloignement,
La laisse en liberté de goûter tous les charmes
Que doit avoir pour elle un si doux changement.
Témoin d'un tendre amour qui possédait leurs âmes,
Des rigueurs de Circé je murmurais tout bas,
De n'être favorable à de si belles flammes,
Que pour livrer Glaucus à de plus durs combats,
Quand tout à coup... Hélas! Comment vous dire
Ce que j'ai peine encor moi-même à concevoir?
Une source s'élève, et l'eau qu'elle fait choir
Ayant enveloppé Sylla qui se retire,
A Glaucus, comme à moi, la rend hideuse à voir.
Ce n'est plus cette Nymphe aimable
Sur qui le ciel versa ses plus riches trésors,
Des monstres par ce charme attachés à son corps,
Font de leurs cris affreux un mélange effroyable,
Dont l'horreur à Sylla tient lieu de mille morts.
Elle s'en désespère, et sa disgrâce est telle,
Qu'en vain Glaucus s'efforce à lui prêter secours;
Le charme a commencé de faire effet sur elle,
Il n'en peut plus rompre le cours.
Il se plaint, il s'afflige, et si de sa vengeance
Circé voulait se rendre elle-même témoin,
Sans doute elle aurait peine en ce pressant besoin
... ne pas... Mais vers nous, je la vois qui s'avance.

SCÈNE VI

CIRCÉ, DORINE.

CIRCÉ, *à Florise et Astérie.*

Laissez-nous l'une et l'autre. Hé bien, Dorine, enfin,
Ai-je assez rétabli ma gloire?

DORINE.

Triompher du pouvoir divin,
C'est emporter la plus haute victoire.
Mais, madame, Sylla...

CIRCÉ.

Quoi, Sylla?

DORINE.

Dois-je croire
Que vous ne plaigniez pas son malheureux destin?

CIRCÉ.

Elle méritait peu ce que j'ai fait contre elle;
Mais alors qu'on se venge on n'examine rien,
Et fût sa peine encor mille fois plus cruelle,
Je doute que son cœur souffre autant que le mien.
Pour haïr, oublier un ingrat qui m'outrage,
J'ai beau de ses dédains me peindre la fierté,
J'ai beau m'en faire une honteuse image,
Malgré toute l'indignité
Des refus où pour moi ma rivale l'engage,
Mon cœur est plus à lui qu'il n'a jamais été.
Je te l'ai déjà dit, Vénus sur moi se venge
De ses feux par mon père autrefois découverts,
Et puisque sous ses lois l'Amour exprès me range,
Plus d'espoir que mon destin change,
Sans cesse, malgré moi, je traînerai mes fers.
Tout ce que je puis faire en l'état déplorable
Où me réduit un feu dont j'ai trop cru l'appas,
C'est de cacher si bien le tourment qui m'accable,
Que Glaucus n'en jouisse pas.
Le voici qui vers moi précipite ses pas,
Voyons de quoi sa douleur est capable.

SCÈNE VII

GLAUCUS, CIRCÉ, DORINE.

GLAUCUS.

Venez, venez, barbare, il manque à vos fureurs
Pour goûter pleinement votre lâche vengeance,
D'offrir à vos regards les indignes horreurs
Qui confondent mon espérance.
Hélas! C'est donc ainsi que l'orage est calmé?
Sylla dont vous deviez m'assurer la tendresse,
Sylla dont à mon cœur charmé
Vous promettiez...

CIRCÉ.

L'effet a suivi ma promesse;
Si vous aimez Sylla, n'êtes-vous pas aimé?

GLAUCUS.

Je le suis, il est vrai, mais c'est pour mon supplice;
C'est pour la voir par de tendres soupirs,
Me demander la fin des cruels déplaisirs
Où de votre rigueur l'expose l'injustice.
Devenir ce qu'elle est, quoique sans rien souffrir,
A tous insupportable, odieuse à soi-même,
C'est plus mille fois que mourir.
Jugez, si ma peine est extrême,
J'ai causé son malheur, je l'adore, elle m'aime,
Et je ne puis la secourir.

CIRCÉ.

Vous réduire à cette impuissance,
C'est faire tort à la divinité.
Mais vous n'ignorez pas ce qu'il faut que je pense,
De ce que vous pouvez j'ai fait l'expérience,
Et sais ce qu'il m'en a coûté.
J'ai vu deux fois mon art contre vous inutile,
Deux fois par vous mes projets avortés
De surprise à vos yeux m'ont laissée immobile;
Et pour Sylla vous vous épouvantez?
Montrez dans sa disgrâce une âme plus tranquille,
Le prompt effet qui suit vos volontés,
Pour changer son destin vous rendra tout facile.

GLAUCUS.

Ah! Cessez d'insulter aux ennuis d'un amant
Qui frémit de votre vengeance. [sance
Contre moi, contre un dieu vous manquez de puis-
Et je puis d'un seul mot détruire en un moment,
Ce qu'une crédule espérance
Offrirait pour me nuire à votre emportement.
Mais le destin vous rend maîtresse de vos charmes,
Quand ce n'est qu'un mortel qu'attaque leur pouvoir;
Et si dans le malheur où Sylla vient de choir
Je puis soulager mes alarmes
Par quelque faible ombre d'espoir,
Il n'est plus qu'à vous émouvoir,
De la seule pitié j'emprunte ici les armes.
De grâce renoncez à vos transports jaloux;
Et pour laisser calmer leur aveugle furie,
Songez que deux amants n'espèrent que par vous,
Qu'ils veulent vous devoir leur bonheur le plus doux,
Et que c'est un dieu qui vous prie.

CIRCÉ.

Il n'est rien qu'on ne doive aux dieux,
Et sur nos volontés leurs droits si loin s'étendent,
Qu'à leur moindre prière on se tient glorieux
D'accorder tout ce qu'ils demandent;
Mais comme entre eux et moi l'amour rend tout pa-
Quand vous m'avez refusé votre hommage, [reil,
Songiez-vous que par cet outrage
C'était la fille du Soleil
Dont vous aigrissiez le courage?
Tout entier à Sylla vous aviez dédaigné
D'adoucir, de flatter ma peine.
Contre vous, à mon tour, tout entière à ma haine,
J'ai suivi ses transports, et n'ai rien épargné
Pour rendre ma vengeance et sensible et certaine.
Mes vœux ont réussi, vous souffrez, et pour moi
C'est un plaisir que rien n'égale.
Allez aux pieds de ma rivale
Par de nouveaux serments signaler votre foi.
Un temps si long perdu loin d'elle
Ne se peut réparer que par un prompt retour.
Courez, on vous attend, faites bien votre cour,
Et recevez le prix de cette ardeur fidèle
Qui vous a fait dédaigner mon amour.

GLAUCUS.

D'un outrage forcé me faites-vous complice,
Et connaissant l'être divin,
Aurez-vous toujours l'injustice
De m'imputer ce qu'a fait le destin?
Quand d'Europe, d'Io, de Sémélé, d'Alcmène,
L'amoureux Jupiter a chéri les appas,
Dépendait-il de lui de ne soupirer pas,
Et pour toucher leurs cœurs eût-il pris tant de peine,
Si le sien libre à s'enflammer
Eût pu se défendre d'aimer?
C'est de cet ascendant la fatale puissance
Qui vers Sylla m'entraîne malgré moi.
Obéir au destin qui m'en fait une loi,
Est-ce avoir oublié ce que votre naissance
Vous pouvait faire attendre de ma foi?
Si j'ai par mes refus excité la colère
Qui contre ce que j'aime arme votre rigueur,
Songez que ce n'est point un crime volontaire,
Et que si je pouvais disposer de mon cœur,
Ce cœur mettrait tous ses soins à vous plaire.

CIRCÉ.

Non, Sylla les a mérités;
Et comme la raison éclaire enfin mon âme,
J'estime trop une si belle flamme,
Pour vouloir mettre obstacle à vos félicités.
Jouissez d'un amour qui, ferme, inviolable,
Ne finira qu'avec ses jours,
Mon art vous en est responsable;
Et s'il ne faut qu'en prolonger le cours
Pour rendre plus longtemps votre bonheur durable,
Vous êtes sûr de mon secours.

GLAUCUS.

Achevez, inhumaine, et par cette menace,
Montrez qu'on peut braver les dieux impunément
D'un triomphe si fier je vois le fondement.
Le Soleil est d'accord de tout ce qui se passe;
Et ce fatal enchantement
Qui me fait de Sylla déplorer la disgrâce,
A votre cœur altier souffrirait moins d'audace
S'il n'appuyait votre ressentiment;
Mais tout change, et peut-être ai-je sujet d'attendre
Après une si noire et lâche trahison... [prendre
Ciel, qu'ai-je encore à craindre, et que vient-on m'ap

SCÈNE VIII

GLAUCUS, PALÉMON, CIRCÉ, DORINE.

PALÉMON.

Un malheur qui va vous surprendre.
Des fureurs de Circé Sylla s'est fait raison,
Elle n'est plus.

GLAUCUS.

Sylla n'est plus!

PALÉMON.

Désespérée
De l'affreux changement qui causait ses soupirs,
Sans me vouloir entendre elle s'est retirée
Où la mer qu'elle voit offre à ses déplaisirs
L'heureux secours d'une mort assurée.
Là, d'un fixe regard envisageant les flots,

Après quelques moments d'un calme qui m'abuse,
« Fais-moi, « dit-elle, » ô mer, rencontrer le repos
Que depuis si longtemps la terre me refuse! »
A ces mots, tout à coup, je la vois s'élancer,
L'onde s'entr'ouvre, et frémit de sa chute;
Et finissant les maux où sa vie est en butte,
Cache l'horreur du sort qui l'y fait renoncer.

GLAUCUS.

Hé bien, êtes-vous satisfaite?
Votre vengeance a-t-elle un succès assez doux?

CIRCÉ.

Non, sa trop prompte mort l'a rendue imparfaite,
Je la voulais vivante, et que, souffrant par vous,
Elle en fît mieux sentir à votre âme inquiète
L'ennui d'avoir sur elle attiré mon courroux.
Votre peine finit quand la mienne redouble,
Sylla ne vivant plus dégage votre foi.
D'un calme heureux faites-vous une loi;
Et tâchez, pour n'avoir jamais rien qui le trouble,
A ne vous souvenir ni d'elle, ni de moi.

(Circé disparaît ainsi que son palais.)

(Le théâtre change, et Glaucus se trouve sur le bord de la mer.)

SCÈNE IX

GLAUCUS, PALÉMON.

GLAUCUS.

Quel charme, en un moment, nous met sur ce rivage?
Le palais de Circé disparaît à nos yeux;
Mais, hélas! pour changer de lieux,
En sentirai-je moins la rage,
D'avoir perdu ce que j'aimais le mieux?
Toi, qui vois ma douleur, si jamais, ô Neptune,
De quelque aimable objet ton cœur fut enflammé,
Prends pitié de mon infortune,
Et me rends, s'il se peut, ce que j'ai tant aimé.
Il m'entend, sur les flots je le vois qui s'élève,
Toute sa cour le suit, j'en puis bien espérer.

SCÈNE X

NEPTUNE, *sur les flots*, GLAUCUS.

NEPTUNE.

Je plains les durs ennuis qui te font soupirer;
J'ai commencé déjà, si Jupiter achève,
L'heureux sort de Sylla pourra les réparer.
Ce rocher qui s'offre à ta vue,
Servira sous son nom d'éternel monument,
Qu'en son sein la mer l'a reçue,
Et c'est là qu'à jamais de cet événement
Mille vaisseaux brisés par de fréquents naufrages,
Rendront d'éclatants témoignages.
Cependant si le ciel qui lit dans le destin,
Souffre que de Sylla ma volonté décide,
Pour t'assurer un bien qui n'ait jamais de fin,
Je l'arrache à la mort, et la fais Néréide.

GLAUCUS.

Ah! Je n'en doute point, le ciel sera pour moi,
J'en vois la marque, il s'ouvre et Jupiter lui-même
Va prononcer l'arrêt suprême
Qui rendra justice à ma foi.

(On voit paraître Jupiter dans son palais, qui est d'une architecture composée. Elle forme de grands piédestaux, sur lesquels sont en saillie des aigles tous rehaussés d'or fin, qui supportent une corniche solide, dans la frise de laquelle sont peintes des pommes de pin d'or fin ciselé. Au-dessus de la corniche se forment des cintres surbaissés, enrichis de quantités d'ornements, avec des festons d'or qui pendent au-dessous des cintres, et s'attachent au milieu et aux angles. Toute la masse du palais est peinte de deux manières différentes, aussi bien que les corniches et les piédestaux; l'une est de porphyre, et l'autre, de lapis. Au milieu des piédestaux sont de gros festons de feuilles de chêne d'or fin ciselé. On voit dans le fond du palais un trône tout d'or, et orné de pierres précieuses.)

SCÈNE XI

JUPITER *dans son palais*, NEPTUNE *sur les flots*, GLAUCUS.

JUPITER.

Le destin pour Sylla permet tout à Neptune,
Et touché de son désespoir,
Lui donne par moi le pouvoir
De la combler de gloire après son infortune;
Mais dans l'être nouveau qu'elle va recevoir,
Glaucus, contente-toi du plaisir de la voir,
Sans l'accabler encor d'une flamme importune.
Quelques droits que Circé t'ait acquis sur son cœur,
Ce charme dissipé te défend l'espérance,
Et tu croirais en vain par ta persévérance
Venir à bout de sa rigueur.

GLAUCUS.

Hé bien, je forcerai mon amour au silence,
Qu'elle vive; la voir est l'unique douceur
Que presse mon impatience.

NEPTUNE.

Viens lui prêter la main pour la tirer des flots.

SCÈNE XII

NEPTUNE, GLAUCUS, SYLLA.

GLAUCUS.

Enfin les dieux en vous sauvant la vie,
Daignent assurer mon repos.

SYLLA.

A m'acquitter vers eux ce bienfait vous convie.
La surprise où me met l'inespéré bonheur
De voir par leur bonté ma disgrâce arrêtée,
Me laisse peu capable...

NEPTUNE.

Ils connaissent ton cœur,
C'est assez, va, prends place auprès de Galatée,
Tandis que pour te faire honneur,
Les Nymphes et les dieux des campagnes prochaines
Te viendront applaudir sur la fin de tes peines.

Avancez, Faunes et Sylvains,
Et par quelque brillant spectacle,
De ce jour fortuné célébrant le miracle,
Honorez du destin les décrets souverains.

(Les Faunes, les Sylvains, les Dryades et les autres divinités champêtres, se mêlent ensemble par différentes figures qui sont accompagnées des chansons suivantes, dont la première fait voir, par l'exemple de Glaucus, que la froideur des eaux est un vain obstacle contre les feux de l'amour.)

CHANSON D'UN SYLVAIN.

Tout aime
Sur la terre et dans les cieux;
L'amour par un pouvoir suprême
Asservit hommes et dieux;
Tout aime.
Jusque dans les eaux il échauffe les cœurs;
Et malgré leur froideur extrême,
Il y fait ressentir ses plus vives ardeurs;
Rien n'échappe à ses douces langueurs;
Tout aime.

CHŒUR DES DIVINITÉS.

Les plaisirs sont de tous les âges,
Les plaisirs sont de toutes les saisons;
Pour les rendre permis, on sait que les plus sages
Ont souvent trouvé des raisons.
Rions, chantons,
Folâtrons, sautons,
Les plaisirs sont de tous les âges,
Les plaisirs sont de toutes les saisons.

(Ce chœur étant fini, les Faunes et les Sylvains témoignent leur joie par des sauts surprenants, et les divinités de la mer accompagnées de plusieurs fleuves, donnent pareillement des marques de leur allégresse par plusieurs figures extraordinaires, ce qu'ils font à différentes reprises, et même après les deux premiers couplets de la chanson suivante.)

CHANSON D'UN SYLVAIN ET D'UNE DRYADE, *ensemble*.

Il n'est point de plaisir véritable,
Si l'amour ne l'assaisonne pas.
On a beau dans le bien le plus stable
Rechercher de sensibles appas,
Il n'est point de plaisir véritable,
Si l'amour ne l'assaisonne pas.

Ses langueurs n'ont rien que d'agréable,
On se perd dans ses tendres hélas;
Il n'est point de plaisir véritable,
Si l'amour ne l'assaisonne pas.

A l'amour il faut rendre les armes,
Tôt ou tard il triomphe de nous;
Plus on veut résister à ses charmes,
Plus on doit redouter son courroux.
A l'amour on doit rendre les armes.
Tôt ou tard il triomphe de nous.

De ses maux ne prenons point d'alarmes,
S'ils sont grands, le remède en est doux.
A l'amour il faut rendre les armes,
Tôt ou tard il triomphe de nous.

(Les Faunes et les Sylvains recommencent leurs sauts, qui sont accompagnés de postures surprenantes; et pendant qu'un chœur de divinités chante les vers suivants, les fleuves et les divinités de la mer font plusieurs figures différentes, en se mêlant avec le chœur.)

CHŒUR DES DIVINITÉS.

Les plaisirs sont de tous les âges,
Les plaisirs sont de toutes les saisons.
Pour les rendre permis, on sait que les plus sages
Ont souvent trouvé des raisons.
Rions, chantons,
Folâtrons, sautons;
Les plaisirs sont de tous les âges,
Les plaisirs sont de toutes les saisons.

FIN DE CIRCÉ.

L'INCONNU

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

MÊLÉE D'ORNEMENTS ET DE MUSIQUE

REPRÉSENTÉE EN 1673 SUR LE THÉATRE DE LA RUE MAZARINE

PERSONNAGES

THALIE, muse de la Comédie. | LE GÉNIE DE LA FRANCE.

PROLOGUE

La décoration est une montagne toute de rochers, aux côtés de laquelle on découvre plusieurs arbres, avec cette différence, que les montagnes qui ont été vues jusqu'ici au théâtre sont d'une peinture plate qui représente le relief, et que celle-ci est un relief effectif. C'est en ce lieu que Thalie, qui est celle des muses qui préside à la Comédie, rencontre le Génie de la France, avec qui elle s'était déjà déclarée sur la peine où elle se trouvait touchant quelque nouveauté qu'elle avait dessein de faire paraitre; et, comme elle ne pouvait sortir de cet embarras par elle-même, elle lui adresse les paroles suivantes.

THALIE, LE GÉNIE DE LA FRANCE.

THALIE.

Génie incomparable, esprit à qui la France
Doit les sages conseils qui la font admirer,
Pour réparer mon impuissance,
De ton secours qu'ai-je lieu d'espérer?

LE GÉNIE.

Tout, divine Thalie; et je suis sans excuse,
Si pouvant t'appuyer contre ce qui t'abat,
Je néglige à servir la muse
De qui la comédie emprunte son éclat.
C'est toi qui fais paraître avec pompe, avec gloire,
Sur le théâtre des François,
Ce qu'aux étrangers quelquefois
Le récit qu'on en fait rend difficile à croire.

THALIE.

Je promettrais encor des divertissements
Dont on aimerait le spectacle,
Si pour faire crier miracle
J'en pouvais à mon choix régler les ornements.
Quand Sémélé, Circé, la Toison, Andromède,
Sur la scène à l'envi se sont fait admirer,
Par la machine à qui tout cède,
Chacun avec plaisir se laissait attirer.
Mais que pensera-t-on, si toujours je m'obstine
A faire voir machine sur machine?
Comme on se plaît à la diversité,
Il est de galantes matières,
Qui, par les agréments de quelque nouveauté,
Auraient des grâces singulières.

LE GÉNIE.

J'en ferai voir tant à la fois,
Que je pourrai te satisfaire :
La nouveauté charme tous les François,
Et ce m'est un moyen assuré de leur plaire.

THALIE.

Je t'ai parlé déjà d'un amant inconnu,
Qui, pour toucher une fière maîtresse,
Lui donnant des fêtes sans cesse,
En aurait enfin obtenu
L'heureux aveu de sa tendresse;
Mais l'amour aura beau le rendre ingénieux,
Que fera-t-il de magnifique,
S'il n'a pour l'oreille et les yeux
Ni pompes de ballets, ni charmes de musique?

LE GÉNIE.

Il peut se reposer sur moi
Du soin de ses galantes fêtes;
Pour plaire à ce qu'il aime et lui marquer sa foi,
Il les trouvera toujours prêtes.

THALIE.

Ses desseins doivent être heureusement conduits,
Si ta bonté les favorise.

LE GÉNIE.

Il faut, par un essai dont tu seras surprise,
Te faire voir ce que je puis.
Vois-tu cette inégale masse,
Qui partout n'est que pierre? En ce même moment,
Je lui veux, devant toi, donner du mouvement,
Et que les corps divers qui naîtront en sa place,
Attirent ton étonnement.

THALIE.

Je brûle de voir ces merveilles.

LE GÉNIE.

Tu m'avoueras peut-être que jamais
Il ne s'en est vu de pareilles;
Mais il est temps d'en venir aux effets.
Animez-vous, rochers, et changez de figure,
Paraissez tout couverts d'hommes et de verdure,
C'est moi qui veux ces divers changements,
Et voir de votre sein naître des instruments.

(On voit ici la montagne se remuer; elle est en un moment couverte d'arbres, et il s'en détache des pierres qui sont changées en hommes : ces hommes touchent d'autres pierres, et elles deviennent des violons entre leurs mains; ils en jouent un air dont la vitesse du mouvement rend Thalie toute surprise.)

THALIE.

Tu promets moins que tu ne donnes,
Et ma peine déjà commence à s'adoucir.
Quels divertissements, lorsque tu les ordonnes,
Peuvent manquer de réussir?

LE GÉNIE.

C'est encor peu; je veux que vous fassiez paraître
Un berger dont les doux accents
Suivent les tons ravissants
De quelque nymphe champêtre.

(En même temps on voit deux morceaux de rocher se changer en une nymphe et un berger; ils s'avancent et chantent les paroles qui suivent.)

CHANSON DE LA NYMPHE.

Amants, qui vous rebutez
De la fierté d'une belle,
Aimez, souffrez, méritez;
La constance vous appelle
Aux grandes félicités.
Languir pour une inhumaine
Que d'abord en vain on poursuit,
C'est une cruelle gêne;
Mais regardez-en le fruit,
Vous en aimerez la peine.

CHANSON DU BERGER.

Quand on diffère à se rendre,
Une belle peut prendre
De la fierté;
Mais contre un cœur tendre
Pourquoi défendre
Sa liberté?

LE GÉNIE.

Achevez, et formez pour spectacles nouveaux,
Et des buissons, et des berceaux.

(Les arbres qui ont paru sur la montagne, s'en séparent, et forment successivement des buissons, des allées et des berceaux.)

LE GÉNIE *poursuit.*

Hé bien, Muse, es-tu satisfaite?

THALIE.

Je t'admire et me tais.

LE GÉNIE.

Après ce que tu vois,
Des fêtes dont l'amour me doit laisser le choix,
Puisque j'en prends le soin, ne sois plus inquiète.

LA NYMPHE ET LE BERGER, *chantent ensemble.*

Ah, qu'il est doux de s'unir à l'amour!
Avec l'amour on peut tout faire;
La beauté la plus sévère
A beau fuir ce qui peut l'enflammer à son tour.
Cherchez toujours à lui plaire,
Vous trouverez un heureux jour.
Ah, qu'il est doux de s'unir à l'amour!
Avec l'amour on peut tout faire.

LE GÉNIE.

Allons, c'est trop tarder, suis-moi.

THALIE.

Pour l'Inconnu j'attends beaucoup de toi.
L'entreprise est un peu hardie;
Mais je n'ai rien promis dont je ne vienne à bout.

LE GÉNIE.

Je le crois; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on publie
Que les Français ont un génie
Qui les rend capables de tout.

(Ils passent, en s'en retournant, par-dessous une allée qui occupe le milieu du théâtre, et qui en tient toute la longueur: et lorsqu'ils sont tout à fait retirés, cette grande allée forme trois petits monts, qui se changent en un instant en plusieurs arbres : ces arbres se retirent un moment après, et les violons jouent une ouverture.)

FIN DU PROLOGUE

L'INCONNU

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

PERSONNAGES	ACTEURS
LA COMTESSE.	
OLYMPE, aimée du chevalier.	
LE MARQUIS, amant de la comtesse.	
LE CHEVALIER, amant d'Olympe.	
LE VICOMTE, amant de la comtesse	HUBERT.
LA MONTAGNE, valet de chambre du marquis.	
VIRGINE, suivante de la comtesse.	

PERSONNAGES

MÉLISSE, suivante d'Olympe.
DEUX ENFANTS, représentant l'Amour et la Jeunesse.
CASCARET, laquais de la comtesse.
ZÉPHIRE.
AGLAURE, CÉPHISE, } confidentes de Psyché.
L'AMOUR.

La scène est dans le château de la comtesse.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

LE MARQUIS, LA MONTAGNE.

LE MARQUIS.
Entrer dans ce château!

LA MONTAGNE.
Le grand péril!

LE MARQUIS.
Je tremble
Que quelqu'un ne t'observe, et ne nous voie ensem-
[ble.

LA MONTAGNE.
Et quand on me verrait? Monsieur, j'ai de l'esprit,
C'est vous qui m'employez; je conduis tout, suffit,
Ne craignez rien.

LE MARQUIS.
On peut remarquer ton visage.

LA MONTAGNE.
Et n'en changé-je pas à chaque personnage?
Quand je suis déguisé, je le donne au plus fin,
Si, me voulant connaître, il n'y perd son latin.
Ne vous inquiétez pour aucun de mes rôles,
Je les jouerai d'un air... Mais trêve de paroles,
Vous avez, par l'effet, déjà vu ce que vaut...

LE MARQUIS.
N'as-tu rien oublié de tout ce qu'il nous faut?

LA MONTAGNE.
Quand je vous fais en tout paraître un zèle extrême,
Douter de moi qui suis la vigilance même,
Et qui toujours sur pied pour servir votre amour,
Depuis un mois et plus, ne dors ni nuit ni jour?
Au moins, si par hasard mon cerveau se démonte,
Ce sera, s'il vous plaît, monsieur, sur votre compte.
A force de veiller...

LE MARQUIS.
Va, j'en réponds.

LA MONTAGNE.
Ma foi,
Je suis sûr qu'un jaloux dormirait plus que moi.
Avoir, tout à la fois, tant de choses à faire,
C'est assez pour... Allez, quoique prompt à vous plai-
[re,
Pour bien songer à tout, bien vous prend qu'au be-
[soin
Ma mémoire ait fourni de quoi nous mener loin.
Il ne manque plus rien à l'ordre de la fête;
Et de l'air dont chacun sur mes leçons s'apprête,
Ce que j'ai préparé de divertissements
Aura tout ce qu'on peut souhaiter d'agréments.
Ainsi, la belle veuve à qui vous voulez plaire,
Ignorant d'où lui vient ce qu'elle verra faire,
Vous croira tout au moins demi-sorcier; pour moi,
Je mets le diable au pis, s'il brigue mon emploi,
C'est de quoi l'exercer, quelque adroit qu'il puisse
[être.

LE MARQUIS.
Mais tout cela n'est rien, si l'on me fait connaître:
Prends bien garde au secret.

LA MONTAGNE.
Il vous est sûr.

LE MARQUIS.
Comment?

LA MONTAGNE.
La plupart de mes gens ne parlent qu'allemand:
Comme j'entends la langue assez pour les instruire,
J'ai voulu les choisir incapables de nuire.
D'ailleurs, que craindre d'eux, puisqu'ils ignorent
[tous
Que vous êtes mon maître, et que j'agis pour vous?
Je les paie, et c'est là tout ce qui leur importe.

LE MARQUIS.
C'en est assez. Va-t'en, avant que quelqu'un sorte.

LA MONTAGNE.
Vous croyez donc qu'ici je sois venu pour rien?
Il me faut...

LE MARQUIS.
Quoi? Dis vite.
LA MONTAGNE.
Attendez, c'est...
LE MARQUIS.
Hé bien?
LA MONTAGNE.
Vous m'avez fait songer à ce que je prépare,
Et souvent en courant ma mémoire s'égare.
LE MARQUIS.
Veux-tu que...
LA MONTAGNE.
Laissez-la, monsieur, se retrouver
En rêvant...
LE MARQUIS.
Est-ce ici, bourreau, qu'il faut rêver?
LA MONTAGNE.
La montre qu'il faudra... Non, je l'ai.
LE MARQUIS.
Va-t'en, traître.
Tu me perdras.
LA MONTAGNE.
Hé bien, serviteur; mais peut-être,
Quelque chose manquant, vous en aurez regret.
LE MARQUIS.
Non. Sors.
LA MONTAGNE, *revenant.*
Ah! Je le tiens, monsieur, votre portrait.
LE MARQUIS.
Prends, et t'éloigne. Quoi, tu reviens?
LA MONTAGNE.
Autre affaire.
J'oubliais de l'argent, c'est le plus nécessaire.
LE MARQUIS.
Voilà ma bourse.
LA MONTAGNE.
Mais...
LE MARQUIS.
Redoute mon courroux.
Veux-tu sortir?
LA MONTAGNE.
Je sors. Combien me donnez-vous?
J'ai besoin tout au moins...
LE MARQUIS.
Quelqu'un ici s'avance.
LA MONTAGNE.
Bon, c'est Virgine, elle est de notre intelligence.
LE MARQUIS.
Laisse-moi lui parler et songe qu'il est temps
Qu'à faire ce qu'il faut tu prépares tes gens.

SCÈNE II

LE MARQUIS, VIRGINE.

LE MARQUIS.
Hé bien, comment la nuit s'est-elle ici passée?
Que fait-on?
VIRGINE.
Ma maîtresse est fort embarrassée,
Et ce que l'Inconnu fait pour la régaler,
Lui donne à tous moments matière de parler.
Olympe, aussi bien qu'elle, admire son adresse,
Sa manière engageante; et toutes deux, sans cesse,
Font rouler l'entretien sur les soins d'un amant
Qui, sans se découvrir, aime si fortement.
LE MARQUIS.
Si toujours le succès répond à l'entreprise,
La suite aura de quoi mériter leur surprise.
VIRGINE.
Ce qui m'en cause à moi, dont je ne reviens pas,
C'est de vous voir tranquille, et si peu d'embarras,
Que quelque fête ici tous les jours qui se donne,
On en cherche l'auteur, sans que l'on vous soupçonne.
LE MARQUIS.
Par où me soupçonner? J'en ai peu de souci.
Je loge dans le bourg à quatre pas d'ici.
Tous mes gens, hors un seul qui sait ce qu'il faut [taire,
Passent là tout le jour à rire, à ne rien faire;
Et cet unique agent, par qui tout se conduit,
Va porter dans un bois mes ordres chaque nuit.
Peut-on mieux assurer un secret?
VIRGINE.
Je l'avoue,
Tant de précaution mérite qu'on vous loue;
Mais vous perdrez beaucoup à vous cacher ainsi.
Déjà pour vous Olympe a le cœur adouci;
Et le galant auteur de tant de belles fêtes,
La mettrait aisément au rang de ses conquêtes.
LE MARQUIS.
Il est vrai, j'ai connu par certain embarras
Qu'elle serait d'humeur à ne me haïr pas;
Mais, quand je serais moins à ma belle comtesse,
Olympe au chevalier doit toute sa tendresse,
Il l'adore; et je l'ai toujours trop estimé,
Pour lui ravir l'objet dont je le vois charmé.
VIRGINE.
Ma maîtresse aime Olympe, et pour voir cette belle,
Permet au chevalier un libre accès chez elle.
Depuis qu'elle est ici, par mille tendres soins,
De l'amour qui l'attire il rend nos yeux témoins;
Mais, plus on vous verra, plus je crains pour sa [flamme,
Les devoirs qu'il lui rend ne touchent point son âme;
Et ses regards sur vous à toute heure arrêtés,
Ne parleraient que trop s'ils étaient écoutés:
Mais vous, par quel motif vouloir toujours vous [taire?
A-t-on à se cacher quand on est sûr de plaire?
Vos soins, sous votre nom, auraient été reçus.
LE MARQUIS.
Chacun a ses raisons, et j'en ai là-dessus.
Tout ce qui peut charmer se trouve en la comtesse,
Mais, soit par défiance ou par délicatesse,
Le secret de son cœur se ménage si bien,
Qu'avec elle un amant n'est jamais sûr de rien:
Elle veut être aimée, attire, écoute, engage,
Mais le plus avancé n'a pas grand avantage:
La presser, c'est se rendre indigne de sa foi;
Et vingt fois, tu le sais, elle a dit devant moi

Qu'on aurait vers son cœur moins de chemin à faire,
Plus, sans rien exiger, on ferait pour lui plaire.
D'abord qu'elle fut veuve, un tendre et pur amour
M'engagea, sans réserve, à lui faire ma cour;
Aucun autre, avant moi, n'avait brûlé pour elle,
Et par toute l'ardeur qui peut suivre un beau zèle,
Je n'ai pu mériter qu'en faveur de mes feux
Elle ait daigné jamais refuser d'autres vœux.
J'en vois qui se livrant, sans que rien les alarme,
Aux malignes douceurs d'un accueil qui les charme,
Sur la foi de ses yeux s'osent imaginer
Que son cœur est sensible, et prêt à se donner;
Mais je connais le piège, et plains leur imprudence.
Cependant, pour agir avec plus d'assurance,
J'ai voulu joindre aux vœux qu'elle reçoit par moi
L'amour d'un inconnu qui prétend à sa foi.
D'estime en sa faveur je la vois prévenue,
Et de ce double appui ma flamme soutenue
En aura moins de peine à me faire emporter
Ce qu'en vain mes rivaux me voudront disputer.
Son cœur aimant en moi mon amour, ma personne,
Aime dans l'Inconnu les plaisirs qu'il lui donne;
Elle y rêve, et mon feu, par cet heureux secours,
A trouvé les moyens de l'occuper toujours.
D'ailleurs, j'ai la douceur, quel plaisir quand on aime?
Que souvent elle vient me parler de moi-même;
Et vantant l'Inconnu, sans le croire si près,
Me montre un cœur touché de tout ce que je fais:
Que t'en dit-elle à toi? Parle.

VIRGINE.

Elle en est ravie.
La gloire fut toujours le charme de sa vie.
Plus vos soins font d'éclat, plus elle s'applaudit
De ce qu'à son mérite il donne de crédit.
Ce n'est point par sa flamme une flamme enhardie,
Elle reçoit des vœux sans qu'elle les mendie;
Et puis contre l'amour quoi qu'on ait résolu,
Le nombre des amants n'a jamais trop déplu;
Et comme on veut plutôt augmenter que rabattre,
Un avec un fait deux, et deux et deux font quatre.
Les femmes la plupart en sont là. Mais voici
De quoi changer de note; Olympe vient ici :
Songez à vous, elle a grand dessein de vous plaire.

LE MARQUIS.

Souviens-toi seulement de ce que tu dois faire,
Je m'en tirerai bien.

SCÈNE III

LE MARQUIS, OLYMPE, MÉLISSE.

OLYMPE.

Vous a-t-on fait savoir
Le petit différend que nous venons d'avoir?
Je voulais empêcher qu'on ne vous fît l'outrage
De souffrir avec vous un rival en partage;
Mais contre l'Inconnu je me déclare en vain :
La comtesse...

LE MARQUIS.

Hé, madame, à quoi bon ce dessein?
Laissons à son penchant liberté tout entière.
Pour moi...

OLYMPE.

La complaisance est un peu singulière;
Un rival rend des soins, la comtesse en fait cas...

LE MARQUIS.

S'ils lui plaisent, pourquoi ne me plairaient-ils pas?

OLYMPE.

Et s'il faut qu'à l'aimer enfin elle consente?
Qu'elle l'épouse?

LE MARQUIS.

Hé bien, elle sera contente :
C'est tout ce que je veux.

OLYMPE.

Ah! Puisqu'il est ainsi,
Marquis, j'ai tort pour vous de m'en mettre en souci.
Puisque pour l'Inconnu vous avez tant de zèle,
Pour vous plaire, je vais le servir auprès d'elle.

LE MARQUIS.

Je ne m'en plaindrai point, favorisez ses feux,
Peut-être son bonheur me rendra-t-il heureux!
L'amour a des douceurs et pour l'un et pour l'autre.

OLYMPE.

Un mérite aussi bien établi que le vôtre
Peut prétendre beaucoup, et...

LE MARQUIS.

Je sais bien aimer,
C'est là mon seul mérite.

OLYMPE.

On le doit estimer;
Et j'en connais fort peu qui, comme la comtesse,
Ayant de votre cœur attiré la tendresse,
Voulussent consentir au chagrin sans égal,
Où vous peut exposer l'obstacle d'un rival.

LE MARQUIS.

Ce chagrin n'a sur moi qu'un assez faible empire,
Et, sans m'expliquer mieux, je puis ici vous dire
Que j'aurai vu remplir mes souhaits les plus doux,
Si la comtesse prend l'Inconnu pour époux.
Adieu, madame.

SCÈNE IV

OLYMPE, MÉLISSE.

OLYMPE.

Il sort, et veut bien que je croie
Qu'en perdant la comtesse il aura de la joie.
D'un pareil sentiment que dois-je présumer?
Aurais-je su lui plaire? Et pourrait-il m'aimer?

MÉLISSE.

Quoi, vous le souffrirez?

OLYMPE.

Qu'il est bien fait, Mélisse!

MÉLISSE.

Oui, mais au chevalier il faut rendre justice.

SCÈNE V

LA COMTESSE, OLYMPE, VIRGINE, MÉLISSE.

LA COMTESSE.

Savez-vous que Dorante arrive ici ce soir?

OLYMPE.

Avouez que déjà vous brûlez de le voir.

LA COMTESSE.

Je ne le cache point, j'en aurai de la joie.

OLYMPE.

Je ne sais plus de vous ce qu'il faut que je croie :
Les devoirs du marquis ne vous déplaisent pas.
Dans ceux de l'Inconnu vous trouvez quelque appas;
Et d'autres soupirants, aussitôt qu'ils arrivent,
Peuvent prétendre au cœur que tous les deux poursuivent.
C'est aller un peu loin.

LA COMTESSE.

De quoi vous étonner?
Pour prétendre à mon cœur, me le font-ils donner?
Croyez-moi, pour n'avoir nul reproche à se faire,
Il faut de sa conduite éloigner le mystère,
S'acquérir des amis, sans trop les rechercher,
Se divertir de tout, et ne point s'attacher :
C'est ainsi que j'en use, et je m'en trouve heureuse;
Point d'affaire de cœur qui me tienne rêveuse.
Tous ceux qu'un peu d'estime engage à m'en conter,
Me trouvent, sans façon, prête à les écouter.
Je vois avec plaisir leur différent génie,
Et j'appelle cela recevoir compagnie.

OLYMPE.

Mais, en vous en contant, ils vous parlent d'aimer?

LA COMTESSE.

Je n'y vois pas contre eux de quoi se gendarmer.
Est-il quelque entretien, hors de là, qui m'ennuie?
Et nous parleront-ils de beau temps ou de pluie?
Notre sexe, partout, fait des adorateurs;
Et, fût-ce la plus laide, on lui dit des douceurs.
Pour moi, qu'aucun aveu sur l'amour n'effarouche,
A personne jamais je ne ferme la bouche;
Et, grossissant ma cour d'esclaves différents,
J'écoute les soupirs, et ris des soupirants.
Ce n'est pas, après tout, leur faire grande injure;
Ils ont beau de leurs maux nous tracer la peinture,
Tous ces empressements de belle passion
Souvent sont moins amour que conversation;
Et le plus languissant, alors qu'il nous proteste,
A, tout près d'expirer, de la santé de reste.
Si sur nous quelquefois le murmure s'étend,
C'est pour ce que l'on fait, non pour ce qu'on entend;
Et ces miroirs d'honneur, ces prudes consommées,
Qui du seul nom d'amour se trouvent alarmées,
Succomberaient bientôt à la tentation,
Puisqu'un mot sur leur cœur fait tant d'impression.
Jamais à prendre feu je n'ai l'âme si prompte,
Les déclarations ne sont pour moi qu'un conte;
Et, quoi que mes amants par là se soient promis,
Je ne vois, ne regarde en eux que mes amis.
Je prends sur leur esprit un empire commode;
Et, s'ils m'aiment, il faut qu'ils vivent à ma mode;
L'un veille à mes procès, l'autre à mes bâtiments.

OLYMPE.

Et comment accorder ce grand nombre d'amants.

LA COMTESSE.

Si c'est être coquette, au moins quoi qu'on en croie,
C'est l'être de bon sens, et vivre pour la joie.
Chacun cherche à me plaire, et, ne promettant rien,
Je fais amas de cœurs sans engager le mien.
Comme à fuir le chagrin tous mes soins aboutissent,
Il n'est pas jusqu'aux sots qui ne me divertissent,
Et dont le ridicule à pousser des soupirs,
Ne me soit quelquefois un sujet de plaisirs.
Quoique veuve, je suis peut-être encor d'un âge
A suivre l'humeur gaie où mon penchant m'engage,
J'en veux jouir. Jamais je n'aurai meilleur temps :
J'ai du bien, des maisons à Paris comme aux champs,
Ma personne a de quoi ne pas déplaire, on m'aime;
Et, tant que je voudrai me garder à moi-même,
Ne point prendre de maître en prenant un époux,
Mon sort égalera le destin le plus doux.

OLYMPE.

C'est ce qu'encor longtemps vous aurez peine à faire:
Le marquis n'est point fait d'un air à ne pas plaire;
Et vous estimez tant ce qu'il vous rend de soins,
Qu'il n'y va, pour l'aimer, que du plus ou du moins.
L'Inconnu peut d'ailleurs avoir touché votre âme;
Et si, parce qu'il fait, on juge de sa flamme,
Il est bien malaisé qu'un si parfait amant
N'ait mérité de vous un peu d'engagement.
Son cœur impatient de vous voir attendrie,
Joint la magnificence à la galanterie,
Et les porte si loin, qu'on y voit chaque jour
Briller également et l'esprit et l'amour.

LA COMTESSE.

Il faut vous l'avouer, l'Inconnu m'embarrasse;
Ce qu'il ordonne est fait avecque tant de grâce,
Que je m'en sens touchée, et craindrais de l'aimer
Si je le voyais tel qu'on peut le présumer.
J'admire chaque jour les détours qu'il emploie
Pour me faire agréer les bouquets qu'il m'envoie :
Jamais si galamment rien ne fut concerté,
C'est toujours de l'adresse et de la nouveauté :
Cependant, j'ai beau faire afin de le connaître,
Tous ses gens sont muets sur le nom de leur maître;
Et même, comme ils sont étrangers la plupart,
Son secret avec eux ne court point de hasard;
C'est en vain qu'on les suit, on n'en peut rien apprendre,
Ce sont acteurs instruits qui savent où se rendre,
Et qui se séparant quand ils sortent d'ici,
Par leur prompte retraite augmentent mon souci.
Qui peut les employer?

OLYMPE.

J'en vois tant qui font gloire
De soupirer pour vous, que je ne sais qu'en croire.
Quel qu'il soit, c'est de vous un amant bien épris.

LA COMTESSE.

Mes soupçons sont d'abord tombés sur le marquis,
Il m'aime, il est galant; mais ses gens qu'on épie

Demeurent en repos dans son hôtellerie,
Et n'y passeraient pas tout le jour sans emploi,
Si leur maître faisait tant de fêtes pour moi.
D'ailleurs, qu'a-t-il besoin d'user de cette adresse?
Je souffre que son cœur m'explique sa tendresse;
Et, depuis mon veuvage, à me plaire attaché,
Quand il m'a divertie, il ne s'est point caché.

OLYMPE.

Soupçonner le marquis! Non, non, quoi qu'il pût [faire,
Son amour si longtemps aurait peine à se taire;
Et, voyant votre peine, un sourire indiscret
De ses soins applaudis trahirait le secret.
Il vous parle à toute heure.

LA COMTESSE.

Et si notre vicomte
S'était avisé...

OLYMPE.

Lui?

LA COMTESSE.

Que j'en aurais de honte!
C'est un fatigant homme.

OLYMPE.

Il va jusqu'à l'excès.

LA COMTESSE.

Il doit venir m'instruire ici de mon procès.

OLYMPE.

Vous pouvez seule à seul lui donner audience,
Car pour moi je déserte, et suis sans complaisance.

LA COMTESSE.

Et ne pouvez-vous pas en rire comme moi?

OLYMPE.

Non, ces sortes d'amants... Mais qu'est-ce que je voi?
Madame...

SCÈNE VI

LA COMTESSE, OLYMPE, *deux enfants représentant* L'AMOUR ET LA JEUNESSE, VIRGINE, MÉLISSE, UN MORE *vêtu en Indien.*

L'AMOUR.

Vous voyez l'Amour et la Jeunesse,
Qui viennent admirer la charmante comtesse,
Et lui dire, à l'envi, qu'être de ses plaisirs,
Fait l'unique bonheur qui flatte leurs désirs.

LA COMTESSE.

Et qui les a conduits?

VIRGINE.

Ce More qui jargonne
Certains mots qui ne sont entendus de personne.
Ils sont tous deux entrés, demandant à vous voir.

OLYMPE.

C'est encor l'Inconnu.

LA COMTESSE.

Nous allons le savoir.

L'AMOUR.

Nous n'avions pas besoin que l'on nous vînt con- [duire,
Et d'eux-mêmes, jusqu'à ce jour,
Jamais dans aucun lieu la Jeunesse et l'Amour
N'ont eu de peine à s'introduire.

OLYMPE.

L'aimable couple!

LA COMTESSE.

Il n'est rien de si beau.

OLYMPE.

De leur petite mascarade
Le dessein est assez nouveau.

LA COMTESSE.

Il faut les écouter, car je me persuade
Qu'ils nous vont de l'amour faire un joli tableau.

DIALOGUE DE L'AMOUR ET DE LA JEUNESSE.

LA JEUNESSE.

Quoique vous nous voyiez ensemble,
C'est assez rarement que nous sommes d'accord.

L'AMOUR.

Comme tout me cède, il me semble
Que me céder aussi ne vous ferait pas tort.

LA JEUNESSE.

Moi, vous céder? Et pourquoi, je vous prie?
Si vous avez des charmes assez doux,
Qui plaisent en coquetterie,
Je me fais aimer plus que vous.
Jamais je ne quitte personne,
Qu'on ne s'en fasse un dur tourment.
Hélas! dit-on, faut-il si promptement
Que la jeunesse m'abandonne?
Mais quand le noir chagrin de vos transports jaloux
Force deux cœurs à la rupture,
On y trouve un repos si doux,
Qu'on vous laisse aller sans murmure;
Et je ne sache que les fous
Qui, mal guéris de leur blessure,
Veuillent renouer avec vous.

L'AMOUR.

Et quand on ne rompt point, est-il douceurs pareilles?

LA JEUNESSE.

C'est un miracle dont le bruit
Vient rarement à mes oreilles;
Mais regardons le dégoût qui le suit:
Ce n'est pas comme la jeunesse
Qui se trouve aimable en tout temps;
Vous n'avez point d'agrément qui ne cesse,
Pour peu que vous alliez au delà du printemps.
Quand l'âge vient, la belle chose
Que les soupirs de deux amants barbons!
A quoi peuvent-ils être bons,
Qu'à plaindre leur métamorphose?
Ce n'est plus en douceurs qu'ils passent tout le jour,
L'un dort tandis que l'autre gronde;
Et jamais on ne vit au monde
Rien de si sot qu'un vieil amour.

L'AMOUR.

De vos jeunes attraits vous faites bien la fière!

LA JEUNESSE.

On la ferait à moins; partout je saute aux yeux,
On me nomme partout des beautés la première,
Et c'est en quoi sur vous je l'emporte encor mieux:
Car enfin, pour me vaincre, employez ruse, adresse,
Cherchez artifice, détours,
Il n'est point de laide jeunesse,
Mais il est de vilains amours.

L'AMOUR.

Vous croyez que je me chagrine
De vous voir ravaler mes droits.

LA JEUNESSE.

Il n'est pas défendu de faire bonne mine,
Quoiqu'on enrage quelquefois.
Pour moi, je n'aime que la joie;
Et, malgré nos débats qui durent trop longtemps,
Il faut qu'à danser je m'emploie.

L'AMOUR.

Danser! Ignorez-vous qu'on a...

LA JEUNESSE.

Je vous entends,
Mais je puis tout comme déesse;
En vain on croirait m'arrêter.
D'ailleurs, rien ne saurait contraindre la jeunesse,
Et qui voudrait l'empêcher de sauter,
La ferait mourir de tristesse.

L'AMOUR.

Songez-y bien, j'appréhende pour vous.

LA JEUNESSE.

Chacun doit soutenir son rôle.

L'AMOUR.

Il est vrai, la jeunesse est toujours un peu folle,
Et l'on ne prend pas garde aux fous.

OLYMPE, *après que la Jeunesse a dansé un menuet.*

La cadence à trouver ne lui fait point de peine.

LA COMTESSE.

Elle est née à la danse et peut s'en faire honneur.

L'AMOUR, *au More qui l'a amené.*

Tandis qu'elle reprend haleine,
Approchez, notre conducteur,
C'est à vous d'entrer sur la scène.

CHANSON ITALIENNE DU MORE.

Occhi neri, il cui splendore
Hora uccide, hora dà vita
Al mio cuore
Che si muore
Deh, pietosi date aita.
Quel sol di gioventù ch'in voi risplende,
Quei raggi ridenti onde ogn'un s'accende,
V'insegnano, non gia rigore.

Occhi neri, il cui splendore
Hora uccide, hora dà vita;
Al mio cuore
Che si muore
Deh, pietosi date aita.

Con sguardi lusinghieri, strali di fuoco
Begli occhi, nel petto colto m'havete.
S'aiuto cortese non mi porgete,
Ahime, ch'io vó morendo à poco-poco.

Sù, sù, dunque, che fate,
Pupille, adorate?
Con sguardo amoroso,
Non piu disdegnoso,
La piaga sanate
D'un alma ferita,
Ahi che troppo tardate.
E che non mirate
Che gia nel mio seno
Lo sporto vien meno,
E stà su l'uscita.

Occhi neri, cui splendore
Hora uccide, hora dà vita;
Al mio cuore
Che mi muore
Deh, pietosi date aita.

OLYMPE.

En toute langue on vous dit des douceurs.

LA COMTESSE.

Ignorant qui me les adresse,
Ce sont d'assez vaines ardeurs;
Mais laissons parler la Jeunesse.

LA JEUNESSE.

Hé bien, de moi que dites-vous, Amour?

L'AMOUR.

A danser, à sauter employez tout le jour,
Cela n'a rien qui m'intéresse;
Mais, puisqu'aucun de nous n'est d'humeur à cé-
Il faut du moins nous accorder, [der,
Pour louer dignement cette belle comtesse.

LA JEUNESSE.

La louer? Ce n'est point mon fait,
Je ne pourrais assez élever son mérite;
Et j'aime mieux en être quitte
Pour ma guirlande et ce bouquet.
Prenez, d'une déesse il n'est rien qu'on refuse.

L'AMOUR.

Pour moi, qui cherche à voir tous les cœurs sous
Je sais comme il faut que j'en use, [ses lois,
Et veux mettre à ses pieds mon arc et mon car-
[quois.

OLYMPE, *reprenant le carquois de l'Amour, d'où elle tire un billet parmi les flèches.*

Qu'il est bien fait! Mais, dieux! que vois-je? qu'est-
[ce?

(A la comtesse.)

Madame, c'est à vous que ce billet s'adresse.

LA COMTESSE.

Lisons.

OLYMPE.

De l'Inconnu j'admire le talent,
Tout ce qu'il fait enchante.

LA COMTESSE.

Il n'est rien plus galant.

« Quoique ma passion extrême
Me fasse un souverain bonheur
Du plaisir de vous dire à quel point je vous aime,
Permettez que l'Amour vous parle en ma faveur,
Avant que j'en parle moi-même.
J'ose attendre beaucoup d'un entretien si doux.
Hé, qui sent mieux que lui ce que je sens pour vous? »

OLYMPE.

C'est s'exprimer avec tendresse.

LA COMTESSE.

On dit plus qu'on ne sent; mais je veux à mon tour
Faire présent à la Jeunesse.

(La comtesse lui donne un diamant.)

LA JEUNESSE.

J'accepte cette bague, attendant l'heureux jour
Où vous saurez pour qui je m'intéresse.

LA COMTESSE.
Je ne donne rien à l'Amour;
Il se vante, et je crains ses contes ordinaires.
L'AMOUR.
Par lui-même l'Amour trouve à se contenter;
Et tant qu'il se fait écouter,
Il n'est pas mal dans ses affaires.
(L'Amour et la Jeunesse s'en vont avec le More.)
OLYMPE.
On les a bien instruits.
LA COMTESSE.
Tâche à les amuser,
Virgine. Les enfants n'aiment point à se taire;
Et de notre Inconnu par eux...
VIRGINE.
Laissez-moi faire,
En badinant, je les ferai jaser.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

OLYMPE, MÉLISSE.

MÉLISSE.
Ainsi, par une vue au chevalier fatale,
La comtesse en ces lieux trouve en vous sa rivale?
OLYMPE.
Il est vrai, c'est ici que j'ai pris malgré moi,
Ce qui vers le marquis a fait pencher ma foi.
A le voir, à l'entendre, à toute heure exposée,
J'ai cru ne risquer rien, et me suis abusée;
Son esprit engageant, son air plein de douceur,
Sa mine, tout pour lui m'a demandé mon cœur.
Pour peu qu'on se hasarde auprès d'un vrai mérite,
Que la raison est faible, et que ce cœur va vite!
D'un tendre mouvement l'appât flatteur et doux
M'a fait voir la comtesse avec des yeux jaloux.
S'il lui parle un moment, je m'en sens inquiète;
Et trop pleine du trouble où ce chagrin me jette,
Dans ce bois frais et sombre où je la viens trouver,
Je la cherche à pas lents, et n'aime qu'à rêver.
MÉLISSE.
Mais vous n'ignorez pas qu'il aime la comtesse?
OLYMPE.
Nous pouvons l'une et l'autre avoir même faiblesse:
J'aimais le chevalier avant ce changement,
Du moins je le souffrais en qualité d'amant.
Cependant le marquis fait balancer mon âme;
Et, quoiqu'à la comtesse il ait montré sa flamme,
Que sait-on si l'amour, pour m'assurer sa foi,
N'aura pas fait en lui ce qu'il a fait en moi?
Tu sais ce qu'il m'a dit, loin qu'il en prenne ombrage,
Il voit avec plaisir que l'Inconnu l'engage,
Qu'il s'en fasse estimer, et voudrait que l'amour,
Pour les unir ensemble, eût déjà pris le jour.
Me découvrir ainsi le secret de son âme,
Mélisse, n'est-ce pas me parler de sa flamme,
Et me dire à demi que son cœur tout à moi
N'aspire qu'au bonheur de dégager sa foi?
MÉLISSE.
Gardez de vous flatter, on croit ce qu'on désire;
Mais souvent...
OLYMPE.
Ne crains rien. Si pour lui je soupire,
L'amour qui m'y contraint se conduira si bien,
Qu'aux yeux de la comtesse il n'en paraîtra rien.
Tout ce que je prétends, est de vanter sans cesse
Les soins de l'Inconnu, son esprit, son adresse;
Et si de cet amour son hymen est le prix,
Je pourrai faire alors expliquer le marquis.
MÉLISSE.
Ainsi, le chevalier n'a plus rien à prétendre?
OLYMPE.
Le voici, je ne puis refuser de l'entendre;
Mais son amour du mien s'est un peu trop promis.

SCÈNE II

LE CHEVALIER, OLYMPE, MÉLISSE.

LE CHEVALIER.
Madame, apprenez-moi quel espoir m'est permis.
Mon chagrin ne peut plus se forcer au silence:
Je vous vois, vous retrouve après un mois d'absence,
Et vous me recevez d'un air froid, sérieux...
OLYMPE.
Je rêve, et j'en ai pris l'habitude en ces lieux.
A me bien divertir quelques soins qu'on emploie,
Il y manque toujours quelque chose à ma joie,
La campagne n'a point les charmes de Paris.
LE CHEVALIER.
Paris a des beautés dont on peut être épris;
Mais enfin, je n'en veux pour juge que vous-même,
On ne regrette rien quand on voit ce qu'on aime;
Et vous n'envieriez pas les plaisirs les plus doux,
Si vous étiez pour moi ce que je suis pour vous.
OLYMPE.
Je croyais n'être pas obligée à vous rendre [dre,
Le même empressement que l'amour vous fait pren-
Et qu'il m'était permis en recevant vos soins,
De vous trouver sensible, et de l'être un peu moins.
LE CHEVALIER.
Quelle réponse, hélas! C'est donc tout ce qu'emporte
Cette parfaite ardeur?
OLYMPE.
Je l'avoue, elle est forte,
Vos feux par cent devoirs m'ont été confirmés;
Mais, de grâce, est-ce vous, ou moi, que vous aimez?
Je parais à vos yeux bien faite, belle, aimable;
Vous me cherchez, de quoi vous suis-je redevable?
Forcez-vous en cela votre inclination?
Et quand vous me parlez d'ardeur, de passion,
Si le secret penchant qui pour moi vous inspire,
Ne vous attirait pas autant qu'il vous attire,

Ne trouvant rien en moi qui pût vous enflammer,
Pour mes seuls intérêts me pourriez-vous aimer ?
De vos prétentions voyez l'abus extrême :
Parce que je vous plais, il faut que je vous aime ;
Et je dois vous payer de la nécessité
Qui vous tient, malgré vous, dans mes fers arrêté :
Tâchez de les briser, si leur poids vous étonne,
Sinon, mon cœur est libre, attendez qu'il se donne ;
Et, quoi qu'enfin pour vous sa conquête ait d'appas,
N'exigez point de lui ce qu'il ne vous doit pas.

LE CHEVALIER.

Ah! Contre mon amour je vois ce qui s'apprête :
On veut...

OLYMPE.

Finissons là, j'ai quelque chose en tête ;
Et comme je vous crois généreux et discret,
Je veux bien avec vous n'en pas faire un secret.
L'Inconnu, par ses soins offre ici son hommage,
A lui vouloir du bien quelque intérêt m'engage.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je? L'Inconnu! Madame, l'aimez-vous?
Me quittez-vous pour lui? Sera-t-il votre époux?
Vous a-t-il fait parler ?

OLYMPE.

Voilà de jalousie
Comme souvent sans cause on a l'âme saisie.

LE CHEVALIER.

Il est galant, je vois que vous en faites cas :
Vous dédaignez mes vœux, et je ne craindrais pas?

OLYMPE.

Non. Puisque, si pour lui ma bonté s'intéresse,
Ce n'est que pour lui faire épouser la comtesse.

LE CHEVALIER.

Favorable assurance! En des maux si pressants,
Pardonnez si d'abord l'Inconnu...

OLYMPE.

J'y consens,
Mais à condition que pour servir sa flamme
Vous verrez la comtesse, et ferez...

LE CHEVALIER.

Moi, madame!
Le marquis qui l'adore est mon ami.

OLYMPE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

Le marquis vous est tout, et je ne vous suis rien.
Madame...

OLYMPE.

A l'amitié l'on doit un cœur fidèle,
Prompt, ardent; pour l'amour c'est une bagatelle.

LE CHEVALIER.

Mais si du marquis...

OLYMPE.

Non, faites-vous son appui ;
Je veux bien qu'il l'emporte, et vous laisse avec lui.
Adieu.

SCÈNE III

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

De quel chagrin vous vois-je atteint! Il semble
Qu'elle sort en colère. Êtes-vous mal ensemble?

LE CHEVALIER.

Oui, marquis, et jamais amant ne fut traité
Avec tant d'injustice et tant de cruauté.
C'est peu que je la trouve ici toute changée,
A nuire à votre amour elle s'est engagée,
Et veut me voir servir l'Inconnu contre vous.

LE MARQUIS.

Si vous la refusez, j'approuve son courroux.
Qui se déclare amant, doit tout à ce qu'il aime.

LE CHEVALIER.

Contre un parfait ami? Contre un autre soi-même?

LE MARQUIS.

L'amour n'excepte rien.

LE CHEVALIER.

Pour ne pas l'irriter,
Je vous trahirais! Non, laissons-la s'emporter,
Le temps et la raison éteindront sa colère.

LE MARQUIS.

Une maîtresse ordonne, il faut la satisfaire.
Parlez pour l'Inconnu, tous vos soins employés
Peut-être me nuiront moins que vous ne croyez.

LE CHEVALIER.

La comtesse l'estime ; et son âme incertaine
Peut, malgré votre amour...

LE MARQUIS.

N'en soyez point en peine.
Sur elle, sur mon cœur je sais ce que je puis.

LE CHEVALIER.

Comprenez-vous aussi quels seraient mes ennuis,
S'il fallait que par moi...

LE MARQUIS.

Vous n'avez rien à craindre.
Empêchez seulement Olympe de se plaindre.

LE CHEVALIER.

Plus je vous vois agir en ami généreux,
Plus j'ai de répugnance à combattre vos feux.
Je m'oppose pour vous à ce qu'Olympe exige,
Et crains tant d'obtenir...

LE MARQUIS.

Ne craignez rien, vous dis-je;
Et, sans examiner le péril que je cours,
Assurez, s'il se peut, le repos de vos jours.
Je le verrai sans peine.

LE CHEVALIER.

O bonté que j'admire!
Que ne vous dois-je point, et que puis-je vous dire?
Je vais rejoindre Olympe, et, malgré sa froideur,
Lui jurer d'un amant la plus soumise ardeur :
Je lui promettrai tout; mais, malgré ma promesse,
J'aurai tant de réserve en voyant la comtesse,
Que ce qu'à l'Inconnu je prêterai d'appui,
Faisant peu contre vous, ne fera rien pour lui.

SCÈNE IV

LE MARQUIS, VIRGINE.

LE MARQUIS.

Virgine.

VIRGINE.

Vous riez? D'où vous vient cette joie?

LE MARQUIS.

De voir contre elle-même Olympe qui s'emploie.
Le chevalier, d'erreur comme elle prévenu,
Va tâcher, pour lui plaire, à servir l'Inconnu.
J'ai quelque part, sans doute, à ce qu'on lui fait faire.

VIRGINE.

Qu'on est dupe souvent!

LE MARQUIS.

Le plaisant de l'affaire,
C'est qu'Olympe qui croit par là me conserver,
Brigue pour moi le cœur qu'elle veut m'enlever.

VIRGINE.

Cependant vous aviez besoin de mon adresse,
Quand j'ai suivi tantôt l'Amour et la Jeunesse.

LE MARQUIS.

Et qu'as-tu dit pour eux?

VIRGINE.

Qu'ils ont d'abord couru
Se jeter en carrosse, et qu'ils ont disparu.

LE MARQUIS.

Et la comtesse?

VIRGINE.

Elle est dans une peine extrême,
Et semble partagée entre vous et vous-même.
Je viens de lui vanter vos tendres sentiments,
Elle a rendu justice à leurs empressements;
Puis, avec un soupir que l'amour a fait naître,
« Que n'est-il l'Inconnu, » m'a-t-elle dit!

LE MARQUIS.

Peut-être,
Si je me déclarais, son cœur sans embarras,
Quoique touché pour moi, ne le sentirait pas.
Ne précipitons rien.

VIRGINE.

C'est l'humeur de la dame,
Le mérite la charme, il peut tout sur son âme;
Mais il faut lui laisser vouloir ce qu'elle veut.

LE MARQUIS.

L'amour est consolé quand il fait ce qu'il peut.
Elle paraît; je vais pousser le stratagème,
Et faire quelque temps le jaloux de moi-même,
C'est le plus sûr moyen d'affermir mon bonheur.

SCÈNE V

LA COMTESSE, LE MARQUIS, VIRGINE.

LE MARQUIS.

Madame, je vous trouve un air sombre, rêveur;
Il me gêne, il m'alarme, et cependant je n'ose
Permettre à mon amour d'en demander la cause.
Peut-être, quand mon cœur s'attache tout à vous,
Le vôtre cherche ailleurs des hommages plus doux.
Vous ne répondez point? Je le vois trop, madame,
Un autre feu, sans doute, est contraire à ma flamme:
Malgré ce que le temps m'a dû prêter d'appui,
C'est l'Inconnu qu'on aime, et vous pensez à lui.

LA COMTESSE.

Vous l'avez deviné. Ses galantes manières
Si propres à gagner les âmes les plus fières,
M'obligent tellement qu'à ce qu'il fait pour moi
Un peu de rêverie est le moins que je doi;
Je puis me la souffrir sur tout ce qui se passe.

LE MARQUIS.

Quoi, madame, un rival...

LA COMTESSE.

D'un ton plus bas, de grâce.
S'il m'occupe l'esprit, vous devez présumer
Que c'est pour le connaître, et non pas pour l'aimer.
Après ce que pour moi ses soins marquent de zèle,
La curiosité n'est pas fort criminelle;
Et vous-même déjà vous auriez dû tâcher
D'éclaircir le secret qu'il aime à nous cacher.

LE MARQUIS.

Je vous l'éclaircirais! Promettez-moi, madame,
Que votre main sera l'heureux prix de ma flamme;
Et pour le découvrir, je fais ce que je puis.

LA COMTESSE.

Cherchez à me tirer de la peine où je suis,
Vous me ferez plaisir, et je vous le conseille.

LE MARQUIS.

Est-il contre un amant injustice pareille?
Si l'Inconnu par moi se découvre aujourd'hui,
Voudrez-vous point encor que je parle pour lui?
Qu'en faveur de son feu le mien vous sollicite?
Il peut, je le confesse, avoir plus de mérite,
A l'ardeur de ses soins donner un plus grand jour;
Mais jamais, quoi qu'il fasse, il n'aura plus d'amour.

LA COMTESSE.

Je le veux croire ainsi; mais puis-je avec justice
De son attachement vous faire un sacrifice,
Avant qu'avec lui-même une civilité
Marque au moins que je sais ce qu'il a mérité?

LE MARQUIS.

Le détour est adroit autant qu'il le peut être;
Il faut être civile afin de le connaître;
Et vous donnant à lui, quand vous le connaîtrez,
L'étoile est le garant où vous me renverrez.

LA COMTESSE.

Ainsi c'est de nos cœurs l'étoile qui dispose.
Je hais les trahisons quand je veux quelque chose;
Et j'avais toujours cru que la soumission
D'un véritable amant marquait la passion.

LE MARQUIS.

Oui, quand il peut...

LA COMTESSE.

Marquis, voyez ce que vous faites,
J'aime en qui m'ose aimer, des volontés sujettes,

Et qu'on m'estime assez pour croire aveuglément,
Que tout ce que je veux, je le veux justement.

LE MARQUIS.

Mon malheur est certain. J'ai de bons yeux, ma- [dame;
Vous cherchez un prétexte à rejeter ma flamme :
Si je désobéis, c'en est fait, plus d'espoir;
Et si de mon rival... Moi, vous le faire voir?
Non, qu'il cherche lui-même à se faire connaître,
Ce ne sera jamais que trop tôt, et peut-être...

LA COMTESSE.

Suffit, j'aime à savoir, marquis, ce que je sai;
Vous m'osez refuser, et je m'en souviendrai.

SCÈNE VI

LA COMTESSE, OLYMPE, LE CHEVALIER,
LE MARQUIS, VIRGINE, MÉLISSE.

LE CHEVALIER.

Quoique j'ignore encor quel spectacle on apprête,
Je puis vous préparer à quelque grande fête,
Madame; dans ce bois j'ai vu des gens épars,
Qui pour vous la donner viennent de toutes parts,
Ils s'avancent vers vous.

LE MARQUIS.

Vous devez les attendre,
Madame; et l'Inconnu ne saurait moins prétendre;
Il connaît mieux que moi ce que c'est qu'être amant,
Par tout il vous régale.

LA COMTESSE.

Et toujours galamment;
Du moins j'ai tout sujet d'en être satisfaite.

LE MARQUIS.

Vous pouvez l'écouter, voici son interprète.

SCÈNE VII

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER,
OLYMPE, LA MONTAGNE *représentant* Comus.
VIRGINE, MÉLISSE, SUITE DE COMUS.

COMUS.

Madame, par hasard, si Comus est un dieu
Qui soit de votre connaissance,
Vous le voyez en moi qui parais en ce lieu
Pour vous jurer obéissance.
Je suis un grand maître en festins,
A les bien ordonner on connaît mon génie;
Et l'Amour, dont le goût fut toujours des plus fins,
Voulant en bonne compagnie
Vous donner un régal approchant des divins,
M'a fait maître d'hôtel de la cérémonie.
C'est un dieu, quoique très petit,
A qui l'on peut céder sans honte.
Marchez sous sa conduite, et rendez-vous plus [prompte
A faire tout ce qu'il vous dit,
Vous y trouverez votre compte.

LA COMTESSE.

Sur l'espérance des douceurs
Dont l'Amour doit combler nos cœurs
Quand une fois il s'en empare,
Je suivrais volontiers ses pas;
Mais, comme il est enfant, j'ai peur qu'il ne s'égare;
Et j'aime à ne me perdre pas.

COMUS.

Avancez, il est temps. Vite, que l'on commence.

(Il fait signe à des paysans qui s'avancent, et qui forment un berceau composé de dix figures isolées en forme de termes de bronze doré, cinq de chaque côté, l'une d'homme et l'autre de femme, tenant chacune en l'une de leurs mains un bassin de porcelaine rempli de toute sorte de fruits en pyramide. Ces figures depuis la ceinture se terminent en gaines, et ces gaines sont environnées de pampres de vignes chargés de raisins. Chaque figure est portée sur son piédestal de marbre d'Orient, où il y a de petites consoles dans les saillies qui soutiennent des porcelaines de différentes manières, remplies de pyramides de fruits aussi beaux que les autres. Du milieu de ces consoles pendent des festons de fleurs. Toutes les figures de ce berceau portent sur leurs têtes de grands vases de porcelaines qu'elles soutiennent d'une main, et qui sont remplis en confusion de fleurs naturelles. Les cintres naissent de ces fleurs, et forment des figures cintrées de différentes manières de verdure coupées, d'où pendent des festons de fleurs et de toile d'or. L'optique de ce berceau où devrait être un buffet, est d'une manière tout extraordinaire. On y voit plusieurs degrés de gazon, et sur le plus élevé paraît un Bacchus tenant d'une main un vase d'or, et de l'autre une coupe. Il est environné de plusieurs vases d'or et d'argent. La déesse des fruits est à son aile droite, et à sa gauche Cérès tient dans une corbeille ce qui est de son ministère. Flore est un peu plus bas. On voit à ses côtés de grandes corbeilles de fleurs; et, comme elle en tient encore beaucoup, on connaît qu'elle en couvre tout le gazon qui l'environne, ce qui se remarque par celles qui sont déjà sur ce gazon. Au-dessous de Flore, on voit l'Abondance avec deux cornets qu'elle vide dans deux corbeilles que tiennent deux Satyres qui sont sur un degré plus bas, à demi courbés, et en postures de gens qui reçoivent. Entre toutes ces figures paraissent Pan et Sylvain accompagnés d'Orphée qui tient son luth, et les deux autres des flûtes. Le tout est fini par un degré de gazon, aux deux bouts duquel il y a deux scabelons fort riches, et portant chacun un grand vase d'or; de sorte que sans avoir dressé un buffet de la manière ordinaire, on en voit paraître un beaucoup plus beau, auquel il ne manque rien, puisque Bacchus et Cérès y apportent ce qu'on peut attendre d'eux, et que Flore elle-même prend soin de le venir orner.)

LE CHEVALIER, *à la comtesse.*

Tant de galanterie a droit de vous charmer,
Madame.

OLYMPE.

N'épargnez ni peine, ni dépense,
Pour fournir des plaisirs toujours en abondance,
C'est là ce qui s'appelle aimer.

COMUS.

Madame, il ne faut pas différer davantage.
Quand l'Amour, dont je prends ici les intérêts,
Vous rend par ce régal un volontaire hommage,
Vous connaissez à quel usage
En sont destinés les apprêts.

LA COMTESSE.

Je ne veux pas les laisser inutiles;
Olympe y prendra part ainsi que son amant.

OLYMPE.

Volontiers, les refus sont assez difficiles,
Quand on agit si galamment.

LA COMTESSE.
J'ai besoin d'une main, la vôtre est-elle prête,
Marquis?

LE MARQUIS.
Vous vous moquez, je croi.

LA COMTESSE.
Non, vous me conduirez.

LE MARQUIS.
Je renonce à la fête,
Elle n'est pas faite pour moi.

LA COMTESSE.
Point d'excuses, point de défaites;
Je veux que vous veniez.

LE MARQUIS.
Hé, madame.

LA COMTESSE.
Hé, marquis,
Sans façon, croyez-moi, faites ce que je dis;
Vous vous montrez plus jaloux que vous n'êtes.

LE MARQUIS.
Justement.

LA COMTESSE.
Je connais votre cœur mieux que vous;
Et c'est si rarement que le trouble y peut naître...

LE MARQUIS.
Oui, madame, j'ai tort de paraître jaloux,
Car je n'ai pas sujet de l'être.

(Le marquis sort.)

SCÈNE VIII

LA COMTESSE, OLYMPE, LE CHEVALIER, VIRGINE, MÉLISSE, COMUS, SUITE DE COMUS.

OLYMPE.
On dirait qu'il sort en courroux.

LA COMTESSE.
Il aura tout loisir de s'en rendre le maître;
Cependant divertissons-nous.

COMUS.
Tandis que vous ferez une épreuve agréable
Des douceurs que ces fruits offrent aux curieux,
L'Amour qui m'emploie en ces lieux,
M'a fait chercher ce qu'il a cru capable
De pouvoir attacher vos yeux.
Allons, faites de votre mieux,
Et qu'à l'envi chacun se montre infatigable.

(La comtesse s'avance avec Olympe et le chevalier vers les corbeilles de fruits; et, tandis que chacun choisit ce qui flatte le plus son goût, les paysans qui ont ordre de divertir la comtesse, après avoir fait quelques figures pour marquer leur joie, font un jeu avec des bâtons, et l'ont à peine fini, que, sans sortir du lieu où ils sont, ils paraissent tous en un moment vêtus en arlequins, et réjouissent la comtesse par mille figures plaisantes.)

LA COMTESSE.
On voit avec plaisir de semblables combats,
Qui ne font craindre pour personne.

COMUS.
Il serait malaisé qu'ils manquassent d'appas,
Quand c'est l'Amour qui les ordonne.
Mais il est d'autres dieux que moi,
Qui se sont mêlés de la fête :
Vertumne y prend part; et je voi
Qu'ainsi que Pomone il s'apprête
A raisonner sur son emploi.

(Pomone et Vertumne s'avancent, et chantent le dialogue qui suit.)

DIALOGUE DE VERTUMNE ET DE POMONE.

VERTUMNE.
De quel chagrin, Pomone, as-tu l'âme saisie?

POMONE.
Si Vertumne a des yeux, doit-il le demander?
Je suis, quoique déesse, obligée à céder.
Puis-je le voir sans jalousie,
Quand en faveur d'un amant inconnu
J'ai promis de venir régaler cette belle?
J'avais cru ne trouver en elle
Que les appas d'une simple mortelle
Pour qui l'amour était trop prévenu;
Mais les divinités n'ont rien qui la surpasse,
Il n'est d'éclat qu'elle n'efface;
Et je viens d'avoir la douleur,
Qu'auprès d'elle mes fruits ont changé de couleur:
Après un tel affront, puis-je être sans colère?

VERTUMNE.
J'aurais la même plainte à faire.
J'ai beau, comme dieu des jardins,
Chercher à lui fournir toujours des fleurs nouvelles,
Son teint en a de naturelles,
Dont l'éclat ternit mon jasmin.

POMONE.
L'aveu que nous faisons augmente sa victoire.

VERTUMNE.
Le moyen de s'en dispenser?

POMONE.
Elle est toute charmante, il faut le confesser.

VERTUMNE.
Unissons donc nos vœux, et chantons à sa gloire.

Ensemble.
Heureux, heureux l'amant dont la tendre langueur,
Pour mériter son choix, aura touché son cœur!

CHANSON DE POMONE.

Vous avez beau vous défendre,
Vous aimerez quelque jour.
A l'Amour,
Sans attendre,
Pourquoi craindre de vous rendre?
Chacun lui cède à son tour.
On n'a point de plaisirs sans tendresse;
Sans amour on n'a point de bonheur,
Si d'un cœur
En langueur
Les soucis partagés vous font peur:
Rendez-vous au beau feu qui le presse,
Vous verrez qu'ils sont pleins de douceur.

CHANSON DE VERTUMNE.

L'amour est à suivre,
Laissez-vous charmer;
Tout doit s'enflammer.
Quel plaisir de vivre
Sans celui d'aimer?

Les plus belles chaînes
Font voir mille peines
A qui n'aime pas;
Mais, quand on aime,
Ce n'est plus de même,
Tout est plein d'appas.

OLYMPE.

L'un et l'autre ont la voix charmante.

LE CHEVALIER.

On aurait peine à mieux chanter.

LA COMTESSE.

La beauté de la fête a passé mon attente.

OLYMPE.

L'Inconnu l'ordonnant, aviez-vous à douter
Qu'elle ne fût toute galante?

COMUS.

Hé bien, pour toucher votre cœur,
Comus a-t-il su satisfaire,
En dieu d'importance et d'honneur,
A tout ce que l'Amour l'avait chargé de faire?

LA COMTESSE.

Comus peut s'assurer partout de son bonheur,
Si Comus s'en fait un de plaire;
Mais comme en terre quelquefois
La divinité s'humanise,
Le dieu Comus pourrait m'apprendre à qui je dois
Le divertissement dont il me voit surprise.

COMUS.

C'est un secret qu'à conserver
Ma qualité de dieu m'engage.
Si de ses soins l'Amour qui veut vous éprouver,
Peut espérer quelque avantage,
Il m'attend dans le ciel où je le vais trouver;
Employez-moi pour le message.

LA COMTESSE.

Je ne m'explique point ainsi,
Je veux connaître avant qu'entrer en confidence.

COMUS.

Ma suite est disparue, et je suis seul ici.
Bonsoir; vivez en espérance
De sortir bientôt de souci.

LA COMTESSE.

Se taire! Se cacher si longtemps quand on aime!

VIRGINE.

J'avais cru par l'un d'eux, en lui parlant tout bas,
Développer ce stratagème;
Mais, après quelques mots que peut-être lui-même
En les disant n'entendait pas,
Il a, d'une vitesse extrême
Pour s'éloigner, doublé le pas.

LA COMTESSE.

Pour moi, je ne sais plus qu'en dire.

OLYMPE.

Le temps éclaircira l'amour de l'Inconnu,
Un peu de patience.

LA COMTESSE.

Il faut tâcher d'en rire,
En attendant que ce temps soit venu.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

LA COMTESSE, OLYMPE, VIRGINE.

LA COMTESSE.

Nommez ce sentiment fierté, chagrin, caprice,
Quand je parle une fois, je veux qu'on obéisse,
Et je ne prétends point, parce qu'on est jaloux,
Renoncer sottement aux plaisirs les plus doux.
Des vœux de l'Inconnu si le marquis s'offense,
Il en doit redoubler ses soins, sa complaisance;
Et trop faire éclater l'ennui qu'il en reçoit,
C'est servir son rival beaucoup plus qu'il ne croit.

OLYMPE.

En vain un peu d'aigreur contre lui vous anime.
L'Inconnu, je le sais, partage votre estime,
On ne peut condamner ce qu'il s'en est acquis;
Mais enfin vous devez votre cœur au marquis.

LA COMTESSE.

Moi? Je ne lui dois rien.

OLYMPE.

Et qu'a donc fait, madame,
Ce long et tendre amour qui vous soumet son âme?
Pour vous rendre sensible il a tout essayé;
Mille devoirs...

LA COMTESSE.

Hé bien, n'en est-il pas payé?

OLYMPE.

Comment, est-ce qu'à lui votre foi vous engage?

LA COMTESSE.

Il me voit quand il veut, que faut-il davantage?
Quoi, pour quelques soupirs, pour un peu de langueur,
Vous croyez bonnement qu'il faut donner son cœur?
S'engage qui voudra, je ne vais pas si vite,
Avec tous mes amants chaque jour je m'acquitte,
Et prétends que des vœux qui me sont adressés,
Le plaisir de me voir les a récompensés.
Tant qu'ils en usent bien, je leur fais bonne mine,
J'écoute leurs douceurs, prends mon humeur badine,
Je raille; mais aussi, quand on fait un faux pas,
J'ai l'air sombre, je rêve, et ne regarde pas.
D'ailleurs, point de caprice, et c'est par où j'engage
Cette foule d'amants dont je reçois l'hommage:
Ma cour est toujours grosse, on y chante, on y rit;
Et, quand l'un me déplaît, l'autre me divertit.

OLYMPE.

J'avais cru qu'au marquis une secrète flamme
Assurait, quoi qu'on fît, l'empire de votre âme,
Et plaignais l'Inconnu, dont les soins amoureux
Ne pouvaient mériter qu'il fût jamais heureux.
S'y prendre de la sorte est un grand avantage;
Il doit n'être qu'esprit, tout ce qu'il fait engage;
Et, sans doute, il faudrait, quand on l'a su charmer,
Se mal connaître en gens pour ne le point aimer.

LA COMTESSE.

Je ne sais si pour lui j'ai plus que de l'estime;
Mais de ce que je sens je me fais presque un crime,
Et rougis en secret d'avoir tant de témoins
Du trop de complaisance où m'engagent ses soins.
Rien n'est plus obligeant, j'en dois chérir la cause;
Mais enfin il se cache, et c'est pour quelque chose.
Tout galant qu'il paraît, qui pourra m'assurer
Qu'il mérite l'amour qu'il tâche à m'inspirer?
Il est de riches sots, qui, pour certains usages,
Tiennent un bel esprit quelquefois à leurs gages,
Et qui, dans les plaisirs qu'ils semblent inventer,
N'ont de part que l'argent qu'on leur en fait coûter.
Que si, tout au contraire, il était gueux?

OLYMPE.

Madame.
Tant de fêtes d'éclat qui vous prouvent sa flamme...

LA COMTESSE.

Il peut vivre d'emprunt, et sur le bien d'autrui
Faire, pour m'attraper, ce qu'il ne peut de lui.
Malgré moi quelquefois cette crainte m'occupe;
Je n'ai point encore eu le talent d'être dupe,
Et pour m'en garantir je n'épargnerai rien.

OLYMPE.

Mais si vous connaissiez sa naissance, son bien,
Que tout dans sa personne...

LA COMTESSE.

Et le marquis? De grâce,
Si j'aime l'Inconnu, que faut-il que j'en fasse?
Il n'est pas sans mérite, et doit être écouté
Par lui-même, ou du moins par l'ancienneté;
De tous mes protestants c'est le premier.

OLYMPE.

J'avoue
Qu'il a des qualités bien dignes qu'on le loue,
L'air noble...

LA COMTESSE.

Qui des deux me conseilleriez-vous,
Puisque j'en ai le choix, de prendre pour époux?

OLYMPE.

Moi?

LA COMTESSE.

Vous vous étonnez?

OLYMPE.

Si...

LA COMTESSE.

Parlons d'autre chose.
On vous trouve chagrine, apprenez-m'en la cause;
Le chevalier s'en plaint, et ne sait que penser
De voir qu'il ne fait plus que vous embarrasser.
D'où naissent les froideurs dont son amour s'alar-[me?

OLYMPE.

A ne vous rien cacher la liberté me charme:
Je tremble; et s'agissant d'un maître à me donner,
Un choix si hasardeux commence à m'étonner.

LA COMTESSE.

Ce maître à recevoir, dont le choix vous étonne,
Ne fait pas tant de peur quand l'amour nous le don-[ne:
C'est par notre tendresse un mal bien adouci.

OLYMPE.

Hé, Madame, pourquoi me parlez-vous ainsi?

LA COMTESSE.

Le trouble de vos yeux me fait beaucoup entendre;
Et quand le chevalier...

OLYMPE.

Vous voulez m'entreprendre,
Je quitte; et me sentant trop faible contre vous,
Je vais chercher ailleurs des ennemis plus doux.

SCÈNE II

LA COMTESSE, VIRGINE.

LA COMTESSE.

Elle a beau déguiser, je l'ai trop su connaître;
Elle aime le marquis.

VIRGINE.

Cela pourrait bien être.

LA COMTESSE.

Je n'ai point à m'en plaindre. Avant que s'expli-[quer,
Avec un autre amant elle veut m'embarquer;
Et si jamais l'hymen à l'Inconnu m'engage,
Je lui dois du marquis abandonner l'hommage.

VIRGINE.

Elle y gagnerait peu: les cœurs que vous prenez
A soupirer pour vous sont longtemps destinés;
Et le marquis...

LA COMTESSE.

Je crois, sans trop faire la vaine,
Qu'à m'oublier sitôt il aurait quelque peine;
Mais enfin, l'Inconnu que je brûle de voir,
Quand arrivera-t-il?

VIRGINE.

Le voulez-vous savoir?
Un je ne sais quel bruit a frappé mes oreilles,
Que des Bohémiens font ici des merveilles;
Si vous les consultez, peut-être ils vous diront
De quel côté vos vœux à la fin tourneront:
Envoyez-les chercher.

LA COMTESSE.

Sottise toute pure.

VIRGINE.

Ils sont savants, dit-on, sur la bonne aventure.

LA COMTESSE.

Par des Bohémiens éclaircir mon destin!

VIRGINE.

Comment, vous allez bien chez madame Voisin?
En sait-elle plus qu'eux?

LA COMTESSE.

J'y vais par compagnie.

VIRGINE.

Mon Dieu! comme à beaucoup, c'est là votre ma-[nie.
Les femmes ont ce faible, on ne les peut tenir,
Elles courent partout où se dit l'avenir;
Et pour une réponse ou fausse ou véritable,
J'en sais qui volontiers iraient trouver le diable.
Les avertira-t-on?

LA COMTESSE.

Fais ce que tu voudras.

VIRGINE.

Vous en riez?

SCÈNE III

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Eh quoi! toujours chagrin?

LE CHEVALIER.

Hélas!
Madame, ignorez-vous les ennuis qu'on me donne?
On ne le voit que trop, Olympe m'abandonne;
Pour moi, pour mon amour, il n'est plus de secours.

LA COMTESSE.

Écoutons les amants, ils se plaignent toujours;
La moindre vision, un rien, une chimère,
C'est assez, leur chagrin nous en fait une affaire.
Nous savons mal aimer.

LE CHEVALIER.

J'ai voulu comme vous,
Traiter de noir chagrin mes sentiments jaloux;
Mais, et vous l'avez pu vous-même assez connaître,
Olympe fuit sitôt qu'elle me voit paraître;
Mon amour n'offre ici que des vœux superflus;
Depuis qu'elle est chez vous, je ne la connais plus.
Si j'obtiens qu'un moment elle souffre ma vue,
C'est un froid qui me glace, un dédain qui me tue;
Et, sur ce qu'à toute heure elle cherche à rêver,
Je soupçonne un rival que je ne puis trouver.

LA COMTESSE.

Qu'on est fou quand on aime!

LE CHEVALIER.

Oui, blâmez-moi, madame.

LA COMTESSE.

Quoi! vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme,
Et que lorsqu'elle veut mettre sa flamme au jour,
Ses inégalités sont des marques d'amour?
Souvent elle est chagrine, incommode, bizarre,
Pour voir à quoi contre elle un amant se prépare,
Et juger de son cœur par la soumission
Où cette rude épreuve a mis sa passion.
Pour vaincre ses froideurs, il parle, il presse, il prie;
Et la paix succédant à cette brouillerie,
Ce qu'il montre de joie à se raccommoder,
Achève pleinement de la persuader.

LE CHEVALIER.

Que je devrais chérir ce qui m'arrache l'âme,
Si l'on n'avait dessein que d'éprouver ma flamme!
Mais qui m'assurera qu'on me garde sa foi?
Qu'on ait le cœur touché de ma tendresse?

LA COMTESSE.

Moi.
Ne vous alarmez point, Olympe est mon amie;
Et, quand votre espérance encor mal affermie
Du succès de vos feux vous laisserait douter,
J'ai quelque droit ici de me faire écouter;
Ses chagrins passeront.

LE CHEVALIER.

Vous me rendez la vie.
Souffrez, lorsqu'à l'espoir cette offre me convie,
Que j'en marque ma joie, et...

(Il se met à genoux, et baise la main de la comtesse.)

SCÈNE IV

LE MARQUIS, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Le transport est doux.

LA COMTESSE.

Il ne me déplaît pas.

LE MARQUIS.

Que ne poursuivez-vous?
Quoique l'usage ait mis les façons hors de mode,
Je me retirerai si je vous incommode.

LA COMTESSE.

Vous le prenez d'un ton fort agréable.

LE MARQUIS.

Moi?
Je me fie à mes yeux, et crois ce que je voi.

LE CHEVALIER.

Ce sont garants mal sûrs; et souvent l'apparence...

LA COMTESSE.

Ne dites rien, de grâce, il faut voir ce qu'il pense.

LE MARQUIS.

Ce que je pense?

LA COMTESSE.

Hé bien?

LE MARQUIS.

Que pourrais-je penser?
Il vous baisait la main.

LA COMTESSE.

Il peut recommencer.
Est-ce là tout?

LE MARQUIS.

Quoi donc, je puis être si lâche,
Que de...

LA COMTESSE.

Continuez, j'aime assez qu'on se fâche.
Là, monsieur le marquis, emportez-vous, pestez.
Je voudrais bien de vous ouïr des duretés.

LE MARQUIS.

Le respect me retient malgré votre injustice;
Mais au moins avouez qu'en deux ans de service
Jamais à mon amour un traitement si doux...

LA COMTESSE.

Eh bien! le cœur m'en dit plus pour lui que pour vous;
Croyez-vous l'empêcher, et vous en dois-je compte?

LE MARQUIS.

M'abandonner ainsi sans scrupule, sans honte,
Après que tout mon cœur...

LA COMTESSE.

Et quel engagement
M'oblige de répondre à votre attachement?
De quels serments faussés suis-je vers vous coupable?

Qu'ai-je promis? Vraiment, je vous trouve admira- [ble.

LE CHEVALIER.

Madame, permettez...

LA COMTESSE.

Non, voyons jusqu'au bout;
L'emportement est noble, il faut entendre tout.

LE MARQUIS.

J'ai donc tort de me plaindre, et trop osé préten- [dre?

LA COMTESSE.

Vous me faites pitié.

LE MARQUIS.

Je ne puis rien comprendre.
Tantôt, à vous ouïr parler de l'Inconnu,
Je croyais que ses soins avaient tout obtenu,
Qu'à mon feu de son cœur vous préfériez l'empire;
Maintenant...

LA COMTESSE.

Croyez-vous n'avoir plus rien à dire?

LE MARQUIS.

Non, madame, sinon que j'avais mérité,
Pour prix de ma tendresse, un peu plus de bonté.
Vous quittez l'Inconnu, vous me quittez moi-même;
Et, ce qui me confond, le chevalier vous aime,
Lui qui tantôt chagrin, et d'Olympe jaloux...

SCÈNE V

LA COMTESSE, OLYMPE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

OLYMPE.

Quoi donc, le chevalier a de l'amour pour vous,
Madame? Un si beau choix redouble mon estime;
Et ce que vous valez le rend si légitime,
Que loin de l'en blâmer, je veux bien aujourd'hui
Vous céder tous les droits que j'eus d'abord sur lui.

LA COMTESSE.

L'effort est généreux.

LE CHEVALIER, *à Olympe.*

Et vous croyez, madame...

OLYMPE.

Est-ce une nouveauté qu'une nouvelle flamme?
Un pareil changement est glorieux pour vous,
Il marque...

LA COMTESSE.

En vérité, je vous admire tous.
Voilà comme souvent, sur de pures chimères,
Pour aller un peu vite, on se fait des affaires.
De votre froid accueil le chevalier surpris,
M'est venu demander raison de vos mépris;
J'ai flatté son espoir, et rassuré sa flamme,
Un vif transport de joie en a saisi son âme,
Il m'a baisé la main, embrassé les genoux;
Le marquis, le voyant, s'en est montré jaloux.
Vous l'avez entendu, voilà toute l'histoire.

LE MARQUIS.

Quoi, c'est...

LA COMTESSE.

Je vous conseille encor de n'en rien croire.
Ne faites pas le fier de voir tout éclairci,
Je n'agis que pour moi lorsque j'en use ainsi.

LE MARQUIS.

Mais rien n'est débrouillé, si trop de défiance
Vous fait toujours tenir votre choix en balance.
De moi, de l'Inconnu, qui le doit emporter?

LE CHEVALIER.

Le marquis a raison de s'en inquiéter,
Et l'éclaircissement que vous venez de faire,
Ne nous rend pas à tous le repos nécessaire,
Puisqu'Olympe, bien loin de m'aimer innocent,
Fait lire dans ses yeux l'ennui qu'elle en ressent.

OLYMPE.

Je n'ai point à répondre à qui se plaint sans cesse;
Mais voyez ce qu'ici le hasard nous adresse.

SCÈNE VI

LA COMTESSE, OLYMPE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, VIRGINE, LA MONTAGNE, *représentant une bohémienne*, TROUPE DE BOHÉMIENS.

(Ils entrent tous au bruit des castagnettes et des tambours de biscaye.)

LA COMTESSE.

Pour des Bohémiens, cet équipage est beau.

VIRGINE.

On les a rencontrés qui venaient au château.

LA COMTESSE.

Rien n'est si propre qu'eux.

LE CHEVALIER.

La bande est fort complète.

OLYMPE.

Elle vaut bien la voir.

LA COMTESSE.

J'en suis très satisfaite.

LA BOHÉMIENNE.

Nous ne faisons qu'arriver de Paris,
Où pour avoir dit des nouvelles
Assez agréables aux belles,
On nous a fait présent de ces riches habits;
Mais rien n'approche là de ce qu'on voit paraître,
Où vos divins attraits cessent d'être cachés;
Comme de tous les cœurs leur éclat se rend maître,
Souffrez qu'en l'admirant nous vous fassions con- [naître
Combien nous en sommes touchés.

(Toute la troupe des Bohémiens donnent des marques d'admiration, par une figure qu'elle fait en regardant la comtesse.)

LA COMTESSE.

La figure est galante.

OLYMPE.

Et fort bien ordonnée.
Partout où vous irez le prix vous est certain;
Mais voyez cette belle main,
Et nous dites à qui l'amour l'a destinée.

LA COMTESSE, *donnant la main.*

Puisque vous le voulez, il faut y consentir.

LA BOHÉMIENNE.

Comme nous sommes gens de qui la connaissance

Sut de l'erreur toujours se garantir,
C'est sur nous seuls qu'on doit prendre assurance,
Les autres ne font que mentir.
Dans vos plus grands projets vous serez traversée;
Mais en vain contre vous la brigue emploiera tout,
Vous aurez le plaisir de la voir renversée,
Et d'en venir toujours à bout.
Vous avez quelquefois de flatteuses manières,
Qui seraient pour l'espoir un motif bien pressant,
Si, pour les balancer, vous n'en aviez de fières
Qui le font mourir en naissant.
Cette ligne qui croise avec celle de vie,
Marque pour votre gloire un murmure fatal;
Sur des traits ressemblants on en parlera mal,
Et vous aurez une copie
Qui vous fera croire l'original
D'un honneur ennemi de la cérémonie,
N'en prenez pas trop de chagrin :
Si votre gaillarde figure
Contre vous quelque temps cause un fâcheux murmure,
Un tour de ville y mettra fin,
Et vous rirez de l'aventure.
Votre cœur est brigué par quantité d'amants;
Mais le premier de tous pourrait s'en rendre maître,
Si le dernier sans se faire connaître,
Ne vous inspirait pas de tendres sentiments :
Cependant vous aurez beau faire,
Même prix, même gloire est acquise à leurs feux,
Vous les épouserez tous deux,
C'est du destin un décret nécessaire.

LA COMTESSE.

Tous deux!

OLYMPE.

Si pour constant ce décret est tenu,
Madame, du marquis nous demandons la vie,
Il vous a le premier servie;
Quand vous serez veuve de l'Inconnu,
Vous pourrez l'épouser, s'il vous en prend envie.

LE MARQUIS.

Non, non, je prends sur moi le soin de démentir
La nécessité du veuvage.

LA COMTESSE.

Laissons là tout ce badinage,
Et songeons à nous divertir :
Point de mort ni de mariage.

LE CHEVALIER.

Leur rapport ne peut rien que sur les scrupuleux,
Qui s'en font un fâcheux augure.

OLYMPE.

Et ces enfants qu'ils mènent avec eux,
Disent-ils la bonne aventure?

PETIT BOHÉMIEN.

Croyez-vous qu'on nous mène en vain ?
Si vous voulez, je vous dirai la vôtre.

OLYMPE.

Je vous écouterai plus volontiers qu'un autre;
Venez, j'abandonne ma main.

PETIT BOHÉMIEN.

Pour découvrir plus à mon aise
Ce que j'y vois de plus caché,
Avant toute autre chose, il faut que je la baise,
C'est là ce que je mets toujours à mon marché.

OLYMPE.

Il peut garder son privilège
Sans qu'on songe à le contester.

PETIT BOHÉMIEN.

Il est doux de vous en conter,
Mais il faut se garder du piège :
Vous êtes fine, fine, et vous ne dites pas
Tout ce que vous avez dans l'âme;
Un amant déclaré brûle pour vos appas;
Mais, comme un autre en secret vous enflamme,
De ce premier, ma bonne dame,
Vous avez peine à faire cas.

LE CHEVALIER.

Vous le voyez, madame, un enfant vous accuse;
Condamnez mon jaloux dépit.

OLYMPE.

A faire un conte en l'air, l'âge lui sert d'excuse;
Il parle comme il peut, sans savoir ce qu'il dit.

PETITE BOHÉMIENNE.

Pour moi, dont la science encor n'est pas si grande,
Que de tout, comme lui, je puisse discourir;
Si vous me le vouliez souffrir,
Je vais danser la sarabande.

LA COMTESSE.

Voyons. Quel passe-temps plus doux pourrait s'offrir?

(La petite Bohémienne danse, et après qu'elle a dansé, une Bohémienne chante les deux couplets suivants, sur l'air de la sarabande.)

CHANSON DE LA BOHÉMIENNE.

Il faut aimer, c'est un mal nécessaire
Quand le bel âge attire les amours.
Qui fait la fière
Dans ses beaux jours,
N'est pas toujours
Sûre de plaire.

On court toujours où brille la jeunesse,
Ménagez bien cet aimable printemps.
Pour la tendresse
Il n'est qu'un temps,
Et les beaux ans
S'en vont sans cesse.

(Cette chanson étant finie, les Bohémiens font encore quelques figures en marchant, après quoi la même Bohémienne chante ces autres paroles sur un autre air que celui de la sarabande.)

Si l'amour tôt ou tard
Nous met sous son empire,
A ce qu'il désire
Prenons quelque part,
Et fuyons le martyre
D'aimer par hasard.
Choisissons un cœur tendre,
Fidèle, amoureux,
Il est trop dangereux
De se laisser surprendre;
Et, pour trop attendre,
On est malheureux.

LA COMTESSE.

J'admire également et la voix et la danse,
Il n'est rien dont par là vous ne veniez à bout;
Et vous méritez tous que pour reconnaissance...

LA BOHÉMIENNE.

Vous avoir divertie est une récompense
Qui nous doit tenir lieu de tout.

LA COMTESSE.

Mais je veux qu'un présent...

LA BOHÉMIENNE.

Non, madame, de grâce,
Réservez vos présents, et nous laissez aller.

OLYMPE.

Ils sortent.

LA COMTESSE.

Suivez-les, Virgine, et que l'on fasse
Tout ce qui se pourra pour les bien régaler.

SCÈNE VII

LA COMTESSE, OLYMPE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Pour des gens de leur sorte, il n'est pas ordinaire
D'agir ainsi sans intérêt.

LE CHEVALIER.

C'est là ce qui n'arrive guère;
Mais n'ai-je point deviné ce que c'est?
Ils vous auront volée; et dans la juste crainte
De se voir sur le fait honteusement surpris,
Leur générosité peut-être est une feinte
Pour cacher ce qu'ils vous ont pris;
Ils ont la main subtile; et l'un d'eux, ce me semble,
S'est assez approché de vous.

LA COMTESSE.

J'ai peine... Mais, ô ciel!

LE CHEVALIER.

Serait-ce un de leurs coups,
Et vous ai-je dit vrai?

LE MARQUIS.

J'en tremble.

LA COMTESSE.

Non, c'est leur faire tort qu'avoir ces sentiments;
Mais voyez ce que je rencontre,
Un billet avec cette montre.

OLYMPE.

Quel éclat! Ce ne sont partout que diamants.

LA COMTESSE, *lit.*

« Puisque l'excès de ma tendresse [charmants,
Rend mes jours pour vous seule ou plus ou moins
Souffrez que cette montre, ô divine comtesse,
Vous en offre tous les moments.

Qu'elle avance, qu'elle demeure,
Consultez-la souvent : si mon feu vous est doux,
Quelque heure qu'elle marque, elle marquera l'heu-
Où vous m'aurez auprès de vous. » [re

O ciel que de galanterie!
Jamais, par cette voie, a-t-on fait des présents?
Se servir pour cela de gens
Qui mettent à voler toute leur industrie!
Rappelez-les, allez.

SCÈNE VIII

LA COMTESSE, OLYMPE, VIRGINE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

VIRGINE.

Madame, il n'est plus temps;
J'ai descendu, couru, les ai priés d'attendre,
Ils n'ont rien voulu m'accorder.

LA COMTESSE.

Mais la montre, je la veux rendre.

OLYMPE.

Pour moi, je la voudrais garder,
L'Inconnu le mérite; et tout ce qui se passe
Montre un cœur à vos lois si bien assujetti...

LA COMTESSE.

Vous êtes fort dans son parti.

LE MARQUIS.

Laissons là l'Inconnu, de grâce.

LA COMTESSE.

Le marquis est chagrin d'avoir vu, malgré lui,
Un divertissement que son amour redoute;
Il ne le croyait pas de son rival.

LE MARQUIS.

Sans doute
Je me serais épargné cet ennui.

LA COMTESSE.

Il peut trouver lieu de s'accroître.
Mais faisons un tour de jardin;
Et comme l'Inconnu cache trop son destin,
Cherchons à le forcer de se faire connoître;
L'aventure embarrasse, et j'en veux voir la fin.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

LA COMTESSE, LE MARQUIS, VIRGINE.

LE MARQUIS.

Ne me le cachez point, vous voilà résolue;
L'Inconnu seul vous touche, et ma perte est conclue.

LA COMTESSE.

Vous montrer de votre ombre à toute heure jaloux,
Ce n'est pas le moyen de m'attacher à vous. [âme,
L'Inconnu s'y prend mieux; sans contraindre mon
Par les plus tendres soins il fait parler sa flamme;
Et peut-être ai-je tort de vouloir plus longtemps
Que mon cœur se refuse à des feux si constants.

LE MARQUIS.

Hé bien, il faut céder, mais ce qui me console,
Quand à votre bonheur ma passion s'immole, [loux,
C'est qu'au moins je pourrai, malgré mes feux ja-
Montrer qu'en vous aimant je n'ai cherché que vous.

LA COMTESSE.

Je ne vous croyais pas l'âme si généreuse.

LE MARQUIS.

L'Inconnu vous mérite, il faut vous rendre heureuse.

LA COMTESSE.

Le coup vous touchera plus que vous ne pensez.

LE MARQUIS.

N'importe, vous vivrez contente, et c'est assez.
En deux ans je n'ai pu réussir à vous plaire;
Après un mois de soins, l'Inconnu l'a su faire :
Votre penchant pour lui ne peut se démentir,
Je vois qu'il vous emporte, il faut y consentir.

LA COMTESSE.

Vous le dites d'un air si plein de confiance,
Qu'il semble...

LE MARQUIS.

Je le dis parce que je le pense.

LA COMTESSE.

Un si beau sacrifice est digne d'un amant :
Mais d'où vient que tantôt vous parliez autrement ?
Inquiet, alarmé, vous me faisiez un crime
De ce que l'Inconnu m'avait surpris d'estime :
Le louer, c'était faire outrage à votre foi.

LE MARQUIS.

C'est qu'alors mon amour ne regardait que moi :
Il a vu son erreur; et la secrète honte
D'écouter pour lui-même une chaleur trop prompte,
L'a rendu si conforme à tout ce qui vous plaît,
Qu'il fait de vos désirs son plus cher intérêt.

LA COMTESSE.

C'est trop, pour l'Inconnu je les ferai paraître ;
Je dois chérir sa flamme; et dès demain, peut-être,
Puisque c'est pour vos vœux un spectacle si doux,
Vous aurez le plaisir de le voir mon époux.

LE MARQUIS.

J'aurai ce plaisir.

LA COMTESSE.

Oui, rien n'y peut mettre obstacle,
Mon choix sera pour lui.

LE MARQUIS.

J'attendrai ce miracle.
Ainsi donc, le voyant, d'abord vous l'aimerez?

LA COMTESSE.

Si je ne l'aime pas, vous m'en accuserez.

SCÈNE II

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, VIRGINE.

LA COMTESSE.

Hé bien, Olympe ?

LE CHEVALIER.

En vain ma passion se flatte,
Toujours même fierté dans sa froideur éclate;
Et ce qui rend, surtout, mon esprit abattu,
C'est ce qu'elle m'a dit, et que je vous ai tu.
Si je veux qu'elle soit favorable à ma flamme,
Il faut pour l'Inconnu que je touche votre âme :
Je ne puis être heureux, s'il n'obtient votre foi.

LA COMTESSE.

Et contre le marquis vous prenez cet emploi?
C'est trahir l'amitié qui vous unit ensemble.

LE CHEVALIER.

A vous parler ainsi, je l'avouerai, je tremble,
Et me tairais encor, si l'aveu du marquis
Ne m'autorisait pas à ce que je vous dis.
Sûr que rien ne peut nuire à son amour extrême,
A satisfaire Olympe il m'a porté lui-même;
Et j'aurai tout gagné, si je puis obtenir
Que vos bontés pour moi la daignent prévenir.
Dites-lui qu'envers vous j'ai tout fait pour lui plaire.

LE MARQUIS.

Madame.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Je commence à percer le mystère.
Olympe au chevalier fait paraître à vos yeux
Tout ce qu'a le mépris le plus injurieux.
A servir l'Inconnu son adresse l'engage;
Et, loin de murmurer d'un si sensible outrage,
A ce même Inconnu faussement généreux,
Vous-même vous osez sacrifier vos vœux?
Chevalier, je ne sais si je me fais entendre,
Mais le nœud de l'intrigue est facile à comprendre:
Olympe et le marquis, l'un de l'autre charmés,
Me craignent pour obstacle à leurs cœurs enflam-
[més.

LE CHEVALIER.

Le marquis aimerait Olympe?

LE MARQUIS.

Moi, madame?
Vous le croyez?

LE CHEVALIER.

L'ingrat! Il trahirait ma flamme!
Olympe à qui mes soins tendrement attachés...
Ah! Si je le croyais...

LA COMTESSE.

Quoi, vous vous en fâchez?
Vous regrettez un cœur que l'inconstance entraîne?
Vous en plaignez la perte? Il n'en vaut pas la peine.
Faites mieux, dédaignez ce manquement de foi :
On nous quitte tous deux, riez-en comme moi.
Vous m'en voyez déjà tellement consolée,
Que si...

LE CHEVALIER.

Des trahisons c'est la plus signalée.
Le marquis...

LA COMTESSE.

A quoi bon ces mouvements jaloux?

LE CHEVALIER.

Je sors pour ne me pas échapper devant vous;
Mais en vain votre exemple à souffrir me convie;
Avant qu'il m'ôte Olympe, il m'ôtera la vie;
C'est à lui d'y penser.

SCÈNE III

LA COMTESSE, LE MARQUIS, VIRGINE.

LA COMTESSE.

Allez, ne craignez rien.
Quelque emporté qu'il soit, je l'apaiserai bien.
Pour Olympe, je crois que l'on n'ignore guère
Que j'ai quelque pouvoir sur l'esprit de sa mère,
Je l'emploirai pour vous ainsi que je le doi.

LE MARQUIS.

Vous avez de la joie à mal juger de moi.

LA COMTESSE.

Je n'en juge point mal. Olympe est jeune et belle;
Et, quoiqu'on risque un peu d'aimer une infidèle,
Elle a de quoi vous faire un destin assez doux;
Mais je douterai fort qu'elle pût être à vous.

LE MARQUIS.

Moi? Je n'y prétends rien.

LA COMTESSE.

Mettons bas l'artifice.

LE MARQUIS.

Madame, quelque jour vous me rendrez justice.

LA COMTESSE.

Je vous la rends entière, et, pour vous obliger,
A choisir l'Inconnu j'ai voulu m'engager.

LE MARQUIS. [prompte

C'est à quoi vous seriez peut-être un peu moins
Si vous preniez l'avis de monsieur le vicomte :
Le voici qui paraît.

SCÈNE IV

LA COMTESSE, LE VICOMTE, LE MARQUIS, VIRGINE.

LA COMTESSE.

Hé bien, mon rapporteur?

LE VICOMTE.

J'ai, pour le convertir, parlé mieux qu'un docteur,
Et n'ai pas, Dieu merci, mal employé mes peines.
Il ne vous videra de plus de trois semaines;
Et, pour solliciter, il vous donne le temps
D'attendre le retour de nos deux arcs-boutants :
Par là, n'en doutez point, votre affaire est gagnée.

LA COMTESSE.

Je puis donc de Paris me tenir éloignée?

LE VICOMTE.

De Paris? Vous avez, la chose étant ainsi,
Encor quinze grands jours à demeurer ici,
Goûtez-y les plaisirs que donne la verdure.
Mais il faut vous conter quelle est mon aventure,
Voyez-m'en rire encor.

LA COMTESSE.

Cela ne va pas mal.

LE VICOMTE.

Il n'est rien si plaisant.

LE MARQUIS, *bas.*

Le franc original!

LA COMTESSE.

Enfin cette aventure?

LE VICOMTE.

Elle est aussi gaillarde...

LA COMTESSE.

En rirez-vous toujours?

LE VICOMTE.

La chose vous regarde,
C'est à vous là-dessus à vous l'imaginer,
Devinez-la.

LA COMTESSE.

Jamais je ne sus deviner.
On me dit tout au long ce qu'on veut que je sache.

LE VICOMTE.

On croit duper les gens à cause qu'on se cache,
Mais j'ai si bien tourné que je suis parvenu...

LA COMTESSE.

A quoi?

LE VICOMTE.

Votre Inconnu ne m'est plus inconnu.

LE MARQUIS, *bas.*

M'aurait-il découvert?

LA COMTESSE.

Vous pourriez le connaître?

LE VICOMTE.

Moi qui vous parle, moi.

LE MARQUIS.

Cela ne saurait être.

LE VICOMTE.

Non, parce qu'il vous plaît que cela ne soit pas.
Son amour fait honneur, sans doute, à vos appas?
C'est, sans lui faire tort, une aussi franche bête...

LE MARQUIS.

Comment, vous l'avez vu?

LE VICOMTE.

Des pieds jusqu'à la tête :
Il est basset, grosset, a les yeux hébétés.

LA COMTESSE.

Mais où cette rencontre, et comment?

LE VICOMTE.

Écoutez.
Rêvant à vos beautés dont j'avais l'âme pleine,
Je me suis égaré dans la forêt prochaine,
Et, voulant accourir, mon cheval m'a mené
Dans le sentier confus d'un endroit détourné.
Quelques pas me montraient une route tracée,
J'ai suivi, tant qu'enfin une tente dressée
M'a fait appréhender le plus grand des malheurs;
J'ai cru qu'elle servait d'auberge à des voleurs.

LE MARQUIS.

La peur prendrait à moins dans un bois! Une tente!

LE VICOMTE.

Tout franc, la vision n'est point divertissante.

LA COMTESSE.

Ainsi donc la frayeur a bien fait son devoir?

LE VICOMTE.

J'aurais été fâché de mourir sans vous voir,
Car, pour du cœur, je crois que j'en avais de reste,
Mais suis bientôt sorti d'un doute si funeste.

Mon cheval tout à coup s'élançant malgré moi,
J'ai connu mon erreur, et ri de mon effroi.
Au lieu de mousqueton, j'ai vu dans cette tente
Les apprêts différents d'une fête galante;
Et ceux qui la gardaient, de mon abord surpris,
Parlaient certain jargon où je n'ai rien compris.
C'étaient, pour la plupart, visages à la Suisse;
Chacun, selon son rôle, avait là son office :
L'un, d'un bohémien quittait l'habillement,
L'autre, d'une coiffure ajustait l'ornement:
Force mains autour d'eux paraissaient occupées
A nouer des rubans sur des branches coupées.
J'ai, dans un certain coin, remarqué les débris
D'une collation qui valait bien son prix:
Grands citrons, fruits exquis, confitures choisies.
J'ai vu des violons, des lustres, des bougies,
J'ai vu... là des... Enfin j'ai tant vu, que jamais
On n'eut tant d'attirail dans les plus grands ballets.
J'ai donné droit au but, et deviné l'affaire;
Mais, pour mieux m'éclaircir, penché vers l'un d'eux, [« Frère,
Ai-je dit, n'a-t-on pas préparé tout ceci
Pour un certain château qui n'est pas loin d'ici ? »
Je l'embarrassais fort, il ne savait que dire,
Mais c'était dire assez, que se taire et sourire.
Je lui serrais toujours le bouton de fort près,
Quand, comme si la chose eût été faite exprès,
Ce grosset, ce basset commençant à paraître:
« Vous êtes curieux, parlez à notre maître,
Le voilà, » m'a-t-il dit, « tout à propos venu. »
N'ayant pas à douter qu'il ne fût l'Inconnu,
J'ai contemplé longtemps sa grotesque figure:
Il avait sur son nez jeté sa chevelure,
Et, pour embarrasser mon curieux souci,
Sous une fausse barbe il cachait tout ceci.
Alors, plein d'un chagrin que d'assez justes causes...
Madame, pardonnez si j'ai poussé les choses; [reux,
Quand on voit qu'un rival cherche à se rendre heu-
Et qu'on peut l'épargner, on n'est guère amoureux.

LE MARQUIS.

Et qu'avez-vous donc fait?

LE VICOMTE.

Ce que j'ai fait? Silence.
Je dirai tout par ordre, un peu de patience.
J'ai demandé d'ou vient qu'il campait dans ce bois?
Pourquoi la fausse barbe? Enquis deux ou trois fois,
Et pressé de parler, plus il se voulait taire :
« Pourquoi je campe ici? Qu'en avez-vous affaire?
C'est mon plaisir, » m'a-t-il sottement répondu.
Alors d'un grand coup d'œil qu'il a bien entendu,
Lui marquant fièrement que je l'allais attendre,
Je me suis éloigné.

LE MARQUIS.

C'était fort bien le prendre.

LE VICOMTE.

Me battre là! Partout j'aurais été blâmé;
Il avait vingt valets qui m'auraient assommé.

LE MARQUIS.

Il est bon quelquefois de voir comme on se fâche.

LA COMTESSE.

Et qu'est-il arrivé?

LE VICOMTE.

Je n'ai trouvé qu'un lâche,
Qu'un farouche animal, sans cœur et sans vertu,
Qu'un... Cela fait pitié.

LE MARQUIS.

Vous l'avez donc battu?

LE VICOMTE.

Vous me la baillez bonne, il s'est en bête fière
Tenu clos et couvert toujours dans sa tanière;
Et moi, m'étant lassé de l'attendre à l'écart,
D'un coup de pistolet j'ai marqué mon départ.

LE MARQUIS.

C'est pousser la bravoure aussi loin...

LE VICOMTE.

Sur mon âme,
Tout y va quand il faut dégainer.

SCÈNE V

LA COMTESSE, OLYMPE, LE MARQUIS, LE VICOMTE, VIRGINE.

OLYMPE.

Ah! Madame,
J'ai trouvé l'Inconnu.

LA COMTESSE.

Vous?

OLYMPE.

Oui, moi, dans ce bois.

LE VICOMTE.

Justement.

OLYMPE.

Vous savez que j'y vais quelquefois.

LE VICOMTE.

Le plaisant personnage! Il vous a fait bien rire?

OLYMPE.

Lui?

LE VICOMTE.

Sans doute. Écoutez ce qu'elle vous va dire

OLYMPE.

Jamais je n'ai rien vu de si...

LE VICOMTE.

Tranchez le mot,
De si bête.

OLYMPE.

Comment?

LE VICOMTE.

Quoi, ce n'est pas un sot!

OLYMPE.

Quels contes vous fait-il?

LA COMTESSE.

Écoutons-la, de grâce.

LE VICOMTE.

Qu'elle parle à son aise, après je retiens place.

LA COMTESSE.

Vous aurez audience à votre tour.

LE VICOMTE.

Tant mieux.

OLYMPE.

J'ai peine à croire encore au rapport de mes yeux.
Je rêvais dans le bois, quand, pour jouir de l'ombre,
M'avançant lentement vers l'endroit le plus sombre,
Je trouve un cavalier qui, surpris de me voir,
Me rend d'un air civil ce qu'il croit me devoir.
Quels traits pourront suffire à lui rendre justice?
Peignez-vous Adonis, figurez-vous Narcisse,
Et tout ce que jamais on vanta de plus beau,
C'est ne vous en offrir qu'un imparfait tableau :
Je voudrais l'ébaucher, et n'en suis point capable;
Il a le port divin, la taille incomparable,
Et le ciel, pour lui seul, semble avoir réservé
Ce qu'il eut de plus rare et de plus achevé.
Il marchait tout rêveur, et, m'ayant aperçue,
Il a voulu d'abord se soustraire à ma vue;
J'en ai compris la cause, et, pour ne perdre pas
L'heureuse occasion de sortir d'embarras :
« Je vois par quel souci vous suivez cette route,
Une aimable comtesse en est l'objet, sans doute, »
Ai-je dit. A ce nom, surpris, troublé, confus,
Il m'a parlé longtemps en termes ambigus.
J'ai remis le discours sur l'aimable comtesse,
Et ménagé son trouble avecque tant d'adresse,
Que, trahi par lui-même, il n'a pu me cacher
Qu'il était l'Inconnu que vous faites chercher;
Mais son nom est encor ce qu'il s'obstine à taire.
J'ai voulu l'amener, et je ne l'ai pu faire :
Il ne paraîtra point qu'il ne puisse juger
Que son attachement ait su vous engager.
Sa conversation ravit, enchante, enlève;
Sa personne commence, et son esprit achève.
Que ne m'a-t-il point dit du bonheur qu'il se fait,
De ressentir pour vous l'amour le plus parfait?
Ses manières en tout sont douces, agréables,
Et, si nous nous trouvions encor au temps des fables,
Je croirais que pour vous quelque dieu, tout exprès,
Serait venu du ciel habiter ces forêts.
Quand pour un tel amant on prend de la tendresse,
Si c'est faiblesse en nous, l'excusable faiblesse!

LE VICOMTE.

Vous peignez assez bien, le portrait n'est pas mal :
Les beaux traits, mais néant pour son original.
J'ai vu l'Inconnu, moi, le vrai, ce qui s'appelle
L'Inconnu régalant, le vôtre, bagatelle :
C'est un fourbe qui veut causer de l'embarras.

OLYMPE.

Tout rival est suspect, on ne vous croira pas.

LA COMTESSE.

Mais le vicomte a vu des marques de la fête :
Les mêmes gens qu'ici...

LE VICOMTE.

J'ai vu de plus la bête,
Le très vilain monsieur.

OLYMPE.

Il ne sait ce qu'il dit.
Soit qu'on s'attache au corps, soit qu'on cherche [l'esprit,
L'Inconnu passe tout ce qu'il faut qu'on attende...

SCÈNE VI

LA COMTESSE, OLYMPE, LE VICOMTE,
LE MARQUIS, LE CHEVALIER,
VIRGINE, CASCARET.

CASCARET.

Madame.

LA COMTESSE.

Que veut-on?

CASCARET.

Un monsieur vous demande.

LA COMTESSE.

Voyez qui c'est, Virgine, et l'amenez ici.

VIRGINE.

Je n'irai pas bien loin, madame, le voici.

SCÈNE VII

LA COMTESSE, OLYMPE, LE VICOMTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA MONTAGNE, *représentant un comédien*, VIRGINE, CASCARET.

LA MONTAGNE, *représentant un comédien.*

Ayant plus d'une fois eu l'honneur de paraître
Devant Leurs Majestés, je croirais mal connaître
Ce que l'on doit, madame, à votre qualité,
Si m'étant pour ce soir dans le bourg arrêté,
Je ne vous venais pas faire la révérence.

LA COMTESSE.

Je suis fort obligée à votre complaisance;
Mais ne sachant à qui...

LE COMÉDIEN.

Je suis comédien,
Madame.

LE VICOMTE.

Ah! Serviteur. Ne vous manque-t-il rien
Pour nous pouvoir ici donner la comédie?

LE COMÉDIEN.

Non, monsieur.

LE VICOMTE.

Il faudrait quelque pièce applaudie,
Où l'emploi des acteurs répondît.

LE COMÉDIEN.

Laissez-nous
Le soin de la choisir.

LE VICOMTE.

Et Circé, l'avez-vous?

LE COMÉDIEN.

Nous, Circé? Non, monsieur; Paris seul est ca- [pable...

LE VICOMTE.

Les singes m'y charmaient, leur scène est admi- [rable.

OLYMPE.

C'est là le bel endroit.

LE VICOMTE.

Il plaît à bien des gens.

LA COMTESSE, *au comédien.*

Et comment jouerez-vous?

LE VICOMTE.

Avec des paravents.

LE COMÉDIEN.

Un moment suffira pour dresser un théâtre.

OLYMPE.

La comédie enchante, et j'en suis idolâtre.

LE VICOMTE.

J'en voudrais retrancher ces grandes passions;
On y pleure, et je hais les lamentations.

OLYMPE.

Vous êtes gai.

LE VICOMTE.

Jamais aucun chagrin en tête,
Je ris toujours.

LE COMÉDIEN.

Tandis que la troupe s'apprête,
Nous avons parmi nous des voix dont on fait cas,
Vous plaît-il les ouïr?

LA COMTESSE.

Qui ne le voudrait pas?

LE VICOMTE.

Ce début de chanteurs servira de prologue.

LE COMÉDIEN, *aux acteurs musiciens.*

Avancez, vous allez entendre un dialogue
Dont j'ai vu jusqu'ici tout le monde charmé.

LE VICOMTE.

Voyons ce dialogue.

LE COMÉDIEN.

Il est fort estimé.

DIALOGUE D'ALCIDON ET D'AMINTE.

ALCIDON.

Quoi, vous aimez ailleurs? Vous pouvez me haïr?
A des ordres cruels vous voulez obéir,
Et sans pitié de l'ennui qui me presse,
Vous oubliez cette tendresse
Que vous m'aviez juré de ne jamais trahir?
Vous gardez le silence? Ah! C'est assez me dire.
Ma mort est résolue. Hé bien, il faut vouloir
Ce que votre rigueur désire.
C'en est fait, je me meurs, j'expire;
Goûtez le plaisir de le voir.

AMINTE.

De grâce, modérez vos plaintes.
Je n'ai pas moins d'amour que vous,
Et la même douleur dont vous sentez les coups,
Porte sur moi les plus vives atteintes;
Elle m'abat, elle m'ôte la voix,
Et ne peut rien sur ma tendresse.

ALCIDON.

Quoi, toujours dans mon sort l'amour vous intéresse?

AMINTE.

Vous avez mérité mon choix;
Et, si c'est le seul bien qui touche votre envie,
Rien ne vous devrait alarmer:
Quand on a commencé d'aimer,
N'aime-t-on pas toute sa vie?

ALCIDON.

Ah! Puisque toujours votre cœur
Est le prix du beau feu qui règne dans mon âme,
Tout doit céder à mon bonheur.

AMINTE.

Vous avez douté de ma flamme?

ALCIDON.

Hélas! M'en pouvez-vous blâmer?

AMINTE.

Ma foi vous répondait de mon amour extrême.

ALCIDON.

Qui ne craint point de perdre ce qu'il aime,
Sait peu ce que c'est que d'aimer.

Ensemble.

Aimons-nous à jamais, aimons; et si l'envie
Qui s'oppose à des feux si doux,
Nous condamne à perdre la vie,
Mourons en disant, aimons-nous.

LA COMTESSE.

Il n'est guère de voix plus douces, ni plus nettes.

LE VICOMTE.

D'accord; mais, quant à moi, vivent les chansonnettes,
Aux airs trop sérieux je prends peu de plaisir.

LE COMÉDIEN.

Ils en savent de gais, vous n'avez qu'à choisir.

LE VICOMTE.

Allons. Voyons un peu comme ce gai s'entonne;
Notre jeune mourante a la mine friponne.
Çà, point de tons dolents, je ne les peux souffrir;
Surtout, plus de « Mourons, » j'en ai pensé mourir.

CHANSON.

Quand l'amour nous attire,
Les maux sont dangereux
Qu'on souffre en son empire;
Mais, si l'on en soupire,
Un seul moment heureux
Répare le martyre
Des cœurs bien amoureux.

Il est des inhumaines
Qui d'un cœur enflammé
Laissent durer les peines;
Ce sont de rudes gênes:
Mais d'un amant aimé
Plus on serre les chaînes,
Plus il en est charmé.

LE VICOMTE.

Voilà mon amitié.

OLYMPE.

La chanson est jolie:
Mais en chantant toujours le théâtre s'oublie.

LE COMÉDIEN.

J'en aurai soin.

LE VICOMTE.

Allons-y faire travailler,
Et leur choisir un lieu commode à s'habiller.

SCÈNE VIII

LE MARQUIS, OLYMPE.

OLYMPE.

i j'ai de l'Inconnu vanté l'amour extrême,
ous n'en devez, marquis, accuser que vous-même;
: ne l'aurais pas fait, si vous ne m'aviez dit
ue cet amour n'a rien qui vous gêne l'esprit,
t que las d'étaler une vaine tendresse,
ous lui verriez sans peine épouser la comtesse.

LE MARQUIS.

ladame, je l'ai dit, et ne m'en dédis pas,
eur union pour moi ne peut manquer d'appas,
: trouve en cet hymen tout ce que je souhaite;
lais, pour m'en rendre encor la douceur plus par-
ose vous demander une grâce. [faite,

OLYMPE.

Parlez;
: veux, dès ce moment, tout ce que vous voulez.

LE MARQUIS.

ous servez l'Inconnu. Promettez-moi, madame,
u'après que la comtesse aura payé sa flamme,
ous prendrez un époux de ma main.

OLYMPE.

Doutez-vous
ue je n'en fasse pas mon bonheur le plus doux?

LE MARQUIS.

: crains, quand vous saurez...

OLYMPE.[1]

Cette crainte est frivole.
fiez-vous-en à moi, je vous tiendrai parole;
t, pour pouvoir plutôt répondre à vos désirs,
'Inconnu n'a que trop poussé de vains soupirs.
: veux que dès demain la comtesse le voie.

LE MARQUIS.

ais par où l'informer...

OLYMPE.

J'en trouverai la voie.
n'est pas difficile; et, si j'en juge bien,
e Comus de tantôt fait le comédien :
la taille, à la voix j'ai cru le reconnaître;
: prétends lui donner un billet pour son maître,
ui lui fera savoir, que galant, amoureux,
n'a qu'à se montrer pour devenir heureux.

LE MARQUIS.

ais si de son portrait la comtesse éblouie,
: plaint, en le voyant, d'avoir été trahie?
ar vous aurez plus dit...

OLYMPE.

Il est vrai, j'ai voulu
ixer en sa faveur son cœur irrésolu;
ais un homme galant remplit toujours sans peine
'attente qu'en fait naître une estime incertaine;
t la comtesse en lui...

LE MARQUIS.

Parlons sans le flatter :
ui trouvez-vous assez de quoi la mériter?
st-ce un homme si rare, et pour qui la nature...

OLYMPE.

Ne m'en demandez point une exacte peinture,
Il suffit que dans peu le succès fera foi
Que vous aurez sujet d'être content de moi.

LE MARQUIS.

Je le connais, madame, et ne puis trop vous dire...

OLYMPE.

Vous savez quel billet j'ai résolu d'écrire;
Avant la comédie il est bon qu'il soit prêt.
Quittons-nous un moment.

LE MARQUIS.

Je veux ce qui vous plaît.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

LE MARQUIS, VIRGINE.

VIRGINE.

Olympe, s'abusant, vous en êtes coupable.

LE MARQUIS.

Mais je ne lui dis rien qui ne soit véritable.
Vois, ce qu'à l'Inconnu, pour hâter son espoir,
Par nos comédiens elle faisait savoir.

Pour le galant Inconnu.

« Vos manières pour notre aimable comtesse, sont si engageantes, que je n'ai pu me défendre d'entrer dans vos intérêts. J'ai feint que je vous avais rencontré dans le bois, où vous m'avez fort exagéré la passion que vous avez pour elle, et j'en ai pris occasion de faire de vous une peinture qui ne vous a pas nui dans son cœur : il est à vous si vous vous hâtez de le venir demander. Profitez de l'avis que je vous donne. Il m'est important que vous ne différiez point davantage à vous découvrir; et vous devez peut-être assez au soin que je prends de faire réussir votre amour pour faire au plus tôt ce que je souhaite. »

VIRGINE.

C'est là, contre soi-même, employer son adresse.

LE MARQUIS. [tesse?

Je l'en plains; mais, dis-moi, que pense la com-

VIRGINE.

Tout ce qu'on peut penser dans un dépit jaloux.
Elle en a mieux senti l'amour qu'elle a pour vous;
Et, quoiqu'elle déguise en quel trouble la jette
L'ardeur que vous montrez de la voir satisfaite,
Elle ne peut souffrir le feint détachement
Qui semble la céder aux vœux d'un autre amant.
Ainsi ne doutez point que vous montrant pour elle,
Contre son espérance et galant et fidèle,
Elle n'accorde enfin à de si tendres feux, [reux.
Le doux consentement qui vous doit rendre heu-

LE MARQUIS.

L'ordre est déjà donné pour me faire connaître :
Après ce qu'on a su, je dois enfin paraître ;
Malgré moi, dans le bois, on irait rechercher
Des vérités qu'en vain je prétendrais cacher ;
On sait par le vicomte où la tente est dressée.

VIRGINE.

Et notre chevalier?

LE MARQUIS.

Sa colère est passée ;
L'amour par l'espérance est bientôt adouci.

VIRGINE.

Il a pu voir partout qu'Olympe...

LE MARQUIS.

La voici.
Laissez-nous un moment.

SCÈNE II

OLYMPE, LE MARQUIS.

OLYMPE.

Ma joie est sans seconde,
Marquis, et, grâce au ciel, tout va le mieux du monde.
Notre comédien, comme je l'avais cru,
S'est trouvé l'un de ceux qui servent l'Inconnu ;
Il a pris mon billet et l'envoie à son maître,
Sûr, dit-il, que demain il se fera connaître.

LE MARQUIS.

Le terme n'est pas long.

OLYMPE.

Pour moi j'ai supposé
Qu'il a suivi la troupe en habit déguisé.
L'entreprise pour lui ne serait pas frivole.

LE MARQUIS.

Si dans la comédie il avait pris un rôle?
Mais vous en connaissez le visage ?

OLYMPE.

Il ne faut
Qu'un léger changement pour me mettre en défaut.

LE MARQUIS.

Qu'il vienne, c'est à lui de se tirer d'affaire.

OLYMPE.

Je ne parlerai point, et le laisserai faire :
Mais, s'il est bien reçu, vous empêcherez-vous,
Quoi que vous m'ayez dit, d'en paraître jaloux ?

LE MARQUIS.

Madame...

OLYMPE.

Il ne vous faut que deux mots de tendresse,
Pour faire de nouveau balancer la comtesse ;
J'en crains dans votre cœur le dangereux retour.

LE MARQUIS.

Non, si de l'Inconnu je traverse l'amour,
Me punisse le ciel ; mais j'ai bien lieu de craindre
Que de moi son bonheur ne vous porte à vous plaindre,
Et qu'après son hymen vous n'accusiez ma foi.

OLYMPE.

Répondez-moi de vous, je vous réponds de moi.
Mais la comtesse vient.

SCÈNE III

LA COMTESSE, LE VICOMTE, LE CHEVALIER, OLYMPE, LE MARQUIS, VIRGINE.

LE VICOMTE.

Si mon cœur...

LA COMTESSE.

Je vous prie,
Point d'amour aujourd'hui, voyons la comédie.
Sont-ils prêts à jouer.

LE CHEVALIER.

Ils repassent leurs vers;
S'ils n'ont un peu de temps, tout ira de travers.

LE VICOMTE.

Avant que de les voir, si vous m'en voulez croire,
Nous souperons ; je sais quelques chansons à boire,
Où, le verre à la main, je vaux mon pesant d'or
Dieu me damne. Après tout la joie est un trésor
J'en fais provision en quelque lieu que j'aille.

LE MARQUIS.

C'est bien fait.

LE VICOMTE.

Vous ferez *chorus*, vaille que vaille,
Je donnerai le ton.

LA COMTESSE.

Quelle cervelle!

SCÈNE IV

LA COMTESSE, LE VICOMTE, LE CHEVALIER OLYMPE, LE MARQUIS, VIRGINE, LA MONTAGNE, *représentant le comédien et vêtu en Zéphire.*

LA COMTESSE.

Hé bien,
Avance-t-on? Vos gens n'ont-ils besoin de rien?

LE COMÉDIEN.

Je viens demander grâce encor pour nos actrices,
Leurs coiffures toujours sont pour moi des supplices,
Jamais elles n'ont fait, j'en suis au désespoir.

LA COMTESSE.

Laissons-leur tout le temps qu'elles voudront avoir

LE CHEVALIER.

Vous aurez bien choisi? La pièce...

LE COMÉDIEN.

Sera bonne.

LE VICOMTE.

Qui l'a faite ?

LE COMÉDIEN.

Jamais nous ne nommons personne.
Nous voulons, si l'ouvrage a quelque approbateur,
Qu'il l'ait pour son mérite, et non point pour l'auteur,
Par là, point de cabale, on condamne, on approuve
Selon, ou le mauvais, ou le bon qui s'y trouve.
Quelquefois à Paris telle pièce fait bruit,
Dont l'éclat en province aussitôt se détruit.

LA COMTESSE.

Il peut avoir raison.

LE VICOMTE.

Bon ! Est-ce qu'en province
On a le sens commun ? Ce sont gens d'esprit mince.

LE COMÉDIEN.

A dire leur avis s'ils sont trop ingénus,
Leurs suffrages du moins ne sont point retenus ;
Point d'extases, chez eux, pour une bagatelle.

LE VICOMTE.

La pièce d'aujourd'hui comment se nomme-t-elle?

LE COMÉDIEN.

L'*Inconnu*.

LA COMTESSE.

L'*Inconnu* ?

LE VICOMTE.

Si c'était le grosset,
Madame ?

LE COMÉDIEN.

C'est Psyché, grand et pompeux sujet.

LE VICOMTE.

Tant pis, le sérieux en moins de rien m'ennuie :
Et n'y joindrez-vous point quelque crispinerie ?
J'aime tous les Crispins.

LE COMÉDIEN.

Vous en aurez le choix.

LE VICOMTE.

J'ai vu le médecin, je crois plus de cent fois.
Ce pendu qu'on étend sur la table, il m'enchante.

LE MARQUIS.

C'est avecque justice.

LE VICOMTE.

Et cet autre qui chante,
fa, *sol fa*, *sol fa ré*, *mi*, *fa* ;
Quand il entonne ainsi son *ré*, *mi*, *fa*, je ris...

LA COMTESSE.

Vraiment.

OLYMPE.

Il a toujours ses endroits favoris.

LE COMÉDIEN.

Pour ne point perdre temps, voulez-vous que je
Mettre ici le théâtre, où j'ai marqué sa place ? [fasse

LA COMTESSE.

On dit qu'il est joli, voyons.

LE COMÉDIEN.

Notre chanteur
A quelque scène à faire avant que d'être acteur,
Vous la pourrez entendre, elle est prête. Allons vite,
Ouvrez, et que chacun de son emploi s'acquitte.

(Ils prennent tous place, et ils ne sont pas plutôt assis qu'on fait rouler vers eux un théâtre dont le devant est orné d'un fort beau tapis où pend une très riche campane. Ce théâtre représente une chambre. Au-devant des deux premiers pilastres qui sont de chaque côté, il y a deux guéridons faits en Mores, portant chacun une girandole. Au-dessus de la corniche de ces pilastres qui sont enrichis, on voit deux corbeilles de fleurs. La frise qui règne sur la façade, représente deux grandes consoles d'or, avec des festons de fleurs qui ceignent le fronton, et entre les deux consoles il y a un rond orné d'une bordure dorée, dans lequel on voit une médaille. La suite de la chambre est enrichie d'arcades, de pilastres, de panneaux remplis d'ornements différents, de coloris, de festons de fleurs, de porcelaines, de vases d'or, d'argent et de lapis, et d'ovales percés à jour. Dans cinq arcades ou niches, qui sont d'azur rehaussé d'or, on voit cinq statues toutes d'or, représentant des Amours ; et dans le fond de la chambre il y a encore deux guéridons comme les premiers, garnis pareillement de girandoles. De fort riches ornements en embellissent le plafond ; il est percé en cinq endroits, d'où sortent cinq lustres. Plusieurs esclaves magnifiquement vêtus, marchent au-devant de ce théâtre, et semblent le conduire quand il s'avance.)

LE VICOMTE.

L'invention est drôle. Un théâtre roulant !

LA COMTESSE.

J'admire de le voir si propre et si galant.

LE CHEVALIER.

La décoration en est bien entendue.

OLYMPE.

Sans doute, elle a de quoi satisfaire la vue.

LE VICOMTE.

S'ils prenaient le marêt que la Roque a laissé,
Les troupes de Paris auraient le nez cassé.

UN MORE *paraît sur le petit théâtre et chante ces vers.*

Amour, à qui tout est possible,
Enflamme, anime tout ; et, pour mieux faire voir
Qu'il n'est rien pour toi d'invincible,
Fais aimer cette insensible
Qui se rit de ton pouvoir.

(En même temps quatre Amours sortent de leurs niches, et dardent leurs flèches vers la comtesse ; après quoi le même More chante le refrain suivant avec une femme More.)

L'Amour punit les cruelles;
Aimez pour fuir son courroux.

LE MORE, *seul.*

Que pourrait servir aux belles
D'avoir des charmes si doux,
S'ils n'étaient faits que pour elles?

Ensemble.

L'amour punit les cruelles;
Aimez pour fuir son courroux.

LA FEMME MORE, *seule.*

Soyez tendres et fidèles ;
Il s'armera contre vous,
Si vous faites les rebelles.

Ensemble.

L'Amour punit les cruelles ;
Aimez pour fuir son courroux.

(Ces vers étant chantés, les Mores du petit théâtre se joignent aux Amours pour faire une entrée, laquelle étant finie, la comtesse dit.)

LA COMTESSE.

On nous trompe, et jamais comédiens qui passent
N'eurent cet appareil.

OLYMPE.

Ceux-ci vous embarrassent?

LA COMTESSE.

Non, je découvre assez que tout est concerté,
La fête finira par cette nouveauté.
Mais enfin les acteurs que l'on nous fait connaître,
Comédiens, ou non, commencent à paraître.
Il faut les écouter.

LE VICOMTE.

Soyons donc écoutants ;
Mais j'en tiens, s'il les faut écouter bien longtemps.

(On joue les trois scènes suivantes sur le petit théâtre.)

SCÈNE V

LA MONTAGNE, *représentant Zéphire*, AGLAURE.

ZÉPHIRE.

Quoi, tout de bon, vous êtes en colère
D'un secret qui ne peut encor se révéler?

AGLAURE.

Oui, c'est m'offenser que se taire,
Quand je cherche à faire parler.

ZÉPHIRE.

Il n'est intention meilleure que la mienne.
Si vos désirs ne sont pas exaucés,
C'est qu'un ordre d'en haut...

AGLAURE.

Il n'est ordre qui tienne;
Je prie, et ce doit être assez.

ZÉPHIRE.

Encor n'est-ce pas un grand crime
De vous cacher le nom de l'amant de Psyché,
Quand vous voyez que l'amour qui l'anime
A chercher à lui plaire est sans cesse attaché.
Tout ce qui peut charmer les yeux et les oreilles,
Se prodigue pour elle en ces aimables lieux;
Et jamais...

AGLAURE.

Oui, ce sont merveilles sur merveilles;
Mais notre sexe est curieux.
C'est peu pour nous de voir des fêtes ordonnées
Avec un éclat sans pareil.
On compte à rien leur superbe appareil,
Si l'on ne sait par qui ces fêtes sont données.
Que prétend un amant tant qu'il est inconnu?

ZÉPHIRE.

Sur le secret d'autrui je n'ai rien à vous dire;
Quant au mien, on ne peut être plus ingénu,
Et dès qu'avecque vous je suis ici venu,
Je vous ai découvert qu'on me nommait Zéphire.

AGLAURE.

Vous êtes du nombre des vents,
Nous l'avons assez vu, quand par l'air enlevées
Avec vous en ces lieux nous nous sommes trouvées;
Mais pour Zéphire, je prétends
Par tout ce que de vous vous me faites connaître,
Que vous ne l'êtes point, et ne le sauriez être.

ZÉPHIRE.

Je ne suis point Zéphire! Et d'où vient?

AGLAURE.

En tous lieux
Zéphire se fait voir doux, complaisant, traitable;
Et vous êtes des vents le plus inexorable,
Ou Borée, ou quelqu'autre encor moins gracieux.

ZÉPHIRE.

Vous voulez que je sois Borée?
Adieu; je vais souffler si froidement pour vous,
Que vous aurez sujet d'en croire le courroux,
Qui contre moi vous tient si déclarée.

SCÈNE VI

AGLAURE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

D'où vient, quand on me voit, que l'on vous quitte [ainsi?

AGLAURE.

Je suis brouillée avec Zéphire;
Je l'avais prié de me dire
Le nom de l'Inconnu qui nous met en souci.
Sur ses refus j'ai perdu patience,
Et me suis échappée à quelques mots d'aigreur.

CÉPHISE.

Croyez-moi, vous cherchez, ma sœur,
Une fatale connaissance.
Pourquoi ce désir curieux?
Manquons-nous de plaisirs et de galantes fêtes,
Depuis qu'avec Psyché nous habitons ces lieux?
Et quand vous apprendrez qui les tient toujours [prêtes,
Prétendez-vous en être mieux?

AGLAURE.

Il est fort naturel de chercher à connaître
Un amant qui s'obstine à se tenir caché.

CÉPHISE.

Mais, s'il est connu de Psyché,
Voyez-vous quel mal en peut naître?
Sa main paiera des feux si tendres et si doux,
Et par leur paisible hyménée,
La fête aussitôt terminée
Ne charmera plus que l'époux.
Alors, où pour nous, je vous prie,
Seront et les jeux et les ris?
Car enfin, folle est qui s'y fie.
Quand les amants sont maris,
Adieu la galanterie.

AGLAURE.

Non, l'Inconnu doit être né
Pour s'en faire toujours un plaisir nécessaire;
Et son amour par l'hymen couronné,
N'aura pas moins d'ardeur de plaire.

CÉPHISE.

Si vous me répondez que mari comme amant
Nous le verrons toujours le même,
Je saurai son secret.

AGLAURE.

Vous le saurez! Comment?
Est-ce que Zéphire vous aime?

CÉPHISE.

Le beau sujet d'étonnement!
Croyez-vous sa conquête une si grande affaire?
Et, quand on me voit plus d'un jour,
N'ai-je pas assez de quoi plaire
Pour mériter un peu d'amour?

AGLAURE.

Voilà toujours votre folie,
La plus belle jamais n'eut tant de bonne foi.

CÉPHISE.

Je ne suis, si l'on veut, ni belle ni jolie,
Mais j'ai certains je ne sais quoi

)ui me font préférer à la plus accomplie.

AGLAURE.

Vous le croyez ?

CÉPHISE.

Si je le croi ?
Avec mon humeur enjouée,
e fais faire naufrage à qui m'en vient conter
Et dès qu'on a pu m'écouter,
C'est une franchise échouée.
lais, quand je trouverais Zéphire indifférent,
æ pressant de parler, s'en pourrait-il défendre ?
C'est la manière de s'y prendre,
Qui fait qu'un obstiné se rend.
æ voici, laissez-moi, s'il vous plaît, éloignée,
l me viendra soudain faire ici les yeux doux.

AGLAURE.

æ sera pour Psyché, s'il s'explique avec vous,
De l'inquiétude épargnée.
J'en attends le succès. Adieu.

SCÈNE VII

ZÉPHIRE, CÉPHISE, UN ENFANT *représentant l'Amour.*

ZÉPHIRE.

À la fin ta compagne a quitté la partie.
Pour te voir, proche de ce lieu,
J'attendais qu'elle fût sortie.
Je me souviendrai quelque temps
ju'elle a tantôt osé me traiter de Borée.

CÉPHISE.

Sais-tu qu'il est certains instants
ù moi-même de toi je suis mal assurée ?
Tu t'es nommé Zéphire ici,
'en doute à voir ta taille.

ZÉPHIRE.

Alors que je t'adore,
e cette vérité tu peux être en souci ?

CÉPHISE.

De grâce, étais-tu fait ainsi
Lorsque tu soupirais pour Flore ?

ZÉPHIRE.

étais fort délicat, et le serais encore,
Mais le temps m'a tout épaissi.

CÉPHISE.

Tu pourrais bien m'avoir trompée,
a jeunesse a souvent trop de crédulité ;
l'amour dont pour toi je suis préoccupée...

ZÉPHIRE.

o, foi de vent d'honneur, j'ai dit la vérité.
Je suis Zéphire.

CÉPHISE.

Hé bien, je le veux croire.
is, quant à l'Inconnu, son nom ? Regarde-moi.
i promis à Psyché de le savoir de toi :
lois tenir parole, il y va de ma gloire.

ZÉPHIRE.

Ne me presse point là-dessus,
J'ai des raisons...

CÉPHISE.

Pures chimères !

ZÉPHIRE.

Je ne saurais parler.

CÉPHISE.

Abus.
Tu m'aimes ; s'il me faut essuyer tes refus,
Tu n'es pas bien dans tes affaires.

ZÉPHIRE.

Je prendrais grand plaisir à ne te rien cacher ;
Mais veux-tu, parce que je t'aime,
Que l'Inconnu me vienne reprocher
Que ma langue fait tort à son amour extrême ?
C'est de tous les amants le plus passionné,
Rien ne saurait égaler sa tendresse ;
Mais il veut être sûr du cœur de sa maîtresse,
Avant que son secret lui soit abandonné.

CÉPHISE.

Qu'il ne craigne rien, Psyché l'aime ;
Tant de soins de lui plaire ont vaincu sa fierté.

ZÉPHIRE.

Si tu me disais vrai, me voilà bien tenté.

CÉPHISE.

N'en doute point, je le sais d'elle-même.
Mais enfin je commence à prendre pour affront
Une si longue résistance.

ZÉPHIRE.

Attends ; pour ne rien faire avec trop d'imprudence,
Il est bon que l'Amour me serve de second.

(Il se tourne vers l'Amour qui sort de la niche, et ôte le masque qui lui couvrait le visage.)

CÉPHISE.

Quoi, l'Amour déguisé parmi nous !

ZÉPHIRE.

Que t'en semble ?

CÉPHISE.

Je vois bien que c'est lui qui commande en ces lieux.
Hé, cours dire à Psyché...

ZÉPHIRE.

Non, Céphise, il vaut mieux
Que nous l'allions trouver ensemble.

CÉPHISE.

J'attends tout de l'Amour, s'il daigne s'en mêler.

(Ils descendent tous sur le grand théâtre.)

ZÉPHIRE, *à la comtesse.*

Madame, puisqu'il faut enfin que l'on vous die...

LA COMTESSE.

A moi ? Cela n'est pas de votre comédie.

ZÉPHIRE.

Vous êtes la Psyché dont nous voulons parler,
L'Amour en est croyable ; et quand je vous l'amène...

L'AMOUR.

Oui, comtesse, l'Amour vous veut tirer de peine,
Et du ciel, tout exprès, il est ici venu
Pour finir l'embarras où vous met l'Inconnu.

LA COMTESSE.

Chacun depuis longtemps aspire à le connaître.

L'AMOUR.

Je n'ai qu'à dire un mot, vous le verrez paraître.

OLYMPE.

L'Amour peut, sans scrupule, user de son pouvoir.

L'AMOUR.

Il faut donc me hâter de vous le faire voir.
Regardez ce portrait.

OLYMPE, *à la comtesse.*

Si rien ne le déguise,
Vous y verrez des traits... Vous en êtes surprise?
Hé bien, a-t-il l'air bon? Qu'en dites-vous?

LA COMTESSE.

Je dis...
Voyez.

LE CHEVALIER, *regardant le portrait.*

C'est le marquis.

OLYMPE.

Le marquis?

LE VICOMTE.

Le marquis?

OLYMPE.

Juste ciel!

LA COMTESSE, *au marquis.*

Quoi, c'est vous dont l'adresse cachée
Cherchait à me toucher?

LE MARQUIS.

En êtes-vous fâchée?

LA COMTESSE.

Je ne m'étonne plus si vos feux trop soumis
Aux vœux de l'Inconnu laissaient l'espoir permis.

LE MARQUIS.

Tant d'amour ne peut-il mériter de vous plaire?
Ne vous rendez-vous point?

LA COMTESSE.

C'est une grande affaire.
D'ailleurs, deux inconnus...

LE MARQUIS.

Je n'en dois craindre rien.
L'Inconnu du vicomte est le comédien;
Il ne s'est pas trop mal acquitté de son rôle.

LE VICOMTE.

Il est vrai, je cherchais le son de sa parole;
Et, sur monsieur Grosset, je me remets sa voix.

LA COMTESSE.

Et l'Inconnu qu'Olympe a trouvé dans le bois?

OLYMPE.

J'ai dit ce que j'ai vu, sans savoir davantage.

LE CHEVALIER.

Quelque ami du marquis a fait ce personnage;
Pour l'Inconnu, par elle il voulait vous toucher.

LA COMTESSE.

Qui l'aurait cru qu'en vous il l'eût fallu chercher

LE MARQUIS.

Non, ne m'en croyez pas; mais, aimable comtesse
Croyez-en ce présent que m'a fait la Jeunesse.

LA COMTESSE.

C'est là mon diamant; vous étiez destiné
A recevoir enfin la main qui l'a donné;
Il est juste, et j'en fais le prix de votre flamme

LE MARQUIS.

O bonheur qui remplit tous mes vœux!

(A Olympe.)

Mais, madame
Souvenez-vous...

OLYMPE.

Oui, je ne pourrais oublier
Que je vous ai promis d'aimer le chevalier.
Vous avez de l'honneur, c'est assez vous en dire

LE CHEVALIER.

Doux et charmant aveu qui finit mon martyre!
Madame, je puis donc prétendre à votre foi?

OLYMPE.

Si ma mère y consent, répondez-vous de moi?

LE VICOMTE.

Je vous vois là tous quatre en bonne intelligence
Et moi, que devenir?

LA COMTESSE.

Vous prendrez patience.

LE VICOMTE.

Oui, de mes pas pour vous c'est donc tout le succès
Se charge qui voudra du soin de vos procès.
Adieu.

LA COMTESSE.

Le prendrez-vous, marquis, il vous regarde

LE MARQUIS.

Que ne ferais-je point?

LE CHEVALIER.

La retraite est gaillarde.

OLYMPE.

C'est un extravagant dont nous sommes défaits.

LA COMTESSE.

Allons.

LE MARQUIS.

Puisse l'Amour ne nous quitter jamais!

FIN DE L'INCONNU.



LE FESTIN DE PIERRE.

SGANARELLE.

Mon maitre n'est qu'un fourbe, et tout ce qu'il débite
Fadaise, il ne promet que pour aller plus vite.

Acte II, sc. VI

FESTIN

PERSONNAGES



LE

FESTIN DE PIERRE

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

REPRÉSENTÉE EN 1677 SUR LE THÉATRE DE LA RUE GUÉNÉGAUD

PERSONNAGES

D. LOUIS, père de D. Juan.
D. JUAN.
ELVIRE, ayant épousé D. Juan.
D. CARLOS, frère d'Elvire.
ALONSE, ami de D. Carlos.
THÉRÉSE, tante de Léonor.
LÉONOR, demoiselle de Champagne.
PASCALE, nourrice de Léonor.
CHARLOTTE, paysanne.

PERSONNAGES

MATHURINE, autre paysanne.
PIERROT, paysan.
M. DIMANCHE, marchand.
LA RAMÉE, valet de chambre de D. Juan.
GUSMAN, domestique d'Elvire.
SGANARELLE, valet de D. Juan.
LA STATUE DU COMMANDEUR.
LA VIOLETTE, laquais.

Cette pièce, dont les comédiens donnent tous les ans plusieurs représentations, est la même que feu M. Molière fit jouer en prose peu de temps avant sa mort. Quelques personnes qui ont tout pouvoir sur moi, m'ayant engagé à la mettre en vers, je me réservai la liberté d'adoucir certaines expressions qui avaient blessé les scrupuleux. J'ai suivi la prose assez exactement dans tout le reste, à l'exception des scènes du troisième et du cinquième acte, où j'ai fait parler des femmes. Ce sont scènes ajoutées à cet excellent original, et dont les défauts ne doivent point être imputés au célèbre auteur, sous le nom duquel cette comédie est toujours représentée.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

SGANARELLE, GUSMAN.

SGANARELLE, *prenant du tabac et en offrant à Gusman.*
Quoi qu'en dise Aristote, et sa docte cabale,
Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale;
Et par les fainéants, pour fuir l'oisiveté,
Jamais amusement ne fut mieux inventé.
Ne saurait-on que dire, on prend la tabatière;
Soudain à gauche, à droit, par devant, par derrière,
Gens de toutes façons, connus et non connus,
Pour y demander part, sont les très bien venus;
Mais c'est peu qu'à donner instruisant la jeunesse,
Le tabac l'accoutume à faire ainsi largesse,
C'est dans la médecine un remède nouveau;
Il purge, réjouit, conforte le cerveau,
De toute noire humeur promptement le délivre;
Et qui vit sans tabac, n'est pas digne de vivre.
O tabac, ô tabac, mes plus chères amours!
Mais reprenons un peu notre premier discours.
Si bien, mon cher Gusman, qu'Elvire ta maîtresse,
Pour don Juan mon maître a pris tant de tendresse,
Qu'apprenant son départ, l'excès de son ennui
L'a fait mettre en campagne, et courir après lui.
Le soin de le chercher est obligeant sans doute,
C'est aimer fortement, mais tout voyage coûte;
Et j'ai peur, s'il te faut expliquer mon souci,
Qu'on l'indemnise mal des frais de celui-ci.

GUSMAN.
Et la raison encor? Dis-moi, je te conjure,
D'où te vient une peur de si mauvais augure?
Ton maître là-dessus t'a-t-il ouvert son cœur?
T'a-t-il fait remarquer pour nous quelque froideur?
Qui d'un départ si prompt...

SGANARELLE.
Je n'en sais point les causes.
Mais, Gusman, à peu près, je vois le train des choses,
Et sans que don Juan m'ait rien dit de cela,
Tout franc, je gagerais que l'affaire va là.
Je pourrais me tromper, mais j'ai peine à le croire.

GUSMAN.
Quoi, ton maître ferait cette tache à sa gloire?
Il trahirait Elvire, et d'un crime si bas...

SGANARELLE.
Il est trop jeune encore, il n'oserait.

GUSMAN.
Hélas!

Si d'un si lâche tour l'infamie éternelle,
Ni de sa qualité...

SGANARELLE.

La raison en est belle;
Sa qualité! C'est là ce qui l'arrêteroit.

GUSMAN.

Tant de vœux...

SGANARELLE.

Rien pour lui n'est trop chaud ni trop froid;
Vœux, serments, sans scrupule il met tout en usage.

GUSMAN.

Mais ne songe-t-il pas à l'hymen qui l'engage?
Croit-il le pouvoir rompre?

SGANARELLE.

Hé, mon pauvre Gusman,
Tu ne sais pas encor quel homme est don Juan.

GUSMAN.

S'il est ce que tu dis, le moyen de connaître
De tous les scélérats le plus grand, le plus traître?
Le moyen de penser qu'après tant de serments,
Tant de transports d'amour, d'ardeur, d'empresse- [ments,
De protestations des plus passionnées,
De larmes, de soupirs, d'assurances données,
Il ait réduit Elvire à sortir du couvent,
A venir l'épouser, et tout cela du vent?

SGANARELLE.

Il s'embarrasse peu de pareilles affaires,
Ce sont des tours d'esprit qui lui sont ordinaires;
Et, si tu connaissais le pèlerin, crois-moi,
Tu ferais peu de fond sur le don de sa foi.
Ce n'est pas que je sache avec pleine assurance,
Que déjà pour Elvire il soit ce que je pense.
Pour un dessein secret en ces lieux appelé,
Depuis son arrivée il ne m'a point parlé;
Mais, par précaution, je puis ici te dire,
Qu'il n'est devoirs si saints dont il ne s'ose rire,
Que c'est un endurci dans la fange plongé,
Un chien, un hérétique, un Turc, un enragé,
Qu'il n'a ni foi ni loi, que tout ce qui le tente...

GUSMAN.

Quoi, le ciel ni l'enfer n'ont rien qui l'épouvante?

SGANARELLE.

Bon, parlez-lui du ciel, il répond d'un souris,
Parlez-lui de l'enfer, il met le diable au pis;
Et, parce qu'il est jeune, il croit qu'il est en âge
Où la vertu sied moins que le libertinage.
Remontrance, reproche, autant de temps perdu.
Il cherche avec ardeur ce qu'il voit défendu;
Et, ne refusant rien à madame nature,
Il est ce qu'on appelle un pourceau d'Épicure.
Ainsi, ne me dis point sur sa légèreté,
Qu'Elvire, par l'hymen, se trouve en sûreté;
C'est peu par bon contrat qu'il en ait fait sa femme,
Pour en venir à bout, et contenter sa flamme,
Avec elle, au besoin, par ce même contrat,
Il aurait épousé toi, son chien et son chat.
C'est un piège qu'il tend partout à chaque belle;
Paysanne, bourgeoise, et dame et demoiselle,
Tout le charme; et, d'abord, pour leur donner leçon,
Un mariage fait lui semble une chanson.
Toujours objets nouveaux, toujours nouvelles flam- [mes;
Et si je te disais combien il a de femmes,
Tu serais convaincu que ce n'est pas en vain
Qu'on le croit l'épouseur de tout le genre humain.

GUSMAN.

Quel abominable homme!

SGANARELLE.

Et plus qu'abominable.
Il se moque de tout, ne craint ni Dieu, ni diable;
Et je ne doute point, comme il est sans retour,
Qu'il ne soit par la foudre écrasé quelque jour.
Il le mérite bien; et, s'il te faut tout dire,
Depuis qu'en le servant je souffre le martyre,
J'en ai vu tant d'horreurs, que j'avoue aujourd'hui
Qu'il vaudrait mieux cent fois être au diable qu'à lui.

GUSMAN.

Que ne le quittes-tu?

SGANARELLE.

Le quitter! Comment faire?
Un grand seigneur méchant est une étrange af- [faire.
Vois-tu, si j'avais fui, j'aurais beau me cacher,
Jusque dans l'enfer même il viendrait me cher- [cher.
La crainte me retient; et, ce qui me désole,
C'est qu'il faut avec lui faire souvent l'idole,
Louer ce qu'on déteste, et, de peur du bâton,
Approuver ce qu'il fait, et chanter sur son ton.
Je crois dans ce palais le voir qui se promène.
C'est lui. Prends garde au moins...

GUSMAN.

Ne t'en mets point en peine.

SGANARELLE.

Je t'ai conté sa vie un peu légèrement,
C'est à toi là-dessus de te taire, autrement...

GUSMAN, *s'en allant.*

Ne crains rien.

SCÈNE II

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Avec qui parlais-tu? Pourrait-ce être
Le bonhomme Gusman? J'ai cru le reconnaître.

SGANARELLE.

Vous avez fort bien cru, c'était lui-même.

D. JUAN.

Il vient
Demander quelle affaire en ces lieux nous retient.

SGANARELLE.

Il est un peu surpris de ce que, sans rien dire,
Vous avez pu sitôt abandonner Elvire.

D. JUAN.

Que lui fais-tu penser d'un départ si prompt?

SGANARELLE.

Moi?
Rien du tout, ce n'est point mon affaire.

D. JUAN.

Mais toi,
Qu'en penses-tu?

SGANARELLE.

Je crois, sans trop juger en bête,
Que vous avez encor quelque amourette en tête.

D. JUAN.

Tu le crois?

SGANARELLE.

Oui.

D. JUAN.

Ma foi, tu crois juste, et mon cœur
Pour un objet nouveau sent la plus forte ardeur.

SGANARELLE.

Hé, mon Dieu, j'entrevois d'abord ce qui se passe.
Votre cœur n'aime point à demeurer en place;
Et, sans lui faire tort sur la fidélité,
C'est le plus grand coureur qui jamais ait été.
Tout est de votre goût, brune ou blonde, n'importe.

D. JUAN.

Et n'ai-je pas raison d'en user de la sorte?

SGANARELLE.

Hé, monsieur...

D. JUAN.

Quoi?

SGANARELLE.

Sans doute il est aisé de voir
Que vous avez raison, si vous voulez l'avoir;
Mais si, comme on n'est pas bon juge dans sa cause,
Vous ne le vouliez pas, ce serait autre chose.

D. JUAN.

Hé bien, je te permets de parler librement.

SGANARELLE.

En ce cas je vous dis très sérieusement,
Qu'on trouve fort vilain qu'allant de belle en belle,
Vous fassiez vanité partout d'être infidèle.

D. JUAN.

Quoi, si d'un bel objet je suis d'abord touché,
Tu veux que pour toujours j'y demeure attaché,
Qu'un éternel amour de ma foi lui réponde,
Et me laisse sans yeux pour le reste du monde?
Le rare et doux plaisir qui se trouve en aimant,
S'il faut s'ensevelir dans un attachement,
Renoncer pour lui seul à toute autre tendresse,
Et vouloir sottement mourir dès sa jeunesse!
Va, crois-moi, la constance était bonne jadis,
Où les leçons d'aimer venaient des Amadis,
Mais, à présent, on suit des lois plus naturelles,
On aime, sans façon, tout ce qu'on voit de belles;
Et l'amour qu'en nos cœurs la première a produit,
N'ôte rien aux appas de celle qui la suit.
Pour moi, qui ne saurais faire l'inexorable,
Je me donne partout où je trouve l'aimable;
Et tout ce qu'une belle a sur moi de pouvoir,
Ne me rend point ailleurs incapable de voir.
Sans me vouloir piquer du nom d'amant fidèle,
J'ai des yeux pour une autre aussi bien que pour elle;
Et, dès qu'un beau visage a demandé mon cœur,
Je ne puis me résoudre à l'armer de rigueur.
Ravi de voir qu'il cède à la douce contrainte,
Qui d'abord laisse en lui toute autre flamme éteinte,
Je l'abandonne aux traits dont il aime les coups;
Et, si j'en avais cent, je les donnerais tous.

SGANARELLE.

Vous êtes libéral.

D. JUAN.

Que de douceurs charmantes
Font goûter aux amants les passions naissantes!
Si pour chaque beauté je m'enflamme aisément,
Le vrai plaisir d'aimer est dans le changement,
Il consiste à pouvoir, par d'empressés hommages,
Forcer d'un jeune cœur les scrupuleux ombrages,
A désarmer sa crainte, à voir de jour en jour,
Par cent petits progrès, avancer notre amour,
A vaincre doucement la pudeur innocente
Qu'oppose à nos désirs une âme chancelante,
Et la réduire enfin, à force de parler,
A se laisser conduire où nous voulons aller.
Mais, quand on a vaincu, la passion expire,
Ne souhaitant plus rien, on n'a plus rien à dire,
A l'amour satisfait tout son charme est ôté;
Et nous nous endormons dans sa tranquillité,
Si quelque objet nouveau par sa conquête à faire,
Ne réveille en nos cœurs l'ambition de plaire.
Enfin, j'aime en amour les objets différents,
Et j'ai sur ce sujet l'ardeur des conquérants,
Qui, sans cesse, courant de victoire en victoire,
Ne peuvent se résoudre à voir borner leur gloire.
De mes vastes désirs le vol précipité,
Par cent objets vaincus ne peut être arrêté,
Je sens mon cœur plus loin capable de s'étendre;
Et je souhaiterais, comme fit Alexandre,
Qu'il fût un autre monde encore à découvrir,
Où je pusse en amour chercher à conquérir.

SGANARELLE.

Comme vous débitez! Ma foi, je vous admire,
Votre langue...

D. JUAN.

Qu'as-tu là-dessus à me dire?

SGANARELLE.

A vous dire? Moi? J'ai... Mais que dirais-je? Rien,
Car, quoi que vous disiez, vous le tournez si bien,
Que, sans avoir raison, il semble, à vous entendre,
Qu'on soit, quand vous parlez, obligé de se rendre.
J'avais pour disputer des raisons dans l'esprit...
Je veux une autre fois les mettre par écrit.
Avec vous, sans cela, je n'aurais qu'à me taire,
Vous me brouillerez tout.

D. JUAN.

Tu ne saurais mieux faire.

SGANARELLE.

Mais, monsieur, par hasard, me serait-il permis
De vous dire qu'à moi, comme à tous vos amis,
Votre genre de vie un tant soit peu fait peine?

D. JUAN.

Le fat! Et quelle vie est-ce donc que je mène?

SGANARELLE.

Fort bonne, assurément; mais enfin... quelquefois...

Par exemple, vous voir marier tous les mois.

D. JUAN.

Est-il rien de plus doux? rien qui soit plus capa- [ble...

SGANARELLE.

Il est vrai, je conçois cela fort agréable;
Et c'est, si sans péché j'en avais le pouvoir,
Un divertissement que je voudrais avoir:
Mais sans aucun respect pour les plus saints mys- [tères...

D. JUAN.

Ne t'embarrasse point, ce sont là mes affaires.

SGANARELLE.

On doit craindre le ciel, et jamais libertin
N'a fait encor, dit-on, qu'une méchante fin.

D. JUAN.

Je hais la remontrance; et, quand on s'y hasarde...

SGANARELLE.

Oh, ce n'est pas à vous que j'en fais! Dieu m'en garde,
J'aurais tort de vouloir vous donner des leçons.
Si vous vous égarez, vous avez vos raisons;
Et, quand vous faites mal, comme c'est l'ordinaire,
Du moins vous savez bien qu'il vous plaît de le faire.
Bon cela; mais il est certains impertinents,
A droit de fort esprit, hardis, entreprenants,
Qui, sans savoir pourquoi, traitent de ridicules
Les plus justes motifs des plus sages scrupules,
Et qui font vanité de ne trembler de rien,
Par l'entêtement seul que cela leur sied bien.
Si j'avais par malheur un tel maître; « âme crasse »
Lui dirais-je tout net, le regardant en face,
« Osez-vous bien ainsi braver à tous moments
Ce que l'enfer pour vous amasse de tourments?
Un rien, un mirmidon, un petit ver de terre,
Au ciel impunément croit déclarer la guerre?
Allez, malheur cent fois à qui vous applaudit.
C'est bien à vous... » Je parle au maître que j'ai dit,
« A vouloir vous railler des choses les plus saintes,
A secouer le joug des plus louables craintes.
Pour avoir de grands biens, et de la qualité,
Une perruque blonde, être propre, ajusté,
Toute en couleur de feu, pensez-vous... » Prenez [garde,
Ce n'est pas vous au moins que tout ceci regarde.
« Pensez-vous en avoir plus de droit d'éclater
Contre les vérités dont vous osez douter?
De moi votre valet, apprenez, je vous prie,
Qu'en vain les libertins de tout font raillerie,
Que le ciel tôt ou tard pour leur punition... »

D. JUAN.

Paix.

SGANARELLE.

Çà, voyons. De quoi serait-il question?

D. JUAN.

De te dire en deux mots qu'une flamme nouvelle
Ici, sans t'en parler, m'a fait suivre une belle.

SGANARELLE.

Et n'y craignez-vous rien pour ce commandeur [mort?

D. JUAN.

Je l'ai si bien tué, chacun le sait.

SGANARELLE.

D'accord,
On ne peut rien de mieux; et s'il osait s'en plain- [dre,
Il aurait tort, mais...

D. JUAN.

Quoi!

SGANARELLE.

Ses parents sont à craindre.

D. JUAN.

Laissons là tes frayeurs, et songeons seulement
A ce qui peut me faire un destin tout charmant.
Celle qui me réduit à soupirer pour elle,
Est une fiancée aimable, jeune et belle,
Et conduite en ces lieux où j'ai suivi ses pas,
Par l'heureux, à qui sont destinés tant d'appas.
Je la vis par hasard, et j'eus cet avantage,
Dans le temps qu'ils songeaient à faire leur voyage.
Il faut te l'avouer. Jamais, jusqu'à ce jour,
Je n'ai vu deux amants se montrer tant d'amour.
De leurs cœurs trop unis la tendresse visible,
Me frappant tout à coup, rendit le mien sensible;
Et les voyant céder aux transports les plus doux,
Si je devins amant, je fus amant jaloux.
Oui, je ne pus souffrir, sans un dépit extrême,
Qu'ils s'aimassent autant que l'un et l'autre s'aime,
Ce bizarre chagrin alluma mes désirs,
Je me fis un plaisir de troubler leurs plaisirs,
De rompre adroitement l'étroite intelligence,
Dont mon cœur délicat se faisait une offense.
N'ayant pu réussir, plus amoureux toujours,
C'est au dernier remède enfin que j'ai recours.
Cet époux prétendu, dont le bonheur me blesse,
Doit aujourd'hui sur mer régaler sa maîtresse.
Sans t'en avoir rien dit, j'ai dans mes intérêts
Quelques gens, qu'au besoin, nous trouverons tout [prêts;
Ils auront une barque, où la belle enlevée
Rendra de mon amour la victoire achevée.

SGANARELLE.

Ah! Monsieur.

D. JUAN.

Hé?

SGANARELLE.

C'est là le prendre comme il faut;
Vous faites bien.

D. JUAN.

L'amour n'est pas un grand défaut.

SGANARELLE.

Sottise; il n'est rien tel que de se satisfaire.
(*A part.*)
La méchante âme!

D. JUAN.

Allons songer à cette affaire.
Voici l'heure à peu près où ceux... Mais qu'est [ceci?
Tu ne m'avais pas dit qu'Elvire était ici.

SGANARELLE.

Savais-je que sitôt vous la verriez paraître?

SCÈNE III

ELVIRE, D. JUAN, SGANARELLE, GUSMAN.

ELVIRE.

Don Juan voudra-t-il encor me reconnaître?

Et, puis-je me flatter que le soin que j'ai pris...

D. JUAN.

Madame, à dire vrai, j'en suis un peu surpris;
Rien ne devait ici presser votre voyage.

ELVIRE.

J'y viens faire sans doute un méchant personnage;
Et, par ce froid accueil, je commence de voir
L'erreur où m'avait mise un trop crédule espoir.
J'admire ma faiblesse, et l'imprudence extrême
Qui m'a fait consentir à me tromper moi-même,
A démentir mes yeux sur une trahison,
Où mon cœur refusait de croire ma raison.
Oui, pour vous contre moi, ma tendresse séduite,
Quoi qu'on pût m'opposer, excusait votre fuite.
Cent soupçons, qui devaient alarmer mon amour,
Avaient beau contre vous me parler chaque jour,
A vous justifier toujours trop favorable,
J'en rejetais la voix qui vous rendait coupable,
Et je ne regardais, dans ce trouble odieux,
Que ce qui vous peignait innocent à mes yeux;
Mais un accueil si froid et si plein de surprise,
M'apprend trop ce qu'il faut que pour vous je me [dise;
Je n'ai plus à douter qu'un honteux repentir
Ne vous ait, sans rien dire, obligé de partir.
J'en veux pourtant, j'en veux, dans mon malheur ex- [trême,
Entendre les raisons de votre bouche même.
Parlez donc, et sachons par où j'ai mérité
Ce qu'ose contre moi votre infidélité.

D. JUAN.

Si mon éloignement m'a fait croire infidèle,
J'ai mes raisons, madame, et voilà Sganarelle
Qui vous dira pourquoi...

SGANARELLE.

Je le dirai? Fort bien.

D. JUAN.

Il sait...

SGANARELLE.

Moi? S'il vous plaît, monsieur, je ne sais rien.

ELVIRE.

Hé bien, qu'il parle; il faut souffrir tout pour vous [plaire.

D. JUAN.

Allons, parle à madame, il ne faut point se taire.

SGANARELLE.

Vous vous moquez, monsieur.

ELVIRE, *à Sganarelle.*

Puisqu'on le veut ainsi,
Approchez, et voyons ce mystère éclairci.
Quoi, tous deux interdits! Est-ce là pour confon- [dre...

D. JUAN.

Tu ne répondras pas?

SGANARELLE.

Je n'ai rien à répondre.

D. JUAN.

Veux-tu parler, te dis-je?

SGANARELLE.

Hé bien, allons tout doux.
Madame...

ELVIRE.

Quoi?

SGANARELLE, *à D. Juan.*

Monsieur.

D. JUAN.

Redoute mon courroux.

SGANARELLE.

Madame, un autre monde avec quelqu'autre chose,
Comme les conquérants, Alexandre est la cause
Qui nous a fait en hâte, et sans vous dire adieu,
Décamper l'un et l'autre, et venir en ce lieu.
Voilà pour vous, monsieur, tout ce que je puis faire.

ELVIRE.

Vous plaît-il, don Juan, m'éclaircir ce mystère?

D. JUAN.

Madame, à dire vrai, pour ne pas abuser...

ELVIRE.

Ah, que vous savez peu l'art de vous déguiser!
Pour un homme de cour, qui doit avec étude
De feindre, de tromper, avoir pris l'habitude,
Demeurer interdit, c'est mal faire valoir
La noble effronterie où je vous devrais voir.
Que ne me jurez-vous que vous êtes le même,
Que vous m'aimez toujours autant que je vous aime,
Et que la seule mort, dégageant votre foi,
Rompra l'attachement que vous avez pour moi?
Que ne me dites-vous qu'une affaire importante
A causé le départ dont j'ai pris l'épouvante,
Que si de son secret j'ai lieu de m'offenser,
Vous avez craint les pleurs qu'il m'aurait fait verser,
Qu'ici d'un long séjour ne pouvant vous défendre,
Je n'ai qu'à vous quitter, et vous aller attendre,
Que vous me rejoindrez avec l'empressement,
Qu'a pour ce qu'il adore un véritable amant,
Et, qu'éloigné de moi, l'ardeur qui vous enflamme,
Vous rend ce qu'est un corps séparé de son âme?
Voilà par où, de moins, vous me feriez douter
D'un oubli que mes feux devraient peu redouter.

D. JUAN.

Madame, puisqu'il faut parler avec franchise,
Apprenez ce qu'en vain mon trouble vous déguise.
Je ne vous dirai point que mes empressements
Vous conservent toujours les mêmes sentiments,
Et que, loin de vos yeux, ma juste impatience
Pour le plus grand des maux me fait compter l'ab- [sence.
Si j'ai pu me résoudre à fuir, à vous quitter,
Je n'ai pris ce dessein que pour vous éviter;
Non que mon cœur encor, trop touché de vos char- [mes,
N'ait le même penchant à vous rendre les armes;
Mais un pressant scrupule, à qui j'ai dû céder,
M'ouvrant les yeux de l'âme a su m'intimider,
Et fait voir qu'avec vous, quelque amour qui m'en- [gage,
Je ne puis, sans péché, demeurer davantage.
J'ai fait réflexion que pour vous épouser,
Moi-même trop longtemps j'ai voulu m'abuser,
Que je vous ai forcée à faire au ciel l'injure
De rompre, en ma faveur, une sainte clôture,
Où par des vœux sacrés vous aviez entrepris
De garder pour le monde un éternel mépris.
Sur ces réflexions, un repentir sincère
M'a fait appréhender la céleste colère.

J'ai cru que votre hymen, trop mal autorisé,
N'était pour tous les deux qu'un crime déguisé.
Et que je ne pouvais en éviter les peines, [nes,
Qu'en tâchant de vous rendre à vos premières chaî-
N'en doutez point; voilà, quoiqu'avec mille ennuis,
Et pourquoi je m'éloigne, et pourquoi je vous fuis.
Par un frivole amour, voudriez-vous, madame,
Combattre le remords qui déchire mon âme,
Et, qu'en vous retenant, j'attirasse sur nous,
Du ciel, toujours vengeur, l'implacable courroux?

ELVIRE.

Ah! scélérat, ton cœur, aussi lâche que traître,
Commence tout entier à se faire connaître;
Et ce qui me confond dans les maux que j'attends,
Je le connais enfin lorsqu'il n'en est plus temps.
Mais sache, à me tromper quand ce cœur s'étudie,
Que ta perte suivra ta noire perfidie,
Et que ce même ciel, dont tu t'oses railler,
A me venger de toi voudra bien travailler.

SGANARELLE, *bas.*

Se peut-il qu'il résiste, et que rien ne l'étonne?
(*Haut.*)
Monsieur...

D. JUAN.

De fausseté je vois qu'on me soupçonne.
Mais, madame...

ELVIRE.

Il suffit, je t'ai trop écouté.
En ouïr davantage est une lâcheté;
Et, quoi qu'on ait à dire, il faut qu'on se surmonte,
Pour ne se faire pas trop expliquer sa honte.
Ne te figure point qu'en reproches en l'air,
Mon courroux contre toi veuille ici s'exhaler,
Tout ce qu'il peut avoir d'ardeurs, de violence,
Se réserve à mieux faire éclater ma vengeance.
Je te le dis encor, le ciel armé pour moi,
Punira, tôt ou tard, ton manquement de foi;
Et si tu ne crains point sa justice blessée,
Crains du moins la fureur d'une femme offensée.

SCÈNE IV

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Il ne dit mot, il rêve, et les yeux sur les miens...
Hélas! si le remords le pouvait prendre.

D. JUAN.

Viens,
Il est temps d'achever l'amoureuse entreprise,
Qui me livre l'objet dont mon âme est éprise.
Suis-moi.

SGANARELLE.

Le détestable! A quel maître maudit,
Malgré moi, si longtemps, mon malheur m'asservit.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

CHARLOTTE, PIERROT.

CHARLOTTE.

Notre-dinse, Piarrot, pour les tirer de peine,
Tu t'es là rencontré bian à point.

PIERROT.

Oh, marguienne.
Sans nou c'en étoit fait.

CHARLOTTE.

Je le croi bian.

PIERROT.

Voi-tu
Il ne s'en falloit pas l'époisseur d'un festu.
Tou deux de se nayer eussiont fait la sottise.

CHARLOTTE.

C'est donc l'vent d'a matin...

PIERROT.

Aga quien, sans feintise,
Je te vas tout fin drait conter par le menu
Comme, en n'y pensant pas le hazard est venu;
Il aviont bian besoin d'un œil comme le nôtre,
Qui les vist de tout loin, car c'est moi, com'sdit l'au-
Qui les ai le premier avisez. Tanquia don, [tre,
Sur le bord de la mar bian leu prend que j'équion,
Où de tarre Gros-Jean me jettoit une motte,
Tout en batifolant, car com'tu sais, Charlotte,
Pour v'nir batifoler Gros-Jean ne cherche qu'où:
Et moi, par fouas aussi, je batifole itou.
En batifolant don, j'ai fait l'appercevance
D'un grouillement sugliau, sans voir la différence
De squi pouvoit grouiller; ça grouilloit à tou coups;
Et grouillant, par secousse alloit comme envars
[nous.
J'estas embarrassé, s'nestoit point stratagème,
Et tout com' je te vois, je voyas ça de même,
Aussi fixiblement, et pis tout d'un coup, quien,
Je voyas qu'après ça je ne voyas plus rian. [me
Hé, Gros Jean, ça-je fait, stanpendant que je som-
A niaiser parmi nous; je pens' que vla de zomme,
Qui nagiant tout là bas. Bon, sm'a-t-i fait, vrament,
T'auras de queuque chat vu le trépassement; [dire,
T'as la veu' trouble. Oh bian, ç'ai-je fait; t'as bian
Je n'ai point la veu' trouble, et sn'est point jeu pou
[rire.
C'est là de zomme. Point, m'a-t-i fait, sn'en est pas,
Piarrot, t'as la barlue. Oh! J'ai sque tu voudras.
Ç'ai-je fait, mais gageon que j'n'ai point la barlue,
Et qu'ça qu'en voit là-bas, ç'ai-je fait, qui remue,
C'est de zomme, voi-tu, qui nageon vars ici.
Gag' que non, sm'a-t-i fait. Oh, margué, gag'quesi,
Dix sous. Oh, sm'a-t-i fait, je le veux bian, marguien-
[ne;

Quien, met argent sur jeu, vla le mien. Palsan-
Je n'ai fait aussi-tôt l'étourdi, ni le fou, [guenne
J'ai bravement bouté par tarre mé dix sou,
Quatre pièce tapée; et le restant en double,
Jarnigué, je varrou si j'avons la vû' trouble,
Ç'ai-je-fait, les boutant... plus hardiment enfin
Que si j'eusse avalé queuque varre de vin; [de,
Car je sis hasardeux, moi, qu'en m' mette en bouta-
Je vas, sans tant d'raisons, tout à la débandade.
Je savas bian pourtant sque j'faisais d'en par là,
Queuque gniais! enfin don, j'non pas putôt mis,
[vla,
Que j'voion tout à plain com' deux zomme à la nage,
Nou faision signe; et moi, sans rien dir davantage,
De prendre le zenjeux. Allon, Gros-Jean, allon,
Ç'ai-je fait, voi-tu pas comme i nou zappellon?
Is' vont nayer. Tant mieux, sm'a-t-i fait, je m'en
[gausse,
I m'ant fait pardre. A don, le tirant par lé chausse,
J'lai si bian sarmoné, qu'à la parfin vars eux,
J'avon dans une barque avironné tou deux.
Et pis cahin cahas, j'on fait tant que je somme
Venu tout contre, et pis j'les avon tiré comme
Il avion quasi bû déja pu que de jeu,
Et pis j' le zon cheu nou menez auprès du feu,
Où je l'zon veu tous deux nuds sécher leu zoupe-
[lande.
Et pis il en est v'nu deux autres de leu bande,
Qui s'equian, voi-tu bian, sauvez tout seul, et pis
Mathurine est venue à voir leu biaux habits;
Et pis i liont conté qu'al n'étoit pas tant sotte,
Qu'al avoit du mâlin dans l'œil, et pis, Charlotte,
Vla tout com' ça s'est fait pour te l'dire en un mot.

CHARLOTTE.

Et ne m'disiois-tu pas qu'glien avoit un, Piarrot,
Qu'étoit bian pû mieux fait que tretous?

PIERROT.

C'est le maître,
Queuque bian gros monsieu, dé pû gros qui puisse
Car i n'a que du d'or par ila, par ici, [être;
Et ceux qui le sarvont sont dé monsieus aussi.
Stanpendant, si je n'eume été là, palsanguenne
Il en tenoit.

CHARLOTTE.

Ardez un peu.

PIERROT.

Jamais marguienne,
Tout gros monsieu qui l'est, il n'en fu revenu.

CHARLOTTE.

Et cheu toi, di, Piarrot, est-il encor tout nu?

PIERROT.

Nannain, tou devant nou qui le regardion faire,
I l'avon rabillé. Monguieu, combian d'affaire!
J'n'avois vu s'habiller jamais de courtisans,
N'y leu Zangingorniaux, je me pardrois dedans.
Pour le zy faire entré comme n'en lé balote!
J'estas tout ébobi de voir ça. Quien, Charlotte,
Quand i sont zabillés, y vou zant tout à point
De grands cheveux toufus, mais qui ne tenont point
A leu teste, et pis vla tout d'un coup qui l'y passe,
I boutont ça tout comme un bonnet de filace.
Leu chemise qu'a voir j'estas tout étourdi,
Ant démanche où tou deux j'entrerions tout brandi.
En deglieu d'haut de chausse, il ant sartaine his-
[toire
Qui ne leu vient que là. J'auras bian de quoi boire,
Si j'avas tout l'argent dé lisets de dessu.
Glien a tant, glien a tant, qu'an n'an seroit voir pû.
Il n'ant jusqu'au colet qui n'va point en darriere,
Et qui leu pen devant bâty d'une maniere,
Que je n'tel sérois dire, et si j'lai vû de près.
Il ant au bout débras d'autres petits colets,
Aveu des passemens faits de dantale blanche
Qui veniant par le bout faison le tour démanche.

CHARLOTTE.

I faut que j'aille voir, Piarrot...

PIERROT.

Oh! si te plaist,
J'ai queu'chose à te dire.

CHARLOTTE.

Hé bian, di qu'esque c'est!

PIERROT.

Voi-tu, Charlotte, i faut qu'aveu toi, com' sdit l'au-
Je débonde mon cœur, il iroit trop du nôtre, [tre,
Quand je somme pour estre à nou deux tou de bon,
Si je n'me plaignas pas.

CHARLOTTE.

Quement, qu'est-qu'iglia don?

PIERROT.

Iglia que franchement tu me chagraigne l'ame.

CHARLOTTE.

Et d'où vient?

PIERROT.

Tastigué, tu dois être ma femme,
Et tu ne m'aimes pas.

CHARLOTTE.

Ah, ah, n'est-ce que ça?

PIERROT.

Non, s'nest qu'ça, stanpendant c'est bian assez,

CHARLOTTE. [Viança...

Mon guieu, toujou, Piarrot, tu m'dis la mesme chose.

PIERROT.

Si j'te la dit toujou, c'est toi qu'en est la cause;
Et si tu me faisois queuquefouas autrement,
J'te dirois autre chose.

CHARLOTTE.

Apprend-moi donc quement
Tu voudrois que j'te fisse.

PIERROT.

Oh, je veux que tu m'aime.

CHARLOTTE.

Es-que je n'taime pas?

PIERROT.

Non, tu fais tou de même
Que si j'navion point fait no zacordaille, et si
J'nai rien à me r'procher là-dessus, dieu marci.
Das qui passe un marcier, tout aussi-tost j'tajette
Lé pu jolis lacets qui soient dans sa bannette.

Pour t'aller dénicher dé marle je n'sai zou,
Tous les jours je m'azarde à me rompre le cou.
Je fai jouer pour toi le vielleu za ta fête,
Et tou ça contre un mur c'est me battre la teste.
J'n'y gagne rien. Vois-tu? Ça n'est ni biau ni bon,
De n'vouloir pas aimer les gens qui nous zaimon.

CHARLOTTE.

Mon guieu, je t'aime aussi, de quoi te mettre en [peine?

PIERROT.

Oui, tu m'aimes, mais c'est d'une belle déguaine.

CHARLOTTE.

Qu'es donc qu'tu veux qu'en fasse?

PIERROT.

Oh, je veux que tou haut,
L'en fasse ce qu'en fait pour aimer comme i faut.

CHARLOTTE.

J't'aime aussi comme i faut, pourquoi don q'tu t'é- [tonne?

PIERROT.

Non, ça s'voit quand il est, et toujou zau parsonne,
Quand c'est tout d'bon qu'on aime, en leu fait en [passant
Mil ptite singerie; et sis-je un innocent?
Margué, je n'veux que voir com'la grosse Tomasse,
Fait au jeune Robain, al n'tien jamais en place,
Tant al n'est assotée, et dès qu'al l'voit passer,
Al n'attend point qui vienne, al s'en court l'agacer,
Li jett' son chapiau bas, et toujou sans reproche
Li fait exprès queuq'niche, ou baille une taloche;
Et darrainment encor que su zun escabiau
Il regardoit danser, al s'en fut bian et biau
Li tirer de dessous, et l'mit à la renvarse. [barse,
Jarny, vla sq'c'est qu'aimer, mais margué l'en me
Quand dret comme un piquet j'voi q'tu viens te par- [cher.
Tu n'me dis jamais mot, et j'ai biau tentincher,
En glieu de m'fair présent d'une bonne égrat'nure,
De m'bailler queuque coup, ou d'voir par avanture
Si j'sis point chatouilleux, tu te grates les doigts;
Et t'es là toujou comme une vrai souche de bois.
T'est trop fraide, voi-tu, ventregué, ça me choque.

CHARLOTTE.

C'est mon imeur, Piarrot, que veux-tu?

PIERROT.

Tu te moque.
Quand l'en aime les gens, l'en en baille toujou
Queuqu' petit signifiance.

CHARLOTTE.

Oh, cherche donc par où
Stu pense qu'à t'aimer queuque autre soit pu prom- [te,
Va l'aimer, j'te l'accorde.

PIERROT.

Hé bian, vla pas mon compte!
Tastigué, stu m'aimois, m'dirois-tu ça?

CHARLOTTE.

Pourquoi
M'viens-tu tarabuster toujou l'esprit?

PIERROT.

Di-moi,
Queu mal t'fais-je à vouloir que tu m'fasse paraître
Un peu pu d'amiquié?

CHARLOTTE.

Va, ça viendra peut-être.
Ne me presse point tant, et laisse faire.

PIERROT.

Hé bian,
Touche donc là, Charlotte, et d'bon cœur.

CHARLOTTE.

Hé bian, quien.

PIERROT.

Promets qu'tu tâchera za m'aimer davantage.

CHARLOTTE.

Es-ce là su monsieu?

PIERROT.

Oui, le vla.

CHARLOTTE.

Queu dommage
Qui l'eust été nayé! Qui l'est genti!

PIERROT.

Je vas
Boire chopaine, aguieu, je ne tarderai pas.

SCÈNE II

D. JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE.

D. JUAN.

Il n'y faut plus penser, c'en est fait, Sganarelle,
La force entre mes bras allait mettre la belle,
Lorsque ce coup de vent difficile à prévoir,
Renversant notre barque a trompé mon espoir.
Si par là de mon feu l'espérance est frivole,
L'aimable paysanne aisément m'en console;
Et c'est une conquête assez pleine d'appas,
Qui, dans l'occasion, ne m'échappera pas.
Déjà par cent douceurs j'ai jeté dans son âme
Des dispositions à bien traiter ma flamme,
On se plaît à m'entendre, et je puis espérer
Qu'ici je n'aurai pas longtemps à soupirer.

SGANARELLE.

Ah! Monsieur, je frémis à vous entendre dire.
Quoi? Des bras de la mort quand le ciel nous retire,
Au lieu de mériter par quelque amendement,
Les bontés qu'il répand sur nous incessamment;
Au lieu de renoncer aux folles amourettes,
Qui déjà tant de fois... Paix, coquin que vous êtes.
Monsieur sait ce qu'il fait, et vous ne savez, vous,
Ce que vous dites.

D. JUAN.

Ah! Que vois-je auprès de nous?

SGANARELLE.

Qu'est-ce?

D. JUAN.

Tourne les yeux, Sganarelle, et condamne
La surprise où me met cette autre paysanne.
D'où sort-elle? Peut-on rien voir de plus charmant?
Celle-ci vaut bien l'autre, et mieux.

SGANARELLE.

Assurément.

D. JUAN.

Il faut que je lui parle.

SGANARELLE.

Autre pièce nouvelle.

D. JUAN.

L'agréable rencontre? Et d'où me vient, la belle,
L'inespéré bonheur de trouver en ces lieux,
Sous cet habit rustique, un chef-d'œuvre des cieux?

CHARLOTTE.

Hé, monsieur!

D. JUAN.

Il n'est point un plus joli visage.

CHARLOTTE.

Monsieur.

D. JUAN.

Demeurez-vous, ma belle, en ce village?

CHARLOTTE.

Oui, monsieur.

D. JUAN.

Votre nom?

CHARLOTTE.

Charlotte à vous servir,
Si j'en étois capable.

D. JUAN.

Ah! Je me sens ravir.
Qu'elle est belle, et qu'au cœur sa vue est dange-
Pour moi... [reuse!

CHARLOTTE.

Vous me rendez, monsieur, toute honteuse.

D. JUAN.

Honteuse, d'ouïr dire ici vos vérités!
Sganarelle, as-tu vu jamais tant de beautés?
Tournez-vous, s'il vous plaît. Que sa taille est mi-
[gnonne!
Haussez un peu la tête. Ah, l'aimable personne!
Cette bouche, ces yeux, ouvrez-les tout à fait;
Qu'ils sont beaux! Et vos dents? Il n'est rien si par-
Ces lèvres ont surtout un vermeil que j'admire, [fait.
J'en suis charmé.

CHARLOTTE.

Monsieur, cela vous plaît à dire;
Et je ne sais si c'est pour vous railler de moi.

D. JUAN.

Me railler de vous? Non, j'ai trop de bonne foi.
Regarde cette main plus blanche que l'ivoire,
Sganarelle, peut-on...

CHARLOTTE.

Fi, monsieur, al est noire
Tout comme je n'sai quoi.

D. JUAN.

Laissez-la-moi baiser.

CHARLOTTE.

C'est trop d'honneur pour moi, j'nosrois vous refu-
Mais si j'eus su tout ça, devant votre arrivée, [ser;
Exprès avec du son je m'la serois lavée.

D. JUAN.

Vous n'êtes point encor mariée?

CHARLOTTE.

Oh, non pas;
Mais je dois bientôt l'être au fils du grand Lucas.
I se nomme Piarrot; c'est ma tante Phlipote
Qui nou fait marier.

D. JUAN.

Quoi, vous, belle Charlotte,
D'un simple paysan être la femme? Non,
Il vous faut autre chose, et je crois tout de bon
Que le ciel m'a conduit exprès dans ce village,
Pour rompre cet injuste et honteux mariage;
Car enfin je vous aime, et, malgré les jaloux,
Pourvu que je vous plaise, il ne tiendra qu'à vous
Qu'on ne trouve moyen de vous faire paraître
Dans l'éclat des honneurs où vous méritez d'être.
Cet amour est bien prompt, je l'avouerai; mais quoi?
Vos beautés tout d'un coup vont triompher de moi;
Et je vous aime autant, Charlotte, en un quart d'heu-
Qu'on aimerait une autre en six mois. [re,

CHARLOTTE.

Oui?

D. JUAN.

Je meure,
S'il est rien de plus vrai.

CHARLOTTE.

Monsieur, je voudrois bien
Que ça fust tou com'ça; car vou n'me dites rien
Qui ne me fasse assé zaize, et j'orois l'envie
De n'vou m'écroire point; mais j'ai toute ma vie
Entendu dire à ceux qui savon bien sque c'est,
Qui n'est point de monsieus qui ne soient toujou
[prest
A tromper queuque fille, à moins qu'al n'y regarde.

D. JUAN.

Suis-je de ces gens-là? Non, Charlotte.

SGANARELLE.

Il n'a garde.

D. JUAN.

Le temps vous fera voir comme j'en veux user.

CHARLOTTE.

Aussi je n'voudrois pas me laisser abuser.
Voyez-vou, si j'sis pauvre et native au village,
J'ai d'l'honneur tout autant qu'on en ait à mon âge;
Et pour tout l'or du monde en n'me pourroit tenter,
S' j'pensois qu'en aimant l'en me l'voulût ôter.

D. JUAN.

Je voudrais vous l'ôter, moi? Ce soupçon m'offense.
Croyez que pour cela j'ai trop de conscience,
Et que si vos appas m'ont su d'abord charmer,
Ce n'est qu'en tout honneur que je vous veux aimer.
Pour vous le faire voir, apprenez que dans l'âme
J'ai formé le dessein de vous faire ma femme,
J'en donne ma parole; et pour vous, au besoin,
L'homme que vous voyez en sera le témoin.

CHARLOTTE.

Vous m'vouriez épouser, moi?

D. JUAN.

Cela vous étonne?
Demandez au témoin que mon amour vous donne,
Il me connaît.

SGANARELLE.

Très fort. Ne craignez rien, allez,

Il vous épousera cent fois, si vous voulez.
J'en réponds.

D. JUAN.

Hé bien, donc, pour le prix de ma flamme,
Ne consentez-vous pas à devenir ma femme?

CHARLOTTE.

Il faudroit à ma tante en dire un petit mot,
Pour qu'al en fût contente; al aime bian Piarrot.

D. JUAN.

Je dirai ce qu'il faut, et m'en rendrai le maître.
Touchez là seulement, pour me faire connaître
Que, de votre côté, vous voulez bien de moi.

CHARLOTTE.

J'n'en veux que trop, mais vous?

D. JUAN.

Je vous donne ma foi,
Et deux petits baisers vous vont servir de gage...

CHARLOTTE.

Oh, monsieur, attendez qu'jon fait le mariage.
Après ça, voyez-vou, je vous baiserai taut
Que vous n'erez qu'à dire.

D. JUAN.

Ah! Me voilà content.
Tout ce que vous voulez, je le veux pour vous plaire;
Donnez-moi seulement votre main.

CHARLOTTE.

Pourquoi faire?

D. JUAN.

Il faut que cent baisers vous marquent l'intérêt...

SCÈNE III

D. JUAN, CHARLOTTE, PIERROT, SGANARELLE.

PIERROT.

Tout doucement, monsieu, tenez-vous si vou plaist.
Vous pourriez-v-s-échauffant, gagner la purésie.

D. JUAN.

D'où cet impertinent nous vient-il?

PIERROT.

Oh, jarnie,
J'vou dis qu'où vous tegniais, et qu'i n'est pas besoin
Qu'où vegniais courtisé no femme de si loin.

D. JUAN, *le poussant.*

Ah! Que de bruit.

PIERROT.

Margué, je ne zemouvons guere
Pour cé pousseus de gens.

CHARLOTTE.

Piarrot, laisse-le faire.

PIERROT.

Quement, que je l'laisse faire? Et je ne l'veux pas, [moi.

D. JUAN.

Ah!

PIERROT.

Pasqu'il est monsieu, i s'en viendra, je croi,
Caresser à not' barbe ici no zaccordées.
Pargué, j'en sis d'avis que j'vou l'ayon gardées.
Allez-v-s'en caresser les vôtres.

D. JUAN, *lui donnant plusieurs soufflets.*

Hé?

PIERROT.

Hé! margué,
Ne v-s-avisé pas trop de m'frapper. Jarnigué,
Ventrigué, tastigué, voyez un peu la chance,
De v-nir battre les gens. Sn'est pas la récompense
De v-sestre allez tantost sauvé d'estre nayé.
J'vou devion laisser boire. Il est bien employé.

CHARLOTTE.

Va, ne te fâche point, Piarrot.

PIERROT.

Oh, palsanguienne,
I m'plaît de me fâcher, et t'es une vilaine,
D'endurer qu'en t'cageole.

CHARLOTTE.

Il me veut épouser;
Et tu n'te devrais pas si fort colériser.
Sn'est pas sque tu penses da.

PIERROT.

Jarny, tu m'es promise.

CHARLOTTE.

Ça n'y fait rien, Piarrot, tu n'mas pas encor prise.
S'tu m'aime comme i faut, sr-as-tu pas tout joyeux
De m'voir madame?

PIERROT.

Non, j'aimerois cent fois mieux
Te voir crever qu'nen pas qu'un autre t'eust, Mar- [guenne...

CHARLOTTE.

Laiss'moi que je la sois, et n'te mets point en peine.
Je te ferai cheux nous apporter des œufs frais,
Du beurre...

PIERROT.

Palsangué, je gnien portrai jamais,
Quand tu m'en frais poyer deux fois autant; acoute,
C'est donc com'ça q'tu fais? Si j'en eusse eu qu'euq' [doute,
Je m'sras bien empasché de le tirer de gliau,
Et je gliaurais baillé putost un chinfregniau,
D'un bon cou d'aviron sur la teste.

D. JUAN.

Hé?

PIERROT, *s'éloignant.*

Parsonne
N'me fait peur.

D. JUAN.

Attendez, j'aime assez qu'on raisonne.

PIERROT, *s'éloignant toujours.*

Je m'gobarg' de tout, moi.

D. JUAN.

Voyons un peu cela.

PIERROT.

J'en avon bien vu d'autre.

D. JUAN.

Ouais.

SGANARELLE.

Monsieur, laissez là
Ce pauvre diable, à quoi peut servir de le battre?
Vous voyez bien qu'il est obstiné comme quatre.

Va, mon pauvre garçon, va-t'en, retire-toi,
Et ne lui dis plus rien.

PIERROT.

Et j'li veut dire, moi.

D. JUAN, *donnant un soufflet à Sganarelle, croyant le donner à Pierrot qui se baisse.*

Ah! Je vous apprendrai...

SGANARELLE.

Peste, soit du maroufle.

D. JUAN.

Voilà ta charité.

PIERROT.

Je m'ris d'queuqu'vent qui souffle,
Et j'men vas à ta tante en lâcher quatre mots,
Laisse faire.

(*Il s'en va.*)

D. JUAN.

A la fin il nous laisse en repos;
Et je puis à la joie abandonner mon âme.
Que de ravissements quand vous serez ma femme!
Sera-t-il un bonheur égal au mien?

SGANARELLE, *voyant Mathurine.*

Ah, ah!
Voici l'autre.

SCÈNE IV

D. JUAN, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

MATHURINE.

Monsieu, qu'es-don qu'où faite-là?
Es-qu'ou parlez d'amour à Charlotte?

D. JUAN, *à Mathurine.*

Au contraire;
C'estqu'elle m'aime; et moi, comme je suis sincère,
Je lui dis que déjà vous possédez mon cœur.

CHARLOTTE.

Qu'es-donc que vous veut là Mathurine?

D. JUAN, *à Charlotte.*

Elle a peur
Que je ne vous épouse; et je viens de lui dire
Que je vous l'ai promis.

MATHURINE.

Quoi, Charlotte, es' pour rire?

D. JUAN, *à Mathurine.*

Tout ce que vous direz ne servira de rien.
Elle me veut aimer.

CHARLOTTE.

Mathurine est-il bien
D'empêcher que monsieu...

D. JUAN, *à Charlotte.*

Vous voyez qu'elle enrage.

MATHURINE.

Oh, je n'empêche rien, il m'a déjà...

D. JUAN, *à Charlotte.*

Je gage
Qu'elle vous soutiendra qu'elle a reçu ma foi.

CHARLOTTE.

Je n'pensois pas...

D. JUAN, *à Mathurine.*

Gageons qu'elle dira de moi
Que j'aurai fait serment de la prendre pour femme.

MATHURINE.

Vou v'né un peu trop tard.

CHARLOTTE.

Vous le dites.

MATHURINE.

Tredame.
Pourquoi me disputer?

CHARLOTTE.

Pis q'monsieu me veut bien.

MATHURINE.

C'est moi qu'il veut putôt.

CHARLOTTE.

Oh, pourtant, j'n'en croi rien.

MATHURINE.

Il m'a vû la prumière, et m'la dit; qu'il réponde.

CHARLOTTE.

Si-v-s a vû la prumière, il m'a vû la seconde,
Et m'veut épouser.

MATHURINE.

Bon...

D. JUAN, *à Mathurine.*

Hé, que vous ai-je dit?

MATHURINE.

C'est moi qu'il épousra. Voyez le bel esprit.

D. JUAN, *à Charlotte.*

N'ai-je pas deviné? La folle! Je l'admire.

CHARLOTTE.

Si j'n'avon pas raison, le vla qu'est pour le dire,
Il sait notre querelle.

MATHURINE.

Oui, puis qu'i sait squ'en est,
Qui nous juge.

CHARLOTTE.

Monsieu, jugé nou, si vous plaist.
Laqueule est parmy nou...

MATHURINE.

Gageon qu'c'est moi qu'il aime,
Vous zallez voir.

CHARLOTTE.

Tant mieux, vous zallez voir vou-même.

MATHURINE.

Dites.

CHARLOTTE.

Parlez.

D. JUAN.

Comment, est-ce pour vous moquer?
Quel besoin avez-vous de me faire expliquer?
A l'une de vous deux j'ai promis mariage,
J'en demeure d'accord, en faut-il davantage?
Et chacune de vous dans un débat si prompt,
Ne sait-elle pas bien comme les choses vont?
Celle à qui je me suis engagé doit peu craindre
Ce que pour l'étonner l'autre s'obstine à feindre;
Et tous ces vains propos ne sont qu'à mépriser,
Pourvu que je sois prêt toujours à l'épouser.
Qui va de bonne foi, hait les discours frivoles;

J'ai promis des effets, laissons là les paroles.
C'est par eux que je songe à vous mettre d'accord;
Et l'on saura bientôt qui de vous deux a tort,
Puisqu'en me mariant je dois faire connaître
Pour laquelle l'amour dans mon cœur a su naître.
(*A Mathurine.*)
Laissez-la se flatter, je n'adore que vous.
(*A Charlotte.*)
Ne la détrompez point, je serai votre époux.
(*A Mathurine.*)
Il n'est charmes si vifs qui n'effacent les vôtres.
(*A Charlotte.*)
Quand on a vu vos yeux, on n'en peut souffrir d'au-
Une affaire me presse, et je cours l'achever. [tres·
Adieu. Dans un moment je viens vous retrouver.

SCÈNE V

MATHURINE, CHARLOTTE, SGANARELLE.

CHARLOTTE.
C'est moi qui l'i plaist mieux, au moins.
MATHURINE.
Pourtant je pense
Que je l'épouseron.
SGANARELLE.
Je plains votre innocence,
Pauvres jeunes brebis, qui, pour trop croire un fou,
Vous-même vous jetez dans la gueule du loup.
Croyez-moi toutes deux, ne soyez point si promptes
A vous laisser ainsi duper par de beaux contes.
Songez à vos oisons, c'est le plus assuré.

SCÈNE VI

D. JUAN, MATHURINE, CHARLOTTE, SGANARELLE.

D. JUAN, *dans le fond du théâtre.*
D'où vient que Sganarelle est ici demeuré?
SGANARELLE.
Mon maître n'est qu'un fourbe, et tout ce qu'il débite,
Fadaise, il ne promet que pour aller plus vite.
Parlant de mariage, il cherche à vous tromper.
Il en épouse autant qu'il en peut attraper,
Et...
(*Apercevant D. Juan qui l'écoute.*)
Cela n'est pas vrai; si l'on vient vous le dire,
Répondez hardiment qu'on se plaît à médire,
Que mon maître n'est fourbe en aucune action,
Qu'il n'épouse jamais qu'à bonne intention,
Qu'il n'abuse personne, et que s'il dit qu'il aime...
Ah! Tenez, le voilà, sachez-le de lui-même.
D. JUAN, *à Sganarelle.*
Oui?
SGANARELLE.
Le monde est si plein, monsieur, de médisants,
Que, comme on parle mal surtout des courtisans,
Je leur faisais entendre à toutes deux, pour cause,
Que si quelqu'un de vous leur disait quelque chose,
Il fallait n'en rien croire, et que de suborneur...
D. JUAN.
Sganarelle.
SGANARELLE.
Oui, mon maître est un homme d'honneur,
Je le garantis tel.
D. JUAN.
Hon?
SGANARELLE.
Ce seront des bêtes,
Ceux qui tiendront de lui des discours malhonnêtes.

SCÈNE VII

D. JUAN, LA RAMÉE, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

LA RAMÉE.
Je viens vous avertir, monsieur, qu'ici pour vous
Il ne fait pas fort bon.
SGANARELLE.
Ah! monsieur, sauvons-nous.
D. JUAN.
Qu'est-ce?
LA RAMÉE.
Dans un moment doivent ici descendre
Douze hommes à cheval commandés pour vous pren-
Ils ont dépeint vos traits à ceux qui me l'ont dit; [dre,
Songez à vous.
SGANARELLE.
Pourquoi s'aller perdre à crédit,
Tirons-nous promptement, monsieur.
D. JUAN.
Adieu, les belles.
Celle que j'aime aura demain de mes nouvelles.
MATHURINE, *s'en allant.*
C'est à moi qui promet, Charlotte.
CHARLOTTE.
Oh! c'est à moi.

SCÈNE VIII

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.
Il faut céder, la force est une étrange loi.
Viens, pour ne risquer rien, usons de stratagème,
Tu prendras mes habits.
SGANARELLE.
Moi, monsieur?
D. JUAN.
Oui, toi-même.
SGANARELLE.
Monsieur, vous vous moquez. Comment, sous vos ha-
M'aller faire tuer? [bits
D. JUAN.
Tu mets la chose au pis.
Mais dis-moi, lâche, dis, quand cela devrait être,

N'est-on pas glorieux de mourir pour son maître?

SGANARELLE.

Serviteur à la gloire. O ciel, fais qu'aujourd'hui,
Sganarelle, en fuyant, ne soit pas pris pour lui.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

D. JUAN, SGANARELLE, *habillé en médecin.*

SGANARELLE.

Avouez qu'au besoin j'ai l'imaginative
Aussi prompte d'aller que personne qui vive.
Votre premier dessein n'était point à propos.
Sous ce déguisement j'ai l'esprit en repos.
Après tout, ces habits nous cachent l'un et l'autre
Beaucoup mieux qu'on n'eût pu nous cacher sous le
J'en regardais le risque avec quelque souci ; [vôtre.
Tout franc, il me choquait.

D. JUAN.

Te voilà bien ainsi.
Où diable as-tu donc pris ce grotesque équipage?

SGANARELLE.

Il vient d'un médecin qui l'avait mis en gage.
Quoique vieux, j'ai donné de l'argent pour l'avoir.
Mais, monsieur, savez-vous quel en est le pouvoir?
Il me fait saluer des gens que je rencontre,
Et passer pour docteur partout où je me montre :
Ainsi qu'un habile homme on me vient consulter.

D. JUAN.

Comment donc?

SGANARELLE.

Mon savoir va bientôt éclater.
Déjà six paysans, autant de paysannes,
Accoutumés sans doute à parler à des ânes,
M'ont sur différents maux demandé mon avis.

D. JUAN.

Et qu'as-tu répondu?

SGANARELLE.

Moi?

D. JUAN.

Tu t'es trouvé pris?

SGANARELLE.

Pas trop. Sans m'étonner de l'habit que je porte,
J'ai soutenu l'honneur, et raisonné de sorte
Que sur mon ordonnance aucun d'eux n'a douté
Qu'il n'eût entre les mains un trésor de santé.

D. JUAN.

Et comment as-tu pu bâtir tes ordonnances?

SGANARELLE.

Ma foi, j'ai ramassé beaucoup d'impertinences,
Mêlé casse, opium, rhubarbe, *et cætera*,
Tout par drachme, et le mal aille comme il pourra,
Que m'importe?

D. JUAN.

Fort bien. Ce que tu viens de dire
Me réjouit.

SGANARELLE.

Et si, pour vous faire mieux rire,
Par hasard, car enfin quelquefois, que sait-on,
Mes malades venaient à guérir?

D. JUAN.

Pourquoi non?
Les autres médecins que les sages méprisent, [sent?
Dupent-ils moins que toi dans tout ce qu'ils nous di-
Et, pour quelques grands mots que nous n'entendons
Ont-ils aux guérisons plus de part que tu n'as? [pas,
Crois-moi, tu peux comme eux, quoi qu'on s'en per-
Profiter, s'il advient du bonheur du malade, [suade,
Et voir attribuer au seul pouvoir de l'art,
Ce qu'avec la nature aura fait le hasard...

SGANARELLE.

Oh! jusqu'où vous poussez votre humeur libertine?
Je ne vous croyais pas impie en médecine.

D. JUAN.

Il n'est point parmi nous d'erreur plus grande.

SGANARELLE.

Quoi?
Pour un art tout divin vous n'avez point de foi!
La casse, le séné, ni le vin émétique...

D. JUAN.

La peste soit le fou!

SGANARELLE.

Vous êtes hérétique,
Monsieur, songez-vous bien quel bruit depuis un
Fait le vin émétique? [temps,

D. JUAN.

Oui, pour certaines gens.

SGANARELLE.

Ses miracles partout ont vaincu les scrupules,
Leur force a converti jusqu'aux plus incrédules :
Et, sans aller plus loin, moi qui vous parle, moi,
J'en ai vu des effets si surprenants...

D. JUAN.

En quoi?

SGANARELLE.

Tout peut être nié si sa vertu se nie.
Depuis six jours un homme était à l'agonie,
Les plus experts docteurs n'y connaissaient plus
Il avait mis à bout la médecine. [rien,

D. JUAN.

Hé bien?

SGANARELLE.

Recours à l'émétique. Il en prend pour leur plaire ;
Soudain...

D. JUAN.

Le grand miracle! Il réchappe?

SGANARELLE.

Au contraire,
Il en meurt.

D. JUAN.

Merveillleux moyen de le guérir!

SGANARELLE.
Comment ? Depuis six jours il ne pouvait mourir ;
Et dès qu'il en a pris, le voilà qui trépasse.
Vit-on jamais remède avoir plus d'efficace ?

D. JUAN.
Tu raisonnes fort juste.

SGANARELLE.
Il est vrai, cet habit
Sur le raisonnement m'inspire de l'esprit ;
Et si sur certains points où je voudrais vous mettre,
La dispute...

D. JUAN.
Une fois je veux te le permettre.

SGANARELLE.
Errez en médecine autant qu'il vous plaira,
La seule faculté s'en scandalisera ;
Mais sur le reste, là, que le cœur se déploie.
Que croyez-vous ?

D. JUAN.
Je crois ce qu'il faut que je croie.

SGANARELLE.
Bon, parlons doucement, et sans nous échauffer,
Le ciel...

D. JUAN.
Laissons cela...

SGANARELLE.
C'est fort bien dit. L'enfer...

D. JUAN.
Laissons cela, te dis-je.

SGANARELLE.
Il n'est pas nécessaire
De vous expliquer mieux, votre réponse est claire.
Malheur si l'esprit fort s'y trouvait oublié.
Voilà ce que vous sert d'avoir étudié ;
Temps perdu. Quant à moi, personne ne peut dire
Qne l'on m'ait rien appris, je sais à peine lire,
Et j'ai de l'ignorance à fond ; mais, franchement,
Avec mon petit sens, mon petit jugement, [dre,
Je vois, je comprends mieux ce que je dois compren-
Que vos livres jamais ne pourraient me l'apprendre.
Ce monde où je me trouve et ce soleil qui luit,
Sont-ce des champignons venus en une nuit ?
Se sont-ils faits tout seuls ? Cette masse de pierre
Qui s'élève en rochers, ces arbres, cette terre,
Ce ciel planté là-haut, est-ce que tout cela
S'est bâti de soi-même ? Et, vous, seriez-vous là,
Sans votre père, à qui le sien fut nécessaire
Pour devenir le vôtre ? Ainsi de père en père,
Allant jusqu'au premier, qui veut-on qui l'ait fait,
Ce premier ? Et dans l'homme, ouvrage si parfait,
Tous ces os agencés l'un dans l'autre, cette âme,
Ces veines, ce poumon, ce cœur, ce foie... Oh ? dame,
Parlez à votre tour comme les autres font !
Je ne puis disputer si l'on ne m'interrompt.
Vous vous taisez exprès, et c'est belle malice.

D. JUAN.
Ton raisonnement charme, et j'attends qu'il finisse.

SGANARELLE.
Mon raisonnement est, monsieur, quoi qu'il en soit,
Que l'homme est admirable en tout, et qu'on y voit
Certains ingrédients, que, plus on les contemple,
Moins on peut expliquer ; d'où vient que... Par
[exemple,
N'est-il pas merveilleux que je sois ici, moi,
Et qu'en là tête, là, j'aie un je ne sais quoi,
Qui fait qu'en un moment, sans en savoir les causes,
Je pense, s'il le faut, cent différentes choses,
Et ne me mêle point d'ajuster les ressorts
Que ce je ne sais quoi fait mouvoir dans mon corps ?
Je veux lever un doigt, deux, trois, la main entière,
Aller à droit, à gauche, en avant, en arrière...

D. JUAN, *apercevant Léonor au fond du théâtre.*
Ah ! Sganarelle, vois. Peut-on, sans s'étonner...

SGANARELLE.
Voilà ce qu'il vous faut, monsieur, pour raisonner.
Vous n'êtes point muet en voyant une belle.

D. JUAN.
Celle-ci me ravit.

SGANARELLE.
Vraiment.

D. JUAN.
Que cherche-t-elle ?

SGANARELLE.
Vous devriez déjà l'être allé demander.

SCÈNE II

D. JUAN, LÉONOR, SGANARELLE.

D. JUAN.
Quel bien plus grand le ciel pouvait-il m'accorder ?
Présenter à mes yeux dans un lieu si sauvage,
La plus belle personne...

LÉONOR.
Oh, point, monsieur !

D. JUAN.
Je gage
Que vous n'avez encor que quatorze ans au plus.

SGANARELLE, *à D. Juan.*
C'est comme il vous les faut.

LÉONOR.
Quatorze ans ? Je les eus
Le dernier de juillet.

SGANARELLE, *bas.*
O, ma pauvre innocente !

D. JUAN.
Mais que cherchiez-vous là ?

LÉONOR.
Des herbes pour ma tante,
C'est pour faire un remède, elle en prend très sou-
[vent.

D. JUAN.
Veut-elle consulter un homme fort savant ?
Monsieur est médecin.

LÉONOR.
Ce serait là sa joie.

SGANARELLE, *d'un ton grave.*
Où son mal lui tient-il ? Est-ce à la rate, au foie ?

LÉONOR.
Sous les arbres assise, elle prend l'air là-bas.
Allons le savoir d'elle.

D. JUAN.
Hé, ne nous pressons pas.
(A Sganarelle.)
Qu'elle est propre à causer une flamme amoureuse!

LÉONOR.
Il faudra que je sois pourtant religieuse.

D. JUAN.
Ah, quel meurtre! Et d'où vient? Est-ce que vous [avez
Tant de vocation?

LÉONOR.
Pas trop, mais vous savez
Qu'on menace une fille, et qu'il faut sans murmu- [re...

D. JUAN.
C'est cela qui vous tient?

LÉONOR.
Et puis ma tante assure
Que je ne suis point propre au mariage.

D. JUAN.
Vous?
Elle se moque, allez, faites choix d'un époux.
Je vous garantis, moi, s'il faut que j'en réponde,
Propre à vous marier plus que fille du monde.
Monsieur le médecin s'y connaît, et je veux
Que lui-même...

SGANARELLE, *lui tâtant le pouls.*
Voyons. Le cas n'est point douteux.
Mariez-vous, il faut vous mettre deux ensemble,
Sinon, il vous viendra mal encombre.

LÉONOR.
Ah! Je tremble.
Et quel mal est-ce là que vous nommez?

SGANARELLE.
Un mal
Qui consume en six mois l'humide radical,
Mal terrible, astringent, vaporeux.

LÉONOR.
Je suis morte.

SGANARELLE.
Mal surtout qui s'augmente au couvent.

LÉONOR.
Il n'importe,
On ne laissera pas de m'y mettre.

D. JUAN.
Et pourquoi?

LÉONOR.
A cause de ma sœur qu'on aime plus que moi.
On la mariera mieux quand on n'aura plus qu'elle.

D. JUAN.
Vous êtes pour cela trop aimable et trop belle.
Non, je ne puis souffrir cet excès de rigueur;
Et, dès demain, pour faire enrager votre sœur,
Je veux vous épouser. En serez-vous contente?

LÉONOR.
Hé, mon Dieu, n'allez pas en rien dire à ma tante,
Sitôt que du couvent elle voit que je ris,
Deux soufflets me sont sûrs, et ce serait bien pis
Si vous alliez pour moi parler de mariage.

D. JUAN.
Hé bien, marions-nous en secret; je m'engage,
Puisqu'elle vous maltraite, à vous mettre en état
De ne rien craindre d'elle.

SGANARELLE.
Et par un bon contrat;
Ce n'est point à demi que monsieur fait les choses.

D. JUAN.
J'avais pour fuir l'hymen d'assez pressantes causes;
Mais pour vous faire entrer au couvent malgré vous,
Savoir qu'à la menace on ajoute les coups,
C'est un acte inhumain dont je me rends coupable
Si je ne vous épouse.

SGANARELLE.
Il est fort charitable.
Voyez, se marier pour vous ôter l'ennui
D'être religieuse, attendez tout de lui.

LÉONOR.
Si j'osais m'assurer...

SGANARELLE.
C'est une bagatelle,
Que ce qu'il vous promet. Sa bonté naturelle
Va si loin, qu'il est prêt, pour faire trêve aux coups,
D'épouser, s'il le faut, votre tante avec vous.

LÉONOR.
Ah! Qu'il n'en fasse rien; elle est si dégoûtante...
Mais moi, suis-je assez belle...

D. JUAN.
Ah, ciel! Toute charmante.
Quelle douceur pour moi de vivre sous vos lois!
Non, ce qui fait l'hymen n'est point de notre choix.
J'en suis trop convaincu, je vous connais à peine,
Et, tout à coup, je cède à l'amour qui m'entraîne.

LÉONOR.
Je voudrais qu'il fût vrai, car ma tante, et la peur
Que me fait le couvent...

D. JUAN.
Ah! Connaissez mon cœur.
Voulez-vous que ma foi, pour preuve indubitable,
Vous fasse le serment le plus épouvantable?
Que le ciel...

LÉONOR.
Je vous crois, ne jurez point.

D. JUAN.
Hé bien?

LÉONOR.
Mais, pour nous marier, sans que l'on en sût rien,
Si la chose pressait, comment faudrait-il faire?

D. JUAN.
Il faudrait avec moi venir chez un notaire,
Signer le mariage, et, quand tout serait fait,
Nous laisserions gronder votre tante.

SGANARELLE.
En effet;
Quand une chose est faite, elle n'est pas à faire.

LÉONOR.
Oh, ma tante et ma sœur seront bien en colère,

Car j'aurai pour ma part plus de vingt mille écus;
Bien des gens me l'ont dit.

D. JUAN.

Vouz me rendez confus.
Pensez-vous que ce soit votre bien qui m'engage?
Ce sont les agréments de ce charmant visage,
Cette bouche, ces yeux; enfin, soyez à moi,
Et je renonce au reste.

SGANARELLE.

Il est de bonne foi.
Vos écus sont pour lui des beautés peu touchan- [tes.

LÉONOR.

J'ai dans le bourg voisin une de mes parentes
Qui veut qu'on me marie, et qui m'a toujours dit
Que si quelqu'un m'aimait...

D. JUAN.

C'est avoir de l'esprit.

LÉONOR.

Elle enverrait chercher de bon cœur le notaire;
Si nous allions chez elle?

D. JUAN.

Hé bien, il le faut faire.
Me voilà prêt, allons.

LÉONOR.

Mais quoi, seule avec vous?

D. JUAN.

Venir avecque moi, c'est suivre votre époux.
Est-ce un scrupule à faire après la foi promise?

LÉONOR.

Pas trop, mais j'ai toujours...

D. JUAN.

Vous verrez ma franchise.

LÉONOR.

Du moins...

D. JUAN.

Par où faut-il vous mener?

LÉONOR.

Par ici.
Mais quel malheur!

D. JUAN.

Comment?

LÉONOR.

Ma tante que voici...

D. JUAN.

Le fâcheux contretemps! Qui diable nous l'amène?

SGANARELLE.

Ma foi, c'en était fait sans cela.

D. JUAN.

Quelle peine!

LÉONOR.

Sans rien dire, venez m'attendre ici ce soir,
Je m'y rendrai.

SCÈNE III

THÉRÈSE, LÉONOR, D. JUAN, SGANARELLE.

THÉRÈSE, *à Léonor.*

Vraiment, j'aime assez à vous voir,
Impudente, il vous faut parler avec des hommes.

SGANARELLE.

Vous ne savez pas bien, madame, qui nous sommes.

LÉONOR.

Est-ce faire du mal, quand c'est à bonne fin?
Ce monsieur-là m'a dit qu'il était médecin,
Et je lui demandais si pour guérir votre asthme,
Il ne savait pas...

SGANARELLE.

Oui, j'ai certain cataplasme,
Qui posé, lorsqu'on tombe en suffocation,
Facilite aussitôt la respiration.

THÉRÈSE.

Hé, mon Dieu, là-dessus j'ai vu les plus habiles,
Leurs remèdes me sont remèdes inutiles.

SGANARELLE.

Je le crois. La plupart des plus grands médecins
Ne sont bons qu'à venir visiter les bassins;
Mais pour moi, qui va droit au souverain dictame,
Je guéris de tous maux, et je voudrais, madame,
Que votre asthme vous tînt du haut jusques au bas,
Trois jours mon cataplasme, il n'y paraîtrait pas.

THÉRÈSE.

Hélas, que vous feriez une admirable cure!

SGANARELLE.

Je parle hardiment, mais ma parole est sûre.
Demandez à monsieur. Outre l'asthme, il avait
Un bolus au côté qui toujours s'élevait.
Du diaphragme impur l'humeur trop réunie,
Le mettait tous les ans dix fois à l'agonie;
En huit jours je vous ai balayé tout cela,
Nettoyé l'impur, et... Regardez, le voilà
Aussi frais, aussi plein de vigueur énergique,
Que s'il n'avait jamais eu tache d'asthmatique.

THÉRÈSE.

Son teint est frais, sans doute, et d'un vif éclatant.

SGANARELLE.

Çà, voyons votre pouls. Il est intermittent;
La palpitation du poumon s'y dénote.

THÉRÈSE.

Quelquefois...

SGANARELLE.

Votre langue. Elle n'est pas tant sotte.
En dessous, levez-la. L'asthme y paraît marqué.
Ah! Si mon cataplasme était vite appliqué...

THÉRÈSE.

Où donc l'applique-t-on?

SGANARELLE, *lui parlant avec action, pour l'empêcher de voir que D. Juan entretient tout bas Léonor.*

Tout droit sur la partie
Où la force de l'asthme est la plus départie.
Comme l'obstruction se fait de ce côté,
Il faut, autant qu'on peut, la mettre en liberté:
Car, selon que d'abord la chaleur restringente
A pu se ramasser, la partie est souffrante,
Et laisse à respirer le conduit plus étroit.
Or est-il que le chaud ne vient jamais du froid.
Par conséquent, sitôt que dans une famille,
Vous voyez que le mal prend cours...

THÉRÈSE, *à Léonor.*

Petite fille,
Passez de ce côté.

SGANARELLE, *continuant.*

Ne différez jamais.

D. JUAN, *bas à Léonor.*

Vous viendrez donc ce soir?

LÉONOR.

Oui, je vous le promets.

SGANARELLE.

A vous cataplasmer commencez de bonne heure.
En quel lieu faites-vous ici votre demeure?

THÉRÈSE.

Vous voyez ma maison.

SGANARELLE, *tirant sa tabatière.*

Dans trois heures d'ici
Prenez dans un œuf frais de cette poudre-ci,
Et du reste du jour ne parlez à personne.
Voilà, jusqu'à demain, ce que je vous ordonne;
Je ne manquerai pas à me rendre chez vous.

THÉRÈSE.

Venez, vous faites seul mon espoir le plus doux.
Allons, petite fille, aidez-moi.

LÉONOR.

Çà, ma tante.

SCÈNE IV

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Qu'en dites-vous, monsieur?

D. JUAN.

La rencontre est plaisante.

SGANARELLE.

M'érigeant en docteur, j'ai là, fort à propos,
Pour abuser la tante, étalé de grands mots.

D. JUAN.

Où diable as-tu pêché ce jargon?

SGANARELLE.

Laissez faire;
J'ai servi quelque temps chez un apothicaire.
S'il faut jaser encor, je suis médecin né.
Mais ce tabac en poudre à la vieille donné?

D. JUAN.

Sa nièce est fort aimable, et doit ici se rendre
Quand le jour...

SGANARELLE.

Quoi, monsieur, vous l'y viendrez at-[tendre?

D. JUAN.

Oui, sans doute.

SGANARELLE.

Et de là, vous, l'épouseur banal,
Vous irez lui passer un écrit nuptial?

D. JUAN.

Souffrir, faute d'un mot, qu'elle échappe à ma flam-[me?

SGANARELLE.

Quel diable de métier! Toujours femme sur femme?

D. JUAN.

En vain pour moi ton zèle y voit de l'embarras,
Les femmes n'en font point.

SGANARELLE.

Je ne vous comprends pas.
Mille gens, dont je vois partout qu'on se contente,
En ont souvent trop d'une, et vous en prenez trente?

D. JUAN.

Je ne me pique pas aussi de les garder,
Le grand nombre en ce cas pourrait m'incommoder.

SGANARELLE.

Pourquoi? Vous en feriez un sérail. Mais je tremble.
Quel cliquetis, monsieur? Ah!

D. JUAN.

Trois hommes ensemble
En attaquent un seul, il faut le secourir.

SGANARELLE, *seul.*

Voilà l'humeur de l'homme. Où s'en va-t-il courir?
S'aller faire échiner, sans qu'il soit nécessaire.
Quels grands coups il allonge! Il faut le laisser faire.
Le plus sûr cependant est de m'aller cacher,
S'il a besoin de moi, qu'il vienne me chercher.

SCÈNE V

D. CARLOS, D. JUAN.

D. CARLOS.

Ces voleurs par leur fuite ont assez fait connaître
Qu'où votre bras se montre on n'ose plus paraître;
Et je ne puis nier qu'à cet heureux secours,
Si je respire encor, je ne doive mes jours.
Ainsi, monsieur, souffrez que pour vous rendre [grâce...

D. JUAN.

J'ai fait ce que vous-même auriez fait en ma place;
Et prendre ce parti contre leur lâcheté,
Était plutôt devoir que générosité.
Mais d'où vous êtes-vous attiré leur poursuite?

D. CARLOS.

Je m'étais, par malheur, écarté de ma suite.
Ils m'ont rencontré seul, et mon cheval tué
A leur infâme audace a fort contribué.
Sans vous j'étais perdu.

D. JUAN.

Vous allez à la ville?

D. CARLOS.

Non, certains intérêts...

D. JUAN.

Vous peut-on être utile?

D. CARLOS.

Cette offre met le comble à ce que je vous doi.
Une affaire d'honneur, très sensible pour moi,
M'oblige dans ces lieux à tenir la campagne.

D. JUAN.

Je suis à vous, souffrez que je vous accompagne.
Mais puis-je demander sans me rendre indiscret,
Quel outrage reçu...

D. CARLOS.

Ce n'est plus un secret;
Et je ne dois songer, dans le bruit de l'offense,
Qu'à faire promptement éclater ma vengeance.

Une sœur qu'au couvent j'avais fait élever,
Depuis quatre ou cinq jours s'est laissée enlever.
Un don Juan Giron est l'auteur de l'injure,
Il a pris cette route, au moins on m'en assure,
Et je viens l'y chercher sur ce que j'en ai su.

D. JUAN.

Et le connaissez-vous?

D. CARLOS.

Je ne l'ai jamais vu.
Mais j'amène avec moi des gens qui le connaissent,
Et par ses actions telles qu'elles paraissent,
Je crois sans passion, qu'il peut être permis...

D. JUAN.

N'en dites point de mal, il est de mes amis.

D. CARLOS.

Après un tel aveu j'aurais tort d'en rien dire;
Mais lorsque mon honneur à la vengeance aspire,
Malgré cette amitié, j'ose espérer de vous...

D. JUAN.

Je sais ce que se doit un si juste courroux;
Et, pour vous épargner des peines inutiles,
Quels que soient vos desseins, je les rendrai faciles.
Si d'aimer don Juan je ne puis m'empêcher,
C'est sans avoir servi jamais à le cacher.
D'un enlèvement fait avecque trop d'audace
Vous demandez raison, il faut qu'il vous la fasse.

D. CARLOS.

Et comment me la faire?

D. JUAN.

Il est homme de cœur,
Vous pouvez là-dessus consulter votre honneur.
Pour se battre avec vous, quand vous aurez su [prendre
Le lieu, l'heure et le jour, il viendra vous attendre.
Vous répondre de lui, c'est vous en dire assez.

D. CARLOS.

Cette assurance est douce à des cœurs offensés.
Mais je vous avouerai que vous devant la vie,
Je ne puis sans douleur vous voir de la partie.

D. JUAN.

Une telle amitié nous a joints jusqu'ici,
Que s'il se bat, il faut que je me batte aussi.
Notre union le veut.

D. CARLOS.

Et c'est dont je soupire.
Faut-il, quand je vous dois le jour que je respire,
Que j'aie à me venger, et qu'il vous soit permis
D'aimer le plus mortel de tous mes ennemis?

SCÈNE VI

D. CARLOS, D. JUAN, ALONSE.

ALONSE, *à un valet.*

Fais boire nos chevaux, et que l'on nous attende.
Par où donc... Mais, ô ciel, que ma surprise est [grande!

D. CARLOS, *à Alonse.*

D'où vient qu'ainsi sur nous vos regards attachés...

ALONSE.

Voilà votre ennemi, celui que vous cherchez,
D Juan.

D. CARLOS.

D. Juan?

D. JUAN.

Oui, je renonce à feindre,
L'avantage du nombre est peu pour m'y contrain- [dre,
Je suis ce don Juan, dont le trépas juré...

ALONSE, *à D. Carlos.*

Voulez-vous...

D. CARLOS.

Arrêtez. M'étant seul égaré,
Des lâches m'ont surpris, et je lui dois la vie
Qui par eux, sans son bras, m'aurait été ravie.
Don Juan, vous voyez, malgré tout mon courroux,
Que je vous rends le bien que j'ai reçu de vous;
Jugez par là du reste, et si de mon offense,
Pour payer un bienfait, je suspens la vengeance,
Croyez que ce délai ne fera qu'augmenter
Le vif ressentiment que j'ai fait éclater.
Je ne demande point qu'ici, sans plus attendre,
Vous preniez le parti que vous avez à prendre.
Pour m'acquitter vers eux je veux bien vous laisser,
Quoi que vous résolviez, le loisir d'y penser.
Sur l'outrage reçu, qu'en vain on voudrait taire,
Vous savez quels moyens peuvent me satisfaire.
Il en est de sanglants, il en est de plus doux.
Voyez-les, consultez, le choix dépend de vous.
Mais enfin, quel qu'il soit, souvenez-vous, de grâce,
Qu'il faut que mon affront par don Juan s'efface,
Que ce seul intérêt m'a conduit en ce lieu,
Que vous m'avez pour lui donné parole Adieu.

ALONSE.

Quoi, monsieur?

D. CARLOS.

Suivez-moi.

ALONSE.

Faut-il...

D. CARLOS.

Notre querelle
Se doit vider ailleurs.

SCÈNE VII

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Holà, ho, Sganarelle.

SGANARELLE, *derrière le théâtre.*

Qui va là?

D. JUAN.

Viendras-tu?

SGANARELLE.

Tout à l'heure. Ah! C'est vous.

D. JUAN.

Coquin, quand je me bats, tu te sauves des coups!

SGANARELLE.

J'étais allé, monsieur, ici près, d'où j'arrive.
Cet habit est, je crois, de vertu purgative;
Le porter, c'est autant qu'avoir pris...

D. JUAN.

Effronté,
D'un voile honnête, au moins, couvre ta lâcheté.

SGANARELLE.

D'un vaillant homme mort la gloire se publie,
Mais j'en fais moins de cas que d'un poltron en vie.

D. JUAN.

Sais-tu pour qui mon bras vient de s'employer?

SGANARELLE.

Non.

D. JUAN.

Pour un frère d'Elvire.

SGANARELLE.

Un frère? Tout de bon?

D. JUAN.

J'ai regret de nous voir ainsi brouillés ensemble,
Il paraît honnête homme.

SGANARELLE.

Ah! monsieur, il me semble
Qu'en rendant un peu plus de justice à sa sœur...

D. JUAN.

Ma passion pour elle est usée en mon cœur,
Et les objets nouveaux le rendent si sensible,
Qu'avec l'engagement il est incompatible.
D'ailleurs, ayant pris femme en vingt lieux différents,
Tu sais pour le secret les détours que je prends.
A ne point éclater toutes je les engage;
Et si l'une en public avait quelque avantage,
Les autres parleraient, et tout serait perdu.

SGANARELLE.

Vous pourriez bien alors, monsieur, être pendu.

D. JUAN.

Maraud.

SGANARELLE.

Je vous entends, il serait plus honnête,
Pour mieux vous ennoblir, qu'on vous coupât la tête;
Mais c'est toujours mourir.

D. JUAN, *voyant un tombeau sur lequel est une statue.*

Quel ouvrage nouveau
Vois-je paraître ici!

SGANARELLE.

Bon, et c'est le tombeau
Où votre commandeur, qui pour lui le fit faire,
Grâce à vous, gît plus tôt qu'il n'était nécessaire.

D. JUAN.

On ne m'avait pas dit qu'il fût de ce côté.
Allons le voir.

SGANARELLE.

Pourquoi cette civilité?
Laissons-le là, monsieur, aussi bien il me semble
Que vous ne devez pas être trop bien ensemble.

D. JUAN.

C'est pour faire la paix que je cherche à le voir;
Et, s'il est galant homme, il doit nous recevoir.
Entrons.

SGANARELLE.

Ah, que ce marbre est beau! Ne lui déplaise,
Il s'est là, pour un mort, logé fort à son aise.

D. JUAN.

J'admire cette aveugle et sotte vanité.
Un homme, en son vivant, se sera contenté
D'un bâtiment fort simple, et le visionnaire
En veut un tout pompeux quand il n'en a que faire.

SGANARELLE.

Voyez-vous sa statue, et comme il tient sa main?

D. JUAN.

Parbleu, le voilà bien en empereur romain.

SGANARELLE.

Il me fait quasi peur. Quels regards il nous jette?
C'est pour nous obliger, je pense, à la retraite.
Sans doute qu'à nous voir il prend peu de plaisir.

D. JUAN.

Si de venir dîner il avait le loisir,
Je le régalerais. De ma part, Sganarelle,
Va l'en prier.

SGANARELLE.

Lui?

D. JUAN.

Cours.

SGANARELLE.

La prière est nouvelle.
Un mort! Vous moquez-vous?

D. JUAN.

Fais ce que je t'ai dit.

SGANARELLE.

Le pauvre homme, monsieur, a perdu l'appétit.

D. JUAN.

Si tu n'y vas...

SGANARELLE.

J'y vais. Que faut-il que je dise?

D. JUAN.

Que je l'attends chez moi.

SGANARELLE.

Je ris de ma sottise.
Mais mon maître le veut. Monsieur le Commandeur,
Don Juan voudrait bien avoir chez lui l'honneur
De vous faire un régale. Y viendrez-vous?
(*La statue baisse la tête, et Sganarelle tombant sur les genoux, s'écrie :*)

A l'aide!

D. JUAN.

Qu'est-ce? Qu'as-tu? Dis donc.

SGANARELLE.

Je suis mort sans remède.
La statue...

D. JUAN.

Hé bien, quoi? Que veux-tu dire?

SGANARELLE.

Hélas?
La statue...

D. JUAN.

Enfin donc, tu ne parleras pas?

SGANARELLE.

Je parle, et je vous dis, monsieur, que la statue...

D. JUAN.

Encor?

SGANARELLE.

Sa tête...

D. JUAN.

Hé bien?

SGANARELLE.

Vers moi s'est abattue.
Elle m'a fait...

D. JUAN.

Coquin!

SGANARELLE.

Si je ne vous dis vrai,
Vous pouvez lui parler pour en faire l'essai.
Peut-être...

D. JUAN.

Viens, maraud, puisqu'il faut que j'en rie,
Viens être convaincu de ta poltronnerie,
Prends garde. Commandeur, te rendras-tu chez moi?
Je t'attends à dîner.

(*La statue baisse encore la tête.*)

SGANARELLE.

Vous en tenez, ma foi.
Voilà mes esprits forts qui ne veulent rien croire.
Disputons à présent, j'ai gagné la victoire.

D. JUAN, *après avoir rêvé un moment.*

Allons, sortons d'ici.

SGANARELLE.

Sortons, je vous promets,
Quand j'en serai dehors de n'y rentrer jamais.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Cesse de raisonner sur une bagatelle,
Un faux rapport des yeux n'est pas chose nouvelle,
Et souvent il ne faut qu'une simple vapeur,
Pour faire ce qu'en toi j'imputais à la peur.
La vue en est troublée, et je tiens ridicule...

SGANARELLE.

Quoi, là-dessus encor vous êtes incrédule,
Et ce que de nos yeux, de ces yeux que voilà,
Tous deux nous avons vu, vous le démentez? Là,
Traitez-moi d'ignorant, d'impertinent, de bête,
Il n'est rien de plus vrai que ce signe de tête;
Et je ne doute point que pour vous convertir,
Le ciel, qui de l'enfer cherche à vous garantir,
N'ait rendu tout exprès ce dernier témoignage.

D. JUAN.

Écoute, s'il t'échappe un seul mot davantage
Sur tes moralités, je vais faire venir
Quatre hommes des plus forts, te bien faire tenir,
Afin qu'un nerf de bœuf à loisir te réponde.
M'entends-tu? Dis.

SGANARELLE.

Fort bien, monsieur, le mieux du monde.
Vous vous expliquez net, c'est là ce qui me plaît.
D'autres ont des détours qu'on ne sait ce que c'est.
Mais vous, en quatre mots que vous faites entendre,
Vous dites tout, rien n'est si facile à comprendre.

D. JUAN.

Qu'on me fasse dîner le plus tôt qu'on pourra.
Un siège.

SCÈNE II

D. JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE.

SGANARELLE, *à la Violette.*

Va savoir quand monsieur dînera,
Dépêche.

D. JUAN.

Que veut-on?

LA VIOLETTE.

C'est monsieur votre père.

D. JUAN.

Ah! que cette visite était peu nécessaire!
Quels contes de nouveau me vient-il débiter?
Qu'il a de temps à perdre!

SGANARELLE.

Il le faut écouter.

SCÈNE III

D. LOUIS, D. JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE.

D. LOUIS.

Ma présence vous choque, et je vois que sans peine,
Vous pourriez vous passer d'un père qui vous gêne.
Tous deux, à dire vrai, par plus d'une raison,
Nous nous incommodons d'une étrange façon;
Et si vous êtes las d'ouïr mes remontrances,
Je suis bien las aussi de vos extravagances.
Ah! Que d'aveuglement, quand, raisonnant en fous,
Nos voulons que le ciel soit moins sage que nous,
Quand sur ce qu'il connaît qui nous est nécessaire,
Nos imprudents désirs ne le laissent pas faire,
Et qu'à force de vœux nous tâchons d'obtenir
Ce qui nous est donné souvent pour nous punir!
La naissance d'un fils fut ma plus forte envie,
Mes souhaits en faisaient tout le bien de ma vie;
Et ce fils que j'obtiens est le mal rigoureux
De ces jours que par lui je croyais rendre heureux.
De quel œil, dites-moi, pensez-vous que je voie
Ces commerces honteux qui seuls font votre joie,
Ce scandaleux amas de viles actions
Qu'entassent chaque jour vos folles passions,
Ce long enchaînement de méchantes affaires,
Où du prince pour vous les grâces nécessaires
Ont épuisé déjà tout ce qu'auprès de lui
Mes services pouvaient m'avoir acquis d'appui?
Ah, fils! Indigne fils! Quelle est votre bassesse,
D'avoir de vos aïeux démenti la noblesse!
D'avoir osé ternir par tant de lâchetés,
Le glorieux éclat du sang dont vous sortez,

De ce sang que l'histoire en mille endroits renomme!
Et qu'avez-vous donc fait pour être gentilhomme?
Si ce titre ne peut vous être contesté,
Pensez-vous avoir droit d'en tirer vanité,
Et qu'il ait rien en vous qui puisse être estimable,
Quand vos déréglements l'y rendent méprisable?
Non, non, de vos aïeux on a beau faire cas,
La naissance n'est rien où la vertu n'est pas;
Aussi nous ne pouvons avoir part à leur gloire,
Qu'autant que nous faisons honneur à leur mémoi-
L'éclat que leur conduite a répandu sur nous, [re.
Des mêmes sentiments nous doit rendre jaloux;
C'est un engagement dont rien ne nous dispense,
De marcher sur les pas qu'a tracés leur prudence,
D'être à les imiter attachés, prompts, ardents,
Si nous voulons passer pour leurs vrais descendants.
Ainsi de ces héros que nos histoires louent,
Vous descendez en vain, lorsqu'ils vous désavouent,
Et que ce qu'ils ont fait et d'illustre et de grand,
N'a pu de votre cœur leur en être garant.
Loin d'être de leur sang, loin que l'on vous en comp-
L'éclat n'en rejaillit sur vous qu'à votre honte; [te,
Et c'est comme un flambeau qui, devant vous porté,
Fait de vos actions mieux voir l'indignité.
Enfin, si la noblesse est un précieux titre,
Sachez que la vertu en doit être l'arbitre,
Qu'il n'est point de grands noms, qui sans elle obs-
[curcis...

D. JUAN.

Monsieur, vous seriez mieux si vous parliez assis.

D. LOUIS.

Je ne veux pas m'asseoir, insolent. J'ai beau dire,
Ma remontrance est vaine, et tu n'en fais que rire.
C'est trop, si jusqu'ici dans mon cœur, malgré moi,
La tendresse de père a combattu pour toi,
Je l'étouffe; aussi bien il est temps que j'efface
La honte de te voir déshonorer ma race,
Et qu'arrêtant le cours de tes déréglements,
Je prévienne du ciel les justes châtiments;
J'en mourrai, mais je dois mon bras à sa colère.

SCÈNE IV

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Mourez quand vous voudrez, il ne m'importe guère.
Ah, que sur ce jargon qu'à toute heure j'entends,
Les pères sont fâcheux qui vivent trop longtemps!

SGANARELLE.

Monsieur...

D. JUAN.

Quelle sottise à moi quand je l'écoute!

SGANARELLE.

Vous avez tort.

D. JUAN.

J'ai tort?

SGANARELLE.

Hé.

D. JUAN.

J'ai tort?

SGANARELLE.

Oui, sans doute,
Vous avez très grand tort de l'avoir écouté
Avec tant de douceur et tant d'honnêteté.
Le chassant au milieu de sa sotte harangue,
Vous lui deviez apprendre à mieux régler sa langue.
A-t-on jamais rien vu de plus impertinent?
Un père contre un fils faire l'entreprenant?
Lui venir dire au nez que l'honneur le convie
A mener dans le monde une louable vie?
Le faire souvenir qu'étant d'un noble sang,
Il ne devrait rien faire indigne de son rang? [suivre!
Les beaux enseignements! C'est bien ce qu'on doit
Un homme tel que vous, qui sait comme il faut vivre;
De votre patience on se doit étonner.
Pour moi, je vous l'aurais envoyé promener.

SCÈNE V

D. JUAN, LA VIOLETTE, SGANARELLE.

LA VIOLETTE.

Votre marchand est là, monsieur.

D. JUAN.

Qui?

LA VIOLETTE.

Ce grand homme,
Monsieur Dimanche.

SGANARELLE.

Peste, un créancier assomme.
De quoi s'avise-t-il d'être si diligent
A venir chez les gens demander de l'argent?
Que ne lui disais-tu que monsieur dîne en ville!

LA VIOLETTE.

Vraiment oui, c'est un homme à croire bien facile;
Malgré ce que j'ai dit il a voulu s'asseoir
Là dedans pour l'attendre.

SGANARELLE.

Hé bien, jusques au soir
Qu'il y demeure.

D. JUAN.

Non, fais qu'il entre au contraire,
Je ne tarderai pas longtemps à m'en défaire.
Lorsque des créanciers cherchent à nous parler,
Je trouve qu'il est mal de se faire celer.
Leurs visites ayant une fort juste cause,
Il les faut tout au moins payer de quelque chose;
Et, sans leur rien donner, je ne manque jamais
A les faire de moi retourner satisfaits.

SCÈNE VI

D. JUAN, M. DIMANCHE, SGANARELLE.

D. JUAN.

Bonjour, monsieur Dimanche. Hé, que ce m'est de [joie
De pouvoir... Ne souffrez jamais qu'on vous ren-
[voie.

J'ai bien grondé mes gens, qui sans doute ont eu tort
De n'avoir pas voulu vous faire entrer d'abord;
Ils ont ordre aujourd'hui de n'ouvrir à personne,
Mais ce n'est pas pour vous que cet ordre se donne;
Et vous êtes en droit, quand vous venez chez moi,
De n'y trouver jamais rien de fermé.

M. DIMANCHE.

Je croi,
Monsieur, qu'il...

D. JUAN.

Les coquins! Voyez, laisser attendre
Monsieur Dimanche seul! Oh, je veux leur appren-
A connaître les gens. [dre

M. DIMANCHE.

Cela n'est rien.

D. JUAN.

Comment?
Quand je suis dans ma chambre, oser effrontément
Dire à monsieur Dimanche, au meilleur...

M. DIMANCHE.

Sans colère,
Monsieur, une autre fois ils craindront de le faire.
J'étais venu...

D. JUAN.

Jamais ils ne font autrement.
Çà, pour monsieur Dimanche, un siège, prompte-

M. DIMANCHE. [ment.

Je suis dans mon devoir.

D. JUAN.

Debout! Que je l'endure!
Non, vous serez assis.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je vous conjure...

D. JUAN.

Apportez. Je vous aime, et je vous vois d'un œil...
Otez-moi ce pliant, et donnez un fauteuil.

M. DIMANCHE.

Je n'ai garde, monsieur, de...

D. JUAN.

Je le dis encore.
Au point que je vous aime, et que je vous honore,
Je ne souffrirai point qu'on mette entre nous deux
Aucune différence.

M. DIMANCHE.

Ah! Monsieur.

D. JUAN.

Je le veux.
Allons, asseyez-vous.

M. DIMANCHE.

Comme le temps empire...

D. JUAN.

Mettez-vous là.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je n'ai qu'un mot à dire.
J'étais...

D. JUAN.

Mettez-vous là, vous dis-je.

M. DIMANCHE.

Je suis bien.

D. JUAN.

Non, si vous n'êtes là, je n'écouterai rien.

M. DIMANCHE, *s'asseyant dans un fauteuil.*

C'est pour vous obéir. Sans le besoin extrême...

D. JUAN.

Parbleu, monsieur Dimanche, avouez-le vous-
Vous vous portez bien. [même.

M. DIMANCHE.

Oui, mieux depuis quelques mois
Que je ne l'avais fait. Je suis...

D. JUAN.

Plus je vous vois,
Plus j'admire sur vous certain vif qui s'épanche.
Quel teint!

M. DIMANCHE.

Je viens, monsieur...

D. JUAN.

Et madame Dimanche,
Comment se porte-t-elle?

M. DIMANCHE.

Assez bien, Dieu merci.
Je viens vous...

D. JUAN.

Du ménage elle a tout le souci;
C'est une brave femme.

M. DIMANCHE.

Elle est votre servante.
J'étais...

D. JUAN.

Elle a tout lieu d'avoir l'âme contente.
Que ses enfants sont beaux. La petite Louison,
Je...

M. DIMANCHE.

C'est l'enfant gâté, monsieur, de la maison.
Hé?

D. JUAN.

Rien n'est si joli.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je...

D. JUAN.

Que je l'aime!
Et le petit Colin, est-il encor de même?
Fait-il toujours grand bruit avecque son tambour?

M. DIMANCHE.

Oui, monsieur, on en est étourdi tout le jour.
Je venais...

D. JUAN.

Et Brusquet, est-ce à son ordinaire?
L'aimable petit chien, pour ne pouvoir se taire;
Mord-il toujours les gens aux jambes?

M. DIMANCHE.

A ravir.
C'est pis que ce n'était, nous n'en saurions chevir.
Et quand il ne voit pas notre petite fille...

D. JUAN.

Je prends tant d'intérêt en toute la famille,
Qu'on doit peu s'étonner si je m'informe ainsi
De tous l'un après l'autre.

M. DIMANCHE.
Oh! je vous compte aussi
Parmi ceux qui nous font...
D. JUAN.
Allons donc, je vous prie.
Touchez, monsieur Dimanche.
M. DIMANCHE.
Ah!
D. JUAN.
Mais, sans raillerie,
M'aimez-vous un peu? Là.
M. DIMANCHE.
Très humble serviteur.
D. JUAN.
Parbleu, je suis à vous aussi de tout mon cœur.
D. DIMANCHE.
Vous me rendez confus, je...
D. JUAN.
Pour votre service,
Il n'est rien qu'avec joie en tout temps je ne fisse.
M. DIMANCHE.
C'est trop d'honneur pour moi; mais, monsieur, s'il
Je viens pour... [vous plait,
D. JUAN.
Et cela sans aucun intérêt,
Croyez-le.
M. DIMANCHE.
Je n'ai point mérité cette grâce.
Mais...
D. JUAN.
Servir mes amis n'a rien qui m'embarrasse.
M. DIMANCHE.
Si vous...
D. JUAN.
Monsieur Dimanche, oh çà, de bonne foi,
Vous n'avez point dîné, dînez avecque moi,
Vous voilà tout porté.
M. DIMANCHE.
Non, monsieur, une affaire
Me rappelle chez nous, et m'y rend nécessaire.
D. JUAN, *se levant.*
Vite, allons, ma calèche.
M. DIMANCHE.
Ah! c'est trop de moitié.
D. JUAN.
Dépêchons.
M. DIMANCHE.
Non, monsieur.
D. JUAN.
Vous n'irez point à pied.
M. DIMANCHE.
Monsieur, j'y vais toujours.
D. JUAN.
La résistance est vaine;
Vous m'êtes venu voir, je veux qu'on vous remène.
M. DIMANCHE.
J'avais là...
D. JUAN.
Tenez-moi pour votre serviteur.
M. DIMANCHE.
Je voulais...
D. JUAN.
Je le suis, et votre débiteur.
M. DIMANCHE.
Ah! Monsieur.
D. JUAN.
Je n'en fais un secret à personne;
Et de ce que je dois j'ai la mémoire bonne.
M. DIMANCHE.
Si vous me...
D. JUAN.
Voulez-vous que je descende en bas?
Que je vous reconduise?
M. DIMANCHE.
Ah! Je ne le vaux pas.
Mais...
D. JUAN.
Embrassez-moi donc, c'est d'une amitié pure,
Qu'une seconde fois ici je vous conjure
D'être persuadé qu'envers et contre tous,
Il n'est rien qu'au besoin je ne fisse pour vous.

SCÈNE VII

M. DIMANCHE, SGANARELLE.

SGANARELLE.
Vous avez en monsieur un ami véritable,
Un...
M. DIMANCHE.
De civilités il est vrai qu'il m'accable,
Et j'en suis si confus, que je ne sais comment
Lui pouvoir demander ce qu'il me doit.
SGANARELLE.
Vraiment,
Quand on parle de vous, il ne faut que l'entendre.
Comme lui tous ses gens ont pour vous le cœur ten-
[dre;
Et pour vous le montrer, ah! que ne vous vient-on
Donner quelque nazarde, ou des coups de bâton?
Vous verriez de quel air...
M. DIMANCHE.
Je le crois, Sganarelle.
Mais pour lui mille écus sont une bagatelle;
Et deux mots dits par vous...
SGANARELLE.
Allez, ne craignez rien,
Vous en dût-il vingt mille, il vous payerait bien.
M. DIMANCHE.
Mais vous, vous me devez aussi pour votre compte...
SGANARELLE.
Fi, parler de cela! n'avez-vous point de honte?
M. DIMANCHE.
Comment?
SGANARELLE.
Ne sais-je pas que je vous dois?
M. DIMANCHE.
Si vous...

SGANARELLE.
Allez, monsieur Dimanche, on vous attend chez [vous.
M. DIMANCHE.
Mais mon argent?
SGANARELLE.
Eh bien! je dois, qui doit, s'oblige.
M. DIMANCHE.
Je veux...
SGANARELLE.
Ah!
M. DIMANCHE.
J'entends.
SGANARELLE.
Bon.
M. DIMANCHE.
Mais...
SGANARELLE.
Fi!
M. DIMANCHE.
Je...
SGANARELLE.
Fi! vous dis-je.

SCÈNE VIII

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.
Nous en voilà défaits.
D. JUAN.
Et fort civilement.
A-t-il lieu de s'en plaindre?
SGANARELLE.
Il aurait tort. Comment!
D. JUAN.
N'ai-je pas...
SGANARELLE.
Ceux qui font les fautes, qu'ils les boivent.
Est-ce aux gens comme vous à payer ce qu'ils doi- [vent?
D. JUAN.
Qu'on sache si bientôt le dîner sera prêt.

SCÈNE IX

ELVIRE, D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.
Quoi! vous encor, madame! En deux mots, s'il [vous plaît.
J'ai hâte.
ELVIRE.
Dans l'ennui dont mon âme est atteinte,
Vous craignez ma douleur, mais perdez cette crain- [te.
Je ne viens pas ici pleine de ce courroux,
Que je n'ai que trop fait éclater devant vous.
Par un premier hymen une autre vous possède,
On m'a tout éclairci, c'est un mal sans remède;
Et je me ferais tort de vouloir disputer
Ce que contre les lois je ne puis emporter.
J'ai sans doute à rougir, malgré mon innocence,
D'avoir cru mon amour avec tant d'imprudence,
Qu'en vous donnant la main j'ai reçu votre foi,
Sans voir si vous étiez en pouvoir d'être à moi.
Ce dessein avait beau me sembler téméraire,
Je cherchais le secret par la crainte d'un frère;
Et le tendre penchant qui me fit tout oser,
Sur vos serments trompeurs servit à m'abuser.
Le crime est pour vous seul, puisqu'enfin éclaircie,
Je songe à satisfaire à ma gloire noircie,
Et que ne vous pouvant conserver pour époux,
J'éteins la folle ardeur qui m'attachait à vous.
Non qu'un juste remords l'étouffe dans mon âme,
Jusques à n'y laisser aucun reste de flamme;
Mais ce reste n'est plus qu'un amour épuré,
C'est un feu dont pour vous mon cœur est éclairé,
Un feu purgé de tout, une sainte tendresse
Qu'au commerce des sens nul désir n'intéresse,
Qui n'agit que pour vous.
SGANARELLE.
Ah!
D. JUAN.
Tu pleures, je croi.
Ton cœur est attendri.
SGANARELLE.
Monsieur, pardonnez-moi.
ELVIRE.
C'est ce parfait amour qui m'engage à vous dire
Ce qu'aujourd'hui le ciel pour votre bien m'inspi- [re;
Le ciel dont la bonté cherche à vous secourir,
Prêt à choir dans l'abîme où je vous vois courir.
Oui, don Juan, je sais par quel amas de crimes
Vos peines qu'il résout lui semblent légitimes;
Et je viens de sa part vous dire que pour vous
Sa clémence a fait place à son juste courroux,
Que las de vous attendre, il tient la foudre prête,
Qui, depuis si longtemps, menace votre tête.
Qu'il est encore en vous, par un prompt repentir,
De trouver les moyens de vous en garantir,
Et que pour éviter un malheur si funeste,
Ce jour, ce jour peut-être est le seul qui vous res- [te.
SGANARELLE.
Monsieur!
ELVIRE.
Pour moi, qui sors de mon aveuglement,
Je n'ai plus pour la terre aucun attachement,
Ma retraite est conclue; et c'est là que sans cesse
Mes larmes tâcheront d'effacer ma faiblesse,
Heureuse, si je puis par mon austérité
Obtenir le pardon de ma crédulité.
Mais, dans cette retraite, où l'on meurt à soi-même,
J'aurais, je vous l'avoue, une douleur extrême,
Qu'un homme à qui j'ai cru pouvoir innocemment
De mes plus tendres feux donner l'empressement,
Devînt par un revers aux méchants redoutable,
Des vengeances du ciel l'exemple épouvantable.
SGANARELLE.
Monsieur, encore un coup...
ELVIRE.
De grâce, accordez-moi

Ce que doit mériter l'état où je me voi.
Votre salut fait seul mes plus fortes alarmes,
Ne le refusez point à mes vœux, à mes larmes;
Et si votre intérêt ne vous saurait toucher,
Au crime en ma faveur daignez vous arracher,
Et m'épargner l'ennui d'avoir pour vous à crain-
[dre
Le courroux que jamais le ciel ne laisse éteindre.

SGANARELLE.

La pauvre femme!

ELVIRE.

Enfin, si le faux nom d'époux
M'a fait tout oublier pour vivre toute à vous,
Si je vous ai fait voir la plus forte tendresse
Qui jamais d'un cœur noble ait été la maîtresse,
Tout le prix que j'en veux, c'est de vous voir songer
Au bonheur que pour vous je tâche à ménager.

SGANARELLE.

Cœur de tigre!

ELVIRE.

Voyez que tout est périssable.
Examinez la peine infaillible au coupable,
Et de votre salut faites-vous une loi,
Ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moi.
C'est à ce but qu'il faut que tous vos désirs tendent,
Et ce que, de nouveau, mes larmes vous deman-
Si ces larmes sont peu, j'ose vous en presser [dent.
Par tout ce qui jamais vous put intéresser.
Après cette prière, adieu, je me retire.
Songez à vous, c'est tout ce que j'avais à dire.

D. JUAN.

J'ai fort prêté l'oreille à ce pieux discours,
Madame, avecque moi demeurez quelques jours;
Peut-être en vous parlant vous me toucherez l'âme.

ELVIRE.

Demeurer avec vous n'étant point votre femme!
Je vous ai découvert de grandes vérités,
Don Juan, craignez tout, si vous n'en profitez.

SCÈNE X

D. JUAN, SGANARELLE, SUITE.

SGANARELLE.

La laisser partir sans...

D. JUAN.

Sais-tu bien, Sganarelle,
Que mon cœur s'est encor presque senti pour elle?
Ses larmes, son chagrin, sa résolution,
Tout cela m'a fait naître un peu d'émotion.
Dans son air languissant je l'ai trouvée aimable.

SGANARELLE.

Et tout ce qu'elle a dit n'a point été capable...

D. JUAN.

Vite à dîner.

SGANARELLE.

Fort bien.

D. JUAN.

Pourquoi me regarder?
Va, va, je vais bientôt songer à m'amender.

SGANARELLE.

Ma foi, n'en riez point, rien n'est si nécessaire
Que de se convertir.

D. JUAN.

C'est ce que je veux faire.
Encor vingt ou trente ans des plaisirs les plus doux,
Toujours en joie, et puis nous penserons à nous.

SGANARELLE.

Voilà des libertins l'ordinaire langage,
Mais la mort...

D. JUAN.

Hé?

SGANARELLE.

Qu'on serve. Ah, bon, monsieur, courage!
Grande chère, tandis que nous nous portons bien.
(*Il prend un morceau dans un des plats qu'on apporte, et le met dans sa bouche*).

D. JUAN.

Quelle enflure est-ce là? Parle, dis, qu'as-tu?

SGANARELLE.

Rien.

D. JUAN.

Attends, montre. Sa joue est toute contrefaite,
C'est une fluxion, qu'on cherche une lancette.
Le pauvre garçon! Vite. Il le faut secourir.
Si cet abcès rentrait, il en pourrait mourir.
Qu'on le perce, il est mûr. Ah! coquin que vous êtes,
Vous osez donc...

SGANARELLE.

Ma foi, sans chercher de défaites
Je voulais voir, monsieur, si votre cuisinier
N'avait point trop poivré ce ragoût; le dernier
L'était en diable, aussi vous n'en mangeâtes guère.

D. JUAN.

Puisque la faim te presse, il faut la satisfaire.
Fais-toi donner un siège, et mange avecque moi,
Aussi bien, cela fait, j'aurai besoin de toi.
Mets-toi là.

SGANARELLE, *prenant un siège.*

Volontiers, j'y tiendrai bien ma place.

D. JUAN.

Mange donc.

SGANARELLE.

Vous serez content; de votre grâce,
Vous m'avez fait partir sans déjeuner, ainsi
J'ai l'appétit, monsieur, bien ouvert, Dieu merci.

D. JUAN.

Je le vois.

SGANARELLE.

Quand j'ai faim, je mange comme trente.
Tâtez-moi de cela, la sauce est excellente.
Si j'avais un chapon, je le mènerais loin.
(*A la Violette qui lui veut donner une assiette blanche*).
Tout doux, petit compère, il n'en est pas besoin.
Rengainez. Vertubleu, pour lever les assiettes,
Vous êtes bien soigneux d'en présenter de nettes.
Et vous, monsieur Picard, trêve de compliment,
Je n'ai point encor soif.

D. JUAN.

Va, dîne posément.

SGANARELLE.

C'est bien dit.

D. JUAN.

Chante-moi quelque chanson à boire.

SGANARELLE.

Bientôt, monsieur, laissons travailler la mâchoire.
Quand j'aurai dit trois mots à chacun de ces plats...
Qui diable frappe ainsi?

D. JUAN, *à un laquais.*

Dis que je n'y suis pas.

SGANARELLE.

Attendez, j'aime mieux l'aller dire moi-même.
Ah, monsieur!

D. JUAN.

D'où te vient cette frayeur extrême?

SGANARELLE, *baissant la tête.*

C'est le...

D. JUAN.

Quoi?

SGANARELLE.

Je suis mort.

D. JUAN.

Veux-tu pas t'expliquer?

SGANARELLE.

Du faiseur de... Tantôt vous pensiez vous moquer,
Avancez, il est là, c'est lui qui vous demande.

D. JUAN.

Allons le recevoir.

SGANARELLE.

Si j'y vais, qu'on me pende.

D. JUAN.

Quoi, d'un rien ton courage est sitôt abattu?

SGANARELLE.

Ah! Pauvre Sganarelle, où te cacheras-tu.

SCÈNE XI

D. JUAN, LA STATUE *du commandeur*, SGANARELLE, SUITE.

D. JUAN.

Une chaise, un couvert. Je te suis redevable
D'être si ponctuel.

(*A Sganarelle*).

Viens te remettre à table.

SGANARELLE.

J'ai mangé comme un chancre, et je n'ai plus de faim.

D. JUAN, *au commandeur.*

Si de t'avoir ici j'eusse été plus certain,
Un repas mieux réglé t'aurait marqué mon zèle.
A boire. A ta santé, commandeur. Sganarelle,
Je te la porte ; allons, qu'on lui donne du vin.
Bois.

SGANARELLE.

Je ne bois jamais quand il est si matin.

D. JUAN.

Chante, le commandeur te voudra bien entendre.

SGANARELLE.

Je suis trop enrhumé.

LA STATUE.

Laisse-le s'en défendre,
C'en est assez, je suis content de ton repas;
Le temps fuit, la mort vient, et tu n'y penses pas.

D. JUAN.

Ces avertissements me sont peu nécessaires.
Chantons, une autre fois nous parlerons d'affaires.

LA STATUE.

Peut-être une autre fois tu le voudras trop tard;
Mais, puisque tu veux bien en courir le hasard,
Dans mon tombeau ce soir à souper je t'engage.
Promets-moi d'y venir, auras-tu ce courage?

D. JUAN.

Oui, Sganarelle et moi nous irons.

SGANARELLE.

Moi? Non pas.

D. JUAN.

Poltron!

SGANARELLE.

Jamais par jour je ne fais qu'un repas.

LA STATUE.

Adieu.

D. JUAN.

Jusqu'à ce soir.

LA STATUE.

Je t'attends.

SGANARELLE.

Misérable!
Où me veut-il mener?

D. JUAN.

J'irai, fût-ce le diable.
Je veux voir comme on est régalé chez les morts.

SGANARELLE.

Pour cent coups de bâton que n'en suis-je dehors.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

D. LOUIS, D. JUAN, SGANARELLE.

D. LOUIS.

Ne m'abusez-vous point, et serait-il possible
Que votre cœur, ce cœur si longtemps inflexible,
Si longtemps en aveugle au crime abandonné,
Eût rompu les liens dont il fut enchaîné?
Qu'un pareil changement me va causer de joie!
Mais encore une fois faut-il que je le croie?
Et se peut-il qu'enfin le ciel m'ait accordé
Ce qu'avec tant d'ardeur j'ai toujours demandé?

D. JUAN.

Oui, monsieur, ce retour dont j'étais si peu digne,
Nous est de ses bontés un témoignage insigne.

Je ne suis plus ce fils dont les lâches désirs
N'eurent pour seul objet que d'infâmes plaisirs;
Le ciel, dont la clémence est pour moi sans seconde,
M'a fait voir tout à coup les vains abus du monde ;
Tout à coup de sa voix l'attrait victorieux
A pénétré mon âme et dessillé mes yeux;
Et je vois par l'effet dont sa grâce est suivie,
Avec autant d'horreur les taches de ma vie,
Que j'eus d'emportements pour tout ce que mes sens
Trouvaient à me flatter d'appas éblouissants.
Quand j'ose rappeler l'excès abominable
Des désordres honteux dont je me sens coupable,
Je frémis, et m'étonne, en m'y voyant courir,
Comme le ciel a pu si longtemps me souffrir,
Comme cent et cent fois il n'a pas sur ma tête
Lancé l'affreux carreau qu'aux méchants il apprête.
L'amour qui tint pour moi son courroux suspendu,
M'apprend à ses bontés quel sacrifice est dû.
Il l'attend, et ne veut que ce cœur infidèle,
Ce cœur jusqu'à ce jour à ses ordres rebelle.
Enfin, et vos soupirs l'ont sans doute obtenu,
De mes égarements me voilà revenu.
Plus de remise, il faut qu'aux yeux de tout le monde,
A mes folles erreurs mon repentir réponde,
Que j'efface, en changeant mes criminels désirs,
L'empressement fatal que j'eus pour les plaisirs,
Et tâche à réparer, par une ardeur égale,
Ce que mes passions ont causé de scandale.
C'est à quoi tous mes vœux aujourd'hui sont portés;
Et je devrai beaucoup, monsieur, à vos bontés,
Si dans le changement où ce retour m'engage,
Vous me daignez choisir quelque saint personnage,
Qui me servant de guide, ait soin de me montrer
A bien suivre la route où je m'en vais entrer.

D. LOUIS.

Ah, qu'aisément un fils trouve le cœur d'un père
Prêt au moindre remords à calmer sa colère!
Quels que soient les chagrins que par vous j'ai reçus,
Vous vous en repentez, je ne m'en souviens plus,
Tout vous porte à gagner cette grande victoire,
L'intérêt du salut, celui de votre gloire;
Combattez et surtout ne vous relâchez pas;
Mais, dans cette campagne, où s'adressent vos pas?
J'ai sorti de la ville exprès pour une affaire,
Où dès hier ma présence était fort nécessaire,
Et j'ai voulu marcher un moment au retour;
Mon carrosse m'attend à ce premier détour,
Venez.

D. JUAN.

Non, aujourd'hui souffrez-moi l'avantage
D'un peu de solitude au prochain ermitage.
C'est là que retiré loin du monde et du bruit,
Pour m'offrir mieux au ciel je veux passer la nuit.
Ma peine y finira; tout ce qui m'en peut faire
Dans ce détachement qui m'est si nécessaire,
C'est que pour mes plaisirs je me suis fait prêter
Des sommes que je suis hors d'état d'acquitter.
Faute de rendre, il est des gens qui me maudissent,
Qui font...

D. LOUIS.

Que là-dessus vos scrupules finissent.
Je paierai tout, mon fils, et prétends de mon bien
Vous donner...

D. JUAN.

Ah! Pour moi, je ne demande rien.
Pourvu que par mes pleurs mes fautes réparées...

D. LOUIS.

O consolations! Douceurs inespérées!
Tous mes vœux sont enfin heureusement remplis;
Grâce aux bontés du ciel j'ai retrouvé mon fils,
Il se rend à la voix qui vers lui le rappelle.
Je cours à votre mère en porter la nouvelle.
Adieu, prenez courage; et, si vous persistez,
N'attendez plus que joie et que prospérités.

SCÈNE II

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE, *en pleurant.*

Monsieur.

D. JUAN.

Qu'est-ce?

SGANARELLE.

Ah!

D. JUAN.

Comment tu pleures?

SGANARELLE.

C'est de joie
De vous voir embrasser enfin la bonne voie.
Jamais encor, je crois, je n'en ai tant senti.
Ah, quel plaisir ce m'est de vous voir converti!
Le ciel a bien pour vous exaucé mon envie.
Franchement, vous meniez une diable de vie;
Mais à tout pécheur, grâce, il n'en faut plus parler.
L'ermitage est-il loin où vous voulez aller?

D. JUAN.

Hé.

SGANARELLE.

Serait-ce là-bas vers cet endroit sauvage?

D. JUAN.

Peste soit du benêt avec son ermitage!

SGANARELLE.

Pourquoi? Frère Pacôme est un homme de bien,
Et je crois qu'avec lui vous ne perdriez rien.

D. JUAN.

Parbleu, tu me ravis. Quoi, tu me crois sincère
Dans un conte forgé pour attraper mon père?

SGANARELLE.

Comment? Vous ne... Monsieur, c'est... Où donc allons-nous?

D. JUAN.

La belle de tantôt m'a donné rendez-vous.
Voici l'heure, et j'y vais, c'est là mon ermitage.

SGANARELLE.

La retraite sera méritoire. Ah! j'enrage.

D. JUAN.

Elle est jolie, oui?

SGANARELLE.

Mais l'aller chercher si loin?

D. JUAN.

Elle m'a touché l'âme; et, s'il était besoin,
Pour ne la manquer pas, j'irais jusques à Rome.

SGANARELLE.

Belle conversion! Ah, quel homme, quel homme!
Vous l'attendez en vain, elle ne viendra pas.

D. JUAN.

Je crois qu'elle viendra, moi.

SGANARELLE.

Tant pis.

D. JUAN.

En tout cas,
Ma peine au rendez-vous ne sera point perdue,
C'est où du commandeur on a mis la statue,
Il nous a conviés à souper. On verra
Comment, s'il nous reçoit, il s'en acquittera.

SGANARELLE.

Souper avec un mort? tué par vous?

D. JUAN.

N'importe.
J'ai promis, sur la peur ma promesse l'emporte.

SGANARELLE.

Et si la belle vient, et se laisse emmener?

D. JUAN.

Oh, ma foi, la statue ira se promener.
Je préfère à tout mort une jeune vivante.

SGANARELLE.

Mais voir une statue et mouvante et parlante,
N'est-ce pas...

D. JUAN.

Il est vrai, c'est quelque chose; en vain
Je ferais là-dessus un jugement certain,
Pour ne s'y point méprendre, il en faut voir la suite.
Cependant si j'ai feint de changer de conduite,
Si j'ai dit que j'allais me déchirer le cœur,
D'une vie exemplaire embrasser la rigueur,
C'est un pur stratagème, un ressort nécessaire,
Par où ma politique éblouissant mon père,
Me va mettre à couvert de divers embarras,
Dont, sans lui, mes amis ne me tireraient pas.
Si l'on m'en inquiète, il obtiendra ma grâce,
Tu vois comme déjà ma première grimace
L'a porté de lui-même à se vouloir charger
Des dettes dont par lui je me vais dégager.

SGANARELLE.

Mais n'étant point dévot, par quelle effronterie
De la dévotion faire une momerie?

D. JUAN.

Il est des gens de bien, et vraiment vertueux,
Tout méchant que je suis, j'ai du respect pour eux;
Mais, si l'on n'en peut trop élever les mérites,
Parmi ces gens de bien il est mille hypocrites,
Qui ne se contrefont que pour en profiter;
Et pour mes intérêts je veux les imiter.

SGANARELLE.

Ah, quel homme, quel homme!

D. JUAN.

Il n'est rien si commode,
Vois-tu? L'hypocrisie est un vice à la mode,
Et quand de ses couleurs un vice est revêtu,
Sous l'appui de la mode il passe pour vertu.
Sur tout ce qu'à jouer il est de personnages,
Celui d'homme de bien a de grands avantages;
C'est un art grimacier dont les détours flatteurs
Cachent sous un beau voile un amas d'imposteurs.
On a beau découvrir que ce n'est qu'un faux zèle,
L'imposture est reçue, on ne peut rien contre elle,
La censure voudrait y mordre vainement.
Contre tout autre vice on parle hautement,
Chacun a liberté d'en faire voir le piège;
Mais pour l'hypocrisie elle a son privilège,
Qui, sous le masque adroit d'un visage emprunté,
Lui fait tout entreprendre avec impunité.
Flattant ceux du parti, plus qu'aucun redoutable,
On se fait d'un grand corps le membre inséparable,
C'est alors qu'on est sûr de ne succomber pas.
Quiconque en blesse l'un les a tous sur les bras;
Et ceux même qu'on sait que le ciel seul occupe,
Des singes de leurs mœurs sont l'ordinaire dupe;
A quoi que leur malice ait pu se dispenser,
Leur appui leur est sûr, s'ils l'ont vu grimacer.
Ah! Combien j'en connais qui, par ce stratagème,
Après avoir vécu dans un désordre extrême,
S'armant du bouclier de la religion,
Ont rhabillé sans bruit leur dépravation,
Et pris droit, au milieu de tout ce que nous sommes,
D'être sous ce manteau les plus méchants des hommes.
On a beau les connaître et savoir ce qu'ils sont,
Trouver lieu de scandale aux intrigues qu'ils ont,
Toujours même crédit. Un maintien doux, honnête,
Quelques roulements d'yeux, des baissements de tête,
Trois ou quatre soupirs mêlés dans un discours,
Sont, pour tout rajuster, d'un merveilleux secours.
C'est sous un tel abri qu'assurant mes affaires,
Je veux de mes censeurs duper les plus sévères,
Je ne quitterai point mes pratiques d'amour,
J'aurai soin seulement d'éviter le grand jour,
Et saurai, ne voyant en public que des prudes,
Garder à petit bruit mes douces habitudes.
Si je suis découvert dans mes plaisirs secrets,
Tout le corps en chaleur prendra mes intérêts;
Et, sans me remuer, je verrai la cabale
Me mettre hautement à couvert du scandale.
C'est là le vrai moyen d'oser impunément
Permettre à mes désirs un plein emportement;
Des actions d'autrui je ferai la critique,
Médirai sagement, et, d'un ton pacifique,
Applaudissant à tout ce qui sera blâmé,
Ne croirai que moi seul digne d'être estimé.
S'il faut que d'intérêt quelque affaire se passe,
Fût-ce veuve, orphelin, point d'accord, point de grâce;
Et, pour peu qu'on me choque, ardent à me venger,
Jamais rien au pardon ne pourra m'obliger.

J'aurai tout doucement le zèle charitable
De nourrir une haine irréconciliable;
Et quand on me viendra porter à la douceur,
Des intérêts du ciel je serai le vengeur;
Le prenant pour garant du soin de sa querelle,
J'appuierai de mon cœur la malice infidèle,
Et, selon qu'on m'aura plus ou moins respecté,
Je damnerai les gens de mon autorité.
C'est ainsi que l'on peut, dans le siècle où nous [sommes,
Profiter sagement des faiblesses des hommes,
Et qu'un esprit bien fait, s'il craint les mécontents,
Se doit accommoder aux vices de son temps.

SGANARELLE.

Qu'entends-je? C'en est fait, monsieur, et je le quit- [te,
Il ne vous manquait plus que vous faire hypocrite,
Vous êtes de tout point achevé, je le voi.
Assommez-moi de coups, percez-moi, tuez-moi,
Il faut que je vous parle, il faut que je vous dise,
« Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise; »
Et comme dit fort bien en moindre ou pareil cas,
Un auteur renommé que je ne connais pas,
Un oiseau sur la branche est proprement l'exemple
De l'homme qu'en pécheur ici-bas je contemple;
La branche est attachée à l'arbre, qui produit,
Selon qu'il est planté, de bon ou mauvais fruit;
Le fruit, s'il est mauvais, nuit plus qu'il ne profite;
Ce qui nuit, vers la mort nous fait aller plus vite;
La mort est une loi d'un usage important;
Qui peut vivre sans loi, vit en brute; et partant
Ramassez, ce sont là preuves indubitables,
Qui font que vous irez, monsieur, à tous les dia- [bles.

D. JUAN.

Le beau raisonnement!

SGANARELLE.

Ne vous rendez donc pas,
Soyez damné tout seul, car pour moi je suis las...

D. JUAN, *apercevant Léonor.*

N'avais-je pas raison? Regarde, Sganarelle,
Vient-on au rendez-vous?

SCÈNE III

D. JUAN, LÉONOR, PASCALE, SGANARELLE.

D. JUAN.

Que de joie! Ah, ma belle,
Vous voilà! Je tremblais que par quelque embarras
Vous ne pussiez sortir.

LÉONOR.

Oh point! Mais n'est-ce pas
Monsieur le médecin que je vois là?

D. JUAN.

Lui-même.
Il a pris cet habit, mais c'est par stratagème;
Pour certain langoureux chez qui je l'ai mené,
Contre les médecins de tout temps déchaîné,
Il n'en veut voir aucun, et monsieur, sans rien dire,
A reconnu son mal dont il ne fait que rire.
Certaine herbe déjà l'a fort diminué.

LÉONOR.

Ma tante a pris sa poudre.

SGANARELLE, *gravement.*

A-t-elle éternué?

LÉONOR.

Je ne sais, car soudain, sans vouloir voir personne,
Elle s'est mise au lit.

SGANARELLE.

La chaleur est fort bonne,
Pour ces sortes de maux.

LÉONOR.

Oh, je crois bien cela.

D. JUAN.

Et qui donc avec vous nous amenez-vous là?

LÉONOR.

C'est ma nourrice. Ah! Si vous saviez, elle m'aime...

D. JUAN.

Vous avez fort bien fait, et ma joie est extrême,
Que quand je vous épouse elle soit caution...

PASCALE.

Vous faites là, monsieur, une bonne action.
Pour entrer au couvent la pauvre créature
Tous les jours de soufflets avait pleine mesure;
C'était pitié...

D. JUAN.

Bientôt, Dieu merci, la voilà
Exempte, en m'épousant, de tous ces chagrins-là.

LÉONOR.

Monsieur...

D. JUAN.

C'est à mes yeux la plus aimable fille...

PASCALE.

Jamais vous n'en pouviez prendre une plus gentille,
Qui vous pût mieux... Enfin, traitez-la doucement,
Vous en aurez, monsieur, bien du contentement.

D. JUAN.

Je le crois, mais allons, sans tarder davantage,
Dresser tout ce qu'il faut pour notre mariage,
Je veux le faire en forme, et qu'il n'y manque rien.

PASCALE.

Hé, vous n'y perdrez pas, ma fille a de bon bien;
Quand son père mourut, il avait des pistoles
Plus gros...

D. JUAN.

Ne perdons point de temps à des paroles.
Allons; venez, ma belle. Ah, que j'ai de bonheur!
Vous allez être à moi.

LÉONOR.

Ce m'est beaucoup d'honneur.

SGANARELLE, *bas à Pascale.*

Il cherche à la duper, gardez qu'il ne l'emmène.
C'est un fourbe.

PASCALE.

Comment?

SGANARELLE, *bas.*

A plus d'une douzaine...

(Haut, se voyant observé par D. Juan.)

Ah, l'honnête homme! Allez, votre fille aujourd'hui

Aurait eu beau chercher pour trouver mieux que lui.
Il a de l'amitié... Croyez-moi qu'une femme
Sera là bien... Et puis il la fera grand'dame.

D. JUAN, *à Léonor.*

Ne nous arrêtons point, ma belle, j'aurais peur
Que quelqu'un ne survînt.

SGANARELLE, *bas à Pascale.*

C'est le plus grand trompeur...

PASCALE, *à D. Juan.*

Où donc nous menez-vous?

D. JUAN.

Tout droit chez un notaire.

PASCALE.

Non, monsieur, dans le bourg il serait nécessaire
D'aller chez sa cousine, afin qu'étant témoin,
De votre foi donnée...

D. JUAN.

Il n'en est pas besoin.
Monsieur le médecin, et vous, devez suffire.

LÉONOR, *à Pascale.*

Sommes-nous pas d'accord?

D. JUAN.

Il ne faut plus qu'écrire.
Quand ils auront signé tous deux avecque nous,
Que je vous prends pour femme, et vous, moi pour [époux,
C'est comme si...

PASCALE.

Non, non, sa cousine y doit être.

SGANARELLE, *bas à Pascale.*

Fort bien.

LÉONOR.

Quelque amitié qu'elle m'ait fait paraître,
Si chez elle il n'est pas nécessaire d'aller,
Ne disons rien, peut-être elle voudrait parler.

D. JUAN.

Oui, quand on veut tenir une affaire secrète,
Moins on a de témoins, plus la chose est bien faite.

PASCALE.

Mon Dieu, tout comme ailleurs, chez elle sans [éclat,
Les notaires du bourg dresseront le contrat.

SGANARELLE.

Pourquoi vous défier? Monsieur a-t-il la mine
(*Bas, à Pascale.*)
D'être un fourbe? Voyez. Ferme chez la cousine.

D. JUAN, *à Léonor.*

Au hasard de l'entendre enfin nous quereller,
Avançons.

PASCALE, *arrêtant Léonor.*

Ce n'est point par là qu'il faut aller,
Vous n'êtes pas encore où vous pensez, beau sire.

D. JUAN, *à Léonor.*

Doublons le pas ensemble, il faut la laisser dire.

SCÈNE IV

LA STATUE *du commandeur*, D. JUAN, LÉONOR, PASCALE, SGANARELLE.

LA STATUE, *prenant D. Juan par la main.*

Arrête, don Juan.

LÉONOR.

Ah! Qu'est-ce que je voi?
Sauvons-nous vite, hélas!

D. JUAN, *tâchant à se défaire de la statue.*

Ma belle, attendez-moi.
Je ne vous quitte point.

LA STATUE.

Encore un coup, demeure,
Tu résistes en vain.

SGANARELLE.

Voici ma dernière heure,
C'en est fait.

D. JUAN, *à la statue.*

Laisse-moi.

SGANARELLE.

Je suis à vos genoux,
Madame la statue, ayez pitié de nous.

LA STATUE.

Je t'attendais ce soir à souper.

D. JUAN.

Je t'en quitte,
On me demande ailleurs.

LA STATUE.

Tu n'iras pas si vite.
L'arrêt en est donné, tu touches au moment
Où le ciel va punir ton endurcissement.
Tremble.

D. JUAN.

Tu me fais tort quand tu m'en crois capable.
Je ne sais ce que c'est que trembler.

SGANARELLE.

Détestable!

LA STATUE.

Je t'ai dit, dès tantôt, que tu ne songeais pas
Que la mort chaque jour s'avançait à grands pas;
Au lieu d'y réfléchir, tu retournes au crime,
Et t'ouvres à toute heure abîme sur abîme.
Après avoir en vain si longtemps attendu,
Le ciel se lasse; prends, voilà ce qui t'est dû.
(*La statue embrasse D. Juan, et un moment après tous les deux sont abîmés.*)

D. JUAN.

Je brûle, et c'est trop tard que mon âme interdite...
Ciel!

SGANARELLE.

Il est englouti, je cours me rendre ermite.
L'exemple est étonnant pour tous les scélérats,
Malheur à qui le voit, et n'en profite pas.

FIN DU FESTIN DE PIERRE.

LE

TRIOMPHE DES DAMES

COMÉDIE MÊLEE D'ORNEMENTS

AVEC L'EXPLICATION DU COMBAT A LA BARRIÈRE, ET DE TOUTES LES DEVISES

REPRÉSENTÉE PAR LA TROUPE DU ROI, ÉTABLIE AU FAUBOURG SAINT-GERMAIN
EN 1676 SUR LE THÉATRE DE LA RUE GUÉNÉGAUD

PERSONNAGES	ACTEURS
AMINTE, sœurs et nièces du baron.	Mme DE BRIE.
ISMÈNE, sœurs et nièces du baron.	Mme DE MOLIÈRE.
FANCHON, sœurs et nièces du baron.	LA PETITE M. DU PIN.
ANGÉLIQUE, autre nièce du baron	Mme DU CROISY.
CLARISSE, déguisée en homme sous le nom d'Oronte	Mme DU PIN.
LUCILE, suivante de la mère d'Aminte et d'Ismène	Mme LOYSILLON.
LE BARON, tuteur d'Angélique	M. DU CROISY.
DORANTE, amant d'Ismène	M. DE LA GRANGE.
LE CAPITAINE, amant d'Aminte	M. HUBERT.
DAMIS, amant d'Angélique	M. DAUVILLIERS.
LA MARIÉE	Mme DAUVILLIERS.
DORIMÈNE, femme du bel air	Mme DE LA GRANGE.
COLIN, le marié	M. D'ETRICHÉ.
GROS-JEAN, père de la mariée	M. DE ROSIMONT
PERRETTE, mère du marié	M. DU PIN.
M. VIGNOLET, bourgeois niais	M. DE VERNEUIL.

Je ne doute point qu'on soit surpris d'abord du titre que porte cette comédie; on n'en connaîtra la raison, qu'en voyant, dans le cinquième acte, le combat à la barrière qui s'y fait à l'avantage des dames. Si je le fais faire dans une salle du château du baron, ce n'est que sur l'exemple de plusieurs carrousels qui ont été faits autrefois de cette manière. Il ne faut que lire ce qu'en écrit le Père Ménestrier, dans son traité des tournois. « Il s'en fait, dit-il, dans de grandes salles, et Charles « Emmanuel, duc de Savoie, en fit un de cette sorte pour « divertir les ambassadeurs de divers princes qui devaient « assister au baptême de son fils aîné. » Et dans un autre endroit : « Ces carrousels se font à pied, ou à cheval, quand la « salle est si vaste et tellement à fleur de terre que les che- « vaux y peuvent aisément entrer, et faire leurs comparses. » Ceux qui croient qu'on ne combat point à la pique à pied, ne songent pas qu'il y a de la différence entre la pique et la lance pour laquelle on doit toujours être à cheval. Le combat à la barrière qui se fit à Barcelone pour la naissance du roi d'Espagne à présent régnant, était dans une salle où l'on rompit plusieurs piques; et, en 1671, on en fit un en Bavière aussi dans une salle avec plusieurs quadrilles, pour célébrer le jour de la naissance de l'Électrice, sans beaucoup d'autres qui se sont faits de la même manière en Savoie. En 1654, il se fit, dans la salle du Petit-Bourbon, au ballet des noces de Thétis et de Pélée, un combat à la barrière qui fut trouvé si beau, que tous ceux qui le virent en furent charmés, quoiqu'il n'eût ni sujet, ni cartels, ni machines, et qu'il fût seulement un simple jeu guerrier où les chevaliers de Thessalie faisaient paraître leur adresse. Le caractère que j'ai donné au baron, d'un homme entêté des spectacles de l'antiquité, m'a fait naître le dessein de faire voir un combat dans toutes les règles, et d'y ramasser tout ce que j'ai trouvé de plus galant dans plusieurs autres. Les machines en étaient toujours, c'est pour cela que j'en ai mis ici, en faisant paraître la Fidélité dans son char; mais je n'en ai voulu mettre que dans un seul quadrille pour ne pas trop embarrasser le théâtre. Je sais qu'on y faisait entrer la musique, et souhaiterais fort n'avoir pas été obligé de pécher contre cette règle. Je me suis particulièrement attaché à les observer toutes, afin de pouvoir donner au public quelque chose qu'il n'eût point encore vu, parce qu'en France on passe ordinairement par-dessus les règles en faveur de la magnificence et des grandes dépenses qu'on fait pour les spectacles. A l'égard des devises qui sont toutes à la gloire du beau sexe, je ne les prétends point donner pour régulières, et je me suis servi pour m'en dispenser du raisonnement du P. Ménestrier dont voici les paroles : « La plupart de ces devises ne parai- « tront guère justes à ceux qui les voudront mesurer aux règles « sévères des devises académiques que tant de maîtres ont « données; mais il faut à mon sens distinguer entre ces devises « ingénieuses qui se font avec art et méthode par des profes- « seurs et des savants, ces devises cavalières qui se font par « des gens d'épée, lesquels se contentent souvent d'exprimer « leurs pensées et leurs desseins d'un air libre et dégagé, sans « s'assujettir à tant de règles que les spéculatifs et les distil- « lateurs des quintessences ont établies quelquefois sur leurs « pures rêveries avec plus de couleur que de raison. J'approuve « leur exactitude pour ces sortes d'inventions, quand elles « doivent être proposées pour exemples et pour modèles, et « quand elles doivent servir à des assemblées de savants; « mais je ne voudrais pas traiter avec la même rigueur ce qui « sert dans les carrousels, dans les tournois et dans les « joutes, où il n'est pas jusqu'aux rébus et aux chiffres parlants « qui ne soient de bonne grâce, et qui souvent ne vaillent « mieux que ces devises épurées qu'on fait passer cinq ou six « fois sous l'examen sévère d'une académie. »

ACTE PREMIER

La décoration de cet acte représente le château du baron, qui, faisant son plaisir des spectacles, a préparé un combat à la barrière, pour rendre plus solennel le jour destiné au mariage de ses deux nièces, Aminte et Ismène, dont l'une est promise à Damis et l'autre à Dorante. Ces deux amants s'étant engagés à servir de chefs de quadrille dans ce combat entrepris à la gloire du beau sexe, sous le titre du *Triomphe des Dames*, donnent ordre à tout ce qui leur est nécessaire pour y paraître avec éclat; et c'est par cette raison que Dorante s'éloigne d'Ismène pendant dix ou douze jours, et la laisse dans le château du baron avec sa mère qui y est demeurée malade. Ainsi l'ouverture de la scène se fait par le retour de Dorante qui, avant que de voir sa maîtresse, apprend de Lucile que, depuis son départ, un jeune cavalier nommé Oronte, est arrivé dans le château, où il s'est insinué dans l'esprit du baron, et apparemment dans celui d'Ismène, qui l'écoute assez volontiers dans toutes les conversations particulières qu'il peut avoir avec elle. Dorante, dont le caractère est d'un homme brusque et toujours contrariant, prend feu à cette nouvelle, à laquelle Lucile ajoute qu'un capitaine assez incommode, qu'il a laissé en partant dans le château du baron, a découvert à Ismène qu'il connaissait Clarisse, que Dorante avait aimée avant elle, et lui en a fait une peinture si avantageuse, l'ayant vue souvent à Lyon qui est le lieu de la naissance de tous les deux, qu'elle n'avait pu se défendre d'en prendre des sentiments de jalousie, qu'il aurait de la peine à étouffer. L'arrivée du capitaine rompt cet entretien; Dorante va chercher Ismène, et Lucile qui voit venir Oronte, que le capitaine ne connaît point encore, le laisse en liberté de lui conter des nouvelles de guerre qu'elle n'avait point envie d'écouter. Ce capitaine est fort surpris de reconnaître dans Oronte cette même Clarisse dont il avait parlé si avantageusement à Ismène. Clarisse qui se voit découverte, n'a point d'autre parti à prendre que celui d'engager le capitaine au secret en lui faisant confidence de la perfidie de Dorante, qui étant parti de Lyon pour une affaire indispensable, avec promesse de la venir épouser sitôt qu'elle serait terminée, avait la lâcheté de la quitter pour Ismène; ce qui lui avait fait prendre la résolution de ce déguisement qui lui facilitait les moyens de parler à Dorante, et de voir si, par sa présence, elle ne pourrait pas l'obliger à se repentir de sa trahison. Le capitaine paie cette confidence par une autre, et lui découvre qu'ayant vu Aminte, sœur d'Ismène, chez une parente, à Paris, sans avoir jamais vu sa mère, il s'en était fait assez aimer pour l'engager à lui promettre d'attendre son retour de l'armée pour en venir faire la demande; mais qu'elle avait une je ne sais quelle nonchalance d'humeur qui la faisait consentir aux choses même qui ne lui plaisaient pas, pour s'épargner la peine de contredire; qu'ainsi ses parents l'ayant accordée à Damis pendant qu'il était absent, elle n'avait pas eu la force de déclarer qu'elle avait de l'engagement ailleurs; qu'il était accouru sur l'avis qu'on lui en avait donné; et qu'affectant de plaisanter et de parler incessamment de guerre et de combats, il se rendait tellement incommode à tous ceux qui étaient dans le château, qu'on cherchait à s'en débarrasser aussitôt qu'on le voyait paraître; ce qui lui faisait naître l'occasion d'entretenir souvent Aminte, dont on ne le croyait écouté que parce qu'elle ne pouvait se résoudre à lui dire qu'il l'importunait. Après cette réciproque confidence, Clarisse qui veut convaincre le capitaine de la passion que Dorante a eue pour elle, lui montre quantité de billets qu'elle a reçus de lui et lui en fait lire un qu'elle reprend avec tant de précipitation dans l'instant qu'elle voit venir Aminte, qu'elle en laisse tomber un autre qui demeure sur le théâtre pendant qu'elle s'éloigne, et que le capitaine rend compte à Aminte de ce qu'il a préparé pour son enlèvement, dans le dessein d'une mascarade dont il a fait courir le bruit sans qu'on en sache l'auteur. Il l'avertit de ne pas oublier d'ouvrir sa montre, afin que ce signal la fasse connaître à ceux qu'il emploie dans cette mascarade, pour celle qui doit être enlevée : à quoi elle consent, parce que la chose s'exécutant pendant un divertissement donné, ne paraîtra point s'être faite de concert avec elle. Damis amant déclaré d'Aminte et qui dégoûté de son indolence, est devenu amoureux d'Angélique cousine d'Aminte et d'Ismène, trouble cette conversation. Le capitaine qui l'aperçoit prend aussitôt son caractère de guerrier importun, et ne parle que de la beauté de son équipage, et de la magnificence de sa compagnie, jusqu'à ce qu'Angélique qui arrive avec Fanchon, petite sœur d'Aminte et d'Ismène, avertit la première que sa mère la fait chercher. Elle sort, le capitaine la suit; Damis conte des douceurs à Angélique, qui, suivant son enjouement naturel, tourne en raillerie tout ce qu'il lui dit; et Fanchon ramassant le papier que Clarisse a laissé tomber, y trouve pour titre, *Chanson sur l'air de: Vous étonnez-vous.* Comme elle reconnaît cet air pour être un de ceux qu'elle a entendu chanter à Circé, elle en étudie les paroles, tandis qu'Angélique oblige Damis à la quitter pour aller rejoindre Aminte, et qu'Ismène entre avec Dorante, qui lui reproche que malgré toutes les prières qu'il lui a faites de se conserver, elle n'a pas laissé de passer plusieurs nuits sur la rivière depuis son départ, quoiqu'elle sache que l'air de l'eau l'incommode, et qu'il

n'y a rien qui lui soit plus contraire que de veiller. Ismène dont le caractère est d'une personne qui veut absolument tout ce qu'elle veut, et qui ne prend que ce qu'elle a résolu pour règle de sa conduite, se révolte contre les remontrances de Dorante ; et cette querelle ne finit que par l'ordre qu'elle lui donne de lui chanter un air nouveau qu'il lui a dit qu'il avait fait faire pour elle. Il s'en excuse sur le désordre d'esprit où elle l'a mis; elle s'obstine à vouloir de lui cette marque de complaisance. Ainsi il commence deux fois à chanter ces paroles : *L'excès de mon amour.....* et s'étant interrompu deux fois lui-même, sur ce que dans le chagrin où il est il a la voix pitoyable, Ismène s'offense de ce refus, et, sans lui rien dire davantage, elle s'adresse à Fanchon pour la faire chanter. Fanchon qui a assez étudié les paroles qu'elle a trouvées, chante les quatre premiers vers. Dorante fort surpris de les entendre, et les reconnaissant, parce qu'il les a faits autrefois pour Clarisse, interrompt Fanchon, à qui Ismène fait recommencer les paroles qui suivent.

J'avais fait serment
De vivre sans chaînes,
Et fuyais les peines
Qu'on souffre en aimant.
De cette injustice,
Par un prompt retour,
Les beaux yeux de Clarisse
Ont vengé l'Amour.

Le nom de Clarisse qui frappe Ismène, l'oblige à prendre le papier des mains de Fanchon, qui lui dit qu'elle l'a trouvé dans le même lieu où ils sont. Elle reconnaît l'écriture de Dorante, et ne doutant point que les vers ne soient de lui, elle le raille froidement de ce qu'il se plaît tant à se souvenir de cette belle absente. Dorante lui reproche l'outrage qu'elle lui fait à souffrir l'entretien d'Oronte: elle lui répond que c'est un rival redoutable ; et le quittant brusquement, le laisse dans tout l'embarras où peut être un amant qui appréhende de perdre ce qu'il aime.

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre change et représente dans cet acte une allée magnifique du jardin du baron. On voit des deux côtés, des palissades de verdure, le long desquelles règnent plusieurs termes d'hommes et de femmes faits d'un très beau marbre blanc, et entre lesquels sont de magnifiques vases dorés tous remplis de fleurs. Ces termes portent sur leur tête des vases de verdure découpée, entre lesquels sont attachés plusieurs festons de fleurs. Dans le fond du théâtre on découvre une grotte, dont la façade forme deux pilastres, et une porte ferrée verte et or, au-dessus du devant de laquelle sont deux grands dauphins de grandeur naturelle qui jettent de l'eau dans un bassin. Entre les dauphins est un grand masque de coquille jetant aussi de l'eau dans le même bassin. Il est de nacre de perles, et paraît argenté. Les pilastres des deux côtés sont revêtus de glaçons et de fontaines à bassins de marbre de toutes couleurs, taillé en coquilles, d'où pendent des festons de coquillages. Ces bassins sont les uns sur les autres, en sorte qu'ils se voient tous portés par deux nymphes marines de marbre blanc qui sont en bas, avec quantité de roseaux autour d'elles qui paraissent naturels. Au-dessus des pilastres, sur des consoles en attique, sont des vases de rocaille qui jettent de l'eau dans les bassins.

La grotte est magnifique. Une architecture rustique en compose le massif qui règne en symétrie et qui forme le tout en voûte, en sorte que l'édifice se voit porté par des pilastres égaux de rustique, sur lesquels s'élèvent des voûtes ornées de masques de coquilles, de glaçons, de pierres rustiques et d'une infinité de coquilles bizarres de différentes sortes, qui y font des ornements aussi bien que dans les frises des cintres, autour desquelles sont des bordures d'argent et de nacre de perles, taillées d'une manière qui laisse voir une variété de couleurs et de coquillages naturels très agréable pour la vue. Dans tous les pilastres sont des fontaines ornées de tritons marins, de marbre blanc, isolés, faits de différentes manières, avec des animaux marins mêlés ensemble, qui font que les pilastres se trouvent tous différents. Sous toutes ces figures de tritons et d'animaux, il y a des façons de bassins de rocaille et de coquilles, supports et bases de rustique, ornés de coquillages de différentes couleurs naturelles, nacre de perles, corail, avec des bordures d'argent, pierres de lapis, et glaçons rustiques de toute sorte de façons, qui offrent aux yeux un tout dont la richesse les surprend agréablement. Les massifs des pilastres et du corps de l'édifice, sont revêtus de nacre de perles en bordure, de pierres de lapis et de rustique et d'autres pierres de diverses couleurs. L'optique est un fond de grotte orné de petits bassins de marbre en forme de coquilles, avec des enfants sur des cygnes au nombre de cinq, qui jettent de l'eau qu'on voit retomber dans un grand bassin de rocaille; le tout orné de coquilles, lapis, nacre de perles, et pierres de coloris. Dans le fond de la grotte, au-dessus des petits bassins, est un jour percé en forme ronde, environné de coquilles. La voûte est toute de coquillage, et l'on y voit un masque de rocaille pareil à celui des autres cintres.

C'est en se promenant vers cette grotte, qu'Aminte confirme à Damis ce qu'il avait déjà su,

que sa mère ne l'avait envoyée chercher que pour lui déclarer qu'elle avait dessein que son mariage aussi bien que celui d'Ismène et de Dorante, se conclût le lendemain. Il prend prétexte sur l'indifférence avec laquelle elle lui témoigne avoir reçu cette nouvelle de vouloir aller demander qu'on ne se hâte pas, afin qu'elle ait le temps de connaître mieux s'il est digne de son amour; et il se porte à cette résolution avec d'autant plus de chaleur, qu'étant devenu amoureux d'Angélique, il ne cherche qu'une occasion favorable de pouvoir dégager la parole qu'il a donnée pour Aminte. La dispute de ces deux amants est interrompue par l'arrivée du capitaine, qui se sert de termes de guerre pour faire connaître à Aminte, qui est d'intelligence avec lui, qu'il a donné les ordres nécessaires pour l'enlever, sur le signal qu'elle doit faire pendant le divertissement de la mascarade dont il lui a déjà parlé. Comme il est prêt à conter un exploit de guerre à la jeune Angélique qui survient, Damis qui en témoigne du chagrin, donne lieu à Aminte de dire au capitaine qu'il peut lui en venir faire le récit en particulier. Ils s'éloignent tous deux; et Damis ravi de se trouver seul avec Angélique, prend cette occasion de lui déclarer la passion qu'il a pour elle, et le dessein où il est de rompre avec Aminte à cause de son indolence, quand même il aurait le malheur de ne pouvoir réussir dans le nouvel attachement qu'il a pris. Angélique reçoit cette déclaration avec son enjouement ordinaires; et sans lui montrer de dégoût pour sa personne qu'elle estime, elle se contente de lui faire connaître qu'elle n'est point d'humeur à vouloir dérober un amant à sa parente. Il se retire voyant approcher Oronte que personne ne connaît encore pour Clarisse, et qui, après avoir conté quelques douceurs à Angélique qui cède la place au baron son oncle, est surpris de la proposition qu'il lui vient faire de son mariage avec cette même Angélique dont il est tuteur, et qu'il veut lui faire épouser par un sentiment d'amitié particulière, dont il n'a pu se défendre pour lui dès le moment qu'il a commencé de le connaître. Oronte, pour qui son sexe rend l'offre qu'on lui fait inutile, se défend de ce mariage d'une manière qui fait croire au baron que l'amour qu'il a pris pour Ismène, à laquelle on le voit parler souvent, est la seule cause de ce refus; et sur ce qu'il lui en témoigne, ce même Oronte feignant de prendre une entière confiance en lui par un secret d'importance qu'il veut lui révéler, lui fait croire qu'il est le frère de Clarisse que Dorante a si longtemps aimée à Lyon, et qu'il n'en est parti que pour savoir de cet amant infidèle s'il aura la lâcheté de vouloir manquer de parole à sa sœur. Le baron lui promet de se déclarer contre Dorante jusqu'à rompre le mariage d'Ismène, avec laquelle il laisse ce prétendu frère de Clarisse qui, toujours sous le nom d'Oronte, après lui avoir demandé des nouvelles de l'entretien qu'elle a eu avec Dorante depuis son retour, lui conseille de le quitter, puisqu'il lui donne tous les jours tant de sujets de chagrin par ses brusqueries. Fanchon l'empêche de pousser ce conseil plus loin, en venant dire à sa sœur qu'on a fort embelli la grotte; ce qui donne lieu à Ismène d'inviter Clarisse à en venir voir les beautés. Elles y sont à peine entrées toutes deux, que Fanchon qui fait aller et venir la porte en badinant, la ferme en dehors sans y penser, et trouve Dorante en même temps qui venait chercher Ismène. Il n'a pas sitôt appris de Fanchon qu'elle est avec un monsieur qu'elle ne lui veut pas nommer, qu'il ne doute point que ce ne soit Oronte; et l'apercevant un peu après dans le fond de la grotte, il y court tout saisi de jalousie, avec de grands reproches de trouver la porte fermée. Ismène la vient ouvrir; Dorante s'emporte, et demeure fort interdit de reconnaître Clarisse dans Oronte, qui l'oblige à le regarder, comme ne devant pas être un rival fort redoutable pour lui. Ismène surprise du trouble où elle voit Dorante, lui en demande la raison, qu'il rejette sur la confusion où il est d'avoir été jaloux du meilleur de ses amis qu'il ne croyait pas trouver auprès d'elle. Ismène reçoit cette excuse, et piquée de son emportement, elle le laisse fort embarrassé avec Clarisse, qui sans l'accabler de reproches, ni le vouloir écouter dans sa justification, se contente de lui dire qu'elle lui permettra de parler, après qu'il aura assez examiné, s'il doit espérer plus de bonheur à l'abandonner pour Ismène, qu'à lui garder la fidélité qu'il lui a si solennellement jurée.

ACTE TROISIÈME

Des arbres, qui tiennent au village où le baron a son château, font la décoration de cet acte. On voit dans le fond trois belles allées de verdure, qui marquent trois différents chemins, dans l'un desquels Damis trouve Oronte qui s'était avancé jusque-là en rêvant. Son amour pour Angélique s'était encore augmenté depuis la déclaration qu'il lui en avait faite; et, ayant appris que le baron la voulait faire épouser à Oronte, il prend cette occasion de lui parler pour découvrir s'il y a de l'intelligence entre eux; et pousse la chose de sorte, que Clarisse ne saurait plus douter de l'intérêt qui le fait agir. Il lui aurait fait mettre l'épée à la main, sans l'arrivée d'Ismène, qui ayant fait réflexion sur ce qu'Oronte, avec qui elle s'était plusieurs fois entretenue de Dorante, lui avait toujours caché qu'ils étaient amis, se persuade

qu'il y a du mystère dans ce qui l'a fait venir chez le baron. Elle ne lui a pas plutôt fait paraître ses soupçons, que ce faux Oronte lui avoue qu'il n'y est venu qu'à la prière de Clarisse, qui lui a remis ses intérêts entre les mains, soit pour obliger Dorante à lui demeurer fidèle, soit pour la porter elle-même à ne vouloir pas s'enrichir d'une conquête, que la trahison seule lui peut assurer. Ismène ne lui cache point que, malgré tous les défauts de Dorante, elle ne peut se défendre de l'aimer fortement, et que s'étant engagée avec lui de bonne foi, sans avoir su qu'il eût rien promis à une autre, elle croit que Clarisse serait injuste de lui imputer ses malheurs, dont elle n'est qu'une cause très innocente. Elles se séparent sans que Clarisse puisse trouver aucun sujet de se plaindre d'Ismène, qui ayant voulu traiter fièrement Dorante sur son peu de complaisance et ses emportements de jalousie, en reçoit des excuses si pleines de soumission, qu'elle ne peut lui refuser le pardon qu'il lui en demande. Angélique qui survient avec Aminte, leur témoigne la joie qu'elle a de les voir raccommodés; et dans le même instant le capitaine leur vient faire le récit grotesque d'une noce de village dont il a rencontré les conviés qui se préparent à venir danser dans ce lieu même, qui doit être le carrefour du village. Ismène, à la prière d'Angélique, se résout à les attendre. Dorante, qui aime toujours à contrarier, s'oppose au divertissement qu'elle en espère ; et sur cette contestation, les violons qu'on entend, donnent le signal de l'entrée de la noce. Ils marchent les premiers, et sont suivis d'un paysan ivre. Après lui vient le marié, menant Dorimène, femme du bel air, que le capitaine a qualifiée du titre de demi-marquise dans le récit qu'il a fait de la noce. M. Vignolet, bourgeois niais, les suit; il mène la mariée, dont la mère est menée par un vieux bourgeois. Le père du marié entre après eux avec une vieille bourgeoise qu'il tient par la main. Ensuite on voit paraître un bourgeois galant, et un clerc de procureur, qui mènent chacun une fille de village. Une servante finit cette entrée. Un suisse et un page la tiennent chacun par la main. Toute cette troupe se place, et la plupart d'eux font tour à tour les figures les plus plaisantes, pendant lesquelles le capitaine, par sa joie, et Dorante, par son chagrin, ne contribuent pas peu au divertissement de la compagnie, jusqu'à ce que M. Vignolet étant prié de danser, s'en excuse; et pour en être plus aisément dispensé, il s'offre à chanter les paroles qui suivent :

> Si Claudine
> Ma voisine
> S'imagine
> Sur ma mine
> Que je ne suis bon à rien;
> Qu'en cachette
> La follette
> Me permette
> La fleurette,
> Elle s'en trouvera bien.
>
> Le courage
> Qui m'engage,
> Lui présage
> Qu'à mon âge
> Je sais parler comme il faut.
> Qu'on s'explique
> Par duplique,
> Ma réplique
> Fait la nique
> A qui me croit en défaut.

Cette chanson étant finie, on apporte une table et un bassin, dans lequel tous les conviés vont mettre les présents que la coutume les engage de faire aux mariés. Ils sont tous deux au-devant de la table, et font la révérence à chacun de ceux qui viennent mettre leurs dons dans le bassin. Après quoi, toute cette troupe se retire, à l'exception de Dorimène, qui ayant reconnu Dorante, lui vient demander, avec de grands témoignages de joie, s'il a enfin épousé Clarisse. Dorante l'interrompt, et tâche de détourner le discours sur une autre matière. Ismène la prie d'achever, et Dorante remarquant que ce qu'elle dit à l'avantage de Clarisse, fait de fâcheuses impressions sur son esprit, coupe la parole à Dorimène, d'une manière si désobligeante, qu'elle le quitte tout en colère. Ismène reprend ses premiers mouvements de jalousie, et finit cet acte en refusant d'écouter ce que Dorante lui veut dire pour sa justification.

ACTE QUATRIÈME

Cet acte se passe dans un bois qui en fait la décoration, et qui ne doit pas être éloigné du château du baron. C'est là que Dorante, après avoir eu le temps de s'examiner, se résout à venir dire à Clarisse, que malgré toutes les promesses qu'il lui a faites d'une éternelle fidélité, il n'est pas en son pouvoir de vaincre le penchant qui le force à aimer Ismène. Il avoue qu'elle a raison de le regarder comme le plus perfide de tous les hommes ; et ne pouvant lui rendre son cœur qu'il lui doit pour tant de raisons, il lui abandonne sa vie, en se mettant à genoux devant elle, et lui offrant son épée, afin qu'elle en perce ce cœur si indigne de respirer après la trahison qu'il lui ose faire. Clarisse prend cette épée, et la lui rejette presque aussitôt, comme ne trouvant pas qu'il mérite de mourir de sa main. Ismène les surprend dans cette action, qui ui fait croire qu'ils ont eu querelle. Le faux Oronte avoue qu'ils se sont battus

et quitte Ismène sans lui donner d'autre éclaircissement de ce prétendu combat, que celui qu'elle pourra recevoir de Dorante, qu'elle laisse en liberté de lui raconter de quelle façon la chose s'est passée. Ismène qui l'a vu aux pieds d'Oronte, et son épée entre les mains de ce même Oronte, ne doute point qu'il n'en ait été désarmé, et contraint à lui demander la vie. Il se plaint de la voir capable d'avoir une pensée si injurieuse à sa gloire; et ne pouvant lui découvrir encore le mystère de cette aventure, il ne trouve point d'autre moyen de faire cesser les nouveaux reproches qu'elle lui fait de l'amour qu'il a eu pour Clarisse, et de son penchant à l'inconstance, qu'en la conjurant de souffrir qu'il l'épouse sans plus de retardement. Il accompagne cette prière de tant d'assurances de la passion la plus tendre et la plus soumise, qu'il adoucit la colère d'Ismène, à qui Angélique suivie d'Aminte, de Damis et du capitaine, vient annoncer le divertissement de la mascarade dont on leur parle depuis si longtemps, et dont ils ont vu quelques préparatifs dans le bois. Elle ajoute qu'ils ont su qu'elle avait pour sujet la victoire remportée par les cartes sur les autres jeux et qu'on en verrait les rois, les dames et les valets dans le même équipage où ils ont coutume d'être peints. On raisonne sur cette invention que le capitaine, pour cacher qu'il y ait aucune part, traite exprès d'extravagante. Après avoir soutenu la plaisanterie sur cette mascarade, voyant qu'Ismène continue à demander quel en est l'auteur, il feint de vouloir satisfaire sa curiosité, et s'éloigne, comme s'il avait dessein d'aller prendre à l'écart quelqu'un de ceux qui sont employés à cette fête, pour l'obliger à lui en dire le secret; mais il ne sort point sans avertir tout bas Aminte qu'il va l'attendre dans un endroit détourné, où ceux qui la doivent enlever ne manqueront point à la conduire, sur le signal de la montre qu'il lui recommande de nouveau de ne pas oublier d'ouvrir. Lucile court avertir le baron de ce qui se prépare; et presque en même temps ceux que le capitaine a préposés pour la mascarade font avancer le palais des jeux, qui est composé de colonnes torses de marbre blanc, environnées de feuillages d'or, avec leurs chapiteaux et bases d'or. La corniche est de marbre blanc, et la frise de porphyre. Ces colonnes sont disposées de deux en deux de chaque côté, avec des figures au naturel entre les deux, représentant des empereurs, des rois, des princes, des reines et des princesses, et tenant chacune des cartes pour faire voir qu'elles servent au plaisir de tout le monde. Sur la corniche de ce palais, au lieu d'attique, sont des figures de marbre blanc ornées de draperies d'or. Elles représentent la déesse des Richesses, la Prodigalité, la Nuit, la Vigilance, le Destin, la Constance, le Temps, la Fortune, Momus, l'Espérance, et la Subtilité, comme autant de divinités qui tiennent les joueurs sous leur dépendance. Les cartes que les figures d'en bas exposent aux yeux des spectateurs, sont couronnées par les figures d'en haut, qui d'une main tiennent les couronnes, et de l'autre soutiennent une frise en forme de console couchée, ornée de feuillages de différentes couleurs, d'enfants tenant des jeux de toutes sortes, et de cartouches rehaussés d'or, et remplis pareillement de jeux. L'optique du palais est du même ordre; on y voit une porte ornée de jeux de coloris sur un fond de marbre blanc, et le dessus de cette porte est orné de plusieurs vases de lapis et de festons. Ce palais étant placé, les quatre valets paraissent tels qu'ils sont représentés dans les cartes. Ils tiennent chacun leur hallebarde, avec laquelle ils font des figures très agréables, pour mettre tout en ordre avant l'entrée des rois qui se fait de cette manière. Le valet de trèfle paraît le premier, la hallebarde sur l'épaule. Il précède le roi de cette couleur qui mène la dame par la main, dont la queue est portée par un esclave représentant la paume. On voit ensuite le valet de cœur, faisant faire place au roi qui mène la dame, dont la queue est portée par un esclave qui représente le jeu des dames et du trictrac. Le valet, le roi et la dame de pique, viennent après, faisant la même figure que les précédents, et la queue de la dame est portée par un esclave représentant le jeu de dés. Le valet, le roi et la dame de carreau, se font voir ensuite dans le même ordre; et l'esclave qui porte la queue de la dame, représente le jeu du billard. Toute cette troupe ayant fait le tour du théâtre, se range en demi-cercle. Après quoi le roi de trèfle prend la dame par la main, et s'avançant avec elle, il lui adresse en chantant les paroles qui suivent :

CHANSON DU ROI DE TRÈFLE.

Quoique depuis longtemps
L'Hymen nous assemble,
Oublions nos vieux ans,
Et rions ensemble;
Appelant les feux au secours,
Faisons renaître nos beaux jours;
Rire et chanter, c'est, ce me semble,
Montrer qu'on est jeune toujours.

CHANSON DE LA REINE DE TRÈFLE.

O mon cher Alexandre,
Mon époux et mon roi,
Vous ne pouvez attendre
Un amour plus fidèle et plus tendre
Qu'on ne le trouve en moi.
S'il est dans la jeunesse
Certains enjouements
Tous charmants,
Qui sans cesse
A la tendresse
Portent les amants,
La savante vieillesse
A ses agréments.

Après ces deux chansons, les quatre rois, prenant les quatre dames par la main, figurent ensemble. Ils forment ensemble quatre tierces, les valets allant devant, puis trois quatorze. Ensuite, ils font leur figure deux à deux, tout le rouge d'un côté, et le noir de l'autre; puis ils se mêlent tous douze ensemble sans se tenir, et c'est dans ce temps que le hasard fait qu'Ismène regarde à sa montre; ce qui est cause qu'Aminte se souvient qu'elle a promis d'ouvrir la sienne qu'elle cherche, sans la pouvoir trouver avant que le roi de trêfle, qui a observé l'action d'Ismène, la vient prendre sous prétexte de la vouloir mener danser, ne doutant point que ce ne soit elle qui est de concert avec le capitaine, pour se laisser enlever. Ismène se lève. Les quatre rois et les quatre dames se joignent aussitôt et l'emmènent malgré ses cris qu'ils s'imaginent être affectés, tandis que les quatre valets, présentant leurs hallebardes à Dorante et à Damis, les empêchent quelque temps de la secourir. Ces valets se retirent par la porte du palais des Jeux qu'ils ferment. Dorante et Damis vont chercher un autre passage, et tandis qu'ils courent après les ravisseurs d'Ismène, le baron survient, qui apprend d'Angélique la nouvelle de cet enlèvement. Il veut aller seconder Damis et Dorante, et il n'a pas sitôt donné ordre à Lucile d'aller chercher du secours dans le château, qu'il voit le capitaine qui, ayant connu la méprise de ses gens qui ont enlevé Ismène, au lieu d'Aminte, la remet entre les mains du baron, auquel il fait valoir en soldat aguerri le service qu'il lui a rendu. On cherche inutilement qui peut être l'auteur de cette violence dont Damis veut faire tomber le soupçon sur Oronte; et, dans la crainte que les ravisseurs ne veuillent tâcher de nouveau à faire réussir leur entreprise, ils se retirent tous dans le château du baron.

ACTE CINQUIÈME

Comme c'est dans cet acte que se doit faire l'essai du combat à la barrière, que le baron prépare depuis si longtemps pour le jour du mariage de ses nièces, on découvre dans le fond du théâtre un grand dais en forme de pavillon, sous lequel les juges du combat doivent venir prendre leur place. Il est de couleur de pourpre, retroussé par six amours et garni de franges, houppes et campane d'or. On monte sous ce magnifique dais par deux grands escaliers dont les rampes sont ornées de balustrades avec des soleils d'or. Une autre balustrade faite de la même manière, paraît au milieu; elle est supportée par deux figures d'or, dont cette décoration est si remplie, que rien ne peut disputer d'éclat avec elle que ceux à qui elle doit servir de champ de bataille. Le reste de la décoration est composé de plusieurs pilastres de lapis veiné d'or, dont les chapiteaux et les bases sont d'or, aussi bien que les trophées d'armes qui sont sur une balustrade qui règne au-dessus en forme d'attique. Seize piédestaux sortent en saillie, sur lesquels on voit autant de figures d'or portant des flambeaux, dont la lumière ne contribue pas peu à faire paraître tout ce que ce théâtre a de brillant. Ismène en vient d'abord admirer la magnificence avec Lucile, à qui elle fait confidence des nouvelles protestations que Dorante lui a faites de n'aimer jamais qu'elle, et de le déclarer même devant Clarisse, si Clarisse se pouvait trouver présente. Le baron survient, qui apprend à sa nièce que cette dangereuse rivale est arrivée, et qu'il lui a parlé dans un jardin voisin où Oronte lui avait donné rendez-vous pour elle; mais qu'il n'a pu obtenir qu'elle ôtât un masque qui lui a toujours caché son visage. Il ajoute qu'il a su d'elle, qu'ayant vu Dorante obstiné dans sa perfidie, elle était résolue de l'abandonner à sa destinée, et de chercher dans l'oubli le repos que son amour avait si longtemps troublé. En même temps plusieurs dames voisines que le baron a invitées à l'essai de la fête, arrivent avec Aminte et Angélique. Deux d'entre elles représentant Junon et Pallas, doivent être les juges du combat, et donner les prix avec Angélique qui est habillée en Vénus. Les trompettes qui sonnent les obligent à prendre place sous le dais préparé. Les trois juges y sont conduits par un héraut tenant son caducée à la main. On voit un ovale dans le devant et sur le derrière de sa casaque, où est peinte une devise qui est à la gloire des dames, aussi bien que toutes celles qui font une partie des ornements des quadrilles. J'ai déjà averti que je ne prétendais point les faire passer pour de véritables devises; on peut leur donner le nom de chiffres parlants, ou tel autre qu'on voudra, sans que j'y trouve rien à dire. J'ai mis quelques vers au bas de chacune, pour expliquer autant que je l'ai pu, le sens des paroles italiennes ou espagnoles qui leur servent d'âme. Celle du héraut a pour corps un soleil, avec ces mots : HAN DUE BEGLI OCCHI ANCOR FUOCO MAGGIORE.

Si quand de mille feux ce bel astre étincelle,
Pour en fuir la chaleur, on cherche du secours,
La nuit nous l'assure contre elle;
Mais il n'est point de nuit pour les yeux d'une belle,
C'est un feu qui brûle toujours.

C'est par l'entrée de ce héraut que commence la galanterie du combat, dont le baron a fait publier longtemps auparavant les ordonnances et les articles arrêtés qui suivent, en faisant faire la publication du cartel des tenants.

ORDONNANCES DU CAMP.

I. Les tenants entreront les premiers au camp, et nul après eux qui n'ait charge, ne soit assaillant, ou de l'équipage.

II. Les assaillants viendront avec livrées, écus, noms, armes et devises, qui seront toutes à la gloire des dames, s'ils veulent être reçus au camp, où ils ne pourront entrer sans la permission des juges.

III. Avant le jour du combat, un héraut portera toutes les devises aux juges, afin qu'ayant eu le temps de les examiner, ils donnent le prix à la meilleure.

IV. Ils combattront selon l'ordre qu'ils seront entrés, et rompront seulement chacun trois piques.

V. La pique n'est point rompue, si l'éclat n'est séparé.

VI. Pique tombée, pique perdue.

VII. Pique rompue en glissant, perdue aussi.

VIII. Qui se laisse tomber, est hors du camp.

IX. A la retraite du camp, tous se retireront selon l'ordre qu'ils seront entrés.

ARTICLES ARRÊTÉS.

I. Que les articles donnés avec le cartel des tenants seront observés.

II. Que tous les maréchaux de camp, chacun avant l'entrée de sa troupe, s'adresseront aux juges pour en prendre l'ordre.

III. Que le maréchal de camp général ira à l'entrée du camp recevoir les assaillants; qu'il les présentera aux juges, et leur montrera où ils doivent placer leur quadrille.

IV. Que les tenants seront placés à main droite.

V. Que l'ordre dans une troupe particulière, dépendra de son maréchal de camp.

VI. Que le combat à l'épée ne durera que jusques au signal donné pour le faire cesser.

VII. Que les cas incertains seront remis aux juges.

Toutes ces ordonnances et articles seront observés dans le combat à la barrière, qui se fera le ... jour du mois de ... 1676. Dans le château du baron de ***.

Les dames qui doivent servir de juges, s'étant placées au premier rang de l'échafaud préparé; le baron, Aminte et Ismène au-dessus, et le héraut au-dessous, le maréchal de camp général fait son entrée. Il est vêtu à l'antique. Le fond de son habit, sa garniture et les plumes de son casque, sont vert et blanc. Il a une mante courte de la même couleur, et tient à la main un bâton de commandement argenté. Deux estafiers vêtus en Persans, avec des javelines dorées, le suivent, et dans cet équipage, il fait le tour du camp, jetant les yeux de tous côtés pour voir, si tout est en bon état. Il va ensuite à l'une des entrées du camp, où il trouve le maréchal de camp des tenants. Il est aussi vêtu à l'antique. Le fond de sa garniture et les plumes de son casque, sont incarnat et blanc. Sa mante est courte, et il tient un bâton de camp à la main. Les deux estafiers qui le suivent sont vêtus en Maures, avec des arcs et des flèches. Il salue les juges, et leur ayant dit que les tenants demandent l'ouverture du camp pour maintenir le cartel qu'ils ont fait publier longtemps auparavant avec leurs ordonnances, il leur fait la lecture de ce cartel.

CARTEL DES TENANTS.

Le beaux sexe eut toujours sur les plus grandes âmes
Des avantages singuliers,
Et nous rendons justice au mérite des dames,
Nous déclarant leurs chevaliers.
Ce titre dont partout nous défendrons la gloire,
Nous porte à soutenir contre leurs ennemis
Qu'à la beauté tout doit être soumis,
Et qu'il n'est point de si haute victoire
Dont l'espoir ne lui soit permis.
S'il se trouve des téméraires
Qui veuillent appuyer des sentiments contraires,
Ils sauront par nos règlements
Les armes du combat, le lieu, l'ordre, et le temps.

CLARISEL le Fortuné, ALMINDOR le Tendre.
ROSELON le Valeureux, ALBERIN le Courtois.

Le maréchal de camp général ayant pris le cartel et les ordonnances, les donne au héraut pour les présenter aux juges qui accordent le camp aux tenants; ce qui est déclaré à leur maréchal de camp. La même cérémonie s'observe pour les deux quadrilles des assaillants. Un moment après, deux Maures apportent la barrière, et l'ayant placée au milieu du camp, le quadrille des tenants fait son entrée en cet ordre. On voit d'abord paraître trois trompettes avec des banderolles incarnat et blanc, sur chacune desquelles est une différente devise des deux côtés en l'honneur des dames. Ces trois devises sont :

De l'aimant qui attire du fer, avec ces paroles : FORZA E' SEGUIRE.

Rien n'est plus naturel, la beauté nous attire;
Mais pour peu qu'à la voir on se soit arrêté
S'y soumettre, en suivre l'empire
Aux dépens de sa liberté,
Devient une nécessité
Dont le cœur ne se peut dédire.

Un diamant enchâssé dans de l'or, avec ces mots : BELLEZZA E FERMEZZA.

C'est peu que de leurs yeux plus brillants que le jour,
L'éclat puisse asservir les cœurs les plus sauvages;
Pour s'assurer de longs hommages,
La fermeté de leur amour
Sur leurs adorateurs a de grands avantages.

Une huître fermée, et ces paroles pour âme : DENTRO LO MEJOR.

Si leur teint où le lis se mêle avec la rose,
Brille d'un éclat qui surprend,
Examinez leur cœur, vous le verrez si grand,
Que le reste à vos yeux paraîtra peu de chose.

Ces trompettes ont la livrée des tenants, et leur garniture est incarnat et blanc, aussi bien que les plumes de leurs casques. Le maréchal de camp paraît ensuite avec son bâton de commandement. Il est suivi de ses deux estafiers maures, après lesquels marche un esclave maure qui porte le drapeau. Il est incarnat et blanc, et on y voit peintes dans les quatre coins ces quatre devises à l'avantage du beau sexe.

Un filet rempli de poissons gros et petits, avec ces paroles : FAN CAPTIVI D'ETA MATURA ACERBA.

Elles trouvent partout des âmes toutes prêtes
A se soumettre au pouvoir de leurs yeux;
Rois et bergers, jeunes et vieux,
Tout fait gloire à l'envi de grossir leurs conquêtes.

Un arbre d'où coule du miel, où des oiseaux se prennent, et ces mots pour âme : NELLA MIA DOLCEZZA IL MIO VISCO.

Elles ont des douceurs engageantes, flatteuses,
Il n'est rien de plus attirant;
Mais ces douceurs sont dangereuses,
C'est l'amorce où le cœur se prend.

Plusieurs vipères entortillées ensemble, et ces paroles : HANNO A UN TEMPO L'ANTIDOTO, E'L VELENO.

Leur poison est subtil, on ne s'en peut défendre,
Il a bientôt gagné le cœur;
Mais aussi pour guérir la plus forte langueur,
Elles n'ont qu'à dire un mot tendre.

Un miroir ardent, qui du haut d'une tour brûle un navire; ces mots lui servent d'âme : VICIN CHE FIA SE DA LONTANO ACCENDE?

Si quand de loin une belle se montre,
Vous vous sentez le cœur touché de ses attraits
Tâchez d'éviter sa rencontre;
Hélas! que serait-ce de près?

On voit paraître ensuite le parrain du chef vêtu à l'antique, avec sa garniture et ses plumes de la livrée du quadrille. Il a au lieu de casque une toque garnie de plumes. L'écuyer vient après; c'est un nain qui porte l'écu de son maître, sous lequel il semble tout caché. La Fortune y est peinte pour devise, avec ces mots : PENDE DA LA BELTA PIU CHE DA GLI ASTRI.

Je ne sais si l'on doit, pour adresser ses vœux,
Préférer les blondes aux brunes;
Mais je sais bien que les bonnes fortunes
Dépendent de toutes les deux.

Deux licteurs marchent après ce nain avec des faisceaux d'armes dorés, et précèdent le chef des tenants superbement vêtu à la romaine, et tenant une pique à la main. Sa mante est incarnat et argent; elle est à longue queue, portée par un page aussi vêtu à l'antique. Les trois tenants paraissent, laissant un peu de distance après lui : ils marchent l'un après l'autre, ayant leur garniture incarnat et blanc aussi bien que les plumes de leurs casques, avec ces devises sur leur bouclier.

Des femmes qui font tourner une sphère, avec ces mots : GIRAN IL MONDO.

Elles bouleversent le monde,
Hélène en est la preuve, elle dont les appas
Furent sur la terre et sur l'onde
La cause de tant de combats.

Une lune perçant les nuages, avec ces mots : VINCE IL SUO LUME L'OPPOSTE NUBI.

Du sexe aimable en vain la gloire est poursuivie,
Avec les jeux, les ris, les grâces, les amours,
Quoi que puisse opposer l'envie,
Les belles brilleront toujours.

Des lis, et ces mots : PERDON DI PREGIO NI PARAGON DI QUELLE.

Votre blancheur ternit celle des immortelles;
Mais d'un plus vif éclat si vous êtes jaloux,
N'allez pas approcher des belles,
Leur teint est plus brillant que vous.

Tout ce quadrille ayant fait le tour de la barrière en cet ordre, se place vis-à-vis, à côté droit; plus Clarisel qui lui sert de chef, représenté par un des amis du baron, fait ce compliment aux dames, suivant ce que les Espagnols ont presque toujours pratiqué en de semblables occasions.

Ne vous offensez point de nous voir devant vous,
Qui savez si bien l'art de triompher de nous,
Paraître en qualité de braves;
Si nous voulons vaincre à vos yeux,
Ce n'est que pour mériter mieux
La gloire d'être mis au rang de vos esclaves.

Ce compliment fait, les trompettes sonnent; ce qui oblige le maréchal de camp général d'aller à l'entrée du camp, d'où il amène le maréchal de camp du premier quadrille des assaillants. Il a la livrée du quadrille, qui est blanche, noire et bleue. Les plumes de son casque sont des mêmes couleurs, aussi bien que sa mante qui est courte. Son bâton de commandement est d'azur, et il est suivi de deux sauvages vêtus de peaux avec des massues. Il demande l'entrée du camp pour des aventuriers dont il apporte cette réponse au cartel des tenants. Elle est lue par le maréchal de camp général.

RÉPONSE DU PREMIER QUADRILLE DES ASSAILLANTS AU CARTEL DES TENANTS.

Quoiqu'on ait vu sur les plus grandes âmes
La beauté de tout temps régner,
Un éloge si faible est trop à dédaigner,
Pour porter assez loin le Triomphe des Dames.
Leurs charmes les plus éclatants
Viennent de leur esprit qui ne craint point le temps;
Elles l'ont fin, poli, plein de délicatesse.
C'est ce que nous venons soutenir en ces lieux,
Et faire voir confondant votre adresse,
Que de leurs chevaliers le titre glorieux
Est un titre qu'il faut que votre orgueil nous laisse.

BELLOGLAISE le Hardi, ARISTÉE, CLÉONTIN, RIVEGLOSE le Dangereux.

Le camp ayant été accordé par les juges au maréchal de camp des assaillants, il s'en retourne, et un moment après, leur quadrille fait son entrée en cet ordre, au son des trompettes. Le maréchal de camp est à la tête, de la manière qu'il a déjà paru avec sa suite. Trois trompettes de la même livrée marchent après lui. Les plumes de leurs casques sont bleues, noires et blanches, et les banderolles de leurs trompettes bleues. Ces trois devises sont peintes dessus :

Un amant qui reçoit des chaînes des mains d'une nymphe, avec ces mots : PER SI BELLA CAGION DOLCE E' SERVIRE.

Quoique la servitude ait de cruelles peines,
Qui pour les éviter nous doivent faire agir,
Il est doux de prendre des chaînes,
Quand la main qui les donne empêche d'en rougir.

Un amour tenant des flèches, avec ces mots : SIN ELLAS QUE PUEDE AMOR ?

L'amour lance des traits dont l'avantage est prompt,
Contre le cœur le plus rebelle;
Mais s'ils n'étaient conduits par les yeux d'une belle,
Ils ne frapperaient pas aussi juste qu'ils font.

Un aigle qui s'élève jusqu'à la sphère du soleil, avec ces mots : PUR CHE GODANO GLI OCCHI, ARDAN LE PIUME.

On ne les saurait voir que leurs beautés n'inspirent
Une inquiète et tendre ardeur;
Mais quand les yeux charmés admirent,
Peut-on examiner ce qu'il en coûte au cœur?

On voit paraître ensuite un drapeau bleu, noir et blanc, aux quatre coins duquel sont peints des cœurs enflammés et couronnés de myrtes, avec cette devise dans le milieu.

Des Parthes, qui en prenant la fuite devant des Amazones, les blessent de leurs flèches en fuyant, et ces mots : VINCERLE NON SI PUO FUOR CHE FUGGENDO.

Elles font trembler les plus braves,
Rien ne leur saurait résister,
Et ce n'est qu'en fuyant que l'on peut éviter
D'être au nombre de leurs esclaves.

Le parrain marche après, vêtu à l'antique : il est suivi de l'écuyer, dont l'habit est à l'espagnole, et qui tient l'écu du chef du quadrille, sur lequel est cette devise.

Jupiter changé en taureau, enlevant Europe, avec ces mots : IN CHE NON TRANSFORMANO GLI AMANTI ?

Qu'on ait une belle en tête,
Quoiqu'on abonde en esprit,
Pour en faire la conquête,
Il n'est figure de bête
Que le plus sage ne prît.

Le chef représenté par Damis sous le nom de Belloglaise, marche après, la pique à la main, et vêtu à la romaine. Son casque est garni de plumes de sa livrée, avec une grande aigrette. Sa longue mante est bleue, et portée par un page polonais. On voit à ses côtés deux grands Polonais ayant leur cimeterre en écharpe, et des haches d'armes dorées. Un peu après lui paraissent trois chevaliers vêtus à l'antique, avec leurs casques garnis de plumes. Ces trois devises qui sont peintes sur leurs écus, sont à l'avantage des dames, ainsi que toutes les autres.

Un héliotrope qui regarde le soleil, avec ces mots : AUN SU AUSENCIA ME MARCHITA.

Rien n'est égal à leur constance,
Voyez Clytie en fleur qui sèche encor d'ennui,
Sitôt que du soleil elle perd la présence;
Mais aussi le soleil est un dieu d'importance
Et l'on voit peu d'amants qui soient faits comme lui.

Des roses en boutons, avec ces mots : HERMOSAS DESDE QUE NACEN.

Elles n'ont pas besoin d'un grand nombre d'années
Pour étaler aux yeux de quoi se faire aimer,
Puisqu'à peine sont-elles nées,
Que leurs jeunes attraits ont l'art de tout charmer.

Hercule filant auprès d'Omphale, avec ces mots : A CHE NON SFORZANO.

Ne traitez point d'abaissement
La servitude d'un amant,
Qu'aux plus abjects emplois sa passion ravale.
Quand une fois on s'est laissé charmer,
Rien ne doit faire honte à qui sait bien aimer,
Hercule a filé pour Omphale.

Ce quadrille s'arrête au milieu de sa marche, et son maréchal de camp donne ces vers au maréchal de camp général, qui les va porter aux dames sur leur échafaud.

VERS PRÉSENTÉS AUX DAMES PAR LE PREMIER QUADRILLE DES ASSAILLANTS.

Quelque péril où l'on s'expose
A vouloir du beau sexe admirer les appas,
Est-il des maux qui ne nous plaisent pas,
Quand nous en chérissons la cause?

C'est sans doute un subtil poison,
Que le je ne sais quoi qui nous attache aux belles;
Mais du moins à les voir si l'on perd la raison,
On acquiert de l'esprit en soupirant pour elles.

Ne balançons donc point à nous laisser charmer,
On hait un insensible aussitôt qu'on le nomme,
Et l'on ne commence d'être homme
Que quand on commence d'aimer.

Ces vers étant distribués, ce quadrille achève sa marche autour de la barrière, et s'étant placé de l'autre côté vis-à-vis des tenants, le chef se tourne vers les dames qui sont sur l'échafaud, et leur fait ce compliment :

Ne nous refusez pas un regard favorable,
Vous, de qui la beauté pour nous trop redoutable,
Nous fait déjà sentir une tendre langueur;
A quoi que de vos yeux la douceur nous engage
C'est en nous dérobant le cœur,
Qu'ils nous donneront le courage.

Ce compliment est à peine fini, que les trompettes qu'on entend obligent de nouveau le maréchal de camp général d'aller à l'entrée du camp, d'où il amène le maréchal de camp du quadrille des chevaliers fidèles. Il est vêtu à l'antique; ses plumes et sa garniture sont couleur de feu, aussi bien que sa mante qui est mêlée d'argent. Son bâton de commandement est d'or, et deux Arabes le suivent, tenant chacun une zagaie. Il lit cette réponse que les chevaliers fidèles font au cartel des tenants.

RÉPONSE DES CHEVALIERS FIDÈLES.

Nous confessons que les dames
De tout temps ont mérité
Le pouvoir que sur nos âmes
Vous donnez à la beauté;
Mais il faut qu'à nous seuls vous cédiez l'avantage
De nous dire leurs chevaliers,
A nous qui leur cherchant de plus dignes lauriers,
Nous attachons à vanter leur courage.
Une noble fierté règle leurs sentiments;
Et si quelquefois leur tendresse
S'échappe aux yeux de leurs amants,
C'est sans mélange de faiblesse.
Ce parti soutenu pour elle contre tous,
Par une éclante victoire,
Va faire voir que défendre leur gloire,
Est un honneur qui n'appartient qu'à nous.

POLIDAMANT le Fidèle, VALDANTE le Hardi.
TRASILLE, EURIDAMAS le Dompteur.

Le camp ayant été accordé aux chevaliers fidèles, leur quadrille fait sa marche de cette manière. Le maréchal de camp la commence, suivi de ses deux estafiers. Trois trompettes paraissent ensuite; leur livrée est couleur de feu, aussi bien que les banderolles de leurs trompettes, dans lesquelles sont ces trois devises.

La salamandre parmi les flammes, avec ces mots : TROPPO E SOAVE INCENERIR PER LORO.

Laissons-leur embraser nos âmes,
Est-il un sort plus glorieux
Que de vivre parmi les flammes,
Quand on brûle pour de beaux yeux?

Des diamants en cœur, avec ces mots : SANNO QUELLE SPEZZARLI O INTENERIRLI.

Résistez tant qu'il vous plaira
A ce qu'un bel objet a d'engageante amorce,
Si ce n'est de bon gré, vous vous rendrez de force,
Et la beauté toujours triomphera.

Un papillon qui vole autour d'un flambeau allumé, avec ces mots: BUSCAR LUZ Y HALLAR MUERTE.

Tout cède au vif éclat dont brillent de beaux yeux;
A le voir, l'admirer, leur douceur vous convie;
Mais à quoi que vous porte un désir curieux,
Gardez d'en approcher, il y va de la vie.

Le char de la Fidélité paraît ensuite tout brillant d'or, et avec tout ce qui peut le faire connaître pour le char de la Fidélité. Elle est assise dedans et couronnée de fleurs immortelles. Deux chiens d'or lui servent d'appui, et ce char est traîné par deux autres qui sont marquetés de blanc et de noir, symboles de la fidélité. Il est environné de quatre personnes représentant les quatre parties du monde, pour montrer que cette déesse est adorée partout. Ces quatre personnes tiennent chacune un guidon orné d'une Foi couronnée, et d'une devise qui a pour corps un rocher battu des ondes, et ces mots pour âme, ÆTERNUMQUE MANEBO, pour marquer que la fidélité est inébranlable. Ce char s'étant arrêté devant l'échafaud des dames, la Fidélité s'adresse à Ismène, et lui dit:

Des mains de la Fidélité
Recevez cette Foi, belle et charmante Ismène;
Celle de votre amant a plus de fermeté,
Et quand je vous réponds de sa sincérité,
Vous n'en devez plus être en peine.

Ismène ayant accepté le présent d'une Foi couronnée, enrichie de diamants, que lui fait la Fidélité, le char continue sa marche. Il est suivi du parrain et de l'écuyer, tous deux vêtus à l'antique, avec les couleurs et les plumes de leur livrée. L'écuyer porte l'écu de son maître, sur lequel est cette devise :

La foudre qui renverse une tour, avec ces mots : FAN PEGGIO ANCORA I FULMINI DE GLI OCCHI.

Le tonnerre est à craindre, il renverse, détruit,
S'ouvre partout d'affreux passages;
Voyez un bel objet ; quoiqu'avec moins de bruit,
Ses yeux font bien d'autres ravages.

Le chef suit, représenté par Dorante sous le nom de Polidamant : il tient une pique et est environné de quatre amours portant des guidons, dont un côté est orné de devises, et l'autre rempli des chiffres d'Ismène et de Dorante couronnés de myrtes et de lauriers. Un amour percé de flèches est peint sur deux de ces guidons, avec ces mots : EI STESSO AI LOR COLPI VIVE S'OGGETTO.

L'amour a beau faire le fier,
Il reconnaît un empire suprême,
Et Psyché fait voir que lui-même
Auprès d'un bel objet trouve peu de quartier.

Sur les deux autres guidons sont ces deux autres devises :

Apollon poursuivant Daphné, avec ces mots : SER DIOS POCO VALE.

Pauvre présomptueux, qui crois voir sans te rendre,
D'un sexe tout charmant les dangereux appas,
Comment penses-tu t'en défendre,
Si les dieux ne s'en sauvent pas.

Un cercle d'or, avec ces mots : NON HA IL MERITO LOR TERMIN PREFITTO.

Tout vous plaît, tout vous charme en elles,
Leur cœur, leurs sentiments, leur esprit, leur beauté,
Et l'on n'a jamais contesté
Qu'un mérite infini n'accompagnât les belles.

La mante de ce chef est couleur de feu, toute parsemée de grands bouquets en broderie d'argent. La queue est portée par un page de la même livrée, après lequel marchent trois chevaliers avec leurs boucliers ornés de ces devises :

Un phénix se brûlant au soleil, avec ces mots : COSI PER LORO IL COR RINASCE E MORE.

Si pour trop approcher des belles,
On sent une langueur qui conduit au trépas,
Qu'importe de mourir pour leurs divins appas,
Quant on ressuscite par elles?

Des livres, avec un collier de perles, et ces paroles : SANNO A UN TEMPO ADORNAR LO SPIRTO E'L CORPO.

Si quelques ornements pour les mettre en crédit,
Se mêlent à l'éclat dont brille leur personne,
C'est le soin qu'elles ont de se polir l'esprit,
Qui retient les amants que la beauté leur donne.

Une immortelle avec ces paroles : VIVON DEL PARI.

Dès le commencement du monde,
Le beau sexe qu'on admira
Rendit sa gloire sans seconde ;
Et comme un vrai mérite est le droit qui la fonde,
Cette gloire subsistera
Tant que le monde durera.

Ce quadrille ayant fait le tour de la barrière, se place au-dessous de l'échafaud des juges ; et le chef se tournant vers les dames, leur fait ce compliment :

Si de beaux yeux, sans en être charmé,
Sont pour tout combattant un secours qu'il implore,
De quelle ardeur n'est-on pas animé,
Quand parmi ces beaux yeux on en voit qu'on adore?
C'est alors que le cœur ennemi du repos
Suit pour les grands exploits la chaleur qui l'inspire,
Et qu'avec raison on peut dire
Que l'Amour aide à Mars à faire des héros.

Les trompettes sonnent, et le parrain du chef des tenants, et celui du premier quadrille des assaillants, leur ayant ôté leurs mantes, ces deux chefs rompent chacun trois piques l'un contre l'autre, avec autant de force que d'adresse, et combattent ensuite à l'épée, jusqu'à ce que les parrains les viennent séparer par l'ordre des juges. Après quoi, les trois chevaliers tenants, et ceux du premier quadrille des assaillants, marchent ensemble à la barrière, et se battent à l'épée, après avoir rompu chacun une pique. Ils sont séparés par les parrains ; et le premier quadrille des assaillants ayant changé de place avec le second, ce second se trouve vis-à-vis des tenants, la barrière entre deux, et combat de la même sorte que le premier. Ce combat fini, les dames descendent de l'échafaud, et donnent les prix. Clarisel reçoit de Pallas un Mars en médaille, pour celui de la mine guerrière, et il l'offre ensuite à la même personne qui représente cette Pallas, par une déclaration d'amour qui a toujours été permise dans les tournois. Angélique, qui représente Vénus, donne une boîte à porter à Dorante, pour prix de la plus galante invention. Il en fait présent à Ismène; et Damis ayant reçu de Junon une bague pour la plus agréable devise, on entend les trompettes ; et le maréchal de camp général étant allé à l'entrée du camp, vient dire qu'un chevalier qui ne se nomme point, demande le combat, et lui a donné ce cartel qu'il lit.

Je ne viens point ici ravaler la beauté,
Je la tiens un rayon de la divinité ;
Mais si pour le beau sexe elle est un avantage
Qui luit fait acquérir notre plus tendre hommage,
De tous les cœurs Ismène a droit de l'obtenir,
Son mérite est parfait, et je viens soutenir
Que comme des amants je suis le plus fidèle,
Je puis seul mériter de soupirer pour elle.

LE CHEVALIER SANS NOM.



Cette lecture étant faite, le baron oppose que les prix étant donnés, il n'y a plus de combat à faire; mais Dorante irrité de ce qu'un rival lui veut disputer le cœur d'Ismène, demande avec tant d'instance qu'on le fasse entrer, que le baron en donne l'ordre au maréchal de camp général. On voit aussitôt paraître ce chevalier inconnu avec son casque orné de plumes de couleur de chair, et un bouclier sur lequel est cette devise.

Un torrent qui renverse les arbres, avec ces mots : QUIEN FURE, TODO LO ATROPELLA.

Lorsque d'une infidélité
Une amante trahie entreprend la vengeance,
Il n'est point de torrent dont la rapidité
Pousse si loin sa violence.

Cet inconnu tire l'épée fièrement en même temps que Dorante, et s'étant battu quelque temps, la visière de son casque tombe ; ce qui le lui ayant fait reconnaître pour Clarisse, donna lieu au dénouement de la pièce, après laquelle les trois quadrilles se retirent en ordre au son des trompettes et des timbales.

FIN DU TRIOMPHE DES DAMES.

LE COMTE D'ESSEX

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

REPRÉSENTÉE EN 1678 SUR LE THÉATRE DE L'HOTEL DE BOURGOGNE

PERSONNAGES	ACTEURS
ÉLISABETH, reine d'Angleterre	LA CHAMPMESLÉ.
LA DUCHESSE D'IRTON, aimée du comte d'Essex.	
LE COMTE D'ESSEX	BARON.
CÉCILE, ennemi du comte d'Essex.	

PERSONNAGES

LE COMTE DE SALSBURY, ami du comte d'Essex.
CROMMER, capitaine des gardes de la reine.
TILNEY, confidente d'Élisabeth.
SUITE.

La scène est à Londres.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

LE COMTE D'ESSEX, LE COMTE DE SALSBURY.

LE COMTE D'ESSEX.

Non, mon cher Salsbury, vous n'avez rien à craindre;
Quel que soit son courroux, l'amour saura l'éteindre;
Et dans l'état funeste où m'a plongé le sort,
Je suis trop malheureux pour obtenir la mort;
Non qu'il ne me soit dur qu'on permette à l'envie
D'attaquer lâchement la gloire de ma vie,
Un homme tel que moi, sur l'appui de son nom,
Devrait comme du crime être exempt du soupçon;
Mais enfin cent exploits et sur mer et sur terre,
M'ont fait connaître assez à toute l'Angleterre;
Et j'ai trop bien servi, pour pouvoir redouter
Ce que mes ennemis ont osé m'imputer.
Ainsi, quand l'imposture aurait surpris la reine,
L'intérêt de l'État rend ma grâce certaine;
Et l'on ne sait que trop par ce qu'a fait mon bras,
Que qui perd mes pareils, ne les retrouve pas.

SALSBURY.

Je sais ce que de vous, par plus d'une victoire,
L'Angleterre a reçu de surcroît à sa gloire :
Vos services sont grands, et jamais potentat
N'a sur un bras plus ferme appuyé son État.
Mais, malgré vos exploits, malgré votre vaillance,
Ne vous aveuglez point sur trop de confiance.
Plus la reine au mérite égalant ses bienfaits,
Vous a mis en état de ne tomber jamais, [gne
Plus vous devez trembler que trop d'orgueil n'étei-
Un amour qu'avec honte elle voit qu'on dédaigne.
Pour voir votre faveur tout à coup expirer,
La main qui vous soutient n'a qu'à se retirer:
Et quelle sûreté le plus rare service
Donne-t-il à qui marche au bord du précipice?
Un faux appas fait choir; mille fameux revers
D'exemples étonnants ont rempli l'univers.
Souffrez à l'amitié qui nous unit ensemble...

LE COMTE.

Tout a tremblé sous moi, vous voulez que je tremble.
L'imposture m'attaque, il est vrai, mais ce bras
Rend l'Angleterre à craindre aux plus puissants
Il a tout fait pour elle, et j'ai sujet de croire [États.
Que la longue faveur où m'a mis tant de gloire,
De mes vils ennemis viendra peut-être à bout:
Elle me coûte assez pour en attendre tout.

SALSBURY.

L'État fleurit par vous, par vous on le redoute:
Mais enfin, quelque sang que sa gloire vous coûte,
Comme un sujet doit tout, s'il s'oublie une fois,
On regarde son crime, et non pas ses exploits.
On veut que vos amis, par de sourdes intrigues,
Se soient mêlés pour vous de cabales, de ligues;
Qu'au comte de Tyron ayant souvent écrit,
Vous ayez ménagé ce dangereux esprit,
Et qu'avec l'Irlandais appuyant sa querelle,
Vous preniez le parti de ce peuple rebelle.
On produit des témoins, et l'indice est puissant.

LE COMTE.

Et que peut leur rapport si je suis innocent?
Le comte de Tyron que la reine appréhende,
Voudrait rentrer en grâce, y remettre l'Irlande;
Et je croirais servir l'État plus que jamais,
Si mon avis suivi pouvait faire sa paix.
Comme il hait les méchants, il me serait utile
A chasser un Coban, un Raleg, un Cécile,
Un tas d'hommes sans nom, qui lâchement flatteurs,
Des désordres publics font gloire d'être auteurs.
Par eux tout périra; la reine qu'ils séduisent





LE COMTE D'ESSEX.

ÉLISABETH.

Il ne tiendra qu'à vous, que de vos attentats
Votre reine aujourd'hui ne se souvienne pas.

Acte II, sc. VI

Imp. Salmon

Ne veut pas que contre eux les gens de bien l'instrui-
Maîtres de son esprit, ils lui font approuver [sent.
Tout ce qui peut servir à les mieux élever.
Leur grandeur se formant par la chute des autres...

SALSBURY.

Ils ont leurs intérêts, ne parlons que des vôtres.
Depuis quatre ou cinq jours, sur quels justes projets
Avez-vous de la reine assiégé le palais,
Lorsque le duc d'Irton épousant Henriette...

LE COMTE.

Ah, faute irréparable, et que trop tard j'ai faite!
Au lieu d'un peuple lâche et prompt à s'étonner,
Que n'ai-je eu pour secours une armée à mener!
Par le fer, par le feu, par tout ce qui peut être,
J'aurais de ce palais voulu me rendre maître.
C'en est fait, biens, trésors, rangs, dignités, emploi,
Ce dessein m'a manqué, tout est perdu pour moi.

SALSBURY.

Que m'apprend ce transport?

LE COMTE.

Qu'une flamme secrète
Unissait mon destin à celui d'Henriette,
Et que de mon amour son jeune cœur charmé
Ne me déguisait pas que j'en étais aimé.

SALSBURY.

Le duc d'Irton l'épouse elle vous abandonne,
Et vous pouvez penser...

LE COMTE.

Son hymen vous étonne;
Mais enfin apprenez par quels motifs secrets
Elle s'est immolée à mes seuls intérêts.
Confidente à la fois, et fille de la reine,
Elle avait su vers moi le penchant qui l'entraîne.
Pour elle, chaque jour, réduite à me parler,
Elle a voulu me vaincre, et n'a pu m'ébranler;
Et voyant son amour, où j'étais trop sensible,
Me donner pour la reine un dédain invincible,
Pour m'en ôter la cause, en m'ôtant tout espoir,
Elle s'est mariée... Hé, qui l'eût pu prévoir?
Sans cesse, en condamnant mes froideurs pour la
Elle me préparait à cette affreuse peine; [reine,
Mais, après la menace, un tendre et prompt retour
Me mettait en repos sur la foi de l'amour :
Enfin, par mon absence à me perdre enhardie,
Elle a contre elle-même usé de perfidie.
Elle m'aimait, sans doute, et n'a donné sa foi
Qu'en m'arrachant un cœur qui devait être à moi.
A ce funeste avis, quelles rudes alarmes!
Pour rompre son hymen j'ai fait prendre les armes,
En tumulte au palais je suis vite accouru,
Dans toute sa fureur mon transport a paru;
J'allais sauver un bien qu'on m'ôtait par surprise,
Mais, averti trop tard, j'ai manqué l'entreprise.
Le duc, unique objet de ce transport jaloux,
De l'aimable Henriette était déjà l'époux.
Si j'ai trop éclaté, si l'on m'en fait un crime,
Je mourrai de l'amour innocente victime,
Malheureux de savoir qu'après ce vain effort,
Le duc toujours heureux jouira de ma mort.

SALSBURY.

Cette jeune duchesse a mérité, sans doute,
Les cruels déplaisirs que sa perte vous coûte;
Mais, dans l'heureux succès que vos soins avaient eu,
Aimé d'elle en secret, pourquoi vous être tu?
La reine dont pour vous la tendresse infinie
Prévient jusqu'aux souhaits...

LE COMTE.

C'est là sa tyrannie.
Et que me sert, hélas! cet excès de faveur
Qui ne me laisse pas disposer de mon cœur?
Toujours trop aimé d'elle il m'a fallu contraindre
Cet amour qu'Henriette eut beau vouloir éteindre.
Pour ne hasarder pas un objet si charmant,
De la sœur de Suffolc je me feignis amant,
Soudain son implacable et jalouse colère
Éloigna de mes yeux et la sœur et le frère.
Tous deux, quoique sans crime, exilés de la cour,
M'apprirent encor mieux à cacher mon amour.
Vous en voyez la suite, et mon malheur extrême.
Quel supplice! Un rival possède ce que j'aime!
L'ingrate au duc d'Irton a pu se marier!
Ah, ciel!

SALSBURY.

Elle est coupable, il la faut oublier.

LE COMTE.

L'oublier! Et ce cœur en deviendrait capable?
Ah! Non, non, voyons-la cette belle coupable,
Je l'attends en ce lieu. Depuis le triste jour
Que son funeste hymen a trahi mon amour,
N'ayant pu lui parler, je viens enfin lui dire...

SALSBURY.

La voici qui paraît. Adieu, je me retire.
Quoi que vous attendiez d'un si cher entretien,
Songez qu'on veut vous perdre, et ne négligez rien.

SCÈNE II

LA DUCHESSE, LE COMTE.

LA DUCHESSE.

J'ai causé vos malheurs, et le trouble où vous êtes
M'apprend de mon hymen les plaintes que vous
[faites,
Je me les fais pour vous: vous m'aimiez, et jamais
Un si beau feu n'eut droit de remplir mes souhaits.
Tout ce que peut l'amour avoir de fort, de tendre,
Je l'ai vu dans les soins qu'il vous a fait me rendre;
Votre cœur tout à moi méritait que le mien
Du plaisir d'être à vous fît son unique bien :
C'est à quoi son penchant l'aurait porté sans peine,
Mais vous vous êtes fait trop aimer de la reine :
Tant de biens répandus sur vous jusqu'à ce jour,
Payant ce qu'on vous doit, déclarent son amour.
Cet amour est jaloux, qui le blesse est coupable,
C'est un crime qui rend sa perte inévitable,
La vôtre aurait suivi. Trop aveugle pour moi,
Du précipice ouvert vous n'aviez point d'effroi.
Il a fallu prêter un aide à la faiblesse

Qui de vos sens charmés se rendait la maîtresse :
Tant que vous m'eussiez vue en pouvoir d'être à vous,
Vous auriez dédaigné ce qu'eût pu son courroux.
Mille ennemis secrets qui cherchent à vous nuire,
Attaquant votre gloire auraient pu vous détruire.
Et d'un crime d'amour leur indigne attentat
Vous eût dans son esprit fait un crime d'État.
Pour ôter contre vous tout prétexte à l'envie,
J'ai dû vous immoler le repos de ma vie.
A votre sûreté mon hymen importait,
Il fallait vous trahir, mon cœur y résistait,
J'ai déchiré ce cœur afin de l'y contraindre ;
Plaignez-vous là-dessus, si vous osez vous plaindre.

LE COMTE.

Oui, je me plains, madame, et vous croyez en vain
Pouvoir justifier ce barbare dessein.
Si vous m'aviez aimé, vous auriez par vous-même
Connu que l'on perd tout, quand on perd ce qu'on [aime,
Et que l'affreux supplice où vous me condamniez,
Surpassait tous les maux dont vous vous étonniez.
Votre dure pitié par le coup qui m'accable,
Pour craindre un faux malheur, m'en fait un vérita-
Et que peut me servir le destin le plus doux ? [ble.
Avais-je à souhaiter un autre bien que vous?
Je méritais peut-être, en dépit de la reine,
Qu'à me le conserver vous prissiez quelque peine.
Une autre eût refusé d'immoler un amant,
Vous avez cru devoir en agir autrement,
Mon cœur veut révérer la main qui le déchire,
Mais, encore une fois, j'oserai vous le dire,
Pour moi contre ce cœur votre bras s'est armé,
Vous ne l'auriez pas fait, si vous m'aviez aimé.

LA DUCHESSE.

Ah ! Comte, plût au ciel, pour finir mon supplice,
Qu'un semblable reproche eût un peu de justice !
Je ne sentirais pas avec tant de rigueur
Tout mon repos céder aux troubles de mon cœur ;
Pour vous au plus haut point ma flamme était mon-
Je n'en dois point rougir, vous l'aviez méritée ; [tée,
Et le comte d'Essex, si grand, si renommé,
M'aimant avec excès, pouvait bien être aimé.
C'est dire peu, j'ai beau n'être plus à moi-même,
Avec la même ardeur je sens que je vous aime,
Et que le changement où m'engage un époux,
Malgré ce que je dois, ne peut rien contre vous.
Jugez combien mon sort est plus dur que le vôtre,
Vous n'êtes point forcé de brûler pour un autre ;
Et, quand vous me perdez, si c'est perdre un grand [bien,
Du moins, en m'oubliant vous pouvez n'aimer rien.
Mais c'est peu que mon cœur, dans ma disgrâce extrê-
Poursuivre son devoir, s'arrache à ce qu'il aime ; [me
Il faut par un effort pire que le trépas,
Qu'il tâche à se donner à ce qu'il n'aime pas.
Si la nécessité de vaincre pour ma gloire
Vous fait voir quels combats doit coûter la victoire,
Si vous en concevez la fatale rigueur,
Ne m'ôtez pas le fruit des peines de mon cœur.
C'est pour vous conserver les bontés de la reine,
Que j'ai voulu me rendre à moi-même inhumaine ;
De son amour pour vous elle m'a fait témoin,
Ménagez-en l'appui, vous en avez besoin.
Pour noircir, abaisser vos plus rares services,
Aux traits de l'imposture on joint mille artifices ;
Et l'honneur vous engage à ne rien oublier
Pour repousser l'outrage, et vous justifier.

LE COMTE.

Et me justifier? Moi ! Ma seule innocence
Contre mes envieux doit prendre ma défense.
D'elle-même on verra l'imposture avorter ;
Et je me ferais tort si j'en pouvais douter.

LA DUCHESSE.

Vous êtes grand, fameux, et jamais la victoire
N'a d'un sujet illustre assuré mieux la gloire ;
Mais plus dans un haut rang la faveur vous a mis,
Plus la crainte de choir vous doit rendre soumis.
Outre qu'avec l'Irlande on vous croit des pratiques,
Vous êtes accusé de révoltes publiques,
Avoir, à main armée, investi le palais...

LE COMTE.

O malheur pour l'amour à n'oublier jamais !
Vous épousez le duc, je l'apprends, et ma flamme
Ne peut vous empêcher de devenir sa femme.
Que ne sus-je plus tôt que vous m'alliez trahir !
En vain on vous aurait ordonné d'obéir,
J'aurais... Mais c'en est fait. Quoi que la reine pense,
Je tairai les raisons de cette violence.
De mon amour pour vous le mystère éclairci,
Pour combler mes malheurs vous bannirait d'ici.

LA DUCHESSE.

Mais vous ne songez pas que la reine soupçonne
Qu'un complot si hardi regardait sa couronne.
Des témoins contre vous en secret écoutés,
Font pour vrais attentats passer des faussetés,
Raleg prend leur rapport, et le lâche Cécile...

LE COMTE.

L'un et l'autre eut toujours l'âme basse et servile.
Mais leur malice en vain conspire mon trépas,
La reine me connaît et ne les croira pas.

LA DUCHESSE.

Ne vous y fiez point ; de vos froideurs pour elle
Le chagrin lui tient lieu d'une injure mortelle.
C'est par son ordre exprès qu'on s'informe, s'in- [struit..

LE COMTE.

L'orage, quel qu'il soit, ne fera que du bruit,
La menace en est vaine et trouble peu mon âme.

LA DUCHESSE.

Et si l'on vous arrête?

LE COMTE.

On n'oserait, madame.
Si l'on avait tenté ce dangereux éclat,
Le coup qui le peut suivre entraînerait l'État.

LA DUCHESSE.

Quoique votre personne à la reine soit chère,
Gardez, en la bravant, d'augmenter sa colère,
Elle veut vous parler ; et, si vous l'irritez,
Je ne vous réponds pas de toutes ses bontés.

C'est pour vous avertir de ce qu'il vous faut craindre,
Qu'à ce triste entretien j'ai voulu me contraindre.
Du trouble de mes sens mon devoir alarmé,
Me défend de revoir ce que j'ai trop aimé ;
Mais, m'étant fait déjà l'effort le plus funeste,
Pour conserver vos jours, je dois faire le reste,
Et ne permettre pas...

LE COMTE.

Ah ! Pour les conserver
Il était un moyen plus facile à trouver.
C'était en m'épargnant l'effroyable supplice
Où vous prévoyez... Ciel ! Quelle est votre injustice !
Vous redoutez ma perte, et ne la craigniez pas
Quand vous avez signé l'arrêt de mon trépas.
Cet amour, où mon cœur tout entier s'abandonne...

LA DUCHESSE.

Comte, n'y pensez plus, ma gloire vous l'ordonne,
Le refus d'un hymen par la reine arrêté,
Eût de notre secret trahi la sûreté.
L'orage est violent, pour calmer sa furie, [prie ;
Contraignez ce grand cœur, c'est moi qui vous en
Et quand le mien pour vous soupire encor tout bas,
Souvenez-vous de moi, mais ne me voyez pas.
Un penchant si flatteur... Adieu, je m'embarrasse,
Et Cécile qui vient me fait quitter la place.

SCÈNE III

LE COMTE D'ESSEX, CÉCILE.

CÉCILE.

La reine m'a chargé de vous faire savoir
Que vous vous teniez prêt dans une heure à la voir.
Comme votre conduite a pu lui faire naître
Quelques légers soupçons que vous devez connaître,
C'est à vous de penser aux moyens d'obtenir
Que son cœur alarmé consente à les bannir ;
Et je ne doute pas qu'il ne vous soit facile
De rendre à son esprit une assiette tranquille.
Sur quelque impression qu'il ait pu s'émouvoir,
L'innocence auprès d'elle eut toujours tout pouvoir.
Je n'ai pu refuser cet avis à l'estime
Que j'ai pour un héros qui doit haïr le crime ;
Et me tiendrais heureux que sa sincérité
Contre vos ennemis fit votre sûreté.

LE COMTE.

Ce zèle me surprend, il est et noble et rare ;
Et comme à m'accabler peut-être on se prépare,
Je vois qu'en mon malheur il doit m'être bien doux
De pouvoir espérer un juge tel que vous,
J'en connais la vertu. Mais achevez, de grâce,
Vous devez être instruit de tout ce qui se passe.
Ma haine à vos amis étant à redouter,
Quels crimes pour me perdre osent-ils inventer ?
Et près d'être accusé, sur quelles impostures
Ai-je pour y répondre à prendre des mesures ?
Rien ne vous est caché, parlez, je suis discret,
Et j'ai quelque intérêt à garder le secret.

CÉCILE.

C'est reconnaître mal le zèle qui m'engage
A vous donner avis de prévenir l'orage.
Si l'orgueil qui vous porte à des projets trop hauts,
Fait parmi vos vertus connaître des défauts,
Ceux qui pour l'Angleterre en redoutent la suite,
Ont droit de condamner votre aveugle conduite.
Quoique leur sentiment soit différent du mien,
Ce sont gens sans reproche, et qui ne craignent rien.

LE COMTE.

Ces zélés pour l'État ont mérité, sans doute,
Que sans mal juger d'eux la reine les écoute ;
J'y crois de la justice, et qu'enfin il en est
Qui, parlant contre moi, parlent sans intérêt.
Mais Raleg, mais Coban, mais vous-même peut-être
Vous en avez beaucoup à me déclarer traître.
Tant qu'on me laissera dans le poste où je suis,
Vos avares desseins seront toujours détruits.
Je vous empêcherai d'augmenter vos fortunes
Par le redoublement des misères communes ;
Et le peuple réduit à gémir, endurer,
Trouvera, malgré vous, peut-être à respirer.

CÉCILE.

Ce que ces derniers jours nous vous avons vu faire,
Montre assez qu'en effet vous êtes populaire ;
Mais dans quelque haut rang que vous soyez placé,
Souvent le plus heureux s'y trouve renversé.
Ce poste a ses périls.

LE COMTE.

Je l'avouerai sans feindre,
Comme il est élevé, tout m'y paraît à craindre ;
Mais, quoique dangereux pour qui fait un faux pas,
Peut-être encor sitôt je ne tomberai pas ;
Et j'aurai tout loisir, après de longs outrages,
D'apprendre qui je suis à des flatteurs à gages,
Qui me voyant du crime ennemi trop constant,
Ne peuvent s'élever qu'en me précipitant.

CÉCILE.

Sur un avis donné...

LE COMTE.

L'avis m'est favorable ;
Mais comme l'amitié vous rend si charitable,
Depuis quand, et sur quoi vous croyez-vous permis
De penser que le temps ait pu nous rendre amis ?
Est-ce que l'on m'a vu, par d'indignes faiblesses,
Aimer les lâchetés, appuyer des bassesses,
Et prendre le parti de ces hommes sans foi,
Qui de l'art de trahir font leur unique emploi ?

CÉCILE.

Je souffre par raison un discours qui m'outrage ;
Mais, réduit à céder, au moins j'ai l'avantage
Que la reine craignant les plus grands attentats,
Vous traite de coupable, et ne m'accuse pas.

LE COMTE.

Je sais que contre moi vous animez la reine,
Peut-être à la séduire aurez-vous quelque peine ;
Et quand j'aurai parlé, tel qui noircit ma foi,
Pour obtenir sa grâce aura besoin de moi.

CÉCILE, *seul.*

Agissons, il est temps, c'est trop faire l'esclave,
Perdons un orgueilleux dont le mépris nous brave,
Et ne balançons plus, puisqu'il faut éclater,
A prévenir le coup qu'il cherche à nous porter.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

ÉLISABETH, TILNEY.

ÉLISABETH.

En vain tu crois tromper la douleur qui m'accable,
C'est parce qu'il me hait, qu'il s'est rendu coupa-
Et la belle Suffolc refusée à ses vœux, [ble,
Lui fait joindre le crime au mépris de mes feux.
Pour le justifier, ne dis point qu'il ignore
Jusqu'où va le poison dont l'ardeur me dévore.
Il a trop de ma bouche, il a trop de mes yeux,
Appris qu'il est, l'ingrat, ce que j'aime le mieux.
Quand j'ai blâmé son choix, n'était-ce pas lui dire
Que je veux que son cœur pour moi seule soupire?
Et mes confus regards n'ont-ils pas expliqué,
Ce que par mes refus j'avais déjà marqué?
Oui, de ma passion il sait la violence,
Mais l'exil de Suffolc l'arme pour sa vengeance;
Au crime, pour lui plaire, il s'ose abandonner,
Et n'en veut à mes jours que pour la couronner.

TILNEY. [prendre,

Quelques justes soupçons que vous en puissiez
J'ai peine contre vous à ne le pas défendre.
L'État qu'il a sauvé, sa vertu, son grand cœur,
Sa gloire, ses exploits, tout parle en sa faveur.
Il est vrai qu'à vos yeux Suffolc cause sa peine;
Mais, madame, un sujet doit-il aimer sa reine?
Et quand l'amour naîtrait, a-t-il à triompher
Où le respect plus fort combat pour l'étouffer?

ÉLISABETH.

Ah! Contre la surprise où nous jettent ses charmes,
La majesté du rang n'a que de faibles armes.
L'amour, par le respect, dans un cœur enchaîné,
Devient plus violent, plus il se voit gêné.
Mais le comte, en m'aimant, n'aurait eu rien à crain-
Je lui donnais sujet de ne se point contraindre; [dre,
Et c'est de quoi rougir, qu'après tant de bonté
Ses froideurs soient le prix que j'en ai mérité.

TILNEY.

Mais je veux qu'à vous seule il cherche enfin à plaire;
De cette passion que faut-il qu'il espère?

ÉLISABETH.

Ce qu'il faut qu'il espère? Et qu'en puis-je espérer
Que la douceur de voir, d'aimer, de soupirer?
Triste et bizarre orgueil qui m'ôte à ce que j'aime!
Mon bonheur, mon repos, s'immole au rang suprê-
Et je mourrais cent fois plutôt que faire un roi, [me;
Qui dans le trône assis fût au-dessous de moi.
Je sais que c'est beaucoup de vouloir que son âme
Brûle à jamais pour moi d'une inutile flamme,
Qu'aimer sans espérance est un cruel ennui;
Mais la part que j'y prends doit l'adoucir pour lui;
Et lorsque par mon rang je suis tyrannisée,
Qu'il le sait, qu'il le voit, la souffrance est aisée.
Qu'il me plaigne, se plaigne, et content de m'aimer...
Mais, que dis-je! D'une autre il s'est laissé charmer;
Et tant d'aveuglement suit l'ardeur qui l'entraîne,
Que pour la satisfaire il veut perdre sa reine.
Qu'il craigne cependant de me trop irriter,
Je contrains ma colère à ne pas éclater;
Mais quelquefois l'amour qu'un long mépris outra-
Las enfin de souffrir se convertit en rage, [ge,
Et je ne réponds pas...

SCÈNE II

ÉLISABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

ÉLISABETH.

Hé bien, duchesse, à quoi
Ont pu servir les soins que vous prenez pour moi?
Avez-vous vu le comte, et se rend-il traitable?

LA DUCHESSE.

Il fait voir un respect pour vous inviolable;
Et si vos intérêts ont besoin de son bras,
Commandez, le péril ne l'étonnera pas;
Mais il ne peut souffrir, sans quelque impatience,
Qu'on ose auprès de vous noircir son innocence,
Le crime, l'attentat, sont des noms pleins d'horreur
Qui mettent dans son âme une noble fureur;
Il se plaint qu'on l'accuse, et que sa reine écoute
Ce que des imposteurs...

ÉLISABETH.

Je lui fais tort, sans doute,
Quand jusqu'en mon palais il ose m'assiéger;
Sa révolte n'est rien, je la dois négliger;
Et ce qu'avec l'Irlande il a d'intelligence,
Marque dans ses projets la plus haute innocence.
Ciel! Faut-il que ce cœur qui se sent déchirer,
Contre un sujet ingrat tremble à se déclarer?
Que ma mort qu'il résout me demandant la sienne,
Une indigne pitié, m'étonne, me retienne,
Et que toujours trop faible, après sa lâcheté,
Je n'ose mettre enfin ma gloire en sûreté?
Si l'amour une fois laisse place à la haine,
Il verra ce que c'est que d'outrager sa reine,
Il verra ce que c'est que de s'être caché
Cet amour où pour lui mon cœur s'est relâché.
J'ai souffert jusqu'ici; malgré ces injustices,
J'ai toujours contre moi fait parler ses services;
Mais puisque son orgueil va jusqu'aux attentats,
Il faut en l'abaissant étonner les ingrats;
Il faut à l'univers qui me voit, me contemple,
D'une juste rigueur donner un grand exemple,
Il cherche à m'y contraindre, il le veut, c'est assez.

LA DUCHESSE.
Quoi, pour ses ennemis vous vous intéressez,
Madame ? Ignorez-vous que l'éclat de sa vie,
Contre le rang qu'il tient, arme en secret l'envie ?
Coupable en apparence...

ÉLISABETH.
Ah ! Dites en effet,
Les témoins sont ouïs, son procès est tout fait ;
Et si je veux enfin cesser de le défendre,
L'arrêt ne dépend plus que de le faire entendre.
Qu'il y songe, autrement...

LA DUCHESSE.
Hé quoi, ne peut-on pas
L'avoir rendu suspect sur de faux attentats ?

ÉLISABETH.
Ah, plût au ciel ! Mais non, les preuves sont trop fortes.
N'a-t-il pas du palais voulu forcer les portes ?
Si le peuple qu'en foule il avait attiré,
Eût appuyé sa rage, il s'en fût emparé.
Plus de trône pour moi, l'ingrat s'en rendait maître.

LA DUCHESSE.
On n'est pas criminel toujours pour le paraître.
Mais je veux qu'il le soit ; ce cœur de lui charmé
Résoudra-t-il sa mort ? Vous l'avez tant aimé !

ÉLISABETH.
Ah ! Cachez-moi l'amour qu'alluma trop d'estime ;
M'en faire souvenir, c'est redoubler son crime.
A ma honte, il est vrai, je le dois confesser,
Je sentis, j'eus pour lui... Mais que sert d'y penser ?
Suffolc me l'a ravi, Suffolc qu'il me préfère
Lui demande mon sang, le lâche veut lui plaire.
Ah ! Pourquoi, dans les maux où l'amour m'exposait,
N'ai-je fait que bannir celle qui les causait ?
Il fallait, il fallait à plus de violence
Contre cette rivale enhardir ma vengeance.
Ma douceur a nourri son criminel espoir.

LA DUCHESSE.
Mais cet amour sur elle eut-il quelque pouvoir ?
Vous a-t-elle trahie, et d'une âme infidèle
Excité contre vous...

ÉLISABETH.
Je souffre tout par elle ;
Elle s'est fait aimer, elle m'a fait haïr,
Et c'est avoir plus fait cent fois que me trahir !

LA DUCHESSE.
Je n'ose m'opposer... Mais Cécile s'avance.

SCÈNE III

ÉLISABETH, LA DUCHESSE, CÉCILE, TILNEY.

CÉCILE.
On ne pouvait user de plus de diligence.
Madame, on a du comte examiné le seing,
Les écrits sont de lui, nous connaissons sa main.
Sur un secours offert toute l'Irlande est prête
A faire au premier ordre éclater la tempête ;
Et vous verrez dans peu renverser tout l'État,
Si vous ne prévenez cet horrible attentat.

ÉLISABETH, *à la duchesse*.
Garderez-vous encor le zèle qui l'excuse ?
Vous le voyez.

LA DUCHESSE.
Je vois que Cécile l'accuse,
Dans un projet coupable il le fait affermi ;
Mais j'en connais la cause, il est son ennemi.

CÉCILE.
Moi, son ennemi ?

LA DUCHESSE.
Vous.

CÉCILE.
Oui, je le suis des traîtres
Dont l'orgueil téméraire attente sur leurs maîtres ;
Et tant qu'entre mes mains leur salut sera mis,
Je ferai vanité de n'avoir point d'amis.

LA DUCHESSE.
Le comte cependant n'a pas si peu de gloire,
Que vous dussiez sitôt en perdre la mémoire ;
L'État pour qui cent fois on vit armer son bras,
Lui doit peut-être assez pour ne l'oublier pas.

CÉCILE.
S'il s'est voulu d'abord montrer sujet fidèle,
La reine a bien payé ce qu'il a fait pour elle ;
Et plus elle estima ses rares qualités,
Plus elle doit punir qui trahit ses bontés.

LA DUCHESSE.
Si le comte périt, quoi que l'envie en pense,
Le coup qui le perdra punira l'innocence.
Jamais du moindre crime...

ÉLISABETH.
Hé bien, on le verra.
(*A Cécile.*)
Assemblez le conseil, il en décidera,
Vous attendrez mon ordre.

SCÈNE IV

ÉLISABETH, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.
Ah ! Que voulez-vous faire,
Madame ? En croyez-vous toute votre colère ?
Le comte...

ÉLISABETH.
Pour ses jours n'ayez aucun souci.
Voici l'heure donnée, il va se rendre ici,
L'amour que j'eus pour lui le fait son premier juge,
Il peut y renconter un assuré refuge ;
Mais si dans son orgueil il ose persister,
S'il brave cet amour, il doit tout redouter.
Je suis lasse de voir...

SCÈNE V

ÉLISABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

TILNEY.
Le comte est là, madame.

ÉLISABETH.
Qu'il entre. Quels combats troublent déjà mon âme !

C'est lui de mes bontés qui doit chercher l'appui,
Le péril le regarde, et je crains plus que lui.

SCÈNE VI

ÉLISABETH, LE COMTE D'ESSEX, LA DUCHESSE, TILNEY.

ÉLISABETH.

Comte, j'ai tout appris, et je vous parle instruite
De l'abîme où vous jette une aveugle conduite;
J'en sais l'égarement, et par quels intérêts
Vous avez jusqu'au trône élevé vos projets.
Vous voyez qu'en faveur de ma première estime,
Nommant égarement le plus énorme crime,
Il ne tiendra qu'à vous que de vos attentats
Votre reine aujourd'hui ne se souvienne pas.
Pour un si grand effort qu'elle offre de se faire,
Tout ce qu'elle demande est un aveu sincère.
S'il fait peine à l'orgueil qui vous fit trop oser,
Songez qu'on risque tout à me le refuser,
Que quand trop de bonté fait agir ma clémence,
Qui l'ose dédaigner doit craindre ma vengeance,
Que j'ai la foudre en main pour qui monte trop haut,
Et qu'un mot prononcé vous met sur l'échafaud.

LE COMTE.

Madame, vous pouvez résoudre de ma peine.
Je connais ce que doit un sujet à sa reine,
Et sais trop que le trône où le ciel vous fait seoir,
Vous donne sur ma vie un absolu pouvoir.
Quoi que d'elle par vous la calomnie ordonne,
Elle m'est odieuse, et je vous l'abandonne.
Dans l'état déplorable où sont réduits mes jours,
Ce sera m'obliger que d'en rompre le cours;
Mais ma gloire qu'attaque une lâche imposture,
Sans indignation, n'en peut souffrir l'injure;
Elle est assez à moi pour me laisser en droit
De voir avec douleur l'affront qu'elle reçoit.
Si de quelque attentat vous avez à vous plaindre,
Si pour l'État tremblant la suite en est à craindre,
C'est à voir des flatteurs s'efforcer aujourd'hui,
En me rendant suspect, d'en abattre l'appui.

ÉLISABETH.

La fierté qui vous fait étaler vos services,
Donne de la vertu d'assez faibles indices;
Et si vous m'en croyez, vous chercherez en moi
Un moyen plus certain...

LE COMTE.

Madame, je le voi,
Des traîtres, des méchants accoutumés au crime,
M'ont par leurs faussetés arraché votre estime;
Et toute ma vertu contre leur lâcheté
S'offre en vain ponr garant de ma fidélité.
Si de la démentir j'avais été capable,
Sans rien craindre de vous, vous m'auriez vu coupable.
C'est au trône, où peut-être on m'eût laissé monter,
Que je me fusse mis en pouvoir d'éclater.
J'aurais, en m'élevant à ce degré sublime,
Justifié ma faute en commettant le crime;
Et la ligue qui cherche à me perdre innocent,
N'eût vu mes attentats qu'en les applaudissant.

ÉLISABETH.

Et n'as-tu pas, perfide, armant la populace,
Essayé, mais en vain, de te mettre en ma place?
Mon palais investi ne te convainc-t-il pas
Du plus grand, du plus noir de tous les attentats?
Mais dis-moi, car enfin le courroux qui m'anime
Ne peut faire céder ma tendresse à ton crime;
Et si par sa noirceur je tâche à t'étonner,
Je ne te la fais voir que pour te pardonner.
Pourquoi vouloir ma perte, et qu'avait fait ta reine
Qui dût à sa ruine intéresser ta haine?
Peut-être ai-je pour toi montré quelque rigueur,
Lorsque j'ai mis obstacle au penchant de ton cœur.
Suffolc t'avait charmé; mais si tu peux te plaindre,
Qu'apprenant cet amour, j'ai tâché de l'éteindre,
Songe à quel prix, ingrat, et par combien d'honneurs
Mon estime a sur toi répandu mes faveurs.
C'est peu dire qu'estime, et tu l'as pu connaître,
Un sentiment plus fort de mon cœur fut le maître.
Tant de princes, de rois, de héros méprisés,
Pour qui, cruel, pour qui les ai-je refusés?
Leur hymen eût, sans doute, acquis à mon empire
Ce comble de puissance où l'on sait que j'aspire;
Mais quoi qu'il m'assurât, ce qui m'ôtait à toi
Ne pouvait rien avoir de sensible pour moi.
Ton cœur, dont je tenais la conquête si chère,
Était l'unique bien capable de me plaire;
Et si l'orgueil du trône eût pu me le souffrir,
Je t'eusse offert ma main afin de l'acquérir.
Espère, et tâche à vaincre un scrupule de gloire,
Qui, combattant mes vœux, s'oppose à ta victoire.
Mérite par tes soins que mon cœur adouci
Consente à n'en plus croire un importun souci.
Fais qu'à ma passion je m'abandonne entière,
Que cette Élisabeth si hautaine, si fière,
Elle à qui l'univers ne saurait reprocher
Qu'on ait vu son orgueil jamais se relâcher;
Cesse enfin, pour te mettre où son amour t'appelle,
De croire qu'un sujet ne soit pas digne d'elle.
Quelquefois à céder ma fierté se résout;
Que sais-tu si le temps n'en viendra pas à bout?
Que sais-tu...

LE COMTE.

Non, madame, et je puis vous le dire,
L'estime de ma reine à mes vœux doit suffire;
Si l'amour la portait à des projets trop bas,
Je trahirais sa gloire à ne l'empêcher pas.

ÉLISABETH.

Ah! Je vois trop jusqu'où la tienne se ravale,
Le trône te plairait, mais avec ma rivale;
Quelque appas qu'ait pour toi l'ardeur qui te séduit,
Prends-y garde, ta mort en peut être le fruit.

LE COMTE.

En perdant votre appui, je me vois sans défense,
Mais la mort n'a jamais étonné l'innocence;
Et si, pour contenter quelque ennemi secret,
Vous souhaitez mon sang, je l'offre sans regret.

ÉLISABETH.

Va, c'en est fait, il faut contenter ton envie,
A ton lâche destin j'abandonne ta vie;
Et consens, puisqu'en vain je tâche à te sauver,
Que sans voir... Tremble, ingrat, que je n'ose ache-
Ma bonté, qui toujours s'obstine à te défendre, [ver!
Pour la dernière fois cherche à se faire entendre.
Tandis qu'encor pour toi je veux bien l'écouter,
Le pardon t'est offert, tu le peux accepter;
Mais si...

LE COMTE.

J'accepterais un pardon? Moi, madame?

ÉLISABETH.

Il blesse, je le vois, la fierté de ton âme;
Mais s'il te fait souffrir, il fallait prendre soin
D'empêcher que jamais tu n'en eusses besoin;
Il fallait, ne suivant que de justes maximes,
Rejeter...

LE COMTE.

Il est vrai, j'ai commis de grands crimes,
Et ce que sur les mers mon bras a fait pour vous,
Me rend digne en effet de tout votre courroux.
Vous le savez, madame, et l'Espagne confuse
Justifie un vainqueur que l'Angleterre accuse.
Ce n'est pas pour vanter mes trop heureux exploits
Qu'à l'éclat qu'ils ont fait j'ose joindre ma voix.
Tout autre pour sa reine employant son courage,
En même occasion eût eu même avantage;
Mon bonheur a tout fait, je le crois, mais enfin
Ce bonheur eût ailleurs assuré mon destin;
Ailleurs, si l'imposture eût conspiré ma honte,
On n'aurait pas souffert qu'on osât...

ÉLISABETH.

Hé bien, comte,
Il faut faire juger dans la rigueur des lois
La récompense due à ces rares exploits.
Si j'ai mal reconnu vos importants services,
Vos juges n'auront pas les mêmes injustices,
Et vous recevrez d'eux ce qu'auront mérité
Tant de preuves de zèle, et de fidélité.

SCÈNE VII

LA DUCHESSE, LE COMTE.

LA DUCHESSE.

Ah! Comte, voulez-vous, en dépit de la reine,
De vos accusateurs servir l'injuste haine,
Et ne voyez-vous pas que vous êtes perdu,
Si vous souffrez l'arrêt qui peut être rendu?
Quels juges avez-vous pour y trouver asile?
Ce sont vos ennemis, c'est Raleg, c'est Cécile;
Et pouvez-vous penser qu'en ce péril pressant,
Qui cherche votre mort vous déclare innocent?

LE COMTE.

Quoi, sans m'intéresser pour ma gloire flétrie,
Je me verrai traiter de traître à ma patrie?
S'il est dans ma conduite une ombre d'attentat,
Votre hymen fit mon crime, il touche peu l'État;
Vous savez là-dessus quelle est mon innocence,
Et ma gloire avec vous étant en assurance,
Ce que mes ennemis en voudront présumer,
Quoi qu'ose leur fureur, ne saurait m'alarmer.
Leur imposture enfin se verra découverte;
Et, tout méchants qu'ils sont, s'ils résolvent ma per-
Assemblés pour l'arrêt qui doit me condamner, [te,
Ils trembleront peut-être avant que le donner.

LA DUCHESSE.

Si l'éclat qu'au palais mon hymen vous fit faire
Me faisait craindre seule un arrêt trop sévère,
Je pourrais de ce crime affranchir votre foi,
En déclarant l'amour que vous eûtes pour moi.
Mais des témoins ouïs sur ce qu'avec l'Irlande
On veut que vous ayez...

LE COMTE.

La faute n'est pas grande,
Et pourvu que nos feux à la reine cachés
Laissent à mes jours seuls mes malheurs attachés...

LA DUCHESSE.

Quoi, vous craignez l'éclat de nos flammes secrètes
Ce péril vous étonne, et c'est vous qui le faites?
La reine qui se rend sans rien examiner,
Si vous y consentez, vous veut tout pardonner.
C'est vous, qui refusant...

LE COMTE.

N'en parlons plus, madame
Qui reçoit un pardon, souffre un soupçon infâme;
Et j'ai le cœur trop haut pour pouvoir m'abaisser
A l'indigne prière où l'on me veut forcer.

LA DUCHESSE.

Ah! Si de quelque espoir je puis flatter ma peine,
Je vois bien qu'il le faut mettre tout en la reine.
Par de nouveaux efforts je veux encor pour vous
Tâcher, malgré vous-même, à vaincre son courroux.
Mais si je n'obtiens rien, songez que votre vie
Depuis longtemps en butte aux fureurs de l'envie,
Me coûte assez déjà pour ne mériter pas
Que, cherchant à mourir, vous causiez mon trépas.
C'est vous en dire trop. Adieu, comte.

LE COMTE.

Ah, madame,
Après que vous avez désespéré ma flamme,
Par quel soin de mes jours... Quoi, me quitter ainsi?

SCÈNE VIII

LE COMTE, CROMMER, SUITE.

CROMMER.

C'est avec déplaisir que je parais ici;
Mais un ordre cruel, dont tout mon cœur soupire...

LE COMTE.

Quelque fâcheux qu'il soit, vous pouvez me le dire.

CROMMER.

J'ai charge...

LE COMTE.

Hé bien, de quoi? Parlez sans hésiter.

CROMMER.

De prendre votre épée, et de vous arrêter.

LE COMTE.

Mon épée?

CROMMER.

A cet ordre il faut que j'obéisse.

LE COMTE.

Mon épée? Et l'outrage est joint à l'injustice?

CROMMER.

Ce n'est pas sans raison que vous vous étonnez,
J'obéis à regret, mais je le dois.

LE COMTE, *lui donnant son épée.*

Prenez.
Vous avez dans vos mains ce que toute la terre
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.
Marchons, quelque douleur que j'en puisse sentir,
La reine veut se perdre, il faut y consentir.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

ÉLISABETH, CÉCILE, TILNEY.

ÉLISABETH.

Le comte est condamné?

CÉCILE.

C'est à regret, madame,
Qu'on voit son nom terni par un arrêt infâme.
Ses juges l'en ont plaint; mais tous l'ont à la fois
Connu si criminel, qu'ils n'ont eu qu'une voix.
Comme pour affaiblir toutes nos procédures
Ses reproches d'abord m'ont accablé d'injures,
Ravi, s'il se pouvait, de le favoriser,
J'ai de son jugement voulu me récuser.
La loi le défendait, et c'est malgré moi-même
Que j'ai dit mon avis dans le conseil suprême,
Qui, confus des noirceurs de son lâche attentat,
A cru devoir sa tête au repos de l'État.

ÉLISABETH.

Ainsi sa perfidie a paru manifeste?

CÉCILE.

Le coup pour vous, madame, allait être funeste,
Du comte de Tyron de l'Irlandais suivi,
Il en voulait au trône, et vous l'aurait ravi.

ÉLISABETH.

Ah! Je l'ai trop connu, lorsque la populace
Seconda contre moi son insolente audace,
A m'ôter la couronne il croyait l'engager.
Quelle excuse à ce crime, et par où s'en purger?
Qu'a-t-il répondu?

CÉCILE.

Lui? Qu'il n'avait rien à dire,
Que pour toute défense il nous devait suffire
De voir ses grands exploits pour lui s'intéresser,
Et que sur ces témoins on pouvait prononcer.

ÉLISABETH.

Quel orgueil! Quoi, tout prêt à voir lancer la fou-
Au moindre repentir il ne peut se résoudre? [dre,
Soumis à ma vengeance il brave mon pouvoir?
Il ose...

CÉCILE.

Sa fierté ne se peut concevoir.
On eût dit, à le voir plein de sa propre estime,
Que ses juges étaient coupables de son crime,
Et qu'ils craignaient de lui dans ce pas hasardeux
Ce qu'il avait l'orgueil de ne pas craindre d'eux.

ÉLISABETH.

Cependant il faudra que cet orgueil s'abaisse,
Il voit, il voit l'état où son crime le laisse.
Le plus ferme s'ébranle après l'arrêt donné.

CÉCILE.

Un coup si rigoureux ne l'a point étonné.
Comme alors on conserve une inutile audace,
J'ai voulu le réduire à vous demander grâce.
Que ne m'a-t-il point dit? J'en rougis et me tais.

ÉLISABETH.

Ah! Quoiqu'il la demande, il ne l'aura jamais.
De moi tantôt, sans peine, il l'aurait obtenue,
J'étais encor pour lui de bonté prévenue,
Je voyais à regret qu'il voulût me forcer
A souhaiter l'arrêt qu'on vient de prononcer;
Mon bras, lent à punir, suspendait la tempête;
Il me pousse à l'éclat, il paiera de sa tête.
Donnez bien ordre à tout; pour empêcher sa mort,
Le peuple qui la craint peut faire quelque effort,
Il s'en est fait aimer, prévenez ces alarmes;
Dans les lieux les moins sûrs faites prendre les ar-
N'oubliez rien, allez. [mes.

CÉCILE.

Vous connaissez ma foi,
Je réponds des mutins, reposez-vous sur moi.

SCÈNE II

ÉLISABETH, TILNEY.

ÉLISABETH.

Enfin, perfide, enfin ta perte est résolue;
C'en est fait, malgré moi, toi-même l'as conclue,
De ma lâche pitié tu craignais les effets,
Plus de grâce, tes vœux vont être satisfaits.
Ma tendresse emportait une indigne victoire,
Je l'étouffe, il est temps d'avoir soin de ma gloire;
Il est temps que mon cœur justement irrité
Instruise l'univers de toute ma fierté.
Quoi, de ce cœur séduit appuyant l'injustice,
De tes noirs attentats tu l'auras fait complice;
J'en saurai le coup près d'éclater, le verrai,
Tu m'auras dédaignée, et je le souffrirai?
Non, puisqu'en moi toujours l'amante te fit peine,
Tu le veux, pour te plaire il faut paraître reine,
Et reprendre l'orgueil que j'osais oublier,
Pour permettre à l'amour de te justifier.

TILNEY.

A croire cet orgueil peut-être un peu trop prompte,
Vous avez consenti qu'on ait jugé le comte.
On vient de prononcer l'arrêt de son trépas,
Chacun tremble pour lui, mais il ne mourra pas.

ÉLISABETH.

Il ne mourra pas, lui? Non, crois-moi, tu t'abuses,
Tu sais son attentat; est-ce que tu l'excuses,
Et que de son arrêt blâmant l'indignité,
Tu crois qu'il soit injuste ou trop précipité?
Penses-tu, quand l'ingrat contre moi se déclare,
Qu'il n'ait pas mérité la mort qu'on lui prépare,
Et que je venge trop, en le laissant périr,
Ce que par ses dédains l'amour m'a fait souffrir?

TILNEY.

Que cet arrêt soit juste, ou donné par l'envie,
Vous l'aimez, cet amour lui sauvera la vie;
Il tient vos jours aux siens si fortement unis,
Que par le même coup on les verrait finis.
Votre aveugle colère en vain vous le déguise,
Vous pleureriez la mort que vous auriez permise;
Et le sanglant éclat qui suivrait ce courroux,
Vengerait vos malheurs moins sur lui que sur vous.

ÉLISABETH.

Ah, cruelle! Pourquoi fais-tu trembler ma haine?
Est-ce une passion indigne d'une reine,
Et l'amour qui me veut empêcher de régner,
Ne se lasse-t-il point de se voir dédaigner?
Que me sert qu'au dehors, redoutable ennemie,
Je rende par la paix ma puissance affermie,
Si mon cœur au dedans tristement déchiré,
Ne peut jouir du calme où j'ai tant aspiré?
Mon bonheur semble avoir enchaîné la victoire,
J'ai triomphé partout, tout parle de ma gloire;
Et d'un sujet ingrat, ma pressante bonté
Ne peut, même en priant, réduire la fierté.
Par son fatal arrêt plus que lui condamnée,
A quoi te résous-tu, princesse infortunée?
Laisseras-tu périr sans pitié, sans secours,
Le soutien de ta gloire, et l'appui de tes jours?

TILNEY.

Ne pouvez-vous pas tout? Vous pleurez?

ÉLISABETH.

Oui, je pleure,
Et sens bien que s'il meurt il faudra que je meure.
O vous, rois, que pour lui ma flamme a négligés,
Jetez les yeux sur moi, vous êtes bien vengés;
Une reine intrépide au milieu des alarmes,
Tremblante pour l'amour, ose verser des larmes.
Encor s'il était sûr que ces pleurs répandus,
En me faisant rougir, ne fussent pas perdus,
Que le lâche pressé du vif remords que donne...
Qu'en penses-tu? Dis-moi, le plus hardi s'étonne:
L'image de la mort, dont l'appareil est prêt,
Fait croire tout permis pour en changer l'arrêt.
Réduit à voir sa tête expier son offense,
Doutes-tu qu'il ne veuille implorer ma clémence,
Que sûr que mes bontés passent ses attentats...

TILNEY.

Il doit y recourir; mais, s'il ne le fait pas?
Le comte est fier, madame.

ÉLISABETH.

Ah! Tu me désespères.
Quoi qu'osent contre moi ses projets téméraires,
Dût l'État par ma chute en être renversé,
Qu'il fléchisse, il suffit, j'oublierai le passé:
Mais, quand toute attachée à retenir la foudre,
Je frémis de le perdre, et tremble à m'y résoudre;
Si, me bravant toujours, il ose m'y forcer,
Moi reine, lui sujet, puis-je m'en dispenser?
Sauvons-le malgré lui, parle, et fais qu'il te croie,
Vois-le, mais cache-lui que c'est moi qui t'envoie;
Et ménageant ma gloire en t'expliquant pour moi,
Peins-lui mon cœur sensible à ce que je lui doi:
Fais-lui voir qu'à regret j'abandonne sa tête,
Qu'au plus faible remords sa grâce est toute prête;
Et si pour l'ébranler il faut aller plus loin,
Du soin de mon amour fais ton unique soin;
Laisse, laisse ma gloire et dis-lui que je l'aime,
Tout coupable qu'il est, cent fois plus que moi-même,
Qu'il n'a, s'il veut finir mes déplorables jours,
Qu'à souffrir que des siens on arrête le cours.
Presse, prie, offre tout pour fléchir son courage;
Enfin, si pour ta reine un vrai zèle t'engage,
Par crainte, par amour, par pitié de mon sort,
Obtiens qu'il se pardonne, et s'arrache à la mort;
L'empêchant de périr, tu m'auras bien servie.
Je ne te dis plus rien, il y va de ma vie,
Ne perds point de temps, cours, et me laisse écouter
Ce que pour sa défense un ami vient tenter.

SCÈNE III

ÉLISABETH, LE COMTE DE SALSBURY.

SALSBURY.

Madame, pardonnez à ma douleur extrême,
Si paraissant ici pour un autre moi-même,
Tremblant, saisi d'effroi pour vous, pour vos États,
J'ose vous conjurer de ne vous perdre pas.
Je n'examine point quel peut être le crime;
Mais si l'arrêt donné vous semble légitime,
Vous le paraîtra-t-il quand vous daignerez voir,
Par un funeste coup, quelle tête il fait choir?
C'est ce fameux héros dont cent fois la victoire
Par les plus grands exploits a consacré la gloire,
Dont partout le destin fut si noble et si beau,
Qu'on livre entre les mains d'un infâme bourreau.
Après qu'à sa valeur, que chacun idolâtre,
L'univers avec pompe a servi de théâtre,
Pourrez-vous consentir qu'un échafaud dressé,
Montre à tous de quel prix il est récompensé?
Quand je viens vous marquer son mérite et sa peine,
Ce n'est point seulement l'amitié qui m'amène,
C'est l'État désolé, c'est votre cour en pleurs,
Qui, perdant son appui, tremble de ses malheurs.
Je sais qu'en sa conduite il eut quelque imprudence,

Mais le crime toujours ne suit pas l'apparence;
Et dans le rang illustre où ses vertus l'ont mis,
Estimé de sa reine, il a des ennemis.
Pour lui, pour vous, pour nous, craignez les artifices
De ceux qui de sa mort se rendent les complices.
Songez que la clémence a toujours eu ses droits,
Et qu'elle est la vertu la plus digne des rois.

ÉLISABETH.

Comte de Salsbury, j'estime votre zèle,
J'aime à vous voir ami généreux et fidèle,
Et loue en vous l'ardeur que ce noble intérêt
Vous donne à murmurer d'un équitable arrêt.
J'en sens ainsi que vous une douleur extrême,
Mais je dois à l'État encor plus qu'à moi-même.
Si j'ai laissé du comte éclaircir le forfait,
C'est lui qui m'a forcée à tout ce que j'ai fait.
Prête à tout oublier, s'il m'avouait son crime,
On le sait, j'ai voulu lui rendre mon estime;
Ma bonté n'a servi qu'à redoubler l'orgueil,
Qui des ambitieux est l'ordinaire écueil.
Des soins qu'il m'a vu prendre à détourner l'orage,
Quoique sûr d'y périr, il s'est fait un outrage.
Si sa tête me fait raison de sa fierté,
C'est sa faute, il aura ce qu'il a mérité.

SALSBURY.

Il mérite, sans doute, une honteuse peine,
Quand sa fierté combat les bontés de sa reine.
Si quelque chose en lui vous peut, vous doit blesser,
C'est l'orgueil de ce cœur qu'il ne peut abaisser,
Cet orgueil qu'il veut croire au péril de sa vie;
Mais, pour être trop fier vous a-t-il moins servie?
Vous a-t-il moins montré dans cent et cent combats,
Que pour vous il n'est rien d'impossible à son bras?
Par son sang prodigué, par l'éclat de sa gloire,
Daignez, s'il vous en reste encor quelque mémoire,
Accorder au malheur qui l'accable aujourd'hui,
Le pardon qu'à genoux je demande pour lui.
Songez que si jamais il vous fut nécessaire,
Ce qu'il a déjà fait il peut encor le faire,
Et que nos ennemis tremblants, désespérés,
N'ont jamais mieux vaincu que quand vous le per- [drez.

ÉLISABETH.

Je le perds à regret, mais enfin je suis reine;
Il est sujet, coupable, et digne de sa peine :
L'arrêt est prononcé, comte, et tout l'univers
Va sur lui, va sur moi tenir les yeux ouverts.
Quand sa seule fierté, dont vous blâmez l'audace,
M'aurait fait souhaiter qu'il m'eût demandé grâce,
Si par là de la mort il a pu s'affranchir,
Dédaignant de le faire, est-ce à moi de fléchir?
Est-ce à moi d'endurer qu'un sujet téméraire
A d'impuissants éclats réduise ma colère,
Et qu'il puisse, à ma honte, apprendre à l'avenir
Que j'ai connu son crime, et n'osai le punir?

SALSBURY.

On parle de révolte, et de ligues secrètes;
Mais, madame, on se sert de lettres contrefaites :
Les témoins par Cécile ouïs, examinés,
Sont témoins que peut-être on aura subornés;
Le comte les récuse, et quand je le soupçonne...

ÉLISABETH.

Le comte est condamné; si son arrêt l'étonne,
S'il a pour l'affaiblir quelque chose à tenter,
Qu'il rentre en son devoir, on pourra l'écouter.
Allez, mon juste orgueil que son audace irrite
Peut faire grâce encor, faites qu'il la mérite.

SCÈNE IV

ÉLISABETH, LA DUCHESSE.

ÉLISABETH.

Venez, venez, duchesse, et plaignez mes ennuis,
Je cherche à pardonner, je le veux, je le puis;
Et je tremble toujours qu'un obstiné coupable,
Lui-même contre moi ne soit inexorable.
Ciel, qui me fis un cœur et si noble et si grand,
Ne le devais-tu pas former indifférent?
Fallait-il qu'un ingrat, aussi fier que sa reine,
Me donnant tant d'amour, fût digne de ma haine,
Ou si tu résolvais de m'en laisser trahir,
Pourquoi ne m'as-tu pas permis de le haïr?
Si ce funeste arrêt n'ébranle point le comte,
Je ne puis éviter ou ma perte, où ma honte,
Je péris par sa mort; et le voulant sauver,
Le lâche impunément aura su me braver.
Que je suis malheureuse!

LA DUCHESSE.

On est, sans doute, à plaindre,
Quand on hait la rigueur, et qu'on s'y voit contrain- [dre;
Mais si le comte osait, tout condamné qu'il est,
Plutôt que son pardon accepter son arrêt,
Au moins de ses desseins, sans le dernier supplice,
La prison vous pourrait...

ÉLISABETH.

Non, je veux qu'il fléchisse,
Il y va de ma gloire, il faut qu'il cède.

LA DUCHESSE.

Hélas!
Je crains qu'à vos bontés il ne se rende pas,
Que voulant abaisser ce courage invincible,
Vos efforts...

ÉLISABETH.

Ah! J'en sais un moyen infaillible;
Rien n'égale en horreur ce que j'en souffrirai;
C'est le plus grand des maux, peut-être j'en mourrai.
Mais si toujours d'orgueil son audace est suivie,
Il faudra le sauver aux dépens de ma vie;
M'y voilà résolue. O vœux mal exaucés,
O mon cœur, est-ce ainsi que vous me trahissez?

LA DUCHESSE.

Votre pouvoir est grand, mais je connais le comte,
Il voudra...

ÉLISABETH.

Je ne puis le vaincre qu'à ma honte,
Je le sais; mais enfin je vaincrai sans effort,
Et vous allez vous-même en demeurer d'accord.
Il adore Suffolc, c'est elle qui l'engage

A lui faire raison d'un exil qui l'outrage.
Quoi que coûte à mon cœur ce funeste dessein,
Je veux, je souffrirai qu'il lui donne la main;
Et l'ingrat qui m'oppose une fierté rebelle,
Sûr enfin d'être heureux, voudra vivre pour elle.

LA DUCHESSE.

Si par là seulement vous croyez le toucher,
Apprenez un secret qu'il ne faut plus cacher.
De l'amour de Suffolc vainement alarmée,
Vous la punîtes trop, il ne l'a point aimée;
C'est moi seule, ce sont mes criminels appas,
Qui surprirent son cœur que je n'attaquais pas.
Par devoir, par respect, j'eus beau vouloir éteindre
Un feu dont vous deviez avoir tant à vous plaindre.
Confuse de ses vœux, j'eus beau lui résister,
Comme l'amour se flatte, il voulut se flatter,
Il crut que la pitié pourrait tout sur votre âme,
Que le temps vous rendrait favorable à sa flamme;
Et, quoiqu'enfin pour lui Suffolc fût sans appas,
Il feignit de l'aimer pour ne m'exposer pas.
Son exil étonna son amour téméraire;
Mais si mon intérêt le força de se taire,
Son cœur dont la contrainte irritait les désirs,
Ne m'en donna pas moins ses plus ardents soupirs.
Par moi, qui l'usurpai, vous en fûtes bannie,
Je vous nuisis, madame, et je m'en suis punie.
Pour vous rendre les vœux que j'osais détourner,
On demanda ma main, je la voulus donner;
Éloigné de la cour, il sut cette nouvelle,
Il revint furieux, rend le peuple rebelle,
S'en fait suivre au palais dans le moment fatal
Que l'hymen me livrait au pouvoir d'un rival;
Il venait l'empêcher, et c'est ce qu'il vous cache.
Voilà par où le crime à sa gloire s'attache;
On traite de révolte un fier emportement,
Pardonnable peut-être aux ennuis d'un amant.
S'il semble un attentat, s'il en a l'apparence,
L'aveu que je vous fais prouve son innocence.
Enfin, madame, enfin, par tout ce qui jamais
Put surprendre, toucher, enflammer vos souhaits;
Par les plus tendres vœux dont vous fûtes capable,
Par lui-même, pour vous l'objet le plus aimable,
Sur des témoins suspects qui n'ont pu l'étonner,
Ses juges à la mort l'ont osé condamner.
Accordez-moi ses jours pour prix du sacrifice
Qui, m'arrachant à lui, vous a rendu justice;
Mon cœur en souffre assez pour mériter de vous
Contre un si cher coupable un peu moins de cour-[roux.

ÉLISABETH.

Ai-je bien entendu? Le perfide vous aime,
Me dédaigne, me brave, et contraire à moi-même,
Je vous assurerais, en l'osant secourir,
La douceur d'être aimée, et de me voir souffrir?
Non, il faut qu'il périsse, et que je sois vengée,
Je dois ce coup funeste à ma flamme outragée,
Il a trop mérité l'arrêt qui le punit,
Innocent ou coupable, il vous aime, il suffit.
S'il n'a point de vrai crime ainsi qu'on le veut croire,
Sur le crime apparent je sauverai ma gloire;
Et la raison d'État, en le privant du jour,
Servira de prétexte à la raison d'amour.

LA DUCHESSE.

Juste ciel! Vous pourriez-vous immoler sa vie?
Je ne me repens point de vous avoir servie;
Mais, hélas! qu'ai-je pu faire plus contre moi,
Pour le rendre à sa reine, et rejeter sa foi?
Tout parlait, m'assurait de son amour extrême;
Pour mieux me l'arracher, qu'auriez-vous fait vous-[même?

ÉLISABETH.

Moins que vous; pour lui seul, quoi qu'il fût arrivé,
Toujours tout mon amour se serait conservé.
En vain de moi tout autre eût eu l'âme charmée,
Point d'hymen; mais enfin je ne suis point aimée,
Mon cœur de ses dédains ne peut venir à bout!
Et, dans ce désespoir, qui peut tout, ose tout.

LA DUCHESSE.

Ah! Faites-lui paraître un cœur plus magnanime,
Ma sévère vertu lui doit-elle être un crime?
Et l'aide qu'à vos feux j'ai cru devoir offrir,
Vous le fait-elle voir plus digne de périr?

ÉLISABETH.

J'ai tort, je le confesse; et, quoique je m'emporte,
Je sens que ma tendresse est toujours la plus forte.
Ciel, qui me réservez à des malheurs sans fin,
Il ne manquait donc plus à mon cruel destin,
Que de ne souffrir pas dans cette ardeur fatale
Que je fusse en pouvoir de haïr ma rivale!
Ah, que de la vertu les charmes sont puissants!
Duchesse, c'en est fait, qu'il vive, j'y consens.
Par un même intérêt, vous craignez, et je tremble;
Pour lui, contre lui-même, unissons-nous ensemble,
Tirons-le du péril qui ne peut l'alarmer,
Toutes deux pour le voir, toutes deux pour l'aimer;
Un prix bien inégal nous en paiera la peine.
Vous aurez tout son cœur, je n'aurai que sa haine;
Mais n'importe, il vivra, son crime est pardonné,
Je m'oppose à sa mort; mais l'arrêt est donné,
L'Angleterre le sait, la terre tout entière
D'une juste surprise en fera la matière;
Ma gloire dont toujours il s'est rendu l'appui,
Veut qu'il demande grâce, obtenez-le de lui.
Vous avez sur son cœur une entière puissance,
Allez, pour le soumettre, usez de violence,
Sauvez-le, sauvez-moi, dans le trouble où je suis,
M'en reposer sur vous est tout ce que je puis.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

LE COMTE D'ESSEX, TILNEY.

LE COMTE.

Je dois beaucoup, sans doute, au souci qui t'amène;
Mais enfin tu pouvais t'épargner cette peine.

Si l'arrêt qui me perd te semble à redouter,
J'aime mieux le souffrir que de le mériter.

TILNEY.

De cette fermeté souffrez que je vous blâme.
Quoique la mort jamais n'ébranle une grande âme,
Quand il nous la faut voir par des arrêts sanglants,
Dans son triste appareil approcher à pas lents...

LE COMTE.

Je ne le cèle point, je croyais que la reine
A me sacrifier dût avoir quelque peine.
Entrant dans le palais, sans peur d'être arrêté,
J'en faisais pour ma vie un lieu de sûreté.
Non, qu'enfin, si mon sang a tant de quoi lui plaire,
Je voie avec regret qu'on l'ose satisfaire;
Mais pour verser ce sang tant de fois répandu,
Peut-être un échafaud ne m'était-il pas dû.
Pour elle il fut le prix de plus d'une victoire,
Elle veut l'oublier, j'ai regret à sa gloire,
J'ai regret qu'aveuglée elle attire sur soi
La honte qu'elle croit faire tomber sur moi.
Le ciel m'en est témoin, jamais sujet fidèle
N'eut pour sa souveraine un cœur si plein de zèle.
Je l'ai fait éclater en cent et cent combats;
On aura beau le taire, ils ne le tairont pas.
Si j'ai fait mon devoir quand je l'ai bien servie,
Du moins je méritais qu'elle eût soin de ma vie.
Pour la voir contre moi si fièrement s'armer,
Le crime n'est pas grand de n'avoir pu l'aimer.
Le penchant fut toujours un mal inévitable,
S'il entraîne le cœur, le sort en est coupable;
Et toute autre, oubliant un si léger chagrin,
Ne m'aurait pas puni des fautes du destin.

TILNEY.

Vos froideurs, je l'avoue, ont irrité la reine;
Mais daignez l'adoucir, et sa colère est vaine.
Pour trop croire un orgueil dont l'éclat lui déplaît,
C'est vous-même, c'est vous, qui donnez votre arrêt.
Par vous, dit-on, l'Irlande à l'attentat s'anime,
Que le crime soit faux, il est connu pour crime;
Et, quand pour vous sauver elle vous tend les bras,
Sa gloire vaut au moins que vous fassiez un pas,
Que vous...

LE COMTE.

Ah? S'il est vrai qu'elle songe à sa gloire,
Pour garantir son nom d'une tache trop noire,
est d'autres moyens où l'équité consent,
Que de se relâcher à perdre un innocent.
On ose m'accuser; que sa colère accable
Des témoins subornés qui me rendent coupable,
Cécile les entend, et les a suscités,
Raleg leur a fourni toutes leurs faussetés;
Que Raleg, que Cécile, et ceux qui leur ressemblent,
Ces infâmes sous qui tous les gens de bien tremblent,
Par la main d'un bourreau, comme ils l'ont mérité,
Lavent dans leur vil sang leur infidélité.
Alors, en répandant ce sang vraiment coupable,
La reine aura fait rendre un arrêt équitable!
Alors de sa rigueur le foudroyant éclat,
Affermissant sa gloire, aura sauvé l'État;
Mais sur moi, qui maintiens la grandeur souveraine,
Du crime des méchants faire tomber la peine,
Souffrir que contre moi des écrits contrefaits...
Non, la postérité ne le croira jamais.
Jamais on ne pourra se mettre en la pensée,
Que de ce qu'on me doit la mémoire effacée,
Ait laissé l'imposture en pouvoir d'accabler...
Mais la reine le voit, et le voit sans trembler,
Le péril de l'État n'a rien qui l'inquiète,
Je dois être content, puisqu'elle est satisfaite,
Et ne point m'ébranler d'un indigne trépas
Qui lui coûte sa gloire, et ne l'étonne pas.

TILNEY.

Et ne l'étonne pas! Elle s'en désespère,
Blâme votre rigueur, condamne sa colère;
Pour rendre à son esprit le calme qu'elle attend,
Un mot à prononcer vous coûterait-il tant?

LE COMTE.

Je crois que de ma mort le coup lui sera rude,
Qu'elle s'accusera d'un peu d'ingratitude.
Je n'ai pas, on le sait, mérité mes malheurs;
Mais le temps adoucit les plus vives douleurs.
De ses tristes remords si ma perte est suivie,
Elle souffrirait plus à me laisser la vie.
Faible à vaincre ce cœur qui lui devient suspect,
Je ne pourrais pour elle avoir que du respect;
Tout rempli de l'objet qui s'en est rendu maître,
Si je suis criminel, je voudrais toujours l'être;
Et, sans doute, il est mieux qu'en me privant du
Sa haine, quoiqu'injuste, éteigne son amour. [jour,

TILNEY.

Quoi, je n'obtiendrai rien?

LE COMTE.

Tu redoubles ma peine,
C'est assez.

TILNEY.

Mais enfin, que dirai-je à la reine?

LE COMTE.

Qu'on vient de m'avertir que l'échafaud est prêt,
Qu'on doit dans un moment exécuter l'arrêt;
Et qu'innocent d'ailleurs, je tiens cette mort chère,
Qui me fera bientôt cesser de lui déplaire.

TILNEY.

Je vais la retrouver; mais, encore une fois,
Par ce que vous devez...

LE COMTE.

Je sais ce que je dois.
Adieu. Puisque ma gloire à ton zèle s'oppose,
De mes derniers moments souffre que je dispose;
Il m'en reste assez peu, pour me laisser au moins
La triste liberté d'en jouir sans témoins.

SCÈNE II

LE COMTE, *seul.*

O fortune, ô grandeur, dont l'amorce flatteuse
Surprend, touche, éblouit une âme ambitieuse,
De tant d'honneurs reçus, c'est donc là tout le fruit?

Un long temps les amasse, un moment les détruit.
Tout ce que le destin le plus digne d'envie
Peut attacher de gloire à la plus belle vie,
J'ai pu me le promettre, et pour le mériter,
Il n'est projet si haut qu'on ne m'ait vu tenter;
Cependant aujourd'hui, se peut-il qu'on le croie,
C'est sur un échafaud que la reine m'envoie. [faits...
C'est là qu'aux yeux de tous m'imputant des for-

SCÈNE III

LE COMTE D'ESSEX, SALSBURY.

LE COMTE.

Hé bien, de ma faveur vous voyez les effets.
Ce fier comte d'Essex dont la haute fortune
Attirait de flatteurs une foule importune,
Qui vit de son bonheur tout l'univers jaloux,
Abattu, condamné, le reconnaissez-vous?
Des lâches, des méchants victime infortunée,
J'ai bien, en un moment, changé de destinée!
Tout passe, et qui m'eût dit, après ce qu'on m'a vu,
Que je l'eusse éprouvé, je ne l'aurais pas cru.

SALSBURY.

Quoique vous éprouviez que tout change, tout passe,
Rien ne change pour vous, si vous vous faites grâce.
Je viens de voir la reine, et ce qu'elle m'a dit
Montre assez que pour vous l'amour toujours agit;
Votre seule fierté, qu'elle voudrait abattre,
S'oppose à ses bontés, s'obstine à les combattre.
Contraignez-vous; un mot qui marque un cœur [soumis
Vous va mettre au-dessus de tous vos ennemis.

LE COMTE.

Quoi, quand leur imposture indignement m'acca-
Pour les justifier je me rendrais coupable, [ble,
Et, par mon lâche aveu, l'univers étonné
Apprendrait qu'ils m'auront justement condamné?

SALSBURY.

En lui parlant pour vous, j'ai peint votre innocen-
Mais enfin elle cherche une aide à sa clémence. [ce;
C'est votre reine, et, quand pour fléchir son cour-
Elle ne veut qu'un mot, le refuserez-vous? [roux

LE COMTE.

Oui, puisqu'enfin ce mot rendrait ma honte extrê-
J'ai vécu glorieux, et je mourrai de même; [me.
Toujours inébranlable, et dédaignant toujours
De mériter l'arrêt qui va finir mes jours.

SALSBURY.

Vous mourrez glorieux! Ah, ciel, pouvez-vous croi-
Que sur un échafaud vous sauviez votre gloire? [re
Qu'il ne soit pas honteux à qui s'est vu si haut...

LE COMTE.

Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud;
Ou si dans mon arrêt quelque infamie éclate,
Elle est lorsque je meurs pour une reine ingrate,
Qui voulant oublier cent preuves de ma foi,
Ne mérita jamais un sujet tel que moi.
Mais la mort m'étant plus à souhaiter qu'à craindre,
Sa rigueur me fait grâce, et j'ai tort de m'en plain-
Après avoir perdu ce que j'aimais le mieux, [dre.
Confus, désespéré, le jour m'est odieux.
A quoi me servirait cette vie importune,
Qu'à m'en faire toujours mieux sentir l'infortune?
Pour la seule duchesse il m'aurait été doux
De passer... Mais, hélas! un autre est son époux,
Un autre dont l'amour moins tendre, moins fidèle...
Mais elle doit savoir mon malheur, qu'en dit-elle?
Me flatté-je en croyant qu'un reste d'amitié
Lui fera de mon sort prendre quelque pitié?
Privé de son amour, pour moi si plein de charmes,
Je voudrais bien du moins avoir part à ses larmes.
Cette austère vertu qui soutient son devoir,
Semble à mes tristes vœux en défendre l'espoir;
Cependant, contre moi quoi qu'elle ose entre- [prendre,
Je les paie assez cher pour y pouvoir prétendre;
Et l'on peut, sans se faire un trop honteux effort,
Pleurer un malheureux dont on cause la mort.

SALSBURY.

Quoi, ce parfait amour, cette pure tendresse
Qui vous fit si longtemps vivre pour la duchesse,
Quand vous pouvez prévoir ce qu'elle en doit souf-
Ne vous arrache point ce dessein de mourir? [frir,
Pour vous avoir aimé, voyez ce que lui coûte
Le cruel sacrifice...

LE COMTE.

Elle m'aima, sans doute;
Et sans la reine, hélas! j'ai lieu de présumer
Qu'elle eût fait à jamais son bonheur de m'aimer.
Tout ce qu'un bel objet d'un cœur vraiment fidèle
Peut attendre d'amour, je le sentis pour elle;
Et peut-être mes soins, ma constance, ma foi,
Méritaient les soupirs qu'elle a perdus pour moi;
Nulle félicité n'eût égalé la nôtre,
Le ciel y met obstacle, elle vit pour un autre,
Un autre a tout le bien que je crus acquérir,
L'hymen le rend heureux, c'est à moi de mourir.

SALSBURY.

Ah! Si pour satisfaire à cette injuste envie,
Il vous doit être doux d'abandonner la vie,
Perdez-la, mais au moins que ce soit en héros;
Allez de votre sang faire rougir les flots,
Allez dans les combats où l'honneur vous appelle,
Cherchez, suivez la gloire, et périssez pour elle.
C'est là qu'à vos pareils il est beau d'affronter
Ce qu'ailleurs le plus ferme a lieu de redouter.

LE COMTE.

Quand contre un monde entier armé pour ma dé-
J'irais seul défier la mort que je souhaite, [faite
Vers elle j'aurais beau m'avancer sans effroi,
Je suis si malheureux qu'elle fuirait de moi.
Puisqu'ici sûrement elle m'offre son aide,
Pourquoi de mes malheurs différer le remède?
Pourquoi, lâche et timide, arrêtant le courroux...

SCÈNE IV

SALSBURY, LE COMTE, LA DUCHESSE,
SUITE DE LA DUCHESSE.

SALSBURY.

Venez, venez, madame, on a besoin de vous.
Le comte veut périr; raison, justice, gloire,
Amitié, rien ne peut l'obliger à me croire.
Contre son désespoir si vous vous déclarez,
Il cédera, sans doute, et vous triompherez.
Désarmez sa fierté, la victoire est facile;
Accablé d'un arrêt qu'il peut rendre inutile,
Je vous laisse avec lui prendre soin de ses jours,
Et cours voir s'il n'est point ailleurs d'autres se- [cours.

SCÈNE V

LA DUCHESSE, LE COMTE D'ESSEX,
SUITE DE LA DUCHESSE.

LE COMTE.

Quelle gloire, madame, et combien doit l'envie
Se plaindre du bonheur des restes de ma vie,
Puisqu'avant que je meure, on me souffre en ce lieu
La douceur de vous voir et de vous dire adieu!
Le destin qui m'abat n'eût osé me poursuivre,
Si le ciel m'eût pour vous rendu digne de vivre.
Ce malheur me fait seul mériter le trépas,
Il en donne l'arrêt, je n'en murmure pas,
Je cours l'exécuter, quelque dur qu'il puisse être;
Trop content si ma mort vous fait assez connaître
Que jusques à ce jour jamais cœur enflammé
N'avait, en se donnant, si fortement aimé.

LA DUCHESSE.

Si cet amour fut tel que je l'ai voulu croire,
Je le connaîtrai mieux, quand tout à votre gloire
Dérobant votre tête à vos persécuteurs,
Vous vivrez redoutable à d'infâmes flatteurs.
C'est par le souvenir d'une ardeur si parfaite,
Que tremblant des périls où mon malheur vous [jette
J'ose vous demander, dans un si juste effroi,
Que vous sauviez des jours que j'ai comptés à moi.
Douceur trop peu goûtée, et pour jamais finie!
J'en faisais vanité, le ciel m'en a punie.
Sa rigueur s'étudie assez à m'accabler,
Sans que la vôtre encor cherche à la redoubler.

LE COMTE.

De mes jours, il est vrai, l'excès de ma tendresse,
En vous les consacrant, vous rendit la maîtresse,
Je vous donnai sur eux un pouvoir absolu,
Et vous l'auriez encor si vous l'aviez voulu.
Mais dans une disgrâce en mille maux fertile,
Qu'ai-je affaire d'un bien qui vous est inutile?
Qu'ai-je affaire d'un bien que le choix d'un époux
Ne vous laissera plus regarder comme à vous?
Je l'aimais pour vous seule, et votre hymen funeste,
Pour prolonger ma vie, en a détruit le reste.
Ah! Madame, quel coup! Si je ne puis souffrir
L'injurieux pardon qu'on s'obstine à m'offrir,
Ne dites point, hélas! que j'ai l'âme trop fière;
Vous m'avez à la mort condamné la première;
Et refusant ma grâce, amant infortuné,
J'exécute l'arrêt que vous avez donné.

LA DUCHESSE.

Cruel, est-ce donc peu qu'à moi-même arrachée,
A vos seuls intérêts je me sois attachée?
Pour voir jusqu'où sur moi s'étend votre pouvoir,
Voulez-vous triompher encor de mon devoir?
Il chancelle, et je sens qu'en ses rudes alarmes,
Il ne peut mettre obstacle à de honteuses larmes,
Qui de mes tristes yeux s'apprêtant à couler,
Auront pour vous fléchir plus de force à parler.
Quoiqu'elles soient l'effet d'un sentiment trop ten- [dre,
Si vous en profitez, je veux bien les répandre.
Par ces pleurs que peut-être en ce funeste jour,
Je donne à la pitié beaucoup moins qu'à l'amour,
Par ce cœur pénétré de tout ce que la crainte
Pour l'objet le plus cher y peut porter d'atteinte;
Enfin, par ces serments tant de fois répétés,
De suivre aveuglément toutes mes volontés,
Sauvez-vous, sauvez-moi du coup qui me menace.
Si vous êtes soumis, la reine vous fait grâce;
Sa bonté qu'elle est prête à vous faire éprouver,
Ne veut...

LE COMTE.

Ah! qui vous perd, n'a rien à conserver.
Si vous aviez flatté l'espoir qui m'abandonne,
Si n'étant point à moi, vous n'étiez à personne,
Et qu'au moins votre amour moins cruel à mes feux
M'eût épargné l'horreur de voir un autre heureux,
Pour vous garder ce cœur où vous seule avez place,
Cent fois, quoiqu'innocent, j'aurais demandé grâ- [ce;
Mais vivre, et voir sans cesse un rival odieux...
Ah! Madame, à ce nom je deviens furieux;
De quelque emportement si ma rage est suivie,
Il peut être permis à qui sort de la vie.

LA DUCHESSE.

Vous sortez de la vie? Ah! si ce n'est pour vous,
Vivez pour vos amis, pour la reine, pour tous,
Vivez pour m'affranchir d'un péril qui m'étonne;
Si c'est peu de prier, je le veux, je l'ordonne.

LE COMTE.

Cessez, en l'ordonnant, cessez de vous trahir;
Vous m'estimeriez moins, si j'osais obéir.
Je n'ai pas mérité le revers qui m'accable,
Mais je meurs innocent, et je vivrais coupable.
Toujours plein d'un amour dont sans cesse en tous [lieux
Le triste accablement paraîtrait à vos yeux,
Je tâcherais d'ôter votre cœur, vos tendresses
A l'heureux... Mais pourquoi ces indignes faibles- [ses?
Voyons, voyons, madame, accomplir sans effroi
Les ordres que le ciel a donnés contre moi.
S'il souffre qu'on m'immole aux fureurs de l'envie
Du moins il ne peut voir de taches dans ma vie.
Tout le temps qu'à mes jours il avait destiné,
C'est vous, et mon pays, à qui je l'ai donné.

Votre hymen, des malheurs pour moi le plus insi-
M'a fait voir que de vous je n'ai pas été digne, [gne,
Que j'eus tort, quand j'osai prétendre à votre foi,
Et mon ingrat pays est indigne de moi.
J'ai prodigué pour lui cette vie, il me l'ôte;
Un jour peut-être, un jour il connaîtra sa faute,
Il verra par les maux qu'on lui fera souffrir...

SCÈNE VI

LA DUCHESSE, LE COMTE D'ESSEX, CROMMER, GARDES, SUITE DE LA DUCHESSE.

LE COMTE.

Mais, madame, il est temps que je songe à mourir,
On s'avance, et je vois, sur ces tristes visages,
De ce qu'on veut de moi de pressants témoignages.
Partons, me voilà prêt. Adieu, madame, il faut,
Pour contenter la reine aller sur l'échafaud.

LA DUCHESSE.

Sur l'échafaud? Ah, ciel! Quoi, pour toucher votre
La pitié... Soutiens-moi... [âme,

LE COMTE.

Vous me plaignez, madame;
Veuille le juste ciel, pour prix de vos bontés,
Vous combler et de gloire, et de prospérités,
Et répandre sur vous tout l'éclat qu'à ma vie,
Par un arrêt honteux, ôte aujourd'hui l'envie.

(*A une suivante de la duchesse.*)

Avancez, je vous suis. Prenez soin de ses jours,
L'état où je la laisse a besoin de secours.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

ÉLISABETH, TILNEY.

ÉLISABETH.

L'approche de la mort n'a rien qui l'intimide?
Prêt à sentir le coup, il demeure intrépide;
Et l'ingrat, dédaignant mes bontés pour appui,
Peut ne s'étonner pas, quand je tremble pour lui?
Ciel! Mais en lui parlant, as-tu bien su lui peindre,
Et tout ce que je puis, et tout ce qu'il doit craindre?
Sait-il quels durs ennuis mon triste cœur ressent?
Que dit-il?

TILNEY.

Que toujours il vécut innocent,
Et que si l'imposture a pu se faire croire,
Il aime mieux périr, que de trahir sa gloire.

ÉLISABETH.

Aux dépens de la mienne, il veut, le lâche, il veut
Montrer que sur sa reine il connaît ce qu'il peut;
De cent crimes nouveaux fût sa fierté suivie,
Il sait que mon amour prendra soin de sa vie.
Pour vaincre son orgueil prompte à tout employer,
Jusque sur l'échafaud je voulais l'envoyer,
Pour dernière espérance essayer le remède; [cède,
Mais la honte est trop forte, il vaut mieux que je
Que sur moi, sur ma gloire, un changement si
[prompt
D'un arrêt mal donné fasse tomber l'affront.
Cependant quand pour lui j'agis contre moi-même,
Pour qui le conserver? Pour la duchesse; il l'aime.

TILNEY.

La duchesse?

ÉLISABETH.

Oui, Suffolc fut un nom emprunté,
Pour cacher un amour qui n'a point éclaté.
La duchesse l'aima, mais sans m'être infidèle,
Son hymen l'a fait voir, je ne me plains point d'elle.
Ce fut pour l'empêcher, que courant au palais,
Jusques à la révolte il poussa ses projets.
Quoique l'emportement ne fût pas légitime,
L'ardeur de s'élever n'eut point de part au crime;
Et l'Irlandais par lui, dit-on, favorisé,
L'a pu rendre suspect d'un accord supposé.
Il a des ennemis, l'imposture a ses ruses,
Et quelquefois l'envie... Ah, faible, tu l'excuses!
Quand aucun attentat n'aurait noirci sa foi,
Qu'il serait innocent, peut-il l'être pour toi?
N'est-il pas, n'est-il pas ce sujet téméraire,
Qui faisant son malheur d'avoir trop su te plaire,
S'obstine à préférer une honteuse fin, [tin?
Aux honneurs dont ta flamme eût comblé son des-
C'en est trop, puisqu'il aime à périr, qu'il périsse.

SCÈNE II

ÉLISABETH, TILNEY, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Ah! Grâce pour le comte, on le mène au supplice.

ÉLISABETH.

Au supplice?

LA DUCHESSE.

Oui, madame, et je crains bien, hélas!
Que ce moment ne soit celui de son trépas.

ÉLISABETH, *à Tilney.*

Qu'on l'empêche, cours, vole, et fais qu'on le ra-
Je veux, je veux qu'il vive. [mène.

SCÈNE III

ÉLISABETH, LA DUCHESSE.

ÉLISABETH.

Enfin, superbe reine,
Son invincible orgueil te réduit à céder,
Sans qu'il demande rien, tu veux tout accorder.
Il vivra, sans qu'il doive à la même prière
Ces jours qu'il n'emploiera qu'à te rendre moins fiè-
Qu'à te faire mieux voir l'indigne abaissement [re,

Où te porte un amour qu'il brave impunément.
Tu n'es plus cette reine autrefois grande, auguste.
Ton cœur s'est fait esclave, obéis, il est juste.
Cessez de soupirer, duchesse, je me rends,
Mes bontés de ses jours vous sont de sûrs garants.
C'est fait, je lui pardonne.

LA DUCHESSE.

Ah, que je crains, madame,
Que son malheur trop tard n'ait attendri votre âme!
Une secrète horreur me le fait pressentir.
J'étais dans la prison d'où je l'ai vu sortir;
La douleur qui des sens m'avait ôté l'usage,
M'a du temps près de vous fait perdre l'avantage;
Et ce qui doit surtout augmenter mon souci,
J'ai rencontré Coban à quelques pas d'ici.
De votre cabinet, quand je me suis montrée,
Il a presque voulu me défendre l'entrée.
Sans doute il n'était là, qu'afin de détourner
Les avis qu'il a craint qu'on ne vous vînt donner.
Il hait le comte, et prête au parti qui l'accable,
Contre ce malheureux un secours redoutable.
On vous aura surprise, et tel est de mon sort...

ÉLISABETH.

Ah! Si ses ennemis avaient hâté sa mort,
Il n'est ressentiment, ni vengeance assez prompte
Qui me pût...

SCÈNE IV

ÉLISABETH, LA DUCHESSE, CÉCILE.

ÉLISABETH.

Approchez; qu'avez-vous fait du comte?
On le mène à la mort, m'a-t-on dit.

CÉCILE.

Son trépas
Importe à votre gloire ainsi qu'à vos États;
Et l'on ne peut trop tôt prévenir par sa peine
Ceux qu'un appui si fort à la révolte entraîne.

ÉLISABETH.

Ah! Je commence à voir que mon seul intérêt
N'a pas fait l'équité de ce cruel arrêt. [donne,
Quoi! L'on sait que tremblante à souffrir qu'on le
Je ne veux qu'éprouver si sa fierté s'étonne;
C'est moi sur cet arrêt que l'on doit consulter,
Et, sans que je le signe, on l'ose exécuter!
Je viens d'envoyer l'ordre afin que l'on arrête;
S'il arrive trop tard, on paiera de sa tête;
Et de l'injure faite à ma gloire, à l'État,
D'autre sang, mais plus vil, expiera l'attentat.

CÉCILE.

Cette perte pour vous sera d'abord amère;
Mais vous verrez bientôt qu'elle était nécessaire.

ÉLISABETH.

Qu'elle était nécessaire! Otez-vous de mes yeux,
Lâche, dont j'ai trop cru l'avis pernicieux.
La douleur où je suis ne peut plus se contraindre,
Le comte par sa mort vous laisse tout à craindre;
Tremblez pour votre sang si l'on répand le sien.

CÉCILE.

Ayant fait mon devoir, je puis ne craindre rien,
Madame; et quand le temps vous aura fait connaître
Qu'en punissant le comte, on n'a puni qu'un traître,
Qu'un sujet infidèle...

ÉLISABETH.

Il l'était moins que toi,
Qui t'armant contre lui, t'es armé contre moi.
J'ouvre trop tard les yeux pour voir ton entreprise;
Tu m'as par tes conseils honteusement surprise,
Tu m'en feras raison.

CÉCILE.

Ces violents éclats...

ÉLISABETH.

Va, sors de ma présence, et ne réplique pas.

SCÈNE V

ÉLISABETH, LA DUCHESSE.

ÉLISABETH.

Duchesse, on m'a trompée, et mon âme interdite
Veut en vain s'affranchir de l'horreur qui l'agite.
Ce que je viens d'entendre explique mon malheur.
Ces témoins écoutés avec tant de chaleur,
L'arrêt sitôt rendu, cette peine si prompte,
Tout m'apprend, me fait voir l'innocence du comte;
Et, pour joindre à mes maux un tourment infini,
Peut-être je l'apprends après qu'il est puni.
Durs, mais trop vains remords! Pour commencer [ma peine,
Traitez-moi de rivale, et croyez votre haine,
Condamnez, détestez ma barbare rigueur,
Par mon aveugle amour je vous coûte son cœur;
Et mes jaloux transports favorisant l'envie,
Peut-être encore, hélas, vous coûteront sa vie.

SCÈNE VI

ÉLISABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

ÉLISABETH.

Quoi, déjà de retour? As-tu tout arrêté?
A-t-on reçu mon ordre? Est-il exécuté?

TILNEY.

Madame...

ÉLISABETH.

Tes regards augmentent mes alarmes.
Qu'est-ce donc? Qu'a-t-on fait?

TILNEY.

Jugez-en par mes larmes.

ÉLISABETH.

Par tes larmes! Je crains le plus grand des malheurs,
Ma flamme t'est connue, et tu verses des pleurs!
Aurait-on, quand l'amour veut que le comte ob- [tienne...
Ne m'apprends point sa mort, si tu ne veux la mienne.
Mais d'une âme égarée inutile transport!
C'en sera fait, sans doute.

TILNEY.

Oui, madame.

ÉLISABETH.

Il est mort,

Et tu l'as pu souffrir?

TILNEY.

Le cœur saisi d'alarmes,

J'ai couru; mais partout je n'ai vu que des larmes.
Ses ennemis, madame, ont tout précipité,
Déjà ce triste arrêt était exécuté;
Et sa perte si dure à votre âme affligée,
Permise malgré vous ne peut qu'être vengée.

ÉLISABETH.

Enfin ma barbarie en est venue à bout.
Duchesse, à vos douleurs je dois permettre tout;
Plaignez-vous, éclatez. Ce que vous pourrez dire
Peut-être avancera la mort que je désire.

LA DUCHESSE.

Je cède à la douleur, je ne puis le celer,
Mais mon cruel devoir me défend de parler; [mes
Et comme il m'est honteux de montrer par mes lar-
Qu'en vain de mon amour il combattait les charmes,
Je vais pleurer ailleurs, après ces rudes coups,
Ce que je n'ai perdu que par vous et pour vous.

SCÈNE VII

ÉLISABETH, TILNEY.

ÉLISABETH.

Le comte ne vit plus, ô reine, injuste reine!
Si ton amour le perd, qu'eût pu faire ta haine?
Non, le plus fier tyran, par le sang affermi...

SCÈNE VIII

ÉLISABETH, SALSBURY, TILNEY.

ÉLISABETH.

Hé bien, c'en est donc fait? Vous n'avez plus d'ami.

SALSBURY.

Madame, vous venez de perdre dans le comte
Le plus grand...

ÉLISABETH.

Je le sais, et le sais à ma honte;

Mais si vous avez cru que je voulais sa mort,
Vous avez de mon cœur mal connu le transport.
Contre moi, contre tous, pour lui sauver la vie,
Il fallait tout oser, vous m'auriez bien servie;
Et ne jugiez-vous pas que ma triste fierté
Mendiait pour ma gloire un peu de sûreté?
Votre faible amitié ne l'a pas entendue,
Vous l'avez laissé faire et vous m'avez perdue.
Me faisant avertir de ce qui s'est passé,
Vous nous sauviez tous deux.

SALSBURY.

Hélas, qui l'eût pensé?

Jamais effet si prompt ne suivit la menace.
N'ayant pu le résoudre à vous demander grâce,
J'assemblais ses amis pour venir à vos pieds [biez;
Vous montrer par sa mort dans quels maux vous tom-
Quand mille cris confus nous sont un sûr indice
Du dessein qu'on a pris de hâter son supplice.
Je dépêche aussitôt vers vous de tous côtés.

ÉLISABETH.

Ah! le lâche Coban les a tous arrêtés.
Je vois la trahison.

SALSBURY.

Pour moi, sans me connaître,

Tout plein de ma douleur, n'en étant plus le maître,
J'avance, et cours vers lui d'un pas précipité.
Au pied de l'échafaud je le trouve arrêté.
Il me voit, il m'embrasse, et, sans que rien l'étonne,
« Quoiqu'à tort, » me dit-il, « la reine me soupçonne,
Voyez-la de ma part, et lui faites savoir
Que rien n'ayant jamais ébranlé mon devoir,
Si contre ses bontés j'ai fait voir quelque audace,
Ce n'est pas par fierté que j'ai refusé grâce.
Las de vivre, accablé des plus mortels ennuis,
En courant à la mort, ce sont eux que je fuis.
Et s'il m'en peut rester, quand je l'aurai soufferte,
C'est de voir que déjà triomphant de ma perte,
Mes lâches ennemis lui feront éprouver... »
On ne lui donne pas le loisir d'achever.
On veut sur l'échafaud qu'il paraisse, il y monte,
Comme il se dit sans crime, il y paraît sans honte;
Et saluant le peuple, il le voit tout en pleurs
Plus vivement que lui ressentir ses malheurs.
Je tâche cependant d'obtenir qu'on diffère,
Tant que vous ayez su ce que l'on ose faire.
Je pousse mille cris pour me faire écouter;
Mes cris hâtent le coup que je pense arrêter.
Il se met à genoux; déjà le fer s'apprête,
D'un visage intrépide il présente sa tête,
Qui du tronc séparée...

ÉLISABETH.

Ah! ne dites plus rien,

Je le sens, son trépas sera suivi du mien.
Fière de tant d'honneurs, c'est par lui que je règne,
C'est par lui qu'il n'est rien où ma grandeur n'attei-
Par lui, par sa valeur, ou tremblants ou défaits, [gne,
Les plus grands potentats m'ont demandé la paix,
Et j'ai pu me résoudre... Ah, remords inutile!
Il meurt, et par toi seule, ô reine trop facile.
Après que tu dois tout à ses fameux exploits,
De son sang pour l'État répandu tant de fois,
Qui jamais eût pensé qu'un arrêt si funeste
Dût sur un échafaud faire verser le reste?
Sur un échafaud, ciel! Quelle horreur! Quel revers!
Allons, comte, et du moins aux yeux de l'univers
Faisons que d'un infâme et rigoureux supplice
Les honneurs du tombeau réparent l'injustice.
Si le ciel à mes vœux peut se laisser toucher,
Vous n'aurez pas longtemps à me la reprocher.

FIN DU COMTE D'ESSEX.

LA DEVINERESSE

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

REPRÉSENTÉE EN 1679 SUR LE THÉATRE DE LA RUE GUÉNÉGAUD

PERSONNAGES	ACTEURS
Mme JOBIN, devineresse.	HUBERT.
DU CLOS, associé de Mme Jobin.	
M. GOSSELIN, frère de Mme Jobin.	
DAME FRANÇOISE, vieille servante de Mme Jobin.	
MATHURINE, autre servante de Mme Jobin.	
LA COMTESSE D'ASTRAGON, aimée du marquis.	
LE MARQUIS, amant de la comtesse et aimé de Mme Noblet.	
Mme NOBLET.	
M. DE LA GIRAUDIÈRE.	
LA MARQUISE, aimée du chevalier.	

PERSONNAGES
LE CHEVALIER, amant de la marquise.
Mlle DU BUISSON, suivante de la comtesse.
Mme DE LA JUBLINIÈRE.
Mlle DU VERDIER, suivante de Mme de la Jublinière.
M. GILET, bourgeois de Paris.
Mme DES ROCHES.
Mme DE CLÉRIMONT.
M. DE TROUFIGNAC, gentilhomme périgourdin.
Mme DE TROUFIGNAC, sa femme.

La scène est chez madame Jobin.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

DU CLOS, MADAME JOBIN.

DU CLOS.

La chose ne pouvait tourner plus heureusement et j'espère que nous mettrons enfin votre incrédule M. de la Giraudière à la raison. La précaution que vous eûtes hier, de faire dire que vous étiez allée en ville, quand il vint vous demander pour savoir ce que sont devenus ses pistolets, m'a donné le temps de les faire peindre, aussi bien que la table du cabinet où ils doivent être trouvés. J'ai fait plus, j'ai attrapé le portrait de ce M. de Valcreux qui a pris les pistolets, et qui ne les a pris que parce qu'il est persuadé que l'autre ne manquera pas à vous venir demander raison du prétendu vol. Le bon est qu'il croit avoir fait le coup si secrètement, que si vous le devinez, il vous croira la plus grande sorcière du monde. Ainsi vous vous allez mettre en crédit auprès de l'un et de l'autre, et cela, grâce à mon adresse et à mes soins qui me donnent de bons espions partout.

MADAME JOBIN.

Hé! monsieur du Clos, vous n'y perdez pas. Je vous paie bien, et depuis que je vous ai mis en part avec moi, vous n'êtes plus si...

DU CLOS.

Mon Dieu, ne parlons point de cela : c'est assez que nous nous trouvions bien l'un de l'autre, et que le grand nombre de dupes qui vous viennent tous les jours, établisse votre réputation de tous côtés.

MADAME JOBIN.

Il n'y a que ce diable de la Giraudière qui me décrie. Quoique je lui aie dit des choses assez particulières touchant le passé, et que je lui aie prédit l'avenir le plus juste que j'ai pu par rapport à son humeur, il ne se rend point, et soutient toujours que je ne sais rien.

DU CLOS.

C'est un impertinent; car quoiqu'il ne se trompe pas, la vérité n'est pas toujours bonne à dire. Si vous n'êtes pas sorcière, vous avez l'esprit de le paraître, et c'est plus que si vous l'étiez en effet.

MADAME JOBIN.

Mathurine est admirable pour faire tomber les gens dans le panneau. Elle affecte un air innocent qui leur fait croire cent contes qu'elle invente pour les duper.

DU CLOS.

Je l'ai toujours dit, Mathurine est un trésor. Mais je vous prie, comment va le mariage que la dame jalouse veut empêcher? Les trois cents louis qu'elle vous promet si son amant n'épouse point la comtesse d'Astragon, sont-ils bien comptés?

MADAME JOBIN.

Nous avons déjà assez attrapé de son argent pour nous tenir assurés du reste, si le mariage ne se fait pas. Les malheurs que j'en ai prédits à la comtesse, qui est ma dupe depuis longtemps, l'en ont déjà fort dégoûtée. Elle doit revenir ici pour savoir l'effet d'un prétendu entretien que je



dois avoir avec l'Esprit familier que je lui ai dit qui m'instruit de tout; et ce qu'il y a d'avantageux, c'est qu'elle me paie pour cela, comme la dame jalouse me paie pour un charme qui empêche son amant de se marier.

DU CLOS.

Eh! vous n'êtes pas la seule qui preniez de l'argent des deux côtés. J'en sais qui n'en font aucun scrupule, et qui ne laissent pas de se dire gens de bien.

MADAME JOBIN.

Ne nous mettons point en peine des autres, ne songeons qu'à nous. Avez-vous ici ce que vous avez fait peindre pour l'affaire des pistolets.

DU CLOS.

La Giraudière n'a qu'à venir. Tout est prêt comme je vous ai dit.

MADAME JOBIN.

Allez. J'aperçois la suivante de notre comtesse.

SCÈNE II

MADEMOISELLE DU BUISSON, MADAME JOBIN.

MADAME JOBIN.

Qu'y a-t-il, mademoiselle du Buisson?

MADEMOISELLE DU BUISSON.

Ah! Madame Jobin, me voilà toute essoufflée. Je suis vite accourue chez vous par la petite porte de derrière, pour vous dire que ma maîtresse vient vous trouver.

MADAME JOBIN.

Que rien ne vous embarrasse. Je suis préparée sur ce que j'ai à lui dire ; et crédule comme je la connais, elle sera bien hardie, si elle se marie après cela.

MADEMOISELLE DU BUISSON.

Oui, mais vous ne savez pas que le marquis qu'elle ne serait pas fâchée d'épouser, vient avec elle vêtu en laquais. Comme elle l'assure de consentir à le rendre heureux, s'il la peut convaincre que ce que vous débitez n'est que tromperie, il s'est résolu à ce déguisement, pour éprouver si votre diable pourra vous en découvrir quelque chose. Tenez-vous sur vos gardes là-dessus.

MADAME JOBIN.

Je suis ravie de savoir ce que vous m'apprenez. Fiez-vous à moi, rompons l'affaire, il y a cinquante pistoles pour vous.

MADEMOISELLE DU BUISSON.

Quand il n'y aurait rien à gagner pour moi, je crois servir ma maîtresse en travaillant contre le marquis. Il me semble qu'elle ne sera point heureuse avec lui.

MADAME JOBIN.

Est-il des maris qui puissent rendre une femme heureuse? Il ne faut pas être plus grande sorcière que moi pour dire une vérité en prédisant des malheurs à ceux qui ont l'entêtement de se marier.

MADEMOISELLE DU BUISSON.

Il se trouve de bons maris; il n'y a qu'à mettre le temps à les bien chercher.

MADAME JOBIN.

C'est-à-dire que vous n'y renoncez pas.

MADEMOISELLE DU BUISSON.

Eh! Je crois qu'un bon mari est quelque chose de bon.

MADAME JOBIN.

Sans doute. Et notre comtesse? Elle ne se défie point de notre commerce.

MADEMOISELLE DU BUISSON.

Le moyen? Je lui ai toujours parlé contre vous. Je lui soutiens tous les jours qu'il n'y a que le hasard qui vous fasse quelquefois dire la vérité; et quand pour me convaincre d'erreur, elle m'oppose les choses les plus particulières de sa vie, qu'elle prétend que vous avez devinées, elle n'a garde de s'imaginer que c'est par moi que vous les savez. A propos, j'allais oublier de vous avertir qu'après vous avoir parlé présentement à visage découvert, elle doit venir ici tantôt masquée. Je la dois accompagner, masquée comme elle. Je vous serrerai la main, ou ferai quelque autre signe, afin que vous nous connaissiez. Ne manquez pas à lui prédire les mêmes malheurs.

MADAME JOBIN.

Je ferai la sorcière comme il faudra. Qu'est-ce, Mathurine?

SCÈNE III

MATHURINE, MADAME JOBIN, MADEMOISELLE DU BUISSON.

MATHURINE.

C'est votre comtesse.

MADEMOISELLE DU BUISSON.

Je me sauve par la petite porte dérobée, et vous rendrai compte de tout ce que j'aurai entendu dire à son retour.

MADAME JOBIN.

Fais-la attendre ici, Mathurine, et lui dis que je me suis enfermée pour quelque temps.

MATHURINE, *seule.*

Je suis bien bête, mais il en est encore de bien plus bêtes que moi. Combien de médisances on fait tous les jours du diable! On le fait se mettre de mille affaires où il a bien moins de part que je n'y en ai.

SCÈNE IV

LA COMTESSE, LE MARQUIS, *vêtu en laquais, tenant la queue de la comtesse*, MATHURINE.

LA COMTESSE.

Que fait madame Jobin?

MATHURINE.

Oh! Madame, il faut que vous attendiez un peu, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Quelqu'un est-il avec elle?

MATHURINE.

Non, mais elle s'est renfermée là-haut dans sa chambre noire. Elle a pris son grand livre, s'est fait apporter un verre plein d'eau, et je pense que c'est pour vous qu'elle travaille.

LA COMTESSE.

J'aurai patience. Fais, je te prie, quand elle sortira, que je sois la première à qui elle parle.

SCÈNE V

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

En vérité, monsieur le marquis, je souffre beaucoup à vous voir dans cet équipage. Si quelqu'un venait à vous découvrir, que dirait-on?

LE MARQUIS.

Ne vous inquiétez point pour moi. Je me suis fait apporter en chaise à trois pas de chez madame Jobin. Je vous ai jointe à sa porte, et, m'en retournant avec la même précaution, je ne cours aucun péril d'être vu. Il est vrai, madame, que vous m'auriez épargné ce déguisement, si vous donniez moins dans les artifices de votre devineresse, qui ne vous dit toutes les fadaises qui vous font peur, que pour attraper votre argent.

LA COMTESSE.

Vous me croyez donc sa dupe?

LE MARQUIS.

Est-ce que vous ne lui donnez rien?

LA COMTESSE.

Il faut bien que chacun vive de son métier.

LE MARQUIS.

Le métier est beau de parler au diable, selon vous s'entend, madame; car je ne suis pas persuadé que le diable se communique aisément. A dire vrai, j'admire la plupart des femmes. Elles ont une délicatesse d'esprit admirable; ce n'est qu'en les pratiquant qu'on en peut avoir, et elles ont le faible de courir tout ce qu'il y a de devins.

LA COMTESSE.

Ce sont tous fourbes?

LE MARQUIS.

Fourbes de profession, qui ne savent rien, et qui éblouissent les crédules.

LA COMTESSE.

Mais, je vous prie, par quel intérêt madame Jobin me voudrait-elle empêcher de vous épouser?

LE MARQUIS.

Que sais-je, moi? J'ai quelque rival caché qui me veut détruire, et je ne puis comprendre comment vous souffrez que votre suivante, mademoiselle Du Buisson, ait plus de force d'esprit que vous. Elle vous dit tous les jours que vous venez consulter une ignorante; et, si vous l'en vouliez croire, vous vous moqueriez de ses extravagantes prédictions.

LA COMTESSE.

Du Buisson est une folle. Il m'est arrivé des choses qu'il n'y a qu'elle au monde qui sache, et madame Jobin nous les a dites de point en point. Je ne sais, après cela, comment Du Buisson peut être incrédule.

LE MARQUIS.

Le hasard l'a pu faire rencontrer heureusement.

LA COMTESSE.

Enfin, monsieur le marquis, vous croirez d'elle ce qu'il vous plaira. Je vous aime, et il n'y aura jamais que vous qui me puissiez faire renoncer à l'état de veuve : mais après les vérités qu'elle m'a dites cent fois, je la dois croire, et ne prétends point me rendre malheureuse en vous épousant. Vous voyez que je n'oublie rien de ce que je puis faire pour vous. Je l'ai priée d'examiner plus précisément de quel genre de malheur je suis menacée, et si c'est une fatalité qu'on ne puisse vaincre. Ma résolution dépend de ce qu'elle me dira, à moins que vous ne me fassiez connaître qu'elle est une fourbe, et que tout ce qu'elle sait n'est qu'artifice.

LE MARQUIS.

J'en viendrai à bout, madame, et vous en allez avoir le plaisir. Ne manquez point à lui demander de mes nouvelles, je suis sûr que son diable n'en sait point assez pour lui apprendre mon déguisement.

LA COMTESSE.

Il ne lui parle pas toujours quand elle veut, et elle a besoin quelquefois de plusieurs jours pour le conjurer.

LE MARQUIS.

Voilà l'adresse. Elle prend du temps pour s'informer de ce qui lui est inconnu, et elle vous dira que je me serai déguisé quand elle aura pu le découvrir. Et la Giraudière qui vint chez vous hier au soir? Croyez-vous qu'elle lui fasse retrouver ses pistolets?

LA COMTESSE.

Pourquoi non?

LE MARQUIS.

Il ne le croit pas, lui.

LA COMTESSE.

Quand elle ne lui dirait point qui les a pris, je ne la croirais pas fourbe pour cela. Est-elle obligée de tout savoir? Il me semble que c'est bien assez qu'elle ne dise jamais rien que de véritable.

LE MARQUIS.

Je me rends, madame, et je crois présentement madame Jobin la plus grande magicienne qui fut jamais; car, à moins qu'elle ne vous eût donné quelque charme, vous n'entreriez pas si obstiné-

ment dans son parti. Pour moi, je ne sais plus ce qu'il faut faire pour vous détromper.

LA COMTESSE.

Ce qu'il faut faire? Il faut me faire connaître que, dans les choses extraordinaires qu'elle fait, il n'y a rien de surnaturel, et que je les pourrais faire moi-même, si j'avais l'adresse d'éblouir les gens.

LE MARQUIS.

C'est assez, je trouverai moyen de vous contenter.

LA COMTESSE.

Taisons-nous, elle descend et je crois l'entendre.

SCÈNE VI

MADAME JOBIN, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

MADAME JOBIN, *à Mathurine.*

Faites entrer ces dames dans l'autre chambre, j'irai leur parler incontinent.

LA COMTESSE.

Hé bien! ma chère madame Jobin, as-tu fait de ton mieux pour moi?

MADAME JOBIN.

Madame, vous ne songez pas que votre laquais est là. Sors, mon ami. Il faut qu'un laquais demeure à la porte.

LA COMTESSE.

Laisse-le ici, je te prie. Quoique je me fie à toi, je mourrais de peur si j'étais seule, et il me faut toujours quelqu'un pour m'assurer.

MADAME JOBIN.

Que n'amenez-vous quelque demoiselle? J'en aimerais mieux dix qu'un seul laquais. Ce sont de petits esprits qui jasent de tout; et puis, comme je fais pour vous ce que je ne fais presque pour personne, je n'aimerais pas qu'on dît dans le monde que je me mêle de plus que de regarder dans la main.

LA COMTESSE.

C'est un laquais d'une fidélité éprouvée. Ne crains rien de lui. Qu'as-tu à me dire? Je tremble que ce ne soit rien de bon. J'en serais au désespoir; car je t'avoue que j'ai le cœur pris.

MADAME JOBIN.

Je n'ai pas besoin que vous me l'avouiez pour le savoir. Mais plus vous avez d'amour, plus cet amour vous doit engager, non seulement à n'épouser pas un homme qui ne peut que vous rendre malheureuse, mais à lui conseiller de ne se marier jamais, car il n'y a rien que de funeste pour lui dans le mariage.

LA COMTESSE.

Que me dis-tu là? Quoi, les choses ne se peuvent détourner?

MADAME JOBIN.

Non, basardez si vous voulez, c'est votre affaire. Quand vous souffrirez, vous ne vous en prendrez point à moi.

LA COMTESSE.

Mais encore, explique-moi quelle sorte de malheur j'ai à redouter.

MADAME JOBIN.

Il est entièrement attaché à celui que vous aimez. S'il se marie, il aimera sa femme si éperdument, qu'il en deviendra jaloux jusque dans l'excès.

LA COMTESSE.

La jalousie n'est point de son caractère.

MADAME JOBIN.

Il sera jaloux, vous dis-je, et si fortement, qu'il ne laissera aucun repos à sa femme. C'est là peu de chose, voici le fâcheux : il tuera un homme puissant en amis, qu'il trouvera, un soir, causant avec elle. On l'arrêtera, et il perdra la tête sur un échafaud.

LA COMTESSE.

Sur un échafaud? Cela est fait. Je ne l'épouserai jamais.

MADAME JOBIN.

Ce malheur ne lui est pas seulement infaillible en vous épousant, mais encore en épousant toute autre que vous. C'est à vous à l'en avertir, si vous l'aimez.

LA COMTESSE.

Il ne faut point qu'il songe à se marier. Sur un échafaud! Quand il serait le mari d'une autre, j'en mourrais de déplaisir. Mais tout ce que tu me dis est-il bien certain?

MADAME JOBIN.

Je l'ai découvert par des conjurations que je n'avais jamais faites. J'en ai moi-même tremblé, car il est quelquefois dangereux d'arracher les secrets de l'avenir; mais je vous l'avais promis, et j'ai voulu tout faire pour vous.

LA COMTESSE.

Quel malheur pour moi de l'avoir aimé! Je ne l'épouserai point, j'y suis résolue; mais dis-moi, me pourrais-tu satisfaire sur une chose? Je voudrais savoir ce qu'il fait présentement.

MADAME JOBIN.

Que gagnerais-je à vous dire ce que vous croiriez que je n'aurais deviné que par hasard? Apparemment il ne fait rien d'extraordinaire, et il n'est pas difficile de s'imaginer ce qu'un homme fait tous les matins.

LA COMTESSE.

N'importe, cela me contentera, et je serai plus ferme à te croire, s'il demeure d'accord d'avoir fait ce que tu m'auras dit de lui.

MADAME JOBIN.

Seriez-vous femme à ne vous point effrayer?

LA COMTESSE.

Peut-être.

MADAME JOBIN.

Vous n'avez qu'à éloigner ce laquais, vous ver-

rez de vos propres yeux ce que fait présentement votre amant. Mais ne tremblez pas, car celui que je ferai paraître d'abord est un peu terrible.

LA COMTESSE.

Comment? Le diable! La seule pensée me fait mourir de frayeur.

MADAME JOBIN.

Il n'est point méchant, il ne faut qu'avoir un peu d'assurance.

LA COMTESSE.

Je vous remercie de votre diable. Je ne voudrais pas le voir pour tout ce qu'il y a de plus précieux au monde.

MADAME JOBIN.

Je retourne donc dans ma chambre, et viendrai vous dire ce que j'aurai vu.

SCÈNE VII

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Eh! madame, que ne l'engagiez-vous à faire paraître son diable? Elle vous aurait manqué de parole, ou je vous aurais fait connaître la tromperie.

LA COMTESSE.

Comment? Vous vous seriez résolu à le voir?

LE MARQUIS.

Assurément.

LA COMTESSE.

Mais elle voulait qu'on vous mît dehors, et j'aurais été la seule qui l'aurais vu.

LE MARQUIS.

N'est-ce pas là une conviction de la fourbe? Il ne lui faut que des femmes, et un laquais même lui est suspect.

LA COMTESSE.

Vous pouvez garder votre esprit fort. J'aurai toujours de l'estime et de l'amitié pour vous; mais vous avez beau m'accuser d'être trop crédule, je ne vous mettrai jamais en état de tuer un homme pour moi, ni d'avoir la tête coupée.

LE MARQUIS.

Est-il possible que vous donniez croyance à des contes?

LA COMTESSE.

Vous n'êtes donc pas persuadé qu'elle m'ait dit vrai?

LE MARQUIS.

Point du tout. Elle a ses fins que je ne puis deviner, et je garderai ma tête longtemps, si elle ne tombe que par ses prédictions.

LA COMTESSE.

Au nom de tout l'amour que vous m'avez témoigné, ne vous mariez jamais.

LE MARQUIS.

Quelle prière!

LA COMTESSE.

Je le vois bien. Vous ne serez convaincu de ce qu'elle sait, que quand vous aurez vu un homme mort à vos pieds. Du moins ce ne sera pas moi qui en serai cause.

LE MARQUIS.

Vous me feriez perdre patience. Je tuerai un homme, moi qui n'eus jamais envie de tuer, parce que votre devineresse l'a prédit? Fadaise, madame, fadaise. C'est une ignorante qui ne sait autre chose que tromper, et il est bien injuste que vous me rendiez malheureux, parce qu'elle vous dit des extravagances.

LA COMTESSE.

Il faut vous entendre dire, c'est une ignorante; mais si elle peut découvrir que vous vous êtes déguisé pour venir chez elle, que direz-vous?

LE MARQUIS.

Elle ne le découvrira point.

LA COMTESSE.

Je le crois; mais enfin si cela arrive, me promettez-vous de ne vous marier jamais?

LE MARQUIS.

Et si elle ne le découvre point, me promettez-vous de m'épouser?

LA COMTESSE.

C'est autre chose. L'Esprit familier qu'elle consulte n'est pas toujours en humeur de lui parler.

LE MARQUIS.

Elle a raison, madame, vous fermez les yeux, et elle est en droit de vous faire croire ce qu'il lui plaira.

LA COMTESSE.

Je vous l'ai dit dès l'abord. Montrez-moi qu'elle me fait croire des faussetés.

LE MARQUIS.

J'en viendrai à bout. Son diable n'est peut-être pas si fin qu'on ne trouve moyen de l'attraper.

LA COMTESSE.

Mettez-vous plus loin. J'entends descendre quelqu'un.

SCÈNE VIII

MADAME JOBIN, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

MADAME JOBIN.

J'ai d'étranges nouvelles à vous apprendre.

LA COMTESSE.

Quelles, je vous prie? Ne me faites point languir.

MADAME JOBIN.

J'ai vu votre amant.

LA COMTESSE.

Hé bien?

MADAME JOBIN.

Il faut qu'il ait quelque grand dessein, car il était vêtu en laquais, parlant d'action à une dame.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que j'entends? A une dame! Vêtu en laquais.



MADAME JOBIN.

Il vous le niera; mais soutenez-lui fortement que cela est, car il n'y a rien de plus certain.

LA COMTESSE.

Je vous crois. Vous ne m'avez jamais rien dit que de véritable.

MADAME JOBIN.

Ils se parlaient de côté en se regardant, et cela est cause que je n'ai pu distinguer les traits de l'un ni de l'autre.

LA COMTESSE.

C'en est assez, je ne vous demande rien davantage pour aujourd'hui. Je suis si troublée, que je ne sais pas trop bien ce que je vous dis.

MADAME JOBIN.

Une autre fois, madame, ne m'amenez plus de laquais.

LA COMTESSE.

A demain le reste. Je n'ai pas la force de vous dire un mot.

SCÈNE IX

MADAME JOBIN, DU CLOS.

MADAME JOBIN.

Le coup a porté, la comtesse sort tout interdite.

DU CLOS.

Je l'ai entendue de ce cabinet. Continuez, je me trompe fort si les trois cents pistoles ne sont à nous. La voilà entièrement dégoûtée du mariage. Songeons seulement à nous tenir sur nos gardes; car le marquis enragé de ce qu'elle refuse de l'épouser, emploiera tout pour découvrir notre fourbe; et soit par lui, soit par quelques intrépides qu'il enverra, vous aurez de puissants assauts à soutenir.

MADAME JOBIN.

Je m'en tirerai. Nous avons déjà fait d'autres merveilles.

SCÈNE X

MADAME JOBIN, DU CLOS, MATHURINE.

MATHURINE.

Madame, voilà une façon de bourgeois qui vous demande.

DU CLOS.

Comment est-il fait?

MATHURINE.

Il est en manteau, vêtu de noir, de moyenne taille, un peu gros.

DU CLOS.

Je me remets dans ma niche. C'est assurément le brave de volonté dont je vous parlais tantôt. Si c'est lui, je viendrai jouer ma scène. Vous en serez beaucoup mieux payée. (*Il sort.*)

MADAME JOBIN.

Dis-lui qu'il monte, je l'attendrai. Dieu merci, je ne manque pas d'exercice, et il me vient tous les jours de nouveaux chalands. Cependant, je me trouve sorcière à bon marché. Trois paroles prononcées au hasard en marmottant, sont mon plus grand charme, et les enchantements que je fais demandent plus de grimaces que de diablerie.

SCÈNE XI

MADAME JOBIN, M. GILET.

M. GILET.

Bonjour, madame, on dit que vous savez tout. Si cela est, vous connaissez ma maîtresse.

MADAME JOBIN.

De quoi s'agit-il?

M. GILET.

Il s'agit qu'elle m'aimait autrefois un peu. Je ne suis pas mal fait, non, et je lui disais de petites choses qui avaient bien de l'esprit.

MADAME JOBIN.

Je n'en doute point.

M. GILET.

J'eusse bien voulu me marier avec elle; mais depuis que certaines gens qui ont vu des sièges et des combats lui en content, vous diriez qu'elle a honte de me regarder. Je m'aperçois bien qu'ils se moquent de moi avec elle, et j'ai quelquefois de grandes tentations de me fâcher; mais comme je n'ai jamais été à l'armée, j'ai tant soit peu de crainte d'être battu, et cela est cause que je ne dis mot.

MADAME JOBIN.

C'est être prudent. Mais que n'allez-vous faire une campagne? Vous seriez en droit de parler aussi haut qu'eux.

M. GILET.

Oui, mais...

MADAME JOBIN.

J'entends, vous n'avez point de courage.

M. GILET.

Pardonnez-moi, j'en ai autant qu'on en peut avoir. Quand quelqu'un m'a joué un tour, je suis des six mois sans lui parler, et j'ai le bruit de bien tenir mon courage.

MADAME JOBIN.

Je le crois. Vous le tenez peut-être si bien, que vous ne le laissez jamais paraître.

M. GILET.

Je suis naturellement porté à la guerre, et il ne se passe point de nuit que je ne me batte en dormant. Je fais des merveilles, et il n'y a pas encore trois jours que, m'étant armé de pied en cap dans ma chambre, je fus charmé de ma mine martiale en me regardant dans un miroir. Je m'escrimai ensuite deux heures durant contre tous les personnages de la tapisserie, et je sens bien que je

chamaillerais vertement contre des gens effectifs, mais il y a une petite difficulté qui m'arrête.

MADAME JOBIN.

Quelle ?

M. GILET.

Un coup de canon ou de mousquet ne regarde point où il va, et blesse un homme de cœur comme un autre. Cela est impertinent, et je ne sache rien de plus fâcheux pour un brave.

MADAME JOBIN.

A dire vrai, il n'y a point de plaisir à être blessé, et je ne saurais blâmer les gens qui ont peur de l'être.

M. GILET.

Vous voyez bien qu'avoir peur comme je l'ai, ce n'est point là manquer de courage.

MADAME JOBIN.

Au contraire, c'est être capable des grandes choses, que de prévoir le péril; mais comment vous guérir de cette peur?

M. GILET.

N'avez-vous pas des secrets pour tout?

MADAME JOBIN.

Mais encore, que voudriez-vous qu'on fît pour vous ?

M. GILET.

Pas grand'chose, et cela ne vous coûtera presque rien. Vous n'avez qu'à faire que jamais je ne puisse être blessé, et quand je ne craindrai rien, on verra que je serai brave comme quatre.

MADAME JOBIN.

Oh ! cela ne va pas si vite que vous pensez. Jamais blessé !

M. GILET.

Mon Dieu, c'est une bagatelle pour vous.

MADAME JOBIN.

J'ai quelques secrets, je vous l'avoue; mais il y a de certaines choses difficiles...

M. GILET.

Difficiles ? Vous vous moquez. Combien voit-on de gens charmés à la guerre? Sans cela seraient-ils si sots que d'aller présenter le ventre aux coups de mousquet? Parlez franchement, madame Jobin, il y en a bien de votre façon.

MADAME JOBIN.

Je ne vous déguise pas que j'ai des amis en ce pays-là. Ils ne se sont pas mal trouvés de mon secret; mais comme il est rare, il coûte un peu cher.

M. GILET.

Ne vous inquiétez point pour l'argent, je suis fils d'un gros bourgeois qui a des pistoles par monceaux. Il s'appelle Christophe Gilet; et si par votre moyen j'avais pu mettre en crédit le nom des Gilet, fiez-vous à moi, je vous ferais riche.

MADAME JOBIN.

Vous avez une physionomie qui m'empêche de vous refuser. J'ai ce qu'il vous faut, mais au moins n'en parlez à qui que ce soit.

M. GILET.

Je n'ai garde. On croirait que je n'aurais point de courage, quoique j'en aie autant qu'il m'en faut.

MADAME JOBIN.

Holà ! Qu'on m'apporte une de ces épées qui sont dans mon cabinet. Elle est enchantée. Il ne m'en restera plus que deux, et il me faut plus de six mois à les préparer.

M. GILET.

Et quand je l'aurai, ne faudra-t-il plus que j'aie de peur ?

MADAME JOBIN.

Si on vous dit quelque chose de fâcheux, vous n'aurez qu'à la tirer, et incontinent vous ferez fuir, ou désarmerez vos ennemis.

M. GILET.

La bonne affaire! Si cela est, je ne craindrai rien, et vous aurez de la gloire à m'avoir fait brave.

MADAME JOBIN.

On ne parlera que de votre intrépidité. La voilà. Tenez, quand vous vous trouverez en occasion de dégainer, mettez les quatre premiers doigts sur le dessus de la garde, et serrez le dessous avec le petit doigt. Tout le charme consiste en cela.

M. GILET.

Est-ce de cette façon qu'il faut qu'on la tienne?

MADAME JOBIN.

Un peu plus vers le milieu. Serrez ferme; il ne se peut rien de mieux.

M. GILET, *allongeant avec l'épée nue.*

Ah ! vous voyez bien que je me suis exercé, est-ce savoir allonger ?

MADAME JOBIN.

Quand vous ne feriez que frapper votre ennemi à la jambe, le coup irait droit au cœur.

M. GILET.

Et vous m'assurez que je ne serai point tué ?

MADAME JOBIN.

Non, je vous garantis plein de vie, tant que vous tiendrez votre petit doigt de la manière que je vous l'ai montré. Mettez-la à votre côté. Vous prendrez un habit sans manteau, quand vous serez retourné chez vous.

M. GILET.

Oh ! Il ne tiendra pas à l'habit qu'on ne me craigne.

SCÈNE XII

MADAME JOBIN, M. GILET, DU CLOS.

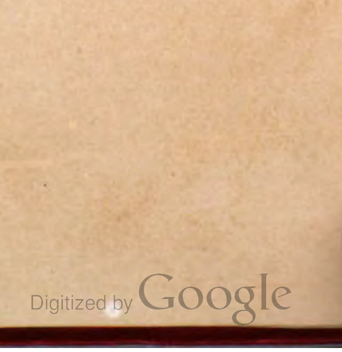
MADAME JOBIN.

Où allez-vous, monsieur? On ne monte point ici sans faire avertir.

DU CLOS.

J'ai à vous parler.






Du Clos, d'Intelligence auec la Deuineresse se laisse
desarmer par Mr Gilet pour luy faire croire que
l'Epée qu'elle luy vient de donner pour n'estre jamais
blessé est veritablement enchantée.

MADAME JOBIN.

Et moi, je ne suis pas en humeur de vous entendre.

DU CLOS.

Je suis pressé, et il faut que je vous parle présentement. Monsieur n'a qu'à sortir, s'il lui plaît.

M. GILET.

Il ne me plaît pas, moi. (*Bas.*) Il me semble que j'ai un peu de peur.

DU CLOS.

Je le trouve drôle avec son épée et son manteau.

MADAME JOBIN, *à M. Gilet.*

Ne prenez pas garde...

DU CLOS.

Mon petit bourgeois, savez-vous que je vous ferai sauter la montée?

M. GILET.

Peut-être. (*Bas.*) Courage, Gilet, courage.

MADAME JOBIN.

Mais j'ai une affaire à vider avec monsieur.

DU CLOS.

Je m'en moque.

M. GILET.

Si je n'étais plus sage que vous...

DU CLOS.

Comment?

MADAME JOBIN, *à Du Clos.*

Point de bruit. Entrons là dedans, monsieur voudra bien attendre.

DU CLOS.

Non, je veux rester ici, et si ce visage de courtaud ne sort tout à l'heure, je m'en vais le jeter par les fenêtres.

M. GILET.

Si je m'échauffe.... (*Bas.*) Épée enchantée, je me recommande à toi.

DU CLOS.

Que dis-tu entre tes dents?

M. GILET.

Ce qu'il me plaît.

DU CLOS, *lui donnant un soufflet.*

Ce qu'il te plaît?

M. GILET, *bas.*

Ne te laisse pas insulter, Gilet.

DU CLOS.

Je pense que tu veux mettre l'épée à la main.

M. GILET, *bas.*

Ferme. Le petit doigt sous la garde.

MADAME JOBIN, *à M. Gilet.*

Eh! monsieur, vous m'allez perdre. Faites-lui grâce, je vous en prie.

M. GILET.

Non, il faut... Poltron, tu recules. Voilà ton épée qui tombe. Tu vois, je t'ai désarmé, et il ne tient qu'à moi de te tuer.

MADAME JOBIN.

Ne le faites pas. Vous l'avez vaincu; c'est assez de gloire pour vous.

DU CLOS.

J'enrage. Mon épée m'échapper des mains.

M. GILET.

La veux-tu reprendre? Je ne crains rien, moi, et je suis tout prêt à recommencer.

MADAME JOBIN.

Non pas, s'il vous plaît. Donnez-moi l'épée, je vous la rendrai après que monsieur sera parti.

M. GILET.

Qu'il revienne donc, car je veux qu'il sorte dans le même instant.

DU CLOS.

Adieu, nous nous reverrons.

M. GILET.

Quand tu voudras; mais je t'avertis que si je te sangle le moindre coup, il ira droit au milieu du cœur.

SCÈNE XIII

M. GILET, MADAME JOBIN.

M. GILET.

Que je suis heureux! Mon épée, ma chère épée, il faut que je te baise et rebaise.

MADAME JOBIN.

Êtes-vous content de moi?

M. GILET.

Si je le suis, madame Jobin! Vous êtes la reine des femmes. Voilà ma bourse, prenez ce qu'il vous plaira, je ne vous saurais trop bien payer.

MADAME JOBIN.

Je ne cherche qu'à obliger les honnêtes gens, et je n'ai jamais rançonné personne. Vous agissez si franchement avec moi, que trente louis me suffiront. Je ne veux rien de vous davantage.

M. GILET.

Trente louis! En voilà quarante en dix belles pièces, j'en aurais donné volontiers deux cents. Quand on m'a rendu un service, je n'ai jamais regret à l'argent.

MADAME JOBIN.

Je suis fâchée que vous ayez reçu un soufflet, mais...

M. GILET.

Cela n'est rien, et puis ce n'est point la faute de l'épée. Je vois bien que si je l'eusse tirée plus tôt, on ne m'aurait point donné le soufflet.

MADAME JOBIN.

Assurément.

M. GILET.

Comme je vais tenir tête à mes petits messieurs les fanfarons qui se mêlent de me railler!

MADAME JOBIN.

Écoutez, monsieur Gilet, si vous m'en croyez, vous ne tirerez point l'épée ici. Outre que ce serait une nouveauté qui donnerait lieu de soupçonner quelque chose, vous ne manqueriez point à tuer quelqu'un, et un homme tué met les gens en peine.

M. GILET.

Vous avez raison.

MADAME JOBIN.

Il vaut mieux que vous alliez à l'armée. Vous tuerez là autant d'ennemis que vous voudrez; et comme les belles actions sont aisées à faire quand on ne court aucun risque, dès votre première campagne, vous pouvez devenir mestre de camp.

M. GILET.

Mestre de camp !

MADAME JOBIN.

La fortune est belle.

M. GILET.

Je n'en serai point ingrat. Comment? On verrait le nom de Gilet dans la gazette. Que de joie pour mon bonhomme de père! Je cours trouver mon tailleur. Il a toujours des habits tout prêts, et je brûle de me voir en brave.

MADAME JOBIN.

Vous paraîtrez un vrai Mars.

M. GILET.

Je le crois, mais voici un homme qui entre bien brusquement. Voulez-vous que je le fasse sortir?

SCÈNE XIV

MADAME JOBIN, LA GIRAUDIÈRE, M. GILET.

LA GIRAUDIÈRE.

Me faire sortir, moi?

M. GILET.

Hé !

LA GIRAUDIÈRE.

Comment, hé? Quelle figure est-ce là?

M. GILET, *touchant son épée.*

Figure! Si l'épée joue son jeu...

MADAME JOBIN, *à M. Gilet.*

Sortez! Voulez-vous le tuer sans qu'il se défende? Vous savez qu'il lui est impossible de vous résister.

M. GILET.

A l'armée? Mestre de camp? Serviteur.

SCÈNE XV

LA GIRAUDIÈRE, MADAME JOBIN.

LA GIRAUDIÈRE.

Jouez-vous ici la comédie?

MADAME JOBIN.

C'est un fou qui m'étourdit il y a une heure de ses visions. Mais je vous prie, que venez-vous faire chez moi? Je suis toute surprise de vous y voir.

LA GIRAUDIÈRE.

J'ai une chose à vous demander.

MADAME JOBIN.

A moi? à une ignorante? Vous savez bien que je ne sais rien, et vous le dites partout.

LA GIRAUDIÈRE.

Si vous me parlez juste sur un vol qui m'a été fait depuis deux jours, je vous promets de ne dire jamais que du bien de vous.

MADAME JOBIN.

On vous a donc volé quelque chose?

LA GIRAUDIÈRE.

Oui, une paire de pistolets, qui sont les meilleurs du monde, et que je voudrais avoir rachetés le double de ce qu'ils m'ont coûté. Faites-les-moi retrouver; je suis à jamais de vos amis.

MADAME JOBIN.

Moi? Je ne suis point assez habile pour faire retrouver les choses perdues.

LA GIRAUDIÈRE.

Mes pistolets, je vous en conjure.

MADAME JOBIN.

Comment pourrais-je vous dire où ils sont? Je me mêle de la bonne aventure, comme beaucoup d'autres, qui sont aussi ignorantes que moi; mais faire retrouver des pistolets!

LA GIRAUDIÈRE.

Voulez-vous être toujours en colère?

MADAME JOBIN.

Vous le mériteriez bien. Qu'on m'apporte un bassin plein d'eau. Un verre me suffirait, mais je veux que vous voyiez vous-même les choses distinctement; et afin que vous ne croyiez pas que j'aie aucun intérêt à vous éblouir, je vous déclare que je ne veux point de votre argent.

LA GIRAUDIÈRE.

Je sais comme il faudra que j'en use.

MADAME JOBIN.

Voici ce qu'il faut. (*Bas à Mathurine.*) Est-on là tout prêt?

MATHURINE, *bas.*

Parlez hardiment, rien ne manquera.

MADAME JOBIN.

Approchez. Regardez dans ce bassin. Ne voyez-vous rien?

LA GIRAUDIÈRE.

Non.

MADAME JOBIN.

Penchez-vous de la manière que je fais, et regardez fixement sans détourner les yeux du bassin. Ne voyez-vous rien?

LA GIRAUDIÈRE.

Rien du tout.

MADAME JOBIN.

Rien du tout? Il faut donc que vous ne regardiez pas bien, car je vois quelque chose, moi.

LA GIRAUDIÈRE.

Vous voyez ce qu'il vous plaît, mais cependant c'est moi qui dois voir. (*On laisse tomber un zigzag du haut du plancher qui tient une toile, sur laquelle sont peints deux pistolets sur une table.*) Ah! je commence. Oui, je vois mes pistolets, ils sont sur la table d'un cabinet, où il me semble avoir quelquefois entré. Je... je ne vois plus rien! Où diable faut-




La Deuineresse fait voir a la Giraudiere dans vn
Bassin plein d'eau les pistolets qui luy ont esté
cachez, et le portrait de celuy qui les a pris.

il que je les aille chercher? Je ne puis me remettre le cabinet.

MADAME JOBIN.

Il me semble que j'ai assez fait pour vous, de vous faire voir le lieu où vous trouverez vos pistolets.

LA GIRAUDIÈRE.

J'aimerais bien mieux que vous m'eussiez fait voir le voleur. Je ne serais pas en peine de les retirer.

MADAME JOBIN.

J'ai commencé, et il ne faut pas faire les choses à demi pour vous. Regardez encore dans le bassin ; mais n'en détournez pas la vue, car la figure de celui qui a pris vos pistolets n'y paraîtra qu'un moment. Que voyez-vous?

LA GIRAUDIÈRE.

Rien encore. (*Le même zigzag fait voir un portrait.*) Ah ! Je vois... c'est Valcreux, un de mes plus intimes amis. Je lui cachai une épée il y a quelque temps, il a voulu à son tour me faire chercher mes pistolets. Je cours chez lui.

MADAME JOBIN.

Vous y pouvez aller en toute assurance. L'épreuve que je viens de faire n'a jamais manqué.

LA GIRAUDIÈRE.

Vous ne perdrez rien à ce que vous aurez fait pour moi. J'ai du crédit, et ce ne vous sera pas peu de chose d'avoir converti un incrédule de mon caractère.

(*La Giraudière sort.*)

MADAME JOBIN, *à Mathurine.*

Voilà qui va bien. Il semble à demi gagné, et s'il peut une fois l'être tout à fait, il voit la comtesse, et je ne doute point que ce qu'il lui dira de l'incident du bassin, ne la confirme dans l'entêtement où elle est de mon prétendu savoir. Tandis que j'ai un moment à moi, il faut aller donner ordre à ce qui doit éblouir les autres dupes qu'on m'a promis de m'amener aujourd'hui.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

MADAME JOBIN, MADAME NOBLET.

MADAME JOBIN.

Je vous suis bien obligée, madame, de toutes vos libéralités. Je me sens portée d'inclination à vous servir, et quand...

MADAME NOBLET.

Non, madame Jobin, ce que je viens de vous donner ne sera compté à rien, et les trois cents louis ne vous en seront pas moins payés, si le mariage que je vous ai prié de rompre, ne se fait point.

MADAME JOBIN.

J'ai travaillé de tout mon pouvoir.

MADAME NOBLET.

J'en suis convaincue. J'ai de fidèles espions chez le marquis. Ils m'ont dit que la comtesse lui a déclaré qu'elle ne l'épouserait jamais, et je vois bien que c'est là l'effet du charme que vous m'aviez promis d'employer.

MADAME JOBIN.

Il est bien fort, et s'il peut le vaincre, il faut que son étoile ait bien du pouvoir.

MADAME NOBLET.

Que ce commencement me donne déjà de joie ! Je ne me sens pas ; et si j'empêche le marquis de se marier, je me tiendrai la plus heureuse femme du monde.

MADAME JOBIN.

Je vous l'ai promis. Vous serez contente.

MADAME NOBLET.

En vérité, madame Jobin, il y va de votre intérêt de m'obliger. Vous m'avez assurée il y a longtemps que mon vieux mari mourrait avant qu'il fût peu. Le marquis m'a trouvé de l'esprit, et quelque mérite. J'ai pris plaisir à le voir ; je l'ai aimé sans lui en rien dire, parce que j'ai cru être bientôt en état de pouvoir disposer de ma personne, et vous êtes la seule cause de cet amour. Il s'est rendu si puissant, que la perte du marquis serait pour moi le plus cruel de tous les malheurs. Le mariage de la comtesse accommode ses affaires ; et quand il m'en parle, il me siérait mal de lui faire voir que je suis jalouse, puisque mon bonhomme vivant toujours, il n'y a aucune prétention qui me soit permise; mais enfin, sur ce que vous m'avez dit bien des fois, je me flatte de jour en jour qu'il mourra; et dans la pensée que le marquis n'aura aucune répugnance à m'épouser, je ne puis souffrir qu'il pense à une autre. Rompez ce malheur, je vous en prie. Il y va de ce que je puis avoir de plus cher, puisqu'il y va de tout mon repos. Comme il ne me croit que son amie, il ne me soupçonne pas d'agir contre lui.

MADAME JOBIN.

Il n'a garde de vous soupçonner. Quel intérêt croirait-il que vous y prissiez? Votre vieux grison ne décampe point. Cependant vous pouvez être son amante en tout honneur, car je vous réponds du veuvage dans quelques mois.

MADAME NOBLET.

C'est pour cela. Nous n'avons qu'un peu de temps à gagner. Je me tiens sûre qu'il me préférerait à toute autre; mais il n'y a pas moyen de s'expliquer avant qu'être veuve.

MADAME JOBIN.

Dormez en repos. Je prends l'affaire sur moi, et tôt ou tard je la ferai réussir.

MADAME NOBLET.

N'épargne rien, je te prie, ma chère madame Jobin; je n'aurai point de fortune qui ne soit à toi.

MADAME JOBIN.

Mon Dieu, ce n'est point par intérêt. Quand une femme a eu quelque temps l'incommodité d'un vieux barbon, il est bien juste de lui aider à la marier selon son cœur.

MADAME NOBLET.

Adieu, quelqu'un entre; nous en dirons davantage la première fois.

SCÈNE II

MADAME JOBIN, M. GOSSELIN.

MADAME JOBIN.

Que demandez-vous, monsieur? Mais que vois-je? Est-ce que mes yeux me trompent? Non. Quoi, mon frère, après dix années d'absence...

M. GOSSELIN.

Ne m'approche pas, tu m'étoufferais peut-être en m'embrassant, ou tu me ferais entrer quelque démon dans le corps.

MADAME JOBIN.

Un démon, moi?

M. GOSSELIN.

Tu en sais bien d'autres.

MADAME JOBIN.

Me voilà en bonne réputation auprès de vous; mais encore, qui vous a donné cette pensée?

M. GOSSELIN.

Qui me l'a donnée? Tous ceux qui ont été ici seulement deux jours, et qui reviennent ensuite au pays. On n'y parle d autre chose que des diableries dont tu te mêles, et on ne veut plus me laisser procureur fiscal, parce qu'on dit que je suis le frère d'une sorcière.

MADAME JOBIN.

Nous viderons cet article. Laissez-moi cependant vous embrasser.

M. GOSSELIN.

Ne m'embrasse pas, te dis-je; je ne veux non plus de toi que du diable, à moins que tu ne renonces à toutes tes sorcelleries. C'est de quoi je me suis chargé de te prier au nom d'une famille que tu déshonores.

MADAME JOBIN.

Que vous êtes un pauvre homme!

M. GOSSELIN.

Tu devines bien, je suis un pauvre homme. J'ai des procès qui me ruinent, et je suis venu à Paris en poursuivre un qui peut-être me mettra à la besace.

MADAME JOBIN.

Hé bien, mon frère, il faut faire solliciter pour vous, j'ai de bons amis.

M. GOSSELIN.

Je n'ai que faire de toi, ni de tes amis.

MADAME JOBIN.

Voilà comme sont la plupart des hommes. Ils donnent dans toutes les sottises qu'on leur débite, et, quand une fois ils se sont laissé prévenir, rien n'est plus capable de les détromper. Voyez-vous, mon frère, Paris est le lieu du monde où il y a le plus de gens d'esprit, et où il y a aussi le plus de dupes. Les sorcelleries dont on m'accuse, et d'autres choses qui paraîtraient encore plus surnaturelles, ne veulent qu'une imagination vive pour les inventer, et de l'adresse pour s'en bien servir. C'est par elles que l'on a croyance en nous. Cependant la magie et les diables n'y ont nulle part. L'effroi où sont ceux à qui l'on fait voir ces sortes de choses, les aveugle assez pour les empêcher de voir qu'on les trompe. Quant à ce qu'on vous aura dit que je me mêle de deviner, c'est un art dont mille gens qui se livrent tous les jours entre nos mains, nous facilitent les connaissances. D'ailleurs le hasard fait la plus grande partie du succès dans ce métier. Il ne faut que de la présence d'esprit, de la hardiesse, de l'intrigue, savoir le monde, avoir des gens dans les maisons, tenir registre des incidents arrivés, s'informer des commerces d'amourettes, et dire surtout quantité de choses quand on vous vient consulter. Il y en a toujours quelqu'une de véritable, et il n'en faut quelquefois que deux ou trois dites ainsi par hasard, pour vous mettre en vogue. Après cela, vous avez beau dire que vous ne savez rien, on ne vous croit pas, et bien ou mal on vous fait parler. Il se peut faire qu'il y en ait d'autres qui se mêlent de plus que je ne vous dis; mais pour moi, tout ce que je fais est fort innocent. Je n'en veux à la vie de personne, au contraire, je fais du plaisir à tout le monde, et comme chacun veut être flatté, je ne dis jamais que ce qui doit plaire. Voyez, mon frère, si c'est être sorcière qu'avoir de l'esprit, et si vous me conseilleriez de renoncer à une fortune qui me met en pouvoir de vous être utile.

M. GOSSELIN.

Tu as bonne langue, et à t'entendre, il n'y a point de diablerie dans ton fait; mais je crains bien...

MADAME JOBIN.

Écoutez, mon frère, n'en croyez que vous. Demeurez seulement un jour avec moi, et vos yeux vous éclairciront de la vérité. Vous en allez même avoir le plaisir tout présentement. Cachez-vous. Voici une fille qui est d'intelligence avec moi pour attraper de l'argent à sa maîtresse. Vous entendrez tout.

SCÈNE III

MADAME JOBIN, MADEMOISELLE DU VERDIER.

MADAME JOBIN.

Hé bien, que me viens-tu dire?

MADEMOISELLE DU VERDIER.

Que madame m'a fait descendre de carrosse à



votre porte, et qu'elle m'envoie savoir si vous êtes seule.

MADAME JOBIN.

Mathurine, va dire à une dame qui est en carrosse dans la rue, qu'il n'y a personne avec moi.

MADEMOISELLE DU VERDIER.

Vous voyez qu'elle s'impatiente de ce que vous ne lui rendez point de réponse.

MADAME JOBIN.

Elle a raison : mais tu sais qu'il nous fallait tout ce temps pour la tromper dans les formes. Il fallait lui faire chasser la demoiselle qui la servait, et te faire entrer en sa place sans qu'elle sût que je te connusse. Il fallait de plus la laisser s'accoutumer avec toi, afin qu'elle y prît quelque confiance. Tout cela s'est fait, et nous sommes en état de lui jouer le tour que tu sais, sans qu'elle puisse jamais découvrir la tromperie.

MADEMOISELLE DU VERDIER.

Ce ne sera pas par moi. Je jouerai si bien mon rôle, qu'elle croira que tous les diables s'en seront mêlés.

SCÈNE IV

MADAME DE LA JUBLINIÈRE, MADAME JOBIN, MADEMOISELLE DU VERDIER.

MADAME DE LA JUBLINIÈRE.

Vous m'avez oubliée, madame Jobin. Je pensais être plus de vos amies.

MADAME JOBIN.

Mon Dieu, madame, si vous saviez les embarras que j'ai eus, et la peine qu'il y a à découvrir de certaines choses... Mais enfin ne me grondez point, je suis venue à bout de votre affaire.

MADAME DE LA JUBLINIÈRE.

Hé bien ? Qu'allez-vous me faire voir ? Je vous ai demandé quelque chose de surnaturel qui me convainque de ce que j'ai envie de savoir.

MADAME JOBIN.

C'est là ce qui m'a fait être si longtemps sans vous rien dire. Il m'a fallu conjurer les esprits les plus éclairés ; et comme ils ne m'offraient rien qui ne vous pût laisser dans quelque doute, j'ai attendu que j'aie pu les forcer à vous aller éclaircir vous-même chez vous.

MADAME DE LA JUBLINIÈRE.

Comment chez moi ? Je n'y suis presque jamais, et je serais bien fâchée qu'on s'aperçût de quelque fracas.

MADAME JOBIN.

Ils sont discrets, et ne feront rien que tout le monde ne soit endormi.

MADAME DE LA JUBLINIÈRE.

Et quand croyez-vous qu'ils viennent ?

MADAME JOBIN.

Cette nuit même.

MADAME DE LA JUBLINIÈRE.

Cette nuit !

MADAME JOBIN.

Il semble que vous ayez peur. Ne craignez point, vous ne verrez point de figures effroyables, et ce que vous entendrez de bruit ne vous obligera point à trembler. Afin que vous soyez persuadée qu'il n'y peut avoir de tromperie, visitez ce soir votre chambre avant que de vous coucher, pour voir si vous serez seule, et prenez-en la clef, afin que personne n'y puisse entrer.

MADAME DE LA JUBLINIÈRE.

Mais Du Verdier que voilà y couche.

MADEMOISELLE DU VERDIER.

Ah, madame, qu'à cela ne tienne, je serai ravie de coucher ailleurs. Jamais personne n'eut tant de peur des esprits que moi.

MADAME JOBIN.

Il dépendra de madame de vous y faire coucher, ou non. Cela ne fait rien à l'affaire.

MADAME DE LA JUBLINIÈRE.

Et moi qui me connais très bien, je trouve que cela y fait beaucoup. Mais achevez, qu'arrivera-t-il ?

MADAME JOBIN.

Vous voulez savoir si votre mari mourra avant vous ? Attachez-vous à ce que je vais vous dire. Il y a dans votre alcôve un petit cabinet sur lequel sont des porcelaines. La grosse urne qui est au milieu, tombera d'elle-même à quelque heure de la nuit. Si elle se casse, votre mari mourra le premier ; et si elle ne se casse point, ce sera vous qui marcherez la première. Cette marque est aussi surnaturelle qu'il y en ait, et vous voyez bien que je ne suis pas de ces femmes qui n'ont que de l'adresse et des paroles. C'est chez vous que la chose se passera, et je n'y serai pas pour faire tomber votre urne. Mais quoi, vous rêvez ?

MADAME DE LA JUBLINIÈRE.

Il est vrai, je vois que je me suis engagée trop avant, et j'appréhende d'avoir peur.

MADEMOISELLE DU VERDIER.

Pour moi, madame, je ne crois pas avoir peur ; car vous me dispenserez, s'il vous plaît, de coucher dans votre chambre.

MADAME DE LA JUBLINIÈRE.

Il faudra bien que vous y couchiez.

MADEMOISELLE DU VERDIER.

Madame, je voudrais donner ma vie pour vous, mais vous savez que dès qu'il est nuit je ne fais pas trois pas que je ne m'imagine avoir quelque fantôme à ma queue. Quel avantage auriez-vous de me voir évanouie de frayeur ?

MADAME DE LA JUBLINIÈRE.

Mais quand nous aurons bien fermé la chambre, et qu'après avoir cherché partout, nous serons certaines qu'il n'y aura personne que nous, le bruit d'une porcelaine qui tombera doit-il tant nous effrayer ?

MADEMOISELLE DU VERDIER.

Oui, mais elle ne tombera point que quelque main invisible ne la pousse, et je crains bien qu'après

le coup fait, cette main ne vienne mal à propos s'appliquer sur nous. On dit qu'un esprit est un lourd frappeur.

MADAME JOBIN.

Je vous ai voulu laissé dire; mais enfin vous n'aurez peur ni l'une ni l'autre, et je vous ferai dormir toutes deux si tranquillement, que vous ne vous réveillerez que par la chute de l'urne.

MADEMOISELLE DU VERDIER.

Oh ! Je suis fort assurée que je ne dormirai pas un seul moment.

MADAME DE LA JUBLINIÈRE.

C'est une poltronne qui tremble de tout. Adieu, je suis résolue à savoir ma destinée; et si ce que vous m'avez dit arrive, tenez-vous sûre de ce que je vous ai promis.

SCÈNE V

MADAME JOBIN, LA PAYSANNE.

LA PAYSANNE.

Bonjour, madame. Est-ce vous qui savez tout, et qui s'appelle madame Jobin ?

MADAME JOBIN.

Oui, ma mie, c'est moi.

LA PAYSANNE.

Je vous prie, madame, de me donner vite ce que je vous viens demander. Car il faut que je m'en retourne trouver ma tante qui m'attend chez son mari qui sert chez une des pû grande marquise de la cour. Je lui ai dit que j'allais voir ma cousine qui nourrit un enfant dans ce quartier, et je suis vitement accourue ici.

MADAME JOBIN.

Hé bien, qu'est-ce que vous voulez ?

LA PAYSANNE.

Ce que je veux ?

MADAME JOBIN.

Oui.

LA PAYSANNE.

Oh ! me v'là bien chanceuse. Parce que je suis villageoise, vous ne voulez rien faire pour moi.

MADAME JOBIN.

Non, ma mie, je ferai autant pour vous que je ferai pour une princesse.

LA PAYSANNE.

Faites-le donc, je vous prie.

MADAME JOBIN.

Vous ne m'avez pas dit ce que vous voulez.

LA PAYSANNE.

Je vois bien qu'on m'a trompée. Je croyais que c'était à madame Jobin à qui je parlais.

MADAME JOBIN.

Je suis madame Jobin.

LA PAYSANNE.

Vous n'êtes donc point celle qui devine?

MADAME JOBIN.

Je suis celle qui devine.

LA PAYSANNE.

Si vous l'étiez, vous auriez déjà deviné ce que je veux. Car voyez-vous, la madame Jobin que je veux dire, al devine tout. J'ai vu quelquefois de bien grand's dames chez le seigneur de not'e village, et comme je suis curieuse, je venais écouter ce qu'ils disaient, et ils disaient que vous deviniez tout.

MADAME JOBIN.

Ils disaient vrai. Il n'y a rien que je ne devine.

LA PAYSANNE.

Que ne devinez-vous donc pour moi? Je ne vous demande pas ça pou rien, et vous êtes assurée que je vous payerai; car comme vous savez tout, vous savez bien que quelqu'un m'a donné de l'argent sans l'avoir dit à ma mère.

MADAME JOBIN.

Eh ! Oui, je le sais bien, et que ce quelqu'un-là vous aime.

LA PAYSANNE.

Ah ! vous avez deviné, et pisque vous le savez, vous savez le reste.

MADAME JOBIN.

Oui, je sais le reste, et que vous aimez ce quelqu'un.

LA PAYSANNE.

Est-ce qu'il ne faut pas l'aimer puisqu'il m'aime, il me le dit tous les jours pus de cent fois? Il se lamente, il fait de grands soupirs, et dit qu'il mourra si je ne lui donne mon amiquié; et comme il est un fort beau jeune monsieur, je ne voudrais pas être cause de sa mort.

MADAME JOBIN.

Il y aurait de la cruauté. Mais que faites-vous pour l'empêcher de mourir ?

LA PAYSANNE.

Eh ! Je lui dis que je l'aime.

MADAME JOBIN.

Et ne faites-vous rien davantage?

LA PAYSANNE.

Dame, il n'y a encore que deux jours que je lui ai dit, car je voulais savoir s'il m'aimait du fond du cœur; mais quand je lui dis ça, il est si aise, si aise.

MADAME JOBIN.

Je le crois. Il vous trouve bien gentille?

LA PAYSANNE.

Oh oui. Il m'appelle sa p'tite bouchonne, et me dit tant de jolies p'tites choses.

MADAME JOBIN.

Voilà qui va bien, pourvu...

LA PAYSANNE.

Il m'a promis qu'il m'épousera.

MADAME JOBIN.

Et quand?

LA PAYSANNE.

Vous le savez bien, et c'est pour ça que je viens ici.

MADAME JOBIN.

Écoutez, ma fille, n'allez pas lui rien accorder que vous ne soyez sa femme.

LA PAYSANNE.

J'erais pourtant bien envie de lui pouvoir accorder ce qu'il me demande.

MADAME JOBIN.

Gardez-vous-en bien.

LA PAYSANNE.

Pourquoi? Il n'y a pas de mal à ça. Presque toutes les grand's dames en ont, et toutes les grand's filles de not'e village, et je venais vous prier de m'en faire avoir aussi.

MADAME JOBIN, *bas.*

Je suis à bout, et je ne sais plus par où m'y prendre. J'aurais plutôt fait donner une personne d'esprit dans le panneau.

LA PAYSANNE.

Combien faut-il que je vous donne pour ça? S'il les faut payer par avance, j'ai apporté une pièce d'or.

MADAME JOBIN.

Je sais fort bien ce que vous souhaitez avoir, et je m'en vais vous le dire, si vous voulez.

LA PAYSANNE.

Eh! Je vous en prie.

MADAME JOBIN.

Oui, mais je ne pourrais plus rien faire pour vous; car quoique je devine tout, il faut que les gens qui me demandent quelque chose, me le disent eux-mêmes, afin de montrer le consentement qu'ils y apportent.

LA PAYSANNE.

Je vous dirai, c'est ça, après que vous me l'erez dit. N'est-ce pas tout un?

MADAME JOBIN.

Il y a bien de la différence.

LA PAYSANNE.

Je n'oserais vous le dire. Faites queuque chose pour l'amour de moi. Tenez, v'là ma pièce d'or, je vous la donne putôt tout entière.

MADAME JOBIN.

Ne craignez rien. Personne ne nous entend.

LA PAYSANNE.

Je suis trop honteuse. Rendez-moi ma pièce, j'aime mieux n'en point avoir.

MADAME JOBIN.

De quoi dites-vous que vous aimez mieux ne point avoir?

LA PAYSANNE.

Je dis que j'aime mieux ne point avoir de tetons, que d'en demander.

MADAME JOBIN.

Voilà ce que c'est. Ce sont des tetons que vous demandez; et dès que je vous ai vue, je mourais d'envie de vous en promettre; mais pour vous en faire venir, il fallait vous entendre prononcer le mot. Ce n'est pas pourtant un mot si terrible à dire.

LA PAYSANNE.

Je le dis bien quand je suis toute seule aveuc Bastiane. Ils commencent déjà à lui pousser.

MADAME JOBIN.

Allez, ma fille, avant qu'il soit trois ou quatre mois, assurez-vous que vous aurez des tetons.

LA PAYSANNE.

Quoi, j'en erai? Que me v'là aise! Je n'ai donc pus guère de temps à n'être point mariée; car le fils du seigneur de not'e village m'a dit qu'il m'épouserait dès que j'en erais.

MADAME JOBIN.

Revenez dans cinq ou six jours, je vous donnerai des biscuits que je ferai faire; car il faut du temps et de l'argent pour cela, et dès que vous en aurez mangé, vos tetons commenceront à grossir.

LA PAYSANNE.

On disait bien que vous étiez une bien habile madame. Adieu, je vous remercie, je ne donnerai de mes biscuits à personne. Si mes compagnes ont de ce qu'ils me feront venir, ce ne sera toujours qu'après moi.

SCÈNE VI

MADAME JOBIN, LE CHEVALIER.

MADAME JOBIN.

Ah! Monsieur le chevalier.

LE CHEVALIER.

Je regardais une fort agréable paysanne qui sort.

MADAME JOBIN.

Vous voyez, j'ai commerce avec toute sorte de monde. Mais qu'avez-vous donc fait depuis si longtemps?

LE CHEVALIER.

J'ai été jaloux comme un diable, et aussi malheureux que vous me l'aviez prédit.

MADAME JOBIN.

Le métier d'amant est un peu rude.

LE CHEVALIER.

La jeune veuve dont je vous ai dit que j'étais si amoureux, après m'avoir donné force assurances de sa tendresse, s'est avisée de recevoir des visites qui m'ont chagriné. J'en ai soupiré, je m'en suis plaint, ces marques d'amour ont passé chez elle pour tyrannie. Elle en a vu mes rivaux encore plus souvent; et enfin par le conseil d'une de ses parentes qui est dans mes intérêts, j'ai voulu voir si en m'éloignant je ne lui ferais point changer de conduite. Je lui ai marqué que je partais pour me mettre dans l'impossibilité de l'accabler de mes plaintes; la fierté l'a empêchée de me retenir. Je suis parti en effet, et après avoir passé deux jours à vingt lieues d'ici, où plusieurs personnes qui lui écrivent m'ont vu, je suis revenu en secret, et je demeure caché à Paris depuis six jours, afin qu'elle me croie toujours à la campagne. La

chose a réussi comme nous l'avions pensé. Mon absence lui a fait peine, elle voit mes rivaux et plus rarement et plus froidement, et souhaite d'autant plus mon retour, que la parente dont je vous ai parlé l'a piquée à son tour de jalousie. Elle lui a fait croire que pour me consoler de mes chagrins, je pourrais bien voir quelque aimable personne au lieu où elle me croit et en devenir amoureux. Cette crainte lui a fait prendre la résolution de vous venir voir aujourd'hui, pour savoir de vous ce qu'elle doit croire de moi ; j'en ai été averti par sa parente, et vous voyez qu'il est en votre pouvoir de me rendre heureux, en lui persuadant qu'on ne peut l'aimer avec plus de passion que je fais.

MADAME JOBIN.

Qu'elle vienne seulement, je réponds du reste.

LE CHEVALIER.

J'ai à vous dire qu'elle ne manque pas d'incrédulité sur le chapitre de diseurs de bonne aventure, et que vous viendrez difficilement à bout de lui persuader ce que vous lui direz à mon avantage, si vous ne la préparez à vous croire par quelque chose d'extraordinaire.

MADAME JOBIN.

Ne tient-il qu'à y mêler un peu de ma diablerie? Attendez. Ce qui me tombe en pensée l'étonnera, et ne sera pas mal plaisant.

SCÈNE VII

MADAME JOBIN, LE CHEVALIER, MATHURINE, DAME FRANÇOISE.

MADAME JOBIN.

Mathurine, faites-moi descendre dame Françoise.

MATHURINE.

La voilà. Nous étions ensemble sur la montée.

MADAME JOBIN.

Approchez, dame Françoise, j'ai à vous dire deux mots. (*Elle lui parle à l'oreille.*)

DAME FRANÇOISE.

Bien, madame, je m'y en vais tout à l'heure.

MADAME JOBIN.

Écoutez encore.

DAME FRANÇOISE.

Je ne manquerai à rien.

MADAME JOBIN.

Faites tout comme la dernière fois, et que Du Clos se tienne prêt; Mathurine vous fera entrer quand il sera temps.

SCÈNE VIII

MADAME JOBIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Afin que vous ne preniez pas mon aimable veuve pour quelque autre, elle m'a donné son portrait. Il faut vous le faire voir. Examinez-le, il n'y a rien de plus ressemblant.

MADAME JOBIN.

Vous avez lieu d'en être touché, c'est une fort belle brune.

LE CHEVALIER.

Écoutez, madame Jobin, si vous l'obligez une fois à vous croire, je crains qu'elle ne vous mette à de trop fortes épreuves ; car sa parente m'a averti qu'elle vient particulièrement vous trouver à la prière d'une comtesse qu'elle a vue depuis une heure, et qui l'a fortement assurée qu'elle ne vous demandera rien que vous ne fassiez.

MADAME JOBIN.

Est-elle tout à fait persuadée que vous ne soyez point à Paris !

LE CHEVALIER.

Ses gens m'ont vu monter à cheval. Elle a écrit au lieu où je lui ai marqué que j'allais. On lui a mandé qu'on m'y avait vu, et hier encore elle reçut une lettre d'un de nos amis communs de ce pays-là, qui feignait qu'il me venait de quitter tout accablé de douleur. Je l'avais prié en partant de lui écrire de cette sorte, afin que mon retour lui fût caché. Ainsi elle ne doute point que je ne sois encore à vingt lieues d'elle.

MADAME JOBIN.

Puisque cela est, je veux lui faire naître l'envie de vous voir. Voici un miroir que j'avais fait préparer pour une autre affaire, je m'en servirai pour vous. Quand votre marquise sera ici, et que vous m'aurez entendu faire une manière d'invocation, vous n'aurez qu'à venir derrière ce miroir baisant son portrait. Elle vous saura bon gré de cette marque d'amour.

LE CHEVALIER.

Mais comment me verra-t-elle, si je suis derrière le miroir?

MADAME JOBIN.

Ne vous mettez en peine de rien. Vous vous retirerez après quelques baisers donnés au portrait; et si je vous demande quelque autre chose, vous le viendrez faire.

LE CHEVALIER.

Elle a de la défiance et de l'esprit ; prenez garde...

MADAME JOBIN.

Fiez-vous à moi, je ne ferai rien mal à propos.

SCÈNE IX

MADAME JOBIN, LE CHEVALIER, MATHURINE.

MATHURINE.

Voilà une belle dame qui demande si vous êtes seule.

LE CHEVALIER.

Si c'était elle !



MADAME JOBIN.

As-tu remarqué si elle est blonde ou brune?

MATHURINE.

Elle est brune.

MADAME JOBIN.

Sortez vite, vous n'aurez qu'à nous écouter. Souvenez-vous seulement de ce que je vous ai dit du miroir. Toi, fais-la venir, et te tiens ensuite auprès de moi. Je te ferai signe quand il faudra faire entrer dame Françoise. Voyons si la dame qu'on me peint si incrédule, conservera toujours sa force d'esprit. C'est elle assurément, elle ressemble au portrait.

SCÈNE X

MADAME JOBIN, LA MARQUISE, MATHURINE.

LA MARQUISE.

Enfin, madame, vous me voyez chez vous. Vous êtes à la mode, et il faut bien suivre le torrent comme les autres.

MADAME JOBIN.

Je sais si peu de chose, madame, que vous aurez peut-être regret à la peine que vous vous donnez.

LA MARQUISE.

On m'a dit de grandes merveilles de vous, et j'ai vu encore aujourd'hui une de mes amies qui renonce à ce qui la flatterait le plus, parce que vous l'avez assurée qu'il lui en arriverait de grandes disgrâces.

MADAME JOBIN.

Je ne sais qui c'est; mais si je lui ai prédit quelque malheur, elle doit le craindre, je ne trompe point.

LA MARQUISE.

Quand vous tromperiez, vous sauriez toujours beaucoup, puisque vous sauriez tromper d'habiles gens.

MADAME JOBIN.

Il me faudrait plus d'adresse pour cela que pour leur dire la vérité.

LA MARQUISE.

Voyons si vous pourrez me la dire. Voilà ma main.

MADAME JOBIN.

Toutes les lignes marquent beaucoup de bonheur pour vous.

LA MARQUISE.

Passons, cela est général.

MADAME JOBIN.

Vous êtes veuve, et parmi beaucoup d'amants que vous avez, il y en a un qui vous touche plus que les autres, quoiqu'il soit le plus jaloux.

(*La devineresse fait signe à Mathurine, qui sort ensuite.*)

LA MARQUISE.

C'est quelque chose que cela.

MADAME JOBIN.

Il est absent depuis quelque temps, et vous l'avez assez maltraité pour craindre que l'éloignement ne vous le dérobe.

LA MARQUISE.

Cela peut être.

MADAME JOBIN.

N'en craignez rien, il n'aime que vous, et vous rendra la plus heureuse femme du monde, si vous l'épousez.

LA MARQUISE.

Ce commencement n'est point mal, mais franchement je suis d'une croyance un peu dure, et si vous voulez me persuader de votre savoir, il faut que vous me disiez plus qu'aux autres.

MATHURINE, *rentrant*.

Voilà une femme qu'on vous amène. Elle dit qu'elle est venue de bien loin pour vous trouver.

MADAME JOBIN.

Ne saviez-vous pas que madame était ici? Courez lui dire qu'elle revienne dans une heure, je n'ai pas le temps de lui parler.

MATHURINE.

Si vous l'aviez vue, vous auriez eu pitié d'elle. Elle est si incommodée, que je n'ai pas eu le cœur de la renvoyer. La voilà. Regardez comme elle est bâtie, je n'en ai jamais vu une de même.

LA MARQUISE.

Elle mérite que vous l'expédiiez promptement. Écoutez-la, j'aurai patience.

MADAME JOBIN.

Il me fâche de vous faire perdre du temps.

SCÈNE XI

MADAME JOBIN, LA MARQUISE, DAME FRANÇOISE, *vêtue en dame et extraordinairement enflée*, MATHURINE.

DAME FRANÇOISE, *à la marquise*.

Madame, votre réputation est si grande, que je suis venue vous prier...

LA MARQUISE.

Vous vous méprenez, madame, ce n'est pas moi qui suis madame Jobin.

DAME FRANÇOISE.

Pardonnez-moi, je suis si troublée du mal que je souffre...

LA MARQUISE, *à madame Jobin*.

Guérissez-la, vous ferez une belle cure, et après cela il y aura bien des gens qui croiront en vous.

MADAME JOBIN.

J'en viendrais peut-être plus aisément à bout que les médecins.

DAME FRANÇOISE.

Je n'en doute point. Je les ai presque tous consultés, et même ceux de la faculté de Montpellier, mais ils ne connaissent rien à mon mal, et ils

disent qu'il faut que ce soit un sort qu'on m'ait donné.

MADAME JOBIN.

Il y a bien de l'apparence.

DAME FRANÇOISE.

Faites quelque chose pour moi. On m'a dit que vous ne saviez pas seulement deviner, mais que vous guérissiez quantité de maux avec des paroles.

MADAME JOBIN.

Le vôtre est un peu gaillard.

DAME FRANÇOISE.

Je ne demande pas que vous me désenfliez tout à fait, je ne veux qu'un peu de soulagement.

LA MARQUISE, *à madame Jobin.*

Vous ne devez pas refuser, madame. Ce ne sera pas une chose si difficile pour vous que de la guérir. On en publie de bien plus surprenantes que vous avez faites.

MADAME JOBIN, *à la marquise.*

Dites le vrai. Celle-ci vous paraît au-dessus de mon pouvoir?

LA MARQUISE.

J'avoue que je vous croirai une habile femme si vous faites un pareil miracle.

MADAME JOBIN.

Il faut vous en donner le plaisir. Aussi bien il y a de la charité à ne pas laisser souffrir les affligés.

LA MARQUISE.

Quoi, vous guérirez cette enflure en ma présence?

MADAME JOBIN.

En votre présence, et vous l'allez voir. Je prétends qu'avant que madame sorte d'ici, il ne lui en reste pas la moindre marque.

LA MARQUISE.

C'est dire beaucoup.

DAME FRANÇOISE, *à madame Jobin.*

Eh! Madame, ne me promettez point ce que vous ne sauriez tenir. Il y a plus de trois ans que le mal me tient, et je serais bien heureuse si vous m'en pouviez guérir en trois mois. Les médecins et les empiriques y ont employé tous leurs remèdes.

MADAME JOBIN.

Je vais vous faire voir que j'en sais plus qu'eux. Mais il faut que vous trouviez quelqu'un assez charitable pour recevoir votre enflure; car, comme elle vient d'un sort qui doit avoir toujours son effet, je ne puis la faire sortir de votre corps qu'elle ne passe dans celui d'un autre, homme ou femme, comme vous voudrez, cela ne m'importe.

LA MARQUISE, *à madame Jobin.*

Vous vous tirez d'affaires par là. Personne ne voudra recevoir l'enflure, vous en voilà quitte.

DAME FRANÇOISE.

C'est bien assez que vous ne me sachiez guérir, il ne fallait pas vous moquer encore de moi.

MADAME JOBIN.

Je ne me moque point de vous. Trouvez quelqu'un, et je vous désenfle.

DAME FRANÇOISE.

Où le trouver? Il ne tiendrait pas à de l'argent. Si votre servante veut prendre mon mal.

MATHURINE.

Moi, madame? Je ne le ferais pas quand vous me donneriez tout votre bien. Qu'est-ce qu'on croirait, si on me voyait un ventre comme le vôtre? On ne dirait pas que ce serait votre enflure.

LA MARQUISE.

Vous avez une fille d'ordre, elle craint les médisants.

MADAME JOBIN.

Il n'y a ici que des gens d'honneur.

LA MARQUISE, *à dame Françoise.*

Je voudrais voir cette expérience. Ne connaissez-vous personne que pût se laisser gagner. On fait tant de choses pour de l'argent.

DAME FRANÇOISE.

Je chercherai. Mais il faut du temps pour cela. Attendez. J'ai là-bas le valet de mon fermier. Peut-être voudra-t-il bien faire quelque chose pour moi.

LA MARQUISE.

Vite, qu'on appelle le valet du fermier de madame.

MATHURINE.

J'y cours.

MADAME JOBIN.

Si ce valet veut, je ne demande qu'un demi-quart d'heure, et madame se trouvera désenflée.

LA MARQUISE.

Je le croirai, quand je l'aurai vu.

SCÈNE XII

MADAME JOBIN, LA MARQUISE, DAME FRANÇOISE, DU CLOS, *vêtu en paysan sous le nom de Guillaume*, MATHURINE.

DAME FRANÇOISE.

Écoute, mon pauvre Guillaume.

DU CLOS.

Oh! la servante m'a dit ce que c'est, mais je vous remercie de bien bon cœur. J'aurais trop peur de crever, si j'étais enflé comme vous, ou de ne désenfler jamais.

DAME FRANÇOISE.

Mais écoute-moi.

DU CLOS.

Tout franc, madame, on ne fait point venir les gens à Paris pour les faire enfler.

DAME FRANÇOISE.

Outre dix pistoles que je te donnerai dès aujourd'hui, je te promets de te nourrir toute ta vie sans rien faire.



La Devineresse fait passer l'Enfleure d'vne femme dans le corps d'vn Paysan.

ui
ue
ie,
ıe
e.

é-
le

x,



DU CLOS.

Dix pistoles, et je ne ferai rien? C'est quelque chose.

LA MARQUISE.

Tiens, en voilà encore six que je te donne, afin que tu aies meilleur courage.

DU CLOS.

Vous me faites prendre, mais pourtant je voudrais bien n'être point enflé.

MADAME JOBIN, *à Du Clos.*

J'ai à te dire que quand j'aurai fait passer l'enflure, ce ne sera pas comme à madame, tu ne souffriras pas son mal; et puis tu n'auras qu'à m'amener quelque misérable qui prendra ta place. C'est pour faire la fortune d'un gueux fainéant.

DU CLOS.

Puisque cela est, vous n'avez qu'à faire, me voilà prêt; mais ne m'enflez guère, je vous prie.

MADAME JOBIN.

On ne s'en apercevra presque pas. Viens. Mets-toi là. (*Elle les fait asseoir l'un et l'autre.*)

DAME FRANÇOISE.

Je tremble.

LA MARQUISE, *bas.*

Cela va loin, et je ne sais presque plus où j'en suis.

MADAME JOBIN.

(*Elle les touche tous deux et prononce quelques paroles barbares.*) Qu'on ne dise rien.

DAME FRANÇOISE.

Ah, ah!

DU CLOS.

Ah, ah!

DAME FRANÇOISE.

Eh! Madame, eh, eh.

DU CLOS.

Ah, ah, ah, quel tintamarre je sens dans mon corps! Je crois que l'enflure va venir.

DAME FRANÇOISE.

Ah, ah, ah! Je sens que l'enflure s'en va, eh, eh, eh! Je désenfle, ah, ah, ah!

DU CLOS.

Ah oui, l'enflure; hé oui, l'enflure vient, j'enfle.

DAME FRANÇOISE.

Je désenfle, ah, je désenfle. Hé, hé, hé.

DU CLOS.

J'enfle, j'enfle, holà, holà, ah, j'enfle, j'enfle, j'enfle; ah, ah, ah, c'est assez, que l'enflure arrête, en voilà la moitié davantage que madame n'en avait. On m'a trompé, et je suis plus gros qu'un tonneau.

DAME FRANÇOISE, *se levant.*

Ah! Madame que me voilà soulagée!

MADAME JOBIN, *à la marquise.*

Hé bien, madame, qu'en dites-vous?

LA MARQUISE.

Il y a plus à penser qu'à dire.

DAME FRANÇOISE.

Suis-je moi-même, et ce changement est-il bien croyable? Je ne souffre plus. Je suis guérie. Quelle joie! Ce n'est point assez que trente louis qui sont dans ma bourse. Prenez encore cette bague en attendant un autre présent. Adieu, madame, j'ai impatience de m'aller montrer, je crois que personne ne me connaîtra. Suis-moi, Guillaume.

DU CLOS.

Je ne suis pas si pressé, moi. Vous êtes plus légère, et je suis plus lourd. On va se moquer de moi. La belle opération! Hi, hi, hi, hi.

MATHURINE.

Te voilà bien empêché; trouve quelque gueux, il y en a mille qui seront ravis d'avoir ton enflure.

SCÈNE XIII

LA MARQUISE, MADAME JOBIN, MATHURINE.

LA MARQUISE.

Qu'ai-je vu? Est-ce que mes yeux m'ont trompée?

MADAME JOBIN.

Vous avez vu, madame, un petit essai de ce que peut une femme qui ne sait rien.

LA MARQUISE.

J'en suis immobile d'étonnement, et quand ce serait un tour d'adresse, à quoi il n'y a pas d'apparence, je vous admirerais autant de l'avoir fait que si tout l'enfer s'en était mêlé. Mais, puisque vous pouvez tant, ne vous amusez point à des paroles pour moi. Je voudrais voir quelque chose de plus fort sur ce qui regarde mon amant.

MADAME JOBIN.

Vous êtes en peine de ce qu'il fait, où il est?

LA MARQUISE.

Je vous l'avoue.

MADAME JOBIN.

Le voulez-vous savoir par vous-même? Deux mots prononcés le feront paraître ici devant vous.

LA MARQUISE.

Je ne serais point fâchée de le voir, mais...

MADAME JOBIN.

Vous balancez? N'ayez point de peur. La vue d'un amant n'est jamais terrible.

LA MARQUISE.

Et ne verrai-je que lui?

MADAME JOBIN.

Selon qu'il est seul présentement, ou en compagnie.

LA MARQUISE.

Voyons. Il me serait honteux de trembler. Il se divertit peut-être agréablement sans penser à moi.

MADAME JOBIN.

Esprit qui m'obéis, je te commande de faire paraître la personne qu'on souhaite voir. (*A Mathurine.*) Tirez ce rideau. Il ne saurait tarder un moment.

(*On voit paraître le chevalier dans le miroir.*)

LA MARQUISE.

C'est le chevalier. Le voilà lui-même. Que fait-il?

MADAME JOBIN.

Il a les yeux attachés sur un portrait.

LA MARQUISE.

C'est le mien, je le reconnais au ruban.

MADAME JOBIN.

Vous devez être contente, il le baise avec assez de tendresse.

LA MARQUISE.

Que je suis surprise! Mais il est déjà disparu. La joie de le voir m'a peu duré.

MADAME JOBIN.

Vous n'avez point d'amant si fidèle, ni qui vous aime avec tant d'ardeur.

LA MARQUISE.

Je n'en doute point après ce que vous m'avez fait voir. Mais n'y a-t-il point moyen de le rappeler auprès de moi?

MADAME JOBIN.

Rien n'est si aisé. Écrivez-lui qu'il parte sur l'heure, il prendra la poste, et vous le verrez dès ce soir même.

LA MARQUISE.

Dès ce soir même! Et il nous faut le reste du jour pour lui envoyer ma lettre.

MADAME JOBIN.

Laissez-moi ce soin. J'ai des messagers à qui je fais faire cent lieues en un moment. Vous aurez réponse avant que vous sortiez d'ici.

LA MARQUISE.

J'aurai réponse? Voyons jusqu'au bout. Voilà des choses dont je n'ai jamais entendu parler.

MADAME JOBIN.

Avancez la table. Il y a une écritoire dessus. Il faut, s'il vous plaît, que vous écriviez ce que je vais vous dicter : « Il m'ennuie de votre absence. Mandez-moi par ce porteur si vous vous résoudrez à la finir, et si je puis vous attendre ce soir chez moi. » Cela suffit, c'est à moi à cacheter ce billet. Il y faut un peu de cérémonie que vous ne pourriez voir sans frayeur. Je reviens dans un moment. (*La devineresse sort.*)

LA MARQUISE.

J'ai fait l'esprit fort, mais je commence à n'être pas trop assurée.

MATHURINE.

Il n'y a rien à craindre. C'est une manière de chat-huant qu'elle a là dedans, à qui elle va parler. Il est laid, mais il ne fait jamais de mal à personne.

LA MARQUISE.

J'avoue que tout ce qu'elle fait me confond.

MATHURINE.

Elle est bien habile, et si je vous avais dit...

MADAME JOBIN, *rentrant.*

A l'heure qu'il est, il faut que votre billet soit rendu.

LA MARQUISE.

Quoi, si promptement?

MADAME JOBIN.

Vous allez le voir. Par tout le pouvoir que j'ai sur toi, je t'ordonne de faire paraître de nouveau celui que nous avons déjà vu.

(*Le chevalier paraît une seconde fois dans le miroir.*)

LA MARQUISE.

Il revient. Il a mon billet. Quels transports de joie!

MADAME JOBIN.

Ces marques d'amour vous fâchent-elles?

LA MARQUISE.

Il prend la plume.

MADAME JOBIN.

C'est pour vous écrire. Dès le moment que mon porteur aura sa réponse, il quittera le corps qu'il a pris, et viendra vous la mettre entre les mains.

LA MARQUISE.

A moi? Qu'il ne m'approche pas, je vous prie.

MADAME JOBIN.

Rassurez-vous. Elle tombera à vos pieds sans que vous voyiez personne.

LA MARQUISE.

On lui apporte de la lumière. Il la cachette, il s'en va. Tout le corps commence à me frissonner.

MADAME JOBIN.

Il me semble que les choses se passent assez doucement. Vous n'avez rien vu que d'agréable, et je vous ai épargné tout ce qui aurait pu vous faire peur.

LA MARQUISE.

Il est vrai; mais, quoique je ne sois pas naturellement timide, j'ai vu tant de choses que je ne croyais point faisables, que je ne m'assure presque pas d'être moi-même.

MADAME JOBIN.

Au moins faites-moi la grâce de ne rien dire. Il y a de certains esprits mal tournés... Mais mon porteur a fait diligence. Voici la réponse. Prenez.

(*On voit tomber une lettre du haut du plancher.*)

LA MARQUISE.

Comment? Toucher à ce qui a été apporté par un esprit?

MADAME JOBIN.

Lisez. Le charme a eu son effet, et vous ne devez pas craindre qu'il aille plus loin.

LA MARQUISE, *elle lit.*

C'est son écriture. Qui l'eût jamais cru! « Je pars sur l'heure, madame, et doute fort que votre porteur vous voie avant moi. Un amant attendu de ce qu'il adore devance toujours le plus prompt courrier. » Adieu, madame, je suis si interdite de ce qui m'arrive, qu'il m'est impossible de raisonner. Je vous reverrai. Si je ne vous marque pas ma reconnaissance dès aujourd'hui, vous ne perdrez rien au retardement.

MADAME JOBIN.

Vous en userez comme il vous plaira. Je vous




La maitresse du Cheualier d'Orignan voulant
Scauoir ce qu'il fait a la Campagne, La Deuine-
resse le fait paroistre deuant elle dans vn miroir.

demande seulement le secret. (*A Mathurine.*) Conduis-la des yeux, et ne nous laisse pas surprendre. Elle s'en retourne fort étonnée. Jamais magie n'a mieux opéré.

MATHURINE.

Parlez en toute assurance, elle est partie, et je crois que si on s'en rapporte à elle, il n'y aura jamais eu une plus grande sorcière que vous.

SCÈNE XIV

MADAME JOBIN, LE CHEVALIER, MATHURINE.

MADAME JOBIN.

Hé bien? Qu'est-ce, monsieur le chevalier? Vous ai-je servi?

LE CHEVALIER.

Je te dois la vie, et je ne saurais trop payer ce que tu as fait pour moi. Voilà dix louis que je te donne, en attendant ce que je ne te veux pas dire aujourd'hui.

MADAME JOBIN.

Bottez-vous ce soir pour aller chez elle. J'ai joué mon rôle, le reste dépend de vous. Je ne vous recommande point le secret.

LE CHEVALIER.

J'y suis plus intéressé que toi, n'appréhende rien. Adieu, je me réglerai sur le billet envoyé, et me tirerai d'affaires comme je dois.

MADAME JOBIN.

A la fin me voilà seule. Il faut profiter de ce moment.

SCÈNE XV

MADAME JOBIN, M. GOSSELIN, MATHURINE.

MADAME JOBIN.

Venez, mon frère. Que dites-vous de mon commerce? Vous en devez être instruit.

M. GOSSELIN.

J'avoue qu'il y a ici de grandes dupes, si un peu d'adresse les sait éblouir.

MADAME JOBIN.

Vous n'avez encore rien vu. Venez avez moi, et quand je vous aurai montré certaines machines que je fais agir dans l'occasion, vous me direz si dans la suite de votre procès vous ne voudrez vous servir, ni de mon argent, ni de mes amis.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

LE MARQUIS, MATHURINE.

LE MARQUIS.

Peut-on voir madame Jobin?

MATHURINE.

Est-ce que vous avez quelque chose de si pressé à lui dire? Dame, elle a bien des gens à qui parler.

LE MARQUIS.

J'aurai patience. Il me suffit de savoir qu'elle soit chez elle.

MATHURINE.

Ils sont cinq ou six là-haut qui attendent à la porte, et qu'elle fait entrer l'un après l'autre dans son cabinet. Elle leur montre là du plus fin.

LE MARQUIS.

On dit qu'elle en sait beaucoup.

MATHURINE.

Oh! il n'y a point de femme plus habile qu'elle.

LE MARQUIS.

J'ai ouï assurer qu'elle ne se trompe jamais.

MATHURINE.

Elle n'a garde.

LE MARQUIS.

Comment?

MATHURINE.

Je ne dis rien. Vous n'avez qu'à lui demander ce que vous voudrez.

LE MARQUIS.

Elle sait donc tout?

MATHURINE.

Vraiment.

LE MARQUIS.

C'est-à-dire qu'elle a toujours quelque diable en poche?

MATHURINE.

Elle ne me montre pas tout ce qu'elle a. Je vois seulement un gros vilain oiseau dans sa chambre, qui ne manque point à voler sur son épaule dès qu'elle l'appelle. Il lui fourre son bec dans l'oreille pour lui jargonner je ne sais quoi. Il a un bien laid langage que je n'entends point; mais il faut bien qu'elle l'entende elle, car après qu'ils ont été ainsi quelque temps, elle n'a plus qu'à ouvrir la bouche pour prédire le passé, le présent et l'avenir.

LE MARQUIS.

Et n'as-tu vu que cela?

MATHURINE.

Oh! bien autre chose. Mais elle ne sait pas que je l'ai vu.

LE MARQUIS.

Et c'est?

MATHURINE.

Vous l'iriez dire, et puis on me chasserait.

LE MARQUIS.

Je l'irais dire?

MATHURINE.

Voyez-vous, je ne gagnerais jamais autant autre part. Il y a bien des profits avec elle. J'oblige d'honnêtes gens qui sont pressés de la consulter. Je les fais monter avant les autres, et vous savez bien, monsieur...

LE MARQUIS.

Ne crains rien de moi. Voilà deux pistoles pour assurance que je ne parlerai point.

MATHURINE.

Vous êtes brave homme, je le vois bien, et il n'y a point de hasard à vous dire tout. Quand elle veut faire ses grandes magies, elle s'enferme dans un grenier où elle ne laisse jamais entrer personne. Je m'en fus, il y a trois jours, regarder ce qu'elle faisait par le trou de la serrure. Elle était assise, et il y avait un grand chat tout noir, plus long deux fois que les autres chats, qui se promenait comme un monsieur sur ses pattes de derrière. Il se mit après à l'embrasser avec ses deux pattes de devant, et ils furent ensemble plus d'un gros quart d'heure à marmotter.

LE MARQUIS.

Voilà un terrible chat.

MATHURINE.

Je ne sais s'il vit que je regardais par la serrure, mais il vint tout d'un coup se jeter contre la porte, et je la croyais enfoncée, tant il fit de bruit. Ce fut bien à moi à me sauver.

LE MARQUIS.

Comment est-ce qu'on t'appelle ?

MATHURINE.

Mathurine, monsieur, à votre service.

LE MARQUIS.

Écoute, Mathurine. Je suis curieux, et je sais plusieurs secrets qui approchent fort de ce que fait madame Jobin. Elle t'emploie et quelque autre encore dans les magies? Vingt pistoles ne tiennent à rien. Je te les vais donner, tout présentement, si tu veux m'apprendre de quelle manière...

MATHURINE.

Je pense, monsieur, que vous vous moquez. Vous êtes secret, et je ne m'aviserais pas de vous rien cacher, si elle m'avait employée à quelque chose. Mais c'est avec des paroles qu'elle fait tout, et si vous voulez savoir comment, il faut que vous trouviez moyen de faire amitié avec son chat; car il n'y a que lui qui le puisse dire.

LE MARQUIS.

Tu crains...

MATHURINE.

Tenez. Voilà une dame qui sort de son cabinet, demandez-lui si elle en est satisfaite. Je vais cependant lui faire savoir qu'on l'attend ici, afin qu'elle dépêche ceux qui sont là-haut.

SCÈNE II

MADAME NOBLET, LE MARQUIS.

MADAME NOBLET.

Ah! Monsieur le marquis!

LE MARQUIS.

Quoi, c'est vous, madame?

MADAME NOBLET.

Vous voyez comme l'impatience de vous obliger m'a fait passer par-dessus tous mes scrupules. Quelque aversion que j'aie eue toujours pour les gens qui se mêlent de deviner, vous m'avez priée de voir madame Jobin, et j'ai voulu y venir sur l'heure.

LE MARQUIS.

Je vous suis fort obligé.

MADAME NOBLET.

Qui vous aurait cru ici? Je traversais cette chambre pour reprendre l'autre escalier; sans cela, je ne vous eusse pas rencontré.

LE MARQUIS.

Hé bien, madame, la devineresse?

MADAME NOBLET.

Je me dédis. Je croyais bien vous aider à la convaincre de ne savoir dire que des faussetés; mais après ce que j'ai entendu, il faut se rendre. Elle m'a dit des choses... Je n'en doute point, il y a là-dessous du surnaturel.

LE MARQUIS.

Voilà qui va bien. Tout ce que vous êtes de femmes, elle vous fait donner dans le panneau. C'est en quoi consiste son plus grand charme.

MADAME NOBLET.

La comtesse d'Astragon a du mérite, et j'aurais beaucoup de joie de vous la voir épouser. Le parti vous serait avantageux, et vous savez que je l'ai blâmée d'abord de s'arrêter à ce que lui a dit madame Jobin; mais je trouve présentement qu'elle n'a point tort, et comme vous êtes de mes plus particuliers amis, j'avoue que ce mariage me causerait de la peine, tant je suis persuadée sur ses menaces, qu'il ne pourrait que vous rendre malheureux.

LE MARQUIS.

A cela près, je voudrais que madame la comtesse voulût m'épouser.

MADAME NOBLET.

Mais n'y a-t-il qu'elle que vous soyez capable de vouloir pour femme? Je conçois qu'il vous sera rude d'y renoncer, mais il faut souffrir quelque chose pour ne pas souffrir toujours, et si vous m'en croyez, vous irez passer quelque temps à la campagne. Sa perte vous serait beaucoup moins sensible si vous vous accoutumiez à ne la plus voir.

LE MARQUIS.

Et le puis-je faire? Ma plus forte peine vient de ce que la comtesse me déclare qu'elle ne veut plus souffrir mes visites. Je l'aime trop pour m'en pouvoir séparer.

MADAME NOBLET.

Quand il y a raison pour cela, il faut s'arracher le cœur. Voyez d'autres gens. N'avez-vous pas des amies qui vous reçoivent toujours avec plaisir? On trouve chez moi assez bonne compagnie. Venez-y souvent. Vous y ferez peut-être quelque maîtresse qui vous fera oublier celle que vous regrettez.

LE MARQUIS.

Et que me servirait de vouloir aimer, puisque si j'en crois votre impertinente madame Jobin, les mêmes malheurs qu'elle me prédit avec la comtesse, me sont infaillibles avec toute autre?

MADAME NOBLET.

Je vous avoue qu'elle m'embarrasse un peu moi-même. Elle m'a dit que je serais bientôt veuve. Il n'y a rien de surprenant en cela. Mon mari est vieux, et quoique je le perde avec douleur, il y a un ordre dans la nature, et, suivant cet ordre, il doit mourir avant moi; mais ce que je ne comprends point, c'est qu'elle m'assure que je me remarierai, et je ne me sens aucune disposition à rentrer dans le mariage.

LE MARQUIS.

Vous voyez par là qu'il ne peut y avoir rien de certain dans ce qu'elle dit, car vous n'aurez qu'à ne vous remarier jamais, et voilà sa prédiction avortée.

MADAME NOBLET.

Oui, mais elle soutient que j'aurai beau faire et qu'il faudra nécessairement que ce qu'elle me prédit arrive. Elle ajoute que je rendrai celui qui m'épousera le plus heureux homme du monde.

LE MARQUIS.

Je le crois, madame, on ne saurait qu'être heureux avec une aussi aimable personne que vous; mais cela n'empêche pas que madame Jobin ne soit une folle. Je vais vous le faire voir. Supposé que vous m'estimassiez assez pour m'épouser, j'aurais toute sorte de bonheur avec vous, parce que cela est de votre étoile. Cependant il est de la mienne de tourmenter une femme par mes jalousies, de tuer un homme qui la verra, et d'avoir la tête coupée sur un échafaud. Accordez cela.

MADAME NOBLET.

Mais il n'est pas assuré que je vous épouserais.

LE MARQUIS.

Je dis supposé, madame, mon peu de mérite vous empêcherait sans doute de le vouloir, je me rends justice.

MADAME NOBLET.

Vous savez que je n'ai point à m'expliquer là-dessus.

LE MARQUIS.

Non, madame, et je ne le demande pas; mais enfin ce que je sais bien qui n'arrivera jamais, pourrait arriver.

MADAME NOBLET.

Eh.

LE MARQUIS.

En ce cas, après ce que nous a dit madame Jobin à l'un et à l'autre, il faudrait qu'elle eût menti pour vous ou pour moi.

MADAME NOBLET.

Écoutez, la fatalité qu'elle trouve attachée à votre personne n'est peut-être pas pour toujours. Elle peut ne regarder que le temps présent, et cela étant, si vous laissiez passer un an ou deux sans vous marier, vous pourriez ensuite épouser qui vous voudriez, et ne craindre rien.

LE MARQUIS.

Je vous assure, madame, que je ne crains rien du tout. Peut-on faire cas d'une ignorante?

MADAME NOBLET.

Pourquoi vous trouvé-je donc ici?

LE MARQUIS.

Je n'y viens pas pour rien savoir d'elle, j'y viens pour lui faire voir qu'elle ne sait rien.

MADAME NOBLET.

Je souhaite que vous en veniez à bout, afin que vous me mettiez l'esprit en repos; car dans les sentiments où je suis, il me fâche fort d'avoir à me marier encore une fois, et je ne puis m'empêcher de croire que cela sera, parce qu'elle m'a dit d'ailleurs mille vérités.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien. Le bonhomme mort, vous demeurerez veuve tant qu'il vous plaira, et ce ne sera jamais en dépit de vous que vous prendrez un second mari.

MADAME NOBLET.

Je le veux croire. Cependant la curiosité m'engage à revoir demain madame Jobin. Elle m'a donné son heure, et si elle me satisfait autant qu'aujourd'hui, j'aurai de la peine à m'en détromper. Mais adieu. Voici une dame qui ne veut pas se faire connaître ici, et je ne veux pas non plus qu'elle me connaisse.

SCÈNE III

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE, *avec un autre habit, et se démasquant dès que madame Noblet est sortie.*

Je vous ai fait attendre longtemps.

LE MARQUIS.

Madame Jobin donne audience là-haut à trois ou quatre personnes, et nous ne lui aurions pas encore parlé, quand vous seriez venue aussitôt que moi. Mais je vous prie, madame, que vous a dit votre amie que nous avons rencontrée en venant ici, et qui vous a fait descendre de mon carrosse pour vous entretenir dans le sien?

LA COMTESSE.

Ce que je sais qu'on vous a dit qui vient d'arriver chez la Jobin, touchant l'aventure du miroir et de la dame enflée, dont vous vous êtes bien donné de garde de me parler.

LE MARQUIS.

J'enrage de vous entendre conter ce qui ne peut être. Tout ce que vous voyez de gens vous disent merveille de la Jobin, et je ne trouve personne qu'elle n'ait trompé.

LA COMTESSE.

Vous êtes son ennemi, et vous n'apprenez d'elle

que ce qu'il vous plaît. Pour moi, qui la connais par moi-même, je la crois comme si tout ce qu'elle me prédit était arrivé.

LE MARQUIS.

Mais, madame, raisonnons un peu. Ce qu'elle dit qui m'arrivera à moi, ne doit m'arriver que par la malignité de l'astre qui a présidé à l'instant de ma naissance. Mille et mille autres sont nés dans le même instant, et sous le même astre. Est-ce que tous ces gens-là doivent ne se marier jamais, ou sont-ils obligés de tuer un homme?

LA COMTESSE.

Vous le prenez mal. Il y a une fatalité de bonheur ou de malheur attachée à chaque particulier, et cette fatalité ne dépend point du moment de la naissance. Mille gens périssent ensemble dans un vaisseau. Mille autres sont tués dans un combat. Ils sont tous nés sous différentes planètes et en divers temps, et il ne laisse pas de leur arriver la même chose.

LE MARQUIS.

Je vois bien, madame, que les raisons ne vous manqueront jamais pour défendre votre incomparable madame Jobin. Ah! Si vous m'aimiez...

LA COMTESSE.

Je vous aime, et c'est par là que je résiste à vous épouser.

LE MARQUIS.

Quel amour!

LA COMTESSE.

La complaisance que j'ai de venir encore ici avec vous, en marque assez. Je vais me masquer. Je parlerai languedocien, et appuierai le roman que vous avez inventé. Si madame Jobin s'y laisse surprendre, je me rends, et votre amour sera satisfait; mais je suis fort assurée qu'elle connaîtra que nous la trompons.

LE MARQUIS.

J'en doute, à moins qu'elle ne me reconnaisse pour m'avoir vu tantôt en laquais.

LA COMTESSE.

Elle n'a presque pas détourné les yeux sur vous, et puis, cet ajustement et cette perruque vous donnent un autre visage que vous n'aviez.

SCÈNE IV

MATHURINE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, MADAME JOBIN.

MATHURINE, *à la devineresse, en entrant.*

Voilà un honnête gentilhomme qui vous attend il y a longtemps.

LE MARQUIS, *à la comtesse.*

Gardez-vous bien de vous laisser voir.

MADAME JOBIN.

Je suis fâchée de n'avoir pu descendre plus tôt.

LE MARQUIS.

Tant de gens vous viennent chercher de tous côtés, qu'en quelque temps que ce soit on est trop heureux de vous parler.

MADAME JOBIN.

Je voudrais pouvoir satisfaire tout le monde, mais on me croit bien plus habile que je ne suis.

LE MARQUIS.

Nous venons à vous, madame et moi, avec une entière confiance; car on nous a tant dit de merveilles...

MADAME JOBIN.

Laissons cela. De quoi s'agit-il?

LE MARQUIS.

Je suis de bonne maison, pas tout à fait riche. La personne que vous voyez est la plus considérable héritière de Languedoc, je l'ai enlevée. Nous nous sommes mariés. Son père me veut faire faire mon procès. Il cherche sa fille. Elle se cache. On s'emploie pour l'obliger à nous pardonner. On n'en peut venir à bout. Il est question de le fléchir. Vous faites des choses bien plus difficiles. Tirez-nous d'affaires. Il y a deux cents pistoles pour vous.

LA COMTESSE.

La fauto n'es pas tan grando. L'amour fa fairé quado jour de pareillos causos, et vous nou serex pas fachado de nous abé rendut l'ou repaux.

MADAME JOBIN.

Ce que vous voulez n'est pas entièrement impossible.

LE MARQUIS.

Je sais que le moindre de vos secrets suffira pour nous. Voilà trente louis dans une bourse. Prenez-les d'avance, et nous secourez.

LA COMTESSE.

Yeu vous dounaray de moun coustat. Fasex mé ben remetré anbé moun peire.

MADAME JOBIN.

Il est en Languedoc?

LE MARQUIS.

Il fait ses poursuites au parlement de Toulouse.

MADAME JOBIN.

Nous le gagnerons. Il faudra peut-être un peu de temps pour cela.

LA COMTESSE.

N'importe.

MADAME JOBIN.

Je vais vous dire ce que vous ferez. Écrivez-lui.

LA COMTESSE.

El deschiro mas letros sans voulé legi.

MADAME JOBIN.

Quand j'aurai fait quelque cérémonie sur le papier, écrivez. Pourvu qu'il touche la lettre, vous verrez la suite.

LA COMTESSE.

Yeu faray ben quel la touquara.

MADAME JOBIN.

C'est assez.

LE MARQUIS, *à la comtesse.*

Que j'ai de joie! Nous voilà hors d'embarras.

Madame dira quelques paroles sur le papier, et avec le temps le papier touché fera son effet.

LA COMTESSE.

Dounay mé promptemen d'aquel papié.

MADAME JOBIN.

Je vous en apporte dans un moment.

LE MARQUIS, *à la devineresse.*

Deux mots, je vous prie, avant que vous nous quittiez. Nous nous sommes mariés par amour. On veut que ces sortes de mariages ne soient pas heureux. Que pouvons-nous attendre du nôtre?

MADAME JOBIN, *regardant fixement le marquis.*

Assez de bonheur, au moins cela me paraît; car je m'arrête plus aux traits du visage qu'aux lignes des mains. Je vous en parlerais plus assurément si madame voulait se montrer.

LA COMTESSE.

Dispensax mé, yeu vous prégué; yeu ai milo rasous que me deffendon de mé laissa veiré.

LE MARQUIS.

En faisant le charme pour le papier, n'en pourrez-vous pas faire quelqu'un qui vous découvre ce que je voudrais savoir?

MADAME JOBIN.

Vous serez content, laissez-moi faire.

SCÈNE V

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Me tiendrez-vous parole, madame? La devineresse n'a pu deviner. Elle nous croit mariés, et je ne suis plus menacé de perdre la tête.

LA COMTESSE.

Nous verrons ce qu'elle dira à son retour.

LE MARQUIS.

Elle nous dira qu'il n'y a point de bonheur qui ne nous attende, et vous apportera du papier charmé. Du papier charmé! Y a-t-il rien de plus ridicule?

LA COMTESSE.

Je crois qu'il aurait l'effet que nous lui avons demandé, si ce que vous lui avez dit était véritable. Mais ne nous réjouissons point avant le temps. Quand elle aura consulté l'esprit familier qu'elle a, je jurerais bien que la tromperie lui sera connue.

LE MARQUIS.

La Jobin a un esprit familier!

LA COMTESSE.

Elle en a un, et elle ne peut avoir appris que par lui cent choses secrètes qu'elle m'a dites.

LE MARQUIS.

Et si elle vous apporte du papier charmé, sans que son esprit familier l'ait avertie de la pièce que nous lui faisons?

LA COMTESSE.

Je vous promets alors de me démasquer, de lui faire confusion de son ignorance, et de vous épouser sans aucun scrupule.

LE MARQUIS.

Me voilà le plus content de tous les hommes. Madame Jobin est aussi peu sorcière que moi, et son esprit familier n'est autre chose que la faiblesse de ceux qui l'écoutent. Vous l'allez voir. Il me semble que je l'entends.

SCÈNE VI

LE MARQUIS, LA COMTESSE, MADAME JOBIN.

LE MARQUIS.

Hé bien, le papier?

MADAME JOBIN.

Qu'en feriez-vous? Madame n'a point de père. Vous ne l'avez ni enlevée ni épousée, et ce qui est davantage, vous ne l'épouserez jamais.

LA COMTESSE.

Yeu vous ay ben dit, monseur, qua quo ero la plus habillo femo que ya quesso al mundo.

LE MARQUIS.

J'avoue que je n'ai point enlevé madame, mais je ne l'épouserai jamais?

MADAME JOBIN.

Non assurément.

LE MARQUIS.

Et la raison?

MADAME JOBIN.

Je ne me suis pas mise en peine de la demander, mais il est aisé de vous la faire savoir. Voulez-vous que je fasse paraître l'esprit qui me parle? Vous l'entendrez.

LE MARQUIS.

Je vous en prie.

LA COMTESSE.

Pareissé l'esprit!

MADAME JOBIN.

Afin que vous en souffriez la vue plus aisément, vous ne verrez qu'une tête qu'il animera; mais ne témoignez pas de peur, car il hait à voir trembler, et je n'en serais pas la maîtresse.

LA COMTESSE.

Noun pas témougna de pau?

LE MARQUIS, *à la comtesse.*

Pourquoi en avoir? Je serai auprès de vous.

MADAME JOBIN.

C'est faire le brave à contretemps. Vous pourriez bien avoir peur vous-même, et je ne sais si vous vous tireriez bien d'avec l'esprit.

LA COMTESSE.

Anen, anen, moussou, yeu nay qué faire ni d'esprit ni de testo, per estré assegurado, car saven tout aissei.

LE MARQUIS.

Je remets madame chez elle, et vous viens retrouver incontinent. Préparez votre plus noire

magie, vous verrez si je suis homme à m'épouvanter.

MADAME JOBIN, *seule*.

Il y va de mon honneur de bien soutenir mon rôle. Voici un homme piqué au jeu. Il ne me laissera point de repos si je ne le persuade lui-même que je suis sorcière. Ils sont partis, mademoiselle Du Buisson, vous pouvez entrer.

SCÈNE VII

MADEMOISELLE DU BUISSON, MADAME JOBIN.

MADEMOISELLE DU BUISSON.

Dites le vrai, madame Jobin, je suis accourue bien à propos.

MADAME JOBIN.

J'avoue que si vous fussiez venue un moment plus tard, j'eusse donné jusqu'au bout dans l'enlèvement. Comment deviner qu'ils me faisaient pièce? Je n'avais pas assez examiné le marquis dans son habit de laquais pour le reconnaître en cavalier. Vous m'aviez dit que vous accompagneriez la comtesse quand elle viendrait masquée. Je ne voyais personne avec elle, elle parlait languedocien. C'étaient bien des choses pour ma prétendue magie.

MADEMOISELLE DU BUISSON.

Il faut que ce fâcheux de marquis l'ait persécutée pour venir pendant que j'étais dehors. J'ai su, en rentrant, qu'elle avait changé d'habit, et qu'elle était sortie avec lui dans son carrosse sans aucune suite. Cela m'a donné du soupçon; je n'ai point douté que ce ne fût pour venir masquée chez vous. Jugez si j'ai perdu du temps.

MADAME JOBIN.

Il n'en est que mieux que la chose ait ainsi tourné.

MADEMOISELLE DU BUISSON.

Je tiens le mariage rompu. Ma maîtresse n'en veut déjà plus recevoir de visites.

MADAME JOBIN.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'une dame me paie pour empêcher le mariage du marquis, et que le marquis emploie bonnement cette même dame pour me venir éprouver.

MADEMOISELLE DU BUISSON.

Il est tombé en bonne main. Je crois voir quelqu'un. Adieu, je m'échappe. Vous aurez toujours de mes nouvelles dans le besoin.

SCÈNE VIII

MADAME JOBIN, DU CLOS.

DU CLOS.

Je vous ai trouvé une admirable pratique. J'en ris encore, aussi bien que de la scène de l'enflure, où, comme vous savez, je n'ai pas mal joué mon rôle.

MADAME JOBIN.

Et cette pratique, l'amenez-vous?

DU CLOS.

Non, ce ne sera que demain. C'est la plus crédule de toutes les femmes, et vous n'aurez pas de peine à la duper. Elle a un amant en tout bien et en tout honneur, comme beaucoup d'autres; mais elle ne laisse pas de lui donner pension. Cela accommode le cavalier, qui a cependant une petite amourette ailleurs. La dame s'est aperçue de quelques visites, le chagrin l'a prise, et c'est là-dessus que je lui ai persuadé de vous venir voir. Comme je me suis fait de vos amis, elle m'a prié de l'amener, et si vous lui dites, mais d'une manière où il entre un peu de diableries, que son amant ne la trompe point, elle vous croira, et laissera le cavalier en repos. Il m'a promis un présent si j'en viens à bout, et c'est travailler de plus d'un côté.

MADAME JOBIN.

Nous y penserons. Il suffit que nous ayons temps jusqu'à demain. Ce qui presse, c'est l'amant de notre comtesse d'Astragon. Il vient de partir d'ici avec elle, fort surpris d'un tour de magie qu'il n'attendait pas. Il va revenir, et il nous embarrassera toujours, si nous ne trouvons à l'éblouir par quelque chose de surprenant.

DU CLOS.

Rien n'est plus aisé. Faisons ce qui épouvanta si fort, dernièrement, ce cadet breton qui faisait tant le hardi.

MADAME JOBIN.

Je crois que notre marquis n'en sera pas moins effrayé. Allez préparer tout ce qu'il faut pour cela, aussi bien que je vois monter une dame.

SCÈNE IX

MADAME JOBIN, MADAME DES ROCHES.

MADAME DES ROCHES.

N'êtes-vous pas madame Jobin?

MADAME JOBIN.

Oui, madame.

MADAME DES ROCHES.

Si votre visage m'est inconnu, votre réputation m'est bien connue.

MADAME JOBIN.

Voyons, madame, que souhaitez-vous de moi?

MADAME DES ROCHES.

Une chose qui me tient un peu au cœur, et dont pourtant je ne puis vous parler sans confusion. On dit que vous ne vous mêlez pas seulement de deviner, et que vous avez des secrets tous merveilleux pour conserver la beauté, et même pour en donner. Ne me regardez point, je vous prie; la rougeur que ce discours m'a fait monter au visage en redoublerait.

MADAME JOBIN.

Demandez-moi autre chose. Comment ne pas regarder une aussi belle personne que vous?

MADAME DES ROCHES.

Je sais que je ne suis pas une beauté achevée; mais je m'en console. J'ai quelque agrément, un peu d'esprit, des manières assez enjouées, et je crois qu'avec cela on peut faire figure dans le monde.

MADAME JOBIN.

Vous ne sauriez l'y faire mauvaise.

MADAME DES ROCHES.

Enfin je suis contente d'être comme je suis; et je ne voudrais pour rien me changer avec une autre.

MADAME JOBIN.

Avec une autre! Vous y perdriez. Je ne connais point de belle personne qui ne fût ravie de vous ressembler.

MADAME DES ROCHES.

Je ne vous demande pas aussi de me faire devenir plus belle; mais je vous demande de quoi conserver longtemps ce que vous me voyez d'agrément.

MADAME JOBIN.

Et si je vous donnais de quoi l'augmenter?

MADAME DES ROCHES.

Quoi, vous le pouvez?

MADAME JOBIN.

C'est un secret éprouvé cent fois. Je n'ai pour cela qu'à vous faire changer de peau.

MADAME DES ROCHES.

Changer de peau!

MADAME JOBIN.

Oui, madame, changer de peau.

MADAME DES ROCHES.

Changer de peau, madame, changer de peau! C'est donc par une métempsycose? Changer de peau, mon Dieu! Je frémis en y pensant, et il me semble déjà qu'on m'écorche toute vive.

MADAME JOBIN.

Il y aurait de la cruauté. Mais enfin si vous voulez avoir une peau d'enfant, unie, délicate, fine, il faut vous résoudre à ce que je dis.

MADAME DES ROCHES.

C'est aux laides à tant souffrir pour dèvenir belles; mais pour moi...

MADAME JOBIN.

Et qui vous dit, madame, qu'il faut tant souffrir?

MADAME DES ROCHES.

Comment! je deviendrais encore plus belle que je ne suis sans rien endurer?

MADAME JOBIN.

Assurément.

MADAME DES ROCHES.

Eh, faites, je vous prie.

MADAME JOBIN.

Toute l'incommodité que vous aurez sera de demeurer quinze jours dans votre chambre sans vous montrer. Vous ne serez pas la seule, j'en connais présentement plus de quatre qui ne sortent point pour cette raison.

MADAME DES ROCHES.

Quinze jours ne sont pas un si long terme.

MADAME JOBIN.

Je vous donnerai d'une pommade qui fera tomber insensiblement la première peau de votre visage, sans que vous sentiez le moindre mal.

MADAME DES ROCHES.

Donnez-m'en vite. Je la paierai bien.

MADAME JOBIN.

Ma pommade n'est pas encore achevée. Prenez la peine de revenir dans deux jours, j'en aurai de faite.

MADAME DES ROCHES.

Et cette pommade ne pourrait-elle point me resserrer tant soit peu la bouche? Car quoique je l'aie des mieux taillées, il me semble qu'on ne peut jamais l'avoir trop petite.

MADAME JOBIN.

C'est une des propriétés de ma pommade. Elle apetisse la bouche, rend l'œil plus fendu, et donne une juste proportion au nez.

MADAME DES ROCHES.

Pour cela, madame Jobin, vous êtes une ravissante femme. Si j'osais encore vous demander une autre petite chose...

MADAME JOBIN.

Dites, madame, il n'y a rien que je ne fasse pour vous.

MADAME DES ROCHES.

Écoutez, plus on est belle, plus on aspire à être parfaite. Je chante un peu et je sais tous les plus beaux airs de l'Opéra. Je voudrais que vous m'eussiez rendu la voix plus douce et plus flexible que je ne l'ai. Il y a de certains petits roulements qui sont si jolis, je ne les fais point bien à ma fantaisie.

MADAME JOBIN.

Si vous voulez, je vous ferai chanter comme un ange. Je fais un sirop admirable pour cela. La composition en est un peu chère, mais vous n'en aurez pas plutôt pris trois mois...

MADAME DES ROCHES.

Faites le sirop, je ne regarde point à l'argent.

MADAME JOBIN.

Je le tiendrai prêt avec la pommade. Il faut seulement prendre la mesure de votre voix.

MADAME DES ROCHES.

La mesure de ma voix! Qu'est-ce que cela veut dire?

MADAME JOBIN.

Cela veut dire qu'il faut que vous me chantiez un air, afin que, selon ce que votre voix a déjà de force et de douceur, j'ajoute ou diminue dans la composition du sirop.

MADAME DES ROCHES

Je suis un peu enrhumée, au moins.

MADAME JOBIN.

N'importe. Quand j'aurai entendu le son, je ferai le reste.

MADAME DES ROCHES *chante.*

Pourquoi n'avoir pas le cœur tendre?
Rien n'est si doux que d'aimer.
Peut-on aisément s'en défendre?
Non, non, non, l'amour doit tout charmer.

Cela n'est pas tout à fait chanté, mais...

MADAME JOBIN.

Vous avez déjà beaucoup de talent, et de la manière que je ferai mon sirop...

SCÈNE X

MATHURINE, MADAME JOBIN, MADAME DES ROCHES.

MATHURINE.

Madame, voilà ce monsieur qui vous avait dit qu'il reviendrait.

MADAME DES ROCHES.

Je vous quitte; mais vous souviendrez-vous assez du son de ma voix? Si vous voulez que je revienne chanter...

MADAME JOBIN.

Non, madame, je vous ai entendue assez. (*A Mathurine.*) Dis là dedans qu'on se tienne prêt.

SCÈNE XI

MADAME JOBIN, LE MARQUIS.

MADAME JOBIN.

Hé bien, monsieur, votre Languedocienne?

LE MARQUIS.

Elle a eu peur. Cela est pardonnable à une femme. Vous m'avez surpris, je vous l'avoue. Je ne croyais pas que vous pussiez deviner que nous vous trompions, et je trouve cela plus étonnant que si vous nous aviez fait voir votre démon familier.

MADAME JOBIN.

Il sera toujours fort malaisé qu'on me trompe. Je pratique certains esprits éclairés...

LE MARQUIS.

Laissons vos esprits, cela est bon à dire à des dupes. J'ai couru le monde, et je sais peut-être quelques secrets que vous seriez bien aise d'apprendre. Il est vrai que tout ce que je vous ai dit de la dame languedocienne, n'était qu'un jeu. Elle est femme d'un gentilhomme qui est venu ici pour suivre un procès, et vous avez parlé en habile devineresse, quand vous avez dit que je ne l'avais ni enlevée ni épousée. Entre nous, par où avez-vous pu le savoir?

MADAME JOBIN.

Par la même voie qui me fera découvrir, quand je le voudrai, si ce que vous me dites présentement est vrai ou faux.

LE MARQUIS.

Vous voulez encore me parler de vos esprits? Est-ce avec moi qu'il faut tenir ce langage? J'ai cherché inutilement en mille lieux ce qu'on dit que vous faites voir à bien des gens, et il y a longtemps que je suis revenu de tous ces contes. Je vous parle à cœur ouvert, faites-en de même. Avouez-moi les choses comme elles sont. Je ne suis pas homme à vous empêcher de gagner avec les sots. Chacun doit faire ses affaires en ce monde; et depuis le plus grand jusqu'au plus petit, tous les personnages qu'on y joue ne le sont que pour avoir de l'argent.

MADAME JOBIN.

Comment de l'argent? Pour qui donc me prenez-vous? Il n'y a point d'illusion dans ce que je fais. Je tiens ma parole à tout le monde, et je la voudrais tenir au diable, si je lui avais promis quelque chose.

LE MARQUIS.

Je le crois. Il faut bien tenir parole aux honnêtes gens. Mais, encore un coup, madame Jobin, avouez-moi que votre plus grande science est de savoir bien tromper. Je vous en estimerai encore davantage. Je louerai votre esprit, et si vous me voulez apprendre vos tours d'adresse, je vous les paierai mieux que ne font les faibles à qui vous faites peur par là.

MADAME JOBIN.

C'est trop m'insulter, gardez de vous en trouver mal. Je n'ai aucun dessein de vous nuire; mais on pourrait prendre ici mon parti, et quoique vous ne voyiez personne, on vous entend.

LE MARQUIS.

Vous parlez à un homme assez intrépide. Je me moque de tous vos diables. Faites-les paraître, je les mettrai peut-être bien à la raison. (*La devineresse paraît en furie, marche avec précipitation, regarde en haut et en bas, marmotte quelques paroles, après quoi on entend le tonnerre et on voit de grands éclairs dans la cheminée.*) Quelle bagatelle! Je ferai tonner aussi quand il me plaira. Mais il me semble que j'ai vu tomber quelque chose. Encore? Un bras et une cuisse?

MADAME JOBIN.

Il faut voir le reste.

LE MARQUIS.

Je le verrai sans trembler.

(*Les autres parties du corps tombent par la cheminée.*)

MADAME JOBIN.

Peut-être. De plus hardis que vous ont eu peur. D'où vient ce silence? Vous êtes tout interdit.

LE MARQUIS.

Je ne m'étais pas attendu à cette horreur. Un corps par morceaux. Assassine-t-on ici les gens?

MADAME JOBIN.

Si vous m'en croyez, monsieur, vous sortirez.


La Deuineresse fait tomber de sa chemineé vn corps
par morceaux pour epouuanter le Marquis. Les
parties se rejoignent, et le corps marche.

LE MARQUIS.

Moi, sortir ?

MADAME JOBIN.

Ne le cachez point. Vous voilà ému.

LE MARQUIS.

J'ai un peu d'émotion, je vous le confesse ; mais elle ne m'est causée que par le malheur de ce misérable.

MADAME JOBIN.

Puisque son malheur vous touche tant, je veux lui rendre la vie. (*Elle fait signe de la main. Le tonnerre et les éclairs redoublent, et pendant ce temps les parties du corps s'approchent, se rejoignent, le corps se lève, marche et vient jusqu'au milieu du théâtre.*) Vous reculez. Vous baissez les yeux. Vous vous faites une honte de me dire que vous avez peur. Je veux oublier que vous m'avez insultée, et faire finir la frayeur où je vous vois. (*Elle parle au corps dont les parties se sont jointes.*) Retournez au lieu d'où vous venez, et remettez-vous dans le même état où vous étiez avant le commandement que je vous ai fait de paraître.

(*Le corps s'abîme dans le milieu du théâtre.*)

LE MARQUIS.

Où donc est tout ce que j'ai vu? Il me semble qu'un homme a fait quelques pas vers moi, je serais bien aise de lui parler. Qu'est-il devenu?

MADAME JOBIN.

La voix vous tremble ! Vous m'aviez bien dit que vous étiez intrépide.

LE MARQUIS.

J'ai vu des choses assez extraordinaires pour en avoir un peu de surprise ; mais pour de la peur, vous me faites tort si vous le croyez.

MADAME JOBIN.

Vous avez pourtant changé de visage plus d'une fois. Que serait-ce si je vous avais fait voir ce que vous avez tant cherché inutilement?

LE MARQUIS.

Je vous donne cent pistoles, si vous le faites.

MADAME JOBIN.

Vous en mourriez de frayeur.

LE MARQUIS.

Je ne me dédis point de cent pistoles. Si vous pouvez me montrer le diable, je dirai que vous êtes la plus habile femme du monde.

MADAME JOBIN.

Revenez demain, et faites provision de fermeté.

LE MARQUIS.

Quoi, c'est tout de bon !

MADAME JOBIN.

C'est tout de bon. Nous verrons si vous soutiendrez sa vue. Viendrez-vous?

LE MARQUIS.

Si je viendrai ? Oui. Mais répondez-moi que ma vie sera en sûreté.

MADAME JOBIN.

Elle y sera, pourvu que la peur ne vous l'ôte pas.

LE MARQUIS.

Ne puis-je amener personne avec moi?

MADAME JOBIN.

Non, il faudra que vous soyez seul.

LE MARQUIS.

Adieu, madame, vous aurez demain de mes nouvelles.

MADAME JOBIN, *seule.*

Il y pensera plus d'une fois. S'il vient, il n'est hardi qu'en paroles, et puisqu'il a déjà tremblé du corps par morceaux, le diable que je prétends lui montrer le fera trembler bien autrement.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

LE FINANCIER, LE MARQUIS.

LE FINANCIER.

Quoi, monsieur le marquis, on vous trouve ici ?

LE MARQUIS.

Pourquoi vous en étonner? Vous y venez, tout le monde y vient, et j'y viens aussi.

LE FINANCIER.

Je suis trop votre serviteur pour ne vous pas dire ce que je sais. Vous venez chercher la plus grande coquine qui soit au monde. Elle ne sait que tromper ; et si je vous avais dit tous les tours qu'elle m'a faits...

LE MARQUIS.

Comment? Et on en publie tant de merveilles !

LE FINANCIER.

Oui, des dupes comme je l'ai été jusqu'à aujourd'hui ; mais m'en voilà revenu, elle ne m'attrapera de sa vie. Elle est en ville, je l'attends ici. Si vous avez la patience de demeurer, vous m'entendrez dire de belles choses.

LE MARQUIS.

Elle vous a donc fait de terribles pièces?

LE FINANCIER.

Voici la dernière, il n'y a plus de retour. Un financier comme moi, était un assez bon oiseau à plumer ; il lui fâchera de m'avoir perdu.

LE MARQUIS.

Il vous en a coûté quelques pistoles ?

LE FINANCIER.

Ne paie-t-on pas partout le droit de consultation ? Je m'étais mis en tête de me marier, et sur quelque chose que je lui demandais un jour là-dessus, elle s'offrit à me faire voir la personne que j'épouserais. Elle me donna heure au lendemain, et prit ce temps pour je ne sais quelles conjurations qu'elle avait à faire.

LE MARQUIS.

Autre droit pour les conjurations?

LE FINANCIER.

Le lendemain, je ne manquai point à venir chez elle. Je lui laissai marmotter quelques paroles, après quoi on tira un rideau qui couvrait un grand miroir. Je vis paraître aussitôt une grande femme en habit modeste. Elle était jeune, brune, et d'une beauté qui m'éblouit. Voilà, me dit la devineresse, la personne que vous épouserez. Vous jugez bien que j'examinai attentivement tous ses traits. Il y avait un grand cabinet que la belle ouvrit. Elle en tira cinq ou six sacs d'écriture, et un moment après elle disparut.

LE MARQUIS.

Quoi, vous vîtes effectivement...

LE FINANCIER.

Je ne vous puis dire comment cela s'est fait; mais je ne vous dis rien que je n'aie vu. Je sortis charmé de la belle brune. Je l'avais sans cesse devant les yeux, et je la cherchai partout pendant quinze jours. Enfin, étant à l'amphithéâtre de l'Opéra, dans le temps qu'on commençait le prologue, deux femmes vinrent se placer auprès de moi. L'une était masquée, et l'autre n'avait la mine que d'une suivante. Cette première me parut si surprise de voir jouer la comédie en chantant, que je lui demandai si elle n'avait jamais vu d'opéra. Elle me dit qu'elle était une dame de province, venue depuis quatre jours à Paris pour un procès que la mort de son mari lui avait laissé. Ce mot de procès me fit songer à la belle brune qui avait tiré tant de papiers de son cabinet. C'était elle-même. Elle ôta son masque, et je vis les mêmes traits qui m'avaient frappé dans le miroir. Je fis si bien, qu'elle me permit de la ramener. Elle logeait en chambre garnie, où elle me dit que je serais le seul qu'elle recevrait. J'allai trouver la Jobin, transporté de joie. Je l'obligeai de conjurer ses esprits, pour savoir qui était la dame. On me répondit que c'était une personne très riche, dont je gagnerais le cœur par quelques soins obligeants. Je n'épargnai rien, tant j'avais l'amour en tête. Je parlai de mariage; on m'écouta, et la chose fut remise après le procès vidé, et un voyage que je devais faire sur les lieux avec la dame. Cependant je ne manquais point à consulter tous les jours l'adroite Jobin; et tous les jours, par le moyen de son esprit familier, j'apprenais et j'allais dire à la dame ce qu'elle pensait de plus secret. On me demandait si j'étais magicien, et cela me faisait regarder la devineresse comme un oracle. Ce fut par la voie de ce prétendu esprit que je découvris qu'un peu de chagrin que la belle brune m'avait fait paraître un jour, venait du retardement d'une lettre de change de deux cents louis. Rien ne coûte quand on est bien amoureux. Je les laissai le soir sur la table de la dame dans une bourse, avec un billet qui faisait connaître que j'avais deviné son embarras. Grande surprise de me voir si grand devineur. On trouva mes manières fort honnêtes, et la lettre de change étant arrivée quatre jours après, on me força de reprendre mes deux cents louis.

LE MARQUIS.

De quoi donc vous plaignez-vous?

LE FINANCIER.

C'était une adresse pour faire grossir la somme. En effet, ayant appris il y a six jours par le démon ordinaire de la Jobin, qu'il ne tenait qu'à deux mille écus payés comptant, que le différend qui faisait plaider la dame, ne s'accommodât à son avantage, je lui portai les deux mille écus. Elle fit quelques façons pour les accepter, me dit qu'elle avait écrit à ses receveurs, qui les enverraient avant qu'il fût peu, et enfin elle se laissa vaincre à mes prières. Je ne parle point de quantité de petits présents gracieusement reçus. Je croyais trouver trente mille livres de rente avec une belle personne. Qui aurait fait moins?

LE MARQUIS.

Je vois le dénouement de la pièce. La dame aura décampé.

LE FINANCIER.

Voilà l'affaire. Je viens de chez elle. On m'a dit qu'elle était partie de fort grand matin pour la province, et on m'en a donné ce billet. Lisez.

LE MARQUIS, *lit*.

« Vivez aussi satisfait que je pars contente. Grâce à vous, j'ai accommodé avec mes parties, et n'ayant plus ici de procès, je vais voir si mes terres sont en bon état. Je ne vous dis point ni quand je vous rendrai vos deux mille écus, ni quand je viendrai vous épouser. Qu'a-t-on à dire à un homme qui devine tout? »

LE FINANCIER.

A un homme qui devine tout, morbleu!

LE MARQUIS.

La pièce est forte.

LE FINANCIER.

Elle est sanglante. Jugez de la science de la Jobin, qui assurément avait attitré une friponne pour me duper. Je vais lui apprendre...

LE MARQUIS.

Ne vous hâtez point. Elle pourrait dire que ce que vous lui reprocheriez ne serait qu'un conte. Je viens ici pour une épreuve de diablerie où je suis fort sûr de l'attraper et cela, joint avec la dame plaideuse, fera un effet admirable pour vous et pour moi.

LE FINANCIER.

Je crois que tout ce qu'elle fait voir de surnaturel n'est qu'artifice. Mais, je vous l'avoue, j'ai vu des choses qui m'ont fait peur, et je ne sais si...

LE MARQUIS.

J'ai quelque intrépidité là-dessus. Elle me donna

hier le divertissement d'un corps coupé par morceaux.

LE FINANCIER.

Le divertissement est beau.

LE MARQUIS.

Je fis semblant d'avoir peur, pour l'enhardir à me montrer davantage, et en feignant de détourner la vue de dessus le corps, j'en observais tous les mouvements. Les parties se rejoignirent, et le corps marcha. Le tour est adroit, et je ne le comprends pas bien. La frayeur que j'en montrai l'engagea à me promettre qu'elle me ferait voir aujourd'hui le diable. Je feindrai encore de trembler, afin qu'il avance, car j'ai remarqué un certain trou où je veux empêcher qu'il ne s'abîme. Si je le puis une fois tenir au collet, il faudra qu'il chante. C'est pour cela que vous me trouvez ici. Ne paraissez point, je vous en conjure, que je n'aie fait ce que je vous dis.

LE FINANCIER.

Je me retire, puisque c'est vous obliger; mais au moins mes deux mille écus...

LE MARQUIS.

Ils sont fort en sûreté, vous en avez la quittance.

SCÈNE II

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Comment, chevalier, vous à Paris!

LE CHEVALIER.

Un billet de la marquise que je reçus hier sur les deux heures par un exprès qu'elle m'avait envoyé, m'a fait revenir si promptement.

LE MARQUIS.

On veut qu'elle soit venue hier consulter madame Jobin sur votre chapitre; qu'elle vous y ait vu dans un miroir baisant son portrait.

LE CHEVALIER.

Il est vrai que je baisais toujours son portrait dans ma solitude.

LE MARQUIS.

Qu'elle vous ait écrit dans le même temps pour vous ordonner de revenir; qu'un esprit vous ait porté sa lettre, et qu'il ait apporté votre réponse un quart d'heure après.

LE CHEVALIER.

Que m'apprenez-vous? Il est certain qu'à moins qu'être diable, on ne saurait avoir fait plus de diligence que moi.

LE MARQUIS.

Vous croyez donc que c'était un diable?

LE CHEVALIER.

Peut-être me faites-vous un conte pour vous divertir, mais ce qui est très vrai, c'est que je baisais le portrait de la marquise un moment avant que sa lettre me fût rendue.

LE MARQUIS.

Vous le baisiez. On vous a écrit, et vous avez fait réponse sur l'heure. Je ne sais plus que vous dire.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas moins surpris que vous.

LE MARQUIS.

Madame Jobin est de vos amies. Elle vous dira ce qui en est.

LE CHEVALIER.

Je ne sais si c'est une chose dont je doive chercher à être éclairci. Mon principal intérêt est de savoir d'elle si je n'ai point à craindre quelque changement de la marquise.

LE MARQUIS.

On m'a dit qu'elle ne tarderait pas à revenir. Je vais vous laisser l'attendre. Comme il faut que je sois seul pour ce que j'ai à lui dire, je prendrai mon heure.

LE CHEVALIER.

Si ce n'est que pour moi que vous sortez, je vous quitterai la place.

LE MARQUIS.

Non, rien ne me presse, et je serais même bien aise de ne lui parler pas sitôt.

SCÈNE III

MADAME JOBIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Ah! vous voilà, madame Jobin, je vous attendais.

MADAME JOBIN.

Eh bien! notre affaire?

LE CHEVALIER.

Elle ne peut mieux aller. Hier après vous avoir quittée, je me fis mener en chaise roulante à deux lieues d'ici. Les vitres étaient levées, j'avais le nez couvert d'un manteau, et il était impossible de me connaître. Le soir approchant, je pris la poste et allai mettre pied à terre à la porte de la marquise. Heureusement, soit pour m'attendre, soit pour regarder, elle était à sa fenêtre. Elle m'aperçut, et je lui entendis faire un cri. Je montai en haut, et la trouvai un peu interdite. Elle ne voulait presque point souffrir que je l'approchasse, tant elle avait peur que je ne tinsse de l'esprit qui m'avait donné sa lettre. Mais je la rassurai par mille choses que je lui dis. Mille protestations d'amour suivirent, et si elle me tient parole, il ne me reste plus que trois jours à soupirer.

MADAME JOBIN.

Elle vous épouse?

LE CHEVALIER.

Oui, son portrait baisé a fait des merveilles, et elle ne peut trop payer ma fidélité.

MADAME JOBIN.

Je suis ravie que mon adresse vous ait fait heureux.

LE CHEVALIER.

Je reconnaîtrai ce que vous avez fait pour moi. Mais je puis dire que vous avez aussi travaillé pour vous, car cela vous met dans une réputation incroyable. La marquise a dit à quelqu'un ce qui s'était hier passé chez vous. Ce bruit a couru, et j'ai déjà vu quatre ou cinq de mes amis qui m'ont demandé s'il était vrai que je fusse hier à vingt lieues d'ici.

MADAME JOBIN.

N'allez pas les détromper.

LE CHEVALIER.

Ce serait me perdre. Je leur jure à tous que j'étais absent, et que je pris la poste sur une lettre que je reçus à deux heures. Mais adieu, je vous viendrai trouver à minuit parce que j'aurai longtemps à vous parler, car vous avez toujours tant de pratiques...

MADAME JOBIN.

Vous n'en devez pas être fâché, je le dois à ce que vous avez publié de moi.

SCÈNE IV

M. GILET, *avec un habit de cavalier,* MADAME JOBIN.

M. GILET.

Ah! Ma chère madame Jobin, me reconnaissez-vous bien?

MADAME JOBIN.

Je regarde. Comment? C'est monsieur Gilet.

M. GILET.

En poil et en plumes. Avec cet habit, voyez, ne peut-on pas devenir mestre de camp?

MADAME JOBIN.

Et par delà même.

M. GILET.

Je n'en trouvai point hier à ma fantaisie chez mon tailleur. J'ai fait faire celui-là exprès. Il a travaillé toute la nuit. Voyez-moi partout. Est-ce là un air?

MADAME JOBIN.

Admirable, d'un de ces hommes de guerre qui se sont trouvés à cinquante assauts.

M. GILET.

Je m'y ferai voir. Franchement l'habit fait bien le soldat. Celui-ci m'inspire une envie de dégainer... Je me donne au diable, à l'heure qu'il est, je tuerais cent hommes.

MADAME JOBIN.

Il ne faut pas être si brave dès le premier jour.

M. GILET.

J'irai loin, ou il n'y aura point de guerre. Trois ou quatre sots qui avaient un peu de familiarité avec moi, m'ont dit impertinemment qu'il fallait que je fusse fou de m'être fait habiller ainsi. J'ai tiré l'épée, le petit doigt (comme vous me l'avez appris) ferme. Ils m'ont regardé, se sont retirés en feignant de rire, et pas un d'eux n'a ose branler.

MADAME JOBIN.

Je le crois. Ils n'y auraient pas trouvé leur compte.

M. GILET.

L'épée est divine. Quel trésor! Avec ce petit doigt-là, je défierais tout un escadron.

MADAME JOBIN.

Vous en viendriez à bout; mais ne laissez pas de vous modérer jusqu'à ce que vous soyez à l'armée.

M. GILET.

J'aurai bien de la peine à me retenir.

SCÈNE V

MADAME JOBIN, M. GILET, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Deux mots, je vous prie, pour une chose dont j'aurais oublié de vous avertir. (*Il lui parle bas.*)

MADAME JOBIN.

J'y prendrai garde.

LE CHEVALIER.

En voyez-vous assez bien la conséquence?

MADAME JOBIN.

Il ne me faut pas tant dire.

LE CHEVALIER.

Songez-y bien au moins.

MADAME JOBIN.

C'est assez.

LE CHEVALIER.

S'il arrivait par hasard...

M. GILET, *au chevalier.*

Pourquoi importuner madame Jobin quand elle vous dit que c'est assez?

LE CHEVALIER,

Je vous trouve bon de le demander.

M. GILET, *tirant l'épée.*

Ah! Vous faites l'entendu.

MADAME JOBIN.

Eh! Monsieur Gilet.

M. GILET.

Non, point de quartier, il faut que je l'estropie.

LE CHEVALIER.

Comment, venir sur moi l'épée à la main? (*Il le pousse.*)

M. GILET, *il laisse choir son épée.*

Vous poussez trop fort. Diable, attendez.

LE CHEVALIER, *ramassant l'épée de M. Gilet.*

Il ne faut pas faire l'insolent quand on ne sait pas mieux se battre que vous.

M. GILET, *bas.*

Est-ce que j'ai mis mon petit doigt de travers?

LE CHEVALIER, *à madame Jobin.*

Il est heureux d'être ici, je le traiterais ailleurs

comme il le mérite, mais je ne veux pas vous faire de bruit. Voilà son épée.

MADAME JOBIN.

Vous m'obligez fort d'en user ainsi.

SCÈNE VI

MADAME JOBIN, M. GILET.

MADAME JOBIN.

Vous ne sauriez être sage, monsieur Gilet.

M. GILET.

J'ai vu l'heure que j'allais être frotté. Je ne sais comment cela s'est fait, car j'appuyais du petit doigt sous la garde, d'une fermeté...

MADAME JOBIN.

Ne voyiez-vous pas que je vous faisais signe de reculer? Il n'avait garde qu'il ne vous battît.

M. GILET.

Pourquoi?

MADAME JOBIN.

C'est que je lui ai donné une épée enchantée aussi bien qu'à vous. Il y a trois mois qu'il a la sienne, et les premiers qui en ont battent les autres.

M. GILET.

Je savais bien que je ne m'étais pas trompé à mon petit doigt. Peste! Il allongeait à coup sûr, et si j'eusse fait le sot, j'en avais au travers du corps.

MADAME JOBIN.

Vous voyez bien qu'il ne faut pas vous jouer à tout le monde.

M. GILET.

A présent que me voilà averti, je garderai tout mon courage pour l'armée. Je pars demain, droit en Allemagne.

MADAME JOBIN.

Vous ferez très bien. Quand les ennemis auraient quelques épées enchantées, il n'y en a point qui vaillent les miennes.

M. GILET.

Adieu, madame Jobin, jusqu'à ce que vous me voyiez mestre de camp.

SCÈNE VII

MADAME JOBIN, MADEMOISELLE DU VERDIER.

MADEMOISELLE DU VERDIER.

Ce cavalier m'a fait grand plaisir de vous quitter, car je n'ai qu'un moment à demeurer avec vous.

MADAME JOBIN.

Hé bien, notre urne?

MADEMOISELLE DU VERDIER.

Je viens vous en rendre compte, j'ai ri tout mon soûl d'avoir vu trembler. L'Esprit a fait des merveilles, et madame ne doute point à présent que vous ne commandiez à tous les démons.

MADAME JOBIN.

Qu'il faut peu de chose pour duper les gens!

MADEMOISELLE DU VERDIER.

D'abord que nous sommes entrées dans la chambre pour nous coucher, nous avons fermé la porte en dedans et madame en a mis la clef sous son chevet. Nous avons cherché partout s'il n'y avait personne caché, et après avoir visité jusqu'au moindre coin, elle m'a fait la déshabiller. C'est alors que la peur a commencé à nous prendre toutes deux. La sienne était double. Elle n'appréhendait pas seulement la vision des démons qui devaient venir la nuit dans sa chambre, elle craignait que l'urne ne se cassât pas. Elle ne s'expliquait pourtant que légèrement sur cette dernière crainte, pour ne pas marquer trop d'empressement de voir mourir son mari. Pour moi, je tremblais de manquer mon coup, et cette appréhension me rendait si interdite, qu'elle n'avait garde de s'imaginer que j'avais entrepris de faire l'esprit. Enfin elle se coucha, et voulut que je m'allasse coucher auprès d'elle. Cette nouveauté m'embarrassa; car j'avais accoutumé de passer la nuit dans un petit lit dressé tous les soirs auprès du sien. Je n'osai pourtant lui résister. La question fut si nous laisserions de la lumière. La lumière nous assurait en quelque façon, mais nous nous disions en même temps que nous mourrions de frayeur en voyant l'Esprit, et que ce serait bien assez pour nous de l'entendre. Il fut résolu que je l'éteindrais quand je me serais déshabillée. Ma peur cessa par cet ordre. Je fis un nœud coulant à la corde que je tenais prête, et je la passai autour de l'urne en venant me mettre au lit. Rien n'est plus plaisant que la manière dont nous passâmes deux heures, car je crus que pour l'honneur de l'Esprit il fallait le faire attendre. Au moindre bruit que madame croyait avoir entendu: nous voilà perdues, me disait-elle tout bas. Je ne répondais qu'en m'approchant d'elle comme à demi morte; et enfin la voyant tournée de l'autre côté, je tirai la corde. L'urne tomba, et le bruit de cette chute lui fit faire un cri que j'accompagnai d'un long : je suis morte. Elle s'enfonça en même temps dans le lit. J'en fis autant qu'elle, et après une demi-heure de palpitations sans nous rien dire, elle me pria d'aller voir en quel état était l'urne. Je fus longtemps sans le vouloir faire, et n'y consentis avec un tremblement admirable, qu'à la charge qu'elle me tiendrait d'une main du bord de son lit. L'urne était entière. Elle était tombée sur des carreaux, et de là sur le tapis de l'alcôve; mais pour le couvercle, comme il était tombé de plus haut, il était en deux. Hé bien, me demanda-t-elle avec précipitation, notre urne est-elle cassée? Non, lui répondis-je. Tant pis, repartit-elle fort tristement. Mais, madame, ajou-

tais-je, le couvercle en est cassé. Nous saurons tantôt ce que cela veut dire, me répliqua-t-elle. Voilà ce qui est arrivé de l'urne. Elle viendra vous trouver ce soir, voyez ce que vous aurez à lui dire.

MADAME JOBIN.

Comme il s'agit d'en être payée, je lui dirai que son mari sera blessé à la tête, et qu'il en mourra.

MADEMOISELLE DU VERDIER.

Ne craignez rien pour l'argent. Elle vous tiendra parole. L'affaire de l'urne l'a si fort persuadée que vous faites venir des esprits quand il vous plaît, qu'elle en croirait voir une douzaine toutes les nuits, si elle vous donnait sujet de vous plaindre. Des esprits quand il faut faire payer une dette, sont encore plus diables que des sergents.

MADAME JOBIN.

C'est en quoi le métier dont je me mêle est admirable.

MADEMOISELLE DU VERDIER.

Adieu, je me suis dérobée pour venir ici. Ce soir, le reste.

SCÈNE VIII

MADAME JOBIN, M. GOSSELIN.

MADAME JOBIN.

Mathurine.

M. GOSSELIN.

Elle était là-bas quand je suis monté.

MADAME JOBIN.

Ah! C'est vous, mon frère.

M. GOSSELIN.

Je viens de parler à mon procureur, il dit que dans trois ou quatre jours il sera temps de solliciter.

MADAME JOBIN.

Je vous promets de vous trouver des amis. Vous ne ferez plus scrupule de recevoir du secours d'une sœur sorcière?

M. GOSSELIN.

Ne savez-vous pas que je suis devenu moi-même sorcier? J'aidai hier à faire remuer le corps qui effraya tant votre marquis.

MADAME JOBIN.

Il faisait le brave, et eut grande peur, je vois tous les jours de ces braves-là. Ils parlent bien haut quand il ne faut que parler, mais la moindre vision les épouvante.

M. GOSSELIN.

Il veut pourtant voir le diable. Croyez-vous qu'il vienne?

MADAME JOBIN.

Il aura repris du courage depuis hier.

M. GOSSELIN.

Après l'avoir vu trembler comme il a fait, je le divertirais bien s'il avait affaire à moi.

MADAME JOBIN.

Hé bien, faites le diable pour lui, je m'en fierai plus volontiers à vous qu'à personne.

M. GOSSELIN.

Comment le diable?

MADAME JOBIN.

Vous avez la taille merveilleuse pour cela. Un diable ragot ne fait pas la moitié de l'impression que vous ferez. Demeurez toujours ici. Vous gagnerez plus avec moi qu'à être procureur fiscal.

M. GOSSELIN.

Quitter ma charge de procureur fiscal pour faire le diable?

MADAME JOBIN.

Allez, ce n'est peut-être pas trop changer d'état.

M. GOSSELIN.

Vous m'instruirez quand vous serez seule. Je ne serai point fâché de me réjouir de votre marquis.

SCÈNE IX

MADAME JOBIN, LA GIRAUDIÈRE.

MADAME JOBIN.

Monsieur de la Giraudière, me venir voir encore aujourd'hui?

LA GIRAUDIÈRE.

Madame Jobin, je suis converti. Mes pistolets retrouvés m'ont fait croire tout ce que je ne croyais point de vous, et l'on ne me saurait faire plus de plaisir que de m'en dire du bien.

MADAME JOBIN.

Voilà un grand changement.

LA GIRAUDIÈRE.

Comment diable! J'apprends tous les jours des choses qui me font voir que vous êtes la plus habile de toutes les femmes. Vous vîtes hier une Languedocienne?

MADAME JOBIN.

Oui, qui croyait me duper par une histoire d'enlèvement.

LA GIRAUDIÈRE.

Rien n'est plus surnaturel que d'avoir découvert la tromperie. Avez-vous su qui c'était?

MADAME JOBIN.

L'Esprit que j'allai consulter sur sa fausse histoire, me l'aurait appris si j'eusse voulu; mais que m'importait de le savoir?

LA GIRAUDIÈRE.

C'était la comtesse d'Astragon.

MADAME JOBIN.

Quoi? Je lui dis les choses comme son amie, et et elle se défie de moi?

LA GIRAUDIÈRE.

Elle est bien éloignée de s'en défier, mais un peu de complaisance pour son amant...

MADAME JOBIN.

Qu'elle l'épouse, je ne lui en parlerai jamais. Je sais pourtant bien ce qui en arrivera.



LA GIRAUDIÈRE.

Elle est résolue à n'en rien faire; et pour vous le témoigner, je dois tantôt l'aller prendre pour l'accompagner ici.

MADAME JOBIN.

Qu'a-t-elle à y faire.

LA GIRAUDIÈRE.

Elle veut vous demander un secret pour oublier le marquis.

MADAME JOBIN.

Si elle vient pour cela, je n'ai rien à dire. Il faut la servir.

LA GIRAUDIÈRE.

Il m'a raillé sur mes pistolets, j'aurai une joie qu'on le puisse chagriner... Mais, ma chère madame Jobin, à présent que me voilà convaincu de ce que vous savez, j'ai aussi quelque chose à vous demander pour moi.

MADAME JOBIN.

Qu'y a-t-il?

LA GIRAUDIÈRE.

Je suis un bon gros garçon qui aime la joie. Rien n'y est si contraire que l'attachement, et ce que je voudrais, c'est que vous me donnassiez un secret pour être aimé de toutes les femmes que je trouverais aimables. Naturellement, je suis le plus inconstant de tous les hommes. Ne m'en blâmez point, c'est le moyen de n'avoir jamais à soupirer. A le bien prendre, y a-t-il une vie plus misérable que celle d'un amant constant? Pour bien connaître l'amour, il faut aimer tout, les belles et les agréables, les grandes et les petites, les grasses et les maigres, les brunes et les blondes, les enjouées et les tristes; elles ont toutes quelque chose de différent dans leurs manières d'aimer, et c'est cette différence qui empêche qu'on ne s'ennuie en aimant.

MADAME JOBIN.

Vous êtes d'assez bon goût.

LA GIRAUDIÈRE.

J'ai la pratique, et connais les femmes. Il en est qui n'aiment point par fierté, ne voulant pas qu'aucun homme au monde puisse dire qu'il ait de l'avantage sur elles. Il y en a d'insensibles par nature. Il y en a que rien ne peut faire changer, quand elles ont une fois donné leur cœur. D'autres ont des aversions naturelles pour l'amant ou pour l'amour; et comme la gloire de se faire aimer de toutes ces sortes de femmes est d'autant grande que la chose paraît impossible, c'est pour cela que je vous demande un secret.

MADAME JOBIN.

Je ne veux pas vous dire que je n'en ai point; mais comme je ne puis lui donner une entière force sans conjurer les esprits les plus difficiles à gagner, cela ne se fait pas tout en un jour, et vous ne vous apercevrez peut-être de plus de six mois que j'aie obtenu pour vous ce que vous m'engagez à demander.

LA GIRAUDIÈRE.

Mais dans six mois m'assurez-vous que je me ferai aimer de toutes les femmes qui me plairont?

MADAME JOBIN.

Je vous en assure, et même dès aujourd'hui je pourrais vous faire voir quelques-unes de celles dont vous voudrez être aimé.

LA GIRAUDIÈRE.

Et je vous en prie.

MADAME JOBIN.

Ce qui m'embarrasse, c'est que les esprits qu'il faut que j'emploie sont commis à la garde d'un trésor, où ils voudront peut-être que vous mettiez quelque grande somme.

LA GIRAUDIÈRE.

Si soixante ou quatre-vingts louis que j'ai dans ma bourse les accommodent, ils sont à eux.

MADAME JOBIN.

S'ils n'y songent point, à la bonne heure. Je voudrais ne vous faire rien coûter.

LA GIRAUDIÈRE.

Vous vous moquez. J'ai du bien, et on me voit faire une assez belle dépense pour mes plaisirs. Travaillez pour moi, je n'aurai point regret à ma bourse.

MADAME JOBIN.

Vous verrez des choses qui vous surprendront; mais comme elles ne seront pas tout à fait terribles, je crois que vous aurez le cœur assez ferme...

LA GIRAUDIÈRE.

C'est mon affaire; si je m'effraie, tant pis pour moi.

MADAME JOBIN.

Demeurez ici. J'entre là dedans pour faire une première conjuration, où je ne reçois jamais personne. Je reviens dans un moment.

LA GIRAUDIÈRE, *seul.*

Après avoir traité si longtemps de dupes, tous ceux qui voyaient madame Jobin, me rendrais-je bien moi-même sa dupe? L'argent demandé pour ses diables du trésor, me fait craindre quelque tour d'adresse. Il faut voir, ne fût-ce que par curiosité. Mes pistolets, et la fausse Languedocienne découverte, sont des choses qui doivent me persuader. J'ai de bons yeux, quitte à ne me vanter de rien, si elle me trompe.

MADAME JOBIN.

J'ai fait l'invocation la plus nécessaire et l'obscurité va régner ici.

(*Une nuit paraît.*)

LA GIRAUDIÈRE.

Qu'est ceci?

MADAME JOBIN.

Vous avez peur?

LA GIRAUDIÈRE.

Point du tout. Mais je ne serais pas fâché de voir clair.



MADAME JOBIN.

Voici la lune. Comme elle nous prête sa clarté pour tous nos mystères, il faut qu'elle la continue ici, pendant que je vais conjurer l'enfer de faire paraître le bouc.

LA GIRAUDIÈRE, *voyant paraître une figure de bouc.*

Je sais qu'il est en vénération parmi vous.

MADAME JOBIN.

C'est assez qu'il ait paru. Vous allez voir cinq ou six du nombre des belles qui vous aimeront. (*Elle prononce un mot inconnu, et il passe une figure de caprice.*) Ce n'est pas là ce que je demande. (*Un démon paraît avec une bourse ouverte.*) Vous voyez pourquoi ils se font prier. Je voulais vous épargner votre argent, mais...

LA GIRAUDIÈRE.

Cette bourse ouverte est un langage significatif. Vous savez que je leur avais destiné la mienne. La voilà.

MADAME JOBIN.

Donnez, ils ne la prendraient pas de votre main. (*Une autre figure paraît ici ayant une épée à ses pieds.*) Par l'épée que celui-ci vous montre sous ses pieds, il vous avertit d'ôter la vôtre. J'avais oublié de vous dire qu'on ne paraît jamais devant eux l'épée au côté.

LA GIRAUDIÈRE.

Oter mon épée? Ce genre de respect est assez nouveau.

MADAME JOBIN.

Donnez-la-moi, je vous en rendrai bon compte.

LA GIRAUDIÈRE.

Volontiers; aussi bien elle me serait assez inutile contre des esprits. Sont-ils contents?

MADAME JOBIN.

Oui, et vous allez voir quelques maîtresses que vous aurez. Les figures qui les suivront vous en feront si clairement connaître l'humeur, que je n'aurai rien à vous en dire. Regardez. (*Plusieurs figures de femmes paraissent ici l'une après l'autre.*)

LA GIRAUDIÈRE.

Voilà une belle femme et qui ne manque pas d'embonpoint. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, la table qui vient après elle est bien garnie. Cela marque que la bonne chère ne lui déplaît pas. Tant mieux, nous ferons de bons repas ensemble. Cette autre assez belle, quoique un peu maigre, ne se trouverait pas mal de ce que la première a de trop. Elle doit être d'un tempérament colère. Ce lion le marque.

MADAME JOBIN.

Je vous avais bien dit que vous pourriez vous instruire par vous-même.

LA GIRAUDIÈRE.

Que je suis charmé de cette brune! Je pense que je serai un peu moins inconstant pour elle que pour les autres. L'Amour qui la suit fait voir qu'elle saura bien aimer. C'est l'ordinaire des brunes, elles aiment presque toujours fortement. En voici une que je crois délicieuse. Elle est toute jeune. Les fleurs lui plaisent. Il faudra lui envoyer des bouquets. Que d'instruments! Je vois bien que la musique est son charme. Tant mieux, j'aime l'Opéra; nous irons souvent ensemble.

MADAME JOBIN.

Et cette blonde? qu'en dites-vous?

LA GIRAUDIÈRE.

Elle est d'une beauté surprenante. Que j'aurai de joie de m'en voir aimé! Mais ce ne sera pas pour longtemps; ce moulin à vent me la peint légère.

MADAME JOBIN.

Ce caractère vous fait-il peur?

LA GIRAUDIÈRE.

Pas tout à fait. Rien n'est fâcheux à un inconstant.

MADAME JOBIN.

Mon génie qui paraît, m'avertit qu'il n'y a plus rien à savoir pour moi d'aujourd'hui. Voilà votre épée que je vous rends.

LA GIRAUDIÈRE.

J'ai vu d'agréables apparitions, car je ne crois pas que vous prétendiez me faire passer cela pour autre chose.

MADAME JOBIN.

Êtes-vous content?

LA GIRAUDIÈRE.

Je suis tout plein de ce qui a passé devant moi. Adieu, je vais dire encore merveilles de vous à notre comtesse. Je vous l'amène tantôt.

MADAME JOBIN, *seule.*

La dame jalouse n'a qu'à me compter ses trois cents louis. Tout me favorise dans ce que j'ai entrepris pour elle. Le marquis épouvanté, la comtesse résolue à l'oublier, et La Giraudière entêté de mon savoir! Qui en aurait tant espéré tout à la fois? Je suis fort trompée si le marquis a l'assurance de revenir. Mais n'importe. Ne laissons pas de tenir le diable tout prêt.

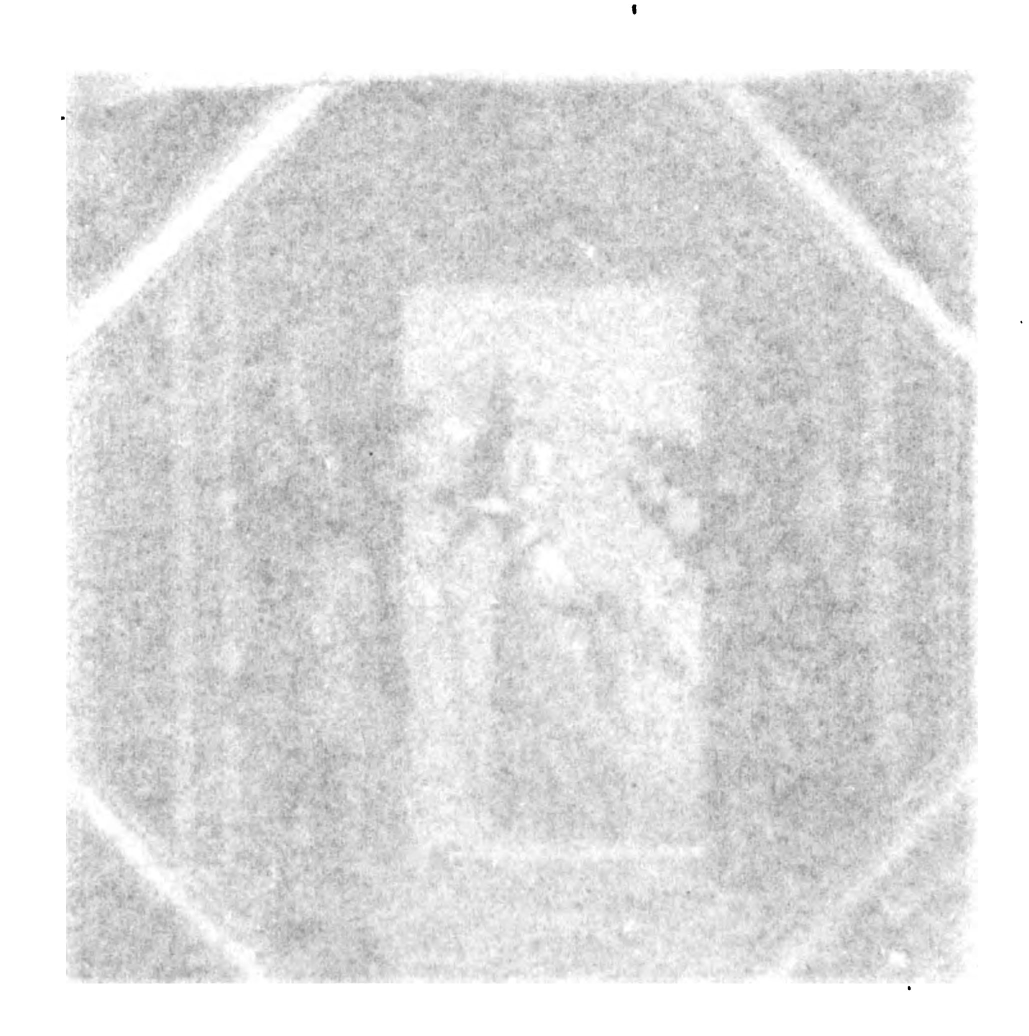
ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

MADAME JOBIN, DU CLOS.

MADAME JOBIN.

Puisque la dame n'attend que vous pour venir ici, vous n'avez qu'à lui aller dire que je suis seule. Si quelqu'un me vient trouver pendant ce temps-là, vous le ferez attendre un moment dans cette autre chambre. Rien ne manquera. Mathurine est avertie de ce qu'il faut faire, et tout ira comme il faut.



SCÈNE I.

SCÈNE I



DU CLOS.

Vous serez payée largement. C'est une femme qui s'effraie de rien, et qui croira ce que nous voudrons dès la moindre chose qui l'étonnera.

MADAME JOBIN.

Allez donc vite, et me l'amenez. Le marquis tout tremblant qu'il a été du corps par morceaux, pourrait revenir, et s'il revenait, je serais bien aise de vous avoir.

DU CLOS.

N'avez-vous pas un diable tout prêt?

MADAME JOBIN.

D'accord, mais il n'en sera que mieux que vous ayez l'œil à tout. Ce que je trouve plaisant, c'est que notre procureur fiscal qui criait si haut d'avoir une sœur sorcière, prend goût à notre magie, et semble ne demander pas mieux que devenir lui-même sorcier.

DU CLOS.

Mais ne hasardez-vous rien à vouloir pousser le marquis à bout? Il a intérêt à détromper la comtesse, et cet intérêt le peut rendre plus hardi qu'un autre.

MADAME JOBIN.

Je l'ai éprouvé. Il s'agit de cent pistoles qu'il doit me donner, et cent pistoles ne se gagnent pas tous les jours. La peur le prit hier, et le prendra encore aujourd'hui; mais quand il s'aviserait de faire le brave, nous ne risquons rien. Notre diable est un des plus grands qu'on eût pu choisir, et si le marquis veut mettre l'épée à la main, il se jettera sur lui, et n'aura pas de peine à le désarmer.

DU CLOS.

Faites-lui ôter l'épée avant que le diable se montre à lui.

MADAME JOBIN.

C'est une précaution que j'ai eue pour les esprits qui ont ébloui La Giraudière; mais si je l'avais avec le marquis, je craindrais de lui donner du soupçon et de l'enhardir. Mais mettons la chose au pis. Quand notre diable serait découvert, qu'arriverait-il? Le marquis aurait beau le publier, je nierai tout ce qu'il dirait contre moi, et je suis fort assurée que la comtesse me croirait plutôt que lui.

DU CLOS.

Cela est certain, ou bien il faudrait qu'elle eût vu elle-même la tromperie. Mais je vois entrer une assez plaisante figure d'homme. Parlez-lui tandis que je vous amène la dame.

SCÈNE II

M. DE TROUFIGNAC, MADAME JOBIN.

MADAME JOBIN.

Que demandez-vous, monsieur?

M. DE TROUFIGNAC.

Madame Jobin.

MADAME JOBIN.

C'est moi qui suis madame Jobin.

M. DE TROUFIGNAC.

Je viens à vous bien déconforté.

MADAME JOBIN.

Je remédie à bien des malheurs.

M. DE TROUFIGNAC.

On me l'a dit. Voyez-vous, je suis noble de bien des races dans le Périgord; mais c'est que je me suis marié depuis un an. J'avais pris pour rien la fille d'un vieux procureur du bourg qui est bien gentille, afin qu'elle fît tout comme je l'entendrais, et quand ç'a été fait, elle m'a dit qu'elle ne m'avait pris que pour faire bonne chère, et se divertir. Elle va à la chasse, et tire un fusil des plus hardiment.

MADAME JOBIN.

Il n'y a pas de mal à cela.

M. DE TROUFIGNAC.

Non, mais elle a été à la chasse de quelques pistoles que j'avais eu bien de la peine à amasser, et elle m'en a emporté un bon sac tout plein. J'ai fait aller après elle. On l'avait vue sur le chemin de Paris habillée en homme. J'y suis venu, et je la vis dans les rues il y a deux jours avec un justaucorps et des plumes. Je mis vite ma casaque sur mon nez, afin qu'elle ne me vît pas. Je la voulais suivre, mais il vint tant de carrosses à la traverse, que je ne la vis plus.

MADAME JOBIN.

Vous l'eussiez arrêtée sans les carrosses?

M. DE TROUFIGNAC.

Je n'eusse eu garde. Elle eût mis l'épée à la main tout comme un homme.

MADAME JOBIN.

C'est-à-dire que vous craignez d'en être battu?

M. DE TROUFIGNAC.

Non pas, mais je voudrais bien que les choses se fissent avec douceur. Or ne pourriez-vous pas bien la faire venir chez vous par quelque charme, et lui en donner un autre après cela, afin qu'elle pût m'aimer?

MADAME JOBIN.

Pour la faire venir chez moi, quand elle serait même dans le fond du Périgord, je le ferai très facilement. Mais il faut bien de la cérémonie à changer le cœur des femmes, et j'ai besoin de temps pour cela.

M. DE TROUFIGNAC.

J'aurai patience.

MADAME JOBIN.

Puisque cela est, donnez-moi sept pièces d'or pour les offrir à l'esprit qui m'amènera votre femme.

M. DE TROUFIGNAC.

Sept pièces! ne serait-ce point assez de quatre?

MADAME JOBIN.

Est-ce que vous ne savez pas que le nombre de sept est mystérieux?

M. DE TROUFIGNAC.

Je n'y pensais pas. Faites donc bien, voilà les sept pièces.

MADAME JOBIN.

Pour montrer que vous consentez au charme, soufflez trois fois là-dessus. Plus fort. Encore plus fort. Revenez dans quatre jours. Je vous dirai en quel état seront vos affaires, et quand j'aurai fait venir votre femme, je lui ferai avaler d'un certain breuvage.

M. DE TROUFIGNAC.

Faites-lui en avaler en quantité, j'en ai bon besoin.

MADAME JOBIN.

Je connaîtrai ce qu'il lui en faut. (*Seule.*) C'est autant de pris. Quand il reviendra, j'inventerai quelque conte qui l'obligera peut-être à ouvrir encore sa bourse. Combien de sots me rendent savante en dépit de moi!

M. DE TROUFIGNAC, *revenant.*

Ah, madame!

MADAME JOBIN.

Qu'est-ce?

M. DE TROUFIGNAC.

Que vous êtes habile! Le charme que vous venez de faire a opéré. J'ai aperçu ma femme là-bas, qui parle à votre servante.

MADAME JOBIN.

J'étais bien certaine qu'elle viendrait; mais il ne faut pas vous laisser voir, cela détruirait le charme.

M. DE TROUFIGNAC.

Je serais bien fâché qu'elle m'eût vu.

MADAME JOBIN.

Holà. Conduisez monsieur, et le faites sortir par la porte de derrière. (*Seule.*) Le hasard fait des merveilles pour moi. S'il continue à me favoriser autant qu'il fait depuis quelque temps, je n'aurai plus besoin d'espions.

SCÈNE III

MADAME DE TROUFIGNAC, MADAME JOBIN.

MADAME DE TROUFIGNAC.

De la manière qu'on m'a dépeint madame Jobin, ce doit être elle que je trouve ici.

MADAME JOBIN.

Vous la voyez elle-même.

MADAME DE TROUFIGNAC.

J'ai de grandes choses à vous demander.

MADAME JOBIN.

Que refuse-t-on à un aussi beau cavalier que vous?

MADAME DE TROUFIGNAC.

Je ne sais si vous prétendez railler; mais de vous à moi, j'ai quelques bonnes fortunes, et de la nature de celles dont beaucoup de gens se tiendraient heureux.

MADAME JOBIN.

Je ne doute pas que vous n'en sachiez profiter.

MADAME DE TROUFIGNAC.

J'en profite; mais ce n'est pas tout à fait comme je voudrais. Il y a un petit obstacle, et je viens voir si vous le pourrez lever.

MADAME JOBIN.

Ce que vous me dites est bien général.

MADAME DE TROUFIGNAC.

Voici le particulier. Je vois les belles; il n'y a rien en cela de surprenant à mon âge. Entre quatre ou cinq dont je ne suis pas haï, il y en a une, maîtresse d'elle, et riche, dit-on, de cent mille écus.

MADAME JOBIN.

J'entends. Vous auriez besoin d'un charme pour la faire consentir à vous épouser.

MADAME DE TROUFIGNAC.

Elle ne demanderait peut-être pas mieux non plus que moi. Elle est belle, a de l'esprit, et nous paraissons assez le fait l'un de l'autre;... mais...

MADAME JOBIN.

Hé bien?

MADAME DE TROUFIGNAC.

C'est là le diable. Si vous devinez ce mais, je croirai que ce que je voudrais qui fût fait pour moi, n'est pas impossible. Voilà ma main.

MADAME JOBIN.

Les connaissances qu'on a par là sont trop imparfaites. J'apprendrai plus en faisant votre figure. Il faut me dire en quel jour vous êtes née.

MADAME DE TROUFIGNAC.

Le quinzième de novembre.

MADAME JOBIN, *feignant de tracer des figures sur ses tablettes.*

La première lettre de votre nom?

MADAME DE TROUFIGNAC.

Un C.

MADAME JOBIN.

De votre surnom?

MADAME DE TROUFIGNAC.

Une S.

MADAME JOBIN.

Mon beau cavalier, de quelque belle que vous soyez amoureux, venez à moi, il n'y a point de faveurs que je ne vous en fasse obtenir.

MADAME DE TROUFIGNAC.

Et par quel secret?

MADAME JOBIN.

Les cent mille écus ne sont point pour vous, vous êtes femme.

MADAME DE TROUFIGNAC.

J'aime assez cela. Parce que je n'ai encore que du poil follet, je suis femme. En est-ce là l'air? Voyez ce chapeau, cette manière de tirer l'épée.

MADAME JOBIN.

Vous avez la meilleure grâce du monde à tout cela; mais vous êtes femme.

MADAME DE TROUFIGNAC.

Votre figure n'a pas bien été.

MADAME JOBIN, *continuant à tracer quelque figure sur ses tablettes.*

Je vous en dirai davantage en l'achevant. Vous êtes mariée depuis un an. L'homme que vous avez épousé est fort campagnard. Vous ne l'aimez point, quoiqu'il vous ait prise pour rien. Il ne sait ce que vous êtes devenue, et vous lui avez emporté tout ce que vous avez pu d'argent.

MADAME DE TROUFIGNAC.

Voilà ce qu'il faut que le diable vous ait révélé; car sans nulle exception, personne ne sait rien ici de mes affaires. Je loge chez une bonne dame qui me fait passer pour son neveu. Je lui ai seulement découvert que j'étais fille; mais tout le reste lui est inconnu.

MADAME JOBIN.

Êtes-vous content sur votre mais?

MADAME DE TROUFIGNAC.

Je tombe des nues, je vous le confesse. Je ne m'étonne plus si tant de gens vous mettent si haut. Ils me vont avoir de leur parti. Que de merveilles je dirai de vous!

MADAME JOBIN.

Je fais des choses qui méritent un peu plus d'étonnement que de vous avoir dit des bagatelles.

MADAME DE TROUFIGNAC.

Je crois que vous pouvez tout, madame Jobin, faites-moi homme.

MADAME JOBIN.

Que je vous fasse homme?

MADAME DE TROUFIGNAC.

Vous en viendrez à bout, si vous le voulez, je vous paierai bien.

MADAME JOBIN.

Les cent mille écus vous touchent le cœur?

MADAME DE TROUFIGNAC.

Je hais mon mal bâti de mari, et si j'étais homme, j'en serais défaite. D'un autre côté il me semble que je ne ferais point mal mes affaires auprès des belles. Je ne sais si cet habit me rend plus hardie à leur en conter, mais elles m'écoutent avec assez de plaisir, et j'enrage de me voir tous les jours en si beau chemin pour demeurer court. La condition des femmes est trop malheureuse. La cape et l'épée, et faites-moi homme. Aussi bien je n'ai pas envie d'en quitter l'habit.

MADAME JOBIN.

Je vous écoute pour rire avec vous, car vous êtes trop éclairée pour me parler sérieusement.

MADAME DE TROUFIGNAC.

C'est de mon plus grand sérieux, et je vous jure que de tout mon cœur je voudrais devenir homme.

MADAME JOBIN.

Je n'en doute pas. Il y en a bien d'autres qui le voudraient comme vous. Que je serais riche avec un pareil secret!

MADAME DE TROUFIGNAC.

Puisque vous avez découvert ce qui n'est ici à la connaissance de qui que ce soit, rien ne vous saurait être impossible. Je suis enchantée de votre science.

MADAME JOBIN.

Quand vous voudrez l'employer pour apaiser la colère de votre mari...

MADAME DE TROUFIGNAC.

Il enrage plus d'avoir perdu ses pistoles que sa femme.

MADAME JOBIN.

Écoutez. Vous n'avez point de meilleur parti à prendre que de vous remettre bien avec lui. Ferez-vous toujours la libertine! Si vous lui voulez donner plus de satisfaction que vous n'avez fait, j'ai une poudre qui le rendra plus amoureux de vous que jamais.

MADAME DE TROUFIGNAC.

Je ne manque point encore d'argent. Quand cela sera, nous en parlerons. Jusque-là je me servirai des privilèges de cet habit, il me fait mener la vie du monde la plus agréable, et je n'y renoncerai qu'à l'extrémité. Adieu, madame Jobin, je ne vous donne rien aujourd'hui, nous nous reverrons plus d'une fois.

MADAME JOBIN.

Adieu, mon beau cavalier. Prenez garde à ne vous point trop risquer avec les belles. Il y a des pas dangereux pour vous.

MADAME DE TROUFIGNAC.

On se tire de tout quand on n'est point bête.

MADAME JOBIN, *seule.*

Voilà une des plus plaisantes rencontres que j'ai encore eues depuis que je me mêle de deviner. Le mari et la femme dans le même temps!

SCÈNE IV

DU CLOS, MADAME DE CLÉRIMONT, MADAME JOBIN.

DU CLOS.

Entrez, madame.

MADAME DE CLÉRIMONT.

Non, je ne veux point entrer, et je me repens bien d'être venue jusque ici. Ah! Ah!

DU CLOS.

Qu'avez-vous?

MADAME DE CLÉRIMONT.

J'ai cru voir un démon tout noir derrière moi, et c'était l'ombre de ce gentilhomme qui descend.

DU CLOS.

Remettez-vous. Voilà madame Jobin.

MADAME DE CLÉRIMONT.

Ah! Ah! Eh, monsieur, priez-la de n'approcher pas si près de moi.

DU CLOS.

Je me mettrai entre vous et elle. Qu'avez-vous à craindre?

MADAME DE CLÉRIMONT.

Ses regards m'effraient. Qu'ils sont horribles!

DU CLOS.

C'est une imagination. Elle les a tournés comme une autre. (*A madame Jobin*). J'ai dit à madame que j'étais de vos amis, et que je vous prierais d'employer toute votre science pour lui apprendre ce qu'elle veut savoir de vous.

MADAME JOBIN.

Quand vous ne l'amèneriez pas, son mérite m'obligerait à n'épargner rien pour la satisfaire.

MADAME DE CLÉRIMONT.

Voilà qui est bien honnête.

DU CLOS, *à madame Jobin.*

De votre mieux pour elle, je vous en conjure. C'est une femme intrépide, et qui n'aura point de peur, quoi que vous lui fassiez voir de surprenant.

MADAME DE CLÉRIMONT, *bas.*

Que dites-vous, monsieur?

DU CLOS.

Je dis que vous soutiendrez la vue des choses les plus effroyables. Ne montrez pas de crainte. Vous seriez perdue.

MADAME JOBIN.

Je vois bien. Madame a l'air d'une femme fort assurée.

MADAME DE CLÉRIMONT.

Il est vrai. Je n'ai jamais peur de rien. (*Bas à Du Clos.*) Comme elle devine tout, elle saura que je ne dis pas vrai.

DU CLOS.

Elle ne devine que les choses qu'on lui demande.

MADAME JOBIN.

Il faut, madame, que vous me disiez vous-même ce que vous souhaitez de moi. N'ayez point de honte, je sais les secrets de bien d'autres.

MADAME DE CLÉRIMONT.

J'aime. Ah!

MADAME JOBIN.

Voilà bien de quoi. Et qui est-ce qui n'aime pas? Si vous saviez comme moi combien de gens sont attaqués de ce mal, vous seriez bien étonnée.

MADAME DE CLÉRIMONT.

J'ai cru longtemps qu'on m'aimait, mais depuis un mois j'ai quelque soupçon qu'on me sacrifie à une rivale. On prend toutes les précautions imaginables pour m'empêcher de le découvrir, et pour me persuader qu'on m'aime toujours.

DU CLOS, *à madame Jobin.*

Il vous faut tout dire. C'est que madame a extrêmement du bien, et comme elle sait qu'il est de l'honnêteté quand on aime que celui qui en a le plus en donne à celui qui en a le moins, elle entretient un carrosse à son amant, et lui donne de quoi paraître.

MADAME JOBIN.

Cela est d'une dame généreuse.

MADAME DE CLÉRIMONT.

Oui, mais je ne voudrais pas lui donner de quoi plaire à mes dépens, et si je savais qu'il me trompât, je lui retrancherais tout net le quartier que je lui dois.

MADAME JOBIN.

Il serait bien juste.

MADAME DE CLÉRIMONT.

Mais aussi je serais fâchée de me brouiller avec lui, s'il était vrai qu'il n'aimât que moi.

MADAME JOBIN.

L'affaire est fort délicate, et vous faites bien de chercher à vous éclaircir; car autrement, ou vous servirez de risée à votre rivale, ou vous perdrez votre amant en vous brouillant avec lui.

MADAME DE CLÉRIMONT.

C'est raisonner juste.

DU CLOS, *montrant madame Jobin.*

Madame est une femme de bon sens.

MADAME JOBIN.

Je vais tout à l'heure vous faire dire la vérité.

MADAME DE CLÉRIMONT.

Et par qui? Ah, je suis perdue! Elle va faire entrer quelque démon. Je m'en vais sortir.

DU CLOS.

Gardez-vous-en bien. Il vous tordrait le cou à la porte.

MADAME JOBIN.

Qu'avez-vous, madame?

MADAME DE CLÉRIMONT.

Je me trouve mal, et je reviendrai une autre fois.

MADAME JOBIN.

Il faut que je vous délace. Vous êtes peut-être trop serrée dans votre corps.

MADAME DE CLÉRIMONT, *faisant signe que madame Jobin n'approche pas.*

Eh non. Ah!

DU CLOS, *à madame Jobin.*

N'approchez pas de madame, elle est si délicate qu'on ne la peut toucher sans qu'on la blesse.

MADAME JOBIN.

Je vois ce que c'est, madame a peur; mais qu'elle ne craigne rien. Au lieu de mes apparitions ordinaires, je vais seulement faire venir la tête de l'idole d'Abelanecus qui a tant parlé autrefois, et qui lui dira ce qu'elle a envie de savoir.

MADAME DE CLÉRIMONT.

La tête d'Abelanecus. Une tête!

MADAME JOBIN.

Après qu'elle aura parlé, vous n'aurez à douter de rien.

MADAME DE CLÉRIMONT.

Elle parlera?

MADAME JOBIN.

Elle parlera.


Vne femme de qualité voulant sçauoir si elle est
aymée de son amant, La Deuineresse fait parler
vne Teste pour l'eclaircir de ce qu'elle
souhaite scauoir.

MADAME DE CLÉRIMONT.

Et je l'entendrai?

MADAME JOBIN.

Et vous l'entendrez.

MADAME DE CLÉRIMONT.

Non assurément je ne l'entendrai point, car je sors d'ici tout à l'heure. Je n'ai plus ni curiosité ni amour, et je m'en vais vous payer pour m'avoir guérie de tous ces maux-là.

MADAME JOBIN.

Hé! Madame, quand on est une fois entrée ici, on n'en sort pas comme vous pensez.

DU CLOS.

Qu'allez-vous faire? Vous êtes perdue. Des esprits invisibles sont répandus ici tout autour, et si vous faites affront à tout leur corps en sortant avant qu'avoir eu réponse d'Abelanecus, ils se montreront peut-être avec leurs ongles crochus, et je ne sais pas ce qui en sera.

MADAME DE CLÉRIMONT.

Quoi, il faut que j'entende parler le diable?

MADAME JOBIN.

Bien des gens voudraient le voir qui n'ont encore pu y réussir.

MADAME DE CLÉRIMONT.

Ils n'ont qu'à venir chez vous.

MADAME JOBIN.

On y vient quelquefois inutilement. Il ne parle pas pour tout le monde, et il faut bien qu'il vous aime.

MADAME DE CLÉRIMONT.

Comment, madame? Le diable m'aime? Je ne veux point être aimée du diable.

DU CLOS.

Faut-il le dire si haut? Tout le monde n'a pas son amitié. S'il va se fâcher, où en êtes-vous?

MADAME JOBIN, *à Du Clos.*

Que vous dit madame?

DU CLOS.

Qu'elle a beaucoup d'obligation au diable.

MADAME JOBIN.

Croyez, madame, qu'il vous servira, je vais moi-même quérir la tête qui doit parler; car elle ne souffrirait pas qu'un autre que moi l'apportât ici. Je vous avertis qu'il ne faut pas que vous ayez peur. Je ne répondrais pas de votre personne.

(*Elle sort.*)

MADAME DE CLÉRIMONT.

Où m'avez-vous amenée? Je suis à demi morte. Quelle peine de trembler sans qu'il soit permis d'avoir peur! Comment faut-il faire?

DU CLOS.

Songez au plaisir que vous aurez de savoir la vérité, et de ne point passer pour dupe. Quand vous aurez entendu la tête, vous serez certaine de ce qu'il faudra faire.

MADAME DE CLÉRIMONT.

Oui, mais la question est de l'entendre sans avoir peur, et c'est ce que je ne ferai jamais. Ah, ah, ah!

(*Madame Jobin rentre, et on apporte une table sur laquelle la tête est posée.*)

DU CLOS.

Eh, madame, ne vous couvrez point les yeux. Le diable n'est pas si horrible que vous croyez.

MADAME JOBIN.

Approchez, madame, voici la tête en état de vous parler.

MADAME DE CLÉRIMONT.

Qu'elle parle, je l'entendrai bien d'ici.

MADAME JOBIN.

Si vous pouviez vous résoudre à la caresser, elle en parlerait bien plus volontiers.

MADAME DE CLÉRIMONT.

La caresser! Je ne le ferais pas pour tout l'or du monde.

DU CLOS.

Je m'en vais la caresser pour vous, moi. Comme elle est aise! Regardez, madame.

(*La tête se tourne d'elle-même à droite et à gauche.*)

MADAME DE CLÉRIMONT, *tirant à moitié sa main de dessus ses yeux.*

Je n'oserais. Ah, ah! Mais pourquoi tant craindre? C'est peut-être quelque vision.

MADAME JOBIN.

Une vision! Vous croyez donc que je vous trompe? Il faut que vous en soyez éclaircie.

(*Elle marmotte ici quelques mots.*)

LA TÊTE.

Je t'ordonne de me venir toucher pour voir si c'est vision.

MADAME DE CLÉRIMONT.

Je suis perdue. Où me sauver? Que ferai-je?

DU CLOS, *à madame de Clérimont.*

Madame, pourquoi avez-vous parlé de vision? Vous vous êtes attiré cela.

MADAME DE CLÉRIMONT.

Je n'en puis plus.

MADAME JOBIN.

Ne tardez pas tant à l'aller toucher. Elle pourrait s'élancer sur vous, et vous en porteriez de terribles marques.

DU CLOS.

Venez, madame, et de bonne grâce.

MADAME DE CLÉRIMONT.

Il m'est impossible de faire un pas.

DU CLOS.

Un peu de courage, je vous aiderai.

MADAME DE CLÉRIMONT.

Allons donc, puisqu'il n'y a pas moyen de m'en dispenser. (*Elle s'arrête après s'être un peu approchée, et dit:*) Il n'est pas nécessaire d'approcher plus près. C'est une tête effective, et je ne vois que trop bien qu'il n'y a point de vision.

MADAME JOBIN.

Ce n'est pas assez, il faut la toucher.

MADAME DE CLÉRIMONT.

La toucher!

DU CLOS.

Souvenez-vous qu'il ne faut pas avoir peur.

MADAME DE CLÉRIMONT.

Eh, le moyen de n'en pas avoir?

DU CLOS.

N'en témoignez rien, du moins.

(*La dame étant proche de la table, la tête remue les yeux. la dame fait un grand cri et recule. Du Clos la retient.*)

MADAME DE CLÉRIMONT.

Ah! Le mouvement de ses yeux m'a toute effrayée.

DU CLOS.

Allons, faites un effort.

MADAME JOBIN.

Mettez la main dessus, il ne vous en arrivera aucun mal.

(*La dame avance la main, la retire, touche enfin la tête, et fait deux pas en arrière avec précipitation.*)

MADAME JOBIN.

Ne reculez pas plus loin. Vous l'avez touchée. Demandez-lui présentement ce qu'il vous plaira.

MADAME DE CLÉRIMONT.

Quoi, il faut que je l'interroge moi-même?

MADAME JOBIN.

C'est votre affaire, et non pas la mienne.

MADAME DE CLÉRIMONT.

Comment faire conversation avec une tête?

DU CLOS.

Allons, madame, parlez vite, afin que nous sortions d'ici.

MADAME DE CLÉRIMONT.

Faut-il faire un compliment?

MADAME JOBIN.

Non, il faut la tutoyer.

MADAME DE CLÉRIMONT.

Dis-moi... Je n'achèverai jamais.

DU CLOS.

Voulez-vous sortir sans avoir rien su?

MADAME DE CLÉRIMONT.

Un petit moment, que je me rassure. Dis-moi, madame la tête, si je suis toujours aimée de M. Du Mont.

LA TÊTE.

Oui.

MADAME DE CLÉRIMONT.

Aime-t-il madame De la Jublinière?

LA TÊTE.

Non.

MADAME DE CLÉRIMONT.

Et ne va-t-il pas chez elle?

LA TÊTE.

Quelquefois, mais c'est seulement pour obliger un ami.

MADAME DE CLÉRIMONT, *avec précipitation.*

Je n'en veux pas savoir davantage. Tenez, madame, voilà ma bourse. Adieu, je suis toute hors de moi-même. (*A Du Clos.*) Ne me quittez pas, monsieur, que vous ne m'ayez remise chez moi.

MADAME JOBIN, *seule.*

Pourvu que la bourse vienne, il importe peu comment. Quelle folle, avec sa peur! Otez tout cela.

PICARD.

Madame, ce monsieur d'hier, qui vous avait dit qu'il reviendrait, le voilà qui monte.

MADAME JOBIN.

Otez promptement, et qu'on se tienne prêt là dedans pour faire ce que j'ai dit quand on m'entendra parler. (*Seule.*) Voici un coup de partie. Il faut, s'il se peut, en bien sortir.

SCÈNE V

MADAME JOBIN, LE MARQUIS, GOSSELIN, *déguisé en diable.*

LE MARQUIS.

Je ne sais ce que vous avez fait à une dame qui sort d'ici, mais je l'ai trouvée toute éperdue sur votre escalier, et si son conducteur ne la soutenait, elle aurait peine à gagner la porte.

MADAME JOBIN.

Elle a été curieuse, et il a fallu la satisfaire.

LE MARQUIS.

J'avoue qu'on a besoin de fermeté avec vous.

MADAME JOBIN.

Il faut que vous en ayez fait provision, puisque vous vous hasardez à revenir.

LE MARQUIS.

Vous m'avez si fortement répondu que ma vie ne courait aucun danger, que je reviens sur votre parole.

MADAME JOBIN.

Oui, mais il est certain que vous aurez peur. Songez-y bien pendant qu'il est temps.

LE MARQUIS.

Il faut que je vous confesse la vérité. Je fus un peu effrayé de ce qui parut hier devant moi. Vous le remarquâtes, et la honte qui m'est demeurée de ma faiblesse me fait chercher à la réparer.

MADAME JOBIN.

Vous ne serez peut-être pas plus ferme aujourd'hui que vous ne le fûtes hier. La vue du diable est plus terrible qu'un corps par morceaux.

LE MARQUIS.

J'ai promis de vous donner cent pistoles si vous pouviez me le faire voir, je vous les apporte. Si je tremble, j'aurai au moins l'avantage d'avoir vu ce que mille gens sont persuadés qu'on ne saurait voir.

MADAME JOBIN.

Si vous m'en croyez, gardez votre bourse. Vous voyez que je ne suis pas intéressée.

LE MARQUIS.

Est-ce que vous ne pouvez me tenir parole?

MADAME JOBIN.

Je ne le puis? Moi? (*Elle fait des cercles et dit quelques paroles.*) Donnez votre argent. On ne fait pas venir le diable pour rien.


La Deuineresse, voulant épouuenter le Marquis
fait sortir vn Diable de la Muraille, il s'en saisit
et l'oblige a luy demander quartier.

LE MARQUIS.

Cela est fort juste. Prenez.

MADAME JOBIN.

Vous allez voir un des plus redoutables démons de tout l'enfer. Ne lui marquez pas de peur.

LE MARQUIS.

Je ferai ce qui me sera possible pour n'en point avoir.

MADAME JOBIN.

Regardez ce mur. Est-il naturel, bon, dur, et bien fait?

LE MARQUIS.

Il a toutes les qualités d'un bon mur, mais pourquoi me le faire regarder?

MADAME JOBIN.

C'est par là que le diable va sortir, sans qu'il y fasse la moindre ouverture.

LE MARQUIS.

J'ai peine à le croire.

MADAME JOBIN.

Allons, Madian, par tout le pouvoir que j'ai sur vous, faites ce que je vous dirai. Montrez-vous. (*Monsieur Gosselin commence à paraître vêtu en diable.*)

LE MARQUIS.

Ah! que vois-je là?

MADAME JOBIN.

Quoi! vous détournez les yeux? Si vous voulez, nous finirons là.

LE MARQUIS.

Non, quand j'en devrais mourir de frayeur, je veux voir ce qu'il deviendra.

MADAME JOBIN.

Je le retenais afin qu'il ne pût avancer vers vous. Ici, Madian, je vous l'ordonne. Vous reculez dès le premier pas qu'il fait? J'ai pitié de vous, je m'en vais lui commander de disparaître.

LE MARQUIS, *arrêtant M. Gosselin et lui présentant le pistolet.*

Parle, ou je te tue. Qui es-tu?

MADAME JOBIN.

Qu'osez-vous faire? Vous êtes perdu.

LE MARQUIS.

Je me connais mieux en diables que vous. Parle, te dis-je, ou bien tu es mort.

MADAME JOBIN.

(*Il sort des éclairs des deux côtés de la trappe.*)

Vous allez périr.

LE MARQUIS.

Votre enfer ridicule ni tous vos éclairs ne m'étonnent pas. Si tu ne parles, c'est fait de toi.

M. GOSSELIN.

Quartier, monsieur, je suis un bon diable.

LE MARQUIS.

Ah! fourbe de Jobin, je savais bien que je viendrais à bout de t'attraper. Il faut dire la vérité, autrement...

MADAME JOBIN.

Laissez-le aller, monsieur, vous serez content de moi.

LE MARQUIS.

Non, je ne le laisse point échapper que je ne sois éclairci de tout. Veux-tu parler? Je tuerai le diable.

M. GOSSELIN.

Eh! Monsieur, je ne suis qu'un pauvre procureur fiscal. Que gagneriez-vous à me tuer?

LE MARQUIS.

Le diable, un procureur fiscal!

MADAME JOBIN.

Ne faites point de vacarme, je vous en prie. On m'a payée pour empêcher votre mariage, voilà pourquoi je cherchais à vous tromper.

SCÈNE VI

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LA GIRAUDIÈRE, M. GOSSELIN, MADAME JOBIN.

LA COMTESSE.

Ah! ah! madame Jobin, vous trompiez M. le marquis. Nous avons tout entendu.

LE MARQUIS.

Puisque cela est, madame, le diable peut prendre parti où il lui plaira, je le laisse aller.

M. GOSSELIN.

Si l'on m'y rattrape, qu'on m'étrille en diable.

LA GIRAUDIÈRE, *à demi bas.*

Madame Jobin, dans six mois, nous aurons quelque petite affaire à démêler.

LA COMTESSE.

Quelle effronterie! mettre le désordre parmi les gens pour attraper de l'argent!

MADAME JOBIN.

Je rendrai tout, ne me querellez point.

LE MARQUIS, *à la devineresse.*

Il n'est pas temps de vider nos comptes.

LA COMTESSE.

Il faut que la chose éclate, afin que personne n'y soit plus trompé.

MADAME JOBIN.

Ne dites rien, je ne suis pas si coupable que vous pensez.

LE MARQUIS, *apercevant madame Noblet.*

Entrez, madame, vous ne pouviez arriver plus à propos. Ne craignez point de vous voir forcée à un second mariage. Il n'en faut pas croire la devineresse, c'est la plus grande fourbe qui fut jamais.

MADAME JOBIN.

Voilà bien du bruit pour peu de chose.

LE MARQUIS.

Pour peu de chose, vieille scélérate, après le désespoir où je suis depuis huit jours?

MADAME NOBLET.

Comment? est-ce que madame Jobin...

LE MARQUIS.

Vous êtes de mes amies, réjouissez-vous de mon bonheur. Madame la comtesse est détrompée.

LA COMTESSE.

Je venais demander un secret pour vous oublier, mais il n'y a plus moyen de le vouloir.

LE MARQUIS.

Quelle joie pour moi! Afin de l'avoir entière, il faut savoir qui a payé la devineresse pour me traverser.

MADAME NOBLET.

On l'a payée? Vous croyez cela?

LE MARQUIS.

Elle nous l'a confessé.

MADAME JOBIN, *en s'en allant.*

Il ne me souvient plus de rien. Voilà tout ce que j'ai à vous dire.

LA GIRAUDIÈRE.

Elle se tire d'affaires fort résolument.

LE MARQUIS.

Je prendrai mon temps. On sait comment la faire parler.

MADAME NOBLET.

Je cours après elle. Comme je ne veux jamais la revoir, j'ai quelque reproche à lui faire pour mon compte. *(Elle s'en va.)*

LE MARQUIS, *à la comtesse.*

Hé bien! Madame, avais-je tort de décrier madame Jobin?

LA COMTESSE.

J'ai été sa dupe. Sortons d'ici. Vous aurez toute liberté d'en rire avec moi.

LE MARQUIS.

Allons, madame, je me tiens assuré de mon bonheur, puisque j'ai eu l'avantage de vous détromper.

FIN DE LA DEVINERESSE.

BRADAMANTE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

REPRÉSENTÉE EN 1695

PERSONNAGES

LÉON, prince de Grèce.
ROGER, amant de Bradamante.
BRADAMANTE, fille du duc Aimon.
MARPHISE, sœur de Roger.

PERSONNAGES

DORALISE, confidente de Bradamante.
ISMÈNE, confidente de Marphise.
TIMANTE, confident de Roger.

La scène est à la cour de Charlemagne.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

BRADAMANTE, DORALISE.

BRADAMANTE.

Donne contre Roger plus de borne à ton zèle,
Tes soupçons lui font tort, il n'est point infidèle;
Trop d'amour m'a toujours répondu de sa foi,
Pour le croire touché d'une autre que de moi.
Même ardeur à tous deux nous rend l'âme constante,
En quelque lieu qu'il soit, il aime Bradamante;
Et, sensible au malheur qui m'accable aujourd'hui,
Il soupire pour moi comme je fais pour lui.

DORALISE.

La valeur de Roger aux plus fiers redoutable,
Pour vous toute guerrière a pu le rendre aimable;
Mais de vos sens séduits c'est trop croire l'erreur,
Que de le préférer au fils d'un empereur.
Constantin vous offrant l'empire de la Grèce,
Méritait pour ce fils toute votre tendresse,
Il vous l'a demandée, et ses ambassadeurs
Ont longtemps combattu vos injustes froideurs.
Cependant c'est en vain que Léon vient en France,
Qu'il rend toute la cour témoin de sa constance,
Vous dédaignez ses vœux; et les lois du devoir
Pour vous faire obéir demeurent sans pouvoir.
Qu'a donc fait ce Roger de si digne de plaire,
Qu'au diadème, à tout, votre amour le préfère?
Par quels soins, quels devoirs a-t-il pu vous charmer?

BRADAMANTE.

Il m'aime, et c'est assez pour me le faire aimer.
Mille et mille vertus, dont l'éclat l'environne,
L'emportent sur celui dont brille une couronne.
Pour un cœur noble et grand, la gloire a des appas
Que sans un nom fameux le plus haut rang n'a pas.

DORALISE.

Mais Aimon, votre père, à cet amour s'oppose?

BRADAMANTE.

Cet amour, je l'avoue, à son courroux m'expose;
Mais lorsqu'autorisés à disposer de moi,
Mes frères à Roger engagèrent ma foi,
Satisfait de leur choix, il l'apprit sans colère;
Et parce que Léon met ses soins à me plaire,
Qu'il m'offre un diadème, il faut pour l'accepter,
Trahir mille serments que je dois respecter?
De cette lâcheté mon cœur est incapable.

DORALISE.

Où l'amour est parfait l'inconstance est blâmable;
Mais je voudrais savoir par où vous présumez
Que vous êtes aimée autant que vous aimez.
Roger qui par Léon voit traverser sa flamme,
S'abandonne aux fureurs qui possèdent son âme,
Il part, il doit en Grèce aller sur son rival,
Jusqu'au milieu des siens, porter le coup fatal.
Cependant ce Roger qu'on veut qui vous adore,
Cache ce qu'il devient, et Léon vit encore.

BRADAMANTE.

Cruelle, n'ai-je point d'assez vives douleurs?
Quel plaisir te fais-tu de voir couler mes pleurs?
Roger... Ah, quel surcroît aux maux dont je soupire!
Sans doute il ne vit plus, puisque Léon respire;
C'est en vain que je cherche à douter de son sort,
Les jours de son rival m'assurent de sa mort.

DORALISE.

Elle aurait fait éclat, jamais un long silence
D'un guerrier tel que lui n'a trahi l'espérance,
S'il meurt, c'est en héros qu'il termine ses jours;
Mais croyez-moi, madame, il suit d'autres amours,
Et tâche de cacher dans une obscure vie
La honte qu'il se fait de vous avoir trahie.
Sans cela pensez-vous qu'il vous pût oublier?
Il sait ce qu'en tous lieux on a fait publier,
Que qui pourra sur vous remporter la victoire,
Du nom de votre époux doit espérer la gloire;

Tantôt contre Léon le champ doit être ouvert.
Pourquoi ne prendre pas un diadème offert,
Et vouloir nous réduire aux mortelles alarmes
Que nous donne pour vous le sort douteux des ar-
Vous pouvez y périr, Léon est renommé. [mes?

BRADAMANTE.

Je le sais, son courage est partout estimé,
Mais à ce que je suis ta crainte fait injure.
Je combats pour Roger, la victoire m'est sûre;
Et ce bras toujours prêt à soutenir ma foi,
Fera voir que lui seul était digne de moi.

DORALISE.

Si je ne craignais pas... Mais Léon qui s'avanc
Mieux que moi là-dessus vous dira ce qu'il pense.

SCÈNE II

LÉON, BRADAMANTE, DORALISE.

LÉON.

Madame, permettez, pour la première fois,
Que je me plaigne à vous de vos injustes lois.
Plus je touche au moment que j'y dois satisfaire,
Plus je sens que mon cœur à moi-même est con-
[traire.
Pour lui votre conquête est le plus grand des biens,
Mais, quand je m'y prépare, il en hait les moyens;
Et confus dans ses vœux qu'il approuve et rejette,
Voulant vous acquérir, il craint ce qu'il souhaite.
Non qu'un combat l'étonne, il sait trop de quel prix
Est l'adorable objet dont on le voit épris.
Viennent tous ces guerriers, dont la haute vaillance
A rempli l'univers du renom de la France,
Qu'ils m'osent disputer le nom de votre époux,
Ferme, et sans m'étonner, je les attendrai tous;
Et pour en triompher, malgré leur avantage,
Il suffit que l'amour seconde mon courage.
Mais ce même courage intrépide aux combats,
Où contre mes rivaux je laisse agir mon bras,
Ce courage si ferme, et que rien n'épouvante,
Frémit, se laisse abattre au nom de Bradamante,
Il se rend, il lui cède, et je n'ai plus de cœur
Dès qu'il faut acquérir le nom de son vainqueur.
Ah! Madame, changez une loi si cruelle,
Ne désespérez point l'amant le plus fidèle;
Et par mes seuls devoirs laissez-moi remporter
Ce qu'en vous combattant je n'ose mériter.

BRADAMANTE.

Prince, depuis un mois je vous ai fait connaître
Quelle je fus toujours, et quelle je veux être.
Vous m'aviez demandé ce temps pour m'engager
A quitter un dessein que rien ne peut changer.
A quoi que votre amour pour le rompre s'obstine,
Ce n'est qu'à mon vainqueur que ma main se des-
Et prêt à disputer la victoire entre nous, [tine;
Le trouble qui vous gêne est indigne de vous.
Mais je vois ce qui met ce trouble dans votre âme,
Il vous paraît honteux de combattre une femme;
Et c'est ne vous donner à vaincre qu'à demi,
Que de vous mettre en tête un si faible ennemi.

LÉON.

Avec tout l'univers qui les vante, les prise,
Je sais qu'on craint partout Bradamante et Marphise,
Que leur valeur est rare, et qu'en plus d'un combat
Des plus fameux exploits elle a terni l'éclat;
Mais malgré tout le bruit que fait leur renommée,
Où prendre un ennemi dans Bradamante aimée,
Et comment se résoudre à combattre, à s'armer,
Quand le cœur qui se rend n'est fait que pour aimer?

BRADAMANTE. [re,

Hé bien, seigneur, hé bien, si vous m'en voulez croi-
Nous ouvrirons le champ seulement pour la gloire.
Pour rendre en ce défi tout égal entre nous,
Renoncez au dessein de vous voir mon époux,
Étouffez un amour qui vous nuit, et me blesse,
Nous pourrions joindre alors la valeur à l'adresse,
Et voir qui de nous deux, dans ce noble intérêt,
Avec plus de fierté soutiendra ce qu'il est.

LÉON.

Et l'amour sur les cœurs prend-il si peu d'empire,
Qu'au moment qu'on le veut on puisse s'en dédire?
Du combat jusqu'ici j'ai voulu m'affranchir
Pour faire agir mes soins, tâcher de vous fléchir;
Mais tous ces soins n'ont fait qu'offrir mieux à ma
Les rares qualités dont vous êtes pourvue. [vue
Mon mal s'en est accru; le trait qui m'a blessé,
Dans mon cœur plus avant s'est toujours enfoncé;
Et mes tristes devoirs n'ont servi qu'à me rendre
Capable d'un amour et plus fort et plus tendre.
Mais quelle est mon erreur, et que puis-je espérer
De qui pour mon rival se plaît à soupirer?
Ma tendresse a beau faire, un autre a pris la place,
Roger, l'heureux Roger...

BRADAMANTE.

N'en dites rien, de grâce,
Il est absent, seigneur, et si quelque souci
Vous le fait voir à craindre...

LÉON.

Ah! Que n'est-il ici!
Pour empêcher mon cœur de se laisser abattre,
Que n'ai-je, au lieu de vous, ce rival à combattre?
Avec combien de joie et de ravissement
Lui ferais-je éprouver...

BRADAMANTE.

Vous parlez en amant.
Roger est dangereux, sa valeur est extrême,
Tout le monde lui cède, et Bradamante même;
Cependant Bradamante a le bras, a le cœur
Capable d'étonner le plus hardi vainqueur;
Et ce triomphe heureux dont l'ardeur vous entraîne,
Peut-être à l'obtenir aurez-vous quelque peine.
La gloire est un grand prix, s'il m'y faut renoncer,
Ce n'est que par ma mort qu'on m'y pourra forcer.

LÉON.

Moi, vouloir votre mort? Que dites-vous, madame?
C'en est fait, je le vois, plus d'espoir pour ma flamme.
J'avais cru, s'agissant de gagner votre cœur,
Que vous n'affectiez point un combat de rigueur;

Que ce serait assez pour avoir cette gloire,
Que sur vous par l'adresse on cherchât la victoire,
Et qu'où l'amour ne vainc que pour être soumis,
Un triomphe cruel n'était jamais permis.
Mais puisque vous voulez une entière défaite,
Il faut, madame, il faut vous rendre satisfaite.
Après ce dur aveu je sais ce que je doi,
Vous n'aurez pas de peine à triompher de moi.
Sans m'opposer au bras qu'arme tant d'injustice,
J'irai de tout mon sang vous faire un sacrifice,
Et, cherchant à mourir, présenter à vos coups
Ce cœur que je n'ai pu rendre digne de vous.
Du moins, comme à l'amour, ma triste vie est due,
C'est par vous et pour vous que je l'aurai perdue;
Et j'aurai la douceur, dans mes derniers soupirs,
D'avoir, en expirant, contenté vos désirs.

BRADAMANTE. [de,

Seigneur, le sang n'est pas ce que mon cœur deman-
Pour désarmer mon bras il suffit qu'on se rende,
Et quand il vous plaira me dédaigner assez
Pour rougir du projet où vous vous abaissez, [dre
Quelque juste sujet qu'un autre eût de s'en plain-
Renonçant à l'amour vous n'avez rien à craindre.
Maîtresse de ma foi, je réponds de vos jours.

LÉON.

Continuez, madame, il vous vient du secours.
Marphise qui paraît, affermit dans votre âme
Le généreux mépris que l'on fait de ma flamme.
Je vous laisse avec elle, et vais me préparer
A ce qu'en vain encor je voudrais différer.

SCÈNE III

BRADAMANTE, MARPHISE, ISMÈNE, DORALISE.

MARPHISE.

Avouez-le, madame, il faut de la constance
Pour regarder le sceptre avec indifférence;
Et Léon, dont l'hymen vous doit faire régner,
Est d'un rang que sans peine on ne peut dédaigner;
Il vous en aura peint le solide avantage.
Quelquefois à céder un moindre charme engage,
Et je ne sais pourquoi je veux craindre aujourd'hui
Que vous ne combattiez moins pour vous que pour
Pardonnez cette crainte à l'amitié sincère [lui.
Qui me fait partager les sentiments d'un frère.
Roger de votre amour se fait un tel bonheur,
Que, s'il fallait vous perdre, il mourrait de douleur.

BRADAMANTE.

Roger a mérité cette noble tendresse
Qui fait que dans son sort une sœur s'intéresse
Mais de pareils soupçons me sont injurieux,
Et Marphise devrait me connaître un peu mieux.
C'est peu que pour Roger j'aie osé de mon père,
Par d'éclatants refus, m'attirer la colère.
Sur vingt amants vaincus mon triomphe a de quoi
Justifier ma flamme, et signaler ma foi;
Et je puis mépriser ce qu'on en voudra croire,
Quand de si sûrs témoins répondent de ma gloire.

MARPHISE.

Vingt amants, il est vrai, n'ont que pour leur mal-
Osé de votre bras éprouver la valeur, [heur
Mais leurs efforts trompés n'ont rien qui nous étonne.
Ces vingt amants vaincus n'avaient point de couron-
Et Léon contre vous après tant de combats, [ne;
A des secours plus forts que celui de son bras.

BRADAMANTE.

Et si cette couronne a pour moi tant de charmes,
Quel motif m'a portée à recourir aux armes?
Par ses ambassadeurs Constantin me l'offrait,
Léon par son hymen à mes vœux l'assurait.
Pour ne l'accepter pas je me suis déclarée;
Et la foi qu'à Roger j'ai de nouveau jurée,
Ne laissant nul espoir d'ébranler mon amour,
M'a fait pendant six mois, exiler de la cour.
Sur moi par ses rigueurs qu'a pu le duc mon père?

MARPHISE.

Ce fut sans doute aimer que braver sa colère;
Mais à qui vous vaincra promettre votre main,
C'est rendre de l'amour le triomphe incertain.
Si de l'ambition vous êtes possédée,
On impute au hasard la victoire cédée;
Et le nom de vainqueur que vous donne un époux,
Met Léon en état d'être digne de vous.
On peut se repentir d'un refus magnanime.

BRADAMANTE.

Je puis ne vaincre pas, vous m'en faites un crime;
Mais quel moyen plus sûr, ai-je eu de m'engager
A devenir le prix de l'amour de Roger?
Mon père sur mes vœux par là n'a plus d'empire,
Aux lois de mon défi le roi l'a fait souscrire;
Et tout favorisant un si noble dessein,
Il ne tient qu'à Roger de mériter ma main.
Quand à le couronner l'amour par moi s'apprête,
Que ne vient-il, l'ingrat, disputer sa conquête?
Mais peut-être qu'ailleurs un mérite éclatant
L'arrête en des liens...

MARPHISE.

Lui! le croire inconstant?
Ah! vous voulez changer.

BRADAMANTE.

C'en est assez, madame,
Soupçonnez ma conduite, et doutez de ma flamme,
Le champ s'ouvre; aujourd'hui mon bras doit être
Et vous saurez bientôt si Roger est aimé. [armé,

SCÈNE IV

MARPHISE, ISMÈNE.

ISMÈNE.

Après ce qu'elle a fait, votre crainte m'étonne.
Léon n'a pu lui faire accepter la couronne;
Et quand vous la voyez s'apprêter au combat...

MARPHISE.

Pour de fausses vertus il est un faux éclat.
Si contre lui d'abord elle se fût armée,
Tu ne me verrais pas inquiète, alarmée;

Mais avoir consenti qu'il ait, pendant six mois,
Essayé par ses soins de mériter son choix,
Avoir pu l'écouter, sans dédain, sans colère,
N'est-ce pas faire voir qu'elle immole mon frère ?
Et que peut un absent dans ses devoirs rendus,
Contre l'offre d'un trône, et des soins assidus.

ISMÈNE.

Mais craignant en secret que Bradamante l'aime,
Quand vous la condamnez, n'est-ce point pour vous-
Et Léon vous est-il assez indifférent... [même ?

MARPHISE.

Au plaisir de régner la plus fière se rend,
Je l'avoue, et Léon, s'il m'offrait son hommage,
D'un indigne refus n'essuyerait pas l'outrage.
Te faut-il dire plus ? D'un sentiment jaloux
Ma vanité blessée anime mon courroux.
Il aime Bradamante, a-t-elle plus de charmes,
A-t-elle plus que moi du renom dans les armes ?
Ai-je moins de mon bras signalé la valeur ?
Enfin, soit pour Roger dont je plains le malheur,
Soit pour moi, qui voudrais une gloire éclatante,
Je ne puis voir Léon amant de Bradamante ;
Et pour rompre les nœuds qui les pourraient unir,
Il n'est point d'entreprise où je n'ose venir.
Si contre leur hymen je n'ai point d'autre voie...
Mais que vois-je ? Timante ! Ah, quel sujet de joie !
Pour finir les ennuis soufferts jusqu'à ce jour.

SCÈNE V

MARPHISE, TIMANTE, ISMÈNE.

MARPHISE.

Qu'est devenu Roger ?

TIMANTE.

Roger, toujours le même,
Après un long exil, vient revoir ce qu'il aime.
L'éloignement faisait son plus cruel souci.

MARPHISE.

Que mon bonheur est grand de le savoir ici !
Où pourrai-je le voir ?

TIMANTE.

Sa flamme impatiente
L'a fait en arrivant voler chez Bradamante ;
Avant que de paraître il veut l'entretenir.

ISMÈNE.

Il n'est rien que l'amour ne lui fasse obtenir.
Quant à l'ambition elle serait sensible...
Sa valeur jusqu'ici l'a fait voir invincible.
Nous saurons par l'accueil qu'en recevra Roger,
A quoi l'amour pour lui peut encor l'engager.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

ROGER, MARPHISE.

ROGER.

Oui, ma sœur, dans ses yeux j'ai vu toute la joie
Qu'à revoir un amant un tendre cœur déploie.
Sa surprise mêlée à ses ravissements,
Donnait à sa beauté de nouveaux agréments ;
Et depuis que sa foi me répond de sa flamme,
Jamais transport si doux n'avait saisi mon âme.
Il a fallu d'abord lui conter quel destin
M'avait de son absence augmenté le chagrin.
Mon départ, de Léon rendait la mort certaine ;
Et, lorsqu'elle a connu que contraire à ma haine,
Par d'imprévus retours le ciel avait permis
Qu'après nous être vus nous devinssions amis...

MARPHISE.

Vous, ami de Léon ? Quelle humeur inconstante...

ROGER.

Vous m'allez condamner comme a fait Bradamante ?
Mais quand j'aime Léon, au lieu de me blâmer,
Voyez si je me puis défendre de l'aimer.

MARPHISE.

En vain cette amitié vous paraît excusable.
Par où Léon pour vous en sera-t-il capable ?
C'est vous, comme rival, qui causez ses ennuis,
C'est vous...

ROGER.

Léon ignore encore qui je suis.
M'ayant sauvé le jour, généreux, magnanime,
Il ne connaît en moi qu'un ami qu'il estime ;
Et le faux nom d'Hyppalque a caché jusqu'ici
Ce rival, dont enfin il doit être éclairci.

MARPHISE.

Il ne vous croit qu'Hyppalque, et de votre pour-
[suite...

ROGER.

Vous sûtes mon départ, apprenez-en la suite.
Désespéré de voir qu'Aimon trop rigoureux,
Éloignant Bradamante, eût dédaigné mes vœux,
Je regarde Léon comme auteur de l'outrage ;
Et le cœur tout rempli de ma jalouse rage,
Je pars, et dans la Grèce où l'on me voit voler
A mon espoir trahi je cherche à l'immoler ;
J'approche de Belgrade, et j'y vois deux armées
D'une ardeur inégale au combat animées.
Les Bulgares rompus commençaient à plier,
Plus d'ordre, que la peur ne leur fit oublier.
Léon qui s'assurait déjà de la victoire,
Par la mort de leur roi s'était couvert de gloire ;
Et d'un si rude coup ces peuples étonnés,
Au désordre, à l'effroi s'étaient abandonnés ;
Tout parlait du vainqueur ; la fureur dans mon âme,
A ce nom odieux, et s'excite et s'enflamme ;

Je plains ses ennemis, et pour les dérober
Au bras victorieux qui les fait succomber,
J'embrasse leur parti, les presse, exhorte, anime,
Verse du sang partout, joins victime à victime
Et dans chaque ennemi croyant voir mon rival, [tal.
Rends aux plus fiers d'entre eux mon désespoir fa-
J'intimide les Grecs, remplis leur camp d'alarmes;
Et découvrant un chef que distinguent ses armes,
Je le prends pour Léon, le suis de rang en rang,
Le renverse, et le laisse expirer dans son sang.
Les Bulgares bientôt ont l'entier avantage,
Tout leur cède, et la nuit fait cesser le carnage.
Cependant leur fureur dont j'étais occupé
M'ayant poussé trop loin, je suis enveloppé
Par un gros d'ennemis qui contre moi s'unissent.
Pressé de toutes parts, je cède, ils me saisissent,
Me mènent en triomphe, et rendent Constantin,
Lorsqu'il l'attend le moins, maître de mon destin.
Il veut savoir mon nom; après un long silence
Je prends celui d'Hyppalque, et cache ma naissance.
Léon vient. Cet objet me remplit de fureur,
Et l'entendant pour moi conjurer l'empereur,
Demander qu'on me traite en guerrier magnanime,
Je réponds fièrement à ces marques d'estime.
Du palais, qui m'était pour prison destiné,
Dans un cachot obscur je suis bientôt mené.
Point de grâce pour moi, quoique Léon l'implore;
J'avais versé le sang d'un fils de Théodore.
De Constantin son frère elle obtient aisément
Qu'on immole ma vie à son ressentiment.

MARPHISE.

Ah! que m'apprenez-vous?

ROGER.

La mort la plus cruelle
Pour remplir sa fureur à peine suffit-elle.
Sa vengeance médite un supplice nouveau;
Et j'attendais la main d'un infâme bourreau,
Quand un libérateur, qu'à ma défense anime
D'une honteuse mort l'arrêt illégitime,
Vient la nuit me tirer de cet affreux séjour,
Où jamais le soleil ne fit entrer le jour.
Le croirez-vous, ma sœur? C'était Léon lui-même,
Qui me veut pour ami, demande que je l'aime;
Et qui, dans un vaisseau qu'il faisait tenir prêt,
Met ma vie à couvert d'un si funeste arrêt. [charme!
Qu'un bienfait aux grands cœurs est un sensible
Je veux perdre Léon, sa vertu me désarme.
S'il est jamais au trône, il m'en donne sa foi,
L'empire est moins à lui qu'il ne doit être à moi;
Et l'appui de mon bras dont la valeur l'étonne,
Lui tiendra toujours lieu de plus d'une couronne.
Je m'embarque, et trouvant un malheur sans égal
A n'être plus en droit de haïr mon rival,
Confus, irrésolu, je prends diverses routes,
Je n'en choisis aucune, et les suis presque toutes,
Tant qu'enfin las d'errer, après mille dangers,
Je descends inconnu sur des bords étrangers.
Je n'y suis pas longtemps que l'on me fait entendre
Quel généreux parti Bradamante a su prendre.
Son défi me console autant qu'il me surprend;
Je cède plein de joie à l'espoir qu'il me rend,
Reviens soudain en France, et ma surprise aug- [mente
Quand je sais que Léon y combat Bradamante;
Je le croyais en Grèce où je l'avais laissé.

MARPHISE.

L'amour en ce combat est juge intéressé.
N'appréhendez-vous point qu'il ose la contrain- [dre...

ROGER.

Un amant bien touché peut-il aimer sans craindre?
Bradamante vaincra, je connais sa valeur;
Mais la voir exposée est toujours un malheur.
Léon est un guerrier, qui, fameux, redoutable,
Avant que tout céder sera de tout capable.
Son amour sans espoir s'il ne triomphe pas,
En dépit de lui-même animera son bras.
Ce qui peut arriver me gêne, m'épouvante.
Hélas, s'il en coûtait du sang à Bradamante!
Léon peut la blesser sans en être vainqueur.

MARPHISE.

Ah! Craignez bien plutôt les blessures d'un cœur,
En faveur de Léon qui cherchait à lui plaire,
Depuis un mois entier le combat se diffère.
Elle a souffert ses soins, l'a toujours écouté.

ROGER.

Moi, prendre aucun soupçon de sa fidélité?
Après ce qu'elle a fait, ce qu'elle fait encore,
Constante, généreuse, il faut que je l'adore;
Toujours également sa flamme se soutient,
L'absence, ni le temps...

MARPHISE.

Je l'aperçois qui vient;
Parlez-lui; mais songez qu'en cédant la victoire,
Elle s'assure un trône, et tremblez pour sa gloire.

SCÈNE II

BRADAMANTE, ROGER.

BRADAMANTE.

Que vous disait Marphise? Elle semble douter
Qu'à l'éclat des grandeurs je veuille résister.
Le trône où de Léon l'hymen peut me conduire,
En faveur de sa flamme a de quoi me séduire?
A défendre vos droits je puis manquer de cœur,
Trahir votre tendresse, et souffrir un vainqueur?

ROGER.

Pardonnez-lui, madame, un soupçon téméraire,
C'est une sœur sensible aux intérêts d'un frère.
Elle sait, connaissant l'excès de mon amour,
Qu'il faut, si je vous perds, que je perde le jour.
Abandonnez Roger, je renonce à la vie.

BRADAMANTE.

Je ne combattrais pas si j'avais cette envie.
Ce fut pour vous garder et mon cœur et ma main,
Que d'un fameux défi je formai le dessein;
Du titre d'infidèle il m'épargne la honte.
Combattant, je crains peu que Léon me surmonte,

Ce n'est qu'au seul Roger qu'on me verra souffrir
La gloire de me vaincre et de me conquérir;
De mon cœur à lui seul le choix m'a destinée.
Cependant ce Roger m'avait abandonnée;
Et peut-être il voudrait que Léon aujourd'hui,
Devenu mon vainqueur, me forçât d'être à lui.
Peut-être un autre amour qu'il voudrait satisfaire,
Lui ferait de ma perte une peine légère.
Du moins, lorsqu'il revient, un changement fatal
Fait que je le retrouve ami de son rival.

ROGER.

Le ciel m'en est témoin, touché de votre peine,
Je n'ai cherché Léon que pour suivre ma haine.
Armé contre ses jours, mes plus ardents désirs
Étaient de l'immoler à vos tristes soupirs;
Mais ai-je pu garder une si noire envie,
Lorsqu'ouvrant ma prison, il m'a sauvé la vie?
Sous ce rare bienfait qui fit trembler ma foi,
Ma vengeance étouffée a langui malgré moi.
Revenant à la cour, j'aurais de votre père
De nouveau contre vous allumé la colère.
Ainsi de ville en ville, errant, plein de souci,
J'a cru devoir...

BRADAMANTE.

Hélas! Peut-on aimer ainsi?
Et qui m'assurera qu'une si longue absence
Ne marque pas en vous quelque faible inconstance;
Un autre objet a pu, par des charmes plus doux,
Mériter que vos soins...

ROGER.

De quoi m'accusez-vous?
Si quelque feu nouveau me rendait infidèle,
Quand de votre défi j'eus appris la nouvelle,
Serais-je ici venu, plein d'une vive ardeur,
Pour tenter un combat qui vous donne au vain-[queur?
Léon m'a prévenu, je le vois avec honte,
Mon arrivée ici devait être plus prompte,
Mais par mille accidents en chemin arrêté...

BRADAMANTE.

Je saurai de Léon confondre la fierté;
Et le prix qu'il aura de son injuste flamme,
Sera de succomber sous la main d'une femme.

ROGER.

Ne le dédaignez pas; sur des morts entassés
J'ai vu les plus hardis de son bras terrassés.
Malgré tous leurs efforts sa valeur triomphante...

BRADAMANTE.

Personne jusqu'ici n'a vaincu Bradamante,
Et contre cent guerriers, d'assez nobles combats
Ont fait voir ce que peut la force de mon bras.
Ma foi déjà donnée à celui-ci m'engage,
Et de mon ennemi quel que soit le courage,
Je redouterai peu ses plus terribles coups,
Lorsque je défendrai ce qui doit être à vous.
Comme je vous aurai pour témoin de ma gloire,
En vain il me voudra disputer la victoire.

ROGER.

Et ne se peut-il pas...

BRADAMANTE.

Et si l'on est vainqueur,
J'y consens, plaignez-vous d'un infidèle cœur,
Dites que me laissant flatter du diadème...

ROGER.

Vous vaincrez, je le sais, mais enfin je vous aime;
Et, quoique rien pour vous ne me doive troubler,
Je ne pourrai vous voir combattre sans trembler.
Ma raison aura beau repousser mes alarmes,
C'est toujours s'exposer que de prendre les armes,
Je vois le cher Léon charmé de vos appas;
Pour ne vous point céder que n'osera-t-il pas?
Quels efforts!

BRADAMANTE.

Ses efforts feront voir à sa honte,
Qu'il n'est rien que pour vous mon amour ne sur-[monte;
Et que pour maintenir contre d'injustes lois,
Ma parole donnée, et l'honneur de mon choix,
Dans les plus grands périls, s'il était nécessaire...

SCÈNE III

BRADAMANTE, ROGER, DORALISE.

DORALISE.

Je viens vous avertir que le duc votre père...

BRADAMANTE.

Hé bien, que me veut-il!

DORALISE.

Il faut l'aller trouver.

BRADAMANTE.

De nouveau pour le trône il me veut éprouver;
Et, si je l'en croyais, ma facile défaite
Jetterait sur Léon la gloire qu'il souhaite;
Mais, dût-il contre moi redoubler son courroux,
Soyez sûr que jamais je ne serai qu'à vous.

SCÈNE IV

ROGER, *seul.*

Je ne serai qu'à vous : ô promesse charmante!
Quel cœur peut égaler celui de Bradamante?
Pour me garder sa foi, je lui vois dédaigner
Un hymen glorieux qui la ferait régner.
Sceptre, trône, grandeur, pour moi tout se méprise.

SCÈNE V

LÉON, ROGER.

LÉON.

Que vois-je? Me trompé-je? O ciel, quelle surprise!

ROGER.

Seigneur.

LÉON.

Je puis donc croire au rapport de mes yeux?

C'est vous, mon cher Hyppalque, Hyppalque est en [ces lieux?

ROGER.

J'y viens être témoin de la nouvelle gloire
Que répandra sur vous une illustre victoire.
Pour voir rendre justice à votre hommage offert,
J'apprends qu'en ce grand jour le champ vous est [ouvert.
Des soins que ce projet depuis longtemps vous coûte,
Le prix a tant d'appas...

LÉON.

Le prix est grand, sans doute;
Mais pour en bien juger, il faudrait comme moi,
De l'excès de l'amour s'être fait une loi,
Avoir senti longtemps le charme qui m'enchante.
Ah! Si vous connaissiez tout ce qu'est Bradamante,
Si vous-même aviez vu quels nobles sentiments
De son cœur généreux règlent les mouvements!

ROGER.

Par votre attachement je vois tout son mérite;
Et lorsque sa conquête au combat vous invite
Votre amour...

LÉON.

Qu'il doit m'être et doux et glorieux,
S'il triomphe aujourd'hui, que ce soit à vos yeux!
Mais je veux avec vous bannir toute contrainte.

ROGER.

Suis-je si malheureux que...

LÉON.

Parlez-moi sans feinte.
Une étroite amitié s'est formée entre nous.
Ce qu'elle peut sur moi, le peut-elle sur vous?

ROGER.

Vous n'en sauriez douter sans me faire un outrage,
Seigneur, et s'il s'agit, par un prompt témoignage,
D'affronter cent périls...

LÉON.

Vous pouvez m'obliger,
Mais n'appréhendez point de vous trop engager.

ROGER.

Quel service assez grand pour vous me peut suffire?
Je dois à vos bontés le jour que je respire;
Sans votre heureux secours une cruelle mort,
Par une main infâme eût terminé mon sort.
Pour payer ce bienfait, expliquez-vous, de grâce,
Ordonnez, il n'est rien que pour vous je ne fasse.
J'en jure par la foi qu'en ce que j'ai promis
L'honneur me fait garder jusqu'à mes ennemis;
Elle est inviolable.

LÉON.

Après cette assurance,
Je vais vous faire voir quelle est ma confiance.
J'aime, et prêt d'entreprendre un important combat,
Quand je vois contre qui mon cœur tremble et s'abat,
Pour m'épargner ce trouble et finir mes alarmes,
Il faut, Hyppalque, il faut vous cacher sous mes ar- [mes,
Combattre Bradamante, et contre elle en ce jour
Par un heureux triomphe assurer mon amour.
Je mets entre vos mains tout l'espoir de ma vie.

ROGER.

De trop d'aveuglement votre estime est suivie.
Quoi, seigneur, si l'amour fait votre unique bien,
Sur ma faible valeur...

LÉON.

Je ne hasarde rien.
Qui dans un camp vaincu ramène la victoire,
Ne peut pour mon amour combattre qu'avec gloire.
Vous m'avez tout promis.

ROGER.

Seigneur, pensez-y mieux;
Il faut de ce combat sortir victorieux,
Et par où plus qu'à vous me sera-t-il facile...

LÉON.

Ne comptez-vous pour rien d'avoir le cœur tranquil- [le?
Comme vous n'aimez point, demeurant tout à vous,
Vous saurez ménager l'adresse de vos coups;
Mais un amant peut-il attaquer ce qu'il aime,
Sans qu'il sente aussitôt une frayeur extrême?
Si la gloire du prix a de quoi l'animer,
Sa main par son amour se laisse désarmer.
Au moindre coup qu'il porte, il croit commettre un [crime,
La défense lui semble à peine légitime,
Il recule, il s'étonne, et son timide cœur
Ne saurait se résoudre à vaincre son vainqueur.

ROGER.

L'ardeur de vous servir m'y fait voir un doux char- [me.
Mais, seigneur, l'amitié comme l'amour s'alarme,
Et malgré tout mon zèle, il se peut que ma main...

LÉON.

Non, si vous combattez, mon bonheur est certain;
Rien ne peut empêcher le succès que j'espère.
Enfin, mon cher Hyppalque, il faut me satisfaire,
Je l'attends, le demande, et ne veux être heureux,
Que quand je tiendrai tout d'un ami généreux.

ROGER.

Encore un coup, seigneur, l'amitié trop facile
Vous fait croire de moi...

LÉON.

L'excuse est inutile,
Je n'écoute plus rien, et vais faire apprêter
Les armes que mon nom vous engage à porter.

SCÈNE VI

ROGER, *seul.*

Non, tout ce que du ciel la plus forte colère
Contre un homme odieux est capable de faire,
Ne saurait approcher de l'affreuse douleur
Où me tient abîmé l'excès de mon malheur.
Quoi donc, il faut tourner mon bras contre moi-mê- [me,
Il faut pour mon rival arracher ce que j'aime?
Ma raison m'abandonne, et, dans ce dur revers,
Interdit, accablé, je m'égare et me perds.
O promesse, ô parole imprudemment donnée!
Infortuné Roger, remplis ta destinée.
Renonce à ton amour, et trop parfait ami
Va rendre de Léon le bonheur affermi;

Va combattre, et gagnant une indigne victoire,
Aspire à te couvrir d'une honteuse gloire.
Ton nom sera fameux, lorsqu'un combat fatal
T'aura fait triompher pour servir ton rival.
Tu vaincras? Ah! Plutôt, va mourir, et présente
Ton cœur, ton triste cœur au fer de Bradamante.
Par ton sang répandu, c'est à toi d'expier
Le serment qui t'engage à la sacrifier.
Lorsqu'à vaincre Léon son courage s'apprête,
C'est pour te réserver à se voir ta conquête,
Et toi, loin que sa perte ait de quoi t'étonner,
Tu ne veux l'acquérir qu'afin de la donner.
Mais peux-tu, quoiqu'enfin ton amour s'en offense,
Manquer sans infamie à la reconnaissance,
Violer ta parole, et montrer lâchement
Que tu fais tout céder au plaisir d'être amant?
N'examine plus rien, et cours à ton supplice;
Tu l'as promis, il faut paraître dans la lice.
Quoi que puisse la gloire avec tous ses appas,
Espérons en l'amour, il conduira mon bras.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

BRADAMANTE, DORALISE.

BRADAMANTE.

Cesse de condamner, en me forçant de vivre,
Le juste désespoir où ma douleur me livre.
Ma mort, ma seule mort peut effacer l'affront
Qu'un revers si cruel imprime sur mon front.
Du trop heureux Léon la fatale victoire
Pour jamais, sans retour, m'a fait perdre ma gloire.
L'éclat s'en est terni sitôt qu'il a vaincu;
Et vivant sans honneur, j'ai déjà trop vécu.

DORALISE.

La valeur fut toujours votre charme sensible,
Mais pour être vaillant doit-on être invincible,
Et tous ceux que la gloire aux combats fait courir
Sont-ils, faute de vaincre, obligés de mourir?
Si le dur poids des fers, après votre défaite,
A de honteuses lois vous laissait voir sujette,
Je plaindrais vos malheurs; et dans ce triste sort,
Il vous serait permis de souhaiter la mort.
Mais, madame, Léon, par plus d'une victoire,
A fait voir quelle part il avait à la gloire;
Et vous pouvez, sans honte, avouer un vainqueur,
Qui n'aspira jamais qu'à toucher votre cœur.
Loin d'abuser des droits que ce grand nom lui donne,
Il se soumet à vous, vous offre une couronne;
Et toute autre, forcée à finir ces mépris,
Le verrait sans regret triompher à ce prix.

BRADAMANTE.

Ne crois point m'éblouir par de vains avantages.
Ce que tu dis est bon pour de faibles courages;
Mais après un défi suivi de vingt combats,
Bradamante a dû vaincre, ou ne survivre pas.
Mon amour le voulait aussi bien que ma gloire.
Quel charme m'a contrainte à céder la victoire?
Vingt fois j'ai vu Léon, craignant de m'approcher,
Faiblement se défendre, et n'oser me toucher;
Mais, plus il me rendait le triomphe facile,
Plus j'ai fait pour l'abattre un effort inutile.
A mes coups, sans obstacle, il se livrait en vain,
Un pouvoir invisible a retenu ma main;
Et prête à le percer, ma tremblante colère
A trouvé, malgré moi, de la honte à le faire.
A voir que son respect ait su m'intimider,
Qui ne jugera pas que j'ai voulu céder?
Est-ce ainsi qu'on soutient une faible entreprise?
Que pensera Roger? Que pensera Marphise?
Moi-même, en mon esprit voulant tout repasser,
De ce triste combat je ne sais que penser.

DORALISE.

Roger ne pouvait craindre un succès plus contraire:
Mais enfin, quel reproche a-t-il droit de vous faire?
S'il a de votre gloire un généreux souci,
Quand on vous offre un trône, il doit... Mais le voici.

SCÈNE II

BRADAMANTE, ROGER, DORALISE.

BRADAMANTE

Je vois quels sentiments mon malheur vous inspire,
Et lis dans vos regards ce que vous m'allez dire.
Ne vous contraignez point, parlez, accusez-moi
D'avoir pu consentir à vous manquer de foi.
Dites que sur l'éclat d'une couronne offerte,
J'ai trahi mes serments, résolu votre perte,
Abandonné mon âme à l'infidélité;
La plainte sera juste, et j'ai tout mérité.

ROGER.

Ma raison, il est vrai, cède au coup qui m'accable;
Et tel est de mes maux l'abîme épouvantable,
Qu'à quelque dur excès qu'on les veuille porter,
La colère du ciel n'y peut rien ajouter.
Mais, madame, tombé dans ce terrible gouffre,
Où l'horreur des enfers cède à ce que je souffre,
On ne me verra point, par un transport jaloux,
Permettre à mon amour de se plaindre de vous.
Celui de Bradamante est pur, ardent, sincère,
Elle a fait au combat tout ce qu'elle a pu faire;
Et lorsqu'elle est réduite à souffrir un vainqueur,
La faute est du destin, et non pas de son cœur.

BRADAMANTE.

Je ne chercherai point, dans une vaine excuse,
A jouir de l'erreur d'un amant qui s'abuse.
Vous devez condamner la langueur de mon bras:
Je n'ai point eu l'ardeur que je porte aux combats:
La victoire a pour moi vingt fois paru certaine:
Léon ne s'est longtemps défendu qu'avec peine,
Prodigue de son sang pour épargner le mien,
Vous l'avez vu souffrir...

ROGER.

Ah! Ne me dites rien.
Dans ce fatal combat votre ennemi, sans doute,
A craint ce qu'aujourd'hui son triomphe vous coûte.
Mais n'examinons point ce triste événement,
Le ciel veut à Léon immoler votre amant;
Ses ordres sont des lois qu'on ne saurait enfreindre:
Encore un coup, de vous je n'ai point à me plaindre.
L'amour vous place au trône, et, quand vous y mon-
Il vous donne encor moins que vous ne méritez. [tez,

BRADAMANTE.

Sur un trône éclatant Léon m'offre une place;
Mais, si pour l'accepter j'avais l'âme assez basse,
Roger, qui doit tout faire afin de m'acquérir,
M'aimerait-il si peu qu'il le voulût souffrir?

ROGER.

Et comment éviter ce qui me désespère,
Quand vous avez rendu votre hymen nécessaire?
Ce funeste défi qu'autorisa le roi,
N'a-t-il pas au vainqueur engagé votre foi?

BRADAMANTE.

J'ai promis, il est vrai, je ne puis m'en dédire,
Je dois subir la loi que j'ai voulu prescrire;
Mais cet engagement vous ôte-t-il les droits
Que sur moi, sur mon cœur vous donne un premier
Verrez-vous de Léon récompenser la flamme, [choix?
Sans que par mille efforts votre amour...

ROGER.

Ah, madame!
Dans l'état déplorable où le destin m'a mis,
Quels efforts contre lui peuvent m'être permis?
Lorsque je n'ai pour vous sceptre ni diadème,
Ce trop heureux rival vous place au rang suprême.
Confus, sans nul espoir qui doive m'animer,
Que puis-je faire?

BRADAMANTE.

Tout, si vous savez aimer.
Arrachez-moi le sceptre, ôtez-moi la couronne,
Loin de vous en blâmer, c'est moi qui vous l'ordon-
Pour un cœur généreux qui sait les dédaigner, [ne.
Vivre avec ce qu'on aime est plus que de régner.

ROGER.

Quand d'un pareil dessein le mien serait capable,
Léon...

BRADAMANTE.

Léon pour vous est-il si redoutable?
Et Roger que jamais les plus sanglants combats...

ROGER.

Viennent cent ennemis, je ne les craindrai pas,
Seul contre eux, sans trembler, je saurai vous défen-
[dre;
Mais un revers affreux qui ne se peut comprendre,
Me rendant de moi-même ennemi malgré moi,
Dès que Léon... Mes maux... J'en suis saisi d'effroi.
Si vous pouviez savoir quel rigoureux martyre...
Madame, plaignez-moi, je n'ai rien à vous dire.

BRADAMANTE.

Ce trouble m'en dit trop, et je commence à voir
Ce que me cache en vain un trompeur désespoir.
Qui l'eût cru? Vous brûlez d'une flamme nouvelle;
Et, n'osant vous résoudre à paraître infidèle,
Vous voulez que Léon, devenu mon époux,
Vous mette en liberté de disposer de vous;
Que prêtant une excuse à votre amour timide...

ROGER.

Quoi, vous pouvez penser que mon cœur...

BRADAMANTE.

Oui, perfide,
Un autre objet te charme, et j'ouvre enfin les yeux
Sur ce qui t'a banni si longtemps de ces lieux.
C'est peu que pour Léon tu reviennes sans haine,
Lui dont par toi la mort semblait être certaine,
Tu souffres qu'au combat il prévienne ta foi,
Pour t'enlever un prix qui n'était que pour toi,
Et, quand tout est permis à ta juste colère,
Tu m'oses demander ce que mon bras peut faire?

ROGER.

Juste ciel! de ma flamme on peut se défier.

BRADAMANTE.

Eh bien! il t'est aisé de te justifier.
Si ton cœur est constant, ta main doit être prête.
Marche, cours, à Léon arrache sa conquête,
Par un beau désespoir, cherche à te secourir,
Ou donne-moi du moins l'exemple de mourir.
Rien ne m'arrêtera quand il te faudra suivre.

ROGER. [vre?

Pour moi, pour mes malheurs vous cesseriez de vi-
Non, de mon imprudence ils sont le juste effet;
Et je dois...

BRADAMANTE.

C'en est trop, tu seras satisfait.
Léon est mon vainqueur, tu veux que je l'épouse,
J'y consens; ne crains point que j'éclate en jalou-
Et que, par un indigne et bas emportement, [se,
Je permette l'injure à mon ressentiment :
De ton cœur aveuglé suis la pente fatale,
Va triompher du mien auprès de ma rivale,
Et jouis, si tu peux, en violant ta foi,
Des douceurs d'un repos qui t'était sûr par moi.
Tu le sais. Quel bonheur eût approché du nôtre?
Il n'y faut plus penser, je vivrai pour un autre.
Je ne le cache point, mon devoir étonné
Des troubles de mon cœur se trouvera gêné;
Mais peut-être à ton tour tu sentiras mes peines,
Et, sous le poids honteux de tes nouvelles chaînes,
Regrettant mon amour, tu te repentiras
D'avoir pu vivre heureux, et de ne l'être pas.

ROGER.

Je vous l'ai déjà dit, madame, il faut me taire;
Mais si vous connaissiez...

SCÈNE III

BRADAMANTE, MARPHISE, ROGER, ISMÈNE.

MARPHISE.

Vous le voyez, mon frère,
J'offensais Bradamante, et sa fidélité

Mettait, contre Léon, sa gloire en sûreté!
Pour l'éblouir, le trône avait trop peu de charmes!

ROGER.

Rien n'est plus incertain que le succès des armes,
Ma sœur, les plus grands cœurs l'ont cent fois
Vous le savez. [éprouvé,

MARPHISE.

De vous son crime est approuvé;
Et quand on vous trahit...

BRADAMANTE.

Roger a tort, madame,
Il doit voir comme vous que je trahis sa flamme,
Et contre mes projets mettre les siens au jour.
Si mon ambition déplaît à son amour.

SCÈNE IV

ROGER, MARPHISE, ISMÈNE.

ROGER.

Croire qu'à me trahir la couronne l'engage!
Perdez, ma sœur, perdez un soupçon qui l'outra-

MARPHISE. [ge.

Ah! mon frère! Pourquoi vouloir vous abuser?
Sa langueur au combat se peut-elle excuser?
Léon, dont on voyait l'inquiétude extrême,
Tâchait, en reculant, d'épargner ce qu'il aime;
Et son bras, que sa vue avait intimidé,
N'aurait jamais vaincu si le sien n'eût cédé.
Non, on ne comprend pas dans l'orgueil qui l'ins-

ROGER. [pire...

Je sais, je comprends tout, et je ne puis rien dire.
Si pendant le combat son bras s'est retenu,
De ce qui l'arrêtait le pouvoir m'est connu.
Prête à verser du sang, l'horreur qui la désarme
D'un ascendant secret me découvre le charme;
Je vois ce qu'elle-même elle n'a pu savoir.
Ce qui m'arrive, ô ciel, se peut-il concevoir;
Adieu, ma sœur, cessez d'accuser Bradamante,
C'est offenser sa gloire, elle a l'âme constante;
Et de tous les amants qui brûlent de beaux feux
Je suis le plus à plaindre, et le plus malheureux.

SCÈNE V

MARPHISE, ISMÈNE.

MARPHISE.

Dans quel aveuglement sa passion le jette!
Il veut de Bradamante excuser la défaite;
Et quand Léon triomphe, et qu'on l'ose épargner,
Il cherche à ne pas voir qu'elle aspire à régner.

ISMÈNE.

Si son ambition l'emportait sur sa gloire,
A quoi bon ce combat? Pourquoi cette victoire?
Puisque Léon s'offrait...

MARPHISE.

J'en juge mieux que toi.
Si ses premiers refus ont soutenu sa foi,
Elle a voulu cacher sa lâche indifférence,
Et paraître forcée à manquer de constance.
Vingt fois elle triomphe, et quand Léon combat,
Elle n'a plus de bras, son courage s'abat!

ISMÈNE.

Quand elle aurait changé, sa faute est excusable.
Par mille qualités Léon est estimable;
Vous-même à leur éclat vous laissant éblouir...

MARPHISE.

Le crime est fait, il faut l'empêcher d'en jouir.
Par mon propre intérêt à ce crime sensible...

ISMÈNE, *montrant Léon qui entre.*

Madame...

SCÈNE VI

MARPHISE, LÉON, ISMÈNE.

MARPHISE.

Prince, on veut vous nommer invincible.
Aux plus vaillants guerriers qu'on ait ouï vanter,
Jusqu'ici Bradamante avait su résister;
Et puisqu'elle vous cède, on a sujet de croire
Qu'avec vous en tous lieux vous traînez la victoire,
Elle vous est soumise, et vous lui commandez.

LÉON. [dés;

L'amour sur tous les cœurs a des droits bien fon-
Et brûlant d'une flamme aussi pure qu'ardente,
J'ai dû l'avoir pour aide à vaincre Bradamante.

MARPHISE.

Elle est votre conquête, et se donnant à vous,
Sans doute, elle remplit ses désirs les plus doux.
Mais avant le défi qu'on lui permit de faire,
Elle était engagée à Roger, à mon frère,
Il l'aime; et je prétends, les armes à la main,
Quand votre hymen s'apprête, en rompre le des-

LÉON. [sein.

Je dois peu redouter cette fière entreprise, [phise;
Lorsqu'on vainc Bradamante, on peut vaincre Mar-
Et s'agissant pour moi d'un bien si plein d'appas,
Tout l'univers armé ne m'étonnerait pas;
Mais contre cet hymen ma surprise est extrême
De ne voir pas Roger se déclarer lui-même.
J'apprends qu'il est ici. Qu'il se montre, il est beau
Que par lui mon triomphe ait un éclat nouveau.
A l'objet de mes vœux s'il ose encor prétendre,
S'il y garde des droits, qu'il vienne les défendre.
Comme c'est un rival digne de ma valeur,
Je l'accuse déjà de trop peu de chaleur,
Et crois ne pas jouir assez de ma victoire,
Tant qu'il laisse manquer sa défaite à ma gloire.

MARPHISE.

A l'espoir d'un vainqueur tout semble être permis,
Mais cet espoir pourrait vous avoir trop promis.
Marphise que jamais le péril n'épouvante,
Saura mieux résister que n'a fait Bradamante;
Et Roger, dont l'amour pressera le courroux,
Plus que Marphise encore est à craindre pour vous.

LÉON.

Si l'ardeur du courage à l'amour se mesure,

Aimant plus que Roger, la victoire m'est sûre;
Quelque valeur qu'il ait, c'est ce qu'il connaîtra;
Qu'il vienne, qu'il paraisse.

MARPHISE.

Hé bien, il paraîtra.
J'aime qu'à mon défi ce noble orgueil réponde,
Mais j'ai parlé : prenez un bras qui vous seconde,
Si Bradamante veut avec vous s'engager,
Je combattrai contre elle, et vous contre Roger.

LÉON.

Quoiqu'on doive être sûr de sa valeur extrême,
Un amant n'a jamais exposé ce qu'il aime.
Mais puisque ce combat a pour vous tant d'appas,
Sans peine je saurai trouver un autre bras.
Obtenez seulement que le roi le permette.
Du choix que je ferai vous serez satisfaite.
Surtout arrêtez l'heure, et m'en avertissez;
Léon qui l'attendra sera prêt.

MARPHISE.

C'est assez.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

LÉON, ROGER.

LÉON.

Quoi, pour vous obliger à cette complaisance,
Hyppalque, il a fallu vous faire violence,
Et pour fuir de ces lieux, et partir sans me voir,
Vous aviez des raisons que je ne puis savoir?

ROGER.

Goûtez, seigneur, goûtez votre heureuse fortune,
Ma présence ne peut que vous être importune;
Et je dois à jamais vous laisser ignorer
Les funestes chagrins qui me vont dévorer.
Vous m'aimez; j'évitais, en partant sans rien dire,
De vous voir inquiet des maux dont je soupire;
Et si je n'eusse appris qu'assuré de ma foi,
Vous vouliez d'un secret vous reposer sur moi,
Je vous eusse épargné le souci que vous donne
Le fatal désespoir où mon cœur s'abandonne,
J'allais du ciel ailleurs implorer la pitié.

LÉON.

Cet injuste dessein blesse notre amitié.
S'il n'est point de remède au mal qui vous accable,
Du moins quand on est plaint, on est moins miséra-
Et vous ne doutez pas que Léon tout à vous, [ble;
Du sort qui vous poursuit ne ressente les coups.
Mais aussi je voudrais vous voir un peu de joie
Lorsque du ciel sur moi la faveur se déploie.
Charmé de Bradamante, enfin voici le jour
Qui va par son hymen couronner mon amour;
Et puisque je vous dois cette illustre conquête,
Daignez être témoin de cette grande fête.
Quelques maux où vous livre un destin rigoureux,
Vous le sentirez moins en me voyant heureux.

ROGER.

Ah! Vous ne savez pas dans l'extrême souffrance,
Ce qu'est un malheureux qui n'a plus d'espérance.
Tout lui déplaît, le blesse, et trouble sa raison.
Du bien qu'obtient un autre il se fait un poison.
Vous méritez celui que le ciel vous envoie;
Mais, seigneur, si j'étais témoin de votre joie,
Je sens bien que ces maux que vous voulez flatter
Ne feraient près de vous encor que s'augmenter.
Souffrez donc qu'affranchi d'un supplice si rude,
Je les aille traîner dans quelque solitude.
Infortuné rebut et du monde et du sort,
Je n'ai pour les finir de recours qu'à la mort.

LÉON.

Ne vous en croyez point; notre première idée
De ce qui la saisit vivement possédée,
Par un accablement où l'esprit se confond, [sont.
Nous peint toujours nos maux plus fâcheux qu'ils ne
Ainsi, mon cher Hyppalque, obtenez de vous-même
D'écouter les conseils d'un prince qui vous aime.
Dites-moi ce qui peut troubler votre bonheur,
Quand je le connaîtrai, peut-être...

ROGER.

Non, seigneur,
Laissez-moi mon secret, tout m'oblige à le taire,
Et s'il est vrai qu'encor je vous sois nécessaire,
Voyez ce que je puis, et me dites en quoi
Vous avez résolu de vous servir de moi.

LÉON.

Je devrais comme vous, bornant ma confiance,
Sur d'importants secrets me forcer au silence;
Mais le temps vous fera connaître votre erreur.
J'achève cependant de vous ouvrir mon cœur.
Sur deux fiers ennemis j'ai besoin pour ma gloire
Que votre heureux secours étende ma victoire.
L'un que je dois combattre aux périls affermi...

ROGER.

C'en est assez, seigneur, nommez cet ennemi.

LÉON.

Son nom vous le fera paraître redoutable;
Mais l'amour rend mon cœur de trembler inca-
C'est Roger. [pable.

ROGER.

Roger?

LÉON.

Oui, ce rival orgueilleux
Croit pouvoir mettre obstacle au succès de mes
Et Marphise avec lui par les armes s'apprête [feux;
A prouver que j'ai fait une injuste conquête.
Allons, mon cher Hyppalque, allons leur faire voir
Que nous savons confondre un téméraire espoir;
Faisons qu'un sort heureux suive leur entreprise.
Je combatttrai Roger, vous combattrez Marphise.
Mais d'où vous vient ce trouble, et qu'en puis-je
[juger?
O ciel! Pourriez-vous craindre ou Marphise ou Roger?

ROGER.

Les craindre? Moi, seigneur? quoiqu'on puisse [entreprendre,
Vos droits me sont connus, je m'offre à les défen- [dre;
Ne songez qu'au bonheur que l'hymen vous pro-
Je sais par quels moyens le plus fier se soumet. [met,
J'irai trouver Roger, et prétends, quoi qu'il fasse,
Avec tant de succès arrêter son audace,
Que loin de rien permettre à son chagrin jaloux,
Il n'osera jamais paraître devant vous.
Serez-vous satisfait?

LÉON.

Non, je lui dois ma haine;
Et quand, courant lui-même au-devant de sa peine,
Il n'attaquerait pas ce qui m'est le plus cher,
Le seul nom de rival me le ferait chercher.
Il faut, pour le punir de sa flamme arrogante,
Qu'un triomphe nouveau m'acquière Bradamante,
Par vous seul jusqu'ici j'ai mérité sa foi,
Je veux en le vainquant la mériter par moi,
Et que, dans sa défaite, une pleine victoire
Contente en même temps mon amour et ma gloire.
De si chers intérêts demandent cet éclat,
Je dois...

SCÈNE II

LÉON, MARPHISE, ROGER.

LÉON, *à Marphise.*

Hé bien, le roi permet-il le combat?

MARPHISE.

Oui, j'ai fait pour Roger approuver l'entreprise,
Et nous pouvons...

ROGER.

Seigneur, je sors avec Marphise,
Quand nous aurons réglé...

LÉON, *arrêtant Roger.*

Non, sans perdre de temps,
Je veux par ce combat voir ses désirs contents.
(*A Marphise, en lui montrant Roger.*)
Voici qui contre vous, paraissant dans la lice,
De mes prétentions soutiendra la justice.

MARPHISE.

Vous voulez que Roger combatte contre moi?

LÉON.

Roger?

ROGER, *à Marphise.*

Qu'avez-vous dit?

LÉON.

C'est Roger que je vois?

MARPHISE.

Dans le vif désespoir où son amour doit être,
J'ai cru que pour Roger il s'était fait connaître,
Et que s'il eût voulu plus longtemps se cacher,
Il n'aurait pas pris soin de vous venir chercher.
Les serments les plus forts, l'ardeur la plus con- [stante,
Ont acquis à ses vœux le cœur de Bradamante.
Votre fatal triomphe a troublé son bonheur.
Vous usurpez ses droits par celui de vainqueur.
Prince, voyez à quoi son honneur le convie,
Il faut pour les céder qu'il lui coûte la vie;
Et si l'hymen vous rend possesseur de son bien,
Il doit être signé de son sang et du mien;
J'en ai votre parole, et le roi l'autorise.
Roger n'en voudra pas désavouer Marphise.
Je le laisse avec vous; réglez l'heure et le lieu.
Prête à souscrire à tout, j'attendrai l'ordre. Adieu.

SCÈNE III

LÉON, ROGER.

ROGER.

Hé bien, seigneur, hé bien, vous plaindrez-vous [encore
D'un secret dont l'aveu me perd, me déshonore?
Je n'en suis plus le maître, et Marphise a parlé;
Ce funeste secret est enfin révélé.
Réduit à confesser ce que je voulais taire,
Malgré moi je vous montre un rival téméraire,
Qui ne peut, quoi qu'il fasse, être assez généreux
Pour voir, sans le souffrir, ce qui vous rend heureux.
Le crime est grand, sans doute, ordonnez-en la [peine,
Mais ne m'accablez point, seigneur, de votre haine.
Je sacrifie assez peut-être à l'amitié,
Pour mériter de vous un reste de pitié.

LÉON.

Non, ne prétendez point que ce dur sacrifice
De vos déguisements efface l'injustice.
Sur ce que vous souffrez en vain j'ouvre les yeux.
Je ne puis voir en vous qu'un rival odieux.
J'ose tout, je fais tout pour vous sauver la vie;
Et, lorsqu'à m'estimer ce bienfait vous convie,
Par un silence ingrat vous faites vanité
D'être sans confiance et sans sincérité.

ROGER.

La vie, hélas? pourquoi me l'avez-vous sauvée?
Quand j'attendais la mort, par vous m'est con- [servée,
Il est vrai; mais je puis vous apprendre, à mon tour,
Que ce bienfait reçu vous a sauvé le jour.
Plein d'un jaloux transport qui m'agite, me presse,
Pour vous percer le cœur je pars, je vole en Grèce.
Après qu'en vous cherchant j'ai porté mille coups,
Que ma haine eût voulu faire tomber sur vous,
Malgré cette fureur de votre sang avide,
Je me rends tout à coup à moi-même perfide;
Et contre mes serments, forcé de les trahir,
J'ose, quand je vous vois, cesser de vous haïr.

LÉON.

Ah? Si mon sang pouvait adoucir votre peine,
Il eût été plus beau de garder votre haine,
Que de me déguiser par quel bizarre sort
Vous vous trouviez réduit à poursuivre ma mort
Charmé de voir en vous une vertu brillante,

J'aurais pu me contraindre à céder Bradamante.
Tout son mérite alors ne m'était pas connu,
Mon esprit de sa gloire était seul prévenu,
Et mon cœur libre encor, sans trop de violence,
Aurait quitté peut-être une douce espérance.
Mais en cachant vos feux, vous m'avez sans retour
Livré, malgré moi-même, au pouvoir de l'amour,
Contre vous, contre moi lui fournissant des armes,
Vous m'avez laissé voir tout ce qu'elle a de charmes;
Et de ses yeux flatteurs les invincibles traits
M'ont fait une blessure à n'en guérir jamais.
Du bonheur de mes jours je sens qu'elle dispose,
Je n'en vois plus qu'en elle, et vous en êtes cause.
Si vous eussiez parlé, vos vœux seraient contents.
Pourquoi vous découvrir quand il n'en est plus [temps?
Pourquoi vouloir... Ingrat, rendez-moi mon estime,
Vous me l'avez surprise, et c'est là votre crime.
Qui peut me croire lâche, injuste, sans pitié,
Ne saurait de Léon mériter l'amitié.

ROGRR.

Plaignez-vous du destin quand mon amour éclate,
Mais ne m'accusez point d'avoir une âme ingrate.
Si j'ai votre amitié, je la paie assez cher;
A vos yeux pour jamais j'ai voulu me cacher,
Et cherchant loin de vous à traîner une vie
Que déjà mes ennuis devraient m'avoir ravie,
J'allais vous épargner l'amertume des coups
Que souffre un malheureux qui ne l'est que par [vous.
Accablé du triomphe où l'amour vous engage,
Pour vous le conserver qu'ai-je pu davantage?
Je partais, je fuyais, pourquoi me rappeler?
Me reprochera-t-on d'avoir osé parler!
Et si votre intérêt ne vous eût pas fait croire
Que je pouvais encor soutenir votre gloire,
Malgré l'état funeste où mes jours sont réduits,
N'auriez-vous pas toujours ignoré qui je suis?
Et qu'importe après tout que l'on m'ait fait con- [naître?
D'un hymen glorieux êtes-vous moins le maître?
Pour goûter le plaisir qu'on trouve à se venger,
Vous pouvez ne pas voir Hyppalque dans Roger.
N'y voyez qu'un rival dont la flamme insolente
Ose vous dérober le cœur de Bradamante.
De ce triste bonheur si vous êtes jaloux,
Ma peine vous doit être un spectacle assez doux.
Servez-vous-en, seigneur, pour redoubler la joie
Qu'on ressent des grands biens quand le ciel les en- [voie,
Ce spectacle a de quoi satisfaire vos vœux,
Puisque jamais rival ne fut si malheureux.

LÉON.

Qu'il souffre ce rival, j'y consens, qu'il gémisse.
A quelque dur excès que monte son supplice,
Il n'égalera point la peine que je doi
A qui prétend avoir plus de vertu que moi.
Roger, je l'avouerai, m'a cédé ce qu'il aime,
Il s'est pour me servir armé contre lui-même;
Mais s'il m'eût de son cœur fait connaître l'ennui,
Ce qu'il a fait pour moi, je l'aurais fait pour lui.
C'est trop, il m'ose croire et faible et sans courage,
D'un si bas sentiment souffrons-lui l'avantage;
Et par tout ce qui peut m'en laisser mieux vengé,
Faisons-le repentir de m'avoir outragé.

ROGER.

Quel triomphe, et qu'il coûte à mon âme abattue?

LÉON.

Si votre espoir détruit est un coup qui vous tue,
Qui fait contre un ami ce qui doit l'accabler,
Mérite tous les maux dont l'amour peut trembler.

SCÈNE IV

ROGER, *seul.*

Achève, sort cruel, et si ce que j'endure
N'est pas pour ton caprice une peine assez dure,
Invente des tourments dont l'affreuse rigueur
Ait encor plus de force à déchirer mon cœur.
Pour plaire à l'amitié qui le veut, qui l'ordonne,
Je renonce à l'espoir qu'un tendre amour me donne;
Et par le plus funeste et surprenant retour,
J'offense l'amitié quand je trahis l'amour.
Que me sert que l'honneur par une loi pressante
M'ait forcé d'immoler...

SCÈNE V

ROGER, TIMANTE.

ROGER.

Ah! Timante, Timante,
Quel dur revers!

TIMANTE.

Seigneur.

ROGER.

Quittons ces tristes lieux
Où tout ce que la terre a de plus odieux,
Les chagrins dévorants, le désespoir, la rage,
Font sous leurs durs transports succomber mon cou- [rage.

TIMANTE.

Mais puisque Bradamante a reçu votre foi...

ROGER.

Quel bruit fait son hymen, et que pense le roi?

TIMANTE.

Des Bulgares, dit-on, il résout l'alliance,
Leurs députés sur l'heure ont pressé l'audience;
Et voulant en secret...

ROGER, *sans avoir écouté Timante.*

Quoi, je pourrais souffrir...
Non, c'est trop, je n'ai plus à songer qu'à mourir.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

ROGER, DORALISE.

ROGER.

Non, je ne prétends plus exposer à sa vue
Le déplorable excès du tourment qui me tue;
Je pars, et vais traîner en d'inconnus climats
Des jours infortunés qui ne lui plaisent pas.
Mais au moins, si tu veux qu'en cette juste envie,
Avec moins de regret j'abandonne la vie,
Dis-lui cent fois pour moi que, malgré sa rigueur,
Elle seule à jamais régnera dans mon cœur;
Et que si d'un objet que d'aimer on fit gloire
Au delà du tombeau l'on garde la mémoire,
Son image toujours flattant le souvenir,
M'y fera cette paix qui ne doit point finir.

DORALISE.

Pour un cœur bien épris la disgrâce est touchante;
Mais si votre bonheur dépend de Bradamante,
Sans combattre Léon pourrez-vous endurer...

ROGER.

Non, Doralise, non, j'aurais tort d'espérer.
Je ne m'explique point; mais le ciel en colère
Fait agir pour ma peine un astre si contraire,
Que plus sur mon malheur je tiens les yeux ouverts,
Plus a d'horreur pour moi l'abîme où je me perds.

DORALISE.

Dans cet accablement on ne peut trop vous plaindre.

ROGER.

Tu connais mal, hélas! tout ce que je dois craindre.
Fallait-il qu'un revers si prompt, si rigoureux
Dans un si pur amour m'empêchât d'être heureux?

DORALISE.

Léon fait vos malheurs, et par son hyménée
Vous dérobant la foi que l'on vous a donnée...

ROGER.

Ah, quand je la reçus, que mon bonheur fut grand!
Mais n'examinons rien dans ce qui te surprend.
Bradamante m'accuse, et me croit infidèle;
Sur l'hymen de Léon à quoi se résout-elle?
Mon malheur lui devrait coûter quelques regrets.

DORALISE.

Aimon pour cet hymen ne parle que d'apprêts :
Tandis qu'il les ordonne, elle gémit, soupire;
Et pour vous, dans son cœur, s'il m'est permis de lire,
L'ennui qu'elle fait voir, ne se doit imputer...
Mais Léon qui paraît m'oblige à vous quitter.

SCÈNE II

LÉON, ROGER.

LÉON.

Je romps votre entretien, et peut-être à ma honte,
Du cœur de Bradamante on vient vous rendre compte.
Je ne demande point quels sont ses sentiments.
Je sais ce que l'amour inspire aux vrais amants;
Et comme vous, sans doute, elle fait son supplice
Du bonheur dont le ciel consent que je jouisse.

ROGER.

Je l'avouerai, seigneur, sans vous reprocher rien,
Son malheur serait grand s'il approchait du mien.
Je ne vous en fais point la funeste peinture,
Vous ne savez que trop ce qu'il faut que j'endure,
Moi, qui du plus beau feu dès longtemps consumé,
M'arrache à ce que j'aime, et suis sûr d'être aimé.

LÉON.

Dans les maux que vous coûte un destin si contraire,
Si mon sang peut avoir de quoi vous satisfaire,
Je vous estime assez pour vouloir accepter
Le défi que pour vous on m'est venu porter.
Mais, avant que mon bras remplisse votre attente,
Je dois voir terminer l'hymen de Bradamante;
Le duc Aimon, son père, en a reçu ma foi.
L'hymen fait, j'y consens, armez-vous contre moi;
J'ouvrirai la carrière, et, quoique la victoire
Vous puisse en ce combat promettre quelque gloire,
Peut-être alors, peut-être...

ROGER.

Ah! N'appréhendez pas
Que mon malheur me donne un cœur lâche, un cœur bas.
Malgré tout ce que peut l'ennui qui me tourmente,
J'aime et respecte trop l'illustre Bradamante,
Pour oser me permettre, en de si rudes coups,
Le criminel dessein d'attaquer son époux.
Mon juste désespoir a d'autres lois à suivre.
Voir son hymen, suffit pour achever de vivre.
Je saurais mal aimer, si, pour finir mes jours,
Ma douleur n'était pas un assez prompt secours.

SCÈNE III

BRADAMANTE, LÉON, ROGER, DORALISE.

BRADAMANTE.

Prince, votre valeur partout s'est fait connaître,
Par ma défaite encore elle vient de paraître;
Et ce triomphe joint à cent exploits divers,
Du bruit de votre nom va remplir l'univers.
Mais, d'une plus solide et plus grande victoire,
Après m'avoir vaincue, il vous manque la gloire.
Je vous la viens offrir, elle dépend de vous.
Je ne vous saurais plus refuser pour époux;
Si vous voulez ma main, il faut que je la donne,
L'impérieuse loi du combat me l'ordonne.
Mais l'honneur quelquefois semble faire un devoir,
De ne pas exiger tout ce qu'on peut vouloir;
Et de ce qu'on obtient le prix ne touche guère,
Quand on sait que le don n'en est pas volontaire.
Faites un effort, prince, et, maître de ma foi,
Triomphez de vous-même, et me rendez à moi.

Je sais qu'il est fâcheux d'étouffer une flamme
Dont le sensible appas...

LÉON.

Je le vois bien, madame,
Sur moi, sur mon amour, Roger toujours aimé
Doit emporter le prix qui m'avait trop charmé.

ROGER.

Seigneur, n'insultez point à mon malheur extrê-
Je sais... [me...

BRADAMANTE.

Non, je n'agis ici que pour moi-même;
Et reprenant ma foi, je veux bien m'engager
A n'en disposer pas en faveur de Roger.
Je n'examine point s'il peut encor prétendre [tendre.
Aux douceurs d'un penchant que j'eus pour lui trop
Libre à le suivre un jour sur le choix d'un époux,
Peut-être ce penchant me parlera pour vous.
Vous devant une estime et parfaite et sincère,
Je me dirai qu'en tout vous m'avez voulu plaire,
Et de moi-même enfin triomphant à mon tour,
Je pourrai de l'estime aller jusqu'à l'amour;
Mais il faut que le temps m'y conduise, m'y mène.
En l'état où je suis, inquiète, incertaine,
Voyant votre victoire avec des yeux jaloux,
Je sens bien que mon cœur n'est point digne de
Laissez-le s'affranchir d'un reste de faiblesse [vous;
Dont ma fierté sitôt ne peut être maîtresse.
Quand les yeux mieux ouverts sur ce que je vous

LÉON. [doi...

Non, madame, le temps ne ferait rien pour moi;
Puisque toute la cour attend votre hyménée,
Remplissons les décrets de notre destinée,
Suivons sans différer ce qu'elle a résolu.

ROGER.

Ah, ciel!

BRADAMANTE.

Vous vous servez du pouvoir absolu.
Je ne le puis nier, mon malheur vous le donne,
Vous vous êtes acquis des droits sur ma personne;
Mais peut-être il n'est pas d'un généreux vainqueur,
De vouloir une main qui ne suit pas le cœur.

LÉON.

Comme en ce que je fais la gloire m'autorise,
J'espère que le cœur suivra la foi promise.
Le vainqueur vous obtient, n'en prenez point d'en-
Ce vainqueur est Roger, et vous êtes à lui. [nui,

BRADAMANTE.

Roger? Ciel!

ROGER.

Ah, seigneur!

LÉON.

Madame, plus d'alarmes.
Roger a combattu sous mon nom, sous mes armes;
Et son bras dont les coups ont dû vous étonner,
A mérité le prix que j'ose abandonner.
Je veux faire encor plus, l'ambition d'un père,
Quand je vous rends à vous, vous peut être contraire.
Je vais, par tant de soins, combattre sa rigueur,
Qu'à force de presser je toucherai son cœur.
Par ses déguisements Roger m'a fait outrage;
Essayons de le vaincre en grandeur de courage,
Quoi qu'un pareil triomphe ait pour moi de fatal,
C'est ainsi que Léon se venge d'un rival.

SCÈNE IV

BRADAMANTE, ROGER, DORALISE.

BRADAMANTE.

Expliquez-moi, Roger, ce qu'on me fait entendre;
Sans y voir rien d'obscur, j'ai peine à le comprendre.
Un amant tant de fois assuré de ma foi,
Aurait pour son rival combattu contre moi?

ROGER.

Madame...

BRADAMANTE.

Il est donc vrai que vous avez fait gloire
De chercher pour Léon une juste victoire?
Si toujours votre cœur brûle des mêmes feux,
Pouviez-vous pour un autre ordonner de mes vœux?

ROGER.

Je parais criminel, mais, malgré l'apparence,
Vous-même, en m'écoutant, vous prendrez ma dé-
Léon, sans s'expliquer, vient exiger de moi [fense.
Un service important qu'il attend de ma foi.
Pour m'acquitter du jour que par lui je respire,
J'engage ma parole, ai-je pu m'en dédire?
Ai-je pu...

BRADAMANTE.

Ce Roger fidèle à ses amis,
Qui tient ce qu'il promet, ne m'a-t-il rien promis?

ROGER.

Oui, je vous ai promis une ardeur sans égale;
Et si vous rappelez la rencontre fatale,
Où votre bras tout prêt à me priver du jour...

BRADAMANTE.

Je vois dans ce combat le pouvoir de l'amour.
Il m'a fait épargner en vous sans le connaître,
Celui que de mon cœur il avait rendu maître,
Il vous a conservé; mais que peuvent ces soins?
En suis-je plus à vous, et me perdez-vous moins?
Ma défaite assurait mon bonheur et le vôtre.
Fallait-il que Roger me vainquît pour un autre,
Et que par ce triomphe il m'ôtât aujourd'hui
L'heureux droit que j'avais de me donner à lui?

ROGER.

Ne désespérons point dans tout ce qui m'arrive,
Je vois du ciel pour moi la colère excessive;
Mais enfin tout à coup elle peut s'arrêter.
Léon, le roi, le temps...

BRADAMANTE.

Ah! Pourquoi vous flatter?
A l'amour des grandeurs mon père trop sensible,
Sera toujours pour nous un obstacle invincible.
Quand il croit que Léon dans la lice vainqueur,
M'oblige à recevoir sa couronne et son cœur,
Voudra-t-il endurer qu'aux dépens de sa gloire
Il cède à vos désirs le fruit de sa victoire?

Et ce que de la vôtre on aura publié,
Ne paraîtra-t-il pas un secours mendié?
Au combat, dira-t-on, Léon trouve des charmes
A feindre qu'à Roger il a prêté ses armes;
Et, pour le rendre heureux, sa générosité
Cède à ses vœux un prix qu'il n'a pas mérité?
Non, non, n'attendez rien qui ne vous soit contraire,
En me donnant à vous, il me rend à mon père;
Et dans le triste état où mes jours sont réduits,
Demeurer à moi-même est tout ce que je puis.

SCÈNE V

ROGER, BRADAMANTE, MARPHISE, DORALISE.

MARPHISE.

Enfin, mon frère, enfin, après tant d'injustice
Vos malheurs vont cesser, le ciel vous est propice.
Pour servir votre amour, Léon avec éclat
A publié partout le secret du combat.
Mais c'est peu qu'à vos vœux il cède Bradamante,
Il faut, pour l'obtenir, que son père y consente;
Vous craignez ses refus, cet obstacle est levé.

ROGER.

O ciel! Pour ce bonheur je serais réservé?
Aimon à mon amour se rendrait favorable?

BRADAMANTE.

D'un pareil changement mon père est incapable.
Léon m'eût mise au trône ; il ne pourra souffrir
Qu'à moins d'une couronne on puisse m'acquérir.

MARPHISE.

Aussi, lorsqu'il consent qu'à Roger on vous donne,
C'est parce que Roger obtient une couronne.

ROGER.

Que dites-vous, ma sœur?

MARPHISE.

Qu'un grand peuple par moi
Vous jure un plein hommage, et que vous êtes roi.

BRADAMANTE.

Roger aurait acquis la grandeur souveraine?

MARPHISE.

Il n'est rien de si haut où la vertu ne mène.
Quand contre Constantin, par de si prompts effets,
Sa valeur rétablit les Bulgares défaits,
Un des siens arrêté leur ayant fait connaître,
Avecque son vrai nom, quels lieux l'avaient vu naître,
Ces peuples, dont son bras avait calmé l'effroi,
Pour réparer par lui la perte de leur roi,
Charmés du souvenir de sa guerrière audace,
Sont venus le chercher, et l'ont mis en sa place.

BRADAMANTE.

Par ce choix glorieux il vous doit être doux,
Que d'un bonheur parfait...

ROGER.

Je n'en connais qu'en vous;
Et, s'il est vrai qu'Aimon dans mes vœux me seconde,
Madame, j'aurai plus que l'empire du monde,
Mais, ma sœur, vous croirai-je, et puis-je ajouter foi...

MARPHISE.

Non, ne m'en croyez pas, mais croyez-en le roi;
Il vous mande, on vous cherche, et j'ai voulu moi-même...

ROGER, *à Bradamante.*

Si vous doutez encor de mon amour extrême,
Madame, venez voir avec combien d'ardeur
Je joins une couronne à l'offre de mon cœur.

FIN DE BRADAMANTE.

TABLE

FIN DE LA TABLE

PARIS. — IMPRIMERIE E. CAPIOMONT ET V. RENAULT, RUE DES POITEVINS, 6.

Rebacked S. Holliday 3/199?

